

Les ravisseurs reprirent leur course. (Page 8.)

LES SERFS DE FLANDRE

I

Dans les dernières années du xve siècle, le jour de l'inauguration de Charles de Bourgogne comme comte de Flandre, les descendants des *Kerles*, notamment les *Kerles* des champs et les *Kerles* de mer, qui habitaient les villages du pays de Furnes et du Franc de Bruges, formaient encore une population particulière qui avait gardé ses lois et ses tribunaux.

Mais dans les contrées limitrophes, plus à l'intérieur du pays, où les *Kerles* des bois vivaient dispersés, les seigneurs féodaux et les chevaliers avaient depuis longtemps soumis ces naturels de la Flandre à leur domination, et, après plus de trois cents ans de violences et d'injustices, les avaient presque tous rendus corvéables, leur avaient ravi leurs vastes pâturages libres et diminué tellement leurs propriétés personnelles, que les Kerles opprimés avaient partout reculé jusque dans les bruyères les plus arides et près des bois. Même au milieu de leur patrie, que naguère ils avaient défrichée et fertilisée comme propriétaires légitimes, la jouissance d'un lopin de terre stérile leur était journellement contestée.

En 1468, une des moins misérables de ces habitations de Kerles s'élevait au milieu du bois de Bulke, près d'un étroit chemin de terre, à environ trois heures de marche de Bruges. Elle était très

isolée ; car, excepté une hutte de charbonnier, on n'eût pu découvrir à une demi-lieue à la ronde aucune habitation avant d'avoir atteint le village le plus voisin, Winghene.

Cette demeure était une maison basse avec une petite écurie, bâtie en torchis et couverte de chaume. Devant la porte, un noyer élevait sa large couronne ; sur le côté, à quelques pas, pendait la perche avec un seau au-dessus du puits maçonné. Une dizaine de poules conduites par un coq multicolore, ainsi que deux couples de pigeons, grattaient et picoraient dans le fumier retiré depuis peu de l'écurie.

Si cette maisonnette témoignait de l'humble condition de ses habitants, elle trahissait aussi leur amour de l'ordre et du travail. Si on la comparait aux misérables huttes des autres *habitants de trous*[1], comme les seigneurs appelaient ironiquement ces pauvres laboureurs, on devait conclure que l'indigène qui l'habitait jouissait d'une aisance relative, d'autant plus qu'on entendait dans l'écurie mugir quelques vaches.

C'était par une très chaude journée de juin, le soleil descendait déjà vers l'occident et ses rayons obliques, pénétrant dans le chemin de terre, inondaient l'humble petite maison d'une douce et riche lumière.

En ce moment, la porte s'ouvrit et une jeune fille s'approcha du puits en chantant et en riant.

Elle paraissait encore très jeune, malgré sa taille élevée. Peut-être n'était-elle pas positivement belle, car les traits de son visage n'étaient pas très finement dessinés; mais ses joues étaient si roses et si fraîches, ses dents si blanches, ses yeux noirs si profonds, son sourire si attrayant : tout en elle respirait une nature si saine et une si douce simplicité de l'âme, que, dans une contrée plus peuplée, elle aurait certainement fait battre le cœur de plus d'un jeune homme.

Elle était pauvrement mais très proprement habillée : un corsage rouge, un jupon noir, un tablier bleu, un petit bonnet de toile blanche trop étroit pour contenir son abondante chevelure brune, voilà tout son ajustement, mais il lui allait à merveille.

Elle avait déjà pris le seau pour puiser de l'eau ; mais les poules qui, les ailes ouvertes, accouraient vers elles, et les pigeons qui volaient autour de sa tête et même sur ses épaules, lui firent lâcher prise.

Elle dit en riant aux volatiles :

— Gloutons ! Je ne pourrai donc plus sortir sans que vous m'attaquiez pour avoir à manger ? Vous savez sans doute que mon frère a battu notre dernier blé, et qu'il reste un peu de rebut ? Je vais encore vous en chercher une poignée ou vous ne me laisserez pas tranquille.

Elle courut dans la maison et en sortit bientôt avec un peu de blé qu'elle jeta loin d'elle sous le noyer.

Elle regarda un instant les poules et les pigeons qui s'étaient jetés tous ensemble sur la pâture et qui voulaient s'empêcher l'un l'autre de manger, en se battant du bec et des ailes.

— Bêtes ignorantes, murmura la jeune fille, voyez-les maintenant se mordre et se frapper l'une l'autre comme si cela leur faisait peine de ne pouvoir tout avaler seules. Le coq cependant est généreux. Il cherche le grain intact et, au lieu de le manger lui-même, il appelle ses poules et le leur montre par des signes parlants. Sois tranquille, bon chante-clair, je te donnerai tantôt à toi seul quelque chose de friand.

A ces mots, elle retourna au puits et abaissa la perche. Lorsque le seau fut remonté et eut rempli sa cruche, elle la prit pour rentrer; mais elle avait à peine fait deux pas qu'elle se retourna soudain et regarda au loin avec une expression de surprise ou de crainte, comme quelqu'un qui écoute attentivement pour saisir un bruit indistinct.

— Ciel ! ne me trompé-je pas ? murmura-t-elle, les sons d'un cor de chasse ! Vont-ils encore venir ici, ces seigneurs railleurs ?

Dans le doute, elle écouta encore avec plus d'attention. Bientôt un sourire parut sur ses lèvres et elle s'écria joyeusement :

— Innocente ! C'est le chien du charbonnier qui hurle... Mais pourquoi avoir si peur de ces nobles chasseurs? Pourquoi rougir de leurs paroles pompeuses et de leur flatterie ironique ? C'est peut-être leur langage habituel. D'ailleurs, au besoin, je leur montrerais qu'ils n'ont pas affaire à une enfant... Oui, mais ce chevalier noir, ce beau chevalier ! Il me regardait si profondément dans les yeux que je tremblais d'anxiété sous son regard enflammé... Et c'est la deuxième fois qu'il vient ici avec ses compagnons pendant que je suis seule à la maison. Pourquoi me regarde-t-il si fixement ? C'est de lui seul que j'ai peur. Allons, allons, je me suis trompée ; dépêchons-nous, à l'ouvrage : mon père va bientôt rentrer. Je ne lui parlerai pas de ma terreur; elle l'attristerait de nouveau.

Elle entra dans la maison, battit le briquet, alluma quelques fascines et attacha au-dessus de la flamme une marmite pleine d'eau, où elle jeta un peu de farine de seigle et quelques morceaux de pain.

Pendant qu'elle remuait constamment cette bouillie avec une cuillère de bois, elle se mit à

1. En latin au moyen âge : *servus casatus*.

chanter d'une voix claire une vieille chanson flamande.

Le mobilier qui l'entourait n'avait rien de curieux. Dans le coin de la chambre, une lourde table, trois ou quatre chaises grossières et une couple de petits bancs de bois; à côté de la vaste cheminée, une sorte de cage à claire-voie pour mettre les assiettes et les pots, une huche pour pétrir la pâte, et plus haut, contre le mur, plusieurs petits sacs en toile, dans lesquels on conservait la semence d'hiver.

Néanmoins la propreté de ce mobilier pauvre trahissait la présence d'une femme soigneuse; car la toile rayée du manteau de la cheminée était lavée depuis peu et finement plissée, et, sur le sol, fait de petits galets et d'argile durcie, on ne voyait ni terre ni poussière.

Un objet, qui pendait tout en haut du mur et hors d'atteinte, pouvait par sa forme étrange attirer l'attention des rares visiteurs. C'était une espèce de massue, c'est-à-dire un bâton noueux avec un très gros bout, qui devait, dans une main vigoureuse, être une arme assez redoutable. En effet, c'était la vieille masse des Kerles, l'arme que portaient ces hommes libres en signe de leur indépendance, après qu'on leur eut enlevé par la violence le droit de porter toutes les autres armes. Mais maintenant, depuis un temps presque immémorial, ce dernier vestige de leur liberté leur avait été ravi. Si la massue pendait encore, noire et vermoulue, dans cette petite maisonnette, elle n'était indubitablement qu'un reste de la puissance et de la grandeur passée dont les habitants actuels ne se souvenaient qu'imparfaitement, mais qu'ils conservaient néanmoins en souvenir de leurs ancêtres.

La jeune fille continuait à chanter, pendant que, penchée au-dessus du feu, elle remuait sa bouillie... lorsque quelqu'un, dont le sourire malin et les gestes bouffons semblaient montrer qu'il voulait la surprendre par son apparition subite, se montra à la porte de derrière.

C'était un paysan d'un peu plus de vingt ans, assez grand de taille, mais pas très robuste. Ses vêtements, quoique modestes, témoignaient d'une certaine préoccupation d'élégance. Il était peut-être endimanché, car sa blouse de laine était d'un brun très clair et à sa ceinture rouge pendait une aumônière en cuir jaune. Sur son visage fleuri, rougi en ce moment par la chaleur du soleil, se lisaient en même temps la paix du cœur et une certaine finesse naïve.

Se glissant à pas légers vers la cheminée, il jeta tout à coup par derrière les deux mains sur les yeux de la jeune fille, et, quoique cette surprise la fit crier d'effroi et qu'il la sentît trembler, il s'efforça de la tenir immobile jusqu'à ce qu'elle eût deviné qui la saisissait ainsi.

Mais elle se dégagea avec une force irrésistible, sauta en arrière et allait fuir hors de la maison lorsqu'elle reconnut le jeune paysan; elle s'écria avec colère :

— Fi! Lucas, vous êtes donc fou, de surprendre ainsi les gens comme un voleur de grands chemins! Voyez, je tremble encore de peur!

— Chère Begga, pardonnez-le moi, balbutia le jeune homme. Si j'avais pu prévoir cela!

— Vous n'en faites jamais d'autres. Quel amusement spirituel de faire le revenant pour me mettre la mort dans l'âme. Je suis fâchée!

— Fâchée? Ah! vous plaisantez, n'est-ce pas? Vous n'avez pas plus de bile qu'une tourterelle. Allons, pardonnez-moi ma sottise.

— Non, j'en suis encore tout agitée.

— Et moi, qui accours d'une traite de Bruges par une chaleur d'enfer, uniquement pour vous voir un peu plus vite! gémit le jeune paysan prêt à pleurer; oui, si rapidement, Begga, que mes pieds sont tout endoloris et que bien certainement le sang coule dans mon soulier gauche!

Et réellement des larmes brillaient dans ses yeux.

La jeune fille, touchée de tristesse, lui tendit la main en souriant et dit :

— Allons, mon émotion passe; c'est oublié... J'ôte la bouillie du feu, car elle pourrait bien brûler.

Lorsqu'elle se rapprocha du jeune homme, celui-ci lui demanda, en secouant la tête d'un air pensif :

— Voyez-vous, Begga, il y a une chose que je ne comprends pas... mais vous vous fâcheriez peut-être encore...

— Non, parlez franchement.

— Eh bien! c'est peut-être la vingtième fois, Begga, que je vous mets ainsi à l'improviste les mains sur les yeux. Chaque fois, vous en avez ri. Aujourd'hui vous avez pâli, comme si vous craigniez un malheur. Qui croyez-vous donc qui vous surprenait ainsi?

— Je croyais qu'il était encore arrivé des étrangers dans notre maison.

— Les chasseurs?

— Oui, les seigneurs inconnus qui sont déjà venus deux fois ici.

— Mais avez-vous donc peur d'eux? Quel mal voudraient vous faire ces bons gentilshommes!

— Je ne sais pas, Lucas; leur langage me fait rougir; leurs flatteries me troublent profondément.

— Ah! innocente! les seigneurs parlent toujours ainsi quand ils veulent témoigner de l'amitié

à quelqu'un. Ce sont des manières de cour, nous n'y sommes pas habitués.

— Il y a surtout un chevalier avec de grands yeux noirs, qui m'a regardée si fixement et d'un regard si profond qu'il m'a fait trembler.

— Begga, vous avez tort, certainement. Vous devriez être joyeuse et fière que ces nobles chevaliers daignent vous honorer de leur amabilité particulière. S'ils viennent encore ici, soyez très polie et tâchez de mériter leur bienveillance... Pourquoi faites-vous de nouveau la mine?

Et, lui passant le bras sur les épaules, il murmura à son oreille :

— Pour nous, pauvres gens, c'est un bonheur, Begga, d'être bien avec les grands seigneurs. Vous verrez, quand nous serons mariés, comme je sais hurler avec les loups, ce qui fait que j'ai des motifs de contentement, là où les autres hommes de mon espèce ne font que murmurer et se ronger le cœur du matin au soir.

— Vous avez peut-être raison, murmura la jeune fille pensive. Ces messieurs ne me mangeraient pas et, au besoin, je pourrais appeler mon père.

— Où est votre père?

— Il est aux champs, derrière le bois, avec mon frère. Ils reviennent tantôt pour le goûter. N'allez-vous pas près d'eux?

— Non, j'attendrai, j'ai de trop belles choses à vous dire. Venez, Begga, asseyez-vous à côté de moi sur le banc; vous allez être bien aise.

— Eh bien! Lucas, quelle bonne nouvelle apportez-vous? demanda la jeune fille, lorsqu'ils furent assis tous les deux.

— Vous savez combien le seigneur de Ruddervoorde était irrité contre mon père et comme il lui donna du fil à retordre. Mon père, quand on voulait le forcer à faire une corvée, se montrait récalcitrant et murmurait, sous prétexte qu'il était né libre. Ainsi font également votre père, et votre frère surtout. Mais depuis que mon père est mort — que le bon Dieu ait pitié de sa pauvre âme! — tout cela est changé. Ma mère, mon frère et moi, nous nous montrons soumis; et, puisque nous ne savons pas mordre comme le chien de garde du château, nous rampons et léchons les mains de nos maîtres comme le babichon de mame.

— Mais c'est de la lâcheté cela! interrompit la jeune fille.

— C'est de l'intelligence et de la ruse, reprit-il avec un rire de satisfaction personnelle. Ce n'est pas avec du vinaigre qu'on prend les mouches. Mon père prétendait avoir le droit héréditaire de prendre des balais et du bois à brûler dans le bois du Loo. Avec ce bois il réussit à aller au moins quatre fois en prison et à rester très pauvre. Savez-vous ce que j'ai fait, moi? Je me suis rendu chez notre seigneur, je lui ai dit humblement que je reconnaissais ne pas avoir le droit de couper les rameaux à balai, et que je ne prendrais jamais une branche, pas même du bois sec, dans le bois du Loo sans son autorisation formelle. Cela lui suffit. Il me donna généreusement une permission illimitée. Depuis lors, nous n'avons pas négligé une occasion, non seulement de lui être agréable en tout, mais nous nous sommes montrés, autant que possible, soumis à tous ses serviteurs. Nous en sommes arrivés au point que nous pouvons abattre du bois à notre convenance, que nous pouvons faire du charbon autant que nous voulons et le vendre à notre propre bénéfice, à la condition unique de fournir au château la provision nécessaire. Aussi ma mère a-t-elle déjà dans sa tirelire quelques ryders d'or de vingt-quatre sols chacun. J'en aurai le tiers quand nous nous marierons. Nous serons riches, Begga.

— Est-ce là la bonne nouvelle? murmura la jeune fille. Deviez-vous pour cela tant piquer ma curiosité? Où sont donc vos idées, Lucas? Vous m'avez déjà raconté cela dix fois.

— C'est vrai, Begga; mais, quand je suis près de vous et que je vois vos beaux yeux fixés sur moi, j'oublie ce que j'ai à dire. Ce n'est pas tout ça. Vous allez savoir ce qui me rend si joyeux... Je craignais que le seigneur de Ruddervoorde ne me refusât l'autorisation de me marier.

— Vous n'avez pas besoin de son autorisation, vous êtes un homme libre.

— Oui, homme libre, c'est pour rire, n'est-ce pas? Begga! Quand on est pauvre et faible, on n'a d'autre liberté que celle d'obéir ou celle de se laisser fouler aux pieds par les puissants seigneurs. Voici la bonne nouvelle. J'ai rencontré notre seigneur à Bruges; il se promenait seul rue Eeckhout. Je me courbai jusqu'à terre et je voulus le laisser passer en gardant un silence respectueux. Il s'approcha de moi, me frappa familièrement sur l'épaule et me demanda comment je me trouvais maintenant et si j'étais content. Je lui ai parlé de vous et lui ai dit que je comptais me marier à Pâques de l'année prochaine, s'il voulait me donner son consentement. Le généreux seigneur m'accorda, non seulement son consentement; mais il me dit qu'il tâcherait de nous procurer une petite ferme et qu'il chargerait son intendant de nous prêter l'argent nécessaire pour nous acheter une couple de vaches et un cheval. Begga, ma chère Begga, voilà ce que l'on gagne à être patient et serviable. Ah! ah! à Pâques nous nous marierons. Je vous vois déjà fermière dans notre métairie... En songeant à un pareil bonheur, je ne puis m'empêcher de danser.

Jolies filles, jeunes garçons,
Tressez des couronnes de fleurs.

Dans la prairie verte et tendre,
Chantez et dansez, nous sommes en mai!

Et en effet il dansait autour de la chambre et il montrait sa joie par toute sorte de gestes comiques.

— Cessez, Lucas, s'écria la jeune fille à voix basse, j'entends venir quelqu'un; c'est le pas de mon père.

— Restons tranquilles alors, murmura le jeune homme à demi consterné, votre père n'aime pas à rire. S'il a l'humeur noire, nous tairons la bonne nouvelle jusqu'à une meilleure occasion...

— Bonjour, père Evertand! Bonjour, Jacques! cria-t-il.

— Bonjour, Neliszone. Vous voilà revenu de Bruges? Soyez le bienvenu, lui répondit-on.

Deux hommes de haute taille entrèrent dans la chambre; ils échangèrent un salut silencieux avec Begga et se laissèrent tomber de fatigue sur une chaise près de la table.

L'un avait des cheveux argentés et le dos un peu voûté. Sa figure tannée et profondément ridée prouvait que dès sa tendre jeunesse il avait travaillé comme un esclave pour arracher à la terre son pain quotidien. Il y avait dans son regard calme quelque chose de résigné, de sévère et en même temps quelque chose comme le sentiment d'une fierté soutenue. Il était le propriétaire de la petite maison et s'appelait Thomas Évertand.

Le deuxième — un jeune homme robuste de vingt-cinq ans environ — avait, comme son père, les traits du visage rudes et anguleux et les poings osseux. Quoiqu'il eût salué sa sœur par un clair sourire, son expression redevint immédiatement sérieuse.

Néliszone les regardait en haussant les épaules et ne savait s'il oserait parler.

La jeune fille, en mettant la bouillie sur la table, dit :

— Mon père, il est venu quelqu'un.

— Il est venu quelqu'un ici? répéta le vieillard, comme s'il craignait une mauvaise nouvelle. Qui, Begga?

— Non, pas les chasseurs, se hâta-t-elle de répondre. C'était Simon, le domestique du majordome de Winghene. Il venait au nom de son maître avec une commission pour vous.

— Sans doute encore pour nous extorquer quelque chose! grommela Jacques. Nous avons encore de trop avec cette bouillie de farine. S'ils pouvaient vivre de notre sueur, ils viendraient la boire sur notre front!

— Calme-toi, Jacques, dit le père en l'interrompant. Tu te laisses emporter avant de connaître le message du domestique... Parle, Begga.

— Il dit, mon père, que vous et Jacques, vous devez aller lundi à quatre heures du matin à Winghene pour y travailler, avec d'autres corvéables, dans les prairies du seigneur jusqu'à ce que le foin soit rentré.

— Encore une nouvelle injustice! s'écria Jacques. Nous ne devons pas faire pareille corvée pour le seigneur. Travailler aux chemins publics et aux cours d'eau, oui; mais qu'il veuille maintenant nous faire travailler, sans nous payer, dans ses propres prairies, c'est une véritable oppression. Je n'irai pas à Winghene!

— C'est une criante injustice, grommela le vieillard en hochant la tête; mais nous sommes faibles et ils possèdent la force. Que pouvons-nous faire encore une fois, nous, pauvres gens, que nous soumettre et courber patiemment la tête?

— Ton père a raison fit remarquer Lucas : un nain ne peut pas lutter par la violence avec un géant, mais par la ruse et la souplesse...

— Tais-toi, poltron! interrompit Jacques; nous connaissons ta malice d'esclave; mais je préfère mourir la tête haute que de vivre en rampant sur le ventre. Ne te mêle plus de nos affaires!

— C'est bien, chacun son goût : je me tais, murmura Neliszone, reculant de deux pas devant le poing menaçant du jeune homme.

La jeune fille s'avança comme pour défendre son ami, en cas de besoin.

— Fi, Jacques! Comment peux-tu toujours être si grognon? s'écria-t-elle. Parce que ce pauvre Lucas exprime une autre opinion que la tienne, est-ce une raison de le rabrouer et de le menacer comme un forcené?

— Ma sœur, nous parlons ici de choses qui dépassent ton intelligence, répondit-il. Je ne veux rien te dire de désagréable; mais, je t'en supplie, laisse-nous tranquille... Ou crois-tu que Lucas est un enfant qui, sans aide, ne sait tenir tête à son homme? D'ailleurs, tu sais bien que je ne lui ferai pas de mal.

Begga, à demi fâchée, se dirigea vers la cheminée, prit son rouet et se mit à travailler, bien décidée à ne plus se mêler de la conversation.

— Calme-toi et sois patient, Jacques, dit le père. Tu le vois bien, mon fils : travailler comme des esclaves, suer sang et eau, souffrir est notre lot. Dieu le veut probablement ainsi; sinon il nous aurait certainement accordé les moyens de nous soulever contre l'oppression avec chance de succès.

— C'est cela, se hasarda de dire Neliszone, ce sont nos supérieurs, nous devons leur obéir. Le majordome de Ruddervoorde le dit très bien, pas de terre sans seigneur; la force prime le droit.

— Affreux bavard, tu es cause que je me brûle la bouche! interrompit Jacques. Je parie que si

un noble chevalier te foulait aux pieds dans la boue, tu baiserais son soulier en riant?

— Pourquoi pas, si, par là, je pouvais faire d'un redoutable ennemi un bienveillant protecteur?

— Assez! Je t'invite encore une fois, Lucas, à ne plus intervenir dans notre conversation.

— Je ne sais pas pousser la soumission aussi loin que Neliszone, dit le vieux Thomas; au fond il a cependant raison, du moins en partie.

— Mais, mon père, pourquoi dites-vous donc toujours que nous sommes nés libres, si vous pouvez supporter tout cela? Non seulement on nous fait payer arbitrairement une capitation intolérable et on exige une partie de tous les fruits de notre travail; mais maintenant l'on veut nous faire travailler comme des serfs. Dénoncez à votre seigneur cette oppression de son majordome et exigez votre droit.

— Hélas! Qu'est-ce que la liberté sans la force; mon fils? Pour nous il n'y a pas de droit. Non, non, ne songe pas à la résistance, Jacques. On nous répondrait par les amendes, l'emprisonnement et à la fin peut-être par la potence. Rongeons de nouveau notre frein; ne parlons plus de ces choses. Que Neliszone nous raconte plutôt les nouvelles qu'il nous rapporte de Bruges.

Enhardi par cette autorisation, Lucas se rapprocha.

— Grande nouvelle, surprenante nouvelle, dit-il. Vous ne pourriez jamais le croire.

— Quoi donc?

— Concernant le beurre.

— A-t-il haussé?

— Oui, un sol et demi. Donc le prix en est presque doublé.

Les autres le regardèrent avec étonnement.

— Cela vous semble impossible? reprit-il. Vivant toujours seuls dans les bois, vous ne savez pas ce qui se passe dans le monde à quelques lieues d'ici. L'aspect de la ville de Bruges est pire en ce moment que s'il était question d'une grande guerre.

— Une guerre? En Flandre?

— C'est par manière de parler. Voici l'affaire. Notre gracieux seigneur le duc est depuis quelques semaines à Bruges. Il va se marier avec la sœur du roi d'Angleterre et il attend son illustre fiancée qui arrivera un de ces jours à l'Écluse.

— Mais, Lucas, je croyais que notre nouveau duc était marié? fit remarquer Jacques, qui semblait déjà avoir oublié son animosité contre Neliszone. J'ai entendu dire à Winghene qu'il a une fille?

— Oui, une jeune fille de onze ans. On l'appelle la jeune demoiselle de Bourgogne; son nom de baptême est Marie. Je l'ai vu sortir ce matin de l'église Saint-Salvator. Elle est jolie comme un ange.

— Tiens! tiens! Et as-tu vu le duc? C'est sans doute un homme imposant?

— Je ne sais pas, je n'ai pas encore vu notre gracieux duc... Mais pour répondre à votre précédente question : la première femme de notre illustre seigneur est morte depuis longtemps déjà. Un prince si puissant, qui n'a que trente-cinq ans, ne pouvait pas rester veuf.

— Mais comment peux-tu connaître tout cela si bien? Tu parles comme un clerc.

— On ne parle que de cela à Bruges; et, quand on n'est pas bête et que l'on a une bonne mémoire comme moi...

— Je ne vois cependant pas là de raisons pour faire hausser le beurre d'une façon si surprenante, fit remarquer le vieux Thomas.

— Oui, père Everland, je vais vous le faire comprendre, répondit Lucas. Notre duc va donc se marier, et il a envoyé de tous côtés dans ses comtés et dans son duché des messagers pour inviter à ses noces les seigneurs les plus illustres. Dès maintenant la ville de Bruges fourmille tellement de chevaliers avec leurs serviteurs et de visiteurs curieux de tous les pays, qu'il n'y a presque plus moyen de s'héberger qu'au poids de l'or.

— Ah! c'est pour cela qu'il vient tant de chasseurs dans les bois de Wardamme, grommela Thomas.

— Probablement, affirma Lucas. La chasse du prince est ouverte pour tous ses illustres convives... Par suite de cette affluence de monde, tout est devenu subitement aussi cher que si la ville de Bruges était menacée de la famine. Le prix du beurre a presque doublé et non seulement le beurre, mais le blé, la viande, la bière, même les habillements et les souliers, oui, même le charbon. Cela vous étonne? Moi aussi je le croirais difficilement si je n'avais pas le bel argent de cette hausse dans ma poche. Soyez joyeux maintenant; car c'est une bonne nouvelle pour les pauvres paysans qui vont y gagner un joli sou.

— Oui, ils le méritent bien! affirma Jacques, car les seigneurs impitoyables leur arracheraient la peau s'ils pouvaient seulement la convertir en monnaie.

— Et encore une chose qui vous réjouira peut-être plus encore. Ce que vous appelez l'oppression des pauvres gens par les seigneurs va cesser, du moins à ce point de vue les choses s'amélioreront bientôt.

— S'amélioreront? Y aurait-il enfin espoir pour le petit d'obtenir justice?

— Oui, voici comment je l'ai appris. Celui qui

a acheté mon charbon au marché était un des cuisiniers du duc. Quand j'eus porté mon charbon au palais seigneurial, près de la Monnaie, le cuisinier me fit entrer et me versa une coupe de forte bière : entre temps il me parla de son gracieux seigneur. D'après lui le duc est très sévère pour les nobles, il veut qu'ils renoncent à tout acte arbitraire et qu'ils respectent les droits de chacun. Et, comme exemple, il me raconta qu'avant-hier — lorsqu'il y avait grande affluence de monde à cause d'un tournoi au Marché — un chevalier avait frappé de son épée jusqu'au sang un pauvre ouvrier forgeron, parce qu'il ne se retirait pas assez vite hors de son chemin. Le duc en a eu connaissance et il a condamné le chevalier, non seulement à une forte amende; mais, en outre, il l'a banni de Bruges pendant toute la durée des fêtes du mariage. Qu'en pensez-vous?

— C'est bien, dit Thomas en secouant la tête. Malheureusement tous les pauvres opprimés ne demeurent pas dans la ville de Bruges. Comment le duc pourrait-il savoir ce qui se passe dans les villages écartés et les bois solitaires?

— Oui, mais, père Evertand, moi je vois par les yeux de notre seigneur; les seigneurs voient par les yeux du duc, et une fois qu'ils connaissent sa volonté...

— Oui, appuie-toi dessus comme sur un bâton cassé et tu tomberas certainement le nez dans la boue, grommela Jacques en ricanant.

Le vieillard se leva de table et dit :

— Nous avons perdu trop de temps, mon fils. Retournons aux champs; nous nous hâterons à l'ouvrage et puis nous causerons encore un peu de ces affaires. Porte-toi bien, Neliszone.

— Oh! je vais avec vous jusqu'au coin du bois, s'écria Lucas. J'ai dépassé notre maison; ma mère sera inquiète.

Il s'approcha de la jeune fille, lui prit les deux mains et murmura à son oreille :

— Je reviendrai demain matin. Votre père sera probablement de meilleure humeur. Ne rêvez pas trop de notre ferme, de nos vaches et de notre cheval. Que ne sommes-nous déjà à Pâques, n'est-ce pas? Tout ce bonheur me donne tant de soucis, que je ne pourrai certainement pas dormir. A demain, ma chère Begga!

— A demain, Lucas; je suis également très joyeuse...

— Viens-tu? cria Thomas Evertand qui était déjà à la porte.

Mais il s'arrêta tout d'un coup et dit avec inquiétude :

— N'entends-je pas sonner du cor de chasse, là-bas, dans les bois de Wardamme? Écoute bien, Jacques.

— J'entends fort distinctement, mon père; mais ils sont au moins à une lieue d'ici.

— Viennent-ils de ce côté?

— Non, ils sont à cheval et ils s'éloignent très vite; écoutez comme le son diminue et s'éteint. Je n'entends plus rien.

Le vieillard rentra et demanda à sa fille :

— Begga, s'il venait encore de ces nobles chasseurs, que ferais-tu?

— J'irais vous appeler à la porte de derrière, mon père.

— C'est bien, appelle de toutes tes forces : nous accourrons immédiatement. Si, cependant, tu devais lier conversation avec ces seigneurs, sois indifférente et modeste, Begga. Ne leur laisse pas croire que les pauvres gens n'auraient pas le sentiment de l'honneur comme eux.

— Ne soyez pas inquiet pour moi, cher père, dit la jeune fille en lui jetant les bras autour du cou. Allez sans crainte à votre travail. Ces seigneurs, à part leur langage ironique, ne semblent pas malveillants; vous le savez, j'ai assez de courage pour leur montrer, s'il le faut, que je suis la fille d'un homme libre.

Le vieil Evertand se dirigea vers la porte en souriant.

Lucas, au contraire, secouait négativement la tête et faisait des signes à la jeune fille pour lui conseiller d'être aimable avec les seigneurs. Il suivait néanmoins le vieillard et son fils.

Tous les trois marchèrent de compagnie jusqu'au coin du bois. Lucas continua son chemin en réitérant ses saluts; les deux autres tournèrent à droite et arrivèrent bientôt à des terrains marécageux, au milieu desquels ces pauvres gens avaient défriché une partie de terre maigre qu'ils avaient forcée de produire des fruits grêles.

Leurs bêches étaient encore fichées en terre. Ils étaient en train de creuser un large fossé pour détourner l'eau stagnante de leurs champs.

Ils reprirent leur travail et jetèrent les mottes de terre humide sur le bord de la fosse.

Ils restèrent silencieux pendant quelque temps; mais Jacques, qui grommelait encore toujours en lui-même à l'idée d'aller comme un corvéable faire le foin à Winghene, dit enfin, sans interrompre sa besogne :

— Mon père, il ne me paraît pas naturel que, parce que nous sommes pauvres, nous devions être ainsi opprimés, sans même avoir le droit de nous plaindre. En a-t-il toujours été ainsi?

— Pas toujours, Jacques, répondit le vieillard avec un accent de tristesse. Mon grand-père — dont les parents étaient des paysans aisés — était un homme instruit : il savait lire dans des livres comme un clerc. Je l'ai entendu parler souvent

dans ma jeunesse d'un peuple libre, non soumis aux seigneurs, et qui rendait une justice égale pour tous dans ses propres tribunaux. Ce peuple — qu'on appelait les Kerles — était si puissant et si brave, qu'il lutta plus d'une fois avec bonheur contre des princes et des seigneurs qui voulaient lui ravir sa liberté ; mais, hélas ! les Kerles ont succombé petit à petit sous le nombre de leurs ennemis... Et maintenant nous — leurs descendants — nous avons même perdu le souvenir de nos glorieux ancêtres. Il ne resterait rien d'eux, pas même leur nom, si nos oppresseurs n'en avaient fait une injure. La plupart des Kerles se sont courbés sous le joug des seigneurs et ont obtenu ainsi la pitié ou la faveur de leurs nouveaux maîtres. Regarde Neliszone ; il est Kerle, mais il cherche son bien-être dans la soumission. Les autres, comme nous, qui osèrent revendiquer leurs droits, on les a poursuivis pendant des siècles entiers et on les a réduits à l'impuissance par la misère.

— Y avait-il également des châteaux, des seigneurs et des corvéables? demanda le jeune homme.

— Non, pas ici du moins. Les Kerles étaient les seuls propriétaires du sol, et presque tous les bois, toutes les bruyères et toutes les prairies étaient leur propriété commune, de sorte que le Kerle le plus pauvre pouvait se dire co-propriétaire des biens les plus étendus ; — mais, Jacques, il y a si longtemps de cela, si longtemps, que ce sont seulement les livres les plus anciens, disait mon grand-père, qui nous en ont conservé un souvenir.

Le jeune homme acheva son travail en silence. Il pensait au temps passé de la puissance et de la liberté de ses aïeux.

Il s'était éloigné, tout en travaillant, jusqu'à l'autre bout du fossé.

Pendant plus d'une heure le père et le fils restèrent séparés par la largeur de tout le champ, sans se distraire de leur travail.

Le soleil était très bas à l'horizon ; le soir allait bientôt tomber.

Tout à coup Jacques leva la tête ; il lui sembla entendre trembler le sol sous ses pieds... Qu'est-ce que cela pouvait signifier?

Il voit arriver, derrière le bois, trois cavaliers au grand galop. L'un d'eux — un chevalier, reconnaissable à son costume — tient devant lui, sur son cheval, une femme qui parait évanouie de frayeur... Pauvre victime d'une cruelle violence ! Son bourreau est un noble chevalier ; pas de secours possible... Mais, grand Dieu! en croira-t-il ses yeux? Ce petit corsage rouge? Ce bonnet blanc ! Horreur!

Il s'élance en poussant un cri de détresse, et appelle :

— Mon père! mon père! Voyez, ma sœur! C'est Begga ! Enlevée! A moi, à moi!

Et, sans regarder derrière lui, il se précipita à travers les bruyères et les buissons espérant arriver à temps pour barrer le chemin aux ravisseurs.

En effet, il les atteignit et saisit le chevalier avec tant de force par la jambe, qu'il força le cheval à s'arrêter. Il cria avec rage :

— Ma sœur ! C'est ma sœur ! Rends-la moi, tyran ! ou je t'arrache de ton cheval !

Mais, avant que les serviteurs pussent s'approcher pour délivrer leur seigneur, le chevalier tira son épée et en frappa si cruellement le jeune homme, que celui-ci, sans proférer une plainte, s'affaissa sur lui-même

Les ravisseurs reprirent leur course.

Cela s'était passé si vite que le vieux Thomas était encore à plus d'une portée de flèche de l'endroit fatal où son fils était déjà étendu inanimé sur le sol.

L'anxiété, la frayeur mortelle du vieillard avaient anéanti ses forces; c'était à pas chancelants qu'il essayait de poursuivre les cavaliers. Il soupçonnait bien une partie de son malheur; mais s'il en avait connu toute l'étendue, il serait tombé pour ne plus se relever. Sa Begga, son enfant, enlevée, ravie ! Elle ne bougeait pas; aucune parole, aucun son ne sortait de sa poitrine. Le lâche tyran ! Il ne suffisait pas que sa victime eût perdu connaissance, il l'avait encore bâillonnée.

Poussant des cris de détresse, qui retentissaient dans les bois et les bruyères, le vieillard courut quelque temps en bronchant à travers champs à la poursuite des ravisseurs, avec le vain espoir de pouvoir encore les atteindre; mais bientôt il les vit disparaître dans le bois épais. Alors il s'arrêta. D'abondantes larmes tombèrent de ses yeux; le nom souvent répété de sa malheureuse enfant fut la seule plainte qui sortit de sa poitrine. Il y eut un moment d'obscurité dans son esprit.

Tout à coup il poussa un cri navrant. Il se rappela, en effet, qu'il avait vu briller l'acier de l'épée du chevalier au-dessus de la tête de son fils. Où donc était Jacques? Il ne l'apercevait pas?

Il marcha en regardant autour de lui vers l'endroit où il avait aperçu d'abord les chevaliers.

Tout à coup il se mit à trembler et leva les bras en l'air. Était-ce son fils qui était étendu sur le sol, là derrière les arbustes ?... et cette tache brune sur sa poitrine, était-ce du sang ? O ciel !

Plus pâle que la figure livide de son malheureux enfant, il s'agenouilla, souleva la tête



Et le vieux Thomas raconta... (Page 14.)

du jeune blessé et arrosa ses joues de ses larmes, l'embrassa à plusieurs reprises en murmurant des paroles d'angoisse, de désespoir et d'amour.

Il ouvrit le sarrau du jeune homme et vit que le coup d'épée l'avait atteint à la poitrine. Le pauvre père, presque fou de douleur et de crainte, tenta de rapprocher de ses doigts tremblants les lèvres de la plaie; mais quoi qu'il fît le sang continuait à couler.

— Dieu ! ô Dieu ! s'écria-t-il en regardant le ciel, lui, mon brave enfant, mon bon Jacques, il serait mort? Ah ! ayez pitié de nous !... Ah ! ses doigts remuent : il vit ! Il y a encore de l'espoir !

Il se leva et cria de toutes ses forces, des quatre côtés de la bruyère :

— A moi ! à moi ! Au secours ! au secours !

Les sons expirèrent dans le silence de la solitude.

— Du secours dans ce désert ! Je suis fou ! Abandonné, abandonné du monde entier et de Dieu ! hurla le père hors de lui. Et pourtant il vit, et sans secours il mourra !... Que puis-je, misérable créature, contre le sort impitoyable ? Ah ! ne perdons pas courage; luttons jusqu'à la fin ! Mort jalouse, tu ne l'auras pas !

Et il se mit à courir de toutes ses forces, poussant des cris de joie et agitant les bras, comme s'il était réellement devenu fou. Trébuchant, et tombant parfois, il continua sa course à travers la bruyère et derrière le bois jusqu'à ce qu'il eût atteint sa demeure. Il y entra en courant, prit un drap de lit, en fit un paquet, le mit sous le bras et descendit toujours en courant. Il prit une cruche pleine d'eau, plaça le tout sur une brouette et s'élança en courant dans le chemin de terre, aussi joyeux que s'il emportait le moyen infaillible de sauver son enfant.

Lorsque, à bout de forces, il atteignit l'endroit fatal, le jeune homme blessé était toujours étendu sur le sol dans la même position; mais les yeux semblaient à moitié ouverts et, quoiqu'il n'en sortît qu'un regard terne et vitreux, Thomas Evertand, à ce signe douteux de vie, se berçait d'un espoir insensé.

S'agenouillant de nouveau, il dit, après avoir embrassé son fils :

— Jacques! mon cher Jacques! ne désespère pas, tu guériras, ouvre les lèvres; voici de l'eau, de l'eau fraiche. Soyez béni, ô mon Dieu, il a bu! Maintenant je vais panser ta blessure, te transporter à la maison, te veiller, te soulager, te guérir. Courage, courage! mon pauvre enfant!

Il lava la plaie, déchira le drap de lit en larges bandes et travailla longtemps et péniblement pour en faire un bandage qui, entourant toute la poitrine, serrait assez pour tenir la blessure fermée.

Cela lui coûta beaucoup de travail et ses efforts infructueux lui arrachèrent plus d'un cri de désespoir; mais enfin il réussit.

Alors il plaça avec mille précautions le corps inanimé sur la brouette et partit. Il lui fallut des forces surhumaines pour conduire la lourde brouette sur le sol raboteux des bruyères; mais le pauvre père croyait qu'il enlevait son fils à la mort. S'arrêterait-il et renoncerait-il à la lutte?

Non, non, fallût-il se briser les muscles!

Enfin il a accompli son travail de géant! Son fils est étendu là dans la chambre sur deux bottes de paille, et il est agenouillé à côté de lui, serrant tendrement sa main et épiant dans ses yeux à moitié fermés et sur son visage pâle le moindre signe de vie.

Le jeune homme n'est pas mort; de temps en temps, sa poitrine semble se soulever et il remue d'une manière presque imperceptible. Le père l'embrasse par moment et murmure sans cesse des paroles de consolation et d'encouragement.

— Tu guériras, mon cher Jacques, tu guériras! lui dit-il à l'oreille. Le sort affreux de sa pauvre Begga se présente bien devant ses yeux; mais il chasse ces pensées douloureuses. L'espoir qu'il ne perdra pas son fils le rend si heureux, qu'il défend sa joie contre tout ce qui peut la troubler.

— Qu'est cela? O ciel! Jacques ne remue-t-il pas les lèvres? Veut-il parler? Oui, il ouvre les yeux! Il murmure quelque chose; mais les paroles expirent dans sa bouche.

Le vieillard, tremblant d'impatience, tend l'oreille. Rien, il ne comprend rien! Ah! enfin!

— Mon père, bégaie le jeune homme agonisant, mon père.... le méchant chevalier.... ma pauvre sœur.... Moi.... vous.... au ciel.... Dieu.... Ah! adieu!

Un frisson spasmodique parcourt les membres du jeune homme, sa poitrine s'affaisse et ses yeux se ferment... Plus de doute : la lutte est finie, la mort a triomphé...

Thomas Evertand reste un moment muet et immobile à regarder le visage de son fils ; ses cheveux se dressent sur sa tête; ses lèvres tremblent... mais tout à coup il lève la tête; ses lèvres s'agitent et il s'écrie d'un ton lamentable :

— Mort! il est mort, mon bon Jacques!.... Dieu, Dieu juste, quel méfait ont-ils commis, mes pauvres enfants?.... Seul, seul sur la terre! Que me reste-t-il, misérable père, homme réprouvé que je suis? Mourir? Oh? oui, mourir est la délivrance! Allons! Seigneur, soyez-moi misécordieux : accordez moi la mort.... ainsi, mes lèvres sur les lèvres de mon enfant!

Il tomba par terre comme si en effet il succombait sous le poids de son terrible malheur. Le silence de la tombe l'entourait.... et la nuit noire le trouva encore penché sur le mort, et inondant le cadavre déjà froid de larmes brûlantes.

II

C'était par une claire matinée. Il y avait à peine deux heures que le soleil s'était levé dans l'azur foncé du ciel, et déjà ses rayons brûlants dardaient d'aplomb sur la terre altérée. La journée s'annonçait comme très chaude.

Hors de la porte Sainte-Catherine, sur la route de Bruges à Courtrai, s'avançait en ce moment un long cortège de chevaliers et de gentilshommes qui, avec leur suite et leurs serviteurs de toute espèce, pouvait bien atteindre le chiffre de soixante chevaux.

Il était visible qu'ils allaient à la chasse, car aucun d'eux n'avait le heaume, ni la cuirasse, ni la lance. La seule arme qu'ils portaient était une courte épée ou plutôt un grand couteau attaché à leur ceinture.

Tout en avant chevauchait un chevalier dont le costume contrastait par son austérité avec l'ajustement multicolore de ses compagnons. Il portait une longue robe en damas noir et un chaperon de même étoffe sans le moindre ornement ni armoirie. S'il n'eût porté sur la poitrine l'ordre de la Toison d'or, aucun signe extérieur n'aurait révélé en lui le puissant duc Charles de Bourgogne.

Deux gardes du corps — probablement de nobles écuyers, car l'un était encore très jeune — chevauchaient derrière lui et ne le quittaient pas des yeux pour obéir à son premier ordre, à son premier signe.

Le duc Charles n'était pas très communicatif;

les soins de ses vastes États, son désir de réformes, les intrigues de l'astucieux roi de France, Louis XI, absorbaient trop son esprit pour lui permettre d'accorder beaucoup de temps à des divertissements ou à des conversations spirituelles. Néanmoins il avait aussi ses bons moments; et alors il savait parfois se montrer si amical et si enjoué, qu'il étonnait le monde.

Il était dans un de ces jours de bonne humeur; car le cortège avait à peine atteint le village d'Oostcamp, que le duc donna successivement l'ordre à ses écuyers d'annoncer à tel ou tel seigneur qu'il désirait causer avec eux. Alors, chevauchant en compagnie des gentilshommes appelés, le duc leur parlait des choses qu'il savait pouvoir leur être le plus agréables. Lorsque l'entretien avait duré quelque temps, il leur donnait gracieusement l'autorisation de reprendre leur place dans le cortège.

Il avait fait appeler ainsi les principaux seigneurs. On allait rejoindre, près de Nieuwenhove, les serviteurs avec les chiens. Là commençait la chasse, car les gardes-chasse devaient montrer l'endroit choisi comme gîte par le cerf.

Le prince regarda de nouveau derrière lui.

— Liedekerke, dit-il au plus âgé de ses écuyers, regardez, là-bas, à la queue du cortège, le chevalier qui semble absorbé dans ses pensées et qui avance avec la tête penchée. N'est-ce pas le jeune seigneur Gautier Van der Hameide?

— C'est lui-même, seigneur duc. Votre Altesse l'a invité hier à assister à cette chasse.

— En effet, son adresse et sa vigueur au tournoi m'ont plu infiniment. Avec un peu plus de chance, il aurait gagné le faucon d'or contre Ravestein, contre Ravestein, la meilleure lance de la chrétienté, peut-être!... Ingelmunster, allez prier le seigneur Van der Hameide de venir près de moi.

Le chevalier appelé donna de l'éperon à son cheval, pour satisfaire au désir de son souverain.

Gautier Van der Hameide était un beau cavalier, vigoureux, svelte, élégant, avec les traits du visage fortement accusés. Sous son large front brillaient deux grands yeux noirs, pleins de fierté et d'audace.

Lorsqu'il se fut approché avec des signes de respect et de reconnaissance, le duc dit en souriant gracieusement :

— Venez, seigneur Van der Hameide, placez votre cheval à côté du mien, je désire causer un instant avec vous... Dites-moi, vous qui êtes jeune et n'avez pas de charge, pourquoi marchez-vous absorbé dans des pensées, la tête penchée sur la poitrine? Est-ce fatigue? Votre combat contre le seigneur de Ravestein était en effet une lutte de géant pour vous.

— Je vous prie de m'excuser, gracieux seigneur, répondit Gautier avec une certaine fierté, mais je ne me fatigue pas si vite.

— Vous êtes solidement bâti, en effet. C'est peut-être l'amour qui a pris possession de votre esprit? Vous secouez la tête, messire. Qu'y aurait-il d'étonnant à cela? Vous êtes un bel homme, de maison illustre; je suis bien certain que la plus noble demoiselle s'estimerait heureuse d'obtenir vos hommages. Quel âge avez-vous?

— Vingt-huit ans, gracieux seigneur.

— Et pas encore marié! Ce n'est pas bien. Quand l'occasion se présentera, je m'occuperai de votre sort et vous chercherai une épouse qui augmentera la splendeur de votre maison.

— Monseigneur, je n'ai pas encore de goût pour le mariage, dit le jeune homme.

— C'est égal, je n'aime pas que mes gentilshommes restent si longtemps célibataires. Il en résulte des désordres qui tendent souvent à déshonorer la noblesse. Soyez tranquille, messire Van der Hameide, je suis très porté pour vous, et, si je vous présente une femme, vous aurez des raisons pour me remercier, soyez-en certain... Vous avez un château dans ces environs, m'a-t-on dit. Où est-il?

— C'est loin, très loin d'ici, derrière les bois, balbutia Gautier avec une inquiétude mal déguisée.

— Pourquoi riez-vous, Ingelmunster? demanda le duc au plus jeune de ses écuyers.

— Que Votre Altesse ne le prenne pas en mauvaise part, répondit celui-ci, mais le bourg de Hersberge où messire Van der Hameide demeure d'habitude, est à moins d'une demi-lieue d'ici. Tantôt je voyais encore les tours au-dessus de ces bois.

— Que signifie cela, messire? demanda le duc avec un regard sévère. Vous tentez de tromper votre prince?... Allons, pourquoi ne répondez-vous pas?

— Ah! gracieux seigneur, pardonnez-moi cette distraction, dit Gautier avec émotion. J'habite à Bruges dans le domaine de Uytkerke, près de ma mère. Mon château à Hersberge n'est qu'une vieille maison de chasse qui tombe en ruines; il n'y a rien là sous la main pour me permettre d'y recevoir convenablement, même un ami, un égal. La crainte que Votre Altesse...

— La crainte que je veuille visiter votre château? Vous espérez beaucoup à la fois, messire!... C'est une idée cependant. Après demain je chasse encore avec d'autres seigneurs, mes invités, dans les bois de Wardamme. Alors j'irai à Hersberge frapper à la porte de votre manoir; mais je vous défends sévèrement d'y rien changer et d'y apporter autre chose que ce qui y est maintenant. Ce que

je fais est uniquement pour vous faire honneur et pour vous témoigner mon affection.

Messire Van der Hameide était visiblement embarrassé; mais, comme son émotion s'expliquait assez par l'annonce inattendue de la visite princière, personne n'y vit plus rien d'étrange.

Faisant un geste de la main comme s'il voulait donner congé au jeune chevalier, le duc ajouta :

— Notre illustre fiancée Marguerite d'York arrivera sous peu d'Angleterre. Durant les fêtes, je veux lui donner une suite de gentilshommes les plus illustres de naissance en même temps que les plus élégants et les plus beaux. Restez demain à Bruges, je vous ferai prévenir à la maison de votre mère, et je vous dirai alors quelle place je vous ai destinée dans la suite de ma royale fiancée.

Gautier arrêta son cheval en exprimant ses remerciements pour la faveur extraordinaire que le duc lui témoignait.

Peu de temps après on atteignit le hameau de Nieuwenhove. Là se trouvaient les gardes-chasse avec les chiens tenus en laisse.

Le chef des gardes vint à la rencontre du duc et lui annonça que le cerf avait pris son gite à un bon quart d'heure de là, dans un épais taillis peu accessible aux chevaux; mais les serviteurs feraient un détour avec les chiens pour chasser le cerf dans la plaine. Là, les nobles chasseurs pourraient le poursuivre de près.

Avec la permission du duc les chiens furent emmenés et le cortége se rendit lentement en rase campagne dans la direction indiquée par le chef-garde.

L'on avait marché longtemps en silence, lorsque le duc, se soulevant sur sa selle, dit à haute voix :

— Messires, nous verrons qui, aujourd'hui, aura l'honneur de donner au cerf le coup de grâce.

— Votre Altesse, sans doute. Personne n'est aussi bon cavalier et chasseur aussi habile que Votre Altesse ! s'écrièrent les chevaliers en s'inclinant.

—Oui, je le sais, répliqua le prince en souriant, mais aujourd'hui je ne l'entends pas ainsi. Je suis fatigué; la chaleur me contrarie beaucoup. Je suivrai la chasse; mais ne soyez pas étonnés si je reste parfois en arrière.

Un murmure de tristesse, vraie ou feinte, s'éleva parmi les chevaliers.

— Je veux vous prouver, messires, que mes paroles sont sérieuses. Voici, à mon doigt, une bague avec les armes de Bourgogne. Celui qui tuera le cerf recevra ce précieux bijou; et mon désir est, entendez-vous bien, que le prix soit gagné... L'aboiement des chiens retentit dans le bois ! Ils ont découvert la piste... Attention, messires, je verrai qui de vous est le meilleur cavalier !

Tous les chevaliers s'arrêtèrent pour entendre l'aboiement des chiens. Ils tirèrent la bride à leurs chevaux, caressèrent les animaux impatients, leur firent sentir légèrement l'éperon et leur parlèrent pour leur faire comprendre qu'on allait exiger d'eux un grand effort.

— Tenez, Liedekerke, serrez ceci dans votre gibecière, dit le duc. Cela pourrait m'embarrasser en galopant.

Il ôta le collier de la Toison d'Or de son cou et le tendit à l'écuyer.

Les chiens s'approchaient de plus en plus par le bois et l'on pouvait comprendre à leurs abois redoublés et brefs qu'ils avaient vu le gibier.

Tout à coup le cerf s'élança du taillis à travers la bruyère et passa comme une flèche.

Les chevaliers donnèrent de l'éperon à leurs chevaux et lachèrent la bride.

Aux acclamations retentissantes, aux cris triomphants accompagnant les fanfares du cor et l'aboiement des chiens, tout le cortége, comme un nuage orageux, poursuivit le gibier... Le duc, excité par les clameurs et entraîné par sa passion innée, resta près de la chasse ; et s'il n'était pas des premiers, il n'était cependant pas le dernier.

Cette course folle dura plus d'une heure; les nobles chasseurs, sous le feu du soleil ardent, haletaient violemment, la sueur coulait de leurs visages ; mais ils n'y songeaient pas et ne quittaient pas des yeux le cerf qui sentait déjà les chiens et qui devait succomber bientôt sous leur attaque furieuse, d'autant plus qu'il semblait chercher un refuge dans une forêt épaisse de haute futaie où il serait immédiatement arrêté avec ses bois dix-cors...

En effet, le cerf cogna violemment de ses cornes contre les premiers arbres du bois ; il tomba et déjà les chiens les plus rapprochés voulaient le déchirer; mais la pauvre bête, se voyant en danger de mort, rassembla toutes ses forces, fit un bond de vingt pas au-dessus des chiens et s'enfuit de nouveau sur la bruyère, presque dans la direction du gîte d'où on l'avait chassé en premier lieu.

Les chevaliers éperonnèrent leurs chevaux jusqu'au sang et reprirent leur chasse fiévreuse avec des cris plus sauvages.

Le duc Charles se contentait de suivre lentement la chasse et il eut bientôt perdu tout le cortége de vue, accompagné seulement de ses deux écuyers.

Il ralentit le pas de son cheval et le dirigea vers la lisière du bois, où il remarqua un chemin étroit, ombragé par des arbres touffus. Il y entra et dit à ses écuyers :

— Quelle chaleur ! Laissez courir les chasseurs ;

ils ne tiennent pas encore le cerf. Je veux me promener un peu ici et jouir de la fraîcheur.

Les écuyers, surpris de ce caprice inattendu du prince, le suivirent dans le bois pendant près d'un quart d'heure sans faire la moindre remarque.

Puis le duc se retourna et dit :

— Ingelmunster, donnez-moi à boire, j'ai soif.

Le jeune homme interpellé ouvrit sa gibecière et en tira une bouteille d'osier qu'il tendit à son maître.

— Que contient cette bouteille ?

— Du vieux vin, monseigneur.

— Du vin capiteux, du bourgogne, pour un gosier sec ? murmura le duc, en portant la bouteille à ses lèvres. Pouah ! en outre, il est presque bouillant... Ah ! que ne donnerais-je pas en ce moment pour une gorgée d'eau fraîche !

— Votre Altesse n'a qu'à souhaiter ! s'écria le plus jeune en s'inclinant. Voyez là-bas, entre ces arbres, la perche d'un puits. Il doit y avoir là une maison.

— J'y cours ! dit l'autre écuyer.

— Restez, Liedekerke, commanda le prince. Je veux me reposer un peu dans cette maison et je demanderai moi-même à boire. J'ai si rarement l'occasion de causer incognito avec mes sujets. Vous, sortez du bois et tâchez d'atteindre la chasse. Dès que le cerf sera tué, venez me prévenir. Ingelmunster donnera à boire à mon cheval, le conduira à l'ombre, là-bas, et m'y attendra.

Il descendit de cheval et s'approcha de la petite maison. Comme la porte n'était pas fermée, il n'eut besoin que de la pousser doucement pour l'ouvrir.

Il vit un vieillard de haute taille, assis sur une chaise, le coude sur la table et la main devant la figure. Il semblait dormir.

Le duc s'approcha, lui frappa doucement sur l'épaule et dit :

— Eh ! brave homme, éveillez-vous, il y a quelqu'un qui veut vous demander un service.

Le vieillard leva lentement la tête et montra un visage pâle qui paraissait contracté par un violent chagrin.

Il toisa d'abord l'étranger des pieds à la tête avec une sorte d'indifférence résignée ; mais tout à coup il sauta debout et recula de quelques pas, comme s'il croyait reconnaître un ennemi. Ses yeux étincelaient, ses lèvres tremblaient et il serrait les poings comme pour se préparer à une vigoureuse attaque.

Cette attitude inexplicable étonna beaucoup le prince ; cependant il ne montra pas d'émotion et dit d'une voix douce :

— Vous avez du chagrin, brave homme, et vous semblez craindre que je veuille vous faire du mal ? Vous vous trompez....

— Lâche bourreau ! tyran inhumain ! cria l'homme avec une sombre rage. Je devrais venger mes enfants sur vous... Mais non, non, partez ! Éloignez vous de mes yeux ; je veux mourir sans avoir versé le sang humain. Dieu vous punira, scélérat !

Un jeune paysan, qui soignait les vaches dans l'étable, entra tout à coup en courant, et, après avoir jeté un coup d'œil furtif sur l'étranger, il sauta au cou du vieillard pour le retenir. La tête tournée vers le chevalier, il s'écria :

— O seigneur, qui que vous soyez, pardonnez-lui et ayez pitié d'un malheureux père que le chagrin fait délirer !

— Quoi ! la souffrance vous aurait-elle dérangé le cerveau, pauvre homme ? demanda le duc. Vous m'accusiez d'un méfait envers vous ? Je ne vous connais pas, vous ne m'avez probablement jamais vu.

— Non, non, ce seigneur n'est pas le ravisseur ! affirma le jeune homme.

Thomas Evertand — car c'était le père de la malheureuse Begga — se calma ; le ton franc de l'étranger ne lui permettait pas de douter de sa sincérité. Son visage se détendit tout à fait ; il ne trahit plus que l'abattement et une profonde affliction.

— Avant aujourd'hui ce seigneur n'est jamais venu dans ma maison ? demanda-t-il. Il n'a jamais vu mes pauvres enfants ?

— Jamais ! répondit le duc.

— Et qu'est-ce qui amène le seigneur dans mon humble demeure ? grommela Thomas dans un nouvel accès de méfiance.

— J'ai été à la chasse avec beaucoup de compagnons. Ils sont maintenant loin d'ici. La chaleur m'a fait chercher la fraîcheur de l'ombre, et c'est ainsi, qu'à ma grande joie, je trouvai votre maison. J'ai soif ; vous m'obligeriez si vous vouliez me donner un gobelet de lait.

Tout à fait tranquillisé par ces paroles amicales, le vieillard bégaya quelques mots pour s'excuser. Il dit au jeune homme, en se dirigeant vers la porte du fond :

— Lucas, donne un siège à messire.

Le duc refusa cette offre d'un geste ; le jeune paysan se tenait courbé devant lui dans une attitude de respect exagéré.

— Que signifie tout cela ? demanda le duc. Vous avez l'air de me craindre. Croyez-vous donc vraiment que je suis venu ici pour vous faire du mal.

— Ah ! mon bon seigneur, balbutia Lucas, les mains jointes, que Dieu vous bénisse pour votre générosité ! Nous, qui ne sommes pas même dignes de baiser vos souliers, nous osons...

Mais le retour du père Evertand le força de se taire.

Le vieillard tendit au duc une grande écuelle de lait et dit :

— Messire est probablement chevalier; mais chacun n'est responsable que de ses propres actions. Que bien vous fasse !

Pendant que le duc portait l'écuelle à ses lèvres et buvait à longs traits, le père Evertand se laissa choir sur une chaise, pencha la tête sous le poids de son chagrin et essuya une larme.

Après avoir bu, le duc Charles s'approcha de la table, prit un siége et s'approcha du vieillard.

— Mon ami, dit-il, si je comprends vos paroles obscures, vous auriez à vous plaindre d'une grande injustice ou d'un grand mal fait à vos enfants. Ce jeune homme est-il votre fils ?

— Non, messire, Lucas est un ami, une bonne âme qui vient me soutenir dans ma misère.

— Ainsi, sans lui, vous languiriez ici tout seul ? Où sont vos enfants ?

Le vieux Thomas jeta un regard au ciel et poussa une plainte, mais il laissa la question sans réponse.

— Allons, parlez, je compatis à votre chagrin. Dites, où sont vos enfants ? répéta le duc.

— J'en avais deux, dit le vieillard en soupirant.. Un fils, un vaillant travailleur, un bon cœur... Une fille pure et belle...

— Oh ! généreux seigneur, s'écria Neliszone, belle comme une rose au printemps : un ange !

— Que leur est-il donc arrivé ?

— Mon fils a été lâchement assassiné... Ma fille, ma pauvre Begga, a été enlevée de ma maison. Hélas ! la mort vaudrait mieux pour elle ! Au ciel il n'y a ni tyran ni esclave.

— Votre fils assassiné, votre fille enlevée ! s'écria le duc avec une expression d'horreur. Racontez-moi, je vous prie, comment cela s'est passé ?

— A quoi bon, seigneur ? N'êtes-vous pas un noble chevalier ?

— En effet.

— Quel intérêt le malheur ou le désespoir d'un misérable habitant de trou peut-il vous inspirer alors ?

— Quel intérêt, brave homme ? N'êtes-vous pas des hommes comme nous ? Certes, Dieu a assigné à chacun une place déterminée et une tâche spéciale ; mais si les nobles versent leur sang pour la défense de leur pays et de leur souverain, n'est-ce pas votre sueur quotidienne qui nourrit le peuple et les chevaliers ? S'il existe une différence nécessaire entre les nobles et les paysans concernant le droit de commander et d'obéir, devant la loi au moins tous doivent être égaux.

— La justice et la magnanimité parlent par votre bouche, notre seigneur. Merci ! merci ! s'écria Neliszone.

— Ah ! vous êtes certainement étranger dans cette contrée, grommela Thomas haussant les épaules, autrement vous sauriez que, dans ce pays, il n'y a plus de justice à espérer pour de pauvres gens comme nous.

— Plus de justice à espérer ?

— Aucune... Pourquoi trembles-tu, Lucas ? Je dis la vérité. Tiens-toi tranquille et laisse-moi parler !

Le jeune homme, effrayé par le regard sévère du vieillard, recula.

— Le chagrin vous fait exagérer le mal, brave homme, dit le duc. Certainement, il y a des seigneurs qui ont le cœur cruel et qui commettent des injustices ; mais il y en a infiniment plus qui n'ont à cœur que le bien-être de leurs vassaux.

— Ailleurs, peut-être ; ici, pas. Comment pourrions-nous obtenir justice ? Nos juges sont nos seigneurs eux-mêmes, et tous estiment si bas le bonheur et même la vie d'un homme du peuple, qu'elle ne vaut pas la peine d'inquiéter un seul instant leurs nobles pareils. Moi, misérable père, j'ai perdu mes deux enfants ; que puis-je espérer encore ? Il ne me reste plus qu'à mourir d'affliction...

— Ah ! nous verrons cela ! s'écria le duc avec indignation. Racontez-moi comment et par qui cette violence fut commise contre vos enfants.

— Ah ! cela ne peut que renouveler mes souffrances !

— Je vous en prie, mon ami ; vous ne regretterez pas votre confiance.

— Qu'il en soit donc ainsi ; écoutez, seigneur.

Et le vieux Thomas raconta comment certains chevaliers, étant à la chasse dans le bois de Wardamme, étaient venus deux fois dans sa maison pendant son absence, et avaient fait rougir sa fille par leurs paroles légères. Sans doute, l'un deux, à la vue de la jeunesse et de la beauté de Begga, avait conçu un projet criminel ; car, l'ayant trouvée seule à la maison, il avait saisi l'innocente jeune fille, l'avait bâillonnée, jetée sur son cheval et enlevée. Comme il traversait la bruyère avec sa victime, son frère Jacques était accouru et avait tâché de retenir le chevalier pour sauver sa sœur mais le cruel ravisseur avait percé de son épée le cœur du pauvre garçon.

Pendant ce récit des larmes coulaient des joues du vieillard ; à la fin, il ne pouvait presque plus parler.

Neliszone, la tête appuyée contre le mur, sanglotait tout haut.

— Combien de temps y a-t-il que cela s'est passé ? demanda le duc.

— Quatre jours, seigneur. Hier seulement, avec l'aide de ce garçon, j'ai porté le corps de mon fils au cimetière.

— Et cet assassin, ce lâche ravisseur de femme est un chevalier? En êtes-vous bien certain?

— Tout à fait certain, seigneur; deux serviteurs armés le suivaient.

— Son nom?

— Je ne le connais pas, messire; je n'ai pas vu son visage.

— Et où a-t-il conduit votre fille? Ne l'a-t-on pas recherchée?

— Où pouvais-je chercher, messire? Laisserait-on pénétrer un misérable comme moi dans les châteaux? Ah! si j'osais seulement faire connaître le but de mes recherches, les serviteurs me repousseraient à coups de bâton. Un manant exiger ou demander seulement que justice lui soit rendue contre un chevalier! C'est un crime, n'est-ce pas?

Le duc contenait avec peine sa colère, qui était encore plus excitée par l'ironie désespérée du vieux paysan.

— De qui êtes-vous serf? demanda-t-il.

— Je suis homme libre, seigneur.

— Que signifie cela? Si pauvre et être libre!

— Né libre de père en fils.

— Je ne vous comprends pas. Ce n'est pas là ce que je voulais vous demander. Sur quelle terre seigneuriale se trouve votre maison?

— Sous Winghene, seigneur.

— Eh bien! à Winghene, comme ailleurs, il doit y avoir un bailli qui a pour devoir de rechercher les malfaiteurs au nom du prince.

— Je me suis présenté chez le bailli, seigneur, pour me plaindre de mon malheur.

— Et il vous a dit qu'il allait immédiatement commencer ses recherches?

La même expression de raillerie découragée crispa les lèvres du vieillard pendant qu'il secouait négativement la tête.

— Il a refusé? s'écria le duc.

— Non, seigneur; mais il a essayé de me convaincre qu'il n'y avait pas de justice à attendre pour moi, et il m'a prié et supplié de ronger mon frein en silence; car, si l'on ébruitait cette affaire, il pourrait en coûter à lui son emploi et à moi la vie.

— Damnation! Et on appelle cela de la justice!

— Il ne refusa pas positivement, seigneur; le bailli est un homme bon, mais il ne peut cependant pas faire l'impossible. Il recherchera prudemment, et, s'il découvre le ravisseur de ma fille, il le priera d'avoir pitié de son malheureux père.

— Mais, si le bailli ne peut pas vous faire obtenir justice, le duc n'est-il pas là, comme juge suprême en Flandre? Adressez-vous à lui, il vous écoutera.

— Je lui ai dit cela dix fois, généreux seigneur, fit remarquer Neliszone. Notre prince a bon cœur et il est juste.

— Le duc? répéta Thomas Évertand avec une expression de doute ironique. J'irai à Bruges, oui; je tâcherai de l'approcher; mais, seigneur, vous ne savez pas, sans doute, où en sont les affaires à la cour de notre duc? J'ai consulté beaucoup de gens à Winghene là-dessus; tous ont essayé de me retenir et m'ont presque convaincu que je ne dépasserais pas même le seuil du palais du prince. En effet, ceux qui entourent le duc comme une impénétrable garde du corps, sont des gentilshommes, n'est-ce pas? En outre, comment notre prince, qui ne paraît songer qu'aux fêtes, tournois et festins, aurait-il le temps de se...

— Taisez-vous, insolent! interrompit le duc tremblant de colère. Parlez avec plus de respect de votre souverain! Ne craignez-vous pas qu'il apprenne le langage téméraire que vous osez tenir contre lui!

Neliszone, courbé jusqu'à terre, demandait pardon en tremblant.

— Du respect! murmura Thomas. J'ai toujours respecté nos princes et même, par sentiment du devoir, je les ai aimés sans les connaître. En ce moment, près de la tombe encore ouverte de mon fils, pensant au sort plus affreux de ma pauvre Begga, maintenant je les accuse de négligence et d'injustice... Et que craindrais-je encore? La mort serait une faveur pour moi!

— Votre douleur vous rend excusable, dit le duc plus calme. Vous avez cependant tort de croire que notre prince refuserait de vous rendre justice, fût-ce même contre un illustre gentilhomme. Je connais le duc; je suis un de ses officiers les plus intimes, et je lui parlerai de votre malheur. Soyez-en sûr, il fera rechercher votre fille et il la trouvera, son ravisseur l'eût-il cachée à cent lieues d'ici.

— Oh! si je pouvais serrer ma fille dans mes bras, je bénirais le duc jusqu'à mon dernier soupir! s'écria le vieillard.

— On vous a trompé, brave homme, reprit le prince. Deux ou trois fois par semaine, le duc tient audience publique dans son palais, et il reçoit avec la même bienveillance les plaintes des chevaliers et des gens du peuple. Mais ne faites pas de nouvelles tentatives. Je serai votre interprète auprès de lui. Peut-être voudra-t-il vous voir. Dans ce cas, un de ses serviteurs viendra vous chercher pour vous conduire au palais.

— Merci, mille fois merci!

— Malheureusement vous ne connaissez pas le

ravisseur. Ah! si je pouvais apprendre son nom au duc, il serait fait justice immédiate et dès demain, peut-être, votre fille serait revenue.

— Le bailli de Winghene connaît le ravisseur, seigneur.

— Et il ne vous a pas dit son nom.

— Il n'a pas osé me le révéler.

Le duc trépigna d'impatience et demanda :

— Êtes-vous bien sûr que le bailli, sur l'ordre du duc, pourrait dire qui a commis le double méfait contre vous? Comment pouvez-vous le savoir?

— C'est une circonstance que je ne vous ai pas fait connaître, seigneur, répondit Thomas. Lorsque, le lendemain du crime, j'errais comme un fou autour de ma maison, je trouvai non loin du puits un anneau d'or qui, assurément, avait été perdu par le ravisseur, lorsque, malgré sa résistance, il traîna ma fille vers son cheval. J'ai montré cet anneau au bailli; la vue de ce bijou le fit pâlir et je remarquai bien dans ses yeux que la haute qualité du ravisseur le frappait de terreur.

— Où est l'anneau? vite, montrez-le-moi.

— Le bailli a refusé de me le rendre.

— Mais puisqu'il a reconnu le propriétaire de l'anneau, il devait s'y trouver probablement certaines marques?

— Oui, seigneur, trois oiseaux d'or sur une pierre bleue.

— Des oiseaux? Quels oiseaux?

— Le bailli les a nommés des faucons.

— Des faucons? Trois faucons sur azur? Est-il possible! A qui encore se fier en ce monde? O l'hypocrite! Il saura ce que c'est que de faire haïr le nom de son prince! Consolez-vous, brave homme; nous sommes aujourd'hui mercredi; avant que la semaine soit écoulée vous serrerez votre fille sur votre cœur. Ne doutez pas; c'est comme si votre souverain lui-même vous parlait par ma bouche, car...

L'arrivée de son écuyer l'interrompit.

— Gracieux seigneur duc, annonça-t-il, le cerf est tué...

— O mon Dieu! notre illustre souverain! s'écria Thomas Evertand tombant à genoux. Qu'ai-je fait?

Neliszone rampa par terre jusque auprès du duc et élevant les bras en tremblant, il s'écria :

— Pardon, pardon!

— Levez-vous, vous n'avez pas besoin de pardon, dit le prince. Je tiendrai parole et vous verrez s'il est vrai que la vie d'un pauvre mais honnête homme du peuple ne vaut pas la vie d'un assassin de haute naissance.

A ces mots, le duc marcha vers la porte; de là, il ordonna au vieillard et au jeune homme de se lever; mais ils restèrent agenouillés et profondément courbés, répétant indistinctement les mots :

— Merci! pardon!

— Qui a donné le coup de grâce au cerf? demanda le duc à son écuyer.

— Messire Van der Hameide.

— Hameide? Hameide? répéta le duc avec une sorte d'aversion. Hameide! Ah! ah! Il aura la bague, il y a de la place à ses doigts...

Et, se dirigeant vers la porte, il ajouta en lui-même :

— Mais, aussi vrai que Dieu est juste, il ne la portera pas longtemps.

En prononçant ces paroles irritées, il quitta la maison, sauta à cheval et rentra dans le chemin creux.

Au commencement, ses écuyers n'osèrent pas parler, car il paraissait très courroucé; mais enfin Liedekerke s'enhardit à lui dire :

— Avec votre permission, monseigneur, le cerf se trouve derrière nous; nous nous éloignons de la chasse.

— Retournez-y, annoncez aux chasseurs que je dois me rendre immédiatement à Bruges pour une affaire de grande importance et qui ne souffre pas de retard. Que personne n'essaie de m'approcher aujourd'hui; je ne suis pas visible de toute la journée... Allez, Liederkerke, remplissez votre mission; et vous, Ingelmunster, donnez de l'éperon à votre cheval et suivez-moi!

III

Il était à peine huit heures du matin lorsqu'un chevalier passa au petit trot sous la porte Sainte-Catherine. Il paraissait absorbé dans ses pensées; car il laissait pendre nonchalamment la bride et ne regarda même pas une seule fois devant lui pour s'orienter. Si, à cette heure matinale, il y avait eu plus de monde sur pied, son cheval, quoique habitué à suivre ce chemin, aurait bien certainement renversé des bourgeois.

Il passa avec la même hâte par la rue Sainte-Marie et traversa le marché sans modérer le trot de son cheval, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât dans la rue Haute, devant une grande maison qu'à ses tourelles et à ses girouettes étincelantes on reconnaissait pour un château de chevalier.

On devait l'avoir entendu de l'intérieur, car la porte cochère s'ouvrit immédiatement toute grande. Le cavalier entra à cheval dans la cour, mit pied à terre, confia son cheval au palefrenier et demanda à un autre serviteur, qui le salua du nom de messire Gautier :

— Étienne, ma mère est-elle là?



— Nous vous condamnons à mort! (Page 26.)

— Non, messire, madame votre mère est allée avec mademoiselle Alcidis à l'église Sainte-Walburge; mais le service sera bientôt terminé.

— C'est bien.

— Votre seigneurie n'a-t-elle rien à m'ordonner?

— Non, qu'on me laisse seul.

A ces mots, il entra dans la maison et, arrivé dans une vaste salle, il s'assit sur une chaise près de la fenêtre. Après avoir réfléchi quelques instants, il se leva et se mit à marcher de long en large dans la chambre avec des signes visibles d'inquiétude ou d'impatience.

A peine eut-il repris sa place sur la chaise qu'un bruit à la porte le fit lever. Avant qu'il eût fait un pas, deux dames, — une vieille et une jeune — accoururent et lui sautèrent au cou avec des cris de joie.

— Gautier! mon cher Gautier! s'écria la noble dame Van der Hameide, mon cœur aspirait après ton arrivée! Je te félicite; mon cher fils, quel glorieux avenir te promet la haute faveur de notre gracieux souverain!

— Cet honneur rejaillit sur toute notre maison. Tu ne le croirais pas, mon frère, mais déjà nous en avons des preuves! dit mademoiselle Alcidis en battant des mains.

— Vous savez donc ce qui m'est arrivé hier à la chasse? demanda le chevalier. Cela m'étonne.

— Comment? Cela s'est passé en présence de plusieurs personnes, dit la noble dame. Nous avons appris de la bouche de messire Ingelmunster les propres paroles du duc, si flatteuses et si honorables pour toi et pour nous tous! Tu vas, avec un petit nombre d'illustres chevaliers, être attaché à la personne de la royale fiancée de notre prince. N'en es-tu pas fier et heureux?

— Oui, ma mère; c'est une grande faveur, balbutia Gautier presque avec indifférence.

— Et la magnifique bague que tu as gagnée malgré tant de chevaliers ! s'écria Alcidis. Ah ! elle restera un précieux souvenir dans notre famille.

Elle prit son frère par les mains et demanda avec surprise :

— Eh bien ! Où est la bague que monseigneur le duc t'a donnée ?

— Je ne possède pas encore la bague, répondit Gautier. Notre gracieux seigneur a dû quitter la chasse pour affaires d'État très urgentes, avant que la bête fût tuée ; mais il m'a dit qu'il me ferait appeler à la cour aujourd'hui, pour me faire connaître quelle fonction j'aurai à remplir près de son illustre fiancée. Il me remettra la bague en même temps.

— Allons, mes enfants, asseyons-nous, dit madame Van der Hameide, et causons un peu à loisir de ces belles choses.... Mais qu'as-tu, cher Gautier ? Le bonheur te laisse-t-il donc insensible ? Tu sembles préoccupé ?

— Un peu de lassitude, ma mère, répondit-il. Ça passera.

Ils s'assirent l'un près de l'autre.

— Maintenant, Gautier, raconte-nous toi-même comment le duc te fit appeler, ce qu'il te dit, ce que tu lui répondis.... et comment tu devanças tous tes compagnons à la chasse et donnas le coup de mort au cerf ?

— Ah ! je suis bien fatigué et j'ai la tête bien lourde, ma mère. Accordez-moi un peu de repos ; je vous raconterai tout dans la journée.

— Nous t'avons attendu hier tout l'après-dîner, fit remarquer la jeune demoiselle. Chaque fois qu'il se faisait du bruit dans la rue, je me levais avec une impatience joyeuse et les bras ouverts pour t'embrasser et te féliciter ; mais tu n'es pas venu hier, mon frère. Je n'ai pas pu dormir de toute la nuit. Ce n'est pas bien.

— C'était pénible, en effet, Gautier, ajouta la mère d'un ton de tendre reproche. Tu pouvais certes bien penser que ta mère désirerait ardemment te serrer contre son cœur et se réjouir avec toi de la bienveillance du duc.

— Oui, ma mère, répondit le jeune homme après quelque hésitation ; je le sentais bien, et mon plus grand désir était d'accourir à Bruges pour vous apporter le premier de tous la bonne nouvelle ; mais il y a une circonstance qui m'en a empêché. Jugez-en : le duc vient demain ou après-demain me rendre visite à Hersberge...

— Ciel ! serait-il possible ! s'écrièrent les deux dames, la joie et la fierté dans les yeux. Un honneur aussi grand, une faveur aussi inaccoutumée de la part de notre redouté souverain ? Tu vas devenir son favori !... Nous devrons être présentes à Hersberge.

— Non, non, ce n'est qu'une visite d'un instant pendant la chasse. Le duc m'a défendu de montrer d'une façon quelconque que j'étais prévenu d'avance de son arrivée. Toutefois, ma mère, je ne pouvais pas me dispenser de faire tout arranger à Hersberge et même de m'assurer si mes ordres sont convenablement exécutés. C'est pour cela que je n'ai pu venir hier après-midi à Bruges, et c'est également le motif pour lequel je suis un peu inquiet. Vous comprenez, n'est-ce pas, que cette visite princière m'occupe l'esprit ?

— Sans doute, mon fils ; mais elle doit te réjouir au plus haut point. Beaucoup de chevaliers, et des plus illustres, envieront ton bonheur ; car, chacun le sait, notre seigneur duc n'est pas prodigue de pareilles faveurs. Oh ! si ton bon père vivait encore ! Lui, qui mettait toutes ses espérances dans l'avenir de son fils unique...

— Adolphe ne viendra-t-il pas ce matin ? interrompit tout à coup le chevalier, comme s'il n'avait pas écouté les paroles de sa mère.

Elle le regarda avec une expression de surprise et de reproche.

— Ne m'en veuillez pas, chère mère, dit-il, j'ai l'esprit un peu troublé. Je dois absolument parler à Adolphe ce matin. Ne viendra-t-il pas ?

— Sois tranquille, mon frère, répondit Alcidis. Adolphe a promis de venir aujourd'hui de très bonne heure pour te féliciter. L'heure qu'il avait fixée est déjà passée... En attendant, je veux t'annoncer une chose qui te fera probablement plaisir. Hier, après midi, notre mère a été appelée à la cour près de la duchesse-mère. Là, on lui a dit quelles fonctions nous aurons à remplir aux noces de nos princes. Notre mère ira, avec les nobles dames les plus illustres, à la rencontre de la royale fiancée jusque hors la porte de la Croix ; et moi, Gautier, je devrai me tenir à toutes les cérémonies dans la compagnie de la jeune Marie de Bourgogne et ne jamais la quitter. Un grand honneur pour nous tous, n'est-ce pas ?

— J'en suis bien heureux, dit-il. Pourvu qu'Adolphe ne tarde pas trop longtemps.

— Gautier, sais-tu qui est venu hier, vers le soir, sous prétexte de me féliciter ? demanda madame Van der Hameide en souriant :

— Madame Van Roode avec sa fille ?

— Sans sa fille, Gautier. Ne comprends-tu pas le but de sa visite ?

— Oh ! cela m'est indifférent.

— Tu as tort, mon fils ; mademoiselle Van Roode est l'unique héritière d'immenses propriétés. Sa maison est ancienne et illustre ; elle se distingue par la beauté de son visage et elle est très renommée par ses gracieuses manières de cour. Tu ne pourrais souhaiter un mariage plus avantageux,

même si monseigneur le duc t'élevait au faîte de sa faveur. La jeune demoiselle Van Roode témoigne une affection particulière pour toi. Donne ton consentement, et elle devient ta fiancée.

— Ah ! ma mère, mon cœur est rempli de trop de soucis maintenant pour songer à pareille chose.

— Tu dois pourtant te marier un jour, Gautier?

— Oui, mais pas encore ; plus tard, chère mère, plus tard... Dans quelque temps j'y penserai sérieusement.

— Ce serait une chose étonnante, s'écria la jeune fille en riant, si je me mariais avant mon frère! Oui, Gautier, ne me regarde pas ainsi, Adolphe ne demande pas mieux, et, si notre mère ne trouvait pas que je suis encore trop jeune... Ah ! Dieu soit loué ! j'entends ouvrir la porte : c'est certainement messire d'Eerneghem.

Un jeune chevalier à figure douce et aimable entra dans la pièce, s'inclina devant chacun en particulier et prit Gautier par les mains.

— Oh! mon ami, s'écria-t-il, je te félicite du plus profond de mon cœur! Je ne doute pas que tout ce que messire de Liedekerke m'a dit de la bienveillance du duc à ton égard ne soit la vérité. Il était présent et il a tout entendu, n'est-ce pas?

— Je te remercie de ta bonne affection, Adolphe, répondit messire Van der Hameide. C'est la vérité : notre gracieux souverain m'a témoigné beaucoup de bonté.

Adolphe prit aussi la main de la jeune fille.

— Que vous devez être contente, ma chère Alcidis, du bonheur de votre frère! s'écria-t-il, car vous l'aimez tant.

La jeune fille allait répondre, mais Gautier ne lui en laissa pas le temps.

— Ma mère, ma sœur, ne m'en veuillez pas si j'emmène mon ami Adolphe au jardin. Je dois lui parler immédiatement d'affaires d'État qui concernent le duc et que je ne puis confier qu'à lui... Messire d'Eerneghem veut-il me suivre!

— Quoi! mon frère, tu nous laisses toutes seules! Cela durera-t-il longtemps? murmura Alcidis.

— Quelques instants seulement. Nous revenons immédiatement.

Adolphe, étonné du ton mystérieux de son ami, le suivit sans mot dire jusqu'au milieu du jardin, sous un berceau de verdure.

— Monseigneur le duc t'a-t-il en effet chargé de me confier une affaire secrète? demanda messire d'Eerneghem.

— Ce n'est pas cela. Le duc vient me rendre visite demain ou après-demain à mon château.

— Une telle marque de faveur! Tu es bien heureux, Gautier.

— Oui, mais ne comprends-tu pas que cette visite me remplit d'inquiétude?

— En effet. Tu veux dire que le prince pourrait découvrir l'oiseau qui y est enfermé. Mais si elle reste de plein gré à ton château...

— De plein gré! C'est une étrange jeune fille; un homme ne montrerait pas plus de courage. J'ai essayé de tous les moyens pour l'amadouer : de somptueux habits et des bijoux. En vain... Hier soir je voulus m'approcher d'elle pour lui prendre la main ; elle tira un couteau de son sein et m'en aurait percé le cœur, si je ne m'étais pas rejeté en arrière. Comment elle est parvenue à avoir un couteau, personne ne le sait. Il ne fallut pas moins de quatre de mes serviteurs pour le lui arracher de force.

— Oui, cette race est ainsi, dit Adolphe, indomptable et fière dans sa bassesse et sa misère. J'ai beaucoup de ces habitants de trous, de ces maraudeurs, dans mes terres; le mieux est de les laisser en paix ; car, par vengeance, ils incendieraient les bois ou assassineraient mes serviteurs dans quelque coin.

— Elle n'a pas voulu manger depuis son arrivée à mon château, reprit messire Van der Hameide. Je ne comprends pas comment elle peut y résister si longtemps. Si elle allait mourir, Adolphe?

— C'est ce qu'il y aurait de mieux pour elle et en même temps pour toi : tu en serais délivré.

Un geste d'impatience de son ami surprit messire d'Eerneghem.

— Ne m'as-tu pas dit toi-même, Gautier, que l'enlèvement de cette jeune fille du peuple n'était qu'un caprice.

— En effet, je l'ai dit. Mais il n'en est plus ainsi. Sa résistance me provoque et blesse mon orgueil. Depuis qu'elle est à mon château, je ne lui ai même pas pris la main. Je ne comprends pas quelle influence cette jeune fille exerce sur moi; mais je m'approche d'elle avec une sorte de respect et je tremble sous son regard courroucé.

— Du respect pour une roturière! dit Adolphe en riant. Serait-il possible! Le fier chevalier Gauthier Van der Hameide trembler devant la fille d'un habitant de trou? Que serait-ce? de l'amour?

— Tu railles, mon ami; me crois-tu capable de choisir pour l'objet de mon amour une jeune fille de si basse naissance?

— Qu'est-ce alors?

— Je ne puis l'expliquer; mais ce sentiment est plus fort que ma volonté... Maintenant le duc vient à mon château; cette visite m'inquiète profondément; mon cœur est rempli d'émoi.

— Eh bien! mets la jeune fille à la porte de ton château et laisse-la aller en liberté.

— Impossible, Adolphe. Plutôt que de la perdre maintenant, je sacrifierais la moitié de mes biens! s'écria messire Van der Hameide avec force.

— Est-ce ainsi? dit ironiquement Adolphe. Alors il ne reste qu'à attendre avec tranquillité la visite du duc. Cache ta prisonnière dans une cave de ton château.

— Au bruit de tant de visiteurs elle pourrait appeler à l'aide. Si le duc la découvrait?

— Il rirait de l'affaire. Quel intérêt pourrait lui inspirer une fille du peuple, sans naissance? Encore si elle était la fille d'un bourgeois; mais l'enfant d'un vil habitant de trou.

Gautier hocha la tête avec inquiétude.

— Si notre duc voyait la jeune fille il serait indubitablement pris de pitié, dit-il. Tu ne peux t'imaginer, Adolphe, quel effet ses yeux noirs font sur sa figure impressionnable, maintenant qu'elle est blanche comme une toile.

— Et que pourrait faire le duc, au pis aller? T'ordonner de laisser retourner librement la jeune fille chez son père? Eh bien! tu obéirais, et tout serait fini.

— Je veux éviter ce danger. Je ne la laisserais aller pour rien au monde. Le duc ne peut pas la voir.

— Cache l'oiseau dans une autre cage, Gautier.

— Ah! tu m'a compris, Adolphe, C'est, en effet, le seul moyen pour moi d'attendre avec tranquillité la visite du duc. Mais pour pouvoir l'employer, j'ai besoin de l'aide d'un ami fidèle; tu ne t'étonneras donc pas si j'ai songé à toi avant tout.

— A moi? Que veux-tu dire? murmura Adolphe avec inquiétude. Désirerais-tu que je me chargeasse de la jeune fille?

— Je voulais te prier de la conduire à ton château d'Eerneghem et de la cacher là jusqu'à ce que la visite du duc soit passée ou aussi longtemps que j'aie à craindre une pareille visite. Le vingt-cinq de ce mois, la royale fiancée, Marguerite d'York, arrive à l'Écluse. Alors de longtemps notre seigneur duc ne pourra songer qu'aux festins. Donc pour huit jours seulement.

— Moi? je ne sais que te dire, balbutia messire d'Eerneghem. Une fille enlevée dans mon château! Je ne tiens pas à ces aventures. Que penseraient mes serviteurs?

— L'opinion de tes serviteurs peut-elle t'empêcher de faire ta volonté? Dis que c'est une prisonnière qui t'est confiée pour raison d'État. On verra bien qu'elle t'est tout à fait indifférente.

— Mais, Gautier, si ta sœur — l'on ne peut pas savoir comment — apprenait la présence de cette jeune roturière à mon château?

— Ne serais-je pas là pour prendre la faute sur moi et prouver ton innocence?

— Et si le duc...?

— Que signifierait cela, Adolphe? Depuis quand est-ce un crime de rendre service à ses amis? Dans ce cas, tu peux franchement me nommer... Refuses-tu, parle!

— Je ne refuse pas; mais sois-en certain, cette mission m'est très désagréable. Être le geôlier d'une malheureuse jeune fille qui ne fait que se lamenter et pleurer! Elle est de basse extraction, mais mon cœur est compatissant.

— Tu n'as pas besoin de rester à ton château, Adolphe. Tu as bien sûr quelques serviteurs à qui tu peux te fier. Cela suffit, ordonne-leur de surveiller de près... Tu hésites? Je me serais trompé sur ton affection pour moi et sur ton courage? Eh bien! n'en parlons plus. Je chercherai un autre ami.

— Non, non, j'accepte! s'écria Adolphe comme si la menace de Gautier l'effrayait. Je remplirai la tâche que tu m'imposes avec zèle et loyauté.

Messire Van der Hameide lui serra la main.

— Merci, Adolphe, dit-il, je prévoyais tes objections; mais je savais bien que je n'avais pas compté à tort sur ton dévouement.

— Tu désires que je reçoive la jeune fille à mon château? Quand?

— Aujourd'hui même, avant la nuit. Le duc peut venir demain à Hersberge. Mon désir est qu'après avoir passé une partie de la matinée avec ma sœur et ma mère pour ne pas éveiller de soupçons, tu fasses seller ton meilleur cheval et que tu partes pour Hersberge. Mes serviteurs ne connaissent pas mon intention; mais j'ai dit à mon majordome que si tu te présentais aujourd'hui à mon château, chacun devait t'obéir comme si tes ordres sortaient de ma propre bouche. Cela suffit. Tu te feras accompagner de quatre de mes serviteurs armés, comme escorte, et tu mèneras la jeune fille à Eerneghem. Envoie d'avance, en mon nom, un messager pour ordonner qu'on prépare le chariot couvert.

— N'as-tu plus rien à me dire, Gautier? Dépêche-toi alors, car je vois là-bas mademoiselle Alcidis qui me fait des signes d'impatience.

— Encore une prière, Adolphe. Ta prisonnière est bien une roturière; mais tu la respecteras et tu la feras respecter, n'est-ce pas?... C'est bien, merci. Fais signe maintenant à ma sœur qu'elle peut venir. Ne fais semblant de rien et montre-toi joyeux comme d'habitude; je tâcherai également de paraître gai, maintenant que mon cœur est soulagé de ce lourd fardeau.

Les nobles dames entrèrent dans le jardin, Alcidis demanda en riant :

— Ces messieurs ont-ils fini avec leurs secrets d'État? C'est bien heureux. Causons maintenant de choses plus agréables.

— Oui, parlons un peu des prochaines fêtes nuptiales, dit madame Van der Hameide. On en dit monts et merveilles; mais personne ne semble connaître la vérité. N'en as-tu rien appris à la chasse, Gautier?

— Rien, ma mère, que des détails incertains : l'un dit ceci, l'autre dit cela.

— Et vous, Adolphe?

— Moi, je sais beaucoup, beaucoup! répondit messire d'Eerneghem. Hier soir, messire Van Gruuthuuse m'a raconté toutes les merveilles imprévues que les fêtes du mariage de notre prince mettront au jour. On les tient secrètes autant que possible pour surprendre les illustres invités.

— Oh! Adolphe, racontez-les nous aussi! dit la jeune fille curieuse.

— Écoutez donc. Notre nouvelle duchesse fera son entrée par la porte de la Croix. La rue Longue sera complètement tendue de soie et de draps d'or. De distance en distance on représentera des mystères faisant allusion au mariage du duc, comme Dieu qui donne au Paradis terrestre notre première mère Ève en mariage à Adam; la belle Cléopâtre qui offre sa main à l'empereur Antoine... et ainsi de suite. Mais vous connaissez déjà beaucoup de ces choses-là. Le tournoi dépassera en splendeur tout ce qu'on aura jamais vu en ce genre. Il y aura au milieu de la grande place un arbre avec un tronc et des feuilles d'or. Au pied de l'arbre sera couché un formidable géant chargé de chaînes et gardé par un nain. Un courrier, un sauvage, apportera une lettre de la reine de l'Ile Inconnue, dans laquelle elle promet le prix du jeu au chevalier qui délivrera le géant; Adolphe Van Cleef, seigneur de Ravestein, sera le premier qui tentera l'aventure...

— Il me semble que je le vois déjà! s'écria Alcidis les bras levés. Ces centaines de chevaliers aux armes étincelantes, sur leurs chevaux piaffants et écumants! Et, dans les tribunes, tout autour de la place, toutes les nobles dames vêtues de satin, de damas et de draps d'or, couvertes de diamants et de rubis!

— Tout cela n'est rien cependant auprès des merveilles qu'on verra au festin de noces, reprit Adolphe. Il y paraîtra une licorne avec un léopard sur le dos. Les deux animaux seront comme vivants et tous leurs membres remueront. Le léopard présentera au duc une fleur que nous nommons *madelieve* et les Français *marguerite*. Elle est donc l'emblème de l'illustre fiancée. Puis entrera un lion d'or qui chantera une chanson en l'honneur de la nouvelle duchesse. Ces merveilleuses apparitions auront à peine quitté la salle, que l'on verra entrer une baleine d'une soixantaine de pieds de longueur, accompagnée de deux géants. La baleine remuera les nageoires et ouvrira la gueule, d'où sortiront douze sirènes qui chanteront et douze chevaliers qui danseront.

Les nobles dames étaient suspendues aux lèvres du conteur.

— Ce n'est pas tout, dit Adolphe, vous allez entendre..

Il fut interrompu par l'arrivée d'un domestique qui annonça à haute voix :

— Un messager de notre seigneur le duc!

En effet, un homme portant une masse d'armes couronnée le suivait :

— De la part de notre redouté seigneur, Charles, duc de Bourgogne et de Brabant, comte de Flandre, dit-il, messire Gautier Van der Hameide est invité par la présente à se rendre immédiatement à la cour.

Après avoir rempli cette mission, il salua et partit.

— Je dois me hâter, ma mère.

— Tu reviendras ici, n'est-ce pas?

— Sans retard, pour vous annoncer ce que monseigneur le duc m'aura dit.

— Et tu me montreras la bague, Gautier? s'écria Alcidis.

— Oui, ma sœur; elle sera trop grande, sans cela je la passerais à ton doigt. Allons, à tantôt.

En se dirigeant vers la porte, il fit signe à son ami, lui serra encore la main et lui demanda :

— Je puis compter sur toi, Adolphe?

— Comme sur toi-même, sois tranquille.

— Adieu alors, à demain!

Et il se hâta de se rendre à la cour.

IV

Le duc Charles était assis seul dans une salle de son palais, le coude posé sur la table et la tête dans la main. Un sourire amer contractait par moments ses lèvres.

La pièce n'était pas grande ni bien meublée. C'était là que le prince venait réfléchir dans la solitude aux importantes affaires d'État.

De vieux tapis représentant des scènes de l'histoire héroïque des Grecs ornaient les quatre murs. Tout le mobilier était de forme sévère et sans le moindre éclat; car, si le duc Charles exigeait dans les cérémonies publiques de ses courtisans et de tous les chevaliers qui l'approchaient, le plus grand luxe, lui-même, au contraire — autant dans son costume que dans les objets à son usage personnel — montrait une grande simplicité; il avait cela de commun avec le roi Louis XI.

Il n'y avait dans la chambre qu'un seul objet

digne d'attirer l'attention par sa beauté artistique. C'était une pendule d'or et d'argent, délicatement émaillée. Devant le brillant cadran se trouvait la statuette d'un forgeron, les bras nus et un lourd marteau en mains, qui battait les heures sur son enclume.

De temps en temps, le duc jetait un regard sur cette horloge, comme si la marche lente des aiguilles l'impatientait.

La porte s'ouvrit, et un serviteur parut.

— Eh bien ! Martin, demanda le prince, maître Antoine ne viendra-t-il pas bientôt ?

— Que Votre Altesse veuille l'excuser. Maître Antoine cherche les livres que Votre Altesse désire voir. Il sera bientôt ici.

— C'est bien, donnez-moi ma robe et mettez-moi mon chaperon; il est déjà huit heures et demie et j'ai à m'entretenir longtemps avec maître Antoine...

Le serviteur obéit en silence.

— Dès que maître Antoine se montrera, vous me laisserez seul avec lui et vous veillerez devant la porte pour que personne ne nous dérange.

A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme déjà vieux, aussi habillé tout de noir, les cheveux gris et la figure maigre, pâle et froide, se montra sur le seuil de la porte, il portait un livre et une grosse liasse de papiers sous les bras.

C'était maître Antoine Michel, jurisconsulte habile et conseiller intime du duc Charles, qui l'aimait pour son esprit austère et sa franchise sans bornes.

Antoine Michel était né de parents roturiers, mais par sa science profonde, il avait su s'élever si haut dans la faveur du prince, que beaucoup de chevaliers regardaient son bonheur avec envie. On l'accusait d'instiguer le duc à enlever aux seigneurs féodaux des privilèges dont ils avaient joui sans contestation sous Philippe le Bon.

— Maître, asseyez-vous près de la table, en face de moi : j'ai quelque chose à vous demander.

Le vieillard s'assit à la place désignée.

— Dites-moi, quelle est la punition légale d'un meurtre ?

Antoine Michel regarda le duc avec un sourire qui semblait vouloir dire :

— Votre Altesse le sait bien.

— Répondez-moi ! ordonna le prince.

— La punition d'un meurtre, monseigneur ? La mort, murmura le jurisconsulte.

— Ainsi celui qui prend la vie d'un autre doit perdre la vie.

— Oui, monseigneur, c'est la loi du talion, qui règne depuis des siècles chez la plupart des peuples et qui est même annoncée dans les saintes Écritures : dent pour dent, œil pour œil.

— Mais il y a des comtés ou des villes qui ont cru devoir tempérer par la loi l'application d'une peine si dure. Qu'en dit, par exemple, le droit de Bruges?

Maître Antoine feuilleta un instant un des livres manuscrits qu'il avait apportés. Ayant trouvé le passage cherché, il répondit :

— Voici, seigneur, l'ordonnance accordée en 1190, par Philippe, comte de Flandre, à sa bonne ville de Bruges. Cette ordonnance est encore l'origine et le fondement du droit public dans cette partie de l'État. Je lis à l'article XVI, ce paragraphe : *Qui vero occiderit hominem, caput pro capite dabit*. Celui qui tuera un homme donnera tête pour tête.

— Comment se fait-il alors, maître Antoine, que quand un noble chevalier a tué un homme du peuple on ne le condamne, ici à Bruges et peut-être dans toute la Flandre, qu'à une amende envers le seigneur et à une indemnité aux parents de la victime?

— C'est une lourde injustice, un abus, seigneur duc, provenant de la supériorité accablante et toujours croissante des seigneurs féodaux. Les échevins des villes, les baillis et les drossarts à la campagne n'osent plus appliquer les lois. Le libertinage des mœurs, pendant le règne de feu monseigneur votre père, — pardonnez-moi ma hardiesse par amour de la vérité, — le libertinage et l'arrogance des seigneurs féodaux et des chevaliers, ont obscurci l'idée de la justice, aussi bien chez ceux qui doivent haïr l'injustice, que chez ceux qui doivent en souffrir.

— Le texte clair et juste de la loi défend donc, en matière de crimes, de faire une différence entre nobles et manants.

— Oui, monseigneur, pour des méfaits contre la vie de notre prochain, oui : œil pour œil, dent pour dent. Dieu est le père de tous les hommes sans distinction; vous, prince redouté, — son représentant sur la terre, près de votre peuple — vous êtes le père de tous vos sujets, et vous devez rendre égale justice à celui d'entre eux qui, selon ses moyens, vit honnêtement et remplit ses devoirs.

— Ah! maître Antoine, s'écria le duc avec une colère contenue, je n'ai pas besoin d'une pareille leçon. Oui, je suis le père de tous mes sujets, et, si le ciel me laisse vivre encore assez longtemps, je montrerai au monde entier que je le suis.

Il resta un instant le regard fixé à terre.

— Ainsi vie pour vie... et à cette règle il n'y a pas d'exception, absolument aucune?

Cette insistance inaccoutumée du prince étonna

maître Antoine au plus haut degré. Il tenta d'en approfondir les raisons et sembla s'absorber dans ses réflexions.

— Vous vous taisez? dit le duc. Eh bien?

— Avec votre permission, seigneur : il n'existe pas de règle sans exception.

— Ainsi, vous aussi, maître? grommela le duc en jetant un regard perçant dans les yeux du vieillard.

— Vie pour vie, en effet, comme le dit Votre Altesse, répondit maître Michel; mais quand la loi condamne le meurtrier à mort, elle suppose qu'il a agi de plein gré et avec mauvaise intention. Si, par exemple, il commettait l'homicide pour défendre sa propre vie, ou involontairement, ou par malheur, ou en guerre, ou comme bourreau sur l'ordre de son seigneur légitime, alors il ne serait pas punissable, car...

— Mais tout le monde sait cela, interrompit le duc. Il n'y a peut-être qu'une seule vraie exception, et vous l'oubliez, maître. Si le souverain fait grâce au meurtrier?

— Oh! alors!

— Une pareille intervention du seigneur est-elle bien légale en principe?

— Oui, seigneur, parfaitement légale. Dieu a donné aux rois et aux princes, les chefs de ses peuples, le pouvoir de relever les coupables des peines édictées par les lois humaines. C'est, comme le dit Votre Altesse, la seule exception réelle.

— Encore une question, maître, pour terminer cette consultation. Que dit la loi relativement au rapt de femmes?

Le conseiller ouvrit un autre livre et répondit :

— Voici la joyeuse entrée, que vous-même, notre seigneur et souverain redouté, avez fait promulguer à Bruxelles le 15 mars 1453. Le contenu de l'art. XXII parle comme suit : — Celui qui enlèvera une femme ou une jeune fille contre son gré, et ses complices perdront corps et biens à perpétuité...

Le forgeron frappa neuf coups sur son enclume.

— Je vous remercie, maître Antoine. Suivez-moi dans la salle du trône. Après la réception officielle de l'ambassadeur d'Allemagne, nous nous rendrons dans la salle rouge où vous saurez pourquoi j'ai désiré connaître ce que la justice exige de moi relativement à certains grands crimes.

Le duc se leva et entra dans un long corridor voûté.

Les cors et les trompettes annoncèrent son arrivée, et l'on vit au bout du corridor un mouvement affairé de chevaliers et de serviteurs.

Un héraut d'armes annonça à haute voix :

— Monseigneur le duc!

Et le prince Charles traversa la foule profondément courbée jusqu'à une grande salle dont les murs, les piliers et la voûte étaient garnis de somptueux tapis, de sculptures artistiques et d'ornements d'or.

Au fond s'élevait un trône de damas rouge et de drap d'or. Deux lions noirs, emblème des Flandre, soutenaient le pied du trône; ils portaient au cou l'ordre de la Toison d'Or et sur la poitrine un écu avec la devise du duc : *Je l'ai entrepris.*

La duchesse mère, Isabelle de Portugal et la jeune Marie de Bourgogne avaient déjà pris place de chaque côté princier. Aux marches inférieures se trouvaient quelques pages et les principaux officiers du palais, ainsi que quelques dames d'honneur des duchesses.

Autour de la salle, le long des murailles et près de la porte d'entrée, se tenaient les gardes du corps avec leurs hallebardes, les serviteurs, les courtisans et beaucoup d'illustres chevaliers, vêtus avec un luxe extraordinaire.

Quand le duc eut gravi les marches du trône et se fut assis, il fit un signe de la main. Pendant que les cors et les trompettes lançaient encore une dernière fanfare, les ambassadeurs de l'empereur d'Allemagne entrèrent dans la salle, suivis d'une cinquantaine de seigneurs d'Outre-Rhin.

Le duc Charles vint à leur rencontre jusqu'au pied du trône et leur souhaita gracieusement la bienvenue.

Le duc causa confidentiellement avec les ambassadeurs et se fit présenter les principaux seigneurs de leur suite. La duchesse mère et la jeune Marie reçurent aussi les hommages des chevaliers étrangers et échangèrent avec eux quelques compliments cérémonieux.

Enfin, quand l'audience eut duré environ une demi-heure, les ambassadeurs prirent congé du prince flamand et se retirèrent avec leur suite.

Les princesses et la plupart des seigneurs quittèrent également la salle, tandis que le duc, suivi de quelques chevaliers de sa cour, disparaissait par une porte latérale.

Il entra dans une salle plus petite, dans l'ornementation de laquelle le rouge sombre dominait.

Au centre, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire. Au milieu de quatre chaises moins riches, on remarquait un grand siège dont le dossier élevé était garni de drap d'or.

Le duc y prit place, et, sur son invitation, maître Antoine Michel, le prévôt du palais, le grand-maréchal et un greffier s'assirent à ses côtés.

Quand le duc eut promené son regard sur les serviteurs rangés contre la muraille, ainsi que sur

ses gardes du corps qui, l'épée au clair, se tenaient près de la porte d'entrée, il fit signe à un huissier et lui dit :

— Voyez dans l'antichambre si le seigneur Van der Hameide est arrivé.

— Il est arrivé, seigneur duc.

— Introduisez-le.

Gautier Van der Hameide parut et s'approcha jusqu'à une certaine distance en s'inclinant à différentes reprises. Il paraissait de bonne humeur, car sa belle et mâle figure trahissait une joyeuse espérance. Tous les chevaliers, ses amis, lui souriaient de loin ou le félicitaient par signes, quoique la plupart le vissent avec envie devenir l'objet de la faveur particulière du duc.

— Approchez, messire, dit le duc se levant. Nous avons une promesse à remplir envers vous. C'est le devoir des princes, n'est-ce pas, de récompenser le bien et de punir le mal avec ponctualité. A notre chasse d'hier, vous avez abattu le cerf; tendez la main que j'y mette l'anneau que vous avez gagné par votre adresse.

Le jeune homme obéit; et lorsqu'il vit briller à son doigt la précieuse bague aux armes de Bourgogne :

— Gracieux seigneur, balbutia-t-il, votre bonté pour votre humble et dévoué serviteur est sans bornes. Dieu vous bénisse! Ce témoignage de votre magnanimité sera conservé dans ma maison comme une relique, et mes fils, si le ciel...

— Mais, messire, interrompit le duc, si nous ne nous trompons pas, vous aviez auparavant un autre anneau à ce doigt?

— Oui, gracieux seigneur, répondit Gautier quelque peu surpris de cette singulière question, quoiqu'il ne soupçonnât rien, car le duc souriait gracieusement.

— La bague portait un signe armorial, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur, trois faucons d'or sur champ d'azur.

— Nous désirons voir la bague. Où est-elle?

— Hélas! je suis assez malheureux pour ne pouvoir satisfaire en ce moment au désir de mon gracieux prince. J'ai perdu la bague depuis quelques jours.

— Où?

— A la chasse, monseigneur.

— N'était-ce pas dans les bois de Wardamme, près d'une maisonnette solitaire avec un puits devant la porte?

— Je crois que oui, gracieux seigneur.

— Dans cette maisonnette habitait une belle et charmante jeune fille, n'est-ce pas?

Un sourire parut sur les lèvres du jeune homme. Les chevaliers tendaient le cou et riaient aussi, curieux d'apprendre une aventure intéressante et peut-être dangereuse pour Gautier Van der Hameide; mais un froid regard du prince fit disparaître immédiatement toute trace de gaieté de leur visage.

— Mon gracieux seigneur a donc entendu parler de ma folle équipée, et il est assez bon pour s'intéresser à ce caprice.

— Un caprice? Ah! nous allons voir cela.

Et le duc, dans les yeux duquel commençait à briller une profonde indignation, éleva la voix et dit:

— Messires, veuillez approcher et graver nos paroles dans votre mémoire; car ce que vous allez entendre sera désormais la mesure de notre justice. Une action que beaucoup de vous, peut-être, traitent comme ce jeune seigneur de caprice sans importance, a été commise dans ce comté de Flandre, mais que nous, représentant de la justice de Dieu, nous voulons juger d'après l'esprit réel de la loi. Non loin d'ici, dans un bois, demeurait un homme du peuple avec un fils laborieux et une jolie fille, aide et consolation de ses vieux jours. Un chevalier a enlevé de force l'innocente jeune fille. Le frère de celle-ci accourut au secours de sa sœur; mais le chevalier frappa le pauvre garçon de son épée et le tua... Messire Van der Hameide, tenez-vous tranquille; vous parlerez tantôt et vous vous défendrez, si vous pouvez... Messires, le père des deux victimes a fait de vaines tentatives pour obtenir justice et il nous accuse, nous, votre souverain, d'oubli de nos devoirs et de complaisance pour les puissants auteurs de crimes qui crient vengeance. Nous voulons vous prouver que cet homme nous calomnie. Là où les juges ordinaires, par lâcheté ou par intérêt personnel, violent ou laissent violer la loi, nous, juge suprême de notre peuple, nous interviendrons et nous punirons les coupables sans exception de personne ou de rang... Vous, messire Van der Hameide, seigneur de Condeit et de Hersberge, vous êtes l'auteur d'un double crime, vous êtes un ravisseur et un meurtrier et vous méritez la mort.

Quoique les paroles du duc troublassent profondément le jeune seigneur, parce qu'il y voyait au moins le danger de perdre la faveur du prince, il ne put croire qu'elles étaient tout à fait sérieuses, c'était sans doute un accès passager de colère. Dans tous les cas, au moyen d'une indemnité plus ou moins forte, il apaiserait le duc et le père de la jeune fille. En outre, il avait des excuses si fondées, qu'il ne doutait pas que le duc, après avoir entendu ses explications, ne lui accordât non seulement son pardon et même ne lui conservât sa faveur.



Elle fut bientôt dans les bras du vieillard. (Page 32.)

Parmi les chevaliers, les uns étaient pâles et inquiets : c'étaient les amis du jeune homme. D'autres avaient dans le regard un éclair de joie secrète : c'étaient ses envieux.

— Allons, justifiez-vous : qu'avez-vous à dire pour votre défense? dit le prince.

— Redouté prince, je reconnais que j'ai enlevé la jeune fille contre son gré; mais elle est l'enfant d'un homme sans naissance, d'un habitant de trou qui, légalement, n'appartient même pas à une seigneurie et ne peut prétendre à aucun droit. Ce qui atténue tout à fait la gravité de mon action envers elle — si elle a quelque importance — c'est la circonstance que je ne lui ai pas fait le moindre mal, que je n'ai pas même touché sa main depuis qu'elle est à mon château de Hersberge. Si Votre Altesse désire qu'elle soit rendue immédiatement à son père, je me hâterai de la mettre en liberté; et j'ose espérer, gracieux seigneur, que tout étant réparé, vous daignerez, dans votre magnanimité, me pardonner cette légère faute...

— Et le meurtre du malheureux frère?

— De ce second fait je puis, redouté seigneur, m'excuser avec moins de peine. Ce manant avait porté la main sur moi et voulait me désarçonner. Je tirai mon épée en état de légitime défense.

— En état de légitime défense! répéta ironiquement le prince. Tout sentiment de justice est-il donc mort dans votre esprit? Ainsi, quand le propriétaire d'un bien volé veut reprendre sa propriété et que le voleur tue le propriétaire, vous appelez cela un cas de légitime défense? Mais continuez!

— Gracieux seigneur, si je m'étais laissé jeté à terre et frapper par un manant, quel est le chevalier qui ne m'aurait pas méprisé et fui comme un lâche? Dans ma honte, oserais-je encore

paraître devant Votre Altesse. Et si l'audacieux rustre a payé son agression de sa vie — ce que j'ignorais, croyant l'avoir seulement blessé — c'est un malheur, et je suis prêt à indemniser le père, comme c'est la coutume en Flandre.

— Croyez-vous réellement que la loi permette cela ? gronda le duc.

— Je ne connais pas les lois, gracieux seigneur, mais je dois le croire, puisque les juges ont toujours décidé ainsi.

Se tournant vers Antoine Michel, le duc lui dit :

— Maître, lisez à haute voix ce que la loi dispose quant au rapt et à l'homicide.

Le vieux conseiller lut lentement et d'une voix forte :

— Celui qui tue quelqu'un, perd la vie. Celui qui enlève une femme ou une jeune fille contre son gré, perd corps et biens à perpétuité.

Les chevaliers, amis de Gautier, tremblèrent d'effroi, ils n'osèrent parler, mais levèrent les mains vers le duc pour conjurer la fatale sentence qu'ils s'attendaient à voir sortir de sa bouche.

Le jeune coupable avait pâli subitement et sa tête pendait sur sa poitrine. La conviction était entrée dans son esprit altier, que le duc Charles — parfois magnanime, mais souvent impitoyable — pouvait le frapper d'une terrible condamnation.

Le duc reprit d'un ton solennel :

— Vous avez entendu, messires, ce que la loi ordonne, — cette loi que depuis quelque temps on a l'habitude d'obscurcir et d'altérer en faveur de criminels puissants. Nous sommes le père de tous nos sujets, et dans la balance de notre justice nous ne faisons pas de différence entre nos enfants. Le pauvre peuple ne criera pas plus longtemps vengeance contre son souverain et ne l'accusera plus d'oubli de ses devoirs... Vous, Gautier Van der Hameide, vous avez commis deux crimes atroces, et vous avez osé espérer que votre illustre naissance vous assurerait l'impunité. Servez d'exemple à d'autres. Nous vous condamnons à mort!

Un cri général d'horreur retentit dans la salle; beaucoup de chevaliers tombèrent à genoux et s'écrièrent avec des larmes dans la voix :

— Grâce ! grâce !

Gautier aussi était tombé à genoux et implora l'indulgence du prince.

— O redouté seigneur ! je reconnais ma faute et je lève les mains tremblantes vers vous. Pardon ! pardon !

Et, voyant que le duc restait froid et inébranlable, il s'écria d'une voix désespérée.

— O prince miséricordieux ! si dans votre colère vous me croyez indigne de votre grâce, ayez pitié de ma pauvre mère : votre condamnation la frappe d'un coup mortel ; elle y succombera. Ayez pitié d'elle !

Les chevaliers crurent remarquer que cette invocation touchait le duc, ils renouvelèrent leurs cris de grâce.

Le prévot de la cour et le maréchal tentèrent aussi de fléchir le prince ; ils parlèrent des grands services rendus par les ancêtres du jeune seigneur. Ils rappelèrent avec quel courage le jeune Gautier s'était conduit à Montlhéry.

Un moment le duc parut hésiter. Mais tout à coup il secoua négativement la tête et murmura :

— Non, nous sommes esclaves de la loi et nous voulons lui obéir. C'est elle et non pas nous qui condamnons l'assassin.

Maître Antoine Michel s'approcha et dit à l'oreille du duc :

— Monseigneur, la loi vous reconnaît le droit de grâce...

— Pas de grâce ! Il faut un exemple !

— Et de commuer la peine, seigneur duc.

— Levez-vous tous ! Nous avons compassion de madame Van der Hameide. Pauvre mère ! Elle est innocente. Peut-être trouverons-nous moyen de retenir le bras du bourreau ; mais il faut un exemple...

Les chevaliers et le jeune coupable tenaient les yeux fixés sur le prince qui semblait absorbé dans de profondes réflexions.

Il releva bientôt la tête et dit :

— Messire Van der Hameide, par pitié pour votre mère, nous sommes disposés à vous laisser la vie et à vous infliger une autre punition.

— Oh ! ordonnez, monseigneur ! s'écria Gautier. Je me soumets avec humilité et avec reconnaissance à votre clémence.

— Votre orgueil de chevalier vous a fait mépriser l'honneur d'une femme, la vie d'un homme et le désespoir d'un père ; cet orgueil fut la cause d'un double crime et c'est dans cet orgueil que nous voulons vous humilier et vous punir. Nous allons prononcer une nouvelle condamnation. Si vous ne vous y soumettez pas sans objection, votre tête tombera sur l'échafaud. Messire Van der Hameide, vous épouserez la jeune fille que vous avez enlevée et vous la prendrez pour femme légitime.

Un cri d'étonnement et un murmure d'indignation s'élevèrent parmi les chevaliers. Les ennemis de Gautier aussi bien que ses amis n'en pouvaient croire leurs oreilles. Était-ce une grâce, cette affreuse condition plus cruelle qu'une condamnation à mort !

— Eh bien ! messire Van der Hameide ? demanda le prince.

Gautier avait relevé la tête et répondit avec calme :

— Moi, seigneur prince, le dernier rejeton d'une illustre maison, moi, mêler le sang de mes aïeux avec le sang de vils manants? Déshonorer ma race? Jamais, jamais, plutôt mille fois la mort!

— Soit; le bourreau fera son office... Messires, arrêtez! Plus un mot en sa faveur... Prévôt, emmenez le condamné dans la prison du palais. Il peut revenir à de meilleurs sentiments. Nous lui accordons vingt-quatre heures de réflexion. Personne ne pourra le voir ni lui parler. Allez, messire prévôt, vous répondez de lui sur votre tête.

Sur l'ordre du prévôt, quelques gardes du corps emmenèrent le jeune seigneur, pendant que ses amis, qui n'osaient plus prononcer une parole, témoignaient par leur tristesse combien son malheur les navrait.

Le duc, calme et immobile, suivit le condamné du regard jusqu'à ce que le triste cortège eût disparu. Il fit quelques pas vers une porte latérale pour quitter la salle.

Poussé par les regards suppliants des assistants, maître Antoine le suivit et lui dit à voix basse :

— Monseigneur, faites grâce de la vie à messire Van der Hameide; c'est votre droit de souverain...

— Soyez tranquille, maître, répondit le duc en s'arrêtant, le jeune seigneur acceptera ma deuxième sentence et ne mourra pas.

— Lui se soumettre, seigneur? Ah je ne crois pas.

— Vous vous trompez, maître. Il compte sur l'intervention de ses puissants parents et amis; mais il sera bientôt convaincu qne son espoir est vain. Peut-être faudra-t-il faire briller le glaive d'un bourreau devant ses yeux. Dans tous les cas il finira par se soumettre,

— Et s'il continue à refuser, seigneur?

— Son mariage avec la jeune fille enlevée s'accomplira ou la mort, irrévocablement la mort... Laissez-moi en paix maintenant, je ne veux plus rien entendre.

Maître Antoine retourna à sa place. D'un signe de la main, le duc appela un capitaine qui se trouvait près de l'entrée de la salle et lui dit à voix basse :

— Conrad, je connais votre fidélité et votre discrétion. Je veux vous charger d'une mission urgente et — qui sait — peut être difficile, pour laquelle il faudra de l'habileté et du courage. Choisissez sans retard, parmi mes gardes du corps, douze des meilleurs et des plus vaillants cavaliers. Faites-les monter à cheval et s'apprêter pour une campagne de quelques heures. Puis revenez pour que je vous dise ce que j'attends de vous et de vos cavaliers.

Le capitaine salua et sortit pour aller exécuter les ordres du prince.

V

Le château de Hersberge était situé à l'ouest du bois de Wardame, à environ deux lieux de Bruges, très solitaire et éloigné de toute autre habitation; car les huttes ou maisons de paysans qui en dépendaient étaient disséminés à une certaine distance dans les bois épais.

Ce château faisait l'effet d'une gigantesque ruine. Le mur de clôture était à certains endroits profondément rongé par le temps; des liserons en fleur et des plantes grimpantes cachaient la plupart des meurtrières. Les créneaux morcelés au-dessus des tourelles n'existaient plus qu'en partie; l'eau de son fossé était couverte de verdure... Mais ce qui donnait à cette demeure seigneuriale une apparence de délabrement et d'abandon, c'était le silence de mort qui l'entourait; et on aurait cru que le château était inhabité depuis longtemps si, par sa présence sur l'une des tourelles, le sonneur de cor n'avait prouvé qu'on y veillait sur la sûreté d'un seigneur et maitre.

Begga Evertand était enfermée dans une pièce écartée du château.

La pauvre fille était assise dans un coin, la figure tournée vers la muraille, comme pour détourner le regard de la porte.

Elle avait beaucoup pleuré; car ses yeux étaient rouges et enflammés.

Elle portait encore le bonnet blanc, le petit corsage rouge et le tablier bleu qu'elle portait habituellement dans la maison de son père pour faire son travail quotidien.

Au milieu de la chambre, à quelques pas d'elle, il y avait une large table chargée d'un côté de mets exquis et de friandises ainsi que gibiers et de volailles, des cerises, des fraises odorantes et des gâteaux au miel; de l'autre côté, des bijoux, des colliers, des bracelets et des boucles d'oreilles étaient placés de façon à séduire par leur éclat étincelant.

Plus loin, sur deux ou trois chaises, pendaient des étoffes multicolores et de riches habits de damas, de satin et de drap d'or, assez somptueux pour une princesse.

Après être restée longtemps sans mouvement, le regard fixé dans l'espace, une sorte de spasme contracta les joues et les lèvres de la pauvre Begga, et, après une lutte violente contre elle-même, elle tourna la tête vers la table.

Tremblant de tous ses membres et pâle comme une morte, elle tenait le regard enflammé sur les

mets. Elle haletait et luttait avec une force désespérée; elle se leva même, fit un pas vers la table, vers la nouriture... mais un cri lui échappa tout à coup et, tremblant sur ses jambes, elle se recula et tomba exténuée sur sa chaise.

Elle leva les mains au ciel et s'écria d'un ton suppliant :

— Dieu tout puissant, jetez un regard sur moi, misérable fille ! soutenez mes forces jusqu'au bout; ne me laissez pas succomber dans la lutte! Ayez pitié de moi! Appelez-moi à vous, ô Seigneur, mais que je puisse paraître devant vous comme ma bienheureuse mère m'a. .

Un bruit de pas semblait s'approcher.

Begga se tut subitement, se remit à trembler, se retourna vers la muraille avec un mouvement de terreur et mit ses mains devant ses yeux.

La porte s'ouvrit et un homme entra.

Il pouvait avoir une quarantaine d'années. Ses joues rouges et pleines prouvaient qu'il avait la vie facile et qu'il était amateur d'une table bien servie.

A son entrée, un aimable sourire errait sur ses grosses lèvres; mais lorsqu'il eut jeté un regard sur la table et qu'il eut remarqué que les mets et les bijoux étaient intacts, son visage se contracta en une affreuse grimace.

Il se contraignit cependant, sourit de nouveau et, s'approchant de la jeune fille, lui dit d'une voix douce :

— Pauvre Begga, n'ayez pas si peur : ce n'est pas lui, c'est moi, le majordome, qui ai pitié de vous, vous le savez bien.

Elle leva lentement la tête, jeta un regard craintif autour d'elle et, tranquillisée par cet examen, demanda :

— Vient-il, majordome?

— Vous ne le verrez plus aujourd'hui.

— Bien sûr?

— Il est à Bruges, près du duc.

— Oh! Dieu soit loué! Alors il arrivera trop tard!

— Trop tard, pourquoi, Begga?

Elle montra le ciel du doigt.

— Je serai là, dit-elle. Le tyran ne pourra pas me suivre dans le ciel près de ma mère. Là, dans le sein de Dieu, est la délivrance et la liberté!

— Mais, pauvre enfant, vous êtes folle, grommela le majordome avec effroi. Mourir? vous voulez mourir? Vain espoir: mourir volontairement de faim est un horrible martyre, qui excède les forces humaines; et vous, faible jeune fille, comment triompheriez-vous dans cette lutte impossible? Longtemps avant de mourir votre volonté succombera.

— Oui, soupira la jeune fille avec un sourire amer, je sens le feu qui dévore mes entrailles; mais ces horribles souffrances me disent que la délivrance approche! N'espérez pas que je renonce à la lutte. La mort est plus puissante que vous tous.

Un tremblement de fureur contenue parcourut le corps du majordome; mais, radoucissant encore sa voix, il dit :

— Allons, Begga, entendez-moi encore une fois sans parti pris et écoutez les conseils de votre ami : mon maître ne vous veut pas de mal; au contraire, il vous porte une affection ardente et pure... Vous ne me croyez pas? Mon maître vous aime si sincèrement, qu'il veut faire de vous sa femme légitime.

— Me prendre pour femme? Une vile roturière? dit Begga avec ironie. Ah! vous me pensez assez naïve et sotte pour y croire...

— Il l'a dit à vous-même et me l'a répété plus d'une fois. Mon maître n'est pas un homme ordinaire; ce qu'il a décidé, il l'accomplit, sans s'occuper de rien.

— Votre maître peut être ce qu'il veut; il m'a enlevée de force de la maison paternelle; c'est un tyran, un lâche; je le hais et je le haïrai jusqu'au tombeau! Assez, majordome, vos paroles ne me trompent pas.

— Soit, Begga; mais vous seriez bien heureuse, n'est-ce pas, si vous pouviez retourner près de votre père?

— O mon Dieu! si je pouvais serrer mon père vivant dans mes bras! s'écria la jeune fille les yeux étincelants de joie.

— Il n'y a aucun motif pour ne pas l'espérer, Begga. Vous voyez bien qu'au fond, mon maître est un homme généreux; car vous êtes en son pouvoir, et il ne vous fait aucun mal. Si vous vouliez vous montrer plus aimable, ne fût-ce qu'en apparence, au bout de quelques jours, par compassion pour vous, il vous remettrait certainement en liberté.

— Moi, lui témoigner de l'amitié? Donner dans le piège que vous essayez de me tendre? Je ne suis qu'une enfant, une jeune fille ignorante; mais je comprends le but de votre maître. Je ne puis lui échapper que par la mort. Tout ce que vous faites est inutile.

Le majordome se leva, son visage était animé de colère. D'une voix dure qu'il n'essayait plus d'adoucir il dit :

— Toutes mes tentatives amicales pour vous ramener à la raison ont été vaines! Vous me forcez d'avoir recours à d'autres moyens. Je le fais malgré moi, croyez-le; mais je suis un serviteur, je dois obéir. Mon maître m'a ordonné de vous faire manger, de gré ou de force. Je lui ai promis

d'exécuter ses ordres. Pour la dernière fois, voulez-vous prendre cette nourriture?

Elle secoua négativement la tête.

— Par pitié, je vous supplie, Begga, mangez seulement quelques bouchées.

— Jamais! jamais! répondit la jeune fille avec force.

— Eh bien ! écoutez : je vous donne une demi-heure de réflexions. Si vous n'êtes pas venue à de meilleurs sentiments, nos hommes d'armes, au milieu de la cour, vous flagelleront jusqu'au sang et vous cracheront au visage... Ah ! vous tremblez? C'est horrible, en effet, car les hommes d'armes sont des gens grossiers et impitoyables. Vous pouvez éviter cette honte : voici un gâteau au miel, mangez-en.

— Arrière! arrière! je veux mourir! s'écria Begga avec horreur.

— Ainsi vous acceptez de plein gré la flagellation publique?

— Dieu saura que je suis une victime innocente.

— Ce n'est pas le tout, malheureuse. Si la flagellation ne peut pas vaincre votre entêtement, la torture, et après la torture l'emprisonnement perpétuel dans un caveau infect, au milieu de rats et de la vermine. Oh! nous briserons votre fol orgueil!

— Essayez, majordome, répondit-elle avec calme. Que me font toutes ces tortures, si je puis monter vers Dieu innocente et pure?

Le majordome fit quelques pas dans la chambre.

— Singulière race! grommela-t-il en lui-même. Leur tête est plus dure qu'une pierre. Elle se laisserait vraiment mourir de faim... Essayons un autre moyen.

Il alla s'asseoir près de la jeune fille et lui dit :

— Allons, Begga, pardonnez-moi ces menaces; elles n'étaient pas sincères. Mon maître ne souffrirait pas qu'il vous fût fait le moindre mal. J'ai tâché de vous tromper par pitié, dans l'espoir de vous décider à manger. Je suis un serviteur... Qu'entends-je? Le cor sonne sur la tour au-dessus de la porte? Quelqu'un vient.

— Il est là... ô mon Dieu ! ne m'abandonnez pas! dit Begga en levant les bras au ciel.

Le majordome se hâta de quitter la chambre dont il ferma la porte à l'extérieur. Il descendit les escaliers et se rendit dans la cour d'où il vit entrer un cavalier.

Le cheval était couvert de poussière; le cavalier épongait la sueur de son front.

— Que signifie ceci, ami Thierry? Tu parais exténué! Quelle nouvelle apportes-tu à Ilesberge? demanda le majordome.

— Un message pressé de mon maître, messire Adolphe d'Eerneghem. Je dois te parler seul.

— J'écoute; personne ne peut nous entendre.

— Il y a ici une jeune fille. Elle va quitter Hersberge. Mon maître viendra la chercher, à la demande de ton seigneur. Qu'elle soit prête à partir. Tu feras atteler le chariot couvert. Quatre hommes d'armes accompagneront mon maître.

Ces instructions étonnèrent le majordome au plus haut degré.

— Va-t-on mettre la jeune fille en liberté?

— Probablement. Quelle autre intention aurait-on?

— Et la ramener à son père?

— Je ne sais pas. On ne m'a rien dit de plus que ce que je viens de te communiquer... Mais tu dois te hâter, car mon maître me suit de près... Je cours à la cuisine : je suffoque de soif et je me suis fait mal en tombant.

Le majordome appela les serviteurs et les hommes d'armes, leur donna ses ordres pour que le chariot couvert fût attelé sans retard; et rentra alors dans le château.

— Begga, ma chère enfant, s'écria-t-il joyeusement lorsqu'il eut ouvert la porte, si vous saviez quelle bonne nouvelle je vous apporte. Que votre cœur batte de bonheur, vous êtes libre, tout à fait libre!

— Vous me trompez encore? Quelle cruelle raillerie! dit la pauvre fille avec un sourire incrédule.

— Non, non, pas maintenant. Pourquoi le ferais-je? Je n'exgige plus rien de vous. Je ne veux même plus vous conseiller de manger. C'est inutile. Tantôt vous mangerez de plein gré, dès que vous serez en liberté. Cela suffit; si vous ne mourez pas de faim, je suis content.

Sa figure montrait une joie si sincère, que Begga se mit à douter et le regarda avec des yeux étincelants.

— Je dis la vérité. Un messager m'apporte l'ordre d'apprêter le chariot couvert pour vous conduire chez votre père. Vous partez cet après-midi, peut-être dans une demi-heure. Un chevalier vient vous chercher...

— Un chevalier! ô ciel! soupira-t-elle. Qui?

— Pas mon maître, Begga. Vous avez tort de continuer à le haïr; car voyez comme il s'inquiète de vous et comme il vous protège. Un de ses amis, un gentilhomme doux et bon, messire Adolphe d'Eerneghem, viendra pour veiller sur vous et pour vous conduire dans les bras de votre père.

— Mais je rêve! Est-ce possible? s'écria Begga toute joyeuse.

— Entendez-vous le son du cor? c'est messire d'Eerneghem .. approchez vite de cette fenêtre... Voyez, le chariot couvert est déjà dans la cour, on y attelle les chevaux. Regardez, on ouvre la porte,

vous allez voir le chevalier qui vient vous délivrer... Eh bien! vous inspire-t-il aussi de la frayeur? Il est fiancé à la sœur de mon maître; il est renommé pour la bonté de son cœur.

Begga jeta un regard par la fenêtre, un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— Lui, mon sauveur, mon libérateur! comme sa figure est douce? Non, non, je n'ai pas peur de lui.

— Vous devriez manger avant de partir, Begga. Je cours à la rencontre de messire d'Eerneghem, et je ne fermerai même plus cette chambre : c'est tout à fait inutile.

A ces mots, il se dirigea vers la porte et disparut dans l'escalier.

Begga resta un instant les yeux fixés au ciel et les mains jointes; mais une force secrète, une violente souffrance physique l'attirait vers la table sans qu'elle en eût conscience. Là, ses regards tombèrent sur les mets appétissants. Elle étendit la main pour en prendre, mais elle trembla et resta immobile, luttant encore contre la tentation. Pourquoi continuer à lutter contre la faim? n'allait-elle pas être délivrée?

Cette réflexion jointe au cri de ses entrailles la fit succomber. Ses yeux commençaient à s'enflammer, ses mains tremblaient fiévreusement; elle se jeta avec un cri sauvage sur les victuailles, et en quelques minutes elle dévora trois gâteaux de miel et une volaille.

Tout à coup elle entendit une voix douce qui lui dit :

— Jeune fille, je viens vous chercher. Suivez-moi sans crainte; je veillerai sur vous et vous défendrai comme si vous étiez ma sœur.

Begga se retourna, tomba à genoux devant le chevalier et s'écria en baisant ses mains :

— Merci, merci, généreux seigneur! Je prierai toute ma vie pour vous. Dieu vous a envoyé; vous êtes son bon ange, vous qui m'apportez la liberté et qui allez me conduire dans les bras de mon père. Laissez-moi vous bénir à genoux!

Adolphe d'Eerneghem regarda d'abord la jeune fille en silence. Ces yeux noirs étincelant sur ce visage blanc comme l'albâtre le touchaient profondément; mais il s'aperçut bientôt qu'elle se méprenait sur la mission qu'il venait remplir ici. Il lui prit la main et la força de se lever.

— Calmez-vous, pauvre enfant, dit-il. Qui vous a dit que je suis venu pour vous ramener à votre père?

— Lui! répondit-elle en montrant le majordome qui se trouvait près de la porte.

— Vous avez mal compris ses paroles. Je suis venu pour vous conduire à mon château d'Eerneghem. Je ne veux pas vous tromper. Vous serez remise en liberté, probablement dans quelques semaines, pas encore maintenant.

Begga poussa un cri de désespoir et tomba sur une chaise, les mains devant les yeux. Sa figure était inondée de larmes brûlantes.

— Qu'est-ce que cela signifie, majordome? Pourquoi trompiez-vous cette malheureuse fille?

— Elle refusait toute nourriture, messire. Elle voulait se laisser mourir de faim. Mon maître m'avait commandé de la faire manger. J'ai obéi à ses ordres. Elle a mangé et elle ne mourra pas.

Adolphe s'approcha d'elle et dit :

— Le majordome vous a trompée par compassion, pardonnez-lui. Moi, je ne vous tromperai pas. Je vous conduis à mon château d'Eerneghem. Vous y resterez beaucoup de jours, des semaines, peut-être, sans avoir rien à craindre. Personne ne viendra vous voir...

— Et lui? balbutia Begga avec une crainte nouvelle.

— Lui? Qui?

— Lui! Le tyran qui m'a enlevé!

— Messire Gautier Van der Hameide? Lui non plus. Nul autre que moi ne s'approchera de vous, uniquement pour m'assurer qu'on ne vous fait aucun mal. Dans tous les cas vous serez plus tranquille dans mon château qu'ici.

— Oui, oui, c'est vrai. Vous êtes bon, messire, et je vous crois.

— Eh bien! séchez vos larmes et descendons; un chariot couvert nous attend en bas.

La jeune fille le suivit sans mot dire; elle pleurait encore cependant. L'espoir de délivrance lui avait été enlevé si subitement que son cœur en saignait.

Arrivée dans la cour elle monta dans le chariot.

Adolphe s'assura qu'elle y avait une place convenable pour s'asseoir et donna l'ordre du départ... Le chariot, escorté de quatre hommes d'armes, après avoir traversé le pont-levis, entra dans un large chemin de terre qui se dirigeait vers l'ouest à travers les bois.

La bâche de toile du chariot était tout à fait ouverte devant, Begga pouvait regarder. La vue de la verte nature, la lumière éclatante du soleil, la verdure des arbres, le chant des oiseaux, faisaient descendre en elle un sentiment de consolation; mais insensiblement elle était redevenue mélancolique et triste. Elle se demandait quel serait son sort maintenant. Ne la trompait-on pas? Était-ce bien à Eerneghem qu'on la conduisait? Y serait-elle en sûreté et combien de temps y resterait-elle? Son vieux père n'était-il pas tombé malade de chagrin?

A ce moment elle fut interrompue dans sa triste

rêverie par la voix du chevalier, qui criait au conducteur et aux hommes d'armes.

— Arrêtez! Rangez le chariot sur l'accotement du chemin. Les épées hors du fourreau! Attention, un danger nous menace peut-être. Ce que j'aperçois là-bas, derrière nous, est tout à fait inusité dans cette contrée.

Ils virent au bout du chemin, dans la direction de Hersberge et dans un nuage de poussière, une troupe de cavaliers qui paraissaient arriver au grand galop. C'étaient assurément des chevaliers et des soldats, leur uniforme bigarré et leurs armures étincelantes ne laissaient aucun doute à ce sujet.

Adolphe fit quelques pas à leur rencontre. Bientôt il put distinguer les cavaliers. Ils étaient au nombre de dix ou douze ayant à leur tête un capitaine des gardes du corps du prince.

Le capitaine fit arrêter ses hommes et s'avança seul.

— Quelle surprise de vous rencontrer ici, messire Conrad? Notre gracieux duc est-il à la chasse?

— C'est une affaire bien plus sérieuse qui m'amène ici. Je viens de Hersberge. Vous avez quitté le château depuis un quart d'heure. Heureusement je vous rejoins à temps... Mais retirons-nous de côté. Nos hommes n'ont pas besoin de savoir ce que j'ai à vous dire.

Lorsqu'ils se furent éloignés jusqu'aux premiers arbres du bois, le capitaine dit:

— Messire d'Eernegbem, il y a une femme, une jeune fille du peuple dans ce chariot, n'est-ce pas?

— En effet.

— Eh bien! Vous devez me remettre immédiatement cette jeune fille.

— Vous remettre cette jeune fille? répéta Adolphe avec ironie. Jamais! J'ai promis de la garder et au besoin de la défendre. Un chevalier fait honneur à sa parole, quoi qu'il advienne!

— Laissons là ces vains propos, dit froidement le capitaine. Ma mission m'a été imposée par monseigneur le duc lui-même et il m'a commandé de tuer impitoyablement quiconque oserait résister à ses ordres. D'ailleurs votre promesse est devenue inutile. Si votre malheureux ami pouvait vous faire connaître sa volonté, il vous supplierait de remettre immédiatement la jeune fille en liberté. Vous ne savez probablement pas ce qui est arrivé ce matin. Messire Gautier Van der Hameide est en prison; le duc l'a condamné à mort...

Cette terrible nouvelle fit pâlir Adolphe.

— Comment! Ai-je bien compris! Gautier, mon ami Gautier, condamné à mort à cause de cette fille sans naissance?

— Hélas! oui, tout le monde le plaint.

— Mais, Conrad, cette condamnation est une criante injustice et ne peut être sérieuse

— Elle est très sérieuse, messire; le duc paraît très courroucé.

— Ainsi, il veut que messire Van der Hameide meure? Il n'y aurait pas d'espoir de grâce? C'est horrible et cela crie vengeance à Dieu!

— Le duc veut faire grâce au chevalier condamné à une condition.

— Ah! voyez-vous bien, capitaine, que vous m'avez effrayé à tort? s'écria gaiement Adolphe. Gautier acceptera la condition.

— Vous-même, peut-être moins fier que votre ami, messire d'Eerneghem, vous repousseriez la condition. Jugez-en : Gautier Van der Hameide aura la vie sauve s'il consent à prendre pour femme légitime cette fille de basse extraction. Ne doit-on pas en conclure que, jusqu'ici du moins, notre redouté seigneur duc est fermement décidé à faire mourir le malheureux chevalier.

Deux larmes brillèrent dans les yeux d'Adolphe.

— C'est horrible! murmura-t-il. Cette jeune fille, sa femme légitime! Ah! oui, il est condamné, le duc sait bien que pareil mariage déshonorerait éternellement toute sa race. Pauvre Gautier! pauvre Gautier!

— Vous comprenez, messire, que vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller immédiatement à Bruges consoler la mère et la sœur de votre ami. Tout espoir n'est peut-être pas perdu. Messire Van der Hameide a des parents et des amis puissants qui ne négligeront rien pour obtenir sa grâce. Votre présence peut y être nécessaire.

— Vous avez raison, Conrad, je partirai après avoir instruit la jeune fille de son sort...

— Non, messire, ne lui adressez plus la parole, dit le capitaine en le retenant. Le duc m'a recommandé la plus grande discrétion. Je lui dirai moi-même ce qu'elle doit savoir. Commandez à vos hommes de m'obéir en tout.

Adolphe s'approcha des hommes d'armes et leur dit :

— Gens d'Hersberge, au nom de monseigneur le duc, voilà votre chef, exécutez ses ordres avec respect et avec zèle.

Il serra la main du capitaine, donna de l'éperon à son cheval et disparut bientôt derrière les arbres.

L'attention de Begga avait été éveillée par les premiers commandements d'Adolphe; inquiète, elle avait regardé à travers la toile du chariot la troupe de cavaliers dont les lourds chevaux haletaient à quelques pas de là.

Ces hommes de haute taille, à la figure anguleuse et brunie, l'effrayaient profondément. Elle ne doutait pas que ce ne fussent des gens que messire Van der Hameide avait envoyés pour la ramener à Hersberge. Qu'est-ce qui l'attendait dans

cette affreuse prison ? Elle tremblait, son cœur battait violemment.

Le capitaine commanda à haute voix :

— Conducteur, suivez-nous. Quant à vous, gens d'Hersberge, retournez immédiatement au château, je n'ai pas besoin de vous... En avant !

Il suivit pendant quelque temps les hommes d'Hersberge du regard, descendit de cheval, s'approcha du chariot et souleva un coin de la toile.

Un cri d'effroi l'accueillit, et il vit la jeune fille reculer à son approche comme si elle craignait un grand danger.

— Allons, allons, mon enfant, désormais plus de crainte, plus de chagrin, dit-il en modérant la voix pour ne pas être entendu des cavaliers. Écoutez-moi avec calme; je n'ai pas le temps de parler beaucoup. D'ailleurs c'est inutile. Votre père a trouvé occasion de faire connaître votre infortune à notre redouté seigneur le duc. Dans sa magnanimité notre prince m'a ordonné de vous délivrer. Nous partons pour Winghene. Vous me montrerez le chemin de la maison de votre père; car, par ordre du duc, je vous ramène dans ses bras. C'est sa propre garde qui veille sur vous.

Begga ne pouvait en croire ses oreilles. Elle croyait rêver ; mais le ton du capitaine et le riche équipement des cavaliers ne lui laissèrent pas de doute. Elle tomba à genoux, leva les bras au ciel et s'écria :

— O Dieu miséricordieux ! Votre saint nom soit béni ! que le nom de notre juste prince soit béni mille fois ! Comme mon pauvre père et mon bon frère prieront...

— Taisez-vous ! dit sévèrement le capitaine; si vous voulez être reconnaissante, tenez-vous tranquille et ne faites pas de bruit. Je vous conduis près de votre père. Vous pourrez y rester environ une heure pendant que mes cavaliers se reposeront. Puis vous devez me suivre à Bruges avec votre père et un jeune homme qui s'appelle Lucas. Monseigneur le duc veut vous voir. Dites-le à votre père et ne craignez plus rien. Le prince lui-même vous protége. Calmez-vous ; nous partons.

A ces mots, il remonta à cheval, commanda à ses hommes de marcher derrière le chariot et ordonna au conducteur de hâter sa marche.

Le cortége se remit en route.

Pendant cette course rapide, Begga se tint tranquille, bien qu'elle sentit le besoin de répandre sa joie : la marche du chariot était trop lente à son gré ; elle aurait voulu courir sous le ciel libre pour tromper son impatience; mais elle voulait obéir au capitaine, son sauveur, et au prince généreux dont il était l'interprète. Elle dompta donc sa joie et se mit à rêver au bonheur qui l'attendait. Elle voyait son père, son frère et Neliszone venir à sa rencontre avec des cris d'amour et de joie; elle était dans leurs bras, elle entendait leurs voix; ses vaches, son coq et ses pigeons lui apparurent, et il lui semblait voir et entendre les innocentes bêtes se réjouir de son retour.

Elle fut interrompue dans son beau rêve par le capitaine qui, arrivé à un carrefour, avait fait arrêter le chariot pour lui demander :

— Ne reconnaissez-vous pas encore votre chemin? Voyez là-bas, une croix de pierre. Un malheur doit y être arrivé jadis. N'avez-vous jamais vu cette croix ! Nous ne pouvons cependant pas être loin de Winghene.

La jeune fille souleva la toile du chariot et s'écria joyeusement :

— Oui, messire, c'est la croix de feu Jean, le meunier; il fut trouvé mort là. Nous sommes encore à un quart de lieue de la maison de mon père, par ce chemin à gauche.

— Bien, mon enfant, encore un peu de patience; bientôt votre père vous serrera dans ses bras.

Le chariot se remit en marche. Begga reconnaissait maintenant tous les objets qu'elle voyait. Ici, au bord du chemin, elle avait joué; là, elle avait découvert un nid d'oiseaux; plus loin, elle avait cueilli des mûres sauvages ou avait joué avec son frère et Lucas quand ils étaient encore enfants. Son cœur battait avec violence et son esprit volait vers l'humble maison où elle avait été bercée et qu'elle avait désespéré de jamais revoir.

Tout à coup, au tournant du chemin, un cri de joie lui échappa. Là-bas, à une portée de flèche, elle voyait son vieux père près du puits, un seau à la main.

Elle ne put plus contenir son impatience et sauta du chariot en poussant des cris de joie. Elle bondit comme une biche en criant :

— Mon père! mon cher père!

Elle fut bientôt dans les bras du vieillard qui, muet de bonheur, la pressait contre son cœur avec des larmes de joie; mais la vue de tant de soldats l'effraya et, sans lâcher sa fille, il l'entraîna dans la maison.

Là, après les premières effusions, le vieillard retrouva la force de parler.

— Oh ! ma pauvre Begga ! innocente enfant ! que t'ont fait tes méchants tyrans?

— Rien, rien, mon père, répondit-elle avec fierté, Dieu m'a protégée; il m'a donné la force; je n'ai pas oublié que j'étais votre fille. Donc plus de chagrin, mon père. Oublions les tristes journées de mon absence. Si nous pensons encore au danger qui m'a menacée, que ce soit pour remercier le ciel et notre gracieux duc, mon sauveur...

— Monseigneur le duc ton sauveur?



Le bailli, pâle et tremblant, sortit à reculons. (Page 38.)

— Oui, mon père; il a envoyé sa garde pour m'arracher des mains du seigneur de Hersberge. Les hommes d'armes qui sont là dehors sont les gardes du corps de notre gracieux seigneur. N'est-ce pas, mon père, vous lui avez fait part de nos malheurs à lui-même?

— Que son nom soit béni! il a tenu parole. Et moi qui osais l'accuser!

— Mais où est mon frère? Si Neliszone était ici maintenant! s'écria-t-elle. Qu'ils seront contents de me voir!

— Neliszone est allé aux champs chercher de l'herbe pour les vaches, dit le vieillard d'une voix dont la tristesse subite étonna la jeune fille. Tiens, voilà Neliszone qui vient.

— Lucas, dépêche-toi! cria-t-il : Begga est ici!

Lucas vola au cou de sa fiancée avec un cri de joie. Des larmes de bonheur tombèrent de leurs yeux. Une foule de questions furent échangées. Enfin Lucas dit au vieillard d'un ton triomphant :

— Eh bien, père Evertand, vous voyez bien que je ne me trompais pas dans mon espoir? Il me semble que, si je connaissais celui qui a eu notre Begga en son pouvoir et qui ne lui a fait aucun mal, je lui baiserais les mains par reconnaissance.

— Lucas, Lucas, tu es fou, grommela le vieux Thomas. Oublies-tu donc notre pauvre Jacques?

— Avec quelle tristesse vous dites cela, mon père? demanda la jeune fille inquiète. Pauvre Jacques! Qu'est-il arrivé à mon frère?

— Je ne puis te cacher plus longtemps cette triste nouvelle, dit le vieillard en lui prenant les mains. Arme-toi de courage... Lorsque le méchant chevalier t'emportait sur son cheval, ton frère courut à ton secours et tenta de te délivrer; mais le ravisseur lui donna un coup d'épée en pleine

poitrine. J'ai ramené ici ton frère pour panser sa blessure...

— Oh ciel! qu'allez-vous me dire? s'écria la jeune fille. Et maintenant, maintenant, où est mon frère?

Le vieillard montra solennellement le ciel et deux larmes tombèrent de ses yeux.

— Notre pauvre Jacques est là-haut avec ta mère, dans le sein de Dieu.

Un cri perçant retentit dans la chambre, Begga se jeta dans les bras de son père.

La jeune fille ne s'évanouit pas; dans sa douleur muette, elle versait d'abondantes larmes.

Le vieux Thomas et Neliszone pleuraient aussi en silence.

Begga, tourmentée par l'idée que son frère avait payé de sa vie son affection pour elle, repoussa toute consolation et ne répondait même pas aux douces paroles de son père.

Seulement, lorsque Neliszone voulut lui prendre la main, elle le repoussa et dit avec indignation :

— Oh! vous voudriez baiser les mains du lâche assassin, les mains teintes du sang de mon frère? Arrière! vous me faites horreur!

— Oh! pardonnez-moi, j'étais fou! lamenta le jeune homme. La joie, l'amour m'a fait divaguer!

Le capitaine rentra et demanda :

— Eh bien! Êtes-vous prêts à partir? Il fera nuit avant que nous atteignions Bruges. Dépêchez-vous, je ne puis attendre plus longtemps.

— Partir? A Bruges? murmura le vieillard étonné.

— Votre fille ne vous l'a donc pas dit? Notre redouté seigneur duc veut vous voir, vous, votre fille et un jeune homme nommé Lucas.

— Moi? le duc veut me voir? s'écria Neliszone pâlissant. O Dieu, que va-t-il nous arriver?

— Rien de mauvais. Vous n'avez certainement pas à vous plaindre du grand intérêt que monseigneur le duc daigne vous témoigner. Dans tous les cas, ses ordres sont formels, il n'y a pas à résister : vous devez obéir. Préparez-vous donc à partir.

Le capitaine s'éloigna.

— Allons, Begga, aie courage, dit le vieillard. Nous devons nous soumettre.

A sa grande surprise, sa fille se leva et essuya ses larmes avec énergie.

— Oui, mon père, dit-elle, partons, nous devons obéir à l'ordre de notre prince. Partons.

— Mais qui soignera nos bestiaux? murmura Thomas inquiet. Si Neliszone pouvait rester ici.

— Impossible, mon père; le duc lui-même l'a nommé et a dit qu'il devait nous accompagner.

— J'ai trouvé! s'écria Lucas. Puisque nous passons près de chez moi, je prierai, en passant, mon frère de venir coucher ici et de veiller à tout jusqu'à notre retour.

— Bien, dit le vieillard. Faisons vite un paquet de nos habits de dimanche; car nous ne pouvons pas paraître devant le duc dans cette tenue-ci.

Quelques instants après, le vieux Thomas et sa fille, un paquet à la main, quittaient leur demeure suivis de Neliszone.

Le capitaine les fit monter dans le chariot et donna l'ordre du départ.

VI

Le lendemain du jour où le duc avait prononcé sa sévère sentence, il y avait une grande réunion de parents et d'amis dans la maison de madame Van der Hameide.

Plus de vingt chevaliers des maisons les plus illustres de Flandre y étaient présents.

Après maintes tentatives, la mère de Gautier avait obtenu audience du duc; et, suivant la coutume de l'époque, elle allait, accompagnée des membres de sa famille, se prosterner devant le prince et implorer sa grâce.

Il était visible qu'elle et sa fille avaient pleuré; mais en ce moment elles ne paraissaient pas découragées. Les paroles encourageantes des chevaliers leur avaient inspiré de la confiance.

L'opinion de chacun était que le duc ne pouvait pas être décidé à exécuter la condamnation. La fin de tout cela serait le paiement d'une indemnité peut-être considérable. Ce qui démontrait clairement que le prince avait eu seulement pour but d'effrayer messire Van der Hameide, était cette circonstance qu'il avait exigé le mariage de Gautier avec une fille du peuple. Le duc savait, comme tout le monde, que cette union était tout à fait impossible; et lui-même l'empêcherait si un gentilhomme déshonorait et humiliait à ce point lui et toute la chevalerie.

Mais ce qui leur avait inspiré le plus de confiance était l'intervention du vieux sire de Varsenare, oncle maternel et parrain de Gautier. Il avait blanchi au service des princes, et par sa bravoure à la guerre et par ses sages conseils, il avait acquis beaucoup d'influence. D'après lui, il fallait faire valoir toutes les raisons pour amener le duc à retirer son arrêt. Si ces tentatives échouaient, alors lui, seigneur de Varsenare, s'élèverait hardiment contre la prétention illégale du prince et en appellerait au droit de Bruges pour faire juger par le banc des échevins Gautier qui était bourgeois de Bruges. Le duc n'oserait pas ouvertement se mettre au-dessus de la loi; et quel serait l'arrêt du banc des échevins? On pou-

vait le prévoir : un pèlerinage et une indemnité.

Lorsque l'heure de l'audience du duc fut proche, madame Van der Hameide se rendit au palais, suivie de ses parents et de ses amis.

Dans l'antichambre elle rencontra beaucoup de chevaliers, même de la cour du prince, qui l'encouragèrent et exprimèrent la conviction que le duc, qui avait ses idées noires hier, serait plus conciliant aujourd'hui et ne parlerait certainement plus du mariage monstrueux de messire Gautier avec une fille sans naissance.

Après quelques minutes d'antichambre, un héraut d'armes vint les inviter à le suivre.

Ils entrèrent tous ensemble dans la grande salle d'audience et s'arrêtèrent près de la porte.

Le duc était assis sur son trône. Ce jour-là il n'avait probablement pas d'ambassadeur à recevoir, car on avait déployé peu de luxe et les courtisans et les serviteurs étaient peu nombreux.

Le duc promena un instant son regard froid sur la mère de Gautier et sur les chevaliers de sa suite. Il regarda avec une certaine bienveillance la vieille dame dont la figure imposante et encore belle et le port majestueux lui donnaient l'air d'une reine; mais il ne manqua pas de remarquer que son visage exprimait plutôt un sentiment de révolte ou au moins de fierté blessée que de crainte. La présence d'Adolphe d'Eerneghem sembla lui déplaire; car, lorsqu'il remarqua ce jeune chevalier, un sourire d'amère ironie courut sur ses lèvres.

Il se leva lentement, descendit jusqu'au pied du trône et fit signe qu'il était prêt à entendre ce qu'on voulait lui dire.

— Approchez ! commanda-t-il.

Madame Van der Hameide et tous ceux qui l'accompagnaient s'avancèrent, s'agenouillèrent et s'écrièrent les mains levées :

— Grâce ! Grâce !

Ils attendirent en silence la réponse du prince.

— Levez-vous tous... Madame Van der Hameide, parlez, nous vous écoutons ! dit le duc,

Les chevaliers obéirent. La mère de Gautier se rapprocha du trône et dit sans montrer beaucoup d'émotion :

— Redouté seigneur, c'est une mère affligée qui vient implorer votre grâce pour son fils, le dernier rejeton d'une famille illustre dont les annales mentionnent à chaque page un acte de dévouement et de sacrifice envers ses souverains. Oui, mon pauvre fils, entraîné par une folle passion, s'est rendu coupable d'une faute condamnable; mais, gracieux seigneur, la vie d'un homme du peuple qui ose porter ses mains viles sur un chevalier — l'honneur non souillé d'une fille sans nom pèseront-ils dans la balance de votre justice autant que la vie de mon noble fils, l'honneur et l'avenir d'une illustre maison dont l'arbre généalogique est enraciné dans la nuit des temps ? — En apprenant votre sentence sévère, redouté seigneur, mon cœur de mère fut frappé d'anxiété et de frayeur; mais la raison me fit bientôt comprendre que cet arrêt ne pouvait être irrévocable dans la volonté du prince. Votre Altesse est le chef et le protecteur de la chevalerie. Dieu vous a confié une mission paternelle : celle de nous défendre contre toute injustice, insulte ou humiliation; comme à nous celle de verser notre meilleur sang pour votre honneur. Que Votre Altesse me pardonne ces paroles. Je reconnais que mon fils est coupable et qu'il doit expier son imprudente faute. Nous sommes prêts à nous soumettre humblement à votre décision suprême et nous indemniserons, selon votre haute volonté, les gens qui ont été lésés. Ce n'est donc pas notre droit que j'invoque, mais votre grâce, redouté seigneur, que j'implore le cœur humilié et les mains jointes... Grâce, grâce !

— Grâce, grâce ! répétèrent les assistants.

— Quelqu'un de vous a-t-il encore quelque chose à dire peur la défense du condamné ? demanda le duc, sans répondre à la prière de la mère de Gautier.

Un chevalier d'âge mûr — messire Van Halewyn — s'avança et dit :

— O seigneur clément ! permettez à un de vos plus fidèles serviteurs de faire une tentative pour fléchir votre condamnation, si sévère, que toute la chevalerie doit craindre pour l'avenir. Dorénavant il ne serait plus fait de distinction entre les nobles de race illustre et les vilains qui n'ont pu sortir de l'esclavage que grâce à notre condescendance ? Ah ! prince redouté, telle ne peut pas être votre intention. Tout ce qui est noble, tous ceux qui, comme nous, vous implorent en ce moment et qui ont risqué leur vie au service de leurs princes sur plus d'un champ de bataille, lèvent les mains vers vous. Ils vous supplient d'épargner à la chevalerie cette sanglante insulte. Oh ! soyez miséricordieux pour messire Van der Hameide et pour nous tous ! Grâce, grâce !

Les assistants répétèrent encore cette invocation.

Le prince ne répondit pas encore.

Adolphe d'Eerneghem s'avança. Il voulait faire valoir les services personnels de son ami Gautier; mais à peine avait-il prononcé quelques paroles que le prince l'interrompit avec colère et dit :

— Assez... Comment est-il possible, messire d'Eerneghem, que vous osiez vous présenter devant nous pour cette affaire? Si vraiment nous voulions être sévère et tout à fait juste, nous devrions vous faire jeter en prison et vous con-

damner aussi, même à mort. Ne savez-vous pas que la loi punit les complices d'un crime de la même peine que l'auteur du crime ? Nous connaissons le rôle que vous avez rempli dans cette triste affaire; mais, comme vous avez témoigné de la compassion pour la victime, nous voulons en conclure que l'attentat n'avait pas toute votre approbation. N'oubliez jamais le danger que vous avez couru par votre imprudence. Nous vous pardonnons la tentative que vous avez osé risquer pour la défense de votre malheureux ami ; mais il ne convient pas que vous nous parliez de cette affaire.

Adolphe, tout déconcerté et profondément affligé, recula en silence.

Le duc jeta un regard sur les chevaliers pour voir s'il y en avait encore qui eût quelque chose à faire valoir en faveur du chevalier condamné.

Puis il prit la parole et dit avec un accent solennel :

—La loi qui, en cas de crimes aussi graves, ne fait pas de distinction entre nobles et manants, ordonne la peine de mort contre les assassins et les ravisseurs de femmes. Messire Van der Hameide a donc deux fois mérité de perdre la vie. A notre avènement au trône nous avons, dans toutes les villes, pris Dieu à témoin que nous respecterions et ferions respecter la loi. Nous voulons tenir parole. Nous savons bien que, pendant le long règne de feu notre père, beaucoup d'abus et une grande légèreté de mœurs se sont introduits. Nous savons que, chez certains membres de la chevalerie c'est devenu une habitude de n'estimer les gens du peuple que comme un vil bétail. Nous savons aussi que ces victimes du bon plaisir nous dénoncent à Dieu et crient vengeance contre nous. Cela doit cesser, messires, et le seul moyen est d'appliquer la loi sans distinction de personnes. Nous n'oublions pas que vous avez tous rendu de grands services à nos prédécesseurs, et que vous êtes encore prêts à donner vos biens et à verser votre sang pour le trône et pour le prince. Quant à messire Van der Hameide, chacun a pu remarquer que nous avions l'intention de le combler de notre faveur particulière. Mais, si nous sommes prêts à récompenser tous les mérites, la justice exige de nous que nous punissions les méfaits avec la même équité. Messire Van der Hameide est doublement coupable. Il faut un exemple. Un sentiment de compassion pour sa pauvre mère nous a poussé — malgré nous cependant — à faire usage de notre droit de grâce et de lui accorder la vie, à condition qu'il prenne pour femme la jeune fille enlevée...

Malgré le respect dû au prince, les chevaliers montraient par leurs gestes et par leurs murmures la profonde indignation que cette sentence leur inspirait.

— Oh ! nous savons, messires, reprit le duc, que la mort vous effraye moins qu'un mariage aussi humiliant. Si messire Van der Hameide doit mourir pour expier son crime, tous ceux qui ne sont pas ses parents auront bientôt oublié sa disparition; mais ce mariage par lequel un chevalier aurait à payer l'honneur d'une jeune fille du peuple de l'honneur de sa race, serait un exemple qui survivrait éternellement dans la mémoire de nos descendants. C'est pourquoi nous maintenons irrévocablement notre sentence. Messire Van der Hameide se mariera avec la fille du peuple ou il paiera son double crime de sa tête.

Alcidis désespérée mit les mains devant ses yeux pour cacher ses larmes.

Le vieux chevalier de Varsenare s'avança à son tour et dit après s'être incliné profondément :

— Seigneur duc, ma fidélité, mon dévouement vous sont connus. Toute ma vie est là pour témoigner que personne n'a plus de respect et d'amour pour nos princes. Si je me vois forcé dans cette cette circonstance fatale, ô gracieux seigneur, de vous parler avec une franchise qui touche à la témérité, j'ose espérer que vous ne vous en courroucerez pas, car ma vénération pour mon prince est sans bornes.

— Soyez sans crainte, seigneur de Varsenare. Prenez la défense de votre neveu en toute liberté.

— Prince redouté, dit le vieillard, vous déclarez que vous voulez exécuter et voir exécuter par d'autres les lois que vous avez jurées. Cette fidélité au devoir doit être agréable à Dieu; elle est en même temps notre dernier et ferme espoir. Monseigneur le duc, la loi de Bruges, que vous avez aussi juré solennellement d'observer, dit clairement qu'aucun bourgeois de cette ville ne pourra être distrait de ses juges naturels. D'après ce privilège séculaire, aucun bourgeois — chevalier ou manant — ne pourra être renvoyé devant un autre tribunal que le banc des échevins. Nous supplions Votre Altesse d'ordonner que messire Van der Hameide, qui est bourgeois de Bruges, soit renvoyé devant le banc des Échevins, pour que celui-ci juge et se prononce sur l'accusation qui pèse sur lui.

Un sourire amer contracta les lèvres du duc, surpris et visiblement mécontent.

— Notre prince, sage et clément, ne voudra pas se mettre au-dessus des lois dont il a juré lui-même devant Dieu d'assurer la fidèle exécution, ajouta le vieux seigneur de Varsenare.

— Nous vous comprenons, murmura le duc Charles courroucé, vous croyez que le banc des

Échevins acquittera le coupable et ne le condamnera qu'à l'amende?

— Nous l'espérons, gracieux seigneur; la justice est la justice, et vous ne sauriez nous en vouloir si, pour sauver un malheureux chevalier de la mort et du déshonneur, nous invoquons une loi qui jusqu'ici a été respectée par tous nos souverains.

— Messire de Varsenare, vous êtes un avocat habile, dit le duc. Vous pourriez cependant être déçu dans votre attente. Quoi qu'il en soit, la justice est la justice, en effet, et nous donnerons les ordres nécessaires pour faire conduire messire Van der Hameide devant le banc des Échevins à Bruges. Quelle que soit sa sentence, elle sera exécutée. Allez en paix maintenant.

— Monseigneur, dit madame Van der Hameide, il m'est pénible de ne pas pouvoir consoler mon pauvre fils. Je vous en supplie, accordez-moi l'autorisation de le visiter dans sa prison!

— Avez-vous l'intention de lui conseiller d'épouser sa victime? Non, n'est-ce pas? Vous vous taisez, madame? Vous lui donneriez de mauvais conseils?... Personne ne peut approcher du condamné.

Madame Van der Hameide et sa suite se retirèrent en s'inclinant; un nouvel espoir brillait sur tous les visages et une étincelle de triomphe éclatait dans tous les yeux. Le duc les regarda partir avec un amer sourire et murmura :

— Ils croient m'avoir pris au piège. Ils osent espérer que le coupable échappera à la mort et en même temps au mariage tant redouté... Ah! ah! nous verrons comment se dénouera cette tragédie.

Il fit signe à un héraut d'armes et lui dit :

— Allez chez le bailli de Bruges. Dites-lui de venir immédiatement à la cour.

Lorsque la mère de Gautier entra dans l'antichambre, Adolphe lui dit assez haut pour être entendu par quelques-uns des assistants :

— Madame, voyez là-bas, près de la porte d'entrée, cette jeune fille à côté du vieux paysan. C'est elle...

— C'est elle que mon fils devrait épouser?

— Oui, la jeune fille de Winghene.

En effet, le vieil Evertand, sa fille et Neliszone étaient là.

Deux serviteurs du palais étaient près d'eux pour indiquer qu'ils étaient sous la protection du duc.

L'apparition des nobles dames avait éveillé leur attention, et ils les regardaient avec curiosité. Ils étaient péniblement surpris de voir avec quel mépris les nobles dames et les chevaliers les examinaient; ils crurent même entendre qu'on leur lançait des insultes. Begga, honteuse, baissa les yeux; le vieux Thomas restait calme et impassible en apparence. Lucas tremblait visiblement.

Depuis plus d'un quart d'heure, le vieil Evertand et surtout sa fille étaient l'objet des railleries des courtisans et des écuyers. Ils les voyaient rire et ricaner d'un air de mépris; par moments, leurs oreilles étaient frappées par des paroles ironiques faisant allusion à la folie de messire Van der Hameide, qui avait exposé son honneur et sa vie pour une fille de si basse extraction.

Ils furent tirés de cette douloureuse situation par un héraut d'armes qui vint les chercher pour les conduire devant le duc.

A leur entrée dans la grande salle, la vue du prince debout devant son trône, entouré de ses gardes-du-corps, l'épée nue, les fit frémir de crainte et de respect. Lucas tout tremblant essayait de se cacher derrière le vieux Thomas.

— Ne craignez rien, braves gens, et approchez-vous, dit le duc. Je veux réparer, autant qu'il est en moi, le mal que vous avez souffert. Approchez donc.

Ils obéirent et tombèrent à genoux.

— Gracieux prince, pardonnez-moi, dit le vieux Kerle. J'ai eu la témérité d'accuesr mes souverains; mais mon repentir est sans bornes. Soyez béni, monseigneur, mille fois béni! Vous m'avez rendu ma fille.

— Vous êtes pardonné, brave homme. Levez-vous et approchez encore; vous aussi, jeune homme, ne tremblez pas et écoutez ce que je vais vous dire. Votre fils est mort; rien ne peut vous le rendre. L'honneur de votre fille a été flétri...

— Non, non, monseigneur, Dieu l'a protégée.

— Oui, mais le monde ne le croira pas. Vous devez être dédommagés. Si l'on vous offrait beaucoup d'argent, vous déclareriez-vous satisfaits?

— De l'argent pour prix de la vie de mon fils? s'écria le vieillard indigné. Chaque pièce d'or me paraîtrait tâchée de sang et me brûlerait les doigts. Non, non, je ne veux pas d'argent, je ne demande que justice.

— Justice? je vous l'ai faite en condamnant le coupable à l'échafaud. Mais quel avantage en retirerez-vous? J'ai trouvé un autre moyen de faire un exemple et de vous donner réparation. J'ai décidé irrévocablement que messire Van der Hameide prendra votre fille pour femme.

Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles, et regardaient le duc avec une stupeur mêlée de crainte.

— Qu'en dites-vous, jeune fille? demanda-t-il, vous seriez châtelaine et femme d'un seigneur.

La jeune fille refoula ses larmes. L'indignation et la haine de son ravisseur lui donnaient des forces, et elle répondit d'une voix claire :

— Seigneur duc, pardonnez-moi d'oser résister à votre volonté!... Moi, la sœur du pauvre Jacques,

devenir la femme de son meurtrier? Je ne suis qu'une faible femme, mais aucune puissance au monde ne saurait m'y contraindre.

Ses yeux brillaient fièrement et ses gestes avaient une énergie pleine de dignité.

Sa hardiesse surprit le duc. Pourtant il la regardait avec bienveillance. Elle était vraiment belle et touchante ainsi.

— Et vous, brave homme, quel est votre sentiment?

— Ma fille a raison, monseigneur. Ne fût-il pas le meurtrier de mon fils, ce noble gentilhomme ne verrait en Begga que la cause de son malheur et de sa honte, et ce mariage ne serait pour elle qu'un long martyre.

— Ce mariage ou l'échafaud. Il n'y a pas d'autre alternative pour messire Van der Hameide. Vous voulez donc sa mort?

Thomas Evertand baissa la tête et se tut.

— Sa vie est dans vos mains : décidez.

Lucas murmura à l'oreille du vieillard :

— Mon père, ayez pitié de lui. Dites une bonne parole. Il n'a pas fait de mal à Begga.

— Non, monseigneur, nous ne voulons pas de mort. Mais si, pour sauver le meurtrier de mon fils, je dois sacrifier ma fille, eh bien, qu'il subisse la juste peine de son forfait.

— Tous résistent à ma volonté avec la même obstination, grommela le duc Charles. Mais le dernier mot n'est pas encore dit dans cette affaire... Retirez-vous, braves gens; mes gardes vous reconduiront à votre auberge. Attendez-y jusqu'à demain.

Il se retira, suivi de trois ou quatre serviteurs, dans son cabinet de travail, et ordonna d'introduire le bailli; puis il fit signe qu'on les laissât seuls.

— Seigneur bailli, dit-il, vous connaissez le jugement que j'ai rendu contre messire Van der Hameide. Il invoque son droit de bourgeois de Bruges. Je ne veux pas, même en apparence, me mettre au-dessus de la loi. J'ai donc décidé qu'il sera jugé par le banc des Échevins de la ville. Vous les convoquerez aujourd'hui même : le coupable comparaîtra devant eux, et vous veillerez à ce qu'il ne puisse communiquer qu'avec ses juges.

— Vos ordres seront exécutés, monseigneur, dit le bailli en se levant.

— Un mot encore; un double crime a été commis : un meurtre et un rapt. Le coupable est en aveu. Quelle condamnation pensez-vous que le banc des Échevins prononcera?

— Les juges seront libres, monseigneur : je ne puis prévoir leur sentence, répondit le bailli avec embarras.

— Pas de détours inutiles, dit le duc d'un ton sévère. Vous savez très bien comment on a coutume de rendre la justice, ou plutôt l'injustice, en de pareilles causes. Parlez franchement, je vous l'ordonne.

— Redouté seigneur, dit le bailli, on ne peut pas négliger de prendre en considération l'état des personnes. L'accusé est un chevalier de naissance illustre...

— Et, un de vos parents, n'est-ce pas?

— Oh! très éloigné, monseigneur... Le plaignant est un homme sans naissance...

— Et, à cause de cela, les juges ne condamneront le coupable qu'à une amende et à une réparation pécuniaire à payer aux victimes, n'est-ce pas?

— Je le crois, monseigneur.

— Mais la loi ne fait pas ces distinctions.

— C'est un usage depuis longtemps établi, monseigneur.

— Eh bien, je veux que cet usage disparaisse. Quoi! pour assurer l'impunité à un ravisseur, à un meurtrier, on ose invoquer la loi contre le prince lui-même, et les échevins de la ville s'arrogeraient le droit de tourner et de violer la loi à leur gré au profit des riches et des puissants? Il faut que cela finisse, vous dis-je. La loi règnera sur tous. Je prévois bien que je rencontrerai des résistances, mais je les briserai, dussé-je faire verser le sang des juges eux-mêmes. Vous m'entendez, seigneur bailli, dussé-je faire monter sur l'échafaud les juges prévaricateurs! Allez maintenant; faites votre devoir; si les juges résistent, mettez-leur la loi sous les yeux. Ne les laissez pas oublier et n'oubliez pas vous-même que le souverain est institué par Dieu pour être le juge des juges.

Le bailli, pâle et tremblant, sortit à reculons pour exécuter les ordres du duc Charles.

VII

La soirée était proche. Madame Van der Hameide était assise à coté de sa fille. Adolphe Van Eernegbem était debout près de la cheminée, regardant le foyer sans feu.

Dans un coin du salon, agenouillé sur un prie Dieu, priait un chanoine de Saint-Pierre, à Thourout, qui, à la nouvelle de la terrible situation de son neveu Gauthier, était accouru pour consoler madame Van der Hameide et travaillait au salut de son fils.

Tout en blâmant sévèrement le double méfait de Gautier, il trouvait la sentence trop rigoureuse, et dès son arrivée, il avait tenté d'être admis auprès du duc, ou d'obtenir l'autorisation de voir son

neveu dans sa prison. Mais ses efforts avaient échoué. Le duc ne le recevrait que le lendemain matin, et personne ne pouvait pénétrer auprès du prisonnier, hormis les juges.

Le banc des Échevins était réuni au bourg et allait prononcer son arrêt.

Tout à coup un frisson nerveux agita madame Van der Hameide, et elle s'écria tout effrayée :

— O mon Dieu, si les échevins le condamnaient à mort !

— Madame, dit Adolphe en lui prenant la main, ne vous tourmentez pas inutilement. Et vous, ma belle Alcidis, séchez vos larmes. Ne savons-nous pas comment le banc des Échevins juge habituellement de semblables affaires? pourquoi serait-il plus sévère pour Gauthier que pour d'autres ?

— Vous avez raison, Adolphe; mais je suis mère : le danger que court mon fils me trouble l'esprit; des visions effrayantes se dressent devant mes yeux. Je vois l'échafaud, le bourreau...

Alcidis poussa un cri d'effroi...

— Non, mon enfant, ne t'effraie pas; ce sont de vains rêves. Ton frère nous sera rendu. Nous allons recevoir la nouvelle de son acquittement. Mais l'incertitude seule est un supplice pour le cœur d'une mère.

— Écoutez, on frappe à la porte. C'est le messager ! s'écria Adolphe.

Tous se levèrent pleins d'espoir.

Adolphe voulait courir au devant du messager, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à un vieillard tout vêtu de noir. L'expression de tristesse de son visage les fit trembler.

— Seigneur bailli, vous venez vous-même ! Oh ! parlez, parlez, quelle nouvelle apportez-vous?

— Une triste nouvelle, madame ! le banc des Échevins a rendu son jugement !

— Dieu ait pitié de nous ! Et ce jugement, quel est-il ?

— Prenez courage, mes pauvres amis, tout espoir n'est pas encore perdu.

— Mais ce jugement, ce jugement ?

— Ce jugement, dit le vieillard d'une voix sourde et les yeux pleins de larmes, c'est une condamnation à mort !

Un cri d'angoisse retentit, et madame Van der Hameide tomba évanouie dans les bras du prêtre, qui la déposa sur un fauteuil.

On s'empressa autour d'elle, et elle ne tarda pas à reprendre ses sens.

— Mon enfant, mon beau et fier Gauthier, gémit-elle. L'échafaud, le bourreau, la mort ! O Dieu miséricordieux, c'en est trop, laissez-moi mourir.

Elle pleurait à chaudes larmes. Adolphe, Alcidis et le prêtre lui-même pleuraient aussi.

Le bailli attendit un moment pour laisser passer cette première explosion de la douleur maternelle, puis il reprit :

— C'est un grand malheur, mes amis; mais tout n'est pas perdu, il y a un moyen infaillible de sauver Gauthier.

— Un moyen de sauver mon fils ? oh ! je vous en supplie, indiquez-le moi, mon ami.

— Vous le connaissez, madame, se soumettre à la volonté du duc.

— Mon noble fils épouser une fille de basse extraction ? Oh ! jamais, jamais !

— Non, non, jamais cette honte ! dit Alcidis.

— Alors, c'est son arrêt inévitable, madame.

— Mon malheureux ami a repoussé cette union avec indignation, dit Adolphe. La crainte de la mort ne lui fera pas accepter ce qu'il a refusé à son prince irrité.

— Vous vous trompez sans doute, chevalier, dit le vieillard. Si vous aviez, comme moi, vu Gauthier au moment où on lui a lu sa condamnation, si vous aviez vu son désespoir et entendu ses plaintes, vous penseriez autrement.

— Que vous a dit mon pauvre fils? consentirait-il à ce mariage?

— Il ne m'a rien dit, madame, car je n'ai pu lui parler. A quoi bon vous répéter ses plaintes? ce serait vous affliger inutilement. Il pouvait encore espérer en l'indulgence du duc. Maintenant il ne le peut plus. Je suis convaincu qu'il se soumettra.

— Non, non, s'écria la noble dame qui se regimbait contre la cruelle nécessité, tout n'est pas encore perdu. Nous échapperons à cette mésalliance. Les duchesses m'ont promis d'intercéder pour Gauthier. Le duc ne pourra résister aux prières de sa mère et de sa fille.

— Il m'est douloureux de vous ôter cette espérance, dit le vieillard ; mais, dans la cruelle extrémité où vous êtes, je ne dois pas vous cacher la verité. Je viens de chez le duc, à qui j'ai été chargé de porter le jugement. Les deux duchesses l'ont supplié devant moi : elles ont prié et pleuré. Rien n'y a fait; il n'y a plus d'espoir. Vous ne connaissez pas le duc : il est inébranlable comme un roc. Rien ne peut le faire changer, quand il a pris fermement un parti. Décidez-vous, madame, sauvez votre fils de la mort, les instants sont précieux, demain matin à cinq heures la sentence doit être exécutée.

— Mon fils sur l'échafaud, c'est impossible !

— Acceptez cette union, madame !

— Déshonorer pour jamais notre illustre maison, notre race sans tache.

— Mais, madame, si votre fils mourait par la main du bourreau, sa mort ne serait-elle pas pour vous une honte éternelle. Des deux côtés, c'est la

honte. Et une mère peut-elle hésiter quand il s'agit de la vie de son fils ?

— Ma pauvre sœur, dit le chanoine, il faut vous soumettre, si pénible que cela vous semble ; il faut accepter ce mariage. L'échafaud est une honte que rien n'efface. Tout le monde saura que cette union avec une paysanne lui est imposée par l'inflexible volonté du duc. Sauvez la vie de votre fils ; les nobles n'auront pour lui que de la pitié.

Madame Van der Hameide et sa fille luttèrent quelque temps encore, mais elles finirent par se rendre aux raisons qu'on leur donnait ; vaincues et fondant en larmes, elles consentirent enfin. Mais comment approcher de Gauthier pour le décider à se soumettre aussi à la volonté du prince.

D'après le bailli, ce n'était pas la plus grande difficulté à surmonter. La jeune fille et son père avaient repoussé cette union avec énergie. Il fallait leur consentement pour contenter le duc. Et s'ils le refusaient ?

— Avec de l'argent nous obtiendrons tout de ces gens-là, dit madame Van der Hameide. Nous ne regarderons pas au chiffre ; il s'agit de la vie de mon fils.

— Ah ! madame, vous ne les connaissez pas, dit Adolphe.

— Aucun sacrifice ne me coûtera pour mon fils. Demain, je ferai chercher ces rustres, ou même j'irai les trouver, et je leur offrirai tant d'argent qu'ils accepteront à deux genoux.

— Demain, il sera trop tard, madame.

— Mais comment les trouver encore aujourd'hui?

— Ils sont logés à *l'Éléphant d'or*, au bout de la rue Saint-Jean. Je vais les chercher.

— Et s'ils refusent de venir ?

— Ne suis-je pas le bailli de Bruges. Tout le monde n'est-il pas tenu de m'obéir? Attendez avec calme. Dans un quart d'heure je serai de retour. Je ne leur dirai pas ce que vous voulez leur proposer. Les prières d'une mère au désespoir auront plus de pouvoir sur eux que mes conseils.

Il sortit à ces mots. Le chanoine s'efforça de consoler et de rassurer les deux dames. Mais Adolphe, qui connaissait cette étrange race des Kerles, craignait leur obstination. Il fut résolu que le chanoine, que son caractère sacré devait faire écouter avec respect, serait chargé de prendre la parole.

Lorsque le bailli ramena Evertand, sa fille et Lucas Neliszone, madame Van der Hameide et sa fille ne purent retenir un mouvement d'aversion.

Les trois Kerles s'inclinèrent légèrement, mais sans timidité. On ne lisait dans leurs yeux que la défiance et l'hostilité. Le bailli avait dû invoquer son autorité pour les amener, et ils craignaient qu'on ne leur tendît un piège. Ils n'avaient pas oublié non plus le regard de haine et de mépris que leur avaient jeté la mère et la sœur de Gauthier dans l'antichambre du duc.

— Messieurs, dit le vieux Thomas d'un ton très calme, on nous a contraints de venir ici. Que nous veut-on?

— Nous voulons vous faire une prière et une proposition, bonnes gens, dit le chanoine en s'avançant. Soyez bons et prenez pitié d'un pauvre chevalier. Il est coupable, et nous déplorons du fond du cœur ses torts envers vous. Dieu ne refusera pas de pardonner au pécheur. Serez-vous moins miséricordieux que lui? Chassez de votre esprit le désir de la vengeance.

— Nous ne désirons point la vengeance, mon révérend père, répondit Thomas. Peut-être serait-ce notre devoir d'exiger la punition du meurtrier de mon pauvre fils, mais nous sommes chrétiens. Si l'on ne demande que notre pardon, nous le donnons au coupable. Est-ce tout? alors qu'on nous laisse retourner à notre auberge.

— Non, ce n'est pas tout. Écoutez-moi patiemment et avec indulgence. Savez-vous que notre illustre prince a permis que le sire Van der Hameide fût traduit devant le banc des Échevins?

— Nous le savons.

— Eh bien, le banc des Échevins l'a condamné à mort. Demain il doit monter sur l'échafaud.

— Nous le regrettons. Nous ne voulions pas sa mort, répondit froidement Thomas. La loi est cruelle; mais que pouvons-nous y faire?

— Ayez pitié du désespoir d'une mère. La perte de son enfant serait pour elle le coup de la mort.

— Je le sais, dit le vieillard d'un air sombre; j'ai été frappé de ce coup-là, et mon cœur en saignera toujours.

— Vous seuls pouvez sauver le malheureux chevalier, vous seuls. Vous êtes chrétiens, dites-vous. Dieu vous voit et vous entend. Resterez-vous insensibles?

— Nous sommes prêts à aider à le sauver, mon père. Qu'avons-nous à faire pour cela?

— Le duc a promis de lui faire grâce à la condition qu'il épousera votre fille. Vous avez repoussé cette union.

— Certes, et nous la repoussons encore avec la même énergie! s'écria Thomas avec colère.

— Épouser le meurtrier de mon frère! Jamais! s'écria Begga.

— Jamais, jamais! répéta Lucas.

— Ne prenez pas de résolution précipitée, bonnes gens, reprit le prêtre. Si vous restiez inflexibles, le sang du chevalier retomberait sur vos têtes, et Dieu vous demanderait compte de votre dureté. Nous vous demandons un grand service, un sacri-



Quelques personnes étaient assises autour de la table. (Page 47.)

fice pénible. Aussi nous sommes prêts à vous en récompenser généreusement et à vous donner autant d'argent que vous voudrez, pourvu que vous consentiez à ce mariage que nous impose à tous l'inébranlable volonté du duc. Sauvez le pauvre chevalier.

— De l'argent? ricana Thomas.

— Assez pour vous mettre à l'abri du besoin.

-- Nous avons toujours gagné notre pain à la sueur de nos fronts, nous le gagnerons encore, répondit fièrement le vieillard. Je ne vends pas le sang de mon fils pour de l'argent!

Madame Van der Hameide comprit qu'elle n'avait pas affaire à des gens aussi grossiers qu'elle se l'était imaginé. Elle surmonta son aversion, et d'une voix suppliante :

— Bonnes gens, ayez pitié de ma douleur. Consentez, je vous donnerai deux cents écus d'or.

— Je ne veux pas de votre argent, madame, grommela Thomas.

— Cinq cents?

— Non!

— Mille, deux mille?

— Pas pour tous les trésors du duc!

— Et vous, ma bonne fille, venez à mon aide, s'écria la mère de Gautier en tendant les mains à Begga. Vous êtes femme; votre cœur ne sera pas insensible à la prière d'une mère. Sauvez mon fils, je vous aimerai comme ma fille.

— Votre douleur m'arrache des larmes, madame, répondit Begga émue; mais épouser le meurtrier de mon frère, c'est impossible, impossible!

Madame Van der Hameide se laissa tomber sur une chaise en poussant un cri désespéré.

— Mais vous êtes donc de pierre! s'écria le bailli avec indignation. Vous restez insensibles aux

prières, aux larmes de cette mère désespérée! Quel orgueil insensé vous aveugle? Vous oubliez qui vous êtes et qui elle est, celle que vous faites pleurer sans pitié.

— Nous ne l'oublions pas, répliqua le vieillard, et c'est pourquoi rien ne peut nous faire accepter ce mariage.

— Ne comprenez-vous point que par votre refus vous signez l'arrêt de mort du jeune seigneur, que vous devenez ses bourreaux, que c'est vous qui versez son sang? Allons, soyez mieux avisés. Renoncez à cette folle obstination que vous regretteriez toute votre vie. Acceptez le trésor qu'on vous offre volontairement et de bon cœur.

— Ne nous parlez plus d'argent, dit le vieux Thomas. Le désespoir de cette noble dame me désole. Nous sommes prêts à tout, excepté à ce mariage. Nous irons, s'il le faut, nous jeter aux pieds de notre gracieux duc, soit seuls, soit avec vous. Nous lui dirons que nous sommes satisfaits, que nous avons tout pardonné... Mais ce mariage! non, jamais!

Alcidis s'approcha de Begga qui pleurait et ne levait plus les yeux. Elle lui prit la main :

— Vous pleurez! vous avez pitié de notre affreux sort. Mon frère est coupable; mais n'est-ce pas son amour pour vous qui l'a égaré? Soyez miséricordieuse, sauvez-lui la vie! Acceptez sa main, devenez ma sœur!

Begga sanglotait tout haut, mais elle secoua la tête en signe de refus.

La jeune demoiselle, presque folle de désespoir, prit aussi la main de Lucas.

— Et vous, jeune homme, s'écria-t-elle, vous paraissez bon et compatissant. Pardonnez-nous la triste mort de votre frère; conjurez votre sœur de consentir.

— Noble demoiselle, répondit Neliszone en pleurant, je donnerais mon sang pour pouvoir vous satisfaire; mais je ne suis pas son frère; je suis son fiancé. Ce mariage serait ma mort.

Alcidis poussa un gémissement et se jeta en sanglotant au cou de sa mère.

Adolphe de son côté essaya de les fléchir, mais tout fut inutile.

Le chanoine qui, pendant quelque temps, était resté plongé dans ses réflexions, se leva tout à coup et dit avec un sourire joyeux :

— Mes amis, rien n'est perdu. Dieu, à qui j'ai adressé une fervente prière, vient d'éclairer mon esprit. J'ai trouvé le moyen de sauver Gautier.

— Parlez, parlez!

— Eh bien! le duc veut que Gautier épouse cette jeune fille. Il l'épousera en effet; mais ce ne sera qu'un semblant de mariage. Ou plutôt, — je m'exprime mal, — le mariage sera réellement célébré, sans aucune solennité cependant, mais aussitôt après, je partirai pour Rome avec mon neveu, et je me fais fort d'obtenir de notre Saint-Père qu'il casse cette union imposée par la force disproportionnée. Gautier n'aura pas vécu un seul instant sous le même toit que sa femme, et il me sera facile de faire anéantir ce mariage incomplet. Les nouveaux époux en resteront donc unis en apparence que pendant quelques mois, puis chacun d'eux recouvrera sa pleine liberté. Et, si Begga veut donner sa main à ce jeune homme, son promis, rien ne pourra l'en empêcher. Mon neveu échappera ainsi à la honte et à la mort.

La mère et les parents de Gautier applaudirent vivement; mais le vieux paysan secoua la tête d'un air sombre et désapprobateur.

— Quoi! vous refusez? s'écria le bailli irrité. C'est donc par vengeance que voulez faire monter le jeune gentilhomme sur l'échafaud?

— Seigneur bailli, vos amères paroles ne m'épouvantent pas, dit Thomas Evertand. Je suis père, et connais mon devoir.

— Que craignez-vous donc? Croyez-vous que ce respectable prêtre soit capable de vous tromper?

— Je crois à votre sincérité, seigneur, mais je crains un mécompte que vous n'auriez pas le pouvoir de redresser. Si ma fille devait rester unie au chevalier, nous en mourrions de désespoir, elle et moi.

— Et moi aussi, sanglota Lucas.

— Vous n'avez donc pas compris M. le chanoine?

— Parfaitement; mais si le pape refusait de rompre le mariage?

— Soyez sûr qu'il ne refusera pas, dit le chanoine. Un mariage imposé par la force, subi des deux côtés comme une nécessité inévitable, n'est même pas légal et ne peut être maintenu.

— C'est égal, je refuse.

— O ciel! vous resteriez impitoyable? gémit madame Van der Hameide. Quoi! vous seriez le bourreau de mon pauvre enfant? Oh! laissez-vous fléchir, voyez mes larmes, ayez pitié de moi. Vous recevrez deux cents écus d'or. Plus encore si vous l'exigez.

— Acceptez, acceptez, souffla Neliszone à l'oreille de sa promise; nous nous marierons plus tard, et nous serons riches, très riches.

La jeune Alcidis saisit les mains de Begga et la supplia de se laisser fléchir. Begga vaincue, joignit ses prières à celles de madame Van der Hameide et de sa fille; Lucas se mit également de la partie, si bien qu'à la fin Thomas Evertand, après une longue et énergique résistance, céda aux supplications de sa fille et de Lucas, et se déclara prêt à faire tout ce que lui dirait le bailli. Cette

victoire remplit de joie toute la famille de Gautier. Au moment où le vieux Kerle allait se retirer avec sa fille et Lucas, le bailli les retint en disant :

— Encore un mot : personne ne peut rien savoir de ce qui a été projeté et arrêté ici, car si le duc venait à l'apprendre, il serait impitoyable, et messire Gautier monterait sur l'échafaud. Que chacun croie que nous nous soumettons simplement à la sentence.

— Nous comprenons cela fort bien ; soyez tranquille à ce sujet, seigneur bailli.

— A demain donc, un peu avant neuf heures. Je viendrai vous chercher, et nous irons tous ensemble chez le duc.

VIII

Le lendemain matin, lorsque madame Van der Hameide et sa fille, ainsi que les trois pauvres habitants de Winghene entrèrent dans l'antichambre du palais, ils furent frappés de surprise et d'angoisse en voyant désertes et silencieuses les salles ordinairement remplies de la foule brillante des courtisans et des pages. Qu'est-ce que cela signifiait? Que pouvait-il être arrivé?

Un page apprit à madame Van der Hameide atterrée que le duc était parti de bon matin pour l'Écluse, afin de veiller aux apprêts de la réception de sa royale fiancée, et qu'il reviendrait on ne savait quand, peut-être le soir.

La mère de Gautier faillit s'évanouir.

— Madame, lui dit le bailli, vous avez tort de vous désespérer. Partez à l'instant pour l'Écluse. Vous y serez en moins de deux heures.

— Oui, oui, partons à l'instant; ne perdons pas une minute, mes amis.

— Attendez un moment, ma sœur, dit le chanoine. Peut-être pourrai-je maintenant voir mon neveu ; si je vous apportais son consentement, son salut serait certain.

Grâce à son habit religieux, le chanoine parvint à pénétrer jusqu'auprès du commandant de la garde qui veillait sur le prisonnier.

— Mon bon Conrad, lui dit-il, ne repoussez pas ma prière. La vie de mon pauvre neveu peut dépendre de votre bon vouloir. Je viens lui conseiller de se soumettre à la volonté du prince, et d'accepter ce mariage.

— Ce serait inutile, mon révérend, le jeune homme ne veut pas en entendre parler.

— J'ai à lui dire des choses qui le décideront.

— Je regrette de devoir vous refuser, mais personne ne peut communiquer avec le prisonnier. Il y va de ma tête.

— Mais je suis prêtre; on ne peut pas refuser à un condamné les secours de la religion.

— Il est déjà venu un prêtre dans la prison. Le jeune chevalier est préparé à l'éternel voyage.

— O ciel, le duc aurait-il avancé l'heure de l'exécution?

— Non, mon révérend, c'est pour aujourd'hui à cinq heures.

— Et quel est le prêtre qui a préparé mon neveu à la mort?

— Je ne puis vous le dire.

— Quel excès de précautions cruelles ! Et rien ne peut me donner accès auprès de mon neveu?

— Rien, mon révérend, aussi je vous supplie de quitter le palais sans retard.

Le chanoine retourna auprès de madame Van der Hameide et lui fit part de son insuccès. On se décida donc à partir sur le champ pour l'Écluse. Une voiture fut attelée où prirent place la noble dame et sa fille. Thomas Evertand et sa fille montèrent à cheval, et l'on partit ventre à terre.

Lorsque la pauvre mère éplorée arriva à l'Écluse, vers midi, le sire de Ghistelles qu'elle rencontra lui apprit que le duc était arrivé le matin, en effet, mais qu'il était allé faire une excursion sur la Zwen, et delà dans la mer du Nord. Il fallait donc attendre son retour. Contretemps fâcheux qui mit la patience de la noble dame à une rude épreuve.

Enfin, au bout d'une heure et demie, on aperçut de loin l'embarcation du duc qui rentrait au port.

Le duc Charles, en rentrant en ville, aperçut de loin la vieille dame, et lui fit dire par un de ses officiers qu'il était prêt à lui donner audience.

Elle s'empressa de se rendre à l'invitation et trouva le prince entouré d'une dizaine de chevaliers et de conseillers. Il souriait et paraissait de joyeuse humeur.

La mère de Gautier et ses compagnons s'agenouillèrent devant lui et attendirent dans cette humble posture qu'il daignât leur adresser la parole.

— Levez-vous, madame, et vous aussi, bonnes gens, dit le duc avec un sourire aimable. Vous nous apportez sans doute une nouvelle qui doit nous réjouir. Confirmez notre espérance, parlez, madame.

— Redouté seigneur, répondit madame Van der Hameide, Votre Altesse a daigné promettre à mon fils de lui faire grâce s'il consentait à épouser cette jeune fille. D'abord une pareille mésalliance

nous effrayait tous, même ces braves gens. Mais depuis, mieux avisés, nous venons implorer votre pardon et vous dire que nous nous soumettons à votre volonté souveraine.

— Ainsi, brave homme, vous avez consenti à ce mariage? demanda le duc avec méfiance.

— Oui, monseigneur.

— De votre plein gré ?

— De mon plein gré.

— Et vous, ma fille, personne ne vous a contrainte?

— Personne, gracieux seigneur.

— Cela nous étonne. Hier encore vous disiez que cette union vous ferait mourir de chagrin tous les deux. Croyez-vous maintenant qu'elle peut vous rendre heureux?

— Ce qui nous rendra heureux, monseigneur, répondit le vieillard d'une voix ferme, c'est l'idée que nous rendrons le bien pour le mal, et que nous conserverons ainsi à cette noble dame son fils unique.

— C'est très beau de votre part. Vous êtes de braves cœurs. Nous souhaitons ardemment de pouvoir faire grâce au chevalier... Votre fils, madame, est donc décidé à se soumettre à notre volonté? sans réticence et en pleine sincérité, n'est-ce pas?

— Mon fils, monseigneur? balbutia madame Van der Hameide en hochant la tête. Personne n'a pu l'approcher, et moi-même je l'ai tenté sans succès.

Une expression de dépit assombrit le visage du duc.

— En effet, dit-il, nous n'y pensions pas. Jusqu'à ce matin, le jeune homme a obstinément refusé. Si vous n'avez pas à m'annoncer son consentement, que venez-vous faire ici, madame?

— J'espérais obtenir de votre bon cœur la grâce de mon pauvre enfant, dit la mère de Gautier d'une voix tremblante, mais je sens maintenant, à mon grand chagrin, que je dois attendre encore. Que Votre Altesse me permette de parler à mon fils : je le déciderai bien à se soumettre humblement à la volonté de son souverain.

— Et vous croyez réussir, madame? Tout est possible, mais nous n'y comptons pas. Vous semblez ne pas douter du succès? Posséderiez-vous donc un moyen suprême de convaincre votre fils?

— Oui, monseigneur, un moyen infaillible.

— Et de quelle nature est-il ce moyen?

Madame Van der Hameide frémit et pâlit.

— Vous ne répondez pas?

» Vous vous trompez vous-même, madame. Votre fils a déclaré hautement, à plusieurs reprises, qu'il ne pliera pas.

— Grâce! grâce! prince magnanime! bégaya la pauvre mère en pleurant. Ce que j'ai à dire à mon fils est le plus cher secret de mon cœur déchiré. Je vous en supplie, permettez-moi de le garder.

— Soit, madame, vous désirez voir votre fils pour lui donner de bons conseils, n'est-ce pas? C'est bien, nous vous le permettons. Mais ne négligez rien pour triompher de son obstination, car nous vous le déclarons : s'il ne se soumet pas, le bourreau exécutera la sentence du banc des Échevins, et la ville de Bruges apprendra, par cet exemple, que dans nos États il ne suffit pas d'être noble et d'une famille illustre pour jouir de l'impunité. Vous allez recevoir sur-le-champ notre autorisation écrite, car vous n'avez pas de temps à perdre, si vous ne voulez pas arriver trop tard.

Il allait s'éloigner, mais madame Van der Hameide se jeta à ses pieds en s'écriant :

— Ah! monseigneur, ayez pitié de moi. Si mon fils se soumet, qui retiendra la main du bourreau en votre absence? Donnez-moi du moins un de vos chevaliers pour m'accompagner et faire retarder...

— Inutile, interrompit le prince. Nous partons nous-même dans quelques instants, et nous serons à Bruges avant vous. Allez, madame, hâtez-vous Nous souhaitons de tout cœur que vous réussissiez, sans cependant l'espérer. Adieu.

Le prince fit signe à son conseiller Antoine Michel, et sortit avec lui. Ce dernier revint bientôt avec un parchemin scellé qu'il remit à la noble dame. Celle-ci, sans perdre une minute, salua les chevaliers et s'éloigna avec sa suite.

Au moment où madame Van der Hameide et ses compagnons, dans leur course précipitée, approchaient de Damme, ils entendirent derrière eux un galop furieux de chevaux. Ils se retournèrent et virent arriver à fond de train, dans un nuage de poussière, le duc Charles et ses chevaliers dont le soleil faisait étinceler les armures d'acier.

La mère de Gautier et ses compagnons se rangèrent sur les accotements de la route, et le duc, en passant au galop, leur fit un léger salut plein d'encouragement.

En traversant Damme, madame Van der Hameide entendit, non sans effroi, l'horloge de la ville sonner quatre coups. Il ne lui restait plus qu'une heure pour sauver son fils.

Adolphe Van Eerneghem et Lucas Neliszone, tous deux à cheval, les attendaient sur la route aux portes de la ville. Sans laisser au fiancé de sa fille le temps de l'interroger, la noble dame lui dit sans ralentir sa course :

— Vite, Adolphe, suivez-nous, nous n'avons pas une minute à perdre. Le duc nous a permis

de voir Gautier dans sa prison. En avant, en avant.

Ils n'avaient pas échangé vingt paroles lorsqu'ils rentrèrent à Bruges. A mesure qu'ils approchaient du centre de la ville, ils furent contraints de modérer leur allure; car il y avait tant de monde sur pied que, malgré leurs appels, ils ne pouvaient avancer librement sans risquer d'écraser les femmes et les enfants.

La vue de cette foule descendant vers le marché comme un torrent, leur inspirait une terreur mortelle et les faisait haleter d'inquiétude. Ils comprenaient à quel sanglant spectacle la curiosité poussait le peuple de Bruges... Mais, Dieu merci, il n'était pas trop tard. Madame Van der Hameide serrait sur sa poitrine la grâce de son fils; le bourreau n'accomplirait pas cette sanglante besogne.

Lorsqu'elle descendit devant le palais, elle trouva un héraut d'armes chargé par le duc de la conduire auprès de son fils avec sa suite.

Sur l'ordre du capitaine Conrad, le geôlier ouvrit la porte de la prison qui cria sur ses gonds; un cri de joie retentit, et Gautier tomba dans les bras de sa mère.

Mais, lorsqu'il aperçu Begga, son père et Neliszone, son visage se couvrit de confusion d'abord, puis il recula de deux pas et leur jeta un regard hautain comme pour leur demander ce qu'ils venaient faire là.

— Ma mère, ma mère, soupira-t-il, je vais mourir; mais pourquoi ces gens?...

— Mourir? interrompit la noble dame en serrant convulsivement son fils dans ses bras pour étouffer ces affreuses paroles sur ses lèvres, mourir! Non, non, mon Gautier, tu vivras, nous t'apportons la délivrance avec la liberté.

— La liberté? Ah! si c'était vrai! Le duc m'a-t-il donc fait grâce?

— Pas encore, mon fils, mais il te la fera.

— Sans conditions?

— Ses conditions, il te les a fait connaître lui-même, mon fils.

Gautier pâlit; un éclair d'indignation brilla dans ses yeux.

— Quoi, ma mère, dit-il d'un air sombre, et vous, ma sœur, vous avez pu espérer que je courberais la tête devant l'injustice du duc? Moi, prendre cette fille pour femme? Jamais, jamais. La mort sur l'échafaud est moins ignominieuse.

— O Gautier, mon enfant, tais-toi. Tu consentiras, c'est certain.

Un sourire amer fut la seule réponse de Gautier. Sa mère lui prit la main, et, pour ne pas être entendue des gardes et du geôlier qui attendaient à la porte, elle l'entraîna dans un coin de la prison où elle lui parla longuement à l'oreille, pour lui faire part du projet adopté.

Tous les assistants les regardaient en frémissant d'effroi, car le jeune homme ne cessait de secouer la tête d'un air mécontent, et de se mordre les lèvres.

— Ah! venez tous à mon aide, il refuse d'écouter mes supplications! s'écria tout à coup la pauvre mère, qui se jeta en sanglotant au cou de sa fille.

Mais le jeune homme ne leur en laissa pas le temps: il fit un pas vers eux, et dit d'un ton calme et solennel:

— Ma mère, pardonnez-moi l'affreuse douleur que je vous cause. Mon amour pour vous, mon respect pour le nom de mon père m'obligent à repousser votre conseil. Si je meurs sur l'échafaud, la postérité saura que j'ai été victime d'une cruelle justice. Notre écusson n'en sera pas terni, et les chroniques ne raconteront pas que votre fils, dernier rejeton d'une race illustre, n'a pas eu le courage de préférer la mort à la honte.

Madame Van der Hameide et tous ses compagnons étaient tombés à genoux, et levaient leurs mains suppliantes vers le chevalier.

— Épouser cette fille? racheter ma vie au prix d'une lâcheté, déshonorer mon nom et la chevalerie tout entière? Non, ma mère, plus tard vous me mépriseriez; maintenant au contraire, vous honorerez et vous bénirez ma mémoire, car vous pourrez dire avec orgueil: j'avais un fils qui fut digne du nom de son père et de mon amour.

Puis, se tournant vers Begga, il ajouta:

— Et vous, jeune fille, vous, gens de Winghene, vous avez pitié de mon sort, je vous en remercie et vous demande pardon de tout le mal que je vous ai fait. Je déplore mon égarement, mais, ni mes regrets, ni les larmes de ma mère, ni la crainte de la mort, rien ne peut me faire oublier que je suis chevalier...

Un tintement de cloche retentit.

— Malheur, malheur! Cinq heures sonnent, gémit madame Van der Hameide. Vite, vite, Gautier, sinon, il est trop tard.

— Il est toujours trop tôt pour devenir un lâche, ma mère, répondit l'inflexible jeune homme.

— Écoute, écoute, on vient te chercher... Pitié, pitié, mon enfant!

Et elle se traîna à genoux à ses pieds.

En ce moment, le duc parut avec une garde nombreuse. Le bourreau l'accompagnait, le glaive nu.

— Eh bien, messire Van der Hameide, demanda-t-il, est-ce notre volonté ou la vôtre qui prévaudra? Que choisissez-vous? notre grâce ou la mort?

Gautier s'avança la tête haute.

— Seigneur duc, dit-il d'une voix ferme, vous êtes mon souverain et je vous ai longtemps aimé et respecté comme c'était mon devoir. Mais à présent, devant le glaive du bourreau, qu'il me soit permis de vous dire toute la vérité sans crainte. Je suis coupable, très coupable ; mais vous, au lieu de proportionner la peine à mon crime, vous voulez couvrir mon nom de honte, et vous me condamnez à l'échafaud. Votre but est d'humilier la chevalerie pour faire plaisir aux gens du peuple ; mais vous n'y réussirez pas, monseigneur. D'autres encore sauront mourir comme moi pour protester contre votre injustice. Ce qui triomphera ici, monseigneur, ce n'est ni votre volonté ni la mienne, c'est l'honneur de la chevalerie.

— Assez, téméraire, assez ! s'écria le duc, les yeux enflammés de colère ! Pourquoi avez-vous oublié alors que vous portiez un nom illustre ? Vous êtes un ravisseur et un meurtrier...

Tous les assistants se traînaient aux pieds du prince irrité en criant grâce, madame Van der Hameide embrassait ses genoux.

— Paix ! s'écria-t-il, silence sur votre vie !

Et, se tournant vers Gautier, il demanda :

— Vous refusez donc notre grâce ? C'est bien la mort que vous choisissez ?

— La vie à ce prix serait une lâcheté : je préfère la mort ! répondit Gautier que sa mère et sa sœur essayaient en vain de retenir.

— Ainsi soit-il ! dit le duc en faisant un signe de la main. Gardes, qu'on le conduise à l'échafaud. Bourreau, que votre glaive atteste devant le peuple mon inexorable justice !

Le jeune gentilhomme fut entraîné hors de la prison.

Un cri terrible résonna sous les voûtes, et madame Van der Hameide tomba sans mouvement à l'endroit même où elle avait serré son fils sur son cœur pour la dernière fois.

FIN DES SERFS DE FLANDRE

LE GOUTTEUX

I

Cela se passait il y a vingt-cinq ans au moins. Si nous ne nous trompons pas, c'était en l'année 1852.

Dans ce temps-là, parmi les hommes de lettres anversois, — la plupart jeunes gens spirituels et aimant à bien vivre, — la coutume s'était introduite de faire de temps en temps une petite excursion dans les bruyères et les sapinières profondes de la Campine, pour s'y rafraîchir l'imagination par le spectacle de cette nature primitive, et pour recueillir des impressions poétiques.

Un de ces écrivains flamands, en revenant d'une excursion de ce genre, sonna, en passant à Sckildes, à la porte du notaire de l'endroit qui était une de ses bonnes connaissances.

Il ne voulait que lui dire bonjour et lui serrer la main en passant; mais le notaire l'accueillit avec une explosion de joie, le prit par le bras et le conduisit, sans autres explications, dans sa salle à manger.

Quelques personnes étaient assises autour de la table, chargée de fruits et de sucreries, restes d'un festin qui tirait à sa fin. On y voyait en outre de nombreuses bouteilles et une armée de verres de toutes les formes et de toutes les couleurs.

Ces joyeux convives connaissaient probablement le nouveau venu au moins par son nom, car lorsque le notaire le présenta et l'invita à prendre place, tous, sauf un, se levèrent de leur chaise le verre à la main, le remercièrent du plaisir qu'il leur faisait, et burent à la santé de l'auteur de tant de jolis ouvrages sur la Campine, qu'ils étaient heureux de voir au milieu d'eux.

Le nouveau convive les remercia en quelques mots. Puis tout le monde se rassit, et la conversation reprit son cours joyeux. L'éloge du noble vin de Bourgogne y jouait un rôle considérable.

L'écrivain avait beau regarder tous les hôtes du notaire, il ne se souvenait pas d'en avoir jamais rencontré un seul quelque part. D'après ce que le notaire lui apprit par la suite, il y avait là un brasseur, un bourgmestre, un tanneur, un vétérinaire, un médecin et un propriétaire rentier, dont la plupart demeuraient dans les villages environnants. Les deux derniers attirèrent particulièrement son attention.

Le premier, c'est-à-dire le médecin, qui s'était contenté de faire une simple inclination de tête pour saluer l'entrée de l'écrivain, était un homme déjà vieux, d'une grande taille qui semblait exagérer encore la maigreur de ses membres et la pâleur de son visage aux joues creuses.

Tandis que ses compagnons parlaient souvent tous à la fois et ne pouvaient modérer les épanchements de leur gaieté bruyante, il les regardait avec un sourire froid, comme si ce qu'il voyait et entendait autour de cette table ne lui inspirait que pitié et dégoût.

La fumée bleuâtre qui se dégageait en spirales des cigares de la Havane remplissait la chambre comme d'un brouillard. Le docteur seul ne fumait pas; et, comme pour braver et railler les autres, il ne buvait que de l'eau claire.

Le rentier, quoiqu'il fût son concitoyen et son bon ami, se moquait bruyamment de cette sobriété exagérée; mais le docteur lui répondait avec le plus grand calme :

— Dites ce que vous voulez, mes amis; moquez-vous de ma sobriété; riez de ma maigreur; je n'ai jamais été malade.

— Oui, mais en revanche, vous n'êtes jamais bien portant, dit le rentier avec un gros rire. Une belle vie, en effet; j'aimerais autant être couché au cimetière.

— Pauvre ami Bats! répliqua le docteur, puissiez-vous ne jamais regretter d'avoir si imprudemment repoussé mes conseils! Mes joues ne sont certainement pas fleuries; vous, au contraire, vous avez l'aspect rubicond d'un chou rouge. Les vieilles gens comme nous meurent plutôt d'une surabondance que d'un manque de sang. Moquez-vous de moi tout à votre aise, et riez tant qu'il vous plaira. Rira bien qui rira le dernier.

En effet, la figure du rentier Bats était aussi rouge et aussi enflammée que s'il s'était tenu pendant de longues heures devant le four incandescent d'un souffleur de verre; et de plus son nez était

marbré de taches cramoisies et violettes qui faisaient songer à la palette d'un peintre.

Assurément les autres convives étaient à ce moment-là tout autre chose que pâles; mais pour l'éclatante coloration du front et des joues, le rentier avait incontestablement la palme. Il était en même temps le plus jovial, le plus plaisant et le plus animé de tous; il avait constamment le verre à la main, et de temps en temps il chantait quelques vers d'une chanson à boire.

Laissons les buveurs d'eau trembler
Et tristement suivre leur route;
Au diable soucis et chagrin!
Mon bonheur est dans le vin,
Dans le vin,
Dans le vin.

Le docteur fredonna à demi-voix sur le même air :

Et puis arrive la goutte,
La goutte, la goutte,
Quelle en sera la fin ?

— Taisez-vous, docteur l'eau claire, taisez-vous! s'écria le rentier. Vous chantez toujours faux. On ne devrait jamais vous appeler que quand on est à l'agonie. Que me parlez-vous de goutte et que m'importe? Une kermesse vaut bien une mortification; plutôt une joie courte qu'un long chagrin... Haut les verres! Ce vieux Bourgogne est un vrai nectar.

La conversation roula encore quelques instants sur le même sujet.

Puis le brasseur se mit à parler d'un des récits villageois de l'écrivain, qui avait paru depuis peu, et qui, à ce qu'il disait, l'avait profondément impressionné. Il passa en revue différents autres de ses livres et les apprécia, sinon avec un sentiment artistique très juste, du moins avec intelligence, et surtout avec beaucoup d'indulgence.

De cette conversation résulta la preuve que, des six personnes présentes, il n'y en avait que deux qui eussent lu quelque chose des œuvres de l'écrivain. Le docteur exprima l'avis que de pareils ouvrages peuvent être bons pour des enfants et de jeunes demoiselles, qui ne savent à quoi occuper leurs cerveaux lymphatiques, pour détourner leurs pensées d'objets plus dangereux; mais qu'ils ne sont pas dignes d'attirer l'attention des gens sérieux.

Ce jugement défavorable blessa sans doute très profondément l'écrivain; mais, par politesse, il cacha son dépit sous un dédaigneux sourire.

Quant au rentier, il prit contre son insensible ami la défense de l'art et des écrivains en général. Il loua plusieurs des ouvrages du dernier venu, et parla, en homme qui a l'air de s'y connaître, des événements qui s'y passent et des personnages qu'on y rencontre. Il vanta tellement le mérite de ses descriptions de la Campine et des mœurs de ses habitants, qu'il le fit rougir de joie et d'orgueil. Mais combien la satisfaction du romancier fut de courte durée, et comme il fut blessé dans son amour-propre, lorsque le rentier répondit à une question du brasseur :

— Non, je n'ai pas lu moi-même ces livres. Mais ma servante Catherine les lit, et elle s'y intéresse tellement, que souvent je suis obligé d'aller lui arracher des mains, dans sa cuisine, les livres de notre ami, si je ne veux pas voir brûler mon rôti. Elle est là à pleurer près de son ouvrage. Si je la gronde, elle m'explique, pour se justifier, ce qui la fait larmoyer ainsi. Voilà comment il se fait que j'ai aussi retenu quelque chose de ces curieuses histoires... Mais lire des livres, moi? jamais. Ma bibliothèque, c'est ma cave. Il y a des livres de tous les formats et de tous les genres, même de dorés sur tranche, et j'en lis journellement deux ou trois jusqu'au bout. Cela fait du sang et rend le cœur sain.

Bientôt l'écrivain ne se sentit plus à son aise au milieu de ces gens qui, dans leurs aspirations positives et matérielles, faisaient si peu de cas de ses livres et des œuvres d'art. D'ailleurs, il était dans des dispositions d'esprit toutes différentes, et il voyait bien que sa présence finirait par leur être désagréable.

Comme l'heure approchait où la malle-poste d'Anvers allait passer sur la chaussée, il saisit ce prétexte pour prendre congé, et après avoir échangé une cordiale poignée de main avec tous les convives, même avec le docteur maigre, il leur dit adieu, et quitta la maison du notaire.

II

Près de l'entrée d'un village de la Campine anversoise, au milieu d'un vaste jardin, s'élevait une grande maison entourée d'une haie de branches de hêtre entrecroisées qui formaient un treillis impénétrable. Une grille en fer à piques dorées donnait accès à l'avant-cour, précédée elle-même d'un jardin dont les chemins à angles droits étaient bordés d'un ourlet de buis. Des ifs taillés en forme de quilles étaient plantés çà et là dans le jardin, et leur feuillage sombre donnait à cette demeure isolée un aspect peu souriant. On se serait facilement cru dans le presbytère du village, si une écurie nouvellement construite et une remise abritant un tilbury n'avaient écarté cette supposition.

Il y régnait un silence si saisissant que l'on eût



M. Bats avait vidé la bouteille jusqu'au fond. (Page 57.)

dit que la maison était inhabitée. Il n'en était pas ainsi pourtant.

Dans une chambre du premier étage, il y avait un lit dont les rideaux étaient ouverts : sur ce lit, un homme était couché sur le côté gauche; son regard fixe était dirigé sur une table où l'on voyait une grande carafe d'eau et une fiole contenant un médicament. De temps en temps, la douleur lui faisait faire une grimace, et il grinçait des dents en grommelant une plainte, mais sans détourner les yeux et sans remuer les membres.

Cet homme devait être gravement malade, et souffrir depuis longtemps, car ses yeux étaient profondément enfoncés dans leurs orbites, et la peau de ses joues semblait soulevée par les os du *facies*. Comme dernières traces de la santé dont il avait joui précédemment, on voyait sur chaque côté de son nez de petites veines bleuâtres dont la fièvre n'avait pas encore épuisé le sang.

Si affaibli que parût le malade, les éclairs fugitifs de ses yeux et les contractions rapides de ses lèvres attestaient que son esprit n'avait point perdu de son activité.

Après un nouvel accès de souffrances, il était resté longtemps tranquille, et un sourire de contentement illuminait son visage, comme si ses pensées l'avaient conduit à quelque consolante découverte. Par un effort pénible, il éleva la main droite au-dessus de la couverture et saisit en tremblant un cordon de sonnette qui pendait à côté de lui. Un tintement se fit entendre au rez-de-chaussée de la maison.

Une vieille femme — la servante probablement — ouvrit la porte.

— Ah! ma chère Catherine, donnez-moi donc à boire, soupira le malade. Je meurs de soif... Fi! fi! encore cet infernal poison! grommela-t-il en

repoussant la cuiller que la servante approchait de ses lèvres.

— Mais, monsieur, répondit-elle avec un accent de reproche, comme cela, vous ne guérirez jamais. Le docteur espère beaucoup de ce médicament.

— Le docteur? dites plutôt le bourreau, l'assassin. Ce qu'il veut me faire boire est amer comme du fiel, et au lieu d'étancher ma soif ardente, m'enflamme le gosier, comme un feu dévorant.

— M Gabels dit pourtant que cela n'est pas désagréable à prendre.

— Il vous trompe, le menteur!

— Alors, monsieur, buvez une gorgée de ce verre, c'est de l'eau fraiche.

— De l'eau?... Aïe! aïe! mon genou! s'écria le malade avec un mouvement d'horreur qui lui arracha des cris de douleur. De l'eau? Éloignez-vous avec cela! Plutôt mourir de soif.

— Je ne puis rien y faire : les instructions du docteur sont formelles, et je veux lui obéir : votre précieuse vie en dépend.

— Ciel! mon genou, ma hanche! je mourrai de douleur. Catherine, la goutte remonte de plus en plus haut. Je crois que je ne durerai plus longtemps.

— Allons, monsieur, restez calme et ne vous remuez pas, c'est encore ce qu'il y a de mieux pour vous. Prenez patience, M. Gabels viendra avant midi.

— Le docteur, grommela le patient entre ses dents. Ah! puisse l'impitoyable bourreau se noyer dans son eau claire!

Et, déçu dans l'espérance dont il s'était bercé un moment, il rentra la main droite sous la couverture et se tint tranquille, ne donnant plus d'autres signes de souffrance que quelques grimaces et grincements de dents.

La servante, sans ajouter un seul mot, prit place sur une chaise à côté de la table, tira un livre de la poche de son tablier, et se mit à lire avec une profonde attention.

Pendant ce temps, le malade tenait les yeux fixés sur elle et paraissait absorbé par de profondes réflexions.

— Catherine, dit-il enfin, mettez donc ce livre de côté.

— Ah! monsieur, il est si beau! répondit la vieille servante. Je ne comprends pas bien tout ce qu'il dit, mais c'est si beau pourtant!

— Oui, c'est bon, je vous crois, mais je dois...

— Ah! monsieur, l'homme qui a écrit ce livre-là paraît tout connaître. Il n'y a pas beaucoup de si grands esprits.

— Bah! encore une histoire à faire pleurer les âmes sensibles?

— Non, c'est sur la nature, sur les plantes et sur les animaux.

— Allons, Catherine, oubliez pour un instant ce que vous venez de lire, et écoutez attentivement ce que j'ai à vous dire. J'ai à vous parler de choses de la plus haute importance... Aïe! aïe!!! c'est comme si on me fouillait les membres avec un fer rouge!

— Tenez-vous tranquille, monsieur.

— Non! je dompterai ma souffrance. Approchez-vous de moi.

La servante porta sa chaise près du lit.

— J'écoute, monsieur, dit-elle.

— Catherine, ma bonne Catherine, dit le patient d'un ton dolent, je sens bien que ma fin approche. Je vous ai caché jusqu'à présent cette désolante conviction; mais à quoi bon nous dissimuler la triste vérité?

— Le docteur affirme pourtant que vous allez beaucoup mieux, interrompit la servante.

— Il ne veut pas nous effrayer.

— Ah! monsieur, chassez ces vilaines idées. Depuis plus de quinze ans, vous avez bien souvent passé des semaines et même des mois entiers sur votre lit avec la goutte, et chaque fois vous vous en êtes parfaitement guéri. Pourquoi n'en serait-il pas de même cette fois-ci?

— Il faut bien qu'une fois soit la dernière, Catherine. Soyez-en sûre, quoi que puisse dire le médecin pour nous abuser et nous consoler, c'est cette fois-ci qui est la dernière. Déjà le mal est monté jusqu'à mes entrailles et à mon estomac. S'il atteint le cœur — et il n'en est plus loin, — on me trouvera mort subitement dans mon lit... Ne pleurez pas pour cela, Catherine; nous devons tous sauter le pas à notre tour; les uns un peu plus tôt, les autres un peu plus tard.

— Monsieur, monsieur, vous êtes sans pitié, dit la servante d'un ton plaintif. Vous ne dites cela que pour me faire de la peine.

— Vous vous trompez absolument, Catherine. J'aurais beaucoup mieux aimé me taire encore sur le danger qui menace ma vie; mais je veux vous faire comprendre les raisons pour lesquelles je suis décidé à faire mon testament, et vous consulter sur cette importante affaire.

— Oh! non, monsieur, non, ne parlez pas de votre testament; vous me faites trembler d'inquiétude.

— Mais, innocente que vous êtes, c'est surtout par intérêt pour vous que je dois y penser. Ne vous ai-je pas dit précédemment que je vous laisserai un legs de quatre mille francs?

— Oui, monsieur, et je vous suis profondément reconnaissante de votre générosité.

Eh bien, si je mourais à l'improviste, sans

avoir fait mon testament, vous n'auriez rien du tout, Catherine.

La vieille servante le regarda avec effroi.

— Ne craignez rien, Catherine, j'ai réfléchi toute la nuit à la chose et je me suis convaincu plus intimement encore que je ne puis pas descendre au tombeau sans avoir rempli mon devoir de gratitude envers vous. Ne m'avez-vous pas servi depuis la mort de feu ma femme avec une fidélité qui ne s'est jamais démentie? N'avez-vous pas élevé mes enfants comme une véritable mère? Ne m'avez-vous pas, dans toutes mes attaques de goutte, soigné et veillé avec une sollicitude rare? Toute votre vie, pour ainsi dire, ne s'est-elle point passée à mon service?... Et vous croyez que quatre mille francs suffisent pour vous récompenser d'un si long dévouement? Non, non, je voudrais vous donner beaucoup plus.

— Ah! monsieur, tant de bonté, tant de sympathie pour votre vieille servante Catherine! s'écria-t-elle en levant les mains. Que Dieu vous bénisse pour votre généreuse intention.

— Je regretterais, Catherine, d'avoir à craindre que vous soyez obligée de servir encore d'autres personnes après ma mort. Si je vous donnais par mon testament, non pas quatre mille, mais huit mille francs, vous pourriez en retirer un intérêt annuel de quatre cents francs, et, dans notre village, quatre cents francs par an suffisent à une femme seule pour vivre à son aise, sans aller travailler. Donc, par cette libéralité, je remplirais ce que je considère comme mon devoir envers vous.

La vieille femme versait des larmes d'attendrissement et de joie, et exprima sa reconnaissance par des paroles profondément senties, tout en soutenant qu'elle était convaincue que son maître guérirait cette fois-ci comme les autres, et elle ajouta que son plus cher désir, à elle, était de mourir au service de son bon M. Bats.

Un sourire entrouvrit les lèvres du malade; il réprima un nouvel assaut de la douleur, et dit à Catherine :

— Ah! Catherine, vous dites que vous me souhaitez une longue vie. Pourquoi aidez-vous donc aussi à me faire mourir promptement?

— Moi, ô ciel! exclama la vieille servante avec un geste d'horreur.

— Oui, vous, Catherine. Probablement, sans le vouloir, sans le savoir même, vous avancez l'heure de ma mort.

— Mais, monsieur, où avez-vous donc l'esprit? Moi qui donnerais volontiers mon sang pour...

— Je n'ai que faire de votre sang, et je ne vous le demande pas. La seule chose que je vous demande, c'est de comprendre clairement la gravité de mon état et de montrer un peu de complaisance et de bonne volonté pour votre malheureux maître. Vous me regardez avec inquiétude, et vous pensez que je deviens fou? Non, non; écoutez sans prévention. L'estomac et les nerfs de l'homme, une fois qu'ils ont l'habitude d'être excités par une nourriture forte, se paralysent et s'atrophient, dès qu'ils sont privés pendant trop longtemps de cette excitation. Mes entrailles, mon estomac, mon cœur sont déjà à moitié morts... Il faut cependant si peu de chose pour leur rendre une vie nouvelle et une vitalité plus puissante. O Catherine, donnez-moi une autre preuve de dévouement que de vaines paroles! Tous mes membres se contractent, il fait nuit dans mon esprit; je hais le peu de vie qui me reste; je souffre comme un damné. Vous, Catherine, vous pouvez me tirer du désespoir, de la rage et du tombeau, où j'ai déjà un pied. Sauvez-moi, je vous en supplie.

La vieille servante le regardait en tremblant et d'un air de doute.

— Je puis vous sauver, moi? murmura-t-elle. Et que devrais je faire?

— Du vin, donnez-moi un verre de vin! s'écria-t-il. C'est pour moi l'intelligence, l'espoir, le courage, la santé, la vie.

Catherine secoua la tête.

— Non pas cela, monsieur. Le docteur l'a strictement défendu, répondit-elle.

— Par pitié, ma bonne Catherine; il n'en saura rien.

— Impossible, M. Gabels dit que ce serait vous tuer.

— Rien qu'un petit verre, Catherine; pas de bourgogne; du bordeaux, de l'inoffensif bordeaux.

— Mais vous savez bien, monsieur, que je ne puis y consentir et que je n'y consentirai pas. Voilà au moins la dixième fois que vous essayez de m'entraîner par toute sorte de détours ou d'artifices à commettre cette fatale imprudence. Mais c'est bien inutile, je vous en avertis. Je ne veux pas me rendre coupable de contribuer à amener prématurément votre mort.

— Mais, imbécile que vous êtes, si le vin pouvait réellement me faire du mal, vous n'en hériteriez que plus tôt.

— Fi! monsieur, quelles paroles! Prêter à la vieille Catherine des sentiments si bas, d'aussi vilaines idées! Mais vous ne le croyez pas; vous voulez me faire peur pour vaincre ma résistance; mais vous n'y parviendrez pas; si vous voulez du vin, demandez l'autorisation du docteur.

— Quoi! vous osez vous moquer de mon malheur! Le docteur se laisserait arracher l'âme plutôt que de m'accorder une goutte de vin, vous le savez bien... O Catherine, Catherine, je vous

en conjure, vite, donnez-moi un seul verre de vin... Vous êtes sans pitié! Vous avez le cœur de me laisser crever comme un chien, sans espérance, sans consolation? Allons, ma chère Catherine, soyez mieux inspirée. Voyez, je vous en supplie les larmes aux yeux. Ah! femme sans entrailles, vous feignez d'avoir de la sympathie et du dévouement pour moi? Tout cela n'est que fausseté; votre cœur est dur comme une pierre. Et je vous coucherais sur mon testament, je vous récompenserais pour une pareille cruauté? Non, je vous déshérite : vous n'aurez rien, rien!

La servante avait les yeux pleins de larmes et paraissait fort effrayée, mais elle demeura muette.

— Entêtée que vous êtes, vous aimeriez encore mieux me laisser mourir que de plier, grommela le malade dont les yeux lançaient des éclairs. Je suis votre maître, c'est à moi seul que vous devez obéissance... Allons, voyons, Catherine, ma bonne Catherine, allez me chercher un verre de vin : j'oublie tout, et nous redevenons bons amis... Vous vous taisez? vous vous obstinez dans votre refus? Eh bien, je ne veux plus vous voir. Sortez de ma chambre. Éloignez-vous de mes yeux, vous dis-je. M'avez-vous compris?... ou avez-vous l'intention de me mettre en colère au point de me donner une attaque d'apoplexie?

Catherine se dirigea lentement vers la porte.

— Si vous osez reparaître ici sans m'apporter du vin, je vous ferai déménager aujourd'hui même! s'écria son maître.

Elle ne répondit pas.

— Mais n'avez-vous donc pas compassion de mes souffrances? ajouta-t-il d'un ton plus amical. Tenez, si vous revenez avec un verre de bordeaux, je vous rends mon affection et votre legs.

— Vous m'offririez tout ce que vous possédez, que je ne vous donnerais pas encore de vin, vous le savez bien, monsieur.

Et, secouant tristement la tête, elle sortit de la chambre de M. Bats.

III

Dans une chambre du second étage d'une petite maison située dans un des faubourgs de la ville d'Anvers, était assis un homme entre les deux âges, devant une table couverte pêle-mêle de livres et de papiers.

La plume était tombée de ses doigts. Son regard fixe se perdait dans le vide, comme celui d'une personne dont l'esprit est entièrement absorbé par une pensée unique. De temps en temps une étincelle s'allumait dans ses yeux, et une expression de colère pinçait ses lèvres.

Tout à coup il se leva et se mit à se promener de long en large avec agitation. Au bout d'un instant, il s'arrêta au milieu de la chambre et, étendant le poing par un geste violent, il dit avec l'accent exalté et théâtral d'un comédien qui récite son rôle :

— L'indépendance? Dépouiller de sa langue, de ses lois, de ses usages, de ses mœurs, parce qu'elle est petite et impuissante, une nation qui depuis des siècles était libre et indépendante; lui voler ses trésors, la persécuter et l'opprimer; lui marcher sur la tête et la réduire en servitude comme un vil troupeau d'esclaves...; voilà la liberté que vous nous apportez!... Fraternité? Ce sentiment a-t-il...

Il se tut et tourna ses regards irrités vers la porte qui venait de s'ouvrir.

— Pourquoi venez-vous me déranger? grommela-t-il. Ne vous avais-je pas dit que je voulais travailler et qu'on ne pouvait même pas m'appeler pour le dîner?

— Oui, monsieur, répondit la servante, mais voici une lettre qui paraît très pressée; du moins c'est écrit sur l'enveloppe.

— Bien, donnez, et laissez-moi seul.

La servante sortit en haussant les épaules.

Il jeta la lettre sur la table et se remit dans la même posture qu'avant l'entrée de la bonne, comme s'il allait continuer son discours interrompu. Mais il n'y réussit pas; le fil de son inspiration était coupé.

— C'est à vous donner la fièvre, murmura-t-il. J'étais plein de mon sujet; cela allait tout seul, cela coulait de source. Dieu sait si toute ma matinée ne sera pas encore une fois perdue.

Il reprit la lettre avec un mouvement d'impatience, regarda un instant le mot *urgente* écrit en grandes lettres sur l'enveloppe, l'ouvrit et lut lentement, avec une surprise croissante, les lignes suivantes tracées d'une écriture tremblée :

« Mon estimable ami,

» Depuis qu'il me fut donné de passer quelques moments agréables en votre aimable compagnie, une longue maladie a épuisé mes dernières forces; la mort peut me surprendre à l'improviste. Je sens qu'il est de mon devoir de ne pas tarder à faire mon testament; mais l'ignorance où je suis de la façon dont je dois le faire pour paraitre devant Dieu sans que mon âme soit chargée d'une coupable injustice, cette ignorance et ce doute me tourmentent plus que je ne puis le dire. Je me méfie des conseils de parents et d'amis qui peuvent avoir intérêt à m'induire en erreur. Vos ouvrages, mon

unique consolation durant ma pénible maladie, — m'ont donné la conviction que votre jugement est plus sain, et qu'il y a au fond de votre cœur un profond sentiment de justice. Ma confiance en vous est sans bornes. Exaucez la prière que vous adresse un ami sur le bord de la tombe. Venez à W..., favorisez-moi un moment de votre précieuse présence; permettez-moi de vous exposer la situation de mes affaires, et conseillez-moi. Je suivrai votre conseil, et j'attendrai alors avec une conscience tranquille que Dieu me rappelle à lui. Vous viendrez, n'est-ce pas, car vous êtes bon et généreux. Je vous en supplie, accordez-moi cette dernière consolation! »

Un peu plus bas il était écrit :

« Dicté par moi à ma servante, mais signé de ma main tremblante :

» K. BATS,
» Rentier à W... »

L'écrivain stupéfait tenait les yeux fixés sur cette étrange lettre. Il la relut une seconde fois tout entière, haussa les épaules et finit par se dire à lui-même :

— Qu'est-ce que cela signifie? Bats? Bats? Ce nom m'est tout à fait inconnu... Il a passé des moments agréables en ma compagnie? Il veut dire qu'il a lu mes récits villageois et que par cette lecture il est devenu mon ami. C'est de cette façon sans doute qu'il faut l'entendre, car je ne connais pas le pauvre malade... Il est probablement entouré et obsédé par des gens qui tâchent d'avoir une partie de son héritage. Lui donner des conseils, lui dire comment il doit faire son testament? Je ne suis pas un jurisconsulte. Quelle connaissance ai-je de cela? Il est cependant difficile de repousser l'instante prière d'un moribond.

Il regarda de nouveau l'écriture de la lettre en répétant :

— Bats? Bats? Il me semble, en effet, que j'ai déjà entendu ce nom-là quelque part, Mais où? Voilà le *hic*.

Il posa son index sur son front et se mit à réfléchir; puis, au bout d'un instant, il s'écria tout à coup :

— Oui, oui, c'est cela, je me souviens : c'était à Schilde, chez le notaire; le vieux bourgeois au nez rouge! J'y suis : M. Bats, le rentier, qui chantait une chanson en l'honneur du vin, et qui buvait sec en dépit des avis de son médecin!... Et ce joyeux compagnon, ce bon vivant qui rayonnait de santé, serait mourant à l'heure qu'il est? Serait-il possible? Ce que c'est que de nous, cependant, et comme la vie de l'homme tient à peu de chose!... Allons, il n'y a pas à hésiter, il faut que j'aille à W... La malle-poste de Turnhout n'a pas encore passé; hâtons-nous; avant ce soir je suis de retour, et peut-être pourrai-je encore travailler pendant quelques heures à la lumière...

En achevant ces mots, il ouvrit la porte et descendit l'escalier en courant.

IV

Il pouvait être onze heures du matin, lorsque le romancier descendit de la malle-poste à W... et prit à côté du village un sentier qui conduisait à l'habitation de M. Bats, qu'un paysan lui avait indiquée à sa première demande.

Ce n'était pas sans une certaine inquiétude qu'il s'approchait de cette grande maison isolée où l'attendait un moribond pour le consulter sur la rédaction de son testament. Ce rôle de juge entre les intérêts opposés de personnes qu'il ne connaissait pas allait infailliblement lui faire d'irréconciliables ennemis d'une partie de ces personnes, Quelle singulière idée avait eue le malade de vouloir faire endosser une semblable responsabilité à un homme qu'il n'avait vu que pendant quelques instants!... Mais il n'y avait rien à y faire, et si désagréable, si dangereuse même que fût cette mission, il ne pouvait faire autre chose que de l'accepter avec résignation. Il ferait tous ses efforts pour discerner ce qu'exigerait la plus rigoureuse justice et pour baser là-dessus son jugement. Cela le mettrait du moins en paix avec sa conscience.

Ses réflexions et son monologue venaient précisément d'aboutir à cette encourageante résolution au moment où il se disposait à tirer la sonnette de la grille aux piques dorées; mais il vit une vieille femme accourir précipitamment à travers le jardin, le visage ouvert et souriant comme si elle venait à la rencontre d'un vieil ami.

On avait donc épié son arrivée? probablement pour l'empêcher de troubler le malade ou de lui causer quelque saisissement en agitant la sonnette.

La servante, — car c'était Catherine, — ouvrit la grille et demanda, non sans quelque hésitation, tout en regardant avec beaucoup d'attention le visiteur :

— C'est bien monsieur qui a reçu une lettre de M. Bats, mon maître?

— Oui, ce matin même.

— Votre humble servante, monsieur, entrez, s'il vous plaît. Que je suis contente de vous voir au moins une fois dans ma vie!

— Moi, ma bonne femme? répondit-il avec étonnement. Et pourquoi?

— J'ai lu et relu vos beaux livres, vos récits émouvants, dit-elle joyeusement en traversant à côté de lui l'avant-cour de la maison. Vous étiez toujours devant mes yeux... mais ne vous formalisez

pas de ma franchise et de ma hardiesse : je m'étais fait de votre personne une tout autre idée.

— Vraiment? Et laquelle?

— Eh bien, je me figurais que vous étiez encore un jeune homme, avec de grands yeux bleus, des joues pâles, des lèvres roses et des cheveux blonds. Vous êtes un homme d'environ quarante ans, votre chevelure est noire, et vos yeux...

— Dites-le, femme; mes yeux sont gris, n'est-ce pas, dit l'écrivain en plaisantant.

— Non, monsieur, ils sont d'un brun clair. Quelles drôles d'idées se forment dans notre cervelle! Je me suis trompée, pardonnez-le moi; cela ne dimnue pas mon respect pour l'homme instruit qui...

— Bonne femme, votre simplicité me ferait rire, interrompit l'écrivain. J'ai été jeune, mais je n'ai pu le rester toujours; ce n'est pas ma faute, car je n'aurais pas demandé mieux. Mais croyez-vous que l'on ne peut pas être sensible aux beautés de la nature ni aux souffrances du cœur humain, à moins que l'on n'ait des cheveux blonds et des yeux bleus?

Ils étaient entrés dans la maison et avaient pénétré dans une sorte de vestibule.

La servante se disposait à le conduire en haut, mais il l'arrêta par le bras au bas de l'escalier pour lui demander :

— Est-ce que réellement ce pauvre M. Bats serait en danger de mort?

Catherine leva les épaules.

— Il le prétend, répondit-elle. Le docteur prétend au contraire qu'il y a une grande amélioration dans son état et que sa guérison n'est pas douteuse. Mais, quand il s'agit d'une maladie de ce genre, on ne peut pas avoir une confiance absolue. La goutte peut remonter subitement au cœur, et alors, hélas! tout est fini.

— Ah! c'est de la goutte qu'il souffre?... Est-ce vous qui avez écrit la lettre qui m'a été adressée par votre maître?

— Oui, monsieur, c'est moi. Mais mon maître me l'a dictée.

— Vous savez donc naturellement sur quels points il veut me consulter et demander mon avis. M. Bats a-t-il des enfants?

La servante fit un signe affirmatif.

— Sa femme vit-elle encore?

Elle répondit par un geste de dénégation.

— Il est donc veuf?

— Oui, monsieur.

— Et existe-t-il encore d'autres personnes qui attendent quelque chose de sa succession, ou qui prétendent y avoir droit?

— Mon maître m'a expressément défendu de parler de ces choses-là avec vous, monsieur et je ne voudrais pas lui désobéir.

Étonné de ces allures mystérieuses, l'écrivain regarda la vieille servante dans le blanc des yeux d'un œil scrutateur. Comme elle rougissait et qu'elle paraissait embarrassée, il se dit en lui-même que probablement la cause des doutes et des incertitudes de M. Bats était devant ses yeux. Cela lui inspira un sentiment de méfiance contre cette femme. Sans doute elle ne lui avait parlé de ses ouvrages avec tant d'enthousiasme que pour le séduire par cette flatterie et pour le rendre favorable à ses intérêts.

— Montrez-moi la chambre de votre maître, dit-il d'un ton très froid. Je n'ai pas beaucoup de temps à lui donner.

— Veuillez me suivre, monsieur.

Elle le précéda dans l'escalier, ouvrit une porte et l'annonça.

— Oh! mon généreux ami, que je suis heureux de vous voir. Que vous êtes bon d'avoir bien voulu venir de si loin pour me rendre visite! Mille fois merci! balbutia le malade en levant sur le visiteur des yeux à demi éteints, comme quelqu'un qui est près de rendre l'âme.

— Pauvre monsieur Bats! dit le romancier avec l'accent d'une profonde commisération. Qui aurait pu penser que moi qui vous ai trouvé si bien portant lorsque j'ai eu, tout récemment, le plaisir de faire votre connaissance, je vous reverrais dans un pareil état! Ne désespérez pas, cependant; une longue et violente attaque de goutte conduit parfois, en apparence, le malade aux portes du tombeau, et cependant ordinairement on en guérit fort bien.

— Ah! cette fois-ci, je n'en reviendrai pas. Je voudrais vous serrer la main; mais il m'est absolument impossible de remuer le bras ou la main. Catherine, offrez un siège à monsieur, et allez chercher une bouteille de mon meilleur vin : du vin de l'Ermitage, vous savez bien, dans le dernier caveau à côté du soupirail de la cave. M'avez-vous compris?

La servante ne bougea pas plus que si elle ne l'avait pas entendu.

— Non, non, épargnez-vous cette peine, dit l'écrivain, je n'ai pas soif.

— Soif? Faut-il avoir soif pour boire un verre de vin de l'Ermitage? Vous venez de loin, et vous avez voyagé rapidement; cela vous remettra. Catherine, obéissez-moi, ou je vais me mettre dans une colère terrible!

Catherine ne bougea pas encore.

— Allons, mon cher ami, insista M. Bats, faites-moi le plaisir de boire un verre de mon excellent Ermitage. Moi, je ne peux plus en jouir; mais

donnez-moi du moins la satisfaction d'apprécier vous-même ses mérites. Voyons, consentez, ne me refusez pas cette grâce.

— Si cela peut vous être agréable, je le veux bien, répondit l'écrivain.

— Vous entendez, Catherine? Seriez-vous assez impertinente pour refuser de verser un verre de vin à monsieur? Quoi, vous restez récalcitrante? Ah! mon ami, vous êtes témoin du mauvais vouloir de cette femme sans cœur. Elle me tourmente et me fait souffrir comme une véritable despote. Je serais heureux de vous entendre apprécier le mérite de mon vieux vin de l'Ermitage, et cette petite consolation m'est refusée!

Le romancier jeta à la servante un regard de reproche.

— Qu'est-ce qui vous empêche de satisfaire la demande de votre maître? demanda-t-il. Ce n'est pas bien d'avoir si peu de complaisance pour un pauvre malade, femme, et vous devez savoir que, dans l'état où il est, rien n'est plus funeste que de se mettre en colère.

— Le médecin l'a rigoureusement défendu, monsieur.

— Quoi! le médecin vous aurait défendu d'offrir un verre de vin de l'Ermitage à ce bon monsieur qui vient me rendre visite? ricana le malade. Mais vous avez donc perdu votre pauvre cervelle, Catherine? Comprenez-vous cette stupide servante, mon ami? Elle s'imagine que vous me verserez le vin dans la bouche.

— Moi! s'écria le romancier avec indignation. Me prenez-vous donc pour un fou, femme?

— Je connais les instructions de M. Gabels, murmura la servante.

— Mais vous savez bien vous-même, répliqua M. Bats, que depuis deux jours je n'ai pu tirer la main de dessous mes couvertures, et à moins que monsieur ne me verse le vin dans la bouche, comme je le disais...

— Si c'est réellement cela que vous craignez, vous pouvez être parfaitement tranquille, femme, ajouta l'écrivain.

Catherine sortit lentement de la chambre, évidemment à regret et non sans inquiétude.

M. Bats, en la voyant sortir, eut un sourire singulier. Le visiteur, qui surprit ce sourire, lui demanda avec hésitation :

— Mais, M. Bats, pardonnez-moi cette question, ne vous trompez-vous point sur votre situation? Vous ne me paraissez pas aussi malade que vous croyez l'être. Un homme bien portant ne pourrait pas s'exprimer d'une façon plus claire et plus énergique que vous. Votre poitrine est encore d'une solidité remarquable.

— Oui, pour la poitrine, cela va encore assez bien, répondit M. Bats en respirant profondément; mais le cœur, le cœur! si vous saviez quelle affreuse douleur j'y ressens... par accès... Tenez, j'en sens venir un... Ah! Dieu, je pense chaque fois que ma dernière heure a sonné. Aïe! aïe! Un feu dévorant me brûle les entrailles!

Son visage se contracta et il grinça des dents pendant que, sous la couverture, ses membres étaient secoués et tordus par d'affreuses convulsions.

Le romancier frémit et épancha sa compassion en paroles consolantes.

Au bout d'un instant, le malade resta de nouveau en repos. Sa figure se détendit, et il soupira d'une voix affaiblie :

— Ah! quel martyre!... Grâce au ciel, l'accès est de nouveau passé; ce n'était pas encore la dernière attaque...

La servante rentra dans la chambre avec un plateau supportant une bouteille débouchée et un seul verre. Elle remplit le verre un peu plus qu'à moitié, et, tout en tenant les yeux fixés sur son maître d'un air très méfiant, elle présenta le verre à l'écrivain.

Celui-ci en but une gorgée et replaça le verre sur le plateau.

— Excellent vin, n'est-ce pas? murmura le malade dont les yeux étincelèrent. Un véritable nectar?

— Très bon, exquis, pour autant que je m'y connaisse, répondit-il.

La vieille Catherine alla jusqu'à l'extrémité la plus reculée de la chambre, y déposa le plateau sur une petite table, le plus loin possible de M. Bats, remplit de nouveau le verre, et se disposa à quitter la chambre.

— Eh! eh! que tenez-vous donc là caché sous votre tablier? s'écria le vieux rentier. La bouteille? vous voulez l'emporter avec vous? Et si monsieur avait envie d'en boire encore un verre? Vous êtes une malhonnête et une impertinente. Vite, replacez cette bouteille sur la table, et ne faites pas à monsieur l'injure de vouloir le mettre à la ration, comme s'il était un domestique.

Catherine remit la bouteille sur le plateau en murmurant, mais elle resta debout à côté de la table, comme si elle avait l'intention de monter la garde auprès.

— Laissez-nous seuls maintenant et retournez à votre cuisine, lui dit son maître. Ce que j'ai à débrouiller avec monsieur est d'une nature telle que personne ne doit assister en tiers à notre entretien, vous le savez bien. Allons, soyez raisonnable; mes dispositions à votre égard dépendent de votre bonne volonté.

Elle regarda le romancier en face, d'un air in-

terrogateur, pour lui demander ce qu'elle devait faire, et comme elle lut dans ses yeux qu'elle devait obéir à son maître, elle sortit de la chambre à pas lents, et non sans se retourner plus d'une fois.

— Pauvre monsieur Bats! dit l'écrivain en poussant un soupir. N'avez-vous personne d'autre que cette femme peu sensible pour vous soigner pendant votre cruelle maladie? Elle doit bien vous faire souffrir.

— Ne vous trompez pas sur son compte, répondit l'autre. Elle a un bon cœur, et elle m'est très dévouée.

— J'aurais cru tout à fait le contraire, car il n'y paraît pas.

— Bah! le docteur lui a fait craindre que je ne voulusse boire du vin si j'en trouvais le moyen; autrefois, il n'y a même pas très longtemps, cette supposition pouvait être plus ou moins fondée, mais maintenant c'est une pure imagination, une pure folie. Pour tout l'or du monde, je ne ferais point passer une gorgée de vin par mes lèvres; il me brûlerait tout à fait la gorge qui n'est déjà que trop enflammée... et d'ailleurs, depuis bien des jours je suis étendu ici sans mouvement, comme un morceau de bois, et incapable de remuer la main ou le doigt.

L'écrivain prit une chaise, la rapprocha du lit, et dit à son hôte :

— Monsieur Bats, vous m'avez prié de venir ici pour me consulter sur la rédaction de l'acte qui contiendra vos dernières volontés. Je suis prêt à vous écouter.

— Buvez d'abord encore un verre, avant que nous commencions.

— Je n'en ai réellement pas envie.

— Pas envie, pour un pareil vin? Comment cela est-il possible? Allons, mon ami, ayez de la complaisance pour un pauvre malade; cela me fera autant de plaisir que si je buvais moi-même.

Pour le satisfaire, le romancier alla jusqu'à la petite table et trempa ses lèvres dans le verre. Pendant ce temps, il se disait à part lui que c'était de bien singulières gens que les personnes avec lesquelles il avait affaire là, et surtout un bien étrange malade.

En effet, il avait l'aspect d'un moribond et ses membres étaient comme frappés d'une paralysie complète à cause des longues souffrances qu'il avait endurées. Mais ses yeux, bien que profondément enfoncés dans leurs orbites, brillaient d'intelligence et d'énergie; sa voix était claire et sonore, et il paraissait n'éprouver aucune fatigue à parler longuement. Il était vrai néanmoins qu'une violente attaque de son mal pouvait le saisir au cœur et tarir les sources de la vie.

Cette dernière considération justifiait la hâte qu'il avait de rédiger son testament.

V

Lorsque l'écrivain revint auprès du lit de M. Bats, celui-ci lui dit :

— Veuillez vous asseoir, nous allons causer de la grande affaire.

— Je vous écoute, monsieur Bats.

— Il faut savoir, mon ami, que je possède environ cent cinquante mille francs en biens fonds et en fonds publiés. C'est une fortune qui m'est en grande partie personnelle, car elle m'est échue par héritage depuis la mort de ma femme. J'ai un fils et deux filles, qui sont tous mariés, et qui ont même des enfants. Ma vieille servante Catherine, qui a consacré toute sa vie à mon service, ne peut pas être oubliée par moi. J'ai, touchant le partage de ma fortune, des idées dont j'ai peur et qui me font hésiter, car elles pourraient être injustes, et Dieu m'en demanderait compte.

— La chose me paraît pourtant extrêmement simple, fit observer le romancier; si je ne m'abuse pas, le Code civil vous permet, étant donné que vous avez trois enfants, de disposer librement d'un quart de votre fortune.

— Oh! ce n'est pas si simple que vous le croyez, répliqua le malade. Si je lègue à ma vieille Catherine cinq ou six mille francs, il me restera encore plus de cent trente mille francs que je voudrais partager entre mon fils et mes filles, selon les besoins et les mérites de chacun d'eux. C'est là que gît le nœud de la difficulté, et c'est de là que vient mon embarras.

— Mais ils sont tous les trois vos enfants. Ne feriez-vous donc pas bien de leur donner à tous la même somme?

— Impossible. Veuillez me prêter un moment d'attention. Mon fils, après une jeunesse assez orageuse, a eu la chance d'épouser une femme avec beaucoup d'argent. Il est aujourd'hui négociant à Anvers, et sa fortune est bien plus considérable que la mienne. Ah! si vous saviez combien ce garçon m'a causé de chagrins et quels douloureux sacrifices il m'a arrachés! C'est lui qui m'a contraint de faire une vente publique de tout ce que je possédais alors, afin de pouvoir donner à chacun de mes enfants sa part de l'héritage maternel. Depuis qu'il est en veine de prospérité, il paraît ne plus du tout se rappeler que j'existe, et vient à peine me faire visite une fois l'an. Une part plus ou moins grande de ma succession ne le rendrait pas plus riche; et d'ailleurs il ne mérite pas qu'on soit bon pour lui... Si vous étiez à ma place, quelle décision prendriez-vous à son égard?

— Je lui pardonnerais généreusement tous ses torts, monsieur Bats. Peut-être même, aigri par ses erreurs de jeunesse, avez-vous été trop dur pour lui et l'avez-vous ainsi éloigné de vous.

— Je ne dis pas non, et vous pourriez bien avoir raison sur ce point, répondit le malade. Peut-être suivrai-je votre bon conseil en ce qui le concerne; mais il y a des circonstances plus graves. L'aînée de mes filles s'est mariée contre mon gré; elle a épousé un bellâtre dont la figure ressemble à celle de ces poupées de cire qu'on voit à l'étalage des coiffeurs, mais qui n'a ni cœur ni âme. Imaginez-vous, mon ami, qu'en peu de temps il avait dissipé en grossières orgies l'héritage maternel de ma fille, et qu'actuellement, sans s'être amendé, sans vouloir travailler, il la laisserait mourir sous ses yeux de misère et de besoin avec ses deux malheureux enfants, si je ne venais pas à leur aide. Ce lâche coquin dit à qui veut l'entendre qu'il n'attend que ma mort pour recommencer à faire le joli cœur, et pour faire passer ma succession par son gosier... Et dire que je ne peux pas l'en empêcher sans deshériter ma fille!... Car la loi rend le mari maître des biens mobiliers de la femme, n'est-il pas vrai?

— C'est une triste circonstance, en effet, répondit l'écrivain en courbant la tête d'un air pensif.

— Et malheureusement ce n'est pas encore là le plus grave, reprit le malade en soupirant. Mais je me sens un peu fatigué de parler. Levez-vous, mon ami, et buvez encore une gorgée de vin. Je vois bien que vous m'avez trompé, car votre verre est encore plein, comme la servante vous l'a versé. Vous n'y avez pas touché. Le vin ne vous plairait-il pas, peut-être?

— Au contraire, monsieur Bats, il est très fort, et d'un goût très fin.

— Alors, videz votre verre; voyons, faites-le par complaisance pour moi. Que je puisse du moins voir un bon et sincère ami jouir d'un plaisir qui m'est, hélas! défendu.

— Eh bien, soit, pour vous être agréable, dit le romancier en se levant.

Il se contenta, cette fois encore, de boire une petite gorgée. Mais monsieur Bats, qui l'observait, s'écria avec l'accent d'une profonde indignation :

— Ciel, serait-il possible? Oui, oui, je comprends ce qui se passe. Ah! monsieur, maintenant votre manque de soif ne m'étonne plus, Catherine, cette créature vindicative, vous a donné de mon plus mauvais bourgogne. C'est du vin que nous versons à ceux que nous voulons tenir éloignés de la maison, les fâcheux et les pique-assiette. L'impertinente! Je la chasserai ce soir même.

— Vous vous trompez sans doute, répondit le romancier, car ce vin me paraît fort bon. Cependant je dois reconnaître que je suis très inexpérimenté dans la dégustation des vins.

— Soyez convaincu, mon cher ami, que Catherine nous a joués tous les deux. Regardez bien le bouchon. Dans le liège, sous la cire, il devrait y avoir une marque : une H que j'y ai brûlée moi-même.

— Il n'y a pas de bouchon.

— Ah! la fine mouche! elle l'a escamoté. Mais cela ne fait rien. Quoique les bouteilles de mon vin de l'Ermitage ressemblent en apparence à toutes les autres bouteilles, je puis les distinguer à la vue comme si je les avais faites moi-même. Venez, montrez-moi la bouteille, ne fût-ce que de loin, je pourrai vous dire avec certitude si l'on s'est moqué de nous oui ou non. Un peu plus près, s'il vous plaît, je suis myope. Encore un peu... Bon; maintenant je vois mieux.

Pendant que le malade parlait ainsi, son interlocuteur s'approchait du lit sans méfiance, afin de lui permettre de bien examiner la bouteille; mais lorsque M. Bats crut que l'objet se trouvait bien à sa portée, il tira tout à coup les mains de dessous ses couvertures, les jeta comme deux griffes autour du col de la bouteille qu'il arracha au romancier stupéfait, l'approcha de sa bouche avec un cri de triomphe, et commença à se verser le vin dans le gosier.

L'écrivain poussa un cri d'épouvante; il voulut arracher la bouteille des mains de M. Bats; mais il fut encore plus effrayé de l'invincible résistance qu'il rencontra; la bouteille semblait rivée aux lèvres du malade; ses dents grinçaient sur le verre comme si elles allaient se briser. En même temps, ses yeux lançaient des éclairs et son visage exprimait la rage d'un tigre qui dévore sa proie et la joie d'un bienheureux qui voit le ciel s'entr'ouvrir devant lui.

VI

Rendu muet par la crainte d'être la cause d'un malheur irréparable, le romancier frémissant regarda un moment le malade d'un air stupide et consterné. Puis il se précipita vers la porte qu'il ouvrit en criant de toutes ses forces :

— Catherine, Catherine, vite, du secours, du secours!

La vieille servante monta immédiatement à l'étage de toute la vitesse de ses jambes... Mais il était trop tard; M. Bats avait vidé la bouteille jusqu'au fond, et l'avait laissée tomber de sa main sur le tapis étendu devant son lit; elle roula jusque sous les pieds de la servante ébahie, qui re-

gardait alternativement son maître et le romancier.

M. Bats était encore assis sur son séant, soulevé à demi sur son oreiller, et le visage éclairé par le même sourire de bien-être et de béatitude.

— Mon Dieu, monsieur, que s'est-il donc passé ici? demanda Catherine à l'ami de son maître.

— Hélas! votre maître vient de boire du vin, répondit-il.

— A même la bouteille, ô ciel?

— Toute la bouteille.

La vieille bonne se laissa tomber sur une chaise et se mit à geindre avec un grand vacarme, essuyant du coin de son tablier ses yeux baignés de larmes, et marmottant de temps en temps un reproche acerbe contre celui qui serait probablement la cause de la mort de son maître.

Le romancier essaya de lui expliquer en peu de mots comment la chose s'était passée et comment il s'était lui-même fort innocemment laissé duper par les ruses et les malices du malade, dont toute la diplomatie n'avait eu qu'un seul but : s'emparer d'une bouteille de vin.

La servante se leva.

— Il ne peut pourtant pas rester ainsi, dit-elle d'un ton piteux. Il en mourrait. Que faire maintenant?

— Il n'y a qu'un seul moyen : il faut envoyer chercher le médecin.

— Non, non, pas le médecin! s'écria M. Bats en ricanant. Je ne sais pas trop ce qu'il me prescrirait : un seau d'eau. Je n'en ai pas besoin. Tenez, je suis guéri, voyez!

Et tandis que les autres le regardaient avec inquiétude, il ajouta d'un ton de raillerie.

— Parlez-moi des vins du Rhône; le vieux vin de l'Ermitage surtout est un remède divin. Il rendrait la vie à un mort et le ferait sortir de son tombeau. Ah! tenez, j'ai envie de chanter.

Et il entonna d'une voix sonore sa chanson favorite :

Laissons les buveurs d'eau trembler
Et tristement suivre leur route.
Au diable soucis et chagrin.
Mon bonheur est dans le vin,
Dans le vin
Dans le vin...
Et moquons-nous de la goutte.

De nouvelles larmes ruisselèrent des yeux de la vieille Catherine, et elle murmura à l'oreille de l'écrivain, avec un accent d'épouvante qui n'avait rien de joué.

— C'est affreux, affreux! mon pauvre maître est gris.

— Je le crois bien, ma bonne femme; tout une bouteille d'un vin aussi capiteux...

— Que faire, que faire?

— Ne dites plus rien, et courez chez le médecin.

— Promettez-vous de ne pas le quitter et de veiller sur lui?

— Oui, mais ne restez pas trop longtemps partie. Ce malheur m'a mis tout à fait hors de mon assiette. Je ne suis pas à mon aise.

— Soyez tranquille; si le docteur est à la maison, dans quinze minutes je serai de retour avec lui.

Et elle descendit l'escalier en toute hâte.

— Quelle regrettable imprudence, monsieur Bats, dit l'écrivain en se rapprochant du lit. Et vous sentez-vous réellement mieux?

— Mieux? Je n'ai rien du tout. Je suis guéri, et il me semble que j'ai envie de me lever.

— Ah! ne faites pas cela, je vous en supplie.

— Non, je ne le ferai pas; je veux vous obéir, car c'est vous qui m'avez guéri. Je veux... je veux m'en souvenir toujours; j'éprouve une tentation de vous coucher sur mon testament, si je redeviens malade... Ah! je m'y suis pris adroitement pour me procurer le médicament sauveur, n'est-il pas vrai? Dix fois déjà j'avais inutilement joué une comédie du même genre pour endormir la vigilance de mon Argus aux cent yeux... Quelle bonne idée j'ai eue de vous appeler, vous pour qui elle avait un respect et une vénération incroyable, sans vous avoir jamais parlé, sans vous connaître!

— Ainsi, c'est avec préméditation que vous m'avez trompé? dit l'écrivain avec dépit.

— Vous me le pardonnerez avec joie, j'en suis certain. Vous n'en avez éprouvé aucun dommage, mon ami, et quant à moi, vous voyez...

— Ce testament sur lequel vous vouliez me consulter n'était donc qu'un prétexte?

— Bah! mon testament est fait depuis longtemps. Mes enfants m'ont témoigné l'un un peu plus, l'autre un peu moins d'affection; mais je leur laisse à tous une part égale. Par conséquent j'ai suivi par avance votre sage conseil... Vous paraissez en avoir du dépit, mon ami. Pourquoi? N'êtes-vous pas content de m'avoir guéri de ma maudite goutte, et de me voir bientôt sur pied? Vous haussez les épaules, et vous doutez? C'est ainsi, pourtant, et ce miracle-là, ce n'est pas la Vierge de Montaigu, c'est le vin de l'Ermitage qui l'a opéré.

O bon vin,
Jus divin,
O bouteille
Vermeille,

Jus divin
De la treille
Du soleil de la....
Du soleil de la France...

Ah bah ! j'ai oubié le reste, excepté le refrain :

Tralala,
Tralala
Ut ré mi fa sol la !

Le malade continua à bavarder, à ricaner et à chanter ainsi jusqu'au moment où le docteur, suivi de Catherine, pénétra dans son appartement.

Sans doute il avait été mis au courant de tout par la vieille bonne, car il se borna à jeter sur le romancier un regard chargé de reproches, et alla directement au lit de M. Bats.

— Votre pouls ! lui dit-il brusquement.

— Allez-vous en, docteur l'eau clair, lui répondit l'autre. Je n'ai plus besoin de vos soins, je suis radicalement guéri.

— Oui, oui, nous connaissons cela. On a jeté de l'huile sur le feu pour que le dernier tison fût plus vite consumé... Il n'y a pas à hésiter, je vais vous préparer une potion. Très peu de chose.

— Non, non, je ne veux pas !

— Quelques gouttes d'alcali volatil.

— De l'ammoniac ?

— Parfaitement.

— Ne m'approchez pas avec ce satané poison, ou je vous arrache les yeux.

— Vous le prendrez bon gré mal gré.

— Essayez seulement, bourreau !

— Ah ! vous croyez que nous autres médecins nous ne connaissons pas de moyens pour réduire les malades récalcitrants ! Eh bien, vous allez voir.

Il s'approcha de la table, versa de l'eau dans un verre, y laissa tomber un certain nombre de gouttes d'un petit flacon qu'il avait tiré de sa poche, puis il demanda au malade :

— Voulez-vous prendre cela, oui ou non ?

— Jamais, jamais !

— C'est bien : Catherine, tenez-le par son bras droit. Vous, monsieur, saisissez-le par sa main gauche, et empêchez-le de faire le moindre mouvement. Pas d'hésitatoons, pas de faiblesse, il s'agit ici de la vie d'un homme mise en péril par une fatale imprudence. Ne faites pas attention à ses clameurs, et domptez seulement sa résistance ; qu'il ne puisse pas bouger. Êtes-vous prêts ? Allons !

Il porta le verre à la bouche de M. Bats qui serrait les dents avec rage, et dont les yeux enflammés de colère accusaient le docteur de cruauté et le menaçaient d'une cruelle vengeance.

Mais le médecin saisit entre le pouce et l'index le nez du malade récalcitrant, et lui pinça les les narines de façon à lui couper complètement la respiration. M. Bats eut beau se démener et opposer de la résistance, il fut contraint d'ouvrir la bouche pour ne pas suffoquer... et le médecin profita de ce moment pour lui verser le médicament dans le gosier.

Lorsqu'il fut bien certain que le malade avait ingurgité tout le contenu du verre, il s'éloigna de son lit.

M. Bats éclata contre lui en reproches sanglants, en injures grossières, en imprécations furibondes ; le docteur laissa passer le plus fort de cet orage, puis il lui dit d'une voix calme, mais sévère.

— Cela suffira, si vous vous tenez tranquille ; mais, si je m'aperçois à votre agitation que la potion n'a pas agi suffisamment, alors je vous en administre encore deux fois autant. Donc, si vous ne voulez pas que je vous ressaisisse par le nez, restez calme et ne bougez plus.

Cette menace devait inspirer au malade une profonde terreur, car il ferma les yeux et demeura si tranquille en apparence qu'on eût pu croire qu'il était endormi.

Le docteur, pour consoler la vieille Catherine qui ne cessait pas de pleurer, lui dit que, suivant son avis, on avait pas à craindre d'aggravation dans l'état de M. Bats, comme il lui avait administré un contre-poison énergique immédiatement après l'accident, il était à croire qu'il n'y aurait qu'un léger retard dans son complet rétablissement.

Là-dessus le romancier exprima le désir de retourner à Anvers, à moins que sa présence ne pût être encore de quelque utilité pour aider à combattre les suites fâcheuses de son imprudence.

Le docteur lui répondit qu'il veillerait lui-même auprès du lit de son vieil ami Bats aussi longtemps que cela pourrait être nécessaire ; qu'il n'avait donc plus à s'inquiéter de rien et qu'il pouvait s'en retourner à Anvers.

L'accent avec lequel ces paroles furent dites leur prêtait un sens que l'écrivain crut traduire fidèlement ainsi : « Et vous auriez mieux fait d'y rester, au lieu de venir ici. »

Il sortit donc de la maison de M. Bats et quitta le village, triste et abattu, en se disant à lui-même :

— Hélas ! serait-il possible que je fusse la cause de la mort d'un homme ? Innocent ou non, le souvenir m'en poursuivrait pendant toute ma vie, comme un affreux cauchemar... Heureusement le docteur dit que ce ne sera rien.

VII

Huit jours après, au moment où il ne pensait plus à cette aventure, l'écrivain reçut une lettre portant le timbre de W...

— Ah! ah! se dit-il, sans doute des nouvelles de M. Bats.

Il rompit le cachet avec une vive curiosité, et déplia la lettre. Mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il poussa un cri sourd, s'affaissa sur une chaise, et cacha sa figure dans ses mains...

C'était une lettre de faire part de la mort de M. Bats.

FIN DU GOUTTEUX



Le couteau était encore dans la poitrine. (Page 5.)

L'ASSASSIN

Mes amis m'ont souvent demandé pourquoi je préférais l'humble Campine à tous les autres lieux.

Si j'aime tant la Campine, c'est qu'on n'est pas obligé d'y suivre des chemins frayés, et qu'on peut y courir à l'aventure et s'y perdre à plaisir.

Ainsi m'était-il arrivé une fois. Je me hâtais autant que possible, et courais en ligne droite devant moi, pour sortir enfin de la sombre et interminable forêt de sapins dans laquelle je m'étais perdu.

Tout à coup j'aperçus, à quelques pas de moi, un sentier presque invisible, c'est-à-dire une raie sur le sol de la forêt où les aiguilles des sapins semblaient foulées et où ne se montrait ni un brin d'herbe ni une mousse.

A peine avais-je fait quelques centaines de pas dans cette nouvelle direction, que je m'arrêtai tout saisi, et fixai les yeux, avec une stupéfaction qui n'était pas sans angoisse, sur un être vivant — homme ou animal — que j'apercevais un peu plus loin au bord du sentier.

Un mouvement de cet objet me fit reconnaître distinctement des formes humaines. Riant de ma propre sottise, je marchai en avant, ne doutant pas que ce ne fût quelque pauvre homme qui, après avoir ramassé du bois dans la forêt, s'était assis sur son fagot pour se reposer.

Cependant, à mesure que j'approchais peu à peu avec plus de précautions de l'inconnu, une sérieuse inquiétude s'empara de moi, et je m'arrêtai à

quelques pas en fixant imperturbablement les yeux sur lui.

Il me parut être un homme d'environ cinquante ans, corpulent et robuste, au cou ramassé et aux membres fortement musclés. Son front fuyant était presque entièrement caché par des cheveux roux; mais ses sourcils faisaient une forte saillie sous son front et formaient deux sombres cavités au fond desquelles de petits yeux gris scintillaient comme des charbons ardents. Ses lèvres minces étaient pressées fortement l'une contre l'autre; on eût dit qu'une mauvaise pensée lui faisait serrer les dents. Ainsi ramassé en lui-même sur un tas de terre, la tête dans les mains et son regard perçant fixé sur le sol, il était l'image du méchant qui médite un crime, ou du remords d'un forfait commis.

Le sol s'élevait derrière lui et formait une petite éminence de sable; je crus remarquer qu'une sorte de cavité y était creusée.

C'était peut-être une caverne qui lui servait de demeure!

— C'est un assassin! me dit mon âme émue, et, plein d'une véritable terreur, je voulais rebrousser chemin et m'éloigner à pas de loup de cet endroit; mais l'inconnu m'aperçut et se leva.

Il me regarda d'un œil curieux, mais rassurant, et me sourit même d'un air si humble et si inoffensif que je fis encore deux ou trois pas vers lui et lui demandai de loin le chemin qui pouvait me conduire à Overgoor.

— Je vais vous le montrer, monsieur, dit l'homme en s'avançant vers moi. Ce n'est pas loin, mais vous ne le trouveriez cependant pas sans guide; venez avec moi, je vous mettrai dans la bonne route.

L'inconnu me conduisit hors de la forêt; chemin faisant, il parla de la chaleur de l'été et de la sécheresse qui régnait dans les champs, de la moisson et de maint autre sujet qui préoccupent le plus le laboureur.

Tout en conversant ainsi sur une chose et l'autre, nous atteignîmes enfin le grand chemin qui conduisait au village. Mon guide me montra le clocher qui se dressait au loin au-dessus de jeunes sapins. Je n'avais plus besoin de lui; mais le brave homme trouvait probablement plaisir à ma conversation, car il continua de m'accompagner, et même jusque tout près du village.

Comme nous tournions l'angle d'une haie de chênes, nous rencontrâmes en cet endroit une dizaine d'enfants qui, leurs ardoises et leurs livres sous le bras, s'en revenaient de l'école.

Mon guide à cette vue ne parut pas à son aise et baissa silencieusement la tête; je remarquai que, déjà à une certaine distance, les enfants se mirent à rire et à témoigner leur joie à la vue de mon compagnon.

— Fou, *Sus!*[1] Fou, Sus! criaient les petites filles.

Il ne sembla pas faire attention à cette apostrophe.

— Assassin! crièrent les petits garçons.

Il pencha la tête encore davantage, mais ne témoigna pas autrement son mécontentement.

Les enfants, comme s'ils se préparaient à une démonstration sérieuse, coururent quelques pas en arrière, puis se retournèrent et, portant leurs mains à la bouche, se mirent à imiter tous ensemble le chant du coq.

Mon guide bondit en arrière, tout en tremblant. Ce mouvement me surprit. Je le vis frissonner et pâlir, et ses cheveux roux se dressèrent sur sa tête. Mais il ne me laissa pas le temps de lui demander la cause de sa singulière émotion; à peine s'en fut-il rendu maître qu'il s'enfuit dans le chemin, rapide comme une flèche, et disparut à mes yeux derrière la haie de chênes.

Arrivé au village, et après avoir restauré mes forces, je cherchai à obtenir des renseignements sur l'habitant de la forêt; depuis lors, je l'y ai rencontré lui-même plusieurs fois et me suis entretenu avec lui.

C'est son histoire que je vais vous raconter. Elle n'est pas longue, mais elle est cependant assez étrange, et elle prouve les tristes conséquences qu'une seule mauvaise action peut entraîner à sa suite.

Non loin du village d'Overgoor se trouve une ferme qui, il y a dix ou douze ans, était occupée par le fermier André Vanden-Hout.

Dans sa ferme se trouvait un domestique qui aimait beaucoup plus à dormir qu'à travailler, et qui trouvait le plus grand plaisir à bâiller et à s'étirer dès que le fermier s'écartait de trois pas de lui.

En été surtout, la vie du pauvre domestique Sus était intolérable. Quand, les membres harassés, il était étendu dans son lit, et qu'à trois heures du matin il rêvait encore de toute sorte de belles choses, le réveil de l'horloge partait et remplissait toute la maison de son odieux carillon. Sus ne se levait cependant pas et faisait comme s'il n'eût pas entendu le signal; mais le père André était bientôt près de son lit, et, grâce à une paire de bons soufflets, à une bordée d'injures, il lui faisait oublier bien vite de bâiller et de s'étirer.

Un certain dimanche où Sus était seul à la maison, il exécuta un projet que depuis longtemps il avait en tête.

1. Diminutif de *Franciscus* ou François.

Il monta sur une chaise à côté de l'horloge et brisa, avec une pince, trois ou quatre dents d'une roue.

Maintenant l'horloge ne marcherait plus et le réveil ne partirait plus. Sus pourrait dormir tout son soûl, jusqu'à ce que le fermier s'éveillât de lui-même.

En effet, lorsque le fermier rentra et vit l'horloge arrêtée, il essaya à mainte reprise de la remettre en marche, mais il n'y put réussir.

L'horloge devait être portée le lendemain dans un grand village qui était bien à trois lieues de la ferme.

Il se passerait au moins quinze jours avant qu'elle revînt.

Comme Sus dormirait tranquillement pendant tout ce temps!

Mais le paresseux avait compté sans son hôte, ou plutôt sans le coq. Et le guide des poules dans cette ferme était un coq comme il y en a peu : il avait une voix retentissante comme un vrai coq de combat, et il ne permettait pas qu'à un quart de lieue à la ronde un autre coq respirât librement. Il avait battu et chassé tous ses rivaux; les coqs des environs tremblaient rien qu'à entendre son cri.

A défaut d'horloge et de réveil, le fermier André résolut de se fier au chant de son fidèle coq.

Sus dormit cette nuit-là comme une souche et rêva qu'il ne devait plus jamais se lever; mais à peine les premières lueurs du matin parurent-elles à l'orient que le coq fit entendre son chant éclatant. Il était à peine deux heures! Une grosse voix brusque arracha le domestique à son sommeil, en lui criant d'un ton de menace :

— Eh! Sus, paresseux, lève-toi; le coq a chanté!

Sus entendit bientôt le fermier s'approcher de sa couche pour lui administrer les deux soufflets accoutumés, et bondit, tout ébahi, hors de son lit.

Toute cette journée-là, Sus maugréa contre le coq et souhaita maintes fois qu'un grain d'orge s'arrêtât dans le gosier de l'oiseau crieur et l'étouffât.

Le lendemain et les deux ou trois jours suivants, Sus dut se lever d'aussi bonne heure. Une haine si ardente contre le coq grandit dans son âme, qu'il eût volontiers tordu le cou au fier animal s'il eût pu le surprendre dans un coin.

Le soir du cinquième jour, Sus était allé se mettre au lit après le souper. A son grand chagrin il ne put dormir cette nuit-là, parce que, pour se venger de son maître et lui faire tort, il avait mangé beaucoup trop.

Tandis qu'il se tournait et se retournait, en faisant de pénibles efforts pour s'endormir, et qu'il souffrait à la pensée qu'eût-il dormi ou pas dormi, il lui faudrait se lever à deux heures, son sang s'alluma tout à coup et il résolut de tirer une vengeance terrible de celui qui jetait un fiel si amer dans la coupe de sa vie.

Il se leva, prit un couteau bien aiguisé, descendit l'escalier avec précaution et sur la pointe des pieds, franchit la porte de la maison et gagna la cour.

Cependant il tremblait quand il se glissa à travers la cour obscure, s'accroupit devant une petite porte et s'introduisit, en rampant, par une ouverture à lui connue, dans le poulailler.

Tout frémissant de haine et d'inquiétude, il s'approcha à pas de loup, saisit de la main gauche par le cou le coq endormi, le serra à l'étrangler, et de sa main droite lui plongea le couteau au travers du corps... Mais tout à coup une voix formidable vint frapper l'oreille du meurtrier et glacer le sang dans ses veines : c'était la cloche du village qui envoyait douze fois son glas lugubre vers la voûte paisible du ciel. Minuit! cette heure redoutable qui fait trembler tous les criminels, frappa aussi le vindicatif domestique d'un inexprimable égarement.

Il arracha d'une main tremblante quelques plumes du corps de la victime, les répandit autour de lui, et s'enfuit du poulailler avec le cadavre, jusque bien loin derrière le jardin, où il s'arrêta dans les ténèbres et reprit haleine avec effort comme un homme accablé par la lassitude et la peur.

Peu à peu la conscience de la situation lui revint en partie; et, bien qu'il fût toujours pâle et tremblât en proie à une mortelle émotion, il alla cacher le cadavre dans un massif d'épaisses broussailles et laver dans le ruisseau le sang qui souillait ses mains.

. . . .

. . . .

. . . .

Le lendemain, le fermier devait croire que le coq avait été pris par un renard et emporté par lui.

Sus regagna tout doucement la maison et se jeta sur son lit, brisé de fatigue et plein de remords.

La punition commençait déjà. Le ver rongeur de la conscience ne lui permit pas de fermer l'œil; chaque fois qu'il s'endormait de lassitude, une crise nerveuse le saisissait et il s'éveillait en sursaut tout tremblant.

Enfin un lourd sommeil, un douloureux assoupissement, pire que la fièvre, s'empara de lui.

Ce matin-là, il était déjà quatre heures et un silence de nuit régnait encore à la ferme. Le fermier s'éveilla le premier et s'étonna du grand jour qui pénétrait dans son lit.

Il courut au poulailler pour s'enquérir du coq

et trouva le sol couvert des plumes de son fidèle gardien.

Sus fut arraché de son lit et accusé de ce meurtre; il pâlit bien et se prit à trembler, mais il nia obstinément le fait.

Le fermier le menaça de la prison et de la justice, et lui signifia son congé.

Sus passa tout ce jour-là dans l'attente du garde champêtre ou des gendarmes qui devaient venir l'arrêter; sur ces entrefaites, il reçut de son maître tant de coups et de bourrades qu'il faillit en perdre tout à fait la tête.

Cependant ni garde champêtre ni gendarmes n'étaient venus, et, le soir, Sus fut autorisé, après force menaces, à passer encore la nuit à la ferme...

Il se jeta tout habillé sur son lit.

Après une longue insomnie et de rudes morsures de la conscience, il tomba dans un assoupissement inquiet.

Tout à coup il entendit à côté de son lit le coq chanter d'une voix aussi puissante et aussi éclatante que si vingt coqs réunis s'étaient installés à son chevet.

Il bondit tout effrayé, dans la crainte d'avoir dormi trop tard; mais tout était encore noir comme la poix.

Sus, profondément troublé, se remit au lit et s'endormit enfin de nouveau... Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'il entendit encore la voix du coq qui par de tristes et lamentables cris semblait déplorer son malheur.

Quand Sus ouvrit les yeux, ses cheveux se dressèrent d'épouvante; une sueur froide couvrit tout son corps et il recula, les mains étendues sur son lit.

Devant lui, au milieu d'un abime de flammes, se trouvait l'innocent animal assassiné, le regardant le bec ouvert et les yeux flamboyants. Le couteau était encore dans la poitrine, et de la blessure jaillissait un jet de sang qui éclaboussait la face du meurtrier et le couvrait comme d'une pluie vengeresse.

L'infortuné scélérat sentait chaque goutte de sang qui tombait sur lui pénétrer à travers la couverture et venir lui brûler les chairs.

Plus mort que vif, il regardait fixement sa victime et vit enfin le spectre ouvrir ses serres et s'approcher de lui pour lui déchirer la poitrine.

Alors il fut saisi d'une inexprimable anxiété; il poussa un cri perçant, et s'enfuit de sa chambre et de la ferme dans les bois, avant que le fermier André eût eu le temps d'accourir pour s'assurer de ce qui se passait.

Sus fut absent pendant huit jours. Quand le garde champêtre, au bout de ce temps, le ramena à la ferme, on s'aperçut qu'il était fou. Il s'est passé douze ans depuis lors, et le malheureux Sus est toujours dans le même état.

Quand il entend chanter un coq, il est saisi d'un indicible effroi et on ne le retiendrait pas, même en le garrottant avec des cordes.

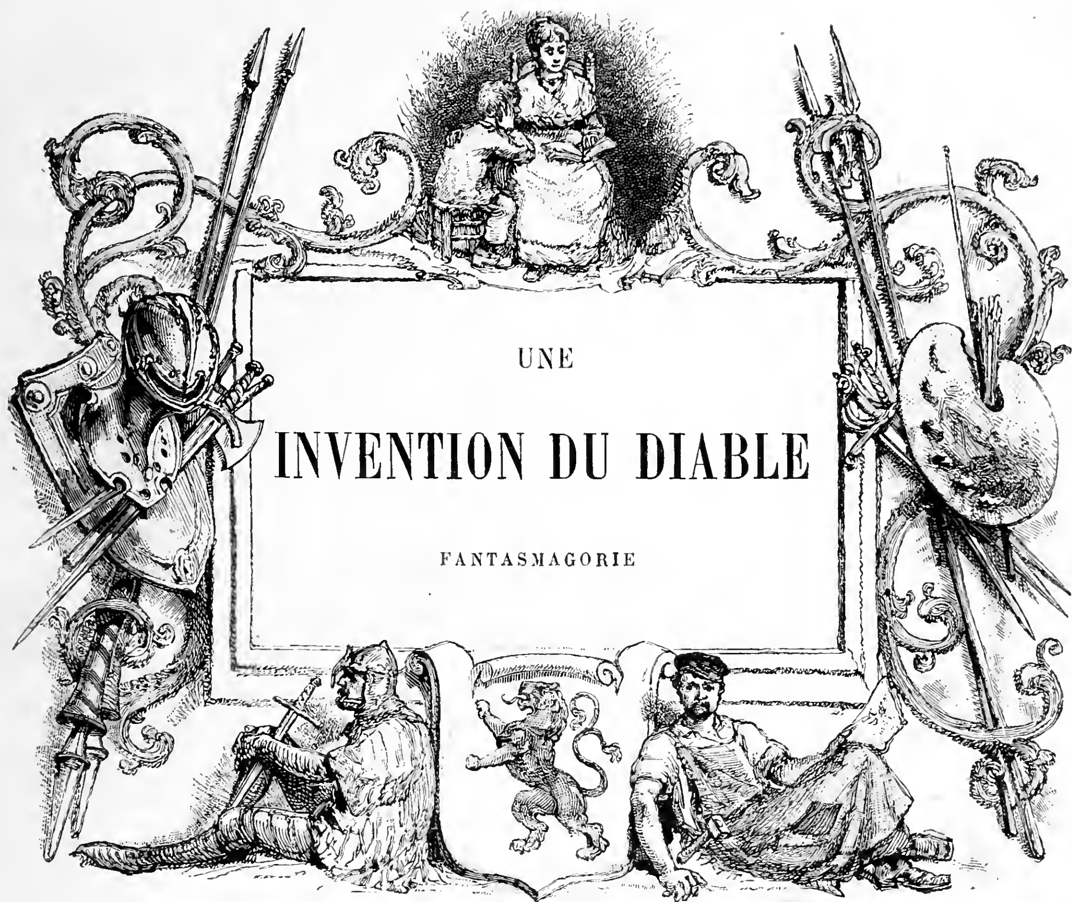
C'est pour cela qu'il habite dans la forêt, loin de tout lieu habité. Il ne fait de mal à personne, pas même aux enfants qui le tourmentent si cruellement.

Le seigneur du village en a fait par pitié le garde d'une partie de ses propriétés. Il remplit cette charge avec vigilance et fidélité. Il est d'ailleurs entretenu par le bureau de bienfaisance de la commune.

De cette histoire nous pouvons tirer deux utiles leçons :

La première, c'est que celui qui verse le sang pour se venger ne doit s'attendre à rien de bon, et la seconde qu'une histoire ridicule peut néanmoins être vraie.

FIN DE L'ASSASSIN



UNE INVENTION DU DIABLE

FANTASMAGORIE

Un siècle de terribles guerres avait passé sur le monde. La lutte gigantesque avait dévoré des populations entières; ce qu'épargna le glaive, la peste et la famine vinrent le moissonner.

François Ier, Charles V, Luther, d'Albe, d'Orange étaient descendus dans la tombe.

Épuisée de haines et de forces, l'humanité laissa choir de ses mains défaillantes la torche des combats; et le Dieu du ciel, prenant en pitié ses coupables créatures, envoya sur terre l'ange de la réconciliation.

Maintenant la paix régnait partout, et l'insatiable mort même se reposait après son labeur séculaire.

Néanmoins, quoique l'homme eût reconquis la paix et la liberté, quoiqu'il ne regardât plus le passé que comme le souvenir d'un lointain cauchemar, il y avait encore des provinces où la charrue n'avait pas repris son travail, — où le sol bouleversé des campagnes portait encore l'empreinte du pied des chevaux de guerre, — où des villes entières gisaient renversées en un monceau informe de ruines et de cendres.

Une contrée surtout resta longtemps solitaire et abandonnée. Son sol avait servi sans cesse de champ de bataille à des armées innombrables, et c'est pour cela qu'on l'appelle encore aujourd'hui le cimetière des peuples.

Là régnait le silence du désert, la désolation du néant, là vivaient pour seuls habitants les loups affamés et les corbeaux voraces, qui cher-

chaient leur pâture sur les cadavres à demi enterrés des soldats tombés sous le glaive ; — car ce lieu maudit avait bu le sang de cent mille hommes.

C'était une plaine immense, dont la surface aride et chauve était entrecoupée par de fétides marécages où croupissait une eau boueuse, brune, presque rouge, comme du sang.

Rien ne troublait la triste uniformité de ce lieu que des arbres morts, dont les branches desséchées, en montant vers le ciel, semblaient gémir sur une terrible calamité ; — rien que les herbes jaunes, qui de leur chaume incliné laissaient tomber goutte à goutte des larmes visqueuses sur l'immense sépulcre ; — rien que le feuillage terni et grisâtre des saules nains, qui courbaient leurs branches éplorées vers l'eau sanglante, comme s'ils pleuraient sur les cadavres enfouis sans sépulture sous la tourbe des marais.

A l'extrémité de ce champ de destruction et de désolation s'élevait une chaîne de collines rocheuses. Dans le flanc de la plus haute de ces collines s'ouvrait une large caverne, dont l'entrée obscure semblait menacer la plaine comme la gueule béante de l'enfer.

Lieu d'horribles souvenirs !

Un jour, les habitants de deux villages, chassés par le fer et le feu, cherchèrent un dernier refuge dans cette caverne ; — mais des soldats furieux, affamés de meurtre et de carnage, poursuivirent cette innocente population jusque sous terre, et répandirent le sang du père avec celui du fils, le sang des mères avec celui des enfants...

Mais, la nuit, lorsqu'une vie inconnue et mystérieuse pénètre toute la nature, ce lieu se remplissait d'horreur.

A la surface du sol se condensaient les émanations délétères de la pourriture et de l'infection.

Sur l'eau fétide des marais voltigeaient des flammes bleuâtres, âmes pleurant sur des corps sans sépulture.

Dans l'air passaient des formes sombres et monstrueuses, oiseaux de nuit ou esprits infernaux.

Des plaintes confuses, des soupirs douloureux, des gémissements étouffés bruissaient sous terre, comme si des milliers de cadavres y luttaient pour secouer de leurs épaules le linceul éternel.

Et ces hurlements confus, ces sinistres lamentations croissaient en force et en nombre, jusqu'à ce qu'enfin parût l'heure terrible de minuit.

Alors le sol s'ouvrait en mille endroits, et une nuée de spectres fantastiques surgissait de la terre.

En même temps, la gueule béante de la caverne vomissait un torrent de squelettes et de fantômes.

Les uns et les autres étaient couverts de linceuls blancs, et néanmoins ils étincelaient d'or, de fer et d'acier.

Ces essaims nuageux fourmillaient un instant sur la plaine en un désordre confus. De leur sein s'élevait le roulement agaçant des tambours, le son cuivré des trompettes et les éclats sauvages de mille cris de guerre qui tous se confondaient en un seul et formidable cri : « La victoire ou la mort ! »

Mais aussitôt retentit le tonnerre des canons et des mousquets, le choc impétueux des armées, les hurlements de vengeance des blessés, les cris de détresse des mourants... Les uns triomphaient, les autres tombaient, d'autres tentaient de fuir.

Et les armées furieuses bondissaient à travers la plaine, et volaient, et tournoyaient, rapides comme l'éclair, dans un cercle dont la rapidité vertigineuse faisait gémir l'air comme s'il était fouetté par la tempête.

La caverne recélait dans ses profondeurs une salle où se tenaient, à cette heure sinistre de minuit, d'autres fantômes, silencieux et tranquilles, comme s'ils étaient étrangers à ce qui se passait au dehors.

Cette salle était haute et carrée, et la voûte se terminait en angle, comme les deux planches supérieures d'un cercueil.

Sept lampes sépulcrales pendaient le long de ses murs salpêtrés. Leur lumière était verdâtre et sulfureuse ; ses reflets passaient de l'éclat de l'émeraude à la teinte livide des cadavres.

Il n'y avait d'autres meubles que des fauteuils et des bancs, taillés et sculptés avec un art admirable dans l'ivoire des ossements humains.

Cependant, tout contre la voûte, pendait une grande horloge, dont la pendule faisait entendre à chaque oscillation une plainte métallique, douloureuse et déchirante comme le cri de quelqu'un qui sent un poignard pénétrer dans son cœur.

Sur le cadran couraient des aiguilles diverses dont les pointes indiquaient ainsi la marche du temps :

Anno 1611. Janvier, dernier quartier de la lune, minuit, 5 minutes, 10 secondes.

Sous cet immense cadran et sur un fauteuil d'ossements, était assis un squelette de femme, ayant une couronne d'or sur la tête et un suaire de dentelles sur les épaules. Elle portait également sur ses membres polis des colliers et des bracelets d'or, de diamant, de saphir et de rubis.

A ses côtés gisait une faux de moissonneur, et à ses pieds un sablier renversé.

Elle tenait la tête appuyée sur sa main ; son œil hagard errait dans l'espace, et elle paraissait plongée dans de douloureuses réflexions.

Pas de chair sur ses joues de marbre, pas de

prunelles sous son front luisant; et cependant elle voyait, et un regard sinistre et pénétrant étincelait dans la profondeur des orbites de son crâne.

Ce squelette couronné était Sa Majesté la Mort.

A quelques pas plus loin se tenaient des messieurs et des dames, qui composaient probablement sa cour ou appartenaient à sa suite.

Parmi eux, il y avait d'abord la mère Peste, dame d'un air grave et respectable; mais portant sur le visage et sur le cou des choses dont le nom seul inspirait l'horreur et le dégoût.

Elle tenait un nourrisson sur le bras. L'enfant avait les yeux verts et la chair bleue; ses membres semblaient tordus dans d'affreuses convulsions.

La mère Peste caressait et baisait le petit monstre avec tendresse, et l'appelait : « Mon cher petit Choléra ! »

Près d'elle, et lui parlant, se trouvait un vieillard tout couvert de haillons déchirés. Il était excessivement maigre; la peau de ses joues paraissait tendue sur un crâne, et ses bras nus, d'un aspect terreux, jaunes et desséchés, ressemblaient aux branches noueuses d'un chêne mort de vieillesse.

Ce personnage décharné, qui suait le besoin et la misère, était le père Famine.

Il tenait par la main son fils Typhus, jeune homme pâle, faible et languissant, comme si la phthsie eût dévoré ses poumons. Le pauvre garçon avait perdu tous ses cheveux, et son visage portait l'expression égarée du délire.

Un autre personnage, ayant les apparences d'un soldat, se dandinait sur ses hanches et fredonnait une marche guerrière. Il avait des boutons dorés à ses vêtements, des plumes sur son chapeau et un cimeterre traînant à la ceinture.

Certes, il était bel homme, et son aspect était fier; mais une large cicatrice lui sillonnait le front et la joue. Son œil était enflammé et menaçant; d'une main il tordait ses moustaches, de l'autre il serrait la poignée de son cimeterre et en faisait résonner le fourreau d'acier sur le sol de la caverne.

Cette homme belliqueux était le chevalier la Guerre.

Ainsi, les trois plus grands fléaux de l'humanité, la Peste, la Famine et la Guerre étaient les gardes-du-corps de S. M. la Mort et les grands-officiers de sa cour.

Aussi les autres courtisans et dames d'honneur se tenaient-ils respectueusement à quelque distance, assis sur des bancs d'ossements humains, et faisaient-ils silence parce que la reine était taciturne et triste. Il y avait entre eux certaine hiérarchie, car les plus dignes étaient placés en tête des bancs, et les autres suivaient, chacun selon son rang et sa qualité.

Tout en avant étaient assis la Lèpre et la Suette; à côté d'elles, la Fièvre jaune et la Variole, la Phthisie et l'Hydropisie, et, plus loin encore, quelques hommes et toute une phalange de dames, qui conversaient à demi-voix et s'appelaient par des noms doux et harmonieux, tels que Manie, Convulsion, Scrofule, Fièvre, Épilepsie, Apoplexie, et bien d'autres encore.

La mère Peste avait dit sans doute quelques paroles blessantes pour le chevalier la Guerre, car celui-ci éleva la voix et s'écria :

— Madame Peste, vous m'ennuyez avec vos seize quartiers ! A vous entendre, l'on dirait que vous me croyez un gentilhomme d'hier !

— Pas tout à fait, répondit une voix sèche; mais, comparé à nous, vous êtes encore bien jeune, et au lieu de parler avec la légèreté d'une tête folle...

— Mille bombes ! grommela le chevalier en se contenant avec effort. Si vous n'étiez une femme !...

— Le devoir des jeunes gens est de se montrer respectueux à l'égard de ceux qui sont plus âgés qu'eux, observa le père Famine.

— Quelle sottise ! répliqua la Guerre. Je suis d'une race plus ancienne que vous tous, d'une race plus ancienne que la Mort même, — et qui le contesterait serait mon homme.

Un murmure d'indignation s'éleva parmi ses auditeurs.

— La Mort est née avec l'homme, dit le père Famine.

— Elle est du moins née avec le Péché, rectifia la Peste.

— Allons donc ! Vous ne savez pas ce que vous dites ! interrompit le chevalier. Je vais vous convaincre de votre erreur en peu de mots. La Mort a été engendrée par le Péché; par conséquent le Péché est plus ancien que la Mort; mais, pour que la Mort existât en fait, il fallait qu'un homme mourût, et, pour qu'un homme mourût à côté du paradis terrestre, il fallait une victime et un bourreau. Or, moi, je vivais déjà. C'est moi qui ai allumé le flambeau de la haine et l'envie entre les fils d'un même père, et je tenais la main de Caïn lorsqu'il brisa la tête à son frère Abel; par conséquent, puisque c'est moi qui ai appelé la Mort à la vie, je suis d'un sang plus ancien et plus illustre que la Mort. Contestez, si vous l'osez ?

Le chevalier la Guerre tourna sur ses talons, caressant ses moustaches, fit quelques pas cadencés, et, triomphant comme un coq parmi les poules, il se mit à fredonner un air belliqueux.

En ce moment un long soupir s'éleva de la poitrine de S. M. la Mort.

— Ah ça ! demanda le chevalier à la mère Peste; la Mort serait-elle réellement malade, par hasard ?

— Pauvre reine ! dit la Peste; elle finira par

succomber à son chagrin! Elle n'est pas forte contre le malheur; la déplorable situation de nos affaires lui ôte tout courage.

— La peur vous fait exagérer le mal; cet état de torpeur générale ne durera pas longtemps, je vous en donne ma parole d'honneur! s'écria le chevalier. Quand je devrais provoquer Satan et ses démons même, la guerre éclatera bientôt, fiez-vous-en à moi!

— Plus d'occupations, plus de plaisirs, plus de revenus, soupira la mère Peste les larmes aux yeux. Qu'allons nous devenir? Nous faudra-t-il tous ensemble mourir de besoin et de chagrin?

— Je suis déjà à moitié mort d'épuisement! grommela le père Famine. Et quel espoir nous reste-t-il? La paix règne partout : plus de guerre. Les hommes, éprouvés et instruits par le malheur, vivent sombres, réservés: plus de maladies qui moissonnent. Des peuples entiers sont tombés sur des champs de bataille; la terre est devenue trop grande pour ses habitants : plus de disette, plus de famine. Malheur! malheur!

— Ayez courage: ça ira mieux bientôt, dit la Guerre.

L'enfant de la mère Peste poussa un étrange miaulement. Elle baisa son nourisson sur les deux joues et dit avec orgueil au chevalier :

— Ça ira mieux, en effet, quand mon cher Choléra sera grand. On lit dans ses petits yeux verts qu'il abattra les hommes comme le moissonneur abat les épis.

— Oui, ça ira mieux, ajouta Famine, quand mon fils Typhus aura atteint l'âge viril. Certes, il n'étonnera pas le monde par d'horribles massacres, mais il travaillera sans cesse, partout et toujours, et sa moisson sera, en définitive, plus abondante que celle de son cher cousin.

Pour la seconde fois un douloureux soupir souleva la poitrine de Sa Majesté.

— Approchons de la reine, dit le chevalier.

— Elle nous l'a défendu et veut rester seule... lui répondit-on.

Mais, en ce moment, un léger bruit d'ossements se fit entendre, et les courtisans remarquèrent que la Mort s'était soulevée sur son fauteuil et semblait les appeler du regard.

Ils s'approchèrent donc lentement et avec hésitation.

Le chevalier la Guerre, toujours aimable, mit un genou en terre devant la reine, qui lui tendit la main. Il posa respectueusement les lèvres sur les doigts effilés de sa gracieuse souveraine.

— Pauvre princesse, ne vous sentez-vous pas mieux? demanda la mère Peste.

— Votre mal de tête n'a-t-il pas diminué un peu? ajouta le père Famine.

— Non, mes bons amis, je souffre toujours beaucoup! soupira la Mort. Tout me fait mal : la tête, le cœur, les nerfs. Oh! les nerfs sont le fléau des femmes, et les reines sur le trône y échappent encore moins que les autres.

— Consolez-vous, madame, dit le chevalier; je me charge de votre guérison. Avant deux lunes révolues, la torche des combats sèmera ses étincelles sur le monde.

— Je vous remercie, mes fidèles et chers amis! dit la reine d'une voix affaiblie. Vous avez pitié de votre pauvre souveraine, et vous voudriez pouvoir me consoler. Impossible. Le Seigneur des cieux a prononcé. Quelque puissants que nous soyons, nous sommes ses serviteurs et ses sujets. Ce que les mortels appellent le mal est condamné à un long repos, à une longue inactivité. Malheur à moi, je frissonne d'effroi... Si le créateur allait rendre sa créature immortelle!

Tous les fléaux et toutes les maladies furent saisis d'angoisse.

— Si je n'étais la Mort j'aspirerais à la mort, soupira la reine. Plutôt mourir comme une créature terrestre que de devenir un être inutile, banni du domaine de la réalité, errer à l'état d'abstraction à travers le temps et l'espace jusqu'à la consommation des siècles.

— Pauvre reine! soupira la mère Peste.

— Malheureuse Majesté! murmura le père Famine.

— Sur mon épée et mon honneur, ça ne se passera pas ainsi! s'écria la Guerre. Et parbleu! si le ciel...

Mais la Mort avait laissé retomber sa tête sur sa main.

Anxieux et affligés, les courtisans tenaient le regard fixé sur elle.

Pendant quelques instants, il y eut un morne et lugubre silence.

Tout à coup, un vent impétueux s'engouffra dans la caverne. Les flammes des lampes sépulcrales s'inclinèrent, et le léger suaire de la Mort s'envola en l'air.

— Qu'est-cela? soupira la reine effrayée.

— Qui nous arrive? grommela le père Famine.

— Du nouveau! s'écria le chevalier la Guerre. Toute nouveauté ne peut être qu'heureuse pour nous... Ah! ah! voici mon digne ami le baron Astaroth de la Grille!

Le personnage qui se montra à l'entrée de la caverne paraissait jeune encore : il était haut de stature, sa démarche était aisée et il souriait avec beaucoup d'affabilité. De plus, son costume était riche et élégant. Il portait un manteau vert d'or, un pourpoint d'argent livide et un bonnet d'un rouge éclatant... Mais son cou et sa poitrine étaient cou-

verts de poils noirs et crépus. Il avait une queue, dont il portait le bout replié sous le bras; à travers son bonnet dardaient deux cornes recourbées; ses pieds étaient ronds et courts comme les sabots d'un cheval.

A son entrée, la Mort s'était levée de son fauteuil, et, honteuse du désordre de sa toilette, elle s'était mise à arranger son suaire afin de paraître convenablement devant le visiteur inattendu.

Le baron Astaroth s'approcha de la reine et courba le genou devant elle.

Lorsqu'il eut reçu sa main à baiser, il se releva et dit :

— Votre Majesté sache que Sa Majesté mon maître m'a envoyé en avant pour prévenir Votre Majesté qu'il se propose de lui rendre visite cette nuit.

— Comment, comment, mon cher cousin va venir me voir ? s'écria la Mort avec grande joie. Ah ! cette nouvelle me rend heureuse; car vraiment je n'étais pas sans inquiétude. Il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de voir mon bien-aimé cousin.

— Oui, princesse, nous ne sommes plus venus ici depuis que les affaires souterraines vont si mal.

— Voyons, mon bon seigneur Astaroth, prenez un siège et mettez-vous à mon côté. Comment va donc ce cher cousin, votre roi ? Il se porte toujours bien, n'est-ce pas ?

Astaroth secoua la tête en silence.

— Que voulez-vous dire? demanda la Mort étonnée. Lui serait-il arrivé un accident ?

— Je ne sais qu'en penser, répondit l'ambassadeur du Diable.

— Un malheur ? fit la Mort.

— Hélas ! peut-être, peut-être ! soupira Astaroth.

— Vous êtes mystérieux. Votre mutisme m'agace les nerfs. Parlez clairement, baron, je le veux ! ordonna la reine.

Astaroth porta le doigt à son front et murmura assez bas pour que les courtisans ne pussent l'entendre :

— Savez-vous, madame, ce que l'on dit en Enfer? On dit que mon maître est en train de perdre la raison.

— Mon cousin Lucifer ? exclama la Mort. Il deviendrait fou ? Impossible !

— Je sais bien, madame, que c'est impossible, répondit l'ambassadeur : mais... mais sa conduite depuis nombre de lunes est si étrange, si incompréhensible, que tout l'Enfer...

— Voyons, dites-moi donc quelle est sa conduite et que fait-il de si surprenant? interrompit la Mort impatientée.

— Votre Majesté me le commande? Je me soumets à sa royale volonté, dit Astaroth. Voici la chose. Depuis quelques temps le roi Lucifer était devenu triste et taciturne. Presque chaque nuit nous le surprenions dans la solitude occupé à rêvasser et se grattant les cornes, comme pour détacher de son cerveau une pensée importune mais rebelle. Peu après il se mit à courir parmi les damnés à la recherche d'ombres qui, pendant leur vie terrestre, ont été célèbres comme sorciers, astrologues ou savants. Dans un des coins les plus éloignés de la Géhenne brûle un vieux radoteur d'Égypte qui parle un langage si étrange et si obscur, que nos diables chauffeurs eux-mêmes ne comprennent rien à son charabia. Notre souverain Lucifer s'est promené pendant des nuits à travers la Géhenne en compagnie de cette ombre, qui porte le nom d'Hermès-Tris-Magiste, afin d'obtenir d'elle la révélation de certains secrets de sorcellerie ou d'alchimie. Qu'a-t-il appris du vieux Égyptien ? Je n'en sais rien. Mais depuis lors mon maître a commencé à rassembler toute sorte de creusets, de cornues et d'alambics dans un endroit solitaire et inaccessible qu'il nomme son laboratoire. Moi seul je pouvais l'aider, moi seul je pouvais voir de quoi il s'occupait. Voilà plusieurs lunes que nous n'avons fait autre chose que cuire et bouillir, mélanger et filtrer, pulvériser et tamiser, fondre et distiller ni plus ni moins que si S. M. Lucifer se fût mis dans la tête de devenir apothicaire et m'eût fait l'honneur de me prendre pour disciple. C'est inconcevable ce que nous avons moulu, fondu et bouilli ensemble : du sang ou des membres divers de dragons, de scorpions, de salamandres, de sirènes, de basilics, même un sabot du cheval Pégase et une énorme quantité d'herbes empoisonnées et d'animaux venimeux. Ce que mon maître Lucifer a dans la tête et ce qu'il poursuit, qui pourrait le dire ?

— Mais, mon cher baron, interrompit la Mort avec une curiosité fébrile, vous qui êtes son confident vous devriez le savoir. Vous cache-t-il donc la raison de son étrange préoccupation ?

— Oui, madame. Depuis six nuits il m'a donné l'ordre de me tenir en dehors du laboratoire, et je ne puis plus voir ce qu'il fait. Je remarquai à son air sombre et à l'éclat inaccoutumé de son regard, que quelque chose d'important ou de terrible allait se passer. Je tremblais à la pensée que mon pauvre maître était peut-être déjà frappé d'une folie complète... Il y a une heure à peine, je me tenais à mon poste, à l'entrée du laboratoire, triste et découragé : je songeais au bonheur perdu ; je voyais encore mon prince Lucifer assis sur la marche la plus élevée du trône éternel à côté des archanges... Et puis j'entendis éclater de

formidables tonnerres et je vis s'élancer de la main du Tout-Puissant les foudres qui devaient nous écraser, nous, esprits révoltés, et nous précipiter à jamais dans le gouffre des Enfers... Lorsque tout à coup mon maître Lucifer, un rire convulsif sur les lèvres et les cheveux hérissés, parut à l'entrée du laboratoire en faisant gémir l'espace sous une immense clameur de triomphe. Il me serra dans ses bras avec tant de violence que je crus en être étouffé; puis il cria avec un véritable transport :

— Il est découvert, le merveilleux secret! Résolue, l'impénétrable énigme! Trouvé, le nouvel arcane de la mort et de l'enfer!

— Oh! reine, deux larmes de pitié coulèrent sur mes joues; je croyais que l'esprit de mon maître s'était évaporé à la suite de toutes ces distillations; — mais lui, sans faire attention à mon trouble extrême, bondit en arrière et se mit à danser comme un enfant.

— Mais, pour l'amour de l'Enfer! qu'avait donc trouvé votre maître? interrompit la Mort.

— J'osai le lui demander, madame; mais il me mit la griffe sur la bouche et murmura mystérieusement : « Silence! silence! Le moyen est découvert, mais l'œuvre n'est pas achevée! » Puis, comme si d'autres pensées surgissaient dans son esprit, il s'écria : « Vite, Astaroth, prends ton essor à travers les espaces et va annoncer à ma royale cousine que le souverain de l'Enfer veut lui rendre visite. J'ai encore à travailler ici pour préparer le grand œuvre. Avant une heure j'aurai donné le baise-main à ma chère cousine, va! » En prononçant ce dernier mot, mon maître disparut dans le laboratoire, et moi je pris mon vol pour remplir ma mission auprès de Votre Majesté.

La Mort garda quelques instants le silence; dans son impatience et son dépit, elle se mit à trépigner si violemment que les os de ses jambes s'entrechoquèrent avec bruit.

Ce qui occupait son esprit, ce n'était pas la crainte que son cousin fût devenu fou; mais c'était une impatience fébrile, un désir ardent de connaître la cause de l'étrange conduite de Lucifer. D'ailleurs elle était femme.

Pendant qu'elle secouait la tête en murmurant : « Qu'est-ce que cela peut être? » on entendit tout à coup retentir au dehors les sons lointains de cors gigantesques.

Astaroth courut vers l'entrée de la caverne, et, levant la grille en l'air, il dit d'une voix solennelle :

— Respect, respect, voici le roi des Enfers!

La Peste, la Famine et la Guerre s'approchèrent de la reine; tous les autres fléaux et maladies se rangèrent des deux côtés de la caverne pour recevoir le puissant monarque avec tout le respect dû à sa puissance.

A peine ces dispositions étaient-elles prises que Lucifer parut.

Le roi du ténébreux empire était de haute stature en comparaison des démons de sa suite. Il avait de longues cornes à pointes dorées, des yeux comme des charbons ardents, des dents énormes et une bouche horriblement grande et large. Les ongles recourbés de ses griffes ressemblaient à des lames d'acier, et lorsque, souriant et saluant, il remuait les lèvres, des étincelles s'échappaient de ses dents chaque fois qu'elles s'entrechoquaient.

Le chevalier la Guerre, frappé d'étonnement et d'admiration, murmurait à part lui :

— Majesté sublime de l'horrible!

Le costume de Lucifer était simple, mais imposant.

Sur une tunique d'un vert phosphorescent il portait un manteau royal flambant, comme si l'étoffe en eût été tissée avec du feu; les reflets mobiles et capricieux de ce feu dessinaient sur le vêtement du roi une profusion d'ornements d'une inconcevable richesse et jetaient des clartés fulgurantes jusque sur le visage blafard de la Mort.

Derrière Lucifer venaient de nombreux courtisans et serviteurs : les péchés, les lâchetés, les vices, les crimes, tous assez distingués et assez aimables au premier aspect; mais, après meilleur examen, si laids et si repoussants, qu'il fallait être diable, en vérité, pour ne pas fuir devant ces monstres attifés d'oripeaux trompeurs.

L'apparition du grand sultan avait fait trembler de terreur les fléaux et les maladies; et, quoique Lucifer se montrât de bonne humeur et adressât à tous un affectueux sourire, ils se tenaient courbés et évitaient son regard flamboyant.

S. M. la Mort avait fait quelques pas pour aller à la rencontre de l'illustre visiteur; mais lui, en prince affable, courut à elle, lui baisa les mains et demanda :

— Eh bien, ma chère cousine, comment nous portons-nous?

— Assez mal, mon honoré cousin, repondit-elle avec un soupir.

— En effet, dit le Diable, il y a environ dix nuits que le vent du Nord, en passant, m'a crié que vous étiez malade. Je n'ai pu croire à la nouvelle. La Mort malade! Ce sont des mots qui ne vont pas ensemble.

— Oh! j'étais malade, bien malade! dit la reine d'un ton de reproche. Vous le saviez, cousin? Et vous êtes resté si lontemps sans venir me voir!

— C'est vrai, madame, répondit Lucifer; il faut me le pardonner. J'étais tellement absorbé dans mes recherches et j'avais la tête si remplie d'un

vaste projet, que je ne pouvais penser qu'à la découverte de l'impénétrable secret. Je m'occupais d'une invention nouvelle...

— Une invention nouvelle? répéta la reine.

— Certainement; une invention qui doit guérir Votre Majesté de sa maladie ou plutôt de ses chagrins; mais c'est un secret.

— Ah! ce bon cousin; un secret! s'écria la Mort. Dites-moi, je vous prie, en quoi consiste ce merveilleux secret?

Lucifer promena les yeux autour de lui et dit aux gens de sa suite qui, roides et muets, se tenaient derrière leur maître :

— Allez, mes enfants, je suis de bonne humeur aujourd'hui; soyez tous libres dans le palais de la Mort. Montrez que vous êtes de parfaits cavaliers et faites votre cour à ces aimables maladies; causez avec mes bons amis les fléaux et amusez-vous tandis que je m'entretiens avec ma royale cousine.

A ce moment seulement, il aperçut le chevalier la Guerre, qui tenait la main à la garde de son grand sabre et s'efforçait d'attirer l'attention du monarque infernal par des mines et des poses belliqueuses.

Lucifer lui mit la main sur l'épaule et lui dit :

— Ah! vous voilà, mon brave chevalier la Guerre. J'ai quelque chose d'agréable à vous annoncer. Depuis le commencement du monde et surtout pendant le siècle qui vient de finir, vous avez été le grand pourvoyeur de l'Enfer. Des millions d'âmes sont descendues dans mes domaines par vos bons soins. Vos services signalés méritent une récompense. J'ai résolu d'instituer un ordre de chevalerie sous l'emblême de la *Salamandre flamboyante*. Eh bien, seigneur la Guerre, je vous nomme grand-cordon de mon ordre. Allez en paix et continuez à servir l'Enfer et la Mort avec un zèle toujours croissant.

Le chevalier se dressa sur les talons et renversa la tête en arrière; il traversa la foule des fléaux et des démons en se pavanant et toisant toute la société comme des gens indignes de nouer les lacets de ses brodequins.

— A nous deux, maintenant, chère cousine! dit Lucifer à la reine. Je vais prendre un fauteuil. Vous allez savoir ce que je puis, pour le moment, vous dire de l'invention nouvelle. La mère Peste est une femme sensée et discrète; elle peut assister à notre entretien, si elle le désire.

— J'écoute, mon bon cousin, dit la Mort.

— Eh bien, voici la chose, commença le Diable. Les affaires vont très mal pour la Mort et pour l'Enfer; et si nous ne parvenions à découvrir le moyen de porter remède à une si triste situation, de puissants potentats que nous sommes aujourd'hui, nous pourrions bien descendre au rang des serviteurs infimes de Jéhova. Vous en êtes devenue malade, ma cousine; quant à moi, les soucis et la crainte me pesaient sur les épaules comme un manteau de plomb. Je me suis mis dans la tête qu'il n'était pas impossible de trouver le moyen d'assurer le triomphe de la Mort sur l'humanité et d'ouvrir pour l'Enfer une source intarissable de prospérités croissantes. Ce qui était nécessaire pour cela, je vais vous le dire. Il fallait inventer un poison, un venin, qui, par son goût et ses effets, pût charmer et séduire l'homme au point que celui-ci dévorât le met fatal comme une source de bonheur, de courage, de force et de vie. Ce venin ne devait pas seulement assassiner l'homme corporellement, car alors la Mort seule eût eu tous les avantages de l'invention et l'Enfer n'en eût aucunement profité. Non : le poison devait également tuer l'homme moralement, le charger de péchés, de lâchetés et de crimes, et, par conséquent, le vouer à la malédiction du Juge suprême et le plonger dans les abîmes éternels. Vous comprenez, ma cousine?

— Je comprends, cousin; continuez, je vous prie, murmura la Mort.

— Ce que je vais vous dire maintenant, reprit le Diable, pourrait être obscur pour vous, madame. Vous me le pardonnerez; je suis devenu alchimiste. Cependant j'éviterai les mots techniques, plus sonores qu'intelligibles, et je m'efforcerai d'être clair. Écoutez bien, je vais d'abord vous dire ce qu'il faut pour la composition du merveilleux poison. Ma cousine, il y a dans l'eau un esprit qui peut brûler et se consumer. Dans l'air qui entoure la terre flotte un autre esprit qui est le feu lui-même, et tellement dévorant que ni le rocher, ni le fer, ni le diamant ne résistent à sa puissance, surtout lorsqu'il est associé à l'esprit de l'eau. Considérez maintenant que le feu ne brûle qu'autant qu'il ait quelque chose à consumer. Eh bien, il y a dans le bois, mais surtout dans le charbon, un troisième esprit qui est le véritable aliment du feu. Pour composer mon venin, le nouvel arcane de la Mort et de l'Enfer, je prends six parties de l'esprit de l'eau, deux parties de l'esprit de l'air, et quatre parties de l'esprit de charbon. Tout cela, je le savais exactement; mais la difficulté consistait à trouver le moyen de combiner ces trois esprits de manière à les forcer de rester associés en un corps homogène et consistant. Voilà le secret que j'ai longtemps et laborieusement cherché sans réussir.

— Cela me semble cependant très facile, observa la Mort.

— Vous vous trompez, ma cousine, repartit Lucifer. Ça se comprend, du reste, l'alchimie étant lettre morte pour vous. Ces coquins d'esprits! J'avais beau les saisir et les mélanger de mille ma-

nières dans un même vase, ils ne s'alliaient jamais complètement et formaient entre eux des combinaisons séparées dont je n'avais que faire. C'est pour cela que, pendant quelques lunes, on m'a vu la tête sur la poitrine, murmurant et rêvassant comme un homme frappé de manie.

— Votre Majesté daignerait-elle me permettre de dire un mot? demanda la mère Peste.

— Parlez, ma cher dame, fit le Diable.

— Avec votre gracieuse permission, sire, murmura la Peste, vous avez dans votre royaume beaucoup d'ombres qui, pendant leur vie terrestre, s'entendaient à la sorcellerie ou étaient célèbres par leur profonde science. Si Votre Majesté avait jugé bon de consulter ces âmes fameuses?

— Bah! je les ai toutes consultées, répondit Lucifer. J'ai interrogé Hermès, Gebert, Adfard, Avicenne et même Tubalcaïn et Zoroastre, quoique le premier n'ait été qu'un forgeron ingénieux et le second un rêveur sublime. Un tas de gens, mesdames, qui, ayant trouvé des mots étranges et ronflants, crurent avoir découvert des principes. Par mes cornes! ces gaillards-là en savent moins que le plus niais de mes diablotins. Figurez-vous, ma cousine, que ces savants et ces magiciens terrestres, quand je leur demandais le moyen d'unir mes trois esprits, me parlaient dans un langage ampoulé et obscur d'or potable, de pierre philosophale, de métal mère et d'élixir de longue vie; qu'au lieu de répondre à ce que je désirais savoir, ils voulaient m'apprendre à faire du diamant avec de la poussière d'étoiles filantes, de l'or avec de la fiente de cheval et de l'argent avec les larmes de la vigne. Il m'a été impossible d'arracher à ces illustres sorciers et alchimistes le moindre mot raisonnable. Livré à moi-même, je m'aperçus bientôt que je m'étais engagé dans une fausse voie et qu'avec toutes ces griffes de dragons, cervelles de crapauds et dards de scorpions je perdais mon temps. Le moyen était beaucoup plus facile et même d'une étonnante simplicité.

— C'est pour cela qu'il était si difficile à découvrir, murmura la Peste.

— Mais vous l'avez trouvé, n'est-ce pas, cousin?

— Je l'ai trouvé, affirma le Diable.

— Et ce poison serait assez puissant pour rendre à nos affaires toute la prospérité perdue? demanda la reine; assez puissant pour assurer le triomphe de l'Enfer et de la Mort sur l'humanité?

— J'en suis certain comme de ma damnation éternelle, répondit Lucifer.

— Je vous en prie, mon digne cousin, montrez-moi un peu de ce venin. Je ne puis résister à la curiosité. Vous comprenez, une femme!...

La voix de la gigantesque horloge retentit et annonça que le temps avait atteint une heure après minuit.

— Schiddaphon! grommela le Diable en se levant, votre agréable société, madame, me ferait oublier le grand œuvre. Je ne puis vous montrer le venin maintenant: il n'est pas encore né; mais, dans une heure, la nature possédera un corps nouveau, et mon triomphe sera consommé. Je prends congé de vous, ma cousine, jusqu'à la nuit prochaine.

— Vous me quittez? dit la Mort, et je ne saurai encore rien!

— A moins que ma royale cousine ne veuille assister à ma victoire? murmura Lucifer en s'inclinant.

— Oh! votre laboratoire est trop loin d'ici, sans doute? fit la reine qui voulait se faire prier.

— Passablement loin d'ici, en effet, répondit le Diable! mais que signifie la distance pour des esprits? Allons, c'est dit, ma chère cousine m'accompagne!

Et, remplissaient la caverne de sa voix puissante, il s'écria:

— Alerte! esprits infernaux, que l'on prenne ces messieurs et ces dames sur les épaules, nous partons pour un glorieux sabbat.

Et, se courbant sur ses griffes devant la Mort, il dit:

— Si madame veut prendre place, le cheval est prêt.

A travers l'atmosphère frissonnante glissait, avec la rapidité de la foudre, une longue nuée noire, comme si le ciel eût été obscurci par le passage d'une armée d'oiseaux nocturnes.

Les astronomes veillant à l'observatoire de Londres s evir ent tout à coup plongés dans la plus complète obscurité. Honteux de leur méprise, ils annotèrent que, durant cette nuit, était survenue une éclipse de lune qu'aucun almanach n'avait prédite.

Pendant ce temps, le cortège infernal fendait l'espace d'une course plus impétueuse que le tourbillon et passait au-dessus de la Grande Bretagne, des Orcades, des îles Féroé et de l'océan boréal... jusqu'à ce que Lucifer, apercevant une île immense toute blanche de neiges éternelles, donna à ses gens l'ordre de descendre vers la terre.

— Mon cousin, quel est donc ce pays? demanda la Mort.

— L'Islande et son volcan Hécla, répondit le Diable.

— Horrible! soupira la reine. Quelle effroyable désolation!

Et, en effet, elle apercevait sous ses pieds une étendue immense de montagnes bouleversées, de gigantesques rochers dont les flancs calcinés sur-



Un homme danse en chancelant. (Page 14.)

gissaient du sein de la neige comme des murs cyclopéens. Elle voyait aussi de nombreux volcans vomissant vers le ciel des torrents de feu, de cendres et de granit liquéfié ; elle voyait encore des plaines de soufre couvertes de flammes bleuâtres comme des murs de phosphore liquide. Et, dans les profondeurs des montagnes, elle entendit retentir de formidables tonnerres, des rochers se fendre et éclater, des métaux bouillonner et jaillir en hurlant à travers les crevasses du monde en travail.

— Ma cousine, regardez là-bas, dit le Diable, ce point noir derrière le fleuve de lave ardente qui coule vers l'orient. C'est un volcan éteint depuis des siècles : au sein de ce cratère se trouve mon laboratoire.

A peine avait-il achevé ces paroles, que le cortège infernal atteignit le bord extérieur du gouffre.

Lucifer prit la main de sa cousine pour guider sa marche ; car une obscurité complète régnait dans ce lieu, et le sol y était couvert d'éclats de rochers et de laves refroidies.

Le roi des Enfers se dirigea vers le côté septentrional du cratère, où la montagne, lézardée par d'anciennes convulsions, élevait vers les cieux son flanc abrupt et déchiré.

Il s'arrêta devant l'entrée d'une caverne et dit à la reine :

— Veuillez attendre un instant, madame, je vais prendre de la lumière.

Presque immédiatement il reparut, tenant une torche allumée au bout de laquelle brillaient cinq flammes allongées, comme si la torche eût représenté les cinq doigts d'une main.

— Singulier flambeau que vous tenez là, observa la Mort en riant. On dirait un bras d'homme ! Cela éclaire assez bien, mais l'odeur n'est pas des plus agréables.

— Vous savez, ma cousine, que je suis un peu

amateur d'objets curieux et rares, dit le Diable en entrant dans la caverne. Depuis que je m'occupe d'alchimie, ce goût est devenu une passion. Je me fais une collection des merveilles de la nature et d'antiquités. Vous verrez tout cela dans quelques instants.

— Votre torche est peut-être une de vos antiquités? demanda la Mort.

— Certainement, une antiquité des plus précieuses, affirma Lucifer, et je me serais bien gardé de mettre le feu à un objet d'une rareté extraordinaire si ce n'eut été pour honorer ma royale cousine. Comme vous l'avez deviné, madame, le flambeau qui éclaire vos pas est un bras d'homme. Vous n'ignorez pas que les anciens Égyptiens embaumaient les corps des morts et les pénétraient si complètement de matières résineuses, de bitume et d'asphalte, qu'ils pouvaient se conserver pendant des siècles. Lors de ma dernière course en Égypte j'ai découvert le tombeau du plus illustre des Pharaons et j'ai apporté sa momie dans ma collection. Considérez ce que je fais à votre honneur, madame : ce flambeau est le bras droit du grand Sésostris.

La Mort balbutia quelques remerciements, quoiqu'au fond elle ne fût pas très sensible à ce témoignage de respect.

D'ailleurs, son attention était vivement excitée par l'aspect surprenant du lieu où elle venait de mettre le pied.

C'était une immense caverne toute couverte de stalactites et de végétations pierreuses, ici blanches et neigeuses comme l'écume, là transparentes et irisées comme le cristal, plus loin étincelantes et flamboyantes comme le diamant. Des pétrifications semblables descendaient de l'énorme voûte en guirlandes et en festons capricieux; sur les parois et au pied de la roche, elles prenaient, au contraire, les formes de tentures et de tapisserie artistement drapées, ou l'apparence lointaine de statues et de meubles d'une merveilleuse richesse.

La Mort promena des regards étonnés sur ces mystérieuses manifestations de la vie minérale, et suivit pendant quelques instants les mille reflets colorés que le flambeau dardait sur toutes les mailles de cette dentelle siliceuse.

Mais bientôt elle se retourna vers son guide et lui dit avec une certaine impatience :

— Je vous félicite, seigneur roi; magnifique, imposant! mais... ce n'est pas cela ce que vous vouliez me montrer?

— Non, certes, répondit le Diable, ce salon est trop vaste pour s'y livrer à l'étude; une telle splendeur et un si grand espace empêchent la pensée de se concentrer. Mon laboratoire est là-bas, dans l'espèce de porte que vous voyez à côté de cette forêt de stalagmites. Si sa voûte et ses parois ne montrent que le rocher dans sa nudité primitive, il y a cependant des richesses d'un autre genre qui ne laisseront pas d'éveiller votre curiosité. Venez, ma chère cousine, dépêchons-nous; car l'heure de la consommation du grand œuvre approche.

Suivi par tous les esprits infernaux, par les fléaux, les maladies, les vices et les crimes, Lucifer et sa royale compagne s'engagèrent sous la porte indiquée et mirent le pied dans le terrible laboratoire du Diable.

Lucifer planta sa torche dans la gueule béante d'un crocodile empaillé et ordonna à Astaroth de faire éclairer la caverne par quelque lumière moins extraordinaire.

Il se dirigea vers une grande cuve de bois, dans laquelle fermentait certain mélange d'ingrédients divers.

Pendant quelque temps il tint l'oreille appliquée au bord de la cuve et écouta le bouillonnement de la matière en travail.

Puis il revint vers la reine en grommelant à voix basse :

— Ce n'est pas encore mûr; encore quelques minutes.

Il se tenait depuis quelques instants derrière la Mort sans qu'elle remarquât sa présence.

Les parois du laboratoire étaient couvertes d'animaux empaillés, de polypiers fantastiques, d'ossements fossiles, de bocaux fermés et d'une collection innombrable d'objets antiques, rares, étranges ou merveilleux, dont l'esprit ne pouvait deviner ni l'origine ni le but.

La curieuse princesse était tellement absorbée dans la contemplation de ces curiosités, qu'elle parut sortir d'un rêve lorsque le diable lui dit en riant :

— Si je ne me trompe, madame, mes collections vous inspirent beaucoup d'intérêt?

— Oui, oui, infiniment d'intérêt! s'écria la Mort. Il faut me dire, seigneur, ce que tout cela signifie. Par exemple, qu'est-ce donc que cette chose singulière que je tiens à la main? cela a l'air d'une grande perruque.

— C'est une perruque, en effet, ma cousine, répondit le Diable.

— Votre Majesté porterait-elle?... fit la Mort avec une grimace de dégoût.

— Mais non, je ne suis pas chauve, bien s'en faut, ma cousine. Il y a bien des siècles que vivait sur terre un gaillard célèbre pour sa force musculaire, nommé Samson, et certaine demoiselle Dalila, qui lui coupa traîtreusement sa longue chevelure, secret de sa puissance. Eh bien, il est venu un Philistin qui, ayant ramassé les cheveux de

Samson, s'en est fait une perruque dans l'espoir que cette fausse crinière le doterait d'une force gigantesque. Cet objet est une relique précieuse; car il représente l'origine d'une mode qui depuis s'est répandue et conservée parmi les hommes.

— Et qu'est-ce ceci? Et cela? Et cela? demanda la reine avec curiosité.

— Venez, ma chère cousine, dit Lucifer; promenons-nous devant les collections. Je vous montrerai les objets les plus intéressants et vous en expliquerai l'origine et la nature. — Voyez-vous là-haut ce bloc d'ivoire brut? C'est une dent maxillaire du Léviathan qui avala le prophète Jonas. Le lien auquel il est suspendu et qui a l'apparence d'un bout de câble tors est la queue d'un habitant de la lune.

— Ah fi! le vilain gros serpent que voilà! exclama la Mort en reculant de frayeur.

— Ce serpent? C'est moi-même, dit le Diable.

— Comment! Vous voulez vous moquer de moi, mon cousin?

— Du tout, ma chère cousine; écoutez et vous comprendrez.

» Du temps que le premier couple humain, innocent et ignorant le mal, vivait dans le paradis terrestre, je me suis caché dans cette peau de serpent, afin de tenter la femme et de l'engager à manger du fruit défendu. Mon stratagème, comme vous le savez, réussit au delà de mon attente. Pour conserver le souvenir de ce glorieux triomphe, j'ai fait empailler ma précieuse peau de serpent.

— Et que signifie ce gros cailloux raboteux? demanda la reine.

— C'est la célèbre pierre Abadir, répondit le Diable. Dans des siècles déjà loin de nous il y avait un Dieu grec du nom de Chronos ou plutôt de Saturne. Il était affligé d'un si terrible appétit qu'il dévorait tous ses enfants le jour même de leur naissance; mais lorsque sa femme Rhéa prévit que le fameux Jupiter allait venir au monde, elle prit une grosse pierre et fit accroire à son mari que c'était là l'enfant qui lui était né. Le glouton Saturne avala le caillou sans se douter de rien; mais il ne put le digérer... naturellement, et c'est ce qui explique la présence de l'Abadir au milieu de mes collections.

— Que contient ce vase bizarre sur lequel une main capricieuse a peint de laids bonshommes et des monstres fantastiques? demanda la reine.

— Là se trouve recueilli et enfermé le dernier soupir du célèbre philosophe chinois Confucius, répondit le diable... Mais ne m'interrogez plus, madame; il nous faudrait plusieurs lunes avant d'atteindre la fin. Laissez-moi, sans m'interrompre, vous expliquer ce que vous voyez.

Et le complaisant monarque, en montrant successivement différents objets, dit à sa compagne :

— Le joli meuble antique que vous voyez posé sur le dos de la grosse tortue marine, est la boîte de Pandore, vide de maux et de vices, mais contenant de l'or fondu trouvé dans les cendres de Sodome et de Gomorrhe.

» Appendues à la voûte, deux défenses énormes du mammouth, monstre qui vit sous les glaces éternelles du pôle boréal.

» La poupée infirme, couchée à côté de ces racines de mandragore vénéneuse, est le fameux homunculus, qu'un alchimiste avait modelé avec de la soi-disant terre-mère, pénétrée d'esprits générateurs, dans le dessein d'animer la matière et de créer de toutes pièces un homme vivant sans l'intervention de l'unique Créateur.

» Voilà gisant dans ce coin un rocher que les volcans de l'astre Sirius ont vomi jusque sur la terre...

Il fut interrompu par le bouillonnement de la cuve en fermentation, à la surface de laquelle de nombreuses bulles de gaz venaient d'éclater.

— Shiddaphon! s'écria le Diable effrayé, encore un peu j'allais oublier le grand œuvre! suspendons notre promenade, ma cousine. Venez, vous allez voir naître le merveilleux poison, l'arcane de la Mort et de l'Enfer.

Et, suivi de la reine, il s'approcha de la cuve.

— Le mixture est mûre, dit-il; je commence. Prêtez toute votre attention à ce que je ferai, ma cousine; pendant ce temps, je vous donnerai les explications nécessaires. Comme vous êtes curieuse de votre nature, ce vous sera une belle et utile leçon d'alchimie.

Se tournant vers Astaroth, il ordonna :

— Apportez l'alambic et arrangez tout comme il convient... Aidez-moi à verser le mélange dans la chaudière... Bien; faites maintenant un grand feu sous la chaudière.

Aussitôt que ses ordres furent exécutés à son entière satisfaction et qu'il vit le foyer darder des flammes vives, il se tourna vers la reine et dit :

— Pendant que la mixture emprunte au feu la chaleur nécessaire, je vous expliquerai, madame, ce qui va se passer dans la chaudière et dans ce tuyau en spirale qui semble se tordre et s'enrouler comme un serpent.

» Ah! j'oubliais quelque chose, un petit détail qui a son importance cependant.

Et, plongeant la griffe dans une espèce de coffre, il en tira une poignée de baies noires qu'il laissa tomber dans la chaudière.

— Comment! c'est donc là ce merveilleux secret? s'écria la Mort. Ce que vous jetez dans votre bassin n'est autre chose que la noix indienne, le poison

strychnos. Et vous appelez cela une invention nouvelle !

— Du tout, vous n'y êtes pas, cousine, dit le Diable. Ces grains noirs sont tout simplement des baies de genévrier et ne doivent servir qu'à donner certain arôme au poison... Écoutez maintenant la leçon d'alchimie. Presque tous les corps végétaux contiennent les trois esprits ardents que j'ai à combiner et à unir, c'est à dire l'esprit de l'eau, l'esprit de l'air et l'esprit du charbon. Dans quelques-uns de ces corps, surtout dans les graines qui servent de nourriture à l'homme, les trois esprits se trouvent exister dans des proportions exactement semblables à celles qui sont nécessaires à la formation de mon venin. Si je voulais les en retirer l'un après l'autre pour les réunir ensuite, ils se refuseraient obstinément à toute combinaison intime. Mais, quand les principes constitutifs de la graine ont été séparés par le travail mystérieux de la fermentation et que les esprits se rencontrent à l'instant de leur délivrance, ils s'unissent et forment un corps liquide d'une nature particulière.

— C'est juste à l'état naissant, comme disent les alchimistes, observa le chevalier la Guerre qui écoutait les explications du royal professeur.

— Ce corps liquide, jusqu'ici inconnu des humains, reprit le diable, est le poison que je cherche. C'est l'arcane merveilleux qui doit assurer à la Mort et à l'Enfer la puissance et la gloire... Sachez de plus, ma cousine, que la chaleur volatilise les corps les plus légers avant tous les autres. Par conséquent, les premières vapeurs qui s'élèveront de la chaudière ne peuvent être que la combinaison de mes trois esprits ardents. Les choses se passent, en effet, de cette manière. La vapeur blanche qui monte dans le tuyau de verre et que vous voyez plus loin se condenser en un liquide cristallin, n'est autre chose que la combinaison des trois esprits, autrement dit mon poison.

— Ce liquide incolore, votre poison! fit la Mort avec un sourire d'incrédulité.

— Certainement, ma cousine.

— Impossible, cousin, vous aurez manqué votre but. — C'est de l'eau pure que vous avez fabriquée.

— Voyons, vous allez en juger par vous-même, dit Lucifer. Le flacon est presque rempli. C'est plus qu'il n'en faut pour aujourd'hui; et, du reste, par une plus longue distillation, mon poison perdrait de sa force. Éteignez le feu, Astaroth, et mettez l'alambic à sa place.

Il saisit le flacon de cristal et le porta sous le nez de la reine, en disant :

— Flairez, madame, si c'est bien de l'eau clair, comme vous le croyez.

La Mort éternua violemment et s'écria en repoussant le flacon :

— Fi, quelle odeur désagréable!

— Ce n'est que la première impression, ma cousine, dit Lucifer. Mettez-vous quelque peu de poison sur la langue; son goût vous plaira, j'en suis sûr. Vous hésitez? La Mort aurait-elle peur de mourir?

La reine, pour satisfaire son cousin, porta le flacon à ses lèvres et but quelques gouttes. Son visage de marbre sembla se contracter de dégoût ou de douleur.

— Pouah, l'infernale boisson qui me brûle les mâchoires! s'écria-t-elle.

La mère Peste et le père Famine, après avoir goûté du poison, témoignèrent également de leur aversion. Le chevalier la Guerre trouva le goût du nouveau liquide excellent et son effet sur le cerveau merveilleux.

Il exprima même l'opinion que cette boisson magique pourrait peut-être, dans de certaines circonstances, servir à donner du courage et de l'intrépidité aux gens de guerre.

Riant et ricanant en elle-même, la Mort secoua la tête d'un air moqueur qui blessa plus ou moins le Diable dans son amour-propre d'inventeur.

— Ah çà! ma cousine, quel motif avez-vous donc de railler et rire ainsi? demanda-t-il.

— Tenez, cousin, dit la reine qui subissait probablement la première influence du poison, vous vous fâcherez peut-être un peu, mais, sur ma parole, m'est avis que vous avez perdu vos peines à un pitoyable jeu d'enfant.

— Que voulez-vous dire? grommela le Diable.

— Je vous croyais plus malin, mon bon Lucifer, répondit la Mort. Votre poison est une tisane inoffensive; et eût-il même les vertus que vous lui attribuez, de quelle utilité pourrait-il être, puisque l'homme, averti par l'odeur désagréable, repoussera invinciblement une boisson corrosive et brûlante.

— Raca! vous ne savez pas ce que vous dites, riposta le Diable avec dépit. L'homme repoussera mon venin? Ah! ah! combien vous êtes dans l'erreur! L'homme en boira, il en boira encore et toujours, jusqu'à ce que les dernières forces de son corps et les dernières facultés de son âme soient éteintes. Des grains que le Tout-Puissant lui accorde pour se nourrir, il en prendra des millions de boisseaux et les transformera en des flots de poison, au risque d'affamer le monde. Quiconque boira de mon poison en deviendra l'esclave. Le malheureux en boira pour se consoler, l'heureux pour se réjouir, le poltron pour se donner du courage, le courageux pour devenir intrépide, le faible pour se sentir fort, le fort pour doubler sa puissance. Et ainsi les hommes aimeront et admireront mon poison comme le remède universel

contre tout chagrin, toute souffrance et toute faiblesse; et ils en seront tellement avides, qu'ils sacrifieront fortune, raison et honneur pour se rassasier de la boisson meurtrière. Vous ne croirez pas ce que je vais vous dire. Des empereurs, des rois, des États puissants encourageront la distillation du poison de toutes leurs forces; ils y chercheront la source d'abondants revenus, et en frappant chaque mesure d'un seul denier ils feront affluer d'innombrables millions dans leur trésor.

La Mort prit le flacon de cristal, que Lucifer avait posé sur une table de pierre.

Elle goûta de nouveau le liquide, comme pour se convaincre qu'il était réellement répugnant; et, faisant une grimace, elle dit d'un ton moqueur :

— Illusions d'inventeur que tout cela, mon cousin! Les démons de l'enfer eux-mêmes repousseraient votre détestable breuvage avec dégoût. Non, jamais l'homme, cette créature sensuelle et délicate, ne mettra volontairement les lèvres à ce feu liquide. Pauvre cousin, voilà donc le fruit de vos études et de vos labeurs? C'est pour aboutir à une pareille déception que vous avez couru risque de perdre l'esprit? Je vous plains, en vérité.

— Ah çà! madame, vous m'étonnez! dit le diable avec un dépit mal contenu. Je ne sais ce qui vous arrive. Vous semblez vouloir vous moquer de moi? Je dis la vérité; et vous me croirez!

— Bah, je suis reine et je puis librement exprimer mon opinion, sans en demander la permission à qui que ce soit. Vous croire, mon cher cousin? je ne m'y refuse pas; mais il faut me convaincre par d'autres arguments que par des paroles sonores, mais creuses...

— Arrhabo! s'écria le roi des Enfers, un tel langage à moi! Cela dépasse toutes les bornes, madame. Mais, soit, je veux vous prouver combien vous êtes injuste.

Vous regretterez votre légèreté, j'en suis certain; et si vous en étiez capable, madame, vous rougiriez d'un pareil oubli des égards que l'on se doit entre souverains...

— Voyons, voyons, pas tant de mots, interrompit la Mort; arrivez avec vos moyens de conviction, car la leçon de bienséance dont vous me gratifiez, ne prouve pas que votre poison soit autre chose qu'une détestable tisane.

— Un instant! grommela le diable en grinçant des dents, vous ne raillerez pas longtemps, madame. Eh! Astaroth! va me chercher la *chambre obscure*..

— Une antiquité? fit la Mort.

— Non, la chambre obscure de l'avenir. Vous y verrez les destinées de mon venin et vous pourrez en constater les résultats dans les siècles futures.

— Une optiquè? Que ce sera beau et amusant! dit la mère Peste.

— Une lanterne magique! Ah, ah! s'écria le jeune Typhus, en battant des mains.

— Si Sa Majesté daignait nous montrer la plus sanglante bataille des siècles à venir? supplia le chevalier la Guerre.

Cependant Astaroth, aidé de deux autres démons, avait apporté devant Lucifer une longue caisse ayant la forme d'un grand cercueil. Sur l'un des côtés de la caisse, il y avait une vingtaine de trous ronds, fermés par des lentilles de cristal.

Le roi des Enfers, pressé de confondre la vanité de sa cousine, se redressa, étendit sa griffe en avant, et dit d'un ton solennel :

— Faites attention, car cela en vaut la peine. Ce que vous allez voir est la représentation exacte des choses qui, dans le cours des siècles, arriveront, non une seule fois, mais des milliers de fois. Et, afin que vous ne perdiez rien du merveilleux spectacle, et que vous ne m'interrompiez inutilement, je vous ordonne de vous taire et d'écouter mes explications dans le plus profond silence.

— En voilà bien d'une autre! exclama la Mort avec un éclat de rire. Me taire, moi? Et si je veux parler?

— Soit, grommela le diable, vous êtes femme; mais, si vous ne pouvez absolument pas vous taire, parlez du moins aussi peu que possible... Attention! regardez tous, je commence!

Premier tableau!

— Au milieu de la scène une mère désespérée, entourée d'enfants en pleurs. Leurs vêtements portent encore les traces d'une aisance perdue; mais maintenant ils sont sales et convertis en repoussantes guenilles. Sur les joues creuses et jaunies de cette misérable famille, se lisent l'humiliation, la honte et la faim. Les enfants élèvent leurs bras amaigris vers la mère et crient : O mère, mère, du pain, du pain! et la femme infortunée, en jetant un cri de terreur et de désespoir, presse ses enfants sur son sein et les inonde de ses larmes impuissantes. Dans le coin du tableau, un homme danse en chancelant; il chante; il se croit heureux. C'est l'époux de cette femme brisée par la douleur, c'est le père de ces enfants affamés.

» Regardez, il aperçoit un jeune seigneur qui offre des pièces d'or à sa fille; il voit l'innocente créature reculer d'épouvante devant cet horrible argent. Mais lui, père coupable et maudit, il semble ne pas comprendre, et rit d'un air stupide et sauvage, comme un animal sans raison. Non seulement il se voue lui-même au feu éternel; mais il livre sa famille entière au mal triomphant. Cet homme est un esclave de mon poison.

— Bravo, bravo! murmurèrent les spectateurs émerveillés.

La table qui portait le flacon de cristal, se trou-

vait à peu de distance de la chambre obscure. Pendant que Lucifer parlait, et sans qu'il l'eût remarqué, la Mort, étendant le bras, avait saisi la bouteille et en avait avalé toute une gorgée.

Le poison ne devait pas être sans effet sur elle; car elle s'écria d'un ton assez grossier :

— Allons donc, taisez-vous, vous autres! Vous m'ennuyez avec vos bravos. Voilà une demi-heure que ça dure, et nous avons déjà gagné un homme! C'est un misérable enfantillage. Je ne donne pas deux deniers de cette belle invention.

— Vous radotez, madame, grommela le diable blessé. Attendez, vous finirez par reconnaître votre tort. Je continue malgré votre ricanement.

» Deuxième tableau!

— Ce que vous voyez ici est une maison de fous. Lieu terrible pour les habitants du monde! Des groupes d'hommes errent là comme des spectres, dans un jardin lugubre et silencieux; leur œil est terne et hagard, leurs lèvres sont pendantes, leurs cheveux hérissés. Semblables à des animaux stupides, ils n'ont plus ni sentiment, ni raison; ils vivent et sont morts, ils portent un nom d'homme et ne le sont plus. Parmi eux vous en remarquez beaucoup dont la tête vacille, dont les mains tremblent, dont le visage a pris les traits du singe. Ce qui les fait ainsi chanceler et trembler est le mal qu'on appelle *delirium tremens*. Pourriez-vous le croire, mes amis? La plupart de ces êtres misérables furent un jour puissants par le génie. Plusieurs d'entre eux étaient destinés à faire rayonner le flambeau de la science avec une splendeur nouvelle, quelques-uns à charmer les peuples par des chants harmonieux, d'autres à conduire les phalanges de guerre et défendre glorieusement la patrie et la liberté. Que sont-ils à présent? Des blocs de chair insensible, des mollusques sans cervelle, des végétaux à forme humaine. Ah! ah! ils ont mêlé des herbes vertes à mon poison et lui ont donné le nom d'absinthe suisse. Par ce mélange, ils ont doublé sa force sur l'âme, sans amoindrir ses effets sur le corps. Merveilleux génie de l'homme! Le poison infernal ne tuait pas assez vite; c'est pourquoi ils ont cherché et trouvé le moyen de mourir vivants, et de s'ensevelir dans cette antichambre du sépulcre qui s'appelle la maison des aliénés!

— Bravo! bravo! s'écrièrent les spectateurs.

— Vétilles, misérables vétilles que toutes ces histoires à effrayer les enfants! dit la Mort. Quelle ridicule comédie! La mère Peste, qui rit sous cape, sait bien qu'en une heure elle nous amènerait plus d'hommes que votre poison n'en a donné jusqu'ici. Cet arcane, dont vous exaltez la puissance, ne séduirait pas même un écolier.

— Sur mes cornes! je crois que ma cousine devient folle! grommela le diable en maîtrisant sa colère avec effort; mais, patience, elle sera convaincue et avouera son tort, qu'elle le veuille ou non!

En élevant de nouveau la voix, il annonça.

— Troisième tableau!

» Voyez un navire ballotté sur les vagues de l'Océan. Le ciel se voile de nuages noirs qui portent l'ouragan dans leur sein. La voix du tonnerre retentit, la foudre sillonne dans l'espace... Le navire est rempli d'hommes : des marchands, des voyageurs, des femmes, des enfants, qui, ignorants ou téméraires, ont confié leur vie à ce frêle morceau de bois... L'ouragan éclate, la mer roule des vagues furieuses, le vent emporte le navire, déchire ses agrès et fait horriblement craquer ses membres. Tous les voyageurs ont la Mort devant les yeux; ils sont à genoux, ils lèvent leurs bras suppliants vers le ciel et invoquent le secours du Maître des mers et de la tempête. Que font pendant ce temps timoniers et matelots? Ils luttent avec énergie contre les éléments en fureur, mais pour se donner plus de courage et de force, ils boivent et boivent encore de mon poison, jusqu'à ce que leur vue se trouble et que leur intelligence s'obscurcisse.

» Ils crient, hurlent et se démènent, sans plus s'écouter ni se comprendre. Ils oublient le lieu où ils se trouvent, ils se méprennent dans la reconnaissance des phares, et dirigent le malheureux navire vers les rochers qui doivent le briser... Un formidable craquement se mêle à la voix du tonnerre, et l'Océan éteint dans ses abîmes les cris de détresse de cent mortels, victimes de mon merveilleux poison!

— Bravo! bravo! s'écrièrent les spectateurs.

— Mais, ma cousine, que faites-vous donc? demanda le diable. Laissez-là ce flacon et n'y touchez plus. Vous riez? Si vous en buviez une certaine quantité, il pourrait vous en cuire, croyez-moi.

— Soyez sans inquiétude, mon cousin, répondit la Mort avec une expression malicieuse, je n'ai nulle envie, vraiment, de goûter encore de votre détestable boisson...

— Attention donc, cria Lucifer, voici le quatrième tableau!

— J'ouvre devant vos regards une vaste prison, et vous montre successivement quelques-uns des malheureux qui y passent leur misérable vie. Cet homme, commis chez un banquier, jeune, a contrefait la signature de son maître pour satisfaire la soif qu'il avait de mon poison. Sa condamnation infamante a déshonoré sa famille et fait mourir sa mère. — Voici un époux qui, dans l'égarement de l'ivresse, a, d'un coup de hache, fendu la tête de sa pauvre femme... de sa femme qui l'aimait et

qui lui était chère ! — Là, vous voyez un homme bien elevé, un fils de famille, qui, au moment où le poison lui avait enflammé le sang, a frappé de mort son meilleur ami, pour un seul mot d'innocente raillerie !

— Bravo ! bravo ! s'écrièrent les spectateurs.

— Ah çà ! n'est-ce pas encore fini ? dit la Mort. Je commence à m'ennuyer terriblement, et je bâille à me démettre les mâchoires. Aussi, mon cousin, pourquoi parlez-vous si fort du nez ?

— Madame, vous devenez insupportable ! répondit le démon avec colère. Tout à l'heure nous nous parlerons. C'est la dernière fois qu'il vous sera donné de m'outrager chez moi. Si j'allais interrompre la représentation, vous croiriez que j'attache de l'importance à vos sottises ; c'est un plaisir que vous n'aurez pas ; je continue :

» Cinquième tableau !

» Au milieu de la scène, vous voyez passer une génération entière de mortels, de l'espèce que sur la terre on appelle des ouvriers. Ce sont des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants. Le long usage de mon poison a, de père en fils, rendu héréditaires ses funestes effets. C'est une race abâtardie et qui semble courbée sous le poids d'une malédiction. Tous sont jaunes, hâves ; leurs yeux sont ternes et leurs membres amaigris. Les uns sont bossus, d'autres boiteux ; quelques-uns ont des membres tordus, plusieurs des yeux rouges et larmoyants ; mais tous sont sans forces et sans couleurs : le sang qui coule lentement dans leurs veines est blanc comme celui des insectes. Mon poison a engendré les fantômes avides que vous voyez les accompagner dans leur marche, comme les taons qui poursuivent un troupeau de bœufs ; ce sont les maladies que l'on nomme : *Scrofule, Rachitisme, Anconia, Asciter, Atrophia, Cachexia, Cacochimia*...

— Pouah ! c'est inconvenant devant des dames ! exclama la Mort en reculant avec une griamce de dégoût. Quel ignoble langage ! Je vous déclare, moi, que j'en ai plus qu'assez de ces mots malsonnants et de ces ennuyeuses histoires. Je me sens de bonne humeur et je veux avoir du plaisir, moi... Voyons, chevalier la Guerre, je vous invite à donner un pas du joyeux magbarah !

— La danse macabre, veut dire Votre Majesté ? Sans doute c'est trop d'honneur... mais, par respect pour le roi...

La Mort, sans lui laisser le temps d'achever, le saisit par la main et se mit à sauter et à gigoter en faisant les gambades les plus étranges et les plus désordonnées ; — mais Lucifer, qui n'avait pas terminé son explication, quitta la chambre obscure, saisit la Mort par le bras et lui dit avec indignation :

— Madame, vous perdez le respect de vous-même ! Ne donnez pas de si mauvais exemples à mes sujets. Vous ne m'écoutez pas ? Par la Géhenne, tenez-vous tranquille ou je me verrai forcé de vous mettre hors de chez moi !

— Ah ! bien oui, s'écria la Mort en se plaçant les mains sur les hanches, j'irai vous demander la permission de remuer les pieds ?

— Fi ! vous êtes ivre, madame ! dit le Diable.

— Ivre, moi ! répéta la Mort en éclatant de rire, de votre tisane ? J'en boirais un tonneau sans en ressentir le moindre effet. Tenez, vous allez voir !

Et, avant que Lucifer eût le temps de lui arracher la bouteille, elle avait avalé les trois quarts de la fatale liqueur.

Cette fois la griffe du démon courroucé avait étreint le bras de la reine avec violence ; car, jetant un cri de douleur et de rage, elle recula de quelques pas, saisit sa faux et lança le terrible instrument à travers les collections de Lucifer.

Le crocodile empaillé fut coupé en deux, et une vingtaine de bocaux et de flacons furent mis en éclats.

A la vue de la perte irréparable de tant d'objets précieux et rares, le Diable eut un accès d'irrésistible fureur. Il bondit vers la reine, courba la tête devant elle et lui porta entre les côtes un si formidable coup de cornes, que la pauvre Mort, lancée en l'air, alla retomber sur le dos au fond de la caverne, comme un squelette sans vie.

Un effroyable vacarme de cris de douleur et de hurlements de vengeance remplit le laboratoire du Diable... Mais la Mort, revenant de son étourdissement, se releva d'un bond, arracha au chevalier la Guerre son terrible glaive, et, brandissant cette arme avec frénésie, elle s'élança vers Lucifer pour lui fendre le crâne... Mais à cet instant elle sembla prise d'un vertige subit ; ses mains se mirent à trembler, ses jambes à chanceler. Comme atteinte d'un coup invisible, elle s'affaissa sur elle-même et, poussant un soupir étouffé, elle tomba sans mouvement sur le sol de la caverne.

Lucifer contemplait avec une mine piteuse son crocodile éventré et les éclats de ses bocaux brisés.

Néanmoins, après avoir ramassé quelques débris et s'être assuré qu'il n'avait perdu aucune pièce de grande valeur, son courroux s'apaisa sensiblement. Son amour-propre d'inventeur finit même par l'emporter entièrement sur son indignation de souverain blessé.

Il se calma donc à la pensée flatteuse que le délire de sa cousine était une preuve irrécusable de l'excellence de son poison, puisque la Mort même n'avait pu résister à la séduction et à la puissance de la merveilleuse liqueur.

Alors seulement il prêta quelque attention aux lamentations qui remplissaient son laboratoire.

— O princesse infortunée, lumière de mes yeux, s'écriait le chevalier la Guerre, mon bras vous vengera ! Des milliers de sujets succomberont pour payer la brutalité de leur souverain. L'Enfer sera inondé de sang pendant des siècles. Un seul vœu peut désormais faire battre mon cœur : vaincre vos ennemis ou mourir.

— Malheur ! malheur ! que deviendrons-nous ? soupira le père Famine. La raison et le but de notre existence perdus pour toujours !

— Hélas, quel événement effroyable ! gémissait la mère Peste. La Mort est morte et avec elle descendent dans le néant les fléaux, les maladies et les douleurs !

Lucifer s'approcha tenant entre les doigs une petite fiole et dit :

— Allons, mes amis, cessez ces vaines lamentations. La Mort ne peut mourir tant que le Tout-Puissant permettra au monde d'exister. Vous allez voir que, si le roi des Enfers est habile à distiller du poison, il n'est pas moins expert dans la composition des contre-poisons. Ce que je tiens ici est une combinaison de l'esprit du vinaigre avec l'esprit qui s'exhale des cadavres d'animaux. Si l'homme trouve jamais le secret de cette mixture, il l'appellera acide ammoniaque. Regardez, je verse quelques gouttes dans la bouche de ma cousine... elle va se réveiller et sera guérie.

Les fléaux et les maladies tenaient les yeux fixés sur la reine et épiaient dans un silence anxieux l'effet de l'antidote. La prédiction du Diable se vérifia. Au bout d'une minute, la Mort se leva sur son séant et regarda les assistants d'un œil hagard et interrogateur.

— Restez calme, ma cousine, dit Lucifer avec amabilité. Dans quelques instants vous serez entièrement rétablie, et, quant à moi, j'oublierai ce qui s'est passé.

La Mort ne comprit point d'abord et se frotta le front de ses doigts osseux... mais tout à coup la mémoire et l'intelligence lui revinrent complètement.

Elle se leva d'un bond, saisit la griffe du Diable, et s'écria avec enthousiasme et admiration :

— Vivat ! vivat pour vous, roi des Enfers, puissant alchimiste, seigneur et sauveur de l'empire souterrain ! Quelle merveilleuse invention ! Trois esprits ardents, le feu lui-même, transformés en une liqueur qui séduit, qui charme, qui rend stupide, lâche et méchant, et qui dévore le corps de celui qui accepte ses astucieuses caresses ! O seigneur, permettez-moi d'être la marraine de votre inappréciable invention ! — Quel nom donnerons-nous au nouvel arcane ?

— Je n'en sais trop rien, répondit Lucifer. Les hommes lui donneront des noms divers. Par exemple : *Alcool*, *Cognac*, *Schiedam*, *Genièvre*, *Kirsch*, *Rhum*, *Bitter*, *Absinthe*, *Whisky*, *Arack* et bien d'autres encore ; mais ces noms n'ont aucune signification. Nous devrions trouver un mot qui caractérisât plus ou moins ses vertus.

— Eh bien, dit la reine, puisque la liqueur est destinée à faire mourir des générations entières, appelons-la Eau-de-mort.

— Innocente, repartit le Diable, ce serait avertir l'homme du danger qui le menace. Non, le mot devrait être doux et trompeur.

— Avec votre permission, seigneur, dit la mère Peste, que pensez-vous de l'antiphrase, Eau-de-vie ?

— Bravo, c'est cela, Eau-de-vie ! s'écria le Diable en applaudissant.

— Salut, salut à l'Eau-de-vie, le nouvel arcane de la Mort et de l'Enfer ! acclamèrent les démons, les fléaux et les maladies.

Les orbites de la reine étincelaient d'enthousiasme et de joie.

— O roi de l'empire ténébreux, s'écria-t-elle, votre œuvre sublime est au-dessus de tout éloge. Si le Tout-Puissant a racheté de la Mort sa créature, vous, Lucifer, avez trouvé pour l'homme une mort nouvelle et une malédiction infinie. Ah ! je me sens transportée d'admiration et d'allégresse. Que je vous embrasse pour ce bienfait suprême !

A ces mots, la reine se jeta dans les bras du roi, et la Mort et l'Enfer, par un horrible baiser, scellèrent le malheur de la faible humanité.

Le laboratoire du Diable retentit d'un tonnerre d'applaudissements et de cris de victoire.

Et au dehors le ciel voila sa face, et un linceul immense descendit sur la terre.

FIN D'UNE INVENTION DU DIABLE ET DU TOME HUITIÈME



Au revoir, ma noble et bonne amie. (Page 7.)

LA MAISON BLEUE

I

J'ai bien connu la petite maison bleue, dans le Coin vert, et je sais encore, comme si c'était d'hier, que le plus beau cerf-volant que j'aie jamais possédé alla se crever contre l'angle de sa haute cheminée.

Elle était située près de la rue Haute, hors la porte de Borgerhout, à Anvers.

De chaque côté de sa porte grimpait une vigne dont les rameaux entrelacés entouraient les fenêtres de festons, et couvraient si complètement la façade peinte en bleu et les tuiles rouges du toit, qu'on eût cru voir un berceau de verdure.

Lorsque, dans l'arrière saison, les deux vignes montraient leurs raisins blancs et bleus à travers le feuillage d'un vert éclatant, nous nous arrêtions, tout enfant, sur le chemin de l'école, devant la jolie maisonnette. Nous restions là, bouche béante, remuant les lèvres avec gourmandise, et dévorant du regard les grappes appétissantes pleines d'un jus sucré.

Maintenant la maisonnette, et même le chemin qui nous menait à l'école, ont depuis longtemps disparu. Le célèbre Jardin zoologique et la vaste station du chemin de fer ont absorbé tout le terrain sur lequel nous vivions dans notre enfance; ils ont tout détruit ou transformé.

Néanmoins l'image de la verdoyante demeure

s'élève encore souvent dans mon esprit, et avec elle se réveille le souvenir d'une histoire qu'on me racontait souvent alors, comme je vais vous la raconter à mon tour aujourd'hui.

C'était un vendredi du mois de juillet 1802, une heure à peu près après le point du jour.

Les oiseaux gazouillaient à l'envi leur chanson matinale autour de la jolie maisonnette; sur les feuilles des deux vignes étincelaient de larges gouttes de rosée, et les petits raisins encore verts se montraient comme des perles et des émeraudes entre le feuillage.

Dans l'intérieur de la maisonnette régnait un silence absolu. Tout y dormait encore. Seul le tic-tac de la pendule, dans sa grande caisse de bois, marquait les pas incessants du Temps dans l'éternité.

Le mobilier était modeste, mais très propre : quatre chaises de paille et deux tables de bois blanc, une armoire, un petit pupitre, quelques estampes aux murailles blanchies à la chaux, et au-dessus de la haute cheminée un crucifix entre deux perroquets en plâtre peints de couleurs voyantes.

Malgré le silence et la solitude, il y avait dans la maisonnette comme un air de gaieté et de mouvement. Le clair soleil du matin se tenait devant la fenêtre; ses rayons pénétraient, en partie librement, en partie tamisés par les feuilles de la vigne, jusqu'à l'autre bout de la chambre et la remplissaient d'une traînée lumineuse, à laquelle les couleurs du prisme, se jouant l'une parmi l'autre, semblaient donner la vie...

Enfin l'escalier craqua sous le poids d'un pas prudent, et un jeune homme entra dans la chambre.

S'efforçant de faire aussi peu de bruit que possible, il prit la boîte à mèches dans la petite niche de la cheminée, et se mit à battre le briquet pour faire du feu.

Quand le feu eut pris, il alluma le tas de bois préparé dans l'âtre, alla chercher de l'eau au puits, et revint avec une bouilloire pleine qu'il suspendit au-dessus de la flamme.

Puis il remit du bois dans le foyer pour faire bouillir l'eau plus vite.

Ce jeune homme avait une blouse bleue, mais les traits de son visage avaient quelque chose de fin et de distingué. Son cou avait cette teinte ambrée, brune comme le café, que l'on regarde à Anvers comme le signe du mélange du sang espagnol avec le sang flamand.

Quoi qu'il en soit, le jeune homme était d'une taille élancée, un peu maigre, mais pourtant robuste, et sa physionomie sérieuse indiquait la sensibilité en même temps que le courage et l'énergie.

Dès qu'il vit le feu brûler ardemment et qu'il entendit chanter l'eau dans la bouilloire, il s'approcha de la grande table près de la fenêtre, et, pour ne pas perdre de temps, se mit à trier avec soin les grains d'un petit tas de café avarié.

Il y avait près d'une demi-heure que cette besogne l'occupait, lorsqu'une petite voix douce retentit derrière lui, et lui dit avec un accent joyeux :

— Bonjour, Simon. As-tu bien dormi ?

— Oui, chère petite Annette, répondit-il en se retournant. Comment se porte la mère ?

— Bien, très bien, frère; elle n'a pas remué de toute la nuit.

L'enfant était une petite fille d'environ onze ans. Le jeune homme lui prit la main, et, la regardant avec attention :

— Annette, t'es-tu lavée avec soin ?

— Oui, Simon.

— As-tu récité tes prières du matin ?

— Certainement. Et encore un *Pater* pour notre mère.

— Tu es une brave enfant. Maintenant va à ton pupitre, apprendre ta leçon, ou recopier encore tes lettres d'hier. Le temps est notre bien le plus précieux. Quand notre mère sera tout à fait guérie, ou plutôt quand nos affaires iront un peu mieux, tu pourras retourner à l'école. Apprends donc avec zèle, Annette. Tout à l'heure je te ferai réciter ta leçon et je corrigerai ton écriture. Ne fais pas de bruit. Plus notre mère pourra dormir en paix, plus sa santé s'améliorera.

L'enfant se dirigea vers le pupitre.

Simon reprit son ouvrage et le continua jusqu'à ce que la vapeur, s'élançant par le goulot de la bouilloire, vînt lui annoncer qu'il était temps de verser l'eau sur le café.

Mais un bruit imperceptible frappa son oreille, et il dit à sa sœur :

— Annette, tu es plongée dans ton livre. N'entends-tu pas que notre mère t'appelle pour l'aider à s'habiller ? Mets-lui les bas propres que j'ai posés sur la chaise, et prends bien garde de lui faire mal.

Après avoir versé l'eau sur le café, il tira des tasses et des soucoupes de l'armoire, tailla des tartines et prépara tout sur la table pour le déjeuner.

Il venait d'achever cette tâche lorsque sa petite sœur revint.

— Ma mère est habillée, dit l'enfant. Elle veut se lever, et elle t'appelle.

Simon disparut dans la chambre voisine.

Quelques instants après, il reparut, tenant sur ses deux bras une vieille femme avec autant d'aisance que s'il portait un enfant.

Elle devait avoir été longtemps malade, car ses joues étaient enfoncées et son corps très amaigri. Mais une vie nouvelle commençait à briller dans ses yeux, et, sous ses pommettes saillantes, une légère rougeur paraissait se montrer.

Le jeune homme, avançant dans la chambre, fit mine de plier sous le poids de son cher fardeau et s'écria en badinant :

— Mère, mère, que vous devenez lourde à porter ! Il n'y a pas deux mois, je vous aurais portée facilement sur un seul bras à une demi-lieue d'ici. Maintenant je suis presque hors d'haleine. C'est la santé, mère...

— Oui, mon enfant, Dieu merci, c'est la santé, dit la femme. Va, mets-moi sur ma chaise avec précaution.

Le jeune homme laissa descendre doucement sa mère sur un siège; mais, malgré tout le soin qu'il prit, elle ne put s'empêcher de pousser un léger cri, et dit en soupirant :

— Aïe ! mon cher Simon, tu me fais mal.

— Il faut me pardonner, mère, ce n'est pas ma faute.

— Je le sais bien, mon enfant, répondit-elle avec un sourire. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un peu de douleur après une si terrible maladie ?

— C'est étonnant, mère; je prends toutes les précautions possibles, et je fais de mon mieux.

— Sans doute, Simon ; mais c'est que tu es un homme. Les hommes sentent qu'ils sont forts, et dans leur douceur même il y a encore de la violence, sans qu'ils s'en doutent. Il en est tout autrement des femmes : leur violence même est encore douce. Tu le vois bien; lorsque Kate Verhoeven me porte, elle ne me fait jamais mal.

— Oui, mère, s'écria le jeune homme avec une sorte d'enthousiasme, je le crois bien, Kate ! Kate doit avoir des bras aussi doux que des coussins de velours, et avec cela elle vous aime tant, tant !...

— Aussi Dieu la récompensera, Simon, parce qu'elle est compatissante pour une pauvre femme percluse...

Simon avait poussé la table vers sa mère, et lui avait versé son café.

Lorsqu'ils eurent commencé à déjeuner, il reprit, poursuivant l'idée de la vieille femme :

— Une femme percluse, mère ? Vous pensez, sans doute, que vous resterez paralysée toute votre vie ?

— Cela durera toujours longtemps, mon enfant, soupira-t-elle. Je ne sens plus du tout mes jambes, et souvent je cherche des yeux mes pieds, car je ne sais réellement pas où ils sont.

Ces paroles parurent attrister le jeune homme; mais il se roidit contre son affliction, et répondit pour consoler sa mère :

— Chère mère, comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous avez été malade pendant toute une année, terriblement malade.

— Oui, mon fils, je puis dire que j'ai vu la mort de près !

— Eh bien, vous êtes bien guérie. Maintenant votre estomac est sain; vous mangez avec tant de goût, que c'est plaisir de vous voir.

— Je ne me suis jamais sentie mieux portante. Si je pouvais seulement marcher, je courrais, me semble-t-il, dans le jardin et dans les champs.

— Pourquoi donc iriez-vous croire, alors, que vos jambes ne peuvent plus guérir ?

— C'est vrai, Simon, tu as raison : les vieillards sont naturellement grondeurs, tu le sais; mais Dieu est bon ! Ah ! si je pouvais me voir encore une fois en promenade avec toi, avec Annette et avec Kate !

— Vous le verrez, ma mère, vous le verrez. Ayez bon espoir.

Le jeune homme retourna à la table sur laquelle se trouvaient les tas de grains de café et reprit son travail. Annette se remit à écrire.

Après un long silence, la vieille femme dit :

— Mon cher Simon, je suis seule ici ! Viens, traîne ma chaise auprès de la table; comme cela nous pourrons causer encore un peu.

Pendant que Simon, saisissant la chaise, la portait à demi et la glissait vers la table, elle murmura :

— Ah ! cela me donne des frissons dans les os de me traîner ainsi sur le carreau !... Si nous étions riches, je ne te donnerais pas tant de peine. Les gens riches ont des fauteuils commodes, dont les pieds sont garnis de petites roulettes, et qu'on peut pousser sans peine comme de petites voitures. Là, me voilà tout près de la table, et j'ai bien envie de trier les grains de café avec toi. Beaucoup de mains font la tâche légère, dit le proverbe, et le moindre petit sou que nous gagnons vaut de l'or pour nous. Oui, Simon, car ma longue maladie nous a terriblement retardés, n'est-ce pas ? Le médecin, le pharmacien, la garde-malade, tous ces gens-là ont coûté une masse d'argent, et nous avons encore un gros compte, surtout chez le pharmacien... Mais petit à petit les choses s'amélioreront. Heureusement notre maisonnette est à nous. Autrement, comment aurions-nous pu payer le loyer ?... Tu ne dis rien, Simon ? A quoi penses-tu ? A Kate ?

— Moi, mère ? balbutia le jeune homme comme s'il sortait d'un rêve. Je pense à un fauteuil à roulettes.

— Bah ! bah ! c'est pour rire ce que j'en disais.

— Non; vous en aurez un, mère.

— Un fauteuil à roulettes ?

— Oui, et avec un siège et un dossier rembourrés.

— Mais, mon enfant, ces choses-là coûtent terriblement cher; nous avons encore des dettes et nous devons faire des épargnes.

— Et cependant vous en aurez un! Pas maintenant, mais, quand le commerce reprendra un peu, et que je serai un peu en avance. J'y ai pensé, et vous savez, mère, quand j'ai quelque chose dans la tête...

Une larme d'attendrissement brilla dans les yeux de la percluse, qui répondit avec une ironie douce :

— Entêté! quand tu peux faire quelque chose pour consoler et pour réjouir ta mère, le premier consul lui-même ne te retiendrait pas. Dieu te bénira pour ce vice-là, mon enfant.

— Et j'espère, ma mère, que bientôt le commerce reprendra. La paix dure déjà depuis quelque temps, et l'approvisionnement de café commence à diminuer petit à petit; cela fera hausser les prix. Pour le moment, il n'y a presque rien à faire encore.

— C'est assez étonnant, objecta la veuve. Lorsque l'on a fait la paix, chacun s'est réjoui; on a cru que tout allait revivre et refleurir, et au contraire, le commerce, depuis ce temps-là, ne fait que languir.

— Je vais vous faire comprendre cela en peu de mots, mère, répondit le jeune homme sans interrompre son travail. Voyez-vous, avant que la paix ne fût signée à Amiens, les Anglais, qui étaient maîtres de la mer, ne laissaient aborder aucun vaisseau sur les côtes de la République française, ce qui fait que le café et les autres denrées coloniales devenaient de plus en plus chères. Aussi, tous ceux qui en avaient acheté alors étaient sûrs de gagner de l'argent; mais à présent, depuis la paix, la navigation est libre, et l'on a, en grande hâte, importé une si énorme quantité de café, que les prix ne cessent de baisser, ce qui fait que tout acheteur doit nécessairement perdre. Comme notre pays fait aujourd'hui partie de la République française, nous subissons cette situation comme toute la France. Comprenez-vous, maintenant, mère?

— Oui, mon fils; mais si le café continue à baisser, on finira par le donner pour rien. Cela n'est pourtant pas possible.

— Il vient un moment où l'importation s'arrête, et où l'approvisionnement ne dépasse plus les besoins. Dès ce moment-là, mère, les prix recommencent à monter, et même, à la moindre crainte de voir la paix troublée, ils haussent sensiblement. Mon patron, monsieur Waterschoot, qui m'aime beaucoup...

— Parce que tu remplis avec zèle et avec fidélité tes fonctions de magasinier, Simon.

— Oui, ma mère; mais plus encore parce que feu mon père a été son jardinier et l'a servi aussi avec fidélité et avec zèle. Eh bien, monsieur Waterschoot m'a dit que, dès que les temps seront meilleurs, il m'aidera pour agrandir un peu mon commerce. Il me donnera du crédit pour quelques balles, et, dans mes heures de loisir, je tâcherai de les placer en détail chez les boutiquiers de la ville. Il y a pas mal d'argent à gagner de cette façon, et, si vous n'êtes pas encore tout à fait guérie, mère, nous trouverons bien un fauteuil à roulettes sur le bénéfice... Restez assise ici quelques minutes; il faut que je donne sa leçon à Annette.

Il alla près de la petite fille, la fit lire à haute voix, corrigea son écriture, et lui enseigna, pendant près d'une heure, non seulement la grammaire, mais la Doctrine chrétienne.

Alors, après avoir causé encore un peu avec sa mère, il prit une bêche placée dans le coin de la porte.

— Le travail va avant le plaisir, dit-il. Je suis bien heureux à vos côtés, mère, quand je vous vois si gaie et si bien portante; mais le temps est très chaud. Le céleri doit être butté, et les endives liées. Causez un peu avec Annette en m'attendant.

Il se rendit au jardin et commença son travail. De temps en temps, néanmoins, il allait jusqu'à la haie, où il y avait une ouverture sans porte, et regardait, pendant quelques minutes, d'un air pensif, du côté d'une maison de paysan qui, à une couple de cent pas plus loin, élevait son toit de chaume au-dessus de la cime des cerisiers.

Cette maison était celle d'un vacher et se trouvait au fond d'un jardin enclos d'une haie touffue de jeunes ifs. C'est dans cette haie qu'une ouverture avait été ménagée pour donner aux habitants de la petite maison une issue par le jardin, car ils avaient aussi une porte d'entrée sur la rue Haute.

Après que Simon, malgré ses distractions, eut achevé son travail dans le potager, il rentra dans la maison et dit à sa mère :

— Il est près de sept heures et demie; je vais à mon bureau.

— Si tôt? demanda sa mère en le menaçant du doigt avec un sourire. Il est à peine sept heures. Ah! mon garçon, tu espères rencontrer Kate!

— En effet, ma mère, je ne crains pas de l'avouer. C'est à peu près l'heure où elle revient; car ce matin, dès avant cinq heures, elle est partie pour la ville avec son lait. Si je la rencontre, je la prierai de venir tout de suite auprès de vous, et elle vous portera avec votre chaise au soleil.

Il ôta sa blouse et passa une redingote bleue qui n'était plus neuve, à la vérité, mais qui lui donnait néanmoins toute l'apparence d'un fils de bon bourgeois.

Puis il serra les mains de sa petite sœur, embrassa sa mère, et sortit par l'ouverture. Avant d'atteindre la grande route, il avait à traverser le long chemin de terre qui servait d'issue à la ferme.

Il ne se dépêchait pas, car il avait assez de temps, et, plus il allait lentement, plus il avait de chances de ne pas manquer la rencontre qu'il souhaitait.

En effet, il était à peine à moitié du chemin de terre, qu'il poussa un léger cri de joie.

En ce moment, une jeune fille tournait le coin pour entrer dans le chemin de terre, et, de loin, faisait des signes de tête en souriant doucement.

Elle marchait à côté d'une petite carriole chargée de cruches à lait en cuivre et attelée d'un très gros chien.

Dès que l'animal aperçut le jeune homme, il donna, ainsi que sa maîtresse, des signes de joie, aboya fortement et se mit à tirer si violemment la petite charrette, que la jeune fille fut obligée de le gronder et de le retenir, pour l'empêcher de renverser la voiture et tout son contenu.

Cette jeune laitière paraissait robuste et courageuse; elle avait des joues fleuries, des bras musculeux et des yeux bleus vifs d'une douceur singulière chez une si forte fille.

Elle portait un bonnet de dentelles avec des ailes et, par-dessus, un chapeau campinois dont les deux longues brides flottaient sur ses épaules. Un mouchoir de couleurs voyantes croisé sur sa poitrine, une petite jaquette à fleurs rouges, un jupon noir rayé et un tablier de toile bleue composaient toute sa toilette.

Si humble qu'elle fût pourtant, cette toilette lui seyait si bien que tous les passants la remarquaient, et ceux qui ne la connaissaient pas autrement la désignaient par ces mots : « La jolie laitière du Coin vert. »

Les deux jeunes gens se regardèrent de loin avec ces yeux étincelants, ce sourire rayonnant, langage mystérieux de l'âme, par lequel on exprime en quelques secondes plus que la parole n'en peut dire en une journée entière. Aussi, lorsqu'ils s'abordèrent, ne parlèrent-ils, pour ainsi dire, que de choses indifférentes.

— Quel beau temps, n'est-ce pas, Kate ? dit le jeune homme.

— Oui, Simon, répondit-elle, il fera terriblement chaud aujourd'hui, et il pourrait bien faire de l'orage, s'il... A bas! Turc, bête mal apprise que vous êtes.

Elle fut obligée de faire un saut en arrière, car Turc, avec sa petite charrette, se ruait en avant pour lécher les mains de Simon.

— Ce Turc raffole de vous, dit-elle en badinant. Je crois que vous lui donnez de temps en temps un morceau de foie en cachette.

— Non, Kate, ce n'est pas cela; le pauvre Turc agit d'après le proverbe : « Les amis de nos amis sont nos amis. « Il aime les gens qui vous aiment... Voilà qu'il se couche par terre comme s'il voulait me dire : « Causez à votre aise avec Kate ».

— Oh! le malin, répondit la jeune fille, qui prend prétexte du chien pour dire des choses que nous savons depuis longtemps. Comment se porte votre mère, ce matin ?

— Bien, très bien; elle se sent guérie; elle mange avec appétit; elle rit et elle plaisante comme une jeune fille.

— Soit dit entre nous, je n'ai jamais eu l'espoir qu'elle guérirait. Que vous devez être heureux, Simon!

— Oh! Kate, je ne saurais pas vous le dire. Chaque jour je me surprends vingt fois à lever les yeux vers le ciel, sans le savoir : mon âme reconnaissante ne cherche qu'à s'élever... Si ma mère était morte, j'aurais pleuré pendant des années, Kate; car il ne faut pas oublier que je n'étais encore qu'un petit garçon quand mon père mourut. Notre mère resta seule au monde avec deux enfants, dont le plus jeune ne pouvait pas encore courir seul. Elle a dû travailler, s'échiner et se priver de nourriture pour me faire aller à l'école. Pensez donc, elle, qui n'était pas née pour faire ce métier-là, est allée pendant des années faire la lessive et récurer chez les autres... Qui sait si sa terrible maladie n'a pas été la conséquence des sacrifices qu'elle a faits pour moi? Et je ne l'aimerais pas? Je ne l'aimerais pas de toutes les forces d'un cœur reconnaissant? Mais je ne serais pas digne de vivre.

— Sans doute, sans doute, murmura la jeune fille touchée des paroles de Simon; et elle le sait bien, votre bonne mère; car elle ne pense qu'à son fils, elle ne rêve que de son fils. Ah! comme la vie doit vous sourire, Simon, depuis qu'il est visible qu'elle guérit!

— Oui, Kate, oui, répondit-il avec hésitation, je serais très heureux si... Mais non, je ne veux pas vous parler de cela; vous vous moqueriez de moi, et cependant, j'ai beau me faire violence, je ne puis chasser ce nuage noir de mon ciel.

— Le fils de l'apothicaire? s'écria-t-elle d'un ton moqueur.

— Oui, Isidore Pommedepin. Il commence à m'ennuyer, et terriblement. Il rôde toute la journée autour de la maison de votre père. Vous

avez avoué vous-même que, chaque matin, lorsque vous leur portez votre lait, il est dans la boutique qui vous attend, et qu'il vous dit toute sorte de choses aimables.

— Bah! Simon, il m'en faut entendre tant de ces fades compliments; mais je n'y fais pas attention. Cela entre par une oreille et cela sort par l'autre.

— Songez donc, Kate; le fils de l'apothicaire s'est vanté, au *Roi d'Espagne*, d'être aimé de vous!

La jeune fille partit d'un éclat de rire.

— Vous vous moquez de moi, dit tristement Simon, mais on n'est pas maître de ses sentiments. Souvent il me prend une envie féroce de rompre le cou à Isidore. Mais avoir recours à la violence, je crains que le monde n'en parle beaucoup, et que votre réputation n'en souffre; et puis il y a encore une autre raison plus grave... sans cela...

— Allons, allons, devenez-vous réellement jaloux d'un garçon qui est boiteux et laid, et qui porte des lunettes vertes par-dessus le marché? Vous avez une mauvaise opinion de vous-même, Simon, et une plus mauvaise encore de moi. Me croyez-vous aveugle, et prête à tourner à tout vent comme une girouette? Chassez ces rêves insensés. Je ris d'Isidore Pommedepin. Demandez-le plutôt à Turc. D'après vos propres paroles, Turc doit haïr les gens qui me sont désagréables; eh bien, il veut toujours mordre Isidore, et dernièrement, comme il voulait le caresser, le chien lui a déchiré un morceau de sa manche. Ce qui vaudrait mieux, Simon, ce serait de chercher à gagner un peu plus d'argent, pour que nous puissions recommencer à penser à la grande affaire; car, je vous l'avoue, je deviens un peu impatiente.

En achevant ces mots, elle lança au jeune homme un regard profond, et le contempla bien en face avec un sourire d'une douceur extrême. Simon, ému, bégaya :

— Merci, merci, Kate. Ah! je fais ce que je peux, mais les temps sont bien durs.

— Cela ne va-t-il pas bientôt changer, Simon?

— Il paraît que si, mon amie. Depuis un mois, j'ai pu faire quelques économies. La semaine passée j'ai acheté cinq sacs de froment.

— De froment?

— C'est-à-dire du grain avarié, bon à donner aux poules, et avec cela un peu de café. De sorte que, en un mois, j'ai gagné près de quinze florins. Ajoutez à cela mon salaire de magasinier chez M. Waterschoot, et vous conviendrez que cela ne va pas encore si mal.

— Ah! ah! tant mieux, s'écria Kate réjouie. Oui, Simon, tant mieux, car mon père aussi commence à dire que cela dure bien longtemps.

— Hélas! il faudra pourtant bien attendre encore, ma chère Kate, répondit Simon en soupirant. Vous le savez, la longue maladie de ma mère nous a fait contracter quelques dettes qui doivent d'abord être acquittées. Une surtout qui me pèse sur le cœur comme un morceau de plomb : c'est notre dette chez l'apothicaire. Tout ce que j'ai gagné, tout ce que nous avons pu épargner sur mes journées, a été remis à l'apothicaire. Encore trente-cinq florins. Ah! il me semble que je m'ôterais le pain de la bouche, pour pouvoir passer bientôt, la tête haute, devant la boutique de l'apothicaire. Croyez bien, mon amie, que cela ne dépend pas de moi : je suis assez triste de voir que les choses ne vont pas plus vite.

— Eh bien, eh bien, Simon, allez-vous vous désoler pour cela? Les choses finiront bien par aller mieux. Votre mère guérit, c'est le principal, et le reste s'arrangera, avec l'aide de Dieu. Ayons donc bon courage... Le savez-vous déjà? Mon père va acheter un cheval.

— Un cheval?

— Oui, ma mère avait rempli une tirelire en cachette, et le petit magot est venu au jour.

— Et alors, vous n'irez plus en ville avec la petite charrette que Turc traîne après lui?

— Non; le domestique que nous prendrons conduira lui-même le tout à nos pratiques.

— Ah! c'est bien, ça, Kate! Du moins vous ne devrez plus, été et hiver, par tous les temps, vous mettre en route dès cinq heures du matin.

— Oui, Simon; mais ce n'est tout de même pas pour ça que vous êtes content, dit la jeune fille en riant.

— Vous ne devrez plus, chaque matin, servir du lait à la pharmacie, et Isidore ne pourra plus vous ennuyer par ses compliments exagérés.

— Ni les autres non plus. Croiriez-vous pourtant, Simon, que tout d'abord cette nouvelle m'a fait de la peine?

— Pourquoi?

— Mon père dit que nous n'avons plus besoin d'un si grand chien, qui mange comme un loup, et il parle de vendre Turc. Mon père n'est jamais sorti avec le chien, comme moi, et il ne sait pas combien cette bête peut avoir d'amitié. Turc tomberait en des mains étrangères, recevrait des coups, aurait faim! C'est peut-être un enfantillage ridicule, mais cette idée me fait de la peine.

— Pauvre Turc! dit le jeune homme en caressant le chien avec compassion. Voyez, il me lèche les mains, comme s'il me demandait du secours contre le triste sort qui le menace. Si j'étais un peu plus en fonds, je l'achèterais et le garderais tant qu'il vivra, mais je suis tout à fait impuissant...

— Ce n'est pas nécessaire, Simon. Je l'ai dit à mon père : Turc ne quitte pas notre maison. Au besoin, je lui achèterai sa nourriture de mon propre argent. On doit être reconnaissant, même envers les bêtes. Mon père est mon père; mais j'ai un cœur aussi, et quand je sais que je ne fais pas de mal, je ne suis pas facile à contraindre. Quand nous aurons un cheval, Simon, ce qui sera le mieux, c'est que j'aurai plus de temps à passer près de votre mère pour l'aider et la consoler.

— Kate, j'allais oublier de vous dire que vous devriez bien, tout à l'heure, venir à la maison pour un instant.

— Quelle demande! N'y vais-je pas tous les jours?

— Oui, vers le midi; mais ce n'est pas là ce que je veux dire : dès que vous aurez déchargé votre petite voiture, il fait un temps superbe, et ma mère voudrait être portée au soleil avec sa chaise.

— Je le ferai, Simon. J'ai là, sur ma charrette, un morceau de stockfisch que j'ai rapporté pour votre mère. Jusqu'à midi, donc. Relevez la tête et prenez bon courage; car Kate Verhoeven, voyez-vous, n'est pas une girouette, et ne laissera pas facilement s'évanouir le bonheur que nous avons rêvé ensemble. Je veux devenir l'enfant de votre mère, et vous aider à lui rendre la vie douce et agréable... Hope, Turc! Tu es là à écouter, le nez en l'air, comme si tu comprenais ce que nous disons... Bonjour, Simon.

— Au revoir, ma noble et bonne amie! balbutia le jeune homme, dans les yeux duquel brillait une larme d'admiration.

Il la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu à ses yeux. Alors il se retourna et marcha, consolé et le cœur fier, vers la chaussée.

Il atteignit bientôt la ville. Comme M. Waterschoot, son patron, demeurait sur le port, son chemin le mena à travers le marché du Vendredi, et, selon son habitude, il s'y promena pendant quelques minutes au milieu des innombrables objets sans nom qui s'y trouvaient exposés pour être vendus aux enchères publiques.

Il y avait là tout ce qu'on peut imaginer : des tableaux et des oripeaux de théâtre, des porcelaines de Chine et du vieux fer, des livres et des tapis, de vieux tonneaux et des meubles de luxe, des poteries de Cologne et des oiseaux empaillés, du bois à brûler, des fleurs, des pendules, des armes, et tout un bazar des objets les plus disparates.

Il était encore une demi heure trop tôt pour qu'il rentrât à son bureau, et il avait déjà parcouru d'un œil indifférent tout le marché, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, muet et immobile, devant un objet qui faisait partie d'un assez riche mobilier.

C'était un grand fauteuil en acajou poli, dont le siège, le dossier et les deux bras étaient parfaitement rembourrés et couverts en damas.

Mais ce qui attirait surtout l'attention du jeune homme, c'étaient les quatre roulettes de cuivre qui soutenaient les pieds du fauteuil. Ce meuble avait sans doute été pour une personne riche qui ne pouvait pas marcher, car les roulettes étaient très grandes, et le dossier penché en arrière, comme pour offrir un appui à celui qui devait le pousser.

— Ma mère avait parlé d'une chaise comme celle-là, se dit Simon; mais celle-ci est trop belle, et ne peut être achetée que par des gens riches. Hélas! Dieu sait combien elle vaut de florins! Sans cela, ce serait précisément ce que ma mère désirait. C'est bien dommage que ce fauteuil ne soit pas plus vieux et plus usé ou d'une étoffe et d'une forme plus ordinaires! Mais tel qu'il est, il n'y faut pas penser.

Simon ne pouvait s'empêcher de regarder le fauteuil avec envie, et lorsqu'enfin il s'éloigna de l'objet convoité, ce fut en poussant un profond soupir.

Il dirigea sa promenade de l'autre côté de la place; mais on eût dit que le fauteuil l'avait ensorcelé, car il retourna non pas une fois, mais deux et trois fois, tantôt secouant tristement la tête, tantôt crispant les poings avec dépit, parce qu'il avait le sentiment de son impuissance.

Enfin, comme neuf heures allaient sonner, Simon s'éloigna du marché du Vendredi; mais aussi longtemps qu'il put apercevoir le fauteuil, il se retourna et jeta des regards de convoitise sur le précieux meuble.

Arrivé sur le port, il entra dans le magasin de M. Waterschoot, et là, avec l'aide d'un ouvrier, il se mit à choisir, à peser et à inscrire les balles de cafés, les sacs de riz et les autres marchandises qui devaient être expédiées.

Quoiqu'il parût distrait à ce point que l'ouvrier lui avait déjà demandé plusieurs fois ce qui lui trottait dans la tête, Simon se hâtait dans son travail. Au bout d'une demi-heure un camion était entièrement chargé, et le camionneur se mettait en route vers les différentes destinations dont le jeune magasinier lui avait remis la liste.

Simon donna d'autres explications à l'ouvrier, puis il entra dans une pièce contiguë au magasin pour y annoter sur son memento tout ce qu'il avait expédié.

Pendant qu'il s'acquittait de cette besogne, il avait plus d'une fois déposé la plume pour penser à une chose qui le préoccupait. Une fois même il avait frappé du poing sur son pupitre, en grommelant d'un air mécontent.

Lorsqu'il eut terminé ses annotations, il laissa tomber sa tête dans ses mains et resta assis, plongé dans de profondes réflexions.

Il ne remarquait pas qu'un vieux monsieur était entré dans la chambre et le contemplait en silence.

— A quoi monsieur Simon réfléchit-il si profondément? demanda le nouvel arrivant avec un sourire.

— Ah! monsieur, excusez-moi, balbutia le jeune homme surpris en se levant précipitamment. Le travail du matin est achevé, et mes annotations sont complètes.

— Je n'en doute pas, Simon, dit M. Waterschoot. Mais il y a dans votre esprit quelque chose qui doit vous occuper; vous étiez bien loin d'ici avec vos idées.

— Ce n'est rien, monsieur. Je pensais à ma mère.

— Elle guérit, n'est-ce pas?

— Oui, mais ses jambes, pauvre femme!

— N'y a-t-il pas d'amélioration? toujours percluse?

— Toujours également percluse, monsieur. Ce matin, lorsque je l'ai portée hors de sa chambre à coucher, je lui ai fait mal sans le savoir. Alors elle a exprimé le désir d'avoir un fauteuil à roulettes, pour pouvoir se faire voiturer. En passant tout à l'heure par le marché du Vendredi, j'ai vu un fauteuil de ce genre, et c'est à cela que je pensais.

— Il faut l'acheter, Simon.

— Non, monsieur, il est trop cher. Je ne peux pas y penser.

— Et votre mère serait-elle contente si vous le lui achetiez?

— Oh! monsieur, j'oserais parier qu'elle en pleurerait de joie.

— Et vous hésitez? Votre mère est une digne et brave femme, et vous pouvez bien faire quelque chose d'extraordinaire pour elle.

Le jeune homme se taisait, il n'osait pas dire ce qui le retenait, et malgré lui il laissa échapper un soupir.

— Que peut bien coûter ce fauteuil? demanda M. Waterschoot. Cinq ou six florins, tout au plus?

— Plus, monsieur, beaucoup plus! répondit Simon. Il est tout entier en bois d'acajou, avec des coussins de damas.

— Prenons dix florins. Vous ne trouvez pas que c'est trop, n'est-ce pas, pour rendre votre mère heureuse?

— Oh! monsieur, s'écria le jeune homme, je les donnerais volontiers; mais, hélas! je ne les ai pas.

— Vous n'avez pas dix florins? Et avant-hier encore vous me disiez que le mois dernier vous aviez gagné quinze florins en dehors de vos heures de bureau.

— Oui, monsieur, mais j'ai tout donné pour diminuer les dettes que la maladie de ma mère nous a fait contracter.

— En est-il ainsi, Simon? Voulez-vous de l'argent?

— Si monsieur avait la bonté de m'avancer dix florins sur mes appointements du mois?

— Sans doute; pourquoi ne me le demandiez-vous pas tout de suite?... Tenez, voilà une pièce d'or.

— Et puis-je courir au marché du Vendredi?

— Oui, je vous donne congé jusqu'à cet après-midi; venez me dire alors si votre mère a été contente.

A ces mots M. Waterschoot quitta le bureau.

Le jeune homme regarda en riant la pièce d'or qui brillait dans sa main. Il voyait déjà dans son esprit sa mère se réjouir et ses yeux rayonner de bonheur; mais tout à coup un nuage assombrit son front. Si le fauteuil coûtait plus que la valeur du louis d'or?

Il mit la main dans sa poche et en tira quelques pièces de monnaie formant ensemble environ un florin et demi... Et si cela ne suffisait pas encore?...

Il poussa un cri de frayeur et d'incertitude, et sortit du magasin en courant.

II

Maître Verhoeven, le vacher était sorti de son étable pour se tailler une tartine.

Il était debout près du chaudron où l'on cuisait la nourriture des vaches; il tenait d'une main un pain de seigle, grand comme une pierre meulière, appuyé contre sa poitrine, et de l'autre un grand couteau.

Il devait y avoir quelque chose de désagréable qui lui trottait dans la tête, car il grommelait tout bas des paroles brèves et entrecoupées, et il brandissait violemment son couteau dans les airs, probablement sans le savoir lui-même.

Ce laitier était un homme grand et gros, dont les membres énormes et les mouvements lourds lui donnaient l'aspect d'un bœuf gras. Il était coiffé d'un bonnet de coton, et chaussé de gros sabots.

Lorsqu'il se fut coupé une épaisse tartine, et qu'il y eut mordu deux ou trois larges bouchées, le travail de la mastication et le plaisir de la déglutition calmèrent quelque peu la colère à laquelle il paraissait en proie; car il se laissa tom-



Annette roula le fauteuil. (Page 16.)

ber sur une chaise, près de la table, et son visage se détendit tout à fait; il avait même un léger sourire sur les lèvres.

En ce moment, parut sur la porte de la cour une femme déjà âgée; le chapeau campinois qu'elle portait sur la tête, et le mantelet de coton jeté sur ses épaules semblaient indiquer qu'elle se disposait à sortir.

Elle entra d'un pas traînant dans la chambre et mit son doigt sur ses lèvres, comme si allait apprendre au laitier un secret de la plus haute importance; mais lui se leva avec impatience et s'écria :

— Ah ça ! Thérèse, voulez-vous encore me causer un saisissement avec vos manières de comédie, hein ? Pour l'amour de Dieu faites-moi une mine humaine. Les Sans-Culottes sont-ils là ? Une de nos vaches a-t-elle crevé ?

La femme, sans faire la moindre attention à la mauvaise humeur de son mari, s'approcha de lui et lui dit à demi-voix :

— Jean, regardez-donc par la fenêtre, du côté de la rue de la Charrue.

— Et qu'y a-t-il là de si extraordinaire à voir ?

— Il y a le fils de l'apothicaire.

— Laissez-moi tranquille avec votre fils d'apothicaire ? grommela l'homme en se rejetant sur sa chaise avec colère.

— Oui, mais, Jean, il se tient là dans l'espoir de voir notre Kate.

— Notre Kate, ce vilain mirliflor ? Notre Kate ! Je cours lui casser une couple de côtes.

Et il se leva en effet, saisit dans un coin un bâton de néflier, et marcha rapidement vers la porte de la cour. Mais, là, il s'arrêta, se retourna, et demanda à sa femme :

— Thérèse, est-il dans notre jardin, à l'intérieur de la haie ?

— Non, il est dans la rue de la Charrue.

— Pourquoi ne le dites-vous pas tout de suite? Je pourrais faire un malheur, et comme personne ne peut lui défendre de stationner sur le chemin communal... Allons, je ne veux pas me faire de mauvais sang aujourd'hui. Je le retrouverai bien, l'effronté blanc-bec.

Et il retourna s'asseoir.

— Mais, Jean, dit la femme, comment pouvez-vous être si fâché contre un jeune homme qui ne vous fait pas de mal?

— Pas de mal? Et il rôde des journées entières de ce côté pour rencontrer notre Kate!

— Est-ce donc un crime que d'aimer notre enfant? Si elle était laide, cela n'arriverait pas.

— Allons, allons, assez de sottises! Et sa bonne renommée, la comptez-vous pour rien? C'est la seule richesse des gens de notre condition. Le monde commence déjà à jaser sur notre Kate et sur le fils de l'apothicaire. Cela m'ennuie. Une réputation perdue ne se retrouve pas : j'y mettrai bon ordre. Demain j'irai chez l'apothicaire, et je préviendrai le père d'Isidore que je me ferai un devoir de casser le cou à son fils s'il ne cesse de mettre en péril la bonne renommée de ma fille.

— Mais, Jean, Jean, vous ne savez pas ce que vous dites, grommela la femme.

— Je ne sais pas ce que je dis! répéta le vacher. Je suis un âne, n'est-ce pas? Ces jeunes messieurs qui tournent autour d'une jeune paysanne, comme des chats autour d'une souris, vous trouvez cela beau et honorable! Je devrais laisser ma fille servir de jouet à ces désœuvrés immoraux? à ces coureurs? Taisez-vous, femme, taisez-vous. Mon sang bout quand j'y pense.

— Jean, puis-je dire aussi mon petit mot, à présent?

— Parlez tant que vous voudrez, pourvu que vous ne disiez pas de bêtises.

— Vous êtes fâché contre Isidore Pommedepin; mais supposez que le pauvre garçon soit sincère, et qu'il n'ait que des intentions honnêtes à l'endroit de notre Kate?

— Sincère? Je ne vous comprends pas.

— S'il aimait réellement notre fille?

— Ah! ah! la pauvre imbécile de femme! Il aime Kate; en doutez-vous? Chacun le sait bien.

— Mais qui ne se ressemble pas ne doit pas s'assembler; il ne peut pas l'aimer.

— Et s'il courait à elle pour le bon motif? S'il voulait réellement l'épouser?

— De mieux en mieux, Thérèse. Allez votre train, femme. Le fils de l'apothicaire Pommedepin, qui est très riche, ira se marier avec la fille du pauvre vacher Verhoeven! J'ai pitié de vous. C'est par ces rêves insensés que l'on entraîne les jeunes filles dans la mauvaise voie.

— Isidore dit pourtant que ses intentions sont pures et qu'il désire épouser Kate. Son père lui-même a fait comprendre au boutiquier du coin qu'il ne s'opposera pas aux désirs de son fils.

— Tout cela c'est des bêtises pour séduire notre Kate. Je ne veux pas en entendre parler; vous dis-je. Et vous parlez tout à fait, femme, comme si Simon Horms n'était plus de ce monde. Avez-vous donc oublié que nous lui avons donné notre parole?

— Pas du tout, Jean.

— C'est-à-dire que nous lui avons laissé croire, à lui et à Kate, qu'ils pourraient se marier ensemble. Si la mère de Simon n'était pas devenue malade, il y a déjà plus d'un an que la chose serait faite.

— Peut-être.

— Un honnête homme ne peut pas manquer à ses promesses.

— Il n'y a pas de promesse, Jean.

— Si, Thérèse.

— Nullement, Jean.

— Mais croyez-vous, femme, que notre Kate, qui ne peut pas souffrir Isidore Pommedepin, va laisser là Simon comme une linotte? Il y a une tête solide sur les épaules de notre fille; elle a hérité cela de son père. Si nous lui disions qu'elle doit devenir la fiancée de l'apothicaire boiteux, elle aurait du chagrin et elle pleurerait, soyez-en sûre. Elle, se laisser contraindre à sacrifier ses sentiments! certainement non... D'ailleurs, écoutez, Thérèse, pour abréger, laissez-moi tranquille avec vos billevesées!

Il se remua sur sa chaise avec impatience et tourna le dos à sa femme; mais celle-ci, qui ne semblait pas s'émouvoir beaucoup de la mauvaise humeur de son mari, s'assit comme lui devant la table et lui dit avec un sourire ironique :

— Cools, le maraîcher, était aussi pauvre que nous, et il avait aussi une jolie fille bien accorte. Elle a épousé Bordyn, le riche marchand de bois.

— Un vieux bonhomme usé! grommela le vacher.

— Maintenant la fille du pauvre maraîcher roule en voiture; elle est vêtue comme une reine, et elle est tellement couverte d'or et de pierreries, que les passants s'arrêtent dans la rue pour la regarder avec admiration. Et pensez donc, Jean, ses vieux parents ne doivent plus travailler; ils vivent de leurs rentes dans une maison moderne! C'est « monsieur Cools » par ici et « madame Cools » par là, et dans ses vieux jours la pauvre marchande de légumes porte des chapeaux à plumes et des châles qui lui pendent jusque sur

les talons. Ah! si un sort pareil pouvait nous échoir à notre tour, ne diriez-vous pas : Dieu soit loué!

— Des rêves, des rêves insensés! répondit maître Verhoeven. Ce qui vous éblouit là dedans, ce sont les beaux habits. Ah! les femmes, les femmes! Pour quelques aunes de satin et quelques bijoux, elles vendraient leur âme au... Mais je ne veux pas en entendre parler, vous dis-je! Tout son argent n'empêchera pas Isidore Pommedepin d'être laid et boiteux. Simon Horms est un gentil, brave et honnête garçon.

— Mais ces gens là sont tout à fait pauvres, Jean. Ils n'ont à attendre que la misère. Vous êtes père, et vous devez soigner autant que possible pour l'avenir de votre fille.

— Simon Horms a notre parole.

— Il ne l'a pas.

— C'est égal, il épousera Kate. Je n'en démords pas.

— Bon, bon, vous changerez bien d'idée lorsque vous aurez réfléchi. Si Kate pouvait être vêtue comme madame Bordyn, la fille du maraicher; si nous pouvions vivre de nos rentes, et si vous me voyiez parcourir les rues avec des plumes sur mon chapeau...

— Allez-vous vous taire, Thérèse, avec vos enfantillages! Fi! n'avez-vous pas honte? Une vachère avec des plumes sur son chapeau! Cela vous siérait comme une gorgerette de dentelles au cou de notre chien.

— Cela sied bien à madame Cools. On ne sait pas ce qui peut arriver, Jean. Nous pouvons avoir la même chance que d'autres... Maintenant je me dépêche d'aller en ville. Mais, pensez-y bien. Je vous connais; vous n'êtes pas si bête que vous en avez l'air, et à la fin vous vous rendez toujours à la raison.

— J'y suis, dans la raison, et je ne changerai pas.

— Oui, nous savons cela de longue date.

— Ainsi, vous croyez encore que je plierai devant votre volonté?

— Là, là, cher homme, ne vous faites pas de mauvais sang inutilement. Jusqu'à cet après-midi.

Elle sortit en souriant, et en murmurant tout bas :

— Un chapeau avec des plumes! un châle! Bonjour, monsieur le rentier...

Maître Verhoeven la suivit des yeux en grommelant.

— Ma femme devient folle, je crois, se dit-il en lui-même. Ah! bah! elles sont toutes folles, les femmes : des robes, de belles robes, voilà tout ce qu'elles rêvent. Elles ne voient, elles ne désirent, elles n'apprécient rien d'autre. Notre Kate, devenir la fiancée d'Isidore le boiteux! Traiter si cruellement le pauvre Simon Horms? Manger ma parole? Non, non, cent fois non!

Il baissa la tête et se mit à réfléchir de nouveau à tout ce que sa femme lui avait dit. A la fin, il entra, sans doute, en lutte avec lui-même, car il serrait les poings et frappait de temps en temps sur la table avec force, en répétant : « Non, non! »

Il fut troublé dans ses réflexions par l'arrivée d'un vieux monsieur, très petit de taille, avec de petits yeux brillants et un sourire malin sur ses lèvres minces.

— Bonjour, maître Verhoeven, dit-il.

— Apothicaire! répondit le vacher d'un ton impatient, en inclinant légèrement la tête.

— Vous ne m'attendiez pas, maître?

— Pourquoi vous attendrais-je?

— En effet, vous ne pouvez pas supposer pourquoi je viens chez vous. Je voudrais avoir avec vous un entretien sérieux. Je suis bien sûr que vous me regarderez d'un air plus aimable quand vous aurez appris ce que j'ai à vous dire.

— Le croyez-vous, apothicaire? Vous pourriez vous tromper terriblement.

— Oh! non! ce sont de bonnes nouvelles que je vous apporte.

— J'écoute.

— Si vous m'offriez une chaise, je ne serais pas fâché de m'asseoir.

— Eh bien, apothicaire, il y a une chaise à côté de vous. Si vous aimez mieux être assis...

M. Pommedepin rapprocha la chaise de la table, et, tout en présentant au vacher une prise de sa tabatière d'or, il lui demanda :

— Maître Verhoeven, n'avez-vous pas encore remarqué que mon fils Isidore tourne toujours auprès de votre fille?

— Sans doute, cela fait jaser les gens, et cela nuit à la bonne réputation de ma fille. Il faut que cela ait une fin, apothicaire.

— Je comprendrais votre colère, maître Verhoeven, si mon fils ne cherchait que son plaisir; mais le pauvre garçon est, hélas! tellement blessé au cœur, qu'il ne mange ni ne dort plus, et qu'il en maigrit tous les jours.

— Que puis-je faire à cela? marronna le vacher. Ma fille ne peut pourtant pas marcher dans un sac. Si elle donne dans l'œil à votre fils, ce n'est pas une raison pour compromettre sa réputation en tournant sans cesse autour d'elle.

— Vous êtes un peu rude, maître Verhoeven, et vous ne me laissez pas parler. Mon fils aime sincèrement votre fille : j'ai pitié de sa souffrance, et puisque votre Catherine est une belle et honnête fille, il y aurait peut-être un moyen de les rendre heureux tous les deux. Comprenez-vous?

— Oui, oui, apothicaire, je comprends bien où vous voulez en venir; mais vous frappez à côté. Que votre fils en fût heureux, c'est possible; notre Kate, au contraire, si pareille chose lui arrivait, le regretterait toute sa vie.

— Maître, vous voulez me susciter des difficultés, n'est-ce pas? Cela n'est pas nécessaire. Je suis riche et je n'ai qu'un enfant; je ne dois donc pas y regarder pour assurer à mon Isidore et à sa fiancée tous les avantages nécessaires.

— Mais, apothicaire, notre Kate n'aime pas votre fils.

— Elle ne le déteste pas non plus, répondit M. Pommedepin avec un sourire triomphant. Tous les matins, Kate entre dans notre pharmacie et elle échange des mots aimables avec Isidore. Je n'ai jamais remarqué qu'elle lui fît mauvaise mine. Elle est gaie et elle rit toujours.

— Naturellement, elle doit vous porter du lait, et elle a le caractère gai; mais, croyez-moi, elle n'aime pas votre fils : et l'on ne se marie pas sans amour.

— Bien, brave homme, s'écria l'apothicaire, vous êtes encore de l'ancien temps. Supposez que jusqu'à présent votre fille n'éprouve pas encore une inclination particulière pour Isidore. Cela viendra bien plus tard. Lorsqu'une femme voit que son mari lui procure tout ce que son cœur peut souhaiter : richesses, domestiques, belles toilettes, aisance, estime, considération, alors elle sent naître en elle une affection solide, bien autrement durable que cet amour d'enfant dont vous parlez.

Le vacher secoua la tête sans rien dire.

— Voulez-vous dire que j'ai tort? demanda l'apothicaire.

— Je ne veux rien dire du tout, grommela maître Verhoeven. Vous me brouillez l'esprit avec tous vos grands mots. Ce que je sais bien, c'est que si j'étais une jeune fille, fraîche et bien portante comme notre Kate, je ne me marierais pas avec un garçon qui... Je ne voudrais pas vous blesser, apothicaire, mais vous comprenez bien ce que je veux dire?

— Ah! ah! cela passe la plaisanterie, répondit M. Pommedepin avec une amère ironie. Parce que Isidore a eu, dans son enfance, le malheur de se casser la jambe. Il devrait peut-être, outre sa richesse, être beau comme un Cupidon? Vous ne vous fourrez pas peu de chose dans la caboche, voisin!

— Est-ce que je vous ai appelé? murmura le vacher vexé. Si vous n'êtes pas content de mes paroles, allez-vous-en et laissez-moi tranquille.

— Allons, allons, maître Verhoeven, nous ne nous comprenons pas, dit l'apothicaire en riant d'un air aimable. Vous êtes rude comme un porc épic, voisin, et je ne sais réellement point par quel bout vous prendre. Parlons un peu raisonnablement.

— Pour parler raisonnablement, en un mot comme en cent, notre Kate ne peut pas épouser votre fils. Elle ne l'aime pas, et elle est promise depuis longtemps à un autre.

— A Simon Horms?

— Oui, à Simon Horms. Pourquoi levez-vous les épaules avec cet air de dédain?

— Avec pitié, voulez-vous dire, maître. Simon Horms est un pauvre diable, plus que pauvre. Il a des dettes qu'il ne peut pas payer. Iriez-vous donner votre fille à ce malheureux lourdaud, elle qui est une perle? Eh bien, elle et vous le regretteriez toute votre vie! L'amour qui se nourrit de pain sec meurt en quelques mois, et alors il ne reste rien que la faim et le besoin. Vous avez plus d'esprit que ça, maître Verhoeven.

— Simon reprendra le dessus dès que le commerce ira mieux. Une véritable sympathie est une richesse aussi.

— Une richesse? non pas. Des mots, de vains mots. N'oubliez pas que la mère Horms est paralysée.

— Elle guérira, apothicaire.

— Non, elle ne peut pas guérir. Les deux médecins qui l'ont soignée le disent tous les deux. Il ne reste plus le moindre espoir.

Cette affirmation parut affecter péniblement le vacher, et il laissa tomber tristement sa tête sur sa poitrine; mais, au bout d'un instant, il triompha de sa tristesse et dit :

— C'est égal : repousser un brave et honnête garçon parce qu'il est devenu malheureux, je n'en aurai jamais le cœur... Écoutez, apothicaire, sans vouloir vous blesser, laissez-moi en paix. Je vous remercie de votre offre, mais vous me feriez grand plaisir si vous vouliez retourner chez vous, et ne plus me parler de ce mariage.

— Soit, voisin. Mais, comme ami, je me permettrai cependant, par estime pour votre fille, de vous mettre devant les yeux le méfait que vous êtes en train de commettre envers elle.

— Un méfait?

— Quand un père sacrifie de sang-froid son enfant à un faux point d'honneur, lorsqu'il la voue sciemment et volontairement à une misère certaine, et à un éternel esclavage, n'est-ce pas une mauvaise action?

Maître Verhoeven le considéra d'un air de doute, comme s'il ne le comprenait pas.

— Supposez que votre fille soit mariée avec Simon Horms. Quel sera son sort? Elle souffrira certainement la misère et le besoin. Mais ce n'est pas encore le pis. Le pis, c'est que tant que la

mère Horms vivra, elle sera littéralement et complétement la servante d'une vieille femme paralysée. Du matin au soir, elle devra la veiller et la servir. Comment peut-il en être autrement avec une malade qui ne sait pas même s'habiller, et qui doit être portée d'une chambre à l'autre? Votre bonne Kate mérite-t-elle une vie si fatigante et si amère?

Un profond soupir souleva la poitrine du vacher. Il paraissait réellement affligé et secoua tristement la tête.

Voyant, au rire de l'apothicaire, que celui-ci triomphait, il reprit avec un courage d'emprunt :

— Bah! bah! nous mettrons la mère de Simon à l'hospice. .

— Cela coûte de l'argent, et Simon n'en a pas.

— Quand le commerce reprendra, il en gagnera.

— Des œufs non couvés sont des poulets incertains, maître Verhoeven.

— Nous attendrons, apothicaire. Kate est encore jeune; rien ne presse.

— De sorte que vous refusez la main de votre fille pour mon fils?

La réponse se fit attendre, comme si le vacher hésitait.

— Vous consentez? demanda l'apothicaire.

— Non; je refuse. Cet entretien m'est pénible... Ah! voilà que j'entends maître Klass, qui vient avec un cheval pour me le montrer. Je vais acheter un cheval, apothicaire. Voulez-vous le voir?

Il se leva et se dirigea vers la porte.

— Tout ne peut pas être fini comme cela entre nous, dit M. Pommedepin. Je reviendrai dans quelques jours. Promettez-moi de penser encore une fois sérieusement à ce que je vous ai dit.

— Ce n'est pas nécessaire, apothicaire.

— Promettez-le-moi tout de même; cela ne vous coûte rien.

— Si cela peut vous être agréable, eh bien, je vous le promets... Venez voir le cheval, maintenant. Je crois que vous vous y connaissez; vous pourriez me donner conseil.

— Avec plaisir, maître Verhoeven.

Tous deux sortirent de la chambre et se rendidirent dans le jardin.

III

La mère Horms était assise sur une chaise au soleil au milieu de son petit jardin, derrière sa demeure.

A côté d'elle, sur le petit banc de bois, était assise la petite Annette, occupée à peler des pommes de terre.

L'enfant était distraite de son travail, car, tandis que sa mère rêveuse pensait à l'avenir, elle suivait des yeux un beau papillon qui voltigeait joyeusement de fleur en fleur, et qui décrivait mille capricieuses arabesques dans son vol étourdi.

— Annette, tu ne fais pas attention à ton ouvrage, dit la bonne femme. Dieu! quelles épaisses pelures! Les pommes de terre coûtent de l'argent, mon enfant, et tout ce que tu laisses aux pelures est perdu pour nous. Il faut être économe, Annette, ne fût-ce que par amour pour ton excellent frère. Pense que c'est son travail qui doit payer tout cela, Ce pauvre Simon! Pour pouvoir nous procurer le nécessaire, il ne va jamais au cabaret, et ne dépense pas un liard de toute la semaine. En outre, il travaille encore dans la maison comme un domestique. Tu dois bien aimer ton frère pour tant de bonté.

— Mais je l'aime beaucoup, ma mère, répondit l'enfant, et je fais les pelures de pommes de terre aussi minces que je peux... Regardez, regardez, voilà encore un papillon! Ah! ils vont se battre!... Non, ils volent l'un après l'autre : ils jouent à la queue leu-leu. Nous faisons comme cela aussi dans le jardin de mon école. C'est si amusant, mère!... Voyez, le petit ne sait pas attraper le grand... Si, si, il le tient. Oh! mon Dieu, à l'aide, ce vilain moineau!

Et la petite fille laissa tomber ses pommes de terre par terre et courut jusqu'à l'autre bout du jardin en menaçant l'oiseau, malgré les gronderies de sa mère.

Elle revint lentement, les yeux gros de larmes, et dit en soupirant, quand elle se remit à peler ses pommes de terre :

— Ah! ce pauvre papillon! Le moineau l'a tué et l'a emporté dans son bec. Je dresserai un piége avec des briques pour y prendre ce vilain avale-tout. Je l'enfermerai dans une cage, l'assassin; il sera puni.

— Mais, mon enfant, dit la mère quelle est la faute de cet innocent moineau ? Il n'en peut rien; il mange pour vivre.

— Ainsi, mère, vous trouvez cela juste, que ce moineau, parce qu'il est fort, dévore ce pauvre petit papillon? Quand je l'aurai pris, le coquin, il saura pourquoi! C'est une méchante bête; je le connais bien : il demeure là-haut, sous notre toit, et, au mois de mai, il a avalé deux de mes hannetons... Ah! le malheureux petit papillon! Il n'y a qu'un instant il jouait là si gaiement, et maintenant le voilà déjà mort!...

— Allons, mon enfant, dépêche-toi, car il est déjà onze heures, interrompit la mère Horms. Il y a dans la nature certaines choses qui nous paraissent injustes, mais que Dieu, dans sa sagesse,

a voulu ainsi pour le bien-être du monde. Des papillons proviennent les chenilles, ma fille, et si les oiseaux ne détruisaient pas beaucoup de papillons, les chenilles gâteraient et rongeraient tout, et alors les hommes mourraient de faim.

Le petite fille, peu convaincue par ces raisons, continua son ouvrage en grommelant tout bas contre le cruel oiseau.

Après avoir gardé un moment le silence, elles virent un grand chien entrer dans le petit jardin, par l'ouverture de la haie, un gros chien qui se dressa sur ses pattes contre la chaise de la mère Horms, pour mendier une caresse. Puis il courut, en remuant la queue, vers la petite Annette, qui lui jeta les bras autour du cou et se roula avec lui en riant sur le gazon.

— Annette, méchante enfant! dit la mère d'un ton sévère, veux-tu te lever tout de suite. Tu salis tes vêtements.

— Turc, mon bon Turc, dit la petite fille en se levant, tiens-toi tranquille; nous jouerons tout à l'heure, quand les pommes de terre seront sur le feu. Ma mère, Turc dit que Kate va venir.

— Il est temps, mon enfant; elle doit t'aider à faire ta cuisine.

— Écoutez, elle est là-bas. Elle chante encore cette jolie chanson des paysans, mère; je l'ai déjà retenue.

Et l'enfant, se mettant à l'unisson de la voix encore lointaine de Kate, commença à chanter :

Paysans et paysannes,
Nuit et jour nous travaillons,
Nous labourons, nous filons
Et chantons à pleine gorge.

Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien,
Le royaume des cieux, et puis plus rien.

Nous piochons et nous bêchons
Des journées entières :
Nous semons et moissonnons
Et nous travaillons en chantant.

Seigneur donnez-nous, etc.

— Ah! mère Horms, quel beau temps, n'est-ce pas? s'écria Kate Verhoeven, entrant dans le jardin par l'ouverture de la haie. Ce matin, je croyais qu'il ferait de l'orage, mais les nuages se sont dissipés, et maintenant il souffle un petit vent frais qui vous caresse le cou et les joues comme une petite plume. Il vient de pleuvoir quatre jours durant, et maintenant voilà le soleil revenu. Toute la verdure de notre jardin est si tendre que l'on croirait voir grandir le gazon.

— Oui, Kate, répondit la mère, c'est un temps céleste, et je me sens, pour ainsi dire, revivre, surtout quand tu viens ici! car, ma chère enfant, tu es la gaieté même, et le soleil brille toujours dans ton cœur.

Kate Verhoeven avait tiré un couteau de sa poche, et elle était déjà en train de peler les pommes de terre. Elle devait être fort habituée à cette besogne, car les pelures descendaient entre ses doigts comme le fil d'un rouet.

— Et pourquoi me ferais-je du chagrin, mère Horms? répondit-elle à l'observation de la vieille femme. On n'a que le bonheur qu'on se donne. Se plaindre et gémir ne sert de rien. Si j'avais envie de pleurer, les raisons ne me manqueraient pas. Depuis ce matin, mon père me fait une mine affreuse, comme s'il était fâché contre moi. C'est son plaisir, il est né comme cela; ce n'est pas sa faute, gronder est un besoin pour lui. Le seul chagrin véritable que j'aie jamais eu, c'est votre grave maladie, mère Horms. Maintenant que vous êtes guérie...

— Guérie, mon enfant, c'est beaucoup dire.

— Les jambes, pensez-vous? Bah! elles se remettront aussi petit à petit.

— Petit à petit, Kate? Qui sait? En tout cas cela durera longtemps, bien longtemps.

— Dieu est bon, et l'espérance est un devoir et un bonheur... Voilà les pommes de terre pelées. Je vais les laver et les mettre sur le feu.

Et elle alla au puits, suivie d'Annette, puis elle entra dans la maison.

Demeurée seule au jardin, au bout d'un instant, la mère Horms éleva la voix et cria à Catherine :

— Ma chère Kate, j'aime tant à être avec toi! porte-moi à la cuisine maintenant, je t'en prie. Partout où tu es, je me trouve bien.

— Vous pouvez bien le dire, mère Horms, répondit la jeune fille. Chez moi, c'est la même chose. Dès qu'il est onze heures, je deviens impatiente et j'aspire à être auprès de vous... Une, deux, trois, voilà!... Il me semble que je vous porterais ainsi jusqu'à l'autre bout de la ville.

Et elle porta son cher fardeau dans la maison, où elle déposa la malade devant la table non loin de la cheminée.

— Annette, tu es là assise par terre avec le chien sur tes genoux, dit-elle. Oui, la grande bête se laisse volontiers dorloter; mais ne vois-tu pas que ses pattes sont sales? Laisse Turc tranquille, mon enfant, et apprends plutôt ta leçon pour l'heure où Simon revient. Je soignerai bien toute seule le dîner.

Pendant qu'elle allumait le feu, suspendait la marmite par-dessus et apprêtait encore d'autres ouvrages, elle échangeait d'autres paroles avec la vieille femme, qui aimait beaucoup à causer.

Lorsque les pommes de terre furent cuites, Kate

prit une chaise et s'assit près de la table, les yeux fixés sur le feu.

— Ah! chère Kate, dit la mère Horms, le proverbe dit vrai : « Dieu frappe d'une main et guérit de l'autre ». Il m'a affligée d'une grave maladie, mais d'un autre côté il m'a comblée de sa grâce; car, mon enfant, si je ne t'avais pas eue, toi, ton aide et ton affection, que serait-il advenu de nous? Notre Annette est encore si jeune et si faible; et prendre une servante est impossible pour nous. Toi seule tu as...

— Taisez-vous, taisez-vous donc, vous exagérez et vous êtes injuste, mère Horms! s'écria la jeune fille, pour repousser ces marques de reconnaissance. Vous oubliez votre fils, ce bon Simon, qui ne vit que pour vous, ne pense qu'à vous; tout le reste lui est indifférent.

— Oui, excepté la généreuse protectrice de sa mère.

— Oh! vous parlez de ce que je suis heureuse de faire pour vous; mais si Dieu ne vous avait pas donné un si bon fils, que seriez-vous devenue?

— Je le sais bien, répondit la veuve en soupirant tristement.

— Vous le savez bien? que voulez-vous dire?

— J'aurais fini mes jours dans un hospice.

— Dans un hospice, ô ciel!

— Je n'avais rien d'autre à attendre, Kate; car depuis longtemps nous eussions dû vendre notre petite maison, et il n'en resterait pas un sou maintenant.

— Et Annette alors?

— Annette serait entrée dans un orphelinat. J'y ai pensé plus d'une fois. C'est terrible; mais, sans mon brave Simon, il n'y avait aucun moyen pour nous d'échapper à ce double malheur.

L'enfant, qui avait entendu prononcer son nom, s'était rapprochée de la table, et demanda curieusement :

— Un hospice, qu'est-ce que c'est que cela, mère? Et pourquoi en avez-vous si peur?

— Ah! mon enfant, répondit la veuve, tu ne peux pas le comprendre. Un hospice est une grande maison érigée par des personnes bienfaisantes pour soigner les pauvres, les malades et les vieilles gens; mais la liberté est le plus grand des biens. Les maisons de cette espèce restent toujours fermées et l'on y vit loin de ses parents et de ses amis. Annette, si tu ne pouvais plus voir ta mère, et si elle était pour ainsi dire sortie de ce monde pour toi, et toi pour elle, ne serais-tu pas triste?

L'enfant porta le coin de son tablier à ses yeux.

— Allons, allons, ne va pas pleurer, Annette. Aussi longtemps que notre bon Simon vivra, pareil malheur n'est pas à craindre pour nous. Retourne à ton pupitre et continue ton devoir d'écriture.

— Je ne sais tout de même pas, mère Horms, comment vous pouvez vous tourmenter vous-même avec ces vilains rêves, dit Kate à demi mécontente. Supposez même que vous n'ayez pas votre Simon, pensez-vous que Kate vous laisserait aller à l'hospice?

— Mais, innocente, sans Simon, est-ce que je t'aurais jamais connue de si près?

— C'est vrai, murmura la jeune fille. Où sont donc mes idées? En tout cas, mère Horms, ôtez-vous ces tristes idées de la tête. Il viendra un temps où je ne devrai plus jamais vous quitter, et où je serai près de vous du matin au soir. Tant que vos jambes resteront faibles, je ferai bien en sorte que vous n'ayez pas de chagrin. Nous ne parlerons que de choses gaies, de Simon et de notre bonheur à venir; et, quand vous serez guérie, nous irons nous promener tous ensemble, et soyez certaine qu'il n'y aura pas au monde de gens qui s'aimeront mieux que nous, ou qui pourront s'estimer plus heureux...

Turc se leva tout à coup et se mit à aboyer avec force.

— Mais qu'entends-je? dit la jeune fille surprise. Là, dans la rue Haute, devant la porte? Des voix d'hommes? Ne dirait-on pas qu'ils se disputent?

— Ciel! Kate, notre Simon est parmi eux!

La jeune fille se leva; mais avant qu'elle fût à la porte, celle-ci s'ouvrit, et Simon entra dans la chambre tout joyeux, avec un beau fauteuil qu'il posa devant sa mère.

— Hourrah! hourrah! s'écria-t-il. Ma mère est reine, et voici son trône.

Toutes les trois, stupéfaites et muettes, regardaient le meuble magnifique, comme si elles ne pouvaient pas en croire leurs yeux. Annette levait les bras au ciel.

— Oui, oui, ma mère, un souhait de vous est comme une parole magique, dit le jeune homme. Vous avez souhaité un fauteuil avec des roulettes. Le voilà devant vous. Il vous tend les bras.

— Ah! mon enfant, murmura la veuve, ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire. Où as-tu cherché ce fauteuil royal? Est-ce monsieur Waterschoot qui te l'a prêté par bonté?

— Non, ma mère, je l'ai acheté; il m'appartient en toute propriété.

— Et l'argent? l'as-tu payé?

— Sans doute, je l'ai payé. Et où j'ai cherché l'argent, c'est mon affaire.

Kate était déjà en train d'essayer les coussins.

— Qu'il est doux! qu'il est moelleux! s'écria-t-elle. Oh! mère Horms, vous serez là-dessus comme sur un lit de plumes.

— Oui, mais ce n'est pas là le plus beau, dit Simon. Il y a des roulettes dessous, qui roulent si

facilement qu'Annette même pourra vous pousser où vous voulez. Vous ne vous apercevrez plus que vous ne savez pas marcher... Kate, levez donc un peu ma mère, et mettez-la sur le fauteuil.

— Je n'ose vraiment pas, balbutia la mère. Un si riche fauteuil est fait pour une noble dame...

— Allons, allons, Kate! personne n'est plus noble que ma mère.

Aussitôt que la mère Horms fut assise dans le fauteuil, son fils commença à la rouler autour de la chambre en poussant des cris de triomphe; Kate Verhoeven applaudissait tout haut; la petite Annette dansait à côté du fauteuil en battant des mains; le chien la suivait en jappant joyeusement.

Était-ce un sentiment d'orgueil inspiré par l'amour de son fils qui attendrissait si vivement la pauvre femme, ou bien la joie des autres, ou bien encore le bien être qu'elle éprouvait? Quoi qu'il en soit, ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé; le sourire de ses lèvres exprimait un bonheur infini, et elle avait tout à fait l'air d'un enfant qui, mis en possession d'un nouveau jouet, oublie le monde entier pour ne penser qu'au plaisir de le contempler.

— Ah! loué soit Dieu qui m'a paralysée, dit-elle en adressant au ciel un regard humide; maintenant je ne serai plus triste, je ne me plaindrai plus... Ah! Simon, tu es un ange de bonté...

Kate avait saisi le fauteuil de ses deux mains et le poussait si rapidement que le mère Horms ne fut plus en état de prononcer une parole.

— Kate, chère Kate, s'écria le jeune homme, soyez prudente, le fauteuil n'est pas une cariole; vous allez le casser.

— Dans le jardin, dans le jardin! cria Kate en poussant le fauteuil à travers le vestibule.

Simon la retint.

— Non, non, dit-il; le seuil de la porte est trop haut. Et puis vous oubliez qu'il a plu hier; le terrain n'est pas ferme au dehors. Je crois, Kate, que la joie nous fait perdre la tête à tous. Venez, rentrons dans la chambre.

Alors ce fut au tour d'Annette d'essayer si elle était assez forte pour faire rouler le fauteuil. Il lui fallut bien quelques efforts, mais elle finit par réussir, et cela leur fit un plaisir énorme à tous; car on était certain maintenant que, même en l'absence de Kate et de Simon, l'enfant pourrait rouler sa mère partout où elle voudrait aller.

— Eh bien, eh bien, mère Horms, voilà un bonheur, n'est-ce pas? C'est absolument comme si vous pouviez marcher.

— Oui, mère, et en outre vous roulez toujours en voiture, ajouta Annette. Ah! que c'est amusant! Je voudrais avoir aussi les jambes malades.

— Il me vient une idée, s'écria Simon. Mère, vous aimiez tant à vous promener dans notre petit jardin, n'est-ce pas? Presque toutes les fleurs qui s'y trouvent, c'est vous qui les aviez plantées, et vous alliez les voir tous les jours. Maintenant vous ne le pouvez plus depuis longtemps. Désirez-vous vous promener dans le jardin, comme si vos jambes n'étaient pas malades?

— Cela est impossible, mon fils.

— Souhaitez-le toujours, et cela sera.

— Sans doute, je le souhaite.

— Eh bien, cela sera. Tout à l'heure, après le dîner, j'entaillerai le seuil de la porte. Il est en bois, ce sera facile. De cette façon je le mets de niveau avec le sol du jardin. Là-haut, au grenier, j'ai encore tout un tas de planches provenant de vieilles caisses à sucre. Je les placerai dans les sentiers du jardin comme deux rails plats, et là-dessus Annette pourra vous pousser sans peine. Le fauteuil sera un bateau, Annette sera le matelot, et vous, ma mère, le pilote qui peut voguer où il veut.

— Ah! tais-toi, Simon, dit la veuve attendrie. Tu finiras par me rendre folle de bonheur

Et les autres sautaient de joie et battaient des mains en criant : « Hourrah! hourrah! »

Tout à coup un bruit étrange se fit entendre du côté de la cheminée.

— Eh bien, eh bien, personne de nous ne pense aux pommes de terre! s'écria Kate en courant vers l'âtre pour lever le couvercle de la marmite qui débordait. Dieu sait si le stockfisch n'est pas réduit en bouillie. Non, le mal n'est pas si grand. Mettez les assiettes sur la table, Simon; donne les cuillers, Annette.

Lorsqu'elle eut servi les pommes de terre et le poisson, elle dit :

— Maintenant il faut que je vous quitte. J'ai perdu mon temps à admirer ce fauteuil. Mon père pourrait me gronder, car peut-être est-on déjà à table à la maison. Jusqu'à cet après-midi, mère Horms, si je puis, je reviendrai... En tout cas, vous n'avez plus tant besoin de moi maintenant.

— Oh! viens tout de même, Kate, ne me fais pas regretter d'avoir ce fauteuil.

— Je ne me priverai pas pour cela de venir vous voir aussi souvent que je le pourrai. Viens, Turc, viens. Et maintenant adieu, adieu!

Et la joyeuse fille s'élança dans le jardin.

La femme Horms et ses enfants étaient tellement impatients de s'amuser avec le fauteuil, qu'ils finirent de dîner en quelques minutes, et Annette, avant même que sa mère eût déposé la fourchette, tira son fauteuil en arrière, et le roula en riant autour de la table.

Simon était allé chercher un marteau et un ciseau de menuisier; il se mit immédiatement à



L'épicier Herks lui faisait signe. (Page 18.)

l'œuvre pour diminuer le seuil de la porte du jardin et le réduire au niveau du vestibule et du sol du jardin.

Cet ouvrage dura longtemps; mais la mère Horms se fit voiturer souvent auprès de son fils pour échanger avec lui des paroles pleines d'affection et de joyeuse espérance.

Le tintement de l'horloge les surprit tout à coup.

— Ciel! s'écria Simon en sautant debout. Trop de bonheur aveugle et étourdit. Je devrais être à mon bureau. Au revoir, mère! au revoir, Annette, à ce soir. Je cours, je vole...

Il était déjà près de la porte lorsque la femme Horms le rappela :

— Simon, mon cher Simon, reviens un peu ici. J'ai quelque chose à te dire, tout bas, à l'oreille.

— Vite, alors mère, car je n'ai pas le temps, dit-il en se rapprochant d'elle.

— Elle prit son fils dans ses bras, l'attira sur sa poitrine, et lui donna un long baiser sur le front, en le mouillant de larmes de reconnaissance et d'amour.

— Simon, Simon, dit-elle d'une voix étouffée, Dieu te récompensera. Sois béni, mon noble enfant.

— Merci, mère, je suis assez récompensé, répondit-il profondément ému. Et d'un seul bond il atteignit la porte et disparut par le jardin.

IV

La première chose que Simon avait faite en entrant à son bureau, fut d'aller dire à M. Waterschoot combien sa mère avait été heureuse d'avoir un beau fauteuil à roulettes; il remercia vivement son patron de sa bonté, tant en son nom qu'au nom de la mère Horms.

Le marchand, touché de l'amour filial de son commis, lui avait fait espérer que bientôt ses appointements seraient considérablement augmentés. Si, en attendant, il avait encore besoin d'un peu d'argent, il pouvait le lui demander; on déduirait le tout ensemble du premier mois de l'augmentation promise. Si M. Waterschoot pouvait encore l'aider ou l'avantager d'une autre manière, il le ferait.

Là-dessus Simon s'était mis à l'ouvrage au magasin, le cœur léger et l'esprit joyeux, aspirant néanmoins après le moment où il pourrait regagner sa demeure, pour savoir comment Annette et sa mère s'étaient amusées tout l'après-midi avec le fauteuil.

Lorsqu'enfin, au coup de sept heures, il sortit de son bureau, il traversa la ville en toute hâte pour arriver à la porte de Borgerhout. Il ne pensait qu'à sa mère, et aussi un peu à Kate, sa douce fiancée, et au bel avenir qui leur souriait à tous.

Il entendit crier son nom de loin. Il vit, dans la rue de Jésus, l'épicier Herks qui lui faisait signe qu'il voulait lui parler. Il se hâta de faire quelques pas en arrière.

— Entrez, monsieur Horms, dit l'épicier. Hier déjà j'ai regardé si je ne vous voyais pas. Si vous êtes raisonnable, nous pourrons peut-être faire une petite affaire. Avez-vous encore du café avarié?

— Oui, monsieur, répondit Simon, j'en ai encore une petite partie de trois sortes. J'en ai des échantillons dans ma poche... Les voici, regardez-les.

— Et que valent ces trois sortes?

— Dix, quinze et vingt cents la livre. Je les offre au meilleur marché possible, car, vous le savez bien, monsieur, il y a peu de chose à gagner dans le commerce aujourd'hui.

L'épicier examina les échantillons avec attention.

— Je sais de qui vous avez acheté ce café avarié, dit-il. Vous ne l'avez pas payé plus de douze cents la livre.

— C'est vrai, je le reconnais, monsieur, mais nous avons travaillé tous pendant plusieurs semaines à le trier. Et toute peine mérite son salaire, n'est-ce-pas?

— Combien de livres en avez-vous? demanda l'épicier.

— Des trois qualités ensemble?

— Oui.

— Environ deux cents livres.

— Je les prends toutes, l'une dans l'autre à seize cents la livre.

— C'est trop bon marché, réellement, monsieur Herks, dit Simon après avoir réfléchi. Mais, dans l'espoir qu'en de meilleurs temps, vous me ferez aussi gagner quelque chose, j'accepte le marché. Quand désirez-vous le café?

— Mon domestique doit aller lundi au Bleekhoff, près du canal d'Herenthals. En revenant, il ira prendre le café chez vous. Cela vous épargnera la peine de me l'apporter.

— Merci, monsieur, merci de tout mon cœur.

Simon s'en alla tout joyeux et se mit à compter en lui-même, avec un visage souriant, combien cette affaire inattendue lui procurait de bénéfice. En calculant les longues journées qu'ils avaient employées à trier le café, il n'y avait pas beaucoup de bénéfice; cependant, huit florins, cela faisait à peu près seize francs! Presque le prix du fauteuil. Comme sa mère allait être contente! Car, sans doute, au milieu de toute sa joie, elle devait être inquiète de savoir avec quoi il avait acheté ce beau meuble, et l'idée qu'il pouvait avoir contracté une dette devait l'attrister. Maintenant il l'avait presque regagné; et en outre ses appointements allaient être augmentés.

Le cœur lui battait, tellement il était impatient d'apprendre la bonne nouvelle à sa mère. Aussi est-ce à pas précipités qu'il s'acheminait vers le Coin-Vert.

Lorsqu'il atteignit le Chemin de terre qui se dirigeait vers sa maison à travers le jardin du vacher, il se frotta les mains de joie.

Mais voilà qu'il aperçut à sa gauche le père de Kate, travaillant dans un champ avec une bêche, et il lui sembla que le vacher l'appelait du geste.

Maître Verhoeven piqua sa bêche en terre et fit quelques pas pour venir au-devant du jeune homme.

— Bonjour, maître Verhoeven, dit celui-ci; il m'avait semblé que vous m'appeliez.

— En effet, je vous attendais pour parler sérieusement avec vous.

— J'écoute, maître, avec beaucoup de plaisir.

— Avec plaisir? c'est ce que nous allons voir, dit le vacher en levant les épaules, et avec un sourire ironique.

— Parlez.

— L'amour est aveugle comme une taupe, dit-on. C'est facile à voir, car notre Kate ne songe qu'à se marier, sans se demander si son bonheur ou son malheur n'en dépendent pas. Mais un père n'est pas amoureux, et, lorsque le bien-être de son enfant est en jeu, il n'a pas le droit d'être aveugle. Avant que votre mère ne devînt malade, Simon, j'ai consenti à votre mariage avec Kate, je le reconnais; mais aujourd'hui les choses sont terriblement changées. Votre mère est paralysée...

— Mais, cher voisin, elle guérira ! s'écria le jeune homme avec angoisse.

— Elle ne guérira plus, elle ne peut plus guérir, répliqua le vacher.

— Ah ! qui dit cela ?

— Les médecins, qui le savent mieux que nous. Tenez, Simon, vous êtes un bon garçon, et un garçon de bons sens. Envisagez un peu la chose de sang-froid. Kate peut-elle encore devenir votre femme ?

— Ayez au moins un peu pitié de moi, dit Simon en soupirant; vous me faites trembler.

— Non, Kate ne peux plus devenir votre femme; et, si vous êtes sincère, vous le reconnaîtrez vous-même. Supposez qu'elle soit mariée avec vous, ne sera-t-elle pas, durant toute sa vie, la servante de votre mère ?

— La servante de ma mère, ô ciel !

— Oui, car une femme percluse exige des soins incessants, et doit toujours avoir quelqu'un auprès d'elle pour l'aider.

— Mais, voisin, vous vous trompez ; ma sœur est là pour soigner ma mère. Et, d'ailleurs, ce que la bonne Kate fait pour elle, elle le fait avec tant d'amour que...

— Non, ce sont des rêves, des enfantillages qui ne peuvent pas durer longtemps. Kate aurait réellement une vie d'esclave, et c'est ce que je ne veux pas. Elle est beaucoup trop belle et trop bonne pour cela. Elle n'a qu'à choisir, et elle peut être riche et heureuse quand elle voudra.

Simon, comme s'il ne pouvait croire ce qu'il entendait, contempla le vacher d'un air stupéfait. Ses lèvres frémissaient, ses yeux étincelaient, et il était visible que la douleur et l'incertitude se livraient un cruel combat dans son cœur.

— Vous faites une mine comme si vous tombiez du ciel, dit le vacher. Est-ce que je parle déraisonnablement ? Si vous aviez une fille telle que notre Kate, la condamneriez-vous à être la servante d'une femme paralysée ?

— Mais, maître Verhoeven, je ne puis pas vous croire, et vous me faites mourir de frayeur, balbutia le jeune homme. Hier encore, j'en suis sûr, vous ne pensiez pas ainsi.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

— Ah ! comment peut-on changer ainsi ? Depuis trois ans déjà, tout le monde sait dans le faubourg que Kate doit devenir ma femme, et que ses parents ne demandent pas mieux. Et maintenant vous auriez la cruauté de nous séparer ? Mais, mon Dieu, ce serait nous donner le coup de la mort...

— Des mots, tout ça ne sont que des mots, grommela le vacher sans être ébranlé. Je répète ma question : si vous étiez père, condamneriez-vous votre fille à devenir la servante d'une femme paralysée ?

Simon ne répondit pas; il courba la tête, et un murmure étouffé trahit seul le désespoir qui lui serrait le cœur.

— Je comprends bien, Simon, que cela ne vous fait pas plaisir, dit le père Verhoeven, de devoir renoncer à une fille telle que notre Catherine.

— Mais, Kate, cette pauvre Kate, elle sera encore la plus malheureuse de nous tous, soupira le jeune homme.

— Vous le croyez ? Non, non, dans deux mois elle sera mariée.

— Mariée ? Dans deux mois ? Kate mariée ! répéta Simon, en reculant d'un pas.

— Oui, oui, et elle sera riche et heureuse, et elle deviendra madame, et tout le monde dans le faubourg lui ôtera son chapeau avec respect.

— Oh ! mon Dieu, Isidore Pommedepin...

— Comme vous dites, mon ami : notre Kate devient madame Pommedepin.

Le jeune homme ne put plus douter de son malheur, car depuis longtemps il avait craint la possibilité de ce qui se réalisait maintenant. Les larmes jaillirent de ses yeux; mais, au bout d'un instant, il se roidit contre le désespoir qui l'envahissait, et dit avec une indignation contenue :

— Maître Verhoeven, vous me repoussez maintenant parce que je suis devenu pauvre et que ma mère est malade. Pensez-vous que j'eusse refusé la main de votre fille si vous étiez devenu pauvre et perclus vous-même ? Vous n'oseriez pas dire que vous croiriez de moi pareille chose ! Pourquoi donc me traitez-vous comme si vous pouviez le croire ? Ah ! si j'avais dû travailler pour vous tous nuit et jour, ç'eût été mon bonheur de récompenser l'amour et la bonté de Catherine par toute une vie de travail et de soins prodigués à ses parents. Car Kate est noble et généreuse ; elle veut devenir, non pas la servante, mais l'enfant de ma mère.

— Elle parlera tout autrement quand elle saura qui la demande en mariage.

— Elle refusera, soyez-en sûr.

— Cela n'y ferait rien. Je sais bien qu'elle est entêtée, mais je le suis encore plus. Elle pliera ou elle rompra : dans deux mois elle s'appellera madame Pommedepin, vous dis-je, et je voudrais bien voir qui pourrait l'empêcher !

Le jeune homme grommela quelques mots à voix basse, en luttant péniblement contre son désespoir. Puis, rassemblant ses forces par un dernier effort, il joignit les mains en suppliant, et s'écria :

— Oh ! maître Verhoeven, vous me déchirez le cœur ; si vous saviez comme Kate va être accablée de douloir et d'effroi !

— D'effroi ? que voulez-vous dire ?

— Oui, d'effroi et de dégoût. Car elle n'aime pas Isidore Pommedepin ; au contraire, elle le hait. Votre Kate est la beauté même : son âme est aussi belle que son visage. Et vous voudriez la contraindre à se marier avec un garçon qui boite, qui est malsain, qui a les yeux rouges, qui porte des lunettes vertes, qui est laid, en un mot, et qui, par-dessus le marché, est connu de tout le monde comme un méchant caractère ? Pensez-vous que votre Kate, condamnée à user tristement sa vie avec cet époux détesté, vous bénirait d'avoir meurtri son tendre cœur ? Non, non, elle adresserait au ciel ses plaintes amères, parce que son père, croyant agir pour son bien, l'aurait sacrifiée à l'argent, et perdu son bonheur à jamais en étouffant les secrets sentiments de son cœur.

Le langage du jeune homme était si touchant, que le vacher en parut ému, et secoua la tête en silence.

— O maître Verhoeven, soyez généreux ! Laissez-moi espérer que Kate deviendra ma femme. Je suis jeune, je travaillerai, je ferai le commerce, je gagnerai de l'argent. Je rendrai votre enfant heureuse ; son existence sera un paradis sur terre. Je vous honorerai et vous aimerai non seulement comme un père, mais comme un bienfaiteur. Je bénirai votre nom jusqu'à ma dernière heure !

— Je crois, Simon, que vous voulez me mettre des plumes au chapeau, murmura le vacher pensif. Mais il me semble que vous attendririez un roc. Eh bien...

— Parlez, cher voisin, parlez !

— Eh bien, il y a encore un moyen d'obtenir mon consentement à votre mariage avec Kate ; d'autant plus que l'apothicaire n'a pas encore ma parole.

— J'écoute, le cœur palpitant.

— Je ne veux pas, absolument pas, que Kate devienne la servante de votre mère infirme. Si vous y consentez, cela est facile à obtenir.

— Je consens, maître Verhoeven ; exprimez votre désir.

— Il faut placer votre mère à l'hospice, Simon.

Il y eut un moment de silence solennel. Le jeune homme était devenu pâle comme un mort. Lorsqu'il reprit l'usage de la parole, il balbutia lentement avec angoisse, comme un homme qui a peur de ce qu'il va dire :

— Ma mère... dans un hospice ?... Dans un hospice, ma mère !... ma mère... !

— Mais qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Il y a beaucoup de personnes qui le font. Vous ne valez pas mieux, n'est-ce pas, ni votre mère non plus, que des centaines d'autres personnes ?

— Quoi ! s'écria Simon tout tremblant d'indignation, ma mère irait à l'hospice ? Elle a travaillé comme une esclave et altéré sa santé pour son fils... et ce fils, pour récompenser son amour et son dévouement, lui dirait aujourd'hui : « Allez à l'hospice, vivez loin de vos enfants, parmi des étrangers, sans famille, sans liberté, comme une pauvre prisonnière, jusqu'à ce que vous mouriez oubliée ? » Je devrais pleurer ; la douleur me torture ; le feu de l'indignation tarit la source de mes larmes. Croyez-vous que je sois un bourreau ou un serpent ? Tenez, maître Verhoeven, croyez-moi : pour pouvoir épouser Kate, je me laisserais couper un bras, s'il le fallait ; mais je me ferais tuer plutôt que de dire à ma pauvre mère : « Il faut aller à l'hospice ! »

— Mais, Simon, laissez-moi dire un mot : je vous prouverai...

— Non, non, la seule pensée d'une aussi lâche cruauté me comble d'angoisse et d'effroi !

Le jeune homme paraissait tout hors de lui ; il s'était laissé emporter par ses propres paroles, et, au lieu de larmes, on ne voyait dans ses yeux que l'éclat d'une rage fiévreuse.

— De sorte que vous renoncez à Kate ? grogna le vacher mécontent.

— Oh ! non, non !

— Alors, envoyez votre mère à l'hospice.

— Jamais ! plutôt mourir !

— Eh bien, vous avez à choisir. C'est mon dernier mot : il est irrévocable ! Si vous êtes obstiné, je le suis encore plus que vous. Je vous donne le temps de réfléchir jusqu'à demain matin à huit heures. Si je n'ai pas une réponse favorable, alors il est irrévocablement décidé que vous ne reverrez plus notre Catherine.

— Oh ! je vous en prie, ayez pitié de moi. Ne me percez pas si cruellement le cœur.

Le vacher retourna sur sa pièce de terre ; en se retournant, il vit Simon qui demandait grâce, les mains tendues vers lui.

— Vous connaissez mes conditions ; je ne veux rien entendre de plus ! cria-t-il. Votre bonheur est dans vos propres mains. Si vous voulez le fouler aux pieds, faites à votre guise ; moi, je ferai à la mienne. Adieu !

Simon le suivit un moment des yeux, écrasé et ayant presque perdu conscience de ce qu'il faisait. Alors le jeune homme fit quelques pas précipités du côté de sa demeure ; mais, comme s'il était effrayé par l'idée de se trouver en présence de sa mère, il retourna dans le Chemin de terre et se dirigea vers le faubourg.

Au bout d'un instant, il prit la rue de la Charrue, longea le jardin des Arbalétriers, et arriva, en quelques minutes, aux ouvrages extérieurs du fort

d'Hérenthals, où il se mit à se promener de long en large, pensif et se parlant à lui-même, dans la plus complète solitude.

Plus d'une fois, sous le coup de ses pénibles réflexions, des larmes jaillirent de ses yeux; mais aussitôt il réprimait les signes extérieurs de sa souffrance. Il n'avait choisi ce lieu solitaire et abandonné que pour pouvoir lutter en liberté contre son désespoir. Sa mère ne devait pas s'apercevoir qu'un malheur lui était arrivé; sans cela, peut-être laisserait-il tomber de ses lèvres le mot d'hospice, et il ne voulait pas percer le cœur de sa mère de ce coup de poignard. Tout n'était pas définitivement perdu. Maître Verhoeven pouvait encore revenir sur sa fatale résolution. Kate, la courageuse Kate, pourrait peut-être encore détourner le coup par sa résistance et la fermeté de son refus.

Lorsqu'il se sentit assez fortifié pour pouvoir dissimuler son chagrin et son angoisse, il retourna par la rue Haute vers sa demeure, et ouvrit la porte.

Annette accourut toute joyeuse à sa rencontre, et s'écria en lui serrant les mains :

— Oh! Simon, Simon, quel plaisir nous avons eu tout l'après-midi! Kate a été ici et elle m'a traînée aussi sur la belle chaise, même dans le jardin... et mère est si contente... si contente!

Sans répondre à l'enfant, Simon marcha droit à sa mère, et après l'avoir embrassée avec une joie feinte, il lui dit:

— Mère, j'ai gagné aujourd'hui seize francs. Nous devons nous dépêcher d'achever le triage du café, car le garçon du magasin de l'épicier Herks viendra le chercher lundi.

— Simon, qu'as-tu? demanda sa mère étonnée. Ta voix paraît si triste!

— Je ne sais pas, mère, répondit-il avec hésitation. J'ai mal à la tête... très mal même; mais ce n'est rien. J'ai mangé trop vite, tant j'étais content; peut-être ai-je pris un léger rhume en m'arrêtant dans un magasin humide et froid, tout échauffé que j'étais par une marche rapide.

— Eh bien, mon enfant, dit la mère Horms, va te mettre au lit. Annette chauffera de l'eau et te fera un peu de thé ou de tilleul.

— Non, mère, cela n'est pas nécessaire. J'ai déjà éprouvé que le mal de tête s'aggrave quand on cause. Laissez-moi, pendant qu'il fait encore clair, continuer à trier le café. Quand la nuit sera venue, nous pourrons aller nous coucher tous un peu plus tôt.

Plus d'une fois, pendant qu'il poursuivait son travail, sa mère essaya d'échanger quelques mots avec lui; mais lorsqu'elle fut convaincue que la causerie lui était à charge, elle se tut aussi, et fit même comprendre à Annette, en posant son doigt sur ses lèvres, qu'elle ne devait pas faire de bruit.

A peine le soleil eut-il disparu derrière l'horizon, que toute la famille alla se mettre au lit.

La mère Horms pensait avec inquiétude à l'indisposition de son fils. Simon pleurait dans les ténèbres.

V

Le lendemain, dans la matinée, la mère Horms était assise dans son beau fauteuil, devant la table sur laquelle elle triait les grains de café, avec l'aide de sa petite fille.

Contre son habitude elle parlait peu, et même elle répondait à peine à l'enfant quand celle-ci lui demandait quelque chose.

Elle était fort inquiète. Simon lui avait caché quelque chose. La veille au soir il était revenu tout triste á la maison, et le matin, quoiqu'il fût parti de très bonne heure pour son bureau, elle avait remarqué qu'il avait un poids sur la poitrine. Qu'est-ce que ce pouvait être? Lui qui n'avait jamais eu le moindre secret pour sa mère, il avait éludé toutes ses questions avec une espèce d'anxiété.

Tandis qu'elle était plongée dans ses tristes pensées, cherchant à approfondir ce mystére, elle entendit ouvrir la porte. Elle tourna la tête et vit Kate Verhoeven qui se tenait immobile au milieu de la chambre, toute pâle, et la contemplant d'un regard plein d'angoisse.

— Kate, Kate, qu'as-tu? que t'est-il arrivé? murmura la vieille femme effrayée.

Les larmes, contenues avec violence, coulèrent avec abondance sur les joues de la jeune fille. Elle s'élança vers la femme Horms, se jeta à son cou, et la serra avec force contre sa poitrine.

— O ciel! Kate, est-il arrivé un malheur? Ton père, ta mère...?

La jeune fille se laissa tomber sur une chaise et sanglota un instant, comme si elle était oppressée par une triste nouvelle,

Annette s'approcha d'elle et lui prit la main en pleurant.

— Pour l'amour de Dieu, parle! chère Kate, dit la femme Horms. Vois comme tu me fais trembler! Qu'est-ce qui te désespère ainsi?

— Ah! mère, mère, vous me voyez pour la dernière fois! s'écria la jeune fille. Je ne puis plus venir ici.

— Pourquoi? qui dit cela? Impossible!

— Je dois me marier avec Isidore Pommedepin... et si j'adresse encore la parole à Simon, mon père..., j'ose à peine le dire..., mon père me tuera. Hélas! hélas! il a levé son bâton sur ma tête en me

menaçant, parce que j'ai parlé avec mépris d'Isidore Pommedepin.

La femme Horms se mit à verser aussi d'abondantes larmes, et elle dit en levant les yeux au ciel :

— Pauvre Simon, mon malheureux fils!

— Pauvre Simon! pauvre Simon! s'écria Annette sans comprendre exactement ce qui agitait si fort sa mère.

— Kate, ô Kate, s'écria la vieille femme, pourrais-tu consentir à ce mariage? Pourrais-tu donner le coup de la mort à ce pauvre Simon?

— Consentir? Oh! non, jamais, jamais! Mais je ne sais pas ce qui se passe; mon père n'est plus reconnaissable; il prévoyait ma résistance, et cependant il paraît prêt à faire un malheur si je continue à refuser. Et ma mère aussi est aveuglée par la colère. Hélas! s'ils me contraignaient à épouser Isidore le vilain boiteux, que je hais, que je déteste, soyez sûre, mère Horms, que la cloche ne tarderait pas à sonner le glas funèbre pour la pauvre Kate...

— Et crois-tu que Simon n'en mourrait pas de chagrin?

Un sourire perça à travers les larmes de la jeune fille.

— Oh! si l'on voulait alors nous mettre l'un à côté de l'autre au cimetière! murmura-t-elle.

—Tais-toi, tais-toi, Kate, tu me brises le cœur! dit la mère Simon qui luttait contre sa propre anxiété. Ce mariage n'est pas encore fait. Peut-être tout espoir n'est-il pas perdu. Tu le sais: ton père est un homme emporté, mais il change assez facilement d'avis.

—Mais cette fois il n'en changera pas, dit la jeune fille en soupirant, et ma mère encore bien moins.

—Oui, mon enfant, aujourd'hui les hommes sont terriblement portés pour l'argent. L'apothicaire, qui est très riche, a ébloui vos parents par ses belles promesses.

— Non, mère Horms, ce n'est pas cela.

— Quoi donc, alors?

— Je ne puis pas le dire.

— Qu'est-ce que cela signifie? Parle franchement, Kate. Voudrais-tu me cacher quelque chose, lorsqu'il y va du bonheur et peut-être de la vie de mon pauvre Simon?

—Je n'ose pas; d'ailleurs, c'est inutile.

Il y eut un moment de silence.

— Voyons, je t'en prie, je t'en supplie, Kate, dit la vieille femme. Ne me cache pas les motifs de la cruauté de ton père.

— Serez-vous forte et resterez-vous calme? car ce ne sont que des paroles auxquelles aucune suite ne peut être donnée.

— Je te le promets, Kate.

— Pensez donc, mère Horms, mes parents prétendent que, si je me mariais avec Simon, je serais votre servante toute ma vie.

— Ma servante!

— Ils se figurent que vous garderez longtemps cette faiblesse dans les jambes, et ils disent qu'une femme percluse a besoin des soins constants d'une garde-malade. Comme si je ne me sentais pas heureuse, mère Simon, de vous donner cette preuve d'affection.

— Oh! mon Dieu! soupira la vieille femme avec de nouvelles larmes, ma maladie est donc la cause de la dureté de ton père envers Simon? Ah! cela me perce le cœur! Moi la cause du malheur de mon fils?... Que ne puis-je mourir pour lui! Quel moyen de le sauver?... Aucun sacrifice ne me coûterait trop cher... Si nous vendions notre petite maison, Kate?... Avec le produit de la vente, nous pourrions tenir une servante jusqu'à ce que Simon gagne assez d'argent.

— J'ai dit cela à mes parents, mais ils ne veulent pas en entendre parler. Ils ont une autre idée; une vilaine, une affreuse idée. Si nous pouvions satisfaire en cela leur désir, alors mon père consentirait au mariage de Simon, à ce qu'il dit; mais je crois que mes parents ne sont pas sincères, car ce qu'ils exigent est barbare et impossible.

— Dis-le-moi, Kate, je veux et dois le savoir, s'écria la mère de Simon.

— A condition que vous ne le prendrez pas au sérieux, car ce n'est qu'un moyen inventé par mes parents, pour excuser leur changement de résolution. Ils savent aussi bien que nous qu'il est ridicule de parler de pareille chose.

— Mais de quoi? Tu me rends malade d'impatience!

— Savez-vous, mère Horms, ce que mon père a dit hier au soir à Simon? Il lui a dit: « Tu peux épouser notre Kate à une condition : c'est que tu enverras ta mère à l'hospice ».

— A l'hospice! ô ciel! moi, à l'hospice! s'écria la femme Horms en pâlissant.

— Mais pourquoi vous effrayer ainsi? Qui de nous pourrait croire que pareille chose serait possible.

— A l'hospice!... à l'hospice! répéta la vieille femme en mettant ses mains sur ses yeux. Ah! l'horrible idée!

Annette avait pris sa main. Ses joues étaient humides de larmes.

— Ne pleurez pas, chère mère, dit-elle, j'irai avec vous; je ne vous quitterai jamais.

La mère Horms serra l'enfant sur son cœur sans rien dire. Son regard vague flottait dans l'espace, et elle n'écoutait même plus les consolations que lui prodiguait Catherine. Elle parassait plongé dans de profondes réflexions.

— Mais écoutez-moi donc, mère, dit enfin la jeune fille. Votre crainte n'est pas fondée. Pensez-vous que votre fils vous laisserait aller à l'hospice? La seule idée d'un si lâche égoïsme le remplit hier d'indignation et lui fit commettre une imprudence. Dans sa colère, il a outragé mon père, et quoi que celui-ci pût lui dire, Simon ne cessait de répéter . « Ma mère à l'hospice! Plutôt mourir, plutôt mourir! » — Et il a raison, mère Horms. Si je dois épouser Isidore Pommedepin, j'en mourrai; mais vous mettre à l'hospice pour être heureuse à ce prix? Non, je crie avec Simon : Plutôt mourir!

Il s'était fait un changement dans l'humeur de la femme Horms. Un sourire moitié gai moitié triste errait sur ses lèvres, et elle dit avec un calme surprenant :

— Allons, chère Kate, soyons raisonnables, et si le sort cruel nous impose un choix pénible, acceptons-le avec résignation, et envisageons-le avec sagesse. Dieu a fait la lumière dans mon esprit : je vois très-clair dans notre situation. Vous êtes jeunes tous les deux; et vous sacrifieriez toute une existence de bonheur et d'amour pour m'épargner quelques jours de tristesse et d'isolement? Non; dans une pareille lutte, la mère seule doit triompher. D'ailleurs, nous exagérons la tristesse du séjour dans un hospice; on y jouit au moins du repos et de la paix. Sèche tes larmes, Kate; tu peux épouser Simon.

— Comment? Que voulez-vous dire? balbutia la jeune fille avec étonnement.

— Retourne chez toi et dis à ton père que je lui donne raison, — et il a raison en effet, — annonce-lui de ma part que, dans quelques jours, je serai à l'hospice.

— Mais c'est impossible! Mais je ne le veux pas! s'écria Kate. Nous serions heureux, pendant que vous pleureriez dans un hospice! Mais je n'aurais plus un seul instant de repos!

— Ma résolution est prise, Kate!

— Et Simon, Simon?

— J'aurai raison de lui.

— Jamais.

— Tu le verras, mon enfant. Il est intelligent; cela lui fera de la peine, mais il me comprendra.

— Hélas! quelles choses terribles! soupira Kate. Je ne vous crois pas, et cependant, voyez comme vous me faites trembler!

— Tu t'accoutumeras petit à petit à cette pensée, Kate. Promets-moi seulement que tu soigneras ma petite Annette comme ta propre enfant.

Kate Verhoeven attira l'enfant à elle avec une sorte de violence, et la serra contre sa poitrine.

— Je le sais, reprit la femme Horms, tu aimeras bien ma petite Annette. Cette conviction est pour moi une source de courage. Promets-moi aussi que tu viendras me voir souvent avec elle et Simon. Ah! je serai encore heureuse par votre bonheur.

Catherine sanglotait tout haut et s'efforçait de prouver à la vieille mère Horms que sa résolution ne pouvait pas s'exécuter, que Simon ni elle ne le permettraient point. Mais la mère Horms paraissait si décidée et sut donner tant de raisons à l'appui de son sacrifice, que Kate elle-même se mit à douter si elle ne parviendrait pas à faire consentir son fils à la placer dans un hospice.

Ce doute affligea la jeune fille, et, soit qu'elle voulût détourner la conversation, soit parce qu'elle entendit sonner onze heures, elle se leva en disant :

— Simon saura bien l'empêcher, mère. Si ferme que soit votre résolution, il ne laissera pas la porte de l'hospice se fermer derrière sa mère malade. Allons, je vais allumer le feu. Annette, va chercher la marmite...

Mais tout à coup elle poussa un cri d'angoisse, tandis que son regard se fixait sur la campagne à travers les rideaux de la fenêtre.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, voilà Simon qui vient par le Chemin de terre! je ne peux pas lui parler; mon père ne le veut pas! il est si fâché, ce matin, si furieux! il me frapperait! je m'enfuis. Si vous ne me voyez plus, mère Horms, soyez sûre que je penserai à vous et que je vous chérirai jusqu'à mon lit de mort... et à toi aussi, ma chère, ma bonne Annette!

Elle embrassa la mère et l'enfant avec une hâte fiévreuse, et murmura, les yeux pleins de larmes :

— Adieu, adieu!

— Annonce à ton père que je vais à l'hospice, dit la mère Horms.

— Non, oh! non.

— Alors Simon ira l'annoncer.

— Il n'ira pas, il n'ira pas! que Dieu vous protège!

Et elle s'élança dans le jardin... mais elle aperçut Simon qui n'était pas à plus de dix pas d'elle, et elle ne pouvait l'éviter qu'en traversant un parterre de salades.

— Des larmes?... vous pleurez? s'écria-t-il. Votre père vous a-t-il dit?...

— Hélas! je sais tout, et votre mère aussi, répondit-elle. Nous sommes bien malheureuses, Simon. Votre mère a pris une résolution effrayante. Empêchez-là...

Elle était déjà loin de lui lorsqu'elle prononça ces derniers mots en s'enfuyant.

Le jeune homme la suivit des yeux un instant, secoua tristement la tête et marcha à pas lents vers sa demeure, comme s'il voulait se donner le temps de réfléchir et de rassembler ses forces.

En entrant, il dit :

— Ma mère, j'ai demandé à M. Waterschoot la permission de quitter mon bureau un peu plus tôt que de coutume. J'avais l'intention d'aller trouver maître Verhoeven, pour faire encore une tentative auprès de lui. Mais quelques mots que Kate m'a dits en passant, et vos yeux gros de larmes me font croire que cette tentative serait inutile. Vous savez donc quelle condition Verhoeven a mise à mon mariage avec sa fille?

— Oui, mon fils, répondit-elle avec un faible sourire, mais éloigne toute inquiétude à cet égard. Tu épouseras Kate.

— Que voulez-vous dire, mère? Le père Verhoeven aurait-il... ?

— Simon, nous nous faisons une fausse idée des hospices. Il n'y fait pas si triste que nous croyons.

Le jeune homme la contempla avec stupeur.

— Que signifie ce langage? balbutia-t-il.

— Je veux aller dans un hospice, dit elle. Je le veux et je le désire, entends-tu, Simon?

Un douloureux sourire plissa les lèvres du jeune homme. Il s'assit en riant et en regardant sa mère avec une expression de doute et d'ironie.

— Oui, Simon, je prévoyais bien ta résistance; mais cette fois je suis bien décidée, et quoi que tu dises, j'exécuterai ma résolution; dans huit jours je serai dans un hospice.

— Ah! ah! quelle folie!

— Mais, mon fils, examinons un peu la chose de sang-froid. Si je ne le faisais pas, Kate serait perdue pour toi et elle épouserait Isidore Pommedepin, qu'elle déteste. Ne seriez vous pas malheureux tous les deux pour toute votre vie?... réponds-moi.

— Eh bien, oui, ma mère, malheureux, tout ce qu'il y a de plus malheureux.

— Si je vais à l'hospice, tu épouses Kate, et tous tes vœux sont remplis. Penses-tu que la conviction d'ouvrir ainsi le ciel sur terre à ses enfants par un léger sacrifice ne peut pas rendre une mère heureuse, même dans un hospice?

— Vous me torturez! s'écria le jeune homme en frappant du pied avec impatience. Oh! oui, mère, je vous comprends; votre sacrifice vous rendrait forte, et vous seriez peut-être heureuse; mais moi? Même aux côtés d'une épouse chérie, ne sentirais-je pas mon cœur rongé de regrets? Quoi! vous avez travaillé pour moi comme une esclave, vous vous êtes rendue malade et vieille avant l'âge... et moi, dans la pleine force de ma jeunesse, je vous laisserais entrer dans un hospice, par pur égoïsme? Ah! que me faudra-t-il entendre encore?

— Mon enfant, ah! mon cher enfant, je le fais avec joie; c'est le seul moyen de sauver la pauvre Kate. Sans cela elle devient la fiancée d'Isidore. Sois sûr qu'elle en mourrait de chagrin. Par pitié pour elle, laisse-moi faire ..

— Non, non, grommela Simon avec une sorte de colère fiévreuse; cette union n'est pas encore célébrée. Kate résistera; elle est courageuse; si pénible que soit la lutte qu'elle devra soutenir, on ne brisera pas facilement sa volonté.

— Comme tu te trompes, mon fils! dit la veuve en soupirant. Kate est dès à présent accablée par les menaces de son père. Si tu savais ce qui se passe!...

— Kate a consenti? Elle me quitterait aussi légèrement? Ah! elle ne m'aimait donc pas?

— Simon, n'accuse pas injustement ta noble amie. Elle souffre plus que nous. Sa résistance a déjà mis son père hors de lui : il a menacé de la tuer; il a levé son bâton sur sa tête pour la frapper.

Le jeune homme fit entendre un cri rauque et serra convulsivement les poings.

— La frapper! Kate! avec un bâton? Mais... est-ce que maître Verhoeven est donc devenu fou? Frapper Kate, sa fille, un ange de bonté? Impossible.

— Tous ces dangers, tous ces malheurs, un seul mot peut les conjurer, et les changer pour nous tous en joie. Sois raisonnable, mon fils; laisse-moi aller à l'hospice.

— Jamais, ma mère! Quand même le monde entier se lèverait contre moi, je ne commettrai pas une telle lâcheté... Annette, sèche tes larmes. Les choses tourneront peut-être mieux que nous le pensons. Il ne faut jamais perdre l'espérance.

— Ah! Simon, tu te trompes; je serai contente à l'hospice. J'y ai maintenant réfléchi.

— Et moi, mère, n'ai-je pas, durant une longue nuit d'insomnie, pesé les paroles du père Verhoeven? Frapper Kate, la bonne Kate! avec un bâton!... Ah! c'est ce que nous verrons!... Ma mère, j'ai une idée, un projet. Je retourne immédiatement à mon bureau pour parler à M. Waterschoot; mais auparavant je veux avoir encore un entretien avec le père Verhoeven...

— Avec le père Verhoeven? Il était si en colère!...

— Ah! ça m'est égal; je suis prêt à tout et je ne crains rien. Aujourd'hui je ne dinerai pas à la maison; je trouverai bien quelque chose à manger en ville.

— Tu m'effrayes, Simon; que veux-tu faire?

— Je ne le sais pas moi-même, ma mère; mais soyez sans inquiétude. S'il faut lutter, eh bien, je lutterai! Mais si vous ne voulez pas me rendre fou, ne me parlez plus de l'hospice. Que je sois heureux ou malheureux, ma mère restera près de moi, et je serai à ses côtés jusqu'à ce que la mort



Simon ouvrit la porte de son bureau. (Page 32.)

vienne nous séparer. Ne me retenez pas plus longtemps, laissez-moi aller.

Et, sans écouter les supplications de sa mère, il sortit par le jardin et se dirigea à pas précipités vers la maison du vacher.

Il était près de la demeure du père Verhoeven, lorsqu'il aperçut Kate, occupée à cueillir des pois entre deux rangées de hautes perches.

Il s'arrêta, et lui dit :

— Kate, ma chère Kate, est-il vrai que ton père ait voulu te frapper?

— O ciel! Simon, allez-vous-en! s'écria-elle d'une voix contenue. Mon père est à la maison, il vous verra.

— Non, je ne m'en vais pas, répondit-il d'un ton décidé; je dois te demander quelque chose.

— Vite alors, vite!

— As-tu consenti à épouser Isidore?

— Pas encore; mais j'ai peur; mon père est...

— Ne peux-tu pas lui résister pendant quelque temps?

— Je le ferai aussi longtemps que je pourrai.

— Bien sûr?

— Très sûr.

— Ah! mon amie, si tu pouvais le faire durer quelques mois! Qui sait? Peut-être ton père lui-même consentira-t-il avec joie à notre mariage.

— Votre mère va-t-elle donc à l'hospice?

— Jamais, tant que je vivrai.

— Ah! c'est bien, Simon. Mais qu'espérez-vous donc?

— Tiens, Kate, je vais essayer quelque chose de hardi, si cela réussit...

— Fuyez fuyez, Simon! s'écria-elle avec effroi; voilà mon père : il vous a vu!...

— Tant mieux, je vais lui parler.

Le vacher, un gros bâton à la main, accourait menaçant et grommelant. Lorsqu'il fut près du

jeune homme, il lui cria d'un ton courroucé :

— Voulez-vous partir d'ici tout de suite! Vous êtes sur mon terrain; je vous défends d'y remettre encore les pieds. Si vous revenez dans ce jardin contre ma volonté, je vous en chasserai à coups de bâton, ou bien je préviendrai la police que vous violez ma propriété.

— Je m'en irai, répondit Simon avec calme; mais laissez-moi d'abord, je vous en prie, dire quelques mots.

— Pas un seul! interrompit le vacher. Taisez-vous, je ne veux rien entendre... Kate, à la maison, tout de suite, ou sinon!... Et vous, effronté, partez sur-le-champ!

— Mais, maître Verhoeven, soyez raisonnable!...

— Raisonnable? vous me trouvez donc déraisonnable, fou, orgueilleux! Attendez, que je lâche mon chien! Partez-vous, oui ou non?

— Vous ne refuserez pas de m'entendre.

— Ici, Turc! Ksss! ksss! mords-le.

Et il tâcha d'exciter le chien contre Simon. Mais l'animal courut au jeune homme en remuant la queue, et lui lécha les mains. Et lorsque le vacher leva son bâton d'un air de menace, Turc lui montra les dents et grogna sourdement, comme s'il voulait défendre Simon contre son maître.

— Eh bien! eh bien! que me faudra-t-il voir encore? s'écria le vacher furibond. Vous subornez tout le monde dans ma maison, et vous excitez contre moi bêtes et gens à la révolte. Jusqu'à ce chien stupide... La méchante et fausse bête partira aussi, ou je la tue... Partez, partez; mon sang bout; je sens que je vais faire un malheur!

— Rien qu'un petit moment.

— Pas une seconde. Je ne veux plus entendre votre voix ni vous voir devant mes yeux : hors d'ici, vous dis-je!

Simon, convaincu qu'il ne gagnerait rien à parlementer avec ce paysan emporté, se retourna lentement et reprit le Chemin de terre pour se diriger vers le faubourg, poursuivi par les menaces du vacher jusqu'au moment où il disparut à ses yeux.

VI

L'après-midi, Simon en retournant chez lui suivait le Chemin de terre qui traversait le jardin du vacher.

Le jeune homme paraissait tout à fait réconforté, quoiqu'il fût plongé dans ses pensées; la joie et la résolution brillaient dans ses yeux.

Il avait probablement une bonne nouvelle à porter à sa mère, car il marchait à pas pressés pour regagner sa demeure.

Tout à coup il s'arrêta avec surprise. Un rire ironique plissa ses lèvres, et un cri rauque sortit de sa gorge. L'ouverture de la haie était barrée par des pieux, et si étroitement fermée par des branches d'arbres, que Simon pouvait à peine voir le toit de la maison de sa mère.

Il resta un moment, les bras croisés sur sa poitrine, en contemplation devant cet obstacle imprévu. Alors il mit la main sur un des pieux, comme s'il voulait l'arracher; mais il comprima ce mouvement de dépit, et murmura en lui-même :

— Non, pas de folie; il est dans son droit. S'il a fait autrefois, par amitié pour nous, cette ouverture dans la haie, il peut bien aujourd'hui la boucher par inimitié. C'est une déclaration de guerre. Eh bien, elle me fortifie dans ma résolution. J'accepte la lutte sans hésiter! Pauvre mère, comme cet outrage l'aura affligée! Avec l'aide de Dieu, je vous vengerai.

En achevant ces mots il rebroussa chemin pour sortir du jardin du vacher et regagner sa demeure par la rue de la Charrue.

Au moment où il allait mettre le pied sur la chaussée de Borgerhout, il se trouva tout à coup devant Kate, qui arrivait avec une cruche à lait au bras.

— Kate, dit-il, en montrant le fond du jardin, voyez, voyez, ils ont voulu mettre une séparation entre nos cœurs.

— Hélas! c'est mon père! dit-elle avec un gros soupir; il vous déteste tant maintenant! Il est votre ennemi.

— Non, non; mon ennemi, c'est la pauvreté. Je vais combattre cet ennemi sans crainte, aveuglément, avec résolution. Si je triomphe, votre main sera le prix de ma victoire, et aussi notre bonheur et le bonheur de ma mère. Mais il me faut du temps. Restez-moi fidèle, aidez-moi!

— Je vous resterai fidèle, Simon, aussi longtemps que je... Ciel, écoutez, mon père m'appelle! Le voilà là-bas qui nous menace. Courons...

— Oui, Kate, soyons forts et espérons. Adieu, adieu!

Il prit la chaussée, tourna rapidement le coin de la rue de la Charrue, et atteignit en quelques minutes la rue Haute et la porte de sa maison.

En entrant, il vit que sa mère pleurait, et que sa petite sœur sanglotait la tête couchée sur ses genoux.

Il les regarda d'un air interrogateur.

— Simon, vois là-bas, dans le jardin, dit la veuve en soupirant. Maître Verhoeven a bouché la haie. Maintenant Kate ne peut plus venir nous voir. Tout est rompu entre nous et les Verhoeven.

— Je l'ai vu, mère, répondit-il, mais cela ne me fait pas de peine, au contraire.

— O Simon, ne sacrifie pas si légèrement ton bonheur. Tout ce chagrin, un seul mot peut te l'épargner. Laisse-moi aller à l'hospice.

— Plus un mot de cela; vous êtes mère et vous avez un cœur aimant; mais je suis homme et je connais mon devoir. Refoulez ces larmes... et tais-toi, Annette, ne pleure pas, mon enfant. Une vie nouvelle commence pour nous. Qui sait quel bonheur le ciel nous a réservé!

Le son de sa voix était si mâle, et dans ses yeux brillait un si grand enthousiasme, que la vieille femme le regarda avec étonnement.

Il s'assit sur une chaise, prit la main de sa mère et continua :

— Écoutez quel est mon projet. Si maître Verhoeven retire sa parole donnée et veut contraindre Kate à épouser Isidore Pommedepin qu'elle hait, c'est uniquement parce que les Pommedepin ont de la fortune, tandis que nous sommes pauvres. Si je pouvais en peu de temps gagner de l'argent, maître Verhoeven, sans aucun doute, se souviendrait de son amitié passée et me donnerait avec joie la main de sa fille. Eh bien, mère, je vais gagner de l'argent, beaucoup d'argent.

— Comment? que veux-tu dire? Je ne te comprends pas, murmura la mère Horms.

— Je vais, du moins, essayer; j'ai confiance en la protection de Dieu, dans les chances du hasard, et dans la puissance de ma volonté! Mon langage vous étonne, ma mère, cela est naturel; mais je vais vous expliquer quel est mon projet. Je quitte mon poste de magasinier...

— O ciel! Simon, quitter ton poste! répéta la mère Horms avec inquiétude. De quoi vivrons-nous, alors?

— Je deviens négociant, négociant indépendant : je vais faire le commerce pour mon propre compte.

— Sans argent? Cela n'est pas possible.

— Vous vous trompez, ma mère. J'en ai parlé avec M. Waterschoot. Le noble homme m'est très dévoué, parce qu'il sait combien j'aime et respecte ma mère. Je lui ai dit tout, tout. Il m'assistera. Les Français et les Anglais commencent à se disputer sur les conditions de la paix d'Amiens. Le temps devient favorable : les prix du café commencent à monter.

La mère Horms, qui ne partageait pas la confiance aveugle de son fils, et qui s'effrayait même à l'idée de cette audacieuse tentative, fit quelques objections, mais il ne lui laissa pas le temps de parler, et il reprit avec feu :

— Je commence avec vingt balles, et je les vends avec un petit bénéfice; puis j'achète vingt-cinq balles, puis cinquante, puis cent... Je travaille, je calcule, je cours du matin au soir, je m'échine sans perdre courage un seul instant; je réussis, j'obtiens du crédit, je finis par acheter mille balles... et alors... alors arrivent la richesse et le bonheur pour nous tous... et vous, ma mère, vous habitez une grande maison avec Annette et avec Kate, car alors elle est ma femme depuis longtemps!

La mère Horms secoua la tête d'un air de doute.

— Oh! le bel avenir! Tu m'étourdis, dit-elle; mais, mon pauvre fils, ce n'est qu'un rêve!

— Un rêve? Non. Quatre ou cinq au moins des plus riches négociants d'Anvers ont commencé ainsi. Pourquoi moi seul ne réussirais-je pas?

— Mais, Simon, ils avaient du moins un peu d'argent?

— Peut-être moins que nous, mère.

— Moins que nous? Mais nous n'avons que des dettes.

— Notre petite maison et le jardin nous appartiennent, mère. M. Van Groenhoven nous en a offert quatre mille francs. Nous la lui vendrons.

La vieille femme pâlit.

— La vendre? balbutia-t-elle avec effroi. La petite maison où ton père est né... où tu es né toi-même, Simon. Dis-moi, je t'en supplie, que tu ne parles pas sérieusement.

— Je parle sérieusement, ma mère; et ce que je fais, je le pèse avec mûre réflexion. Il y a des circonstances dans la vie où l'homme doit mettre son vouloir et son courage au-dessus de ses sentiments. C'est dans des circonstances comme celles-là que nous nous trouvons actuellement; le prix de notre sacrifice est la délivrance de Kate, et notre bonheur à tous.

— Jamais, jamais je ne consentirai à pareille chose.

— Vous y consentirez, ma mère!

— Grâce, grâce, Simon, ne l'exige pas.

— Je l'exige, ma mère, et cela sera. Maîtrisez votre anxiété, elle n'est nullement fondée. Écoutez-moi seulement. Avec ces quatre mille francs je puis commencer tout d'une fois le commerce dans des conditions indispensables pour gagner la confiance publique. Je loue en ville une jolie maison avec un bureau; j'achète une bonne partie de café. Je la revends, puis j'achète de nouvelles marchandises. De cette façon, je me mets en train tout de suite, et si le bonheur veut me sourire...

— Mais, Simon, répondit la veuve, si tu allais perdre l'argent de notre petite maison, nous serions sur la paille pour toujours. Pense du moins à notre Annette, qui est encore si petite!

— J'y ai assez pensé, ma mère. Supposez que je sois malheureux dans le commerce, que je perde le prix de la vente de notre maison, alors M. Waterschoot me rend ma place de magasinier. Il a pris, de son propre mouvement, cet engagement envers moi. Bah! ma mère, en ce cas nous ne serions pas beaucoup plus pauvres qu'à présent.

— Mais notre maison, notre chère et jolie petite maison, nous l'aurions perdue, hélas!

— Oui, mère. Mais supposez maintenant le contraire; j'ai du succès: mon commerce se développe en peu de temps; je double plusieurs fois le prix de notre petite maison. Petit à petit l'aisance nous vient. Kate est ma femme. Nous demeurons dans une belle maison; vous avez une servante pour vous seule : Annette va dans une bonne école, et apprend la musique et, qui sait, mère, — cela est arrivé à bien d'autres, — qui sait si je ne finirai point par acheter une voiture, dans laquelle vous, Kate et Annette vous pourrez faire des promenades? Allons, mère, consentez!

Quoique à demi ensorcelée par les séduisantes perspectives que son fils déroulait devant elle, la vieille femme secoua la tête en signe de refus.

— Mais, mère, s'écria-t-il, quel plaisir pourrez-vous encore goûter ici, avec cette affreuse palissade devant les yeux? Ce signe d'inimitié, cette cruelle injure vous affligera tous les jours. Laissez-moi faire, mère; c'est décidé; rien ne peut me retenir. Pas de bonheur pour les gens timides... Dieu ne protège que les audacieux... Vous refusez, mère, ô je vous en prie, je vous en supplie!

— Laisse-moi réfléchir quelques jours.

— Quelques jours, mère! Pas une heure. Le temps vaut de l'or. J'ai peur de moi-même : la confiance pourrait m'échapper, et nous serions condamnés à l'éternelle pauvreté. Je vous demande une chance de richesse et de bonheur, non seulement pour vous, mais pour Kate, pour Annette et pour moi. Mère, mère, ne refusez pas plus longtemps.

— Eh bien, s'il le faut absolument.

— Donnez-moi les clefs de l'armoire.

La mère Horms tira les clefs de sa poche, et les tendit à son fils.

Il poussa un cri de joie, et il s'élança dans la pièce voisine.

Un instant après il reparut avec une liasse de papiers.

— Je cours chez M. Groenhoven et chez le notaire. Ne pleurez pas, ma mère; soyez heureuse plutôt. Avant la fin de la semaine prochaine nous demeurerons en ville et vous aurez une servante!

Il embrassa sa mère avec tendresse, et essuya ses larmes avec ses baisers.

Puis il s'élança hors de la maison en criant encore :

— Confiance, confiance, ma mère. Priez Dieu, et souriez à l'avenir.

VII

Quinze jours plus tard, la mère Horms habitait une jolie maison bourgeoise, dans la rue aux Laines, à Anvers. Elle avait une servante pour faire la cuisine et prendre soin d'elle, et Simon avait un ouvrier pour surveiller le magasin et porter à domicile, sur une charrette à bras, les marchandises vendues encore en très petites parties. Quant aux écritures, il les tenait lui-même, afin d'épargner les appointements d'un commis.

Tout à fait absorbé par son commerce, il se levait le matin avant l'aube, courait de boutique en boutique pour offrir des marchandises, visitait les principales maisons de commerce, recueillait à la Bourse les nouvelles du jour, lisait les journaux, consultait souvent son protecteur M. Waterschoot, retournait chez lui le soir, restait une couple d'heures, et quelquefois moins à causer avec sa mère, puis se mettait à écrire et à calculer, et ne se livrait au repos que lorsque la nuit était déjà fort avancée.

Souvent la mère Horms conjurait son fils de ne pas se fatiguer ainsi, et de se donner un peu de repos pour ne pas surmener son activité et ses forces; car elle craignait qu'il ne se rendît malade; mais Simon ne voulait pas écouter son conseil. Il se sentait fort et courageux, disait-il; les temps étaient propices et il gagnait de l'argent tous les jours, pas beaucoup à la vérité, mais assez du moins pour pouvoir espérer en l'avenir.

En effet, chaque jour arrivaient des nouvelles qui faisaient présager que de graves dissentiments allaient surgir entre les Français et les Anglais, au sujet du résultat des conditions de la paix d'Amiens. A cause de cela le prix de toutes les denrées, et surtout le café, conservait une tendance marquée à la hausse, et quiconque achetait était à peu près sûr de gagner.

Simon devait avoir eu de la chance, car, à la fin du premier mois, il dit avec joie à sa mère qu'il avait fait un bilan exact de sa situation et constaté qu'il avait gagné plus de mille francs. Par le développement de son crédit, son commerce s'agrandirait de plus en plus; mais, s'il continuait seulement à aller comme maintenant, au bout de l'an il aurait gagné douze mille francs, dont il

pourrait mettre quatre ou cinq de côté, après déduction de son loyer, de l'entretien du ménage et des autres frais généraux. Ce n'était pas assez pour lui permettre d'atteindre le but qu'il avait en vue; mais il n'en était pas moins reconnaissant à Dieu d'un semblable résultat, parce que sa mère pouvait voir par là que ce n'était pas étourdiment et sans réflexion qu'il l'avait déterminée à vendre sa petite maison dans le Coin-Vert.

Si le temps devenait plus favorable, il serait plus hardi et risquerait davantage; car la pauvre Kate qui, aujourd'hui, devait tant souffrir dans sa lutte contre l'impitoyable volonté de son père, pourrait succomber malgré toute sa fermeté.

Un heureux hasard avait voulu que la maraîchère qui apportait presque tous les jours des légumes chez Simon Horms demeurât dans le Coin-Vert, à côté du vacher. Aux questions réitérées et pressantes de la mère Horms touchant le sort de Kate Verhoeven, cette femme avait immédiatement compris qu'elle pouvait rendre d'importants services, et elle était devenue la messagère complaisante entre les deux jeunes gens si cruellement séparés.

Il était donc inutile de s'écrire, ou de faire quelque autre tentative que le père Verhoeven eût pu surprendre. D'ailleurs, Kate même avait fait prier Simon de ne pas montrer qu'il désirait encore avoir quelques relations avec elle malgré la défense réitérée de son père. Elle continuerait à refuser obstinément d'épouser Isidore Pommedepin, mais il eût été imprudent à Simon d'exciter la colère du père Verhoeven en manifestant une espérance qui pouvait le blesser; car le vacher était très monté contre Simon.

Un jour que la maraîchère était revenue chez Simon, elle apporta une nouvelle qui bien qu'insignifiante en elle-même, causa une grande tristesse.

Maître Verhoeven, dans un accès de colère contre Kate, avait vendu son chien, et ne voulait dire à personne où la pauvre bête était allée. Kate avait bien pleuré, dans la crainte que le brave Turc qui, pendant des années, l'avait aidée à porter son lait en ville ne fût tombé dans de mauvaises mains.

Cette nouvelle attrista fort Simon et sa mère. La petite Annette se mit à sangloter et gémit tout l'après-midi sur le sort du pauvre Turc, qui avait été son meilleur ami, et qui jouait si volontiers avec elle.

Tous ces petits incidents, et même la pensée des souffrances de Kate, qui ne le quittait jamais, ne pouvaient distraire Simon de ses spéculations commerciales et de son activité.

Comme il l'avait prédit, son commerce se développait de plus en plus, grâce à la protection de M. Waterschoot. Par l'intermédiaire de celui-ci, Simon avait déjà fait quelques petites affaires avec une puissante maison d'Amsterdam qui avait, pour ainsi dire, avec quelques autres, le monopole du café.

L'homme qui était à la tête de cette maison d'Amsterdam était venu à Anvers, et descendu chez M. Waterschoot. Simon avait été invité à dîner par son protecteur, et, ce jour-là, le jeune homme avait gagné les sympathies et la confiance du négociant d'Amsterdam, à un point tel que ce dernier l'encouragea à avoir plus de hardiesse, et lui offrit un grand crédit. Simon déclara dès lors qu'il n'abuserait pas de cettre offre généreuse; il voulait bien être hardi et entreprenant, mais pas au delà de ses moyens.

Lorsqu'il eut pris congé de ce négociant d'Amsterdam qui lui montrait tant de bienveillance, Simon se dirigea vers la place de Meir, où un grand nombre de marchands se réunissaient au café, où se concluaient même souvent des transactions commerciales.

Il était assis depuis une demi-heure devant la porte de ce café, causant gaiement avec un groupe de négociants, car il venait de vendre une partie de café, et il avait gagné près de deux cents florins sur ce marché.

L'acheteur venait de le quitter après lui avoir serré la main, et Simon tournait la tête vers la place pour lui envoyer un dernier salut.

Tout à coup il vit dans le lointain quelque chose qui excita vivement son attention. Il murmura en lui-même :

— Mes yeux ne mé trompent-ils pas? Cela n'est pas possible. Je crois pourtant que c'est lui. Oui, oui, certainement, c'est lui. Oh! le brutal!...

Il quitta le café et remonta la place de Meir, que traversait une lourde charrette chargée de moules et attelée de six chiens. Six autres chiens étaient attachés derrière la charette avec des courroies. pour remplacer ceux qui étaient attelés.

Tous ces animaux paraissaient extrêmement fatigués, et leur langue fumante pendait d'un demi-pied hors de la gueule. Néanmoins le marchand de moules frappait de droite et de gauche avec un fouet, si violemment et si brutalement que les pauvres bêtes hurlaient à faire peine.

— Hé! l'homme, arrêtez-vous un moment, lui dit Simon : d'où vient ce chien brun?

— De quel chien parlez-vous?

— Là, ce chien à longs poils, au milieu des deux noirs.

— Pensez-vous que je l'aie volé, monsieur?

— Je ne dis pas cela, mon brave homme.

— Je l'ai acheté, et même très cher... Tiens! il vous connaît!

— Oui, il me connait. C'est le chien de maitre Verhoeven du Coin-Vert. Voulez-vous me le vendre?

— Le vendre? c'est mon meilleur chien de trait. Non, non, monsieur, pas si bête.

— Il me le faut, pourtant.

— Monsieur parle bien hardiment! dit le marchand de moules en ricanant. Et si je ne veux pas m'en défaire?

— Avec de l'argent, on obtient tout. Dites-moi seulement combien vous en demandez?

— Il me coûte à moi-même cinquante francs.

— Eh bien, je vous en donne soixante-quinze.

— Il me vaut davantage, monsieur.

— Alors, cent!

— Cent, répéta l'homme, irrésolu. C'est une jolie petite somme en effet. Tenez, si monsieur y ajoute cinq francs de pourboire...

Simon mit la main à la poche, compta sans mot dire la somme demandée, et aida le marchand de moules à détacher le chien.

— Ne vous faut-il pas une laisse, monsieur? demanda-t-il; l'animal s'enfuira.

— Non, l'homme, vous vous trompez... Viens, Turc, viens!

Et le chien sauta joyeusement à ses côtés, en poussant de petits jappements d'amitié, et en lui léchant les main.

Ce fut une joie lorsque Simon rentra à la maison avec Turc! La mère Horms riait et battait des mains. Annette dansait et sautait, et ne finissait pas d'embrasser le chien. S'ils étaient privés de la présence de Kate, ils avaient du moins maintenant un être qui lui était cher, et qui non seulement les faisait penser à elle à chaque instant, mais encore leur rappellerait sans cesse les plus doux instants de leur vie passée. Cemme Turc allait être choyé et soigné! Annette partagera avec lui toutes ses friandises et le caressera du matin au soir... Et lorsque Kate saura que son bon ami Turc demeure chez les Horms et qu'il est heureux, elle sera heureuse aussi.

Ce n'est pas Annette seule qui avait ses idées là. La mère Horms et son fils se réjouissaient également en pensant que Kate apprendrait cette bonne nouvelle avec grand plaisir.

Et ils ne s'étaient pas trompés, car la maraichère vint leur dire que Kate Verhoeven, pleurant de joie, l'avait chargée de les remercier de leur bonté envers le pauvre Turc.

Dès ce jour-là, grâce à son crédit à Amsterdam, Simon commença à faire des affaires et des spéculations importantes. Il perdit bien çà et là un peu d'argent, mais la chance lui fut presque constamment favorable, à tel point qu'au bout de cinq mois, après une entreprise très avantageuse, il vit son petit capital augmenté de sept mille francs.

Depuis quelque temps, il avait appris par la maraichère que Kate Verhoeven maigrissait à vue d'œil, et que son père, plus brutal et plus impatient que jamais, redoublait d'efforts pour la contraindre à consentir à épouser Isodore Pommedepin.

Cela détermina Simon à tenter un nouvel essai auprès du vacher. Maintenant il ne pouvait plus être question d'envoyer sa mère à l'hospice, puisqu'il gagnait assez d'argent pour tenir une servante, et même deux, s'il le fallait. Le lendemain, il se proposait d'aller au Coin-Vert et d'essayer s'il ne serait pas possible de ramener Verhoeven à des idées plus conciliantes.

Mais, dans l'après-midi, en traversant la Grand'-Place, il vit Verhoeven passer dans le lointain. Il pressa le pas et s'approcha du vacher qui s'était arrêté et le regardait avec un sourire ironique.

— Père Verhoeven, dit Simon en le saluant, je vous en prie, accordez-moi l'autorisation de vous faire une visite.

— Ah! ah! grogna l'entêté, vous voudriez voir notre Kate pour l'exciter davantage contre son père? Laissez-moi tranquille; je ne veux plus rien avoir à faire avec vous.

— Mais, père Verhoeven, j'ai à vous parler de choses graves, qui vous feront peut-être plaisir.

— Pas un mot; éloignez-vous de mon chemin. Bonjour!

— Ah! vous n'êtes pas seulement impoli envers moi, répondit Simon avec dépit; vous êtes cruel et inhumain envers votre pauvre fille. Voulez-vous devenir son bourreau et la faire mourir? Elle est déjà malade et elle maigrit tous les jours.

— Sottises que tout cela! ricana le vacher en se retournant, comme si les derniers mots de Simon l'avaient profondément blessé. Dans deux mois, notre Catherine épousera Isidore Pommedepin, et elle sera heureuse, malgré tous ceux qui l'envient.

— C'est possible, maitre Verhoeven, répondit le jeune homme d'un ton plus doux. Je ne veux pas vous contredire en cela; mais permettez-moi du moins de vous dire quelques mots avec calme.

— Vous insistez tellement que je suis curieux d'apprendre quelles choses importantes vous avez à raconter. Parlez donc, et soyez bref; car je n'ai pas de temps à perdre.

— Père Verhoeven, dit le jeune homme, vous m'avez éloigné de Kate par la violence, parce que vous craigniez de la voir devenir la servante de ma mère percluse...

— Prétendez-vous que j'ai eu tort?

— Je ne le prétends pas.

— Alors, vous n'aviez qu'à la mettre à l'hospice.

— Si je vous donnais la preuve que cela n'est

plus du tout nécessaire, et que j'ai aujourd'hui les moyens de prendre même deux servantes?

— Oui, je comprends : le prix de votre petite maison n'est pas encore dissipé; mais combien de temps durera la bombance? répondit le vacher d'un air sarcastique.

Le jeune homme fit un violent effort sur lui-même pour ne pas se mettre en colère; car les paroles grossières du paysan le firent frémir d'indignation. Mais sa pauvre amie! Pour l'amour d'elle il devait tout supporter avec patience.

— Vous vous trompez, maître, répliqua t-il, très calme en apparence. Je fais le commerce : je jouis de la confiance générale, et j'ai du succès. Non seulement je possède encore les quatre mille francs de notre petite maison, mais je puis vous démontrer, si vous voulez me le permettre, que je suis déjà à la tête d'un capital de dix mille francs qui ne doit rien à personne.

— Dix mille francs! vous possédez dix mille francs et vous les avez gagnés honnêtement? murmura le vacher incrédule.

— Oui, voisin, je puis vous le prouver. Ah! soyez bon pour moi; ayez pitié de votre pauvre Kate! Je la rendrai heureuse. Nous vous bénirons toute notre vie.

— Mais quand bien même vous diriez la vérité, me prenez-vous pour un enfant ou pour un ignorant qui ne sait pas compter? Savez-vous bien ce qu'Isidore Pommedepin reçoit en dot? Une grande maison et la pharmacie. Cela vaut au moins trente mille francs.

— Trente mille francs! répéta le jeune homme déconcerté. C'est beaucoup, en effet.

— Et si vous étiez à ma place, vous feriez comme moi, avouez-le?

Un éclair de résolution et d'espérance s'alluma dans l'œil de Simon.

— Mais si je pouvais, moi aussi, apporter trente mille francs en mariage?

— Vous? vous, Simon Horms? Croyez-vous donc qu'il n'y a qu'à ramasser l'argent à la pelle?

— Non, mais ce que je sais bien, maître Verhoeven, c'est que, si je puis mériter ainsi la main de Catherine, la force et la volonté ne me manqueront pas. Ayez donc la bonté de me répondre : si moi aussi j'apportais trente mille francs?

Le vacher, dominé par la fermeté du langage du jeune homme, secoua un moment la tête d'un air pensif.

— Oui, oui, murmura-t-il, ce serait une autre affaire.

— Ah! vous consentiriez donc à mon mariage avec Kate? s'écria joyeusement Simon.

— Je ne dis pas cela.

— Vous l'avez dit, père Verhoeven.

— Comment pourrais-je le dire? M. Pommedepin a ma parole.

— J'ai eu votre parole avant lui.

— Ah! ah! quel enfantillage! Kate doit se marier dans deux mois. Posséderez-vous trente mille francs avant ce temps-là?

— Non, maître, cela est impossible, soyez généreux : donnez-moi un an.

— Un an! un an! répéta le vacher en ricanant. Et, dans l'entre-temps, je laisserai courir l'apothicaire, et vous perdrez votre argent, et maître Verhoeven l'imbécile se trouvera assis par terre entre deux selles? Non, non. D'ailleurs, fussiez-vous millionnaire, ma femme ne veut plus entendre parler de vous; votre nom seul la fait devenir bleue de colère. Je ne sais pas pourquoi je m'arrête ici. Vous pensez m'ensorceler avec vos belles paroles? Il est trop tard! beaucoup trop tard! Tâchez de vous consoler, et laissez-moi en paix dorénavant. Bonjour. Ne me retenez pas; vous abusez de ma patience.

Et, sans vouloir entendre un mot de plus, il continua son chemin en grommelant.

Dès ce jour là, le chiffre de trente mille francs fut toujours devant les yeux de Simon comme le but qu'il devait atteindre. Il ne doutait pas que le père Verhoeven ne lui accordât la main de sa fille, s'il pouvait lui offrir les mêmes avantages qu'Isidore. Il savait bien que la mère Verhoeven lui était devenue très hostile; mais comme ce n'était pour elle qu'une affaire d'argent, elle céderait sans peine aux prières de son mari et de sa fille.

Trente mille francs! c'était difficile à gagner, et Simon n'était pas bien sûr de les posséder jamais; mais les chances du commerce sont si diverses! D'ailleurs, Kate ne faiblirait pas; maintenant plus que jamais elle éprouvait une insurmontable aversion pour Isidore Pommedepin. Il ne fallait donc pas désespérer; la résistance de la courageuse fille pouvait durer des années; et, si jamais le temps fut de l'argent, c'était bien pour Simon, dans la lutte qu'il livrait en ce moment contre la destinée.

Tout cela l'encouragea à devenir plus hardi qu'auparavant dans ses entreprises, et, soit qu'il eût réellement une aptitude particulière pour le commerce, soit qu'une chance spéciale le favorisât, la plupart de ses entreprises tournèrent bien.

C'est ainsi qu'il échappa, huit jours plus tard, à une dangereuse crise. Depuis quelque temps, les bruits d'un différend entre la France et l'Angleterre et la crainte d'une guerre prochaine avaient pris une grande consistance, et le prix des denrées avait considérablement augmenté.

Dans cet état de choses, Simon avait acheté une bonne partie de café qu'il avait revendue immédia-

tement avec un bénéfice modique. Heureusement pour lui : car tout à coup on reçut la nouvelle que toute cause de dissentiment entre les puissances était aplanie, et que par conséquent la paix serait maintenue pour plusieurs années. Cette nouvelle avait produit une baisse subite des denrées sur tous les marchés de l'Europe, et les négociants d'Anvers qui en avaient conservé de grandes quantités dans leurs magasins subirent de grandes pertes.

La nouvelle du maintien de la paix se confirma, et la baisse des prix continua pendant plusieurs semaines.

C'est à ce moment que Simon apprit une fâcheuse nouvelle par la maraîchère; la pauvre Kate Verhoeven était malade; accablée par sa lutte constante contre ses parents et par l'impitoyable cruauté de ceux-ci, elle sentit son courage l'abandonner peu à peu, et elle exprimait la crainte qu'elle n'aurait bientôt plus la force de résister plus longtemps.

Ce message avait péniblement affecté la mère Horms. Quant à Simon, il en était presque désespéré, et toute la journée il avait erré la tête basse, et se parlant à lui-même. Il voyait devant ses yeux sa malheureuse amie, victime de son amour, étendue sur son lit de douleur, et l'appelant peut-être à son secours dans sa détresse. Et il ne pouvait rien! Il était impuissant contre l'impitoyable sort!

Revenu de ses courses fiévreuses en ville, il était assis seul dans son bureau, tenant dans ses mains sa tête brûlante. Il se parlait à lui-même, et serrait de temps en temps les poings par un mouvement convulsif, comme si un combat furieux se livrait dans son cœur.

— Le courage me manquerait-il? murmura-t-il. L'argent m'a-t-il rendu lâche? Pourquoi craindre? Je puis perdre ce que j'ai gagné, oui, mais, si Dieu veut bien me protéger encore, je puis aussi gagner la délivrance et le bonheur de ma pauvre amie. Pourquoi hésiter lorsqu'une pareille récompense miroite devant mes yeux? Le café est à si bas prix maintenant qu'il ne peut plus guère baisser; et, en supposant qu'il baissât encore, je n'y perdrai pas plus que ce que je possède actuellement; je pourrai donc payer la différence; et, tout en redevenant pauvre, je resterai du moins honnête homme. Allons, le sort en est jeté; j'écris à la maison d'Amsterdam que j'achète cinq cents balles de café de l'échantillon numéro 2, et que je désire qu'elles me soient expédiées immédiatement. C'est hardi, téméraire, c'est un coup de dés qui peut me croquer le cou; mais cela ne fait rien : je joue ma fortune contre le bonheur de Kate Verhoeven.

Il prit une plume et se mit à écrire rapidement dans son livre de correspondance la minute d'une lettre pour Amsterdam. Il fallait se hâter, disait-il, car le courrier pour la Hollande partait dans une heure.

Il fut bientôt troublé dans son travail par la voix de la maraîchère et les exclamations pénibles de sa mère, qu'il entendit retentir dans la chambre voisine. On parlait de Kate; un malheur était-il arrivé?

Simon laissa tomber sa plume et ouvrit la porte de son bureau.

Il apprit par la maraîchère qu'il y avait eu une si violente dispute chez le vacher, que Kate s'était évanouie, et qu'on avait dû la porter inanimée sur son lit. Le docteur était à la vacherie, et lui avait fait appliquer des sinapismes. D'abord, on avait craint pour sa vie, mais maintenant cela allait un peu mieux.

Pendant quelques moments Simon interrogea la paysanne et déplora avec sa mère le triste sort de la bonne Kate; les larmes avaient jailli de ses yeux; mais il se souvint tout à coup qu'il avait laissé sa lettre inachevée. Il n'y avait plus à hésiter maintenant, il ne pouvait pas perdre une heure. Il n'eût pas joué seulement tout son argent, mais tout son sang contre la délivrance de sa pauvre Kate.

Il courut, en proie à la fièvre, à son bureau, acheva la minute de sa lettre, la copia sur une feuille de papier, la cacheta d'une main tremblante, regarda sa montre, et s'écria en sautant d'un seul bond dans la rue :

— La poste part dans dix minutes! Ah! j'arriverai à temps.

VIII

Il va de soi que Simon Horms, depuis le moment où sa lettre était partie pour Amsterdam, n'avait plus goûté un instant de repos.

Il ne faisait plus autre chose que d'aller à la Bourse, écouter avec inquiétude tous les bruits et toutes les suppositions relatives aux chances de paix ou de guerre, lire les journaux, et attendre, avec des battements de cœur, les moindres nouvelles.

Comment pouvait-il en être autrement? De l'issue des démêlés politiques et de la hausse ou de la baisse dépendaient sa fortune, son propre bonheur et le bonheur de tous ceux qui lui étaient chers.

Le premier jour, il retourna chez lui le soir, le cœur gai et plein de courage. Il y avait déjà un demi-cent de hausse sur le café. Si cette hausse



Kate s'était agenouillée devant la vieille femme. (Page 40.)

pouvait continuer, il n'aurait pas à regretter sa téméraire entreprise.

Alors il apprit à sa mère que, dans l'espoir de gagner en une seule fois assez pour sauver Catherine du sort affreux qui l'attendait, il avait risqué sur un seul coup de dés tout ce qu'il possédait. La vieille s'effraya de se trouver, sans en avoir rien su d'avance, si près de pouvoir devenir pauvre; mais Simon était de si bonne humeur et avait tant de confiance qu'il finit par faire partager à sa mère ses flatteuses illusions. Tous deux firent cette nuit-là des rêves de bonheur et de richesses immenses.

La situation resta la même pendant trois ou quatre jours. Puis, sur certains avis relatifs au maintien de la paix, la cote de la Bourse d'Amsterdam arriva avec une baisse de deux liards sur le café.

Si les prix restaient à ce taux, Simon perdait deux mille francs sur le café qu'il avait acheté en Hollande; si la baisse s'accentuait davantage, il risquait de perdre tout ce qu'il avait si laborieusement gagné.

Mais la situation pouvait s'améliorer; depuis quelque temps, il y avait tant de variations petites ou grandes, dans la valeur du café, qu'on ne pouvait jamais être certain du lendemain.

Malgré ces réflexions consolantes, le pauvre Simon était très effrayé et très affligé, et, comme il redoutait de faire part de ses craintes à sa mère, il erra une partie de la journée à travers les rues d'Anvers, sans savoir au juste où il allait

Dans l'après-midi, au moment où il passait devant le bureau de la poste, un facteur s'approcha de lui et lui remit une lettre qui venait de Hollande. Simon mit la lettre toute fermée dans sa poche; il savait assez ce qu'elle pouvait contenir.

Ce ne pouvait être autre chose qu'un avis de la maison d'Amsterdam lui annonçant que, selon sa commande, on lui avait expédié cinq cents balles de café.

Un peu plus loin, il tira machinalement la lettre de sa poche.

Que pouvait-elle donc contenir, pour que Simon pâlit si affreusement, et poussât un profond soupir, bientôt suivi d'un rire convulsif?

— Hein! quoi! mes yeux me trompent, balbutia-t-il. Cinq mille balles! Mais c'est impossibe... Et cependant je vois bien clair : ça y est en toutes lettres. Cinq mille balles!... Allons, allons, soyons calme. C'est une erreur. Je n'ai acheté que cinq cents balles, et on ne m'enverrait pas une quantité si exagérée, lors même que je l'eusse demandée... Mais je ne les veux pas, ces cinq mille balles; je les refuse dans tous les cas. Deux liards de baisse! Mais je serais ruiné pour toujours. Non, non, c'est une erreur du commis qui a copié la lettre. Ne nous en inquiétons pas.

C'est ainsi qu'il se parlait à lui-même tout en marchant. Mais quoi qu'il fît pour se rassurer, son cœur battait violemment, et il se mit presque à courir pour être plus vite chez-lui et vérifier par l'examen de son livre de correspondances que ce n'était pas lui qui avait commis une fatale erreur.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête et il chancela sur ses jambes lorsqu'il jeta les yeux sur son livre. Il avait bien réellement écrit 5,000, et ce chiffre fatal brillait devant ses yeux comme sa condamnation à la misère et au malheur.

Hélas! dans sa précipitation, dans le trouble de son esprit agité par la nouvelle de la maladie de Kate, il avait écrit un zéro de trop, et cette déplorable erreur le plongeait dans la ruine.

Sans entrer dans la maison pour dire un mot à sa mère, il sortit en toute hâte de son bureau et courut au Port pour raconter son malheur à M. Waterschoot, et lui demander conseil dans cette circonstance critique.

Il trouva son protecteur dans son cabinet, lui conta brièvement l'affaire, et lui tendit la lettre d'Amsterdam.

— Les cinq mille balles sont embarquées et en route pour Anvers, dit M. Waterschoot. Dans deux ou trois jours elles peuvent arriver.

— Si j'écrivais que le chiffre exagéré de ma commande est le résultat d'une erreur, et que j'ai, sans le savoir, écrit un zéro de trop? demanda Simon, la tête éperdue. Cela est incontestable. Peut-être m'excuserait-on là-bas.

— N'espérez pas cela, dit son protecteur. La maison d'Amsterdam est honnête et exécute tous ses engagements avec autant de rigueur que de fidélité; mais si elle est sévère pour elle-même, elle l'est également pour les autres. Vous avez acheté les cinq mille balles, et vous devez les accepter.

— Mais je suis perdu! s'écria Simon. Au taux où sont les prix du café, je ne puis payer la différence qu'en sacrifiant tout ce que je possède, et si la baisse ne s'arrête pas, ô ciel! je fais faillite.

— Que voulez-vous y faire, mon ami? Telles sont les chances du commerce. La même chose m'est arrivée juste un an après que j'avais fait mon entrée à la Bourse.

— Oh! monsieur, pour l'amour de Dieu, conseillez-moi. Que dois-je faire?

— C'est bien simple : supportez le coup avec courage et résignation. Si c'est nécessaire, sacrifiez tout pour conserver votre bonne réputation de marchand. Recommencer à nouveau...

— Mais, monsieur, sans argent?

— Le crédit est de l'argent aussi, mon ami. Si vous pouvez liquider cette affaire importante sans rester en défaut de payer, vous trouverez chez tout le monde une grande confiance, et il vous sera facile, — si la chance veut vous sourire un peu, — de regagner ce que vous aurez perdu maintenant. Je connais à Anvers trois ou quatre négociants qui étaient tombés plus bas encore, et qui font de magnifiques affaires.

— Mais si l'on apprend que c'est par une erreur, une étourderie que j'ai éprouvé cette perte, on se moquera de moi.

— Ne soyez pas assez imprudent, pas assez sot, dit sévèrement M. Waterschoot, pour faire part à qui que ce soit de votre erreur. Cela vous ferait perdre l'estime publique.

Simon paraissait peu consolé par les paroles de M. Waterschoot. Ce que le jeune homme ne disait pas, c'est qu'il avait perdu maintenant sa seule chance de sauver sa malheureuse amie. Si, dans l'avenir, il pouvait encore être en son pouvoir de se relever, ce bonheur tardif lui était presque indifférent.

Dans son désespoir, il demanda si M. Waterschoot lui rendrait, au besoin, son humble place de magasinier.

— Bah! bah! nous n'en sommes pas encore là, répondit son protecteur. Dans tous les cas, Simon, si le malheur continuait à vous poursuivre, vous pourriez reprendre chez moi votre emploi de magasinier. Je vous l'ai promis, et, d'ailleurs, je ne suis pas content de votre successeur.

— Ah! monsieur, je vous remercie du fond du cœur. C'est une planche de salut que vous me tendez. Je pourrai du moins tenir ma mère à l'abri du besoin.

— Croiriez-vous, mon bon Simon, que vous êtes déraisonnable? murmura M. Waterschoot d'un

ton de reproche. Vous, entreprenant jusqu'à la témérité, vous courbez ainsi la tête avec découragement! Qui vous dit qu'en deux ou trois jours, le prix du café ne peut pas remonter? Chaque courrier apporte, pour ainsi dire, une fluctuation.

— Et si le prix baissait encore?

— Il faut attendre les événements, et ne pas désespérer avant d'être certain de son malheur. Retournez tranquillement chez vous, mon ami, et tâchez de ne pas perdre courage; mais ne parlez à personne du zéro de trop, pas même à votre mère. Si le malheur vous frappe, comme vous le redoutez, vous connaissez le chemin de ma demeure, et vous savez que je serai heureux de pouvoir vous aider.

Simon serra chaleureusement la main que lui tendait son protecteur, et quitta son cabinet en lui exprimant très vivement sa reconnaissance.

Il retourna chez lui, moins désespéré peut-être, mais encore profondément triste. Il ne dit rien à sa mère de l'angoisse qui lui serrait le cœur, et resta dans son bureau jusqu'à la nuit, sous prétexte d'un travail pressé.

IX

Simon n'avait presque pas fermé l'œil cette nuit-là, et il s'était levé de très bonne heure.

Il était assis dans sa chambre à coucher, le regard perdu dans la vague, et pensant à la pauvre Kate Verhoeven et au malheur qui allait l'atteindre.

Il s'était habillé machinalement, comme pour sortir; mais il était encore si matin! Où pourrait-il aller? La même inquiétude ne le suivrait-elle point partout?

Il s'était donc assis près de la fenêtre, et s'était enfoncé dans une profonde et sombre rêverie.

A la fin, un bruit étrange qui montait jusqu'à lui vint éveiller son attention; mais le bruit passa, et il poursuivit le cours de ses tristes réflexions.

Tout à coup, on frappa à sa porte, et une petite voix douce lui cria :

— Simon, Simon, es-tu éveillé? Tu dois te lever, dit notre mère. Vite, dépêche-toi!

Il sembla à Simon que sa petite sœur sanglotait en lui parlant ainsi. Que pouvait-il être arrivé?

— Qu'y a-t-il, Annette? demanda-t-il.

— Ah! Simon, s'écria l'enfant en portant le coin de son tablier à ses yeux, la maison de Kate a brûlé cette nuit.

— Brûlé! Cette nuit! répéta le jeune homme. Qui a apporté cette terrible nouvelle?

— La maraîchère. Elle est en bas. Ah! cette pauvre Kate, elle est toujours malheureuse! Viens, frère, descends.

Simon descendit l'escalier quatre à quatre, et accabla la maraîchère de questions.

Celle-ci lui raconta que, vers deux heures de la nuit, le Coin-Vert avait été subitement éclairé par une vive lueur. Les premières personnes qui s'éveillèrent, — et la maraîchère en était, virent avec effroi que la vacherie du père Verhoeven était entièrement en flammes. Le vent était très violent, et la provison de foin et de paille renfermée dans la grange et l'étable envoyait des tourbillons de flammes et d'étincelles par-dessus la maison de Verhoeven, dont la toiture était déjà à moitié anéantie. Le feu gagna si rapidement que les Verhoeven, réveillés à la hâte, eurent à peine le temps de se sauver à moitié nus. On avait tenté de se rendre maître de ce terrible incendie, mais tous les efforts avaient été vains. La ferme, la maison et l'étable étaient entièrement ruinées, et le cheval et les vaches étaient ensevelis sous les décombres encore fumants. Ainsi, en une seule nuit, maître Verhoeven avait perdu tout ce qu'il possédait; car rien n'était assuré!

— Vous étiez présente, femme? demanda Simon.

— Oui, monsieur; je suis restée au moins trois heures sur place.

— Que disent les Verhoeven?

— Vous pouvez le penser, monsieur. Ils sont fous de désespoir et de chagrin, et ils pleurent.

— Avez-vous vu Kate?

— Certes, c'est moi qui l'ai conduite chez sa tante, qui tient une boutique de graines.

— Et où est-elle maintenant?

— Elle est toujours chez dame Kosters, la grainetière.

— Mère, tâchez de vous calmer, dit Simon. Et toi, Annette, ne pleure pas si fort. Je vais à Borgerhout. Les Verhoeven sont pauvres et malheureux maintenant. Qui sait s'ils ne me feront pas meilleur accueil? Je veux consoler Kate, lui donner du courage. Hélas! ma pauvre amie, comme elle doit souffrir! Jusqu'à tantôt, mère.

Et il s'éloigna précipitamment.

Chemin faisant, il ralentit insensiblement sa marche et il se mit à secouer tristement la tête en se parlant à lui-même.

Pourquoi le sort cruel l'avait-il rendu impuissant en un pareil moment? Quelques jours plus tôt il aurait pu dire aux Verhoeven :

— Ne vous affligez pas, je viens vous sauver; j'ai de l'argent, je vous rends tout ce que le malheur vous a pris. Mais à présent il était pauvre aussi... et peut-être succomberait-il même sous le fardeau de ses dettes. Ah! qu'un zéro de trop pouvait avoir de terribles conséquences! Qu'allait-il faire maintenant à Borgerhout? Il ne pouvait apporter que des paroles stériles, tandis qu'Isidore Pommedepin... L'image de son odieux rival se

dressait devant ses yeux, ironique et triomphante. Dans leur détresse, les parents de Kate compteraient davantage sur l'aide des Pommedepin; et lui, Simon, ne posséderait plus rien!

Découragé par ces réflexions, il se traînait lentement vers Borgerhout; et ce n'était pas sans une vive appréhension qu'il entra dans le magasin de graines de dame Kosters, qu'il salua pendant qu'elle était occupée à servir une pratique.

Dès qu'elle le reconnut, elle lui dit :

— O Simon, Simon, quel malheur, n'est-ce pas?

— Oui, dame Kostars, un terrible malheur. Kate Verhoeven est-elle ici?

— Elle pleure là-bas, dans la chambre derrière la boutique.

— Ses parents sont-ils avec elle?

— Non, elle est seule.

— Seule? Ne pourrais-je pas la voir?

— Pourquoi pas? Venez, je vous conduirai auprès d'elle. Tâchez de consoler un peu la pauvre fille, Simon.

Elle le conduisit dans la pièce voisine, où Kate était assise devant la table, la figure cachée dans son tablier

— Kate, dit-il, un terrible malheur vous a frappée. Croyez bien que vos bons amis sont malheureux de votre chagrin.

— Merci pour votre compassion, Simon, répondit-elle. Je le savais bien que cette nouvelle vous déchirerait le cœur.

Et de nouvelles larmes jaillirent de ses yeux.

— Allons, chère Kate, murmura le jeune homme en lui prenant la main, il faut vous raidir contre le désespoir. C'est ainsi maintenant, l'homme est le jouet du sort. A vous désoler ainsi sans fin vous ruineriez votre santé.

Il sentit que Kate lui retirait sa main avec une certaine violence. Ce mouvement lui causa un pénible étonnement, mais il n'en fit rien voir.

— Votre malheur est grand, reprit-il, et je comprends que votre amour pour vos parents vous rende cette souffrance plus cruelle encore; mais, Kate, vous qui étiez si courageuse, vous laisseriez-vous abattre tout à fait et repousseriez-vous toute consolation?

— Des consolations pour moi! s'écria la jeune fille d'une voix sourde dont l'accent perça le cœur de Simon: des consolations pour moi! Non, plus d'espoir! Ah! si je pouvais mourir, que je bénirais Dieu! Car désormais...

— Mais, chère Kate, interrompit sa tante, ce n'est pas là le langage d'une personne chrétienne. Dieu l'a voulu ainsi, mon enfant.

La jeune fille ne répondait pas, et demeurait muette, les yeux baissés.

— Hélas! dit le jeune homme si je pouvais donner ma vie pour éloigner de vos lèvres le calice d'amertume, je le ferais avec joie. Si j'en avais les moyens, je rendrais à vos parents tout ce que cette catastrophe leur a enlevé; mais moi aussi, Kate, je suis une victime du sort jaloux. Avant-hier encore je ne possédais pas beaucoup moins de vingt mille francs; une entreprise malheureuse m'a fait tout perdre. maintenant je ne puis plus rien, je suis redevenu plus pauvre qu'auparavant... Cependant je ne me laisse pas abattre; je n'abandonne pas la lutte, et je conserve l'espoir de voir la fortune me sourire encore. Qui sait? Alors, Kate, je serais riche, et je ferais à votre père et à votre mère une position telle qu'ils béniraient leur catastrophe. Que cette espérance vous console... Vous vous taisez, Kate? Voulez-vous donc vraiment vous rendre malade?

— Je voudrais être morte! murmura la jeune fille avec l'accent du plus profond désespoir.

Sa tante allait la gronder de nouveau à cause de ce vilain souhait, lorsque quelqu'un entra dans la boutique, ce qui obligea dame Kosters à laisser les jeunes gens seuls pour quelques instans.

A peine fut-elle sortie, que la jeune fille se leva en versant d'abondantes larmes, et dit au jeune homme avec agitation :

— Simon, vous tâchez de me consoler? Vous vous étonnez de mon désespoir? Jugez si je dois souhaiter la mort : j'ai consenti à mon mariage avec Isidore Pommedepin!

— Consenti! Vous avez consenti! répéta le jeune homme en reculant d'un pas.

— Oui, oui, gémit-elle; j'ai renié notre amour; j'ai accepté un sort qui m'épouvante... mais je ne pouvais faire autrement. Mes parents sont ruinés : ils ont tout perdu; ils sont littéralement sur la paille. L'apothicaire leur a offert une maison, des chevaux et des vaches, à condition que je consente à devenir la femme de son fils... Maintenant tout est décidé: je dois oublier ce qui fut pendant tant d'années l'objet de mes rêves; je dois oublier même que je vous aime.

Simon, écrasé par ce dernier coup, recula jusque contre la muraille et cacha son visage dans ses mains, sans prononcer une parole. Il chancelait sur ses jambes, et frissonnait de tous ses membres. Cet arrêt inattendu, qui fermait sa vie et lui interdisait tout espoir pour l'avenir, avait brisé son courage et déchiré son cœur.

La jeune fille, touchée de son extrême douleur, se laissa tomber à genoux devant lui et éleva vers lui ses mains suppliantes :

— Pardon, pardon, Simon! s'écria-t-elle. Je sens en mon âme que je vous donne un coup mortel. Mais pouvais-je condamner mes vieux parents à la mendicité? Grâce, grâce, ne m'accusez pas!

Il releva son amie, et lui dit avec un certain abandon :

— Vous accuser, Kate? Non. Nous sommes malheureux tous les deux, le sort nous poursuit. Plus d'espérance, en effet. Ah! c'est bien cruel, pourtant, de devoir oublier toute sa vie passée... Vous avez raison, Kate. Vous avez accompli un devoir douloureux, mais un saint devoir. Oui, sauvez vos parents...

La dame Kosters rentra dans la chambre et annonça que maître Verhoeven arrivait dans le lointain par la chaussée de Borgerhout.

— Vite, partez, Simon, quittez la maison! s'écria Kate avec angoisse. Oubliez-moi; je tâcherai de vous oublier; car, une fois la femme d'Isidore Pommedepin, je veux lui être fidèle, même jusque dans mon cœur.

— Adieu, Kate! adieu pour toujours! Hélas! hélas! soupira le jeune homme, et il s'élança hors de la chambre en poussant un cri de désespoir.

D'abord il se dirigea vers la ville; mais arrivé aux ouvrages extérieurs des fortifications, cette solitude lui sourit, et il s'éloigna du côté gauche, entre les arbres.

Il y erra longtemps, courbé sous le poids de ses douloureuses réflexions. Sa vie n'avait désormais plus de but; tous les beaux rêves de sa jeunesse étaient brisés d'un seul coup pour jamais! Kate allait épouser Isidore! Elle avait accepté la main d'un homme qui boitait, qui était laid, et qui ne lui inspirait que de l'aversion. Pauvre fille, à côté d'un pareil époux, elle se traînerait désolée et plaintive à travers le monde!

Ces tristes pensées firent monter des larmes aux yeux du pauvre garçon.

Mais bientôt son visage prit une expression de haine. Il voyait Isidore Pommedepin devant l'autel, radieux et triomphant, échanger l'anneau conjugal avec Kate Verhoeven; l'orgueilleux fiancé riait, et la pauvr Kate succombait sous l'épouvante et le désespoir.

Après s'être promené ainsi pendant une heure, sans savoir où il allait, en proie à une sorte de fièvre, ses pas le conduisirent près de l'endroit où le canal d'Herenthals déverse le trop-plein de ses eaux dans les fossés des fortifications.

Simon regarda un instant ces ondes mugissantes et s'approcha de plus en plus. Cette eau, qui tourbillonnait en se couvrant d'écume, semblait l'attirer par une force mystérieuse.

Tont à coup un sourire étrange parut sur ses lèvres, et, sans le savoir, il fit un pas vers le bord de l'eau...

Mais alors une lumière soudaine se fit dans son esprit. Il poussa un cri aigu, et il s'éloigna en courant de cet endroit fatal.

Il se passa quelque temps avant qu'il pût comprimer les violents battements de son cœur.

Alors il murmura en lui-même :

— Affreux, affreux! Non, ma vie n'est pas finie. Tant que l'on a quelqu'un à aimer sur cette terre, on peut encore espérer du bonheur. J'ai une mère, une sœur. Ah! que mon amour pour elles me rende un peu de courage! Je trouverai peut-être des forces dans l'accomplissement de mon devoir!

Il précipita sa marche et se dirigea vers la porte de Borgerhout, en murmurant de temps en temps :

— Pauvre Kate, pauvre Kate!

Il arriva ainsi assez tôt dans la matinée dans la rue aux Laines. Au moment où il s'approchait de sa demeure, il vit une voiture s'arrêter devant la porte, et il reconnut l'équipage de M. Waterschoot.

En effet, son protecteur en descendit, et vint à lui, le sourire aux lèvres et les yeux pleins de joie.

Il prit la main du jeune homme et l'entraîna vers la porte de la maison, en lui disant :

— Simon, conduisez-moi dans votre cabinet; j'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Y a-t-il du nouveau, monsieur? demanda Simon en traversant le vestibule.

— De bonnes nouvelles, mon cher ami, de très bonnes nouvelles, d'heureuses nouvelles.

— Ah! parlez, parlez, monsieur! s'écria le jeune homme, dans l'esprit duquel s'élevait une secrète espérance.

— Je ne puis pas : dans votre état, vous êtes trop impressionable...Fermez la porte de votre bureau.

— Vous me faites trembler de curiosité, balbutia Simon.

— Bien, nous voilà seuls. Vous allez apprendre ce qui me rend si heureux pour vous; mais tâchez de contenir votre joie.

— J'écoute, monsieur.

— Simon, savez-vous quelles nouvelles a apportées le courrier de ce matin? L'Angleterre refuse de rendre l'île de Malte; la guerre est déclarée.

— La guerre est déclarée! répéta Simon en hésitant, comme s'il ne comprenait pas bien encore en quoi cette nouvelle pouvait faire tant de plaisir à son protecteur.

— Eh bien, mon ami, s'écria le marchand, vous ne devinez pas que cet événement vous enrichit en une seule fois?

— Il m'enrichit? je serai riche? s'écria le jeune homme dont les pensées s'envolaient déjà vers Borgerhout; ah! si cela pouvait être vrai!

— Cela est vrai! Le prix du café a déjà monté de six liards.

— Six liards, ô ciel ! Cela fait sur cinq cents balles...

— Sur cinq mille balles, mon ami; cela fait quelque chose comme soixante-deux mille francs de bénéfice pour vous.

Simon, succombant à son émotion, se laissa tomber sur une chaise.

— Soixante-deux mille francs ! murmura-t-il. Mais c'est impossible ! Si je rêvais ?

— Vous ne rêvez pas, Simon ; c'est la vérité pure.

— Le jeune homme se leva et s'écria en tendant les mains vers le ciel :

— O Dieu ! que vous êtes bon ! Peut-être pourrai-je encore la sauver. Soyez avec moi jusqu'au bout. Je bénirai éternellement votre saint nom.

Il serra fiévreusement la main de son protecteur, et lui dit :

— Merci pour votre noble concours ! Ainsi, si je vendais le café maintenant j'y gagnerais soixante-deux mille francs ? Dans quel moment cette nouvelle m'arrive ! La maison de maître Verhoeven est brûlée ; sa fille, autrefois ma promise, doit accepter la main d'un homme qu'elle hait ! Parce que l'apothicaire veut venir à l'aide du père de Kate, il faut qu'elle soit victime. Peut-être puis-je encore l'empêcher. Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent. Excusez-moi, monsieur, je vais sortir, et tâcher de vendre mon café sur lest.

— Imprudent ! ne faites pas cela, les prix monteront encore.

— Mais, s'ils allaient baisser de nouveau ! Non, non, je gagne assez. J'ai peut-être entre mes mains aujourd'hui la délivrance de mon amie et mon propre bonheur, et j'irais risquer ce bien suprême, par soif de l'or ? Non, je veux vendre mon café tout de suite, sans perdre une minute.

— Eh bien, s'il en est ainsi, vendez-le moi. Je vous donne sur toute la partie de café soixante-deux mille francs de bénéfice.

— Oh ! quelle reconnaissance je vous dois... j'ai besoin d'argent aujourd'hui même. Si vous vouliez avoir la bonté de m'avancer quelques milliers de francs ?

Le marchand le regarda avec étonnement :

— Disposez sur moi selon votre désir, répondit-il, aujourd'hui même, si vous le trouvez bon. Mais, puisque vous êtes si pressé, il me semble que vous devez avoir là, dans votre propre caisse, assez d'argent pour exécuter votre projet.

Le jeune homme se frappa le front.

— Où sont mes idées ? s'écria-t-il. Je croyais si bien mon capital perdu, que j'en avais oublié même l'existence.

A ces mots, il ouvrit sa caisse, remplit ses poches d'or et de billets avec une agitation fébrile, et dit à son protecteur :

— M. Waterschoot, vous êtes bon pour moi comme un père. Rendez-moi un service. Je suis si pressé : le sol me brûle les pieds. Laissez-moi partir. Et, quand je serai sorti, veuillez apprendre à ma mère, avec précaution, le bonheur qui m'arrive. Pas trop brusquement, petit à petit, en pesant bien vos paroles, car cela pourrait l'émouvoir trop vivement, et lui faire du mal. Et maintenant, soyez béni. Au revoir.

Il revint immédiatement sur ses pas, et ajouta :

— O monsieur Waterschoot, rendez-moi encore un autre service. Prêtez-moi votre voiture pour une demi-heure.

— Prenez-la, répondit le marchand. Il fait beau temps; lorsque j'aurai parlé à votre mère, je retournerai à pied en me promenant.

Simon donna au cocher l'ordre de le conduire sur la chaussée de Borgerhout et de s'arrêter devant la boutique de dame Kosters, et il lui promit cinq florins de pourboire s'il pressait ses chevaux.

Le cocher allongea un coup de fouet à ses bêtes, qui partirent à fond de train.

L'homme qui est riche et qui a beaucoup d'argent dans ses poches ne manque jamais d'assurance. Simon subit comme un autre l'influence du précieux métal, car lorsque la voiture s'arrêta devant la maison désignée, il sauta à terre et courut, sans s'annoncer, à travers la boutique, jusque dans la chambre où il avait échangé avec Kate des adieux que tous les deux croyaient éternels.

Il y trouva le père Verhoeven, le front couché sur la table, et sa femme, qui pleurait assise près de la fenêtre. Mais il eut beau regarder autour de lui, il n'aperçut pas son amie.

— Mère Verhoeven, où est Kate ? demanda-t-il.

— Que venez-vous faire ici ? Vous n'avez rien à y faire. Éloignez-vous, grommela la mère Verhoeven, dont les yeux lançaient des éclairs.

— Où est Kate ? où est Kate ? répéta-t-il fiévreusement.

— Elle est à l'église, répondit le père Verhoeven d'une voix plus douce.

Peut-être le malheur avait-il brisé la colère et la volonté du vacher, car ses yeux, qu'il tenait fixés sur le jeune Horms, n'exprimaient plus que le chagrin.

— Maître Verhoeven, et vous, la mère, dit Simon, si vous le voulez, nous sommes tous riches et heureux ! J'ai gagné aujourd'hui plus de soixante mille francs ! J'en possède actuellement quatre-vingt mille.

Ses deux interlocuteurs le regardèrent abasourdis, le mari avec pitié, la femme avec un sourire ironique. Il était évident qu'ils le prenaient pour un fou.

— Pauvre Simon! vous êtes aussi malheureux que nous, murmura le père Verhoeven.

— Vous ne me croyez pas? reprit le jeune homme. Ce que je vous dis est la vérité. Un malheur inattendu vous a frappés. Vous êtes tout à fait ruinés. Acceptez mon aide : je changerai votre chagrin en joie. Voulez-vous une belle ferme, des chevaux, des vaches? Parlez, je vous les donnerai. Souhaitez-vous, au contraire, jouir du repos dans vos vieux jours, vous n'avez qu'à former un vœu, et je vous installe dans une jolie maison bourgeoise; vous ne devrez plus travailler du tout.

Le père Verhoeven et sa femme le regardèrent de plus en plus stupéfaits. Tout ce qu'il leur disait leur semblait une complète impossibilité.

— Je vous offre toute ma fortune, s'écria-t-il, tout ce que je possède pour la main de Kate ! Laissez-moi me marier avec elle, et vous devenez, nous devenons tous heureux pour toujours.

— Allons, allons, tout cela c'est des sottises, grommela la mère Verhoeven en secouant la tête avec incrédulité. De belles promesses, mais Dieu sait...

— En tous cas, nous sommes liés envers M. Pommedepin, interrompit le vacher.

— Mais, père Verhoeven, objecta Simon, j'avais votre consentement avant lui, et je l'ai eu pendant deux ans. Si vous avez pu dégager votre parole envers moi, pourquoi vous tiendriez-vous pour lié davantage envers l'apothicaire?

— C'est vrai tout de même, dit le père Verhoeven.

— Non, cela n'est pas vrai, grommela sa femme. Me croyez-vous assez folle pour abandonner une affaire sûre pour de belles paroles? De tout ce que Simon Horms nous dit là, je ne crois pas un seul mot. Quatre-vingt mille francs ne tombent pas ainsi du ciel comme un aérolithe.

— Que dois-je donc faire pour que vous me croyiez, mère Verhoeven? Ah! peut-être...

Et, sans achever sa phrase, il plongea ses mains dans ses poches et jeta quelques milliers de francs d'or et de billets sur la table.

— Là, dit-il. En voilà plus qu'il ne faut pour vous dédommager de votre perte de cette nuit. Acceptez cet argent, et donnez-moi Kate pour femme.

La mère Verhvoen, éblouie par l'éclat de l'or, se taisait et paraissait hésiter.

— Je vous donnerai plus encore que l'argent! s'écria Simon presque hors de lui d'espérance et de joie; de l'amour, du respect, de la reconnaissance, je vous donnerai tout cela. Oh! consentez au bonheur de votre fille! Elle hait Isidore; sa vie avec lui serait un supplice. Et pensez donc combien la nouvelle de votre consentement ferait de plaisir à ma pauvre mère. Parlez, parlez, mère Verhoeven, ouvrez le ciel pour vous-même et pour nous tous!

— Vous êtes un brave garçon, dit le vacher ému. Je le savais bien, et, si ma femme veut, je consens.

— Allons, soyez bonne : je vous aimerai comme une seconde mère! dit Simon d'un ton suppliant.

— Simon, demanda-t-elle, la voiture qui est arrêtée devant la porte est-elle à vous?

— Non; mais j'en achèterai une.

— Et je pourrai monter dedans de temps en temps?

— Aussi souvent que vous voudrez.

— Eh bien, épousez Kate, alors. Elle serait tout de même malheureuse avec ce boiteux d'apothicaire...

Le jeune homme la serra dans ses bras, et l'interrompit par l'expression chaleureuse de sa reconnaissance. Il embrassa aussi le père Verhoeven; il le tenait encore serré sur sa poitrine lorsque le nom de Kate retentit joyeusement dans la chambre.

Simon se retourna; son amie était devant ses yeux, tenant dans sa main son livre de prières.

— Oh! Kate, Kate! s'écria-t-il; vous avez prié Dieu; il vous a exaucée : vous êtes ma fiancée, vous devenez ma femme, vos parents y consentent.

Et, emporté par la joie, il la prit dans ses bras pour la première fois, et la soutint, car la jeune fille émue semblait prête à défaillir de bonheur.

Tandis que, muette et haletante, elle laissait reposer sa tête sur l'épaule de son fiancé, celui-ci lui raconta l'histoire de sa richesse, et lui parla de l'existence céleste qu'ils allaient mener tous ensemble, étroitement unis par les liens d'une commune affection.

— Mère, père, ah! j'ai bien souffert! s'écria la jeune fille; mais cependant, je vous bénis. Merci, merci!... Ah! Simon, que votre bonne mère sera heureuse! Maintenant je deviens aussi son enfant!

— Oui, ma mère, dit le jeune homme, elle ne le sait pas encore, la pauvre femme. Je cours, je vole. Attendez-moi, je reviens... Mais j'ai là une voiture devant la porte. Venez, venez tous avec moi! Oh! ce sera une joie pour elle, de voir tous ses anciens amis autour d'elle.

Kate et ses parents acceptèrent la proposition; le jeune homme ramassa à la hâte son or et ses billets, et, quelques minutes plus tard, ils étaient tous assis dans la voiture, et les chevaux reprirent en courant le chemin de la ville.

Les jeunes gens étaient si émus et si absorbés dans leur bonheur, qu'ils ne parlèrent presque pas chemin faisant; mais ils se tenaient par la

main, et leurs yeux disaient des choses que la parole ne saurait exprimer,

Lorsque la voiture s'arrêta dans la rue aux Laines, et que Kate en fut descendue, Turc, son chien, se jeta sur elle en poussant de joyeux aboiements.

— Ah! mon bon Turc, dit-elle, attendrie, je devais te retrouver aussi...

— C'est le premier messager d'amour qui vous souhaite la bienvenue dans votre future demeure, dit Simon. Ne perdons pas de temps; suivez-moi auprès de ma mère.

Et, se précipitant dans la chambre où se trouvait la veuve Horms, il s'écria :

— Mère, mère, j'épouse Kate! Le rêve de toute notre vie est réalisé : elle devient votre enfant!

Il n'avait pas encore achevé, que Kate s'était déjà agenouillée devant la vieille femme, qui la serrait sur son cœur en versant un torrent de larmes. Larmes de joie et de bonheur.

Tous échangérent de joyeux embrassements, dont la petite Annette eut sa bonne part. Turc lui-même semblait comprendre ce qui se passait, car il sautait autour de la chambre en remuant la queue, et courait de l'un à l'autre en leur léchant les mains, même au père Verhoeven qui avait été si dur pour lui.

Tout à coup le père Verhoeven se laissa tomber sur une chaise dans un coin de la chambre, et se mit à sangloter tout haut en se cachant la figure dans les mains.

— Eh bien, qu'est-ce qui te prend, imbécile? demanda sa femme étonnée.

— Oui, je suis un imbécile et un méchant homme, répondit le vacher en soupirant. C'est mon cœur, mon esprit, ma conscience qui me rongent. Des anges de bonté... Et devoir reconnaître au fond de moi-même que je leur ai fait une sanglante injure, et que je ne leur ai causé que du mal! Femme, femme, la faute en est à toi. Simon, je n'ai jamais cessé de t'estimer et de t'aimer; mais c'est elle qui m'a excité...

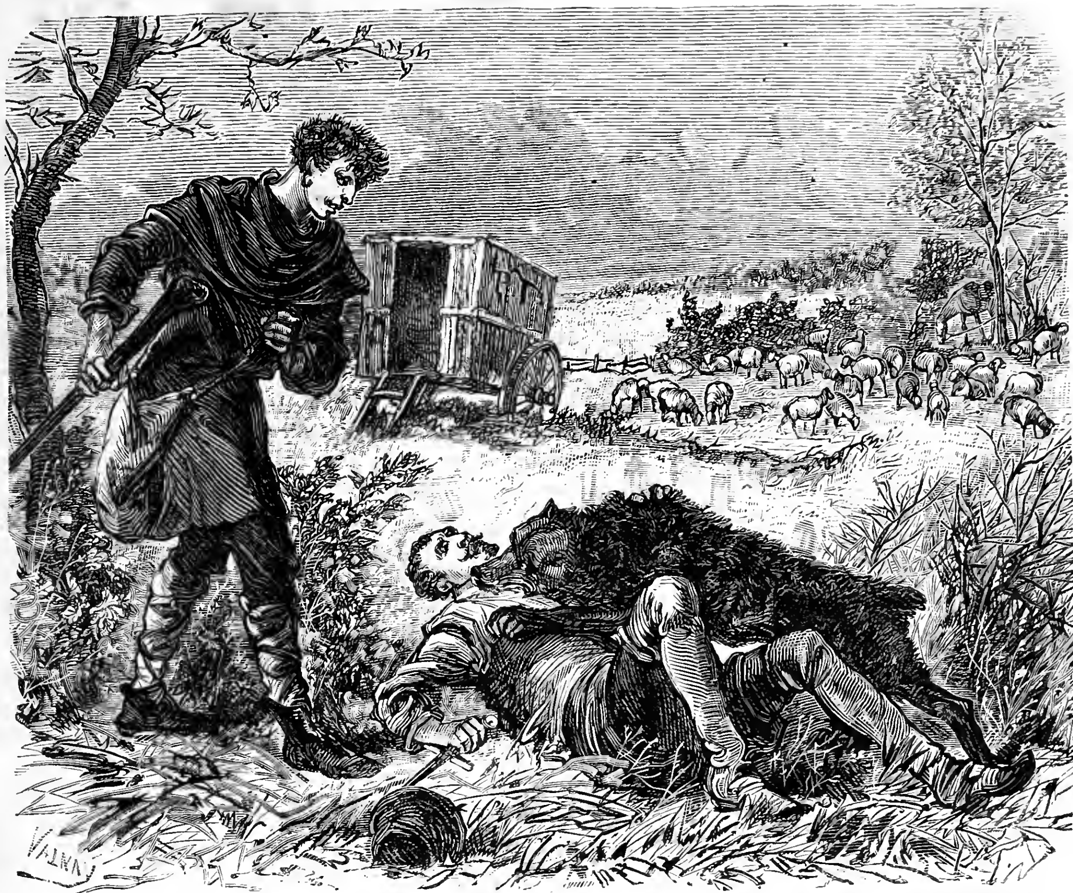
— Allons, allons, tout est oublié et pardonné, s'écria joyeusement Simon en prenant les mains du vacher qu'il serra de nouveau dans ses bras. Si Dieu nous a fait beaucoup souffrir, ce n'était que pour nous rendre plus heureux. Bénissons-le, non seulement pour notre bonheur, mais même pour nos erreurs et pour nos chagrins.

CONCLUSION

Il y a quelques années, est mort à Anvers un très vieux négociant, riche à millions.

Ce vieillard prenait plaisir à raconter en toute occasion qu'il était le fils d'un pauvre jardinier, et qu'il avait habité avec ses parents la petite maison bleue, dans le Coin-Vert. Il avait commencé sa carrière par l'emploi de magasinier. S'il possédait des millions aujourd'hui, c'était, disait-il, grâce à une erreur qu'il avait commise à l'époque de la paix d'Amiens. Il avait effectivement, dans une lettre adressée à une maison de commerce d'Amsterdam, mis un zéro de trop, et ce zéro était devenu la source de son immense richesse.

FIN DE LA MAISON BLEUE



Le chien sauta de nouveau à son cou. (Page 9.)

LE BERGER INCENDIAIRE

I

L'histoire du *Berger incendiaire*[1] est connue dans toute la bruyère néerlandaise, d'Anvers en Belgique jusqu'à Bréda en Hollande, jusqu'à Clèves en Prusse. Mais il y a cependant, parmi les habitants de la bruyère, une grande divergence d'opinions sur le lieu et le temps où elle est arrivée; chaque village, chaque hameau a là-dessus son récit particulier, sa légende propre.

Moi qui ai habité la bruyère par prédilection et qui, chaque année encore, la parcours seul pendant quelques jours, pour retremper mon âme dans cette grande et calme nature et lui donner une nouvelle force, j'ai entendu raconter, au coin d'un feu de gazon fumant, la plupart des traditions qui ont cours sur le berger incendiaire. Mais jamais je n'ai entendu l'histoire vraie et authentique, pas même du joueur de violon, de Turubout, qui sait tout, chante tout, bien qu'il semble en connaître plus gros que maint gros livre savant.

A force de recherches, de questions et de comparaisons, je suis enfin parvenu à découvrir cette histoire vraie et authentique, et je vais la raconter ici dans tous ses détails, pour l'amusement et l'instruction de mes amis de la bruyère.

Dans le récit des affreux forfaits et de la terrible

1. *Brandenel schaepherden*, littéralement *Berger brûlant*.

punition du berger incendiaire, chacun puisera la consolante conviction qu'un scélérat ne peut échapper à la vengeance de Dieu, quelque soin qu'il mette à s'envelopper dans un impénétrable mystère.

Cette histoire est arrivée en l'année 1418, alors que le Brabant faisait la guerre à la Hollande, au sujet de la succession de Jacqueline de Bavière.

En ce temps-là, le beau village d'Oostmal n'était qu'un grand hameau au milieu de la bruyère, et était situé, comme aujourd'hui, au bord de la grande chaussée qui conduit d'Anvers à Bois-le-Duc. A quelques portées d'arbalète de cette chaussée, se trouvaient une demi-douzaine de maisons de paysans qu'on désignait par le nom collectif de *Molhoven*, et c'est l'une de ces maisons qu'a habitée le berger incendiaire, qui était au service d'un certain fermier nommé André.

Au sud de Molhoven, quelques parcelles de terre avaient été fertilisées et étaient couvertes de blé et de sarrazin, tandis que, dans toutes les autres directions, la bruyère aride, parsemée de sapins maigres et rabougris, s'étendait aussi loin que l'œil de l'homme pouvait porter.

II

C'était une belle soirée d'été; le soleil brillait encore à l'horizon et lançait ses rayons obliques et attiédis, comme une vapeur dorée, sur la nature calme, mais radieuse. Des milliers de grillons s'agitaient bruyamment sous la bruyère roussie par les ardeurs de l'été; au loin dans les marais, les grenouilles commençaient leur chant du soir, et tout au haut du ciel bleu la gracieuse alouette faisait encore pleuvoir ses accents, comme des gouttes d'argent, sur les champs de blé.

En ce moment, quatre habitants de la bruyère, trois femmes et un jeune homme, revenant du travail, regagnaient Molhoven; ils suivaient le sentier d'un pas fatigué et étaient encore tout en sueur.

Une seule des femmes paraissait joyeuse et de bonne humeur. Elle était jeune encore et c'était sans doute la fille du fermier; car par son costume aussi bien que par son air de commandement, elle se distinguait à l'instant des deux servantes qui la suivaient silencieusement. La santé et la joie rayonnaient comme de fraiches roses sur ses joues; un sourire continuel errait sur ses lèvres, et la paix et le bonheur brillaient dans son œil bleu et vif. De même que ses deux compagnes, elle portait sur la tête une grosse botte d'herbes qu'elle avait arrachées dans les champs de blé; les coquelicots d'un rouge ardent et les bluets d'azur se balançaient sur son front ou descendaient en gracieuses guirlandes le long de son cou; le soleil s'y jouait avec ses plus joyeux rayons et faisait de la simple paysanne la plus pure incarnation de la jeunesse vive et heureuse et de la beauté féminine... Jeune fleur charmante et pleine de séduction, même au milieu de toutes les fleurs de la bruyère.

Il fallait qu'elle fit une profonde impression sur le cœur du jeune homme qui marchait à côté d'elle, car il osait à peine lever de temps en temps un timide regard sur les yeux de la jeune fille toujours souriante. Et, bien qu'elle ne cessât de l'agacer en plaisantant, de lui frapper sur l'épaule, de lui fourrer un brin de paille dans l'oreille, il refusait de prendre part au badinage; mais il contemplait la jeune fille avec une sorte de crainte, rougissait, puis baissait de nouveau la tête en gardant un profond silence. Elle était sa fiancée; cinq jours après, elle devait devenir sa femme pour toujours, — elle si belle, si pure et si joyeuse!

Arrivée près de la métairie du fermier André, la jeune fille jeta à terre son fardeau et laissa aux servantes le soin de le transporter dans l'étable. Elle saisit d'un air dégagé la main du jeune homme et franchit en chantant le seuil de la maison; mais à peine eut-elle mis le pied dans la chambre que la chanson mourut lentement sur ses lèvres. Au coin du foyer éteint, sa vieille grand'mère pleurait en tenant son tablier devant ses yeux; sur le visage de son père se peignait aussi l'impatience et la tristesse.

Quand la jeune fille entra, la vieille femme leva la tête et dit d'une voix suppliante :

— Ah! chère Anna, dis donc une bonne parole pour notre Gérard, pour ce malheureux orphelin, ce pauvre enfant!

— Mais, ma mère, dit le fermier, ne nommez donc pas toujours Gérard un enfant! Il a vingt-cinq ans, il est robuste et fort comme un ours, et avec cela méchant et rusé comme un renard, quoi que vous en disiez.

— Ah! Seigneur, comment pouvez-vous parler ainsi de notre bon Gérard? dit la vieille femme en soupirant, c'est la bonté même!

— Eh bien, dit le fermier d'un ton calme, qu'il ait bon ou mauvais caractère, cela n'y fait rien, ma mère; ce que j'ai résolu doit se faire.

La jeune fille s'approcha de la vieille femme, s'assit à côté d'elle sur une chaise et demanda, tandis que ses yeux bleus exprimaient une vive compassion :

— Pourquoi pleurez-vous donc, ma bonne grand'mère?

— Ah! Anna, répondit-elle, ton père veut renvoyer Gérard de la ferme. Ce pauvre enfant a cependant été élevé avec toi, Anna; il a été ton compagnon de jeux; il n'a personne au monde que nous qui s'inquiète de lui; et maintenant il lui

faudrait aller courir le monde, pour gagner chez des étrangers un méchant morceau de pain, et me quitter, moi qu'il aime comme sa seconde mère, sa seule amie sur la terre ! Anna, ma chère enfant, dis donc une bonne parole pour lui!

La jeune fille se tourna vers son père et lui dit d'un ton de prière :

— Ah ! mon père, vous ne pouvez pas faire cela. Notre pauvre Gérard en mourrait, s'il lui fallait quitter la grand'mère, vous le savez bien, mon père. Et moi, j'en aurais aussi grand chagrin, car il est pour moi comme un frère et je n'aimerais pas à me séparer de lui. Vous ne le renverrez pas, n'est-ce pas, mon père ?

— Ne t'inquiète pas de cela, Anna, répondit le fermier; j'ai de sérieuses raisons, mon enfant, de faire ce que j'ai décidé; mais soyez tous tranquilles, je ferai en sorte que Gérard n'ait pas à se plaindre de son sort.

— Gérard a-t-il donc fait un mauvais coup ? demanda le jeune paysan.

— Mais, Stévin, dit le fermier, je ne sais comment tu peux me parler ainsi; ce sont pourtant là des choses que tout le monde connaît et sait à Oostmal. Gérard est fils d'une pauvre femme qui, il y a une vingtaine d'années, fut engloutie par accident dans une tourbière; feu mon père et ma mère ont adopté l'enfant et l'ont élevé; il est devenu notre berger, et, comme tel, il a toujours fait de son mieux et nous a rendu de longs et nombreux services. Aussi, bien qu'il soit brusque et têtu de sa nature, l'aimons-nous tous comme un enfant de la maison; mais depuis qu'après la mort de ton père tu es venu demeurer ici et surtout depuis que ton mariage avec Anna est connu, il court à Oostmal et même dans les villages voisins, des bruits qui ne me plaisent pas du tout et qui pourraient peut-être nous causer beaucoup de chagrin.

— Je sais ce que vous voulez dire, murmura le jeune paysan dont le visage s'assombrit. Vous avez raison, père André, il doit partir.

La vieille femme se remit à pleurer, pendant qu'Anna regardait son fiancé avec surprise et s'écriait :

— Toi aussi, Stévin ! Mais qu'a donc fait Gérard, pour l'amour de Dieu ?

— Ce qu'il a fait, Anna? répondit le jeune homme. Il dit du mal de moi et peut-être de toi; il a été assez audacieux pour lever les yeux sur toi et me hait comme si je lui enlevais la fiancée qui lui était destinée. Je le lui pardonne volontiers; mais cela me fait peine et trouble mon repos.

— Mais que peut donc faire Gérard à ce qu'il aime Anna? s'écria la grand'mère, faudrait-il que son cœur fût de pierre, et l'amour ne vous vient-il pas de lui-même? Si c'était un crime d'aimer notre Anna, tous les jeunes gens d'Oostmal seraient coupables. Mais, laisse Gérard aimer Anna; va! le pauvre garçon ne demande rien, — et s'il t'en veut, Stévin, pardonne-le lui pour l'amour de Dieu, et pense que le malheur sera tout entier pour lui.

— Stévin ! Stévin, s'écria la jeune fille, le rouge de la honte sur le front, ce n'est pas bien à toi de vouloir renvoyer notre Gérard de la ferme. Faut-il donc que notre bonheur fasse son malheur à lui?

— Voyons, Anna, ne soit pas si triste, dit le jeune homme en prenant la main de la jeune fille, ce n'est pas à cause de moi qu'il doit partir; mais ton père a raison, quoi que tu puisses dire.

— Comprenez donc, mère, dit le fermier avec bonté, qu'il ne serait pas bien désormais que Gérard habitât sous le même toit que Stévin. Vous êtes aveugle sur le compte de notre berger; mais, croyez-moi, il est loin d'être le meilleur des hommes, et Dieu sait à quoi sa haine pourrait le pousser. En tout cas, je ferai pour lui ce qu'un père peut faire pour son fils. Je lui chercherai un autre service, et, dès qu'il voudra se marier, je lui aiderai à s'installer comme fermier dans l'une ou l'autre petite ferme. De cette façon, il sera encore plus heureux qu'il n'est maintenant.

— Et vous voulez renvoyer dès aujourd'hui ce malheureux enfant, brusquement et rudement, comme si vous le chassiez pour un gros méfait? dit la vieille femme en pleurant.

— Eh bien, répondit le fermier, je ne veux plus vous faire de chagrin. J'en parlerai à Gérard et verrai comment il prend l'affaire. S'il veut cesser ses calomnies et ses menaces, je différerai son renvoi, jusqu'à ce que Stévin et Anna, aillent occuper leur ferme, après la moisson, — et s'il se conduit bien jusque-là, il pourra demeurer avec nous comme par le passé. — Êtes-vous contente, mère ?

— Ah ! oui, faites ainsi, répondit la vieille femme, et ne le traitez pas trop sévèrement; songez que c'est un orphelin abandonné.

Le fermier prit son bonnet et dit en se préparant à quitter la chambre :

— Je vais trouver Gérard dans la bruyère, et si, pendant ce temps, le tabellion d'Oostmal vient pour parler de l'affaire de Stévin et d'Anna, faites-le attendre un instant : je serai de retour dans une heure.

III

Le silence de la nuit régnait sur la bruyère; pas un seul bruit ne se faisait entendre, tout était enveloppé du voile mystérieux de l'obscurité et du

repos, les étoiles elles-mêmes semblaient dormir derrière un impénétrable rideau de nuages.

A une demi-heure de marche d'Oostmal, non loin d'un des grands étangs, un troupeau de moutons était éparpillé sur le sol autour d'une petite cabane à roues. Le plus profond silence régnait aussi autour du troupeau au repos, bien que deux êtres vivants, placés au centre, interrogeassent les ténèbres avec inquiétude de leurs yeux vigilants. Sur l'escalier de la cabane à roues était assis un berger, une main appuyée sur sa houlette, et l'autre sur la tête d'un chien dont le corps noir et hérissé de poils rudes restait visible dans l'obscurité, comme une ombre plus foncée.

Celui qui eût pu voir en ce moment le visage du berger eût certainement bondi en arrière d'effroi et d'horreur; la plus atroce souffrance morale et la plus cruelle soif de vengeance s'y peignaient en traits odieux. Sous des cheveux roux plantés très bas, et qui tombaient, comme la crinière d'un lion, en mèches désordonnées le long de son visage, brillaient ses yeux sanglants; sa bouche, dont les coins étaient tirés en arrière, laissait à découvert des dents serrées convulsivement.

Ainsi, depuis plusieurs heures déjà, était assis Gérard, le berger du fermier André; un feu ardent dévorait ses entrailles, sans qu'autre chose qu'un rauque gémissement ou une sourde malédiction vint par intervalles trahir ses souffrances. Le chien comprenait probablement ce langage, car chaque fois il hurlait tristement et douloureusement, comme s'il eût été l'écho des émotions de son maître; l'animal attachait alors ses yeux verdoyants sur le visage du berger et remuait la queue, comme s'il voulait, par ses témoignages d'affection, consoler Gérard et lui donner du courage.

A un nouveau et plus profond soupir du berger, le chien vint appuyer ses deux pattes de devant sur ses genoux et lécha en gémissant son front brûlant. Le berger repoussant doucement le caressant animal :

— Tu me demandes pourquoi je suis si triste et si irrité, mon bon Spits? Tu es mon ami; tu ne demandes pas si je possède ou non de l'argent; toi et la vieille grand-mère Barbe, vous êtes les seuls qui ne me repoussiez ni ne me détestiez pas. Ah! sens-tu, Spits, ce que je souffre? Sens-tu les infernales douleurs que j'endure? Tu le sais, — je te l'ai dit assez souvent, — j'aime Anna en silence depuis dix ans; dans nos nuits solitaires, son nom a retenti mille fois à tes oreilles... Ah! tu le connais bien, ce nom chéri! Elle, la perfide, me souriait, prenait ma main tremblante dans la sienne, m'appelait son ami et son frère; elle a allumé et alimenté la flamme dans mon cœur; elle m'a laissé penser qu'elle aussi m'aimait ardemment. Et maintenant, Spits, elle repousse le pauvre berger; maintenant elle se rit de sa douleur; maintenant elle vient lui dire : — Il faut t'éloigner d'Anna! Maintenant on veut te chasser comme une bête malfaisante, — après vingt-cinq années de services sans salaire!

Le berger se tut un instant, mais le chien gratta avec sa patte la jambe de son maître :

— Pourquoi? poursuivit-il. Pourquoi? tu connais Stévin, car tu veux le mordre chaque fois qu'il s'approche de toi. Ce Stévin est un jeune paysan auquel son père a laissé un bel héritage; le fermier André est son tuteur, et il va lui faire épouser Anna, parce qu'il a de l'argent. Nous n'en avons pas nous, Spits, et c'est pour cela qu'il nous faut partir, que nous sommes chassés et que nous devons voir Anna vendue à l'amour d'un autre. On sait ce que nous souffrons, et cependant on nous foule aux pieds avec moins de ménagement que nous n'en prenons avec les grillons de la bruyère. Mais cela ne se passera pas si facilement, Spits; s'il nous faut mourir, nous ne mourons pas seuls, et cette nuit peut-être tu verras mes mains teintes de sang humain!

Le berger ouvrit son couteau, en porta la lame brillante sous les yeux du chien qui, à la vue de l'arme, se mit à gronder, comme s'il voulait avertir son maître d'un danger prochain.

— C'est vrai, Spits, reprit le berger, peut-être ne réussirai-je pas dans ma vengeance; car je dois pénétrer de force dans sa chambre, et on pourrait m'entendre. Alors le *Drossaert* m'arrêterait et me ferait mourir sur l'échafaud, pendant que Stévin posséderait en paix mon Anna. Depuis longtemps déjà, je serais allé à la ferme pour plonger mon couteau dans le sein de cet odieux rival; mais j'ai peur, je tremble, je n'ose pas! Que faire donc? Depuis deux heures, je cherche un moyen de vengeance. Le poison? Mais la grand-mère en mourra aussi, et je ne veux pas cela. Le tuer dans la bruyère? Il n'y vient jamais qu'en plein jour; je n'ose pas... et cependant il ne peut vivre jusqu'à demain! Spits, que faut-il faire? Damnation! damnation! Si je pouvais le tuer par la pensée!

Probablement ces derniers mots, qui avaient été prononcés d'une voix plus haute, frappèrent l'oreille de l'animal, comme un ordre; le chien se méprit assurément sur l'intention de son maître, car il bondit derrière celui-ci dans la cabane et revint, un instant après, avec un sac de toile dans la gueule, se replacer devant Gérard dans la même attitude.

— Reporte cela, Spits, dit le berger. Tu n'as donc pas compris mes plaintes? Tu croyais que je t'ordonnais quelque chose?

Mais le chien n'obéit pas et apporta au contraire

le sac de toile jusque sur la main de son maître.

— Que veux-tu dire? demanda Gérard surpris. Y a-t-il peut-être dans ce sac une sûre et infaillible vengeance pour nous? En effet, ce sont les remèdes destinés à guérir nos moutons. Il y a parmi eux plus d'un poison mortel; mais Spits, mon ami, cela ne peut nous servir.

Gérard plongea avec indifférence la main dans le sac et y tâta l'un après l'autre tous les paquets qui y étaient renfermés, en se rappelant chaque fois la vertu que possédait chaque médicament. Enfin il retira avec un cri sourd d'étonnement un morceau de soufre du fond du sac.

— Du soufre! du soufre! s'écria-t-il; Spits, quelle idée! ah! je comprends: ce n'est ni par le fer, ni par le poison, c'est par le feu que nous devons nous venger; il se débattera dans les flammes; il hurlera, étouffé par le feu et la fumée, et nous, assis dans l'ombre, nous verrons les flots d'étincelles s'envoler avec son âme! Ah! ah! et l'on ne me soupçonnera pas!

A ces mots, il posa une main caressante sur le cou du chien et pencha la tête sur la poitrine, il se tut longtemps et paraissait dormir. Après avoir passé près d'une demi-heure dans cette sinistre méditation, il se leva et entra en rampant dans la cabane. Il en ressortit aussitôt avec un grand morceau de toile en main et dirigea ses pas vers le bord de l'étang. Arrivé là, il chercha l'endroit où il y avait eu du feu le soir précédent, rassembla dans le linge un peu de cendres et de charbons éteints et revint à la cabane sur l'escalier de laquelle il s'assit. Il se mit à frotter le linge avec de la cendre et du poussier de charbon, tout en disant d'une voix étouffée au chien:

— Quel bon conseil tu m'as donné là, mon cher Spits! Non seulement le vaniteux et hypocrite Stévin mourra dans d'horribles souffrances, mais j'aurai mon Anna pour femme et on me prônera dans le village comme un héros d'humanité et de dévouement. Tu ne comprends pas ce que je veux dire? Vois-tu bien ce que je fais ici? C'est une mèche. Tout à l'heure j'irai la placer toute allumée dans le tas de tourbes où dort notre ennemi; je reviendrai dans la bruyère me cacher dans le bois taillis et j'attendrai que la flamme ait atteint la couche de Stévin. Alors je courrai en donnant l'alarme vers la ferme, et j'éveillerai tout le monde par mes cris de détresse. Sur ces entrefaites, je briserai la porte, je courrai à la chambre d'Anna et je l'emporterai triomphalement hors de l'incendie. Le fermier André croira que sa fille et lui-même me doivent la vie, et peut-être, Spits, ne nous demandera-t-il plus alors d'apporter en mariage de l'argent et des terres. Je te ferai faire une chaude petite niche; ton écuelle sera toujours pleine, Spits; tu vivras comme un seigneur au milieu de tous les chiens d'Oostmal...

A l'accent plus doux de la voix de son maître, le chien comprit probablement qu'il lui parlait affectueusement; cela devait être, car il se mit à lécher avec reconnaissance les mains de Gérard, et il se mit à japper avec tant d'expression que l'on aurait pu croire que sous la peau de cet animal se cachait une âme humaine ou un mauvais esprit.

Bientôt le berger se leva et, tout en lui indiquant la cabane d'un geste impérieux, il dit au chien:

— C'est évident. Toi, Spits, reste ici. Veille avec soin à ce que personne ne remarque mon absence. Dirige les yeux dans une demi-heure vers Molhoven, là-bas tu verras une lueur et des flammes. A tout à l'heure! à demain peut-être!

Gérard laissa tomber sa houlette et s'élança d'un pas léger mais rapide vers la sapinière voisine où il disparut.

Quelque temps après, à peu de distance de Molhoven, une tête humaine s'élevait au-dessus des broussailles; deux yeux s'efforçaient de percer les ténèbres dans la direction de la demeure du fermier André...

La tête disparut et une voix sourde murmura derrière les buissons:

— Tout dort: il fait noir comme dans une tombe; il rêve d'Anna. Ah! ah! Maintenant attisons tout doucement le feu, cachons le bout allumé de la mèche dans le creux de la main, et rampons sur la terre comme un renard aux aguets...

A ces mots, Gérard se coucha à plat ventre et se glissa comme une bête fauve, en suivant les accidents du terrain, jusque dans le verger de la ferme; là, il appela le chien de garde par son nom et lui ordonna de se taire. Ayant atteint le monceau de tourbes, il y posa la mèche et plaça au-dessus un peu de bruyère sèche et quelques fagots. Après avoir pris ainsi toutes les précautions pour assurer une vengeance infaillible, Gérard ne quitta pas sur-le-champ le tas de tourbes, il leva les yeux, comme s'il eût déjà vu les flammes monter vers le lieu de repos de son ennemi; il entendait en esprit les gémissements de sa victime, et savoura pendant quelques instants ce cruel bonheur; après quoi il se remit à plat ventre et rampa comme auparavant jusqu'à ce qu'il pût se relever dans le taillis et aller attendre au loin le résultat de son criminel attentat.

A un quart de lieue de Molhoven, Gérard se trouvait sous le sombre feuillage d'une jeune sapinière, l'œil fixé vers la ferme; son cœur battait avec violence, et, soit crainte ou désir, il tremblait et était couvert de sueur de saisissement. Bientôt une méchante exclamation s'échappa de

ses lèvres et un affreux sourire contracta sa bouche.

Au-dessus de la ferme du fermier André s'élevait un blanc nuage de fumée auquel le feu venait de temps en temps mêler ses teintes rougeâtres; bientôt les pointes ondoyantes des flammes jaillirent et léchèrent avec des ondulations de serpent la façade et le toit de la demeure menacée.

— Comme l'éclat du feu est beau dans les ténèbres! murmura Gérard. Il est temps, peut-être; mais non, ce sont les tourbes qui brûlent si vivement. Stévin dort encore tranquillement; il vit encore. Ah! ah! il ne se réveillera plus! N'est-ce pas de la paille qui lance tant d'étincelles dans l'air? Oui, le toit brûle déjà. Ciel! j'entends des voix, du tumulte! Il y a du monde! On sauve peut-être mon ennemi et je ne pourrai pas arracher Anna des flammes! Damnation! Courons, volons... peut-être arriverai-je encore à temps...

Gérard s'élança dans la bruyère en proférant d'horribles malédictions, et courut, plus rapide qu'un cheval en pleine course, dans la direction de Molhoven. Il tomba comme un désespéré au milieu des paysans occupés d'éteindre l'incendie, et promena autour de lui un œil égaré, pour s'assurer où en étaient les choses. Un cri de rage s'échappa de sa bouche, lorsqu'il aperçut Anna, les mains devant les yeux, au milieu d'un groupe de femmes. Il baissa la tête, poussa un rugissement de taureau furieux et laboura de ses ongles sa poitrine nue. Accablé par le désespoir, il serait peut-être resté dans cette attitude, si le fermier André, retenu par deux paysans, ne lui eût crié d'une voix suppliante:

— Ah! Gérard, Gérard! ma pauvre mère, ta mère est au milieu du feu. Allons, montre toi fort et courageux! Sauve-la, sauve-la, pour l'amour de Dieu! Et le malheureux Stévin! oh! le pauvre garçon!.....

— Ah! Stévin aussi! murmura le berger, tandis que, sur les indications du fermier, il se rapprochait de l'incendie et s'efforçait de pénétrer à travers les flammes. Mais il n'y réussit pas: partout le brasier lui opposait une barrière infranchissable, et lui-même était trop lâche pour s'exposer à un péril imminent. Moitié par la feinte tristesse, moitié par douleur sincère de la mort de sa mère nourricière et sa bienfaitrice, Gérard se mit à verser des larmes abondantes, et s'assit en gémissant et en se lamentant, à côté du fermier André, sous un tilleul.

Sur ces entrefaites, le nombre des paysans s'était considérablement accru; tout Oostmal se trouva bientôt sur le lieu du danger, avec des échelles, des haches et d'autres instruments. La partie de la ferme qui était tout en feu fut renversée et ensevelit dans sa chute les deux cadavres. Comme cette partie de l'habitation était construite en bois et en argile, on réussit bientôt à étouffer le feu sous des torrents d'eau et à retirer des décombres fumants les deux corps carbonisés. On traîna le cadavre de la grand'mère près de Gérard, qui releva tout à coup la tête et vit étendu à ses pieds le corps inanimé. Quelques débris de vêtements ne lui permettaient pas de douter de l'identité de la victime, qu'on avait jetée devant lui comme une accusation. Il se leva brusquement, fit deux pas en arrière, pâlit comme un mort, et tout tremblant fixa des yeux égarés sur le cadavre.

— Mon Dieu, mon Dieu, ma mère! ma mère! Damnation sur moi! s'écria-t-il d'une voix rauque et presque inintelligible, et il s'enfuit dans l'obscurité, rapide comme une flèche, dans la direction de la bruyère.

— Pauvre Gérard! se dirent les paysans, il en est devenu fou. La malheureuse Barbe l'a élevé; elle était une vraie mère pour lui, et la voilà morte! Il en mourra, car il l'aimait mieux que la prunelle de ses yeux.

Deux heures après, quand le soleil commença de s'élever au-dessus de la bruyère, tout sur la scène de ce triste événement était aussi calme que si rien ne fût arrivé. Seulement, quelques rares spectateurs se montraient sur les ruines fumantes, et déploraient avec une profonde compassion le triste sort de Stévin et de Barbe. Les cadavres avaient été transportés dans une autre maison; le fermier André et Anna pleuraient sans cesse dans une habitation voisine; les servantes, au contraire, étaient demeurées dans la ferme sauvée.

IV

Le lendemain, dans l'après diner, Gérard était dans la bruyère, le dos appuyé à la cabane à roues; sa tête s'affaissait avec une lourdeur de plomb sur sa poitrine, et son regard immobile était fixé sur le sol, à quelques pas devant lui. L'expression de son visage n'était plus la même; une profonde terreur avait remplacé sur ses traits le désir de la vengeance, et parfois il restait une demi-heure, sans que le moindre mouvement du corps ou de la physionomie vînt trahir une autre émotion que celle d'une incessante torture morale et d'une mortelle angoisse. Devant ses yeux, son imagination égarée évoquait impitoyablement l'ombre de la grand'mère, et, quelque effort qu'il fit, il parvenait rarement à chasser par d'autres idées ce sinistre spectre qui criait vengeance. Quand il y réussissait de temps en temps, un affreux sourire contractait ses lèvres, tandis qu'il songeait au bonheur de la rancune satisfaite, et

qu'il se disait que Stévin avait du mourir dans d'horribles souffrances et peut-être avec le nom d'Anna sur les lèvres. Peu à peu, cependant, ce sourire diminuait et s'adoucissait, comme si un rayon d'espérance ou d'amour fût descendu dans son sein brûlant, et il en était vraiment ainsi; car il pensait que la belle Anna, ayant perdu son amant, donnerait peut-être son cœur à son frère adoptif. Cependant le visage du berger ne tardait pas à s'assombrir de nouveau, pour ne garder que l'expression du désespoir.

La nature n'avait pas fait d'erreur en créant Gérard; à une âme si vile et si perverse, elle avait donné une enveloppe rude et repoussante; tandis que le corps du berger trahissait par ses lignes fortes et anguleuses la férocité de la bête fauve, son visage était le miroir impossible à méconnaître d'un caractère odieux et brutal : ses lèvres étaient minces et affilées, ses sourcils épais et roussâtres, ses yeux petits et brillants, ses oreilles grandes et droites, son front envahi par les cheveux; en un mot, il était affreux aussi bien par l'âme que par le corps, et devait bien plutôt inspirer la haine que l'amour.

Gérard sentait cela très profondément, et surtout en ce moment, où il n'y avait plus personne dans son chemin et où il aurait pu nourrir l'espoir de gagner le cœur d'Anna, s'il y avait eu en lui quelque chose d'aimable. Cette réflexion si pénible pour lui, lui arracha une plainte étouffée :

— Ainsi, j'ai fait mourir pour rien ma bonne mère Barbe? murmura-t-il. Anna ne sera pas à moi; le premier jeune paysan venu, qui aura une figure de femme et un peu d'argent, l'épousera sous mes yeux; et moi, dédaigné, maudit, je devrai servir son mari et lui obéir? Sera-ce là la récompense d'un double meurtre? Oh! si j'avais de l'argent! de l'argent!

A peine le berger avait-il prononcé le premier mot de cette exclamation qu'accompagnait un soupir de sa poitrine oppressée, que le chien avait quitté le troupeau et était venu se placer entre les genoux de son maître, les yeux attentivement fixés sur lui et semblant s'efforcer de comprendre ce qu'il disait.

Le berger posa la main sur le cou de l'animal et dit :

— Ah! Stips, ton conseil ne m'a servi de rien; je suis devenu un assassin; j'ai de mes propres mains tué et brûlé la bonne Barbe, — et cependant je n'aurai pas Anna. Mon Dieu! mon Dieu! si j'avais de l'argent!... de l'argent ou des terres!... Le fermier André est un ladre; il me donnerait sa fille; Anna elle-même ne me hait pas; elle ne me refuserait pas sa main. Comme nous serions heureux, cher Stips! Mais, hélas! il est plus facile de tuer que de se procurer des trésors... Peut-être... Quelle idée!

Le chien se mit à japper en voyant l'expression de joie qui illuminait la figure de son maître.

— Cette idée ne te plaît pas, Stips? reprit le berger; c'est vrai, on fait bonne garde chez ce vieux richard; peut-être le couteau devrait-il me frayer un chemin jusqu'à l'argent, et on saurait comment je serais devenu possesseur du trésor! au lieu d'Anna, la potence ou la roue serait mon partage. Ciel! que faire!

Un grognement rauque et étrange s'échappa du gosier du chien qui se tourna en grondant vers le chemin qui, à quelque distance de là, traversait la bruyère. Il s'éloigna d'une demi-portée d'arbalète de la cabane et se mit le nez et l'oreille au guet, comme s'il s'efforçait de reconnaître une odeur qui s'approchait ou un bruit éloigné. Au bout d'un instant il revint près de son maître et parut lui donner un avis par un bref aboiement.

Probablement cette attitude ordinaire du chien n'eut aucune signification pour Gérard, car il fixa les yeux avec indifférence sur un cavalier qui s'avançait au loin sur la chaussée d'Anvers et se dirigeait vers Hoogstraeten. Peu à peu le berger distingua derrière le cavalier un sac de cuir! Bien qu'il ne sut ce que contenait ce meuble de voyage, il n'en tressaillit pas moins d'émotion et de désir, et les muscles de son visage se contractèrent convulsivement. Sa main droite chercha en tâtonnant son couteau comme par un mouvement instinctif. Tuer le voyageur et lui prendre son argent; noyer le cadavre au fond de l'étang ou l'enterrer dans le bois... telle était l'infernale pensée de Gérard.

Vain projet cependant, car le berger n'eût pu à une telle distance rejoindre un homme à cheval, quand même il eût eu la vélocité du lièvre au service de sa sanguinaire cupidité. Aveuglé, égaré, Gérard fit pourtant quelques pas pour prendre sa course; mais, au même instant, le voyageur arrêta son cheval sur la chaussée. Le berger, aussi lâche que méchant, interrompit aussi sa course et s'arrêta en fixant sur le cavalier des yeux flamboyants. Celui-ci avait retenu son cheval pour fixer plus solidement la valise qui penchait un peu sur le côté. Après avoir pris cette précaution, il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et s'élança comme une flèche sur la chaussée; mais il avait probablement défait les courroies par méprise, car, à quelques pas plus loin, la valise tomba du dos du cheval sans qu'il s'en aperçût.

Un cri de joie s'échappa de la poitrine du berger; le chien s'élança et courut de toutes ses forces à la recherche de l'objet tombé. Dès que le berger

eut vu le voyageur disparaître à l'angle d'une sapinière, il se dirigea aussi d'un pas plus lent vers la chaussée. Quand il y arriva, le chien avait déjà traîné la valise dans le taillis.

D'une main tremblante, le berger détacha les courroies : il devint pâle comme un mort, partit d'un éclat de rire insensé, et une fiévreuse et convulsive exclamation : « Ah ! ah ! » s'échappa de ses lèvres. La valise était en partie remplie de pièces d'or!

Pendant quelques instants, le berger fixa ses yeux égarés sur l'éblouissant trésor ; mais tout aussitôt il revint à la conscience de la situation, et promena son regard inquiet aux alentours pour s'assurer si personne ne l'avait vu. Alors la pensée soudaine que le voyageur pouvait revenir sur ses pas, lui traversa l'esprit comme un éclair. Il pouvait encore perdre le prix d'achat d'Anna ; les brillantes pièces d'or que le hasard lui avait données pouvaient encore lui être ravies! Il se hâta de creuser avec sa houlette une fosse au milieu du taillis, y jeta la valise et la recouvrit de bruyère et d'aiguilles de sapin; puis il rappela le chien et alla se rasseoir avec indifférence auprès de sa cabane. Son cœur battait avec violence et de grosses gouttes de sueur, qu'avait provoquées la précipitation et l'émotion, perlaient sur son front.

Il était assis là, depuis peu de temps, lorsqu'il vit le cavalier déboucher à l'angle de la sapinière, accourir au grand galop, attacher son cheval à un arbre au bord du chemin et traverser la bruyère à grands pas en se dirigeant vers la cabane.

D'abord, le lâche Gérard trembla: puis il porta la main à son couteau et réfléchit s'il ne devait pas s'assurer le possession du trésor en versant le sang. Cependant il abandonna cette pensée, s'efforça de comprimer son émotion et prit une attitude aussi indifférente que possible.

Sur les traits émus du voyageur, Gérard put lire facilement combien il devait être affecté de sa perte. Une sinistre pâleur et des mouvements convulsifs des lèvres et des joues trahissaient en lui la plus grande souffrance morale.

C'est ainsi qu'il s'approcha du berger et lui dit :

— Mon ami, j'ai perdu ma valise, là-bas sur la chaussée. Vous l'avez vue tomber : ah ! rendez-la moi !

— Une valise? Je ne sais ce que vous voulez dire, répondit Gérard avec une colère mal dissimulée.

— Pour l'amour de Dieu, ne le niez pas? dit le voyageur d'une voix suppliante. Il y a là-bas des ramasseurs de bois dans la forêt qui m'ont dit avoir vu votre chien traîner quelque chose près de la chaussée.

— En ce cas, demandez à mon chien ce qui en est, grommela Gérard, tout tremblant de ce que venait de lui dire le voyageur.

— Ah ! comment pouvez-vous être aussi cruel ! reprit le cavalier. Dans cette valise se trouvent la vie et le destin de six personnes. Ne me refusez pas: rendez-la-moi : je vous donnerai une généreuse récompense.

Gérard se leva en poussant un éclat de rire affecté et s'écria :

— Vous êtes fou ! Que m'importe que vous ayiez ou non perdu votre valise? Allez la demander à celui qui l'a trouvée, et laissez-moi en paix !

Le pauvre voyageur s'arracha les cheveux de désespoir; puis il fouilla le berger, entra dans la cabane, promena autour de lui un regard inquisiteur et finit par verser un torrent de larmes. Gérard répondit à ces démonstrations de douleur par un des plus atroces sourires qu'une âme perverse puisse imprimer sur un masque humain.

Le voyageur avait la conviction que le berger avait trouvé sa valise et l'avait cachée quelque part; mais il sentait aussi qu'il ne réussirait pas à émouvoir ce monstre. Bien que son affreux sourire lui dit qu'un homme pervers et sans cœur se repaissait avec délices de la vue de sa douleur mortelle, il tenta néanmoins un suprême effort : il se jeta à genoux devant le berger, tendit vers lui des mains suppliantes et lui dit :

— Au nom de Dieu, mon ami, je vous conjure de me rendre ma valise ! Je suis père; j'ai une femme et quatre pauvres enfants. Pour gagner quelques écus, je me suis chargé de transporter cet argent à Bois-le-Duc. J'y ai engagé ma tête ! Si vous ne me le restituez pas, je dois mourir ou fuir ma patrie comme un infâme voleur et abandonner ma femme et mes enfants dans la misère à mille persécutions ! Ah ! rendez-moi la vie de ma femme et de mes enfants, rendez-moi l'honneur ! Au nom de Dieu ! au nom de Dieu !

— Au nom de Dieu ou non, répondit ironiquement Gérard, je ne m'inquiète pas de vos vaines paroles. Voyez à retrouver vous-même votre valise : je ne l'ai pas.

Les yeux de l'étranger s'enflammèrent tout à coup du feu de la colère; il tira de son sein un poignard étincelant et, le brandissant sur Gérard, il s'écria :

— Ah ! monstre, tu te ris de mon affreuse douleur? Quand un malheureux père te parle de ses enfants, tu te railles de ses angoisses ! Voici de quoi tirer justice de tant de perversité ! Tu trembles maintenant, lâche coquin ! Eh bien, rends-moi la valise, ou, le poignard sur la poitrine, je te force de m'avouer ce que tu en as fait !



Elle s'appuyait sur le corps d'un lion endormi. (Page 13.)

— Si j'ai trouvé votre valise, dit Gérard en jurant, je veux brûler pendant l'éternité!

A cette imprécation, le voyageur saisit d'une main Gérard par les cheveux et le terrassa sur le sol avec une force irrésistible. Il lui mit le poignard sur la poitrine et s'écria :

— Rends-la moi!...

Mais tout à coup le chien bondit sur l'étranger et, de sa gueule formidable, lui étreignit le cou de façon à l'étrangler.

Le sang coula à flots de la gorge du malheureux, qui était tombé en arrière sous les morsures du chien et cherchait vainement à se défendre. Tout à coup il rassembla toutes ses forces, se dégagea de l'étreinte de l'animal et se releva à demi en s'appuyant sur sa main; il jeta un regard terrible sur Gérard et s'écria :

— Je meurs; mais Dieu saura te trouver, scélérat!

Le chien sauta de nouveau à son cou et acheva l'horrible meurtre.

Gérard contemplait cette scène en frissonnant, mais non sans qu'un sourire de satisfaction se peignît sur son visage. Il était délivré d'une mort imminente; la nuit descendait déjà sur la bruyère; son chien l'avait vengé sans faire le moindre bruit. Le propriétaire de la valise était étendu sans vie à ses pieds. Qui pouvait désormais l'accuser ou lui réclamer le trésor? Il possèderait en paix et l'argent et Anna.

Gérard contempla pendant quelque temps le cadavre de l'étranger, pour s'assurer que l'âme l'avait bien quitté pour toujours. Dès qu'il se crut certain de la mort de l'étranger, il fit un signe au chien, qui se mit à rassembler le troupeau. Gérard traîna le cadavre loin de là dans la bruyère et s'éloigna ainsi de l'endroit où gisait le mort. Il attendit là pendant plus d'une heure après qu'il fit

pleine nuit. Quand une profonde obscurité couvrit la bruyère, il alla au cheval, le détacha et lui fit prendre la fuite en lui donnant un violent coup de sa houlette; puis il traîna le cadavre très avant dans le bois, le jeta dans une fosse et le recouvrit de bruyère et d'aiguilles de sapin.

Tout cela étant fait, il gagna l'endroit où il avait enfoui la valise, la retira de terre, courut à sa cabane, y entra en rampant, ouvrit le sac, plongea ses deux mains dans l'or et, tout haletant de joie, resta immobile et muet.

V

Agenouillé dans sa cabane et comptant pour la centième fois les pièces de monnaie sonnantes, Gérard riait depuis une heure dans la plus profonde obscurité! Ah! maintenant il était riche, maintenant il pouvait prétendre à la main d'Anna! — De temps en temps les cadavres carbonisés de Barbe et de Stévin apparaissaient bien à ses yeux à côté du cadavre du voyageur; mais ces ombres menaçantes disparaissaient chaque fois devant le son magique des pièces d'or. La joie du berger grandit encore quand, vers minuit, des nuages orageux apparurent à l'horizon et lancèrent de temps en temps un éclair sur la bruyère.

Alors il pouvait embrasser de l'œil à la volée le monceau d'or et baigner son regard dans son trésor!...

Cependant sa joie diminua bientôt et fut peu à peu remplacée par une inquiétude croissante. L'orage semblait approcher; les éclairs succédaient rapidement les uns aux autres, et un tonnerre lointain grondait dans les profondeurs du ciel. A mesure que les nuages s'amoncelaient au-dessus de la bruyère et y répandaient une obscurité de plus en plus profonde, le sourire disparaissait du visage de Gérard pour faire place à une expression de crainte et d'anxiété. Il ne tarda pas à oublier les scintillements de l'or et, dans les intervalles qui séparaient les éclairs, il jetait un regard inquiet dans l'insondable profondeur des ténèbres.

Un fort éclair faillit l'aveugler et le força de fermer les yeux; un formidable coup de tonnerre éclata au-dessus de sa tête et ébranla tellement le sol que la cabane s'agita comme sous une violente secousse. Lorsque Gérard rouvrit les yeux, une tache lumineuse fourmillait devant lui dans les ténèbres; son imagination effrayée s'efforça de reconnaître une forme dans ce nuage lumineux et il lut en lettres éclatantes les paroles suprêmes du voyageur mourant :

— Dieu saura te trouver, scélérat!

A la vue de ces terribles caractères, le lâche assassin se mit à trembler. L'éclair prochain serait-il le glaive de la vengeance divine? La voix de la foudre était-elle la prononciation de sa sentence? — Minuit! l'heure des morts, sonne lugubrement à l'église d'Oostmal; sous les yeux effarés de Gérard, les cadavres de ses victimes surgissent soudain, comme s'ils sortaient de terre; les spectres se raillent de lui avec les funèbres convulsions de l'agonie et semblent insulter à ses angoisses. Le chien se mit à hurler d'une voix sinistre sur la bruyère, et envoya dans l'air de longs gémissements; les moutons s'enfuirent en désordre de tous côtés vers le bois taillis; le vent et la pluie fouettaient l'herbe et les arbres; des serpents de feu jaillissaient des nuages et sillonnaient la bruyère; la terre frémissait ébranlée; le ciel s'ouvrait comme un abîme de feu; l'ardent éclair enveloppa la cabane et un coup de foudre la renversa..... Plus pâle que la mort même, tout tremblant d'anxiété, accablé par la terreur et le remords, Gérard se traîna hors de la cabane. De ses deux mains, il serrait convulsivement la valise sur sa poitrine. — Il veut fuir la vengeance de Dieu, le présomptueux scélérat! Mais la foudre le poursuit; le feu du ciel l'environne; les hurlements du chien déchirent son oreille; devant lui se dressent toujours les spectres grimaçants de la grand'mère, du voyageur et de Stévin.

Le lâche assassin doit se courber sous le bras tout puissant de Dieu; il tombe à genoux et s'écrie :

— Grâce! grâce!

Pas de grâce pour le misérable altéré de sang! Le sol tressaille d'horreur comme s'il voulait être déchargé du monstre; l'horrible reptile hurle d'épouvante; l'odeur du soufre envahit sa poitrine oppressée, l'éclair passe en sifflant sur sa tête et brûle ses cheveux hérissés. Il se lève, et s'enfuit vers le bois; son chien le suit en aboyant... L'orage éclate encore une fois d'une manière formidable; deux immenses éclairs jaillissent; un double cri de mort se perd dans le fracas de la foudre : la vengeance de Dieu a anéanti le lâche assassin! Son cadavre calciné gît sur la bruyère : son âme se présente en tremblant là-haut devant son juge irrité; les démons fêtent son arrivée au fond de l'éternel abîme!

Le lendemain, quelques habitants d'Oostmal trouvèrent le corps de Gérard étendu sur la bruyère; il était tout noirci par le feu du ciel et avait encore les bras croisés sur la valise; son chien gisait aussi mort à côté de lui. Les ramasseurs de bois racontèrent l'aventure du cavalier qui avait perdu sa valise; on découvrit aussi son cadavre et les morsures qui déchiraient son cou;

et ce fut ainsi que toute l'histoire fut connue.

Depuis ce temps, les habitants de la Campine voient parfois, pendant la nuit, une forme humaine tout en feu errer sur la bruyère, et ils disent que c'est l'âme damnée de Gérard qui revient. D'après eux, l'assassin subirait après sa mort les conséquences de son imprécation et serait condamné à errer en brûlant jusqu'au jugement dernier, parce qu'il a dit :

— Si j'ai trouvé votre valise, je veux brûler durant l'éternité!

Telle est l'histoire du berger Gérard, que dans la Campine on appelle le *Berger incendiaire* ou plus exactement le *Berger brûlant*.

FIN DU BERGER INCENDIAIRE

LA VIERGE DE FLANDRE

VISION

J'étais seul dans ma chambre, la tête appuyée dans mes mains. Mon âme était pleine de découragement et de désespoir.

La tempête grondait au dehors; il faisait nuit dans les rues et nuit dans mon cœur.

Plongé dans une sombre et douloureuse rêverie, je songeais au passé, au présent et à l'avenir de mon pays.

Hélas! au terme de cette contemplation, je me trouvai exténué et brisé.

L'avenir m'apparaissait si sombre, si chargé de lâcheté et de bâtardise, que je penchai la tête sur mes genoux et m'écriai avec désespoir :

— Mon Dieu! vous avez abandonné la Flandre! C'en est fait!

J'étais abîmé dans le plus profond désespoir; les larmes commencèrent à couler en abondance de mes yeux; les ressorts de l'esprit et du corps se détendirent en moi : un pesant et lugubre assoupissement me plongea dans une absence complète de conscience...

Combien cela dura-t-il?

Je l'ignore.

Comme j'étais ainsi plongé dans un sommeil plein de rêves sinistres, une lumière éclatante vint tout à coup frapper mes yeux, et en même temps une voix étrange retentit à mon oreille :

— Tu dors et l'ennemi de la Flandre veille!

Un esprit était devant moi! Sa forme était celle d'un homme à la taille majestueuse; un vêtement blanc, presque aussi insaisissable qu'un tissu aérien, tombait en larges plis le long de son robuste corps; de la main droite il tenait une harpe de poëte sur le pied de laquelle rayonnait, en lettres de flamme, le mot : *Conviction*.

Un sourire de mépris courut sur l'impassible visage de l'Ombre, et elle reprit d'une voix grave :

— Refoule dans ton cœur ces larmes efféminées! Celui qui veut guérir une blessure doit oser la sonder. Suis-moi, je vais te montrer où ta mère gît mourante. Son abaissement, ses souffrances, son agonie gonfleront ton cœur d'un viril courage et d'un juste désir de vengeance... sinon que ton âme lâche et pusillanime soit maudite!

Une force surnaturelle s'était emparée de moi; tremblant et vivement ému, je suivis mon guide à travers les rues sombres de la ville.

Tout dormait engourdi dans un morne repos; la nuit était noire et sinistre;

Et notre voyage fut long.

Enfin l'esprit m'amena devant une lourde porte au-dessus de laquelle on lisait :

Halle des esclaves.

La porte s'ouvrit; nous entrâmes dans une vaste salle, où un spectacle étrange et mystérieux me fit frémir d'anxiété.

L'esprit m'indiqua une pierre comme siège.

Il resta debout et silencieux à côté de moi.

Derrière une large table étaient assises des formes humaines, immobiles et muettes comme des ombres inanimées.

Celui qui occupait le centre de la table et qui semblait le maître au milieu des autres, avait des cheveux noirs et un teint brun; dans ses regards brillaient la présomption et l'orgueil; ses yeux étaient cerclés de la teinte plombée de l'impudicité; sur sa poitrine scintillait une fleur de lis en argent.

A côté de lui était assis un homme, sur l'insignifiante physionomie duquel les traits de la femme se mêlaient aux traits du singe. Son costume, tout aussi incompréhensible, était composé de toute sorte de lambeaux et de pièces cousus ensemble et parsemés de papier de couleur et de clinquant.

Sur sa poitrine était suspendu un écusson où l'on pouvait encore remarquer les contours effacés d'un lion noir.

Mais ce glorieux emblème était en partie caché par une fleur de lis, et sur celle-ci passait une barre transversale rouge sur laquelle était inscrit le mot : *Bâtard*.

A côté de ces deux figures s'en trouvaient d'autres qui portaient toutes sur la poitrine l'emblème de ce que pouvait renfermer leur âme.

Je les reconnus facilement.

Ici était la Lâcheté qui appuyait sur les genoux du maître sa tête endormie;

L'Envie, qui souffrant du bonheur d'autrui, se déchirait le cœur jusqu'au sang;

L'Esclave de la mode, jeune fille aux joues couvertes de vermillon, aux boucles d'oreilles, aux colliers et aux bagues faux, chargés de rubans et de plumes, portant une chevelure empruntée, ayant la taille étroitement serrée, le regard voluptueux et le sourire du désir sur les lèvres.

L'Ambition qui, l'orgueil et la cupidité dans le regard, presse sur sa poitrine un monceau d'objets étranges; des sceptres, des épées, des bâtons de commandement, des vêtements d'hermine...

Au milieu de biens d'autres encore, je vis une femme maigre, richement vêtue et éblouissante d'or et de pierreries...

Cependant son visage et son corps contrastaient singulièrement avec cette magnifique parure; ses yeux étaient creux et ternes, ses joues hâves et enfoncées.

Elle ressemblait à une mendiante qui se serait affublée du costume d'une reine.

Sur son front souillé, elle portait un bandeau d'argent sur lequel était écrit :

Centralisation.

Les yeux de toutes ces figures étaient immobiles et dirigés avec une expression de haine et d'envie, vers un coin de la salle où j'aperçus une jeune fille mourante, étendue sur le sol.

Des chaînes étreignaient les reins de l'infortunée; ses vêtements étaient en lambeaux, son visage pâle, maigre et étiolé, comme si elle se mourait de faim.

Son corps reposait sur un amas de glaives brisés, de tableaux déchirés, de harpes détendues, de métiers à tisser mis en pièces, de livres aux feuillets déchirés...

Elle s'appuyait sur le corps d'un lion endormi.

Elle tenait dans sa main crispée la hampe d'un étendard déchiré sur lequel on lisait le mot : *Flandre.*

J'aurais cru que la jeune fille jouissait déjà de la paix des morts, si, sous sa paupière soulevée, un regard flamboyant comme une étincelle n'eût brillé dans les tenèbres. . . . .

. . . .

. . . .

Les murs de la salle disparurent et laissèrent apparaître un horizon immense; on eût dit que nous nous trouvions au milieu d'un monde sans limites.

J'aperçus derrière la table des troupes nombreuses d'hommes à têtes de singe qui, le dos courbé et la physionomie craintive, fixaient humblement sur le maître un regard suppliant et mendiant.

Je vis aussi, derrière la jeune fille enchaînée et derrière le lion endormi, des troupes entières de jeunes gens, de bourgeois, d'hommes du peuple, couchés par terre et assoupis.

Tout à coup la jeune fille releva la tête, s'appuya sur le coude, et jeta un regard de mépris vers la table.

Le lion comme s'il allait s'éveiller, étendit une de ses griffes mais la rentra aussitôt.

Comme si ce mouvement eût été un signal, la vie et la parole descendirent soudain dans ceux qui se trouvaient assis à table.

Le maître à la fleur de lis sur la poitrine, promena sur ses compagnons un regard irrité et dit dans une langue étrangère :

— La maudite ne veut pas mourir! Huit cents ans de parjure, de trahison, d'oppression, de pillage, de famine même, rien n'a pu anéantir sa vie tenace! Qu'allons-nous faire?

Il ne reçut pas de réponse. Un sourire de dédain contracta son visage, tandis qu'il reprenait :

— Pour étouffer cette vie, il faut en tarir les sources. Quelles sont les sources d'où la maudite tire son inextinguible vitalité?

— La langue de ses ancêtres, qu'elle ne veut pas renier, dit le bâtard.

— Nous lui enlèverons cette langue, dit le maître. Nous lui ferons croire qu'il est louable et glorieux de renier la marque que Dieu a imprimé en nous. Nous vénérerons la bâtardise et nous mépriserons et persécuterons la dignité personnelle. La maudite est stupide et lâche; elle ajoutera foi à ce que nous lui dirons! Quelles autres sources de vie a-t-elle encore?

— Ses mœurs et ses coutumes à elle! répondit l'Esclave de la mode.

— Nous lui ravirons ses mœurs et ses coutumes, reprit le maître; nous lui ferons croire que la civilisation et le savoir consistent pour l'esclave à imiter en tout ses maîtres; nous en ferons un singe qui soit dans le monde sans langue propre, sans ancêtres, sans foi, sans dignité, comme une prostituée prête à recevoir le premier étranger venu dans sa couche profanée... Et qu'y a-t-il encore?

— La science, répondit l'Ambition.

— Nous la lui ôterons, reprit le maître. Qu'elle n'entende plus sa langue à elle; la science et la lumière s'éloigneront d'elle; les ténèbres se feront dans son esprit; elle s'agenouillera dans la poussière de nos pas, et se courbera dans la fange de nos pieds, car elle est épuisée et découragée!... Et quelles sources y a-t-il encore?

— La gloire de ses enfants, répondit l'Envie.

— Nous lui ôterons cette gloire, reprit le maître. Nous lancerons la calomnie et le venin sur le nom de tous ceux qui l'aiment; et ainsi,

grâce à la diffamation et à de fausses accusations, nous ferons haïr ses fils les plus glorieux par leurs frères souffrants eux-mêmes. Et l'insensée croira que nous sommes ses seuls défenseurs, elle nous offrira un baiser de sœur, mais nous, dans l'étreinte, nous l'étoufferons sur notre sein! Et quelle autre source y a-t-il encore?

— La vie propre, l'art propre, la gloire propre, répondit la Centralisation.

— Nous lui enlèverons tout cela, reprit le maître. Nous lui ferons croire que c'est un devoir d'honneur pour elle, — esclave comme elle est, — de nous livrer à nous ses joyaux et ses pierreries. Elle saura porter où nous le voudrons sa science, ses arts, son industrie, sa puissance populaire, sa gloire, et le travail, fruit de ses sueurs. Puis, dépouillée et misérable comme une mendiante, impuissante et méprisée par les peuples de la terre, elle rampera devant nous et servira de marchepied à notre légitime orgueil...

Le maître se leva; dans son œil brillaient une hautaine arrogance et une joie cruelle. Il se tourna vers ses compagnons et leur dit :

— Mais à quoi bon toutes ces peines pour venir à bout d'une ennemie qui agonise? Levez-vous! L'heure est venue : elle doit mourir. Que sa mort soit une mort cruelle et infamante!

Tous se dirigèrent vers la jeune fille couchée qui les vit venir avec un étrange sourire; ses yeux rayonnaient d'espérance et de joie, comme si elle croyait qu'on venait la délivrer.

L'Envie lança sur elle son venin et la calomnie.

L'Ambition arracha son diadème de sa tête.

L'Esclave de la mode l'accabla de cruelles railleries.

La Centralisation lui enleva le peu de bijoux et de pierreries qui brillaient encore sur ses vêtements.

Le Bâtard posa le pied sur son sein, et la frappa à lui briser la poitrine.

La Lâcheté regardait en baissant la tête.

A mesure que ces outrages étaient faits à la jeune fille, je voyais plus de signes de force et de vie se manifester en elle.

A chaque mauvais traitement, à chaque injure, je voyais ses bras se roidir et se fortifier, et ses joues se remplir et se colorer d'un sang plus chaud.

Peu à peu elle devint si belle et si majestueuse que mon cœur se mit à battre d'admiration. Je jetai un regard étonné vers l'Esprit, pour lui demander l'explication de cette transformation.

Il répondit d'un ton calme :

— C'est dans le feu que le fer se trempe et devient acier... C'est dans la douleur que l'homme trouve la révélation de sa force.

Je ne compris pas ces obscures paroles, et vis en frissonnant le lion qui avait ouvert ses griffes et fixait sur la jeune fille son œil ardent et plein de menaces.

Les troupes de jeunes gens et de bourgeois étendus derrière la jeune fille restaient toujours endormis.

Une expression de rage contracta le visage du maître, et il dit d'une voix altérée à ses compagnons :

— Silence! silence! cessez! L'outrage, la raillerie et les mauvais traitements ne la tuent pas; elle y puise de nouvelles forces... et cependant il faut qu'elle meure.

En ce moment, des clameurs sauvages et formidables éclatèrent dans les rangs des hommes à tête de singe qui se trouvaient à l'horizon derrière la table; on eût cru entendre en rêve une bande de loups affamés hurlant après une proie.

— Patience! patience, bâtards! cria le maître d'un ton de mépris et de colère. Il vous faut le vêtement de votre mère, n'est-ce pas, pour le mettre en pièces et en emporter chacun un lambeau. Patience, vous allez recevoir le prix de votre lâcheté.

Il se pencha vers la jeune fille et lui arracha si cruellement du corps son manteau de pourpre, que l'agrafe d'or se brisa en pièces sur son cou nu.

Alors il jeta au loin le manteau princier dans les rangs de ceux qui l'avaient réclamé.

Une lutte terrible s'engagea entre les avides bâtards; comme une mer ondoyante, cette foule furieuse se pressa tumultueusement autour du manteau, luttant, frappant, déchirant, jusqu'à ce que chacun se fût approprié un fragment du manteau. Puis un chant sauvage et sinistre s'éleva de cette multitude... L'Esprit lui même en frémit... Ils chantaient la chute de leur patrie.

Sur ces entrefaites, le maître remarquait avec angoisse que la jeune fille reprenait de plus en plus la force et la vie. Il se tourna vers ses compagnons et dit :

— Hâtons nous ou elle revivra tout à fait! Si les tortures n'y font rien, qu'elle reçoive enfin le coup de la mort!

A ces mots, il ramassa un glaive dans les débris entassés, le leva des deux mains au-dessus de sa tête, visa le sein nu de la jeune fille et lui fit une large blessure dans la poitrine.

Un large flot de sang jaillit. Cependant elle se leva lentement; un sourire céleste illuminait son visage, le triomphe éclatait dans ses yeux, et elle semblait défier, avec une majestueuse fierté, le maître et ses compagnons.

Elle saisit du poing la crinière du lion, et secoua le puissant animal pour l'arracher à son som-

meil. Puis elle plongea la main dans sa poitrine béante et lança son sang comme une pluie sur les jeunes gens endormis.

Sa voix retentit comme la voix de la Divinité, et elle s'écria avec une formidable puissance :

— Flandre au lion !

A ce cri de victoire de leurs pères, les jeunes gens, les bourgeois, les gens du peuple s'éveillèrent... Tous bondirent debout.

Dans leurs yeux rayonnait le feu d'une virile conviction; il y avait une expression de paix, de résignation et d'amour dans leur regard, mais en même temps quelque chose qui fait frémir en permettant de sonder la volonté de fer qui les animait.

A leurs pieds gisaient des épées, des *goedendags*, des haches, des armes de toute espèce; mais ils repoussèrent ces instruments de mort et vinrent tour à tour ramasser les objets qui avaient servi de couche à la jeune fille :

L'un prit une harpe, l'autre un sistre, ou une palette, ou un ciseau, ou un livre, ou une navette à tisser.

Et tous entonnèrent à la fois un chant en l'honneur des ancêtres, un chant si beau, si fier, si imposant, que la foule des bâtards eux-mêmes en fut saisie.

Dans ce chant, il était question de la gloire de la Flandre, de l'art de la Flandre, de la grandeur de la Flandre...

Dans ce chant on célébrait la langue, les coutumes, la civilisation flamandes... Dans ce chant, il s'agissait du passé, du présent et de l'avenir de la patrie.

Ces puissants accents étaient si émouvants que, l'œil rayonnant de fierté, je m'élançai, et, transporté de joie, j'unis ma voix à celle des jeunes gens.

Le maître et ses compagnons, quoique tout tremblants, lancèrent encore quelques injures à la jeune fille.

Un des jeunes gens qui portait une harpe, jeta l'instrument loin de lui, et, furieux, ramassa un glaive.

Mais la jeune fille le lui reprit et dit :

— Le temps des sauvages violences est passé, mon fils. Le glaive de la parole est plus fort que le fer homicide; la conviction, la foi, l'inébranlable foi dans le nom de tes pères, dans la noblesse de mon sang, voilà ton glaive; l'injustice le trempera, et le temps l'aiguisera.

Et le chant patriotique s'éleva de nouveau.

Un instant la troupe des bâtards avait écouté avec stupéfaction; eux aussi semblaient profondément émus, comme si le chant leur parlait de belles et grandes choses qu'ils avaient oubliées.

Peu à peu quelques-uns d'entre eux se détachèrent de leurs rangs et vinrent se joindre à la légion des poètes, et prendre part à l'hymne patriotique.

Et quelques efforts, quelques élans de fureur que missent en œuvre le maître et ses compagnons pour étouffer la voix des harpes patriotiques, le chant ne tarda pas à s'élever de toutes les bouches.

Les deux troupes se confondirent.

Et, tandis que des millions d'hommes se serraient la main et échangeaient un baiser fraternel, le chant s'achevait par un formidable cri :

— Flandre au lion !

Et ce cri retentit jusque dans les dernières profondeurs de l'espace.

Un coup de foudre ébranla la terre; d'ardents éclairs jaillirent du sein de l'atmosphère...

Maîtres et laquais gisaient foudroyés sur le sol.....

Le ciel s'ouvrit à mes yeux; des torrents de lumière inondèrent la terre.

Je vis la Divinité sur le trône radieux, et à ses pieds nos glorieux ancêtres.

Et j'y vis des héros, des poètes, des artistes et des savants dont ma mère m'avait appris les noms.

Et je vis qu'ils prenaient les feuilles, les fleurs et les pierreries de leurs couronnes, et les répandaient comme d'ardentes étincelles sur la jeune génération qui, à genoux et tremblante de respect, levait son regard vers Dieu.

Et l'esprit me montra, au fond des cieux, un coin obscur où une petite étoile brillait comme une humble lampe.

Et, comme je contemplais cette modeste lumière, son éclat augmenta peu à peu, et grandit, grandit, jusqu'à ce qu'enfin, semblable à un soleil, elle remplit toute l'espace de lumière et d'éclat.

Tout à coup je vis dans l'abîme de lumière des lettres plus ardentes encore que le feu du soleil ; voici ce que je lus :

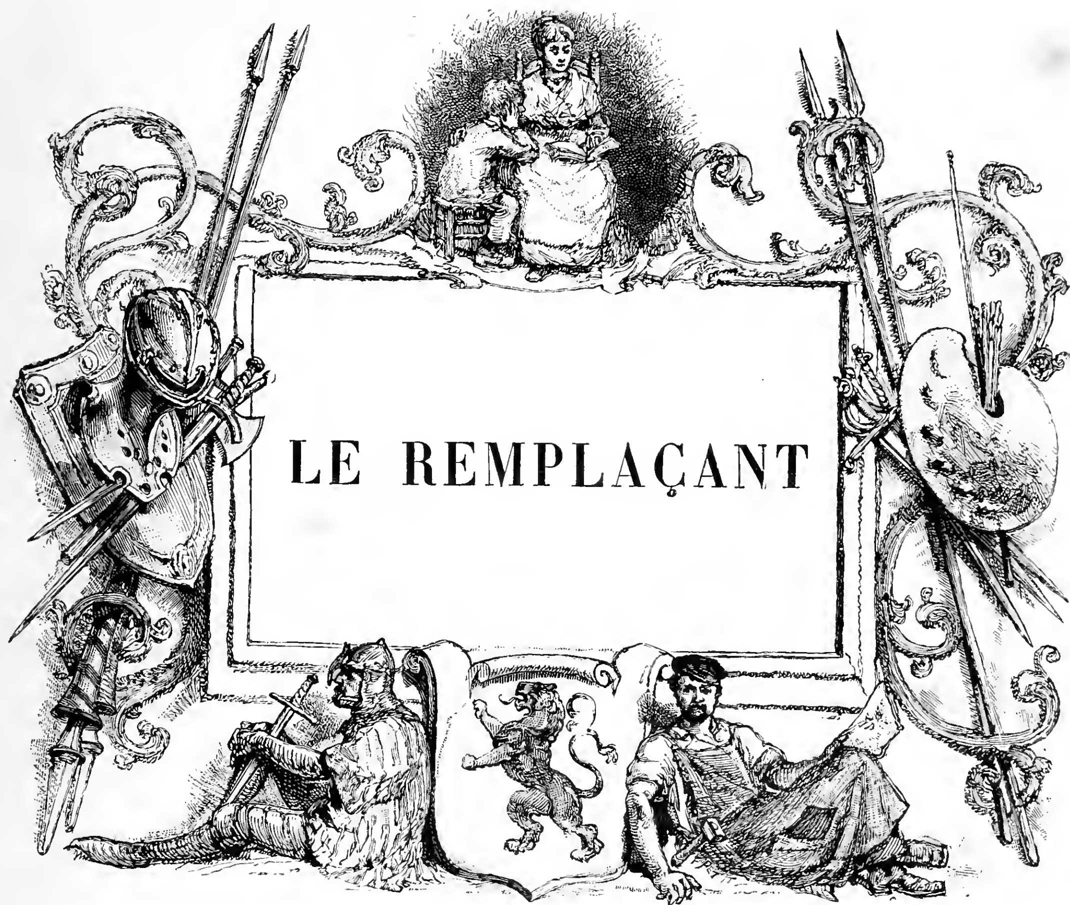
— Le triomphe appartient à l'homme courageux qui croit et espère; sa postérité devient amie et maîtresse des temps à venir !

Et l'Esprit me dit d'un ton joyeux en me montrant l'abîme de feu :

— Mon fils, voilà l'avenir de la Flandre !

Et à peine avait-il dit ces mots que tout disparut à mes yeux.

FIN DE LA VIERGE DE FLANDRE



LE REMPLAÇANT

I

Au printemps de 1854, par un bel après-midi, j'étais allé me promener au bois de la Cambre[1], en compagnie de quelques amis.

Il faisait un temps charmant : un soleil vif et clair brillait dans le ciel bleu, la jeune verdure étincelait et remplissait l'air de senteurs printanières; le chant des oiseaux amoureux résonnait à travers les bois.

Au retour de notre promenade, nous étions assis sous l'ombrage des tilleuls, devant la porte d'un cabaret, près de la chaussée de Vleurgat, pour nous reposer un peu et prendre un verre de bière.

Nous allions nous remettre en route vers Bruxelles, lorsque l'un de nous, — un jeune poète qui marchait à quelques pas en avant, — s'arrêta tout à coup en s'écriant :

— Quel étrange tableau ! C'est comme un poème vivant. Regardez...

Nous vîmes venir de notre côté, se tenant par le bras, et se traînant péniblement sur la route, deux très vieilles gens, vêtus comme des bourgeois de la classe aisée. Ils ne nous avaient pas aperçus, ou du moins ils ne faisaient pas attention à nous.

Le plus âgé devait bien avoir quatre-vingt-dix ans; il marchait profondément courbé, et sa tête

1. Le bois de Boulogne des Bruxellois.

ballottait sur sa poitrine, comme si son cou n'avait plus la force de porter le poids de son cerveau. Ses joues étaient creuses, ses os semblaient sur le point de percer la peau qui les couvrait, et son nez et son menton se touchaient presque.

Malgré l'élévation de la température, il portait une sorte de houppelande à double collet, en drap très épais, et s'appuyait sur un long rotin dont le pommeau d'argent dépassait de beaucoup sa main décharnée.

Il était visible que la tombe attendait ce vieillard avec impatience; car son grand âge et sa faiblesse lui donnaient l'air d'un cadavre ambulant.

Son compagnon, quoiqu'il eût aussi des cheveux blancs comme neige et un visage couvert de rides, devait avoir quelques années de moins. Peut-être n'avait-il pas beaucoup plus de soixante-dix ans, car son regard était plein de vie; il tenait la tête droite, et ses mouvements avaient encore une certaine vivacité.

Il portait une redingote bleu, boutonnée jusqu'au menton. Un ruban rouge était noué à sa boutonnière.

Ces deux vieillards, étaient de remarquables et même de majestueux échantillons de la vieillesse humaine. Ce qui nous surprenait le plus, ce n'était pas tant le grand âge de ces deux promeneurs que les soins filiaux que l'homme au ruban rouge prodiguait à son vieux compagnon.

Peut-être était-ce son père? Cela semblait peu probable, vu le peu de différence de leurs âges. Quoi qu'il en fût, si le plus jeune était le fils de l'autre, l'âge avait certainement interverti les rôles, car il soutenait, caressait et soignait son compagnon comme une tendre mère qui veille sur son enfant malade et languissant.

Les deux vieillards s'approchèrent du cabaret devant lequel nous étions encore arrêtés. Le plus jeune mena le vieux près d'une table, à l'ombre des tilleuls, et appela la cabaretière pour lui demander un verre de bière et un verre d'eau sucrée.

Muets et pleins de respect, nous tenions les yeux fixés sur ces deux étranges personnages; nous vîmes le plus jeune porter le verre aux lèvres de l'autre, puis les essuyer avec un mouchoir blanc et lui sourire amicalement et l'aider à se placer commodément sur le banc.

Mais ce qui nous alla au cœur, c'est l'amour qui brillait dans les yeux du plus jeune et la reconnaissance qu'exprimait le regard du plus vieux.

Après s'être reposés quelques instants, ils se levèrent, l'un aidant l'autre et reprirent le chemin du faubourg d'Ixelles.

Nous interrogeâmes la cabaretière pour savoir quelles étaient ces deux personnes. Mais elle ne put nous renseigner; il n'y avait pas longtemps qu'elle demeurait là; elle avait bien, à la vérité, vu plusieurs fois ces deux vieillards à la promenade, et elle n'en savait pas davantage.

Nous quittâmes le cabaret sans avoir rien appris sur « les deux amis », car c'est ainsi qu'on les nommait dans les environs, à ce que disait la cabaretière.

Leur image me poursuivit toute la journée, et, le soir, quand je retournai à Anvers, je ne pus m'empêcher d'y penser encore.

Cependant cette impression s'affaiblit graduellement et finit par s'effacer presque entièrement.

Seize ans plus tard, lorsque je vins habiter moi-même le faubourg d'Ixelles, je me trouvai un jour dans une famille de vieux Ixellois où, en parlant de choses et d'autres, on finit par raconter quelque chose qui me parut se rapporter aux « deux vieux amis » de 1854.

Je ne me trompais pas. Le narrateur, interrogé par moi en particulier, m'apprit quels avaient été ces deux vieillards, et d'où venait l'immense affection qu'ils avaient l'un pour l'autre.

Aujourd'hui, ils sont morts tous les deux, et leurs proches aussi. Je puis donc à mon tour, et sans indiscrétion, raconter à mes lecteurs, avec certaines précautions, l'histoire des « deux vieux amis ».

II

Par une des dernières soirées de juin de l'année 1812, M. Christiaans, plus connu alors sous le nom du bon docteur d'Ixelles, entra dans un cabaret de la commune d'Etterbeek, près de Bruxelles.

Il y vit, dans un coin à demi éclairé, un de ses amis, Marck, le marchand de bestiaux, assis la tête cachée dans ses mains.

Il s'approcha de lui, lui frappa sur l'épaule, et lui dit en plaisantant, avec un bon gros rire.

— Singulier endroit pour dormir, l'ami Jean! Pardonnez-moi d'interrompre vos doux rêves.

Il crut remarquer une profonde tristesse sur le visage de son ami, qui leva la tête.

— Avez-vous du chagrin! demanda-t-il.

— Je viens d'Auderghem et je suis fatigué, répondit le marchand. Il n'est pas bien amusant d'être ici tout seul, surtout quand on a peu de raisons d'être gai.

— Eh bien, je resterai une demi-heure avec vous; nous causerons.

— Mais vous, docteur, vous paraissez de bien bonne humeur; la gaieté rayonne dans vos yeux.

— Il m'est arrivé un grand bonheur aujourd'hui, ami Marck.

— Encore?

— Comment, encore! demanda le docteur surpris.

— Oui, oui, dit l'autre avec une nuance de dépit; vous êtes l'homme le plus heureux que je connaisse. Depuis notre enfance, je ne sache pas que quelque chose vous ait contrarié; tandis que moi, hélas! je n'ai rencontré que des contrariétés et des tribulations dans ma vie laborieuse. Tenez ami Christiaans, croyez-moi, il y a des moments où je voudrais être mort

— Quoi! vos affaires vont si mal? repartit le docteur étonné: contez-moi cela, je vous aiderai selon mes moyens.

— Aider? Il n'y a pas d'aide à cela? dit le marchand en soupirant profondément. Pouvez-vous rendre la vie à ma fille aînée, morte tout récemment? Pouvez-vous me rendre mon fils Jacques, traîné en Allemagne par ce bourreau de Napoléon, pour y trouver la mort dans la première bataille?

— Votre fils vit encore. Espérons que Dieu le protègera.

—Ah! ils étaient cent vingt mille jeunes gens qui partirent pour suivre l'empereur et faire la guerre à la Russie. Que restera-t-il de cet énorme tas de chair à canon? Ami Christiaans quand je pense au sort de mon malheureux Jacques, j'en deviens fou. Savez-vous ce que j'ai rêvé cette nuit? J'étais devenu sorcier; grâce à mon pouvoir magique, je rassemblais toutes les larmes versées par les mères des pauvres conscrits et tout le sang répandu par ce barbare antechrist. C'était une affreuse mare, profonde et large comme une mer, et dans cet abîme fumant, je noyais en hurlant de joie le Corse sanguinaire qui a arraché mon fils de mes bras, pour le sacrifier au démon de son ambition.

—Je comprends votre inquiétude, ami Jean, dit le docteur; mais vous avez tort de vous désespérer ainsi. Il y a de bonnes nouvelles de là-bas. Avant de quitter la Pologne pour pénétrer en Russie, Napoléon a fait connaître à l'empereur de Russie son ultimatum et les conditions de la paix qu'il propose. On négocie sérieusement depuis plusieurs semaines, et il paraît qu'il y a beaucoup de chance de prévenir la terrible guerre que l'on redoute. Alors, les conscrits rentreraient immédiatement dans leurs foyers.

— Est-ce vrai, ce que vous dites? Ne me trompez-vous pas? s'écria Marck, dans les yeux duquel brilla la lueur d'une joie subite.

— J'ai vu, chez M. Wouters, une lettre de Varsovie où la chose est expliquée tout au long. Les gazettes en parlent également.

— Oh! si cela pouvait réussir, je bénirais Dieu de sa bonté! Oui, ami Christiaans, vous ne savez pas combien un père est malheureux de rêver toujours qu'il voit le cadavre sanglant de son enfant couché sur un champ de bataille!

— Je le sens bien, dit le docteur en soupirant.

— Impossible! l'adversité ne vous a jamais atteint. Tenez, votre fils Bernard a tiré au sort le même jour que mon Jacques; Bernard a tiré un des plus gros numéros, et il a été exempt du service. Mais ce n'est pas assez: j'ai donné cinq mille francs pour un substituant, puis encore une fois sept mille francs. Tous les deux ont déserté. J'ai voulu hypothéquer ma maison pour faire encore un sacrifice considérable; mais je n'ai plus pu trouver de remplaçant, et mon Jacques a été forcé de partir pour la boucherie. Ma femme en a été trois mois malade, et j'en ai presque perdu l'esprit. Pareille chose ne peut pas vous arriver, ami Christiaans.

— Que j'aie eu du bonheur jusqu'à présent, je le reconnais et j'en remercie le ciel; mais pour ce qui regarde mon fils, je ne serais pas complètement rassuré, si les nouvelles favorables de Pologne ne me donnaient lieu de considérer le danger comme très éloigné, sinon tout à fait disparu. Notre Bernard a bien tiré un très haut numéro; mais si, en cas d'insuccès de l'armée, on devait ordonner une nouvelle levée d'une couple de cent mille hommes, qui vous a dit que le numéro de mon fils ne devrait point partir aussi:

— Ha! ha! cela est impossible: on ne remontera jamais si haut; et d'ailleurs, vous avez les moyens d'acheter un remplaçant.

— Puisqu'il n'y a déjà plus de remplaçants à trouver maintenant!

— Pour vous, docteur, on en trouverait, dussent-ils sortir de terre.

— Allons, allons, vous déraisonnez, ami Jean. On peut avoir été passablement heureux toute sa vie; mais un seul jour suffit pour nous apprendre à connaître l'adversité.

— Non, docteur, ne dites pas que vous n'êtes pas visiblement favorisé de la fortune. Votre fils Bernard n'a pas seulement été exempt du service, mais le voilà qui a fait la connaissance de la fille de Wouters, le négociant millionnaire. — Vous voyez que je suis au courant. — S'il n'était pas votre fils, je douterais du succès de cette brillante affaire; mais un mariage en sera probablement la suite.

Le docteur leva les épaules et murmura:

— Il n'en n'est rien encore, mon ami. Peut-être mon fils a-t-il une inclination pour mademoiselle Wouters; mais que pense-t-elle de lui? Et que dirait M. Wouters lui-même, si nous osions lui parler d'une union aussi inégale?

— Laissez faire, docteur, vous avez une belle étoile au ciel: tout doit vous réussir. Lorsque vous êtes entré, vous disiez qu'un nouveau bonheur

vous est arrivé aujourd'hui même. Une belle affaire d'argent, pas vrai?

— Non, une affaire de cœur pour moi. J'ai été appelé en toute hâte dans un hameau près de Woluwe, pour donner mes soins à un enfant qui était en danger de mort. Mon cheval boite. J'ai donc fait la route à pied, aussi vite que je pouvais marcher. A mon arrivée je trouvai l'enfant presque mort. Il avait rongé un os, et un petit éclat avait pénétré dans sa gorge, où il s'était arrêté. Les parents, effrayés et fondant en larmes, me suppliaient, en levant vers moi leurs mains tremblantes, de leur conserver leur enfant. Après beaucoup d'efforts infructueux, je parvins à saisir le morceau d'os et à le tirer du gosier du petit patient. Lorsque je dis aux parents que le mal était guéri, et qu'ils n'avaient plus rien à craindre, ils tombèrent à genoux devant moi et appelèrent sur moi les bénédictions du ciel. Des larmes d'attendrissement et de bonheur jaillirent de mes yeux. Oui, de bonheur, car bien qu'il ne m'ait point fallu faire preuve de grande science, j'ai pourtant sauvé l'enfant d'une mort certaine, et cette conviction m'a rempli d'une joie inexprimable.

— Chacun sait que vous avez le cœur sensible et que vous êtes humain. Je comprends la joie que vous cause la guérison de cet enfant; mais cette guérison vous apportera aussi des avantages considérables au point de vue matériel. Les parents vanteront partout votre habileté, et peut-être vous offriront-ils un riche présent pour gage de leur reconnaissance

— Ce sont des ouvriers.

— De pauvres ouvriers?

— Très pauvres. La misère qui règne dans leur chaumière m'a fait pitié.

— Et, selon votre coutume, vous leur avez laissé un témoignage de votre bienfaisance?

— Que voulez-vous, ami Marcus? Je n'ai pas d'autre moyen de remercier Dieu que de faire çà et là un peu de bien selon mes faibles ressources, quand l'occasion s'en présente. Je me fais payer largement par les gens riches, je soigne les pauvres par charité; et, que vous me croyiez ou non, chaque fois que j'ai pu aider les gens qui étaient dans le besoin, soit par mon art, soit par un peu d'argent, je me sens heureux comme ce soir. Le docteur vida son verre et se leva; son compagnon en fit autant.

Ils sortirent ensemble. Dans la rue obscure, ils se serrèrent la main; M. Christiaans répéta encore la bonne nouvelle qu'il avait lue dans la lettre de Varsovie, et essaya de consoler son ami en lui inspirant le ferme espoir du prochain retour de son fils.

Marck s'en montra reconnaissant, et quitta le docteur un peu réconforté. Il demeurait à Schaerbeek, tandis que M. Christians, pour rentrer chez lui, devait prendre le chemin de la porte de Namur.

Pour abréger sa route, le docteur devait couper en biais à travers une vallée et suivre des chemins de terre ou des sentiers qui se prolongeaient en replis nombreux sur cette plaine déserte où, depuis lors, on a établi la gare du chemin de fer du Luxembourg, et construit de nouveaux quartiers.

Il faisait noir; à peine pouvait-on distinguer les objets à trois pas devant soi, comme des ombres noires.

Le médecin, qui était un homme solide et connaissait parfaitement le chemin, marchait avec assurance. Il avançait lentement, cependant, car il repassait dans son esprit sa conversation avec son ami Jean, et réfléchissait à tout ce que celui-ci lui avait dit. Comme il avait confiance dans les nouvelles de paix apportées par la lettre de Varsovie, les idées du docteur s'arrêtèrent bientôt sur des sujets plus gais. Si son fils réussissait à gagner les sympathies de mademoiselle Véronique Wouters et à obtenir sa main, Bernard deviendrait presque millionnaire; car M. Wouters n'avait que deux enfants. La réalisation d'une espérance si hardie était, il est vrai, peu probable pour le moment; mais qui pouvait savoir? Ainsi que l'avait dit son ami Marck, Dieu le favorisait visiblement, et tout, jusque aujourd'hui, lui avait réussi. Ce serait certes un grand bonheur pour lui si son cher fils pouvait devenir tout d'un coup très riche; mais à cette espérance se mêlait cependant un sentiment égoïste. Il calculait que, Bernard une fois bien établi, et sa fille également dotée largement, il lui restait encore assez de fortune pour assurer son propre repos. Il abandonnerait alors sa profession de médecin, et ne l'exercerait plus que par charité, pour soigner les pauvres. Le reste de son temps serait consacré à la culture des fleurs et des plantes exotiques, à l'étude, et à des conversations et des causeries intimes avec quelques amis.

Il en était là de ses rêveries, lorsqu'il arriva dans un chemin profondément encaissé entre deux côtés presque à pic.

Tout à coup il sauta en arrière et leva son bâton au-dessus de sa tête, pour se défendre. Il lui semblait voir, à quelques pas devant lui, dans les ténèbres du chemin, une ombre noire, — un animal ou un homme accroupi, — qui s'avançait vers lui. Qu'est-ce que ce pouvait être?

Au même instant, il entendit une voix rauque et altérée qui lui criait :

— Sur votre vie, déposez tout ce que vous avez.

M. Christiaans, qui croyait que le voleur allait se jeter immédiatement sur lui, leva sa grosse canne et se mit en état de défense.

Mais le voleur se tenait hors de ses atteintes, et lui dit d'une voix étouffée, qui trahissait en même temps de l'hésitation et une résolution fermement arrêtée :

— O monsieur, qui que vous soyez, ne me forcez pas à verser votre sang! Donnez tout ce que vous avez, sinon je vous tue!

Quoique le docteur ne fût pas à son aise, surtout parce qu'il croyait voir briller la lame d'un couteau dans la main de son agresseur, une idée lui traversa l'esprit : c'est qu'il avait affaire à un malheureux plutôt qu'à un assassin.

— Tenez-vous à distance, dit-il, je déposerai au pied de ce buisson d'épines ma bourse, qui contient environ trente francs.

— Non, cela ne suffit pas : il me faut aussi votre montre. Tout, tout! L'inexorable fatalité le veut. Je ne puis pas reculer. Vite, vite.

— Ma montre est un souvenir de feu mon père, dit le docteur d'un ton résolu. Je la défendrai au prix de ma vie. Venez donc, misérable! et assassinez, si vous le pouvez, le bon docteur d'Ixelles.

Le voleur s'était élancé le couteau levé. Mais, lorsque le nom du bon docteur d'Ixelles frappa son oreille, il recula de trois pas, laissa tomber son couteau, et s'écria avec horreur :

— Vous êtes M. Christiaans, le bon docteur d'Ixelles! O Dieu, qu'allais-je faire? Continuez votre chemin, monsieur. Ne craignez rien. Voyez, je vous demande pardon à genoux. Vous êtes sacré pour moi : quand bien même je pourrais échapper à l'enfer en touchant à un seul cheveu de votre tête, je ne le ferais pas.

Et il se jeta réellement à genoux devant le docteur, les mains jointes.

Pendant quelques moments, M. Christiaans essaya de ramener un peu d'ordre dans ses idées. Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair, et il se demandait s'il était bien éveillé. Il était convaincu que ce faux assassin devait être la victime d'une grande infortune; car sa voix, maintenant douce et suppliante, ne pouvait être que la voix d'un tout jeune homme.

M. Christiaans, ému subitement de pitié, s'avança vers son agresseur, qui s'était levé et qui restait maintenant la tête appuyée contre le talus qui bordait le chemin. Il lui prit la main, comme s'il voulait lui tâter le pouls, et lui dit doucement :

— Vous êtes malheureux!

— Terriblement malheureux! dit l'homme en soupirant.

— Vous avez la fièvre, une fièvre chaude.

— Ma tête brûle comme si mon cerveau était en feu. Tout tourne devant mes yeux... Vous tuer, vous, le bon docteur Christiaans! Ah! quand j'étais enfant, j'ai si souvent béni votre nom dans mes prières... et j'irais tremper mes mains dans votre noble sang!

A ces mots, il se mit à soupirer et à sangloter; les larmes ruisselaient le long de ses joues.

Le docteur se sentait de plus en plus ému de compassion.

— Vous me connaissez? demanda-t-il. Vous me témoignez du respect et de la reconnaissance. Vous ai-je peut-être fait quelque bien?

— Vous avez sauvé la vie de ma mère, monsieur.

— Comment vous nommez-vous?

— Votre question me fait frémir. Mon nom? Si je vous disais mon nom, je sacrifierais la vie de ma mère.

— Vous aimez donc bien tendrement votre mère?

— Dieu lit dans mon cœur : il le sait, dit le jeune homme d'un ton qui eût attendri des gens moins sensibles que le docteur.

— Comment est-il possible? murmura M. Christiaans. Vous aimez votre mère, et vous pouvez...

— Par amour pour elle, monsieur.

— Voleur et assassin par amour pour votre mère?

— C'est sa vie, son honneur que je voulais vous arracher.

— Je ne vous comprends pas; vous me stupéfiez, murmura le docteur. Si votre cervelle n'est pas dérangée, comment expliquer vos étranges paroles?

— Oui, j'étais insensé, j'étais en proie à une fièvre ardente, répondit le jeune homme qui pleurait toujours. Maintenant, cet accès est calmé... mais il reviendra, et alors, hélas!...

— Et alors?

— Il ne me reste qu'à mourir. Si l'on ne découvre pas mon cadavre, ma mère sera désespérée, elle mourra de chagrin. Mais, du moins, la honte ne lui rongera pas le cœur.

— Si je ne me trompe pas, votre malheur peut se réparer avec de l'argent, dit le docteur. Venez avec moi dans ma maison. Expliquez-moi ce qui vous rend si malheureux, et, si je vous trouve digne d'assistance, je ferai ce que je puis pour vous sauver.

Il reprit la main du jeune homme, pour le faire avancer dans le chemin creux. Mais l'autre retira sa main en frémissant, sauta en arrière, et dit avec effroi :

— Vous suivre chez vous? Montrer mon visage à la lumière! Oh! je ne le puis pas, je ne le puis pas.

— Croyez-vous donc que je vous dénoncerai?

— C'est égal, jamais, jamais! Laissez-moi aller, monsieur; soyez généreux et miséricordieux. Ne parlez jamais de ce qui vient de se passer, je vous en conjure. Abandonnez-moi à mon sort cruel... et que Dieu vous bénisse, sauveur de ma mère, et sauveur de son fils infortuné. Car maintenant du moins je ne paraîtrai pas couvert de sang devant le souverain juge. Adieu! adieu!

Et il prit la direction d'Etterbeek.

Mais le docteur courut après lui et le retint.

— Vous m'êtes reconnaissant? dit-il Vous prétendez que j'ai sauvé la vie à votre mère? Eh bien, rendez-moi un service pour ma récompense.

— Que peut un misérable dans ma position?

— Il est en votre pouvoir de m'accorder ce que je veux vous demander.

— S'il en est ainsi, parlez, monsieur, fallût-il verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Écoutez, dit le docteur, je ne dirai rien à personne, pas même à ma femme, de notre rencontre ici. Vous allez me promettre que, jusqu'à demain à midi, vous n'entreprendrez rien ni contre d'autres, ni contre vous-même... Eh bien?

— Jusqu'à demain à midi? répéta l'autre réfléchissant. Demain est le dernier jour...

— Je vous en prie, promettez-le-moi sincèrement.

— Soit, monsieur, je vivrai jusqu'à demain à midi. Quel service puis-je vous rendre?

— Je n'exige pas autre chose de vous que cette promesse. Et j'ajoute que je vous attendrai chez moi demain matin, à six heures, pour savoir de vous qui vous êtes, pour vous assister et vous sauver, si cela m'est possible. Viendrez-vous?

— Non, monsieur, je ne viendrai pas, je ne puis pas venir. Mon sort s'accomplira. Rien ne peut l'empêcher.

— C'est égal, je vous attendrai, vous vous calmerez et deviendrez raisonnable. A demain, à demain!

— Adieu pour l'éternité! balbutia le jeune homme, d'une voix qui semblait altérée par les larmes.

— N'oubliez pas qu'en venant, vous rendrez heureux le sauveur de votre mère, répéta encore le docteur.

Tous deux s'éloignèrent dans des directions opposées.

III

Le lendemain, le docteur s'était levé plus tôt que de coutume. Le souvenir de son étrange rencontre avait troublé son sommeil.

Il s'était creusé la cervelle pour se rappeler quelles femmes, riches ou pauvres, il pouvait avoir sauvées d'une mort certaine, pour trouver parmi elles la mère de son agresseur; mais, dans le cours de sa longue carrière, il avait guéri et secouru tant de personnes, que toutes ses recherches demeurèrent infructueuses.

Il était assis maintenant dans son cabinet, la tête enfoncée dans ses mains, se demandant si celui qui avait été sur le point de le tuer d'un coup de couteau oserait bien paraître en sa présence. Viendrait-il à l'heure fixée?

A en juger par les probabilités, la négative avait le plus de chances; car, si la crainte d'être reconnu avait empêché le coupable de suivre le docteur la veille au soir, comment oserait-il se montrer maintenant en plein jour?

Cette réflexion attrista M. Christiaans. Ce n'était pas la seule curiosité qui le poussait à s'enquérir du nom de son agresseur; il était presque convaincu que celui-ci devait être la victime d'une grande infortune, et qu'avec un faible secours et un bon conseil on pourrait le ramener dans le droit chemin. Le bon docteur se réjouissait chaque fois qu'il pouvait rendre à un malade la santé du corps; mais combien il s'estimerait plus heureux s'il lui était accordé de sauver de la perdition éternelle une pauvre âme souffrante et malade!

Profondément enfoncé dans ces pensées, le docteur avait probablement oublié que l'heure fixée approchait. La sonnerie de la pendule le lui rappela.

— Six heures! murmura-t-il; non, il ne viendra pas.

M. Christiaans se leva, s'approcha de la fenêtre, et regarda à travers le rideau, pour voir sans être vu.

Il regarda à droite et à gauche les gens qui passaient, ou qui avaient l'air de venir du côté de sa demeure. Il vit beaucoup de paysans qui apportaient en ville des provisions, du beurre et du lait, et des ouvriers qui se rendaient à leur travail. Il vit aussi quelques personnes appartenant à la classe bourgeoise, mais dont les vêtements usés, les yeux enfoncés, le visage jauni et la marche lente trahissaient la misère, soit par suite d'infortunes, soit par leur propre faute.

C'est parmi ces derniers qu'il tâchait de reconnaître son agresseur. Chaque fois qu'il voyait arriver de loin un jeune homme dont l'extérieur trahissait la pauvreté, le chagrin ou la honte, il s'attendait à entendre tinter la sonnette.

Enfin, fatigué d'attendre inutilement, il allait quitter son poste d'observation, en murmurant d'un ton désappointé :

— Déjà six heures! Allons, il ne viendra pas.

Mais en ce moment il aperçut de fort loin un

jeune homme dont l'aspect le frappa tellement qu'il poussa un cri de surprise.

— Ah! c'est peut-être lui, dit-il.

Ce jeune homme portait des vêtements qui conservaient encore les traces d'une coupe élégante; mais ils étaient tachés de raies grises, et ils faisaient autour de son corps mille plis désordonnés, comme s'il était tombé dans l'eau ou qu'il eût dormi sur le sol humide.

D'abord le docteur ne put pas voir son visage, car il tenait la tête tout à fait baissée sur sa poitrine, et rasait les maisons en se détournant pour ne pas rencontrer le regard des passants.

Au moment où il approcha de la maison de M. Christiaans, il releva la tête pour reconnaître l'endroit où il était, et montra ainsi son visage au médecin.

Celui-ci, en le voyant, se remit à douter; car, quoique le jeune homme fût très pâle et que son visage portât les traces visibles de la souffrance, de la maladie et de l'inconduite, il y avait dans l'ensemble de ses traits quelque chose de si régulier, et même de si doux et de si noble, qu'il était impossible de supposer qu'il pouvait être un malfaiteur.

En effet, la première supposition du docteur devait être erronée, car le jeune homme, après avoir jeté un regard sur la maison, hâta le pas, et passa devant la porte.

Alors M. Christiaans cessa d'attendre et revint près de sa table : il tira son calepin et se mit à régler les visites qu'il avait à faire à ses malades. De temps en temps il s'interrompait pour penser encore à son agresseur nocturne; mais il croyait fermement qu'il ne viendrait pas, puisque l'heure fixée était depuis longtemps passée.

Tout à coup il entendit retentir un coup de sonnette. Cela frappa son attention; mais il sourit bientôt de sa propre émotion en se disant que ce coup de sonnette annonçait probablement la visite d'un de ses malades, comme il en recevait beaucoup tous les jours.

Une servante ouvrit la porte du cabinet et la referma après avoir introduit un visiteur. C'était le jeune homme aux vêtements souillés. Il était là muet, tremblant, pâle comme un mort, et les yeux obstinément baissés.

Ne sachant s'il voyait bien réellement devant lui son agresseur, le docteur n'osa pas l'interroger directement.

— Que désirez-vous, mon ami? demanda-t-il.

— Ah! pardon! cette nuit, cette affreuse nuit... soupira l'autre d'une voix presque inintelligible.

— Cette nuit? répéta le docteur. Oh! vous êtes donc venu? Asseyez-vous; voilà un siège.

Le jeune homme, comme s'il n'avait pas la force de se tenir debout plus longtemps, posa sa main tremblante sur le dos d'une chaise. Mais avant qu'il eût le temps d'y arriver, ses jambes se dérobèrent sous lui, et il tomba presque évanoui sur un fauteuil, les joues blêmes et les yeux éteints.

Le docteur courut à lui, et demanda en lui tâtant le pouls :

— Qu'avez-vous? vous sentez-vous malade?

— J'ai faim!... je meurs de faim! bégaya le jeune homme.

Et, lorsqu'il vit le docteur étendre la main vers une sonnette posée sur la table pour appeler la servante, il réunit toute ses forces et retint sa main.

— Je vous comprends! répondit M. Christiaans, soyez sans crainte, je reviens immédiatement.

Et il sortit de son cabinet en faisant au jeune homme un signe pour le rassurer.

Au bout de quelques minutes, il reparut avec une bouteille sous le bras et un verre à la main.

Il versa un verre de vin rouge et le porta aux lèvres du pauvre diable. Celui-ci, obéissant au sentiment de la conservation personnelle, avala le breuvage fortifiant avec une fiévreuse avidité. Alors une étincelle subite se ralluma dans ses yeux, et il murmura des paroles de vive reconnaissance; mais le docteur ne lui laissa pas le temps d'exprimer ce qu'il éprouvait; il sortit de nouveau et lui rapporta une tranche de pain beurrée, avec une tranche de viande froide.

— Taisez-vous, dit-il, et mangez d'abord quelques bouchées; alors nous causerons. Ne craignez pas qu'on puisse nous entendre ou nous surprendre; j'ai donné l'ordre de ne laisser entrer personne tant que vous serez ici. Je veux, s'il est possible, vous consoler et vous venir en aide. Pour me récompenser soyez franc et sincère avec moi... Comme vous avalez ce pain! N'avez-vous donc pas mangé depuis longtemps?

— Depuis trois jours et trois nuits, rien que des herbes, des racines et des écorces d'arbres, balbutia le jeune homme.

— C'est assez maintenant. Comment vous trouvez-vous?

— Tout à fait remis et fortifié, monsieur. Je baise vos mains charitables. Et cependant, je ne sais pas s'il n'eût pas mieux valu pour moi mourir de faim. Oui, oui, du moins j'eusse été délivré d'une terrible fatalité, et Dieu ne me demanderait pas compte de ma propre mort.

— De votre propre mort? demanda le docteur avec effroi. Et si je vous aidais? Le besoin d'argent vous a porté au crime. Si je vous le donnais, cet argent?

— Impossible, impossible! répondit le jeune homme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine avec désespoir.

— C'est ce que nous verrons. Commencez toujours par me raconter qui vous êtes et dans quelles circonstances j'ai sauvé la vie à votre mère, comme vous le prétendez.

Après avoir passé la main sur son front, comme pour rafraîchir ses idées, le jeune homme commença, d'abord d'une voix faible, puis peu à peu avec une sorte d'animation.

— Je m'appelle Guillaume Hoofs, et je demeure à Ixelles, près du Keyenveld. Mon père était maître ouvrier chez un boulanger. J'étais son unique enfant, et il m'adorait. Son rêve était de faire de moi un ouvrier remarquable. Aussi, dès mon enfance, s'efforça-t-il de m'apprendre le peu de dessin qu'il savait lui-même; il se promettait plus tard de m'envoyer à l'École et ensuite à l'Académie des beaux-arts.

» Malheureusement, lorsque j'atteignis ma septième année, mon père fut atteint d'une fluxion de poitrine qui, mal soignée, dégénéra bientôt en une douloureuse maladie de langueur. Ma mère veilla nuit et jour auprès de son lit; cela dura bien des mois! Afin de pourvoir aux dépenses journalières du ménage et aux frais du médecin et du pharmacien, ma mère travaillait à en perdre la vue. Son métier consistait à nouer des franges de soie, et, quand l'ouvrage donnait, elle pouvait gagner une assez bonne journée. Mais la longue maladie de mon père rendit ce salaire bien insuffisant, de sorte que, quelques semaines avant sa triste fin, nous avions vendu ou mis en gage tout ce qui avait la moindre valeur : mobilier, habillement, linge... tout, excepté une montre d'or qui, de père en fils, avait été conservée comme un souvenir de famille avec un respect religieux.

» A peine avais-je accompagné mon père à sa dernière demeure que ma mère, épuisée par ses longues veilles, par les soins qu'elle lui avait prodigués, et par son chagrin, tomba également malade. En peu de jours, elle avait tellement changé et maigri, que je ne pouvais la regarder sans frémir et sans verser des larmes amères. Heureusement que lorsque l'on est enfant, on ne sait pas encore ce que c'est que la mort, sans cela, j'ai vu, dès cette époque-là, assez de douleur et de misère pour y succomber.

» Une voisine, qui soignait ma mère par charité, répétait souvent que personne ne pouvait la guérir, sinon le bon docteur d'Ixelles; mais nous ne possédions plus rien pour payer le médecin, et, si le boulanger et l'épicier n'avaient pas continué à nous fournir par commisération pure, nous n'aurions eu qu'à mourir de faim.

» Ma mère, qui pensait à mon avenir avec effroi, se décida, après une longue lutte, à sacrifier la montre d'or de mon père pour payer le nouveau médecin. M. Christiaans fut appelé et vint le jour même. Sa parole aimable et consolante rendit à ma mère l'espoir et le courage. Il s'aperçut aisément de la misère qui régnait dans la maison et de l'impossibilité où nous étions d'acheter les choses nécessaires pour rendre des forces à la malade; car, dès ce jour-là, le domestique ou la servante du docteur vint chaque jour nous apporter des aliments choisis, tantôt un fort consommé, tantôt un demi-poulet, tantôt une bouteille de vin, tantôt des gâteaux ou des friandises. Et, lorsque ma mère exprimait sa crainte de n'avoir jamais assez d'argent pour payer ces mets coûteux, le bon docteur disant en riant :

» — Nous gagnons du terrain sur la maladie, guérissez seulement, ma chère dame; nous parlerons du reste plus tard.

» Vous souvenez-vous de cela, monsieur?

Le docteur secoua la tête.

— Non? Vous oubliez donc vos propres bienfaits? dit le jeune homme étonné. Dieu, du moins ne les oubliera pas.

— J'ai aidé plus de gens dans ce triste état que... Et votre mère a été guérie?

— Oui, monsieur; vous êtes venu un jour que ma mère était levée et elle essayait si elle ne pouvait pas travailler un peu à nouer des franges de soie. Vous lui prîtes le bras pour lui tâter le pouls, en vous écriant :

» — Je vous félicite, petite mère, la maladie est vaincue; vous êtes sauvée!

» Ma mère tomba à genoux devant vous, et moi à côté d'elle. Nos mains se tendaient vers vous; nos visages ruisselaient de larmes de joie et de reconnaissance, et nous vous bénissions comme l'ange de la délivrance qui, dans notre misère, nous... Pardonnez-moi, monsieur, le souvenir de vos bienfaits, le souvenir de ces temps de douleur mais d'innocence m'émeut si profondément que je n'ai presque pas la force de parler.

Le docteur ne répondait pas. Les paroles du jeune homme l'avaient vivement touché, et il regardait le ciel sans rien dire, comme pour remercier Dieu qui lui avait accordé de faire çà et là un peu de bien dans sa vie.

— Ce n'est pas tout, poursuivit le jeune homme après une courte pause. Ma mère exprima au docteur la peine qu'elle éprouvait de ne pouvoir le rémunérer convenablement de ses soins.

» — Vous voyez bien, disait-elle, que nous sommes très pauvres, mais nous possédons du moins un objet d'une certaine valeur.

» Et en disant ces mots, elle lui offrit la montre d'or de feu mon père. — Et lui, que fit-il, le



Il sauta en arrière et leva son bâton. (Page 4.)

noble cœur? Il répéta que nous ne lui devions rien, repoussa la montre, et mit un napoléon d'or dans la main de ma mère pour l'aider à vivre jusqu'à ce qu'elle eût la force de travailler... Alors vous êtes parti, monsieur, et, depuis ce jour, vous n'avez plus franchi le seuil de notre porte; mais, dans cette maison d'où vous avez chassé la mort et la faim, pareil à un envoyé du ciel, une mère reconnaissante a maintes fois appris à son enfant à mêler à ses prières le nom de son bienfaiteur.

— Oui, oui, je me rappelle bien quelque chose de la montre et de la bonne femme avec son petit garçon, interrompit le docteur avec attendrissement. Et ce petit garçon, c'est vous!... vous qui cette nuit avez dirigé un couteau contre ma poitrine!

Le jeune homme courba la tête.

— Pardon! s'écria-t-il d'un ton suppliant. J'avais le délire; j'étais malade, je ne savais pas ce que je faisais. Dieu m'a préservé de ce parricide.

— Mais qu'est-ce qui pouvait vous pousser à un pareil crime? demanda le docteur. Racontez-le-moi sans réticence; donnez-moi la conviction que vous avez été poussé sur le bord de l'abîme par le malheur, et non par votre faute ou par votre propre volonté; et, si la chose est possible, celui qui a sauvé la mère éprouvera autant de joie à sauver le fils.

— Je vous suis reconnaissant plus que je ne puis le dire, répondit le jeune homme en soupirant; mais je n'espère point de salut.

— Voyons, parlez. Un malheur, un grand malheur vous est arrivé, m'avez-vous dit?

— Je tâcherai d'être aussi bref que possible, monsieur.

— Non, non, je veux connaître tous les détails, vous m'inspirez un grand intérêt. Un jeune

homme qui aime sa mère comme vous, et qui, comme vous, a été élevé dans la reconnaissance, ne peut pas devenir un malfaiteur par les voies ordinaires. Parlez-donc et ne craignez pas d'être long.

— Soit, répondit le jeune homme: je reprends donc l'histoire de ma propre existence au point où je l'ai laissée tout à l'heure. — Ma bonne mère se rétablit tout à fait. En travaillant nuit et jour, en se privant du nécessaire, elle accomplit, en ce qui me concerne, le rêve de mon père. Elle m'envoya à l'école, et plus tard à l'Académie de dessin.

» Avant que mon éducation artistique fût achevée; les yeux de ma mère s'affaiblirent de plus en plus, à tel point qu'elle fut obligée de cesser son travail habituel, pour ne pas perdre entièrement la vue.

» Ce fut mon tour alors de prendre sur mes épaules le fardeau de notre existence. Je quittai l'école et l'Académie, et je m'efforçai de gagner un peu d'argent. D'abord nous souffrîmes de la misère, et plus d'une fois il nous arriva d'avoir faim. Mais notre affection réciproque était pour nous une source de consolation.

» Maintenant, j'ai atteint l'âge de vingt-trois ans. Je suis aide-dessinateur chez un architecte à Bruxelles. Mes appointements sont modiques, mais nous vivions si économiquement ! En une année, je n'ai pas mis une seule fois les pieds dans un cabaret; lorsque je n'étais pas à mon bureau, je travaillais à côté de ma mère, pour avancer mes études, ou gagner quelque chose en dehors de mes appointements. Cette existence tranquille suffisait à notre bonheur à tous deux; nos cœurs étaient riches de notre mutuelle affection. Oh ! croyez-moi, monsieur, à mes yeux, c'est une créature céleste, quelque chose de saint que cette humble femme dont la vie n'a été qu'un long sacrifice et qui ne craignait pas de braver la cécité pour que son fils pût s'instruire.

— Vous avez bien raison de l'aimer si tendrement, murmura le docteur en essuyant une larme. Votre mère est une digne femme. Oh ! les vertus cachées sont presque toujours les plus nobles et les plus méritoires.

— Maintenant je vais vous avouer, monsieur, reprit le jeune homme, quel malheur, quelle coupable erreur anéantit tout à coup ce bonheur que nous goûtions, et nous plongea, ma mère et moi, dans un abîme de chagrin et de honte. L'architecte, mon patron, est un homme très emporté, qui, dans ses accès de colère, injurie tout le monde, et se répand en paroles grossières. Les commis et les domestiques les plus patients ne pouvaient rester chez lui que quelques mois. Moi, j'avais cru decouvrir, lorsque je fus depuis quelque temps dans son bureau, que sous cette rude écorce se cachait un bon cœur; aussi je supportais tout, et je montrais beaucoup de bonne volonté. Aussi ne tarda t-il pas à me témoigner une estime particulière, et même une certaine affection, bien que cette affection ne me préservât point de sesparoles dures et souvent cruelles.

» Je servais donc mon patron avec zèle et fidélité; deux fois déjà il m'avait accordé de légères augmentations d'appointements. Je m'estimais heureux; car, si je gagnais à peine assez pour subvenir aux dépenses de notre ménage, du moins j'avais pu rendre la vie de ma mère moins pénible et plus facile.

» Un matin, mon patron me fit appeler dans son cabinet. Lorsque je parus devant lui, il me regarda en souriant et me demanda :

» — Guillaume, avez-vous quelquefois voyagé?

» — J'ai été une fois à Anvers, répondis-je, une fois à Alost, et une fois à Hal.

» — Pas plus loin! Ainsi vous n'êtes pas sorti du plat pays? Avez-vous vu beaucoup de montagnes en votre vie?

» — Jamais, dis-je en soupirant.

» — Et vous seriez content d'en voir?

» — C'était mon rêve depuis des années.

» — Et bien, approchez et écoutez. Il y a trois ans, j'ai fait quelques plans et croquis pour un gentilhomme liégeois qui voulait se construire une maison de campagne. Ce monsieur ne trouva pas mes dessins à son goût, et refusa de payer mes honoraires. Maintenant, je reçois de lui une lettre qui m'apprend qu'il a changé d'idée, et qu'il tient à ma disposition la somme de cinq cents francs qu'il me doit. Depuis un certain temps, vous avez, à diverses reprises, travaillé pour moi en dehors de vos heures de bureau. C'était trop peu de chose pour vous en payer à part; cependant le droit est le droit, et je ne l'ai pas oublié. Je suis quelquefois un peu rude, mais je vois pourtant bien, Guillaume, que vous êtes un garçon honnête et zélé. Il m'est venu dans l'idée de vous donner un témoignage de ma confiance. Je pourrais faire encaisser les cinq cents francs à Liège à peu de frais; mais je préfère saisir cette occasion de vous laisser faire un petit voyage, comme récompense et comme distraction.

» — Oh! monsieur, répondis-je avec émotion, si vous saviez la joie que me cause votre généreuse proposition! Je pourrai donc visiter le beau pays de montagnes!

» — Tenez, reprit mon patron, voici une quittance que vous exhiberez à l'adresse indiquée. On vous remettra la somme. Voici, en outre, une

somme de soixante francs pour vos frais de voyage, et je vous donne huit jours de congé. Vivez avec économie, et vous pourrez visiter non seulement la belle ville de Liège, mais ses pittoresques environs; Chaudfontaine, par exemple, et même Verviers. Ah! pour qui n'a pas vu des pays de plus hautes montagnes, la vallée de la Vesdre est vraiment quelque chose d'admirable! Je vous confie la recette d'une somme de cinq cents francs. Il est inutile de vous recommander la prudence et la vigilance; vous êtes un garçon tranquille et intelligent. Allez maintenant, et partez le plus vite possible; il fait un temps délicieux, il faut en profiter avant qu'il ne change.

» Je pris congé de mon patron avec les marques de la plus vive reconnaissance, et je courus faire part de cette bonne nouvelle à ma mère. Je lui dis que je ne ferais qu'aller à Liège et revenir, de façon à épargner vingt ou trente francs sur les soixante que l'architecte m'avaient donnés, et que, des huit jours de vacances qu'il m'accordait, j'en passerais quatre à travailler à la maison. Outre le plaisir de voir Liège et le pays des montagnes, j'avais donc la perspective de gagner environ quarante ou cinquante francs. Nous en devions presque autant chez le boulanger, le boucher et l'épicier, et nous pourrions ainsi nous acquitter envers tout le monde.

» Mais ma mère, touchée de la bonté de mon patron, prétendit que nous ne pouvions point, par économie, rendre vaines ses généreuses intentions. L'argent qu'il m'avait remis devait être entièrement employé à l'usage auquel il l'avait destiné. Je ne pouvais donc pas, d'après elle, faire autrement que de profiter de l'occasion qui m'était offerte de voir ce beau pays, et de me reposer, par ces huit jours de liberté, de près de dix années de travail incessant.

» Ma mère m'accompagna à la diligence, et, quoique cette première séparation fit couler ses larmes, elle était presque aussi heureuse que moi en pensant au plaisir que j'allais avoir.

» Je descendis à Liège dans une très modeste auberge, et je me rendis immédiatement chez le gentilhomme débiteur de mon maître pour lui présenter sa quittance. Les cinq cents francs me furent comptés en napoléons d'or. Je les serrai dans une bourse de toile que j'enfermai dans ma valise. Alors, tranquille et délivré de tout autre soin, je me mis à me promener dans les rues de la ville de Liége, et à jouir des belles perspectives et des charmants points de vue de la reine de la Meuse.

» En rentrant vers le soir à mon auberge pour souper, je trouvai assis à table un jeune monsieur d'Anvers qui ne tarda pas à gagner mes sympathies par son extérieur aimable et son langage spirituel. Nous causâmes ensemble, jusqu'au moment de nous mettre au lit, des beautés de la contrée, et de l'admirable situation de la ville de Liège dans la jolie vallée de la Meuse.

» Ce jeune homme était un voyageur de commerce. Il devait partir le lendemain pour Spa, où il avait quelques affaires à faire. Ce qu'il me raconta des pittoresques environs de Spa excita tellement ma curiosité, qu'avant d'aller nous coucher, nous résolûmes de faire le voyage de Spa de compagnie. Il se dépêcherait, disait-il, de terminer ses affaires et me conduirait partout pour me montrer ce qu'il y avait de curieux à voir, car il était allé souvent dans cette petite ville de bains, et connaissait parfaitement les environs.

» Nous partîmes de très bonne heure, et nous arrivâmes à Spa avant midi. Après avoir mangé un morceau, nous décidâmes de ne dîner que vers le soir, afin de pouvoir consacrer plus de temps à nos promenades. Là-dessus, mon ami entra en ville pour se dépêcher de finir ses affaires.

» Lorsqu'il me retrouva deux ou trois heures plus tard, il paraissait très joyeux. Il avait eu du bonheur, disait-il. Non seulement il avait obtenu pour son patron des commandes sur lesquelles celui-ci trouverait un bénéfice de mille francs au moins, mais il avait en outre gagné soixante-dix francs pour lui-même. Aussi ne voulait-il pas vivre petitement ce jour-là, et m'engagea à aller avec lui dîner à table d'hôte dans un grand hôtel. Je n'avais pas à m'inquiéter de la dépense, puisqu'il voulait payer le tout sur son bénéfice.

» Après quelques objections, je me laissai persuader; l'Anversois était si amusant, si spirituel et si entraînant, qu'il n'y avait pas moyen de lui résister.

» Après une longue et joyeuse promenade, nous allâmes prendre place à la table d'un magnifique hôtel. Je me sentais confus et gêné en présence des beaux messieurs et des belles dames qui étaient assis à table avec nous, et je n'osais pas dire un mot. Mon ami, au contraire, devait être habitué à semblable compagnie, car il parlait tout haut et ne paraissait pas embarrassé le moins du monde.

» Naturellement, on ne buvait que du vin à cette table, et l'Anversois me contraignit à vider quelques verres de bordeaux avec lui. Comme je ne buvais chez ma mère que de l'eau ou du café froid, je ne pouvais pas résister à l'influence du vin. Ma tête ne tarda pas à s'échauffer, et ma langue se délia. Je causais, je riais, je plaisantais, et la riche compagnie qui m'entourait ne m'imposait plus. Mon ami demanda une seconde bouteille, un vin rouge capiteux qui me brûlait la gorge et l'estomac...

— C'était du bourgogne, dit le docteur qui avait écouté avec une attention soutenue.

— Ah! je ne sais pas quel était le nom de cet infernal poison, dit le jeune homme en soupirant, mais cette bouteille fut pour moi une malédiction, un démon qui devait me pousser irrésistiblement au crime et à la honte. Après avoir vidé quelques verres de cette seconde bouteille, je me sentis comme ensorcelé, j'étais grand et fort, heureux et fier, tout rayonnait autour de moi d'un éclat séducteur, et j'écoutais ma propre voix, étonné et ravi de mon admirable éloquence.

» La bouteille de bourgogne fut suivie d'une autre... Mais mon ami, que le vin ne troublait pas autant que moi, m'empêcha d'en boire plus d'une couple de verres, et vida le reste tout seul... Alors, je le suivis dans un édifice d'où sortait une musique entraînante.

— Pauvre garçon, interrompit le docteur, vous étiez gris. Ah! je prévois avec effroi ce qui vous est arrivé. Vous vous êtes laissé entraîner à aller voir le jeu, la roulette, cet abîme infernal où tant d'infortunés vont se perdre à jamais?

— Hélas! oui, monsieur.

— Et vous avez perdu beaucoup?

— Tout!

— Cinq cents francs, ô ciel!

— Et mes frais de voyage.

— Malheureux! l'argent de votre patron!

Le jeune homme courba la tête et demeura silencieux.

— Mais vous aviez donc réellement perdu l'esprit? s'écria le docteur avec un accent de colère et d'indignation.

— J'étais fou et aveugle, à cause du vin qui me travaillait comme un poison.

— Peut-être vous a-t-on volé?

— Non, monsieur, je suis seul coupable.

— Votre conscience était donc tout à fait morte? Aviez-vous oublié votre mère? Ce que vous faisiez là, c'était un vol.

— Oui, oui, un crime abominable.

— Vous! si honnête et si bon jusque-là... c'est incroyable! Comment cela est-il arrivé?

— C'est comme un rêve affreux, comme un cauchemar effroyable, répondit tristement le jeune homme. Je sais que, d'abord, à l'exemple de mon ami, je ne mis au jeu qu'une pièce de cinq francs avec la résolution de ne pas risquer davantage. Malheureusement, je gagnai deux ou trois fois, puis je reperdis. Ces vicissitudes allumèrent ma passion, et je devins possédé du démon du jeu. Lorsque j'eus perdu tout l'argent de mon voyage, je luttai longtemps contre une inspiration infernale. Un monsieur, un joueur, m'expliqua qu'on était certain de gagner en mettant toujours sur la même couleur et en doublant chaque fois sa mise. Il prétendait que cette couleur devait sortir une fois, et qu'alors on regagnait tout son argent d'un seul coup. J'ouvris fiévreusement mon sac et je risquai un napoléon... et ainsi, poussé par une aveugle passion, je continuai à jouer et à perdre, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien dans ma bourse. Alors, je la foulai aux pieds en proférant une malédiction.

» Mon ami, qui avait perdu également, mais pas autant que moi, me ramena à notre auberge, et essaya de me consoler chemin faisant. Je ne devais pas perdre courage, disait-il; il se chargerait de notre dépense à l'auberge; il lui restait encore de l'argent, et il recommencerait encore à jouer le lendemain. Il savait maintenant comment les chances se succédaient, et il était certain de gagner. Il ne doutait pas qu'il ne gagnât assez pour me rendre les cinq cents francs que j'avais perdus. J'avais la tête lourde : le grand air, l'agitation, la passion du jeu, augmentèrent encore mon ivresse et la surexcitation de mon cerveau. Acceptant comme vérité les paroles de mon compagnon, j'allai me coucher sans grand chagrin, et je dormis comme une brute. Le soleil était déjà bien haut dans le ciel lorsque l'Anversois me tira de mon lourd sommeil en me secouant violemment.

» J'avais un grand mal de tête, et je ne pouvais pas supporter l'éclat du jour. Mon cerveau brûlait comme du feu. Dès que je fus arrivé, par mes propres souvenirs, et par les explications de mon ami, à la conscience lucide de mon crime et de ma honte, je fondis en larmes, je m'arrachai les cheveux et je me mis à pousser des cris de douleur et de désespoir. J'étais un monstre à mes propres yeux; je voulais mourir pour étouffer le remords qui me rongeait le cœur.

» L'Anversois aussi était désolé et regrettait amèrement notre folie. Il maudissait également le vin et le jeu. Mais mon désespoir extrême lui fit oublier son propre chagrin. Il essaya de me consoler, mais ses paroles ne pouvaient rien contre la terrible réalité.

» Je m'étais levé et habillé avec une précipitation fébrile. Mon compagnon s'effraya de mes paroles sans suite, mais de mauvais augure. Je voulais fuir, disais-je, fuir loin, bien loin, dans la solitude et, là, me punir de ma lâcheté. Il me retint, s'efforça de me calmer, et finit par me déclarer qu'il employerait la violence pour m'empêcher de faire un malheur. Il ne voulait plus me quitter, et, si je refusais de l'écouter, il irait, disait-il, appeler les gens de l'auberge et même la police, s'il le fallait. Mon crime serait ainsi connu, et à Bruxelles même on apprendrait que moi, Guil-

laume Hoofs, le fils de la veuve, j'avais détourné cinq cents francs pour les jouer.

» Cette idée me consterna complètement. Un torrent de larmes jaillit de mes yeux et je tombai sur une chaise, anéanti et désespéré, me déclarant prêt à obéir aveuglement à mon compagnon. Dès ce moment, je me laissai aller à un désespoir sans bornes, et je n'entendis plus même ce que me disait l'Anversois.

» Celui-ci devait retourner à Liège, et de là à Namur et à Dinan. Il voulait m'emmener avec lui jusqu'à Namur, et payer pour moi la diligence. Pareil sacrifice était bien lourd pour lui en ce moment, car il avait aussi perdu beaucoup d'argent, et se trouvait dans un grand embarras. De Namur, je pourrais gagner Bruxelles à pied.

» Je n'avais pas la force de lui résister; la crainte de voir mon crime divulgué me rendait docile comme un enfant. Je le suivis sans dire mot partout où il lui plut de me conduire.

» Il faisait nuit quand nous approchâmes de la station de Namur. Mon compagnon, qui ne pouvait plus payer mon séjour dans une auberge, me conseilla de descendre dans le faubourg, attendu que les portes de la ville étaient closes. Je pourrais me mettre tout de suite en route pour Bruxelles et atteindre Wavre dans la matinée.

» La diligence me descendit à une courte distance de la ville, et un instant plus tard je me trouvais tout seul sur la route obscure et solitaire, au milieu d'un silence effrayant.

» Je restai là immobile, une demi-heure au moins, les bras croisés sur la poitrine. Maintenant, je pouvais peser librement les conséquences de mon crime. Ces sombres pensées me donnèrent la fièvre et le délire. Je retournai sur mes pas et me dirigeai vers la Meuse... Les yeux fixés sur ses eaux murmurantes, je me laissai tomber à genoux et demandai pardon au ciel du nouveau crime auquel me poussait une inexorable fatalité... Et, me levant, je me précipitai vers la rivière, pour ensevelir avec moi mon forfait et ma honte...

» Mais, au moment de me jeter à l'eau, je vis devant moi l'image de ma mère qui tendait vers moi ses mains tremblantes pour me retenir. Je voyais couler ses larmes, j'entendais sa voix suppliante... et cependant je voulus passer outre et je fis un pas de plus vers l'abîme ! Mais alors, alors surgit du fond de l'eau l'image de mon père qui, le doigt étendu et les yeux enflammés, me repoussait... Je me mis à trembler, une indescriptible épouvante me saisit et je pris la fuite à travers champs, sans savoir ce que je faisais...

» Comme si mes pieds avaient gardé plus de conscience que mon cerveau, ils m'amenèrent sur la route de Bruxelles ; je marchai, je courus toute la nuit. Lorsque l'aube matinale parut, je me jetai dans les bois et continuai mon chemin, me cachant à tous les regards.

» Enfin, j'atteignis, dans le bois de la Cambre, un fourré très épais et très sombre, non loin de Boitsfort. Le sang coulait dans mes souliers, mes jambes se dérobaient sous moi, je n'avais plus d'haleine ; j'étais à bout de forces et je tombai presque évanoui sur le gazon.

» Peu de temps après je revins à moi. Qu'allais-je faire maintenant ? Retourner à Bruxelles ? Pourquoi faire ? Pour dire à mon patron que j'avais perdu au jeu les cinq cents francs ? Lui, si emporté et si impitoyable sur le point d'honneur, me traduirait immédiatement en justice, et me ferait prendre comme un voleur.

» Et ma mère, à cette affreuse nouvelle, tomberait morte de désespoir et de honte ! Que la prison s'ouvrît pour moi, que la foudre vengeresse de Dieu m'écrasât, je l'avais mérité ; mais elle, pauvre femme innocente ! Ah ! cette pensée me brisait le cœur, et, pendant plusieurs heures, j'arrosai le gazon de mes larmes brûlantes... Rentrer à Bruxelles !... Je n'osais même pas quitter la sombre profondeur des bois, de crainte qu'une créature vivante ne me vît. Il me semblait que mon crime était écrit en caractères lisibles sur mon visage.

» J'avais pris mon dernier repas entre Liège et Namur en compagnie de l'Anversois. Depuis lors, — il y avait deux nuits et un jour, — je n'avais rien mangé que des herbes, des racines et l'écorce de jeunes arbres. A la fin de cette fatale journée, épuisé par la faim, les larmes et le désespoir, je fus pris d'une fièvre chaude et je perdis tout à fait l'usage de mes sens. Quels objets me sourirent dans mon délire, je n'en sais rien ; mais je me levai tout joyeux, et je courus tout d'une traite à Ixelles, à travers la chaussée, jusque devant la maison de ma mère. Alors, la conscience de ma véritable situation me revint comme un éclair, je vis ma mère endormie, souriant du plus doux sourire, et rêvant de son fils, du plaisir qu'il avait à visiter le beau pays de montagnes, et des charmants récits qu'il ferait à son retour... Et j'irais la réveiller pour lui dire : « Votre fils a volé, c'est » un voleur, il doit aller en prison, le nom de son » père est déshonoré pour jamais ! »

» Un cri d'angoisse s'échappa de ma poitrine oppressée. Je pris la fuite, me maudissant moi-même, et en proie à une complète démence.

» Une voix, le démon du désespoir et du doute, criait sans cesse à mon oreille : « Meurs, lâche ; » mais sauve ta pauvre mère innocente. »

» Cette voix, ce mauvais esprit a armé ma main du couteau et m'a conduit sur votre chemin, monsieur. Me fit-il espérer que, par la violence, par

l'assassinat, je pourrais me procurer cinq cents francs et rester inconnu ? Je n'en sais rien : mon esprit était obscurci, j'étais aveugle et fou... vous savez le reste, monsieur. Je suis venu chez vous pour satisfaire au désir de celui qui a sauvé la vie à ma mère. Demain matin, mes huit jours de congé sont expirés, et il faut que je retourne à mon bureau.

— Et vour irez ? demanda le docteur étonné.

— Non, monsieur.

— On ne met pas les morts en prison, répondit le jeune homme avec l'accent d'une sombre résolution. Les arrêts de la justice ne frappent pas un cadavre. Ma mère pleurera la perte de son fils, elle ne pleurera pas la perte de son honneur.

— Affreuses pensées qui vous égarent, dit le docteur avec pitié. Allons, soyez plus calme, et ne désespérez pas ainsi ; il y a peut-être encore moyen de vous aider. Si j'allais parler à votre patron ?

— Inutile, monsieur. Au premier mot que vous lui diriez de mon crime, il se lèverait comme un lion furieux, et publierait ma honte dans ses bureaux et jusque dans la rue. Il ne sait pas maitriser sa colère, et il est sans pitié pour la tromperie et l'improbité... Pardonnez à un pauvre malheureux garçon les torts qu'il a eus envers vous, monsieur, et abandonnez-le à sen inexorable sort.

M. Christiaans demeurait pensif ; les yeux fixés au sol : il secouait la tête et murmurait des paroles inintelligibles.

— Ainsi, demanda-t-il tout à coup, vous êtes venu ici sans espoir dans ma générosité ?

— Cinq cents francs ! soupira le jeune homme ; donne-t-on une si forte somme à un inconnu ?

— En effet, c'est presque un trésor, répondit le docteur. Malheureux ! qu'avez-vous fait ? Donner ? Non, non je ne vous la donnerai pas.

— Je le comprends, monsieur.

— Mais si je vous la prêtais ?

— Vous pourriez me la prêter ? s'écria le jeune homme dans les yeux duquel brilla soudain un rayon d'espérance. Cinq cents francs, ô ciel !

— Laissez-moi réfléchir encore... Vous remettriez les cinq cent francs à votre patron, sans souffler mot de votre malheur. Votre mère ne saurait donc rien, et vous serrerait avec joie dans ses bras. Votre honneur serait sauvé... Et vous, conservant dans votre mémoire le souvenir de votre faute, vous suivriez dorénavant, comme autrefois, le sentier de la vertu ; vous soigneriez votre bonne mère, et tiendriez votre cœur, ainsi que votre nom, pur de toute tache. N'est-ce pas, vous seriez et resteriez un honnête homme ?

— Oh ! monsieur, s'écria le jeune homme ému et les yeux pleins de larmes ; vous avez rendu la vie à ma mère, vous nous sauveriez maintenant de la honte, de la mort, et ma pauvre âme de l'éternelle malédiction ? Et moi, moi, je serais capable d'abuser de votre bonté angélique et de méconnaître vos bienfaits ? Ah ! grâce, grâce, dites-moi que vous ne me croyez pas si mauvais ni si lâche.

Le docteur ouvrit son secrétaire, et aligna sur la table vingt-cinq napoléons d'or.

— Eh bien, oui, dit-il, je vous prête les cinq cents francs.

Alors seulement le jeune homme ajouta foi à ce bonheur inespéré. Il poussa un cri de joie et se laissa tomber à genoux devant le docteur. Celui-ci eesaya de se soustraire à ces démonstrations fiévreuses ; mais le jeune homme se traîna derrière lui, embrassa ses genoux et mouilla ses pieds d'un torrent de larmes. Et en même temps il exprimait sa reconnaissance en des termes si chaleureux et si enthousiastes qu'on eût dit qu'il adorait l'homme qui lui rendait l'honneur et la vie.

Le docteur le releva, s'efforça de le calmer, et lui dit :

— Vous me rendrez les cinq cents francs comme vous pourrez...

— Tous les mois quelque chose, interrompit le jeune homme ; nous vivrons de privations et nous travaillerons comme des esclaves, pour...

— Non, pas ainsi... Pas d'objections, vous devez m'obéir. Durant les deux premières années, vous vivrez économiquement et simplement, sans vous laisser manquer de rien, vous et votre mère, et vous mettrez de côté ce que vous pourrez. Retenez bien le jour du mois ; je le marquerai aussi. Au bout de ces deux ans, vous m'apporterez ce que vous aurez épargné, et, si la somme n'est pas complète, nous prendrons des arrangements pour le règlement du reste. Allez, maintenant, et suivez courageusement votre carrière. Votre cœur est bon dans le fond, et votre amour pour votre mère m'inspire des sympathies pour vous. Si vous restez honnête et si vous remplissez bien vos devoirs, je vous donnerai aussi mon estime.

Le jeune homme marcha vers la porte, puis revint sur ses pas pour saisir la main de son bienfaiteur et la porter à ses lèvres. Alors, poussé par le docteur, il sortit du cabinet ; son cœur battait à se rompre de bonheur et de reconnaissance.

— Au revoir, Guillaume Hoofs ; au-revoir ! lui cria M. Christiaans.

IV

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que le docteur reçût des nouvelles de Guillaume Hoofs, et souvent il se demandait comment son protégé pouvait se

comporter; mais il ne fit cependant pas un pas pour satisfaire sa curiosité.

Dans le quatrième mois, il aperçut un jour le jeune homme dans le lointain, sur la chaussée de Namur, et, comme il venait à sa rencontre, le docteur espéra qu'il allait le voir de près et se disposa à échanger quelques paroles amicales, mais discrètes.

Mais M. Christiaans se trouva trompé dans son attente : Guillaume Hoofs disparut dans la rue latérale. Peut-être le jeune homme n'avait-il pas reconnu son bienfaiteur.

Quelques semaines plus tard, le docteur le rencontra de nouveau, comme il descendait la montagne de la Cour. Cette fois, Guillaume avait reconnu son protecteur; car, en rencontrant son regard, il devint tout confus, hésita un instant, puis se détourna pour s'arrêter devant une vitrine, où il resta immobile, le dos tourné vers la rue.

Le docteur, persuadé que Guillaume Hoofs l'avait évité avec intention, passa son chemin en grommelant. L'étrange conduite du jeune homme à son égard le froissait et l'affligeait. Il avait donc obligé un ingrat? N'avait-il point pardonné une attaque criminelle et sacrifié cinq cents francs pour sauver un homme sans cœur qui, maintenant, feignait de ne pas le reconnaître?

Cependant, peu à peu sa générosité naturelle reprit le dessus sur son dépit. Il réfléchit qu'un sentiment naturel de confusion pouvait être le mobile auquel Guillaume Hoofs obéissait; peut-être était-ce la crainte que son sauveur ne lui parlât dans la rue et devant les passants d'un passé dont le mystère était nécessaire à son honneur et au bonheur de sa mère. Quoi qu'il en fût, si le jeune homme rapportait au docteur, dans le délai fixé, tout ou partie de la somme prêtée, il n'y avait rien à dire sur sa conduite. Probablement vivait-il aujourd'hui honnêtement et laborieusement, et pourrait-il remplir les conditions arrêtées, car M. Christiaans avait remarqué qu'il était vêtu très simplement et très proprement.

Depuis, le docteur ne rencontra plus son protégé, et il finit par l'oublier tout à fait. D'ailleurs, d'autres événements, d'une importance majeure, détournèrent son attention du passé pour la concentrer tout entière sur le présent.

Napoléon, l'empereur des Français, avait pénétré en Russie avec une armée de plus d'un demi-million de soldats et de trente mille chevaux, et, après un combat victorieux, il avait pris Moscou, la capitale du czar.

Les nouvelles de ces prodigieux succès arrivant coup sur coup avaient rempli toute l'Europe de crainte et d'admiration et, dans tous les cas, causé une émotion profonde.

Le docteur avait en outre une autre cause d'inquiétude, qui lui était tout à fait personnelle. Son fils Bernard avait réussi à se faire aimer de mademoiselle Véronique Wouters. Pendant longtemps, faute d'occasions de se voir, les deux jeunes gens étaient restés dans le doute sur leurs sentiments réciproques; mais ils avaient fini par reconnaître qu'ils s'aimaient et ils s'étaient promis une fidélité éternelle, et alors Bernard avait supplié son père de demander pour lui à M. Wouters la main de sa fille aînée.

Lorsque le docteur fit cette demande, non sans crainte ni sans embarras, le négociant millionnaire ne manifesta aucun étonnement. Il convint que Bernard était un jeune homme d'un excellent cœur et d'une vive intelligence, et capable de rendre Véronique parfaitement heureuse; mais, en sa qualité de négociant, connaissant la valeur et la puissance de l'argent, M. Wouters était habitué à envisager les choses de sang-froid, au point de vue matériel. Avant de répondre à la demande du docteur, il voulait savoir quelle dot celui-ci donnait à son fils. Comme Véronique n'avait qu'une sœur, elle devait hériter de six à sept cent mille francs. En se mariant, elle recevrait une dot de cent mille francs, et, dans l'idée de M. Wouters, le docteur ne pouvait pas faire autrement que de donner la même dot à son fils.

A ces mots, M. Christiaans se sentit frappé d'un coup inattendu. Cent mille francs! Il n'était pas bien sûr que tout ce qu'il possédait valût bien cent mille francs. D'ailleurs, il ne pouvait pas se dépouiller ainsi que sa femme.

Malheureusement pour lui, le marchand de vins s'imaginait que le docteur était beaucoup plus riche qu'il ne voulait en convenir. Ils se mirent à discuter sur ce point et se séparèrent très mécontents l'un de l'autre. Le docteur retourna chez lui avec la triste nouvelle qu'il ne fallait pas songer à un mariage entre Bernard et Véronique, parce que la chose était tout à fait impossible.

Malgré toute la peine qu'il éprouvait de voir la tristesse de son excellent fils, il ne pouvait rien pour la dissiper. C'était un cruel coup du sort; mais, impuissants comme ils étaient, ils devaient tâcher de le supporter avec patience.

La tristesse et les instances incessantes des deux jeunes gens amenèrent cependant, au bout de quelque temps, une nouvelle entrevue des deux pères. M. Wouters dit qu'il voulait faire un sacrifice pour être agréable à sa fille, qui était désespérée de voir son mariage manqué. Il diminuait de vingt mille francs ses prétentions, et se contentait d'une dot de quatre-vingt mille.

Le docteur ne pouvait pas accepter davantage cette condition, même lorsque M. Wouters rédui-

rait encore ses exigences. Il affirma et répéta qu'il ne pouvait donner à son fils plus de trente mille francs.

Cette offre parut ridicule au marchand de vins. Il n'était pas d'avis, disait-il, de permettre que sa fille se condamnât à une vie pénible et gênée. Si le docteur ne voulait pas donner au moins soixante-dix mille francs, il pouvait considérer l'affaire comme définitivement rompue.

M. Christiaans aimait sincèrement son fils, qui le méritait bien, d'ailleurs, car il était bon, et aimait beaucoup ses parents. Ils avaient mis en lui leurs plus chères espérances, et d'avance ils remerciaient Dieu de l'honneur et du bonheur que ce brillant mariage allait leur apporter à tous.

Aussi le docteur était-il désolé de porter à son pauvre Bernard une nouvelle qui allait de nouveau lui déchirer le cœur. Mais il ne pouvait pas faire l'impossible, et, quoique, en voyant les larmes de son fils, il se sentît prêt à se dépouiller de tout, son devoir d'époux et de père lui défendait de condamner sa femme et sa fille à la pauvreté pour faire le bonheur de son fils. D'ailleurs celui-ci ne l'eût pas voulu.

Il ne voyait donc aucun espoir de voir réussir ce mariage si ardemment souhaité, et il avait fini par faire partager cette conviction à sa femme et à sa fille. Bernard seul ne désespérait pas, et il était fortifié dans cette pensée par Véronique elle-même, qui, le dimanche, à la sortie de la messe, lui avait donné l'assurance qu'elle deviendrait sa femme, ou qu'elle ne se marierait jamais.

Alors, il arriva tout à coup d'Allemagne des nouvelles surprenantes. On parlait secrètement de grands revers essuyés en Russie par l'armée française; d'un autre côté, on assurait que de nouveaux succès avaient été remportés par Napoléon sur ses ennemis. Toutes ces nouvelles étaient si vagues et si contradictoires, que l'on ne savait que croire. Les populations de France et de Belgique étaient en proie à une profonde émotion, et l'on se réunissait par groupes sur les places publiques et dans les rues pour recueillir les moindres bruits.

La vérité encore inconnue était que Napoléon, contraint à la retraite par l'incendie de Moscou, était vaincu par le plus épouvantable des hivers. L'armée française, décimée par le froid, la neige, la faim, et harcelée sans cesse par un ennemi infatigable, semait ses morts par milliers sur le sol inhospitalier de ce pays désert, et bientôt il ne resta à ce demi-million d'hommes qu'un espoir de salut qui n'inspirait à ses ennemis que de la pitié.

Napoléon quitta son armée, traversa l'Allemagne dans une mauvaise voiture, et arriva inopinément à Paris le 18 décembre 1812. Immédiatement l'empereur, battu mais non découragé, songea à réunir de nouveaux moyens de venger sa défaite. Le mois suivant, il fit voter par le sénat une nouvelle levée de 350,000 hommes, et, comme il était impossible de trouver autant de soldats dans les limites de la loi, on comprit dans cette levée les jeunes gens qui ne devaient tirer au sort que deux ans après. La frayeur et les plaintes furent générales; car, après la dernière guerre, qui avait coûté la vie à près d'un demi-million d'hommes, personne ne doutait que les conscrits ne fussent tous menés à l'abattoir, et on prévoyait que pas un de ceux qui faisaient partie de ce qu'on appelait *la chair à canon* n'échapperait à une mort certaine.

Malgré l'émotion générale, Bernard et Véronique continuaient à ne penser qu'à leur amour. Et dès que la première impression de ces grands événements fut un peu affaiblie, les jeunes gens recommencèrent à mettre tout en œuvre pour amener leurs parents à plus de condescendance. Bernard avait rencontré mademoiselle Wouters au Parc; il n'avait pas osé lui parler, car son père marchait à côté d'elle, mais il avait remarqué combien elle était pâlie et changée. La pauvre jeune fille menaçait de devenir malade.

Cette idée lui avait déchiré le cœur et il était rentré chez lui précipitamment, pour se jeter aux genoux de son père et l'implorer en sa faveur et en faveur de Véronique.

Le docteur, profondément ému, avait promis de tenter encore une visite à M. Wouters. Il ne pouvait pas accorder ce que celui-ci exigeait, mais il augmenterait encore un peu son sacrifice. Si cette marque suprême de sa bonne volonté ne parvenait pas à triompher de la résistance du père de Véronique, alors il fallait abandonner toute espérance.

Le docteur s'était donc rendu chez M. Wouters pour tenter ce dernier effort, et il y avait plus de deux heures qu'il était sorti de chez lui à cet effet.

Bernard était assis devant le feu avec sa jeune sœur, car c'était une froide journée de mars. Leur mère, assise auprès d'une table, s'occupait d'un ouvrage de couture; mais souvent elle jetait un triste regard sur son fils.

Le jeune homme, en effet, ne paraissait pas avoir grande confiance dans le résultat de la nouvelle démarche de son père. Il avait déjà repoussé les paroles consolantes et les aimables encouragements de sa sœur, et regardait d'un air pensif les flammes qui se tordaient capricieusement dans l'âtre.

Enfin, fléchissant sous le poids de ses douloureuses pensées, il laissa échapper un cri étouffé, et dit avec un mouvement d'impatience :



Je me précipitai vers la rivière. (Page 13.)

— Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureux!

— Allons, mon fils, ne te désole pas ainsi, dit sa mère. Sois raisonnable. Tu ne sais pas, n'est-ce pas, si ton père ne réussira pas cette fois-ci.

— Ah! ma chére mère, comment pouvez-vous parler ainsi? réqliqua-t-il tristement. Nous connaissons les conditions immuables posées par M. Wouters. Mon père ne veut pas accepter ces conditions, et il est allé chez M. Wouters pour lui répéter son refus. Comment pourrait-il donc réussir?

— Mais, Bernard, ne fais pas l'affaire plus noire qu'elle n'est, interrompit madame Christiaans. Ton père fera encore un nouveau sacrifice...

— Mais ce sacrifice est tout à fait insuffisant, ma mère, soyez-en convaincue: M. Wouters haussera les épaules et répétera son cruel arrêt. Certes, mon père est le maître, et je dois me soumettre à sa décision; mais croyez-vous, ma mère, qu'il fait bien tout ce qu'il peut pour préserver son fils d'un désespoir éternel?

Madame Crhistiaans, stupéfaite, se leva de son fauteuil.

— L'ai-je bien entendu? s'écria-t-elle avec un douloureux accent de reproche. Bernard, tu accuses ton excellent père? Pauvre garçon, le chagrin t'égare.

—Oh! mère, pardonnez-moi! C'est une pensée coupable sans doute. Je sais que mon père a un cœur généreux et qu'il m'aime tendrement... et cependant, pourquoi me comdamne-t-il à une vie de douleur, tandis qu'il peut acheter mon bonheur à prix d'argent?

— On exige de lui l'impossible.

— C'est un lourd sacrifice, je le sais; cependant, ma mère, il peut le faire.

— C'est-à-dire, oui, cela lui serait possible, s'il

pouvait consentir à se dépouiller de tout, — de tout, comprends-tu bien, mon fils! — de tout ce que nous possédons, et à nous condamner, ta sœur et moi, à la pauvreté. Pour ce qui me concerne, je l'ai supplié plus d'une fois, les larmes aux yeux, de ne pas penser à moi, et de ne s'occuper que de ton bonheur. Ta bonne sœur a fait de même. Mais il dit que Dieu lui a prescrit un devoir, celui d'assurer également notre bien-être à tous.

— Hélas! il se défie donc de mon cœur; il doute de ma reconnaissance et de mon amour! dit le jeune homme en secouant la tête avec un profond soupir. Je deviendrais riche en partie avec votre argent et au prix de votre bien-être, et je pourrais souffrir qu'il vous manquât quelque chose, qu'un de vos souhaits restât inaccompli? Vous craindriez le besoin, tandis que votre fils, dont vous auriez acheté le bonheur par le sacrifice de votre fortune, vivrait dans l'abondance? Mère, mère, douter ainsi de mon amour, c'est me percer le cœur!

— Ah! Bernard, répondit madame Christiaans, Je sais bien que, si cela dépendait de toi seul, nous pourrions nous dépouiller de tout sans inquiétude; mais la douleur obscurcit ton esprit et t'empêche de voir clairement les choses comme elles sont. Une fois marié, tu ne serais pas seul maître, et tu ne pourrais pas, en conscience, disposer librement d'une fortune qui appartiendrait également à ta femme... Si, plus tard, tu devais nous prêter secours... Ah! je n'ose pas dire de quel terme ton père se sert... ce serait quelque chose comme une aumône pour laquelle ta femme devrait donner chaque fois son consentement. Ton père a beaucoup travaillé depuis sa jeunesse pour s'assurer un peu de bien être! Ne sens-tu pas, mon fils, combien son caractère noble et fier doit redouter un pareil danger? Maintenant son travail peut encore nous préserver de tout besoin; mais si le malheur voulait qu'il devint malade...

— Vous avez raison, mère? c'est vrai, je suis fou! murmura le jeune homme d'un air sombre.

— Et songe, Bernard, que, depuis des années, ton père rêvait pour lui une vie moins laborieuse. Il pensait se reposer dans ses vieux jours, et s'amuser à cultiver des fleurs et des plantes. Il a fait le sacrifice de ce rêve, et il accepté sans murmurer l'obligation de travailler jusqu'à la fin de ses jours... par amour, uniquement par amour pour toi.

— Hélas! le désespoir m'aveugle, gémit Bernard. Je suis injuste envers mon père. Que Dieu me pardonne mon égarement! Non, non, quel que soit mon sort, je reste reconnaissant à mon noble père de son inexprimable bonté.

— Ne te laisse pas abattre par le découragement, mon fils: qui peut savoir? Peut-être ton père reviendra-t-il avec une heureuse nouvelle.

— Non, mère, c'est impossible. Je n'espère plus rien. Peut-être accepterais-je mon malheur avec résignation, si je n'avais toujours devant les yeux l'image de la bonne, de la pauvre Véronique. Songer qu'elle peut en devenir malade, et en mourir! Oh! cette affreuse pensée me rend fou.

— Paix! paix! s'écria madame Christiaans: nous allons le savoir. Il me semble que j'entends ton père.

Le jeune homme se leva, tremblant de crainte et d'espoir. Il entendait dans le vestibule un bruit étrange, au milieu duquel il croyait distinguer non seulement la voix de son père, mais encore celle de Véronique. Ne se trompait-il pas? Que pouvait signifier la visite de son amie? Son cœur se mit à battre, et il était tellement ému, qu'il fut obligé de s'appuyer au dossier d'une chaise pour ne point tomber.

La porte s'ouvrit brusquement! Le docteur courut vers son fils les bras ouverts, le serra sur son cœur, et s'écria joyeusement:

— Bernard, Bernard, remercie Dieu et sois content. Véronique devient ta femme.

Le jeune homme fondit en larmes, embrassa son père avec une tendre violence, en balbutiant des mots confus de reconnaissance et d'amour.

Derrière le docteur, M. Wouters et sa fille étaient entrés aussi. Celle-ci s'était précipitée vers madame Christiaans, en poussant un cri de triomphe, lui avait jeté les bras autour du cou, et l'embrassait avec effusion en lui répétant avec amour le doux nom de mère. Elle donna également l'accolade fraternelle à la jeune Catherine.

Bernard s'arracha de l'étreinte de son père, et s'écria, les mains tendues:

— Véronique! Véronique!

— Bernard! Bernard! s'écria-t-elle en venant vers lui jusqu'au milieu de la chambre. Ah! je suis folle de bonheur! Notre doux espoir va se réaliser. Que le ciel est bon pour nous!

Ils firent tous deux un mouvement, comme pour se jeter dans les bras l'un de l'autre... mais un sentiment de pudeur retint la jeune fille. Elle prit les mains de son fiancé, les étreignit fortement et le regarda en silence. Leurs âmes rayonnaient dans leurs yeux; les regards qu'ils échangeaient en disaient plus que de longs discours.

Le marchand de vins, d'ordinaire si froid et si insensible aux choses du cœur, se sentit profondément touché en voyant l'extrême joie de tous les assistants. Cette émotion l'embarrassait. Pour la cacher, et pour se donner une contenance, il s'approcha des deux jeunes gens et s'écria en plaisantant:

— Quoi, tonnerre! Comment restez-vous là

l'un devant l'autre à vous questionner du regard, comme si vous doutiez encore de votre bonheur? Allons, Bernard, montrez plus de confiance. Ma bonne Véronique deviendra votre femme dans quelques semaines. Donnez-lui du moins le baiser des fiançailles.

Et il les poussa en riant dans les bras l'un de l'autre, et il battit des mains lorsqu'il les vit, heureux et tremblants, échanger le premier baiser.

— Qu'est ceci? grommela-t-il; allez-vous pleurer, maintenant, enfants?

Des larmes d'attendrissement avaient jailli en même temps des yeux de Bernard et de Véronique, et le jeune homme était tellement impressionné par ce bonheur inattendu qu'il alla tout chancelant jusqu'à une chaise, sur laquelle il se laissa tomber. La jeune fille, aussi presque défaillante, s'assit auprès de lui et lui prit la main en silence. Leurs larmes donnèrent envie de pleurer à leurs parents... et bientôt on ne vit plus que des pleurs dans cette heureuse famille. Le froid marchand de vins lui-même se frottait les yeux.

Mais cette disposition triste ne dura pas longtemps. Un sourire se dessina sous les larmes, et bientôt tous se livrèrent au bonheur dont leur cœur débordait.

La mère et la sœur avait approché leurs chaises devant les fiancés, et tous ensemble, les mains entrelacées, et s'embrassant à l'envi, avaient commencé une interminable conversation sur l'heureuse existence qui attendait les jeunes gens, sur la noce, sur l'arrangement de leur demeure, sur ceci et sur cela, et sur les mille petits riens qui sont, pour des jeunes cœurs candides, comme les premières fleurs du bonheur.

Pendant ce temps-là, les deux pères étaient occupés à régler dans un coin les côtés matériels du mariage à venir. Et ils ne tardèrent pas sans doute, à se mettre d'accord, car M. Wouters s'approcha des fiancés et leur dit à haute voix :

— Écoutez, enfants, ce que nous avons résolu. Dans ces temps incertains, il faut se hâter de saisir le bonheur lorsqu'il s'offre à nous. Nous allons nous empresser de réunir les papiers nécessaires et de faire publier les bans. Dans un bon mois, vous serez mariés. Ce n'est pas en quatre semaines que vous pourriez vous arranger une maison, mais j'ai trouvé un moyen d'y pourvoir. Ma maison de campagne de Boendale est abondamment garnie de beaux meubles et de tous les ustensiles nécessaires. Il y a même des vins choisis dans la cave. Eh bien, dès le jour de votre mariage, vous partirez pour ma maison de Boendale, et vous y resterez tant qu'il vous plaira.

— Mon père, mon cher père, s'écria Véronique, que vous êtes bon et généreux!

— Merci, merci! vous me comblez de vos bienfaits, dit le jeune homme profondément ému.

— Nous règlerons cette affaire à l'amiable, reprit M. Wouters. Si vous voulez reprendre les meubles, nous les ferons estimer au plus bas prix possible. Quant au loyer de la maison, il devrait bien être de cinq mille francs; mais, comme vous ne faites que d'entrer en ménage, et que vous êtes mes enfants, je ne vous la porterai en compte que trois mille.

Les jeunes gens n'avaient pas d'oreilles pour ces détails d'argent. L'idée d'aller habiter une belle villa à Boendale leur souriait tellement qu'ils se levèrent pour combler le bon père de marques de gratitude.

Le docteur, qui était sorti pendant ce temps-là, revint avec une bouteille dans chaque main.

— Allons, la mère, s'écria-t-il gaiement, montrez que vous êtes encore ingambe; mettez des verres et du dessert sur la table. J'ai là une couple de bouteilles de vin d'Espagne, que M. Wouters trouvera excellent. Il m'a été envoyé par un comte que j'ai guéri d'une grave maladie d'estomac. Il faut que nous buvions un verre à la santé de M. Wouters et des fiancés.

— Oui, oui, et à la vôtre, docteur, dit M. Wouters, mais d'abord en l'honneur de nos enfants, et à leur bonheur.

Les verres furent remplis, et chacun fut invité à en prendre un. Alors M. Christiaans dit d'un ton solennel :

— Le bon Dieu, qui m'a si visiblement protégé dans ma vie, m'accorde encore de voir accompli le vœu le plus doux de nos chers enfants. Élevons nos cœurs à Dieu et bénissons son saint nom. Puisse le créateur veiller aussi sur vous, mes enfants, et...

Il fut interompu par l'entrée de la servante qui lui tendit un papier plié, et lui dit avec une certaine agitation :

— Le garde-champêtre est venu avec cette lettre pour M. Bernard. Il dit que c'est très pressé, et à remettre tout de suite.

Le jeune homme prit le papier, le déplia et y fixa les yeux...

Il poussa un cri affreux, et devint pâle comme un cadavre. Le papier échappa de sa main tremblante, et il s'affaissa sur une chaise, cacha son front dans ses mains et s'écria :

— Oh! mon Dieu, est-ce possible? Soldat! Je dois être soldat! Moi, chair à canon! Hélas! hélas! mon sang pour le tyran... La mort... la mort la plus horrible!...

Cette nouvelle tomba comme un coup de foudre sur cette famille si heureuse auparavant. Les verres se brisèrent; le vin coula sur la table; de

chaque poitrine s'échappa un cri de détresse, et chaque visage devint également pâle...

Le docteur sauta sur le papier, le ramassa, et se mit à lire. C'était un ordre du commissaire de milice, avertissant Bernard Christiaans que, son numéro étant atteint, il devrait se trouver le jeudi suivant, — trois jours après par conséquent, — à neuf heures du matin, devant le conseil de revision pour, dans le cas où il serait reconnu bon, rejoindre immédiatement le dépôt du régiment qui lui serait désigné. On l'avertissait en même temps qu'il ne serait accordé de délai sous aucun prétexte, et que les retardataires, arrêtés par les gendarmes, seraient traités avec toute la rigueur des lois de la guerre.

Si courageux que fût le docteur d'ordinaire, il fléchit aussi sous le coup qui le frappait, et tomba sur une chaise en pleurant.

La chambre était remplie de plaintes ; la mère, les enfants, le frère et la sœur s'embrassaient en sanglotant et gémissaient tout haut, comme si la la mort était là, présente, pour ravir ce fils à sa mère, ce fiancé à sa promise.

— Véronique, Véronique! s'écriait le jeune homme en s'arrachant les cheveux avec désespoir. Quel brillant avenir s'ouvrait devant nous! Notre vie eût été un paradis d'amour, de paix, de bonheur... et voilà que le sort impitoyable fait évanouir pour jamais ce beau rêve! Il faut que je parte pour la guerre ; mon sang coulera pour l'ennemi de notre patrie! Oh! affreuse certitude : je vais donc mourir oublié dans les déserts de la Russie, en prononçant votre nom si cher!

De nouveaux gémissements et de nouveaux sanglots répondirent à la plainte amère du pauvre Bernard.

— Sans doute, c'est une terrible nouvelle, dit le marchand de vins au docteur ; mais je ne comprends pas pourtant qu'elle vous frappe d'un si profond découragement. Ne nous reste-t-il pas un moyen assuré de sauver Bernard?

— Un moyen, vous connaissez un moyen? dit M. Christiaans, dont les yeux brillèrent de joie.

— Cherchez un remplaçant pour votre fils.

— Ah! monsieur Wouters, c'est cruel de me donner ainsi un faux espoir! La dernière levée a emmené tous les hommes disponibles. Je connais des centaines de fils de riches bourgeois qui ont été obligés de partir, quoique leurs parents fussent disposés aux plus grands sacrifices. Il n'y a pas de remplaçants à trouver.

— C'est-à-dire, répondit M. Wouters, qu'ils sont très rares, je le sais. Mais qu'on ne puisse pas en trouver du tout, cela n'est pas exact non plus : et la preuve c'est que, il y a huit jours à peine, le baron Van Cranings a pu acheter un remplaçant pour son fils.

Tous s'étaient approchés et écoutaient ces affirmations avec des beux pleins d'espoir.

— Et qui plus est, continua le marchand de vins, j'ai entendu dire, la semaine dernière, que Steens, le marchand d'âmes qui demeure près de l'église de La Chapelle, avait encore deux remplaçants disponibles. Le temps qui nous reste est trop court pour qu'on le perde à geindre et à pleurer. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de refouler notre effroi et notre tristesse, de nous mettre en course chacun de notre côté, et de chercher sans trêve ni repos jusqu'à ce que nous ayons trouvé un remplaçant.

— Et vous croyez qu'il y a quelque espoir de réussite? demanda le docteur.

— Je n'en doute nullement; mais c'est une affaire de grand sacrifice. Le baron Van Cranings a donné quinze mille francs pour racheter son fils. Peut-être ne voudrez-vous pas donner autant ; dans ce cas...

— Pour préserver mon fils, mon bon Bernard, d'une mort certaine? s'écria le docteur avec force. Pour arracher mon fils des mains du boucher, je suis prêt à donner tout, jusqu'à mon lit. N'est-ce pas, femme? n'est-ce pas, Catherine?

— Oui, oui, jusqu'à notre dernière chemise, répondit madame Christiaans.

— Eh bien, Bernard, reprit M. Christiaans, suivons donc le conseil de M. Wouters. Viens avec moi ; courons sans relâche et cherchons toute la journée. Si nous trouvons un remplaçant, n'importe ce qu'il coûte, nous remercierons Dieu à deux genoux. Viens, viens!...

Et le docteur, suivi de son fils et de M. Wouters, quitta sa demeure, le cœur palpitant d'un dernier espoir.

V

Pendant toute cette journée, jusqu'à la nuit, et le lendemain encore, le docteur, son fils et M. Wouters coururent partout, avec une anxiété croissante et une espérance qui s'amoindrissait sans cesse, dans Bruxelles et ses faubourgs pour trouver un remplaçant.

Souvent, durant ces tristes efforts, un rayon de joie vint illuminer leur avenir, quand l'une ou l'autre personne leur annonçait que chez tel négociant en chair à canon, ou dans telle rue, il y avait un jeune homme libre et disposé à se vendre ; mais chaque fois ils eurent la plus pénible désillusion ; car tous ces jeunes gens, rebut des précédentes levées, avaient des défauts corporels qui les rendaient inhabiles au service militaire,

et la plupart d'entre eux avaient déjà été refusés par le conseil de révision.

Le docteur, pour pouvoir sauver son pauvre fils, offrit jusqu'à quinze mille francs pour un remplaçant, et, s'il l'avait fallu, il en aurait encore donné davantage ; mais les deux dernières levées extraordinaires avaient complètement tari la source d'un pareil secours. Comme le départ pour l'armée était alors considéré par tout le monde comme une condamnation à mort, les plus pauvres même refusaient de sacrifier leur existence pour de l'argent.

A mesure que le temps s'écoulait en démarches infructueuses et que la conviction leur venait que Bernard devrait partir, l'épouvante et le désespoir grandissaient de plus en plus dans la maison du docteur. Sa femme et sa fille pleuraient toute la journée et élevaient vers le ciel leurs mains suppliantes pour implorer le secours du Très-Haut. Véronique, accompagnée de sa jeune sœur, venait pendant quelques heures le matin et l'après-midi mêler ses larmes aux leurs, attendant toujours et aspirant après l'heureuse nouvelle que Bernard avait pu enfin acheter un remplaçant.

Mais cette nouvelle ne venait pas ; au contraire, lorsque Bernard ou son père rentraient pour quelques instants au logis, et que chacun les interrogeait avec inquiétude, ils répondaient tristement :

— Rien, hélas ! rien encore.

Et alors les pauvres femmes retombaient en pleurant sur leurs chaises et remplissaient la chambre de cris à fendre le cœur, jusqu'à ce que celui qui avait donné ce nouvel aliment à leur désespoir sortît de nouveau pour continuer ses fiévreuses recherches.

Ainsi, dans la plus douloureuse incertitude, ballottés entre un faible espoir et une terrible inquiétude, on atteignit la moitié du troisième jour sans le moindre résultat. Dans la matinée du lendemain, Bernard devait paraître devant le conseil de révision, pour entendre prononcer son arrêt irrévocable.

Le docteur avait perdu toute espérance de trouver un remplaçant pendant la demi-journée qui leur restait. Il ne lui restait d'autre ressource que d'obtenir un délai ; qui pouvait savoir si ses recherches ne finiraient point par réussir, dans le cas où on lui donnerait deux ou trois jours de temps?

Encouragé par cette pensée, il se rendit chez le préfet, chez le général commandant en chef, et chez le commissaire de milice. Il répandit l'argent à pleines mains pour pouvoir pénétrer auprès de ces hauts fonctionnaires, et, admis en leur présence, il implora, les larmes aux yeux, leur faveur et leur bienveillance. Il rappela les services qu'il avait rendus, dans sa longue carrière, à son pays et à l'humanité, décrivit le désespoir de sa femme, et parla même du brillant mariage que son fils était sur le point de contracter, et qui allait être irrévocablement rompu.

Mais il eut beau prier et supplier, partout il fut repoussé avec une inexorable froideur. Les ordres de l'empereur étaient d'une sévérité extrême ; il fallait envoyer immédiatement à l'armée tous les conscrits, et il était expressément défendu aux autorités d'accorder un seul jour de retard, sous quelque prétexte que ce fût. Le temps était venu où chacun devait payer sa dette à la patrie, et puisque son fils était désigné par le sort, il pouvait chercher des consolations dans cette idée que des centaines de mille jeunes gens se trouvaient dans le même cas.

Le docteur eut donc la complète conviction qu'il fallait abandonner tout espoir. Son malheureux fils devait être mené à la boucherie ; personne ne pouvait détourner ce calice d'amertume. Tout avait été essayé. Il ne leur restait plus qu'à courber la tête sous le coup de l'implacable fatalité.

Désolé, et comprimant avec effort ses larmes, M. Christiaans remontait péniblement la rue d'Arenberg pour regagner le haut de la ville. Il marchait les yeux baissés, murmurant tout bas des mots sans suite, et chancelant sur ses jambes comme un homme ivre.

Il fut tiré tout à coup de ses tristes réflexions par quelqu'un qui lui frappa sur l'épaule en disant :

— Bonjour, monsieur Christiaans ; je suis bien aise de vous voir, car j'ai une bonne nouvelle à vous annonçer.

— Une heureuse nouvelle ? répéta le docteur, dans les yeux duquel s'alluma une étincelle d'espérance. Si cela pouvait être vrai ! Parlez, parlez, mon bon Marck !

Tout à fait absorbé par sa douleur, il ne doutait pas que le marchand de bestiaux n'eût à lui annoncer qu'il avait trouvé un remplaçant pour Bernard.

Mais son ami, lui prenant la main, lui dit d'une voix vibrante d'enthousiasme :

— Vous savez bien, docteur, mon Jacques qui était soldat, et qui était parti pour la Russie avec la grande armée ? Depuis des mois nous n'avions plus reçu de lui ni lettres ni nouvelles ; nous le pleurions déjà comme mort, et nous avions dit plus d'une prière pour le repos de son âme. Eh bien, mon ami, partagez la joie que j'éprouve, mon Jacques vit, et il revient samedi à Bruxelles, définitivement libéré du service ! Eh bien, vous ne me félicitez pas?

— Sans doute, sans doute, balbutia le docteur, péniblement affecté par cette déception de son espérance. Libéré du service ? Comment est-ce possible ?

— Ah ! on a bien raison de dire qu'il y a des malheurs heureux, répondit le marchand de bestiaux. Il y a deux mois dans une bataille sanglante, mon fils a reçu une balle dans la jambe; on l'a porté à l'ambulance, et après de longues souffrances, il a été guéri. Il boite de la jambe gauche, qui est restée plus courte que l'autre. Il nous écrit que cette infirmité diminuera avec le temps, et disparaîtra peut-être complètement. Dans tous les cas, comme il n'est plus capable de suivre l'armée, on lui a donné son congé définitif. Maintenant je suis obligé de convenir, ami Christiaans, que vous n'êtes pas le seul qui ait de la chance. Tenez, je suis si content que, dans l'excès de ma joie, il me prend des envies d'embrasser les passants ! Venez avec moi, ami Christiaans ; faites-moi le plaisir de venir boire un coup de vin avec moi à l'heureux retour de mon fils Jacques. J'offre une bouteille de tout ce qu'il y a de meilleur, à votre choix.

En achevant ces mots, il prit le bras du docteur et remonta avec lui la rue d'Arenberg.

— Boire du vin ? moi, boire du vin ? soupira M. Christiaans avec une amère ironie. Non, laissez-moi rentrer chez moi...

— Avez-vous du chagrin, demanda M. Marck étonné.

— Du chagrin ? répéta le docteur. Mon cœur se serre d'inquiétude dans ma poitrine. Ah ! mon ami Jean, vous m'avez dit un jour que j'étais l'homme le plus heureux de la terre, et je n'ai pas nié que Dieu ne m'accordât ses plus douces faveurs. Mais aujourd'hui, je ferais volontiers le sacrifice de tout le bonheur de ma vie, si je pouvais détourner par là l'horrible malheur qui me frappe.

— Un horrible malheur ? Votre femme ?...

— Hélas ! mon fils Bernard doit devenir soldat. Vous pouvez juger, par les douleurs que vous avez souffertes, ce que mon cœur paternel désespéré doit souffrir à son tour.

— Votre fils doit partir ? s'écria le marchand de bestiaux ému. A la guerre ? ô ciel, qui eût jamais pensé cela ? Pauvre ami Christiaans, je comprends votre chagrin ; cette terrible nouvelle me gâte toute ma joie.

— C'est ainsi que la chance tourne dans la vie, murmura le docteur. Un seul jour suffit pour plonger le plus heureux dans l'abîme du désespoir. Vous retrouvez le fils que vous croyiez perdu, et je perds mon pauvre Bernard que je croyais exempt du service... au moment même où son mariage avec Véronique Wouters était décidé ! Maintenant je n'aurai plus de jours tranquilles; la douleur, les regrets, le désespoir, voilà tout ce qui me reste. — Et ma femme, ce coup de poignard qui lui perce le cœur, ne la tuera-t-il pas ?

Ils marchèrent un instant en silence. M. Marck, se rappelant tout ce qu'il avait souffert lui-même, était ému d'une profonde pitié.

— C'est affreux, dit-il, Bernard, votre fils, soldat ! J'ai peine à le croire. Quand doit-il partir ?

— Il comparaît demain devant le conseil de revision, et immédiatement après il nous est enlevé.

— Demain, déjà ? N'avez-vous donc pas pu trouver de remplaçant ?

— Ah ! je donnerais vingt mille francs; mais, hélas ! il n'y a plus de remplaçants.

— Ils sont rares, en effet; mais qu'il n'y en ait plus du tout...

— Si vous saviez comme, depuis trois jours, j'ai couru et remué ciel et terre pour en découvrir un ! Il n'y a presque pas une rue dans Bruxelles que je n'aie parcourue deux ou trois fois, pas de bureaux de marchands d'âmes auxquels je n'aie frappé cinq ou six fois. Tout a été inutile. Maintenant je retourne à la maison, convaincu que tout espoir est perdu. Mon pauvre fils, mon bon Bernard, voué à la mort la plus affreuse ! Oh ! mon Dieu ! nous avez-vous donc abandonné ?

Le marchand de bestiaux garda un instant le silence, puis il reprit d'un ton consolant :

— Certes, votre malheur est grand, ami Christiaans ; l'éternelle crainte qu'endure un père tandis qu'il suit son fils en idée sur les champs de bataille est une souffrance indescriptible; mais pourquoi penser que tous les jeunes soldats sans exception doivent mourir ? Vous voyez bien que mon fils Jacques revient vivant et bien portant. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de votre Bernard ? C'est une loterie, et celui qui tire un bon numéro...

Le docteur secoua tristement la tête et murmura :

— Ah ! le bonheur m'a tourné le dos. Plus d'espoir !

Ils arrivèrent au haut de la montagne, près du Parc.

Le marchand de bestiaux, prenant la main du docteur pour lui dire adieu :

— Allons, ami Christiaans, fit-il, ne désespérez pas tout à fait. Qui sait si vous ne trouverez pas encore un remplaçant avant l'heure du conseil de revision. Peut-être à la séance même du conseil ? Vous avez toujours été si heureux ! Je ne puis croire que le ciel vous refuse tout à coup ses faveurs. Ayez confiance jusqu'à ce que le sort de votre fils soit définitivement décidé. Ah ! si je

pouvais apprendre que vous avez trouvé le moyen de garder Bernard à la maison, il me semble que je danserais de joie ! Du courage, un peu de courage, mon ami. Au revoir.

Le docteur se détourna et continua lentement son chemin. Il n'avait puisé dans les paroles de son ami ni consolation ni encouragement. La cruelle réalité était toujours devant ses yeux. Dans la sombre prostration de son esprit, il se sentait envahir par un sentiment d'envie. Le fils du marchand de bestiaux allait revenir le samedi suivant, libre et sauf, et Bernard, son fils adoré, serait peut-être le même jour loin de ses parents, en route pour l'un ou l'autre champ de carnage !

Mais il chassa bientôt ces mauvaises pensées, courba la tête sous le poids de sa douleur, et se traîna vers sa demeure d'un pas incertain.

Arrivé à la porte de Namur, il hésita un moment et s'arrêta épouvanté. Quelle nouvelle apportait-il à sa famille désolée ? Il entendait déjà les cris de désespoir de sa femme et de ses enfants ; il voyait couler leurs larmes ; il voyait leurs mains suppliantes se tendre vers lui... et il n'avait à leur donner qu'une nouvelle qui devait anéantir leur dernière espérance.

Il n'y avait pourtant pas moyen d'échapper à cette fatale nécessité. M. Christiaans reprit le chemin de sa maison.

Au moment où il allait mettre la clef dans la serrure, la servante, qui épiait sans doute sa rentrée, ouvrit la porte et lui dit :

— Monsieur, depuis plusieurs heures, il y a là, au parloir, cinq ou six personnes malades qui vous attendent.

— Des malades, des malades ? grommela le docteur avec impatience. J'ai bien la tête à ça aujourd'hui : je suis plus malade qu'eux !

— Ils ne veulent pas s'en aller, monsieur, répondit la servante.

— Eh bien, qu'ils attendent alors ! Tout à l'heure j'aurai peut-être la tête plus libre.

Et le docteur traversa le vestibule pour se rendre dans la pièce où sa famille se tenait d'habitude, et où se trouvaient réunis pour le moment, Bernard, sa mère, Véronique et la jeune sœur de cette dernière.

Tous se tenaient silencieux et pleuraient, la figure cachée dans leur mouchoir.

A l'apparition du docteur tout le monde se leva, et, comme il l'avait prévu, toutes les mains se tendirent vers lui, implorant un mot qui mît un terme à leurs angoisses.

— Pleurez, pleurez, enfants, répondit-il avec un accent désespéré. Rien, rien. Tout est perdu, tout est fini !

Madame Christiaans retomba sur sa chaise en poussant un cri perçant ; Véronique courut d'un bout à l'autre de la chambre en poussant des gémissements, et Bernard se jeta au cou de son père en pleurant sur sa poitrine.

Durant quelques minutes, la chambre fut remplie d'un bruit confus de plaintes et de sanglots, à travers lesquels on distinguait les mots de « soldat, tyran, sang, mort ».

Mais petit à petit les devoirs de père de famille apparurent à l'esprit du docteur, et il s'efforça de rendre à sa famille éplorée l'espoir qu'il n'avait plus lui-même. Il leur apprit l'heureux retour du fils du marchand de bestiaux. C'était donc une exagération de croire que la plupart des conscrits ne devaient pas revoir leur pays natal.

D'ailleurs, il y avait encore dix à douze personnes en course pour chercher un remplaçant, et on ne pouvait pas savoir si l'une d'elles ne réussirait pas à en trouver un. Ce n'était qu'un faible espoir, à la vérité ; mais aussi longtemps que l'arrêt définitif n'était pas prononcé, on ne devait pas désespérer de l'aide du ciel.

Ses paroles avaient-elles réellement fait descendre un rayon d'espérance dans l'esprit de sa famille, ou n'avaient-ils plus la force de gémir ? Quoi qu'il en soit, ils s'étaient rassis et pleuraient en silence.

M. Christiaans, épuisé, éprouvait l'irrésistible besoin de recueillir ses esprits et de prendre un instant de repos dans la solitude.

— Mes enfants, dit-il, il y a plusieurs malades qui m'attendent. Je ne puis pas me dispenser de leur donner mes soins ou mes conseils. Comprimez votre douleur tant que vous le pourrez. Peut-être y a-t-il encore de l'espoir. Jusqu'à tout à l'heure.

Il retraversa le vestibule, ouvrit la porte de son cabinet, et sonna la servante, à laquelle il donna ordre d'introduire les malades l'un après l'autre.

Ce fut avec une impatience et une préoccupation visibles qu'il écouta leurs plaintes et leurs explications. Il écrivit à la hâte ses ordonnances, et congédia ses clients.

Alors, seul et délivré de ses devoirs professionnels, il s'assit devant sa table, laissa tomber sa tête dans ses mains, et s'absorba tout entier dans la contemplation de son malheur. Dans sa rêverie sombre, il vit son malheureux fils, la poitrine trouée, tomber sur le champ de bataille au milieu de monceaux de cadavres sanglants, et cherchant, de sa main crispée, à arrêter son sang qui coulait à flots. Il entendit retentir son cri de détresse.... mais les détonations de l'artillerie, les hennissements des chevaux et les mille bruits de la bataille étouffèrent sa voix. Personne ne vint.... et lui, le père, il assistait de loin, impuissant et navré, à

l'agonie de son fils, expirant sans secours au milieu d'une mare de sang !

M. Christiaans avait beau chercher à chasser cette effroyable vision, elle revenait l'assaillir malgré lui, et lui faisait dresser les cheveux comme s'il assistait réellement à cet épouvantable spectacle.

La servante entra, et lui dit :

— Monsieur le docteur, il y a dans l'antichambre un monsieur qui veut absolument vous parler. C'est très pressé, à ce qu'il prétend.

M. Christiaans la regarda pendant quelques secondes d'un air égaré, comme s'il n'avait pas compris.

Elle répéta sa phrase.

— Qu'on me laisse tranquille, grommela-t-il; que ce monsieur choisisse mieux son temps. Je n'y suis pour personne.

Au bout d'un instant la servante rentra. Et, comme le docteur se fâchait, elle lui dit que le visiteur importun voulait parler au docteur d'un remplaçant pour son fils.

A peine eut-elle cessé de parler que M. Christiaans s'écria avec une joie soudaine :

— Oh ! Thérèse, Thérèse, introduis-le vite, vite !

— Mes yeux ne me trompent-ils pas ? balbutia-t-il avec étonnement, lorsque le visiteur entra dans son cabinet. Vous, Guillaume Hoofs, vous m'apportez des nouvelles d'un remplaçant pour mon fils ?

— Oui, monsieur le docteur, répondit le jeune homme. Il n'y a qu'une couple d'heures que j'ai appris dans quelles circonstances vous vous trouviez.

— Et alors, vous souvenant que je vous fis un jour quelque bien, vous vous êtes mis en course pour me chercher un remplaçant ? Vous en avez trouvé un ? Vous souriez ? Dieu, dans sa bonté, se serait-il servi de vous pour la libération de mon fils ? Quelle récompense ce serait là !

— Que votre cœur se réjouisse, monsieur le docteur; c'est ainsi : votre fils ne deviendra pas soldat. Un autre partira à sa place pour la guerre.

—Est-ce un jeune homme sans infirmités ?

— Sans la moindre infirmité. Il s'est déjà fait visiter et accepter par un médecin militaire.

— Quel est cet homme envoyé par le ciel ? Où demeure-t-il ?

— Il est devant vos yeux, docteur.

M. Christians fit deux pas en arrière, tellement étaient grandes sa surprise et son incrédulité.

— Vous, vous, Guillaume Hoofs, vous deviendriez soldat à la place de mon fils ! Impossible... vous rendriez donc la vie et le bonheur à toute une famille ?

— Pourquoi pas, monsieur le docteur ?

— Vous avez une mère ?

— En effet, une mère chérie.

— Vous ne pouvez pas l'abandonner. La loi défend à tous ceux qui sont exempts comme enfants uniques, de devenir soldats sans le consentement écrit de leurs parents.

— Ma mère m'a donné son consentement.

— Et elle vous aime ? Comment cela se peut-il ?

Guillaume Hoofs alla jusqu'à la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, et dit à demi-voix, d'un ton solennel :

— Voyez-vous, monsieur le docteur, lorsque j'appris votre malheur et votre chagrin, je me souvins de la bonté surhumaine avec laquelle vous m'avez sauvé, moi qui n'étais pour vous qu'un inconnu; bien plus, moi qui avais voulu attenter à vos jours en dirigeant un couteau contre votre poitrine. Alors Dieu m'inspira l'idée de saisir cette occasion unique de vous payer, non pas ma dette d'argent, mais ma dette morale. Je savais bien que ma mère, en serait effrayée et désolée, mais je connais son cœur. Je lui ai raconté, sans rien lui cacher, monsieur le docteur, tout ce qui s'est passé entre nous, toute la reconnaissance que je vous dois, à vous qui avez sauvé l'honneur du fils, après avoir sauvé la vie de la mère. Elle a pleuré longtemps et amèrement.

— Elle a pleuré, la pauvre mère ?

— Oui, elle a pleuré; mais cependant à travers ses larmes, elle s'est écriée : « Va, Guillaume, fais ton devoir envers notre bienfaiteur; va, mon enfant, je prierai pour toi, et Dieu te protègera ! »

Le docteur avait envie de sauter au cou du jeune homme, mais il se retint.

— Ah ! les nombreuses déceptions que j'ai éprouvées depuis trois jours m'ont rendu défiant. Guillaume, n'est-ce pas une résolution précipitée ? N'hésiterez-vous pas ? Savez-vous bien ce que vous faites ?

— Oh ! très bien, monsieur. Si vous refusiez mon offre, j'en serais très malheureux.

— Et quelles conditions y mettez-vous ?

— Aucune, absolument aucune.

— Comment ? Je ne vous comprends peut être pas bien. J'ai offert quinze mille francs pour un remplaçant. Je vous donnerai également cette somme, et, en outre, je vous donnerai quittance de ce que vous me devez.

Une expression de tristesse assombrit le visage du jeune homme, qui secoua la tête en signe de refus.

— Ce n'est peut-être pas assez ? demanda le docteur. Dites-le, je suis prêt aux plus grands sacrifices.

— Vos paroles m'attristent, dit Guillaume Hoofs en soupirant. Quel mérite mon action aurait-elle



Il eut beau prier, supplier... (Page 21.)

aux yeux de Dieu et aux vôtres, si j'en acceptais le payement en argent? Ah ! je vous en supplie, ne me parlez pas d'une récompense matérielle. Vendrais-je ma vie pour de l'argent? Non, je la rends à qui je la dois. Laissez-moi sauver votre fils, et penser que je puis faire le bonheur de mon bienfaiteur. Estimez-moi assez pour accepter mon offre, et je vous en serai reconnaissant comme d'un nouveau bienfait.

Le docteur ne sut plus contenir sa joie et son admiration. Il sauta au cou du jeune homme et le pressa sur son cœur en versant des larmes d'attendrissement. En même temps, il levait les yeux au ciel et bénissait Dieu qui, par des voies mystérieuses et détournées, lui avait permis de guérir une femme malade et de tirer son fils d'une situation désespérée, pour lui préparer ensuite l'inexprimable bonheur qui venait de lui échoir.

Après cette étreinte fiévreuse, il prit la main du jeune Hoofs, et s'écria :

— Allons, allons, courons apprendre cette bonne nouvelle à ma femme et à mes enfants. Comme ils vont sauter de joie!

Mais Guillaume Hoofs le retint en disant :

— Monsieur le docteur, accordez-moi encore quelques instants, et écoutez-moi patiemment. Je ne vous pose pas de conditions, mais j'ai cependant une prière à vous adresser : ma mère va rester toute seule maintenant...

— Ah! j'ai déjà pensé à votre mère! interrompit M. Christiaans. Vous ne voulez pas d'argent, mais...

— Elle aussi le refusera, du moins si vous le lui offrez comme la rémunération de ce que je fais en ce moment.

— Elle refusera! répéta le docteur étonné, Quelles gens êtes-vous donc? Elle est pauvre, n'est-il pas vrai? De quoi vivra-t-elle?

— J'avais, à force d'économies et de travaux extraordinaires, épargné trois cents francs pour payer ma dette. — Non, je vous en prie, monsieur, laissez-moi parler et ne m'interrompez pas. — Cet argent, que je n'ose plus vous offrir, la mettra pour quelques temps à l'abri du besoin. Elle peut encore travailler un peu. Ma prière tend à un autre but : ma mère va penser à moi jour et nuit maintenant. Ce triste isolement m'épouvante pour elle. Ce que je vous demande, et je connais assez la bonté de votre cœur pour être sûr que vous exaucerez ma prière, c'est d'aller de temps en temps, tous les jours si c'est possible, lui faire visite, la consoler, lui donner du courage et lui parler de moi, jusqû'à ce que je revienne.

— Continuez, continuez, murmura le docteur en souriant d'un sourire étrange. Est-ce tout?

— Assurez-moi, monsieur, que vous veillerez sur ma bonne mère... Et si ses forces étaient insuffisantes pour lui permettre de gagner son pain quotidien, soyez son protecteur. Faites-moi cette promesse, et je pars heureux et tranquille.

— Ah ! ah ! s'écria M. Christiaans, c'est là tout ce que le sauveur de son fils ose demander au bon docteur d'Ixelles? Non, votre mère ne sera pas seule, elle ne travaillera pas, elle n'aura pas à redouter le besoin. Il y a donc une lutte de générosité entre nous? Je dois plier pour vous je le reconnais; mais pourtant je dois résister autant que possible. Dès aujourd'hui, votre mère devient pour moi une sœur chérie; elle fera partie de ma famille, elle demeurera avec nous, et nous l'entourerons de soins, de reconnaissance et d'amour. Êtes-vous content?

Guillaume Hoofs prit la main du docteur, la porta à ses lèvres et l'arrosa de ses larmes.

M. Christiaans s'élança vers la porte.

— Venez à présent, dit-il, vous devez voir le bonheur qui est votre œuvre.

— Mon secret! mon secret! murmura le jeune homme avec angoisse.

— Ne craignez rien. Pas un mot là-dessus.

Et il entraina Guillaume Hoofs jusque dans la chambre où toute sa famille se livrait encore à une douleur muette.

— Louez Dieu! s'écria-t-il; Bernard est sauvé. Il ne doit plus être soldat. Voici son remplaçant. Ne doutez pas; la fatalité a cessé de s'appesantir sur nous. Au lieu de pleurer ton départ, Bernard, nous célébrerons bientôt ton heureux mariage.

Cette nouvelle fut accueillie par les manifestations de la joie la plus vive. Tous les visages s'illuminèrent comme par enchantement. Mais en même temps la surprise s'y peignit, à l'aspect de ce jeune monsieur à la mise convenable, qui ne paraissait pas appartenir à la classe des gens qui sont capables de se vendre.

— Je comprends votre étonnement, mes enfants, dit le docteur, M. Hoofs n'est pas un remplaçant ordinaire. Un jour, j'ai eu le bonheur de sauver la vie à sa mère, et de leur faire à tous les deux un peu de bien. C'est par pure reconnaissance qu'il prend ta place, Bernard. Il ne veut même pas une rémunération pécuniaire. Bénissez-le pour sa générosité et pour son inappréciable bienfait.

Bernard sauta au cou du jeune Hoofs et l'embrassa avec effusion. Il l'appela son libérateur, son bienfaiteur, son frère, et le serra à différentes reprises sur son cœur reconnaissant. Véronique, puis les autres, eurent leur part de ces étreintes. Bientôt des actions de grâces s'élevèrent vers le ciel et des larmes de bonheur coulèrent de tous les yeux. Madame Christiaans sanglotait d'attendrissement. Catherine dansait de joie.

— Écoutez, enfants, s'écria enfin le docteur. Notre gratitude ne doit pas se borner à des paroles. Il est bien vrai que le bon Guillaume Hoofs refuse toute récompense, mais nous avons un moyen de lui payer une faible partie de notre dette. Il a une vieille mère, une noble et vertueuse femme, et ce qui lui fait le plus de peine, c'est que cette bonne mère va rester toute seule et languir dans sa solitude désolée. Je lui ai promis que sa mère viendra demeurer avec nous, et que nous la chérirons comme si elle était de la famille.

— Oui, oui, c'est ça, répondit-on en chœur. Nous nous évertuerons à lui rendre la vie douce.

— Elle sera une sœur pour moi, dit madame Christiaans.

— Je l'aimerai comme une seconde mère, ajouta Catherine.

— Laissez-la venir demeurer avec nous dans la villa de Boendale, s'écria Véronique.

— Non pas, dit le docteur. Elle a besoin d'une compagne de son âge. Ma bonne femme causera avec elle, ira se promener avec elle, ne la quittera jamais et la protégera contre le moindre chagrin. Là-haut, du côté du levant, vers le jardin, est notre plus belle chambre, la plus gaie et la mieux aérée. Ce sera celle de la mère de notre sauveur. Qu'elle soit toujours honorée et aimée de nous tous plus que tout autre membre de la famille.

Guillaume Hoofs était debout au milieu de l'appartement, pleurant de joie et d'attendrissement. Quoi! il pensait ne remplir qu'un devoir, et son action allait assurer l'avenir et le bonheur de sa mère.

Il comprima ses larmes, maîtrisa son émotion, et dit :

— Il faut que je sorte pour aller chercher mes papiers à l'hôtel de ville. Soyez bien convaincus

que demain, à l'heure fixée, je serai au conseil de revision pour me présenter comme le remplaçant de Bernard Christiaans. A demain, monsieur le docteur!

Tout le monde lui souhaita le bonjour en l'accablant de nouveaux témoignages de reconnaissance.

— Ah! vous attachez trop de prix à mon sacrifice, répondit-il. Le plus heureux de nous tous, c'est moi.

Madame Christiaans lui cria :

— Monsieur Guillaume, dites à votre bonne mère que j'irai la chercher tout à l'heure dans la voiture du docteur. Elle passera la soirée avec nous, pour faire connaissance avec ses nouveaux amis et avec sa nouvelle demeure.

— Merci, merci! à demain! murmura le jeune homme, en s'éloignant rapidement.

Le lendemain, il comparut devant le conseil de revision, fut accepté et partit pour l'armée. Il resta de longues années au service, devint officier, et obtint même la croix d'honneur pour sa bravoure sur le champ de bataille.

Que Dieu récompense les nobles actions et accorde une longue vie aux bons cœurs : c'est ce que prouve le commencement de notre récit, où nous avons vu Guillaume Hoofs, toujours dévoué et charitable, donnant le bras au nonagénaire docteur Christiaans.

Et maintenant nous savons que le lien qui unissait si étroitement les deux vieux amis n'était pas autre chose que le doux et saint lien de la reconnaissance.

FIN DU REMPLAÇANT

LA FAMILLE DU MARIN

Dans une chambre au rez-de-chaussée d'une petite maison de la rue de la Boutique, à Anvers, était assise Annemie[1], la pauvre veuve de Jean Boots le naufragé, occupée à raccommoder et à rapiécer des sacs à grain endommagés.

Le triste vide de la petite chambre attestait la misère des habitants. Tout le mobilier se composait d'une couple de chaises boiteuses, d'un banc de bois et d'une table. Dans un coin, il y avait une alcôve close de rideaux de calicot bleu rayé. Quelques vêtements usés et passés, pendus çà et là à la muraille, semblaient indiquer que cette alcôve servait de chambre à coucher à des enfants.

Annemie avait été malade pendant six semaines. Elle avait repris à peine assez de forces pour se tenir sur ses jambes, et la transparence de ses joues creuses, l'éclat vitreux de ses yeux profondément enfoncés sous l'orbite, pouvaient faire craindre que la mort ne la menaçât encore.

Elle devait être plongée dans des pensées lointaines, car tout en travaillant, elle secouait souvent la tête et poussait un profond soupir. Parfois son œil se mouillait de larmes contenues à grand' peine; parfois aussi une étincelle d'amour et d'enthousiasme s'allumait dans son regard. Mais ce qui semblait la surprendre elle-même, c'était une agitation nerveuse qui lui faisait quelquefois tourner la tête et regarder avec effarement autour de la chambre, comme si elle croyait entendre quelqu'un.

Pour la troisième fois, elle fut troublée dans sa rêverie par des sons mystérieux qui s'élevaient sans doute de son propre cœur.

Elle porta les deux mains à ses tempes et murmura avec effroi :

— Sa voix ! Mon nom ! Chère Annette ! Ah ! c'est ainsi qu'il m'appelait quand il était gai... Et il l'était presque toujours, le bon... Dieu miséricordieux, protégez-moi; ma tête est encore si malade !

La même émotion la saisit pour la quatrième fois.

— Encore ! murmura-t-elle avec une angoisse croissante. « Priez pour mon âme ! » soupire sa voix. Son esprit serait-il invisible à côté de moi ? Qui sait ? en ce jour-ci !

Elle se leva, se dirigea lentement et en chancelant vers un des coins de la pièce, et ouvrit la porte qui donnait accès à une seconde chambre encore plus petite.

Là aussi, il y avait une espèce d'alcôve. Au-dessus d'un prie-Dieu, un crucifix en bois noir était fixé à la muraille, et à côté, près du lit, un chapeau de matelot en toile goudronnée, nommé sudouest, était suspendu à un clou.

La femme se laissa tomber sur le petit banc, éleva les mains vers le crucifix, remua les lèvres et pria à voix basse en tournant vers le ciel ses yeux suppliants.

Ainsi élevée vers Dieu, et le regard brillant du feu de l'enthousiasme, la pauvre veuve semblait encore être belle. Le soleil à son déclin, pénétrant à travers la fenêtre, frappait ses joues pâlies de ses rayons rougissants, et les parait de cette teinte rosée que le printemps de la vie donne aux jeunes filles. La délicatesse de ses membres, la légèreté de ses vêtements, sa taille élancée, tout en elle contribuait à lui rendre l'aspect de la jeunesse et les attraits qu'elle avait perdus. Oui, certes, Annemie devait avoir été autrefois une jolie fille.

Pendant qu'elle était absorbée dans sa prière, quelqu'un parut sur le seuil de la porte de la petite chambre, et secoua la tête en la regardant avec pitié, mais sans la troubler dans sa prière.

C'était une toute petite vieille, tout à fait de travers, et avec une épaule plus haute que l'autre. Mais ses yeux étaient encore pleins de vie, et un sourire d'une bonté rare était comme stéréotypé sur ses lèvres. Elle avait les bras passés dans l'anse d'un grand panier.

La veuve avait achevé sa prière, car elle fit le signe de la croix, se leva et se retourna. Ses yeux étaient pleins de larmes.

— Annemie, Annemie, vous ne faites pas bien, dit la petite vieille d'un ton de reproche. Vous allez là, toute seule, vous lamenter devant le crucifix. Sans doute, mon enfant, prier est salutaire; mais vous ne pouvez pas supporter de pareilles

1. Abréviation de « Anne-Marie ».

émotions. Voulez-vous redevenir malade?... mourir peut-être? Pensez du moins à vos pauvres enfants.

— Ah! ma chère Trinette, ne soyez pas fâchée contre moi, répondit la veuve en rentrant dans la première chambre. Je n'y puis rien, il se passe en moi quelque chose d'incompréhensible. A chaque instant, j'entends sa voix qui m'appelle par mon nom; tout à l'heure encore il me suppliait de prier pour sa pauvre âme.

— Taisez-vous donc, Annemie, avec vos superstitions, car, tandis que vous parlez ainsi, tout frémit dans votre corps. Ce sont les nerfs, parce que vous êtes encore si faible à cause de cette vilaine fièvre. Mais asseyez-vous. J'ai ici quelque chose pour vous qui vous fortifiera beaucoup.

Elle tira un petit pot de grès de son panier, et le posa sur la table.

— Voyez, cela calmera vos nerfs, continua-t-elle. De la soupe chaude avec un morceau de viande dedans. J'ai eu cela chez M. Joris, le marchand; mais vous devinez bien, Annemie, pour qui je l'ai demandé.

— Bien, bien, ma bonne Trinette; comment pourrai-je jamais reconnaître vos bontés? soupira la veuve. Sans vous, sans votre assistance, il y a des semaines que je serais morte et enterrée.

— Bah, bah! pas tant de paroles. Voici une cuiller, commencez bien vite à manger.

La veuve prit une partie du bouillon; elle haletait, elle souriait de plaisir, et la couleur revenait à ses joues, comme si réellement cette nourriture bienfaisante lui donnait de nouvelles forces.

Tout à coup elle cessa de manger et dit :

— J'en ai assez, Trinette; laissez-moi maintenant mettre le petit pot de côté jusqu'à ce soir.

— Non, non! s'écria la vieille femme. Pas comme cela. Vous voulez encore me tromper, et garder la soupe pour vos enfants. Ils n'en ont pas besoin; ils sont bien portants, et leur estomac peut supporter une nourriture plus pesante.

— Oh! s'il vous plaît, Trinette! notre pauvre Mariette devient toute pâle, et Rosette est à demi morte de faim.

— Sornettes que tout cela, Annemie! Vos enfants sont rouges comme des pommes d'api. Prétendez-vous me faire croire que vous êtes rassasiée avec cinq ou six cuillerées de soupe? Vous la mangerez tout entière jusqu'à la dernière goutte, ou je me fâche et je l'emporte. Allez-vous manger, oui ou non ?

— Puisque vous l'exigez! soupira la veuve en reprenant sa cuiller.

Lorsqu'elle eut tout avalé, ses yeux devinrent brillants, et elle dit en passant sa main sur son estomac :

— Ciel! Trinette, c'est bon tout de même, cette soupe fortifiante. Il me semble que je serais capable de sortir tout de suite et de brouetter une pleine charge de moules. Merci, merci; Dieu vous bénira, chère Trinette, Maintenant je me remets bien vite à raccommoder mes sacs; je n'y gagne que quelque cents par jour[1]; mais tout fait farine au moulin, n'est-ce pas? Asseyez-vous encore un petit moment. Votre présence seule me rend heureuse.

— Vous parlez de moules, Annemie, s'écria la vieielle femme en riant. Eh bien, j'ai de bonnes nouvelles pour vous. Mademoiselle Dooms m'a promis de m'avancer trois florins sur la dentelle que j'ai commencée la semaine dernière sur mon carreau. Dès que vous pourrez sortir, j'irai chercher les trois florins, et avec cela vous pourrez encore acheter des moules et des crevettes, et gagner de l'argent pour vous et vos enfants, comme auparavant. Nelis, le charron, vous prêtera une brouette pour cinq cents par jour.

— Ah! bon ange; si vous étiez ma propre mère, vous ne pourriez pas me témoigner plus d'affection. Comment ai-je merité cela?

— Ta, ta, ta! ne sommes-nous pas tous des chrétiens, Annemie? et ne faut-il pas s'aider les uns les autres? Quand pensez-vous être assez forte pour aller chercher des crevettes, ne fût-ce que le soir?

— Dans cinq ou six jours, peut-être. Si le propriétaire veut me donner encore une ou deux semaines de délai; sans cela, cela finira mal.

— Il attendra, maintenant qu'il voit que vous guérissez; soyez-en sûre.

— Il est lui-même bien pauvre, Trinette. Il en a grand besoin aussi, et vous savez bien que samedi dernier il a menacé de nous mettre par force à la porte. Si du moins j'avais encore quelque chose à vendre ou à engager; mais tout ce qui avait quelque valeur est parti.

— J'irai parler demain à *baas* Nasselman. Soyez tranquille, de ce côté vous n'avez rien à craindre... Mais, dites-moi, Annemie, où sont vos enfants?

— Notre Jean est à sa boutique, chez M. Joos, le cordier, vous le savez bien...

— Oui, mais Mariette et Rosette?

— J'ai envoyé les enfants à l'église des Dominicains, afin qu'ils y prient pour le Saint-Sépulcre. Trinette, c'est aujourd'hui le 15 avril; l'anniversaire de son départ. Tenez, sur le seuil de cette porte, il me donna le baiser d'adieu, et il me serra si étroitement et si fiévreusement dans ses bras, qu'il semblait avoir déjà le pressentiment que cet adieu serait éternel, hélas!... Je le suivis en silence

1. Le cent vaut deux centimes.

et à son insu... Il était parti déjà depuis des heures, que j'étais encore assise là, mon enfant serré contre ma poitrine, le suivant des yeux...

— Encore des larmes dans vos yeux! s'écria la vieille femme.

— Non, c'est fini, Trinette; je me sens beaucoup plus forte maintenant. C'était la volonté de Dieu, et nous devons nous y soumettre.

— Il y a sept ans de cela aujourd'hui, n'est-ce pas.

— Huit ans, chère Trinette; depuis 1860. Il me semble que c'était hier.

— Et vous êtes sûre qu'il s'est noyé?

— Tout à fait sûre, Trinette. Tous les journaux ont rapporté que le trois-mâts anglais *Milton* a péri corps et biens près d'une île qui s'appelle Bornéo.

— Quelle idée de votre mari d'aller ainsi à travers la mer à l'autre bout du monde! Je ne comprends pas cela, Annemie. Êtes-vous bien sûre qu'il vous aimait?

— Ah! il n'y avait pas de meilleure âme, pas de meilleur cœur à vingt lieues à la ronde! Sa femme et ses enfants étaient toute sa joie et toute sa vie. C'est pour nous qu'il est parti sur mer, et j'en suis la cause innocente. Lorsque notre famille s'accrut si rapidement, et que je commençais à m'apercevoir que le salaire que gagnait mon mari comme charpentier de navires n'était pas suffisant pour subvenir à l'éducation de mes enfants, je souhaitai de louer une autre maison en ville, et d'y ouvrir une petite boutique d'épiceries et de légumes; mais, malgré tous nos efforts pour mettre quelque chose de côté, nous désespérions d'amasser jamais assez d'argent pour mettre ce projet à exécution. Il arriva alors que mon mari dut travailler à la charpente d'un trois-mâts anglais, et qu'il causa avec le capitaine; — car Jean Boots avait appris un peu d'anglais sur le chantier. — Le capitaine, qui devait partir immédiatement pour Londres, et prendre ensuite la mer pour plusieurs mois, proposa à mon mari de faire le voyage sur son navire en qualité de maître charpentier. Le salaire qu'il lui promettait était si élevé, qu'avec la moitié payée d'avance, mes enfants et moi, nous pouvions vivre jusqu'à son retour, et l'autre moitié était suffisante pour nous permettre d'ouvrir la petite boutique qui était notre rêve depuis si longtemps. Croyez-moi, Trinette, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir; mais la conviction qu'il allait assurer le bonheur de ses enfants le rendit inébranlable. Ah! mon pauvre Jean, mon cher mari; il a payé son amour de sa vie! Ne faites pas attention à mes pleurs... C'est fini.

— Et les journaux ont rapporté que votre mari avait péri? demanda la vieille femme.

— Oui, tous les journaux. Mathieu le pilote m'a lu une gazette, où il était dit que le navire s'était perdu corps et biens.

— Et vous ne doutez pas de sa mort? murmura la vieille femme d'un ton singulier.

— Mais, ô ciel! Trinette, pourquoi me demandez-vous cela si singulièrement? s'écria la veuve étonnée.

— C'est incompréhensible, Annemie. Cette nuit j'ai, pendant des heures, rêvé de votre mari, et je l'ai vu vivant devant mes yeux.

— Ah! pauvre amie, vous ne l'avez jamais vu. Comment pourriez-vous le reconnaître.

— Oui, vous avez raison, Annemie, et cependant je l'ai vu et lui ai parlé cette nuit.

— Ah! Trinette, ne riez pas avec de pareilles choses.

— Vous en rirez peut-être vous-même, Annemie; votre mari était roi chez les hommes noirs, dans une île, et il portait une couronne d'or; à ses bras et à ses jambes étincelaient de larges anneaux également en or, et sur sa poitrine nue pendait une grande rivière de diamants... Mais les autres l'avaient noirci comme eux, pour qu'il ne fît pas trop contraste avec ses sujets. Lorsqu'il me vit, — comment il me connaissait, je n'en sais rien, — il me dit : « Trinette Spas, quand vous verrez mon Annemie, dites-lui qu'elle doit prendre patience encore un peu, car, avant que l'année ne soit écoulée, je serai à la maison... » Ne trouvez-vous pas cela merveilleux?

La veuve regarda un instant la vieille femme avec des yeux écarquillés; puis elle hocha la tête en souriant tristement, et répondit :

— Mais, Trinette, vous êtes encore plus superstitieuse que moi. Ne remarquez-vous pas que votre rêve n'est pas autre chose que le conte que notre Jean a raconté hier à ses petites sœurs en votre présence? Il y avait aussi là-dedans un matelot que les hommes noirs avaient fait roi de leur île.

— Tiens, tiens! En effet, je l'avais oublié, soupira Trinette à demi confuse. L'infirmité de l'âge. Tout s'use par le temps; l'homme comme le reste, et je sens bien, Annemie, que Trinette Spas est déjà fort usée; mais qu'y faire? Il n'y a rien d'éternel que Dieu seul... Maintenant, je monte bien vite; la nuit tombe; je vais allumer ma petite lampe et continuer ma dentelle. Ayez bon courage; les choses iront encore mieux que nous ne pensons.

— Bonjour, ma chère Trinette, bonjour mon bon ange gardien! cria la veuve à la vieille femme qui s'éloignait.

Puis elle prit un autre sac et continua son ouvrage.

Annemie se sentait fortifiée, non pas seulement par la nourriture qu'elle avait prise, mais plus

encore par les perspectives rassurantes que la vieille Trinette avait ouvertes devant elle.

Durant sa grave maladie, son tendre cœur de mère avait saigné souvent à l'idée pleine d'angoisse que sa mort prochaine allait laisser ses pauvres enfants sans secours et dans la plus profonde misère. Oui, dans le délire de la fièvre, elles les avait vus errer comme des agneaux égarés, et tendre leurs petites mains pour demander un morceau de pain. Maintenant du moins, croyait-elle, Dieu, dans sa miséricorde, avait éloigné de ses lèvres ce calice d'amertume. Ses forces revenaient : Trinette allait emprunter pour elle trois florins... Elle pourrait donc, comme auparavant, colporter des crevettes et gagner de quoi vivre péniblement avec ses enfants !

En ce moment, deux petites filles entrèrent dans la chambre en se tenant par la main et coururent vers la veuve les bras ouverts.

— Ah ! vous voilà, petites gamines ! s'écria-t-elle joyeusement. Vous vous êtes sans doute écarquillé les yeux à regarder les belles choses qui se trouvent sur le Calvaire ?

— Non, chère mère, répondit la plus âgée des deux ; nous sommes restées agenouillées devant le saint sépulcre.

— Oui, et devant les âmes qui brûlent là dans le purgatoire, ajouta la plus jeune avec un soupir de commisération.

— Et avez-vous bien prié, mes enfants ?

— Oui, mère, cent *pater* au moins.

— Oh ! chère petite mère, donnez-moi une tartine, dit la plus petite ; j'ai bien faim !

— Mais, Rosette, pourquoi restes-tu si longtemps dehors, aussi ? Je le crois bien, que tu as faim ! Asseyez-vous, mes enfants, vous allez avoir votre souper.

Elle entra dans la chambre voisine et revin bientôt avec un pain de seigle et un petit pot vert.

Tandis que les deux enfants levaient vers elle des regards avides et des mains impatientes, elle coupa deux tranches épaisses, y étendit un peu de graisse fondue, y répandit quelques grains de sel, et les donna à ses enfants.

Celles-ci mordirent à belles dents dans le pain noir, les yeux brillants de plaisir. Elles semblaient avoir oublié le monde entier, et mangeaient avec une telle avidité, qu'elles n'écoutaient pas leur mère qui leur disait :

— Mes enfants, vous allez vous étrangler en mangeant si vite.

Ce n'est que lorsque leur faim fut un peu apaisée qu'elles mangèrent plus lentement.

Comme il faisait déjà presque nuit, la veuve alluma une petite lampe à pétrole et reprit son travail, en jetant de temps en temps un regard de satisfaction sur ses enfants.

Mariette, l'aînée, était blonde comme sa mère. Rosette avait une chevelure noire et bouclée comme son père. La misère avait été impuissante à mettre son empreinte sur leurs jolis visages ; ils étaient frais et roses, et un sang généreux colorait leurs petites lèvres du corail de la santé.

A peine les enfants eurent-elles fini de souper, que Mariette alla chercher dans un coin un bout de corde qu'elle se mit à effilocher, pour servir aux calfats. Cela pouvait rapporter aussi quelques cents par semaine.

Rosette l'aidait dans son travail ; mais de temps en temps elle ramassait quelque chose qui ressemblait à une poupée informe, et lui déposait un baiser sur le front, en murmurant tout bas quelques mots bien tendres.

Tout à coup une discussion s'éleva entre les enfants, mais, comme elles parlaient très bas, la mère ne comprenait pas quelle était la cause de leur différent.

— Eh bien, eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Allez-vous vous fâcher l'une contre l'autre ? Des petites sœurs doivent toujours bien s'aimer.

— Ce n'est pas vrai, mère ! s'écria Rosette avec indignation.

— Qu'est-ce qui n'est pas vrai, mon enfant ?

— Mère, Mariette dit que notre père pourrait être dans le purgatoire. Les gens qui brûlent là-dedans d'une si vilaine façon ont fait du mal... et notre père n'a jamais fait de mal, n'est-ce pas, mère ?

— Du mal ? répéta la veuve en haussant les épaules. Tous les hommes pèchent quelquefois. Dieu seul le sait, mon enfant.

— Oui, mère ; mais vous ne pouvez pas parler ainsi, s'écria Rosette irritée. Notre père est au ciel. Vous l'avez dit vous-même plus de cent fois.

— Certainement, je le crois aussi, mon enfant ; car il avait si bon cœur, et il nous aimait tous comme la prunelle de ses yeux ; mais...

— Ah ! voilà notre Jean ; je l'entends ! interrompit Mariette.

— Ah ! il va encore nous raconter des histoires, répondit Rosette toute joyeuse ; l'histoire de la montagne des farfadets, et celle du vaisseau enchanté. On entendit résonner dans le vestibule le refrain d'une chanson populaire, et presque aussitôt un jeune garçon d'environ quinze ans, passablement fort pour son âge, entra gaiement dans la chambre. Il portait un bonnet écossais, une veste bleue à boutons de cuivre, et un pantalon en toile à voile plein de taches de goudron et de poix, ce qui lui donnait tout à fait l'extérieur d'un jeune matelot.

— Mère, mère, vite une tartine, cria-t-il, car si vous saviez comme j'ai faim! un vrai loup. Je mordrais dans les pavés, nom de nom!

— Fi! Jean, qu'est-ce que c'est que ça? Voilà que tu jures! dit la veuve en lui passant le pain.

— Non, mère, ce n'est pas jurer; c'est un mot que je dis comme cela pour dire quelque chose.

— Non, non, je ne veux pas entendre de ces vilains mots-là. Il faut te défaire de cette mauvaise habitude, Jean.

— Eh bien, chère mère, si cela peut vous faire plaisir, vous le savez bien, n'est-ce pas? Cela suffit.

Il reçut sa tartine de pain noir et la regarda d'un air à moitié triste.

— Mère, mère, grommela-t-il, vous avez encore une fois frotté ma tartine contre l'extérieur du pot à graisse, n'est-ce pas?... Mais vous ne les mangez pas grasses non plus. Je fermerai les yeux, et je penserai qu'il y a un pouce de beurre dessus.

— Jean, mon garçon, encore un peu de patience. Dans quelques jours, je recommencerai ma ronde avec des moules et des crevettes.

— Tiens, tiens, j'allais presque oublier ceci, dit Jean en tirant quelque chose de la poche de sa veste. J'ai été chargé de porter une corde de sonde à bord du vapeur anglais, et le maître d'hôtel, le cuisinier, vous savez bien, Adrien du Kauwenberg m'a donné un biscuit de mer. Voyez donc comme il est blanc! Du pur froment... Oh! c'est si bon, mère!

— Eh bien, tu disais que tu mourais de faim; pourquoi ne l'as-tu pas mangé ce biscuit?

— Moi? halte-là! j'étais heureux comme un roi, quand je le reçus, parce que je savais, mère, que toi qui es malade... Tenez, prenez-le; mangez-en un morceau, et mettez le reste de côté pour demain.

— Ah! mère, donnez-moi un morceau, dirent les deux petites filles d'une voix suppliante.

La veuve, les yeux mouillés de larmes d'attendrissement, rompit le biscuit en quatre parts, en tendit une à chacune des petites filles, et en tendit une autre à Jean. Mais celui-ci refusa absolument.

— Ces avale-tout! grommela-t-il en regardant ses sœurs avec colère; cela est rouge comme des cerises, et cela prendrait les morceaux de biscuit dans la bouche de sa mère!

— Non, Jean, dit la veuve, n'accuse pas tes innocentes petites sœurs. De toute la journée elles n'ont eu qu'un peu de pain de seigle. Ma maladie nous a terriblement appauvris; mais les choses vont aller mieux, dès que je serai assez forte pour traîner ma charge de moules.

— Une charge de moules? Ah! mère, vous pouvez à peine vous tenir debout. Pourquoi ne me laissez-vous pas aller sur le bateau à vapeur? Je gagnerais au moins quatre fois autant que comme apprenti cordier.

— Sur mer? Toi, Jean, sur mer? Oh! mon enfant, mon enfant, ne me parle plus de cela.

— C'est seulement d'ici jusqu'à Londres.

— Non, tais-toi, tu me fais trembler.

— Oui, mère, je le comprends bien : c'est parce qu'il est arrivé malheur sur mer à mon père. Mais savez-vous ce que le cuisinier du steamer répond à cela? Il dit qu'on devrait avoir bien plus peur de coucher dans un lit, attendu qu'il y a beaucoup plus de gens qui meurent dans leur lit que sur mer. Adrien m'a encore demandé aujourd'hui si je veux être aide-cuisinier à bord de son bâtiment. Il m'aime beaucoup; il a été le meilleur ami de mon père. Outre de beaux appointements, il y a, dit-il, beaucoup de pourboires et de temps en temps les restes de la table, que je pourrais rapporter pour vous et pour mes sœurs. Cela serait beau tout de même, mère... Et puis, sur mer, on a une si belle vie!

— Jean, mon enfant, tu me fais venir les larmes aux yeux, répondit la veuve d'une voix plaintive. La seule idée que tu pourrais jamais partir sur un navire me fait frémir et me rend malade. Ah! tais-toi pour l'amour de Dieu, ne me parle plus de ces terribles choses!

— Si cela peut vous faire plaisir, mère, vous savez bien que cela me suffit... Je n'en parle plus... Mais que j'aie peur de l'eau, ne le croyez pas. Moi, peur, mille sabords!

— Fi! encore ces vilains mots!

— Ah! cela m'a échappé; ce n'est pas ma faute... mère, Tiste Snock, mon camarade d'atelier, dit que la chanson du quartier des bateliers est très longue. Quand feu mon père me faisait chevaucher sur son genou, n'en chantait-il pas plus long que je n'en sais?

— Oh! si, mon fils; mais je n'en ai pas retenu davantage non plus.

— Viens, Jean, assieds-toi ici près de nous, et raconte-nous l'histoire du vaisseau enchanté, demanda Mariette.

— Oui, cher Jean, ou l'histoire du revenant de la rue des Crabes. Je t'aimerai tant! s'écria Rosette.

— A propos d'histoires, répondit Jean, il faut savoir, mère, qu'il y a un nouvel ouvrier dans notre atelier. Il s'appelle Jacob Pekbrock[1], et il a été si loin en mer sur un trois-mâts américain, qu'il a vu le bout du monde. Il sait raconter de telles histoires, que vous l'écouteriez des heures durant la bouche béante. Il a été, avec ses camarades, dans le pays des hommes noirs, sur une

1. Calotte de goudron.



Elle éleva les mains vers le crucifix. (Page 28.)

montagne si haute, si haute, qu'ils ont pu se laver les mains dans les nuages. Ils étaient parvenus très près de la lune, et ils avaient l'intention de grimper encore plus haut pour voir un peu ce qui se passe là dedans. Mais il commença à faire si bigrement... holà! — si terriblement froid, veux-je dire — qu'ils furent obligés de redescendre au plus vite, car le bout de leur nez et le bord de leurs oreilles étaient déjà gelés.

— Bah! bah! Ce Jacob plaisante, dit la veuve en riant. Les matelots savent raconter un tas de choses dont il ne faut pas croire un mot.

— Cela ne serait pas vrai, mère? Mais il l'a vu lui-même : il y était. Et ce n'est rien encore : il a bien d'autres aventures qui vous feraient dresser les cheveux sur la tête si vous les lui entendiez raconter.

— Oh! Jean, dis-nous-en quelques-unes, demanda Mariette.

— Je t'en prie, Jean, je te donnerai demain matin la moitié de ma tartine, ajouta Rosette.

— Eh bien, petites sœurs, ouvrez vos oreilles toutes grandes, et écoutez, reprit Jean en gesticulant vivement. Jacob était sur mer avec son navire. Il y avait eu une furieuse tempête, les vagues ballottaient le bâtiment deçà et delà, comme s'il allait à chaque instant s'abîmer dans le gouffre; ils avaient, avec deux autres navires, perdu leur chemin, et ne savaient plus où ils étaient. Depuis trois semaines ils n'avaient plus rien vu que l'eau et les nuages. Bon. — Mais tout à coup ils aperçurent une grande île; ils y abordent avec une chaloupe, et parcourent pendant quelque temps les côtes pour chercher un endroit propre à amarrer leur vaisseau. Ils apportent un câble au rivage avec un long pieu, et se mettent à frapper à tour de bras sur ce pieu avec un lourd marteau de fer. Leur étonnement va croissant lorsqu'ils voient que le

pieu s'enfonce dans le sol comme dans du beurre... Mais, ô ciel, au dixième coup de marteau, l'île pousse un cri terrible qui fait trembler le ciel, et le sol commence à se mouvoir et à se secouer tant et si bien que Jacob et ses compagnons sont culbutés sens dessus dessous, et qu'ils sont rincés en un clin-d'œil par les flots de la mer; car ce qu'ils avaient pris pour une île était un poisson long de plusieurs mille pieds; un poisson nommé krak ou kraken, je ne sais plus trop bien...

— Aïe! aïe! aïe, soupira Rosette toute tremblante. Et Jacob était-il mort?

— Pas encore, petite sœur; il nageait avec ses camarades vers le canot; mais il était le dernier, et les autres, qui atteignirent le canot les premiers l'abandonnèrent dans l'eau et voguèrent vers le bateau.

— Méchantes gens! murmura Mariette.

— Oui, petite sœur, mais Dieu les châtia bientôt. A peine furent-ils sur le bateau, que le kraken, — qui voulait se venger du pieu qu'ils lui avaient enfoncé dans le corps, — revint sous le navire, et donna un si furieux coup de sa queue contre la quille, que le vaisseau vola en l'air et fit au moins quatre tours sur lui-même avant de retomber dans l'eau.

— Pauvres malheureux matelots! dit Rosette, ils furent tous noyés, n'est-ce pas, Jean?

— Vous allez l'apprendre. Jacob était encore en train de se débattre dans la mer. Il aperçoit tout à coup le kraken qui nage vers lui en ouvrant une gueule grande comme la porte de Borgerhout, et des dents! des dents comme des hachettes! Jacob fait le signe de la croix et dit une prière; mais cela ne lui servit guère, car le poisson l'avala comme nous faisons d'une moule fraiche.

La petite Rosette se mit à pleurer.

— Et comment est-il sorti de là? demanda-t-elle.

— C'est cela qui est le plus extraordinaire, reprit le conteur. L'intérieur de ce poisson était très spacieux, et Jacob pouvait s'y tenir assis ou debout, à sa guise. Après avoir examiné ce nouveau séjour, il ne tarda pas à s'ennuyer terriblement, lorsqu'il se souvint qu'il avait du tabac et une pipe dans sa poche, ainsi que des allumettes phosphoriques. Il en prit une, alluma son brûle-gueule, et se mit à fumer comme la cheminée d'une usine à vapeur. Jamais le tabac ne lui avait fait plus de plaisir. — Bon. — Mais il n'avait pas songé que le poisson n'était peut-être pas habitué au tabac, et que la fumée l'incommoderait. En effet, le kraken commença à se remuer, à sauter et à se démener, en faisant de violents efforts comme une personne qui souffre de crampes d'estomac. Jacob roula pendant quelque temps deçà delà dans le ventre du monstre, jusqu'à ce qu'enfin il fût lancé en l'air comme une bombe hors de la gueule d'un canon. Il se trouva qu'il retomba justement sur le grand mât de son vaisseau, et il se fût infailliblement rompu le cou, si l'un de ses pieds ne s'était engagé dans les cordages, ce qui fait qu'il y demeura suspendu, la tête en bas. Ses camarades...

La parole expira sur les lèvres du jeune garçon, et il regarda avec surprise du côté de la porte, où venait d'apparaître un visiteur. Cette visite inattendue ne devait pas être agréable à la veuve ni à ses enfants, car tous paraissaient frappés de tristesse et d'effroi.

L'homme était très pauvrement vêtu, il avait l'air d'un vieux matelot. Il n'avait qu'un bras. La manche droite de sa veste était repliée contre son épaule.

Lorsqu'il entra, ses yeux brillaient et ses lèvres tremblaient de colère. Il s'arrêta à deux pas de la veuve et lui cria d'un ton brutal :

— Ah çà, femme Boots, c'est fini, entendez-vous. Vous vous êtes jouée de moi assez longtemps, et vous allez me payer, me payer tout de suite, ou demain matin je vous fais jeter sur la rue avec vos cliques et vos claques. Oui, oui, vous pouvez étendre vos mains et crier : « Seigneur Dieu! » et miséricorde tant qu'il vous plaira, je suis sourd, inexorable, dur comme une pierre. De l'argent, il me faut de l'argent.

— Ah! cher homme, attendez encore une semaine, dit la veuve suppliante. Dans deux ou trois jours je pourrai aller vendre mes moules, et soyez sûr que ce que je gagnerai sera pour vous, jusqu'au dernier sou.

— Voilà six semaines que vous me chantez la même chanson, s'écria le propriétaire en frappant du pied avec colère. Vendre des moules? Mais, pauvre femme, comment pouvez-vous parler ainsi? Avant d'arriver au coin de la rue, vous tomberez de faiblesse. Tout ça, ce sont des mots. Vous allez me donner de l'argent, des espèces sonnantes, ce soir, où le diable tiendra la chandelle. Vous volez sur la rue, vous dis-je!

— Pour l'amour de Dieu, maître, ne parlez pas si durement. Voyez donc comme vous faites trembler mes pauvres enfants!... Rosette ne pleure pas si fort... Et toi, Jean, pourquoi fais-tu de si vilaines grimaces? Tiens-toi tranquille.

— Il est heureux que je ne sois pas encore assez grand, grommela à demi-voix le jeune garçon, sans cela je ne laisserais pas faire à ma mère de si cruels affronts. Je lui arracherais, sacrebleu! sa seconde aile.

— Tais-toi, méchant garçon.

— Oui, mère, si cela peut vous faire plaisir; vous savez bien, n'est-ce pas?... mais, mais!... maintenant je suis muet comme un poisson.

— Tout cela ne signifie rien, reprit le propriétaire. Les larmes et les prières sont inutiles. Il me faut de l'argent.

— Mais vous êtes un chrétien comme nous, maître, dit la veuve en joignant les mains. Puis-je aller coucher sur le pavé, avec mes pauvres innocents petits enfants, et malade comme je suis? Prenez patience encore une semaine. Vous savez que je suis honnête. Il y a dix ans que je demeure dans votre maison. Ne vous ai-je pas toujours exactement payé?

— Et les six dernières semaines? Et la nouvelle semaine?

— Je parviendrai bien aussi à les payer avec le temps. Considérez que, depuis la mort malheureuse de mon mari, j'ai travaillé comme une esclave pour élever mes enfants, et soyez un peu pitoyable pour une pauvre mère.

L'homme paraissait touché par les instantes prières de la veuve, et secouait la tête d'un air incertain; mais tout à coup il se raidit contre sa propre émotion et s'écria :

— Non, pas de pitié; payez, ou déménagez demain matin!... Oui, femme Boots, je sais bien que vous êtes malheureuse; mais je ne puis pas le savoir, et je dois fermer mon cœur à la pitié. Suis-je riche? J'ai douze francs de revenu par semaine; moins que le salaire d'un ouvrier. Ma femme est idiote et percluse; je suis infirme et incapable de travailler. Depuis quinze jours, nous mangeons du pain sec parce que vous ne nous payez pas. Cela ne se peut pas, non... Non, femme Boots, quand vous vous traîneriez à mes genoux, je ne vous écouterais pas; car ma pauvre femme, hélas! est encore plus malheureuse que vous.

— Nom de nom! s'écria le jeune garçon en se levant tout à coup avec vivacité; il y a assez longtemps que cela dure! Dussé-je être mille fois dévoré par les poissons, vous allez cesser de tourmenter ma mère, ou..:

Et il courut en agitant les bras jusque tout près du propriétaire, devant lequel il se campa dans une attitude comiquement menaçante, et dit :

— Ainsi, mon maître, vous oseriez nous faire jeter à la porte?... Laissez-moi faire, ma mère... Eh bien, non, nous ne déménagerons pas.

— Va te coucher, méchant gamin, grommela le propriétaire avec mépris. Comment m'empêcherais-tu de vous faire déguerpir?

— Comment? je vous payerai!... Et qu'auriez-vous encore à dire, alors?

— Toi, me payer? de mieux en mieux! ricana le baas. En l'an un, quand les hiboux prêcheront, sans doute.

— Non, non, ce soir même, ou demain matin au plus tard. Le vapeur anglais est précisément à la côte. Je deviens aide-cuisinier; Adrien m'a promis dix francs d'à-compte, et je touche tous les mois...

La veuve, qui, avec la plus profonde anxiété, avait pénétré l'intention de son fils, s'était levée et lui mit la main sur la bouche.

Il se démenait pour pouvoir parler, et s'écria à mots entrecoupés :

— Oui, mère, c'est fini maintenant; je vais sur mer, et je gagnerai de l'argent... pour vous et pour cet homme brutal qui est là, et...

— Fi, Jean! tais-toi, tais-toi! dit Annemie : cet homme est dans son plein droit; tu perds la tête, malheureux enfant!

— C'est égal, mère, je vais sur mer, vous dis-je encore une fois; et dussé-je y périr, ça m'est égal, j'y vais tout de même. C'est pour ma mère que je veux le risquer. Oui, saperlipopette! demain je suis garçon de cambuse sur le steamer d'Adrien.

La veuve serra son fils sur son cœur avec un cri d'angoisse.

— Oh! mon cher Jean, répondit-elle en gémissant, ne me fais pas mourir de peur! songe à ton père et à sa malheureuse fin. Vois mes larmes. Viens, sois brave, aie pitié de ta mère malade; allons, rassieds-toi sur ta chaise et reste tranquille, je t'en prie.

Le jeune garçon, vaincu par l'agitation de sa mère, retourna lentement vers la table, en murmurant à voix basse :

— Quand cela vous fera plaisir, vous savez bien, n'est-ce pas!... si j'étais seulement un peu plus grand!

Annemie se tourna vers le maître de la maison et demanda pardon pour toutes les hardiesses de son fils; l'homme avait les larmes aux yeux, et répondit sans colère :

— Je ne suis pas fâché contre votre garçon, Annemie. Il y a un bon cœur dans cette poitrine : je voudrais qu'il fût mon fils... Mais tout cela n'y fait rien. La nécessité, la dure nécessité me contraint... Je ne peux pas faire autrement. De l'argent, ou demain sur le pavé.

La veuve le considéra un instant avec inquiétude.

— Eh bien, soit, dit-elle, en poussant un profond soupir. Le sort cruel m'enlève mon dernier gage! — Attendez, maître, je vais vous donner un à-compte.

Et elle alla dans la chambre voisine et revint bientôt avec une bague d'or qu'elle lui tendit, en disant, les larmes aux yeux.

— Tenez, voilà ma bague de mariage, la seule chose que je possède sur la terre. Plutôt que de sacrifier ce souvenir, je vous eusse donné mon sang en payement; mais vous êtes malheureux

aussi. Vendez la bague ; elle vaut bien huit francs... Et, la semaine prochaine, je vous remettrai ce que je peux gagner à vendre des crevettes.

L'homme secoua la tête et demeura un moment silencieux.

— Prenez la bague, l'homme, dit la veuve très calme et très décidée en apparence. Cela vous permettra de me donner encore un petit délai.

Mais l'homme repoussa sa main en disant d'une voix attendrie :

— Annemie, chère femme, vous croyez que j'ai un mauvais cœur, hein ? Oui, j'étais venu ici avec la ferme résolution de ne plus rien entendre, mais rien, rien. Mais quant à votre bague de mariage, je n'en veux pas. Faites-moi une promesse : je vous accorde encore une semaine, — quand je devrais souffrir la faim — mais assurez-moi alors sincèrement que vous délogerez sans résistance, à moins que vous ne puissiez me donner au moins cinq francs d'à-compte.

— Oui, je vous le promets.

— Bonsoir, alors, Annemie ; j'espère que Dieu aura pitié de vous et de nous.

— Merci, merci, brave homme ! Nous prierons pour vous.

La veuve, délivrée de la frayeur qu'elle avait éprouvée pendant quelques jours, s'assit près de la table et se remit à filer ; elle consola ses petites filles et gronda Jean avec des paroles qui trahissaient l'amour et l'admiration plus que la colère.

— Oui, mes enfants, dit-elle enfin ; je me sens forte. Demain je commencerai à faire mon tour, et je gagnerai de l'argent comme auparavant.

— Pourrai-je aller avec vous alors, mère ? demanda Mariette ; je vous aiderai.

— Et moi aussi, hein, mère ? demanda Rosette.

— Oui, mes enfants, vous pourrez venir avec moi toutes les deux ; ce sera une promenade pour vous. Et maintenant, si vous alliez vous coucher ?

— Oh ! chère mère, il est encore de bonne heure, murmura Mariette. Encore une petite histoire, une toute petite.

— Non, pas une petite, une longue, répondit Rosette. Allons, Jean, raconte-nous l'histoire de la petite paysanne de la montagne des Farfadets.

— Mais qu'est-il advenu plus tard de Jacob Culotte-de-Poix ? demanda l'aînée des petites filles. Il est resté pendu au mât de son bâtiment, la tête en bas ?

Jean s'installa commodément sur sa chaise et répondit :

— Eh bien, ses camarades vinrent le délivrer, et avec cela ce fut fini ; — mais si vous croyez que Jacob n'a pas vu d'autres choses étonnantes dans sa vie, vous vous trompez. — Écoutez bien : Jacob était un jour en mer sur le même bâtiment, loin, bien loin d'ici, lorsqu'un grand bateau à vapeur se jeta sur lui dans le brouillard de la nuit, et il en résulta une collision si violente que le navire de Jacob coula immédiatement. Lorsque celui-ci revint sur l'eau, il ne vit plus rien qu'une cage à poulets qui flottait à la surface. Il se mit à cheval dessus, et il vogua ainsi sur la mer six semaines durant, sans manger autre chose que les poulets morts dans la cage, qu'il devait avaler avec plumes et pattes, pour ne pas mourir de faim. — Bon. — Mais voilà qu'une belle nuit... il faisait beau temps, et il venait justement d'allumer sa pipe pour tirer quelques bouffées, lorsqu'il vit tout à coup, à trois ou quatre pas de sa cage à poulets, une sirène sortir de l'eau.

— Une sirène ? Qu'est-ce que c'est que cette bête-là, Jean ? interrompit la petite Rosette.

— C'est une femme des eaux, Rosette, avec des cheveux verts et une queue de poisson... Et elle se mit à chanter si bien et si gentiment, que Jacob faillit s'évanouir. Si elle parvenait à l'endormir, il était perdu. Jacob le savait bien ; mais il eut beau se donner des coups de poing sur le front et se pincer les jambes pour rester éveillé, il s'endormit tout de même.

— Malheureux Jacob ! dit l'une des petites filles avec un sourire. Le voilà mort, bien sûr.

— Il faut se taire, Rosette. Laisse-moi continuer, ou je n'en finirai pas. Savez-vous où était Jacob lorsqu'il se réveilla ? Il était dans les bras de la sirène, qui lui tenait sous le nez un flacon de vinaigre, pour le faire revenir à lui. Et il était sous la mer, dans un grand palais tout entier en or, en cristal et en diamants. La sirène lui dit qu'elle était fille d'un roi, ensorcelée, et qu'elle était prête à épouser Jacob, s'il pouvait vaincre son gardien et la délivrer. Son gardien était un homard, long comme un brick, et gros comme un éléphant ; et il avait sept pinces, — vous savez bien, sept paires de ciseaux, — si grandes qu'il aurait pu facilement couper un veau en deux. — Bon. — Pour abréger, la sirène donna à Jacob une épée bien tranchante, et il devait combattre le homard jusqu'à ce qu'il lui eût coupé toutes ses pinces, car sans cela le homard ne pouvait pas mourir. Jacob, qui aurait bien voulu épouser la fille du roi, prit l'épée ; mais voilà qu'il vit arriver de loin à la nage une espèce de montagne rouge avec sept pinces énormes qui s'ouvraient et se fermaient, et grinçaient et claquaient si fort qu'il en sortait des étincelles. Jacob commença à trembler de peur, et se cacha derrière un rocher de cristal ; mais le homard l'avait flairé et se précipita sur lui avec furie. Le pauvre Jacob courait de rocher en rocher et poussait des cris effroyables, jusqu'à ce qu'en-

fin le homard le saisit par le fond de sa culotte et le tira de derrière un rocher...

— Aïe! aïe! aïe! s'écria Rosette. Non, cela ne peut pas se passer comme ça. Jacob doit tuer la vilaine bête.

— Je frissonne de tout mon corps! soupira Mariette. Pauvre Jacob!

— Heureusement sa culotte se déchira, reprit le conteur en riant, et il s'enfuit de nouveau derrière le rocher. Mais cet affront le rendit furieux; il leva son épée au-dessus de sa tête, courut et sauta autour du homard et s'escrima si bien qu'il finit par trancher la plus grosse pince de l'oppresseur de la sirène... Cela faisait une des sept.

— Dieu soit loué! dirent les petites filles.

Le jeune garçon poursuivit son récit et décrivit d'une manière palpitante le terrible combat de Jacob et du homard. Il agita ses bras dans les airs, tourna sa chaise, grinça des dents, piqua, tailla et s'escrima avec tant de feu et de violence, que la sueur perlait sur son front.

Cela dura si longtemps qu'à la chute de la cinquième pince, sa plus jeune sœur, assoupie, laissa tomber sa tête sur la table, et le conteur lui-même commençait à ne plus pouvoir retenir ses bâillements.

La veuve interrompit son récit en disant :

— Venez, mes enfants, nous devons nous lever de bonne heure demain, et j'ai besoin de repos pour être forte. Nous allons nous coucher.

— Oh! chère mère, encore deux pinces, alors le homard est mort! dit Mariette d'un ton suppliant.

— Non, non; Jean vous racontera la suite demain. Vite, levez-vous. Réveillez Rosette.

Elle prit la lampe et passa dans une chambre voisine, suivie de ses enfants. Ils s'y agenouillèrent pendant quelques instants devant un crucifix, et, après une muette prière, ils déposèrent un baiser sur le bord du chapeau de matelot.

— Bonne nuit, mère, dit le jeune garçon en embrassant la veuve.

Celle-ci serra son fils dans ses bras, et murmura avec un profond accent de tendresse et de fierté maternelles :

— Dors bien, Jean, dors bien, mon bon, mon brave enfant.

Le jeune garçon passa dans la pièce voisine où se trouvait son lit.

Un instant après, la femme Boots soufflait sa petite lampe.

II

Sur le chemin de fer de Rotterdam à Anvers, un homme était assis tout seul dans un compartiment de deuxième classe.

Il avait l'air d'un matelot qui, pour ce voyage sur la terre ferme, avait mis ses habits de dimanche; car, malgré la simplicité de l'étoffe et de la coupe, ses habits étaient très propres et très convenables. A en juger par son visage fortement bruni par le soleil, il devait venir des Indes ou de quelque autre pays chaud.

A côte de lui, sur le banc, il y avait un objet carré, couvert d'une toile, et qui avait l'air d'être une cage.

Cet homme devait éprouver une joie profonde, car ses yeux brillaient, un doux sourire se dessinait sur ses lèvres, et de temps en temps il étendait les mains comme pour embrasser quelqu'un. Le train marchait trop lentement au gré de son impatience : parfois il se levait et frappait du pied, comme si cela pouvait hâter sa marche.

Puis, quand il se rasseyait, une pensée pleine d'inquiétude venait quelquefois troubler son âme. Alors ses sourcils se fronçaient et son regard se faisait triste; mais bientôt il secouait la tête avec force; le gai sourire reparaissait sur ses lèvres, et il levait les yeux au ciel comme pour remercier Dieu de ses bienfaits.

On s'était arrêté à Esschen. Lorsque retentit le signal du départ, deux nouveaux voyageurs sautèrent dans le compartiment et s'assirent en face du matelot, qu'ils regardèrent un moment en silence.

Ces voyageurs étaient sans doute des marchands de bestiaux ou des éleveurs; du moins leur sarrau de toile bleue et le bâton de néflier qui pendait à leur poing avec une courroie le faisaient supposer.

Ils commencèrent bientôt à causer; mais, pour ne pas être compris du matelot, ils causaient très bas.

Tout à coup ils le regardèrent étonnés d'un air interrogateur.

Pourquoi criait-il : « Chère Annette ? » Était-il gris, ou avait-il un coup de marteau ?

Le matelot avait l'air de rire de leur étonnement.

— Vous rêvez tout haut, camarade, dit un des marchands. Il n'est pas probable que votre Annette se promène sur la haie qui longe le chemin de fer.

— C'est mon Jacquot qui se réveille, répond le matelot, en levant la toile qui couvrait la cage, et en découvrant à leurs regards un beau perroquet au plumage éclatant.

Dès que l'oiseau eut vu la vive lumière, il sauta sur le bâton de sa cage, leva le cou et cria d'une grosse voix d'homme :

— Bonjour, Annette!... Voici Jean.

— Bel oiseau!... et il parle vraiment comme

un homme, dit un des marchands. Voulez-vous le vendre ?

— Le vendre ? Pas encore pour cinquante livres sterlings.

— Je le comprends, dit le marchand en plaisantant. Petit matelot a rapporté l'oiseau des Indes orientales pour sa chère Annette.

— Oui, oui, monsieur, répondit le matelot avec une étrange fierté dans le regard ; mais ma chère Annette est ma femme, ma bonne et chère Anne-Marie, et le cœur me bat d'impatience et d'envie de la serrer dans mes bras ; car il y a huit ans, huit longues années que je ne l'ai plus vue. Oh ! que mes enfants doivent être devenus grands ! Et mon Jean, ce petit gamin, doit être assez fort pour aller en mer... Et ma Mariette, et ma Rosette, avec sa petite tête frisée ! Comme elles vont me regarder avec de grands yeux ? Elles me croient mort sans doute. Huit ans sans recevoir de mes nouvelles ! Dieu sait quel a été lèur sort durant ce temps-là ! Pourvu que tous soient bien portants...

— Oui, voilà la question, répondit le marchand qui seul, jusqu'à ce moment, lui avait adressé la parole. En huit ans il meurt tant de monde ; et actuellement, avec ces vilaines maladies : choléra, typhus et variole, personne n'est plus jamais sûr du lendemain. Mon plus proche voisin a perdu ainsi sa femme et trois enfants en l'espace de six mois.

Le marin poussa un profond soupir et baissa profondément la tête sur sa poitrine, comme pour cacher l'angoisse dont il venait de se sentir atteint.

— Allons, mon ami, il ne faut pas vous alarmer et prendre ainsi les choses au pis, dit l'autre marchand d'un ton compatissant. Vous trouverez probablement votre femme et vos enfants en bonne santé. Des malheurs tels que celui dont mon camarade vous parlait ne sont que des exceptions.

— Ah ! je vous remercie, monsieur, balbutia le matelot. Si vous saviez quel bien vous me faites !

— Mais, demanda le premier interlocuteur, comment se fait-il que, vous qui paraissez aimer votre femme et vos enfants, vous les ayez laissés pendant huit ans sans leur donner de vos nouvelles ? Ce n'est pas là, me semble-t-il, une grande preuve d'affection.

— Et comment aurais-je pu le faire ? J'ai été pendant près de sept ans prisonnier dans l'île de Bornéo ! Nous avions fait naufrage, et les sauvages m'ont vendu comme esclave à un roi de l'intérieur du pays.

— Tout cela est très bien, camarade ; mais si votre femme, vous croyant mort, avait épousé un autre homme ! On a vu des choses plus étonnantes que ça.

Le matelot lui jeta un regard perçant, et un sourire d'incrédulité se dessina sur ses lèvres.

— Mon Annemie, la mère de mes enfants, se marier avec un autre ? s'écria-t-il. Parbleu ! je croirais plutôt que l'Escaut est asséché.

— Il est possible que vous ayez raison, mon ami, mais qu'est-ce qui est arrivé à Anvers voilà tantôt deux ans ? Il y avait une femme de marin... elle demeurait dans la rue de la Boutique...

— Dans la rue de la Boutique ? répéta le matelot épouvanté.

— Comme je vous le dis, camarade.

— Je m'appelle Jean Boots. Ce n'est pas de ma femme que vous parlez, n'est-ce pas, monsieur?

— Son nom m'est inconnu.

— Et elle s'est remariée ?

— Son mari n'était parti que depuis quelques années, poursuivit le marchand. Elle n'avait appris de lui qu'une seule chose, c'est que le navire sur lequel il s'était embarqué avait péri corps et biens, quelque part dans les Indes orientales. Au lieu de pleurer toute sa vie, elle a choisi un autre homme, qu'elle a épousé...

— Eh ! eh ! camarade, que faites-vous ? Prenez garde, si vous ne voulez pas que mon néflier vous casse la tête.

En achevant ces mots, le marchand sauta debout, dans une attitude menaçante.

Le matelot avait mis la main dans sa poche, et en avait tiré un grand couteau dans une gaîne de cuir. Sans faire attention aux deux marchands, il essaya la pointe du couteau sur son doigt, puis il remit l'arme terrible dans sa poche, et tint les yeux baissés en grommelant.

Les deux marchands se regardèrent d'un air inquiet, sans dire une parole.

Le train s'arrêta bientôt à Capellen. Les marchands, enchantés de pouvoir se soustraire à la dangereuse compagnie de ce matelot furieux, descendirent du convoi, qui reprit immédiatement sa course.

Jean Boots crispait ses poings avec colère ; puis des larmes lui montèrent aux yeux, et il murmura :

— Dans la rue de la Boutique ? Une femme de matelot ? Ah ! ce n'est pas possible. Mon Annemie ! si bonne, si aimante, si fidèle !... Et si c'était elle, ô ciel ! J'aurais donc aspiré pendant huit ans après le moment où je pourrais la serrer de nouveau sur mon cœur, j'aurais vu dix fois la mort devant mes yeux, sans trembler... pour la retrouver mariée avec un autre ? Elle aurait donné un beau-père à mes enfants ? Ce serait affreux ! horrible !... Non, non, mon Annemie m'aimait trop... qui sait, qui sait ?...

Il tira de nouveau son couteau de sa poche et le contempla longtemps avec un rire d'insensé. Enfin

sa figure se détendit, il se frotta le front, et murmura en soupirant :

— De pareilles idées me rendraient fou. Du sang ! Pourquoi ? L'homme est innocent... Je couvrirais mes enfants d'une honte éternelle... Hélas ! il ne me reste plus qu'à retourner en mer, et à naviguer sans cesse jusqu'à ce que Dieu me laisse mourir quelque part dans des contrées lointaines!

Des larmes roulaient dans ses yeux; mais il lutta contre ses propres idées, se donna un violent coup de poing sur la poitrine et s'écria :

— Mais, Jean Boots, deviens-tu sot ou fou? Vas-tu, sur un seul mot d'un inconnu, croire ta bonne Annemie capable d'une pareille action? Souviens-toi de ses promesses, de son amour, de ses larmes...

— Bonjour, chère Annette ! s'écria le perroquet.

— Oui, oui, chère Annette, répéta Jean Boots. Aujourd'hui même je lui donnerai encore ce nom ! Je sens déjà son cœur aimant et fidèle battre contre le mien. Et mes enfants, mes chers enfants, il me semble déjà les sentir grimper sur mes jambes, m'embrasser et me caresser, comme la soirée qui précéda mon départ !

Il étendit les bras en souriant et ses yeux rayonnèrent de bonheur et de tendresse. Mais au bout d'un moment son visage s'assombrit de nouveau, et, courbant la tête, il murmura avec effroi :

— C'était dans la rue de la Boutique, une femme de matelot ! O mon Dieu ! si un pareil coup devait me frapper, pourquoi vivrais-je?

Il s'absorba dans de pénibles réflexions, d'où il fut tiré peu de temps après par les gardes-convois qui venaient avertir les voyageurs que l'on arrivait à Anvers.

Jean Boots prit la cage à perroquet et sauta à terre. Poussé par sa fiévreuse impatience, il traversa la foule sans faire attention à rien, et se dirigea du côté de la ville.

Quelques minutes plus tard, après avoir passé par le marché aux Bœufs, il atteignit la rue de la Boutique.

Il entra dans une allée et frappa sur une petite porte à gauche.

Personne ne lui répondit; mais la porte s'ouvrit à une poussée de son épaule, et il pénétra dans la chambre qu'il avait habitée autrefois, et où il avait passé tant de jours heureux entre sa femme et ses enfants.

Haletant, et la main posée sur son cœur pour en comprimer les battements, il jeta un long regard sur tout ce qui l'entourait. Il vit bien, pendus à la muraille, quelques habillements d'enfant et un mouchoir de femme; il y avait bien sous le lit une paire de souliers usés qui appartenaient évidemment à un jeune garçon; mais rien, rien absolument ne trahissait la présence d'un homme.

Il poussa un cri de joie, posa la cage à perroquet sur la table et, le rire du bonheur sur les lèvres, il sauta vers la muraille, toucha les vêtements de ses mains tremblantes, et murmura tout hors de lui :

— Non, non; merci, mon Dieu ! ce n'est pas vrai ! Personne ici ne m'a fait oublier ! Elle est pauvre, je le vois bien; elle a souffert; mais elle m'est restée fidèle. Ah ! voici une petite jaquette de ma Mariette ! Et une jupe de ma jolie petite Rosette ! Ces souliers usés, c'est à mon Jean ! Ils sont tous en vie ! Dieu me les a conservés !

Et il embrassait les vêtements, et il serrait les souliers sur son cœur, jusqu'à ce que, succombant à son émotion, il se laissa tomber sur une chaise en levant les mains au ciel.

Il ne resta pas longtemps assis. Il se leva et entra dans une autre chambre.

Mais là il fut frappé d'une émotion violente ; il recula de deux pas, ses cheveux se hérissèrent, et il murmura d'une voix étouffée, les yeux fixés sur l'alcôve :

— Son lit... son manteau ?... et, tout auprès, un chapeau en toile goudronnée, un chapeau d'homme ! Ah ! elle m'a oublié, trahi ! Je ne suis plus rien pour elle !

Mais une nouvelle idée lui traversa l'esprit; il prit le chapeau de marin, l'essaya, le jeta par terre avec fureur, et grommela avec l'accent du plus profond désespoir.

— Malédiction ! ce n'est pas le chapeau de mon fils. La tête est plus grosse que la mienne ! Que faire ? Mon couteau ? Non, non, fuyons. Si je devais la voir, elle et son mari, je ferais un double malheur. . Et mes pauvres enfants innocents, hélas!

Il entendit un bruit sur l'escalier et regarda en l'air.

—Quelqu'un vient : elle, peut-être ! murmura-t-il. Vite, éloignons-nous.

On ouvrit la porte. Une petite vieille femme entra dans la chambre et le regarda avec étonnement.

— Qui êtes-vous? s'écria le matelot ; que faites-vous ici ?

— Je m'appelle Trinette Spas et je demeure là-haut dans une chambre, répondit la vieille.

— Vous connaissez ma femme?

— Votre femme? Bon Dieu du ciel ! alors vous êtes Jean Boots? — Si je connais Annemie? Mais je suis sa meilleure amie.

— Elle est remariée, n'est-ce pas?

Trinette secoua la tête en signe de dénégation.

— Non? quoi, elle a donc oublié en même temps ses devoirs de femme et ses devoirs de mère? Un homme demeure dans sa maison, et elle n'est pas remariée? Et voilà l'exemple qu'elle donne à mes innocents enfants!

— Quel homme? que voulez-vous dire? demanda la vieille femme stupéfaite.

Le matelot écrasa d'un coup de pied le chapeau de toile goudronnée qui gisait par terre, et grommela :

— Là! voilà le signe de la honte!

Trinette ramassa le chapeau et dit avec indignation :

— Ce chapeau, c'est Jean Boots qui l'a oublié lors de son départ. Annemie l'a suspendu près du crucifix, comme un souvenir.

— Hein! quoi? Que dites vous là, dit le matelot tremblant et riant d'un rire insensé.

— Et voyez, Jean Boots, voyez sur le bord du chapeau cette place usée. C'est là que, chaque soir, après une prière dite en votre mémoire, votre femme et vos enfants déposent un baiser d'amour. Leurs lèvres ont usé le chapeau...

Le matelot s'élança vers la vieille femme en poussant un cri de joie, l'enlaça dans ses bras robustes, la serra contre sa poitrine à l'étouffer, l'embrassa avec effusion et bégaya des mots sans suite.

Mais bientôt ses bras se détendirent. Il paraissait succomber à sa vive émotion. Il se dirigea en chancelant vers une chaise, où il se laissa tomber tout hors d'haleine.

— Ah! vous avez bien tort, mon ami, dit Trinette Spas, de soupçonner votre vertueuse femme. Elle est l'honnêteté et la vertu mêmes, et il n'y a pas une mère au monde qui élève mieux ses enfants, quoique souvent elle ait à souffrir de la faim. Vous verrez bien, l'homme, ce qu'elle a fait de vos enfants. Hier encore, votre Jean a voulu partir en mer, par amour pour elle... pour gagner de l'argent et pouvoir payer le loyer.

Jean Boots sauta debout.

— Payer le loyer? Ils sont pauvres? s'écria-t-il. Ah! ah! je ne suis pas riche non plus : nous allons devoir travailler; mais j'ai tout de même un peu d'argent, et ma bonne Annemie aura sa petite boutique! Où est ma femme? Je veux la voir tout de suite!

— Elle est allée faire son tour avec sa brouette de moules. Mariette et Rosette sont avec elle.

— De quel côté! dites-le-moi, je vous en prie; je cours à sa rencontre, car j'ai la fièvre d'impatience.

— Oui, mon ami, mais il n'est difficile de vous le dire. Je sais bien, à peu près, par quelles rues elles doivent passer, mais... mieux que cela : restez ici. Vous êtes trop agité, et vous pourriez peut-être la manquer. Laissez-moi aller la chercher. Je l'avertirai de votre heureux retour, et je courrai jusqu'à l'atelier où votre fils travaille comme apprenti cordier.

— Non, je n'ai pas la patience; je veux y aller moi-même.

— Prenez garde, l'homme, soyez prudent, dit Trinette très sérieusement. Si vous vous montriez ainsi à l'improviste à votre femme, elle succomberait certainement à l'excès de sa joie, et elle pourrait tomber à la renverse au milieu de la rue. Elle vous croit mort, la pauvre femme! Je la préparerai doucement et petit à petit. Cela est prudent, n'est-ce pas?

— Vous avez raison; vous êtes bonne comme un ange, répondit le matelot. Allez, courez vite; je compte les minutes.

Trinette s'éloigna en toute hâte.

Jean Boots, les yeux levés au ciel, resta un moment absorbé dans la contemplation de l'immense bonheur que Dieu, après tant de souffrances, lui envoyait en ce jour. Mais bientôt il jeta les yeux autour de lui, et remarqua dans un coin de la chambre la poupée informe de Rosettte.

Il la prit dans sa main et murmura :

— Pauvres enfants! c'est avec cela qu'ils jouent! Et ils souffrent parfois de la faim! Ciel! moi qui, après huit ans, reviens de si loin, je n'ai pas apporté autre chose qu'un perroquet. Mais il est encore temps; dans quelques minutes je suis de retour!

En achevant ces mots, il posa la cage à perroquet dans l'alcôve, derrière les rideaux, et sortit en courant.

A peine était-il sorti de la rue, qu'Annemie rentra dans la chambre avec une brouette. Chancelante sur ses jambes, elle roula sa brouette dans un coin et s'assit auprès de la table, harassée et découragée. Elle ne fit d'abord aucune attention aux paroles de ses deux petites filles, qui essayaient de la consoler par leurs caresses.

Annemie secouait la tête avec l'expression d'un profond découragement; après s'être reposée un moment de sa fatigue, elle dit tristement :

— Ah! chers enfants, nous sommes bien malheureux! J'ai traîné pendant toute la matinée ma brouette par les rues; il est près de midi, et je n'ai pas encore pu vendre la moitié de mes moules. Je n'en puis plus, hélas! Elles vont se gâter, et au lieu de gagner quelque chose... Non, mes enfants, laissez-moi un peu tranquille; vous êtes bonnes et sages, mais je dois être un peu tranquille.

— Bonjour, chère Annette, cria le perroquet derrière les rideaux de l'alcôve.

— Encore cette voix! soupira Annemie en sou-



Elle se remit à filer. (Page 36.)

riant amèrement. Cruelle erreur de mes sens!

— Mère, quelqu'un vous a appelée, dit Mariette.

— Oui, du dehors, je crois, ajouta Rosette.

— Quoi? Comment! Vous l'avez entendu aussi? s'écria la veuve en se levant avec la plus vive agitation. Mes enfants, mes enfants, ce n'est pas possible. Cette voix! c'est la voix de votre père. A la porte, dites-vous?

Et, suivie de ses enfants, elle courait déjà vers la porte, lorsqu'elle entendit de nouveau retentir derrière elle ce cri :

— Bonjour, chère Annette!

Ils se retournèrent stupéfaits et regardèrent de tous côtés autour d'eux, lorsque les mots : « Voici Jean! » résonnèrent à leurs oreilles.

— Mère, mère, là, dans l'alcôve, bégayèrent les enfants, qui, effrayées de ce mystère, reculèrent en tremblant.

— Oh! mon Dieu! gémit Annemie en levant les bras au ciel. Sommes-nous devenues folles?

Elle fit quelques pas vers l'alcôve, puis elle hésita et s'arrêta. Elle était pâle et frissonnait. Cependant elle rassembla son courage, s'élança vers l'alcôve, écarta le rideau et leva la toile qui couvrait un objet à elle inconnu.

— Un perroquet! s'écria-t-elle en apportant la cage sur la table. Qu'est-ce que cela signifie? Énigme indéchiffrable.

— Oh! le bel oiseau, mère! s'écria Mariette.

— Voyez, voyez, il dresse ses plumes! dit Rosette, et il veut donner la patte. Ah! comme c'est drôle.

— Bonjour, chère Annette! répéta le perroquet avec une grosse voix d'homme qui dut résonner violemment dans le cœur de la veuve, car elle tomba sur une chaise sans dire un mot, ouvrant de grands yeux et regardant fixement le sol,

comme si elle voulait pénétrer le secret qui la faisait trembler d'espérance et d'angoisse.

— Bonjour, chère Annette!

Cette fois ce n'était plus la voix du perroquet, mais une voix humaine, qui avait prononcé ces paroles.

Elle se leva et regarda vers la porte. Un homme, qui déposa précipitamment un panier par terre, s'élança dans la chambre, et courut les bras ouverts vers la veuve; celle-ci lui sauta au cou en poussant un cri de joie. Elle eut à peine la force de murmurer: « Jean, oh! que Dieu, dans sa miséricorde, a de bonté pour nous! » et tomba évanouie, la tête appuyée sur la poitrine de son mari.

Il la porta sur une chaise, l'embrassa, lui serra les mains et l'appela par son nom jusqu'à ce que ses tendres baisers l'eussent rappelée à elle.

Alors Jean Boots se précipita vers ses enfants, les prit également dans ses bras, et déposa de gros baisers sur leurs joues roses.

Il serait difficile de décrire la joie de toute la famille et surtout de rapporter les paroles qu'ils échangèrent en riant et en pleurant à la fois, car ils ne prononçaient que des mots sans suite, et leur bonheur s'exprimait d'une façon presque inintelligible.

Enfin, quand les premiers épanchements furent un peu calmés, Jean Boots répondit à une question de sa femme:

— Oui, ma chère Annette, je sais tout. Tu es une brave femme, une bonne mère, et tu as élevé mes enfants dans l'honneur et dans la vertu. Tu es pauvre, tu as souffert; mais sois contente, ton chagrin est fini. J'ai un peu d'argent; cent vingt livres sterling; cela fait bien trois mille francs. Tu auras une petite boutique; tu te tiendras derrière le comptoir; je travaillerai; nous aurons une belle existence; nos enfants iront à l'école... Nous ne verrons plus la fin de notre bonheur.

La seule réponse qu'Annemie put lui donner, en apprenant ces heureuses nouvelles, fut un nouvel embrassement et de nouvelles larmes de joie.

Il se dégagea doucement de son étreinte, et reprit:

— J'allais oublier que j'ai apporté quelque chose pour toi!

Il alla prendre le panier et donna à chacune de ses petites filles une poupée avec des cheveux frisés et une belle robe. Mariette et Rosette étaient tellement stupéfaites d'un si magnifique cadeau, qu'elles se regardèrent l'une l'autre la bouche béante, sans dire un mot, comme si elles ne pouvaient pas en croire leurs yeux.

Pendant ce temps, Jean Boots était en train de passer au cou de sa femme une chaine d'or avec une croix, en accompagnant d'un long baiser ce gage de son amour.

— Ce n'est pas encore tout! s'écria-t-il en se penchant sur son panier. Il faut que ce soit fête aujourd'hui. J'ai là deux bouteilles de vin, du rouge et du blanc; des couques au beurre, du jambon, de la langue fumée, des sucreries, et enfin... mais personne ne peut y toucher avant que notre Jean soit de retour.

— Voici Jean! voici Jean! hourra! cria quelqu'un près de la porte, en jetant son chapeau en l'air. Père! père! sacrebleu! qui l'eût jamais cru ou espéré?

Et d'un bond il sauta au cou de son père qui le serra sur sa poitrine, en versant un torrent de larmes.

— Jean, Jean, mon fils. Tenez, je crois vraiment qu'on peut mourir de bonheur. Finis, mon enfant, car si fort que je sois, il me semble que je tomberais en syncope. Oui, oui, mon cher enfant, je sais bien que tu m'aimes. Vite, viens te mettre à table... Dieu! que tu es devenu un beau et grand garçon!... Nous allons boire un verre de vin à mon heureux retour... Et là, cette brave femme, cet ange, qui m'a mis ce beaume sur le cœur, partagera notre allégresse. Oh! que ne puis-je la récompenser de sa bonté!

— Tu le peux, Jean, dit Annemie. Trinette Spas m'a aimée et aidée comme une sœur, lorsque j'étais pauvre. Maintenant qu'une vie meilleure s'ouvre devant nous, permettez qu'elle reste ma sœur; qu'elle demeure avec nous dans notre nouvelle maison!

Le matelot prit la main de la vieille femme qui était entrée avec le petit Jean.

— Demeurer avec nous, être de la famille, cela vous va-t-il, bonne Trinette? demanda-t-il.

— Je ne mérite pas tant de bonheur, murmura la vieille femme.

— Eh bien, c'est bon! s'écria Jean Boots tout joyeux. Mettez-vous à table; vous ne nous quitterez plus. Je verse du rouge pour nous et du blanc pour les enfants. Voilà des couques, du jambon et de la langue fumée; chacun choisit selon son goût. Et maintenant, haut les verres!

— Mère, mère, s'écria le jeune garcon, allons-nous nous mettre à manger sans prier Dieu? Le jour même où Dieu!... Mais sacrebleu!...

— Jean, mon garçon, c'est bien à toi, dit le matelot profondément ému. Oui, oui pensons au Seigneur tout-puissant qui nous a protégés les uns et les autres.

Tout le monde avait déjà les mains jointes et la tête baissée.

Lorsque la courte mais fervente prière fut achevée, tout le monde leva son verre et but à

l'heureux retour du père de famille, après quoi ils se mirent à manger d'excellent appétit les bonnes choses qui couvraient la table.

Le perroquet qui le voyait et qui espérait avoir un morceau ne cessait pas de crier :

— Bonjour, chère Annette. Voici Jean !

Mariette et Rosette lui donnèrent tant de petits morceaux, que leur père fut obligé de remettre la cage dans l'alcôve, de crainte qu'on ne fît mourir d'indigestion son compagnon de voyage.

Lorsqu'il eut repris sa place à table, son fils lui demanda :

— Mais, cher père, comment donc se fait-il que vous êtes parti pendant huit ans, sans que nous ayons reçu une seule fois de vos nouvelles? Vous avez eu sans doute de terribles aventures?

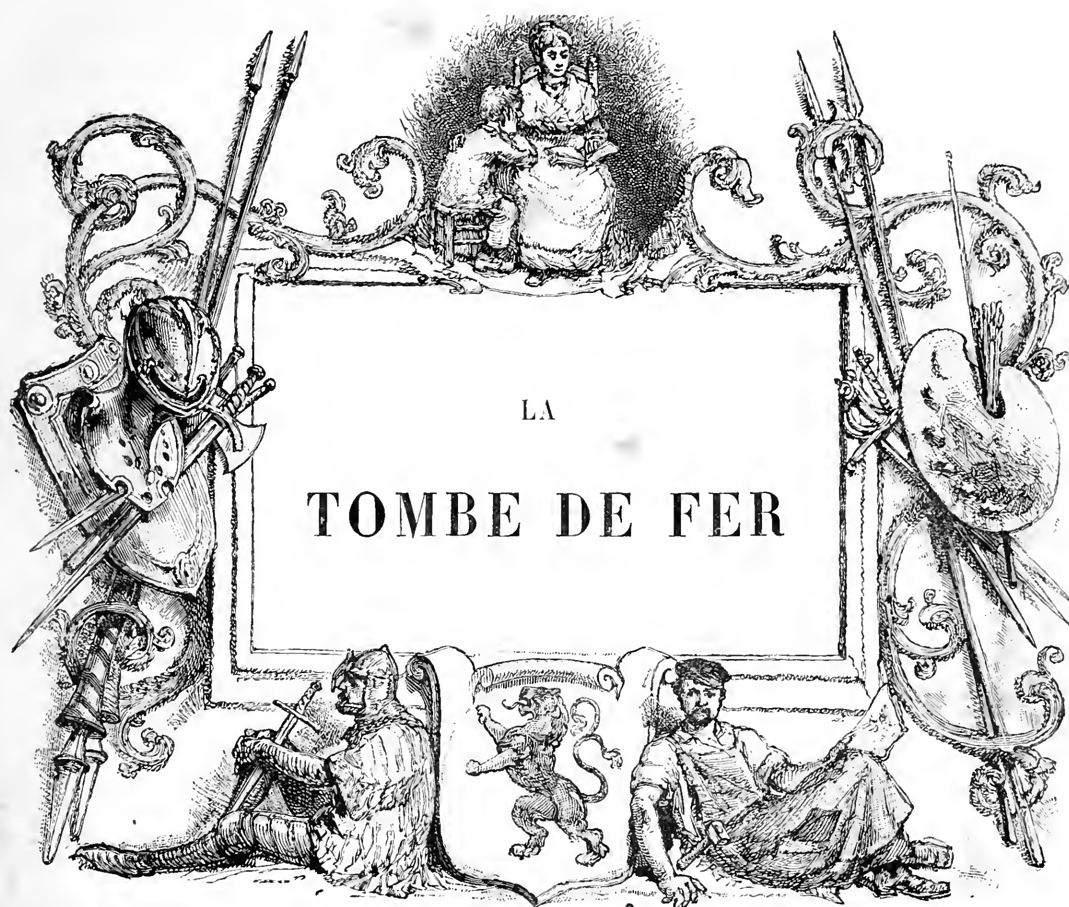
— Pas beaucoup d'aventures, mon garçon, répondit Jean Boots; mais une seule suffit pour plonger un homme dans le malheur. Nous étions partis pour Hong-Kong sur notre bâtiment. Au retour, nous fûmes assaillis par une terrible tempête qui nous jeta sur la côte de Bornéo, et brisa notre vaisseau contre les rochers. Je ne sais rien de mes camarades ; ils furent probablement noyés. Je nageai jusqu'à la côte et je tombai, après avoir erré longtemps, entre les mains des insulaires qui m'attachèrent avec des cordes et me traînèrent, ainsi garrotté, par monts et par vaux, pour me vendre enfin comme esclave à un roi de l'intérieur du pays. Là mon sort ne fut pas trop malheureux, mais je fus surveillé de près, et je ne pouvais pas songer à prendre la fuite à travers des déserts qui avaient des centaines de lieues d'étendue.

» Il y a un an à peu près, mon roi se mit en guerre contre un autre roi du pays. J'appris l'art de la guerre à ses sauvages, autant que je le pouvais; je leur fabriquai des armes, et je fis si bien que mon roi triompha complètement de ses ennemis. Lui, qui était au fond un bon diable de prince, me témoigna sa reconnaissance en me permettant de retourner dans mon pays. Il me donna des guides pour me conduire jusqu'à la côte, et me donna une petite boîte avec de petits diamants que j'ai vendus à Londres pour cent vingt-cinq livres sterling... Mais, demain, après-demain et les jours suivants, je vous en raconterai tant, mes enfants, tant et tant qu'à la fin vous en saurez plus que moi.

» Maintenant venez tous près de moi. Je sais encore comment j'étais assis ici même, à cette place, le soir qui précéda mon départ. Je veux m'asseoir encore de la même façon. Ici, Mariette et Rosette, à cheval sur chacun de mes genoux; ma chère Annette dans mon bras droit, et mon brave Jean dans mon bras gauche. Voyez, voyez, c'est un bonheur inexprimable. Maintenant, hue! en avant les chevaux, et entonnons tous ensemble le refrain connu.

Et il entonna d'une voix joyeuse une chanson que tous les autres répétèrent en chœur.

FIN DE LA FAMILLE DU MARIN



PROLOGUE

La classe du village était finie...

Voilà Mieken, la jolie enfant blonde, qui s'en retourne à la maison avec son ardoise sous le bras. Son voisin Janneken, tête frisée aux cheveux noirs, marche à côté d'elle [1].

Chemin faisant, ils cueillent dans le seigle des bluets bleus et des coquelicots rouges.

Ils s'assoient sur le seuil de pierre fruste à l'entrée du cimetière.

Janneken tresse une couronne avec les fleurs.

1. Mieken et Janneken, petite Marie, petit Jean.

La petite fille trouve que cela dure trop longtemps et témoigne son impatience de posséder la couronne...

Mais Janneken travaille avec une attention sérieuse. Sans savoir ce qui le pousse, il arrange et entremêle les fleurs, cherche l'harmonie des couleurs et essaie de temps à autre la couronne sur la tête de sa gentille compagne.

Un sentiment d'amitié ou d'amour a-t-il fait déjà de l'enfant un artiste précoce ?

Derrière ces inocents amis s'étend le champ de l'éternel repos, avec son silence que rien ne trouble, avec ses tombes verdoyantes et ses croix renversées...

L'humble petite église s'élève au-dessus du

champ des morts. Sa vieille tour, lourde et massive à la base, ressemble à un vieillard pleurant sur ses enfants qui ne sont plus ; mais bientôt ses formes deviennent sveltes, et elle s'élance vers le ciel comme une aiguille et montre l'étoile d'or de l'espérance scintillant au-dessus des générations qui dorment dans le sein de la terre.

Le soleil répand sa joyeuse lumière sur le cimetière ; les fleurs se balancent sur les tombes au souffle du vent chaud du midi ; les oiseaux chantent dans les tilleuls qui ombragent le gazon bénit ; des papillons bigarrés voltigent au-dessus des petites croix de bois... Mais rien ne trouble le silence solennel ni la religieuse solitude du jardin des morts.

Janneken a achevé son œuvre. Sur la tête de Mieken rayonne la couronne rouge et bleue qu'il a tressée pour elle.

Tous deux entrent dans le sentier qui serpente à travers le cimetière.

Janneken voit une marguerite blanche briller comme une étoile d'argent sur une tombe. Il fait un saut de côté, arrache la fleur de sa tige et la fixe sur le front de son amie.

C'est le joyau le plus précieux dans le diadème d'une reine, — reine dont la royauté naissante est la vie, dont le spectre est la beauté, dont les trésors sont la candeur et la foi...

Mieken s'avance toute joyeuse, ses yeux bleus brillent d'un orgueil enfantin et mêlent leur doux éclat à celui des bluets qui s'agitent sur son front.

Mais elle s'arrête et regarde en souriant une petite croix de bois dont la fraiche guirlande de fleurs indique une tombe nouvellement fermée.

— La couronne que tu portes est bien plus belle, dit Janneken.

— C'est là qu'est enterrée la petite Lotte, du charron, dit la petite fille, rêveuse.

— Malheureuse petite Lotte! répond le petit garçon; elle ne pourra plus aller à l'école avec nous.

— Mais elle est au ciel, n'est-ce pas ?

— Oui, elle est au ciel, la pauvre fille!

— Pourquoi es-tu donc triste de ce que la petite Lotte est au ciel ? demanda Mieken étonnée. Elle est si bien au ciel! On peut s'y promener du matin au soir avec les jolis petits anges, on y reçoit des friandises à plein tablier, tous les jours y sont des dimanches, on y joue et on y chante sans cesse ; et quand on est fatigué de jouer, le bon Dieu vous prend sur ses genoux et vous endort en vous embrassant!

— Oui, oui, il doit faire bon au ciel, soupire Janneken, absorbée dans ses pensées.

— J'ai vu Lotte, lorsqu'elle était déjà devenue un petit ange, et qu'elle dormait un long sommeil avant d'aller au ciel, reprend Mieken. Ah! qu'elle était belle ! Elle avait une belle robe blanche, et sa figure et ses mains étaient encore plus blanches que sa robe; elle portait sur ces cheveux une couronne de fleurs d'or et d'argent, avec des petites étoiles et des perles, comme l'Enfant Jésus dans l'église[1]. Et Lotte souriait si doucement dans son sommeil, qu'on eût dit qu'elle rêvait déjà du ciel. Je ne vis pas ses ailes, mais sa mère me dit qu'elles étaient repliées sous son dos afin de se reposer pour le long voyage... Car le ciel est bien loin, bien loin d'ici, Janneken!

— Viens, Mieken, murmura le petit garçon en l'éloignant avec la main de la petite tombe. Je ne voudrais pas mourir tout de même, car je ne pourrais plus jouer avec toi.

— Mais, si nous pouvions aller au ciel ensemble, ce serait bien ainsi, n'est-ce pas?

— Non, non, ne parle plus de cela, répliqua Janneken avec tristesse. Cela me fait peine. Ah! Mieken, n'es-tu donc pas contente sur la terre?

Ils s'approchèrent de l'autre côté de l'église.

Il y a là, contre le mur, un petit enclos fermé d'une grille de fer établie pour protéger une tombe contre les pieds des passants. Une porte à serrure est ménagée dans la grille, et, à deux pas de là, est un banc en bois de chêne dont la surface est polie par un long usage.

Dans l'enclos, pas de pierre portant le nom du mort chéri; mais le sol est couvert de fleurs délicieuses. Il est visible qu'une main pieuse les soigne et les arrose; car, tandis que dans le reste du cimetière, le gazon est à demi grillé par la chaleur de l'été, les fleurs de la tombe montrent une fraîcheur et une vitalité surprenantes.

— Tiens! s'écrie la petite fille, encore de nouvelles fleurs sur la tombe de fer... Des fleurs sorties de terre et écloses en une seule nuit; c'est étrange, n'est-ce pas? Des fleurs qu'on ne trouve nulle part, ni dans les prés, ni dans les champs, ni dans les bois!

— O innocente Mieken! c'est toujours l'ermite qui les plante là!

— Oui. Alors, que signifie ce banc usé? c'est la dame blanche qui vient s'asseoir toutes les nuits sur le banc, près de la tombe de fer, jusqu'à ce que les coqs chantent?

— Non, c'est le viel ermite qui vient prier tous les jours sur le banc.

— Mais qui peut être enterré là, Janneken? Ma mère ne le sait pas.

— Je l'ai demandé à mon père. C'est une vilaine histoire que je ne puis comprendre. Je crois que

1. Dans certaines parties de la Belgique, c'est la coutume de parer d'une couronne de fleurs artificielles le front des enfants morts.

l'ermite a été marié avec une femme qui était déjà morte...

— Vois, Janneken, la belle fleur! interrompit la petite fille en admiration; avec des feuilles jaunes comme de l'or et un cœur rouge comme du sang...

Le petit garçon regarda de tous côtés avec défiance et dit :

— Je cueillerais bien cette fleur pour l'ajouter à ta couronne, Mieken; mais j'ai peur que l'ermite ne me voie.

— Non, non, ne la cueille pas, dit l'enfant effrayée. La dame blanche le saurait.

Mais Janneken se penche au-dessus du grillage de fer et s'allongea pour saisir la belle fleur.

— Fuis, fuis, voilà l'ermite! s'écria Mieken.

Et les deux enfants s'élancèrent effrayés hors du cimetière.

I

Par une belle journée d'été, je cheminais, le bâton de voyage à la main, le long d'une des chaussées qui, d'Anvers, se dirige vers la Campine. J'étais las de rêver et de jouir du spectacle de la nature; car la longue route avait fatigué mes membres, et la chaleur étouffante avait émoussé la sensibilité de mon cerveau.

Ce n'était pas que j'eusse fait une longue journée de marche, ni précipité mon pas de manière à épuiser mes forces. J'étais parti de la ville le matin de bonne heure; j'avais marché, je m'étais assis au bord de la route, j'avais causé avec des gens de l'auberge; j'avais cueilli des herbes et effeuillé des fleurs, et, ainsi rêvant, flânant et jouant avec un plaisir enfantin, je n'avais fait que trois lieues de chemin quand le soleil commençait déjà à descendre vers l'horizon.

Ce fut avec une véritable satisfaction que j'entendis derrière moi un bruit lointain de roues, et que je distinguai, dans un nuage de poussière lumineux, la gigantesque masse noire qui m'annonçait l'arrivée de la diligence.

Lorsque la lourde voiture s'approcha enfin de l'endroit où je me trouvais, je fis un signe au conducteur qui, de loin, m'avait déjà envoyé un salut amical, comme à une vieille connaissance.

Il arrêta ses chevaux, ouvrit la diligence et répondit à ma question télégraphique :

— Il y a encore place dans le coupé. Où allons-nous par ce temps étouffant?

— Descendez-moi au chemin de Bodeghem.

— Bien, monsieur... En route!

Je sautai dans la diligence, et, avant que je fusse assis, les chevaux avaient repris leur trot cadencé.

Il n'y avait qu'un voyageur dans le coupé; un vieillard à cheveux gris qui avait répondu à mon salut par un « bonjour, monsieur », prononcé à voix basse, presque sans me regarder, et semblait peu porté à la conversation.

Pendant un certain temps, je regardai par la portière, contemplant distraitement les arbres qui défilaient rapidement les uns après les autres devant les glaces de la diligence.

Mais bientôt un retour de curiosité reporta mon attention sur mon compagnon de voyage, et, comme il tenait la tête et le regard baissés, je pus l'observer et l'examiner à loisir.

Il n'y avait rien de bien remarquable en lui. Il paraissait avoir passé la soixantaine; ses cheveux étaient blancs comme l'argent, et son dos me parut légèrement voûté. Les traits de son visage étaient doux et portaient les traces d'une beauté flétrie. Ses vêtements simples, mais riches, étaient ceux d'un homme qui appartient à la bonne bourgeoisie. — L'immobilité de ses yeux grands ouverts, un sourire qui se jouait parfois sur ses lèvres, et le pli de la réflexion au-dessus de ses sourcils indiquaient qu'il était préoccupé en ce moment d'une pensée absorbante.

Ce qui attira plus particulièrement mon attention, c'est un petit bloc d'albâtre placé à côté de lui sur le banc. Comme cet objet, encore informe, ressemblait assez bien au socle d'une pendule, et que je voyais trois ou quatre instruments en acier d'une forme particulière sortir en partie d'un papier placé près du morceau d'albâtre, je crus ne pas me tromper en concluant que mon compagnon de voyage devait être un horloger.

Après un long silence, je me hasardai à lui adresser cette phrase banale :

— Il fait bien chaud aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur?

Il sursauta comme s'il s'éveillait d'un rêve, se tourna vers moi et répondit avec un sourire aimable :

— En effet, il fait très chaud, monsieur.

Puis il détourna les yeux de nouveau et reprit sa position première.

Je ne me sentais pas grande envie de faire plus ample connaissance avec un homme qui était si avare de ses paroles et si peu porté à la conversation. D'ailleurs, son visage, que je venais seulement de voir entièrement, m'avait inspiré une sorte de respect, à cause de la majesté empreinte dans tous ses traits, où se lisaient les signes du génie et du sentiment.

Je me blottis dans un coin de la diligence, je fermai les yeux, et je rêvai tant et si bien, que je finis par m'assoupir.

— Les voyageurs pour Bodeghem! cria le conducteur en ouvrant la portière.

Je sautai sur la chaussée et payai ma place.

Le conducteur remonta sur son siège, fouetta ses chevaux et me cria en guise d'adieu :

— Bon voyage, monsieur Conscience ! et ne racontez pas trop de fables sur la tombe de fer !

Tout étonné, je suivis des yeux le conducteur, Qui pouvait avoir révélé le but de mon voyage, puisque, tout le long de ma route, je n'en avais dit mot à personne?

Une voix qui prononçait mon nom derrière moi me fit retourner la tête.

Je vis s'approcher, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, et son bloc d'albâtre sous le bras, mon singulier compagnon de la diligence. Il était sans doute descendu après moi sans que je l'eusse remarqué.

Il me salua d'un air cordial et me dit :

— Vous êtes M. Conscience, le chantre de notre humble Campine? Excusez mon importunité et permettez-moi de vous serrer la main; il y a si longtemps que je souhaitais de vous voir...

Je balbutiai quelques paroles pour remercier le bon vieillard de son amabilité.

— Et vous allez à Bodeghem? demanda-t-il.

— Oui; mais je n'y resterai pas longtemps; je compte être à Benkelhout avant ce soir, pour y passer la nuit.

— J'aurai du moins le bonheur d'être votre compagnon de route, et peut-être votre guide jusqu'à Bodeghem; car vous n'êtes pas encore venu dans notre petit village oublié?

— Non, monsieur, pas encore, et c'est avec plaisir que je profiterai de votre obligeance, à condition que vous me permettrez de vous décharger de cette pierre.

— N'y faites pas attention : mes cheveux sont blancs, et mon dos commence à se voûter, mais les jambes et le cœur sont encore bons.

J'insistai pour porter la pierre, en invoquant son grand âge, mes forces juvéniles et le respect que l'on doit à la vieillesse; mais il s'excusa et se défendit avec ténacité; enfin, je lui pris son fardeau presque de force et l'obligeai ainsi de me suivre sur la route sablonneuse.

Pour mettre un terme aux témoignages de son regret, je lui demandai :

— Ce bloc d'albâtre est destiné, sans doute, à la base d'une pendule? Monsieur est probablement horloger?

— Horloger? répondit-il en riant. Non, je suis sculpteur.

— Vraiment! je suis donc en compagnie d'un artiste? J'en suis charmé.

— Un amateur, monsieur.

— Et vous demeurez à Bodeghem depuis longtemps déjà?

— Depuis au moins quarante ans.

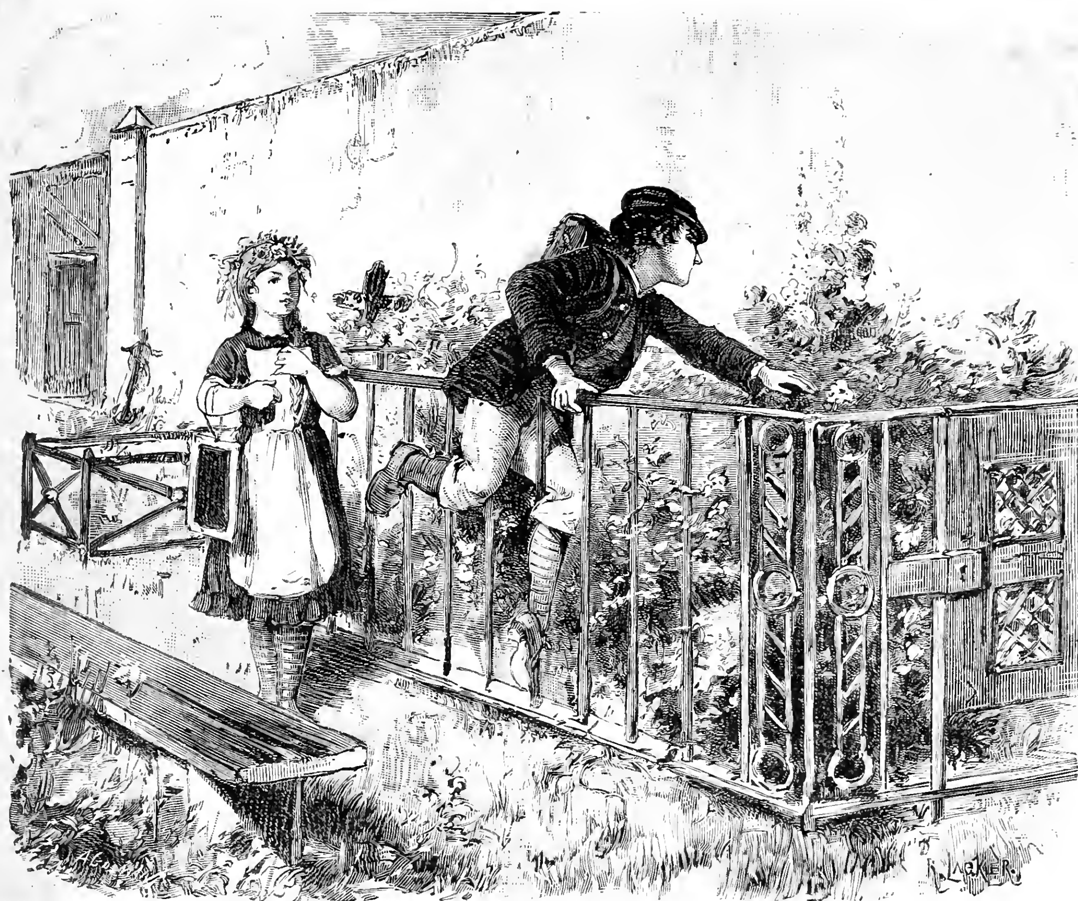
— Peut-être votre nom ne m'est-il pas inconnu.

Le vieillard secoua la tête et répondit après une pause :

— Vous êtes encore trop jeune, monsieur, pour connaître mon nom. Ce n'est pas que, dans le monde des arts, on n'ait fait quelque bruit autour de ce nom; mais cela ne dura pas longtemps; plus de trente ans se sont écoulés depuis.

— N'avez-vous jamais exposé quelqu'une de vos œuvres? demandai-je.

— Une seule fois. C'était en 1824. Il y avait un grand mouvement dans le domaine des arts, parce que la paix donnait l'essor à toutes les forces vives de la nation. Malheureusement, chacun était assujetti à ces règles étroites que la prétendue école de David avait tracées comme des conditions de la beauté; on voulait imiter en tout l'antiquité grecque, mais on ne lui avait emprunté que l'apparence et les formes matérielles, et, faute d'une âme qui pût animer les créations de la nouvelle école, on avait eu recours aux poses théâtrales et aux gestes exagérés. Toute figure, peinte ou sculptée, qui n'était pas roide, solennelle et sans âme, ne pouvait trouver grâce aux yeux d'un public dont le goût était perverti. C'est dans ces circonstances que j'exposai ma première œuvre. — C'était une statue couchée, en marbre : une jeune fille, étendue sur son lit de mort, tenant encore le crucifix dans ses mains jointes, comme la mort l'avait surprise. J'avais éclairé les traits sans vie de ma statue d'un joyeux sourire, d'une expression de confiance, d'espoir et de béatitude. Mon but était de fixer sur le marbre le moment suprême où l'âme quitte le corps et le force cependant encore à manifester la joie que lui fait éprouver la certitude d'une vie meilleure. Cette œuvre, que j'avais nommée *le Pressentiment de l'éternité*, souleva une sorte d'émeute parmi les artistes. La plupart se déchaînèrent contre moi avec une espèce de fureur et critiquèrent ma statue comme le fruit d'un esprit malade, et comme une hérésie contre les préceptes alors en honneur. En effet, les formes de ma statue étaient maigres, délicates, fines et rêveuses : la forme matérielle était sacrifiée à l'expression morale d'une idée ou d'un sentiment. Il y eut aussi beaucoup de personnes qui parurent admirer mon œuvre, et qui m'encouragèrent en me disant que j'étais prédestiné à faire une révolution dans l'école et à élever l'art chrétien au-dessus de l'art païen; mais plus je trouvai de défenseurs, plus je vis s'élever contre moi d'ennemis acharnés. Si la lutte s'était bornée à la discussion des défauts et des mérites de ma statue, je n'y eusse point succombé; mais mes adversaires, aveuglés par la passion, se mirent à chercher dans mon passé des prétextes pour me livrer à la risée du public. Ils firent



Janneken se pencha au-dessus du grillage de fer. (Page 3.)

sans le vouloir, saigner mon cœur par de profondes blessures, et profanèrent des souvenirs qui m'étaient plus chers que la vie. Depuis ce moment, j'ai eu peur de la publicité, et je n'ai plus jamais rien exposé.

Il y avait, dans les paroles du vieillard, un calme touchant et une émouvante sérénité. En ce moment, sa figure me parut si noble et si majestueuse, que j'en fus profondément ému, et ce ne fut qu'après un moment de réflexion que je lui demandai :

— Et ne travaillez-vous plus du tout, maintenant?

— Je travaille encore de temps en temps, dit-il. Il me serait impossible de m'en abstenir, lors même que je le voudrais. L'art est devenu pour mon cœur un besoin impérieux, parce qu'il est la baguette magique avec laquelle j'évoque les plus douces pensées de mon passé, et me transporte dans le printemps de ma vie.

Le chemin était devenu très sablonneux, et nous avançions à grand'peine. Cela interrompit notre conversation pendant quelques minutes. Lorsque je pus reprendre ma place à côté du vieillard, je lui demandai :

— Si je ne me trompe, vous avez lu quelques-uns de mes ouvrages. Vous aimez donc la littérature?

— Je ne lis pas beaucoup, répondit-il; cependant je possède la plupart de vos œuvres.

— Et ont-elles su vous plaire?

— Vos récits de la Campine, et vos esquisses morales surtout; oui, plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Il en est que j'ai relus plus de dix fois. Ce ne sont pas les histoires mêmes qui me font encore plaisir après plusieurs lectures; c'est le ton, une sorte d'harmonie secrète qui s'accorde avec mon humeur et qui me ravit.

Je regardai le vieillard d'un œil inerrogateur pour obtenir de plus amples explications.

— Dans les récits dont je veux vous parler, dit-il, règne une sorte de simplicité naïve, de douce sensibilité et d'inébranlable espérance : un sentiment sincère d'admiration de la nature de reconnaissance envers Dieu, et d'amour de l'humanité. Ces lectures m'ont souvent touché vivement, mais elles ne me fatiguent pas ; et quand j'ai fini un de ces ouvrages, je me sens consolé, je suis plus croyant, plus aimant, et je me réjouis au fond du cœur en découvrant que des cordes si tendres et si pures, qu'on croirait propres aux seuls enfants, vibrent et résonnent encore dans mon âme.

Je bégayai quelques excuses et m'efforçai de faire avouer au vieillard qu'il louait mes ouvrages plus qu'ils ne le méritaient, probablement par un sentiment de bienveillance ou de sympathie. Mais il repoussa cette excuse et reprit en forme de conclusion :

— C'est vrai, chaque homme sent d'une manière qui lui est propre, qui peut être innée en lui, mais qui provient cependant des sensations de sa jeunesse et des événements qui ont dominé sa vie. Je ne puis donc pas prétendre que chacun doit nécessairement sentir comme moi. Quoi qu'il en soit, n'eussé-je trouvé dans vos ouvrages que la religion du souvenir et la foi dans un avenir meilleur, cela aurait suffi pour me les faire aimer. Il y a, en outre, des raisons que je ne puis vous dire.

Nous nous trouvions en ce moment près de deux ou trois paysans qui venaient à notre rencontre sur la route. Nous gardâmes le silence jusqu'à ce qu'ils nous eussent croisés. Alors le vieillard me demanda :

— Vous ne ferez que traverser Bodeghem, pour aller ce soir loger à Benkelhout? Ce n'est donc pas un dessein particulier qui vous amène dans notre petit village?

— Si fait. J'avais l'intention de prendre, en passant, quelques renseignements sur une chose qui m'a été racontée ; mais, puisque vous êtes si bon et si serviable, pourquoi ne vous demanderais-je pas ce que je désire savoir? Il y a dans le cimetière de Bodeghem une tombe de fer, n'est-ce pas?

— Il y a, en effet, une tombe que les villageois naïfs appellent la tombe de fer, parce qu'elle est entourée d'un grillage ; mais cette tombe n'offre rien de remarquable.

La voix du vieillard me parut avoir tout à fait changé de ton ; elle était retenue et sèche comme s'il avait voulu éloigner ou abréger la conversation.

— Il pousse toujours des fleurs nouvelles sur cette tombe? demandai-je.

— Il y pousse toujours des fleurs, répéta-t-il.

— Il y a un banc de bois près de la tombe, et ce banc est usé, parce qu'un esprit, la dame blanche, vient s'y asseoir toutes les nuits depuis des années?

— Un conte d'enfant, dit le vieillard avec un sourire sur les lèvres.

— Je sais bien, mosieur, que ce ne peut être qu'un conte ; mais, du moins, il y a quelqu'un qui soigne les fleurs sur la tombe ; car c'est sans doute une fable que ces fleurs sortant d'elles-mêmes de terre?

Comme mon compagnon ne répondit pas immédiatement à ma question, je lui dis :

— Il y a quelques jours, une paysanne de ces environs vint me demander conseil pour obtenir la grâce de son fils, qui avait été condamné à une amende forte pour un délit de chasse. Je la fis causer. — C'est ainsi que j'ai surpris toutes les particularités de la vie simple des paysans. — Elle m'a parlé de la tombe de fer, des fleurs qui se renouvellent toujours, de la dame blanche, et d'un ermite qui reste à prier des journées entières près de la tombe. Soyez assez bon pour me dire ce qu'il y a de vrai dans le récit de la paysanne.

— La chose est tout simple, répondit mon compagnon, l'homme qu'on appelle l'ermite, parce qu'il vit solitaire, soigne et orne la tombe d'une personne qui lui fut plus chère que la lumière de ses yeux. En vivant ainsi, depuis la séparation fatale, près d'un tombeau, et en concentrant toute son affection sur ce tombeau, il triomphe de la mort même ; car qui peut dire que l'épouse que la tombe croyait lui ravir l'ait quitté réellement, quand il la voit à chaque instant, quand elle renaît cent fois par jour dans sa pensée?

Je regardai le vieillard avec étonnement : ses yeux brillaient d'un éclat étrange et son visage rayonnait d'enthousiasme.

Il remarqua l'impression que ses paroles avaient faite sur moi et surmonta son émotion. Il montra du doigt le chemin et me dit d'un ton plus calme :

— Voilà notre petite église. Si nous avions suivi la traverse, nous pourrions déjà apercevoir de loin la tombe de fer.

Je ne fis presque pas attention à ce qu'il me montrait, et je demandai d'un air rêveur :

— Une épouse, dites-vous, monsieur? C'est donc une femme mariée qui repose sous la tombe de fer?

— Une vierge pure comme les lis avant de se faner, murmura-t-il.

— Mais mariée?

— Vierge et épouse, en effet.

Je ne savais que penser du ton solennel avec lequel le vieillard avait prononcé ces derniers mots. Je commençais à être en proie à une singulière émotion. Je m'imaginais que la tombe de fer devait cacher une histoire touchante, et ma curiosité était piquée au plus haut point.

Assurément, le vieillard devina que j'allais

insister pour obtenir une explication plus précise. Il me prit le bloc d'albâtre avant que je pusse soupçonner son intention ; et, comme je m'efforçais de continuer à porter le fardeau, il m'assura que, du moins dans le village, il devait refuser mon aide, et échappa, à mon grand dépit, aux questions qui se pressaient déjà sur mes lèvres. Il marcha vers l'entrée du cimetière en disant :

— Venez, je vous montrerai la tombe de fer. Voyez là-bas près du mur de l'église, ces fleurs derrière ce grillage, c'est la tombe de fer.

Je m'approchai de l'endroit désigné et je regardai avec étonnement dans le petit enclos. Je cherchai vainement une pierre ou un signe quelconque qui m'apprît le nom de cette morte tant regrettée. Rien que des fleurs, mais des fleurs si belles, si rares, et assorties avec un sentiment si profond de la forme et de la couleur, que la main d'un amant pouvait seule atteindre à ce degré d'harmonie. Pour moi, il était indubitable que l'ermite — si réellement un ermite veillait sur la tombe — devait être jeune et bercé encore par les plus douces illusions de la vie. Mais, en regardant le banc de bois aminci par l'usage, je commençai à revenir de ma première idée.

— Depuis combien de temps ce banc est-il là? demandai-je au vieillard.

— Depuis quarante ans.

— C'est assurément l'ermite qui l'a usé ainsi en s'y asseyant ou s'y agenouillant pour prier?

— C'est l'ermite, répondit mon guide.

— Mais cela dépasse les forces humaines! m'écriai-je avec admiration. S'asseoir pendant quarante ans près d'une tombe! Si c'est de l'amour, quel sentiment profond, immense, infini! Le sacrifice, le dévouement, la fusion d'une âme qui vit sur la terre avec une âme qui habite déjà le ciel! On pourrait appeler cela de l'idolâtrie, si cette aspiration vers le ciel n'attestait pas une foi robuste en la bonté divine et dans la félicité d'un avenir sans fin. Vivre pour une morte et avec une morte!

— Elle n'est pas morte, murmura le vieillard.

— Pas morte? répétai-je. Quels mystères, quels prodiges cachent donc ces fleurs?

— Vous feignez de ne pas me comprendre, monsieur, dit le vieillard avec un accent calme et profond; votre cœur m'a pourtant si bien compris! Morte? Mais pendant que je vous parle, je la vois, elle me sourit, j'entends sa voix; elle me crie au milieu de ses fleurs : « Le temps devient court : j'attends, j'attends! »

— Elle vous attend! m'écriai-je avec stupeur. Est-ce donc vous qui avez usé ainsi ce banc de bois?

— Nul autre que moi.

— L'ermite?...

— Est le vieillard que le hasard vous a donné pour guide, le sculpteur dont vous avez porté l'albâtre, sans savoir quel souvenir sacré il y taillera... Mais venez avec moi, ne me demandez plus rien. Voyez-là derrière le mur du cimetière, c'est ma demeure; suivez-moi, je vous dirai des choses que nul autre que vous n'a jamais sues aussi bien que vous allez les savoir.

Je me laissai conduire hors du cimetière, sans rien dire. Chemin faisant le vieillard reprit :

— Depuis que ce tombeau de fer est là, je n'ai jamais épanché les sentiments de mon cœur dans le sein de personne. Je vous aime parce que, dans vos ouvrages, je vous ai trouvé capable de comprendre une vie que les autres nomment une longue folie. Mon passage sur la terre touche à sa fin : un pressentiment secret me dit que je la verrai bientôt autrement que par le souvenir. Recevez la confidence de ce que j'ai espéré et souffert, et, lorsque je reposerai à côté d'elle dans le tombeau, racontez alors mon humble et triste vie, si vous croyez qu'elle vaille la peine d'être écrite.

Il s'arrêta derrière le mur du cimetière et sonna à la porte d'une maison à façade blanche, dont les fenêtres étaient fermées par des volets verts. Une vieille servante ouvrit, et, pendant que nous entrions, le vieillard dit :

— Catherine, voici un ami qui dînera avec moi. Mettez un second couvert.

La servante s'éloigna sans mot dire.

Je voulus m'excuser de l'embarras que ma présence causait au vieillard et à sa vieille servante; mais il me prit la main et me conduisit au fond de sa maison, dans une grande chambre qui prenait jour sur un vaste jardin tout émaillé de fleurs. L'aspect de cette chambre m'étonna. J'aurais pu me croire transporté par enchantement dans une salle d'étude de l'Académie d'Anvers, car elle contenait une multitude d'objets que j'avais eus plus d'une fois entre les mains, ou dont j'avais vu les pareils des centaines de fois.

— Jetez un rapide coup d'œil sur ces objets, me dit le vieillard. Ils jouent tous un rôle plus ou moins important dans l'histoire que je vais vous raconter; mais ne me demandez pas maintenant une explication à leur sujet. Ce serait du temps perdu, et cela m'obligerait à des répétitions fastidieuses.

Pourtant, je n'avais jamais vu ce que mon hôte me montra tout d'abord, et je n'y pus trouver aucune signification. Sur une table se trouvaient toute sorte de figures informes de chiens, de vaches, d'oiseaux, de chevaux et d'autres animaux très grossièrement taillés au couteau dans du bois blanc. Sur un morceau de velours bleu s'étalaient deux ou trois figures assez rares, à côté d'une de

ces boites d'opale où les femmes mettent les pastilles de menthe ou des dragées de citron. On y voyait aussi un couteau à manche de nacre, et plusieurs médailles d'or et d'argent avec des rubans verts fanés.

En faisant le tour de la chambre, je vis successivement le long des murs toutes les *études* ordinaires des jenes élèves de l'Académie d'Anvers : des nez, des oreilles, des mains, des têtes, puis des figures entières; plus loin, tout cela se trouvait reproduit en terre glaise séchée, puis aussi en plâtre.

Je ne vis qu'une seule composition caractéristique, au bout de cette chambre. L'artiste y attachait sans doute beaucoup de prix, car il l'avait enfermée dans une armoire vitrée pour la garder de la poussière et de l'humidité. C'était un groupe en plâtre représentant une jeune femme qui pose la main gauche sur la tête d'un enfant, tandis que l'autre, étendue en avant, semble montrer à cet enfant la route de l'avenir. Dans le sourire protecteur de la femme, et dans l'expression reconnaissante des traits de l'enfant, il y avait un sentiment profond et presque mystérieux qui m'émut et me fit rêver.

Après avoir regardé quelque temps en silence cette œuvre singulière, je dis à mon hôte :

— Cette statue n'est pas une création de fantaisie, quoiqu'elle ne soit pas conçue non plus d'après les règles classiques. La nature seule a été le modèle de l'artiste. N'est-il pas vrai, monsieur, cette femme a vécu?

— Elle a vécu, répondit le vieillard avec un soupir dont le son étrange me surprit.

— Quoi! m'écriai-je, je vois l'image de la femme qui repose...?

— Qui repose sous la tombe de fer.

— Elle était donc belle?

— Belle comme le rêve éternel des poètes.

Je me tus, craignant d'attrister le vieillard par mes questions indiscrètes.

Il alla au fond de la chambre, ouvrit une grande porte et dit :

— Jusqu'à présent vous n'avez vu que les études de l'élève : souvenirs qui font ma vie, pourtant! Entrez, vous pourrez juger aussi l'artiste. Ce serait une véritable joie pour lui si ses œuvres pouvaient lui assurer votre approbation ou du moins votre sympathie.

La salle où il me fit entrer était éclairée par le haut. Le long des murs, sur des piédestaux de bois, s'élevaient un grand nombre de statues de marbre et d'albâtre dont la vue me frappa d'admiration au premier coup d'œil.

Toutes ces œuvres étaient évidemment l'expression d'une même pensée reproduite sous des formes diverses. Il n'y en avait aucune qui ne parlât de la mort et de la résurrection à une vie meilleure. C'était un ange aux ailes déployées qui portait vers sa céleste patrie une jeune fille endormie; — c'était le génie de l'immortalité ouvrant une tombe et montrant à l'âme réveillée le chemin de la lumière; c'était cette même jeune fille se dressant à moitié hors d'une tombe, et étendant les mains avec un sourire de désir, comme si elle appelait quelqu'un; — c'était un jeune garçon agenouillé sur une pierre tumulaire, et tenant embrassé une ancre symbolique; — c'était l'oiseau Phénix, s'élevant avec des forces nouvelles du bûcher qui a consumé sa dépouille vieillie; — c'étaient enfin beaucoup de figures représentant sous une forme saisissante l'image de la vie future après la mort.

Toutes ces compositions respiraient la sincérité profonde du sentiment de leur auteur, et semblaient vivre, non point par la perfection de leur forme corporelle, mais par quelque chose de plus élevé, par l'empreinte de l'âme que l'artiste avait imprimée dans toutes les parties de son œuvre, en y versant un reflet de sa propre âme. Les formes des statues étaient à la vérité grêles et maigres, mais il y avait dans l'ensemble de ces créations une expression de pensée si parfaite, des proportions si harmonieuses, tant de naturel et néanmoins tant de poésie, qu'en les regardant je me sentis transporté dans un monde de pensées mystiques et presque surhumaines.

— Que tout cela est beau! m'écriai-je enthousiasmé. Monsieur, vous ne devez pas tenir plus longtemps cachés ces chefs-d'œuvre sublimes. Enrichissez d'un nom illustre le livre d'or de votre patrie, ajoutez un brillant fleuron à sa couronne artistique!

Il sourit à mon exclamation ; l'impression favorable que son talent avait produite sur moi, parut lui faire plaisir; mais une sorte de raillerie ironique brillait dans son regard, comme pour me taxer d'exagération.

— Je dis la vérité, croyez moi, repris-je. Exposez vos ouvrages, et un cri d'admiration s'élèvera de la foule des artistes. S'ils ont été égarés autrefois par l'admiration exclusive des formes extérieures, il y a aujourd'hui une grande tendance vers des idées moins plastiques; l'art se tourne vers l'expression des pensées, des sentiments et des plus nobles aspirations de l'homme. Non, non, ne privez pas l'école flamande de si parfaits modèles.

Le vieillard avait courbé la tête et murmurait en se parlant à lui-même :

— Livrer en pâture à la foule mes souvenirs, tous les battements de mon cœur? Permettre à la malveillance de soulever le voile de ma vie, et

appeler la raillerie sur tout ce qui est sacré pour moi ?...

En ce moment, la vieille servante ouvrit la porte et annonça que le dîner était servi.

— Venez, monsieur, me dit le sculpteur, visiblement satisfait de cette interruption. La table de l'ermite ne vous offrira pas de mets recherchés ; mais il y en aura assez pour restaurer les forces d'un homme qui, comme vous, aime la vie de campagne.

Nous nous mîmes à table, nous mangeâmes assez rapidement deux ou trois bons plats, auxquels je fis honneur, d'autant plus que la présence de la servante m'empêchait de parler de ce qui occupait mon esprit.

Après le repas, le vieillard me conduisit dans une serre spacieuse. Je sus ainsi d'où venaient les fleurs exotiques et rares qui croissaient sur la tombe de fer.

Après avoir traversé cette serre, nous entrâmes dans un jardin délicieux, émaillé de mille fleurs charmantes ; ce qui me fit dire en riant que bien des gens voudraient être ermite dans un pareil ermitage.

Mais le vieillard, sans répondre à ma plaisanterie, me conduisit sous un berceau de clématite et de chèvre-feuille, s'assit sur un banc, me montra une place à côté de lui et dit :

— Vous logerez chez moi... Pas d'excuses ; mon histoire est plus longue que vous ne croyez. Si vous voulez la connaître tout entière, il faut vous soumettre à cette nécessité. Ce n'est pas une gêne pour moi ; la servante a déjà reçu l'ordre de préparer votre chambre. Vous n'en dormirez pas plus mal qu'à *l'Aigle*, où vous aviez l'intention de passer la nuit. C'est donc convenu ; vous serez l'hôte de l'ermite. Armez-vous de patience, et pardonnez à un vieillard, qui ne vit que par souvenirs, s'il vous raconte parfois des particularités ou des sensations puériles qui n'ont d'importance que pour lui seul. En un mot, souffrez que mon récit me fasse revivre encore une fois dans le passé. Après cette prière, je commence mon histoire sans autre préambule.

II

A un quart de lieue d'ici, près d'un clair ruisseau, s'élève une toute petite ferme nommée la *Maison d'eau* et entourée de bois et de prairies.

Elle était habitée, il y a cinquante ans, par maître Wolvenaer, un sabotier connu des boutiquiers de la ville pour les jolies chaussures de bois qu'il savait tailler. Son état lui procurait, à la sueur de son front, assez de bénéfices pour subvenir aux besoins d'une nombreuse famille ; car il n'avait pas moins de six enfants, encore tous en bas âge.

Comme il tenait en fermage un petit lopin de terre, et que sa femme vaquait le plus souvent aux travaux des champs, il y avait dans la maison du sabotier une sorte de bien-être ou du moins d'aisance.

Assurément le laborieux artisan eût été tout à fait heureux si une cause incessante de tristesse n'avait assombri son horizon. Parmi ses enfants, il y en avait un, — un garçon de onze ans, — qui se faisait remarquer par une beauté extraordinaire. Il avait des cheveux noirs bouclés, des yeux bruns étincelants, et des traits d'une remarquable pureté... Mais le pauvre enfant ne savait point parler. Dans les premiers mois de sa naissance, il était tombé de son berceau la tête en avant. Il avait eu des convulsions affreuses, et lutté longtemps contre la mort, On crut que dans cet accident la langue avait été frappée de paralysie ; car, quoiqu'il ne pût articuler aucun son distinct, il entendait cependant fort bien.

Le sabotier était mon père ; l'enfant muet n'est autre que moi qui vous parle en ce moment.

Mon père m'aimait et me plaignait de tout son cœur. Souvent, quand je me tenais en silence à côté de son établi, il interrompait tout à coup son travail et fixait sur moi un regard profond plein de tristesse et de pitié. Alors je l'embrassais avec reconnaissance, et je tâchais de le consoler par gestes de mon malheureux sort. Mais, au lieu d'adoucir son chagrin, le plus souvent mes caresses ne réussissaient qu'à le faire pleurer. En effet, je faisais des efforts surhumains pour parler ; mais il n'entendait sortir de ma gorge que des cris rauques et perçants, des sons inarticulés et sauvages qui lui déchiraient l'âme D'ailleurs, comme tous les muets, j'étais d'une sensibilité extrême et mes moindres gestes, mes moindres mouvements pour exprimer ce que je pensais ou ce que j'éprouvais, étaient violents et exagérés comme ceux d'un insensé.

Mes parents se demandaient si l'accident dont j'avais été victime n'avait pas troublé mon cerveau : mes frères et sœurs me croyaient *innocent*, c'est-à-dire à peu près idiot ; les enfants du village avaient peur du petit sauvage de la Maison d'eau et m'appelaient le fou.

Si jeune que je fusse, j'étais profondément blessé d'être ainsi méconnu de tout le monde. Lorsque en menant paître nos vaches, j'étais assis solitaire, pendant de longues journées, au bord de la prairie, il m'arrivait parfois de pleurer amèrement pendant des heures entières ; parce que je ne pouvais point parler, et que les autres enfants, avec qui j'eusse tant aimé jouer,

se moquaient de moi et m'évitaient à cause de mon infirmité! Je me sentais la force de prouver que je ne méritais pas le nom de fou; j'avais soif d'amitié, et même d'estime et peut-être y avait-il en moi une sorte d'orgueil qui m'inspirait un désir maladif de me distinguer par l'une ou l'autre qualité.

Peut-être trouverait-on dans cette aspiration confuse de mon esprit la raison du travail singulier dont je m'occupais sans cesse. Jamais je n'allais à la prairie sans avoir dans ma poche quelques petits morceaux de saule. Je m'appliquais à y tailler avec mon couteau des images de bêtes et de gens, et souvent je restais des journées entières absorbé dans mon travail, la sueur au front. Si je réussissais, d'après mon idée, à tirer du bois une une figure plus ou moins ressemblante, je sautais, je dansais et je riais comme si j'avais remporté quelque victoire; mais si, malgré mes efforts, aucune figure reconnaissable n'apparaissait sous mon couteau, je laissais tomber mon œuvre avec découragement, et je me tordais les bras de dépit et de chagrin.

Mon père, quand je lui montrais mes figures de bois, levait les épaules avec une triste compassion. La vanité singulière que je paraissais tirer de mes grossières et ridicules ébauches le chagrinait comme s'il eût vu une raison de plus pour douter de la clarté de mon intelligence.

Quant à moi, il me suffisait que ma mère sourit quelquefois à mon travail, que mes sœurs s'amusassent à jouer avec mes figures, et qu'aucun de mes deux frères, plus âgés que moi cependant, ne sût en faire autant.

Un jour, j'avais travaillé avec ardeur, depuis le matin jusque bien avant dans l'après-midi, à imiter la figure de notre vieux curé. Lorsque je regarde aujourd'hui ce pitoyable essai, il me ferait rougir de honte si un souvenir précieux et sacré pour moi n'y était attaché. — Mais alors il me sembla si bien réussi, que j'en fus transporté de joie et que, en ramenant les vaches à l'étable, je tirai au moins cent fois de ma poche l'informe figure pour l'admirer. Que le corps et les vêtements ressemblassent de près ou de loin à ceux du curé, ce n'était pas cela qui m'inquiétait; mais j'avais imité facilement son tricorne, et cela, du moins, était reconnaissable au premier coup d'œil.

De crainte que mes sœurs ne voulussent jouer avec ma petite statuette, je la tins cachée et ne la montrai pas en rentrant au logis.

Je m'assis dans un coin de la chambre, la main dans la poche, caressant mon chef-d'œuvre, et plongé dans de douces pensées.

Mon père était allé à la ville pour les affaires de son commerce; ma mère, mes frères et mes sœurs étaient à la maison et parlaient du propriétaire de notre ferme. Ils avaient appris qu'il était l'acquéreur du château de Bodeghem, et que ce jour même, il était venu au village dans une belle voiture pour visiter sa nouvelle propriété.

Ma mère parlait à voix basse, pour ne pas éveiller l'attention de l'innocent muet; car il ne savait que se taire et rester immobile, ou crier comme un possédé.

Pendant que ma mère causait de cette importante nouvelle, la porte s'ouvrit tout à coup, et une dame richement vêtue entra dans notre demeure, tenant à la main une petite demoiselle qui avait à peine une année de moins que moi.

Cette dame était la femme de notre propriétaire, et elle connaissait très bien ma mère, pour avoir reçu plusieurs fois de ses mains le prix de son fermage. Aussi se mit-elle à lui parler familièrement de la maison de campagne que son mari venait d'acheter, ajoutant que désormais elle aurait plus d'une fois l'occasion, durant la belle saison, d'aller voir les gens qui habitaient les fermes que M. Pavelyn, son mari, possédait dans les environs.

Mes frères et sœurs écoutaient curieusement ce que disait cette dame.

Pour moi, j'avais sauté sur mes pieds, et je me tenais debout, comme frappé d'immobilité, devant la petite demoiselle. Mes membres tremblaient, mes yeux brillaient d'admiration, mon cœur battait violemment, et, pour la première fois de ma vie, l'émotion qui m'agitait ne se manifesta point par des cris sauvages.

L'apparition d'un ange, tel que je pouvais le concevoir d'après les descriptions de ma mère, ne m'eût pas plus profondément remué; car un ange ne pouvait être plus beau que cet enfant ne l'était à mes yeux. Son front et ses joues étaient blancs et polis comme l'albâtre. Ses petites lèvres étaient fraîches et vermeilles comme des feuilles de rose; ses yeux bleus et profonds comme l'azur du ciel pendant une claire journée d'été. Autour de l'ovale régulier de son joli visage, ses cheveux blonds, épais et soyeux, tombaient en boucles abondantes. Elle était vêtue de soie et de satin; elle avait un collier de corail, des bracelets d'or, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers rouges.

Tout en elle m'étonnait et me frappait d'une admiration croissante, même sa pâleur, sa délicatesse maladive, car cette délicatesse même la fit passer à mes yeux pour une créature supérieure, d'une essence infiniment au-dessus de celle des robustes et gros enfants de notre village

La petite fille me regarda pendant quelques minutes avec ses yeux bleus profonds, commme pour me demander l'explication de ma singulière attitude. Puis un sourire tranquille et doux entr'ouvrit

ses lèvres. Ce sourire pénétra dans mon cœur comme un rayon de lumière et m'arracha un cri sauvage. Je sautai en arrière et levai les bras au ciel comme si le sourire de la jeune fille était quelque chose de miraculeux qui me fît perdre l'esprit.

Mon cri étrange attira l'attention de la dame.

— Qu'a donc ce petit garçon ? demanda-t-elle à ma mère.

— C'est notre petit Léon. Ne faites pas attention au bruit qu'il fait, madame Pavelyn. Il est muet et fait de vains efforts pour parler.

En achevant ces mots, elle porta le doigt à son front pour faire comprendre qu'il fallait m'excuser parce que je ne possédais pas tout mon bon sens, et que j'étais innocent.

Souvent déjà j'avais surpris des signes semblables faits par mon père ou ma mère, et je savais fort bien ce qu'ils voulaient dire. Cela m'avait toujours fait de la peine ; mais, en ce moment, devant la créature angélique qui me regardait, cette pantomime humiliante me blessa comme si j'avais été frappé au cœur d'un coup de couteau. Aussi le son qui s'éleva de ma poitrine n'était pas un cri, c'était une plainte douce et profonde, une sorte de prière pour implorer la pitié. Je courbai la tête et me mis à pleurer.

— Un si joli petit garçon ! c'est bien malheureux vraiment, murmura la dame.

Et, se tournant vers la petite demoiselle, elle ajouta :

— Rose, ce pauvre enfant est muet. Il aimerait tant à parler ! Mais c'est parce qu'il ne le peut pas qu'il pleure si amèrement. Donne-lui la main, Rose ; une marque de pitié le consolera.

Encouragé par l'intérêt de la dame, je levai la tête. Je vis venir à moi la noble enfant, avec le même sourire enchanteur qui m'avait déjà si profondément ému.

Elle me prit la main, la serra et la caressa, tandis que sa bouche murmurait des paroles qui résonnaient à mes oreilles comme une musique céleste.

Je jetai sur mes frères et mes sœurs un regard de fierté ; cette marque d'amitié que la petite demoiselle venait de me donner, me vengeait de leur dédain et avait rempli mon cœur de joie et de courage.

Assurément la compatissante enfant sut lire dans mon regard étincelant l'expression d'une gratitude infinie ; car elle me serra la main avec plus d'amitié et me dit d'un ton si doux, que je me mis à trembler de tous mes membres :

— Vous vous appelez Léon ? C'est un joli nom. Ah ! quel dommage que vous ne sachiez point parler !

L'émotion m'arracha quelques cris confus.

— Il ne faut pas crier ainsi, reprit-elle ; cela est laid. N'apprendrez-vous jamais à parler, pauvre petit Léon ? jamais ?

Je ne savais pas ce qui se passait en moi, il me semblait qu'en ce moment je me fusse laissé couper la main pour pouvoir dire un mot un seul mot intelligible. Je fus pris d'une violente convulsion ; mes membres se tordirent, mon visage devint bleu. Je ne criai pas, mais je fis un effort surhumain pour prononcer le nom charmant de celle qui, deux fois, avait dit le mien avec tant d'amitié.

Quelque chose se déchira dans ma gorge, et le nom de Rose ! Rose ! retentit par deux fois, clair et sonore, dans la chambre.

Épuisé par cet effort gigantesque, je me laissai tomber sur une chaise, et j'y restai étendu, le bonheur et de l'extase sur la figure.

— Oh ! Dieu soit loué, mon fils a parlé ! s'écria ma mère, les larmes aux yeux.

Elle accourut vers moi, me prit la main et me supplia de répéter encore une fois les mots que j'avais prononcés ; mais je sentis bien, après de longs efforts infructueux, que je serais plus capable d'une si violente tension de mes forces.

Cependant j'étais enchanté du succès obtenu, et j'essayai de faire comprendre par signes que j'avais confiance et que j'espérais bien pouvoir apprendre à parler. Je ne cessais de montrer la jolie demoiselle, et je joignais les mains devant elle pour faire entendre que c'était à elle que je serais redevable de la parole, du bonheur de ma vie, et je la remerçai comme un ange envoyé de Dieu pour m'apporter l'espoir et la délivrance.

Rose était visiblement touchée de ces marques de reconnaissance, et une joie sincère brillait dans ses yeux bleus. Sans doute il était doux à son cœur compatissant de croire que sa présence avait été un bienfait pour un pauvre enfant comme moi.

Elle tira ma mère par son châle pour l'obliger à se baisser, lui dit quelque chose à l'oreille, et, sur un signe affirmatif, elle approcha de moi.

Elle mit la main dans sa poche et en tira une petite boite d'une pierre blanche, transparante et couverte de fleurs et d'étoiles d'or et d'argent. Elle me glissa cet objet dans la main en me disant :

— Tenez, Léon, ceci est pour vous. Il y a dedans du sucre qui vous plaira fort. Il faut faire tout votre possible pour apprendre à parler, et, quand vous le saurez, je vous donnerai de plus belles choses encore.

L'aimable enfant n'avait assurément d'autre intention que de me consoler. Elle me disait ces douces paroles par charité pure, et comme une aumône faite à un malheureux. Mais sa pitié fit sur moi une impression plus profonde qu'elle eût pu s'y attendre. Ses paroles tombèrent une à une, comme une rosée bienfaisante, sur mon cœur

oppressé, et se gravèrent en traits ineffaçables dans mon souvenir. J'en fus si touché, que je continuai à tourner et à retourner machinalement dans mes mains sa jolie boite, et je ne remarquai même pas que ma mère me la prit pour l'admirer à son tour.

Alors je revins à moi, et j'essayai de faire comprendre à la jolie demoiselle combien j'étais triste de ne pouvoir rien faire pour la remercier de son cadeau. Je tirai de ma poche la figure du curé et la mis dans la main de ma bienfaitrice, en lui disant par gestes que je l'avais taillée moi-même et que je la lui donnais en échange de sa boite.

La dame, en voyant cet objet informe, parut surprise de ma simplicité. Ma mère m'excusa en disant que je m'occupais pendant des jours entiers à tailler de petites statuettes, et que, naturellement, je croyais que cela valait quelque chose. Mes frères et mes sœurs se mirent à rire de ma présomption.

Rose regardait sans rien dire mon pauvre cadeau, mettait le bonhomme debout sur sa main, le retournait et avait l'air de s'en amuser beaucoup.

Que m'importait que tout le monde se moquât de mon ouvrage, si elle seule, qui s'était faite ma protectrice, le jugeait digne de son attention? Aussi, un sentiment de joie ineffable inonda mon cœur, lorsque Rose refusa de laisser prendre l'image du curé par ma mère, et dit à la sienne :

— Non, je vous en prie, laissez-moi la conserver. Ce pauvre petit garçon l'a faite lui-même, et c'est vraiment joli. Je la montrerai à mon père, et je jouerai avec, ce soir.

— Voilà bien les enfants, fermière Wolvenaer! dit la dame en haussant les épaules. Donnez-leur des jouets et des poupées qui ont coûté beaucoup d'argent, et ils préfèrent s'amuser d'une chose sans valeur : puis, au bout de quelques heures, le joujou est oublié et abandonné, et ils n'y pensent plus.

Mes yeux contrits et mes signes demandèrent à Rose si tel serait aussi le sort de mon humble présent. Un signe de tête me tranquillisa. Elle m'avait compris, et son geste me promettait qu'elle conserverait mon petit curé.

— Portez-vous bien, dit la dame; il est temps que nous partions. M. Pavelyn nous attendrait. Peut-être la voiture est-elle déjà prête. Vous comprenez que, cette année, nous n'habiterons pas le château; car il est tout à fait vide; il doit être restauré, repeint et meublé. Il ne sera prêt qu'au printemps. Alors je reviendrai vous voir, car j'aime à me trouver au milieu des villageois. Aujourd'hui, nous ne sommes venus que pour visiter le château... Rose, nous partons. Donne encore ta main à ce pauvre Léon en signe d'adieu, et retournons auprès de ton père.

Il était facile de lire sur mon visage que l'annonce de ce départ précipité m'affligeait. Rose me serra la main encore une fois, et me dit à l'oreille :

— Il ne faut pas être triste, Léon. Apprenez bien vite à parler, alors je reviendrai, et faites encore de semblables figures pour moi; j'en serai bien contente.

Je mis mes deux mains devant mes yeux pour ne pas la voir partir.

Je restai si longtemps dans cette position, que ma mère se mit à me gronder durement de mon impolitesse, et me menaça de faire connaître à mon père ma conduite déraisonnable.

III

Il serait difficile de vous dire la vive impression que la visite de la petite demoiselle avait faite sur mon esprit. Mes parents mêmes avaient peine à reconnaître en moi leur petit sauvage. Mes idées avaient pris une certaine gravité, et il était bien rare qu'un de ces cris sans nom qui m'échappaient si souvent autrefois, sortît de ma bouche. Quand j'étais à la maison, je me blottissais ordinairement dans un coin de la chambre, et j'y restais assis, immobile et silencieux, le regard perdu dans l'espace. J'avais sans cesse devant les yeux la tendre et blanche apparition qui me souriait, me serrait la main et murmurait amicalement à mon oreille : « Apprenez bien vite à parler, alors je reviendrai. »

Je ne jouais presque plus avec mes frères et mes sœurs, je fuyais les autres enfants du village. Penser à elle était l'unique occupation de mon esprit, répéter sans cesse dans mon cœur ses douces paroles suffisait à ma vie.

Je crains, monsieur, que vous ne m'accusiez, à part vous, d'exagération. Une pareille profondeur de sentiment chez un enfant de onze ans ne vous paraît assurément pas naturelle? Cependant vous qui, plus que tout autre, avez conservé vivants les souvenirs de votre enfance, vous devez avoir reconnu que le cœur d'un enfant se laisse toucher plus facilement et plus profondément que celui d'une personne chez qui la raison et l'expérience ont émoussé plus ou moins la sensibilité. Il est vrai que les émotions de l'enfant sont ordinairement plus fugitives; mais, moi, l'absence de la parole me plaçait dans une situation toute particulière en me réduisant à une méditation solitaire. Les mêmes pensées se représentaient cent fois à mon esprit, et, par cette réaction continuelle de



Je me laissai tomber sur une chaise. (Page 11.)

mon âme sur elle-même, mon sentiment acquit une profondeur qui eût pu paraître outrée et maladive chez un enfant doué de la parole.

Quoi qu'il en soit, les témoignages de tendre pitié que m'avait donnés la jolie petite demoiselle m'avaient rempli d'une grande fierté; et — que ce fût l'orgueil, la reconnaissance, ou une secrète sympathie qui me troublât — toujours est-il que soir et matin, et même pendant la nuit, l'image de ma bienfaitrice se plaçait devant mes yeux, et toutes les forces de mon âme semblaient s'être concentrées sur cette seule pensée.

Cette distraction singulière et le regard incertain de mes yeux étaient considérés par mes parents comme de fâcheux symptômes, et ils ne doutaient pas que ma raison ne fût menacée d'une faiblesse incurable.

Plus d'une fois, quand ils exprimaient cette crainte, je m'efforçai de leur faire comprendre qu'ils se trompaient; mais alors je criais et je hurlais comme auparavant. Cela ne faisait qu'augmenter leur peine; et, comme mes propres cris m'étaient désagréables maintenant, je pris en aversion mes inutiles efforts pour me faire comprendre par la parole.

Tout se passa entre mes parents et moi de la même façon qu'avant la visite de madame Pavelyn. Bientôt on s'occupa presque plus de moi, et, pour épargner autant que possible à mon père la vue pénible de son fils innocent, ma mère m'envoyait à la prairie avec les vaches pendant des journées entières.

Là, dans une solitude complète, je pouvais réfléchir et rêver depuis l'aube du jour jusqu'à ce que la nuit tombante me rappelât à la maison. Mais je ne passais pas mes journées dans l'oisiveté, ma bienfaitrice m'avait dit deux choses : « Apprenez-bien vite à parler, et faites-moi encore des figures. »

Ce dernier vœu, je pouvais facilement l'accomplir; mais le premier! apprendre à parler!

Son désir était une loi dont l'inflexibilité m'effrayait et à laquelle, pourtant, je voulais obéir, dût ma gorge se déchirer sous mes efforts.

Pendant deux longs mois, je m'efforçai constamment de répéter encore une fois son nom; je faisais toute sorte de grimaces, je contractais mes lèvres, je me remplissais la bouche de petits morceaux de bois, je tirais rudement ma langue rebelle; mais quoique la sueur perlât sur mon front, son nom chéri ne voulut point sortir de mon gosier, ni distinctivement, ni plus ou moins mal articulé. — Chose étonnante, j'entendais bien, et je pouvais même juger de la justesse et de la valeur des sons produits; il n'y avait aucun mouvement de la voix humaine que je fusse incapable d'exécuter quelquefois par hasard, aucune lettre que je ne pusse prononcer. Mais on eût dit que les nerfs de l'appareil vocal s'était brouillés en moi, et ne pouvaient obéir à ma volonté. Quand je voulais prononcer une lettre ou un mot, il me venait d'autres sons au lèvres. Et quoique je me préparasse souvent pendant des heures entières avant de pousser un son, avec la certitude que, cette fois, du moins, ma voix ne me tromperai pas mes efforts, chaque fois j'étais frappé de la même déception amère.

Je n'exagère point en vous disant que cent fois j'ai versé des larmes, que je me suis arraché les cheveux, et que je me suis roulé convulsivement par terre avec un désespoir et une rage qui ressemblaient, en effet, à la folie la plus complète.

Peu à peu, il me fallut reconnaître mon impuissance et perdre décidement tout espoir d'apprendre à parler. Alors je devins triste, découragé et languissant. Le sentiment de fierté qu'avait fait naître en moi la compassion de Rose m'avait fait croire un instant que j'aurais la force de me tirer de l'abaissement. Cette consolante, cette radieuse perspective s'était refermée devant mes yeux. Un nuage sombre avait voilé l'étoile scintillante qui éclairait mon avenir. Je resterais éternellement le muet innocent, la malheureuse créature qui ne pouvait pas même exprimer sa reconnaissance à ceux qui la plaignaient.

Je restai près d'un mois anéanti par cette effroyable conviction. Enfin, lorsque la dernière étincelle d'espérance fut éteinte en moi, j'acceptai mon triste sort avec résignation, et un peu de paix rentra dans mon âme.

Alors je recommençait à tailler des figures de bois de saule, mais non plus par orgueil, ni avec l'espoir de me distinguer en quelque point des autres enfants; non, je n'étais mû que par un sentiment passif de reconnaissance et de devoir. Je savais que mon travail serait agréable à la charitable petite demoiselle; c'était là le seul mobile de mon activité.

En peu de temps, j'avais fabriqué un certain nombre de statuettes. Il y avait des figurines que je désignais sous le nom de vaches, de chveaux, de moutons et de porcs, quoiqu'elles ressemblassent toutes singulièrement les unes aux autres. il y avait aussi des maisons, des églises, des oiseaux et des hommes; mais ce qui me plaisait le mieux, ce que je regardais avec complaisance, c'était une figure de garde champêtre, avec son grand chapeau sur la tête et son sabre reluisant dans la main.

J'avais, après beaucoup d'instances, obtenu de ma mère la clef d'un tiroir de notre commode. J'y serrai mes petits chefs-d'œuvre, pour ne les en retirer qu'au moment ou Rose reviendrait à Bodeghem. Personne ne pouvait voir ces produits de mon art. Elle seule, pour qui je les avais faits, devait les recevoir de mes mains avant que personne les eût touchés.

Ainsi les mois se passèrent, ainsi vint l'hirer qui devait précéder son retour.

Vers la nouvelle année, ma mère devait aller à la ville payer le terme échu de notre fermage. A force de prières et de supplications, je la décidai à prendre avec elle la figurine du garde champêtre, et à me promettre qu'elle la donnerait à la petite fille de notre propriétaire.

Durant l'absence de ma mère, je fus étrangement agité : je courais autour de la maison et dans les champs, poussé par une grande inquiétude. Que dirait Rose de mon ouvrage? Sourirait-elle, et serait-elle contente de mon envoi? Dans tous les cas, ma mère lui parlerait de moi, et, de son côté, elle dirait quelque chose à mon adresse. Il me semblait, dans mon attente anxieuse, que j'entendais Rose prononcer mon nom; — car ce ne pouvait être une autre voix que la sienne, ce timbre argentin qui résonnait au fond de mon âme, et me faisait tressaillir et regarder autour de moi, comme si je l'entendais murmurer d'une voix compatissante : « Pauvre petit Léon! »

Dans l'aprés-midi, j'étais sur la chaussée, à plus d'une demi-lieue de notre demeure, pour voir si ma mère ne revenait pas encore. Dès que je l'aperçus, je courus à sa rencontre, et lui demandai, les bras tendus et les yeux étincelants, comment on avait reçu là-cas mon petit garde champêtre.

M. Pavelyn avait examiné la statuette avec curiosité, et en avait ri de bon cœur; Rose s'était montrée satisfaite et m'avait fait remercier de mon cadeau; elle avait ajouté qu'au printemps prochain, elle viendrait au château avec ses parents, et qu'elle serait heureuse d'avoir beaucoup de ces petites figures pour s'en amuser.

Ma joie était inexprimable; emporté par mon émotion, je me mis à sauter et à crier, comme je le faisais autrefois.

Quelques paroles de ma mère me calmèrent subitement, et firent tomber toute ma joie. Rose avait demandé si le pauvre Léon ne savait pas encore parler. Cette question me rappela au sentiment de mon impuissance et à la conscience de mon malheur.

Hélas! la bonne Rose m'avait dit : « Vous devez apprendre à parler ; » et moi, pauvre déshérité de ce monde, j'étais toujours aussi muet que lors de sa visite chez nous. J'eusse sacrifié la moitié de ma vie pour pouvoir accomplir son ordre charitable; mais il ne m'était pas donné de lui offrir cette preuve de ma gratitude.

Je courbai la tête, et marchait silencieusement dans le sentier sablonneux, tenant ma mère par la main, et, bien que, pour relever mon courage, elle me racontât beaucoup d'autres choses de la gentille petite demoiselle, elle ne parvint pas à me consoler.

IV

Les gelées avaient cessé, et le dégel avait fait disparaître la neige de nos campagnes. Le printemps allait venir, et, avec lui, l'angélique créature qui, depuis sept mois, vivait dans toutes mes pensées.

Dans mon impatience je me promenais tous les matins par les bois et les chemins pour voir si les plantes printanières ne donnaient pas encore signe de réveil. J'épiais les bourgeons des aunes et des coudriers qui devaient germer sous les premiers rayons du soleil rajeuni; j'attendais avec un désir impatient la première feuille de l'anémone des bois, qui se montre avant toutes les autres au pied des jeunes chênes; je suivais du regard les oiseaux, pour découvrir dans leur bec le fétu de paille, gage de leur confiance dans le retour du beau temps.

Après beaucoup de nuit froides, l'air devint plus doux, et, à ma grande joie, je remarquai les signes de plus en plus sensibles du réveil de la nature. Bientôt les violettes parfumèrent la berge des fossés du côté du midi : les boutons d'or dorèrent la prairie, et des milliers de paquerettes firent briller leurs étoiles d'argent sur le velours de l'herbe tendre. Puis fleurirent l'épine noire, le fraisier et la lychnide. Les arbres et les arbrisseaux déployaient petit à petit leur feuillage, et le seringat montrait déjà les boutons des touffes de fleurs blanches qui devaient remplir de leur doux parfum la fraîche atmosphère du mois de mai.

Le moment si longtemps attendu n'était donc plus loin; chaque jour, Rose pouvait quitter la ville et venir demeurer au château ; car il faisait un temps doux et un clair soleil qui invitait irrésistiblement à s'aller promener aux champs.

Pauvre insensé que j'étais! au lieu de sentir ma joie redoubler, je sentais, au contraire, mon courage tomber et une inquiétude secrète descendre dans mon cœur, à mesure que le moment désiré approchait.

Elle me demanderait : « Ne savez-vous pas encore parler? » et, moi, le rouge de la honte au front, le cœur plein de dépit et de chagrin, il me faudrait lui répondre par signes que j'étais muet comme auparavant. Una fois que cette idée naquit en moi, ma crainte augmenta rapidement et dans des proportions insensées, parce que rien ne venait la combattre. Je pâlissais quelquefois tout à coup, quand mon esprit agité faisait surgir devant mes yeux l'image de la petite Rose, je tremblais en entendant tomber de ses lèvres la fatale question : « Ne savez-vous pas encore parler? »

Je redevins triste, solitaire, et plongé dans de pénibles rêveries.

Jusqu'à ce moment, je m'étais appliqué avec ardeur à tailler des figurines. Comme mon tiroir était plein depuis longtemps, j'avais donné les moins réussies à mes sœurs et j'en avais fait de nouvelles, et de meilleures, à mon avis.

Mais, en ce moment, mon découragement allait si loin, que je n'avais plus ni le courage ni l'envie de poursuivre mon travail, et que, pendant plus de deux semaines, je gardai dans ma poche la clef du tiroir, sans y toucher.

Ce fut bien pis encore lorsque mon père, revenant le lundi du marché, nous annonça que, le samedi suivant, M. Pavelyn, sa femme et sa petite fille viendraient au château. Dès ce moment, on eût dit qu'un mal secret me travaillait les nerfs. Il m'arrivait de pâlir et de frissonner vingt fois en une heure sans cause apparente. Ma mère me croyait malade, et elle me faisait de la tisane avec des herbes du printemps qui sont bonnes contre la fièvre. Je buvais le remède sans dire la cause de ma singulière agitation; mais, dès que je le pouvais, je courais bien loin de la maison, et je me cachais dans les bois, comme si cette solitude pouvait me délivrer de cette terrible question : « Ne savez-vous par encore parler? » qui raisonnait sans cesse à mon oreille, et me poursuivait comme une accusation.

Je ne sais comment expliquer cela; mais, tout en redoutant l'arrivée de Rose beaucoup plus que je ne la désirais, tout en me réfugiant dans les bois pour n'être pas présent lors de sa visite chez nous, je me sentais entraîné, malgré moi, dans les environs du château et dans le chemin qu'elle

devait suivre pour venir à notre ferme. Il est bien vrai qu'après quelques instants je m'enfuyais; mais chaque fois, je revenais à la même place, presque sans en avoir conscience.

Un certain jour — c'était le 20 mai de l'année 1806 — j'avais erré dans les bois depuis l'aube du jour, et j'étais arrivé enfin dans l'avenue du château. Après avoir longtemps regardé les bâtiments, derrière les bosquets de seringats, je m'étais retourné; j'avais appuyé ma tête contre un tronc d'arbre, et je regardais la terre, plongé dans de douloureuses réflexions.

Je ne sais pas combien je restai de temps ainsi; mais je fus réveillé tout à coup par le son argentin d'une voix qui criait de loin avec un accent de joie :

— Léon! Léon!

C'était la voix de Rose, la même voix qui me parlait toujours dans mes rêves. Aussi, je ne m'empressai pas de tourner la tête, car je croyais à une nouvelle illusion de mes sens.

Je fus saisi d'un tremblement violent. Je vis Rose, Rose elle-même, qui, entre un beau monsieur et une belle dame, et suivie d'une bonne, sortait du jardin du château et entrait dans l'avenue.

Elle tirait le monsieur par la main pour courir vers moi; mais le monsieur, qui était son père, la retint jusqu'au moment où elle ne fut plus qu'à quatre ou cinq pas de moi; alors il ne put contenir plus longtemps l'impatience de sa fille. — Elle bondit en avant, et saisit ma main tremblante; j'étais blême, et je voyais déjà avec inquiétude sortir de ses lèvres la question si redoutée.

En effet, ses premiers mots furent :

— Eh bien, Léon, savez-vous parler?

Je laissai tomber ma tête sur ma poitrine, et mes larmes silencieuses lui apprirent que j'étais muet comme auparavant.

— Pauvre Léon! dit l'excellente enfant. Il ne faut pas pleurer pour cela... Prenez courage; l'année dernière, vous avez su prononcer mon nom. Vous apprendrez à parler petit à petit.

Dans l'intervalle, ses parents s'étaient rapprochés de nous. Son père mit sa main sur ma tête et me força, par un doux mouvement, à lever les yeux vers lui. Il dit avec un accent plein de bienveillance :

— C'est donc là le petit garçon du sabotier qui t'a donné le petit curé et le petit garde champêtre? De beaux yeux, des cheveux superbes : c'est un joli enfant. — Et tu ne sais pas parler du tout! me demanda-t-il. Un garçon adroit et leste comme toi serait muet et resterait muet? Ce serait certainement un grand malheur... Et pourquoi pleures-tu, petit? Quelqu'un t'a-t-il fait du mal?

— Non, mon père, il pleure, parce qu'il ne sait pas parler, dit la petite demoiselle en soupirant.

— Eh bien, puisqu'il entend et qu'il a pu prononcer ton nom, il ne doit pas lui être impossible d'apprendre à parler. Si l'on voulait se donner un peu de peine... Mais ces enfants de paysans, on les laisse courir à l'abandon, et, par eux-mêmes, ils n'apprécient pas la valeur de la parole.

En entendant ces mots, je ne pus me retenir davantage; l'accusation qu'ils contenaient me blessa cruellement. J'essayai, par toute sorte de gestes et de cris inarticulés, de démontrer au père de Rose que la bonne volonté ne m'avait pas manqué, et, que, pendant des mois, j'avais fait vraiment tous mes efforts pour répéter encore le nom de sa fille.

Il me regarda avec étonnement, mais avec une bienveillance évidente; mes yeux étincelaient; mes mouvements étaient pleins d'énergie, et j'expliquai, par des signes intelligibles, que je me laisserais volontiers couper le bras gauche en échange du don de la parole. Il me prit les mains, comprima mes gestes et m'obligea à me tenir tranquille; puis je le l'entendis qui disait à la dame :

— Malheureux petit garçon, n'est-ce pas? C'est un bel enfant, et bien intéressant! Et la femme Wolvenaer prétend qu'il y a quelque chose de dérangé dans sa cervelle? Non, non, elle se trompe assurément. Cet enfant n'est pas idiot du tout; au contraire, il a l'esprit net et éveillé.

Le regard que mes yeux lancèrent au père de Rose rayonnait sans doute d'une reconnaissance bien sincère, car je remarquai que le compatissant monsieur en fut profondément touché.

Je me sentais tout à fait consolé, et plein d'un nouveau courage, et je me disposais à exprimer ma gratitude par de nouveaux signes; mais Rose avait repris ma main et me demanda si j'avais taillé des statuettes pour elle.

Je comptais rapidement sur mes doigts, j'ouvris les bras tout grands et je tournais ma clef sous ses yeux, pour lui faire comprendre que j'en avais sculpté beaucoup, tout un tas, et qu'elles étaient à la maison dans une armoire.

Rose, en proie à une vive curiosité, pria instamment ses parents de se hâter, pour qu'elle pût voir plus tôt les petites figures.

Ses parents cédèrent à son désir; quelques instants après, M. Pavelyn entrait avec sa famille dans notre humble demeure.

Sans faire attention aux saluts et aux cérémonies de mes parents, je m'élançai vers la commode; je tirai le tiroir qui renfermait mon travail de six mois, et je me mis à étaler toutes mes figurines sur notre grande table.

Je les arrangeai les unes à la suite des autres,

processionnellement, comme une caravane d'hommes et de bêtes en voyage. Il y en avait tant, que le cortége finit par couvrir toute la table, et qu'il ne resta plus de place pour mes petites maisons et mes églises.

Un étonnement croissant se lisait dans les yeux de la petite demoiselle, et, lorsqu'elle put embrasser d'un seul coup d'œil toute cette richesse et que je lui fis signe que tout cela lui appartenait, elle se mit à battre des mains et à sauter de joie. Cette joie me rendit extrêmement heureux et me fit croire que j'avais fait des choses réellement admirables, puisque j'avais atteint si complétement le but de mes efforts.

J'expliquai longuement à Rose, par toute sorte de mines et de gestes, ce que représentait chacune de mes petites figures. Je poussais les vaches sur la table, je faisais galoper les chevaux, je remplissais l'office du berger rassemblant ses moutons et les ramenant à l'étable, je plaçais les oiseaux les uns après les autres sur le faîte des maisons et le clocher des églises, comme s'ils s'y fussent perchés de leur propre vol.

Rose, ouvrant ses grands yeux bleus, regardait sans rien dire les petites scènes que je jouais devant elle; mais elle semblait ravie d'une joie enfantine. Un sentiment de bonheur infini inondait mon cœur. Mes parents étaient en conversation avec M. et madame Pavelyn, et mes frères et sœurs écoutaient ce qui se disait. Rose et moi nous n'étions occupés que de nous; elle ne prêtait attention qu'à mes figurines et à mes jeux...

La sueur perlait sur mon front à cause des efforts que je faisais pour lui faire comprendre clairement par signes ce que je voulais exprimer. Je venais de lui montrer un chasseur qui abat un lièvre et le chien qui va chercher le gibier touché. Puis je simulai un combat entre deux soldats en leur faisant pousser leurs grands sabres l'un contre l'autre. Je jouai sans doute cette scène d'une manière très vive et très compréhensible, car Rose paraissait émue et effrayée; mais quand l'un de mes soldats fut renversé par son ennemi, et que, dans sa chute, il fit tomber toute une rangée de vaches, de chevaux, et même d'arbres et de maisons, nous poussâmes tous deux un long éclat de rire, et Rose dansa de plaisir; pour augmenter encore sa joie, je me mis à courir et à sauter autour de la table en poussant des cris sauvages.

Le bruit que nous faisions interrompit la conversation des parents de Rose avec mon père. Ils nous regardèrent un instant avec satisfaction et parurent charmés de voir que leur fille s'amusait si franchement et rougissait de plaisir.

Le monsieur s'approcha de la table, prit çà et là quelques-unes des plus singulières ou peut-être des meilleurs petites figures, les examina avec bienveillance et hocha la tête d'un air content; puis il me frappa sur l'épaule en disant :

— As-tu fait tout cela seul? Bravo, mon petit garçon! Ce n'est certes pas très beau; mais il y a quelque chose, il y a un certain esprit dans ces deux gendarmes qui s'avancent là-bas avec leurs longues jambes. Et que vas-tu faire de toute cette légion d'hommes et de bêtes?

Je montrai du doigt sa fille.

— Tout cela est pour moi, mon père, s'écria Rose. Ah! comme je vais pouvoir jouer! Léon m'apprendra comment il doivent marcher les uns derrière les autres, chacun à son rang, comme ils sont là maintenant.

— Mais, Rose, objecta le père, pourquoi dépouiller ce pauvre enfant de tous ses joujoux?

Je courus à la muraille pour prendre un panier en osier, j'y rassemblai mes figurines et je le tendis à Rose. Elle hésitait à accepter mon cadeau et regardait son père d'un air interrogateur. Je prévoyais un refus et je frémissais de crainte; mais je joignis les mains devant M. et madame Pavelyn d'un air si suppliant, et dans mes yeux brillants se lisait une prière si ardente, qu'ils appelèrent leur bonne, qui était restée près de la porte, et lui remirent le panier qui contenait mes œuvres. Je levai les bras au ciel en signe de joie et je poussai un cri de triomphe.

Notre propriétaire s'entretint encore un instant de Rose et de moi avec mes parents. Ce que je pus saisir de leurs paroles dites à voix basse, c'est que leur fille était d'une santé délicate et que l'air des champs lui ferait du bien.

Ils exprimaient aussi la satisfaction qu'ils éprouvaient à voir Rose, qui ordinairemeni montrait si peu d'ardeur au jeu, s'amuser de si bon cœur et avec tant d'animation.

Après cette conversation, M. Pavelyn me prit la main et me dit d'un ton fort aimable :

— Nous devons partir maintenant, Léon; mais viens demain au château, vers une heure; Rose te fera aussi un cadeau en échange de tes petites figures. C'est une chose que nous avons apportée de la ville pour toi. Tu dîneras avec nous, et tu pourras jouer et courir avec Rose dans le beau jardin. Adieu, mon bon petit garçon.

— Léon, Léon, s'écria la petite fille en sortant, à demain, à demain! Oh! comme nous nous amuserons!

Je tombai tout tremblant sur une chaise. — Quoi! je dînerais au château, à la même table que Rose! Ses parents me témoignaient autant d'amitié et de compassion qu'elle-même! Moi, le muet, j'étais donc choisi et préféré entre mes frères et sœurs? — Demain! demain!

V

Combien mon sommeil fut agité cette nuit-là, Cent fois je rêvai que, la main dans celle de Rose, je jouais dans un beau jardin, beau comme le paradis, que ma mère m'avait souvent décrit. Nous courions, nous dansions, nous sautions, et nous nous amusions avec un plaisir et une béatitude inexprimables. Rose me disait mille douces et tendres paroles, et moi, malheureux! dans mon rêve, j'avais le don de la parole, et je lui témoignais ma reconnaissance en un langage clair et plein de sentiment.

Puis la scène changeait de nouveau; j'étais assis à une grande table et je mangeais des mets si succulents et de si appétissantes friandises, que nos boudins gras de la kermesse et les meilleurs sucreries de la boutique du sacristain n'étaient que de la Saint-Jean auprès d'un pareil régal.

D'autres fois, mon imagination s'évertuait à résoudre l'énigme qui occupait mon esprit et piquait ma curiosité depuis la veille. Rose m'avait promis un cadeau en échange de mes figurines. Quel pouvait être ce cadeau? Il m'était impossible de faire une supposition probable. Je pensais bien à un grand cheval de bois, à une belle cravate, à un grand gâteau, et à beaucoup d'autres choses, mais ma raison me disait que je me trompais assurément.

Abusé par mon impatience, je me levai au milieu de la nuit, croyant que c'était déjà le matin; mais ma mère me renvoya dans mon lit. Enfin, le jour commença à poindre. A peine avions-nous pris le café, que j'importunai ma mère pour qu'elle fît ma toilette et sortit de la commode mes habits du dimanche. Elle eut peine à me faire comprendre que je ne devais aller au château qu'après midi, et que j'avais encore une demi-journée à attendre. Je restai longtemps assis dans un coin de la chambre, l'œil fixé sur l'aiguille de l'horloge. Après que j'eus essayé deux ou trois fois, par mes cris impatients, de convaincre ma mère que l'horloge était arrêtée et qu'elle devait la faire marcher, elle me prit par l'épaule, et me mit à la porte, en me défendant de remettre les pieds dans la maison avant que midi sonnât au clocher.

J'errai dans les bois et dans les champs, je revins dans le village, je tournai autour de l'église, et je regardai avec dépit l'aiguille paresseuse du cadran, jusqu'à ce qu'enfin le premier coup de midi retentit dans les airs et me fit pousser un cri de joie.

Lorsque je revins à la maison, on était à table chez nous. Je pris ma place accoutumée à côté de mon père; mais mon assiette resta vide, bien entendu, puisque je devais dîner au château. Mes parents parlaient en riant des mets succulents que je goûterais ce jour-là; mes frères et mes sœurs restaient silencieux et me considéraient d'un regard peu amical. L'épaisse bouillie paraissait leur être moins agréable encore que d'habitude, et plus d'une fois ils laissèrent retomber la cuiller dans leur assiette avec découragement, lorsque mon père parlait en plaisantant d'oiseaux rôtis et de châteaux de massepains. Pour moi, je ne faisais guère attention à ce qui se disait; ces descriptions alléchantes ne m'intéressaient point; je ne voyais que le sourire qui, sur l'aimable visage de Rose, rayonnait délicieusement vers moi.

Dès que le dîner fut fini, ma mère me prit sur ses genoux, et commença à me déshabiller. Elle me lava avec de l'eau chaude et du savon, et mouilla mes cheveux pour mieux les faire friser. Cela dura longtemps avant que ma toilette fût achevée, car je devais être aussi beau que possible, quoique mon père prétendît qu'il était absurde de me revêtir de mes habits de fête pour aller jouer.

Avant de me laisser partir, ma mère me plaça devant elle, et me dit d'un air grave et sévère comment je devais me comporter au château, et ce que je pouvais faire et ne pas faire. Elle n'oublia rien : je devais soigneusement essuyer mes pieds aux paillassons que je verrais devant les portes; je devais ôter ma casquette et saluer, me moucher dans le mouchoir qu'elle avait mis dans la poche de mon pantalon; je ne pouvais pas crier ni faire de gestes, et, si l'on me donnait quelque chose, je ne devais pas manquer de me baiser la main, non seulement parce que cela était poli, mais encore parce que, ne sachant point parler, je n'avais pas d'autre moyen de témoigner ma reconnaissance.

Une heure sonnait à la tour lorsque ma mère me donna le baiser d'adieu, et que, frémissant d'impatience, je m'élançai hors de la maison.

Je courus tout d'une haleine à travers le village et l'avenue du château; mais, lorsque j'approchai de la grille ouverte et que je n'aperçus personne dans ce jardin, je fus pris d'une frayeur secrète. J'entrai cependant dans le vaste jardin à pas lents et indécis, regardant de tous côtés si je ne voyais personne. — Qu'elle était belle la perspective qui se déployait devant mes yeux étonnés! Une large pelouse, pareille à une prairie, s'étendait de tous côtés jusqu'au pied des grands arbres. Au milieu du gazon vert coulait une eau claire que j'aurais pris pour le même ruisseau qui passait à côté de notre maison; mais elle était plus large et plus profonde. Un pont arrondi comme un arc gigantesque s'élan-

çait d'un bord à l'autre. Ce pont était formé de branches de chêne admirablement entrelacées, et il me parut que je n'oserais jamais le traverser, de peur qu'il ne se rompît sous mon poids.

Autour du jardin s'élevaient de grands arbres, serrés comme une forêt impénétrable ; au pied de ces grands arbres, les lilas croissaient en si grande abondance, que leurs fleurs empourprées entouraient tout le jardin comme une immense guirlande et parfumaient l'air de l'odeur la plus délicieuse. — Partout où je promenais mes regards, le long des sentiers et dans les massifs, je voyais des fleurs et des plantes qui m'étaient totalement inconnues, et qui m'étonnaient par leurs formes bizarres et leurs brillantes couleurs.

La solitude complète et le silence solennel qui y régnaient me firent peur. Je ne m'approchai du château que pas à pas. Mon cœur battait dans ma poitrine, et assurément je n'eusse pas osé aller plus loin ; mais une porte s'ouvrit tout à coup, et Rose accourut toute joyeuse à ma rencontre. Elle me prit par la main, m'entraîna vers le bâtiment et dit en me grondant :

— Pourquoi restes-tu si longtemps? Ce n'est pas bien à toi, Léon. Nous avons déjà commencé à dîner. Mon père pourrait être fâché.

Elle lut sur mon visage que ces paroles me faisaient peur.

— Allons, allons ! s'écria-t-elle, c'est pour rire que je dis cela. Il ne faut pas avoir peur ; sois gai. Ah ! comme nous allons tout à l'heure jouer et courir dans le beau jardin, n'est-ce pas ? quel dommage que tu ne saches point parler ! Mais, c'est égal, je te comprends bien.

Ma bienfaitrice me conduisit dans le bâtiment et me fit traverser un long vestibule. Me souvenant des leçons de ma mère, j'essuyais mes pieds à tous les paillassons que je rencontrais sur mon passage, si bien que Rose s'écriait en plaisantant :

— Mais, Léon, qu'as tu donc aux pieds ? Finis donc, c'est assez.

Au bout du vestibule se tenait un homme dont les habits étaient galonnés d'argent. J'ôtai ma casquette et je le saluai avec un respect craintif ; mais lui, sans dire mot, ouvrit un des battants de la porte devant laquelle il se tenait.

Je vis une grande salle dont les murs étincelaient de baguettes d'or. Les parents de Rose étaient assis autour d'une table. Je restai debout sur le seuil de la porte, ma casquette à la main, entendant à peine les paroles de bienvenue que m'adressaient M. et madame Pavelyn.

Rose me conduisit à une chaise, près de la table, et m'obligea à m'y asseoir. La tête me tournait ; je tenais les yeux baissés, confus et tremblant.

Un domestique m'attacha une grande serviette blanche devant la poitrine, de façon que je pouvais à peine remuer les bras.

Les parents de Rose, et même le domestique, semblaient s'amuser beaucoup de mon embarras et riaient tout bas. La compatissante petite fille seule tâchait de m'encourager en m'adressant de douces paroles.

M. et madame Pavelyn se mirent à rire plus franchement encore lorsque je baisai ma main pour remercier le domestique, qui avait placé un morceau de pain à côté de mon assiette.

J'étais tout à fait troublé ; la sueur perlait sur mon front et le cœur me battait si fort, que j'avais peine à reprendre haleine. La soupe fumait devant moi dans mon assiette et chacun m'engageait à manger. Mais j'étais étourdi, et je contemplais mon assiette d'un œil hébété.

Rose eut pitié de ma confusion et vint à mon secours. Elle avança sa chaise aussi près que possible de la mienne, arrangea plus commodément la serviette autour de mon cou et me mit la cuiller dans la main. D'abord j'obéis machinalement à ce qu'elle me disait ; mais ensuite, grâce à l'amabilité de ses paroles encourageantes, je m'enhardis un peu. Elle veillait comme une bonne petite mère sur son gauche protégé. Elle fit couper ma viande par le domestique, me nomma les plats, et me dit quel goût ils avaient, me montra comment je devais tenir ma fourchette et placer les os de volaille sur le bord de mon assiette, et comment il fallait m'essuyer les mains et les lèvres avec ma serviette. En un mot, elle m'apprit à manger convenablement, avec une attention délicate et une tendre sollicitude qui pénétrèrent mon cœur de reconnaissance.

Il y avait des tartes et des sucreries d'une douceur extrême et d'un parfum exquis ; mais je ne sentais presque pas le goût de ce que je mangeais. La richesse du salon où je me trouvais, l'or qui brillait sur les murs, les glaces qui multipliaient tout, et où le regard se perdait dans un lointain infini, tout cela m'écrasait par sa grandeur et son éclat. Une chose surtout excitait mon admiration et attirait irrésistiblement mon regard. C'était une grande statue blanche qui se trouvait à ma gauche, sur un grand piédestal, contre le mur. Je ne pouvais me rendre compte de ce qu'elle représentait. C'était un homme à moitié nu qui ne touchait la terre que de la pointe du pied, et qui paraissait vouloir s'élancer dans les airs. Il avait deux petites ailes derrière la tête et des ailes à chaque pied ; il tenait dans sa main droite deux serpents entrelacés.

Déjà Rose, voyant mon étonnement, m'avait dit que cette statue représentait le dieu Mercure ; mais

comme ma mère, en me faisant réciter mon catéchisme, ne m'avait jamais parlé d'un dieu semblable, l'explication ne m'apprit rien. Ce n'était pas, d'ailleurs, la signification de la statue que mes yeux cherchaient dans cette œuvre d'art. J'étais étonné qu'on pût imiter si bien, par le bois ou la pierre, le corps et la figure de l'homme, qu'ils semblaient vivre; car plus d'une fois j'avais baissé la tête en frissonnant, craignant que ce dieu inconnu ne sautât sur moi. J'examinai avec une attention curieuse comment la statue était faite, et je m'efforçai d'en graver les formes dans ma mémoire, comme si jamais il m'eût été possible de tailler dans le bois de saule, avec mon couteau, quelque chose qui y ressemblât.

Pendant le dîner, on avait versé du vin dans mon verre, et l'on m'en avait fait boire. La rouge liqueur me parut âcre et amère. Lorsqu'on servit le dessert, Rose me dit qu'on allait apporter du vin doux qui me plairait bien. Tandis qu'elle parlait encore, le domestique s'approcha de la table avec une bouteille tout argentée. Je regardai curieusement ce qu'il allait faire avec une espèce de pince qu'il tenait à la main...

Tout à coup, une détonation retentit, pareille à celle d'une arme à feu; et, comme Rose cachait sa figure dans ses mains en poussant un grand cri, je crus qu'il lui était arrivé malheur.

Tremblant comme un roseau, je sautai sur mes pieds; un cri de frayeur sortit de ma poitrine, et je criai distinctement :

— Rose ! Rose !

— Ah ! ah ! le pauvre Léon a parlé de nouveau, dit la petite fille avec joie. Vous l'avez entendu, n'est-ce pas, papa ? Il a prononcé mon nom aussi bien et aussi distinctement qu'une personne qui sait parler.

Elle me fit comprendre en riant que cette détonation n'était pas autre chose que le bruit produit par le bouchon qui s'était échappé avec force du goulot de la bouteille, et que, par plaisanterie, elle avait fait semblant d'être effrayée. Pour calmer mon effroi, elle me mit dans la main un verre de vin mousseux, et me força de le vider presque entièrement.

Pendant ce temps, ses parents parlaient de moi et de l'étrange phénomène dont ils venaient d'être témoins. M. Pavelyn me fit essayer encore une fois de répéter le nom de sa fille; mais il fut obligé de reconnaître, lorsque j'eus fait plusieurs efforts inutiles, qu'il m'était devenu de nouveau tout à fait impossible d'articuler un son déterminé par la seule force de ma volonté.

— C'est sous l'impression de la frayeur ou d'une violente émotion que ce garçon prononce un mot par hasard, dit-il à madame Pavelyn. J'ai lu plusieurs fois que des gens muets depuis leur enfance avaient recouvré la parole sous le coup de quelque terrible événement. Pareille chose pourrait arriver au fils de maître Wolvenaer. Mais qui sait si quelque chose le frappera ou l'effrayera jamais assez profondément pour lui donner complètement et définitivement la parole ?

Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait dire; mais ses paroles me firent tomber dans de profondes réflexions, d'où je ne fus tiré que lorsque M. Pavelyn dit à Rose d'aller chercher son cadeau et de me le donner.

La jeune fille sortit de la chambre par une porte latérale, et rentra bientôt en montrant un objet qui était enveloppé d'un papier. Pendant qu'elle s'approchait de moi, elle le tira de son enveloppe, puis elle le mit dans ma main. C'était une espèce de couteau fermé; mais il brillait comme de l'argent, et le manche était fait d'une sorte de coquille où la lumière faisait jouer des reflets bleus, jaunes et argentés.

Rose me le reprit; et, tout en ouvrant successivement toutes les lames qu'il portait, elle me dit :

— Léon, ceci est mon cadeau pour toutes les petites figurines que tu m'as faites. Vois, cette première lame est un grand et fort couteau avec lequel tu pourrais presque couper un petit arbre; ceci est un canif; en voici un plus petit, et puis encore un plus petit. Voici une lime... et une scie, et une vrille, et un ciseau... le tout solidement fait en acier anglais, fin et bien trempé, comme dit mon père. C'est maintenant que tu pourras tailler des statuettes, n'est-ce pas?... Je l'ai choisi moi-même, Léon, reprit-elle pendant que je considérais le joli couteau avec une admiration mêlée de stupeur. Ma mère voulait te donner un grand gâteau; mais je savais bien qu'un cadeau comme celui-ci te ferait plus de plaisir. Je ne me suis pas trompée, n'est-il pas vrai ?

Deux larmes tombèrent sur mes joues, et je me mis à baiser mes deux mains en poussant des cris étouffés, que je ne pouvais retenir. Mes yeux parlaient sans doute en ce moment un langage bien expressif, car tous ceux qui me regardaient, même le domestique, furent profondément touchés de la reconnaissance qu'ils y lisaient.

Je tenais dans ma main le précieux cadeau de Rose; je fermais et j'ouvrais alternativement les petits couteaux, la lime et la petite scie, et déjà je m'en servais en imagination. Quelle richesse ! Des outils de toute espèce ! tout un atelier ! Comme désormais je pourrais tailler des figures du matin au soir, pour elle, ma douce protectrice ! et comme je travaillerais mieux et plus facilement avec ces instruments choisis et donnés par elle !



C'était une scène effroyable. (Page 22.)

J'étais tellement agité par la joie et par l'admiration, que je n'entendis pas ce que M. Pavelyn me disait :

— Allons, mon garçon, reprit-il en élevant la voix, rends le beau couteau à Rose pour qu'elle le mette de côté jusqu'au moment où tu retourneras à la maison, sinon, il te ferait oublier de jouer. Allez ensemble au jardin maintenant, courez et sautez tant que vous pourrez. Le temps est doux et sain, nous prendrons le café dehors, en plein air, et nous verrons de loin si vous vous amusez comme il faut.

Je sortis de la salle avec Rose. Chemin faisant, elle prit deux petits filets de soie verte, qui étaient pendus à côté de l'escalier; elle m'en donna un, et m'expliqua que nous allions à la chasse aux papillons.

Dès que je me vis sous le ciel bleu, en pleine liberté et tout seul avec Rose, la timidité, qui pesait sur mon cœur comme un plomb, disparut, et je respirai à longs traits.

Rose me dit que, le matin, elle avait couru près de deux heures après les papillons sans pouvoir en attraper un seul; mais que, moi qui étais fort et leste, j'en prendrais bien quelques-uns pour elle.

A peine eut-elle dit ces mots, que nous vîmes deux papillons blancs sortir du bosquet de seringats et voltiger sur la pelouse. Je poussai un cri, et nous nous précipitâmes tous deux sur cette première proie de nos désirs.

Tout en dansant, en riant et en sautant, nous poursuivions les papillons; mais, soit que je ne fusse pas encore assez habile à manier le filet, soit que les petites bêtes épouvantées eussent l'adresse de nous éviter, il y avait plus d'un quart d'heure que nous courions sans le moindre succès. La sueur mouillait nos fronts, nos joues brûlaient de plaisir et d'ardeur.

M. et madame Pavelyn, assis devant le château sur une terrasse, prenaient part à notre joie et battaient des mains chaque fois que Rose, par un bond léger, trahissait la force et le plaisir de vivre.

Enfin j'attrappai un des papillons blancs dans mon filet. Ce fut une joie et une réjouissance, comme si nous eussions trouvé un trésor. Rose courut vers ses parents, qui riaient de bon cœur de son émotion. On alla chercher une boîte, et le papillon fut piqué dedans.

M. Pavelyn dit qu'il était très content, et que je pourrais venir jouer souvent si Rose continuait à s'amuser de si bon cœur; mais la jeune fille n'eut pas la patience d'attendre que son père eût fini de parler. Elle m'entraîna vers la pelouse en s'écriant :

— Vois, là-bas! deux papillons, trois papillons, quatre papillons! Vite! Vite!

Je pris encore quelques-unes de ces pauvres petites bêtes. Chaque fois, nous les apportions à M. Pavelyn, qui feignait de partager notre joie triomphante, et qui tenait la boîte prête.

Enfin Rose parvint aussi à en prendre un qui ouvrait et fermait ses ailes au soleil sur le tronc d'un arbre. C'était un papillon d'un rouge foncé avec des taches d'argent et d'azur.

Il est impossible de peindre la joie de Rose. Comme une biche échappée, elle traversa la pelouse et vola vers ses parents avec tant de rapidité, que je ne pouvais presque pas la suivre. Elle avait pris elle-même la resplendissante petite bête; il lui semblait que désormais aucun papillon ne pourrait lui échapper. Et, un instant après, elle courait de nouveau avec passion.

Nous continuâmes pendant longtemps cette amusante chasse. M. et madame Pavelyn étaient rentrés après avoir pris le café.

Pendant que je bondissais, le filet en l'air, devant le bouquet de seringats, Rose, en poursuivant un papillon dans une direction opposée, s'était éloignée de moi.

Tout à coup j'entends un violent craquement... Je tourne les yeux vers l'endroit d'où ce bruit étrange était parti! Ciel! quel horrible tableau! j'aperçois Rose qui tombe par-dessus l'appui brisé du pont et qui s'enfonce dans l'eau en poussant un cri de détresse! — Ma langue se déchire; le sang jaillit hors de ma bouche; je crie avec toute la force qu'un muet peut donner à ses cris; mais ce sont des paroles qui sortent de mon gosier, des paroles claires et distinctes :

— Rose, Rose! du secours, du secours! Dieu, Dieu!...

Mon exclamation perçante retentit à travers le jardin, jusque dans les appartements du château.

Je m'élance; j'ai des ailes; mes pieds brûlent la terre... Du haut du pont, mes yeux égarés ne voient plus rien qu'un pan de la robe de ma bienfaitrice... Sans songer que je ne sais pas nager, je saute dans l'étang à côté d'elle. L'eau me vient presque aux lèvres; mais je sens que mes pieds touchent le fond, je saisis les habillements de Rose, je prends sa tête entre mes deux mains, et je la soulève au-dessus de l'eau. Cet effort me fait enfoncer dans la vase, l'eau pénètre dans ma poitrine par le nez et par la bouche, avec l'air que j'aspire; je suffoque, et je sens mes forces m'abandonner. Alors descend en moi la certitude que je me noie, que je vais mourir; mais ce n'est pas la crainte de la mort qui empoisonne pour moi ce moment suprême : non, c'est la douloureuse pensée que Rose aussi va mourir. Même quand la dernière convulsion ranime en moi la vie, je n'éprouve aucun autre sentiment que le regret et la douleur du malheur de Rose...

Je ne sus naturellement que plus tard ce qu'il advint de nous.

Mon puissant cri de détresse avait retenti jusque dans le château. M. et madame Pavelyn, ainsi que les domestiques et les servantes, étaient sortis tout effrayés, et avaient regardé autour d'eux pour savoir ce qui était arrivé. Pendant que l'on nous cherchait devant et derrière le château, et qu'on appelait Rose à grands cris, un des domestiques s'approcha du pont et vit la robe blanche de sa jeune maîtresse qui flottait sur l'eau. Il descendit le long du bord de l'étang, repêcha Rose, qui était sans connaissance, et la porta sur la pelouse.

Madame Pavelyn, en apercevant le corps inanimé et ruisselant de sa fille, était tombée évanouie dans les bras de son mari, avec un cri de terreur mortelle; M. Pavelyn la confia aux soins d'une servante, et se précipita, à demi mort d'inquiétude, vers sa fille.

Rose, qui n'avait pas été longtemps sous l'eau, et qui avait respiré aussi longtemps que j'avais pu lui tenir la tête dehors, ne tarda pas à donner signe de vie et à rouvrir les yeux.

Le premier mot que M. Pavelyn prononça, après avoir manifesté sa joie de voir son enfant sauvée, fut mon nom. Alors le domestique qui l'avait repêchée se rappela avoir senti quelque chose sous l'eau et avoir été obligé de déchirer le tablier de Rose pour la dégager d'un objet qui semblait la retenir. Il descendit de nouveau dans l'étang, me trouva sans peine, et me déposa sur le gazon, non loin de l'endroit où l'on s'empressait pour faire revenir Rose à elle-même.

C'était une scène effroyable... Ici, une mère qui s'était évanouie devant l'horrible conviction qu'elle avait vu le cadavre de son enfant noyée; là, un père au désespoir, rappelant par ses baisers le sentiment et la vie dans le corps inerte de sa fille;

plus loin, celui d'un petit garçon étendu sans mouvement, comme si son âme l'avait abandonné pour toujours.

M. Pavelyn, malgré son émotion, n'avait point perdu sa présence d'esprit. Il avait envoyé immédiatement chez le docteur par un des jardiniers qui étaient accourus, en lui recommandant de fermer la grille et de ne parler à personne dans le village de ce qui venait d'arriver. Puis il avait fait porter sa fille près de sa femme évanouie, afin de pouvoir les soigner toutes deux en même temps. Il parvint à faire sortir madame Pavelyn de son évanouissement, et avec l'aide des domestiques il la ramena immédiatement dans la maison, ainsi que son enfant.

Pendant ce temps, d'autres gens étaient occupés à me frictionner et à me rouler par terre; mais, malgré tous leurs efforts, je ne donnais aucun signe de vie.

Dès que M. Pavelyn eut rassuré sa femme et couché sa fille dans un lit bien chaud, il revint à l'endroit où l'on était en train de me souffler de la fumée de tabac dans le nez. Cet homme généreux s'agenouilla près de moi, me prit les deux mains, et essaya de me rappeler à la vie. Rose, qui avait repris tout à fait connaissance, lui avait raconté que j'avais sauté dans l'étang et soulevé sa tête au-dessus de l'eau pour l'empêcher de se noyer. Son père lui avait fait accroire que j'étais également revenu à moi, car il craignait avec raison que, dans la situation où elle se trouvait, la nouvelle de ma mort ne lui portât un coup fatal.

M. Pavelyn me fit porter dans la cuisine, parce que cette pièce était très-éloignée de la chambre à coucher de sa fille. On apporta des literies, on me déshabilla, et on me couvrit d'épaisses couvertures de laine. Le docteur arriva enfin, et employa des remèdes énergiques pour ramener la respiration et le pouls, qui avait cessé de battre. Il réussit enfin après de longs efforts. Je commençai à faire quelques mouvements, et j'ouvris les yeux. Mais je n'entendais ni ne voyais, et, quoi que l'on pût dire à mon oreille, ou quelque signe que l'on me fît, je ne montrais aucune connaissance de ce qui se passait autour de moi. Alors seulement M. Pavelyn envoya une servante dire à mes parents, avec toute la prudence possible, que j'étais tombé dans l'eau, et que le froid et la frayeur m'avaient un peu dérangé.

Mes parents, craignant un plus grand malheur, accoururent au château. En me voyant en vie, ils eurent la force de surmonter leur angoisse, et exigèrent qu'on me portât dans leur demeure, pour être soigné là.

Mon père m'enveloppa dans un drap de lit et dans une couverture de laine, m'emporta à la maison dans ses bras, et me mit dans mon lit.

Grâce aux médicaments prescrits par le docteur, une violente réaction s'opéra en moi, et je fus saisi d'une fièvre qui menaça mes jours pour la seconde fois. Le docteur craignait que la chaleur de mon sang ne produisit un transport au cerveau, et ne mît brusquement fin à mes souffrances.

Je restai dans cet état jusqu'après minuit; alors la fièvre me quitta peu à peu, et je tombai bientôt dans un profond sommeil. Le docteur déclara que le plus grand danger était passé, et il crut pouvoir affirmer que l'accident n'aurait pas de suites fâcheuses pour moi. Ma mère et ma sœur aînée restèrent seules à veiller à mon chevet.

VI

Lorsque j'ouvris les yeux le lendemain, assez tard dans la matinée, j'aperçus avec stupéfaction le doux visage de Rose, qui était assise à mon chevet et tenait ma main dans la sienne.

C'était donc bien sa voix qui, en murmurant à mon oreille : « Pauvre petit Léon! » m'avait réveillé de mon long sommeil. D'un coup d'œil rapide, j'aperçus aussi mes parents, mes deux sœurs, la bonne de Rose et une voisine.

D'abord je ne me rappelai rien de ce qui s'était passé, et je regardai ma protectrice avec stupeur, comme pour lui demander pourquoi elle était ainsi assise près de mon lit.

— Sois tranquille, bon Léon, me dit-elle, tu seras bientôt guéri; mais nous ne jouerons plus jamais près de l'étang.

Alors la mémoire de ce qui était arrivé me revint tout à coup; un cri triomphant souleva ma poitrine, et je m'écriai, avec le rire d'une joie étourdie :

— Rose! vous vivez?... Ce rêve...

— Il parle, il a parlé! s'écrièrent mes parents en accourant auprès de mon lit, les bras levés.

Moi, plus surpris qu'eux-mêmes en entendant mes propres paroles, je frémis et je tins la bouche close, de crainte qu'un second effort ne vînt de nouveau prouver mon impuissance, et ne me frappât du plus cruel désenchantement.

Mon père m'embrassa avec émotion.

— Léon, mon pauvre fils, oh! parle, parle encore, pour que je puisse remercier le bon Dieu, en toute confiance, de ce bienfait inattendu.

Sans détourner mon regard de Rose, je murmurai encore tout étourdi :

— Parler? Oui! Rose... Pas morte... Heureux, heureux!...

La petite fille frappa dans ses mains avec joie; mes parents pleuraient et adressaient au ciel leurs

actions de grâces. Pendant ce temps, je prononçais, avec une volubilité fiévreuse, une foule de mots sans signification et sans suite, uniquement pour entendre encore le son de ma voix et m'assurer que, cette fois, le don de la parole m'était définitivement acquis. Ceux qui m'entouraient ne paraissaient pas moins étonnés que moi du babil embrouillé qui tombait de mes lèvres, et tous me considéraient avec une bienheureuse surprise, comme si un miracle s'opérait devant leurs yeux.

Enfin Rose se mit à raconter comment nous avions joué ensemble dans le jardin du château, comment j'avais sauté dans l'étang, et comment nous avions été retirés de l'eau tous les deux, par un domestique.

Mes parents, après un premier épanchement de joie, ajoutèrent quelques explications au récit de Rose, et j'appris ainsi tout ce qui s'était passé la veille.

J'avais risqué ma vie pour sauver la vie à Rose! Elle m'aimait pour cela, disait-elle, et ses parents m'étaient reconnaissants de ma reconnaissance et de mon courage. Je m'étais rendu digne de la protection de M. Pavelyn; cet événement m'avait rapproché de Rose... et, en outre, Dieu, sans doute pour me récompenser, m'avait doué de la parole et m'avait tiré de mon abaissement moral. J'étais si fier et si joyeux que mes yeux étincelaient d'orgueil.

J'avais encore un peu de peine à parler, et souvent mon langage était confus. Je savais bien dire les substantifs, les noms des choses et des personnes; mais l'enchaînement et la construction des mots m'embarrassaient.

Ma maladie avait eu si peu de suites, que, dès que le calme fut rentré dans mon esprit, je témoignai un grand désir de manger, et je demandai une tartine. Ma mère m'apporta un peu de pain émietté dans du lait, et il fallut me contenter de cela, quoique j'eusse assez grand'faim, me semblait-il, pour dévorer un pain de seigle tout entier. A mon désespoir, on ne me permit pas non plus de me lever, parce que le docteur l'avait défendu.

Rose causa lentement avec moi, et s'efforça, par mille démonstrations amicales, de me témoigner sa reconnaissance. Sitôt que je serais tout à fait guéri, nous irions jouer encore dans le beau jardin du château; mais je ne devais plus avoir peur de l'eau, parce que le jardinier était déjà occupé à entourer l'étang d'une palissade à claire-voie et à construire sur le pont un nouveau garde-fou d'une solidité très rassurante.

L'aimable petite fille me quitta au bout d'une bonne demi-heure, pour aller annoncer à ses parents l'heureuse nouvelle de ma guérison. Elle revint dans l'après-midi, et m'apporta deux ou trois verres de gelée de framboise et de groseille, si rafraîchassante et si douce, que je ne me rappelais pas avoir jamais goûté rien de si bon.

Lorsqu'elle fut retournée chez elle, le docteur vint, qui dit que je pouvais me lever et commencer à manger peu à peu. D'après son opinion, j'étais tout à fait guéri.

Je passai toute la soirée de ce jour-là assis alternativement dans le giron de ma mère et sur les genoux de mon père, et je dus parler, parler encore et toujours, pour les charmer par le son de ma voix.

Lorsque ma mère m'eut couché dans mon lit avec une croix au front et un dernier baiser sur les lèvres, je m'assoupis tout doucement, et les songes les plus agréables, les plus heureux, bercèrent mon sommeil.

Le lendemain matin, je me levai comme s'il ne m'était rien arrivé, et je déjeunai avec mes frères et mes sœurs. Pendant toute la nuit, j'avais rêvé du beau couteau que Rose m'avait donné. Je me rappelai que M. Pavelyn me l'avait fait mettre de côté. Le couteau me trottait dans la tête, et j'aurais volontiers couru au château pour aller le chercher, si j'avais seulement osé risquer une pareille hardiesse.

Comme Rose ne venait pas, malgré ma longue attente, je sortis de la maison et je me promenai tout seul dans le chemin qui menait au château.

Bientôt je l'aperçus qui sortait avec sa bonne de la grille du château, et qui me faisait de loin des signes d'une joie extraordinaire. Quand elle fut près de moi, elle me prit la main, et me dit avec des transports de plaisir :

— Léon, Léon, j'ai une si bonne nouvelle!... Ah! si tu savais ce que c'est, tu sauterais de bonheur. Moi-même, j'en suis si contente pour toi, que je sens battre mon cœur. Sais-tu où nous allons? Chez ton père et ta mère. Ils doivent venir au château pour parler de toi.

— De moi? Mon père au château? murmurai-je étonné.

Elle répondit avec un grand sérieux et en baissant la voix, comme si sa bonne ne devait pas nous entendre :

— Léon, tu n'es qu'un enfant de paysan, n'est-il pas vrai? Mon père le dit, du moins. Si tu restes toujours comme tu es maintenant, tu deviendras aussi un paysan, un pauvre homme qui doit, toute sa vie, faire des sabots ou travailler dans les champs. Mon père a dit que tu méritais un meilleur sort, parce que c'est toi qui m'as empêchée de me noyer. Il compte te faire instruire et te donner une bonne éducation. C'est ce qu'il veut dire lui-même à tes parents.

Profondément agité, quoique ne comprenant pas

bien toute l'importance de cette nouvelle, je demeurai pensif et silencieux.

— N'es-tu pas content? demanda-t-elle avec un accent de reproche. Tu devrais pourtant te réjouir! L'instruction est une richesse aussi; c'est par l'instruction que maint enfant de paysan est devenu un homme remarquable dans le monde... Et vois-tu, Léon, reprit-elle après une pause, j'aime beaucoup à jouer avec toi; cependant je regrette que tu ne sois qu'un petit paysan. Mon père te fera étudier; alors tu ne seras plus un paysan, et tu seras habillé convenablement; alors surtout, en ville comme ici, je pourrai me promener et jouer avec toi. Nous serons ensemble comme frère et sœur! n'est-ce pas beau?

Je serais son frère! Cette pensée fit rouler des larmes sur mes joues; alors seulement, l'avenir promis s'ouvrit devant moi avec tout son éclat et tout son bonheur.

— Oh! c'est trop beau! m'écriai-je. Rose, ma sœur! C'est trop, c'est trop!

Nous fîmes quelques pas en silence; puis elle me dit avec calme en me parlant comme une protectrice pleine de sollicitude, ou plutôt comme une tendre mère :

— Il faut être toujours bien sage, Léon, et bien étudier, entends-tu? Je t'aiderai, je t'apprendrai tes lettres; car je sais lire comme il faut, moi, en flamand et en français. J'ai beaucoup de livres avec de belles images : *le Petit-Poucet*, *Peau-d'âne*, *Gulliver dans la lune*. Si tu n'apprends pas bien, je te mettrai dans le coin; mais, si tu fais bien attention et si tu es bien sage, je te donnerai des friandises et des bonbons. Ainsi tu apprendras bien vite à lire, n'est-ce pas! et ma mère m'achètera de nouveaux livres où il y aura de belles histoires. Ah! c'est alors que nous nous amuserons!

Pour toute réponse, je balbutiai quelques mots de reconnaissance. La vie qu'elle me dépeignait, et où je voyais plus loin qu'elle, me paraissait le bonheur suprême; aussi je doutais qu'elle me fût réservée.

— Ma mère voulait t'envoyer dans un bureau, lorsque tu seras grand, reprit Rose; mais mon père, qui t'aime beaucoup, Léon, dit que cela ne vaut rien. Il veut faire de toi un sculpteur. Un sculpteur est un homme qui fait des statues pareilles à ce dieu Mercure que tu as vu dans notre salle à manger : c'est un artiste; et un artiste, dit mon père, est prisé aussi haut dans le monde que l'homme le plus riche.

— Ah! devenir sculpteur, être votre frère!.. m'écriai-je en levant les bras au ciel.

Nous étions près de notre maison, et nous entrâmes. Rose s'acquitta de son message. Mes parents s'habillèrent en toute hâte et furent bientôt prêts à suivre la jeune fille et sa bonne.

Depuis que Rose m'avait dit que son père voulait faire de moi un sculpteur, j'éprouvais un ardent désir de posséder le beau couteau et d'essayer tout de suite mon talent. J'en parlai à Rose, et elle me promit, en partant, qu'elle le remettrait à ma mère pour me l'apporter.

VII

Lorsque mes parents revinrent du château, une joie extraordinaire brillait dans leurs yeux. Ma mère m'embrassa avec transport sur les deux joues; mon père me posa la main sur la tête avec un sentiment de fierté, et me prédit le plus beau destin.

M. Pavelyn avait demandé leur consentement pour me prendre sous sa protection; il voulait me faire étudier, me faire donner une bonne éducation, et prendre soin de moi jusqu'au moment où je pourrais faire mon chemin dans le monde comme un homme. Il voulait me récompenser par là de l'acte de dévouement qui, selon lui, avait probablement sauvé la vie à sa fille.

Longtemps mes parents s'efforçèrent de me faire comprendre tout le prix de cette faveur, et de me prémunir contre l'oubli des devoirs et les entraînements de l'orgueil. Ils me recommandèrent de me montrer toujours profondément reconnaissant envers mes généreux protecteurs; de me rappeler qu'ils étaient mes bienfaiteurs, et que je n'étais qu'un pauvre enfant de paysans; de payer leur tendre sollicitude par une application constante; de n'être jamais orgueilleux; de rester vertueux, et surtout de ne point oublier que les humbles paysans que Dieu m'avait donnés pour père et pour mère, me chérissaient tendrement et ne formaient pas de vœu plus ardent que celui de voir leur enfant heureux.

Ces derniers mots, dans la bouche de ma mère, me touchèrent profondément, et ce fut par de douces caresses et par des baisers répétés, que je chassai de son cœur la crainte qui l'attristait.

Dès le lendemain, on m'envoya à l'école du village pour recevoir les premières leçons de lecture et d'écriture.

M. Pavelyn avait fait venir le maître d'école au château, lui avait déclaré ses intentions à mon égard, et lui avait promis, en sus de la rétribution ordinaire, une bonne récompense, si, par ses soins particuliers, il me faisait faire des progrès assez rapides pour regagner le temps perdu.

Cet instituteur était un homme plein d'activité, qui ne demandait pas mieux que de trouver une occasion de montrer son savoir et sa bonne volonté.

Aussi, dès ce moment, il donna autant de soins à mon instruction que si j'eusse été son propre fils.

Chaque après-midi, dès que la classe était finie, j'allais au château jouer avec Rose. Durant une couple d'heures, nous folâtrions à travers le jardin, parce que M. Pavelyn, dans l'intérêt de la santé de sa fille, nous avait prescrit cet exercice. Ensuite nous allions au château jouer un nouveau jeu, où Rose trouvait plus de plaisir qu'à tous les autres : je devais m'asseoir à une table, et répéter dans un livre ma leçon de la journée. La bonne petite fille était ma maîtresse d'école. Elle me louait et me grondait avec un sérieux qui faisait souvent rire sa mère jusqu'aux larmes; mais il y avait dans ses paroles tant d'amitié et d'encourageante douceur, que je ne quittais jamais le château le soir sans sentir plus ardent en moi le désir d'apprendre.

Grâce à ces encouragements, et avec l'aide de pareils moyens, joints à une promptitude d'esprit naturelle, je fis en peu de temps des progrès étonnants, et bientôt je commençai à lire couramment ma langue maternelle.

M. Pavelyn, que son commerce obligeait d'aller presque tous les jours à la ville, nous rapportait toute sorte de beaux livres avec des images, et nous nous en amusions si bien que. plus d'une fois, il fallut nous chasser hors de la maison pour nous faire prendre de l'exercice.

Rose avait commencé aussi à m'apprendre le français. A cette époque, notre pays était sous la domination de l'empereur Napoléon, et c'était seulement par la langue française que l'on pouvait devenir quelque chose dans le monde. Pendant que nous jouions dans le jardin, ma petite protectrice feignait quelquefois de ne pas comprendre le flamand. Il y avait de la prévoyance et de la générosité dans ce jeu enfantin; car il me fit apprendre insensiblement une foule de mots et même de phrases entières de la langue française, avant que le maître d'école me jugeât assez avancé en flamand pour m'apprendre les premières notions d'une langue étrangère.

Rose ne m'enseignait pas seulement à lire et à comprendre le français; elle me reprenait chaque fois que je faisais un barbarisme, une faute grossière, ou que je commettais une balourdise. Elle me disait comment on doit se comporter en bonne compagnie, et ce que permet ou défend la bienséance. En un mot, tout ce qu'elle savait ou croyait savoir, elle me l'inculquait avec une douce persistance. Entre ses mains, le pauvre fils de paysans ressemblait à un morceau de cire qu'elle pétrissait et façonnait de manière à en faire une créature qui fût son égale par la distinction des goûts, la pureté du langage et le développement de l'intelligence.

Rose remplissait si fidèlement et si sérieusement son rôle de protectrice à mon égard, que madame Pavelyn l'appelait ma *petite mère*. Il arrivait souvent, lorsque nous étions occupés de nos livres, le soir, dans le château, et que je me hasardais à demander quelque chose à madame Pavelyn, qu'elle me répondit en plaisantant :

— Votre petite mère vous le dira; votre petite mère le sait bien.

Alors Rose levait la tête, et une fierté singulière brillait dans ses yeux. Elle était si heureuse de porter le nom de mère et d'avoir un enfant qui lui serait redevable de la lumière de son esprit et probablement du bonheur de sa vie !

Je savais alors parler très bien et fort distinctement, on vantait même la sonorité de ma voix et la douceur de mon langage. Si, auparavant, lorsque j'étais enchaîné par les liens qui paralysaient ma langue, j'avais été un crieur furieux, maintenant j'étais devenu plus calme, et mon humeur était fort tranquille. Probablement mes études assidues avaient contribué beaucoup à donner cette gravité précoce à mon esprit enfantin; mais les exhortations quotidiennes de ma mère y avaient contribué plus que toute autre chose. Chaque fois que je sortais de la maison pour aller au château, ma mère me répétait les mêmes paroles :

— Léon, n'oublie jamais ce que tu es et ce que sont tes bienfaiteurs. Reste sage, courageux et reconnaissant, mon enfant.

Ainsi vinrent l'automne et la saison de l'année où Rose devait quitter le château avec ses parents, pour aller passer l'hiver à la ville. Avant son départ, elle me renouvela vingt fois ses recommandations, pour que je n'oubliasse point d'apprendre et d'étudier avec application. Si je remplissais convenablement ce vœu, elle m'aimerait bien, et me donnerait beaucoup de belles choses pour ma récompense.

Lorsqu'elle fut assise dans la voiture qui devait l'emporter, et que je la regardai avec des yeux pleins de larmes, elle me cria encore d'un ton moitié sérieux, moitié railleur :

— Adieu, Léon! étudie bien, et fais en sorte que ta petite mère soit contente de toi à son retour. L'hiver ne dure pas longtemps : il faut te dépêcher et apprendre bien le français, entends-tu?

VIII

Le maître d'école était fier de mes progrès surprenants, dont il s'attribuait seul le mérite. En effet, il ne pouvait savoir quelle part considérable Rose avait prise à mon instruction.

Le brave homme me citait, à plusieurs lieues à la ronde, comme une preuve de son savoir et de

son activité; et il s'ensuivit qu'il s'occupa de mon instruction avec un plaisir croissant et avec un soin tout particulier.

J'avançai si bien pendant cet hiver, qu'à la prière de mes parents je tins moi-même une classe dans notre maison, et que je devins le professeur zélé de mes frères et de mes sœurs.

Le printemps s'approchait petit à petit, et les arbres déployaient leur première verdure. Chaque jour, avant et après la classe, j'allais, jusque sur la grande route, voir si Rose ne venait pas encore.

Qu'elle restait longtemps absente! Les lilas avaient fleuri, et étaient déjà flétris. Les cerises commençaient à rougir, et le château, avec ses persiennes closes, restait encore silencieux et solitaire au milieu du beau jardin!

Un jour du mois de juin, pendant que j'étais assis sur un banc dans la maison du maître d'école, parmi les autres enfants, et que j'apprenais la leçon qu'on m'avait donnée, M. Pavelyn parut tout à coup au milieu de la classe. Je poussai un cri; et, tout tremblant, je tins les yeux fixés sur la porte, dans l'espoir de voir paraître encore quelqu'un; mais je fus trompé dans mon attente.

M. Pavelyn ne fit pas attention à mon émotion. Il causa un instant tout bas avec le maître d'école, et lui demanda probablement si j'avais fait des progrès, car il me fallut montrer immédiatement tous mes cahiers. On me fit lire en français et en flamand; on me fit faire une multiplication difficile; on me fit montrer les villes et les rivières sur une carte géographique; et M. Pavelyn lui-même me fit écrire en français quelques lignes qu'il me dicta à haute voix.

Lorsque j'eus subi toutes ces épreuves d'une manière satisfaisante, le père de Rose me tapa familièrement sur l'épaule, et me dit avec beaucoup de bienveillance :

— Tu as bien étudié, mon garçon! Je suis tout à fait content de toi. Tu as bien employé ton temps, et tu t'es montré reconnaissant des soins de ton maître. Continue ainsi... Mais pourquoi me regardes-tu si singulièrement? Tu me demandes si Rose est arrivée au château? Je t'en parlerai tout à l'heure.

En achevant ces mots, il entra avec le maître d'école dans la maison, et me laissa livré à une incertitude pénible. Rose était-elle au château, oui ou non? Elle était malade, peut-être? Qu'est-ce que son père allait me dire d'elle?

Au bout de quelques instants, M. Pavelyn rentra dans l'école et dit :

— Viens, mon garçon, suis-moi : tu as congé pour ce matin.

Je le suivis hors de l'école. Chemin faisant, il se mit à me raconter que madame Pavelyn avait été très souffrante cet hiver, par suite d'une inflammation des bronches. Elle était partie avec Rose pour Marseille, dans le pays où croissent les oliviers, pour s'y guérir de sa maladie de poitrine. A Marseille, madame Pavelyn avait un frère qui y avait fondé une maison de commerce. Rose devait passer quelques mois avec sa mère chez son oncle et sa tante. Rose n'était ni forte ni bien portante, et le séjour d'une contrée au climat si doux ne pouvait manquer de lui faire du bien.

C'est ce que je compris du récit de M. Pavelyn. Je ne répondis rien; mais mes yeux étaient mouillés de larmes retenues avec peine. Le père de Rose le remarqua et tâcha de me consoler, en m'assurant que sa fille serait de retour avant la fin de l'année, et que je pourrais encore jouer avec elle, pendant l'été, dans le jardin du château. Il me dit beaucoup de choses aimables, m'encouragea à étudier avec ardeur, pour être à même de commencer bientôt mon apprentissage de sculpteur; et il me fit entrevoir le bel avenir qui pouvait être la récompense de mon zèle. Puis il me donna à entendre qu'il viendrait rarement au château, et seulement pour quelques heures. Cependant il me permit d'aller chaque jour, après la classe, me promener avec mes parents et jouer avec mes frères et sœurs dans son beau jardin, tant que cela me ferait plaisir. En ce moment, M. Pavelyn n'avait pas le temps d'aller voir mes parents; mais je pouvais leur annoncer qu'il irait certainement leur faire une visite la première fois qu'il reviendrait à Bodeghem.

Après ces paroles bienveillantes, il posa sa main sur ma tête, et me dit :

— Va mon garçon, amuse-toi jusqu'à midi; sois toujours sage et studieux : je resterai ton ami, et j'aurai soin que tu ne manques de rien en ce monde.

Il me quitta, et prit un chemin qui menait à la grande ferme.

La tête basse, et arrosant de mes larmes la poussière du chemin, je me traînai jusqu'à la maison, et je racontai à mes parents, avec les signes d'une véritable tristesse, tout ce que M. Pavelyn m'avait dit. Ils essayèrent de me consoler en m'objectant que quelques mois seraient vite passés, et qu'alors je reverrais certainement Rose. Enfin je me soumis à cette contrariété avec une sorte de résignation, et je m'appliquai avec plus d'ardeur qu'auparavant à l'étude des principes de la langue française.

M. Pavelyn revint plusieurs fois pendant l'été au château et à la maison de mes parents. Il se montra plein de bienveillance pour moi, et me fit même dîner deux fois avec lui; mais si bien qu'il me traitât, sa généreuse protection ne sut

point adoucir la douleur que me causait l'absence de Rose.

IX

Un dimanche après midi, je me promenais sur la grande route à une demi-lieue de notre demeure. L'automne était déjà avancé, et les arbres commençaient à perdre leur feuillage.

Depuis un mois, j'avais le cœur gros comme si je ne devais plus revoir Rose. Mon courage était tombé tout à fait; un voile de tristesse et de chagrin avait assombri mon esprit; je ne pouvais plus étudier, et le maître d'école me reprochait tous les jours mon inexplicable distraction.

Je ne pensais plus qu'à elle du matin au soir, et, même pendant mon sommeil, je versais souvent des larmes amères. Jusque-là, j'avais écouté les consolations de ma mère; j'avais espéré tant qu'avait duré le bon temps; mais maintenant que les feuilles jaunissaient sur les arbres, que les matinées froides annonçaient l'hiver, une douloureuse incertitude avait étouffé peu à peu ma dernière lueur de confiance. Elle ne viendrait plus cette année à Bodeghem, — et, même la reverrais-je jamais!

Telles étaient les pensées qui me poursuivaient continuellement; et, quoique je fusse bien convaincu qu'en aucun cas elle ne pouvait revenir avant le printemps suivant, il y avait quelque chose, peut-être une espérance secrète, qui me poussait à aller me promener bien loin sur la grande route, comme si mon âme voulait s'élancer à sa rencontre.

Ce jour-là, j'étais assis au bord de la chaussée, le dos tourné vers une jeune sapinière, et, plongé dans mes tristes réflexions, j'effeuillais machinalement les fleurs jaunes des chrysantèmes, lorsque tout à coup le roulement d'une voiture attira mon attention. Je sautai debout avec un cri de joyeuse surprise. C'était bien la voiture de M. Pavelyn qui arrivait dans le lointain. Mais Rose y était-elle? Pourquoi y serait-elle cette fois-ci, puisque la même voiture était si souvent venue sans elle à Bodeghem.

Tandis que je demeurais immobile, flottant entre l'espoir et le doute, la voiture avait passé. Je n'avais pas vu Rose!... Mais tout à coup la glace de la voiture s'abaissa.

— Léon! Léon! cria sa voix douce.

Et j'aperçus sa figure angélique qui me souriait, et sa main qui me désignait avec des signes de joie.

La voiture s'arrêta: je m'approchai lentement et en chancelant, quoique le cocher me criât de me dépêcher. Je tremblais, mon cœur battait violemment, et tout s'obscurcit devant mes yeux, comme si j'allais succomber à mon émotion; mais le cocher me leva de terre, me posa dans la voiture, et ferma la portière.

Alors je regardai Rose dans les yeux, j'entendis sa voix me dire avec joie.

— Voici ta petite mère de retour!

Et je sentis ses mains presser les miennes...

Malgré tout ce que me dirent d'abord M. et madame Pavelyn pour me calmer, je ne pouvais surmonter mon émotion. Ils savaient bien que c'était le retour de Rose qui m'agitait ainsi, et cette marque de gratitude envers leur fille leur faisait plaisir.

Enfin les tendres paroles de Rose me rappelèrent à moi-même, et, à travers mes larmes, un sourire de bonheur rayonna vers mes bienfaiteurs.

— Mais, Léon, écoute donc ce que je te dis, s'écria Rose. Nous venons à Bodeghem pour te chercher.

Je la regardai avec stupeur.

— Oui, oui, pour te chercher : tu vas venir avec nous à Anvers. Tu auras un logement en ville, et tu deviendras sculpteur, artiste!

M. Pavelyn m'expliqua d'un ton plus calme quelle était son intention. Il ne pouvait rester au château avec sa famille que jusqu'au lendemain matin. Il causerait avec mes parents et arrangerait tout pour que je vinsse demeurer en ville avec lui. Les cours d'hiver de l'Académie venaient de s'ouvrir et j'étais assez âgé pour ne pas perdre une année, sans commencer mes études d'artiste. Quand à mes études scolaires, il me fournirait les moyens de les continuer en même temps.

J'allais devenir artiste, sculpteur! j'étais si touché, si ému de cette certitude, que, dans mon égarement, je saisis les mains de mon bienfaiteur. Je les baisai à différentes reprises, et les arrosai de larmes d'amour et de reconnaissance.

Tandis qu'il me retirait sa main, en me recommandant avec attendrissement d'être studieux et attentif, la voiture s'arrêta devant la grille du château.

Dès que nous fûmes au salon, Rose commença à m'interroger pour savoir jusqu'à quel point j'étais instruit maintenant. Elle fut bien étonnée en reconnaissant que je l'avais dépassée en plusieurs branches; mais elle fut flattée cependant d'être beaucoup plus versée que moi dans la langue française; elle me fit lire et écrire, me reprit ou me loua selon que je subis plus ou moins bien les épreuves. En un mot, elle se fit de nouveau l'angélique protectrice du pauvre fils de paysans, et moi qui aurais voulu être son esclave toute ma vie pour la voir sans cesse, je me soumis avec autant d'humilité qu'un enfant se soumet à sa mère. Rose



La voiture s'éloigna. (Page 30.)

me parla du beau pays où fleurissaient les amandiers et les oliviers, de montagnes hautes comme le ciel et de la mer bleue de Marseille. Elle me vanta la riche nature du Midi, son ciel pur et sa température saine et vivifiante. Et, en effet, je remarquai qu'elle n'était plus aussi pâle qu'auparavant. Le hâle d'un brun clair que le soleil du Midi avait répandu sur son visage lui donnait un air de force et de santé.

En causant ainsi de ces choses admirables et de l'avenir qui s'ouvrait devant moi, nous passâmes une soirée si complètement heureuse, du moins pour moi, que j'avais oublié le monde entier pour ne voir que ses doux yeux fixés sur les miens, et pour recueillir chacune de ses paroles, comme les sons d'une musique enchanteresse.

Je fus très étonné lorsqu'un domestique vint annoncer que neuf heures étaient sonnées au clocher du village, et qu'il était temps d'aller me coucher. Cette demi-journée n'avait pas duré une heure pour moi.

Pendant que je jouais au château avec Rose, oubliant tout, M. et madame Pavelyn étaient allés à la maison, et avaient manifesté à mes parents leur désir de m'emmener avec eux à Anvers le lendemain. Ma mère avait frémi à l'idée que son enfant le plus cher — le petit garçon que chacun admirait à cause de sa jolie figure et de ses grands yeux noirs — allait s'éloigner d'elle pour toujours; mais les parents de Rose lui avaient fait comprendre qu'un pareil sacrifice de sa part était nécessaire à mon bonheur à venir. D'ailleurs, il fut décidé que, tous les quinze jours au moins, je viendrais à Bodeghem, tant en été qu'en hiver; M. Pavelyn promettait de payer ma place dans la diligence, à moins que, dans la belle saison, il n'eût l'occasion de m'amener dans sa voiture. Mes parents ne devaient s'inquiéter en rien des frais

de mon entretien en ville, ni de mes vêtements, ni de mes menus plaisirs: M. Pavelyn pourvoirait à tout cela; et, si je restais bon et honnête, si je voulais étudier avec zèle, il me protégerait et me soutiendrait jusqu'à ce que je fusse en état de me frayer un chemin dans le monde et de me créer une position indépendante.

Le lendemain matin, lorsque ma mère m'eut revêtu de mes plus beaux habits et eut fait un paquet du restant de mes hardes, elle se mit à pleurer en silence et à me serrer sur son cœur avec une tendresse inquiète. Mes sœurs et mes frères pleuraient également, et moi, bien qu'heureux entre tous, je soupirais et je sanglotais sur le sein de ma mère. Des larmes de douleur et d'inquiétude coulaient dans notre demeure, comme si l'adieu que nous allions échanger devait être éternel. Mon père seul résistait à son émotion, et tâchait de nous ramener à une idée plus nette de la réalité. Il n'y voyait qu'une faveur particulière du ciel, le bonheur d'un de ses enfants, et il lui semblait qu'au lieu de pleurer, nous devions être joyeux et remercier Dieu de sa bonté.

Lorsque la voiture de M. Pavelyn s'arrêta devant notre demeure, et que le moment fatal de la séparation fut arrivé, ma mère m'étreignit de nouveau sur son cœur en murmurant à mon oreille:

— Léon, mon cher Léon, aime toujours ta pauvre mère! que l'orgueil ne te fasse jamais oublier que tu n'es qu'un pauvre enfant de paysans; respecte tes bienfaiteurs, aie Dieu devant les yeux...

Elle voulait en dire davantage, mais sa voix s'étouffa dans sa poitrine haletante.

Mes frères et mes sœurs vinrent tour à tour me donner le baiser d'adieu, et enfin mon père fit le signe de la croix sur mon front et me donna sa bénédiction avec une simplicité solennelle.

Alors les larmes jaillirent en abondance sur mes joues, et j'eus un moment d'hésitation. J'étais prêt à courir vers ma mère, qui pleurait derrière la porte de notre maison, avec son tablier devant sa figure; je lui tendais les bras, et j'allais demander à rester avec elle; mais mon père et le domestique, pour abréger cette scène douloureuse, me portèrent dans la voiture.

Le fouet claqua... et la voiture s'éloigna avec tant de rapidité, qu'en un clin d'œil notre maison et même le village natal avaient disparu à mes regards.

X

M. Pavelyn avait aidé un de ses plus anciens serviteurs, qui avait été le magasinier de son père, à ouvrir une boutique d'épiceries. Cet homme demeurait avec sa femme dans la rue Haute, non loin de la Grand'Place, à Anvers. Comme ils n'avaient pas d'enfants, leur maison était beaucoup trop grande pour eux, et plus d'une chambre restait inoccupée. M. Pavelyn m'avait placé chez ces bonnes gens. J'y avais deux chambres pour mon usage, une chambre à coucher et une autre pour écrire et dessiner.

Tout ce dont je pouvais avoir besoin, habits, livres, papier, argent, ils étaient chargés de me le donner ou de me le procurer à ma première demande, aussi longtemps qu'ils n'auraient pas reçu d'autres ordres de mon protecteur. Je mangeais à leur table, et, le soir, je m'asseyais avec eux à leur foyer.

Maître Jean et sa femme Pétronille étaient de braves gens qui me témoignaient une bienveillance silencieuse. Ils accomplissaient avec une scrupuleuse exactitude ce qu'ils étaient chargés de faire pour moi; mais ils ne prenaient pas à leur pensionnaire un intérêt particulier.

Dès le second jour de mon arrivée à Anvers, un domestique de M. Pavelyn m'avait conduit à l'Académie, où l'on avait gardé une place pour moi.

J'étais dans la classe des ornements, et je dus commencer par dessiner des feuilles au trait.

Mes journées se divisaient ainsi :

Le matin, après mon déjeuner, j'allais à l'atelier d'un jeune sculpteur, chargé par M. Pavelyn de me donner des leçons, et j'y restais à dessiner des ornements jusqu'à ce que la cloche de midi m'annonçât qu'il était temps d'aller dîner. L'après-midi, j'avais deux heures pour faire mes devoirs d'écriture et pour apprendre mes leçons. Ensuite, j'allais à la maison de M. Pavelyn pour recevoir, en même temps que Rose, les leçons d'un professeur français. Nous passions le reste de la journée, jusqu'à l'heure du cours de l'Académie, à jouer et à causer, et parfois nous nous amusions au piano. Rose, qui savait déjà un peu de musique, essayait de m'apprendre les chansons qu'elle avait retenues. Elle ne chantait pas volontiers, cela lui fatiguait la poitrine; et d'ailleurs sa voix, quoique douce et pure, était très faible. Moi, au contraire, j'avais une forte voix et des poumons solides. Quoique, par ignorance, je chantasse faux quelquefois, et que je traînasse le son comme les paysans ont coutume de le faire, Rose se plaisait à entendre ma voix sonore... Ou peut-être ne me faisait-elle chanter si souvent que pour apprendre à son protégé ce qu'elle savait de musique? — Quoi qu'il en soit, notre vie, pour autant que nous pouvions être ensemble, était un paradis de douces jouissances et de bonheur enfantin.

Tous les quinze jours, j'allais à Bodeghem passer le dimanche et une partie du lundi avec mes

parents. Ma mère, qui voyait bien que je la chérissais toujours autant, et que j'aimais à me trouver auprès d'elle, se consolait de mon absence et souriait à mon bel avenir.

Les autres dimanches, j'allais dîner chez mes bienfaiteurs, m'asseoir à table à côté de Rose, et jouer avec elle bien tard dans la soirée.

Ce que ma mère me répétait sans cesse était gravé profondément dans mon cœur. Je devais me rappeler toujours quelle distance il y avait entre mes protecteurs et moi. — Je ne l'eusse jamais oublié, car la conscience de ce devoir vivait en moi comme un sentiment pieux.

Mon extrême modestie, mon ardente gratitude, mon humilité vraie, étaient très agréables à M. Pavelyn, et il ne cessait de me vanter à tout venant comme un enfant doué d'un excellent caractère. Souvent il me présentait à ses amis ou aux personnes qui lui rendaient visite, en leur disant que j'étais l'enfant d'un sabotier et qu'il avait résolu néanmoins de faire de moi un artiste distingué. Il y mettait son orgueil, il avait sous sa protection le fils d'un paysan, — une pauvre créature ignorante, — et il voulait en faire un sculpteur qui honorât sa patrie par des œuvres sublimes. Il ne laissait échapper aucune occasion de proclamer le but de ses bienfaits et de prôner d'avance la carrière brillante qu'il voulait ouvrir pour moi.

En ce qui concerne madame Pavelyn, elle m'aimait parce que son enfant jouissait de ma présence et en était heureuse.

Pendant cet hiver, la mère de Rose souffrit beaucoup d'un asthme, et elle toussait continuellement. Souvent elle parlait du beau pays près de la mer Bleue, disant que l'air de Marseille seul pouvait la guérir de sa maladie; mais, d'un autre côté, elle ne pouvait consentir à vivre loin de sa fille ou à priver M. Pavelyn de la présence de son enfant.

A mesure que l'hiver avança et que les jours humides arrivèrent, la maladie de madame Pavelyn empira d'une façon inquiétante. Rose, constamment enfermée dans la maison, était redevenue pâle et elle commençait aussi à tousser de temps en temps...

Alors M. Pavelyn prit un parti extrême. Malgré toutes les objections, il décida que sa femme irait à Marseille avec sa fille et y resterait auprès de son frère, jusqu'à ce que la bienfaisante influence de l'air du Midi eût guéri la faiblesse de ses poumons. Rose s'y fortifierait également, croyait-il. Et, pour ne pas interrompre son éducation, on la mettrait pendant ce temps dans un des meilleurs pensionnats de Marseille.

Une fois que cette décision fut bien arrêtée dans l'esprit de M. Pavelyn, il n'y eut plus à en revenir. Rose et moi, nous pleurâmes beaucoup à l'idée d'une aussi longue séparation; mais c'était pour sa santé et pour la santé de sa mère. D'ailleurs, elle devait revenir en septembre; et, si elle était bien portante, elle ne retournerait plus à Marseille. En tout cas, elle passerait tout un mois à Anvers.

Ce fut le 10 février 1808, à neuf heures du matin, que mes yeux pleins de larmes virent partir la chaise de poste qui m'enlevait de nouveau la lumière de ma vie.

Je levai vers le ciel mes mains suppliantes, et je demandai ardemment à Dieu la santé et la force pour elle.

XI

J'approchais de mes quinze ans. Par suite de ma position particulière dans le monde, j'avais beaucoup réfléchi, et éprouvé des sensations très vives. Mon esprit et ma sensibilité s'étaient développés plus que mon âge ne le comportait naturellement. Maintenant que Rose n'était plus là, pour oublier un peu du bonheur qui me manquait chaque jour, je passais tout le temps que l'étude des arts me laissait disponible à lire des livres de toute espèce que M. Pavelyn achetait pour moi, ou que me prêtaient mes camarades de l'Académie. Rose, en partant, m'avait instamment recommandé de bien apprendre la langue française, pour que, plus tard, je n'eusse jamais à rougir, dans le monde, de mon ignorance; mais ce n'était pas le seul mobile qui me poussât à orner mon esprit de toutes les connaissances qui se trouvaient à ma portée. J'avais pressenti que Rose, demeurant maintenant dans un pensionnat renommé, reviendrait très instruite dans toutes les branches dont se compose l'éducation. Faudrait-il qu'elle me considérât comme un garçon ignorant qui n'avait pas su profiter de la généreuse protection de son père pour devenir un homme bien élevé? Peut-être y avait-il au fond du cœur du fils du sabotier un désir secret de devenir son égal, du moins moralement, et de rester digne de son amitié et de son estime, même lorsque l'âge aurait approfondi l'abîme que la naissance creusait entre elle et lui.

A l'Académie, je faisais de notables progrès. En un an, je passai de la classe des ornements dans celle des figures. Je me dépitais pourtant d'être obligé de rester si longtemps dans les classes de dessin; mais, si je continuais à m'appliquer avec ardeur, j'avais l'espoir de passer, à la rentrée des cours d'hiver, dans la classe de modelage.

Tous les quinze jours, j'allais dîner, comme auparavant, chez M. Pavelyn, et je devais porter

avec moi mes dessins achevés, pour donner des preuves de mes progrès. Mon protecteur était content de moi et m'encourageait sans cesse par les témoignages de sa bienveillance et de sa générosité.

Ainsi le mois de septembre approcha insensiblement : Rose allait revenir.

Tous les jours j'allais sonner à la porte de M. Pavelyn pour demander à la femme de chambre s'il n'était pas arrivé de lettre.

Un après-midi, M. Pavelyn m'envoya un domestique à l'atelier de mon maître sculpteur, et me fit dire de passer chez lui.

Lorsque je parus en sa présence, il me montra, avec une tristesse mêlée de regret, une lettre de sa femme, et il m'apprit ce qu'elle contenait. Madame Pavelyn écrivait qu'elle ne se sentait pas encore bien guérie de sa maladie de poitrine, et qu'elle craignait de revenir précisément à l'entrée de l'hiver. Son mal empirerait infailliblement, croyait-elle. Elle suppliait son mari de lui permettre de rester jusqu'au printemps chez son frère, à Marseille. Cela vaudrait mieux aussi pour Rose, puisqu'elle s'instruisait à merveille, qu'elle se trouvait heureuse, et devenait chaque jour plus forte et mieux portante. Si cette longue absence faisait trop de peine à M. Pavelyn, et qu'il désirât vivement de revoir sa fille cette année, elle le priait de faire le voyage de Marseille pour se distraire et pour les venir voir. Ce serait pour toutes deux un bonheur dont elles lui seraient reconnaissantes toute leur vie.

M. Pavelyn était fort affligé du contenu de cette lettre; mais enfin il se soumit à la nécessité : il résolut d'écrire à sa femme que son commerce ne lui permettait pas de quitter Anvers en ce moment mais qu'il irait à Marseille au commencement du mois de mai pour chercher Rose et sa mère.

Je quittai la maison de mon protecteur le cœur plein de tristesse; ainsi, sept à huit mois devaient encore s'écouler avant qu'il me fût donné de revoir Rose! un siècle de vains désirs et de muets découragements!

Il n'y avait rien à faire, qu'à me résigner à la volonté du ciel. Ce qui contribuait un peu à rasséréner mon esprit et à distraire mes pensées, c'est que j'étais passé dans la classe de modelage, et que je commençais à façonner des formes humaines avec de l'argile. J'étais donc entré dans la carrière de la sculpture. Non seulement j'éprouvais un grand plaisir à satisfaire ainsi son penchant naturel, mais, dans cette classe, je travaillais au milieu d'artistes de tout âge dont le langage spirituel et la gaieté me faisaient parfois oublier la plaie de mon cœur.

A la fin du mois d'avril, M. Pavelyn partit pour Marseille. Je comptai avec une exactitude impatiente les jours et les heures de son voyage. Dans ma pensée, je le vis arriver à Marseille; une larme me tomba des yeux quand je me figurai les transports de Rose sautant au cou de son père, je l'entendais demander :

— Et comment se porte Léon!

Madame Pavelyn était décidément guérie; sa fille était devenue forte et merveille... Elles ne devraient donc plus retourner à Marseille!

Mais de quelle douleur et de quel désenchantement je fus frappé lorsque M. Pavelyn revint enfin! J'étais sur le seuil de leur maison au moment même où la chaise de poste s'arrêta devant la porte. Mon cœur battait violemment; j'étais pâle et tremblant d'émotion; mes yeux avides tâchaient de voir à travers les parois de la voiture. M. et madame Pavelyn descendirent... Ils étaient seuls!

J'entrai derrière mes bienfaiteurs sans trouver une parole pour leur souhaiter la bienvenue. Madame Pavelyn, voyant mon trouble et ma pâleur, m'expliqua que Rose était restée à Marseille pour y terminer son éducation. Le séjour de cette belle contrée devait probablement améliorer et fortifier sa santé. D'ailleurs, elle était fille unique de parents très riches, et destinée par conséquent à voir la haute société. Nulle part mieux que là où elle était maintenant, elle ne pouvait se préparer, par une éducation brillante, à faire son entrée dans le monde.

Pour me consoler, madame Pavelyn me dit que Rose avait désiré vivement la suivre à Anvers, ne fût-ce que pour me voir une fois, mais qu'on n'avait pu accéder à ce désir, parce que son père ou sa mère eût été obligé de recommencer un long voyage pour la reconduire à Marseille. M. Pavelyn irait la chercher au mois de septembre, et elle passerait six semaines de vacances dans sa ville natale.

Ces explications me furent données à la hâte, car mes protecteurs étaient fatigués du long trajet qu'ils venaient de faire en chaise de poste, et ils montèrent immédiatement dans leur appartement pour se débarrasser de leurs habits de voyage.

Je m'enfuis chez moi, et je m'enfermai dans ma chambre. La nuit me surprit la tête couchée sur ma table, abîmé dans la douleur, et maudissant la cruauté du sort.

Pendant plusieurs jours, j'eus le cœur gros et l'esprit assombri; mais peu à peu je me laissai consoler par les bonnes paroles de M. Pavelyn, et je concentrai toutes mes forces sur mes études. J'étais déjà dans la classe des antiques; pas assez avancé toutefois pour travailler d'après ma propre inspiration; mais le langage enthousiaste et plein de foi de mes camarades m'avait rempli d'ardeur et de confiance en l'avenir. Je comprenais mainte-

nant que l'art est un moyen d'acquérir de la gloire et de la réputation dans le monde. Je tremblais d'émotion à l'idée que, si Dieu et la nature avaient réellement fait de moi un sculpteur, je pourrais devenir presque l'égal de Rose... Une pareille pensée me pénétrait d'une joie inexprimable, mais elle me faisait aussi trembler et pâlir, par la crainte qu'un semblable espoir ne fût l'inspiration d'un coupable orgueil.

Dans l'été de cette année, une maladie contagieuse désola certains quartiers d'Anvers. Une petite vérole d'une malignité extrême avait enlevé un grand nombre d'enfants, et même quelques hommes faits.

A la fin du mois d'août, lorsque M. Pavelyn s'apprêtait à aller chercher sa fille à Marseille, une de ses servantes fut atteinte de la petite vérole. On se hâta d'écrire à Rose qu'elle ne pouvait pas revenir cette année-là, parce qu'une maladie contagieuse sévissait à Anvers, et même dans la maison de son père. Madame Pavelyn, par un préjugé qui était assez répandu à cette époque, avait toujours refusé de laisser vacciner sa fille. Par conséquent, Rose était plus que les autres exposée au danger d'être atteinte du fléau.

Certes, je souffris cruellement d'être trompé de nouveau dans mon espoir, et de ne pouvoir revoir celle dont la charmante image et le sourire amical, étaient toujours devant mes yeux. Mais, moi-même, j'avais eu peur en songeant qu'elle allait revenir en un moment si dangereux, et la résolution de ses parents m'avait réjoui. D'ailleurs, j'avais seize ans. J'avais donc atteint l'âge où l'esprit prend déjà quelque chose de la gravité de l'homme. La fréquentation d'artistes, souvent beaucoup plus âgés que moi, avait également contribué, pour une large part, à transformer ma naïveté d'enfant en une connaissance plus exacte et plus juste de la vie.

Comme l'absence prolongée de Rose m'avait fait faire de sérieuses réflexions sur ma position dans le monde, je compris enfin parfaitement que, dans son enfance, elle avait pu donner son amitié au fils d'un pauvre paysan, jouer familièrement avec lui, et même l'aimer comme un frère; mais que, dans un âge plus avancé, une pareille familiarité blesserait les convenances du monde et nuirait peut-être à sa considération. La seule chose que je pusse espérer, c'est qu'elle prendrait plaisir aux progrès de son protégé, et, peut-être, qu'elle aimerait encore à se rappeler les beaux moments que nous avions passés ensemble dans notre heureuse enfance.

Voilà ce que me disait ma raison, quoique mon cœur se refusât à renoncer au rêve resplendissant qui était la lumière de mon âme. Rose était toujours présente à ma pensée; non pas Rose telle qu'elle devait être aujourd'hui, mais la jolie petite demoiselle avec sa figure pâle et délicate, avec ses yeux bleus et ses petites lèvres rouges sur lesquelles était empreint un sourire d'amitié pour moi.

Ce souvenir m'était si cher, qu'à force d'y penser je tombai dans une sorte de fol égarement, et que je craignais parfois le retour de Rose. Telle qu'elle était à présent, elle ne pouvait plus, comme autrefois, accorder sa confiance et son amitié à l'humble fils de paysan, dont l'entretien et l'éducation étaient payés par son père... Et la Rose de la réalité ne tuerait-elle pas en moi le doux souvenir de jours plus heureux? Ces souvenirs, qui vivent aujourd'hui dans tous les battements de mon cœur, ne perdraient-ils pas leur enchantement et leur charme?

Cependant je m'effrayai et m'affligeai extrêmement lorsque je remarquai, vers la fin de l'été, que la respiration de madame Pavelyn devenait oppressée, et qu'elle toussait quelquefois... Ma crainte se réalisa. Madame Pavelyn allait retourner à Marseille, chez son frère, pour y passer l'hiver. Donc, Rose ne reviendrait pas à la maison non plus; mais, l'automne suivant, on pourait regarder son éducation comme tout à fait terminée, et alors elle reviendrait pour tout de bon à Anvers. Si la maladie de poitrine de madame Pavelyn n'était pas entièrement guérie alors, ce serait un signe que l'air du Midi n'y faisait pas grand'chose, et alors elle essayerait, à Anvers même, des remèdes plus efficaces.

Je me consolai de nouveau, autant que possible, du moins, et je m'efforçai d'oublier, ou plutôt d'adoucir mon chagrin par l'étude de l'art et la lecture de bons ouvrages.

A l'Académie, je modelais avec autant d'ardeur que de courage, d'après les belles statues que l'antiquité grecque a léguées à notre administration. Dans l'atelier de mon maître, je m'exerçais à sculpter le bois et la pierre, et j'étais devenu fort habile dans cette branche.

Je n'abusais pas de la générosité de mes bienfaiteurs quoiqu'ils m'exhortassent à ne pas être trop économe, et à m'amuser parfois aussi avec mes camarades, comme le comporte la vie d'artiste, je modérais mes dépenses, et j'évitais de recourir à l'aide de mes protecteurs, comme si l'argent de ma mère suffisait à mon entretien.

M. Pavelyn avait une antipathie personnelle contre les artistes qui, par leur mise négligée, semblent attester leur manque de soin et leur ignorance des convenances sociales. Lorsqu'aux dimanches convenus, j'étais assis à table auprès de lui et qu'il remarquait dans mon costume quelque chose qui n'était pas convenable ou qui commençait à s'user, il le faisait immédiatement rem-

placer. Ajoutez à cela la régularité de mes traits et vous comprendrez que je ressemblais plutôt à un fils de bonne famille qu'à un enfant de paysans, qui ne possédait rien au monde que la générosité de ses protecteurs.

XII

Depuis six mois j'étais passé de la classe des antiques dans la classe *d'après nature*, qui était alors le plus haut degré de l'enseignement à l'Académie d'Anvers. Encore une année, et mes études artistiques allaient être terminées.

Peu à peu s'éleva en moi un désir impérieux d'essayer dans la solitude de ma chambre ma force créatrice. Cent fois déjà j'avais ébauché en terre glaise les inspirations de ma fantaisie; mais ce n'était qu'un travail futile, destiné à être pétri de nouveau pour le modelage d'autres figures.

Cette fois, je voulais faire une œuvre consciencieuse, lentement, en y appliquant toutes les forces de mon intelligence, et avec la perfection que mon savoir me permettait d'y donner.

Rose avait accepté jadis avec amour l'ouvrage informe d'un pauvre enfant, et allumé ainsi dans son cœur le feu sacré de l'amour des arts.

Maintenant, l'enfant était devenu un sculpteur, et il était assez confiant dans sa force pour mettre la main à une création spontanée.

A qui la première œuvre de l'artiste pouvait-elle être destinée, sinon à celle qui était la cause unique et la source de son existence intellectuelle, de son génie et de son espoir?

Comme cette pensée me souriait! Elle m'aveuglait à ce point que, quoique mes études fussent encore incomplètes, je ne doutais pas que je ne parvinsse à produire un chef-d'œuvre, et ce chef-d'œuvre dont les formes n'étaient que confusément dessinées dans mon cerveau, je l'admirais et je l'aimais d'avance avec une passion extraordinaire et une foi profonde.

Rose devait revenir dans deux mois: je ne pouvais avoir achevé mon œuvre en si peu de temps; mais l'anniversaire de sa naissance tombait à la fin du mois de janvier.

C'était une occasion pour lui faire cadeau du premier fruit de mes travaux, et ainsi j'aurais assez de temps pour réaliser mon projet avec le soin le plus minutieux. Je n'en dirais rien à personne, pas même à M. Pavelyn. La joie de mes bienfaiteurs serait d'autant plus grande si je pouvais les surprendre à l'improviste par une belle œuvre d'art bien réussie.

Après avoir longtemps rêvé et réfléchi, après avoir examiné cinquante sujets, et en avoir ébauché presque autant en terre glaise, je me décidai enfin pour un groupe qui devait représenter *la Protection*, et je parvins, non sans une longue étude, à arrêter une composition définitive.

Sur un socle figurant un gazon était un enfant, un petit garçon, agenouillé, la tête courbée, et dont la posture d'une créature humble et qui a besoin de secours. Son bras s'appuyait sur le dos d'un agneau endormi, et sa houlette était à ses pieds.

A côté du berger, dans une attitude grave, se tenait un autre enfant, — une petite fille, — dont la main droite était posée en signe de protection, sur la tête du petit garçon, tandis que sa main gauche s'étendait dans l'espace comme si elle voulait dire :

— Prends courage! là-bas resplendit l'étoile de ton avenir.

J'étais dominé par les souvenirs de mon enfance et par des images qui vivaient dans mes yeux. Cela m'empêcha, quelque peine que je me donnasse, de suivre les règles classiques de l'école.

Mes figures n'étaient ni assez pleines, ni assez rondes. Il y avait dans leurs proportions une maigreur, une sorte de réalisme de formes qui s'écartait de la beauté grecque, mais qui se rapprochait des formes plus immatérielles et plus poétiques du vieil art chrétien, auquel on donne à tort l'épithète d'art gothique.

A mesure que mon œuvre avançait et que les têtes des statues que j'achevai d'abord prirent leur expression véritable, je commençai à sentir tant d'amour pour ma création, que je restais parfois des heures entières dans ma petite chambre solitaire, immobile, l'ébauchoir à la main, et tenant avec ravissement mes yeux fixés sur le visage de la jeune protectrice.

Il me semblait que ma statue vivait, qu'elle me parlait, et qu'elle avait une âme qui était en communication avec la mienne.

Une pareille folie vous fait hocher la tête? En effet, monsieur, vous devez savoir par expérience que l'esprit de l'artiste s'envole parfois si loin, qu'il franchit les limites de la réalité et se perd dans les ténèbres de l'aberration. Mais vous comprendrez aisément ce qui m'enchantait ainsi dans mon propre ouvrage.

Il y avait, dans le sourire qui rayonnait du visage de la petite fille sur le pauvre petit garçon, quelque chose de si touchant et si profondément sympathique, que je tremblais chaque fois que je regardais le sourire de ma statue.

Ce n'était pas étonnant, n'est-ce pas? Ce sourire avait la même expression qui avait illuminé le visage de Rose lorsqu'elle serra pour la première fois la main du pauvre muet dans l'humble maison de paysans.

Et faut-il ajouter que les traits du visage de ma statue n'étaient autres que ceux de l'angélique et délicate figure qui s'était gravée éternellement dans mon cœur? Oh! les années avaient sans doute bien changé Rose! je ne la reverrais plus jamais telle qu'elle était sans cesse présente à mon esprit; mais ma statue, du moins, ma chère création, la faisait revivre devant mes yeux, naïve, délicate, douce et charmante comme la caressante amie du pauvre petit Léon.

XIII

Le 3 septembre 1814, vers quatre heures de l'après-midi, je travaillais avec ardeur à ma statue, lorsqu'on frappa à la porte de ma chambre. Un domestique m'apportait la nouvelle inattendue du retour de mademoiselle Pavelyn, et il ajoutait qu'elle avait manifesté le désir de me voir sans retard.

Je contins mon émotion en présence du domestique; mais, dès qu'il eut descendu les premières marches de l'escalier, je me mis à bondir dans ma chambre, en levant les mains en l'air, et à danser et à chanter de joie, comme un enfant. Rose était donc revenue! Après une si longue absence, j'allais la revoir, enfin! Encore quelques minutes, et je serais devant elle! Cette fois, ce n'était pas un vain espoir, une illusion : c'était l'heureuse réalité!

Je revêtis à la hâte mes meilleurs habits, et je m'arrangeai avec soin. Il n'eût pas été poli de faire attendre Rose et de paraître indifférent. Cependant, je mis assez de temps à ma toilette. Je désirais me faire aussi beau que possible. Ce désir se justifiait suffisamment à mes propres yeux parce que c'était un jour solennel, et que M. Pavelyn serait froissé si je me présentais chez lui en costume négligé; mais le principal motif de ma coquetterie était l'impérieux besoin d'obtenir l'approbation de Rose par quelque mérite que ce fût.

Lorsqu'au bout d'un bon quart d'heure, je traversai les rues de la ville en grande toilette pour me rendre chez M. Pavelyn, mon impatience me poussait en avant, et j'avais envie de courir à toutes jambes; mais je me contins, et me forçai au contraire à marcher très lentement.

Le sentiment des convenances s'était élevé en moi et me mettait en garde contre ma propre agitation. Il me disait que ce n'était pas la petite Rose, mais la fille de mes bienfaiteurs, mademoiselle Pavelyn, que j'allais rencontrer; il me rappelait à la réserve, au respect et à la conscience exacte de mon humble position. Je me souvins des conseils de ma mère, je résolus de modérer ma joie, et d'aborder Rose avec une politesse calme, jusqu'à ce qu'elle-même, par l'amabilité de son accueil, me donnât le droit d'épancher librement la joie que son heureux retour faisait déborder en mon cœur.

Lorsque j'approchai de la maison de M. Pavelyn, mon cœur battait violemment, et l'impatience et l'incertitude faisaient perler la sueur sur mon front.

Un domestique attendait sur le seuil de la porte. Il m'introduisit au salon... et là, je me trouvai tout à coup en présence de Rose, qui fit un pas vers moi, s'arrêta toute surprise, et me dit en guise de salut :

— Monsieur Léon, que vous êtes devenu grand! Je ne vous reconnais plus, maintenant.

— Mademoiselle, balbutiai-je d'une voix à peine intelligible, je remercie Dieu du fond du cœur de ce qu'il vous permet de rentrer saine et sauve dans votre patrie.

Nous étions en face l'un de l'autre à nous regarder, moi, avec des joues pâles et des yeux hagards; elle, avec une remarquable liberté d'esprit, et sans autre signe d'émotion qu'un léger sourire qui n'exprimait qu'un certain étonnement causé par le changement de ma taille et de mes traits.

Était-ce là Rose, cette angélique enfant, dont la douce amitié avait jadis versé la lumière de l'espérance et du bonheur dans les ténèbres de mon mutisme; dont je sentais encore les tendres serrements de main, dont la petite voix argentine chantait encore à mon oreille, dont les yeux bleus rayonnaient à mon approche du doux éclat d'une fraternelle affection? — cette demoiselle, déjà aussi grande que sa mère, vêtue avec luxe, d'un port si majestueux et d'une beauté si frappante, qu'après un premier coup d'œil, je n'osais plus lever le regard sur elle?

A mon trouble se mêlait aussi un sentiment de regret et d'amertume. En effet, je ne m'étais pas trompé : la Rose dont l'image avait vécu jusque-là dans mes rêves n'existait plus; la douce illusion de mon âme s'était évanouie pour jamais.

M. et madame Pavelyn, qui croyaient que j'étais frappé du changement survenu dans la taille de leur fille, s'amusaient de mon embarras, et m'adressèrent quelques plaisanteries amicales.

— Mais, monsieur Léon, s'écria Rose, je puis à peine maîtriser mon étonnement. Quand je quittai Anvers la dernière fois, vous étiez encore un petit garçon; vous êtes un homme maintenant!... Venez, asseyons-nous. Racontez-moi quelque chose de votre vie durant mon absence. Vous êtes content, n'est-ce pas? Vous allez toujours bien?

J'acceptai le siège qu'elle m'offrait. Sa voix était toujours aussi douce qu'auparavant; mais il y avait dans son langage un ton de légèreté, d'autorité et de protection qui, en présence de ma pro-

fonde émotion, me parut une marque d'indifférence. Cette froideur me rappela à la conscience de ma situation. Je répondis à ses questions avec réserve et avec respect; parfois aussi avec une chaleur mal contenue, surtout lorsque je trouvais l'occasion de lui exprimer ma reconnaissance, et de lui rappeler que je lui devais le bonheur de ma vie; — que si jamais je pouvais obtenir quelques succès dans la carrière des arts, acquérir quelque renommée et honorer ma patrie, je n'oublierais point que sa généreuse bonté avait décidé de mon sort en ce monde.

Mademoiselle Pavelyn paraissait écouter avec plaisir, non seulement les témoignages de ma gratitude, mais encore tout ce que je disais. Il me fallut lui parler de mes études à l'Académie, des livres que j'avais lus, et des connaissances dont j'avais acquis par moi-même les principes.

Elle se montra franchement satisfaite des progrès de mon instruction, et me félicita de la pureté et de l'élégance de mon élocution. D'après son opinion, je pouvais me présenter maintenant dans la meilleure compagnie, avec l'assurance de n'y être jamais déplacé pour tout ce qui concernait l'esprit et les usages.

Sa voix et ses paroles avaient toujours le même ton protecteur qui me faisait sentir clairement quelle large distance le temps avait creusée entre elle et moi. Elle, qui me parlait et m'interrogeait, c'était mademoiselle Pavelyn, l'héritière d'un des plus riches négociants d'Anvers; moi, qui lui répondais humblement, j'étais le pauvre fils de paysans à qui la générosité de ses parents avait donné un peu d'éducation et quelques chances de succès dans l'avenir. Il ne pouvait pas, il ne devait pas en être autrement, je le savais bien. Néanmoins cela m'arrachait ma plus chère illusion, et ce brusque désenchantement avait fait dans mon cœur une blessure saignante. Aussi tout ce que je disais était empreint d'une tristesse résignée; il y avait dans toutes mes paroles une sorte de mélancolie douloureuse qui provoqua plus d'une remarque de la part de mademoiselle Pavelyn, mais qui résista cependant à ses encouragements.

Enfin elle cessa son interrogatoire, et commença à son tour à me faire le récit de son séjour dans le beau pays des oliviers. Elle me décrivit cette contrée avec tant d'admiration, et me parla avec tant de sentiment de la merveilleuse nature du Midi, qu'elle me fit vivre pour ainsi dire avec elle sur les côtes de la mer bleue.

Alors j'oubliai un peu mon chagrin pour écouter ses paroles enchanteresses. J'éprouvai une joie extrême, lorsque, par bonté sans doute, elle me rappela les amusements de notre naïve enfance, le beau jardin, les papillons, le pont sur l'étang, et même les petites figurines de bois qu'elle avait reçues de moi avec tant de plaisir. Je m'abîmais avec un oubli complet du présent dans le souvenir de ces temps bénis, et il me paraissait que le visage angélique de la petite Rose me souriait encore sous les traits plus sérieux de mademoiselle Pavelyn. C'était bien encore la même voix argentine, avec plus de sonorité et une plus grande richesse d'accent, toutefois; mais toujours tendre et amicale, me semblait-il. Un nouvel espoir commença à briller dans mon cœur. Peut-être m'étais-je trompé! peut-être la petite Rose, ce rêve de mon âme, n'était-elle que voilée sous une forme plus parfaite!

Mais cette pensée consolante fut bientôt étouffée en moi par l'arrivée de deux dames — une mère et sa fille qui avaient appris le retour de mademoiselle Pavelyn, et n'avaient pas pu attendre plus longtemps pour lui présenter leurs souhaits de bonheur.

Je m'étais levé, et, par respect, j'avais fait un pas en arrière. Après avoir échangé un premier salut avec Rose et sa mère, les deux dames me saluèrent également avec une amabilité toute particulière. Il y avait tant de cordialité dans leur sourire, qu'elles se trompaient évidemment sur ma personne et mes relations avec M. Pavelyn. Pendant que Rose parlait de son séjour à Marseille, pour satisfaire la curiosité de ces dames, celles-ci me considéraient avec un visible intérêt. La plus âgée surtout me quittait à peine des yeux, et m'adressait de temps en temps la parole pour me demander mon sentiment sur ce qui se disait. Elle paraissait éprouver pour moi de la sympathie et même un certain respect, car le moindre mot qui tombait de mes lèvres lui faisait incliner la tête avec une vive approbation.

Enfin elle manifesta ouvertement le désir de me connaître.

— Monsieur Wolvenaer est statuaire, dit Rose.

— Amateur? demanda la dame.

— Non, un véritable artiste qui a donné pour but à sa vie de travailler pour la gloire de sa patrie.

La vieille dame haussa les épaules, et répondit avec un étonnement mêlée de regret :

— Je me suis trompée; je croyais que monsieur était un cousin à vous.

Sa fille s'écria avec un sourire légèrement railleur :

— Ah! monsieur est artiste? On ne le dirait pas. Combien il y a d'artistes à Anvers aujourd'hui! Avant-hier, à la soirée de M. Decock, il y en avait bien cinq ou six!

Mademoiselle Pavelyn s'aperçut certainement, à l'expression de mon visage, que les paroles des



M. Pavelyn me prit la main. (Page 40.)

deux dames ne m'étaient pas agréables, car elle répondit avec intention :

— Cela prouve que le bon goût et l'amour des arts se répandent de plus en plus dans les hautes classes de la société anversoise. Il n'y a rien qui ennoblisse autant le commerce que la protection qu'il prête aux arts.

— Excusez-nous, ma chère demoiselle Pavelyn, répliqua la dame ; vous vous méprenez sur la portée de notre observation. Ce que ma fille voulait dire était tout à fait à la louange de monsieur. En effet, si tous les artistes étaient distingués et de bonne famille, comme monsieur, leur présence serait désirable partout ; mais, vous savez...

Ces derniers mots parurent affecter désagréablement M. Pavelyn, car il interrompit la dame et se mit à démontrer, avec une chaleur à peine contenue, qu'il était honorable au plus haut point pour un homme de s'élever dans le monde par ses propres forces ; et il termina, comme d'habitude, en se vantant qu'il ferait de moi un artiste remarquable, quoique je fusse le fils d'un de ses fermiers, d'un pauvre sabotier.

Le rouge de la honte couvrit mon front ; je serrai les dents par un mouvement nerveux ; je me sentais blessé et humilié.

Cent fois, M. Pavelyn avait rappelé, en présence de ses connaissances, que mon père était un sabotier. Il le faisait dans une bonne intention, et ne manquait jamais l'occasion de montrer qu'il mettait son amour-propre à faire du fils d'un paysan un homme bien élevé et un artiste distingué.

Pourquoi donc mon cœur saignait-il maintenant à la révélation de la profession de mon père ? C'était la première fois que je ressentais cette sensation. Aussi fus-je vivement choqué en découvrant en moi un pareil amour-propre, et je fis un effort violent pour surmonter mon dépit.

Les paroles de M. Pavelyn ne firent point sur l'esprit des deux dames l'effet qu'il en attendait. Dès qu'elles surent que je n'étais que son protégé, leur visage exprima soudain l'indifférence, ou quelque chose de plus désobligeant encore, et elles s'empressèrent de porter la conversation sur un autre sujet, sans me regarder davantage, absolument comme si je n'avais pas été présent.

Mon sang bouillait dans mon cerveau, et je faillis me trouver mal de chagrin et d'humiliation. Que n'eussé-je pas donné pour être en ce moment à cent lieues de Rose! Je luttais désespérément en moi-même contre les révoltes de mon orgueil blessé, qui s'indignait contre mes bienfaiteurs mêmes; mais je restai maître de mon émotion, et je ne trahis rien de ce qui se passait en moi.

Au bout d'un instant, deux messieurs entrèrent dans le salon, et les mêmes cérémonies recommencèrent. L'idée que j'allais subir une seconde fois la même humiliation me fit trembler. Sous prétexte que je dérangeais mes bienfaiteurs en ce moment, et que j'étais attendu ailleurs, je demandai à M. Pavelyn la permission de me retirer, lui promettant de renouveler ma visite dès le lendemain, dans la matinée.

La permission me fût accordée immédiatement, car j'étais de trop, en effet; mais Rose même me dit de ne pas revenir le lendemain, parce qu'elle devait sortir toute la journée avec sa mère pour faire visite à des amis et à des connaissances.

Je pris mon chapeau et sortis du salon après avoir salué tout le monde.

Mademoiselle Pavelyn seule m'accompagna jusqu'à la porte. Sans doute, j'aurais dû lui savoir bon gré de cette bienveillante attention; mais la politesse de Rose était si cérémonieuse, et son salut : « Au revoir, monsieur Wolvenaer! » sonna si froidement à mon oreille, que je sortis de la maison, le cerveau étourdi et le cœur brisé.

Un flot de pensées me traversa le cerveau, je sentis l'impérieuse nécessité d'être seul pour me recueillir et débrouiller mes idées. Ma douleur faillit même déborder en pleine rue; j'avais peine à comprimer les larmes qui gonflaient mon cœur oppressé, et je n'eus pas plus tôt ouvert la porte de ma chambre, que je me laissai tomber sur une chaise et me pris à pleurer à chaudes larmes.

Je demeurai longtemps immobile, écrasé sous le poids de pénibles réflexions. Enfin, l'épanchement de la douleur rendit un peu de lucidité à mon esprit. Je commençai à m'élever contre mon inexplicable égarement et à m'accuser moi-même de folie.

Qu'avais-je espéré? qu'osais-je prétendre? Rose n'avait-elle pas été aimable avec moi? Quel droit avais-je d'exiger ou de souhaiter davantage? La profession de mon père m'avait fait rougir comme un affront! mon cœur s'était révolté contre mes bienfaiteurs! C'était donc mon orgueil qui avait été déçu! un amour-propre coupable avait donc chassé de mon cœur la reconnaissance! les exhortations de ma mère n'avaient donc point été sans cause! Ces conseils salutaires, je les avais oubliés; j'avais honte de mon humble naissance, et j'avais osé croire que l'égalité et la familiarité continueraient à exister entre le pauvre protégé et la fille de ses riches protecteurs. Insensé que j'étais! je ne le comprenais que trop maintenant : entre elle et moi, il n'y avait pas seulement la naissance, il y avait aussi le bienfait, tout un monde de distance!

Sous le poids de ces tristes pensées, je me levai brusquement et me mis à arpenter ma chambre de long en large; j'avais peur de moi-même, et je me frappais le front avec amertume. L'orgueilleuse présomption que je croyais avoir découverte en moi me semblait horrible; et si des larmes jaillissaient encore de mes yeux, elles prenaient leur source dans une sorte de rage aveugle contre moi-même.

Cette agitation finit par se calmer aussi. Alors, je me demandai ce que j'avais fait pour être jugé si sévèrement. N'avais-je pas le plus profond respect et la plus sincère reconnaissance pour mes bienfaiteurs? Me sentais-je capable de manquer jamais par un mot, ou seulement par une pensée, à ce que je leur devais? Et je m'écriai triomphant, avec une entière conviction :

— Non, non, plutôt mourir que de méconnaître jamais, par orgueil ou par ingratitude, les bienfaits reçus. Jamais, jamais!...

Vous souriez, monsieur. Je devine votre pensée. Vous vous dites que mon émotion pouvait bien avoir une autre cause; qu'un sentiment plus égoïste que la gratitude m'avait rendu si sensible en présence de Rose, et m'avait fait désirer si vivement son estime et son amitié. En un mot, vous supposez que j'aimais Rose, non pas seulement parce qu'elle était femme et belle. Vous vous trompez. Si le germe d'un pareil sentiment était dans un des replis les plus secrets de mon cœur, comme les événements futurs le démontreront, à cette époque, il y dormait encore ignoré de moi-même, et son existence influait si peu sur mes idées, que, durant ce douloureux examen de mon cœur où j'avais essayé de sonder tous les secrets de mon émotion, je n'avais ni soupçonné ni redouté la présence d'un semblable sentiment.

Enfin, j'envisageai ma position avec plus de calme, et je finis par me moquer de moi-même, comme d'un esprit simple et naïf qui s'était créé un monde d'après ses souvenirs, et qui prolongeait indéfiniment son heureuse enfance, sans voir que

le temps avait, de tous côtés, fait surgir la réalité pour dissiper en lui les illusions de ce rêve obstiné.

Il était donc naturel que ce désenchantement soudain m'eût fait du mal; mais le coup ne pouvait se répéter : le bandeau était tombé maintenant, et désormais, j'envisagerais les choses sous leur jour véritable, d'un regard assuré, ainsi que le devoir et la raison l'exigeaient d'un adolescent qui allait devenir un homme.

A la suite de ces réflexions, je résolus, avec une remarquable tranquillité d'esprit, de me conduire envers mes bienfaiteurs, comme s'il n'y avait entre eux et moi d'autre lien que leur bienfait, et d'accepter mon sort tel que me l'avaient fait la bonté de Dieu et leur générosité.

XIV

Après ce jour, Rose resta également bienveillante pour moi, et j'avais lieu d'être content de l'affection qu'elle me témoignait; mais, malgré la résolution que j'avais prise de chasser de vains rêves, quelque chose manquait à mon bonheur. Une inquiétude secrète descendait comme un brouillard dans mon esprit. Le sentiment du devoir me donnait la force de cacher aux yeux de Rose et de ses parents cette mélancolie qui m'envahissait, mais non point de la surmonter entièrement.

L'amitié que Rose me témoignait et nos conversations les plus intimes ne s'écartaient jamais des règles de la plus stricte convenance, et jamais elle ne prononçait mon nom sans y ajouter le mot cérémonieux de *monsieur*. Son langage, toujours affable, était entouré d'une politesse trop étudiée pour être jamais familière et confiante.

Quant à moi, qui m'étais condamné au respect et à la déférence, et m'étais fait une loi de ne pas aller au delà, il est facile de comprendre que son exemple m'imposait une réserve plus grande encore.

La conséquence de notre position respective fut que je ne me sentais plus tenté d'aller chez mes bienfaiteurs qu'autant que le devoir me le commandait. En revanche, je m'occupai davantage de ma statue, qui me représentait la vraie, la simple, la douce Rose, et qui me rendait ma sœur d'autrefois, ma chère petite mère! Le plus souvent, il se passait une quinzaine de jours entre chacune de mes visites à la maison de M. Pavelyn; car, autant que possible, je ne m'y montrais que le dimanche, jour qui, depuis des années, était celui où je ne manquais point de dîner chez mes bienfaiteurs.

Après trois mois de cette réserve, un changement radical se fit peu à peu et presque insensiblement dans la manière d'être de Rose à mon égard. Il y avait plus de sensibilité dans ses paroles, plus de cordialité dans son sourire; elle commençait, me semblait-il, à désirer ma présence, et paraissait contente chaque fois qu'elle me voyait venir chez son père. Elle insinua même à ses parents de m'imposer comme un devoir une visite tous les huit jours.

Il lui vint une envie singulière de chanter au piano avec moi, et elle m'apprit les plus beaux airs qui étaient en vogue alors. Ma voix, disait-elle, avait quelque chose d'expressif, de sympathique, de pénétrant, qui lui plaisait. Souvent mon nom lui échappait sans qu'il fût précédé du mot *monsieur;* mais, chaque fois, comme si elle était confuse de son oubli, elle se reprenait immédiatement, et répétait mon nom accompagné du mot voulu par la stricte politesse.

Il arrivait aussi que je voyais ses yeux fixés sur moi, avec un regard étrange, dont la profondeur et la fermeté me faisaient frissonner sans que je comprisse pourquoi. J'essayais d'expliquer cette impression par la raison que ces regards étaient les mêmes que ceux qui brillaient dans les yeux de Rose lorsque nous étions enfants. Ce n'était donc qu'un souvenir qui me troublait...

Si Rose était toujours gaie et enjouée en ma présence, elle tombait par moments dans une inexplicable tristesse, et, au milieu de nos entretiens, elle s'absorbait dans d'étranges rêveries. Ses parents l'accusaient, en riant, de bizarrerie, et disaient que souvent elle se laissait aller à des songeries silencieuses pendant de longues heures, puis qu'elle s'abandonnait à des transports de joie tout à fait singuliers pour retomber immédiatement dans une mélancolie tout aussi inexpliquée. Ils croyaient que leur fille regrettait le beau climat et le ciel bleu de Marseille; mais Rose, sans repousser absolument cette supposition, affirmait cependant qu'elle n'avait pas la moindre envie de quitter de nouveau sa ville natale.

Ainsi se rapprocha le mois qui amenait le jour anniversaire de la naissance de Rose. Ma statue était entièrement achevée, et j'avais déjà fait les préparatifs nécessaires pour la mouler en plâtre.

Lorque mon travail fut avancé à ce point que je commençai à enlever au ciseau et à l'ébauchoir les lignes saillantes produites par les jointures du moule, ma chambre et l'escalier de la maison où j'étais logé furent tellement remplis de plâtre, que maître Jean en parla à M. Pavelyn, et lui dit que, depuis plusieurs mois j'avais travaillé, pour ainsi dire sans boire ni manger, à une double statue, et qu'en ce moment je salissais sa maison autant que si dix maçons y travaillaient.

La description que maître Jean, mon hôte, fit de mes statues et de ce qu'elles représentaient, piqua tellement la curiosité de M. Pavelyn, qu'il voulut apprendre de moi-même à quoi j'avais travaillé si longtemps en secret.

Je lui avouai la chose, telle qu'elle était, en ajoutant que je voulais offrir à Rose ma première œuvre d'art, et que je lui avais caché ce projet pour la surprendre plus agréablement en lui donnant ma composition tout achevée, si mon œuvre obtenait son approbation, comme je l'espérais.

Mon protecteur fut charmé d'apprendre que j'avais assez de confiance en mes forces pour exécuter seul une création à moi, sans consulter mes maîtres ni mes amis, et sans invoquer leur secours. Il parut très impatient de juger par ses propres yeux du succès de mes efforts; il prenait tant d'intérêt à ce premier essai, il attachait tant de prix à ce premier produit de mon art, qu'il n'y eût pas mis plus d'amour-propre s'il l'avait entrepris avec moi, et s'il y avait travaillé de ses mains.

Je dus lui promettre de le mener à mon atelier aussitôt que mes statues seraient tout à fait sorties du moule, et que j'y aurais mis la dernière main.

Quelques jours plus tard, je conduisis M. Pavelyn dans ma chambre, et je lui montrai mon groupe achevé, placé sur un piédestal de bois, et éclairé en plein par le jour de ma fenêtre.

Il regarda mon œuvre pendant quelques minutes, sans rien dire. Mon cœur commençait déjà à se serrer à la pensée que ce silence était peut-être un signe de désapprobation, — lorsque tout à coup M. Pavelyn me prit la main, la pressa avec force, et me dit avec l'accent d'une émotion sincère :

— Léon, tu n'as pas seulement créé une belle œuvre d'art, mais, ce qui vaut mieux, tu es un bon et brave garçon. Ah! je ne me trompe pas sur le sens de ta composition. L'ange de la protection qui s'élève au-dessus du groupe, c'est ma fille, n'est-ce pas? Par un sentiment de délicatesse, tu as reproduit les traits de son visage tels qu'ils étaient à l'époque où nous avons acheté le château de Bodeghem. Elle est parfaitement ressemblante; il me semble que toute cette époque revit sous mes yeux. Et ce petit garçon qui courbe la tête, qui est-il? Léon, tu as trop d'humilité; mais avoir fait de ta première création une marque de reconnaissance, c'est un acte qui t'honore. Léon, je suis content de toi.

Alors il se mit à énumérer en détail les mérites qu'il croyait découvrir dans mon œuvre; son affection pour moi lui faisait assurément exagérer ses éloges; car d'après lui, j'avais produit un chef-d'œuvre.

Je l'écoutais avec un joyeux battement de cœur et des larmes de bonheur dans les yeux. Elle est si douce et si séduisante la première approbation qu'un artiste reçoit comme le gage d'une future renommée! Mon bienfaiteur admirait l'ouvrage de mes mains.

J'étais donc bien véritablement un artiste, peut-être encore hésitant et inhabile, mais un artiste cependant!

M. Pavelyn prétendait que ma composition était assez remarquable pour mériter d'être exposée publiquement, et il regrettait que, dans le cours de cette année, il n'y eût point d'exposition. Au milieu de ses réflexions, il se frappa le front tout à coup, et s'écria avec joie :

— Ah! l'heureuse idée! J'y suis, écoute... J'ai l'intention de donner cet hiver une grande soirée pour fêter le retour de ma fille, ou plutôt pour la produire dans le monde. Pourquoi ne la fixerais-je pas au jour de la naissance de Rose? L'après-dînée tu lui feras présent de ton groupe. Je ferai préparer par les tapissiers, au fond de notre grand salon, une niche où l'on pourra placer ton œuvre. Le soir, elle sera le plus bel ornement de ma fête, et tous mes amis et connaissances, l'élite du commerce anversois, apprécieront et admireront ton talent.

Je hasardai quelques objections, et je tâchai de faire comprendre à mon protecteur que j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour me soumettre déjà au jugement du public; mais la chose était arrêtée dans son esprit, et son idée lui souriait trop pour qu'il y renonçât.

Avant de me quitter, il prit toutes les dispositions relatives à l'exposition de ma statue, et lorsqu'il descendit l'escalier, il m'envoya encore des félicitations et des paroles d'encouragement.

Lorsque je rentrai dans ma chambre, je levai les mains et les yeux au ciel, en remerciant Dieu de cette faveur inespérée.

Je restai longtemps en contemplation devant ma statue : je m'en rapprochais, je m'en éloignais; je tournais à l'entour, je bégayais des mots sans suite, je riais, je dansais... Dans mon ravissement je croyais en effet découvrir dans mon œuvre une foule de beautés qui m'avaient échappé d'abord, et je n'étais pas loin d'éprouver la même admiration que M. Pavelyn.

Enfin ma chambre devint trop étroite pour me permettre de donner carrière aux élans de la joie qui débordait de mon cœur.

Je descendis l'escalier quatre à quatre, et je m'élançai dans la rue. Ma poitrine était gonflée; je marchais la tête levée et l'éclat de la fierté dans les yeux. Il me semblait que tous les passants devaient savoir qu'ils rencontraient un artiste. Dans mon agitation presque enfantine j'étais étonné de voir la plupart d'entre eux passer leur

chemin sans même jeter un regard sur moi. Quoi qu'il en fût, je ressentais un bonheur ineffable, et je continuai à me promener avec ivresse, jusqu'au moment où l'heure de la classe du soir m'appela à l'Académie.

Mes camarades me trouvèrent maussade et ennuyeux, parce que je ne faisais pas attention à ce qui se disait autour de moi, et que je ne répondais point à leurs questions.

J'étais trop profondément plongé dans mes douces rêveries. Ce qui me troublait, c'était un heureux secret que je ne pouvais point profaner en le révélant à qui que ce fût.

XV

Le jour si ardemment désiré était enfin venu; encore quelques heures et la brillante soirée allait commencer.

Mon groupe avait été transporté dans la maison de mon protecteur, et deux ouvriers étaient occupés à le placer sur un beau piédestal, d'après mes indications.

M. Pavelyn, qui était présent à ce travail, se frottait les mains de joie, et montrait une certaine impatience, parce que je l'empêchais d'aller chercher tout de suite sa fille et sa femme, sous prétexte que j'avais çà et là quelques corrections à faire à ma statue.

J'étais en proie à des transes mortelles : tout semblait trembler en moi; j'avais peine à reprendre haleine; ma gorge était sèche, et, quoique je sentisse l'émotion me brûler les joues, une sueur froide mouillait mon front.

Moment solennel! Celle qui m'avait fait artiste allait jeter les yeux sur ma création.

Elle qui était et qui avait toujours été le but unique de toutes mes pensées, de mon espoir et de mon orgueil, elle allait me juger!

Son arrêt étoufferait-il la foi dans mon cœur, ou me donnerait-il des forces et un courage surnaturels?

Que ma statue était belle et saisissante dans la niche somptueuse où elle s'élevait maintenant au fond du salon! Comme elle ressortait bien sur la tenture de velours d'un rouge brun devant laquelle elle était placée! Comme elle éclipsait, par son éclatante blancheur, la splendeur des riches ornements d'or qui l'entouraient de tous côtés!

En vérité, baignées ainsi dans une vive lumière, et caressées par le reflet vermeil de la tenture de velours, mes figures paraissaient animées; on eût dit que le sang circulait dans leurs veines et qu'une vapeur éthérée, un fluide mystérieux, quelque chose d'impalpable et de transparent les entourait. Le regard des spectateurs devait être surpris et charmé au premier coup d'œil.

J'avais donc cent chances contre une que la première impression de mon œuvre sur Rose serait favorable. Quelle récompense! quel gage d'un glorieux avenir.

Tandis que je m'oubliais dans l'admiration naïve de mes statues, M. Pavelyn fit sortir du salon les ouvriers et il les suivit en me criant qu'il allait chercher sa femme et sa fille.

Je me pris à trembler comme un coupable qui attend son juge. L'arrêt qui allait être prononcé ne devait-il pas décider de ma vie? Pouvais-je avoir foi en moi-même, lors même que le monde entier m'eût applaudi, si l'approbation de Rose manquait à mon talent?

J'étais tellement ému en la voyant paraître dans le salon, que je sentis tout mon sang refluer violemment vers mon cœur, et que, le visage pâle comme un linge, je fus obligé de m'appuyer contre un meuble, pour ne point succomber à mon inexprimable émotion.

Rose s'approcha de ma statue et la contempla longtemps sans rien dire, tandis que M. Pavelyn lui expliquait que c'était un présent que je lui offrais, et faisait remarquer à sa femme et à sa fille que les traits de l'ange de la protection, comme il l'appelait, n'étaient autres que ceux d'une petite fille dont la pitié avait doté le pays d'un artiste distingué.

Rose n'entendait probablement pas les paroles de son père. Elle regardait mon œuvre avec ses grands yeux bleus tout ouverts.

Je voyais sa poitrine s'élever et descendre; je voyais l'émotion monter à ses joues en nuages rosés...

— Eh bien, que penses-tu de ce chef-d'œuvre, Rose? On dirait qu'il te frappe de mutisme. C'est bien, n'est-ce pas?

Rose me jeta un long regard, un regard si profond, que les battements de mon cœur s'arrêtèrent, Elle paraissait me demander quelque chose... mais quoi?

— Ne sais-tu donc plus parler du tout? lui dit son père en riant. Voyons, dis-nous ce que tu penses du premier ouvrage de Léon.

— Ah! c'est trop beau, beaucoup trop beau! balbutia-t-elle.

Une rougeur plus vive colora son front, et, toute confuse de son émotion, elle se détourna de moi en appuyant ses mains sur ses yeux.

Dire ce que j'éprouvais est impossible.

J'étais étourdi; tout se confondait dans mon esprit; mon cœur débordait de bonheur, et je voyais dans mes yeux troublés toute une moisson de lauriers et de palmes qui s'étendait vers moi.

Je voyais l'avenir s'ouvrir et la foule enthousiaste applaudir de ses mille mains l'artiste que le suffrage de Rose, comme une parole magique, avait rendu capable d'enfanter des merveilles.

Enfin notre émotion se calma un peu, grâce aux observations plaisantes de M. et madame Pavelyn.

Alors on parla avec plus de détails de ma composition, et, pour surcroît de bonheur, j'entendis deux ou trois fois encore sortir de la bouche de Rose le témoignage de son admiration.

Elle ne me parlait guère cependant, et paraissait en proie à des pensées absorbantes; mais ses yeux brillaient d'un éclat singulier, et, chaque fois que son regard s'arrêtait sur moi, j'étais remué jusqu'au fond de l'âme par une sensation inconnue.

Le temps se passa avec la rapidité de l'éclair; nous n'avions même pas remarqué que la lumière du jour diminuait, et que le crépuscule commençait à tomber.

M. Pavelyn était joyeux et fier de mon ouvrage. Il parlait tout seul et esquissait avec complaisance l'avenir que sa protection m'avait préparé. Il ne m'abandonnerait pas avant que j'eusse acquis la fortune et la renommée; beaucoup de jeunes artistes se voyaient arrêter dans leur carrière par la nécessité de travailler de trop bonne heure pour gagner de l'argent; mais il débarrasserait mon chemin de cette barrière, et me fournirait les moyens de ne m'occuper que de véritables œuvres d'art.

L'arrivée des ouvriers et des domestiques qui venaient éclairer les salons avertit M. Pavelyn qu'il était temps pour lui et ces dames d'aller achever leur toilette: et il m'engagea à rentrer chez moi sur-le-champ, afin de m'apprêter également pour la soirée.

XVI

Lorsque je revins dans la maison de mon protecteur, un grand nombre d'invités étaient déjà arrivés. A mon entrée, je fus ébloui par la richesse de la toilette des dames: tout ce que je voyais était soie, dentelles, or et pierreries.

J'aurais certainement hésité à me mêler à des personnes que leur fortune plaçait si fort au-dessus de moi; mais M. Pavelyn me prit par la main, et, tout en me présentant à la société comme l'auteur de sa belle statue, il m'amena devant mon œuvre, qui était entourée d'un cercle de spectateurs.

Chacun m'adressa des paroles d'encouragement; quelques personnes m'exprimèrent plus chaudement que les autres leur admiration pour ce premier début; toutes me félicitèrent et me prédirent une carrière brillante. Pendant assez longtemps, je fus l'objet de l'attention générale.

Rose s'était aussi approchée de ma statue. Elle paraissait recueillir avec plus de satisfaction que moi-même les louanges qui tombaient des lèvres des assistants, et chaque fois que l'un d'eux s'écriait: « C'est magnifique! c'est parfait! » la joie éclatait dans ses yeux, et un doux sourire illuminait son visage.

Que Rose était belle ce jour-là! Dans la couronne de ses boucles blondes s'épanouissaient des roses blanches dans le calice desquelles resplendissaient des étincelles de diamants. Autour de son cou serpentait un collier de perles d'Orient aux reflets nacrés; une robe de satin semé d'argent dessinait sa taille svelte, et flottait derrière elle en plis onduleux. Un flot de dentelles transparentes l'enveloppait comme d'une vapeur de neige; mais ce qu'il y avait de plus séduisant et de plus beau en elle, c'étaient ses grands yeux bleus, l'aimable sourire qui entr'ouvrait ses lèvres, la distinction de ses traits délicats, et l'élégance de sa taille de reine.

Chaque fois que je la regardais, un frisson d'admiration et de respect parcourait mes veines. Elle faisait sur mon esprit le même effet qu'une créature surnaturelle, éblouissante de beauté et de majesté, qui serait apparue à mes yeux. Aussi, j'osais à peine jeter sur elle un regard furtif, même pendant qu'elle prenait une part si sincère à mon bonheur, en causant de ma statue avec les invités.

La plupart des personnes présentes m'avaient déjà vu dans la maison de M. Pavelyn, et savaient que j'étais son protégé.

Je ne souffrais donc pas de le voir raconter et répéter avec mille détails, à tous ceux qui voulaient l'entendre, comment il avait découvert en moi d'heureuses dispositions; et comment, grâce à sa seule perspicacité, la Belgique compterait bientôt un éminent sculpteur de plus.

Près de mon œuvre, je me sentais assez grand pour ne pas désirer une plus noble origine; et même, quand M. Pavelyn, dans l'enthousiasme de son récit, déclara que j'étais le fils d'un sabotier, cette révélation ne me blessa point.

Elle fit cependant une impression pénible sur Rose, car elle frémit en entendant prononcer le mot fatal, et la rougeur du dépit ou de la honte colora son front.

L'effet ne fut pas moins défavorable sur la société, car un silence embarrassant succéda à l'animation de la conversation. Bien des lèvres se pincèrent dédaigneusement, et j'entendis derrière moi la voix d'une demoiselle qui murmurait à l'oreille de son voisin:

— Un sabotier? un jeune homme si habile? C'est vraiment dommage!

Insensiblement, l'attention des invités se détourna de ma statue, et l'on commença à se répandre dans les salons.

Les dames quittèrent les premières le cercle des curieux, et prirent place sur des sièges rangés le long des murs.

Deux ou trois messieurs seulement restèrent à causer avec moi de mon œuvre et de l'art en général. L'un d'eux était un homme d'un goût délicat et d'une science profonde; il ne faisait pas comme les deux autres, qui me louaient sans savoir pourquoi, et me froissaient par leur insupportable ton de protection; au contraire, il analysa ma composition sous mes yeux, devina mes intentions, et pénétra, à mon grand étonnement, les raisons des formes particulières que j'avais trouvées à mes figures. L'éloge, dans sa bouche, me remplit d'orgueil, parce que j'avais la conviction que son sentiment était fondé sur une véritable connaissance. Lorsqu'il critiqua quelques parties de mon groupe, il le fit avec tant de délicatesse, que sa critique m'éleva à mes propres yeux, parce qu'elle me prouva qu'il me jugeait assez artiste pour être en garde contre la prétention d'une perfection impossible.

Ma conversation avec le vieux monsieur dura longtemps, mais pas assez longtemps pour moi, cependant, car elle me devenait une source inépuisable d'encouragement et de foi, en même temps qu'elle augmentait mon amour de l'art.

Aussi, c'est avec regret que je vis cet entretien instructif interrompu par l'approche de trois ou quatre personnes qui vinrent chercher le vieux monsieur et l'emmenèrent vers une vieille dame, à côté de laquelle il s'assit sans s'inquiéter de moi davantage.

Alors, me trouvant tout à fait seul à côté d'un groupe de messieurs qui causaient, je laissai mes yeux errer dans le vaste salon. Quels flots de soie et de dentelles, quel étincellement de diamants, d'or et de pierreries que toutes ces dames rangées le long du mur! Qu'elles étaient charmantes, les figures de ces jeunes femmes épanouies comme de fraîches fleurs au printemps de la vie! Mais pourtant aucune n'était aussi belle que Rose Pavelyn.

D'autres que moi devaient être pénétrés de cette idée; car, tandis qu'auprès des autres dames se trouvaient à peine un ou deux messieurs pour leur présenter leurs devoirs de politesse, autour de Rose se formait tout un cercle de charmants cavaliers dont l'empressement était un hommage rendu à sa beauté.

Entre tous, je distinguai un jeune homme remarquable par la distinction de ses traits, par l'élégance de ses vêtements et par la grâce de ses manières, qui, plus que les autres, s'efforçait de captiver l'attention de Rose.

Un frisson glacial parcourut mes membres, comme si la vue de ce beau jeune homme m'avait effrayé. Une tristesse morne assombrit mon esprit. Mon cœur s'élança vers Rose avec violence: j'aurais voulu me trouver parmi les jeunes gens qui lui adressaient leurs galanteries; il me semblait que j'avais bien quelque droit de prendre ma part de l'éclat qui rayonnait dans ses yeux, du joyeux sourire qui se jouait sur ses lèvres, des paroles aimables avec lesquelles elle remerciait ses adorateurs charmés.

Mais tous ces jeunes gens étaient les fils des plus riches maisons d'Anvers, et chacun d'eux peut-être ne possédait pas moins d'un million. Qu'étais-je, au contraire, moi? Un pauvre garçon, le fils d'un sabotier, — M. Payelyn venait de le dire, — et, pour toute fortune, je ne possédais qu'un cœur sensible, une foi profonde dans l'art, et quelque espérance d'un avenir glorieux.

Je reconnus clairement que, pour ce monde de la richesse matérielle, qui m'avait admis dans son sein comme son protégé, avec une sorte de pitié, je n'étais qu'une créature humble et inférieure, et que mon devoir me défendait sévèrement de de m'y donner la moindre importance.

Aussi, j'étais bien fermement décidé à me tenir autant que possible éloigné de Rose, pour ne blesser qui que ce fût et ne courir dans le chemin de personne. Néanmoins, le sentiment de mon infériorité m'était pénible, et plus d'une fois je me mordis les lèvres lorsqu'un mouvement autour de Rose ou les gestes de ses adorateurs me faisaient croire qu'ils étaient transportés par un mot spirituel, ou par le charme de sa conversation.

Je n'osais toujours point tourner les yeux vers l'endroit où elle se trouvait; peut-être eût-on pu lire sur mon visage altéré ce qui se passait en moi; et cette attention de ma part n'eût-elle point semblé une injure pour la fille de mes bienfaiteurs?

Cette crainte fit que je me tournai tout à fait d'un autre côté, et que je résolus de diriger mes regards vers une autre partie de la salle. Mais bientôt je succombai à l'attraction puissante qu'elle exerçait sur mon âme, et mes yeux se portèrent de nouveau vers l'endroit où elle était assise.

Il se fit par hasard une ouverture dans le cercle de jeunes gens qui se pressaient autour d'elle. Elle me vit; nos yeux se rencontrèrent. Un sourire d'une douceur ineffable, une expression de joie et d'amitié rayonna vers moi; elle me fit de la main un signe si amical et si charmant, que tous les jeunes gens me regardèrent avec étonnement. Le cercle se referma.

Il se passa en moi quelque chose d'étrange; je

levai la tête avec fierté, et il me sembla que j'avais grandi; je respirai à longs traits, et, pendant que la joie inondait mon cœur, je promenai mes yeux avec assurance sur la foule des invités, comme si ce simple sourire de Rose m'avait fait plus noble et plus riche qu'eux tous.

Alors aussi je me trouvai assez de force sur moi-même pour accomplir ce que je croyais mon devoir : je détournai mes yeux de Rose et résolus de ne plus l'exposer au danger d'éveiller, d'une façon défavorable peut-être, l'attention de la société par les témoignages de son amitié pour moi. C'était assez de son sourire pour que je n'eusse plus à désirer d'autres encouragements. Mon embarras avait disparu, et je me sentais tout à fait libre et léger d'esprit.

Alors je m'aperçus que je n'avais pas encore quitté ma première place, et que j'étais resté debout près de ma statue, immobile comme une sentinelle. J'imitai la plupart des assistants, je me promenai lentement à travers le salon, sans vanité, mais aussi sans trop d'humilité.

Dans un coin était assise, au milieu de plusieurs autres personnes, une vieille dame qui m'adressa la parole, et qui, après quelques compliments échangés, m'offrit un siége à côté d'elle, pour causer un peu de mon art et de ma statue, comme elle disait.

Je fus enchanté de trouver un prétexte pour m'asseoir, car je commençais à me fatiguer d'être debout.

La vieille dame était une femme d'esprit qui avait beaucoup voyagé et beaucoup lu; elle me montra un grand amour de l'art, et me parla avec une vive admiration des magnifiques sculptures de l'Italie, des chefs-d'œuvre de Michel-Ange et de Canova. Elle m'indiqua aussi, avec une sagacité qui attestait une science véritable, les plus belles parties de ma statue, et exprima la conviction que j'étais appelé à un brillant avenir. Une jolie demoiselle, qui était assise à côté d'elle, se mêla à notre conversation, et me charma par la poésie de son langage et par la séduisante douceur de sa voix. C'était la fille cadette de la vieille dame, et celle-ci me la présenta comme une excellente musicienne.

J'étais heureux pendant cet entretien avec les deux dames, et j'oubliais, de même qu'elles, sans doute, la distance qu'il y avait entre nos positions respectives dans le monde.

Je causais ainsi depuis une demi-heure à peu près, sans songer à autre chose, lorsque, par hasard, je tournai la tête vers Rose. Le cercle des jeunes gens qui l'entouraient s'était éclairci, et je pouvais maintenant la voir sans obstacle. Ses yeux étaient fixés sur moi; mais il y avait, me semblait-il, quelque chose de triste et de douloureux dans son regard. Nul sourire ne vint, cette fois, éclairer son visage; au contraire, ses lèvres se serrèrent, comme si elle voulait m'adresser un reproche; mais elle détourna les yeux sur-le-champ.

Je me trompais probablement quant à l'expression que je croyais avoir lue sur les traits de Rose. Pourquoi eût-elle été triste au milieu de cette fête joyeuse? Peut-être était-elle sous l'influence d'un de ces accès de mélancolie auxquels elle était sujette. Quoi qu'il en soit, je n'eus pas le temps d'y songer plus longuement en cet instant, car les sons du piano se firent entendre, et peu après la voix sonore d'une jeune chanteuse retentit dans le salon, et captiva irrésistiblement mon attention par son expression pleine de sentiment et sa délicieuse harmonie.

Un jeune homme succéda à la chanteuse, et mérita également les suffrages de la compagnie.

Tandis que je causais musique et chant avec les dames, je remarquai que beaucoup de personnes, et même M. Pavelyn, engageaient Rose à se laisser conduire au piano. Elle paraissait refuser. Son père vint à moi et me pria de joindre mes efforts aux siens pour décider Rose à chanter. Il croyait que, si je voulais consentir à exécuter le grand duo que nous étions habitués à chanter ensemble, elle ne résisterait pas plus longtemps au désir général.

Je suivis mon protecteur, et je proposai à Rose d'aller ensemble au piano et de chanter avec moi son duo préféré. Le beau jeune homme, qui n'avait pas cessé de se tenir à ses côtés, joignit ses instances aux miennes. Rose répondit qu'elle ne se sentait pas bien, que la chaleur du salon l'incommodait, qu'elle n'était pas disposée à chanter, et qu'elle saurait gré à la compagnie de vouloir bien l'excuser.

Je voyais sur son visage une tristesse profonde, quelque chose d'amer et de découragé qui me fit croire à la sincérité de ses paroles. Néanmoins, j'insistai encore, croyant que le chant dissiperait peut-être sa mélancolie.

Mais alors Rose me dit avec l'accent d'une souffrance plus vive :

— C'est cruel de me tourmenter ainsi, monsieur. Mademoiselle Pauline Vanden Berge est une excellente musicienne. Ne le savez-vous pas? Elle a une plus belle voix que moi, et elle sait bien le duo. Pourquoi ne lui demandez-vous pas de chanter avec vous?... Mais, par pitié, laissez-moi en paix.

Je fus péniblement affecté du ton douloureux das paroles de Rose; mais M. Pavelyn ne me laissa pas le temps d'exprimer mes regrets; contrarié du refus de Rose, il me conduisit directement vers la demoiselle à côté de laquelle j'avais été si longtemps assis, et la supplia de vouloir bien chanter avec moi le duo désigné.



Beaucoup de jeunes gens s'empressèrent autour de Rose. (Page 45.)

J'essayai de m'excuser et je fis quelque résistance; car je n'avais qu'une connaissance très superficielle de la musique, et je courais risque de me rendre ridicule en trahissant mon ignorance; mais mademoiselle Vanden Berge se montra si empressée, et M. Pavelyn m'engagea si instamment, que, presque sans le savoir, je me trouvai devant le piano, à côté de la jolie chanteuse. A mon grand étonnement, le duo alla passablement bien, et, après les premières notes, je me sentis stimulé par l'aisance et la sonorité de ma voix. Quand le morceau fut achevé, l'auditoire nous applaudit avec une satisfaction visible, et chacun, y compris mademoiselle Vanden Berge, me félicita de l'expression et de la pureté de ma voix.

Lorsque j'eus ramené ma partenaire à sa place, je m'approchai de Rose. Elle me dit que j'avais chanté d'une façon remarquable, et mieux que jamais; mais aussi, ajouta-t-elle, la voix de mademoïselle Vanden Berge se mariait si bien à la mienne!

Comme la même tristesse se peignait toujours sur son visage, je m'efforçais de la consoler et de lui rendre courage en lui disant que son indisposition ne tarderait pas à se passer.

J'appelai un valet pour lui faire offrir un rafraîchissement, et je lui conseillai de sortir quelques instants du salon pour prendre l'air. Elle refusa tout avec une sorte de langueur, et ne me cacha pas que le plus grand plaisir que je pusse lui faire serait de ne plus lui parler de cela et ne pas l'importuner davantage.

Dans l'intervalle, le piano avait fait entendre les premières mesures d'une valse, et déjà quelques couples invités par ce prélude, s'apprêtaient à danser. Beaucoup de jeunes gens s'empressèrent autour de Rose, et se disputèrent l'honneur de danser la première valse avec elle.

Je fus repoussé, et je reculai à pas lents et tout pensif jusqu'au fond de la salle, pour ne pas gêner les danseurs.

Une grande tristesse descendit peu à peu dans mon esprit.

Je ne m'affligeais pas seulement de savoir Rose indisposée et obligée de se priver du plaisir de prendre part à la danse, mais il y avait dans le ton des paroles qu'elle m'avait adressées quelque chose dont je cherchais vainement à pénétrer la signification.

Je restai longtemps plongé dans mes réflexions, et j'avais presque oublié toute cette jeunesse qui s'amusait sous mes yeux. Les valses et les quadrilles se succédaient sans relâche, sans que j'eusse pu dire combien de fois le piano avait interrompu ses joyeux accords.

La vieille madame Vanden Berge s'approcha de moi avec sa fille, et toutes deux se mirent à me plaisanter sur ma sombre rêverie. Elles m'assurèrent qu'elles s'étaient engagées à me faire danser bon gré mal gré. Ces cœurs généreux s'imaginaient que mon humilité m'empêchait d'inviter aucune des dames présentes, et que mon isolement, au milieu de cette nombreuse compagnie, devait m'embarrasser et me chagriner. C'était par bonté d'âme qu'elles étaient venues à moi pour me tirer de cet embarras.

J'eus beau m'en défendre, il n'y avait pas moyen de refuser. Il fallut faire danser la jolie mademoiselle Vanden Berge : elle-même me le demandait, et il eût été impoli de décliner une aussi flatteuse invitation. D'ailleurs, quelques jeunes gens qui m'entouraient avaient l'air de rire de ce qu'ils appelaient ma sauvagerie ou mon manque d'usage.

Je conduisis donc mademoiselle Vanden Berge à la danse. De la place où je me trouvais, dans la rangée des danseurs, je ne pouvais pas voir Rose sans tourner la tête avec affectation.

J'avais le cœur gros, et, loin de trouver du plaisir dans l'aimable conversation de ma danseuse, je m'ennuyais horriblement. Néanmoins, par politesse, je fis de mon mieux pour cacher cette fâcheuse disposition de mon esprit, et je dansai, du moins en apparence, aussi gaiement que les autres.

Poussé par une irrésistible curiosité à connaître quel était le jeune homme qui, sans le savoir, m'avait fait au cœur une blessure profonde, je demandai à ma danseuse qui il était. Elle me dit qu'il s'appelait Conrad de Somerghem, et qu'il était fils du riche banquier de la rue de l'Empereur. Ces détails augmentèrent mon inquiétude, et me firent redouter je ne sais quel danger.

Aussitôt que la dernière note du piano m'eut rendu ma liberté, et que j'eus remercié mademoiselle Vanden Berge de l'honneur qu'elle m'avait accordé, je fis quelques pas dans le salon pour me rapprocher de Rose. La chaise où elle était assise était vide, et, lorsque, après avoir regardé autour de moi, je demandai à M. Pavelyn où était Rose, il me répondit avec un léger mécontentement :

— Elle s'est retirée dans sa chambre. Je ne sais pas ce qu'elle a; c'est encore un caprice, un accès de mélancolie. Demain ce sera fini. Fais comme si tu n'avais pas remarqué la disparition de ma fille, sinon son absence nuirait à l'entrain de la fête.

J'errai encore quelque temps d'un bout à l'autre de la salle, plein de tristesse et en proie à une certaine inquiétude, comme si j'eusse été assailli par la crainte vague d'un malheur imminent.

Enfin mon cœur se serra si fort au milieu de la gaieté générale, que j'insistai à diverses reprises auprès de M. Pavelyn pour qu'il me permît de partir, ce qu'il finit par m'accorder.

Lorsque je passai le seuil de la porte, et que je mis le pied dans la rue, un long soupir souleva ma poitrine, et je pressai le pas pour m'éloigner du bruit de la fête et pour être seul avec mes douloureuses pensées.

XVII

Lorsque je me présentai le lendemain chez mon bienfaiteur pour m'informer de la santé de sa fille, je rencontrai M. Pavelyn sur le seuil de sa porte, prêt à sortir.

Il me dit que l'indisposition de sa fille n'avait pas eu de suites, comme il l'avait prévu d'ailleurs. Rose semblait un peu triste et fatiguée; mais elle n'était pas malade, ainsi je pouvais m'en convaincre en la voyant à son piano.

En achevant ces mots, il sortit.

J'ouvris la porte et je me trouvai dans un salon contigu à la pièce où Rose et ses parents avaient l'habitude de se tenir. Les sons du piano frappèrent mon oreille, et me firent une impression si profonde que je m'arrêtai pour écouter, immobile...

Ce que Rose jouait sur le clavier n'était autre chose que la mélodie du grand duc que nous avions chantée si souvent ensemble. C'était une mélodie vive et gaie, qui réjouissait l'esprit et chassait la mélancolie. En ce moment, au contraire, elle ressemblait à la plainte d'une âme désolée. La mesure était lente et traînante; les notes, frappées sans force, chantaient plaintivement comme si la main d'un artiste plongé dans une tristesse profonde eût parcouru lentement et distraitement le clavier.

Cette musique étrange me fit frissonner. Quel chagrin inconnu y avait-il dans le cœur de Rose, pour qu'un chant joyeux se transformât sous ses doigts en une plainte touchante?

J'ouvris la porte, et j'entrai. Rose était toute seule.

Mon apparition lui causa une émotion sensible ; son front se couvrit d'une vive rougeur, à laquelle succéda une pâleur extrême.

Mon entrée lui avait fait peur. Il y avait un secret entre elle et moi. Probablement j'avais surpris dans cette mélodie plaintive une émotion qu'elle voulait tenir cachée.

Maîtrisant avec peine mes impressions, je lui parlai de son indisposition de la veille, et lui exprimai ma joie de la trouver tout à fait rétablie. Elle parut très embarrassée, et ne répondit que par des paroles confuses; mais tout à coup elle se leva, et me priant de l'excuser, parce qu'elle avait quelque chose à dire à la bonne, elle tira le cordon de la sonnette.

Je ne pus entendre l'ordre qu'elle donna tout bas à la servante; mais un instant après madame Pavelyn entra dans la chambre et demanda avec une visible inquiétude :

— Tu me fais appeler, Rose? n'es-tu pas bien portante?

— C'est que, maman, je ne sais pas... J'ai un violent mal de tête, je me sens indisposée, répondit Rose.

— Va dans ta chambre, mon enfant : le repos te remettra, dit madame Pavelyn.

— Non, non, mère ce n'est pas si grave, dit Rose; mais je t'en prie, reste auprès de moi!

Madame Pavelyn, moitié triste et moitié souriante, prit un siège et se mit à parler de l'indisposition de sa fille, à l'encourager et à la consoler, en lui disant que c'était une chose très ordinaire et qui ne pouvait être considérée comme menaçant sérieusement sa santé. Puis l'entretien tomba sur la soirée. Rose avait, en présence de sa mère, repris un peu d'assurance et un peu de liberté d'esprit. Elle prononça quelques mots d'un ton que je n'avais jamais découvert dans sa voix. Elle montra une indifférence presque complète lorsque sa mère parla de ma statue, et, quand elle en trouvait l'occasion, elle me témoignait une politesse si cérémonieuse, que la tournure de ses phrases semblait me faire comprendre avec une sorte d'affectation qu'elle était aigrie contre moi. L'amertume étrange de sa voix chaque fois qu'elle m'appelait « monsieur Wolwenaer, » eût même pu me faire croire qu'elle voulait m'humilier ou me blesser.

Pour moi, je souffrais cruellement; et j'eusse versé des pleurs, si un profond dépit, une amertume secrète ne m'avaient donné la force de me contenir. Le respect et la conscience de ma véritable position à l'égard de mes bienfaiteurs me firent supporter cette douloureuse épreuve sans donner aucun signe de mécontentement ou de fierté blessée.

Je cherchai même un prétexte pour m'en aller, et j'abrégeai ma visite autant que les convenances le permettaient.

Au moment où je prenais mon chapeau pour sortir, Rose me salua en s'inclinant profondément, et, tandis que les mots cérémonieux de « monsieur Wolvenaer » tombaient de ses lèvres, elle me lança un regard perçant, si plein de reproches, qu'on eût dit qu'elle me jurait une haine éternelle.

Une fois dans la rue, je marchai la tête basse, sans avoir conscience de ce qui se passait autour de moi, et tout étourdi par les pensées qui envahissaient mon cerveau.

Il y avait déjà longtemps que j'étais seul dans ma chambre, et les ténèbres régnaient toujours dans mon esprit. Peut-être repoussais-je la clarté qui, pareille à un fugitif éclair, se faisait parfois dans mes idées. En effet, un abîme de malheurs était béant devant mes pieds, et j'avais peur de la lumière qui pouvait m'en faire sonder la profondeur.

J'avais devant les yeux l'image du jeune homme qui n'avait pas quitté Rose pendant toute la durée de la fête.

Je lisais sur ses traits le désir de plaire, et dans les yeux et sur les lèvres de Rose, la flamme et le sourire qui attestaient qu'elle acceptait ses hommages avec un bonheur extrême.

Rose aimait! Ses bizarreries inexplicables, sa mélancolie, sa sensibilité nerveuse n'avaient d'autre cause que le trouble de son cœur, qui s'était ouvert à une passion envahissante, et luttait vainement contre l'ardeur d'un premier amour.

C'était donc vrai! un homme avait touché le cœur de Rose, et ce penchant pour cet homme était si puissant et y avait pris tant de place, qu'il en avait chassé le sentiment de l'amitié. L'amour d'un autre homme s'était donc élevé, comme une barrière infranchissable, entre elle et son malheureux protégé. Et, quoique les souvenirs de notre passé parussent me donner quelque droit à partager son affection avec le nouvel élu de son cœur, elle me refusait cette part pour donner son âme tout entière à celui qu'elle préférait. Oui, elle me haïrait, elle devait me haïr, elle me haïssait déjà. Ses yeux ne m'avaient-ils pas lancé un sanglant reproche, comme une déclaration d'inimitié éternelle?

Que la vie de l'homme est pleine de vicissitudes et dominée par le plus cruelle fatalité!

Cette soirée, où j'avais exposé ma première œuvre d'art; où j'avais, en présence de Rose, re-

cueilli les éloges les plus flatteurs; qui devait être pour moi le point de départ de ma réputation future, — cette soirée allait, au contraire, être la cause du malheur de ma vie; elle allait m'ôter tout mon courage et toute ma foi, faire peser sur moi la haine de Rose comme une malédiction, étouffer tous mes souvenirs, et séparer violemment et pour toujours mon passé et mon avenir.

C'est avec de pareilles réflexions que je croyais me tromper moi-même sur la véritable nature de mes sentiments et de mon émotion extraordinaire.

Je croyais n'être que triste et découragé; mes yeux en étaient restés secs.

Je sentais sur mon front le froid d'une pâleur mortelle; mes dents étaient serrées convulsivement, et parfois, sans le savoir, je fermais les poings par une contraction si nerveuse, que je faisais craquer les phalanges de mes doigts.

Si j'avais pu repousser plus longtemps la clarté qui descendait peu à peu dans mon esprit, et qui finit par dissiper entièrement les ténèbres de ma pensée! Mais non! ma raison, comme un accusateur impitoyable, m'arrachait le bandeau et me forçait de regarder au fond de mon propre cœur :

Un cri d'horreur et de désespoir sortit de ma poitrine; je cachai mon visage dans mes mains, et un torrent de larmes brûlantes ruissela à travers mes doigts. Il n'y avait plus d'illusion, de doute possible.

J'aimais la fille de mes bienfaiteurs!

Je l'aimais depuis longtemps avec toute la force et toute l'ardeur d'un amour sans bornes. Cet amour né dans mon enfance, avait vécu et grandi avec moi. Il avait été la cause de mon goût pour les arts, de mon ambition, de ma foi dans l'avenir... Ma pauvre mère! elle avait prévu que son fils se rendrait coupable et malheureux par son orgueil insensé! Quelle ingratitude! Un enfant de paysans, le fils d'un sabotier, tiré de la misère par la générosité de personnes riches; on lui donne des moyens de développer son intelligence et de se distinguer dans le monde comme artiste... Et lui, pour récompense d'une pareille bonté, il outrage ses bienfaiteurs, il ose lever les yeux jusque sur leur fille, jusque sur leur unique enfant!

Ces pensées me firent frémir et m'arrachèrent d'abondantes larmes. Une fois même, je levai les mains au ciel en priant Dieu de me pardonner ma coupable passion et de me donner le courage de résister à ma faiblesse.

Quel était mon devoir en cette conjoncture? Que devais-je faire? Aller finir ma vie dans une ville lointaine, dans un pays étranger? Mais comment expliquer cette disparition à mes parents et à M. Pavelyn? Fallait-il me rendre coupable aux yeux de mes bienfaiteurs, d'une lâche ingratitude, et emporter leur malédiction? D'ailleurs, les concours de l'Académie allaient bientôt commencer. M. Pavelyn, mes parents, mes condisciples mêmes ne doutaient pas que je n'obtinsse les premiers prix. Cette victoire devait décider de mon avenir, et écarter beaucoup d'obstacles de mon chemin.

Je ne pouvais renoncer à la chance de remporter le prix d'honneur à l'Académie; car, si j'étais en proie à un sentiment qui me dominait complètement et me faisait cruellement souffrir, l'amour de l'art et le désir de me distinguer par là dans le monde étaient néanmoins assez vivaces en moi pour n'être point étouffés par la crainte d'un malheur imminent.

Je parvins enfin à envisager ma position avec plus de calme.

J'aimais Rose, il est vrai, et je sentais que cet amour durerait aussi longtemps que les battements de mon cœur; mais je pouvais le tenir caché dans mon sein comme un secret dont aucun signe, aucun mot ne laisserait soupçonner l'existence. Il n'y aurait donc alors ni ingratitude, ni injure dans mon amour pour Rose, puisque personne au monde, excepté moi, ne saurait quel sentiment avait pris possession de mon âme.

Je frémissais bien à l'idée qu'en présence de Rose je ne resterais pas maître de moi, et que je trahirais peut-être involontairement les mouvements de mon cœur. Mais alors je me disais que Rose me haïssait; et je me réjouissais en songeant que cette disposition hostile me donnerait la force de conserver mon secret avec un soin pieux; je me cuirasserais d'un respect inébranlable, je serais réservé, prudent et simplement poli, et j'éviterais ainsi toutes les occasions d'éveiller le plus léger soupçon dans l'esprit de Rose ou de n'importe qui.

Si je pouvais accomplir fidèlement cette résolution il n'y avait pas grand danger dans le sentiment qui s'était révélé en moi... Et peut-être puiserais-je dans l'énergie de ma volonté et dans son aversion pour moi la force nécessaire pour triompher de mon fol amour.

Pendant quelques instants, je souris à cette idée, à demi consolé; mais insensiblement je retombai dans une douleur muette et sans bornes. Le voile magique qui, depuis mon enfance avait entouré ma vie, était déchiré en lambeaux! Rose me haïssait!

XVIII

Il se passa douze jours avant que j'osasse risquer de me présenter dans la maison de M. Pavelyn. Dans l'intervalle, mon hôte m'avait dit plus d'une fois que Rose n'était pas malade.

Je ne pouvais donc pas retarder plus longtemps ma visite sans m'exposer au danger d'expliquer mon absence, puisque le dimanche où je devais aller dîner chez mes protecteurs était arrivé.

Je me présentai avec préméditation chez M. Pavelyn à l'heure où l'on avait coutume de se mettre à table.

Je trouvai par conséquent toute la famille réunie. Rose était très mélancolique; cependant je ne remarquai pas en elle d'autres signes d'aigreur qu'une froideur extrême, et une certaine affectation à ne pas m'adresser la parole. Elle évitait ostensiblement de causer avec moi, et tenait le plus souvent les yeux baissés ou fixés sur sa mère. A part cela, elle ne paraissait nullement embarrassée, et causait avec une entière liberté d'esprit. Elle ne prononça qu'une seule fois mon nom; mais la formule cérémonieuse de «monsieur Wolvenaer » ne sonna pas avec la même amertume que la dernière fois que je l'avais entendu sortir de sa bouche.

Il va de soi que je ne pouvais rien faire pour relever la conversation tombée, ni pour l'égayer par des plaisanteries ou des traits d'esprit. Je fis bien tous mes efforts pour paraître gai; mais chaque fois, mes pensées m'emportaient bien loin, et je retombais dans une insurmontable mélancolie.

M. Pavelyn se plaignit de nous deux. Pour ce qui regardait Rose, il pouvait l'excuser, parce qu'elle n'était pas tout à fait bien portante, comme l'indiquait sa visible pâleur; mais moi qui n'avais aucune raison d'être triste ou maussade, je faisais mal, disait-il, d'augmenter par mon silence la tristesse de sa fille, au lieu de la consoler par une conversation animée.

Dès que le dîner fut fini, M. Pavelyn voulut me faire chanter avec Rose, sous prétexte que rien n'égaye l'esprit comme le chant. Mais Rose refusa de se mettre au piano; elle paraissait même craindre la musique; car lorsque, pour complaire à M. Pavelyn, je me disposai à chanter — bien à contre-cœur, — Rose déclara qu'elle se sentait incapable de supporter les accents de ma voix et les sons du piano. Elle avait mal à la tête, disait-elle, et ses nerfs agités étaient d'une sensibilité extrême.

Après s'être donné beaucoup de peine pour rendre à Rose sa bonne humeur, M. Pavelyn vit que ses efforts resteraient infructueux. Il appela la servante avec une impatience mal déguisée, et lui ordonna d'avancer la table à jeu, en me priant de faire avec lui une partie d'échecs, comme nous avions l'habitude de le faire tous les dimanches, mais seulement assez tard dans la soirée.

A peine avions-nous commencé à jouer, que madame Pavelyn nous annonça qu'à la prière de sa fille, elle et Rose allaient se promener un peu, pour prendre l'air. En passant, elles iraient peut-être faire une visite chez le banquier de la rue de l'Empereur, pour permettre à Rose de souhaiter le bonjour à son amie Émilie. Il était donc bien possible qu'elles y fussent retenues. Elles priaient M. Pavelyn, si elles restaient un peu tard, de vouloir bien faire atteler la voiture et les envoyer chercher.

Pendant que j'étais assis devant l'échiquier, calculant en apparence les chances du jeu, je songeais au départ de Rose. Elle allait dans la rue de l'Empereur, dans la maison même où demeurait le jeune homme qui m'avait ravi son affection pour toujours! Elle allait passer une partie de la journée en compagnie de Conrad de Somerghem! L'idée que son départ n'avait d'autre but que de m'humilier, me blessa profondément. Elle allait se promener par un temps froid et désagréable, parce qu'elle ne voulait pas rester où j'étais! Elle avait conçu tant d'aversion pour moi, qu'elle ne pouvait plus supporter ma présence! On ne pouvait pas témoigner plus clairement sa haine!...

Distrait par ces pensées, je jouais comme un enfant ignorant. D'abord, M. Pavelyn rit de ma distraction; mais à la seconde bévue que je commis, il s'impatienta, et me reprocha mon inattention avec une sévérité qui me rappela au sentiment du devoir, et dès lors je fis un effort surhumain pour concentrer toute mon attention sur le jeu.

Par bonheur, je gagnai la première partie; mais je perdis la deuxième et la troisième.

Nous cessâmes de jouer; la brièveté des journées d'hiver faisait tomber la nuit de bonne heure, et l'obscurité commençait à se faire dans la chambre.

M. Pavelyn approcha son fauteuil du feu et se mit à causer avec moi de choses et d'autres.

Il me parla du prochain concours de l'Académie, et m'engagea à réunir tous mes efforts pour obtenir la médaille d'or. D'après lui, le prix d'honneur pouvait difficilement m'échapper; néanmoins, il croyait que je ne devais pas avoir une confiance trop aveugle en mon succès. Il me conjura donc de ne rien négliger pour sortir victorieux de la lutte; il me pria de lui procurer cette satisfaction comme une marque de ma reconnaissance, et comme une récompense de tout ce qu'il avait fait pour moi depuis mon enfance.

Je fus profondément touché du bienveillant intérêt que me témoignait mon bienfaiteur, et je promis de lui apporter la palme qu'il désirait, dussé-je pour cela tenter l'impossible.

Nous parlâmes aussi de Rose. Il se plaignit de

l'inexplicable mélancolie qui, depuis quelque temps, avait assombri son esprit, et menaçait même de miner sa santé. Quatre fois depuis huit jours, sa mère l'avait surprise, dans la solitude de sa chambre, avec les yeux pleins de larmes; elle était toujours de mauvaise humeur, et quoique douce et calme, maussade et désagréable pour tout le monde. On avait insisté pour savoir si elle désirait ou souhaitait quelque chose; mais elle prétendait n'avoir aucun désir, et croyait qu'une indisposition nerveuse était la seule cause de son malaise et de sa mélancolie obstinée.

M. Pavelyn n'était pas sans crainte; il savait que, dans son adolescence, sa fille avait eu une santé très délicate, et que, même à présent, elle n'avait pas de forces à perdre. Il me dit qu'à la première occasion, il irait à Bruxelles consulter un médecin célèbre sur l'état de Rose; mais il ne voulait rien en dire à celle-ci, ni amener chez lui des médecins de la ville, de crainte de l'effrayer, elle et sa mère.

Quand mon entretien fut épuisé sur ce sujet, je demandai à mon protecteur la permission de le quitter. Il m'avait dit d'ailleurs qu'il avait l'intention d'aller rejoindre sa femme et sa fille, si elles n'étaient pas rentrées à la nuit tombante. Il me serra la main, et, en guise de salut, m'adressa encore quelques paroles d'encouragement afin de me recommander de faire tout mon possible pour réussir dans le prochain concours de l'Académie.

XIX

Depuis lors, la manière d'être de Rose envers moi ne changea plus; elle demeura également froide, et saisit toutes les occasions de s'éloigner lorsque je me trouvais chez ses parents. Cependant elle n'oubliait jamais les règles de la politesse, et semblait prendre peu à peu la force de cacher le sentiment de haine qui l'animait contre moi, de sorte que, quand elle devait m'adresser la parole, elle le faisait avec une amabilité toute particulière; néanmoins, ce n'était que de la politesse; je ne pouvais me tromper sur le sentiment désagréable qu'elle avait conçu contre moi.

Elle était habituellement fort pâle et maigrissait visiblement. Ses parents qui l'avaient toujours sous leurs yeux ne remarquaient peut-être pas que ses joues commençaient à perdre de leur rondeur : mais moi qui ne rendais visite à son père qu'une fois tous les quinze jours, j'observais facilement les effets de l'amour qui était né dans son cœur le jour de cette fatale soirée, et qui avait empoisonné ma vie à venir.

Non, le sort n'est pas juste, et il n'y a pas, comme on le dit, une compensation à toutes les contrariétés dans l'existence humaine. Qu'il était heureux et grand, celui dont l'image régnait ainsi dans l'âme de Rose! qu'il devait être heureux, l'homme choisi par elle, l'objet de son chaste mais ardent amour! Pour être à sa place, j'aurais je crois, renoncé à ce que j'avais de plus cher au monde, à toute autre espérance, même à mon art! Non seulement j'étais écrasé sous le poids de sa haine, non seulement je la voyais dépérir d'amour pour un autre, mais, moi, humble créature que j'étais, je ne pouvais pas même élever les yeux jusqu'à elle du fond de mon infériorité! La jalousie qui me consumait était une passion coupable, et, quoique je fusse résolu à garder mon secret jusque dans la tombe, quoique personne sur la terre ne connût la cruelle blessure qui saignait dans mon cœur, quoique sa haine m'interdît toute espérance, cependant, dans le plus profond de mon âme, je ne pouvais étouffer l'amour dont je conservais l'impénétrable secret, et que les lois du monde, la reconnaissance et les bienfaits reçus me commandaient d'arracher de mon cœur. Ma vie était devenue un affreux combat, une lutte acharnée contre des pensées ennemies.

Je tombai bientôt dans une sombre incertitude; il me semblait que je me détestais moi-même; et souvent, lorsque j'étais seul, songeant à mon impuissance et à ma lâcheté, je me frappais rudement le front comme pour exercer une juste vengeance.

Ah! j'étais malheureux, malheureux plus qu'on ne pourrait le concevoir. Rose avait été le but unique de ma vie. Perdre son affection, pour moi, c'était mourir.

Je croyais toutefois que je finirais par triompher de ma faiblesse, ou que le temps fermerait la blessure de mon cœur. La lutte vaine épuisait mes forces : je maigrissais, et j'avais le pressentiment d'une maladie prochaine.

Chez mes protecteurs, j'expliquais ma pâleur par la fatigue de mes études constantes pour me préparer au concours de l'Académie, et je disais vrai en partie.

M. Pavelyn me conseilla de modérer un peu cet enthousiasme, et Rose elle-même, peut-être par un reste de pitié, essaya aussi de me faire comprendre que je ne pouvais pas compromettre ma santé.

Enfin les concours de l'Académie s'ouvrirent; d'abord les concours inférieurs, tels que la composition, l'expression, la perspective et l'anatomie, auxquels je ne devais plus prendre part, parce que, l'année précédente, j'avais obtenu la première ou la seconde place dans ces différentes branches. La médaille d'or, la couronne d'hon-

neur dans la classe de la sculpture étaient le prix du concours de modelage d'après nature, qui était le dernier et devait durer six jours.

L'approche de cette lutte décisive, l'incertitude du succès de mes ardents efforts, le chagrin qui me rongeait le cœur comme un ver mortel, tout cela brisait mes forces et me faisait défaillir.

C'était le matin du jour fixé pour le commencement du concours de modelage d'après nature; ce concours devait s'ouvrir à six heures du soir; les concurrents devaient consacrer six soirées de deux heures chacune à la reproduction de chaque modèle. Il y avait donc dix-huit ou vingt jours pour les trois épreuves prescrites.

Dans mon empressement à ne rien négliger et à appeler à mon aide toutes les chances de succès, j'étais assis de très bonne heure dans ma chambre, et j'étudiais, d'après une petite figure anatomique, la musculature du corps humain. Insensiblement une étrange sensation de froid se répandit dans tous mes membres; je sentis un violent mal de tête, et des frissons nerveux m'agitèrent de la tête aux pieds. D'abord, je ne savais pas ce qui m'arrivait; j'eus peur de voir se réaliser mon pressentiment d'une longue et dangereuse maladie qui me tiendrait peut-être longtemps sur mon lit.

Je ne pourrais donc pas prendre part au concours, et je verrais m'échapper la médaille d'or. Bientôt je fus pris d'un tremblement général, mes mains et mes jambes s'agitaient avec tant de force, que tout ce que je touchais pour m'y appuyer tremblait visiblement.

Je compris que je souffrais de la fièvre qui régnait alors assez fréquemment à Anvers. Ce n'était que la fièvre! Peut-être cette indisposition ne m'empêcherait-elle pas de concourir pour le grand prix. Cette idée calma mon inquiétude, et je me mis au lit à moitié consolé.

La fièvre suivit son cours habituel. Après une bonne heure de frissons glacés, la chaleur de la réaction fit bouillir mon sang et mon cerveau, jusqu'au moment où je tombai enfin dans le repos de l'épuisement, et sentis que l'accès était passé.

En ce moment, la voix de mon hôtesse vint m'avertir que le dîner était servi.

Je répondis que je n'avais pas envie de manger; qu'elle me rendrait un service en me faisant un peu de thé et en conservant mon dîner sur le feu.

Je parvins à lui faire croire que mon indisposition n'avait rien de grave. Elle m'apporta le breuvage rafraîchissant, en ajoutant que le dîner serait prêt à l'heure qui me conviendrait, puis elle me laissa en paix.

Quelle que fût ma fatigue, et bien que résistant à peine à mon envie de dormir, je me levai et je m'habillai. A mesure que la journée s'avançait, je sentais mes forces revenir, et, à la tombée du soir, je me rendis à l'Académie, où je commençai, avec beaucoup de courage, et presque avec gaieté, mon modelage d'après un modèle vivant. Il me semblait bien que mes yeux n'étaient pas très clairs, et que la fièvre avait laissé un peu d'étourdissement dans mon cerveau; mais je surmontai cette gène à force de volonté, et lorsque les deux heures furent écoulées, je rentrai chez moi tout à fait content de mon ouvrage.

La fièvre me laissa tranquille toute une journée, puis elle revint presque à la même heure.

Je cachai autant que possible la gravité de ma maladie à maître Jean et à sa femme, et les priai de n'en rien dire à mes protecteurs, afin de ne pas les inquiéter inutilement.

J'espérais toujours que la fièvre cesserait après quelques accès, et je craignais d'ailleurs que M. Pavelyn, s'il me savait malade, ne m'empêchât de prendre part au concours de l'Académie.

Lorsque j'eus souffert ainsi cinq ou six accès, et que je fus sensiblement amaigri, tant par la maladie que par mon travail, maître Jean me déclara qu'il ne pouvait pas cacher plus longtemps mon état à M. Pavelyn.

Je le tranquillisai en lui promettant d'aller le lendemain chez mes bienfaiteurs et de les informer moi-même de mon indisposition.

Le lendemain, je me présentai en effet dans la maison de M. Pavelyn. Il poussa un cri d'étonnement dès qu'il aperçut mon visage pâle et mes joues creuses; Rose me considéra d'abord avec un regard singulier, triste et amer comme un reproche; puis elle baissa subitement la tête, et, si je n'avais été certain de son aversion pour moi, j'aurais pu croire que les traces de la maladie sur mon visage l'avaient frappée d'une profonde émotion.

J'expliquai la cause de mon amaigrissement, et je parlai de la fièvre comme d'un mal sans importance et qui se passerait bien tout seul, aussitôt que la fin du concours m'accorderait le repos nécessaire. M. Pavelyn me plaignait avec une sympathie véritable; il me loua de mon grand courage, mais il tenait trop à mon triomphe probable pour m'engager à me retirer du concours.

L'attitude de Rose en ce moment m'étonna. Elle essaya de me faire comprendre que j'avais grand tort de sacrifier ainsi ma santé à l'espoir incertain d'une victoire dont je pouvais me passer facilement.

J'étais, croyait-elle, un artiste assez puissant pour m'ouvrir une carrière brillante sans le secours de ce succès. Et, comme son père, et moi surtout, nous nous efforcions de combattre ses raisons, elle se fâcha très fort; une amertume et

un dépit croissants se montrèrent dans ses paroles, jusqu'à ce qu'enfin, ne pouvant plus résister à l'agitation de ses nerfs, elle sortit de la salle, la figure cachée dans ses mains, pour aller s'enfermer dans sa chambre. Sa mère la suivit en silence.

J'étais tout à fait abattu et ne savais plus que décider. Quoique Rose me donnât des signes d'aversion et ne pût décidément plus rien souffrir de moi, je fus péniblement frappé au cœur en reconnaissant que son système nerveux était atteint d'une sensibilité maladive.

J'avais surpris dans sa voix un accent inexplicable de douloureuse impatience, quelque chose de plaintif et de désespéré qui m'avait effrayé.

M. Pavelyn essaya de me rassurer en me disant que l'emportement et l'humeur de Rose ne devaient pas m'étonner ; ce n'était autre chose que la suite de l'agitation de ses nerfs. Demain, elle en demanderait pardon comme d'habitude et reconnaîtrait son tort.

D'après mon protecteur, je ne devais pas me retirer du concours à moins que je ne reconnusse moi-même mon impuissance. Il me laissait donc tout à fait libre. Mais, comme, malgré la fièvre, j'avais déjà concouru pendant dix jours, il n'y avait nulle raison de croire que je ne pourrais pas aller jusqu'au bout.

M. Pavelyn promit en outre de m'envoyer un excellent médecin, qui déciderait, dans tous les cas, si ma participation au concours pouvait en effet m'être fatale.

Je retournai chez moi la tête remplie de pensées tristes, mais fermement résolu à subir jusqu'au bout les épreuves du concours, le docteur luimême dût-il me le défendre. Mon triomphe devait être pour mon protecteur une récompense de ses bienfaits; quand mon nom serait proclamé par toute la ville comme celui d'un artiste auquel un glorieux avenir était promis, alors le fils du sabotier pourrait peut-être sortir un peu de son humble infériorité. Folle pensée qui me troublait! Mais il était riche et considéré dans le monde, celui qui m'avait ravi la lumière de ma vie.

XX

Je n'étais pas depuis plus d'une heure dans ma chambre, lorsque le docteur se présenta.

Après quelques questions sur la durée de mon mal, il me dit qu'il y avait beaucoup de fièvres malignes à Anvers, quoique ce ne fût pas la saison des fièvres. Néanmoins, il crut pouvoir me prédire que mon indisposition aurait disparu dans une dizaine de jours. Il me prescrivit un mélange de quinquina et de racines amères, qu'il me vanta comme presque infaillible contre la fièvre des polders anversois. Il me promit de revenir, quoiqu'il le jugeât inutile; mais c'était le désir de M. Pavelyn, qui l'avait chargé de ma guérison.

Le lendemain était mon jour de fièvre. Dès le matin de bonne heure, la femme de maître Jean monta et descendit l'escalier sous toute sorte de prétextes. Elle apporta auprès de mon lit des confitures et des sirops, me demanda avec une tendre pitié si je me sentais bien, et me témoigna tant d'intérêt, que je ne pus comprendre comment cette vieille femme, si indifférente d'ordinaire, était devenue tout à coup aussi sensible à mes souffrances qu'une mère qui veille au chevet de son fils malade.

Durant quatre jours, mon étonnement alla croissant; car les soins dont m'entourait dame Pétronille étaient vraiment extraordinaires. Rien ne semblait assez bon pour moi; le parquet que je foulais était trop rude pour mes pieds, la brave femme avait, contre mon gré, couvert le plancher de mon atelier de tous les morceaux de tapis qu'elle avait pu rassembler. Pendant toute la journée, elle venait voir si j'entretenais bien soigneusement le feu dans le poêle, et, si elle voyait la moindre petite fente dans la porte ou dans la fenêtre, elle la bouchait hermétiquement, pour me préserver des courants d'air.

A force d'insister pour connaître les raisons de cette sollicitude peu commune, je finis par décider Pétronille à parler.

Rose, Rose l'avait priée, les larmes aux yeux, d'avoir soin de moi et de me surveiller comme une mère surveille son enfant! Ainsi, malgré son amour pour un autre, son cœur avait gardé une place à la pitié pour les souffrances de son ami d'enfance!

Cette pensée me combla de joie et me fit sourire pendant toute une demi-journée; mais insensiblement je me roidis contre l'espérance insensée qui m'agitait, et je me persuadai que le rêve bienheureux où s'égarait mon âme n'était qu'une vaine illusion.

Que Rose eût pitié de ma maladie, cela n'était-il pas tout naturel? Avais-je jamais douté de sa bonté innée et de la générosité de son cœur? Mais pouvais-je espérer qu'il lui fût possible de me rendre son affection, maintenant qu'un autre, un autre qu'elle aimait, était venu se placer entre elle et moi? Quoi qu'il en soit, malgré mes efforts pour me désenchanter moi-même, et bien que le nom de Conrad de Somerghem bourdonnât sans cesse à mes oreilles, la confidence de la vieille femme me laissa une douce incertitude et une grande consolation.

Les remèdes que le docteur m'avait prescrits



Deux de mes camarades me prirent sous les bras. (Page 54.)

n'arrêtèrent pas la fièvre. Au contraire, la maladie parut redoubler de violence par l'effet des médicaments, et cependant le médecin me prédisait une guérison prochaine, parce que les derniers accès de fièvre s'étaient déclarés plus tard que d'habitude et avaient duré près de deux heures de moins.

J'allais tous les jours à l'Académie, et j'y travaillais avec une ardeur et une passion qui contribuaient probablement beaucoup à aggraver ma maladie et à épuiser mes forces. Heureusement, jusqu'alors les accès de la fièvre avaient commencé assez tôt dans la journée pour me laisser un peu de repos et de présence d'esprit vers l'heure où je devais aller à l'Académie. A la fin, mon épuisement était si grand et la maigreur de mes joues si frappante, que je reculais avec frayeur chaque fois que je me regardais dans un miroir.

Je n'osai pas cacher plus longtemps mon indisposition à mes parents, et d'ailleurs j'éprouvais un désir ardent de voir ma mère.

Je lui écrivis, en des termes très rassurants, que j'avais un peu de fièvre et que je ne pourrais pas aller le dimanche suivant à Bodeghem comme je l'avais promis: non pas tant à cause de mon indisposition, que parce que le concours de l'Académie me fatiguait extrêmement; je la tranquillisai autant que possible, tout en la suppliant de venir me voir le dimanche à Anvers, et en ajoutant que je lui serais très reconnaissant de cette marque d'amour.

J'écrivis cette lettre le vendredi; elle devait donc la recevoir le lendemain à midi, et, par conséquent, assez à temps pour se préparer à venir en ville le dimanche.

Le samedi, la troisième épreuve du concours devait être terminée. A cause de l'affaiblissement de mes forces, j'étais resté un peu en retard, et il me fallait, pendant ces deux dernières heures, tra-

vailler sans relâche pour achever une troisième composition.

C'était mon jour de fièvre; cela m'inquiétait, car je savais par expérience qu'après un accès du mal, je n'avais pas la conception aussi nette ni l'esprit aussi clair que d'habitude.

A mon grand étonnement, je ne sentis pas de fièvre de toute la journée, et, quand vint le soir, comme je m'apprêtais à aller à l'Académie, je sautai de joie, dans la conviction que je pourrais mettre la dernière main à mon travail avec toute la plénitude de mes moyens...

Mais à peine avais-je ôté mon habit de travail pour me laver les mains et le visage, que je fus pris d'un frisson qui me parcourut l'épine dorsale comme un filet d'eau glacée.

Je compris! La fièvre était là. En ce moment!

Aggravé par ma frayeur, l'accès de fièvre se manisfesta immédiatement dans toute sa force.

Je sentais déjà trembler mes lèvres. — me laisserais-je abattre par la maladie, renoncerais-je au triomphe si ardemment désiré? Succomberais-je au moment même où ma main semblait près de toucher la couronne de laurier? Oh! non, non; il allait continuer la lutte, dût la mort même se trouver sur mon chemin pour me retenir!

Agité comme un insensé, je m'habillai tant bien que mal, je descendis l'escalier en courant et je m'élançai dans la rue. Il faisait presque noir, heureusement!

Je pouvais donc échapper à l'attention des passants. Comme ils eussent été étonnés si, en plein jour, ils avaient vu un jeune homme, la pâleur de la mort sur les joues, claquant des dents, chancelant sur ses jambes comme un homme ivre, se cramponnant avec ses mains tremblantes aux barreaux des fenêtres, et se traînant le long des maisons, comme s'il allait tomber dans une faiblesse mortelle.

Je parvins cependant à l'Académie au moment où mes concurrents prenaient place autour du modèle vivant. Mon état leur inspira une profonde compassion. Tous m'entourèrent et m'engagèrent vivement à retourner chez moi; ils voulaient même, disaient-ils, signer tous ensemble une supplique afin de prier les juges du concours du juger mon œuvre inachevée comme si elle était tout à fait terminée.

Je fus extrêmement reconnaissant de cette marque de générosité, et d'affection vraie: mais je repoussais tous ces conseils, même ceux des professeurs, et je me mis à ma place pour commencer mon travail, quoique mes mains eussent peine à tenir l'ébauchoir.

La volonté de l'homme est une puissance sans bornes; je fis tant d'efforts sur moi-même, que je domptai les frissons de la fièvre, et, malgré mon étourdissement et la confusion de mon esprit, mon travail avança si bien, qu'il était achevé au moment où la cloche de l'Académie, sonnant huit heures, vint annoncer que le concours était clos. Mais alors mes nerfs se détendirent et la fièvre me reprit avec violence inouïe. Tout devint obscur devant mes yeux; je m'appuyai sur un banc et je faillis tomber par terre, sans force.

Deux de mes camarades me prirent sous les bras, et, suivis de cinq ou six autres, qui me plaignaient avec une tendre compassion, ils me conduisire dans ma demeure et ne me quittèrent que lorsque je fus couché.

XXI

Dame Pétronille veilla auprès de mon lit jusqu'à ce que l'accès fût tout à fait passé; alors, après l'avoir rassurée sur mon état, j'exigeai qu'elle allât prendre son repos. Sa chambre n'était séparée que par une mince cloison : si j'avais besoin de quelque chose, je frapperais pour l'avertir.

A peine était-elle partie, que je tombai dans un profond sommeil qui fut troublé toute la nuit par mille rêves effrayants.

Je me vis d'abord dans un temple magnifique retentissant du chant des prêtres et des accords de la plus douce musique; des nuages d'encens remplissaient le saint lieu.

Je souffrais un cruel martyre, et je pleurais à chaudes larmes; car devant l'autel était agenouillée une jeune femme dont la tête était ceinte de la couronne de mariage, et, à côté d'elle, un jeune homme en marié.

Comme mon cœur se glaça de désespoir et d'épouvante lorsque le oui fatal tomba des lèvres de Rose, et que la bénédiction du prête l'enchaîna pour toujours à l'ennemi de mon bonheur!

Cependant, lorsqu'elle quitta l'autel et passa devant moi au bras de son époux, je levai sur elle des regards plaintifs : mon âme implora un peu de pitié pour ma souffrance mortelle; mais Rose me jeta un coup d'œil plein de haine, et son mari un regard plein d'un mépris tr'omphant.

Un cri d'angoisse s'échappa de ma poitrine et retentit dans le temple... et je m'éveillai, le front trempé d'une sueur froide.

Lorsque je m'assoupis de nouveau et que mes yeux se fermèrent, je me trouvai dans la maison de M. Pavelyn. C'était le jour où les juges du concours devaient s'assembler, et nous attendions leur sentence avec confiance. Tout à coup l'appariteur de l'Académie se présente; de joyeuses acclamations le saluent et devancent l'annonce de mon

triomphe; mais il fait connaître qu'un autre concurrent a mérité la palme, et que je n'ai obtenu que la dixième place.

Mon bienfaiteur m'accuse de négligence et de présomption; il me retire sa protection. Rose déclare qu'il ne peut plus y avoir rien de commun entre elle et un homme qui n'a ni assez de courage ni assez de génie pour s'élever jusqu'à elle par son art. La tête basse, le cœur brisé, et mourant de honte, je quitte la maison de ceux qui furent mes bienfaiteurs. Ils me chassent! Leur arrêt: « Vous n'êtes pas un artiste! » retentit derrière moi comme une malédiction...

Il me fallut plus d'une heure pour surmonter l'impression pénible que cette vision m'avait faite. Cependant je finis par m'endormir de nouveau; alors mon imagination se transporta dans mon village natal. Comment mes parents avaient-ils pénétré le secret de mon cœur, je n'en sais rien; mais je voyais le regard de mon père enflammé de colère et le visage de ma mère mouillé de larmes. Tous deux me reprochaient le fol orgueil qui m'avait conduit jusqu'à la plus lâche ingratitude.

J'avais osé lever les yeux sur la fille de mes protecteurs, j'avais dissipé toutes les forces de mon âme à caresser ce sentiment coupable et manqué ainsi le but des bienfaits reçus... Dieu m'avait puni en me ravissant la lumière de l'esprit et le feu du génie. Ma mère se plaignait d'un ton plein d'amertume de ce que je l'eusse rendue malheureuse, et mon père, emporté par une colère furieuse, me frappait de sa malédiction...

Quelle nuit, hélas! remplie de visions épouvantables et me présageant des malheurs dont la seule possibilité me faisait trembler en plein jour.

Je craignais le sommeil, qui, chaque fois, me replongeait dans ces rêves, et je faisais de pénibles efforts pour tenir mes yeux ouverts; mais, après une longue lutte, je sentais défaillir mes forces; je succombai de nouveau, et, vaincu, je laissai tomber ma tête alourdie sur l'oreiller.

Sans doute, mon imagination avait épuisé la série des spectres qui pouvaient m'effrayer; car, dès ce moment, mon sommeil ne fut plus troublé ni interrompu par des songes; et, lorsque je fus éveillé, très tard dans la matinée, par le bruit que dame Pétronille faisait dans ma chambre, je ne me sentais pas bien malade; mais j'étais extrêmement fatigué, et mon esprit restait assombri d'une grande tristesse.

Après avoir bu une couple de tasses de thé et apaisé les plaintes de mon estomac en mangeant quelques tranches de pain, j'essayai de nouveau de m'endormir; mais en ce moment la porte s'ouvrit, et ma mère, qui avait quitté son village à la pointe du jour, entra dans ma chambre.

Les larmes jaillirent de ses yeux; elle me serra dans ses bras avec un cri d'inquiétude et de compassion, n'interrompant ses baisers que pour me reprocher de ne pas lui avoir donné plus tôt connaissance de ma maladie. Ma maigreur et la pâleur de mes joues l'épouvantaient et la faisaient pleurer abondamment, chaque fois qu'elle levait la tête pour me regarder.

Je l'embrassai avec une reconnaissance infinie, et je tâchai de lui faire comprendre que je n'avais pas autre chose que la fièvre; que cette fièvre, tout en faisant maigrir le malade en peu de temps, n'était ni dangereuse ni difficile à guérir; que je serais même rétabli depuis longtemps, si le concours de l'Académie ne m'avait agité et fatigué outre mesure. Pour dissiper ses craintes et pour la consoler, je feignis d'être gai, j'affectai de rire et de plaisanter, afin de lui faire croire qu'elle avait tort de s'inquiéter de mon état.

Ma mère résista d'abord à tous mes efforts; mais peu à peu elle se rassura, et ses larmes cessèrent de couler. Nous nous mîmes alors à causer plus librement de différentes choses : de l'espérance que j'avais de sortir triomphant de la lutte, de mon père, de mes sœurs, de M. Pavelyn et de Rose.

A mesure que se dissipait la tristesse de ma mère, ma mélancolie augmentait; je n'éprouvais plus le besoin de paraître gai; et d'ailleurs la conversation, en roulant sur Rose, rouvrit la plaie de mon cœur et frappa mon esprit d'un insurmontable abattement. Ma mère conclut, de mes plaintes vagues et des réticences de mes paroles, que je voulais lui cacher quelque chose d'important.

Je ne sus pas résister plus longtemps à ses tendres instances, et je finis par lui avouer la véritable cause de mon chagrin et probablement aussi de ma maladie; je lui dis que depuis quelque temps Rose me portait une haine inexplicable et fuyait ma présence, qu'elle ne me parlait qu'avec amertume et que souvent elle m'humiliait avec intention.

Je n'osai pas lui avouer que mon cœur était dévoré d'un amour secret; car j'avais honte de cette passion coupable, et que je savais que le moindre soupçon d'un pareil égarement eût désespéré ma mère; mais je lui rappelai en termes chaleureux que Rose avait abrité mon enfance sous l'ombrage protecteur de son amitié, et qu'elle était la seule cause de tous les événements qui avaient changé ma vie. Que sa haine me rendît malheureux, c'était une chose dont ma mère ne pouvait pas douter, à ce que je croyais, et il n'était pas étonnant que cette haine, jointe à d'autres causes d'inquiétude, m'eût troublé l'esprit et m'eût rendu malade.

Ma bonne mère secoua la tête avec incrédulité, et sourit même en entendant mon explication; elle traita ma douleur de rêve absurde et sans fondement; peut-être, sans le savoir, avais-je donné à Rose quelques raisons d'un dépit passager, mais ma mère prétendait avoir des preuves incontestables que mademoiselle Pavelyn me portait toujours la même affection qu'auparavant. Il n'y avait pas cinq semaines que Rose, par un jour de clair soleil, était allée à Bodeghem avec sa mère.

Je savais cela; j'avais vu avec beaucoup de peine que mademoiselle Pavelyn ne m'avait rien dit de ce voyage, et que madame Pavelyn seule m'avait apporté les bons souhaits de mes parents.

Ma mère me raconta avec une sorte de joyeux enthousiasme que Rose, au lieu de profiter du beau temps, avait passé toute cette journée auprès d'elle, et lui avait témoigné plus d'amitié et d'affection que jamais; que cent fois elle avait recommencé à parler de moi, de la noblesse de mon caractère, du brillant avenir qui m'attendait, et du bonheur qu'elle éprouvait à songer qu'elle avait contribué en quelque chose à m'assurer un sort heureux en ce monde. Oui, Rose avait avoué que tous les soirs elle adressait au ciel une fervente prière pour qu'ils m'accordât la palme dans le concours de l'Académie.

J'écoutais avec étonnement. La voix de ma mère me semblait douce comme une musique enchanteresse, et mon cœur battait avec force en entendant son récit; — mais ce n'était qu'une illusion passagère; car, dès qu'elle cessait de parler, l'image d'un fier et beau jeune homme se dressait devant mes yeux, et la fatale réalité m'apparaissait de nouveau.

Je confiai à ma mère que, depuis peu de temps, une vive inclination s'était déclarée dans le cœur de Rose pour un jeune homme d'une haute naissance et d'une grande fortune, que l'amour avait étouffé en elle l'amitié, et que, sans que je susse pourquoi, elle avait commencé à me haïr depuis le moment où un autre sentiment plus vif et plus puissant s'était emparé de son cœur. Pour confirmer ma confidence, je racontai tout ce qui m'était arrivé depuis lors; comment, en toute circonstance, Rose me parlait avec aigreur et dépit, comment elle me blessait avec intention et saisissait tous les prétextes pour sortir de chez elle chaque fois que je m'y trouvais.

Je racontai tout cela d'un ton si désolé et en insistant si fort sur les détails qui prouvaient l'aversion de Rose pour moi, que ma mère en vint à douter de ce qu'elle devait croire. Elle supposa même que ma crainte pouvait être fondée, et me consola de son mieux en me faisant espérer que l'état maladif de Rose était peut-être la seule cause du peu d'amitié qu'elle me témoignait, chose qui lui paraissait à peu près certaine, puisque, d'après mon explication, M. et madame Pavelyn se plaignaient également de la mélancolie de leur fille; en outre, elle me rappela que j'étais devenu un homme, et qu'il ne pouvait plus y avoir entre mademoiselle Pavelyn et moi la même confiance que lorsque nous étions tous les deux de candides enfants.

Après que ma mère eût passé quelques heures auprès de mon lit, elle se leva et me dit qu'elle ne pouvait pas retourner à Bodeghem avant d'avoir été rendre ses devoirs à M. et madame Pavelyn. Elle pouvait rester encore une partie de la matinée avec moi; mais elle espérait que, si elle pouvait voir Rose et lui parler, elle apprendrait d'elle que les torts dont je me plaignais étaient purement imaginaires, sinon pour le tout, du moins en partie; s'il en était ainsi, elle m'apporterait cette consolation avec une grande joie, et, en tout cas, elle reviendrait encore causer quelque temps avec moi.

Dès que ma mère fut partie, des idées étranges s'emparèrent de mon esprit. Rose, lors de sa dernière visite à Bodeghem, avait comblé ma mère de marques d'affection et d'un amour presque filial; elle avait parlé avec enthousiasme de mon avenir, de la noblesse de mon caractère, et ajouté que tous les soirs elle priait Dieu pour qu'il me fît sortir vainqueur du concours.

Je ne me rappelais plus vers quelle époque Rose était allée à Bodeghem, aussi longtemps que ma mère était restée près de moi, je m'étais efforcé de lui prouver que j'avais des raisons de croire à la haine de Rose contre moi; mais maintenant, resté seul, je me mis à interroger ma mémoire, et je supputai si exactement les jours et les événements, que j'arrivai à une conclusion imprévue qui fit que je me dressai dans mon lit avec un cri de joyeuse incertitude. Ne m'étais-je pas trompé? Cela était-il possible? Mais comment résister à l'évidente vérité? Au moment où Rose, en présence de ma mère, montrait pour moi une si vive affection et un intérêt si grand, il y avait neuf jours déjà que la fatale soirée était passée! Que fallait-il croire? L'amour avait-il laissé dans son cœur une large place à l'amitié? Mon chagrin n'était-il réellement qu'un mauvais rêve? Mais alors comment expliquer sa conduite envers moi? Oh! non, non, je ne pouvais pas ouvrir mon cœur à cet espoir décevant. N'avais-je pas vu plus d'une fois les yeux de Rose s'animer contre moi du feu de la haine! Sa voix, lorsqu'elle s'adressait à moi ne trahissait-elle pas l'amertume, le dépit, et peut-être même le dédain? et cependant pourquoi, elle,

la franchise et la bonté même, eût-elle été tromper inutilement ma pauvre mère ?

Longtemps mon esprit craintif flotta entre la joie et l'inquiétude, entre la douleur et l'espérance, jusqu'au moment où je reconnus de nouveau le pas de ma mère qui montait l'escalier.

Elle ouvrit la porte et entra doucement, croyant sans doute que j'étais assoupi. Un voile de tristesse couvrait son visage, et je vis à son regard morne qu'elle était profondément affligée.

— N'est-ce pas, ma mère, demandai-je avec une amère ironie, n'est-ce pas, je ne me suis pas trompé ? Vous aussi, vous êtes convaincue que Rose me hait.

Elle secoua négativement la tête et poussa un douloureux soupir.

Je lui pris la main, et tâchai de dissiper sa tristesse, en l'exhortant à prendre patience; la perte de l'affection de celle qui avait été jusqu'alors la providence de ma vie pouvait bien me désoler pendant quelque temps; mais, à la fin, l'homme s'habitue à son sort, quelque pénible qu'il soit, et moi aussi, je finirais par me consoler peu à peu.

Ma mère, sans me répondre, se mit à pleurer abondamment; ses larmes roulaient silencieusement sur ses joues, pareilles à des perles humides.

— C'est pis encore que je ne l'avais cru, n'est-ce pas? dis-je. Peut-être votre amour pour moi exagère-t-il le mal que vous avez découvert; mais ne pleurez pas, ma mère, je trouverai la force de surmonter mon chagrin. Nous avons, du moins, cette consolation que je n'ai rien fait pour mériter la haine de mademoiselle Pavelyn.

Ma mère mit sa main sur ma bouche, et s'écria avec angoisse :

— Tais-toi, tais-toi, Léon, tu blasphèmes!

Je la regardai avec stupéfaction, et demandai en balbutiant l'explication de ces étonnantes paroles.

Elle parut redouter l'explication que j'implorais. et garda un moment le silence, en me considérant avec des yeux si pleins de compassion, que je me mis à trembler sous son regard.

Enfin elle répondit à mes instances pour connaître la cause de ses larmes :

— Ah! Léon, plût à Dieu que Rose te haït! Mon cœur maternel ne serait pas déchiré en ce moment par le pressentiment d'un terrible malheur. Comment est-il possible que tu te sois trompé ainsi toi-même?... Faut-il que ce soit moi, ta mère, qui t'arrache le bandeau? Hélas, je n'ose pas! Et cependant, c'est mon devoir de te montrer le danger qui te menace.

— Que voulez-vous dire? Quel est le sens de vos paroles, ma mère? m'écriai-je. Parlez, parlez, vous me faites frémir! Un terrible malheur!

Ma mère poussa un soupir étouffé; elle luttait visiblement contre le désir de me faire la confidence que je demandais.

Enfin elle approcha sa bouche tout près de mon oreille, et répondit sans cesser de pleurer :

— Léon, mon pauvre fils, un grand malheur te menace! tu crois que Rose te hait depuis que son cœur s'est ouvert à l'amour?

Et, baissant la voix davantage, elle murmura d'une façon à peine intelligible :

— S'il est vrai qu'elle a de l'amour pour quelqu'un, si elle aime un homme, ce n'est assurément personne, personne que...

— Que qui? m'écriai-je tremblant de crainte et d'espoir.

— Personne que toi, mon malheureux enfant!

On eût dit que cette révélation avait suspendu la vie en moi pendant un instant; je ne parlais pas, je ne respirais pas, je tenais les yeux fermés pour m'abandonner tout entier aux mille pensées tumultueuses que cette nouvelle faisait tourbillonner dans mon cerveau.

Lorsque je rouvris les yeux, ma mère tenait sa figure dans ses mains et pleurait en silence. Je rassemblai toute ma force d'âme et fis un violent effort sur moi-même pour surmonter mon émotion.

— Ma mère, ma chère mère ! dis-je, vous vous êtes assurément trompée... Ce que vous croyez est impossible. Avez-vous vu Rose ?

— J'ai passé une demi-heure seule avec elle.

— Et c'est elle-même qui vous a dit de pareilles choses ?

— Non, Léon; nous n'avons parlé de rien de semblable.

— Vous voyez bien, ma mère, vous vous inquiétez à tort. Rose a été sans doute très aimable avec vous, et, pour vous faire plaisir, elle a également parlé de moi avec bonté. Je crois conclure de vos paroles qu'elle ne m'est pas encore devenue tout à fait hostile. Cet espoir m'est une douce consolation dans mon chagrin...

Un triste sourire plissa les lèvres de ma mère; elle semblait refuser d'accueillir mes doutes. Toutefois, après beaucoup d'efforts de ma part pour ébranler sa conviction, elle admit la supposition qu'elle pouvait s'être trompée sur le sens des paroles de mademoiselle Pavelyn; et, en effet, celle-ci ne lui avait rien dit de positif. Alors, ma mère se mit à me montrer quelle source de chagrin et d'humiliation allait s'ouvrir pour M. et madame Pavelyn si ses soupçons étaient fondés; elle me rappela un à un tous les bienfaits qu'ils m'avaient prodigués depuis mon enfance, et tenta de me faire comprendre qu'il était de mon devoir devant Dieu et devant mes généreux protecteurs, d'ôter à l'égarement du cœur de Rose tout aliment et toute

occasion de se développer, s'il était vrai que son amitié pour moi se fût changée en un autre sentiment. D'après elle, je devais rendre mes visites chez M. Pavelyn aussi rares que le permettraient la plus stricte politesse et les limites extrêmes des convenances. Et, dussé-je courir le risque d'irriter Rose contre moi, il fallait me montrer froid et peu expansif avec elle.

Pendant que ma mère, avec une tendresse touchante, s'efforçait ainsi de m'armer contre le danger qui me menaçait, j'eus plusieurs fois envie de la laisser lire dans mon cœur, de lui demander des forces contre ma propre faiblesse; mais, chaque fois, je reculai avec terreur devant cette révélation, qui eût sans doute comblé ma mère d'inquiétude et de douleur. D'ailleurs, mon père eût appris par elle que je m'étais laissé entraîner vers un sentiment qui ne pouvait avoir à ses yeux d'autre source qu'un fol orgueil et une lâche ingratitude. Dans sa sévérité et dans sa loyauté d'honnête homme, il se serait certainement cru obligé d'avertir immédiatement M. Pavelyn, et de venir lui dire que j'étais devenu indigne de son estime et de sa protection. C'eût été le comble du malheur, aussi bien pour mes protecteurs que pour moi. Mon secret devait rester enseveli au fond de mon cœur, et, si je pouvais le garder jusque sur mon lit de mort, quel autre que moi seul en aurait à souffrir.

Je ne dis donc rien à ma mère qui pût lui faire soupçonner le moins du monde mon amour pour Rose, et je promis de suivre en tout son conseil, comme je l'avais déja suivi, d'ailleurs, depuis la fatale soirée.

Ma mère exigea que je lui écrivisse encore vers la fin de la semaine: elle me dit que, si la fièvre ne me quittait pas, maintenant que le concours était passé, elle m'enverrait mon père pour délibérer avec moi si je ne ferais pas mieux d'aller à Bodeghem jusqu'à mon entière guérison.

Elle m'embrassa encore une fois, me parla avec une confiance qu'elle n'avait pas elle-même, et me quitta enfin en se retournant vingt fois pour me dire adieu.

Après son départ, j'oubliai le monde entier pour me plonger dans la contemplation de mon bonheur.

Je m'étais donc trompé! ce n'était pas le fils du riche banquier, ce n'était pas M. Conrad de Somerghem qui possédait l'amour de Rose; non, non, moi, moi seul j'étais aimé!

Elle était coupable peut-être, la joie qui m'égarait jusqu'à la folie, qui me faisait rire et qui faisait battre mon cœur comme si le ciel se fût ouvert pour me recevoir; mais j'étais devenu aveugle.

Je ne voyais que son amour; je n'entendais que la voix de ma mère qui me répétait:

— S'il y a un homme sur la terre qui soit aimé de Rose, ce n'est pas un autre que toi, mon fils, Léon Wolvenaer!

Ma potrine se gonflait d'orgueil, mon cœur sautait de joie; quelque chose me donnait la certitude que j'étais complètement guéri de ma maladie. Alors, mon sang circula avec une force inconnue dans mes veines; je sautai à bas de mon lit, car j'avais besoin de mouvement et d'espace.

Un moment, mon esprit fut traversé par la pensée que je me préparais au plus amer désenchantement, que ma mère s'était trompée, et que, à ma première visite dans la maison de M. Pavelyn, mon illusion s'évanouirait comme un vain rêve; mais cela n'amoindrit pas ma joie, car ce doute même était déjà un bonheur inexprimable!

XXII

Le lendemain, mon exaltation était déjà bien calmée. D'abord je m'étais laissé aller à cette idée enchanteresse, que Rose aurait jamais pu m'aimer; mais insensiblement une réaction violente s'était produite en moi contre ma propre émotion. Mon esprit, si ardent qu'il eût été à espérer le retour de l'affection de Rose, se mit à invoquer les unes après les autres toutes les raisons qui pouvaient me prouver que ma mère avait pu se tromper; et, à la fin, je tombai dans un doute affligeant qui m'était plus pénible que la certitude même de la haine de Rose.

Assailli et pourchassé par mes pensées inquiètes, je sortis de ma demeure aussitôt que le soleil eut paru sur l'horizon, et j'errai autour de la ville, dans les campagnes solitaires, rêvant, parlant et gesticulant, comme si j'avais voulu démontrer une douloureuse vérité à un compagnon invisible.

J'errai ainsi trois ou quatre jours, ne songeant à rien au monde qu'au parti que j'avais à prendre, et dont la délibération laborieuse absorbait toutes les forces de mon âme. — La fièvre m'avait quitté.

Suivant le conseil de ma mère, je voulais, même au risque de déplaire à M. Pavelyn, éviter autant que possible toutes les occasions de me trouver en présence de Rose. Cependant je me sentais irrésistiblement poussé à manquer à cette promesse. Qu'est-ce qui pouvait jeter un peu de lumière sur mon affreuse incertitude? Comment pourrais-je reconnaître mon devoir, si je ne m'assurais point, par une visite à la maison de mon bienfaiteur, s'il y avait réellement un changement dans les dispositions de Rose à mon égard?

Je résolus de céder encore une fois au désir de mon cœur; après cela, je ne m'approcherais plus jamais de Rose, sans y être absolument forcé.

Je résistai encore une couple de jours à une envie qui n'était pas tout à fait justifiée à mes propres yeux; puis je me présentai, tremblant d'émotion et de crainte, dans la maison de M. Pavelyn.

Rose me montra une froideur plus grande encore qu'à l'ordinaire; à peine daigna-t-elle me saluer, et je n'étais en sa présence que depuis quelques minutes, lorsque déjà elle inventa des prétextes pour sortir de l'appartement; il va sans dire qu'elle ne prit aucune part à ma conversation avec ses parents. Elle se détourna constamment de moi et se comporta absolument comme si elle ne se fut pas aperçue que j'étais là.

Je me sentis profondément blessé, car, je ne pouvais le méconnaitre, sa haine contre moi était devenue beaucoup plus évidente qu'auparavant. L'amertume et la mauvaise humeur pouvaient être les suites passagères d'une indisposition nerveuse; mais la complète indifférence qu'elle me témoignait maintenant n'était-elle pas un signe certain de mépris et d'aversion?

Lorsque, ma visite terminée, je sortis de chez M. Pavelyn, j'étais affreusement triste. Mon cœur n'était agité cependant d'aucun mouvement violent; au contraire, je courbais la tête avec résignation sous le poids du désenchantement, et j'acceptais sans murmurer mon triste sort.

Souvent, quand je me retrouvais seul dans ma chambre, mes yeux laissaient encore échapper des larmes; mais je comprimais immédiatement ce réveil de ma douleur comme le signe d'une tristesse sans espoir et sans but.

J'avais rassemblé assez de forces pour suivre fidèlement le conseil de ma mère; non seulement, pendant quinze jours, je ne me montrai pas chez M. Pavelyn, mais j'évitai même de passer par les rues où je courais risque de rencontrer quelqu'un de la famille, et j'inventai une excuse pour ne pas dîner chez lui le dimanche suivant.

Heureusement, mon esprit fut un peu distrait de ces rêveries importunes qui m'épuisaient, par une chose qui me tenait fort au cœur, quoique, depuis quelques jours, je l'eusse presque tout à fait oublié.

Un de mes camarades de l'Académie était venu me voir et avait passé une partie de l'après-midi avec moi. Les examinateurs, m'avait-il dit, se réunissaient tous les matins, depuis une semaine, et ils avaient déjà jugé les compositions de plusieurs concours inférieurs. Chaque jour, ils pouvaient prononcer leur décision sur le concours de modelage d'après nature; cela dépendait de la rapidité de leur travail. Dans tous les cas, vers la fin de la semaine, j'apprendrais la nouvelle de mon triomphe, à ce que croyait mon camarade, car il ne doutait pas que je fusse proclamé vainqueur.

Cet élève appartenait, comme moi, à la classe d'après nature, et suivait les cours de dessin pour se préparer à la peinture historique. C'était un garçon jovial, plein de passion pour l'art et de foi dans la vie. Il me décrivit, avec gaieté, l'honneur insigne qui allait m'être décerné: on me couronnerait de lauriers au milieu des applaudissements de milliers de spectateurs; le commandant en chef de la garnison me passerait au cou une médaille d'or, le préfet — c'est ainsi qu'on nommait le gouverneur dans ce temps-là — conduirait les lauréats des classes supérieures dans sa voiture à son hôtel, et les réunirait à sa table avec les principaux notables de la ville.

Mon camarade, emporté par la chaleur de son imagination enthousiaste, me prédit la plus brillante carrière et fit miroiter devant mes yeux, non seulement l'éclat de la renommée, mais aussi les trésors d'une fortune qui devait être infailliblement le fruit de mes hautes dispositions. Il me montra les souverains me comblant de faveurs, et moi-même habitant un palais, adoré et respecté de toute la nation comme une des gloires de la patrie.

Je me laissai entraîner par ces prédictions, non pas jusqu'à espérer qu'un sort si brillant serait peut-être un jour le mien, mais son langage coloré et son noble enthousiasme relevèrent mon courage et me firent envisager l'avenir avec confiance et et même avec orgueil.

Lorsqu'il m'eut quitté, la réflexion ne fit qu'augmenter les bonnes dispositions que ce nouvel ordre d'idées avait fait naître en moi, et je m'écriai avec un geste énergique:

— Eh bien, puisque celle pour qui mon cœur bat depuis mon enfance n'a pour moi que de la haine, concentrons toutes les forces de notre amour sur cette autre idole de mon âme; sur l'art!

Depuis lors, je me sentis fort et consolé; et, bien que, de temps en temps, la froide figure de Rose vînt se placer devant mes yeux, et courbât mon front sous un nuage de tristesse, je croyais pouvoir me flatter que j'avais découvert dans l'amour de la science le moyen d'étouffer peu à peu un autre sentiment qui me rongeait le cœur comme un ver cruel.

Cette disposition nouvelle rasséréna tellement mon esprit, que, le lendemain matin, je pris, pour la première fois depuis le commencement du concours, un morceau de terre glaise, que je pétris de diverses manières, suivant l'inspiration de ma fantaisie.

Enfin mon idée s'était arrêtée plus particulièrement sur l'exécution d'un petit groupe dont la

composition me souriait, parce qu'il était l'expression de ma situation présente. C'était un jeune homme entre l'Amour et l'Art, et qui, attiré et séduit par tous deux, finit par repousser la couronne de roses de l'Amour, pour prendre la couronne de laurier de l'Art.

Pendant que je travaillais en silence, pour donner à ce groupe les formes propres à l'expression finale de ma pensée, la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement, et avant que j'eusse pu faire un pas pour voir qui venait me déranger si mal à propos et avec si peu de gêne, M. Pavelyn me serra dans ses bras en me félicitant joyeusement de ma victoire. Il n'y avait pas une demi-heure que les juges du concours d'après nature avaient fait connaître leur décision. Mon généreux protecteur, qui depuis longtemps, avait promis à l'appariteur de l'Académie une bonne récompense afin d'apprendre le premier l'heureuse nouvelle, avait reçu immédiatement avis de la décision solennelle, et il était accouru tout d'une haleine pour saluer l'heureux vainqueur, l'artiste qui lui devait son talent et son succès.

Les larmes jaillirent de mes yeux, non pas tant de joie à cause de mon triomphe, que d'émotion à cause de la tendre amitié de M. Pavelyn. Il était plus content que moi ; une fierté rayonnante étincelait dans ses yeux, et il se réjouissait avec une sincérité aussi grande que s'il avait obtenu lui-même la couronne de laurier.

Après le premier épanchement de sa joie, il dit qu'il avait résolu depuis longtemps de me faire un cadeau si j'obtenais le grand prix de l'Académie. Ce cadeau, il me l'offrit sur-le-champ. C'était une montre d'or, avec une chaîne d'or et une clef dans laquelle était enchâssée une pierre précieuse.

Tremblant d'émotion à la vue de ce riche présent, vivement touché de la généreuse délicatesse avec laquelle il m'était offert, emporté par un mouvement irréfléchi de reconnaissance, je me jetai au cou de mon bienfaiteur et je l'embrassai en pleurant avec la même tendresse que s'il eût été mon père.

C'était la première fois de ma vie que je me laissais aller à un pareil mouvement. A peine eus-je serré M. Pavelyn contre ma poitrine que je reculai, dans la crainte que ma hardiesse n'eût blessé mon protecteur ; mais il me considérait avec des yeux humides, et paraissait ému à ne pouvoir parler.

Après un instant de silence, il me prit la main et dit :

— Léon, tu as un noble cœur ; je donnerais la moitié de ma fortune pour que Dieu m'eût accordé un fils avec un cœur comme le tien. Mais il m'a permis du moins de te protéger comme un père, d'assurer ton bonheur en ce monde. Je me tiens pour suffisamment récompensé par ta reconnaissance et par l'espoir d'avoir donné à ma patrie un artiste distingué. Je vais te quitter, mon fils ; de pareilles émotions ne me font pas de bien ; et, d'ailleurs, tu dois écrire immédiatement à tes parents pour leur annoncer ton triomphe. Viens, cet après-midi, à trois heures, après la fin de la Bourse ; alors nous serons plus calmes. J'ai donné l'ordre d'apprêter la table comme pour un festin. Rose paraît maintenant un peu plus courageuse et plus gaie ; la nouvelle de ton succès l'a rendue joyeuse. Allons, à cet après-midi ; nous boirons un bon verre à ton premier prix, et nous passerons gaiement quelques heures.

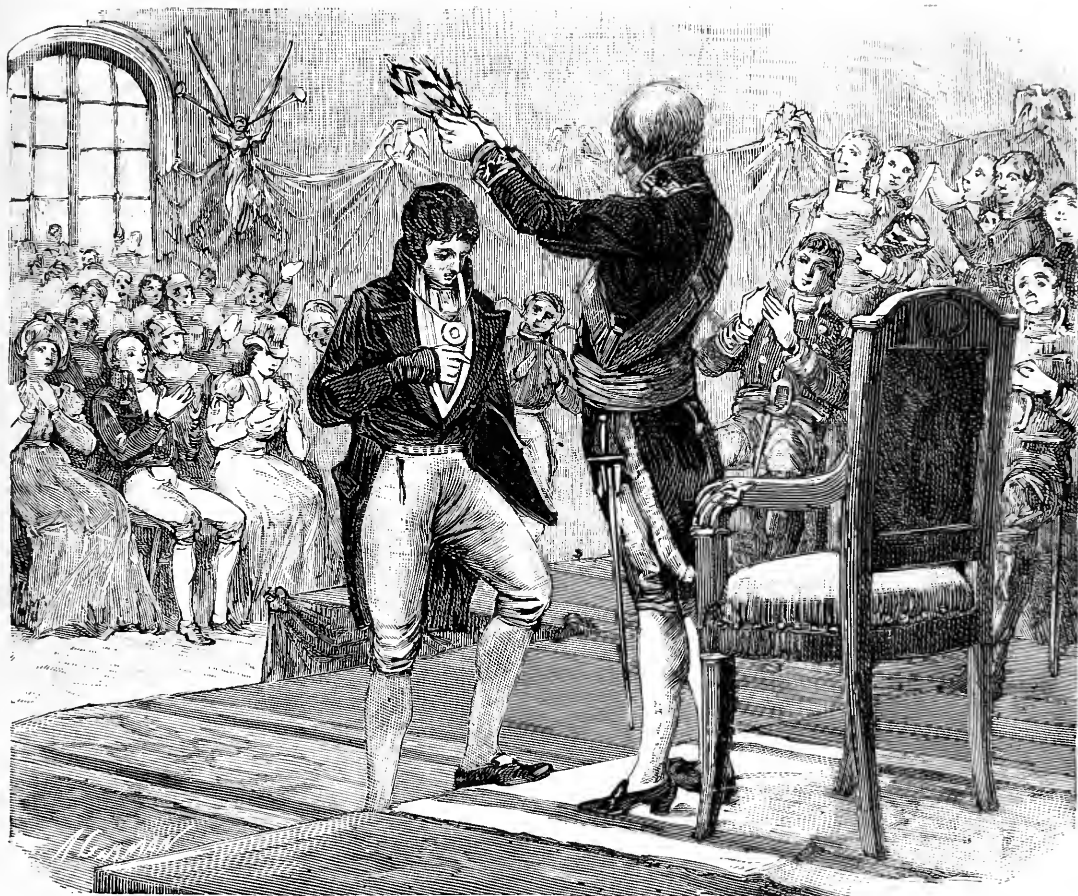
Il me secoua encore une fois la main et descendit l'escalier.

Je demeurai un instant debout près de la porte de ma chambre, le front dans mes mains, me demandant si je n'étais pas le jouet d'un rêve ; mais ce doute ne fut qu'un éclair. Un sourire de béatitude éclaira mon visage, et, levant les mains au ciel, je courus, en louant Dieu, autour de ma chambre, comme un insensé qui ne sait plus ce qu'il fait. Ce qui me rendait fou de joie, ce n'était pas la nouvelle de mon triomphe ; sans doute, ce bonheur eût suffi pour me causer la plus vive satisfaction ; mais, malgré ma raison et malgré ma volonté, mon pauvre cœur était si avide de tout ce qui pouvait le rapprocher de Rose, que, parmi toutes les raisons que j'avais d'être heureux, il n'appréciait que celle qui pouvait jeter un rayon de lumière dans son morne désespoir.

M. Pavelyn n'avait-il pas dit qu'il aurait donné la moitié de sa fortune pour que Dieu lui eût accordé un fils tel que moi ? Étranges et mystérieuses paroles ! Rose s'était réjouie de mon triomphe ! Dieu, dans sa bonté infinie, avait-il résolu de me combler en un seul jour de plus de bonheur que n'en peut supporter un faible mortel ?

Je fus tiré de ces pensées confuses par l'arrivée de maître Jean et de dame Pétronille, qui avaient appris de M. Pavelyn que je venais de remporter le grand prix de l'Académie, et qui apparurent dans ma chambre, avec une bouteille de vin blanc et trois verres pour boire à la santé du *primus*.

Avant que la bouteille fût vidée, l'appariteur de l'Académie vint m'apporter l'avis officiel de la décision des juges ; immédiatement après trois ou quatre de mes camarades accoururent dans ma chambre ; et, comme la nouvelle de ma victoire s'était répandue rapidement dans toute la ville, tous mes amis et connaissances vinrent successivement m'apporter leurs félicitations. A peine, au



Le préfet posa la couronne de lauriers sur ma tête. (Page 63.)

milieu de toutes ces allées et venues, trouvai-je le temps d'écrire en toute hâte à mes parents; et, lorsque approcha l'heure où je devais me rendre chez M. Pavelyn, je fus obligé d'interdire ma porte aux visiteurs pour être libre de consacrer quelques minutes à ma toilette.

Je sortis de ma chambre le cœur joyeux et l'esprit léger. Toutes ces félicitations et tous ces compliments m'avaient rehaussé à mes propres yeux; ce que M. Pavelyn m'avait dit m'avait aussi rempli d'estime pour moi-même, et il me semblait que, bien qu'il ne pût jamais y avoir égalité entre le fils d'un humble paysan et la fille de ses bienfaiteurs, la distance entre elle et lui était singulièrement rapprochée par le triomphe de l'artiste. Mais, comme tous mes châteaux en Espagne tombèrent en ruine à mon premier pas dans la maison de mes protecteurs! Rose était devenue malade tout à coup, et se trouvait au lit; cette fois, il n'était pas question d'une indisposition imaginaire ni d'une bizarrerie d'humeur; on avait fait chercher le médecin, et il avait déclaré que Rose était atteinte d'une légère fièvre.

Madame Pavelyn, après m'avoir félicité, nous quitta pour aller veiller auprès du lit de sa fille; elle ne prit point part au dîner, et ne parut qu'une seule fois au salon, pour nous dire que Rose n'allait pas plus mal, et qu'elle semblait dormir paisiblement.

M. Pavelyn était inquiet de l'état de son enfant; ce qu'il disait n'était pas de nature à me tirer de la tristesse qui assombrissait mon esprit. Le festin qu'il avait fait servir en mon honneur ne fut donc pas gai; il ne parla pas beaucoup, absorbé qu'il était dans des pensées inquiètes. Rose était-elle, en effet, réellement malade? Hélas! cette crainte me faisait trembler et pâlir! Avait-elle feint cette indisposition pour éviter ma présence et pour n'être pas obligée

de me féliciter? Quoi qu'il en fût et quelque direction que je donnasse à mes réflexions, de tous côtés je ne voyais que des motifs de chagrin et d'angoisse.

Aussi, lorsque je quittai mon protecteur, j'avais le cœur plus serré et l'esprit plus abattu que si le prix de l'Académie m'eût échappé.

XXII

Deux jours après, j'appris de maître Jean, mon hôte, que l'indisposition de Rose ne devait pas avoir eu de suites, puis qu'il l'avait vue revenir de l'église avec la femme de chambre.

J'avais donc des raisons de croire qu'elle n'avait feint cette maladie que pour ne pas assister au festin donné en mon honneur.

Cette idée me blessa vivement, et je pris la résolution de ne plus faire un pas de longtemps pour voir Rose. Mais, après avoir lutté contre moi-même pendant deux semaines, ma volonté défaillit, et je me rendis chez son père. Rose était partie pour Bodeghem avec sa mère; M. Pavelyn devait aller les y rejoindre le surlendemain, et ils resteraient probablement ensemble au château, afin de jouir du printemps, jusqu'au jour fixé pour la distribution solennelle des prix de l'Académie.

Mon protecteur me demanda si je voulais l'accompagner à Bodeghem.

J'en mourais d'envie, et le cœur me battait rien que d'y songer; mais je réfléchis que Rose voudrait probablement revenir en ville aussitôt qu'elle me verrait paraître à Bodeghem.

Je l'obligerais donc à quitter le château; et, d'ailleurs, priverais-je ma mère du plaisir qu'elle trouvait dans la compagnie de Rose?

Je refusai donc sous de vains prétextes, et je laissai M. Pavelyn partir seul pour Bodeghem.

La famille de mes bienfaiteurs resta très longtemps au château sans donner aucun avis de son retour.

J'avais parfois la crainte que Rose ne trouvât un motif pour ne pas assister à la distribution des prix. Mais, alors, je réfléchissais que, pour rien au monde, M. Pavelyn ne renoncerait au plaisir de voir couronner son protégé devant des milliers de personnes, et je conservai l'espoir qu'il ne permettrait pas à Rose de manquer à cette solennité.

Le jour de la distribution des prix arriva enfin. Une vaste salle, que l'on appelait la *Sodalité*, était disposée et décorée avec beaucoup de luxe pour cette cérémonie. Le long des murs flottaient des draperies de velours rouge, relevées de distance en distance par des aigles impériales dont les serres étendues tenaient des branches de laurier, comme si elles voulaient couronner les vainqueurs au nom de leur puissant souverain. Dans chaque coin s'élevait une gigantesque statue de la Renommée, la trompette à la bouche, proclamant le nom de ceux pour qui la carrière des arts allait s'ouvrir sous de favorables auspices; au fond de la salle, sur une estrade, se trouvaient les autorités du département et de la ville : le préfet et le sous-préfet, le maire, le président de la cour impériale, une foule de généraux et de fonctionnaires civils, tellement chamarrés d'or et de décorations, que la vue de cette richesse éblouissait les yeux et faisait battre le cœur d'admiration et de respect. Au fond de l'estrade, on voyait une nombreuse musique militaire qui, déjà avant le commencement de la cérémonie, faisait retentir la salle du son belliqueux des fanfares et des roulements des tambours. Toute la salle était remplie de spectateurs de tous les états : en avant, sur des fauteuils et des banquettes de velours, étaient assis les membres des principales familles d'Anvers; la noblesse, les riches propriétaires et les négociants notables avec leurs femmes et leurs filles; plus loin, les bons bourgeois, et plus loin encore, la classe ouvrière, que l'on pouvait reconnaître aux blouses bleues des hommes et aux bonnets blancs des femmes.

Sur ces milliers de visages de riches et de pauvres brillaient une joyeuse attente et une vive animation; on eût pu croire que chacun des spectateurs était venu là pour applaudir au triomphe d'un fils chéri; car tel est le peuple à Anvers : le moindre ouvrier comprend et aime les arts et s'intéresse à la renommée de l'école anversoise.

Les élèves qui avaient remporté les prix, et qui devaient être appelés tour à tour pour aller recevoir leurs médailles des mains du préfet, étaient assis sur des bancs à part, au côté gauche de la salle.

De la place où je me trouvais, je ne pouvais pas bien voir ce qui se passait à l'entrée de la salle; dix fois par minute, je me levais de mon banc pour promener mes regards impatients sur le public. Tant que l'affluence des spectateurs avait duré sans interruption, j'avais nourri l'espoir de voir bientôt paraître mes bienfaiteurs; mais, maintenant que la musique avait déjà commencé l'ouverture qui devait précéder la distribution des prix, mon cœur se serrait et je me sentais pâlir; ils n'étaient pas encore venus! En me levant, je pouvais voir que les sièges qu'on avait réservés pour eux au premier rang des spectateurs restaient toujours vides.

Ainsi, ni M. Pavelyn, ni sa femme, ni sa fille n'assisteraient à mon triomphe! Quelle valeur pouvaient avoir pour moi les applaudissements du monde entier, si lui, mon bienfaiteur, si elle, qui

m'avait fait artiste, ne les entendaient pas? Hélas! Rose avait refusé de venir à la distribution des prix : ma crainte s'était donc réalisée !

Les derniers accords de la musique s'éteignirent... Un long soupir souleva ma poitrine, comme si mon cœur était soulagé d'un poids écrasant.

Je voyais M. et madame Pavelyn... et Rose! Dieu merci, mon pressentiment m'avait trompé!

Un doux sourire éclaira ma physionomie; je frémis de bonheur; la salle des fêtes se remplit pour moi de tous les rayons que mon âme ravie répandait sur tout ce que mes yeux pouvaient atteindre.

Comme Rose était assise entre ses parents, au premier rang, je ne voyais pas sa figure; mais je pouvais, en regardant entre les rangs des spectateurs, tenir mon regard fixé sur elle. Il me sembla bientôt qu'un courant de fluide invisible s'établissait entre elle et moi pour nous mettre en communication secrète; je croyais entendre son cœur battre à l'unisson du mien...

Je fus tiré de ce rêve étrange par la voix de M. le préfet, qui prononça un discours éloquent sur la noble et utile mission des arts dans la société, et qui fit l'éloge de ceux qui consacrent leur vie avec dévouement à l'illustration de la patrie et de l'humanité. Après quoi, les sons de la musique se mêlèrent aux applaudissements des auditeurs, et la distribution des prix commença. Vingt élèves au moins devaient être appelés tour à tour sur l'estrade; car toutes les classes de l'Académie, jusqu'à la dernière, avaient concouru. Un grand nombre de ces vainqueurs étaient des enfants que l'on voulait encourager en leur donnant une branche de laurier ou un beau livre. Ce n'était que pour les classes supérieures des trois branches principales que les prix avaient une valeur sérieuse, parce qu'ils étaient un signe que les vainqueurs qui allaient entrer dans la carrière des arts étaient armés de toutes les forces et de toutes les chances de réussite que l'enseignement académique peut donner à des élèves intelligents et laborieux. D'abord, on devait distribuer les prix du concours d'architecture, puis ceux de la classe de dessin et de peinture, et enfin, pour terminer, ceux de la classe de sculpture; par conséquent, puisque l'on commençait chaque fois par les classes inférieures, la médaille d'or que j'avais méritée devait être distribuée la dernière, et mon couronnement devait clôturer la cérémonie.

Pendant que les élèves appelés montaient tour à tour sur l'estrade et recevaient leurs prix au milieu des félicitations générales et des accords de la musique, je ne quittais pas Rose des yeux; elle applaudissait chaque lauréat; je la voyais battre des mains avec force, et, lorsque le premier prix d'architecture fut délivré, je crus distinguer, à travers le bruit de mille exclamations, sa voix douce qui criait avec enthousiasme :

— Bravo! bravo! bravo!

D'abord, je fus enchanté de voir que Rose prenait si franchement part à l'émotion générale; je pouvais donc espérer qu'elle ne me refuserait pas ses applaudissements. Être applaudi par Rose, entendre son cri de joie retentir à mes oreilles! Quel bonheur, quel éloge pouvait être comparé à un pareil suffrage?

Peu à peu cependant, un sentiment d'inquiétude se glissa dans mon cœur; si Rose continuait ainsi à encourager, à applaudir chaque élève couronné, ses mains ne se fatigueraient-elles pas? et son enthousiasme ne se refroidirait-il pas pour le moment où je serais sur l'estrade, lui demandant une part de ses félicitations? La cérémonie durait si longtemps et l'on couronnait tant de lauréats, que je commençais à compter, avec une jalousie inquiète, chaque battement de mains de Rose, comme si j'eusse cru que la moindre marque de son approbation fût un vol qui m'était fait. Enfin, mon nom fut appelé, et je montai l'escalier, le cœur palpitant, jusque devant M. le préfet qui m'attendait debout et se mit à m'adresser une courte allocution.

Je n'entendis pas ce qu'il me disait. Mon œil fixe ne quittait pas la place où Rose était assise : je voulais voir quelle impression mon triomphe produisait sur elle; mais, tandis que M. et madame Pavelyn me regardaient avec le sourire du bonheur et de la fierté dans les yeux, Rose tenait le front baissé; elle avait laissé retomber le voile de dentelles de son chapeau et cachait son visage. En un pareil moment même, elle me refusait les applaudissements qu'elle avait si libéralement prodigués aux autres!

Je fus si cruellement frappé par cette amère désillusion, que je restai presque insensible à ce qui se passait autour de moi. Le maire de la ville suspendit la médaille d'or à mon cou et m'embrassa; M. le préfet posa la couronne de lauriers sur ma tête et donna le signal des applaudissements. La musique retentit, les joyeuses acclamations s'élevèrent comme un tonnerre du sein de la foule, et des acclamations dix fois répétées remplirent la salle... Mais Rose ne bougeait pas!

La poitrine oppressée, les yeux obscurcis, pleurant intérieurement et chancelant sur mes jambes, je descendis de l'estrade et je me disposai à retourner à ma place, mais M. Pavelyn s'élança en avant, me prit la main, et, par un mouvement joyeux, m'entraîna auprès de sa femme. Là, il me serra dans ses bras avec orgueil, sous les yeux de tout le public.

Madame Pavelyn me pressa les mains, et tous deux me comblèrent des marques les plus vives de leur intérêt et de leur affection.

— Allons, Rose, dit le père à sa fille, qui n'avait pas encore levé les yeux sur moi, maîtrise ton émotion, mon enfant. Léon pourrait bien croire que tu restes insensible à son beau triomphe; donne-lui au moins la main pour lui prouver que, du fond du cœur, tu prends part à son succès.

En disant ces mots, il leva le voile de dentelles qui cachait le visage de Rose!... Ciel! elle pleurait!...

J'osais à peine en croire mes yeux; elle avait applaudi avec joie les autres vainqueurs; mon triomphe faisait couler des larmes d'attendrissement sur ses joues!

Elle se leva lentement et jeta un seul regard dans mes yeux, mais un long regard où toute son âme semblait se répandre, une plainte, une prière, un rayon d'affection sans bornes, une révélation qui arrêta le sang dans mes veines et me fit venir plus pâle qu'un cadavre.

Obéissant à l'invitation de son père, elle mit sa main dans la mienne sans dire un mot; sa main tremblait comme si la fièvre agitait ses nerfs, et cette main, quoique froide comme glace, me brûla les doigts et me fit frissonner au contact d'un courant magnétique qui s'établit entre elle et moi.

O mon Dieu! j'avais lu dans son cœur comme dans un livre ouvert! il n'y avait plus moyen de douter, ses yeux me l'avaient dit assez clairement; ma mère ne s'était donc pas trompée : aimé de celle qui était la source de ma foi et le but de ma vie!

Jusque-là, M. et madame Pavelyn avaient considéré ma stupeur et les larmes de Rose comme une suite naturelle de l'émotion que nous avait causé mon couronnement solennel; mais qui sait si nous n'eussions point trahi pour tout le monde ce que nos yeux s'étaient dit dans ce regard que je n'oublierai jamais, si la divine Providence ne nous eût gardés de cette disgrâce?

Les autorités et les notables avaient quitté leur place, la musique avait cessé de jouer, et la salle était presque tout à fait vide. Deux ou trois professeurs vinrent m'annoncer que le préfet venait de monter dans sa voiture, et qu'il n'était pas poli à moi de faire attendre le chef du département. En disant ces mots, ils me prirent par les bras, et, me laissant à peine le temps de m'excuser près de mes bienfaiteurs, ils m'entraînèrent vers la sortie de la salle. Chemin faisant je retournai la tête encore une fois : mes yeux rencontrèrent ceux de Rose : je ne m'étais pas trompé, j'étais bien l'homme le plus heureux de la terre!

Je montai en voiture d'un pied léger. M. le préfet me fit, en riant, d'aimables reproches, me dit de m'asseoir à côté de lui, et donna le signal du départ. La voiture était une calèche de gala, traînée par quatre beaux chevaux. Il y avait sur le siège deux laquais galonnés, en grande livrée, et, derrière la voiture, deux chasseurs avec des plumets verts à leur chapeau. Il y avait dans la voiture, outre M. le préfet, les trois lauréats des classes supérieures d'architecture, de dessin et de peinture mais, comme il avait plu à monsieur le préfet de me faire asseoir à côté de lui, j'avais l'air d'être quelque chose de plus que mes camarades. Nous avions gardé la couronne de laurier sur la tête, comme c'était l'usage, et la médaille d'or brillait sur notre poitrine.

Sur notre passage, la foule s'arrêtait pour nous applaudir; les acclamations et les vivats retentissaient même au loin à notre approche. Je tenais la tête levée, et je laissais errer mes regards sur la foule avec un immense orgueil. Je me sentais si si grand, qu'un roi qui passe au milieu de ses sujets ne pouvait avoir de sa supériorité un sentiment plus intime que moi en ce moment. Ceux qui me voyaient devaient croire que mc triomphe m'avait aveuglé et rendu orgueilleux... Mais comme ils se trompaient! Ce n'était pas le lauréat de la sculpture qui, la poitrine gonflée et les yeux étincelants de fierté, semblait vouloir dominer la foule par son orgueil. Non, non, ce triomphateur superbe, c'était l'homme qui se savait aimé de Rose. Ces honneurs, ces couronnes, ces acclamations de la foule enthousiaste était bien suffisants pour faire tourner la tête à un jeune homme; mais ma tête à moi était ceinte de la couronne de roses de l'Amour.

Les applaudissements de l'univers entier n'étaient rien auprès du seul regard qui, des yeux de Rose, avait rayonné vers moi!

Aussitôt que nous fûmes descendus à l'hôtel de la préfecture, nous prîmes place au banquet avec les personnes les plus considérables du département. Un de mes camarades était assis à côté du maire de la ville; un autre à côté du général en chef; moi, je me trouvais à la droite du préfet, qui paraissait m'accorder un intérêt tout particulier, et qui disait tout haut que je lui plaisais beaucoup parce que j'étais un jeune homme d'un caractère gai.

Et, en effet, pendant que j'étais assis à côté de lui dans la voiture, il m'avait adressé différentes fois la parole pour m'engager à avoir confiance dans l'avenir; je lui avais répondu avec tant d'animation, avec tant de foi et de gaîté, que le brave homme, qui ne connaissait pas la source de cette exaltation, m'avait admiré comme un jeune artiste du plus heureux naturel.

Je ne comprends pas quelle force le regard de Rose m'avait donnée, et comment la certitude

d'être aimé d'elle avait ouvert tout d'un coup les sources de mon intelligence et de mon imagination; mais on avait à peine fini les premiers services, que chacun s'occupait de moi, et que je tenais pour ainsi dire le dé de la conversation. Tout ce qui sortait de ma bouche était si sensé, si original de forme, si spirituel, et en même temps si plein d'amabilité, que tous les invités me donnaient la réplique à l'envi pour m'engager à continuer. Et, grâce à moi, ce banquet, qui autrement eût sans doute été aussi ennuyeux que solennel, se changea en une fête joyeuse où chacun rit et s'amusa de très bon cœur.

Certainement je n'aurais pas osé me laisser aller ainsi en présence des personnes les plus haut placées; mais tous les convives, et notamment M. le préfet, m'encourageaient et semblait me remercier de la gaieté que je répandais comme à pleines mains sur toute la réunion.

Au dessert, je me levai, et je portai, au nom de mes compagnons de victoire, un toast à M. le préfet, protecteur des arts dans le département de l'Escaut.

J'avais sans doute à moitié perdu la tête; mais cette folie, au lieu d'obscurcir mon esprit, remplissait au contraire mon cerveau d'une clarté admirable. En prononçant mon toast, je fus si éloquent, si heureux dans le choix de mes expressions, et je trouvai des accents si entraînants et si profondément sentis, que je tirai des larmes des yeux de tout les auditeurs, et que chacun vient me serrer la main avec attendrissement.

Lorsqu'on eut bu également à la santé du général en chef et du maire de la ville, un des invités dit que sans aucun doute, je savais chanter; je ne me fis pas longtemps prier, et je chantai un air qui avait pour titre : *le Bonheur d'être aimé.* Inutile d'ajouter que je ravis tout le monde, car tout mon âme vibrait dans ce chant, et, d'ailleurs, je n'avais jamais eu la voix si pure et si sonore.

Je chantai plusieurs romances; et lorsque le préfet se leva enfin pour donner le signal de la retraite, les convives les plus distingués s'empressèrent autour de moi pour me témoigner leur satisfaction et leur bienveillance.

Soit que ces louanges générales m'eussent troublé quelque peu le cerveau, soit que je fusse étourdi pour avoir pris quelques verres de champagne mousseux, lorsque je montai dans la voiture qui devait me ramener chez moi, toute la ville me parut pleine de lumières, étincelante des plus belles couleurs de l'arc-en-ciel : le monde était changé pour moi en un paradis resplendissant!

Pauvre âme, tu buvais à long traits à la coupe du plaisir, sans songer qu'au fond il restait beaucoup de fiel!... Et cependant, ô mon Dieu, si triste que soit le sort qui m'était réservé, soyez béni pour cette demi-journée de félicité!

XXIII

Comme la force de l'homme pour jouir est bornée! comme elle est immense pour souffrir! Quand une chose l'attriste, il a beau appeler à son secours toute sa raison et toute sa volonté, son chagrin le poursuivra et ne le quittera point pendant des jours, des mois entiers, et sa blessure ne cessera pas de saigner; mais qu'il voie ses souhaits les plus chers accomplis, qu'il touche au faîte des félicités humaines, et à l'instant ses forces diminuent, et son âme retourne par des fluctuations incertaines à ce sentiment de douleur qui paraît être sa destination naturelle.

La veille, j'avais nagé dans la félicité; le triomphe le plus éclatant, les applaudissements de mille adorateurs: les louanges, l'envie de tous... la révélation de l'amour de Rose, tout cela réuni ne suffisait-il pas au bonheur de ma vie entière? et pourtant il y avait déjà plusieurs heures que j'étais assis dans ma chambre, les bras croisés sur ma poitrine et la tête courbée sous le poids de pensées pleines d'inquiétude!

Je luttai néanmoins contre le découragement qui voulait s'emparer de moi.

J'essayai de faire revivre les scènes délicieuses de la veille, je voulais entendre encore le tonnerre des applaudissements de la foule; je voulais revoir les larmes qui avaient brillé dans les yeux pleins d'amour de Rose. En un mot, j'avais peur de la tristesse qui m'envahissait, et je tâchais d'élever entre elle et moi comme un bouclier le souvenir de mon bonheur; mais, malgré tous mes efforts pour retrouver, par le souvenir, mon courage, mon enthousiasme, mon ivresse, je ne pus faire renaître dans mon imagination les sensations que j'avais éprouvées la veille. Fatigué de cette lutte inutile, je retombai sur mon siège, et je jetai avec terreur un regard au dedans de moi-même pour y chercher la raison de mon impuissance. Cette raison, c'était la voix de ma conscience, que, dans mon désir insensé d'être heureux, j'avais tâché d'étouffer... Mais enfin je courbai la tête, vaincu, et je prêtai l'oreille malgré moi à ce que me disait ma conscience implacable.

Hélas! ma joie était de l'ingratitude, mon bonheur était un crime. Affreuse vérité!

Je n'étais rien sur la terre que par M. Pavelyn. Tout ce que je possédais, instruction, intelligence, espoir de renommée, même les habits qui me couvraient, étaient ses bienfaits! Et, non content des dons généreux que sa bonté avaient si prodigalement semés sur ma route, j'osais, au mépris

de son bonheur, nourrir un penchant dont la seule révélation le frapperait de honte et d'effroi, lui et toute sa famille! Le fils du sabotier s'était senti heureux parce qu'il était aimé de Rose! Dans un si fol aveuglement, quels pouvaient être les désirs secrets de son cœur? Horreur! Entraîner la fille de son bienfaiteur à une mésalliance et lui préparer, à elle et à ses parents, une existence empoisonnée à jamais par le chagrin d'une pareille humiliation. Ces reproches de ma conscience, malgré mes efforts pour les repousser, pesèrent peu à peu si lourdement sur mon esprit, que je me sentis bientôt écrasé sous cette douloureuse mais évidente vérité.

Je demeurai immobile, la poitrine oppressée et le visage pâle.

J'étais incapable de commettre une lâcheté, et je frémissais à la seule idée que je pourrais devenir ingrat, mais il en coûta à ma pauvre âme de bien pénibles efforts pour parvenir à étouffer l'espérance sans cesse renaissante.

Lorsqu'enfin j'eus écouté, les uns après les autres, tous les reproches de ma conscience et reconnu ma folie, l'image du devoir se dressa devant mes yeux pour exiger de moi plus qu'un renoncement passif. Il me disait qu'il ne suffisait pas d'arracher de mon cœur jusqu'à la dernière racine de cet amour coupable, mais que je devais tuer moi-même dans le sein de Rose sa funeste inclination. Il fallait briser de mes propres mains mon espoir, ma foi, tout mon être, éteindre la seule lumière de ma vie et accepter un avenir affreux, morne et sombre comme un abîme... Nul moyen d'échapper au sacrifice, le devoir était devant moi, impérieux, inexorable, me montrant d'un côté la reconnaissance et le respect; de l'autre, la honte et la lâcheté.

Enfin mon parti fut pris.

Je m'éloignerais de mes bienfaiteurs; j'ôterais tout aliment à l'inclination de Rose; par une absence prolongée, je lui laisserais croire non seulement que j'étais insensible à son amour, mais encore que sa présence m'était devenue désagréable et que je la fuyais avec intention. Cruelle résolution! Si Rose aimait comme moi, quel calice amer j'allais lui faire vider jusqu'à la lie! Mais, quoique ma pitié pour ce qu'elle allait souffrir me mît les larmes aux yeux, il n'y avait rien à y faire; il fallait courber la tête sous la verge de la fatalité.

Quitter tout à coup la ville ou le pays, c'est ce que je n'osais pas faire; mais j'avais résolu de partir immédiatement pour Bodeghem, de rester longtemps, très longtemps auprès de mes parents, afin d'habituer peu à peu mes bienfaiteurs à mon absence. Là, je pèserais mûrement dans la solitude, ce qu'il me restait à faire, et, si je le jugeais à propos, je partirais de Bodeghem pour Bruxelles, afin de voir si je ne pourrais pas y trouver de l'ouvrage chez l'un ou l'autre sculpteur, afin de subvenir à mes besoins.

Ce que je craignais, c'était de manquer de courage pour accomplir mon pénible devoir.

Je remplis mes malles à la hâte de mon linge, de mes habits et de tout ce qui m'appartenait, comme un homme qui fait ses préparatifs pour un long voyage.

Je ferais chercher ces malles dans quelques jours par le messager de notre village, et j'écrirais à M. Pavelyn pour excuser mon départ subit en lui disant que je me sentais indisposé et fatigué, et que j'étais parti pour Bodeghem afin d'y prendre du repos et d'y recouvrer mes forces.

Pour arriver à la porte de la ville, je devais traverser la place de Meir et passer devant la demeure de M. Pavelyn; mais je ne voulais pas m'exposer au danger d'être vu ou rencontré par lui ou par Rose; car je me défiais de ma faiblesse, et je ne méconnaissais pas que le moindre événement pourrait me faire chanceler dans ma résolution. Je pris donc le parti de passer par la rue des Rennes, de traverser le cimetière Vert et de sortir de la ville par la courte rue Neuve, sans approcher de la place de Meir. Au moment où je mettais la main à la serrure, je jetai encore un long regard dans cette petite chambre qui m'avait vu devenir un homme, qui avait reçu la confidence de mes joies, de mes espérances, de mes chagrins; une larme mouilla mes paupières, et je m'arrachai avec violence de ce lieu chéri, comme un banni s'arrache du bras d'un ami qu'il ne reverra peut-être jamais.

Lorsque je me trouvai au grand air et que j'entrai dans la rue des Rennes, il pouvait être dix heures du matin. Ce triste adieu pesait lourdement sur mon cœur; un voile noir était suspendu devant mes yeux; je ne faisais aucune attention aux passants, et je marchais abîmé dans de douloureuses rêveries...

Tout à coup je m'arrêtai, mes pieds cessèrent leur mouvement; je levai la tête avec surprise et je reculai au milieu de la rue en poussant un cri plaintif. je me trouvais devant la porte de M. Pavelyn! Comment étais-je arrivé là? Ah! pendant que je me désolais, pendant que je m'abandonnais au cours de mes rêveries, l'âme de Rose, par une puissance mystérieuse, avait attiré mon âme comme l'aimant attire le fer!

Je voulus m'éloigner; mais voilà que je vois la servante qui me faisait signe de la fenêtre qu'elle va m'ouvrir la porte.

Je n'ose pas fuir. Que penserait-on d'une conduite aussi inexplicable? Peut-être ferais-je mieux d'informer en quelques mots M. Pavelyn de mon

départ. Pour cela je ne dois qu'entrer et sortir... La porte s'ouvrit, et j'entrai avec l'intention d'abréger mes adieux. La servante me conduisit jusqu'à la porte de la salle où se trouvait M. Pavelyn.

Comment il se fit qu'en ce moment je ne trahis pas mon secret, c'est ce que je ne comprends pas encore. Peut-être un découragement complet comprimait-il les mouvements tumultueux de mon cœur et les rendait-il moins visibles. Je vis devant moi une table sur laquelle un somptueux déjeuner était servi. A cette table Rose assise, et près d'elle, tout près d'elle, Conrad de Somerghem!...

Entre M. et madame Pavelyn, il y avait un gros monsieur qui devait être le père de Conrad, car les traits caractéristiques de leurs visages étaient les mêmes.

M. Pavelyn me laissa à peine le temps de saisir d'un coup d'œil furtif la scène que j'avais devant moi. A mon apparition, il se leva tout joyeux, me serra la main et me fit asseoir à côté de lui; puis il se mit à parler avec beaucoup d'éloges de mon triomphe et de mon avenir d'artiste, en me présentant à ses convives comme un jeune homme bon, courageux et plein de gratitude.

M. Pavelyn et le vieux M. de Somerghem paraissaient très animés, et je supposai que le vin d'Espagne que je voyais sur la table les avait mis en belle humeur. Ils parlaient sans s'arrêter et à voix haute, et m'accablaient de questions bienveillantes auxquelles ils répondaient le plus souvent eux-mêmes, sans me laisser le temps de placer un mot — heureusement! car mon attention et mes pensées étaient ailleurs.

De l'autre côté de la table se trouvait Conrad de Somerghem, le visage radieux de bonheur. Il penchait la tête vers Rose et, en souriant, lui disait à l'oreille des mots que je ne pouvais entendre, mais qui trouvaient un douloureux écho dans mon cœur. Il y avait dans sa joie et dans ses gestes quelque chose de hardi, quelque chose de familier qui me faisait frémir d'indignation et me blessait comme s'il insultait celle que j'aimais plus que la lumière de mes yeux.

Rose l'écoutait avec une politesse patiente et essayait même de sourire.

Elle ne m'avait adressé qu'un seul regard. Je crus comprendre qu'elle se plaignait de la cruauté de son sort, et qu'elle implorait ma pitié pour ses souffrances.

Que se passait-il donc là? Dieu! cela pouvait-il être? Pourquoi donc les deux pères se font-ils des signes d'intelligence et de satisfaction? Pourquoi madame Pavelyn tient-elle constamment fixés sur Conrad de Somerghem ses yeux humides de larmes d'attendrissement?

Une crainte affreuse m'agitait; mon cœur battait à se rompre; je sentais approcher le moment où je ne saurais plus me contenir et où mon terrible secret allait m'échapper. Je me levai et dis en bégayant à M. Pavelyn que j'avais formé le projet d'aller à Bodeghem et de passer quelque temps chez mes parents, pour me remettre des suites de la fièvre et de la fatigue des concours.

Je n'avais pas voulu partir sans informer mon bienfaiteur de mes intentions, et je n'étais venu que pour lui faire mes adieux et lui présenter mes respects, ainsi qu'à sa famille.

Je le priai donc de vouloir bien me permettre de prendre congé de lui.

M. Pavelyn essaya de me faire rester; mais, comme j'insistais, il me dit que j'avais raison, en effet, d'aller chercher un peu de repos après tant d'efforts et tant d'agitation, et il m'engagea même à prolonger mon séjour à Bodeghem jusqu'au moment où je me sentirais tout à fait remis de mes fatigues. J'adressai à Rose un dernier regard, je saluai tout le monde, et je sortis du salon.

Dans l'antichambre, au moment où je me baissais pour reprendre mon chapeau et ma canne, que j'y avais déposés, je fus surpris tout à coup par une voix de femme qui parlait tout bas à mon oreille.

Je me redressai en tressaillant, et je pâlis sans doute, car la femme qui avait murmuré à mon oreille quelques paroles que je n'avais pas comprises, s'écria en riant :

— Mon Dieu, monsieur Léon, comme vous vous effrayez facilement! vous voilà blanc de peur, comme si vous aviez cru voir apparaître un spectre derrière vous!

C'était la femme de chambre de madame Pavelyn, une fille qui me portait beaucoup d'affection; cependant, en ce moment, sa présence inattendue m'avait fait de la peine, et je la regardai avec amertume.

— Allons, allons, dit-elle d'un ton léger, ne soyez pas si fâché parce que je vous ai fait tressaillir. Je voulais vous dire quelque chose, mais vous le savez déjà, n'est-ce pas?

— La grande nouvelle! Non? N'avez-vous pas vu ce beau jeune homme là-dedans? Il est riche à millions et noble de naissance...

— Eh bien? eh bien? m'écriai-je, frémissant de crainte et d'impatience.

— Ainsi vous ne le savez pas encore? dit-elle en retenant sa voix. Rose va se marier. Ce jeune monsieur est son fiancé...

Cette nouvelle me déchira si cruellement le cœur, et il me fallut faire tant d'efforts pour cacher mon désespoir, que je me précipitai hors de la porte en poussant un éclat de rire insensé, sans savoir où je courais.

Quelques minutes après, je me trouvais de nouveau dans ma chambre, me demandant avec étonnement ce que j'y venais faire. Pourquoi m'éloigner, pourquoi quitter la ville, peut-être le pays, maintenant que Rose allait se marier, et qu'une barrière infranchissable allait se dresser entre elle et moi? Non, ce n'était pas cette idée qui m'avait ramené dans ma chambre, ce n'était que l'habitude.

A ces murailles, j'avais confié tous mes secrets, tous les battements de mon cœur; le besoin d'un épanchement solitaire m'avait ramené là; et, cette fois encore, le plancher vermoulu but mes larmes amères.

Insensiblement mon sang commença à bouillir, et bientôt une indescriptible rage sécha mes yeux. Je formai le projet d'attendre Conrad de Somerghem en plein jour dans la rue, de le traiter de lâche, de lui cracher au visage, de lui dire qu'un de nous devait mourir, et que, s'il n'était pas un ignoble poltron, il consentirait à ce que l'épée ou le pistolet décidât entre nous. Mais, alors, un sourire ironique contracta mes lèvres, car je reconnus que j'étais d'une trop basse extraction pour pouvoir espérer que M. de Somerghem accueillerait mon cartel autrement qu'avec mépris; peut-être me jetterait-on en prison comme un fou dangereux : — et, d'ailleurs, cette agression violente ne ferait-elle pas du secret de mon amour un scandale public? Et mes bienfaiteurs, et, ma mère?

Je tombai anéanti sur une chaise; je cachai dans mes mains ma tête brulante, hurlant et grinçant des dents, en reconnaissant ma complète impuissance! Je me levai en sursaut en entendant les pas d'une personne qui montait rapidement l'escalier de ma chambre. C'était dame Pétronille, qui accourut vers moi les bras tendus, en s'écriant avec joie :

— Monsieur Léon, grande nouvelle, grande nouvelle! Le savez-vous déjà? Rose va se marier.

Je la regardai avec des yeux hagards.

— Oui, oui, cette nouvelle vous surprend et vous agite, je le conçois, dit elle. Elle m'a fait aussi beaucoup d'impression, lorsque mon mari, qui revient à l'instant de son ouvrage me l'a apprise.

» Si j'étais à votre place, je courrais chez M. Pavelyn pour féliciter Rose. Cela leur fera beaucoup de plaisir, car c'est un très beau mariage, et ils sont fort contents...

Elle parlait encore, pendant que je descendais l'escalier en courant pour lui échapper.

Maître Jean fumait sa pipe sur la porte; il se retourna au bruit de mes pas et dit en riant, pendant qu'il s'écartait pour me laisser passer :

— Vous êtes si pressé? vous le savez déjà? Rose va se marier.

Mais moi, je ne me connaissais plus; je faillis le renverser, et je m'élançai dans la rue avec une précipitation furieuse.

Les passants et les maisons, tout me criait : « Le savez-vous déjà? Rose va se marier. » Et, lorsque j'atteignis enfin la porte de la ville, et vis devant moi la rase campagne et le chemin qui devait me conduire à Bodeghem, il me sembla que la ville avait réuni toutes ses voix pour crier encore derrière moi :

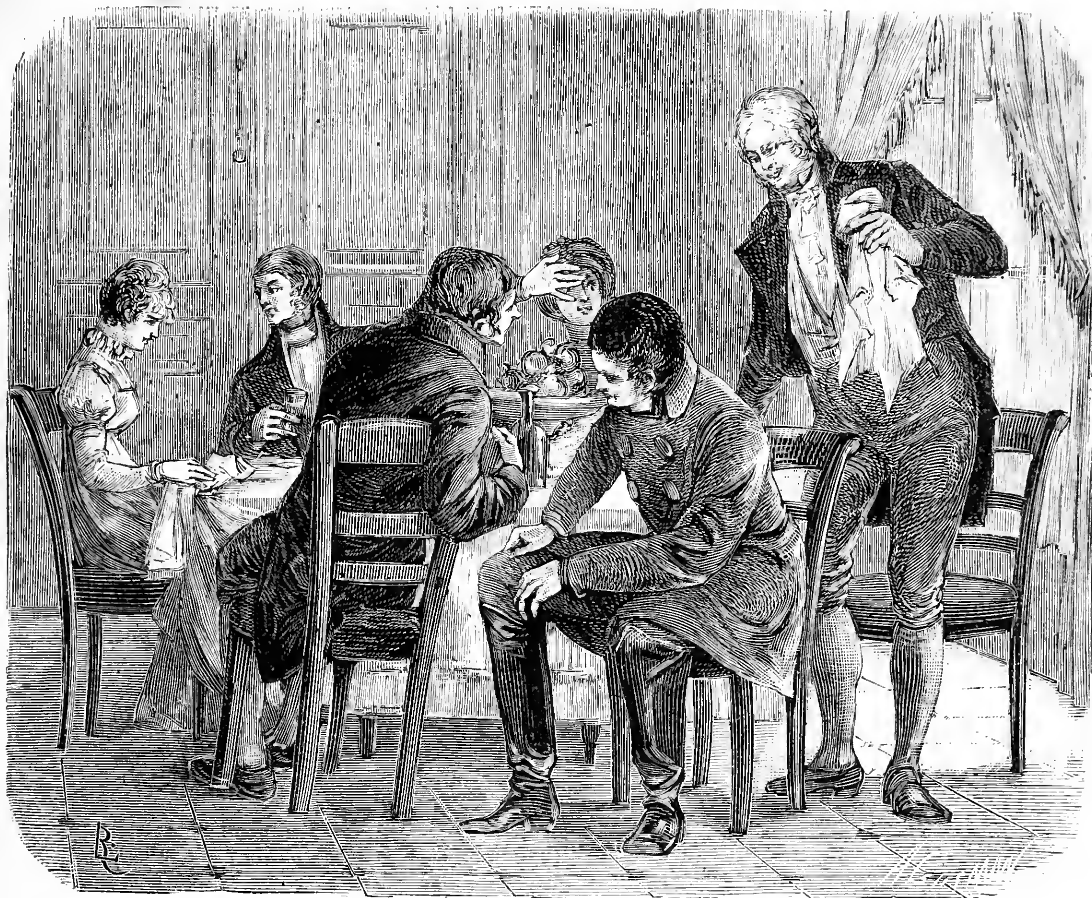
— Le savez-vous déjà? Rose va se marier!

XXIV

J'étais à Bodeghem. Mes parents croyaient, comme M. Pavelyn, que j'étais revenu dans mon village natal pour me rétablir de ma maladie et me reposer des fatigues du concours de l'Académie. Ma faiblesse évidente et la maigreur de mon visage donnaient une apparence de vérité à cette supposition. Certainement, si j'avais fait mon apparition dans la maison paternelle dans l'état de démence où j'avais quitté la ville, chacun, et surtout ma mère, aurait deviné qu'il m'était arrivé quelque chose d'extraordinaire, et qu'une douleur mortelle m'avait brisé le cœur; mais, après ma fuite d'Anvers, j'avais eu le temps de me calmer peu à peu. L'air frais, le calme des champs, la fatigue d'un long voyage à pied avaient dompté mes passions et laissé pénétrer dans mon esprit la lumière de la raison. Deux heures avant d'arriver au village natal j'avais retrouvé la pleine conscience de mon devoir. J'avais résolu de nouveau d'enfermer dans mon cœur le secret de ma douleur et de le garder jusqu'au tombeau. Maintenant que Rose allait se marier, la moindre confidence de mon amour, le moindre signe même qui pouvait trahir ses sentiments ou les miens eût été une lâcheté ou une mauvaise action. Je ne pouvais rien dire, même à ma mère; sinon mon père finirait sans doute par en savoir quelque chose, et, dans son honnêteté inflexible, il m'accablerait de reproches dont mes frères et sœurs pourraient deviner la cause.

Je n'avais donc laissé soupçonner à personne la véritable cause de mon retour inattendu au village natal, et, comme j'étais encore pâle et maigre, je n'eus pas beaucoup de peine à faire croire à tout le monde que ma tristesse et ma taciturnité n'étaient que les suites de ma faiblesse physique.

Ma mère m'avait bien parlé du danger qu'elle m'avait montré lors de son dernier voyage à Anvers; mais je l'avais rassurée en lui disant que



Mon attention et mes pensées étaient ailleurs. (Page 67.)

nous nous étions trompés tous les deux sur les dispositions de Rose à mon égard, et que, depuis, je l'avais trouvée la même qu'autrefois.

Dès ce moment, elle ne me demanda plus rien et me laissa en pleine liberté. Elle m'entoura des plus tendres soins, me prépara des tisanes qui, d'après elle, devaient me fortifier, et me força de prendre une nourriture choisie; mais il ne lui paraissait pas désagréable que je restasse des journées entières absent de la maison, et que, le soir, j'allasse me coucher avant tout le monde, pour être seul et ne pas devoir parler; car, lorsque parfois mon père me faisait des reproches au sujet de ma conduite singulière, elle me défendait en disant que le grand air, la marche et le repos pouvaient seuls me rendre la paix que j'avais perdue.

J'aurais peine à vous raconter la singulière vie que je menais à Bodeghem. J'errais sans cesse dans le château inhabité, dans les bois et dans les endroits solitaires, l'esprit assailli par un rêve qui, pareil à une nuage épais, me tenait séparé du reste du monde. J'avais beau appeler à mon secours toute ma raison et toute ma volonté pour dissiper le brouillard de mon esprit, c'était peine inutile; je ne voyais que Rose et son regard plaintif, je ne sentais que le ver du chagrin qui me rongeait le cœur, je n'entendais que ces mots effroyables : « Le savez-vous ? Rose va se marier ! » qui me poursuivaient sans m'accorder un instant de répit.

La violence de la passion et l'amertume du désespoir s'étaient tout à fait évanouies en moi; je ne haïssais et n'accusais personne au monde, pas même le sort cruel, pas même le futur époux de Rose, et l'image de mon rival, lorsqu'elle se présentait devant mes yeux, ne m'arrachait aucun signe de colère ni de haine. Un chagrin immense,

une résignation rêveuse, une sorte d'exaltation maladive dans ma douleur, avaient remplacé en moi tous les mouvements violents du cœur cœur. Convaincu dès lors que je n'étais pas né pour trouver jamais le bonheur dans le monde réel, je rassemblai un à un tous les souvenirs de ma vie passée, et, avec ces souvenirs, je me fis un monde imaginaire, où mon âme trouva la seule source de paix et de consolation qui pouvait encore s'ouvrir pour elle.

En me promenant dans le jardin du château, je m'arrêtais sur le pont et regardais l'eau en tremblant; puis, retournant à des pensées moins tristes, je contemplais pendant des heures la pelouse qui s'étendait à côté. Je voyais dans mon esprit une petite fille délicate et jolie comme un ange, et, à côté de cette charmante créature, un pauvre petit garçon qui ne savait pas parler, mais dont les yeux, au moindre mot et au moindre sourire de la petite fille, étincelaient d'admiration, de reconnaissance et d'orgueil. Je suivais en marchant ces heureux enfants, je tremblais d'une bienheureuse émotion quand j'apercevais sur le visage de la petite fille un sourire d'amitié pour le petit garçon; j'assistais à leur jeux quand ils traçaient un parterre de fleurs dans le petit sentier, je courais avec eux derrière les papillons, j'écoutais leurs paroles, je comptais les battements de leurs cœur, et je reconnaissais avec une cruelle satisfaction qu'alors déjà une puissance fatale dominait ces innocentes créatures, et avait déposé dans leur cœur le germe d'un amour infini. — J'interrogeais les arbres, les fleurs, les oiseaux, pour faire revivre devant moi le souvenir du bonheur perdu, jusqu'à ce que le crépuscule du soir et la fatigue de mon cerveau vinssent m'avertir qu'il était temps de retourner à la maison.

D'autres fois, j'errais dans les bois, et je cherchais les arbres auxquels j'avais jadis raconté mes chagrins ou confié mes espérances; je reconnaissais tous les endroits où je m'étais assis, et je croyais voir briller encore dans l'herbe les larmes que j'y avais versées huit ans auparavant. — Dans ce temps-là, je pleurais de bonheur; le soleil de l'espoir inondait mon cœur de sa lumière! Maintenant, je n'avais plus d'espoir; ma vie était fermée par le mur sombre de l'impossibilité; c'est pour cela que je n'avais plus de larmes. Les larmes sont une plainte et une prière pour demander du secours ou de la pitié. Pourquoi me plaindrais-je ou implorerais-je la pitié, moi, à qui aucune puissance terrestre ne pouvait donner ce que mon cœur désirait; moi, dont les chagrins, par leur nature même, devaient être éternels?

D'autres fois encore, je m'asseyais au bord de la prairie où l'enfant muet avait travaillé pendant des semaines et des mois à tailler des figures. — Chers trésors, avec lesquels il voulait acheter un sourire! — Je voyais l'endroit où l'enfant s'était roulé par terre dans les convulsions du désespoir, parce que sa langue lui refusait des sons intelligibles; je voyais le peuplier blanc dont l'écorce portait encore les signes mystérieux par lesquels l'enfant avait voulu exprimer une chose qu'il ne comprenait pas lui-même. Les vaches qui broutaient dans la prairie, les coups de fouet des bergers, les vapeurs argentées au-dessus des ruisseaux, la splendeur du soleil couchant, tout me rappelait les souvenirs du passé et ma belle jeunesse, et me faisait oublier ma morne douleur en montrant à mon imagination l'image d'un bonheur qui avait été, et qui ne reviendrait plus pour moi...

Il y avait déjà longtemps que j'étais à Bodeghem; ces rêveries que rien ne dérangeait, cette solitude complète, cette vie au milieu des souvenirs qui berçaient mon âme m'étaient si douces, que je n'avais pas songé une seule fois à la nécessité de me créer une existence indépendante au moyen de mon art. Quelques observations calmes, mais sévères, de mon père, me rappelèrent enfin à la conscience de ma position.

Un matin que j'allais sortir pour commencer ma promenade solitaire, mon père m'appela dans son atelier. Il me déclara que ma conduite lui semblait blâmable et d'autant moins compréhensible, que je ne disais jamais un mot au sujet de mes intentions pour l'avenir; il me dit que j'étais un homme maintenant et que je devais avoir assez de fierté pour ne vouloir pas toujours rester à la charge de M. Pavelyn. Je n'étais pas encore tout à fait guéri de mon indisposition, et mon père comprenait bien que j'eusse encore besoin de repos; mais cela ne pouvait pas m'empêcher, croyait-il, de penser à mon avenir.

Je reconnus la sagesse de son avertissement, et je promis de suivre son conseil. En effet, dès que je fus hors du village, dans les champs, je me mis à réfléchir à ce qu'il me restait à faire. Je ne voulais pas retourner à Anvers. Je ne me sentais plus poussé à me rapprocher de Rose. Elle se marierait et m'oublierait. Je souhaitais sincèrement qu'elle fût heureuse sur la terre; mais je ne la verrais plus jamais; j'étais bien convaincu que mon amour pour elle ne mourrait qu'avec moi; mais, s'il ne m'était pas donné de vivre en sa présence, je porterais sa mémoire et son image dans mon cœur jusqu'a ce que la tombe se refermât sur mon secret et sur ma souffrance. Je ne franchirais donc plus l'enceinte d'Anvers. Je ne pouvais qu'aller à Bruxelles pour y chercher de l'ouvrage chez l'un ou l'autre sculpteur; mais que dirait M. Pavelyn d'une pareille décision? La lui faire connaitre

serait imprudent et ridicule; car il ne me permettrait jamais d'aller travailler à la journée chez un autre artiste, ni même de chercher la fortune et la renommée dans une ville éloignée, où il ne pourrait prendre part à mes succès et me prodiguer ses encouragements.

En réfléchissant ainsi comment je pourrais exécuter mon projet sans blesser profondément mon bienfaiteur, j'étais arrivé très loin dans les champs, et je me tenais appuyé sur le parapet d'un pont, regardant couler lentement l'eau du ruisseau; mais je ne voyais rien. Toutes les facultés, de mon esprit étaient concentrées sur la question qui, pareille à une énigme insoluble, se présentait depuis une heure à mon cerveau.

En ce moment, j'entendis prononcer mon nom derrière moi. Je me retournai : c'était ma sœur cadette qui me cherchait et qui accourait vers moi tenant ses sabots à la main.

— Frère, s'écria-t-elle, vite! tu dois aller au château. M. Pavelyn est à Bodeghem.

— M. Pavelyn? demandai-je tremblant de surprise. Et madame... et mademoiselle... sont-elles avec lui?

— Il est seul, frère, tout à fait seul. Je l'ai vu descendre de voiture, et il m'a chargé de te dire qu'il voulait te parler. Ma mère m'a envoyée pour te chercher. Heureusement, le maréchal-ferrant a su me montrer par où tu étais sorti du village.

La certitude que Rose n'accompagnait pas son père avait dissipé tout à fait ma frayeur. Pendant que je retournais avec ma sœur au village, répondant çà et là un mot à son innocente conversation, mon esprit craintif essaya bien de m'inquiéter en me demandant pourquoi M. Pavelyn pouvait être venu à Bodeghem et désirait me parler; mais je me rassurai par cette réflexion que, puisque mon protecteur avait l'habitude de venir chaque semaine passer au moins une demi-journée à son château, il y avait plutôt lieu de s'étonner qu'il eût laissé s'écouler trois semaines sans y paraître. Pourquoi, d'ailleurs, aujourd'hui qu'il était au village, retournerait-il à Anvers sans m'avoir vu?

A l'entrée du château, je rencontrai un domestique qui me dit que M. Pavelyn se promenait dans le jardin, et que je le trouverais probablement dans le bosquet, au bout de l'allée des hêtres, puisqu'il s'était dirigé de ce côté.

Je suivis le chemin indiqué et traversai rapidement la longue avenue des vieux hêtres. Quand j'arrivai dans le bosquet, j'aperçus mon protecteur dans le lointain; il était assis sur un banc de bois au pied d'un arbre, la tête profondément courbée, et les bras croisés sur sa poitrine, comme un homme qui est plongé dans de graves réflexions. Craignant de le surprendre désagréablement, je fis du bruit pour annoncer ma présence; mais j'étais déjà tout près de lui lorsqu'il leva la tête et tourna les yeux vers moi. Un doux et aimable sourire se dessina sur ses lèvres; il me tendit la main sans se lever et me dit :

— Te voilà, mon bon Léon : je suis charmé de te voir. Comment vas-tu maintenant? Tu es encore très maigre; l'air de la campagne ne t'as pas encore entièrement rétabli; mais avec le temps, cela viendra.

Je connaissais si bien la voix de mon protecteur, j'en avais observé si attentivement pendant toute ma vie toutes les intonations, que je fus persuadé que son cœur était rempli en ce moment d'une profonde tristesse. Mon visage trahit probablement ma pensée, car il ne me laissa pas le temps d'exprimer mon inquiétude.

— Tu lis sur mes traits que j'ai du chagrin n'est-ce pas? dit-il. Tu ne te trompes pas, Léon, mais je me sens très malheureux. Depuis quelques jours l'avenir me parait sombre comme la nuit. Cependant, j'ai encore une espérance; j'ai pensé que, toi sur qui j'ai veillé comme un tendre père; tu pourrais seul peut-être, préserver ma vieillesse d'un éternel chagrin, et j'ai cru que tu ne me refuserais pas le service que je viens te demander.

Les larmes aux yeux, je l'assurai que je bénirais Dieu, s'il me permettait de prouver ma reconnaissance à mes bienfaiteurs par un sacrifice quelconque, fût-ce au prix de ma vie.

— Ce que je vais te demander est une chose bien étrange, mais elle n'exige de ta part aucun sacrifice. Je désire seulement que, si tu acceptes la mission que je vais te confier, tu emploies toute ton éloquence et tu fasses tous tes efforts pour réussir; car, si cette dernière tentative devait rester vaine comme les autres, c'en serait fait pour toujours de l'espoir et du repos de ma vie. Assieds-toi là, à côté de moi, et écoute ce que je vais te dire.

Profondément ému par le ton triste et solennel de M. Pavelyn, je m'assis, sans rien dire, à côté de lui, et il commença ainsi :

— Tu sais, Léon, que Rose n'a jamais eu une forte santé. Sa mère et moi, pendant son enfance, avons toujours craint de la perdre. Aussi, combien nous avons remercié Dieu, quand elle revint de Marseille, si fraîche, si bien portante et si belle! Mais notre joie devait être de courte durée. A peine était-elle rentrée à la maison depuis quelques mois, qu'elle devint maigre et maladive. Un chagrin secret, sans cause connue, minait ses forces, et nous fûmes repris de cette crainte affreuse qui avait empoisonné une partie de notre vie. Je n'osais

le dire à personne; mais une pensée horrible me poursuivait. Je voyais constamment devant mes yeux comme un fantôme qui menaçait mon enfant, l'implacable maladie que l'on appelle la phtisie.

Je pâlis, et un cri d'angoisse involontaire s'échappa de ma poitrine; mais M. Pavelyn, donnant à mon émotion son interprétation la plus naturelle, reprit sans s'arrêter :

— Je me suis rendu secrètement à Bruxelles, j'y ai consulté un médecin célèbre, qui a été jadis mon compagnon d'études. Pour mieux juger de l'état de Rose, il est venu à Anvers : il a passé toute une après-dinée avec nous, en compagnie de Rose, comme un vieil ami, qui ne voulait pas quitter Anvers sans venir me voir.

Avant qu'il nous quittât, je le conduisis dans mon cabinet pour savoir si mon horrible crainte était fondée.

Il me déclara que Rose n'était pas phtisique.

Je levai les mains au ciel avec un cri de joie.

— Oh! merci, merci! m'écriai-je étourdiment, c'eût été trop cruel.

— Tu m'interromps mal à propos, dit tristement M. Pavelyn. Plût à Dieu que la déclaration du médecin se fût arrêtée là! Mais non; il me fit comprendre que Rose, sans être atteinte d'une maladie des poumons, était cependant dangereusement malade, et que probablement elle mourrait après avoir langui longtemps, si je ne me hâtais d'avoir recours au seul moyen qui pût encore la sauver.

D'après lui, ce moyen, c'était de la marier.

XXV

Jusqu'alors, j'avais maitrisé mon inquiétude, et pour ainsi dire retenu mon haleine; mais alors ma poitrine s'abaissa en laissant échapper un long soupir.

— Je comprends, dit mon protecteur, que de pareilles choses t'affectent péniblement, Léon, mais laisse-moi continuer, tu verras que j'ai des raisons pour me croire doublement malheureux. Le docteur m'avait dit que le mariage, en plaçant ma fille dans d'autres conditions et dans un autre milieu, en la chargeant des soins d'un ménage, lui donnerait l'occupation et les distractions nécessaires pour la fortifier et pour calmer ses nerfs. Je devais donc lui chercher un époux. La tâche était difficile, parce qu'elle devait être accomplie tout de suite. Dès l'enfance de Rose, le rêve de sa mère et le mien avaient été de lui donner la position la plus brillante par un beau mariage. Sa fortune, comme notre seule héritière, et son éducation distinguée, sinon la beauté de son visage, nous donnaient le droit de nourrir une semblable ambition pour notre unique enfant. Mais comment trouver en peu de temps un époux qui réalisât notre rêve, au moins en partie? Je m'étais torturé l'esprit pendant plusieurs semaines, et je commençais à désespérer. Il y avait cependant un jeune homme que j'eusse accepté avec joie pour mon gendre; mais la fortune de ses parents était au moins quatre fois plus grande que la mienne, et je craignais un refus. Je fus au comble de la joie lorsque le père du jeune homme, sur un mot vague de ma part, déclara qu'un mariage entre son fils et ma fille lui serait très agréable, et qu'il donnait d'avance son consentement si les jeunes gens se convenaient. Le même jour son fils avait accepté la proposition avec une joie extraordinaire. Pour moi, j'étais au comble de mes vœux. Un pareil mariage! C'était une brillante alliance qui devait mêler le sang des Pavelyn au noble sang des Somerghem. — C'est du jeune M. de Somerghem que je parle; tu l'as vu lorsque tu es venu nous annoncer ton départ pour Bodeghem; tu l'as vu à notre soirée. Il n'a pas quitté Rose un seul instant. C'est un jeune homme élégant et distingué. Haute noblesse, fortune colossale, éducation brillante, beauté de visage, il a tout pour lui. Eh bien, Léon, nous avons parlé à Rose de ce mariage; nous lui avons fait comprendre qu'il était nécessaire pour la sauver d'une maladie de langueur; nous l'avons suppliée de consentir en lui disant qu'elle nous donnerait une grande preuve d'amour. — Elle refuse!

M. Pavelyn se tut et attendit une réponse. Pendant qu'il parlait, j'étais si profondément plongé dans mes douloureuses réflexions; la révélation de l'état menaçant de Rose m'avait porté un coup si cruel que, pour toute réponse, je répétai les derniers mots de mon interlocuteur, et murmurai d'une voix à peine intelligible :

— Elle refuse!

— Oui, Léon, reprit M. Pavely, elle refuse! Rien ne peut la faire changer de résolution. Je ne sais pas comment cela se fait; mais ce mariage semble lui faire horreur. Comprends-tu ce qui m'afflige si profondément? Non seulement je ne puis pas sauver ma fille, mais ce projet de mariage est connu de toute la ville. Que penseraient les Somerghen d'un refus si offensant? Ah!... comme père, je suis menacé d'un chagrin éternel, et, comme homme, d'un insupportable affront! Toi seul, mon bon Léon, tu peux peut-être détourner de moi ce terrible malheur. Rose a pour toi une amitié sincère; tu es jeune comme elle, tu es éloquent; ta parole, pleine de sentiment, trouvera le chemin de son cœur. Fais-lui comprendre et démontre-lui qu'elle doit accepter ce mariage; c'est un service inappréciable que je

te prie de me rendre. Oh! puisses-tu réussir, et je m'estimerais payé cent fois de tout ce que j'ai fait pour toi! N'est-ce pas, Léon, tu rassembleras toutes tes forces pour obtenir de Rose son consentement à ce mariage.

Depuis quelques minutes, j'avais prévu ce que M. Pavelyn allait me dire. Moi, moi-même! je devais supplier Rose d'épouser Conrad de Somerghem... Au premier abord, cette pensée m'avait fait frissonner; mais tout à coup un retour s'était fait dans mes réflexions. Ce mariage était peut-être, en effet, le seul moyen de sauver Rose d'une consomption mortelle. L'homme dont j'avais reçu les bienfaits implorait cet effort de ma reconnaissance. Oh! il n'y avait pas à hésiter; si je ne voulais pas passer à mes propres yeux pour un lâche, égoïste et méprisable, il fallait accomplir le sacrifice franchement et résolument. Aussi repartis-je que j'étais prêt à partir avec lui pour Anvers, afin de conseiller à Rose d'épouser M. de Somerghem.

— Mais tu feras des efforts, beaucoup d'efforts, tu puiseras dans son amitié pour toi et dans notre amour pour elle tous les arguments possibles.

— Avant de partir, je prierai Dieu pour qu'il donne du pouvoir à ma parole, répondis-je. Fiez-vous à ma gratitude et à mon ardent désir de faire tout ce qui peut vous être agréable. Vous dites que ce mariage peut sauver Rose, monsieur! pourrais-je hésiter?

— C'est une tâche difficile que je t'impose, soupira mon bienfaiteur. Tu ne connais pas Rose comme nous. C'est une fille douce et tranquille, jamais égoïste ni volontaire dans les choses ordinaires; mais, quand une fois elle a fermement décidé quelque chose, on s'aperçoit alors qu'elle est douée d'une singulière force de volonté. Souvent je m'en suis secrètement réjoui, car j'y voyais le signe d'un caractère noble et fort; mais, maintenant, nous avons malheureusement à craindre que nous ne soyons, nous et elle-même, les victimes de cette force de volonté!

M. Pavelyn s'était levé et marchait lentement dans l'avenue des hêtres. Croyant qu'il voulait me mener immédiatement à Anvers, je lui demandai un quart d'heure pour retourner dans la maison de mon père et m'habiller convenablement; mais il me dit que je devais rester à Bodegem au moins jusqu'au lendemain; s'il me ramenait dans sa voiture, Rose soupçonnerait que son père m'avait imposé cette mission, et mes conseils perdraient beaucoup de leur poids et de leur force. Je devais venir par la diligence et faire comme si je ne savais rien. M. Pavelyn trouverait un prétexte pour faire tomber la conversation sur le mariage.

Chemin faisant, il se donna encore beaucoup de peine pour me faire sentir quel prix il attachait à ma réussite, et il me conjura de ne rien épargner pour atteindre mon but. Dès que nous approchâmes du château, il appela ses gens et leur donna l'ordre d'atteler sans retard.

Pendant qu'on attelait, il causa gaiement avec moi. Son chagrin s'était allégé par l'espoir que je détournerais de lui et de son enfant le mal qu'il redoutait. Mes paroles lui avait inspiré cette espérance. Comme je supposais que Rose avait refusé le mariage parce qu'elle m'aimait, je ne doutais pas que, d'après mes conseils, elle se soumît à la nécessité reconnue, quel que pût être le sacrifice. J'avais exprimé plusieurs fois cette conviction intime, et mon bienfaiteur m'en était sincèrement reconnaissant. Au moment de monter en voiture, il me serra encore les deux mains et me dit avec un regard où brillait de nouveau la confiance :

— A demain donc, mon bon Léon; Dieu te donnera la force de remplir heureusement ta noble mission.

Je suivis des yeux la voiture, jusqu'à ce qu'elle eût tout à fait disparu à mes regards; puis je quittai le château et pris un sentier solitaire. En présence de M. Pavelyn, je n'avais pas pu réfléchir avec toute la lucidité voulue à la position nouvelle où sa démarche inattendue m'avait placé; mais, quand je fus seul et que je n'eus plus besoin de surmonter mon émotion, mon cœur se mit à battre violemment, je me sentis pâlir et mes jambes se dérobèrent sous moi. Mon âme voulait se révolter contre le sacrifice de sa dernière espérance, mais cette lutte contre le sentiment du devoir ne fut pas longue. Bientôt j'envisageai sous un tout autre point de vue la tâche qui m'était imposée. J'aimais la fille de mes bienfaiteurs; peut-être n'avais-je pas fait ce que j'eusse dû faire pour combattre et pour étouffer cette inclination; peut-être étais-je vraiment coupable envers mes bienfaiteurs et envers Dieu. J'avais bien cherché dans ma conscience toute sorte de raisons pour excuser ma faiblesse; mais, maintenant, l'heure était venue de prouver que mon amour était assez pur et assez noble pour s'immoler au bonheur de celle qui en était l'objet. Certes, c'était une mission pénible que j'avais acceptée, et je prévoyais que bien des fois encore mon cœur se serrerait d'angoisse et de douleur avant que le sacrifice fût consommé, mais j'offrirais mes souffrances à Dieu comme une punition de mon égarement, et, si j'étais coupable, il m'accorderait peut-être, avec son pardon, la paix du cœur que j'avais perdue.

Ainsi rêvant et fermement résolu à chasser toutes pensées autres que celles qui pouvaient m'encourager à accomplir franchement ma terrible tâche, je dirigeai mes pas vers la demeure de mes parents.

XXVI

Le lendemain, lorsque je descendis de la diligence à la porte de la ville et que j'entrai dans la rue qui devait me conduire immédiatement à la maison de M. Pavelyn, il me fallut rassembler toute mon énergie pour ne point défaillir au moment d'accomplir ma tâche. Jusqu'alors, j'étais parvenu à combattre mon hésitation et ma crainte; mais maintenant que chaque pas me rapprochait du moment fatal, je sentais ma force m'abandonner. Mon cœur battait violemment, et de temps en temps un frisson glacial parcourait mes membres. Ce n'est pas que j'hésitasse dans ma résolution, ni que j'eusse quelque regret d'avoir accepté la douloureuse mission; mais il y avait en moi une puissance secrète qui luttait contre ma volonté, et dont les efforts tumultueux augmentaient à chaque instant ma frayeur et mes souffrances.

Après m'être arrêté deux ou trois fois en chemin pour maîtriser mon agitation, je crus avoir repris un peu de calme, et je sonnai hardiment à la porte de M. Pavelyn.

Comme je me présentai à l'heure convenue, M. Pavelyn épiait mon arrivée. Il vint à ma rencontre dans le vestibule, me serra la main avec joie, et m'introduisit sur-le-champ dans la chambre où sa fille était assise auprès d'une table, tenant une broderie à la main.

— Vois, Rose! s'écria-t-il gaiement, voici Léon qui vient nous voir.

Elle leva la tête de dessus son ouvrage. Son visage s'illumina de l'éclat d'une joie indescriptible, ses yeux firent rayonner sur moi un regard plein d'amour et de reconnaissance. Ma présence seule la rendait heureuse... Pauvre victime d'un penchant défendu!

L'effet que cette démonstration, dont le sens ne pouvait m'échapper, produisit sur moi fut si profond, que je dus faire effort pour retenir les larmes qui montaient à mes yeux. Mais Rose, que mon arrivée inattendue avait surprise, se rendit immédiatement maîtresse de son émotion. Après avoir balbutié un aimable salut elle avait repris tout son calme, et, dans ses réponses à ce que son père et moi nous lui disions, il n'y avait plus rien qui pût faire soupçonner une profonde émotion.

Nous causâmes pendant quelque temps de choses presque indifférentes; puis M. Pavelyn porta la conversation sur le mariage. Il fit comme si je ne savais rien de Rose, énuméra brièvement toutes les raisons qui devaient décider sa fille à accepter cette brillante alliance, et me demanda ensuite directement quelle était mon opinion sur cette affaire.

— Il ne peut y avoir de doute, affirmai-je : mademoiselle Rose doit donner son consentement; car un pareil mariage...

Un coup d'œil de Rose fit expirer la parole sur mes lèvres. Elle me considérait avec étonnement, avec reproche et avec effroi; un pénible sourire errait sur ses lèvres, sourire presque imperceptible, mais convulsif comme celui d'une personne qui a reçu une blessure mortelle et qui ne veut pas se plaindre.

M. Pavelyn, remarquant mon hésitation, vint à mon secours et dit quelques mots pour m'engager à continuer ma tâche.

Je recommençai avec douceur, mais avec résolution, à lui conseiller de se marier. Elle avait baissé la tête et paraissait m'écouter avec patience, sinon avec indifférence. D'abord je fis valoir la grande fortune de Conrad de Somerghem, sa haute noblesse et l'excellence de ses qualités. J'allais invoquer la raison principale et parler à Rose de sa maladie et du chagrin de ses parents, lorsque M. Pavelyn sortit de la chambre. La pauvre enfant suivit son père des yeux et me considéra avec un regard qui me fit frémir et me frappa de stupeur. Comme le langage de l'âme est admirablement clair!

Rose n'avait point parlé, et cependant j'avais compris mot pour mot ce qu'elle m'avait dit. Hélas! elle m'accusait d'avoir conspiré avec son père pour faire violence à ses sentiments. Elle me reprochait cette ruse cruelle et la blessure dont je venais volontairement de déchirer son cœur. J'étais extrêmement ému, et je bégayais quelques mots d'excuse; mais elle, avec un calme qui me dominait, me dit doucement :

— C'est bien, Léon, continuez. Accomplissez sans hésiter votre mission; je vous écouterai jusqu'au bout.

Je sentais des larmes prêtes à jaillir de mes yeux; mon cœur était serré, la pâleur de l'angoisse décolorait mon visage. Alors, la crainte me fit résister violemment à mon émotion. J'appelai à mon secours la conscience du devoir et toute l'énergie de ma volonté. Je repris d'une voix tremblante :

— Rose, vous êtes malade. Vos parents redoutent un affreux malheur! Ah! délivrez-les de l'angoisse qui abrégerait leurs jours. Ils vous ont donné la vie; toutes leurs espérances sont concentrées sur vous. Si la consomption devait leur enlever leur enfant, leur fille unique, ils mourraient de désespoir. Si c'est un sacrifice, un pénible sacrifice même que l'on exige de vous, acceptez-le, je vous en supplie, par pitié, par amour pour votre bon père, pour votre tendre mère!

Je croyais avoir fait quelque impression sur l'esprit de Rose; mais, voyant que je m'étais trompé, je m'interrompis.

— Malheureux Léon! dit-elle en soupirant, pourquoi retourner ainsi le poignard dans votre cœur et dans le mien? La consomption, dites-vous? Mais, pour accepter ce mariage, il me faudrait tuer dans mon cœur un sentiment qui est devenu ma vie même. J'aime mieux mourir de consomption! Alors, du moins, je ne profanerai pas le sentiment qui s'est emparé de mon âme; alors, du moins, je l'emporterai avec moi dans la tombe sans l'avoir souillé par une promesse parjure!

Je fus si profondément ému à cette révélation du secret de son cœur; ces affreuses paroles : consomption, mort, tombe, m'inspirèrent une telle frayeur et une si vive pitié, qu'un torrent de larmes ruissela sur mes joues. Je voulus parler, la voix s'arrêta dans mon gosier.

— Ne pleurez pas, Léon, dit Rose; la fatalité cruelle qui pèse sur nous ne peut se fléchir par des larmes. Dieu nous a refusé le bonheur sur la terre, courbons la tête avec résignation et sans nous plaindre. J'en mourrai peut-être; mais pourquoi croire qu'il ne reste plus d'espoir après la mort? N'y a-t-il donc pas une seconde vie?

Égaré, hors de moi, succombant presque à ma douleur, je m'écriai d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Non, non, vous ne pouvez pas mourir, Rose! Oh! Rose, écoutez-moi! Ce mariage doit briser un cœur dont chaque battement était un soupir pour vous, il doit empoisonner une vie qui ne consistait qu'à vous aimer, il doit tuer une âme qui vous adorait comme la Divinité; mais il doit aussi vous sauver de la mort qui vous menace, il doit épargner à vos parents, à mes bienfaiteurs, le plus affreux désespoir; il doit excuser notre égarement devant Dieu!... Oh! Rose, par les souvenirs de notre enfance, par tout ce que j'ai espéré et souffert, par mon amour insensé, mais sans bornes, pour celle qui m'a fait artiste, oh! je vous en conjure, laissez-vous fléchir! Accordez-moi un seul moyen de reconnaître les bienfaits de votre père, et ne m'ôtez pas l'espérance que vous resterez sur la terre pour lui fermer les yeux. Ah! voyez, Rose! voyez, je vous en supplie à genoux... Écoutez, exaucez ma prière!

Je me laissai tomber à genoux en versant d'abondantes larmes et en tendant vers elle des mains suppliantes. Quelque chose qui me frappa de stupeur s'était passé en elle : une joie excessive brillait sur sa physionomie. Les bienheureux qui voient s'entr'ouvrir le ciel n'ont pas un sourire plus céleste. Pendant que je répétais ma prière avec plus d'ardeur, elle me tendit la main et me dit :

— Ah! j'en étais sûre, et cependant je n'osais pas y croire tout à fait; maintenant, le doute est loin de moi. Merci, merci, Léon! Si Dieu a décidé de ma vie, maintenant je puis mourir!

Tout à coup je fus saisi d'une émotion terrible, je sautai debout en tremblant, et je courbai la tête en poussant un cri étouffé. Une porte s'était ouverte, et M. Pavelyn m'avait vu agenouillé aux pieds de sa fille! Cependant ce n'était pas cela qui m'agitait; car j'aurais facilement pu lui expliquer cette attitude suppliante; mais, dans le regard qu'il fixait sur moi, il y avait tant d'amertume et un courroux si sombre, quoiqu'il fût contenu, que je ne pus douter qu'il n'eût surpris le secret de mon amour pour sa fille.

Sans rien dire, M. Pavelyn tira le cordon d'une sonnette et attendit l'arrivée d'un domestique. Ce fut un moment anxieux; un silence de mort régnait dans le salon; Rose tenait ses yeux baissés; j'étais plus mort que vif, et je dus m'appuyer au marbre de la cheminée pour ne pas plier sur mes jambes chancelantes.

Une servante parut.

— Allez, dit M. Pavelyn, avertissez madame Pavelyn que Rose la prie de venir auprès d'elle sur-le-champ.

Dès que la servante eut disparu, mon protecteur, irrité, me dit d'une voix dont l'altération glaça mon sang dans mes veines:

— Venez, suivez-moi; je dois être seul avec vous.

Comme, dans mon trouble et ma défaillance, je ne m'empressais pas de lui obéir, il me saisit par la main et m'entraîna hors du salon. Près de la porte, je retournai la tête dans un mouvement involontaire: c'était mon âme qui, par un dernier regard, voulait dire un éternel adieu à l'âme qu'elle aimait. Je vis Rose, debout, le doigt levé vers le ciel, comme une prophétesse; ses traits étaient illuminés; l'espérance et la foi rayonnaient dans ses yeux. Elle me montra le ciel, et je compris qu'elle me disait adieu jusque dans le sein de Dieu.

M. Pavelyn paraissait péniblement affecté de l'attitude de sa fille, car il me serrait le poignet et m'entraîna à grands pas dans une chambre retirée dont il referma la porte derrière lui.

Écrasé sous le poids de la honte, et presque insensible, je demeurai immobile à la place même où mon bienfaiteur m'avait conduit. Il croisa les bras sur sa poitrine et me regarda silencieusement; je ne pus supporter ce regard, et je me laissai tomber sur une chaise en cachant dans mes mains ma figure et mes larmes.

— Ainsi, voilà ma récompense! s'écria M. Pa-

velyn d'une voix altérée. Cet enfant que j'ai tiré de la pauvreté, que j'ai aimé comme un fils, que j'ai comblé de bienfaits, cet enfant était un serpent qui s'est glissé dans ma famille pour empoisonner ma vie! Le fils du sabotier, non content d'oser lever les yeux sur l'héritière de ma fortune et de mon nom, voudrait entrainer ma fille unique à partager son coupable amour! Insensé! La reconnaissance n'avait-elle donc pas assez de puissance dans votre cœur pour étouffer une pareille inclination? Ne prévoyiez-vous pas que vous alliez commettre une lâcheté et un crime! Qu'avez-vous osé croire? qu'avez-vous osé espérer? Ah! c'est une malédiction de Dieu.

J'étais pâle comme la mort; je tremblais; je me tordais les mains de désespoir, je tendais les bras vers M. Pavelyn en bégayant des paroles confuses. Mon émotion extraordinaire, mon angoisse mortelle et mon désespoir sans bornes éveillèrent quelque compassion dans le cœur de mon bienfaiteur; car ce fut avec moins de colère qu'il reprit :

— Non, ne répétez pas l'aveu de votre coupable égarement; j'ai tout entendu. Hélas! puisse le ciel vous le pardonner! Tandis que je vous prodiguais mon amitié, et que je songeais nuit et jour à votre avenir, vous parliez à mon enfant d'un amour qui devait abréger notre vie à tous, et couvrir notre tombe d'une honte ineffaçable.

La blessure sanglante que me fit cette accusation me rendit la parole; j'essayai, à travers mes sanglots, de faire comprendre à M. Pavelyn que je n'avais jamais, avant cette journée fatale, trahi par un signe la malheureuse passion que j'avais pour Rose. Je lui dis combien j'avais lutté et souffert; comment j'étais retourné à Bodeghem avec l'intention de ne plus fouler le pavé de la ville d'Anvers, et comment mon amaigrissement et ma fièvre n'étaient que la conséquence du combat désespéré que j'avais livré contre moi-même. — Enfin, je me jetai aux pieds de mon bienfaiteur, et j'implorai sa pitié et son pardon. Je lui dis que je voulais fuir, fût-ce au bout de la terre; mais je le conjurai de ne pas me charger du poids de sa malédiction. Il me releva d'un geste bref et répondit :

— Malheureux, je vous ai tant aimé, que, maintenant encore, je puis croire à votre innocence. Je ne vous ferai donc plus de reproches inutiles. Personne au monde, dites-vous, ne sait rien de votre fol amour pour Rose, ni de sa faiblesse... C'est un grand bonheur, oui, oui; car, si quelqu'un avait surpris ce terrible secret, où irai-je cacher ma honte? Comment ma femme supporterait-elle le poids de son malheur? Et Conrad de Somerghem, qui se saurait repoussé pour un... Non, je surmonte ma colère, mon indignation; c'est une consolation pour moi que, maintenant du moins vous sentiez ce qu'un devoir inexorable exige de vous. C'est assez. Le silence, l'éternel oubli doit ensevelir ce secret; vous comprendrez, je l'espère, que vous devez quitter immédiatement cette maison. Partez, allez loin, très loin; que personne de nous n'entende plus parler de vous. Que mon enfant surtout puisse oublier jusqu'à votre existence. Je vous en prie, je vous en supplie, Léon, si vous êtes reconnaissant de mes bienfaits, soumettez-vous de bonne volonté et avec conscience à cette nécessité... On a besoin d'argent pour voyager; je ne veux pas que vous manquiez de rien.

A ces mots, il posa une bourse à côté de moi sur la table; mais, moi, anéanti par tant de bonté, je m'élançai vers lui, et lui pris les mains que j'arrosai de mes larmes en m'écriant :

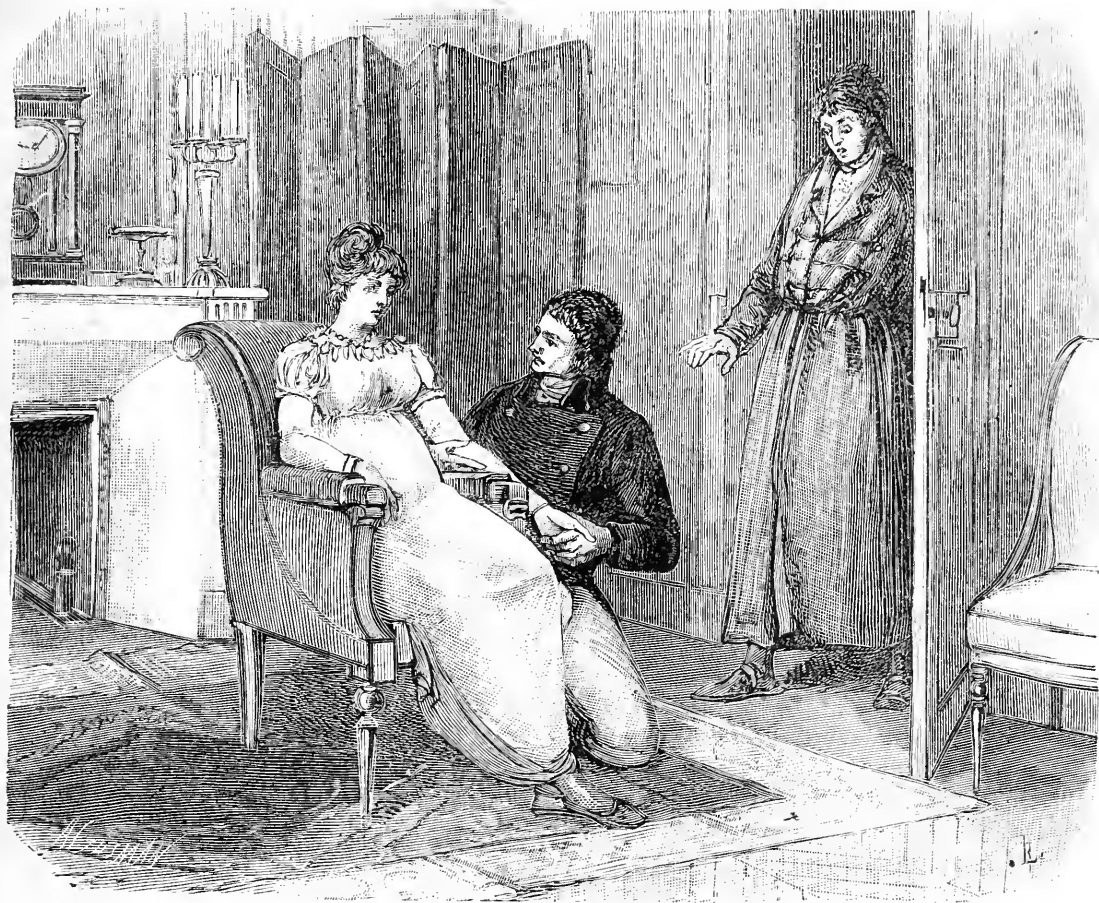
— Oh! merci, merci! je prierai Dieu sans cesse pour qu'il vous accorde ses bénédictions! Adieu! ayez pitié de l'infortuné dont le dernier soupir sera un cri de reconnaissance pour vous. Oh! mon Dieu... Adieu, noble cœur, généreux protecteur, adieu!

En achevant ces mots, je m'enfuis. Je me précipitai dans la rue comme un aveugle, et, poursuivi par l'angoisse et le désespoir, je courus droit devant moi, sans savoir ce que je faisais. Je sortis de la ville par la première porte qui se présenta devant moi, et lorsque j'arrivai au bout du faubourg et que je vis le monde ouvert devant moi, je poussai un cri de joie, et je redoublai de vitesse, comme si chaque pas qui m'éloignait de la demeure de mon bienfaiteur devait diminuer le poids de ma honte et l'horreur de mon crime.

XXVII

Le premier jour de ma fuite je tombai d'épuisement près d'un village non loin de Bruxelles. Quoique j'eusse refusé le secours que m'avait offert mon protecteur, je n'étais pas sans argent. Je possédais trois napoléons d'or et quatre ou cinq francs en menue monnaie. Après quelques moments de repos, j'entrai dans le village et je cherchai une auberge. Le lendemain, au point du jour, je repris mon voyage dans la direction de la France, car je croyais que, dans ce grand pays dont je connaissais bien la langue, je trouverais mieux qu'ailleurs les moyens de me cacher et de soutenir ma vie amère sans qu'on en apprit jamais rien à Anvers.

Après avoir marché pendant quatre jours sans discontinuer, je me trouvai enfin assez loin sur la terre de France, dans un petit village aux environs



M. Pavelyn m'avait vu agenouillé aux pieds de sa fille. (Page 75.)

de Compiègne. Maintenant qu'il y avait entre Rose et moi une distance de cinquante à soixante lieues, maintenant que je me savais éloigné de toutes les grandes routes et que je n'avais plus à craindre que l'on pût découvrir les traces de ma fuite, je ne sentais plus la nécessité de continuer mon voyage. Les gens chez qui j'étais logé ne m'inquiétaient pas par des questions indiscrètes et ne s'étonnaient pas de ma singulière taciturnité.

Il y avait autour du village beaucoup de petits vallons où l'on pouvait rêver tout à son aise, et à peu de distance s'étendait la forêt impériale de Compiègne, où les malheureux peuvent s'égarer dans la plus complète solitude avec leurs tristes pensées.

C'était le plus souvent dans les endroits les plus sombres de cette forêt que je passais mes journées, immobile pendant des heures entières, les yeux fixés sur un même point et les bras croisés sur ma poitrine; ou bien allant et venant, riant et soupirant, répandant sur le gazon la rosée de mes larmes jusqu'à ce que la cloche de midi ou l'obscurité du soir me rappelât au village.

Je pensais à ma mère, à M. Pavelyn et à mon avenir perdu : je sentais les remords de ma conscience; je voyais pleurer mes bienfaiteurs à la vue du dépérissement de leur enfant; j'entendais une malédiction sortir de leur bouche contre l'ingrat dont l'orgueil insensé était la cause du malheur de leur vie; mais, si affreux que fussent les souvenirs et les visions qui passaient devant mes yeux, je trouvai dans mon âme malade assez de force pour les chasser, et pour évoquer à leur place une autre image, une resplendissante et admirable apparition. Alors Rose s'élevait à mes yeux, des brouillards de la forêt, avec le sourire de l'espérance aux lèvres, le feu de l'enthousiasme dans le regard et me montrant du doigt le ciel, comme

elle m'était apparue lors de notre fatal et éternel adieu. D'autres fois, j'écoutais une voix plaintive et je voyais à travers le feuillage l'ombre vaporeuse d'une vierge angélique. C'était l'âme de Rose qui venait me répéter l'aveu de son amour. « Plutôt mourir! plutôt mourir ! » murmurait-elle à mon oreille d'une voix solennelle et touchante. Et alors, en extase et dans un oubli complet du monde, je me sentais heureux par-dessus tous les hommes, et je riais au fond de la forêt solitaire, comme un pauvre fou qui a perdu la conscience de lui-même.

Malgré le dérangement maladif de mon esprit, je songeais à ma mère avec une profonde inquiétude. Elle ne s'étonnerait pas pendant la première semaine de mon départ combien je resterais de jours à Anvers; mais enfin elle s'informerait de moi, et alors de quel coup terrible ne serait-elle point frappée en apprenant que j'avais disparu sans laisser aucune trace derrière moi! Je devais et je voulais lui écrire. Mais que lui dirais-je dans cette lettre? Je ne pouvais pas lui révéler la vérité, car je voulais accomplir avec une religieuse fidélité la promesse que j'avais faite à mon bienfaiteur. Vingt fois je me penchai sur mon papier pour commencer une lettre mensongère; mais le mensonge ne voulait pas sortir de ma plume.

Après une lutte qui dura quatre jours, je cédai enfin à l'impérieuse nécessité, et j'écrivis à ma mère. Je lui dis avec mille protestations d'amour, et en implorant mon pardon, que je voulais entreprendre un voyage en France, en Allemagne et en Italie, pour compléter mon éducation d'artiste. Que j'étais parti sans lui dire adieu, de crainte que mes parents ou M. Pavelyn ne me détournassent de l'exécution d'un projet qui me poursuivait depuis plus d'une année et qui m'avait rendu malade. J'ajoutai qu'elle ne devait pas être inquiète de moi, que je lui donnerais souvent de mes nouvelles, que je penserais toujours à elle avec amour et que je reviendrais le plus tôt possible, avec la ferme volonté d'embellir ses vieux jours et de la rendre heureuse.

Pour ne pas laisser deviner à mes parents le lieu de mon séjour ou le lieu de ma fuite, je pris la voiture de poste qui passait sur la chaussée voisine, et je me fis conduire jusqu'à Reims où je jetai ma lettre à la poste. Le soir, j'étais revenu dans le village.

Cette lettre à ma mère m'avait coûté bien des efforts incroyables; mais, maintenant qu'elle était partie et que je pouvais espérer que mes parents seraient du moins rassurés sur mon existence, je sentais mon cœur déchargé d'un poids étouffant, et mon esprit tout à fait libre de se livrer, dans un oubli complet, à ses continuelles rêveries.

Je n'aurais point, de longtemps, songé à quitter mon village solitaire, car j'aimais la forêt de Compiègne et ses sentiers ombreux; mais je m'aperçus bientôt que mes finances étaient presque épuisées. D'ailleurs, mes singulières allures commençaient à être remarquées dans le village, et l'on me faisait des questions indiscrètes qui me déplaisaient. Il fallait donc prendre un parti et m'en aller. Paris était le seul endroit où je pusse me rendre avec l'espoir de rester inconnu et caché dans la foule, et de trouver de l'ouvrage comme sculpteur, afin d'échapper à la misère qui me menaçait.

Deux jours après, j'entrais, le bâton de voyage à la main, dans la capitale de la France. Pendant une semaine, je logeai dans un petit hôtel garni; mais alors, rappelé à l'économie par la vue de ma dernière pièce de cinq francs, je cherchai un logement moins coûteux. Je pris possession d'une petite chambre sous les combles d'une haute maison dans la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, derrière le Panthéon. De là, mes yeux embrassaient tout le panorama de l'immense cité, et mon regard pouvait se perdre pendant des heures dans l'horizon brumeux, comme dans l'infini. A mes pieds grondaient le roulement de milliers de voitures; au-dessus de ma tête bruissait le mouvement d'un million d'habitants; j'entendais même, dans la maison qui me servait d'asile, le chant de gens joyeux, le cri des enfants et les appels des personnes qui montaient et descendaient l'escalier; mais tous ces bruits m'étaient étrangers, et, au milieu de Paris et de son innombrable population, je me sentais plus loin du monde et plus isolé que dans le petit village perdu près de Compiège.

Dès la première heure de mon séjour dans cette petite chambre, elle me devint chère. Quelle autre patrie était mieux faite pour une âme attristée, que cet étroit réduit, perdu sous le toit d'une maison qui était elle-même un petit monde, mais avec un horizon sans limites, où mes pensées pouvaient s'égarer en toute liberté?

Si la nécessité n'avait pas interrompu mes rêves, il me semble que j'aurais passé toute ma vie la tête penchée hors de ma petite fenêtre. Mais il n'y avait pas moyen d'oublier que la pauvreté se tenait à mes côtés. Je m'arrachai donc de ce lieu enchanteur, et je descendis dans la rue, pour aller demander de l'ouvrage chez les maîtres statuaires, comme je l'avais déjà fait infructueusement depuis plusieurs jours.

Ce jour-là, je devais être plus heureux. Je m'adressai à un sculpteur très estimé, qui demeurait dans une maison de la rue de Seine, en lui disant que j'étais un jeune artiste, un premier

prix de l'Académie d'Anvers, qui avait entrepris le voyage de Paris pour se perfectionner dans ses études; mais que, me trouvant sans argent, j'étais obligé de chercher de l'ouvrage pour vivre. L'humilité de mon langage lui inspira sans doute de la confiance, car il n'en demanda pas davantage, et me conduisit sur-le-champ dans un grand atelier où beaucoup de jeunes gens et même d'hommes faits étaient occupés à tailler dans le bois et dans la pierre différentes statues, et des ornements de toute espèce. — Il appela le chef de l'atelier, lui dit quelques mots à voix basse; puis, se tournant vers moi :

— On va vous mettre à l'épreuve, mon garçon, dit-il. Ce soir, je verrai ce que vous savez. Si je suis content, je vous donnerai de l'ouvrage. A l'œuvre donc, et bon courage!

On m'apporta une petite ébauche en plâtre représentant un archange, et un bloc de bois de tilleul, où je devais tailler la tête de l'ange jusqu'au cou, grande quatre fois comme le modèle. On me procura en même temps tout ce qu'il me me fallait : un établi, des outils, et même une blouse grise, pour ne pas souiller mes habits.

Vers le soir, j'avais presque entièrement terminé la tête d'ange. J'étais content de moi-même, car j'avais la conviction que mon essai était parfaitement réussi. Aussi, je travaillais avec tant d'ardeur, que je ne remarquai pas que depuis quelques instants le sculpteur était derrière moi, et regardait ce que je faisais.

Il me tapa sur l'épaule, et me dit avec un sourire aimable :

— Oh! oh! mon gaillard, vous osez corriger le modèle! C'est égal, j'aime cela, quand la hardiesse marche de pair avec le talent. Je suis satisfait; vous travaillerez pour moi; et, pour vous faire voir que je veux du bien à de jeunes artistes comme vous, je vous donnerai le salaire d'un premier ouvrier.

Depuis ce jour, je travaillai dans le grand atelier au milieu de nombreux compagnons. Il y avait à exécuter, pour une église de la ville de Bordeaux, un grand autel avec toutes ses statues et tous ses ornements. L'ouvrage se trouvait en retard et était pressé. C'est à cette circonstance que je devais mon admission immédiate.

Dès le premier jour de mon entrée à l'atelier, mes camarades avaient tâché de savoir qui j'étais. Au commencement, ils excusèrent ma discrétion et ma réserve; mais bientôt mon continuel silence les aigrit, et je devins de plus en plus l'objet de leurs railleries, sinon de leur haine. — Cette disposition hostile de mes camarades m'affligea; je fis tous mes efforts pour être un peu plus communicatif, et pour leur être agréable; mais j'eus beau me faire violence, je ne parvins pas à chasser les images qui, même pendant que je travaillais avec ardeur, étaient sans cesse présentes à mon esprit, et l'emportaient dans le monde des idées tristes... Rose, toujours Rose! qui me montrait le ciel comme la patrie des pauvres bannis du bonheur, et murmurait à mon oreille : « Plutôt mourir! plutôt mourir! »

Lorsque la fin des heures de travail me rendait ma liberté, je prenais mon vol, comme un oiseau échappé de sa cage, vers la montagne Sainte-Geneviève, et je m'asseyais sur une chaise devant ma petite fenêtre, et je regardais d'un œil vague les reflets dorés du soir, et je rêvais d'elle, de son sourire et de son aveu; ou bien je pensais à sa maladie, au chagrin de ma pauvre mère, et je pleurais, et je suppliais Dieu, les mains levées vers lui, de la protéger et de me pardonner, dans sa miséricorde infinie. Et je ne quittais ma place favorite que quand la fatigue m'obligeait à me mettre au lit pour réparer mes forces.

XXVIII

Il y avait deux mois que je travaillais avec mes camarades à l'achèvement du grand autel.

Un jour, le sculpteur me fit appeler dans son atelier particulier. Il me montra un modèle de plâtre — qu'à son ancre symbolique on pouvait reconnaître pour une personnification de l'Espérance, — et me dit de l'examiner avec attention, parce qu'il désirait avoir mon avis.

— Eh bien! demanda-t-il après quelques instants, que pensez-vous de cette statue?

— Telle qu'elle est comprise, je la trouve extrêmement belle, répondis-je d'un ton craintif.

— Telle qu'elle est comprise? répéta-t-il. Il y a donc une restriction? Voyons, parlez franchement; je ne vous ai pas appelé ici pour recevoir vos éloges. Il manque quelque chose à cette ébauche. Si vous pouvez trouver ce que c'est, vous me rendrez service; car cela commence à m'ennuyer terriblement.

— Mon talent est trop borné, murmurai-je, pour que j'ose critiquer une si belle œuvre; cependant je reconnais que, si j'avais dû l'entreprendre moi-même, mon imagination me l'eût fait concevoir moins bien sans doute, mais autrement.

— Mais comment l'auriez-vous conçue? C'est précisément là ce que je veux savoir, s'écria mon maître avec impatience.

Je lui expliquai que, d'après moi, la beauté corporelle que les Grecs ont recherchée répondait sans doute à leurs mœurs et à leur religion; que le christianisme, regardant le corps comme pous-

sière, avait plutôt pour but, dans l'art, de traduire les émotions de l'âme immortelle. L'ébauche de la statue de l'Espérance, si elle était mon ouvrage, ne ressemblerait donc pas tant à une divinité grecque; je la ferais plus humaine, trop humaine probablement.

Mon maître paraissait écouter mes paroles avec plaisir. Il m'arracha encore une remarque sur l'expression du visage de sa statue. D'abord, je tâchai de lui faire comprendre, avec la plus grande réserve, que je trouvais l'expression trop calme, trop froide, et manquant d'élan vers celui qui est la source de toute espérance. Insensiblement je me laissai entraîner par mon sentiment; on avait touché une des cordes de mon cœur, qui n'en demandait pas tant pour vibrer avec violence. Je représentai l'espérance comme l'unique source de toute foi, de toute religion, de toute joie; — car, si le Créateur n'avait pas mis au cœur de l'homme l'étincelle lumineuse de l'espérance, où celui-ci trouverait-il la raison et la force de supporter les sacrifices, les douleurs et le travail de la vie, s'il ne savait pas qu'un être suprême lui tiendra compte de ses labeurs et de ses souffrances?

Mon maître fut vivement touché de mon langage enthousiaste, et, tout en me disant que je me laissais peut-être axalter jusqu'à l'exagération, il me serra la main avec une satisfaction sincère.

Il m'expliqua pourquoi cette ébauche l'ennuyait, comme il me l'avait dit. Un banquier excessivement riche, possesseur d'un magnifique cabinet d'objets d'art, lui avait commandé la statue de marbre de l'Espérance, pour être placée au milieu de plusieurs chefs-d'œuvre de sculpture. Ce banquier, originaire d'Allemagne, était un homme très religieux. Il avait sur l'art d'autres idées que celles qui sont reçues en France. Plusieurs fois déjà, il était venu voir le modèle ébauché, et, chaque fois, il s'en était montré mécontent, malgré les nombreuses modifications que mon maître y avait faites. Le banquier avait à peu près les mêmes idées que moi sur les exigences de ce que nous appelons l'art chrétien, et cela étonnait grandement mon maître. Quoi qu'il en soit, mon maître tenait beaucoup à satisfaire le riche amateur, et il me pria instamment de lui dire d'une façon plus précise et plus détaillée comment je croyais que la pose, l'expression et les formes de la statue devaient être pour répondre au vœu du banquier.

Je parlai si longtemps et je conseillai tant de changements, qu'à la fin aucune des parties de sa composition n'avait échappé à mes critiques, cependant comme je parlais avec beaucoup de respect, ma franchise ne blessa pas le sculpteur. Il secoua la tête d'un air pensif, et dit :

— Vous autres, hommes du Nord, vous comprenez l'art autrement que nous le comprenons en France aujourd'hui. Qui a tort? qui a raison? Nous laisserons la question pendante. En tous cas, je me fais vieux, et ce n'est pas à mon âge que l'on change son esprit et ses yeux. Il m'est impossible de satisfaire le banquier, et cependant je serais profondément désolé si je devais perdre quelque chose de son estime et de sa haute protection.

Il y eut un moment de silence.

— Mais, mon brave garçon, demanda tout à coup mon maître, si je vous priais de faire une maquette d'après vos idées, y mettriez-vous le cachet de vos sentiments sur l'art chrétien?

— J'ose l'espérer, quant à l'idée du moins, répondis-je. Quant aux formes et aux proportions des différentes parties, votre main de maître devrait les corriger; car, en ce point, je suis encore novice et inexpérimenté.

— Ah! c'est naturellement ainsi que je l'entends, s'écria le sculpteur. Demain je pars pour Bordeaux avec toutes les pièces de l'autel achevé. Pour le placer dans l'église, je serai au moins huit jours absent. Il y a là-haut, au troisième étage, une petite chambre où je travaille quelquefois. J'y ferai monter de la terre glaise. C'est là que vous ferez votre ébauche. Il y a une sonnette; l'apprenti viendra à votre appel pour recevoir vos ordres. Vous garderez sur vous la clef de cette chambre. Je défendrai que personne vienne vous déranger. Vous profiterez de votre temps, et vous avancerez votre maquette autant que vous pourrez. Je suis curieux de voir de quoi vous êtes capable... Ainsi c'est dit, n'est-ce pas, demain vous vous mettrez à l'œuvre? Et vous me ferez une Espérance chrétienne.

Je promis de faire de mon mieux pour mériter son approbation.

Le lendemain, je pétrissais l'argile avec passion, car j'étais si exalté et je voyais mon idéal si net et si vivant devant mes yeux, que je jugeai inutile de modeler une ébauche en petit pour me guider dans mon travail.

Quelle serait ma statue? Où trouverais-je mon inspiration? Mais qui, sur la terre, avait, comme moi, vu l'Espérance incarnée en une créature humaine? Rose! Rose avec son doigt tendu vers le ciel, avec toute son âme dans ses yeux, avec son visage rayonnant et illuminé par la foi en une vie meilleure, levé vers Dieu, la source de toute espérance! — Oh! j'étais encore artiste! Toute la vivacité de mon esprit m'était revenue; je ne pensais plus qu'à ma création, et je me sentis si heureux et si grand, que, sans m'en apercevoir, je mouillai de larmes de joie l'argile que je pétrissais sous mes doigts fiévreux. Et comment en eût-il été autrement? Ce que je faisais, c'était l'incarnation de

mon amour, de ma croyance, de mon espoir! Rose était là, devant moi, comme l'ange inspirateur de l'artiste! Et moi, en travaillant, je me sentais plus près d'elle, et en communication plus intime avec son âme que dans mes rêves les plus trompeurs. Aussi l'argile se façonnait comme par enchantement entre ses mains. J'aurais eu vingt bras, que je n'eusse pas pu travailler plus vite!

Cependant, lorsque j'eus entièrement modelé ma statue avec son caractère propre, mais encore grossièrement ébauché, une difficulté que j'avais vainement essayé d'écarter, m'effraya. Non seulement ma statue avait l'attitude solennelle et l'expression enthousiaste de Rose au moment où elle m'avait dit adieu jusque dans le ciel; mais c'était si exactement sa figure, que ma main avait involontairement imprimé sur ses traits et dans ses membres amaigris, le sceau de la langueur. Ma statue était donc trop grêle de formes et trop maigre.

Je luttai longtemps pour corriger ce défaut; enfin je réussis en partie, et mon ébauche acquit une certaine rondeur, suffisante du moins pour lui ôter son apparence maladive.

Alors je me mis à travailler avec plus de confiance et plus d'ardeur, et je poussai si vivement l'exécution, que je passai presque tout le huitième jour à contempler mon œuvre avec ravissement, ne voyant plus aucune correction à y faire.

Mon maître était revenu dans l'après-midi. Je reconnus sa voix dans l'escalier, et j'attendis, le cœur palpitant, qu'il ouvrît la porte de ma chambre.

Quel serait son jugement?

Enfin il parut, et s'écria aussitôt qu'il me vit :

— Eh bien, mon garçon, a-t-on réussi? a-t-on bien travaillé? Voyons comment vous comprenez l'Espérance chrétienne.

A ces mots, il s'approcha de ma statue; mais il recula, frappé d'un sentiment dont je ne pus me rendre compte, et la considéra un instant en se parlant à lui-même. — Puis il s'élança vers moi, me prit la main, la serra avec force, et dit d'une voix émue :

— Mais vous êtes un artiste, vous! un grand artiste! Les formes sont un peu grêles; mais cela ne fait rien, je les corrigerai. Vous avez trop d'inspiration et trop de talent pour ne pas acquérir, avec le temps, une grande célébrité. Pauvre garçon! vous perdez votre temps ici, à tailler le bois et la pierre pour gagner un morceau de pain! Cela n'est pas juste; à chacun selon son mérite; je vous procurerai les moyens de vous faire connaître... Et, en attendant, je double dès aujourd'hui votre salaire. Tant que vous resterez ici, vous ne serez pas mon ouvrier, vous serez mon ami; nous causerons de l'art ensemble; j'apporterai mon expérience, et vous, l'enthousiasme de votre cœur jeune et chaud. Nous y gagnerons tous les deux.

Je remerciai mon généreux maître, les larmes aux yeux; mais il ne me laissa pas le temps d'exprimer ce que je sentais.

— Je cours chez le banquier, s'écria-t-il. Il faut qu'il vienne, qu'il vienne à l'instant. Il serait bien difficile s'il n'était pas content, cette fois. S'il est chez lui, je le ramène avec moi. Jetez ces morceaux d'argile, et laissez descendre un peu le rideau; votre statue ne reçoit pas assez de lumière.

A ces mots, il descendit l'escalier quatre à quatre, me laissant en proie à une émotion d'orgueil et de joie.

Après une demi-heure d'attente, j'entendis un bruit de pas qui montaient à l'étage où se trouvait mon atelier. Je me retirai dans un coin de la chambre pour ne gêner personne, et je m'assis devant une table en faisant semblant de dessiner.

J'entendis un cri d'admiration poussé par le banquier, qui dit à mon maître :

— C'est superbe! je vous félicite. Vous avez enfin compris mieux que moi ce que je désirais. Recevez mes sincères remerciements. Oh! la nature vit! Et quelle expression, quel élan vers Dieu! Oui, oui! c'est ainsi qu'il faut représenter l'Espérance des chrétiens...

— Et si je vous disais que je ne suis pas l'auteur de cette statue? répliqua mon maître.

— Que voulez-vous dire? demanda le banquier surpris.

— J'y changerai bien quelque chose, répondit le sculpteur. Elle est trop maigre, et il y a, çà et là, de petits détails qui doivent être corrigés; mais je ne veux pas m'attribuer le mérite d'autrui. L'auteur de la statue que vous admirez est le jeune homme que vous voyez dessiner à cette table.

Et, se tournant vers moi, il me cria :

— Venez ici, mon ami, et recevez vous-même les éloges qui vous appartiennent légitimement.

J'obéis. Le banquier s'avança vers moi et se mit à me louer chaleureusement et à vanter mon œuvre. Ému et confus, je tenais les yeux baissés; mais mon maître me frappa vivement sur l'épaule, et s'écria :

— Ah! monsieur Léon, vous êtes là comme une timide jeune fille. Levez la tête et regardez hardiment devant vous, comme un artiste tel que vous a le droit de le faire.

Le banquier se gratta le front en murmurant :

— M. Léon? Ce serait étrange! qui sait? En effet; maître, je connais tous vos élèves, mais ce jeune homme, je ne l'ai pas encore vu ici. — Vous vous nommez donc Léon? demanda-t-il en s'adressant à moi. Excusez mon indiscrétion, je

vous prie. Quelle est votre patrie? quelle ville habitent vos parents? quel est votre nom de famille?

Je répondis à ses questions avec franchise.

— C'est merveilleux! dit-il. Sans cette statue, je ne vous aurais peut-être jamais trouvé. Cependant il y a quinze jours que je vous fais chercher dans tous les ateliers et les musées de Paris. Mais qui se fût imaginé que je vous trouverais dans une maison où je connais tout le monde? J'ai une lettre pour vous, une lettre très pressée. Elle est d'un riche négociant d'Anvers. Mais vous devez le connaître : M. Pavelyn est son nom. Je ne sais ce qu'il vous veut, mais il me supplie de ne pas perdre un instant pour vous remettre sa lettre, si je vous découvre. Je lui ai promis de ne rien négliger pour satisfaire son ardent désir. Je vais envoyer immédiatement mon domestique, qui m'attend en bas, demander la lettre à mon premier commis. Il ira en voiture, et sera de retour en un instant.

Il descendit pour donner ses ordres, puis remonta sur-le-champ dans l'atelier. Il regarda encore ma statue, loua en particulier chacun des mérites qu'il croyait y découvrir, causa avec moi de l'art païen, de l'art gothique et de l'art moderne, et me promit sa puissante protection.

Il fut interrompu par l'arrivée de son valet, qui lui présenta une lettre cachetée, qu'il me remit immédiatement.

C'était bien M. Pavelyn qui avait écrit mon nom sur l'enveloppe. J'étais tremblant et pâle d'une curiosité inquiète en ouvrant la lettre... Mais, dès que j'en eus parcouru les deux premières lignes, un voile descendit devant mes yeux; je poussai un cri déchirant; mes jambes se dérobèrent sous moi, et je m'affaissai au pied de ma statue.

Mon maître me prit dans ses bras; le valet qui avait apporté la lettre prit de l'eau dans un vase, et se disposait à mouiller mon front. Mais je n'étais pas tout à fait évanoui, et je fis signe qu'on me laissât respirer un peu. Je ne pouvais croire l'écrit qui gisait tout ouvert à mes pieds, et mon premier mouvement fut de le reprendre et d'y porter les yeux de nouveau. Je lus à voix haute les affreuses paroles qui m'avaient fait succomber à ma douleur et à mon épouvante :

« Venez, venez vite, Léon! hélas! elle marche d'un pas rapide vers la mort. Un seul espoir nous reste : votre présence peut encore, peut-être, lui sauver la vie. Venez! ma pauvre Rose vous appelle jour et nuit! »

Je n'en lus pas davantage. Avec un nouveau cri, j'arrachai ma blouse grise, et je saisis mes vêtements.

— Mais qu'avez-vous? que voulez-vous faire? s'écria mon maître, effrayé de la violence de mes mouvements.

— Partir, je dois partir! m'écriai-je. Elle meurt! elle m'appelle! Adieu!

— Elle meurt? Qui? demanda-t-on.

— Là-bas! elle! l'Espérance... ma statue! hurlai-je comme un fou.

Mon maître se plaça devant la porte et me barra le passage.

— Pauvre garçon! dit-il; je ne puis vous laisser partir ainsi; votre cerveau est dérangé.

Je lui dis d'un ton suppliant et les mains jointes :

— Oh! non, non, vous vous trompez : je ne suis pas fou. Jugez, jugez vous-même! J'étais un pauvre enfant muet; un autre enfant, la fille de gens riches, m'a tiré de la misère, m'a instruit, et a fait de moi un artiste. Devenue femme, elle a aimé son protégé avec tant de passion, qu'elle paye de sa vie ce malheureux amour! Peut-être en ce moment est-elle étendue sur son lit de mort, elle m'appelle pour la sauver, pour lui fermer les yeux... Et je ne volerais pas à son appel de détresse? Ah! je vous en prie, je vous en conjure, laissez-moi partir!

— Je comprends, répondit mon maître les yeux mouillés de larmes; mais vous ne retournerez pas du moins à Anvers à pied; avez-vous de l'argent?

— De l'argent? balbutiai-je frappé de cette question. De l'argent? Dans ma chambre... trop peu, peut-être.

Le généreux artiste tira quelques napoléons de sa poche, me les glissa dans la main et dit :

— Tenez, que Dieu vous protège pendant le voyage. Partez le plus vite possible; nous compterons après.

A peine vis-je la porte ouverte devant moi, que je me précipitai dans l'escalier en poussant un cri de joie, et je m'élançai dans la rue...

Deux heures après, j'étais dans la chaise de poste qui devait me ramener en Belgique.

XXIX

Après un voyage rapide, quoique terriblement lent au gré de ma fiévreuse impatience, j'arrivai à Anvers dans l'après-midi. Je m'élançai hors de la chaise de poste avant qu'elle fût complètement arrêtée, et courus tout d'une haleine jusqu'à la maison de M. Pavelyn; mais là, j'appris par un domestique que, depuis une dizaine de jours, toute la famille s'était rendue au château de Bodeghem, dans l'espoir que l'air de la campagne fortifierait un peu la malade.

Sans perdre un instnat, je courus chez un loueur de voitures et fis atteler deux bons chevaux à une légère calèche; je lui promis double salaire...

et, un quart d'heure après, nous brûlions le pavé sur la grande route de Bodeghem avec la rapidité du vent.

Je fis arrêter la voiture devant la grille du château, je jetai une pièce d'or au cocher, et je sautai dans le jardin. A la porte du château, un domestique me salua avec un cri de joie : il me conduisit dans le vestibule en toute hâte, et, sans dire un mot, ouvrit la porte d'une chambre et s'écria :

— Voici M. Léon !

Trois ou quatre voix répondirent par un cri de joie à cette annonce. Je vis Rose se lever en sursaut de son fauteuil de malade tout chargé de coussins; je vis ma mère qui tenait une des mains de la pauvre malade; je vis M. et madame Pavelyn dont le visage s'illuminait de joie à mon apparition... Mais Rose ! hélas ! comme la maladie l'avait changée ! Ces joues creuses, ces yeux vitreux, ces lèvres bleues ! Il était donc vrai que la mort avait marqué sa victime; je n'étais venu que pour la voir mourir !

A cette affreuse pensée, je fus frappé d'un désespoir immense; je sentis mes jambes se dérober sous moi; j'essayai de parler; mais on eût dit que j'étais redevenu muet.

Je remuais vainement les lèvres; aucun son ne sortait de ma bouche... Un torrent de larmes s'échappa de mes yeux, et je me laissai tomber sur une chaise, anéanti et sans force, la tête cachée dans mes mains appuyées sur le bord de la table.

J'entendais la douce et faible voix de Rose m'adresser des paroles consolatrices; je sentais les bras de ma mère qui s'efforçaient de me faire lever la tête pour un tendre baiser. M. Pavelyn me serrait le main et tâchait de me tirer de la douleur où j'étais plongé par les témoignages de la plus vive affection; mais je restai insensible à tout, et ne répondis que par des sanglots, jusqu'au moment où Rose murmura à mon oreille avec l'accent de la plus ardente prière :

— Léon, merci pour vos larmes; mais ayez du moins pitié de ma pauvre mère. Vous lui déchirez cruellement le cœur! Pour l'amour de moi, montrez-vous courageux et rassuré sur mon sort.

Ces paroles me rappelèrent un peu à moi-même; je fis un effort pour surmonter ma douleur, et je levai la tête. Tandis que des larmes silencieuses coulaient encore de mes yeux, j'essayai d'expliquer ma vive émotion par le sentiment de bonheur ineffable dont la vue de mes bienfaiteurs et de ma mère avait agité mon âme... Mais Rose interrompit cette explication embarrassée, et dit en me montrant une chaise à côté d'elle :

— Venez, Léon, asseyez-vous à côté de moi. Je ne puis pas causer avec vous de si loin, cela me fatigue la poitrine.

Quand je lui eus obéi, elle me regarda avec un sourire radieux, et plongea dans mes yeux un regard d'une singulière profondeur. L'amour et le bonheur éclairaient son pâle visage; mais cette quiétude, cette joie, sur ses traits flétris, me frappèrent d'une angoisse nouvelle, et je penchai la tête sur ma poitrine.

— Cela vous fait beaucoup de peine de me voir malade, me dit-elle d'une voix calme et gaie. Ah! si vous n'étiez pas venu, je n'aurais peut-être pas eu la force ni le courage d'espérer une vie plus longue; mais, maintenant que vous voilà, je me sens déjà beaucoup mieux. Mon cœur bat plus librement; il y a quelque chose, un sentiment secret du retour de mes forces, qui me donne la certitude que j'échapperai à la consomption. Vous verrez : dès demain, je veux me promener au jardin avec vous et avec ma bonne mère; nous parlerons de notre enfance; nous évoquerons nos plus doux souvenirs; nous jouirons du beau temps, et nous admirerons la beauté de la bienfaisante nature. Ainsi j'oublierai ma maladie, je reprendrai des forces, et je reviendrai insensiblement à la santé. Oui, oui, Léon, j'en suis sûre; le bon Dieu vous a destiné à me rendre deux fois la vie. Votre vue seule suffit pour me guérir. Prenez donc courage, vous tous qui m'aimez si tendrement; car la lumière de la délivrance a lui pour moi.

Ces paroles, dites avec l'accent d'une ferme conviction, firent une profonde impression sur moi et sur ses parents. Je commençai à chanceler dans ma terrible croyance; le joyeux sourire qui éclaira mon visage trahit le doux espoir qui était descendu dans mon cœur.

Rose parla encore pendant quelque temps avec la même confiance exaltée, jusqu'à ce qu'elle ne vît plus de larmes dans les yeux de sa mère et qu'elle crût avoir effacé l'impression de mon désespoir. Alors elle se mit à m'interroger sur mon voyage, et voulut savoir avec les moindres détails comment j'avais vécu pendant ma longue absence, et ce qui m'était arrivé.

Pour m'engager à en faire le récit circonstancié, elle prétendit qu'il n'y avait pas de meilleur moyen, pour guérir un malade, que de lui faire oublier sa maladie. Pendant que je parlais, elle m'interrompit souvent par de joyeuses observations et de fines reparties, et se montra si gaie, que je finis par croire que je m'étais effrayé à tort, et qu'il n'y avait aucune raison de désespérer d'une prompte guérison.

M. et madame Pavelyn écoutaient, les yeux brillants de bonheur; et il était visible qu'ils s'aban-

donnaient plus encore que moi à cette douce espérance.

Mon bienfaiteur prit part à la conversation; il fut extrêmement affectueux et me montra à différentes reprises que, malgré son chagrin, il n'avait cessé de m'aimer.

Comme j'étais arrivé à Bodeghem très tard dans l'après-midi, le crépuscule du soir commençait déjà à obscurcir la clarté du jour, pendant que nous oubliions nos peines et nos inquiétudes dans une conversation pleine de charme et de consolation. Rose nous étonnait par sa vivacité, son courage et sa gaieté. Ses lèvres avaient repris leurs fraîches couleurs par la circulation d'un sang plus chaud; ses yeux brillaient de joie; il y avait dans ses paroles et dans ses gestes tant de liberté d'esprit et tant de force, qu'il ne restait plus en elle d'autres symptômes de maladie que l'extrême maigreur de ses joues et de ses membres.

En ce moment survint le docteur, qui venait faire sa visite habituelle. Lui aussi parut stupéfait du changement favorable qu'il remarqua sur la physionomie de Rose, et il secoua la tête en souriant.

Après m'avoir cordialement souhaité la bienvenue, comme à une vieille connaissance, il s'approcha de la malade et lui tâta le pouls pendant quelques minutes.

Puis il dit d'une voix qui trahissait une certaine inquiétude :

— Quelle agitation dans le sang! Cette force nouvelle est étonnante. Espérons; une réaction favorable va peut-être se déclarer; mais, si nous ne faisions pas cesser cette émotion trop vive, maintenant qu'il en est temps encore, elle pourrait devenir funeste. Mademoiselle Rose est très fatiguée, quoiqu'elle n'en ait pas l'air. Il faut qu'elle prenne du repos. Ainsi, monsieur Léon, vous qui avez plus de force sur vous-même, quittez-la maintenant. Et vous, mademoiselle, remettez à demain le plaisir de causer avec lui. Alors vous serez probablement assez forte pour reprendre, sans vous fatiguer outre mesure, l'entretien que mon devoir m'oblige à faire cesser.

Nous avions tous la conviction que le docteur nous donnait un conseil très sage; car, maintenant que notre attention était éveillée, nous ne pouvions méconnaître que Rose fût dans un état d'agitation extrême.

Ma mère prit pour prétexte que mon père, qui était allé dans un village voisin pour acheter du bois, serait probablement de retour à la maison, et que je ne pouvais lui laisser ignorer plus longtemps mon retour.

Rose me supplia à mains jointes de revenir la voir le lendemain de très bonne heure. Ses yeux bleus faisaient rayonner sur moi un sourire d'une douceur céleste. M. Pavelyn me serra encore la main. Je marchai consolé et presque heureux, à côté de ma mère, vers notre demeure.

XXX

Le lendemain, après une nuit agitée par des rêves pleins d'espoir et d'inquiétude, je me levai aux premières lueurs du matin; mais, si vif que fût mon désir d'être auprès de Rose, je restai avec mes parents pour leur parler de ma fuite et de ma position.

Je sentais, et ma mère me l'avait bien fait comprendre, que Rose avait été très fatiguée, et que je ne pouvais pas la priver d'un repos si nécessaire par une visite trop matinale.

Neuf heures sonnaient au clocher du village quand j'osai me diriger vers le château.

En entrant dans le jardin, je vis de loin Rose assise avec sa mère sous l'ombrage d'un tilleul touffu. Cette preuve que les émotions de la veille ne lui avaient pas été fatales me rendit si joyeux que je poussai un cri de triomphe.

Tandis que j'exprimais ma joie et mon espoir, Rose me fit signe de m'asseoir à côté d'elle.

Madame Pavelyn, après avoir échangé quelques paroles avec nous, se leva et s'éloigna sous prétexte d'aller chercher quelque chose dans la maison.

Dès qu'elle eut disparu, Rose me dit :

— Léon, j'ai prié ma mère de me laisser seule avec vous. Hier, je n'ai pas pu vous causer librement; parlons un peu à cœur ouvert. Dites-moi, pendant cette triste absence, avez-vous pensé à moi, beaucoup pensé à moi?

— O Rose, soupirai-je, en quoi peut consister ma vie, sinon à penser à vous, à vous seule, jour et nuit? Votre doute me fait peine...

— Non, non, soyez tranquille, Léon, répliqua-t-elle en souriant. J'ai tort de vous demander cela, car je sais ce que vous avez souffert, et à quelles pensées votre esprit a été en proie. Mon âme vous a accompagné dans votre voyage; j'ai vu couler vos larmes dans la solitude; j'ai entendu vos lèvres murmurer mon nom; je vous ai vu sourire à mon image que se plaçait devant vos yeux. Ne vous étonnez pas de cela, Léon. Pour compter les battements de votre cœur, si loin que vous fussiez, je n'avais qu'à poser la main sur mon propre cœur, et je suis certaine que ses moindres pulsations avaient un écho dans le vôtre. Nos deux existences n'en font qu'une.

Tremblant d'émotion, je joignis les mains et balbutiai des paroles d'ardente reconnaissance.



Priez, mes enfants! (Page 91.)

(Page 91.)

La voix de Rose était si douce, le contentement illuminait sa pâle figure d'un éclat si charmant, que ses paroles tombaient sur mon cœur palpitant comme les gouttes d'une bienfaisante rosée.

Il devait y avoir dans l'esprit de Rose des idées qu'elle ne disait pas; car, au lieu de répondre à ce que je lui disais, elle me demanda tout à coup :

— Et si la maladie m'avait emportée avant votre retour, Léon, vous auriez toujours pensé à votre pauvre amie d'enfance, n'est-ce pas? et vous auriez attendu avec impatience que Dieu vous rappelât à lui, pour pouvoir reposer à côté d'elle dans le cimetière?

— Oh! ne dites pas de si horribles choses, m'écriai-je. Vous êtes déjà beaucoup mieux aujourd'hui, vous guérirez, n'en doutez pas; mais vous devez faire un peu d'efforts, Rose, pour chasser de votre esprit cette crainte sans fondement. Faites-le du moins par pitié pour moi.

— J'ai eu dernièrement un rêve étrange, dit-elle, un rêve qui n'a pas duré plus de la moitié de la nuit, et qui, cependant, m'a fait vivre vingt ans et plus dans l'avenir. J'étais morte... Non, ne vous agitez pas, Léon : ce n'était qu'une vision dans mon sommeil... Moi aussi, j'avais pleuré, j'avais frémi à l'idée de la mort, parce que je croyais qu'elle allait me séparer pour toujours de tout ce qui m'est cher sur la terre. Comme je m'étais trompée! Du sein de Dieu, le regard de mon âme s'étendait jusqu'aux dernières limites de l'univers. Mon existence était devenue si puissante, si perfectionnée et si multiple, que mon âme, sans quitter le ciel, pouvait vivre au milieu de mes parents et de mes amis désolés. C'était ici, dans ce petit coin du monde où se trouve mon cher Bodeghem, que mon âme avait jeté les yeux. Ma tombe était derrière la petite église. J'y voyais quelqu'un, quelqu'un que j'avais peut-être trop aimé sur la terre,

semer les fleurs du souvenir sur mes restes mortels, et je le voyais ainsi tous les jours pendant plusieurs années. Souvent je me tenais à côté de lui; je n'entendais pas seulement ce qu'il disait, mais je percevais les moindres émotions de son cœur aussi distinctement que s'il me les eût clairement décrites. Lui aussi avait conscience de ma présence, car ses yeux me suivaient pendant qu'il souriait à mon ombre invisible, et, quand je me sentais envie de le consoler, de lui donner confiance dans la réunion éternelle de nos deux âmes, il répondait à mon inspiration secrète comme si des lèvres matérielles eussent parlé à son entendement. La mort n'avait pas séparé l'âme déjà bienheureuse de l'âme encore souffrante!

J'étais pâle et frémissant en écoutant les paroles de Rose. Je sentais les larmes monter de mon cœur serré à mes yeux; mais sa voix était d'un calme si solennel et si émouvant, que je surmontai ma douleur, et fixai un regard plein d'un respect mêlé d'effroi sur ses yeux étincelants. Il était évident qu'elle ne me disait point sans intention des choses si tristes et si étonnantes, et je prévoyais avec anxiété une révélation affreuse.

— Léon, dit-elle, hier vous avez frémi d'effroi au premier aspect de mon visage amaigri. Vous avez vu l'image de la mort à mes côtés, n'est-ce pas? Pourquoi craignez-vous la mort? Vous croyez à une vie meilleure, n'est-ce pas? Que le corps des hommes retourne dans le sein de la terre, les âmes qui craignent Dieu ne se reverront-elles pas dans la patrie éternelle?

Elle se tut, et parut attendre une réponse affirmative; mais je ne me sentais pas la force de parler, et, la tête penchée sur ma poitrine, je me mis à pleurer en silence.

— Pardonnez-moi, Léon, dit-elle. Si je remplis votre cœur de tristesse, c'est pour vous épargner de plus grandes souffrances au moment où mon enveloppe mortelle ne sera plus sur la terre pour vous consoler; car, Léon, quand vous dites que je guérirai, vous exprimez votre espoir, n'est-ce pas, et non votre conviction? Vous me croyez cruelle et impitoyable! Si ce n'était point par compassion pour vous, ce serait par égoïsme que je parlerais ainsi. J'accepte le faible espoir de guérison que l'on s'efforce d'inspirer à la pauvre malade; mais je veux, s'il plaît à Dieu de me rappeler à lui, fermer les yeux sans chanceler dans ma foi, joyeuse et triomphante dans l'impuissante mort! Vous pleurez de tristesse sur le sort qui me menace, Léon! Ah! dites-moi que, si votre crainte devait se réaliser, mon rêve deviendrait une vérité; promettez-moi de veiller sur ma tombe, de conserver vivant le souvenir de Rose jusqu'à la fin de vos jours. Laissez mon âme emporter l'espoir que le cruel oubli ne brisera jamais le lien qui l'attachait à votre âme. Dites-moi que ma mort, si je devais sucomber, ne vous affligera pas; que la foi, l'inébranlable foi en une éternité de bonheur vous donnera la force de me dire adieu, au moment solennel, avec un sourire sur les lèvres, comme on prend congé d'un ami qui vous précède dans un beau voyage.

J'étais écrasé sous le poids de ma douleur, et je luttais avec désespoir contre l'idée que Rose voulait me faire admettre; et pourtant je sentais que, malgré moi, l'idée de la mort pénétrait victorieusement dans mon âme et se rendait maîtresse de mon esprit. La crainte que m'inspirait cette affreuse conviction me faisait trembler : je n'osais point parler.

Rose implora d'une voix douce et plaintive un mot d'assentiment, et me dit qu'elle n'exigeait d'autre prix pour ses longues souffrances, pour sa lutte mortelle contre son amour, pour son dépérissement, que la promesse qu'elle me resterait chère après sa mort.

Supplié avec cette insistance, je lui fis la promesse qu'elle souhaitait, et, poussé par mon exaltation croissante, j'affirmai que je ne pourrais vivre autrement que par son souvenir. Je parlai avec tant de chaleur, que je la persuadai que mon dernier soupir serait encore un élan vers elle.

Elle me prit la main et dit avec une joie extrême :

— Croyons maintenant que je puis encore guérir. Je serai tranquille, et j'aurai la force d'espérer. Quoi que Dieu décide de moi, je puis mourir : la mort ne nous séparera pas.

Dès ce moment, Rose prêta l'oreille, avec une attention surprenante, à tout ce que je lui disais pour l'encourager et pour chasser de son esprit l'idée de sa fin prochaine. Nous causâmes longtemps de notre heureuse enfance et de tout ce qui nous avait souri dans le cours de notre vie.

Lorque madame Pavelyn revint auprès de nous pour nous faire remarquer que le soleil était déjà très haut et que la chaleur pourrait être nuisible à Rose, la trace de mes larmes avait disparu de mes joues, et j'avais l'esprit assez libre pour rassurer la mère de Rose par des paroles où respirait une confiance profondément sentie.

Nous rentrâmes dans la maison.

Je restai toute la journée au château à causer avec Rose et avec ses parents de toutes les choses qui pouvaient avoir quelque intérêt pour eux, et diminuer ou dissiper leurs craintes.

Deux fois encore le hasard me laissa seul avec Rose. Chaque fois, elle s'efforça d'affiner en mon cœur sa foi illimitée dans l'impuissance de la mort. Elle devait exercer sur moi une bien grande influence, car, lorsque le soir fut venu et

que Rose, qui se sentait très fatiguée, alla se reposer, je quittai le château le sourire aux lèvres, et ce sourire n'était autre chose qu'un défi triomphant que je jetais à la mort.

XXXI

Pendant quelques jours, Rose recouvra peu à peu plus de force et de gaieté, à mesure qu'elle réussissait, à force d'assauts répétés, à me communiquer son étrange amour de la mort.

Et, en effet, quoique je conservasse encore l'espoir de la voir guérir, l'idée qu'elle pouvait mourir ne m'épouvantait pas toujours. Il y avait même des moments où, de même que Rose, je ne considérais la mort que comme un événement qui, sans interrompre la vie, affranchit l'âme de ses liens matériels et la met en possession de la puissance infinie qu'elle doit à son essence divine.

Ainsi, si Rose devait quitter la terre, elle me verrait néanmoins, elle m'entendrait, elle connaîtrait les pensées de mon cœur, elle serait avec moi, et ne me quitterait pas jusqu'au moment où je pourrais à mon tour m'endormir de l'éternel sommeil du corps.

Qu'était-ce pour moi que quelques années d'attente, si ces années restaient éclairées par la lumière du souvenir? Si j'étais soutenu dans ce court exil par la certitude de sa présence? Et combien plus grande serait notre joie, là-haut dans le ciel, en nous réunissant pour l'éternité! De semblables pensées s'élevaient sans cesse dans mon esprit. Il est bien vrai que souvent la crainte de la mort me faisait frissonner; et que, lorsque j'étais seul, des larmes jaillissaient de mes yeux; mais ce n'était que la dernière lutte de ma nature terrestre contre la crainte innée de son anéantissement.

Enfin, sous l'influence des paroles exaltées de Rose, j'allai si loin dans cette manière d'envisager la mort et l'avenir, que je savais parler pendant des heures entières avec un calme parfait, et même avec une sorte d'heureuse quiétude, de choses qui font trembler les hommes et qui autrefois m'eussent fait défaillir d'épouvante et de douleur.

Peut-être y avait-il alors quelque chose d'outré dans cette superstition; peut-être semble-t-il inexplicable qu'en si peu de temps j'aie pu élever mon esprit à une notion surnaturelle de l'éternité: mais lors même que Rose se fût trompée, sa puissance sur moi était si absolue, qu'elle aurait pu m'inspirer une foi aveugle en des choses qui ne peuvent exister. Et quel art, quelle éloquence irrésistible n'employait-elle pas pour étouffer tous les doutes qui s'élevaient en moi! Je n'avais pas besoin de parler; elle lisait ma pensée dans mes yeux; elle pressentait mes émotions et entendait les battements de mon cœur; car elle répondait à toutes mes hésitations, combattait mon incertitude et dissipait mes doutes avant que j'eusse pu soupçonner moi-même quelles pensées allaient s'éveiller dans mon esprit.

Depuis que nos âmes étaient parvenues à un accord aussi parfait, jamais la moindre tristesse ne venait assombrir nos esprits. Il y avait dans nos entretiens quelque chose de divin, de surnaturel, qui souvent nous emportait si loin, que nous parlions comme si nos âmes étaient déjà indissolublement unies dans la patrie éternelle.

Un jour, cependant, Rose parut rêveuse et taciturne.

Quand je parvenais à faire éclore un sourire sur ses lèvres, ce signe de gaieté disparaissait immédiatement de son visage; elle semblait distraite, et il était facile de voir qu'elle n'était pas aussi bien que la veille.

Ses parents commençaient à craindre que le mieux qui s'était déclaré dans son état ne continuât point. La noble fille faisait de grands efforts sur elle-même pour affecter la gaieté et la confiance, afin de consoler sa mère. Je lus dans ses yeux qu'une pensée importune la poursuivait, et je tachai de savoir ce qui l'inquiétait ainsi. Mais elle évita, non sans être embarrassée, de répondre à mes questions, et résista pendant deux jours à mes instances, en essayant de me faire croire que sa mélancolie était la suite d'une agitation nerveuse et maladive.

Dans la matinée du troisième jour, je la trouvai assise dans son fauteuil de malade, sous l'ombre du tilleul. Elle était seule. Je lui demandai comment elle se trouvait, et si elle avait eu un bon repos la nuit. Nous parlâmes ainsi pendant quelques instants de sa maladie; mais je m'aperçus bientôt que ses idées étaient ailleurs, et qu'elle m'écoutait avec distraction.

—Rose, soupirai-je avec un accent de triste reproche, vous avez donc des secrets pour moi? Il y a quelque chose qui vous afflige, et vous me refusez ma part de votre douleur?

—Non, Léon, répondit-elle, je n'ai pas de secrets pour vous, et j'ai voulu être seule pour vous confier les inquiétudes qui m'ont ravi la paix du cœur. Elle est bien terrible, la crainte qui depuis deux jours s'est élevée en moi, et qui s'est changée en une terreur insurmontable. J'ai une prière à vous faire, un grand sacrifice à vous demander; vous me l'accorderez, n'est-ce pas, Léon?

Je l'assurai que rien ne me coûterait pour satisfaire ses moindres souhaits, et j'attendis avec

une certaine anxiété la confidence annoncée.

— Léon, dit-elle, depuis trois jours et trois nuits une affreuse pensée se dresse comme un fantôme devant mes yeux. Notre inclination l'un pour l'autre est née dans notre cœur à notre insu. Nous l'avons combattue, nous avons lutté sans pouvoir la vaincre; nous le croyons, au moins. Mais, dans ce combat, avons-nous bien usé toutes nos forces, jusqu'à la dernière? Et s'il était vrai que, tout en luttant, nous eussions pourtant nourri et caressé en nous-même ce sentiment d'amour, nous serions coupables; le lien qui unit nos âmes ne serait qu'une faiblesse indigne, un fol égarement. O Léon, je vais bientôt paraître devant Dieu!

J'essayai de la tranquilliser en lui montrant la chasteté et la pureté de notre amour. Je lui prouvai avec une conviction complète qu'un pareil sentiment, dégagé de tous les désirs terrestres, ne pouvait pas être coupable, et que, si réellement nous n'avions pas lutté jusqu'au bout contre le vœu de notre cœur, Dieu, dans sa souveraine justice, ne ferait pas un crime à de pauvres créatures de leur faiblesse.

Sans me répondre, elle reprit le fil de ses pensées.

— Il y a autre chose qui m'inquiète: vous m'avez promis, Léon, de ne jamais cesser de penser à moi après ma mort; mais, si les nécessités matérielles de la vie vous forcent à travailler, si vous devez chercher loin d'ici vos moyens d'existence, que notre humble Bodeghem ne peut pas vous offrir, comment pourrez-vous rester fidèle à mon souvenir? comment veillerez-vous sur ma tombe? Et mon âme, du haut du ciel, ne vous verra-t-elle pas errer sur la terre avec un cœur refroidi, d'où les soins de la vie auront effacé le souvenir?

Il n'était pas facile de trouver des paroles persuasives pour combattre victorieusement ces doutes.

Je renouvelai ma promesse, et lui jurai que chaque battement de mon cœur raviverait en moi son souvenir et l'espoir d'être bientôt réuni à elle dans le sein de Dieu.

Elle parut sortir d'un rêve, et s'écria:

— Léon, avant de mourir, je voudrais être votre femme...

Ces mots me firent frissonner et pâlir. Était-ce la surprise, la crainte ou la joie?

Je ne sais, mais j'étais extrêmement ému, et je m'écriai, en levant les bras au ciel:

— Dieu! Rose, que dites-vous? Ma femme, vous! sur la terre?...

— Voyez-vous, Léon, reprit-elle avec un calme solennel, si la loi nous avait unis, et que la bénédiction du prêtre eût sanctifié notre amour, notre affection ne serait pas seulement légitimée aux yeux du monde, mais aussi devant Dieu, au nom duquel nous serions indissolublement unis. Alors je pourrais paraître sans crainte devant son tribunal redoutable, je pourrais vous aimer dans la patrie des âmes; et vous, vous pourriez garder ma mémoire ici-bas avec une pieuse fidélité; car je veillerais sur mon époux, et vous penseriez à l'hymen que le ciel même aurait béni.

Mon cœur battait d'enthousiasme et d'admiration. Rose serait ma femme! nos âmes recevraient le sceau ineffaçable de l'union des âmes!

— Et d'ailleurs, poursuivit Rose, ce mariage me permettrait de préserver ma mémoire de toute faiblesse dans votre cœur; car, Léon, je veux vivre dans vos pensées, sans avoir à lutter en vous contre des soins matériels. Si je devenais votre femme, vous consentiriez, n'est-ce pas, à recevoir de mes mains la dot qui vous donnerait les moyens d'être toujours fidèle à ma mémoire jusqu'au jour où sonnera l'heure de votre délivrance?

Je balbutiai quelques mots de gratitude et de bonheur; mais je lui objectai que ses parents n'accueilleraient pas avec plaisir cet étrange et triste désir.

Elle me répondit qu'elle en avait déjà parlé à sa mère, et qu'elle était convaincue que son père y consentirait avec joie. Elle ne voulait pas me forcer, cependant, et essaya de me démontrer que c'était un grand sacrifice qu'elle exigeait de moi; que, si mon esprit avait la moindre hésitation ou entrevoyait la plus légère objection, je ne devais point accepter sa proposition, m'enchaîner pour jamais à une femme qui reposerait peut-être bientôt sous la froide terre du cimetière; mais que, si ma tendresse était assez profonde et assez dévouée pour consacrer ma vie à une morte, elle me demandait mon consentement comme la plus grande preuve d'amour que je pusse lui donner.

Ému jusqu'aux larmes, je l'assurai que je n'avais jamais osé espérer tant de bonheur, et que la bénédiction du prêtre, en sanctifiant notre amour, m'apporterait une félicité inexprimable.

Elle me regarda jusqu'au fond des yeux avec l'éclat de l'exaltation sur le visage, et reprit:

— Maintenant, Léon, vous ne verrez plus sur mon visage aucune trace de chagrin. J'attendrai avec une joyeuse espérance le moment solennel de notre mariage; et si Dieu me laisse vivre jusque-là, vienne alors l'impuissante mort! Elle ne pourra ni m'effrayer ni m'attrister, car elle ne brisera rien, elle n'affaiblira rien, elle ne séparera rien... Venez, Léon, rentrons maintenant. Après le dîner, quand vous serez parti, je parlerai à mon père de notre union prochaine. Ciel! quel bonheur, quelle joie! Marcher au bras de mon fiancé, me sentir soutenue par celui qui sera mon époux avant peu!...

Nous rentrâmes. M. et madame Pavelyn virent avec étonnement le changement qui s'était opéré en Rose. Elle ne cessait pas de sourire, et se réjouissait avec ivresse, comme si la santé lui était revenue subitement.

A midi, lorsque je quittai le château pour rentrer chez mes parents, Rose m'adressa encore un clin d'œil pour me promettre que son vœu s'accomplirait infailliblement.

XXXII

Rose avait, le jour même, parlé à ses parents de son désir d'être unie à moi par les liens du mariage. Son père, qui eût fait volontiers les plus grands sacrifices pour lui épargner le moindre chagrin, lui avait accordé sans aucune objection tout ce qu'elle désirait, et m'avait même supplié de ne pas refuser cette satisfaction à sa pauvre fille. Il espérait que la joie de voir s'accomplir ainsi son vœu le plus cher donnerait à Rose un nouveau courage et de nouvelles forces pour lutter victorieusement contre sa cruelle maladie.

Chose étrange, pourtant! Dès le lendemain matin, nous remarquâmes que l'état de Rose avait sensiblement empirée. Ses yeux avaient perdu leur éclat; ses lèvres étaient décolorées, et il y avait dans son regard vitreux quelque chose d'humide qui attestait un affaiblissement des forces vitales.

C'était donc vrai, ce que Rose m'avait dit plus d'une fois! L'amélioration que nous avions cru remarquer en elle n'était qu'une apparence trompeuse. Par un incroyable effort sur elle-même, elle avait rassemblé toutes les forces de son âme pour me rendre douce et familière l'idée de sa mort, et ce qu'il lui restait de cette force mourante, elle l'avait employé à nous faire consentir, ses parents et moi, à son mariage.

Maintenant que ce but suprême était atteint, elle défaillait, et en une seule nuit la maladie avait repris toute sa riolence et se développait avec une rapidité nouvelle.

Rose, cependant, souriait et parlait gaiement. Aucune pensée triste ne jetait une ombre sur son visage; et, quoique son corps fût de plus en plus consumé par la maladie, son esprit restait calme, tranquille, et d'une étonnante vivacité.

Assurément la certitude que Rose allait mourir ne m'effrayait plus, et je pouvais causer tranquillement avec elle, pendant des journées entières, de son départ pour une autre patrie; mais il arrivait cependant que la vue de sa pâleur cadavérique et sa toux douloureuse me faisaient frissonner malgré moi, et éveillaient en moi un sentiment de pénible compassion. Elle lisait au fond de mon cœur. Dès qu'une vague pensée d'angoisse et de tristesse se glissait dans mon esprit, elle fixait ses yeux sur les miens avec une expression de doux reproche, et me rappelait au mépris de la mort corporelle, et à la foi la plus vive en la vie éternelle de l'âme.

M. et madame Pavelyn reconnaissaient avec la plus profonde douleur qu'ils s'étaient laissé abuser par une vaine espérance. Chaque fois qu'ils regarleur enfant et qu'ils voyaient, pour ainsi dire heure par heure, les progrès de la maladie, leurs larmes coulaient en abondance. Mais ils subirent insensiblement l'irrésistible influence de la confiance sans bornes de Rose et de l'inexplicable lucidité de son esprit; ils parurent enfin attendre avec une sorte de résignation la séparation fatale, et cessèrent de pleurer si amèrement.

Dans l'intervalle, les préparatifs de notre mariage furent achevés en grande hâte.

M. Pavelyn fit tout ce qui était en son pouvoir pour abréger autant que possible les formalités légales et religieuses; car, quoique Rose nous assurât qu'elle vivrait au moins assez longtemps pour atteindre le jour solennel, nous commencions à craindre que la mort ne vînt la frapper à l'improviste, avant que son dernier vœu fût rempli.

Rose voulait être belle ce jour-là, belle et gaie comme il convient à une épousée. Avec quelle joie enfantine elle nous parlait de la toilette que l'on était en train de lui faire à Anvers, des bijoux qui devaient parer ses bras et sa poitrine, et de la couronne de fleurs d'oranger qui ornerait sa tête.

Pauvre vierge, elle était comme un squelette vivant; elle ne pouvait plus se lever sans aide de son fauteuil; elle haletait péniblement pour aspirer dans ses poumons rétrécis un peu d'air frais; souvent une toux sifflante, un vrai râle menaçait de l'étouffer! il était visible que son corps souffrait d'atroces tortures... et cependant elle parlait avec une exaltation naïve de sa belle robe de noces et de sa blanche couronne de mariée!

Son mal s'aggrava si rapidement pendant les derniers jours qui devaient précéder notre mariage, que ses parents et moi nous étions convaincus, hélas! qu'elle n'atteindrait pas le moment souhaité!

En effet, depuis près d'une semaine, elle n'avait pu quitter son lit; son estomac refusait toute nourriture; elle gémissait péniblement, comme si sa dernière lutte contre la mort victorieuse avait commencé, et son sommeil était sans cesse troublé par une sueur nocturne, ce terrible signe que l'âme est en travail pour se dégager des liens du corps!

Quelle fut affreuse pour moi, la nuit qui devait faire place au jour solennel!

Rose mourrait-elle sans voir notre amour légi-

timé et sanctifié par la bénédiction du prêtre?

Devait-elle entreprendre l'éternel voyage accablée de tristesse et de crainte?

Ah! si le ciel en avait décidé ainsi, que son agonie serait terrible! — Car l'imperturbable quiétude et l'admirable courage qu'elle avait montrés n'avaient leur source que dans l'espoir que Dieu pardonnerait à l'épouse légitime la faiblesse de la pauvre jeune fille. Elle exhalait son dernier souffle, son cœur ne battait pour ainsi dire plus, la main de la mort s'étendait pesante sur sa poitrine...

Ces pensées, cette angoisse, ce désespoir, passaient comme des spectres devant mes yeux terrifiés, tandis que, dans ma cruelle insomnie, j'étais assis à côté de mon lit, arrosant de mes larmes le plancher de ma chambre. Le moindre bruit me faisait frissonner et me causait une terreur inexprimable. A chaque instant, je croyais entendre les pas d'un messager qui viendrait me dire :

— Elle est morte!

Enfin, quand le ciel s'éclaira des premières lueurs du matin, un domestique arriva.

J'épiais en tremblant les paroles sur les lèvres, car je ne doutais pas qu'il ne vînt me broyer le cœur par l'affreuse nouvelle; mais, au contraire, je poussai un cri de joie insensé... Rose vivait encore; elle allait mieux, même! Dieu, dans sa miséricorde, avait permis que le soleil qui devait éclairer notre hymen se levât encore pour elle!

Je m'apprêtai à la hâte pour la solennité avec un nouveau courage et une foi raffermie. Moi aussi, je devais être beau et paré comme un heureux époux. Rose l'avait voulu ainsi.

Il fallait me hâter; car, maintenant que le jour était venu, il n'y avait plus d'obstacle, et nous ne pouvions pas perdre un seul instant.

Peu après, j'étais en route pour le château, suivi de mes parents, et je montais dans la chambre de la malade, où notre union devait être célébrée.

Il y avait déjà beaucoup de personnes présentes; le maire et son secrétaire, le prêtre et son servant, les témoins et les amis.

Rose était assise dans un fauteuil à coussins. A mon apparition, elle me sourit avec une expression de béatitude céleste, en remerciant Dieu de lui avoir fait la grâce de triompher de la mort jusqu'à ce jour; — mais, moi, quoiqu'elle voulût m'arracher des paroles de joie, je ne pouvais parler, et tenais mon regard fixé sur elle, avec une admiration stupide...

Je ne sais pas ce qui se passa en moi. Cette robe de noces, d'une blancheur immaculée, emblème de l'absence du corps matériel; cette couronne de mariée, blanche comme la neige, que mon imagination nimbait de rayons comme la couronne lumineuse d'une sainte; ces yeux, si vagues et si profonds, qu'ils semblaient me regarder du fond de l'éternité; la beauté mystique et surnaturelle de Rose en ce moment, égaraient mes sens. Ce n'était pas le corps de Rose qui était là, devant moi, dans ce fauteuil; non, elle n'avait plus rien de terrestre : c'était son âme, son âme bienheureuse, qui était descendue du sein de Dieu pour remplir une promesse chère!

Quel devait être l'étonnement des assistants! Rose pénétra le trouble de mes sens, et se réjouit de me voir si plein d'espoir et de foi. Tandis que chacun se faisait violence pour ne pas pleurer, et que quelques-uns se détournaient pour cacher une larme furtive, nous nous souriions l'un à l'autre, comme si le ciel s'ouvrait à nos yeux, où brillaient le bonheur et le ravissement...

La voix du maire, qui s'était approché, tenant un écrit à la main, pour nous lire le texte de la loi, m'arracha violemment à ma douce extase. Rose, à qui mon exaltation avait prêté des forces suprêmes, se coucha sur ses coussins et écouta, la poitrine haletante et les yeux presque éteints, la voix du maire...

Enfin, lorsqu'on lui demanda si elle consentait à être ma femme, le oui fatal sortit encore clair et distinct de ses lèvres... Mais alors elle ferma les yeux, et sa tête glissa, défaillante, sur l'appui du fauteuil...

Des cris de douleur et de pitié retentirent dans la chambre, des larmes jaillirent de tous les yeux, et chacun se précipita au secours de la mourante.

La garde-malade la prit dans ses bras et la coucha dans son lit... J'attendais en tremblant l'annonce de sa mort. Hélas! nous étions bien mariés légitimement devant le monde; mais Dieu refuserait-il sa bénédiction à notre amour? La pauvre Rose devait-elle descendre dans la tombe sans cette dernière et suprême satisfaction?...

Mon épouvante m'avait trompé : la position horizontale qu'on venait de lui donner fit refluer vers le cœur de la malade le peu de sang qui circulait encore dans ses veines. Elle ouvrit bientôt les yeux, et dit au prêtre, par un signe, qu'elle était prête à faire entre ses mains le serment solennel.

Sans perdre de temps, le ministre du Seigneur commença à réciter sur nous les prières de l'Église. Il unit nos mains, nous fit jurer une fidélité éternelle; puis, d'un ton émouvant, qui résonna dans mon cœur comme une voix des cieux :

— Soyez bénis, dit-il : Dieu vous a inséparablement unis!

Un cri de triomphe souleva le sein de Rose. Elle m'attira vers elle, me pressa dans ses bras, et me dit dans ce premier et dernier embrassement :

— Mon noble ami, mon cher époux, maintenant j'ai vécu assez sur la terre. Je vais partir: la voix de Dieu m'appelle. Je suis heureuse. Adieu! pensez à moi, tenez votre promesse. Que l'espoir reste la lumière de votre vie. Jusqu'à ce que l'époux et l'épouse puissent boire ensemble à la source de l'amour éternel... Léon, Léon, adieu!

Elle parut prise d'une convulsion; je reculai, non pas de crainte, mais de respect pour le solennel mystère de la délivrance de l'âme qui allait s'accomplir.

Rose fit encore un mouvement; elle prit le crucifix placé sur son cœur, le porta à ses lèvres, leva au ciel ses yeux mourants, et demeura ainsi immobile...

Tandis que le prêtre murmurait les prières de l'Église sur la mourante, je tenais les yeux fixés sur elle comme en extase.

Ah! comme elle était belle, ce doux ange qui avait pour auréole une couronne de mariée! comme la béatitude rayonnait sur ses traits souriants! Quel espoir, quelle foi, quelle élévation vers Dieu dans son regard immobile!

Je joignis les mains en frémissant de respect et d'admiration: la voix du prêtre résonnait dans le silence de la chambre.

— Priez, dit-il tristement, priez mes enfants; son âme est montée au ciel!

Tous tombèrent à genoux; je tombai devant le lit en levant les bras vers le souverain arbitre des destinées humaines, pour le remercier de sa bonté infinie.

CONCLUSION

J'étais resté deux jours et deux nuits dans la demeure du vieux sculpteur. Son long et triste récit avait plus d'une fois fait couler mes larmes; et avant même d'avoir entendu la fin de l'histoire de sa vie, une si profonde admiration s'était élevée en moi, que je ne pouvais plus le regarder sans être ému de vénération et de respect.

Au moment où j'allais partir, je serrai une dernière fois, avec une ardeur fébrile, les mains du vieillard, qui était pour moi la personnification vivante de l'espérance et de l'amour, et qui m'avait fait comprendre l'étonnante puissance du souvenir.

Mon chemin me conduisit à travers le cimetière: je m'arrêtai près de la tombe de fer, et je contemplai longtemps, oublieux de moi-même comme dans un rêve, ces fleurs aussi vivaces et aussi fraîches encore après quarante ans que la mémoire de celle dont elles ombrageaient les cendres...

Peu à peu, ma tête pencha plus profondément sur ma poitrine, et je répandis des larmes silencieuses sur la tombe de la douce Rose, la victime d'un amour chaste et infini...

Et, continuant ma route, je remerciai Dieu d'avoir donné à sa faible créature l'espérance qui ne meurt jamais, comme un ange gardien, et le souvenir toujours renaissant, comme une source intarissable de consolation et de force!

FIN DE LA TOMBE DE FER

UNE IDÉE DE FERMIER

La commune de Sichem, sur les confins de la Campine Anversoise, est à cheval sur la voie ferrée qui mène de Louvain à Aix-la-Chapelle.

Lorsqu'on sort de la petite gare en briques rouges, pour se rendre au centre du village, on aperçoit à gauche, dans le lointain, les vastes bâtiments de l'abbaye d'Averbode, que surmonte un clocher pointu d'une grande hauteur.

A droite s'étend la route pavée au bout de laquelle on rencontre, après trois quarts d'heure de marche, le riche village de Montaigu, célèbre dans toute la contrée par son église, dont le dôme arrondi et constellé d'étoiles d'or abrite une vierge miraculeuse que visitent, tous les étés, d'innombrables légions de pèlerins.

La route se prolonge en ligne droite jusqu'à la grand'place de Sichem, vaste parallélogramme planté d'arbres en quinconce, sur une des faces duquel s'élève l'Église paroissiale.

A l'angle de cette place, une grande maison à volets verts étale au soleil sa facade blanche, tapissée de vignes. On y lit en lettres rouges « *Au Repos des pèlerins*, on donne à boire et à manger. »

De chaque côté de la porte, une table et des bancs de bois, fichés en terre, invitent les passants à s'arrêter à cette maison hospitalière.

Par une belle matinée du mois de mai 1865, un dimanche, deux hommes étaient assis sur un de ces bancs de bois.

Le plus âgé des deux pouvait avoir une cinquantaine d'années.

Son compagnon était un jeune homme de vingt-deux à vingt-quatre ans, aux yeux vifs, aux joues roses, aux cheveux blonds et bouclés, et dont la physionomie offrait avec celle du premier une si grande ressemblance, qu'il était facile de reconnaître en eux le père et le fils.

— Voilà onze heures qui sonnent, André, dit le père.

— Êtes-vous bien sûr qu'elles viendront aujourd'hui, mon père?

— Comment, si j'en suis sûr? Madame van Biervliet ne m'a-t-elle pas écrit il y a quinze jours qu'elle viendrait recevoir ses fermages, le dimanche qui précède la Pentecôte?

— Oui ; mais il pourrait lui être survenu des empêchements.

— Des empêchements, quand il s'agit de recevoir de l'argent?

— Vous la croyez donc avare?

— Avare? c'est à dire qu'elle couperait un liard en quatre.

— Alors comment se fait-il qu'elle ait recueilli cette jeune demoiselle qui l'accompagne dans tous ses voyages ?

— Mademoiselle Véronique? C'est qu'en la recueillant, elle a fait l'économie d'une gouvernante et d'une femme de ménage, car la jeune fille est tout cela à la fois.

— Et croyez-vous que mademoiselle Véronique accompagnera sa maîtresse aujourd'hui?

— Assurément. D'abord la vieille dame ne marche plus assez bien pour se mettre en route sans être accompagnée, et puis elle a besoin de sa gouvernante pour compter l'argent de sa recette, car, malgré ses lunettes, elle ne se fie pas à la justesse de son coup d'œil.

— Ah! voilà le train qui arrive ; j'entends le sifflet de la locomotive.

— Alors, dit le père, avant dix minutes nous les verrons passer sur la place.

— Pensez-vous qu'elles iront à pied, mon père? Ne prendront-elles pas l'omnibus?

— L'omnibus! Es-tu fou? crois tu donc que madame Van Biervliet est assez prodigue pour jeter ainsi des pièces de cinquante centimes, dont elle peut faire l'économie en marchant.

— Vous avez une bien mauvaise opinion de sa générosité, mon père.

— J'ai de bonnes raisons pour cela.

— Et lesquelles?

— Il y a plus de trente ans, ton grand-père François Tuerlinckx était locataire de la maison et des deux hectares que nous occupons encore aujourd'hui. Son propriétaire était M. Grégoire Van Biervliet, fabricant de papiers peints à Louvain; tant que M. Van Biervliet vécut, il n'augmenta jamais le fermage de mon père.

Aussitôt mort, sa veuve, qu'il avait institué légataire universelle, me fit savoir qu'à l'expiration de



Les voilà, tous deux, la casquette à la main. (Page 94.)

ces cinq mois, je devais abandonner ma terre, et la maison où mon père était mort, où mon fils était né, à moins que je consentisse à payer une augmentation d'un cinquième.

J'étais tout à fait à sa merci, je passai donc par ses conditions. Seulement, au lieu de me donner un bail de douze ans, comme feu son mari avait coutume de le faire, elle ne m'accorda qu'un bail de six ans, et à l'expiration de ce terme elle m'imposa une nouvelle augmentation. Il en fut de même à chaque renouvellement, de sorte qu'aujourd'hui mon fermage s'élève presque au double de ce qu'il était du vivant de M. Van Biervliet. A la Saint-André prochaine, notre bail expire de nouvau, et je suis sûr que, si madame Van Biervliet arrive aujourd'hui comme elle nous l'a annoncé, elle ne manquera pas d'exiger de nous un nouvel accroissement de fermage.

En ce moment, les premiers voyageurs descendus du train dont le jeune Tuerlinckx avait signalé l'approche, commençaient à déboucher sur la place.

André alla se placer à l'angle de la place, et regarda au loin sur la route qui venait de la station.

— Mon père, s'écria-t-il au bout d'un instant, je crois que je les vois. Oui, oui, c'est bien elles : madame Van Biervliet et mademoiselle Véronique. Les voilà qui passent sur le pont du Demer. Dans quelques instants elles seront ici.

— Alors n'oublie pas ce que je t'ai recommandé : sois poli et prévenant avec la vieille dame, et fais en sorte que mademoiselle Véronique devienne notre alliée, pour obtenir de sa maîtresse qu'elle ne nous impose pas une nouvelle augmentation de fermage.

— Ah! cette chère demoiselle! Je suis bien content de la revoir. Elle aimait tant à causer avec moi quand je suivais encore le cours de la classe

d'adultes. Elle paraissait prendre plaisir à m'expliquer les leçons que je n'avais pas bien comprises. Elle était pour moi comme une sœur aînée. Aussi j'ai eu beaucoup de regrets lorsqu'elle a quitté l'école de la commune pour devenir la gouvernante de madame Van Biervliet. Et elle aussi en a eu de la peine, car elle a bien pleuré en s'éloignant du village pour aller habiter Louvain.

— Ne devait-elle pas accepter avec empressement la position que madame Van Biervliet lui offrait?

— C'est possible, mais je pense qu'elle l'a regretté plus d'une fois, car il paraît que madame Van Biervliet ne lui a pas fait la vie très agréable.

— Eh bien, aujourd'hui, nous allons pouvoir en juger, car les voici justement qui approchent.

En effet, comme il achevait ses paroles, deux dames, une vieille et une jeune, tournaient le coin du *Repos des Pèlerins*, et s'engageaient sous le quinconce des tilleuls.

La plus âgée paraissait près d'atteindre ses soixante-dix ans. Elle avait le visage sillonné de rides, le nez pincé, la lèvre inférieure proéminente, et, sous le faux tour de cheveux noirs qui couvraient en partie son front poli comme de l'ivoire jauni, ses petits yeux gris et clignotants brillaient encore d'un éclat singulier.

Bien différent était l'aspect de sa compagne. C'était une jeune fille de vingt-deux à vingt-quatre ans, d'une taille moyenne, aux cheveux d'un blond cendré, dont les grands yeux d'un bleu gris avaient un regard d'une douceur et d'une amabilité charmantes.

— Eh bien, Véronique, dit la vieille dame d'un ton sec, est-ce que ces deux paysans ne sont pas encore en vue?

— Vous vous trompez, madame, car voici le père Tuerlinckx et son fils André qui nous attendent tous les deux.

— Où ça?

— Ici, madame, au *Repos des pèlerins*.

— Eh bien, s'ils sont là tous les deux, pourquoi ne s'approchent-ils pas?

— Ils n'osent pas, sans doute, madame, car les voilà tous deux, la casquette à la main, et la tête baissée, attendant probablement que vous leur adressiez la parole.

— Ils n'osent pas s'approcher! Est-ce qu'ils s'imaginent que je vais les manger? Me prennent-ils pour une ogresse?

— Non, madame, mais des gens simples comme eux sont ordinairement timides, et ils ont besoin qu'on les encourage un peu.

— Eh bien, parlez-leur, vous, Véronique, puisque vous les connaissez de longue date. Ils n'auront pas peur de vous, je suppose?

— Père Tuerlinckx, dit la jeune fille au plus âgé des deux paysans, madame Van Biervliet est bien aise de vous voir, et, quant à moi, est-il nécessaire que je vous dise le plaisir que j'éprouve en revoyant de vieux amis?

— Madame Van Biervliet est bien honnête, mademoiselle Véronique, et, pour ce qui est de vous, croyez bien que si ce n'était le respect que je vous dois, je vous demanderais la permission de vous embrasser. N'est-il pas vrai, André?

— Certainement, mon père, et j'en serais bien content si mademoiselle Véronique...

— C'est bon, c'est bon! interrompit madame Van Biervliet, assez de cérémonies comme ça. Nous ne sommes pas venues ici pour échanger des compliments. Parlons de choses sérieuses.

— Comme vous voudrez, madame Van Biervliet, répondit le père Tuerlinckx.

— Avez-vous averti mes fermiers? demanda madame Van Biervliet.

— Oui, madame.

— Et seront-ils tous présents aujourd'hui à la *Licorne?*

— Tous, c'est beaucoup dire, madame. Il en viendra certainement un grand nombre; mais je crois cependant qu'il en manquera quelques-uns.

— Encore! Je vous avais dit cependant de les avertir que je n'entends plus accorder de délais pour le paiement des fermages, et que je ferai poursuivre avec rigueur les retardataires. Vous ne les en avez donc pas informés?

— Oh! si, madame!

— Eh bien, l'avertissement est donc resté sans effet?

— Que voulez-vous, madame? Parmi les locataires de vos terres, il y en a quelques-uns qui ont eu vraiment du malheur, et ce n'est pas de leur faute s'ils sont un peu en retard.

— Oui, oui, je connais cette chanson; c'est tous les ans la même chose. Si on les écoutait, on ne toucherait jamais ses revenus.

— Pauvres gens! dit Véronique d'un ton de compassion; je les plains sincèrement.

— Eh bien, et moi? demanda madame Van Biervliet, ne suis-je pas à plaindre aussi? J'avais cependant compté sur l'argent qu'ils devaient m'apporter aujourd'hui.

— Oh! madame, répondit Véronique, vous êtes riche, vous...

— C'est ça! interrompit madame Van Biervliet! Dites tout de suite que je suis millionnaire, et que je dois renoncer à tirer un honnête revenu de mes terres! Est-ce ainsi que vous reconnaissez mes bontés pour vous.

— Dieu me garde de dire quelque chose qui puisse vous déplaire, madame, répliqua humblement Véronique. Je sais trop ce que je vous dois.

Mais je pensais que, sans vous manquer de respect, je pouvais bien exprimer la commisération que j'éprouve pour ces braves gens que j'ai si bien connus quand je vivais au milieu d'eux.

— Je ne vous empêche nullement d'avoir pitié d'eux, et de compatir à leurs malheurs, répondit la vieille dame. Mais ce que je trouve malséant, c'est que vous laissiez croire aux gens que je roule sur l'or, et que je n'ai pas besoin de mes revenus pour vivre.

— Mais, madame...

— En voila assez sur ce sujet. J'ai écrit à Jean Van Even que je serai à la *Licorne* avant onze heures. Nous n'avons donc pas de temps à perdre. Tuerlinckx, vous nous accompagnerez, et votre fils André portera mon panier.

Les deux paysans se mirent en devoir d'accomgner madame Van Biervliet et mademoiselle Véronique jusqu'au village de Montaigu.

Chemin faisant, pendant que la vieille dame demandait à son fermier des renseignements sur les terres qu'il avait en location, Véronique se mit à causer familièrement avec André, et à l'interroger sur les gens du village.

— Est-ce qu'il ne s'est rien passé de nouveau dans la commune, André, depuis la dernière fois que nous y sommes venues? Voila plus de huit mois que je suis sans nouvelle de Montaigu.

— Du nouveau, mademoiselle Véronique? Non, il ne s'est rien passé.

— Et les filles de la mère Nihoul ne sont-elles pas encore mariées? L'année dernière, on disait que la cadette était sur le point d'épouser le fils Van Autemboer, qui a étudié à Gembloux pour être artiste vétérinaire. Est ce que ce mariage ne s'est pas fait?

— On prétend qu'au dernier moment, le fils Van Autemboer s'est retiré, par ce que la dot que la mère Nihoul voulait donner à sa fille ne lui paraissait pas assez grosse.

— Quoi! pour cela seulement? Le fils Van Autemboer n'aimait donc pas Eulalie Nihoul.

— On dit qu'il l'aimait beaucoup, au contraire.

— Je le crois bien! Une si jolie fille, et d'un si aimable caractère! Toujours de bonne humeur!

— Il est certain qu'Eulalie Nihoul est une des plus jolies filles de Montaigu et même des environs; mais on sait qu'elle est un peu coquette, qu'elle aime à se parer de belles robes et de beaux bonnets bien enrubannés, et dame! on se dit qu'il faut gagner gros pour payer de pareils ajustements.

— Bon, ce sont là des craintes qui peuvent arrêter ceux qui n'ont pas le sou; mais le fils Van Autemboer est riche par lui même, et il a un oncle qui est prieur à l'abbaye d'Averbode et qui doit, à ce qu'on dit, lui laisser une grande partie de son bien.

— Oui, mademoiselle Véronique, cela est certain; mais il n'en est pas moins vrai que c'est pour une simple question d'argent que le mariage de Mathieu Van Autemboer avec Eulalie Nihoul a été rompu.

— Alors, c'est qu'il ne l'aimait pas.

— Je le crois comme vous, mademoiselle, car moi, si j'étais fiancé avec quelqu'un que j'aimerais, ce n'est pas quelques sacs d'écus de plus ou de moins qui m'empêcheraient de l'épouser.

— Au fait, André, vous voilà bientôt d'âge à vous établir à votre compte et à chercher une femme. Est-ce que vous n'y avez pas encore songé?

— Voilà que vous marchez sur vos vingt-deux ans; vous êtes grand et fort, vous connaissez à fond l'état de laboureur: il me paraît que vous êtes tout à fait bon à marier. Je puis bien vous en parler, moi qui suis de plusieurs années plus vieille que vous, et qui vous ai donné des leçons quand vous veniez à l'école du soir. Vous en souvenez-vous.

— S'il m'en souvient, mademoiselle Véronique; Je m'en souviendrai toute ma vie. Je n'oublierai jamais combien vous avez été bonne pour moi! avec quelle patience angélique vous m'avez appris et fait comprendre ce que ma dure tête avait tant de peine à contenir et à concevoir.

— Mon Dieu, André, je n'ai fait que ce que toute autre aurait fait à ma place.

— N'empêche, mademoiselle Véronique, que si je sais quelque chose aujourd'hui c'est à vous que je le dois. Sans vous, sans les peines que vous vous êtes données pour m'instruire, je serais encore, à l'heure qu'il est, un paysan ignorant et grossier, comme la plupart des jeunes gens de mon âge.

— Non, André, vous êtes injuste envers vous-même: vous aviez le désir d'apprendre, et si je n'avais pas été là, un autre vous aurait instruit tout aussi bien que moi.

— Oh! pour cela, non, mademoiselle, vous vous trompez. Pour venir à bout de mon ignorance et de ma timidité, il fallait une personne comme vous, douce, patiente et surtout aimable. Car je m'en suis bien aperçu: pour être un bon instituteur ou une bonne institutrice le tout n'est pas de bien donner ses leçons et ses explications; il faut savoir se faire aimer de ceux qu'on veut instruire. Alors on obtient d'eux tout ce que l'on veut.

— C'est vrai, cela, André.

— Et bien, mademoiselle Véronique, ce talent là, vous le possédiez plus que personne. Aussi tous vos élèves se seraient jetés au feu pour vous. Et moi tout le premier.

— Vraiment?

— Oh! oui, vous pouvez m'en croire. Et pour

en revenir à ce que vous me disiez tout à l'heure, si je n'ai pas encore pensé à me choisir une femme, c'est que quand je mets toutes les filles du village en comparaison avec vous, je n'en trouve pas une seule qui soit seulement digne de nouer les cordons de vos souliers.

— En comparaison avec moi, André? Quelle singulière idée est-ce là? Ce n'est point parmi les filles de mon âge que vous devez chercher une femme. J'ai vingt-sept ans, moi; et c'est dans les filles de dix-huit à vingt ans que vous devez faire un choix.

— Eh! bien, mademoiselle, je le répète : de toutes les filles bonnes à marier que je connais dans la commune et dans les communes voisines, il n'y en a aucune qui puisse vous être comparée.

— Quel drôle de garçon vous êtes, André, et quelle idée bizarre vous est venue là de me prendre pour modèle de la femme que vous voulez choisir pour l'épouser!

— Pas si bizarre que vous croyez, mademoiselle Véronique, car je sens bien que si j'en rencontrais une qui vous ressemblerait, je l'aimerais tout de suite.

Heureusement pour Véronique, madame Van Biervliet l'appela près d'elle en ce moment pour lui demander un renseignement au sujet de ses terres, car la conversation avait pris un tour qui commençait à l'embarrasser, et la naïveté du jeune Tuerlinckx lui révélait, sans qu'il s'en doutât, des sympathies qu'il fallait peut-être désigner d'un autre nom.

Il y eut un moment de silence, et nos voyageurs ne tardèrent pas à arriver à un endroit où la route, faisant brusquement un coude, met à découvert le mamelon au faite duquel s'élève l'église de Montaigu, dont le vaste dôme couvert en ardoises est constellé d'étoiles d'or qui brillent au soleil.

Lorsque madame Van Biervliet déboucha sur cette espèce de place ronde, avec sa suite, la cloche de l'église sonnait les derniers coups pour annoncer la grand'messe, et les nombreux pèlerins qui faisaient le chemin de la croix autour des chapelles extérieures, se pressaient en foule sous le porche pour pénétrer dans l'intérieur de la basilique. On apercevait du dehors le maître autel illuminé d'une profusion de cierges formant une triple rangée, et, sous leur lumière éclatante, la statue de la Vierge, revêtue, ainsi que celle de l'enfant Jésus, d'une robe de drap d'argent, et couverte de pierreries d'un prix inestimable, brillait d'un éclat radieux.

— Tuerlinckx, dit madame Van Biervliet, en s'adressant à son fermier, je vais aller faire mes dévotions à l'église avec Véronique. Quant à vous, vous avez sans doute entendu la première messe; vous irez m'attendre avec votre fils à la *Licorne;* et vous direz à Van Even qu'il nous prépare une collation pour la sortie de la grand'messe; quelques œufs frais, du pain, du beurre, et une pinte de lait. Vous pourrez boire un verre de bière à mes frais, et vous engagerez les fermiers qui seront présents à compter d'avance leurs écus, afin que je n'aie qu'à les encaisser et à leur délivrer les quittances que Véronique a préparées d'avance. Vous m'avez bien compris?

— Parfaitement bien, madame, répondit le père Tuerlinckx. D'ailleurs, c'est tous les ans la même chose, n'est-ce pas, et il y a, Dieu merci, assez longtemps que je vous aide à faire votre recette pour que je sache comment je dois m'y prendre.

— C'est bien, alors. Je compte que vous suivrez ponctuellement mes instructions.

— De point en point, Madame.

— Venez, Véronique.

Les deux femmes entrèrent à l'église, et le fermier Tuerlinckx se dirigea, suivi de son fils, vers le cabaret de la *Licorne*, un des moins considérables de la grand'place, où madame Van Biervliet avait l'habitude, depuis de longues années, de venir recevoir les loyers et les réclamations de ses fermiers. Les loyers, elle les recevait toujours avec le plus vif empressement; mais les réclamations étaient beaucoup moins bien accueillies : la bonne dame n'était jamais à court de prétextes pour refuser d'y faire droit, ou tout au moins pour ajourner indéfiniment l'exécution des engagements qu'elle était parfois obligée de prendre, quand les demandes étaient trop manifestement fondées.

— A quoi penses-tu donc, André, demanda le père Tuerlinckx à son fils qui le suivait sans rien dire.

— A rien, mon père.

— Comment, à rien? Alors pourquoi restes-tu muet comme un poisson?

— C'est que je réfléchis, mon père.

— Ah! tu réfléchis?

— Oui, mon père,

— Tu réfléchis donc sans penser?

— Sans penser?

— Mais oui, puisque tu viens de me répondre que tu ne pensais à rien.

— Mais vous savez bien ce que je voulais dire.

— Si je le savais, je ne l'aurais pas demandé.

André garda le silence.

Mais le père insista :

— Donc, tu réfléchis.

— Oui.

— Et à quoi réfléchis-tu?

— Ça, c'est difficile à dire.

— Difficile? Pourquoi donc?

— Parce que je ne vous en ai jamais parlé jusqu'à présent.

— Ah! Ah! Eh bien, raison de plus pour commencer tout de suite. Va donc, et ne te laisse pas arracher les paroles une à une, comme si c'étaient des pièces de cinq francs.

— Eh bien, puisque vous voulez que je vous le répète, je pensais à ce que m'a dit tout à l'heure, mademoiselle Véronique.

— Ah! et qu'est-ce qu'elle t'a dit tout à l'heure, mademoiselle Véronique?

— Elle m'a dit que j'étais en âge de me marier.

— Elle t'a dit cela?

— Oui.

— Eh bien, elle a parfaitement raison, et cela prouve qu'elle est une fille de sens. Mais il y a une chose qui m'étonne.

— Laquelle?

— C'est que tu aies eu besoin de l'avis de mademoiselle Véronique pour t'apercevoir de cela. Moi, quand j'avais ton âge j'y avais pensé depuis longtemps.

— C'est que vous aviez sans doute rencontré une jeune fille qui vous plaisait, et que vous auriez été content d'épouser.

— Tu l'as deviné, mon garçon : j'avais rencontré ta mère, la fille au père Van Schepdael, et je l'ai conduite à l'autel quatre mois après. Mais revenons à toi. A quelle occasion mademoiselle Véronique t'a-t-elle parlé de cela? Lui avais-tu dis que tu n'avais pas encore songé à te choisir une femme?

— Non, mon père, cela est venu comme cela tout seul, dans la conversation, par hasard.

— Comment, par hasard?

— Mais oui: mademoiselle Véronique s'informait de toutes les personnes qu'elle a connues à Montaigu, quand elle était sous-maîtresse à l'école du village; elle me parlait des filles de la veuve Nioul, du mariage manqué d'Eulalie avec le fils Van Antemboer, et comme je lui disais que moi, si j'aimais une jeune fille, je ne renoncerais pas à l'épouser parce qu'elle aurait quelques écus de plus ou de moins, Véronique m'a demandé si je pensais à me marier aussi, et si je n'avais pas encore trouvé une femme à ma convenance. Puis nous en sommes venus à parler des leçons qu'elle m'a données quand je suivais l'école d'adultes, de mon application à l'écouter et à profiter de ce qu'elle m'enseignait, du plaisir qu'elle prenait à m'instruire, et d'un tas d'autres choses encore.

— Et toi, qu'est-ce que tu lui as répondu quand elle t'a dit que tu étais d'âge à prendre femme?

— Ce que je lui ai répondu?

— Oui.

André ouvrit la bouche et la referma sans prononcer une parole.

— Eh bien? demanda le père Tuerlinckx.

André hésita.

— Tu lui as donc répondu quelque sottise, pour ne pas oser le répéter?

— Non.

— Parle donc, alors.

— Eh bien, reprit André prenant son courage à deux mains, je lui ai dit que si, parmi les filles de Montaigu, de Sichem, ou des villages circonvoisins, il y en avait une seule qui pouvait lui être comparée, mon choix serait tout de suite fait, et que je la demanderais en mariage.

— Bah! s'écria le père, au comble de la surprise, c'est là ce que tu lui as dit?

— Oui, mon père.

— C'est drôle. Et mademoiselle Véronique, qu'est-ce qu'elle t'a répondu?

— Elle n'a pas eu le temps de me répondre grand'chose, car c'est justement à ce moment-là que madame Biervliet l'a appelée pour lui parler de ses fermiers. C'était au tournant de la route.

— Ainsi si tu rencontrais dans la commune une fille qui ressemblerait à mademoiselle Véronique, tu voudrais te marier avec elle?

— Qui lui ressemblerait, oui, et qui serait douce, bonne, aimable et instruite comme elle.

— Ah! ah! mon gaillard, ce n'est pas une paysanne que tu veux; et il te faut une demoiselle, instruite, bien élevée, avec de belles robes et des chapeaux à plumes. Tu n'es pas mal bâti, c'est vrai, et ta figure est de celles dont les femmes peuvent se contenter quand elles ne sont pas trop difficiles. Mais après? es-tu un monsieur? Y a-t-il quelque chose qui te distingue des autres paysans du village? Es-tu riche? sauf un petit sac d'écus que j'ai mis pour toi en réserve, et qui était destiné à te racheter de la conscription si tu avais tiré un mauvais numéro, tu ne possèdes rien de rien : tu n'as que tes deux bras pour travailler la terre...

— Eh bien, interrompit André, mes deux bras, cela ne suffit-il pas? Ne suis-je pas courageux aussi, et ferme à la besogne, et piochant dur, et jamais fatigué? Est-ce que ça compte pour rien?

— Je ne dis pas cela.

— Vous-même, mon père, quand vous vous êtes marié, aviez vous autre chose que votre activité et votre ardeur au travail? Ma mère elle-même était-elle riche? Non n'est-ce pas? Vous n'en avez pas moins fait honneur à vos affaires, et bien élevé vos enfants. Eh bien, je ferai comme vous.

— C'est parfait, et je n'ai pas grand'chose à répondre à tout cela. Il ne te reste donc plus qu'à trouver la jeune fille jolie, bonne, douce aimable et instruite, taillée sur le patron de mademoiselle Véronique.

André soupira.

— Ça ne sera pas facile, je le crains, continua le père Tuerlinckx avec une nuance de moquerie finaude, car les jeunes filles taillées sur ce patron-là ne se trouvent certainement pas dans le pas d'un cheval. Mais enfin, avec le temps peut-être qu'en cherchant bien, on finirait....

André secoua la tête.

— Non? tu crois qu'on n'en trouverait pas! Au fait, c'est possible. Alors, tu cours le risque de rester garçon toute la vie.

— Vous vous moquez de moi, mon père.

— Moi! Pas du tout; au contraire. J'abonde dans ton sens; et je me demande si je ne connaîtrais pas quelque part une fille à marier qui aurait quelque ressemblance avec le modèle que tu préfères. Mais non, malheureusement, je ne connais personne : à moins que....

— Quoi donc?

— Mais oui, c'est cela; c'est simple comme bonjour. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Seulement il y a un obstacle.

— Que voulez-vous dire, mon père? demanda André qui ne savait plus si son père plaisantait ou s'il parlait sérieusement, et qu'ahurissaient toutes les phrases énigmatiques du fermier Tuerlinckx. De quel obstacle parlez-vous?

— De quel obstable? De l'âge d'abord : pour faire des époux assortis, il convient que le mari soit plus âgé que sa femme, tandis qu'ici ce serait le contraire. Et puis il y a aussi la question du consentement, car le tien seul ne suffit pas, il faut encore celui de....

— Mais, au nom du ciel, de qui parlez-vous, mon père? s'écria André avec impatience, on dirait que vous cherchez à me tourmenter à plaisir.

— Eh! nigaud que tu es, ne comprends-tu pas que je te parle de mademoiselle Véronique elle-même? Puisqu'elle te plaît tant, puisque tu la trouves si parfaite et qu'il te semble qu'aucune autre femme ne peut lui être comparée, je me demande s'il n'y aurait aucun moyen de te faire épouser cette merveille unique, et si les trois ou quatre ans qu'elle a de plus que toi ne sont pas un premier et sérieux obstacle?

— Quoi mon père, vous seriez assez bon...?

— Pour te donner mademoiselle Véronique pour femme si elle y consentait? Pourquoi pas? Elle est un peu plus âgée que toi, mais elle est plus jeune en apparence que les paysannes de vingt ans qui se sont à moitié usées dans les travaux de la campagne : je rends autant que toi justice à ses qualités et à la bonté de son caractère. Tu vois que, de mon côté, cela va tout seul.

— Ah! mon cher père, que vous êtes bon!

— Sans doute, je suis bon? n'est-ce pas la meilleure manière d'aimer les gens, que d'être bon pour eux? Mais la question est de savoir si Véronique voudra de toi pour mari, et si elle n'a pas déjà rencontré à Louvain quelque jeune bourgeois dont elle se serait éprise.

— Ce serait un bien grand malheur! répondit André d'un ton navré.

— Bah! bah! Tu auras tout le temps de te désoler, si tu apprends qu'il y a là autre chose qu'une simple supposition de ma part. D'ailleurs, le consentement de Véronique n'est pas le seul dont nous avons besoin : il nous faut encore et surtout le consentement de madame Van Biervliet, et, celui-là, je crains bien qu'il ne soit difficile à extirper. Jamais elle ne consentira à se séparer de Véronique.

— Hélas! non! dit André avec un gros soupir.

— Cesse donc de pousser des soupirs comme cela; on croirait que tu as envie de faire tourner le moulin du voisin Gommé; tu sais cependant bien qu'il ne moud pas le dimanche.

— Mon père...

— Tâche plutôt de trouver le moyen d'obtenir le consentement de madame Biervliet. Ne me parle plus maintenant; je vais y réfléchir sérieusement, et tu sais que quand je veux réfléchir, j'ai besoin qu'on ne me trouble pas les idées.

Malgré sa simplicité apparente, le père Tuerlinckx était un homme de beaucoup de sens et d'une grande finesse. Il avait compris tout de suite, aux premiers mots d'André, que la jeune gouvernante de madame Van Biervliet avait fait sur l'esprit de son fils une impression qui ne datait pas d'hier, et il s'était dit que l'impression des deux jeunes gens, malgré leur différence d'âge, serait pour son fils un bonheur inespéré, parce que mademoiselle Véronique ne manquerait pas de faire d'André un homme au-dessus du commun des paysans. Peut-être même qui sait? réussirait-elle à le faire parvenir dans une brillante position. Tandis que si André épousait la fille de quelque laboureur, il resterait lui-même un paysan toute sa vie, bêchant le sol comme son père et son grand-père, courbé sur la glèbe, et toujours à la merci d'une mauvaise récolte ou d'un nuage chargé de grêle.

Mais comment faire réussir le projet d'une pareille union? Par quel artifice de diplomatie amener madame Van Biervliet à se séparer de Véronique.

Tuerlinckx avait beau se creuser la cervelle, il ne trouvait rien. Sous l'effort de la pensée en travail, son front se creusait de nombreuses rides et des gouttes de sueur perlaient à la racine de ses cheveux.

Il s'essuya le visage en poussant un profond soupir.

Tout à coup sa physionomie s'éclaira. Une idée qui lui parut lumineuse parut jaillir de son cerveau en fermentation, et il dit à son fils en lui tapant amicalement sur l'épaule.

— Garçon, je crois que j'ai trouvé.

— Quoi donc, mon père ?

— Tu ne devines pas ? Le moyen d'obtenir le consentement de madame Van Biervliet.

— Vraiment ! et quel est-il ?

— Tu es trop pressé; tu sauras ça tout à l'heure : je dois y réfléchir encore afin de m'assurer qu'il est bon. Et s'il est bon, comme je le crois, il ne restera plus qu'à décider mademoiselle Véronique. Ça, c'est ton affaire.

— Ah ! dit André d'un air découragé, je n'oserai jamais lui en parler.

— Pourquoi donc cela, nigaud ? elle ne te mangera pas, sois tranquille.

— Oh ! non, je le sais bien : elle ne se fâchera même pas : elle est si bonne et elle m'a toujours montré tant d'amitié.

— Eh bien, alors ?

— Oui, mais, songez donc, mon père, un lourd paysan comme moi épouser une belle demoiselle comme elle, si instruite, si élégante et qui parle si bien.

— Cette belle demoiselle n'est-elle pas elle-même la fille d'un simple paysan comme moi ? D'ailleurs, n'est-ce pas elle-même, ce matin, qui t'a dit que tu étais en âge de te marier, et qui t'a donné l'idée de prendre femme ? Tu ramèneras la conversation sur le même sujet ; tu lui rappelleras encore une fois les leçons et les bons conqu'elle t'a donnés, et ainsi, tout naturellement, tu seras amené à lui faire connaître tous les sentiments que tu éprouves pour elle.

» Il me semble que dans tout cela il n'y a rien qui puisse la blesser.

— Non, mon père, mais c'est égal, je ne puis pas à mon aise, et rien qu'en y pensant, j'ai la gorge aussi sèche que si j'avais fait six lieues de chemin dans un tourbillon de poussière.

— Dans tous les cas, prépare toi, car voici la grand'messe qui finit : la foule se répand déjà sur le cimetière ; ces dames ne vont pas tarder à sortir de l'église.

En effet, au bout de quelques minutes, madame Van Biervliet et mademoiselle Véronique sortirent de l'église, et se dirigèrent vers l'auberge de la *Licorne* où les attendaient les fermiers qui venaient payer leurs fermages à la vieille dame.

Tuerlinckx et son fils qui avaient attendu la fin des offices assis sur un banc dans le cimetière, se levèrent à l'approche des deux femmes et entrèrent à leur suite dans la salle basse de la *Licorne*

Cette salle, qui servait de cabaret, était remplie d'une trentaine de villageois vêtus de blouses bleues et coiffés de casquettes de drap.

Ils étaient assis autour de tables chargées de verres de bière, et presque tous fumaient de courtes pipes de terre qui répandaient dans le cabaret une fumée tellement âcre et opaque qu'il fallait y être depuis quelque temps avant de parvenir à discerner les objets, et que les nouveaux arrivants se sentaient pris d'une irrésistible envie de tousser.

Il en fut ainsi de madame Van Biervliet et de sa compagne. L'odeur du tabac les saisit à la gorge, et elles se mirent à tousser si fort, surtout la vieille dame, que l'aubergiste leur offrit de passer immédiatement dans l'arrière-salle qui servait de salle à manger aux pèlerins de distinction lorsque par hasard il s'en présentait à la *Licorne*, ce qui n'arrivait pas souvent, il faut le dire, car la *Licorne* n'était qu'une auberge de troisième classe, qu'une voyageuse moins avare que madame Van Biervliet n'aurait certainement pas choisie pour y tenir ses séances. Mais elle trouvait son compte à ce choix, et elle se disait que ses fermiers, en la voyant descendre dans une auberge de si peu d'apparence, ne la croiraient certainement pas aussi riche qu'elle ne l'était réellement, et qu'ils mettraient moins d'insistance dans leurs réclamations.

Madame Van Biervliet s'installa donc avec mademoiselle Véronique et les deux Turlinckx dans cette arrière-salle. La vieille dame, sa gouvernante et André prirent place autour de la table sur laquelle on étala le livre des fermages, les quittances de loyer préparées d'avance, du papier blanc pour prendre des notes et inscrire les réclamations reconnues fondées, une petite sacoche de cuir, et des sacs de toile bise destinés à contenir les écus.

Le père Tuerlinckx se tenait à la porte et faisait l'appel des fermiers qui entraient l'un après l'autre, comptaient lentement leur argent sur la table, et regardaient minutieusement la quittance que leur remettait mademoiselle Véronique, bien que la plupart d'entre eux eussent été fort embarrassés de lire ce qu'elle contenait.

André recomptait l'argent et le remettait en piles, puis madame Van Biervliet le faisait disparaître dans les profondeurs de ses sacs de toile, pendant que Véronique pointait sur le registre les noms de ceux qui avaient payé.

Le défilé des fermiers et les opérations de la recette durèrent à peu près deux heures. Quatre fermiers seulement avait manqué à l'appel : mais comme madame Van Biervliet avait été prévenue, et, que tous ceux qui étaient présents avaient payé

rubis sur l'ongle, elle était à la fin de la séance d'une humeur charmante, et elle invita même Tuerlinckx et son fils à partager le modeste repas qu'elle s'était fait préparer, ce que le malin paysan n'accepta qu'après toute sorte de façons et de cérémonies.

Quand le repas fut achevé, comme il restait près de deux heures avant le moment de se mettre en route pour reprendre le train, madame Van Biervliet donna à sa gouvernante la permission d'aller rendre visite à ses anciennes amies, Tuerlinckx donna à son fils l'ordre de servir de guide à mademoiselle Véronique. Il voulait rester seul avec la vieille dame pour discuter avec elle l'exécution d'un plan qu'il avait conçu.

Comme il s'y attendait, elle ne manqua pas de lui parler de la prochaine expiration de son bail et de l'impérieuse nécessité où elle se trouvait d'augmenter ses locataires, à cause de l'augmentation toujours croissante de ses charges.

Tuerlinckx commença par jeter les hauts cris. Il fit valoir, avec une adresse digne d'un avocat consommée, toutes les raisons excellentes pour lesquelles il lui semblait exorbitant, injuste, inhumain, impossible, que madame Van Biervliet exigeât de lui une nouvelle augmentation de loyer après toutes les dépenses qu'il avait faites et tout le mal qu'ils s'était donné, son fils André et lui, pour donner à la terre de sa propriétaire une plus value que d'autres n'y eussent certainement pas donnée.

A la fin cependant il faiblit dans sa résistance, et, feignant d'être vaincu par l'opiniâtreté de la vieille femme, il déclara qu'il était prêt à subir les nouvelles exigences, mais à la condition expresse qu'elle lui accordât une faveur qu'il allait lui demander.

— Quelle faveur demanda madame Van Biervliet, laquelle?

— Voici, madame. Mon fils André connait parfaitement tous les travaux de la culture : il est certainement un des meilleurs cultivateurs de la commune, Mais il y a une chose qu'il ne connaît pas bien, et qu'il brille du désir d'apprendre.

— Quoi donc?

— L'arboriculture, madame, et la sylviculture. Mon fils me répète tous les jours que s'il connaissait l'art du pépiniériste, la culture des arbres à fruits et la culture forestière, il n'aurait pas son rival dans tout le canton, et qu'il serait bientôt un des premiers cultivateurs et fermiers de la contrée.

— Eh bien?

— Eh bien, madame, toutes ces choses là, il ne peut pas les apprendre tout seul, et ici il n'y a personne pour les lui enseigner. Mais à Louvain, il y a des pépinières, un jardin botanique que je suis allé voir un jour, et tout ce qu'il faut pour apprendre l'agriculture. Et voici ce que je vous propose : vous donnerez à mon fils une petite chambre chez vous ; votre maison est si grande que cela ne ne vous gênera pas du tout. Vous lui donneriez également la nourriture, et en échange il serait votre jardinier, il aiderait mademoiselle Véronique à tenir ses comptes; vous lui laisseriez assez de temps libre pour suivre les leçons de l'institut agricole, et moi, en revanche, je vous payerais l'augmentation que vous me demandez. Qu'est-ce que vous pensez de ma proposition?

L'idée ne déplut pas à la vieille dame. Mais naturellement elle ne l'accepta pas tout d'abord. Elle discuta, dipusta, ergota, mais, bref, elle finit par consentir, à la grande joie de Tuerlinckx, qui ne lui dit pas un mot de ses espérances secrètes.

Et quand André revint avec mademoiselle Véronique on leur fit part de ce qui avait été convenu.

L'arrangement ne déplut pas à la pauvre fille, quant à André, il fut au comble de la joie. On décida que quinze jours plus tard il irait s'installer à Louvain chez madame Van Biervliet.

Je vous raconterai un jour ce qu'il advint du séjour du jeune paysan de Montaigu chez la vieille bourgeoise de Louvain, et de quelle manière les projets du père Tuerlinckx reçurent leur exécution.

FIN D'UNE IDÉE DE FERMIER



Jean prit la main de la jeune Lucie. (Page 4.)

LE PAYS DE L'OR

I

LE BUREAU

Un matin du mois de mai de l'année 1849, un jeune commis, assis devant un pupitre, était seul dans le bureau d'une maison de commerce peu importante à Anvers.

Il était haut de taille et blond de cheveux; sa figure fraîche et fine, avec quelque chose de rêveur dans l'expression, paraissait indiquer un caractère très doux, quoique l'éclat de ses yeux bleus accusât une certaine force d'âme ou du moins une nature enthousiaste.

Il était occupé à écrire; cependant il interrompait souvent son travail pour jeter les yeux sur un journal ouvert à sa droite sur le pupitre. Le contenu de cette feuille semblait l'attirer chaque fois avec une nouvelle force, car c'était évidemment contre sa volonté qu'il détournait si souvent son attention de son ouvrage. Il fixa une dernière fois le regard sur ce journal et lut d'une voix sourde et émue :

« On y rencontre l'or presque à la surface de la terre, et en si grande abondance, qu'on n'a qu'à se baisser pour ramasser des trésors. Un matelot a trouvé dernièrement une *pépite* ou morceau d'or pesant plus de vingt livres et d'une valeur d'au moins vingt-cinq mille francs. »

Un soupir s'échappa de la poitrine du commis, et il leva vers le ciel un regard chagrin.

Quelqu'un ouvrit la porte du bureau. C'était un jeune homme assez solidement bâti, aux joues rouges, aux yeux noirs et étincelants; sur son visage ouvert brillaient la santé et la bonne humeur.

— Jean, mon ami, tu seras grondé, dit l'autre. Monsieur est déjà venu au bureau, et il a manifesté son mécontentement de ton absence.

— Bah! cela m'importe peu, mon bon Victor, répondit Jean d'un ton triomphant. C'est décidé : je dis adieu au métier de gratte-papier et à cette obscure prison où j'ai si sottement usé les plus belles années de ma vie. Hourra! je vais courir le monde, libre comme un oiseau, et ne reconnaissant plus d'autre maître que Dieu et le sort!

— Que veux-tu dire? demanda son camarade stupéfait.

— Ce que je veux dire? reprit Jean en tirant un papier plié de sa poche. Voici le prospectus d'une société française, *la Californienne:* elle a fait faire toute sorte d'instruments pour exploiter les meilleures mines d'or en Californie. Là où l'on peut ramasser avec les mains le métal le plus précieux, elle recueillera l'or par monceaux avec des outils excellents et des procédés perfectionnés. Peut devenir actionnaire qui veut. Moyennant deux mille francs, on obtient une traversée libre sur un vaisseau de la société, comme passager de seconde classe, et on reçoit deux actions qui donnent droit à une double part de l'or recueilli. Là-bas, en Californie, on n'a à s'inquiéter de rien, la société procure à ses membres une bonne nourriture et des maisons de bois confortables. Comme passager de troisième classe, on ne verse que douze cents francs; mais on ne reçoit alors qu'une seule action. Mon père a consenti à sacrifier deux mille francs. Je deviendrai actionnaire de *la Californienne!* Le navire *le Jonas* est équipé par *la Californienne;* dans quinze jours, il partira d'Anvers pour le pays de l'or. La société envoie encore quatre vaisseaux en Californie, entre autres un du Havre-de-Grâce, avec les outils et les directeurs, qui doivent déjà être en mer pour recevoir là-bas les actionnaires.

Victor regarda son camarade avec des yeux étincelants. Ce qu'il entendait le frappait de stupeur, car un sourire d'admiration illuminait son visage rayonnant.

— Tu pars pour le pays de l'or! tu vas en Californie! murmura-t-il.

— Dans deux semaines.

— Toi, toi, Jean! La soif de l'or t'a-t-elle pris ainsi tout à coup?

— Oh! non; toi-même, Victor, tu m'as mis la tête à l'envers en me parlant sans cesse du pays extraordinaire qu'on vient de découvrir. Je vois dans ce voyage un bon moyen d'échapper à l'étouffante vie du bureau; l'or n'est qu'un prétexte pour obtenir le consentement de mon père... Ah! ah! demain, je suis libre : demain, je deviens actionnaire de *la Californienne;* demain, je retiens ma place sur le navire *le Jonas!*

— Que tu es heureux! dit Victor en soupirant. Mon Dieu, que ne donnerais-je pas pour pouvoir être ton compagnon de voyage!

— Tu n'as qu'à vouloir, Victor. L'oncle de Lucie n'a-t-il pas délaré vingt fois qu'il te prêterait l'argent nécessaire, si tu osais entreprendre un voyage en Californie?

— Et ma mère, Jean?

— Oui, ta mère... mais tu dois considérer que les parents sont tous les mêmes. Si nous ne faisions pas un peu d'effort pour sauter hors du nid, ils nous tiendraient sous leurs ailes, jusqu'à ce que les cheveux commencent à grisonner sur notre tête...

— Tu ne peux croire, Jean, comme la seule idée d'une pareille résolution fait trembler une mère. L'oncle de Lucie, lorsqu'il vient chez nous, parle beaucoup de voyages lointains qu'il a faits en qualité de capitaine de vaisseau. Ma pauvre mère pâlit à la moindre allusion. Elle m'a toujours aimé si tendrement! je ne peux pas lui enfoncer le poignard dans le cœur.

— Tu dois le savoir, c'est pourtant le seul moyen de voir s'accomplir le vœu de ton cœur. Le capitaine et un rude gaillard, il n'a pas beaucoup d'estime pour l'homme qui use sa vie courbé sur un pupitre et qui n'a vu qu'un petit coin du monde. Je gage que, si tu oses aller en Californie, à ton retour il te donnera avec joie la main de sa nièce.

— Il m'a promis son consentement aussitôt que mes appointements atteindront deux mille francs.

— Oui? alors tu attendras longtemps. La révolution, en France, a fait languir le commerce. Monsieur n'a-t-il pas dit avant-hier qu'il serait obligé de réduire nos appointements?

Victor tint les yeux baissés sans rien dire.

— Tu as peut-être peur du long voyage? demanda l'autre.

— Peur! moi ?... s'écria Victor sortant de sa rêverie. Depuis six mois, je meurs d'envie d'entreprendre ce voyage. Non seulement la Californie me fait entrevoir le moyen d'obtenir la main de Lucie, mais il y a encore un autre sentiment également puissant, qui me montre dans les contrées lointaines l'étoile d'un meilleur avenir. Juge, Jean : ma mère s'est imposé beaucoup de privations et a diminué son petit avoir pour pouvoir me donner une bonne éducation. Sa boutique et mes appointements subviennent à peine à notre entretien. L'instant est pourtant venu où le fruit de mon tra-

vail devrait rapporter quelque chose pour donner un peu d'aisance à ses vieux jours, et la récompenser ainsi de son amour et de ses sacrifices. J'aurais peur d'un voyage en Californie? Qui est-ce qui soupire plus ardemment que moi après cette terre promise? Le bien-être de ma mère et mon propre bonheur ne sont-ils pas là? Et n'ai-je pas des raisons pour mépriser tous les dangers, s'il en existe? Ah! si je pouvais t'accompagner, comme je remercierais Dieu pour sa bonté, même au milieu de l'adversité et de la souffrance!

— Mais tente encore un effort, Victor. Pense qu'autrement tu te condamnes toi-même à rester toute ta vie à pâlir devant cet éternel pupitre; que ta jeunesse se passe, lente, triste et régulière comme une vieille horloge. La liberté, c'est l'espace, voilà le bonheur de l'homme; voir le monde, contempler chaque jour de nouvelles merveilles, se sentir ému à chaque battement du pouls, voilà vivre!... Et alors, après deux ans d'indépendance, revenir dans sa patrie avec assez d'or pour enrichir tous ceux que nous aimons!

— Oui, oui! s'écria Victor comme hors de lui, je le lui demanderai encore; et, s'il le faut, j'implorerai à genoux son consentement, je la supplierai par ce qu'elle a de plus cher au monde...

— Et moi, vois-tu, je chercherai aujourd'hui le capitaine Morrelo au café, et lui dirai qu'il doit t'aider. Laisse-moi faire... La bonne idée! nous partagerions là-bas, comme ici, le bien et le mal...

— Tais-toi, Jean, répliqua l'autre d'une voix étouffée. J'entends monsieur qui vient au bureau.

— Ne lui dis rien de mon départ. Mon père pourrait quelquefois changer d'avis avant demain; on ne peut pas savoir.

— Non, mais tiens-toi tranquille; sans cela monsieur se fâcherait.

Les deux commis prirent leurs plumes; et, lorsque la porte s'ouvrit, ils penchaient silencieusement la tête sur le papier, comme s'ils étaient restés depuis des heures absorbés dans leur travail.

II

LE DÉPART

Par une chaude journée du mois de juin, deux ou trois heures avant la tombée du soir, une grande foule était réunie au bord de l'Escaut, regardant d'un œil étonné un beau brick qui, pavillons déployés et flottant au vent, mouillait dans le port, prêt à appareiller. C'était *le Jonas*, équipé par la société française *la Californienne :* le premier vaisseau qui fît un voyage direct au pays de l'or, nouvellement découvert.

Le pont du brick fourmillait déjà de passagers qui agitaient à tout moment leurs chapeaux en l'air et faisaient retentir sur les flots leurs cris de triomphe. Du bord de l'Escaut, on leur envoyait de brillants souhaits de bonheur. C'était comme une kermesse, comme une joyeuse fête à laquelle les habitants d'Anvers ne prenaient pas moins part que les chercheurs d'or surexcités, quoique les émigrants fussent pour la plupart des Français des départements du Nord, et que très peu de Belges se fussent laissé séduire par le brillant appât de *la Californienne.*

Une couple de barques longeaient le quai pour prendre les retardataires qui avaient passé en ville les dernières heures. On voyait voguer également quelques autres canots sur le fleuve. Chacun d'eux avait un drapeau belge au gouvernail, et ceux qui le montaient envoyaient leurs adieux à la ville d'Anvers et à l'Europe, et faisaient un tel vacarme en entrant et en battant des mains, qu'ils avaient l'air de gens ivres ou fous.

En ce moment, trois personnes, un bourgeois avec ses deux fils, sortirent en hâte d'une rue aboutissant au quai et se dirigèrent vers le lieu où se trouvaient les barques.

— Vois, vois, mon père, dit l'aîné des deux jeunes gens, voilà *le Jonas* qui attend avec impatience.

— Que Dieu le protège! dit en soupirant le vieux bourgeois.

— Mais allez-vous vous attrister maintenant, mon père? dit le jeune homme en riant. Que sont deux années dans la vie d'un homme? J'en ai usé au moins six devant un stupide pupitre. Pas d'inquiétude! au contraire, soyez content et ayez confiance. Je reviendrai avec des monceaux d'or, avec des trésors, et ce sera mon orgueil d'avoir procuré à mon père et à mon frère une vie douce et paisible. Ainsi, ne soyez pas inquiet : vous n'aurez jamais de raisons de regretter ce voyage... Mais où reste donc Victor? Aurait-il mal aux jambes, maintenant que l'heure décisive est arrivée?

— Sa mère et lui ont tant de choses à se dire! murmura le vieux bourgeois.

— Vois, Jean, ils viennent là-bas, remarqua le frère. Cette pauvre Lucie Morrelo, elle marche la tête haute et paraît contente; mais la servante du capitaine m'a dit que, depuis huit jours, elle ne fait que pleurer lorsqu'elle est seule.

— Tant mieux, mon frère.

— Comment cela?

— Certainement, c'est une preuve qu'elle aime sincèrement mon ami Victor. Cela me réjouit pour lui.

Les personnes dont l'arrivée avait été annoncée par le frère de Jean se montrèrent bientôt au coin

de la rue. C'était une dame déjà vieille, qui marchait en parlant à côté d'un jeune homme et lui pressait la main avec une tendresse inquiète, pendant que lui dirigeait vers le *Jonas*, pavoisé comme aux jours de fête, des yeux où brillait une joyeuse excitation.

Derrière eux venait un homme avec des joues tannées et de larges favoris, qui donnait le bras à une très jeune fille au visage charmant et délicat, et s'efforçait de lui faire comprendre, en riant et en plaisantant, qu'un voyage en mer n'était pas plus dangereux qu'une petite excursion à Bruxelles par le chemin de fer.

— Victor, Victor, dépèche-toi! on lève déjà l'ancre là-bas! s'écria Jean, qui se tenait debout dans une barque. On nous annonce qu'il n'ya plus de temps à perdre.

Lorsque la veuve regarda, du bord de l'Escaut, le faible esquif qui allait dans quelques minutes lui enlever, pour toujours peut-être, son fils bien-aimé, les larmes tombèrent sur ses joues et elle le pressa en sanglotant dans ses bras. Ce tendre embrassement émut profondément Victor, et il s'efforça de consoler et de tranquilliser sa mère affligée par de douces paroles, et en lui promettant plus d'aisance et de bonheur pour ses vieux jours.

Il fut resté longtemps encore sur le cœur de sa mère, sourd à l'appel de son ami; mais le vieux capitaine, l'oncle de Lucie, l'arracha de ses bras en se moquant de cet excès d'attendrissement. Jean, de son côté, criait plus fort que jamais que la barque ne pouvait attendre plus longtemps.

Victor prit la main de la jeune Lucie dans les siennes et pénétra par un long regard jusqu'au fond de son cœur ; ses yeux demandaient : « M'attendras-tu? Ne m'oublieras-tu pas? » La demande et la réponse devaient être toutes les deux très émouvantes, car un torrent de larmes roula sur le visage de la jeune fille, et le visage du jeune homme s'illumina d'une joie extrême.

Le marin prit Victor par le bras et l'entraîna vers la barque. Le jeune homme, ému, embrassa encore sa mère et murmura à son oreille les plus ardentes paroles d'amour.

— Eh bien, puisque Dieu l'a permis, dit-elle en sanglotant, va, mon fils; je prierai pour toi tous les jours, toutes les heures. Ne m'oublie pas! n'oublie pas ta mère!

Victor descendit dans le canot : les rames plongèrent dans le fleuve... En ce moment, on vit accourir de loin un jeune homme qui agitait ses bras au-dessus de sa tête, avec des gestes inquiets, et qui criait :

— Attendez un peu, pour l'amour de Dieu! Je suis Donat Kwik ; j'ai payé mon passage ; il faut que j'aille aussi au pays de l'or !

Ce jeune homme paraissait être un paysan; la longue redingote bleue qui lui pendait jusqu'aux talons, son visage rouge et bouffi, son air naïf ou bête, et surtout ses grandes mains et ses membres robustes et trapus, indiquaient qu'il avait quitté les travaux des champs pour courir également après la fortune.

Son premier pas ne fut cependant pas heureux. Dans sa crainte que le canot ne partît sans lui, il sauta avec une précipitation aveugle sur le bord du léger esquif et culbuta dans l'eau la tête la première.

Un matelot le saisit par les cheveux; un second, aidé de Jean, le tira dans la barque, au milieu des éclats de rire et des applaudissements des bourgeois réunis sur le quai.

Le paysan regarda autour de lui avec embarras, se frotta la tête, rejeta une gorgée d'eau et murmura tout stupéfait :

— Camarades, il y a, pardieu ! trop de sel dans la soupe! Vous n'aviez pas besoin non plus d'arracher la moitié de mes cheveux : je nage comme une anguille...

Mais, comme le canot bondit tout à coup sous la vive impulsion des rames, Donat Kwik tomba en arrière sur un banc et se cramponna avec frayeur au bord de l'embarcation.

Cet incident avait à peine détourné du quai l'attention de Victor. Pendant que la barque s'éloignait avec rapidité du rivage, il tenait le regard dirigé vers l'endroit où sa mère et Lucie lui faisaient toute sorte de gestes encourageants, comme si elles eussent cru, les âmes aimantes, qu'il était encore plus malheureux qu'elles.

Jean était debout sur un banc. Il jeta à son père et à son frère un dernier adieu retentissant, agita son chapeau et poussa un hourra triomphant qu'on entendit jusque près des maisons du quai.

Ces cris de joie firent un singulier effet sur Donat Kwik. Il sauta debout, s'élança au cou du joyeux jeune homme et le pressa dans ses bras avec tant de force, que Jean sentit l'eau mouiller sa poitrine. Il éloigna avec une sorte de colère le grossier compagnon de voyage, et s'écria :

— Ah çà! mon gaillard, êtes-vous fou ou gris?

— Je crois, en effet, que j'ai un petit coup dans le cerveau, répondit l'autre. Il y a de la bonne bière à Anvers, de la forte bière...

— Ne voyez-vous pas que vous me mouillez et que vous abîmez mes vêtements?

— Pardieu! j'avais oublié le bain froid! Bah! camarade, nous pourrons acheter là-bas autant d'habits que nous voudrons. De l'or par brouettes!

— De quel pays êtes vous? A votre langage, on dirait que vous venez de Malines? demanda Jean.

— Vous l'avez presque deviné. Je suis Donat

Kwik, un fils de paysan de Nattent-Haesdonck, au delà de Rupelmonde, dans le petit Brabant, dit l'autre en bredouillant très vite. Ma tante est morte; j'ai hérité, mais pas assez, à mon goût. Je vais chercher de l'or. A mon retour, je me marie avec Hélène, la fille du notaire, ou avec Trine, la fille du bourgmestre, ou avec la demoiselle du château. Je ramasserai tant d'or, tant, tant, que je pourrai acheter tout le village!

Jean se retourna, en haussant les épaules, vers son ami Victor, qui répondait encore par signes au tendre adieu qu'on lui envoyait du quai, et il le plaisanta sur la visible émotion de Lucie et sur sa profonde affection pour lui.

Donat vint interrompre la conversation. Il montra aux deux amis un morceau de papier imprimé :

— Camarades, voyez un peu ceci..., dit-il.

— Vous devenez ennuyeux avec vos *camarades !* murmura Jean d'un ton courroucé.

— Eh bien, je dirai *messieurs*, puisque vous le voulez absolument, quoique je ne sois pas pauvre non plus. Allons, ne faisons pas tant de compliments; vous devriez me dire, messieurs, ce que je tiens ici en main.

— C'est un billet de banque anglais de cinq livres, mon ami, répondit Victor.

— Oui, mais en francs?

— Quelque chose de plus que cent vingt-cinq francs.

— J'avais peur, pardieu! que le vieux juif chez lequel j'ai changé mon argent ne m'eût fourré en main des chiffons de papier.

— En avez-vous beaucoup de cette espèce? demanda Victor en souriant.

Le paysan regarda les matelots avec défiance, et dit mystérieusement à l'oreille des deux amis :

— J'en ai quatre : le reste de mon héritage. J'aurais bien pu placer ces cinq cents francs à intérêt chez l'agent d'affaires de notre village; mais on ne peut savoir ce qui arrivera là-bas; la prudence est la mère de la porcelaine. Si nous étions dupés et si nous ne trouvions pas d'or? Ce n'est pas Donat qui mourra de faim le premier : il a une poire pour la soif. Il faut que vous sachiez, messieurs, que je suis malin, beaucoup trop malin quelquefois!

La barque atteignit le navire, et les voyageurs furent salués par une salve d'applaudissements. Le *Jonas* avait déjà levé l'ancre et tendu ses voiles. Bientôt il prit le vent et avança sous l'impulsion d'une fraîche brise.

Alors, le navire lâcha sa bordée pour dire adieu à la ville d'Anvers; les canons du fort répondirent à ce salut, les marins agitaient leurs chapeaux sur les mâts, les passagers remplissaient l'air de leurs cris de triomphe, les quais retentissaient des souhaits de bonheur de la foule; et le *Jonas* glissa magestueusement en avant, au bruit du canon qui grondait et des gigantesques acclamations des milliers de spectateurs.

Donat Kwik était le plus en train; il bondissait de droite à gauche comme un insensé, les bras levés et criait : « Hourra! hourra! » d'une voix si forte, que ses cris retentissaient au-dessus de ceux des autres passagers, pareils au braiment d'un âne. Comme il heurtait tout le monde, il recevait par-ci par-là un coup de poing dans le dos ou un coup de pied dans les jambes; mais il n'y faisait pas attention et beuglait à perdre haleine.

Il remarqua ses deux compagnons de la barque qui, debout derrière la batterie, se montraient sur le quai l'endroit où ils croyaient que se trouvaient leurs parents, quoique la foule n'apparût plus à leurs yeux que comme une tache noire confuse. Donat passa la tête entre eux et dit grossièrement :

— Eh! eh! pardieu, camarades, sommes-nous malades? Je veux dire : Messieurs, avons-nous du chagrin?

— Sur ma parole, dit Jean courroucé, si tu continues à nous ennuyer, je te casse le cou, entends-tu, Donat Kwik?

— Mais il n'y a pas là-dessous, dans la troisième classe, âme qui vive pour me comprendre! répondit Donat. Ils sont aussi stupides que des veaux; ils baragouinent un patois inintelligible, et ils ne connaissent même pas un mot de flamand.

— C'est égal, va-t'en, te dis-je!

Le paysan, voyant que c'était sérieux, s'éloigna en traînant les jambes et grommela en lui-même :

— Qu'ils sont fiers, ces messieurs de la ville! Comme si je ne devais pas trouver autant d'or qu'eux, et même davantage. Si mes compatriotes ne veulent pas causer avec moi, je serai donc obligé de me coudre la bouche? Allons, allons, vive la joie!... Hourra! hourra! vive la Californie!

Et, tournant sur lui-même comme une toupie, et balançant ses bras comme un moulin à vent, il sauta au milieu d'un groupe de gens joyeux.

En ce moment, le *Jonas* tourna derrière la Tête-de-Flandre, et la ville d'Anvers disparut aux regards des passagers. Les voiles s'enflèrent sous un vent favorable. Le joli brick pencha légèrement de côté et s'élança avec un redoublement de vitesse à travers les vagues agitées.

— Viens, Victor, dit Jean en prenant la main de son ami, descendons pour dire un mot à nos provisions et déboucher une bouteille de madère.

— Oui, oui, répondit Victor avec enthousiasme, l'heureux voyage est commencé. Hourra! buvons un coup là-dessus! L'avenir nous appartient.

Pendant qu'ils parlaient de leurs projets et de

leurs espérances en buvant un verre dans l'entrepont, le *Jonas* descendait le cours de l'Escaut jusqu'à la hauteur de Calloo, où on laissa tomber l'ancre pour attendre la marée du lendemain.

Le capitaine, malgré son air dur et sévère, se montrait fort aimable envers les passagers. Il semblait les encourager à passer encore la dernière heure du jour dans la gaieté; serrait, en se promenant, la main aux uns, offrait aux autres d'excellents cigares, et fit même monter quelques bouteilles de rhum, pour en verser un verre à ceux qui le désiraient. Un murmure approbateur s'élevait sur son passage, et le cri de : « Vive notre brave capitaine! » retentissait autour de lui.

Pendant ce temps, les matelots échangeaient entre eux des regards mystérieux, et semblaient se dire que les manières amicales du capitaine cachaient un secret.

Le capitaine laissa les passagers s'amuser jusqu'à dix heures du soir; mais alors il leur fit comprendre, avec bonté, que chacun devait aller se coucher dans la cabine qui lui était désignée. On aida les gens fatigués à trouver leur lit, et le silence le plus complet régna enfin sur le pont.

Vers minuit, les barques quittèrent silencieusement le bâtiment et se dirigèrent vers la côte flamande de l'Escaut, puis revinrent aussi mystérieusement avec de nouveaux passagers. Immédiatement après, les marins, s'éclairant au moyen de lanternes, tirèrent d'une cachette des planches de sapin, et se mirent à clouer et marteler si fort, que le pont en fut ébranlé. Ce travail nocturne avait pour but, d'ajuster, au moyen de ces planches préparées d'avance, des lits pour les nouveaux arrivants. Les passagers, endormis dans leurs cabines, ne s'étonnèrent guère de ce vacarme, car on avait eu la précaution de les avertir que, pendant la nuit, on construirait, pour leur facilité, une nouvelle cuisine.

Il existe dans le port d'Anvers, comme ailleurs, des règlements qui déterminent le nombre de voyageurs qu'un bâtiment peut prendre en raison de sa grandeur. Une commission visite les navires avant leur départ, compte les voyageurs, mesure la place assignée à chacun d'eux dans l'entre-pont, et pèse et examine les provisions, pour s'assurer que les personnes qui s'embarquent ne manqueront ni d'espace ni de la nourriture suffisante. Sur le *Jonas*, on avait trouvé assez d'espace, des provisions plus qu'il n'en fallait et tout était en règle pour cent hommes, sans compter les matelots. Mais, pendant que la commission inspectrice achevait sa visite par les mots sacramentels : *All right!* le dernier convoi du chemin de fer de Flandre amena encore une cinquantaine de chercheurs d'or, tous Français, des environs de Lille et de Douai, qui furent conduits à Calloo par des gens apostés à cet effet, pour s'embarquer secrètement à minuit sur le *Jonas*. Le résultat de cette fraude était un bénéfice net de trente ou quarante mille francs pour celui en faveur duquel elle avait été pratiquée, car on recevait le prix du voyage de cinquante passagers que, d'après les dispositions de la loi, l'on ne pouvait pas prendre à bord.

L'accumulation de tant de monde pouvait être une cause de grande gêne; mais le capitaine semblait s'en inquiéter fort peu. Il répondit à une remarque de son pilote :

— Cela ira, Corneille. Il y a assez de provisions; on diminuera la ration, si c'est nécessaire.

— Mais l'eau, capitaine? Il n'y en a pas la moitié de ce qu'il faut pour tant de monde!

— Je le sais, Corneille. Cela prend trop de place; nous renouvellerons notre provision dans le premier port d'Amérique.

— Les passagers ne seront pas peu étonnés de l'arrivée de tant de nouveaux compagnons...

— Bah! cela importe peu, si nous pouvons seulement prévenir les plaintes jusqu'à ce que nous soyons sortis de l'Escaut... Une fois en pleine mer, je saurai bien leur fermer le museau. — Dis à Jacques, le cuisinier en chef, d'allumer le feu tout à l'heure et de faire cuire des biftecks pour tous. On leur donnera à leur déjeuner un bon verre de rhum. Tu verras, Corneille, la venue de ces nouveaux compagnons ne fera que les réjouir. Veille à ce que tout soit prêt pour lever l'ancre à la première lueur du jour. Le bâtiment doit être sous voiles avant que les passagers aient quitté leurs cabines.

Le pilote se dirigea vers l'autre extrémité du pont pour aller trouver le cuisinier en chef; il se frottait les mains en marchant et chantonnait entre ses dents :

Plus on est de fous, plus on rit!
Plus on est...

Mais le capitaine, irrité de cette raillerie, interrompit la chanson en criant :

— Tais ton bec!

— Oui, capitaine.

III

SUR L'ESCAUT

Lorsque la plupart des voyageurs parurent sur le pont, le *Jonas* avait déjà fait deux ou trois lieues de chemin. Quelques-uns témoignèrent bien leur étonnement à la vue de tant de nouveaux compagnons, et plusieurs même semblèrent soupçonner la fraude; mais le capitaine leur fit croire que c'étaient des voyageurs attardés compris dans

l'équipage, qui avaient manqué le convoi et étaient ainsi arrivés trop tard. Les succulents biftecks et le bon coup de rhum convainquirent les plus défiants; et, comme les nouveaux venus paraissaient être de gais compagnons, on oublia bientôt leur arrivée inopportune et on chanta, comme avait fait le pilote :

Plus on est de fous, plus on rit!

La joyeuse vie recommença; on dansa et sauta de nouveau.

Cette fois, cependant, Donat Kwik n'eut pas grande envie de partager la joie générale. Les deux Anversois le trouvèrent tristement assis dans un coin, la tête dans les mains, et Victor lui demanda par compassion ce qu'il avait.

— Je suis malade, messieurs, répondit le paysan, malade comme un cheval, de la bière d'orge d'Anvers, du genièvre brun que cet empoisonneur de capitaine m'a fait boire hier au soir. Ah! ma pauvre tête! Il y a là dedans trois ou quatre hommes occupés à battre le blé. Que ne suis-je en ce moment dans notre grenier à foin de Natten-Haesdonck! Car en bas, dans cette étable de cochons, une marmotte même ne pourrait dormir. Toute la nuit j'ai eu le cauchemar. Il y avait sur mon estomac un bloc d'or grand comme une meule... Ce maudit genièvre du capitaine! Aïe! aïe! ma poitrine brûle; je ne donne plus dix sous de ma vie!

— C'est une suite naturelle de votre ivresse, dit Jean en raillant; c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre; puisque vous l'avez bu, vous devez le cuver avec patience.

Victor, qui était très compatissant, lui prit la main et le consola en lui promettant que son mal guérirait bien vite.

— Puis-je savoir, s'il vous plaît, à qui j'ai l'honneur de parler? demanda Donat.

— Je me nomme Victor Roozeman.

— Et ce monsieur-là?

— C'est mon ami Jean Creps.

— Eh bien, monsieur Roozeman, je vous remercie du fond de mon cœur de votre bonté. J'ai été grossier et stupide hier, n'est-ce pas? Pardonnez-le-moi, messieurs, cela ne m'arrivera plus. Je sais lire et écrire, je suis bien élevé et je connais mon monde. Lorsque je serai guéri, permettez-moi d'échanger de temps en temps une parole avec vous. Il faut toujours que je cause avec moi-même, et je ne suis pas assez éloquent pour y trouver du plaisir... Oh! mon Dieu, ma tête, ma tête brûle!

Les deux amis lui dirent encore quelques paroles encourageantes, et continuèrent leur promenade.

Pendant ce temps, le *Jonas*, poussé par un vent frais, descendait majestueusement l'Escaut.

L'essaim des passagers était encore plus agité que la veille. On avait dîné pour la première fois sur le navire, un dîner abondant et appétissant : du rosbif et des légumes frais pour tous, et même quelques poulets rôtis pour les délicats des deux premières classes. Là-dessus, les passagers avaient pris leur ration de vin ou de liqueurs fortes, et, sous l'influence de cette légère émotion qui, chez quelques-uns, dégénérait en une ivresse complète, les esprits étaient montés à un degré d'excitation extraordinaire.

Le pilote essaya enfin de faire régner un peu d'ordre sur le pont; mais on reçut ses avis et ses ordres en se moquant de lui, en riant et en dansant. Il alla, tout courroucé, du côté du gouvernail, où le capitaine contemplait avec un sourire l'animation des passagers en gaieté. Il répondit à la plainte du pilote :

— Laisse-les faire, Corneille. Vois-tu là-bas ces nuages monter sur la mer? Le vent s'élèvera, et aussitôt que le *Jonas* commencera à danser, ce sera fini de tout ce vacarme.

En ce moment, Donat Kwik accourut, pâle et défait, vers Jean et Victor, qui contemplaient en causant le large fleuve. Le paysan se laissa tomber à genoux devant eux, et éleva les mains d'un air suppliant.

— Pour l'amour de Dieu! dit-il, ayez compassion d'un pauvre Flamand! Je vais mourir, je suis empoisonné...

Le sensible Victor, croyant à la possibilité d'un malheur, releva Donat Kwik, le prit dans ses bras et lui demanda avec intérêt ce qui lui était arrivé.

— Ah! mon bon monsieur Roozeman, ah! monsieur Creps, je n'étais pas bien, vous savez de quoi, gémit le paysan. Ils ne me comprennent pas en bas; ils se moquent de moi et rient de ma souffrance. Il y a quelqu'un qui est allé chercher le médecin, et il est venu un homme avec un gros nez rouge. Il m'a versé dans le corps un demi-litre de cette exécrable eau salée, et une poudre rouge, du poivre d'Espagne, je connais cela, ça sert à faire trotter les ânes. Ah! mon Dieu! mon Dieu! je suis empoisonné, soyez-en sûr, mon âme va quitter mon corps. A l'aide! à l'aide!

— Bah! ne voyez-vous pas, messieurs, que cet imbécile a le mal de mer? dit un Allemand en passant.

Cette remarque amena un sourire sur les lèvres des deux amis, et ils se disposaient à convaincre Donat que son indisposition se passerait d'elle-même; mais le pauvre garçon sentit une terrible crampe d'estomac, porta ses deux mains à sa poitrine et s'enfuit dans l'entre-pont pour se cacher.

Comme le capitaine l'avait prédit, le ciel se couvrait peu à peu de petits nuages, et le vent, quoique déjà favorable, gagna en force. L'eau commença

à s'élever et le *Jonas* dansa gracieusement sur les vagues qui accouraient à sa rencontre de la pleine mer.

Le capitaine marcha vers le pilote et lui dit :

— La fin de cette folle kermesse est arrivée, Corneille; qu'on prépare des seaux et des cuves. Il y en a déjà une vingtaine là-bas couchés avec la tête au-dessus de la mer. Vite! sinon ils vont faire là-dessous un affreux gâchis.

En effet, la joie et les chansons s'éteignirent en peu de temps. Bientôt, plus de la moitié des passagers furent pris de violentes douleurs d'entrailles et de crampes d'estomac; ils étaient pâles comme des cadavres, et, pendant les moments de répit que leur laissaient leurs souffrances, ils interrogeaient l'espace d'un regard égaré et stupide, comme pour lui demander l'explication de ce mal mystérieux qui avait refroidi si soudainement leur enthousiasme et soufflé sur leur joie. L'Océan, dont le nébuleux horizon leur apparaissait au loin, leur avait envoyé son messager ordinaire, le mal de mer, pour leur souhaiter la bienvenue sur la plaine liquide.

Victor en avait été atteint un des premiers; il était silencieusement courbé au-dessus du bord du navire, et quand ses souffrances diminuaient, il s'efforçait quelquefois de répondre par un sourire aux consolations de Jean; celui-ci, qui était encore en bonne santé, prit enfin son ami par le bras pour le conduire dans sa cabine et l'aider à se mettre au lit. Pendant qu'ils descendaient, Victor lui dit :

— Ce n'est rien, Jean, je sais bien que cela se passera; mais cependant tu ne peux imaginer comme ce mal étonnant abat et torture l'homme. Je comprends que tu ries, j'ai ri aussi du pauvre Donat, mais c'est...

Une nouvelle crampe étouffa la parole sur ses lèvres. Jean allait de nouveau répondre à ses plaintes par des railleries; mais il sentit à son tour que le cœur lui tournait, et le violent effort qu'il fit pour surmonter le mal mouilla son front d'une sueur froide.

— Viens, viens, Victor, dit-il, descendons. Ce malencontreux mal de mer ne se trouvait pas sur le prospectus; pas de roses sans épines; cela se passera en dormant.

Un grand nombre de malades descendirent, les uns après les autres, derrière les deux amis. Enfin, il n'en resta plus qu'une vingtaine sur le pont. Quoique ceux-ci parussent à l'épreuve du mal de mer, ils n'étaient pas cependant à leur aise. Ils étaient faibles et découragés, et regardaient silencieusement les flots, qui soulevaient avec une régularité monotone les flancs du navire.

Lorsque, à l'embouchure de l'Escaut, le *Jonas* entra dans le détroit, le capitaine dit à son pilote :

— Il s'écoulera quelques jours avant que ce tas d'imbéciles soient sur pied. Nous emploierons ce temps à mettre tout en ordre. Plus de familiarité avec les passagers. Fais savoir aux matelots que le premier qui s'amusera un peu trop avec les étrangers sera mis aux fers pendant trois jours. Qu'on prenne garde à mes moindres ordres; je veux rester seigneur et maître sur mon vaisseau : nous sommes en mer.

IV

EN MER

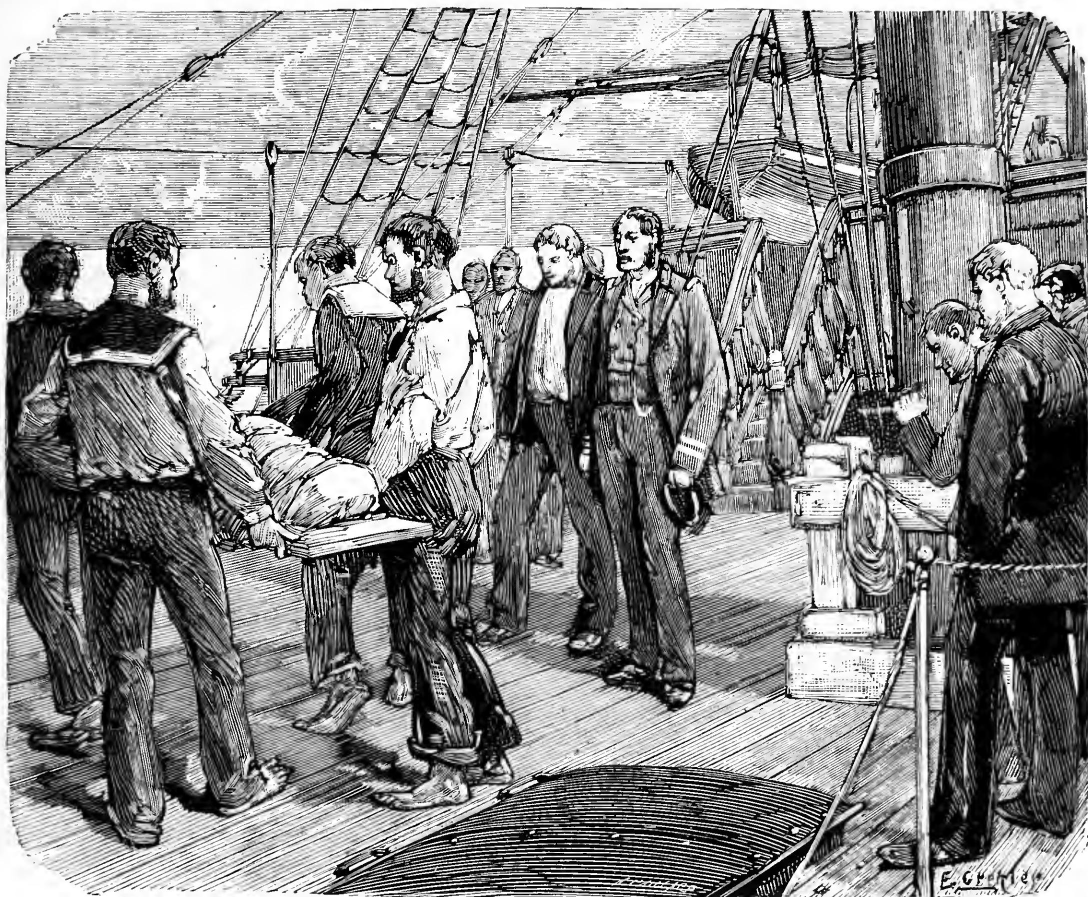
En effet, la mer resta grosse pendant quatre jours; elle devint même plus houleuse à mesure que l'on avança dans le détroit et que l'on eut à lutter contre des vents variables. Pendant tout ce temps, les passagers étaient restés couchés dans leur cabines, craignant de faire un mouvement, pris de nausées à la seule pensée des moindres aliments, découragés et abattus comme des gens à moitié morts.

La nuit où l'on sortit du détroit pour entrer dans l'Océan, le vent impétueux s'était apaisé, et les flots agités étaient devenus plus calmes. Pendant que le *Jonas* continuait sa route, sous un ciel clair et parsemé d'étoiles, les passagers éprouvèrent l'influence du temps favorable. Ils dormirent pour la première fois d'un sommeil réparateur et bienfaisant, qui fit couler de nouvelles forces et une nouvelle vie dans leurs veines.

C'était chose étonnante à voir, quand chacun apparut le lendemain sur le pont, la physionomie souriante, consolé, fortifié et gai comme au jour du départ. Jean Creps et son ami Roozeman n'étaient pas des moins ravis. Victor surtout, en se voyant entouré d'un horizon sans bornes, leva les bras avec enthousiasme vers le ciel et remercia Dieu, qui l'avait déjà rapproché du but désiré.

Un grand nombre de passagers, voulant célébrer leur heureux rétablissement, coururent sus aux bouteilles pour recommencer la fête; mais le capitaine, qui se montrait maintenant ce qu'il était, sévère, rude et inexorable, leur fit lire un grand nombre d'articles qui défendaient tous cris désordonnés et tous rassemblements sur le pont, et ils furent informés que toute contravention à ce règlement et aux ordres du capitaine serait punie de l'emprisonnement au pain et à l'eau, à fond de cale.

Les passagers écoutèrent cette lecture avec une stupéfaction mêlée de colère; quelques-uns serrèrent les poings et s'emportèrent contre ces dispositions arbitraires, qui, d'après eux, ne tendaient qu'à leur ravir tout plaisir et toute liberté;



Le capitaine ôta son chapeau. (Page 16.)

mais le capitaine leur fit comprendre en peu de mots que la loi lui reconnaissait sur son vaisseau une puissance sans bornes; qu'il avait même le droit de brûler la cervelle à ceux qui se révolteraient contre lui; — et, comme quelques-uns reçurent cette explication avec un murmure peu respectueux, il se mit à jurer si horriblement et à proférer de si terribles menaces, que les passagers virent qu'il parlait sérieusement et se soumirent enfin à la nécessité. Les matelots ne furent pas beaucoup plus polis. Dès que quelques amis étaient réunis sur le pont pour causer, un matelot accourait en traînant un cordage, ou un levier, ou toute autre chose, et criait sans respect pour personne :

— Hors du chemin! Gare aux jambes!

Deux ou trois autres, avec une égale vitesse, venaient du côté opposé et jetaient des seaux d'eau sur le pont pour enlever les traces du mal de mer. Un troisième criait du haut d'un mât :

— Gare dessous! gare dessous, sacrebleu!

Et, après ce simple avertissement, il laissait tomber sur le pont, comme un aérolithe, une lourde poulie, au risque d'écraser réellement quelqu'un.

C'était la volonté du capitaine : il fallait montrer tout d'un coup aux passagers que la vie en mer ne peut pas être une éternelle fête, et les matelots, pour détruire toute illusion à cet égard, devaient faire leur service sans se retourner et comme s'il n'y avait absolument que l'équipage sur le navire.

Vers midi, les passagers furent appelés sur le pont. Le capitaine déclara qu'on allait les diviser tous en compagnies de huit hommes, pour dîner ensemble désormais dans un plat de fer-blanc ou *gamelle*. Il lut ensuite une liste des passagers, et, chaque fois qu'il avait nommé huit hommes, il criait :

— Première gamelle! Deuxième gamelle! Troisième gamelle!

Et, quant cet arrangement fut terminé, malgré les murmures et les plaintes, le capitaine leur fit comprendre que dorénavant le pain frais et le peu de volailles qui restait encore serait réservé pour les malades. Les passagers devraient donc se contenter de la ration de mer journalière, savoir : de la viande salée, des pois ou des fèves, des biscuits, une petite mesure de genièvre et un litre d'eau potable. Chaque gamelle devait, à tour de rôle, désigner pour la semaine un de ses membres qui irait à la cuisine chercher le diner pour les autres.

Immédiatement après, on sonna la cloche pour la distribution des vivres. On voyait courir de tous côtés des hommes avec des plats en fer-blanc, pleins d'une nourriture fumante..., et, quelques minutes après, tous les passagers se trouvaient réunis autour des gamelles.

C'étaient de singuliers convives que le sort avait donnés à Victor et à son ami Jean : un procureur de la République française, qui s'était enfui de son pays pour des raisons inconnues; un docteur en médecine; un banquier allemand, qui avait tout perdu à la roulette à Hombourg; un jeune gentilhomme de la Flandre occidentale, qui avait dépensé les derniers débris de la fortune paternelle, avant son départ pour la Californie; un officier français qui se vantait d'avoir tué son supérieur dans un duel.

A la première vue, Victor crut qu'il n'avait pas à se plaindre du sort: et, en effet, comme nos amis avaient pris une place de seconde classe, ils n'étaient pas mêlés avec les pauvres gens de la troisième classe, qui dormaient et vivaient tous ensemble dans l'entre-pont comme dans une étable.

Mais que son cœur sensible fut blessé de la conversation grossière et ignoble de ses compagnons!

Pendant tout le diner, il n'entendit que jurons et blasphèmes, jeux de mots stupides et sorties brutales. Alors il remarqua que la voix de ses compagnons était fatiguée et rauque, que leurs yeux étaient entourés d'un cercle couleur de plomb, et même que le nez du docteur était nuancé de tons pourprés, signes d'une ripaille continuelle. Il acquit la conviction qu'il était condamné à vivre en compagnon de table et en ami avec des gens qui avaient noyé dans les boissons et perdu par une conduite déréglée toute délicatesse d'esprit et tout sentiment de moralité.

Pendant qu'il tombait ainsi dans des réflexions peu souriantes, ses compagnons pêchaient hardiment dans le plat et dévoraient la pesante nourriture avec un appétit féroce. Le mal de mer avait creusé leurs estomacs, et ils tâchaient de prendre leur revanche autant que possible. Heureusement Jean Creps avertit son ami; sans cela Roozeman n'aurait songé à dîner que quand il ne fût plus resté une seule fève dans le plat. Le docteur tira une bouteille de cognac de la poche de son pardessus et la vida presque à moitié, pour se rincer la bouche, disait-il. Les autres allumèrent qui un cigare, qui une pipe, et montèrent sur le pont, où se trouvaient en ce moment la plupart des passagers. Quelques-uns s'étaient étendus sous les rayons brûlants du soleil; d'autres étaient assis sur des bancs; mais le plus grand nombre se promenait par groupes.

Roozeman, le dos appuyé contre le bastingage et le regard fixé sur les passagers, dit à son camarade :

— Mon ami, avec quel sorte de gens sommes-nous donc? Nous n'entendons que des jurons et d'ignobles plaisanteries!

— Oui, répondit l'autre en souriant. Tu ne sais pas encore tout. Je n'ai eu le mal de mer que quarante-huit heures; je me suis promené sur le pont et dans la cale, pour connaître d'un peu plus près nos compagnons de voyage. Il y a bien quelques braves garçons et quelques honnêtes gens parmi eux; mais la plupart sont des gaillards qui ont mérité la corde ou qui ont réellement échappé; beaucoup d'ivrognes qui ont laissé femmes et enfants dans la misère et ont emporté leur dernier sou pour aller en Californie; des gens perdus qui faisaient honte à leurs parents par leur conduite désordonnée; des dissipateurs à bout de ressources, des joueurs ruinés, des boursiers exécutés, des banqueroutiers, et même des condamnés libérés.

— Belle compagnie! dit Victor en soupirant. Si j'avais pu le prévoir!...

— Tu serais resté à la maison?

— Non, mais je n'aurais pas choisi le *Jonas* pour faire la traversée.

— Bah! nous sommes embarqués maintenant avec cette étrange bande, et nous devons voguer avec elle, comme dit le proverbe. Il ne faut pas être si difficile, Victor. Tu pouvais bien prévoir, n'est-ce pas, que, dans notre longue traversée et là-bas dans un pays encore sauvage, tu serais exposé à voir et à entendre des choses tout autres qu'auprès de ta pieuse mère ou de la douce Lucie Morels!

— Certes, Jean, et j'accepte sans regret le sort comme il se présente. Il m'en coûtera beaucoup cependant pour m'habituer à ces gens rudes; leurs paroles et leurs manières blessent ma délicatesse et attristent mon cœur.

— Cela ne durera plus bien longtemps, dit joyeusement Creps. Le *Jonas* est un fin voilier.

— En effet, Jean, il marche parfaitement bien. Vois les vagues frangées d'écume sauter en avant du navire, puis se retirer coquettement de chaque côté comme si elles voulaient se faire admirer de nous.

— Du train dont il va maintenant, nous serons bientôt en Californie. Je me figure un pays immensément grand, qui n'appartient à personne, où l'on peut aller et venir en seigneur et maître dans les bois sombres, à travers des montagnes gigantesques et dans des vallées sans fond, libre et indépendant comme l'oiseau dans l'espace! Oh! que n'y suis-je déjà pour déployer mes ailes!

— Je voudrais bien savoir, dit tout à coup Victor, ce que Lucie Morels et ma mère font et pensent en ce moment.

— C'est facile à deviner : elles pensent à toi et expriment le même vœu que toi.

— Bonne mère! douce Lucie! dit le jeune homme en soupirant et avec une joyeuse émotion. Oh! Jean, mon ami, puisse le sort nous être favorable! Si je pouvais recueillir assez d'or pour les rendre heureuses!

— Homme de peu de foi! dit Creps en plaisantant. Puisqu'on n'a qu'à ramasser l'or là-bas, nous en recueillerons autant que tu voudras. Je crains que nous ne puissions pas tout emporter. Cela ne me contrarierait pas peu, car plus nous en aurons, plus nous ferons plaisir à nos parents et à nos amis à notre retour.

En causant ainsi, les deux amis se promenaient du côté de la proue, pleins d'illusions et pleins d'espoir dans l'avenir souriant. Là ils rencontrèrent Donat Kwik, qui était occupé à ronger un biscuit de mer brun, en grommelant et en faisant des gestes de colère.

Comme le paysan ne les avait pas aperçus, Roozeman lui mit la main sur l'épaule pour interrompre son monologue furieux. Donat sauta en arrière, et, les poings serrés, prit l'attitude d'un homme qui veut se battre. Cependant, lorsqu'il eut reconnu les Anversois, il se calma et s'écria :

— Oh! oh! pardieu, messieurs, excusez-moi; je croyais que c'était encore le Français de là-dessous. Je lui arracherai un jour ses vilaines moustaches rousses!

— Vous mangez des biscuits après le dîner, demanda Jean Creps, vous n'avez donc pas eu votre ration?

— Jolie ration! dit Donat d'un ton d'amère raillerie. Nous étions assis huit autour d'une gamelle de fer-blanc, et nous commencions à dîner. Tout à coup, un de ces coquins d'en bas vient derrière moi, met ses mains sur mes yeux et crie quelque chose comme *Kyes? kyes?* Lorsqu'il me lâcha, le plat était presque vide. Je me dépêchai pour avoir encore ma part; mais les camarades étaient si lestes, que je restai tout bête à les regarder, le ventre creux, comme un hibou qui regarde les rayons du soleil. Le Français avec ses grandes moustaches et ses petits yeux peut regarder ses jambes; je lui ai fait à coups de pied quelques bleus qui ne lui ont pas fait de bien.

— Vous vous êtes déjà battu, Donat! Il faut vous montrer plus traitable, mon ami, sinon vous pourriez avoir la vie dure avec vos compagnons, dit Victor Roozeman.

— Battu, monsieur? C'est-à-dire qu'après m'avoir donné pas mal de soufflets et de coups de pied, ils m'ont jeté à six hors de leur repaire de brigands sur le pont. Je suis allé chez le capitaine pour porter plainte. Le capitaine parle une sorte de flamand maritime; il me comprend. Mais il m'a jeté quelques jurons à la figure, et m'a dit que chacun devait tâcher d'avoir sa part de la gamelle : tant pis, dit-il, pour les paresseux.

— Il a raison, il faut essayer de suivre son conseil.

— Essayer, messieurs? Ce n'est pas nécessaire. J'ai mangé toute ma vie à un plat commun. S'il ne s'agit que de manger vite, d'avaler les fèves à moitié brûlantes, j'apprendrai leur métier aux Français d'en bas. Attendez un peu! ils verront à qui ils ont affaire. Qu'ils frappent ou poussent tant qu'ils voudront, tout cela glisse sur moi; à l'occasion, je leur donnerai aussi des coups de pied à leur écorcher les jambes. Que croient-ils donc, ces ribauds?

Victor ajouta quelques paroles consolantes pour calmer la colère du jeune paysan; mais ce fut peine superflue, car Donat oublia tout à coup sa mauvaise humeur et redevint joyeux. Voyant que les Anversois allaient continuer leur promenade, il leur demanda à mains jointes la permission de rester un peu avec eux. Personne, dans l'entrepont, ne le comprenait ni ne lui témoignait d'amitié. Ils consentirent à sa prière; car Donat Kwik, malgré son air grossier, était un garçon de sens, et il se montrait profondément reconnaissant de la moindre marque d'amitié.

Pendant la promenade, Jean parla en plaisantant de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du château avec laquelle Donat avait l'envie de se marier à son retour du pays de l'or. Le jeune paysan devint sérieux, et il résulta de ses explications qu'il portait au cœur un amour plus modeste. Il avait fixé son choix depuis des années sur une des filles du garde champêtre de Natten-Haesdonck, et la jeune fille n'était pas indifférente pour lui; mais le père, qui possédait quelques pièces de terre, l'avait repoussé avec mépris parce qu'il était trop pauvre, même après que sa tante lui eût laissé

seize cents francs. Ce que Donat avait dit de la fille du bourgmestre et de la demoiselle du château n'avait été qu'un vain bavardage, ce n'était qu'Anneken[1], la fille du garde champêtre, qui lui trottait dans la tête. Il avait quitté son village par honte et par désespoir de ce que le père d'Anneken l'avait jeté durement à la porte, lorsqu'il s'était hasardé à exprimer le vœu de son cœur. La seule cause de son voyage au pays de l'or était le désir de se venger du garde champêtre en mettant à ses pieds un grand monceau d'or et en le forçant ainsi à consentir avec joie au mariage de sa fille. Anneken avait promis d'attendre, quoique son père voulût lui imposer un autre mari; elle ne se marierait avec personne qu'avec son pauvre Donat Kwik. Le jeune paysan parla avec tant d'admiration de son Anneken, de ses petits yeux noirs, de son doux sourire, de ses bras robustes, de sa vertu et de son activité, que Victor Roozeman prit plaisir à l'écouter. Il y avait, en effet, une certaine ressemblance entre sa position et celle de Donat, dont le langage comique, mais sincère, le fit songer à Lucie et à sa mère.

Les amis s'amusèrent ainsi à deviser des souvenirs du pays et des projets de l'avenir jusqu'au moment où la nuit vint et où chacun descendit pour aller chercher le repos dans sa cabine.

V

LA FOSSE AUX LIONS

Cependant, le *Jonas* continuait son voyage par un vent des plus favorables. La nourriture, quoique se composant la plupart du temps de viande salée et de fèves, était distribuée en quantité suffisante pour apaiser des estomacs poussés à une activité extraordinaire par l'air vif de la mer. Le temps magnifique et la rapidité de la navigation inspiraient à tous du courage et de la confiance, et, quoique la joie fût moins expansive qu'auparavant, un sourire de plaisir et d'espérance ne cessait de briller sur tous les visages.

Un nuage cependant vint menacer la paix sur le navire. Il y avait, dans la troisième classe, plus de cent passagers, parmi lesquels on remarquait soixante Français et au moins trente Allemands des bords du Rhin. Déjà, une sorte de rivalité s'était élevée entre les deux nations, et même il y avait eu entre les deux partis une bataille dans laquelle un Allemand avait reçu un coup de couteau dans le bras. Le capitaine, voyant là une bonne occasion de montrer son autorité souveraine, fit jeter l'agresseur et le blessé au cachot, dans un trou obscur, humide et infect, à fond de cale, qu'on nommait la *fosse aux lions*. Les amis des condamnés voulurent s'opposer à l'exécution de cette justice sommaire et arbitraire; mais le capitaine leur jura qu'il livrerait aux autorités du premier port où ils aborderaient tous ceux qui oseraient lui résister, et qu'il les débarquerait dans tous les cas. Ceux qui ne voulaient pas perdre le prix de leur passage ni interrompre leur voyage en Californie n'avaient donc qu'à se soumettre avec résignation.

Cet événement peu important fit une profonde impression sur les esprits. Chacun fut convaincu que le capitaine était un homme inflexible, qui n'hésiterait pas un instant à exécuter ses menaces. L'attitude ordinaire du capitaine sur le navire contribua beaucoup à augmenter son autorité. Il se tenait habituellement sur le gaillard d'arrière, tout à fait seul, avec une expression froide et sévère sur le visage. Quand un passager lui adressait la parole ou se plaignait de quelque chose, il ne répondait que par un ordre bref et impérieux, après lequel il rompait, sans appel, toute conversation.

Roozeman et Creps se promenaient des journées entières sur le pont et parlaient de leur vie passée, de leurs parents et de leurs amis, ou bien ils admiraient l'immensité de l'Océan et la variété de ses aspects; ou bien encore ils rêvaient ensemble à l'or qu'ils allaient trouver, aux merveilles qu'ils allaient rencontrer en Californie, et surtout à leur joyeux retour dans la chère patrie.

Pour ce qui touchait leurs compagnons de gamelle, ils s'aperçurent qu'ils les avaient jugés un peu sévèrement. Le banquier allemand était un homme bien élevé, qui haïssait également les façons grossières et les plaisanteries triviales; le jeune gentilhomme s'était calmé et paraissait avoir du chagrin; les autres, à la vérité, restaient spirituels *à leur façon;* mais on n'était pas obligé de les écouter plus longtemps qu'on ne voulait. Le plus singulier de leurs compagnons était celui qui se disait docteur en médecine. Celui-là absorbait du matin au soir d'énormes quantités de liqueurs fortes. Les quelques bouteilles de cognac dont se composait sa provision personnelle furent bientôt vidées, mais il avait découvert un moyen de se procurer tous les jours une grande quantité d'eau-de-vie. Il se promenait sur le pont et dans la salle commune, et employait toute sorte de stratagèmes pour faire croire à l'un ou à l'autre des passagers qu'il était malade ou qu'une maladie le menaçait. A ceux qui le croyaient, il disait :

— Ne craignez rien, je vous guérirai; mais gar-

1. Petite Anne.

dez-vous de boire une seule goutte de genièvre, sinon je vous abandonne et vous laisse mourir sans secours. Vous recevrez cependant votre ration de genièvre, et vous la garderez jusqu'à l'heure de ma visite, afin que je sois convaincu que vous n'en avez pas bu.

Le matin, le docteur allait faire sa ronde et se faisait montrer, par chacun de ses malades, réels ou imaginaires, sa ration de genièvre. Pour être sûr que ce n'était pas de l'eau, le docteur se versait la ration dans le gosier. Cet homme n'était qu'un passager ordinaire, mais, comme il n'y avait pas d'autre médecin à bord, il avait assez de clients; il en résultait qu'il était toujours ivre, et que, du matin au soir, il arpentait le pont en zigzag avec un nez cramoisi, tâtant le pouls à l'un et à l'autre, et bégayant :

— Pas boire de genièvre, vous comprenez! Mais vous devez néanmoins le recevoir, entendez-vous?

C'était ce singulier personnage qui avait donné à Donat Kwik une pinte d'eau de mer avec du poivre d'Espagne, comme remède contre le mal de mer. Le paysan, quand il rencontra celui par qui il avait cru être empoisonné, le salua du sobriquet de *docteur geneverneus*[1]. Les Allemands d'en bas le traduisirent par *docteur Schnappnase*. Donat Kwik eut ainsi l'honneur de baptiser le docteur d'un nom qu'il devait garder jusqu'à la fin de sa vie.

Tout se passa assez paisiblement sur le *Jonas*, et les jours se suivaient, longs et monotones. On remarquait déjà qu'un certain nombre de voyageurs avaient perdu leur gaieté et restaient à rêver pendant des heures entières, immobiles à la même place, ou assis à part dans un coin, absorbés dans leurs pensées. L'ennui allait venir peu à peu, et probablement avec lui, pour plusieurs d'entre eux, le chagrin et le repentir d'une conduite blâmable ou d'une résolution inconsidérée.

Le seizième jour après leur départ d'Anvers, les passagers étaient assis autour des gamelles. Depuis quarante-huit heures il faisait un temps pluvieux et le soleil restait voilé derrière un épais rideau de brouillard gris. Cependant, le ciel commençait à s'éclaircir, et quelqu'un vint annoncer avec joie qu'on voyait le pic de Ténériffe aussi distinctement que si l'on en était tout près, quoique le pilote assurât qu'on en était encore à une distance de vingt-cinq lieues.

Victor et ses amis montèrent sur le pont et dirigèrent leurs regards vers l'horizon, où les îles Canaries paraissaient flotter sur l'eau au pied du gigantesque pic. Ce pic de Ténériffe est un volcan qui s'élève si haut au-dessus de la mer, que, lorsqu'il fait un temps clair, on peut le distinguer à une distance de soixante lieues. Son sommet, qui est couvert d'une neige éternelle, troue les nuages et semble toucher au ciel.

A peine les deux Anversois avaient-ils admiré un instant avec extase cette scène émouvante, qu'ils entendirent un grand bruit de gens qui se battaient derrière eux sur le navire. Ils virent Donat Kwik sortir en courant de la salle commune, poursuivi par trois ou quatre hommes, qui proféraient des malédictions et l'accablaient de coups. Un d'eux semblait particulièrement exaspéré contre Donat et le frappait cruellement du poing sur la tête. C'était un homme robuste, avec de longues moustaches rousses et des yeux fort petits.

Kwik, tout en appelant à l'aide, se défendait vigoureusement, et, ruant comme un âne, donnait des coups de pied à droite et à gauche dans les jambes de son ennemi, auquel la douleur arrachait plus d'une plainte.

Attiré par un sentiment de compassion, Victor vola au secours du pauvre garçon et se mit entre lui et ses agresseurs; le Français aux moustaches rousses donna au jeune homme un grand coup de poing dans la poitrine, tandis que celui-ci voulait lui faire entendre raison. Enflammé de fureur par une pareille brutalité, Victor prit le Français à bras-le-corps et le jeta par terre, mais l'autre s'était accroché à lui et tous deux roulèrent en se débattant sur le pont. Jean Creps accourut et repoussa deux ou trois hommes qui voulaient le retenir. Donat criait comme un possédé, et bientôt tout le pont fut en désordre... Mais le capitaine parut et interrompit le combat par un signe de doigt et par un seul mot :

— Paix!

Alors commencèrent les plaintes des deux côtés. Le Français aux moustaches rousses prétendait qu'il n'y avait pas moyen de manger à la même gamelle que l'enragé Flamand.

— A peine, dit-il, avons-nous les cuillers en main, qu'il avale la viande et les fèves toutes brûlantes, et quand nous l'engageons à laisser quelque chose pour les autres, il rit comme pour se moquer de nous et mange encore plus gloutonnement. En outre, au moindre mot, il donne des coups de pied comme un furieux. Tenez, capitaine, voyez les marques de la méchanceté de cette brute.

Et l'homme à la moustache rousse découvrit sa jambe et montra que le sang coulait réellement le long de son tibia.

Donat Kwik criait qu'eux-mêmes l'avaient forcé à manger si vite pour ne pas mourir de faim; qu'il

1. Nez de genièvre.

apprendrait bien à ce Français qu'un Flamand ne se laisse pas opprimer et railler impunément. Il menaçait si violemment, hurlait si furieusement, que le capitaine, impatienté et irrité, mit fin au débat par ces mots :

— Ici, matelots ! Qu'on jette cet enragé dans la fosse aux lions pour trois jours !

Cet ordre parut frapper Donat d'une terreur inexprimable. Peut-être croyait-il qu'il y avait réellement des lions au fond du navire ; il regardait le capitaine, tremblant et stupéfait, comme s'il croyait avoir mal compris; mais lorsqu'il se vit empoigné rudement par les matelots, il se mit à sangloter tout haut, et se laissa tomber à genoux devant le capitaine, les mains tendues et les yeux remplis de larmes.

Les deux amis s'efforcèrent de fléchir le juge sévère. Victor Roozeman, encore pâle d'indignation, prétendait qu'on allait commettre une criante injustice, et il voulait faire comprendre au capitaine qu'on avait tourmenté et opprimé dès le premier jour le pauvre garçon. Jean Creps, au contraire, s'efforçait de présenter l'affaire comme insignifiante, et demandait, en termes conciliants et sensés, le pardon de Donat qui ne lui en montrait aucune reconnaissance, parce qu'il le faisait passer pour un imbécile et un grand lourdaud.

Soit que leurs paroles fissent quelque effet sur l'humeur brutale du capitaine, soit que l'attitude humble de Donat l'eût apaisé, il dit aux matelots :

— Laissez-le aller.

Le jeune paysan, se voyant en liberté, s'approcha de Victor, lui prit la main, la baisa, et dit avec une larme dans les yeux :

— Monsieur Roozeman, je vous remercie mille fois de votre bonté. Pour vous je me jetterais au feu.

Mais le capitaine le tira par le bras dans l'entrepont, le changea de gamelle, lui donna des Allemands pour compagnons, et dit très durement en s'en allant :

— Fais en sorte que je n'entende jamais parler de toi, perturbateur, ou tu t'en repentiras.

VI

L'ÉQUATEUR

Le Jonas était en mer depuis quatre semaines et approchait avec rapidité de l'équateur, cet endroit du globe où le soleil darde le plus vivement ses rayons. L'éternelle viande salée commençait à dégoûter les passagers; toutes les provisions étaient épuisées. Il y avait de pauvres diables qui se seraient traînés sur leurs deux genoux pour obtenir un cigare ou une pipe de tabac. Le litre d'eau qu'on distribuait par jour à chacun devint insuffisant pour un grand nombre de passagers, à cause de la grande chaleur et de la ration, qui se composait exclusivement de salaison et de biscuits secs; il y en eut qui échangèrent des objets de prix contre une simple chopine d'eau.

On arriva enfin sous l'équateur. Là, le *Jonas* fut arrêté par un de ces calmes persistants que les gens de mer craignent plus que la plus violente tempête. La mer était unie et brillante comme un miroir, sans que la moindre brise vînt agiter sa surface. Le soleil flamboyait comme un globe de feu dans un ciel bleu foncé et brûlait si impitoyablement tout ce que frappaient ses rayons, qu'il fallait arroser sans cesse le pont du *Jonas* avec de l'eau de mer pour empêcher le bois de se fendre et le goudron de fondre, et pour permettre aux passagers de poser le pied sur les planchers incandescents. Le ciel était de plomb; toutes les voiles pendaient flasques le long des mâts, et le vaisseau restait immobile, comme un corps mort au milieu de l'immense Océan, qui semblait à chacun pareil à un désert dont on n'atteindrait jamais les limites.

Les passagers allaient et venaient, désespérés, suffoqués, sans haleine ni courage, succombant sous cette chaleur effroyable, et cherchant vainement sur le pont et dans la cale un lieu pour se rafraîchir et se reposer; mais partout l'atmosphère était également brûlante et l'air étouffant. Ce qui rendait leur sort encore plus pénible, c'était le manque d'eau. Un grand nombre d'entre eux, tourmentés par une soif irrésistible, épuisaient leur ration avant que le soleil tombât directement sur leurs têtes, et passaient alors le reste de la journée à lutter douloureusement contre la soif.

Ils souffrirent ainsi dès le premier jour de calme ; qu'eût-ce été s'ils avaient dû rester stationnaires pendant plusieurs semaines au milieu de cette fournaise et de cette atmosphère énervante !

Le deuxième jour, aucun vent n'avait agité les voiles et la chaleur paraissait doublée. Craignant que ce calme prolongé n'épuisât la provision d'eau nécessaire pour atteindre les côtes d'Amérique, le capitaine déclara que le salut de tous l'obligeait à prescrire une mesure cruelle. Désormais, chacun des passagers ne recevrait plus qu'un demi-litre d'eau par jour. Une terreur générale et des plaintes amères accueillirent cet ordre effroyable ; mais le capitaine s'efforça de leur faire comprendre que le calme pouvait encore durer un mois, et qu'il devait épargner l'eau, afin de ne pas mettre l'équipage en danger de mort. Pour les convaincre,

il leur raconta, comme exemple, qu'on avait trouvé, à la même place où mouillait maintenant le *Jonas*, un navire portugais qu'on croyait abandonné. Lorsqu'on monta à son bord, on y trouva près de cent cadavres. On apprit par la relation du journal, que les passagers s'étaient emparés de la provision d'eau et l'avaient employée avec une aveugle prodigalité. Cette note datait déjà de six semaines, et il est clair que ces cent hommes étaient tous morts de soif et avaient souffert par leur faute le trépas le plus épouvantable. Le capitaine ajouta, avec un geste significatif, qu'il saurait bien garder le *Jonas* d'un pareil malheur, et que le premier qui oserait toucher à une barrique d'eau, il lui brûlerait la cervelle avec son revolver comme à un chien.

Effrayé par la terrible histoire du navire portugais, les passagers altérés se tordirent les bras avec un rauque murmure de désespoir.

Victor Roozeman supportait son sort avec courage; mais il pensait plus qu'auparavant aux êtres qui lui étaient chers, et, comme s'il eût voulu familiariser son imagination avec la misère, il parlait continuellement de tout ce qui lui manquait. Il se rappelait, avec un enthousiasme maladif, les belles promenades autour d'Anvers, où il avait rêvé si souvent au bonheur et à l'amour, sous un feuillage frais; les bords magnifiques de l'Escaut, où l'on respirait l'air en été avec un véritable sentiment de béatitude; le banc vert dans le petit jardin de sa mère, où, après les heures de travail, il pouvait s'asseoir tranquille, content, et rêver et sourire à ses propres pensées, jusqu'à ce que sa chère mère eût servi sur la table un souper appétissant et délicieux. Jean ne parlait guère; il trouvait la position terriblement désagréable, à la vérité; mais ils n'étaient pas les premiers qui fussent restés dans une pareille immobilité pendant quinze jours. Le vent s'élèverait aujourd'hui ou demain, et on oublierait bientôt la misère soufferte. Ces pensées n'empêchèrent pas le courageux Jean de s'écrier qu'il donnerait cinq années de sa vie pour un seau d'eau froide de la pompe de son père.

Celui qui restait ferme et se promenait sur le pont encore satisfait, en apparence, c'était Donat Kwik. Il portait sa ration d'eau dans une bouteille suspendue à son cou par une corde passée sous ses habits, et il la gardait et l'épargnait si soigneusement, que déjà deux fois à la fin du jour il avait rafraîchi Victor et son ami Jean en leur versant une gorgée de sa bouteille.

Interrogé sur la cause de sa force contre la soif, il donna cette explication, qui témoignait au moins d'une très grande puissance de volonté.

— Donat est un imbécile, je le sais, répondit-il; mais, quand sa peau est en jeu, il devient malin comme un renard, messieurs, et il se casse la tête pour trouver un moyen de ne pas monter trop tôt au ciel. Je vais vous dire comment je m'y prends. Le matin, je reçois ma ration d'eau, n'est-ce pas? Vous croyez que je me dépêche de boire, comme les autres? Non, je fourre la clef de ma malle dans ma bouche, puis je la mords sans discontinuer et je fais croire à mon estomac qu'il boit, jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter la soif. Alors je bois un tant soit peu, et je me remets à mordiller ma clef. Je ne bois pas de genièvre, je ne fume pas. A midi, je ne mange pas de viande, elle est salée; et je me nourris aussi peu que possible, car la soif vient en mangeant. Aussi je suis toujours moitié affamé, moitié étouffé; mais il est plus facile de supporter la moitié de chaque mal que d'en souffrir un tout à fait.

VII

LES REQUINS

Les jours se succédaient sans qu'un nuage se montrât à l'horizon; le soleil restait également brûlant et l'air également lourd.

Il arriva, un matin, que beaucoup de passagers restèrent couchés dans leurs cabines, à moitié étourdis et se plaignant de n'avoir plus la force de se mouvoir.

La nouvelle courut soudain sur le navire qu'une maladie contagieuse avait éclaté dans l'entre-pont. Les uns prétendaient que c'était le *typhus*, les autres le *choléra* et d'autres la *fièvre jaune*. Cette nouvelle fit trembler et pâlir tout le monde, car une seule de ces maladies est, en effet, suffisante pour dépeupler en peu de temps tout un vaisseau, surtout quand une centaine de personnes demeurent ensemble sous un ciel de plomb dans un si petit espace.

Tous les passagers frémissaient encore sous l'impression de cette terrible nouvelle, lorsque Donat Kwik, qui, penché par-dessus le bord, s'amusait à jeter quelques petits objets dans la mer, se mit à crier très fort, comme s'il avait vu quelque chose d'extraordinaire :

— Une baleine! deux baleines! s'écria-t-il en courant vers Roozeman. Elles ont une gueule comme un four, et des dents! au moins cent, qui grincent et craquent comme une machine à battre le blé. Je leur ai jeté un vieux soulier égaré là; elles l'ont croqué et avalé comme une amande!

Pendant un voyage si douloureux, si long, le moindre incident est une distraction. Aussi, tous ceux dont l'attention avait été éveillée par le cri

de Donat coururent au bord du navire et regardèrent dans la mer, unie et transparente comme un miroir. Ils aperçurent, en effet, non pas deux, mais six ou huit poissons d'une grandeur extraordinaire; quoi qu'on leur jetât, du bois, du fer ou des morceaux de câble, ces monstres sautaient dessus en se bousculant, ouvraient leurs terribles gueules et l'avalaient en un clin d'œil.

Le docteur passa à moitié ivre, il jeta un regard dans l'eau et dit en ricanant :

— Ah ! ah ! voilà les pleureurs d'enterrement ! Un mauvais signe, messieurs, la maladie fera des victimes. Ces poissons sentent à cent lieues qu'un homme va mourir en mer et ils font claquer leurs dents et agitent leurs queues de joie, parce qu'ils attendent ici un diner friand. Regardez bien au fond de leurs grandes gueules, pour que vous puissiez reconnaître le chemin : c'est par là que beaucoup d'entre vous s'en iront *ad patres*. Pour moi, je suis trop nécessaire ici; les mangeurs de fer ne m'auront pas encore.

Après cette cruelle raillerie, il s'éloigna. On parla alors de l'effroyable certitude que les corps de ceux qui succomberaient à la maladie seraient jetés à la mer et dévorés par les requins affamés. Cette pensée horrible éteignit dans les cœurs la dernière étincelle de courage.

Le lendemain, on trouva le docteur mort dans sa cabine, ayant à côté de lui une couple de bouteilles qu'il n'avait pu vider. Beaucoup de passagers étant tombés malades, le docteur s'était vu en possession de plus de vingt-cinq rations de genièvre; et il avait probablement brisé par cet excès le fil de ses jours, déjà peu solide.

Lorsque Donat Kwik rencontra ses deux amis, il s'écria d'un ton de sincère compassion :

— Eh bien ! eh bien ! le docteur *Genererneus* est mort ? Je lui pardonne de tout mon cœur le poivre d'Espagne qu'il m'a fait avaler. Que Dieu miséricordieux ait son âme ! Il n'avait pas prévu que les baleines étaient venues pour lui. Je penserai à lui dans mes prières, il en a besoin, le malheureux !

Sous la ligne, où le soleil décompose, avec une rapidité extraordinaire, tout ce qui peut tomber en putréfaction, on ne peut pas garder longtemps les cadavres. Sur le *Jonas* surtout, où une maladie contagieuse semblait régner, il fallait éloigner sans retard les restes mortels du docteur.

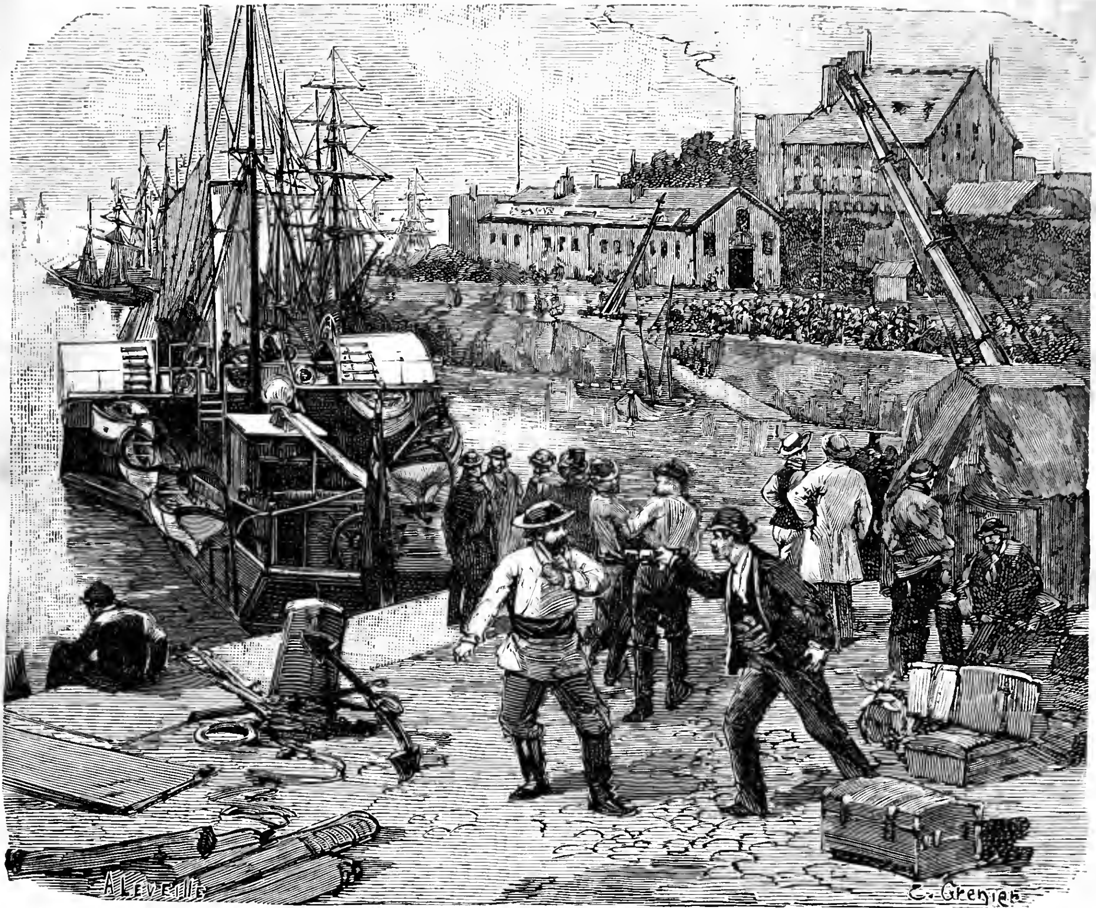
Tout à coup la cloche tinta lentement, comme pour un enterrement; tous les passagers qui n'étaient pas alités furent appelés sur le pont et réunis d'un côté du navire. Alors quatre marins montèrent avec le cadavre et se dirigèrent lentement et solennellement vers le côté où se tenaient les passagers. Le pauvre docteur était cousu dans sa couverture comme dans un sac, et l'on y avait mis une quantité de charbon pour le faire descendre au fond de la mer. Après que les matelots eurent tout apprêté à bord du navire pour l'enterrement, le capitaine ôta son chapeau et se mit à marmotter entre ses dents les prières d'usage. Les passagers s'étaient également découverts; la plupart frissonnaient à la pensée qu'on allait leur montrer l'effroyable chemin de l'éternité, qu'ils prendraient peut-être à leur tour le lendemain.

La prière fut bientôt achevée. Sur un signe du capitaine, les matelots descendirent jusqu'à la surface de la mer la planche sur laquelle reposait le corps du docteur, la renversèrent et jetèrent ainsi le cadavre dans l'eau sans fond. La plupart des spectateurs se penchèrent par-dessus le bord et regardèrent dans l'eau; mais tous reculèrent tout tremblants et poussèrent un cri d'horreur et d'effroi : ils avaient vu les requins se jeter comme des tigres furieux sur le cadavre, déchirer la couverture de leurs dents innombrables et engloutir en un instant chacun un morceau de l'horrible festin.

Et avant la fin du jour, les monstres reçurent encore cinq victimes de la cruelle épidémie qui commençait seulement à sévir d'une manière terrible dans l'entre-pont.

Les passages étaient anéantis; quelques-uns couraient sur le pont à pas inquiets, comme s'ils cherchaient un endroit pour fuir la cuirasse de bois qui les tenait inexorablement enfermés dans son cercle empesté. D'autres erraient çà et là, comme des fous, avec des gestes de désespoir, et murmuraient en eux-mêmes contre des spectres invisibles. Tous demeuraient muets et consternés, et cet affreux silence n'était interrompu que par des imprécations contre la soif de l'or et contre le fatal voyage, ou des soupirs et des cris de regret adressés à la patrie qu'on avait abandonnée si follement.

Vers le soir, Victor fut frappé tout à coup d'une affreuse angoisse. Pendant qu'il était assis sur un banc à côté de son ami et de Donat Kwik, causant tristement de l'heureuse Belgique, de la belle ville d'Anvers et des êtres qui leur étaient chers; pendant que Jean s'efforçait encore de leur inspirer la confiance et l'espoir, la voix de ce dernier s'altéra tout à coup d'une manière surprenante. Une pâleur mortelle couvrit son visage, ses yeux devinrent vitreux et ses membres se raidirent comme s'il eût été atteint d'une attaque de nerfs. C'étaient les signes de la maladie. Jean Creps, le bon cœur, l'ami fidèle, allait mourir; peut-être avant que le soleil éclairât de nouveau le pont du *Jonas*, les monstres marins auraient déjà englouti son cadavre !



Il jura qu'il lui brûlerait la cervelle. (Page 23.)

Cette pensée remplit Roozeman d'un désespoir indescriptible; il se jeta en pleurant sur son ami, lui adressant mille paroles consolantes, auxquelles il ne croyait pas lui-même. Donat tenait une main du malade et l'arrosa de larmes silencieuses.

Jean s'efforçait de lutter contre son mal et de leur faire croire qu'il avait encore du courage et qu'il n'était pas si malade qu'on se le figurait; mais bientôt ses dernières forces l'abandonnèrent, il poussa un soupir effrayant et se laissa tomber dans les bras de son ami en criant d'une voix déchirante :

— De l'eau! de l'eau! de l'eau! Ma vie pour une gorgée d'eau! L'eau seule peut me guérir!

En entendant ce cri, Victor sauta debout, courut comme en délire vers le capitaine et tomba à ses pieds les bras tendus. Il pria, il pleura, il se tordit convulsivement les mains, il offrit toute une poignée de billets de banque, tout ce qu'il possédait, pour un demi-litre d'eau. Mais le capitaine resta impassible et muet, comme s'il n'avait pas aperçu le jeune homme qui se traînait à ses pieds et lui demandait la vie de son propre ami.

Victor réitéra ses supplications désespérées auprès du pilote avec le même insuccès... Un cri de rage lui échappa; il s'élança vers un baril d'eau et y porta la main. Trois ou quatre matelots le menacèrent de leurs couteaux, et, comme Victor, aveuglé, ne retirait même pas sa poitrine sous la froide impression de l'acier, ils sautèrent tous ensemble sur lui et le jetèrent loin d'eux sur le pont.

Convaincu qu'il n'y avait pas de salut possible, le pauvre Roozeman s'arrachait déjà les cheveux et se déchirait la poitrine, lorsqu'un marin lui offrit un peu d'eau, moins de la moitié d'un demi-litre, en échange de sa montre d'or.

Avec quelle folle joie Victor sacrifia le cadeau chéri de sa mère, pour prolonger la vie de son ami, ne fût-ce que d'une heure! Il courut tout joyeux vers Jean Creps, lui porta la bouteille aux lèvres et lui versa le breuvage rafraîchissant dans la bouche, en riant d'un rire nerveux.

Les forces semblèrent, en effet, revenir au malade; il pria son ami de vouloir bien le conduire au lit, parce que tous ses membres étaient brisés et qu'il éprouvait un besoin irrésistible de repos.

Pendant cette nuit, Victor passa des heures d'une anxiété mortelle. Assis, avec Donat, près du lit de son ami souffrant, il entendait sortir sans cesse de sa poitrine déchirée le cri : « De l'eau! de l'eau! de l'eau! » sans pouvoir rien tenter pour le satisfaire, car il n'aurait pu obtenir une goutte d'eau en échange de toute une fortune.

Il y eut un moment terrible : ce fut lorsque Jean, tombé en délire, ne criait plus pour avoir de l'eau, mais s'agitait en hurlant comme un fou, se tordait les membres et paraissait devoir mourir dans un accès de fureur. Tout à coup, il se leva dans l'obscurité et dit d'une voix creuse et avec une sombre ironie :

— En Californie! Tu veux aller en Californie? Pauvre insensé! que vas-tu chercher là? De l'or? N'y a-t-il donc pas d'or dans ta patrie pour celui qui veut le gagner par son activité et par son intelligence? La liberté? l'indépendance? Ou règnent ces bienfaits de la civilisation humaine autant que dans notre industrieuse Belgique? Du bonheur? Ah! insensé, le bonheur n'habite pas si loin; il est où se trouvait notre berceau, près du foyer paternel, dans les yeux de notre mère, dans le souvenir de nos amis, dans les objets auxquels sont attachés les souvenirs de notre jeunesse. Le démon de l'or t'a attiré, tu veux devenir riche tout d'un coup, sans travailler, violer la loi que Dieu a gravée dans la conscience? Va-t'en, ingrat, il te punira!... Au lieu d'or, tu ne trouveras que la misère, la honte et la mort..., la mort et un horrible tombeau dans les entrailles de l'Océan!...

En achevant cette malédiction, il se laissa retomber sur son lit et resta étendu, immobile et muet.

Victor Roozeman, courbé presque jusqu'à terre, se sentit écrasé sous ces paroles terribles, qui n'étaient que l'écho de ses propres pensées; il frissonnait en entendant une prédiction de l'accomplissement de laquelle il ne doutait pas.

Au pied du lit était assis Donat Kwik, qui, dans l'excès de son repentir, se labourait la figure avec les ongles et se jetait si cruellement la tête contre les poutres, que le sang coulait de ses joues. Par instants, il murmurait d'une voix rauque :

— Tiens! tiens! animal que tu es! Ane! cela t'apprendra à aller en Californie... Tu seras mangé par les baleines : c'est très bien fait, tu l'as mérité, vilain et stupide imbécile!

Plus tard, dans la nuit, la fièvre brûlante parut avoir abandonné le malade. Il était calme, respirait plus librement et semblait sommeiller.

Donat s'était en dormi, le tête sur ses genoux, et rêvait tout haut de son village natal... Ce qu'il disait devait émouvoir profondément Roozeman, qui veillait, car il écoutait en tremblant les paroles qui tombaient de la bouche de Donat :

— Ah! Blesken, ma chère vache, murmurait celui-ci, tu ne veux pas manger de cette herbe tendre? Prends-y garde, Blesken! qui n'est pas content de ce qui est passable quitte les trèfles pour les joncs!... Tu as peut-être soif? Il fait si chaud, n'est-ce pas?... Viens au ruisseau : là, il y a de l'eau bien pure, claire comme du cristal et si fraîche, si fraîche, qu'elle vous traverse la gorge comme un velours... Bles, Bles, vois, là-bas, Anneken, la fille du garde champêtre! Elle nous regarde avec ses petits yeux noirs, elle nous fait signe, elle rit. Bles, dimanche, c'est la kermesse; j'ai graissé mes jambes. Si tu pouvais voir les sauts que je ferai! — Anneken! chère Anneken! à dimanche, n'est-ce pas? — Bles, as-tu entendu avec qu'elle voix douce et tendre elle m'a crié : « Oui, Donat, à dimanche! » Quelle vie, Bles! quel bonheur! si cela ne change pas, j'en deviendrai fou assurément.

VIII

LA RÉBELLION

Lorsque le soleil se leva dans le ciel d'un bleu désespérant, Jean vivait encore; mais on trouva huit cadavres dans les cabines de la troisième classe.

La perte de tant de compagnons, la répétition de ces horribles funérailles et la vue des requins affamés qui s'agitaient autour du navire, tout cela frappa les passagers d'un sentiment de désespoir immense et d'une rage sombre. On entendait dans l'entre-pont des cris menaçants contre le capitaine et l'on voyait çà et là des hommes qui ouvraient leurs couteaux, comme s'ils se préparaient à un combat à mort.

Le partage de la ration journalière calma cependant pour quelques instants la tempête qui semblait se préparer dans les esprits. Mais, vers midi, lorsque le soleil eut de nouveau changé le pont du *Jonas* en une fournaise insupportable, une

agitation étrange parut émouvoir tout à coup les passagers; ils avaient l'air de se pousser l'un l'autre à une entreprise violente en criant :

— De l'eau! de l'eau ou la mort!

Ni Victor ni Donat n'étaient présents; ils étaient dans la cabine de leur ami malade, qui, sorti de son délire, écoutait d'un air résigné leurs consolations.

Le capitaine se tenait sur l'arrière du vaisseau et suivait avec une grande inquiétude tous les mouvements des passagers. Lorsqu'il vit que la chose commencait à devenir sérieuse, il appela d'un signe tous ses matelots, remit à chacun d'eux un revolver à six coups et les plaça autour de l'endroit où se trouvaient les barils d'eau. Alors, tenant en main son pistolet, il cria aux passagers d'une voix forte :

— Arrière, insensés que vous êtes! Vous voulez faire au *Jonas* le même sort qu'au navire portugais? Vous demandez de l'eau ou la mort? De l'eau, vous n'en aurez pas; mais la mort sur-le-champ, si l'un de vous ose s'approcher de nous à deux pas. Arrière, sur votre vie ! ou les balles vont faire justice de votre criminel aveuglement !

Les passagers reculèrent jusqu'à la distance désignée; ils murmuraient encore et jetaient des regards flamboyants sur le capitaine ; mais la vue des marins qui, le revolver au poing et le poignard aux dents, semblaient prêts à commencer une sanglante tuerie, refroidit un peu leur rage et les fit hésiter. Cependant, les plus exaspérés s'étaient réunis près de la proue, où ils s'excitaient les uns les autres, et délibéraient pour savoir comment on attaquerait le capitaine. Il y en avait même trois ou quatre qui avaient tiré les leviers hors des treuils où s'enroulaient les câbles et qui brandissaient ces effroyables massues au-dessus de leurs têtes. Encore une minute et le pont du *Jonas* allait se changer en une mare de sang.

En ce moment, un cri d'étonnement s'échappa de la poitrine d'un vieux matelot; il montra du doigt en tremblant l'horizon de la mer et s'écria :

— Capitaine, voyez! voyez là-bas au sud-ouest!

— Ne détournez pas les yeux de ces furieux! commanda le capitaine à ses hommes.

Il dirigea rapidement sa lunette d'approche vers le point de l'horizon désigné, et poussa également une exclamation de joie; il agita son chapeau en l'air, et cria d'une voix qu'on entendit distinctement aux deux extrémités du navire :

— Hourra! hourra! délivrance! Dieu nous envoie de l'eau..., de l'eau et du vent!

A ces mots, un sourire étrange et convulsif détendit les traits des passagers, comme s'ils venaient d'être subitement atteints de folie; mais les couteaux disparurent, les leviers retombèrent sur le pont ; on pleura, on dansa, on embrassa les matelots, qui s'étaient rapprochés et montraient à tous avec transport un petit nuage noir qui s'était levé sur l'horizon et qui grandissait avec rapidité. A la certitude de cette délivrance inespérée, un grand nombre se jetèrent à genoux et levèrent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance.

L'heureuse nouvelle se répandit instantanément jusqu'au fond du navire. Les malades même, ceux que la mort tenait déjà embrassés, semblaient s'éveiller à une vie nouvelle et imploraient l'aide de leurs amis pour être conduits sur le pont. Il pleuvait, disait-on. Être mouillé! sentir ruisseler l'eau fraîche du ciel sur tous ses membres! aspirer un air humide ! quelle jouissance ! quel bonheur!

Jean Creps fut porté sur le pont par Victor et Donat. Des larmes d'espérance et de joie coulaient sur ses joues pâles, pendant qu'il tenait les yeux fixés sur le nuage noir qui, pareil à un messager du Seigneur, allait apporter à ces pauvres créatures délaissées la santé et l'apaisement.

Les passagers continuaient à regarder d'un œil étincelant et avide. Leurs cœurs battaient, leurs nerfs frémissaient, ils avaient tout oublié, même la soif, pour contempler ce phénomène céleste qui se déployait avec une merveilleuse rapidité au-dessus de l'horizon. Au premier moment, ils n'avaient distingué qu'un petit nuage noir; mais ce petit nuage, comme s'il eût été animé par une irrésistible puissance d'attraction, paraissait réunir dans son sein toutes les vapeurs de l'air et grandissait à vue d'œil, jusqu'à ce qu'enfin il couvrît comme un mur sombre toute la partie sud du ciel.

Pendant que l'attention générale était fixée sur ce seul point, que tous avaient perdu tout autre sentiment que celui d'une délivrance prochaine, le capitaine donnait des ordres afin de tout apprêter pour recueillir l'eau de pluie. Les voiles disponibles furent tendues sur le pont; des barils, des seaux et des cuves furent placés aux coins où la pente naturelle devait conduire l'eau.

A peine les premiers apprêts étaient-ils terminés, que la partie du ciel qui était restée claire jusque-là se remplit d'un brouillard épais et qui devint de plus en plus opaque ; le soleil était pâle et sa lumière verdâtre; bientôt on se trouva dans une complète obscurité.

Alors, un gigantesque serpent de feu jaillit du sein de l'immense nuage noir, et l'Océan frémit sous un épouvantable coup de tonnerre. Le signal était donné! Des éclairs serpentaient sans relâche dans l'espace; l'eau retentissait comme si dix armées invisibles se battaient avec une artillerie infernale; mais les écluses du ciel s'entr'ouvrirent et des torrents d'eau tombèrent avec fracas sur le pont du *Jonas*.

Quelle joie! quelle agitation! Comme les pauvres passagers pouvaient boire maintenant, se rafraichir, sentir couler sur leurs corps embrasés l'eau fraiche, pareille à un baume bienfaisant!

Jean lui-même, Jean le malade, l'épuisé, embrassait ses deux amis et s'écriait avec enthousiasme :

— Dieu soit loué! je me sens revivre! je ne mourrai pas!

La tempête dura deux heures. Le tonnerre grondait effroyablement et faisait trembler le ciel et la mer; les éclairs enveloppaient le *Jonas* d'une lumière aveuglante; parfois, les vents déchaînés faisaient tourner le navire sur lui-même comme une toupie et le menaçaient de le faire sombrer; mais tout cela n'était rien, en comparaison de la joie d'avoir de l'eau et de sentir entrer dans ses poumons un air humide et frais. Les peureux mêmes riaient et battaient des mains au milieu de l'orage et des éclairs.

Lorsque la tempête s'apaisa enfin, le vent continua à souffler avec une force suffisante, et, par bonheur, il avait pris une direction favorable au voyage des chercheurs d'or. Le capitaine fit ajouter autant de voiles que possible; le *Jonas* se pencha sur le côté et s'élança en avant comme une flèche, au bruit des hourras joyeux de tous les passagers.

IX

L'ARRIVÉE

Le navire, comme s'il eût voulu rattraper le temps perdu, marcha avec une telle rapidité, que quelques jours plus tard, il se trouvait à la hauteur du Brésil. Deux malades succombèrent encore, les autres guérirent rapidement ou furent bientôt hors de tout danger.

Les souffrances endurées étaient oubliées. Déjà les passagers commençaient à soupirer de nouveau après l'or de la Californie. On était gai, on causait des mines, des trésors qu'on y amasserait, et de ce qu'on en ferait après le retour au pays natal.

Jean Creps, quoique encore un peu faible, était tout à fait rétabli de sa maladie. Il ne savait pas, sans doute, quel jugement sévère il avait prononcé pendant son délire contre ce voyage, car la vie qui lui était revenue avait redoublé son courage, et il envisageait avec une confiance sans bornes l'avenir qui s'ouvrait devant lui. Son ami Roozeman avait également retrouvé ses rêves séduisants, et souvent un sourire mystérieux venait éclore sur ses lèvres, quand son imagination faisait miroiter devant ses yeux la fortune qu'il espérait recueillir bientôt. Il se voyait déjà dans les mines, il y trouvait des blocs d'or en abondance; il retournait dans sa patrie; il assurait le bonheur de sa tendre mère; il était devant l'autel à côté de Lucie, et il entendait la voix du prêtre qui disait : « Soyez unis au nom du Seigneur! »

Donat Kwik avait repris sa première disposition d'esprit. Il se promenait des journées entières sur le pont, ou tenait compagnie aux deux amis et les amusait par ses reparties bouffonnes et par son insouciance. D'autres fois, il flânait dans l'entrepont, et y baragouinait le français, l'anglais et l'allemand avec tout le monde : on n'en comprenait qu'un mot par-ci par-là, et il faisait rire chacun par ses balourdises. Les Français le nommaient Jocrisse et les Allemands *Hauswurst*; il répondait à ces noms, dont la signification lui était inconnue, avec autant de sérieux que si le curé l'eût baptisé ainsi à sa naissance.

Le *Jonas* devait encore subir une rude épreuve : les passagers devaient voir encore une fois la mort s'élever entre eux et la terre promise de l'or; — et, cette fois, le danger devait être si menaçant, que tous ceux qui étaient à bord du *Jonas* allaient implorer la miséricorde céleste à deux genoux et les mains levées au ciel. Au cap Horn, ce point extrême de la quatrième partie du monde, ils furent assaillis par de longues et terribles tempêtes; une nuit, ils se virent entourés dans l'obcurité par de formidables montagnes de glace, et les marins eux-mêmes, renonçant à tout espoir de délivrance, voulaient déjà mettre à flot les chaloupes pour abandonner le navire dans ce moment suprême. En vérité le destin semblait avoir décidé la perte du *Jonas*; mais, soit que le Seigneur eût pitié de ces créatures éperdues, soit que le sang-froid du capitaine sût éviter avec une merveilleuse habileté les montagnes de glace, les chercheurs d'or échappèrent cette fois encore au tombeau qui s'ouvrait devant eux. Ils arrivèrent enfin dans l'Océan Pacifique, entre Valparaiso et Taïti.

Il s'était écoulé près de cinq mois depuis le jours où ils avaient quitté Anvers et vogué sur l'Océan. Encore une quarantaine de jours favorables, et ils allaient mettre le pied sur le rivage du merveilleux pays, but suprême de leur désir et récompense de tous les maux soufferts. Après un si long voyage, l'ennui s'était emparé des passagers, jusqu'au moment où ils arrivèrent près du cap Horn, et avait jeté peu à peu l'apathie et le découragement dans les cœurs; mais, maintenant qu'on se trouvait dans la mer même qui baignait les côtes de la Californie, les poitrines se dilatèrent, les têtes se relevèrent avec fierté et les yeux brillèrent d'espoir et d'impatience.

Pendant cette dernière partie du voyage, le repos

ne fut troublé que par un seul événement. Un matin, de très bonne heure, Donat Kwik accourut en hurlant sur le pont, criant au secours comme si on voulait l'assassiner. Aux questions des premiers qui l'interrogèrent, il répondit :

— Le capitaine ! vite ! vite ! le capitaine ! *Volé ! argent moi, my money ! Spitsboef ! Donderwatter ! moi volé !* Oh ! mon Dieu, mon Dieu, *ma* pauvre argent !...

Quand le capitaine comprit ce qui désespérait si fort Donat, il prit le fait très au sérieux. On avait, d'après le récit du paysan, forcé, pendant la nuit, la serrure de son sac de voyage et volé une somme de cinq cents francs en quatre billets de banque anglais.

Tous les passagers de la troisième classe furent appelés sur le pont et minutieusement fouillés par les marins. On leur fit même vider leurs poches et ôter leurs souliers. Ensuite, toutes les malles et les coffres furent ouverts et visités; mais, quoi qu'on fît pour découvrir l'auteur de ce vol, on ne put trouver la trace des billets de banque disparus.

Donat Kwik pleurait comme un enfant, s'arrachait les cheveux et remplissait l'air de ses plaintes amères. Ses amis, Creps et Roozeman, s'efforcèrent de le consoler en lui assurant qu'il finirait bien par retrouver ses billets de banque ; et comme cela ne faisait pas d'effet sur le paysan découragé, ils lui firent comprendre qu'en Californie il n'aurait nullement besoin d'argent, et qu'il ne saurait même pas l'employer. En effet, à leur arrivée, ils trouveraient des délégués de la société *la Californienne*, pour leur procurer une bonne nourriture, des auberges confortables et tout ce qui pouvait être nécessaire à leur entretien.

Il ne fut cependant pas possible de tirer Kwik de son abattement. Roozeman, que le vieux capitaine Morelo n'avait pas laissé partir sans argent, possédait mille francs dans son portefeuille. Il prit un billet de banque de cent vingt-cinq francs et l'offrit au pauvre désolé, qui déplorait encore, avec des larmes aux yeux, la perte de sa *poire pour la soif*. Donat accepta le don avec une grande reconnaissance et parut un peu consolé. Néanmoins, depuis ce jour, il n'eut qu'une triste vie sur le pont: il espionnait tout ce qu'il voyait et entendait; il se glissait comme un renard pour écouter les conversations les plus secrètes, suivait tous les mouvements des passagers, et il était évident qu'il ne regardait jamais quelqu'un sans que la pensée que le voleur de ses billets de banque pouvait bien être devant lui brillât dans ses yeux. Les passagers, blessés de ce soupçon, maltraitaient le pauvre paysan ou l'écartaient durement de leur chemin; il se défendait en donnant des coups de pied à droite et à gauche, mais il avait affaire à si forte partie, qu'il ne paraissait plus jamais sur le pont du navire sans avoir un œil poché ou le nez écorché.

C'était surtout le Français aux moustaches rousses qui le poursuivait sans cesse. Donat s'était mis en tête que son premier oppresseur était aussi le voleur de ses billets, et le Français pouvait lire ce soupçon dans ses yeux. Un jour, qu'il avait de nouveau frappé cruellement le pauvre garçon au visage, Victor était accouru et avait défendu son compatriote ; Jean Creps était intervenu, et ainsi une rixe violente s'était élevée sur le pont. Le capitaine, après avoir entendu les explications de part et d'autre, avait fait mettre le Français pour deux jours au cachot. Depuis ce moment la moustache rousse nourrit une haine furieuse contre Kwik et lui suscita, par ses camarades, toute sorte de tourments.

Cependant le *Jonas* poursuivait sa route avec un vent très favorable. On commença à compter les jours, et lorsque le capitaine annonça enfin qu'on allait atteindre la baie de San-Francisco, la fièvre de l'impatience gagna tous les passagers.

Un après-midi que le ciel était très nébuleux, les deux amis étaient assis avec Donat dans l'entre-pont de la seconde classe et s'entretenaient avec animation du terme prochain de leur long voyage et de leur débarquement dans le pays de l'or.

— Quant à moi, disait Creps, je ramasse autant d'or que je puis. J'en donne la moitié à mon père, pour qu'il ne soit plus obligé de travailler dans ses vieux jours; j'achète à mon frère un magasin de denrées coloniales, et je donne à chacune de mes sœurs une dot de cinquante mille francs !

— Et vous-même, demanda Donat, que garderez-vous donc pour vous ?

— Bah ! je n'ai besoin de rien, répondit Jean. Ce n'est pas pour devenir riche que je suis venu en Californie. Pourvu que je puisse vivre libre et indépendant, et ne plus voir de pupitre devant mes yeux, je suis content. Et si le goût des richesses me prenait un jour, je pourrais toujours revenir en Californie.

— Savez-vous ce que je ferai, moi ? s'écria Donat Kwik. Je ne retourne pas à la maison avant d'avoir tout un sac à froment plein d'or. Alors, j'achète un château aux environs de Natten-Haesdonck, et je vais y demeurer avec Anneken et son père. Il y aura là tout ce qu'il y a de bon : de la viande au pot, du jambon dans la cheminée, de la bière forte dans la cave, des vaches grasses, de beaux chevaux et une voiture..., oui, oui, une voiture ! Et mon Anneken sera habillée comme une princesse ; et je veux, quand nous irons à la kermesse, qu'elle attire les regards de tout le monde, et je ferai boire les amis et manger les pauvres gens, et

je serai joyeux, et je causerai et je sauterai avec mon Anneken du matin au soir. Le baron de notre village est aussi riche que la mer est profonde. Il a toujours l'air maussade et il est rare qu'il sourie; mais Donat Kwik lui apprendra comment il faut vivre quand on a un sac d'or dans sa cave.

— Je n'en demande pas tant à Dieu, dit Victor. S'il me permet seulement de trouver en Californie les moyens d'obtenir la main de Lucie Morrelo et d'assurer à elle et à ma mère un sort agréable, je bénirai éternellement son saint nom, dussé-je travailler encore rudement toute ma vie pour augmenter leur bonheur.

Tout à coup, la conversation des amis fut interrompue par un hourra joyeux qui retentit sur le pont du *Jonas*. Ils montèrent en courant. Là, ils entendirent le cri triomphant de « Terre! terre! Californie! San-Francisco!... Hourra! hourra! »

En effet, le brouillard s'était dissipé et les côtes de la Californie se déployaient sous leurs regards émerveillés, des deux côtés d'un détroit qui leur fut désigné comme étant la *Porte d'or*, ou l'entrée de la baie de San-Francisco. Au nord et au sud, ils virent la côte bordée par une immense chaîne de montagnes dont la croupe verte s'étendait comme une ligne sombre et se perdait insensiblement dans l'horizon nébuleux. Devant eux, le *monte Diavolo*, ou montagne du Diable, élevait vers le ciel sa cime couronnée encore, à une couple de mille pieds de hauteur, de cèdres gigantesques.

Pendant que, muets et en extase, ils contemplaient le phare qui marquait la fin de leur voyage, le *Jonas* atteignit la Porte d'or et entra dans la baie de San-Francisco, parsemée d'un grand nombre d'iles et assez grande pour contenir toutes les flottes de guerre du monde.

Le *Jonas* jeta l'ancre entre une centaine de navires de toutes les formes et de toutes les nations; et les passagers, pleurant de joie et pleins d'enthousiasme, s'élancèrent en foule vers le côté du pont qui faisait face au rivage, comme si une lutte allait s'élever pour savoir celui qui mettrait le premier le pied sur la terre qui produit l'or.

X

SAN-FRANCISCO

Plusieurs chaloupes allèrent et revinrent du *Jonas* au rivage pour débarquer les passagers.

Une soixantaine de ceux-ci étaient déjà sur le port, avec leurs coffres et leurs malles, attendant et regardant si les directeurs ou les employés de la société *la Californienne* ne se montraient pas pour transporter leurs bagages, ou pour les conduire aux auberges ou maisons de bois que l'on avait préparées pour les actionnaires.

Pendant ce temps, les deux amis, et surtout Donat Kwik, ouvraient de grands yeux en regardant les singulières gens qui passaient par groupes ou s'arrêtaient près d'eux. Ce n'était pas les Mexicains avec leurs costumes éclatants qui attiraient le plus leur attention, ni les Chinois avec leurs longs jupons, ni les mulâtres avec leur large figure couleur marron, ni même les naturels à moitié sauvages de la Californie. Ce qui les étonnait et leur semblait inexplicable, c'était l'extérieur des Européens, qui avaient probablement quitté comme eux leur patrie pour venir assouvir ici leur soif d'or. La plupart étaient sales et déguenillés, avec la barbe négligée et les cheveux en désordre, avec des souliers crevés aux pieds et des haillons autour du corps. Cependant, si misérable que fût leur air, ils portaient tous à leur ceinture un revolver ou un couteau-poignard étincelant et marchaient la tête levée, jetant à droite et à gauche des regards fiers où paraissait briller le sentiment d'une indépendance absolue. On voyait se promener également des personnes dont le costume et la physionomie indiquaient une position aisée et une éducation distinguée; mais ils vivaient sur un pied d'égalité parfaite avec des gens sur le visage desquels la bassesse et la crapule avaient imprimé leurs ignobles stigmates; on y voyait même des hommes qu'on eût pris pour des mendiants ou des voleurs serrer la main d'un promeneur qui avait l'air d'un baron, ou repousser brutalement, le pistolet au poing, ceux qui avaient l'audace de les toucher seulement en passant.

— Dieu! quelles mines repoussantes ont tous ces gens-là! soupira Roozeman. Je ne me suis jamais représenté autrement une bande de brigands. Qu'ils sont sales et sauvages!

— La tête m'en tourne, murmura Donat Kwik. Ici, on n'a qu'à se baisser pour trouver de l'or, a-t-on dit; il me semble qu'il serait préférable pour ces hommes qu'on pût y ramasser des culottes et des souliers neufs. Je ne sais, mais je crains fort que nous n'ayons à nous repentir de notre voyage. Ah! si j'avais encore mes cinq cents francs!

— Vous êtes étonnants! dit Jean en riant, vous voyez tout en noir. Il va de soi que ce ne sont pas tous millionnaires qui viennent en Californie. Ces gens-là sont probablement des voyageurs nouvellement arrivés, comme nous. Ils n'ont pas encore eu le temps ni l'occasion d'aller aux mines d'or, et, ne faisant pas, comme nous, partie d'une société qui pourvoit à leur entretien, ils souffrent un peu de misère. Vous remarquez cependant bien que l'espoir ou la certitude d'être bientôt riches

leur gonfle le cœur et les rend fiers. Croyez-moi, ce que vous voyez ici est la réalité du rêve que les plus nobles cœurs caressent en Europe : la fraternité, l'égalité entre tous les hommes et toutes les nations, sans distinction de sang ni de rang.

— Oui, mais la fraternité avec tous ces pistolets et ces longs couteaux, répliqua Donat, m'inspire peu de confiance. Si ces deux gaillards là-bas, avec leurs sales barbes, qui nous regardent si singulièrement, sont mes frères, pardieu! je n'aimerais point rencontrer quelqu'un de ma famille seul dans un bois!

— Tu ne comprends pas, répliqua Jean. L'arme à la ceinture de ces hommes est le signe de la liberté et de la vraie indépendance. N'as-tu jamais entendu dire que, dans les États-Unis d'Amérique, personne ne sort de chez soi sans revolver? C'est pourtant une nation puissante et civilisée, qui donne à l'ancien monde l'exemple de l'indépendance individuelle et de la liberté la plus large. Vous en aurez l'expérience...

Un monsieur, passablement bien mis, à la physionomie noble et fière, s'approcha de Creps et s'offrit pour porter leurs bagages à la ville. Les Flamands le regardèrent avec de grands yeux, et Jean répondit en anglais qu'ils n'avaient pas, pour le moment, besoin de son service, parce qu'ils attendaient des gens qui se chargeraient de leurs coffres. Roozeman lui demanda très poliment comment il se faisait qu'un *gentleman* comme lui se vît forcé de faire un travail d'esclave pour gagner quelques schellings.

— Quelques schellings! répéta l'autre en souriant. L'état n'est pas aussi mauvais que vous le croyez. Je gagne journellement huit dollars et quelquefois douze.

— Que dit-il là? s'écria Donat, qui avait appris sur le *Jonas* assez de trois ou quatre langues pour comprendre les paroles de l'Anglais; que dit-il là? Douze dollars! soixante francs par jour! Oh! le charmant pays! Pour porter des paquets, on n'a pas besoin de beaucoup d'esprit. Maintenant je ne crains plus rien. A Natten-Haesdonck, je devais travailler comme un cheval, et je gagnais à peine deux dollars par mois en sus de la nourriture.

Et il riait et battait des mains, comme si la certitude d'échapper à la misère l'avait rendu fou de joie.

L'Anglais, qui prenait ses exclamations pour une raillerie, porta la main à son couteau, jeta un regard menaçant sur Donat stupéfait et dit en s'éloignant :

Go to hell, you damn'd idiot! (Va en enfer, idiot damné!)

— Voilà, pardieu! un frère bien chatouilleux! murmura le poltron Kwik entre ses dents. Encore un peu, et il allait me saigner comme un porc. Dites ce que vous voudrez, messieurs, tous ces gaillards-là ressemblent à une bande de brigands qui cherchent querelle afin de pouvoir vous voler ou vous assassiner.

En disant cela, il ramassa son sac de voyage et le serra avec force, comme s'il craignait d'être volé.

— Tu es méfiant comme un vrai paysan flamand, dit Jean en plaisantant. Depuis la perte de tes billets de banque, tu ne vois plus que des voleurs. Ce monsieur ne te comprend pas; il croyait que tu te moquais de lui; quoi d'étonnant qu'il en soit blessé?

Il fut interrompu par un grand bruit et par les plaintes des passagers, qui attendaient, comme lui, à côté de leurs malles. On leur avait assuré qu'il n'était pas encore arrivé de directeurs ni d'employés de *la Californienne* à San-Francisco; le *Jonas* était le deuxième navire de la société qui eût paru dans la baie; mais sans doute le vaisseau sur lequel se trouvaient les directeurs et les instruments de travail avait eu des vents contraires. Il serait en vue au premier jour; hors cette supposition, personne ne savait que dire de *la Californienne*, et il ne resta plus aux passagers qu'à se conduire selon le proverbe américain, *help yourself*, que Donat traduisit par : *Tâche de te tirer du pétrin.*

Il n'y avait rien à faire contre le sort; la nuit allait venir, il fallait chercher un logis où l'on obtînt au moins un abri. Il pouvait se passer encore quelques jours avant l'arrivée des directeurs de la société. Ceux qui avaient de l'argent n'avaient rien à craindre; les autres se tireraient d'embarras comme ils pourraient.

Deux hommes accoururent en même temps pour porter la malle de Victor, qui était assez grande. Tous les deux y avaient déjà mis la main, et l'un repoussa l'autre avec violence en proférant des paroles grossières. Un des deux tira son couteau et menaça d'en percer l'autre; mais ce dernier sauta sur lui comme un tigre furieux, lui arracha son couteau, qu'il jeta loin de lui, frappa son adversaire à la figure avec une telle force, que le sang lui sortit par le nez et par la bouche, et jura, le revolver à la main, qu'il lui brûlerait la cervelle s'il faisait encore un pas pour se rapprocher.

— Drôles de frères! murmura Donat pâle d'émotion.

— C'est un être insupportable, dit le vainqueur en français, pendant qu'il chargeait le coffre sur ses épaules. Un jour ou l'autre, je serai obligé de lui loger une balle dans la tête. Soit, il l'aura... Où veulent aller ces messieurs?

— Eh bien, eh bien, où est allée ma malle?

s'écria Jean Creps tout à coup. Elle était ici à côté de moi.

— Tiens! vous parlez le flamand? demanda le porteur. D'après votre langage, vous devez être d'Anvers. Je suis Bruxellois...

— Mais ma malle? ma malle? répéta Jean avec inquiétude. Où peut-elle être?

— Elle est probablement volée, répondit le Bruxellois d'un air tranquille.

— Et que faire?

— Faire une croix dessus; vous n'en entendrez plus jamais parler.

— Courez chez le bourgmestre! chez le garde champêtre, chez les gendarmes, s'écria Donat.

— Il n'y a pas de police ici, observa le Bruxellois. Chacun est libre et il peut faire tout ce qu'il veut et tout ce qu'il sait faire. Tant pis pour celui qui n'est ni assez fort ni assez malin.

— Et si ce furieux de tout à leur vous avait percé de son couteau, il n'y aurait pas eu de justice pour venger ce meurtre?

— Aucune. Elle aurait trop d'ouvrage s'il y en avait une. Au moindre mot, le sang coule ici entre les meilleurs amis. La soif de l'or rend le cœur cruel et impitoyable. Je suis arrivé en Californie, bon et doux comme un naïf Brabançon; mais les sept mois que j'ai passés dans les mines m'ont appris qu'un agneau, pour pouvoir vivre parmi les loups, doit devenir loup lui-même. En Belgique, je n'aurais pas osé coucher un lapin par terre; maintenant, j'abattrais dix hommes, avec mon revolver ou mon couteau, sans en être plus ému que lorsque j'écrase les moustiques qui cherchent à me piquer.

Victor et Donat, qui écoutaient ces paroles, frémissaient d'horreur devant une si froide insensibilité. Jean s'était éloigné de quelques pas et regardait de tous côtés s'il ne découvrirait pas sa malle...

— Peine inutile, camarade, lui cria le Bruxellois. Sa malle est partie et reste partie. Avancez, sinon vous me payerez double. Vous me faites perdre mon temps; je puis encore gagner quatre dollars avant la nuit.

— Ainsi, demanda Creps en s'approchant, vous me dites qu'il n'existe pas de justice dans ce pays?

— C'est-à-dire, répondit le commissionnaire en partant avec la malle, personne ne se mêle des combats et des assassinats; mais, quand on prend un voleur en flagrant délit, alors il est pendu au premier arbre ou pilier venu par les assistants, par vous, par moi ou par n'importe qui, sans autres informations ni jugement. On nomme cela ici la *Lynch law* (loi de Lynch). Vous aurez l'occasion d'apprendre à connaître cette singulière justice. Marchez un peu plus vite, camarades, et faites attention à la boue, car, quand il a plu comme aujourd'hui, San-Francisco est un bourbier.

— C'est fini, dit Creps en soupirant, tous mes gémissements ne me rendront pas ma malle. Nous devons nous consoler. Il est heureux que j'aie mis mes billets de banque en poche.

— Ne dites pas cela de manière à être entendu, imprudent! murmura le Bruxellois.

— Comment! pourquoi?

— Vous ne le comprenez pas? Si moi, par exemple, il me prenait envie de posséder vos billets de banque, qu'est-ce qui m'empêcherait de vous percer le cœur de mon couteau et de vous prendre ensuite vos billets de banque?

— Vous? crièrent les trois amis en même temps.

— Non, je ne suis pas encore si avancé, Dieu soit loué! C'est un bon conseil que je vous donne. Mais vous ne m'avez pas encore dit où vous voulez passer la nuit. Il y a ici des hôtels à tous prix. Pour coucher une nuit sous un toit, on paye dix, cinq, trois ou deux dollars par personne; oui, même pour un dollar, on peut dormir par terre sous une voile. Parlez, que choisissez-vous?

— Cinq francs pour coucher par terre sous une voile! murmurèrent les Flamands.

— Êtes-vous riches? avez-vous beaucoup d'argent? demanda le Bruxellois.

— Beaucoup d'argent? non certainement, lui répondit-on en hésitant, mais assez cependant pour coucher pendant une nuit sur un lit passable.

— C'est bien; je vois que vous commencez à suivre mon conseil, et je comprends que vous avez de l'argent. Le mieux que vous ayez à faire, c'est de donner trois dollars par tête; cela fait ensemble environ cinquante francs. Il y a beaucoup de monde à San-Francisco; les auberges sont pleines; mais je connais un hôtel écarté où il y a encore quatre ou cinq places libres.

En chemin, Donat Kwik demanda au porteur :

— Dites donc, camarade, vous avez été sept mois dans les mines d'or, n'est-ce pas? N'avez-vous donc pas trouvé de l'or?

— Certes, beaucoup d'or.

— Je ne comprends pas comment la terre tourne ici. Vous avez trouvé beaucoup d'or; en ce cas, pourquoi portez-vous donc nos malles comme un pauvre malheureux, au lieu de vivre de vos rentes?

— Parce que je n'ai plus d'or.

— On vous l'a volé?

— Non.

— Vous l'avez perdu?

— Oui, perdu au jeu. Je fus trop avide; je



L'autre sauta sur lui et le renversa en arrière. (Page 26.)

voulus doubler mon trésor, et le sort me reprit tout. Je vais retourner aux mines; cette fois, je serai mieux avisé. Voici, messieurs, votre hôtel. Ouvrez la bourse, deux dollars pour mes peines,

— Comment! s'écria Jean étonné, dix francs pour avoir porté ce coffre à trois cents pas? Vous plaisantez, sans doute?

— Deux dollars, vous dis-je!

— Et si nous refusions de nous laisser tromper ainsi?

— Je vous y forcerais, fût-ce avec mon couteau.

— Je ris de votre couteau! grommela Jean Creps.

— Vous avez tort, camarade; si vous n'étiez pas mon compatriote, vous vous repentiriez de ces paroles hardies. Allons, pas de plaisanteries dangeureuses : deux dollars!

Roozeman, qui craignait que son camarade ne se fît une mauvaise querelle avec le sanguinaire personnage, se hâta de payer le salaire demandé.

— Que ceci vous apprenne à fixer désormais d'avance le prix de tout ce que vous demanderez ou achèterez, dit très sérieusement le Bruxellois en entrant dans l'hôtel.

Il cria à haute voix combien les nouveaux hôtes voulaient payer pour leur coucher; et s'éloigna en disant encore aux amis stupéfaits :

— Bonsoir, messieurs. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez au port. Pour un dollar par heure, vous pouvez disposer de moi.

Les domestiques de l'hôtel prirent la malle, et conduisirent les voyageurs en haut, dans une petite chambre où il y avait quatre lits.

— Ces messieurs souperont-ils? demanda un des garçons.

Malgré leur étonnement de ce qu'ils avaient vu et entendu, nos amis résolurent de bien souper

et même de boire une bouteille de vin pour oublier l'éternelle viande salée du navire. Sur leur réponse affirmative, le garçon les invita à descendre dans la salle à manger. Leur souper serait servi immédiatement. La table devant laquelle ils s'assirent était très longue. A l'une des extérmités se trouvaient quatre ou cinq personnes qui, après avoir soupé, s'étaient mises à jouer aux dés. Deux autres individus étaient assis près des Flamands et parlaient en français des *placers* ou mines d'or, et du plus ou moins de succès qu'ils avaient eu pendant la bonne saison passée.

Donat Kwik avait, à son entrée dans la salle, remarqué une chose qui l'avait frappé d'une joyeuse surprise. Même lorsque le garçon eut déposé devant lui un morceau de rosbif fumant, il oublia de manger et son regard étincelant restait tourné vers le bout de la table; il voyait de l'or de l'or de Californie! Jusqu'à ce moment, par une méfiance naturelle, il avait craint que lui et tous ses camarades du *Jonas* ne fussent victimes d'une escroquerie adroite et calculée. Maintenant il devait bien croire à l'or, il brillait devant ses yeux; il en voyait jouer des poignées comme s'il n'avait pas eu plus de valeur que les noisettes ou les amandes du marchand d'oublies de Natten-Haesdonck. Il suivait les mouvements des joueurs et regardait avec étonnement comment, tout en proférant mille interpellations passionnées, ils pesaient la poudre d'or et les grains dans une petite balance et se défiaient ensuite à mettre pour enjeu d'un coup de dés un ou plusieurs de ces petits tas qu'ils nommaient une once.

Il lui faisait bien un peu de peine de voir sur la table, à côté de chaque tas d'or, un revolver ou un long couteau; mais la fortune qu'il avait rêvée était une réalité et non un leurre. Cette conviction remplit son cœur de courage et de confiance. En outre, les hommes qui maniaient l'or comme si c'eût été une substance sans valeur n'avaient pas l'air plus riche que les mendiants qu'ils avaient remarqués sur le quai, à San-Francisco; ils étaient également sales et déguenillés, et, à part leurs regards fiers et leur langage impérieux, leurs costumes et leur physionomie portaient ce cachet de négligence et de pauvreté auquel on reconnait en Europe, au premier coup d'œil, l'homme qui souffre de la faim et de la misère. Kwik ne comprenait pas comment cela se pouvait; ce n'était donc pas des pauvres gens qu'il avait vus en si grand nombre? La hardiesse et la rude fierté de tous lui étaient expliquées : ces hommes en haillons avaient leurs poches pleines d'or, c'est à cause de cela qu'ils étaient fiers et qu'ils exigeaient dix francs pour porter une malle à quelques centaines de pas.

Roozeman et Creps dirigeaient aussi par moments leurs regards vers les joueurs pour voir briller l'or amoncelé devant eux, et ils n'étaient pas moins satisfaits d'avoir un avant-goût de la fortune qu'ils allaient amasser. Ils mangèrent et burent cependant avec appétit, et causèrent avec plaisir. Ce qui augmentait encore le sentiment de joie et d'enthousiasme qui leur gonflait le cœur, c'était la conversation des deux messieurs, leurs voisins, qui avaient fini de souper. Ceux-ci se racontaient à haute voix leurs aventures dans les placers; ils étaient Français; le rhum qu'ils buvaient par grands verres avait assurément monté leur imagination, car ils nommaient des gens connus d'eux, qui avaient trouvé des blocs d'or pesant plusieurs livres, et parlaient de mines où l'on avait trouvé en peu de mois pour quelques centaines de mille francs d'or.

Victor et ses amis s'étaient fait servir une bouteille de vin d'Espagne. La liqueur spiritueuse échauffa peu à peu leurs cœurs, et leur montra un avenir en rose... Tout souci les quitta, et ils parlèrent gaiement de leur prochain voyage aux placers des richesses, qu'ils en rapporteraient, de leur retour triomphant en Belgique, et surtout de ce qu'ils écriraient le lendemain à leurs parents et amis, pour annoncer leur arrivée dans le pays de l'or. Ils ne parleraient pas beaucoup des maux soufferts, ni de la vie sauvage des habitants de San-Francisco, car il ne fallait pas effrayer les parents; au contraire, il fallait montrer tout en beau, pour réjouir les amis, à Anvers.

Un grand tumulte s'éleva en ce moment à l'extrémité de la table; deux joueurs semblaient en discussion pour un coup de dés. Ils frappaient du poing sur la table, ils juraient et se menaçaient avac une fureur croissante; mais les Flamands ne comprirent pas ce qu'ils disaient. Tout à coup, l'un d'eux se leva de la table et mit en poche le monceau d'or contesté; mais l'autre, rugissant comme un lion, sauta sur lui, le renversa en arrière et lui mit un genou sur la poitrine en criant qu'il l'étranglerait s'il ne rendait pas l'or. Celui qui était tombé, restant muet, se démenait et se tordait les membres avec tant de rage que l'écume lui sortait de la bouche.

— Rends ! rends ! rugissait l'autre.

Et, comme il ne reçut pour réponse de son adversaire qu'une insulte grossière, il étendit une de ses mains vers la table, prit un long couteau et l'appuya, en prononçant d'horribles menaces, sur la poitrine de son ennemi.

Les Flamands avaient sauté debout, pâles d'effroi et tremblants à la prévision d'un meurtre. Donat Kwik, lorsqu'il vit la pointe du couteau sur le sein du malheureux joueur, fut emporté par un

sentiment de compassion; un cri d'anxiété lui échappa et il courut au secours de la victime. Il avait déjà mis la main sur le meurtrier pour le retenir; mais deux ou trois des assistants le saisirent et le jetèrent en arrière avec tant de violence, qu'il roula jusqu'à l'autre bout de la salle et tomba sur le dos aux pieds de ses amis.

Les deux Anversois, indignés d'une pareille cruauté, marchèrent vers les joueurs, comme pour leur en demander compte; mais à la vue d'une couple de revolvers et de trois poignards qui étaient dirigés sur eux, ils s'arrêtèrent stupéfaits, et un des étrangers leur dit en bon anglais :

— Restez tranquilles, gentlemen. Respectez la loi de la Californie, la loi de *non-intervention*. Ce qui se passe ici ne vous regarde pas; ce sont nos affaires.

L'homme étendu par terre, voyant qu'il devait plier sous la force de son adversaire, promit de rendre l'or disputé et demanda de pouvoir se relever. En replaçant l'or sur la table, il rugissait horriblement et ses yeux flamboyaient; il était visible qu'une ardente soif de vengeance brûlait dans son cœur. Cependant il souhaita, d'un air sombre, le bonsoir à ses camarades, passa son poignard dans sa ceinture et se disposait à quitter la maison, lorsqu'une injure qui lui fut adressée en guise d'adieu le fit revenir sur ses pas. Il porta à son ennemi un violent coup de couteau et s'enfuit vers la porte de la salle. Deux coups de pistolet retentirent et deux balles trouèrent la porte entr'ouverte. Mais le fuyard avait disparu et ceux qui le poursuivirent dans la rue revinrent en grommelant.

Les garçons, en entendant les coups de pistolet, étaient entrés dans la salle. On était occupé à soigner le blessé. Il avait reçu un coup de couteau au travers du bras gauche, et perdait le sang à flots; le plancher, à ses pieds, était teint de rouge dans une assez grande étendue. Cela n'empêchait pas l'homme furieux de hurler et de se démener par désir de vengeance, pendant qu'on pansait son bras; il jurait qu'il saurait trouver ce soir-là même le lâche assassin et qu'il lui logerait une balle dans la tête.

A peine son bras fut-il bandé, qu'il paya son écot et sortit de la maison avec ses compagnons, en rugissant.

Les Flamands ne dirent mot et se regardèrent avec stupeur.

Deux garçons apportèrent un seau d'eau et lavèrent les taches de sang du parquet; l'un d'eux dit en riant aux voyageurs émus :

— Ce n'est rien, gentlemen. Cela vous étonne? Vous n'êtes arrivés à San-Francisco que depuis cet après-midi, n'est-ce pas? Vous apprendrez à voir le sang avec moins d'émotion. Asseyez-vous, gentlemen. Irai-je vous chercher une seconde bouteille de ce bon vin?

Mais les amis bouleversés éprouvaient une irrésistible répugnance à rester dans cette chambre qui fumait encore du sang humain, et ils exprimèrent le désir d'être conduits immédiatement dans leur chambre à coucher.

Le garçon satisfit à leur désir et les conduisit jusqu'à la porte de la chambre, leur remit une chandelle allumée et leur souhaita la bonne nuit.

Donat Kwik entra le premier dans la chambre; mais à peine y eut-il jeté les yeux qu'il recula en poussant un cri étouffé et en montrant à un de ses camarades quelque chose qui l'effrayait.

Sur un des quatre lits était étendu un homme, haut de stature et taillé en Hercule. Sa figure était presque entièrement couverte par une barbe en désordre; ses habits, qu'il avait ôtés, paraissaient grossiers et en guenilles; on voyait sous son oreiller la crosse d'un revolver, et dans son sommeil il portait la main à un long couteau qu'il avait à sa ceinture. Il ronflait lourdement; sa respiration faisait trembler les carreaux de vitres.

Le Anversois se mirent à rire de l'effroi de Donat et s'efforcèrent de le rassurer en lui faisant comprendre que cette personne était, comme eux, un hôte de la maison.

— Parlez bas, pour l'amour de Dieu, monsieur Creps! murmurait Donat. Vous avez peut-être raison, mais je trouve néanmoins inutile et même dangereux d'éveiller ce vilain géant. Ah! quel pays! Trois dollars pour nous faire couper la gorge dans un taudis de brigands! Dormez donc, dormez en repos, camarades. Oh! que ne suis-je à Natten-Haesdonck, dans notre grenier à foin!

Les trois amis entrèrent cependant et s'approchèrent de leurs lits. Roozeman et Creps trouvèrent également qu'il serait impoli ou imprudent d'éveiller l'étranger, et ils parlèrent à voix basse de leur singulière position.

Tout à coup, une malédiction retentit dans la chambre et une voix creuse cria en anglais :

— Paix-là!... éteignez la chandelle!

Tremblant d'effroi, Donat éteignit la chandelle et bégaya :

— Ah! allez dans votre lit et ne dites plus rien! je crois qu'il se lève.

Victor et Jean suivirent le conseil de leur compagnon. Creps sommeilla bientôt; Roozeman se sentait effrayé et découragé par la vie sauvage, par la rudesse et la grossièreté des habitants de la Californie, et il resta longtemps éveillé en pensant à l'événement de cette soirée. Quant à Donat Kwik, il rêva toute la nuit d'assassins avec de

grandes barbes en désordre, de longs couteaux et de revolvers à six coups.

Enfin, cédant à la fatigue, ils s'endormirent tous les trois.

XI

LES LETTRES

Le premier qui s'éveilla le lendemain, assez tard dans la matinée, fut Donat Kwik; mais il eut à peine ouvert les yeux, qu'un soupir d'anxiété lui échappa et qu'il rentra sa tête sous la couverture comme s'il avait vu un fantôme.

L'homme à la barbe en désordre et au long couteau passé dans sa ceinture était debout au milieu de la chambre, et son regard était précisément fixé sur le pauvre garçon, lorsque celui-ci s'éveilla, à moitié étourdi de son lourd sommeil. Tremblant et le cœur battant d'effroi, Donat prit secrètement la main de Jean Creps qui ronflait à côté de lui, le pinça et le secoua si bien, que l'autre se mit à se frotter les yeux en murmurant et regarda avec stupéfaction l'homme gigantesque, qui se lavait les mains et qui disait en anglais, en souriant :

— Bonjour, gentlemen ! Avez-vous bien dormi ?

— Passablement, monsieur, répondit Jean, je vous remercie.

— Vous deviez être terriblement fatigués, reprit l'autre en continuant à se laver et à peigner son épaisse barbe. J'ai cru un moment que vous étiez des comédiens en voyage.

Donat avait retiré sa tête de dessous sa couverture et regardait l'étranger avec des yeux pleins de méfiance et d'étonnement.

— Des comédiens en voyage ? répéta Creps qui était descendu de son lit. Nous sommes des chercheurs d'or, comme la majeure partie de la population de San-Francisco.

— C'est que, voyez-vous, gentleman, ce jeune homme-là, qui semble avoir peur de moi, a parlé, soupiré, crié, et s'est escrimé avec ses bras comme un comédien qui apprend un rôle. J'ai sauté à bas de mon lit pour courir à son secours, car vraiment je croyais que l'un de vous l'assassinait.

Jean éclata de rire et raconta à l'étranger ce qu'ils avaient vu la veille au soir, et comment on avait brutalement terrassé son camarade en le menaçant de couteaux et de revolvers.

— Les gentlemen sont des nouveaux venus en Californie, dit l'autre. Je comprends que vous ayez encore peur du sang : vous vous y ferez; mais, en attendant, je vous conseille de parler le moins possible avec des étrangers, d'être toujours très brefs dans vos paroles et même de veiller à vos gestes, enfin de ne vous mêler de rien et de ne vouloir aider personne, vissiez-vous assassiner dix hommes à la fois.

Donat et Roozeman s'étaient levés à leur tour et avaient commencé à s'habiller. Pendant ce temps, Jean continuait à échanger quelques paroles amicales avec l'homme à la grande taille. Il n'était pas si repoussant de figure ni si déguenillé que les Flamands l'avaient cru remarquer à la clarté douteuse de leur chandelle. Au contraire, il avait l'air d'un jeune homme honnête et bien élevé, sa physionomie était noble et respectable, son langage était aimable et très choisi. Il se tourna vers Jean et dit :

— Le ciel est bleu, il fera beau aujourd'hui. Le soleil a consulté son calendrier et a vu que c'était dimanche.

— Dimanche ? C'est dimanche, en effet, murmura Donat. Ah ! j'éprouve le besoin de prier un peu ! Nous avons, pardieu ! bien des raisons pour cela. — Monsieur Creps, demandez donc à ce gentleman où est l'église.

A cette demande, l'étranger répondit en haussant les épaules avec un sourire amer :

— Il n'y a en Californie d'autre Dieu que le dieu de l'or; ses temples sont les maisons de jeu que vous avez vues ou que vous verrez; pas d'autre religion que l'adoration de soi-même, la soif de posséder, et l'égoïsme. Cela vous étonne ! Vous deviendrez comme les autres; alors, vous ne trouverez pas cela beau, mais naturel.

En achevant ces mots, il prit un cigare et l'alluma; il tendit son étui aux amis, et les força de prendre chacun un cigare, ajoutant que, dans tout San-Francisco, ils n'en trouveraient pas de si bons ni d'un meilleur arome. Puis il leur souhaita le bonjour et sortit de la chambre.

Les Flamands se regardèrent, moitié riant, moitié étonnés. Jean et Victor se moquèrent de leur propre inquiétude au sujet de leur compagnon de chambre et surtout de l'agitation qui avait tourmenté le sommeil de Donat. Celui-ci prétendait que ses camarades n'avaient pas été plus à leur aise que lui et qu'ils s'étaient glissés doucement dans leurs lits, ainsi que lui, absolument comme les frères du petit Poucet dans la maison de l'ogre. Ils convinrent tous qu'ils s'étaient trompés et qu'ils s'effrayaient trop légèrement des choses qu'ils voyaient pour la première fois. Tout était bien surprenant et encore incompréhensible pour eux à San-Francisco; mais la première impression les avait trompés, et ce n'était probablement pas si terrible qu'ils le croyaient.

D'ailleurs, ils y étaient maintenant, et il fallait accepter les choses comme elles se présentaient.

Victor rappela qu'on avait fixé ce jour pour écrire aux parents et amis.

Ils descendirent pour déjeuner, se firent donner par le garçon quelques feuilles de papier à lettres et ce qu'il faut pour écrire, et lui demandèrent comment ils pourraient envoyer une lettre de San-Francisco en Europe. Il résulta de la réponse qu'un pareil envoi était très facile : le maître de l'hôtel s'en chargerait volontiers.

Rentrés dans leur chambre, les trois amis se mirent à écrire, chacun de son côté. Il n'y avait pas de table. Roozeman et Creps se tenaient debout contre le mur et se servaient d'une tablette en guise de pupitre ; Kwik était assis par terre devant la malle de Victor, sur laquelle il avait placé sa feuille de papier. Hors les murmures de Donat contre les plumes raides de Californie et contre l'encre épaisse de San-Francisco, le silence le plus complet régnait dans la chambre.

Il y en avait long à raconter aux parents : aussi l'ouvrage dura-t-il plus d'une heure. Jean Creps, qui eut fini le premier, ne voulut pas déranger Victor et regarda Donat Kwik en souriant.

Le pauvre garçon suait sang et eau pour nouer ses phrases ensemble, et faisait des lettres grandes comme des dés à coudre; il se grattait l'oreille, màchonnait sa plume et chiffonnait avec dépit les feuilles de papier barbouillées, pour recommencer chaque fois son pénible travail.

— Allons, Victor, finis donc ! dit Creps. Il y a moyen d'écrire un volume sur notre voyage ; mais, dans ce cas, cela durerait jusqu'à demain.

— J'ai fini, répondit Victor. J'ai eu de la peine, Jean, à tourner mes paroles de manière que ma mère ne devine pas quelle misère nous avons soufferte.

— Ainsi, tu n'as parlé ni du calme, ni de la maladie, ni des horribles requins ?

— Si certes ! mais sans y donner beaucoup d'importance. Voilà, lis ; tu verras si nos lettres s'accordent.

Jean Creps parcourut la lettre de Victor. Lorsqu'il fut à la fin, il hocha la tête en souriant et lut :

« Pendant ce long et triste voyage, ta chère mage s'est toujours trouvée devant mes yeux, bonne mère; et, à côté de toi, je voyais sans cesse une autre image, un ange qui me souriait et murmurait à mon oreille : « Aie courage, Victor; ne crains ni souffrances ni dangers ; car je ne t'ai pas oublié, et ma prière veille sur toi. »

— C'est transparent, Victor, murmura Creps ; il faudrait qu'elles fussent aveugles pour ne pas voir que tout n'est pas aussi souriant que le commencement de ta lettre veut le faire croire.

— Nous ne pouvons cependant pas n'écrire que des mensonges. Une pareille tromperie serait une autre cruauté.

— Soit, Victor ; laisse ta lettre comme elle est. Mais, dis-moi, pourquoi parles-tu ainsi tout au long de Donat Kwik et de son affection pour Anneken, de Natten-Haesdonck? Tu sembles avoir une intention !

— En effet : ne comprends-tu pas ? Je vois que le pauvre garçon ne sait pas bien écrire. La sœur de ma mère demeure à Boom, près de Natten-Haesdonck. J'ai l'espoir qu'Anneken apprendra par cette voie que Donat Kwik pense toujours à elle. On ne peut pas savoir : ce que j'écris de lui lui sera peut-être utile dans l'avenir.

— Bah ! tu prends Donat trop au sérieux ; c'est un bon garçon, je ne le nie pas; mais qu'il ait la cervelle à l'envers, c'est ce que tu ne peux contester.

Donat parvint enfin à achever sa lettre, et s'approcha des deux amis tenant sa feuille de papier en main et murmura d'un ton triomphant :

— Quand le père d'Anneken recevra cette assignation, il croira que je dois être déjà terriblement riche, pour oser écrire ainsi à un garde champêtre.

— Fais voir, dit Jean en lui prenant l'écrit des mains. Ta lettre est passablement longue.

— Je le crois bien ; j'ai sué dessus pendant un quart de jour.

Creps essaya de déchiffrer la lettre et lut à haute voix :

« Estimable père d'Anneken, celle-ci est pour vous faire savoir que je suis arrivé en Californie, heureux et en bonne santé, et j'espère de vous la même chose. Dans quelques jours, je vais aux puits d'or, pour en prendre plein un sac à froment, et, si vous voulez garder votre Anneken pour moi jusqu'à mon retour, je vous rendrai aussi riche que l'Escaut est profond à Natten-Haesdonck. Vous savez assez qu'Anneken ne me déteste pas et que, pauvre enfant ! elle est devenue à moitié folle après que vous m'avez jeté si brutalement à la porte. Vous n'avez pas un grain de compassion, ni de votre enfant ni du malheureux Donat; mais, si vous osez donner Anneken à un autre pendant que je suis dans le pays de l'or, je vous ferai destituer de votre place de garde champêtre, et vous me verrez me marier, à votre grand chagrin, avec la demoiselle du château, que vous pouvez habiter vous-même, si vous voulez. C'est à prendre ou à laisser. Pensez-y bien, et faites les compliments aux amis, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

DONAT KWIK,

Chercheur d'or, dans un grand hôtel,
à San-Francisco, Californie.

On rit de bon cœur de cette lettre menaçante, et Roozeman tâcha de faire comprendre au jeune paysan qu'il ferait mieux d'en adoucir un peu les termes. Donat ne voulut pas y changer un mot, et donna pour raison que le garde champêtre de Natten-Haesdonck était un homme opiniâtre, dont personne ne pouvait rien obtenir par la douceur.

Pendant que Jean et Victor cachetaient les lettres et écrivaient l'adresse, Donat Kwik s'écria:

— Ah çà! messieurs, j'ai quelque chose sur le cœur; je couche et je mange ici sans m'inquiéter de savoir qui payera. Il n'est pas nécessaire de demander si le compte sera poivré et même au poivre d'Espagne. Tout ici coûte les yeux de la tête. Dix francs pour porter une malle pendant cinq minutes! Dieu sait si l'on ne nous demandera pas cent francs pour les durs morceaux de viande de vache qu'on nous a servis hier sous toute sorte de noms baroques.

— Ne t'inquiète pas de cela, Donat, dit Jean. Nous payons tout.

— C'est bien, je vous remercie; mais je ne veux pas être une sangsue. Je chercherai cet après-dînée une autre auberge, et, s'il me faut coucher par terre sous une voile, je n'en mourrai pas plus que les autres. Il me semble que l'économie est encore plus nécessaire dans le pays de l'or qu'en Belgique. C'est un simple paysan qui vous le dit, messieurs; mais je crois que vous ne feriez pas mal non plus de chercher un hôtel plus modeste. Il faut garder une poire pour la soif; ce serait drôle, si vous vous trouviez sans argent à San-Francisco. A moins que vous ne vouliez porter les malles des voyageurs sur votre dos?

Les Anversois reconnurent que Donat avait raison, et appelèrent le garçon pour lui demander le montant de leur dépense. Au bout de quelques instants, celui-ci remit à Jean Creps un papier où on lisait en anglais le compte suivant:

Potage julienne, trois portions..	3	dollars.
Viande de bœuf aux choux rouges, id.	2	id.
Un gigot de mouton sauce aux câpres, id.	2	id.
Des côtelettes de veau, id. . .	1	id.
Une bouteille de vin	5	id.
Logement pour trois personnes à trois dollars.	9	id.
Total.	26	dollars.

Cela faisait donc un total de 140 francs 40 centimes pour un souper et un coucher. C'était poivré, comme l'avait dit Donat; mais ce n'était pas mortel; et Victor et Jean payèrent sans chagrin ni regret chacun la moitié de la somme exigée; ils résolurent même de passer encore une nuit dans cet hôtel. Il leur restait environ treize cents francs en billets de banque. Ils avaient dormi très mal la nuit et se trouvaient maintenant dans la maison dont les gens étaient honnêtes et polis. Qui sait quelles difficultés et quels désagréments ils rencontreraient dans une autre auberge? Ils resteraient donc où ils étaient; ils iraient se promener à leur aise, visiter San-Francisco, dîner en ville et même boire une bouteille de vin, pour se donner au moins un peu de bonne vie, après une traversée si longue et si ennuyeuse. Donat devait rester avec eux jusqu'au lendemain, puis on délibérerait mûrement sur ce qu'il y aurait de mieux à faire pour attendre l'arrivée des directeurs de *la Californienne* sans crainte d'épuiser les ressources.

Ils allumèrent les cigares que l'étranger leur avait donnés, et sortirent le cœur léger et plein de confiance, pour commencer leur promenade.

XII

LA MAISON DE JEU

Les trois Flamands s'étaient promenés et avaient flâné toute la journée dans les rues de San-Francisco, regardant ce qui était nouveau pour eux, s'arrêtant devant les boutiques et les magasins, et causant du spectacle surprenant de cette foule d'hommes au milieu desquels ils vivaient. Quant à la ville même, elle n'offrait rien de remarquable. Quoique, en ce moment, peut-être plus de cinquante mille hommes de toutes les nations du monde s'y coudoyassent, San-Francisco ne se composait que de maisons en bois à un étage, à côté de quelques tentes et baraques en toile qui s'étendaient comme des faubourgs vers la campagne.

Ce n'était donc que la population qui pouvait être l'objet de la curiosité de Victor et de ses camarades. Comme, dans le courant de la journée, ils n'avaient rien rencontré de menaçant ni de désagréable, ils finirent par conclure qu'ils s'étaient laissé effrayer, comme de vrais enfants, par des choses qui pouvaient se passer partout, et dont, en tout cas, ils ne devaient pas s'inquiéter.

Leur bonne humeur avait cependant encore une autre cause. Pour fêter leur arrivée à San-Francisco comme ils l'avaient décidé, ils étaient entrés dans un certain nombre de cafés, avaient bien mangé et assez bien bu, de sorte que l'effet du vin ou du *grog* n'était pas étranger à leur joyeuse disposition d'esprit, quoiqu'ils eussent encore toute leur raison et qu'ils y vissent encore très clair.

Le soir, lorsqu'ils voulurent retourner à leur hôtel, ils passèrent devant une maison de jeu qui avait pour enseigne : *la Verandah*. Une brillante clarté qui se répandait hors de la maison et illuminait la rue éblouit les yeux des trois amis étonnés. Ils voulaient s'arrêter un instant pour jeter un coup d'œil dans la salle; mais les gens à moitié ivres qui sortaient et entraient les obligèrent à se mettre de côté.

— Et pourquoi n'entrerions-nous pas là dedans? demanda Jean Creps.

— Oui, pourquoi n'irions-nous pas voir ce qui s'y passe? ajouta Donat, qui avait vu briller au loin quelque chose comme un tas d'or.

— Une maison de jeu! murmura Victor hésitant.

— Allons, allons, nous n'avons pas besoin de jouer. Avec un dollar, nous en sommes quittes. Encore une goutte de rhum, la dernière. Nous ne pouvons pas quitter San-Francisco sans voir ce que c'est qu'une maison de jeu.

— Surtout, remarqua Donat, que j'ai vu étinceler là-bas, sur une table, une montagne d'or, de la même espèce que celui que nous allons trouver. Cela donne toujours un avant-goût.

Victor se laissa persuader et suivit ses amis dans la maison de jeu, où heureusement ils trouvèrent, dans un coin, un banc pour s'asseoir. Lorsqu'ils eurent reçu et payé leur petit verre de rhum, ils promenèrent leurs regards autour d'eux.

Ils étaient dans une grande salle splendidement éclairée, mais si remplie de la fumée du tabac et des vapeurs de l'eau-de-vie, qu'en entrant on était à demi suffoqué et qu'on sentait ses yeux se mouiller de larmes avant de pouvoir s'habituer à cet air vicié et à cette atmosphère chargée de nuages. Une population étrange et singulièrement mêlée grouillait dans cette salle. On y voyait bien quelques personnes qui avaient l'air d'honnêtes gens, mais la plus grande partie des habitués se composait de tout ce que la Californie offrait de plus ignoble, de plus sauvage et de plus repoussant. Outre les joueurs, on voyait s'y promener des hommes à figures suspectes qui avaient probablement tout perdu et passaient toute la soirée dans la maison de jeu pour voir de l'or, et épiaient peut-être l'occasion de s'en procurer d'une manière quelconque. Il régnait là un murmure assourdissant de voix confuses, de cris de joie et de malédictions, que dominaient parfois les sons retentissants d'une musique entraînante. L'orchestre ne se composait pourtant que d'un seul artiste. Cet homme avait un chalumeau à la bouche, un tambour sur le dos, des cymbales de cuivre à la main et une espèce d'arbre avec des sonnettes sur la tête. Ainsi affublé, il se démenait comme un possédé et faisait plus de bruit que toute une bande de musiciens.

Au fond de la salle se trouvait une table très large, derrière laquelle le banquier dirigeait, avec ses nombreux aides, le *monte*, jeu de hasard mexicain qui se joue avec des cartes et qui est fort à la mode à San-Franciso. Ce banquier avait devant lui des tas de poudre d'or, des blocs d'or d'une grosseur extraordinaire, des liasses de billets de banque, des piles d'une monnaie d'or octogone dont chaque pièce avait une valeur de deux cent cinquante francs; mais, à côté de chaque tas, il y avait un revolver à six coups.

Les joueurs se tenaient debout autour de la table. Ils suivaient chaque carte le cœur battant, et la fureur leur arrachait une sorte de hurlement rauque chaque fois qu'ils voyaient leur or s'abîmer dans le gouffre insatiable de la banque. Cependant, ils commençaient chaque fois à tenter la chance, jusqu'à ce que, tout à fait ruinés, pauvres et le cœur plein de fiel et de rage, ils quittassent la table en maudissant le jeu.

S'il y avait là des gens qui perdaient en quelques heures tout l'or qu'ils avaient amassé dans les placers au prix de grandes privations, on en voyait d'autres que la fortune favorisait d'une façon toute particulière. Quelques-uns riaient de ce bonheur apparent et murmuraient le mot *paillasse*, voulant faire entendre par là qu'à leurs yeux le gagnant n'était qu'un compère, qui jouait avec l'argent même de la banque. Cela n'empêchait pas cependant que l'on ne racontât jusqu'au bout de la salle comme quoi cet individu avait commencé à jouer en ne risquant que cinq dollars et comme quoi il avait gagné vingt mille dollars en moins d'une heure.

Donat, lorsqu'il entendit cela, s'écria avec stupéfaction :

— Ciel! cela fait cent mille francs! C'est une vraie mine d'or pour qui a un peu de bonheur. Je suis né coiffé, moi! Qui sait, messieurs, si je tentais un peu la chance? Deux dollars de plus ou de moins ne sont pas une affaire. Si j'osais seulement aller à la table...

— Ne joue pas, je t'en prie, dit Victor avec une sorte d'effroi.

— Seulement deux dollars; si je les perds, je cesse.

— En effet, que nous font quelques dollars? remarqua Creps. Je veux voir comment va le jeu de la *monte :* d'ailleurs, une dizaine de dollars, ce n'est pas trop pour savoir si la fortune n'a point par hasard l'envie de nous favoriser.

Victor resta assis et suivit d'un regard à demi dépité ses amis, qui s'approchaient à pas lents de la table.

Ils suivirent le jeu pendant quelques instants avant de risquer leur argent; une demi-heure après, ils retournèrent près de Roozeman. Jean riait d'un air triomphant, Donat se grattait la tête d'un air mécontent et grommola qu'il avait perdu sept dollars sur les vingt-cinq que Victor lui avait donnés à bord du *Jonas*.

Pour Creps, il avait été plus heureux : il avait même possédé un moment plus de trois mille francs; mais le sort s'était enfin déclaré contre lui, et il avait quitté la table, sur le conseil d'un Américain, pour donner à la chance le temps de changer. En tout cas, il avait encore gardé environ cinq cents francs de son gain et pouvait recommencer à jouer sans inquiétude.

Jean voulut régaler ses amis avec l'argent gagné et fit apporter trois grogs chauds. En buvant, il engagea Roozeman à risquer aussi une couple de dollars, afin de savoir au moins si la fortune voulait lui être favorable ou non. Il se moquait de l'horreur que son ami paraissait éprouver pour le jeu, et le poursuivait de ses railleries. Victor, plus ou moins excité par la boisson, se leva tout à coup et dit :

— Eh bien, tu le veux, je jouerai! mais à une condition : je prends dix dollars et je les mets ensemble sur une carte; après la perte de cet argent, nous retournons à notre hôtel sans rester ici une minute de plus.

— Oui, mais si tu gagnes?

— Je perdrai.

— Tu ne peux le savoir.

— Mais, Jean, pourquoi essayer de me retenir ici? soupira Roozeman avec douleur. Cette maison de jeu est un enfer qui m'effraye. Soit! si je gagne, je mettrai jusqu'à quatre fois, pas davantage, et, si tu refuses de me suivre à l'hôtel, sois sûr que j'irai tout seul.

— Allons, ne te fâche pas : nous acceptons ta condition.

Les trois amis se rapprochèrent ensemble de la table de jeu. La chose se passa comme cela se voit souvent : le sort se déclara favorable à celui qui espérait intérieurement perdre. Roozeman gagna à plusieurs reprises, et, comme il mettait des enjeux de plus en plus forts pour être débarrassé de cet argent impur, les pièces d'or et les billets de banque affluèrent devant lui d'une façon surprenante. Cette richesse l'aveugla enfin, la passion qu'il avait mise à lutter contre le sort qui le favorisait obstinément le domina au point qu'il oublia la condition posée, et qu'il continua le jeu comme s'il n'avait plus la conscience de ce qu'il faisait. Il arrivait bien quelquefois qu'il perdît; mais la bonne chance revenait vite, et, malgré l'inconstance du sort, le bonheur lui resta fidèle.

Cependant ses amis jouaient un jeu plus modeste. Creps perdait sans relâche. Donat n'avait pas la même déveine, car il avait déjà un assez bon tas de dollars devant lui.

Il vint un moment où la fortune se déclara avec une merveilleuse constance pour Victor. Il gagnait coup sur coup, et le banquier lui jetait en grognant des poignées d'or et des billets de banque.

On entoura l'heureux joueur et maints regards flamboyants étaient fixés avec envie sur les richesses qu'il avait gagnées. Victor ne voyait rien de ce qui l'entourait, tant il était absorbé par le jeu; il avait presque oublié que ses amis luttaient également avec la fortune à côté de lui.

Tout à coup, il entendit Creps pousser un cri de rage. Il fut frappé profondément du regard égaré, de la pâleur et de la voix rauque de son ami.

— Jeu maudit! murmura celui-ci. J'ai tout perdu, plus un seul dollar! — Vite, prête-moi une couple de cents francs, Victor.

Mais Roozeman, revenant avec effroi à la conscience de leur position, mit les billets de banque dans son portefeuille et l'or dans ses poches.

— Prête-moi deux cents francs, te dis-je! répéta Jean avec une animation singulière.

— Non, non, fuyons cette maison! répliqua son ami. Pour l'amour de Dieu, Jean, ne joue plus! Suis-moi à l'hôtel, ou je m'en vais seul!

En disant ces mots, il courut vers la porte de la salle; ses amis le suivirent en grommelant, et ils quittèrent tous ensemble la maison de jeu.

Il y eut alors parmi les joueurs une hésitation étrange. Comme si la disparition de cet heureux jeune homme eût refroidi la passion de la plupart d'entre eux, la table resta quelques instants sans amateurs, malgré l'appel provocant du banquier. Un grand nombre de joueurs sortirent les uns après les autres.

Les Flamands avaient continué leur chemin à travers les rues. Il était très tard, et, hors des environs de la maison de jeu, on ne rencontrait presque plus de passants. Selon leur estimation, Roozeman ne devait pas avoir gagné moins de quarante mille francs; Donat, de son côté, possédait encore à peu près huit cents francs. Malgré la perte que Creps avait subie, il n'y avait donc pas lieu d'être mécontent du résultat de cette soirée. Maintenant que Victor se trouvait en plein air et loin de la maison de jeu, il respirait plus librement et partageait la joie de ses amis, qui se réjouissaient de cette fortune inattendue. Comme Roozeman leur avait déjà déclaré qu'il regardait le gain comme un bien commun et qu'il ne voulait pas le considérer autrement, ils parlaient en ce sens :



— Eh ! Eh ! voici Kwik. (Page 36.)

— Il est vrai, dit Jean, qu'aussitôt que les directeurs de *la Californienne* arriveront à San-Francisco, nous n'aurons plus besoin de rien. Mais, en attendant, nous pouvons vivre sans gêne, ne nous laisser manquer de rien et rester à l'hôtel où nous sommes logés. En outre, l'argent que nous avons déjà nous permettra de retourner d'autant plus vite dans notre patrie.

Donat comptait sur ses doigts et murmurait tout bas avec joie :

— Quarante mille huit cents francs, cela fait pour chacun de nous treize mille six cents francs. Pardieu ! si cela continue ainsi, je ne sais pas pourquoi je n'achèterais pas, outre le château de Natten-Haesdonck, une grande maison en ville ! Il fait bon ici ! c'est un vrai paradis terrestre !

Et, faisant quelques bonds extravagants, il se mit à chanter :

Mettez la soupe au feu, maman ;
Voilà l'géant ! voilà l'géant !

Mais la parole fut étouffée dans sa gorge par une main puissante qui lui pinçait les lèvres comme des tenailles. On lui enfonça un bâillon dans la gorge avant qu'il pût crier. Un coup violent sur la nuque le fit tomber par terre. A la pensée qu'on ne l'attaquait ainsi que pour lui voler son argent, il mit sa main dans sa poche par un mouvement rapide et glissa son argent dans ses bottes.

Creps et Roozeman furent assaillis, au même instant, de la même manière. Tous deux étaient étendus sur le sol, bâillonnés avec un mouchoir de poche et entourés de voleurs et d'assassins qui menaçaient de leur percer le cœur de leur poignard au moindre mouvement.

Victor avait été attaqué par plusieurs hommes à la fois; trois ou quatre le tenaient cloué par

terre; deux autres fouillaient dans ses poches. Heureusement, il réussit à dégager ses membres, sauta debout et saisit un des voleurs; mais un couteau que le pauvre jeune homme sentit pénétrer dans ses côtes lui fit lâcher prise; il fut renversé par la violence du coup, et les assassins se jetèrent de nouveau sur lui pour lui fermer la bouche.

Mais tout à coup, trois ou quatre personnes qui parlaient à haute voix sortirent d'une rue latérale. Au bruit de ces voix, un des brigands donna un signal et tous disparurent dans les ténèbres. Les passants dont la présence les avait chassés tournèrent le coin d'une autre rue.

Jean Creps courut à Victor et l'aida à se relever; mais il sentit sur sa main une humidité chaude et gluante, et s'écria avec une mortelle anxiété :

— Oh! mon Dieu, Victor, tu es blessé?

— Légèrement, ce ne sera rien, répondit Victor.

— Où? où?

— Dans le côté : un coup de poignard. Ne sois pas inquiet.

Creps, effrayé, voulut aller frapper à la première maison venue pour demander du secours; mais Victor prétendit qu'il était encore assez fort et exigea qu'on allât directement à l'hôtel. Ce n'était pas loin, et, avec la main sur la blessure pour empêcher l'hémorrhagie, il y arriverait sans peine, croyait-il.

Quoique Victor, pour tranquilliser ses amis, refusât leur aide, il fut soutenu par tous deux.

Donat versait des larmes de pitié sur le malheur de Victor et grommelait des paroles de vengeance, telles que : « Les assassins! les scélérats! ils me payeront mon oreille! »

Mais les autres ne firent pas attention à ses paroles.

Lorsqu'on leur eut ouvert la porte de l'hôtel, Jean fit asseoir son ami blessé et demanda avec instance un docteur ou un chirurgien.

Un garçon dit qu'il y avait un chirurgien à deux pas de là, et qu'il allait l'appeler immédiatement.

— Dépêchez-vous, dépêchez-vous, cinq dollars pour votre peine! s'écria Creps.

Le garçon ne se le fit pas dire deux fois et sortit en courant.

Victor perdait beaucoup de sang par sa blessure, il y en avait déjà une petite mare au pied de sa chaise : cependant il riait et tâchait de faire comprendre à ses amis qu'ils avaient tort de s'alarmer et d'être si consternés, parce qu'il sentait bien que sa blessure n'était pas dangereuse. Voyant que le sang coulait sur les joues de Donat, il lui demanda avec inquiétude :

— Et toi, mon pauvre ami, tu ne te plains pas et tu ne t'occupes que de mon sort! Qui sait si tu n'es pas plus malheureux que moi?... Une blessure à la tête; cela peut être dangereux!

— Non, non, répondit Donat, il n'y a pas de danger. Je croyais avoir perdu mon oreille, mais ce n'est qu'un morceau. Je ne pourrai plus porter de boucles d'oreilles... voilà tout.

Le chirurgien parut dans la chambre et se mit à déshabiller le blessé en silence et avec des mouvements brusques. Il lui découvrit le flanc, tâta la blessure, la sonda avec une aiguille d'argent, essuya le sang, appliqua un emplâtre sur la plaie béante, posa un bandage par-dessus, aida le malade à se rhabiller, puis tendit la main vers Jean en disant d'un ton très bref :

— Voilà, gentleman, l'affaire est claire. Une visite de nuit, une once d'or, seize dollars.

— Seize dollars! soit; mais dites-nous au moins ce que nous avons à craindre ou à espérer.

— Il n'y a rien à craindre, répondit le chirurgien. Un demi-pouce plus avant, et le jeune gentleman serait déjà dans l'autre monde; mais le couteau a touché une côte et a glissé entre la peau et la chair. C'est une blessure très simple, sans aucune gravité. Si le gentleman n'avait pas perdu tant de sang, il ne serait pas plus malade que d'une entaille à la main... Une once d'or, seize dollars. Je n'ai pas de temps à perdre et je veux aller me coucher!

Roozeman fouilla dans ses poches. Les brigands avaient tout volé, or et billets de banque. Jean, tout confus, supplia le chirurgien de leur donner du temps, par pitié pour leur malheur.

— Pitié? répéta l'autre en riant. D'où venez-vous? Pitié, en Californie? Quelle plaisanterie! Allons, allons, payez-moi vite; encore dix minutes et j'exige double salaire.

— Mais nous ne possédons plus rien; on nous a tout volé!

— Vous avez probablement une montre? Laissez voir, nous la taxerons.

Creps chercha sa montre : elle avait également disparu.

Donat Kwik avait écouté silencieusement cette conversation en clignant de l'œil, et s'était évertué à saisir autant que possible les sens des mots anglais. Lorsqu'il vit que le chirurgien frappait du pied avec fureur, et surtout lorsqu'il crut comprendre que l'hôtelier déclarait ne plus vouloir loger des gens sans argent et allait les mettre immédiatement à la porte, Donat s'avança et dit :

— *I have money, I pay.* (Je payerai.)

Il se baissa, tira une poignée d'or de ses bottes et donna les seize dollars exigés.

L'hôtelier s'excusa et redevint aussitôt d'une politesse et d'une amabilité extrêmes.

— Ah çà! Donat, murmura Jean à moitié fâché, pourquoi nous laisses-tu si longtemps dans l'embarras? Ne comprenais-tu pas ce qui se passait?

— Certes, certes, répondit le paysan avec un sourire malicieux; mais je commence à comprendre, voyez-vous, qu'on ne peut faire des affaires en Californie sans jouer au plus fin. Si le chirurgien était parti sans argent, nous aurions encore les seize dollars que nous n'avons plus maintenant.

Le domestique s'approcha ensuite et réclama les cinq dollars qu'on lui avait promis pour courir chez le chirurgien. Jean Creps reconnut avec douleur qu'il avait réellement promis cette récompense, et pria Donat d'avancer encore les cinq dollars.

Le jeune paysan obéit en grognant et en rechignant.

— Allons, allons, nous irons nous coucher, dit Jean. Malgré toutes nos mésaventures, nous avons encore lieu de nous estimer heureux. La blessure de notre cher ami Victor n'est pas grave. Remercions Dieu de cette faveur; quant au reste, nous y penserons demain.

Ils quittèrent la salle et se rendirent dans leur chambre à coucher. Roozeman, pour montrer à ses compagnons qu'ils pouvaient être tranquilles sur son état, voulut monter l'escalier sans aide et sans appui.

En chemin, Donat grommela encore :

— Je suis curieux de savoir où se trouve en ce moment le lobe de mon oreille. Voilà toujours une partie de mon corps qui ne couchera pas dans le même lit que ses camarades... Mais ils la payeront plus cher que du jambon ou de la langue fumée, les voleurs! les scélérats! les assassins!

XIII

LES ARMES

Lorsque Jean Creps s'éveilla le lendemain matin, il prit la main de son ami Roozeman, qui était étendu dans son lit les yeux ouverts, et auquel il demanda d'un air de vive sollicitude comment il se portait. La pâleur du visage de Victor, suite probable de la grande perte de sang, l'effraya.

Roozeman répondit avec un gai sourire que sa blessure n'était pas grave et serait guérie en peu de jours. Pour confirmer ses paroles, il sauta à bas du lit; mais ce mouvement, par lequel il se pliait sur les muscles blessés, lui arracha un cri de douleur.

Creps prit son ami dans ses bras et lui dit d'un ton plein d'intérêt :

— Hélas! mon bon Victor, tu caches tes souffrances pour ne pas m'attrister. Le malheur qui t'est arrivé m'ôte tout mon courage. Si j'avais reçu la blessure, moi..., mais toi? cela me brise le cœur! Ah! que ne sommes-nous restés en Belgique, dans cette contrée bénie où règnent au moins, avec la liberté, la justice et la sécurité.

— Tu t'effrayes à tort, Jean, répondit Roozeman; j'ai, en sautant du lit, dérangé le bandage de la plaie; il est naturel que ce mouvement me cause un peu de mal.

— Ce matin, un autre docteur examinera encore soigneusement la blessure, murmura Creps.

— C'est tout à fait inutile, et d'ailleurs nous n'avons plus les moyens de payer le chirurgien.

— Kwik a encore assez d'argent.

En disant cela, Jean tourna les yeux vers le lit de Donat, qui avait l'habitude de dormir avec sa couverture sur sa tête.

— Tiens! où est-il passé? Le lit est vide! s'écria-t-il.

— Il s'est levé de bonne heure, répondit Roozeman, il s'est habillé doucement pour ne pas nous réveiller.

— Ne lui as-tu pas demandé où il allait?

— Si; il m'a dit en riant qu'il allait chercher le lobe de son oreille.

— Je comprends, je comprends, murmura Creps. Donat possède quelques centaines de francs; il est malin, il s'est levé en silence, il s'est enfui afin de ne pas dépenser ses dollars pour nous. Il a raison, c'est la loi de la Californie : *Chacun pour soi.*

— Non, Jean, interrompit Roozeman, n'aie pas une pareille idée de Donat. Il peut être grossier et stupide quelquefois, mais il est reconnaissant et son cœur est bon.

— Nous verrons. Je ne m'étonnerais aucunement que Donat tentât de garder exclusivement pour son entretien les dollars qu'il doit à ta générosité. La Californie est le pays du plus horrible égoïsme; on respire ici ce sentiment odieux avec l'air.

— Ton amitié pour moi et ton iquiétude non fondée au sujet de ma blessure te rendent mélancolique, Jean; autrement, tu ne coirais pas ce pauvre garçon capable d'une pareille lâcheté.

— Soit, Victor, nous le saurons bientôt. Parlons maintenant avec sang-froid de notre position critique. Nous ne possédons plus rien, il peut encore se passer beaucoup de jours avant que les directeurs de *la Californienne* soient à San-Francisco. Qu'allons-nous entreprendre en attendant?

— C'est tout simple, dit Roozeman. Nous coucherons par terre sous une voile, et nous chercherons des moyens pour gagner quelques dollars, dussions-nous aller sur le quai porter des sacs de voyage ou des malles.

— Sans doute, Victor; pour moi, ce serait bien le plus simple. Mais toi, coucher par terre, travailler, te fatiguer et risquer d'enflammer ta blessure! Cela ne sera pas, me fallût-il travailler comme un esclave et me nourrir de pain et d'eau! Coucher par terre, toi qui es si sensible!...

— Mais, Jean, dit Roozeman avec un sourire de dépit, tu te fais une fausse idée de moi. Je t'en remercie tout de même, car c'est un effet de ta bonne amitié. Je suis sensible, en effet, pour certaines choses qui touchent l'esprit et le cœur, mais pour ce qui concerne les douleurs physiques ou les privations, sois sûr que je les supporte aussi bien que n'importe qui. Allons, allons, pas de chagrin; descendons pour déjeuner.

— Déjeuner? murmura Jean. Avec quoi payerons-nous le déjeuner?

— Donat payera à son retour.

— Oui, Donat..., cours à sa poursuite! Non, Victor, tu restes ici, tu prends un bon déjeuner : c'est nécessaire pour le rétablissement de tes forces. Je sortirai et tâcherai de gagner un salaire : je trouverai bien les moyens de t'héberger ici jusqu'à ce que ta blessure soit guérie. Attendre Kwik serait une duperie...

— Eh! eh! voici Kwik! dit Donat lui-même en ouvrant la porte...

Les Anversois reculèrent, étonnés. Donat était debout devant eux, avec une ceinture rouge dans laquelle étaient passés un couteau poignard long d'un pied et demi et deux revolvers. Il portait sous le bras deux autres couteaux moins longs et deux ceintures de laine rouge. Il tenait la tête en arrière et s'efforçait de se donner un air guerrier.

— Ah çà! d'où viens-tu? Qu'est-ce que cela signifie? murmura Creps.

— Ce que cela signifie? répondit Donat, tirant son long couteau catalan de sa ceinture; cela veut dire que le premier qui me regarde encore de travers, je l'embroche comme un cochon de lait. J'ai rencontré dans la rue la moustache rousse du *Jonas* et je l'ai bousculé; mais bien lui a pris de feindre de ne pas me voir, car autrement, pardieu! me lame entrait dans sa peau comme dans un fromage blanc.

— Mais où as-tu trouvé ces armes?

— Trouvé? Il n'y a rien à trouver ici. Je les ai achetées. Ces revolvers et ces couteaux ne coûtent que la bagatelle de cent soixante-quinze francs. Pour ce prix-là, j'achèterais toute une boutique d'armurier à Malines...

— Gaspiller tant d'argent, dit Creps d'un ton de reproche, au moment où ce pauvre Rooseman est blessé et a besoin de notre assistance!

— On n'a point oublié cela, interrompit Donat. Manger n'est pas la principale chose dans ce pays, comme chez nous. C'est un revolver qu'il faut d'abord. Quant à moi, ce long couteau me suffit; les revolvers et les autres couteaux, je les ai achetés pour vous. Tenez, prenez-les, et louez ma prévoyance! car vous en aurez plus de profit que d'un bon dîner et d'un lit moelleux. J'ai songé à tout. Voici les ceintures pour mettre les pistolets. Maintenant, du moins, nous pourrons aller et venir dans la rue au milieu de ce tas de ribauds, la tête levée et prêts à défendre notre vie, nos oreilles et notre bourse... aussitôt qu'il y rentrera quelque chose, car maintenant elle est plate comme un papier plié.

— N'as-tu donc plus d'argent? demanda Victor avec quelque inquiétude. Nous devons encore ici neuf dollars pour notre logement.

— Imprudent! murmura Creps, nous ne savons pas encore comment nous déjeunerons...

— J'ai encore songé à cela, répondit Kwik avec un sourire malin. Ah! vous croyez que ce pauvre Donat est aussi bête qu'il en a l'air? Non, non; j'ai fait aujourd'hui énormément de besogne. Asseyez-vous, mon explication pourrait durer longtemps. Là! écoutez maintenant ce que j'ai fait.

Les deux amis se laissèrent tomber sur un banc, étonnés et anxieux.

— J'ai rêvé toute la nuit d'hommes armés de revolvers et de couteaux, dit Donat, et, dans mon rêve, j'ai hurlé de rage, parce que je n'avais pas d'armes pour me défendre : car je ne sais vraiment pas pourquoi nous nous laisserions égorger comme des moutons par les scélérats de Californie. Un âne se défend bien à coups de pieds quand on lui fait du mal. Alors, j'ai décidé de nous armer de pied en cap. S'il manque un revolver, c'est que je n'avais pas assez d'argent. Vous m'appelez imprudent? vous croyez que je n'ai pas pensé à l'état de M. Roozeman? Avant de quitter l'hôtel, j'ai donné au *baes* neuf dollars pour notre logement de cette nuit, et en outre trois cents francs qui doivent servir à payer le séjour de M. Victor pendant huit jours encore.

— Merci, merci, Donat, tu as un bon cœur! s'écria Jean Creps en lui serrant la main avec émotion.

— Laissez-moi continuer, reprit Donat. En Californie, on doit veiller soi-même sur l'enfant de son père; on doit agir vite et beaucoup. Je suis allé au port trouver le Bruxellois, et je lui ai promis deux dollars pour m'accompagner et me donner des conseils. J'ai appris de lui un tas de choses qui nous seront utiles : il connaît la Californie et San-Francisco sur le bout du doigt. Je lui ai dit que notre dernier écu était destiné aux armes, et je lui ai demandé ce qu'il y avait de mieux à faire

pour ne pas mourir de faim. Sur le port, il y a peu de chose à faire en ce moment; il y a trop de gens qui gâtent le métier. La plupart de nos camarades du *Jonas* y flânent pour gagner quelques dollars. Le gentilhomme de notre gamelle y porte des planches de sapin sur le dos; le banquier allemand est attelé à une petite charrette et transporte des ballots de marchandises, avec le journaliste et le procureur. Le camarade à la moustache rousse cherche des débris de faïence, des bouteilles, des chemises sales pour un vieux juif qui, en faisant le métier de *chiffonnier en gros*, a déjà amassé des trésors. Cela va drôlement ici! Une chemise de coton neuve coûte un dollar, et, pour la faire laver, on paye, pardieu! deux francs et demi. Chacun porte sa chemise aussi longtemps qu'il peut, et la jette ensuite. Le juif arrive, la ramasse, la fait laver et la revend. Ainsi de même des bouteilles vides, qu'on a l'habitude de jeter par la fenêtre. Les maisons de jeu doivent racheter les bouteilles au juif. Si je n'avais pas trouvé un meilleur emploi, je deviendrais moi-même juif, c'est-à-dire chiffonnier. Mais je perds mon fil... Le Bruxellois connaît beaucoup de monde à San-Francisco. Il a couru de porte en porte avec moi, afin de chercher un petit poste pour vous et pour moi. Je suis accepté comme laveur de vaisselle et lécheur d'assiettes dans un grand restaurant, à cinq dollars par jour, plus la nourriture et le logement dans une sorte de chenil, parmi les provisions. Je ne mourrai donc certainement pas de faim. Pour M. Creps, j'ai trouvé quelque chose de mieux : domestique chez un boucher...

— Garçon boucher! s'écria Jean avec un sourire de dépit; alors je m'attelle plutôt à une charrette comme le banquier allemand!

— En effet, il paraît que les bouchers font ici un singulier métier. Il y avait devant la porte une grande vilaine bête grise avec des dents terribles. Je pensais que les bœufs avaient peut-être des poils aussi longs en Californie; mais le Bruxellois me dit que c'était un ours. On mange de la viande d'ours ici! cela ne m'étonne plus, que les gens soient si méchants. Vous ne serez donc pas valet de boucher, monsieur Creps; mais j'ai des postes à votre choix. Il y a encore une place de *paillasse* dans une grande maison de jeu...

— *Paillasse!* qu'est-ce que cela signifie? Ah ça! Donat, il me semble que nous sommes assez dans l'embarras pour ne pas plaisanter.

— C'est ainsi : huit dollars par jour pour jouer comme compère avec l'argent de la banque. Si j'avais su trois ou quatre langues comme vous, j'aurais bien accepté le poste.

— Et moi, je ne le désire pas; il y aura bien autre chose à trouver.

— Je connais encore une place : cireur de bottes, rinceur de bouteilles, allumeur de lampes dans un hôtel, en face du port. Sept dollars, sans nourriture ni logement.

Jean Creps secoua la tête avec impatience.

— Vous ne pouvez pas être trop difficile, monsieur Jean, remarqua Donat. Vous verrez des compagnons de voyage, même de la première classe, qui font des métiers encore plus étranges. D'ailleurs, sept dollars! Qu'est-ce qui vous empêcherait de venir coucher ici à l'hôtel, jusqu'à ce que M. Roozeman soit guéri? Trois de sept, reste toujours quatre.

— Tu as raison, dit Jean tout à coup. Eh bien, je serai cireur de bottes!

— Et n'as-tu rien trouvé pour moi? demanda Roozeman. Tu ne t'imagines cependant pas que je veuille vivre ici du fruit de votre travail à tous deux.

— Pour vous, du moins, j'ai une place facile et bonne, répondit Donat; vous en rirez peut-être : fille de boutique... je veux dire commis chez un fruitier.

En effet, bien qu'ils eussent peu de raisons d'être gais, les deux amis éclatèrent de rire.

— C'est sérieux, très sérieux, reprit Kwik. Il y a une grande tente, ou l'on vend des oranges, des citrons, et d'autres fruits. Le propriétaire a besoin de quelqu'un qui sache écrire en français et en anglais. Il donne six dollars, sans nourriture ni logement. A la prière du Bruxellois, qui lui procure beaucoup de chalands, il gardera encore cinq jours la place vacante. Vous serez le mieux partagé, monsieur Roozeman : c'est, du moins, un état propre et honorable.

— Je te remercie, Donat, dit Victor, j'accepte avec joie.

— Cireur de bottes dans un hôtel! dit Jean en ricanant.

— Lécheur d'assiettes dans une sale gargote! murmura Donat.

— Commis chez un fruitier! Si ma mère, si Lucie pouvaient le savoir! dit Victor en hochant la tête.

— Qu'est-ce que cela fait? s'écria Donat. Aussitôt que nous verrons les mines et que nous pourrons ramasser l'or par poignées, tout sera oublié. J'aurai d'autant plus de choses à raconter à Anneken et à mes enfants...

— Allons, allons, hourra pour la Californie! s'écria Creps. Le commencement est admirablement beau, sur ma parole. Donc, ne nous laissons pas abattre. Notre ami Roozeman paraît fort et de bonne humeur : c'est le principal. Pour le reste, nous ferons de nécessité vertu. Cela ne durera pas longtemps, Dieu soit loué! Peut-être les directeurs

de *la Californienne* arriveront-ils demain ou après-demain. En attendant, je me rendrai tout à l'heure au grand hôtel pour savoir quand je pourrai commencer mon service de cireur de bottes.

— Je sortirai avec toi, dit Victor.

— Et ta blessure?... Tu dois te tenir tranquille.

— Non, ne pensons pas à ma blessure; elle guérira d'elle-même. Je suis curieux de voir mon magasin de fruits.

— Quant à moi, reprit Kwik, cet après-midi, à deux heures, je tripoterai avec les bras nus dans une eau grasse, que cela fera plaisir à voir.

— Si nous avions déjeuné au moins, murmura Creps; mon estomac vide ne me donne pas beaucoup de courage.

— J'ai payé le déjeuner avant de sortir ce matin, dit Donat.

— Tu es une merveille de prévoyance et de bons soins, dit Jean gaiement en lui frappant sur l'épaule. Je crois que je me suis trompé sur ton compte, ami Kwik.

— Possible, répondit Donat; mais si M. Victor n'avait pas été malade, Donat n'aurait probablement pas veillé toute la nuit, pour réfléchir à ce qui lui restait à faire. Pour M. Roozeman, je serais capable de tout : de passer à travers le feu, de me laisser couper un membre, et de gagner de l'esprit aussi, parbleu!

Roozeman lui prit la main et la serra avec reconnaissance, car le jeune paysan avait dit ces paroles avec une expression profonde, et l'Anversois savait que Donat lui était sincèrement dévoué depuis l'affaire de la fosse aux lions du *Jonas*.

— Eh bien, allons déjeuner alors! s'écria Jean.

— Non, pas ainsi, dit Kwik. Vous devez mettre les ceintures et y passer les revolvers. Désormais, ces armes ne doivent plus vous quitter un instant, ni dans votre chambre, ni dans la rue, ni à votre ouvrage. C'est le Bruxellois qui me l'a dit. En effet, vous pouvez en avoir besoin même pendant votre sommeil. Et à quoi serviraient-elles si vous ne les aviez pas sous la main au moment du danger?

— Pour aller déjeuner! murmura Victor qui paraissait avoir horreur de porter ces armes homicides.

Mais Donat lui mit lui-même la ceinture et y passa le pistolet en disant :

— Pour déjeuner? Et si les vilains hommes d'hier soir étaient encore assis à table et nous cherchaient querelle?... C'est bien ainsi! Viennent les ribauds maintenant! Je donnerais toute une semaine de mon salaire pour connaître et rencontrer le scélérat qui s'est enfui avec le lobe de mon oreille. Il serait bien drôle avec une tête comme une poule : sans apparence d'oreille.

— Mais, mon bon Donat, objecta Roozeman, tu dois être prudent et ne pas t'attirer de mauvaises affaires par ton emportement. Tes paroles me font craindre que tu ne fasses un usage irréfléchi de ton effroyable couteau.

— Bah! je ne suis pas si méchant que j'en ai l'air, monsieur Victor, dit Kwik en riant. La hardiesse impose toujours. Je ne défierai personne et je serai même très endurant; mais, mais, si quelqu'un, pardieu...!

— Le déjeuner! le déjeuner! s'écria Jean, en poussant ses deux camarades hors de la chambre.

XIV

LES SAUVAGES

Quatre jours plus tard, Victor Roozeman avait pris place derrière le comptoir du fruitier. Sa blessure se guérissait rapidement et elle ne le gênait déjà plus pour faire sa besogne. Creps cirait des souliers, rinçait des bouteilles et nettoyait des lampes; Donat lavait la vaisselle et aidait le cuisinier du restaurant dans la grande tente.

Les trois amis se réunissaient habituellement le soir très tard dans un café, et y causaient une ou deux heures de leur position. Jean Creps, tout en riant beaucoup du poste que Kwik lui avait procuré, paraissait le moins satisfait et avouait qu'il n'était pas rare que le rouge de la honte lui montât au front, lorsqu'un autre domestique lui jetait un tas de bottes crottées et lui ordonnait durement de se hâter. Mais ce qui le consolait, c'est qu'il avait pour compagnon cireur de bottes et rinceur de bouteilles un Français qui avait roulé en carrosse à Paris et qui était vraiment un homme très instruit, bien élevé et très honnête.

Sous d'autres rapports, les amis ne se trouvaient pas mal; ils gagnaient assez d'argent pour ne se laisser manquer de rien, et même pour épargner tous les jours quelques dollars. Kwik, qui vivait dans une cuisine bien pourvue et qui ne regardait pas de très près si les morceaux avaient ou non figuré sur une autre assiette, engraissa visiblement après la première semaine, et bientôt sa figure témoigna par son éclat extraordinaire qu'il ne laissait pas se perdre beaucoup des prétendus restes.

Le Bruxellois venait passer presque chaque soirée avec Jean Creps et ses amis; ceux-ci payaient son écot et écoutaient, avec une curiosité avide, ce qu'il racontait de son séjour dans les placers ou mines d'or. Ce récit renfermait bien des scènes d'affreuse méchanceté, de violence et de meurtre, et assurément la langue du conteur n'était pas de

nature à en adoucir l'impression; mais peu à peu les Anversois s'habituaient plus ou moins aux choses de Californie, et croyaient, d'ailleurs, que leur nouveau camarade exagérait ses aventures afin de pouvoir se vanter de son courage et de son habileté. Il leur parla très complaisamment des bandits et des *salteadores* ou voleurs de grand chemin, qui attaquent et assassinent les voyageurs; des *vaqueros*, qui prennent avec le *lasso* aussi bien un homme qu'un cheval sauvage et rendent toute défense impossible; du terrible *grizly* (ours gris), qui étouffe un homme dans une étreinte de ses bras velus; et surtout des sauvages américains, qui savent arracher en un clin d'œil la chevelure et la peau du crâne à leurs pauvres prisonniers pour s'en faire un ornement guerrier.

Sur une observation des Anversois, d'où il paraissait résulter qu'ils ne croyaient pas à l'existence de ces dangers, Pardoes, qui aimait à parler, leur donna l'explication suivante :

— Vous devez savoir quelles sont les causes de tout cela. Il n'y a que deux ans qu'on a découvert les mines d'or. Il n'y avait un homme d'origine suisse, nommé Sutter, qui voulut tenter de tirer profit des bois de sapins de Californie, et fit bâtir à cet effet un moulin à eau. On trouva dans la terre qui avait été balayée par l'eau du moulin une grande quantité d'or. La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair. Les habitants de San-Francisco, de Monterey, de la Sonora et les Mexicains accoururent en si grand nombre, que, trois mois après la découverte, plus de quatre mille hommes cherchaient de l'or aux environs du moulin de M. Sutter. Industriels, officiers, soldats, tous s'enfuirent vers les mines. Lorsque, peu après, l'étonnante nouvelle pénétra jusqu'aux États-Unis d'Amérique et jusqu'en Europe, d'innombrables navires amenèrent des milliers et des milliers de chercheurs d'or étrangers. Les naturels du Mexique et des côtes de la Californie regardèrent ces étrangers comme des envahisseurs de leur patrie et de leur propriété légitime. Ils essayèrent d'abord de les repousser des mines et les attaquèrent les armes à la main; mais, trop faibles pour vaincre les chercheurs d'or réunis dans les placers, il se jetèrent dans les bois et le long des routes pour attaquer, piller et tuer les troupes isolées de voyageurs. Au commencement, ils considéraient cela comme une guerre légitime; maintenant ils font encore la même chose, en partie par haine nationale, en partie par avidité. Ces voleurs mexicains, lorsqu'ils sont à cheval et se servent du lasso, s'appellent *vaqueros*: lorsqu'ils sont à pied *salteadores*. En ce qui concerne les *baschranger*, ils sont étrangers; ils vivent du vol et préfèrent ravir l'or aux mineurs qui voyagent plutôt que de le chercher dans les placers par un rude labeur. Les sauvages californiens voient encore avec plus de haine et de colère cette affluence de blancs dans leur patrie. Maintenant, ils sont déjà refoulés à une vingtaine de lieues de la côte; mais à certaines époques, ils descendent en nombre des montagnes et assassinent les chercheurs d'or isolés. Je les ai vus de près, mes amis, je puis en parler! Je crois que j'en ai tué au moins quatre ou cinq.

Sur les instances des Flamands et surtout de Donat, Pardoes se mit à raconter son combat avec les terribles sauvages, et il le fit si bien et d'une façon si pittoresque, que Kwik écoutait le cœur oppressé et presque sans respirer, et qu'il tomba dans de profondes réflexions lorsque Pardoes eut fini son récit.

Le Bruxellois était allé en premier lieu dans les mines du Sud, y avait souffert beaucoup de misère et avait eu peu de bonheur; puis il était allé aux mines du Nord, où il avait trouvé beaucoup d'or; il ne les aurait pas quittées si la saison des pluies n'avait rendu impossible le travail des chercheurs d'or. Son intention était d'y retourner quand la saison des pluies serait plus avancée et qu'il aurait épargné assez d'argent; car il n'était pas, comme ses auditeurs, actionnaire de la Société *la Californienne*. Il devait donc se suffire à lui-même et amasser par le travail l'argent nécessaire pour retourner aux placers.

Les trois amis lui promirent de l'aider à atteindre son but, aussitôt que les directeurs de *la Californienne* seraient arrivés, parce qu'ils ne sauraient d'ailleurs que faire de leurs dollars économisés.

De toutes les histoires et les descriptions de Pardoes, ce qui faisait le plus d'impression sur l'esprit de Donat Kwik était l'histoire de son combat contre les sauvages californiens et leur cruelle habitude de scalper la peau de la tête à leurs ennemis vaincus Peut-être la perte du lobe de son oreille était-elle la cause de cette crainte. Il revenait si souvent sur l'affaire des sauvages, qu'il finit par ennuyer le Bruxellois à force de questions.

Un soir, il l'interrompit de nouveau dans son récit :

— Et ces sauvages, ont-ils en effet la peau rouge?

— Certes; c'est pour cela qu'on les appelle Peaux-Rouges.

— Oui, mais rouge?

— Rouge foncé, presque brun.

— Et sont-ils laids?

— Horribles.

— Et tirent-ils avec des flèches empoisonnées?

— On dit qu'ils trempent leurs flèches dans le jus d'un *yedra*, ou lierre vénéneux.

— Et coupent-ils vraiment aux hommes la calotte de leur tête, avec les cheveux et la peau? Aïe! aïe! quand j'y pense, je frissonne jusqu'à la moelle de mes os.

— Attends, dit Pardoes, je satisferai ta curiosité et te montrerai comment les sauvage scalpent leur homme; car c'est ainsi qu'on nomme ce traitement d'amitié. Tiens-toi tranquille, Kwik, et courbe la tête. — Tiens, ils font ainsi!

En disant cela, il prit de la main gauche l'épaisse chevelure de Donat et la tira comme s'il voulait l'arracher, pendant qu'il traçait avec l'ongle du pouce droit un cercle autour de la tête du jeune homme épouvanté.

— C'est fait, cria-t-il, tu n'as plus ni peau ni chevelure sur la tête!

Donat, qui craignait que ce ne fût vrai, jeta un cri d'angoisse, sauta debout et regarda stupéfait et tremblant le Bruxellois qui feignait de cacher quelque chose derrière le dos.

Un long éclat de rire s'éleva et Donat partagea lui-même l'hilarité générale, dès que, en tâtant sa tête, il se fut assuré que ce n'était qu'un jeu. La sensation désagréable qu'il avait éprouvée laissa cependant une profonde impression dans son esprit, et l'on eut assez de peine à lui faire comprendre que les attaques des sauvages étaient un des moindres dangers des chercheurs d'or.

XV

LA BANQUEROUTE

Un matin, le cinquième jour après l'arrivée du *Jonas*, une grande foule courut sur le port avec de grandes démonstrations de joie. C'étaient les passagers du *Jonas* et de deux autres navires que la Société *la Californienne* avait envoyés à San-Francisco. On avait signalé un trois-mâts avec pavillon français, et le bruit s'était répandu que les directeurs de *la Californienne* étaient là enfin avec les instruments et tout ce qu'il fallait pour conduire les actionnaires aux placers.

Lorsque enfin, après une longue attente, une chaloupe atterrit dans le port, les arrivants furent entourés et chacun voulut savoir des nouvelles de la France et de *la Californienne*. Un cri de désespoir et de rage percourut la foule : *la Californienne* avait fait banqueroute et n'existait plus. Tout l'argent payé était donc perdu, et les actions que l'on avait mises en main des passagers ne valaient plus un centime. Était-ce une gigantesque escroquerie? La Société s'était-elle trompée dans ses calculs ou avait-elle eu des malheurs! Quoi qu'il en fût, les quatre ou cinq cents membres à San-Francisco pouvaient chercher comment ils se tireraient d'embarras. La plupart étaient sans argent; beaucoup d'entre eux, qui avaient été trop paresseux ou trop fiers pour travailler, avaient vécu jusqu'alors très misérablement et couché à la belle étoile comme une poignée de mendiants.

Ce soir-là, les Anversois étaient de nouveau réunis avec le Bruxellois, et on ne parla naturellement que de la banqueroute de *la Californienne* et de la nouvelle position dans laquelle cette mauvaise nouvelle les plaçait.

— J'ai grande envie de vous faire une proposition, dit enfin le Bruxellois. Vous avez voulu me rendre service; je possède le moyen de reconnaître votre amitié. Aurez-vous du courage? Donat n'est pas un héros, je le sais, mais il est fort et dur à la fatigue. C'est un grand avantage dans les placers. De toi, Jean Creps, je ne doute nullement; mais Roozeman, quoique assez robuste, ne me paraît pas fait pour la vie des mines. Il y aurait immédiatement la maladie du pays, se laisserait décourager et deviendrait une charge pour les autres.

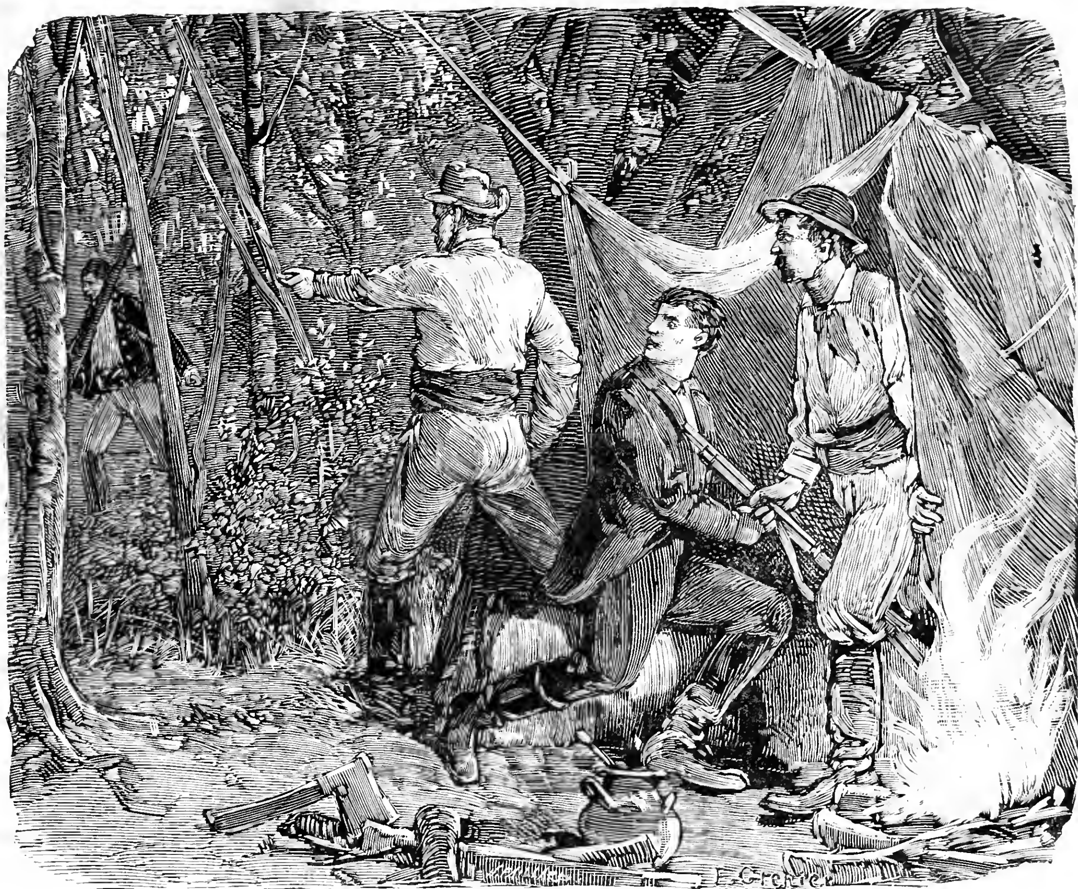
— Bah! que dites-vous? s'écria Donat avec indignation. M. Victor a plus de courage que nous tous peut-être. Si tu l'avais vu à l'ouvrage, comme moi, tu parlerais autrement. Les eaux tranquilles sont les plus profondes, ami Pardoes.

— Pourquoi nous questionnes-tu donc? murmura Victor, qui se sentait blessé intérieurement.

— Si j'étais à ta place, Roozeman, répondit le Bruxellois, je resterais tranquillement chez mon fruitier et laisserais aller mes amis aux placers; car il faut autant de force d'esprit que de force physique pour ne pas succomber là-bas, soit sous le rude labeur, soit sous les attaques d'un tas de pillards.

— Ce que tu dis peut être vrai, Pardoes, répliqua Victor avec calme; mais j'irai aux mines, fussé-je tout à fait seul et y eût-il cent fois plus de dangers, sois-en sûr. Toi aussi tu me regardes comme un être faible? Ne peut-on pas avoir du courage sans jurer ni parler grossièrement?

— C'est bien, laissons cela, reprit le Bruxellois; je veux faire quelque chose pour vous. Écoutez avec attention ce que je vais dire. Il y a deux chemins pour aller aux mines : l'un est au sud, le long de la rivière San-Joaquim; le second, au nord, le long de la rivière que l'on nomme Sacramento. J'ai déjà suivi ces deux chemins. Au sud, il y a beaucoup moins d'or qu'au nord, et d'ailleurs c'est en même temps la contrée où les sauvages se montrent le plus souvent. Notre ami Kwik n'irait donc pas là avec joie. Le voyage au nord est beaucoup plus long et plus difficile, à la vérité, mais les placers y sont plus riches et plus étendus. Ce qui



— Là-bas, là-bas, entre les arbres ! s'écria le matelot. (Page 16.)

me pousse cependant le plus à retourner là, c'est un important secret que je vais vous révéler. Rapprochez-vous, camarades, et écoutez bien. Il n'y a pas trois mois que j'étais encore occupé à laver de l'or au bord de la rivière Yuba. J'y avais beaucoup de bonheur et je dus, comme je vous l'ai dit, quitter le placer contre mon gré, parce que la saison des pluies rendait le travail impossible. A mon retour, j'avais, entre autres compagnons, un Suisse qui était malade et voulait retourner en Europe. Je lui rendis beaucoup de services en route et je défendis sa vie au prix de mon sang, car je reçus un coup de poignard au bras dans un combat contre les voleurs de grands chemins. Ce Suisse portait sous ses vêtements une ceinture en cuir pleine de pépites et de grains d'or. Pour me récompenser de ma protection, il me confia qu'il avait trouvé cet or dans un lieu inconnu jusqu'alors, où les pépites étaient si abondantes qu'on n'avait qu'à les ramasser avec la main, sans aucun travail. Cette place est située très haut vers la *Sierra-Nevada*, ou montagne de neige, entre les sources de Yuba et de la rivière de la Plume ; il me l'a décrite si exactement et m'a indiqué tant de points de repère que moi, qui connais bien la nature du pays, je trouverais le riche placer les yeux fermés. Eh bien, maintenant, pour vous montrer que je suis reconnaissant de votre amitié, je vous propose de former une société entre nous et d'aller ensemble aux mines. Acceptez-vous cette proposition ?

— Oui, oui ! s'écrièrent les autres avec joie.

— C'est bien ; je m'occuperai de chercher encore un ou deux compagnons solides ; car nous devons être six, pour pouvoir travailler convenablement là-bas : deux pour creuser la terre, deux pour la porter à la rivière et deux pour en laver l'or.

— O Pardoes ! cher Pardoes ! partons demain ! s'écria Donat.

— Non, pas si vite. La saison n'est pas encore favorable et nous ne sommes pas prêts.

— Kwik a raison, dit Victor. Pourquoi perdre ici inutilement tant de temps? Pourquoi reculer pour un peu de misère de plus ou de moins, pourvu que nous atteignions les mines d'or? Nous ne souffrirons certainement pas autant que sur le *Jonas*.

— Tu crois? dit le Bruxellois d'un air railleur. Je souhaite que tu ne te trompes pas.

— Mais ne le sais-tu donc pas, Pardoes? Près de deux cents des actionnaires dupés par *la Californienne* partiront demain, tant vers le nord que vers le sud. La plupart ne possèdent pas cinq dollars.

— Laissez-les aller, laissez-les, répondit le Bruxellois avec un sourire singulier. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Beaucoup d'entre eux ne verront peut-être jamais les placers, et il ne m'étonnerait pas que nous trouvassions çà et là sur notre route des cadavres ou des squelettes pour témoigner de leur étourderie. Ah! vous croyez qu'on va aux mines comme de Bruxelles à Anvers? Vous en ferez l'expérience. Si la saison était favorable et si nous étions prêts, je remettrais encore notre voyage, et voici pourquoi : dans peu de jours, trois ou quatre cents actionnaires de la *Californienne* partiront pour les placers, sans argent, sans provisions suffisantes et sans les instruments nécessaires. La faim, le besoin, la misère feront, d'une grande partie de ces hommes, des voleurs et des meurtriers, car en Californie on ne connait d'autres lois que la violence, et le plus fort prend au plus faible ce qu'il désire posséder. Aussi ne me mettrai-je pas en voyage cette fois sans que nous ayons chacun notre fusil : les revolvers sont bons pour les luttes dans les placers; mais en voyage, quand on est attaqué quelquefois de très loin par des balles, les fusils sont un moyen de défense indispensable contre tout danger. En attendant, je m'occuperai de l'acquisition de tout ce qui est nécessaire. J'achèterai la plupart des objets d'occasion, ainsi il nous coûteront moins cher de moitié. Nous avons besoin de beaucoup de choses : des haches, des bêches, des pioches, des plats, des tamis, des marmites, des couvertures pour dormir, une voile pour couvrir notre tente, une claie pour laver la terre aurifère et beaucoup d'autres choses encore.

— Mais quand partirons-nous donc alors, pardieu? grommela Kwik mécontent.

— Aussitôt que le temps sera meilleur et que nous aurons assez d'argent pour nous procurer le nécessaire. Vous n'avez pas encore pu épargner grand'chose, je crois.

— J'ai quarante-huit dollars! s'écria Kwik en frappant sur sa poche.

— Oui, mais Creps et Roozeman? demanda le Bruxellois.

— Moi trente. — Moi vingt-quatre, lui répondit-on.

— Vous êtes plus riches que je ne le croyais. Il y a un bon moyen d'augmenter vos dollars. Roozeman a une malle qui est probablement bien fournie de chemises fines et d'autre linge. Donat a également un bon sac de voyage. Vous me donnerez tout cela et je le vendrai au plus haut prix. Dans les placers, on ne porte pas de linge; on n'y a qu'une chemise de flanelle bleue ou rouge et on n'y change jamais de vêtements. Les étoffes de laine seules sont bonnes là-bas, tant contre le froid et l'humidité que contre la chaleur... Il commence à se faire tard et je suis fatigué. Donnez-moi maintenant chacun dix dollars pour que je puisse commencer dès demain nos achats aux frais de tous.

Jean et Victor donnèrent l'argent sans répliquer. Donat chercha dans ses poches avec une mine embarrassée, fouilla même dans ses bottes et dit :

— C'est dommage; j'ai encore laissé mon argent dans mon chenil. Ce n'est rien, je le donnerai demain.

— Ah! dit le Bruxellois en riant, tu exagères mon conseil, Donat. On doit savoir à qui l'on a affaire. Tu crains que je ne parte avec les dollars, n'est-ce pas?

— Tout est possible en Californie, tu le dis toi-même, bégaya Kwik; mais sois sûr que je n'ai pas mon argent sur moi. Ce que je dis est aussi vrai que je suis ici, ajouta-t-il en se levant précipitamment.

Le Bruxellois frappa sur la poche de Donat et les dollars sonnèrent distinctement.

— Tiens! tiens! je les ai tout de même sur moi! Prends, voilà les dix dollars; je dirai une prière pour que tu n'aies pas de mauvaises idées pendant ton sommeil.

— Maintenant, dit le Bruxellois, nous épargnerons autant que possible, pour être bientôt prêts. Ne parlez à personne de nos intentions ni du but de notre voyage, ni de quelque autre chose que vous auriez apprise de moi. Si l'on venait à savoir que nous nous rendons à de riches placers inconnus, on nous devancerait, on nous suivrait, et l'on nous disputerait par la violence la possession du bon endroit. Il y a beaucoup de chances pour que nous revenions des mines avec une bonne charge d'or. Adieu jusqu'à demain; nous causerons chaque jour de notre prochain voyage.

Cette nuit-là, Creps et Roozemman eurent des rêves d'or. Victor retourna en esprit dans sa patrie, rendant sa mère riche et heureuse, et se voyant lui-même l'époux de la douce Lucie Morello.

Donat, qui couchait sur quelques sacs de farine, sous le hangar qu'il nommait son chenil, eut un sommeil très agité. Il rêva qu'il jetait aux pieds du garde champêtre de Natten-Haesdonck tant d'or qu'il en avait presque aux genoux; qu'il l'embrassait avec empressement et lui donnait son Anneken pour épouse; puis il se vit entouré de sauvages qui voulaient lui scalper la tête, ou d'ours avec des dents effroyables; puis il vit encore Pardoes s'enfuir avec ses dollars et crier à haute voix : « Arrêtez le voleur! arrêtez le voleur! »

Cependant les trois amis dormirent cette nuit du plus doux sommeil dont ils avaient pu jouir à San-Francisco.

XVI

LES CHERCHEURS D'OR

Par une chaude ma'inée du mois de juin, six voyageurs harassés marchaient dans une immense et solitaire vallée, à l'est de la rivière le Sacramento. Ils portaient de pesants havre-sacs sur le dos et étaient chargés de provisions, de haches, de bêches, de pioches, de couvertures de laine et d'autres instruments; en outre, l'un d'eux portait la voile destinée à couvrir la tente; un autre portait la grande marmite pour faire bouillir l'eau, et un troisième la claie, de plus de six pieds de long, destinée à laver la terre aurifère.

Ils avaient tous un fusil en bandoulière et un revolver et un couteau passés dans la ceinture. Ils devaient être depuis plusieurs jours en route. car ils étaient sales et crottés des pieds à la tête; et à voir leurs dos courbés, leurs pieds engourdis et leur marche essoufflée, on eût pu deviner qu'ils avaient déjà fait plusieurs lieues de chemin ce jour-là.

L'endroit où ils se trouvaient était l'extrémité orientale de la vallée de Sacramento, entre la vallée de l'Ours et le Yuba. A leur gauche, s'étendait une plaine immense; à leur droite, au contraire, ils voyaient le sol s'élever et surgir des collines et des montagnes, dont les croupes et les sommets étaient couronnés de cèdres, de cyprès et de pins. A plusieurs lieues de distance derrière les montagnes, toujours de plus en plus hautes, leur vue s'arrêtait aux arêtes de la Sierra-Nevada, dont les cimes s'élèvent de tant de mille pieds vers le ciel qu'ils restent couverts d'une neige et d'une glace éternelles.

Les voyageurs étaient parvenus à un endroit où ils allaient quitter la grande vallée pour gravir du côté de l'est un défilé entre deux collines. Il avait beaucoup plu quelques jours auparavant. Maintenant le soleil brillait et il faisait beau; mais le sol détrempé était encore boueux et glissant, et l'essoufflement des voyageurs épuisés redoublait avec les difficultés de leur marche.

Les hommes dont se composait cette troupe n'étaient autres que le Bruxellois Pardoes, ses amis Creps, Roozeman et Kwik, et deux nouveaux camarades. Le premier, celui qui se tenait le plus souvent à côté de Pardoes, était un Ostendais qui avait fait presque tout le tour du monde sur un vaisseau américain, et qui s'était enfui en dernier lieu de Callao, pour venir chercher de l'or en Californie. C'était un gaillard fort comme un ours, grossier de langage, ayant l'esprit borné et sans aucun sentiment de générosité ni de morale. Il devait être querelleur de sa nature; car il se vantait sans cesse de son adresse dans les combats au couteau. Le petit doigt manquait à sa main gauche; il l'avait perdu dans une de ces luttes. Le Bruxellois l'avait accepté dans l'association, quoiqu'il fût sans ressources, à cause de sa force corporelle, qui devait lui faire supporter facilement la vie fatigante des mines. — Le second était un gentilhomme français d'environ quarante ans, maigre, aux traits réguliers et haut perché sur ses jambes. Cet homme était évidemment d'une grande naissance; il y avait dans sa démarche, dans la finesse de ses extrémités et même dans l'expression de ses lèvres, quelque chose qui accusait une éducation distinguée et qui contrastait singulièrement avec la physionomie grossière et ignoble de l'Ostendais. Le Français n'était cependant pas un compagnon amusant; il ne parlait que quand il ne pouvait sans impolitesse rester muet, et encore ses paroles étaient amères et trahissaient l'indifférence ou l'orgueil. Le plus souvent il paraissait rêveur et se parlait à lui-même, comme quelqu'un qui est poursuivi par des pensées secrètes ou par une conscience bourrelée, ce qui faisait dire à Donat qu'il avait des rats en tête et qu'une des vis de son cerveau était probablement détachée.

La raison pour laquelle Pardoes avait admis cet associé muet dans sa compagnie, c'est que le Français avait offert tout l'argent qu'il possédait pour devenir leur compagnon de voyage; et comme cet argent était suffisant pour acheter les armes qui manquaient encore, les Flamands avaient accepté sa proposition avec joie.

Victor était le seul qui, par sympathie et par certain sentiment de compassion, témoignât quelque amitié au gentilhomme; l'Ostendais était le compagnon habituel de Pardoes; Jean Creps paraissait s'entendre également bien avec tous. C'était aussi le cas de tous; car, quoiqu'il portât sur son dos la grande claie et qu'il fût chargé outre mesure, il faisait souvent éclater les autres de rire, par ses cabrioles comiques et par ses saillies bouffonnes.

Pendant qu'ils gravissaient ainsi la pente d'un vallon, le Bruxellois, qui allait toujours en avant, tournait la tête de tous côtés comme s'il craignait une rencontre; tantôt il examinait le sol et paraissait suivre les traces indistinctes de pieds; mais les autres n'y firent pas attention, car Pardoes avait agi ainsi du premier jour et avait parlé comme si, à chaque pas, un nouveau danger devait s'élever sous leurs pieds.

En ce moment, le Français glissa sur la terre humide et plia profondément sous son fardeau.

— *Eh! eh! baron!* cria Donat, *c'être pas bon avec cet barre-sac sur son dos. Plus bon à Paris dans la voiture, n'est-ce pas?*

Mais le baron n'eut pas l'air d'entendre les paroles de Donat.

— Il me semble, pardieu! que mon français est assez compréhensible, murmura celui-ci en lui-même. Ces gentilshommes ne peuvent jamais oublier ce qu'ils ont été. Elle lui fait la jambe belle, sa baronnie, en Californie. Monsieur du Haut-Mont, avec une marmite sur le dos!

Et, ralentissant un peu le pas, il s'approcha de Victor et dit:

— Monsieur Roozeman, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser porter votre hache et votre couverture? Ce serait un vrai plaisir pour moi si vous vouliez vous décharger un peu sur mon dos.

— Tais-toi, Donat, répondit Victor avec un sourire, tu es déjà chargé comme un mulet. Ce grand panier te fait ressembler à un navire sans voile. Je te regarde; car demain c'est mon tour de porter les paniers.

— Vous ne les aurez pas.

— Pas de plaisanterie, Donat; je te suis reconnaissant de ta bonne volonté à mon égard; mais je ferai comme les autres. N'en parle donc plus: c'est inutile... Qu'a remarqué Pardoes pour regarder si attentivement de tous côtés?

— Qu'aurait-il remarqué? Rien du tout. Le Bruxellois n'est pas mort de son premier mensonge, depuis que nous sommes en route. Avec ses éternelles histoires de voleurs de grand chemin, d'ours et de sauvages, je craignais qu'au bout de trois jours nous n'eussions été tous ensemble dans le royaume des vers; et nous n'avons pas encore vu de créature vivante que çà et là un lièvre, et dans le lointain deux ou trois petits cerfs avec des queues noires. Cela vaut bien la peine d'en être effrayé! Savez-vous quoi, monsieur Roozeman? Le Bruxellois veut se faire valoir; il marche en avant, nous conduit, nous commande comme un général, il fait de l'embarras, il se vante pour paraître nécessaire. Je veux courir pendant dix ans tout à fait seul... Tiens! qu'a donc trouvé Pardoes?

Ils s'approchèrent du Bruxellois, qui s'était arrêté et regardait la terre sans bouger en disant à voix basse:

— Chut! il y a un danger qui nous menace.

— Vois-tu de l'or? demanda Donat. Pour moi, je ne vois que du gazon et des fleurs jaunes.

— Tais-toi, bavard, murmura Pardoes.

— Je me tais, je me tais; mais qu'y a-t-il, pardieu?

Le Bruxellois leur fit signe de s'arrêter, s'avança de quelques pas, toujours courbé vers la terre. Puis, se tournant vers ses compagnons, il dit:

— Prenez vos fusils en main à tout hasard.

— Eh bien! eh bien! que va-t-il se passer ici, pour l'amour de Dieu? Je ne vois âme qui vive. Ce ne sont assurément pas ces sapins qui nous mangeront?

— Pas de bêtises, Kwik; c'est très sérieux. Ne remarquez-vous pas, messieurs, là devant vous sur le gazon, et ici sur cette place humide, ces traces de pas?

— J'ai beau écarquiller les yeux; je crois que je suis devenu aveugle, murmura Kwik.

— Avec un peu d'expérience et de pénétration, continua le Bruxellois, on peut deviner à ces signes confus, qui a passé ici, combien ils étaient, et même quelle sorte d'hommes c'était. Voyez, l'empreinte n'est pas aussi large que celle de nos pieds et tout à fait sans traces de clous. Des Mexicains ont passé par ici. La partie antérieure du pied est marquée profondément, tandis qu'à la plupart des empreintes on ne voit pas le talon. Ils ont donc couru. Des voyageurs paisibles ne courent pas. Ce sont des *saltéadores* ou voleurs de grand chemin.

— Mais, remarqua Victor, la pointe du pied est tournée vers nous. Les gens qui ont passé ici sont derrière nous et s'éloignent.

— Est-ce pour cela que tu nous mets encore la mort dans l'âme? grommela Donat. Qui sait si ces *sal... sal...* ces brigands ne sont pas déjà à San-Francisco?

— Il ne s'est pas écoulé une heure depuis que les empreintes sont faites, répliqua le Bruxellois très sérieusement, d'une voix grave. Et, comme je ne les ai pas remarquées plus tôt, les *saltéadores* doivent être grimpés quelque part sur les collines. Quoi qu'il en soit, tenez vos fusils en main, et jetez en marchant les yeux à droite et à gauche, derrière et devant vous. Du silence! surtout du silence!

La solennité de cet ordre fit quelque effet, du moins sur Donat, quoiqu'il tâchât de le dissimuler. Il se tenait maintenant près du Bruxellois et tournait sans cesse la tête, probablement parce qu'on lui avait dit que les brigands étaient derrière eux.

Ils avaient marché pendant près d'une demi-

heure sans entendre le moindre bruit. La vallée s'était élargie, mais ils allaient entrer de nouveau dans un défilé assez étroit.

Le Bruxellois s'arrêta et dit:

— Reposons-nous ici pendant quelques minutes. Je vous conjure, camarades, d'être toujours sur vos gardes, de bien regarder tout ce que vos yeux peuvent atteindre et de faire bien attention au moindre bruit qui frappe vos oreilles. Jusqu'ici nous n'avons pas rencontré de dangers, parce que j'ai eu soin d'éviter la route ordinaire des chercheurs d'or. A présent, cela devient impossible. Dans cette vallée, entre la rivière de l'Ours et le Yuba, les directions se croisent. S'il y a des *saltéadores* ou brigands, nous pouvons les rencontrer dès à présent à chaque instant. Donc, soyez toujours prêts à la défense, surtout quand notre route est dominée par des collines ou par des bois, comme en ce moment et comme cela durera pendant quelque temps encore...

Ils continuèrent à avancer et ne rencontrèrent rien jusqu'au moment où ils atteignirent la fin du défilé. Là, Kwik sauta tout à coup en arrière avec un cri d'angoisse.

— Qu'y a-t-il ? que vois-tu ? s'écrièrent les autres.

— Là ! là ! répondit Kwik, tout une bande de brigands !

Tous s'arrêtèrent et tinrent leurs armes prêtes ; car ils voyaient devant eux, au pied d'une colline et à moitié cachés, quatre hommes acculés contre les arbres et dont les deux premiers étaient appuyés sur de longs fusils.

— Eh bien ! que ferons-nous ? murmura Creps, Nous ne pouvons pas rester ici irrésolus. Ils ne sont que quatre. Pourquoi craindre.

— Oui, mais la prudence est aussi du courage. Ils sont peut-être plus que nous ne croyons. Observons un instant quelle peut être leur intention. C'est étonnant, ils nous remarquent ; et, si je ne me trompe, ils rient.

— Venez, avançons, dit Roozeman ; reculer est impossible. Si ces hommes veulent nous attaquer, ils peuvent nous atteindre dans tous les cas.

— As-tu peur, Pardoes ? demanda Jean Creps.

— Peur ? Je suis prudent. Vous ne connaissez pas le pays. Mais il n'y a pas d'autre moyen. En, avant donc... et au moindre mouvement hostile faisons feu !

Ils poursuivirent leur chemin. Lorsqu'ils passèrent devant les brigands supposés, à une quarantaine de pas, ceux-ci ne bougèrent point et restèrent appuyés sur leurs fusils, sans dire un mot, et même sans répondre autrement que par un grognement bref et un léger signe de tête au salut qui leur fut adressé.

A peine les Flamands se furent-ils éloignés d'une demi-portée de fusil, que Donat s'écria avec étonnement.

— Bonté du ciel ! en croirai-je mes yeux ? C'est, pardieu, la moustache rousse du *Jonas*.

— Tu t'es trompé, dit Roozeman. Il n'est pas parmi eux.

— Si, il y est, en chair et en os... mais sans son épaisse barbe, qu'il a probablement fait couper à San-Francisco. C'est un des deux sans fusil. Ce roux coquin serait-il devenu voleur de grand chemin ? Sur ma parole, je me suis toujours dit qu'il sentait la corde.

— Bah ! ce ne sont pas des voleurs, dit Victor en riant ; vous le voyez bien, ce sont des gens qui se reposent.

— Pas des voleurs ? répéta le Bruxellois, regardant toujours derrière lui. On voit bien que c'est la première fois que vous venez en Californie. Si ces hommes allaient aux placers, ils seraient, comme nous, chargés d'instruments ; s'ils revenaient des placers, ils porteraient également des provisions, et, d'ailleurs, je le verrais à leur costume.

— En effet, interrompit Donat, ils ne vont pas aux mines, ils n'en reviennent pas, donc *ergo*, comme dit le clerc de Natten-Haesdonck, ce sont des voleurs.

— Va-t'en au diable avec tes sottises ! grommela le Bruxellois en le poussant en arrière.

» Vous pouvez en croire ce que vous voudrez, camarades, continua-t-il en se tournant vers les autres. Ce sont des voleurs ; et les singuliers personnages que nous avons vus ne forment probablement qu'une partie de la bande. Vous saurez que les véritables gens du métier attaquent très rarement les voyageurs qui se rendent aux placers, parce qu'ils ne possèdent pas d'or. Je crois donc pouvoir en conclure que les brigands se tenaient là en faction pour attendre les chercheurs d'or qui reviennent des mines. Dans tous les cas, croyez-moi, la présence de ces hommes est un mauvais signe. Avançons un peu plus vite, et tenez constamment l'œil au guet, car chaque arbre, chaque pli de colline, chaque fente de rocher peut cacher des ennemis qui fondraient sur nous au moment où nous nous y attendrions le moins. Mais surtout du silence. Et toi, Donat, fais bien attention. J'agirai comme un chef en temps de guerre, et, si tu ne tiens pas le bec clos, je te punirai par une faction de nuit extraordinaire. En avant, maintenant, et prenez garde, messieurs !

Les voyageurs suivirent leur guide, silencieux et d'un pas pressé.

XVII

LES BANDITS

Une heure avant la tombée de la nuit, les chercheurs d'or flamands s'avançaient toujours; mais leur dos se courbait de plus en plus et ils paraissaient à bout de forces. Ils avaient fait une pénible journée de marche et exprimé plus d'une fois le désir de planter leur tente et de se reposer jusqu'au lendemain. Mais le Bruxellois avait refusé jusqu'alors de satisfaire le désir général de ses compagnons, parce que leur route était trop dominée par les collines et des rochers d'où l'on pouvait tomber sur eux facilement et à l'improviste.

Ils venaient d'atteindre une vaste plaine. Le sol, comme en la plupart des lieux qu'ils avaient déjà traversés, étaient converts de sénevés sauvages et de folle avoine; mais néanmoins, la vue s'étendait très loin de toute part, excepté du côté gauche, qui était garni en partie de broussailles et de sapins. Au milieu de la vallée, murmurait un clair ruisseau. L'endroit était donc propice pour y camper pendant la nuit et pour y faire cuire le souper, leur principal repas. D'ailleurs, comme ils n'avaient rien rencontré en route, leur inquiétude s'était dissipée insensiblement, et, à l'exception du Bruxellois, personne ne pensait plus au danger.

Les havre-sacs furent ôtés, et, pendant que Jean Creps et le baron restaient pour veiller sur les provisions et les instruments, les autres allèrent dans le fourré pour chercher le bois nécessaire.

Quelques minutes après, ces derniers étaient de retour. On planta en terre deux grosses branches fourchues; une branche droite fut placée horizontalement entre les dents de ces fourches et la voile fut jetée par-dessus. La tente sous laquelle ils allaient passer la nuit sur la terre humide était dressée.

En même temps, Donat, dont c'était le tour de faire la cuisine, avait allumé un grand feu et suspendu au-dessus une marmite pleine d'eau attachée à une branche de bois, soutenue de la même manière que la toiture rudimentaire de la tente.

Les apprêts de ce souper n'étaient pas chose difficile. Ce que les voyageurs allaient prendre pour renouveler leurs forces était la même nourriture qu'ils prenaient depuis leur départ de San-Francisco, et qu'ils devaient manger désormais pendant leur trajet et dans les mines. Le Bruxellois leur avait appris, à cet effet, la manière de vivre des chercheurs d'or, et tenait à ce qu'on ne déviât pas de cette règle établie par l'expérience. Premièrement on fait du café : cette boisson ne manque jamais au repas d'un chercheur d'or. On écrase grossièrement les grains de café entre deux pierres ou d'une autre matière, puis on les fait bouillir. Enfin, on jette dans la marmite bouillante un peu d'eau froide, avec laquelle le marc va au fond. Secondement, on coupe quelques morceaux de lard salé et on les frit dans la poêle. Troisièmement, on mélange un peu de farine de froment avec de l'eau et avec la graisse du lard on en fait quelque gâteaux. Hors les cas extraordinaires, la cuisine des chercheurs d'or n'offre pas d'autres plats.

Pendant que Donat s'occupait près du feu avec activité, les autres s'étaient étendus par terre sous la voile, isolés chacun dans sa couverture de laine, et la tête appuyée sur son havre-sac. Le Bruxellois et le matelot fumaient une pipe; le Français semblait déjà endormi; Jean et Victor suivaient des yeux Donat et riaient de ses gestes bouffons et de ses facéties.

La nuit était venue et l'horizon du vallon avait disparu dans la clarté douteuse du crépuscule. Lorsque l'odeur du premier gâteau monta aux narines de Donat, l'eau lui en vint à la bouche, et il se mit à chanter joyeusement.

Puis il releva en l'air un plat en fer-blanc; et, montrant le gâteau à ceux qui étaient couchés sous la tente, il s'écria :

— Messieurs, je suis du pays des crêpes. Regardez-donc! Qui en fera une si brune, si grasse et si...?

Mais un coup de pistolet se fit entendre à quelques pas de la tente; une balle perça le plat de fer-blanc dans la main de Donat, et celui-ci laissa tomber le gâteau dans le feu, en jetant de grands cris.

Les autres sautèrent debout, le fusil à la main, et sortirent de la tente pour se défendre contre l'attaque que le coup de pistolet leur annonçait. Ils n'aperçurent rien cependant quoique le crépuscule leur permis de voir très loin encore au delà du cercle de lumière tracé par les flammes du feu.

— Là-bas, là-bas! s'écria le matelot, entre les arbres, un homme qui fuit!

— Reste ici, toi, Donat, l'arme en arrêt, ordonna le Bruxellois, pendant que, suivi par les autres, il courait vers le bois pour tenir les fuyards à la portée de son fusil.

Kwik, encore tout étourdi, était debout devant le feu, le fusil à la main, sans avoir conscience de lui-même. La tête lui tournait et il murmurait entre les dents avec dépit :

— Jolie fête des patates! drôles de crêpes! Ah! si j'étais à Natten-Haesdonck!

Tout à coup il se mit à trembler de tous ses membres : il lui semblait voir, droit devant lui, dans la demi-obscurité, quelques hommes courbés s'approcher à travers les senevés touffus. Il ne lui fut bientôt plus permis d'en douter : un de ces ennemis qui marchaient en rampant s'était redressé tout à coup. Donat arma son fusil, épaula, et dit en levant les yeux au ciel :

— O mon Dieu! pardonnez-moi, ce n'est pas ma faute!

Après cette courte oraison, il lâcha la détente. Un cri perçant retentit, et l'homme tomba en arrière.

Les autres voleurs s'élancèrent pour tomber sur Donat; mais il tira si résolûment sur eux avec son pistolet, qu'ils parurent hésiter.

En ce moment, deux ou trois coups de fusil retentirent du côté des arbres, et plusieurs balles traversèrent l'air en sifflant au-dessus de la tête des brigands surpris. Ceux-ci, voyant que leur coup était manqué et qu'ils avaient affaire à des forces supérieures, s'enfuirent en toute hâte à travers les hautes herbes et disparurent dans les broussailles.

C'étaient les camarades de Donat qui étaient accourus à son coup de feu et avaient chassé les voleurs par leur apparition.

— Mon pauvre Kwik, n'es-tu pas blessé? demanda Victor d'un ton de sollicitude en voyant le jeune paysan la tête penchée sur sa poitrine et tout abattu.

— Non, monsieur Roozemann, soupira Donat, mais cela ne vaut guère mieux : j'ai tué un homme, hélas! une créature de Dieu, comme moi! Cela restera sur ma conscience comme un bloc de plomb.

— Que dis-tu! tué un homme! où? demanda Pardoes. Tu ne plaisantes pas dans un pareil instant, n'est-ce pas?

— Il est tombé là-bas, à une cinquantaine de pas d'ici, au milieu de ces hautes herbes.

— Eh bien, conduis-nous; nous irons voir si tu n'as pas rêvé.

Arrivés à l'endroit designé, ils remarquèrent qu'en effet quelqu'un devait être tombé là; car une humidité qui était sans doute du sang brillait sur le sol.

Le Bruxellois courut à la tente, revint avec une branche de pin qui flambait et éclaira le terrain.

— C'est du sang, en effet, dit-il. Tenez, suivez la trace avec moi; mais dirigez vos yeux de tous côtés et tenez vos fusils prêts... Voyez, ils étaient trois, et deux ont soutenu le blessé. Le sang est répandu à côté des traces de pas; la balle a donc porté dans le bras; car si Donat eût touché le bandit au corps ou aux jambes, le sang coulerait dans l'empreinte des pieds ou immédiatement derrière.

— Il n'est pas mort, le pauvre homme? demanda Kwick avec une grande joie.

— Non, puisqu'il a encore su courir.

— Dieu soit loué! si j'avais assassiné un homme, je n'aurais plus un instant de repos.

— Tu crains que le fantôme du mort ne vienne te tirer la nuit par les pieds, n'est-ce pas? dit le matelot en ricanant.

— Oui, je le sais bien, tu ne crois à rien, vilain hérétique que tu es, répliqua Donat. Ce serait peut-être la première fois que des esprits reviennent? Le grand-père de ma tante a vu l'esprit du fossoyeur dans le cimetière de Natten-Haesdonck.

— Il est inutile que nous allions plus loin, interrompit le Bruxellois en se retournant. Les scélérats se sont enfuis dans le bois avec leur compagnon blessé, et ils sont probablement très loin. Retournons à notre tente; je vous expliquerai en route mes soupçons concernant la ruse qu'ils avaient employée pour nous surprendre. — Dis-moi, Kwik, ces voleurs avaient-ils des fusils?

— Il y en avait deux qui avaient des fusils, et ils ont tiré chacun une fois sur moi, si bien qu'une balle a même traversé mon toupet.

— Voyez-vous bien! murmura Pardoes. Ils étaient quatre avec celui qui a lâché le premier coup de pistolet; deux seulement avaient des fusils. Ce sont les mêmes hommes que nous avons vus cet après-midi appuyés contre les arbres. Ils ont suivi de loin nos traces pour nous surprendre dans notre tente.

— Ces hommes doivent être bien téméraires remarqua Creps. Ils savent que nous leur sommes supérieurs en nombre, que nous avons des armes et cependant ils ne craignent pas de nous attaquer.

— Oui, mais vous ne connaissez pas la ruse, répondit le Bruxellois, et moi-même, j'ai été assez stupide pour m'y laisser prendre, quoique j'en eusse souvent entendu parler. Celui qui a tiré le premier coup de pistolet tout près de la tente ne voulait que nous donner le change et nous attirer derrière lui, loin de notre campement. Heureusement, j'ai laissé Donat en faction; autrement les camarades du premier auraient, pendant notre absence, pillé notre tente. C'est un tour de chercheurs d'or pauvres et affamés qui tâchent de se procurer ainsi des provisions, des instruments et des couvertures. Messieurs, je félicite notre ami Kwik au nom de nous tous. Il s'est comporté comme une bonne et courageuse sentinelle.

— Cela prouve qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour faire un coup heureux, grommela le

matelot, qui semblait jaloux de cette louange.

— Cela pourrait bien prouver aussi qu'il n'est pas nécessaire de tuer un tas de gens en paroles, pour défendre courageusement sa vie au moment du danger, bégaya Kwik.

— Tu es un poltron; ose dire que ce n'est pas vrai?

— Oui, oui, c'est vrai; j'aimerais mieux vivre en paix avec les hommes et les bêtes; mais de *moi*, *toi* et *lui*, je sais, pardieu bien, quel est mon meilleur ami. Dans tous les cas, à l'œuvre on connait l'artisan, dit le proverbe.

Ils étaient revenus à la tente. Donat prit la poêle et continua à faire des crêpes, pendant que les autres buvaient le café dans des écuelles de fer-blanc et y trempaient un peu de biscuit qui leur restait.

Kwik grommelait à part lui d'un air mécontent, tout en faisant sa cuisine. Il réfléchissait qu'un double danger l'avait menacé : tuer un chrétien comme un chien, ou bien recevoir une balle dans la tête. Le premier lui faisait horreur, et le second lui plaisait encore moins. Les crêpes, quoique leur parfum fût toujours aussi bon, ne le tentaient plus; il devint mélancolique et murmura sans quitter de l'œil la pâte rissolante :

— Infernale friture! Venir de plusieurs milliers de lieues pour manger des gâteaux poivrés avec des balles et beurrés avec du sang humain! Donat! Donat! mon garçon, tu es un vilain âne! Que viens-tu faire ici? Natten-Haesdonck est un paradis terrestre en comparaison de ce repaire de bandits.

Enfin le souper fut prêt : chacun en prit sa part. Le baron, qui était en faction, fut relevé pendant quelques minutes par Jean Creps. Quand on alla se coucher sous la voile, le Bruxellois dit :

— Tâchez de bien vous reposer, mes amis, car demain, à la pointe du jour, nous devons être sur pied. Les scélérats qui nous ont attaqués ne sont plus à craindre, ils ne reviendront pas. S'il ne survient pas d'autres dangers, nous ne serons pas inquiétés de toute la nuit. Vous connaissez vos tours de faction. Après le baron, c'est Roozeman; après Roozeman, l'Ostendais, et ainsi d'heure en heure. Le baron donnera sa montre à son successeur. Faites bien attention de ne pas faire de bruit, et n'éveillez que le camarade qui doit monter la garde. Regardez sans cesse de tous côtés et ouvrez les oreilles autant que possible. Si vous remarquez quelque chose, tirez un coup de fusil, et chacun de nous sautera sur ses pieds, prêt à se défendre. Qu'on se taise maintenant! Bonne nuit, dormez bien.

Malgré les émotions de cette journée, les chercheurs d'or cédèrent bientôt à la fatigue et s'endormirent si bien, que leurs ronflements faisaient ressembler la tente à une tanière pleine de grognements d'ours.

Donat seul se tournait et se retournait dans ses couvertures, étendait les jambes, les retirait et se couchait sur le côté ou sur le dos; mais il ne put s'endormir. Après une heure et demie de pénible insomnie, il entendit éternuer deux fois Jean Creps qui était couché tout près de lui.

— Ah! monsieur Jean, êtes-vous éveillé? murmura Kwik d'un ton plaintif.

— Qu'as-tu Donat? es-tu malade? demanda Creps à moitié endormi.

— Je ne puis fermer l'œil.

— Bah! il faut dormir.

— Je ne puis, Jean.

— Cela ne fait rien.

— Mais je ne puis pas, vous dis-je.

— Il faut essayer, cela ira bien.

— Toutes mes côtes sont brisées; je frétille ici comme une anguille sur le gril.

— C'est une idée, Donat.

— Oui, monsieur Jean, c'est une idée, une vilaine idée.

— Allons, abrège. A quoi penses-tu?

— Je pense et je repense ainsi en moi-même : Dormir n'est rien, si je savais que je m'éveillerai encore vivant...

— Laisse moi tranquille, tu m'ennuies, Donat.

— Eh bien, dit Kwik en soupirant, si cela ne se peut pas autrement, encore un pater ou deux pour ma pauvre petite âme... Et puis ronflons à la grâce de Dieu!

XVIII

LA PÉPITE

Le lendemain, au lever du soleil, après avoir pris du café et mangé des galettes avec du lard, les chercheurs d'or s'étaient remis en route. La plus grande partie du jour s'était écoulée sans qu'ils eussent rencontré quelque chose de particulier. Leur route les conduisait à travers une suite de vallons et de montagnes, tantôt s'écartant pour faire place à une vaste plaine, tantôt se rapprochant pour former un défilé dont les parois rocheuses semblaient près de s'écrouler sur les voyageurs.

Dans l'après-midi, pendant que ses compagnons, après avoir déposé leurs havre-sacs, s'étaient couchés sur le sol pour prendre du repos, Donat était allé à une petite chute d'eau qui tombait en murmurant sur des blocs de rochers, à une centaine de pas de distance. Il avait soif et voulait boire. En se penchant au-dessus du ruisseau, clair comme le cristal, il vit briller quelque chose dans l'eau.



Il le renversa en arrière. (Page 59.)

C'était un caillou gros comme le poing et qui paraissait fendu au milieu. Le cœur du jeune paysan se mit à battre violemment; il était pâle et resta dans une immobilité complète à contempler l'objet étincelant, comme si un spectacle merveilleux l'avait frappé de stupeur. Toutefois, il saisit le caillou, l'examina de tous ses yeux, le baisa avec transport, puis courut à travers les senevés vers ses compagnons, en poussant des cris de joie et faisant toute sorte de gestes et de cabrioles.

— Messieurs, leur cria-t-il de loin, remerciez Dieu, j'ai trouvé le trésor! De l'or! de l'or! un bloc de dix livres au moins! assez pour acheter un châ...!

Il trébucha et tomba la face contre terre.

— De l'or! dix livres! est-ce bien possible? demanda Victor.

— Certes, c'est possible, répondit le Bruxellois; c'est ainsi qu'on trouve parfois les plus grosses pépites. Si Kwik avait découvert un riche placer...

— Aux innocents les mains pleines, dit en riant le matelot.

— Dépêche-toi, dépêche-toi, petit Kwik chéri, s'écria Jean Creps avec une joyeuse impatience.

Tous les autres étendirent, en signe d'intérêt, les mains vers lui.

Donat accourut tout hors d'haleine et bégaya :

— Voyez, voyez quel gros bloc! Et lourd, lourd! plus lourd que du plomb!

A ces mots, il donna le caillou d'or au Bruxellois, qui, après l'avoir examiné, le lança de toute sa force dans la plaine en poussant un cri de désappointement.

— Puisse-tu avoir la crampe, triple imbécile! dit-il à Kwik, qui le regarda d'un air stupéfait et déconcerté, et murmura presque en pleurant :

— N'était-ce pas de l'or?

— De l'or? C'était une pierre de soufre, de l'es-

père qu'on appelle *pyrite*, et elle ne contient que du fer et du soufre.

— Tu ne dois pas être si fâché contre moi pour cela, dit Donat pendant qu'ils reprenaient leurs havre-sacs pour continuer leur voyage. J'y perds autant que toi. Il y en a certainement plus d'un qui s'y est trompé. Pourquoi aurait-on inventé le proverbe : *Tout ce qui brille n'est pas or?* Allons, allons, nous ne sommes pas plus pauvres qu'auparavant. S'il n'y a pas ici de morceaux d'or, nous en chercherons plus loin. Pardieu! monsieur Victor, c'est bien dommage : tout en courant, je voyais le garde champêtre de Natten-Haesdonck, avec son Anneken, me tendre les bras en riant, précisément au moment où je tombai là-bas le nez dans le sable. Enfin! la scélérate pierre est perdue, mais nous emportons au moins l'espoir sur notre dos, je veux dire dans notre cœur.

Bientôt, l'amère déception se changea en gaieté, et maintes saillies grossières ou spirituelles sur la naïveté de Donat prêtèrent à rire aux amis.

Ils étaient déjà à plus de quatre milles de la chute d'eau où ils s'étaient reposés et longeaient une forêt de broussailles épineuses qui ne paraissaient pas assez haute, pour cacher un homme debout.

Tout à coup, le matelot s'arrêta et braqua son fusil comme quelqu'un qui veut tirer.

— Que vois-tu? demandèrent les autres surpris.

— Là, une tête humaine! quelqu'un qui nous épie et se cache dans les broussailles!

— Où? Nous ne voyons rien.

Pour toute réponse, le matelot ajusta et envoya une balle dans les arbrisseaux.

Un cri de douleur retentit, et immédiatement après, du sein du fourré, s'éleva une voix plaintive, faible et douce comme si l'on eût touché une femme ou un enfant.

— Ciel! tu as fais un malheur! s'écria Victor ému jusqu'au fond du cœur par le son de cette voix... Allons, allons, mes amis, courons au secours de la pauvre victime.

Comme Victor, Creps et Donat entraient dans les broussailles malgré les observations du Bruxellois, ce dernier et le baron suivirent leur exemple.

Le matelot, probablement effrayé par l'idée qu'il pouvait avoir assassiné un innocent, jura qu'ils commettaient une imprudence et resta dans la vallée.

Les autres trouvèrent, dans une petite clairière, entre les broussailles, le corps d'un homme dont la balle avait percé la tête. Sur ce corps était penché un jeune homme, un enfant de treize à quatorze ans. Il embrassait le mort, versait des larmes sur son visage défiguré, et il était tellement égaré par le désespoir et la douleur, qu'il ne remarqua pas d'abord la présence des étrangers.

On pouvait voir à leurs costumes que ces gens étaient des Mexicains, et, comme le jeune homme répétait toujours d'un ton déchirant : *Pobre padre!* on sut qu'il pleurait sur le cadavre de son père.

Le baron, qui connaissait un peu l'espagnol, lui demanda comment il se faisait qu'ils voyageassent seuls ainsi et sans armes dans cette contrée dangereuse.

Le baron ne saisit pas très bien les paroles brèves et entrecoupées que le jeune Mexicain lui répondit; cependant, il crut comprendre que ces malheureux avaient été attaqués et pillés et qu'ils avaient perdus leurs compagnons dans leur fuite. L'enfant était presque fou de douleur et de rage contre les assassins de son père, qu'il regardait comme de vrais détrousseurs de grands chemins; car il parlait avec une grande volubilité et des gestes violents, en montrant du doigt du ciel, et son œil flamboyant et plein de menaces s'arrêtait alternativement sur le corps inanimé et sur les assistants qu'il chargeait de malédictions.

— Que dit-il? demanda le Bruxellois.

— Il appelle sur nous la vengeance du ciel et nous assure que l'esprit de son père nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort.

— Que Dieu nous protège! soupira Donat en faisant un signe de croix. Ceci nous manquait encore. Nous avons déjà à craindre les hommes et les bêtes féroces, voilà que les esprits se mettent aussi de la partie. Dormez donc tranquille avec une aussi terrible malédiction sur la tête!

Pendant que Kwik se livrait à ces réflexions, les autres avaient pris une décision sur ce qu'il y avait à faire. Ils ôtèrent leurs havre-sacs et prirent leurs pioches.

— Ne reste pas là si consterné, Kwik, dit le Bruxellois. Prends ta bêche, nous enterrerons le malheureux Mexicain.

Le jeune Mexicain était accroupi et suivait d'un œil vitreux et immobile le travail de ceux qu'il considérait comme des bandits. Les larmes coulaient à flots sur ses joues, et sa soif de la vengeance semblait un peu calmée. Peut-être le soin des étrangers de ne pas laisser son père sans sépulture le faisait-il douter que ce fussent bien des ennemis qui l'entouraient et qui s'efforçaient de le consoler d'un ton compatissant.

Donat détournait les yeux avec horreur du visage contracté du mort; mais, malgré tous ses efforts, il se sentait attiré comme par un aimant, et, chaque fois, il y jetait les yeux avec un nouvel effroi. Lorsqu'il lui fallut aider à déposer le cadavre dans la fosse, il frémit de la tête aux pieds, ses

cheveux se dressèrent sur sa tête et il frissonna jusqu'à la moelle des os. Vaincu par son émotion, il se laissa tomber à genoux près de la tombe et se mit à prier, pendant que les autres couvraient le corps de terre et de pierre.

Lorsque la fosse fut tout à fait comblée, le Bruxellois demanda :

— Ah ça! camarades, qu'allons-nous faire de cet enfant?

— Ce que nous allons en faire? répondit Victor. Nous l'emmènerons aux placers, nous en aurons bien soin, et nous lui procurerons, à notre arrivée dans un endroit habité, les moyens de regagner sa demeure.

— Ce sera une grande charge, messieurs.

— Qu'est-ce que cela fait? Après avoir tué le père, nous ne serons pas assez cruels pour laisser ce pauvre enfant dans le désert en pâture aux bêtes féroces. Dussé-je, avec l'aide de mes amis, le porter sur les épaules; il viendra avec nous jusqu'à ce que nous l'ayons mis en sûreté.

— C'est fâcheux, mais tu as raison. Baron, fais-lui comprendre qu'il doit nous suivre.

Le jeune Mexicain se leva et obéit passivement. Il marchait la tête baissée et semblait devenu indifférent à son sort. Cependant, lorsqu'il atteignit la plaine, il releva le front, montra du doigt le matelot et cria en espagnol quelques mots qui firent supposer qu'il reconnaissait le meurtrier de son père. Mais, comme s'il se fût calmé tout à coup, il baissa vers la terre son regard flamboyant et suivit ses guides en apparence avec la même soumission.

— Venez, venez, messieurs, dit le Bruxellois, ne vous embarrassez pas plus longtemps de ce garçon. Nous avons perdu beaucoup de temps et il faut le rattraper!

Ils allaient continuer leur route et avaient déjà fait une centaine de pas, lorsque le jeune Mexicain sauta dans les broussailles en poussant un cri de triomphe et, sans que personne eût rien remarqué, disparut avec un *navaja* ou poignard de poche à la main. En outre, l'attention fut détournée du fuyard par un cri de douleur qui échappa au même instant au matelot.

L'Ostendais tenait la main à son côté et disait qu'il avait reçu un coup de poignard. On l'aida à ôter ses habits et chacun tremblait de crainte qu'il n'eût été frappé mortellement par le fils de sa victime.

Lorlqu'on eut mis son flanc à découvert, on constata avec joie que le poignard avait porté sur l'unique dollar que le matelot portait encore dans sa ceinture de cuir, et n'avait fait que l'égratigner un peu en glissant. Il reconnut lui-même que cela ne valait pas la peine d'y songer et n'était pas assez grave pour arrêter sa marche une seule minute.

On reprit les sacs. On parla encore quelques instants de l'événement; mais les esprits s'assombrirent peu à peu sous l'obsession de tristes pensées, et la petite troupe continua silencieusement sa route par monts et vaux.

Donat Kwik hochait constamment la tête en marchant :

— L'esprit nous poursuivra et ne nous laissera pas de repos jusque sur notre lit de mort. On devrait mettre aux Petites-Maisons le premier qui voudra venir encore dans ce maudit pays. Les hommes sont des hommes; mais les esprits, que peut-on faire contre eux? Bien, bien, ça va de mieux en mieux; je ne m'étonnerais pas si aujourd'hui ou demain nous ne rencontrions Lucifer en personne. En effet, il nous manque encore le diable pour que la collection soit complète. Si réellement je trouve un boisseau ou seulement un petit muids d'or, je ne l'aurais pas volé, pardieu! Ce vilain matelot avec son coup de feu... Nous voilà en guerre avec l'autre monde. Il y a de quoi ne plus fermer l'œil de toute sa vie!

XIX

LE FANTÔME

Une heure ou deux plus tard, pendant qu'ils passaient en silence non loin d'une forêt de broussailles, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et regarda à terre avec surprise. Il semblait en effet que les plantes autour d'eux avaient été piétinées d'une manière particulière, et la terre portait les traces profondes des pieds de chevaux.

Il est arrivé quelque chose ici, murmura Pardoes en faisant quelques pas de côté. Tenez... voici la place. Une bourre de fusil! On a tiré. Tous ces pas de chevaux entremêlés... On aura peut-être joué du lasso.

— Pouah! s'écria Donat Kwik, voilà une mare de sang comme si l'on avait abattu un bœuf.

— Diantre! nous sommes dans un mauvais chemin, messieurs, dit le Bruxellois. Il me semble que nous ferions mieux de nous éloigner de quelques milles vers le nord. Peut-être atteindrons-nous ainsi une contrée moins dangereuse. Venez, nous passerons au pied de cette colline, à côté des arbustes, jusqu'à ce que nous puissions reprendre notre direction vers l'est.

Ils quittèrent la plaine par le côté gauche. Kwik les suivit en murmurant et en maudissant entre ses dents ce pays où l'on rencontrait presque à chaque pas une horreur.

A peine eurent-ils marché une demi heure que Donat, effrayé, s'écria :

— Au secours! au secours! une bête féroce, un lion, un ours :

— Où ? où? s'écrièrent les autres en levant leurs fusils.

— Là-bas entre les branches. Un four, messieurs, une gueule et des yeux, des yeux!

— Nous ne voyons rien.

— Êtes-vous donc aveugles? Ne remarquez-vous pas là, au-dessus de ces broussailles, ces deux cornes qui montent et qui descendent! A moi! il vient! il vient!

— Ah! ah! tête sans cervelle! dit le Bruxellois en riant, c'est une couple d'oreilles d'âne que tu vois. Tenez-vous tranquilles, mes amis; c'est peut-être le ciel qui nous envoie un secours précieux. Ce mulet appartient probablement aux gens qui ont été attaqués à l'endroit où nous avons trouvé du sang. Le pauvre animal a fui le combat et erre sans maître dans le bois. Restez tranquilles pendant quelques minutes; l'apparition de l'animal pourrait bien cacher quelque ruse.

— Un bon camarade pour toi, Donat, grommela le matelot : vous serez deux désormais.

Il semblait que Donat le comprit également ainsi; car il courut tout joyeux vers les broussailles, pendant que les autres le suivaient du regard. Une ou deux minutes après, il reparut dans la plaine tenant sous son bras le licou d'un mulet qui se laissait conduire très docilement. Kwik était ravi de joie et embrassait le mulet en lui adressant toute sorte de douces paroles. Pendant que les autres venaient à sa rencontre, ils virent qu'il baisait l'animal sur le nez.

C'était un mulet vieux et énervé, qui semblait avoir à peine la force de se tenir sur ses jambes; mais le Bruxellois fit comprendre à ses camarades que ces animaux sont très robustes et très solides, et que celui-ci, malgré son âge, leur rendrait encore bien des services et les allégerait probablement d'une partie de leurs lourds bagages jusqu'aux placers. L'animal portait une marque brûlée sur la cuisse, et n'avait d'autre harnais qu'une corde au cou et deux paniers liés ensemble sur le dos : à la corde pendait une petite clochette dont le battant était attaché par une petite courroie pour l'empêcher de sonner.

Les haches, pioches, marmites et couvertures furent tirées sur-le-champ des havre-sacs et chargées sur le mulet, on lui lia également la grande manne sur le dos et chacun se déchargea de son bagage autant qu'il lui plut.

— Donat, je te fais muletier! dit le Bruxellois avec un sérieux comique.

— Je le suis de naissance, répondit Kwik. Ayez confiance en moi; j'aurai soin du mulet comme de mon propre frère.

— En avant, messieurs, en avant maintenant, légers de cœur et légers de corps.

Tous marchèrent gaiement en avant. En effet, ce n'était pas un mince soulagement de se sentir délivrés des lourds fardeaux sous lesquels ils ployaient si longtemps. Donat, en muletier fidèle, marchait à côté du mulet, la main sur le cou de la bête en signe d'amitié.

Déjà l'événement avait perdu sa nouveauté et les autres continuaient silencieusement leur route, lorsque Donat n'avait pas encore fini de parler au mulet. Bien que le matelot se moquât de temps en temps de l'affection des deux amis intimes qui s'étaient retrouvés si inopinément, Donat ne lui répondait pas et continuait sa conversation avec le mulet.

— Courage, camarade! disait-il. Ne crois pas que tu sois tombé dans des mains étrangères. Feu mon père, que Dieu ait pitié de son âme! avait aussi un mulet, et c'était moi qui devais le soigner, lui donner l'avoine, le mener à la prairie et préparer sa litière. Nous étions si bons amis, que je partageais quelquefois ma tartine de pain de seigle avec Jean Mul, car il se nommait ainsi. Tu dois aussi m'aimer, ne fût-ce que parce que j'ai si bien soigné Jean Mul de Natten-Haesdonck. Tous les hommes sont frères et tous les mulets aussi. Tu me regardes? Je crois, pardieu que tu me comprends! Cela t'étonne, n'est-ce pas? qu'une personne que tu ne connais pas encore te témoigne tant d'affection; mais elle a ses raisons. Tu sauras, mon ami, que j'aime quelqu'un. C'est la fille d'un garde-champêtre. J'ai été assez puni d'avoir osé lever les yeux aussi haut; car le garde champêtre, lorsque j'allais lui demander de pouvoir me marier avec Anneken, m'a jeté si violemment à la porte que je suis tombé la face dans la boue. Anneken ne me hait pourtant pas; et moi, de mon côté, je la vois toujours devant mes yeux aussi bien que je vois en ce moment tes deux longues oreilles. Vois-tu, j'étais allé un jour avec ton frère Jean Mul à Malines. En retournant, je trouve, entre Villebrock et Natten-Haesdonck, Anneken, la fille du garde champête, en train de pleurer sur le bord du chemin. La pauvre enfant s'était foulé le pied et ne pouvait plus marcher. Je l'aidai à monter sur le dos de Jean Mul. Elle était contente! Nous causâmes ensemble pendant tout le long du chemin. Quand elle me regardait de dessus le mulet avec ses petits yeux noirs pleins d'amitié, c'était comme si mon cœur se gonflait et devenait gros comme une tête d'enfant. J'étais heureux, heureux! Pourquoi? je ne le sais pas au juste, mais j'étais extrêmement heureux. Tiens, je ne puis pas t'expliquer cela

ainsi, tu devrais être un homme pour le comprendre. Il n'est donc pas étonnant que je t'aime parce que tu es un mulet, car, s'il n'y avait pas eu de mulet, je n'aurais pas fait connaissance avec Anneken... Il est vrai aussi que je ne serais pas en Californie; mais nous ne parlons pas de cela. Anneken, Anneken au-dessus de tout... Hue! hue! tu auras bonne vie avec moi. Je t'appellerai aussi Jean Mul. Sois content! si je trouve beaucoup, beaucoup d'or, je t'emmène en Belgique. Cela t'irait joliment, hein, fripon, si tu pouvais habiter un château avec Anneken et moi? Hue! Jean Mul, hue!

Donat aurait peut-être continué ce gai bavardage pendant des heures entières; mais il fut interrompu parce que ses amis s'arrêtaient comme s'ils ne devaient pas aller plus loin ce jour-là.

— Camarades, dit le Bruxellois, je propose de poser notre tente ici. Nous sommes sur une hauteur et nous pouvons regarder au loin. Il y a de l'eau là-bas dans le ruisseau, et, un peu plus loin, il y a de l'herbe et des broussailles pour laisser paître l'âne. Il fait encore jour et nous pourrions marcher encore une demi-heure; mais nous ne sommes pas certains de trouver un autre endroit aussi favorable. Déposez les sacs, nous passerons la nuit ici.

Il déboucha les sangles du mulet et le déchargea de son fardeau, puis il détacha le battant de la petite clochette et donna deux ou trois coups de pied dans les jambes du pauvre animal, qui bondit en avant et se dirigea avec une grande rapidité vers le taillis.

— Mon Dieu! Jean Mul! Jean Mul! cria Donat. Il s'égarera!

Mais le Bruxellois le retint et dit:

— Ne crains rien, Donat. On n'agit jamais autrement ici avec les mulets. Il mangera et dormira très paisiblement pendant la nuit. Demain matin, nous le retrouverons. La clochette nous dira où il est. Il ne s'éloignera pas; il est habitué à cela.

On alla dans le fourré couper le bois nécessaire pour dresser la tente. Jean Creps, qui devait être le cuisinier et qui était occupé à faire du feu, dit à Kwik:

— Tiens, prends la marmite, Donat, et cours au bas de la colline chercher de l'eau; le café sera d'autant plus vite fait.

Kwik prit la marmite et s'éloigna dans la direction désignée.

— Ça, mes amis, un peu de hâte à l'ouvrage, cria le Bruxllois. La nuit passée, nous n'avons dormi ni trop bien ni surtout trop longtemps. Reposons-nous une bonne fois, afin de pouvoir nous mette en route de très bonne heure. Si nous ne sommes point paresseux, nous atteindrons bientôt les mines de Yuba.

— Bientôt? Quand donc? demanda le matelot.

— Encore trois ou quatre jours, et nous y sommes. Là, nous nous reposerons un peu et nous renouvellerons nos provisions dans les *stores* ou boutiques, pour aller plus loin au placer ignoré.

— Mais que vend-on dans les *stores*?

— Tout ce dont les chercheurs d'or peuvent avoir besoin : de la farine, du lard, du jambon. du sucre, du café, de l'eau-de-vie.

— Drôle d'idée d'établir une boutique à l'endroit même où les autres cherchent et trouvent de l'or! dit Victor.

— Oui, ami Roozeman, et ce sont certes les plus malins, dit Pardoes. Ils vendent une once d'or des choses qui ne valent pas un dollar, et tandis que beaucoup de mineurs s'en retournent aussi pauvres qu'ils sont venus, les boutiquiers ne quittent jamais les placers sans avoir amassé une jolie fortune.

— Ce sont sans doute des Mexicains?

— Non, des gens de tous pays : des Français, des Américains du Nord, des Espagnols, des Allemands, et aussi des Mexicains.

— Et comment défendent-ils leurs marchandises contre les voleurs et les brigands?

— Vous ne connaissez pas les affaires de là-bas. Les *stores* se trouvent où les chercheurs d'or sont en grand nombre. On n'y fait pas grande attention à un coup de poignard ou de revolver; mais, dès qu'un voleur est pris, on le pend sans...

Il fut interrompu dans son explication par l'arrivée de Donat, qui faillit laisser tomber sa marmite, et bégaya les joues pâles et les bras levés :

— Que Dieu me protège! J'ai vu là quelque chose de si laid, de si horrible, que j'ai presque perdu la tête de peur. Je crois qu'il y a de la sorcellerie dans ce pays, et que le diable ...

— Vas-tu dire ce que tu as vu, bavard! grommela Pardoes avec impatience.

— Ouf! Laisse-moi reprendre haleine. Là-bas, derrière la montagne, près de l'eau, est pendu un homme dont les jambes frétillent encore. Il crierait à coup sûr; mais il ne peut pas, car il est pendu par un nœud coulant à une corde!

— Allons, venez, il faut voir ce que c'est.

Donat les conduisit au bas de la montagne et leur montra, en effet, un homme pendu à la plus grosse branche d'un arbre. Le vent qui soufflait à travers l'étroit défilé faisait tourner le cadavre au bout de la corde; ce mouvement avait fait croire à Kwik que le pendu pouvait encore être vivant.

Victor, s'avançant plus près de l'arbre, remarqu'on avait cloué un plat en fer-blanc contre le tronc. Donat s'arrêta en tremblant et n'osa pas s'approcher du cadavre; cependant, les railleries du matelot le décidèrent à suivre les autres.

Sur le plat en fer-blanc, on avait gravé des caractères avec une pointe en fer, Victor les lut et dit :

— C'est de l'anglais ; cela signifie : *Respectez la loi de Lynch. Jacques Kalef a assassiné son ami intime pour lui voler son or.*

— Voyez, à côté de l'arbre, il y a une petite croix de bois dans la terre, dit le baron ; c'est la tombe de la victime.

— Bah ! ce sont des choses qui ne nous regardent pas, dit le Bruxellois en se retournant. Ne perdons pas un temps précieux à regarder le scélérat. Venez, retournons à la tente.

— Ciel ! allez-vous laisser cet homme pendu là? murmura Kwik avec dégoût.

— Il y pend assurément depuis six semaines.

— Et vous ne l'enterrerez pas ? C'est peut-être un chrétien comme nous !

— Laisse-moi tranquille, Donat. Serais-tu assez stupide pour mettre la main à cette charogne ?

— Mais... mais l'esprit de cet homme reviendra et errera aussi longtemps que ses restes ne seront pas enterrés.

Pour toute réponse il n'obtint qu'un éclat de rire. Chemin faisant, Victor s'efforça de lui faire comprendre qu'il devait mettre des bornes à sa compassion. Le pendu était un horrible assassin et avait bien mérité sa punition. Mais Kwik ne se laissait pas rassurer ; il détournait la tête avec angoisse, comme s'il craignait d'être poursuivi par le pendu ; il poussa un soupir profond et murmura d'une voix presque inintelligible :

— Je préfère encore coucher dans le cimetière de Natten-Haesdonck, quoiqu'il n'y fasse, pardieu, pas bon à minuit... Allons, allons, mon cher petit Donat, roule-toi bien dans tes couvertures, mets-toi sur la terre molle et rêve d'Anneken et de l'or, jusqu'à ce qu'un fantôme vienne te tordre le cou. Quel pays, bon Dieu, quel horrible pays !

Le café et les crêpes furent bientôt prêts. On soupa. Victor fut mis en sentinelle et les autres se glissèrent sous la tente pour se coucher.

Donat se démenait plus fiévreusement encore que la veille. Il tenait ses yeux fermés ! car, aussitôt qu'il les ouvrait, l'obscurité prenait pour lui toute sorte de formes effroyables. Il voyait le cadavre du Mexicain, le cadavre du pendu et le cadavre de la victime passer et repasser devant ses yeux en le menaçant. Mais ce qui le frappait d'une terreur encore plus profonde, c'était la pensée qu'il allait être appelé vers le milieu de la nuit pour relever la sentinelle. Il allait donc se trouver seul aussi dans les ténèbres ! Ses camarades sous la tente ronflaient sourdement et semblaient plongés dans un sommeil bienfaisant; il enviait cette tranquillité d'esprit et se disait en lui-même qu'il eût donné un morceau d'or aussi gros qu'une pomme pour pouvoir oublier comme eux qu'il y a des esprits qui reviennent. Il se mit à prier ardemment, et, soit que sa prière diminuât son effroi en occupant son esprit, soit qu'il succombât aux fatigues du voyage, il tomba enfin dans un léger assoupissement qui finit par devenir un vrai sommeil.

Vers le milieu de la nuit, il sentit que quelqu'un lui tirait les jambes et lui pinçait les mollets.

Il sauta debout et dit en soupirant, les cheveux hérissés sur la tête :

— O mon Dieu! secourez-moi! un fantôme! un fantôme!

— Tais-toi, âne que tu es! grogna le matelot; tu dois monter la garde : il est onze heures.

— Oui, murmura Kwik en sortant de la tente, c'est ainsi qu'un malheureux tombe d'un trou dans un autre.

— Voici la montre, dit l'Ostendais en la lui mettant dans la main. A minuit tu éveilleras le baron pour te relever.

— N'as-tu rien vu dans l'obscurité? demanda Kwik avec anxiété.

— Si, Donat, quelque chose de très vilain, mon garçon; faits attention, ça ne sent pas bon, là dehors.

— Qu'as-tu vu? Pour l'amour de Dieu, ne me trompe pas!

— Ce que j'ai vu? un fantôme, un esprit avec un drap blanc sur le dos! dit le matelot d'une voix creuse. Il m'a parlé!...

— Allons, allons, est-ce vrai? Et qu'a-t-il dit?

— « N'y a-t-il pas parmi vous un imbécile qui se nomme Kwik? a-t-il demandé. — Oui, ai-je répondu, il montera la garde vers le milieu de la nuit. — Eh bien ! a dit le fantôme, c'est justement une bonne heure pour tordre le cou à ce peureux avaleur de bourdes. » Dors bien, à demain, Donat!

Lorsque le pauvre Kwik se vit seul dans l'obscurité, la peur le fit chanceler sur ses jambes. Il avait envie de tenir ses yeux fermés; mais parmi toutes ses faiblesses il avait pourtant beaucoup de bonnes qualités, et une de celles-ci était qu'il voulait remplir fidèlement et sérieusement la fonction qu'il avait acceptée. Malgré son émotion, il se rappela qu'il était là pour veiller sur la vie des ses camarades et surtout sur Roozeman.

Il regarda donc de tous côtés, mais une sueur froide mouillait son front et il était tourmenté par mille folles visions. Arbres, rochers, nuages, tout prenait à ses yeux une forme effroyable,

Jusqu'alors, il se sentait cependant assez courageux pour ne pas quitter son poste; mais sa

terreur augmentait à mesure qu'approchait l'heure fatale de minuit, l'heure à laquelle, d'après les récits de son enfance, les esprits et les fantômes errent et cherchent vengeance.

Tout à coup il poussa un cri étouffé et ses cheveux se hérissèrent sur sa tête comme une brosse. Il vit ou crut voir que, dans le lointain, une ombre humaine, avec un drap blanc sur la tête, était sortie de terre.

Il recula jusque près du feu, et dut s'appuyer au piquet pour ne pas tomber. Là, une idée de salut surgit dans son esprit. Il tira la montre de sa poche, l'ouvrit se pencha sur la flamme, et avec ses doigts tremblants, avança l'aiguille de près de trois quarts d'heure. Alors il se glissa sous la tente, tira quelqu'un par les jambes et dit :

— Baron, baron, réveillez-vous! *Douze heures. C'est pour vous faction,* minuit.

— Quoi, minuit? murmura le Français en sortant de la tente; il n'y a pas une demi-heure que je t'ai entendu relever.

— Allons, allons, baragouina Donat dans son mauvais français, *quand dormir pour savoir si douze heures ou pas. Tiens, la horloge marque juste cela!*

Le baron prit la montre et se mit en faction.

Donat s'entortilla dans sa couverture, se coucha, fit le signe de la croix et murmura entre ses dents :

— Cela n'est pas loyal, je le sais; mais je le lui revaudrai, dussé-je monter dix fois la garde pour lui un autre jour. Je n'ai pas peur, je suis assez courageux; mais me battre contre les fantômes!... Aïe! aïe! Dors bien, Donat!

Et il laissa tomber avec découragement sa tête sur son havre-sac.

XX

LE BLESSÉ

Lorsque les chercheurs d'or s'éveillèrent le lendemain matin et qu'ils regardèrent la montre, ils ne furent pas peu étonnés que le soleil se levât une heure plus tard que les autres jours. On fit à ce sujet toute sorte de suppositions, et le matelot prétendait même que cela devait provenir d'un tremblement de terre qui avait fait sortir le globe terrestre de son pivot. Donat baissait les yeux et feignait d'avoir un rhume de cerveau qui le faisait éternuer sans cesse. Le baron l'observait avec méfiance; mais le naïf garçon avait une mine si innocente, que le soupçon du baron s'évanouit tout à fait.

Pendant qu'ils étaient assis pour prendre le café, Jean Creps dit en se frottant les mains :

— Aujourd'hui, nous ferons encore beaucoup de chemin. Nous avons bien dormi, n'est-ce pas, Kwik?

— Oui, oui, grommela Donat, cela va bien! Toute la nuit j'ai été tiraillé en tout sens par quatre ou cinq fantômes.

— Il faut maîtriser ton imagination, ami Kwik, dit Victor en riant. Dieu nous a protégés jusqu'ici; il est à croire qu'il continuera à veiller sur nous.

— Ainsi, vous nommez cela protéger, monsieur Roozeman! Je suis curieux de savoir ce qu'il y aura de neuf aujourd'hui. Un dragon à sept têtes, le diable en personne ou une douzaine d'anthopophages?

— Allons, allons, ne perdons pas trop de temps, camarades! s'écria le Bruxellois. Ramassez les havre-sacs! Donat, va chercher le mulet, il est là-bas près de ce sapin!

Quelques minutes après, ils étaient en route. Donat voulait absolument porter le sac et le fusil du baron; mais le Français, qui ne comprenait pas la cause de cette obligeance subite, repoussa son offre par un refus hautain et une froide raillerie.

Kwik eût bien voulu rendre au baron, par d'autres services, les trois quarts d'heures qu'il lui avait volés; mais, repoussé avec si peu d'amitié, il était retourné près du mulet et marchait à moitié découragé.

Il raconta à voix basse à la bête comment il avait passé cette triste nuit et quelles choses horribles il avait vues. Il déplora son départ de Natten-Haesdonck, et parla avec tant d'enthousiasme de son village natal, de ses grasses prairies et du repos de la paix dont on y jouissait, sans avoir à craindre ni assassins ni sauvages, que le mulet, s'il avait pu le comprendre, eût cru certainement que Natten-Haesdonk était situé dans le paradis terrestre. Pour se consoler lui-même, il s'efforçait d'inspirer du courage à la bête et de faire briller à ses yeux le bonheur de demeurer dans un château avec Anneken... Mais au milieu de ce récit attrayant, le mulet se sentit piquer par une mouche et donna par mégarde un si violent coup de pied à son conducteur, que le pauvre Kwik culbuta et tomba à la renverse.

Donat devait avoir la tête très dure, car, avant que les autres eussent eu le temps de voler à son secours, il était sur ses pieds et avait repris sa place à côté du mulet.

Ce petit incident n'avait donc pas interrompu le voyage. Donat fit un sermon sans fin au mulet, sur l'amitié, la reconnaissance et l'obéissance qu'un mulet doit à son maître ou à son conducteur quand celui-ci le traite avec douceur.

Il était précisément en train de citer, pour ser-

vir d'exemple, toutes les bonnes qualités de Jean Mul de Natten-Haesdonck, lorsque le Bruxellois s'arrêta tout à coup et cria :

— Apprêtez les fusils ! Beaucoup d'hommes devant nous !

— Nous y voilà encore ! soupira Donat; je ne donnerais pas une pipe de tabac de notre vie.

Tous s'arrêtèrent, le fusil braqué; ils virent arriver un grand nombre d'hommes; mais on ne pouvait voir à une aussi grande distance quels hommes c'étaient.

Aussitôt que cette troupe aperçut la compagnie de Pardoes, elle s'arrêta également et apprêta les fusils.

— Ah çà ! camarades, murmura Donat, si nous ne pouvons faire autrement, battons-nous à la grâce de Dieu; mais ils sont au moins vingt là-bas, et il y a à côté de nous une forêt pour fuir. Qui aime le danger y périra, dit le curé de Natten-Haesdonch.

— Tais-toi, imbécile ! interrompit Pardoes. Si je ne me trompe, il n'y a rien à craindre. Ces hommes-là sont chargés de lourds fardeaux. Ce sont des chercheurs d'or qui reviennent des placers. Allons, amis, faisons comme eux; continuons notre chemin avec prudence. Voyez, ils nous font des signes d'amitié.

En effet, les deux groupes se rapprochèren lentement, et, dès qu'ils furent assurés de part et d'autre que c'étaient de simples voyageurs qu'ils avaient rencontrés, ils échangèrent de loin quelques cris pour saluer. Pourtant chacun se tint sur ses gardes.

Le Bruxellois reconnut un Français, qu'il avait vu l'année précédente dans les mines du Nord. Il alla à lui et causa une couple de minutes, pendant que ses camarades échangeaient quelques paroles avec les autres chercheurs d'or et tâchaient d'obtenir des renseignements sur l'état des placers. On ne leur dit pas grand'chose, car ces hommes paraissaient très méfiants; et, lorsque Donat demanda à l'un d'eux, dans son mauvais français : — *C'est pour vous beaucoup grand de l'or dans cette sac?* — ils semblèrent tous fâchés et le regardèrent avec des yeux menaçants.

Les premiers de la troupe s'étaient déjà remis en route. Le Bruxellois serra la main au Français et lui dit adieu.

Pardoes s'approcha de ses amis, qui reprirent également leur voyage. Ils le regardèrent, espérant qu'il leur communiquerait quelque chose de ce qu'il avait appris; mais il hochait la tête avec une inquiétude visible et resta muet.

— As-tu de mauvaises nouvelles, Pardoes, que tu as l'air si sérieux? demanda Jean Creps.

— De mauvaises nouvelles, répondit-il.

— Oui ? encore quelque chose de nouveau ? murmura Donat. Nous n'avons pas encore eu de sauvages.

— Et ce sont des sauvages que nous pourrions avoir, dit Pardoes.

— Eh bien, prenez-le comme vous voulez, s'écria Kwik avec colère, je donne, pardieu ! ma démission de chercheur d'or et je m'en retourne à la maison. J'ai déjà perdu une demi-oreille dans ce pays ensorcelé; mais je ne voudrais pas arriver à Natten-Haesdonk avec ma tête nue et chauve comme une gamelle.

— Tais-toi donc, Donat, et écoute si tu veux. Voici, messieurs, ce que le Français m'a dit. Entre nous et les placers du Yuba, une nombreuse bande de sauvages californiens s'est montrée. On a reçu la nouvelle, dans les *stores*, qu'elle a attaqué, il y a quatre jours, une compagnie de voyageurs. Les hommes qui viennent de passer ont vu les Californiens de très loin. Le Français m'a conseillé de faire un détour pendant une heure ou deux vers l'ouest pour éviter la rencontre des sauvages. Nous commencerons à suivre ce conseil au pied de cette montagne. Faites attention et tenez-vous toujours prêts à la défense.

Après qu'ils eurent pris leur direction vers l'ouest et qu'ils furent remis à peu près de l'impression de cette mauvaise nouvelle, le Bruxellois reprit :

— Hors cela, camarades, il y a de bonnes nouvelles des mines. On a découvert plus haut, vers la source du Yuba, de nouveaux placers, qui sont plus riches que ceux qu'on a découverts jusqu'ici. Le Français, à qui j'ai rendu quelques services l'année passée, m'a donné des explications précises; et, comme les nouveaux placers sont sur notre route, je suis d'avis que nous ferions bien d'y tenter la fortune pendant quelques jours. Il y a des *stores* à quelques milles de là; vous pourrez vous y reposer et apprendre dans l'entre-temps le métier de chercheurs d'or. Le premier venu n'est pas dès le commencement un chercheur d'or.

Donat n'écoutait pas ces explications; il marchait en grommelant à côté du mulet et jetait sans cesse derrière lui des regards inquiets, tourmenté qu'il était par la crainte de voir apparaître des sauvages. Il était évident pour lui que, dans ce pays maudit de Californie, on doit toujours s'attendre au pis, pour ne pas rester au-dessous de l'effroyable réalité. De temps en temps, il portait la main à sa tête et se tirait les cheveux pour être convaincu qu'il n'était pas encore chauve.

Tout à coup un cri aigu lui échappa et il dit en pâlissant :

— O mon Dieu ! les voilà ! les voilà !

Un bruit étrange s'était fait entendre au loin

dans les broussailles, et les compagnons, également surpris, s'arrêtèrent, l'oreille au guet.

C'était une voix qui se lamentait et appelait du secours; d'abord ils ne distinguèrent pas en quelle langue s'exprimaient ces plaintes; mais ensuite ils entendirent distinctement prononcer le mot *God!* (Dieu!)

Guidés par le cri d'angoisse, ils trouvèrent un jeune homme assis contre un arbre. Il était pâle, ses joues étaient creuses, et un de ses pieds était entouré de lambeaux qu'il avait déchirés de ses habits.

Il raconta que lui et ses compagnons avaient été attaqués par des bandits et qu'il avait reçu une balle dans le pied. Sa blessure s'était enflammée; son pied s'était enflé douloureusement; il ne pouvait marcher et avait rampé depuis quatre jours dans le bois, vivant de plantes et de racines dans l'attente d'une mort affreuse. Il suppliait les étrangers à mains jointes, pour l'amour de Dieu, de ne pas le laisser dans le désert. Son père tenait un grand *store* ou boutique dans les placers de la rivière de la Plume et les récompenserait généreusement.

Victor et Jean parlèrent de placer le jeune homme sur l'âne; mais le matelot jura que l'humanité était une sottise en Californie et qu'il n'avait pas envie de reprendre la charge d'un âne pour les beaux yeux de cet Anglais.

Comme le débat s'échauffait entre Roozeman et l'Ostendais, le Bruxellois dit :

— Venez un peu à l'écart avec moi, messieurs; l'affaire est assez importante pour être discutée.

Quand on l'eût suivi à une vingtaine de pas, il reprit :

— Mes amis, nous avons eu le bonheur de trouver un mulet, c'est un secours précieux, et il nous permettait de marcher rapidement et à grandes journées vers le but après lequel nous soupirons tous. Le mulet est vieux et faible. Si nous allons nous charger de ce blessé, nous devrons de nouveau porter sur notre dos les instruments et la claie, et nous en serons beaucoup retardés. Quant à la récompense qu'il nous promet, ne vous y fiez pas; une fois en sûreté, il nous dira : « Je vous remercie et bonjour. »

— Mais laisserons-nous donc mourir impitoyablement dans ce désert un chrétien, notre prochain? Allez, continuez votre chemin, messieurs. S'il le faut, je resterai seul avec ce malheureux, et le porterai, si je puis.

— Eh bien, je m'oppose positivement au projet ridicule de Roozeman, dit le matelot. Porte les instruments qui veut; moi, je ne me charge plus de rien.

— Soit! alors nous porterons tout, n'est-ce pas, Jean?

— Certes; une pareille insensibilité est horrible.

— Et toi, Donat?

— Moi, pour sauver la vie à un homme, je porterai la claie et les haches jusqu'à l'autre bout du monde. Cela nous rendra Dieu favorable, et peut-être, pour nous récompenser, éloignera-t-il de nous les sauvages.

— Qu'en dis-tu, baron? demanda Pardoes.

— Je pense, répondit le baron, que la vie d'un homme ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras; mais, soit, le malheureux est encore jeune; je veux bien porter ma part des instruments.

Victor et ses amis avaient déjà déchargé en grande partie le mulet; ils soulevèrent prudemment le blessé et le placèrent sur la bête. Le pauvre jeune homme remercia Victor les larmes aux yeux et lui jura chaleureusement de garder jusqu'au bord de la tombe le souvenir de sa générosité.

Selon leur promesse, Roozeman et Creps prirent la plus grande partie des instruments sur leur dos, et on lia le panier sur celui de Donat.

Le voyage fut repris. En route, l'Anglais raconta comment ce malheur lui était arrivé :

— Mon nom est John Miller; nous sommes de Kilkenny, en Irlande, dit-il. Je devais me rendre à Sacramento, afin d'y acheter une provision de farine pour mon père. Nous descendîmes avec rapidité des montagnes, car nos mulets étaient bons. Nous ne rencontrâmes rien de particulier dans notre voyage, jusqu'au troisième jour. Quelques heures avant midi, nous vîmes, au pied de la montagne qui dominait notre route, un homme accroupi et courbé, comme quelqu'un qui est très fatigué. Comme il était seul et n'avait pas d'autres armes qu'un revolver, il ne nous inspira pas de méfiance. Il répondit à nos demandes qu'il était parti de San-Francisco pour aller aux mines du Nord, qu'il s'était égaré, et qu'il mourait de faim, faute de provisions. Nous lui donnâmes quelques biscuits et un bon morceau de viande salée. Cet homme avait de grosses moustaches rousses et les yeux singulièrement petits...

— Était-ce un Français? demanda Victor étonné.

— Oui, c'était un Français, il y en avait deux parmi nous qui savaient causer avec lui.

— La moustache rousse du *Jonas!* murmura Victor; Donat ne s'est pas trompé!

— Je n'aurais pas regardé si exactement son visage, continua le blessé, mais il me sembla qu'il nous examinait tous un à un de la tête aux pieds, et comptait nos armes. Il s'était levé et avait poursuivi son chemin; nous avions, après lui avoir montré la bonne route, repris notre marche dans une direction opposée. A peine fûmes-nous

remontés sur nos mulets et prêts à donner le signal du départ, que plusieurs hommes parurent sur une montagne au-dessus de nous et nous envoyèrent quatre ou cinq balles. Nous nous mîmes sur la défensive et nous déchargeâmes également nos fusils. Mais une dizaine de brigands fondirent sur nous du haut de la montage, avant que nous eussions eu le temps de recharger nos armes. Un des nôtres cria : « Fuyez! fuyez! » et je vis mes compagnons éperonner violemment leurs mulets et chercher leur salut dans la rapidité de leurs montures. Je voulus faire comme eux ; mais le même homme aux moustaches rousses et aux petits yeux m'ajusta et me tira une balle à travers le pied. Mon mulet fit un écart, me désarçonna et suivit les autres. Les voleurs poursuivirent mes camarades ; j'entendis longtemps encore les coups de fusils qui retentissaient dans le bois. J'étais couché là depuis quatre jours; mon pied s'est enflammé. Je ne pouvais pas me mouvoir, et je prévoyais une mort terrible, lorsque Dieu m'exauça et m'envoya un secours et un salut inattendus.

Victor et Jean causèrent longtemps ensemble du rôle que la moustache rousse du *Jonas* avait joué dans cette histoire, et Jean Creps assura qu'il enverrait une balle dans le ventre du scélérat la première fois qu'il le rencontrerait.

Les Flamands atteignirent enfin l'endroit où ils devaient passer la nuit.

Pendant qu'on préparait le souper, Victor ôta les langes du pied du jeune Anglais, lava avec beaucoup de soin la blessure enflammée et enveloppa son pied d'un linge propre. Ce pansement allégea si complètement les souffrances du malheureux, qu'il prit les mains de Roozeman et les arrosa de larmes de reconnaissance.

XXX

LES VAQUEROS

La présence de l'Irlandais blessé semblait leur porter bonheur, car ils poursuivirent leur voyage pendant un jour et demi sans rencontrer rien qui fût de nature à les inquiéter.

On se moqua de la peur que Donat avait eue pendant la route, et on s'efforça de lui faire comprendre que, s'ils avaient rencontré jusque-là beaucoup d'apparences de malheur, du moins ils approchaient du terme de leur voyage sans avoir souffert de dommage réel. Kwik hochait la tête en signe de doute et répondait qu'on ne peut vendre la peau de l'ours avant de l'avoir pris, et qu'on ne peut pas fêter la moisson avant que le grain soit dans la grange.

Dans la matinée, ils traversèrent une vaste plaine et regardèrent sans y faire beaucoup d'attention quelques rochers isolés au milieu de la vallée et paraissant sortir de terre.

Lorsqu'ils en étaient encore éloignés de deux cents pas, le Bruxellois s'arrêta tout à coup et dit d'une voix étouffée :

— Arrêtez, mes amis ; il y a une embûche derrière ces montagnes!

Et, étendant le doigt, il ajouta :

— Là-bas, au-dessus des rochers, des chapeaux qui se remuent. Ces chapeaux sont des *sombreros* mexicains. Ceux qui sont derrière les rochers pour nous attaquer à notre passage et qui se croient bien cachés, sont sans doute des *salteadores*. Tenez-vous prêts, messieurs, et faites feu à la première apparition des voleurs!

Pendant qu'il parlait encore, les chapeaux s'élevèrent et trois balles sifflèrent au-dessus de la tête des Flamands. Ceux-ci lâchèrent tous ensemble leurs coups de fusil sur les ennemis; mais alors apparurent à côté des rochers quatre ou cinq hommes à cheval qui, pour ne pas laisser aux chercheurs d'or le temps de recharger leurs armes, coururent sur eux au grand galop de leurs chevaux avec des cris de triomphe.

— Les revolvers! cria le Bruxellois. Ce sont des *vaqueros!* jeteurs de nœuds coulants! Prenez garde au *lasso!*

Donat fit le signe de la croix en soupirant d'un ton plaintif :

— O bon Dieu! prenez ma petite âme en pitié!

Mais il n'eut pas le temps d'achever cette courte prière. Des *lassos* fendirent l'air en sifflant et les coups de revolver répétés avec rapidité retentirent dans la vallée. Pour ne pas être écrasés par les chevaux, les chercheurs d'or s'étaient séparées chacun dans une direction différente.

Un *lasso* cingla Roozeman par la taille et lui serra les bras contre le corps. Le cavalier à la selle duquel était attaché le terrible nœud coulant, donna de l'éperon à son cheval, renversa le malheureux Flamand et le traîna sur le sol dans sa course rapide.

Donat Kwik, qui tirait de manière à vendre chèrement sa vie, fut le seul à remarquer la position critique de Victor. Il poussa un cri de désespoir et courut avec une vitesse étonnante au secours de son ami. Dans sa course, il jeta son revolver déchargé, tira son long couteau catalan de sa ceinture et atteignit le Mexicain juste au moment où celui-ci allait s'élancer d'une hauteur et briser infailliblement la tête de sa victime... Kwik enfonça si violemment son couteau dans le flanc du cheval, que le pauvre animal, frappé mortelle-

ment, s'abattit. Le *vaquero*, qui avait sauté de sa selle et était tombé sur ses genoux, tira un poignard, en porta un coup à Donat et le blessa malheureusement; mais le Flamand, exaspéré, prit le *vaquero* par les cheveux, le renversa en arrière et lui plongea son couteau jusqu'au manche dans la poitrine. Alors il s'élança vers Roozeman, coupa le *lasso*, et courut sans rien dire à l'endroit du combat. Il hurlait de rage, le sang lui coulait de la figure et il agitait son terrible couteau au-dessus de sa tête.

Lorsqu'il eut rejoint ses autres amis, il vit fuir les Mexicains dans la direction des roches solitaires.

Victor courut à sa rencontre en l'appelant son sauveur, le serra dans ses bras et montra une profonde inquiétude à la vue du sang qui coulait sur la joue du pauvre garçon. Celui-ci le tranquillisa: le *vaquero* avait voulu lui percer la poitrine d'un coup de poignard, mais l'arme détournée, avait seulement touché le crâne de Donat et lui avait fait une blessure assez large au-dessus de l'oreille.

Jean Creps, le Bruxellois et le Français lui prirent aussi la main et le comblèrent de louanges sur son courage dans le combat. Le jeune homme ému, repoussa ces éloges et dit :

— Bah? je ne suis pas un plus grand héros qu'hier; le sang humain m'inspire toujours de l'effroi et du dégoût. Mais M. Victor était en danger de mort, cela m'a rendu fou; je ne savais plus ce que je faisais.

— Maintenant, tu as tué un chrétien, murmura le matelot. Le revenant...

— Revenir! ce vilain Mexicain? s'écria Donat avec un nouvel accès de fureur. Il a voulu assassiner M. Victor : il peut revenir tant qu'il voudra, je percerai aussi son spectre de mon couteau.

Pendant ce temps, les autres se racontaient également ce qui leur était arrivée. Le Français avait été pris également par le *lasso* et entraîné à quelques pas; mais Jean Creps s'était jeté en avant et avait coupé la corde. Le Bruxellois avait percé de son couteau la cuisse d'un de ses ennemis; un autre devait avoir reçu une balle dans le corps, car on l'avait vu tomber de son cheval, et c'étaient ses cris de détresse et sa fuite qui avaient fait quitter le champ de bataille à ses camarades.

— C'est moi, s'écria le matelot qui ait envoyé une balle dans la poitrine du gredin!

— Ah çà! où étais-tu donc? Je ne t'ai pas aperçu un seul instant dans la lutte? demanda Creps.

— Et nous non plus, affirmèrent les autres.

— Vous ne pensez à rien, répondit l'Ostendais. Pour ne pas laisser tordre le cou à notre pauvre blessé, j'ai lié la corde du mulet à ma ceinture, afin d'empêcher la bête de fuir. Protégé contre le *lasso*, j'ai pu charger à plusieurs reprises mon fusil et toucher avec certitude ces scélérats. C'est une balle de mon fusil que le *vaquero* emporte dans sa poitrine. Sans ma présence d'esprit nous serions peut-être tous morts en ce moment.

— Tiens, ce n'est pas une mauvaise idée, dit Kwik en riant. Dès que nous serons encore attaqués, j'irai aussi me placer derrière le mulet.

Profondément humilié par cette raillerie, le matelot fit un bon en arrière, agita son couteau et fit mine d'en percer Donat; mais Jean Creps lui prit la main et grommela, pendant qu'il lui serrait le poignet à le broyer :

— Sur ta vie, ne touche pas à un cheveu de sa tête! Encore un mouvement, et je te brûle la cervelle.

Pardoes et Victor s'élancèrent entre eux. Donat demanda humblement pardon au matelot, prétendit n'avoir pas eu la moindre intention de l'insulter, et proclama tout haut qu'ils devaient à l'habileté et au courage de l'Ostendais la fuite précipitée des ennemis. Cela calma le matelot, et il serra même la main de celui qu'un instant auparant il voulait égorger.

On examina les blessures de Donat et du baron; car ce dernier, pendant qu'on le traînait par terre, avait eu la peau toute écorchée. Il se trouva que personne n'était gravement blessé et qu'on pouvait se remettre immédiatement en route.

Lorsqu'ils eurent fait un bout de chemin, le matelot demanda :

— Il y a une chose que je ne comprends pas : nous avons vu premièrement quatre ou cinq chapeaux de paille au-dessus des rochers et les cavaliers qui nous attaquaient étaient nu-tête.. Où sont donc restés les hommes à chapeaux? Il y a là-dessous quelque piège qui me fait prévoir encore d'autres dangers.

— Tu te trompes, répondit le Bruxellois. C'est une ruse dont j'ai souvent entendu parler dans les placers. Ces *vaqueros* se fient plus à leurs *lassos* qu'à des armes à feu, car leur coup est toujours rendu incertain par le mouvement du cheval. Ils ne craignent pas beaucoup le revolver; mais les fusils leur font peur, parce qu'une balle bien ajustée a trop de prise sur eux et sur leurs chevaux. Ils nous avaient vus arriver, sans doute. Ils ont placé sur des bâtons leur *sombreros* ou chapeaux, et assurément aussi leurs vestes, et les ont faits mouvoir à nos regards: en outre, ils ont tirés deux trois coups de pistolet, et nous, trompés par ces apparences, nous avons fait feu tous ensemble sur nos ennemis supposés. Il n'y a pas autre chose sous l'apparition des *sombreros*.

En causant ainsi, les chercheurs d'or continuèrent leur route; Victor s'était placé de l'autre côté

du mulet et causait avec John Miller, dont le pied s'était considérablement dégonflé et dont les douleurs étaient beaucoup allégées par les soins fraternels de son protecteur. L'Anglais témoignait une profonde reconnaissance et priait Dieu de lui donner un jour l'occasion de payer les bienfaits reçus.

Jean Creps et le Bruxellois parlaient des mines qu'ils allaient atteindre probablement le surlendemain, et de leurs plans pour commencer leur travail dans les placers avec le plus de chances de réussite.

Vers le soir, ils aperçurent dans le lointain trois ou quatre tentes et autant de grands feux. Ils s'arrêtèrent pour reconnaître s'ils avaient des amis ou des ennemis devant eux.

— Ce sont des muletiers, dit le Bruxellois, qui portent un provision de farine de Sacramento aux placers. Je vois la charge des bêtes de somme rangée à côtés des tentes; en outre, j'entends les clochettes des mulets. Avançons donc hardiment, nous n'avons rien à craindre.

Les muletiers, en voyant cette troupe d'hommes apparaître au loin, prirent leurs fusils et se mirent sur la défensive; mais ils reconnurent que c'étaient de paisibles chercheurs d'or et les saluèrent amicalement.

John Miller reconnut le chef des muteliers, qui avait transporté plus d'une fois de la farine et d'autres provisions pour son père. Comme ce chef s'étonnait de le voir ainsi blessé dans ces montagnes, le jeune Anglais raconta, avec une reconnaissance enthousiaste, comment ses compagnons étrangers l'avaient ramassé presque mourant dans un bois et lui avaient donné leur unique bête de somme pour le sauver.

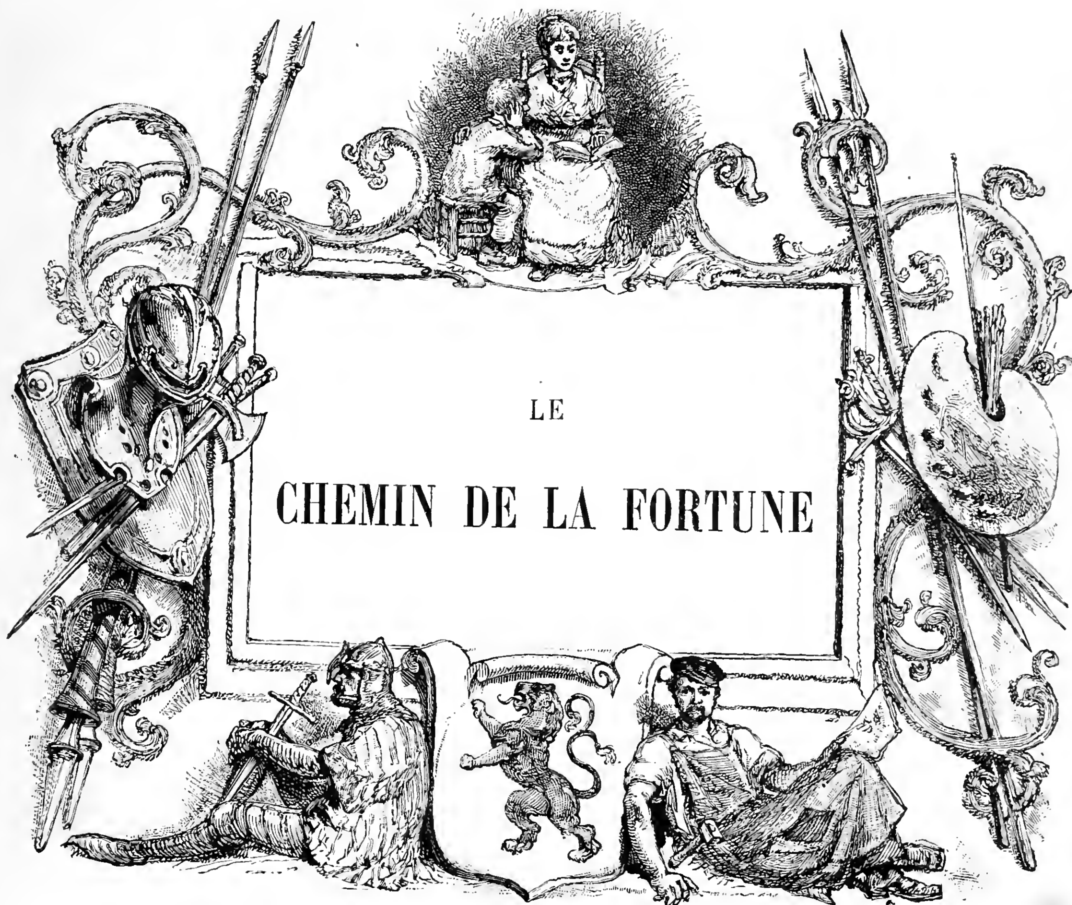
Là-dessus, les Flamands furent invités à passer la nuit dans cet endroit. Les muletiers préparèrent en leur honneur tout ce qu'il y avait de meilleur dans leurs provisions. On mangea bien et on but surtout gaiement, car ils avaient quelques bouteilles de *rofino* ou eau-de-vie de Catalogne, dont ils firent avec de l'eau chaude une sorte de *grog*, qui réconforta merveilleusement les chercheurs d'or épuisés, et leur versa une nouvelle ardeur dans les veines.

Ce qui les réjouit le plus, ce fut la certitude qu'ils atteindraient le lendemain, dans l'après-midi, les premiers placers du Yuba. On décida que John Milller resterait avec les muletiers, puisque ceux-ci acceptaient la charge de le transporter en peu de jours à la rivière de la plume. Il voulut donner de l'argent à ses sauveurs, et, comme ils le refusèrent, il leur fit accepter une nouvelle provision de farine et de lard salé. Cela pouvait leur être bien nécessaire, pensait-il, car tout était incroyablement cher dans les mines depuis la nouvelle affluence des chercheurs d'or. Les Flamands furent libres de suivre leurs nouveaux amis; cependant, ils ne jugèrent pas à propos, vu que les mulets, pesamment chargés, ne pouvaient marcher que très lentement. Le Bruxellois ne voulut pas entendre parler de retards; il fut donc convenu qu'il partirait avec ses compagnons au lever du soleil.

Après que John Miller eut encore remercié chaleureusement ses sauveurs, et serré Roozeman, Creps et Kwik dans ses bras, tous se glissèrent sous la tente et dormirent d'un sommeil tranquille [1].

1. L'épisode qui termine *Le Pays de l'Or* a pour titre : *Le Chemin de la Fortune*.

FIN DU PAYS DE L'OR



I

LES PLACERS

Le soleil s'était levé radieux à l'horizon et promettait une journée splendide. Les chercheurs d'or étaient partis de bonne heure et s'étaient remis en route avec beaucoup de hâte sans prendre en chemin le moindre repos. La conviction que chaque pas les rapprochait des placers leur donnait du courage, et, comme le mulet portait le bagage le plus lourd et les instruments, ils étaient légers de corps et joyeux d'esprit.

Lorsque, vers la fin de l'après-midi, ils calculèrent qu'ils avaient fait assez de milles de marche pour être arrivés aux placers et qu'il ne les aperçurent pourtant pas, ils redevinrent mélancoliques, dans la douloureuse persuasion qu'ils s'étaient écartés de la bonne direction et qu'il leur faudrait encore passer la nuit dans les montagnes.

Tandis que, silencieux et déçus, ils gravissaient depuis plus d'une heure une haute montagne, Jean Creps, qui était en avant, se retourna et s'écria avec joie :

— Louez Dieu, mes amis! Les voilà, là, tout en bas! Hourra! Les placers!

Ses compagnons accoururent, levèrent les bras vers le ciel avec transport et répétèrent :

— Hourra! hourra!

— Voyez, voyez, s'écria Donat stupéfait, sont-ce les placers? C'est comme un nid de fourmis! D'où viennent donc tous ces hommes, si ce sont des hommes? Je crois qu'on en compterait au moins un mille. Descendons vite, mes amis; si tous ces gaillards qui fouillent là-bas la terre comme des taupes doivent avoir une charge d'or, il n'en restera, parbleu, pas beaucoup pour ceux qui viendront trop tard!

Sans prendre garde à ce que disait Donat, les les autres s'étaient assis sur l'arête de la montagne, pour se reposer un peu et jouir en même temps de la scène des placers, qu'ils voyaient tous, à l'exception du Bruxellois, pour la première fois.

De l'endroit où ils se trouvaient, la roche nue, inégale et rugueuse, plongeait presque à pic à plusieurs centaines de pas dans une plaine unie dont le sol se composait visiblement de boue délayée et de pierres. A un demi-mille droit devant eux, s'élevait une montagne de rochers également à pic, et, entre ces deux gigantesques remparts, la Yuba coulait en serpentant au milieu de la vallée.

Cette plaine, de quelque côté que l'on tournât la vue, était couverte d'un essaim de chercheurs d'or qui, comme l'avait dit Donat, ne ressemblait pas mal à une fourmillière, dans les habitantes grouillent, vont et viennent pendant une belle journée d'été, pour apporter, de près ou de loin, quelques brins de bois ou de paille.

Ainsi, l'on voyait tirer de centaines de trous le sable aurifère, creuser le sol avec des bêches et des pioches, porter la terre à la rivière, la tamiser et la laver. C'était un va-et-vient qui fatiguait la vue; les piocheurs et les laveurs semblaient animés d'une ardeur surprenante : leurs mouvements étaient rapides et énergiques; ils couraient plutôt qu'ils ne marchaient, et l'on aurait juré que des maîtres invisibles les poussaient à l'ouvrage l'aiguillon à la main.

De chaque côté de la rivière, au pied des hautes roches, s'élevaient les tentes des chercheurs d'or, toutes éloignées les unes des autres, mais présentant néanmoins dans leur ensemble l'aspect régulier d'un camp militaire. La plupart de ces tentes étaient couvertes de toiles ou d'une voile, mais on en voyait beaucoup aussi qui ne se composaient que de branches vertes de sapin.

A gauche, au pied des hauts rochers, à un endroit où le sol était un peu soulevé, se trouvaient les *stores* ou boutiques. C'étaient une vingtaine de tentes, parmi lesquelles six ou sept se distinguaient par leur grandeur. Autour des *stores* formillait une foule beaucoup plus nombreuse que dans la plaine. Tous ces gens venaient et se croisaient en tous sens, et les Flamands entendirent même de loin les chansons sauvages et les cris confus qui s'élevaient du sein de la mulittude.

Le Bruxellois expliqua à ses compagnons ce qu'ils voyaient, car il connaissait ce placer, où il avait travaillé pendant quelques semaines. Pardoes répondit à une exclamation de Donat, qui ne pouvait contenir son impatience et voulait courir sur-le-champ dans la vallée pour commencer immédiatement à ramasser de l'or :

— Il n'y a probablement rien à faire ici pour nous; toute la vallée a déjà des propriétaires; et il ne restera plus de place...

— Comment! que veux-tu dire? lui répliqua Kwik. Propriétaires! le sol de la Californie n'appartient à personne; et nous sommes aussi maîtres ici que tous ceux qui ramassent là-bas l'or du bon Dieu!

— Tu te trompes, du moins en partie, répliqua Pardoes. Il est vrai qu'il n'y a pas ici des lois écrites; mais du moins il y a entre les chercheurs d'or certaines conventions que chacun doit respecter, s'il ne veut pas s'attirer le vengeance générale. Il est accepté ici que ceux qui occupent les premiers un endroit pour chercher de l'or, sont propriétaire de cette endroit sur une zone de trente pieds entre la rivière et la naissance des hautes roches. Cette langue de terre s'appelle un *claim*. Chaque compagnie de chercheurs d'or en possède un. Reconnaît-on que le claim est mauvais ou qu'il est épuisé, on est obligé d'en chercher un autre qui n'appartienne encore à personne. Dans cette vallée, il n'y aura rien à trouver pour nous, mon garçon.

— Où irons-nous, alors?

— Remarquez, messieurs, que les rochers en amont et en aval de la rivière se rapprochent et enferment cette plaine comme un bassin. Quand on traverse ce défilé, les roches s'écartent de nouveau et forment d'autres bassins dont le sol, formé par les alluvions, renferme aussi plus ou moins l'or. Nous serons obligés de monter plus haut vers la rivière, jusqu'à ce que nous rencontrions un endroit favorable qui ne soit pas encore pris. Je crois que nous pourrons réussir en nous éloignant d'une lieue ou deux de cette vallée. Là, nous trouverons le *placer* qui m'a été désigné par le Français que nous avons rencontré en route. Ce que nous avons de mieux à faire c'est de dresser ici nos tentes jusqu'à demain matin.

— Ici, sur la montagne? murmura Donat. Pourquoi pas en bas, près des autres? Oh! j'ai envie de dormir sur l'or!

— Nous ne trouverons probablement pas de place libre, en bas. Le bois y sera très rare et notre mulet n'y trouvera pas de nourriture. Pourquoi descendre, quand demain nous serions obli-

gés de gravir de nouveau cette montagne pour reprendre notre route?

— Pourtant je voudrais bien aller voir ce qui se passe dans les placers, dit Roozeman. Voici mon projet : Nous tirerons au sort. Deux d'entre nous resteront ici, pour dresser la tente et garder les bagages et les instruments. Les quatre autres pourront aller aux placers et aux *stores*. Ici, il n'y a pas tant de crainte, surtout quand on n'a pas d'or.

On adopta la proposition. Creps et le matelot furent désignés par le sort pour rester. Les autres se hatèrent de jeter leurs havre-sacs, donnèrent leurs fusils à garder à leurs camarades et tâchèrent de trouver un endroit par où ils pussent gagner la vallée.

— Je vois là-bas, dit le Bruxellois, une crevasse profonde qui a été pratiquée dans les rochers jusqu'au sol de la vallée, par les inondations de la saison des pluies. Nous descendrons dans la plaine le long du lit de cette cascade. Nous avons le temps et nous ne devons pas nous presser.

Ils suivirent pendant quelque temps le bord des rochers; puis ils furent obligés de retourner assez loin sur leurs pas pour chercher le commencement du lit du torrent. Quand ils l'eurent trouvé, ils descendirent une montagne rapide, où l'on risquait à chaque moment de se rompre le cou. Cependant, ils atteignirent enfin le vallon et continuèrent lentement leur route.

En passant devant un puits abondonné, le baron ramassa une poignée de terre, et, l'ayant examinée, il s'écria avec stupéfaction :

— De l'or! je vois de l'or!

— De l'or? Oh! laisse voir! laisse voir! s'écria Kwik la poitrine haletante. C'est vrai, de l'or ! de l'or ! Cela brille parmi le sable.

— Pourquoi ne resterions-nous pas ici? demanda Victor.

— En effet, ajouta Donat, puisqu'on y ramasse l'or avec la main.

— Ce trou se trouve dans le claim des hommes qui sont occupés devant nous à laver la terre dans l'eau, dit Pardoes. Ils ne nous permettraient pas de travailler ici. Écoutez, ils crient que nous devons partir. Allons, venez, ne perdons pas notre temps, messieurs. Ce que le baron a là dans la main, c'est du sable qui a déjà été lavé. De semblables paillettes ne signifient rien. L'or est presque mélangé partout avec la terre; mais la difficulté consiste à trouver un endroit où le sable contienne assez d'or pour donner un bon salaire.

Ils avancèrent en causant jusqu'à la rivière et restèrent à regarder pendant quelque temps quatre hommes qui étaient occupés à secouer une grande claie pleine de terre aurifère, pendant que deux autres y versaient continuellement de l'eau.

Lorsque, enfin, on ouvrit la claie pour en ôter l'or lavé, Donat recula stupéfait.

— Bonté du ciel, s'écria-t-il, c'est tout or là dedans! Jusqu'ici, j'ai toujours cru que nous avions été trompés; mais maintenant il faut bien croire ce que je vois de mes propres yeux... Ah! ah! Anneken, un sac à froment, un château, hourra! hourra!

Et il fit quelques folles cabrioles et se mit à battre des mains avec une joie aussi bruyante que s'il eût déjà possédé les trésors rêvés. Les chercheurs d'or le regardèrent avec un sourire légèrement railleur, mais sans interrompre leur rude travail.

Une expression joyeuse parut pour la première fois sur le visage du baron, dont les yeux étincelaient.

— Ces hommes, en effet, ne sont pas tout à fait malheureux, dit Pardoes; mais ne vous trompez cependant pas sur la quantité d'or que vous avez vu briller dans la claie. Ce qui a rendu Donat à moitié fou peut avoir une valeur de quinze à vingt dollars; pas davantage. C'est le fruit de presque toute une demi-journée de travail. Ils sont cinq. Donc, pour chacun à peu près quatre dollars.

Le baron hocha la tête avec une amère déception et retomba dans son mutisme habituel. Cependant l'or qu'il voyait briller à chaque pas exerca une influence étonnante sur son esprit; enfin, animé par un espoir mystérieux, il sembla plus gai et plus communicatif.

Nos amis se promenèrent pendant quelque temps de tous côtés entre les gens qui étaient occupés à creuser et à laver l'or. Le Bruxellois interpella tantôt l'un, tantôt l'autre, et demanda des explications sur la possibilité de trouver encore un claim libre dans cette vallée. Et il acquit la conviction qu'il ne leur restait plus qu'à remonter la rivière.

Quelques hommes qui paraissaient trouver beaucoup d'or, voulaient vendre leur claim pour mille dollars ; mais, comme Pardoes et ses amis ne possédaient à eux trois que quinze dollars, ils durent naturellement refuser cette offre, quelque avantageuse qu'elle semblât.

Ils arrivèrent aux *stores* et regardèrent pendant un instant, loin de la cohue, la population bizarre qui s'agitait dans tous les sens. Tous étaient très sales; leurs barbes qu'ils ne rasaient ni ne peignaient jamais, cachaient presque entièrement leurs figures, et leurs longs cheveux tombaient sur leurs épaules en boucles épaisses et pleines de terre. La plupart portaient pour vêtements une chemise de flanelle rouge ou bleue et un pantalon bouclé sur les reins par une courroie. Quelques-

uns avaient de grandes bottes, d'autres de grands souliers, beaucoup couraient nu-pieds. Mais ce qui ne manquait à personne, c'était la ceinture avec un ou deux revolvers ou, du moins, avec un grand couteau.

Si l'extérieur de ces hommes était peu séduisant, leurs manières et leurs paroles étaient encore plus repoussantes : ils juraient horriblement et échangeaient des plaisanteries grossières et des mots ignobles qui attirèrent un sourire de mépris sur les lèvres du baron. Il était aisé de voir que la plupart de ces gens étaient échauffés par la boisson; on en remarquait même qui avaient tellement perdu la conscience d'eux-mêmes, qu'ils laissaient leurs jambes balayer la terre, pendant qu'ils étaient moitié portés, moitié traînés par leurs amis. Ici, on entendait des malédictions; là, étincelaient les couteaux menaçants; plus loin encore, le bruit du revolver annonçait peut-être un double assassinat; mais personne ne tournait la tête, et tous se promenaient sans s'inquiéter de ce que faisaient les autres.

— Fortune aveugle ! grommela le baron avec dégoût, elle distribuera ses faveurs à cet ignoble race de gueux.

— Vertudieu ! s'écria Kwik, si je ne savais pas où je suis, je croirais que nous sommes en enfer ! Quel tas de diables ! Les gens de San-Francisco sont des anges en comparaison de ceux-ci ! Dis, Pardoes, si nous partions d'ici ? Il n'y fait pas bon, et je voudrais vivre assez longtemps pour chercher beaucoup d'or...

— As-tu encore peur ? dit le Bruxellois en riant. Je croyais que tu n'avais peur que des revenants.

— Eh bien, eh bien, il ne faudrait, pardieu, pas de grands efforts pour prendre ces horribles ribauds pour des revenants.

— Je crois, ami Pardoes, que Kwik a raison, dit Victor. Je sens également peu d'envie de me mêler à cette foule de gens grossiers.

— Bah ! bah ! dit le baron, il nous faut voir ce qui se passe dans les *stores*. C'est peut-être dangereux; mais, si c'est nécessaire, nous jouerons du revolver et nous abattrons, pour les saluer, deux ou trois de ces sales coquins.

— *Oui, c'est bon, baron*, grommela Donat, chacun pour soi. *C'est pour moi vouloir pas mort encore.*

— Venez et ayez assez de confiance dans mon expérience, dit le Bruxellois en s'approchant d'une boutique. Ne parlez à personne, ne vous mêlez de rien et faites comme les autres; cela veut dire : passez votre chemin sans vous détourner.

Ils se trouvaient près de la boutique d'un changeur. C'était une tente en toile, ouverte par devant. A l'entrée était une table en bois, faite de planches grossières et reposant sur deux troncs d'arbre, dont on n'avait pas encore enlevé l'écorce verte. Une balance, quelques petits tas de dollars ou de piastres, trois grandes pépites, un peu de poussière d'or, une feuille de papier blanc et deux revolvers étaient tout ce que l'on remarquait sur la table.

Derrière ce comptoir se tenait un homme maigre avec des lunettes sur le nez. Il était penché en avant et tenait d'une main la balance, et l'autre était posée sur un revolver; il tournait son regard vers la foule, immobile et muet, comme un renard qui épie sa proie.

Deux chercheurs d'or s'approchèrent du comptoir; l'un deux tira de sa poitrine un petit sac en cuir qui pendait à son cou par un cordon, en vida le contenu sur la feuille de papier et dit en français :

— Voilà, papa Crochu; pèse-moi cela et donne-moi des piastres à la place; mais ne me vole pas ou je renverse ta baraque.

— Qui t'appelle ? grommela le banquier. Prends ton or, et va ailleurs.

— Allons, allons, pas tant de paroles. Pèse-le, te dis-je, je ne détournerai pas les yeux de tes doigts crochus.

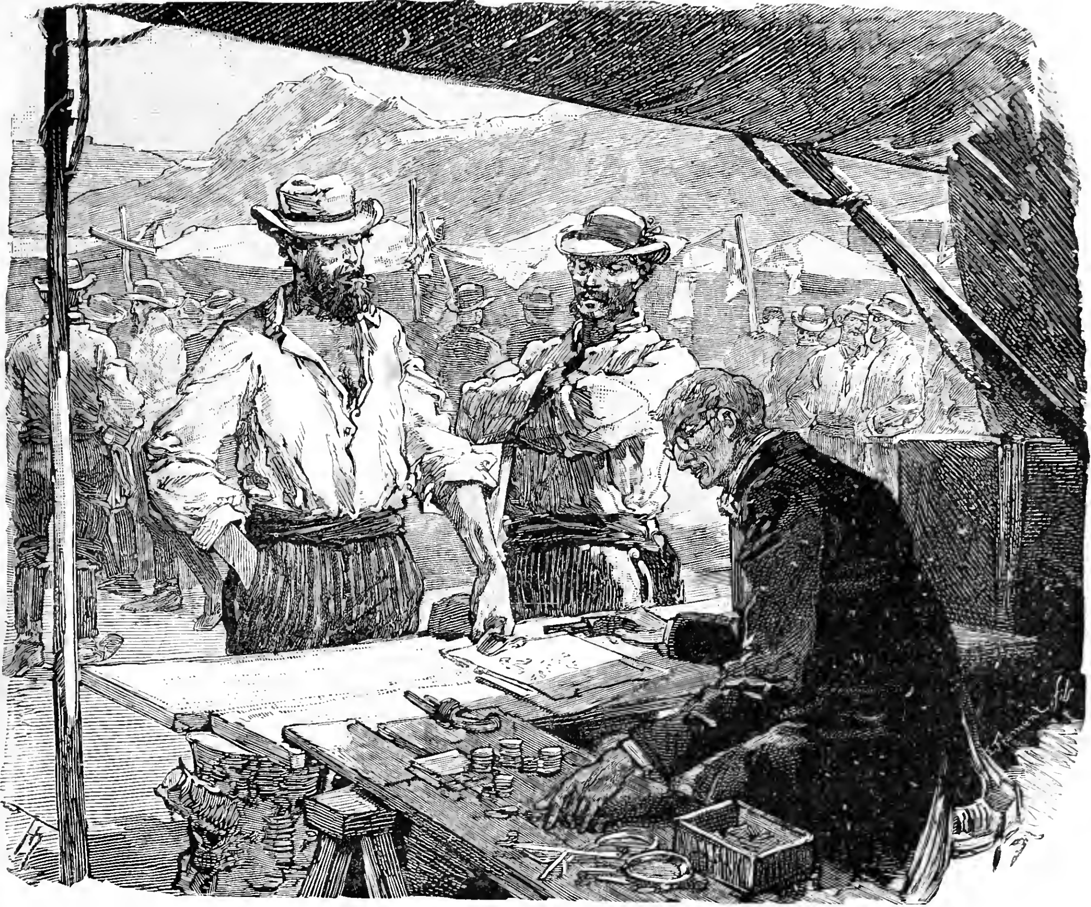
Le changeur enfonça sa main dans le petit tas de paillettes d'or, et prétendit que le métal n'était pas pur; l'autre soutint le contraire en jurant. Tout en parlant et en discutant, le changeur pesa l'or et compta une certaine somme en piastres. Les chercheurs d'or quittèrent la boutique en disant que ce serait un fin renard, celui qui saurait les tromper.

Pardoes emmena ses amis. Lorsqu'il se vit assez éloigné du changeur :

— Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le plus grand escroc que l'on puisse trouver dans toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans de galère pour avoir signé de faux billets de banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Premièrement, il a un poids en cuivre dans l'intérieur duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent beaucoup trop; secondement, il ne leur a pas donné le prix de l'or, et à beaucoup près, et, troisièmement, il a escamoté une partie de l'or de ces hommes, à travers le papier.

— A travers le papier ? s'écria Donat étonné. Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

— Tu ne comprends pas ce que je veux dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur l'autre; au milieu de chacune de ces feuilles, il y a une coupure que l'on ne peut apercevoir. Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le changeur joue avec ses



Deux chercheurs d'or s'approchèrent du comptoir. (Page 4.)

doigts dans l'or, en apparence pour s'assurer qu'il est pur; mais il remue les feuilles de papier de telle façon que les coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe au travers. Il a volé de cette manière une once d'or à son dernier chaland.

—Et l'as-tu remarqué enfin cette fois? demanda Victor.

— Certainement, aussi bien que je te vois.

— Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres chercheurs d'or?

— Oui-dà! si on calcule ainsi dans les placers, on s'attire à tous moments les affaires les plus dangereuses. Chacun pour soi: tant pis pour celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un mot, le changeur aurait appelé par un coup de sifflet, un cri ou tout autre signe, les gens des *stores* environnantes et nous aurions été entourés instantanément d'une vingtaine de gaillards menaçants. Les propriétaires des boutiques ont conclu une sorte d'alliance pour leur défense générale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas tenir longtemps ici.

Ils passaient en ce moment devant quelques stores où l'on vendait de la farine, du lard et d'autres provisions.

— Un jambon! s'écria Donat. Mes amis, voilà un jambon! Pardoes, achetons-le; nous ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche. Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on n'a mangé depuis si longtemps que des galettes avec du lard à moitié gâté!

— Innocent! dit le Bruxellois. Ce jambon coûte peut-être quatre onces d'or.

— Quatre onces d'or? Pardieu, il fait bon avoir des porcs ici. Quelques onces d'or, et il y a quatre jambons à un porc!

— Non, mais nous achèterons du tabac; nous n'en avons presque plus, et cette consolation ne peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoes prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux livres, et en demanda le prix.

— Cinq dollars, répondit-on.

— Plus de vingt-six francs? grommela Donat. A ce prix, j'achète toute une charrete de tabac à Natten-Haesdonck.

— Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua Pardoes. Les prix baissent et haussent ici encore mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans un mauvais moment; il y a peu de tabac dans les *stores*. Si nous attendons jusqu'à demain, nous devrons probablement donner le double. — Venez, allons boire un *grog* dans cette grande tente.

— Si nous buvions plutôt une bouteille de vin? demanda le baron qui paraissait de bonne humeur.

— Une bouteille de vin? Elle coûte au moins une once d'or et nous avons à peine dix dollars à nous tous.

— Va donc pour le *grog*, puisque le vin dépasse nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était remplie de gens qui se tenaient debout et avaient un verre à la main, car il n'y avait là aucun siège. Aussi, dès que les Flamands eurent vidé leur *grog* et payé quatre dollars, ils quittèrent cet endroit, où l'on frémissait en entendant ce langage grossier des ivrognes qu'on voyait chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait presque de respirer.

— Venez, maintenant, messieurs, dit le Bruxellois, nous en avons vu assez, et nous ne pouvons pas oublier que nos amis qui sont là-bas aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux *stores*. Nous possédons encore six dollars. Nous en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour boire aussi un grog. Nous garderons les autres à tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spacieuse qui semblait remplie de monde, et dans laquelle on entendait un grand bruit comme si une querelle s'y fût élevée.

— Que vend-on là dedans? demanda le baron.

— C'est une maison de jeu, répondit Pardoes se frottant le front en réfléchissant.

— Ah! je le vois bien, dit Roozeman. Regarde le malheureux qui en sort! Il est pâle comme un mort, l'écume lui sort de la bouche, il s'arrache les cheveux. Pauvre jeune homme, il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il avait arrachée à la terre par six mois d'un travail d'esclave!

— Il me vient une idée, murmura le Bruxellois Les dollars que nous possédons encore ne peuvent nous être d'une grande utilité. Si nous allions nous risquer au jeu? Avec un peu de bonheur, on y gagne souvent une grande fortune en quelques minutes.

— Non, non, je n'entre pas là pour un morceau d'or aussi gros que le poing! s'écria Donat. Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde oreille.

— Et les camarades de la montagne? objecta Victor. Irions-nous perdre l'argent qui leur appartient? D'ailleurs, on se bat sans doute là-dedans...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un coup de pistolet retentit dans la tente. Un mouvement violent agita le groupe de joueurs, et il s'ouvrit immédiatement pour laisser passer quelques hommes qui portaient un cadavre ou un mourant par les bras et par les jambes, tandis qu'au-dessus de leurs têtes brillaient encore des couteaux menaçants et que d'affreuses imprécations remplissaient l'air. La victime qu'ils emportaient hors de la maison de jeu avait reçu une balle dans la poitrine; le sang coulait encore de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux et ne juraient pas moins que leurs ennemis, disparurent derrière la tente.. Tout, dans la maison, reprit son train habituel et on entendit de nouveau la voix du banquier dominer le murmure des joueurs. Les Flamands, émus, poursuivirent leur chemin et gardèrent quelque temps le silence.

— Que vont-ils faire maintenant du cadavre du malheureux joueur? demanda Roozeman.

— Il vont creuser un trou au pied du rocher et le couvrir de terre et de pierres.

— Sans autres cérémonies?

— Rien.

— N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au moins une prière sur la tombe? demanda Donat.

— Un prêtre? répéta Pardoes. Un prêtre dans les placers? Il est venu un prêtre lorsque j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions; il commença à sermonner et voulut rappeler aux chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. Savez-vous ce qui est arrivé? Le pauvre prêtre, pour ne pas mourir de faim, a été obligé de chercher de l'or comme les autres. Personne ne le voulut pour compagnon, parce qu'il voulait entraver par ses exhortations la liberté sauvage qu'on regarde ici comme l'unique avantage véritable de la vie des placers. Il a été obligé de s'engager comme journalier au service d'un chercheur d'or. Où il est resté depuis lors, je n'en sais rien. — Eh bien, Donat, que fais-tu donc, niais? As-tu peur que le spectre du mort te poursuive? Tu fais des signes de croix et tu cours avec les mains jointes. Je crois que tu trembles.

— Je prie pour l'âme du joueur assassiné et un peu pour la mienne, répondit Donat. Je tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce pays maudit. Être en-

terré dans un coin comme un chien, sans prêtre, sans prières! Pas même une petite place de terre bénite pour entendre le jugement dernier!

Pardocs éclata de rire.

— Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec un gros soupir. Chacun ses idées. Je ne veux pas reposer ailleurs que dans le cimetière de Natten-Haesdonck, où reposent mes parents. Alors je serai au moins certain que Anneken fera mettre une croix de bois sur ma tombe et versera quelquefois une larme en mémoire de son malheureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort qu'il commença à se frotter les yeux avec la manche de son long frac pour sécher deux larmes qui obscurcissaient sa vue.

Roozeman, dont l'esprit avait été assombri par la vue du cadavre et par les paroles de Donat, consola cependant son mélancolique ami en lui faisant espérer que Dieu, qui les avait visiblement protégés jusque-là, leur accorderait de retourner sains et saufs dans la belle et heureuse Belgique. Il parla de leur arrivée aux placers, des fouilles qu'ils allaient faire dès le lendemain, de l'activité avec laquelle ils travailleraient, de l'or qu'ils trouveraient probablement en abondance et qui leur permettrait de retourner bientôt en Europe riches et contents et de rendre heureux à jamais Anneken, Lucie, leurs parents et leurs amis.

L'esprit de Donat était extrêmement mobile. Il fallait peu de chose pour l'attrister et l'abattre; mais peu de chose aussi suffisait pour lui faire envisager les choses sous un plus beau jour et lui rendre le courage et la confiance. Il souriait déjà aux joyeuses perspectives que le généreux Roozeman n'avait fait briller devant ses yeux que pour le consoler. Le naïf jeune homme avait déjà oublié le cadavre, et causait du château qu'il allait acheter, de l'existence digne d'envie qu'il allait proccurer à son Anneken, de ses petits yeux noirs et de la tendre affection qu'il savait bien qu'elle lui portait.

Pendant qu'ils s'encourageaient ainsi l'un l'autre par la peinture d'un bonheur très éloigné, ils atteignirent le pied du rocher sur lequel était leur tente.

Le matelot maugréait et paraissait très fâché, parce qu'ils étaient restés si longtemps; il voulait aussi aller aux *stores*; et quoique la nuit commençât à tomber, il prétendit ne pas se priver de ce plaisir. Lorsqu'il apprit qu'ils avaient bu chacun un *grog*, il exigea un dollar et invita Creps à aller avec lui. Celui-ci refusa son offre en disant qu'il était trop fatigué et qu'il avait grand sommeil. L'Ostendais partit seul. Les amis, après avoir mangé quelques crêpes, burent un peu de café et posté leur sentinelle, s'enveloppèrent sous leur couverture et se glissèrent sous la tente. Un quart d'heure après, ils ronflaient si fort qu'on eût pu les entendre à cent pas.

Vers onze heures, Donat, en sentinelle diligente, se promenait de long en large près de la tente. La lune brillait dans un ciel pur; elle n'était qu'à son premier quartier, mais elle répandait assez de clarté pour faire distinguer les objets de très loin comme des ombres noires. Donat pensait bien de temps en temps au cadavre du joueur tué, et disait tout bas une prière pour le repos de son âme; parfois il s'imaginait voir dans les ténèbres une ombre qui prenait pour lui la forme du Mexicain que le matelot avait assassiné en route; il entendait bourdonner à ses oreilles les effroyables malédictions du fils de l'innocente victime; — mais il cherchait à se distraire et à se prémunir contre cette peur secrète en contemplant la vallée béante à ses pieds et pareille à un précipice à moitié éclairé. Des centaines de feux brûlaient ou couvaient encore; les sentinelles et les rares hommes qui erraient dans la lueur rouge des flammes ressemblaient à des diables veillant sur des âmes réprouvées. La vallée, avec ses ténèbres impénétrables, son silence de mort et ses murailles de rochers gigantesques, faisait une impression profonde sur l'esprit de Donat, comme s'il avait cru voir le faubourg de l'enfer.

Tout à coup son attention fut attirée par le son d'une voix rauque qui s'élevait au loin derrière les broussailles. Il lui sembla qu'il y avait là des hommes qui se disputaient, car il entendait d'affreuses paroles et des menaces furieuses. Voyant quelqu'un s'approcher entre les sapins, il apprêta son fusil et cria :

— Qui vive?

— Je vais tout à l'heure te tordre le cou, maudit Yankee! répondit une grosse voix qui ne ressemblait pas mal au grognement d'un ours.

— Ah! c'est toi, Ostendais! dit Kwik en riant. Il me semble que tu as la tête lourde et les jambes faibles. Par ici, camarade, par ici!

— Qu'entends-je? hurla l'autre qui était encore occupé, en imagination, à se disputer avec des hommes invisibles. Tu oses le répéter : je suis un lâche? Dis-le encore une fois!... Tiens, meurs, coquin!

Une balle siffla aux oreilles de Donat.

— Allons, allons, Ostendais, bégaya-t-il tout étourdi, je ne suis pas un ennemi. Je suis Kwik, ton ami.

Mais avant qu'il eût achevé ces mots, le matelot se jeta sur lui de tout le poids de son corps, et le prit à la gorge comme s'il voulait l'étrangler. Tous deux se renversèrent et roulèrent par terre.

Le coup de pistolet avait fait sauter leurs compagnons hors de la tente; il furent encore plus surpris par le cri de détresse de Donat, que le matelot, avec une force irrésistible, tenait cloué par terre, un genou sur sa poitrine, en criant comme un insensé :

— Des Américains, me faire taire? Je broierai ainsi le cœur du plus fort Yankee!...

En ce moment leurs amis, réveillés, s'élancèrent au secours du pauvre Kwik et l'arrachèrent des mains du matelot. Celui-ci ne les reconnut plus et voulut se battre avec tous. On lui prit ses armes et on tâcha de le calmer : mais il tapait, ruait et mordait comme un possédé.

— Le *lasso!* le *lasso!* cria le Bruxellois.

Donat sortit de la tente en courant et dit en apportant à Pardoes l'objet demandé :

— Voilà! voilà! Je voulais justement lier la bête féroce. Vite! vite! il nous attirera une punition du ciel par ses horribles blasphèmes!

Pardoes entortilla le matelot dans le *lasso*. L'ivrogne se débattit encore un moment, puis il tomba lourdement sur le sol, sans mouvement. Il rugissait comme un lion; ses malédictions éveillaient les échos de la vallée.

— Donnez-moi sa couverture, dit le Bruxellois. Ne soyez pas si émus, messieurs; ce n'est que l'ivresse. Demain, il ne saura plus ce qu'il a fait. Retournez dans la tente, camarades; je monterai la garde et je veillerai sur lui pendant une couple d'heures. Dans dix minutes, il dormira comme une souche.

Lorsque les autres furent entrés sous la tente, Donat dit à Jean Creps, qui était couché à côté de lui :

— Monsieur Creps, j'ai encore une idée.

— Allons, tais-toi, Donat; on dirait que nous sommes ensorcelés.

— C'est justement ce que je pense. J'ai souvent entendu parler de grands trésors qui étaient maudits et gardés par un dragon à sept têtes qui crachaient du poison; mais ici il n'est pas besoin d'un dragon à sept têtes pour cracher du poison. Le poison est dans l'air, et je commence à croire que nous finirons par devenir tous enragés. Songez donc, pour l'amour de Dieu, jusqu'où cela va : là, tout à l'heure, lorsque cet animal écumant était couché sur ma poitrine, j'avais une effroyable tentation de lui dévorer le nez; mais je n'ai pas encore respiré assez de poison, car je ne l'ai pas fait; Jean, monsieur Jean, voilà qu'il recommence à hurler.

Un ronflement sourd lui répondit.

Il laissa retomber la tête avec découragement sur son havre-sac et murmura :

— Heureux gaillards! ils dorment et ronflent comme s'ils étaient dans un lit de plumes!... Pourquoi mon cœur n'est-il pas aussi fort que le coffre... le coffre où le bon Dieu l'a renfermé!... De l'or? de l'or? J'aimerais mieux me battre contre un dragon à sept...

Et lui aussi, dompté par la fatigue, succomba sous le poids de son sommeil.

II

LES FOUILLES

Le lendemain, quand Jean Creps, dont c'était le tour de faire la cuisine, éveilla ses camarades pour prendre le café et manger des galettes, le matelot ronflait encore sur la dure, sous une couple de couvertures.

On fut obligé de le rouler de droite à gauche pour lui faire ouvrir les yeux. Il se leva et frotta son front alourdi, comme un homme qui ne sait où il est, ni ce qui se passe. Ses compagnons lui rappelèrent sa brutalité de la veille et ne lui épargnèrent pas les reproches. Le baron surtout paraissait indigné et exhalait sa colère en paroles amères parmi lesquelles le mot *canaille* blessa profondément le matelot. Cependant il dissimula sa colère pour le moment. Il s'excusa en disant qu'il était ivre et qu'il s'était querellé avec des Américains, gris comme lui. Le jeu était la cause de tout; il avait risqué son dollar; la chance lui avait souri et il en avait gagné une quinzaine d'autres. Il avait dépensé tout cet argent en *grogs;* et cependant il assurait qu'on devait y avoir versé quelque chose pour le rendre si étourdi et si furieux. En tout cas, c'était un petit malheur; cela pouvait arriver à tout le monde, croyait-il, et désormais il se défierait de la boisson empoisonnée des placers. Pardoes, qui était son ami, le défendit. Ainsi fut pardonné et oublié l'incident.

— Ne perdons pas trop de temps, dit le Bruxellois, — Donat, va chercher le mulet et charge-le; nous enlèverons la toile de la tente et nous nous préparerons en toute hâte pour le voyage. Aujourd'hui, mes amis, nous devrons encore marcher pendant trois heures, les chemins sont difficiles, ce qui veut dire que, comme ailleurs, il n'y a pas de chemins. Nous tâcherons, autant que possible, de suivre le cours de la rivière. Je connais cette contrée et je sais où est situé le placer que le Français m'a désigné. C'est aujourd'hui mardi : avec les provisions que les muletiers nous ont données, nous pouvons vivre encore une semaine. Dimanche prochain, nous irons aux *stores*, qu'on trouve plus haut près de la rivière, acheter de

nouvelles provisions avec l'or que nous aurons trouvé.

Ils partirent quelques minutes après, assez contents, soupirant après l'endroit où ils allaient enfin commencer leur métier de chercheurs d'or.

Après plusieurs détours entre les plis des montagnes, après s'être rapprochés, puis éloignés vingt fois de la rivière, pour éviter les lits profonds des torrents à sec, ils arrivèrent enfin, vers midi, sur une hauteur d'où l'on voyait une petite vallée au milieu de laquelle le Yuba coulait en murmurant.

Le Bruxellois regarda un instant avec attention dans la vallée, puis il dit :

— Camarades, nous y sommes. Regardez là, tout en bas, ces trous creusés, vous en comptez sept, n'est-ce pas? Cette petite rivière qui descend de la montagne, cette haute cîme avec ses sapins majestueux, oui, oui, c'est le placer que le Français a quitté. Coupons sur cette hauteur le bois qu'il nous faut pour dresser notre tente, pour établir notre claie et faire du feu. Alors nous descendrons et nous chercherons une place convenable pour commencer notre travail. Nous sommes tout à fait seuls, nous n'avons rien à craindre des autres chercheurs d'or.

Heureux de toucher enfin au but de leur voyage, ils se mirent gaiement et en chantant à abattre du bois; en peu de temps, ils en eurent plus qu'il n'en fallait pour la journée. Arrivés dans la vallée, ls voulurent se mettre immédiatement à chercher de l'or; mais Pardoes leur fit auparavant dresser la tente pour y placer les provisions et les armes, et commanda à Donat de mener le mulet plus loin, vers une partie de la vallée couverte de plantes vertes.

— Venez, maintenant, dit-il aussitôt qu'ils eurent obéi, prenez les bêches, les pioches et un plat en fer-blanc.

Pendant qu'ils le suivaient et qu'ils regardait alternativement la terre, la rivière et les roches, comme pour reconnaître une place favorable, il ajouta :

— Ne soyez pas trop impatients, camarades, il n'est pas certain que nous trouvions dès aujourd'hui la terre aurifère. Cette terre se trouve souvent à vingt pieds de profondeur; mais ne vous découragez pas pour cela; car très souvent on finit par se féliciter d'un travail que l'on croyait inutile et perdu. Les pépites, quand il y en a, gisent d'ordinaire très profondément, même sur les roches dures, sous la terre d'alluvion. Je crois que nous ferons bien de creuser à l'endroit où nous sommes maintenant : cet endroit est dans la ligne des puits où le Français et ses compagnons ont trouvé beaucoup d'or. Je vais tracer la circonférence de notre puits; mettez-vous gaiement à l'œuvre.

Donat fit le signe de la croix et marmotta une prière pendant qu'il donnait le premier coup de pioche dans la terre. D'autres se mirent à travailler et, d'après eux, le trou devait être bientôt creusé; mais les cailloux et les pierres sur lesquels leurs outils frappaient constamment firent évanouir immédiatement cette illusion.

Ils travaillaient néanmoins avec tant d'ardeur, qu'au bout de peu de temps, la sueur coulait à grosses gouttes de leurs fronts. Le baron s'était mis à la tâche avec une passion fébrile; il semblait poussé par une folle hâte et murmurait des paroles inintelligibles; mais, après une couple d'heures, ses mains délicates étaient couvertes de cloches. Épuisé et succombant à la lassitude, il proposa de se reposer pendant un quart d'heure pour reprendre haleine.

Le matelot, qui n'avait pas oublié les durs reproches sur son ivrognerie, s'écria qu'il ne s'agissait pas de se reposer, qu'on ne venait pas en Californie pour faire le paresseux et que noble et canaille devaient travailler également.

Le baron, blessé par cette raillerie, lui adressa quelques mots aigres. Il s'éleva une grande dispute, et les deux amis étaient près de s'entre-tuer dans le puits même. L'intervention de Pardoes calma les esprits; et, comme on s'était reposé, on reprit le travail avec une nouvelle ardeur.

Chaque demi-heure, Donat demandait au Bruxellois :

— N'y sommes-nous pas encore ?... Voilà une poignée de terre. Regarde bien s'il n'y brille pas d'or !

Les autres n'étaient pas moins impatients et examinaient de près les petits cailloux et l'argile que remuaient leurs pioches pour découvrir l'étincellement si désiré des paillettes d'or ; mais le Bruxellois leur dit que leurs peines étaient inutiles, et qu'ils ne trouveraient l'or qu'après avoir traversé une couche de sable gris ou rougeâtre.

La nuit allait tomber; les travailleurs avaient déjà creusé si profondément, qu'ils ne voyaient plus que le ciel au-dessus de leurs têtes. Le découragement commençait déjà à refroidir leur enthousiasme et à leur faire sentir leur extrême fatigue, lorsque Pardoes s'écria avec joie :

— Nous y sommes! Nous avons atteint l'or !

Des cris frénétiques répondirent à cette nouvelle, et un triple hourra s'éleva du puits béant.

— Vite, donnez-moi une couple de pelletées de ce sable rougeâtre; je verrai, en le lavant dans la rivière, ce que nous devons en attendre.

Tous sortirent du trou avec une curiosité fébrile et le cœur battant d'émotion. Pardoes trempa le plat de fer-blanc dans la rivière, le secoua et dé-

laya la terre qui y était, de telle sorte qu'elle s'écoulait avec l'eau, tandis que l'or et les cailloux, qui étaient plus pesants, restaient au fond du plat. Alors il enleva, autant que possible, les pierres et continua à laver jusqu'à ce qu'il crut pouvoir juger de la quantité d'or. Ce travail dura assez longtemps, et la nuit était déjà si avancée que Pardoes ne pouvait distinguer qu'avec peine ce qu'il y avait au fond du plat.

— Eh bien! eh bien! s'écria Donat frémissant d'impatience, l'avons-nous atteint? Y a-t-il de l'or, beaucoup d'or?

— Il y a de l'or, répondit le Bruxellois en leur montrant le plat. Voyez les paillettes dans le sable. Beaucoup ou peu, je ne puis en juger, faute de lumière. Allumons le feu, nous le saurons.

Tous le suivirent du côté de la tente. Donat faisait des bonds extravagants et était à moitié fou de joie. Il n'y avait plus de doute pour lui qu'il ne recueillît en peu de temps de grands trésors, et qu'il ne pût bientôt quitter un pays où tout était mauvais et horrible, l'or seul excepté.

Lorsque le feu fut allumé et qu'on put voir, à la flamme du bois résineux, ce qu'il y avait dans le plat, Pardoes grommela avec déception :

— Il y a de l'or, vous le voyez briller, mais la quantité est minime. Si nous ne trouvons pas de terre qui contienne de plus nombreuses et de plus grosses paillettes, nous ne gagnerons pas assez pour acheter notre nourriture quotidienne dans les *stores*. Ne vous découragez pas cependant après une tentative défavorable; cette couche de sable peut être très épaisse, et au fond elle deviendra probablement plus riche.

Les compagnons prirent tour à tour le plat et regardèrent avec étonnement les petites paillettes presque sans poids qui brillaient au fond, à la lueur des flammes.

— C'est drôle, s'écria Kwik, on dirait que ce sont des petites écailles de poisson!

— Pas de bêtises, dit le matelot. Venez, continuons à travailler encore une heure ou deux; l'obscurité ne nous empêchera pas d'approfondir le trou.

— Travailler? encore travailler maintenant? soupira le baron en montrant ses mains dont l'une était rouge de sang.

— Non, non, nous allons manger et nous coucher, comme d'habitude, dit Pardoes d'un ton impérieux. Il n'est pas prudent d'épuiser ainsi en un seul jour toutes ses forces, jusqu'à risquer de se rendre malade. Nous devons travailler de manière à pouvoir travailler longtemps.

Il n'y avait rien à répondre à cela; le souper fut apprêté et dévoré avec un appétit féroce. On plaça le matelot en sentinelle, et tous les autres se traînèrent sous la tente et se couchèrent en rêvant à l'or qu'ils trouveraient le lendemain...

Le jour suivant, à la première lueur du matin, la claie fut portée au bord de la rivière et placée sur un soutien en bois, de manière qu'on pût la secouer.

Cette machine a la forme d'une barquette : la partie supérieure est un tamis grossier; au-dessous, sur le sol, sont clouées une quantité de lattes croisées, et au milieu il y a une ouverture. On verse la terre aurifère sur le tamis et on l'arrose abondamment d'eau, en secouant la claie avec force. Le tamis retient les cailloux et les pierres et ne laisse passer que le gravier et la terre aurifère. Dans la claie, cette terre est changée en une boue liquide par le clapotement de l'eau et elle passe par l'ouverture avec le plus gros du gravier, tandis que les paillettes d'or, mêlées avec un peu de sable, restent derrière les lattes croisées. On sèche ce reste au soleil dans un plat; en soufflan puissamment, on disperse le sable et on a enfin de l'or pur, en paillettes, ne ressemblant pas mal à des écailles de poisson.

Tel était du moins l'appareil des chercheurs d'or flamands, et ce procédé leur fut indiqué par le Bruxellois.

Cette matinée-là, ils travaillèrent avec autant de passion que la veille en s'excitant l'un l'autre par des cris joyeux; ils couraient avec leur charge de terre, du puits à la rivière, secouant fortement la claie, et versaient des torrents d'eau sur le tamis. Pardoes seul paraissait moins excité que les autres. Quand ses compagnons, à chaque examen du sable aurifère de la claie, battaient des mains avec joie et que Donat dansait de plaisir, il hochait la tête et un sourire de doute errait sur ses lèvres. Il s'efforçait de tempérer leur joie en leur faisant comprendre qu'il n'y avait pas lieu d'être si content; mais ils voyaient de l'or, beaucoup d'or, croyaient-ils; et, chaque fois qu'on ouvrait la claie, il brillait de nouveau à leurs yeux. Qu'est-ce qui pouvait les empêcher d'amasser de grands trésors quand chaque heure les mettait ainsi en possession d'une nouvelle quantité d'or?

Lorsque le soleil fut monté très haut dans le ciel et que le moment de dîner fut venu, le Bruxellois fit cesser le travail près de la claie et commença devant eux à séparer le sable de la poussière d'or en soufflant dessus pour leur montrer la manière de s'y prendre. Les amis ne furent pas médiocrement étonnés de voir les paillettes étincelantes considérablement réduites par cette opération. Le baron soupirait, le matelot grommelait, Victor regardait la terre avec découragement, Donat avançait la lèvre, Jean Creps riait de la déception générale.

Cependant, lorsqu'ils eurent lavé beaucoup de plats de sable, dont les uns donnèrent plus que les autres, ils obtinrent enfin pour résultat une quantité de paillettes d'or que Pardoes estima au poids net de deux onces, pour lesquelles on recevrait dans les *stores*, en argent ou en marchandises, vingt-huit dollars ou environ cent cinquante francs.

— Eh bien! eh bien! s'écria Kwik, pourquoi avez-vous l'air si triste, messieurs? C'est, pardieu! un salaire quotidien de trois cents francs pour nous six; cinquante francs pour chacun! Je ne sais si les ministres, là-bas, en Belgique, en gagnent autant.

— Cela ne promet rien de bon, dit Victor découragé. Ainsi, par ce rude travail de cette vie de chien, nous aurions amassé en six mois cinquante mille francs. Pas même dix mille francs pour chacun!

— Ah ça! perdez-vous l'esprit? s'écria Pardoes avec impatience. Vous m'ennuyez avec vos calculs d'enfants. Il ne nous restera rien du tout au bout de six mois. Croyez-vous donc que nous ne devons pas manger? Et vous verrez ce que nos estomacs peuvent dévorer, grâce au travail des mines. Pour rester en bonne santé et conserver nos forces, en un mot pour acheter ce qui nous est nécessaire, tant pour notre nourriture que pour nos autres besoins, nous devons trouver au moins chacun une demi-once d'or par jour. Vous paraissez étonnés? Voyez, mes souliers sont usés, il faudra que j'en achète une paire de neufs. Combien croyez-vous que coûte dans les stores une paire de mauvais souliers? Les deux tiers d'une once d'or, plus de cinquante francs! Il serait bon que nous eussions une paire de bottes de marais, pour ne pas nous rendre malade en restant ainsi continuellement les pieds dans la rivière. Une paire de bottes pareilles coûte peut-être dix onces d'or : cinq cents francs!

Tous courbèrent la tête avec une amère déception; Donat s'arracha une mèche de cheveux et murmura :

— Ane que tu es, voilà la récompense méritée de ta folle cupidité! Tu t'échines là à quelques milliers de lieues de l'heureux Natten-Haesdonck...

— Venez, allons dîner, dit le Bruxellois. Je meurs de faim et vous n'aurez pas moins d'appétit que moi.

En peu de temps, le café et les crêpes furent prêts. Pendant qu'ils dévoraient en silence, avec l'avidité de loups affamés, une prodigieuse quantité de galettes, Pardoes reprit :

— C'est triste, en effet, messieurs, de n'être pas tombés, comme nous l'espérions, sur un riche gisement d'or; mais vous avez tort d'être si découragés pour cela. Chercher de l'or, c'est comme une loterie. Il y a des gens qui travaillent des mois presque pour rien et qui trouvent ensuite tout à coup, en un seul jour, une grande fortune. J'ai connu un homme qui n'avait pour compagnon que son fils, et qui a tiré, en deux mois de temps, pour soixante mille francs de pépites du même trou. Il faut avoir de la patience; notre numéro n'est pas encore sorti, mais le bonheur peut nous sourire à l'improviste. Dans tous les cas, si nous ne trouvons pas ici de l'or en assez grande quantité, nous ne perdrons pas trop notre temps et nous partirons aussitôt que possible pour le placer inconnu de la rivière de la Plume. Là, il y a beaucoup de pépites et de très grosses.

— Mais est-ce bien certain que tu trouveras l'endroit désigné? demanda Jean Creps.

— Tout à fait certain : le chercheur d'or suisse m'a parfaitement décrit et dessiné, sur un morceau de papier que je tiens dans ma poche, les chemins pour aller de Yuba jusque-là.

— Eh bien, partons donc tout de suite! s'écria Kwik. Ce placer me rebute déjà énormément.

— Partir? repéta Pardoes avec un sourire ironique. Pour aller au placer inconnu, il nous faut assez de provisions pour vivre tout un mois. Il est au moins à huit journées de marche d'ici, et il n'y a pas de *stores*. Nous ne pouvons donc partir avant d'avoir épargné quelques centaines de dollars.

— Eh bien, faisons de nécessité vertu et continuons le travail avec un nouveau courage! dit Creps en se levant.

Ils suivirent son conseil et secouèrent la claie avec tant d'ardeur que, le soir, ils avaient rassemblé six onces d'or pour prix d'une journée de travail. Quoique ce ne fût pas un brillant résultat, leur espoir d'une meilleure couche de terre s'en trouva fortifié, et le lendemain ils reprirent leur travail pleins de confiance.

Ils éprouvèrent bientôt qu'en cherchant de l'or on tombe d'une incertitude dans une autre. A midi, le lavage de la terre n'avait presque rien produit, et la plupart d'entre eux étaient d'avis d'essayer à une autre place dans la vallée. Pardoes ne voulut pas y consentir et prétendit qu'on devait creuser aussi profondément que possible pour voir si l'on n'atteindrait pas la roche souterraine.

— Là, nous pourrions trouver des pépites, dit-il, et ainsi, nous serions au moins récompensés de notre travail. Ordinairement on découvre sous la terre d'alluvion de petites couches de pierres placées verticalement et qui forment de petites crevasses. C'est dans ces crevasses que se trouvent les pépites ou morceaux d'or.

Suivant ce conseil, ils travaillèrent deux jours encore dans une terre pauvre, de sorte que, le cinquième jour, lorsqu'ils rassemblèrent tout leur or dans un plat de fer-blanc, le Bruxellois l'évalua au poid d'une livre environ; moins qu'il ne leur fallait pour vivre économiquement pendant une semaine.

Ils se découragèrent de nouveau et travaillèrent avec peu d'ardeur, taciturnes et de très mauvaise humeur. Kwik même semblait plier sous le poids de sa charge de terre, et il allait et venait du trou à la claie sans dire mot. Mais, en revanche, les paroles aigres ne se faisaient pas attendre.

Tout à coup, Victor, qui était en dessous dans le puits, se mit à appeler ses camarades. Tous accoururent, craignant que Roozeman ne fût peut-être enterré sous un éboulement; mais comme leur cœur battit violemment lorsqu'il leva la main et leur montra une pépite grosse comme une fève, en s'écriant d'une voix étouffée par l'émotion :

— Ah! Dieu soit loué, le trésor est trouvé! Je vois briller dans le puits beaucoup de morceaux d'or semblables à celui-là.

Donat jeta un cri et se laissa tomber étourdiment dans le puits au risque de se casser bras et jambes, et heurta violemment l'épaule de Victor.

Le baron riait d'un air singulier et parlait tout bas de Paris, de trésors, de femmes, de chevaux...

Ils avaient touché la roche du fond et la prédiction de Pardoes s'était réalisée; car les pépites trouvées gisaient sur une couche de pierres calcaires. Là, on chercha avec une ardeur fiévreuse; on gratta la terre avec les doigts dans les interstices de la pierre, on rit, on cria, on chanta, la joie ne connut plus de bornes. Les chercheurs d'or, transportés, trouvèrent encore quelques pépites, moins pesantes pourtant que la première. C'étaient, pour la plupart, de petits morceaux gros comme un grain de seigle, d'autres un peu plus petits, et trois ou quatre gros et ronds comme des pois.

Lorsque le soir vint et que le trou fut tout à fait vidé, on examina les pépites recueillies et on invita le Bruxellois à les évaluer. Après les avoir attentivement pesées dans la main, il dit que cette après-midi leur avait donné environ une livre et demie, ce qui pouvait valoir au moins dix-huit cents francs.

Les autres reçurent cette déclaration avec applaudissements bruyants. Kwik et le matelot se prirent par le milieu du corps, et, malgré leur fatigue, se mirent à danser et à chanter comme s'ils étaient au pays, à une kermesse de village.

— Cessez ces folies! s'écria le Bruxellois, et écoutez ce que j'ai à vous dire. — Il est aussi déraisonnable, messieurs, de se laisser transporter par une joie exagérée que de courber la tête à la moindre contrariété. Calculez un peu avec moi. Nous avons travaillé cette semaine comme des chevaux; nous ne pouvons pas continuer ainsi. Supposez que nos cinq journées de travail comptent pour six. Nous avons donc travaillé toute une semaine. Nos paillettes et nos pépites réunies, nous avons amassé deux livres et demie d'or, c'est-à-dire quarante onces. Je suppose que nous employions vingt onces d'or par semaine pour notre entretien à tous, café et tabac compris, il nous reste donc vingt onces. Cela ne ferait, à la fin d'une saison de six mois, que sept mille francs pour chacun de nous. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi se réjouir si fort.

— Mais les pépites sont là sous la terre! nous le savons et nous les déterrerons, murmura le matelot.

— C'est bien; c'est aussi mon idée; mais remarquez bien que nous devrions encore travailler toute une semaine pour y arriver.

— Nous pouvons en trouver de plus grosses, dit Creps.

— Oui, et de plus petites aussi; peut-être pas du tout... Vous ne comprenez pas : la place est bonne; pas pour y recueillir une fortune en peu de temps, mais assez cependant pour nous fournir les ressources nécessaires à notre voyage vers le placer inconnu du Yuba et de la rivière de la Plume.

Pendant cette conversation, Victor faisait les apprêts du souper.

A la fin du repas, le Bruxellois dit encore :

— Demain, nous nous reposerons, mes amis; on ne travaille pas le dimanche aux placers. Ce jour-là, les chercheurs d'or vont ordinairement aux *stores*, s'y amusent plus ou moins, y boivent un verre de *grog* et y mangent une nourriture un peu meilleure, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il soit temps de transporter à la maison, c'est-à-dire à la tente, les provisions pour la semaine. Nous ferons comme les autres, excepté en un point. Les chercheurs d'or qui forment une société partagent ordinairement en petits tas égaux les paillettes et les pépites trouvées, et en prennent chacun leur part, pour la porter au cou dans leurs petits sacs de cuir. Il y en a parmi nous qui savent boire outre mesure, et qui pourraient faire des malheurs. Je propose que vous me laissiez garder l'or aussi longtemps que nous nous trouverons dans les *stores*, sinon notre bonne résolution de faire des économies pourrait être vaine.

Le matelot grogna bien un peu, parce qu'il comprit que cette mesure était dirigée contre lui; mais lorsque Pardoes lui dit que c'était aussi le moyen de ne pas se perdre dans les *stores*, il se soumit et la proposition du Bruxellois obtint l'approbation générale.



Il le prit entre ses pattes. (Page 18.)

III

LA LOI DE LYNCH

Il était très tard dans la matinée, lorsque les chercheurs d'or flamands prirent le café, un long sommeil leur avait fait beaucoup de bien. Aussi étaient-ils très gais en déjeunant.

Au moment où ils allaient se mettre en route pour les *stores,* Donat alla chercher le mulet et dit qu'il voulait monter à cheval pour faire suer un peu la bête, afin de ne pas la déshabituer du travail. Les autres ne s'y opposèrent pas, et ils partirent ainsi à cinq, car le baron avait été désigné par le sort pour garder la tente.

Le mulet, qui s'était trouvé pendant cinq jours dans une bonne prairie, était vif et avait une singulière envie de galoper. Donat avait assez de peine à le retenir, et néanmoins il était toujours en avant de ses amis d'une couple de portées de flèche. Après qu'ils eurent marché pendant une demi-heure, ils rejoignirent la route qui conduisait de différents placers aux *stores,* et ils rencontrèrent beaucoup de chercheurs d'or qui suivaient la même direction ou qui retournaient déjà vers leurs tentes, chargés de provisions. Ces gens-là semblaient inoffensifs et de bonne humeur. Cela enhardit Donat au point qu'il laissait parfois galoper le mulet pendant quelques minutes et qu'il se trouvait à un quart de lieue en avant de ses camarades.

Ce jeu devait avoir une conséquence inattendue. Le mulet, arrivé à un certain endroit, tourna la tête de tous côtés, comme s'il sentait ou entendait quelque chose d'extraordinaire. Puis il se mit à galoper, sans obéir à la bride ni à la voix de son cavalier. Malgré les efforts de Kwik, l'animal têtu

avançait toujours avec une rapidité tempérée, mais continuelle.

Au détour d'une montagne, Donat vit les *stores* et la grande foule amassée devant les tentes des marchands et les débits de boisson. Il criait et tapageait pour arrêter le mulet; mais celui-ci, n'écoutant rien, le mena à travers la foule jusqu'au *store* d'un marchand de farine où il s'arrêta tout à coup.

— Qu'a donc cet animal stupide? grommela Kwik en s'essuyant le front. Je comprends : il voudrait avoir un peu de nourriture sèche, mais cela lui passera sous le nez : il n'aurait qu'à en dévorer pour deux onces d'or!

En disant ces mots, il avait sauté en bas de son âne et voulait l'éloigner du *store;* mais du fond de la tente surgit en ce moment une vilaine femme qui s'écria en anglais, les bras levés au ciel :

— *God in heaven! it is our old mule Jack!* « Dieu du ciel! c'est notre vieux mulet Jack! » Voilà l'assassin de notre pauvre cousin William! L'animal reconnait son écurie; il a trahi le scélérat!

Et, pendant que Donat, qui ne comprenait rien à ces cris, la regardait d'un air étonné, elle cria et hurla si fort, qu'une foule d'hommes accoururent des autres *stores*.

La femme raconta, les larmes aux yeux, qu'il y avait une quinzaine de jours, son cousin était parti pour Sacramento avec d'autres muletiers, afin de chercher de la farine; qu'ils avaient été attaqués en route par des brigands et qu'on avait traîtreusement assassiné son cousin William. Le mulet de William était devant la porte et l'assassin sans doute aussi.

Un homme sauta sur Donat, le prit par le collet et le secoua rudement, tandis qu'il disait en français à son oreille :

— Ah! coquin, j'ai été pour toi dans la *fosse aux lions* sur *le Jonas;* maintenant, ta dernière heure est venue!

Et aussitôt il se mit à crier en anglais :

— La *Lynch law! Lynch law!* Une corde, une corde! A la potence, l'effronté meurtrier!

Kwik essaya de se justifier dans toutes les langues du monde.

— *C'être mon bête! I found* l'âne. *Celui-là voleur, filou, spitsboef; moi, bon garçon, good boy, donderwetter*, chrétien, *moi*, Donat Kwik.

Son baragouin bizarre fit rire quelques-uns des assistants; mais la femme vindicative apporta une corde, et, en un clin d'œil, la moustache rousse du *Jonas* avait jeté un nœud coulant au cou du pauvre diable.

— Approchez ce tonneau vide! s'écria-t-il. Nous le pendrons à ce montant de bois qui fait saillie au bout de la tente.

Kwik fut jeté sur le tonneau; la moustache rousse se tenait debout derrière lui et tâchait de nouer le bout de la corde à cette traverse.

Donat, qui voyait bien que c'était sérieux et qu'il ne pourrait se défendre contre la foule furieuse, laquelle demandait sa mort immédiate, se laissa tomber à genoux sur le tonneau et se mit à prier en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

Lorsqu'il sentit que le nœud coulant lui serrait la gorge, il murmura encore :

— O mon Seigneur, ayez pitié de ma pauvre petite âme! — Adieu, Anneken! adieu, jusque dans l'autre monde!

Cette attitude et la dévotion qu'on pouvait lire sur le visage abattu de Donat, inspirèrent de la pitié à quelques-uns des assistants. Cinq ou six s'avancèrent et crièrent à la moustache rousse :

— Arrêtez! arrêtez! ce n'est pas ainsi que doit être appliquée la loi de Lynch! Donnez à ce malheureux le temps de se justifier.

— Pendez-le! pendez-le! criaient d'autres voix.

Mais ceux qui s'étaient opposés à la pendaison immédiate tirèrent leurs revolvers et dirent :

— D'après la loi de Lynch, le peuple est le juge; nous sommes du peuple et nous voulons juger!

La moustache rousse, qui craignait une balle, se tint coi, mais demeura sur le tonneau avec la corde à la main.

Donat fut interrogé en deux ou trois langues différentes par ses protecteurs, pour savoir de lui comment il avait le mulet en sa possession; mais la seule chose qu'ils pouvaient comprendre de ses réponses, c'est qu'il avait trouvé le mulet. Le jeune homme, terrifié, pleurait à chaudes larmes et sanglotait tout haut, et son inintelligible langage n'y gagna certes pas en clarté.

Tout à coup le frère du William assassiné accourut d'un *store* éloigné et exigea en termes furibonds la mort immédiate du coupable.

Ses protecteurs, convaincus qu'on ne pouvait obtenir des éclaircissements satisfaisants de l'accusé, cessèrent de le défendre et se retirèrent.

En un instant, la moustache rousse eut lié la corde au bois, et il levait déjà le pied pour lancer son innocente victime dans l'éternité... quand, tout à coup, un triple cri d'horreur et de rage retentit derrière la foule des assistants. Un jeune homme avec des cheveux blonds, suivi de trois hommes taillés en hercules, sauta dans le cercle, tira, par un mouvement prompt comme l'éclair, un couteau de sa ceinture, coupa la corde, et pressa dans ses bras l'assassin supposé avec les témoignages d'une affection inquiète.

— Ah! ah! cria Jean Creps en dirigeant son revolver sur la moustache rousse, toi, tu voulais être le bourreau de ce pauvre Donat! fait un geste, un

seul, et je t'étends par terre comme un chien que tu es!

Il se fit un grand mouvement dans la foule : les uns voulaient voir exécuter la loi de Lynch; les autres prenaient le parti de Donat et de ses camarades. Il était très probable que les couteaux et les pistolets allaient se mettre de la partie et qu'un combat sanglant allait se livrer.

Mais Roozeman, qui tenait encore son ami embrassé, fut profondément ému du danger qui le menaçait. Il s'avança au milieu du cercle et dit d'une voix douce et insinuante et en un anglais très pur :

— Gentlemen, je vous en prie, laissez-moi parler un instant. Accordez-moi cette grâce que j'implore à mains jointes. Vous m'en serez reconnaissants; car je vous épargnerai une injustice, que des hommes d'honneur comme vous ne voudraient jamais commettre de propos délibéré. Vous jugerez; nous nous soumettrons docilement à votre décision. Puis-je parler?

Ses auditeurs furent touchés, moins encore de ce qu'il disait, que du ton expressif et attendrissant de sa voix.

— Parlez! parlez! criait-on de tous côtés.

Alors Roozeman se mit à raconter brièvement, avec une éloquence émouvante, comment ils avaient trouvé le mulet pendant leur voyage, ce qu'ils avaient fait pour sauver d'une mort certaine John Miller, et comment ils avaient vu en chemin, avec une bande de brigands, l'homme même qui était là sur un tonneau et qui voulait, par vengeance contre un innocent, remplir l'office de bourreau. Il raconta également comme quoi John Miller leur avait déclaré que celui qui avait percé son pied d'une balle était un homme avec de longues moustaches rousses et des yeux extrêmement petits.

Cette plaidoirie, quoiqu'elle ne démontrât pas directement l'innocence de l'accusé, avait fait une impression favorable sur beaucoup d'assistants; mais alors un homme à moitié ivre prit la parole et fit entendre à la foule, avec un tas de plaisanteries qui soulevèrent le rire général, qu'il n'y avait rien à conclure des paroles du précédent orateur, sinon qu'on avait maintenant deux bandits à pendre au lieu d'un. La plupart des assistants l'applaudirent; des cris de mauvais augure s'élevaient de toutes parts et on paraissait très décidé à pendre Donat, ainsi que la moustache rousse.

Tout à coup, un homme, qu'à son costume on pouvait reconnaître pour un muletier, perça la foule et s'écria d'une voix qui dominait tout autre bruit :

— Gentlemen, écoutez le témoignage de la vérité. J'étais avec le pauvre William lorsque nous fûmes attaqués par les bandits. Celui qui frappa mon pauvre ami d'un coup de feu dans la poitrine n'était autre que l'homme aux longues moustaches et aux petits yeux. Je le reconnais bien et je réponds sur ma vie de la vérité de mes paroles.

Une tempête de malédictions vengeresses s'éleva du sein de la foule.

— Le bourreau au gibet! tuez la moustache rousse! A la corde, le bandit! cria-t-on de tous côtés.

Voyant que Jean Creps détournait les yeux de lui, la moustache rousse sauta à terre et s'enfuit entre les tentes; mais un grand nombre de chercheurs d'or le poursuivirent en hurlant, et, comme il allait atteindre le pied des rochers, il tomba sans vie, percé de dix balles...

La foule circula encore pendant un instant; mais elle s'éclaircit rapidement, et bientôt chacun passa son chemin, comme si rien ne s'était passé.

Donat était inconsolable; il avait, par une protection particulière du ciel, disait-il, conservé la vie; mais, en revanche, il avait perdu son cher mulet, puisque les propriétaires l'avaient emmené dans leur tente. Il voyait l'animal de loin, qui le regardait d'un air désolé.

Lorsque ses amis voulurent le reconduire plus loin, vers les autres *stores*, il résista pendant quelque temps à leurs instances comme si ses pieds refusaient de s'éloigner de son fidèle compagnon de voyage. Les larmes jaillissaient de ses yeux et il murmurait un triste adieu.

— Ah çà, s'écria Victor, enchanté d'une idée qui lui vint, comment pourrons-nous, dans notre voyage vers le placer inconnu, porter des provisions pour tout un mois, sans le secours d'une bête de somme? Si nous demandions à acheter le mulet?

— Impossible; il coûterait trop cher, répliqua le Bruxellois.

Un homme frappa par derrière sur son épaule en disant :

— Gentleman, ma femme ne veut plus du mulet, il lui rappelle trop le pauvre William, qui a été assassiné si misérablement. Achetez-le; je vous le donne pour trente dollars.

— C'est fait, répondit le Bruxellois, en suivant l'homme à son store pour le payer.

Avant qu'ils eussent payé le marché, Donat accourut, en pleurant de joie, avec son ami retrouvé. Il lui parlait, le caressait et l'embrassait si gaiement, que le boutiquier ne put se retenir et éclata de rire.

Les Flamands achetèrent dans le même *store* des provisions pour huit jours et chargèrent les vivres sur le mulet, qui avait maintenant une meilleure bride. Ils burent aussi chacun un *grog*.

Pour payer tout cela, Pardoes fut obligé d'ouvrir sa ceinture de cuir et d'y prendre quelques

pépites; mais il les cacha autant que possible, car il entendait s'élever à côté de lui des cris d'admiration, et il voyait trois ou quatre hommes dont les yeux se fixaient avec envie sur ses mains.

Il commanda pour chacun un second grog, fit verser dans une bouteille assez d'eau-de-vie pour donner une part égale au baron, puis ils s'éloignèrent du *store*..

— Camarades, dit Pardoes, nous ferions bien de retourner immédiatement à notre placer. La moustache rousse peut avoir des amis et un coup de pistolet est bientôt lâché; d'ailleurs, je ne sais, mais je remarque ici des visages qui ne me plaisent pas. Nous avons assez des *stores* pour aujourd'hui. Allons, partons.

On suivit son conseil. A une demi-lieue de leur placer, il s'arrêta et dit tout bas :

— Messieurs, je crois que ces trois hommes qui marchent là-bas derrière nous suivent nos traces.

— Ils ne sont que trois, observa Jean Creps. Il seraient bien mal avisés s'ils osaient nous attaquer en si petit nombre.

— S'ils nous suivent réellement, ce n'est pas là leur intention, dit Pardoes. Je crois reconnaître l'un d'eux, il était à côté de moi au moment où je payais mon compte dans le *store*. Ce qu'ils cherchent, c'est à savoir dans quel placer nous avons trouvé nos pépites. S'ils réussissent dans ce projet, nous les aurons demain pour compagnons là-bas. Nous avons assez de temps, nous nous éloignerons de notre placer par quelques détours dans les montagnes et nous fatiguerons probablement ainsi nos espions. Par ici.

IV

LE GRIZLY

Le lendemain, pendant que les chercheurs d'or flamands étaient occupés à creuser un nouveau trou, ils virent tout à coup une trentaine d'hommes, avec le sac et les instruments sur le dos, descendre des rochers et s'avancer vers leur placer.

— Ne vous l'ai-je pas dit? grommela Pardoes. Voilà nos nouveaux compagnons. Les espions d'hier nous ont suivis, malgré nos efforts pour cacher nos traces. Il n'y a rien à faire; ils sont dans leur droit. Nous ne pouvons revendiquer qu'un *claim* de trente pieds de long.

La nouvelle bande, sans autres préparatifs, dressa ses tentes au pied des roches. Elle se composait de cinq ou six compagnies qui se choisirent chacune un claim et commencèrent immédiatement à creuser. Cela n'empêcha pas Pardoes et ses amis de continuer activement leur travail. Il faisait nuit avant qu'ils eussent atteint la terre aurifère; mais, le lendemain, ils obtinrent un résultat assez favorable; le puits était un peu plus riche que le précédent, et ils tirèrent plus d'or que de la claie; enfin, le quatrième jour, ils atteignirent le rocher, où ils trouvèrent, à leur grande joie, beaucoup de petites pépites qui, réunies, avaient une valeur assez considérable.

Ce qui les contrariait, c'était l'accroissement continuel du nombre de leurs compagnons dans les placers. Presque toutes les heures, une nouvelle bande descendait des rochers. Cela fut pis encore lorsque beaucoup de ces nouveaux venus eurent été le dimanche aux *stores* et révélé, sans doute avec exagération, la découverte de mines très favorables. Déjà, dès le lundi matin, la vallée fourmillait de chercheurs d'or, et on en voyait incessamment paraître de nouveaux sur les montagnes. Avant la tombée de la nuit, on fut obligé de faire respecter, le revolver à la main, les limites de son claim. La vallée n'était pas étendue, et une grande partie de sa surface était trop haute et trop pierreuse pour rendre possible l'extraction de l'or. Toute la terre d'alluvion avait donc été envahie en toute hâte par cette grande affluence de gens.

— On entendait s'élever çà et là des querelles, on voyait briller des pistolets et des couteaux, car les derniers venus, ne trouvant plus de place, voulaient pénétrer dans les claims déjà occupés, et ils furent naturellement repoussés par les propriétaires légitimes.

Le sang ne coula pas, cependant; chacun chercha un espace libre, aussi longtemps qu'il y eut de la place; et les autres gravirent de nouveau les rochers, mécontents et furieux de leur déception.

Les Flamands se virent donc étroitement serrés, et, comme ils avaient déjà éprouvé que leur claim n'était productif qu'à une certaine distance de la rivière, ils étaient convaincus que dans peu de temps il serait épuisé. Ce qui les consolait, c'était la certitude que, si le bonheur leur souriait, ils auraient bientôt réuni les ressources nécessaires pour entreprendre le voyage au placer inconnu.

Sous prétexte que leur mulet ne trouvait plus assez de fourrage dans la vallée, ils dressèrent leur tente sur la hauteur et hors de la vue des autres chercheurs d'or. Ils commencèrent à faire leurs provisions en cachette; tous les jours, l'un d'eux allait aux *stores* par des vallées détournées et apportait une charge de farine, de viande salée ou de lard.

Ces précautions étaient nécessaires pour cacher leurs intentions à leurs compagnons de placer; car, si l'on avait soupçonné qu'ils se préparassent à un long voyage dans l'intérieur du pays, beaucoup d'entre eux les eussent suivis. En effet, on savait que c'étaient eux qui avaient découvert les

premiers le placer, ils devaient donc avoir une grande expérience pour reconnaître les endroits favorables, ou posséder des renseignements pour guider leurs recherches. Il n'en fallait pas davantage pour décider un grand nombre d'hommes, qui aspiraient à une fortune rapide, à suivre leurs traces et leurs chances.

La dernière provision qui fut apportée à la tente était une grande quantité de sel et assez de poudre pour remplir les poires de chacun.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, l'âne était tout chargé dans le bois; la voile fut ôtée de la tente et les Flamands commencèrent leur voyage tranquillement et sans bruit, jusqu'à ce qu'ils fussent assez loin pour ne pas craindre d'être surpris au moment du départ.

Pendant deux jours, ils tâchèrent de remonter autant que possible le cours du Yuba; alors ils passèrent l'eau à gué et marchèrent vers le nord pour se rapprocher de la rivière de la Plume. Il leur était très difficile de conserver une direction certaine, car leur route était très souvent interrompue par des montagnes de quelques milliers de pieds de hauteur, et par des chutes d'eau de quelques milliers de pieds de profondeur. Pour comble de disgrâce, toutes les chaînes de montagnes se dirigeaient vers la mer, et leurs cimes leur barraient le chemin. Le plus souvent, ils étaient obligés de perdre des heures entières à chercher un passage; quelquefois il fallait décharger l'âne pour lui faire descendre une pente dangereuse ou gravir des rochers escarpés.

Par suite de ces obstacles de toute nature, ils avançaient très lentement, et le septième jour de leur voyage, ils étaient convaincus qu'ils n'avaient pas fait quarante lieues depuis les *stores* du Yuba.

Le baron, qui était très fatigué, commençait à murmurer et à accuser Pardoes de témérité; mais le Bruxellois, se croyant sûr de son affaire, reçut ses observations avec ironie, et se flatta de l'amener à reconnaître qu'il avait eu toute raison d'entreprendre ce voyage.

Victor Roozeman et son ami Kwik montraient le plus de confiance et de courage. En effet, ils n'étaient pas venus en Californie pour y chercher plus ou moins d'or et le dissiper ensuite dans ces *stores* mêmes en des débauches effrénées. La Société *la Californienne* les avait attirés par l'appât d'une grande fortune. Cette fortune, le moyen de rendre heureuses des créatures chéries, était le seul but de leur voyage. Ils savaient déjà que, dans les placers ordinaires, on ne devient riche qu'après des années de travail et avec beaucoup de bonheur. L'endroit où Pardoes les conduisait pouvait réaliser leur espoir, et cette conviction leur donnait assez de confiance et de force pour lutter contre les difficultés de la route avec une sorte de courage fébrile. Ils étaient enchantés aussi de s'éloigner de cette foule de gens sauvages et grossiers dont le contact blessait leur âme simple et sensible et dans la compagnie desquels on n'entendait que malédictions, jurons et blasphèmes, presque toujours suivis de disputes sanglantes.

Depuis cinq jours, ils n'avaient vu d'autre personnes que leurs camarades; ils étaient assurément dans un désert qui n'avait point encore été exploité par la foule des chercheurs d'or, car ils n'avaient remarqué aucune trace que celle d'animaux sauvages. Le seul bruit qui eût effrayé un peu Donat au commencement était le hurlement des *coyotes*, espèce de chiens sauvages, qui, la nuit, faisaient retentir au loin les vallées de leurs aboiements plaintifs. Mais le Bruxellois lui avait expliqué que ces animaux poltrons n'osent jamais attaquer l'homme et encore moins s'approcher du feu, même à une grande distance. D'ailleurs, Donat, qui, comme il le disait lui-même, avait passé, grâce à une faveur spéciale de Dieu, par le trou d'une aiguille, était plus aguerri contre le moindre danger et ne s'effrayait plus si légèrement.

Ils continuèrent ainsi leur voyage, épuisés, soufflant, suant, les pieds en lambeaux, jusqu'au dixième jour, où ils dressèrent leur tente, une heure avant la tombée du jour, dans une grande vallée, sur la lisière d'une épaisse forêt, pour que le mulet pût y chercher pendant la nuit une nourriture abondante.

Ce n'était pas seulement le baron qui murmurait contre Pardoes et l'accusait tout au moins d'étourderie : Jean Creps et le matelot s'étaient joints à lui et exprimaient leur mécontentement en paroles amères. D'après ce que le Bruxellois leur avait dit ils devaient arriver au placer après huit jours; il y en avait dix qu'ils marchaient sans relâche et il n'y avait pas d'apparence de toucher au but de leur voyage ; peut-être même ne trouveraient-ils jamais l'endroit désigné.

Pardoes s'excusa en disant qu'on ne pouvait pas déterminer ainsi, à deux ou trois jours près, par monts et par vaux, la longeur d'un voyage ; qu'il était bien certainement dans la bonne direction, et qu'on pouvait en juger avec précision par la distance de la gigantesque Sierra Nevada, qui bornait leur horizon du côté de l'est, quand ils se plaçaient sur une haute montagne. On devait, avant de se laisser décourager ainsi, attendre encore trois ou quatre jours le résultat de l'entreprise.

En ce qui concernait la diminution de leurs provisions, ils n'avaient rien à craindre, parce qu'en cas de nécessité, ils pourraient suffire à leur nourriture par la chasse, dans ce pays giboyeux. Jusqu'à ce moment, il avait défendu à ses compa-

gnons de tirer, pour ne pas trahir leur présence. On n'était jamais sûr qu'il n'y eût pas d'ennemis dans les environs, soit des *vaqueros*, soit des bandits, soit des sauvages californiens; mais si la nécessité s'en faisait sentir, ils tireraient des oiseaux, des lièvres ou des chevreuils, et épargneraient ainsi leurs provisions.

Pendant qu'ils se discutaient sur leur position, il s'éleva tout à coup dans la forêt, à une cinquantaine de pas, un hurlement si formidable, que toute la vallée semblait trembler. C'était un grognement creux, sourd et prolongé, pareil à un roulement de tonnerre lointain.

Tous pâlirent, sautèrent debout et regardèrent le Bruxellois, comme pour savoir de sa bouche quel effroyable danger qui les menaçait de nouveau.

— O mon Dieu! bégaya Donat, ce sont des lions!

— Non, c'est un *grizly* (l'ours gris de Californie) qui attaque notre mulet et qui est peut-être déjà en train de le dévorer.

— Allons! allons! s'écria Kwik. Ours ou non, je ne laisserai pas égorger ainsi la pauvre bête!

Mais le Bruxellois le prit par l'épaule, le retint violemment et grommela :

— Tiens-toi tranquille! tais-toi. imprudent!

— Tout cela est bel et bon, remarqua Victor; mais dis-nous, du moins, ce que nous devons faire.

— Ce que nous devons faire? j'avoue que je ne le sais pas, moi-même. C'est un dangereux animal; il reste parfois en vie et concerve ses forces avec dix balles dans le corps. Tenez-vous aussi tranquilles que possible, mes amis; le monstre aura assez du mulet pour se rassasier, et il retournera peut-être à sa tanière après s'être repu.

— Mais qui de nous pourra dormir avec un si terrible voisin?

Un hurlement nouveau et plus terrible s'éleva dans la forêt, comme si l'ours se rapprochait de la tente.

— Attendez, dit Pardoes, un moyen! Je marcherai en avant, je grimperai sur un arbre, et, de là, je tâcherait de toucher le *grizly;* il viendra à moi et se mettra debout contre l'arbre pour me saisir. En ce moment, vous tirerez tous ensemble en visant à la tête, puis vous prendrez vos couteaux, et, s'il le faut, vous enfoncerez votre arme jusqu'à la garde dans la poitrine ou dans le ventre de l'ours. Suivez-moi à une dizaine de pas, ne tirez pas trop vite et ne reculez pas d'une semelle, sinon il y aura deux ou trois morts.

Il se glissa dans le bois, tâcha de juger de la distance par les hurlements et grimpa alors à une certaine hauteur sur un sapin. Ses camarades étaient cachés à six pas de là dans les broussailles, et tenaient le doigt sur la détente de leurs armes.

Bientôt un coup de fusil retentit; la balle devait avoir atteint son but, car un hurlement de douleur et de rage fit résonner la forêt, et, immédiatement après, les broussailles s'écartèrent, comme brisées par la course furieuse d'un animal gigantesque.

En effet, le *grizly* avait découvert son ennemi, qui, pour éveiller son attention, agitait son chapeau en l'air.

En un seul bond, l'ours se trouva debout contre l'arbre, leva ses griffes en poussant un grognement et se mit à lécher de son affreuse langue rouge l'écorce de l'arbre, comme s'il flairait déjà une autre proie.

Une forte détonation se fit entendre et cinq balles atteignirent le monstre, qui tomba en arrière de douleur et de surprise; mais il se releva sur-le-champ, jeta un regard flamboyant sur ses nouveaux ennemis et se rua vers eux en hurlant. Le matelot, sur lequel l'ours se dirigeait visiblement, pris d'une violente frayeur, s'enfuit pour se réfugier sur un arbre. L'animal furieux, tout couvert de sang, semblait craindre les couteaux étincelants et courut derrière le matelot.

Il l'atteignit juste au pied de l'arbre et le prit entre ses pattes pour l'étouffer, avec des hurlements horribles... par bonheur, au même instant, cinq couteaux s'enfoncèrent à la fois dans ses flancs, et sans doute Donat avait touché le cœur avec son long couteau catalan; car le *grizly* se retourna, comme s'il voulait encore le saisir; mais il tomba par terre et demeura étendu dans les convulsions de la mort, en poussant des rugissements rauques. Quelques coups de pistolet abrégèrent son agonie et bientôt il ne fut plus qu'un cadavre d'une formidable grandeur.

Donat courut vers l'endroit où l'on avait entendu les premiers grognements de l'ours et trouva le mulet à demi déchiré et sans vie dans une grande mare de sang. Il versa des larmes sur le cadavre du pauvre animal, et revint près de ses compagnons, auxquels il raconta, avec des plaintes amères, la fin malheureuse de son fidèle compagnon de voyage.

Tous étaient très émus, dans la conviction qu'ils avaient couru un grand danger; la perte du mulet les affligea vivement. A travers ce désert, peut-être à cent milles d'un lieu habité, épuisés, à bout de forces, ils devaient donc désormais porter les instruments et les provisions sur leur dos. Ce voyage si difficile et si triste auparavant, comme il allait devenir pénible et décourageant!

Une heure après, tous étaient roulés dans leurs couvertures sous leur tente. Le Bruxellois était en sentinelle et entretenait avec soin le feu flamboyant pour éloigner les animaux sauvages, s'il y

en avait encore dans les environs. Il jeta un regard dans la tente, pour s'assurer que ses camarades dormaient; il vit à la lueur du feu que les joues de Donat étaient humides et brillaient.

— Naïf garçon, murmura-t-il, qui pleure en dormant la mort d'un animal ! Encore si c'était de crainte d'avoir la claie sur le dos; mais non, c'est par pure affection.

V

LE DÉSERT

Suivant l'usage, celui dont c'était le tour de faire la cuisine devait se lever une heure plus tôt que les autres pour préparer le déjeuner, et ce n'était que lorsque le repas était prêt qu'il pouvait éveiller ses camarades.

Il advint justement que c'était ce jour-là le tour du Bruxellois. Pardoes, avec toutes les précautions imaginables pour ne pas faire de bruit, alluma un grand feu et suspendit la marmite au-dessus. Il souriait à part lui et regardait de temps en temps du côté de la tente avec une expression narquoise, comme s'il avait quelque intention secrète. Lorsqu'il vit que le feu allait bien, il tira son couteau de sa ceinture et se dirigea vers le bois.

Arrivé près du cadavre de l'ours, il lui coupa les quatre pattes, les dépouilla à la hâte; puis il revint près du feu et suspendit les pattes du *grizly* au-dessus de la flamme, après les avoir bien saupoudrées de poivre et de sel, et attachées à une branche en guise de broche.

Il était joyeux, se frottait les mains et se léchait les lèvres en murmurant :

— Comme ils seront surpris à leur réveil ! Des pattes d'ours pour déjeuner ! C'est un mets royal, succulent et tendre. Dans le désert, ils mangeront avec plus de plaisir qu'à la table du meilleur hôtel de Bruxelles.

Sous la surveillance assidue de Pardoes, les pattes d'ours furent bientôt cuites. Il les troussa sur un plat de fer-blanc, qu'il avait posé sur une pierre sous la broche, pour y faire dégoutter la graisse et le jus. Et il fit encore quelques galettes pour remplacer le pain au déjeuner.

Alors il cria à l'ouverture de la tente :

— Levez-vous, levez-vous, mes amis, le couvert est mis ! J'ai un morceau de gibier qui vous fera vous lécher les doigts, soyez-en sûrs.

Tous se levèrent.

— Bonté du ciel ! Qu'est-ce qui sent si bon là dehors ? grommela Kwik en se frottant les yeux. As-tu pris un lièvre, Pardoes ?

— Oui, un lièvre si grand, qu'une de ses pattes suffirait pour te donner une indigestion.

— Ça doit être une fameuse bête ! C'est égal, je raffole des lièvres, et mon estomac va faire une fête dont vous serez étonné. Vous, venez, messieurs ! l'eau m'en vient à la bouche, j'ai une faim canine...

Mais, lorsqu'il eut jeté les yeux sur le plat de fer-blanc, il recula avec dégoût et s'écria :

— Ce sont, pardieu, les pattes de l'ours, de l'horrible animal qui a voulu nous dévorer hier ! Aïe ! aïe ! Pardoes, quelle mauvaise plaisanterie ! Il est cruel de se moquer de nos pauvres estomacs; j'en ai la crampe.

Le Bruxellois essaya de convaincre ses amis qu'on ne pouvait trouver rien de plus délicieux que le mets qu'il leur avait préparé. Le baron, le matelot et Jean Creps commencèrent en effet à en manger et assurèrent que Pardoes n'avait pas exagéré la bonne qualité de la chair d'ours : le dessous des pattes surtout était merveilleusement tendre et succulent.

Victor, quoiqu'il éprouvât quelque dégoût, se laissa vaincre et accepta une demi-patte des mains de Creps; mais Donat lui prit le bras et voulut le retenir.

— Ah ! monsieur Roozeman, supplia-t-il, je vous en prie, ne mangez pas de cet horrible animal, il a voulu nous déchirer; il a peut-être déjà mangé d'autres personnes.

— Mais, Kwik, tu es vraiment naïf, dit Victor avec un sourire, viande est viande, et celle-ci a bon goût et n'est pas nuisible...

— Pas nuisible ? répliqua Donat. Mangez-en, vous verrez. Sans le savoir, vous deviendrez méchant, et colérique, et cruel.

On éclata de rire.

— Ah çà ! dit ironiquement le Bruxellois, quelle idée absurde as-tu encore dans la cervelle ? Le naturel des hommes changerait selon la nourriture qu'ils prennent? Nous qui ne mangeons depuis longtemps que du lard, nous devrions donc être sales et immondes comme les porcs ?

Kwik examina ses compagnons, s'examina lui-même de la tête aux pieds et répondit en grommelant :

— Je ne sais pas au juste si cela vient du lard; mais il est certain qu'en Belgique on ne nous prendrait pas avec des pincettes. Je me suis miré hier dans le miroir de poche du baron. Le sauvage que j'y ai vu avait une vilaine barbe hérissée, et la poussière et la graisse étaient tellement amalgamées sur sa figure, que j'ai failli laisser choir la petite glace de dégoût. Si Anneken de Natten-Haesdonck rencontrait cet affreux personnage, elle s'enfuirait en criant au secours.

— Allons, allons, mange un peu de patte d'ours, dit Creps. C'est réellement très bon et très délicat.

— Moi, manger d'un monstre qui a égorgé mon pauvre mulet? J'aimerais mieux mourir de faim! s'écria Donat.

Il prit la poêle et fit frire à la hâte un peu de lard, pendant que ses compagnons dévoraient, avec un étonnant appétit, les pattes du *grizly* jusqu'à l'os.

— Oui, oui, riez toujours, messieurs, continua-t-il tout en mangeant, vous verrez. Je ne m'étonnerais pas si vous vous arrachiez les yeux aujourd'hui même. Je ne me fie pas à des amis qui ont de la viande d'ours dans le corps, mais je vous préviens : vous pouvez vous battre et vous disputer tant que vous voudrez, je ne m'en mêle pas. L'Ostendais n'a pas besoin de manger du monstre pour...

— Coquin, qu'oses-tu dire? hurla le matelot, qui bondit en arrière le couteau à la main.

— Voyez, messieurs, en voilà déjà un exemple!... soupira Kwik découragé. Il ne sait pas ce que j'allais dire et il veut m'assassiner.

Tous éclatèrent de rire; car l'Ostendais avait évidemment pris cette attitune menaçante pour se moquer du naïf Donat.

Pardoes mit fin à cette plaisanterie en rappelant à ses camarades qu'ils devaient reprendre leur route pour ne pas laisser passer la fraîcheur du matin. Le soleil s'était levé radieux dans un ciel bleu foncé, il était probable qu'il ferait très chaud vers midi.

Chacun prit une partie des instruments sur son dos. Le sort désigna Roozeman pour porter la claie; mais Donat s'en chargea, et, malgré les instances de Victor, il ne voulut pas s'en dessaisir.

Ils reprirent donc leur voyage avec courage et restèrent presque pendant deux heures très gais d'esprit, causant et plaisantant de leur combat contre l'ours et de la délicatesse de ses pattes rôties. Le baron seul était silencieux et paraissait plongé dans de tristes réflexions.

A la moindre parole qui résonnait un peu plus haut que les autres, Donat regardait ses compagnons avec méfiance, comme s'il s'attendait à des luttes et à des querelles; mais, comme la bonne entente ne fut pas troublée, il oublia sa crainte et se mêla sans inquiétude à la conversation.

Après avoir marché pendant trois heures, il furent peu à peu moins portés à causer et continuèrent bientôt leur marche en silence. La fatigue commençait à peser lourdement sur leurs membres. Le baron marchait derrière, la tête basse, en poussant de temps à autre un soupir étouffé.

Il n'était pas loin de midi, lorsqu'ils arrivèrent au pied d'une chaîne de montagnes escarpées qui coupait leur route aussi loin qu'ils pouvaient voir et qui s'étendait sans interruption dans la même direction. Il n'y avait rien à y faire, il fallait gravir la hauteur. Après s'être reposés pendant un quart d'heure, ils cherchèrent l'endroit le moins escarpé et grimpèrent sur les énormes roches jusqu'au sommet de la montagne où ils se laissèrent tomber enfin, haletants et tout couverts de sueur.

Lorsqu'ils se relevèrent pour continuer leur voyage, un frisson secret les prit. Ils voyaient devant eux une suite de montagnes de plusieurs lieues de largeur, dont le sol pierreux semblait brûlé par un feu souterrain ou par les rayons du soleil; car, aussi loin que pouvait porter la vue, on ne découvrait dans cet immense désert ni arbre ni plante.

— Sainte Vierge, qu'est-ce que cela? soupira Donat. J'ai peur; serions-nous arrivés au bout du monde?

— Pardoes, le chercheur d'or suisse ne vous a-t-il pas parlé de ce désert? demanda Jean Creps.

— Non.

— Alors nous sommes égarés! Une agréable nouvelle!

— Nous ne pouvons pas nous égarer ici, répondit le Bruxellois. Aussi longtemps que nous avons à notre droite la gigantesque chaîne de montagnes de la Sierra-Nevada, nous restons dans la bonne direction. En avançant toujours, nous ne pouvons manquer le placer cherché. Il est situé près d'une large rivière qui descend de la Sierra-Nevada, et par conséquent elle doit se trouver également sur notre chemin. Si nous voulions l'éviter, nous ne pourrions y réussir. La vue de ce désert a quelque chose qui éveille la crainte, en effet, et il est probable que sous ce soleil ardent, nous aurons beaucoup à souffrir de la chaleur; mais, puisque nous sommes arrivés si loin, nous devons poursuivre sans nous détourner. Peut-être trouverons-nous des ravins que nous ne pouvons apercevoir d'ici. Allons, camarades, ne perdez pas courage; demain, nous atteindrons peut-être le but si longtemps désiré de nos rudes efforts.

Ils avancèrent, au commencement du moins, d'un pas rapide dans le désert nu et solitaire. Le soleil laissait tomber comme un feu ardent sur leurs têtes; ses rayons, reflétés sur le roc chauve, redoublaient de force et échangeaient l'air en une vapeur transparente qui épuisait les poumons haletants.

Après deux heures de marche, les voyageurs étaient presque à bout de forces; muets, sombres et découragés, ils avançaient lentement dans la plaine monotone et triste. Le baron paraissait près de succomber sous son fardeau, et, absorbé dans ses tristes pensées, il s'oubliait quelquefois lui-même, et restait en arrière. Le matelot prenait un plaisir cruel à adresser des paroles moqueuses au



Ils commencèrent à gratter et à fouiller. (Page 26.)

gentilhomme. Celui-ci n'avait encore répondu à ces railleries que par un regard de mépris; mais, quand le matelot lui cria en riant :

— Eh! baron, tu cours la tête penchée vers la terre. Il n'y a pas ici de dames qui aient perdu des épingles. Tu vois bien que les nobles ne valent pas grand'chose; une paire de larges pieds de vilain te servirait mieux en ce moment. Ne le crois-tu pas?

Le gentilhomme pâlit soudain, jeta son havre-sac, prit son revolver et s'écria en frémissant :

— Arrêtez, messieurs, je le veux!

— Eh bien! eh bien! qu'arrive-t-il? que voulez-vous faire? bégayèrent les autres, stupéfaits.

— Cet homme grossier se moque de mes souffrances; il croit qu'un gentilhomme, même dans la position où je me trouve, se laisse insulter impunément? Cela n'est pas vrai! Je pourrais le tuer d'une balle; pour cela, je n'aurais à faire qu'un mouvement du doigt; mais je recule devant un meurtre... Je le défie; il se battra en duel avec moi! Un de nous deux laissera ses os dans ce désert. Finissons-en, je le frappe au visage avec la crosse de mon revolver!

Tous les autres se jetèrent entre eux pour empêcher le duel; mais le baron répéta plusieurs fois le mot *lâche*, et le matelot, retenu par Pardoes, jurait qu'il mettrait le gentilhomme en pièces.

— Pas de pistolets! hurla l'Ostendais; un combat à mort avec les couteaux : c'est plus beau, cela dure plus longtemps, il coule plus de sang.

— Soit, les couteaux! répondit le baron, dont les joues étaient affreusement pâles et dont les yeux flamboyants paraissaient près de sortir de leurs orbites.

— O mon Seigneur! ô mon Dieu! ils vont s'entre-dévorer dans cet affreux désert. Le baron, qui

était la patience même, perd tout à coup ses esprits et devient enragé. Je l'avais bien prévu, voilà ce que c'est que de manger de la viande d'ours.

— Aux armes! cria Pardoes. Voilà les sauvages californiens.

Cette terrible exclamation fit oublier la querelle; chacun saisit précipitamment son fusil et regarda avec une surprise mêlée d'inquiétude dans la direction que le Bruxellois leur montrait.

— Des sauvages! s'écria Kwik, tremblant comme un roseau. Des sauvages! Ah! où allons-nous nous cacher? Plus d'autre aide que le bon Dieu seul.

En effet, ils aperçurent, à plusieurs milles de là, sur leur droite, une dizaine d'hommes marchant dans les plis des montagnes, et Pardoes dit qu'il reconnaissait les sauvages à leurs longs cheveux flottants et à leurs corps presque nus. Il donna à ses amis de longues explications et tâcha de leur persuader, avec une grande abondance de paroles, que le voisinage de ces gens était un danger menaçant pour eux. Son intention était évidemment de détourner l'attention de ses compagnons de la querelle; mais le baron s'en aperçut et s'écria :

— Ces sauvages sont à plus de deux lieues de marche de nous; ils ne nous ont pas vus et ils ont disparu derrière les montagnes. — Le couteau à la main, Ostendais!

— Ah! vous voulez toujours vous massacrer, même en ce moment, quand nous sommes menacés d'une attaque de sauvages californiens! Eh bien, nous verrons! dit le Bruxellois avec une grande colère. — Roozeman, Creps, Donat, êtes-vous prêts à m'obéir pour garder notre vie? Oui? Dirigez vos fusils sur le matelot; je tiendrai le baron sous le canon de mon arme...

En disant cela, il avança de quelques pas et reprit :

— Baron, tu as fait une association avec nous, tu n'es pas maître de toi-même; je te déclare que ce duel est une déloyauté, parce qu'il doit nous priver d'un de nos camarades, en ce moment où la vie de tous peut dépendre du secours d'un seul. Le premier de vous qui défie encore l'autre, je le tue sans miséricorde. Ce sera toujours du moins, un moyen de ne pas perdre ici plus longtemps des moments précieux.

Pardoes échangea à voix basse quelques paroles courroucées avec le matelot. Celui-ci parut se rendre, marcha vers le gentilhomme et dit :

— Écoute, baron, je ne veux pas mettre mes amis en danger de mort. Pour te satisfaire, je reconnais que j'ai eu tort, et je te demande pardon de mes paroles légères.

Le gentilhomme regarda cette réparation d'honneur comme une raillerie outrageante; l'expression de son visage était si méprisante, que l'Ostendais recommença à murmurer et serra son couteau dans son poing crispé. Mais Victor prit la main du baron et s'efforça de le calmer par des témoignages d'estime et d'amitié; Donat se joignit à lui, et tous deux le supplièrent si longtemps, que, vaincu enfin, il dit :

— Soit! n'en parlons plus. Cet homme grossier ne m'insultera plus...

— En avant donc, mes amis! cria le Bruxellois.

— Je reste ici, dit le baron, en s'asseyant par terre.

— Ah ça! deviens-tu fou? grommela Pardoes.

— Non, répondit-il, je suis à bout de forces; mes pieds ne sont plus qu'une plaie : je dois me reposer. — Vous pouvez continuer votre chemin, messieurs; il m'est égal de mourir par les armes des sauvages californiens, ou de succomber comme une bête de somme sous un fardeau que je ne puis porter plus longtemps.

Il ôta un de ses souliers, le sang coulait réellement de son pied.

— Eh bien, reste là! grommela Pardoes courroucé.

— Je ne pars pas d'ici sans notre compagnon! dit Victor, qui avait compassion de l'état du gentilhomme. Ainsi, si toi ou moi, ou un autre, tombait malade, ou ne pouvait plus marcher, nous l'abandonnerions et nous le livrerions à une mort certaine, comme des hommes sans âme?

— Je ne pars pas non plus! s'écria Donat.

— Nous resterons donc ici à quatre, dit à son tour Jean Creps.

— Eh bien, reposons-nous un peu, murmura le Bruxellois très mécontent. Avant de venir en Californie, on devrait bien savoir si on a des jambes à l'épreuve du voyage...

— Puisque cela va ainsi, interompit Donat, je ne porte plus la claie! Hier soir, nous avons décidé que chacun de nous ne la porterait que pendant une demi-journée; le tour de M. Roozeman est passé. Je n'aurais pas rappelé pour cela; car Dieu m'a créé avec de bonnes jambes et de larges épaules : mais chacun pour soi, c'est la règle que vous suivez. Le matelot n'a qu'à prendre la claie; pour ce qui me regarde, je porterai le bagage du baron; alors il pourra probablement nous suivre.

Pendant que Donat parlait ainsi, Victor était occupé à laver le pied du gentilhomme et à l'envelopper d'un morceau de linge.

Enfin, le baron déclara que, grâce au secours de ses bienveillants amis, il espérait pouvoir poursuivre sa route. Tous reprirent leurs sacs et s'avancèrent dans le désert.

— Voilà ce que c'est de manger de la viande d'ours, dit Donat en marchant à côté de son ami

Roozeman. Ce n'est pas encore fini, je parie qu'avant une demi-heure, Creps et Pardoes seront en face l'un de l'autre avec le pistolet à la main. Lorsque nous avons déclaré que nous voulions rester avec le baron, j'ai vu que le Bruxellois prenait son couteau et que ses yeux commençaient à flamboyer.

— Non, mon ami Kwik, tu te trompes, répondit Victor. L'affaire est simple : le baron souffrait beaucoup et le matelot se moquait cruellement de ses douleurs... Mais qu'aperçois-tu, Donat, que tu regardes continuellement autour de toi?

— Je n'aperçois heureusement rien. — Dites, monsieur Roozeman, croyez-vous que c'étaient des sauvages que nous avons vus passer là-bas.

— Certainement, c'étaient des sauvages.

— Aïe! aïe! il me semble que je les sens déjà occupés à m'écorcher la tête!

— Bah! Donat, il ne nous ont pas vus; d'ailleurs, pour venir à nous du sein de ces montagnes lointaines, il leur faudrait peut-être une demi-journée.

— Oui; mais Pardoes a dit qu'il couraient comme des chevaux sauvages.

— C'est vrai, ils courent avec une rapidité étonnante.

— Eh bien, que le bon Dieu nous protège alors! soupira Donat en faisant le signe de la croix.

— Tu as donc bien peur des sauvages califoniens? dit Victor en riant.

— Peur? Plus que peur : quand j'y pense, mes jambes tremblent et le souffle me manque. J'ai déjà vu beaucoup de vilaines choses depuis que nous sommes arrivés dans cette prétendue terre promise; mais des sauvages? pouah! Je me battrais plutôt avec des revenants... Non, non, des revenants non plus. Mais des sauvages qui arrachent à un homme la peau de la tête avec les cheveux et le reste, pour en faire des houppes! Ils doivent, pardieu, être possédés du diable pour inventer pareille chose!...

Kwik continua quelque temps encore ses dissertations sur la férocité des naturels de Californie, et il arriva à cette conclusion, qu'ils étaient sans doute habitués à manger beaucoup de viande d'ours; mais Victor, accablé par cette insupportable chaleur, ne répondait plus à ses paroles et paraissait même ne plus l'écouter.

Les autres chercheurs d'or étaient égalemen fatigués et silencieux. Ils n'ouvraient la bouche que pour se plaindre du manque d'eau; car la plupart avaient déjà vidé les gourdes en cuir qui pendaient à leur côté, et ce qui restait aux autres n'équivalait pas à un quart de litre. Il arriva un moment, dans l'après-midi, où il ne leur restait plus une goutte d'eau, et un soleil brûlant continuait à darder dans le ciel avec la même ardeur, et l'air, chargé de toute la chaleur concentrée de la journée, était suffocant comme une atmosphère mortelle. Le désert s'était de plus en plus élargi devant les voyageurs et paraissait se confondre, dans la direction qu'ils suivaient, avec l'horizon lointain. S'ils avaient du moins vu des arbres, des montagnes ou des vallées, ils auraient pu espérer rencontrer quelque part un ruisseau, un lac, mais le sol ne présentait autour d'eux aucune trace qui pût les consoler en leur donnant de l'espoir.

Ils s'arrêtaient souvent et se laissaient tomber par terre pour se reposer. Alors on murmurait hautement contre Pardoes. Il advint que Jean Creps blessa profondément le Bruxellois par ses reproches et que quelques paroles aigres furent échangées. Donat poussa Roozeman du coude et murmura à son oreille :

— Monsieur Victor, apprêtez votre revolver!

— Pourquoi? demanda celui-ci.

— Pour défendre votre ami Creps : la viande d'ours fait son effet sur Pardoes.

Mais les choses n'allèrent pas comme Kwik le craignait. La troupe reprit les sacs et continua son chemin dans le désert en murmurant et grommelant.

Vers le soir, la fatigue et l'amertume augmentèrent encore; la chaleur avait bien diminué, mais les voyageurs souffraient terriblement de la soif; et, ne voyant pas de limites à ce désert, ils craignaient d'être obligés de passer la nuit sur ce plateau sans pouvoir se désaltérer. Le lendemain, il faudrait donc recommencer ce mortel voyage, sous une chaleur torride et sans une goutte d'eau. Qui pouvait savoir s'ils ne mourraient pas tous de soif dans ce désert?

Lorsque le soir arriva, en effet, le matelot, le baron et Jean Creps refusèrent d'avancer plus loin, ils voulaient passer la nuit à la belle étoile, — car, à trouver du bois pour dresser la tente ou pour faire du feu, il ne fallait pas y penser.

Pardoes prétendit qu'ils ne pouvaient pas être loin d'un ruisseau ou d'une rivière; le sol commençait à montrer plus de mouvements et présentait une pente sensible; en outre, en calculant la direction des montagnes qui bornaient de tous côtés leur horizon, il pouvait prédire que dans une couple d'heures, ils trouveraient sans doute de l'eau.

En faisant briller cet espoir aux yeux de ses compagnons, il obtint d'eux qu'ils se remettraient en route après un repos plus ou moins long. Ce qu'il leur disait n'était qu'une invention pour les encourager, car il ne savait pas lui-même où il était, et, s'il marchait en avant, c'était parce que, de cette manière, il y avait plus de chances de

trouver de l'eau qu'en restant couché au milieu du désert.

Après qu'ils eurent marché encore péniblement pendant une demi-heure, Pardoes se laissa tout à coup tomber par terre en poussant un cri. Les autres s'élancèrent vers lui, croyant qu'il était frappé d'un coup de sang; mais il dit d'une voix tremblante :

— Silence! silence! mes amis, laissez-moi écouter!

Après avoir appliqué son oreille contre terre pendant quelques instants, il se leva d'un bond et s'écria avec des transports de joie :

— Hourra! hourra!... De l'eau! de l'eau!

— Où? par où? bégayèrent les autres, qui ne comprenaient pas ce que Pardoes voulait dire.

— Là-bas! devant nous, une chute d'eau! je l'entends tomber de la montagne.

Donat s'était déjà couché la tête contre terre.

— C'est vrai! c'est vrai! Oh! le bon Dieu soit loué!

Un cri de joie général s'éleva, et, si épuisés qu'ils fussent, les chercheurs d'or, transportés, coururent avec des forces nouvelles dans la direction indiquée.

Kwik, qui était en avant, recula tout à coup avec un cri d'angoisse et tomba lourdement sur le dos; mais le danger qui pouvait menacer son ami Victor le fit se relever, et il courut à la rencontre de ses camarades, les bras ouverts et en criant pour les retenir.

— Qu'y a-t-il donc? Qu'as-tu vu? demandèrent les autres effrayés.

— Ah! mes amis, dit-il en bégayant, je viens encore de passer par le trou d'une aiguille! Un précipice! un abîme! comme la gueule de l'enfer! J'avais déjà une jambe dedans. Si mon ange gardien ne m'avait pas retenu, je serais peut-être étendu à six cents pieds de profondeur, avec les membres brisés et aplati comme une nèfle. Prenez garde! prenez garde! Cela descend perpendiculairement comme le mur d'une église.

Ils arrivèrent, en effet, devant un précipice effrayant qui était de niveau avec le sol du désert. A une cinquantaine de pas d'eux, la chute d'eau sortait d'une crevasse du rocher et tombait en écumant et en grondant dans l'étroite vallée, d'où remontaient des sons pareils à de sourds roulements de tonnerre. Cependant, les voyageurs stupéfaits éclataient en transports de joie et de bonheur; car, malgré l'obscurité qui enveloppait la vallée, ils virent briller un large ruisseau qui sortait de la cascade comme un ruban d'argent.

— Ne serait-ce pas le placer du chercheur d'or suisse? demanda le matelot.

— Non, répondit Pardoes, notre placer est situé dans une large vallée et il n'y a pas de chute d'eau aux alentours. Donc, ce ruisseau est un signe que nous approchons de notre placer. En effet, il se jette sans doute dans une rivière, et c'est probablement au bord de cette rivière que nous devons être. Dans tous les cas, mes amis, là-bas il y a de l'eau. En ce moment, elle a plus de valeur pour nous que l'or. Le plus difficile est de trouver un chemin pour descendre au fond de cet immense précipice... Venez, je crois l'avoir trouvé. Là-bas, près de ces arbres qui montent sur le flanc des rochers, je prévois que nous trouverons un passage.

Ils se dirigèrent de ce côté. Pardoes ne s'était pas trompé. A l'endroit qu'il avait désigné, une partie considérable de la montagne s'était écroulée dans la vallée depuis des siècles peut-être, et avait formé contre les rochers à pic un talus par lequel on pouvait tenter une descente.

L'obscurité rendait cette tentative très dangereuse; à peine les chercheurs d'or eurent-ils fait quelques pas, que le matelot glissa sur la roche, et il serait probablement tombé dans l'abîme si Jean Creps ne l'eût retenu à temps par les habits. Le baron courut le même danger; mais il fut sauvé par Donat. Malgré ces difficultés, ils continuèrent à descendre, tantôt se retenant aux broussailles et aux arbres, tantôt rampant sur le ventre ou se suspendant aux pointes des rochers pour atteindre un appui avec les pieds, ou même se cramponnant à la claie renversée et se laissant ainsi glisser.

Enfin, ils atteignirent le fond du ravin et coururent tout d'une haleine au ruisseau, qui coulait à une centaine de pas de là avec un doux murmure sur un lit de cailloux.

Après avoir assouvi, avec trop d'ardeur, peut-être, leur soif à l'eau froide des montagnes, ils dressèrent en toute hâte leur tente au pied d'une haute roche, firent le café et prirent leur souper habituel.

On recommanda à Kwik, dont c'était le lendemain le tour de cuisine, de ne pas se lever de bonne heure; car ils étaient épuisés et harassés et ils voulaient se reposer un peu plus longtemps.

Victor monta la première garde; les autres se couchèrent et oublièrent bientôt leurs souffrances et leur misère dans un profond sommeil, bercé par le grondement de la chute d'eau.

VI

L'ELDORADO

Lorsque le matelot revint dans la tente après avoir monté la dernière garde, il tira Kwik par les

jambes, l'éveilla et lui dit à l'oreille de se lever pour préparer le déjeuner, parce qu'il faisait jour depuis une heure.

Quoique le crépuscule qui semblait encore régner autour de la tente fît croire à Donat que l'Ostendais le trompait, il sortit cependant et prit une hache, afin de couper le bois nécessaire pour faire un bon feu. Il fit quelques pas en se frottant les yeux, comme un homme qui est étourdi et qui croit rêver; mais alors, il s'arrêta et laissa errer son regard étonné sur le spectacle grandiose et admirable qui l'entourait.

L'endroit où il se trouvait était une étroite vallée, pareille à un bassin entouré de tous côtés de murailles de rocher de plusieurs mille pieds de hauteur, fracassées, minées, écroulées comme un escalier escarpé montant vers la plaine, d'où il étaient descendus la veille avec tant de peines. Dans les anfractuosités de ses rochers poussaient des arbres de toute espèce, des sapins, des cèdres, des cyprès dont la verdure sombre grimpait sur la montagne en lignes onduleuses pour se grouper en bois dans la plaine, puis se disperser de nouveau et rejoindre, par de capricieux détours, le bord supérieur du précipice. Au fond du ravin coulait un large ruisseau ou plutôt une petite rivière sur un lit de pierres rocheuses qui formait, dans sa course rapide, des milliers de petits bouillons écumants et roulant les uns derrière les autres, pareils à de petits flocons d'une neige argentée.

Ce n'était cependant pas là ce qui avait frappé Donat de stupeur. Il tournait les yeux vers l'est du bassin. Là, le rocher s'élevait d'aplomb comme un mur, à une telle hauteur, qu'il dominait comme une gigantesque citadelle toutes les autres montagnes. Une crevasse lézardait cette immense muraille jusque dans ses fondements, et de cette ouverture jaillissait d'un seul bond, de plus de quatre cents pieds de hauteur, une cataracte large comme une rivière, et qui tombait en mugissant, en hurlant et en grondant au fond de l'abîme. Là luttaient les vagues furieuses, là l'écume bouillonnait, là les pointes de roches étaient fouettées et réduites en poussière, là s'élevaient toute sorte de bruits et de plaintes mystérieuses, comme si la terre elle-même eût gémi de la cruauté de la chute d'eau qui lui déchirait les entrailles.

Donat fut tellement stupéfait des dimensions gigantesques de tout ce qu'il voyait et des bruits épouvantables qui s'élevaient de l'abîme, qu'il demeura longtemps immobile et tremblant.

— Dieu du ciel! où sommes-nous ici?... murmura-t-il. On jugerait que plusieurs douzaines de diables sont en train de se baigner dans cet abîme... Et comme c'est haut! Si un homme tombait de là-haut, il n'en resterait plus une fibre avant qu'il fût en bas...

Il regarda un moment de tous côtés autour de lui et sembla calculer la hauteur des immenses murailles de rocher. Puis, se tâtant de la tête aux pieds, il dit avec un étonnement naïf :

— Est-ce que je rêve ou suis-je éveillé? C'est drôle, il me semble que je ne suis pas plus grand qu'une fourmi! O mon bon Seigneur! ce que je vois ici est votre ouvrage : tous les hommes du monde réunis ne peuvent faire des choses pareilles.

A ces mots, scouant la tête d'un air pensif, il alla au pied des rochers et y coupa lentement un gros fagot de bois.

Il alluma le feu en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas éveiller ses compagnons endormis. De temps en temps, il interrompait son travail pour regarder la cataracte mugissante ou la muraille de rocher gigantesque, et frappait ses mains l'une contre l'autre avec admiration.

Enfin, il prit la marmite et voulut marcher directement vers le ruisseau; mais il alla tout rêveur du côté de la cascade dont le bruit paraissait l'attirer. Il arriva ainsi à un endroit où la montagne s'avançait obliquement dans le lit de la rivière et le forçait de faire un détour. L'eau battait avec violence contre cette obstacle et le tournait avec la rapidité d'un éclair. A l'extrémité de ce roc obliquement incliné, le courant furieux avait creusé un gouffre.

C'est dans ce large trou que Donat voulut enfoncer sa marmite... Mais tout à coup un cri perçant lui échappa et il se pencha au-dessus du trou, immobile et comme pétrifié, la marmite à la main. Il tremblait, il respirait péniblement, ses jambes vacillaient sous lui; et cependant son visage, quoique très pâle, était illuminé d'un sourire aussi joyeux que s'il eût vu s'ouvrir le ciel devant ses yeux. Ses lèvres remuaient, mais aucun son ne sortait de sa bouche : l'émotion lui avait ôté le mouvement et la parole.

Enfin ses nerfs se détendirent, il se laissa tomber par terre, leva les bras au ciel, se releva, fit des gambades et des culbutes, se roula par terre, dansa, rit, parla d'Anneken et se démena comme un malheureux frappé de folie complète.

Cependant, au bout de quelques minutes, la conscience lui revint. Il se mit à crier et fit retentir la vallée des sons de sa voix, pendant qu'il courait comme une flèche vers la tente.

Avant qu'il y fût arrivé, ses amis, effrayés, s'étaient levés et se tenaient sur la défensive, le fusil en main, prêts à repousser l'attaque que les cris de Donat leur avaient fait craindre.

— Qu'y a-t-il? Que vois-tu? Où?... lui crièrent-ils.

Mais lui, sans répondre, sauta au cou de son ami Roozeman et bégaya des paroles confuses, tandis que les larmes tombaient de ses yeux; il embrassa aussi Jean Creps, le Bruxellois et le baron, et allait même jeter les bras sur les épaules du matelot; mais celui-ci, jurant qu'il était devenu fou, le secoua violemment pour lui faire dire ce que signifiaient ces ridicules extravagances.

— Venez, venez, murmura Donat d'une voix altérée par l'émotion, venez! des châteaux, des trésors! Anneken, Lucie, du bonheur, la victoire... Ma tête est à l'envers, j'ai perdu l'esprit... Venez, venez!

A ces mots, il prit Victor par la main et l'entraina vers l'endroit où il avait laissé tomber la marmite. Les autres les suivirent.

— Voyez voyez! s'écria Donat, montrant du doigt le trou creusé par l'eau.

— O ciel! de l'or! beaucoup d'or! fut le cri général.

Ils se jetèrent par terre au bord du trou, plongèrent les bras profondément dans l'eau, et, là, criant, hurlant et tremblant, ils commencèrent à gratter et à fouiller avec la même impatience que les tigres affamés qui jettent leurs griffes sur une proie longtemps attendue.

Alors, retirant hors de l'eau leurs mains pleines d'or, ils se mirent à sauter, à danser et à chanter tous ensemble. Ils se montraient les uns aux autres les morceaux d'or qui brillaient entre leurs doigts, ils s'embrassaient et parlaient du bonheur qui les attendait, de leurs projets pour l'avenir et de leur retour triomphant dans leur patrie. Leurs yeux étincelaient, leurs mains tremblaient, leur voix était rauque; ils parlaient tous en même temps avec une volubilité fiévreuse et paraissaient en proie à une folie soudaine.

Le baron n'était pas moins surexcité que les autres : un changement singulier s'était opéré en lui; un sourire lumineux rayonnait sur sa physionomie; la fierté brillait dans son regard; ses mouvements étaient puissants et rapides, comme s'il eût retrouvé tout à coup une nouvelle vie. Il parlait tout bas de jouissances, d'honneurs, de grandeurs, et paraissait à moitié fou; mais les amis étaient eux-mêmes trop transportés par la joie pour faire attention à lui, et ils se précipitèrent de nouveau dans le trou avec une impatience croissante.

Maintes fois encore, ils plongèrent le bras dans l'eau froide comme la glace, et ce ne fut que lorsqu'ils succombèrent à la fatigue et à l'émotion, et qu'ils eurent les mains pleines d'or et de l'or plein leurs poches, qu'ils se laissèrent tomber à terre, haletants, épuisés et riant d'un rire insensé.

Jean Creps, qui n'était pas tout à fait égaré par cette merveilleuse trouvaille, commençait à craindre qu'un affreux malheur n'eût frappé ses camarades au moment où ils touchaient au terme de toutes leurs souffrances et de toutes leurs misères. Il avait déjà entendu dire à San-Francisco, et pendant la route, de la bouche du Bruxellois, qu'il arrive souvent que les chercheurs d'or sont frappés, à un bonheur inattendu, d'une folie incurable. Ce qu'il voyait en ce moment était bien fait pour l'effrayer, car ses amis extravaguaient sous ses yeux, chantant, criant, palpant l'or, le baisant, riant et pleurant tout à la fois.

— Ah çà, mes amis, dit-il, nous avons trouvé un vrai trésor; c'est certainement une bonne affaire dont il y a lieu de nous réjouir; mais, si vous ne tâchez pas de maîtriser votre émotion, vous perdrez l'esprit. Et en quoi l'or peut-il servir à un fou?

— Laissez-voir, laissez-voir, donnez-moi l'or! s'écria Pardoes, je le pèserai; nous saurons combien nous possédons déjà.

On jeta tous les morceaux d'or dans la marmite de fer-blanc; le Bruxellois les prit dans sa main les uns après les autres pour les soupeser, puis s'écria, les yeux brillants d'enthousiasme :

— Neuf livres! neuf livres d'or! Plus de onze mille francs en dix minutes. Ah! le monde est à nous! Nous serons riches à millions! riches à millions!

Roozeman tenait les mains de Donat dans les siennes et bégayait :

— O mon ami, que Dieu est bon pour nous! Le bonheur de ma mère, le bonheur de ma douce amie, la paix de ma vie, l'accomplissement de ses vœux, la richesse, Lucie, Anneken, la Providence nous donne tout en un clin d'œil!... Merci, merci, souverain arbitre du sort de l'homme, merci pour nos souffrances, merci pour votre faveur!

Et, levant ses mains tremblantes, il envoya au ciel ses ardentes actions de grâces.

— Debout, compagnons! Allons, à l'ouvrage! Peut-être serons-nous riches à trésors avant le soir! s'écria le matelot.

— Oui, oui, à l'ouvrage, sans relâche! De l'or! de l'or! crièrent les autres en se levant d'un bond.

On n'écouta pas le conseil de Jean Creps. Celui-ci, mécontent et murmurant, avait croisé les bras sur sa poitrine, pendant que ses camarades, penchés sur le trou, continuaient à ramasser de l'or, malgré le froid glacial de l'eau qui raidissait leurs bras et engourdissait leurs muscles. Il fut obligé, comme les autres, de fouiller avec les mains dans le trou, car Pardoes et le matelot juraient, en menaçant du pistolet, que quiconque refuserait de

travailler n'aurait point sa part de l'or et serait exclu de la société.

La cavité, d'où ils tiraient ainsi presque sans peine une multitude de pépites, avait été probablement creusée en cet endroit pendant la saison des pluies, quand le torrent grossi descend de la montagne avec une force décuple ; car elle était évidemment trop profonde et trop large pour avoir été creusée par le ruisseau tel qu'il était maintenant. Probablement, à l'époque des grandes eaux, on n'aurait pas pu approcher de ses bords, car la vallée portait les traces d'une inondation annuelle. Mais, en ce moment, on pouvait faire le tour du trou, excepté à l'endroit où l'eau descendait de la roche inclinée, parce que le courant était assez rapide pour renverser un homme et l'entraîner dans l'abîme.

Le roc miné était de nature schisteuse, formé de couches de pierres crevassées, perpendiculaires à la surface du sol, et, dans le trou creusé par la violence des eaux, les chercheurs d'or voyaient en certains endroits briller, à deux ou trois pieds de profondeur, les pépites étincelantes.

Heureusement pour eux, leur moisson diminuait à mesure que les plus gros morceaux d'or étaient extraits d'entre les fentes des rochers, sinon ils auraient probablement continué leur travail fébrile pendant toute la journée ; mais la crainte que cette merveilleuse mine ne fût bientôt épuisée les fit revenir peu à peu à la raison. Ils commencèrent à écouter le conseil de Creps, et décidèrent de cesser le travail pendant une heure pour déjeuner et rendre un peu de chaleur et de force à leur bras raidis.

Ils se rendirent à la tente, en marchant le long du bord de la rivière, les yeux fixés sur l'eau, espérant qu'ils verraient peut-être briller de l'or entre les pierres. Pardoes frappa tout à coup ses mains l'une contre l'autre et s'écria :

— Voyez, mes amis, là-bas, dans ces crevasses, des lueurs... C'est de l'or ! La fortune ne nous a pas trompés ; en traversant l'eau, nous pouvons atteindre ces crevasses. Il y a de l'or dans tout le lit de la rivière. Un champ assez vaste peut-être pour enrichir mille hommes ! Déjeunons en toute hâte. Nous ne connaissons probablement pas toute l'étendue de notre bonheur.

La joie, l'enthousiasme leur arracha de brillants cris de triomphe, et ils coururent avec rapidité vers la tente pour déjeuner en toute hâte.

Les yeux du baron étincelaient ; il paraissait très surexcité, quoiqu'il n'eût jusqu'alors parlé qu'à lui-même ; mais tout à coup il prit Pardoes par les mains, et dit d'une voix qui tremblait d'émotion :

— Mes amis, vous ne me connaissez pas. Je porte un nom qui brille dans l'histoire de ma patrie. Saluez en moi l'héritier de l'illustre maison d'Alteroche ! Je ne vous ai pas dit qui j'étais, parce que je me croyais coupable envers mes ancêtres. Ils me laissèrent une grande fortune ; j'étais, beau, instruit et fort ; tous les dons du corps et de l'esprit m'étaient échus en partage. Aucun de mes souhaits, aucun de mes désirs ne devait rester inaccompli. J'ai vécu dans un tourbillon de luxe, de délices et de grandeurs, jusqu'à l'heure où la ruine, l'épuisement et le dégoût me jetèrent dans un abîme d'impuissance et d'abaissement. Je croyais mon nom déshonoré, mon esprit désenchanté, mon corps énervé. Ah ! ah ! ce n'est pas vrai ! ce n'est pas vrai ! Je sens encore un sang jeune et fort dans mes veines, la fortune perdue m'est doublement rendue... et avec l'or, l'honneur de mon nom et l'estime du monde ! Ah ! ah ! ne voyez-vous pas là, dans les Champs-Élysées, à Paris, cette brillante voiture attelée de quatre chevaux pur sang, avec des laquais vert et or ? Voyez-vous le peuple jeter des cris d'admiration ? Voyez-vous les plus riches le saluer jusqu'à terre ? Voyez-vous toutes les dames lui sourire à lui lancer des œillades ? Voyez-vous l'admiration et l'envie dans tous les yeux ? Cet homme heureux et puissant, c'est moi, moi dont l'étoile avait un peu pâli pour reparaître avec plus d'éclat dans le ciel de Paris ! Arrière, place, place, respect et honneur à M. le baron d'Alteroche.

A ces mots, le matelot poussa un long éclat de rire ; les autres regardèrent le gentilhomme avec étonnement, comme s'ils le croyaient frappé d'une folie soudaine. Le baron, rappelé à lui-même par l'expression de leurs visages, jeta un regard de mépris sur l'Ostendais et dit avec fierté :

— Pardonnez-moi, messieurs ; je voyais l'avenir devant mes yeux. C'est une illusion, en effet, mais cette illusion deviendra une réalité.

— Venez, venez ! s'écria Pardoes, chaque heure nous vaut peut-être trente mille francs ! A l'ouvrage ! à l'ouvrage !

Ils le suivirent à la rivière ; tous retroussèrent leurs pantalons jusqu'aux genoux, et entrèrent dans l'eau pour pouvoir juger de près de la quantité d'or disséminée. Il leur échappa bien un cri, et ils frissonnèrent sous l'impression de froid glacial du torrent ; mais leur soif d'or était si forte, qu'ils bravèrent cette pénible sensation, et il marchèrent dans l'eau en tous sens, ramassant çà et là une petite pépite entre les pierres. Cela ne dura pas longtemps, car des douleurs cuisantes dans les jambes les firent sortir de l'eau les uns après les autres, et tous affirmèrent que l'homme le plus fort ne saurait demeurer plus de quelques minutes dans le courant. Et, en effet, cette eau n'était que de la neige fondue qui descendait de la sierra Ne-

vada, probablement à travers des crevasses dont le sol n'avait jamais été chauffé par un rayon de soleil.

Trompé dans cet effort, Pardoes dit qu'on ferait mieux de retourner au trou et d'en retirer tout l'or qu'il serait possible d'atteindre. On pouvait, néanmoins, essayer aussi de guéer la rivière, dût-on revenir au bord toutes les cinq minutes pour laisser circuler un sang plus chaud dans les jambes.

Ils suivirent son conseil et s'occupèrent toute la journée du travail désigné. Parfois il y en avait un qui courait au bas du torrent et passait à gué la rivière pour y chercher des pépites. Il arriva que cette tentative réussit plus ou moins: mais chaque fois il fallut y renoncer à cause du froid insupportable de l'eau.

Vers le soir, lorsqu'ils allèrent se coucher, l'or fut soupesé de nouveau. On estima le produit de cette journée à vingt-deux livres, ou environ vingt-deux mille francs.

C'était sans doute un résultat assez brillant. Il est bien vrai que le trou ne contenait plus d'or à leur portée; mais il était à croire qu'on découvrirait encore un gisement semblable dans un autre endroit, et, en outre, qu'on trouverait des moyens pour détourner l'eau et mettre à sec certaines parties du lit de la rivière, où l'on pourrait ramasser aisément les pépites.

Ceci fut dit par Pardoes pendant qu'ils étaient assis, après le souper, autour d'un grand feu, le plat de pépites devant les yeux et se réjouissant, dans un doux oubli, du bonheur qu'ils avaient rencontré si inopinément après tant de misères. Quoique la physionomie du baron exprimât une joie outrée, il resta silencieux, sans doute par crainte d'exciter les railleries du matelot. Avec la conscience de son rang, toute sa fierté naturelle lui était revenue, et il ne voulait plus se commettre avec ce rustre grossier et mal élevé.

— Je ferai bien une proposition, remarqua Creps, mais je ne sais pas si vous serez assez sage et assez avisés pour l'adopter. Vous avez presque perdu la tête...

— Voyons ta proposition, interrompit le matelot.

— Eh bien, je propose qu'il soit défendu de travailler après certaines heures à déterminer. Du train dont cela va maintenant et dont cela ira probablement demain et les jours suivants, aucun de nous ne finira la semaine sans s'attirer une grave maladie sur le corps.

— Bah! quelle crainte folle! dit Kwik en riant et en se levant pour battre un entrechat. Voyez, c'est tout comme si j'avais dormi pendant vingt-quatre heures!

— Oui, pour ce qui te concerne, Donat, tu peux avoir raison; mais tout le monde n'est pas si robuste que toi. Ma santé et celle de mes amis valent plus que de l'or, et je ne veux pas être enterré dans ce ravin solitaire, ni y voir enterrer aucun de nous.

Pardoes reconnut, après quelques réflexions, la sagesse des conseils que Creps leur donnait. On résolut de vivre justement comme dans le placer de Yuba, et de prendre régulièrement les repas et le repos, sans que personne se permît de chercher de l'or en dehors des heures désignées.

— Partageons maintenant l'or, dit le matelot.

— Partager l'or! répondit le Bruxellois, je puis admettre cette coutume tant qu'on n'a pas beaucoup d'or ; mais je suppose que, dans peu de jours, nous en possédions soixante livres, courrons-nous alors chacun avec un poids de dix livres au cou? Qui pourrait travailler ainsi?

— C'est égal, murmura le matelot, partageons le contenu du plat.

— Oui, oui, rispota Donat; cela donne de la force et du courage, quand on sent balancer, en travaillant, l'or sur son cou.

— Tu es fou!... répliqua Pardoes; nous sommes presque sûrs de trouver en peu de temps assez d'or pour posséder chacun au moins cent mille francs. Cela serait un poids de quatre-vingt livres que chacun de nous devrait toujours porter au cou. C'est impossible. Tâchez d'envisager les choses avec un peu de bons sens. Je veux faire aussi une proposition. Si nous étions attaqués par les bandits qui courent les bois ou par les Californiens sauvages, ils nous prendraient tout l'or que nous avons sur nous. Nous devons être plus sages et plus rusés. Je propose de chercher dans le rocher un trou, une crevasse ou un endroit caché à quelques pas de notre tente. Là, nous placerons, à partir de demain, tout l'or que nous trouverons. Nul ne pourra y toucher que lorsque la majorité y consentira, et seulement en présence des autres. Celui qui, sans y être autorisé, mettra la main sur le trésor commun, ne fût-ce que par curiosité, donne à ses compagnons le droit de le tuer sur-le-champ, et celui qui l'épargnera sera considéré comme complice de la trahison. Ces mesures sévères sont nécessaires, mes camarades, à notre sûreté. Vous devez les accepter, car il n'y a pas d'autres moyens.

Après quelques murmures du matelot, tous donnèrent leur consentement à la loi proposée. Ils se glissèrent sous leur tente, et s'entortillèrent dans leurs couvertures et se couchèrent le cœur plein d'une douce joie.



Le matelot se laissa descendre dans l'eau. (Page 31.)

VII

LE PUITS

A peine une lueur douteuse commençait-elle à descendre dans la vallée que les chercheurs d'or surexcités étaient déjà sur pied. Il y en avait deux ou trois qui n'avaient pas dormi, les autres très peu; car la certitude de posséder bientôt des monceaux d'or avait agité leurs nerfs et troublé leur repos. Leurs yeux étaient rouges, leurs traits fatigués, leurs corps engourdis et surtout leurs bras étaient raides et douloureux. Après s'être réchauffés en déjeunant près d'un grand feu, ils reprirent assez de courage et de force pour recommencer leur travail.

Ils cherchèrent premièrement une crevasse pour y cacher leur or, et trouvèrent bientôt une place favorable, à trente pas environ de leur tente; c'était une fente transversale sous un bloc de rocher, à peine assez large pour y passer la main, mais qui allait en s'élargissant et si profonde, qu'on ne pouvait toucher le fond sans y plonger le bras jusqu'au coude.

Le Bruxellois jeta tout l'or dans ce trou, rapella la loi adoptée, se dirigea ensuite vers le puits, et, après avoir un moment regardé dans l'eau, il dit à ses compagnons :

— Le rêve qui m'a agité cette nuit et qui a troublé mon sommeil est la vérité! Réfléchissez avec moi, mes amis. L'eau qui descend de cette gigantesque montagne descelle dans sa course les pierres aurifères. les brise et les écrase dans l'abîme grondant pendant la saison des pluies; la violence des eaux furieuses fait qu'une partie de cet or est rejetée par l'abîme et roule jusqu'ici. Nous le verrions se répandre en grande quantité dans le lit de la rivière

si ce trou ne l'arrêtait et ne l'engloutissait pas. La preuve, c'est que nous avons trouvé dans les fentes de ses parois lézardées plus de vingt livres de pépites. Si les quelques aspérités de ces parois ont suffi pour retenir tant d'or, combien ne doit-il pas en être tombé au fond? Des milliers de livres peut-être! Qui peut affirmer que, si nous pouvions toucher le fond de ce puits, nous ne trouverions pas assez d'or pour enrichir la population d'une ville entière?

— Oui, oui, des millions et des millions! murmura le baron. Plus que n'en possède la Banque de France!

— O ciel! des milliers de livres! s'écria le matelot. Il nous les faut, ce trou fût-il l'entrée de l'enfer.

— C'est facile à dire, répliqua Pardoes, mais le désir et la volonté ne suffisent pas. Il faut tâcher de savoir s'il est possible de s'emparer de ce merveilleux trésor.

— Nous viderons le trou, dit l'Ostendais qui frémissait et piétinait d'impatience.

— Non, cela ne peut réussir, la rivière s'y jette.

— Il sera vide, dussions-nous en boire le contenu! s'écria Kwik. Avoir des milliers de livres d'or et ne pas les...

— Allons, pas de bêtises, interrompit Pardoes. Coupons là-bas un long sapin; nous mesurerons la profondeur du trou, et nous verrons ainsi s'il n'y a pas moyen d'en atteindre le fond.

Après une demi-heure d'ouvrage, ils s'approchèrent du trou avec une très longue tige d'arbre, et l'enfoncèrent dans l'eau jusqu'à ce qu'ils sentissent le fond à environ trente pieds. Ils jetèrent un cri de joyeuse surprise, convaincus qu'à si peu de profondeur, il serait facile de s'emparer de l'or, par l'un ou l'autre moyen. Mais, lorsqu'ils s'interrogèrent les uns les autres sur ce moyen, personne n'eut une réponse satisfaisante à donner, et on débattit l'idée d'entourer le puits d'une digue et d'en tirer l'eau. Jean Creps rit de ce projet insensé, et calcula qu'il faudrait au moins une année pour vider le puits, même si on réussissait à l'endiguer, chose qui lui paraissait tout à fait impossible. Reconnaissant le fondement de cette objection, les chercheurs d'or se tenaient, découragés et abattus, au bord du trou; leurs yeux égarés semblaient vouloir en sonder le fond, afin d'apercevoir l'or qui faisait battre leur cœur de désir. Tous restaient silencieux et se grattaient le front pour demander à leur cerveau fatigué le moyen qui lui échappait.

— Bah!... de ces longues réflexions il ne sortira rien, dit Kwik. Les moyens les plus simples sont les meilleurs. Plongeons dans le puits pour en extraire l'or avec la main.

— En effet, affirma Pardoes, on pourrait peut-être monter ainsi des pépites pour une valeur de plusieurs millions. Mais qui se risquera dans ce tourbillon?

— Qui? Moi! s'écria Donat. Liez-moi le lasso autour du corps, laissez-moi descendre jusqu'au fond et remontez-moi aussitôt que j'imprimerai une forte secousse au lasso.

Victor Roozeman voulut le détourner de sa dangereuse entreprise; mais Kwik dit qu'il savait plonger et nager comme un rat, et que, même sans cela, il n'y avait rien à craindre du tourbillon, parce qu'on pouvait toujours le remonter à l'aide de la corde; et qu'en outre, pour être riche à millions, on ne devait pas reculer devant un petit danger et un peu de peine.

Sa proposition fut adoptée et l'on décida de suite que, si cette première tentative réussissait, chacun devrait descendre dans le puits, et qu'on tirerait au sort; que, pour ne pas se couper les pieds et les jambes contre les pointes du rocher, on garderait ses souliers et son pantalon, mais on ôterait ses autres vêtements, pour pouvoir du moins se réchauffer la poitrine après le plongeon.

On lia sous les bras de Donat le lasso, allongé d'une grosse corde qu'on détacha de la claie. Lorsque tout fut prêt enfin pour la descente, Kwik plongea son doigt dans l'eau et fit le signe de la croix, comme on a coutume de faire en Brabant quand on met le pied dans l'eau pour se baigner. Puis il dit en riant:

— Il part! Adieu, mes amis, au revoir! Je vous apporterai des nouvelles de l'autre...

Pendant qu'il disait cela, il était descendu à moitié de l'eau, et se retenait au bord avec les mains; sa voix se brisa; il haletait d'une manière étrange, et les yeux semblaient lui sortir de la tête.

— Eh bien, qu'as-tu donc? Descends! dit le Bruxellois.

— Ouf! camarades, bégaya-t-il, je suis gelé, je brûle de froid! Un moment, laissez-moi me rafraîchir.. Allons, allons, tenez bien la corde, je descends...

En effet, il lâcha le bord et descendit perpendiculairement dans le puits.

Ses camarades tenaient les yeux fixés sur l'eau bouillonnante. Du résultat de cette tentative pouvaient dépendre leur bonheur et leur fortune immédiate; aussi personne ne parlait, tous les cœurs battaient; les mains étaient convulsivement serrées autour de la corde, pour remonter le plongeur au moindre signal.

On n'attendit pas longtemps; une seconde ou deux après que Donat était descendu dans l'eau, le lasso reçut deux ou trois secousses violentes. Kwik fut remonté et ramené sur le bord.

— Eh bien, eh bien, as-tu touché le fond? lui demanda-t-on.

Mais Donat ne paraissait ni voir ni entendre; ses dents claquaient, ses membres frissonnaient; il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre, et il bégaya en soufflant:

— Maudit or, pour lequel un homme doit exposer sa vie! O mon Dieu, je ne sais plus où je suis; mon cœur n'est pas plus gros qu'une lentille. Je crois, pardieu, que mon âme est gelée dans mon corps...

— Mais de l'or! As-tu trouvé de l'or? demandèrent les autres.

— Une pierre, ou de l'or, ou un morceau de glace, je n'en sais rien, murmura-t-il. Tenez, voyez, cela m'est égal... Je cours au feu pour me dégeler.

A ces mots il ouvrit sa main, laissa tomber quelque chose aux pieds de ses amis et courut à pas chancelants vers la tente.

— Incroyable! s'écria Pardoes, qui s'était jeté sur l'objet tombé et le montrait avec une joie folle. Incroyable! Une pépite d'or pur de... oui, de six livres au moins! Quels merveilleux trésors ce puits doit contenir! Un seul bloc, six livres! Il y a peut-être des milliers de morceaux pareils, entassés par les siècles dans ce trou! Oh! le sort! le sort!

Il rompit rapidement cinq brins d'herbe de longueur différente et les présenta aux autres pour tirer au sort. Il était visible qu'un plongeon dans le puits froid comme une glace les effrayait; car ils hésitèrent à prendre un des brins d'herbe et se disputèrent même à qui tirerait le premier.

Le sort décida que le matelot descendrait d'abord, puis Creps, Pardoes, le baron et enfin Victor; après quoi, l'on reprendrait le tour en commençant par Kwick.

Sans hésiter, le matelot se laissa descendre dans l'eau; mais il agita aussi très vite le *lasso*, et, lorsqu'on le hissa, il se mit à jurer, souhaitant que l'or fut au fond de l'enfer, quoiqu'il eût rapporté trois ou quatre pépites pesant ensemble une livre environ. Il jeta l'or à terre sans dire mot et courut en maugréant à la tente, où Donat était en train de faire un feu à cuire un bœuf.

Creps descendit courageusement dans le puits mais ne trouva pas d'or. Pardoes fut plus heureux : il apporta au moins deux livres et demie de pépites. Tous deux coururent cependant vers le feu en claquant des dents et en frissonnant violemment, de sorte que Roozeman et le baron restèrent seuls près du puits.

Le gentilhomme semblait singulièrement ému, pendant que Victor lui liait le *lasso* sous les bras; il tremblait visiblement.

— Allons, baron, ne craignez rien. Il doit faire horiblement froid là-dedans; mais ce n'est qu'un moment désagréable, je vous remonterai le plus vite possible.

Le baron fit un pas en arrière, et murmura avec anxiété :

— J'ai peur, je ne sais pas nager; ce puits me fait l'effet de la gueule béante du néant.

— Il faut bien respirer d'avance, s'emplir d'air la poitrine, et puis tenir la bouche fermée. Il n'y a pas de danger, ayez bon courage.

— Courage?... répéta le gentilhomme. Avant-hier encore, j'eusse vu approcher la mort avec plaisir. Maintenant que le sort me rend la fortune et la puissance perdues, la vie me semble infiniment précieuse. Et si cet abîme était pour moi la porte de l'éternité?

Le matelot criait de loin qu'on devait continuer loyalement le travail convenu, et, comme il vit qu'on ne faisait pas attention à ses cris, il accourut, arracha la corde des mains de Victor et grommela pendant que ses dents claquaient distinctement :

— Tu trembles, baron? pas de bêtises! chacun doit prendre sa part de la peine comme du profit. C'est un bain infernal, il est vrai; mais l'illustre baron d'Alteroche peut avoir peur tant qu'il voudra... ses nobles os...

Le gentilhomme poussa un cri étouffé, jeta un regard amer sur celui qui l'insultait et sauta si précipitamment dans l'eau, que la corde faillit échapper des mains de l'Ostendais.

Après quelques moments, Victor s'écria en prenant la corde :

— Tire, tire, il ne sait pas nager, il se noyera!

— Il n'a pas encore donné le signal, laisse-le faire, dit le matelot en s'opposant aux efforts de Roozeman.

Il y eut une sorte de lutte au bord du trou, jusqu'à ce que l'Ostendais eut reconnu lui-même que le gentilhomme restait sous l'eau plus longtemps que les autres sans agiter le *lasso*.

Ils tirèrent alors la corde; le baron y était suspendu les yeux fermés, les membres inertes et privé de sentiment comme un cadavre.

Ils le hissèrent en toute hâte sur le bord du puits et le matelot se mit à le rouler par terre; mais Victor saisit le noyé par les épaules et dit :

— Vite, prends-le par les jambes; portons-le près du feu; il reviendra peut-être encore. Pauvre baron, mourir ainsi d'une mort effroyable, dans le désert, loin de sa patrie!

— Bah! cela ne vaut pas la peine de faire tant d'embarras, dit le matelot, pendant qu'ils avançaient avec le corps inanimé. Aujourd'hui ou demain, cet homme eût laissé ses os en Californie. C'est un fardeau de moins pour nous... Il a bu un bouillon, vois, l'eau lui sort par la bouche...

Les autres se levèrent précipitamment lorsqu'ils virent que leurs amis apportaient un cadavre; Donat se mit à pleurer et à plaindre lamentablement le sort du malheureux gentilhomme. Jean Creps alla prendre les couvertures dans la tente et y plaça le noyé. Lui et ses amis firent tous leurs efforts pour rappeler la chaleur et le sentiment dans le corps inanimé. Pardoes et le matelot restèrent près du feu, sans prendre part à ces soins, qu'ils jugeaient inutiles. Le dernier parlait même d'enterrer tout de suite le cadavre au pied d'un rocher, pour ne pas avoir à s'en charger plus longtemps.

— Il vit! Dieu merci, il vit! s'écria Donat. J'ai senti une contraction de sa main.

— Oui, oui, il vit encore! affirma Victor. Voyez, il respire.

— Tant pis pour lui et pour nous! grommela le matelot, que cette nouvelle ne semblait pas réjouir beaucoup.

Le mouvement revint réellement dans le corps raidi du baron. Enfin il ouvrit les yeux et se frotta un moment le front, comme quelqu'un qui s'éveille d'un lourd sommeil. Peu à peu un sourire illumina son visage, et il dit avec une sorte d'enthousiasme :

— Quelle source inépuisable de félicité que l'or! Je ne suis de retour de Californie que depuis six mois, et j'ai déjà goûté tout le bonheur que le monde peut offrir. Pourquoi la force du corps n'est-elle pas éternelle comme la puissance de l'or! Comme cette nuit a été agitée! Danser, valser jusqu'à une heure; se disputer le sourire d'une femme; perdre vingt livres d'or au jeu; accepter un duel pour demain et se noyer ensuite jusqu'à la première lueur du jour dans des flots de vin...

Un cri d'étonnement échappa à ses camarades; le matelot seul riait. Victor prit la main du baron, tâcha de le consoler par de douces paroles et de le faire revenir au sentiment de son état; mais le gentilhomme ne faisait pas attention à lui et criait d'un ton impérieux :

— Eh! eh! Lafleur, paresseux! Ah! te voilà? Selle les chevaux; je dois rencontrer la belle marquise d'Espandal au bois de Boulogne. Apprête aussi mes pistolets... Descends le store maintenant; je veux dormir jusqu'à midi. Si quelqu'un me dérange, je te chasse!

En achevant ces paroles étranges, il reposa sa tête sur la couverture, ferma les yeux et parut réellement endormi.

Donat et Victor étaient désolés et plaignaient le sort du baron; le matelot ricanait; Jean Creps murmurait. Pardoes leur dit qu'ils avaient tort de se laisser aller à la crainte d'un malheur incertain. Le gentilhomme était en proie à une forte fièvre, et il n'était pas étonnant que la réaction troublât son cerveau. On pouvait espérer que le dérangement apparent de ses facultés disparaîtrait avec la maladie.

Les yeux ainsi fixés sur le baron, les chercheurs d'or, tremblants de froid, étaient assis autour du feu; et, quoiqu'on y eût jeté des arbres entiers, leurs membres frissonnaient comme s'ils eussent eu la fièvre froide. Leur épiderme recevait bien l'impression de la chaleur : ils étaient à moitié rôtis par devant; mais le seul moment de l'immersion les avait tellement pénétrés de froid, qu'ils frissonnaient jusque dans la moelle de leurs os!

Victor seul ne souffrait pas de ce malaise, parce qu'il n'était pas encore entré dans l'eau. Aussi le matelot ne tarda pas à faire une violente sortie contre lui, comme s'il croyait que l'Anversois cherchât à échapper au plongeon. Mais Roozeman se leva et dit :

— Allons! trêve à ces soupçons outrageants. Ce que les autres ont fait, je veux aussi le faire. Je suis prêt. Qui tiendra la corde?

— Non, non, ne parlons plus de cette tentative insensée, dit Creps. Nous avons déjà ramené un de nos camarades presque mort. Ce serait un crime de recommencer cette dangereuse épreuve.

Une violente dispute s'éleva. Creps et Donat voulaient s'opposer à la descente de Roozeman. Le matelot et Pardoes prétendaient qu'il ne pouvait se soustraire à un travail qu'ils avaient tous fait consciencieusement.

— Eh bien, je dis qu'il ne plongera pas! s'écria Kwik. Pour tout l'or du monde, je ne voudrais plus descendre dans le puits; mais..., pour épargner un malheur ou une maladie à M. Victor, c'est différent. Qu'on me mette le *lasso* autour du corps; je me laisserai geler encore une fois jusqu'aux os à la place de Roozeman; je suis fort, Dieu me protégera.

Mais Victor mit fin à la querelle en exprimant la ferme volonté de ne pas être en reste avec ses compagnons. Quoique Donat lui dépeignît avec terreur la sensation de l'abîme comme ce que l'on peut se figurer de plus effroyable, il déclara vouloir tenter l'épreuve et supplia Pardoes et Creps de tenir la corde.

Il se laissa descendre dans le trou sans hésiter. Il était à peine dans l'eau, que Donat, qui tenait prête une couverture chaude, se mit à crier :

— Hissez! hissez!

— Tiens-toi tranquille, étourneau, grommela Pardoes. Il est dedans maintenant, laissez-le faire son ouvrage.

Mais, une demi-minute après, il dit lui-même :

— Il reste bien longtemps sans donner le signal, nous le remonterons.

Lorsque Victor revint au bord, il était tout

étourdi et poussa un soupir creux et rauque, comme un homme dont on presse la poitrine à l'écraser; il tremblait et tenait les poingts fermés convulsivement.

Donat lui jeta la couverture chaude sur les épaules et voulut l'entraîner vers le feu; mais Pardoes, qui avait vu briller quelque chose entre les doigts du plongeur, lui ouvrit les poings. Il tomba de chacun d'eux quelques morceaux d'or pesant ensemble environ deux livres.

Ils ramassèrent les pépites, coururent au feu et s'étendirent auprès, pendant que Donat faisait tout son possible pour ramener la chaleur dans les membres frissonnants de son ami. C'éait bien nécessaire : Victor était resté plus longtemps que les autres sous l'eau; ses lèvres étaient bleues, ses joues avaient la pâleur de la mort, et ses yeux étaient singulièrement vitreux : il grelottait et tremblottait si fort, qu'il essaya en vain de dire un mot intelligible. Peu à peu cependant les tremblements fiévreux s'arrêtèrent, et, quoiqu'une grande faiblesse accablât le pauvre Victor, il se montra gai et remercia en souriant ses amis de leurs soins généreux.

Le baron sommeillait; il paraissait respirer librement, et, sans les mouvements nerveux qui l'agitaient par moments et les paroles inintelligibles qu'il prononçait, on eût pu croire qu'il jouissait d'un sommeil calme et naturel.

Pendant ce temps, le matelot et Pardoes étaient occupés à examiner et à peser les pépites, et ils annoncèrent avec une certaine joie qu'on avait tiré du puits douze livres d'or au moins; ainsi le trésor commun s'était élevé, en un jour et demi, à quarante-cinq mille francs!

Les autres ne témoignèrent point de joie en apprenant ce brillant résultat. Au contraire, Creps serra les lèvres avec un sourire de dédain; Donat déclara que, si l'on avait rendu malade son pauvre ami, il maudirait le moment où il avait vu l'or; les deux malades restèrent tous deux indifférents.

Enfin Pardoes demanda s'il y avait quelqu'un qui fût d'avis de reprendre le plongeon dans le puits et, sinon, ce qu'on entreprendrait pour continuer à chercher de l'or avec succès.

Il n'y en avait aucun, même le matelot, qui osât songer sans horreur à une seconde descente dans le puits, et tous reconnurent qu'il fallait renoncer à cette tentative si l'on ne voulait pas mettre sa vie en jeu.

Pardoes parla alors de son intention de passer le reste de la journée à chercher dans la rivière des paillettes d'or et des pépites; mais Jean Creps ne voulut plus entendre parler de travailler ce jour-là. Il fit remarquer que, dans tous les cas, il y avait deux de leurs camarades qui devaient rester près du feu pour se rétablir; qu'ils s'étaient tous fatigués assez pour prendre quelques heures de repos, et qu'il était insensé d'épuiser ses forces par un labeur exagéré.

Pardoes reçut ce conseil en haussant les épaules, et le matelot fit une violente sortie contre la faiblesse et la paresse de ses camarades, comme il disait. Il prononça même le mot de *lâches*. Jean Creps, dont la patience était à bout, sauta tout à coup sur ses pieds et s'écria d'un ton courroucé, et avec des gestes si fiers que ses auditeurs en furent étonnés :

— Sais-tu, animal, que tu commences terriblement à m'ennuyer? Penses-tu donc que je suis venu en Californie pour altérer à jamais ma santé ou pour mourir comme un chien dans ce désert les mains pleines d'or ? Tu parles et tu agis avec nous comme si tu étais le maître et que nous fussions les domestiques. Ah! il faut être dur, brutal et sauvage pour t'inspirer du respect pour les droits des autres! Eh bien, je te montrerai que la rudesse et l'insolence ne sont pas choses difficiles. Nous avons formé une société, sur le pied de la plus complète égalité. Je parle maintenant au nom de nous quatre, c'est la majorité. Nous décidons de ne plus travailler aujourd'hui; à cette décision chacun obéira bon gré mal gré, et, si tu n'es pas content ainsi, tu peux aller au diable!

— Je prends ma part de l'or et je dissous la société, hurla le matelot en bondissant en avant pour courir au trésor.

Mais Jean Creps tira son revolver de sa ceinture et s'écria :

— Sur ta vie, arrête! Respecte la loi! Encore un pas, et tu es mort.

Pardoes fit signe qu'on se tînt tranquille, et, prenant l'Ostendais par le milieu du corps, il s'efforça de le ramener et de le calmer. Il dit que Creps avait raison au fond, que l'on devait avoir égard à l'indisposition des camarades, et, puisqu'ils avaient la majorité, qu'il fallait se ranger à leur avis. Il regrettait bien qu'on dût perdre une demi-journée en présence de tant d'or; mais ils seraient d'autant plus forts le lendemain et regagneraient probablement le temps perdu. Il fit si bien que le matelot, quoique grognant encore, se soumit et prit sa place auprès du feu.

Comme Pardoes craignait que la querelle ne recommençât à cause de l'évidente mauvaise humeur de Jean Creps, il annonça qu'il emploierait le reste de la journée à visiter le lit de la rivière. Il descendrait pendant une heure et demie le courant, en compagnie du matelot; mais, comme, à trois portées de flèche de l'en-

droit où ils se trouvaient, la rivière passait entre deux rochers où elle n'était pas guéable, ils résolurent de tourner la montagne pour suivre le cours de l'eau. Pendant ce petit voyage, ils tâcheraient de savoir jusqu'où on pouvait chasser dans cette contrée pour se procurer la nourriture quotidienne; car il ne fallait pas oublier que leur provision de lard serait épuisée dans quatre jours.

Ils prirent tous deux leurs fusils, montèrent entre les plis des rochers et disparurent bientôt hors de la vue de leurs camarades.

Jean Creps, muet et morne, regardait tour à tour le gentilhomme endormi et son ami Victor. L'idée que celui-ci, en plongeant dans le puits, avait été atteint d'une maladie dangereuse, peut-être mortelle, le remplissait de chagrin et de regret. Il maudissait tout bas le moment où il avait résolu de venir en Californie.

Enfin, il éclata en paroles passionnées et voulut faire comprendre à ses camarades que la soif de l'or avait fait d'eux des fous stupides et inhumains. C'était, à ses yeux, une folie téméraire d'avoir quitté sa belle patrie et dit adieu à ses parents et à ses amis, pour venir sacrifier, dans des pays étrangers, sa santé, son salut et sa vie en échange d'un peu d'or. Qu'avaient-ils trouvé au bout de tant de périls, maintenant qu'ils avaient réellement atteint un riche *Eldorado?* Un puits dont on ne pouvait extraire l'or qu'en l'arrachant à la mort même; un abîme qui exigeait dix ans de la vie d'un homme en échange de chaque poignée d'or. Et cette liberté, dont la perspective les avait poussés à entreprendre ce voyage, qu'était-elle? Le règne de la cupidité, de la grossièreté, de l'insolence; le droit illimité de la violence; la sauvagerie, l'abrutissement de la nature humaine; car ils n'avaient qu'à se regarder pour se dire que la créature la plus malpropre de la terre ne pourrait être aussi sale qu'eux, fouillant dans la boue, rongés par la vermine la plus dégoûtante, vivant et dormant côte à côte sur un pied d'égalité et d'amitié, avec un homme ignoble, qui n'avait de l'homme que le nom. Oseraient-ils lever la tête, s'ils retournaient jamais en Europe? Le souvenir d'un pareil abaissement ne leur ôterait-il pas, avec la fierté du cœur, tout sentiment de leur dignité? Ainsi, pour cet or maudit, ils auraient tout sacrifié, vertu, courage et santé!

A la fin de ce discours emporté, Creps conclut qu'ils devaient quitter au plus tôt cet endroit, avant que des malheurs ou des maladies imprévues rendissent quelques-uns de leurs compagnons incapables de retourner à San-Francisco. Mais Victor ni Donat ne voulurent entendre parler d'une semblable proposition. Ils rappelèrent à leurs amis qu'ils avaient atteint le but de leur pénible voyage, que leur bonheur et celui de tous ceux qui leur étaient chers allaient se réaliser. Ce n'était pas au moment décisif, lorsque quelques jours de patience et de courage pouvaient les mettre en possession des trésors rêvés, qu'ils iraient rendre inutiles tous les maux soufferts.

Jean Creps était très aigri, et serait assurément resté dans ces mauvaises dispositions, si Roozeman ne l'avait convaincu qu'il était tout à fait guéri et qu'il sentait circuler dans tous ses membres une chaleur douce et agréable. Il se calma enfin et promit d'attendre encore le résultat de leur travail avant de parler de départ.

Sur ces entrefaites, le baron s'éveilla, se redressa et s'assit sur ses couvertures. Les Flamands lui demandèrent avec intérêt comment il se trouvait, et lui adressèrent des paroles amicales pour le consoler et lui inspirer du courage. Mais le pauvre baron semblait ne pas les connaître ni les comprendre. Il se croyait à Paris, dans une demeure somptueuse, entouré de domestiques et de serviteurs; il donnait des ordres pour un dîner princier, nommait les mets rares et les vins fins; puis il assistait à une fête brillante, à une course de chevaux, à une partie de jeu ou à une orgie, et il se vantait de ses succès près des dames les plus nobles, de l'éclat de son nom et de la toute-puissance que lui assurait la possession de monceaux d'or.

Après avoir vainement tenté de détourner son esprit de ces illusions, ses camarades reconnurent que tout serait inutile en ce moment, et ils écoutèrent tristement et le cœur oppressé ses étranges paroles.

Lorsque Pardoes et le matelot revinrent à la tente, une heure avant la tombée de la nuit, ils montrèrent à leurs camarades deux oiseaux aquatiques qu'ils avaient tués et qui ressemblaient à des bécasses. Il ne leur eût pas été difficile d'en rapporter une dizaine; mais ils avaient employé leur temps à explorer la rivière pour voir si elle contenait aussi de l'or. Cet examen était resté sans résultat favorable; excepté quelques paillettes sans valeur, ils n'avaient pas trouvé d'or. Il fallait donc limiter le travail au vallon où se dressait leur tente. Pardoes avait formé en route un projet qui leur permettrait d'amasser une grande quantité d'or. Ils endigueraient le lit de la rivière à l'endroit favorable, videraient quelques-uns des trous les moins profonds, et deviendraient ainsi maîtres des pépites, sans être obligés de se plonger dans une eau glaciale. L'ouvrage avancerait lentement; mais on ne s'exposerait pas à des maladies, et le succès serait certain. Pardoes, qui voulait relever le courage abattu de ses amis, parla avec

emphase du résultat probable de leur entreprise, et fit briller à leurs yeux enchantés tant de milliers de livres d'or et de millions, qu'il remonta non seulement leur moral, mais qu'il ralluma même l'enthousiasme dans leurs cœurs.

Le baron lui-même semblait revenir à la raison et avait des transports de joie chaque fois que le mot *or* sortait de la bouche du Bruxellois.

Pendant que les autres étaient occupés à plumer les bécasses, Donat comptait sur ses doigts et il s'écria avec enthousiasme :

— Perdre courage ! Nous partirons d'ici avec plus d'or que nous ne pourrons en porter ! Vous riez ? Calculez un peu avec moi. Je suppose qu'en travaillant bien chaque jour, nous ne trouvions que cinq livres d'or ; c'est peu, nous en trouverons davantage ; mais cinq livres, au bout d'un mois, en déduisant les dimanches, font, pardieu ! cent trente livres ! Nous avons déjà trente-quatre livres : cela fait ensemble cent soixante-quatre livres. Supposons que nous ne restions ici que trois mois ; nous aurons alors quelque chose comme... comme beaucoup plus de quatre cents livres !... Ah ! mon Dieu ! c'est un château qui m'éblouit les yeux ! C'est comme un palais, avec une grande porte, un grand jardin, un grand étang, un grand escalier en pierre et une girouette d'or sur la tour. Il en sort un gros monsieur avec une belle dame à son bras ; ils sont vêtus comme le roi et la reine. Les paysans accourent, ils s'inclinent jusqu'à terre, ils saluent respectueusement, ils jettent leur chapeaux et leurs casquettes en l'air et crient joyeusement : « Vive ! vive le baron Kwik ! Vive Anneken, sa baronne ! Hourra ! hourra ! »

Et Donat, surexcité par ses propres paroles, s'applaudit lui-même dans sa grandeur. Un cri d'angoisse de Victor le rappela à lui, et il lut dans les yeux de son ami que celui-ci le croyait aussi fou que le baron. Il s'aporocha de lui et lui dit à l'oreille, en riant :

— Ne craignez rien pour moi, bon non monsieur Roozeman. Je ne suis qu'un benêt certainement ; mair le peu d'esprit que j'ai ne se brouillera pas si facilement ; ma cervelle est rivée à vis dans cette dure enveloppe !

Les deux bécasses étaient rôties. Jean Creps proposa de céder un de ces oiseaux au baron et à Victor, parce que, étant malades, ils avaient plus que les autres besoin de se restaurer. Tous y consentirent avec joie, excepté le matelot, qui exigea en jurant qu'on lui donnât sa part. On la lui donna. Il prétendit encore qu'elle était trop petite. Ses camarades, pour apaiser l'égoïste, lui cédèrent plus qu'il ne lui revenait ; ce qui ne l'empêcha pas, lorsqu'ils étaient déjà couchés sous la tente, de grommeler encore contre les mangeurs trop paresseux pour travailler.

VIII

LA TRAHISON

Le lendemain, une heure avant le lever du soleil, les chercheurs d'or étaient déjà à l'ouvrage. Sur la proposition de Pardoes, ils résolurent d'établir une digue demi circulaire dans la rivière, afin de mettre complètement à sec la partie du lit comprise entre le bord et cette digue. Pour pouvoir espérer un résultat favorable, il fallait faire le cercle très grand, et le Bruxellois estima que l'endiguement ne serait achevé qu'après douze jours de rude labeur. L'endroit qui allait être mis à sec comprenait beaucoup de petites crevasses et de petites cavités au fond desquelles on voyait de loin briller l'or ; et si le bonheur voulait seulement un peu favoriser les associés, leurs peines seraient récompensées sans doute par la possession d'une quantité considérable de pépites.

Cet espoir leur rendit courage et sembla doubler leurs forces. Au prix de pénibles efforts, ils portèrent ou roulèrent du pied du rocher à la rivière d'énormes blocs de pierre qu'ils entassèrent en pile dans l'eau, en décrivant un arc de cercle comprenant quelques verges de terrain aurifère.

Le baron était bien décidément frappé d'une folie complète. Par moments, il paraissait comprendre qu'on s'échinait ainsi pour obtenir beaucoup d'or ; mais la plupart du temps il s'imaginait être à Paris, où on lui bâtissait un hôtel somptueux. Il travaillait alors avec activité et avec ardeur en portant de lourdes pierres sur ses épaules ; mais c'était uniquement pour donner l'exemple aux ouvriers, afin d'entrer plutôt en jouissance de sa magnifique demeure. Chacun respectait sa démence, excepté le matelot, qui prenait un plaisir cruel à irriter le malheureux et se moquait de lui, même lorsque le baron, ployant sous son fardeau, tombait et se faisait grand mal.

Jean Creps et ses amis avaient plus d'une fois reproché à l'Ostendais sa honteuse insensibilité et lui avaient défendu avec menaces de tourmenter le gentilhomme ; néanmoins il ne laissa échapper aucune occasion d'insulter et de maltraiter méchamment le pauvre insensé, chaque fois qu'il était éloigné de ses compagnons.

Aussi longtemps que les chercheurs d'or travaillèrent près du bord et dans un endroit peu profond, ils ne rencontrèrent d'autres difficultés que le travail même ; mais, plus loin dans la rivière, ils eurent à lutter contre le torrent impétueux, qui renversait dix fois en un jour l'ouvrage commencé

et entraînait dans le gouffre les pierres amassées. Ils surmontèrent cependant cet obstacle en apportant un énorme quartier de roche. Ce travail exigea pendant quarante-huit heures la réunion de toutes leurs forces et de toute leur adresse. Enfin, ils parvinrent à placer la pierre gigantesque au milieu de la rivière, au moyen de troncs de cèdres qui leur servaient de leviers et de rouleaux.

Elle défiait, inébranlable comme les rochers mêmes, le torrent furieux, et servait de boulevard à la plus grande partie de la digue qui devait encore être élevée autour d'elle.

A ce travail d'esclave que les chercheurs d'or s'étaient imposé et qu'ils exécutaient avec une ardeur merveilleuse, des nègres africains mêmes auraient succombé en peu de jours; mais la soif de l'or les frappait d'aveuglement et leur donnait la force d'étouffer la voix de leur corps qui demandait du repos.

Comme ils étaient obligés de marcher par moments dans l'eau glaciale de la rivière, ils avaient la plupart du temps les pieds gelés, tandis que leurs têtes brûlaient comme si leurs cerveaux étaient en feu.

Victor Roozeman ne paraissait pas bien portant; depuis sa descente dans le puits, son visage avait gardé une pâleur extrême, et il avait sensiblement maigri en huit jours. Cependant, il assura à ses amis qu'il était en bonne santé et qu'il se sentait capable de travailler tout comme eux.

Les persécutions continuelles de l'Ostendais avaient opéré peu à peu un changement défavorable dans la folie du baron. Il ne rêvait plus d'un château qu'on bâtissait pour lui; son idée fixe lui faisait croire qu'il était la victime d'une cruelle tyrannie. D'abord, il avait menacé le matelot de sa propre vengeance et de la vindicte des lois françaises; mais maintenant tout son courage était tombé, et il continuait à travailler dans un morne silence ou en parlant de la mort avec un mystérieux enthousiasme.

Quant à Donat, il était toujours de bonne humeur; il travaillait avec entrain, égayait ses camarades par des saillies grotesques, et parlait sans cesse de son château, de son Anneken et de sa baronnie.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que Pardoes s'était trompé dans son espoir lorsqu'il avait calculé que l'endiguement pourrait être terminé en douze jours, car ils travaillaient déjà depuis dix jours, et il restait encore près d'un tiers du demi-cercle à construire avant qu'on pût commencer à vider la partie clôturée. Le douzième jour, pendant qu'ils dinaient, Pardoes leur apprit que, le lendemain, leur provision de lard serait épuisée et qu'il ne leur restait que peu de farine. Leur ardeur à terminer la digue leur avait fait perdre de vue la diminution de leurs provisions. Il était temps de réparer cette négligence; il fallait aller chaque jour à la chasse pour se procurer leur nourriture. Pour que l'ouvrage n'en souffrît pas trop, Pardoes proposa d'envoyer dès le lendemain Victor et le baron à la chasse; ils y trouveraient une distraction agréable et un exercice salutaire.

Le matelot murmura et demanda que le sort fût consulté. D'après lui, le proverbe : *Chacun pour soi*, était la loi suprême en Californie, et chaque goutte de sueur ne devait profiter qu'à celui qui l'avait versée. S'il plaisait à quelqu'un de devenir malade ou fou, c'était tant pis pour lui.

Creps et Donat se déchaînèrent avec fureur contre lui; mais, comme Victor refusa positivement d'accepter un privilège quelconque, on tira au sort. L'Ostendais et Kwik furent désignés pour la première chasse.

Les chasseurs revinrent, à la tombée de la nuit, avec trois petits oiseaux et un animal ressemblant à un lapin. Ce n'était pas grand'chose; mais cela faisait espérer qu'on ne mourrait pas de faim en cet endroit.

Le lendemain, lorsque Creps et Pardoes revinrent de la chasse, épuisés et harassés, ils ne rapportèrent, au bout de dix heures, qu'une couple d'oiseaux ayant de l'analogie avec des perdrix.

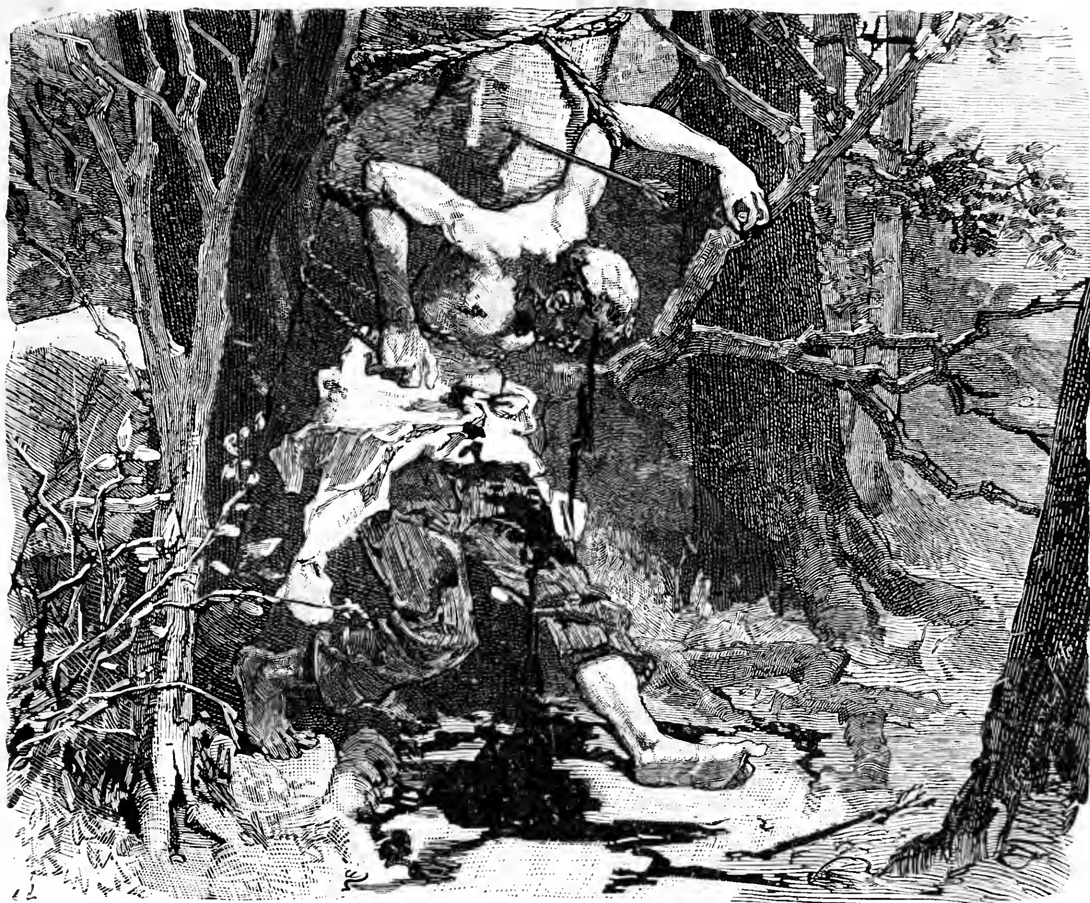
Les choses se passèrent souvent ainsi. La chasse devenait de plus en plus mauvaise; probablement n'y avait-il pas beaucoup de gibier dans cette contrée, et les coups de fusil avaient fait fuir ou rendu timides le peu d'animaux qui s'y trouvaient. En outre, les chercheurs d'or n'osaient pas s'aventurer loin de leur tente, sauf le long de la rivière, de crainte de s'égarer.

Quand toutes leurs provisions furent épuisées, ils se virent avec effroi menacés de la famine, et plus d'une fois ils furent obligés de se coucher avec l'estomac à moitié vide.

Ils devinrent très grondeurs et très aigris les uns contre les autres, et Creps insista de nouveau près de ses amis pour quitter immédiatement le fatal placer. Mais, comme l'endiguement était presque achevé, il se laissa persuader d'attendre encore trois ou quatre jours.

Lorsqu'ils se levèrent le lendemain, ils remarquèrent avec effroi et avec chagrin que le courant avait renversé, pendant la nuit, près de trente pieds de leur digue. Une semaine entière de travail était perdue !

Le matelot devint furieux ; il blasphémait Dieu, accusait ses compagnons et se démenait comme un possédé. Les autres, affligés et abattus, regardaient avec un sombre désespoir les restes épars



Il paraît lié à un arbre. (Page 46.)

de leur pénible labeur, que l'eau mugissante avait entraînés jusqu'au bas de la rivière.

— Mes amis, dit enfin Pardoes, le malheur est grand, mais il se borne à une perte de cinq ou six jours de travail. Nous sommes trop impatients et nous exigeons trop de la fortune. Notre impatience seule est déçue. Cet endroit que nous essayons de clôturer contient probablement assez d'or pour nous payer au décuple. Nous ramènerons directement la digue vers le bord; en deux jours, nous pouvons avoir fini. Trois de nous chasseront continuellement, et les trois autres travailleront. De cette manière, nous ne manquerons pas de nourriture.

Et comme Jean Creps criait, tout en colère, qu'il voulait partir immédiatement, Pardoes répondit avec aigreur que ce serait une véritable lâcheté d'abandonner la lutte contre la nature quand on était certain de s'emparer avant trois jours des trésors qu'elle voulait vainement défendre contre eux. Donat et Victor vinrent au secours du Bruxellois, et Jean renonça en rechignant à son opposition.

Creps, Donat et Victor furent immédiatement envoyés à la chasse. Pardoes et l'Ostendais se remirent à porter de grosses pierres de roche à la rivière, et se firent aider par le baron, qui répondait maintenant aux grossières sorties de son persécuteur par un sourire de triomphe, accompagné de menaces dans ce genre :

— La délivrance approche; la tyrannie va cesser; c'est fini, fini pour l'éternité !

Vers midi, lorsque l'heure du repas arriva, le baron était assis près du feu occupé à ronger les restes d'une carcasse d'oiseau. Le matelot était, comme d'habitude, debout, près du puits d'où ils avaient déjà tiré tant d'or; il se grattait le front, frappait des pieds et faisait des gestes d'impa-

tience. Pardoes, qui se promenait au pied des rochers, avait, depuis une couple de minutes, tenu l'œil fixé sur l'Ostendais. Il s'approcha de lui et dit en plaisantant :

— L'or qui est là-dessous t'a ensorcelé. Tu rêves donc encore aux moyens de t'en emparer?

— Rêver? répéta l'autre d'un ton singulièrement agité. Rêver? Je posséderai cet or, aussi vrai que je vis, te dis-je!

— As-tu donc envie de risquer de nouveau le plongeon? je ne te conseillerais pas cette dangereuse tentative.

Le matelot lui prit la main et dit :

— Pardoes, tu es mon ami. Je pourrais garder pour moi seul tout ce qui est renfermé dans ce trou; mais je ne le veux pas; je veux partager avec toi. Consens, et nous sommes plusieurs fois millionnaires!

— Je ne te comprends pas. Que veux-tu dire? demanda le Bruxellois étonné. Sais-tu un moyen de t'emparer de l'or qui est là-dedans? Dis-le, nous l'essayerons.

Un rire plein d'ironie contracta les lèvres de l'Ostendais.

— Le moyen? dit-il. Si deux hommes courageux connaissaient seuls l'existence de ce trésor incalculable, s'ils avaient déjà assez d'or pour acheter à Sacramento les outils nécessaires, ne trouveraient-ils pas assez d'or ici pour en charger trois ou quatre bêtes de somme?

— J'ai déjà songé à ce moyen, répondit Pardoes. Nous possédons assez d'or; nous reviendrons ici, comme tu dis, exploiter le puits avec les instruments nécessaires.

— Et nos fainéants de compagnons?

— Ils partiront bientôt; ils sont fatigués de chercher de l'or. Nous les accompagnerons jusqu'à la vallée de Sacramento, et, pendant qu'ils se rendront à San-Francisco, nous irons chercher à Sacramento les instruments nécessaires.

— Damnation! hurla le matelot avec rage, ces lâches sont nés pour notre malheur!

— Comment cela?

— Ils nous raviront le trésor.

— Quelle folle idée!

— Folle, crois-tu? Laisse-les aller à San-Francisco, et l'immense fortune qui nous appartient déjà est perdue. Ils y vivront dans l'abondance avec leur or, ils rétabliront leurs forces et oublieront les misères endurées. Alors leur soif d'or se rallumera; ils choisiront d'autres compagnons et reviendront à cet endroit.

— Ne crains pas cela, dit le Bruxellois en riant. Pour tous les trésors du monde, Jean Creps ne reviendrait pas ici, et, sans lui, ses amis ne feront pas un pas. D'ailleurs, Roozeman est sérieusement malade, sois en sûr.

— C'est encore pis! grommela le matelot. Imprudents et stupides comme ils sont, ils révéleront le secret et bien certainement des centaines d'hommes avides viendront nous disputer ici notre trésor. Qui sait si, à notre retour, nous ne verrons pas notre placer envahi par d'autres?

— C'est possible; mais qu'y pouvons-nous faire?

— Ah! je connais un moyen, dit le matelot avec joie, en approchant sa bouche de l'oreille de son ami. Certainement, ils ne reviendraient jamais et ils parleraient probablement encore moins du placer à San-Francisco... s'ils devaient partir d'ici sans armes; la faim, les brigands...

Le Bruxellois pâlit et retira sa main de celle de son compagnon.

— Qu'entends-je? s'écria-t-il stupéfait. Cest un misérable vol que tu me proposes?

— Un vol? répéta l'autre en riant. Nous ne reprendrons que ce qui nous appartient; car sans nous...

— Tais-toi, tu me fais horreur, murmura Pardoes. Trahir si lâchement ses amis! Comment! ne comprends-tu donc pas l'horreur de ton projet? S'il réussissait, tu te rendrais coupable devant Dieu d'un quadruple meurtre! Oh! si tu n'avais pas toujours été mon ami, je me sentirais capable de t'envoyer une balle dans la tête!

Le matelot s'effraya de la violente colère de Pardoes.

— Pourquoi te mets-tu si fort en colère? dit-il avec une feinte tranquillité. Ce que je te disais n'était qu'une idée qui me traversait la tête à la vue du puits. Sans toi, je n'entreprendrai rien; je veux rester pour toi un ami fidèle et dévoué, et je suis prêt à ne rien faire que tu ne l'approuves. Prends que je me suis trompé. Puisque l'affaire ne te plait pas, n'en parlons plus. C'est peut-être une lâcheté; mais je doute que, si l'on offrait un million aux sept huitièmes des gens, il y en eût un seul qui hésitât à trahir ses père et mère.

Pardoes fit encore une verte réplique; mais le matelot reconnut son tort avec une profonde humilité; il devint même doux comme un agneau, se mit à flatter son camarade et à parler avec joie des moyens qu'ils emploieraient plus tard ensemble pour extraire l'or du puits.

Le Bruxellois, qui craignait une lutte sanglante entre ses compagnons, promit d'oublier l'infâme proposition de l'Ostendais et de n'en souffler mot aux autres.

Ce jour-là, le matelot fut très gai à l'ouvrage. Même lorsque Jean Creps et ses amis revinrent de la chasse ne rapportant que cinq petits oiseaux, il ne grogna ni ne jura et consola les autres en

leur faisant espérer que Pardoes, qui était un habile chasseur, leur rapporterait le lendemain une bonne provision de gibier.

Le souper fut très triste; car il n'y avait pas assez à manger pour rassasier les estomacs affamés des pauvres chercheurs d'or, et, lorsqu'ils eurent tout dévoré, même les os des oiseaux, ils regardèrent encore autour d'eux d'un air égaré.

Cette conduite extrordinaire du matelot inquiétait Pardoes; elle avait quelque chose qui n'était pas naturel, et peut-être cachait-elle des intentions mystérieuses. Elle pouvait cependant aussi être une sincère reconnaissance de son tort et une tentative pour le faire oublier. Le Bruxellois, qui éprouvait une affection vraie pour le matelot, éloigna autant que possible les soupçons de son esprit; mais il résolut d'avoir l'œil sur son ami, surtout quand, vers le matin, il devrait monter la garde.

IX

LES CADAVRES

Un profond silence régnait dans le vallon. La nuit allait finir; le crépuscule du matin descendait comme un brouillard gris du haut des montagnes... lorsque tout à coup le sommeil des chercheurs d'or fut troublé par un cri d'angoisse.

Ils se levèrent tous ensemble, se glissèrent dans l'obscurité de la tente pour prendre leurs armes; mais ils frémirent d'épouvante quand ils reconnurent que leurs fusils avaient disparu.

— Trahison! trahison!... s'écria Jean Creps. Les revolvers, mes amis! défendons-nous! à la grâce de Dieu!

Ils coururent hors de la tente et regardèrent de tous côtés pour découvrir le danger qui les menaçait. L'obscurité nébuleuse leur permettait à peine de distinguer les objets de très près.

— Qu'est cela? Où sont le matelot et le Bruxellois? murmura Donat; il me semble que cela sent les sauvages...

Mais un douloureux soupir s'éleva dans les ténèbres à une trentaine de pas d'eux. Ils marchèrent prudemment dans cette direction au pied du rocher. Pardoes y était étendu sur le dos, et son sang coulait à flots de sa poitrine par une large blessure.

Jean Creps et ses amis se laissèrent tomber à côté du blessé, soulevèrent sa tête et essayèrent en pleurant de fermer la blessure béante. Pardoes respirait encore, et il sembla même reprendre connaissance, grâce aux soins de ses camarades, car il fit des efforts pour parler, mais le sang étouffait la voix dans sa gorge.

Le baron ne semblait pas savoir ce qui se passait; le pauvre insensé riait aux éclats, levait les bras avec admiration et murmurait des paroles joyeuses; mais ses camarades étaient trop émus pour faire attention à cette étrange conduite.

Creps et Donat relevèrent le blessé et le portèrent vers la tente, tandis que Victor tenait un morceau de linge sur la blessure, pour arrêter le sang autant que possible. Les couvertures furent arrangées en un lit de repos, le Bruxellois fut placé dessus, et sa poitrine fut enveloppée de bandes.

Il ne faisait pas encore jour; les Flamands étaient agenouillés près du lit de leur malheureux ami, et, le cœur oppressé, ils tenaient les yeux fixés sur son visage pour découvrir les signes de la vie. Un cri de joie leur échappa lorsque Pardoes ouvrit les yeux, regarda ses camarades d'un œil à demi éteint, et remua les lèvres comme s'il voulait parler. Ses efforts restèrent pendant un moment sans résultat; enfin, quelques sons montèrent de sa gorge, mais si bas et si faibles, qu'ils furent obligés de mettre leurs têtes contre sa bouche pour l'entendre. Il balbutia d'une voix entrecoupée et haletante :

— Matelot... volé l'or... Fusils dans le puits... assasin!... Dieu!... ma mère!... Bruxelles!

Après ces paroles, il referma les yeux et resta étendu sans mouvement, comme s'il avait succombé sous ce dernier effort.

Donat jeta un cri et sortit en courant. Peu d'instants après, il revint, montra une poignée de pépites et soupira avec des larmes dans les yeux :

— Hélas! hélas! l'or est volé en effet! Voilà ce que l'affreux scélérat a laissé dans le trou ou perdu dans sa précipitation : trois livres, pas plus de trois livres! Le voleur! le scélérat! il s'est enfui avec mon château... Au nom de Dieu! je redeviendrai valet de ferme; mais mon Anneken, ma pauvre Anneken!

Et, après une minute de réflexion, il s'écria tout à coup :

— Le matelot ne peut pas encore être loin. Montons sur les rochers; nous l'atteindrons; nous lui reprendrons tout; je lui brûle la cervelle, je le déchire en pièces! Il me faut mon or. Venez, venez!

Jean Creps fit sauter les pépites hors de ses mains, et dit avec colère :

— Tais-toi! je ne veux plus faire un pas pour cet horrible métal qui change les hommes en tigres. Laisse courir le matelot; il porte sa malédiction avec lui. Reste, te dis-je, il y a déjà assez de sang répandu.

Donat ramassa les pépites et les mit soigneuse-

ment dans un petit sac de cuir qui lui pendait sur la poitrine.

— De l'or est de l'or, murmura-t-il; moins on en a, plus il est précieux. On ne sait pas à quoi cela peut servir...

Pendant que l'attention des autres était détournée un instant du blessé, le baron s'était accroupi près de la tête de Pardoes. Une lueur d'intelligence éclairait sa physionomie; on aurait dit qu'il allait revenir à la raison. Cependant il fixait, avec un sourire indescriptible, son œil scrutateur sur le visage pâle de l'agonisant, et tenait la main sur sa poitrine. On eût dit qu'il suivait avec une joie cruelle l'affaiblissement des battements de son cœur, et qu'il attendait le moment terrible pour le saluer par un cri de joie. Il marmottait déjà des paroles triomphantes.

— Éloigne-toi de là, baron! commanda Jean Creps.

— Oh! non, non, laissez-moi jouir de cette scène merveilleuse, dit le gentilhomme avec enthousiasme. Comme c'est beau, une âme qui retourne à sa source! C'est un ver qui meurt dans le cœur qu'il a tout à fait rongé. Heureux Pardoes, il triomphe!

Ses camarades le regardèrent avec stupéfaction et écoutèrent en tremblant, car le ton de sa voix avait tout à fait changé et ses paroles faisaient supposer qu'une lueur d'intelligence éclairait son cerveau.

— Vous craignez la mort, pauvres insensés que vous êtes? reprit le gentilhomme. Ah! par la mort, l'homme devient aussi puissant qu'un Dieu; dans sa tête meurt le souvenir, dans son cœur la conscience; il ne craint ni la honte, peine de l'esprit, ni la faim, peine du corps; le monde et la nature perdent leurs droits. Bientôt la mort brisera mes chaînes et me délivrera de votre tyrannie; je serai riche, puissant, invincible; j'aurai de l'or, des maisons pleines d'or, des montagnes d'or! Houra! hourra!

Et, tout égaré, il sauta sur ses pieds, leva les mains d'un air impérieux et donna d'une voix brève différents ordres à ses camarades. Ils les prenait pour ses domestiques; ce qu'il leur disait concernait ses prochaines funérailles, qu'il voulait aussi somptueuses, aussi solennelles que celles d'un roi. Excité ainsi par des illusions où le sentiment de l'orgueil se mêlait à l'idée de la mort, il continua à divaguer encore quelques instants, malgré les efforts de ses camarades pour l'apaiser.

Enfin il se calma de lui-même et s'accroupit de nouveau, comme si rien ne l'avait ému.

— Horrible! horrible! murmura Victor.

— Ce lieu est ensorcelé, dit Donat. L'or y est gardé par des diables invisibles. Qui sait si demain ils ne renverseront pas sur nous les hautes montagnes qui nous environnent? Ne tardons pas, partons tout de suite. J'ai de l'or plein le dos, pardieu!

— Partir? objecta Roozeman. Nous ne pouvons abandonner notre pauvre ami Pardoes dans cet état.

— Mais, mais, bonté du ciel, dites-moi donc, qu'allons-nous faire d'un mourant et d'un insensé? s'écria Donat effrayé Pas de moyen d'existence, pas de fusils pour chasser! Nous mourrons de faim... Et en route, les voleurs, les sauvages, les ours? Maintenant, je comprends le baron. Pardoes est en effet le plus heureux. Il a fini. Hélas! pauvre Kwik, pourquoi as-tu quitté l'heureux Natten-Haesdonck?

Jean Creps se leva et dit avec résolution :

— Notre lot est horrible, mes amis. Hier, nous n'avons presque pas mangé. Si nous ne tentons pas un effort immédiat pour nous procurer de la nourriture, la famine fera bientôt de nouvelles victimes. « Aide-toi, le ciel t'aidera, » dit un proverbe qui a été inventé pour les gens désespérés comme nous...

Et, se tournant vers le gentilhomme, il demanda :

— Baron, veilleras-tu sur le pauvre Pardoes?

» Lui donneras-tu à boire quand il aura soif? Ne l'abandonneras-tu pas?

— L'abandonner? Jamais, jamais! répondit le fou. Il est trop beau, je reste avec lui jusqu'à l'éternité.

— Feras-tu du feu?

— Un grand feu.

— Venez alors, ne perdons pas un moment; en chasse, camarades! Le revolver est une mauvaise arme; nous réussirons peut-être avec peine à rencontrer quelque gibier à portée. N'hésitons pas : la nécessité est une loi de fer!

Victor semblait abandonner à contre cœur le pauvre Pardoes aux soins douteux du baron, il exprima le désir de rester près de la tente: mais Creps avait remarqué depuis longtemps que son ami était très bouleversé et très pâle, et il jugea indispensable de l'éloigner de ce douloureux spectacle. Ils recommandèrent encore une fois au baron de faire bien attention aux moindres mouvements du blessé, et gravirent tous les trois les rochers pour aller à la chasse.

Ils ne rencontrèrent d'autre gibier que quelques oiseaux, et découvrirent en outre, avec terreur, que, même de près, on ne pouvait bien ajuster avec un revolver. Ils avaient déjà erré pendant une heure ou deux, déchargé une vingtaine de fois leurs revolvers; et ils n'avaient pas encore

réussi à toucher une seul pièce. Sombres et désespérés, ils se trouvaient sur la lisière des bois. Roozeman surtout était taciturne; à peine répondait-il brièvement et tristement aux encouragements de ses amis. La disposition fâcheuse de Victor affligea profondément Creps; cependant, dominé par la nécessité, il dissimula son anxiété.

Enfin Donat toucha un pigeon sauvage. Salué par les bruyants cris de triomphe, l'animal roula aux pieds des chasseurs agités.

Jean Creps donna l'oiseau à Roozeman et lui dit :

— Tiens, Victor, va directement à la tente et fais cuire le gibier. Nous te suivrons par les bois pour voir si la chasse ne nous sourirait pas une seconde fois. Dépêche-toi, nous mourons de faim.

Lorsque Victor descendit du rocher, il vit flamber le feu. Cette vue le réjouit, car elle lui fit supposer que le baron avait rempli soigneusement ses fonctions. Il s'approcha à pas pressés de la tente pour reconnaître l'état du pauvre Pardoes; mais un cri d'angoisse lui échappa : la tente était vide, le blessé même avait disparu!

Roozeman resta un moment immobile et muet, se demandant le mot de cette disparition. Il songea un instant aux animaux féroces et aux sauvages californiens; mais ce ne fut qu'un éclair : rien n'était changé dans la tente et tous les objets étaient à leur place.

Il sortit et appela le baron de toutes ses forces: mais rien ne lui répondit, sinon l'écho de sa propre voix. Il crut voir alors sur l'herbe des traces semblables à celles d'un corps lourd qu'on avait traîné par terre. Ces traces conduisaient au pied d'une montagne escarpée. Là, il recula tout à coup avec un cri d'horreur, tint un moment son regard frémissant fixé sur les deux cadavres, et tomba évanoui sur le sol.

Quelques moments après, il revint à lui, se frotta les yeux, poussa un nouveau cri, se leva et courut dans une direction opposée, jusqu'au delà de la tente, où il rencontra Creps et Donat qui revenaient de la chasse sans aucun gibier.

— Venez! venez! répondit-il. C'est horrible! incompréhensible! Le baron et Pardoes avaient disparu de la tente. Ils sont étendus sur le dos, mutilés, sanglants, brisés.

Arrivés au pied de la roche désignée, ils levèrent les bras au ciel et contemplèrent l'horrible spectacle, les cheveux hérissés sur la tête.

— O ciel! que peut-il être arrivé? Voyez, voyez! du sang aux pointes du rocher: ils sont tombés d'en haut! Oh malheureux! tous leurs membres sont brisés...

— La malédiction de Dieu pèse sur ce lieu, s'écria Jean Creps avec colère. Fuyons, l'or nous dévorera. Hâtons-nous; je ne veux pas mourir ici! Toi, Victor, tu ne peux pas rester près de ces cadavres. Retourne auprès du feu, fais cuir l'oiseau. Obéis-moi. Nous enterrerons en toute hâte les cadavres; alors, nous quitterons une terre maudite où la famine nous menace. Va, te dis-je.

Victor obéit machinalement. Creps et Donat creusèrent une tombe au pied des rochers et la comblèrent d'un peu de terre et de grandes pierres de roches, pour protéger les restes de leurs malheureux amis contre les animaux sauvages. Donat lia un morceau de bois à une branche en forme de croix, qu'il plaça sur la tombe pour indiquer que c'étaient des chrétiens qui reposaient sous ce tas de pierres.

Tous deux s'agenouillèrent encore une fois, récitèrent une prière, versèrent une dernière larme et retournèrent à la tente.

Le pigeon rôti fut partagé et dévoré en un clin d'œil. Sur l'ordre de Creps, on enleva en toute hâte la toile de la tente et on apprêta les bagages pour partir.

Lorsqu'il furent prêts et comme ils allaient prendre leurs havre-sacs, Donat dit tout à coup :

— Mourir pour mourir! nous ne sommes plus certains de revoir jamais une créature humaine. C'est une chance; mais j'en aime mieux deux. Je vais plonger encore une fois dans le puits! Qui sait si je ne repêcherai pas mon château.

— Plus un mot de cela! s'écria Jean Creps courroucé. Prends ton sac!

— Oui, mais, fit remarquer Donat, j'ai un moyen; si je plongeais avec la marmite, je pourrais peut-être la remplir de pépites...

— Non, non, ne le fais pas, Donat; tu mettrais peut-être ta vie en grand danger! dit Victor d'une voix suppliante.

— Il y a, pardieu, beaucoup à risquer à une pareille vie, murmura Kwik, les sauvages, la faim, ou le puits, que sais-je!... Mais si vous ne voulez pas, au nom de Dieu, fuyons alors.

Jean Creps, sans écouter la fin de son discours, s'était déjà mis en marche et commençait à gravir les rochers avec Roozeman. Il était évident que ce dernier avait plus de courage que de forces; car, quoiqu'il luttât contre les difficultés de la route, il s'arrêtait souvent haletant et retombait épuisé sur la montagne qu'il essayait de gravir. Donat se tenait à côté de lui, le soutenait ou le tirait, et l'aida ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent atteint enfin le bord supérieur de la vallée, ou ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine.

Après avoir promené un instant ses yeux sur les montagnes, Jean Creps dit :

— Mes amis, avant de nous mettre en route.

nous devons nous choisir une direction. Retourner aux placers de Yuba par le désert aride ne me semble pas raisonnable, en supposant que cela soit possible. Je crois que nous ferions mieux de descendre vers la vallée et de nous éloigner de la sierra Nevada. Peut-être gagnerons-nous en quatre ou cinq jours la vallée de Sacramento et rencontrerons-nous du monde. Notre sort est effroyable; mais conservons le courage et l'espoir jusqu'à la fin. Tâchons de tuer en chemin quelque gibier. Si nous n'y réussissons pas, nous mangerons des plantes; mais hâtons-nous et ne nous soucions pas de la fatigue. De quelques heures de hâte ou de retard peut dépendre notre salut. En avant! descendons les montagnes, autant que possible sur la lisière des bois, et à la grâce de Dieu!

Ils commencèrent leur long et pénible voyage et marchèrent sans s'arrêter jusqu'à midi; alors ils résolurent de se reposer pendant une heure, pour accorder un peu de repos à Victor, qui était extrêmement fatigué, et en même temps pour chasser dans le bois.

Pendant que Victor restait près des havre-sacs, ses deux compagnons pénétrèrent dans la forêt. Ils virent bien de loin en loin quelques oiseaux sur les branches des arbres; mais, soit que leurs revolvers ne portassent pas assez loin, soit qu'ils fussent chasseurs maladroits, ils tirèrent sans toucher le but. En outre, au moindre bruit, tout le gibier s'envolait à une grande distance.

Ils retournèrent donc près de leur camarade, déçus, désespérés, et dans un morne silence.

— Pauvre Victor! dit Kwik en soupirant, pour lui c'est encore pis. N'avez-vous pas remarqué, monsieur Jean, qu'il n'a presque pas de forces! Il ne se plaint pas et il semble très malade.

— En effet, je le vois bien, répondit Creps. Son état m'effraye bien plus que tous les dangers qui nous menacent. Peut-être n'est-ce que l'émotion dont la mort affreuse de nos amis l'a frappé. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons rien contre la cruelle fatalité. Nous devons marcher et toujours marcher, jusqu'à ce que nous succombions ou trouvions notre délivrance. Nous reposer, c'est accepter la famine.

— Il mourra le premier, sanglota Donat d'une voix sourde et les larmes aux yeux. Si nous pouvions lui procurer un peu de nourriture fortifiante; mais, sans manger, comment pourra-t-il se soutenir une demi-journée? Mon Dieu, que faire, si nous ne trouvons rien? Victor ne peut pas mourir. Dussé-je lui donner mon propre sang à boire, je veux être mort avant lui! Et s'il ne peut plus marcher, je le porterai... Ah! silence! silence! j'ai vu quelque chose là, sous cette grosse racine: un animal! une bête!

A ces mots, il s'approcha de l'arbre désigné, se pencha et enfonça son bras jusqu'au coude dans un trou.

Il poussa un cri, grinça des dents et les yeux semblaient lui sortir de la tête.

— Que sens-tu? que t'arrive-t-il? demanda Creps.

— Cela mord! Cela gratte! Aïe! aïe! s'écria Donat.

— Lâche-le!

— Le lâcher! s'écria Donat. Il peut me dévorer une main, je l'en tirerai encore avec l'autre. Le lâcher? la vie du pauvre Victor, peut-être? Ah! ah! je le tiens par le cou, je l'étrangle! Le voici, voyez!

Et il montra un animal de la grandeur d'un lapin, avec une forte denture et des griffes aiguës, qui ressemblait à une fouine et répandait une odeur très désagréable. Le sang coulait en abondance des mains de Donat; mais il le secoua, leva l'animal en l'air et dit:

— Pue tant que tu voudras, mon gars! dans un quart d'heure, tu passeras dans la *rue du pain!* Il est bien vrai qu'aucun chien de Natten-Haesdonk ne voudrait te toucher; mais tu as affaire à des estomacs qui ont perdu leur odorat.

Il donna l'animal à son compagnon et se dépêcha de couper une charge de bois avec son couteau catalan. Arrivé près de Victor, il fit du feu, pendant que Creps ôtait la peau de la bête et l'attachait à une branche.

Donat avait retrouvé toute sa joie. Il avait l'esprit si mobile, que, dans les situations les plus pénibles, il se mettait à rire et à plaisanter aussitôt que le moindre rayon de lumière perçait le nuage de sa tristesse. Il tâcha de relever le courage de Victor par l'espoir d'un dîner appétissant, fit des plaisanteries, et parla de l'heureuse et chère Belgique comme s'il eût été certain de la revoir encore.

Bientôt l'animal fut rôti. On le coupa en morceaux et on se mit à manger. C'était très répugnant; le goût de la chair était de la même nature que l'odeur qu'il exhalait lorsqu'on l'avait pris. Malgré leur grande faim, ils n'en mangeaient que du bout des dents, et Kwik murmurait tout bas:

— Maudit pays, tout y est mauvais! Des hommes sauvages et des animaux puants. Aïe! aïe! en ce moment, je donnerais bien une année de ma vie pour une écuelle de soupe au lait battu, épaisse et friande, comme feu ma mère savait en faire!

Roozeman montrait peu d'appétit; ses amis furent obligés de lui répéter à plusieurs reprises, qu'on ne pouvait conserver ses forces sans nourri-

ture. Sur leurs instances, il mangea presque un tiers de l'animal. Il était morne et silencieux; cependant, il ne se plaignait pas et souriait même aux efforts de Kwik pour l'égayer un peu.

Ils reprirent leurs sacs et continuèrent leur route. La contrée où ils se trouvaient était très montagneuse, ce qui les forçait souvent à gravir des hauteurs considérables, pour ne pas se détourner de leur direction. Chaque fois qu'ils arrivaient ainsi au sommet d'une montagne, ils jetaient les yeux de tous côtés, dans l'espoir de découvrir une chose consolante ou encourageante; mais tout ce que leur regard pouvait découvrir était une suite sans fin de montagnes et de vallées.

Après avoir marché pendant trois ou quatre heures, Victor commença à traîner les pieds et à pencher la tête. Quoiqu'il ne voulût pas le reconnaître, il était réellement à bout de forces.

Ils convinrent de nouveau de se reposer et de tenter encore une chasse; mais, au moment où ils s'arrêtèrent, Kwik ramassa un objet à ses pieds et s'écria :

— Des hommes ont passé ici. C'est une flèche que j'ai trouvée. Une flèche singulière, avec un morceau de pierre aiguë au bout.

— Tu sais ce que Pardoes nous a dit; c'est une arme : c'est une arme des sauvages californiens, répondit Creps.

— Des sauvages? Des sauvages? gémit Donat en pâlissant. Voyez-vous, mes amis, j'aime mieux mourir de faim que de me laisser arracher la peau de la tête par ces hommes horribles. Ne restons pas ici! Venez! venez! pour l'amour de Dieu; je porterai M. Victor sur mon dos, s'il le faut.

Jean Creps crut aussi prudent de s'éloigner avec toute la hâte possible d'un bois qui pouvait servir d'abri à des sauvages californiens. Donat força Roozeman à s'appuyer sur son bras; il le soutint si bien et allégea avec tant de soin les difficultés de la route, que son ami, bien qu'épuisé, fit encore, avec quelques intervalles de repos, une lieue et demie de chemin, avant de les supplier lui-même de ne pas avancer plus loin ce jour-là.

Ils étaient dans une vallée assez large, au milieu de laquelle une rivière avait coulé pendant la saison des pluies. Maintenant ce cours d'eau ne formait plus qu'un petit ruisseau qu'on pouvait franchir d'une enjambée. Aussitôt que la tente fut dressée, Creps et Donat se rendirent dans la partie boisée du vallon, pour voir s'il ne leur serait pas possible de prendre quelque gibier. Après avoir cherché inutilement pendant une heure, ils perdirent courage.

— Cessons ces tentatives inutiles, dit Jean Creps, Le repos nous est aussi nécessaire que la nourriture; et, d'ailleurs, il commence à faire noir dans le bois; nous ne verrions plus le gibier, si gibier il y a. Un estomac vide ne nous empêchera pas de dormir pour une fois.

— C'est-à-dire que je mangerais abondamment, s'écria Donat. Un cheval affamé mange bien des chardons. J'ai vu beaucoup de senevés autour de la tente. Je vais me faire un souper de cela, comme ma mère faisait pour Blesken, notre vache. Cela peut être mauvais et amer comme du fiel, je m'en moque. Notre vache n'en mourut pas, il est possible que j'en vive. Essayons; qui sait, peut-être est-ce bon.

Il cueillit en toute hâte une brassée de senevés et la mit sur le feu avec de l'eau dans la marmite.

Lorsqu'il crut que cela avait assez bouilli, il se mit à en manger et invita ses camarades à suivre son exemple. C'était dégoûtant. Creps et Victor n'en prirent qu'une bouchée. Donat, au contraire, dévora toute la verdure bouillie et se frotta les mains en riant.

— Certes, dit-il, des côtelettes de porc frais avec des jets de chou, c'est meilleur; mais peu importe de quoi un navire est lesté, pourvu que le lest pèse assez. J'entends bien mon estomac se plaindre un peu de ce que je lui vends des pommes pour des citrons; mais qu'il en soit content ou non, ça y est tout de même!

En achevant ces mots, il se coucha dans la tente à côté de ses camarades, qui, succombant à la fatigue, ne semblaient plus faire attention à ses discours ou étaient réellement endormis.

Au milieu de la nuit, Donat fut éveillé par un soupir plaintif qui résonna à son oreille. Il écouta avec anxiété; c'était de la bouche de Victor que sortait le bruit douloureux.

— Monsieur Roozeman, qu'avez-vous? Êtes-vous malade? demanda-t-il.

— A boire, à boire! dit Victor. La fièvre brûle mes entrailles; mais ne fais pas de bruit, ne trouble pas le repos de Creps.

Kwik lui porta sa gourde à la bouche. Quand le malade se fut abreuvé à longs traits, il dit :

— Dors maintenant, bon Donat, mes souffrances sont soulagées.

— Ciel! votre front brûle! vous frissonnez et vous tremblez! Pauvre Victor! si c'était moi, du moins, qui avais la fièvre, mais vous!

— Ce n'est rien, murmura Roozeman, l'émotion, l'effroi. Sois sans inquiétude, demain ce sera fini, Donne-moi la gourde... Si j'avais besoin de ton aide, je t'appellerais. Dors donc, dors tranquille.

Donat écouta encore longtemps avec des battements de cœur; mais, comme Victor se tenait tranquille et que sa respiration paraissait naturelle, le Flamand retomba dans un profond sommeil.

X

LE DÉSESPOIR

Il faisait grand jour lorsque Jean Creps s'éveilla sous l'impression de la lumière. Il vit que Roozeman aussi avait déjà ouvert les yeux, et, comme il ne savait pas que son ami avait souffert pendant la nuit d'une fièvre dangereuse, il se réjouit de son apparente guérison.

Tous deux se levèrent et sortirent de la tente dans le ferme espoir qu'ils trouveraient Donat près du feu; mais le feu était éteint, et, de quelque côté qu'ils laissassent errer leur regard, ils ne découvrirent pas leur compagnon. Peu à peu, ils furent pris d'une grande inquiétude. Que pouvait-il s'être passé? Kwik les avait-il abandonnés à leur sort terrible? Impossible, il était le dévouement et la générosité mêmes. Était-il sorti la nuit de la tente pour chercher de l'eau? l'avait-on enlevé ou était-il devenu la proie d'une bête féroce? Maintenant, ils sentaient toute la valeur du naïf villageois, qui portait dans le cœur, sous les apparences de l'ignorance et de l'indécision, un trésor de force innée et de courage invincible. Qu'allaient-ils devenir sans ce puissant appui?

Pendant quelques instants, ils restèrent écrasés par la terreur que l'idée d'une pareille perte leur inspirait. Jean Creps prit son revolver et tira en l'air pour avertir Kwik s'il se trouvait dans les environs.

Quelques sons lointains, dans lesquels ils crurent reconnaître la voix de Donat, répondirent au coup de pistolet. Ils jetèrent des cris de joie et regardèrent autour d'eux; mais quoiqu'ils entendissent encore la voix à plusieurs reprises, ils ne pouvaient découvrir l'endroit d'où elle venait. Ils marchèrent cependant vers le bord de la vallée, où la croupe des montagnes était couronnée de gros sapins et de cyprès.

Un nouveau cri leur fit lever la tête. Ils virent de loin leur ami Donat au sommet d'un des plus hauts sapins. Ils ne l'eussent pas reconnu d'abord, parce que, à trois cents pieds au-dessus du sol de la vallée, il ne paraissait pas plus grand qu'un lapin, mais il agitait son chapeau et criait sans cesse pour les saluer.

Avant qu'ils eussent atteint le pied de la montagne, Donat accourut à eux, il riait, sautait et gambadait en entourant de ses deux mains une chose dont la possession semblait le transporter d'une joie extrême.

— Ah! ah! un déjeuner, un succulent déjeuner, s'écria-t-il. J'en ai rêvé cette nuit. Nous allons faire bombance. Ce sera une fête!

Et il ouvrit sous leurs yeux un nid d'oiseau, dans lequel se trouvaient six œufs, un peu plus gros que des œufs de pigeon.

— Venez, dit-il, venez près du feu! Cela nous fera du bien et nous restaurera. Qui croirait que le buffet est ici dans les airs? Je viens de grimper sur un arbre, un arbre si haut que je n'osais plus regarder en bas. La terre tournait et dansait autour de moi; si je n'avais pas fermé les yeux, je n'aurais plus faim, soyez-en sûrs.

Les autres lui dirent combien son absence les avait effrayés.

— Tenez, je n'avais pas pensé à cela, répondit-il : que perdrait-on à moi? Je vous remercie cependant de votre bonne amitié. Les sénevés pèsent encore sur mon estomac comme un boulet de canon; je les sens se remuer dans mon corps à chaque pas que je fais. J'ai dormi d'un sommeil inquiet; j'étais éveillé avant le jour. Dans l'espoir de pouvoir tirer quelque gibier, je suis allé dans le bois. Je n'ai rien aperçu, que deux grands oiseaux qui volaient à plus de cent pieds de hauteur, autour de la cime d'un arbre, et faisaient entendre par leurs cris qu'ils avaient leur nid là. A qui le disaient-ils? Les paysans connaissent cette langue. Je suis resté longtemps sur l'arbre et près du nid, pensant que je pourrais peut-être tuer ou prendre le père ou la mère, ou tous les deux, mais je ne les ai plus revus.

Ils étaient revenus à la tente. On fit du feu et Donat mit les œufs avec un peu d'eau dans la marmite. En un instant, ils furent cuits. Comme ils allaient manger, Donat prit la marmite et dit :

— Les œufs m'appartiennent; j'en suis le maître, et je réclame le droit de les partager comme bon me semble. Si quelqu'un ose me faire une observation, je serais triste et mécontent.

— Fais à ta guise, Donat, répondirent ses amis.

Il partagea les œufs en trois parts inégales et dit :

— Voici trois œufs pour M. Victor et deux pour M. Creps. L'autre, je le garde pour moi, afin d'en connaître le goût.

Malgré leur promesse, ses amis refusèrent ce sacrifice; mais quoi qu'ils fissent, il resta inexorable.

— Bien! bien! s'écria-t-il, ne perdons pas de temps. C'est pour que tout soit égal entre nous que je fais les parts inégales. Vous, avec vos estomacs de la ville, vous ne pouvez manger de la verdure. Les sénevés ne sont pas appétissants; mais ils lestent bien et, en fin de compte, il en restera toujours quelque chose dans mon corps. Si je mangeais maintenant autant d'œufs que vous, je serais doublement nourri : cela ne serait pas loyal.



Il se mit à manger. (Page 52.)

Ses camarades se laissèrent convaincre et acceptèrent les œufs.

Donat regarda avec une attention inquiète la physionomie de Victor, sur laquelle la fièvre avait laissé des traces de mauvais augure. En une seule nuit, le pauvre jeune homme était très amaigri, ou du moins ses joues étaient creuses, ridées et jaunes, tandis que le blanc de ses yeux semblait couvert de petites veines gonflées de sang.

Quoique évidemment enclin au silence, Victor répondit aux questions de ses amis aussi gaiement qu'il put et il les assura avec un doux sourire qu'il se croyait en état de continuer le voyage. Donat ni Victor ne parlèrent de la fièvre. Ils ne voulaient pas effrayer inutilement Jean Creps et espéraient d'ailleurs que cet accès avait été passager et ne reviendrait plus.

Ils plièrent la toile de leur tente, prirent leurs sacs et partirent.

Après une heure de marche par monts et par vaux, ils arrivèrent à une grande vallée couverte de bouquets d'arbres épars, de petits bois et de hautes herbes. L'aspect des végétaux commençait à changer visiblement; seulement, au sommet des collines se montraient encore des cèdres et des cyprès; dans le vallon les arbres ressemblaient plutôt à ceux que les chercheurs d'or avaient vus dans la vallée du Sacramento. Cela les réjouit, en leur donnant la conviction qu'ils avaient suivi la bonne route et qu'ils avaient descendu la sierra Nevada toujours du côté de la mer.

Victor ne parlait plus, il était excessivement fatigué et acceptait sans résistance l'aide de Donat, qui le tenait par le bras et le soutenait en marchant, avec tant de force, qu'il le levait presque de terre. Jean Creps remarquait bien jusqu'à quel point son malheureux camarade était affaibli; mais, convaincu que leur salut pouvait dépendre

de la rapidité de leur marche, il cachait son inquiétude et sa pitié, et tâchait de lui inspirer du courage.

Leur joie fut encore plus grande lorsqu'ils remarquèrent sur le gazon des traces de pieds d'hommes. Ils ne pouvaient distinguer la forme de ces empreintes; mais l'avoine sauvage piétinée en cet endroit indiquait que toute une troupe de voyageurs y avait passé depuis peu.

Cette vue redoubla leurs forces. Ils prièrent Victor à mains jointes de rassembler tout son courage. Ils suivraient aussi vite que possible les traces des pas et rejoindraient peut-être avant la fin du jour les voyageurs qui les précédaient. Ils marchèrent encore pendant une couple d'heures, se reposant un peu de temps en temps pour permettre à Roozeman de reprendre haleine.

Comme ils allaient déboucher dans un petit vallon boisé, Donat, qui marchait le premier, recula avec un cri d'anxiété et bégaya :

— Un homme, j'ai vu un homme! Il est là, contre un arbre, droit devant nous! Il est à moitié nu. O bon Dieu! c'est un sauvage, je crois. Qu'allons-nus faire?

— Restez ici, derrière les hêtres, et cachez-vous, répondit Jean Creps. Je verrai ce que c'est.

Il se coucha par terre et rampa jusqu'à la lisière du bois. Après quelques minutes, il retourna près de ses camarades et leur dit :

— C'est horrible! L'homme que tu as vu est mort; il paraît lié à un arbre; son corps et sa figure sont couverts de sang desséché. Venez, approchons.

Kwik n'était pas très pressé; il suivait pas à pas et regardait en tremblant autour de lui; car la seule idée d'avoir vu un sauvage californien avait suffi pour le frapper d'une vive frayeur.

Ils contemplèrent, muets et frémissants, le cadavre que d'innombrables blessures rendaient méconnaissable.

— Comme ce pauvre homme doit avoir souffert! soupira Creps. Voyez, on l'a percé de coups de couteau tandis qu'il vivait encore, car le sang a coulé de chaque blessure.

— Si nous creusions une tombe pour le malheureux? demanda Victor.

— Mais y a-t-il sur la terre des monstres assez cruels pour martyriser ainsi leur prochain? murmura Donat avec indignation.

— Ciel! s'écria Jean Creps, qui recula en frémissant : oserai-je en croire mes yeux? Ce que nous voyons ici, c'est la justice de Dieu! Ce cadavre, ce cadavre, c'est le matelot!

— Impossible, tu te trompes, bégaya Kwik.

— Non, vois le petit doigt manque à la main gauche.

— Mais le matelot a une vilaine grosse tête; le cadavre a une tête fort petite.

— Tu ne comprends pas ce que cela signifie! Il est scalpé.

— Quoi? que dis-tu? s'écria Donat, tremblant de tous ses membres; scal...? la tête écorchée? qui a fait cela? Pour l'amour de Dieu, parle!

— Qui? les sauvages californiens, sans doute. Dieu les a choisis pour venger la mort de Pardoes.

Donat n'écoutait plus. Il tira Victor par le bras, et murmura avec une impatience fiévreuse :

— J'en ai assez, de cet affreux spectacle. Venez, messieurs, pour l'amour de Dieu, venez! Il me semble que je me vois déjà moi-même lié à un arbre, sans peau sur le crâne. Nous sommes ici dans un repaire de sauvages. Venez, ou je m'enfuis seul, aussi loin que mes jambes pourront me porter!

Les autres se virent forcés de le suivre. Lorsqu'ils eurent marché pendant quelque temps avec une folle rapidité, Victor s'affaissa sur lui-même et implora quelques instants de repos.

— Quel terrible châtiment! quelle mort horrible! soupira Creps pensif. Qui sait s'il n'a pas vécu une journée entière après cette cruelle torture.

— Le matelot était un lâche coquin, répliqua Kwik; mais, soit dit entre nous, si c'est une punition, je la trouve un peu forte. Je ne souhaite pas au plus grand malfaiteur d'être écorché. Ah! cela doit être terrible, se sentir écorché ainsi tout vif! Ah çà! ces démons de sauvages traitent donc ainsi les gens par pur plaisir?

— As-tu oublié ce que Pardoes nous a raconté? C'est une habitude des sauvages californiens de lier leurs prisonniers de guerre à un arbre afin de s'exercer au tir à l'arc sur leurs corps. Dieu sait combien d'heures le matelot a entendu siffler à ses oreilles les flèches qui devaient le tuer. Quelle horrible fin!

— Et que peut être devenu notre or? interrompit Donat.

— Les sauvages californiens connaissent le prix de l'or. D'ailleurs, vous avez vu qu'ils ont pris tout à leur victime, même ses vêtements.

— C'est très agréable, grommela Kwik. Nous avons plongé dans un puits dont un ours blanc aurait peur; nous avons risqué notre vie pour un peu d'or, — et pourquoi? pour enrichir ces monstres sauvages!

Jean Creps reprit son havre-sac; Donat l'imita, offrit son bras à Victor et avança avec ses compagnons, après s'être arrêté un instant d'un air tout pensif.

— Quelle profonde réflexion te passe tout à coup par la tête? demanda Creps.

— Eh bien, je réfléchissais, et je me demandais à moi-même si ces scélérats de sauvages sont bien des créatures de Dieu? Non, cela n'est pas; Dieu a tout créé. Mais il y a dans notre catéchisme : *Qu'est-ce que l'homme?* — Réponse : *Une créature de Dieu douée de raison.* Je vous demande si on peut dire cela des sauvages? Et je conclus comme le sacristain de Natten-Haesdonck, *ergo*, donc, ce sont des animaux et non des hommes.

Ils sortirent bientôt de la forêt et virent un grand plateau, dont le sol pierreux était bien verdi çà et là par quelques plantes, mais ne montrait cependant aucun arbre. Donat, craignant encore des sauvages, hésitait à se risquer dans ce lieu découvert, où l'on pouvait être vu de très loin et de tous côtés; mais Jean Creps ne voulut pas changer la direction prise. Ils continuèrent donc leur route.

Le soleil brûlait doublement sur ce sol uni; l'air était étouffant; la sueur coulait sur le corps des chercheurs d'or. Ils s'arrêtaient tous les quarts d'heure pour laisser respirer un peu Victor. Ils voyaient bien que leur camarade menaçait à tout moment de succomber et que ses jambes avaient à peine la force de le porter. Il ne se plaignait pas, mais il était évident qu'il luttait avec des efforts surhumains contre un épuisement absolu.

Il ne pouvaient rester où ils se trouvaient alors : il n'y avait ni bois ni eau, et par conséquent aucun espoir de trouver quelque chose à manger. A une demi-lieue de distance, devant eux, ils voyaient le plateau couvert d'un bois épais. S'ils pouvaient arriver jusque-là, ils y dresseraient la tente et s'y reposeraient jusqu'au lendemain. Ils encouragèrent de nouveau leur ami, le soutinrent des deux côtés et se traînèrent lentement et en s'affaissant presque eux-mêmes de lassitude, jusqu'à trois ou quatre portées de flèche du bois.

Là, ils sentirent tout à coup que leur ami Victor commençait à peser lourdement sur leurs bras. Ils s'arrêtèrent, le prirent par le milieu du corps et lui demandèrent s'il ne se sentait pas bien. Il n'avait plus la force de répondre. Sa tête retombait sur sa poitrine; ses bras pendaient inertes le long de son corps.

Un cri perçant trahit l'angoisse de ses compagnons. Ils le laissèrent choir par terre, prirent sa tête dans leurs bras et se mirent, en versant des larmes amères sur son malheureux sort, à lui mouiller le front et les lèvres avec de l'eau.

Victor était étendu là sous leurs yeux, sans connaissance, la pâleur d'un cadavre sur le visage. Malgré tous leurs efforts pour le rappeler à la vie, il resta sans mouvement, comme s'il ne devait plus s'éveiller de ce sommeil de mort.

L'effroi et le désespoir de Donat étaient immenses; il s'arrachait les cheveux, se labourait la poitrine jusqu'au sang, se jettait sur le corps de son ami, l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et paraissait si égaré, que Creps ne sentait pas moins de pitié pour lui que pour Victor.

Un cri de joie inexprimable s'échappa de la poitrine du pauvre garçon, lorsqu'il vit que Roozeman ouvrait enfin les yeux. Il leva les bras et s'écria en bénissant le ciel :

— O merci! merci! Dieu miséricordieux. Faites de moi ce que vous voulez, accablez-moi de souffrances; mais il a une mère, ah! laissez-le vivre.

Après avoir regardé pendant quelques instants ses camarades comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil, Victor tenta de les tranquilliser et de les rassurer. Il leur dit qu'il avait eu un évanouissement ordinaire. Il était extrêmement fatigué et à bout de forces; mais il ne sentait pas d'autre maladie. Creps et Donat ne le crurent pas d'abord; cependant, comme ils le voyaient sourire, leur crainte diminua. D'ailleurs, ils étaient impuissants contre le sort et devaient se soumettre à la cruelle nécessité.

Aussitôt que la tente fut dressée, Kwik annonça qu'il allait dans le bois employer le reste de la journée à la chasse. Il recommanda Victor aux bons soins de Jean Creps et disparut entre les arbres.

A peine Creps fut-il un quart d'heure avec Roozeman, que celui-ci manifesta un irrésistible besoin de dormir. Il jeta sa propre couverture par terre et arrangea tant bien que mal une sorte de lit. Victor s'y coucha et sembla plongé, au bout de quelques minutes, dans un profond sommeil.

Creps était assis près du feu, la tête entre ses mains; des pensées douloureuses pesaient sur lui, car il était profondément courbé et semblait interroger la terre. Souvent un frisson parcourait ses membres; il fermait convulsivement les poings, ou faisait des gestes de colère, ou poussait des soupirs sourds pareils à un hurlement étouffé.

Il faisait presque noir quand Donat revint avec une brassée de sénevés. Il n'avait pu tirer que deux petits oiseaux; mais ce butin le charmait, parce qu'il servirait du moins à restaurer le pauvre Victor.

Il avait plumé les oiseaux chemin faisant et les avait attachés à une branche. Ils furent donc presque immédiatement rôtis. Lorsqu'on éveilla Roozeman pour lui offrir cette apétissante nourriture, il répondit d'une voix très faible qu'il n'avait pas faim et qu'il ne désirait que de pouvoir dormir en repos. On garderait les petits oiseaux rôtis pour le déjeuner du lendemain.

Ils retournèrent près du feu. Jean Creps reprit sa position et tomba dans de profondes réflexions.

Il n'avait pas l'air d'entendre ce que Kwik lui disait pendant qu'il faisait cuire les sénevés dans la marmite.

Creps prit pourtant une partie de cette répugnante nourriture; mais ils en furent bientôt dégoûtés tous deux. Le grossier estomac de Donat même refusa de se charger de ces aliments indigestes.

Après un long silence, Kwik vint s'asseoir à côté de son camarade rêveur, et demanda avec inquiétude :

— Monsieur Jean, vous êtes tout à fait autre que d'habitude. Craignez-vous réellement que notre pauvre ami ne vienne à mourir dans ce désert?

— Qui nous assure qu'un de nous en sortira vivant? répondit Jean d'un air sombre. Notre sort est terrible; mais ne l'avons-nous pas mérité? N'est-ce pas la punition de notre sottise et de notre ingratitude? Comment! nous vivons dans la plus belle des patries : dans une contrée où la liberté, la justice, le progrès et la civilisation règnent sur le même trône. Nous avions des parents, des amis; nous n'étions pas pauvres. Si nos souhaits n'avaient pas dépassé la raison, nous pouvions attendre de la vie une bonne part de bonheur, de paix et de prospérité. Et qu'avons-nous fait? nous avons méconnu les bienfaits de Dieu, les bienfaits de la libre patrie, pour renoncer à tout, comme des insensés que nous sommes, toi pour l'or, moi pour une vie indépendante! Tu as de l'or maintenant. Rendra-t-il ses forces à notre pauvre ami? Peut-il nous empêcher de mourir de faim? Je suis libre et indépendant. Ah! ah! indépendant comme une bête féroce qui a tous ses semblables et toute la nature pour ennemis; qui se nourrit de plantes, qui est dévorée vivante par des animaux sans nom! Maudit soit notre folie! maudite soit l'heure qui m'inspira cette coupable pensée! maudite soit notre ingratitude envers Dieu.

A la fin de cette violente imprécation, Jean Creps frémit de colère et d'indignation. Donat lui prit la main et dit d'une voix douce :

— Allons, monsieur Jean, ne perdez pas courage. Nous ne sommes certainement pas heureux, et il est bien possible que notre effroyable sort soit une juste punition du ciel; mais qu'importe tout cela, s'il n'arrive rien de dangereux à notre ami Victor? Il dort tranquille maintenant. Demain, il sera peut-être tout à fait guéri. Nous ne voyagerons plus si vite; nous nous reposerons beaucoup, nous chasserons quelques heures pendant la journée. Sauf la faiblesse du pauvre Roozeman, je ne sais pas si nous avons beaucoup de raisons de nous plaindre. Nous n'avons pas encore rencontré de bêtes féroces, de brigands ni de sauvages. Il me semble que nous devrions en louer Dieu. Allons, monsieur Jean, je sais bien que l'indisposition de Victor seule vous rend si triste, mais ayez courage, il guérira, vous dis-je. Tant qu'il y a vie, il y a espoir; après la souffrance vient la joie, et d'ailleurs, nous ne pouvons que porter notre croix avec patience jusqu'à la fin.

Jean ne répondit pas grand'chose à ce discours consolant. Il resta assis quelques instants, puis se leva et dit :

— Va te coucher Donat; je veillerai et je ferai attention que notre ami n'ait besoin de rien. Dans deux heures, je t'éveillerai, et nous nous remplacerons l'un l'autre.

— Ciel! comme vous m'effrayez! s'écria Donat. Que craignez-vous? M. Victor est-il donc dangereusement malade?

— Non; mais il ne peut pas rester sans garde. Couche-toi, je t'en prie.

Donat se glissa sous la tente, tandis que Creps reprenait sa première place près du feu.

XI

LA DÉLIVRANCE

Victor n'avait dormi qu'une couple d'heures. Alors, une fièvre ardente s'était déclarée, qui, augmentant peu à peu de violence, semblait vouloir consumer le malheureux jeune homme. Sa tête était brûlante, sa respiration était faible et sifflante; il avait perdu toute connaissance. Le seul mot qu'il pût encore articuler était le mot : « A boire! à boire! » qu'il bégayait continuellement.

Creps et Donat étaient assis à côté de lui sous la tente obscure, avec une gourde à la main. Leurs larmes coulaient en silence; un désespoir immense remplissait leur cœur brisé. Ils sentirent que la mort était assise entre eux, écoutant et comptant comme eux les derniers râles de leur ami.

Vers minuit, la fièvre parut un peu se calmer, car le malade devint moins agité et se tint tranquille pendant une demi-heure. Comme sa respiration, quoique pénible, restait libre et régulière, l'espoir de la guérison redescendit dans le cœur de ses compagnons. Ils échangèrent même quelques paroles joyeuses; mais la fièvre n'avait interrompu sa lutte cruelle contre la vie que pour la reprendre avec une nouvelle fureur.

Victor commença tout à coup à se tordre, à tomber en convulsions et à crier, comme si des bourreaux invisibles le torturaient. Les cris d'angoisse de ses camarades remplissaient la tente;

leurs cheveux se dressaient sur leurs têtes; car ils ne doutaient pas que cette crise ne fût la dernière convulsion de la mort...

Mais Victor, épuisé par ses mouvements furieux, retomba sans force sur son lit de camp. Il demeura étendu, haletant et râlant, comme un lutteur qui, après un combat opiniâtre, tombe vaincu dans l'arène! Peu à peu sa respiration devint moins difficile. Alors les symptômes de sa maladie changèrent. Il se mit à parler, avec une admiration enthousiaste et du ton de la plus vive tendresse, de sa chère Belgique, de sa bonne mère et de Lucie, sa bien-aimée. Il saluait joyeusement la tour gigantesque qui domine comme un phare sa ville natale; il voyait sa mère et l'embrassait; il serrait en pleurant de joie la main de son amie fidèle; il louait et bénissait Dieu qui le ramenait heureux et riche à millions dans sa belle patrie...

Si ses souffrances physiques et la crainte de sa mort avaient brisé le cœur de ses amis, le spectacle de sa folie les torturait bien plus encore! Chacune de ses paroles était pour eux comme un coup de poignard!

Cette position terrible dura très longtemps; mais enfin la voix du malade se changea en un murmure confus qui devint de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'il parût plongé dans un sommeil paisible.

— Ah! la terrible fièvre a cessé! s'écria Donat. Il verra encore la lumière du jour! Il y a encore de l'espoir, monsieur Jean, il y a encore de l'espoir!

— De l'espoir! grommela Creps. Ton courage n'est donc que de l'aveuglement? S'il pouvait guérir, cela ne servirait de rien. Qu'adviendra-t-il de nous, ô ciel! La faim déchire mes entrailles; ma tête tourne; il fait noir devant mes yeux; je vais succomber.

Donat prit quelque chose dans l'obscurité et dit :

— Tenez, tenez, mangez! pour l'amour de Dieu, mangez!

— Comment! les oiseaux? sa nourriture? s'écria Jean avec horreur. Jamais, plutôt mourir!

— Mangez, vous dis-je! J'irai dans le bois... Oui, oui, je trouverai encore autre chose, dussé-je chercher sous terre. Il ne fait pas tout à fait noir au dehors. Mangez, prenez les oiseaux. Ne me résistez pas, ou je m'enfuis d'ici et vous ne me reverrez plus jamais!

— Ah! quelle cruelle nécessité! soupira Creps. La faim est un inexorable tyran. Eh bien, mange aussi un des oiseaux.

— Moi? s'écria Donat. Je ne prétendrai pas que je sois sans appétit et que mon estomac soit à la noce; mais je puis encore attendre quelques heures. Veillez donc avec confiance le pauvre Victor. Il est possible que je ne revienne qu'au grand jour. Cette fois, je ne cesserai ma chasse que lorsque j'aurai assez de gibier pour nous faire à tous un dîner copieux. Adieu, à bientôt!

A ces mots, il sortit en courant et disparut.

Victor paraissait dormir et ne remuait plus; Creps resta assis à côté du lit de camp, jusqu'au moment où la clarté du jour pénétra dans la tente. Il avait mangé un des oiseaux et avait mis l'autre de côté sur son havre-sac. Souvent il regardait avec des yeux flamboyants, et tendait la main pour le prendre; mais l'idée que Donat pourrait revenir les mains vides, et que Victor, à son réveil, demanderait en vain une bouchée de nourriture, le frappait d'horreur, et il détournait chaque fois les yeux sur le malade pour trouver de nouvelles forces contre la tentation.

Le soleil avait déjà monté sur l'horizon, lorsque Kwik parut à l'entrée de la tente et demanda d'une voix inquiète comment se portait le pauvre Victor. Il s'était trompé dans son espoir d'une chasse abondante; mais il rapportait néanmoins assez de gibier pour se préserver de la faim pendant une demi-journée. D'une main il tenait un animal semblable à un rat, et, de l'autre, un oiseau noir comme un corbeau.

Le feu fut allumé, le rat écorché, le corbeau plumé, et tous deux furent attachés à des bâtons au-dessus de la flamme. Le gibier avait à peine vu le feu, que les chercheurs d'or le déchirèrent en pièces et le dévorèrent tout saignant avec un appétit féroce.

Ils gardèrent, à l'intention de Victor, une partie du rat et du corbeau et, pour que cela fût meilleur et plus tendre, ils placèrent encore cette part au-dessus de la flamme et la laissèrent rôtir suffisamment.

— J'ai ouï dire dès mon enfance que les rats sont venimeux, murmura Kwik en se léchant les doigts; mais il n'y a, pardieu, rien de plus exquis au monde, excepté la queue pourtant... Ah! quel festin j'ai fait là! Mes entrailles frémissent encore de plaisir. Si Victor était éveillé maintenant, comme ces cuisses de corbeau et ses succulents gigots de rat lui rendraient ses forces!

— Ce repas m'a rendu la raison et le courage, dit Creps. Oui, il y a encore quelque espoir de délivrance. Nous devons partir, marcher et toujour marcher, pour sortir de ce désert. Nous soutiendrons et nous porterons Victor. Nous nous reposerons souvent. Voilà longtemps qu'il dort : nous l'éveillerons...

Un cri de joie s'échappa de leur poitrine. Ils aperçurent Victor debout près de la tente, appuyé

d'une main au montant transversal et les regardant avec un sourire tranquille.

Leur joie fut cependant de courte durée. Quand le pauvre Roozeman voulut faire un pas, ses jambes fléchirent sous lui, et il retomba lourdement sur le dos contre le pieu de la tente. Les autres s'élancèrent vers lui, le prirent dans leurs bras et lui adressèrent de douces paroles pour l'encourager et le consoler. Ils tremblaient d'effroi. Le visage de Victor avait la pâleur de la mort, ses yeux étaient vitreux et sans regard, sa bouche grimaçait comme dans les convulsions de l'agonie.

Il prit les mains de ses camarades, les serra doucement et dit d'une voix faible et claire :

— O mes bons amis, écoutez-moi, j'ai une prière à vous faire, un dernier bienfait à implorer de votre amitié. Promettez-moi que vous consentirez.

— Tout, tout, même notre vie ! répondirent ses amis.

— Regardez-moi bien ; ma vie est à sa fin. La nature peut lutter en moi et résister à la mort pendant des heures, peut-être encore toute une journée... mais je ne reverrai plus jamais la vallée de Sacramento, c'est écrit là-haut...

Donat voulut lui fermer la bouche ; Jean Creps mouillait ses mains de chaudes larmes.

— Non, écoutez ; je ne puis presque plus parler, reprit-il. Vous avez tort, mes amis : votre amour m'est d'un faible secours. Je suis un obstacle, un empêchement. En voulant me sauver, vous vous sacrifiez vous-mêmes. Oh ! je vous en supplie, ne me laissez pas mourir avec la terrible conviction que je suis la cause de votre malheur, de votre mort. Abandonnez-moi à mon sort ; fuyez ce désert et sauvez votre précieuse vie.

Ses amis repoussèrent cette prière avec des cris d'horreur. Ils jurèrent de périr ensemble dans ce désert ou d'échapper avec lui au sort affreux qui les menaçait. Il attendit qu'ils eussent cessé les témoignages de leur affection, puis il reprit comme s'il ne les avait pas compris :

— Vous m'aimez, je le sais, mes bons amis ; mais doutez-vous donc de mon amour pour vous ? Pourquoi trois victimes, quand la fatalité n'en exige qu'une ? Retournez dans votre patrie regrettée, portez à ma mère mon dernier adieu ; dites-lui, dites à Lucie que je suis mort avec leurs noms bien-aimés sur les lèvres, que mon dernier soupir a été une prière pour leur bonheur.

Creps et Kwik étaient consternés ; la mort dans le cœur, ils étaient agenouillés près du malade et ne murmuraient que des mots presque inintelligibles, pour combattre son effroyable désespoir.

Tout à coup Donat se leva, secoua la tête comme s'il était fâché, prit le *lasso* et la hache, et dit à Creps :

— Ah çà ! ce n'est pas avec des larmes que l'on surmonte le malheur. Restez près de Victor ; consolez-le : je vais chercher un moyen de le sauver.

Une demi-heure après, Donat revint, portant sur son dos quelque chose qui ressemblait à une échelle. C'étaient deux tiges d'arbres longues et minces. Il y avait attaché, avec des bandes du *lassso*, quelques échelons de bois et avait entrelacé le tout de petites branches flexibles. Otant cet objet de ses épaules :

— Voici le moyen, dit-il. C'est une civière. Nous y étendrons la voile de notre tente et nous ferons un oreiller de nos couvertures. Oui, monsieur Victor, il n'y a pas à refuser, vous n'êtes pas le maître. Nous essayerons de vous transporter hors de ce désert, et dussé-je vous faire violence et vous lier sur la civière, vous viendrez avec nous aussi longtemps que votre cœur battra. Allez, Jean, chaque minute vaut un siècle pour nous. Nous avons mangé. Crachez dans vos mains et en avant, en avant !

Malgré ses refus, Victor fut placé sur la civière. La moindre secousse semblait lui causer des douleurs affreuses ; mais ses amis ne se laissèrent pas retarder et traversèrent la forêt comme s'ils étaient chassés à coups de fouet.

Victor devait être bien gravement malade. Pendant l'absence de Donat, Creps lui avait offert de la nourriture, mais il l'avait refusée avec dégoût. Le sentiment de la faim était déjà étouffé en lui.

Vingt fois il répéta sa prière. Chaque fois que ses amis s'arrêtaient pour reprendre haleine, il joignait les mains et les suppliait de se sauver eux-mêmes et de l'abandonner à son sort. Il se plaignait aussi que la civière lui causât des tortures insupportables ; mais les autres se contentaient de baisser un peu les branches de la civière et reprenaient leur pénible voyage.

Quand ils eurent fait ainsi à peu près deux lieues de chemin et qu'ils eurent atteint avec des peines indescriptibles une large plaine, un cri terrible sortit tout à coup de la poitrine du malade et des larmes abondantes jaillirent de ses yeux :

— Oh ! vous me martyrisez impitoyablement ! gémit-il. Arrêtez ! La civière me déchire les membres, elle me serre le cœur à l'écraser. Reposez-moi à terre ou je meurs !

Ils déposèrent la civière. Victor s'écria en suppliant :

— Otez-moi de là-dessus ! Pour l'amour de Dieu, ôtez-moi de là-dessus ! Je ne veux plus avancer. O mes amis, ne soyez pas si cruels ; accordez-moi une paisible agonie.

Creps poussa un cri de désespoir, il fit le geste de s'arracher les cheveux et dit :

— Impuissant! Dieu le veut, le désert sera notre tombe. Eh bien, mourons ensemble en ce lieu! Que notre souvenir même soit effacé! le souvenir de trois insensés qui vinrent chercher ici la mort la plus terrible, tandis que le bonheur leur souriait dans leur patrie!

Tout à coup, Donat sauta debout par un effort violent et étendit le doigt devant lui en riant et tremblant comme un jonc.

— Quoi? qu'entends-tu? demanda Creps.

— Silence! silence! Ah! je ne me trompe pas! Écoutez, là-bas, très loin! Oui! oui! des clochettes, des mulets! Dieu! délivrance!

Et, rapide comme une flèche, Donat disparut aux yeux de ses amis.

Après avoir pendant un quart d'heure dirigé sa course vers les clochettes, il vit une troupe de cinquante mulets au moins, qui formaient une longue rangée avec leurs muletiers. Lorsqu'il atteignit la tête de cette troupe, il se laissa tomber, les bras levés au ciel, et invoqua d'une voix suppliante le secours des muletiers stupéfaits. Quoiqu'il tâchât d'expliquer sa détresse en quatre ou cinq langues, personne n'en comprit un mot. On le regarda comme un pauvre fou. Quelques-uns avaient compassion de lui, d'autres riaient de ses gestes étranges.

Sur ces entrefaites, l'arière-garde de la troupe s'avançait peu à peu, et les muletiers se mirent en cercle autour de Donat, qui s'était levé et tâchait de leur faire comprendre par signes ce qu'il voulait dire.

Tout à coup un jeune homme qui boitait marcha vers lui, le regarda quelques instants, jeta un cri, sauta à son cou et le serra dans ses bras.

— Oh! quel bonheur! s'écria Donat, John Miller, l'Anglais. C'est Dieu lui-même qui vous envoie. Celui qui vous a un jour sauvé la vie, Victor Roozeman, est en train de mourir, derrière cette petite hauteur. Venez, venez, rendez-lui son bienfait. Peut-être pourrez-vous encore le sauver de la mort!

Mais, comme il voyait que l'Anglais ému le regardait en haussant les épaules, il dit :

—*Là-bas, Victor Roozeman, sick, very sick; you come, tout de suite; sinon, too late, too late.*

Il accompagna ces paroles de gestes si expressifs que John Miller le comprit très bien.

L'Anglais appela un vieux muletier, échangea quelques mots avec lui, donna brièvement quelques ordres à ceux qui l'entouraient, et traversa la plaine en courant avec Kwik. Tous les mulets furent lancés au trot et les suivirent.

Comme ils allaient arriver au pied d'une petite hauteur, Kwik cria de toutes ses forces :

— Hourra! hourra! Dieu est tout-puissant! Voici du secours, voici la délivrance, notre ami John Miller.

Après avoir embrassé Jean Creps, l'Anglais se pencha sur le malade, lui prit la main et essaya de verser dans son cœur l'espérance d'une guérison certaine. Il remercia le ciel qui l'avait envoyé à son secours, et il assura qu'aucun de ses compagnons ne quitterait cet endroit avant qu'ils eussent triomphé de la maladie. Il y avait parmi eux un vieux Mexicain qui connaissait toutes les maladies de la Californie et les remèdes usités pour les combattre.

Ce Mexicain se trouvait déjà à côté de lui avec une dizaine d'autres compagnons.

— Eh bien! Pablo, dit John Miller, examine ce jeune homme. Si tu parviens à le guérir je te donne cent piastres!

Pablo tint pendant quelques instants l'œil fixé sur le malade.

— C'est singulier, murmura-t-il en hochant la tête. Je n'y comprends rien : si c'est la fièvre des placers, je dois convenir que je ne l'ai jamais rencontrée avec des symptômes aussi dangereux. Si ce gentleman qui parle l'Anglais voulait m'expliquer comment et depuis combien de temps son camarade est tombé malade?

Creps lui raconta leur grand misère, leurs rudes travaux et leurs plongeons dans le puits glacial.

A cette dernière révélation, le Mexicain se frappa le front avec joie et s'écria :

— J'y suis! Cent piastres? Je le guérirai!... Du feu, du feu; chauffez du vin d'Espagne. Donnez-moi la pharmacie. Apportez beaucoup de couvertures. Dépêchez-vous, mes amis!

Donat offrit le petit oiseau rôti; mais le Mexicain le lui arracha des mains, et grommela en anglais :

— Manger, imprudent! Manger est mortel.

Roozeman regardait toujours ces préparatifs avec un triste sourire. Il tenait la main de John Miller dans les siennes, et la serrait en signe de reconnaissance, en lui disant, dans un doux murmure, qu'il était heureux de le voir encore une fois avant de mourir.

Le Mexicain commença par étendre à côté de Victor quatre ou cinq couvertures surperposées pour former un lit impénétrable au froid de la terre. On y plaça le malade et on le couvrit de tant d'autres couvertures qu'il menaçait d'étouffer. Alors, on apporta le vin chaud dans une gamelle de fer-blanc. Le vieux Pablo y versa une poudre qu'il appelait *extracto de la quina*, et approcha une cuillerée de la boisson presque brûlante des lèvres de Victor, qu'il força d'en prendre une grande

quantité. Creps et Donat joignirent leurs prières à ses efforts, et ils réussirent si bien que le Mexicain s'écria tout joyeux :

— Bien, c'est bien! Laissez-moi seul avec lui maintenant; éloignez-vous un peu. Je gagnerai les cent piastres; il guérira...

Dans l'intervalle, les muletiers avaient déchargé leurs mulets. Quelques-uns travaillaient à dresser la tente; cinq ou six faisaient un grand feu et préparaient le dîner. Lorsque Jean Creps avait parlé, dans son explication, de l'effroyable faim qu'ils avaient endurée, John Miller leur avait fait un signe, et il s'étaient hâtés d'apprêter une grande quantité de viande salée et une sorte d'épais pot-au-feu.

Bientôt on approcha les marmites et les plats, et on invita les deux amis affamés à bien manger.

Kwik, qui avait déjà retrouvé toute sa gaieté, se pourléchait les lèvres et dit à Creps :

— Eh! eh! monsieur Jean, ne dites pas, pour l'amour de Dieu, qu'il y en a trop! Cela sent si bon! Nous sommes en retard de compte. Je suis enragé, je vais me donner une bosse. Pardieu, c'est un pot-au-feu, un pot-au-feu comme ma défunte mère en préparait un quand son bonnet n'était pas mis de travers!

Il se mit à manger si vite et si copieusement, en faisant toute sorte de gestes comiques, que les muletiers ne pouvaient s'empêcher de rire et se poussaient l'un l'autre pour voir de près le glouton. Mais, lorsque ce jeu eut duré quelques instants et que le contenu de la marmite commença à diminuer notablement, ils furent frappés de stupéfaction. Ils ne quittaient pas des yeux les mains de Donat qui dévorait toujours avec le même appétit les morceaux de viande et l'épaisse soupe, comme si son estomac était sans fond.

Pendant que les muletiers stupéfaits le regardaient en murmurant, il sauta tout à coup sur ses jambes, battit un entrechat, se tapa sur le ventre et s'écria :

— Maintenant, mon estomac et moi nous sommes quittes. On voudrait, pardieu, souffrir de la faim pour manger avec tant d'appétit. Messieurs, messieurs, c'est un avant-goût du ciel. Si je voyais un bœuf sauvage, je le renverserais d'un coup de tête. Fort! fort! Voulez-vous que je porte un mulet sur mon dos? Mais vous ne comprenez pas, mes amis. C'est dommage, vous êtes de bons garçons et moi aussi; nous ririons un peu ensemble... Je vais voir si notre malade n'est pas guéri.

Victor paraissait dormir, du moins il était couché sans mouvement avec les yeux fermés. Sa figure était rouge, comme si tout son sang s'était porté au cerveau. La sueur coulait sur son front, son lit fumait comme s'il eût été placé au-dessus d'un bain de vapeur.

Le Mexicain était assis à côté de Victor, entre Jean Creps et John Miller, qui écoutaient avec une joie inquiète les exclamations encourageantes du vieux Pablo.

Donat avait déjà fait connaissance avec les muletiers. Il baragouinait toute sorte de langues et faisait des grimaces impossibles. La certitude que Victor guérirait le transportait d'une joie si grande qu'il ne faisait que danser et chanter, si bien que les muletiers furent persuadés qu'il avait le cerveau fêlé.

Le malade resta pendant près de trois heures dans le même état... Après lui avoir mis la main sur le cœur, le Mexicain se leva et dit avec joie :

— *Gracias a Dios!* Il est sauvé! J'ai gagné les cent piastres!

Comme on le regardait d'un air étonné et curieux, il ajouta :

— L'effet des médicaments est produit. Puisqu'il a pu y résister, il guérira. Certes il restera encore faible, mais ce ne sera rien. Dans quelques jours, il sera tout à fait rétabli. Attendez encore un quart d'heure, la chaleur va cesser, il s'éveillera... Qu'on apprête un peu de farine bouillie dans de l'eau!

En effet, la rougeur du visage du malade diminua peu à peu, et la sueur sécha sur son front. Il ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour de lui, et murmura :

— A manger! à manger! Ah! la faim me déchire!

Un cri triomphant répondit à ses paroles. Jean Creps leva les bras au ciel et bénit Dieu à haute voix. Donat se frappa la poitrine et se tira violemment par les cheveux, en s'écriant :

— Tenez-moi, liez-moi, je suis fou! Ah! cher petit Mexicain, laisse-moi t'embrasser; je donnerais mon sang pour toi!

Et il pressa le vieux Pablo dans ses bras, le serra si violemment contre son cœur, que celui-ci cria au secours, croyant que cet écervelé voulait l'étouffer.

On apporta le plat avec de la farine bouillie dans de l'eau, et on en donna quelques cuillerées au malade. Quoiqu'il priât pour en avoir davantage, le Mexicain fit éloigner le plat et lui promit qu'après une heure d'attente, il pourrait encore prendre de la soupe et un petit morceau de viande.

Pendant que Victor embrassait ses amis et ses sauveurs, et leur disait avec une grande joie, qu'en effet, à l'exception de la fatigue il ne se sentait plus ni douleur, ni maladie, d'autres hommes étaient occupés à arranger une espèce de siège ou de lit sur le mulet le plus doux.

On fit lever le malade, on l'habilla triplement et on le mit sur le mulet. Il riait, il était heureux, le



Le cabaret fourmilla de villageois. (Page 65.)

désert le laissait échapper, il reverrait sa mère et son amie.

Creps et Kwik marchaient de chaque côté de Victor et l'encourageaient en causant avec lui des choses regrettées et de la chère patrie.

Avant la tombée de la nuit, Victor avait déjà mangé deux fois. Il n'était plus malade, et il dormit d'un sommeil réparateur.

Quelques jours après, ils atteignirent la petite ville de Sacramanto, sur le fleuve de ce nom. John Miller fit loger ses amis dans le meilleur hôtel, et les combla de marques d'affection, sans permettre qu'ils dépensassent un seul dollar. Il chargea les muletiers, qui retournaient aux placers de la rivière de la Plume, d'une lettre pour son père, afin de lui annoncer dans quelles circonstances il avait retrouvé les chercheurs d'or flamands, ses sauveurs, et lui faire savoir qu'il resterait pendant quelques jours à Sacramento, pour veiller sur eux.

Aussitôt que Victor se sentit assez fort pour entreprendre un nouveau voyage, il pressa avec une impatience fébrile leur départ pour San-Francisco. Creps et Donat n'aspiraient pas moins après le moment où ils pourraient dire adieu à la terre de Californie et se mettre gaiement en route vers leur patrie.

John Miller les conduisit sur le petit bateau à vapeur qui faisait alors deux fois par semaine le voyage entre les deux capitales de la Californie du Nord.

Lorsqu'ils arrivèrent à San-Francisco, ils se rendirent directement au port, pour s'informer s'il n'y avait aucun navire en partance pour l'Europe. Ils rencontrèrent un capitaine anglais qui devait partir dans huit jours pour Londres, et qui consentit à les prendre à son bord à un prix raisonnable.

John Miller voulut payer le prix de la traversée

et assura que son père serait très fâché s'il ne donnait pas cette faible marque de reconnaissance à ceux qui lui avaient conservé son fils unique.

Creps et Rooseman refusèrent ce dernier bienfait, parce que les trois livres d'or que Kwik portait sur la poitrine étaient plus que suffisantes. Sur les vives instances de leur généreux protecteur, ils consentirent enfin, à la condition que Kwik regarderait l'or comme sa propriété exclusive. Ce qu'ils en dépenseraient à Londres pour s'habiller convenablement ne serait qu'un prêt et serait rendu à leur camarade après leur arrivée en Belgique. Malgré la longue résistance de Donat, ils le forcèrent d'accepter ces conditions.

Quand l'affaire fut définitivement conclue, Kwik se réjouit secrètement d'un arrangement qui le mettait en possession de plus de trois mille francs, sans que ses amis y eussent perdu personnellement quelque chose. Le garde champêtre de Natten-Haesdonck serait probablement moins dur à la vue d'une pareille somme... et peut-être !... peut-être lui accorderait-il la main de son Anneken ! Mais alors une terrible pensée le fit frémir. Si le garde champêtre avait, par colère contre lui, marié sa fille à un autre ? Le pauvre Kwik se trouverait donc, dans sa patrie, condamné sans appel à un éternel chagrin !

Pendant les huit jours qu'ils passèrent encore à San-Francisco, Victor s'occupa de faire un court et fidèle récit de leur aventures en Californie. Il y ajouta une lettre pour sa mère, et lui dit que lui et ses amis s'arrêteraient pendant deux ou trois jours à Londres, afin de se pourvoir de nouveau linge et de nouveaux habillements, et qu'ils annonceraient l'heure précise de leur arrivée dans la ville natale.

Jean Creps écrivit une lettre à son père ; Donat griffonna quelques mots pour le garde-champêtre et pour Anneken. Toutes ces missives furent confiées à la poste américaine, qui allait en Europe en passant par l'isthme de Panama et par New York.

Le jour désigné, lorsque le navire leva l'ancre et que les voiles s'enflerent sous l'impulsion d'un vent favorable, ils embrassèrent encore une fois leur généreux ami John Miller, et versèrent des larmes de gratitude sur son cœur. Leurs adieux retentirent longtemps sur les flots quand ils virent leur sauveur s'éloigner dans une barque.

Le navire, favorisé par la marée et par le vent, traversa avec rapidité la porte d'or, et les amis flamands jeterent des cris de triomphe sur l'Ocean, dont les eaux baignaient aussi les cotes de leur chère patrie.

XII

LE RETOUR

Le bateau à vapeur *le Soho*, faisant le service entre Londres et Anvers, remontait l'Escaut comme d'habitude. Le puissant navire fendait les vagues roulantes et semblait glisser sur le fleuve comme un char de triomphe tiré par cent chevaux invincibles. Sur le pont se tenaient beaucoup de passagers, le regard tendu vers la ville, dont les quais et les bâtiments commençaient à se déployer à leurs yeux. Leur attention fut plus d'une fois distraite par la conduite extraordinaire de trois jeunes gens qui se tenaient près de la proue. Ils arrivaient probablement d'un long voyage et devaient avoir traversé le Grand Océan ; car leurs visages étaient brunis par le soleil. Un d'eux agitait ses bras en l'air, dansait, criait et chantait ; les deux autres étaient moins surexcités ; mais leur physionomie rayonnait d'enthousisme, et dans leurs yeux brillaient des larmes de joie et de bonheur.

Celui qui s'était fait remarquer par ses gestes passionnés s'écria tout à coup :

— Ah ! monsieur Victor, monsieur Jean, je tremble comme un jonc, à force d'émotion. Voyez là-bas, près de ce pont, un homme avec un shako, c'est le garde champêtre, le père de mon Anneken ! O mon Dieu, il n'est plus fâché contre moi, sinon il ne viendrait pas de Natten-Haesdonck pour attendre le bateau à vapeur et me serrer la main ! Et ne vois-je pas une jeune fille, une villageoise, à côté de lui ? C'est ma bonne Anneken elle-même ! Hourra ! hourra !

Ses compagnons tournèrent les yeux vers l'endroit désigné ; mais ils pensèrent que Kwik s'était assurément trompé, car le bateau était encore trop éloigné de la ville pour leur permettre de distinguer les gens qui se trouvaient sur le quai.

Donat, dont le cœur battait de joie et dont le visage rayonnait, tenait le regard fixé sur le port. Au bout d'un instant, il poussa un cri douloureux et il se frappa violemment le front.

— Eh bien, mon bon Donat, qu'est-ce qui t'afflige ? demanda Victor étonné.

— C'est, pardieu, un soldat que je voyais, répondit Kwik en soupirant, et la femme que je prenais pour Anneken est une marchande de poisson, avec deux paniers aux bras ! Quelle sotte idée aussi d'aller croire que le garde champêtre de Natten-Haesdonck viendrait à Anvers pour me saluer !

— Tu ne peux pas savoir, Donat. Il a sans doute reçu ta lettre de Londres, objecta Roozeman.

— Oui, mais vous ne le connaissez pas, monsieur

Victor. C'est l'homme le plus opiniâtre de tout le pays. Une fois qu'il a décidé une chose, il n'y a pas un diable qui puisse l'en faire démordre.

— Bah! bah! dit Creps. Quand il saura que tu es revenu avec plus de trois mille francs, son cœur s'attendrira. Mais ne t'étonne pas si tu ne le vois pas sur le quai, il est possible que la lettre lui soit parvenue trop tard.

— Oui, oui, grommela Donat, j'ai encore une fois vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Anneken est peut-être déjà mariée; mais, si cela était, je m'exilerais du pays pour jamais, pour jamais...

Le bateau à vapeur s'était rapproché de la ville, et le bavardage de Donat fut interrompu par un cri de joie de Victor, qui s'écria tout hors de lui :

— Là, là, ma mère, Lucie et son oncle! Ma chère mère!

— Et mon vieux père, répondit Creps. Il nous voient, ils nous font signe, ils agitent leurs mouchoirs, le capitaine nous crie la bienvenue à travers ses mains arrondies en porte-voix.

Les jeunes gens élevèrent leurs chapeaux dans les airs et envoyèrent vers le quai un hourra retentissant. Ils étaient ivres de joie, ils se serraient la main, ils regardaient le ciel avec reconnaissance, et remerciaient Dieu qui avait conservé la vie et la santé à toutes les créatures chères. Qu'étaient les souffrances endurées en comparaison de ce bonheur immense qui débordait maintenant de leurs cœurs oppressés?

Le bateau atterrit.

A peine l'abord fut-il possible, que madame Roozeman était dans les bras de son bien-aimé fils, qui la pressait contre cœur et versait d'abondantes larmes de joie.

Jean Creps embrassait son vieux père avec autant de tendresse.

Donat Kwik ne disait rien; mais il partageait le bonheur de ses amis et se frottait les yeux pour essuyer les larmes qui obscurcissaient sa vue.

Lucie attendait en tremblant le salut de Victor. Le jeune homme lut son désir sur son doux visage; il balbutia une excuse à l'oreille de sa mère et s'élança vers sa chère amie. Tous deux ouvrirent les bras; mais une vive rougeur colora leur front, et ils se prirent les mains.

— Lucie, ma bonne Lucie! s'écria le jeune homme, merci, merci!... Vous ne m'avez pas oublié!... J'ai tant souffert! la mort s'est trouvée devant mes yeux; mais que sont toutes les douleurs en comparaison du bonheur inexprimable de vous revoir? O mon amie, mon cœur bat à se briser!

La jeune fille, troublée par son regard ardent, bégaya quelques mots inintelligibles; puis, comme si elle était joyeuse de trouver un prétexte pour détourner la conversation, elle s'écria tout à coup :

— Victor, Victor, où est le bon Donat? Après Dieu, c'est à lui que nous sommes redevables de votre conservation. Oh! que je lui témoigne ma profonde reconnaissance pour son dévouement!

— Voici mon sauveur, répondit Victor.

Lucie jeta ses bras sur les épaules de Kwik et l'embrassa avec des témoignages de la plus vive reconnaissance. Le père de Victor, ainsi que le capitaine et le père de Jean Creps, le serrèrent aussi tour à tour dans leurs bras. Le jeune homme, abasourdi, ne savait que dire, la tête lui tournait, et l'émotion le fit pleurer, tandis qu'il balbutiait confusément qu'il ne méritait pas ces démonstrations d'amitié et que M. Victor les avait trompés dans sa lettre; que c'était lui, au contraire, qui l'avait secouru et protégé pendant le voyage.

Leur mince bagage fut confié à un porteur, et la joyeuse compagnie quitta le bateau à vapeur pour se rendre à la maison. On échanga encore de tendres embrassements et de chaleureux serrements de main; tous parlaient à la fois et se livraient à de si bruyants transports de joie, que tout le monde s'arrêtait pour les voir passer.

Lorsque Kwik vit que ses amis allaient prendre une rue latérale, il serra la main de Victor, et dit :

— Maintenant, monsieur Victor, adieu. Mon chemin est par la porte des Béguines. Dans deux ou trois jours, je viendrai vous dire si l'on m'a reçu là-bas à bras ouverts. Si je suis heureux, je viens avec Anneken. Il faut que vous la voyiez; vous serez étonné : une jeune fille comme une rose!

— Qu'est-ce que cela signifie, Donat? Où vas-tu?

— Pouvez-vous le demander? A Netten-Haesdonck.

— Non, bon Donat, venez avec nous! dit la mère de Roozeman. Nous avons préparé un bon dîner pour fêter le retour de Victor et de Jean. Vous, leur meilleur ami, vous ne pouvez pas manquer à cette joyeuse fête. Restez à coucher chez nous; demain matin, vous pourrez partir par la malle-poste.

— Impossible, madame, répondit Kwik tristement. Je n'aurai plus un moment de repos avant de savoir au moins si elle vit encore, celle pour qui je suis allé dans l'affreux pays de Californie.

— Anneken de Natten-Haesdonck? Elle vit.

— Ah! vous la connaissez, madame?

— Certes; depuis que j'ai reçu la première lettre de Victor, j'ai déjà été quatre fois dans la maison de son père.

— Est-elle mariée, madame?

— Non, pas encore.

— Dieu soit loué! s'écria Kwik. De quel poids mon cœur est soulagé!

— Elle a été malade, la bonne fille, dit Lucie, mais maintenant elle est guérie.

— Malade, madame! dangereusement malade?

— Assez gravement, monsieur Donat. Elle pense toujours à vous, et elle pleure sans cesse. Son père veut absolument la marier au fils aîné du maréchal ferrant.

— Et elle a refusé par amour pour son pauvre Donat? s'écria Kwik avec transport. Oh! merci, la brave enfant! Voyez, madame, vous me croiriez si vous voulez, mais, s'il fallait me laisser couper les deux bras pour elle, je dirais : « Coupez tout de suite! »

La mère de Victor hocha la tête d'un air de compassion.

— O ciel! s'écria Donat, que signifie ce douloureux soupir, madame?

— Rien, mon ami. Le garde champêtre de Natten-Haesdenck est un homme très entêté; il n'est pas certain qu'il vous accueillera très amicalement d'abord : mais ne perdrez pas courage; on ne peut pas savoir.

Le ton dont ces paroles furent prononcées frappa Kwik d'un triste pressentiment; il devint pensif et chancelant et murmura en lui-même :

— Me voilà bien! le fils du maréchal! C'est un fameux gars : son père a de l'argent. Aïe! aïe! les vers se mettent dans mon fromage. Ne fallait-il pas aller pour cela dans ce maudit pays de Californie?

Lucie lui prit le bras et tâcha de lui rendre l'espoir et la confiance.

On était arrivé à la demeure de madame Roozeman et on entra par la boutique dans une grande arrière-salle, où était servie une somptueuse table.

Ils étaient à peine entrés, que la vieille servante parut avec une soupière fumante, et on prit place.

Madame Roozeman s'assit entre son fils et Donat; le capitaine et sa nièce se trouvaient en face, à côté de Jean Creps et de son vieux père.

Tout en dévorant les mets succulents, on se livra à la conversation la plus animée. Cent questions furent adressées aux voyageurs sur le pays de l'or et sur leurs aventures. Ils ne cessaient de raconter et de raconter encore; on les écoutait avec une attention avide; on riait, on pleurait, on était heureux.

Lorsque Victor raconta comment un *vaquero* lui avait jeté un *lasso* autour du corps et l'entraînait derrière son cheval galopant, tous ses auditeurs frémirent et un cri d'angoisse s'échappa du sein de la craintive Lucie. Mais, lorsqu'il dit aussi comment Donat avait percé le cheval et le cavalier, et l'avait délivré ainsi d'une mort certaine, de joyeux cris de triomphe retentirent, et madame Roozeman, emportée par l'émotion, serra encore plusieurs fois dans ses bras Kwik tout décontenancé. Son éloge était dans toutes les bouches.

Victor ne quittait pas Lucie des yeux. Elle était si belle, son sourire si modeste et si doux, l'âme qui vivait dans son regard si pure et si aimante? Cependant, un sentiment d'inquiétude s'éleva dans le cœur du jeune homme. Il était revenu sans fortune, sans or. Le capitaine maintiendrait sans doute ses premières exigences. Le pauvre Victor devait donc recommencer la longue épreuve, et le vœu le plus ardent de son cœur ne pourrait se réaliser que lorsqu'il aurait acquis une position indépendante dans le monde. Le serrement de main de sa chère mère, le regard affectueux de sa douce amie, lui donnèrent la force de chasser cette triste réflexion et il se livra tout entier au sentiment d'un bonheur infini.

Jean Creps répondit très sérieusement à une remarque de son père :

— Écoutez, mon bon père, me voici revenu plus pauvre que je ne suis parti. Ce voyage m'a appris cependant qu'on ne doit pas courir après la fortune dans les pays étrangers, et que notre belle patrie offre aussi bien du bien-être à celui qui essaye de l'obtenir par le travail et l'activité. L'étourderie de la première jeunesse est passée maintenant. Je chercherai une nouvelle place dans un bureau. Je me ferai aimer et estimer de mon patron par mon exactitude et mon amour du travail. Le pupitre ne m'ennuiera plus. Soyez-en sûr, vous serez content de moi.

Le père parut faire peu de cas de ces bonnes promesses et répondit, avec un sourire mystérieux, qu'on déciderait plus tard cette affaire.

On arriva ainsi au dessert. Le capitaine Morello fit remplir les verres et annonça qu'il désirait porter un premier toast. Il dit en levant son verre.

— Mon jeune ami Roozeman, j'ai été la cause de ton départ pour la Californie. J'ai atteint mon but : tu as vu le monde, et tu es devenu un homme avec de l'expérience, de la force d'esprit et de la barbe au menton. Mais, comme je suis en même temps la cause de tous les dangers, de toutes les souffrances que tu as endurés, il est bien juste que je fasse quelque chose pour payer ma dette envers toi. Allons, mes amis, levez vos verres! Je bois au bonheur de Victor Roozeman et de sa fiancée Lucie Morello! Dans six semaines, la noce!

Un quadruple cri interrompit son toast.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Victor, les bras levés au ciel, vous me comblez de vos faveurs ! Soyez béni !

— Dans mes bras, dans mes bras ! s'écria le capitaine.

A peine ces paroles étaient-elles sorties de sa bouche, que Victor et Lucie, les larmes aux yeux, étaient contre sa poitrine, l'embrassant et le bénissant. Il se dégagea de leurs bras et dit en riant :

— Allons, allons, c'est bien, je sais assez que vous vous aimez sincèrement et que vous serez heureux. Changez de place maintenant : Lucie s'asseoira à côté de sa future mère ; toi, Victor, reste à côté de moi : sinon, vous pourriez épuiser en une demi-heure toutes les paroles joyeuses que vous savez.

Lucie courut vers madame Roozeman, se laissa tomber sur une chaise à côté d'elle, l'embrassa, versa des larmes sur sa poitrine et l'appela avec transport du doux nom de mère. Victor contemplait avec ivresse ces marques d'amour de sa fiancée.

Le père de Jean Creps se leva et montra, en levant son verre, qu'il voulait aussi prendre la parole. Il s'adressa à son fils et dit :

— Jean, tu m'as promis tout à l'heure de travailler avec ardeur pour acquérir dans la patrie une position indépendante. Cela m'a fait plaisir ; car cette promesse double le prix de la nouvelle que j'ai à t'annoncer pour ta bienvenue. Mon commerce a été très florissant pendant ton absence, et je puis maintenant, pour assurer le bonheur de mon fils, faire quelques sacrifices. Je me suis entendu avec le capitaine Morello; nous réunirons les capitaux nécessaires pour élever une maison de denrées coloniales. Nous versons ces capitaux entre les mains des chers enfants que Dieu ramène sains et saufs dans nos bras après tant de chagrins et d'épreuves. Eh bien, mes amis, je bois à la prospérité de la nouvelle maison de commerce sous la raison sociale « Jean Creps, Victor Roozeman et Cie. »

Les applaudissements retentirent dans la chambre. Creps embrassa son père avec une sincère reconnaissance, et applaudit surtout parce que cet arrangement associait sa fortune à celle de Victor.

Le capitaine ajouta qu'il était décidé que madame Roozeman viendrait demeurer chez lui avec son fils; ils ne formeraient ainsi, pour ainsi dire, qu'une seule famille, et resteraient unis jusqu'à la fin de leurs jours par le lien d'une inaltérable amitié.

Tout à coup, Donat se mit à sangloter à haute voix et pencha sa tête sur la table pour cacher ses larmes. On l'entoura et on s'efforça de le consoler, car on ne doutait pas que l'état de ses affaires à Natten-Haesdonck ne fût la cause de son chagrin. En effet, cela devait lui faire bien du mal au cœur de voir ses amis si complètement heureux, tandis que lui ne rencontrait à son retour qu'un chagrin amer.

Il se passa quelques instants avant que Kwik pût surmonter son émotion et relevât la tête. Un gai sourire brillait à travers ses larmes, et il dit :

— Vous vous trompez, bonnes gens; c'est la joie qui déborde. Oui, je pense à ma pauvre Anneken ; mais, si je dois être malheureux, le bonheur de mes chers camarades me consolerait encore. Dieu est bon; mais le lot de chacun ne peut pas être également beau.

— Nous oublions encore de boire à la santé du brave Donat, dit le capitaine en reprenant son verre. Une bonne inspiration d'en haut ! je possède à Aacrtselaer — ce n'est pas loin de Natten-Haesdonck — une ferme de deux chevaux qui peut être augmentée avec le temps. Ce sont de bonnes et grasses terres. Le fermier est mort, sa veuve quittera la ferme à la Saint-Bavon. Notre ami Donat veut-il devenir fermier de mon bien? je le lui donnerai à un prix très favorable et l'aiderai de fait et de conseil. Dans la conviction qu'il acceptera, je bois à la santé de maître Donat, fermier de la ferme Bleue !

Chacun applaudit et félicita Kwik; il laissa le bruit joyeux se calmer et répondit :

— Ah ! je ne sais comment vous remercier. Vous êtes trop bons, mes braves gens; je ne puis pas accepter cette belle proposition. Sans Anneken, je ne veux rien; sans Anneken, je ne veux plus rester dans ce pays ; sans Anneken, je vais en Hollande me faire soldat pour Batavia...

La servanta entra et dit à la mère de Victor;

— Madame, il y a dans la boutique un homme qui veut absolument vous parler. Il est habillé comme un soldat, un douanier ou un garde champêtre...

— Ciel ! un garde champêtre ! s'écria Donat se retenant à une chaise pour ne pas tomber. Aïe? aïe! si c'était le père d'Anneken, comme je rirais ! Que dis-je? comme je danserais ! O cher petit Jésus, faites que ce soit lui ! faites que ce soit lui !

Madame Roozeman avait quitté la chambre ; tous fixaient les yeux sur la porte avec des battements de cœur. Donat était pâle d'anxieuse attente...

Tout à coup un cri violent sortit de sa poitrine haletante :

— Anneken ! chère Anneken !

— Donat ! Donat !

Et Kwik, égaré par l'émotion, sauta étourdiment

par-dessus la table, jeta deux assiettes et trois verres à terre et retomba sur ses pieds prêt à serrer Anneken dans ses bras.

Mais le garde champêtre s'avança entre eux et éloigna Donat de la main en disant avec indignation :

— Quelles manières de paysan sont-ce là ? Sais-tu où tu es ; tiens-toi convenablement !

Son regard sévère fit pâlir le pauvre Donat et lui arracha un cri d'angoisse, comme s'il prévoyait un douloureux arrêt. Il bégaya en tendant ses mains tremblantes :

— Pour l'amour de Dieu, cher garde champêtre, faites attention à vos paroles. Vous ferez un malheur : je tomberai mort à vos pieds. Ah ! ayez un peu de compassion pour moi et pour votre bonne Anneken !

— Tout doit aller régulièrement et dignement, dit le garde champêtre. Je voudrais bien te dire quelque chose, Donat, qui te fera plaisir ; mais j'en demanderai d'abord la permission, comme il convient, à ces messieurs et dames.

— Oui, oui, rendez-le heureux, ce bon Donat. Nous vous en serons reconnaissants ! lui cria-t-on de tous côtés.

— Donat Kwik, dit le garde champêtre, tu as apporté pour trois mille francs d'or de la Californie, n'est-ce pas ?... Non, non, laisse, je te crois sur parole. Tu seras brave et laborieux ? Eh bien, rends ma bonne Anneken heureuse ; je t'accepte pour mon fils. Viens !

Kwik se jeta dans les bras qui lui étaient tendus et embrassa son futur beau-père avec transport en balbutiant, presque fou de joie :

— Brave homme, généreux garde champêtre, je vous respecterai, je vous aimerai jusqu'à mon lit de mort et je travaillerai sans relâche comme un esclave ; nous serons heureux comme trois anges dans le ciel !

Il courut vers Anneken et la serra également dans ses bras ; mais le garde champêtre l'éloigna immédiatement et le blâma de ces manières inconvenantes. Kwik, pour donner carrière à sa joie, sauta en balançant les bras, dans la chambre ; dansa, chanta et renversa les chaises dans sa course insensée. Lorsqu'on tâcha de le calmer, il s'écria :

— Pardonnez-moi ; ce n'est pas ma faute, je suis fou ; il faut que cela éclate ou j'étouffe. Suis-je éveillé ou est-ce que je rêve ? Non, non, c'est vrai ! Anneken, la bonne Anneken, ma femme ? Moi, le mari d'Anneken ? — Ah ! monsieur Victor, qui aurait espéré cela quand nous plongions dans cet abominable puits ?

Et il se jeta au cou de son ami en versant des larmes sur sa poitrine ; mais, un instant après, il s'élança vers la table, prit un verre, le leva et s'écria :

— Encore un toast joyeux ! Messieurs, mesdames, mes amis, je bois à la santé et à la longue vie de mon Anneken, de la *baesinne* Kwik, la fermière de la ferme Bleue, à Aertselaer ! Je bois en l'honneur de notre belle et chère patrie, et je bénis Dieu dans le ciel qui nous rend tous heureux ! Hourrah ! Hourrah !

FIN DU CHEMIN DE LA FORTUNE

L'ŒUF MIRACULEUX

I

Ce que je vais raconter est arrivé peu après 1830, lorsque les volontaires du général Niellon étaient logés chez les paysans dans les villages de la Campine anversoise, pour y attendre la reprise des hostilités.

Je le vois encore, dans mon souvenir, le cabaret de maître Jacques Noppe, sur le devant duquel se détachait l'enseigne du *Veau tacheté*.

Il se trouvait à trois ou quatre portées de flèche du village de Lichtaert, près de la rue du Moulin, dans la direction de Thielen.

La maison avait plutôt l'aspect d'une petite ferme que d'un cabaret; car il y avait dans la cour découverte, à côté de la façade, un vaste fumier couvert de poules caquetant, et par derrière, dans la demi-obscurité de l'écurie, on pouvait voir ruminer deux vaches. Seule, la chambre donnant sur la rue était aménagée en débit de boissons, à l'usage des passants et des charretiers.

Quant aux villageois et aux paysans des environs, ils venaient rarement au *Veau tacheté* pendant la semaine; mais, le dimanche après midi, jusqu'à la tombée du soir, le cabaret de Jacques Noppe était rempli de monde : les vieilles gens y jouaient aux cartes et les jeunes aux palets ou au jeu de boule, et la mère Noppe et sa fille Lisa avaient assez de besogne à servir les clients, tout en échangeant quelques paroles amicales, tandis que le patron restait presque continuellement dans la cave pour tirer la bière.

Par une matinée du printemps de l'année 1831, — c'était un mardi, — Jacques Noppe entra dans sa maison, s'avança lentement jusqu'au fond de la chambre, et se laissa tomber avec découragement sur une chaise à côté de la caisse à horloge. Une expression de mauvaise humeur assombrit son visage, il pencha la tête sur sa poitrine et s'enfonça dans ses pensées.

Si maître Noppe, malgré la robuste structure de son corps, paraissait assez lourd et indolent, sa femme, qui entrait en ce moment dans la salle d'estaminet, était, au contraire, petite et maigre; mais ses yeux vifs, le geste bref et le regard aigre-doux qu'elle dirigea du côté de son mari, pouvaient faire penser qu'elle était douée d'infiniment plus de force de caractère que lui, et qu'elle n'était probablement pas habituée à lui céder.

Elle s'approcha de lui et demanda d'un ton à moitié ironique :

— Jacques, mon cher garçon, sur quelle épine as-tu marché? Tu viens de sortir pour porter notre houe à raccommoder chez le charron, et voilà que tu reviens avec une figure de mauvais larron! Qu'y a-t-il de nouveau?

— J'ai rencontré la mère Houtman! fit-il en soupirant.

— N'est-ce que cela? Qu'y a-t-il d'étonnant?

— Elle m'a encore parlé de son fils François et de notre Lisa.

— Ça se comprend; mais dois-tu faire pour cela une mine de porc-épic?

— Je ne fais pas la mine, Christine : je suis triste.

— Et pourquoi?

— Ah! Christine, quelque chose d'aussi lourd que du plomb me pèse sur le cœur. Tu me ferais grand plaisir si tu voulais me laisser parler pendant quelques minutes.

— Toujours la même chanson, sans doute!

— C'est égal, Christine... Lisa est aux champs, nous sommes seuls. Sois bonne et assieds-toi.

— Soit; parle, Jacques.

— Tu n'as pas encore oublié, j'espère, femme, la bonne et fidèle amitié que, dès notre jeunesse, les Houtman, et nous, nous sommes portés. Naguère, ils étaient nos plus proches voisins, et leur fils et notre fille ont joué ensemble, avant de savoir marcher.

— Mais pourquoi me répètes-tu cela? grommela la femme. Ne le sais-je pas aussi bien que toi?

— Oui, oui, tant mieux; mais, je t'en prie, laisse-moi continuer. Nous nous sommes souvent dit en riant, quoique cela fût sincère, avec la mère de François et avec feu son père, que nos enfants feraient un beau couple plus tard... ce qui est vrai. Cela du moins tu ne peux le nier, Chris-

tine, quoique tu hausses les épaules. C'est un garçon solide et bien bâti; notre Lisa a également les bras bien attachés. Tous les deux sont vaillants et actifs. Ils s'aiment; et, comme ils savent depuis longtemps ce que nous avons rêvé pour eux depuis leur première jeunesse...

— Et c'est pour cela, innocent, que tu fais la mine? La mère Houtman aurait-elle osé te faire des reproches peut-être?

— Elle ne m'a fait aucun reproche; mais elle m'a démontré qu'il commence à être temps de prendre une décision sur le sort de nos enfants.

— Ne peut-elle donc plus attendre? Rien ne presse.

— Elle m'a encore parlé de la petite ferme à Thielen, qui devient disponible le jour de la Saint-Bavon et que, sur sa demande, le propriétaire veut donner à bail à nos enfants. Ce serait une folie, pense-t-elle avec beaucoup de raison, de laisser échapper une aussi bonne occasion; et comme les enfants...

— Bien, bien, Jacques, les enfants n'ont pas à décider cela; mais, toi, que lui as-tu répondu?

— Je lui ai dit qu'elle avait raison, que je ne souhaitais pas mieux que de laisser les jeunes gens se marier tout de suite; mais que je devais d'abord en causer avec ma femme.

— Et tu étais de mauvaise humeur d'avance, parce que tu prévoyais que je ne donnerais pas une réponse favorable?

— A vrai dire, oui, c'est ainsi.

— Eh bien, tu ne t'es pas trompé. Notre fille est encore assez jeune pour attendre; nous ne pouvons pas nous passer d'elle en ce moment. Et je n'ai pas du tout l'envie de prendre une servante pour notre cabaret.

— Christine, tu n'es pas sincère, murmura le patron. Tu as autre chose en tête.

— C'est bien possible.

— Serait-ce sans motif que tu témoignes tant d'amitié pour le fils du secrétaire, comme si le sol était trop dur pour ses pieds? Femme, tu as de mauvaises idées, depuis que ce jeune homme est venu de la ville, et qu'il vient ici journellement tourner une couple d'heures autour de Lisa.

— De mauvaises idées? répéta-t-elle avec un sourire triomphant. Veux-tu que je te dise quelque chose qui te surprendra, Jacques? Dimanche passé, à la sortie de la première messe, le secrétaire m'a parlé de son fils Théodore, et il m'a demandé si nous ne serions pas disposés à lui donner notre Lisa en mariage.

— Ciel! a-t-il réellement demandé cela? s'écria le cabaretier effrayé. Mais toi, Christine, tu lui as fait sentir que c'était chose impossible, n'est-ce pas? Que nous avons d'autres intentions?...

— Pas du tout; je lui ai dit que je souhaitais de voir s'accomplir ce mariage, mais que mon mari ne donnerait pas son consentement aussi facilement.

— Tu avais bien raison, Christine.

— Oui, mais j'ai ajouté que tu n'entendais rien à ces affaires-là, qué la mère seule à le droit de décider du sort de sa fille, et que, bon gré mal gré, je t'amènerais à donner la main de notre Lisa à Théodore.

— Eh bien, cette fois-ci, tu t'es trompée cependant! s'écria le patron furieux. Je ne veux plus entendre parler de ce Théodore. Lisa se mariera avec François Houtman, ou elle coiffera sainte Catherine pendant le restant de ses jours! Aussi vrai que je vis, si le fils du secrétaire vient faire beaucoup d'embarras dans ma maison, je jette ce freluquet à la porte!

— Allons, allons, ne te fais pas de mauvais sang inutilement, mon homme, ricana la patronne. Le voyez-vous là, les poings serrés et la figure rouge comme un dindon! Ne me mords pas, enragé.

— Tu oses encore te moquer, me narguer, effrontée? grommela maître Noppe furieux, en se levant. Ah, si je ne me retenais pas!... Tu crois pouvoir me pousser à bout, parce que tu es une femme et que tu es petite; mais, mais, Christine, pour l'amour de Dieu, épargne-moi : je pourrais faire un malheur!

— C'est ta faute, Jacques, pourquoi es-tu si vif! répondit-elle d'une voix plus douce. En nous disputant et en criant nous n'arriverons pas à une décision. Allons, du calme, mon ami, assieds-toi et soyons raisonnables.

— Je ne demande pas mieux; tu le sais bien, Christine, dit le *baes*, visiblement content.

— Mon cher, il est très difficile de causer avec toi, commença la femme Noppe. Je t'ai écouté avec une patience d'ange; sois de ton côté aussi bienveillant que moi et entends mes raisons. Si notre Lisa épouse François Houtman, elle sera une paysanne; elle devra peiner et suer sang et eau jusqu'à la fin de ses jours, quelque temps qu'il fasse, du matin au soir, manger une mauvaise nourriture, et elle sera habillée comme une pauvrette avec un jupon grossier et coiffée d'un bonnet. Si elle se marie avec Théodore Peeters, elle devient une demoiselle, elle ne doit plus travailler, elle est habillée de soie et présentée dans la bourgeoisie comme une dame de la ville...

— Une dame, une dame? interrompit Jacques Noppe avec impatience. Notre modeste Lisa, une dame! Où as-tu la tête, femme? Et d'abord, tu ne sais pas ce que tu dis. Le secrétaire est un homme sans fortune; ce qu'il pourrait donner à son fils est très peu de chose, tandis que la veuve



Le major et le fourrier le retinrent énergiquement. (Page 71.)

Houtman a, au contraire, une bonne tirelire.

— Il cèdera la place de secrétaire à son fils.

— Le dit-il?

— Oui.

— Et de quoi vivra-t-il alors?

— Cela nous regarde-t-il, Jacques? il est géomètre, et il s'occupera plus assidûment de sa profession.

Le cabaretier sentit avec douleur qu'on lui ferait violence pour lui arracher une résolution dangereuse ou fatale.

— Christine, Christine, murmura-t-il, tu t'es laissé séduire par les flatteries du fils Peeters; mais, je t'en supplie, réfléchis bien avant de trop t'avancer. Théodore n'est pas l'homme qui convient. Il étudiait à Turnhout aux frais d'un de ses oncles. Pourquoi a-t-il quitté le collège avant d'avoir terminé ses études? Sais-tu ce que les gens disent? Il était trop paresseux et ne voulait rien apprendre.

— Allons, allons, cancan des Houtman qui ne peuvent le supporter... naturellement.

— Ce même oncle — un pharmacien ou droguiste — le fit venir à Anvers pour lui apprendre sa profession; et il n'y était pas de six mois qu'il dut le renvoyer. Le garçon se conduisait mal, et son inattention fit craindre à son oncle que, par mégarde, il n'empoisonnât les clients...

— Calomnie des envieux, répliqua la femme. Théodore a dû quitter Anvers parce qu'il ne savait pas s'habituer au climat, et qu'il y avait continuellement la fièvre... Et, s'il n'avait pas fait de progrès au collège, comment aurait-il pu devenir secrétaire de la commune? Il est, au contraire, très instruit et intelligent, et assez adroit pour entortiller une vingtaine de naïfs paysans comme François Houtman.

— Mais Lisa n'a pas d'affection pour lui, murmura le patron.

— Ta simplicité me fait rire, Jacques. Qu'en sais-tu? Tu n'es pas dans son cœur?

— Comment, femme, tu supposerais...?

— N'est-elle pas si aimable avec lui que tout le monde le remarque? D'ailleurs, s'il n'en était pas tout à fait ainsi, sois tranquille, cela viendra; l'affaire est en bonne voie... et, si François compte sur l'amour éternel de notre Lisa, je le plains, le pauvre benêt.

Maître Noppe poussa un soupir en se frottant le front. Ce qu'il venait d'entendre le déconcertait. Comment? sa fille serait infidèle à l'ardente et pure affection de toute sa vie? Elle trahirait le bon François pour quelqu'un que, trois mois plus tôt, elle ne connaissait pas encore?

— Jacques, mon ami, veux-tu que je te donne un bon conseil pour débarrasser ton cerveau de tous ces soucis? demanda la femme avec une douceur câline. Ne lutte pas plus longtemps contre une résolution que tu finiras par prendre. Donne ton consentement, et tu n'as plus à t'en occuper; je terminerai l'affaire comme il convient.

— Donner mon consentement au mariage de notre fille avec le fils du secrétaire? Non, femme, je ne le ferai pas, te dis-je, ni aujourd'hui, ni demain, ni jamais! Ah, tu crois pouvoir me faire céder, comme d'habitude? Cette fois-ci cependant tu te trompes. Nous verrons si tu agiras éternellement avec moi comme avec un naïf imbécile!

— Un imbécile? Dieu veuille que tu n'aies pas d'autres défauts, entêté que tu es! s'écria la cabaretière les poings sur les hanches. Comment? Tu espères; on laisse le choix à ta fille de rester paysanne, ou d'être honorée et de vivre sans travailler, comme une dame... et toi, homme sans cœur, tu condamnerais ton enfant à la misère et à un esclavage éternel? Tu ne dois pas avoir un atome de cœur... Mais, sois-en sûr, bon gré mal gré, tu consentiras. Rien ne presse cependant; réfléchis encore pendant quelques jours... N'en parlons plus maintenant; j'entends venir notre Lisa.

— Pauvre enfant, elle chante! dit le patron en soupirant. Si elle savait ce qu'on trame contre son bonheur!

— Maintenant silence, Jacques; plus un mot de cette affaire, la voilà.

Une jeune fille d'une vingtaine d'années, saine et fleurie comme une rose, une faucille à la main et une botte de froment sur la tête, entra dans la maison.

Elle se dirigea vers la grange en murmurant un salut tranquille, y déposa son fardeau, et rentra dans la chambre où elle se laissa tomber de fatigue sur une chaise en disant :

— Quelle magnifique journée de printemps, ma mère; tout pousse à vue d'œil dans les champs; les oiseaux sur les arbres chantent comme s'il y avait un prix à gagner... Mon père, j'ai rencontré François. Ses pigeons bleus moirés ont des jeunes; ils sont pour vous; il vous les apportera dimanche.

Maître Noppe fit un geste approbateur, mais ne dit mot; sa femme aussi resta muette, quoique Lisa les regardât tous deux avec étonnement, comme pour demander le motif de cet étrange silence.

Cette situation devint difficile pour tous.

— J'entends caqueter les poules, dit la patronne. Elles me font songer à ma besogne que je néglige. Lisa, tu sais que tu dois aller à la boutique avec un panier d'œufs. Je vais vider le nid, il y en aura encore une douzaine de plus.

En prononçant ces paroles elle quitta la chambre.

— Mais, mon père, demanda la jeune fille, que s'est-il passé ici, que vous avez tous les deux l'air si triste?

— Rien, rien, mon enfant, répondit maître Noppe, ta mère est un peu de mauvaise humeur aujourd'hui... Mais, tiens, je veux décharger mon cœur! Dis-moi sincèrement, Lisa, que penses-tu de Théodore Peeters?

— Que penserais-je de lui, mon père? C'est un garçon bon et gai et qui a beaucoup d'esprit.

Ces paroles semblèrent attrister maître Noppe.

— Oui, j'ai remarqué depuis quelques temps que tu es très aimable pour lui, grommela-t-il en hochant la tête. Ah, qui peut se fier au cœur inconstant d'une femme!

— Mais que voulez-vous donc dire, mon père? Je suis polie et aimable avec Théodore Peeters comme avec tous nos clients; mais ce n'est pas de ma faute, si les autres garçons ont si peu à raconter tandis que Théodore a toujours un mot spirituel à la bouche.

— As-tu, en effet, de l'affection pour lui?

— Il ne me déplait pas, mon père.

— Hélas, ta mère avait donc raison!... Je dois voir clair dans cette affaire; le doute me fait souffrir... Lisa, si on te proposait de te marier avec Théodore, que ferais-tu?

— Me marier avec Théodore, moi? murmura la jeune fille à moitié souriante et à moitié effrayée. Quelles sont ces idées, mon père? Ne suis-je pas promise à François depuis des années? Moi devenir la fiancée de Théodore? Non, non, si jamais je me marie, ce sera avec François Houtman et avec personne d'autre...

Maître Noppe sauta debout en poussant un cri de joie et prit les deux mains de sa fille en disant :

— Bien parlé, ma fille; tu es brave et tu as le cœur honnête. N'écoute pas ta mère, du moins

pour cette affaire-ci. Nous nous entendrons à nous deux, et nous nous aiderons pour lui résister.

— Ciel, ma mère s'est-elle mise dans la tête de me...

Mais ils entendirent dans la cour un cri étrange, comme le cri d'une personne qui appelle à son aide. Ils avaient déjà fait quelques pas pour aller voir ce qui se passait, lorsque la porte de derrière s'ouvrit, et la mère Noppe entra; elle était si pâle et avait les yeux si égarés que son apparition fit reculer le père Noppe et sa fille avec un cri d'anxiété.

— Que s'est-il passé, femme? Une vache morte? demanda Jacques Noppe.

— Un miracle, un miracle! bégaya la femme sans pouvoir dire plus.

— Un miracle? qu'est-ce que cela signifie? Parle, je t'en supplie! s'écria son mari.

— Ah, je suis plus morte que vive! dit la patronne en soupirant et en montrant un œuf qu'elle tenait en main. Mon Dieu, que va-t-il encore nous arriver!... Je vais dans la remise pour vider le nid des poules; j'y prends cinq œufs et je les mets dans mon panier; j'en prends un sixième, auquel je sens quelque chose d'étrange qui m'étonne; je cours à la clarté pour voir ce que c'est. Qui ne tremblerait pas? C'était un œuf avec des lettres!

— Oh, Christine, imprudente, pourquoi nous causer une peur si terrible? grommela le patron. Ne le comprends-tu pas? Un de nos chalands, qui veut s'amuser à nos dépens, a tracé les lettres sur l'œuf.

— Allons, ma mère, n'est-ce que cela qui vous effraie? dit en riant la jeune fille.

— Mais taisez-vous donc; laissez-moi parler. Les lettres ne sont pas écrites sur l'œuf par une main humaine. Elles ont poussé dans la coque et sont de la même matière. Il est bien certain que la poule a pondu l'œuf tel qu'il est.

— Et qu'y a-t-il sur l'œuf, Christine? Une plaisanterie, assurément?

— Oui, si je savais lire seulement. Tiens, Jacques, vois toi-même.

Elle tendit l'œuf à son mari, et celui-ci, après l'avoir retourné et regardé dans tous les sens avec un étonnement croissant, le tint tranquille sous ses yeux, comme s'il essayait de déchiffrer la signification des lettres.

Tout d'un coup il devint plus pâle qu'un cadavre, poussa un cri de désespoir et se laissa tomber en tremblant sur une chaise, tandis que son regard immobile restait fixé sur l'œuf miraculeux.

— Hélas, hélas, ce pauvre François! dit-il en soupirant. Que c'est malheureux pour lui! Mais que peut l'homme contre la volonté de Dieu?

La mère Noppe se tenait tremblante à côté de son mari et le regardait les yeux grands ouverts; elle semblait ne plus avoir le courage de lui demander une explication, qu'elle se figurait devoir être effrayante.

— Mais, mon père, balbutia Lisa également émue, qu'est-ce qu'il y a sur cet œuf? François malheureux? Laissez-moi voir que je lise.

Maître Noppe lui mit l'œuf dans la main sans dire mot. A peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle poussa un cri de douleur ou de frayeur et elle recula en chancelant vers sa chaise, comme si elle allait s'évanouir. Elle employa le reste de ses forces à mettre précipitamment l'œuf sur la table; sinon il serait certainement tombé par terre et se serait cassé.

La femme s'élança avec un grand bruit vers sa fille et la prit dans ses bras; la jeune fille versa d'abondantes larmes dans son sein et sanglota violemment. Puis ses plaintes devinrent plus distinctes.

— Oh, ce pauvre François! dit-elle en soupirant, il en mourra! Et moi qui l'aimais tant, je dois l'abandonner maintenant à son triste sort, sans consolation et sans espoir, hélas, hélas!

— Mon enfant, mon enfant, il n'y a rien à y faire, dit maître Noppe, un tant soit peu revenu à lui. A quoi nous sert-il de pleurer et de se plaindre? Nous devons nous soumettre humblement à l'ordre de Dieu.

— Mais dites-moi donc ce qu'il y a de si terrible sur l'œuf? demanda la patronne.

— Donne-le moi, Christine, je te le dirai.

Et, lorsqu'elle lui eut remis l'œuf en main, il lut mot à mot à voix basse :

— *Lisa... doit se marier... avec Théodore, c'est la volonté de Dieu.*

La jeune fille poussa de nouveaux cris et de nouvelles plaintes, tandis que sur la figure de la femme rayonnait, au contraire, un sourire de joyeuse admiration.

L'œuf fut encore une fois regardé et examiné avec une anxieuse attention par tous, et en outre par Lisa, avec une certaine défiance. En effet, les lettres n'étaient pas écrites sur l'œuf. Elles étaient de la même matière et aussi blanches que toute la coque; on les aurait à peine remarquées si elles n'avaient pas été en relief sur la surface de la coque.

Tous eurent l'entière conviction que l'œuf avait été pondu dans le nid par une poule tel qu'il était, et personne ne doutait que Dieu lui-même — pour des raisons qu'ils n'osaient pas approfondir — leur manisfestait sa volonté en faveur de Théodore Peeters d'une manière si mystérieuse.

La femme Noppe n'en n'était pas triste; au contraire, elle se réjouissait intérieurement et triom-

plait de son mari, qui attestait maintenant lui-même que ce serait commettre un péché, voire même un crime, que de ne pas se soumettre humblement et sans murmurer à la décision de Dieu.

C'était également la conviction de Lisa; quoiqu'elle fût profondément affligée; il était impossible que la pensée de résister à l'ordre formel du ciel entrât dans son esprit; et le pauvre François Houtman était donc condamné d'une manière bien décisive, sans que le cabaretier ni sa fille se sentissent assez téméraires pour le plaindre plus longtemps.

En ce moment un voiturier s'arrêta devant la porte, et naturellement on lui montra l'œuf miraculeux. Celui-ci, également effrayé, fit un signe de croix, et émit aussi l'idée qu'ils ne pouvaient faire autrement que de satisfaire sans retard au désir du Seigneur, qui leur était révélé si clairement par cet œuf.

A peine le voiturier fut-il un peu remis de son étonnement, qu'il vida son verre, quitta le cabaret et conduisit en toute hâte ses chevaux à Lichtaert, bien décidé à répandre la terrible nouvelle dans tout le village.

Il va de soi qu'une foule de gens accoururent au *Veau tacheté*, pour voir l'œuf miraculeux.

L'après-midi et assez tard dans la soirée, le cabaret fourmilla de villageois et de paysans qui, la frayeur peinte sur la figure, et avec des témoignages de respect évidents, prenaient l'œuf en main et s'entretenaient de cet événement incompréhensible.

Entre temps les réflexions anxieuses excitèrent leur soif, et le patron ne put sortir un instant de sa cave, vu qu'il avait assez d'ouvrage à tirer sans cesse de la bière.

La femme Noppe était seule pour causer avec les clients, et elle avait déjà raconté plus de cent fois comment elle était allée à la remise pour vider le nid des poules, qu'elle y avait trouvé l'œuf et de quelle frayeur inexplicable ils avaient tous été frappés, quand son mari y avait lu la révélation de la volonté de Dieu.

Lisa ne disait pas grand'chose. Elle aurait bien voulu pleurer! mais quelque triste quelle fût, elle sentait que c'était pour elle un devoir inexorable de se soumettre sans murmurer à l'arrêt du ciel.

Il ne vint à l'idée d'aucun des nombreux visiteurs de mettre en doute la réalité de la révélation; quelques jeunes gens hardis, étant encore dans la rue, s'étaient bien moqué de l'affaire et étaient entrés dans le cabaret en riant, mais lorsqu'ils eurent l'œuf sous les yeux et qu'ils durent reconnaître qu'aucune main humaine ne pouvait avoir formé ces lettres, ils resterent tous muets de surprise et de respect.

François Houtman vint au commencement de la soirée. Il n'avait pas eu connaissance plus tôt de la nouvelle. Le pauvre garçon était très naïf et très pieux; aussi lorsqu'il eut vu l'œuf et qu'il y eut lu sa propre condamnation, les larmes étaient tombées de ses yeux et il était parti le cœur brisé, entièrement convaincu, comme Lisa, qu'il ne leur restait qu'à se soumettre à leur triste destinée.

Ce ne fut que la nuit qui mit fin à l'affluence du monde.

La cabaretière comptait avec une double joie les pièces de monnaie qui étaient amoncelées dans le tiroir du comptoir... Ce jour-là ils avaient reçu plus qu'autrement en six semaines, et ils pouvaient croire que le lendemain et le surlendemain cela se passerait de la même manière.

— Oh, cet œuf béni! sécria la mère Noppe. Conservons-le avec reconnaissance et sollicitude; car s'il tombait et s'il se cassait, tout espoir de bénifice ultérieur serait perdu.

Elle prit l'œuf de la petite tasse dans lequel il se trouvait et le porta respectueusement à ses lèvres. Elle remarqua que les paysans, en le prenant des centaines de fois en mains, l'avaient sali; du moins les lettres semblaient ressortir sur la coque grisâtre comme autant de lignes noires. Elle le lava avec du savon et du genièvre, l'essuya avec un linge propre et le remit dans la petite tasse, sur un peu de coton, pour le laisser reposer mollement.

La personne la plus intéressée dans cette affaire n'avait pas paru ce jour-là au *Veau tacheté;* mais personne n'en fut étonné, parce que Théodore Peeters avait été chargé par son père d'aller à Anvers, chez son oncle.

Le lendemain, pendant que le *Veau tacheté* était de nouveau rempli de visiteurs, Théodore entra dans le cabaret, en demandant ironiquement et d'un air incrédule si ce n'était pas une plaisanterie, ce qu'on lui avait raconté.

Mais, après avoir regardé et examiné attentivement l'œuf miraculeux, il fut frappé de stupéfaction non moins que les autres, et il resta pendant longtemps absorbé dans de muettes réflexions.

Quoique cet événement inexplicable remplit les plus chers désirs de son cœur, il paraissait effrayé et il murmurait des paroles attestant qu'il lui était difficile d'en croire ses propres yeux. Pas plus que les autres il n'osait contester que l'œuf ne fût une manifestation de la volonté de Dieu.

Il se conduisit cette fois-ci de la manière la plus discrète envers Lisa. Il voyait les larmes briller dans ses yeux et comprit probablement toute la profondeur de son amertume. Quoi qu'il en soit, comme si un sentiment de générosité le retenait, il ne montra pas une grande joie, res-

pecta la tristesse de la jeune fille, et, au bout d'une demi-heure, quitta le cabaret, prétextant que son père l'attendait à la maison communale pour y terminer des écritures urgentes.

L'affluence du monde dura encore quelques jours; mais alors le nombre des curieux commença à diminuer, de telle façon qu'au bout d'une couple de semaines, l'on eut presque oublié l'œuf, et que le *Veau tacheté* ne fut plus fréquenté que par sa clientèle ordinaire.

Entre temps la mère Noppe s'occupait attentivement de hâter le mariage de sa fille, et on avait déjà commandé la robe de noce.

La jeune fille était toujours triste; aussi maître Jacques était-il continuellement de mauvaise humeur; mais aucun des deux n'osait cependant penser qu'il y eût encore le moindre espoir d'échapper à l'union redoutée.

II

Le matin, on avait entendu battre le tambour à Lichtaert et les paysans du hameau de la rue du Moulin attendaient, avec une certaine joie, les hommes qu'ils auraient probablement à loger.

Les volontaires du général Niellon, qui parcouraient alors les villages de la Campine, n'étaient pas à proprement parler des soldats, comme on l'entend en temps ordinaire. Lorsque la Révolution éclata, tous avaient abandonné leur position ou leur besogne pour prendre les armes et combattre pour la délivrance de la patrie. On comptait parmi eux des fils de famille, des étudiants, des artisans, des paysans, et sans doute bien aussi quelques mauvais sujets, rebut des villes; mais le plus grand nombre appartenait à la bourgeoisie moyenne, et leur conduite, leur langage et leurs mœurs ne différaient pas sensiblement de celles des paisibles habitants de la Campine.

Ces bonnes gens considéraient donc les volontaires comme étant, dans la plupart des cas, d'une position sociale plus élevée que la leur. En outre, si on considérait qu'en général, le clergé des villages adhérait à la révolution et louait les volontaires comme les défenseurs de la Patrie et de la Foi, on comprendra facilement pourquoi les habitants de la Campine se montraient prêts à recevoir les patriotes, ou plutôt les Belges, comme ils les appelaient, non seulement avec amitié, mais avec déférence.

Peu de temps après que les roulements de tambours s'étaient fait entendre à Lichtaert, deux de ces volontaires quittèrent le village et prirent un chemin de traverse vers Thielen.

Ils étaient très singulièrement accoutrés; car, quoique portant le fusil sur l'épaule, le sabre au côté et le sac au dos, ils n'avaient pas, à vrai dire, l'équipement militaire. Sur la tête, ils portaient un bonnet à poils en peau de lapin teinte en brun, garnie d'une cocarde tricolore; ils étaient vêtus d'une blouse bleue et avaient la taille serrée par une ceinture de cuir noir. Le plus âgé portait de hautes bottes et un pantalon de velours à côtes; le plus jeune, des souliers légers et un pantalon d'étoffe d'été.

On pouvait remarquer, aux galons d'or qui brillaient sur leurs blouses bleues, qu'ils étaient plus que de simples soldats; l'un en avait deux au bas de chaque manche; l'autre n'en avait qu'un au-dessus de coude. Au premier coup d'œil le connaisseur pouvait discerner que c'étaient deux sous-officiers : un sergent-major et un fourrier.

La lèvre supérieure du fourrier était à peine ombragée d'un léger duvet; la joie brillait dans ses yeux, et il essaya souvent d'attirer l'attention de son camarade, — qui portait des moustaches noires et était plus âgé que lui de cinq ou six ans — sur la beauté du paysage. Il vantait en outre la belle journée printanière, l'air frais de la Campine et les odeurs balsamiques qu'exhalaient les lointaines sapinières.

Mais le sergent-major n'avait pas d'oreilles pour de pareils objets. De temps à autre il murmurait ironiquement :

— Des enfantillages! Remplissez-vous le ventre avec ça. J'ai grand'faim. Le secrétaire a dit que nous étions logés chez de braves gens, qui ont les moyens de bien nous traiter, nous verrons. Si la nourriture est telle qu'il convient, nous serons des amis : sinon je mets tout sens dessus dessous, là-bas!

— Vous plaisantez, major, répliqua son jeune compagnon. Qui pourrait maltraiter les gens ici? Ils sont doux et bons comme leurs gâteaux.

— Une bonne omelette au lard vaut mieux cependant... et ils nous la donneront, dès notre arrivée, aussi vrai que j'existe, ou leurs épaules feront connaissance avec mon sabre!

— Bah, vous n'êtes pas capable de faire du mal à un chien.

— Mais comment pouvez-vous le savoir? Il n'y a que trois semaines que je suis arrivé dans votre compagnie?

— Vous voulez paraître ce que vous n'êtes pas, major. Vous vous faites passer parfois pour un homme tout à fait insensible; vous raillez continuellement et vous voulez me faire croire que vous êtes indifférent à tout ce qui n'est pas matériel. Eh bien, vous ne pouvez pas me tromper; votre cœur est généreux et bon au fond, et soit qu'un chagrin caché...

— Un chagrin caché? reprit le sergent-major, regardant son compagnon fixement dans les yeux.

Mais il se remit aussitôt à rire.

— Allons, allons, fourrier, grommela-t-il. Pas de bêtises : je suis enragé de faim et j'ai l'envie de mordre.

— Encore quelques minutes; cela vaut bien la peine... Tenez, voilà un cabaret; le patron est à la porte; nous lui demanderons où nous devons nous rendre.

Ils s'arrêtèrent devant le *Veau tacheté* et montrèrent leur billet de logement à maître Noppe.

— La veuve Houtman, mes amis? dit-il. Allez toujours tout droit, jusqu'à la petite maison que vous voyez là-bas; prenez alors le chemin de traverse, à gauche, à environ trois portées de flèche. C'est là que demeure la veuve Houtman... Je vous prierais bien de lui souhaiter le bonjour de ma part; mais, malheureusement, j'ai des raison pour ne pas le faire.

— On nous a dit cependant que c'étaient de braves gens, fit remarquer le fourrier.

— De braves gens? On ne peut pas en trouver de meilleurs dans le monde entier.

Les sous-officiers le remercièrent, se mirent en route en toute hâte, et arrivèrent, en effet, peu de temps après, à la ferme indiquée, à la porte de laquelle se tenait une femme d'un âge mûr qui, avec un doux et aimable sourire, semblait attendre leur arrivée.

— Est-ce ici chez la veuve Houtman? demanda le sergent-major.

— Oui, oui, mes amis, entrez. Il fait assez chaud, n'est-ce pas? Vous avez l'air fatigué; voulez-vous que je vous aide à retirer votre sac?

— Thérèse, Thérèse, cria-t-elle en se retournant, laisse là ton ouvrage. Voici nos Belges!

Une jeune fille à la figure souriante accourut et se mit, comme sa mère, à débarrasser les soldats de leur sac et de leur ceinturon.

Le fourrier surtout fut touché de la douce amitié de la jeune paysanne, et cela lui fit vraiment de la peine de voir qu'elle était si déplorablement défigurée par la petite vérole. Un si bon cœur sous une si vilaine figure, c'était grand dommage, en effet!

— Ah ça, patronne, grommela le sergent-major; je vous remercie beaucoup de votre obligeance; mais je crève de faim. Je voudrais manger... tout de suite et autre chose que du pain!

— J'y pense déjà, répondit la veuve. Vous vous êtes sans doute mis en route a la pointe du jour, et il est encore loin de midi, n'est-ce pas? Un peu de pa ience, je vais mettre la poêle au feu. Du lard avec des œufs, est-ce bien?

— Bien? s'écria le sergent-major, bien, bonne femme! si nous étions vos fils vous ne nous accueilleriez pas d'une manière plus aimable. Puis-je vous embrasser? Je penserai que je suis dans les bras de ma mère.

— Faites toujours, dit la vieille en riant.

Et réellement, le sergent-major l'embrassa, non pour rire mais sérieusement et avec une émotion vraie.

Quelques instants après, le feu de fascines flamboyait sous la poêle et la chambre était remplie d'une odeur qui faisait remuer les lèvres du sergent-major, comme s'il était déjà assis à cette table appétissante.

Entre temps, la jeune fille avait ramassé leur sac et leur giberne, et les avait invités à la suivre dans la chambre qui leur était destinée.

C'était sous le toit; car, comme c'est habituellement le cas chez les paysans, la maison n'avait pas d'étage; mais la chambre était si spacieuse, et tout, même les petits rideaux aux fenêtres du grenier, y était arrangé avec tant d'ordre et de propreté, que les soldats durent reconnaître qu'ils étaient logés d'une manière exquise.

Appelés par la mère, ils descendirent et prirent immédiatement place à la table, sur laquelle, à côté de l'appétissante omelette, deux pintes de bière et un gâteau bien cuit — c'est-à-dire un pain blanc de fine farine de seigle — leur souriait.

Tout en murmurant des remerciements, les hôtes enchantés mangèrent jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi leur faim. En réalité cela ne dura pas longtemps.

Puis le sergent-major demanda :

— Petite mère, vous êtes veuve, d'après ce que nous avons vu sur notre billet. Demeurez-vous seule ici avec votre bonne fille?

— J'ai encore un fils, répondit-elle, mais il est à Herenthals, avec un veau que nous avons vendu. Il sera revenu pour le dîner.

Les soldats causèrent encore un instant très familièrement avec ces gens hospitaliers, et le sergent-major, qui d'abord semblait d'humeur rogue, n'était pas le moins aimable. Il les convainquit bientôt que cela lui ferait de la peine d'empêcher la veuve et sa fille de faire leur travail. En dehors du soin de leur nourriture, elles devaient agir comme si elles n'avaient absolument personne à loger. En outre, il rappela à son camarade qu'ils devaient être au village à onze heures pour s'assurer si tous les hommes étaient convenablement logés et pour prendre les ordres du capitaine; ils s'en iraient donc maintenant et reviendraient vers midi : Lichtaert n'était pas loin, et ils avaient le temps

La veuve les accompagna pendant une cinquantaine de pas et leur montra un sentier, qui traver-

sait les champs et raccourcissait encore leur chemin de quelques minutes.

— Maintenant, que Dieu vous conduise, camarades, dit la vieille femme. A midi.

— Oui, jusqu'à midi, petite mère. Nous ne vous ferons pas attendre, répondirent les sous-officiers...

Lorsque, à l'heure dite, ils revinrent du village, ils trouvèrent François, le fils de la veuve, à la maison. Il vint à leur rencontre, leur serra la main et leur souhaita cordialement la bienvenue ; cependant les soldats furent bien vite surpris de le voir si disposé au silence. Il répondait bien avec affabilité à tout ce qu'ils disaient ou demandaient, mais d'une manière très brève, et il n'était pas rare qu'il s'absorbât tellement dans ses pensées, qu'il semblait plongé dans un rêve. Il était cependant bien bâti et avait les membres solides, et n'eût été sa figure, qui était quelque peu pâle, on aurait pu le prendre pour un modèle de force corporelle et de santé.

Le dîner fut bien vite terminé. Alors François leur souhaita le bonjour jusqu'au soir ; car, maintenant, il devait aller travailler aux champs, avec le cheval.

Quelques jours se passèrent ainsi.

Le sergent-major passait la majeure partie de la journée au village, soit pour son service soit aux cabarets, avec ses amis, tandis que le jeune fourrier, au contraire, passait tout ses moments disponibles à la ferme et dans les environs, se promenait dans les champs, dans les bruyères, ou dans les sapinières. En même temps il pouvait causer plus facilement et plus librement, vu que, étant Anversois; il parlait le même idiôme que ses hôtes. Le sergent-major, au contraire, était de la Flandre occidentale, et quoique son langage se rapprochât plus du hollandais pur que d'un dialecte flamand, on ne le comprenait pas toujours bien quand il parlait un peu vite.

Il en résulta naturellement que le fourrier, plus que son camarade, devint familier avec la veuve et ses enfants.

Il eut bientôt soupçon qu'une douleur secrète pesait sur le cœur de ces gens; et, sans doute, François était l'objet ou la cause de ce chagrin; car le fourrier avait remarqué plus d'une fois comment la mère et la sœur regardaient avec pitié le jeune homme rêveur, lorsqu'il était assis silencieusement sous le manteau de la cheminée ou lorsque, la tête penchée, il quittait la maison pour se rendre à son travail.

Entre temps le sergent-major semblait tellement attiré par le village qu'il oubliait parfois de revenir à son logement pour dîner. Un autre sous-officier avait dit au fourrier que les beaux yeux d'une fille de cabaret, près du marché, en étaient la cause.

Revenant à la maison d'un service matinal avec son camarade, le fourrier saisit l'occasion pour le questionner à ce sujet et, à son tour, pour se moquer de cette faiblesse supposée.

D'abord le sergent-major répondit avec son indifférence habituelle ; cependant les railleries prolongées de son compagnon l'impatientèrent petit à petit et il dit avec un certain sérieux dans la voix :

— Fourrier, vos plaisanteries me font de la peine. Cela vous étonne? Mon insensibilité est feinte, croyez-vous? Eh bien, vous ne vous trompez pas : je porte un douloureux souvenir dans le cœur, une blessure qui saigne facilement. Une fois dans ma vie j'ai aimé une femme, je l'aime encore; sans le moindre espoir, cependant. Ce qui me pousse à fuir la solitude et à rechercher les sociétés bruyantes, à railler, et, si c'était possible, à me rendre tout à fait insensible, c'est le désir de pouvoir l'oublier... Efforts inutiles ! Même en ce moment, pendant que je vous parle, elle est devant mes yeux. Ne croyez donc pas les sornettes du sergent Boutin : mon cœur est fermé pour toute autre affection. Si vous voulez me montrer que vous êtes un bon garçon et un camarade dévoué, comme je le pense, soyez joyeux, riez et moquez vous de moi... mais, pas de cette seule chose, du chagrin secret qui me ronge le cœur, pas de cela... Un jour viendra probablement où je vous dirai qui je suis et ce qui m'est arrivé. Jusque-là, pas un mot de cela, je vous en prie.

Le fourrier comprit que c'était sérieux. Pour respecter le désir de son camarade, il se mit à parler de François Houtman et à causer de la mélancolie visible de celui-ci et, depuis lors, ne prononça plus une parole qui pût faire songer le sergent-major à la plaie de son cœur.

Une après-dînée, le fourrier, se promenant dans les chemins solitaires derrière la ferme, vit, non sans surprise, François Houtman, le fils de la veuve, les mains devant les yeux, assis sur un arbre abattu au bord du chemin.

Il tira le jeune paysan de sa rêverie en lui souhaitant le bonjour. François leva la tête : des larmes brillaient dans ses yeux, et c'est sur le ton du plus profond abattement qu'il murmura un silencieux salut, puis baissa le regard vers la terre, comme s'il était honteux.

— Vous avez du chagrin, n'est-ce pas, François? dit le fourrier. Je l'ai remarqué, dès le premier jour de notre arrivée dans votre maison. Qu'est-ce qui vous décourage ainsi?

Il n'obtint pas de réponse.

— Allons, racontez-le moi. Vous ne le croirez

peut-être pas, mais toute la journée je pense à vous. Votre abattement visible m'inspire de la compassion ; je voudrais vous consoler.

— Me consoler? fit le jeune homme en soupirant. Ah, c'est impossible : je suis condamné à un éternel désespoir.

Le fourrier s'assit sur l'arbre à côté de lui.

— François, dit-il, je soupçonne bien ce qui vous fait souffrir si amèrement. Votre mère et votre sœur sont en bonne santé, les affaires ne vont pas mal à la ferme. Si vous avez ailleurs une douloureuse blessure, ce ne peut-être qu'au cœur. Me trompé-je?

— Hélas, si je pouvais mourir! dit François d'un ton plaintif.

— Mais vous avez tort, camarade. Nous sommes jeunes aussi et nous en savons aussi quelque chose. Le cœur des jeunes filles est variable comme le temps. Si votre amie vous a fait mauvais accueil hier, demain elle viendra à votre rencontre en riant. Cela monte et redescend ainsi, comme l'eau dans l'Escaut... Et, en attendant, nous nous torturons inutilement. Un garçon comme vous, avec une figure distinguée, actif, solide et bien loin d'être pauvre, quelle jeune fille des environs n'accepterait pas sa main avec joie et avec fierté? Allons, allons, du courage; ce nuage disparaîtra, et alors le ciel redeviendra serein pour vous.

— Jamais, plus jamais! murmura le jeune homme.

— Vous a-t-elle donc repoussé décidément?

— Non, elle m'aime de toutes les forces de son âme.

— Ho, ho, François, vous avez peut-être jeté votre regard trop haut... et les parents refusent?...

— Non, pas les parents.

— Mais quelle est donc cette affaire incompréhensible? Allons, dites-le moi. Soyez certain que, si réellement je ne puis rien pour vous consoler, confier votre chagrin à un ami adoucit toujours notre douleur.

— Cela se peut dans d'autres cas peut-être. Pour moi, tout est inutile... Néanmoins pour vous satisfaire, vous qui, sans que je le mérite, me témoignez tant d'intérêt, je veux vous expliquer ce qui doit faire mon malheur éternel... N'avez-vous pas encore été au *Veau Tacheté?*

— Non, une fois seulement j'ai causé devant la porte avec le cabaretier, je crois.

— Eh bien, maître Noppe a une fille, qui s'appelle Lisa, une jeune fille gaie, douce et honnête. Dès notre jeunesse nous étions des amis inséparables, et destinés par nos parents à devenir mari et femme. Plus tard nous nous aimions de plus en plus. Enfin le moment était arrivé de nous unir par le mariage. Nous connaissions déjà la petite métairie que nous allions prendre à ferme; ma mère s'occupait d'acheter en secret l'un ou l'autre ustensile de ménage, et elle cherchait d'avance un bon domestique pour me remplacer dans le travail des champs. Tout allait à souhait. Lisa était heureuse comme si le ciel nous souriait... Soudain il vient un jeune homme de la ville, — Théodore, le fils de notre secrétaire communal, — qui prit petit à petit l'habitude d'aller presque tous les jours au *Veau Tacheté*.... et bientôt la mère Noppe se mit à dire que sa fille était encore trop jeune pour se marier et que nous devions ajourner le mariage.

— Aïe, aïe, je comprends : les vers se mettent dans votre fromage! murmura le fourrier. Lisa a pris goût pour Théodore...

— Non, non, ne le soupçonnez pas! supplia le jeune paysan, les mains levées. D'autres ont eu également cette idée; mais je sais que son cœur pur et innocent m'est resté fidèle. Elle est aussi malheureuse que moi.

— Ah, je saisis : la mère veut faire épouser Lisa par le fils du secrétaire?

— Hélas, non, pas la mère!

— Mais qui donc?

— Celui devant qui le monde entier se prosterne : Dieu lui-même.

— Eh! que dites-vous là? s'écria le fourrier stupéfait. Je ne vous comprends pas. Dieu veut que Lisa épouse Théodore? François, François, je commence presque à douter de la solidité de votre cervelle. Vous n'êtes pas assez naïf pour ajouter foi à de pareils enfantillages. Je suspecte la mère Noppe; vous vous êtes laissé duper, mon garçon.

— Puissiez-vous dire vrai! mais non, un arrêt formel d'en haut m'a irrévocablement condamné au chagrin et au désespoir... et Lisa, la pauvre Lisa doit, aussi bien que moi, aussi bien que nos parents, courber la tête sous la volonté de Dieu.

— Mais j'en ai le vertige; c'est à vous rendre fou, grommela le fourrier. Qui vous a dit qu'on s'occupe ainsi particulièrement de votre mariage dans le ciel? Théodore, ou la mère Noppe? Mon garçon, on vous en a fait accroire!

— Oui, je sais bien, répondit François avec résignation, que les soldats ont peu de foi, comme les gens de la ville; mais ne jugez pas à l'étourdie. Dès que je vous aurai dit comment Dieu nous révéla sa volonté, vous ne douterez plus. Écoutez seulement.

Et le jeune paysan lui raconta avec tous les détails comment la mère Noppe avait trouvé l'œuf dans le poulailler et quelle inscription il portait.

Un long éclat de rire retentit dans les champs, tandis que François, blessé et effrayé d'une incré-

dulité aussi outrée, reculait et regardait le fourrier d'un air désapprobateur.

— Mais, naïf benêt, s'écria celui-ci, ne voyez-vous pas qu'on vous a dupé? Un farceur, — Théodore probablement, — a écrit ces paroles terribles sur l'œuf.

— Taisez-vous, taisez-vous, balbutia François, vous vous trompez : les paroles n'étaient pas écrites.

— Elles étaient peintes?

— Non, aucune main humaine ne les a faites.

— Ah ça, comment les lettres se trouvaient-elles donc sur l'œuf?

— Elles étaient incrustées dans l'œuf. Il n'y avait pas de différence entre la matière de la coque et celle des lettres. Si elles n'avaient pas été en relief, on ne les aurait peut-être pas remarquées.

Comme si tout à coup une ferme conviction était entrée dans l'esprit du fourrier, il ne répondit même plus, lorsque François lui demanda s'il doutait encore de la véracité de la révélation. Mais bientôt il releva la tête et dit avec un sourire mi-sérieux et mi-ironique sur les lèvres :

— Je ne sais, François; mais l'idée m'est venue que je vous rendrai peut-être le bonheur.

» Ce Théodore, quel homme est-ce? parlez, je vous en prie.

— Théodore est le fils du secrétaire communal. Je ne puis en dire ni beaucoup de bien ni beaucoup de mal.

— Est-il instruit?

— Je crois qu'oui : il a habité Anvers, pour apprendre la profession de pharmacien...

— Assez, assez, nous y sommes! s'écria joyeusement le fourrier. C'est lui, le trompeur, qui a fabriqué l'œuf et qui l'a déposé dans le nid. Ah, ah, maintenant les cartes vont changer! Vous épouserez Lisa. En doutez-vous? J'irai prouver aux gens du *Veau Tacheté* que Théodore s'est moqué d'eux et n'a pas rougi d'employer le nom de Dieu pour les tromper. Les parents de Lisa, entièrement convaincus qu'on leur a joué une odieuse farce, ne repousseront-ils pas le fourbe et ne s'estimeront-ils pas heureux de vous donner leur fille en mariage?

Le fourrier avait parlé tellement vite et avec une animation si joyeuse, que François le regardait avec une stupéfaction anxieuse. Bien qu'une légère hésitation ébranlât sa croyance, son cœur méfiant restait encore fermé au moindre espoir.

— Votre incrédulité me fait de la peine, reprit le fourrier avec la même exaltation. Je la ferai cesser. Écoutez. Il y a quelques années, j'allais encore à l'école chez un certain professeur, — il se nommait M. Show. Celui-ci, après les heures de classe, nous amusait avec toute sorte de petits tours de physique, et un de ceux-ci consistait dans la fabrication d'œufs comme celui que Théodore a déposé dans le poulailler du *Veau Tacheté*. Savez-vous comment cela se fait? On prend un œuf sur lequel l'on écrit ou dessine tout ce que l'on veut avec de la graisse ou plutôt avec du vernis. Puis on met l'œuf pendant une couple d'heures, plus ou moins, dans du fort vinaigre ou dans un autre acide. L'acide dissout en partie la matière calcaire partout où elle n'est pas couverte de graisse, et c'est ainsi que les lettres se trouvent enfin en relief sur la coque. On lave l'œuf avec de l'esprit de vin, pour enlever la graisse ou le vernis, et personne, s'il n'est au courant du secret, ne peut deviner que l'œuf a été préparé ainsi, par un moyen artificiel. Comprenez-vous maintenant, François? Je fabriquerai un de ces œufs et je le montrerai aux parents de Lisa.

— Ah, ils ne vous croiront pas! dit le jeune paysan en soupirant.

— Ils ne me croiront pas?... Tenez, je n'y songeais pas; vous avez peut-être raison. Oui, l'affaire doit être annoncée autrement... J'ai trouvé... La poule pondra encore des œufs, des œufs qui accuseront Théodore de trahison et d'impiété. Ah, ah, je ne serais pas étonné si le finaud volait à la porte du *Veau Tacheté* avec armes et bagages... Dites-moi, François, y a-t-il un pharmacien dans le village?

— Non, répondit François, mais notre vétérinaire, près de l'église, vend aussi des médicaments et des drogues.

— Cela suffit. Je vais à la boutique, heureusement le temps ne me fait pas défaut. En passant, j'irai boire un verre de bière au *Veau Tacheté*, et je tâcherai de voir l'œuf.

— Cela ne vous coûtera pas beaucoup de peine. Dites que vous en avez entendu parler, on vous le montrera tout de suite; mais ne vous en moquez pas, la cabaretière ne vous le pardonnerait jamais.

— Il n'y a pas de danger, François; je feindrai sérieusement de croire à l'affaire; cependant, sous l'un ou l'autre prétexte, j'irai à la cour pour découvrir le poulailler et pour m'assurer des moyens de m'en approcher... Vous, François, n'en dites rien à qui que ce soit, pas même à votre mère; autrement je manque mon but... Pourquoi souriez-vous amèrement et secouez-vous la tête, n'avez-vous donc pas confiance dans mes paroles? Allons, soyez gai. Voici ma main : je vous donne ma parole que Lisa deviendra votre femme, ou il devrait y avoir d'autres empêchements que l'ordre supposé de Dieu... Promenez-vous, ce soir, vers la brune, dans le chemin derrière la haie de votre maison; je viendrai vous y trouver et je vous dirai où en sont les affaires. Si j'ai encore besoin de

quelques renseignements, vous me les donnerez. Silence en attendant. Allons, au revoir, enfant gâté du sort.

En prononçant ces mots, le fourrier prit en courant le chemin de traverse et se dirigea vers le village.

III

Trois jours après l'entretien du fourrier avec François Houtman, les deux sous-officiers entraient au *Veau Tacheté* et demandaient chacun un verre de bière. Il était encore de bonne heure, car, d'après ce qu'ils disaient, ils venaient de l'appel du matin.

Maître Noppe était seul dans son cabaret, et, avant qu'on le lui demandât, il annonça que sa fille était allée au village chercher du beurre frais pour le notaire.

La femme était à la maison cependant; car on l'entendait parler aux vaches dans l'étable.

Après avoir échangé quelques paroles avec maître Jacques sur le temps et sur la perspective de la moisson prochaine, les soldats demandèrent un jeu de cartes. Ils voulaient, disaient ils, achever la petite partie interrompue hier, parce qu'il était trop tard.

On leur apporta le jeu de cartes et ils se mirent à jouer en apparence avec beaucoup d'attention, mais ils étaient très distraits, au contraire, et ils regardaient vers la porte de derrière dès qu'ils entendaient le moindre bruit dans la cour. Le sergent-major était au courant, sans doute, car il souriait et clignait de l'œil par moments avec tant d'imprudence, que son jeune camarade lui souffla dans l'oreille d'un ton de reproche.

— Cessez, soyez sérieux, on vous allez nous trahir.

Le cabaretier, qui jusqu'alors s'était occupé derrière son comptoir à rincer les vers et à remplir les bouteilles, vint se mettre derrière le fourrier et regarda jouer silencieusement, pendant quelques instants. A la fin il ne put supporter plus longtemps de voir commettre des fautes telles que celles qu'il voyait commettre ici, et dit gravement et avec énergie comment un véritable amateur ayant l'avant-main aurait joué. Si le fourrier avait été si pitoyablement battu, il ne devait s'en prendre qu'à lui-même : car si, lui, Jacques Noppe, avait eu les cartes en mains, le sergent-major n'aurait certainement pas fait trois levées. Il était prêt à le lui prouver si le fourrier consentait à le laisser jouer avec les mêmes cartes contre le sergent-major.

On y consentit, il prit les cartes et se mit à jouer avec autant de passion que si sa bonne renommée et sa fortune eussent été l'enjeu de cette partie.

Mais à peine eut-il, le cœur battant de fierté, ramassé les deux premiers plis, qu'un cri singulier le fit tressauter. Il laissa tomber les cartes sur la table, se leva en sursaut et s'écria effrayé :

— Ciel, qu'est-il arrivé ? Cette femme me fera mourir !

En effet, la mère Noppe avait ouvert violemment la porte de derrière en poussant un cri d'effroi, et se trouvait là maintenant au milieu de la chambre, pâle et émue, avec un œuf à la main.

— Je le craignais ! fit-elle d'un ton plaintif. Jacques, Jacques, c'est ta faute ! Le mariage de notre fille ne pouvait pas aller si vite. Maintenant Dieu est fâché contre nous. Vois, un nouvel ordre !

Les sous-officiers se regardèrent en souriant malicieusement, mais le fourrier mit le doigt sur les lèvres pour commander le silence à son camarade.

— Te voilà comme si tu avais reçu un coup de marteau ! s'écria la mère Noppe avec emportement. Cela t'apprendra, impie incrédule. Tiens, prends l'œuf et lis. Qui sait les choses terribles qui s'y trouvent, cette fois-ci !

Jacques prit l'œuf en tremblant et le regarda un instant; mais il releva la tête et fixa sur sa femme un regard incertain, comme un homme qui ne peut en croire ses propres yeux.

— Eh bien, es-tu devenu muet ? Dis, qu'y a-t-il sur l'œuf ? cria la cabaretière avec une furieuse impatience.

— Il y a.., il y a sur l'œuf, que Lisa doit épouser François Houtman.

— François Houtman, ô ciel ! Ce n'est pas possible : tu as mal lu.

— Non, Christine, c'est bien ainsi. Tiens, c'est écrit clairement : *Lisa doit se marier avec François, c'est la volonté de Dieu*... Tenez, mes amis, lisez-le vous-mêmes et dites si je me trompe.

Le sergent-major prit l'œuf.

— Votre mari a raison, affirma-t-il, ça y est : *Lisa doit se marier avec François, c'est la volonté de Dieu.*

La foudre eût éclaté sur la tête de la femme Noppe, qu'elle n'aurait pas pu être plus terrifiée ni troublée. Elle se frappa le front et se mit l'esprit à la torture pour trouver le mot de l'énigme, l'explication d'un événement aussi incompréhensible. Que Dieu eût changé d'idée, elle n'osait le croire, et cependant l'œuf était identiquement le même que l'autre ! Ciel, que se passait-il ? Étaient-ils le jouet de la malice du mauvais esprit ?

Dans sa perplexité, elle tenait les yeux fixés à terre et semblait interroger les carreaux du parquet. Aussi muet et aussi ému qu'elle, maître

Noppe regardait autour de lui dans la chambre, comme s'il craignait de voir apparaître le diable en personne.

Le fourrier eut pitié de leur pénible situation; il s'avança vers la mère Noppe et dit :

— Patronne, revenez à vous et soyez tranquille. Dans toute cette affaire d'œufs, un mauvais drôle sans cœur vous a trompés, et n'a pas craint d'abuser de votre dévotion bien connue pour vous rendre, vous et votre fille, victimes de sa vile cupidité.

Elle regarda toute étonnée le jeune soldat qui parlait si sérieusement et avec tant de certitude; mais elle secoua la tête avec incrédulité.

— Vous croyez que c'est moi qui veux vous tromper, femme? Vous croyez plutôt ce que disent les œufs? Eh bien, voyez, moi aussi, j'ai un œuf qui sait parler; c'est justement comme les autres. Regardez-le bien. Que votre mari lise ce qu'il y a écrit dessus; il y trouvera l'explication de la terrible énigme.

Maître Jacques prit l'œuf que le fourrier avait tiré de sa poche, et lut avec la plus grande stupéfaction :

— *Théodore s'est moqué de vous.*

— O mon Dieu, que veut dire ceci? s'écria la mère Noppe qui sentait briller un rayon de lumière dans son esprit.

— Ce que cela signifie? Cela veut dire que Théodore, — pour obtenir immédiatement la main de votre fille, et en même temps pour étouffer dans son cœur son amour pour François Houtman, — a commis une abominable impiété. C'est lui qui a écrit les lettres sur l'œuf et qui l'a déposé dans le poulailler.

— Et ce second œuf alors? Il n'aura cependant pas... Quelle idée! Le pécheur repentant a voulu réparer sa mauvaise action.

— Non patronne, ce second œuf, c'est moi qui l'ai préparé et qui l'ai déposé dans le nid hier au soir, dans l'unique intention de vous convaincre de la fourberie de Théodore et de déjouer le piège qu'il vous avait tendu.

— Vous, vous avez arrangé cet œuf? balbutia la femme.

— Oui, moi; et des centaines de personnes de la ville savent faire de pareils œufs aussi bien que Théodore. C'est un jeu d'enfant pour ceux qui connaissent le stratagème. Dès que j'eus appris que le fils du secrétaire avait habité chez un pharmacien, il ne me resta plus de doute. Lui seul avait intérêt à la fraude et lui seul probablement dans tout le village savait comment on fait ces œufs.

— Ah, ah, c'est pour cela que depuis lors le trompeur fait une figure si hypocrite! s'écria maître Noppe avec colère.

Il déclara qu'il était complètement convaincu que le fourrier ne disait que la pure vérité; mais la femme ne se laissa pas convaincre si facilement, quoique sa foi dans le miracle fût déjà profondément ébranlée.

Les deux soldats firent valoir tant de raisons évidentes; le fourrier lui expliqua si clairement comment on fabriquait ces œufs, qu'elle se rendit enfin, et elle répandit sa colère longtemps contenue en toute sorte d'injures contre le fils du secrétaire, chose dans laquelle elle fut amplement aidée par son mari, qui ne parlait de rien moins que de lui casser les reins.

Pendant qu'ils étaient encore toujours en train de donner carrière à leur indignation, ils entendirent tout à coup derrière eux une voix douce et aimable qui disait :

— Bonjour, maître Jacques, bonjour, patronne Noppe. A-t-on bien dormi cette nuit?

Théodore Peeters avait passé la tête par la porte d'entrée :

— Attends, je vais te donner un bonjour, vilain fourbe, lâche coquin! cria le patron, en jetant sa veste et en relevant les manches de sa chemise.

Mais le major et le fourrier s'élancèrent et le retinrent énergiquement.

— Pourquoi êtes-vous fâchés contre moi? Que s'est-il passé? balbutia le jeune homme avec stupéfaction.

— Ce qui s'est passé, perfide cajoleur? cria la femme, les poings levés vers lui. Ah! on t'apprendra à venir déposer des œufs dans notre poulailler! Comment, méchant impie, tu oses abuser du saint nom du Seigneur pour nous tromper, et te moquer de nous. Va-t'en, fuis, méchant athée, ou le patron te fait un malheur!

— Hors de ma maison, hors de ma maison, ou je te casse le cou! hurla Jacques Noppe, en luttant contre les soldats pour leur échapper. Ah, fourbe, tu dois épouser Lisa! pars loin de mes yeux, et si jamais tu dépasses le seuil...

Mais, Théodore, qui se sentait coupable et qui n'avait pas l'intention de se faire assommer par le cabaretier furieux, sortit à reculons de la maison et courut en toute hâte vers le village.

On ne parvenait pas à calmer le cabaretier. Pour donner cours à sa fureur, il avait déjà, de ses fortes mains, mis une chaise en pièces et brisé deux pintes. Seuls les reproches de sa femme le calmèrent enfin. Néanmoins il grommelait encore du bourgmestre, du tribunal, de la prison, et il ne lui semblait pas impossible de faire expier à Théodore sa perfidie sur l'échafaud.

Sa femme cependant n'était pas aussi vindicative. D'après elle, il valait mieux abondonner le fils du secrétaire aux remords de sa conscience, que

de soulever un nouveau scandale par une pareille poursuite.

— Ça ne peut rester ainsi cependant, répliqua-t-il. Nous devons faire quelque chose pour le punir de son odieux attentat.

— C'est très simple, fit remarquer le sergent-major. Vous vous êtes trouvé en danger de rendre votre fille et ce bon François Houtman malheureux pour la vie. Réparez tout de suite votre erreur et faites le bonheur des enfants. Théodore sera assez puni ainsi, et les mauvaises langues, s'il y en a, n'auront pas le temps de jaser beaucoup.

— Le major a raison, murmura la femme.

— Certainement il a raison : il parle comme un livre ! s'écria le patron.

— Ainsi vous consentez à leur mariage ?

— Il le faut bien.

— Permettez-vous, patronne, que nous allions annoncer la bonne nouvelle à François Houtman et à sa mère, demanda le fourrier.

— Avec beaucoup de plaisir. Mais ne vois-je pas venir notre Lisa là-bas ? Oui, c'est elle.

— Femme, laisse-moi courir à sa rencontre et le lui dire ! demanda le patron d'un ton suppliant.

— Non, c'est moi qui ai contrecarré son mariage avec François : c'est de ma bouche qu'elle doit apprendre la nouvelle.

— C'est vrai, Christine, tu as raison.

A peine la jeune fille fut-elle entrée dans la chambre que la mère Noppe prit ses deux mains et lui dit :

— Mon enfant, ma chère enfant, ne vois-tu pas dans mes yeux que je veux te rendre heureuse ? Tu en doutes ? Eh bien, tu peux te marier avec François.

— Ciel ! est-ce vrai ? balbutia Lisa.

— Oui, oui, nous y consentons ! s'écria joyeusement le cabaretier. La noce le plus tôt possible. Nous danserons jusqu'à ce que la maison croule. Il y a diantrement longtemps que j'ai fait mon dernier entrechat ; mais, pour cet heureux jour, je graisserai encore une fois mes vieilles jambes.

La jeune fille pleurant d'une heureuse émotion était tombée dans les bras de sa mère, et elle l'embrassait et la bénissait si tendrement et si souvent, que la vieille femme sentit aussi couler des larmes le long de ses joues.

Elle embrassa aussi son père.

Puis tout à coup elle demanda :

— François le sait-il ? Non ? O, ciel, il souffre encore de son terrible désespoir ? Mon père, laissez-moi courir à la ferme pour annoncer la joyeuse nouvelle à lui, à sa mère, à sa sœur ! Pourvu qu'ils ne s'évanouissent pas de bonheur...

— Viens, mon enfant, je t'accompagne, dit la femme.

— Moi aussi ! cria le patron.

— Quoi ? tu oserais laisser le cabaret seul ! Reste à la maison, toi.

La mère et la fille s'élancèrent hors de la maison et, suivies de loin par les deux soldats, elles coururent aussi vite qu'elles pouvaient dans le chemin de traverse.

En s'approchant de la ferme, le sergent-major et le fourrier entendirent à l'intérieur des cris d'allégresse et un mélange d'éclats de voix joyeuses... Et, comme si la nature et les animaux mêmes voulaient participer au bonheur de deux âmes naïves et pures, le soleil printanier dora de son éclat généreux le toit de la demeure naguère si triste, les vaches mugirent dans l'étable, les poules caquetèrent sur le fumier, le coq chanta sur le chenil, les oiseaux gazouillèrent dans les arbres.

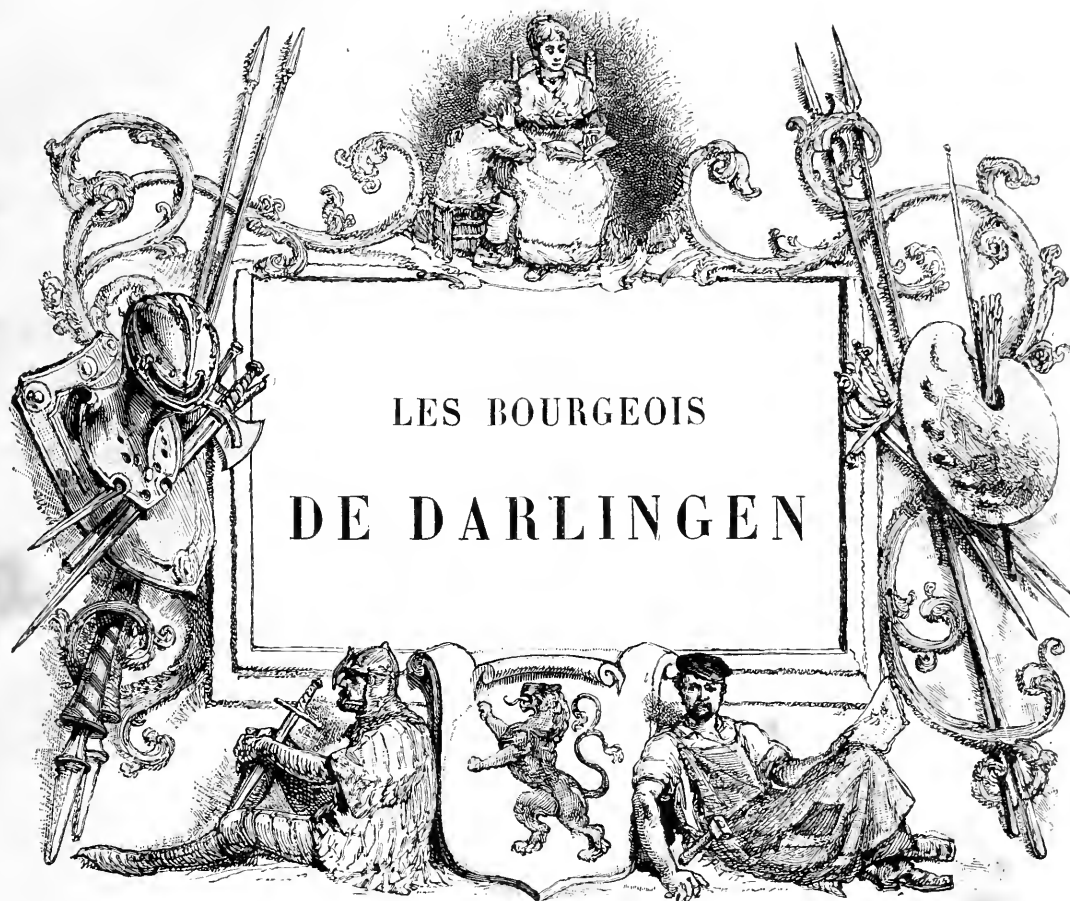
Quand les sous-officiers entrèrent dans la maison, tous vinrent à leur rencontre avec de bruyants témoignages de reconnaissance et leur serrèrent les mains, et l'heureux François, les yeux remplis de larmes, serra le fourrier sur son cœur.

A partir de ce jour, ils virent réunir pièce par pièce les objets indispensables à l'installation d'un jeune ménage ; mais ils ne purent, hélas ! assister à la noce ; car l'ordre arriva fort mal à propos qu'ils devaient partir avec leur compagnie pour Turnhout, pour y recevoir leur équipement complet de soldats. Cet équipement devait être en drap vert avec passepoils rouges et la troupe du général Niellon allait constituer dorénavant le 2me régiment des chasseurs à pied.

Ce triste jour, François Houtman et sa sœur, Lisa Noppe et sa mère allèrent avec les sous-officiers à Lichtaert, pour donner un peu de conduite à leurs sauveurs, à leurs bienfaiteurs, comme ils les appelaient.

Et, lorsque le tambour avait déjà commencé à battre et que la troupe avait déjà fait un bout de chemin, le sergent major et le fourrier, en tournant la tête, purent encore voir briller des larmes dans les yeux des bons amis qu'ils ne reverraient peut-être plus jamais.

FIN DE L'ŒUF MIRACULEUX



LES BOURGEOIS DE DARLINGEN

PREMIÈRE PARTIE

I

A quelques lieues de Bruxelles, à côté du chemin de fer de l'État, est une petite ville que nous désignerons sous le nom de Darlingen, pour prévenir toute supposition. Elle compte plus de quatorze mille âmes et renferme plusieurs belles églises, des couvents, et un hôpital dont la façade antique, d'un style gothique pur, est tout à fait digne d'attirer l'attention des connaisseurs.

Il y a une quinzaine d'années, lorsqu'on sortait de la station de Darlingen pour se diriger vers la ville, on remarquait tout d'abord quelques cheminées de fabrique s'élevant au-dessus de vastes ateliers, et l'on était porté à prendre Darlingen pour une ville industrielle et commerçante; le bruit, le mouvement, la foule de monde qu'on rencontrait dans le quartier des fabriques confirmaient encore cette opinion favorable. Mais à peine avait-on traversé une ou deux longues rues, qu'on voyait le mouvement diminuer insensiblement, et faire place à une tranquillité d'autant plus saisissante qu'on était plus près du centre de la ville.

Il y avait de belles et larges rues avec beaucoup de grandes maisons, habitées évidemment par des gens très riches. Les façades de ces maisons, qui n'avaient pas été repeintes depuis des années,

étaient grises et sales. La plupart des fenêtres étaient closes par des volets de bois, et les trottoirs étaient tapissés d'un gazon vert et dru qui s'étendait jusqu'au milieu de la rue comme une épaisse pelouse. A peine y apercevait-on de temps en temps un passant, il y faisait tranquille et solitaire comme si tout le monde y dormait pendant la journée. On n'entendait que le tintement et la sonnerie des cloches, qui s'élevaient à certaines heures de tous les coins de la ville. Excepté le quartier des fabriques, qu'on avait coutume de nommer le quartier des pauvres, tous les autres étaient également calmes et solitaires. — Aussi Darlingen avait la réputation d'être une ville d'une richesse excessive et d'un excessif ennui.

Les raisons en sont assez singulières pour qu'on les explique. A Darlingen, les gens aisés étaient alors partagés en deux classes, animées l'une contre l'autre d'une grande jalousie, et qui se haïssaient et se méprisaient réciproquement. La première classe se composait des habitants des grandes maisons fermées. Quoique issus de parents qui avaient commencé leur fortune dans le commerce des grains, des écorces de chêne, des engrais, des huiles, dans la brasserie ou dans la tannerie, ils se croyaient infiniment au-dessus des autres par cela seul qu'ils avaient acquis leur fortune par héritage. Comme il n'y avait pas de noblesse à Darlingen, ils croyaient devoir être considérés comme l'aristocratie légitime. Pourtant ils n'avaient fait aucun effort pour acquérir les qualités de la noblesse, et ils n'en avaient pas accepté les devoirs; ils se figuraient qu'il suffisait d'avoir hérité d'une grande fortune, même sans avoir la moindre valeur morale, pour se croire d'une nature supérieure et d'une caste privilégiée, et pour avoir le droit de regarder tout le monde du haut de leur orgueil. Ils passaient toute leur vie à accroître leurs richesses, quoique bien peu d'entre eux voulussent ou osassent en engager une partie dans le commerce. Leurs biens consistaient en fermes et en terres. Chercher les moyens d'en augmenter sans cesse les revenus, et d'en dépenser le moins possible, telle était leur unique occupation.

Ils avaient généralement peu d'enfants, et faisaient tous leurs efforts pour les détourner du mariage, afin d'éviter que le patrimoine de la famille fût trop morcelé. Un de leurs enfants se mariait-il, par hasard, cette union était rarement fondée sur l'inclination réciproque des jeunes gens; elle était projetée et convenue entre les parents après un examen approfondi de leur fortune respective, et sans qu'ils se fussent demandé si les fiancés se connaissaient, s'aimaient ou se détestaient. On aurait peine à se figurer la vie qui résultait souvent de ces unions mal assorties; car l'orgueil des familles couvrait d'un voile impénétrable les mésintelligences et les guerres intestines, qui restaient secrètes pour tout le monde.

Ces faux nobles, possesseurs d'une fortune héréditaire, — divisés même entre eux par le mépris et la haine, en raison de leur fortune relative, — se nommaient *les vieux riches*, par opposition à l'autre catégorie désignée par le sobriquet ironique de *nouveaux riches.*

Ceux qu'on nommait nouveaux riches étaient des gens qui commençaient alors comme avaient commencé les parents des vieux riches, en cherchant dans le commerce et l'industrie le moyen de faire fortune. Les fabriques près de la station du chemin de fer appartenaient à ces bourgeois industrieux; un grand nombre de ceux-ci possédaient des capitaux beaucoup plus considérables que les vieux riches; mais il suffisait qu'ils eussent acquis leur bien par leur propre activité et leur propre travail pour qu'ils fussent considérés par les rentiers héréditaires comme des gens d'une classe inférieure. D'ailleurs, l'incertitude même de ces capitaux, qui étaient engagés dans le commerce et l'industrie, faisait mépriser leurs possesseurs par les propriétaires de Darlingen, pour lesquels l'immobilité morale et matérielle semblait être un titre de supériorité.

Ces nouveaux riches, qui travaillaient et se fatiguaient du matin au soir, et qui gagnaient ainsi beaucoup d'argent, auraient bien voulu, à la fin de leur journée, trouver quelques distractions et quelque amusement. Souvent les jeunes gens de cette classe avaient essayé d'organiser des soirées de danse, de musique ou d'autres parties de plaisir. Ils y avaient même été aidés par quelques fils de rentiers, et, en réunissant leurs ressources, ils avaient acheté un beau jardin, construit de grands bâtiments, et organisé une *harmonie* complète. Mais le mauvais vouloir des vieilles familles fit échouer tous leurs efforts; et, comme ils n'étaient pas assez nombreux par eux-mêmes pour former une société suffisante, l'harmonie s'est dissoute, et le beau jardin d'agrément est envahi par les ronces et les mauvaises herbes.

Les vieux riches de Darlingen refusaient de faire partie de toute société et s'abstenaient de paraître aux réunions avec leur famille, de peur qu'une liaison ne se formât entre leurs fils ou leurs filles et les enfants des nouveaux riches, et qu'il ne s'ensuivît des mariages qu'ils considéraient comme humiliants pour leur maison. D'autre part, comme les vieux riches, soit par économie, soit parce qu'ils n'étaient pas unis entre eux, recevaient très rarement, comme les nouveaux riches se voyaient réduits à aller chercher des divertissements à

Bruxelles, Darlingen était une ville sans société, sans amusements, et même sans le moindre développement intellectuel.

En l'année 1845, il y avait dans la rue Saint-Jean, à Darlingen, une très grande maison, qui a été incorporée depuis dans une sucrerie nouvellement établie. Elle était habitée à cette époque par un vieux riche du nom de Boniface Romys. La large façade de cette demeure, qui n'avait peut-être pas été repeinte ni nettoyée depuis dix ans, les fenêtres closes, l'herbe qui poussait devant la porte, tout lui donnait une physionomie froide et triste.

Par une des premières journées d'été de cette année 1845, une vieille dame, seule et silencieuse, était assise dans une vaste chambre au premier étage de cette maison. Elle tricotait; sa toilette, presque entièrement noire, était si simple et si éloignée de tout luxe, qu'elle accusait l'économie, sinon la négligence. Un ennui prolongé et une douleur muette jetaient leur ombre sur son visage, où se lisaient, d'ailleurs, une grande bonté de cœur et un profond abattement. Quoique ses joues fussent couvertes de rides et que sa chevelure commençât à grisonner, cette dame devait avoir été, dans sa jeunesse, une très belle personne, car les traits de son visage étaient fins et réguliers, et portaient encore les traces d'une beauté fanée.

La chambre où elle se trouvait était tendue d'un papier vert foncé, dont les grandes fleurs étaient effacées çà et là par l'âge et par l'humidité des murs. Sur les chaises, lourdes et vermoulues, on voyait encore les restes d'une ancienne dorure; le velours d'Utrecht qui les recouvrait n'avait plus de couleur reconnaissable. Sur la cheminée, entre deux grands vases de porcelaine peinte, on voyait une pendule de cuivre, massive et laide de forme, mais très ancienne. Deux ou trois tableaux sans aucune valeur artistique étaient suspendus à la muraille; la table et la commode étaient en bois de chêne.

Toute cette chambre témoignait hautement que le bon goût n'avait point présidé à son ameublement, et que ses habitants n'avaient eu qu'un seul but, celui de s'entourer, au meilleur marché possible, d'objets ayant un air d'antiquité.

Les stores épais de la fenêtre étant presque entièrement baissés, le jour entrait difficilement dans cette pièce, et tout concourait à en faire un sombre et triste séjour.

La vieille dame continua longtemps à tricoter, sans autre mouvement que celui de ses doigts qui remuaient les aiguilles. Une fois seulement, elle avait promené lentement son regard autour de la pièce, comme un prisonnier qui mesure son cachot, avec la certitude qu'il n'en sortira plus jamais. Mais cet examen machinal parut n'avoir éveillé en elle aucune idée, car son visage ne trahit point d'émotion. La chambre était si muette, la maison et la rue si tranquilles, qu'on eût entendu trotter une souris.

Enfin l'escalier craqua sous les pas d'une personne qui montait; au bout d'un instant, la porte s'ouvrit; une jeune femme entra, se dirigea vers la fenêtre et s'assit près d'une table chargée en partie d'objets d'habillement destinés à des enfants, et assurément à des enfants pauvres, car ils étaient tout petits et d'étoffe grossière. Elle prit une petite veste de drap et se mit à coudre. Elle souriait d'un air singulier, et secouait la tête en signe de désapprobation, comme si elle répondait à une de ses pensées.

Elle pouvait avoir à peu près vingt-huit ans. Elle était haute de taille, et plutôt maigre que grasse. Si ses joues n'avaient pas été complètement décolorées, elle eût pu passer pour belle aux yeux de certains hommes; mais un teint mat et terne avait remplacé sur son visage la fraîcheur de la jeunesse, et le sourire aigre qui relevait les coins de sa bouche donnait à sa physionomie quelque chose de dur et de revêche. Elle portait, comme l'autre femme, des vêtements de couleur sombre; mais la simplicité, qui paraissait naturelle chez la vieille dame, était chez la seconde une preuve évidente de recherche ou de mauvais goût.

— Comment va le petit Jean du cordonnier, Thérèse? demanda la vieille dame.

— Pauvre agneau, il est encore bien malade! répondit la demoiselle d'une voix pleine de compassion; il en revient néanmoins. J'ai promis de lui faire de beaux habits bien chauds pour l'hiver.

— Il est content, sans doute?

— L'espoir et la joie le guérissent, ma mère. Je regrette de devoir employer des étoffes si grossières; j'aurais voulu faire des vêtements un peu plus jolis pour rendre l'enfant plus heureux; mais papa s'y est opposé. Il a raison d'être si économe de son argent, mais du moins il pourrait bien se montrer un peu plus généreux pour de pauvres enfants innocents.

Il y eut un long silence. Les deux femmes travaillaient. La jeune fille était retombée dans ses réflexions; un sourire moqueur errait sur ses lèvres, et elle paraissait rire intérieurement de quelqu'un ou de quelque chose.

La vieille dame la considéra un instant, puis elle demanda :

— Tu ris tout bas, Thérèse? De quoi ris-tu donc ainsi?

— Où va le monde aujourd'hui, Dieu seul le sait, répondit la demoiselle. Vous connaissez bien

la fille de l'*Éléphant couronné*, ma mère? la plus jeune, celle qui a une épaule haute?

— Oui, je connais Philomène; mais c'est une fille bien faite qui n'a pas une épaule haute.

— Certainement, ma mère, elle bourre ses robes d'ouate pour le dissimuler.

— Lui est-il arrivé quelque chose?

— Cela va trop loin. Je me suis mise un instant à la porte de la rue pendant que la servante recevait la viande du boucher, et j'ai vu passer Philomène avec un châle voyant, qui n'a certainement pas coûté moins de trois cents francs, avec des plumes sur son chapeau, avec des nœuds et des rubans à ses habits, comme une poupée à l'étalage d'une boutique à la foire. Ah! ah! j'en ai ri; mais n'est-ce pas une véritable honte? une fille de cabaret!

— La fille d'un hôtel, Thérèse. Les gens de l'*Éléphant couronné* possèdent une assez jolie fortune, et ils ont les moyens de bien habiller leurs enfants.

— Mais une pareille toilette convient-elle à de petits bourgeois qui, en fin de compte, ne sont que les domestiques des gens qui vont et qui viennent?

— C'est leur affaire, Thérèse. Pourquoi nous mêler de cela?

— Oui, vous, maman, s'écria la demoiselle avec une impatience mêlée de dépit, vous resteriez indifférente lors même que le monde entier courrait à sa perte. N'est-il pas du devoir des gens vertueux de blâmer et de combattre le mal? Et, si les personnes riches ferment les yeux et approuvent tout, le peuple et la bourgeoisie ne seront-ils pas abandonnés, sans guide ni conseil, à l'immoralité, au luxe, à l'orgueil?

La mère haussa légèrement les épaules et répliqua :

— Tu pourrais bien avoir une apparence de raison en général, mon enfant; mais que cette innocente Philomène mérite une critique si sévère, c'est ce que je ne crois pas.

— Songez donc, cela va épouser un commis voyageur!

— Notre servante a ouï dire hier qu'il est commerçant.

— Commerçant? Oui, les gens de l'*Éléphant couronné* répandent le bruit qu'il est intéressé dans une maison de commerce d'Anvers; mais c'est un pauvre diable, et son père un barbier. Certes, les parents de Philomène ne permettraient pas que leur fille se marie avec un homme si commun, s'il n'y avait pour cela des raisons majeures. Ce sont des choses abominables auxquelles on ne peut penser sans indignation.

— Je t'en prie, Thérèse, ne dis pas de ces choses-là, reprit la vieille dame avec un accent de prière. Si tes soupçons n'étaient pas fondés!

— Ils ne sont, hélas! que trop fondés, répliqua la demoiselle. Madame Kwas, qui passe sa vie à surprendre les secrets des familles, afin de pouvoir les divulguer à la ronde, l'a dit à Joséphine, la modiste. Et celle-ci le raconte à tout le monde; vaguement, il est vrai, car elle travaille pour les gens de l'*Éléphant couronné*, mais assez clairement toutefois pour être comprise. La modiste a pourtant plus de raisons que qui que ce soit pour taire des choses semblables...

— Allons, Thérèse, laissons chacun porter son lot et expier ses fautes. Parlons d'autre chose, mon enfant.

— Je vous trouve de moins en moins compréhensible, ma mère, s'écria la demoiselle d'un air mécontent. De quoi pourrait-on donc s'occuper ici, de quoi parlerait-on, sinon de ce qui se passe en ville? Ne peut-on pas dire la vérité, et ne doit-on pas blâmer le mal? Il n'y a pas moyen de causer avec vous, ma mère; vous critiquez mes moindres paroles. C'est trop pour vous que j'ouvre la bouche. Taisons-nous donc... et continuez à vous plaindre qu'il fait triste et ennuyeux ici, dès que ma sœur Hermine, votre enfant gâtée, est hors de la maison!

La vieille dame se remit à tricoter; la demoiselle baissa la tête sur sa broderie avec une expression d'impatience et de colère.

Un long silence régna de nouveau dans la chambre. Puis la mère demanda :

— Thérèse, la servante a-t-elle tout mis en ordre dans la chambre à coucher d'Hermine? Elle reviendra bien certainement demain de Schaerbeek.

— Je crois que oui, répondit la demoiselle; ce n'est pas mon affaire. Hermine va encore débarquer avec toute une charge de pots de pommade et de flacons d'odeurs, avec de nouveaux chapeaux, des malles pleines de robes, des rubans, des livres, des musiques, et mille autres fanfreluches frivoles. A quoi sert d'arranger sa chambre, puisqu'elle la transformera immédiatement en un magasin plein de désordre? L'oncle Jean qui, soit dit entre nous, n'a guère l'intelligence de ce qui convient à une jeune fille, aura rendu ma sœur plus vaine qu'elle ne l'était déjà. Dieu sait combien d'argent il aura encore gaspillé pour surcharger Hermine de cadeaux inutiles! Sa fortune m'appartient pourtant aussi bien qu'à ma sœur; car nous devons hériter de lui l'une comme l'autre. Ce qu'il dépense pour Hermine m'est injustement ravi.

— Thérèse, mon enfant, comment peux-tu être si jalouse! dit la vieille dame avec un accent de reproche. Depuis six semaines, tu n'as pas vu ta sœur. Ne devrais-tu pas être joyeuse de son retour?



Les deux femmes travaillaient. (Page 3.)

— Joyeuse? ricana Thérèse. Eh! oui, parce qu'elle va mettre la maison sens dessus dessous, mécontenter les voisins par ses cris, ses chants, et faire du bruit du matin au soir! parce que, à la honte de la famille, elle va encore aller à l'église et se promener par les rues, vêtue comme une de ces Bruxelloises évaporées! Il est bien agréable pour nous, qui faisons tout pour échapper à la médisance, de passer par toutes les langues de la ville, à cause de la conduite légère de ma sœur. Que ne pouvez-vous entendre, ma mère, tout ce que l'on dit d'elle, et comme ses allures et ses façons frivoles sont blâmées de tout le monde!

— Hélas! comment est-il possible que vous parliez ainsi de votre sœur! dit la vieille dame avec un douloureux étonnement. Hermine, la bonne, la joyeuse Hermine! Mais elle est aimée de tous ceux qui la connaissent ou l'approchent seulement; partout où elle paraît règnent l'amitié, le plaisir et la joie. Qui serait assez méchant pour dire du mal d'elle, qui est naïve et pure comme une colombe?

— Vous devriez entendre avec quelle indignation quelques-unes de nos connaissances, entre autres madame Kwas, parlent de la toilette extravagante de ma sœur Hermine!

Un frémissement soudain agita le corps de la vieille dame, et un fugitif éclair brilla dans ses yeux fatigués. Elle maîtrisa cependant son émotion, et dit d'un ton calme et grave :

— Madame Kwas? Ah! il est possible qu'à Darlingen un ange du Seigneur lui-même n'échapperait pas à la médisance des gens; mais, Thérèse, crois-tu que la vipère, lorsqu'elle crache tout son venin sur les lis, puisse ternir l'éclat de la fleur sans tache?

— Bah! ces comparaisons ambitieuses ne sont pas des raisons, ma mère, répondit la demoiselle

avec un léger sourire de moquerie. La question n'est pas de savoir si ma sœur fait ou pense du mal : ce qu'on doit chercher à éviter, c'est de donner au monde des sujets de blâme ou de critique ; sous ce rapport, la conduite de ma sœur est très condamnable.

— Mais, Thérèse, aie au moins un peu d'indulgence pour cette pauvre Hermine ; elle est encore une enfant.

— Une fille de dix-sept ans, une enfant? Il y a longtemps qu'on tâche de lui inspirer, même par la force, le sentiment des convenances, et de lui faire comprendre ce qu'elle doit à la bonne renommée de notre famille. Si ma sœur est devenue si mondaine et si évaporée, c'est mon oncle Jean qui en est la cause. Aussi j'engagerai mon père à ne plus la laisser aller si longtemps à Schaerbeek l'année prochaine. Schaerbeek est trop près de Bruxelles, et elle ne peut y trouver que de mauvais exemples. Si vous, ma mère, vous êtes assez aveugle pour oublier votre devoir, c'est moi qui veillerai sur la réputation de ma sœur et sur le nom de notre famille.

La vieille dame poussa un soupir et parut effrayée; après un moment de silence, elle répondit :

— Quoi ! Hermine ne pourrait plus aller chez mon bon frère? Il est son parent, Thérèse; elle a été élevée dans sa maison jusqu'à l'âge de quatorze ans. Nous sommes convenus avec lui qu'Hermine irait tous les ans passer six semaines chez lui, à Schaerbeek. Il l'aime comme sa propre enfant ; pendant dix mois, il attend avec impatience le jour de son arrivée... Et tu voudrais le priver d'une chose qu'il considère comme son plus grand bonheur? Et sa tante, ma pauvre sœur Marie, voudrais-tu lui faire ce chagrin? Ah ! je t'en prie, ne soit pas si cruelle pour ta sœur.

En achevant ces derniers mots, elle avait tendu les mains vers sa fille avec une expression suppliante.

— Votre amour excessif pour Hermine vous égare, répondit Thérèse. S'il s'agissait de faire une chose qui me fût désagréable, ma mère, vous ne vous en effrayeriez pas ainsi. Mon père, qui a plus d'esprit que nous, a dit également qu'Hermine n'irait plus à Schaerbeek.

— A-t-il dit cela? demanda la mère. O Thérèse, toi qui obtiens tout de ton père, ôte-lui cette idée de la tête.

Un double coup de sonnette résonna dans la maison.

— Voilà mon père, dit la fille.

— Parleras-tu en faveur d'Hermine? Je t'en serai reconnaissante, mon enfant, supplia la vieille dame.

— Nous verrons, répondit Thérèse. Cela dépendra de la conduite de ma sœur et de votre indulgence pour sa légèreté.

On entendit, au rez-de-chaussée, une grosse voix gronder avec un accent de colère. Cette voix devait faire sur la vieille dame une puissante impression, car elle pâlit et se mit à trembler. La porte de la chambre fut ouverte avec violence : un homme parut sur le seuil, et s'y arrêta un instant, en fixant sur les deux femmes un regard accusateur.

Boniface Romys, le maître de la maison, était un homme de haute taille, encore fort pour son âge, quoique ses cheveux, par leur blancheur de neige, indiquassent qu'il avait beaucoup travaillé durant sa vie. Sa figure, pâle et mate, n'offrait rien de remarquable en ses traits, hormis des lèvres minces et de petits yeux gris qui semblaient lancer des étincelles. Il portait du linge très fin et très blanc, une grosse épingle en diamant sur la poitrine, et une bague en diamant à la main gauche. Le reste de son costume était assez négligé et même assez malpropre ; son chapeau était même devenu roux de vieillesse, et les bords en étaient visiblement gras.

Après avoir jeté un coud d'œil courroucé sur les deux femmes, il s'adressa à elles avec des gestes furieux.

— C'est à vous faire sortir de votre peau ! s'écria-t-il. Que faites-vous ici toute la journée? Jaser et babiller, faire des habits pour les enfants de gens qui boivent leurs journées dans les cabarets !...

— Ah ! ces pauvres petits ! En quoi est-ce leur faute? répondit la demoiselle avec une sorte d'indignation.

— Tais-toi... Tu ferais mieux d'aller voir à la cuisine comme on y gaspille notre argent d'une abominable façon. Je rentre à la maison, fatigué, harassé à force de courir et de travailler... et je surprends la servante tenant en main une demi-livre de pain sur laquelle elle avait étendu un quarteron de beurre. Elle pèle les pommes de terre, les pelures ont au moins un sou d'épaisseur.

La vieille dame voulut hasarder une explication, mais son mari frappa du pied avec impatience et s'écria :

— Taisez-vous, quand je veux parler ! Quoi ! du matin au soir je me casserai la tête et je me fatiguerai à chercher les moyens d'augmenter nos revenus ; je m'épuiserai pour laisser après moi un bel héritage et pour élever ma famille au-dessus des autres ! et vous, par paresse et par négligence, vous laisserez tout dissiper, tout gaspiller dans la maison? Cette servante fainéante sortira d'ici. Je l'ai résolu depuis assez longtemps. Aujourd'hui même, je lui donnerai son congé.

— Mais, Boniface, objecta sa femme, cette pauvre Sophie nous sert fidèlement depuis vingt ans. Elle devient vieille et caduque; elle ne trouvera plus un autre service.

— Que nous importe? grommela son mari irrité. Je l'ai louée pour faire son service comme il faut. Si elle n'en est plus capable, elle n'a qu'à gagner sa vie comme elle pourra.

— Non, Boniface, vous ne la renverrez pas, dit madame Romys d'un ton craintif.

— Je ne la renverrai pas? Vous y opposeriez-vous, par hasard? Ah! c'est ce que je voudrais voir !

— Mon père a raison, observa Thérèse; Sophie n'est pour ainsi dire plus bonne à rien; elle fait tout de travers, et, en outre, elle gâte ma sœur. Il est temps qu'elle déloge

— Eh bien, s'il le faut, faites selon votre volonté, Boniface, soupira la vieille dame.

Et elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec découragement.

Cette soumission parut calmer un peu son mari; il se tourna vers sa fille, et lui dit :

— Va à la cuisine, Thérèse, et restes-y quelque temps. J'ai à causer avec ta mère de choses graves. Tu sauras également la chose tout à l'heure.

La demoiselle sortit de l'appartement.

Boniface Romys prit un siège et dit à sa femme :

— Asseyez-vous, Julie; je veux vous communiquer une chose importante; non pour connaître votre sentiment, ni pour vous demander conseil, car je prévois que, comme d'ordinaire, vous serez d'un tout autre avis que moi. C'est seulement parce que des choses semblables ne peuvent se faire à votre insu, ni même sans votre consentement. Vous n'avez guère l'intelligence de ce qui est nécessaire pour élever notre famille dans le monde — et, d'ailleurs, ma volonté fait loi ici.

La femme le regarda sans mot dire, avec une expression de souffrance.

— Voici l'affaire, reprit-il. Notre fortune peut s'élever à cinq cent mille francs environ, les propriétés ayant sensiblement augmenté de valeur. Ajoutez à cela que, quand l'oncle Jean et la tante Marie seront morts, notre famille s'enrichira encore de plus de deux cent cinquante mille francs de ce côté. J'avais pensé et espéré que nos deux enfants ne se marieraient pas. En ce cas, notre fortune n'eût point été divisée; et, si nous avions le bonheur de survivre à votre frère et à votre sœur, nous nous fussions trouvés, dans nos vieux jours, à la tête d'environ huit cent mille francs. Il y a peu de gens à Darlingen qui pourraient alors se croire au-dessus des Romys. Tel fut longtemps mon espoir et mon but. J'étais sûr de notre Thérèse, c'est une fille d'esprit qui comprend parfaitement les vœux de la famille. Elle ne se mariera jamais. Elle hait le mariage, et le monde ne lui plaît pas.

— Cela paraît ainsi; mais, au fond, peut-être en est-il autrement, murmura la vieille dame.

— Bah! vous ne savez pas ce que vous dites, Julie. Notre Thérèse a-t-elle jamais manifesté quelque penchant pour le mariage? Mais, pour ce qui concerne Hermine, il en est tout autrement. J'ai depuis longtemps acquis la conviction qu'on ne la détournera pas du mariage, surtout parce que l'oncle Jean s'est mis dans la tête qu'elle ne peut rester fille, que nous le souhaitions ou non. Hermine se mariera donc, tôt ou tard. J'ai pris mon parti à cet égard, et, pour empêcher l'oncle Jean de se mêler de cette affaire, j'ai cherché moi-même un bon parti pour Hermine.

Sa femme jeta sur lui un coup d'œil anxieux.

— Quel enfantillage! dit-il en riant. Vous êtes là à trembler, comme si j'étais capable de faire faire un mauvais mariage à ma fille. Ne craignez rien, le mari que je lui destine est presque aussi riche que nous, et, quoiqu'il fasse encore le commerce, il est d'une famille ancienne et estimée. Les Pottewal...

— Pottewal, le marchand de grains! s'écria la dame en pâlissant. O ciel! ce n'est pas possible!

— Pas possible? Et pourquoi? Depuis le décès du père Pottewal, son fils unique Francis est à la tête d'une fortune considérable.

— Mais il est déjà vieux, il ne connaît peut-être pas notre fille Hermine, murmura la femme tremblant d'émotion.

— Trente-huit ans. C'est la maturité de l'homme. Alors seulement on a de l'expérience; alors seulement on ne court plus le danger de devenir un prodigue ou de mal gérer ses affaires.

— Ah! Boniface, n'obligez pas mon Hermine à se marier sans amour! Ne la rendez pas malheureuse pour toute sa vie!

— Malheureuse ? répéta M. Romys. Nous aussi, nous nous sommes mariés presque sans nous connaître. Sommes-nous malheureux? Cela nous a-t-il empêchés de réussir et d'augmenter nos biens? De l'amour? Allez donc au marché avec cela pour acheter du beurre! Qu'est-ce que le mariage pour des gens aisés, sinon l'association de deux fortunes et un moyen de rehausser la considération des familles? M. Pottewal le comprend également ainsi. Il veut se marier pour avoir une femme de ménage, pour qu'il y ait quelqu'un qui surveille ce qui se passe chez lui lorsqu'il est en voyage pour son commerce. Il avait un vieux maître-ouvrier auquel il pouvait se fier comme à lui-même. Ce serviteur est mort depuis trois mois; Pottewal est seul maintenant. Il s'est plaint à moi de son em-

barras, et je lui ai fait comprendre qu'une union entre nos deux familles ne serait pas une mauvaise affaire, aussi bien pour lui que pour nous.

— Hélas! hélas! M. Pottewal a besoin d'une servante et vous lui donnez votre enfant! dit la mère effrayée, d'une voix faible et en cachant son visage dans ses deux mains.

— Comment, une servante? demanda Boniface. Êtes-vous donc ma servante? Je sais bien ce que vous avez en tête, vous, aussi bien que l'oncle Jean et la tante Marie; vous souhaitez qu'Hermine se marie avec le premier des jeunes sauteurs de Bruxelles qui se présentera. Et je vous dirai franchement ce qui m'engage à me presser si fort: Ernest Decock, qui croit en savoir assez maintenant pour venir chercher de l'occupation à Bruxelles en qualité d'ingénieur des travaux publics, va revenir d'Angleterre. Ce garçon m'a toujours inspiré de la défiance. Il a eu autrefois l'occasion de voir plusieurs fois Hermine à Schaerbeek. Elle parle encore de lui beaucoup trop souvent. Ce n'est pas que j'aie découvert chez Hermine autre chose qu'une amitié très innocente pour Ernest Decock; mais je crains que l'oncle Jean et la tante Marie n'inspirent à notre fille de dangereux projets. Ernest est pauvre; son père a fait de mauvaises affaires et ne lui a pas laissé trente mille francs. Vous comprenez donc bien qu'il n'y a pas à hésiter. M. Pottewal est contraint de se marier: si ce n'est pas avec Hermine, ce sera avec la fille de M. Cortbeen, qui l'a déjà fait tâter à ce sujet par madame Kwas. Pareilles occasions sont trop rares à Darlingen pour laisser échapper celle-ci.

Madame Romys, la tête penchée, les yeux baissés, demeurait sans faire un mouvement. Peut-être la dureté égoïste de son mari, sous laquelle elle ployait depuis près de trente-cinq ans, lui avait-elle enlevé toute sa force morale et l'avait-elle fait tomber dans un découragement maladif. Du reste, elle sentait que ni ses prières ni ses larmes n'auraient aucun pouvoir contre la fatale résolution de Romys, et, quoiqu'il y allât du bonheur de son Hermine chérie, elle ne trouvait pas dans son âme la force de s'élever contre la volonté despotique de son mari.

— Votre résistance ne m'étonne pas, reprit Boniface Romys. Je m'y attendais. Il serait bien étonnant qu'une fois en votre vie vous approuvassiez ce que j'ai jugé utile. Vous pouvez pleurer tant qu'il vous plaira, mais faites attention à ce que je vous dis. Dès qu'Hermine sera de retour, je ferai avertir M. Pottewal. Il viendra prendre le café avec nous. Si vous étiez assez imprudente ou assez folle pour ne pas l'accueillir comme il convient, vous aurez lieu de vous en repentir. Dites à Hermine un mot défavorable, et vous verrez comme je sais rester maître dans ma maison. Ah! vous croyez que l'oncle Jean pourrait me...

On frappa à la porte de l'appartement.

— Mon père, n'y a-t-il pas d'empêchement? demanda une voix au dehors.

— Bah! entre toujours, Thérèse, cria Boniface Romys.

— Tiens! pourquoi maman pleure-t-elle encore? demanda la demoiselle en entrant dans la chambre.

— C'est toujours la même chose, tu le sais bien, répondit le père. Thérèse, tu entendras mieux raison. J'ai annoncé à ta mère qu'Hermine va se marier.

— Se marier! Hermine se marier! interrompit Thérèse en pâlissant. Mais qu'est-ce que cela? Vous plaisantez sans doute, mon père?

— Non, je ne plaisante pas du tout, c'est arrêté, et cela se fera. Francis Pottewal, le riche marchand de grains, devient ton beau-frère.

— On m'a donc indignement trompée depuis mon enfance? s'écria Thérèse dont les lèvres frémissaient, tandis qu'elle regardait son père en face avec une expression qui n'était rien moins que respectueuse. Quoi! on me fait rester fille pour que la fortune de la famille ne soit pas divisée, et maintenant qu'il n'est peut-être plus temps pour moi, on arrange pour ma sœur un brillant mariage?

— Mais laisse-moi donc te faire comprendre...

— Comprendre? Je ne comprends que trop bien, poursuivit Thérèse avec une irritation croissante. Si je meurs, Hermine possédera toute la fortune de la famille; et, si elle meurt, je n'hériterai rien de son côté. C'est ainsi que l'on vole la pauvre Thérèse. Tout pour Hermine; pour moi, repoussée, rien!

— Te tairas-tu, à la fin? s'écria Romys. Tu bavardes comme une pie sans savoir ce que tu dis. Écoute, et tu reconnaîtras qu'il y a pour toi plus d'un avantage dans ce mariage. Chacun peut mourir; s'il arrivait que M. Pottewal et ta sœur n'eussent pas d'enfants et qu'ils quittassent ce monde avant toi, sais-tu, fille étourdie, combien tu serais riche? Tu posséderais à toi seule notre fortune, la fortune de l'oncle Jean et la fortune des Pottewal; ensemble un million, bien plus d'un million!

La chance de devenir un jour si colossalement riche fit une profonde impression sur l'esprit de mademoiselle Romys. Elle suspendit son jugement, et sourit intérieurement à cette séduisante espérance. Mais soudain une pénible clarté parut se faire dans son esprit:

— Mon père, mon père! vous cherchez à m'aveugler, dit-elle avec un accent de reproche. Je vois bien ce qui se passe. Hermine se mariera; elle

sera riche; elle aura des enfants, l'heureuse créature! tandis que, moi, j'userai ici ma vie, seule et délaissée. Je serai morte avant Hermine; elle seule peut tout posséder. Vous faites de moi la victime de ma sœur; vous me sacrifiez!

— Folie que tout cela! Tu deviens aussi déraisonnable que ta mère, et je ne m'étonnerais pas de te voir également fondre en pleurs. Je m'en embarrasserais fort peu, du reste. Le mariage que j'ai résolu est au plus haut point avantageux pour notre famille. Le bien-être, l'élévation et l'honneur de la famille vont avant tout. Que cela te plaise ou non, dans deux mois Hermine sera madame Pottewal, ou j'y perdrai mon nom de Boniface Romys. On ne dira pas un mot de ce mariage à Hermine avant que je lui en aie parlé moi-même.

Madame Romys se leva et étendit les mains vers son mari en lui disant avec un accent de prière :

— O Boniface! revenez sur votre décision! Donnez au moins un peu de temps à notre Hermine... Voyons d'abord si elle peut ressentir quelque affection pour M. Pottewal. Attendez, pour décider si irrévocablement du sort de notre pauvre fille, qu'elle connaisse au moins l'homme que vous lui destinez. Non, non, soyez bon et écoutez mes conseils; ne vendez pas mon enfant pour une poignée d'or.

Son mari souriait d'un air railleur et il allait repousser par des paroles amères l'humble et triste prière de sa femme, quand la maison retentit tout à coup d'un bruit éclatant de porcelaines qui se cassent, comme si on avait laissé tomber une pile d'assiettes.

M. Romys pâlit et rougit alternativement : il grinça des dents, frappa du pied, et s'écria avec fureur :

— Malédiction! Voilà ce que c'est! Toute la vaisselle en pièces. Je jette Sophie dans la rue, je la fais emprisonner, cette voleuse.

Sa femme, tout en pleurs, courut après lui pour le retenir; mais il avait déjà descendu l'escalier, suivi de Thérèse.

Madame Romys resta toute tremblante dans la chambre, écoutant avec anxiété les paroles grossières qui montaient du rez-de-chaussée jusqu'au premier étage. Elle leva tristement les yeux au ciel, et dit en soupirant :

— O Seigneur! pitié pour mon enfant! Vous avez permis que je me marie sans amour : voyez mon sort!

II

La servante Sophie était assise dans la cuisine, occupée à peler des carottes sur une table. De temps en temps, une larme venait mouiller sa paupière, et son regard, fixé sur le sol, était plein d'amères réflexions. Tout était si tranquille dans la maison, que les soupirs de la vieille femme, bien que très légers, s'entendaient comme si des sanglots violents s'élevaient de sa poitrine oppressée.

La porte s'ouvrit, et une vieille dame entra. Celle-ci, avant de la refermer, allongea encore une fois la tête dans le corridor pour voir si personne ne l'avait suivie; puis elle dit à la servante à voix basse :

— Allons, Sophie, il ne faut plus pleurer. La colère de M. Romys se calmera, et vous pourrez certainement rester.

— Oui, madame, répondit la servante, je puis rester encore; mais monsieur me fait payer vingt-cinq francs pour le bris d'une vieille soupière qui était fendue depuis bien des années. D'ici à deux mois, je ne recevrai plus de gages.

— Il reviendra également sur cette décision, Sophie; ayez bon courage.

— Je n'ose pas l'espérer, soupira la servante en continuant à pleurer tout bas; monsieur m'a encore déclaré ce matin que rien au monde ne pourrait le déterminer à diminuer ma perte d'un simple franc. Je ne me désolerais pas ainsi de la perte de mes gages, madame, vous le savez bien; mais que vais-je faire pour payer, pendant ce temps-là, le loyer de ma pauvre sœur aveugle?

La vieille dame secoua la tête d'un air de compassion, mais elle ne répondit que par une plainte.

— Pauvre Sophie, vous êtes bien malheureuse, murmura-t-elle.

— Je ne pourrai plus longtemps rester ici, madame, reprit la servante. Depuis ma dernière indisposition, mes forces ont beaucoup diminué; je deviens vieille et caduque, monsieur s'en aperçoit... Que la volonté de Dieu s'accomplisse!... Il sera assez miséricordieux pour préserver la vieille Sophie des maladies. Peut-être pourrais-je, en travaillant aux champs, gagner, pendant quelques années encore, mon pain et le pain de ma sœur aveugle. Il me vient souvent à l'esprit que je ferais mieux de renoncer tout de suite à mon service.

— Vous pourriez nous quitter, Sophie? dit madame Romys en soupirant. Je vous en prie, ne pensez pas à cela. Hermine s'affligerait sincèrement de votre départ. Et moi, Sophie!

— Je le sais bien, madame. Hermine est douce et bonne pour moi; et s'il ne dépendait que de vous, je n'aurais qu'à bénir le ciel de m'avoir donné de si bons maîtres. Aussi, si je dois quitter cette maison, je penserai souvent encore les les larmes aux yeux à cette chère enfant que j'ai portée dans mes bras, et à vous, madame, à vous et à votre sort cruel...

— Vous vous trompez, Sophie, je suis contente de mon sort, interrompit madame Romys. Certes, il ne fait pas toujours gai ici, mais le proverbe dit vrai : « Chaque maison a sa croix; » et peut-être ailleurs les choses vont-elles encore plus mal que chez nous. Je le répète, ayez bon espoir.

— Oh ! non, madame, il n'y a plus d'espoir ! dit la servante en sanglotant, tandis qu'elle cachait sa figure dans ses deux mains, mademoiselle Thérèse ne peut plus me souffrir ni me voir devant ses yeux. C'est incompréhensible : elle, si bonne et si charitable pour les petits enfants, elle est sans cœur pour une pauvre femme usée !

Une étrange expression de pitié et d'hésitation se lisait sur le visage de la vieille dame. Elle ouvrit la porte de la cuisine, s'assura que personne ne se trouvait dans le corridor, referma la porte, et demanda :

— Sophie, si vous pouviez donner quelques acomptes aux personnes qui prennent soin de votre sort, consentiraient-elles à attendre pour le payement intégral de votre dette ?

— Peut-être bien, madame. Ils en ont tant besoin eux-mêmes !

Madame Romys mit quelques pièces de monnaie dans la main de la servante en disant :

— Tenez, Sophie, voilà un peu d'argent sur vos gages de ce mois-ci. Puisse-t-il vous consoler de votre chagrin, mais n'en dites rien à Thérèse; M. Romys en serait informé. Et maintenant, réjouissez-vous. Hermine revient cet après-midi. Je lui dirai que vous vous trouvez dans un triste embarras; elle aura de l'argent, elle vous aidera. N'ayez nulle crainte : votre pauvre sœur aveugle n'aura point à souffrir de l'accident d'hier. Continuez tranquillement votre ouvrage; j'entends Thérèse qui se lève là-haut; elle vient peut-être voir où je reste si longtemps. Bon courage, bon courage...

Elle se disposait à quitter la cuisine, mais tout à coup on entendit dans la rue un bruit de roues qui s'arrêtaient devant la porte de la maison. Madame Romys, tout émue, écouta, et la servante se leva avec un sourire d'espoir qui brillait à travers ses larmes.

Le bruit de la sonnette retentit dans le vestibule.

— Ah ! la voilà ! voilà Hermine ! s'écria la servante en s'élançant vers la porte.

Un instant après, une charmante jeune fille sautait au cou de la vieille dame et l'embrassait à plusieurs reprises avec une tendre effusion et toute sorte d'exclamations joyeuses.

— Il y a des larmes dans vos yeux, ma chère mère ! s'écria-t-elle. Des larmes d'amour pour moi ? Vous êtes émue de joie parce que votre Hermine revient. Ah ! béni soit Dieu qui m'accorde encore le bonheur de presser ma bonne mère dans mes bras... Mille amitiés de mon oncle Jean et de ma tante Marie. Ils viendront vous voir. J'apporte un cadeau pour vous et pour ma sœur Thérèse : toute sorte de belles et magnifiques choses. — Où est papa ? N'est-il pas à la maison ? O maman ! séchez ces larmes; nous allons avoir beaucoup de plaisir. Mon oncle Jean m'a acheté les plus jolies musiques nouvelles qu'il y ait à Bruxelles... Et notre bonne Sophie, qui ne songe qu'à prendre soin de mes bagages ! J'allais presque l'oublier.

En achevant ces mots, elle courut à la rencontre de la vieille servante et l'embrassa avec les démonstrations d'une véritable amitié.

En ce moment, Thérèse descendait du premier étage et mettait le pied dans le vestibule. Elle s'approcha vivement de sa sœur, avec un visage courroucé, la prit par le bras, et voulut l'éloigner de la servante en disant avec colère :

— Quelles sont ces manières ? Respecte-toi donc toi-même. A peine de retour à la maison, tu recommences tes extravagances. Papa le saura !

— Ah ! Thérèse, Thérèse, bonjour, souhaite-moi donc la bienvenue.

Elle ouvrit les bras pour donner à sa sœur le baiser de joyeux retour; mais Thérèse ne se prêta qu'à demi et de mauvaise grâce à cette démonstration, et fit un pas en arrière en grommelant des paroles de blâme.

— Toujours de mauvaise humeur ! dit Hermine en riant; tu seras plus gaie tout à l'heure; tu verras, Thérèse, j'ai un beau présent que l'oncle Jean t'envoie : quelque chose de beau et de riche, de merveilleux et du tout dernier goût... Mais comment vont mes fleurs, mes poissons rouges, mes oiseaux ? Je suis impatiente de les voir. En a-t-on eu bien soin, ma sœur ? Vivent-ils encore tous ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? grogna Thérèse. Je ne m'occupe point de semblables enfantillages.

— Ne t'inquiète pas, Hermine, répondit la vieille dame; Sophie en a eu soin comme une mère de ses enfants.

— Merci, merci, Sophie ! s'écria la jeune fille. J'ai rapporté aussi quelque chose pour vous, qui êtes si bonne pour moi. Allons au jardin maintenant, maman. Que les petits de mes tourterelles doivent être devenus grands !

Ce disant, elle ouvrit la porte du vestibule. Avant qu'on pût la suivre, elle avait déjà, légère comme une biche, gagné le jardin et courait, en bondissant et en poussant des cris de joie et d'admiration, dans les allées sablées, pour saluer les fleurs et les oiseaux qu'elle aimait.

Hermine était une belle et ravissante jeune fille

avec de magnifiques cheveux blonds et soyeux, et de grands yeux bleus. Elle était plus petite que sa sœur Thérèse, mais sa taille fine et bien prise était d'une grande élégance. Le tendre incarnat de la jeunesse et de la santé colorait ses joues; dans son doux regard brillaient la joie, la confiance, l'espoir et le courage, ces perles de la vie. Son costume était en rapport avec son âge, — dix-sept ans, — simple et charmant. Elle était vêtue d'une étoffe légère, aux vives couleurs, parmi lesquelles le rose se mariait harmonieusement avec le blanc de lis. Un châle de dentelle diaphane lui couvrait les épaules et flottait derrière elle au gré du vent, pendant qu'elle bondissait dans les allées du jardin avec une joie bruyante. Un artiste qui eût voulu personnifier le printemps sous une forme humaine n'en eût pu trouver une plus fidèle image que cette fraîche jeune fille.

Lorsqu'elle eut vu en courant toutes ses fleurs et tous ses oiseaux, elle prit le bras de la vieille dame et dit avec enjouement :

— Maman, je me suis promenée si souvent avec mon oncle Jean et ma tante Marie au Jardin zoologique de Bruxelles! Il y a là toute sorte d'animaux sauvages! Si vous voyiez les grimaces et les folles gambades des singes, vous vous feriez mal à force de rire. Il y a aussi des oiseaux si jolis et de couleurs si éclatantes, qu'on est tenté de croire qu'ils sont peints. Mais les plus beaux sont de gentilles petites perruches d'un vert charmant, aussi uni qu'un jeune gazon de mai. L'oncle Jean va m'acheter deux de ces perruches, et en outre un perroquet blanc avec une huppe sur la tête, et qui sait parler. Je lui apprendrai à dire : « Maman, chère maman, » et vous vous imaginerez que c'est moi qui vous appelle toujours. Ah! ah! ce sera drôle... Mais vous semblez triste, et Sophie aussi. Qu'est-ce donc qui vous trouble l'esprit, chère maman?

Madame Romys essaya de sourire, et murmura quelques paroles pour faire croire à sa fille que rien ne l'inquiétait.

— Dieu merci, je me trompe! s'écria Hermine. Venez, maman, je vous fatiguerais; montons. Que Sophie apporte les deux boîtes carrées; je vous remettrai, ainsi qu'à ma sœur, les cadeaux de l'oncle Jean.

Peu d'instants après qu'elles furent entrées dans une chambre au premier, la servante apporta les deux boîtes demandées. Hermine en ouvrit une, en tira deux objets, et dit :

— Tenez, mère, voici pour vous : un beau bonnet de dentelles du plus riche magasin de la rue de la Madeleine. Une charmante coiffure! Et puis un turban en velours noir et rouge, pour vous parer quand nous recevrons du monde ou quand nous irons passer la soirée en ville. Le turban est un cadeau de l'oncle Jean, et le bonnet de la tante Marie. Ils souhaitent que cela vous plaise, et me chargent de vous faire mille amitiés. Mais soyez donc gaie, mère, car vraiment vous me feriez croire que vous avez du chagrin.

— O ma chère enfant, je suis bien heureuse, uniquement de te voir et de t'entendre. Je suis enchantée des beaux cadeaux de mon frère et de ma sœur.

— A ton tour maintenant, Thérèse, dit la jeune fille en tirant de la boîte un autre objet qu'elle déplia. Que dis-tu de cela? Une mantille de soie à fond vert avec des reflets d'or, et une garniture de dentelles véritables, et faite d'après la toute dernière mode. Attends, je vais la mettre sur mes épaules; tu verras comme elle fait bon effet.

— Cette comédie est inutile, murmura Thérèse en jetant la mantille sur la table. Que puis-je faire de cela? Crois-tu que je courrai par les rues avec ces couleurs qui me feraient ressembler à un chardonneret? L'oncle Jean ferait mieux d'épargner son argent que de dépenser l'héritage de la famille à de pareils chiffons.

— Oui, ma sœur, je lui ai dit aussi que tu aimais mieux le noir; mais, tu le sais, il est pour les couleurs vives et gaies. Il croit bien faire, et ta mantille est vraiment jolie.

— Pour une sotte comme toi, grommela Thérèse avec amertume.

— Je te remercie, ma sœur, de tes aimables paroles, dit Hermine en riant, sans paraître offensée le moins du monde.

Et, comme si elle eût oublié sur-le-champ cette piquante repartie, elle ouvrit l'autre boîte, et dit à Sophie :

— Vous serez la plus contente de toutes, Sophie; je savais bien que vous prendriez soin de mes fleurs et de mes oiseaux, et j'ai prié mon oncle Jean de ne pas vous oublier. Voici quelques aunes de mérinos français pour vous faire une robe des dimanches... Et si vous saviez, Sophie, ce que j'ai encore dans la boîte, quoique ce ne soit pas pour vous, vos yeux verseraient des larmes; car je sais bien ce que vous aimez le mieux. Tenez, c'est une pièce de cotonnade de près de douze aunes. Avec cela, on peut habiller une femme à neuf, des pieds à la tête. Sophie, c'est un cadeau pour votre sœur aveugle...

Comme Hermine l'avait prédit, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance roulèrent sur les joues de la vieille servante. A peine put-elle bégayer quelques mots de remerciement.

— Tenez, ma bonne Sophie, reprit la jeune fille, prenez toute la boîte. Il y a encore quelque chose dedans. Mon oncle Jean, qui ne fait jamais rien à demi, quand il veut faire plaisir à quelqu'un,

a mis au fond de la grande boîte une autre boîte toute petite. Vous y trouverez l'argent nécessaire pour payer la façon des robes.

Profondément touchée, surtout de ce dernier présent, qui lui permettrait peut-être de payer l'entretien de sa sœur aveugle, Sophie baisa les mains d'Hermine, et sortit de la chambre en chancelant sur ses jambes, et portant la grande boîte sous son bras.

— Quand mon père apprendra cette incroyable dissipation !... grommela Thérèse entre ses dents. C'est une honte ! gaspiller si follement le patrimoine de la famille !

Madame Romys, touchée de la joie de la servante, attira Hermine contre son cœur et l'embrassa.

— Maintenant, mon enfant, reprit-elle, t'es-tu bien amusée, dis-nous ; pendant ces six longues semaines d'absence j'étais inquiète, parce que tu as annoncé ton retour quatre jours plus tôt que le temps fixé Est-il arrivé quelque chose ?

— Pas du tout, maman. Mon oncle Jean m'a dit que c'était vous qui me priiez de revenir à la maison.

— Moi ? s'écria madame Romys avec étonnement. Non, Hermine, je n'abrégerais pas les heures joyeuses de ton séjour chez mon frère et ma sœur.

— Tiens, tiens, pourquoi l'oncle Jean m'aurait-il trompée, murmura la jeune fille pensive. Peut-être mon père lui a-t-il dit que je devais rentrer à la maison. C'est égal, je ne suis pas moins heureuse de vous revoir, maman ; mais j'aurais bien voulu rester quelques jours de plus : Ernest Decock revient l'Angleterre. J'étais bien curieuse de le voir ! Peut-être sera-t-il si changé, que j'aurai peine à le reconnaître. Il habitera Bruxelles. Il est ingénieur de travaux publics, et l'oncle Jean dit qu'il est extraordinairement instruit dans sa partie ; car, maman, il est, depuis des années, l'élève favori du célèbre Stephenson, qu'il a aidé à diriger des travaux gigantesques. Dans ses lettres à l'oncle Jean, il parle comme s'il était certain de devenir très riche. Je le voudrais bien. Ce bon Ernest, je penserai à lui dans mes prières, et demanderai à Dieu de le faire réussir comme il le mérite.

La vieille dame parut trembler en entendant ces mots. Les larmes lui vinrent aux yeux, et elle leva ses regards vers le ciel avec un profond soupir.

— Oui, prie Dieu, ma pauvre Hermine, soupira-t-elle, car aujourd'hui peut-être...

Mais Thérèse jeta à sa mère un coup d'œil plein de reproches qui fit expirer la phrase sur ses lèvres.

— Qu'est-ce, chère mère ? que voulez-vous dire ? demanda Hermine. Vous semblez effrayée.

— Rien, mon enfant ; ce n'est rien, répondit-elle tout bas.

Un double coup de sonnette se fit entendre.

— Voilà papa ! s'écria Thérèse avec un rire triomphant. Je suis curieuse de savoir ce qu'il dira des scandaleuses prodigalités de l'oncle Jean.

— Ah ! voilà papa ! répéta Hermine en s'élançant dans l'escalier.

Sa voix retentit dans la maison. On l'entendit crier :

— Papa ! cher papa ! voici votre Hermine. Bonjour ! bonjour !

Lorsqu'ils entrèrent tous deux dans la chambre, Hermine tenait encore le bras passé autour du cou de son père, qui lui dit d'un ton à demi amical, à demi impatient :

— Là ! là ! c'est bien, cesse, pour l'amour de Dieu, toutes ces embrassades. Ne dirait-on pas que tu reviens d'Amérique ! Comme te voilà encore attifée ! comme une gravure de modes de Bruxelles. Allons, allons ! ne parlons pas de cela à présent. Je n'ai plus longtemps à m'en mêler. Tu deviens une femme, et tu es assez grande pour savoir ce que tu as à faire.

Hermine ouvrit la boîte qui était restée sur la table, et offrit à son père un beau portefeuille en cuir de Russie, cadeau de l'oncle Jean. Boniface Romys se montra charmé de ce cadeau, parce que son portefeuille habituel tombait presque en pièces à force de vétusté, et que cela le dispensait d'en acheter un nouveau. Il paraissait fort content, et, lorsque Thérèse se mit à faire une sortie contre l'oncle Jean et à énumérer, avec des paroles amères, toutes les futilités qu'Hermine avait rapportées, même pour la servante et pour sa sœur aveugle, son père blâma ses critiques, et lui ferma la bouche en disant que ce n'était pas le moment de parler de cela.

Il écouta longtemps avec un plaisir apparent ce qu'Hermine lui dit de l'oncle Jean, de la tante Marie de Bruxelles et de tous les plaisirs qu'elle y avait goûtés. Mais il était visiblement distrait et paraissait parfois s'absorber dans ses pensées.

Lorsque enfin la conversation commença à perdre de son animation, parce qu'Hermine avait fini de raconter tout ce qu'elle savait, M. Romys se leva de son siége, regarda sa femme en face avec une sorte de sévérité, et, d'un air d'intelligence, adressa également à Thérèse un coup d'œil impérieux, puis il dit :

— Parlons maintenant d'une chose sérieuse et importante, mon enfant. Il est bien juste que, puisque j'ai une bonne nouvelle pour toi, je ne



Légère comme une biche, elle courait... (Page 10.)

veuille pas tarder plus longtemps à te l'apprendre, pour que tu t'en réjouisses avec nous. Te voilà arrivée à l'âge de raison, et, comme tes goûts ne permettent pas de croire que tu as envie de rester jeune fille, il est du devoir de tes parents de te chercher un parti convenable.

— Mais, papa, vous m'effrayez, bégaya la jeune fille, je suis...

— Laisse-moi parler et ne m'interromps pas, reprit Romys d'un ton bref. Pas de jugements précipités. Tu seras contente, te dis-je, dès que tu sauras ce que j'ai fait pour toi. Les gens comme il faut doivent tâcher, par tous les moyens, d'augmenter la considération et la fortune de leur famille, et celui qui ne se soumet pas de bon gré à cette loi est étourdi et imprévoyant. Mais toi, Hermine, tu n'as certes pas à te plaindre, car l'homme que tu vas épouser...

— Épouser? me marier, moi? s'écria la jeune fille toute tremblante. Oh! papa, je suis bien trop jeune!

— Tu es assez âgée, mon enfant.

— Mais je ne veux pas vous quitter! je veux rester près de ma bonne mère!

Boniface Romys pressa les mains tremblantes de sa fille et dit avec une sorte de joyeuse exaltation :

— Impatiente enfant, écoute et juge du bonheur qui t'arrive : ton futur époux est un homme dont la fortune dépasse quatre cent mille francs: il porte un des noms les plus estimés de Darlingen. C'est Francis Pottewal, le marchand de grains du boulevard.

— O ciel! mais je ne le connais pas, soupira Hermine.

— Il a trente-huit ans à peine, dit Thérèse avec une ironie cachée.

— Tu ne le connais pas? C'est d'autant mieux,

observa le père; si tu ne l'aimes pas d'avance, tu ne peux du moins pas éprouver d'aversion pour lui.

— Non! non! papa, je ne veux pas me marier, je ne me marierai pas, je veux rester avec vous.

— Hermine! dit le père d'une voix aigre dont le seul ton fit frissonner la jeune fille; Hermine! tu sais que je ne reviens pas légèrement sur une résolution prise. La dignité et l'élévation de notre famille sont ici en jeu. Pourquoi te montrer désobéissante et te regimber contre une chose que tu sais être irrévocable?

La jeune fille fondit en larmes et se jeta en sanglotant au cou de sa mère, pendant qu'elle disait :

— Maman, aidez-moi! aidez-moi! Moi, me marier avec un homme que je ne connais pas? Oh! je vous en supplie, tâchez de conjurer cet arrêt cruel. Je suis encore si jeune, l'idée du mariage me remplit d'une frayeur mortelle.

Madame Romys était pâle et ses yeux brillaient de larmes retenues; sous le regard menaçant de son mari, elle paraissait encore plus effrayée que sa fille. Elle murmura d'une voix à peine intelligible :

— Hermine! ma bonne Hermine! prends courage, ne pleure pas si amèrement. Dieu veillera sur toi, il te rendra heureuse dans ton nouvel état.

— Que signifie ceci, Julie? s'écria son mari avec une violente colère, croyant qu'elle encourageait Hermine dans sa résistance. Parlez à voix haute : j'espère que vous vous garderiez bien de donner de mauvais conseils à votre fille.

— Mais, par pitié! Boniface, laissez-lui le temps de se calmer. Ne soyez pas inflexible pour une pauvre innocente enfant. N'y a-t-il pas moyen de différer ce mariage?

— Quoi! différer? dit son mari en ricanant. Vous voulez me mettre en courroux? Eh bien, je dis qu'Hermine se soumettra, se soumettra de bonne grâce; sinon, vous verrez que personne ne peut me résister dans ma maison, et qu'il faut bien qu'on plie ou qu'on se brise. Faites-y bien attention, Julie, si j'ai à me plaindre plus longtemps de la désobéissance de ma fille, c'est sur vous que j'en rejetterai la faute. Soyez sûre que vous vous en repentirez.

Effrayée de la menace faite à sa mère, la jeune fille se leva, sauta au cou de son père, et s'écria en arrosant sa poitrine de ses pleurs :

— O papa! ne vous fâchez pas contre ma mère, je me soumettrai. Je crois que vous voulez le bien de votre enfant. Pardon! j'ai tort. Je ne pleurerai plus, je ne me plaindrai plus. Décidez de moi selon votre volonté.

— C'est bien, assieds-toi, répondit M. Romys.

Hermine se laissa tomber sur une chaise et mit ses mains devant ses yeux. Elle soupirait douloureusement et comprimait de timides sanglots La mère pleurait aussi tout bas. Thérèse regarda sa sœur avec une expression moqueuse, et haussa les épaules en murmurant en elle-même :

— Quel enfantillage! un brillant mariage, une fortune de quatre cent mille francs! Que lui faudrait-il donc?

Le père se mit à marcher dans la chambre avec impatience. Au bout de quelques instants, il s'arrêta tout à coup devant sa fille en pleurs, et lui dit :

— Ah ça! cela a-t-il duré assez longtemps? cesse de pleurer, je le veux! Et vous aussi, Julie! Je ne suis pas d'humeur à supporter plus longtemps cette inutile comédie.

— Mais, papa! papa! que diront l'oncle Jean et la tante Marie de votre résolution? demanda Hermine en soupirant. Attendez, je vous en conjure, jusqu'à ce qu'ils en aient connaissance!

— Ainsi, tu as conservé l'espoir que ma résolution n'est pas irrévocable? Bien sûr que j'appellerai les mêle-tout de Schaerbeek, pour qu'ils viennent me contrarier et m'ennuyer! Je sais qu'ils voudraient voir abaisser notre famille par une union disproportionnée. Non! non! ils n'en auront pas connaissance avant que les choses soient trop loin pour qu'ils puissent les empêcher. Voyons, Hermine, dois-je me faire encore du mauvais sang? dois-je employer la violence, ou es-tu prête à m'obéir?

— Dieu aura pitié de moi et me donnera le courage de me soumettre, mon père, répondit la jeune fille d'une voix sourde et désolée, comme si son cœur se brisait dans sa poitrine. Je vous obéirai!

— Sans arrière-pensée? de bon gré?

— Avec soumission, avec bonne volonté, mon père.

— Eh bien, abrégeons ce fastidieux entretien, dit Boniface Romys d'un ton moins dur, qui prouvait qu'il était satisfait de la déférence de sa fille. Écoutez bien toutes, pour que je ne sois pas obligé de le dire deux fois, et gravez-vous bien dans l'esprit que je ne pardonnerai pas si quelqu'un agit contre mes désirs. M. Pottewal viendra prendre le café avec nous après-demain dans l'après-midi. Voici comment j'ai arrangé cette visite, d'accord avec lui : il sonnera et me demandera, comme s'il venait me parler de quelque affaire. Pendant ce temps, vous vous mettrez à table et vous verserez le café, pour que vous ayez l'air d'être surprises par une visite inattendue. J'introduirai alors M. Pottewal, et l'engagerai à prendre une tasse de café avec nous. Il acceptera. Vous lui ferez toutes un accueil cordial, vous lui montrerez un visage aimable, et vous serez très polies. Nous

causerons d'abord de choses insignifiantes. Finalement, je m'en irai au jardin avec votre mère; Thérèse et Hermine resteront seules avec M. Pottewal. Alors il fera sa déclaration, et Hermine répondra que, dans tous les cas, elle n'a pas d'autre volonté que la volonté de son père; mais qu'en cette circonstance, elle s'estime heureuse de l'alliance honorable de nos deux familles, *et cætera*. Cela dépendra des paroles de Pottewal lui-même... Vas-tu recommencer à pleurer? Soit; ces larmes ne changeront rien à l'affaire, d'ailleurs, pourvu que tu te tiennes convenablement après-demain. Fais-bien attention, Hermine, et vous aussi, Julie. Je veux, je veux, entendez-vous! que M. Pottewal ne remarque pas, du moins, qu'il n'est pas le bienvenu auprès de vous; qu'on soit amical, que l'on cause, et qu'on fasse toilette. Surtout pas de larmes, pas une seule, ou je saurai vous mettre à la raison. Pour vous rendre fortes, vous n'avez qu'à bien vous pénétrer de ceci : que ce mariage est irrévocable, aussi irrévocable que si Hermine était déjà mariée à la mairie et à l'église. Assez; pensez-y et épargnez-vous à vous-mêmes des chagrins inutiles, et à moi une légitime colère.

A ces mots, il quitta la chambre et ferma la porte avec violence.

Hermine cacha son visage et ses pleurs dans le sein de sa mère, et bulbutia d'une voix étouffée :

— Maman! maman! je tremble, j'ai peur. Me marier avec un homme que je n'ai jamais vu! sans inclination, sans amour! Miséricorde, ô mon Dieu!

— Continue! fais mourir notre pauvre père de chagrin! grommela Thérèse.

III

Dans le faubourg de Schaerbeek, à Bruxelles, à l'extrémité d'une des rues situées entre le Jardin botanique et l'église de Sainte-Marie, s'élevait une belle maison moderne, moins remarquable par sa grandeur que par l'élégance de son architecture et par un aspect souriant à l'œil. De chaque côté de la façade s'ouvrait une porte d'entrée, et à côté de cette façade s'étendait un mur bas avec une grille en fer, au-dessus de laquelle qelques acacias laissaient pendre leur feuillage d'un vert tendre. Les balcons au-dessus des deux portes avaient la même apparence et étaient en fer travaillé, peint en vert et doré en partie. Il y avait donc deux habitations différentes sous un même toit, et chacune avait la jouissance d'un jardin séparé.

Dans une grande chambre du rez-de-chaussée de la maison de droite se trouvait une dame âgée assise près de la fenêtre avec un livre sur les genoux, et qui paraissait complètement absorbée dans sa lecture. Ses lèvres remuaient, et elle secouait la tête d'un air approbateur aux paroles du livre qui portait en tête de ses pages : *Œuvres de Jacob Kats.*

La figure de cette dame, quoique très ridée, avait encore la fraîcheur de la santé du corps, et était éclairée par le lumineux sourire de la santé du cœur. Ses yeux étaient doux, et tous les traits de son visage semblaient avoir pris, par la longue habitude, une continuelle expression de bienveillance et de contentement. Quoique sa toilette simple fût en rapport avec son âge, un examen minutieux eût fait découvrir aisément que cette simplicité était plutôt une recherche et une preuve de goût qu'une preuve d'insouciance.

La chambre où elle se trouvait avait un air de remarquable élégance. Elle était richement tapissée, garnie de belles chaises et de belles tables; on y voyait un piano à queue et un secrétaire en mahogany d'une grande valeur. De nombreux objets étaient épars sur les tables et les chaises, ou pendaient à la muraille dans un désordre apparent.

Le piano était chargé de cahiers de musique, au-dessus desquels pendait un violoncelle. Un instrument semblable était debout sur le secrétaire. Des livres de différents formats et de différentes grosseurs étaient rangés sur des rayons, ou traînaient sur la cheminée et les fenêtres. Les murs étaient couverts de tableaux et de gravures de toute dimension, et de cadres pleins de papillons rares et de scarabées étincelants, de médailles et d'autres curiosités, parmi lesquelles on remarquait même une mosaïque montrant un échantillon de tous les marbres d'Italie. On voyait encore sur tous les meubles qui pouvaient porter quelque chose des statuettes de plâtre, des vases de Florence, des oiseaux empaillés, des fruits en cire, des groupes en bronze, et vingt autres objets d'art, tels que des miroirs concaves, des microscopes et des sphères.

Un visiteur ordinaire eût probablement pris cette chambre pour le cabinet de travail d'un homme qui était à la fois un savant et un artiste; mais un connaisseur se fût dit au premier coup d'œil qu'il se trouvait dans l'appartement d'une de ces personnes auxquelles on donne le nom d'amateurs.

Après avoir continué quelque temps sa lecture, la dame leva la tête, et son regard se perdit dans l'espace, comme si elle réfléchissait à ce qu'elle venait de lire.

— C'est bien la vérité que proclame le sage

poète, murmura-t-elle : « C'est un paradis sur terre, si vous vous mariez par pur amour. » La portée de ses vers eût été cependant plus incontestable s'il avait dit : « C'est un enfer en ce monde, lorsqu'on se marie sans amour. » Du moins, ma pauvre sœur Julie en est, hélas! un exemple frappant. Esclave, martyre, vivant comme une ombre, et soupirant peut-être après le repos du tombeau... Et en apparence contente, souffrant sans pouvoir se plaindre, étouffée par l'inexorable sentiment du devoir... Pauvre Julie! si nos parents avaient su ce qu'ils faisaient, ah! ils ne t'auraient pas forcée de te marier sans amour; ils ne t'auraient pas donnée pour femme à un homme sans cœur qui, par égoïsme, te refuse les droits d'épouse et te considère à peine comme sa servante, destinée par le mariage même à être le légitime objet de sa dureté!... Ne pensons plus à ces tristes choses; c'est un malheur sans espoir; une telle union ne finit que par la mort de la victime ou par la mort du tyran. Cruelle fatalité!

Elle se leva de son siège, secoua la tête avec force comme pour chasser définitivement ces pénibles pensées, et sortit de la chambre à pas lents.

Elle s'arrêta devant la porte de la cuisine, et dit à la servante :

— Catherine, avez-vous monté de l'eau fraîche? car Ernest va arriver tout à l'heure; il sera fatigué du voyage et désirera probablement se laver la figure et les mains.

— Oui! mademoiselle, tout est prêt là-haut. M. Ernest va-t-il demeurer ici?

— Non; mais il restera chez nous quelques jours, peut-être quelques semaines, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une maison convenable à Bruxelles.

— Ah! maintenant, je comprends pourquoi M. Blondeel insistait pour faire partir Hermine, dit la servante; en effet, mademoiselle, Ernest est un garçon bien tourné; Hermine est belle comme un ange. On peut dire de deux jeunes gens comme eux, les deux font la paire...

— C'est bien vrai, répondit la dame avec un sourire. On ne peut savoir, Catherine, ce que Dieu a décidé sur ce point; nous verrons cela dans deux ou trois ans.

— Encore si longtemps? s'écria la servante avec étonnement. Bon, bon, il passe tant d'eau dans la Senne en trois ans! S'il s'agissait de moi, je ne me résoudrais pas à une si longue incertitude. S'il prenait envie à M. Romys de donner Hermine à l'un ou à l'autre des vieux riches de Darlingen?

Son interlocutrice frémit à l'idée d'un pareil mariage, mais elle reprit son calme et répondit :

— Je crois que vous avez raison, Catherine, c'est aussi mon sentiment, vous le savez; mais mon frère a là-dessus d'autres desseins. Espérons que tout ira pour le mieux, et que le bon Dieu préservera notre Hermine d'un si grand malheur... Je ne sais, Catherine... je devrais me réjouir du retour d'Ernest, et je suis triste comme si j'étais menacée de quelque chose de désagréable. Je vais me promener un peu dans le jardin.

Elle entra dans le jardin planté de grands arbres, et entouré, le long des murs, de petits parterres de fleurs. Lorsqu'elle se fut promenée un peu dans les sentiers, elle se dirigea vers un pavillon de verdure qui s'élevait au fond du jardin; mais un coup de sonnette qui retentit à la porte de la maison lui fit tourner la tête.

La servante vint à elle, et dit avec un certain embarras :

— Mademoiselle, madame Kwas, de Darlingen, est là, qui voudrait vous parler.

— Madame Kwas? Que veut de moi cette bavarde? grommela la vieille demoiselle, visiblement contrariée. Vite, Catherine, allez dire que je ne suis pas à la maison.

— Elle vous a vue à travers la grille, mademoiselle. Je l'ai introduite dans le petit salon.

— Ainsi soit-il! il n'y a pas moyen de lui échapper. Tâchons d'en être bientôt débarrassée.

Elle rentra dans la maison et ouvrit la porte du salon.

Madame Kwas, de Darlingen, était une femme de moyenne taille, âgée de soixante ans environ, avec des membres et des traits qui avaient quelque chose de masculin. Son extérieur était dur et rude; sur sa lèvre supérieure se montrait une ombre transparente, comme s'il allait lui pousser des moustaches, et çà et là sur ses joues rugueuses apparaissait un poil long et frisé.

En voyant paraître mademoiselle Marie Blondeel, elle se leva et dit :

— Eh! bonjour, mademoiselle Blondeel. Je suis venue à Schaerbeek, près du Jardin botanique, pour recevoir une rente chez M. Stoffelaer, vous savez? Je dois y retourner cet après-midi. Crotte! c'est de la crotte, mademoiselle Blondeel. Des faiseurs d'embarras sans argent. Vous comprenez que, me trouvant si près de votre demeure, je ne puis être assez impolie pour quitter Schaerbeek sans venir vous rendre visite.

— Je vous remercie; malheureusement, j'ai mal à la tête aujourd'hui, balbutia mademoiselle Blondeel avec une nuance d'impatience.

— Mal à la tête? s'écria l'autre. C'est comme moi. Je n'ai mal à la tête qu'une seule fois l'an; mais cela dure depuis Pâques jusqu'au dimanche des Rameaux; — et mal à l'estomac, et mal au cœur! Je ne sais vraiment comment je puis vivre. Si je n'avais pas ma tabatière!...

Elle tira une boîte d'or de sa poche, aspira une

bonne prise ; puis elle s'écria tout à coup comme si elle se rappelait quelque chose :

— Ah çà, mademoiselle Marie, que dites-vous de votre nièce Thérèse? Auriez-vous jamais pu croire cela d'elle ?

— Expliquez-vous ; je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Allons, allons, pas tant de mystères, Marie ; vous le savez, je connais tous les secrets de Darlingen, quoi qu'on fasse pour les cacher. Pourquoi donc feindre? Ce pauvre Pottewal, un niais bonasse, qui voudrait réparer ses péchés de jeunesse, et qui va choisir à cette fin une femme amusante comme la lune rousse et douce comme un porc-épic! C'est égal, il faut le reconnaître, le vieux Romys est plus malin que le diable, et il a manigancé là un mariage avantageux...

— Mais, je vous en prie, parlez clairement, madame Kwas, dit mademoiselle Blondeel, dont la curiosité était excitée au plus haut point.

— Et combien Boniface Romys donnera-t-il de dot à sa fille? quand se marieront-ils ?

— Mais je n'en sais rien, vous dis-je.

— Bah ! il y a quelque chose là-dessous, que je découvrirai aujourd'hui même. Les Romys tiennent la chose cachée. Mais bientôt je saurai tout jusque dans ses moindres détails.

— Ainsi, si je vous comprends bien, interrompit mademoiselle Blondeel, il serait question d'un mariage entre ma nièce Thérèse et Francis Pottewal, le marchand de grains?

— C'est cela, Marie. Je m'étonne grandement que Romys ait pu consentir au mariage d'un de ses enfants. C'est un de ces hommes qui sont aveuglés à ce point par le désir de rassembler une grande fortune, qu'ils aimeraient mieux laisser éteindre leur famille que de voir leurs biens partagés. Il y a à Darlingen au moins vingt maisons riches uniquement composées de frères et de sœurs qui restent célibataires, pour conserver en son entier la fortune de la famille. Les insensés, qui ne prévoient pas qu'après leur mort le nom même de leur famille disparaîtra ! Ah ! alors, les cousins et les cousines se donneront du bon temps avec leur argent. C'est comme dit le proverbe, Marie : « Quand l'âne est mort, on fait des flûtes avec ses os. »

— Pottewal est un bon parti pour Thérèse. Il possède une bonne fortune, n'est-ce pas? demanda la vieille demoiselle.

— Qu'il soit aussi riche qu'on le dit, répliqua madame Kwas, je voudrais le voir pour le croire. Savez-vous bien que Francis Pottewal a dépensé et dépense encore beaucoup d'argent à Bruxelles? Il n'y a pas trois mois qu'il était assis aux *Frères Provençaux* avec un tas d'autres libertins, pleins de champagne jusqu'aux oreilles. Il était près de minuit quand ils quittèrent, en chancelant, cette table de Balthazar ; et où sont-ils allés alors, le savez-vous, Marie? Ni moi non plus.

— Êtes-vous bien certaine, madame Kwas, que ma nièce Thérèse va se marier? Cela me paraît impossible.

— Impossible? Depuis un mois, Romys court deux ou trois fois par jour à la maison de Pottewal, et, lorsqu'il en sort, il rit et se frotte les mains comme un usurier qui a trompé quelqu'un.

— Mais cela ne signifie rien. Peut-être font-ils des affaires ensemble ?

— Non, non, Romys ne fait pas des affaires ; et, d'ailleurs, pourquoi serait-il allé chez le notaire de Pottewal ? pourquoi lui aurait-il demandé les explications les plus précises sur l'état de la fortune de M. Francis ?

— Tout cela n'est encore qu'un soupçon qui peut être sans fondement, et ne prouve pas qu'il soit vraiment question d'un mariage entre ma nièce Thérèse et M. Pottewal.

— Et si le notaire même me l'avait dit?

— En ce cas, je serais bien obligée de vous croire.

— Eh bien, pourquoi doutez-vous donc de ce que je dis?

Mademoiselle Blondeel haussa les épaules.

— Tout bien considéré, dit-elle, qu'est-ce que cela me fait que Thérèse se marie, n'importe avec qui? Je souhaite qu'elle puisse être heureuse.

— Souhaitez plutôt cela à son futur époux... Bah ! s'il trouve son purgatoire sur terre, il court d'autant moins le danger de brûler longtemps après.

Depuis le début de cette conversation, les deux dames s'étaient assises. Mademoiselle Blondeel se leva la première.

— Excusez-moi si je vous quitte, madame Kwas, dit-elle : j'ai des occupations très pressées, et, en outre, ma tête me fait horriblement mal.

— Bah! bah! encore un petit instant, s'écria l'autre en la prenant par la main. Je suis fatiguée; laissez-moi me reposer un peu et ne me renvoyez pas ainsi, pour l'amour de Dieu ! Asseyez-vous encore quelques minutes, je vous en prie. Dites-moi, Marie, pourquoi ne vous a-t-on pas vue à Darlingen depuis si longtemps ? N'êtes-vous pas bien avec votre méchant beau-frère ? Cela ne m'étonnerait pas; il aboie et mord à droite et à gauche comme un vrai bouledogue.

— Non, ce n'est pas cela, mais le séjour de Darlingen est si triste !

— Est-ce là la raison ? demanda madame Kwas en prenant une nouvelle prise, comme si elle se préparait à une révélation importante ; est-ce là

la raison pour laquelle vous ne venez plus à Darlingen? Restez-en donc éloignée pour toujours. C'est aujourd'hui comme un tombeau, ou plutôt comme un véritable enfer. Les gens y sont gonflés de haine et de mépris. Ils voudraient s'ôter le pain de la bouche les uns des autres. Si quelqu'un a du bonheur et gagne de l'argent, ses voisins et ses connaissances voudraient l'empoisonner. On n'y entend que la médisance; on n'y voit que la ruse, l'hypocrisie et l'égoïsme. Chacun ferme sa maison et fuit son prochain pour cacher sa manière de vivre, pleine d'avarice, et ne pas être obligé à dépenser quelques francs. On dirait que Darlingen est habité par un tas de voleurs et de faux monnayeurs qui craignent qu'on ne lise sur leur visage qui ils sont et quels ils sont, avares, trompeurs, stupides...

— Pardonnez-moi, madame Kwas, mais je n'ai pas le temps de prolonger cet entretien davantage, interrompit mademoiselle Marie avec un ton d'ennui et d'impatience. Je me soucie peu de la façon de vivre des gens de Darlingen et de ce qu'ils peuvent être. C'est leur affaire. Je vous souhaite le bonjour.

La vieille dame se leva tout d'une pièce, prit mademoiselle Blondeel par le bras, et dit, à moitié fâchée :

— Je partirai, puisque vous avez mal à la tête, je ne veux pas vous retenir contre votre gré; mais auparavant, vous écouterez cependant les preuves de la vérité de ce que j'avance. Sinon vous pourriez me regarder comme une mauvaise langue. Un petit moment, un tout petit moment encore. Je ne vous lâche pas.

— Je vous en supplie, finissez-en, ou je vous échappe par force.

— Ah! vous ne me croyez pas? Vous voulez dire peut-être que, du moins parmi les vieux riches, il y a des gens comme il faut? Il y en a certainement par exception. Je suis une ancienne riche, Marie, et cependant je n'en puis pas dire beaucoup de bien. Leur unique préoccupation n'est-elle pas d'exprimer la dernière goutte de sueur de leurs malheureux fermiers, et ne poussent-ils pas l'avarice jusqu'à l'avidité la plus ignoble, oui, jusqu'à la tromperie? Vous secouez la tête! Un seul exemple : voilà deux mois, il y avait à Darlingen un concert au profit des pauvres; on n'y était admis que sur une invitation particulière, et on n'y avait convié que les plus riches familles. Il n'y avait pas d'entrée à payer; mais on devait faire le tour avec un plateau pour recueillir les aumônes. J'y étais, j'ai vu que chacun donnait une pièce d'argent. Eh bien, quand on compta la recette, on trouva dans le plateau quatre pièces de cuivre blanchies avec du mercure. N'est-ce pas horrible? Et dire que ce sont les plus riches habitants de Darlingen qui n'ont pas honte de tromper ainsi le bureau de bienfaisance!

— Si cela est vrai, on ne peut certainement pas l'approuver. Allons, adieu...

Mais madame Kwas alla se placer devant la porte pour lui couper la retraite, et continua avec une grande volubilité :

— Un autre exemple : vous connaissez bien M. Pikol, l'avare millionnaire? Il a refusé toute sa vie de prendre part aux fêtes et aux banquets, même quand le roi est venu à Darlingen. Il prétendait que son estomac ne pouvait supporter ni le vin, ni la variété des mets, et il échappait ainsi à l'obligation de souscrire pour quelques francs. Savez-vous comment ce stupide sac d'écus s'est attrappé lui-même? Il a été invité à la noce du jeune comte de Zwarsteen, dans un château aux environs de Ninove, où il possède beaucoup de fermes. Là, le ladre, parce qu'il ne devait pas payer, a bu et mangé si effroyablement, qu'on a dû l'emporter comme un porc, à demi mort... Mais tous les habitants de Darlingen, me direz-vous, ne sont pas également avares, il y en a aussi qui vivent et font vivre les autres : les fabricants, entre autres. Bah? ceux-ci sont encore pires. Ils font bombance, ils boivent, ils dissipent leur argent dans le libertinage et se comportent comme s'ils ne connaissaient ni Dieu ni ses commandements. Gonflés d'orgueil, aveuglés par la facilité de gagner de l'argent au prix de la sueur des pauvres ouvriers, ils portent la tête haute et espèrent, par leur luxe extravagant, nous faire oublier qu'ils sont sortis de très peu de chose ou de moins encore... Une petite minute! j'ai fini, Marie. Encore un seul mot. Il y a un drôle d'événement qui émeut en ce moment tous les principaux habitants de Darlingen. Vous connaissez peut-être Guillaume Bollinx, le rentier qui demeure derrière le Béguinage? Il a, depuis un an, assiégé en secret les bureaux du ministère, et s'est fait valoir tellement à Bruxelles qu'il a obtenu la croix d'honneur, sous prétexte qu'il se serait dévoué pendant le choléra pour visiter les pauvres de son quartier et leur venir en aide. Les autres, qui prétendaient aussi à cette distinction, affirment que Guillaume Bollinx est le seul qui se soit enfui de Darlingen pendant le choléra. Il paraît que M. Grolhast avait mérité la croix; mais son frère a fait une banqueroute frauduleuse. Philippe Mossels était aussi sur les rangs; mais la conduite de sa femme...

— Ces médisances ont-elles duré assez longtemps maintenant? s'écria mademoiselle Blondeel en se levant avec colère. Quittez ma maison sur-le-champ, et vous m'obligerez, madame Kwas,

d'oublier pour l'avenir où je demeure. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois. Voulez-vous rester ici contre mon gré? Je vous souhaite le bonjour et vous laisse là.

— Je m'en vais, je m'en vais, dit la vieille dame. Qu'est-ce que c'est que ces façons-là? Recevoir si mal une amie! Les gens ne valent rien non plus à Bruxelles. Le monde va à sa fin. Allons, adieu, mademoiselle Marie.

Arrivée dans le vestibule, elle se retourna encore et cria à mademoiselle Blondeel qui s'éloignait :

— Eh! dites donc, la fille de madame Holk est entrée au couvent parce que le fils de Joseph Ringels a épousé Adèle Marol. Virginie du *Cheval d'or* s'est laissé séduire.

— Dieu du ciel, quelle pie! s'écria la servante, qui venait au-devant da sa maîtresse. J'ai cru que vous étiez prisonnière pour toute la matinée, mademoiselle, et j'avais vraiment pitié de vous. Il paraît qu'elle habille bien ses concitoyens! S'il y a à Darlingen quatre personnes comme elle, je lui donne pleinement raison.

— C'est une calomnie, Catherine. Certainement, les bourgeois de Darlingen tiennent trop à l'argent pour la plupart; mais on y trouve cependant aussi de braves et honnêtes gens.

— Ceux-là doivent être plus rares qu'un merle blanc, mademoiselle, s'il faut en croire madame Kwas du moins.

— Avez-vous pu entendre ce qu'elle disait?

— Et comment ne l'aurais-je pas entendu? elle criait comme une possédée.

— C'est une nouvelle inattendue, n'est-ce pas? Ma nièce Thérèse qui va se marier!

— Oui, mademoiselle, cela lui fera peut-être du bien. Si elle trouve un mari qui ait assez d'énergie pour faire marcher sa femme selon sa volonté, son caractère pourra peut-être s'améliorer. Je me le suis toujours dit, qu'elle devrait se marier.

— Malheureusement, son futur est une bonne pâte d'homme.

— Oui! Alors, que le Dieu de miséricorde lui soit propice! Je le vois déjà se gratter la tête et se mordre les ongles.

— Je suis tout étourdie, Catherine. La tête me tourne encore d'avoir entendu ce bruyant moulin à paroles. Si on vient me demander avant une demi-heure d'ici, dites que je n'y suis pas. Je vais rassembler mes esprits au jardin.

Elle entra au jardin et se dirigea vers le berceau de verdure, où elle s'assit toute pensive.

Après y être restée pendant quelque temps, elle avait fait deux ou trois tours de promenade autour des parterres de fleurs, et elle venait de reprendre sa place sur le banc, lorsqu'un monsieur entra dans le jardin par la grille ouverte.

Le nouveau venu devait être le frère de la vieille demoiselle qui était assise sous le berceau de verdure, le dos tourné vers le jardin, car il y avait une ressemblance facilement saisissable entre les traits caractéristiques de leurs visages. Les joues du frère étaient pourtant plus fraîches encore que celles de la sœur, hautes en couleur, pleines et presque sans rides, quoique ses cheveux gris, naturellement frisés, indiquassent qu'il ne pouvait guère être plus jeune qu'elle. Que ce nouveau personnage jouît d'une bonne santé et ne fût nullement accablé sous le poids des soucis, c'est ce que démontrait suffisamment son ventre rondelet et une expression particulière de sa figure qui faisait reconnaître au premier coup d'œil un franc bourgeois de Bruxelles, plein de bonhomie et de rondeur.

Il était vêtu avec soin et même avec un certain luxe; il avait une redingote légère en drap fin, un gilet de casimir jaune, des bottes vernies, des gants frais, et tenait à la main un joli rotin à pomme d'or.

Quoique l'expression de ses lèvres et l'air ouvert de sa physionomie laissassent deviner qu'il était habituellement d'humeur gaie, M. Jean Blondeel paraissait en ce moment préoccupé de quelque chose qui l'inquiétait, car on voyait un pli se former sur son front, et ses joues étaient rouges comme s'il venait de faire une course précipitée.

Lorsqu'il fut près du pavillon, la demoiselle se retourna, et demanda non sans quelque étonnement :

— Quoi! vous êtes seul? Où est Ernest?

— Ernest n'est pas arrivé, ma sœur. J'ai bien regardé tous les voyageurs. Le bateau à vapeur d'Angleterre sera peut-être arrivé à Anvers après l'heure habituelle.

— Mais alors, Jean, pourquoi n'attendiez-vous pas jusqu'au prochain convoi? Il y a encore deux ou trois trains d'Anvers, ce matin.

— Je le sais, ma sœur; mais je viens d'apprendre quelque chose qui me pèse sur le cœur comme un morceau de plomb. Je crois, Marie, qu'il va se passer de bien tristes choses, ou du moins qu'il pourrait se passer de tristes choses, si nous ne mettions pas de bâtons dans les roues. J'accours tout en nage pour vous dire qu'il faut que j'aille immédiatement à Darlingen.

— Et Ernest?

— Bah! il trouvera bien notre maison. Je n'y puis que faire. Jugez donc, Marie. Je voulais, comme vous dites, attendre le prochain convoi, et je me promenais de long en large dans la rue de Cologne. Tout à coup, voilà le notaire Cools

qui me tape sur l'épaule sans que je m'y attende, et qui m'apprend qu'on est venu de Darlingen s'informer de l'état de notre fortune. C'était pour un mariage qu'on est en train de bâcler entre le gros Francis Pottewal et une de nos nièces. Si c'était pour Hermine, par hasard? C'est dit, je pars pour Darlingen. Nous verrons si l'on rendra ma filleule malheureuse ou non!

— Mais, Jean, vous vous agitez à tort, objecta la vieille fille. C'est Thérèse qui va se marier.

— Thérèse? comment le savez-vous?

— Madame Kwas, de Darlingen, est venue ici.

— Fiez-vous à cette bavarde menteuse! Thérèse est une ennemie jurée du mariage.

— Vous croyez cela, Jean?... J'ai prévu, au contraire, qu'elle finira pour se marier. Son aversion apparente pour le mariage n'était qu'une conséquence de son orgueil et de son humeur maussade; mais, au fond du cœur, elle a un secret mais vif désir de porter le nom de mère. N'a-t-elle pas toujours montré une affection toute particulière pour les petits enfants, elle qui n'aime aucune autre chose.

— C'est égal, Marie, je n'aurai pas de repos avant que mon cœur soit délivré de ce poids.

— Croyez-moi, mon frère, c'est Thérèse qu'on veut marier. Le notaire de Pottewal l'a dit lui-même à madame Kwas.

— Ah! ceci me soulage un peu, répondit Jean Blondeel tout joyeux, en s'asseyant sur le banc du berceau avec un sourire de soulagement. Vous ne sauriez croire quelle inquiétude s'était emparée de moi depuis que j'ai rencontré le notaire. Il ne pouvait pas me dire laquelle des deux filles de Romys allait se marier. Je voyais déjà, dans mon imagination, notre bonne Hermine vouée au même sort, à la même vie insupportable que notre pauvre sœur Julie. Si j'avais osé pleurer en chemin, il me semble que j'aurais versé des larmes en pleine rue. Car, Marie, si ce tyran de Romys avait décidé de marier sa fille Hermine sans amour, oui, sans la moindre inclination, avec quelqu'un de ces grossiers sacs d'écus de Darlingen, nous pourrions bien combattre énergiquement sa résolution; mais qui nous dit que nous parviendrons à vaincre l'obstination de cet homme entêté!

— Je n'oserais pas même l'espérer, répondit la vieille demoiselle avec un soupir. Il me semble, mon frère, que nous ferions bien de ne pas méconnaître la leçon qui nous est donnée comme par une faveur du ciel. Le mariage de Thérèse est arrêté et conclu sans notre intervention. Il pourrait bien en être de même si M. Romys voulait marier sa fille cadette. En effet, son père se méfie de nous. Après le tour de Thérèse vient naturellement le tour d'Hermine. Qui sait si l'on n'a pas déjà des vues particulières à ce sujet?

— Vous me faites peur, Marie!

— Avec raison, Jean, avec raison.

— Tenez, s'il était question de cela, je l'empêcherais, dussé-je me porter à des extrémités désagréables.

— Vous ne saisissez pas bien mon conseil, mon frère, dit mademoiselle Blondeel d'un ton insinuant. Je crois cependant que c'est l'unique moyen de préserver notre Hermine d'un si grand malheur, il faut prévenir cette menaçante éventualité, et aller à Darlingen demander la main d'Hermine pour Ernest Decock.

— Mais ils sont encore beaucoup trop jeunes, Marie.

— Plus on est jeune, mieux cela vaut. Pourquoi laisser passer le printemps de la vie? pourquoi attendre que le cœur soit devenu trop froid pour concevoir une affection profonde et durable?

— Oui, oui, ma sœur, tout cela est bien; mais, quand on se marie, il faut du moins qu'on ait un état dans le monde. Je suis loin de prétendre qu'il faille précisément une grande fortune pour être heureux en ménage; mais le mari doit savoir pourtant comment entretenir sa famille. Ernest Decock...

— Écoutez ce que le père Kats a écrit sur ce sujet, interrompit la sœur : « Qu'est-ce qui donne du courage pour le bien? Gagner ensemble est si doux! » Et dans un autre passage : « Gain du mari apporte l'amitié[1]. » Il a raison, Jean; pas d'argent plus précieux que celui que l'homme et la femme gagnent en travaillant ensemble. Une semblable fortune est un autre lien entre deux époux que des biens héréditaires, dont chacun de son côté se rappelle toute sa vie l'origine particulière.

— J'ai la plus grande confiance en l'avenir d'Ernest, répliqua Jean Blondeel; mais comment ferons-nous consentir Romys à donner sa fille à un jeune homme sans fortune, lui qui ne connaît que l'argent? J'ai fait mon compte de la tutelle d'Ernest, et, quoi que je fasse, je trouve qu'il ne lui reste pas plus de vingt mille francs.

— S'il le faut, dites à Romys que nous nous rendons responsables du bonheur d'Hermine. A la rigueur, nous avancerons à Ernest les sommes nécessaires pour commencer ses affaires avec chance de réussite. Nous devons bien faire quelque chose pour préserver cette chère Hermine d'une existence pleine de tristesse et d'angoisses. Et Romys, qui pourrait craindre que, par rancune ou par vengeance, nous ne laissions notre fortune

1. Ces deux citations, en vers l'une et l'autre, sont, en flamand, des espèces de proverbes impossibles à traduire fidèlement.



Ils s'aiment depuis le jour où ils se sont vus au jardin. (Page 21.)

à d'autres que ses enfants, pliera bientôt si vous savez seulement lui tenir tête.

M. Blondeel appuya son menton sur le pommeau de sa canne, en réfléchissant profondément.

Puis, après un moment de silence, il reprit :

— Vous courez si terriblement vite, Marie ! Nous ne savons même pas encore si les jeunes gens s'aiment.

— Ah ! ah ! s'écria en riant la vieille demoiselle; ah ! ah ! Jean, vous parlez contre votre propre conviction. Vous en savez autant que moi là-dessus.

— Il y a beaucoup d'apparence, je le reconnais; mais l'apparence n'est pas une certitude.

— Ne vous inquiétez pas de cela, mon frère. Faut-il vous dire une chose? Ils s'aiment depuis le premier jour où ils se sont vus ici, dans le jardin. Les femmes connaissent cela mieux que les hommes. Et qu'y a-t-il d'étonnant? Tous deux jeunes, beaux, sensibles et poétiques. N'est-ce pas comme si Dieu même les avait réunis pour faire un excellent et heureux ménage? Et voyez les lettres d'Ernest, et écoutez le langage d'Hermine. Si longtemps éloignés et si loin l'un de l'autre, ils ont gardé le souvenir l'un de l'autre aussi vivant et aussi frais que le premier jour de leur séparation.

— Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, Marie.

— Enfin, mon frère, n'était-ce pas, depuis lors, le plus beau rêve de notre vie, de voir se marier notre Hermine avec le fils de feu votre meilleur ami, ce bon, mais malheureux M. Decock?

— Certes, certes; mais le temps n'est pas encore arrivé de réaliser ce rêve.

— Vous ferez trois heureux, Jean : Hermine et Ernest ici-bas, et là-haut votre ami, qui se réjouira dans le ciel du bel avenir que vous réservez à son fils unique.

M. Blondeel semblait touché et mit la main à ses yeux. Après un instant de silence, il dit :

— Il y a une chose qui ne me semble pas du tout si rassurante, Marie. Depuis qu'Ernest est à Londres pour s'y perfectionner dans la connaissance des grands travaux publics, ses lettres respirent un si vif désir de gagner de l'argent, et il parle avec tant d'enthousiasme de faire fortune, que je commence à me demander si l'avidité n'est pas une passion qui était cachée en lui et qui se développe tout à coup avec une force excessive.

— Qu'allez-vous croire, mon frère?

— Et si la fortune des parents d'Hermine n'était pas étrangère à l'affection qu'Ernest témoigne pour elle?

— Allons, Jean, répondit la vieille demoiselle en riant, quelles folles imaginations vous mettez-vous en tête! Ne devinez-vous pas ce qui inspire à Ernest cette avidité apparente? N'est-ce pas l'espoir d'obtenir, par son travail et par son activité, les moyens d'écarter les obstacles de fortune qui s'élèvent entre lui et Hermine?

— J'admets que vous ne vous trompiez pas dans votre croyance. Pourtant je veux avoir et et j'aurai là-dessus mes apaisements. Ému par la nouvelle du futur mariage de Thérèse, j'ai pensé, chemin faisant, à Ernest et à Hermine. J'ai résolu d'éprouver Ernest. S'il subit cette épreuve à ma satisfaction, j'arrangerai tout de suite son mariage avec ma filleule.

— Oh! vous irez demander sa main pour Ernest.

— Non, pas si vite. Demain après-midi nous nous rendrons à Darlingen, pour voir se qui s'y passe. Thérèse n'est pas polie, à la vérité; mais elle est aussi la fille de notre pauvre sœur; et, si son humeur est maussade, son père en est la seule cause. La pauvre fille est comme on l'a faite. Peut-être puis-je faire là-bas quelque chose pour elle. J'emmènerai Ernest à Darlingen et l'introduirai dans la maison de Romys. C'est un commencement; par des visites répétées, je tâcherai de disposer favorablement notre beau-frère, et je lui déclarerai ensuite, au bout d'un certain temps, notre désir et nos desseins. Vous comprenez, ma sœur? M. Romys est, après tout, le père d'Hermine, et il vaudrait mieux pouvoir le convaincre par la douceur que d'être obligé d'avoir recours à des moyens violents. Cela ira bien, je le crois, pourvu qu'Ernest subisse convenablement l'épreuve.

— Mais quelle épreuve, mon frère? s'écria mademoiselle Marie, dont les traits prirent une expression d'inquiétude.

— Une toute simple, Marie : je lui ferai accroire pour un instant que Romys a fait de mauvaises affaires, et que les parents d'Hermine ont perdu leur fortune. Je le regarderai dans le blanc des yeux, et je tâcherai de découvrir quelle impression cette nouvelle fera sur son cœur.

— Vous le rendrez malheureux.

— Non, non; mais je saurai certainement jusqu'à quel point la fortune des Romys entre dans l'affection d'Ernest pour Hermine. C'est nécessaire, ma sœur; et, je vous en prie, si vous voulez hâter leur bonheur, ne me contrariez pas dans cette épreuve. Si Ernest s'informe d'Hermine ou parle d'elle, parlez peu, feignez d'être triste, et laissez-moi faire; quand il sera temps, je le conduirai dans le salon et lui ferai part de la fausse nouvelle.

Ils échangèrent encore quelques paroles sur ce singulier projet. M. Blondeel resta si ferme dans sa résolution, que sa sœur promit de ne rien faire ni dire qui pût empêcher l'exécution de son dessein.

Pendant qu'ils étaient ainsi à causer, un jeune homme montait lentement la rue escarpée qui débouchait près de leur demeure. C'était sans doute un voyageur, car, malgré le temps chaud, il portait un pardessus sur le bras et un parapluie recouvert d'un fourreau de cuir à la main. Ses vêtements, malgré leur fraîcheur et l'élégance de leur coupe, avaient aussi quelque chose d'étranger dans leur forme et dans leur étoffe. Même la largeur de ses favoris noirs et légèrement frisés semblait dire qu'il venait d'au delà des mers. Il n'était donc pas étonnant que les passants le prissent pour un *gentleman* anglais de bonne maison; car vraiment son beau visage avait un air noble et sérieux qui faisait croire que l'esprit et la raison de ce charmant jeune homme étaient plus développés que son âge ne l'indiquait. Peut-être ses grands yeux noirs, ses cheveux foncés et ses gros favoris contribuaient pour beaucoup à lui donner cet extérieur; car, au surplus, sa taille était très haute et son corps avait la délicate élégance de la première fleur de la vie.

Arrivé à la demeure de M. Blondeel, il s'arrêta devant la grille et plongea un long regard dans le jardin, pendant qu'un doux et franc sourire illuminait son visage, comme si ce lieu lui rappelait quelque chose de particulier qui l'attendrissait jusqu'au fond du cœur.

Tout à coup un cri de joie lui échappa et il s'élança à bras ouverts vers des personnes qui venaient toutes joyeuses à sa rencontre.

— Monsieur Blondeel! mademoiselle Marie!...

— Soyez le bienvenu!

— Loué soit Dieu, qui permet de vous revoir si bien portants!

Tels furent les premiers mots qu'on entendit à travers les embrassements réitérés.

Mais à peine eut-on échangé quelques souhaits, qu'Ernest promena ses yeux plein d'un désir inquiet autour du jardin et du côté de la maison, puis les ramena d'un air interrogateur vers le frère et la sœur.

— Ah ! s'écria Blondeel, je vais chercher une bouteille de vin de liqueur. Il faut qu'on boive un bon verre à votre arrivée...

Et, comme s'il voulait éviter de répondre à la très compréhensible demande du jeune homme, il courut vers la maison, après avoir fait signe à sa sœur pour lui recommander de prendre garde.

Quelques minutes après, il revint suivi de la servante, qui plaça un plateau sur la table du berceau de verdure, puis frappa les mains l'une contre l'autre avec étonnement et salua bruyamment le jeune homme. Elle ne le reconnaissait plus, c'était un véritable Anglais, mais il n'y avait rien perdu; car, d'après elle, maintenant il avait l'air d'un baron, sinon d'un prince.

Aussitôt que la servante fut retournée dans la maison, Jean Blondeel remplit les verres et dit :

— Allons ! à votre heureux retour et à votre réussite sur la terre natale ! Mais, Ernest, mon garçon, vous paraissez bien pensif? A-t-on été malade en mer ?

— La mer était unie comme un miroir, répondit Ernest. Il faut me pardonner, monsieur Blondeel; j'espérais avoir le bonheur de trouver ici mademoiselle Hermine. Il y a si longtemp, que je l'ai vue pour la dernière fois !

— Elle n'est pas ici. Ses parents l'ont fait revenir inopinément à la maison.

— Ma déception est naturelle et excusable, monsieur Jean. Vous-même m'avez, dans votre dernière lettre, laissé croire que je la trouverais ici à mon arrivée.

— Moi ? s'écria Blondeel. Vous vous trompez, je n'ai pas écrit cela.

Le jeune homme tira son portefeuille de sa poche et dit, en dépliant une feuille de papier :

— Non, non, sur un pareil sujet je ne puis me tromper. Depuis huit jours, je l'ai relu cent fois : « La nouvelle de votre retour nous a tous comblés de bonheur ; ma sœur et Hermine ont pleuré de joie. » Elle était donc ici lorsque votre main a confié ces bonnes paroles au papier?

— Si je l'ai écrit, je ne puis le nier, murmura Blondeel, embarrassé, en haussant les épaules.

— C'est vrai, Ernest, nous avons versé des larmes de joie, dit la vieille demoiselle. Vous savez qu'Hermine vous porte une amitié sincère. Consolez-vous cependant de son absence : vous la verrez avant que la semaine soit à sa fin.

— Monsieur Jean, dit alors le jeune homme en prenant son verre, excusez ce moment de chagrin, C'est passé. Je bois à votre santé et à celle de la bonne demoiselle Marie. Puisse Dieu exaucer mon ardente prière et accorder aux bienfaiteurs du pauvre orphelin une longue et heureuse vie !

Ernest avait exprimé ce dernier vœu avec un sentiment si sincère et si vrai que mademoiselle Blondeel lui pressa la main avec attendrissement. M. Jean porta de nouveau la main à ses yeux, car il avait la faiblesse d'être très sensible à la vue de pareilles choses.

Il se raidit contre son émotion, se mit à son aise sur le banc du pavillon de verdure, étendit ses pieds et reprit :

— Allons ! Allons ! pour l'amour de Dieu, ne nous attristons pas à l'heureux instant de votre arrivée. Si nous avons à parler de choses sérieuses, nous les remettrons à plus tard. Maintenant, Ernest, dites-nous quelque chose de votre voyage ou plutôt de votre séjour en Angleterre. Y avez-vous été heureux?

— Pour autant qu'on peut être heureux loin des personnes qui vous sont chères; oui, monsieur Jean, très heureux, répondit le jeune homme. J'ai des raisons de croire que mon séjour dans la capitale du peuple le plus industrieux du monde m'a donné la connaissance et l'expérience nécessaires, non seulement pour être utile à ma patrie, mais encore pour regagner largement la fortune que le sort a prise à mon malheureux père. J'ai été pendant trois ans l'élève favori et aimé du célèbre Stephenson. La lettre du bon M. Morris l'avait si favorablement disposé pour moi, qu'il me traitait comme son propre fils Il a mis à mon service tous ses plans, tous ses dessins, même toutes ses idées; il m'a envoyé dans tous les endroits où l'exécution des grands ouvrages pouvait aider au perfectionnement de mes études. Je l'ai accompagné dans une multitude de fabriques et de grands établissements industriels. Non seulement il m'a expliqué les secrets de leur organisation au point de vue de l'outillage, mais encore il s'est donné beaucoup de peine pour m'apprendre comment, sous le rapport financier, on réunit les ressources nécessaires à l'exécution des entreprises importantes... Et tout cela pour un jeune homme étranger, qui n'avait d'autres titres de protection que la sympathie qu'il avait inspirée à ce généreux Anglais.

— Oh! vous devez lui rester reconnaissant, Ernest, dit Jean Blondeel d'une voix dont l'altération prouvait qu'il était encore une fois profondément touché.

— Lui rester reconnaissant? reprit Ernest Decock. Il y a trois noms gravés dans mon cœur; je les prononcerai encore sur mon lit de mort avec ma dernière prière. Un de ces noms est celui de Stephenson; les autres sont les noms de ceux

qui m'ont rendu mes parents que j'ai, hélas! perdus trop tôt.

Mademoiselle Marie détourna la tête pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux; Jean Blondeel tira son mouchoir de poche et s'essuya le front et les yeux, comme pour étancher la sueur. Puis il dit d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner un ton dégagé :

— Qu'il fait chaud aujourd'hui! J'ai marché très vite tout à l'heure; je crois que j'ai attrapé un rhume de cerveau... Ainsi, Ernest, vous avez bon espoir de réussir?

— Oui, monsieur Blondeel, j'en suis presque sûr; le courage ne me manquera pas, du moins. Songez que je connais beaucoup de secrets de fabrication qui sont mis en œuvre ici avec des machines très incomplètes ou d'après des systèmes vieillis. J'améliorerai les établissements; j'en construirai de nouveaux; je créerai des sociétés financières pour subventionner mes entreprises. Ah! si je puis seulement faire accepter un plan de chemin de fer, je suis riche presque d'un seul coup.

— Oui, mais votre espoir pourrait bien vous tromper. Cela peut aller beaucoup plus lentement que vous ne le croyez.

— En effet, monsieur Jean, il me faudra peut-être du temps pour obtenir la confiance des gens; je puis avoir du malheur, rencontrer de l'opposition, je le sais; mais qu'importe, si je finis par réussir à gagner la fortune qui est le but de tous mes efforts.

Une expression de mécontentement parut sur le visage de M. Blondeel.

— Vous avez donc une bien grande envie de gagner de l'argent? dit-il. L'argent n'est cependant pas la seule source de bonheur.

— Je ne sais pas comment les autres pensent là-dessus, répondit le jeune homme avec une certaine vivacité. Peut-être ai-je tort; mais, à mes yeux, l'argent, la fortune, est une vraie puissance capable d'écarter les obstacles qui obstruent la carrière d'un homme. C'est une source de contentement, d'élévation et de bonheur en ce monde. Oh! si je puis devenir riche, je bénirai Dieu de cette faveur infinie!

Jean Blondeel pinça les lèvres et parut affligé du langage passionné du jeune homme. Il secoua la tête sans rien dire, puis il reprit en se levant de son banc :

— Ernest, j'ai quelque chose à vous dire qui probablement vous attristera; mais cela m'assombrit l'esprit et je ne puis le garder sur le cœur. Veuillez me suivre, je désire vous parler seul.

Mademoiselle Marie adressa à son frère un coup d'œil suppliant pour le prier d'épargner, autant que possible, la sensibilité d'Ernest.

Le jeune homme se leva et suivit silencieusement son protecteur jusque dans la maison.

— Asseyez-vous, Ernest, dit alors Jean Blondeel, j'ai à vous annoncer une chose fâcheuse; mais ne vous affligez pas, car elle ne vous concerne en aucune façon. Peut-être vous surprendra-t-elle péniblement, car le malheur dont je veux vous parler concerne une personne pour laquelle vous avez la même affection qu'elle ressent pour vous.

— O ciel! qu'allez-vous me dire? s'écria Ernest avec angoisse.

— Soyez calme et tenez-vous ferme, mon ami. Voici la triste histoire : M. Romys, mon beau-frère, a fait de mauvaises affaires en jouant dans les fonds. Il a perdu presque toute sa fortune; Hermine est devenue pauvre pour ainsi dire.

En disant ces mots, il tenait les yeux attachés avec une fermeté pénétrante sur la figure du jeune homme, qui resta un instant sans mouvement, mais sur laquelle se dessina bientôt un étrange sourire de bonheur. Mais ce sourire, fugitif comme un éclair, disparut aussitôt pour faire place à une expression de tristesse.

— Pauvre Hermine! soupira Ernest; comme elle doit avoir du chagrin!

— Mais vous avez souri, murmura Jean Blondeel d'un ton sévère; qu'est-ce que cela signifie, Ernest? Seriez-vous insensible au malheur des parents d'Hermine?

Le jeune homme pâlit et murmura avec un grand embarras quelques excuses inintelligibles.

— Eh bien, pourquoi riez-vous d'un malheur si cruel?

Le jeune homme restait silencieux et semblait chercher une réponse introuvable.

— Oh! je n'aurais jamais cru cela! murmura Jean Blondeel avec un accent de reproche amer.

Le jeune homme demeura muet quelques instants encore, puis il leva soudain la tête et dit d'une voix calme avec un regard clair et ferme :

— Qu'il en soit donc ainsi. Je ne suis plus un enfant, vous êtes mon bienfaiteur : je vous dois de la franchise. Eh bien, monsieur, je vais vous ouvrir mon cœur. Vous saurez quelle est la raison de ce désir de gagner de l'argent qui vous étonnait tant, et vous saurez en même temps comment il est possible qu'un sourire ait paru sur mes lèvres à une si fatale nouvelle. J'étais destiné à étudier le droit et à devenir avocat, et j'avais déjà fait beaucoup de chemin pour me préparer à cette profession. Rappelez-vous que j'eus alors le bonheur, ou le malheur, de passer un jour ici entier en compagnie d'Hermine. J'étais sensible. Je sentis que mon cœur était atteint... J'étais courageux, confiant dans l'avenir, et j'osai rêver qu'il pourrait y avoir un moyen de devenir l'époux de celle dont

la beauté et la grâce touchante avaient fait une impression ineffaçable sur mon âme. J'ai cru, j'ai cru follement, que vous et votre bonne sœur étiez favorables à mes vœux. Pouvez-vous m'en blâmer? Je voulais mériter Hermine, m'élever jusqu'à elle, acquérir une fortune afin qu'elle ne regrettât jamais son affection pour un pauvre orphelin. Je voulais acquérir le droit de demander sa main à son père. C'est pour cela que je suis devenu ingénieur; c'est pour cela que je suis allé en Angleterre; c'est pour cela que le désir de gagner de l'argent s'est allumé en moi. Autrement, l'argent n'a pas de valeur pour moi. Comprenez-vous maintenant, monsieur, pourquoi un sourire peut s'élever de mon cœur? Tous les obstacles tombaient devant mes yeux; je pourrais travailler, suer sang et eau pour elle; son bonheur sur la terre serait mon ouvrage, mon ouvrage à moi seul. Oui, ce sourire sur mes lèvres était une étourderie, un crime peut-être; mais pardonnez ce mouvement d'égoïsme à l'ardeur de mon amour pour Hermine.

Pour toute réponse, Jean Blondeel sauta au cou du jeune homme et lui dit, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux :

— Ce bon, ce noble Ernest! C'est faux, ce que je disais. Je voulais éprouver la sincérité de votre amour. M. Romys n'a rien perdu. Mais c'est égal, Hermine deviendra votre femme. Ce sera, cela doit être.

La porte de la chambre s'ouvrit, et mademoiselle Marie s'écria de loin :

— Messieurs, messieurs, le couvert est mis.

Mais, lorsqu'elle vit Ernest dans les bras de son frère, un cri joyeux lui échappa et elle accourut dans la chambre en battant des mains.

— Eh bien? eh bien? demanda-t-elle.

— Oh! Marie, il a subi victorieusement l'épreuve! répondit Jean Blondeel. Apprêtez vos cadeaux de noces, ma sœur; car, avant qu'il se soit écoulé la moitié d'une année, Ernest sera l'époux de notre Hermine.

La vieille demoiselle jeta ses bras au cou d'Ernest avec des cris de joie, et elle eût probablement continué longtemps ces démonstrations; mais Jean Blondeel dit en riant :

— Venez, venez, ce n'est pas une raison pour laisser refroidir le dîner; on peut causer à table aussi. Ah! au dessert, nous viderons une bonne bouteille de notre *ermitage*. Un beau jour de ma vie!

A ces mots, il poussa avec une joyeuse violence sa sœur et Ernest hors de la chambre dans la salle à manger.

IV

Le jour redouté était arrivé et le moment fatal approchait.

Hermine était debout dans sa chambre à coucher, la main appuyée sur sa table de toilette et le regard vague perdu dans l'espace. De temps en temps, elle secouait imperceptiblement la tête et poussait un soupir étouffé. Ses joues étaient pâles, ses grands yeux bleus étaient irrésolus et sans éclat. Sans doute, les menaces de son père et la certitude de son inflexibilité lui avaient prêté les forces nécessaires pour surmonter ses larmes, car on ne voyait pas sur ses joues qu'elle avait pleuré. Mais, si son visage ne portait pas les traces de son chagrin, la pâleur et l'abattement de ses traits attestaient néanmoins un désespoir immense et une profonde terreur. C'était une pénible besogne qu'elle venait de finir; d'après les ordres de son père, elle avait mis ses plus riches habillements et elle avait tâché de se faire belle et élégante, pour plaire à l'homme qui, dans quelques moments, la devait venir demander en mariage.

Pendant qu'elle était là immobile, elle pensait avec des battements de cœur à l'oncle Jean, à la tante Marie et à Ernest. Ses lèvres tremblaient, des frissons nerveux parcouraient son visage. Il lui semblait qu'elle jetait en cet instant un dernier et solennel adieu à ces amis de sa jeunesse, et en même temps à toute consolation, à tout bonheur. Si les larmes ne roulaient pas sur ses joues à des pensées si cruelles, la pauvre jeune fille pleurait amèrement et abondamment dans son âme. Elle se soumettrait, elle obéirait à la volonté de son père; mais, hélas! que ne lui en coûtait-il pas de laisser sacrifier et anéantir ainsi toute son existence pour devenir la compagne d'un homme insensible au point d'envisager le mariage comme une affaire de commerce. C'étaient, en effet, les fortunes des deux familles qui allaient contracter une alliance; elle, la gaie, la tendre Hermine, était simplement le moyen, le prétexte de cette alliance. Quelle vie lui était promise, à elle qui était née pour aimer! Pourtant le sort avait décidé; il n'y avait pas d'issue; la victime devait tendre docilement le cou et renoncer à tout espoir.

Pendant qu'Hermine s'abandonnait ainsi à de sombres pensées, sa mère entra dans la chambre. Sur le visage de la vieille dame on pouvait lire également une complète mais douloureuse résignation. Elle dit à sa fille, avec un profond découragement, qu'elle s'efforçait de cacher sous une confiance feinte :

— N'aie pas peur, mon enfant, cela ira mieux que nous ne le pensons.

— Être si jeune et voir déjà le dernier beau jour de ma vie! soupira la jeune fille.

— Tu vois les choses trop en noir, ma pauvre Hermine. J'ai, au contraire, le ferme espoir que tu seras heureuse.

— Heureuse! reprit Hermine avec une pénible ironie. Heureuse avec un homme que je ne connais pas, qui n'attache pas de prix à mon affection, et décide que je serai sa femme sans savoir si je pourrai jamais l'aimer? O mon Dieu, autant vaudrait me vendre pour vivre dans un éternel esclavage!

Une larme brilla dans ses yeux; la vieille dame prit sa main avec frayeur.

— Hermine! ah! mon enfant, surmonte ta douleur! dit-elle. Si ton père s'apercevait que tu as pleuré, il se fâcherait et nous humilierait en présence de M. Pottewal. Il ne nous le pardonnerait plus!

— Soyez tranquille, maman, je ne pleurerai plus, répondit la jeune fille d'un ton tristement résigné. C'est bien la dernière larme. Papa sera content de nous. Je sais qu'il ne reste plus qu'à obéir; je suis tout à fait prête... comme un pauvre et impuissant agneau qu'on mène à l'abattoir.

— Non, ne parle pas ainsi! s'écria la vieille dame lui mettant la main sur la bouche. Moi également je ne peux pas pleurer; pourquoi donc me déchirer impitoyablement le cœur?

Et, adoucissant le ton de sa voix, elle dit :

— Hermine, tu as tort, crois-moi. Ce matin, en revenant de l'église, j'ai été chez madame Kandels. Elle est la propre cousine de M. Pottewal, et elle connaît tout ce qu'il a fait depuis son enfance. Suivant elle, Francis Pottewal est un garçon simple et bon: il n'est pas avare et nullement ennemi du plaisir. Il a beaucoup d'amis. Les gens méchants n'ont pas d'amis. Il est riche et généreux, il s'efforcera de te rendre la vie douce, et tu l'aimeras pour sa bonté.

La jeune fille se tut; probablement ses pensées étaient ailleurs et elle écoutait à peine les paroles consolantes de sa mère.

— Allons, Hermine, reprit la vieille dame, il est temps que nous descendions; le café est prêt et on attend M. Pottewal à chaque minute. Tiens-toi bien et sois courageuse; ton père est de mauvaise humeur; il paraît craindre que tu ne lui donnes des raisons de se fâcher. Mais, mon enfant, pourquoi n'as-tu pas arrangé tes cheveux avec plus de soin? Et ton fichu, comme il est de travers! Tu dois mettre la belle broche que l'oncle Jean t'a donnée l'an passé.

A ces mots, elle arrangea à la hâte la coiffure et la toilette de sa fille et attacha le bijou étincelant sur sa poitrine. Hermine la laissa faire et ne répondit que par des soupirs craintifs.

Le tintement de la sonnette de la maison fit trembler et pâlir les deux femmes.

— Oh! le voilà! s'écria la jeune fille s'éveillant tout effrayée de son rêve.

— Dépêche-toi, Hermine, s'écria madame Romys en prenant sa fille par la main pour l'emmener hors de la chambre.

— Encore un instant; laissez-moi prendre un peu courage; je tremble, je chancelle sur mes jambes, dit la craintive Hermine.

Au pied de l'escalier retentissaient les accents menaçants d'une voix perçante; c'était Thérèse qui criait :

— Hermine, veux-tu descendre bien vite? Papa t'appelle!

— O ciel, ton père t'appelle! reprit la mère avec inquiétude Il se fâchera. Je t'en supplie, mon enfant, si tu aimes ta mère, sois forte et surmonte ta douleur.

— Qu'il en soit donc ainsi! soupira la jeune fille. Mon sort est décidé! Adieu la vie rêvée! Allons, maman, vous serez contente de moi.

Elles descendirent l'escalier et entrèrent au salon, où, suivant ce qui était convenu, elles prirent place à une table et firent comme si elles venaient de commencer à boire le café. Thérèse était déjà assise. Elle, qui était habituellement vêtue avec peu de soin, s'était mise avec un luxe excessif et avait tiré de la boîte tous les cadeaux de l'oncle Jean et de la tante Marie. Elle paraissait d'humeur gaie et ses joues n'étaient pas si incolores que d'habitude. L'expression de son visage, sur lequel errait un imperceptible sourire, contrastait singulièrement avec la physionomie résignée et désolée d'Hermine. Elle murmurait quelques piquantes railleries et se moquait de ce qu'elle appelait l'enfantillage de sa sœur; mais celle-ci n'y faisait pas attention, tant elle était absorbée dans l'attente de l'apparition solennelle de M. Pottewal, qui était avec son père dans le cabinet voisin, et dont on entendait bourdonner la voix derrrière la porte du salon.

Enfin la porte s'ouvrit et Francis Pottewal, conduit par Romys, se présenta à l'entrée du salon. Les femmes se levèrent toutes comme des personnes surprises par l'arrivée d'un visiteur inattendu, et se mirent en devoir de le recevoir convenablement.

M. Pottewal avait l'extérieur d'un homme qui a passé la quarantaine, quoiqu'il n'eût pas encore atteint cet âge. Son visage n'était ni beau ni laid; il avait des joues rondes et rouges, une grande bouche et des yeux sans éclat. Un sourire naïf, presque niais, errait sur ses lèvres.

A la première vue, on pouvait juger le caractère et l'esprit de cet homme. Les traits de son visage

n'annonçaient pas des passions fortes ni un esprit fin ; en revanche, ils écartaient tout soupçon d'astuce et faisaient présumer qu'il devait être au moins d'un bon naturel.

Son costume pouvait ajouter peu de chose à cette appréciation ; car il était aisé de voir qu'il s'était habillé, pour la circonstance, d'une manière tout à fait insolite pour lui. Son solennel habit noir n'avait pas le pli de son corps ; sa cravate blanche semblait l'étrangler et ses gants paille trop larges faisaient des rides sur ses gros doigts.

— Mesdemoiselles, voici M. Pottewal, un de mes amis, qui nous fait l'honneur de venir prendre avec nous une tasse de café.

Les dames s'inclinèrent profondément.

Prenant Hermine par la main, Romys reprit :

— Monsieur Pottewal, j'ai l'honneur de vous présenter ma fille cadette Hermine. C'est une bonne et intelligente enfant ; mais, depuis quelques jours, elle est un peu indisposée par des maux de tête.

— Il y a beaucoup de maux de tête en ville, mademoiselle, balbutia Pottewal, non sans quelque embarras. J'espère que votre indisposition ne durera pas longtemps.

— Vous êtes bien bon, je vous remercie, monsieur, bégaya la jeune fille émue, d'une voix presque inintelligible.

— Voilà ma fille Thérèse, reprit Romys. Une fille à qui je puis me fier pour les affaires sérieuses, soigneuse et exacte comme la meilleure femme de ménage.

— Veuillez vous asseoir, monsieur Pottewal, dit Thérèse approchant une chaise de la table. C'est beaucoup d'honneur pour nous qu'il vous plaise de nous rendre visite. Soyez le bienvenu.

Pottewal, sans tenir compte de cette invitation, s'approcha de madame Romys, et échangea avec elle des paroles aimables ; mais Romys les interrompit.

— En effet, pourquoi rester ainsi debout ? Allons, asseyez-vous tous ; nous ferons plus intime connaissance en prenant le café.

Les convives avaient déjà porté deux ou trois fois le café brûlant à leurs lèvres, sans que personne eût dit un mot. Pottewal tournait sans cesse les yeux du côté d'Hermine qui, sous son regard impertinent, avait baissé la tête. Thérèse, au contraire, regardait le nouveau convive. Cet étrange silence commença à agacer singulièrement Romys.

— Ah çà ! a-t-on donc perdu la langue ici ? s'écria-t-il. Hermine, tu ne feras pas disparaître ton mal de tête en comptant ainsi les fils de la nappe !... Eh bien, mon ami Pottewal, que dites-vous du temps ?

— Il fait très chaud, répondit l'autre ; pourvu qu'il n'en résulte pas des maladies contagieuses ? Avant-hier, à la bourse de Bruxelles, on assurait que le choléra est à Anvers.

— O mon Dieu, le choléra ! s'écria Thérèse avec frayeur.

— Allons, aujourd'hui n'est pas un jour pour parler de si vilaines choses, répliqua Romys. Comment va le commerce des grains, monsieur Pottewal ?

— Passablement bien ; il y a baisse persistante dans les prix.

— Et vous achetez peut-être beaucoup ? C'est le moment favorable.

— Beaucoup n'est pas le mot ; un peu par-ci par-là, pour tenir le commerce en haleine. Je ne suis pas amateur des grandes affaires ; cela entraîne trop de soucis et trop d'inquiétudes.

— Si j'étais à votre place, ami Pottewal, je remplirais mes magasins de grains jusque sous les toits. Les pommes de terre ont presque toutes mal réussi à cause de la maladie. Attendez que les provisions de l'année passée soient épuisées, et vous verrez le prix du pain s'élever au point qu'il ne sera plus achetable. Il y a des millions à gagner !

— Peut-être avez-vous raison ; mais je préfère faire tranquillement mes affaires habituelles.

Boniface Romys leva les épaules et se pinça les lèvres, comme si le peu d'esprit de Pottewal l'étonnait.

Il y eut un nouveau silence.

Madame Romys tenait continuellement les yeux fixés sur Hermine ; elle devinait les souffrances de sa pauvre enfant, et tâchait, par la douceur de ses regards maternels, de la consoler et de lui donner les forces nécessaires pour ne pas succomber dans cette situation critique.

Pour ne pas irriter son père, Hermine s'était efforcée, pendant cette conversation, de tenir les yeux levés ; mais la figure commune et insignifiante de son futur époux lui inspirait une répugnance extrême, et, quand elle se disait tout bas qu'elle était destinée à passer sa vie avec cet homme, son cœur frémissait et elle était obligée de se faire violence pour ne pas trembler visiblement. Ce n'est pas qu'elle éprouvât de la haine pour lui ; au contraire, les traits de son visage, quoique grossiers et sans expression, semblaient lui promettre la douceur et la bonté, et son langage confirmait ce présage... Mais ses grosses joues et sa grande bouche ! Aussi, quoi qu'elle fît pour maîtriser les mouvements de son cœur, à côté de cette figure se glissait une autre figure qui brillait de noblesse, de beauté et de mâle courage.

Et cette comparaison la frappait de frayeur et la plongeait dans de pénibles réflexions.

— Hermine, dit son père d'un ton dont la feinte bonhomie cachait une colère croissante, Hermine, tu me feras beaucoup de plaisir si tu veux oublier un peu ton mal de tête. M. Pottewal croirait, bien à tort, que tu es taciturne et d'humeur chagrine. Allons, dis un mot aimable à notre cher convive.

A cette brusque interpellation, la jeune fille, forcée d'obéir à l'ordre paternel, ne sut que dire et bégaya une excuse inintelligible.

Thérèse s'agitait indignée sur sa chaise, et elle grommela avec un accent de reproche :

— Est-ce une manière de recevoir les amis de notre père, quand ils veulent nous honorer d'une visite?... N'y faites pas attention, monsieur, elle a souvent de ces lubies intempestives.

Un regard foudroyant de son père lui ferma la bouche, et elle comprit qu'il lui était défendu de donner à Pottewal une idée défavorable de sa sœur.

— Allons, Hermine, remets-toi, mon enfant, dit Boniface Romys; nous écoutons, parle.

La jeune fille fit un effort suprême sur elle-même :

— Je prie M. Pottewal d'avoir la bonté de m'excuser, dit-elle, j'avoue que je suis très émue; malgré mon désir d'être gaie, je n'ai presque pas la force de parler. Pardonnez-le moi, monsieur, cela passera.

L'accent douloureux de la voix de la jeune fille et la douceur de son humble prière parurent toucher M. Pottewal. Il s'efforça de la tranquilliser et la supplia de croire qu'il était incapable de mal interpréter son silence; mais M. Romys l'interrompit en demandant :

— Vous êtes sans doute amateur de musique; mon ami?

— Un peu, répondit Pottewal.

Un coup d'œil significatif fit comprendre à Hermine qu'on ne parlait de musique que pour lui faire prendre part à la conversation; elle rassembla tout son courage et dit :

— Puisque monsieur est amateur de musique, il aûra probablement été voir *le Barbier de Séville* pour entendre la chanteuse italienne qui faisait affluer, chaque soir, tout Bruxelles au Théâtre-Royal? Quelle voix enchanteresse, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais été beaucoup au théâtre, mademoiselle, répondit Pottewal. Quand j'étais plus jeune, mes parents m'en ont empêché. D'ailleurs, pour parler franchement, je n'aime pas les opéras. Tout ce bruit confus, dont je ne comprends rien, me déchire les oreilles. Je ne puis pas rester deux heures dans un théâtre sans m'endormir.

Cette réponse embarrassa extrêmement Hermine; avec la meilleure volonté du monde elle ne savait plus quoi dire. Son père se tenait debout devant elle et la regardait avec un coup d'œil de reproche.

— Monsieur est peut-être amateur de peinture, balbutia-t-elle. L'exposition est belle, n'est-ce pas?

Il leva les épaules et dit :

— Je n'ai jamais vu d'exposition. Je ne connais rien à la peinture.

— Vous lisez peut-être beaucoup, monsieur?

Francis Pottewal sentit son insuffisance; ses joues devinrent encore plus rouges, et ce fut avec un embarras visible qu'il répondit :

— Lire? Le prix du grain dans la feuille d'annonces de Darlingen. Je sais bien que tout cela ne témoigne pas en ma faveur et j'en suis même honteux; mais c'est la faute de mes parents. Ils m'ont toujours fait croire que l'homme qui possède une fortune suffisante n'a pas besoin de connaître toutes ces choses. Ils ne m'ont rien appris que le commerce des grains et le moyen de garder leur fortune sans l'amoindrir.

— Vos parents avaient grandement raison, monsieur, dit Thérèse. Que signifient d'ailleurs ces occupations futiles, auxquelles on perd un temps précieux? Tout cela, c'est fort bien aussi longtemps qu'on est très jeune, mais une fois qu'on est entré sérieusement dans la vie et qu'on doit veiller à diriger sa maison avec honneur, alors de pareilles connaissances et de tels goûts sont plutôt nuisibles qu'avantageux. Soyez reconnaissant envers vos parents, monsieur Pottewal; ce qu'ils vous ont appris est la seule science qui ne repose pas sur l'apparence. Un homme qui sait convenablement administrer sa fortune mérite avant tout le nom d'homme d'esprit.

Pottewal regarda Thérèse avec une singulière expression; elle, enchantée de ce regard, lui sourit agréablement..

— Je comprends, dit Boniface Romys, que vous n'aimiez pas la bruyante musique d'opéra. Elle me plait si peu aussi que depuis vingt ans je n'ai été au théâtre; mais vous aimez peut-être la musique légère?

— Oui, quelque chose comme une polka, quelque chose de dansant. J'aime assez ces choses-là, répondit Pottewal.

— Eh bien, pendant que nous continuerons à prendre le café, ma fille jouera une valse sur son piano. Tu sais bien, Hermine, le joli air de cet Allemand...

— Oui, la dernière valse de Strauss, dit Thérèse. Pourquoi hésites-tu, ma sœur? Peux-tu refuser quand tu sais que cela fait plaisir à M. Pottewal?

— Oh! je t'en prie, épargne-moi! supplia la pauvre fille. Je ne saurais pas jouer maintenant!

— En effet, Romys, vous comprenez bien, son



— Je vous en conjure, monsieur, ayez pitié de moi. (Page 30.)

mal de tête! murmura la mère en levant les mains vers son mari; mais un regard plein de menaces arrêta la parole sur ses lèvres.

— Tu joueras, ordonna le père d'un ton courroucé. Comment! tous les jours de l'année tu nous déchires les oreilles avec ton éternel tapotage sur le piano; et aujourd'hui que nous recevons un amis, tu ne jouerais pas?

Hermine, effrayée de devoir jouer devant Pottewal la plus belle de ses valses, au moment où son cœur semblait vouloir se briser dans sa poitrine, pencha languissamment la tête sur la table...

— Voulez-vous me faire un plaisir, monsieur Romys? dit Francis Pottewal. Ayez la bonté de ne pas presser plus longtemps mademoiselle. Cela ira mieux quand nous aurons fait plus ample connaissance; et, d'ailleurs, je le déclare franchement, en ce moment, j'ai peu d'envie d'entendre de la musique.

— C'est bien, grommela Romys. Voyez alors comment vous voulez passer le temps. J'ai quelques mots à dire à ma femme touchant une affaire dont un de mes fermiers viendra tout à l'heure chercher la réponse. Pardonnez-moi cette courte absence, monsieur Pottewal; je vous laisse en bonne compagnie. Si par hasard vous vous ennuyez, ce que je ne crains pas toutefois, vous nous trouveriez au jardin sous les tilleuls.

A ces mots, il fit signe à sa femme, et tous deux quittèrent la chambre.

Ce fut pour Pottewal et pour Hermine un moment solennel lorsqu'ils virent les parents s'éloigner. Le marchand de grains ne savait pas comment aborder sa déclaration, et sentait la sueur perler sur son front; Hermine attendait son arrêt et tremblait de frayeur.

Après quelques instants d'un silence embarrassant, Thérèse demanda :

— Vous avez, assurément, un beau jardin à votre maison, monsieur?

— Un grand jardin, oui, murmura Pottewal, cherchant dans son esprit comment il entamerait la question délicate. L'anxiété visible d'Hermine le troublait, et il n'était pas loin de regretter la position fâcheuse dans laquelle il s'était placé.

— Il paraît que vous vouliez dire quelque chose à ma sœur? remarqua Thérèse. Parlez librement, monsieur, et ne faites pas attention à l'agitation d'une enfant capricieuse.

Pottewal, reconnaissant de ce secours, murmura :

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle; en effet, je voudrais bien dire quelque chose à votre sœur, mais je ne sais vraiment comment commencer. C'est une chose difficile et je ne suis pas éloquent.

— Allons, allons, dit en riant Thérèse, c'est tout simple! Déclarez tout bonnement pourquoi vous êtes venu ici. S'il est nécessaire, pour vous mettre à votre aise, je vous dirai que nous savons déjà la cause de votre visite.

— Vous avez raison, mademoiselle, cela vaut encore mieux que de prendre des détours. S'il plaît à mademoiselle votre sœur de me prêter un instant de bienveillante attention, nous serons bientôt tous deux sortis de cette position gênée.

Il s'approcha d'Hermine qui le regardait d'un œil inquiet et lui montrait un visage calme en apparence, mais qui, par sa pâleur mortelle, attestait une frayeur inexprimable.

— Mademoiselle, dit-il, je n'aurais jamais eu la hardiesse de me présenter ici dans un pareil dessein; mais monsieur votre père m'a permis d'espérer que, comme moi, vous vous réjouiriez de l'union de nos deux familles. Vous êtes jeune et belle : je ne puis dire de moi rien de pareil. Franchement je dois convenir que je n'aurais jamais pensé au mariage, si je n'avais besoin d'une personne sur la fidélité de laquelle je puisse compter pour garder ma maison lorsque mon commerce m'oblige à aller à Anvers, à Bruxelles ou à Louvain. Ce n'est donc point par amour que je viens vers vous; je n'en exige pas de vous; mais je suis un bon garçon et je ferai tout ce que je puis pour vous rendre la vie agréable. Je vous estimerai et vous honorerai, soyez-en certaine; je prévois que vos goûts ne sont pas les mêmes que les miens. Je le regrette, mais je vous laisserai votre pleine liberté et ne vous gênerai en rien, et vous ne vous apercevrez pas de la différence. Je n'ai d'autre désir que de vivre en paix, et, le soir, après l'ouvrage, de passer quelques heures au café avec mes amis. Pour ce qui vous concerne, vous aurez un beau jardin, une voiture, des musiques, des livres : en un mot, tout ce que vous désirerez. Que dites-vous de cela?

— Vous êtes trop bon, monsieur, balbutia tout bas Hermine, si tristement que le son de sa voix eût suffi pour déchirer un cœur sensible.

Pottewal resta un instant silencieux, puis il reprit avec un air de découragement :

— Mademoiselle, je ne suis pas venu ici avec l'intention de vous affliger, et beaucoup moins encore pour vous forcer à faire une chose qui pourrait vous être désagréable. Je crois voir que ma proposition ne vous plaît pas. Pardonnez-moi ma hardiesse; votre père m'a trompé...

Ces dernières paroles rappelèrent Hermine à l'idée de sa situation.

— Croyez-moi, je vous en prie, monsieur, soupira-t-elle, mon père ne vous a pas trompé; il ne vous a dit que la vérité.

— Cela me semble incompréhensible, murmura Pottewal. Vous consentiriez donc, mademoiselle, à devenir ma femme!

— Oui, oui, monsieur; la volonté de mon père est une loi que je respecte; j'obéirai. Soyez assez généreux pour ne pas faire attention à mon émotion : elle passera. Je deviendrai votre femme; vous avez un bon cœur : je prierai Dieu qu'il m'accorde la faveur de vous rendre heureux.

— Mais votre consentement est-il bien volontaire, mademoiselle? demanda Pottewal avec une expression de pitié et de doute. Il me semble que vous parlez comme si vous obéissiez à une pénible violence. Je suis désolé d'être venu ici. Que Dieu me préserve d'exiger qu'une belle et innocente enfant comme vous devienne, contre sa volonté, la femme d'un homme sans mérite, comme moi. Eh bien, il ne s'est rien passé.

Hermine, mortellement effrayée par ces paroles, éleva ses mains suppliantes vers Pottewal et s'écria:

— Oh! monsieur, par compassion, par bonté, ne me refusez pas! Pardonnez-moi; je vous serai si reconnaissante de votre générosité!

— Vraiment, mademoiselle, je ne sais que faire, répondit Pottewal embarrassé. Je ne demande pas mieux que de pouvoir vous être agréable.

— Je vous en conjure, monsieur, ayez pitié de moi! reprit la jeune fille.

— Remettez-vous, mademoiselle, dit le marchand de grains d'un ton calme et doux. Je suis un bon garçon et ne m'offenserai point si vous me dites que ce mariage ne vous plaît pas. Je n'exige pas beaucoup de mots. Faites-moi seulement connaître votre volonté par un signe de tête, cela me suffit. Parlez; consentez-vous de votre plein gré et sans chagrin à devenir la femme de Francis Pottewal? Dites oui ou non? dans les deux cas, nous cesserons ce pénible entretien. Eh bien?

— De ma libre volonté, sans chagrin, oui, oui, bégaya Hermine.

Et, comme si ce consentement menteur et arraché par la contrainte avait épuisé les dernières forces de la pauvre fille, elle fondit tout à coup en larmes et se mit à sangloter à haute voix en cachant son visage dans ses mains.

Pendant tout cet entretien, Thérèse avait tenu les yeux fixés sur Hermine avec une expression de mépris et de satisfaction intérieure, on eût dit qu'elle se réjouissait intérieurement du chagrin et de la répugnance de sa sœur. Pottewal, au contraire, était ému de compassion et s'efforçait de consoler par de douces paroles la jeune fille éplorée.

Au bout d'un instant, Hermine se leva de son siège.

— Monsieur, dit-elle en sanglotant, pendant que des ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues; ô monsieur, pardonnez-moi! Je suis malade, je vais me trouver mal; je ne peux rester, ma tête est étourdie, mes sens s'égarent. Laissez-moi partir. Vous êtes un homme généreux; je vous en supplie, allez auprès de mon père, dites-lui que j'ai consenti, que vous êtes satisfait, que notre mariage est décidé. Adieu, monsieur, adieu!

Elle marcha en chancelant vers la porte, et fut obligée de s'appuyer au mur pour ne pas tomber.

Lorsqu'elle eut disparu, Pottewal dit tristement à Thérèse :

— M. Romys, votre père, m'a assuré, mademoiselle, que votre sœur attendait ma visite avec une joie impatiente, et que je serais reçu à bras ouverts. Si j'avais pu prévoir cet accueil, je n'aurais certainement pas osé risquer de demander en mariage une si jeune et si belle demoiselle. Je ne sais, c'est décidé maintenant; mais je commence à craindre de n'être pas heureux.

— Je le crains également, monsieur, reprit Thérèse.

— Vraiment? Puis-je connaître les motifs de ce sentiment.

— Ces motifs sont simples, monsieur. Vous voulez vous marier parce que vous avez besoin d'une femme qui garde votre maison et qui veille à ce que tout aille convenablement pendant que vous êtes absent pour votre commerce. Ma sœur est encore une enfant ignorante, sans aucune expérience du monde. Elle a reçu une éducation faussée et ne rêve que belles robes, concerts, promenades et mille autres choses futiles. La femme qui vous rendrait heureux et vous aiderait à conserver et augmenter votre fortune ne devrait pas être si extrêmement jeune. Vingt-sept ou vingt-huit ans serait certainement l'âge préférable : car, alors, on a encore la fraîcheur de la vie avec l'expérience de toutes les choses du monde, et on n'est plus enclin à mille plaisirs frivoles qui ne sont que des occasions de perte de temps et de dissipation. Si vous aviez une telle femme, soyez-en sûr, vous pourriez aller en voyage des mois entiers sans avoir jamais la moindre inquiétude au sujet de votre maison; et à votre retour, vous retrouveriez tout dans l'ordre le plus parfait. Vous sauriez que, pendant que vous êtes absent, une mère tendre et vigilante veille sur vos chers enfants. Je comprends que l'homme désire aussi quelque élégance chez sa femme; mais les qualités d'une bonne femme de ménage n'excluent pas une certaine beauté.

Pendant ce discours, dont le ton singulier surprenait Pottewal, il avait tenu continuellement les yeux fixés sur elle, et il semblait par moments plongé dans de profondes méditations. Il se leva et dit :

— Vous avez beaucoup de bon sens, mademoiselle; ce que vous dites-là est peut-être la vérité; mais on ne trouve pas tout ce qu'on voudrait. Votre sœur me paraît avoir une humeur douce et un bon cœur. C'est déjà beaucoup. Allons auprès de votre père. Il attend probablement avec impatience le résultat de notre entretien.

— Et qu'allez-vous lui dire, monsieur? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

— Je lui dirai que votre sœur a consenti.

Un soupir s'éleva de la poitrine de Thérèse pendant qu'elle suivait le marchand de grains par le vestibule de la maison. Au jardin, les parents d'Hermine vinrent à sa rencontre. Romys demanda en riant :

— Eh bien, ami Pottewal, comment l'affaire s'est-elle arrangée? Êtes-vous content?

— Mademoiselle Hermine a consenti, répondit-il.

Le mère pâlit, comme si elle avait conservé l'espoir que M. Pottewal eût trouvé une raison pour refuser le mariage.

— Ah! alors je vous en félicite! s'écria Romys en se frottant les mains. Venez, nous allons rentrer, pour tout arranger sans retard.

— Non, je vous en prie, monsieur, remettons cela à demain ou à après-demain, dit le marchand de grains en secouant la tête. Je comprends maintenant que le mariage est une chose importante, sur laquelle on peut bien réfléchir quelques heures. Ne vous inquiétez pas cependant, demain je reviendrai pour fixer définitivement avec vous cette union de nos deux familles. Maintenant, permettez-moi de vous quitter. Adieu, à demain.

Romys voulut faire rester le marchand de grains; mais celui-ci tint bon et retourna vers la maison. Le père d'Hermine accompagna Pottewal jusqu'à

la porte et s'efforça de lui faire déclarer la cause de son hésitation. Peut-être avait-il réussi à peu près; car lorsqu'il revint au jardin, il s'écria avec une grande colère :

— Où est Hermine? où est Hermine?

— Elle est en train de pleurer dans sa chambre, dit Thérèse.

— Ah! je le pensais bien! grommela-t-il. Nous verrons! Elle épousera Pottewal, ou il se passera de vilaines, de terribles choses!

Et, suivi de sa femme qui gémissait, il courut tout furieux vers la maison pour monter à la chambre d'Hermine.

V

M. Blondeel et son jeune ami Ernest Decock avaient pris le chemin de fer et venaient de descendre à la station de Darlingen.

Tout en causant, ils se dirigèrent à pas mesurés vers la ville et se tinrent à l'ombre des arbres ; car quoique l'après-midi fût avancé, le soleil brûlait encore très ardemment dans le ciel d'un bleu profond.

Lorsqu'ils furent près de la ville, Ernest contempla un instant les hautes cheminées d'où s'élevaient perpendiculairement d'épaisses colonnes de fumée, et dit à son compagnon avec une sorte de joyeux étonnement :

— Quatre ou cinq fabriques nouvellement bâties! Darlingen commence donc à avoir enfin le sentiment de sa destinée? J'y ai souvent pensé en Angleterre. Croiriez-vous, monsieur Jean, qu'aucune ville de Belgique ne réunit mieux que celle-ci toutes les conditions pour devenir le centre d'une puissante industrie? Une eau pure et abondante, un grand nombre de chaussées vers tous les points du pays, une rivière qu'on peut rendre navigable à peu de frais, les matières premières à profusion sur place, le salaire à bon marché. Croyez-moi, je trouverai bien à Darlingen des capitaux prêts à s'associer pour des entreprises utiles et lucratives.

Blondeel hocha la tête d'un air de doute.

— Ce n'est pas ici, mon bon Ernest, que vous trouvez la fortune rêvée, murmura-t-il.

— Mais, monsieur Jean, permettez-moi de vous le dire, répliqua le jeune homme, l'industrie est l'avenir de la civilisation moderne. Aucune nation, à moins qu'elle ne consente volontairement à sa ruine, ne peut résister à la nécessité de suivre, dans l'industrie et le commerce, le mouvement général des peuples. Et, assurément, ce ne sera pas notre patrie qui restera en arrière. Les exemples sont là : la petite Belgique étonne déjà aujourd'hui les peuples les plus puissants par la multiplicité de ses établissements et par le développement gigantesque de son travail national.

— Vous êtes éloquent sur ce chapitre, je le sais, répondit M. Jean avec un sourire approbatif. Pour autant que vous considérez notre pays en général, je vous donne raison; mais en ce qui concerne Darlingen, je vous prédis que vous vous verrez déçu. L'argent manque ici à l'industrie.

— L'argent? Darlingen est une ville excessivement riche, dit-on.

— Très riche, beaucoup trop riche, mon garçon.

— Il doit y avoir, par conséquent, beaucoup de capitaux disponibles?

— Des capitaux morts.

— On les rendra vivants, monsieur Blondeel, par la certitude des bénéfices.

— Impossible, mon ami. Les fabriques que nous avons vues là-bas sont bâties par des étrangers; trois ou quatre seulement ont été construites par des Darlingeois, qui ont commencé presque sans ressources. Toute la richesse de la ville est entre les mains des rentiers, dont la fortune consiste uniquement en fermes et en terres. Ils vivent mesquinement, se refusent toute jouissance et s'efforcent d'augmenter leur fortune par une économie exagérée, sans vouloir risquer quelque chose pour atteindre ce but. Leur unique souhait est d'acheter sans cesse de nouvelles fermes avec leurs économies. Tenez, nous avons dépassé les fabriques : voyez, là, devant vous, dans la longue rue solitaire, ces maisons fermées, ce silence, cette herbe qui croît entre les pavés; ces signes de l'immobilité ne vous disent-ils pas que Darlingen veut dormir pendant que tout le monde veille et travaille?

— Mais je ne puis comprendre quelle peut être la cause de ceci. Chacun juge les habitants de Darlingen avec une sévérité excessive. Il en était déjà ainsi avant mon départ pour l'Angleterre. Il doit pourtant y avoir ici des gens de bon sens aussi bien qu'ailleurs.

— Certainement, Ernest, des gens sérieux et intelligents, nobles de cœur et sains d'esprit; mais les autres font l'immense majorité, et ils forcent chacun de suivre l'exemple du grand nombre, sous peine de mépris et même de persécution. Si vous entendez dire beaucoup de mal de Darlingen, cela vient de ce qu'ils médisent le plus souvent les uns des autres, et par conséquent d'eux-mêmes aussi.

En ce moment la rue retentit d'un bruit soudain. M. Blondeel eut à peine le temps de faire un saut de côté; une riche voiture découverte, dans laquelle un jeune homme était assis à côté d'une dame, passa près de lui avec la rapidité de l'éclair.

— L'insolent! murmura Ernest, rouge d'indignation. Peu s'en est fallu qu'il ne vous écrasât, monsieur Jean, sans même crier « gare ». Ce jeune homme est-il de Darlingen?

— Ah ! ah ! s'écria Blondeel en riant, c'est ainsi que Dieu punit l'avarice ! Ce jeune écervelé est un Darlingeois, en effet. Voyez-vous, à quelques pas de nous, cette grande maison avec ses murailles noires? là demeurait un vieux millionnaire que l'on ne connaissait que sous le nom de *fondeur de liards*. Il vivait seul, et il était si avare que, sur son lit de mort même, il ne voulut accepter de secours de personne, de crainte qu'on ne le forçât à dépenser quelques sous. L'autorité a été obligée d'ouvrir la porte de sa maison, et on a voulu le forcer à prendre quelques médicaments. Il a tout repoussé par avarice, et il est mort littéralement comme un chien. Savez-vous ce qu'il advient maintenant d'une fortune si péniblement amassée? le jeune homme dans cette voiture est son cousin et son unique héritier; il est allé habiter Bruxelles, et mène là une vie princière comme si le monde entier lui appartenait. La moitié de l'héritage y a certainement déjà passé.

— Il est marié? C'est sa femme qui était assise à côté de lui dans la voiture?

— Non, non, c'est une dame qui l'aide à manger la fortune du fondeur de liards. Ah ! Ernest, vous ne connaissez pas encore Darlingen. Il y a ici pas mal de gens que les Français désignent sous le nom d'originaux. Voyez, à votre gauche, cette maison avec sa haute façade : là demeurent deux frères et deux sœurs qui sont restés célibataires pour ne point partager leur fortune; ils sont aujourd'hui tous les quatre très vieux. Croiriez-vous que depuis vingt ans ces frères et sœurs ne sont jamais ensemble qu'à table pour manger, et qu'ils ne se parlent presque jamais, mais jamais, l'un à l'autre. Entre eux il n'existe d'autre lien que leur fortune commune, car si ce que disent leurs domestiques est vrai, ils se haïssent l'un l'autre, et vivent ensemble comme quatre loups dans la même tanière.

Après un moment de silence, Blondeel poursuivit :

— N'avez-vous pas remarqué la petite fille devant laquelle nous venons de passer? Elle est bien malheureuse; ses parents s'étaient mariés sans amour; on les avait unis par raison de fortune. En pareil cas faire bon ménage est impossible, à moins que l'un des époux ne fasse de l'autre son esclave. Ici, pourtant, le mari trouva une femme d'une opiniâtreté inflexible et la femme un mari dont la volonté n'était pas moins énergique. Je n'ose presque pas dire ce qui se passa entre eux : c'étaient des gens de bonne famille. Au bout de quelques mois à peine, des scènes violentes eurent lieu dans cette maison, et enfin les époux aigris se battirent presque tous les jours, sans honte des voisins. Leur inimitié leur avait ôté même le sentiment des convenances. Le courage du mari s'est brisé le premier, il a cherché dans la boisson l'oubli de sa triste existence. Un certain soir, lorsqu'il rentra chez lui, sa femme eut un si violent accès de colère qu'elle en mourut. Quant à lui, il a succombé peu à peu aux suites de ses excès de boisson. Ils ont laissé une petite fille de quatre ans, pauvre enfant qui n'a presque pas connu ses parents, et qui ne vit pour ainsi dire que pour rappeler le douloureux souvenir d'un fatal mariage... Vous ne dites rien, Ernest? vous paraissez pensif?

— En effet, monsieur Blondeel, cette triste histoire m'assombrit l'esprit.

— Oh ! je pourrais vous en raconter bien d'autres. Si vous avez l'occasion de rester un seul jour à Darlingen, et en société surtout des femmes, vous entendrez l'histoire de tous les habitants. Dès que l'on n'a pas à faire une chose importante, on ne parle ici que de la vie et des faits et gestes de ses concitoyens. On ne dit pas beaucoup de bien : cela ne donne pas de sel à la conversation... Mais vous n'écoutez pas, Ernest? Je comprends, nous approchons de la maison de Romys : votre cœur ne bat-il pas un peu à la pensée que, dans quelques instants, vous verrez Hermine?

— Vous dites vrai, monsieur Jean, cette pensée m'émeut, murmura Ernest avec une légère rougeur au front. Comme elle doit être devenue grande !

— Comment en serait-il autrement, mon garçon? C'est une femme faite. Il faut pourtant vous contenir, au commencement surtout; car si son père remarque votre émotion, il aura des soupçons. Je dois tâcher de le gagner petit à petit. Aujourd'hui, pas encore, mais après quelques visites. Soyez réservé, parlez de gagner de l'argent, et montrez beaucoup d'estime pour une grande fortune. Cela vous sera facile, puisque vous avez précisément ces idées-là; allons, restez maître de vous : nous y sommes.

Il s'apprêtait à tirer le cordon de la sonnette; mais la servante qui l'avait vu de derrière la fenêtre, ouvrit la porte, et, lorsqu'ils furent tous deux dans le vestibule :

— Bonjour, monsieur Blondeel, dit-elle. Je vous remercie du fond du cœur, au nom de ma sœur aveugle ! Nous vous avons béni bien sincèrement dans nos prières.

— Qu'il ne soit plus question de cela, Sophie. Vos maîtres sont-ils à la maison?

— Vous les trouverez au jardin, monsieur.

La servante regardait le jeune homme avec une attention particulière et paraissait chercher une ressemblance sur son visage.

— Vous ne me connaissez plus, Sophie? demanda-t-il. Vous m'avez pourtant vu souvent dans le jardin de M. Blondeel, et même deux ou trois fois dans cette maison.

— Est-ce possible? s'écria la servante. Cette voix! Vous êtes Ernest? monsieur Decock? Il faut que j'aie bien vieilli! Je vous ai connu lorsque vous n'aviez pas encore sept ans, ma sœur aveugle a été servante chez feu vos parents. Ah! que Dieu est bon de vous avoir fait devenir si beau!

Ernest dit quelques mots aimables pour remercier la vieille femme des témoignages de son affection; mais, comme ils étaient arrivés au bout du vestibule, Blondeel ouvrit la porte du jardin, et la servante retourna à la cuisine.

M. Romys se promenait d'un air agité dans les allées de son jardin; sa femme était assise devant une table et continuait à tricoter à un ouvrage commencé; Thérèse, encore en habit de cérémonie, était assise non loin de sa mère, et semblait absorbée dans ses pensées.

Lorsque les visiteurs inattendus furent aperçus, Romys se rapprocha de la table et son visage prit une expression d'amabilité. Madame Romys se leva précipitamment avec un cri de joyeuse surprise; mais le regard sévère de son mari arrêta subitement ce mouvement.

Thérèse se leva lentement de son fauteuil et redressa la tête avec une sorte de gravité hautaine; ses lèvres se pincèrent et sa physionomie prit une expression de froide réserve, comme si elle s'armait d'avance contre la familiarité possible d'une personne de condition inférieure. Elle avait reconnu Ernest.

Jean Blondeel dit en s'approchant de la table :

— Comment se porte-t-on ici? Passablement bien, à ce que je vois. Et ma nièce Thérèse, comme elle est belle aujourd'hui! J'ai l'honneur de vous présenter notre jeune ami Ernest Decock, qui est revenu d'Angleterre, et qui ne pouvait manquer de vous rendre visite.

Le jeune homme s'inclina profondément devant les Romys et leur fille, et dit avec politesse :

— Monsieur, madame, mademoiselle, je remplis un agréable devoir en vous apportant mes salutations respectueuses, et je rends grâce à Dieu qui me permet de vous voir tous en bonne santé.

Thérèse répondit par un signe de tête presque imperceptible; madame Romys parut vouloir avancer une chaise pour offrir au jeune homme une place à côté d'elle; mais son mouvement était si timide qu'il ne remarqua pas son intention.

— C'est dommage, Blondeel, que vous ne soyez pas venu un peu plus tôt, murmura Romys. Nous avons pris le café depuis une heure; sans cela vous auriez pu en boire une tasse avec nous.

— Bah! faites en faire de nouveau, répliqua M. Jean. Ce n'est pas une grande peine, et j'avoue qu'une tasse de café chaud me ferait plaisir. Asseyons-nous, Ernest; voyez, ma sœur vous offre une chaise à côté d'elle.

Cette familiarité attira sur le visage de Thérèse une expression de colère. Romys aussi ne paraissait pas très satisfait; car il courut en grommelant vers la maison, probablement pour dire à la servante de rallumer le feu, afin de faire du café à ces fâcheux visiteurs.

— Ah çà! où est la sœur Hermine? demanda Blondeel à Thérèse.

— Elle est dans sa chambre; elle a mal à la tête, répondit Thérèse d'un ton bref.

— Je comprends : un mariage dans la famille est toujours une chose qui émeut, surtout quand on est jeune et sensible comme cette bonne Hermine!

— Vous savez donc ce mariage, mon frère? s'écria madame Romys avec étonnement. Ciel! et vous semblez bien content?

— Pourquoi pas? C'est un bon parti.

— Un bon parti! soupira la mère étonnée. Hélas! ma pauvre Hermine!

— Hermine se consolera, ma sœur. M. Pottewal est un bon garçon, et sa fortune est assez considérable. Je souhaite de tout mon cœur que ma nièce Thérèse soit heureuse dans son ménage.

— Mais ce n'est pas Thérèse qui va se marier! s'écria madame Romys. C'est Hermine!

— Hermine! répéta M. Jean pâlissant, en jetant un regard inquiet sur Ernest, qui paraissait trembler et dont les yeux trahissaient une terreur soudaine. Hermine! C'est Hermine qui va se marier avec le gros Pottewal?

— C'est la volonté de son père! répondit madame Romys.

— Et elle, que dit-elle de cela?

— Elle se désole, elle verse des larmes depuis deux jours, mon frère.

Blondeel baissa la tête, comme pour réfléchir à cette nouvelle inattendue, écrasante. Pendant ce temps, Thérèse marcha lentement vers la maison et disparut dans le vestibule.

— Ah! ceci est un peu trop fort! s'écria Blondeel en bondissant de colère. On sacrifie donc ainsi sans miséricorde cette bonne et sensible enfant à je ne sais quel calcul égoïste de fortune! Hermine serait condamnée à être malheureuse toute sa vie? C'est que nous verrons! Où est Romys? S'il est capable d'une telle cruauté!

Il se disposait à courir vers la maison, mais sa sœur le prit par le bras et dit :

— Pour l'amour de Dieu ! calmez-vous; si vous vous emportez ainsi contre mon mari, il deviendra encore plus impitoyable. Cela retombera sur Hermine.

— Non, cela va trop loin; je sens mon sang bouillir dans mes veines! grommela M. Jean, frémissant d'indignation.

— Ah ! je vous en prie, restez calme, monsieur Blondeel! soupira Ernest élevant vers lui de mains suppliantes.

— Voyez, mon frère, reprit madame Romys, dans toutes mes prières j'ai demandé à Dieu d'envoyer un ange pour vous appeler à Darlingen. Votre arrivée était mon unique espoir, l'unique espoir de ma pauvre et désolée Hermine. Peut-être pouvez-vous encore faire quelque chose pour empêcher le funeste sacrifice de mon enfant; mais il faut parler à mon mari avec douceur et ne pas le menacer, sinon tout est décidément perdu. Vous le connaissez, dès qu'il soupçonne qu'on veut le contrarier, il devient inflexible comme le fer. Pour le bonheur d'Hermine, de votre chère filleule, surmontez votre indignation.

M. Jean se tut un instant et hocha la tête d'un air pensif.

— Vous avez raison, ma sœur, dit-il, je me laisse entraîner par une légitime indignation. Je dois rester maître de moi-même. La douceur est le seul moyen. Je vais trouver mon beau-frère pour avoir un entretien avec lui. Soyez tranquille et donnez un peu de courage à ce pauvre Ernest; car il est pâle comme un mort et tremble de tous ses membres. Lui aussi, il languirait toute sa vie, si Hermine devait être malheureuse.

— Je le sais; je le remercie, murmura la mère en prenant avec un profond attendrissement la main du jeune homme.

— Espérez donc tous deux; je comprends maintenant quels moyens peuvent être tentés. Jusqu'à tout à l'heure attendez avec bon courage.

Il traversa lentement l'allée en se grattant le front, et ouvrit la porte de la maison. Dans le vestibule, il rencontra Boniface Romys, qui allait entrer au jardin; mais Blondeel le retint et lui dit avec beaucoup de calme et même avec amabilité :

— Mon frère, je voudrais bien vous parler seul; voulez-vous avoir la bonté de m'accorder quelques instants?

Romys ouvrit la porte du salon et offrit une chaise à M. Jean.

— Vous voulez me parler du prochain mariage de ma fille Hermine? demanda-t-il. Asseyez-vous, je suis prêt à vous entendre.

— Vous comprendrez facilement, Romys, que l'annonce de cette nouvelle inattendue m'a étonné, commença M. Jean d'un ton presque craintif. Hermine est ma filleule; je me croyais le droit d'être du moins informé d'avance d'un projet qui, s'il se réalise, doit décider de toute sa vie.

Le père d'Hermine fixa sur Blondeel un regard fier et tranquille; il s'attendait certainement à une scène violente et s'armait d'avance d'un calme apparent.

— Sans doute, mon frère, répondit-il, vous avez le droit d'être informé préalablement de ce projet. Mais convenez qu'on ne parle pas de choses semblables avant d'être sûr de la réussite : l'honneur de la famille est ici en jeu. D'ailleurs, je serais allé demain matin à Bruxelles pour vous apporter la nouvelle de ce brillant mariage, avec la certitude que vous vous seriez réjoui avec moi. Pensez donc, M. Pottewal est à la tête de plus de quatre cent mille francs; je donne cent mille francs à Hermine. Cela fait un demi-million. Pottewal fait le commerce, son argent rapportera au moins cinq pour cent. Donc vingt-cinq mille francs de rente annuelle. Comme elle sera heureuse, notre Hermine ! Quel honneur pour notre famille, n'est-ce pas?

— Ce mariage est donc décidé? demanda Blondeel avec une émotion contenue.

— Certes, ils ont échangé leur promesse.

— Et Hermine a-t-elle accepté de sa libre volonté la main de Pottewal ?

— Je dois croire que oui. Dans tous les cas, ce n'est pas elle, c'est moi qui dois juger des convenances de la famille.

— Mais, Romys, elle pleure sans cesse depuis deux jours.

Une étincelle de colère jaillit des yeux du père d'Hermine, cependant il resta maître de lui.

— Vraiment? On vous l'a déjà dit? Les filles ne pleurent-elles pas toujours avant le mariage? D'ailleurs, ces larmes fussent-elles sincères, l'affaire est convenue, la parole est donnée des deux côtés, et il est écrit irrévocablement là-haut que la considération de notre famille sera augmentée dans six semaines de quatre cent mille francs.

Jean Blondeel prit la main de son beau-frère.

— Romys, dit-il, je vous en supplie, écoutez moi un instant avec bienveillance. Vous êtes père; ce titre vous donne, en effet, le droit de décider du sort de vos enfants; mais ne vous fait-il pas également un devoir de préserver leur vie à venir du chagrin et des souffrances?

— Souffrances ? Avec un revenu de vingt-cinq mille francs? Avoir du chagrin quand on peut acheter tous les deux ans une nouvelle ferme! interrompit Boniface Romys.

— Je vous en prie, laissez-moi continuer, reprit Blondeel avec une agitation croissante. Hermine est encore très jeune; son cœur a soif d'amitié,

d'affection et d'amour. Les plus douces illusions l'environnent comme une auréole virginale. Elle est belle, elle est gaie, elle aime les arts, elle a besoin d'épancher ses sensations dans des conversations spirituelles. O Romys! cet ange si pur, cette tendre et noble enfant, vous allez la lier indissolublement et pour jamais, à qui? à un Pottewal!

— Un Pottewal. Il est d'une très ancienne famille et possède presque un demi-million.

— Soit, Romys; c'est même un bon garçon, je le connais très bien, mais il a près de quarante ans. Il n'a pas reçu la moindre éducation; il est grossier de cœur et d'esprit, et ne sait parler que de ses grains. Son seul plaisir est d'aller le soir au café ou à l'estaminet et de s'y emplir de bière, en prenant part à des entretiens grossiers qui feraient évanouir en lui toute délicatesse, s'il en avait jamais eu... Et c'est à pareil homme que vous voulez donner votre fille Hermine?

— Continuez, continuez, murmura en ricanant M. Romys qui commençait à perdre patience.

— Ne comprenez-vous pas, mon frère, quel sera le sort de votre enfant? Je la vois déjà assise, la pauvre femme, l'épouse délaissée, dans sa chambre, seule avec ses tristes pensées, languissante et déplorant la perte de ses illusions, car qui aimera-t-elle? Avec qui parlera-t-elle? Dans le sein de qui épanchera-t-elle les sensations de son âme poétique? Son mari ne sait rien; tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle pense lui est étranger. Il comprend son infériorité à côté d'elle; et Pottewal, cette épaisse bûche de bois, s'il ne peut pas s'éloigner, tombera endormi à côté d'une femme qui, par sa grâce et son esprit, ferait l'admiration d'une société choisie. Oui, oui, pendant que Pottewal sera en voyage ou à l'estaminet, la pauvre Hermine cherchera en vain quelqu'un qui puisse la comprendre, ou du moins attacher quelque prix aux trésors de son cœur. Comprenez-vous, mon frère, combien elle est terrible, cette solitude de l'âme? Seule, toujours seule, jusqu'à la fin de sa vie!

— Bah! bah! murmura Romys, elle aura une belle voiture, de bons chevaux; elle pourra se promener tant qu'elle voudra.

— Se promener? Mais avec qui? Ah! je ne puis presque pas surmonter mon inquiétude, mon frère. Je n'ai pas dit la vérité tout entière : cela ne se passe pas ainsi ordinairement. De cette inégalité entre époux il résulte un mal plus grand. Tous les deux deviennent malheureux; tous les deux sentent qu'ils sont la cause du chagrin l'un de l'autre. Alors viennent l'aversion, l'amertume, la haine; les victimes d'une union fatale se dressent l'une contre l'autre, et la lutte dure jusqu'à ce qu'une des deux se lasse et s'abandonne à la haine de l'autre comme une esclave désespérée. Mon Dieu, je tremble à la pensée que cette esclave, cette âme étouffée, pourrait être votre douce, votre bonne Hermine!

Les larmes jaillirent des yeux de Jean Blondeel, et sa voix s'altéra au point qu'il fut forcé d'interrompre son discours.

Boniface Romys se tut un instant, puis il reprit avec une tranquillité glaciale :

— Je connais depuis longtemps vos sentiments sur le mariage, mon ami Jean. Ce que vous me dites n'est pas nouveau pour moi. Ce sont les idées d'un homme qui n'a pas de famille et qui a traversé le monde sans soucis. Si vous aviez des enfants, vous penseriez autrement, et ne négligeriez pas plus que moi l'occasion de mettre la main sur un demi-million qui se présente. Cela n'arrive pas tous les jours, sur ma parole.

Blondeel n'avait probablement pas écouté, car il prit les deux mains de son beau-frère et dit d'un ton suppliant :

— Allons, mon cher Boniface, vous avez un cœur; Hermine est votre enfant. Laissez-vous fléchir, ne la forcez pas à se marier avec le gros Pottewal. Elle serait malheureuse, croyez-moi. Ah! ayez compassion d'elle!

— Vous le voyez, Blondeel, je vous ai écouté avec bienveillance, répondit Romys avec une froideur imperturbable et triomphante. Il est inutile de discuter entre nous de semblables affaires. L'honneur de la famille est pour moi la loi suprême; pour vous, vous ne connaissez pas le prix de l'argent; vous avez une mauvaise opinion de M. Pottewal; mais croyez-en un homme d'expérience, un demi-million compense plus de défauts qu'une belle figure ou un peu de jargon spirituel.

Jean Blondeel devint rouge d'impatience et de dépit; il se fit cependant encore violence pour surmonter la colère qui le gagnait, et demanda :

— C'est donc irrévocablement décidé? Rien ne peut vous toucher?

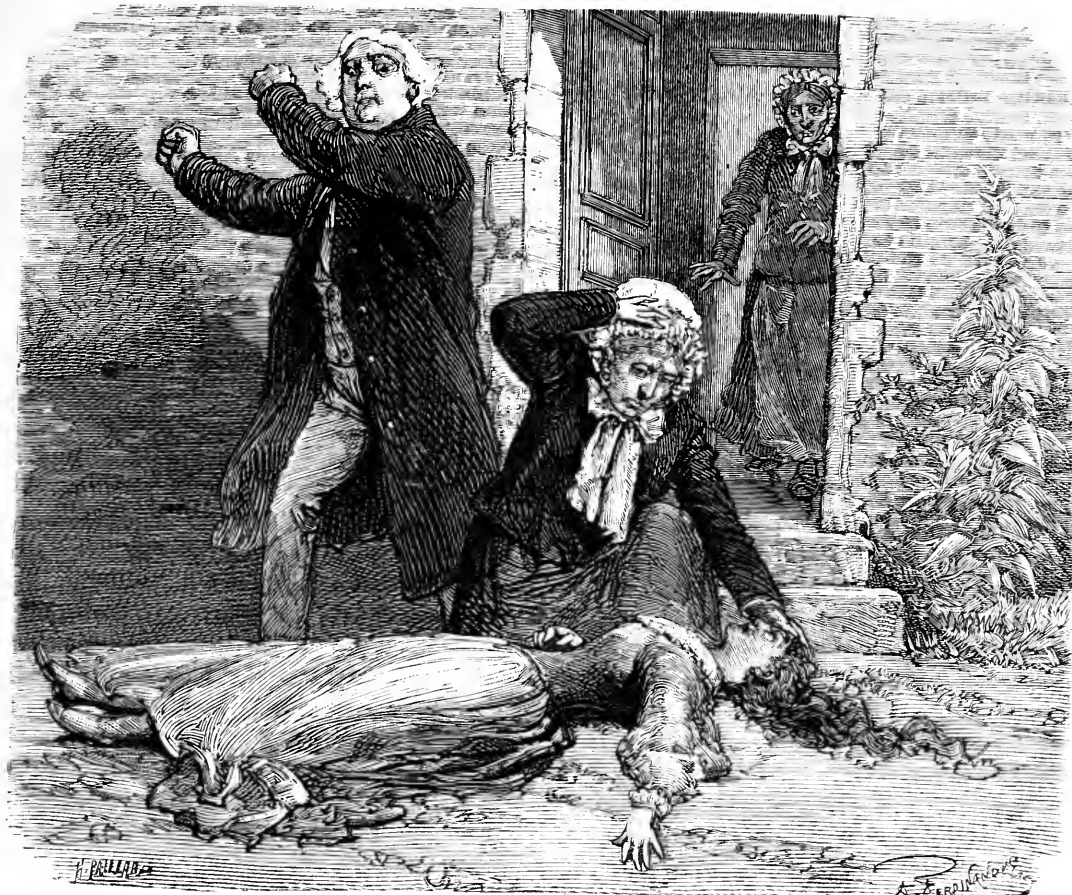
— Puisque j'ai raison, puisque je crois assurer le bonheur d'une de mes enfants, pourquoi irai-je, comme un imbécile, changer ma décision? Vous savez, mon frère, que, dans tous les cas, ce n'est pas mon habitude!

— C'est donc votre dernier mot? Hermine est condamnée à devenir madame Pottewal?

— Il n'y a plus rien à faire; la parole est donnée.

— Eh bien, soit! s'écria Blondeel furieux et blanc comme un linge. Soyez le bourreau de votre fille comme vous êtes le bourreau de votre femme. Vous rendrez compte à Dieu de votre affreux égoïsme!...

— Que voulez-vous dire? Vous m'insultez!



Elle tomba lourdement par terre. (Page 38.)

— Osez me répondre, homme sans cœur! reprit Blondeel. Qu'avez-vous fait de ma pauvre sœur? Elle était belle, aimable et gaie; vous l'avez épousée aussi sans amour. Ses parents croyaient également qu'elle serait heureuse; vous, vous l'avez affligée, vous avez empoisonné sa vie, vous l'avez rendue martyre de votre égoïsme. Que reste-t-il maintenant de cette femme charmante, modèle d'amabilité et d'esprit? Rien, qu'une créature désespérée, à moitié idiote, presque tombée en enfance! Oui, oui, non seulement vous avez comprimé sa douce nature par votre dureté, mais vous avez étouffé son esprit; vous pouvez maintenant contempler avec satisfaction, avec fierté, une esclave qui tremble lorsqu'elle rencontre seulement les yeux de son tyran... une mère annulée à ce point qu'elle n'ose pas même défendre son enfant contre le bourreau qui va la sacrifier sur l'autel du veau d'or!

— Mais taisez-vous donc! s'écria Romys. Vous êtes dans ma maison; je vous défends...

— Je parlerai, je parlerai jusqu'à ce que j'aie soulagé mon cœur, continua Blondeel avec une volubilité fébrile. C'est, d'ailleurs, la dernière fois que vous me voyez. Ah! c'est décidé, Hermine est condamnée au même sort que ma sœur! Eh bien, vous êtes le maître, je le reconnais; mais moi, Jean Blondeel, et ma sœur Marie, nous sommes également les maîtres de ce qui nous appartient. Vous comptez sur les biens que nous laisserons; notre fortune revient de droit à votre famille? Je vous dis, Romys, que si Hermine se marie avec Pottewal, vos enfants n'hériteront pas d'un centime de nous. Dussions-nous tout dépenser et mourir dans la misère, il ne restera rien, soyez-en certain!

Cette menace parut inspirer quelque crainte à Romys; car il se calma tout à coup, prit les mains

de son beau-frère ému, et dit avec un sourire caressant :

— Alons, mon ami Jean, calmez-vous. C'est une pensée sans fondement qui vous aveugle ainsi.

— Comment, vous ne croyez pas?

— Vous n'êtes pas un homme à dépenser deux ou trois cent mille francs!

— Alors nous les léguerons aux pauvres.

— Non, non, vous avez trop d'amour pour votre famille.

— Homme têtu? s'écria Blondeel hors de lui; sur ma parole d'honneur cela sera ainsi... Eh bien, vous qui attachez tant de prix à l'argent, la perte de plus de deux cent cinquante mille francs ne peut-elle pas vous faire réfléchir?

— Pottewal apporte quatre cent mille francs dans la famille. Vous êtes trop bon et trop juste, murmura Romys.

— Oh! c'est affreux! s'écria M. Jean d'une voix rauque. Je pars : vous me feriez attraper une attaque d'apoplexie. Qu'il soit donc décidé ainsi : martyrisez ma sœur, jusqu'à ce qu'une maison de santé ou la tombe la reçoive; vendez votre enfant à un homme grossier, usé d'esprit et de corps, mais n'espérez pas que vous me reverrez jamais de votre vie. Adieu, adieu, pour toujours!

En disant ces mots il se dirigea vers la porte.

Romys voulut l'empêcher de partir.

— Non, non, ajouta Blondeel en se débattant pour se dégager de ses bras, ne me parlez plus de rien; ma résolution est également irrévocable. Demain nous écrirons notre testament et nous léguerons tout au bureau de bienfaisance de Schaerbeck. Il n'y a plus rien de commun entre nous. Adieu.

Il s'élança dans le vestibule. Là, Romys essaya encore d'arrêter sa course en disant d'un ton presque suppliant :

— Allons, ami Jean, soyez raisonnable et retournons au salon. Je vous démontrerai que c'est à tort que vous êtes fâché contre moi...

— Laissez-moi, je ne vous connais plus! grommela Blondeel qui courut au jardin.

— Julie, dit-il les larmes aux yeux, en pressant la vieille dame dans ses bras, c'est la dernière fois que vous me voyez. La fatalité a parlé; Hermine est condamnée. Que Dieu la protége... et vous aussi, ma pauvre sœur.

Alors, se raidissant avec violence contre son chagrin, il prit la main d'Ernest et s'écria avec une impatience fiévreuse en l'obligeant à se lever :

— Venez, mon ami, cette maison est une maison de malheur. Partons.

Madame Romys voulut retenir son frère : Boniface même fit encore des efforts pour le calmer : mais il entraina par force Ernest hors de l'allée du jardin.

Ernest adressa un long et douloureux regard à la tremblante jeune fille, qui tendait les bras vers lui. Succombant à son émotion il fit un mouvement pour aller à elle; mais Jean Blondeel le tira dans le vestibule et ferma la porte.

— Ernest, Ernest! s'écria la pauvre fille avec un tel désespoir que sa voix retentit dans le jardin comme un cri d'agonie. Ernest, ô mon Dieu! lui aussi m'abandonne!

Et, chancelante, elle tâcha d'appuyer ses mains sur le bord de la fenêtre: mais avant qu'elle eût pu y parvenir, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba lourdement par terre.

Madame Romys accourut en poussant des cris de frayeur, se pencha sur sa fille, souleva sa tête et arrosa de douloureuses larmes le visage de son enfant.

Pendant ce temps, Boniface Romys frappait du pied avec impatience et avec dépit, et grommelait qu'on ne l'empêcherait pas de faire ce qui était irrévocablement décidé dans l'intérêt de la famille, ni par des pleurs, ni par des criailleries, et moins encore par cette comédie ridicule. Il appela sa fille ainée et la servante, qui apparurent immédiatement dans le jardin.

Thérèse haussa les épaules et sembla regarder aussi l'évanouissement de sa sœur comme une comédie.

— Allons, un peu plus vite! commanda Romys à la servante. Étendez les mains, Sophie. Nous la porterons dans sa chambre sur une chaise et nous lui frotterons les tempes avec du vinaigre...

A ces mots, il releva la pauvre Hermine et la porta dans la maison. La sœur et la mère le suivirent. Le jardin redevint tranquille et solitaire, comme si rien ne s'était passé.

C'était le matin, de très bonne heure; mademoiselle Blondeel était assise dans son petit salon devant une table sur laquelle étaient disposées des tasses et des assiettes pour le déjeuner. Son regard vague et pensif était perdu dans l'espace, et elle hochait la tête avec une pénible préoccupation.

Son frère, aussi triste qu'elle, passa en ce moment du jardin dans le salon et se laissa tomber sur une chaise près de la table.

— Eh bien, ma sœur, il faut vous en consoler, dit-il.

— M'en consoler? répéta la vieille demoiselle avec un soupir; jamais, mon frère. J'en aurai du chagrin jusque sur mon lit de mort.

— Il n'y a rien à y faire : on doit subir avec résignation les arrêts du destin.

— Si vous retourniez encore une fois à Darlingen?

— A quoi cela nous aiderait-il, ma sœur? Que puis-je dire de plus et de plus fort? Romys restera aussi inflexible; les quatre cent mille francs de Pottewal lui fascinent les yeux. Je ne vais plus à Darlingen, c'est inutile, et je ne veux plus être exposé à une attaque d'apoplexie à force de colère... Où est Ernest? dort-il encore?

— Dormir, Jean? vous plaisantez; qui sait si le malheureux jeune homme a fermé l'œil de toute la nuit? Il se promène de long en large dans sa chambre depuis deux heures.

— Son désespoir doit être bien grand, ma sœur.

— Infini, mon frère. Pauvre Ernest! Voir briser si cruellement le rêve de toute sa vie; savoir que la bien-aimée de son cœur est condamnée à une vie de souffrances.

— Oh! cet avide Romys! Qu'il n'ait pas la hardiesse de se présenter devant mes yeux! Il me semble que je serais capable de m'oublier moi-même.

— Irez-vous ce matin chez le notaire, mon frère?

— Je ne sais que résoudre, répondit Blondeel en hésitant; Hermine n'est pas la cause de l'entêtement de son père. Serait-il juste de la punir en la déshéritant?

— Vous voilà encore avec votre bonté exagérée. Romys vous connaît bien, et il se tient pour assuré que vous n'accomplierez pas vos menaces. C'est pour cela qu'il méprise vos conseils et vos prières. Hermine sera riche d'un demi-million; croyez-vous que cent mille francs de plus ou de moins l'empêcheront d'être heureuse?

— Oui, mais c'est cependant l'enfant de notre sœur.

— En effet, Jean, et, si notre héritage pouvait seulement la consoler pour un jour, je serais de votre avis; mais alors nous assurons le triomphe de Romys et nous le récompensons par notre fortune de sa cruelle avidité! Plus de réflexions, Jean. Pourquoi consentir par bonté d'âme à être toujours la dupe de méchantes gens?

— Mais, ma sœur, à qui laisser notre fortune? A des gens qui nous sont tout à fait étrangers?

— Écoutez, Jean; j'ai réfléchi profondément à l'affaire, et je m'étonne maintenant que nous n'ayons pas eu plus tôt l'idée qui tout à l'heure s'est élevée subitement dans mon esprit. Une fois Hermine mariée, nous serons tout à fait seuls. Nous continuerons à l'aimer, mais son souvenir ne sera plus pour nous qu'une source de tristesse. Je crois avoir trouvé le moyen de faire une chose qui peut la consoler dans son malheur et qui nous sera une grande consolation pour nos vieux jours. Si nous adoptions Ernest Decock pour notre enfant, pour notre fils, pour notre unique héritier?

— Quelle idée! s'écria Blondeel.

— Le jeune homme est plongé dans un sombre désespoir; il n'a pas de parents, pas de famille; donnons à l'orphelin de feu votre ami un père, une mère, et une famille. Peut-être cette preuve d'affection lui rendra-t-elle le courage perdu.

— Silence, ma sœur, voilà Ernest qui descend l'escalier... Votre projet me sourit; mais c'est un parti extrême. Nous en reparlerons...

Le jeune homme entra dans la chambre et s'approcha de la table en balbutiant à voix basse un salut. Il était très pâle, et les traits de son visage, quoique calmes en apparence, portaient les signes d'une douleur immense.

— Allons, mon garçon, un peu de courage, dit Blondeel. Asseyez-vous, nous vous attendons déjà depuis quelque temps pour commencer à déjeuner.

— Je ne me sens pas d'appétit pour déjeuner, monsieur Jean, murmura Decock.

— Il faut manger pourtant!

— Je voulais vous demander quelque chose, monsieur. Peut-être trouverez-vous étrange que je vous parle si mal à propos d'affaires sérieuses; mais j'ai confiance dans votre bienveillance. Veuillez considérer que je suis malheureux...

— Eh bien, qu'est-ce? vous m'effrayez! dit Jean Blondeel, le regardant avec étonnement.

— Vous avez, en mémoire de mon père, accepté généreusement la tutelle d'un orphelin, monsieur, reprit Ernest. L'orphelin a joui des bienfaits de son bienfaiteur, sans s'inquiéter jamais du compte de tutelle; le tuteur n'a jamais parlé de ce compte. Je vous en suis sincèrement reconnaissant, monsieur Jean; ce fut longtemps mon orgueil de penser que vous ne doutiez pas de mon cœur. Maintenant je vous prie de m'excuser, je suis forcé de vous donner mon compte. Il ne peut pas rester grand'chose de ce que mes parents m'ont laissé; mais, si peu que ce soit, j'y trouverai un secours et un moyen de sauvetage.

— Ernest, Ernest! quelles idées étranges vous traversent l'esprit! s'écria mademoiselle Blondeel avec inquiétude.

— Votre compte? répéta Blondeel. Est-ce à présent le moment de demander pareille chose?

— Mon désir n'est pas de connaître mon compte en détail, dit le jeune homme d'un ton triste. Je vous en supplie, ayez la bonté de me dire par un seul mot s'il me reste encore quelque chose?

— S'il vous reste encore quelque chose? répondit Blondeel. Votre compte est facile à faire; il est fait. Il vous reste encore vingt mille francs.

Ernest secoua la tête et dit avec un sourire pénible :

— Non, soyez franc avec moi. J'ai hérité de trente mille francs à peine de mes parents. Mon entretien, ma nourriture depuis mon enfance, mon séjour en Angleterre, ne doivent pas avoir coûté beaucoup moins. Tout ce que j'osais espérer, c'est qu'il me resterait peut-être cinq ou six mille francs. Je vous remercie, monsieur Blondeel, de vos généreuses intentions; mais je ne puis accepter un tel compte.

— Et je n'en fournirai pas d'autre, mon ami.

Marie Blondeel dit avec un doux intérêt :

— Pauvre Ernest, vous êtes bien malheureux; consolez-vous : cet amer chagrin s'apaisera dans peu de temps. Vous désirez de l'argent? Pourquoi?

— Je veux partir, aller loin d'ici, en Amérique, murmura Decock.

— Comment? par delà les mers? quelle idée! — Ah! bien oui! et je vous donnerai de l'argent pour un acte aussi désespéré! s'écria Blondeel effrayé.

Ernest prit une chaise près de la table et dit avec un calme surprenant :

— Je vous en prie, mes chers bienfaiteurs, ne doutez pas de la gravité de mes paroles. Le projet d'aller en Amérique est une décision mûrement et froidement pesée. Soyons raisonnables : que puis-je faire ici? Hermine était la source et la cause de mon courage. Désormais l'ardeur et la volonté me manqueraient pour me créer un avenir par mes propres forces. Me faudrait-il donc devenir commis à Bruxelles chez quelque grand entrepreneur?

— Jamais, jamais, Ernest! répliqua la demoiselle émue, ne sommes-nous pas là pour vous donner courage et vous aider?

— Soit; je sais, mademoiselle, que votre bonté est infinie; mais réfléchissez : si je reste à Bruxelles, je serai exposé à la terrible épreuve de la rencontrer peut-être chaque jour, de la rencontrer au bras de...

Ses yeux étincelèrent; le rouge de la colère monta à son front, il continua d'une voix tremblante :

— O mon Dieu! et s'il la rend malheureuse, et si je dois lire le désespoir dans ses yeux, ne frapperai-je pas au visage en pleine rue le tyran qui va empoisonner ainsi, par égoïsme, la vie d'un ange? Devrai-je le suivre jusqu'à ce qu'il accepte le combat? Faudra-t-il répandre du sang entre le bourreau et l'innocente victime?

En achevant ces paroles, Ernest s'était levé; il tremblait de tous ses membres et son poing fermé semblait menacer un ennemi invisible. M. Blondeel prit le jeune homme par la taille; mademoiselle Marie lui mit la main sur l'épaule, et tous deux s'efforcèrent de le calmer.

— Je suis homme, balbutia-t-il, un cœur comme le mien ne se laisse pas broyer ainsi. Ah! si je ne doutais pas de son courage! Qui sait? il consentira peut-être. Lui ou moi! Elle serait délivrée... ou, du moins, je ne resterais pas sur la terre pour être témoin de son malheur!

— Pauvre garçon, il est insensé! dit mademoiselle Marie avec les larmes aux yeux. Ah! Blondeel, retenez-le, il me fait presque mourir de peur.

Touché par le cri d'angoisse de la bonne Marie, le jeune homme se laissa tomber sur une chaise et resta silencieux quoiqu'il tremblât encore visiblement.

— Maintenant, Ernest, mon pauvre ami, dit Jean Blondeel, revenez à vous. Vous avez tort; tout espoir n'est pas perdu. Six semaines, deux mois, c'est encore bien longtemps. Il peut s'élever des difficultés qui empêchent le mariage d'Hermine.

— Non, non, murmura le jeune homme avec un sourire désespéré; c'est par générosité, par compassion que vous m'inspirez cet espoir. Tout est perdu.

— Mais vous vous rendrez malade, Ernest, soyez calme, je vous en prie.

— C'est fini, monsieur Jean, répondit le jeune homme avec un accent d'amère ironie. Folie, en effet! quels sont mes titres pour m'allier à cette famille? quels droits ai-je de vouloir obtenir ce qui appartient à un autre? Pardonnez la fougue du sang à un jeune homme dont l'âme se révolte contre le sort cruel. Fuir ma patrie est le seul moyen de salut; en Amérique j'oublierai peut-être ce que j'ai osé rêver. La voir au bras de M. Pottewal? Jamais, jamais! Donnez-moi, je vous en prie, ce qui me reste de mon héritage. Peu ou beaucoup, je ne veux pas discuter la reconnaissance que peuvent m'imposer vos bienfaits; mais aidez-moi, et laissez-moi partir.

Mademoiselle Marie prit la main du jeune homme et dit avec émotion :

— Vous voulez partir, Ernest? aller errer loin de cette chère patrie, dans une autre partie du monde; vivre découragé, sans qu'un ami soit près de vous pour vous consoler? Restez; nous n'avons pas d'enfants; notre famille ne nous donne que du chagrin. Devenez notre fils; nous vous aimerons et nous guérirons la plaie de votre cœur.

— Impossible, bonne Marie, soupira le jeune homme. Ayez compassion de moi, laissez-moi partir.

La vieille fille reprit d'un ton plus insinuant et avec des yeux humides :

— Ernest, soyez complaisant pour de vieilles gens qui ont besoin d'aimer quelqu'un. Hermine est perdue pour nous; vous seul pouvez encore

être le but et l'objet de notre affection. Voyez : nous avons veillé sur vous depuis votre enfance, nous avons soigné votre avenir et songé à votre bonheur, comme un père et une mère pour leur enfant! Et maintenant qu'Hermine est enlevée à notre amour vous partiriez également! Nous laisser seuls! Que nous resterait-il? Déplorer le sort de la pauvre Hermine et nous alarmer sur l'incertitude du vôtre. Oh! vous avez un cœur reconnaissant, vous ne serez pas assez insensible pour faire le malheur de ceux qui vous ont porté tant d'amour.

— Faire votre malheur? murmura le jeune homme. Mon départ vous rendrait malheureux, vous qui êtes mes bienfaiteurs?

— Certes, certes, répondit Blondeel d'une voix sourde.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, je resterai, dit Ernest d'un ton ferme. Que le ciel m'accorde la force de maîtriser mon chagrin. Vous avez aimé Hermine, vous l'aimez encore. Un nouveau but est donné à ma vie. Je m'efforcerai de payer sa dette et la mienne.

Il se leva et fit un pas pour quitter la chambre. Mais, voyant que ce mouvement étonnait ou effrayait ses bienfaiteurs, il dit très tranquillement :

— Non, ne soyez pas inquiets. La tempête est passée. Toutes ces pensées, toutes ces déterminations successives me donnent des étourdissements dans la tête. Je dois être seul quelques instants pour retrouver mon calme. Laissez-moi aller au jardin; l'air pur me rafraîchira.

M. Blondeel et sa sœur le regardèrent sans dire mot. Aussitôt qu'il eut disparu la demoiselle dit :

— Eh bien, Jean, hésiteriez-vous encore? Plus de retard, aujourd'hui même il faut que nous adoptions Ernest pour notre fils. Cette marque incontestable de notre affection lui donnera de la force et le consolera. Vous le voyez, il est si reconnaissant et si généreux, que la seule pensée de nous affliger par son départ le fait renoncer à son projet. Vous devez aller tout de suite chez le notaire et faire préparer l'acte d'adoption. Alors nous serons délivrés de ce pénible souci.

— Oui; mais, objecta le frère, le projet est, si je ne me trompe, soumis à beaucoup de formalités. Le juge de paix et le tribunal doivent y intervenir. Je consulterai le Code civil.

A ces mots il se leva et prit un volume dans la bibliothèque. Il l'ouvrit sur la table et commença à le feuilleter; lorsqu'il eut trouvé enfin les articles cherchés, il lut un instant tout bas et dit ensuite :

— Que vois-je? « Article 344. Nul ne peut être adopté par plusieurs personnes si ce n'est par deux époux. » Ainsi, Marie, nous ne pouvons pas l'adopter ensemble. Seulement, un de nous le peut.

— C'est bien dommage, soupira la vieille demoiselle. Pourquoi a-t-on mis cela dans la loi?

— Je n'en sais rien, ma sœur. L'adoptez-vous?

— Certainement, je désirerais le faire; mais une femme! Il est plus convenable que vous le fassiez, Blondeel. Cela ne m'empêchera pas cependant de le regarder comme notre enfant.

— Soit, puisqu'il n'y a pas d'autres moyens. Je vois ici, comme je vous le disais, que notre déclaration doit être faite premièrement devant le juge de paix; ensuite le tribunal confirmera l'adoption par un jugement.

— Oh! comme cela durera longtemps, mon frère!

— En effet, Marie, la justice a de mauvaises jambes...

Catherine entra dans la chambre et dit avec une sorte d'étonnement.

— Monsieur, mademoiselle; j'étais à la porte occupée à nettoyer un peu la poignée de cuivre. M. Romys, votre beau-frère, vient là-bas dans la rue.

— M. Romys! Quest-ce que cela signifie? s'écrièrent en même temps Blondeel et sa sœur en s'interrogeant l'un l'autre d'un regard étonné.

— Est-il arrivé quelque chose?

— Y aurait-il encore de l'espoir?

— Laissez-moi seul avec lui, dit Blondeel.

— Non, mon frère, cette fois je ne satisferai pas à votre désir, répondit la vieille demoiselle d'un ton résolu. Il a eu peur, il craint que vous n'accomplissiez votre menace. Il vient faire le malin; il veut vous amener par des paroles artificieuses à renoncer à votre projet. Vous êtes beaucoup trop bon et vous vous laissez trop facilement dominer. Je resterai ici pour vous venir en aide : avec un peu de fermeté nous sauverons peut-être encore notre pauvre Hermine! Si cela pouvait arriver, comme Ernest serait content!

Un coup de sonnette retentit, et peu après M. Romys parut dans la chambre. Il semblait très affligé et sa voix trahissait même un profond abattement.

— Mes amis, dit-il, ne soyez plus fâchés contre moi; Hermine ne se marie pas avec Pottewal.

Cette nouvelle frappa Blondeel d'une vive émotion. Marie leva les mains au ciel et poussa un cri de triomphe; cependant un doute se glissa tout à coup dans son esprit touchant la sincérité de Romys; elle surmonta sa joie et demanda :

— Pouvons-nous le croire, le croire fermement? Hermine ne se marie pas avec Pottewal? C'est bien là ce que vous dites?

— Oui, Marie, elle ne se marie pas. Il n'y a donc plus de raisons de mésintelligence entre nous, n'est-ce pas?

Blondeel prit la main de son beau-frère, et la secouant avec chaleur, il s'écria :

— Tout est oublié ; nous redeviendrons amis, et bons amis.

— Holà ! pas si vite, Jean, répliqua mademoiselle Marie. Nous verrons cela tout à l'heure. Les choses sont arrivées trop loin maintenant pour être aplanies si légèrement. Je ne veux plus être exposée à souffrir un pareil chagrin. Dites-nous, Romys, qu'est-il survenu ? Vous semblez consterné comme si un malheur vous était arrivé.

— Ah ! ma sœur, gémit Romys, je suis l'homme le plus malheureux de la terre ! Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit ; je me suis arraché les cheveux de la tête. A présent, c'est un peu passé ; mais hier au soir, je crois que j'aurais été capable de me noyer.

— Et tout cela parce qu'Hermine ne se marie pas ?

— Pas pour cela seul, ma sœur. C'est pourtant fâcheux assez en soi. Oh ! cette Thérèse, avec sa réserve hypocrite, avec sa mine rusée, elle a plus de traits dans son sac que le plus malin avocat. Ce qu'elle a comploté en secret avec ce stupide Pottewal, je l'ignore. Un instant lui a suffi pour renverser tous mes projets. Songez-donc, c'est elle qui va épouser Pottewal !

— Ah ! ah ! c'est Thérèse ! dit en riant Blondeel qui frappa sur l'épaule de son beau-frère. Alors je vous félicite, Boniface. La famille a donc également les quatre cent mille francs qui vous donnaient dans l'œil ?

— Vous ne comprenez pas mon malheur, reprit Romys. Cela abrégera ma vie, soyez en sûr.

— Mais si le mariage de Thérèse vous rend malheureux, pourquoi ne l'empêchez vous pas? objecta Marie.

— L'empêcher ? Défendre quelque chose à Thérèse, mes amis ? c'est comme si vous vous frappiez la tête contre un mur. Vous croyez que je suis entêté ; elle est encore plus entêtée que moi. Ç'a été un enfer à la maison depuis hier après-midi ! Hermine qui s'évanouit, la mère qui gémit et se lamente... et, au milieu de tout cela, Pottewal qui vient me dire qu'il a changé d'idée et qu'il préférerait épouser Thérèse. Elle était présente lors-qu'il dit ceci : je croyais qu'elle aurait rejeté cette demande avec indignation. Vous le savez, elle a toujours montré de l'aversion, de la répugnance pour le mariage. Ah bien oui ! la coquine s'était entendue avec Pottewal : ses paroles me donnaient au moins le droit de le croire. Il n'y avait rien à faire ; j'ai lutté inutilement : elle-même a fixé la dot à cent vingt mille francs. C'est ma ruine, c'est la ruine de la famille !

Ses auditeurs l'avaient écouté avec étonnement pendant cette explication. Ils ne comprenaient pas ce qu'il pouvait y avoir de malheureux dans le mariage de Thérèse.

— Mais, Romys, dit mademoiselle Marie, il me semble que vous devriez vous réjouir de ce changement. Thérèse se marie au moins selon son goût ; vous ne devez donc pas forcer une de vos filles à accepter une alliance qui la peut rendre malheureuse ; et, d'ailleurs, l'occasion qui vous souriait si fort n'est pas perdue pour la famille.

— Et elle ose dire, grommela Romys, qu'elle veut avoir beaucoup, beaucoup d'enfants ! Morceler le bien de la famille à l'infini ! Avoir à craindre que mes descendants ne deviennent de pauvres diables ! que les Romys ne déchoient dans l'avenir au lieu de s'élever ! Oh ! ma sœur, faites donc tous les calculs pendant votre vie, et ôtez-vous le pain de la bouche pour vos enfants !

— Tout cela n'explique pas pourquoi ce mariage vous attriste outre mesure.

— Ne le comprenez-vous pas, ma sœur ? Thérèse devient la femme de Pottewal ; je dois lui donner cent vingt mille francs. Hermine ne restera pas fille. Si sa froide sœur accepte un époux et trompe son père pour se marier, que ne doit-on pas attendre d'Hermine, pour l'amour de Dieu ! Elle aussi se mariera, et au lieu d'une dot, j'en aurai deux à donner. On me saigne à blanc, je suis un homme perdu !

Blondeel et mademoiselle Marie risquèrent quelques observations pour le ramener à une idée plus raisonnable de l'état de ses affaires ; mais Romys ne paraissait pas y faire attention, et dit tout à coup.

— Tout ce chagrin me ferait presque oublier pourquoi je suis venu ici. Ma femme est au lit. Hermine est également malade. L'idée qu'elles ne vous verront plus jamais les effraye et les fait pleurer de telle sorte qu'il est impossible de rester auprès d'elles. Vainement j'ai essayé de leur persuader que vous êtes trop généreux, trop bons pour accomplir les menaces que vous avez faites dans un moment d'emportement ; elles veulent vous voir. Enfin j'ai cédé à leurs lamentations, et je suis venu pour vous prier de leur part de venir avec moi à Darlingen. Puisqu'elles sont malades et qu'elles soupirent après votre présence, vous ne repousserez pas certainement pas leurs prières.

— Je suis prêt à vous suivre, dit Blondeel, d'autant plus volontiers que j'ai à vous parler en chemin d'une certaine affaire qui me pèse sur le cœur.

— Et tout est oublié, n'est-ce pas ? Nous sommes amis comme auparavant ? demanda Romys.

— Cela est clair, assura M. Jean ; puisque Hermine...

— Pas si clair que vous le croyez, Jean, interrompit sa sœur. Asseyez-vous encore un peu, Boniface. Ce n'est pas avec mon frère seul que vous avez affaire. D'ailleurs nos sentiments sont les mêmes. La seule différence, c'est que je ne me laisse pas endoctriner si facilement par des paroles emmiellées. Il vous dit que tout est oublié, eh bien, il se trompe. Jusqu'à présent, il reste irrévocablement décidé que votre famille n'héritera pas de notre fortune.

— Allons, ma sœur, vous plaisantez, murmura Romys.

— Plaisanter ? Oui, fiez-vous-y ! Partez, et vous verrez !

— Blondeel, vous venez de me dire que tout est oublié et pardonné.

— Oui, Boniface, mais ma sœur a raison : il y a une condition ; c'est de cela que je voulais vous parler en route.

— Une condition ? Et laquelle, s'il vous plaît ? demanda Romys visiblement alarmé, comme s'il prévoyait ce qu'on allait exiger de lui.

— Je vous en prie, asseyez-vous, reprit mademoiselle Blondeel avec une froideur dominante, l'affaire est plus sérieuse que vous ne croyez. Je pourrais dire que mon projet est de nature à vous réjouir, puisque le bonheur de votre plus chère enfant sera assuré par cette acceptation ; mais je vous connais, mon frère, et je prévois que vous enfourcherez encore une fois votre dada de centaines de mille francs. C'est le dernier différend qui puisse s'élever là-dessus entre nous ; soyons donc francs, comme des gens qui désirent s'entendre.

— Pourquoi tant de détours, Marie ? interrompit Romys avec une tranquillité feinte. Dites simplement ce que vous désirez de moi ; je vous montrerai avec joie que vous avez tort de douter de ma bonne volonté.

— Eh bien, nous allons voir, reprit la vieille demoiselle. Vous connaissez Ernest Decock ? C'est un beau garçon et un garçon distingué, n'est-ce pas ?

— Oui, il n'est pas laid, je le reconnais. Distingué ? ce serait possible, s'il n'avait pas le plus grand et le plus malheureux défaut du monde.

— Il est pauvre, voulez-vous dire ? répliqua Blondeel. Pas si pauvre que vous croyez...

— Tenez-vous coi, laissez-moi continuer, je vous en prie, dit mademoiselle Marie d'un ton moitié impérieux, moitié suppliant. Vous annoncerai-je quelque chose de nouveau, Romys, en vous disant qu'Ernest Decock et Hermine se portent depuis nombre d'années une affection sincère ?

— Bah ! de l'amitié entre enfants, qu'est-ce que cela signifie ?

— N'ayez pas l'air si innocent, Romys, vous le savez mieux que nous : c'est plus que de l'amitié ; ils s'aiment sincèrement.

— Premiers feux de l'amour, ma sœur, cela n'a rien de sérieux.

Mademoiselle Blondeel perdit toute patience devant l'imperturbable sang-froid du père d'Hermine.

— Cela n'a rien de sérieux ? reprit-elle en élevant la voix. Cela est si sérieux que nous vous demandons ici formellement la main d'Hermine pour M. Decock.

Romys feignit un grand étonnement, fit entendre un rire ironique et s'écria :

— Ah ! ah ! la main de ma fille pour Ernest Decock ? Vous voulez vous amuser, ma sœur. Un jeune sauteur sans fortune et sans état ? C'est drôle, n'est-ce pas ?

— Restez calme, Jean, dit la vieille demoiselle à son frère qui commençait à s'agiter sur son siège.

Le mépris de son beau-frère pour Ernest l'avait blessé ; sur ce chapitre, il était extrêmement susceptible. Sa sœur se tourna vers Romys et reprit :

— Écoutez, voici les raisons que nous pouvons faire valoir en faveur de ce mariage : Ernest et Hermine s'aiment sincèrement ; ils sont tous deux jeunes, la nature les a doués des mêmes goûts, des mêmes penchants, du même amour de ce qui est noble et beau. C'est comme si Dieu les avait créés l'un pour l'autre. Ernest est pauvre, dites-vous ? En effet, il ne possède pas quatre cent mille francs ; mais il est *ingénieur civil*, élève du célèbre Stephenson et muni de toutes les connaissances qui sont nécessaires pour amasser une fortune qui peut devenir infiniment plus considérable que celle des Romys. Au surplus, nous sommes là pour l'aider. Bonté de cœur, noblesse d'âme, beauté du visage, science, courage... il a tout ce qui peut élever un homme. Nous sommes assurés qu'Hermine sera heureuse avec lui, heureuse comme une créature humaine l'est rarement sur la terre ; nous sommes sûrs qu'elle vous bénira, qu'elle nous bénira éternellement si nous réalisons, par ce mariage le plus doux, l'unique rêve de sa vie.

— De belles paroles, murmura Romys. Je ne puis croire pourtant que vous parliez sérieusement. Ne pensez plus à ce mariage, ma sœur, c'est une affaire impossible. Un jeune homme sans fortune !

— Mais il acquerra une fortune considérable.

— Des œufs qui ne sont pas pondus sont des poulets incertains, ma sœur. Et gagnât-il beaucoup d'argent, il ne serait encore qu'un nouveau

riche. Les Romys sont de vieux riches. Ils ne s'allient pas avec des gens qui datent d'hier.

— Ce n'est plus supportable, interrompit Jean Blondeel. Vous feriez sortir de sa peau l'homme le plus froid!... Dites, vous qui vous vantez toujours de l'ancienneté de votre famille, avez-vous donc vraiment oublié que votre grand-père a été ouvrier dans une tannerie?

Romys frémit et pâlit comme s'il eût senti tout à coup la piqûre d'un serpent. Il se tut un instant et fit des efforts pour devenir maître de lui. Puis il dit avec un sourire aigre et avec une colère contenue à grand'peine :

— Je ne m'attendais pas à un tel affront de votre part, monsieur Blondeel. Vous parlez de choses qui sont passées depuis longtemps; mais, quand même je serais le petit-fils d'un ouvrier, ce ne serait pas encore une raison pour donner ma fille à un jeune homme sans fortune et sans nom... et, puisque vous me provoquez, je lâche le mot, à un fils de banqueroutier!

— Banqueroutier! s'écria M. Blondeel, que ce mot avait blessé au cœur; banqueroutier!

Et Blondeel, courroucé, crispa les poings et les montra à son beau frère d'un air de menace. La vieille demoiselle vint se mettre entre eux deux et tâcha de les calmer, tandis que Blondeel répétait le mot : « Banqueroutier! » avec une fureur croissante.

— Vous voyez bien que la vérité n'est pas toujours agréable, grommela Romys d'un ton tranquille et triomphant.

— Si je ne me retenais, je me laisserais aller à des choses fâcheuses, dit Blondeel. Parler ainsi de feu mon ami Decock, d'un noble cœur qui valait mieux que tous les Romys du monde! Comment! un négociant qui a eu des revers dans son commerce, qui devient la victime d'un événement imprévu, qui peut sauver une grande partie de sa fortune en faisant à ses créanciers des arrangements légaux, et qui, au contraire, sacrifie tout, jusqu'à l'héritage de son unique enfant, pour rester honnête homme, non seulement pour le monde, entendez-vous? Romys, mais pour sa conscience et pour Dieu! un père qui accepte la pauvreté pour laisser à son fils un nom sans tache! Et vous appelez un tel homme un banqueroutier?

— On m'avait raconté l'affaire autrement, répondit Romys, que la sortie de M. Blondeel effrayait; ne nous battons pas pour cela, je retire le mot.

— Écoutez, dit mademoiselle Marie avec intention, cela ne peut continuer ainsi. Il faut qu'il y ait une fin à notre conversation. Voici, Romys, ce que j'ai à vous dire pour l'abréger. Nous vous prions amicalement de donner votre consentement au mariage d'Ernest Decock et d'Hermine.

— Jamais, ma sœur, l'honneur de la famille avant tout...

— Ainsi, l'amitié ne peut vous fléchir? Eh bien! je ferai valoir l'autre raison. Si vous rejetez notre prière, si vous nous refusez le moyen d'assurer le bonheur d'Hermine, le moyen de la préserver dans l'avenir de la recherche d'un autre Pottewal, tout est fini entre nous. Nous ne vous connaissons plus. Aujourd'hui même nous adopterons Ernest Decock pour notre fils et nous l'instituerons unique héritier de nos biens. N'hésitez pas plus longtemps; c'est une décision suprême, que rien au monde ne peut changer.

Romys regarda sa belle-sœur avec une frayeur croissante. Il se tourna également vers Blondeel, espérant découvrir peut-être quelque hésitation sur son visage; mais M. Jean hocha la tête avec une résolution arrêtée, et ajouta pour toute réponse :

— C'est décidé, irrévocablement décidé.

— Chers amis, soupira Romys, vous voudriez me faire croire que vous êtes capable d'oublier à ce point votre famille, votre propre sang au profit d'un étranger. Mais vous êtes des gens généreux; ce n'est qu'un mouvement de dépit. Non, vous ne déshériterez pas si cruellement votre sœur et vos innocentes nièces. Le projet d'adopter Ernest Decock n'est qu'une idée, n'est-ce pas?

— Une idée? répéta mademoiselle Blondeel. Jetez un regard sur ce livre qui est ouvert là, devant vous, et voyez de quoi nous nous occupions avant votre arrivée.

Romys se pencha sur se livre désigné et murmura en pâlissant :

— *De l'adoption et de ses effets*. Est-il possible? O mon Dieu! tout m'accable! Une double dot; vingt enfants en perspective; ma fortune morcelée! A la maison, maladie, lamentations, docteurs, apothicaires!... Et ici, perdre un héritage qui appartient légalement à notre famille! O ami Blondeel! ô bonne Marie! ayez compassion de mon malheur!

— Nous n'avons pas le droit de vous imposer ce mariage, répondit Marie. Vous êtes certainement maître de votre enfant, comme nous de notre fortune. Vous pouvez choisir; mais abandonnez tout espoir de nous voir renoncer à notre projet. Le bonheur d'Hermine en dépend; nous ne plierons pas.

Romys resta un instant les yeux fixés au sol, cherchant sans doute un moyen d'échapper à une réponse catégorique. Enfin il haussa tristement les épaules et dit :

— Je ferai beaucoup pour vous démontrer quel prix j'attache à votre amitié. Ne parlons pas plus



Le bourgmestre commence à lire. (Page 48.)

longtemps de cette affaire. J'y penserai. Il n'y a pas de hâte, n'est-ce pas, puisque Hermine ne se marie pas avec Pottewal?

— Non, mon frère, vous devez vous décider tout de suite.

— Immédiatement, Boniface, sur-le-champ, affirma Blondeel.

— Mais vous me faites violence; vous me rendez victime d'une cruelle tyrannie, murmura Romys avec angoisse.

— Pas du tout, mon frère, répondit froidement Marie. Vous êtes libre dans votre choix. Si vous ne voulez pas consentir, levez-vous et retournez chez vous, nous reprenons l'étude du Code civil au chapitre de l'*Adoption*.

— Marie! Marie! vous êtes impitoyable envers moi! Une double dot, deux repas de noce, je suis ruiné complètement...

— Hermine n'a pa besoin de dot, dit Blondeel.

— Pas de dot? reprit Romys. M. Decock ne veut pas de dot? De quoi vivra-t-il donc?

— Ne sommes-nous pas là, Boniface, pour l'aider en cas de besoin?

— Hélas! hélas! mais votre fortune n'est-elle pas également le bien de notre famille?

— Pour ce qui est de la noce, si vous voulez nous le permettre, nous la ferons à nos frais.

Romys courba la tête et resta pendant quelque temps absorbé dans de pénibles pensées; puis il reprit en soupirant :

— Abaisser ainsi notre famille! Rendre mon enfant malheureux! Oui, oui, car il n'y a pas de bonheur sans richesse. Vous exigez ce sacrifice, eh bien! soyez responsables de toutes les suites de ce fatal mariage.

— Vous consentez donc? s'écria mademoiselle Blondeel avec joie.

— Je suis forcé, vous me tyrannisez.

— Mais vous consentez? Répondez, Romys.

— Oui, oui, je plie sous la violence.

— Cela suffit! s'écria la vielle demoiselle. Je vais chercher Ernest au jardin. Il vous sera si reconnaissant! Laissez-lui croire que vous l'acceptez de bonne volonté pour votre fils.

Romys étendit les bras pour arrêter sa belle-sœur; mais elle ne fit pas attention à ses supplications, s'élança hors de la chambre et courut à travers le jardin jusqu'au pavillon, où elle trouva le jeune homme assis, la tête dans les deux mains.

Cette attitude désolée arrêta tout à coup son élan empressé. Elle s'approcha lentement, en murmurant à voix basse : « Pauvre garçon! Je dois être prudente. Après un si grand chagrin, la joie lui serait funeste. »

— Ernest, dit-elle, Ernest, j'apporte une bonne nouvelle, une heureuse nouvelle.

Il leva la tête et la regarda avec incrédulité.

— Hermine ne se marie pas.

— O mon Dieu! s'écria Ernest, se levant en sursaut. Ai-je bien entendu? Ne me trompez-vous pas, bonne Marie?

— Son père est là : il nous a annoncé que c'est, au contraire, mademoiselle Thérèse qui se mariera avec Pottewal.

Le jeune homme, ému, leva silencieusement les mains au ciel.

— Allons, Ernest, dit mademoiselle Blondeel, il faut modérer votre joie et entrer avec moi. M. Romys veut vous voir et vous dire quelque chose qui vous fera plaisir, j'en suis sûre. Mais si vous ne vous montrez pas calme, cela fera une mauvaise impression sur lui.

Il la suivit dans l'allée; elle marchait lentement et reprit tout en marchant devant :

— Voyez-vous, Ernest, vous n'en avez pas le pressentiment, mais il serait bien possible qu'aujourd'hui même tous vos souhaits fussent remplis. Si M. Romys venait à donner son consentement à votre mariage avec Hermine?

— Comment? que dites-vous? Hermine pourrait devenir ma femme? s'écria le jeune homme, qui prit la main de la vieille demoiselle en l'arrêtant avec force et la regardant en tremblant.

— Bon! voilà que vous rougissez et pâlissez d'émotion, dit Marie avec une feinte colère. Je n'ai pas dit cela. Mais ce qui est certain, c'est que M. Romys semble favorablement disposé; il a même presque donné son consentement. Pour le bonheur d'Hermine, soyez homme et montrez-vous fort.

Cette espérance et l'invocation du nom de sa bien-aimée firent faire à Ernest un effort gigantesque pour surmonter les mouvements impérieux de son cœur.

Marie entra dans la chambre, conduisit le jeune homme devant Romys, qui s'était levé et regardait son futur beau-fils les lèvres pincées et le visage courroucé.

— Voici M. Decock, dit la vieille demoiselle, qui vient vous remercier de ce que vous lui accordez si généreusement la main de sa chère Hermine.

— Serait-il vrai, monsieur? s'écria Ernest, les larmes aux yeux. Oh! que Dieu vous bénisse pour ce bienfait suprême!

— Épargnez-moi vos remerciements, je vous en prie, monsieur, grommela Romys. Ce n'est pas moi qui vous accorde la main de ma fille; c'est mademoiselle Marie, c'est votre tuteur Blondeel.

— Peut-être doutez-vous, monsieur, que je sois bien digne de devenir votre fils? reprit Ernest. Dieu me donnera du courage et des forces pour mériter votre estime, votre amitié, votre affection. Oh! croyez-moi, je rendrai votre enfant heureuse!

— Rendez-la plutôt riche, cela me plaira beaucoup plus, répliqua Romys avec une amère raillerie. Cela vous sera difficile, mon garçon; car, vous ne le savez peut-être pas encore, je ne donne pas de dot à ma fille.

— Hermine, Hermine seule! s'écria le jeune homme avec passion. Son bonheur doit être mon ouvrage! Pour l'épouser je me sens la force d'accomplir des miracles.

— Nous les attendrons, répondit Romys. Cette chanson joyeuse changera bientôt de ton; mais mettez-vous bien dans la tête qu'il n'y a rien à obtenir du beau-père. Je ne donne pas un franc, pas un centime, soyez en assuré.

— Je ne demande rien, rien que la main d'Hermine. C'est le plus grand trésor de la terre pour moi!

Romys haussa les épaules avec pitié.

— Des mots, des mots qui ne promettent pas grand'chose, murmura-t-il. Eh bien! épousez Hermine, et tâchez de ne pas me faire regretter ce mariage.

Et, se tournant vers Blondeel, il ajouta :

— Venez maintenant, Jean, allons à Darlingen. Cette scène a duré assez longtemps, et nous devons partir avant midi par le chemin de fer.

— Laissez Ernest nous accompagner, Romys, demanda mademoiselle Blondeel; il est convenable qu'il aille au moins saluer sa promise; et, vous le verrez, son apparition dans votre maison fera disparaître comme par enchantement maladie et chagrin. Vous ne vous opposez pas à ce qu'Ernest aille avec vous à Darlingen?

— C'est décidé maintenant, soupira Romys, tout m'est indifférent!

— Un instant! je vais mettre une autre redin-

gote, s'écria Blondeel. Dans un moment je suis de retour.

Romys le suivit, sans doute pour pouvoir lui parler seul.

Sitôt que tous deux eurent disparu dans le corridor, Ernest sauta au cou de la vieille demoiselle, et s'écria avec les larmes aux yeux :

— Marie, ma bonne Marie ! c'est à vous et à votre noble frère, mais à vous surtout, que je suis redevable de cet inappréciable bienfait. Merci, merci, âme angélique, vous me faites oublier que je n'ai plus de mère ! Aussi, quoi qu'il m'arrive, à chaque instant de ma vie je bénirai votre nom !

— Allons, allons, ne perdez pas l'esprit; vous dérangez mon bonnet. Rendez Hermine heureuse, je ne demande pas d'autre récompense.

— Bon, bon, cela va bien ! s'écria Blondeel qui entrait avec Romys dans la chambre. Venez, Ernest, vous avez encore tout le temps d'exprimer à ma sœur une reconnaissance bien méritée. Prenez votre chapeau, mon garçon ; songez qu'Hermine ne sait rien et qu'elle se désole toujours. Vite. Hâtons-nous !

Ernest obéit. En sortant, il balbutia encore avec un profond attendrissement :

— Merci, bonne Marie ! merci, merci !

Une demi-heure après, Ernest volait sur les ailes de la vapeur vers Darlingen, pour aller porter à Hermine, sa bien-aimée, l'heureuse nouvelle.

VI

Darlingen n'était pas si solitaire et si tranquille que d'habitude. Il fallait qu'il y fût arrivé quelque chose de particulier cette matinée-là.

Devant l'hôtel de ville se promenait une grande foule de monde, et l'on voyait accourir, des longues rues, de nouveaux curieux. Avait-on apporté le cadavre d'un noyé? Un voleur célèbre était-il pris et conduit au bureau de police? Les femmes et les jeunes filles, devant la porte de l'hôtel de ville, parlaient à haute voix et riaient sans cesse. Ce qui s'était passé ou qui allait se passer ne pouvait donc pas être affligeant.

Plus loin, sur la place, on voyait çà et là des dames et des demoiselles du plus haut rang, qui voulaient faire croire qu'elles ne se trouvaient pas là par curiosité, comme le petit peuple, mais par hasard et en passant.

Un de ces petits groupes était composé d'une très vieille femme aux traits masculins, dont la voix était grosse et retentissante, et d'une autre dame avec deux jeunes filles qui, sans doute par habitude, parlaient très bas, car il n'y avait personne autour d'elles à cinquante pas.

— Ce n'est pourtant qu'un nouveau riche, remarqua une des demoiselles d'un ton de profond mépris.

La vieille dame, avec un geste anguleux, porta son pouce à son unique dent, et répondit :

— Nouveau riche, mademoiselle Loots? Il n'a rien, pas même ça ! Et Romys ne donne pas de dot à sa fille. De quoi vont-ils vivre?

— Je ne la connais pas, dit la plus jeune des dames; mais, si ce que l'on dit de sa famille est vrai... Connaissez-vous sa famille, madame Kwas?

— Allons, allons, madame Loots, n'ayez pas l'air si innocente; vous savez aussi bien que moi qu'il n'a pas du tout de famille. C'est un homme de rien.

— Suivant le bruit qui court, son père aurait fait de mauvaises affaires.

— Faire banqueroute est la mode maintenant.

— Pauvre Romys ! soupira madame Loots. Alors je veux bien croire qu'il a du chagrin.

— Du chagrin? Je l'ai félicité hier sur le double mariage de ses filles, uniquement pour entendre ce qu'il dirait. J'ai dû me mettre hors d'atteinte, car il voulait me mordre comme un chien enragé.

— On dit que Thérèse Romys est également très fâchée.

— Elle a grandement raison, murmura une des demoiselles. Si ma sœur déshonorait notre famille par un mariage honteux, il me semble que je mourrais de dépit.

— Que Thérèse soit fâchée, cela se comprend facilement, dit madame Kwas; elle surtout qui crève d'orgueil. Elle ne voulait pas se marier le même jour que sa sœur, pour ne pas être vue en compagnie de son nouveau beau-frère. Son oncle Blondeel et son père l'y ont cependant forcée.

— Ainsi nous les verrons descendre tous ensemble de l'hôtel de ville?

— C'est-à-dire, non. Thérèse et Pottewal se marieront d'abord. Une heure après, son oncle Blondeel arrivera de Schaerbeek avec deux voitures, et alors viendra le tour d'Hermine.

— Mais comment pouvez-vous savoir tout cela, madame Kwas?

— Je sais tout. Après le mariage, Hermine se rendra avec son oncle à Schaerbeek, l'affaire est ainsi décidée. Sa noce se fait à Schaerbeek, et aux frais de son oncle.

— Elle l'a bien mérité, murmura une des demoiselles. Chassée ainsi de la maison de ses parents...

— Non, ce n'est pas la raison. C'est pour satisfaire Thérèse, qui serait capable d'insulter l'époux de sa sœur. Et, d'ailleurs, l'avare Romys y trouve son compte.

— Mais les parents d'Hermine n'assisteront pas à sa noce? Quelle honte pour elle!

— Ceci est également arrangé. Madame Romys va à Schaerbeek... N'entends-je pas une voiture? Voyez; le monde se range contre l'hôtel de ville. Les voilà! Allons plus près. Vous ne voulez pas? Adieu, je veux voir quelle figure fait Thérèse...

Deux voitures s'arrêtèrent en ce moment devant l'hôtel de ville. Les femmes et les filles se pressent pour voir la toilette de la mariée. Depuis deux mois on ne parlait que de ces mariages dans toute la ville, et l'on vantait d'avance la richesse des habits de Thérèse.

Elle descend du marchepied de la voiture; sa robe est en soie moirée bleu foncé, très épaisse; elle porte un chapeau de satin blanc avec quelques plumes, une grande broche de diamants, des boucles d'oreilles en diamants, des bracelets d'or, le tout riche et lourd, quoique d'assez mauvais goût. Cependant tous ces diamants étincellent aux yeux des spectateurs et excitent des murmures d'admiration parmi les filles du peuple.

Thérèse, remarquant l'approbation générale, lève plus haut la tête et jette sur les assistants un regard sec et orgueilleux.

Pottewal, son futur époux, est vêtu de noir avec une cravate et des gants blancs. Son visage rouge et rond le fait ressembler à un paysan endimanché; mais il a l'air satisfait et sourit amicalement aux gens qui le regardent. Pendant qu'on attend un instant que les parents et les témoins soient descendus de la voiture, il s'approche de sa fiancée et lui dit tout haut quelques mots qu'il croit être spirituels. Thérèse devient rouge de honte ou de colère et rappelle son fiancé au sentiment de son importance par des paroles peu agréables.

Ils entrent dans l'hôtel de ville, suivis des parents et des témoins. La cage de l'escalier est remplie de curieux et de connaissances; quelques-uns adressent à M. Pottewal de sincères vœux de bonheur, d'autres rient en échangeant d'aimables plaisanteries. Pottewal croit devoir répondre et dit à un de ses amis particuliers :

— Oui, Jean, l'échelle est tirée; c'en est fait de la jeunes...

Mais sa fiancée tourne la tête et lui adresse un regard si plein de reproches que le mot lui reste dans la bouche.

Il reconnaît intérieurement qu'il allait dire une sottise et lui est reconnaissant de son avertissement.

On arrive dans la salle des mariages, et on se place devant une table, derrière laquelle le bourgmestre, officier de l'état civil, commence à lire les articles de loi relatifs au mariage.

A mesure que sa voix nasillarde fait tomber une à une dans l'oreille des conjoints les paroles solennelles, Pottewal s'émeut de plus en plus. Une larme brille dans les yeux de madame Romys. Thérèse seule paraît maîtresse d'elle-même et fixe son regard froid sur le bourgmestre avec tant de fermeté que ce fonctionnaire, troublé, se met à bégayer.

Pottewal se penche vers sa fiancée et lui demande à voix basse :

— Thérèse, ma chère, le moment solennel approche, je suis profondément ému, et vous?

Elle le repousse avec un sourire amer et ne répond rien.

Le bourgmestre demande tour à tour à chacun des fiancés s'ils se prennent pour époux et pour épouse. La voix du fiancé est faible et altérée : le *oui* qui tombe de la bouche de Thérèse est sec, bref et presque dur. Au moment où ils doivent écrire leur nom sur l'acte de mariage, la main de Pottewal tremble légèrement; Thérèse signe sans hésiter et d'un seul trait de plume. C'est fini; on s'éloigne. L'époux dit à sa femme d'une voix douce et gaie :

— Thérèse, ma chère femme, maintenant nous appartenons l'un à l'autre pour la vie. Le cœur ne vous a-t-il pas battu un peu en prononçant la promesse éternelle?

— Que vous êtes ennuyeux! répond-elle d'un air de mauvaise humeur. Tenez-vous convenablement : le public nous observe. Nous ne sommes plus des enfants; et ne riez pas ainsi : souvenez-vous, monsieur, que nous sommes des gens comme il faut.

Le pauvre Pottewal voudrait bien éveiller quelque gaieté chez sa femme par des paroles amicales, mais ces derniers mots l'ont découragé.

Il conduit sans rien dire sa moitié jusqu'à la voiture...

Les chevaux piaffent, le fouet retentit et les nouveaux mariés disparaissent derrière l'angle de la longue rue de l'Église.

La foule rassemblée devant l'hôtel de ville s'agite, circule et parle avec bruit; mais personne ne quitte la place, quoiqu'il se passe plus d'une heure avant que quelque chose de nouveau vienne éveiller l'attention générale.

— Écoutez! la voilà! Les voitures sur la route de Bruxelles! s'écrie-t-on. Elles vont chercher la fiancée et seront ici à l'instant.

Peu après deux riches équipages s'arrêtent devant l'hôtel de ville. La foule se presse et se bouscule; tout le monde veut approcher pour voir de près le fiancé, qu'on ne connaît pas.

De la première voiture sort une jeune fille dont l'apparition fait cesser tous les bruits. Le doux incarnat de la pudeur colore ses belles joues;

dans ses grands yeux bleus brille l'orgueil du bonheur. Il semble que la joie de son âme rayonne sur les spectateurs; car, sur tous les visages elle surprend le même sourire d'admiration et de sympathie. Qu'elle est belle, parée ainsi avec tout le luxe d'une élégance virginale! Une couronne de blanches fleurs d'oranger encadre ses boucles blondes; sa tête est couverte d'un voile de dentelle qui tombe sur ses épaules et semble l'entourer d'une auréole mystique. Sa robe est de satin blanc dont l'éclat est tempéré par une gaze couleur de neige.

Un long murmure s'élève de la foule; le fiancé est descendu de la seconde voiture. On peut donc l'examiner de près, l'homme dont on a dit tant de mal, depuis deux mois, à Darlingen! C'est donc lui, ce jeune homme élégant, avec son beau visage, sa haute taille, avec ce cachet de noblesse sur son large front! Ce murmure approbateur signifie qu'on le trouve vraiment digne de devenir l'époux de la belle Hermine Romys. A cette heure, beaucoup d'assistants se reprochent d'avoir versé tant de venin sur l'homme dont l'extérieur leur inspire maintenant le respect et la sympathie.

Ernest Decock échange un seul coup d'œil avec sa fiancée, la rougeur de l'émotion colore leurs fronts. Ce regard émeut les assistants; car dans ce regard, deux âmes se sont révélées, c'est qu'il a permis au peuple de lire dans les cœurs pleins de sentiment : action de grâce à Dieu, témoignage d'un amour immense et éternel.

M. Blondeel laisse errer son regard sur les assistants; il rit, il est rouge de ravissement, il se frotte les mains comme s'il voulait dire : « Voyez, j'ai triomphé, elle sera heureuse! »

Les parents et les témoins sont prêts; on entre dans la salle de l'hôtel de ville. Beaucoup de connaissances adressent leurs vœux à Hermine; les roses de la pudeur virginale augmentent sur ses joues; mais elle sourit doucement et remercie chaleureusement d'un regard brillant les amis qu'elle rencontre sur son passage.

M. Romys a l'air de mauvaise humeur; il a l'air gêné et honteux de ce mariage; sa femme au contraire, a le rayonnement de joie sur le visage.

Ces nouveaux fiancés doivent écouter à leur tour la lecture de la loi; pendant que la voix du bourgmestre retentit au milieu du silence général, on voit se soulever avec force la poitrine d'Hermine; l'émotion la suffoque. Quand elle entend tomber le *oui* solennel de la bouche du bien-aimé, les larmes jaillissent de ses yeux et elle peut à peine répondre à la demande du bourgmestre... Sa mère est obligée de l'aider pour signer le pacte d'amour; elle tremble comme un roseau. — C'est fini, elle se jette au cou de sa mère et pleure à sanglots sur son cœur.

Ernest Decock s'approche. Maintenant Hermine est son épouse légitime; aucune puissance terrestre ne peut la lui arracher, la chère compagne de sa vie. Elle lui appartient.

Il lui offre son bras; lui aussi a peine à porter son bonheur et ne peut parler. Tous deux quittent la salle, muets, émus et le regard baissé comme s'ils avaient du chagrin.

Sur l'escalier, Ernest murmure :

— Ma chère Hermine, comme tu trembles! comme tu pleures! Mon cœur saute également dans ma poitrine.

— Tais-toi, Ernest; cher ami, laisse-moi reprendre haleine! je succombe au bonheur! Oh! que Dieu est bon!

Elle n'en peut dire davantage, et elle est obligée de se soutenir au bras de son époux pour pouvoir atteindre la voiture.

Les fouets retentissent de nouveau, et les chevaux dirigent leur course légère vers l'église, dont la tour s'élève au bout de la longue rue. . .

. . . .

Dans un salon tendu d'un papier vert sombre, mal éclairé, et d'un aspect triste, une vingtaine de personnes sont assises autour d'une table. On n'entend que le cliquetis des couteaux et des fourchettes; car, après un moment de répit donné aux dents des invités, on vient de servir un nouveau plat. Tout le monde mange, et la conversation est interrompue.

M. Pottewal et sa femme sont assis au milieu de la table. Romys se trouve de l'autre côté, en face d'eux; il dirige le service, veille à tout et donne des ordres à quelques garçons de table qui vont et viennent ou qui restent debout derrière lui comme des statues.

Les autres personnes sont des messieurs et des dames tous âgés et très sérieux de visage. Ils se nomment, suivant l'ordre de leur place à table : Romys-Doover, Doover-Romys, Bollinex-Pottewal, Doover-Crulhast, Bollinex-Romys, Pottewal-Cortbeen, Romys-Crulhast, Cortbeen-Doover, Cortbeen-Pottewal, Romys-Romys, Pottewal-Pottewal, et ainsi de suite... Ils sont donc tous proches et alliés presque contrairement à la nature, et leurs noms témoignent qu'ils aiment l'immobilité même dans la famille et dans le sang.

M. Romys veille à tout avec soin; sitôt qu'il s'aperçoit que l'assiette d'un de ces convives est vide, il crie à haute voix après les domestiques :

— Encore un peu de dindon pour madame! un peu de farce pour monsieur! Allons, allons, il faut manger. Ne me faites pas croire que cela n'est pas de votre goût. Encore un peu, un tant soit peu, pour me faire plaisir!

Ainsi Romys, par ses instances incessantes,

force ses convives à manger plus qu'ils n'en ont envie, quoique l'appétit ne leur manque pas. Mais il n'est pas aussi prodigue de son vin : à peine de temps en temps, après de longs intervalles, passe-t-on sur des plateaux quelques verres de la liqueur excitante. Il y a des convives qui boivent de l'eau par soif et par nécessité.

Un monsieur se penche vers sa voisine et lui dit à l'oreille :

— Il a traité avec le patron de l'*Éléphant couronné* qui fait le dîner par entreprise : c'est pour cela qu'il voudrait nous faire crever à force de nous bourrer de nourriture. Le vin vient de sa propre cave ; c'est pour cela qu'il nous laisse mourir de soif, le vilain avare !

La plupart des convives n'ont plus rien sur leur assiette ; quelques vieilles dames seulement sont en arrière ; mais voilà qu'elles ont également fini : la conversation va recommencer entre temps et s'animer peut-être.

— J'aime les dindons truffés, dit un monsieur dont les joues brillent de gourmandise.

— Elle est bien préparée ; sauce succulente ! répond une vieille dame.

— Ces malheureuses dents ! soupire une seconde dame, je ne sais plus mâcher.

— Quel fameux temps, n'est-ce pas ? s'écrie de loin quelqu'un qui veut être spirituel. Ce ne sont pas les corbeaux seuls qui bâillent sur les arbres ; moi aussi je ne puis presque plus respirer.

— Il tonnera : les mouchent piquent, remarque une dame.

— Les pommes de terre vont de nouveau avoir la maladie, dit-on. Cette chaleur n'y fera pas de bien.

— Tous les légumes sont chétifs.

— Le manque d'eau est encore le pis ; mon mari ne veut pas se raser avec de l'eau de citerne.

— Ah ! ah ! qu'il laisse pousser sa barbe, cela devient la mode.

— Oui, il a essayé un jour. Ce n'est pas un amour maintenant ; mais alors il était horrible.

— Ah ! ah ! M. Cortbeen avec une barbe. Je donnerais dix francs pour le voir.

— Dites, savez-vous que les métalliques autrichiens ont baissé de un pour cent ? ils baisseront encore.

— Les houillères haussent remarquablement.

Et ainsi la noce joyeuse passe en sautillant d'un sujet à l'autre.

Thérèse Romys, la mariée, mange peu ; elle tient la tête droite et montre un visage impassible et sérieux. Par instants on lui adresse la parole, car à côté de son mari est assis un vieux monsieur qui, par de plaisantes allégories, s'efforce d'attirer un sourire sur ses lèvres. Elle se tait et ne veut pas rire : on dirait qu'elle est mécontente.

Pottewal se tourne souvent vers sa femme, et parle du bonheur qui les attend, de leur ménage et des beaux chevaux qu'il a achetés pour elle. Elle ne lui répond presque pas et le gronde parce qu'il rit très haut à la moindre chose qu'on lui dit. Le naïf jeune homme s'imagine que sa femme est encore émue de la solennité du jour, il excuse sa distraction. En effet, elle a été si prévenante, si amicale pour lui, pendant les deux mois qu'il lui a fait la cour, qu'il ne peut admettre que le mariage l'ait si profondément changée.

Le dessert est servi, des valets présentent à chaque convive un verre de champagne mousseux. Ce monsieur, qui est assis à côté du marié, prend une bouteille pleine des mains de l'un des servants, la place devant lui sur la table, et dit à l'oreille de Pottewal que pour être gai, comme il convient dans un tel jour, il doit boire quelques verres de champagne.

Romys remarque le larcin fait à sa cave ; il fait la mine et grommelle tout bas, mais il n'ose pas montrer son mécontentement, car le monsieur est un personnage important dans la famille.

Pottewal boit en peu de temps quatre ou cinq verres de champagne ; il commence à devenir plus rouge et ses yeux prennent un peu d'éclat.

Il se lève et tire un papier de sa poche, comme s'il allait lire quelque chose.

— Qu'est-ce que cela va devenir ? Que voulez-vous faire ? murmure Thérèse avec étonnement.

— J'ai fait faire une pièce de vers sur notre mariage et je veux la lire. Je demande pardon à la compagnie si je bégaye un peu...

— Allons, asseyez-vous ; ne vous rendez pas ridicule ! commande sa femme indignée.

— Non, non, je lirai, réplique-t-il. Nous sommes ici comme à un enterrement ; on peut bien rire un peu à une table de noce.

Thérèse devient rouge jusque derrière ses oreilles, soit honte, soit colère de la résistance de son époux. Elle se tait et baisse les yeux.

Pottewal déplie son papier ; il a appris la poésie par cœur et lit d'une voix ferme :

L'ÉLOGE DU MARIAGE

CHANSON COMIQUE EN TROIS COUPLETS

Premier couplet.

C'était du temps où les bêtes parlaient :
Nos vieux parents au paradis vivaient
Innocents et naïfs, et n'ayant pas encore
Su se faire un habit d'une feuille...

Pottewal interrompit sa lecture, et regarda avec étonnement à la ronde. Un murmure d'improbation se fait entendre, les dames rougissent et cachent leur visage. Thérèse grommelle des reproches inintelligibles.

— Continuez, monsieur Pottewal, continuez! s'écrie le monsieur placé à côté de lui.

Le marié reprend sa lecture.

Mais leur naïveté disparut, l'on sait comme,
Dès que le père Adam eut mordu dans la pomme.

Une tempête de cris d'indignation remplit la salle du festin; Thérèse arrache le papier des mains de son époux et le déchire en mille morceaux. Les larmes se montrent dans ses yeux, et elle jette sur le malheureux lecteur un regard aigu comme si elle allait le dévorer.

— Quelles manières! Est-il possible! C'est infâme! murmura-t-elle.

Et ses lèvres tremblent de colère.

Pottewal ne comprend pas pourquoi chacun le regarde avec tant de courroux et de mépris. Il veut s'excuser et dit qu'il n'a cru voir dans cette poésie qu'une innocente plaisanterie; mais il paraît que le poète l'a trompé. Il demande pardon à la compagnie et à sa chère femme, et se rassied tout à fait abattu et découragé.

Il règne un long silence : les dames se parlent à l'oreille. La position devient pénible pour Pottewal et désagréable pour chacun.

Romys donne à haute voix à un des valets l'ordre de faire avancer les voitures. Thérèse se lève et prend congé de ses parents en disant quelques froides paroles. Pottewal, pendant qu'il embrasse son oncle et sa tante, sent son cœur s'attendrir et une larme roule sur sa joue.

Chacun souhaite aux époux un heureux voyage, et ils se retirent du salon pour changer de toilette et s'apprêter pour leur petit voyage de plaisir. . .

. . . .

M. Jean Blondeel a fait enlever la cloison de bois entre ses deux salons; ils forment ainsi une salle spacieuse, éclairée par un grand nombre de larges fenêtres et ornée de fleurs odorantes.

Autour d'une longue table sont assis environ quarante convives; ce sont des connaissances de Blondeel et de sa sœur, des amis d'Ernest Decock, des amies qu'Hermine a connues lorsqu'elle demeurait à Schaerbeek, et qui n'ont pas cessé de l'aimer. A côté de chaque convive âgé se trouve une jeune fille ; chaque vieille dame a pour voisin un jeune homme. Heureux mélange des années, qui tempère la fougue des jeunes cœurs et qui verse dans les cœurs âgés une nouvelle jeunesse et une nouvelle vie! De jolies petites têtes couronnées de fleurs, des yeux où rayonne l'intelligence, des lèvres sur lesquelles le sourire de la douce gaieté semble stéréotypé pour toujours, tel est le coup d'œil charmant offert par cette réunion d'amis.

La belle fête dure depuis longtemps; le dessert est servi. Le salon est rempli du bruit confus des conversations animées, des mots spirituels et des souhaits de bonheur qu'on se jette l'un à l'autre des points les plus éloignés de la salle. On rit, on chante ; on croirait qu'il y a plus de cent personnes; c'est comme dans une ruche. Le vin n'est pas épargné ; à chaque instant, un jeune homme lève son verre et porte en termes pleins de passion un toast en l'honneur des nouveaux époux ; on bat des mains, on trinque en faisant sonner les verres, le salon tremble et retentit du bruit des applaudissements. Hermine, la belle épousée, est assise au milieu de la table, à côté de l'homme qui est l'objet de son amour et de son orgueil. L'expression de son visage est extraordinaire ; elle se laisse emporter au courant de ses douces pensées, et ne sait certainement pas ce qui se passe autour d'elle ; mais ses yeux humides étincellent et son visage est illuminé d'une joie immense. Lorsqu'elle lève le regard vers son mari, elle tremble visiblement de respect et d'amour.

Heureuse enfant! son rêve s'est réalisé; elle peut à peine le croire; la gaieté, les sincères félicitations des amis l'émeuvent profondément et lui font presque perdre l'esprit.

Ernest n'est pas moins ému; un doux sourire éclaire son visage; son cœur est tellement oppressé qu'il ne peut presque pas parler. « Hermine, ma charmante, ma chère, » est tout ce qu'il murmure, pendant qu'elle lui presse tendrement la main.

Madame Romys est assise à côté de sa fille.

La bonne mère! c'est peut-être la plus heureuse de tous les convives. Comme la joie transfigure, cependant! Madame Romys a rajeuni de vingt ans ; ses joues pâles se sont colorées de rose ; son œil brille, sa poitrine se soulève avec une force juvénile; elle cause avec plaisir et elle est redevenue l'aimable, la spirituelle Julie Blondeel d'autrefois.

L'oncle Jean et la tante Marie se trouvent en face des jeunes époux. Ils triomphent comme des vainqueurs, promènent leur regard avec une joyeuse fierté autour de la salle, et excitent chacun à la gaieté et au plaisir. M. Jean se frotte les mains et se frappe sur le ventre, en disant tout bas à l'oreille de sa sœur avec un profond attendrissement :

— Oh! chère Marie, quel beau jour, n'est-ce pas? Cela me fait du bien, je le sens. Cette noce-ci est pour moi dix ans de vie de plus. Aurait-on été beaucoup plus heureux, dans le paradis ter-

restre, que nous ne le sommes maintenant? Voyez Hermine, elle rayonne de bonheur. Et ce pauvre Ernest, pourvu qu'il n'en perde pas l'esprit!

Un beau jeune homme avec des cheveux noirs et des yeux expressifs se lève pour chanter une chanson en l'honneur des nouveaux mariés. C'est l'ami intime d'Ernest; il est avocat et poète. Le bruit des joyeux propos s'apaise; chacun écoute.

D'une voix émue, pleine de sentiment et d'expression, il chante les couplets sur un air connu.

Le refrain est répété par tous les convives enthousiasmés; ce sont des trépignements et des applaudissements à faire crouler la maison.

M. Decock, tout attendri, se lève avec empressement, court à son ami le poète-avocat, le serre dans ses bras et le presse avec force contre son cœur, pour le remercier des nobles et belles paroles qu'il vient de prononcer.

Ernest retourne à sa place; mais il reste debout et élève lentement son verre. Il est ému et tremblant; on voit qu'il veut parler; chacun tend l'oreille, quelques-uns quittent leur siège.

M. Decock demeure un instant silencieux; on voit qu'il fait des efforts pour surmonter son émotion. Enfin il dit d'une voix altérée et dont le calme apparent remue vivement tous les cœurs :

— Mes amis, je ne prendrais pas la parole : il y a des moments où l'excès du bonheur paralyse l'esprit; mais mon âme a besoin d'épanchements pour les sentiments qui débordent en elle. Remplissez vos verres, mes chers amis, et buvez avec moi en l'honneur de mes bienfaiteurs, de deux nobles cœurs que Dieu a doués d'un pur rayon de sa bonté céleste. J'étais un orphelin sans famille, seul et abandonné sur la terre, voué au chagrin, à la misère peut-être. Deux anges ont étendu les ailes de leur amour sur le pauvre enfant d'un malheureux ami; ils l'ont aimé, soigné et nourri; il l'ont laissé grandir à l'ombre de leurs tendres soins jusqu'à ce qu'il fût un homme, ils lui ont presque fait oublier qu'il était sans parents sur la terre. Ames admirables, dont la tendresse ne connaît pas de bornes! Ils l'avaient décidé depuis des années, leur enfant d'adoption devait être heureux entre les heureux de la terre. Pendant qu'il s'appliquait en Angleterre à devenir un homme utile, ceux dont l'image était gravée dans son âme travaillaient avec un dévouement inextricable à faire une vérité du rêve hardi d'un pauvre orphelin. Ce que vous voyez ici, mes amis, toute cette joie, tout ce bonheur, toute une vie de béatitude, est leur ouvrage... O monsieur Blondeel! O mademoiselle Marie! que ne puis-je trouver des mots pour vous exprimer ma reconnaissance infinie et sans bornes comme votre bonté. Ma femme, ma douce Hermine, n'est-elle pas un don de votre amour? Ah! mes enfants, quand ils bégayeront leur première prière, apprendront ce que vous avez fait pour leur père; la gratitude pour les bienfaiteurs du pauvre orphelin sera l'héritage de mes fils. Mais cela ne suffit pas pour payer ma dette immense envers vous, n'est-ce pas? Pour vous payer, je dois rendre votre bonne Hermine heureuse. Devoir cher, mission facile! Nobles bienfaiteurs! que Dieu vous accorde une longue vie! et, si vous voyez un seul jour que je ne puis pas défendre, même contre l'ombre d'un chagrin, l'ange que vous m'avez confié, proclamez-moi indigne, lâche et ingrat... Mais non, non, Hermine sera heureuse!...

Ernest Decok oublie de boire à la santé de Blondeel et de sa sœur; il se laisse tomber sur sa chaise, épuisé d'émotion. Sa femme cache son visage contre sa poitrine. Tous les convives versent des larmes; un silence saisissant règne dans la salle; à peine entend-on çà et là un bruit de soupirs ou de sanglots.

Cependant, après un instant, les voix recommencent peu à peu à s'élever; quelques jeunes gens coupent le silence par de joyeuses plaisanteries et de bruyantes interpellations. La joie reprend bientôt son élan et un murmure confus remplit de nouveau la salle du festin.

Le jour commence à baisser; des voitures s'arrêtent devant la porte; l'époux et l'épouse se lèvent. L'heure de la séparation est arrivée. Toutes les amies d'Hermine viennent l'embrasser; tous les amis d'Ernest viennent lui serrer la main. Les gens de la noce pleurent et rient en même temps; des cris d'allégresse se mêlent aux tendres adieux, et la maison s'ébranle encore une fois pendant que les jeunes époux quittent le salon avec leur mère et leurs bienfaiteurs.

Bientôt on entend claquer les fouets et trotter les chevaux. Le beau, l'heureux voyage de noce est commencé.

DEUXIÈME PARTIE

I

Un après-midi de l'an 1847, deux dames sortirent de l'église de Saint-Jean, à Darlingen, où le salut venait de finir. Une d'elles tenait la tête baissée et semblait triste.

Au bout de la longue rue de l'Église, elles s'arrêtèrent comme pour se dire adieu et prendre chacune un chemin différent. La plus âgée dit à voix basse :

— Aie bon courage, Thérèse; sois-en certaine, tu te trompes. Pottewal est un brave garçon : il ne demande rien qu'un peu d'amitié de ta part.



Elle donna un violent coup de pied... (Page 56.)

— Ah! je suis cependant bien malheureuse! soupira l'autre. Même chez ma propre mère, je ne puis obtenir de consolation. Pottewal ne peut pas mal faire à vos yeux; si vous le connaissiez de près, maman! Il est paresseux, indifférent, insensible comme un morceau de bois; il ne fait pas plus attention à moi que si j'étais sa servante.

— Mais tu t'imagines cela, répliqua la vieille dame. L'homme est comme il est. Si Pottewal était plus vaillant, tu te plaindrais de sa rudesse; parce qu'il est bon, tu lui reproches sa froideur. Tu n'es pas raisonnable, Thérèse.

— Quoi! je ne puis pas vous faire comprendre mon malheur! dit l'autre avec découragement. Pensez donc, maman; il est toute la journée à Bruxelles, à Anvers ou à Louvain; je suis seule dans ma chambre, oubliée et délaissée; je soigne, j'épargne pour augmenter notre fortune: il fait peu d'affaires et perd un temps précieux sans presque rien gagner. Lorsqu'il rentre à la maison, à peine est-il une demi-heure avec moi, qu'il veut aller au café, ou bien il bâille d'ennui, ou il va se coucher. Ai-je mérité une vie si amère?

— Il m'est impossible de bien savoir, Thérèse, jusqu'à quel point tes craintes sont fondées, répondit la mère; mais quoi qu'il en soit, je ne puis que te répéter mon conseil: montre toujours à ton époux un visage joyeux quand il rentre; s'il y a quelque chose en lui qui ne te plaît pas, fais-le lui comprendre doucement; mais garde-toi bien de lui parler durement ou de le recevoir avec rudesse quand il est de bonne humeur et te témoigne son amitié. Ce n'est pas le moyen d'être heureux. Tu te connais, Thérèse.

— Si j'avais du moins un enfant pour oublier ma solitude! dit l'autre tristement; mais non, cette consolation m'est même refusée. Je mourrai sans enfants! Tout, tout pour ma sœur, rien pour la

pauvre repoussée. Oh! maman, que je voudrais être couchée au cimetière.

La vieille dame prit la main de sa fille et dit d'un ton compatissant, quoique à demi grondeur :

— Non, non; ne dis pas de si vilaines choses, mon enfant. M. Pottewal reviendra au logis par le train de six heures, n'est-ce pas? essaye de suivre mon conseil : reçois-le avec amabilité, embrasse-le...

— Maman, maman, croyez-vous donc que nous sommes encore des enfants? interrompit Thérèse.

— Soit, ne l'embrasse pas; serre-lui amicalement la main, montre-toi gaie, dis des choses qui puissent lui être agréables ; et tu verras qu'il ne parlera plus d'aller au café et qu'il ne s'ennuyera plus à tes côtés.

— Mais Pottewal s'est-il donc plaint de moi à vous? Si je savais une pareille chose!

— Pas du tout, Thérèse; mais tu es mon enfant, et je connais ton caractère. Il y a beaucoup de bon au fond de ton cœur, mais tu te fâches trop facilement et tu n'es pas aimable de ta nature.

— Hélas! je finirai encore par être la propre cause de mon malheur!

— Que risquerais-tu d'essayer si mon conseil est bon ou non?

— Irais-je flatter et cajoler Pottewal?

— Non, non, pas le flatter; lui témoigner simplement un peu d'amitié... Maintenant, Thérèse, adieu, sinon ton père pourrait être contrarié de ma longue absence. Rapelle-toi les paroles de ta mère.

Elle se dirigea du côté du Béguinage. Thérèse s'éloigna dans une direction opposée.

Au bout de la rue qu'elle avait prise se tenait une vieille dame, avec de grosses joues bouffies et des boucles grises, qui la voyait venir de loin et semblait l'attendre. Cette vieille dame vint à sa rencontre et dit d'un ton de commisération :

— Pauvre madame Pottewal! si pâle! vous êtes souffrante, n'est-ce-pas? Mes yeux ne sont plus bons; pourtant je remarque à cinquante pas que vous avez du chagrin. Allons, un peu de courage, ma chère, cela s'améliorera avec le temps.

— Vous vous trompez, madame Kwas, dit l'autre: je suis contente, je n'ai pas de chagrin.

— Oui, oui, dit en riant madame Kwas, on parle toujours ainsi. Ce n'est pas assez que les femmes soient créées pour courber la tête pendant toute leur vie sous la tyrannie des hommes égoïstes, le monde insensé nous fait encore un devoir de souffrir et de tout endurer sans se plaindre. Voyez M. et madame Doower-Cortheen : lorsqu'ils sont en présence d'autres personnes, ils se disent des choses aimables, ils se caressent et se cajolent comme des tourtereaux; mais, dès qu'ils se trouvent seuls, la guerre commence, et ils se jettent les mots les plus haineux à la tête. C'est le cas de beaucoup de ménages à Darlingen et ailleurs : sur l'enseigne c'est le paradis terrestre : à l'intérieur, c'est un enfer d'où les diables eux-mêmes s'enfuiraient.

— En effet, madame Kwas, c'est bien ainsi, murmura l'autre. Qui aurait pu prévoir ce qui est arrivé dans la maison de Snek-Bollincky?

— Qu'est-il arrivé là? demanda la vieille dame dont les yeux s'allumèrent d'une curiosité joyeuse.

— Des choses graves.

— Des choses graves? et je n'en sais rien! Parlez vite, madame Pottewal. J'ai une dent contre les Snek; ce sont de nouveaux riches, des gens présomptueux.

— Madame Snek a un œil bleu et la figure enflée...

— Ah! ceci je le savais : elle est tombée hier dans la cave.

— Innocente! c'est son mari qui lui a mis la main un peu lourdement sur le front.

— En êtes-vous bien sûre, madame Pottewal?

— Leur servante l'a raconté en secret à la nôtre. De semblables scènes ne sont pas rares, à ce qu'il paraît.

— Ces hommes, ces hommes! s'écria la vieille dame, le regard levé au ciel. Il n'y en a pas un seul qui ne mérite la corde! Des bourreaux hypocrites! Le meilleur est encore un tyran. Vraiment, ma chère, j'ai pitié de votre sort.

Ces paroles parurent affecter désagréablement madame Pottewal ; une étincelle de fierté blessée brilla dans ses yeux; mais elle se contraignit et répondit avec une feinte indifférence :

— Pitié de moi! Pourquoi? Il n'y a pas la moindre raison.

— Quoi! vous êtes tout à fait satisfaite de votre mari?

— Certes. Pottewal est le meilleur homme du monde, et je m'estime infiniment heureuse dans mon ménage. Ce serait un paradis sur terre, ajouta-t-elle en soupirant, si Dieu voulait bénir mon mariage en me donnant un enfant; mais j'espère encore en sa miséricorde.

Madame Kwas secoua la tête d'un air de doute.

— Pauvre femme! dit-elle, assez simple pour croire que ce sont uniquement les affaires de son commerce qui occupent votre mari, pendant que vous l'attendez dans l'isolement. Nous sommes toutes ainsi; cette aveugle confiance est notre malheur.

— Que voulez-vous dire? murmura l'autre, effrayée.

— Ce n'est rien de grave; mais tout grand mal a un petit commencement. Je ne m'en mêlerais certainement pas, si une sincère affection pour

vous ne me faisait un devoir de vous avertir aujourd'hui qu'il est encore temps.

— Eh bien, eh bien, que savez-vous?

— Allons, madame Pottewal, on n'est pas bien ici pour parler d'affaires importantes.

— Venez chez moi.

— Non, je dois aller tout à l'heure à la vente du fabricant retiré Zavelman; on entend là un tas de choses qu'on n'apprend pas ailleurs. Promenons-nous sur les boulevards, sous les arbres; il n'y a pas de monde et nous y causerons en pleine liberté.

Elles prirent une rue latérale, et se rendirent à pas pressés à la promenade. Là, la jeune dame répéta sa demande :

— Eh bien, maintenant, qu'avez-vous appris?

— Vous allez le savoir... Dites-moi, madame Pottewal, savez-vous ce que votre mari a fait mercredi à Bruxelles?

— Certainement; il est allé au marché aux grains, selon son habitude.

— Et il est rentré très tard à la maison, n'est-ce pas?

— En effet, par le dernier convoi.

— Ne vous a-t-il pas parlé d'un festin avec ses amis?

— Non.

— Voyez-vous bien! ils sont tous également hypocrites! Parce qu'ils savent que la femme dessèche et se meurt d'ennui à la maison, ils feignent de ne jamais penser à quelque plaisir. M. Pottewal était assis dès le matin devant la porte du café des *Mille Colonnes*, en train de boire, de jaser et de rire avec de joyeux compagnons. Votre beau-frère, Ernest Decock, était assis à côté de lui; ils paraissaient très bons amis.

— Quoi, quoi! grommela madame Pottewal avec une colère concentrée, Ernest Decock était assis à côté de lui, et il causait avec lui en pleine rue? en public?

— Vous lui avez donc défendu d'aller avec votre beau-frère?

— Oui, certainement, je lui ai défendu : ce ne sont pas des gens de notre sorte. Quand il n'y a pas moyen de faire autrement, alors on doit bien lui parler; mais en pleine rue, devant la porte des *Mille Colonnes*, au milieu de la place de la Monnaie!...

— Je vous donne raison, au fond, madame Pottewal; on ne doit pas avoir de familiarité avec de si petites gens, ne fût-ce que pour vous prémunir contre toute faiblesse pour le moment où ils voudraient vous emprunter de l'argent. Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler. Votre mari a dîné avec une dizaine d'amis chez Dubos. Que le vin n'ait pas été épargné et qu'on ait été excessivement gai, cela ne vous étonnera pas. Et pendant que les bouchons de champagne sautaient autour de ces hommes égoïstes, leurs femmes étaient renfermées au logis dans la triste solitude, occupées à compter les points de leur tricot, et peut-être pensaient-elles avec compassion à l'époux qui s'épuise pour gagner quelques sacs de grains.

Madame Pottewal garda un instant le silence, elle luttait intérieurement contre les efforts de madame Kwas pour échapper à l'humiliation de reconnaître qu'elle n'était pas heureuse dans son ménage.

— Mais, dit-elle, je me rappelle maintenant que mon mari m'a parlé en effet d'une gageure qui fut perdue par un marchand d'Anvers. On avait parié un dîner.

— Un marchand d'Anvers! s'écria la vieille en riant. C'est François Pottewal, votre mari, qui avait perdu le pari; et le dîner somptueux, c'est lui seul qui l'a payé.

Cette révélation fit un violent effet sur l'autre dame, qui eut peine à cacher sa colère et son indignation. Cependant, après quelques instants de silence, elle répondit avec un calme apparent :

— Je forcerai Pottewal à expliquer pourquoi il m'a tu la perte de ce pari; mais, hors cela, je ne vois pas grand mal à ce qu'il s'amuse un peu avec ses amis.

— Vous êtes maîtresse de vos sentiments, ma chère. Je n'ai rien à y voir, si vous êtes heureuse. Je me tairai donc, et ne vous dirai point où M. Pottewal a passé l'après-dînée, et probablement la soirée.

— O ciel! Peut-être chez ma sœur Hermine?

— Non, au Wauxall, derriere le parc. Connaissez-vous madame Dools, de Darlingen, qui demeure actuellement à Bruxelles?

— Cette folle orgueilleuse?

— Cette évaporée, ce paon vaniteux.

— Et que savez-vous d'elle?

— Votre mari a été assis des heures entières avec elle, à la même table, dans le jardin.

— Impossible!

— Il était très bavard, et semblait prendre beaucoup de plaisir dans la compagnie de cette coquette.

— Eh quoi! quelles affreuses choses! murmura madame Pottewal d'une voix rauque; c'est incroyable!... Mais était-elle seule avec lui?

— Non, son mari était assis à côté d'elle; mais il écoutait la musique et ne faisait pas attention à leur conversation animée.

— Vous êtes une méchante langue, madame Kwas, répliqua l'autre avec colère; qu'y a-t-il d'étonnant que mon mari cause avec M. et madame Dools quand il les rencontre par hasard?

— Méchante langue! répéta l'autre; c'est la vérité qui est une méchante langue. Si tout cela était si simple que vous le dites, pourquoi Pottewal vous le cacherait-il?

— Mais, pour l'amour de Dieu, que voulez-vous dire? que croyez-vous?

— Je ne veux rien dire et je ne crois rien, c'est votre affaire... Il est cinq heures, la vente de Zavelman va commencer. Adieu, voyez ce que vous avez à faire; je vous ai avertie! c'était mon devoir.

A ces mots elle s'éloigna, et laissa sa compagne au milieu de la promenade.

L'œil fixé à terre, pâle de colère et tremblant d'un saisissement intérieur, madame Pottewal pesa les paroles malicieuses de la vieille femme. Sa raison lui disait bien que ce n'était qu'une calomnie rapportée d'une façon méchante pour lui faire de la peine et la troubler. Elle se demandait à elle-même s'il n'était pas bien naturel que son mari causât avec ses connaissances quand il les rencontrait. Sur ce point, son esprit fut tout à fait assuré; mais son humeur était assez chagrine et assez aigre pour trouver beaucoup d'autres motifs de courroux dans la révélation de madame Kwas. Son mari s'était assis en public à côté d'Ernest Decock, avait causé familièrement avec lui. Il avait, par un pari stupide sans doute, perdu un dîner pour dix personnes. Peut-être Ernest Decock avait-il été du nombre des convives; peut-être avaient-ils parlé de leurs ménages; peut-être Pottewal s'était-il plaint à Ernest! Il avait passé toute la journée au Wauxhall et s'y était amusé. Tout cela il le lui avait caché!

Elle revint sur ses pas et marcha à pas pressés vers sa demeure; ses yeux étincelaient, un sourire amer plissait ses lèvres, et elle murmurait tout bas des paroles aigres.

Devant la porte de sa maison la servante était occupée à battre un tapis. Madame Pottewal, dans sa colère, arracha le tapis avec violence des mains de la servante, et le jeta dans le vestibule.

— Entrez! et un peu vite! s'écria-t-elle, tandis qu'elle la suivait en grommelant dans la maison. Qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi battez-vous le tapis dans la rue? paysanne que vous êtes!

— Mais, madame, vous m'avez défendu de le battre au jardin, balbutia la servante étonnée. Où dois-je donc secouer la poussière? Je ne puis cependant le faire dans les chambres?

— Taisez-vous, insolente! Obéissez sans parler, ou je vous chasse.

— Je ne demande pas mieux, madame, que de faire ce que vous...

— Obéissez! A votre cuisine! et laissez-moi en paix; vos bévues m'agacent les nerfs.

Elle ouvrit la porte d'une chambre, jeta son châle et son chapeau sur une table, et commença alors à se promener d'un côté à l'autre de l'appartement, poussée par une colère fiévreuse. Elle grondait tous bas, étendait ses poings et semblait se quereller avec quelqu'un.

Enfin elle sortit de la chambre et traversa une cour. Là, trois chiens de chasse dormaient, chacun devant sa niche. Elle donna un violent coup de pied à celui qui était couché le plus près d'elle, et s'écria :

— Là! paresseux, mangeurs de pain, dites cela à votre maître. Cela ne durera pas longtemps ainsi, ou vous irez tous les trois au rempart.

Elle entra dans un magasin où deux ouvriers étaient occupés à retourner un tas de froment; les hurlements du chien leur avaient fait retourner la tête et interrompre leur travail.

— Ah! c'est de cette façon que vous travaillez, sitôt qu'il n'y a plus personne sur vos talons pour vous surveiller? s'écria-t-elle. Nous vous donnons le pain, et vous nous volez comme de vrais filous que vous êtes!

— Excusez-nous, madame, dit le plus âgé des deux ouvriers. Nous avons travaillé activement et consciencieusement; mais nous croyions entendre que vous nous...

— Vous osez répliquer! grommela-t-elle. Paresseux hypocrite, qui savez si insidieusement frotter la manche à mon mari. A la porte! vite! Il n'y a pas d'excuses... et n'espérez pas que M. Pottewal vous permette encore de venir. C'est fini; vous pouvez aller chercher ailleurs quelqu'un qui donne la nourriture aux voleurs de journées. L'avez-vous entendu? Oseriez-vous résister? Partez, vous dis-je!

Le vieil ouvrier, la tête baissée et les larmes aux yeux, ouvrit silencieusement la porte du magasin et disparut dans la rue.

— Pour ce qui vous concerne, Jacob, dit-elle à l'autre, qui avait repris son ouvrage, faites attention! si je vous surprends encore à ne rien faire, vous suivrez immédiatement le même chemin.

Elle retourna dans la chambre, reprit son impatiente promenade et se laissa tomber enfin sur une chaise. Son œil étincelait, ses lèvres étaient serrées, et sa figure éclairée du sombre éclat d'un rire plein d'amère ironie.

La servante passa la tête dans la porte entrebâillée et dit :

— Madame, je vois venir M. Pottewal au bout de la rue.

— C'est bien, restez dans votre cuisine! répondit la dame sans faire un mouvement.

Mais sitôt qu'elle fut seule, elle se leva de sa chaise et dirigea vers la porte un regard menaçant.

Du bout du vestibule son mari s'écria d'un ton de grande joie :

— Thérèse, chère Thérèse, j'ai de bonnes nouvelles.

Au moment où il parut sur le seuil de la porte, il ouvrit les bras pour embrasser sa chère femme.

— Thérèse, dit-il, je suis si heureux! heureux de l'idée que vous serez contente. J'ai gagné aujourd'hui dix mille francs. La joie m'a...

Il interompit sa phrase et regarda sa femme avec un découragement soudain.

— Hélas! dit-il en soupirant tristement, c'est donc encore la même chose? Mon Dieu, ne rencontrerai-je donc jamais que des yeux flamboyants et des visages aigres!

Ses bras retombèrent, sa tête s'inclina sur sa poitrine. Thérèse, dont les lèvres tremblaient, le regarda avec un sourire plein de menaçante raillerie. Elle ne dit mot cependant et semblait prendre plaisir à contempler son abattement.

Pottewal, relevant la tête, dit d'une voix douce et plaintive :

— Mais, amie, comment est-il possible que vous soyez si désagréable? Ayez du moins pitié de moi. Voyez quelle peine doit me faire votre accueil glacial. J'avais trouvé une bonne affaire et gagné dix mille francs; mon cœur battait de joie, non pas pour l'argent, mais à la seule pensée que ce bénéfice vous ferait plaisir. Le train n'allait pas assez vite au gré de mon impatience; j'aurais voulu avoir des ailes pour vous apporter plus tôt la bonne nouvelle... Et à peine ai-je atteint le seuil de ma demeure, que toute espérance, toute joie est étouffée dans mon cœur! Allons, Thérèse, ayez un peu de bonté pour moi...

— Hypocrite, grogna sa femme, tremblante de colère; hypocrite, qui s'amuse hors de la maison à faire bombance, et vient jouer ici le rôle d'agneau timide et ose implorer la pitié de la victime de son lâche égoïsme!

— Par respect pour notre nom, Thérèse, ne parlez pas si haut, supplia Pottewal. La servante pourrait nous entendre.

— Comme j'en ris, de votre nom! s'écria-t-elle. Fasse Dieu que je ne l'eusse jamais connu, ce nom, je ne serais pas ici à me désoler comme une délaissée, pendant que vous buvez, riez et festoyez en mauvaise compagnie. On s'amuse bien à Bruxelles, n'est-ce pas? On y rencontre de bons amis et des femmes spirituelles. Le champagne est une noble boisson. Il fait oublier la femme haïe et ennuyeuse, et donne de l'esprit à l'homme le plus stupide, n'est-ce pas, trompeur sans âme?

Pottewal comprit à ces mots que sa femme voulait lui faire des reproches sur certaines choses qu'il croyait deviner. Cela le tranquillisa un peu, et il s'en réjouit même, dans l'espoir qu'avec quelques explications cet orage d'intérieur se calmerait.

— Allons, Thérèse, jouons cartes sur table. Vous avez quelque chose sur le cœur, déclarez-le franchement; si j'ai eu tort, je le reconnaîtrai sur-le-champ et vous demanderai pardon.

— C'est a en avoir une attaque d'apoplexie, grommela madame Pottewal, qui bouillait réellement d'impatience à la vue du sang-froid de son mari.

Que n'eût-elle pas donné pour le voir fâché! Mais il restait imperturbable dans sa douceur, uniquement pour la provoquer, croyait-elle.

— Homme à deux visages! répliqua-t-elle. C'est bien facile, n'est-ce pas, de faire accroire toute sorte de mensonges à une pauvre innocente femme et de rire alors à part vous de sa crédulité?

— J'attends, Thérèse, que je sache de quoi vous m'accusez.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, que vous n'avez vu Ernest Decock?

— Avant-hier je l'ai vu et je lui ai parlé.

— Pourquoi me l'avez-vous caché?

— Pour vous épargner de la peine, Thérèse.

— Fourbe! Ah! ah! c'est aussi pour m'épargner de la peine que vous êtes resté assis pendant des heures entières à côté de lui, à la même table, en public sur la place de la Monnaie!

— C'est une chose bien simple, Thérèse. Je me trouvais devant la porte du café, près de la Bourse, et je causais avec quelques marchands de grains, lorsque Ernest, passant par la place de la Monnaie, m'aperçut. Il vint à moi et s'assit à côté de moi pour s'informer de votre santé et de vos parents.

— Et vous vous êtes sans doute plaint de votre femme et du chagrin qu'elle vous cause?

— Quelles idées? Ernest n'est pas resté quatre minutes avec moi. Il me parlait de votre sœur et de son enfant...

— Ces gens-là ont un enfant! s'écria Thérèse. Ils viennent vous en parler pour vous narguer! et vous ne le sentez pas. Je ne veux pas que vous échangiez encore une seule parole avec Decock en public, entendez-vous? Je vous le défends. Et prenez bien garde d'aller encore à Schaerbeek.

— Bien. Je satisferai ce désir, Thérèse, pour autant que cela me sera possible sans me rendre ridicule ou me montrer impoli. Soyez donc contente, et soyons amis.

— Amis! reprit la femme aigrie avec un rire dédaigneux. Ah! vous croyez que c'est fini? Non, trompeur, vous avez encore beaucoup d'autres choses à votre charge. Ne retournez-vous pas chez Dubos pour dîner? N'allez-vous pas nager dans le champagne? chanter, rire et faire bombance avec

un tas de compagnons débauchés, et gaspiller des centaines de francs en une heure? Homme cruel! quand je vous conjure d'employer le temps précieux à doubler notre fortune, maintenant que cela est facile, vous ne voulez pas; alors vous avez peur des grandes affaires, alors le courage et l'envie vous manquent. Mais pour jeter follement et inutilement l'argent que j'ai épargné sou à sou, pour venir me dire alors avec un visage hypocrite que vous avez dîné aux frais d'un négociant d'Anvers, pour me tromper lâchement, pour tout cela le courage ne vous manque pas, n'est-ce pas?

Pottewal semblait abattu et très affligé.

Il secoua péniblement la tête, et dit après une courte hésitation :

— Je n'ai peut-être pas bien fait, en effet, de ne pas vous raconter franchement cette affaire; mais veuillez remarquer que vous vous fâchez très vite, et que vous vous faites du chagrin à vous-même au moindre mot. La crainte de vous déplaire m'a déterminé à vous cacher l'affaire. Elle ne signifie pourtant rien en elle-même. J'étais à la Bourse, et je causais avec un marchand du contenu d'un article du Code de commerce. Je laisse échapper ces paroles : « Je parie tout ce que vous voulez. » — « Un dîner chez Dubos avec dix amis, » me fut-il répondu. Le Code me donnait tort. Pouvais-je retirer ma parole et reculer en présence de beaucoup de monde? Pareilles choses se prennent très sérieusement entre marchands.

— Voilà comme vous êtes! parier sur des choses que vous ne savez pas. Vous laisser duper et faire rire de votre innocence... Et combien ce royal festin et ces flots de champagne ont-ils coûté? Ne mentez pas, car je sais le compte.

— Franchement, Thérèse, cent soixante francs.

— Cent soixante francs, mon Dieu! s'écria-t-elle. Manger en un seul jour de quoi faire le ménage pendant près d'un mois!

— Mais je viens de gagner aussi en un jour dix mille francs, Thérèse. Allons, oubliez ce qui s'est passé, c'est sans importance.

— Qu'êtes-vous allé faire au Wauxhall, misérable coureur? demanda-t-elle avec un nouvel accès de colère.

— J'y suis allé, après le dîner, me promener avec les amis.

— Ah! vous appelez cela vous promener? Être assis des heures entières à côté d'une femme de mauvaise réputation?

— Une femme de mauvaise réputation! répéta Pottewal avec un pénible étonnement. Madame Dools de mauvaise réputation? Les gens les plus honnêtes et les plus respectables de tout le...

— Oui, oui, s'écria en riant Thérèse, maintenant vous paraissez ému, et vous auriez bonne envie de vous fâcher, n'est-ce pas? J'ai trouvé la corde sensible. C'est affreux!

— Qu'y a-t-il d'affreux? J'ai rencontré M. Dools au Wauxhall et lui ai serré la main, comme à un vieux et bon ami. Êtes-vous surprise que j'ai également salué sa femme?

— Vous êtes resté des heures entières à causer familièrement, trop familièrement, avec elle.

— Quelques minutes.

— Des heures entières.

— Des minutes, madame Pottewal! des minutes! Et, d'ailleurs c'était avec son mari que je causais. Vos méchants soupçons me font frémir d'indignation, s'écria le mari profondément blessé.

— Trompeur égoïste! s'écria sa femme. Pendant que je travaille et que j'amasse dans une éternelle solitude, vous croyant bonnement occupé de votre commerce, vous cherchez la gaieté dans le champagne; vous vous amusez, vous riez, vous chantez et vous oubliez lâchement celle qui use sa vie à la maison sans plaisir ni joie. Mais cela ne suffit pas encore : vous allez au Wauxhall, vous vous y asseyez près de la première femme venue qui vous sourit, et vous vous amusez du babil frivole d'une coquette. Pottewal, Pottewal, pour votre bonheur ne me laissez pas croire le pis, ou vous vous en repentirez terriblement.

— Cela n'est plus supportable; cela passe toute mesure : il faut une fin à cette vie affreuse! grommela Pottewal.

— Oui, frémissez, dit Thérèse en ricanant, rougissez de colère parce que j'ai mis le doigt sur la plaie; votre colère, monsieur, est une nouvelle et sanglante insulte pour moi.

Pottewal croisa les bras sur la poitrine, et regarda fixement sa femme dans le blanc des yeux. Il était visiblement en proie à une violente colère, et s'apprêtait à soulager son cœur gonflé, en disant de dures vérités.

— Un ange y perdrait sa patience, dit-il d'une voix sombre. Quoi, madame, serait-il vrai que vous ayez juré de me faire mourir de chagrin? Dès le premier jour de notre mariage, j'ai fait tout ce qui était possible pour vous plaire. J'ai épié le moindre regard de vos yeux, pour y lire un désir que je pusse satisfaire; je me suis soumis à votre volonté comme un enfant sans courage, uniquement dans l'espoir de voir naître un sourire sur la figure de ma compagne. Rien, rien, toujours des mines désagréables et des paroles amères!... Parlez, interrompez-moi tant que vous voudrez : la mesure est comble maintenant; je poursuivrai aussi longtemps qu'il me plaira, vous dis-je!... N'avez-vous pas chassé mes vieux amis? N'avez-vous pas fait vendre mes chevaux, aussitôt que vous avez remarqué que je commençais à y prendre goût?

L'arrêt de mes pauvres chiens de chasse n'est-il pas déjà signé? Des bêtes puantes, dites-vous, madame! Ils ne puent que parce que votre mari les aime et s'en amuse, n'est-ce pas? Il y a au fond de la cour, dans le magasin, un vieil ouvrier qui s'est usé au service de mon père. Parce que je lui veux du bien, vous l'accablez d'injures et le rendez malade, le malheureux!

— Je l'ai chassé tout à l'heure, répliqua la femme.

— Chassé! Vous l'avez chassé? reprit Pottewal les lèvres contractées. C'est ce que nous verrons!

— Qu'il mette encore le pied sur notre seuil. J'aimerais mieux fuir la maison pour toujours...

— Soit; il ne souffrira cependant pas du besoin. Il a aidé à gagner la fortune de mon père, et il mangera du pain, du bon pain avec ses enfants, tant que je vivrai et probablement encore après.

— Ai-je bien entendu? Ne ferez-vous pas un testament au profit de ce lâche fainéant? Quelles choses horribles!

Peut-être pour la première fois de sa vie, Pottewal s'était réellement fâché. Cette violente émotion avait produit sur lui un effet étonnant; la passion le rendait éloquent, et l'empire qu'il conservait sur lui-même donnait une plus grande autorité à sa parole sévère.

— Cela vous paraît horrible, madame, dit-il, que je ne veuille pas oublier les services d'un vieil ouvrier. Il n'y a rien d'horrible ici que votre conduite envers moi. Il ne vous suffit pas de m'avoir condamné à une vie sans agréments et sans repos, en me privant de tout, en me défendant tout ce qui me plaisait; vous envoyez encore des espions sur mes pas. Encore si c'était parce que vous craignez de moi quelque chose de mauvais ou de déshonorant; mais non, votre seul but est d'empoisonner ma vie, de ne pas me laisser un instant de repos sur la terre... Votre nature est incompréhensible : la paix, l'amitié, la joie lui répugnent; vous n'êtes satisfaite que lorsque vous trouvez des raisons de vous chagriner et de chagriner les autres. Cela ne peut durer. Je sens que ma cervelle se brouille dans cet étouffante tyrannie, mes amis me disent tous les jours que je maigris visiblement. Je deviendrais malade, fou peut-être! Non, madame, non!

Madame Pottewal, pendant cette violente sortie, s'était répandue en interjections et en réclamations de toute espèce; mais, cette fois, son mari ne s'était pas laissé interrompre. Jusqu'à ce jour elle l'avait réduit facilement au silence en parlant à toute voix et en lui faisant craindre que la servante n'entendît et ne comprît leur discussion; mais en ce moment il ne semblait nullement s'en inquiéter et élevait hardiment la voix plus haut que sa femme chaque fois qu'elle voulait prendre le dessus.

Lorsqu'il se tut pour reprendre haleine, elle s'écria :

— Barbare! homme sans âme! au lieu de vous repentir de votre conduite, vous accusez votre victime! Avez-vous fini maintenant? est-ce assez de fausseté?

— Encore un mot, madame, reprit-il. Écoutez bien, car je ne veux vous le dire qu'une fois, mais vous le dire bien. Nous nous sommes mariés sans amour et sans inclination l'un pour l'autre. En ce qui me concerne, je ne demandais pas mieux que de vous aimer, et je n'en suis pas encore devenu tout à fait incapable; mais vous, vous repoussez toute amitié et semblez ne chercher que des discordes et des querelles sans fin. Savez-vous quel est le seul moyen de ramener ici le repos? un de nous deux doit commander et régner en maître sur son esclave; l'autre doit céder, plier, ramper. Voilà, madame, la fatale loi que vous élevez entre nous. Eh bien! je suis l'homme; je serai le maître. Bon, aimable, clément même, si vous voulez; inexorable, si vous osez encore méconnaître sa légitime autorité!

Madame Pottewal était pâle de stupeur et de colère. Elle n'avait jamais entendu son mari parler d'un ton si décidé, et la crainte affreuse de rencontrer en lui assez de courage pour accomplir ses menaces, descendit dans son cœur. Sa défaite la remplissait de honte et lui perçait le cœur.

Des larmes contenues commençaient à briller dans les yeux de madame Pottewal, et elle dit d'une voix à demi étouffée par l'inquiétude et la stupéfaction.

— Ah! vous me martyriserez jusqu'à la mort, vous me mettrez le pied sur la tête et vous me ferez ramper devant vous comme un ver! Non! bourreau sans miséricorde, ce plaisir vous ne l'aurez pas. Demain je retourne chez mes parents, comme une pauvre répudiée que je suis. Toute la ville saura quel affreux assassin vous êtes. Mon père ne laissera pas sa malheureuse enfant sans vengeance. Et, s'il le faut, si scandaleux que cela soit pour notre famille, la loi vous ôtera solennellement tout droit sur votre femme. Maintenant vous courbez la tête, n'est-ce pas? Vous vous effrayez à la perspective de n'avoir plus personne pour en faire votre victime.

Cette menace parut réellement faire un grand effet sur Pottewal. Il était silencieux, le regard baissé et secouait la tête avec une triste expression de doute.

— Il a peur, il tremble! ricana sa femme qui se croyait certaine de la victoire.

Mais Pottewal se leva tout à coup, montra du doigt la porte et dit avec une souveraine froideur :

— Oui, madame, la séparation dont vous me menacez serait un grand malheur et une grande honte pour nos familles; mais ma résolution est prise, je ne plie plus, je suis devenu inexorable. Vous voulez retourner chez vos parents? Voilà la porte!

— Ciel, il me montre la porte! il me chasse!

Un cri douloureux s'échappa de la poitrine de madame Pottewal, qui se laissa tomber sur une chaise, le visage caché dans ses mains, et se mit à pleurer abondamment. Son époux la regardait silencieusement; la colère disparut petit à petit de son visage, pour faire place à une expression de tristesse et même de compassion; mais il restait immobile. Bientôt sa femme tout en larmes commença à faire des mouvements nerveux, et un pénible sanglot souleva sa poitrine oppressée.

Pottewal s'assit à côté d'elle et voulut lui prendre la main; elle la retira avec un geste nerveux, tandis que les mots : « Laissez-moi mourir, bourreau, monstre, assassin, » s'échappaient de ses lèvres.

— Allons, ma pauvre Thérèse, dit Pottewal, ne vous faites pas tant de chagrin. Que tout soit oublié. J'ai été un peu dur, n'est-ce pas? Un homme ne reste pas toujours maître de lui-même. Quand on est en colère on dit tant de choses qu'on ne croit pas. Ne pleurez plus, ma chère, je me conduirai tout à fait selon votre désir et ferai désormais tout ce que vous voulez. Je ne demande pas mieux que de vous aimer, Thérèse; je vous aime tant que vos larmes me déchirent le cœur. Ah! prenez pitié de mes inquiétudes, revenez à vous et ne vous rendez pas malade! Pardon, Thérèse; laissez-moi poser sur votre front le baiser de la réconciliation.

Il passa le bras autour du cou de sa femme; mais l'impitoyable créature, dès qu'elle vit son intention, se leva précipitamment et le repoussa en s'écriant :

— Arrière, effronté! Ne me touchez pas! Je ne veux pas vous voir plus longtemps. Je vais dans ma chambre. Osez venir m'ennuyer ou m'insulter avec vos flatteries hypocrites. Osez troubler mon sommeil, si je puis dormir avec un chagrin si cruel! Arrière, laissez-moi!

Elle courut à une porte latérale et sortit de la chambre; on l'entendit distinctement faire deux tours de clef dans la serrure.

Le mari consterné resta un instant muet et immobile devant la porte, puis il leva lentement les yeux vers le ciel et murmura avec désespoir :

— Mon Dieu! comment ai-je mérité cette vie horrible. Un pareil mariage, sans affection, sans amour, était peut-être un méfait à vos yeux? O miséricorde, je suis trop cruellement puni!

Et, après cette invocation, il se laissa tomber tout énervé sur une chaise.

II

Mademoiselle Marie Bondeel était assise dans une pièce du premier étage, près de la fenêtre, qui prenait jour sur le jardin. Elle tenait un livre à la main; mais son regard souriant était dirigé vers l'autre côté de la chambre, où son frère Jean était assis devant un pupitre, tenant un violoncelle entre les genoux, et jouait un morceau du célèbre maître belge Servais. Soit que le vieil amateur fût vraiment un musicien de talent, soit qu'il eût appris le morceau avec beaucoup de peine, son jeu était pur et plein de sentiment, et faisait assez d'impression sur le cœur de mademoiselle Marie, pour lui faire oublier sa lecture. Elle suivait avec une satisfaction visible les notes vibrantes du plaintif instrument, et manifestait son approbation en dodelinant de la tête et en battant la mesure avec les doigts.

Le son d'une voix qui s'éleva du jardin détourna son attention de la musique, et elle regarda par les carreaux de la fenêtre. Ce qu'elle vit fit éclore sur ses lèvres un sourire de joyeux étonnement; elle retint son souffle et resta immobile à regarder au dehors avec des yeux brillants, sans penser davantage à son frère ni à sa touchante musique.

Lorsque Jean Blondeel eut fini son morceau, il dit d'un ton triomphant :

— Un morceau difficile, Marie! Mes bras et mes doigts en sont presque rompus. Je ne me fatiguerais certainement pas ainsi, par une si chaude journée d'été; mais je veux lutter contre les infirmités de la vie aussi longtemps que cela est possible. Avez-vous remarqué, Marie, que je suis encore leste et agile?

Au lieu de répondre, la vieille demoiselle lui fit un signe de la main pour le prier de se taire.

— Que vous arrive-t-il? Que regardez-vous là avec tant d'admiration? On dirait que le ciel s'est ouvert devant vos yeux, murmura-t-il tout surpris.

Sa sœur mit un doigt sur la bouche pour lui recommander le silence, et lui fit signe d'approcher; il regarda à son tour par la fenêtre. A peine son regard eut-il rencontré l'objet désigné, que sa figure s'anima du même sourire de joie et de bonheur. Tous deux restèrent immobiles et silencieux, comme s'ils avaient craint que le mouvement et le bruit de leurs paroles n'eussent pu les troubler dans la douce jouissance du spectacle qui les enchantait. Le changement de l'expression de leur sourire et l'éclat croissant de leur regard furent les seuls signes de l'émotion qu'ils éprouvaient.

— Comme c'est beau, comme c'est enchanteur!..., dit enfin Blondeel. Un pauvre philosophe



La porte dans le mur s'ouvrit brusquement. (Page 62.)

me demandait encore hier : qu'est-ce que le bonheur? Si je pouvais seulement lui faire jeter un regard par cette fenêtre! C'est le ciel, en effet, que nous regardons, n'est-ce pas, Marie!

— Le ciel avec ses anges. Dieu soit béni de sa bonté, murmura la demoiselle sans tourner la tête.

— Maintenant je comprends les saintes vierges de Raphël. Oh! si ce maître était encore vivant et pouvait se placer à côté de nous derrière cette fenêtre, quelle nouvelle merveille il créerait! Nature! nature! tu es bien le plus grand des artistes.

— Taisez-vous, Jean, dit sa sœur. Laissez-moi jouir paisiblement de ce spectacle. Voyez, voyez, Ernest fait un pas, il me semble; non, il n'a pas réussi! Encore un essai! cela ira, cela ira bien!

Dans le jardin, qui était séparé du jardin de Blondeel par un mur peu élevé, était assise, au bord du chemin, sur le gazon d'une pelouse, une jeune mère, belle et fraîche encore comme une jeune fille. Dans le complet oubli du monde que donne le bonheur, elle s'occupait avec un enfant, âgé d'environ un an, à essayer ses premiers pas, elle mettait le petit enfant debout dans le chemin, le lâchait tout à fait, tout en l'entourant de ses deux bras comme d'un cercle protecteur, et l'obligeait ainsi à se tenir sur ses jambes. Elle lui prodiguait toute sorte de noms tendres et enfantins, et s'efforçait de lui donner de la hardiesse et du courage pour les épreuves audacieuses; mais chaque fois que l'enfant levait le pied de terre, il chancelait et tombait de côté. Alors elle le prenait dans ses bras, le serrait contre sa poitrine et le couvrait de baisers. L'enfant prenait plaisir à ce jeu; il riait aux éclats, caressait les joues veloutées de sa mère et entremêlait avec une joie maligne les boucles blondes qui se jouaient sur son cou.

M. Blondeel ne s'était pas laissé enchanter

jusqu'à l'extase par son admiration. Cette jeune mère qui était là devant ses yeux, jouant avec son petit ange sur les genoux et le mangeant de caresses, formait bien le plus touchant tableau de la beauté, du bonheur et de l'amour que l'on peut voir. Dans le regard qu'elle tenait attaché sur son enfant, brillait une étincelle si vive et si pénétrante, qu'on eût dit que son âme avait passé dans ses yeux pour être plus près du visage aimé ; son sourire était la tendresse, l'admiration même ; sa voix avait une douceur, une expression qui aurait ému l'homme le plus dur d'une irrésistible sympathie.

Un acacia jetait sur elle son ombre transparente. Le soleil déjà profondément incliné vers l'orient l'enveloppait d'une auréole de lumière couleur de rose. Ce demi-jour enchanteur, cette demi-teinte répandait sur elle et sur son petit enfant toutes les nuances les plus délicates qu'un artiste amoureux et un peintre de génie eût put trouver sur sa palette.

L'enfant était reposé. Il devait recommencer ses difficiles épreuves.

— Là, là, mon cher petit fripon, dit la mère, tu ne peux pas tirer les cheveux de petite maman. Nous essaierons encore une fois de courir seul. Fais bien attention, Ernest, tu dois premièrement étendre ton petit pied, et bien t'appuyer dessus avant de lever l'autre. Ah! si tu voulais faire deux ou trois pas, comme petit papa serait content! Maintenant fais bien attention, petit ange rusé que tu es!

L'enfant rit et caressa sa mère, quoiqu'il ne comprit certainement pas sa recommandation. Elle se pencha sur le chemin, fit voler le sable en agitant son mouchoir et souffla même sur la place où son enfant devait se tenir, pour en enlever les derniers grains de poussière. Alors elle mit le petit enfant sur le chemin, le lâcha et l'entoura de ses bras en murmurant mille douces paroles pour l'encourager.

Le premier essai ne réussit pas; ni le second, ni le troisième; mais à la quatrième épreuve la mère triomphante jeta un cri de joie inexprimable. Elle leva les yeux vers le ciel pour remercier Dieu, pressa avec transport l'enfant contre sa poitrine et le couvrit de baisers.

— Ah! Ernest, cher Ernest, tu as fait deux pas, dit-elle. Maintenant tu courras bientôt, tu grandiras vite, tu deviendras un homme, un homme beau et fier comme ton père, n'est-ce pas? Allons, mon petit cœur, encore une fois, encore un essai.

Elle ne fut pas trompée dans son attente : l'enfant fit de nouveau deux pas; et après des essais répétés, il arriva plusieurs fois que dans sa course chancelante vers sa mère il fit quatre pas avant de tomber contre sa poitrine.

Elle était heureuse, ravie, presque folle de joie ; des larmes de bonheur voilaient ses yeux attendris. Mais elle ne voulut pas fatiguer son doux ange. Elle le reprit dans ses bras, lui laissa prendre une position aisée, commença, les yeux dans ses yeux, à le louer de son application, et s'ingénia, de mille façons diverses, à lui faire comprendre combien son père serait charmé en apprenant cette heureuse nouvelle.

L'enfant la regarda quelques instants avec fixité et parut écouter sa douce voix avec une attention singulière, puis il ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur les bras de sa mère.

— Je l'ai fatigué ; il dort, dit la mère avec un sourire. Son heure est venue; j'allais l'oublier. Dors, dors, mon enfant. Pendant ton sommeil je remercierai Dieu qui te donne la santé du corps et la paix du cœur.

Elle s'approcha du pavillon et s'assit sur une chaise, sans détourner les yeux du visage de l'enfant.

La porte dans le mur de séparation s'ouvrit brusquement, et M. et mademoiselle Blondeel accoururent tout joyeux dans le jardin.

— Bravo, Hermine! Je te félicite, heureuse mère. Le petit Ernest a couru seul. Hourah, hourah! crièrent-ils de loin.

— Il dort, ne l'éveillez pas! répondit Hermine radieuse d'orgueil maternel. Vous l'avez donc vu? Il a fait au moins quatre pas!

—Ma sœur prétend qu'elle en a compté cinq, et moi, je dis que j'en ai bien vu sept!

— Non, mon oncle Jean, quatre seulement; c'est certainement assez pour la première fois.

— Ah! le bel enfant! dit Jean Blondeel. Quelles joues roses et comme son teint est pur!

— C'est comme un frais bouton de rose, murmura la vieille demoiselle.

— Comme un beau rêve.

— Comme un enfant Jésus en cire, Jean.

— Comme un ange endormi, ma sœur. Puis-je le baiser au front, Hermine?

— Certes, mon oncle, s'il devait s'éveiller d'un baiser, le pauvre agneau ne pourrait jamais dormir.

— En effet, Hermine, tu ne l'épargnes pas de ce côté-là... Il n'a pas bougé, mais il sourit dans son doux sommeil, parce qu'il a cru sentir les lèvres de sa mère. Tenez je ne me plains que d'une chose dans ma vie. Je voudrais avoir des enfants. C'est un bien grand bonheur, n'est-ce pas, Hermine, de se voir revivre ainsi dans une autre créature?

— Un bonheur? reprit Hermine ravie. Ce mot est beaucoup trop faible : c'est une béatitude inex-

primable. C'est seulement quand on est mère et qu'on peut se mirer dans son enfant, que l'on comprend la bonté infinie de Dieu... Oui, monsieur Jean, vous devriez avoir des enfants! Comme vous les aimeriez! puisque vous aimez déjà mon petit Ernest comme si vous étiez son père.

— C'est la faute à mes parents, dit Blondeel en soupirant. Ils rêvaient pour moi et pour ma sœur un mariage avantageux sous le rapport de la fortune. L'occasion s'est fait trop longtemps attendre. Lorsque enfin je devins mon propre maître, les années de ma jeunesse étaient passées. Je pouvais encore me marier, mais j'avais besoin d'amour, et j'étais convaincu qu'une jeune fille ne m'aimerait plus sincèrement. Je ne voulais pas non plus d'une femme au cœur fané. Je m'effrayais à l'idée d'un mariage sans affection vraie. Il était trop tard, et je dus rester garçon ou courir le risque de me préparer un sort aussi triste que celui du pauvre Pottewal.

— Avez-vous des nouvelles de mon beau-frère? demanda Hermine.

— C'est-à-dire, je l'ai rencontré deux fois à Bruxelles aujourd'hui, répondit Blondeel. La première, je le vis de loin dans la rue Neuve. Je marchai vers lui; mais lui, comme s'il redoutait une rencontre, entra dans la rue aux Choux. Je pressai le pas vainement pour le rejoindre; il avait couru, sans doute, car lorsque je tournai le coin de la rue, il était déjà si loin que je ne pouvais presque plus le voir.

— Il est peut-être fâché contre nous, observa Marie.

— Impossible, ma sœur! Pour quel motif le serait-il?

— Vous savez, Jean, que la médisance est si grande à Darlingen.

— La seconde fois, je me heurtai presque contre lui rue au Beurre. Cette fois il ne pouvait m'échapper; il fut bien forcé de s'arrêter. Je lui demandai des nouvelles de sa santé et de sa famille. Il rougit jusque derrière les oreilles et avait l'air embarassé comme un enfant; il bégaya quelques paroles inintelligibles et s'éloigna sous le prétexte que quelqu'un l'attendait place de la Monnaie. Il avait évidemment peur de moi.

Hermine écoutait d'une oreille distraite l'explication de l'oncle Jean; dans sa sollicitude maternelle, elle ne quittait pas son enfant des yeux. Parfois cependant elle levait le regard vers Blondeel et vers sa sœur, en balbutiant quelques paroles pour montrer qu'elle prenait part à la conversation.

— Peut-être M. Pottewal était-il en effet très pressé. Le grain est horriblement cher, dit-on; le commerce va fort...

— Non, Hermine, il doit y avoir autre chose là-dessous. Pottewal est pâle et maigre; il marche la tête baissée comme quelqu'un dont les idées ne sont pas bien nettes. Ce qu'il a, c'est un mariage sans amour.

— Vous vous trompez probablement, Jean, dit sa sœur. Lorsque je fus dernièrement à Darlingen, Pottewal m'a dit qu'il était très content, et Thérèse m'a vanté avec beaucoup d'éloges le bonheur de son ménage.

— Il est possible que Pottewal soit malade, répondit Blondeel en haussant les épaules. Les gens de Darlingen racontent pourtant de drôles de choses de cet heureux ménage; mais qui peut se fier aux bruits que l'on y colporte?

— Mon petit ange a marché seul! s'écria Hermine absorbée dans de joyeuses pensées. Ah! si son père rentrait maintenant, comme cette nouvelle lui ferait plaisir! Quelle heure est-il bien, mon oncle Jean?

— Sept heures, Hermine.

— Sept heures! C'est étonnant: quand j'ai les yeux sur mon petit agneau, j'oublierais le temps, mon ménage et le monde entier. Il faut que je rentre pour m'occuper du souper. Sophie! Sophie!

Une très vieille servante entra dans le jardin. C'était la même femme qui avait demeuré pendant vingt ans chez M. Romys à Darlingen et qu'Hermine avait prise auprès d'elle, sans doute pour assurer à sa fidèle nourrrice une heureuse vieillesse.

— Sophie, voulez-vous préparer le berceau? Ernest dort, lui dit Hermine.

— Il est prêt, madame.

— Tenez, prenez l'enfant! Soyez prudente.

— Prudente, madame? Est-ce à Sophie que vous dites cela? C'est comme si je portais ma propre âme dans les bras.

— Je le sais, ma bonne; c'est pour rire que je le dis. — Maintenant, monsieur Jean, mademoiselle Marie, n'entrez-vous pas quelques minutes? Je vous ferai admirer le joli bracelet d'or qu'Ernest m'a apporté ce matin.

— Nous devons aussi aller souper, répondit Marie.

— Allons, je vole, je vais chercher le bracelet.

Un instant après, elle revint et montra avec une joie enfantine le bijou qui brillait à son bras.

— C'est joli, n'est-ce pas? dit-elle. C'est si élégant, si bien choisi!

— Il te comble toujours de cadeaux? demanda Marie. On dirait qu'il ne pense qu'à t'être agréable.

— C'est ainsi, chère petite tante! s'écria Hermine. C'est singulier: il lit dans mes yeux ce qui peut me faire plaisir; aucun souhait ne se forme dans mon cœur qu'il ne soit réalisé le même jour.

— Tous ces cadeaux coûtent assez d'argent, remarqua Blondeel. Ce bon Ernest pourrait bien

travailler trop; il faut le ménager un peu, Hermine.

— Ah, je lui ai déjà répété cent fois que je ne désirais pas ces belles choses; mais il me supplie de ne pas lui ôter la douce satisfaction de pouvoir m'offrir des cadeaux. C'est son bonheur, dit-il.

— Mais à quoi tous ces objets pourront-ils te servir, Hermine? Maintenant que tu es mère, tu n'iras pas dans le monde cette année et la mode de tout cela change.

— Le monde? la mode? dit en riant Hermine. Vous dites cela parce que je suis fière des bijoux et des beaux objets de toilette qu'il me donne? Mais ils n'ont de valeur à mes yeux que parce qu'ils viennent de lui! Ce sont des souvenirs, de précieux souvenirs. Quand il n'est pas là, je regarde ses cadeaux un à un; chaque objet me rappelle son amour, sa bonté!

— Oui, Hermine. sois fière des cadeaux de ton époux, dit mademoiselle Blondeel. C'est un noble but qu'il poursuit. La dernière fois que nous fûmes à Darlingen chez ton père, ta sœur Thérèse avait l'air de vouloir t'humilier par ses bijoux. Ernest travaille pour t'abriter contre cet orgueil. Il a raison. Allons, Jean, nous rentrons. Bonsoir, Hermine.

L'oncle et la tante disparurent par la petite porte dans le mur de séparation. Madame Decock se hâta de courir au berceau de son enfant, lui mit un baiser sur le front, puis, toute joyeuse, elle dit à sa servante qui était assise à côté du berceau et le gardait:

— Sophie, Sophie, vous ne savez pas, notre petit Ernest marche tout seul!

— Quoi! madame; cela n'est pas vrai. n'est-ce pas? murmura la servante toute joyeuse à son tour.

— Certainement, c'est vrai, Sophie; je vous aurais appelée pour vous le faire voir; mais le petit fripon s'est endormi tout à coup.

— Un pas seulement?

— Quatre pas.

— Quatre pas? Est-ce possible? Dieu que je suis contente! Je crois me voir déjà me promenant dans Bruxelles, tenant le petit Ernest par la main. Que je serai fière! Je me rappelle, madame, comment j'allais ainsi me promener avec vous lorsque vous étiez encore un petit enfant. De belles années: j'étais heureuse comme aujourd'hui.

— Le souper est-il prêt, Sophie? M. Decock va rentrer bientôt.

— J'étais en train de couvrir la table, comme vous voyez, lorsque vous m'avez appelée, madame, tout est prêt à la cuisine. Je vais continuer.

— Non, restez près du berceau, Sophie; je mettrai le couvert. C'est bien le moins, je pense, qu'une femme de ménage soigne pour le souper de son époux.

Elle sortit, revint, ouvrit une armoire, et plaça les assiettes et les verres tout en causant gaiement avec la servante de l'événement important qui s'était opéré ce jour-là dans la vie de son enfant.

La chambre où elle se trouvait était un petit salon, garni de jolis meubles et de tapis bariolés. Tout y respirait la jeunesse, la joie et la douceur de l'amour dont le toit protège le bonheur et la famille. Mille petits riens qui ne se peuvent nommer brillaient sur la cheminée et sur des étagères en mahoni; les rideaux, les chaises, les lampes, les vases montraient de somptueuses broderies de laine et de soie entremêlées de perles étincelantes; œuvre d'une main de femme, le berceau avait la forme d'une barque, et, sur les rideaux de dentelles qui le garnissaient, la tendre mère avait brodé des anges ailés, comme pour entourer son petit enfant de génies tutélaires.

La table était mise depuis longtemps, et le soir commençait à tomber. Hermine écoutait, l'oreille tendue, les bruits de la rue, attendant son époux qui allait venir. A la fin elle s'étonnait qu'il restât si longtemps, et sa joyeuse impatience se changea petit à petit en une inquiétude vague et involontaire.

Les lampes étaient allumées et les volets fermés. Hermine courait du berceau à la porte et de la porte au berceau, poussée par une secrète anxiété. Elle allait expliquer pour la troisième fois à la servante ce qui la rendait si inquiète, lorsqu'elle entendit tourner une clé dans la serrure, et s'écria en levant les bras:

— Le voilà! Ernest! Ernest!

Dès qu'il parut sur le seuil de la porte, elle se jeta à son cou les yeux pleins de larmes, comme si elle ne l'avait pas vu depuis longtemps. Il la pressa sur son cœur, murmura son doux nom avec tendresse, puis il marcha droit au berceau, pour donner le baiser du soir à son fils bien-aimé. Mais Hermine saisit ses deux mains et s'écria d'un ton triomphant:

— Ernest! Ernest! notre enfant marche seul! Tu ne voudras pas le croire? C'est pourtant vrai: il sait faire quatre pas sans s'arrêter; il se tient droit comme un petit homme. Oh! je suis si contente! Maintenant il grandira vite et nous irons nous promener tous les jours au parc, avec notre enfant entre nous. Je serai fière comme une reine.

M. Decock regarda son heureuse femme avec une profonde émotion. Ce qu'elle lui apprenait ne lui semblait pas extraordinaire ni étonnant; mais l'expression de bonheur qui rayonnait sur son beau visage fit battre son cœur d'une douce joie.

— Ernest marche seul? dit-il. Je comprends ton ravissement, Hermine. Ah! c'est une bonne nouvelle que tu me donnes. Apprends-lui bien vite à marcher; moi également, j'aspire après l'instant

où je pourrai me promener avec mon fils à la main et sa mère de l'autre côté! Je ne sais qui de nous deux sera le plus fier et le plus heureux. Allons, mettons-nous à table, mon amie; j'ai encore à travailler.

— Travailler, Ernest? Encore travailler maintenant? demanda-t-elle d'un ton de reproche.

— Encore un peu, une petite demi-heure. Assieds-toi là, près de moi, et raconte-moi, pendant que nous souperons, comment le petit Ernest a eu tout à coup la fantaisie de courir seul. Tu dois tout me dire et me donner ma part de ton émotion et de ta joie.

La servante, après avoir servi le souper, alla se rasseoir à côté du berceau. Hermine se mit à raconter longuement et avec les moindres détails comment elle s'était appliquée presque toute la journée à lui apprendre à marcher seul; comment elle avait eu des alternatives de crainte et d'espérance; comment elle avait été déçue cent fois; comment enfin le grand problème avait réussi. Elle peignit sa joie et répéta ses cris de triomphe; elle entremêla son récit de mots spirituels sur sa naïveté enfantine, et finit par battre des mains, comme si elle assistait seulement en ce moment au délicieux spectacle qui avait rempli son cœur d'un bonheur inexprimable.

Un gai sourire éclairait le visage de M. Decock, et la douce voix qui résonnait à ses oreilles, comme un hymne de tendresse et de fierté maternelle, le charmait à ce point qu'il eût presque oublié de souper, si sa femme ne l'y eût invité plusieurs fois. Il était cependant plus taciturne que d'habitude, et lorsque le récit fut achevé, ses idées parurent distraites quelquefois de la conversation. Hermine remarqua que quelque chose le préoccupait, et elle l'interrogea du regard. Il fit un signe pour montrer la servante, assise près du berceau; sa femme le comprit et dit:

— Sophie, ma chère, allez à la cuisine, je veillerai le petit, et quand j'aurai besoin de vous je vous appellerai.

La servante obéit. Alors Hermine dit à son mari:

— Tu as quelque chose sur le cœur, Ernest. Je croyais d'abord que tu n'étais que fatigué; mais je ne sais, on dirait que tu as du chagrin. Aurais-tu quelque chose de caché pour moi?

—J'ai du chagrin, en effet, répondit M. Decock, s'il est vrai qu'il peut avoir du chagrin celui à qui Dieu a donné deux de ses anges pour consolation. Mais tout est relatif dans la vie; dans le plus beau ciel il y a souvent de sombres nuages...

— Tu me fais peur, Ernest. Est-il arrivé quelque chose de fâcheux?

— Fâcheux? pour moi, oui. Ne t'inquiète pas trop cependant, le mal n'est pas irréparable. Tu sais, Hermine, que j'avais fait tous les plans et devis pour la société qui allait être constituée sous la ferme Williams et Ledoc pour la décortication du riz et la fabrication de l'amidon. J'allais être chargé de l'exécution de ce grand ouvrage, et j'y aurais bien gagné quelques milliers de francs comme inventeur et directeur. Cet argent avait reçu sa destination dans mon esprit, et j'avoue que j'en avais déjà employé une petite partie d'avance... Voilà qu'il s'élève un différend entre les principaux capitalistes de la société projetée; elle ne se formera pas. Tout mon travail et mon espoir d'un beau bénéfice sont décidément perdus.

Hermine passa son bras autour du cou de son mari et le regarda avec des yeux souriants.

— Ernest! Ernest! dit-elle, ne te tourmente pas pour si peu. Eussions-nous cent fois autant d'argent que tu en perds aujourd'hui, en serions-nous plus heureux?

— Non, ma bonne Hermine; mais il est cependant bien triste pour moi de voir toujours s'éloigner le but que je veux atteindre, au moment même où je crois y toucher.

— Allons! allons! n'y pense plus. Tu as déjà gagné beaucoup cette année. Il ne nous manque rien, n'est-ce pas? Et ton projet pour un nouveau railway n'est-il pas en bon chemin.

— Ah! il ne va pas trop bien non plus, soupira-t-il, hochant la tête. Le ministère se montre favorable, mais il y a une secrète opposition dans les bureaux. On nous renvoie d'Hérode à Pilate; ce sont tous les jours les mêmes promesses et rien n'avance. Si cet espoir était aussi déçu!

Hermine embrassa son mari, comme si elle voulait chasser le chagrin par une douce caresse, et s'écria avec une joyeuse assurance:

— Ton projet sera accepté, crois-moi, Ernest!

— Peut-être, mon amie.

— Eh bien, suppose qu'on le rejette; quel mal y aurait-il? Quelle influence cette déception matérielle aurait-elle sur notre bonheur? Ah! lors même que la pauvreté, la misère viendraient fondre sur nous, tant que je pourrai te voir, tant que je sentirai battre ton noble cœur contre le mien, je remercierai Dieu de cette grâce suprême. Ta douce affection, Ernest, me rend la femme la plus riche du monde!

— Merci, merci, ma bonne Hermine, dit Decock en lui pressant la main; je sais bien que j'ai tort au fond, mais il faut me le pardonner. Ce n'est pas l'égoïsme qui me rend si sensible aux obstacles. J'ai promis solennellement devant l'autel, lorsque le prêtre a béni notre union, d'obliger tes parents à se féliciter de notre mariage; je veux gagner de l'argent pour te rendre riche et t'élever au-dessus

de toutes les humiliations possibles, c'est la source de mon courage, c'est l'étoile qui m'éclaire dans l'avenir. J'ai cru que ce serait plus facile. Déjà deux années se sont écoulées et à peine ai-je avancé d'un pas.

Un soupir s'échappa de sa poitrine, quoique sa voix fût claire et ne trahît plus aucune tristesse.

— C'est la richesse que tu désires? dit Hermine avec un malin sourire. Eh bien, sois satisfait, Ernest, je possède un trésor de plusieurs millions : viens, je vais te le montrer.

Elle prit la main de son mari, le força à se lever et le conduisit près du berceau.

— Vois, s'écria-t-elle en montrant son enfant endormi. Dis, Ernest, si l'on t'offrait tout l'argent du monde, le céderais-tu ?

— Oh ! non, non, répondit M. Decock d'une voix étranglée par l'émotion.

— Et tu pourrais être triste près du berceau de ce doux ange? Et tu pourrais avoir du chagrin, quand Dieu nous permet d'espérer qu'il aura bientôt un petit frère? Non, Ernest, regarde l'avenir avec confiance, réjouis-toi et ris, la vie est si belle?

Elle avait touché la corde la plus sensible de son cœur, et l'avait fait vibrer d'espoir et d'orgueil paternel. Il la pressa tendrement dans ses bras en murmurant des mots de reconnaissance et d'amour ; elle avait ranimé son courage ; il reconnut qu'il avait tort de craindre pour l'avenir, et l'assura que toute inquiétude avait disparu de son cœur. Du reste, elle pouvait lire sa victoire sur le visage de son mari ; la joie brillait dans ses yeux, le sourire entourait ses levres, et les rides de la préoccupation s'étaient effacées de son front.

Alors, assis à côté du berceau de l'enfant, le regard sur son charmant visage, ils commencèrent une conversation si douce, si tendre, si naive qu'on les eût pris eux-mêmes pour des enfants. D'abord ce fut une discussion pour savoir auquel des deux l'enfant ressemblait le mieux. Hermine prétendait qu'entre l'enfant et son père, à part l'âge, il n'y avait pas plus de différence qu'entre deux gouttes d'eaux. L'enfant avait son front élevé, ses lèvres pleine d'expression, son sourire à la fois plein d'esprit et de bonté. M. Decock soutenait au contraire que le petit Ernest avait des yeux bleus et des cheveux blonds comme sa mère ; mais elle ne voulait pas l'admettre, car, pour elle, l'image de son mari était la plus haute perfection que son esprit pouvait concevoir.

Lorsque cette tendre querelle cessa, et qu'ils se furent encore amusés pendant quelque temps à bâtir des châteaux en Espagn pour l'avenir de l'enfant, M. Decock témoigna le désir de monter à son cabinet de travail. Il dit que le banquier et les capitalistes qui voulaient faire réussir le projet de son chemin de fer devaient s'assembler le lendemain dans la matinée, et qu'il devait leur porter de très bonne heure quelques nouveaux calculs qu'il avait à faire dans l'hypothèse que le gouvernement ou les chambres voudraient changer le tracé du chemin de fer.

Hermine appela la servante et lui dit :

— Sophie, vous desservirez la table ; ensuite vous pouvez allez vous coucher. M. Decock m'aidera à monter le berceau.

Ernest prit le berceau par un bout et sa femme par l'autre. Ainsi tous deux, riant et plaisantant, gravirent l'escalier chargés de cette troisième âme, dans laquelle leurs âmes s'étaient fondues en une seule.

Le berceau fut porté dans la chambre à coucher d'Hermine. Ernest en sortit seul une lampe carcel à la main, ferma la porte et s'approcha d'une grande table qui était couverte de papiers, de plans et de dessins. Il s'assit, ouvrit un gros livre et se mit à copier de longues colonnes de chiffres. Le calcul qu'il avait à faire devait être bien compliqué, car il resta une bonne demi-heure absorbé dans une profonde méditation. L'ouvrage avançait pourtant ; il y avait déjà quelques pages remplies et mises de côté. Maintenant que les plus grandes difficultés étaient surmontées, M. Decock tournait de temps en temps la tête vers la porte derrière laquelle reposaient son bonheur et sa fortune ; alors un tendre sourire se dessinait sur ses lèvres comme si les images chéries apparaissaient devant ses yeux.

Enfin le calcul fut terminé : M. Decock roula toutes les pages ensemble, comme il devait les emporter le lendemain, et les mit de côté.

Il se leva, marcha à pas légers vers la porte de la chambre à coucher, écouta si aucun bruit ne se faisait entendre, puis retourna à la table comme s'il se préparait à commencer un travail secret.

Il tira un portefeuille de carton de dessous une haute pile de livres, l'ouvrit et s'assit la tête appuyée dans les mains et les yeux fixés sur une grande feuille de papier. Ce qu'il regardait ainsi paraissait l'intéresser et le charmer singulièrement, car son visage était rayonnant ; il demeura longtemps immobile, comme absorbé dans la contemplation d'une chose admirablement belle.

C'était un dessin au crayon noir. Au milieu de la composition était assise une femme jeune, élégante, avec des traits comme une vierge de Raphaël, et un sourire céleste dont la seule vue devait toucher le cœur du spectateur.

Sur chacun de ses genoux elle tenait un enfant : sur le genou droit, un petit garçon d'environ un an, avec une petite figure vermeille et des yeux pleins de vie ; sur le genou gauche, un tout petit

enfant, une petite fille de quelques mois, dont les traits paraissaient être la miniature du visage de la mère; mais si doux, si tendres et si fins, que l'auteur de ce dessin devait être à la fois amoureux, artiste et père, pour avoir su créer une si délicieuse figure d'enfant.

Au-dessus de la tête de chaque enfant volait un ange gardien tenant un ruban flottant, sur lequel était écrit un nom. Au-dessus du petit garçon rayonnait le nom d'*Ernest*, et au-dessus de la petite fille celui d'*Hermine*.

Après une demi heure passée dans la muette contemplation de ces images, M. Decock prit dans un tiroir un porte-crayon en cuivre garni de deux morceaux de crayon noir, se mit à épaissir çà et là les ombres du dessin pour lui donner un peu plus de relief, et à corriger quelque chose à la main d'un des enfants.

En ce moment la porte de la chambre à coucher s'ouvrit lentement et sans bruit; sur le seuil parut Hermine, entièrement enveloppée dans un peignoir blanc comme la neige qui lui tombait jusque sur les pieds. Si son visage n'avait été rayonnant de bonheur et de joie, elle aurait assurément eu l'air d'un esprit, mais, avec ce doux sourire qui errait sur ses lèvres, elle ressemblait à un ange descendu du ciel.

Elle se glissait légère comme une espionne, s'approcha doucement, à petits pas, jusqu'à ce qu'elle pût voir par-dessus l'épaule de son mari ce qu'il faisait.

Mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le dessin, qu'elle se mit à trembler, et un cri qu'elle n'eut pas la force de retenir lui échappa.

M. Decock, tout saisi, sauta sur sa chaise; avant qu'il pût dire un mot, Hermine était suspendue à son cou et s'écriait en le comblant de caresses :

— Ernest, mon ami, tu me fais mourir de bonheur! Que ton amour est immense! tu la vois vivre, tu l'aimes déjà, l'enfant que Dieu nous a promis! merci, ô merci!

Et elle laissa tomber sa tête contre son épaule et répandit sur sa poitrine les larmes de la plus douce émotion.

III

Sous les tilleuls, dans le jardin de M. Romys, il y avait une table sur laquelle étaient posées un certain nombre de tasses de fine porcelaine. Une cafetière en argent ciselé et un pot au lait du même métal brillaient entre deux vases pleins de fleurs et quelques assiettes chargées de friandises, madame Romys était assise sur une chaise et regardait avec satisfaction la table somptueuse; elle souriait et se frottait les mains comme une personne qui se promet un grand plaisir; puis elle se levait de nouveau, changeant les plats et les pots de place, et s'éloignait de quelques pas pour mieux juger de l'effet de ce nouvel arrangement. Il y avait quelque chose de naïf et d'enfantin dans la joie qui rayonnait dans ses yeux, et dans la vivacité de ses gestes.

Son mari entra dans le jardin et s'approcha : il jeta un regard mécontent sur la table et dit :

— Qu'est-ce que cela signifie, Julie? Vous cherchez encore un moyen de me fâcher. La plus belle argenterie, la plus fine porcelaine! Ne dirait-on pas que vous attendez la visite d'un roi?

— Je vous en prie, Boniface, répondit la femme d'un ton suppliant, laissez-moi faire à mon gré pour cette fois. Quand Hermine va venir pour la première fois, pour nous montrer sa petite fille après ses relevailles, nous pouvons bien mettre l'argenterie à table, n'est-ce pas? Pour moi, pour une grand'mère, cet événement est aussi heureux que si le roi venait nous honorer de sa visite.

— Des enfantillages!

— L'argenterie ne s'usera pas pour cela, Boniface!

— Je ne veux pas dire cela. On doit agir en pareilles circonstances suivant le rang des personnes que l'on reçoit. Ernest Decock n'a pas tenu sa promesse; il est encore aussi pauvre que le lendemain de son mariage.

— Mais, si son projet pour le nouveau chemin de fer réussit, alors il aura fait tout d'une fois un grand pas vers la fortune.

— Chemin de fer? chemin de fer? répliqua Romys avec une amère raillerie. Ce projet ne semble inventé que pour nous leurrer; il n'en sortira jamais rien.

— Mon frère Blondeel assure pourtant qu'il sera accepté.

— Eh bien, Julie, quand cela aura réussi et que M. Decock y aura trouvé un bénéfice de cent mille francs, ou quelque chose comme cela, alors nous mettrons l'argenterie sur la table, entendez-vous? Aujourd'hui je ne le veux pas. Decock pourrait s'imaginer que nous le regardons comme un personnage important, tandis que, sur ma parole, je suis encore honteux de son entrée dans ma famille.

— Boniface, Boniface, soupira madame Romys avec découragement, ne soyez pas si injuste envers ce bon Ernest. Il rend notre enfant heureuse; il l'aime et la respecte infiniment; il travaille nuit et jour; il sue sang et eau pour lui rendre la vie douce. Nous lui devons bien pour cela quelque reconnaissance.

— Cela pourrait aller plus mal, en effet, répondit Romys; je conviens que je pourrais estimer Ernest s'il n'était que sans fortune! mais il y a une chose, Julie, que je ne puis lui pardonner. C'est

par sa faute que notre Hermine n'a pas apporté trois ou quatre cent mille francs dans la famille. Qui sait? belle comme elle est, elle aurait peut-être trouvé un million. Cette chance, Ernest nous l'a ravie.

— Puis-je laisser l'argenterie sur la table, Boniface?

— Non; vous voyez bien que je ne suis pas de bonne humeur: ne m'irritez pas davantage par votre insistance.

— Eh bien, Boniface, je la ferai serrer tout de suite par la servante. J'avais pensé pourtant que le beau jour où Hermine nous montre son second enfant...

— Beau jour, deuxième enfant! grommela M. Romys. Vous avez une drôle de manière de calculer, Julie : deux enfants en deux ans, si cela continue ainsi, ils pourraient en avoir encore une douzaine. Je suppose qu'Hermine, après notre mort, et après la mort de l'oncle Jean, soit riche de quatre cent mille francs, ses enfants n'hériteront pas de quarante mille francs chacun. Douze pauvres diables dans la famille des Romys, c'est affreux! j'y pense jour et nuit. Avoir amassé ainsi pendant toute sa vie et mourir avec l'horrible certitude que notre famille s'en ira à rien! Notre fille Thérèse, voilà une fille exemplaire. Celle-là semble née pour le profit de la famille; son héritage ne sera pas partagé.

— Ah! si Dieu lui envoyait un enfant, dit madame Romys avec un profond soupir.

— Comment! ce n'est pas assez que la famille d'Hermine s'accroisse d'une façon si menaçante, vous voudriez que Thérèse....

— Ce n'est pas ce que je veux dire, Boniface.

— Que voulez-vous donc dire?

— Thérèse n'est pas heureuse, M. Pottewal a une triste vie.....

— Laissez-moi tranquille avec votre écervelé de Pottewal? gronda Romys avec colère. C'est un ignorant, un poltron. S'il n'avait pas une femme de tête comme notre Thérèse, il mourrait peut-être sans fortune. Il y a de l'argent en masse à gagner pour lui par ces temps difficiles; il est trop bête et trop indolent pour faire son profit des circonstances qui, hélas! ne se représenteront plus. Une fortune, un million que l'on n'a qu'à ramasser, et le laisser échapper! telle est la juste cause du chagrin deThérèse.

— Croyez-moi, Boniface, dit sa femme, il y en a encore une autre, une raison particulière. Je connais le caractère de Thérèse; elle n'a jamais montré beaucoup d'amour pour quelqu'un ou pour quelque chose; mais elle a toujours beaucoup aimé les petits enfants. N'a-t-elle pas, lorsqu'elle était jeune, passé des années entières à confectionner des habillements pour les enfants pauvres du voisinage? N'a-t-elle pas toujours quelque friandise à donner aux enfants de l'école du dimanche?

— Mais, c'était par charité.

— Non, Boniface, c'était un penchant inné de son cœur. Nous autres femmes, nous remarquons tout de suite ces tendances. Depuis que Thérèse est mariée, le désir naturel de devenir mère s'est élevé en elle avec une nouvelle force. Pottewal me dit que sa femme a beaucoup de chagrin parce qu'elle n'a pas d'enfants. Thérèse, de son côté, ne me le cache pas. Je crois fermement, Boniface, qu'ils pourraient encore être heureux tous les deux, si Dieu bénissait leur union. Oh! vous ne savez pas quel lien, quelle source d'affection est un enfant entre deux époux.

— Taisez-vous, Julie, dit son mari, voilà Pottewal qui entre dans le jardin. Voyez le benêt, il fait une figure comme quelqu'un qui ne sait pas compter jusqu'à trois...

Romys alla à la rencontre de son gendre, lui serra la main avec mille témoignages de satisfaction et d'amitié, et le conduisit près de la table.

— Vous êtes seul, Francis? Où est Thérèse? demanda-t-il.

— Elle devait aller prendre le café chez madame Doover-Cortheen; elle viendra peut-être tout à l'heure.

— Peut-être, murmura la vieille dame, moitié triste et moitié irritée. Thérèse oserait-elle rester absente quand sa sœur vient nous montrer sa petite fille? Ce serait très inconvenant; ne lui avez-vous pas fait comprendre cela?

— J'ai osé risquer une observation sur ce point. Dieu veuille que je ne l'eusse pas fait! bégaya Pottewal.

— Pourquoi?

— Thérèse s'est fâchée, je ne puis souffrir des mots durs; j'en suis encore troublé.

Il y avait dans la voix de Pottewal tant de découragement; son visage amaigri et pâle portait si visiblement les traces d'une affliction continuelle, que madame Romys, touchée de pitié, approcha sa chaise de la sienne et lui prit la main en murmurant quelques paroles consolantes. Romys haussa les épaules et sourit d'un air moqueur, comme s'il tenait le chagrin de Pottewal pour une folie ridicule.

— Ce n'est pas à cause de sa sœur que Thérèse n'aime pas de venir ici, dites-vous, Francis? remarqua Romys. Cela ne vous touche pas personnellement du reste; pourquoi alors vous attristez-vous si fort?

Un profond soupir s'échappa de la poitrine de Pottewal.



Il entra dans sa demeure en courant comme un fou. (Page 74.)

— Vous devriez plutôt approuver les motifs de votre femme, continua Romys. Thérèse se respecte et elle a la fierté qui convient à une famille comme la nôtre. C'est Ernest Decock qui lui inspire de la répugnance; elle n'aime pas être en compagnie de pareilles gens, et, pour tout dire franchement, je comprends bien cette répugnance. Pourquoi contrariez-vous injustement votre femme dans son sentiment?

Pottewal hocha silencieusement la tête.

— Ah ça! grommela Romys fâché, si c'est ainsi que vous causez avec Thérèse, je ne m'étonne pas qne le sang lui monte parfois à la tête. Vous mettriez hors de lui l'homme le plus patient. Devenez-vous stupide?

— Vous vous trompez sur les motifs du refus de Thérèse, répondit Pottewal sans paraître blessé du ton brusque de son beau-père.

— Mais, dites-la donc, cette raison.

— La raison? ce sont les enfants de sa sœur qu'elle ne peut pas voir.

— Quelle idée! que lui font les enfants d'Hermine? Elle ne devra pas les élever; à moins pourtant que Thérèse ne déplore, du fond du cœur, le morcellement de notre fortune et l'abaissement de la famille; ce sentiment est également légitime et honorable, ne le croyez-vous pas, Francis?

— Ce n'est pas cela, répondit Pottewal. Chaque fois que Thérèse entend parler des enfants de sa sœur, elle est malheureuse pour longtemps, et elle pleure si abondamment que j'en deviens presque malade de pitié, quoiqu'en ces moments elle ne soit pas aimable pour moi.

— Voyez-vous bien, Boniface? Ne vous l'ai-je pas dit? reprit la vieille dame.

— Ainsi, ce serait vrai? Thérèse désire toujours avoir des enfants?

— Je donnerais la moitié de ma fortune si Dieu voulait bénir notre mariage.

— Vous aussi, Francis? Vous devenez fous tous les deux.

— C'est pour Thérèse que je le souhaite ardemment, dit Pottewal. Je suis presque sûr qu'elle serait heureuse si elle devenait mère. Nous aurions une affection commune; l'enfant donnerait une direction, une occupation à notre affection, à notre esprit. Nous ne serions pas toujours l'un à côté de l'autre sans savoir que dire ni que penser.

— En effet, peut-être avez-vous raison, murmura Romys pensif. Les enfants ne sont cependant pas toujours une source de plaisir dans la vie. Un ou deux, cela peut encore passer; continuez à espérer, Francis, il n'est pas encore trop tard.

Il y eut un instant de silence.

— Vous oubliez l'argenterie, Julie, dit M. Romys.

La vieille dame enleva la cafetière et le pot au lait de la table, et les emporta dans la maison. Pottewal promena le regard autour du jardin, comme s'il remarquait seulement alors qu'il était le seul invité présent et demanda :

— Quelle heure est-il?

— Ne le savez vous pas? Trois heures.

— Mes sens sont obscurcis : je croyais vous trouver ici tous ensemble à prendre le café.

— Le deuxième train de l'après-midi n'arrive à Darlingen qu'à trois heures trente minutes. Ainsi encore une demi-heure.

— Je ne veux pas vous être à charge, Romys; j'irai me promener sous les arbres sur le rempart.

— Non, restez: parlons un peu d'affaires de commerce, Francis. Il y a de l'argent à gagner actuellement, n'est-ce pas?

— Beaucoup d'argent pour celui qui a la hardiesse d'exposer sa fortune. La cherté ressemble presque à une disette, surtout en Flandre. Qu'adviendra-t-il l'hiver prochain de ces malheureuses populations? C'est à en pleurer, Romys, quand on entend raconter à la Bourse comme la misère augmente terriblement. Aux environs de Thielt on trouve des tisserands morts de faim sur leur métier. Les pauvres ouvriers y courent affamés par bandes de plus de cent, personnes!

— C'est malheureux, mais que pouvons-nous y faire, pour l'amour de Dieu? Les plus raisonnables sont ceux qui font leur profit de cette cherté. Et maintenant que nous sommes seuls, Pottewal, vous me permettrez de vous dire que vous ne faites pas bien du tout de laisser passer les circonstances favorables. Il y a des millions à gagner, croyez-moi; vous n'avez donc pas une goutte de sang dans les veines, pas un grain de courage, que vous puissiez voir tout le monde s'enrichir autour de vous, sans vous sentir poussé à prendre votre part du gâteau?

— Du courage, je n'en ai pas beaucoup en effet, soupira Pottewal.

— Et vous osez vous plaindre de ce que votre femme n'est pas contente de vous? Votre conduite, votre indolence pourrais-je dire, ne doit-elle pas la remplir d'indignation? N'avoir qu'à se baisser pour ramasser des trésors, et rester là à les regarder comme un insensé, pendant que d'autres s'en emparent!

Pottewal haussa les épaules, mais ne répondit pas. Ce silence irrita tellement M. Romys, qu'il frappa du poing sur la table et s'écria :

— Je me fais violence pour rester calme et vous donner de bons conseils d'ami; mais vous me feriez gagner une attaque d'apoplexie à la fin. Votre insurmontable entêtement est un parti pris : vous accusez à tort votre bonne femme, et, donnant audience à votre folle imagination, vous la haïssez. En refusant d'acquérir une grande fortune, vous vous vengez de nous, n'est-ce pas?

— Non, Romys, ne me jugez pas si sévèrement, répondit Pottewal avec sang-froid. On emploie aujourd'hui toute sorte de moyens malhonnêtes pour faire hausser le prix du grain...

— Eh bien, faites comme les autres.

— Ensuite on les fait baisser considérablement. Il y a dans cette fluctuation une incertitude qui m'effraie.

— Allons, allons, les prix doivent monter jusqu'à la prochaine récolte; un enfant n'en douterait pas.

— Oui, mais les centaines de vaisseaux qui vont venir d'Odessa, de la mer Baltique et d'Amérique?

— Qu'est-ce que cela fait? Il ne peut pas en arriver assez pour la France seule, et la disette règne partout; les pommes de terre sont tout à fait gâtées par la maladie. Je vous le répète, pour un homme qui est dans le commerce des grains comme vous, et qui a un bon capital à sa disposition, les millions sont aussi faciles à prendre que la tasse que voilà. Dites que j'ai tort, si vous l'osez!

— Vous avez peut-être raison, Romys; mais je ne suis pas né pour faire des entreprises hasardeuses. Je vois chaque semaine quelques marchands s'enrichir; mais j'en vois tout autant qui perdent toute leur fortune. J'ai promis à mon père, sur son lit de mort, de conserver son héritage sans l'amoindrir; nous n'avons pas d'enfants; nous sommes assez riches, je tiendrai ma promesse.

— Ainsi, vous restez entêté dans votre sottise? Il n'y a pas moyen de vous faire comprendre quel est votre devoir envers votre femme et envers la famille?

— Je gagne annuellement beaucoup plus d'argent

qu'il n'en faut pour mon ménage; quant à mon capital, je ne le risquerai jamais. Je suis désolé de vous déplaire; mais cette détermination, j'y persisterai obstinément. Si un grand revers devait m'atteindre, qui est-ce qui me consolerait? Je mourrais bientôt de chagrin et de désespoir.

Romys frappa la terre du pied; déjà le mot poltron était sorti de ses lèvres et il allait accabler son gendre d'injures grossières, quand un bruit de roues se fit entendre dans la rue, et une voiture arrêta sa course légère devant la porte de la maison.

— Qu'est-ce que cela signifie? grommela Romys. Seraient-ils venus en voiture à Darlingen? cela m'étonnerait : cela coûte plus que le voyage en chemin de fer. Ces gens-là font rouler l'argent.

Il n'avait pas achevé cette réflexion que la porte s'ouvrit, et que quatre ou cinq personnes entrèrent en poussant des cris de joie.

C'était Hermine, qui s'élança vers son père, les bras ouverts; madame Romys, suivie de la vieille servante Sophie, avec un petit enfant sur les bras, qui accourait toute triomphante; mademoiselle Marie Blondeel, portant un autre enfant, et son frère Jean, qui battait des mains et remplissait le jardin de ses joyeuses exclamations.

Romys, touché par les tendres étreintes de sa fille, murmura quelques paroles aimables et détacha ses bras de son cou. Alors sont regard tomba sur le petit enfant qu'on tenait élevé vers lui pour le lui faire embrasser.

— C'est une belle enfant, dit-il lorsqu'il l'eût touchée de ses lèvres. Encore une pareille, Hermine, et ce sera assez, n'est-ce pas?

— Donnez-lui votre bénédiction, papa, je vous en prie : c'est la première fois que vous voyez ma petite Hermine.

Romys fit le signe de la croix sur le front de l'enfant.

— Merci, papa, votre bénédiction la rendra heureuse, s'écria la mère ravie.

Elle aperçut seulement alors M. Pottewal, dont Jean Blondeel serrait la main. D'un bond elle fut près de lui, lui sauta au cou et s'écria :

— Ah! mon beau-frère Francis! Je ne l'ai pas vu depuis longtemps. Où est ma sœur? Je suis si heureuse que je voudrais presser toute la famille contre mon cœur.

Pottewal bégaya une excuse et dit que sa femme était empêchée pour un instant, mais qu'elle ne tarderait pas à venir.

— Approche ici, petit Ernest, dit-elle prenant par la main son petit garçon qui venait d'être mis à terre par mademoiselle Marie. Voici ton bon oncle Francis. Il t'aime bien; donne-lui un baiser, mon garçon.

L'enfant tendit les mains vers Pottewal, et lui sourit si gentiment qu'il en fut vivement ému; il le leva de terre et l'embrassa avec une véritable tendresse.

— Mais ton mari n'est pas venu avec toi? demanda Romys étonné.

— Un contre-temps inattendu, répondit Hermine. Ce chemin de fer lui donne tant d'ouvrage en ce moment! On est venu avec une voiture le chercher en tout hâte pour aller chez le banquier.

— Toujours pour cet éternel chemin de fer? grommela son père. Je ne crois pas qu'un de nous y roulera jamais...

— Et comment cela va-t-il chez toi? Es-tu toujours si heureuse, mon enfant? interrompit madame Romys.

— Je suis heureuse, le chemin de fer va bien, tout va bien! répondit Hermine, dont les yeux brillaient de joie.

— Eh bien donc, asseyons-nous. Qu'on apporte le café. Adèle! Adèle! le café! s'écria M. Romys, en se tournant du côté de la maison.

Une servante parut et remplit les tasses.

Pottewal avait déjà pris une chaise pour pouvoir tenir le petit garçon sur son genou. Pendant que les autres prenaient place autour de la table et causaient gaiement entre eux, il donnait des friandises à l'enfant, lui disait tout bas des mots d'amitié et le caressait sans qu'on fît attention à lui. Le petit Ernest praissait éprouver une affection particulière pour son oncle Francis; car il lui passait ses petites mains sur les joues et lui souriait familièrement, comme s'il était habitué d'être assis tous les jours sur ses genoux. Hermine était reconnaissante envers Pottewal de la tendresse qu'il témoignait à son enfant.

— Et vous, comment vous portez-vous, frère Francis? demanda-t-elle. On m'avait dit que vous étiez malade; Dieu soit loué! je vous vois bien portant.

— Quel beau, quel charmant enfant! dit Pottewal. Je passerais toute une journée à le regarder ainsi, les yeux dans ses deux yeux brillants. Madame Decock, comme vous devez être heureuse!

— Heureuse, mon frère? Je n'ai jamais cru que la vie humaine pouvait être si belle.

— On dirait pourtant, Pottewal, que vous avez été malade, remarqua Blondeel.

— Non, monsieur Jean, je suis bien portant et content, répondit-il. Oh! quel gentil enfant!

Sophie, la bonne, s'approcha pour le débarrasser du petit garçon; mais le petit Ernest jeta ses bras autour du cou de son oncle, et montra par un cri énergique qu'il voulait rester sur ses genoux.

M. Pottewal, qui n'avait peut-être pas reçu depuis longtemps un témoignage aussi sincère d'amitié et

d'amour, fut si profondément touché de l'affection de l'innocente créature que ses yeux devinrent humides et qu'un gai sourire éclaira sa physionomie.

— Hermine prit la petite fille sur ses genoux et envoya Sophie à la cuisine pour prendre le café avec l'autre servante.

Une conversation animée commença, dans laquelle Hermine fit briller pour tous quelques étincelles de son bonheur et de sa joie et qu'égayèrent les spirituelles saillies de l'oncle Jean. Les deux vieilles sœurs, mademoiselle Marie et madame Romys, se tenaient par la main et étaient aussi absorbées dans leur causerie et dans leurs récits que si elles ne s'étaient plus vues depuis vingt ans. Cette gaieté générale devait être attribuée en grande partie à la bonne humeur évidente de M. Romys. Il ne lui arrivait pas souvent de voir la gaieté des autres sans devenir impatient et sans faire des réflexions désagréables; maintenant il souriait franchement et répondait quelquefois aussi par une plaisanterie aux saillies de Jean Blondeel. Une fois pourtant, il avait parlé de la voiture et il avait blâmé cette inutile dépense; mais Hermine lui avait expliqué que son mari en avait décidé ainsi, parce qu'on ne peut pas s'arrêter quand on veut en chemin de fer et qu'avec deux enfant on devait rester maître de ses mouvements. Romys n'avait pas insisté, et immédiatement la conversation avais repris son ton joyeux.

Pottewal ne disait pas grand'chose; il jouait avec le petit Ernest et semblait complètement absorbé par l'aimable sourire de l'innocent petit ange, qui lui mettait dans la bouche les friandises reçues, comme pour voir comment son oncle mangeait avec une si grande bouche.

Tout à coup, Pottewal montra une émotion inattendue; il pâlit, mit précipitamment l'enfant par terre et se tint immobile, le regard baissé, comme un homme qu'on surprend à faire une mauvaise action.

Thérèse avait paru dans le jardin; elle avait vu son mari avec l'enfant de sa sœur sur les genoux. Son regard flamboyant et menaçant l'avait fait trembler.

Et, sur ses premiers pas dans l'allée, Thérèse avait regardé toutes les personnes qui étaient assises autour de la table et elle s'était préparée à saluer M. Decock avec une froideur répulsive. Mais comme il n'était pas présent, elle se maîtrisa et montra un visage moins revêche. Elle se laissa même embrasser de bon gré par sa sœur et s'assit à côté d'elle à table.

Hermine, qui avait donné sa petite fille à sa mère pour courir à la rencontre de Thérèse, la reprit et la mit sur les genoux de sa sœur, en s'écriant gaiement :

— Vois, Thérèse, comme elle jolie, comme elle est gentille! Allons, donne-lui un baiser sur ses lèvres roses ; elle te regarde, elle semble déjà connaître sa tante Thérèse!

Madame Pottewal, immobile comme une statue de pierre, jeta les yeux sur l'enfant et la considéra avec un regard d'une étrange fixité. Son expression était singulière, ses yeux flamboyaient, sa bouche était béante, et cependant elle souriait doucement et l'éclat d'une tendre émotion rayonnait sur son visage. Elle ressemblait en même temps à une tigresse qui allait dévorer une proie et à une tendre mère qui caressait et couvait des yeux son enfant adoré.

— Ma sœur, donne-lui donc un baiser, murmura Hermine.

Thérèse se pencha lentement sur l'enfant et appuya longtemps ses lèvres sur son front.

— Assez, assez, ma sœur! s'écria Hermine d'un ton inquiet, comme si elle eût craint quelque chose.

Lorsque Thérèse leva la tête, on remarqua qu'elle pleurait abondamment; elle avait inondé de larmes la figure de l'enfant; tremblante d'émotion, elle posa la petite enfant sur les genoux d'Hermine, cacha sa figure dans ses mains et se mit à sangloter tout haut. On eût cru, à voir sa poitrine se soulever avec force, qu'elle allait tomber en proie à une violente attaque de nerfs. Chacun se leva et l'entoura; on appela la servante pour avoir de l'eau; Pottewal, le bon Pottewal, gémissait et montrait une grande frayeur.

— Oh! mon Dieu! elle est évanouie, cria-t-il. Secourez-la, secourez-la donc! Que faire? Un médecin, je cours chercher un médecin!

Mais sa femme se découvrit le visage. Ses larmes avaient cessé de couler et, sauf un peu de rougeur sur ses joues, on n'apercevait plus aucune trace de son émotion extraordinaire.

Aux questions et aux consolations qu'on lui adressa de tous côtés, elle répondit avec un sourire amer.

— Ne faites pas tant de bruit, je vous en prie, c'est une indisposition passagère qui ne signifie rien. Ce sont mes nerfs. J'ai souvent ainsi des moments où je sens tout à coup couler mes larmes sans...

— Vous voudriez bien avoir un enfant, n'est-ce pas? interrompit Jean Blondeel. Il n'y a pas encore de raison de désespérer.

Madame Pottewal jeta un coup d'œil de mépris sur son oncle.

— Je vous dis, monsieur Blondeel, que cela vient de mes nerfs agités. Vous feriez bien de me croire, sans chercher des suppositions dans votre imagination.

Blondeel haussa les épaules en signe de doute.

— Dites, Pottewal, n'est-il pas vrai que j'ai souvent de semblables attaques de nerfs? demanda-t-elle à son mari avec une colère contenue. Parlez donc, n'est-ce pas vrai?

— Oui, oui, c'est vrai, souvent, tous les jours, bégaya M. Pottewal dominé par le regard de sa femme.

— Maintenant, s'écria celle-ci, qu'on me fasse le plaisir de ne plus parler de cet accident, ou je retourne immédiatement à la maison. Versez-moi une tasse de café; cela se passera. En tout cas, je vous préviens que je ne puis rester plus d'une demi-heure.

On satisfit à sa demande et chacun reprit sa place à table. Jean Blondeel s'efforça de ranimer la conversation; mais toutes ses peines restèrent sans résultat: la gaieté et la joie avaient disparu. Hermine, sous prétexte que les rayons du soleil allaient tomber sur son enfant, s'était éloignée de sa sœur, et elle retenait également le petit Ernest pour ne pas le laisser approcher de Thérèse. Ce n'était point par rancune, mais par compassion qu'elle agissait ainsi; car elle avait remarqué que la figure de sa sœur trahissait une pénible émotion chaque fois que son regard tombait sur un des enfants.

Un coup de sonnettte retentit dans le vestibule.

— Voilà Ernest! s'écria Hermine.

— En effet, j'ai entendu le sifflet du convoi, dit Blondeel.

M. Decock entra à pas légers dans le jardin; sa figure était riante, ses yeux brillaient de contentement. Sans faire attention à la froideur et au mauvais accueil de Romys, il lui serra les mains avec chaleur, embrassa sa belle-mère, salua d'un air aimable M. Pottewal et sa femme, et s'écria alors avec enjouement:

— Hermine, monsieur Jean, mademoiselle Marie, j'ai une bonne nouvelle. Mon projet de chemin de fer est accepté.

Des applaudissements enthousiastes et de joyeuses félicitations répondirent à cette nouvelle.

— Accepté? Que voulez-vous dire? murmura Romys. Pas par les chambres assurément? Les chambres ne sont pas en session.

— Non, non. Par le ministère. Le minimum de l'intérêt est fixé.

— Pas autre chose? Je le pensais bien, des promesses, des apparences! Toujours des châteaux en Espagne.

Thérèse, qui avait frémi à la première nouvelle de la réussite du projet, leva les yeux et hocha la tête en riant pour s'associer au doute de son père.

— Mais, beau-père, reprit M. Decock, laissez-moi vous expliquer l'affaire; vous verrez que je ne me réjouis pas d'un bonheur imaginaire. Les ministres ont une grande majorité dans les chambres; ils ont résolu de faire beaucoup de travaux publics, pour venir en aide aux classes ouvrières et les mettre, autant que possible, l'hiver prochain, à l'abri de la famine. D'après cela il n'est pas douteux que mon projet, porté devant la législative, ne soit voté dans le mois de novembre.

— Incertain, incertain, l'oiseau vole encore en liberté dans les airs, interrompit Romys.

— Cette fois-ci cependant vous vous trompez, dit Ernest avec un sourire tranquille. Il y a une société de capitalistes anglais qui achète mon projet; j'ai, comme auteur du plan et comme directeur des travaux, pour cent vingt mille francs d'actions dans la société.

— Si cela réussit complètement... en novembre... murmura Romys, qui commençait à croire à l'apparence favorable de l'affaire.

— Cela a réussi complètement, répondit M. Decock. Le banquier de Bruxelles, qui est à la tête de la société, a voulu me compter aujourd'hui cent mille francs pour ma part.

Cette circonstance frappa tout le monde d'étonnement ou de joie.

Ernest courut vers ses enfants, les baisa tendrement, puis il embrassa sa femme avec une égale tendresse, Jean Blondeel l'éloigna d'Hermine pour le presser contre son cœur; mademoiselle Marie lui prit les mains; Pottewal même, stimulé par tous ces témoignages de joie et d'affection, le félicita en des termes profondément sentis.

Un sourire amer plissait les lèvres de Thérèse; l'expression de son visage trahissait le doute et l'ironie; elle semblait irritée surtout de ce que son mari osât porter la familiarité avec son beau-frère jusqu'à lui serrer la main à son tour.

— Serait-il vrai, Ernest, demanda Romys, qu'on vous eût offert cent mille francs en argent comptant? Pourquoi avez-vous fait la folie de les refuser?

— Irais-je sacrifier vingt mille francs pour toucher ma part quatre mois plus tôt? Dieu soit loué, je ne suis pas à ce point pressé d'argent.

— En effet, Ernest, vingt mille francs c'est beaucoup pour les perdre. Allons, asseyez-vous, buvez une tasse de café. Je veux être gai aujourd'hui. Nous arroserons la chose d'une bouteille de mon vieux bourgogne.

— Bravo, mon père, cela est bien de votre part! s'écria Hermine. Si je n'avais pas mon enfant sur mes genoux, je vous sauterais au cou.

— Oui, deux bouteilles! s'écria Blondeel, en se frottant les mains. Si j'ai jamais eu envie de boire un bon verre de vin, c'est bien en ce moment.

— Voilà la clef, dit Romys à sa femme. Allez chercher deux bouteilles, Julie. Dans le bas, au fond de la cave, où pendent tant de toiles d'araignées.

Et, prenant la main d'Ernest, il lui dit avec amitié :

— Tenez, monsieur Decock, c'est un bon commencement ; si vous continuez ainsi, nous deviendrons les meilleurs amis du monde. Vous êtes un brave et vaillant garçon. Vous gagnerez beaucoup d'argent ; en fait de courage et de science, il ne vous manque rien. Qui sait si avec le temps vous ne contribuerez pas mieux à l'honneur de notre famille que d'autres, qui tiennent leur fortune de l'héritage ?

A ces derniers mots, il jeta un regard sur Pottewal ; celui-ci en sentit le coup et courba honteusement la tête. Thérèse frémissait de dépit et de colère contenue.

— Et que comptez-vous faire de cet argent, lorsque vous l'aurez reçu ? demanda Romys. Vous allez probablement acheter une ferme, une grande ou deux petites ?

— Non, mon père, j'ai un autre projet, répondit Ernest, d'abord je place sur la tête de chacun de mes enfants vingt mille francs.

Hermine lui prit la main à la dérobée et la pressa avec reconnaissance.

— Avec les quatre-vingt mille francs restant, continua M. Decock, j'achète des obligations sur l'État et je garde ainsi un capital disponible pour devenir actionnaire dans des sociétés que je fonderai moi-même. Telle est la vie de quiconque veut se lancer dans la grande industrie ; il doit entasser entreprise sur entreprise. Laissez-moi faire, beau-père ; si Dieu veut me seconder, Hermine pourra marcher la tête haute entre les femmes les plus riches de Bruxelles. Si cet espoir est un rêve, et que je ne puisse arriver aussi loin, nous aurons bien certainement assez pour assurer le bonheur de nos enfants.

Pendant qu'Ernest parlait ainsi, ses yeux brillaient d'enthousiasme et de confiance en l'avenir : il y avait dans sa voix un accent à la fois majestueux et doux, qui fit une profonde émotion sur ceux qui l'écoutaient.

Il y eut un moment de silence ; mais Romys, voyant le vin versé, éleva son verre et s'écria :

— Maintenant, amis, buvons tous à la réussite de M. Decock. Puisse la fortune lui sourire dans toutes ses entreprises !

Les verres s'entrechoquèrent et les souhaits du bonheur retentirent dans le jardin.

Thérèse se leva et dit impérieusement à son mari, qui croyait boire avec les autres :

— Déposez votre verre ; ramenez-moi à la maison.

Chacun témoigna son étonnement et son déplaisir de ce départ inattendu, au moment même où l'on allait passer en famille des heures si agréables ; mais, malgré tous les efforts de Romys et d'Hermine pour retenir Thérèse, elle repoussa leurs prières sous prétexte que ses nerfs étaient trop agités et qu'elle avait besoin de repos pour se remettre. Pottewal avait également risqué une prière pour pouvoir rester encore une demi-heure, mais les regards de sa femme lui ôtèrent tout courage et toute velléité d'opposition.

Il la suivit donc dans le vestibule et sortit avec elle.

Elle marchait vite, et, chemin faisant, elle accablait son mari silencieux d'une foule de reproches, jusqu'à ce qu'elle atteignît enfin la promenade déserte des remparts de la ville. Alors elle éleva la voix et lâcha bride à la haine ardente qui gonflait son cœur et à la colère qu'elle avait dû contenir si longtemps. Elle parla des enfants de sa sœur comme si l'existence de ces innocentes créatures était une sanglante accusation contre son époux, elle lui jeta au visage les bénéfices et le bonheur d'Ernest ; elle compara le courage et l'intelligence de ces gens de rien à son apathie et à son inintelligence ; elle l'appela idiot, paysan, poltron.

Pottewal avait tâché d'abord de la calmer par de bonnes paroles : petit à petit pourtant il s'était senti blessé et indigné de ses amers reproches ; il s'était tu et avait lutté longtemps contre la tempête qui grondait dans sa poitrine.

Lorsqu'il vit sa maison à quelques pas devant lui, lorsque les dernières et les plus cruelles accusations tombèrent des lèvres de sa femme, il s'arrêta tout à coup, devint pâle comme un mort et répondit avec une sorte de rugissement de colère :

— Ah ! madame, vous êtes assez injuste pour me faire expier si cruellement le bonheur des autres. Il y a des choses que vous désirez et que Dieu seul peut vous donner ; mais, en outre, vous voulez être riche, n'est-ce pas ? très riche. Il vous faut des millions. Je suis un idiot, un paysan, un poltron, parce que je refuse de risquer ma fortune, mon repos, ma vie, pour l'accomplissement de votre désir ? Eh bien, mon parti est pris. Vous les aurez, ces millions... des millions, ou la ruine, la misère ! Allons, madame, vous ne me traiterez plus de poltron. Priez Dieu, au contraire, qu'il modère mon courage, ma témérité. Demain, demain, j'achète et je revends des grains par bateaux ! Que mon père me le pardonne dans le ciel, c'est fini, c'est fini !

Et, suivi de sa femme, il entra dans sa demeure en courant comme un fou, la tête en avant, par la porte ouverte.

IV

Madame Pottewal tricotait depuis une demi-heure dans la grande chambre où elle était habituée à passer tristement et solitairement ses jours. Un silence complet régnait autour d'elle, aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison ni dans la rue.

Pendant que ses doigts nouaient machinalement le fil de laine autour de l'aiguille, son esprit était loin de son ouvrage, et mille pensées diverses se heurtaient dans sa cervelle. Quoique son visage exprimât alternativement le dépit, le chagrin et la colère, son esprit était assailli par un sentiment de joie obstiné, suivi bientôt d'un profond découragement. Ses traits s'éclairaient parfois d'une expression de satisfaction douteuse, comme si elle souriait intérieurement à un espoir séduisant; ses yeux brillaient et sa poitrine haletait; mais, au bout d'un instant, ses traits se détendirent de nouveau. Alors elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine en soupirant, et son regard se perdit dans le vague avec une amère ironie.

Enfin cette émotion parut se calmer; elle devint plus tranquille et regarda distraitement ses doigts, qui remuaient avec une double rapidité les aiguilles à tricoter.

Soudain, comme si un choc invisible l'eût frappée, elle laissa tomber son tricot à terre et poussa un cri étouffé. Elle ne se leva pas néanmoins; au contraire, elle se pencha en avant, et porta ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements violents. Elle retint son haleine et se tint immobile comme si elle tendait toutes ses facultés pour écouter un bruit mystérieux. Un second choc l'ébranla plus vivement. Elle sauta debout avec un cri de folle joie, et leva vers le ciel ses bras suppliants; son visage sembla s'illuminer d'une lumière soudaine, une gratitude immense rayonna dans ses yeux, elle était admirable d'orgueil et de triomphe lorsqu'elle s'écria d'une voix tremblante.

— Oh! soyez béni, mon Dieu! vous avez eu pitié de la pauvre repoussée! Merci, merci, pour cet immense bienfait! Mère! Je deviendrai mère! Oui, oui, devenir mère, bonheur sans bornes, béatitude céleste sur la terre... Je chancelle... il fait noir devant mes yeux... Serait-ce un rêve?

Elle courut avec une folle agitation d'un bout à l'autre de la chambre, fit des gestes étranges, comme si elle voulait faire comprendre par signes aux murs et aux meubles ce qui la troublait si fort, s'arrêta tout à coup au milieu de la chambre et murmura avec frayeur :

— Serait-ce possible? Ne me suis-je pas laissé entraîner par une espérance trompeuse?

Puis elle s'écria joyeusement, pendant qu'elle recommençait sa course aveugle autour de la chambre :

— Non, non, c'est la vérité. Dieu a permi que mon bonheur me fût annoncé. Plus de doute, je serai mère... mère, mère, mère!

Et elle répéta longtemps ce mot avec une exaltation toujours croissante.

— Qu'il vienne maintenant! s'écria-t-elle. Avec quel amour je le recevrai! Comme je le comblerai de joie, comme je le presserai dans mes bras, lui, le père de mon enfant!

Elle se laissa tomber sur la chaise la plus proche et respira longuement comme épuisée.

— Il ne reviendra pas! murmura-t-elle. Encore une heure au moins, un siècle de pénible attente! Hélas! ce pauvre Pottewal, ignorer si longtemps son bonheur!

Poussée par une impatience fébrile, elle marcha vers la croisée, regarda dans la rue et sur la promenade de la ville, puis elle referma la fenêtre et s'écria avec une singulière expression d'étonnement sur le visage :

— Mon Dieu, que ce passe-t-il en moi? Quelle lumière luit devant mes yeux? Pourquoi tout est-il si beau maintenant, si splendide, si rayonnant d'un éclat inconnu? Pourquoi mon âme veut-elle embrasser toute la nature, comme si tout le monde était trop petit pour mon amour? Ah! je deviendrai mère! C'est dans ce monde que mon enfant vivra!... Et j'ai pu être méchante. Là, tout à l'heure encore, j'ai fait pleurer injustement notre servante...

En achevant ces mots, elle sortit et courut à la cuisine. La servante, toute consternée, songeait à son sort cruel, et s'empressa de se lever, tremblante, à l'apparition inattendue de sa maîtresse; mais celle-ci lui prit les deux mains et les pressa avec une sorte d'amitié fébrile en disant avec volubilité :

— Allons, ma bonne Jeanne, ne pleurez plus, vous êtes une brave fille; tout est oublié; je vous achèterai une nouvelle robe des dimanches et j'augmenterai vos gages. Et ne pensez plus à me quitter; restez avec moi; nous aurons une vie plus gaie; vous serez contente et heureuse, ma chère!

La servante recula d'un pas et la regarda, la bouche béante, d'un air étonné et effrayé. On pouvait lire sur sa figure qu'elle croyait sa maîtresse folle; mais celle-ci, devinant cette idée, tira un peu d'argent de sa poche et lui dit en riant :

— Vous ne me croyez pas, Jeanne? Ce changement soudain vous étonne? Tenez, voilà votre augmentation pour le mois prochain. Soyez con-

tente et gaie, mon enfant, votre chagrin est fini.

Elle laissa la fille interdite, sortit par la porte de derrière et entra dans la cour. En passant, elle caressa l'unique chien qui avait été épargné. L'animal lui lécha la main; elle lui parla d'un ton amical et parut prendre plaisir aux démonstrations de son attachement. Elle alla plus loin, et ouvrit la porte du magasin. Deux ouvriers y étaient occupés à retourner le grain; ils avaient entendu ouvrir la porte et travaillaient sans même oser lever la tête, de crainte d'une sévère réprimande.

— Arrêtez un moment, mes amis, dit madame Pottewal. Il faut bien travailler en conscience, mais vous ne devez pas vous épuiser. Tout à l'heure je dirai à la servante de vous apporter un bon pot de bière. Reposez-vous un peu... Ne comprenez-vous pas ce que je vous dis? Laissez là l'ouvrage pour quelques minutes.

Les travailleurs, étonnés au plus haut point, plus encore de la douceur de sa voix que du sens de ses paroles, tournèrent la tête et la regardèrent avec hésitation. Elle s'approcha d'eux et demanda au plus âgé :

— Dites-moi, mon brave Jean, comment va votre enfant? Le pauvre petit agneau n'est-il pas encore guéri.

— Non, madame, répondit l'ouvrier. Nous sommes bien malheureux; ma petite fille est également tombée malade et ma femme est presque à sa fin. Elle sait a peine se tenir sur ses jambes, tant elle est faible.

— Vous avez deux enfants malades? s'écria madame Pottewal avec un accent de profonde commisération. Votre femme est sans force? Qui soigne donc ces malheureux petits? Le docteur vient-il? Il leur faudrait peut-être une nourriture fortifiante. En ont-ils besoin, Jean?

L'ouvrier haussa tristement les épaules et dit en soupirant :

— Nous sommes à sept, madame. Je gagne un franc et demi par jour, chacun une bouchée de pain...

— Mais c'est inhumain! s'écria-t-elle les larmes aux yeux. Ces pauvres enfants, ils sont malades, ils ont besoin de médicaments, de bons soins, d'une forte nourriture... et ils ont peut-être faim! Oh! cela ne peut durer ainsi. Allons, Jean, suivez-moi; je veux aller chez vous, voir vos enfants, leur porter des secours, consoler votre femme. Malheureuse mère, qu'elle doit souffrir!

L'ouvrier, de plus en plus stupéfait, resta immobile comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait; mais madame Pottewal le prit par la main et l'entraîna vers la porte qui donnait sur la rue, en disant :

— Venez, vous serez content; je veux faire guérir vos enfants; je veux rendre votre femme heureuse. Vous avez fidèlement servi mon mari et son père pendant vingt ans; je vous récompenserai, je veux protéger vos enfants et chasser la misère de votre maison. Ayez confiance, Jean, venez, venez.

Et elle disparut avec le vieil ouvrier dans la rue.

L'autre les suivit des yeux et demeura un instant immobile, le regard perdu dans l'espace; alors il leva les mains et hocha la tête en murmurant tout bas des paroles de doute et d'étonnement.

La servante entra dans le magasin et demanda d'un ton mystérieux :

— L'avez-vous vue, Jacob? Où est-elle?

— Elle est partie avec Jean, chez lui, pour visiter ses enfants et consoler sa femme, répondit l'autre.

— Que pensez-vous de cela, Jacob?

— Je n'ose pas le dire.

— Pauvre femme! serait-elle devenue folle, en effet?

— Elle est tout à fait partie, Jeanne.

— Quel affreux malheur! n'est-ce pas?

— C'est malheureux pour elle, certainement. Mais pour les autres? Pour M. Pottewal, par exemple? Peut-être le brave homme pourra-t-il espérer quelque repos pour ses vieux jours.

— Avez-vous vu, Jacob, comme ses yeux sont hagards?

— Non; au contraire, j'ai cru un moment qu'elle allait nous embrasser, tant elle était aimable. Mais, Jeanne, cela a-t-il pris ainsi subitement?

— Subitement, comme un coup de marteau. Elle était dans la chambre du côté de la rue; je l'entendais se parler à haute voix sans pouvoir distinguer ce qu'elle disait. Tout à coup elle s'écria : « Mère! mère! mère! » comme quelqu'un qui est extrêmement content. Je n'osais pas aller voir; mais elle vint peu après près de moi, me serra affectueusement la main, me dit toute sorte de douces paroles et me donna de l'argent. Ses yeux semblaient flamboyer pourtant, et j'avais peur d'elle.

L'ouvrier réfléchit un instant et reprit :

— Elle était pourtant un peu plus douce de manières depuis une couple de semaines. Je l'ai même vue, la semaine passée, embrasser dans la rue l'enfant du boulanger. Je n'avais pas bonne idée depuis ce jour-là.

— Oui, à présent que vous me le dites, Jacob, je me rappelle avoir remarqué aussi qu'elle avait quelque chose d'extraordinaire en tête et n'était pas comme d'habitude. Elle était tantôt bonne, tantôt fâchée, sans rime ni raison. Ce midi elle m'a encore grondée si durement, que j'en ai pleuré au moins une demi-heure... Et que va-t-il arriver maintenant, Jacob?



Romys avait reculé jusqu'au mur. (Page 86.)

— On la mettra dans une maison de santé, Jeanne.

— Jusqu'à ce qu'elle soit guérie?

— Des gens aussi orgueilleux et aussi méchants n'en guérissent pas, Jeanne. Faites une croix là-dessus; c'est fini d'elle. Qui sait si elle ne deviendra pas tantôt furieuse et enragée, au point qu'il faudra la lier?

— Ciel! vous me faites trembler, Jacob. Moi qui suis toujours seule avec elle...

La sonnette de la maison retentit.

— La voilà! oh! la voilà! dit la servante pâlissant.

— Allez et ouvrez vite, Jeanne, dit l'ouvrier. Ne la faites pas attendre; c'en serait peut-être assez pour la mettre en colère. Ne craignez rien, j'écouterai à la porte de la cour; au moindre cri je vole à votre secours.

La servante, tout effrayée, traversa lentement le vestibule et demanda, quand elle fut derrière la porte :

— Qui a sonné?

A la voix de la mère de sa maîtresse, elle s'empressa d'ouvrir la porte.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda madame Romys en riant. Craignez-vous les voleurs en plein jour? Vous êtes donc seule à la maison, Jeanne? Ma fille est-elle sortie? Vous ne répondez pas. Qu'avez vous?

— Ah! madame, je ne puis presque pas me tenir sur mes jambes à force d'inquiétude et de peur. Ma maîtresse est allée avec Jean, l'ouvrier, dans sa maison, pour secourir ses enfants malades et consoler sa pauvre femme.

— Eh bien! cela est beau de sa part. Pourquoi est-ce que cela vous étonne? Dieu soit loué de lui avoir inspiré une telle pensée! dit madame Romys avec joie.

— Mais, hélas ! elle est malade elle-même, très malade, bégaya la bonne.

— Malade? Et elle est allée visiter les enfants de Jean? Comment pensez-vous cela, Jeanne?

— Je ne le sais pas, madame; je n'ose pas le dire; ses sens, sa cervelle...

Et elle se frotta le front en poussant un soupir.

Madame Romys pâlit et regarda fixement la servante.

— Écoutez! s'écria celle-ci. Voilà que j'entends sa voix. Elle vient! elle vient!

Et à peine ces mots étaient-ils sortis de sa bouche que madame Pottewal parut sur le seuil de la porte. Un cri de joie lui échappa lorsqu'elle aperçut sa mère. Sans lui laisser le temps de parler, elle la prit par le bras et lui dit avec un un accent d'enthousiasme, pendant que, par le vestibule, elle l'attirait dans son appartement :

— Maman, chère maman, je suis si heureuse! Venez, venez, mon cœur déborde; vous allez apprendre une bonne nouvelle. Dépêchez-vous, courons : cet heureux secret me brûle les lèvres.

Arrivée dans la chambre, elle ferma la porte, sauta au cou de sa mère, approcha la bouche de son oreille et chuchota tout bas quelques mots qui firent rayonner tout à coup le visage de la vieille femme de joie et de surprise.

— Eh bien! qu'en dites-vous?

— Ah! c'est donc vrai! s'écria la vieille dame. Plus de doute, tu seras mère. Que Dieu soit béni de sa bonté.

Madame Pottewal se jeta de nouveau au cou de sa mère et l'embrassa plusieurs fois avec transport. Des larmes brillaient sur leurs joues et, dans leur émotion, elles restèrent un instant étroitement embrassées sans avoir la force de prononcer une parole. Alors madame Romys prit la main de sa fille, et dit :

— Allons, mon enfant, asseyons-nous. Tu ne peux pas t'attendrir si fort, c'est imprudent; maîtrise-toi, tâche de te calmer, sinon tu pourras te faire du mal à toi-même.

— Du mal, ma mère? La joie peut-elle faire mal à quelqu'un?

— Tous les mouvement passionnés du cœur sont nuisibles, Thérèse, l'excès de la joie autant que l'excès du chagrin. Tâche de surmonter ton émotion.

Madame Pottewal, appelée à remplir un devoir nouveau, prit un siège et répondit avec un calme surprenant :

— Vous avez raison, chère mère ; je me tiendrai tranquille et resterai maîtresse de moi-même. Dites-moi quelque chose; parlez-moi d'autre chose pour que je puisse oublier un instant mon bonheur.

— Comme cette nouvelle enchantera ce bon Pottewal! murmura la vieille dame. Il était bien fâché contre toi, Thérèse; mais cela le ramènera à de meilleurs sentiments. Montre lui aussi un peu d'amitié; dompte l'emportement de ton caractère, n'oublie pas qu'il est le père de ton enfant.

— Ciel! que dites-vous là, maman? s'écria Thérèse avec une force imprudente. Mais je dois rester calme et parler tranquillement. Lui montrer de l'amitié, à lui, Pottewal, mon époux? Ah! qu'un ange du bon Dieu lui murmure à l'oreille l'heureuse nouvelle! Qu'il vienne, je lui demanderai pardon à genoux du mal que je lui ai fait; je l'embrasserai avec amour, je lui presserai la main avec reconnaissance. J'embellirai sa vie par mon affection, ma soumission, mon respect pour lui.

Madame Romys regarda sa fille avec étonnement; elle se rappela les fâcheux présages de Jeanne, la servante, et secoua la tête d'un air de compassion. Thérèse pénétra sa pensée et dit avec moins d'agitation :

— Mon langage vous étonne, n'est-ce-pas, ma mère? Il m'étonne également; je cherche à m'expliquer l'énigme de ce changement radical dans ma nature. Serait-il vrai que le nom de *mère* suffit pour faire jaillir une source féconde d'amour et de bonté dans le cœur d'une femme? Oui, cela doit être : depuis que Dieu m'a révélé ma nouvelle mission, j'aime tout, les hommes et les choses; tout est beau et aimable à mes yeux; je voudrais voir tout le monde heureux, comme je suis heureuse moi-même.

— Quelles bonnes paroles, Thérèse, dit madame Romys en serrant les mains de sa fille. Je savais bien qu'au fond de votre cœur se cachait la générosité et l'affection. Peut-être Pottewal se félicitera-t-il du mariage qui l'a rendu si malheureux jusqu'ici.

— Combien ai-je été coupable envers lui! soupira Thérèse. Je l'ai forcé à se lancer dans des entreprises hasardeuses, j'ai troublé son esprit, rempli son âme d'inquiétude, en un mot, je lui ai rendu la vie amère, par ma soif de richesse et d'argent. Maintenant je serai riche. Il prendra du repos, sa maison ne sera plus odieuse, il commandera, il sera chef de la famille; moi, la mère de ses enfants, j'obéirai de bonne grâce, avec un inaltérable amour.

— Ses affaires vont pourtant très bien maintenant, Thérèse. N'a-t-il pas gagné cent mille francs en peu de temps?

— Mais, maman qu'est-ce que c'est que cent mille francs sans la paix du cœur, sans la jouissance de la vie?

— Vraiment, Thérèse, murmura la vieille dame, tu m'étonnes. Non pas que je désapprouve tes

paroles, loin de là. Certes, je croyais savoir ce que peut sur une femme le nom de *mère;* mais j'ignorais que sa puissance allât si loin.

Madame Pottewal se tut et parut distraite par ses pensées de la conversation. Tout à coup ses yeux étincelèrent.

— Maman, si c'était un garçon? dit-elle.

— C'est possible, mon enfant.

— Ah! il ne restera pas à Darlingen; il étudiera, il ira à l'université, il sera avocat, artiste, savant, il montera à cheval, il apprendra la musique, il aura un esprit élevé et un noble cœur. Que Dieu me garde d'en faire un homme d'argent, un homme matériel, sans valeur morale! Non, non, il sera doué de tout ce qui est accessoire pour jouir de la vie et pour se rendre utile à l'humanité.

— C'est singulier, murmura la vieille dame, on dirait que tu as entendu ta sœur Hermine parler de l'avenir de son petit Ernest.

— Hermine! reprit madame Pottewal, ma bonne, ma chère sœur! Comme j'aspire maintenant à pouvoir la presser dans mes bras! Lorsque mon mari sera rentré, je lui demanderai de me conduire demain ou après-demain à Schaerbeek. J'achèterai une foule de joujoux à Bruxelles pour les enfants de ma sœur. Cela vous étonne? La paix, l'amour doivent régner entre deux sœurs, entre deux mères. Le même sang ne coule-t-il pas dans les veines de leurs enfants? J'irai inviter mon père à nous accompagner. Il faut qu'il sache, lui aussi, quelle nouvelle lumière s'est répandue sur la famille.

— Ton père! s'écria la dame en regardant la pendule. Déjà trois heures! Ciel! je me suis échappée doucement par la porte du jardin, pour venir te dire bonjour. Peut-être sera-t-il déjà rentré à la maison! Je vais encore être grondée sévèrement. La bonne nouvelle apaisera probablement sa colère. Je pars, mon enfant... Non, pour l'amour de Dieu, ne me retiens pas. Je lui demanderai la permission de venir te voir demain; alors nous causerons plus longtemps ensemble.

Madame Romys se leva et se dirigea vers la porte.

— N'en dites rien à personne, maman, supplia Thérèse. Vous comprenez que mon époux ne doit apprendre l'heureuse nouvelle que de ma bouche. Vous pouvez bien en parler à mon père, mais vous le prierez de le tenir secret, du moins, jusqu'à demain, n'est-ce pas?

— Oui, oui, adieu, Thérèse, dit la vieille dame toute inquiète, en traversant le vestibule à grands pas.

Sa fille la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu dans la rue, donna brièvement quelques ordres à la servante et retourna dans sa chambre.

Là, elle se laissa tomber sur une chaise près de la table, leva un instant les yeux au ciel, comme si elle faisait une ardente prière, puis les baissa vers la terre, absorbée dans une profonde méditation. Elle resta longtemps ainsi en conversation avec elle-même et jouissant d'avance du bonheur immense qui lui était promis.

Après un instant d'immobilité complète, elle se leva et marcha rapidement vers une commode placée dans le coin de la chambre. Elle en tira différentes étoffes, les chiffonna et les déplia, choisit enfin une pièce de la toile la plus fine et la déroula sur la table.

Elle la considéra longtemps en silence, se demandant ce qu'elle pourrait en faire. Puis elle se mit à plier l'étoffe en deux ou trois doubles, comme pour calculer la mesure et les dimensions d'un objet. Enfin elle prit des ciseaux, coupa et tailla dans la toile en tous sens, jusqu'à ce qu'elle fût découpée en une quantité de morceaux grands et petits. Elle était très pressée à l'ouvrage, les ciseaux tremblaient dans sa main, et de sa poitrine haletante s'échappait un bruit sourd qui accusait une grande agitation.

Enfin elle fit sur la table une place nette, disposa les morceaux de toile l'un sur l'autre et l'un à côté de l'autre. A mesure que ce travail avançait et que les toiles prenaient une forme distincte, une émotion plus vive semblait s'emparer de madame Pottewal... et, lorsque tout fut arrangé, elle sauta en arrière avec un cri d'admiration, et, toute frémissante, elle tint le regard attaché sur son ouvrage. Ce qu'elle avait fait ou plutôt ce qu'elle avait dessiné sur la table avec les morceaux de toile, c'était une robe d'enfant; les petites manches se trouvaient des deux côtés, et on pouvait y voir en imagination les bras du petit enfant.

Madame Pottewal, ravie, se tenait immobile, les mains jointes, absorbée dans la contemplation de ce simple vêtement qui découvrait devant elle tout un horizon de bonheur et de béatitude maternelle. Elle avait oublié le monde entier: toutes les forces de son âme s'étaient concentrées sur une pensée... Elle n'avait même pas entendu que la porte de la maison s'était ouverte, et elle s'éveilla seulement lorsqu'elle entendit résonner à ses oreilles une sorte de grognement rauque.

Son mari était devant elle, souriant d'un sourire amer et railleur, les joues pâles, les cheveux en désordre et les dents serrées. Son aspect était effrayant et il semblait vouloir foudroyer sa femme sous son regard accusateur.

Madame Pottewal jeta un cri perçant, se leva en sursaut et tendit les bras pour sauter à son cou; mais lui, la menaçant avec les poingts fermés, dit d'un ton sombre :

— Arrière, serpent venimeux ! Ah ! vous embrasseriez votre victime ? Vous la caresseriez, maintenant qu'elle succombe ? Femme fausse, hypocrite, arrière ! arrière ! vous dis-je. Écoutez, je vous apporte la nouvelle de votre triomphe. C'est la dernière fois que vous vous réjouirez de mon chagrin.

La pauvre femme leva vers lui ses mains tremblantes et bégaya d'une voix inintelligible mille supplications, parmi lesquelles le mot *mère* était plus d'une fois répété; mais le visage contracté de son mari, la haine qui respirait sur ses lèvres, la colère qui brillait dans ses yeux flamboyants, la frappèrent tellement d'épouvante et de peur, qu'elle se laissa tomber sur une chaise, d'où elle regarda d'un air craintif celui qu'elle croyait atteint d'aliénation mentale.

La servante se montra à la porte ; mais Pottewal lui fit du doigt un signe si menaçant que Jeanne, épouvantée par son coup d'œil foudroyant, s'enfuit vers la cuisine. Il ferma la porte, croisa les bras sur sa poitrine, s'approcha de sa femme et lui dit avec une ironie amère :

— Enfin, madame, votre bel ouvrage est achevé. Il est brisé l'homme dont la ruine était le but de votre vie. Les entreprises dangereuses auxquelles vous l'avez si cruellement poussé ont porté leurs fruits. La fortune de mes parents, mes bénéfices, votre dot, tout est perdu, tout, même l'honneur de mon nom !... Voyez où m'a conduit votre nature perverse !...

Elle se leva et s'élança vers lui les bras ouverts ; il recula et voulut la repousser; mais elle, égarée, lutta contre ses efforts, lui jeta les bras autour du cou et le tint serré contre son cœur avec une force irrésistible, en murmurant rapidement à son oreille des paroles qui parurent le frapper tout à coup de stupeur, et qui firent succéder à la colère empreinte sur son visage un profond abattement et un découragement extrême.

Sa femme, charmée de l'effet de sa confidence, détacha ses bras de son cou et le regarda avec un sourire plein de prières.

Il resta un instant silencieux, puis il murmura :

— Mon Dieu, est-ce possible ? Ne suis-je pas encore assez malheureux ? Pourquoi une nouvelle torture ? Erreur ou vérité, cette nouvelle ne peut rien contre la fatalité inexorable. Il est trop tard ! il est trop tard !

Elle essaya vainement de lui rendre courage; elle l'embrassa de nouveau et répéta mille douces paroles ; mais M. Pottewal, égaré par la conviction que rien ne pourrait le sauver de la ruine et de la honte, regardait dans l'espace et répétait avec l'accent du plus profond désespoir :

— Il est trop tard ! il est trop tard !

Alors madame Pottewal, effrayée, se laissa tomber à genoux et, levant les mains vers lui, elle s'écria en sanglotant :

— Francis, mon bon Francis, revenez à vous. Voyez, je suis à vos pieds, je les arrose de mes larmes. O pitié ! pitié pour notre enfant ! Je suis coupable, je vous ai fait beaucoup de mal ; accablez-moi de votre colère, de votre haine ; mais, je vous en supplie, ne punissez pas le crime de la mère sur une pauvre et innocente créature qui doit porter votre nom ! Francis, Francis, écoutez-moi, soyez miséricordieux !

Son époux jeta sur elle un regard triste ; il semblait ému, une larme retenue brillait dans ses yeux.

— Merci, merci, s'écria-t-elle sans se lever. Pardon, pardon, je vous respecterai, je vivrai pour payer ma dette envers vous. Francis, je ne suis plus la même femme, je vous aimerai comme une mère aime le père de ses enfants. Et si ce n'est pas assez, ordonnez, je serai votre humble esclave.

Pottewal lui prit les mains et la releva en balbutiant d'une voix presque inintelligible :

— Thérèse, ah ! je vous pardonne tout. Puisse Dieu vous rendre heureuse sur la terre. Mais c'en est fait de moi, mon sort est décidé.

Et, se voilant les yeux, il se laissa tomber sur une chaise et fondit en larmes.

Sa femme s'assit à côté de lui, lui mit le bras sur l'épaule, laissa un instant couler ses larmes en pleine liberté, puis elle dit avec une douceur insinuante dans la voix :

— Francis, mon ami, ne désespérez pas. Si grande que soit notre perte, elle ne peut nous rendre tout à fait malheureux. Nous avons des parents qui ne nous laisseront pas sans secours. En recommençant prudemment le commerce, nous pouvons trouver les moyens d'élever convenablement notre enfant. Nous habiterons une petite maison : le sourire de notre enfant, notre affection, notre amour inaltérable l'un pour l'autre, en feront un paradis de joie et de paix. Ne croyez pas que ma bouche proférera jamais une plainte ou une parole amère. Je veux consacrer toute ma vie à payer ma dette envers vous. Allons, ami, prenez courage, relevez la tête avec confiance, un bel avenir nous sourit. Ne déplorez pas tant la perte de votre fortune ; il nous en est donné une autre en échange, une autre bien plus précieuse. Non, ne craignez rien, votre femme est une femme forte, vous le savez. Elle était opiniâtre dans le mal, désormais elle sera énergique dans le bien. Oui, oui, elle vous défendra contre le chagrin, contre l'abattement, contre le découragement...

— Et contre la honte ? et contre le déshonneur ? murmura Pottewal avec un cruel sarcasme.

— Soyez raisonnable, Francis, reprit-elle, parlez clairement; laissez-moi juger l'étendue de votre perte. A commencer d'aujourd'hui, tout doit être commun entre nous. La honte vous menace, dites-vous? C'est impossible, vous êtes incapable de faire une chose déshonorante.

— Mes livres sont en désordre, soupira-t-il. J'étais devenu fou, Thérèse. Je faisais cent affaires à la fois; j'entassais les entreprises l'une sur l'autre, je courais à ma perte les yeux fermés, comme si une chute fatale, une chute horrible, devait être le but où tendaient mes yeux égarés; et dans les derniers mois, hélas! j'ai inscrit peu ou rien. Si mes créanciers saisissaient les livres et m'accusaient de tromperie devant la justice, je serais condamné comme un banqueroutier frauduleux. Tenez, ce seul mot me fait couler la sueur sur le front. Thérèse, je vous ai fait pauvre et j'ai déshonoré le nom de votre enfant. Oh! pardonnez-moi à mon tour!

Pour toute réponse, elle le serra dans ses bras avec une joie fiévreuse. Pottewal gémissait encore, mais sa douleur était plus calme et ses larmes coulaient en silence.

— Francis, s'écria sa femme dont les yeux rayonnaient d'espérance, si l'on payait vos créanciers ou qu'on leur donnât des gages, ils ne vous poursuivraient pas?

— Impossible! soupira Pottewal.

— Non, non, on peut triompher du sort: avec du courage et de la force d'âme on vient à bout de tout. Dites-moi, dites-moi franchement ce qui est arrivé. Je vous en supplie, ne me cachez rien.

— La chose est effroyable, et pourtant extrêmement simple, répondit Pottewal. J'ai acheté des bateaux de froment qui sont encore sous voile. J'ai fait des marchés à terme pour des milliers et des milliers d'hectolitres de seigle, qui sont à Amsterdam. La cote du marché d'Amsterdam est venue avec une baisse de dix francs l'hectolitre. A Anvers, trois puissantes maisons ont déjà suspendu leurs payements. En un seul jour, Thérèse, j'ai donc perdu plus de six cent mille francs...

— Six cent mille francs! Ciel! six cent mille francs! répéta madame Pottewal pâle d'effroi.

— Hélas! oui. C'est aujourd'hui le dernier jour du mois, demain la liquidation. Les joueurs heureux courent comme des enragés pour assurer leurs gains. Ils ne m'accorderont pas une heure de délai.

Il y eut un instant de pénible silence.

— Allons, ma chère, reprit Pottewal, soyons raisonnables. Chassons tout espoir trompeur et prenons une décision avant qu'il soit trop tard. Je partirai cette nuit, j'irai chercher un refuge dans d'autres pays pour échapper au moins à l'emprisonnement. Vous abandonnerez tout à mes créanciers, tout, n'est-ce pas? Ne gardez rien, pour que mon nom reste sans tache, du moins devant vous et devant Dieu. Vos parents ne vous repousseront pas. Vous demeurerez avec eux. Ah! soyez pour mon enfant une bonne et tendre mère: je prierai pour vous deux, et je serai, dans mon exil, toujours avec vous par l'esprit et par le cœur.

Un torrent de larmes s'échappa des yeux de Thérèse; elle sanglotait tout haut et semblait lutter intérieurement contre la fatalité.

— Non, non, cela ne sera pas, dit-elle en se levant. Je vous suiverai plutôt jusqu'au bout du monde. Mais il doit y avoir un moyen de conjurer cet affreux arrêt. Voyons, Pottewal, si l'on vous prêtait quelques centaines de mille francs, ne pourriez-vous pas empêcher vos créanciers de vous poursuivre?

— Qui prêterait autant d'argent à un commerçant tombé?

— Qui? Mon père.

— Votre père? répéta son époux avec une incrédulité amère.

— Répondez-moi pour l'amour de Dieu! s'écria-t-elle. Combien, combien vous faut-il pour gagner du temps, pour pouvoir rester dans le pays jusqu'à ce que tout soit réglé!

— Pour cela il ne faut pas énormément, Thérèse; mais il n'y a pas le moindre espoir que quelqu'un puisse nous prêter le secours nécessaire. Voyez-vous, la grande baisse qui arrive si subitement est probablement produite par une manœuvre de puissantes maisons. Les prix continueront encore à baisser pendant quelque temps, par suite de la panique générale. Si l'on doit faire argent tout de suite de la grande quantité de grains que j'ai encore sous voiles, alors j'y perdrai énormément. Si je pouvais, au contraire, attendre la hausse, qui est infaillible, alors ma perte ne serait pas si grande, et peut-être pourrions-nous, par le sacrifice de tout ce que nous possédons, satisfaire intégralement nos créanciers.

— Mais combien, combien faut-il? O Francis! vous me torturez cruellement, s'écria madame Pottewal, qui avait peine à contenir son impatience.

— Non, n'espérez pas, mon amie, soupira-t-il. Ce qu'il faudrait pour gagner du temps, dans le cas où je pourrais trouver du secours, c'est une somme de deux cent mille francs, pour payer la différence de mes marchés à terme; mais ces deux cent mille francs, il me les faudrait immédiatement, ce soir, demain matin, en argent ou en billets de banque. Où trouver seulement la moitié de cette somme? Soumettons-nous au sort...

— Ah! mon courage ne se brise pas facilement,

s'écria Thérèse avec un sourire plein de confiance. Mon père nous viendra en aide...

— Votre père? Demandez-lui la vingtième partie de la somme, il vous la refusera impitoyablement. Et d'ailleurs, Thérèse, il n'a pas d'argent disponible.

— Il y a des notaires, Francis, il y a des banquiers; on peut engager ses propriétés.

Elle lui serra les mains et ajouta rapidement :

— Francis, mon cher ami, laissez-moi faire. Je vais chez mon père; dussé-je pleurer à ses pieds des larmes de sang, il sauvera du déshonneur le nom de mon enfant! Promettez-moi de vous tenir en repos, d'avoir confiance et de ne pas quitter la maison avant mon retour... Vous me le promettez? Courage!

Elle le serra dans les bras et sortit de la chambre en courant, tout en lui criant encore avec une joie fébrile :

— Espérez! Oh! je vous ai fait beaucoup de chagrin; maintenant Dieu me donne le moyen de commencer l'expiation. Je vous sauverai! je vous sauverai!

V

— Julie, que signifie cette joie excessive? Vous savez une heureuse nouvelle, dites-vous? Quelque enfantillage, sans doute? Cet imbécile de Pottewal aurait-il gagné un demi-million ou plus peut-être? En ce cas, je comprendrais votre émotion.

Ainsi parlait Romys à sa femme, qui avait couru à sa rencontre dans le vestibule et l'avait suivi au salon avec de vives démonstrations de joie.

— Boniface, vous serez content comme moi, Dieu a béni l'union de notre fille! s'écria la vieille dame, dont les yeux brillaient de bonheur.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! ah! Thérèse sera mère.

— Bah? Qui vous a pu faire accroire cela?

— Croyez-le, Boniface, il n'y a point à douter. J'en suis certaine comme de ma vie.

— Oui? Et vous nommez cela une bonne nouvelle? C'est pour cela que vous êtes presque folle de joie? Comme vous comprenez mal les désirs de la famille!

— Mais, Romys, réfléchissez cependant. Le sort de notre pauvre Thérèse était à plaindre; dans son ménage on ne voyait régner que l'aversion, la haine, le chagrin et la discorde. Il manquait un lien entre elle et son mari; ce lien se formera maintenant. Ils seront heureux tous deux...

— Allons, laissez-moi tranquille avec ces sottes raisons! s'écria Romys, poussé à la colère par ses propres pensées. Il ne suffit pas qu'Hermine nous promette une douzaine d'enfants, voilà que Thérèse commence aussi de son côté! C'est consolant, c'est encourageant, en effet, d'avoir vingt héritiers en perspective et d'être poursuivi par l'affreuse certitude que notre famille, après notre mort, ne se composera plus que d'un tas de misérables. C'est à se désespérer. Vous comprenez donc que vous m'annoncez une pénible nouvelle.

Madame Romys laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et parut très désappointée de l'accueil que son mari avait fait à sa communication. Cependant, après un instant de silence, elle dit d'un ton suppliant :

— Non, Romys, n'exagérez pas la chose. La famille de Thérèse n'augmentera pas comme vous le craignez. Vous savez que depuis longtemps j'ai imploré de Dieu, dans mes prières, la grâce qu'il accorde aujourd'hui à notre fille. J'étais assurée qu'à cette condition seule elle goûterait un peu de bonheur sur la terre. Pourquoi ne me réjouirais-je pas quand le souhait le plus ardent de mon cœur de mère s'accomplit? Vous aimez extrêmement notre Thérèse, Boniface; l'événement qui va mettre fin à son chagrin amer ne peut cependant pas vous laisser tout à fait insensible.

M. Romys n'écouta pas ces paroles; il se grattait la tête en grommelant et paraissait en proie à une pénible impatience. Il dit en se parlant à lui-même :

— S'il devait tomber une pierre du ciel, elle tomberait certainement d'aplomb sur ma tête. Tout tourne contre moi. Ce détestable imbécile, rongé par sa propre méchanceté, avait la mine d'un homme qui marchait à pas pressés vers la tombe. Il dépérit, il maigrit à vue d'œil; il ne durera plus longtemps, soyez-en sûre. S'il avait quitté la terre sans héritiers, notre Thérèse aurait été délivrée de sa cruelle tyrannie, et en outre elle aurait eu toute la fortune de Pottewal. Elle ne risquera certainement pas une seconde fois l'épreuve du mariage. Par conséquent, elle serait venue demeurer avec nous; notre fortune personnelle se serait augmentée de plus d'un demi-million... Hélas! voilà que cette chance favorable est perdue : l'enfant dont la survenance vous réjouit est un obstacle fatal à l'élévation de notre famille.

Madame Romys fit un pas en arrière avec une expression d'effroi peinte sur la figure.

— Que signifie cela? s'écria son mari. Allez-vous me mettre en colère? Faites attention, Julie, je ne me sens pas très porté à la patience.

— Je me trompe assurément, murmura-t-elle d'un air craintif, sinon vos paroles seraient horribles, Boniface. Non, non, c'est impossible, vous ne pouvez souhaiter la mort de ce pauvre Pottewal.

— S'il veut mourir, comment l'en empêcherais-je? Je comprends bien moins votre blâmable

compassion pour l'homme qui rend votre enfant malheureuse.

La vieille dame frappa les deux mains l'une contre l'autre et regarda le ciel sans rien dire.

— Je comprends ce que signifient vos signes, dit Romys de plus en plus fâché. Mauvaise mère que vous êtes! Dans votre cœur vous accusez votre propre fille. Pottewal est pour vous la victime de la mauvaise humeur de Thérèse, n'est-ce pas? Étrange aveuglement. Que fait Pottewal depuis trois mois? Il n'adresse jamais une parole amicale à sa femme que quand elle le force à parler. Il fait le commerce, le grand commerce, dit-on; mais ni sa femme, ni moi, son beau-père, nous ne pouvons lui tirer une seule parole de la bouche pour savoir ce qu'il entreprend ou quelles affaires il fait. Il résiste à tous nos reproches, à toutes nos prières, avec l'entêtement d'un âne. Ah! s'il n'est pas fou, il faut qu'il soit la méchanceté, la fausseté même. Ainsi le temps passe, ainsi la famine passera en Flandre, sans qu'il ait tiré profit de la cherté extraordinaire des grains. Nous ne savons pas ce qu'il fait. Et je ne le mépriserais pas, le lâche, qui vole notre famille de plus d'un million peut-être? Oui, oui, voler est le mot; il n'a qu'à ramasser ce million; mais par haine pour sa pauvre femme et pour nous, il ne veut pas gagner de l'argent. Cela nous rendrait trop contents!

— Il a déjà gagné cent mille francs, murmura madame Romys.

— Je n'en crois rien.

— C'est pourtant vrai, Boniface.

— Mais comment pouvons-nous le savoir? Il cache ses affaires, même à sa femme.

— Il y a eu quelques beaux jours dans le ménage de notre fille, Boniface. Pottewal était si content de ce gain considérable, qu'il paraissait vouloir oublier toutes les querelles passées. Il a expliqué alors ses affaires à sa femme et lui a démontré qu'il avait bien réalisé un bénéfice net de cent mille francs.

— Mais depuis lors? Il est plus mauvais que jamais. Qui vous dit qu'il n'en a pas perdu autant? Cela ne m'étonnerait pas que, pour nous rendre malheureux, il fît à dessein de mauvaises affaires. Hélas! je l'avais bien pressenti! les mariages de nos filles devaient être les clous de mon cercueil. Voilà Ernest Decock qui me berce depuis deux ans avec son projet de chemin de fer. Aujourd'hui le moment décisif est arrivé; son projet est discuté à la Chambre des représentants. Il se produit à côté du sien un autre projet qui donne au chemin de fer une direction toute différente. La majorité ne lui semble pas favorable. Après avoir tant espéré, après avoir bâti si longtemps des châteaux en Espagne, Ernest en sera pour son travail et ses sacrifices. Soyez-en sûre, son projet sera rejeté. Encore cent vingt mille francs perdus. Et je devrais rire et me féliciter, parce que le nombre de mes héritiers grandit, tandis que nos moyens diminuent d'une façon si inquiétante? Mon Dieu, qu'adviendra-t-il des Romys? Une ancienne et riche famille, dont les descendants seront peut-être déchus jusqu'à la condition d'ouvriers!

Un violent coup de sonnette retentit.

— Quel malhonnête est-ce là? grommela Romys. Tout à l'heure on arrachera la sonnette. Ce sera la marchande de lait. Je ne sais, mais ces petites gens deviennent d'une insolence... Voyez, qu'est-ce que cela signifie? Ton mari t'aurait-il maltraitée, Thérèse? tu es si pâle!

Thérèse était entrée dans la chambre; son visage portait les signes d'une angoisse extrême. Elle demeura un instant silencieuse pour rassembler ses forces et surmonter sa douleur.

— Ah çà, vas-tu parler? s'écria Romys.

Thérèse lui mit les bras autour du cou et dit d'une voix émue en laissant tomber la tête sur la poitrine de son père :

— O mon père! ayez pitié de moi. Un effroyable malheur a frappé M. Pottewal; je meurs d'inquiétude, de chagrin...

— Quoi? Est-il mort peut-être? interrompit Romys avec un sourire.

— Vous seul pouvez encore nous sauver. Si vous repoussez ma prière nous sommes perdus; mais votre cœur paternel vous inspirera. Vous ne refuserez pas, n'est-ce pas, de sacrifier une partie de votre fortune pour le bonheur de votre fille, pour l'honneur de la famille?

Son père recula, la regarda avec courroux et s'écria :

— Qu'est-ce? Que dis-tu? Sacrifier une partie de ma fortune? Perds-tu la tête, Thérèse? Ton mari a-t-il fait de mauvaises affaires? C'est pour son compte. Mais ce ne peut-être aussi grave que tes sombres paroles nous le font craindre.

— Grave! ah! c'est une affreuse catastrophe! s'écria Thérèse, frappée d'effroi par le langage décourageant de son père. Le prix des grains a baissé aujourd'hui de dix francs par hectolitre. Pottewal a fait une perte de six cent mille francs...

— Six cent mille francs! répéta son père, pâle comme un mort.

— O ciel! six cent mille francs! gémit madame Romys en tombant sur une chaise, le visage caché dans ses mains.

Thérèse tremblait et semblait consternée à la vue de l'émotion mortelle de son père.

Il était immobile comme une statue de pierre, les yeux hagards, les dents serrées, les bras levés au ciel. Elle s'approcha et lui prit la main.

— Allons, cher père, consolez-vous; le malheur est grand, sans doute; mais avec votre aide...

— Et ta dot? ta dot? murmura-t-il d'une voix sourde.

— Perdue, mon père; tout est perdu si vous nous refusez votre assistance.

— Mon assistance? quelle assistance? Six...

— Non, écoutez-moi, mon père; je vous expliquerai ce déplorable événement. Ce n'est pas ce que vous croyez. Vous savez que Pottewal faisait depuis quelque temps de grandes affaires, pour vous plaire, pour gagner des millions si le hasard voulait le favoriser. Il a acheté plusieurs bateaux de grains, qui sont encore sous voile; il a aussi acheté à terme quelques milliers d'hectolitres de seigle. Le marché d'Amsterdam et le marché de Londres sont venus tout à coup avec une baisse de dix francs...

— Laisse-moi tranquille; je ne veux rien entendre, grogna Romys, repoussant sa fille de la main. Toi, ta sœur, ta mère, vous êtes toutes nées pour mon malheur. Je me sens menacé d'une attaque d'apoplexie. Six cent mille francs volés à notre famille! c'est comme si on me tirait le sang par toutes les veines : je puis tomber mort à tes pieds... et toi, cruelle enfant, tu ne parais pas anéantie, tu peux raisonner; tu n'as pas une larme dans les yeux! Oh! j'ai vécu trop longtemps!

Il se jeta sur un siége et tourna le dos à sa fille. Celle-ci était consternée, et luttait avec de pénibles efforts contre le découragement; ses joues et ses lèvres tremblaient; ses yeux erraient de son père à sa mère, comme pour chercher un refuge contre le désespoir qui s'emparait d'elle; mais l'attitude de madame Romys n'était pas faite pour lui donner de l'espoir ou lui promettre du secours, car elle courbait la tête et tremblait visiblement d'effroi.

Enhardie par le sentiment de la nécessité, Thérèse rassembla tout son courage, s'approcha de son père et dit :

— Des larmes? Oh! si je pouvais pleurer! Mais le déspoir ne peut pas nous sauver. La fatalité est devant nous qui nous menace de la honte et du déshonneur, nous devons la combattre jusqu'à la fin. Allons, mon père, écoutez-moi, je vous en supplie. Comprenez-moi bien; dans la perte que je vous ai annoncée est comprise la baisse des grains sous voile. Cette différence constitue au moins la moitié de la perte totale. Si l'on pouvait retarder la vente de ces grains jusqu'à ce que les prix remontent de nouveau, Pottewal pourrait encore sauver une bonne partie de sa fortune.

— Mais qu'il les garde, ces grains! cria Romys.

— Pour cela votre aide est nécessaire, mon père. La différence sur les marchés à terme doit être payée demain. Si Pottewal reste en défaut, alors on le déclarera en faillite, on saisira ses biens, on mettra ses livres sous scellés, on vendra au cours du jour les grains qui sont encore en mer. Pour nous sauver d'une ruine complète, pour nous donner le temps d'attendre la hausse du prix des grains, il faut deux cent mille francs d'argent comptant ou en billets de banque pour demain matin au plus tard; avec ce sacrifice nous pourrions peut-être rester debout et continuer notre commerce. Vous, mon père, vous pouvez nous aider; vous pouvez lever de l'argent sur vos propriétés, chez des banquiers, chez des notaires, chez des amis. Soyez généreux, faites bénir votre nom par un bienfait inappréciable. Procurez-nous ces deux cent mille francs!

Romys se retourna, croisa les bras sur la poipoitrine et dit avec un sourire de raillerie amère :

— Deux cent mille francs que je devrais donner?... Tu es folle et ta mère ne l'est pas moins... Voyez-la donc avec les bras tendus! Elle aussi serait assez sotte pour jeter deux cent mille francs dans un gouffre qui a déjà englouti plus d'un demi-million. Vous voulez donc me mettre sur la paille? Vous voulez donc pendre la besace au cou d'une vieille famille riche? Impossible! Cessez ces efforts coupables. Nous sommes assez malheureux. Il n'est pas besoin, pour m'assassiner, d'extorquer encore deux cent mille francs à la famille.

— Mais, mon père...

— Rien, je ne donne rien!

— O mon Dieu, sanglota Thérèse, soutenez mes forces! aidez-moi, donnez-moi le calme... Mon père, il y a une chose que vous ne savez pas, une chose plus effroyable encore que la perte de notre fortune. Pottewal avait perdu la tête; il a fait dans le dernier mois cent affaires, gagné et perdu de l'argent, reçu, dépensé, sans rien inscrire sur ses livres. Si demain il doit refuser le payement, faute d'assistance, alors la justice s'en mêlera, et mon pauvre mari, quoique innocent, sera arrêté, arrêté, et condamné comme coupable de banqueroute frauduleuse!

Il y eut un court silence, interrompu seulement par les sanglots étouffés de madame Romys.

— Banqueroute frauduleuse? murmura Romys avec un rire fiévreux. Ah! le vil scélérat! il a atteint son but! Mais il s'est jeté lui-même dans le précipice qu'il a creusé pour nous; il ira en prison pour vingt ans, il sera galérien; cela, du moins, il ne l'aura pas volé; il a mérité pis encore.

Un cri perçant, un cri d'horreur et d'angoisse mortelle, s'échappa de la poitrine de Thérèse. Un torrent de larmes jaillissait de ses yeux. Elle se laissa tomber à genoux, et, levant les mains, elle supplia :



Lorsqu'ils eurent entamé l'*allegro*... (Page 90.)

— O mon père, ouvrez votre cœur à la compassion ! Ayez pitié de votre malheureuse fille. Elle va devenir mère ! Son enfant sera le fils d'un galérien ? Mon Dieu ! je me sens mourir ! Mon père, mon père, gardez notre nom de cette flétrissure ! Soyons pauvres, s'il le faut ; mais défendez votre enfant, défendez-vous vous-même contre ce sanglant déshonneur.

— Rien ; pas un franc, pas un sou pour le perfide, pour le lâche, pour le vaurien ! répliqua brusquement Romys en détachant de ses genoux les bras de sa fille.

Il se leva sans s'occuper plus longtemps d'elle, et se mit à arpenter la chambre d'un bout à l'autre en frappant du pied et en grommelant.

Écrasée sous le poids de son inflexibilité, à demi morte d'inquiétude, d'effroi et de désespoir, Thérèse se traîna jusqu'à la chaise la plus proche, s'y laissa tomber et cacha sa tête dans ses mains. Les pleurs coulaient sous ses doigts et des gémissements douloureux soulevaient sa poitrine haletante, comme si son cœur allait se briser.

Alors madame Romys, qui jusque-là n'avait osé hasarder une parole par crainte de la colère de son mari, se jeta à ses genoux, à ses pieds, et implora sa compassion pour leur malheureuse fille ; mais il regarda un instant sa femme avec mépris, la laissa agenouillée et reprit sa promenade agitée par la chambre. La mère désolée s'assit à côté de Thérèse, lui passa le bras autour du cou et s'efforça, tout en pleurant, de la consoler par de douces paroles.

Après un long silence pendant lequel Romys avait fait une vingtaine de tours dans l'appartement avec des signes de colère et de désespoir, il s'arrêta plus calme en apparence devant sa fille et lui dit :

— Ah ça, Thérèse, toi qui parles de courage,

est-ce ainsi que tu veux lutter contre le destin? Cesse de pleurer : il y a encore un moyen de sauver quelque chose, beaucoup peut-être ; que Pottewal quitte le pays. Fais-le fuir à la tombée de la nuit. Nous réglerons ses affaires pour le mieux avant le matin. Sa fortune consistait en grande partie en rentes sur l'État, en actions industrielles, en billets de banque. Si nous pouvions seulement garder ta dot, ce serait toujours autant de sauvé. Pourquoi ces paroles t'effrayent-elles? Ne vas-tu pas t'éprendre du coquin perfide que tu as justement haï jusqu'à ce jour? Tu es délivrée de lui ; c'est du moins une consolation pour toi dans ton malheur.

Madame Pottewal parut frappée d'une soudaine commotion nerveuse; elle se leva, essuya les larmes de ses yeux, fixa sur son père un regard plein d'indignation et demanda :

— Ainsi, vous refusez votre aide?

— C'est-à-dire, je ne donne pas d'argent ; mais je réglerai les affaires de Pottewal après son départ.

— Vous refusez les deux cent mille francs qui doivent sauver la vie et l'honneur de mon mari? Vous choisissez la honte pour vous-même, pour ma mère, pour ma sœur, pour mon enfant innocent?

— Rien, je ne donne rien. Cela n'ira pas si mal que tu crois; et, Pottewal dût-il être récompensé comme il mérite, entre l'honneur sans argent et l'argent sans honneur, je choisis le dernier. Avec de l'argent on regagne l'honneur ; avec l'honneur seul on est méprisé de tout le monde. Dans le siècle où nous vivons, il n'y a pas de plus grand déshonneur que la pauvreté.

Thérèse n'avait accordé que peu d'attention à ces paroles, quoiqu'elle en ressentit la pénible impression. Il était aisé de voir qu'une lutte violente se livrait en elle, et qu'elle résistait avec effort aux mouvements tumultueux de son cœur. Tout à coup elle succomba dans cette lutte et s'écria avec une volubilité fébrile :

— Hélas, qu'il en soit donc ainsi; Dieu m'est témoin que je vous ai exposé avec humilité, avec respect, la cruelle nécessité où je suis. Je vous ai laissé charger de calomnie le nom de mon mari ; je vous laisse rire de son malheur sans le défendre. Ah ! j'étais assez insensée pour espérer qu'une seule étincelle d'amour était cachée au fond du cœur de mon père ! Eh bien, homme de fer, cœur de pierre, la mère désespérée s'élèvera contre vous et vengera le père de son enfant de votre injustice. Ecoutez la vérité : c'est vous, vous seul qui avez poussé à sa perte l'homme bon et généreux que vous nommez lâche, coquin et perfide !...

— Moi, moi? s'écria Romys avec un rire amer : quelle sottise inouie est cela !

— Vous, nul autre que vous, mon père ! continua Thérèse poussée à bout. Dès le premier jour de mon mariage, vous m'avez excitée contre mon mari; vous n'avez pas cessé de me dire qu'il était paresseux, lâche et sans esprit; vous avez tout fait pour le rendre haïssable à mes yeux ; chaque jour, à tout heure, vous m'avez poussée à lui faire entreprendre de grandes affaires, afin de gagner beaucoup d'argent. Mon caractère était assez aigre et assez désagréable. Je n'avais pas besoin de vos éternels conseils pour rendre mon pauvre mari malheureux. Ce que vous exigiez de lui était contraire à sa nature et au-dessus des forces de son cœur honnête. Vous avez mis sa raison en danger tant par vous-même que par moi et vous l'avez poussé au désespoir. Ce qui arrive aujourd'hui est notre ouvrage et nous en répondrons devant Dieu, dont l'œil qui voit tout perce le masque de l'hypocrisie...

— Tais-toi, tais-toi, tu me mettras hors de moi! grommela Romys d'une voix rauque, frémissant de fureur et d'effroi.

Thérèse éloigna sa mère qui essayait de la retenir et s'écria dans une agitation croissante :

— Quoi ! mon mari est un coquin, il mérite les galères? Non, il n'est pas autre chose que l'innocente victime de votre avidité égoïste. Vous pouvez le sauver; vous pouvez réparer en partie, peut-être tout à fait, le mal que vous lui avez fait; et vous refusez ! Eh bien, nous quitterons le pays cette nuit ! Réglez donc nos affaires, d'une façon devant laquelle la conscience du coquin de Pottewal reculerait d'horreur comme devant un misérable vol. Oui, nous irons bien loin, à l'autre bout du monde. Je ne veux pas avoir à rougir devant mon enfant de l'homme cruel qui me donna la vie pour mon malheur !

Romys, sous l'impression puissante des paroles de Thérèse, avait reculé jusque contre le mur. Il s'y était adossé, les mains crispées dans les cheveux et pâle comme un linge. Cependant un sourire étrange errait sur ces lèvres, et l'on n'aurait pu dire si la crainte le troublait ou s'il riait des insultes sanglantes qui résonnaient à ses oreilles. Sa femme était assise contre la cheminée, la tête profondément penchée sur la poitrine. Si son corps n'avait pas été agité d'un tremblement fiévreux, on eût pu croire qu'elle s'était évanouie sous le poids de son inquiétude.

— Vous riez, mon père? reprit Thérèse avec égarement, vous riez? Et la mort et le déshonneur se dressent menaçants devant vous ! Oh ! oui, accusez-moi dans votre cœur de violer mes devoirs, de vous manquer de respect. Dieu jugera entre moi et celui qui laisse le déshonneur imprimer sa marque sur le front de son enfant; entre une pauvre mère

folle de désespoir, et un père impitoyable qui vend l'honneur de toute sa descendance pour une somme d'argent!

M. Romys, brisé par cette dernière accusation, se laissa tomber comme anéanti sur une chaise, se mit les mains devant les yeux et commença à pleurer.

La vue de ses pleurs arracha un cri de désespoir à Thérèse; elle se laissa retomber à ses pieds, les couvrit de baisers et de larmes et s'écria d'une voix déchirante :

— Mon père, ah! mon cher père, pardonnez-moi! Je ne sais pas ce que je dis; je suis folle, il fait noir dans mon esprit. Pitié, pitié, dites le mot qui doit nous sauver. Je vous bénirai, je vous respecterai et je vous chérirai jusque dans la tombe!

Madame Romys était accourue également; et pendant que sa fille agenouillée caressait fiévreusement les mains de son père, la vieille dame avait jeté les bras autour du cou de son mari et murmurait à son oreille une ardente prière.

— Parlez, mon père, supplia Thérèse. S'il vous est impossible de nous sauver tout à fait, dites du moins ce que vous pouvez nous offrir pour nous garder du déshonneur. Allons, soyez bon; ne me laissez pas errer dans des pays étrangers. Donnez cent mille francs!

— Cent mille francs? s'écria Romys qui sauta debout avec des yeux flamboyants. Après un si sanglant affront; allez, vous n'êtes plus ma fille; je ne vous connais plus!

— Pitié, pitié pour mon enfant!

— Pas de pitié; je ne donne rien, rien, rien!

— Eh bien, sanglota Thérèse, que Dieu soit mon seul secours sur la terre. Je n'abandonnerai pas mon époux. Si le dévouement, le sacrifice, l'amour peuvent quelque chose, je tâcherai de lui payer votre dette et la mienne. Adieu, mon père! adieu, ma bonne, ma tendre mère! adieu!

Madame Romys poussa un cri d'angoisse et voulut courir après sa fille; mais son époux la prit par le milieu du corps et la retint avec violence.

Tandis que les cris plaintifs de sa mère la suivaient jusqu'à la porte, Thérèse courut comme une folle tout droit dans la rue; elle chancelait sur ses jambes et semblait ne pas savoir ce qu'elle faisait, ni dans quelle direction elle allait. Cependant, au bout de quelques minutes, elle se trouva au boulevard et marcha en toute hâte dans les chemins qui s'éloignent de l'allée principale de la promenade comme si elle cherchait quelque chose.

Une vieille dame l'avait appelée de loin par son nom; mais, dans l'égarement de son désespoir, elle ne l'avait pas entendue.

Enfin elle approcha d'un endroit sombre et très écarté où il y avait un banc sous un berceau de syringas. Elle s'y laissa tomber, courba la tête et resta assise ainsi pendant longtemps immobile, sans regard, sans idée, sans qu'un soupir, un signe vînt trahir le trouble de son âme.

Une très vieille dame marchait en souriant par les allées tortueuses qui environnaient l'endroit où Thérèse désolée était assise. Elle devait avoir perdu ses traces, car elle tournait la tête de tous côtés et interrogeait du regard toutes les avenues. Tout à coup elle s'arrêta, elle avait aperçu celle qu'elle cherchait. Elle s'avança à pas de loup près de madame Pottewal et l'épia quelque temps en silence avec une joie maligne dans les yeux.

— M'enfuir! et mon enfant? murmura Thérèse d'une voix à peine intelligible. O Dieu! que cet espoir est faible! Mon oncle Jean? ma sœur Hermine? le chemin de fer, il va partir...

— Ma pauvre Thérèse, dit la vieille dame d'un ton de compassion, votre mari vous a-t-il maltraitée, mon enfant? Consolez-vous, c'est notre lot sur la terre.

— Ciel! madame Kwas! s'écria sourdement Thérèse, tremblant de tous ses membres, comme si elle avait vu la gueule béante d'un serpent.

— Qu'avez-vous, ma chère? Calmez-vous, calmez-vous! Il ne vous a sans doute pas frappée?

Mais Thérèse revint à elle, s'élança hors du berceau et se mit à courir avec une folle vitesse, pour fuir la dame dont l'apparition l'avait remplie d'une crainte mortelle.

Celle-ci la suivit d'un regard étonné, jusqu'à ce qu'elle eût disparu tout à fait de sa vue, puis elle se dit à elle-même en se dirigeant vers la ville :

— Elle est folle! sur ma parole, j'ai toujours pensé que cela en viendrait là. C'est une nouvelle dont on ne sera pas peu surpris! Hâtons-nous, je suis peut-être la première qui la sais!

VI

Un charmant petit garçon d'environ trois ans, monté sur un cheval de bois, chevauchait triomphalement, la cravache à la main, par les allées d'un beau jardin à Schaerbeek. Un gros monsieur avec des cheveux blancs bouclés et enveloppé dans une robe de chambre aux couleurs voyantes poussait le cheval et s'essoufflait, pour obéir à l'enfant qui criait sans cesse.

— Plus vite, plus vite encore! Hue, mon oncle Jean, hue, hue!

La sueur perlait sur le front du vieillard et il soufflait bruyamment; pourtant ce jeu semblait l'amuser, car il riait aux éclats, et, tout en marchant, adressait à l'enfant toute sorte de mots

tendres et plaisants, tant qu'à la fin il s'arrêta tout hors d'haleine et terrassé.

— Hue, hue! commanda le petit garçon avec impatience.

— Le cheval est fatigué; écoute-le souffler soupira Jean Blondeel. Laisse-le un peu reposer, Ernest; il ne peut plus courir.

— Le chat, jouons au chat alors! dit l'enfant en sautant à terre. Vous êtes le chat, cher oncle, vous ne m'attraperez pas!

Et M. Blondeel courut derrière l'enfant à petits pas et feignit de ne pas savoir l'atteindre. Puis ce fut au tour d'Ernest d'être le chat et de courir après le vieillard. Chaque fois qu'ils s'attrappaient l'un l'autre, des cris joyeux retentissaient dans le jardin. Le vieux monsieur, fatigué de nouveau, se laissa tomber sur le gazon. L'enfant se plaça à cheval sur sa poitrine et se mit à l'embrasser et à le caresser en l'appelant de sa petite voix douce : « Cher parrain et bon oncle. » M. Blondeel l'éleva en l'air, le fit culbuter au-dessus de sa tête, puis le pressa sur sa poitrine et l'embrassa avec des larmes d'attendrissement dans les yeux. Qu'il était heureux, le vieillard! Avec quel bonheur il redevenait enfant, lui qui approchait déjà du terme de sa vie; et comme il se sentait rajeuni par la douce puissance de l'amour!

— Un papillon! un papillon! s'écria le petit garçon. Vite, mon cher oncle, attrappez-le! attrappez-le!

Et M. Blondeel, pour faire plaisir à son camarade de jeu, dut se remettre à courir autour du jardin, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé par ses efforts infructueux, il s'assit sous le berceau de verdure. L'enfant, également fatigué, grimpa sur ses genoux et dit d'un ton suppliant pendant qu'il lui pressait les joues :

— Cher oncle, racontez-moi une histoire du pays de Cocagne.

— Bien, petit fripon, murmura le vieillard, tu ne me laisserais seulement pas le temps de reprendre haleine.

— Allons, cher oncle, l'histoire de *Janneken* et *Mieken*[1] et de *la Montagne de Sucre*.

— Bien, tiens-toi tranquille et écoute : « Il y avait une fois un *Janneken* et une *Mieken* qui avaient été sages et obéissants, et ils pouvaient aller au pays de Cocagne; mais sur leur chemin s'élevait une grande montagne de sucre, et ils devaient y mordre un trou pour arriver au pays de Cocagne, et, lorsqu'ils y eurent mordu un trou, ils furent au pays de Cocagne. Là il faisait bon, Ernest : l'eau y était du lait et du vin sucré; les arbres étaient du chocolat, la terre de la cassonade, le gazon du sucre candi, les pierres du massepain. Et Janneken et Mieken pouvaient manger de tout, autant que leur petit cœur en désirait. Il y avait une grande maison dans laquelle demeurait le roi du pays de Cocagne; les bornes devant la porte étaient de pain d'amandes, les murs de pain d'épice, les fenêtres de sucre d'orge... » Allons, voilà que le petit coquin s'endort!

En effet, l'enfant, l'œil fixé sur les lèvres du narrateur, avait écouté un instant l'énumération de toutes ces friandises; mais bientôt, succombant à la fatigue, il avait fermé les yeux et laissé tomber sa tête contre la poitrine du vieillard.

Celui-ci le regarda un instant avec une muette admiration.

— Que l'homme est beau, cependant, dit-il; comme son âme et ses traits sont purs, alors que les passions et les soucis de la vie ne lui ont encore rien ôté de sa foi et de son innocence primitive! C'est un homme qui repose sur mes genoux... un ange! Que fera de lui le sort? que fera de lui le monde! Oh! que le bon Dieu te protège, mon enfant!

Il lui donna un baiser, se leva avec précaution et rentra dans la maison avec le petit sur les bras.

En entrant dans la chambre du rez-de-chaussée de la demeure de M. Decock, il dit avec un gai sourire :

— Voici Ernest, qui est en train de rêver du pays de Cocagne. Il fera bonne chère dans son sommeil.

— Venez, mon frère, donnez-moi Ernest, dit mademoiselle Marie. Vous êtes là comme une nourrice.

— Voyez, voyez, notre petite Hermine tend aussi les mains vers vous, dit en riant madame Decock, assise à la fenêtre avec la petite fille sur les genoux. C'est vraiment un miracle comme ces petits enfants vous aiment, monsieur Jean. Notre petit Ernest est enragé pour être auprès de vous : sitôt que vous sortez de la maison, il devient triste et cherche partout comme s'il avait perdu quelque chose.

— C'est la vérité, Hermine, répondit Blondeel avec fierté. Je ne comprends pas comment cela se fait.

— Ah! c'est parce qu'ils savent et qu'ils sentent que vous les aimez bien tendrement.

— S'il les aime! dit la vieille demoiselle. Il a rajeuni de vingt ans au moins depuis que ces petits anges sont au monde. Je gage qu'il en rêve toutes les nuits.

— Vous dites cela pour plaisanter, ma sœur, mais vous n'êtes pas si loin de la vérité. N'ai-je pas vu cette nuit Ernest revenir à la maison avec son diplôme de docteur en droit? Je pleurais de joie tout en dormant.

1. Petit Jean, petite Marie.

— Cela ne m'étonne pas du tout, répliqua mademoiselle Marie. Songez donc, Hermine, mon frère ne fait plus que calculer, et il marchande les dépenses de mon ménage, et il veut épargner et il devient avare. Devinez pourquoi?

— Oui, mais vous avez beau railler, répliqua Blondeel avec une gravité singulière, les enfants deviendront grands, et nous devons veiller à ce qu'ils aient quelque chose pour entrer dans le monde. A présent je trouve plus de plaisir à épargner qu'à dépenser de l'argent. D'ailleurs c'est pour ces deux petits anges, n'est-ce pas, ma sœur?

Hermine, qui s'était levée, prit sa main et la serra avec une profonde émotion.

— Comment pourrai-je assez prier Dieu pour vos bienfaits? murmura-t-elle. Il me donne un noble, un généreux époux, de beaux enfants et de bons, de tendres amis comme vous pour protéger mon amour et mon bonheur! Et je pourrais avoir du chagrin? Oh! non, ce serait de l'ingratitude...

— Du chagrin, répéta Blondeel; du chagrin dans le paradis terrestre? Car, avouez-le, Hermine, c'est ici un vrai paradis de paix, de bonheur et d'amour. Maintenant asseyons-nous. Ma sœur te gâte trop. De quoi parlais-tu à mon entrée? De nouveau du chemin de fer proposé, n'est-ce pas?

— En effet, monsieur Jean, répondit Hermine, nous parlions de mon mari. Il est plein d'inquiétude; il doit courir toute la journée, faire des articles pour les journaux, des notes pour les représentants qui veulent défendre son projet et calculer les moindres chances pour le faire adopter. Cet après-midi il était presque découragé!

— Il a tort, Hermine, son projet a été renvoyé hier aux sections de la chambre pour examen plus approfondi. Cela ne figurera que la semaine prochaine à l'ordre du jour.

— Mais la majorité semble contraire à l'adoption monsieur Jean.

— Bah! bah! cela changera bien. M. de Deeker n'a-t-il pas défendu le projet avec une éloquence pleine de conviction? M. Rogier n'a-t-il pas fait valoir tout le poids de sa puissante influence en faveur du tracé? Je ne comprends pas Ernest; je lui croyais plus de courage.

— Du courage? Ah! monsieur Jean, vous ne le connaissez pas encore, s'écria Hermine avec enthousiasme. Ernest a un cœur admirablement fort et courageux; et certainement ce ne sera pas lui qui baissera la tête devant une difficulté, quelle qu'elle soit; mais vous qui, par amour pour ses enfants, voulez faire des économies sur vos plaisirs, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que mon pauvre Ernest doit être troublé et inquiet. Cent vingt mille francs dont il voulait placer une bonne partie sur la tête de ses enfants menacent de lui échapper. Peut-être son amour est-il en effet plus grand que son courage!

— Ne parlez pas ainsi de M. Decock, mon frère, dit la vieille demoiselle. Son désir de gagner de l'argent, sa crainte, son inquiétude sont des preuves d'un noble cœur et d'un profond dévouement à sa famille.

— Je le sais bien, répondit Blondeel, ce n'est pas ce que je veux dire; mais je suis fâché que ce chemin de fer vienne déranger notre tranquillité et fasse apparaître des nuages sombres dans notre ciel. Que serait-ce si le projet ne réussissait pas? Ernest n'a-t-il pas en ce moment d'autres bonnes affaires à la main? N'y a-t-il pas dans cette armoire pour dix mille francs de fonds belges qu'il a achetés la semaine passée avec ses honoraires pour la construction de la nouvelle fabrique à Molenbeek? Et d'ailleurs que craindrait-il pour l'avenir de ses enfants? La fortune de l'oncle Jean et de la tante Marie comprend à peu près deux cent cinquante mille francs. Le petit Ernest et la petite Hermine, et ceux qui pourraient encore venir, sont toujours assurés contre la misère par cet héritage.

— Vous vous méprenez sur Ernest, mon cher oncle, dit Hermine. Il sait également tout cela, et il vous bénit pour les bienfaits que vous prodiguez à ses enfants; mais son orgueil est de gagner par lui-même quelque chose pour sa famille; le travail et la lutte sur le champ de l'industrie sont nécessaires à sa nature et à sa vie. Son esprit a besoin de mouvement; il n'est jamais plus fort et plus sain que quand il a un but et qu'il doit lutter pour l'atteindre; mais ne croyez pas qu'il en soit moins content. Je suis bien certaine qu'il ne se passe pas une heure sans que mon Ernest lève le regard vers le ciel pour remercier Dieu de sa bonté. Laissez-le gagner de l'argent, monsieur Jean. Si vous saviez comme il est heureux quand il peut mettre dans la main le plus léger fruit de ses sueurs. Si vous aviez pu le voir lorsqu'il a placé les dix coupons de rente de mille francs sur le berceau de ses enfants endormis, vous auriez versé des larmes de sympathie et d'admiration. Ernest? mon mari? Il a le cœur d'un ange et la volonté d'un géant.

Hermine avait prononcé ces paroles avec tant d'enthousiasme que ses auditeurs étaient visiblement émus.

— Vraiment, ma chère nièce, dit Blondeel, tu me ferais reconnaître que j'ai tout à fait tort. Eh bien, nous travaillerons tous ensemble pour l'avenir de nos chers enfants; mais ne parlons plus de chagrin! Il n'y a pas la moindre raison pour cela.

La petite fille s'était endormie également sur les genoux de sa mère. — Après un instant de silence Jean Blondeel reprit :

— Hermine, si tu appelais la servante pour qu'elle mette les enfants dans leur berceau? Tu dois répéter encore une fois avec moi, sur le piano, le morceau de Servais.

— Encore? s'écria mademoiselle Marie. Allez-vous redevenir mélomane?

— Pas du tout; mais je dois exécuter mon morceau dimanche au concert pour les pauvres de Schaerbeek. C'est probablement le dernier que j'oserai jouer en public, et je n'aimerais pas faire rire de moi, ma sœur.

Hermine sonna la servante: elle emporta les enfants et la mère et la tante allèrent les coucher. Sur ces entrefaites, M. Blondeel courut à travers le jardin vers sa maison chercher son violoncelle.

Lorsqu'il revint, Hermine était assise devant le piano et laissait errer ses doigts sur le clavier. Elle demanda en riant :

— Eh bien, y sommes-nous? Nous devons nous dépêcher, cher oncle; les enfants peuvent s'éveiller...

— Vas-tu de nouveau courir la poste, Hermine, sans pitié ni indulgence! murmura Blondeel qui suait pour serrer les cordes de son violoncelle et le mettre d'accord avec le ton du piano. Tu dois considérer que mes doigts n'ont plus vingt-cinq ans. Pour l'amour de Dieu, ne me fais pas suer si impitoyablement.

— C'est bon; vous êtes d'accord, interrompit Hermine. Faites attention, nous commençons.

Cela alla très bien au commencement et pendant l'*andante*. Il est bien vrai que le vieil amateur soufflait violemment dès qu'une gamme rapide l'obligeait à promener vivement les doigts du haut en bas des cordes; mais il gardait la mesure et jouait passablement juste. Mais tout alla moins bien lorsqu'ils eurent entamé l'*allegro*, et que le morceau prit une allure plus rapide. M. Blondeel criait de temps en temps à son accompagnatrice :

— C'est trop vite, c'est trop vite!

Elle continua sans ralentir tant que le violoncelliste, épuisé et essoufflé, s'arrêta au milieu de l'allegro. La sueur lui coulait du front, et il haletait comme quelqu'un qui a couru à perte d'haleine.

— Ouf! soupira-t-il, tu le fais exprès, Hermine, on dirait que tu sens le fouet. Crois-tu donc que j'ai vingt doigts à la main gauche?

— Mais, cher oncle, répondit madame Decock, qu'y puis-je faire? C'est la mesure, c'est le véritable mouvement du morceau.

— Quelle idée aussi, objecta mademoiselle Marie, de choisir un morceau si difficile. La modestie n'est certes pas une monnaie qui a cours parmi les musiciens. Pourquoi ne jouez-vous pas plutôt quelque chose que vous sachiez par cœur?

— C'est vrai, ma sœur; mais pour la dernière fois, voyez-vous, je voulais faire entendre un morceau favori. Il est temps que je cesse; le cœur peut rester jeune, mais les doigts vieillissent, je le sens bien.

— Non, vous vous trompez, monsieur Jean, dit Hermine. Il y a encore quatre jours d'ici à dimanche, nous répéterons le morceau jusqu'à ce que vous sachiez le jouer parfaitement bien. N'en doutez pas, cela ira. Il n'y a dans l'allegro qu'une difficulté devant laquelle vous êtes toujours arrêté; mais ce n'est rien, une fois que vous l'aurez surmontée, tout sera fini.

— Eh bien, je crois que tu as raison, Hermine; essayons encore une fois avec un nouveau courage et avec une volonté ferme; voyons si je ne vaincrai pas la difficulté.

L'allegro fut recommencé et exécuté avec beaucoup de bonheur. Au moment où l'on approchait de l'endroit redouté, Blondeel rassembla ses forces, il pâlit et ses yeux trahissaient une profonde préoccupation. Un cri joyeux lui échappa, et un applaudissement encourageant lui répondit du piano. Il avait franchi la difficulté sans broncher et continuait à jouer avec autant d'aplomb que de légèreté.

Tout à coup la servante parut dans l'embrasure de la porte et dit :

— Madame, voici madame Pottewal.

— Ma sœur! s'écria Hermine.

— Thérèse! murmura mademoiselle Marie étonnée.

Madame Pottewal, qui avait suivi la servante, entra dans la chambre.

Blondeel resta stupéfait, laissa tomber à terre son violoncelle. Il avait vu d'un coup d'œil furtif que sa nièce Thérèse était horriblement pâle et que ses yeux portaient la trace de larmes abondantes.

Hermine s'était élancée au cou de sa sœur, et pendant qu'elle la tenait serrée dans ses bras, elle demanda d'une voix inquiète :

— Thérèse, chère Thérèse, qu'as-tu? Que t'est-il arrivé? Tu trembles, tu es pâle. Est-il arrivé un malheur là-bas? Parle, ma sœur, parle!

Thérèse ne répondit pas d'abord et baissa la tête; puis interpellée de nouveau, elle dit d'une voix calme en apparence, mais altérée par l'accent d'un profond abattement :

— O ma sœur! mon pauvre mari a perdu toute sa fortune et plus encore six cent mille francs!

Pendant que ses auditeurs répétaient avec une stupeur mêlée d'effroi cette fatale nouvelle, on la regardait avec étonnement; elle raconta en quelques mots comment ce malheur avait frappé l'infortuné Pottewal.

Hermine s'élança de nouveau à son cou, interrompant son explication en versant d'abondantes larmes et lui prodigua de tendres consolations;

mais Thérèse, tout en remerciant sa sœur de sa compassion, paraissait ne pas accorder beaucoup d'attention à ses paroles, et observait au contraire d'un regard inquiet son oncle Blondeel qui secouait silencieusement la tête et dont le visage n'exprimait pas seulement la pitié, mais aussi un profond mécontentement.

— Perdu six cent mille francs? murmura mademoiselle Marie, définitivement perdu? sans espoir?

— Ah! si je pouvais seulement trouver deux cent mille francs à emprunter, soupira Thérèse, aujourd'hui ou demain matin, nous pourrions conserver une partie de notre fortune; mais où les trouverai-je, ô ciel!

— Votre père vous les donnera, dit Jean Blondeel. Il le peut, il est riche de plus d'un million.

— Non, non, mon père m'a repoussée impitoyablement. Quand je mourrais à ses pieds, il ne donnerait pas la dixième partie du secours qui peut nous sauver.

— Mais en ce cas qu'allez-vous faire?

— Je ne le sais pas, mon esprit est troublé, répondit-elle; repoussée par mon père, aiguillonnée par la pensée d'une honte imminente, j'ai osé espérer qu'une malheureuse femme qui se sent écrasée sous le coup de la plus cruelle fatalité trouverait du secours chez vous; mais je me suis trompée. En effet, qu'ai-je fait pour mériter votre compassion?

Un sublime cri de joie s'échappa de la poitrine d'Hermine. Elle courut vers une armoire, en tira un tiroir, ramassa avec un mouvement fiévreux quelques objets et retourna près de sa sœur. Elle tenait à la main un paquet de papiers et une boîte de bijoux.

— Tiens, prends, Thérèse, dit-elle, tout ce que je possède. Dix mille francs et mes bijoux.

Mais madame Pottewal regarda tristement les objets offerts et secoua douloureusement la tête.

— Non, ma bonne Hermine, murmura-t-elle, tu n'es pas riche, tu as des enfants. Ce que tu veux me donner, d'ailleurs, ne peut pas nous aider.

Elle regarda encore son oncle avec une attention singulière et sembla vouloir lire au fond de son cœur.

Hermine déposa ses bijoux sur la table et s'assit à côté de sa sœur; dont elle prit les mains.

— Allons, chère Thérèse, dit-elle, ne te désespère pas ainsi; tu ne resteras pas sans amis, sans secours sur la terre. Mon mari est si généreux! nous t'aiderons, nous te consolerons...

— Consoler? O mon Dieu, s'écria madame Pottewal; il n'y a plus de consolation pour moi en ce monde. Juge, ma sœur; tu ne connais pas tout mon malheur. Mon mari était devenu malade, ses idées étaient embrouillées. Oh! comme j'ai été coupable envers lui! Il a spéculé des mois entiers, acheté et vendu, sans rien inscrire sur ses livres. La loi est inexorable. Le malheureux Pottewal sera poursuivi comme banqueroutier frauduleux; et, peut-être, un arrêt terrible le condamnera à de longues années d'emprisonnement.

Un double cri d'inquiétude retentit dans la chambre.

— Et ce n'est pas encore assez, continua Thérèse d'une voix creuse, je vais devenir mère! L'enfant que Dieu m'accorde viendra au monde, hélas, avec une affreuse flétrissure au front.

Et des torrents de larmes coulaient des yeux de la malheureuse femme. Hermine la serrait dans ses bras et pleurait avec la figure contre sa poitrine.

Mademoiselle Marie, profondément touchée par la dernière confidence de Thérèse, se tourne vers son frère en joignant les mains :

— Jean! Jean! s'écria-t-elle, faisons quelque chose pour notre malheureuse nièce! S'il nous faut avancer une bonne partie de notre fortune, eh bien, le Seigneur nous tiendra compte de notre sacrifice. Vous hochez la tête? Vous refusez? mon frère? Oh! pouvez-vous rester insensible au chagrin mortel d'une mère?

— Insensible, dit M. Blondeel en s'essuyant les yeux, non, ma sœur, certainement pas insensible; mais ma pitié, si grande qu'elle soit, ne m'aveugle pas tout à fait. Deux cent mille francs c'est presque toute notre fortune. J'ai aussi des enfants, j'ai une sœur, sur l'avenir desquels je dois veiller. Nous sommes trop vieux pour pouvoir gagner de l'argent. Vous seriez pauvres et vous connaîtriez le besoin dans vos vieux jours. Marie? Les innocentes créatures qui dorment derrière cette porte seraient privées de leur héritage. Je ne pourrais plus rien faire pour leur bonheur à venir. Non, non, je ne me sens pas la force d'un si cruel sacrifice.

— Soyez généreux, Jean!

— Mais pour être généreux envers ceux qui ne nous ont jamais aimés, je dois ruiner ceux qui nous ont toujours montré de l'affection et de l'amour.

Hermine étendit les mains vers lui et dit d'une voix suppliante :

— Cher oncle, ayez pitié du sort de ma pauvre sœur. Ne pensez pas à mes enfants: mon mari est encore jeune, il travaillera pour nous tous!

— Eh bien, je ferai quelque chose, dit Blondeel, je donnerai cinquante mille francs.

— Ah! merci, s'écria Hermine. Ma sœur! ma sœur! console-toi : l'oncle Jean donne cinquante mille francs!

— Non, Hermine, n'essaye pas de me consoler,

dit madame Pottewal avec une pénible résignation. Mon sort est décidé, je le vois bien. Pardonnez-moi, cher oncle, et vous également, bonne Marie, pardonnez-le moi, si j'ai osé venir avec l'espoir d'un secours impossible. J'étais folle...

— Mais, Thérèse, vous vous trompez peut-être, interrompit Blondeel. Mon intention est d'aller avec vous à Darlingen. Dans une heure il y a encore un départ. Je vous accompagnerai chez votre père, et je lui prouverai qu'il ne peut refuser de donner cent cinquante mille francs, quand moi, qui ne suis pas de moitié aussi riche que lui, je consens à un sacrifice aussi considérable pour sauver l'honneur de sa fille et de la famille.

— Merci, répondit Thérèse d'un ton découragé, votre bonté ne peut pas détourner le coup fatal qui nous menace. Si j'acceptais ces cinquante mille francs, ils seraient engloutis sans fruit dans le gouffre de notre perte. Ce qu'il me faut, c'est deux cent mille francs. Mon père?... vous espérez en mon père? Son cœur s'est refermé sur l'argent; rien ne peut l'ouvrir que l'argent... C'est fini de moi, Dieu m'a punie; je l'ai mérité. Laissez-moi pleurer et prendre un peu de repos; je partirai par le chemin de fer...

Elle pencha profondément la tête sur sa poitrine et tomba dans un désespoir immense. Un instant elle sembla rester insensible aux efforts que sa sœur et mademoiselle Marie faisaient pour lui rendre courage et la consoler; mais à quelques paroles vagues de M. Blondeel, elle répondit avec une sorte d'emportement fiévreux :

— Pottewal n'est pas coupable; c'est moi qui l'ai poussé au désespoir et à l'égarement; et Dieu sait comment mon père m'a aidée dans cette mauvaise œuvre. Mon pauvre mari est une innocente victime. Ce langage vous étonne! Je ne suis plus la même; la conviction que je serai mère m'a ôté le bandeau des yeux. Ah! je partirai avec lui pour des pays lointains, je le suivrai où il ira, pour le soutenir, le consoler, et s'il le faut, pour gagner son pain et celui de mon enfant par le travail de mes mains. Ici on le blâmera et on le méprisera comme un banqueroutier frauduleux; là-bas il y aura toujours quelqu'un à côté de lui qui le défendra et l'aimera avec un pieux respect et avec un dévouement sans bornes. Mais, ô ciel! mon enfant! cette tache ineffaçable sur mon enfant!

Blondeel tourna la tête avec surprise du côté de la porte; il lui semblait avoir entendu tourner une clef dans la serrure de la maison. Les femmes étaient trop abîmées dans le chagrin et la compassion pour distinguer un si léger bruit.

Une voix joyeuse retentit dans le vestibule; c'était Ernest Decock qui s'écriait avec transport :

— Hermine! bonne Hermine! mon projet est accepté. Je t'apporte cent vingt mille francs pour nos enfants, pour nos chers enfants.

Il montra un portefeuille gonflé de billets de banque, se précipita dans l'appartement et se dirigea vers sa femme pour lui mettre en main le trésor si chèrement gagné; — mais la vue des larmes qui coulaient sur les joues d'Hermine le frappa d'une frayeur soudaine, et il s'arrêta au milieu de la chambre en l'interrogeant d'un œil inquiet.

— Oh! merci, mon Dieu; voilà mon Ernest, s'écria Hermine, il sera le sauveur de ma sœur!

Et sautant au cou de son mari, elle dit avec volubilité :

— Ernest, mon ami, écoute et sois généreux, Pottewal a perdu toute sa fortune; ses livres sont en désordre; on le poursuivra comme banqueroutier frauduleux : deux cent mille francs peuvent le sauver, ma pauvre sœur va devenir mère; son enfant sera déshonoré pour toujours; elle mourra... Cet argent que tu es si heureux de m'apporter, cet argent peut rendre la vie à ma sœur et préserver notre famille d'une honte éternelle. Ernest, tu m'aimes si tendrement? Elle est ma sœur, cette malheureuse mère?

M. Decock fit un pas en arrière et se frotta le front d'un air pensif.

— Banqueroute frauduleuse? murmura-t-il. Emprisonnement? Déshonneur? Laisse-moi réfléchir.

Chacun le regarda en tremblant et avec un violent battement de cœur. Blondeel s'était approché et semblait prêt à le retenir de la main.

— Le nom de mon Hermine déshonoré? s'écria tout à coup Ernest, comme si une affreuse lumière venait de se faire dans son esprit. Elle aurait à rougir de sa sœur! Tiens, Hermine! c'est un pénible sacrifice pour un père, mais...

M. Blondeel, qui avait probablement prévu cette résolution, prit la main d'Ernest et la retint dans son mouvement.

— Comment, vous qui ne possédez encore que ce seul fruit de votre travail et de longues années d'inquiétude, vous donneriez la fortune de vos enfants? Cela ne sera pas, je suis ici pour défendre ces pauvres petits!

— Mes enfants? répéta Ernest avec un regard plein de fierté. N'est-ce pas pour mes enfants que j'accepte ce sacrifice! Leur fortune, dites-vous? De la fortune? quand le nom de leur mère serait déshonoré! Non, non, ô ciel! pas de tache sur le front d'Ernest et d'Hermine. La fortune se perd et se regagne; mais l'honneur perdu ne se retrouve plus. J'ai du courage et je suis fort, Dieu me protégera. Tiens, Hermine, si cet argent peut sauver ta sœur, sois heureuse; nos enfants pourront du moins marcher la tête haute dans le monde.

Pendant qu'Hermine s'élançait avec le portefeuille vers sa sœur, Jean Blondeel prit la main de M. Decock et dit :

— Ernest, mon ami, vous avez un meilleur cœur que moi; je veux suivre votre exemple. L'argent que vous offrez n'est pas suffisant pour sauver l'honneur de notre famille : il y manque encore quatre-vingt-mille francs, je les donnerai.

— Mon Dieu! mon Dieu! est-ce possible? s'écria Thérèse, presque folle de bonheur. Mon pauvre mari, mon innocent enfant, sauvés? Ils seraient sauvés?

La pauvre femme voulut sauter au cou de son oncle, et tendait déjà ses bras vers lui; mais elle n'avait plus la force de se lever et tomba, tremblante d'émotion, sur sa chaise.

— Hâtons-nous maintenant, dit Jean Blondeel. Encore une petite demi-heure et le convoi va partir; nous n'avons pas trop de temps. Pour ce qui me concerne, j'irai ce soir même chez mon notaire pour lever l'argent nécessaire; maintenant à Darlingen!

— Je vais avec vous, dit Hermine, je veux voir ma bonne mère. Comme elle aura souffert!

Jean Blondeel courut dans son cabinet pour ôter sa robe de chambre.

Tout à coup madame Pottewal se laissa tomber à genoux devant sa sœur, et dit d'une voix altérée :

— Hermine, pardon, pardon ! Je t'ai fait bien du chagrin dans ma vie; mais, si tu pouvais savoir comme la reconnaissance, comme l'amour brille dans mon cœur, ainsi qu'une sainte flamme qui ne s'éteindra jamais ! Cœur généreux, je te suis redevable de l'honneur, de la vie de mon époux et de mon enfant. Sois bénie, je prierai Dieu, je le prierai chaque jour pour qu'il rende heureux sur la terre les enfants de ma bienfaitrice!

L'oncle Blondeel rentra dans la chambre.

— Venez, venez, dit-il, le temps est précieux. Dépêchez-vous, amis; sinon, il pourrait être trop tard.

Hermine jeta les bras au cou de mademoiselle Marie, et murmura en l'embrassant :

— Vous veillerez sur Ernest et Hermine? Et vous veillerez sur eux comme une seconde mère, n'est-ce pas?

En achevant ces mots, elle courut en toute hâte par le vestibule derrière ses compagnons de voyage qui avaient déjà disparu dans la rue.

VII

Pottewal était assis dans son bureau, la tête appuyée dans les mains, regardant la terre d'un œil fixe.

Depuis longtemps, sans doute, le malheureux était plongé ainsi dans un abîme de sombres pensées; car ses traits étaient profondément creusés et ses yeux privés d'éclat et de vie.

Pottewal resta plus d'une heure absorbé dans la contemplation de son malheur. Alors le tintement de la sonnette frappa tout à coup son oreille; il leva lentement la tête et tourna les yeux vers la porte. Mais un son creux s'échappa de sa poitrine et il se tordait les mains avec un mouvement nerveux lorsque son beau-père parut dans la chambre.

M. Romys paraissait également très abattu ; il était pâle, et ses yeux étaient rouges comme s'il avait pleuré des heures entières.

Ces deux hommes se regardèrent un instant en silence. Alors Romys dit d'un ton plaintif et sans colère apparente :

— Quel horrible malheur! Pauvre famille! Six cent mille francs perdus en un jour! Je comprends votre désespoir mortel, Francis. C'est bien six cent mille francs, n'est-ce pas? On ne m'a pas trompé? Et ils sont bien définitivement perdus? Allons, répondez-moi, Francis; je vous donnerai peut-être encore de bons conseils pour diminuer un peu la perte de notre famille.

— Où est ma femme? demanda Pottewal.

— Votre femme? répéta Romys, n'est elle-pas ici?

— Elle est allée chez vous. Elle voulait vous demander quelque chose.

— En effet. Je comprends : elle sera allée à Schaerbeek; mais c'est un vain espoir qui la pousse.

— Ainsi, vous avez repoussé sa prière?

— Certes; et vous devez me donner raison, Francis. Ne serait-ce pas une coupable folie d'aller jeter deux cent mille francs dans le gouffre sans fond d'une banqueroute?

Il y eut un moment de silence. Pottewal regardait son beau-père avec un sourire amer.

— Homme cruel, murmura-t-il, sans doute vous avez accablé votre pauvre fille sous votre insensibilité. Bien loin de la consoler et de l'aider, vous lui avez déchiré le cœur par des paroles venimeuses, n'est-ce pas?

M. Romys frémit et un éclair de colère brilla dans ses yeux; mais il se contint, comme s'il avait un but particulier à atteindre, et dit d'un ton calme :

— Le malheur vous rend injuste, Francis. Soyons raisonnable. Votre fortune a souffert une brèche, les plaintes ni les récriminations ne changeront rien à ce malheur. Il vous reste cependant un devoir sacré à remplir ; vous devez, en faveur de votre femme et de votre enfant, vous efforcer

de sauver ce qui peut être encore sauvé. Il doit y avoir là, dans ce coffre, des billets de banque, des fonds publics, des valeurs et de l'argent comptant. Allons, donnez-moi les clefs.

— Les clefs? Pourquoi? s'écria Pottewal pâlissant.

— Il est inutile de me faire dire cela, répondit Romys, vous le comprenez bien? Ce soir vous partirez pour la Hollande et de là pour Londres. Je réglerai ici, loyalement, vos affaires, et peut-être trouverai-je assez à sauver pour adoucir un peu le sort de votre malheureuse femme.

— Ai-je bien compris? bégaya Pottewal frémissant d indignation. Vous voudriez enlever et cacher, après mon départ, les billets de banque et l'argent qui sont dans ce coffre.

— Enlever? répéta Romys avec un malin sourire. Vous croyez peut-être que je ne conserverai pas honnêtement ces restes de votre fortune pour votre femme et votre enfant? Allons, donnez-les, moi, nous les compterons exactement.

— Ciel, c'est horrible! s'écria Pottewal. Voilà donc le secours que vous m'offrez? Vous voulez me rendre complice d'un vol infâme.

— Non, non, Francis. L'argent n'a pas de maître connu; et en ce qui concerne les billets de banque, il est possible que les numéros se trouvent inscrits sur votre livre de caisse; mais je vous ai prêté de l'argent, et vous me l'avez rendu Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Et, en tout cas, en gardant les billets de banque un an ou deux, vous voyez bien que personne ne pourrait soupçonner quelque chose de l'affaire.

— Vous me faite horreur! balbutia Pottewal. Il ne suffit pas que la justice humaine me condamne à une honte éternelle, vous voulez me rendre coupable devant ma propre conscience et devant Dieu.

Romys remarqua alors que la clef se trouvait sur le coffre-fort, et fit un pas pour s'en approcher.

Ce mouvement parut frapper Pottewal d'une crainte vive. Il sauta debout, se plaça les poings serrés devant le coffre et s'écria avec une sorte de rugissement rauque :

— Arrière! arrière! ce coffre contient mon honneur, mon innocence, ma vie! Je le défendrai contre votre coupable dessein, dût-il y avoir du sang répandu entre nous.

— Vous êtes fou, répondit Romys avec une explosion de colère furieuse, mais en reculant cependant. Un homme peut-il être si mauvais et si entêté? Au lieu de protéger sa femme contre le besoin et la misère, il aime mieux donner sa dot à ceux qui ont profité de sa bêtise pour lui escroquer sa fortune. Soit! Ajoutez cette infamie à toutes les lâchetés de votre vie. Je partirai et je vous abandonnerai au sort que vous vous êtes préparé vous-même... Mais donnez-moi les bijoux de ma fille. Donnez-moi les bijoux de ma fille! répéta-t-il aigrement et avec force.

Pottewal se pencha vers le coffre; la clef grinça dans la serrure.

— Comment? reprit Romys. Les bijoux sont dans le coffre? Vous le fermez? Seriez-vous assez insolent pour me les refuser? N'appartiennent-ils pas en pleine propriété à ma fille? vous parlez de votre honnêteté? Mais c'est un vol, un assassinat!

Pottewal avança de quelques pas et dit avec un calme surprenant :

— Les bijoux appartiennent à ma femme. Puisque nous vivions en communauté de biens et qu'elle partageait mes bénéfices, elle doit aussi partager mes pertes.

— Cruel! Et si elle vous suppliait de lui laisser garder cette dernière ressource, pour se mettre, elle et son enfant, à l'abri de la misère qui la menace? Vous seriez assez inhumain pour repousser sa prière?

— Je ne sais pas ce que je ferais; c'est une chose dont je parlerai avec elle.

— Eh bien! elle-même m'a supplié à genoux de venir ici chercher ses bijoux. Veuillez donc me les donner sans plus longue résistance.

— Ce que vous me dites est une fausseté, répliqua Pottewal, vous accusez méchamment votre fille d'une chose vile. C'est une femme forte; elle défendra mon honneur et l'honneur de mon nom, même contre vous.

A ces derniers mots, Romys exaspéré, enflammé de colère, pâlit affreusement et se laissa tomber sur une chaise; ses lèvres tremblantes s'agitèrent comme s'il allait être frappé d'apoplexie :

— Lâche! Imbécile! Misérable vipère! qui t'es glissé dans ma maison pour cracher ton venin sur une ancienne famille.

Pottewal frémit; ses lèvres se contractèrent avec une expression amère, et une sombre lumière brillait dans ses yeux.

— Vous! vous! m'accuser! s'écria-t-il. Ah! si l'éclair de la vengeance céleste devait choisir ici une victime, ce n'est pas sur ma tête, mais sur la vôtre qu'il tomberait. Le serpent qui rampe, qui empoisonne de son venin la vie d'un homme innocent, c'est vous. J'ai été faible, niais, lâche, en effet; autrement, comment me serais-je laissé entraîner par une flatterie hypocrite à un mariage sans amour? Comment n'eussé-je pas brisé la tyrannie qui m'a poussé à risquer mon honneur et ma fortune? Oui, oui, vous avez abusé de ma simplicité, de ma bonté. Moi, les hommes me jugeront; mais vous, vous serez jugé par Dieu! Déjà il vous punit par l'aveuglement qui vous a fait ou-

blier que vous êtes homme; l'argent était votre dieu, votre âme; c'est de l'argent, beaucoup d'argent que vous perdez. C'est juste; vous êtes puni par où vous avez péché.

Un silence solennel régna dans la chambre. Sans doute Romys, malgré son désespoir, avait conservé un dessein secret, car il regardait parfois son beau-fils de côté à travers ses doigts, comme pour observer ce qui se passait dans son esprit.

Pottewal s'approcha de Romys et lui dit d'une voix douce et triste :

— Allons, mon père, ne nous querellons pas. Je suis coupable, du moins d'une folle imprudence. Je m'en repens profondément. Je subirai mon châtiment et supporterai mon sort sans accuser personne d'injustice. Soumettez-vous également à la volonté de Dieu, et pardonnez-moi le chagrin que je vous cause.

— Je vous pardonnerai tout, Francis, répondit Romys dont les yeux rayonnaient d'espoir, mais soyez raisonnable et montrez quelque compassion pour votre femme et pour votre pauvre enfant. Allons, confiez-moi les billets de banque et l'argent.

— Jamais! Cela ne se peut pas, murmura Pottewal.

— Donnez-moi au moins les bijoux de ma fille.

— Non, je veux attendre qu'elle soit revenue.

— Vous êtes donc inexorable comme un bourreau?

— Ma conscience est inexorable.

Romys sauta debout, recula de quelques pas et grommela en croisant les bras sur la poitrine :

— Est-ce votre dernier mot, assassin?

— Dieu nous voit, répondit Pottewal.

— Oh! soyez maudit! hurla Romys, fou de rage et de colère. Et je ne vous appellerais pas lâche et monstre? Comment! vous volez six cent mille francs à une ancienne et honorable famille! Vous souillez le nom de votre femme et vous couvrez votre enfant d'une honte éternelle, même avant qu'il ait respiré. Non seulement vous n'avez pas l'intelligence nécessaire pour lui conserver un morceau de pain; mais vous êtes assez inhumain et assez faible pour vous laisser juger comme banqueroutier frauduleux, sans chercher même s'il existe un moyen d'échapper à cette fatale condamnation. Allez! votre cœur est vide; vous n'avez pas d'âme!

— Un moyen d'échapper à la condamnation? répéta Pottewal.

— Il doit y en avoir un; et si vous n'étiez pas trop bête ou trop lâche, vous l'auriez déjà trouvé.

— Mais quel moyen? Pour l'amour de Dieu, parlez! demanda Pottewal, pâle d'émotion.

— Inutile, s'écria Romys. Si vous aviez assez de force d'âme pour remplir votre devoir, vous n'auriez pas besoin que je vous le fasse comprendre.

— Vous me torturez impitoyablement, mon père, dit Pottewal. Pour épargner cette flétrissure à mon enfant et à ma pauvre femme, je mourrais vingt fois avec joie.

— Mourir? murmura Romys. Plût à Dieu que vous fussiez mort en apprenant votre malheur... On ne juge pas les morts.

Pottewal bondit en arrière, passa les mains dans ses cheveux et regarda son beau-père en face avec un rire étrange. Il était pâle comme un linge; il tremblait et paraissait frappé de démence.

— Quelle lumière! murmura-t-il avec un râle étouffé. Serait-il vrai? Le nom de mon père? Le nom de mon enfant?... Plus de flétrissure sur ma tombe? La prison ne se fermerait pas sur moi?... Ah! ma tête tourne, je rêve, la nuit obscurcit ma vue... mais je vous remercie cependant; il n'y aura qu'une victime. Adieu! Romys, adieu! soyez le père de mon enfant... Dieu vous récompensera!

En achevant ces dernières paroles, il se précipita vers la porte; mais avant qu'il l'eût atteinte, elle s'ouvrit brusquement, et Thérèse s'élança à son cou les bras tendus. D'autres personnes la suivaient.

— Francis! mon bon Francis! s'écria-t-elle, nous vous apportons deux cent mille francs! Plus de chagrin! Soyez content; vous êtes sauvé! Voyez! voyez!

Et elle déplia devant ses yeux toute une liasse de billets de banque.

Pottewal, qui était resté un instant stupéfait, comme s'il ne pouvait croire à la réalité de ce secours inespéré, serrait sa femme contre sa poitrine pendant que de douces larmes lui tombaient sur les joues; il bégaya avec une sincère reconnaissance :

— Thérèse! ma chère femme! je devrais bénir Dieu de mon malheur. Il m'a fait découvrir dans votre cœur un trésor caché de dévouement et d'énergie; il a réuni nos âmes par le lien d'une inaltérable affection. Ah! Thérèse! comme je vous aimerai!

Il ne put pas en dire davantage; mais il fixait sur les deux yeux de sa femme un regard tout chargé d'admiration et d'amour.

M. Romys s'avança. Son visage était contracté, et ses mains tremblaient. Il prit Blondeel par le bras, et demanda d'une voix qui trahissait une pénible agitation :

— Quoi? quoi? Qu'entends-je? J'ai mal compris : cela ne peut pas être. Deux cent mille francs? D'où? De qui?

— D'Ernest, répondit Blondeel, de son chemin de fer qui est accepté, de ma sœur et de moi.

— Mais c'est l'argent de notre famille, bégaya Romys succombant à la violence de son émotion. Huit cent mille francs? Hélas! je mourrai pauvre,

dans la misère, sur la paille! Soutenez-moi, je tombe, vous m'assassinez!

Et il s'affaissa sur une chaise.

Hermine s'élança vers lui, l'entoura de ses bras et dit d'un ton consolateur :

— Non, mon père, ne soyez pas triste. Francis continuera son commerce. Mon Ernest nous aidera à regagner ce que nous perdons aujourd'hui. Ayez confiance dans sa force et dans son bonheur, il soutiendra et augmentera l'honneur de la famille. Il sera la joie de vos vieux jours. Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle tout à coup. Au secours! au secours! De l'eau! de l'eau! Mon père tombe en défaillance!

Elle courut elle-même en gémissant à la cuisine et revint prompte comme l'éclair avec une jatte d'eau. Elle mouilla légèrement avec une inquiétude fiévreuse le front de son père évanoui, et fut aidée dans ces soins pieux par tous les autres, même par Pottewal; car la crainte d'un affreux malheur avait mis fin à toute leur joie.

La servante entra tenant à la main un papier et le tendit à son maître.

— C'est pressé, monsieur, dit-elle, cela vient du télégraphe.

— Ciel! est-il possible! s'écria Pottewal dont les mains tremblantes avaient peine à tenir la dépêche Oui, oui, c'est vrai, Thérèse! chère Thérèse! il y a de meilleures nouvelles de Londres. Le grain a déjà haussé de cinq francs à Anvers. La moitié de notre fortune sauvée! Notre enfant ne sera pas pauvre!

Personne ne répondit à son exclamation, quoique tous en fussent extrêmement émus. On s'empressait toujours avec inquiétude autour de Romys pour tâcher de le tirer de son évanouissement.

— Mon père! mon père! écoutez, s'écria Hermine à son oreille. Il y a de bonnes nouvelles. Pottewal a regagné trois cent mille francs!

Cette phrase retentit jusque dans le cœur de Romys; il ouvrit les yeux et regarda les assistants avec étonnement.

— Trois cent mille francs regagnés? murmura-t-il.

— Oui, oui, les grains ont monté, répondit-on.

— Nous perdons encore trois cent mille francs! dit-il. Assez pour en mourir!...

Pottewal voulut lui serrer la main; mais il le repoussa avec fureur, et s'écria, les lèvres serrées et les yeux flamboyants de haine :

— Soyez maudit! lâche! qui avez dissipé l'argent, le sang d'une ancienne famille!

Il étendit les mains vers Ernest Decock; mais celui-ci recula comme si cette étreinte, en un pareil moment, lui eût fait horreur.

Néanmoins, Romys le pressa dans ses bras et dit :

— Ernest, vous êtes mon seul espoir sur la terre. Devenez l'appui, le sauveur d'une ancienne famille. Gagnez de l'argent, beaucoup d'argent, et je bénirai le sort qui m'a donné un si digne fils.

Hermine jeta un cri de triomphe et se laissa tomber sur le sein de son père :

— Vous bénissez mon mariage? Vous embrassez mon époux? s'écria-t-elle. Ah! il a atteint son but, il a vaincu!

Thérèse s'agenouilla et levant les bras au ciel, elle s'écria :

— Oh! mon Dieu, que vos voies sont impénétrables, que votre miséricorde est infinie! Vous avez eu pitié des victimes d'un mariage sans amour. Vous faites de l'adversité même la source bienfaisante de votre grâce! Ah! pardonnez-moi ma vie passée; je serai bonne, j'aimerai, je veillerai comme un ange gardien sur le bonheur de mon mari que vous me confiez sur la terre. Merci! merci!

Et elle sauta de nouveau au cou de Pottewal qui, dans la prévision d'un heureux avenir, semblait presque fou de joie.

FIN DES BOURGEOIS DE DARLINGEN



LE REVENANT

TRADITION POPULAIRE D'ANVERS

Il n'y a pas de ville plus riche qu'Anvers en traditions populaires. Chaque rue a sa légende, mais il est extrêmement difficile d'arriver à en recueillir un certain nombre, parce que la plupart sont conservées et racontées dans la dernière classe de la population et ne montent même pas jusqu'aux degrés inférieurs de la bourgeoisie. Ilen est de ce genre de traditions nationales comme de beaucoup d'autres : le petit peuple seul les a gardées intactes.

Ensuite, peu d'écrivains jugent convenable ou possible de se faire passer, dans les plus pauvres quartiers de la ville, pour un ami ou pour un voisin, et de recueillir ainsi de la bouche d'une marchande de poisson, d'une ramasseuse de cendres, un conte populaire ou le récit d'un miracle encore inconnu. Une circonstance particulière m'a néanmoins fourni l'occasion d'entendre quelques-unes de ces histoires, sans qu'on pût s'apercevoir de ma présence. Les conteurs étaient quatre jeunes gens qui touchaient à l'âge d'homme et qui, pendant le jour, travaillaient comme apprentis dans un atelier de menuiserie ou de forgeron. A coup sûr leur façon de raconter n'était pas des plus irréprochables, mais l'un d'eux cependant savait donner à son récit un certain charme naïf, une sorte de saveur originale dont je fus frappé, et qui me donna l'idée de confier ses paroles à la presse à titre d'échantillon du dialecte anversois [1].

1. Toute cette légende, écrite en effet en dialecte anversois, offrait de grandes difficultés de traduction. On voudra

Assis sous la fenêtre entr'ouverte d'une maison bourgeoise et sur le soupirail de la cave, ils s'engageaient mutuellement à raconter une histoire. Le premier qui parla fut

KOBE.

Dis donc, Frans, connais-tu l'histoire qu'on a jouée dimanche à la cave des *Poesjenelle?* Tu sais bien, celle où *Insef*[1] se marie à la fin avec la reine de Turquie?

BALTE.

Je la sais aussi, moi.

FRANS.

Est-ce celle de Hanefroek?

SUS.

Eh non! Il y vient un lapin enchanté qui porte une lettre dans une tour à la princesse d'Amérique[2]. Ne sais-tu pas celle-là, Balte[3]?

BALTE.

Je les sais toutes. Je sais *Malehys*, je sais *le Forgeron sorcier*, je sais le *Pot d'Or*, je sais *Saint-Pierre*, je sais la *Vieille Lampe*, je sais le *Chien ensorcelé*, et cent autres encore, si je voulais les conter.

FRANS.

Allons! tirons à la courte paille! (*Ils tirent pour voir qui commencera à raconter.*)

KOBE.

Hourra! vivat! c'est Balte! Voyons l'histoire du docteur Faust ou celle du souterrain du tribunal.

SUS.

Non, Balte, pas celle-là! Raconte plutôt une histoire de diables, de sorcières ou de revenants.

BALTE.

Bon, je vas vous raconter une histoire vraie qui est arrivée sur le petit Marché, un peu plus loin que l'estaminet du *Lapin à la Pipe*.

Il y avait une fois dans cette rue-là une maison à quatre étages, sans compter le grenier, aussi grande et aussi belle que le palais d'un roi. Mais personne ne voulait demeurer dans cette maison, et elle resta vide pendant bien des années, car il y avait un revenant.

SUS.

Ah! ah! cela va-t-il être beau!

BALTE, *fâché.*

Tais-toi donc. Sur le coup de minuit, arrivait un revenant qui courait du haut en bas de la maison, et quand ce manège-là avait duré assez longtemps et qu'une heure sonnait, le revenant se mettait derrière la porte de la rue et commençait à hurler et à gémir si misérablement que chacun en avait compassion.

KOBE, *d'un ton inquiet.*

Est-ce toi qui as soupiré, Sus?

FRANS.

Tiens! en voilà un qui a peur? Il est brave comme un poulet, ce Kobe!

BALTE.

Si Kobe ne se tait pas, je le flanque dans la cave.

Ainsi donc, personne n'osait aller dans cette maison, bien que le revenant ne fît que crier : « Délivrez mon âme! délivrez mon âme! »

On disait, et je crois bien qu'on disait vrai, que c'était l'âme du dernier propriétaire de la maison, et que celui-ci avait, par avarice, caché quelque part un grand trésor. Et vous savez bien que quand quelqu'un meurt avec de l'argent caché sur la conscience, il faut qu'il brûle dans l'enfer jusqu'à ce que l'argent soit retrouvé.

Les choses allaient depuis longtemps ainsi, quand il arriva une fois un vieux soldat des guerres de Napoléon.

Ce soldat s'appelait Jean le Fort, et il avait dit dans un cabaret qu'il irait, rien que pour son plaisir, coucher une nuit dans la maison déserte, si on voulait lui donner d'avance cent florins.

Le maître de la maison dit à Jean :

— Eh bien, topez là, c'est fait. Que faut-il que je vous donne?

— Écoutez, dit Jean : donnez-moi pour commencer un bon tas de bois de hêtre, une douzaine de bouteilles de vin, une bouteille de genièvre, un pot rempli de pâte et une bonne poêle pour y faire cuire mes *pankeken*[1].

— Vous aurez tout cela, dit le maître.

Et quand on le lui eût donné, Jean s'en alla vers le soir dans la maison avec ses provisions.

bien tenir compte de cette circonstance qui ôte au récit beaucoup de son mérite.

1. Il existe à Anvers de nombreuses caves où, pendant l'hiver, on représente pour les enfants toute sorte d'histoires au moyen de marionnettes qu'on nomme *Poesjenellen* (polichinelles). *Snoef* est un personnage qui paraît dans toutes les pièces, et qui, comme Arlequin, est particulièrement chargé d'amuser les spectateurs. C'est ordinairement l'acteur favori de l'honorable public.

2. Les héros des histoires anversoises épousent infailliblement à la fin une fille de roi, une princesse de Turquie, d'Amérique ou d'Espagne, ou bien, s'il s'agit de revenants, trouvent un grand pot de fer rempli d'or.

3. *Balte*, Barthélemy ; *Sus*, François ; *Kob*, Jacques.

Il commença par faire un feu comme s'il avait voulu brûler la maison, et il en approcha le pot pour faire lever la pâte.

Pendant que la pâte levait, Jean se mit à casser le cou aux bouteilles, l'une après l'autre, et à la longue il se trouva ivre comme un vieux Suisse; mais il n'avait pourtant pas perdu la tête et savait très bien ce qu'il disait ou faisait.

Bon! mais après avoir bu assez longtemps, il commença à avoir faim. Il mit la poêle sur le feu et y versa une bonne cuillerée de pâte. Ça sifflait que c'était un plaisir... et ça sentait... une vraie odeur de restaurant, quoi!

Voilà donc que c'était bien; le *koek* de Jean était déjà brun d'un côté, et il le jeta en l'air dans la cheminée, pour le retourner.

Mais juste au moment où il le remettait sur le feu voilà qu'il tombe quelque chose de la cheminée, voilà le *koek* dans les cendres!

— Mille... je ne sais quoi! s'écria Jean. N'y a-t-il pas de quoi jurer? Si brun et si friand! et maintenant le voilà, mon *koek* des âmes[2]! Mais qu'y faire? se dit-il à lui-même. Bah! je vais mettre une cuillerée de pâte dans la la poêle.

Pour lors, voilà que ça recommence à siffler, qu'il y avait de quoi gagner une faim comme si on n'avait pas mangé de trois jours.

Mais Jean quitte la queue de la poêle et ramassa la chose qui était tombée par la cheminée.

Devinez un peu ce que c'était!... C'était un os de mort, un bras!

Pour lors Jean éclata de rire, et dit en riant:

— Ah! ils croient me faire peur en se moquant de moi; eh bien, ils ne s'y prennent pas mal avec leurs os de cheval! Ils jetteraient tout le charnier par la cheminée que je ne tournerais pas la tête! Belle malice cousue de fil blanc!

Bon! Quand le *koek* de Jean fut cuit à moitié, il se dit à lui-même: Vous ne m'attraperez pas cette fois-ci, malins que vous êtes! Je mangerai plutôt le *koek* à moitié rôti... Et il étend la main pour prendre le *koek*; mais voilà que tout d'un coup il tombe par la cheminée tout une échine, et voilà le *koek* dans les cendres.

— Jésus, Maria! s'écria Jean; est-ce que je verrai toute ma pâte s'en aller au diable comme ça?

Oui, mais ce qui était tombé dans sa poêle, c'était tous petits os attachés ensemble, enfin une échine d'homme, quoi!

Jean se fâcha tellement qu'il empoigna l'échine et la lança de toutes ses forces contre le mur.

Il vint s'asseoir tout mécontent auprès de sa poêle, et essaya à plusieurs rerpises d'y mettre une cuillerée de pâte, mais chaque fois qu'il voulait tirer le *koek* de la poêle, il tombait dedans un os ou un autre, et çà dura ainsi jusqu'à ce qu'à la fin il tomba une tête de mort.

Jean entra dans une terrible colère, et lança la tête de mort aussi loin qu'elle voulut rouler.

Puis il se remit à cuire tranquillement, et il finit par avoir sur la table tout un plat de *koeken*, qu'il se disposa à manger.

Pendant qu'il était assis à bien manger et à bien boire, voilà qu'un coup se fait entendre. Jean compta: il était minuit!

Aussitôt, ayant levé les yeux, Jean aperçut, dans le coin où il avait jeté les os, un affreux squelette.

Car, sur le coup de minuit, tous les os s'étaient remis ensemble, et le revenant était là avec un grand drap blanc sur le dos. Le pauvre diable était devenu si maigre, à force de rôder et de courir, qu'on pouvait voir à travers son ventre.

Jean regarda le revenant pendant un certain temps et se frotta les yeux, car il croyait se tromper; mais comme le spectre bougea, il vit bien qu'il avait affaire à un vrai revenant.

— Ah çà, bonjour, mon brave! dit Jean. Comment va la santé?

Le revenant ne dit rien; mais il fit un signe du doigt comme s'il voulait dire: « Viens ici! »

Mais Jean était trop fin pour y aller.

— A propos, dit-il, si tu veux rester là jusqu'à demain matin, à ton aise! Mais moi, à ta place, j'irais m'asseoir près du feu; car ce coin-là est plein de rhumatismes, et tu pourrais bien y attraper un bon rhume. Ah çà, mais dis-moi donc quelle langue tu parles! Dis-moi, parlerais-tu français? Non plus! Retourne à ton cercueil, vieux farceur! Si tu viens de Dieu, parle; si tu viens du Diable, va-t'en!

Mais le revenant restait à la même place et ne cessait de faire signe à Jean de venir à lui.

Jean se remit tranquillement à manger et ne s'inquiéta plus du revenant.

Quand cela eut duré quelque temps, voilà qu'il sonna minuit et demi, et que le revenant leva ses maigres jambes et s'approcha lentement de Jean en lui faisant toujours signe du doigt.

Mais Jean se leva tout à coup et cria au revenant:

— Ah çà, voyons, je n'ai qu'une chose à te dire; parle autant que tu voudras, mais ne me touche pas; sinon nous redeviendrons mauvais amis!

Le revenant étendit le doigt et en toucha la main de Jean, qui sentit comme une brûlure et vit se lever sur sa main une grosse ampoule.

— Sacrebleu! s'écria Jean, c'est comme çà que

1. Sorte de beignets faits dans une poêle avec de la pâte levée ou fermentée.

2. La personne qui mange le premier *koek* ou *pankoek* dit un pater à l'intention des âmes du purgatoires: de là le nom de *koek des âmes*.

tu veux faire connaissance avec moi? Il paraît que tu as les mains chaudes, voisin... Mais pas de ça! je vais t'apprendre à ne plus recommencer... Tiens, voilà le premier atout!

Et Jean frappa avec une bouteille vide juste sur le crâne du revenant, mais il ne le toucha pas et ne frappa que l'air.

Alors Jean se fâcha pour de bon. Il voulut empoigner le revenant et le terrasser, mais il n'y réussit pas; quand il croyait bien le tenir, il ne tenait rien.

— Attention, s'écria-t-il enfin, voilà assez longtemps que cela dure; tu peux bien me dire maintenant ce que tu veux. Pourquoi viens-tu me chercher noise? Je n'ai pas d'affaire avec toi ni avec ta famille! Laisse-moi donc en paix et va-t'en!

Mais le revenant ne cessait de faire signe et de montrer la porte.

Jean prit donc son chandelieret dit au revenant:

— Allons! voyons ce que tu veux. Marche devant, je te suivrai.

Le revenant ouvrit la porte et montra l'escalier à Jean, mais celui-ci était trop malin pour se laisser prendre, et il dit:

— Va toi-même devant!

Car, s'il avait marché le premier, le revenant lui aurait sûrement tordu le cou.

Ils arrivèrent enfin dans l'allée, et il y avait là une grande pierre sépulcrale avec un anneau de fer qui y était scellé.

Le revenant leva la pierre, et dessous il y avait une grande fosse où se trouvaient trois grands pots de fer remplis de pièces d'or.

Et dès que Jean eut vu l'or, le revenant se mit à parler.

— Voyez-vous cet argent? demanda-t-il à Jean.

— Ah! farceur, dit Jean, tu parles flamand? Nous commençons à nous entendre. Je parle français aussi, sais-tu? car j'ai servi cinq ans du vivant de Napoléon! Oui, oui, je vois briller là quelque chose qui a joliment l'air de pièces de dix florins.

Le revenant retira les trois pots de la fosse, et dit d'une voix creuse:

— Voilà trois pots remplis d'or que j'avais cachés avant ma mort!

— J'ai dû brûler en enfer jusqu'à ce que ces pots fussent découverts, — et vous venez de me délivrer de l'enfer.

— Je t'ai délivré de l'enfer! s'écria Jean; j'en suis, ma foi, bien fâché! Tu es un joli garçon, tu peux t'en vanter! Je n'en dirai rien, car le sang me bout!

— Je ne brûle plus maintenant! dit le revenant. Tiens, voici ma main, elle est toute froide...

— Merci de la bonté, dit Jean; garde pour toi tes mains osseuses. Faisons-nous aussi peu de compliments que possible. Tu as accointance avec le diable, n'est-ce pas?

— Voyons, dit le revenant, des trois pots d'or que voilà, je vous prie d'en donner un aux pauvres, un à l'église, afin qu'elle dise des messes pour mon âme, et...

— Holà! s'écria Jean, un instant! Et qu'aurai-je donc, moi?...

— Le troisième pot, dit le revenant, est pour vous.

— Pour moi! s'écria Jean tout joyeux. Il y a de quoi en perdre la tête. Viens ici que je t'embrasse sur tes joues de faïence!

Et Jean bondit de joie; mais il trébucha, tomba dans la fosse et sa lumière s'éteignit. Il sonnait justement une heure.

Voilà donc Jean dans l'obscurité.

— Hé! crie-t-il aussi fort qu'il peut, dis donc, où es-tu? Hé, mon cher revenant, viens donc ici! Je t'ai délivré de l'enfer, tu peux bien me faire sortir de ce trou.

Mais le revenant avait disparu.

Jean grimpa à grand'peine hors de la fosse et ramassa sa chandelle.

Il remonta au premier étage, et après s'être un peu réchauffé et avoir bu encore deux bouteilles, il s'endormit.

Le lendemain, Jean fit ce que le revenant lui avait dit. Il donna un pot aux pauvres, un pot à l'église et garda le troisième pour lui.

Et Jean se trouva riche, car son pot contenait au moins mille millions.

Et Jean logea dans une grande maison, eut voiture et chevaux, coucha dans un lit de velours, but du vin et alla à l'estaminet tous les jours...

Ici un long groin surgit et l'histoire finit[1]!

1. Cette bizarre conclusion termine tous les contes populaires d'Anvers et de la Campine.

FIN DU REVENANT ET DU TOME NEUVIÈME



Il se souleva. (Page 2.)

LES MARTYRS DE L'HONNEUR

I

Le 20 juillet 1849, une belle voiture de louage roulait lentement dans une rue écartée de la ville de Gand.

Le cocher avait l'air de ne pas trop savoir où il devait aller, car il ralentit encore l'allure de ses chevaux, et se tourna vers le voyageur assis dans sa voiture.

— Plus loin, dit celui-ci, à gauche, au n° 70, une petite porte verte.

Le cocher s'arrêta devant une vieille maison de modeste apparence où il sonna, et le voyageur descendit.

C'était un homme d'un âge mûr, qui paraissait avoir dépassé de beaucoup la quarantaine. Son visage fatigué portait les traces du chagrin ou de la maladie; mais, à la finesse de ses traits, à la distinction de sa tournure et à l'élégance de ses vêtements, il était facile de reconnaître un homme du grand monde.

Il attendit quelques instants devant la petite porte verte qui ne s'ouvrait pas; puis, réprimant un mouvement d'impatience, il portait déjà la main au bouton de la sonnette, lorsque le bruit d'un verrou qu'on retire se fit entendre à l'intérieur, et la porte s'ouvrit. Une vieille femme qui avait l'air d'une servante parut sur le seuil, et, sans dire un mot, regarda timidement le voyageur et sa voiture.

— N'est-ce pas ici, ma bonne femme, que demeure M. Homans? demanda-t-il.

— Que dites-vous, monsieur? Je ne vous comprends pas! cria-t-elle d'une voix perçante.

Il répéta sa question; mais la servante, qui ne l'avait pas mieux compris que la première fois, lui fit signe d'entrer, ferma la porte derrière lui, et cria de nouveau en portant la main à son oreille :

— Il faut parler plus haut, monsieur; j'ai l'oreille un peu dure. Entrez, entrez.

Elle l'introduisit dans une grande pièce, et reprit :

— Maintenant, monsieur, parlez haut, et dites ce que vous désirez.

L'étranger, sans se formaliser des façons brusques de la vieille femme, éleva la voix, et articula lentement, en appuyant sur chaque syllabe :

— Suis-je bien ici chez M. Homans, l'ex-intendant des barons van Berkhout, qui a toujours habité Bruxelles?

— Il n'est pas nécessaire de crier si fort, monsieur, je ne suis pas sourde. Vous me demandez si M. Homans vit encore et comment il se porte. Certes, qu'il vit encore. L'hiver entier il a été très souffrant; mais maintenant il se rétablit. Combien de temps cela durera-t-il? Le bon Dieu seul le sait. Quatre-vingt-deux ans et à moitié aveugle!...

— Pourrais-je le voir?

— Non, monsieur; depuis des mois il ne reçoit plus personne, excepté le curé et le docteur.

— C'est que je viens de Hollande tout exprès pour lui parler. Il me connaît bien... Tenez, voici ma carte. Portez-la lui, il me recevra tout de suite.

— Je ne le crois pas, monsieur, dit la vieille en secouant la tête. Je vais toujours lui porter votre carte. Veuillez vous asseoir, je reviens à l'instant, probablement avec un refus; M. Homans est absolument décidé à ne plus voir personne.

Elle sortit, laissant le visiteur assez inquiet du succès de sa démarche. Mais il se dit qu'après tout, si on ne le recevait pas, il pourrait trouver un autre moyen pour pénétrer auprès du vieillard

En sonnant à la porte de cette maison, si modeste à l'extérieur, il avait pensé que l'ex-intendant des barons van Berkhout était peut-être, sur ses vieux jours, tombé dans la gêne, et, dans ce cas, il eût été fort heureux de lui venir en aide. Mais l'examen du petit salon où il attendait lui montra qu'il s'était trompé; car la pièce, convenablement meublée, et dont le parquet était couvert d'un moelleux tapis, attestait que le propriétaire jouissait d'une certaine aisance.

La servante descendit et cria en levant les bras au ciel :

— Monsieur, monsieur, c'est une chose étonnante. Dès que mon maître, après avoir mis ses lunettes, a pu lire le nom qui se trouve sur votre carte, il s'est levé de son fauteuil, et s'est tenu debout pendant plus de deux minutes, lui qui depuis un mois ne pouvait plus se lever sans aide! Puis il a levé les yeux au ciel, et s'est écrié : « Hammes! Hammes! Est-il possible? Il vit encore, et Dieu ne l'a pas puni! » Ah! combien mon pauvre maître paraissait irrité lorsqu'il retomba comme épuisé sur son fauteuil. Vous vous nommez Hammes! Vous lui avez donc fait du mal autrefois, monsieur? Un si brave homme, ce n'est pas bien...

— Et il refuse de me recevoir? dit tristement l'étranger sans répondre aux questions de la vieille. Soit! J'aurai recours à d'autres moyens pour lui parler.

Et il fit quelques pas vers la porte.

— Mais non, vous vous trompez, monsieur, s'écria la servante. Il m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de lui. Venez, suivez-moi.

Elle monta l'escalier jusqu'au second étage, suivie de l'étranger. Là, elle ouvrit une porte en disant :

— Entrez, monsieur, voici mon maître.

Le vieillard, enveloppé dans une robe de chambre, était enfoncé dans un large fauteuil, et appuyé sur d'épais oreillers. Il était d'une maigreur extrême. Près de lui se trouvait une petite table chargée de tisanes et de médicaments. Le pauvre homme semblait n'avoir que bien peu de temps à vivre.

Mais l'apparition du visiteur inattendu lui imprima comme une secousse électrique et pour un moment lui rendit ses forces. Il ôta vivement ses lunettes pour mieux voir de loin, et, se cramponnant de ses deux mains osseuses au bras de son fauteuil, il se souleva en avançant sa tête tremblante.

— Je vous salue, mon bon monsieur Homans, dit l'étranger. Je suis heureux de vous revoir encore après bientôt vingt ans. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis le comte de Hammes.

— Ma vue est trouble, je ne vous vois pas bien, répondit l'ex-intendant, frémissant d'agitation; mais mon cœur, qui bat à se rompre, m'assure que vous dites la vérité. Oui, c'est vous qui êtes le comte de Hammes; oui, c'est vous qui avez empoisonné mes vieux jours. Depuis cette époque fatale, je n'ai plus eu que deuil et chagrin. Ah! si vous saviez le mal que vous m'avez fait!

— Du mal, à vous? dit le comte; jamais! vous vous trompez, mon brave homme.

— C'est vrai, répliqua Homans avec une âpre ironie, pas à moi : à mon maître, le baron van

Berkhout, et à son unique enfant. Mais n'est-ce pas la même chose? Les seigneurs de Berkhout ne m'ont-ils pas élevé par pitié, moi, pauvre orphelin? ne m'ont-ils pas protégé et comblé de bienfaits? n'ont-ils pas fait de moi un homme? ne m'ont-ils pas confié la gestion de leurs biens? n'ai-je pas été honoré de leur confiance et de leur amitié? Aussi je souffre autant qu'eux-mêmes de leur malheur, et je hais celui qui fut la cause de leur ruine et peut-être de leur mort prématurée!

— Morts? Ils sont morts? balbutia le comte, en pâlissant.

— Je n'en sais rien, mais je le crains.

— Vous parlez de ruine? S'ils vivent encore, ils ont donc perdu leur fortune?

— Je n'en sais rien non plus.

Le comte, qui, par égard pour la faiblesse du vieillard, s'efforçait de contenir son impatience, approcha un fauteuil et prit place auprès du vieillard.

— Calmez-vous, mon bon monsieur Homans, dit-il. Nous n'avons peut-être pas bien agi envers le baron van Berkhout, mais qui pouvait prévoir qu'il en résulterait des suites aussi graves? Pareille chose arrive souvent dans le monde sans que...

— Quoi? interrompit l'ex-intendant. Un mariage, qui devait couronner un amour sincère et depuis longtemps partagé, est décidé entre vos deux familles. Toute la noblesse s'en occupe, le monde en parle comme d'une union des mieux assorties, Sa Majesté le roi lui-même vous félicite, les fiançailles sont célébrées... et pour de simples raisons politiques vous retirez tout à coup la parole échangée, et vous livrez mon maître et sa fille à la malignité publique! Vous ne le connaissiez donc pas? Sinon, vous lui aviez sciemment et volontairement donné le coup de mort. Mon maître avait la réputation d'être sévère et inflexible; il était, au contraire, généreux et bon : mais le sentiment qui dominait en lui, c'était la dignité de sa race. Dans sa fierté ombrageuse, la moindre apparence d'une flétrissure à son nom devait le frapper mortellement. C'est la seule chose qui puisse expliquer l'étrange résolution qu'il a prise, et qui, sans cela, eût été incompréhensible. Ah! seigneur comte, vous ne le saviez peut-être pas bien à ce moment-là, mais, quand vous forciez, malgré ses larmes, votre pauvre fils, votre bon Guillaume à un autre mariage, vous détruisiez à jamais le bonheur de deux personnes aussi nobles que généreuses et dignes l'une de l'autre, si bien que Dieu, qui est juste, vous demandera compte un jour de votre cruauté!

Le comte avait fait un mouvement et murmuré quelques paroles pour répondre au vieillard; mais celui-ci, entraîné par son émotion, ne s'était pas laissé interrompre.

— Mais, mon brave homme, vous vous trompez, dit enfin le comte. C'est moi-même qui étais le fiancé d'Hortense; c'est moi qui suis Guillaume de Hammes, dont vous pl ignez le sort qui était bien malheureux en effet. Mes parents sont morts depuis nombre d'années; ils se sont assez amèrement repentis de leur fatale résolution pour que nous puissions espérer leur pardon devant le tribunal de Dieu.

— Vous êtes Guillaume, Guillaume de Hammes? murmura Homans avec un joyeux sourire. Oui, vous devez avoir beaucoup souffert, dans les premiers temps surtout, je n'en doute pas.

— Toute ma vie!

— Mais vous êtes marié depuis... depuis dix-huit ans. Assez longtemps pour avoir oublié ma pauvre maîtresse...

— Oublié? Pas un instant. J'étais poursuivi sans relâche, comme d'un remords de conscience, par la question de savoir si, en acceptant la main de la comtesse de Hascot, je n'avais pas commis une lâcheté. Et cependant je suis convaincu que, dans une situation comme la mienne, l'homme le plus courageux n'aurait pu agir autrement. Si vous saviez quelle terrible pression on a exercée sur moi de toute part! mon père, ma mère, mes oncles, toute la cour, le roi lui-même. La haine politique enflammait leurs cœurs. J'allais, me disait-on, m'allier par les liens du sang avec des ennemis de mon roi et de ma patrie. Chacun repoussait ce mariage comme un déshonneur éternel pour ma famille. Quoi qu'il en soit, j'ai cruellement expié mon obéissance par vingt ans d'une existence amère et désolée.

— Je vous crois, monsieur Guillaume; vos lettres, que j'ai lues, ne m'ont laissé aucun doute à cet égard. Cette rupture violente vous a rendu aussi malheureux que ma pauvre maîtresse.

— Hortense m'a cru coupable d'une trahison volontaire, n'est-ce pas?

— Ah! l'excellent cœur! Elle vous excusait auprès de son père en versant des larmes de pitié, car elle pensait moins à son propre chagrin qu'au désespoir que vous deviez éprouver.

— Et le baron van Berkhout?

— Ah! quant à lui, c'était bien différent. Il était furieux, et voulait se rendre en Hollande pour forcer votre père à se battre en duel, pour laver ainsi dans le sang l'injure faite à sa famille. Mais, tant que l'on ignora votre mariage avec la comtesse de Hascot, mademoiselle Hortense fit espérer à son père que le vôtre reviendrait sur sa décision. La longue lettre que vous écrivîtes alors encouragea cette espérance... et plus tard... plus tard,

hélas! ils quittèrent la Belgique pour ne jamais revoir leur patrie.

— Et où sont-ils maintenant? demanda le comte.

Le vieillard leva les épaules sans rien dire.

— Vous devez le savoir. Voyons, soyez bon, dites-le moi.

— Je l'ignore. Personne en Belgique ne le sait... Et si je le savais, je ne vous le dirais pas, car j'ai des raisons de croire que mes maîtres, s'ils sont encore en vie, désirent que nul de ceux qu'ils ont connus autrefois ne sache où ils sont.

Ce refus catégorique du vieillard parut affliger profondément le comte. Il s'imaginait que Homans en savait plus qu'il n'en voulait dire, et il espérait parvenir, avec un peu de patience, à lui arracher des explications qui le mettraient sur la trace de nouvelles recherches à faire.

— Reposez-vous un peu, monsieur Homans, vous pourriez vous fatiguer, dit-il.

— Me fatiguer! répondit le vieillard avec un sourire ironique. Si tout mon corps était aussi sain que ma tête et ma poitrine, je vivrais encore longtemps. Mais j'ai d'autres rouages détraqués dans mon horloge. Je n'ai jamais été malade à proprement parler, monsieur le comte; mais c'est l'âge : je m'éteindrai comme une lampe qui n'a plus d'huile.

— Je vous demande pardon de vous tenir si longtemps; mais vous devez comprendre le vif intérêt que je prends au sort d'Hortense, la seule femme que j'aie aimée, et qui m'aurait rendu heureux ici-bas, si un fatal concours de circonstances imprévues ne nous avait pas condamnés tous les deux à une vie de regrets et de douleur.

— Mais, lors même que vous sauriez où se trouvent actuellement mes maîtres, que pourriez-vous faire pour eux? demanda le vieux Homans. Quel est votre but, monsieur?

— Mon but? je vais vous le dire. Je n'ignorais pas que, peu après mon mariage avec la comtesse de Hascot, vos maîtres vendirent toutes leurs propriétés en Belgique et disparurent du pays, sans faire connaître le lieu de leur retraite, excepté à quelques personnes sûres et dévouées. Mais depuis, comme je ne cessais de penser à eux, il me vint, je ne sais trop pourquoi, la crainte qu'ils n'eussent perdu leur fortune et qu'ils ne vécussent dans le besoin. J'étais déjà riche de mon chef, et de plus j'avais hérité de mon oncle maternel, qui m'a laissé une fortune considérable, de sorte que je pouvais me dire un des plus riches propriétaires des Pays-Bas. J'éprouvai un désir ardent de connaître la résidence du baron van Berkhout et de sa fille, et, si c'était nécessaire, de sacrifier une partie de cette fortune pour les rétablir dans la situation que leur avait probablement fait perdre la résolution de mes parents.

— De l'argent au baron van Berkhout! dit le vieillard avec un sourire indigné. De l'argent venant de vous! Où sont donc vos sens, monsieur le comte?

— Je le sais, vous avez raison, monsieur Homans; mais Hortense pouvait rester seule au monde, et j'espérais qu'elle, du moins, pourrait croire à la pureté de mes intentions. Dans ce temps-là, ma femme vivait encore, et, quoiqu'elle m'eût rendu profondément malheureux, je m'abstins, par égard pour elle, de démarches qui auraient pu être mal interprétées. Mais, aujourd'hui que la comtesse est morte depuis dix-huit mois, je suis tout à fait libre. Mon bon monsieur Homans, je vous en conjure par votre dévouement pour vos maîtres, dites-moi où je puis les trouver : apprenez-moi du moins si quelques centaines de mille florins qui leur parviendraient par une main inconnue pourraient ajouter quelque chose à leur bien-être.

— Je ne doute pas de la droiture de vos intentions, répondit le vieillard; mais croyez-moi, je ne sais rien, absolument rien

Il y eut un moment de pénible silence. Le comte poussa un profond soupir et serra les poings avec dépit.

— Vous êtes peu généreux en m'opposant un refus impitoyable, murmura-t-il. Vous me cachez la vérité!

— Jugez-en, monsieur le comte, répliqua le vieil intendant. Tout ce que je sais, je vais vous le dire aussi brièvement que possible.

— Oh! merci! Je vous écoute.

— Ce sera peu de chose, monsieur le comte... Il y avait donc promesse de mariage entre ma jeune maîtresse et vous, et tout le monde applaudissait à l'alliance de vos deux nobles familles, de deux jeunes gens si beaux et si dignes d'être aimés. La lutte entre les Belges et les Hollandais aux sein des états généraux et dans les feuilles publiques avait atteint une vivacité inquiétante.

» Jusqu'à cette époque, mon maître avait tenu ouvertement pour le roi Guillaume; mais alors, dans la question de la séparation administrative entre les provinces du Midi et celles du Nord, il se prononça en faveur de la Belgique. Ce fut assez pour lui attirer la disgrâce du roi et la haine de votre père. Votre mariage fut retardé. La Révolution de 1830 éclata, et vous vous refugiâtes en Hollande, auprès du roi. Je n'ai pas besoin de vous dire que mademoiselle Hortense, qui vous aimait sincèrement, en fut malheureuse et pleura son bonheur perdu. C'est alors que vous écrivîtes une longue lettre pour consoler et rassurer le père et la fille en leur certifiant que, quoi qu'il pût advenir, vous

resteriez fidèle à votre promesse. Cette lettre éloquente, et probablement sincère en ce moment, eut tout l'effet que vous en attendiez. Mon maître et sa fille se calmèrent et espérèrent pendant quelques semaines; mais alors ils reçurent votre seconde lettre, celle où vous leur appreniez, en des termes empreints de la plus vive douleur et du plus grand désespoir, que vous alliez contracter mariage avec la comtesse de Hascot; vos parents, vos oncles, le roi lui-même le voulaient, et vous ne pouviez qu'obéir.

» Cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. Mademoiselle Hortense tomba évanouie en poussant un cri déchirant, et demeura longtemps sans connaissance; le baron van Berkhout jura qu'il allait partir pour la Hollande, et vous provoquer en duel, vous ou votre père. Rien, disait-il, ne pouvait laver l'injure faite à son *honneur*, si ce n'est la mort d'un de ses offenseurs. Il donna des ordres pour pouvoir se mettre en route dès le lendemain, et ni les supplications ni les larmes de sa fille ne purent le détourner de son projet. Dans la soirée, pendant que les domestiques causaient entre eux de cette triste affaire, nous entendîmes tout à coup fermer avec fracas et fermer à clef la porte de la chambre du premier étage où le baron se trouvait avec mademoiselle Hortense. Puis, des cris de la jeune fille, qui paraissait appeler au secours et demander grâce. Nous écoutâmes en frémissant, mais nous ne pouvions comprendre ni les plaintes de la demoiselle ni les menaces du baron furieux. Le bruit allait en augmentant. Nous craignions que notre maître n'eût perdu la raison, et que, dans son égarement, il n'attentât aux jours de sa fille...

— Mon Dieu! que se passait-il donc? demanda le comte avec angoisse.

— Je n'en sais rien, Dieu seul le sait, continua le vieillard. Pendant longtemps le respect nous empêcha de prendre un parti et d'intervenir. Mais à la fin, ne pouvant résister à mon inquiétude, je montai l'escalier quatre à quatre, suivi des domestiques, et bien résolu à enfoncer la porte si le baron, dans sa démence, refusait de l'ouvrir. Au premier coup frappé sur la porte, le baron cria : « Qui est là? » Et lorsque je lui dis que c'était moi, son intendant, il me répondit d'une voix altérée : « Ah! je vous en prie, Homans, veuillez attendre un instant : je vais vous ouvrir tout de suite. » — En effet, monsieur le comte, au bout de quelques minutes d'un silence effrayant, mon maître ouvrit la porte et nous demanda avec calme, mais avec une certaine surprise : « Eh bien, qu'est-ce que cela signifie? Que faites-vous là tous? Vous paraissez effrayés? Est-il étonnant que des gens de qualité tels que nous soient affligés d'être frappés dans leur *honneur?* Descendez tranquillement, et laissez-nous pleurer sur notre humiliation. » — Nous vîmes mademoiselle Hortense assise sur une chaise. Elle avait certainement pleuré, car elle avait les yeux rouges; mais elle remuait la tête pour confirmer les paroles de son père, et elle souriait, ou du moins elle s'efforçait de sourire. Pleins de confusion, nous nous empressâmes de redescendre, mais le baron me rappela et m'ordonna de le suivre dans son cabinet. Il me dit d'un ton bref et avec une expression saisissante : « Homans, j'ai confiance dans votre dévouement et dans votre discrétion : je vous en demande une nouvelle preuve. Écoutez et retenez ce que je vais vous dire : je ne vais pas en Hollande; cela m'est absolument impossible à présent. Je laisse ma vengeance à la justice de Dieu. Je ne veux pas non plus rester ici, où j'ai reçu ce sanglant affront. Je pars demain avec ma fille pour les pays lointains. J'ignore quand nous reviendrons. Veillez à ce que tout reste ici sur un bon pied; mais surtout empêchez les domestiques de jaser au dehors sur ce voyage. Prenez aussi vos mesures pour que personne de nos connaissances, sous quelque prétexte que ce soit, ne s'avise de nous chercher. Si quelqu'un vous interroge, dites que nous sommes partis pour la Suisse, pour l'Italie, mais que vous n'avez pas de nos nouvelles, et que vous ne savez pas positivement où nous sommes... A vous, Homans, le dévoué serviteur et l'ami de notre maison, je confierai, mais sous le sceau du secret le plus inviolable, entendez-vous bien, que nous resterons aux environs de Weslar, où je possède, comme vous savez, une grande ferme et un pavillon de chasse sur le territoire de Draunfels. Ne m'écrivez pas. Soyez muet pour tout le monde, et empêchez autant que possible que l'on parle de nous... M'avez-vous compris? Puis-je me confier à vous? »

» Je promis naturellement de faire tout ce que mon malheureux maître désirait. Le lendemain, il partit, avec sa fille. Lorsque je les vis s'éloigner, sans savoir si je les reverrais jamais, j'éclatai en sanglots.... mais, hélas! ils étaient partis!

A ce pénible souvenir, les yeux du vieillard se mouillèrent de larmes.

— Ils étaient partis, et depuis lors vous ne les avez plus revus? demanda le comte d'une voix altérée par l'émotion.

— La demoiselle? Non. Je n'ai pas eu le bonheur de la revoir. Mais, peu de temps après, le baron van Berkhout est revenu deux fois à Bruxelles. La première, il me fit donner une procuration notariée pour vendre, au plus vite et à n'importe quel prix, tous ses biens, même le mobilier qui garnissait l'hôtel de ses pères. C'était en pleine Révolution; les propriétés étaient en

forte baisse. Il était difficile de trouver immédiatement des acquéreurs, à moins de faire des sacrifices énormes. Mes maîtres y perdirent 50 pour 100... La seconde fois le baron vint chercher les fonds publics de toute espèce que, par son ordre, j'avais achetés à la Bourse. Il congédia ses domestiques en leur donnant deux années de gages, et à moi, dans sa générosité ,il me donna une somme suffisante pour mettre mes vieux jours à l'abri du besoin. Depuis lors, je n'ai pas eu la moindre nouvelle de lui. Trois ans plus tard, j'ai fait moi-même le voyage de Draunfels. La ferme et le pavillon de chasse étaient également vendus, et l'on m'apprit que le dernier propriétaire était parti avec sa fille pour visiter la Palestine... Voilà, monsieur de Hammes, tout ce que je sais. Ah! que n'avez-vous pu prévoir les terribles conséquences que devait avoir la rupture de votre promesse!

— Je suis peut-être coupable, en effet, répondit le comte en soupirant. Vous ne pouvez donc rien me dire pour me mettre sur leurs traces? C'est à en devenir fou de désespoir! Croyez-vous, Homans, qu'ils puissent être dans le besoin?

— Monsieur, c'est une idée qui me poursuit depuis plusieurs années dans mes rêves. Une fortune si grande qu'elle soit, qui est tout entière en papier, est bien chancelante. Voyez la Révolution qui a éclaté en France, l'année dernière. Tous les fonds ont subi une énorme baisse. Il n'en faut pas davantage pour ruiner complètement des gens qui ont une certaine position.

— Ciel! par ma faute, la bonne, la noble Hortense pourrait souffrir de la gêne et vivre dans la médiocrité! Le sort m'est contraire, mais je veux lutter jusqu'au bout. Je saurai, oui, je saurai où elle est. Demain je pars pour Weslar et pour Draunfels; je veux découvrir leurs traces et les suivre, eussent-ils parcouru le monde entier... Maintenant, mon bon monsieur Homans, permettez-moi de vous serrer la main. Je vous remercie de votre bon vouloir, et je prie Dieu de guider mes pas. Si quelque chose, une aide pécuniaire par exemple, peut contribuer à votre bonheur, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Non, non, monsieur, je vous remercie de tout mon cœur, répondit le vieillard en faisant un mouvement pour recommander le silence au comte. J'ai une idée... Une seule personne à Bruxelles pourrait peut-être vous renseigner... Et encore j'en doute.

— Une personne qui pourrait me donner des renseignements sur le séjour d'Hortense? s'écria le comte avec joie. Oh! parlez, je vous en prie.

— Non, mais des renseignements sur leur résidence antérieure. C'est le notaire Bortels, qui demeure à Bruxelles, rue Neuve. C'est lui qui a passé l'acte de la vente des biens de mes maîtres. Et voici sur quoi ma supposition est fondée : une quinzaine d'années après le départ de mes maîtres, le notaire en question a fait un voyage d'affaires à Vienne. A son retour, il a fait offrir en vente à la Bourse une quantité de fonds publics parmi lesquels j'ai cru reconnaître ceux que j'avais remis au baron van Berkhout; mais je n'en étais pas sûr. Peu de jours après, le notaire est venu me voir et s'est informé d'une façon détournée et mystérieuse de ma situation et de celle de plusieurs anciens serviteurs du baron. Je supposai qu'il avait vu mon maître à Vienne, et je l'interrogeai sur ce point; mais il le nia, et je me mis à douter. Maintenant cela me revient. Avec vous, monsieur le comte, et connaissant vos généreuses intentions, il sera peut-être plus communicatif.

Le comte de Hammes serra les deux mains du vieillard.

— Ah! combien je vous remercie! Je cours à Bruxelles. Puissé-je réussir! Dans ce cas, monsieur Homans, vous me reverrez.

Et il prit congé en toute hâte.

II

A une couple d'heures de marche de la ville d'Ypres, tout près de la frontière française, s'élevait un château nommé la cour du Temple, parce que, suivant la croyance populaire, il avait appartenu jadis à l'ordre des Templiers. Depuis une dizaine d'années, il avait été rebâti en style moderne et montrait, au milieu d'arbustes en fleurs, sa belle façade, récemment peinte en blanc, que la vive lumière du soleil d'été faisait resplendir comme un gigantesque miroir.

Une rangée de hauts tilleuls bordait l'allée qui conduisait du château au chemin public.

C'était le matin. Deux personnes causaient à l'ombre des tilleuls. L'un, habillé de vert comme un garde chasse, faisait de grands gestes et parlait avec animation. L'autre, un jeune homme, vêtu avec élégance et d'un extérieur distingué, écoutait avec attention, les yeux fixés à terre. Parfois il répondait par une courte observation. Ce qu'il entendait le contrariait sans doute, et le désespérait même, car un frisson douloureux agitait ses membres, et alors il serrait les poings ou secouait tristement la tête.

L'entretien fini, lorsque le garde-chasse se fut éloigné après un salut respectueux, le jeune homme resta encore un moment immobile, absorbé dans ses réflexions. Puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix vibrante de douleur et d'indignation :

— O Dieu ! Dieu juste ! comment permettez-vous de pareils crimes? Des gens avides qui rendent une pauvre jeune fille, un ange de candeur et de bonté, victime de leur avarice! Des gens qui veulent enfermer la pauvre créature toute vive dans un tombeau, de peur qu'un œil compatissant puisse dévoiler leur barbarie. Ah! cela crie vengeance!...

Il fit quelques pas vers le château; puis il s'arrêta tout à coup, sous l'influence d'une idée qui l'effrayait.

— Qui pourrait le croire? murmura-t-il. Ce tyran sans âme, cet impitoyable bourreau serait son propre grand-père? C'est affreux, affreux!

Et, reprenant sa marche à pas lents, il ajouta en se parlant à lui-même :

— Avarice, avarice, passion infernale, qui peut dénaturer le cœur humain jusqu'à faire souffrir son propre sang!... Quoi! la douce Ida souffrirait depuis des années? Elle serait condamnée à languir dans un isolement mortel? Cette tendre fleur s'étiolerait faute d'air? Oh! non, non, c'est impossible; et fussé-je seul pour l'empêcher, même au prix de ma vie... Mais comment? Que faire? O Dieu, éclairez-moi!

Au bout d'un instant, ses sens reprirent un peu de calme. Il mit le doigt sur son front en murmurant :

— Je comprends maintenant! Le dimanche, à la sortie de l'église, lorsque je m'approche d'Ida pour la saluer, M. von Oberheim me jette un regard pénétrant et sombre. Et, quand il dit, de son ton bref et glacial : « Venez, Ida », la pauvre jeune fille paraît trembler de tous ses membres. Et sa mère, madame von Weiler? Ah! c'est la statue de la souffrance et de la douleur. Ses traits creusés portent l'empreinte d'une destinée fatale... Oui, oui, M. von Oberheim me craint. Aurait-il le pressentiment que, tout jeune que je suis, je puis être appelé par la Providence à arracher de ses griffes deux pauvres victimes? Ah! nous verrons comment cela finira.

En achevant ces mots, il ouvrit la grille du château, traversa un jardin plein de fleurs, sans faire aucune attention à ses deux chiens qui sautaient autour de lui en aboyant joyeusement, monta l'escalier, ouvrit une porte et se laissa tomber sur un fauteuil. Son regard s'égarait dans l'espace, et il semblait complètement perdu dans ses pensées.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-quatre à vingt-cinq ans. Tandis qu'il déplorait le sort de mademoiselle von Weiler, ses yeux noirs étincelaient, et ses gestes indiquaient une grande énergie; mais tel qu'il était alors, assis dans ce fauteuil, ses traits doux et charmants portaient l'empreinte de la bonté et même de la candeur.

Il était là depuis deux minutes à peine, immobile et pensif, lorsqu'une vieille dame entra dans l'appartement, un papier à la main.

Elle s'arrêta près de la porte et haussa les épaules en soupirant d'un air moqueur.

— Encore? Pauvre fou!

Elle s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Hugo, c'est manqué, mon garçon. Écoute la réponse que je reçois :

« M. von Oberheim, madame von Weiler et sa fille Ida ont le regret d'informer madame la baronne van Giersteen de l'impossibilité où ils se trouvent d'accepter l'invitation qu'elle leur a fait l'honneur de leur envoyer. »

» C'est bref, et aucun motif d'excuse. Ils ne sont pas polis, ces gens-là. Qu'en penses-tu, Hugo?

Le jeune homme se tordit les mains, et, sans répondre à la question qui lui était adressée, s'écria en frappant du pied :

— Non, non, mère, cela ne peut pas durer! Ma tête brûle! J'en perdrai l'esprit. Oh! chère mère, si tu savais combien je suis malheureux!

Et, dans son désespoir, il laissa retomber sa tête dans ses mains.

— Oui, mon fils, nous connaissons cette fièvre et ce malheur, dit la baronne van Giersteen d'un ton de douce raillerie; mais toi, qui es pour toute autre chose un homme raisonnable, pourquoi te laisses-tu entraîner à une exagération puérile, ou, si tu aimes mieux, à une exaltation poétique? Pendant des mois entiers tu t'es contenté d'échanger tous les dimanches un regard ou un salut avec mademoiselle Ida von Weiler. Tu t'aperçois à la fin que tu t'es pris d'amour pour elle, et tu veux qu'en quelques jours ton inclination ait le champ libre pour courir droit à son but! Ce n'est pas ainsi que les choses se passent, ni qu'elles doivent se passer. Qu'importe que l'on refuse aujourd'hui notre invitation? Nous inventerons bien d'autres moyens pour rentrer en relation avec les gens d'Ouden-Steen. Entre eux et nous qui sommes de bonne noblesse, il ne peut pas y avoir d'obstacles sérieux. Allons, mon fils, console-toi. Tu es un garçon bien tourné; Ida est une jolie fille; il faut prendre patience, les choses iront mieux que tu ne le crois. Ne pense plus à leur refus. Peut-être ont-ils réellement un empêchement.

— Mais non, ma mère, ce n'est pas cela qui me trouble l'esprit, répondit le jeune homme avec une impatience mêlée de dépit. Si tu savais ce que j'ai appris!

— Tu as appris quelque chose sur leur compte? quelque chose de grave?

— Quelque chose d'affreux. C'est cruel, scandaleux, monstrueux!

— Ciel! tu me fais trembler, dit la baronne

en avançant une chaise. Parle, Hugo! Quelque chose de scandaleux? Oh! oh! ce serait pire. En ce cas, je te plaindrais, car, si la réputation de cette personne n'était pas resté intacte, alors, Hugo... Tu m'entends, n'est-ce pas? Nous sommes de vieille noblesse; je n'en tire pas vanité; mais *l'honneur*... c'est autre chose.

— Non, tu te trompes, chère mère; ce que j'ai appris ne touche ni à l'honneur ni à la réputation, comme les comprend le monde.

— Qu'est-ce alors?

— Eh bien, je vais te le dire: Ida est malheureuse; elle est cruellement opprimée et persécutée; l'innocente créature est accablée de chagrins. Hélas! elle est condamnée à une mort prématurée, et son tyran, son bourreau est son propre grand-père, M. von Oberheim.

— Bah! bah! c'est une histoire de Barbe-Bleue, dit la baronne.

— Non, ma mère, c'est la vérité.

— Mais quelles preuves en as-tu?

— Tu connais bien Jacob, le chasseur, qui demeure au Regerspoel?

— Oui, je le connais. Il a la réputation d'être un bavard qui se mêle beaucoup trop des choses qui ne le regardent pas. Lorsque ton père vivait, il a demeuré au château en qualité de bûcheron.

— Eh bien, au commencement de l'année dernière, peu de temps après que M. von Oberheim fût venu demeurer dans ce pays, il a pris Jacob pour jardinier. Jacob a donc travaillé quatre mois à Ouden-Steen, et il a pu voir ce qui se passait derrière ces hautes et sombres murailles. Je l'ai rencontré tout à l'heure dans l'avenue, et ce qu'il m'a dit m'a fait frémir d'angoisse et d'indignation.

— Tu piques vraiment ma curiosité, Hugo. Poursuis; que t'a-t-il raconté de si terrible?

— Ah! mère, dit le jeune homme avec un profond soupir, le château d'Onden-Steen est plus effrayant qu'une tombe fermée habitée par les morts. M. von Oberheim erre toute la journée, sans dire un mot, à travers les corridors et les appartements, dans les jardins et dans le parc; il espionne, il écoute, il craint, comme s'il était le geôlier de cette affreuse prison. Ses victimes sont Ida von Weiler et sa mère. La pauvre demoiselle est presque privée d'air et de lumière. Vient-elle au jardin ou dans le parc, le vieux von Oberheim la suit partout, comme un surveillant. Sa mère, sans doute par compassion pour l'innocente martyre, ne cesse de pleurer; du moins ses yeux semblent toujours porter la trace de ses larmes. M. von Oberheim n'ouvre presque jamais la bouche, si ce n'est pour gronder brusquement la pauvre fille. Il a deux domestiques et deux servantes, tous Allemands ou Suisses, aussi taciturnes et aussi méfiants que leur maître. Ils reçoivent triples gages pour prix de leur discrétion, — de leur complicité peut-être! Et c'est dans cette noire prison que mademoiselle Ida et sa mère doivent vivre sans air, sans liberté, sans amis, opprimées et martyrisées, jusqu'à ce que la mort les délivre? Un grand-père se faire froidement le bourreau de ses enfants! Cela ne crie-t-il pas vengeance au ciel, ma mère?

Madame van Giersteen avait écouté avec une stupéfaction inquiète. Elle hocha un instant la tête en signe de doute, puis elle dit avec une nuance d'ironie:

— Sur ma foi, tu as un esprit poétique, mon fils. Jacob t'a raconté, à sa façon, de sottes suppositions; et, là-dessus, tu bâtis un roman très fantastique, j'en conviens. Mais, pour l'amour de Dieu, comment peux-tu croire qu'un grand-père se conduirait ainsi envers ses enfants, lorsque tu ne sais pas quelles raisons pourraient expliquer une conduite aussi extraordinaire?

— Je connais ces raisons, ma mère.

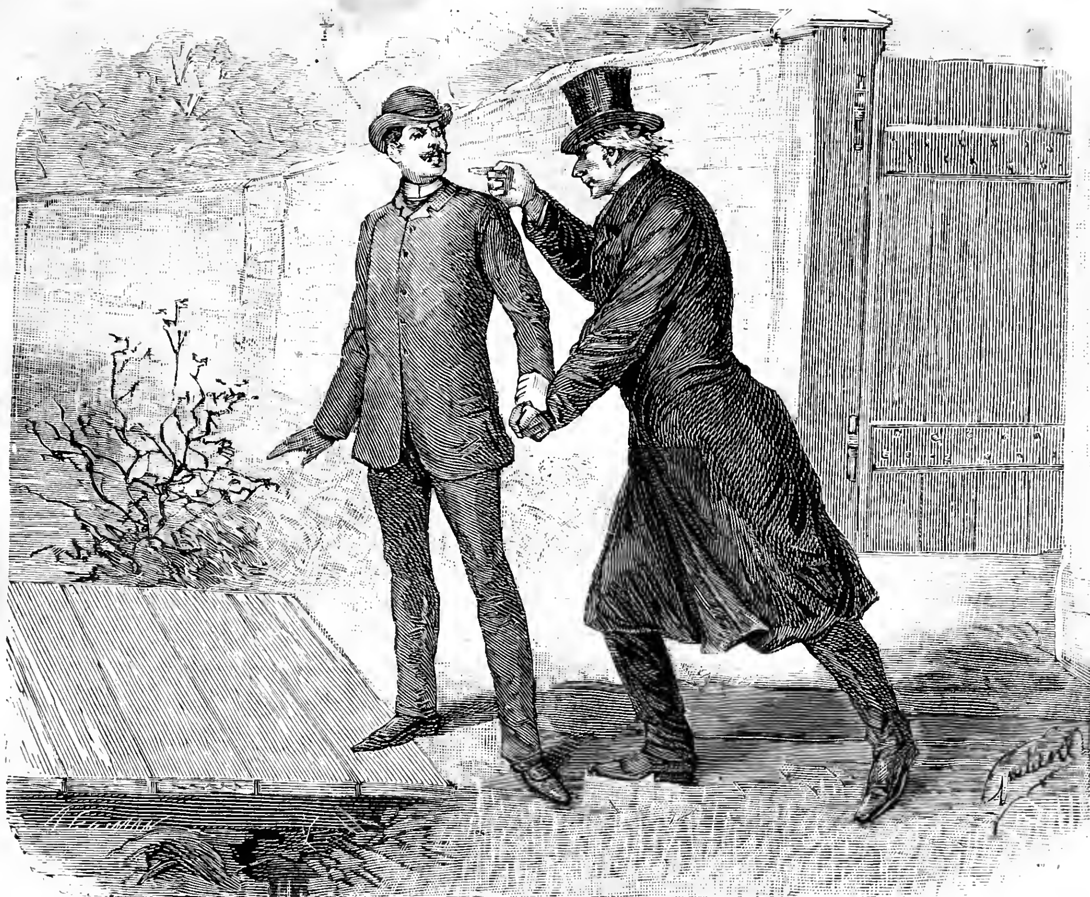
— Vraiment? L'affaire devient grave, et tu commences à m'inquiéter. Dis-les donc, ces raisons, Hugo.

— Jacob n'a pas de certitude à cet égard. Son idée est la conséquence de ce qu'il a vu au château, et de ce qu'il croit pouvoir conclure des réticences des domestiques. D'après lui, M. von Oberheim a peu de fortune; il serait même pauvre. Tous les biens dont il dispose maintenant viendraient du mari défunt de madame von Weiler, et appartiendraient par conséquent à sa veuve et à mademoiselle Ida, sa fille. Par cupidité, par avarice, l'égoïste vieillard opprime ces deux faibles femmes. De crainte qu'Ida, qui va atteindre ses dix-huit ans, échappe à sa tyrannie, il la séquestre et l'enferme dans un tombeau, afin que la mort prématurée de la mère et de la fille lui assure toute leur fortune.

— Mais ce serait horrible? s'écria la baronne émue.

— Tu comprends bien maintenant — n'est-ce pas, mère? — pourquoi M. von Oberheim me regarde toujours d'un air si farouche, lorsque nous les rencontrons près de l'église; pourquoi il intervient immédiatement d'un ton courroucé, lorsque j'échange avec mademoiselle Ida quelques paroles insignifiantes. Depuis peu, il a masqué au moyen d'une clôture intérieure en bois la claire-voie de la grille d'Oden-Steen; il refuse grossièrement notre invitation; tout cela procède de la même cause. Il comprend qu'un jeune homme, que l'amour, que le mariage, peuvent seuls lui arracher sa victime.

Madame van Giersteen réfléchit un moment, puis, reprenant le fil de la conversation:



Le vieillard lui saisit la main. (Page 16.)

— Il m'est impossible de croire pareille chose, dit-elle. Supposons même, pour un moment, que les conjectures de Jacob aient quelque fondement. Je ne vois aucun moyen pour nous, mon fils, d'intervenir dans des affaires qui, en somme, ne nous regardent pas.

— Ainsi, mère, je devrai rester impassible? demanda le jeune homme avec une ironie amère. Ah! tu crois que je laisserai persécuter et torturer l'innocente et malheureuse Ida? Je t'ai avoué que je l'aimais de toutes les forces de mon âme. Et qu'est-ce qu'un amour sincère? N'est-ce pas un sentiment qui rend capable de se sacrifier pour le bonheur de la créature aimée? J'arracherai Ida des griffes de son bourreau, si je ne succombe point à cette noble tâche.

— Mais que veux-tu faire, mon pauvre fils? demanda la baronne avec compassion.

— Je n'en sais rien encore, ma mère, répondit Hugo, dont les yeux étincelaient de résolution. Dussé-je souffleter M. von Oberheim et le provoquer en duel...

— Quelle folie! Un jeune homme tel que toi s'attaquer à un vieillard? On rirait de toi, et avec raison, et peut-être la justice te condamnerait-elle comme un vulgaire offenseur. Si tu n'as pas d'autre moyen...

— Mère, réponds-moi franchement, je t'en prie. Si je puis obtenir la main d'Ida, n'importe par quel moyen, consentiras-tu à mon mariage?

— Tu sais que sur ce point je te laisse absolument libre, pourvu que ton choix...

— Eh bien donc, j'éclairerai mademoiselle Ida, et j'appellerai la loi à mon aide, pour la protéger contre la violence de son persécuteur.

— Ah çà! mon pauvre fils, es-tu devenu fou? demanda madame van Giersteen, stupéfaite. Tu parles comme un insensé. Il nous reste d'autres

moyens pour tenter ce que tu appelles la délivrance de la jeune demoiselle. Par exemple, je puis aller trouver madame von Weiler lui demander franchement pour toi la main de sa fille.

— Oh! mère, s'écria le jeune homme, fais cela et je te bénirai jusqu'à mon dernier jour.

— Il n'est pas du tout certain, Hugo, que ma demande ait le résultat que tu désires.

— Je t'en supplie, mère, essaye toujours.

— Je le veux bien; mais il ne faut pas être trop pressés, Hugo. Il y a certaines choses que je dois d'abord bien savoir. Tu es convaincu, n'est-ce pas, que mademoiselle Ida éprouve pour toi la même inclination que tu éprouves pour elle, qu'elle t'aime, en un mot?... Tu ne réponds pas, mon fils.

— Je n'ose pas te tromper, mère, murmura le jeune homme avec confusion. Mademoiselle Ida me sourit de l'air le plus aimable lorsque j'ai le bonheur de la voir; ses yeux ont des regards pleins de douceur et se fixent sur les miens avec émotion; mais ressent-elle pour moi ce que j'éprouve si ardemment pour elle? Je l'espère, je le crois, mais en être certain, non.

— Et ne prévois-tu pas ce que ma démarche aurait de ridicule, Hugo, si Ida était restée indifférente pour toi et si elle repoussait même ta demande? Tu devrais donc savoir d'abord si elle a pour toi une véritable inclination. Et puis, il y encore d'autres choses sur lesquelles je veux avoir des éclaircissements positifs. Nous ne savons pas d'où viennent les habitants d'Ouden-Steen, ni qui ils sont en réalité. Leur nom est allemand; mais ils parlent flamand ou plutôt le hollandais et le français avec la même facilité que l'allemand. Sont-ils vraiment de race noble?

— Jacob m'a dit que les domestiques appelaient souvent M. von Oberheim, monsieur le baron, et sa fille, la mère d'Ida, madame la comtesse.

— Soit; si les choses allaient assez loin pour qu'il fût sérieusement question d'une alliance, ils seraient bien obligés de dire eux-mêmes qui ils sont et d'où ils viennent. Le château d'Ouden-Steen n'est pas leur propriété. Pour ce qui est de la fortune, je n'y regarderais pas de trop près, mais il faut du moins qu'ils puissent donner une dot à leur fille.

— Eh bien, mère, sur ce point vous n'avez pas à vous inquiéter. L'hiver passé, M. von Oberheim n'a-t-il pas donné mille francs au curé de la paroisse pour secourir les pauvres? N'a-t-il pas donné un nouvel autel à l'église? N'a-t-il pas, l'année dernière, exhaussé de trois pieds, à ses frais, le mur d'enceinte du parc? Ce travail lui a peut-être coûté dix mille francs. On ne fait pas de semblables dépenses quand on n'est pas riche.

— En effet, je crois qu'ils sont riches, Hugo; je ne doute pas non plus de leur noblesse, mais je dois avoir une certitude à cet égard. Sois donc calme, mon fils, et prends un peu de patience. Ce n'est pas ta mère qui refusera de contribuer à ton bonheur, si le sentiment du devoir ne vient pas l'en empêcher. Dans l'intervalle, tu trouveras peut-être une occasion de t'assurer des sentiments de la pauvre fille à ton égard.

— Mais par quel moyen?

— Dimanche, après la messe, si tu peux parler seul à mademoiselle Ida, à ta place je ne perdrais pas mon temps en salutations banales. Je lui dirais franchement ce que j'ai sur le cœur.

— Ah! je n'oserai jamais. Comme cela, sans préparation, cela pourrait la blesser.

— Allons donc! toi qui es brave jusqu'à la témérité, tu as peur d'une jeune fille, d'une enfant!

— Ma timidité m'afflige et me rend confus, mère.

— Oh! cela prouve que tu l'aimes véritablement, mon garçon. Un peu de hardiesse, donc! Tes intentions sont pures. Si mademoiselle Ida reçoit ta déclaration avec plaisir, tu le remarqueras sans peine. N'a-t-elle pour toi que de l'indifférence, tu ne t'en apercevras pas moins.

— Je suivrai ton conseil, ma chère mère; advienne que pourra!

— La voiture doit être attelée. Je vais à Poperinghe, où je pense rester jusqu'au soir à la campagne de madame Gobbaerts. Que feras-tu pendant cette journée, mon fils?

— Je me promènerai, mère. Il me faut de l'air et de l'espace pour calmer mes inquiétudes.

— Mais pas de folies, n'est-ce pas, Hugo? Ne va pas à Ouden-Steen aujourd'hui.

— Non, ma mère, ta bonté m'a consolé et m'a donné des forces pour attendre.

— Au revoir donc, Hugo, et bon courage.

— Sois bénie, chère mère; que Dieu te conduise.

Et, après avoir serré les mains de la baronne, il sortit de l'appartement.

III

Hugo van Giersteen, ainsi qu'il l'avait dit à sa mère, était allé se promener dans la campagne, espérant que le grand air calmerait insensiblement l'agitation de son esprit.

Mais il s'était trompé dans son attente. Quoi qu'il fît, il lui fut impossible de penser à autre chose qu'au sort affreux de la jeune fille qu'il aimait. Ida! ce nom renfermait pour lui tout l'univers.

Parfois, à la vérité, il s'arrêtait quelques instants au bord d'un ruisseau, écoutant le gai murmure de l'eau courante, ou bien il cueillait çà et là une fleur qu'il semblait considérer avec attention, ou bien encore il levait les yeux vers le ciel et suivait du regard la lente traversée des nuages; mais tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, lui rappelait Ida, toujours Ida!

Quoiqu'il se fût promis de ne pas approcher d'Ouden-Steen ce jour-là, il finit par se trouver, sans le savoir, dans le voisinage du château de M. von Oberheim.

Ouden-Steen (la Vieille-Pierre) était une vaste propriété située au milieu d'une contrée solitaire ou l'on ne rencontrait pas même une hutte de berger à quelque distance. L'habitation, les jardins et le parc étaient fermés de tous côtés par un mur élevé et par un large fossé. Le château devait avoir été un *burg* au moyen âge, à en juger par sa lourde tour, crénelée et percée de meurtrières, et surtout par les étroites fenêtres gothiques de la façade. C'est probablement de là que lui vient le nom de Vieille-Pierre, en flamand Ouden-Steen.

Le parc, d'une très vaste étendue, était planté de chênes et de hêtres séculaires, dont les couronnes formaient un dôme impénétrable de verdure, et qui avait de loin l'aspect d'une chaîne de montagnes d'un vert sombre.

Toutes les fenêtres du château qui pouvaient être aperçues des passants étaient cachées par des persiennes. On n'entendait, au dedans du mur d'enceinte, aucun bruit qui vînt trahir l'existence d'êtres vivants; la nature même semblait se taire autour d'Ouden-Steen. Tout ce que l'on y entendait, c'était, par intervalles, le grincement de la girouette sur la tour ou le cri sinistre d'un corbeau solitaire caché sur la cime d'un arbre.

Lorsque Hugo, en marchant, s'éveilla de sa rêverie et s'aperçut qu'il était près du château, il s'arrêta. Tandis que ses yeux étaient fixés sur les hautes murailles, un sourire amer contracta ses lèvres. Que venait-il faire là? N'avait-il pas inutilement erré plus de vingt fois autour de cette muraille?

Et cependant, après un moment d'hésitation, il s'approcha de la grande porte noire qui, depuis trois semaines, avait remplacé la grille à claire-voie, et interceptait complètement la vue.

Il se dressa sur la pointe des pieds et regarda en l'air vers une fenêtre fermée. Une seule fois il l'avait vue ouverte, encadrant la jolie tête de la jeune fille. Elle avait répondu à son salut par la plus aimable des révérences. Mais immédiatement quelqu'un s'était approché et avait refermé brusquement la fenêtre. Depuis lors, elle ne s'était plus ouverte, du moins pendant le jour; car il avait remarqué plus d'une fois, dans ses promenades attardées, qu'à la première tombée du soir, on levait les persiennes pour donner de l'air aux appartements!

Ah! c'est dans cette chambre, au fond de cette sombre demeure, que vivait, que souffrait Ida! C'est là qu'elle languissait sans consolation et sans espoir! C'est là qu'un bourreau sans cœur tenait la pauvre créature cloîtrée et la faisait mourir de chagrin!

Ces tristes pensées remuaient si profondément le jeune homme qu'un pénible soupir souleva sa poitrine. Il longea le mur d'enceinte pendant une centaine de pas, et entra rapidement dans un sentier, comme s'il avait hâte de s'éloigner d'un lieu qui lui rappelait son impuissance.

Ce sentier le conduisit sur une éminence assez éloignée. Là seulement il tourna la tête du côté d'Ouden-Steen et parut frappé d'une soudaine surprise.

En effet, de l'endroit où il se trouvait, il dominait la campagne de M. von Oberheim, et, malgré son éloignement, il pouvait voir à l'intérieur du mur de clôture. Il n'y apercevait pas un être vivant. Mais son attention fut particulièrement attirée par un objet nouveau. C'était une espèce de pavillon de verdure élevé, dans un coin du parc, sur un tertre gazonné.

Il consistait en quatre piliers supportant un toit de chaume arrondi, destiné à préserver les promeneurs contre l'ardeur du soleil. Deux ou trois chaises attestaient que les habitants d'Ouden-Steen gravissaient souvent ce tertre pour voir au loin dans la campagne sans craindre d'être vus par les passants les plus rapprochés.

C'était sans doute l'endroit où la pauvre Ida venait pleurer dans la solitude...

Tandis que ces tristes pensées traversaient l'esprit du jeune homme, il poussa tout d'un coup un cri d'étonnement, et une joie étrange brilla dans ses yeux.

Une forme féminine, vêtue de blanc, avec de longues boucles de cheveux qui flottaient sur ses épaules, avait paru dans le pavillon. C'était elle, Ida!

Le jeune homme respirait à peine. Il eût voulu avoir des ailes pour voler auprès d'elle. Concentrant dans son regard toute la puissance de sa volonté, il eût voulu lire sur le visage de la jeune fille l'expression de ses chagrins; mais il était trop éloigné pour pouvoir distinguer ses traits. Ah! si la jeune fille avait pu savoir qu'il y avait là quelqu'un dont le cœur, brûlant d'amour pour elle, compatissait à son malheureux sort!

O ciel! ne lui fait-elle pas signe de la main? L'a-t-elle reconnu? Oui, oui, elle agite son mou-

choir blanc; ce n'est pas une illusion : elle lui adresse un salut amical.

Mais, hélas! voilà que l'image chérie disparaît tout à coup, comme si elle s'était évanouie dans les airs. Plus rien! Le pavillon est vide et solitaire comme auparavant....

Un sourire amer plisse les lèvres du jeune homme. Ah! il le comprenait bien : le bourreau avait appelé sa victime, ou peut-être la pauvre créature s'était-elle enfuie de crainte que son tyran n'aperçût celui qu'elle saluait de sa prison.

Il resta longtemps immobile, les yeux tournés vers le pavillon, mais l'apparition ne revint plus.

Alors, sans savoir ce qu'il faisait, attiré par une puissance invincible, il redescendit le sentier et erra le long du mur de clôture. Dans ses promenades précédentes, il avait été empêché d'en faire le tour par un fossé profond et large; mais cette fois une planche était jetée dessus comme un pont provisoire.

Hugo hésita un moment, puis il passa rapidement sur la planche et pénétra dans la vaste prairie qui entourait Ouden-Steen de trois côtés.

Mais à quoi bon? Toujours le même mur sombre se dressait devant lui et semblait narguer son chagrin.

Il continua pourtant à s'avancer et ne tarda pas à apercevoir deux domestiques de M. von Oberheim occupés, avec l'aide d'ouvriers étrangers, à charger des gerbes de froment sur un grand chariot. Ils travaillaient avec grande hâte, car le ciel était couvert, de gros nuages noirs annonçaient une averse prochaine.

Le jeune homme s'approcha davantage en se dissimulant autant que possible derrière les bouleaux, et remarqua, non sans étonnement, une grande porte de bois, dont il ne soupçonnait pas l'existence, et qui donnait accès à l'intérieur du château par un pont jeté sur le fossé. C'était par là, sans doute, que les chariots entraient et sortaient pour la récolte et la fenaison. La porte n'était pas fermée; on pouvait facilement se glisser par l'entrebâillement.

Il traversa le pont avec de grands battements de cœur et passa la tête par l'ouverture. Son regard parcourait librement le jardin rempli de fleurs. Tout était calme et silencieux. Sans doute, la jeune demoiselle von Weiler se promenait ailleurs, dans les allées ombreuses ou dans les sentiers sinueux du parc; mais les yeux de Hugo ne pouvaient percer le feuillage épais des taillis qui entouraient le pied des arbres séculaires.

Tremblant et pâle d'émotion, il passa, après une minute d'hésitation fiévreuse, à travers l'ouverture de la porte et pénétra rapidement dans le parc, jusqu'à un endroit où il était entièrement caché par le feuillage. Alors seulement il s'arrêta et reprit haleine.

Sans doute, il ne se dissimulait pas la témérité et le danger de son action. Il se demandait même s'il ne retournerait pas sur ses pas; mais une force secrète le retenait. S'il pouvait rencontrer Ida von Weiler et échanger avec elle quelques paroles décisives, tous ses doutes seraient levés, et sa mère pourrait travailler avec certitude à son bonheur. S'il se tenait soigneusement caché entre les branches, M. von Oberheim ne s'apercevrait pas de sa présence. Si Ida n'était pas dans le parc, il s'en irait de la même manière et avec les mêmes précautions qu'il était venu... Le danger? Que pouvait-il craindre, alors que sa hardiesse pouvait avoir pour prix la délivrance de la pauvre demoiselle? Non, non, il n'y avait point à reculer; il accomplirait son projet jusqu'au bout.

Il continua donc d'avancer avec précaution, s'arrêtant au moindre bruit, puis reprenant sa marche.

Tout à coup il demeura immobile, et, retenant son haleine, il contint avec effort un cri de surprise et de joie... A vingt pas de lui, sur un banc rustique, Ida était assise!

Hugo n'osait plus faire un mouvement. Il craignait de voir s'évanouir encore une fois la gracieuse et poétique apparition.

Ida était toute vêtue de blanc. Elle avait pour unique parure les boucles abondantes de sa chevelure brune, qui ondoyaient sur ses épaules. Avec sa taille svelte et fluide, elle avait l'air d'être le génie ou la nymphe de cette solitude. On eût dit qu'il n'y avait rien de matériel dans sa personne et qu'elle appartenait aux esprits célestes.

Telle était du moins l'impression qu'elle produisit sur le jeune homme.

Ida avait sur ses genoux une moisson de fleurs dont elle se disposait sans doute à tresser une couronne; mais ses mouvements étaient d'une lenteur si languissante, qu'elle devait être plongée dans une triste rêverie. En effet, elle laissa bientôt tomber les fleurs à ses pieds et mit sa main sur ses yeux. Cachait-elle les larmes qui mouillaient déjà ses paupières?

Cette vue rappela Hugo au sentiment de la réalité. Pour ne pas effrayer la jeune fille en se montrant tout à coup, il s'avança tout doucement dans l'avenue; et comme elle tenait toujours sa main devant ses yeux, il se mit à tousser légèrement.

La jeune fille se leva, regarda devant elle avec une expression de joyeux étonnement, courut au-devant du jeune homme et s'écria :

— Ah! quel bonheur! monsieur van Giersteen! Vous ici, dans le parc? Je pensais précisément à vous. Votre mère est-elle chez nous? Mon grand-

père, ma mère vous ont-ils autorisé à venir m'appeler? Rentrons vite; mais en marchant, je veux vous montrer mes belles fleurs dans le jardin. J'en ai tant! et elles sont si belles! Quelqu'un les verra, du moins! Vous, au château d'Ouden-Steen! je ne sais si je rêve.

— Mademoiselle, dit Hugo, dont la voix tremblait d'émotion, je bénis Dieu, qui me permet d'être un moment seul avec vous. Accordez-moi quelques instants, je vous en conjure. J'ai à vous parler de choses qui décideront peut-être notre bonheur à tous deux. N'ayez pas peur de moi, mademoiselle, je suis votre ami, votre véritable ami, et en outre un homme incapable d'oublier le respect que je vous dois.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Vous refusez de m'écouter? demanda-t-il tristement.

— Oh! non, monsieur, répondit-elle, mais parlez vite; mon grand-père pourrait trouver étrange que nous restions si longtemps; et il est si sévère, si sévère!...

— Ah! je vous rends grâce! quelques minutes seulement; mais asseyez-vous sur le banc, mademoiselle.

La jeune fille obéit machinalement, et lui, prenant place à côté d'elle, mais à distance respectueuse, lui dit d'une voix tremblante et entrecoupée, mais avec une rapidité fiévreuse :

— Mademoiselle, mes intentions sont pures et désintéressées; répondez-moi franchement et sans réticences, je vous en prie. Êtes-vous heureuse?

— Heureuse? balbutia la jeune fille; heureuse dans cette éternelle solitude? Oh! non, non.

— Je le sais, reprit-il. Si tout ne trahissait pas ce qui se passe à l'intérieur de ces sombres murailles, mon cœur seul me l'eût révélé. Non, vous n'êtes pas heureuse, mademoiselle; vous souffrez, vous languissez, vous adressez au ciel vos plaintes désespérées. Un tyran impitoyable vous tient courbée sous son joug de fer, par avarice, par égoïsme; et, si cela doit durer longtemps ainsi, votre jeunesse se passera comme un rêve pénible, le chagrin épuisera vos forces et vous conduira au tombeau comme une victime résignée. Dites, n'est-ce pas ainsi?

— Mourir? dit la jeune fille avec angoisse. mourir? Oui, parfois cette affreuse pensée assiège mon esprit. Mais, hélas! si telle est la volonté de Dieu...

— Mourir, vous, mademoiselle? interrompit le jeune homme avec indignation; vous, si belle, si douce, si pure, mourir au printemps de vos jours? Non, non, Dieu ne permettra pas une si criante injustice. N'est-ce pas que vous voudriez être délivrée de cette affreuse prison, échapper à votre cruel oppresseur, voir le monde, jouir comme les autres de votre part de la vie, goûter les plaisirs permis, rafraîchir votre âme aux sources pures de l'amitié, de la sympathie et de l'amour?

La jeune fille, profondément émue par le son de sa voix, tenait ses yeux fixés avec une sorte d'égarement sur les yeux noirs et brillants du jeune homme. Elle n'entendait ou ne comprenait peut-être pas bien ce qu'il voulait dire, car elle ne répondait pas; mais un bonheur inconscient rayonnait sur son joli visage. En ce moment sans doute elle avait oublié son grand-père et le monde entier.

— N'est-ce pas, vous voudriez être libre et vivre dans le monde comme les autres jeunes filles?

— Oh! oui, aller où je veux, répondit Ida avec un soupir; de l'air, de l'espace, de l'amitié, de la liberté, des paroles célestes que je connais bien, mais pas...

— Eh bien, mademoiselle, interrompit Hugo, il y a un moyen, un moyen infaillible de vous donner tout cela.

— Non, non, murmura la jeune fille avec incrédulité.

— Que mes paroles ne vous offensent pas, mademoiselle, poursuivit Hugo un peu moins timidement. Le temps est précieux : allons droit au but que je poursuis, et vers lequel tendent tous mes efforts. Le moyen, l'unique moyen pour vous d'échapper à l'injuste tyrannie de votre grand-père, c'est... c'est le mariage; c'est un mari qui trouverait dans la loi même le droit de vous protéger contre tout le monde et contre tous les chagrins... Me comprenez-vous, mademoiselle?

— Oui, oui, un mari, je comprends, répondit-elle avec un triste sourire. Qui penserait à épouser la pauvre Ida? Je ne vois jamais personne, sinon le dimanche, en passant, des paysans et quelquefois votre famille.

— Écoutez-moi avec indulgence, dit Hugo, de plus en plus animé, bien qu'il fît tous ses efforts pour rester maître de lui. Il y a un homme qui, sans que vous le sachiez, souffre depuis plus de six mois de votre douleur, qui vous voit toutes les nuits dans ses rêves, dont la pensée vous suit partout, qui pleure sur votre infortune, et demande instamment au ciel votre délivrance. Cet homme vous aime de toutes les forces de son cœur; sa vie n'a plus d'autre but que votre bonheur; cet homme — ah! mademoiselle, ne me repoussez pas — cet homme, c'est Hugo van Giersteen.

Et le jeune homme tendit les deux mains vers elle, attendant son arrêt.

Mais la jeune fille le regarda avec stupeur, cacha sa figure dans ses deux mains et se mit à pleurer.

Il y eut un moment de silence.

— Hélas! je me suis trompé, mademoiselle, pardonnez-moi, murmura Hugo.

La jeune fille releva la tête et demanda en souriant à travers ses larmes :

— Vous, Hugo, vous avez pleuré sur mon triste sort? Non, non, c'est impossible, n'est-ce pas?

— Dieu m'est témoin, répondit le jeune homme. Si jamais amour plus pur et plus sincère a brûlé dans le cœur d'un homme, que sa justice céleste...

— Et vous me choisiriez pour femme? vous me conduiriez dans le monde? vous me donneriez la liberté? vous me rendriez heureuse?

— O Ida, si pareil bonheur m'arrivait, je ne songerais qu'à une seule chose : vous faire oublier tout ce que vous avez souffert. Votre mère est riche; la mienne également. Votre vie serait un paradis de paix, de joie et d'amour. Je serais fier de vous conduire à Bruxelles dans la plus brillante société; je voudrais vous voir vêtue comme une reine. L'hiver, nous irions au bal, au théâtre, au concert. L'été, nous visiterions les villes d'eaux. Mon unique souci serait de chercher ce qui peut vous plaire, et je ne demanderais pour récompense qu'un sourire qui me dirait que vous êtes heureuse.

De temps en temps une larme roulait encore sur les joues de la jeune fille.

— Ida, Ida, demanda le jeune homme, un pareil sort n'est-il pas assez beau pour vous charmer?

— Ah! c'est le ciel sur terre, répondit-elle en secouant la tête. Jamais je n'ai osé rêver rien de pareil; mais, dans cette belle vie, je ne vois pas de place pour ma pauvre mère.

— Elle demeurera avec nous, Ida; elle ne nous quittera jamais, et partagera toutes nos joies.

— Oui, ce serait bien ainsi, Hugo... Et mon grand-père?

— Oh! pas lui, Ida!

— Non, pas lui, Hugo. Il veut toujours être seul, il hait le monde. La gaieté lui fait mal.

» Mais nous sommes insensés! s'écria-t-elle tout à coup en revenant au sentiment de la réalité. Mon grand-père ne voudra pas, car il me grondera sévèrement, il me punira peut-être parce que nous restons si longtemps dehors sans aller retrouver nos parents.

— Oui, Ida, je le sais bien, répondit le jeune homme; mais, d'après la loi, votre grand-père ne peut rien sur votre avenir. Comme votre père est mort, nul autre que votre mère ne peut disposer de votre main.

— Comme vous vous trompez! Mon grand-père est seul maître; ma pauvre mère tremble encore plus que moi sous son inexorable sévérité.

— C'est vous qui vous trompez, Ida. Nous autres hommes, nous connaissons la loi. Si vous le souhaitez et que votre mère le veuille, vous serez délivrée de l'esclavage où vous languissez. Écoutez bien : dans quelques jours, ma mère viendra à Ouden-Steen pour demander à la vôtre si elle consent à notre mariage. Préparez votre mère à cet entretien, et, s'il le faut, priez, suppliez, pleurez; le bonheur de toute notre vie peut dépendre de votre mère... et, si votre grand-père s'oppose à une décision favorable, montrez que vous avez le cœur vaillant; résistez-lui, dites-lui que vous n'aurez jamais d'autre époux que moi, que vous mourrez de chagrin, que vous prendrez la fuite, que vous invoquerez la loi contre lui. Il est votre grand-père, c'est vrai; mais la cause de sa cruauté envers vous est si égoïste, si méchante, qu'en l'apprenant vous perdrez toute affection, tout respect pour lui. Cette cause, je vais vous l'expliquer. Elle paraît incroyable, et cependant...

— Voyez, voyez, mon grand-père arrive là-bas, dit la jeune fille en se levant précipitamment avec une sorte d'effroi. Je cours à la maison de ce côté. Vous, Hugo, allez au-devant de lui : dites-lui que vous ne m'avez pas trouvée; je vous attends au salon, auprès de nos parents...

En achevant ces mots, elle s'élança dans un sentier latéral et disparut sous le feuillage épais.

Le jeune homme allait se diriger vers la porte par laquelle il était entré, lorsqu'il s'aperçut que c'était précisément de ce côté que venait M. von Oberheim, et par conséquent qu'il lui coupait la retraite. Fuir à travers le feuillage, comme un larron, lui paraissait une lâcheté. Maintenant qu'il se savait aimé d'Ida, il se sentait une force de géant. Irrité, d'ailleurs, par la vue du persécuteur de la jeune fille, il était plus disposé à lui reprocher sa dureté qu'à s'excuser de sa propre audace. Un autre, moins exalté, aurait peut-être éprouvé quelque crainte; car M. von Oberheim, avec sa haute taille, ses cheveux blancs, ses traits durs et ridés, était un homme d'extérieur imposant, d'autant plus qu'il s'approchait en ce moment le poing menaçant et le regard plein d'éclairs. Mais Hugo ne bougeait pas et attendait le maître d'Ouden-Steen sans s'émouvoir.

Cette tranquillité parut étonner et courroucer le vieillard.

— Que faites-vous ici? grommela-t-il. Qui vous donne la hardiesse de pénétrer dans l'intérieur de ma propriété? Êtes-vous un voleur ou un fou effronté?

— Je suis Hugo van Giersteen, monsieur von

Oberheim, et vous me connaissez bien, répondit le jeune homme. Ce que je viens de faire ici, ma mère vous l'apprendra dans quelques jours. Je suis en paix avec ma conscience, et je ne crains rien de votre colère, si ce n'est d'être entraîné à vous manquer de respect.

— Êtes vous donc réellement dépourvu de tout sentiment de justice et de convenance? s'écria le vieillard, stupéfait d'une audace si extraordinaire. Ne savez-vous pas que je puis vous traduire devant les tribunaux et vous faire châtier?

— L'homme qui a lui-même des choses graves à cacher ne traduit personne devant les tribunaux, riposta Hugo.

Ces paroles firent frémir M. von Oberheim, et il jeta sur le jeune homme un regard perçant qui semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de son âme.

— Voyez-vous bien, monsieur? vous me poussez à vous manquer de politesse, dit Hugo. Ne me demandez pas de vous expliquer ma conduite. Dans peu de jours vous en connaîtrez parfaitement le mobile. Laissez-moi partir, je m'en irai par où je suis venu.

Il voulut s'éloigner en effet. Mais M. von Oberheim lui barra le passage en lui disant :

— Cela ne finira pas ainsi! Je veux savoir ce que vous êtes venu faire chez moi. Ida est venu auprès de vous. Qu'avez-vous à faire avec elle? Parlez, je vous l'ordonne. Que lui avez-vous dit?

— Ma mère vous l'apprendra, monsieur.

— Ni votre mère ni vous n'avez à vous mêler des affaires de ma famille. Vous parlerez sur-le-champ!

— Et si je ne veux pas?

— Ah! je vous en prie, s'écria le vieillard en tremblant, ne me poussez pas à bout, obéissez! Je suis vieux, mais j'ai encore assez de force pour vous écraser sous mes pieds. Ne me contraignez pas à la violence.

Le jeune homme eut-il peur ou fut-il pris de pitié pour l'agitation du vieillard? Toujours est-il qu'il parut prendre la résolution d'être moins raide dans sa résistance.

— Calmez-vous, monsieur von Oberheim; si vous l'exigez absolument, je parlerai; mais ce que j'ai à vous apprendre ne peut vous être que désagréable.

— C'est égal. Pourquoi avez-vous pénétré traîtreusement dans ce parc? Qu'avez-vous dit à Ida?

— Eh bien, monsieur, vous allez l'apprendre, répondit Hugo. Je sais depuis longtemps que mademoiselle Ida est profondément malheureuse, que vous la tenez ici séquestrée, séparée du monde, comme dans une prison, que vous la torturez, et que si Dieu ne lui suscite un libérateur, la pauvre créature mourra victime de votre tyrannie. Je connais les raisons de votre cruauté, mais il ne convient pas que je vous en parle maintenant...

— Les raisons vous? vous en connaissez les raisons? rugit M. von Oberheim, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle. Ces raisons... que vous croyez connaître, je veux, je dois les savoir.

— L'avarice, la cupidité aveuglent l'homme et le rendent insensible, dit Hugo.

— Ah! ah! la cupidité! s'écria le vieillard avec un rire joyeux; oui, oui, la cupidité! c'est vrai, la cupidité!

Et, se calmant aussitôt, il demanda :

— Et, maintenant, qu'avez-vous dit à Ida?

— Je lui ai dit que je l'aime et que je veux devenir son époux, c'est-à-dire, monsieur, son libérateur; car la loi donne au mari le droit et le devoir de défendre sa femme contre l'injustice, fût-elle commise par un père.

La stupéfaction du vieillard était extrême. Il ne pouvait en croire ses oreilles et paraissait éprouver plus de terreur que de colère.

— Et elle, Ida, que vous a-t-elle répondu? demanda-t-il.

Hugo se tut, hésitant.

— Parlez, vous aime-t-elle?

— Elle ne l'a pas dit; mais j'en suis convaincu, et cela me suffit.

— Un mariage entre vous et Ida! s'écria M. von Oberheim. Cela est aussi impossible que de prendre le soleil avec la main... Et quand même le roi, quand le monde entier le voudraient, quand je le voudrais moi-même, encore serait-ce impossible. Otez cette idée folle de votre esprit, jeune homme, sinon vous vous préparez la plus pénible, la plus amère désillusion.

— Oui, monsieur, je sais que vous vous y opposerez de toutes vos forces, dit Hugo; mais vous avez tort, soyez-en sûr. Ma mère est très riche. La dot qu'elle exigerait ne serait pas considérable : vous pourriez garder tout le reste. Comment pouvez-vous être aussi impitoyable, monsieur, pour cette pauvre innocente demoiselle? Quelle vie mène-t elle ici? Est-ce même une vie? A son âge, belle et sensible comme elle est, languir dans une prison! ne voir personne! et s'étioler dans une obscure solitude, faute d'espace et de liberté! Allons, monsieur, soyez généreux, je vous honorerai, je vous aimerai comme un bienfaiteur. Acceptez-moi pour fils, et je m'efforcerai d'embellir votre vieillesse.

— Impossible! impossible! Une loi inexorable a décidé pour jamais du sort d'Ida; personne ne peut devenir son époux, soupira M. von Oberheim, profondément ému par les paroles du jeune homme.

Tout à coup l'expression sévère du vieillard fit place à un sourire amical.

Hugo, prévoyant une réponse favorable, poussa un cri de joie; mais il eut bientôt l'explication de ce changement subit. A l'extrémité du chemin où ils étaient avait paru un domestique qui venait appeler son maître.

M. von Oberheim fit un signe pour dire au valet qu'il avait compris et qu'il allait venir tout de suite. Le valet s'arrêta.

— Si M. Hugo van Giersteen désire se retirer, dit le vieillard d'un ton souriant et avec un salut plein de courtoisie, j'aurai l'honneur de l'accompagner jusqu'à la porte du parc.

Il marcha en avant, suivi du jeune homme abasourdi, et lui dit chemin faisant :

— De beaux arbres, n'est-ce pas, monsieur van Giersteen? C'est dommage qu'ils se fassent si vieux; leur couronne commence à se dépouiller. La campagne de madame votre mère est aussi très vaste, je le sais. Mais on n'y voit pas d'arbres séculaires tels que ceux-ci. Cependant les tilleuls de votre avenue sont très beaux.

Ils étaient arrivés à l'endroit où le domestique s'était arrêté. Il dit quelques mots à son maître touchant le travail auquel on était occupé.

— C'est bien, Jean, répondit M. von Oberheim. J'y vais. Allez jusqu'au pavillon là-bas sur la hauteur. Je crois que j'y ai oublié un livre.

Le valet s'éloigna, et M. von Oberheim escorta son jeune compagnon, toujours avec la même politesse, jusqu'à la porte de sortie.

Là, Hugo s'enhardit à lui demander :

— Eh bien, monsieur, puis-je espérer?

— Espérer, jeune fou! grommela le vieillard, dans les yeux duquel se ralluma une étincelle de colère.

— Vous refusez? balbutia Hugo.

— Je n'ai pas besoin de refuser. Rien au monde ne peut rendre possible la réalisation de vos vœux insensés.

— C'est votre dernier mot, monsieur? Eh bien, pour délivrer Ida de vos mains, j'essayerai de vous prouver que l'amour peut réaliser ce qui vous semble impossible.

En ce moment, Hugo était près de la porte.

Le vieillard lui saisit la main et la serra, avec tant de force, qu'il lui fit craquer tous les os.

— Mon dernier mot, impudent jouvenceau? grommela-t-il d'une voix sourde et rauque. Écoutez bien, je vais vous le dire. Si vous osez encore mettre un pied, un seul, vous m'entendez bien, dans l'enceinte d'Ouden-Steen, je vous brûle la cervelle!

— Vous me brûlez la cervelle?

— Comme à un voleur de nuit, comme à un chien enragé... Ne l'oubliez pas, pour l'amour de votre mère, car je suis cruel et impitoyable. Adieu!

Cette fois, les yeux enflammés et la terrible menace firent sans doute quelque impression sur l'esprit du jeune homme, malgré son état d'exaltation, car il fit un pas en arrière, traversa le pont et s'éloigna en côtoyant le fossé.

Le vieillard le suivit un instant des yeux, puis traversa lentement une des allées du parc, et bientôt, arrivé dans un endroit solitaire, il se laissa tomber sur un banc.

Demeuré un instant immobile et silencieux, il dit enfin en levant les yeux au ciel :

— O Dieu! de quelle croix écrasante avez-vous chargé mes épaules! Être l'impitoyable oppresseur de ma fille et de sa pauvre enfant, le geôlier de leur prison! Voir couler leurs larmes, les voir languir pendant des années, et assister, froid et insensible en apparence, au spectacle de leurs douleurs! En être réduit à menacer de mort, comme si j'étais un bourreau ou un tyran sanguinaire, un jeune homme bon, aimable, désintéressé, généreux, dont l'âme est aussi pure que le cristal! Combien ils sont tristes et désolés, les jours de ces misérables que le sort a jetés hors de la société! Pas de consolation possible pour eux. L'isolement, le repos, la retraite, voilà le bouclier sous lequel ils s'efforcent d'éviter le coup qui les menace à toute heure! Ah! pas de fin, pas d'espoir, pas d'avenir; cela doit durer ainsi jusqu'à ce que notre fatal secret soit enseveli avec nous dans la tombe! Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! Donnez-nous la force de supporter patiemment l'amertume de notre sort!

Il se couvrit le visage de ses mains pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

IV

Le même jour, au moment précis où Hugo avait vu de loin la jeune fille dans le pavillon rustique, une femme était assise dans une salle du château d'Ouden-Steen, absorbée depuis longtemps dans de profondes réflexions.

La pièce où elle se trouvait était richement meublée dans le goût moderne; mais les murs étaient tendus, peut-être depuis des siècles, de cuir frappé et doré. Au fond, au-dessus d'un prie-Dieu, un grand crucifix d'ébène avec un Christ en ivoire était suspendu à la muraille. Ces objets et la lumière douteuse qui pénétrait par les deux fenêtres à demi voilées donnaient à l'appartement la sombre et triste apparence d'une cellule expiatoire.



Grâce! gémit la jeune fille en tombant à genoux. (Page 23.)

La personne qui avait coutume d'y prier et qui peut-être y passait sa vie devait être, sans nul doute, la dame assise en ce moment auprès du prie-Dieu, dont les yeux pensifs étaient comme perdus dans l'espace. C'était la fille du vieux M. von Oberheim, la veuve que les villageois saluaient, le dimanche, près de l'église, du nom de madame von Weiler.

Elle était vêtue de noir, comme une personne qui porte le deuil d'un proche parent. Sa taille droite et la régularité de ses traits permettaient de supposer qu'elle avait été très belle dans sa jeunesse. Mais aujourd'hui sa figure était pâle et flétrie. Les larmes semblaient avoir tracé leur sillon dans les rides de ses joues; et lorsqu'on la considérait avec attention, on ne pouvait lire dans ses yeux fatigués et sur son visage amaigri que les mots : souffrance, résignation, désespoir.

On lui aurait donné quarante-cinq ans, bien qu'elle n'en eût que trente-six, tant les chagrins l'avaient vieillie avant l'âge.

Un triste sourire annonça que ses pensées avaient pris une forme plus précise, et elle se dit à elle-même en soupirant profondément :

— Déjà dix-huit ans! C'était le 15 août, comme aujourd'hui... Que j'étais heureuse alors! La vie me souriait comme un paradis plein de roses éternelles. Dieu m'avait donné tout ce qu'une femme peut désirer ici-bas : noblesse, fortune, beauté... Ah! je le vois encore : il était debout à côté de moi, plein de joie et d'enthousiasme; sa main tremblait dans la mienne... et lorsque nous nous jurâmes l'un à l'autre que bientôt l'hymen scellerait à jamais notre amour, mon cœur battait si fort que, pour ne pas m'évanouir, je fus obligée de m'appuyer sur son bras, tant j'étais heureuse et fière! Nous étions entourés de nos parents, de nos amis, de personnes de haute naissance, qui

nous félicitaient et se réjouissaient avec nous d'une alliance que le ciel même semblait avoir préparée. Hélas! qui de nous aurait pu penser que ce jour de bonheur pèserait sur moi et sur tous ceux qui me sont chers, comme une malédiction? que nous en serions écrasés comme sous la pierre d'un tombeau? Déplorable aveuglement du bonheur, qui nous ravit pour un moment le sentiment de la réalité!... Ah! Dieu juste, pour cet instant de faiblesse, votre arrêt pèserait-il sur moi et sur les miens jusqu'à la fin de nos jours? N'y a-t-il donc plus d'espoir? Non, n'est-ce pas? Votre sainte volonté a gravé la loi de l'honneur dans la conscience humaine, et rendu cette loi aussi forte et aussi inexorable que la fatalité même. Que me reste-t-il, à moi, pauvre et faible créature, sinon de courber la tête et de pleurer?

En effet, quelques larmes roulèrent sur ses joues, et elle demeura un instant immobile.

Alors ses pensées prirent un autre cours. Elle plongea la main dans le fichu qui se croisait sur sa poitrine et en tira un bijou suspendu à son cou par une chaine d'or. Elle l'ouvrit, et ses yeux enflammés se fixèrent sur un portrait. La miniature devait être assurément l'œuvre d'un artiste renommé, car, malgré ses petites dimensions et son extrême finesse, elle avait toutes les apparences de la vie.

— Son portrait! le présent des fiançailles, dit-elle. Image sur laquelle, dans l'égarement de ma joie, j'ai pressé mes lèvres comme si je buvais à la source même du bonheur... Oui, le voilà bien tel qu'il était : noble, beau, imposant, avec le plaisir de vivre qui rayonnait dans ses beaux yeux noirs, et l'éclat de la jeunesse sur son mâle visage... Et maintenant? est-il aussi vieilli que moi? Le chagrin a-t-il effacé les fraîches couleurs de ses joues et tracé autour de ses lèvres des rides prématurées?... Dix-huit ans déjà! Il est marié, il a sans doute des enfants... des enfants qui le rendent heureux! C'était son devoir d'oublier la pauvre Hortense... Pourquoi pleuré-je maintenant? Insensée que je suis? N'est-ce pas assez que son cœur ait été cruellement déchiré par cette séparation? Dois-je souhaiter qu'il souffre, sans espoir et sans consolation, ainsi que moi? Quelles racines profondes l'égoïsme jette dans notre âme!... Peut-être, depuis longtemps, Dieu l'a-t-il rappelé à lui? Infortunée que je suis! Il m'est défendu même de savoir s'il existe encore!

Elle couvrit sa figure de ses mains et suivit silencieusement le cours de ses pénibles réflexions. Puis elle reprit au bout d'un instant :

— Lui, déloyal et perfide! Ah! cette affreuse pensée me perce le cœur comme un poignard. Mais cela est-il possible? Mon père a reçu une blessure qui saigne encore comme au premier jour. La douleur, la haine le rendent injuste! Quoi! ce cœur noble et fidèle, qui m'aimait plus que la vie, se serait laissé séduire par l'appât d'un mariage plus riche? La passion politique aurait étouffé l'amour? C'est de son plein gré qu'il aurait accepté la main de la comtesse de Hascot?... Mensonge, calomnie!

Elle se leva tout émue, s'approcha d'une armoire et en tira un riche écrin de forme carrée comme un coffret. Puis elle retourna à son fauteuil, où elle s'assit, posa l'écrin sur genoux, l'ouvrit et y prit une feuille de papier toute chiffonnée.

Elle la regarda longtemps avec un doux sourire, et enfin elle murmura à demi-voix, comme si elle continuait la lecture d'une lettre :

« Vous comprenez, ma chère Hortense, combien je suis abattu, et comme mon cœur est doublement déchiré par mon propre malheur et par la pensée de votre tristesse. Ah! je ne vois que votre image, je n'entends que votre voix, je ne pense qu'à vous, à vous seule. Il y a une chose, chère Hortense, que je croyais devoir vous taire. Mais pourquoi? votre foi dans ma fidélité n'est-elle pas sans bornes? Eh bien, cette chose, je vais vous la dire. Ce n'est pas assez qu'on m'assiège de toutes parts pour m'exciter contre vous et contre votre père, on veut encore m'inspirer de la sympathie pour une certaine comtesse de Hascot qui donne ici le ton à la cour. Mais, fût-elle encore cent fois plus riche et plus belle, jamais je n'éprouverai pour cette femme frivole et coquette autre chose que de l'aversion et du mépris. Chère Hortense, un cœur que vous remplissez tout entier jusque dans ses plus intimes profondeurs est fermé pour toutes les autres femmes. Soyez sans crainte, et attendez avec patience, avec certitude, le jour trois fois heureux qui nous réunira pour toujours. Ce jour viendra, il doit venir. Quoi qu'on tente et quoi qu'on fasse, si vous persistez à me juger digne de votre amour, rien au monde ne peut m'empêcher de devenir votre époux. Si je devais renoncer à cette union qui fut si longtemps notre rêve, je prendrais la vie en horreur et en dégoût. Plus de paix, plus de bonheur pour moi sur cette terre, si ce n'est auprès de ma bonne et chère Hortense. Ne vous désolez donc pas trop de notre séparation; elle ne sera pas de longue durée. Le temps ne tardera pas à calmer les haines ardentes allumées par la révolution belge. Mon père redeviendra juste et généreux, comme il l'a toujours été... Et alors... alors je vole à Bruxelles, triomphant et plein d'orgueil, pour conduire à l'autel la fiancée que j'adore! C'est ainsi que les choses se passeront. Des événements imprévus peuvent bien retarder notre

bonheur; mais me faire perdre, avec votre main, tout espoir en ce monde? O ma bonne, ma chère Hortense, je préférerais recevoir à l'instant le coup de la mort! »

Madame von Weiler, sans quitter la lettre des yeux, se dit à elle-même :

— Lui, parjure! Lui, un trompeur, un hypocrite!... Mais a-t-il tenu sa parole? Une autre femme n'a-t-elle pas reçu ses serments et sa main?

Et, sous le coup de cette pénible pensée, elle rouvrit l'écrin d'une main frémissante et en tira une seconde feuille de papier, usée et tachée en plusieurs endroits, comme si elle avait été plus d'une fois mouillée de larmes.

Elle lut d'une voix altérée par l'émotion :

« Hortense, ma toujours chère Hortense, malheur, malheur sur moi! Plaignez-moi, mais ne m'accusez pas. Je suis malheureux, désespéré, anéanti. Puisse Dieu m'accorder la grâce de mourir avant que le sacrifice ne s'accomplisse!... Comment vous apprendrai-je la fatale nouvelle sans vous briser le cœur? Elle est cruelle, affreuse, inouïe. Hortense, je deviens l'époux de la comtesse de Hascot! Ah! ne maudissez pas votre malheureux ami! Je le dois, je le dois : mon père me haïrait et me repousserait; mon oncle me déshériterait; le roi le voulait. Et, moi, malgré tant d'obsessions, fou d'épouvante et de désespoir, je résistais, je criais bien haut que j'aimais mieux mourir, Hortense, que vous être infidèle. Hélas! il y a bien des choses effrayantes sous lesquelles il faut courber la tête! Ma mère se jeta à mes pieds, qu'elle arrosait de ses larmes, elle embrassa mes genoux, elle me supplia à mains jointes, et, comme je restais inébranlable, — elle me menaça de sa *malédiction*, — et je sentais que, dans son égarement, elle allait accomplir sa menace! Déjà sa main frémissante se levait sur moi... Mon sang se glaça dans mes veines. Maudit par ma mère!... Pour détourner de mon front ce signe de réprobation, j'ai prononcé le oui fatal! Je suis le fiancé de la comtesse de Hascot. Tout le monde me félicite, mes parents se réjouissent, le roi me promet sa faveur; mais, moi, je pleure, je soupire, j'appelle la mort, afin qu'elle me laisse emporter dans la tombe votre pur et fidèle amour. M'écoutera-t-elle? je ne crois pas. C'en est fait, ma pauvre amie. Le malheur sera mon partage. J'épuiserai jusqu'au fond le calice d'amertume... Ah! cette comtesse de Hascot, pourquoi Dieu l'a-t-il fait naître? Je la hais, je l'exècre, son seul nom m'inspire de l'aversion, et c'est elle que je vais... que je vais... Ah! les larmes obscurcissent mes yeux, mes sens se troublent, la force m'abandonne... Ah! mon amie, plus un seul rayon de lumière dans notre sombre nuit!... Le devoir commande : étouffons la dernière espérance et, si nous le pouvons, la dernière étincelle dans notre cœur saignant... »

Elle laissa tomber la lettre sur ses genoux pour essuyer les larmes qui ruisselaient sur ses joues. En même temps, elle prononçait des paroles entrecoupées où respirait une pitié profonde pour l'infortune de son ami. Elle frémissait en songeant à ce qu'il avait dû souffrir en enchaînant sa vie à celle d'une femme détestée. Mais qui pouvait savoir?... Peut-être que cette femme l'avait aimé et s'était montrée bonne pour lui? Et alors, Dieu merci! sa vie n'avait pas été aussi malheureuse qu'il le craignait...

Cette idée adoucit un peu la douleur de la dame, et elle sentit une sorte de consolation mélancolique.

Ses larmes avaient cessé de couler, lorsqu'elle entendit tout à coup une voix qui criait du bas de l'escalier :

— Mère, mère, où donc êtes-vous?

Madame von Weiler, subitement tirée de sa rêverie, s'empressa de serrer dans son armoire le coffret aux lettres, essuya soigneusement ses larmes, cacha le portrait dans sa poitrine, et, comme elle entendit qu'on montait l'escalier, elle essaya de rendre le calme à son visage et le sourire à ses lèvres.

Une jeune fille fit irruption dans la chambre et s'écria avec agitation, en regardant autour d'elle d'un air étonné :

— Mère, où donc est restée madame van Giersteen? Je la cherche en vain, je ne la trouve nulle part. Est-elle déjà partie? Non, n'est ce pas? O mon Dieu, que je suis contente, que je suis donc contente!

— Je ne comprends pas, mon enfant, dit la veuve. Madame van Giersteen devait donc venir ici?

— Mais oui, mère, elle était ici; sans cela, comment M. Hugo, son fils, serait-il venu m'appeler dans le parc?

— Maintenant je ne te comprends plus du tout. Hugo van Giersteen a été auprès de toi dans le parc? répondit madame von Weiler avec une sorte de frayeur.

— Oui, mère, et nous avons même causé longtemps ensemble. On voudrait entendre de si jolies choses pendant toute sa vie.

— Mais, pour l'amour du ciel, Ida, dis-moi donc de quoi il t'a parlé?

La jeune fille entoura de ses bras le cou de sa mère, et répondit en l'embrassant tendrement :

— Mon grand-père ne doit pas le savoir, car il se remettrait à gronder et à me faire peur. Mais à vous, mère, qui m'aimez tant et qui êtes si bonne pour moi, à vous je dirai tout. Ah! c'est si beau! beau comme le ciel même.

— Eh bien, Ida, j'écoute.

La jeune fille se pencha sur l'épaule de sa mère comme pour lui dire quelque chose à l'oreille. Mais elle cria tout haut avec l'accent d'une voix sans bornes.

— Mère, mère, il m'aime ;

— Malheureuse enfant ! Il aurait osé ?...

— Malheureuse ? Oh ! non, non, sa mère va venir pour me demander en mariage : je vais être sa fiancée !

Madame von Weiler recula de quelques pas. Elle était pâle et tremblait d'angoisse.

— Sa mère va venir ici ? balbutia-t-elle. De l'amour ? un mariage ? Dieu miséricordieux, venez à notre aide !

Mais la jeune fille, se méprenant sans doute sur la nature de l'émotion de sa mère, lui sauta au cou de nouveau, et reprit à mots précipités :

— Non, non, chère mère, soyez bonne : vous ne savez pas tout encore. Écoutez et jugez comme tout cela est séduisant pour vous autant que pour moi. Nous allons demeurer loin d'ici, à Bruxelles, loin de cet affreux vieux château. Nous irons dans le monde quand cela nous plaira ; nous suivrons les soirées, les concerts ; nous verrons la meilleure société de la capitale ; nous serons vêtues comme des princesses. Hugo nous aimera toujours et ne pensera qu'à notre bonheur ; car, voyez-vous, chère mère, il veut que vous ne nous quittiez jamais : nous devons toujours demeurer ensemble, toujours !... Ah ! voilà que vous recommencez à pleurer, mère ! Et moi qui croyais que vous auriez rendu grâce au ciel de notre délivrance !

Madame von Weiler s'était laissé tomber sur un siège ; des larmes coulaient en effet sur ses joues ; et elle était si profondément émue, soit par la compassion, soit par l'inquiétude, qu'elle demeura muette quelques instants.

— Mais quel mal ai-je donc fait, mère, reprit tristement la jeune fille, pour que vous vous affligiez ainsi ? M. Hugo van Giersteen n'est-il pas de bonne maison ? Madame van Giersteen n'est-elle pas riche ? Ne m'avez-vous pas dit plus d'une fois que Hugo est un jeune homme aimable et bien élevé, et que la bonté de son âme brille dans ses yeux noirs ? et maintenant qu'il nous offre, avec sa main, l'amour, la délivrance, la liberté et le bonheur, voilà que vous pleurez ? Y a-t-il donc un secret, un arrêt mystérieux qui nous a condamnés à user éternellement notre vie dans cette solitude désolée ? Non, n'est-ce pas, ma mère chérie, cela n'est pas ? C'est mon grand-père seul qui le veut ainsi ; et, vous aussi, vous avez peur de lui, et vous courbez humblement la tête sous sa tyrannie ? Mais Hugo, qui connaît les lois, assure que mon grand-père n'a pas le pouvoir d'empêcher notre mariage : c'est vous seule qui êtes la maîtresse...

— Tais-toi, malheureuse enfant, tais-toi, gémit la veuve en levant les bras, tu me déchires le cœur ; tes paroles sont insensées. Ton grand-père est la bonté même !

— Alors, pourquoi tremblez-vous devant lui, ma mère ? pourquoi le son de sa voix me fait-il frissonner ? Tenez, mère, peut-être avez-vous raison ; parfois, en effet, mon grand-père est généreux et bon. Excusez la hardiesse de mon langage... Tenez, je vous embrasse tendrement ! Vous recevrez madame van Giersteen avec amitié, et vous lui accorderez ce qu'elle vous demandera, n'est-ce pas, ma chère mère ?

Le visage de la veuve devint très sévère, et sa voix prit un accent ferme et décidé, comme si elle allait effectivement prononcer un arrêt.

— Ida, dit-elle, écoute avec attention ce que je vais te dire ; cela te rendra peut-être malheureuse pour quelque temps, mais ce n'en est pas moins une vérité inexorable. Ne pense jamais à l'amour ; ce sentiment doit te rester étranger, car il ne peut être pour toi qu'un calice d'amertune, de chagrin, de honte et de désespoir ; oui, oui, car l'amour sans le mariage est un sentiment coupable que Dieu punit sans pitié, et le mariage, vois-tu, mon enfant, t'est interdit à jamais ; et non seulement il t'est interdit, mais complètement, absolument impossible. Hugo fût-il le plus parfait des hommes, le plus noble, le plus riche, le meilleur, un mariage entre lui et toi demeurerait encore une impossibilité dont aucune puissance humaine ne pourrait triompher... Tu pleures, Ida ? Ah ! je le comprends. N'est-ce pas qu'il est pénible de devoir renoncer au plus doux espoir de sa vie ? Mais, ma chère enfant, épargne-moi autant que possible le spectacle de tes larmes ! Ta pauvre mère a déjà bien assez de peines à porter sans fléchir le poids de ses propres douleurs.

La jeune fille, se révoltant contre la cruauté de cet arrêt, découvrit son visage, qu'elle avait caché dans ses mains, et murmura avec un dépit mal dissimulé :

— Oui, ma mère, je sais bien ce que c'est : vous n'osez parler autrement parce que vous avez peur de grand-père. Je suivrai le conseil de Hugo ; je ne veux plus être tyrannisée ainsi : je ne mourrai pas dans cette prison !

— Je t'en conjure, mon enfant, tais-toi ; tu ne sais pas ce que tu dis, soupira la veuve.

— Ainsi, ma mère, je ne pourrai jamais me marier ? jamais ?

— C'est impossible, Ida.

— Impossible ? Pourquoi ?

— Ah ! j'entends ton grand-père au bas de l'escalier ! s'écria la veuve avec une expression où

la joie s'alliait à l'anxiété. Ne parle plus de cette terrible affaire, ma chère Ida; n'en dis rien à ton grand-père. Cela exciterait sa colère et le rendrait malade; je lui parlerai petit à petit et avec précaution de...

Mais, avant que madame von Weiler eût achevé sa phrase, la jeune fille s'était enfuie hors de la chambre, et on l'entendit monter rapidement l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Immédiatement après, M. von Oberheim parut sur le seuil de la porte.

— Ida a-t-elle été ici? demanda-t-il d'un air sombre.

— Voilà qu'elle monte à l'instant, répondit tranquillement la veuve.

— Et vous a-t-elle dit que le jeune M. van Giersteen a pénétré dans le parc, et lui a parlé de choses qui sont effrayantes pour nous?

— Oui, mon père, elle m'a tout dit.

— Vous paraissez calme? Vous ne tremblez pas, Marie? Ne prévoyez-vous pas quelle honte, quels malheurs nous menacent?

— J'espère que ce nuage passera, mon père.

— Oui? Et, au lieu de punir sévèrement votre fille, vous avez encore pleuré, par compassion, par faiblesse!

— La pauvre enfant est innocente, mon père...

— Innocente! Ah! vous appelez cela innocente? Une fille de dix-huit ans qui, à l'apparition soudaine d'un jeune homme, loin de prendre la fuite avec indignation, avec épouvante, écoute ses déclarations d'amour, et lui dit ou du moins lui laisse croire qu'elle l'aime.

— Mon père, il s'est montré plein de respect. Il lui a parlé de mariage...

— De mariage, malheureuse! s'écria le vieillard dont les yeux lançaient des éclairs; de mariage! Mais où sont donc vos esprits? Avez-vous donc oublié que nous vivons ici sous un faux nom? que nous devons, sous peine d'une honte éternelle, cacher à tout le monde qui nous sommes? Peut-on se marier sous un faux nom?

— Je ne l'oublie pas, mon père, répondit la veuve. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour convaincre Ida que l'accomplissement d'un pareil vœu est absolument impossible pour elle.

— Et elle a abandonné tout espoir?

— Il faudra bien qu'elle l'abandonne.

— Ah! toujours, toujours cette fatale faiblesse! gronda le vieillard en frappant du pied avec colère. Non, Marie, cela ne peut pas durer ainsi. Votre manque de courage nous entraîne infailliblement vers l'abîme que nous avons réussi à éviter depuis dix-huit ans. Eh bien, moi qui suis un homme, j'aurai de la force pour deux. Ida est dans l'âge où la voix de la nature porte les jeunes gens à rechercher la compagnie de leurs semblables. Si nous n'étouffons pas impitoyablement en elle ces aspirations dangereuses, elle deviendra la cause de notre malheur et du sien. Ce n'est pas après avoir tout sacrifié pendant vingt années que j'irai lâchement détruire le fruit de nos souffrances. Ida doit se résigner à courber le front sous la fatalité; sinon, j'emploierai la force pour éteindre dans son cœur jusqu'à la dernière lueur d'espérance...

— Oh! mon père, mon père, un peu de pitié du moins pour ma pauvre enfant! s'écria la veuve en tendant vers lui ses mains suppliantes.

— Pas de pitié! Nous sommes tous courbés sous une loi de fer qui doit nous dominer fatalement jusqu'à la fin de notre vie. Ida obéira comme nous à cette loi. Elle y obéira plus que nous-mêmes! A partir d'aujourd'hui, elle ne mettra plus les pieds dans le parc; elle restera dans sa chambre... Et, si je la surprends encore hors de la maison, malheur à elle!

La veuve ne sut pas maîtriser plus longtemps l'angoisse de son cœur de mère; elle éclata en larmes et en sanglots.

Cette explosion de douleur parut calmer le courroux du vieillard. Il contempla un instant sa fille en silence, approcha un siège, lui prit la main et reprit d'un ton plus doux :

— Allons, Marie, ne pleurez pas si amèrement: nous sommes malheureux, profondément malheureux, mais vous savez bien...

— Enfermée dans sa chambre, dans un cachot! gémit-elle. Elle n'est donc pas encore assez prisonnière? O mon enfant, ma pauvre enfant!

— Oui, certes, pauvre enfant, répéta M. von Oberheim. Si le sacrifice de ma vie pouvait améliorer son sort, je la sacrifierais à l'instant, et j'en remercierais le ciel. Vous le savez, n'est-ce pas?... Soyez donc raisonnable, Marie. Résistez à votre amour maternel; ne faites pas d'inutiles efforts pour vous débarrasser de votre croix. Depuis dix-huit ans et plus, nous errons par le monde, cherchant les endroits les plus isolés pour y cacher notre existence. Chaque fois que la curiosité des hommes est venu nous inquiéter, chaque fois que nous avons été menacés du danger de faire des connaissances, nous avons fui vers des contrées lointaines; et c'est vous-même, Marie, qui vous êtes montrée le plus soucieuse d'échapper aux regards indiscrets. Et cependant Ida n'était alors qu'une enfant sans malice. Pendant notre dernier séjour dans les montagnes du Portugal, où nous pouvions vivre tout à fait tranquilles, le mal du pays vous rendit souffrante. Vous aviez besoin de respirer l'air natal de la Belgique. Si je vous ai opposé si longtemps de la résistance, c'est que je

voyais qu'Ida allait bientôt devenir jeune fille, et qu'elle aurait peur de l'isolement. Ida ne connaissait pas la langue portugaise; j'avais veillé à dessein à ce qu'elle n'en apprit pas un seul mot. Cette ignorance écartait le danger. Mais combien ne devait-il pas en être autrement en Belgique, où Ida allait entendre sa langue maternelle de la bouche de tout le monde? Ah! ce que je craignais est arrivé! Les nuages s'amoncellent sur notre tête; si nous manquons de clairvoyance ou de courage, l'orage éclate, et nous sommes perdus pour toujours, et Ida avec nous. Allons, Marie, résignez-vous, ce n'est qu'une goutte de plus dans le calice d'amertume de notre vie.

— Ida enfermée, prisonnière comme une criminelle! Et ne plus pouvoir sortir sous le ciel bleu! soupira la veuve, dont les larmes avaient presque cessé de couler.

— Il le faut, Marie; il ne peut pas en être autrement, du moins jusqu'à ce que ce danger soit passé.

— Quel sort! C'est affreux de voir passer ainsi sa jeunesse dans l'esclavage, sans consolations, sans aucun plaisir, et sans aucune des joies du cœur. Et elle est innocente comme l'agneau qui vient de naitre.

— Vos sens s'égarent, Marie, dit le vieillard, avec un accent de reproche. Suis-je donc coupable, moi? Ai-je jamais oublié mes devoirs envers Dieu ou envers la société? Et n'ai-je pas souffert? Ma vie ne se passe-t-elle pas sans repos et sans plaisir? J'étais le rejeton d'une grande famille, riche, honoré et estimé; ma place était près du trône royal! une noble ambition brûlait dans mon cœur; j'étais destiné à occuper de hautes fonctions dans le gouvernement de mon pays... Et maintenant? Maintenant je suis un homme qui a peur des regards curieux, et qui ne demande, comme faveur suprême, que de rester ignoré comme s'il n'avait jamais existé. M'en suis-je plaint? Si l'inquiétude toujours en éveil, si le sentiment de mon *honneur* compromis ne me tourmentaient pas sans cesse, vous rappelerais-je jamais ce que j'ai perdu?... Et vous, ma pauvre Marie, votre existence n'est-elle pas une perpétuelle torture? Votre jeunesse ne s'est-elle pas écoulée dans les larmes? Comprimez donc votre pitié maternelle. Laissez Ida porter sa part du sort inexorable qui pèse sur nous tous. Voudriez-vous risquer, après tant de sacrifices, de voir le nom de notre noble race déshonoré par votre faiblesse de mère? Pourriez-vous supporter l'idée que le blason de nos ancêtres serait terni par votre propre faute?

— Oh! non, mon père, non! s'écria la veuve en frémissant d'épouvante.

— Plutôt mourir, n'est-ce pas, Marie?

— Oui, mon père, plutot la mort!

— C'est bien; votre soumission nécessaire calme un peu ma crainte d'un danger immédiat. Écoutez ce que j'ai résolu : ce Hugo van Giersteen est un jeune homme courageux et enthousiaste; il aime passionnément et sincèrement Ida, j'en suis convaincu, et son amour s'accroit encore à l'idée qu'Ida est opprimée et maltraitée.

» Son cœur chevaleresque lui fait considérer sa délivrance comme une tâche héroïque et glorieuse. Il m'a menacé de tenter l'impossible pour la soustraire à ma puissance. Nous devons donc être sur nos gardes, et il dépend de nous de faire en sorte que cette menace reste vaine. A cet effet, il est indispensable que Hugo et Ida ne puissent plus se voir ni de loin ni de près. J'ai décidé que nous irions à la messe chaque dimanche à un autre village, et je ne dirai d'avance à personne, — pas même à vous, Marie, — quel village je choisirai. Hugo a dit que sa mère viendra vous parler. Je viens de donner les ordres les plus sévères à tous nos gens : à dater d'aujourd'hui, nous n'y sommes plus pour personne. Ida ne sortira plus de sa chambre, et ses fenêtres seront masquées en dehors jusqu'à une hauteur suffisante.

— Ah! mon père, cela ne se peut pas, répondit la veuve en soupirant. Ida deviendrait malade, sans lumière et sans air. Ayez pitié d'elle. Laissez-la se promener dans le parc, ne fût-ce qu'une couple d'heures chaque jour.

— Impossible, Marie, dans le parc il y a le pavillon, d'où l'on peut voir la campagne, et où l'on peut être aperçu de loin par les passants. La vue de la personne aimée, un simple signe ne suffisent-ils pas pour donner de l'aliment à un amour qui n'a besoin que d'une étincelle pour s'enflammer?

— Alors, dans le jardin du moins, mon père; la pauvre enfant dessèchera si elle ne peut plus voir ses fleurs.

— Eh bien, essayons, ma fille, dit M. von Oberheim en cédant malgré lui. Pour vous satisfaire, j'y consens. Cela m'obligera à déployer une plus grande vigilance. Qu'Ida se promène donc dans le jardin; mais si je la surprends dans le parc une seule fois, alors point de grâce : je l'enferme dans sa chambre, et je mets la clef dans ma poche. Allons, ma fille, soyez forte et courageuse, vous aussi... Faites descendre Ida.

— Ciel, voulez-vous la punir, mon père? Ah! ne la traitez pas trop durement!

— Je veux lui faire comprendre son devoir et la convaincre de la nécessité d'obéir.

— Vous la menacerez?

— Oui, cela est nécessaire.

— Malheureuse enfant! souffrir et trembler, voilà toute sa vie.

— Mais, Marie, souhaitez-vous que cet amour se

développe, grandisse et fasse naître des aventures qui nous rendraient l'objet de la curiosité publique? Voulez-vous être contrainte de fuir encore votre pays natal?

— Dieu! un pareil malheur pourrait-il nous atteindre?

— Si cette crainte vous fait trembler, Marie, ayez une volonté ferme. Au lieu de défendre Ida contre moi, aidez-moi plutôt contre elle. Oui, oui, je dois lui inspirer de la crainte. C'est l'unique moyen de faire de l'impression sur son esprit.

— Mais, mon père, si elle se soumet volontairement?

— Alors, je ne serai pas sévère, Marie; au contraire... Maintenant, tenez-vous bien.

Il alla jusqu'au pied de l'escalier et cria d'une voix forte :

— Ida, descends!

Quelques instants après, on entendit ouvrir doucement une porte, et un pas lent descendre l'escalier.

Ida parut; elle regarda son grand-père sans rien dire, mais d'un air si hardi que le vieillard en fut stupéfait.

— Ida, lui dit sa mère inquiète, sois raisonnable. Ce que ton grand-père veut te dire est la vérité pure, et tout ce qu'il fait est pour ton bonheur.

La jeune fille, qui, dans son isolement, avait peut-être résolu de suivre le conseil de Hugo, demeura silencieuse. Mais le vieillard fixa sur elle un regard si pénétrant et si menaçant à la fois, que sa hardiesse fit place à la crainte, et qu'elle se mit à trembler visiblement.

— Ida, dit alors M. von Oberheim, celui qui a l'intention de remplir son devoir n'a pas besoin de trembler. M. van Giersteen s'est glissé comme un traître dans notre demeure, et il a eu l'imprudence de te parler de choses qu'une fille honnête ne doit pas entendre de la bouche d'un homme.

— Mais, grand-père, vous vous trompez, murmura la jeune fille; il m'a dit que sa mère viendrait me demander en mariage pour lui. Est-ce mal, cela?

— Un mariage, malheureuse enfant! exclama le vieillard. Ta mère te l'a déjà dit, un mariage pour toi est et demeure impossible.

— Ne suis-je donc pas une femme comme les autres? Le mariage serait-il une impossibilité pour moi seule? Pourquoi? Dites au moins pourquoi?

— Tais-toi! s'écria M. von Oberheim pour éluder cette question dangereuse. Tu es une enfant désobéissante. Que peut-il résulter pour toi de ce vain amour? Rien autre chose que la honte, le déshonneur et un éternel chagrin. Promets-moi de ne plus penser à Hugo, et surtout de ne plus jamais chercher à le voir.

— Je ne puis pas vous promettre cela, je mentirais, répliqua la jeune fille avec fermeté.

— Ida, Ida, supplia la veuve, soumets-toi à cette nécessité que tu ne peux éviter. Sois obéissante par amour pour moi!

— Mais, mère, puis-je contraindre mon cœur à se taire? Et, si je rencontre Hugo près de l'église, ou si je l'aperçois du pavillon?

— Tu ne le verras plus, ni près de l'église ni ailleurs, dit M. von Oberheim. A partir de ce moment, l'accès du parc t'est interdit. Tu pourras te promener dans le jardin, sous le ciel ouvert; mais si tu remets les pieds dans le parc, je t'enferme dans ta chambre, et tu n'en descendras plus, même à l'heure des repas. Ne résiste pas plus longtemps à mes ordres, fille volontaire, ou je te prouverai que tu luttes en vain contre ton devoir et contre ma volonté de fer! Si tu revois encore Hugo, tu seras malheureuse pour toujours.

Ida se mit à pleurer.

— Dis que tu obéiras, mon enfant, murmura la veuve à son oreille. Grand-père deviendra bon et indulgent pour toi.

— Mais, si Hugo venait à escalader le mur, et si je l'apercevais malgré moi? sanglota la jeune fille.

L'expression du visage de M. von Oberheim devint terrible; il saisit la jeune fille par le poignet, et murmura d'une voix furieuse :

— Ah! tu oses encore espérer! Eh bien, écoute et retiens bien mes paroles. Dès à présent je porterai constamment sur moi un pistolet chargé. Je surveillerai, j'espionnerai, je ne te perdrai pas un instant des yeux... Et si j'aperçois Hugo sur le mur ou à un autre endroit où tu pourrais le voir toi-même, je lui envoie une balle dans la tête, et je le tue.

— Grâce! grâce! gémit la jeune fille en tombant à genoux. Oh! grand-papa, ne le tuez pas, car ce serait me tuer moi-même. Je mourrais du même coup.

— Eh bien, sa vie est dans tes mains. Vois ce que tu dois faire.

Il sortit en achevant ces mots.

Ida vola dans les bras de sa mère en poussant un cri de détresse. La veuve, frémissant d'angoisse et de pitié, serra la pauvre fille contre son cœur.

V

Quatre ou cinq jours s'étaient écoulés, et les habitants d'Ouden-Steen n'avaient plus rien appris touchant le jeune Hugo van Giersteen. Ida, quoique toujours triste, semblait s'être résignée à son sort.

Ce jour-là, après avoir prié une partie de la

matinée devant son crucifix, la veuve se disait avec un certain apaisement que cet orage menaçant s'était dissipé sans nouveaux chagrins. Ce qui l'avait inquiétée le plus, c'est la pensée que, si Hugo n'avait pas renoncé à ses projets, ils eussent peut-être été forcés de quitter la Belgique et de reprendre leurs lointains voyages. Ce danger, croyait-elle, était pour le moment écarté par la fermeté de son père. Il avait sans doute assez effrayé le jeune homme pour lui ôter l'envie de nouvelles tentatives.

Ida descendit pendant que sa mère faisait ces réflexions. Elle l'embrassa tendrement, avança une chaise, et dit d'une voix émue :

— Mère, le cœur me bat aujourd'hui d'une façon singulière, mes sens sont troublés ; j'ai eu cette nuit un rêve bien étrange.

— Tu auras sans doute dormi dans une fausse position.

— Je n'en sais rien, mère, mais ce que j'ai vu m'a si profondément émue que j'en suis encore toute tremblante.

— Eh bien, dis-moi ce que tu as rêvé de si effrayant.

— Cela n'est pas effrayant, ma mère, mais bizarre et surprenant. J'ai rêvé que mon père était encore en vie ; je l'ai vu : il m'a serrée dans ses bras et m'a appelée sa fille chérie. Son tendre baiser me brûle encore le front... Vous semblez effrayée, mère? Ah ! ce n'était qu'un rêve, un beau rêve !

La veuve, pâle de surprise, avait écouté le récit de sa fille sans rien dire. Elle murmura avec une indifférence mal jouée :

— Qu'est-ce qu'un rêve, mon enfant ? Une vaine illusion des sens. Tu sais bien que ton père est mort lorsque tu n'avais pas encore un an.

— Certainement, mère... J'avais pleuré, un peu pleuré, et je m'étais endormie avec l'idée que, si mon père avait vécu, il n'aurait pas, comme grand-papa, repoussé M. van Giersteen. Vers le matin, toujours dans mon rêve, je me vis dans le parc. Hugo avait escaladé le mur et s'avançait vers moi. Il paraissait triomphant, et me criait de loin qu'il venait me chercher pour me conduire à l'autel. Mais alors je vois accourir mon grand-père, armé d'un couteau qui brillait dans sa main. Je pensai mourir de peur, et je criai au secours. Alors commença une lutte affreuse. Mon grand-père terrassa Hugo, et il allait le percer de son couteau... Mais tout à coup surgit à côté de lui un monsieur, un bel homme, qui lui arracha le couteau des mains, le mit en fuite d'un seul regard de ses yeux noirs. Ce monsieur me pressa sur son cœur, me nomma son enfant, et, mettant ma main dans celle d'Hugo, me dit : « Ida, ma chère Ida, plus de chagrin désormais ; Hugo est ton fiancé ! » Je m'éveillai en sursaut, et, lorsque je reconnus que ce n'était qu'un rêve, des larmes de regret jaillirent de mes yeux.

Il y eut un moment de silence. Madame von Weiler paraissait troublée et secouait la tête d'un air pensif.

— Singulier rêve, n'est-ce pas, ma mère ? demanda la jeune fille.

— Ida, répondit la veuve, tu n'agis pas bien. Qu'est-ce que ton rêve, sinon la représentation de tes propres pensées, produite par le souvenir de ce qui s'est passé la semaine dernière. Ne nous avais-tu pas promis de te soumettre à ton sort et de faire tous tes efforts pour oublier Hugo ?

— J'essaye, ma chère mère. Puisqu'il est absolument impossible que je devienne la fiancée de Hugo, je souhaite de ne plus penser à lui ; mais cela n'est pas si facile. Petit à petit...

— Va, tu es une brave fille, dit madame von Weiler en l'embrassant avec attendrissement. Va te promener un peu au jardin pour prendre le grand air; il fait un très beau temps aujourd'hui.

— Ma mère, je vous en prie, laissez-moi d'abord revoir le portrait de feu mon père !

La veuve secoua la tête en signe de refus.

— Ah ! grand-père n'en saura rien. Un seul coup d'œil.

La veuve lui remit le bijou. Ida l'ouvrit.

— Oui ! oui ! mon rêve ne m'a pas trompée ! s'écria-t-elle, seulement il paraissait plus âgé, et son visage était pâle ; mais, lorsqu'il arracha le couteau des mains de grand-père, ses yeux noirs lançaient des flammes. Mon père était bien beau, n'est-ce pas, ma mère ?

— Oui, oui, mais rends-moi le portrait, et promène-toi dans le jardin. Pas du côté du parc, entends-tu !

Ida baisa le bijou, le rendit à sa mère, et sortit en disant :

— Non, mère, je resterai près de mes fleurs... Et, si j'ai envie de m'asseoir, grand-père a fait placer un banc à l'ombre, près de la remise.

La veuve l'écouta un instant s'éloigner, puis elle dit en soupirant, les yeux baissés :

— Pauvre enfant ! elle rêve que son père vit encore ! D'où lui viennent de pareilles idées?

Et elle se mit à se promener de long en large, en se parlant à elle-même, jusqu'à ce qu'elle fût troublée inopinément dans ses réflexions par l'arrivée de M. von Oberheim.

Le vieillard avait l'air inquiet et irrité.

— Qu'est-il arrivé, mon père? demanda la veuve. Vous paraissez avoir du chagrin.

— Ah! nous ne jouirons donc jamais d'un moment de tranquillité? dit-il en soupirant. Nous nous bercions de l'espoir que Hugo van Giersteen



Elle courut à la porte. (Page 26.)

aurait renoncé à toute tentative de réaliser ses vœux. C'est le contraire qui est vrai : il met tout en œuvre pour exécuter ses menaces; et Dieu sait quelles affreuses persécutions nous avons à redouter de lui ! Je suis extrêmement malheureux.

— Vous m'effrayez, mon père! Que fait donc Hugo ?

— Ce matin, j'avais envoyé Jean, notre domestique, au Reigerspoel, pour chercher quelques ouvriers. Chemin faisant, Jean a rencontré Hugo; et savez-vous ce que cet audacieux jouvenceau a osé lui proposer? Il lui a offert mille francs en espèces, une place de garde forestier et de gros appointements... pour nous trahir!

— Qu'est-ce que cela signifie? balbutia la veuve stupéfaite.

— Jean n'est pas seulement le plus fidèle de nos serviteurs; c'est aussi un homme intelligent. Il a feint d'être tenté par les propositions du jeune homme, il l'a fait parler, et il a appris quelles sont ses intentions. Hugo voulait, avec son aide, enlever notre Ida...

— Enlever mon enfant, ô ciel! s'écria madame von Weiler.

— Inouï, insensé, n'est-ce pas? Vous n'avez pas à redouter qu'une pareille entreprise puisse réussir. Ce n'est pas là le plus grave. D'après ce qu'il dit, il voudrait conduire Ida auprès d'un de ses oncles qui habite un château du côté de Courtrai. Il invoquerait le secours de la justice, m'accuserait de séquestration arbitraire, et me ferait condamner. Ce sont ses propres paroles.

— Paroles vaines! dit la veuve dont les yeux s'illuminèrent d'un rayon de joie. Ne suis-je pas maîtresse de ma fille? et tous nos domestiques n'attesteront-ils pas ma tendresse et vos bons soins? Ida elle-même ne proclamerait-elle pas

que pour rien au monde elle ne voudrait être séparée de sa mère?

— Oui, oui, murmura M. von Orberheim, ce n'est pas là qu'est réellement le danger, Marie! Me voir condamner, moi! Mais il serait ridicule de supposer la possibilité d'une pareille chose. Seulement, si la justice se présentait ici pour faire une enquête, si l'on prétendait nous interroger, la première formalité à laquelle on nous obligerait, ce serait de décliner nos véritables noms, notre lieu de naissance et notre qualité. Pouvons-nous satisfaire à ces exigences, Marie, sans faire connaître au monde entier ce que nous avons tenu caché depuis vingt ans au prix de notre bonheur? Et déclarer de faux noms à la justice, signer de ces faux noms nos dépositions, est un délit que la loi punit de la prison. Hélas! de toute part la honte et le déshonneur nous menacent.

Madame von Weiler avait écouté cette communication sans rien dire; la situation lui paraissait si dangeureuse, qu'elle ne trouvait pas la force, comme elle en avait l'habitude, de combattre les terreurs de son père.

— Je ne vois qu'un moyen, Marie, continua M. von Oberheim, c'est de faire immédiatement nos préparatifs et de quitter la Belgique.

Ces paroles, qui arrachèrent à la veuve un cri d'angoisse, la rappelèrent violemment au sentiment de la réalité. Elle représenta d'abord à son père que les menaces de Hugo ne seraient probablement suivies d'aucun effet. Il était naturel que le jeune homme, déçu dans son amour et dans ses espérances, formât pendant plusieurs jours mille projets inspirés par le désespoir; mais cette excitation ne tarderait pas à se calmer.

Dans tous les cas, on pouvait attendre encore un peu sans prendre une résolution extrême. Si cette espérance menaçait d'être trompée, alors il serait toujours temps de chercher un refuge dans l'exil. Mais ils pouvaient réellement compter qu'ils échapperaient à cette cruelle nécessité. Il était facile d'en juger d'après Ida; les deux premiers jours, elle n'avait pas cessé de pleurer et de gémir; mais, depuis, il y avait un peu d'apaisement. Il en serait de même de Hugo.

Elle invoqua une foule d'autres raisons du même genre, et parvint, grâce à sa résignation passive, à ramener un peu de calme dans l'esprit de son père.

Il convint que ces craintes pouvaient être dénuées de fondement, et consentit à voir venir les événements pendant quelque temps encore.

Au moment de sortir de son appartement, il dit à sa fille :

— Ne soyez pas trop inquiète, Marie! Il sera fait bonne garde. La bonne volonté d'Ida est pour nous une circonstance heureuse. Je vais dans les champs voir un peu ce que font les ouvriers. A mon retour, je laisserai Jean dans la prairie pour surveiller le mur d'enceinte de ce côté pendant toute la journée.

Il sortit en achevant ces mots, et, arrivé dans le jardin, il vit Ida assise à l'ombre sur le banc qu'il avait fait placer à son intention. Cela le réjouit, et il lui fit en passant un signe de tête amical pour lui exprimer son approbation.

La jeune fille le regardait, immobile, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût vu sortir par la porte extérieure et la refermer derrière lui. Alors elle respira à pleins poumons, comme si sa poitrine eût été soulagée d'un poids énorme. Puis elle regarda de tous côtés autour d'elle vers le parc et vers la crête des murailles; mais une vive rougeur vint tout à coup colorer ses joues... Elle baissa les yeux d'un air confus.

Qu'espérait-elle? rien. C'étaient des mouvements inconscients de son âme. Elle se fit violence, ainsi qu'elle s'était promis à elle-même, pour ne pas penser à Hugo; mais cette tension même de son esprit ramena, plus vivante encore, l'image du jeune homme. Peut-être était-ce un sentiment d'inquiétude qui la faisait jeter un regard involontaire vers les murailles. Si Hugo se montrait, son grand-père tirerait-il réellement sur lui?

Un bruit de roues interrompit soudain ses réflexions. Elle écouta un instant ses battements de cœur; puis, elle dit à une servante occupée à éplucher des salades à côté d'elle :

— Hedwige, voilà une voiture, elle s'arrête devant la porte; allez vite ouvrir .

— Oui, mademoiselle, cela ne sera pas long. Je dois dire qu'il n'y a personne à la maison.

La servante courut à la grande porte et l'entr'ouvrit à peine, pour s'acquitter de sa commission, sans laisser le regard des visiteurs pénétrer dans le jardin.

Mais Ida, qui l'avait suivie, poussée par une irrésistible curiosité, reconnut aussitôt la personne qui essayait de forcer la consigne.

Elle courut à la porte, l'ouvrit toute grande et s'écria :

— Ah! madame van Giersteen, bonjour! Quel bonheur de vous voir!

— Je vous remercie, mademoiselle, de votre amabilité, dit la baronne. Cette fille prétend que M. votre grand-père et madame votre mère sont absents. Elle ne dit pas la vérité, j'en suis convaincue. Je n'ai rien à faire avec votre grand-père, mais je voudrais parler à votre mère, et vous m'obligerez beaucoup en allant lui annoncer que je lui demande très instamment un moment d'entretien.

— Entrez, entrez, madame, répondit Ida. Veuillez me suivre au salon; mon grand-père n'est pas à la maison, mais je vais tout de suite prévenir ma mère.

Lorsqu'elle eut introduit la baronne au salon, elle se disposait à monter chez sa mère; mais madame van Giersteen lui prit la main en disant :

— Un instant, s'il vous plaît, mademoiselle. J'ai quelque chose à vous demander. Connaissez-vous les motifs de ma visite? Vous rougissez? Vous pouvez être franche avec moi : j'ai ressenti pour vous une vive sympathie la première fois que je vous ai vue.

— M. Hugo m'a annoncé votre visite, madame, balbutia la jeune fille.

— Et le motif qui m'amène ici vous agrée-t-il? Je vais m'expliquer plus clairement. Hugo vous aime du plus profond de son cœur; puis-je croire que votre cœur le paye de retour? Vous ne me répondez-pas. Auriez-vous de la répugnance à devenir sa fiancée?

— Devenir sa fiancée! répéta Ida en soupirant et en levant les yeux au ciel. Ah! si c'était possible!

— Et moi, sa mère, m'aimeriez-vous aussi?

Pour toute réponse, la jeune fille lui sauta au cou et l'embrassa tendrement.

— Eh bien, mademoiselle, ayez bon espoir. Je sais pourquoi M. votre grand-père dit qu'un mariage est pour vous impossible. Si, comme je le crois, il n'existe pas d'autres obstacles, j'aurai facilement raison des objections de M. van Oberheim. Un peu d'argent de moins n'empêchera ni Hugo ni vous d'être heureux. Et maintenant allez chercher votre mère.

La jeune fille courut au premier étage et surprit sa mère par ces mots :

— Mère, mère, la baronne van Giersteen est au salon. Elle veut vous parler; vous savez bien de quoi...

— Ciel, qu'entends-je! s'écria la veuve en pâlissant. Ai-je bien compris, Ida? madame van Giersteen est en bas? Qui l'a laissée entrer?

— C'est moi, mère. Mais pourquo sa visite vous effraye-t-elle? Une si bonne dame, si aimable!...

— Lui as-tu dit que j'étais au logis?

— Oui, ma mère!

— Insensée, qu'as-tu fait? Retourne lui dire que tu t'es trompée, que je suis partie pour Bruxelles.

— Mais, ma mère, cela ne se peut pas. Elle s'en formaliserait. Ah! ne craignez rien d'elle. Elle dit qu'elle connaît un moyen, un moyen certain de détruire les raisons qui empêchent mon mariage avec Hugo.

— Va, va vite, Ida, fais ce que je te dis! répéta la veuve au comble de l'agitation. Malheureuse, si tu savais dans quelle terrible position tu te mets par ton imprudence! Je ne descends pas; je ne le veux pas, je ne le puis pas.

La jeune fille tomba à genoux et se mit à pleurer à chaudes larmes.

— O ma mère, je vous en supplie, dit-elle, ne laissez point partir madame van Gierstein, ne lui faites pas l'affront de refuser sa visite! S'il vous est impossible de lui accorder l'objet de sa demande, répondez par un refus; mais, du moins, ne faites pas cette injure à la mère de Hugo.

— Eh bien, soit! dit la veuve en prenant soudain son parti; mais ne garde pas d'espoir, Ida, car il n'y en a point, pas même l'apparence. Va dans ta chambre. Si tu oses en sortir, tu me feras un chagrin mortel, et je serai très fâchée.

La jeune fille rentra chez elle.

— Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je lui dire? se demandait tout bas madame von Weiler. Il me faut tout mon sang-froid, toute ma fermeté. Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je me sens déjà la rougeur de la confusion brûler mes joues. Allons, faisons tête à ce coup inattendu.

Elle descendit en faisant des efforts surhumains pour reprendre un peu de calme et pour cacher son inquiétude.

En entrant au salon, elle salua la mère de Hugo avec une froide politesse, lui montra un siège, et demanda :

— Madame van Giersteen, puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite?

— Vous le savez probablement, répondit la baronne; mais je comprends que, dans ces graves circonstances, on désire des explications claires et nettes. Eh bien, madame, je parle sans détours. Mon fils a eu l'honneur de voir quelquefois votre fille en allant à l'église. Petit à petit il en est devenu si éperdument amoureux qu'il en a pour ainsi dire perdu l'esprit. Il paraît que, de son côté, mademoiselle Ida n'est pas restée indifférente à son égard. Ils sont tous deux jeunes, beaux, de noble race. Je ne sais pas ce qui pourrait nous empêcher de combler leurs vœux, et je viens vous demander si vous voulez bien consentir à leur mariage. Si j'obtiens votre consentement provisoire, alors nous traiterons de part et d'autre, de bonne amitié, les conditions de cette union.

— Je suis très honorée de cette démarche si flatteuse pour Ida, répondit la veuve, et c'est avec le plus profond regret, madame, que je me vois forcée de vous donner une réponse défavorable. Mais il y a un obstacle insurmontable : Ida ne peut pas se marier.

— Mademoiselle Ida ne peut pas se marier?

répéta la baronne avec un sourire sous lequel perçait un léger doute.

— Cela est absolument impossible, madame; et si vous voulez épargner à votre excellent fils des chagrins cuisants, éloignez de son esprit un désir qui ne peut se réaliser.

— C'est facile à dire, murmura la vieille dame. N'avez-vous jamais aimé, madame? Ah! si vous pouviez voir mon pauvre Hugo! Le désespoir le rend fou; il s'arrache les cheveux; et si ses espérances devaient être déçues, il en ferait une maladie mortelle. Mademoiselle Ida aussi a du chagrin. Vous êtes mère comme moi; qu'y a-t-il de plus doux pour nous que de voir nos enfants heureux? Allons, dites-moi que, si mes conditions vous conviennent, vous ne persisterez pas dans votre refus.

— Ah! lors même que je voudrais consentir, c'est impossible, madame, tout à fait impossible.

Ce refus péremptoire parut blesser la mère de Hugo.

— Eh bien, dit-elle, puisqu'on ne peut faire autrement, parlons d'abord de choses matérielles. Je suis très riche, madame, et, si je suis bien informée, vous êtes dans la même position de fortune; mais il paraît que M. votre père, de même que beaucoup de vieilles gens, est assez regardant, et craint que je n'exige une dot considérable. Je tiens à vous dire qu'il se trompe. S'il le faut, je me contenterai de très peu de chose.

— Nous ne pensons pas à l'argent; là n'est pas la raison de mon refus, répondit la veuve, qui paraissait revenir de son inquiétude.

— Quelles sont donc alors vos raisons, si ce n'est pas cela? demanda madame van Giersteen. La naissance? Notre famille est d'une vieille et fière noblesse, madame, et mon fils porte le titre de baron.

— Je le sais, madame. Ce n'est pas cela.

— Trouvez-vous Ida trop jeune encore? J'avais une année de moins qu'elle lorsque je me suis mariée.

La veuve secoua la tête en signe de négation.

— Est-ce mon fils alors, est-ce son caractère qui vous déplait? Cependant, quoiqu'il ne soit pas destiné à occuper dans le monde une fonction déterminée, il est très instruit, madame, et, quant à son cœur, s'il a un défaut, c'est celui de pousser la générosité jusqu'à l'exagération.

Madame von Weiler secoua de nouveau la tête.

— Mais si ce n'est rien de tout cela, murmura la mère de Hugo avec étonnement, qu'est-ce donc?... Ma question a l'air de vous effrayer, madame. Vous ne me répondez pas? Y aurait il un secret... — que vous ne pouvez pas révéler?

— Vous me feriez bien vite renoncer à la démarche que je tente en ce moment.

— Un secret? un secret? balbutia la veuve, qui tremblait visiblement. Oh! non, non.

— Eh bien, alors, dites-moi du moins vos motifs pour refuser, madame. Entre gens de notre condition, on ne répond pas de cette façon à une proposition comme celle que je vous fais. Assurément vous êtes maîtresse de votre fille, et vous avez-le droit incontestable de repousser ma demande; mais, je vous en prie, faites-moi connaître les motifs de ce refus.

— Je ne puis pas vous en donner d'autre que celui-ci, madame : c'est impossible.

— Soit! mais pourquoi?

— Pourquoi? Ah! ne me le demandez pas! balbutia la veuve avec une angoisse croissante.

— Oui, oui, madame, si vous ne voulez pas que je soupçonne des raisons graves, dites-moi pourquoi!

— Ah! voici mon père, il vous le dira, lui, s'écria madame von Weiler avec joie. Je vous laisse avec lui, madame. Lui seul a le droit de vous donner une réponse décisive.

Et, heureuse de se tirer de la situation embarrassante où l'avaient mise les questions de la baronne, elle se dirigea en toute hâte vers l'escalier.

Lorsque M. von Oberheim parut dans la baie de la porte et aperçut la mère de Hugo, il s'arrêta tout stupéfait, et sa figure exprima l'inquiétude et l'irritation. Mais ce ne fut qu'un éclair; il reprit aussitôt possession de lui-même, et dissimula les sentiments qui l'agitaient pour obéir aux lois de la courtoisie. Il feignit une grande tranquillité d'esprit, et, s'avançant vers madame van Giersteen, il la salua poliment, tout en l'interrogeant des yeux, comme pour lui demander l'objet de sa visite.

La baronne, qui s'attendait à un refus, du moins au commencement, résolut d'aller droit au but avec lui.

— Monsieur von Oberheim, dit-elle, j'ai pris la liberté de me présenter chez vous pour vous faire une proposition importante. Mon fils Hugo est éperdument et sincèrement épris de votre petite-fille. Mademoiselle Ida l'aime de son côté. Ils semblent nés l'un pour l'autre. Je viens donc vous demander sa main pour mon fils.

— Impossible, absolument impossible, répondit le vieillard d'une voix ferme, dont l'accent devait faire penser que sa résolution était irrévocablement prise.

— Oui, je le sais bien, répliqua la baronne, madame von Weiler me l'a déjà dit; mais je ne doute pas que nous ne trouvions un moyen de

nous entendre. Ma fortune personnelle est très considérable, et je n'ai pas besoin de regarder à l'argent; de plus, une fois mon fils marié, me voilà toute seule. Je lui donnerai en dot une somme qui, ajoutée à la part qu'il a héritée de son père, atteindra presque un demi-million. J'aurais peut-être bien le droit d'espérer que la dot de mademoiselle Ida sera en rapport avec mes propres sacrifices; mais le bonheur de ces deux jeunes gens me tient si fort au cœur que je me contenterai de fort peu de chose, par exemple de cent mille francs. Cela vous semble-t-il trop?

— Cela ne peut pas rendre possible ce qui est impossible.

— Cinquante mille, alors?

— Inutile, madame.

— Même sans dot?

— Oui, même sans dot. Je vous remercie de votre demande, madame la baronne, mais je suis forcé de la refuser.

— Et rien au monde ne peut changer votre résolution?

— Rien, madame.

La dame frémit de colère et d'impatience.

— Mais c'est une chose incompréhensible! s'écria-t-elle. Si je venais vous proposer une mésalliance déshonorante, vous n'auriez pas pu me recevoir avec plus de froideur. Ma famille ne vous paraît-elle pas assez noble ou assez digne, monsieur? Son origine remonte jusqu'au moyen âge, elle est alliée aux plus illustres maisons, et son blason est sans tache.

— Je n'en doute nullement, madame ; mais cela ne fait rien à l'affaire.

— Mais les raisons de votre refus?

— Permettez-moi, je vous en prie, de ne pas vous les déclarer.

— Nous sont-elles personnelles?

— Nullement, madame. N'essayez pas de me faire changer de résolution, vos efforts seraient inutiles.

— Ah! mon pauvre fils! Il en mourra ou en deviendra fou! Ah! monsieur, par pitié, différez encore un peu votre résolution définitive, afin que Hugo ne perde pas si vite tout espoir.

— Ma conscience me défend de vous tromper, madame.

La baronne avait les larmes aux yeux.

— Il n'y a donc plus aucun espoir? demanda-t-elle en soupirant.

— Absolument aucun, répondit le vieillard avec un froid de glace.

— Eh bien, soit, monsieur : vous devez savoir ce que vous avez à faire. C'est bien malheureux pour ces deux pauvres jeunes gens, et peut-être n'est-ce pas moins malheureux pour vous.

— Pour moi, madame? demanda-t-il avec une nuance d'inquiétude.

— Oui, pour vous et pour madame von Weiler. Vous ne connaissez pas mon fils, monsieur; c'est un singulier garçon. Quand il s'est une fois mis quelque chose en tête et qu'il croit être dans le chemin de la justice et de la vérité, il ne recule devant rien, et marche aveuglément à son but.

— Enfantillages! ricana le vieillard avec un sourire d'irritation contenue. Je connais le projet insensé de votre fils. N'a-t-il pas eu l'impudence de vouloir suborner un domestique pour l'aider à... enlever Ida? Et j'aurais peur d'une pareille tentative? Pour qui votre fils prend-il donc notre Ida? Elle, consentir à cette faute honteuse? Il faut avoir perdu l'esprit pour oser l'espérer. D'ailleurs, nous sommes avertis, et nos mesures sont prises.

— Le désespoir, la déception l'ont en effet fait penser un moment à cette folle entreprise; mais aujourd'hui il y a renoncé complètement, dit la baronne.

— Loué soit le ciel! car vous comprenez, madame, que, si je surprenais votre fils dans l'intérieur de ces murailles, la colère et la conscience de mon droit pourraient me porter à quelque terrible extrémité. Ah! je suis bien aise d'apprendre que M. Hugo ne me fera point courir le danger de repousser par la force des entreprises téméraires... de le tuer, peut-être!

— Oui, monsieur, mais il est maintenant préoccupé d'un projet qui n'est pas moins menaçant pour vous.

— Et quel projet, madame?

— Il est bon que vous soyez averti, monsieur. Peut-être cela vous fera-t-il changer de résolution, puisqu'il en est temps encore. Savez-vous quelles sont les idées de mon fils? Il croit que vous opprimez mademoiselle Ida, que vous la séquestrez du monde et la tenez sous les verrous comme une captive pour certaines raisons d'intérêt matériel. — Ne m'en veuillez pas, monsieur. Je ne fais que répéter fidèlement ce qu'il m'a dit. — Il croit qu'Ida est condamnée à mourir de chagrin et de frayeur, et il s'est mis en tête que la délivrer, ce serait une action méritoire et généreuse. Il renonce à toute tentative violente, mais il veut s'adresser à la justice et vous accuser de séquestration illégale.

— Mais c'est affreux! s'écria le vieillard, dont la fureur, trop longtemps contenue, se déchaîna tout à coup. C'est donc une véritable persécution! Et supporterez-vous, madame, que votre fils pousse l'inconvenance à ce point? Il a donc perdu tout sentiment d'honneur? et, vous, vous le permettez!

Madame van Giersteen crut avoir trouvé le

moyen d'atteindre son but, et elle répondit avec une expression calculée :

— Il est homme, monsieur, et, dans un cœur ardent comme le sien, l'amour est infiniment plus fort que les conseils d'une mère. Nous avons un parent qui est juge à Gand. Hugo veut aller lui parler pour se rendre ensuite auprès du procureur du roi à Ypres... Ce que je vous dis paraît vous effrayer, monsieur? Certes, il n'est jamais agréable d'avoir affaire à la justice ; mais, si vous n'avez rien à vous reprocher, que pourriez-vous craindre?

— Je remplis mon devoir de grand-père d'Ida en conscience et avec amour, dit M. von Oberheim, qui frémissait de la violence qu'il se faisait pour dissimuler son inquiétude; mais croyez-vous qu'il n'est pas douloureux de voir troubler son repos par une accusation infâme, et peut-être par une investigation de la justice? Ah! madame, je vous en conjure, retenez votre fils : je vous en serai éternellement reconnaissant!

— Il y a un moyen bien simple d'échapper à ces désagréments, monsieur.

— Parlez : ce moyen...

— Ce moyen est de consentir au mariage de nos deux jeunes gens.

— Je vous le répète, madame, je serais heureux de pouvoir vous accorder votre demande; mais c'est impossible, absolument impossible.

— Adieu donc, monsieur von Oberheim, dit la baronne avec un profond soupir. Si votre refus a des conséquences graves, ne vous en prenez qu'à vous-même; car j'ai fait, convenez-en, tout ce que je pouvais faire. Mon fils attend mon retour avec une impatience fiévreuse. Quel coup affreux je vais lui porter!

En achevant ces mots, elle sortit du salon et se dirigea, suivie du vieillard, vers la porte du château.

Ils échangèrent un salut glacial, et elle remonta dans sa voiture.

M. von Oberheim la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût tourné l'angle du mur d'enceinte. Alors il croisa les bras sur la poitrine et demeura immobile, le regard cloué au sol. Il se parlait à voix basse, il secouait la tête, et, sur son visage ridé, se marquaient tous les signes de l'inquiétude, de la tristesse et de la colère.

Il resta assez longtemps plongé dans ses sombres réflexions; puis il releva la tête et s'efforça de feindre la plus grande tranquillité d'esprit.

Il rentra dans le jardin et fit signe à une servante qui avait l'air d'attendre que son maître l'appelât.

— Hedwige, dit-il avec un calme affecté, c'est donc ainsi que vous respectez mes ordres? Pourquoi avez-vous laissé entrer madame van Giersteen? Je ne veux pas que des serviteurs infidèles...

— Mais, monsieur, répondit la servante, vous vous trompez. J'ai dit qu'il n'y avait personne à la maison, que vous étiez partis pour Bruxelles; et, quoique cette dame ne voulût pas le croire, je ne l'aurais cependant pas laissée entrer. C'est mademoiselle Ida qui l'a conduite au salon.

— Ida l'a introduite? Ah! bon, alors c'est différent, murmura le vieillard avec un sourire forcé. C'est bien, Hedwige, vous avez fait votre devoir.

Il se dirigea vers l'habitation à pas lents. Lorsqu'il se trouva au pied de l'escalier, son calme factice l'abandonna. Il s'arrêta, crispa les poings, grinça des dents, et grommela d'une voix rauque :

— Ida! aurait-elle formé un complot avec lui? elle, encore si simple et si naïve!... C'est donc un mauvais génie qui l'inspire? Il déposera une plainte entre les mains du procureur du roi! Et une enquête pourrait être ordonnée! Ah! il n'y a qu'une résolution énergique qui puisse nous tirer de cette abîme entr'ouvert sous nos pas. Oui, oui, pas d'hésitation!

Il monta rapidement l'escalier, et, sans laisser à sa fille le temps de l'interroger sur les résultats de son entretien avec madame van Giersteen, il lui dit :

— Marie, rassemblez tout votre courage; nous devons quitter la Belgique sans retard!

— Hélas! moi qui espérais...

— Il n'y a plus d'espérance possible, Marie; la moindre hésitation peut nous devenir fatale. Savez-vous ce que cet insensé de Hugo van Giersteen a imaginé? Il va réellement adresser une plainte au procureur du roi et m'accuser de séquestration arbitraire. Que cette accusation manque de fondement, cela n'améliore pas notre affaire. La justice viendra ici, elle nous interrogera, nous fera signer nos déclarations... *nos faux noms*, Marie! Oh! ne luttez pas contre ma décision; elle est irrévocable!

— Hélas! aller errer de nouveau loin du climat natal, auquel je devais ma guérison! soupira la veuve, dont les yeux se remplirent de larmes. Mais, au nom du ciel, mon père, n'y a-t-il pas d'autre moyen? Je m'y soumettrai avec résignation.

— C'est absolument nécessaire, Marie; sans cela commence pour nous une complication de circonstances terribles qui nous accableront de honte. Demain matin, je me rendrai à Ypres en toute hâte pour reprendre l'argent que j'avais déposé chez le notaire. Pendant ce temps, préparez tout pour le voyage. Nous ferons croire à nos gens que nous allons passer quelques semaines à Wiesbaden. Jean seul restera provisoirement à Oudensteen.

— Dans quel pays chercherons-nous un nouvel

asile, mon père? Pas dans un pays chaud, du moins, je vous en supplie; j'y retomberais malade.

— Je n'en sais rien. Nous déciderons cela plus tard. Dans tous les cas, ce sera dans un pays dont Ida ne connaît pas la langue, et loin de tout voisinage habité. Notre ennemi, notre éternel ennemi maintenant, c'est l'amour. Marie, vous le voyez bien... Je devrais punir sévèrement Ida pour avoir introduit madame van Giersteen...

— Ah! elle ne savait pas que vous l'aviez défendu, mon père.

— C'est possible; de toute façon, notre départ coupera le mal dans sa racine. Mais ce que je vous recommande à présent, ce que je vous ordonne au besoin, Marie, c'est d'enfermer votre fille dans sa chambre, et d'en retirer la clef chaque fois que vous descendrez. Ne vous laissez pas aller à la tristesse, Marie; c'est une dure nécessité. Nous avons tout à craindre de Hugo, il est téméraire, et l'amour contrarié peut le pousser aux folies les plus imprévues. Ida ne peut plus le voir. La moindre imprudence rendrait notre fuite impossible, et alors, hélas!... mon Dieu, qu'est ce encore que ceci! Voilà quelqu'un qui monte.

Et, l'inquiétude au front, il se tourna vers la porte, où l'on frappait doucement.

Il alla ouvrir lui-même.

— Qu'y a-t il, Hedwige? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit la servante, Jean m'envoie vers vous pour vous dire qu'il vous prie de descendre immédiatement.

Et, baissant la voix, elle ajouta:

— Jean a trouvé quelque chose dans le parc, quelque chose de singulier qu'il veut vous montrer. Il est dans le petit parloir.

Le vieillard descendit rapidement et entra dans la pièce indiquée.

— Vous avez trouvé quelque chose, Jean? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, au fond du parc, pas loin du banc de gazon. On doit l'avoir jeté pendant la nuit par-dessus le mur, car on y avait attaché une pierre, et l'on peut voir qu'elle a été exposée à la pluie. Voyez, monsieur, c'est un billet.

Il tendit à son maître un papier carré, plié en quatre.

— L'avez-vous lu? demanda M. von Oberheim, très inquiet.

— Oui, monsieur, mais je n'y comprends rien... à moins que cela ne vienne du jeune monsieur qui a voulu me corrompre.

— C'est bien, Jean; je vous remercie de votre fidélité. Retournez dans le parc et veillez avec soin.

Le valet se retira.

Alors le vieillard déplia le papier et lut très lentement:

« Vos chaînes vont tomber, tout est prêt: de quelque côté que vous me voyiez paraître inopinément, ne vous effrayez pas. Reposez-vous sur moi en toute confiance. Mon respect est aussi grand que mon amour. Réjouissez-vous, demain vous serez libre! »

M. von Oberheim demeura un instant immobile, les yeux fixés sur le papier.

— « Vos chaînes vont tomber... demain vous serez libre! » répéta-t-il avec épouvante. Mon Dieu, quel danger nouveau et inconnu nous menace? C'est à en perdre la raison!

Et il remonta l'escalier à pas lents, en secouant tristement la tête.

VI

Il avait plu dans l'après-midi, et quelques nuages orageux s'étaient montrés à l'horizon. Vers minuit, le ciel resta chargé d'une sorte de brouillard humide qui voilait les étoiles et couvrait la terre d'une obscurité profonde.

On ne pouvait rien distinguer devant soi. Le domaine d'Ouden-Steen lui-même, avec ses tours massives et ses arbres gigantesques, ne se détachait sur le ciel sombre que comme une montagne noire.

Tout était tranquille; aucun souffle n'agitait le feuillage. Le cri mélancolique du hibou venait seul attester par intervalles que, même dans ce calme imposant de la nature, des êtres veillaient et s'agitaient pour obéir à leurs instincts.

Une voiture de maître roulait en ce moment sur un chemin battu, dans le voisinage d'Ouden-Steen. Le cocher, comme s'il craignait de faire le moindre bruit, retenait ses chevaux impatients et les contraignait à marcher au pas.

Il s'arrêta près d'un carrefour, descendit du siège, ouvrit la portière et déploya le marchepied.

Un homme descendit à son tour de la voiture, regarda autour de lui à la ronde, et tâcha, dans les ténèbres, de reconnaître les lieux.

Il dit en étouffant sa voix:

— Nous sommes en effet près du carrefour des Wallons... Est-il bien certain, André, que ma mère n'a rien entendu?

— Très certain, monsieur le baron, dit le cocher sur le même ton. J'avais pris la précaution de laisser ouvertes la porte de la remise et la grille de la cour. Dès qu'il a été onze heures et demie, j'ai traîné moi-même la voiture jusque sur le chemin; puis j'ai fait sortir les chevaux l'un après l'autre, en ayant soin de les faire marcher sur le gazon et sur les plates-bandes. Personne n'a rien entendu.

— C'est bien, André. Je ne serai pas ingrat, et,

si je réussis dans mon entreprise, vous aurez toute votre vie des preuves de ma bonté.

— Et madame la baronne ne sera pas fâchée contre moi?

— Je demeure responsable de tout... Maintenant, tournez les chevaux, et attendez mon retour. Laissez la voiture ouverte et le marchepied baissé. Tenez-vous prêt à fuir rapidement comme le vent. Les chevaux sont de vaillantes bêtes, ils ne demandent pas mieux. Étudiez d'avance la route à suivre.

— C'est inutile, monsieur le baron. Je connais les chemins depuis mon enfance.

— Et surtout, du respect et de la politesse, comme je vous l'ai recommandé.

— Comme si c'était madame votre mère elle-même, monsieur le baron.

— C'est bien. Tenez les chevaux en repos et attendez.

A ces mots, l'homme quitta le grand chemin, se jeta dans un sentier de traverse et se mit à courir dans l'obscurité. Mais bientôt il ralentit son pas et s'arrêta de temps en temps comme s'il n'était pas bien sûr de suivre la bonne direction.

Il fit entendre une espèce de sifflement qui ressemblait au cri d'un oiseau.

Au bout d'un instant, une ombre surgit à côte de lui et lui souffla à l'oreille :

— Est ce vous, monsieur Hugo?

— C'est moi, Jacques, répondit-il. Eh bien, tout est-il prêt?

— Les deux échelles et la planche sont couchées là-bas dans les broussailles.

— Viens, allons jusque-là. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Chemin faisant, Jacques lui dit :

— Monsieur, je me suis dit tout à l'heure, en vous attendant dans les ténèbres, que je faisais une grande sottise en vous assistant dans une pareille entreprise. Si c'était à recommencer, je ne le ferais plus.

— La récompense que je t'ai promise n'est-elle pas assez considérable? Si je réussis, je la doublerai.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela. Le danger! Enlever ainsi une jeune fille au milieu de la nuit!

— Mais si la jeune fille y consent! Si cette tentative a uniquement pour but de la délivrer des mains d'un tyran sans âme, de la sauver d'une mort lente, mais certaine? Allons donc, Jacques, ce sont tes propres paroles qui m'ont poussé à cette entreprise, et maintenant tu hésiterais!

— Je suis marié, j'ai des enfants. Ce monsieur von Oberheim est un homme sans pitié. Lui ou ses domestiques pourraient tirer sur nous... Et puis la loi, la justice! Si j'étais à votre place, monsieur Hugo, j'abandonnerais mon projet, et je retournerais à la maison.

— Pour un garde-chasse, tu montres peu de hardiesse! murmura Hugo qui se sentait gagné par la colère. Moi! renoncer à mon projet parce qu'il offre quelque danger! Cela n'est pas fait pour me retenir. Je délivrerai mademoiselle Ida, te dis-je, cette nuit même. La mort se dresserait devant moi, qu'elle ne pourrait me faire reculer d'un pas! N'hésitons donc plus. Où sont les échelles?

Le garde-chasse le conduisit à quelques pas plus loin dans le taillis et dit :

— Les voilà, monsieur.

— J'en porterai une, dit Hugo à voix basse. Toi, prends l'autre avec la planche.

— Tenez, monsieur, vous pouvez me dire et me promettre tout ce que vous voulez, murmura Jacques, mais ce que j'ai irrévocablement résolu, c'est que je ne vous suivrai point par-dessus les murailles d'Ouden-Steen. Je ne veux point pénétrer comme un voleur dans la propriété d'autrui!

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, soit! Tu n'as pas besoin de me suivre, répondit Hugo. Porte l'échelle et la planche près du fossé, et attends ensuite dans les environs. Je ferai bien le reste tout seul...

— Et si l'on tire sur vous, monsieur?

— Je ne veux pas penser à cela.

— Mais si l'on vous tue, ou si l'on vous blesse?

— Eh bien, alors tu en porteras la nouvelle au cocher qui se tient près du carrefour des Wallons. Avance maintenant, et ne fais pas de bruit.

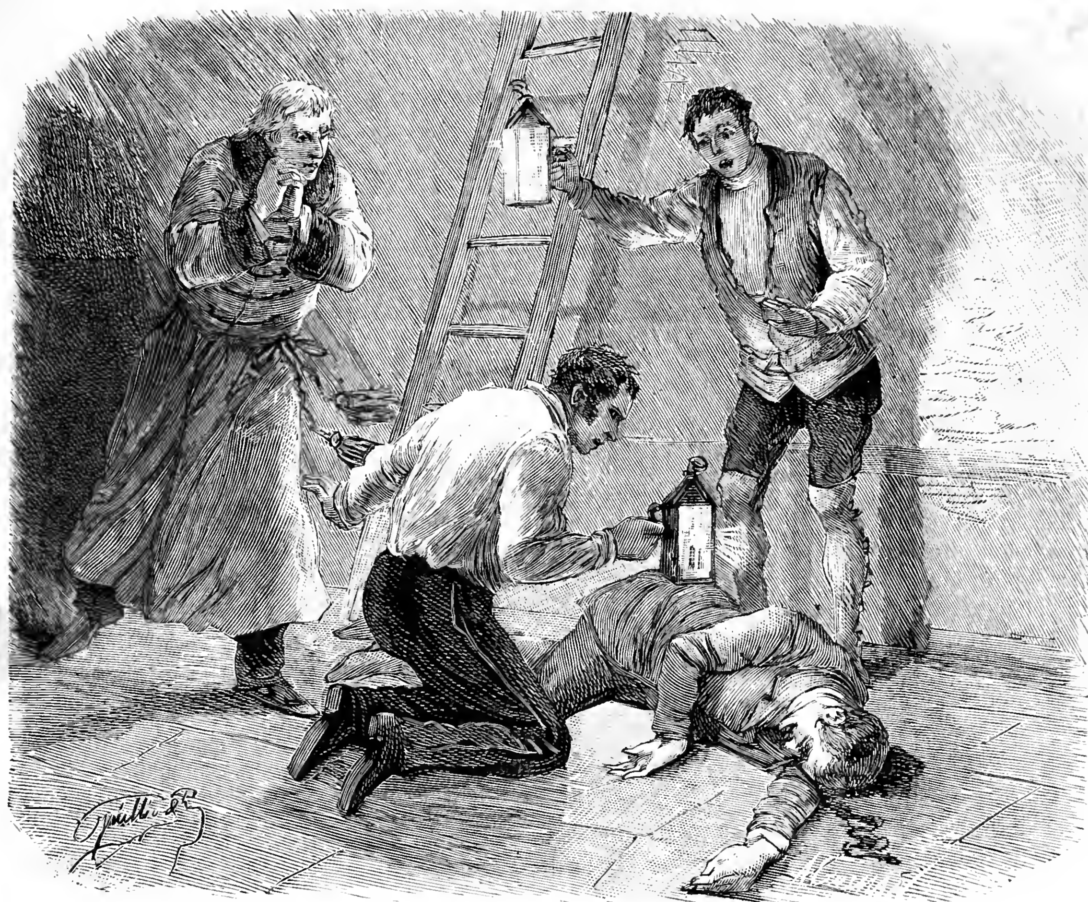
Ils se dirigèrent à pas lents et avec précaution vers Ouden-Steen. Hugo, qui était en avant, marcha vers un point déterminé de la muraille, où il s'arrêta, en disant à demi-voix :

— Place ton échelle en travers du fossé, et la planche par-dessus. Doucement, pas de bruit!... Bon, voila qui est bien; tu peux te retirer. Cache-toi à peu de distance d'ici, et attends.

Jacques ne se le fit pas dire deux fois. Sans faire aucune observation, il se retira et disparut dans les ténèbres.

Comme la seconde échelle était très légère, Hugo n'eut pas de peine à la porter de l'autre côté du fossé et à la dresser contre la muraille. Il grimpa jusqu'au sommet du mur, se mit à cheval sur la crête, tira l'échelle à lui, et, la laissant glisser de l'autre côté, descendit dans le potager du château.

Un bruit soudain frappa son oreille et le fit s'arrêter, inquiet et surpris. Si des gardes de nuit étaient postés dans le jardin! Il ne pensa pas un instant au danger qu'il courait lui-même; mais alors son entreprise pourrait échouer; la pauvre Ida resterait prisonnière... Et quelle autre tenta-



Le jeune homme était étendu sur le flanc. (Page 34.)

tive pourrait-il entreprendre pour sa délivrance.

Ah ! il distingua d'où venait le bruit : c'était un cheval qui piétinait dans l'écurie.

Prenant l'échelle sur son épaule, il se glissa avec précaution vers le corps du bâtiment. Et lorsqu'il crut en être encore éloigné d'une vingtaine de pas, il coucha son échelle sur la terre, se baissa, et rampa, pour ainsi dire, jusqu'au pied de la tour.

Alors, appuyant ses mains contre la muraille pour se guider, il marcha de côté jusqu'à ce qu'il s'arrêtât à un endroit déterminé.

Là, il regarda en l'air, s'efforça de reconnaître une fenêtre dans l'obscurité, et murmura en lui-même :

— Oui, c'est bien là, j'en suis certain : la troisième fenêtre à droite de la tour, au premier étage. Tout dort; la nuit est noire. O mon Dieu, toi qui sais combien mes intentions sont pures, fais que je réussisse !

Il alla chercher son échelle et la dressa contre le mur du bâtiment. Maintenant que le moment critique approchait, il sentait son cœur battre avec plus de force, et, lorsqu'il eut monté quelques échelons, il s'arrêta pour maîtriser son émotion et rassembler son courage.

Il devait réveiller Ida. Avait-elle trouvé le billet qu'il avait jeté par-dessus la muraille ? Son apparition ne l'effrayerait-elle pas ? Et si elle poussait un cri ? Était-il bien certain qu'elle consentirait à le suivre ?

Toutes ces réflexions lui traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair et lui firent pousser un soupir d'incertitude; mais il n'était plus temps de se raviser. Il secoua la tête pour chasser toutes ces pensées et gravit les degrés de l'échelle jusqu'à ce qu'il pût poser la main sur la devanture de pierre.

Il sentit que la fenêtre était toute grande ou-

verte. La température était étouffante, et, pendant la journée, la pauvre jeune fille était obligée de tenir ses persiennes fermées!

Il crut voir au fond de la chambre une grande tache blanche; c'étaient sans doute les rideaux du lit.

Calculant la force de sa voix de manière qu'elle pût être entendue jusque-là sans porter plus loin, il murmura :

— Ida, Ida, réveillez-vous. C'est moi, votre libérateur, votre ami. N'ayez pas peur!

Il entendit un faible bruit, pareil au craquement d'un bois de lit. Croyant que la jeune fille l'avait entendu et qu'elle allait se lever, il dit d'un ton joyeux :

— Habillez-vous au plus vite pour un long voyage. Prenez un manteau pour vous prémunir contre le froid du matin. O mon Dieu, soyez béni! Encore quelques minutes et vous êtes délivrée.

Tout à coup une lumière s'alluma et une vive clarté remplit la chambre. Le jeune homme poussa un cri de frayeur et de désespoir. M. von Oberheim était debout à côté du lit, à demi vêtu et tenant à la main une lampe allumée.

Hugo avait subitement retiré la tête; espérant que le vieillard ne l'aurait pas aperçu, il se disposait à redescendre les échelons sans faire de bruit; mais tout à coup la détonation d'un pistolet retentit, et le jeune homme tomba du haut de l'échelle sur le pavé de la cour. L'unique cri de détresse qu'il poussa dans sa chute pouvait faire craindre qu'il ne fût mortellement blessé.

La détonation de l'arme à feu, retentissant au milieu du silence de la nuit, n'avait pas seulement fait trembler le château jusque dans ses fondements, mais l'écho en répéta le bruit grondant comme un roulement de tonnerre. Cela aurait suffi pour réveiller en sursaut et frapper d'épouvante les habitants d'Onden-Steen, lors même que M. von Oberheim n'eût pas appelé ses domestiques d'une voix pleine d'angoisse. Aussi, en moins de quelques minutes, les deux domestiques se trouvaient, munis de lanternes, à l'endroit où Hugo van Giersteen était tombé du haut de l'échelle. Le jeune homme était étendu sur le flanc; le sang coulait sur son visage; il paraissait blessé au front.

— O mon Dieu, que je suis malheureux! gémit M. von Oberheim. Venez, Jean, aidez-moi à le relever avec précaution; nous le porterons dans l'antichambre.

— Vous, dit-il à la servante qui venait d'accourir à son tour, montez tout de suite au premier étage. Allez chercher un matelas et un oreiller.

— Monsieur, je crois qu'il est mort, murmura Jean en passant ses bras sous les épaules du blessé, La balle lui a traversé la tête.

— Le pistolet n'était pas chargé à balle, dit le vieillard. J'ai tiré en l'air pour effrayer les voleurs.

— Les voleurs, monsieur?

— Je le croyais. Ah! le ciel soit loué, il remue les bras! Doucement, ne lui faites pas de mal, au pauvre jeune homme!

— Pauvre jeune homme! grommela le domestique, il n'a que ce qu'il mérite. Se glisser ainsi la nuit, par-dessus le mur, au moyen d'une échelle...

— Taisez-vous, Jean, et faites votre ouvrage sans observations.

Ils portèrent le blessé dans une chambre du rez-de-chaussée, où brûlait déjà une grande lampe, et le couchèrent sur un matelas que la servante avait apporté.

M. von Oberheim s'agenouilla à côté du lit, et lorsqu'on lui eut apporté ce qu'il demandait, il se mit à laver la tête et les blessures du jeune homme avec autant de pitié et de précautions que s'il se fût agi de son propre fils. Cette conduite étonna beaucoup les domestiques; car ils connaissaient leur maître, et ils s'attendaient de sa part à une explosion de colère terrible.

Sous l'impression des soins qu'on lui prodiguait, Hugo semblait revenir insensiblement à la vie. Il ouvrit les yeux et fixa d'abord sur le vieillard des yeux pleins de stupeur, mais bientôt sans doute il se rappela ce qui venait de se passer, et bégaya d'une voix faible, comme s'il lui était très pénible de parler :

— Vous l'emportez, cette fois... mais tant que je vivrai...

— Sentez-vous beaucoup de mal là, au front? demanda le vieillard, aussi blanc qu'un linge, et le contemplant avec un frémissement d'angoisse.

— Du mal? répéta Hugo en portant les deux mains à sa poitrine et à son côté. Aïe! Là... tombé... sur les pierres...

Et sa voix expira, et sa tête retomba, comme si l'effort qu'il venait de faire pour répondre avait épuisé ses forces.

— O mon Dieu, soyez-nous miséricordieux! dit M. von Oberheim en levant les yeux au ciel. Faites-nous la grâce qu'il vive!

Et, se tournant vers l'un de ses domestiques :

— Pierre, dit-il, vite, attelez le cheval au tilbury, et courez au village chez le médecin; faites-le venir sans retard.

En sortant dans l'obscurité, le domestique renversa presque madame von Weiler, qui lui demanda, tout effrayée, ce que signifiait ce coup de pistolet et tout ce bruit; mais lorsque, en entrant dans la chambre, elle vit le jeune van Giersteen étendu sur un matelas, le front ensanglanté, elle se mit à trembler de tous ses membres, car cette

vue ne lui laissait plus de doute sur le douloureux événement.

— Mon père, hélas! quel affreux malheur! dit-elle en soupirant. Qui donc a tiré sur lui? Au front, juste ciel! Est-il mort?

Le vieillard s'approcha d'elle et lui dit à l'oreille :

— Taisez-vous, taisez-vous, Marie. Contenez votre agitation; nos gens écoutent. Non, le pauvre jeune homme n'est pas mort. Espérons qu'il guérira... Mais, en tous cas, quelle affreuse complication! Le monde entier va s'occuper de nous. Ah! que ne sommes-nous à mille lieues d'ici! Quoi qu'il en soit, montrez-vous courageuse. Point d'inutiles plaintes; pas de larmes surtout.

Un instant après, il demanda d'une voix plus calme :

— Marie, y avez-vous bien pensé? Si votre fille allait descendre...

— Je suis allée voir, elle dort, répondit-elle. Sa chambre est fort à l'écart, elle n'a probablement rien entendu... Voyez, mon père, comme M. Hugo se remue et se tord sur son matelas. Je suis prête à défaillir de peur. S'il allait mourir ici!

— Non, il est tombé sur les pierres; c'est la douleur, la vive souffrance. Moi aussi, Marie, j'ai peine à me tenir debout, et mon cœur se serre d'inquiétude et d'angoisse; mais je soutiendrai jusqu'au bout la lutte contre l'impitoyable fatalité...

Le jeune homme était couché sur le côté, et paraissait avoir perdu connaissance. Si l'on n'avait pas vu sa poitrine soulevée par une respiration entrecoupée, on aurait cru que la vie l'avait abandonné.

Pendant longtemps tous les assistants le contemplèrent avec inquiétude.

Tout à coup le blessé se remua sans ouvrir les yeux et murmura d'une voix intelligible :

— Ida, Ida, il veut vous faire mourir de chagrin... à cause de l'argent... si vous saviez combien je vous aime!... vous délivrer, vous rendre heureuse... devenir ma femme... ou la mort, dussé-je... jusque dans la tombe même votre image... qu'il garde tout pour lui... assez d'argent... nos mères comme des sœurs... nous enfants... Dieu nous favorise... Ida, Ida, vous êtes libre!

Madame von Weiler ne pouvait plus maîtriser son agitation ni sa pitié. Elle était trop profondément émue de surprendre les nobles et généreuses intentions du jeune homme à travers les lambeaux de phrases qu'il prononçait dans son délire. Elle cacha son visage dans ses mains pour ne pas laisser voir les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

— Soyez plus maîtresse de vous, Marie, lui souffla le vieillard à l'oreille. Les domestiques savent maintenant pourquoi M. van Giersteen a escaladé la muraille; il n'y a rien à y faire, mais soyez prudente. Une seule parole peut devenir fatale.

Il y eut un long et morne silence. L'état du jeune homme semblait devenir d'instant en instant plus dangereux; ses yeux étaient fermés; sa respiration était sifflante, et il se tordait convulsivement sur sa couche improvisée.

— Ah! si le medecin pouvait se hâter de venir? soupira la veuve.

— Il ne peut pas encore être ici, Marie, répondit son père. Encore un peu de patience. N'entends-je pas une voiture qui s'approche? Qui sait? Peut-être est-ce le docteur! Jean, allez vite ouvrir la porte.

Tous les yeux étaient tournés vers l'entrée, où l'on s'attendait à voir le docteur; mais on entendit soudainement des gémissements et des cris de détresse du côté de l'avant-cour.

— C'est madame van Giersteen, dit Jean.

— Ciel! sa mère! dit le vieillard, épouvanté.

La baronne van Giersteen fit irruption dans la chambre, en criant avec égarement :

— Mon fils! mon pauvre fils! Où est-il? Que lui avez-vous fait?... Mon Dieu, mon Dieu! ils l'ont assassiné!

Et elle courut vers le lit de camp, où elle croyait voir le cadavre de Hugo; mais les forces lui manquèrent avant d'y arriver, et elle tomba évanouie entre les bras de M. von Oberheim, qui la déposa sur un fauteuil.

La voix de sa mère avait sans doute retenti jusqu'au fond du cœur du jeune homme, car il ouvrit les yeux et murmura :

— Ma mère, ma chère mère, où êtes-vous? Venez, venez!

Pendant ce temps, on aspergeait d'eau froide le visage et les mains de madame van Giersteen pour la rappeler au sentiment de la vie; elle ne tarda pas à reprendre connaissance, et, lorsqu'elle vit de quelle main elle recevait des soins, elle la repoussa avec horreur, en s'écriant :

— Éloignez-vous de moi, éloignez-vous, meurtrier de mon enfant!

— Vous vous trompez, madame, dit le vieillard, qui trouvait à peine la force de parler, tant il était inquiet et agité; votre fils guérira. Écoutez, il vous appelle.

— Il m'appelle? Est-ce possible? Oui, oui, il vit! Dieu soit béni! Hugo, mon Hugo!

Elle s'agenouilla près du lit, embrassa son fils avec effusion, et mouilla ses joues de ses larmes, sans se laisser retenir par la vue des linges ensanglantés qui lui couvraient le front.

— Ma mère, ne vous tourmentez pas, bégaya le jeune homme en essayant de lui caresser la main, je guérirai... je guérirai... mais Ida... Il la tortu-

rera à cause de moi... Protégez-la, ma mère! La pauvre créature... Ma femme ou mourir!

— Ah! mon pauvre fils, gémit la baronne, voilà donc la récompense de ton noble amour! Te voilà gisant, luttant peut-être contre la mort! Et moi, ta malheureuse mère, que me resterait-il sur la terre?... Toi, Hugo, la bonté même, tu deviendrais la victime de la cupidité, de la barbarie de...? Ah! je te vengerai!

Et, sous l'impression de cette idée de vengeance, elle se retourna vers M. von Oberheim et lui dit avec un geste menaçant et d'une voix qui frémissait de colère :

— Ah! sans-cœur que vous êtes, vous avez tiré sur lui, dont le cœur ne battait que pour tout ce qui est noble et bon! Mais il y a des lois dans notre pays. Cela ne finira pas ainsi; vous saurez ce que c'est que de frapper mortellement une mère dans son enfant. Dussé-je y sacrifier toute ma fortune, j'obtiendrai justice contre vous... C'est en prison, sur l'échafaud que vous expierez votre crime infâme.

Le vieillard et sa fille essayèrent de calmer la malheureuse mère; mais la baronne, emportée par sa douleur, ne voulait rien entendre.

Seule, la voix de son fils, qui l'appelait de temps à autre, parvenait à lui imposer silence. Elle se pencha de nouveau sur lui, et l'embrassant tendrement, elle l'assura qu'elle le vengerait sans pitié de son ennemi.

M. von Oberheim s'approcha d'elle et lui dit d'une voix suppliante :

— Madame van Giersteen, je pourrais considérer vos paroles comme un outrage; mais je comprends combien la vue de votre fils blessé doit troubler vos esprits. Je vous en conjure, veuillez m'écouter un instant. Un coup de pistolet a été tiré, il est vrai, mais l'arme n'était pas chargée à balle. M. Hugo est tombé d'une échelle, et il s'est fait mal en tombant sur le pavé. J'ai le ferme espoir que ce douloureux événement n'aura pas de suite fâcheuse. En tout cas, madame, où est ma faute? Au milieu de la nuit, j'entends des voix à la fenêtre de ma chambre à coucher, et je vois dans les ténèbres se dresser une forme humaine. Pour mettre en fuite ceux que je prenais pour des voleurs, je lâche un coup de pistolet en l'air; votre fils tombe de l'échelle. C'est un accident qui me fait beaucoup de peine; mais pouvez-vous m'accuser d'en être la cause?

— Oui, arrangez l'affaire à votre guise, la justice prononcera entre nous, dit la baronne.

Hugo fit des efforts pour lever la tête et dit d'une voix claire :

— Ma mère, ne soyez pas si irritée. Il est vrai que je suis tombé... Aucune balle...

— Vous l'entendez bien, madame! dit M. von Oberheim.

— C'est égal, on n'agit pas ainsi, répliqua aigrement la baronne. Parce qu'un jeune homme aime une jeune fille, et veut la soustraire à votre cruelle tyrannie en devenant son époux, en exposant sa vie par amour pour elle, vous auriez le droit de le tuer! Non, non, nous comparaîtrons devant la justice, monsieur, et là nous verrons qui est coupable.

— Eh bien, soit, madame, dit le vieillard, les yeux pleins de larmes; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments pour le bonheur de nos deux familles.

Madame von Weiler s'approcha de la mère de Hugo, lui prit la main, et s'efforça de la consoler par de douces paroles; mais la baronne, se levant tout à coup, s'écria :

— Mon fils ne peut pas rester ici. Qu'on le porte dans ma voiture!

— Mais, madame, c'est impossible, dit M. von Oberheim. Une pareille imprudence pourrait lui devenir fatale. Un de mes domestiques est allé au village avec ma voiture pour ramener le médecin. Il peut être ici à toute minute. Attendons du moins qu'il arrive. Le docteur jugera s'il est possible de transporter M. Hugo. Je vous en conjure, prenez patience jusque-là.

La baronne reconnut probablement la sagesse de ce conseil, car elle approcha un siège, et, saisissant la main de son fils, elle lui dit :

— Oui, mon cher Hugo, prends encore un peu de patience, le docteur va venir. Pauvre enfant, où souffres-tu?

— Partout, ma mère, j'ai beaucoup de mal; mais je guérirai, je le sens; le cœur est bon.

— Ah! puisses-tu dire vrai! Avec quelle reconnaissance je rendrais grâces à Dieu! Car, vois-tu, Hugo, ta mère...

Elle fut interrompue par des cris, des sanglots et des gémissements, et avant que l'on eût le temps de chercher d'où venait ce bruit, Ida était agenouillée au pied du lit.

— Hugo, ah! pauvre Hugo, disait la jeune fille en larmes, qu'avez-vous? Qui vous a fait cela? Lui, n'est-ce pas? Mon grand-père? Parce que vous m'aimez? Hélas, hélas! laissez-moi mourir, à vos côtés, avec vous! Dans le ciel du moins je serai votre fiancée.

— Ida, ma bien-aimée, murmura le jeune homme, pas dans le ciel! sur la terre, sur la terre!

Les domestiques, profondément remués par cette scène, commencèrent à sangloter. La compassion arrachait des larmes de tous les yeux.

M. von Oberheim s'était empressé d'accourir,

avait saisi la jeune fille par le bras, et voulait l'arracher violemment d'auprès du lit, en lui criant d'une voix pleine de menaces :

— Insensée ! qui vous a permis de descendre ? Vite, rentrez dans votre chambre. Ne me résistez pas, ou je vous y traîne par la force. Plus un mot. Venez, venez !

Mais Ida s'échappa de ses mains et s'élança en gémissant au cou de madame van Giersteen.

— Vous, sa mère, sa bonne mère, s'écria-t-elle, protégez-moi ! Je veux rester ici, lui porter secours, le consoler jusqu'à son dernier secours, et alors succomber à mon tour et le suivre. Non, je ne le quitte plus ; non, non, pas même dans la tombe.

— Mère, mère, défendez-la ; elle est votre enfant, ma fiancée ! s'écria Hugo en levant les bras vers sa mère.

En effet, la baronne voulut retenir le vieillard par quelques sévères reproches ; mais lui, à bout de patience, répondit avec aigreur :

— Madame, je suis maître dans ma maison, et je sais ce que j'ai à faire. Le sentiment de l'honneur devrait vous faire comprendre que la présence d'Ida est tout à fait contraire aux convenances... Ida, encore une fois, voulez-vous m'obéir, oui ou non ?

Il jeta un regard chargé d'éclairs à madame von Weiler, qui accourait toute tremblante, et qui essaya d'éloigner sa fille d'abord par la douceur, puis par la force ; mais, comme la jeune fille égarée lui opposait une énergique résistance, le vieillard la prit par l'épaule, et ainsi tous deux l'entraînèrent vers la porte, malgré ses cris de détresse.

Hugo se tordait convulsivement les membres, comme s'il avait envie de se lever ; mais il retomba sans force en disant :

— Du courage, Ida, l'amour est plus puissant. Espérez... vous serez ma fiancée, quoi qu'il arrive.

Les domestiques ne pleuraient plus. L'effroi avait tari leurs larmes. Ils avaient assisté, la pâleur au front, à cette affreuse scène, et ils écoutaient maintenant, muets d'inquiétude et de compassion, les gémissements de plus en plus affaiblis que poussait la jeune fille en montant l'escalier.

Tout à coup la sonnette de la grand'porte retentit avec un bruit qui les fit tressaillir.

— Dieu soit loué ! c'est le médecin ; je vais ouvrir, s'écria Jean.

En effet, quelques minutes après, Pierre entra, suivi d'un homme très âgé qu'on avait évidemment arraché à son premier sommeil, car ses cheveux étaient tout en désordre et les bouts de sa cravate pendaient dénoués sur sa poitrine.

Il s'approcha du blessé et voulut se faire expliquer par les domestiques comment les choses s'étaient passées ; mais M. von Oberheim rentra sur ces entrefaites, et il donna en peu de mots au docteur les explications nécessaires.

Alors celui-ci, après avoir tâté le pouls du malade, enleva les linges ensanglantés qui lui couvraient le corps, examina sa blessure et lui palpa tous les membres.

Cet examen dura très longtemps, et comme la mère de Hugo l'interrogeait avec impatience, il fit signe de la main qu'on ne l'interrompît point.

Enfin il prit un ton de commandement, et, se penchant sur le blessé, il lui dit :

— Vous êtes tombé, d'abord la tête contre l'échelle, et ensuite le côté droit par terre. Respirez un peu... Plus fort !... Cela va passablement bien. Où ressentez-vous le plus de mal ? Dans la poirine, à l'intérieur !

— Non, sur le côté, dans le dos, à l'extérieur, répondit le jeune homme.

Le docteur lui ôta ses habits, et remarqua que sur une grande partie du dos, du côté droit, les chairs étaient contusionnées et meurtries ; et, comme un examen plus attentif lui démontra que les côtes n'étaient pas blessées, il crut pouvoir en tirer un favorable augure.

Se tournant vers la baronne, qui, tremblante d'inquiétude et d'impatience, suivait attentivement des yeux tous ses mouvements et le jeu de sa physionomie, il lui dit :

— Maintenant, madame, je suis prêt à vous répondre.

— Dites-moi donc, pour l'amour de Dieu, docteur, ce que je puis espérer et ce que je dois craindre.

— Je pense, madame, qu'aucune partie essentielle du corps n'est blessée, et que la vie de votre fils ne court aucun danger.

— Il guérira donc ? Oh ! merci, merci !

— Nous pouvons l'espérer, madame. La blessure au front est superficielle ; elle n'a point de gravité : une profonde entaille dans la peau. Ce qui pourrait aggraver son état et peut-être le mettre en danger, c'est la fièvre, la fièvre cérébrale qui pourait résulter de l'intensité de ses souffrances ; mais pour le moment je ne vois pas que nous soyons menacés de cette triste complication. Le malade n'a besoin maintenant que de repos et de boissons rafraîchissantes. Qu'on ouvre une fenêtre pour lui donner de l'air ; on étouffe ici.

Son conseil, en ce qui concernait ce dernier point, fut immédiatement suivi.

— Mais, monsieur le docteur, dit la baronne, mon fils ne peut pas rester couché ici, dans cette maison où on l'a si cruellement maltraité, où demeure celui qui est son ennemi.

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Ah ! n'y a-t-il pas moyen de le faire transporter dans ma propriété ? Chez moi, il serait entouré de soins; il pourrait reposer en paix. Ici, au contraire, en présence de gens qui le haïssent, son esprit restera constamment agité.

Le docteur secoua la tête d'un air de doute :

— Ah ! je vous en supplie, docteur, si vous entrevoyez la moindre possibilité d'un transport immédiat, accordez-moi votre consentement ! Je vous serai éternellement reconnaissante. Ne comprenez-vous pas qu'une mère ne peut pas vivre ainsi sous les yeux de ceux qui ont tiré sur son enfant et qui ont presque été ses meurtriers ?

— Transporter le blessé ? murmura le docteur. Cela n'est pas absolument impossible, madame.

— Ah ! le ciel soit béni !

— Mais nous devrions avoir une civière, placer son lit dessus, le couvrir légèrement, et le porter lentement et avec précaution, afin que le transport ne lui cause pas de souffrances.

— Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, docteur ? Demandez-moi tout ce que voudrez.

— Où va le malade, son médecin le suit naturellement, madame, cela va de soi. Ne soyez pas impatiente; je donnerai les ordres nécessaires pour faire préparer une civière. En attendant, soyez tranquille, madame.

Jusqu'à ce moment, M. von Oberheim s'était tenu éloigné de quelques pas, immobile, suivant d'un regard inquiet tous les détails de cette scène, et écoutant en silence. Alors il s'approcha et dit à la baronne :

— Madame van Giersteen, pendant que l'on s'occupe des préparatifs nécessaires pour le transport de votre fils, je voudrais avoir un moment d'entretien. Je vous en prie, ne me refusez pas.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la baronne. Elle espérait peut-être apprendre une bonne nouvelle qui serait un allégement à tout ce qu'elle souffrait.

— Eh bien, monsieur, je suis toute prête à vous entendre, répondit-elle.

— Il est inutile que nos domestiques nous entendent, madame. Faites-moi l'honneur de me suivre dans la chambre à côté. Il y a de la lumière; nous pouvons y causer en toute liberté !

Madame van Giersteen suivit le vieillard dans la chambre voisine. Lorsqu'ils y furent entrés, il ferma la porte et dit :

— Madame, vous avez exprimé l'intention de me faire comparaître devant la justice. J'espère que vous ne donnerez pas suite à ce projet ?

— Pourquoi pas ?

— Pesez les choses avec un peu de calme. Si l'on pénétrait la nuit dans votre habitation et que l'on escaladât vos fenêtres au moyen d'échelles, ne traîneriez-vous pas, avec beaucoup plus de droit, l'auteur d'un si audacieux méfait devant les tribunaux? Mais moi, madame, je n'ai point de haine contre votre fils. Au contraire, je déplore son malheur, ou plutôt son accident, et je bénis le ciel, qui nous permet d'être assurés de sa guérison. Ce qui me pousse à vous supplier de renoncer à votre projet, c'est un sentiment d'honneur qui vit dans le cœur de tous les nobles. Que peut-il résulter pour nous d'un semblable procès? Faire de nos deux familles, dans le pays entier, un objet de risée et de diffamation. Notre bonne renommée sombrerait dans le torrent des récits de journaux et des propos de cabaret. Ah ! madame, soyez mieux avisée. Épargnez à votre fils, à vous-même et à nous cet affront et cette honte.

— Dites ce que vous voudrez, monsieur, répondit la baronne d'un ton très froid, mon parti est pris. Nous ne craignons pas la loi. Et, si vous avez si grand'peur d'un procès, c'est probablement parce que vous voyez une condamnation au bout.

— Une condamnation, madame ?

— Oui, certes. On ne tire pas sur les gens qui ne sont ni des voleurs ni des coquins. La preuve irréfutable que vous saviez fort bien sur qui vous dirigiez votre pistolet, c'est que vous m'avez dit à moi-même que Hugo viendrait pour délivrer mademoiselle Ida. Et, d'ailleurs, je me préoccupe peu de l'issue finale de ce procès. Vous êtes la cause du malheur de mon fils; vous craignez la justice, cela me suffit.

— Hélas! ne me reste-t-il donc aucun moyen de vous faire renoncer à votre cruel projet? demanda le vieillard, dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Oui, monsieur, il y a un moyen, un seul. Consentez au mariage des jeunes gens. Dites-moi qu'ils pourront se marier aussitôt que mon fils sera guéri... Vous vous taisez, monsieur?

— Impossible, impossible ! répondit tristement M. von Oberheim.

— Votre obstination est impitoyable, monsieur. Comment oserez-vous donc espérer que je renoncerai à ma légitime vengeance ?

— Tenez, madame, le bourreau serait là, sa hache levée sur ma tête et prêt à me frapper, et je pourrais racheter ma vie en consentant à votre demande, que je dirais comme à présent : « Impossible ! »

— Eh bien, nous avons échangé ici trop de paroles inutiles. Demeurez inexorable, monsieur, et je suivrai votre exemple. Avant que la journée de demain soit écoulée, le procureur du roi aura ma plainte entre ses mains. Ouvrez-moi la porte maintenant ; j'ai hâte de sortir de votre maison, et mon salut est celui-ci : « Au revoir, monsieur, devant la justice. »

M. von Oberheim fit de nouveaux efforts pour fléchir la résolution de madame van Giersteen; mais elle ne voulut rien entendre, et se fit impérieusement ouvrir la porte.

Tous deux rentrèrent dans la chambre, où l'on s'occupait de placer le blessé sur une civière.

La baronne s'approcha de son fils et lui adressa quelques paroles amicales pour le confirmer dans l'espérance d'une prompte guérison.

Madame von Weiler, qui était redescendue, se trouvait également dans la pièce.

Son père se rapprocha d'elle, et lui demanda à l'oreille :

— Comment va Ida maintenant? Est-elle tranquille?

— Elle pleure, répondit madame von Weiler. La pauvre enfant est mortellement affligée. Je l'ai fait mettre au lit. Hedwige est assise à son chevet. Quel malheur, mon père! quel malheur!

— Oui, Marie, le sort nous poursuit de plus en plus. C'est à en perdre la tête, mais ayons du moins l'air de ne point perdre courage.

— Tout est prêt! s'écria le docteur. Maintenant marchons avec prudence, avec précaution. Pas de secousses; avançons lentement, surtout en passant sous les portes. Qu'on apporte des lanternes pour éclairer la cour et le jardin.

Jean et Pierre étaient à l'avant et à l'arrière de la civière. Ils obéirent à l'ordre du docteur, soulevèrent leur fardeau avec précaution et traversèrent très lentement le vestibule et l'avant-cour.

M. von Oberheim et sa fille suivaient le triste cortège. Près de la porte, la mère de Hugo saisit la main de la veuve et lui dit :

— Madame, je ne vous veux aucun mal, à vous. Je sens que vous êtes encore plus malheureuse que moi. Soyez certaine que je vous estime, et que je me sentais disposée à vous aimer comme une sœur; mais lui, votre père, est un homme sans cœur. A lui, je lui dis au revoir : il sait bien où.

Elle hâta le pas pour suivre la civière, qui était déjà à une certaine distance.

— Marie, demain matin nous quittons le pays, lui souffla le vieillard à l'oreille. Avant midi j'aurai été à Ypres et je serai revenu avec l'argent. Nous coucherons à Lille ou à Amiens. Venez, venez, fermons vite la porte : il faut que tout reste tranquille à Ouden-Steen.

Tous deux regardèrent encore une fois dans le lointain du côté des lanternes qui éclairaient la civière, puis disparurent sous le porche du château.

VII

Il pouvait être environ huit heures du matin. Depuis que le soleil avait paru sur l'horizon, madame von Weiler s'était rendue dans la chambre de sa fille pour la consoler et lui rendre un peu de courage. Mais tous ses efforts avaient échoué.

Ida était assise près de la table, la tête couchée dessus, et toute ruisselante de larmes.

La veuve, le cœur brisé, s'occupait activement de ranger les vêtements de sa fille dans deux grandes malles. De temps à autre, elle jetait sur Ida un regard de compassion, et alors un profond soupir soulevait sa poitrine.

Lorsqu'elle eut rempli entièrement une des deux malles, elle s'approcha de sa fille en pleurs, lui prit la main, et lui dit :

— Voyons, ma pauvre enfant, ne pleure pas si amèrement. Tu te rendras malade, sois-en sûre.

— Me rendre malade! sanglota la jeune fille en relevant la tête. Ah! ma chère mère, si je pouvais mourir!

Madame von Weiler pressa sa fille sur son cœur en poussant un cri d'angoisse, et s'écria :

— Malheureuse enfant, tes sens s'égarent. Ne crains-tu pas d'offenser le Seigneur par ces affreuses paroles? Ida, tu voudrais donc me laisser seule sur la terre, sans espoir et sans consolation?

La jeune fille ne répondit point à cette question; elle suivit le fil de ses pensées et continua :

— Il est bien à l'article de la mort, lui! Son âme est peut-être déjà dans le ciel. O Dieu, je ne veux pas lui survivre...

— Mais tu te laisses égarer par ton imagination malade. Le docteur n'a-t-il pas dit cette nuit que le pauvre jeune homme guérira?

— Pour épargner à sa mère un coup mortel...

— Non, non, le docteur était sincère. Dans tous les cas, puisque grand-père a envoyé Pierre, notre domestique, chez le docteur pour avoir des nouvelles de Hugo, il est raisonnable d'attendre avant de te désespérer ainsi.

La jeune fille paraissait rebelle à toute consolation; elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et demeura silencieuse, le regard cloué au sol.

Au bout d'un instant, un frémissement convulsif agita ses membres.

— Et nous quittons le pays! s'écria-t-elle. Tandis qu'il est peut-être à l'agonie, nous partons loin d'ici pour bien lui faire comprendre que nous sommes insensibles à ses maux! pour éteindre dans nos cœurs saignants la dernière lueur d'espérance!

— Nous partons pour Wiesbaden, Ida. Faut-il te le répéter cent fois? Nous reviendrons ici dans

quelques semaines. Ce voyage est nécessaire pour notre bonne réputation : pour assoupir, par notre absence, tous les bruits qui vont se faire autour de ce triste événement... Mais mon père m'appelle. Il a probablement des nouvelles de Hugo. Attends tranquillement mon retour.

Elle descendit.

— Marie, lui dit son père, je pars à l'instant pour Ypres. En menant lestement les chevaux, je puis faire la route, aller et retour, en deux bonnes heures. Ajoutons-y le temps nécessaire pour terminer mes affaires à la hâte ; je serai revenu à onze heures et demie. Tout est préparé pour notre départ. Faites en sorte d'être prêtes également. Comment va Ida?

— Ah! la pauvre enfant est pour ainsi dire folle de chagrin.

— Mais fera-t-elle du bruit? opposera-t-elle de la résistance?

— Non, mon père; elle n'a plus de courage; elle pleurera, mais elle se soumettra avec résignation.

— Cela suffit. Maintenant il faut que je vous parle encore d'une autre chose...

— Mon père, Pierre n'est-il pas encore de retour? interrompit la veuve. A-t-il rapporté des nouvelles de M. van Giersteen?

— Oui, de bonnes nouvelles. Le jeune homme n'a eu que très peu de fièvre. D'après l'opinion du docteur, tout danger est passé. Ne vaudrait-il pas mieux ne plus parler du tout de Hugo à votre fille?

— Elle sait que vous avez envoyé Pierre au village, mon père, et elle attend des nouvelles avec une impatience fiévreuse.

— Soit. Ce que j'avais à vous dire, Marie, est une chose très grave. Madame van Giersteen est très connue à Ypres et très influente. Peut-être a-t-elle déjà, dès le point du jour, envoyé quelqu'un à la ville pour porter au procureur du roi un récit à sa façon de l'événement de cette nuit. Qui sait si elle n'est pas allée à Ypres en personne? Il serait donc possible que les gens de justice vinssent ici pendant mon absence.

— O ciel, mon père, que faire alors? dit la veuve épouvantée. Nous ne pouvons pas interdire l'entrée d'Ouden-Steen à la justice.

— Non, certainement pas. Je donnerai les instructions nécessaires pour que ces messieurs soient immédiatement introduits. J'ai bien réfléchi et pesé la chose, Marie. Il n'existe aucune raison, pour vous du moins, de vous soustraire à cette enquête. Recevez ces messieurs avec politesse; soyez aimable avec eux, dites-leur que je serai vraisemblablement de retour avant midi, et priez-les de m'attendre. Puisque nul autre que moi n'a été témoin de la chute de M. van Giersteen, moi seul je puis leur donner des explications précises. Vous échapperez ainsi à un interrogatoire en règle.

— Je ne sais, mon père, mais la possibilité d'une semblable visite en votre absence me fait trembler. S'ils allaient me demander notre nom, notre lieu de naissance?

— Eh bien, je m'appelle le baron von Oberheim, et vous êtes la comtesse von Weiler.

— Ciel! gémit la veuve avec effroi : mentir, mentir à la justice.

— Oui, oui, c'est une affaire grave, murmura tristement le vieillard, mais il n'y a pas moyen d'y échapper. Allons, Marie, remontez votre courage à la hauteur des nécessités que nous crée la rigueur du sort. Cette lutte pénible ne durera pas longtemps. Cet après-midi nous serons en France, et nous continuerons notre voyage sans retard et sans répit, jusqu'à ce que nous puissions nous croire en sûreté. Marie, je vous en prie, ne me laissez point partir avec inquiétude. Serez-vous assez forte?

— Si c'est indispensable, mon père... Ah! la nécessité est une dure et inexorable loi! Elle m'a donné depuis longtemps la force d'imposer silence à mon cœur.

— Merci. Tâchez de convaincre aussi votre fille que nous obéissons à un devoir sacré. Si vous ne pouvez pas faire autrement, trompez-la, faites-lui croire que dans un peu de temps nous reviendrons à Oudeen-Steen.

— Cela est bien douloureux pour une mère, mais je l'ai déjà fait... Quel sort affreux que le nôtre, mon père!

— Oui, certes, affreux, Marie! N'oubliez pas pourtant que, depuis près de vingt ans, nous luttons contre le *déshonneur* qui menace notre famille. Baisserions-nous aujourd'hui la tête comme des lâches? et renoncerions-nous à la lutte? Montrez-vous forte et courageuse, ma fille; avec l'aide de Dieu, nous sortirons encore victorieux de ce combat... Maintenant demeurez tranquille et soyez prudente. Pour ne pas rencontrer les gens de justice, je prendrai par Dickebusch. C'est un petit détour, mais à onze heures et demie je serai probablement de retour.

Il serra la main de sa fille et sortit.

Madame von Weiler resta pensive. Les gens de justice pouvaient venir pendant qu'elle était seule au logis! Ils l'interrogeraient peut-être au nom de la loi, et elle devrait leur faire de fausses déclarations. Cette idée l'épouvantait, et elle s'efforçait de rassembler tout son courage, pour être en état d'agir ainsi qu'elle l'avait promis à son père.

Le bruit de la voiture qui traversait la cour et



— Du secours ! (Page 42.)

roulait sous le porche la tira de ses tristes pensées.

Elle monta auprès de sa fille, qu'elle trouva dans la même position, c'est-à-dire pleurant, la tête appuyée sur la table.

— Ida, s'écria-t-elle avec une joie simulée, Ida, console-toi : j'ai des nouvelles de Hugo, de bonnes nouvelles.

La jeune fille la regarda d'un air incrédule.

— Tu en doutes, Ida? Pierre à parlé au docteur lui-même. M. van Giersteen est presque guéri.

— Guéri? O ma mère, vous me trompez : cela n'est pas possible, répliqua la jeune fille.

— Je ne veux pas dire, Ida, qu'il soit tout à fait guéri. Il s'est fait beaucoup de mal dans sa chute, et il devra garder le lit quelques jours encore. Mais tout danger est passé. Il n'y a que des contusions. Dans une semaine au plus, il sera sur pied et aussi bien portant qu'auparavant. Ne devons-nous pas nous réjouir d'une aussi bonne nouvelle ?

— Mais nous partons néanmoins, et je ne le reverrai plus! dit-elle en se remettant à sangloter.

— Malheureuse enfant, pourquoi te tourmenter ainsi ? Grand-père me disait encore tout à l'heure que dans trois jours nous serons déjà de retour.

— Et qu'importe, ma mère, si mon mariage avec Hugo est désormais impossible !

La veuve dit après un moment de silence :

— Voyons, Ida, sois raisonnable. A Wiesbaden nous aurons une plus grande liberté, et nous verrons toute sorte de gens. Tu as déjà habité cette ville lorsque tu n'étais encore qu'une enfant; mais, sans doute, tu l'as oubliée. Nous nous promènerons tous les jours dans la belle Wilhelmstrasse; nous gravirons le mont de Néron, et nous jouirons du splendide panorama de la vallée du Rhin. Le soir, on fait de la musique au Casino. Sois certaine que tu ne regretteras pas ces quinze

jours d'existence libre, au milieu d'une nature délicieuse et d'une société choisie.

Il en coûtait beaucoup au cœur maternel de madame von Weiler pour suivre ainsi les conseils de son père et pour abuser son enfant par le mirage de plaisirs illusoires. Mais la jeune fille, absorbée dans d'autres pensées, semblait insensible aux paroles consolantes de sa mère et restait immobile, la tête cachée dans ses mains.

Madame von Weiler continuait toutefois à vanter les délices de Wiesbaden et les beautés du Rhin. Elle avait repris son travail d'emballage, et, tout en parlant, elle empilait les robes d'Ida et ses menus objets de toilette dans la seconde malle.

Une bonne demi-heure peut-être s'était écoulée depuis le départ de son père, et elle se disposait à fermer la malle, lorsqu'on frappa à la porte de l'appartement.

— Êtes-vous là, madame? dit une voix.

— Oui, entrez, Hedwige.

— Madame, dit la femme de chambre, il y a un monsieur dans l'antichambre. Il voulait absolument parler à M. von Oberheim, et, lorsque je lui ai dit que mon maître était allé à Ypres, il a insisté pour être admis en votre présence.

— Conduisez-le au grand salon, Hedwige; je sais qui c'est : un monsieur qui vient demander des renseignements sur l'événement de cette nuit.

— C'est possible, madame. Voici la carte qu'il m'a remise.

Et elle remit la carte à sa maîtresse.

A peine madame von Weiler y eut-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un cri étouffé et tomba évanouie sur une chaise.

— Ma mère, ma chère mère, qu'avez-vous? O ciel, Hedwige, du secours! vite! s'écria Ida.

Mais, avant que la femme de chambre eût pris l'aiguière pour lui mouiller le front, la veuve se redressa sur ses pieds, et, quoique toute tremblante des efforts qu'elle faisait pour dissimuler son agitation, elle dit d'une voix assez calme en apparence :

— Ce n'est rien, une faiblesse passagère. Je n'ai pas dormi non plus cette nuit. Hedwige, dépêchez-vous, conduisez ce monsieur au salon, dites-lui que je vais venir dans quelques instants... Non, Ida, ne crains pas pour moi, mon enfant; c'est déjà fini. Je me sens forte.

— Mais, ma mère, murmura la jeune fille, pourquoi donc êtes-vous si pâle ?... Et voilà que vous riez de nouveau! Laissez-moi voir la carte.

— Cela n'est pas nécessaire, Ida.

— Encore un secret, mère? Ah! quelles gens sommes-nous donc?

— Tiens, la voilà, cette carte.

La jeune fille lut à haute voix :

— Comte Guillaume de Hammes. C'est un gentilhomme français, sans doute? Le connaissez-vous, mère?

— Oui, je l'ai rencontré autrefois. Reste ici bien tranquille, Ida. Je reviens tout de suite.

Elle descendit l'escalier et entra dans sa chambre. Là, délivrée de toute contrainte, elle se laissa tomber sur un sopha en se tordant les mains, et resta un moment comme anéantie et les yeux égarés.

— O mon Dieu, murmura-t-elle enfin, quelle épreuve m'envoyez-vous encore! Guillaume de Hammes! Lui, ici! Rêvé-je? Non, non, c'est la vérité. Je vais le voir, entendre sa voix, frémir sous son regard, mourir de honte peut-être! Comment sait-il que je vis encore? Quel est son but? Satisfaire une vaine curiosité? Il est marié. Ah! il ne doit pas me voir!... Mais comment le renvoyer? Affreuse situation!

Elle appuya sa main sur sa poitrine et soupira :

— Tais-toi, tais-toi, mon pauvre cœur! Il est là, l'homme dont le souvenir t'a rempli tout entier pendant dix-huit ans, dont l'image a senti chacun de tes battements. Ton espoir insensé va se réaliser... et maintenant tu frissonnes d'angoisse. Ah! ne savais-tu donc pas qu'entre lui et moi la loi de l'*honneur* a creusé un abîme?... Mais que faire? O mon Dieu, éclaire mon esprit égaré! Que faire?

Après un instant de silence, elle reprit avec une résolution fiévreuse :

— Il n'est pas possible d'échapper à cette entrevue, et je veux le voir, ne fût-ce qu'une minute. Enfermons-nous dans le sentiment de notre dignité comme dans une forteresse. Soyons froide et réservée et abrégeons l'entretien autant que possible.

A ces mots, elle sortit de sa chambre et descendit l'escalier en rassemblant toutes ses forces, afin de paraître avec une sorte de fierté devant l'homme qui avait été cause de tous ses malheurs.

Mais, lorsqu'elle entra dans le salon, et qu'elle aperçut de loin le comte debout, elle fut obligée de s'appuyer au dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

Tous deux se regardèrent un instant dans un morne silence, et leur esprit à tous deux fut frappé de la même pensée de tristesse, et leur cœur à tous deux fut ému du même sentiment de compassion. Leur visage était flétri et portait les traces de longs et cruels chagrins. La chevelure du comte avait blanchi avant l'âge; ses yeux noirs avaient perdu leur éclat.

S'approchant avec lenteur, il s'inclina profondément, d'un air humble et timide, comme un malfaiteur qui tremble devant son juge.

— Madame, murmura-t-il, excusez ma témérité. Votre regard est si sévère...

— Témérité est bien le mot, monsieur, répondit-elle. Comment avez-vous osé vous présenter devant moi, devant la pauvre Hortense van Berkhout, que vous... à la famille de laquelle vous avez fait un si sanglant outrage!

— Vous savez bien, madame von Weiler...

— Ainsi, monsieur, vous connaissez mon nouveau nom?

— Vous savez bien, madame, que c'est contre ma volonté que j'en ai été la cause. Ah! j'ai plus souffert que vous!

— Plus que moi, ô ciel! murmura la veuve à voix basse.

Mais elle se reprit et répondit avec la même froideur :

— Je ne puis croire, monsieur, que vous soyez amené ici seulement par une indiscrète curiosité. Veuillez donc me faire connaître le motif de votre visite; mais faites-le en peu de mots, je vous prie, car j'ai peu de temps à vous donner; d'autres devoirs me réclament.

Le comte hésitait et paraissait cruellement embarrassé.

— Eh bien, monsieur?

— C'est une affaire délicate et difficile, madame, dit-il; votre sévérité m'ôte tout courage. Je vous prie de croire que je viens à vous avec le plus profond respect. Après vous avoir donné cette assurance, je m'enhardirai, madame, à vous adresser une question : mais qu'elle ne vous froisse pas, car ce n'est pas une curiosité indiscrète qui me porte à vous la poser. Est-il vrai que la fortune de votre père soit considérablement diminuée par des réalisations défavorables et par des circonstances fâcheuses?

La veuve le regarda avec stupéfaction et ne répondit pas d'abord.

— Peut-être feu votre mari, M. le comte von Weiler, vous a-t-il laissé de grands biens, madame?

— Mon mari? balbutia la veuve avec un sourire sarcastique. Non, mon mari n'était pas riche. Tout ce que nous possédons est la propriété de mon père.

— Eh bien, madame, je vous demanderai un peu d'indulgence. Vous allez apprendre le but de ma visite. Depuis que de déplorables événements politiques nous ont violemment séparés, je n'ai pas vécu un seul jour sans penser à M. votre père... et à vous-même! Une chose surtout me rongeait le cœur : la crainte que vous, madame, dont je ne connaissais pas la destinée, vous ne fussiez malheureuse par la ruine de votre père. Cette crainte me poussa à votre recherche; mon intention était de venir à vous pour vous dire : « C'est moi qui suis la cause de vos malheurs; c'est par ma faute que vous vivez dans la tristesse et peut-être dans la gêne. » Cette pensée ne me laissa pas un jour de repos et pèse sur mon cœur comme une malédiction du ciel. Je suis plusieurs fois millionnaire. Acceptez une partie de ma fortune, et je vous rendrai grâce comme si vous étiez ma bienfaitrice. Tel est, madame, l'unique objet de ma visite.

La veuve était pâle d'émotion. Ses dernières forces semblaient prêtes à l'abandonner. Ses yeux étaient voilés de larmes, et ses lèvres tremblaient comme dans un accès de fièvre. Il était donc toujours le même : noble et généreux! Il avait pensé à elle à toutes les heures de sa vie!

Mais, dans son affreuse situation, la voix du devoir parlait plus haut que les souvenirs du passé. Maîtrisant son émotion, elle répondit :

— La fortune de mon père n'a pas souffert, monsieur. Au contraire, dans l'isolement où nous vivons, nous avons fait peu de dépenses. D'ailleurs, monsieur, en fût-il autrement, comment avez-vous espéré que le baron van Berkhout accepterait les secours de celui qui... Mais, quoique nous devions repousser absolument votre offre, je veux croire que vous nous la faites d'un cœur sincère et bon. Pour ce qui me regarde, je vous en suis reconnaissante; et, puisque c'était là l'unique but de votre visite, permettez-moi maintenant, monsieur, de vous dire adieu. Je ne... je ne vous dis pas au revoir.

Elle prononça ses derniers mots d'une voix étranglée, et elle fit quelques pas vers la porte pour se retirer; mais, arrivée sur le seuil, elle s'arrêta comme si ses pieds refusaient de l'éloigner définitivement de l'homme qui avait eu son premier, son unique amour.

Le comte ne faisait pas un mouvement : il croyait qu'elle allait disparaître à ses regards, et ses yeux, en la suivant, étaient remplis de larmes.

Lorsqu'il la vit arrêtée à la même place, l'espoir lui revint. Il se rapprocha d'elle et lui dit d'une voix pénétrante :

— Hortense... Madame, ayez pitié de moi! Depuis tant d'années, je prie Dieu pour qu'il m'accorde la grâce de vous voir encore une fois. Il me l'accorde, cette grâce. Ne m'en ôtez pas si vite la douceur. Vous croyez que je suis coupable. Cette pensée me torture. Ah! laissez-moi vous dire ce que j'ai souffert, et vous m'accorderez votre pardon. Ayez cette bonté pour moi; je partirai, et vous ne me reverrez plus jamais.

Le courage de la veuve faiblissait. Elle aussi désirait rester encore avec le comte, entendre sa voix, entendre des paroles qui étaient comme l'écho des souhaits de son cœur.

Elle se laissa tomber sur un siège, et en montra un autre au comte de Hammes.

— Oh ! je vous remercie, Hortense, s'écria-t-il, en s'asseyant avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Mais l'accent passionné de sa voix rappela la veuve au sentiment de son devoir, et son regard froid invita le comte à la réserve.

— Madame, dit-il, puis-je vous demander si vous n'avez pas oublié mes dernières lettres?

— Oublie-t-on l'arrêt qui vous condamne à d'éternelles souffrances ?

— Non, madame, vous avez raison. Moi aussi je m'en rappelle encore les moindres mots, des mots brûlants, saignants, qui jaillissaient avec mes larmes. Mes lettres, madame, étaient encore au-dessous de la vérité. Il y a une chose que je ne vous ai pas écrite, parce qu'elle n'était pas encore arrivée alors. Quoique ma mère m'eût menacé de sa malédiction, je voulais résister néanmoins; mon père, aveuglé par la passion politique, se mit dans un si effrayant paroxysme de colère, qu'il tomba sans mouvement, comme frappé d'apoplexie. On me disait de tous côtés que je devais me sacrifier, si je ne voulais pas causer la mort de mon père. J'épousai donc la comtesse de Hascot : une femme que je haïssais, non seulement parce qu'elle était frivole et coquette, mais surtout, Hortense, parce qu'elle prenait à mes côtés la place de la seule femme que je puisse aimer sur cette terre. Que vous dirai-je de ma triste vie ! Ce fut un enfer de luttes, de querelles, de haine réciproque et d'esclavage sans espoir. Ma femme n'avait jamais eu une conduite irréprochable ; mais, au bout d'un certain temps, elle commença peu à peu à mettre sous ses pieds tout respect humain, et bientôt elle fit de moi la risée du monde entier. Dans les premières années, j'essayais de faire prévaloir mon autorité d'époux; mais tout était inutile avec cette femme sans cœur. Elle avait même ensorcelé mes parents et mes amis, de sorte que chacun rejetait la faute sur moi. Écrasé de honte et de rage, je me demandais si je n'avais pas mérité mon sort. Quoi qu'il en fût, je perdis tout courage; et, pour éviter désormais le scandale toujours croissant, je me résignai, et je devins l'esclave muet d'une femme déshonorée. Elle abusa de ma faiblesse et me tourmenta comme l'esprit du mal torture une âme de damné.

» J'étais malade, je demandais à Dieu de me rappeler à lui... Ma triste histoire fait couler vos larmes, Hortense ! Ah ! que j'en ai versé dans mon isolement, quand je jetais un regard en arrière, et que je voyais briller bien loin dans le passé ce paradis que nous avions rêvé ensemble ! Mes parents sont morts depuis longtemps, et il y a deux ans que ma femme elle-même est descendue dans la tombe. Ce dernier événement m'avait rendu libre. Le courage me revint, et c'est depuis ce moment que j'ai commencé mes recherches pour découvrir le lieu de votre retraite, avec la seule intention de partager avec vous et avec votre père mon immense fortune, si elle pouvait vous être utile à quelque chose. Je suis heureux d'apprendre que vous n'avez besoin de rien, mais, s'il arrivait jamais que votre position devînt moins favorable, écrivez un mot à La Haye, vous aurez aussitôt tout ce que vous daignerez accepter avec l'expression de ma bien vive reconnaissance.

— Oui, monsieur, dit la veuve, vous avez souffert, beaucoup souffert. Mon cœur ne vous a jamais accusé. C'est la fatalité seule qui nous a séparés.

— Puis-je espérer, Hortense, que vous avez été moins malheureuse que moi en ce monde ? Le vieil intendant Homans m'a bien laissé supposer que dans les premiers temps vous avez souffert de vos propres chagrins et surtout de l'indignation de votre père. Mais vous vous êtes mariée, et vous avez une fille. Sans doute votre mari était un homme d'un noble caractère, et quand on est mère... Ah ! si Dieu m'avait fait la grâce de me rendre père, de me donner un être à chérir, il y aurait du moins un lien qui me rattacherait à la vie; mais non, je n'ai autour de moi qu'un éternel isolement, une solitude désespérante ! N'est-ce pas, le sort vous fut plus clément qu'à moi ?

— Peut-être ! soupira la veuve. Savez-vous quelle est notre vie depuis dix-huit ans? Nous voyageons de pays en pays sous de faux noms; nous ne voyons jamais personne. Quelqu'un témoigne-t-il le désir de se lier avec nous, nous fuyons plus loin, toujours plus loin; et, quel que soit le lieu de notre séjour, notre demeure est une prison où jamais une voix amie ne se fait entendre.

— Pauvre Hortense ! murmura le comte. Votre visage me faisait supposer que vous n'étiez pas heureuse non plus. Mais cette triste existence ne vous a pourtant pas été imposée par la rupture de notre mariage?

La veuve ne répondit pas. Elle se contenta de faire un signe d'affirmation.

Pour échapper à de nouvelles questions, elle se leva et dit :

— Monsieur... Guillaume, il ne convient pas que nous restions plus longtemps ensemble. Ne parlons plus du passé... Portons tous les deux avec résignation la croix dont le Seigneur nous a chargés. Je le prierai, dans mon isolement, de vous accorder encore quelques jours de bonheur. C'est tout ce que je puis faire.

Le comte restait assis. Sa tête reposait sur sa

main, et il paraissait plongé dans de profondes réflexions.

— Adieu, monsieur, adieu pour toujours, dit la veuve d'une voix étouffée, et prête à fondre en larmes.

— Un moment encore, je vous en conjure. Oh! quelle idée! s'écria le comte. C'est peut-être le ciel lui-même qui me l'inspire. Il ne peut plus être question entre nous d'amour tel qu'on l'entend au printemps de la vie, Hortense; mais ce sentiment, lorsque le temps ne l'a pas étouffé, se transforme presque toujours en sympathie calme, mais profonde. Ah! pardonnez-moi ma hardiesse! J'ai pensé à vous, Hortense, à tous les instants de ma vie; mais, vous, n'avez-vous pas entièrement oublié votre malheureux ami?

— Oublié? vous oublier, Guillaume? s'écria-t-elle en portant à son corsage sa main tremblante. Tenez, voilà celui qui, malgré une séparation de dix-huit ans, a senti chaque battement de ce cœur déchiré...

Et, rompant la chaîne du bijou qu'elle portait au cou, elle lui mit dans la main son propre portrait.

— Est-il possible! s'écria-t-il, en chancelant. Quoi! c'est moi qui ai reposé pendant tant d'années sur ce cœur si fidèle et si tendre! Ah! cela me donne le courage de parler. Écoutez-moi, Hortense, tout peut se réparer; nous pouvons retrouver le bonheur que nous avions rêvé autrefois. Donnez-moi votre main, devenez ma femme! Oh! ne me refusez pas : les jours qui me restent seront des jours d'une joie céleste. Votre fille trouvera en moi un tendre père. Il me suffit que votre sang coule dans ses veines, pour l'aimer comme ma propre enfant. Elle deviendra mon héritière.

La veuve demeura silencieuse, et, bien qu'une joie céleste rayonnât dans ses yeux, elle secouait la tête en signe de négation.

— Quoi! vous hésitez? demanda-t-il lentement. Vous ne me jugez pas digne de vous?

— Quel homme peut être à mes yeux aussi digne que vous, Guillaume, si ce n'est mon père? Mais il y a un secret entre nous, un secret que vous devez connaître.

— Un obstacle, ô ciel?

— Le secret de notre triste vie, le secret de la misanthropie de mon père...

Elle alla à la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, et revint en disant :

— Guillaume, je n'ai jamais été mariée.

Le comte recula de quelques pas et pâlit visiblement.

— Vous n'avez... vous n'avez jamais été mariée? répéta-t-il lentement. Jamais mariée... et vous avez une fille?

Il y eut un moment de pénible silence.

La rougeur de la honte qui montait au visage de la veuve fit frémir le comte.

— Hélas! soupira-t-il, voilà la dernière espérance arrachée de mon cœur meurtri. Ah! Hortense, Hortense, pourquoi m'avez-vous dit cela!

— Vous deviez le savoir, répondit-elle. Ôtez votre portrait du médaillon, et lisez ce qui est écrit derrière. Vous y verrez deux dates inscrites : celle de nos fiançailles, et celle de la naissance de ma fille.

Le regard du comte demeura un instant fixé à l'envers du portrait. Son visage exprimait la stupeur et le doute; mais tout à coup la lumière se fit dans son esprit. Il s'affaissa sur un fauteuil, et s'écria en levant les bras au ciel :

— O Dieu, grand Dieu, ne me laissez pas mourir : elle est mon enfant, notre enfant! Oh! je succombe à l'excès du bonheur!

Il se releva d'un bond, saisit Hortense dans ses bras, et l'embrassa avec une effusion qui tenait du délire. Tous deux versaient de douces larmes en échangeant des paroles entrecoupées, paroles de joie, d'amour, d'espérance. Oui, ils se marieraient, et, par leur mariage, ils légitimeraient leur enfant. De cette façon, toute crainte de déshonneur serait écartée, et ils pourraient, tête levée, se présenter partout.

Le comte se dégagea le premier de leur longue étreinte et demanda avec une impatience fiévreuse :

— Ma fille! comment se nomme-t-elle?

— Ida.

— Où est-elle?

— Là-haut, dans sa chambre.

— Je veux la voir tout de suite. Venez, Hortense, conduisez-moi près d'elle.

Et il marcha vers la porte; mais la dame lui prit la main avec angoisse et le retint.

— Insensé! s'écria-t-elle, que voulez-vous faire? Ah! une pareille imprudence pourrait anéantir encore une fois toutes nos espérances.

Le comte la regardait avec étonnement.

— Quoi! je ne pourrais pas embrasser mon enfant! murmura-t-il.

— Ida n'est pas encore votre enfant, du moins pour le monde. Le secret de sa naissance doit lui rester inconnu jusqu'au jour où la loi et la bénédiction du prêtre auront lavé toute tache entre nous. En quelle qualité l'aborderiez-vous maintenant?

— Ciel! vous me faites frémir, Hortense. Ainsi, je devrai vivre encore des semaines entières sans la voir? C'est impossible cela, vous le comprenez bien.

— Notre bonheur est au prix de ce douloureux sacrifice, Guillaume. Ayez du courage, soyez fort.

— Encore des mois entiers, peut-être ! soupira le comte.

— Attendez du moins jusqu'à ce que mon père ait connaissance de votre arrivée et de votre projet... Ah ! Guillaume, avec quelle aveugle confiance nous nous abandonnons au doux espoir qui ne se réalisera peut-être jamais !

— Et qui l'empêcherait ? Ne sommes-nous pas libres ?

— Mon père vous a toujours accusé. Au fond de son cœur, il vous rendait responsable de notre malheureux sort. S'il vous refusait son consentement ?

— Refuser, Hortense ! Mais je lui apporte la paix, le bonheur perdu, la réparation de son *honneur !* Il consentira avec joie.

— Je n'en sais rien, Guillaume.

— Eh bien, c'est égal ! s'écria le comte avec une impatience fébrile. Vous seule êtes maîtresse, Hortense, et le bonheur de votre fille doit être votre loi suprême. Si, contre toute attente, votre père repousse ma demande, nous nous passerons de son consentement. Rien ne peut nous empêcher de donner à notre fille un nom illustre et honoré.

— Mon pauvre père a tant souffert pour moi et par vous ! Nous avons rempli sa vie de désolation, Guillaume, et je ne voudrais pas lui infliger cette nouvelle torture. Laissez-moi faire ; je connais l'état de son cœur. Au premier abord, sa colère éclatera contre vous, et il épanchera l'amertume qu'il a amassée depuis près de vingt ans ; mais je laisserai patiemment passer l'orage, et je le calmerai peu à peu. Il est bon comme un ange sous sa rude enveloppe ; mais il ne faut pas l'irriter... Quelle heure est-il, Guillaume ?

— Dans cinq minutes, il sera dix heures, dit le comte après avoir consulté sa montre.

— Mon père peut être de retour dans une demiheure. Il ne doit pas vous rencontrer avant que j'aie eu avec lui un long et sérieux entretien. Sans cela, l'irritation pourrait le porter à des paroles, à des actes qui anéantiraient peut-être nos projets. Encore quelques minutes, Guillaume, et vous devez me quitter. Revenez vers midi. Alors je connaîtrai la décision de mon père, et j'espère qu'il ne refusera pas de vous faire bon accueil. Consolez-vous de cette courte contrainte, mon ami ; c'est probablement le dernier sacrifice qui nous sera imposé.

— Et je ne peux pas voir mon enfant ?

— Souffrez que mon père en décide, Guillaume.

— Ah ! quelle cruauté ! Mais s'il n'est pas possible de faire autrement, eh bien, je prendrai patience. Hortense, notre Ida est-elle jolie ?

— Oui, très jolie.

— Comme vous, quand vous aviez son âge ?

— Plus belle assurément. Elle a vos yeux noirs.

— Elle n'a pas été malheureuse comme vous, n'est-ce pas ?

— Hélas ! plus encore peut-être, Guillaume. Depuis longtemps, elle ne fait que pleurer ; en ce moment même, ses larmes coulent à flots, et elle est plongée dans le plus profond désespoir.

— Et pourquoi ? Ah ! cette tristesse aussi doit prendre fin.

— Je ne le crois pas, et vous en douterez également, lorsque vous connaîtrez la cause de son chagrin. La pauvre enfant est blessée au cœur.

— L'amour ?

— Oui. Je vais vous raconter l'histoire en quelques mots.

Elle lui fit un bref récit des amours d'Ida avec le jeune baron de Giersteen, des complications survenues, de la résistance de M. von Oberheim, du triste événement de la nuit précédente, de l'intention de madame van Giersteen de traduire son père devant les tribunaux, de la résolution du vieillard de s'expatrier encore pour échapper à la révélation de son secret et au déshonneur qu'un pareil procès ferait rejaillir sur eux tous.

— La baronne van Giersteen ? murmura le comte, lorsqu'elle eut fini. Une riche veuve qui passe l'hiver à Bruxelles ? Son mari était Hollandais ?

— Oui.

— Son fils est un joli garçon, svelte et bien fait, qui s'appelle Hugo ?

— Vous les connaissez donc ?

— Certainement que je les connais, Hortense ; ils viennent presque tous les ans à La Haye et à Schéveningue passer la saison des bains. J'ai passé moi-même bien des journées en leur agréable compagnie. Que le ciel en soit béni ! Il ne me sera pas difficile d'assurer le bonheur de notre enfant. La baronne van Giersteen est une femme d'un esprit droit et élevé. Lorsque notre Ida portera mon nom en vertu de la loi, la baronne van Giersteen ne refusera pas d'accepter pour bru la jeune comtesse de Hammes. J'irai lui rendre visite aujourd'hui même...

— Vous voulez lui parler de cette affaire ? demanda Hortense avec une certaine inquiétude. Ah ! je vous en supplie, ne le faites pas.

— Non, je serai prudent ; mais j'ai maintenant une raison puissante pour mériter encore plus la bienveillance et l'amitié de la baronne. Le bonheur de notre Ida peut en dépendre.

Tout à coup Hortense se leva toute tremblante.

— N'entends-je pas une voiture ? demanda-t-elle. Mon père !... Ciel ! Guillaume, s'il vous surprenait ici à l'improviste, c'en serait assez pour...

Paix, paix, ce n'est rien... une charrette qui traverse la cour... Insensés que nous sommes! Nous oublions l'heure : mon père peut arriver à chaque instant. Partez, Guillaume, partez sans retard. Revenez vers midi. Espérons que cette journée verra s'épuiser la dernière goutte de notre calice d'amertume.

Le comte la serra sur son cœur en disant :

— Oui, Hortense, espérons. Ah! aucune puissance humaine ne peut plus me séparer de vous. Au revoir! au revoir! Parlez de moi à Ida, ne fût-ce que d'une manière vague.

— Pas encore; il faut avant tout que mon père en décide, je vous l'ai déjà dit. Ce n'est pas seulement notre bonheur, c'est son *honneur*, le nôtre, celui de toute sa famille qui est en jeu. A lui d'en décider.

— Eh bien, soit! Au revoir donc, Hortense, à bientôt.

Il marcha vers la porte, revint sur ses pas pour embrasser encore Hortense, puis il sortit de l'appartement.

Quelques minutes après, le roulement d'une voiture qui s'éloignait annonça qu'il avait quitté le château d'Ouden-Steen.

VII

M. von Oberheim — ou plutôt le baron van Berkhout, car tel était son véritable nom — n'avait pu terminer ses affaires à Ypres avec autant de promptitude qu'il le souhaitait. Quoiqu'il n'eût pas cessé de presser les chevaux, onze heures avaient sonné depuis longtemps lorsque sa voiture s'arrêta devant la grille d'Ouden-Steen.

Il entra et se disposait à monter l'escalier, lorsqu'il rencontra dans le vestibule sa fille, qui, entendant le roulement de sa voiture, s'était empressée de descendre.

— Plus d'espoir, Marie, lui dit-il en entrant au salon avec elle; nour devons quitter la Belgique le plus tôt possible. J'ai rencontré à Ypres le messager qui a remis au procureur du roi la plainte de madame Van Giersteen. Ce magistrat a bien, à la vérité, exprimé l'opinion que Hugo est plus coupable que moi, mais il a ajouté qu'il ne peut pas se dispenser d'ouvrir une enquête, et cet après-midi ou demain matin au plus tard il viendra à Ouden-Steen avec le juge d'instruction et son greffier. Nous serions donc interrogés et obligés de signer nos déclarations... de nos faux noms! Dieu soit loué, nous avons le temps de nous soustraire à cette alternative et à la honte qui en serait la suite. Montez dans votre chambre, Marie, et apprêtez-vous, ainsi qu'Ida, pour notre départ. Avant une demi-heure nous serons sur la route de Lille, et nous irons si loin que jamais personne en Belgique n'entendra plus parler de nous... Vous paraissez singulièrement distraite, ma fille? Vous me feriez croire que vous n'entendez pas ce que je vous dis. A quoi pensez-vous donc ainsi?

— J'ai quelque chose à vous dire, mon père, répondit-elle.

— Pas maintenant, Marie. Nous aurons tout le temps de causer quand nous serons en voiture.

— Vous devez le savoir avant que nous partions, mon père.

— Eh bien, parlez donc vite. Vous hésitez et vous pâlissez, Marie. Ciel ! quelque nouveau malheur !

— Non, non, pas de malheur; quelque chose de surprenant et presque d'incroyable; mais, je vous en supplie, mon cher père, écoutez avec calme, avec bonté, ce que j'ai à vous apprendre... Pendant votre courte absence, il est venu quelqu'un que pendant dix-huit ans vous avez accusé et peut-être haï, quoiqu'il ait été plus malheureux que nous, et...

— Qui? qui? Ah ! dites-moi que je me trompe, Marie !

— Le comte Guillaume de Hammes.

Ce nom fit un effet étrange sur le vieillard. Il fut frappé comme d'une secousse nerveuse : ses lèvres tremblaient, ses yeux étincelaient, et il grommelait d'une voix rauque :

— L'ai-je bien entendu ? Guillaume de Hammes est venu ici ! Que veut ce parjure ! Il connaît notre nom, il nous trahira ! Ce n'est pas un malheur, dites-vous, Marie? Ah ! son arrivée est la plus grande calamité qui pût nous frapper. Notre secret va se découvrir; tout le fruit de nos souffrances est perdu maintenant.

— Vous vous trompez, mon cher père, murmura-t-elle; le comte m'a dit au contraire...

— Quoi ! vous lui avez parlé? s'écria-t-il en l'interrompant avec fureur. Et vous n'êtes pas morte de honte? Comment ose-t-il pousser à ce point la témérité ? Venir contempler ici les malheureuses victimes de sa lâcheté et de sa trahison !... Mais il est parti, n'est-ce pas? Dieu merci ! car, si je devais le voir..., je ferais peut-être un malheur. Il faut à tout prix que nous évitions ce danger.

— Il va revenir tout à l'heure, mon père.

— Revenir ?

— Oui, il doit vous parler de choses de la plus haute importance.

— Quel langage insensé, Marie ! Avez-vous donc perdu tout sentiment de fierté, de dignité personnelle? Que peut-il nous apporter, sinon l'outrage et l'affront, lui qui nous a condamnés à

une vie de honte et de douleur? Je ne veux pas le voir

— Vous le recevrez, mon père, et vous l'entendrez avec calme.

— Vous parlez bien résolument, Marie. Comment osez-vous affirmer ainsi que je le recevrai?

— Parce que vous êtes bon et raisonable, mon père. Je prévoyais bien qu'en apprenant la visite du comte, vous seriez irrité; mais j'attendrai avec soumission le moment où il vous plaira de me demander ce qu'il m'a dit. Je vous en conjure, mon père, écoutez-moi avec un peu d'indulgence. De votre décision dépend non seulement le bonheur de notre vie, mais *l'honneur* et l'avenir de mon enfant. Retenez votre indignation pour un moment, et laissez-moi parler. Vous jugerez, mon père; et si votre décision me condamne, j'obéirai, avec un mortel chagrin, sans doute, mais avec respect et soumission.

Quoique le vieillard fût encore sous l'empire de son premier accès de colère et murmurât en lui-même mille imprécations, la douceur et l'humilité calculées de sa fille lui rendirent un peu de calme. Il prit un siège et dit d'une voix sourde :

— Eh bien, Marie, puisque vous m'en priez si instamment, j'écoute: répétez-moi ce que vous a dit l'artisan de nos misères.

La mère d'Ida saisit la main du vieillard et commença sur un ton très bas, en prenant bien soin de ne point élever la voix, de crainte d'exciter de nouveau la colère du vieillard.

— Mon père, vous avez accusé Guillaume de Hammes de parjure et d'ambition. Mon cœur, vous le savez, n'a jamais pu partager ces sentiments hostiles. Si vous saviez combien le comte a été malheureux, — plus malheureux que nous peut-être, — vous ne le jugeriez pas si sévèrement. Pensez donc : lorsque, menacé de la malédiction de sa mère, craignant de causer la mort de son père, le pauvre Guillaume de Hammes...

— Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit rudement le baron van Berkhout; au fait, Marie, au fait! Je perds patience.

— Mon père, vous m'avez autorisée à parler. Désirez-vous que je me taise maintenant?

— Non, non, mais soyez plus brève; je souffre d'entendre parler de ces gens-là.

— Les parents de M. de Hammes sont morts depuis longtemps, et, sur leur lit de mort, ils ont imploré votre pardon.

— Ils ont imploré mon pardon! répéta le vieillard avec un sourire d'incrédulité.

— N'en doutez pas, mon père; ils ont cruellement expié leur fatale résolution, car elle ne les a pas rendus moins malheureux que nous-mêmes... Depuis un an et demi, la comtesse de Hascot, la femme du comte de Hammes, est morte également. Le premier sentiment de Guillaume, en recouvrant sa liberté, fut de réparer le tort qu'il nous avait fait, et aucune considération de respect humain ne l'empêcha de suivre l'inspiration de son cœur. Il se mit à notre recherche, et n'eut ni repos ni trêve qu'il n'eût découvert notre retraite. C'est votre vieil intendant Homans qui doit l'avoir enfin mis sur la voie.

— Ah! ah! Homans! Je n'aurais pas cru cela de lui, grommela le baron. Le comte de Hammes a donc eu la témérité de nous chercher. Et qu'avait-il à faire avec nous?

— Vous allez l'apprendre, mon père. Il s'était, sur la foi de certains renseignements douteux, imaginé que nous avions perdu une partie de notre fortune, et que nous étions réduits à vivre dans la gêne. Il est aujourd'hui plusieurs fois millionnaire, et il voulait employer une partie de ses richesses à nous rétablir dans notre situation première.

— Et c'est pour cela qu'il cherchait à découvrir notre retraite? s'écria le baron van Berkhout avec un rire sarcastique. N'êtes-vous pas étonnée, Marie, de me voir si calme après ce sanglant affront? Lui, lui nous offrir de l'argent! Il a osé...! Cette humiliation nous manquait encore. Et vous, Marie, vous avez sans doute repoussé cette offre avec une chaleureuse indignation?

— Je lui ai répondu que mon père pouvait, grâce à Dieu, se passer de toute assistance.

— Et c'était là l'unique but de sa visite?

— Oui, mon père... Mais, je vous en prie, restez assis. Ce que j'ai à vous dire encore est le plus important.

La mère d'Ida, convaincue maintenant qu'elle avait réussi à calmer insensiblement l'irascible vieillard, semblait calculer ses forces pour lui faire la révélation décisive.

— Eh bien, Marie, dit le baron.

— Mon cher père, reprit-elle, si vous ne consentez pas à m'entendre jusqu'au bout avec patience et générosité, vous vous exposez à rendre un arrêt injuste et prématuré. Que mes paroles ne vous agitent donc pas trop, avant que vous sachiez tout ce que j'ai à vous dire.

— A quoi bon tous ces préambules? vous me faites frémir.

— Soyez calme, mon père. Guillaume de Hammes sait que je n'ai jamais été mariée!

— Ciel! il sait cela, dit le vieillard avec angoisse, tandis qu'une pâleur mortelle se répandait sur son visage. Le secret de notre vie est trahi! notre honte est publique! Et sait-il que vous avez une fille et...

— Et que c'est lui qui est le père de cette fille? Oui, il le sait, c'est moi-même qui lui ai montré les lignes écrites à l'envers de son portrait.



Le comte mit un genou en terre. (Page 51.)

Le vieillard était tellement stupéfait de ce qu'il entendait qu'il n'avait plus la force de proférer un son. Il regardait sa fille en face avec des yeux enflammés de colère, et serrait convulsivement les poings.

— Ne jugez pas encore, mon père, dit-elle. Le comte de Hammes m'a proposé de devenir mon époux et de légitimer notre enfant par ce mariage.

— Un mariage entre ma fille et le comte de Hammes, interrompit le vieillard, entre le traître et sa victime? Mais c'est affreux! Jamais, jamais.

Hortense passa les bras autour du cou de son père et s'efforça d'étouffer cette dernière parole sous ses baisers.

Elle reprit d'une voix plus altérée par l'émotion :

— Mon père, mon père, votre cœur est aigri; votre légitime indignation vous égare. Ah! que Dieu, dans sa bonté, éclaire votre esprit! Ne comprenez-vous pas que mon mariage avec Guillaume doit mettre un terme à nos angoisses et à nos douleurs? Quelle est la cause de notre malheureuse vie? La situation douteuse, inexplicable de ma fille aux yeux du monde, n'est-ce pas? Lorsque Ida, par mon mariage, aura pris dans le monde une position régulière et honorable; lorsque, mon enfant et moi, nous porterons le nom illustre du comte de Hammes, devant qui devrions-nous encore courber la tête ou baisser les yeux? La tache qui pesait sur nous comme une croix de plomb ne serait-elle pas effacée pour jamais? Ah! réfléchissez bien mon père; envisagez la chose d'un esprit droit et sans prévention! Vous pourrez rester dans votre monde, habiter Bruxelles, aller à la cour, et jouir, jusqu'à la fin de votre vie, de l'estime, de la vénération et du respect qui sont dus au dernier rejeton de la famille des Berkhout!

Le vieillard secoua la tête.

— Mon père, poursuivit-elle d'un ton plus per-

suasif, soyez noble et généreux. Si Guillaume est coupable à vos yeux, donnez-lui votre pardon... Vous refusez? Ah! je me soumets avec respect à votre décision, dût-elle me condamner à souffrir et à désespérer jusqu'au tombeau. Mais je suis mère, et je ne puis pas me résigner à sacrifier ainsi l'honneur et le bonheur de mon enfant. Et vous, son grand-père, ne ferez-vous rien pour ma pauvre Ida? Réfléchissez-y bien, mon père: aujourd'hui, sans nom et sans avenir, Ida doit vivre éloignée du monde; pour elle, pas de liberté, pas de joie, pas de consolation; souffrir, pleurer, languir sans espoir, tel est son lot. Mon mariage lui assurerait un beau nom, et ce nom lui ouvrirait une existence brillante, un bel avenir. Que votre cœur blessé repousse la réparation de votre propre *honneur* et le bonheur de vos vieux jours, uniquement parce qu'ils vous sont offerts par un de Hammes, c'est déjà une chose incompréhensible; mais que vous puissiez être assez impitoyable pour condamner ma pauvre Ida à un désespoir éternel, oh! cela n'est pas vrai, mon père; cela ne se peut pas; vous êtes trop généreux et trop bon pour cela! Parlez cependant, vous avez tant et si amèrement souffert à cause de moi, que je me soumettrais au sort le plus affreux, plutôt que de résister à vos ordres.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, mon père, que décidez-vous? Ma pauvre fille restera-t-elle sans nom en ce monde? demanda Hortense en tendant vers son père ses mains suppliantes.

— Il y a, en effet, de cruelles nécessités, répondit le vieillard d'un ton calme, mais triste. Je comprends, Marie, que votre mariage avec le comte de Hammes peut réparer notre *honneur* pour le monde et assurer le sort d'Ida. Acceptez donc la main qu'il vous offre.

— Oh! merci, merci, que Dieu vous bénisse, mon bon père! dit-elle en l'embrassant de nouveau.

— Vous êtes mère, et c'est votre devoir de tout sacrifier à l'honneur et au bien-être de votre enfant... J'y donne mon plein consentement; mais je n'assisterai point à la célébration de votre mariage.

— Quoi? que voulez-vous dire, mon père?

— Il m'est impossible de cacher mon aversion pour le comte de Hammes. Je ne veux pas le voir, Marie.

— Ne gardez point ainsi rancune, mon père. Le comte de Hammes va venir tout à l'heure. Ne l'accueillez pas avec cette froideur répulsive. Pouvons-nous être heureux, si vous continuez à le haïr? Ah! mon père, ne soyez pas bon à demi.

— Je ne me sens pas la force, ma chère Marie, de faire bon accueil à l'artisan de nos malheurs. Laissez-moi sortir, que je donne des ordres pour notre départ immédiat.

— Partir? nous partirions? s'écria Hortense avec angoisse. Fuir ainsi devant le bienfait que Dieu nous envoie dans sa miséricorde? Et mon mariage, mon père?

— Vous pouvez rester à Oudeen-Steen, Marie, répondit le vieillard. Je pars seul; je vivrai au fond de la France, et, dans ma solitude, je prierai pour votre bonheur à tous. Vous m'écrirez de temps en temps.

— Hélas! si vous saviez, mon père, comme vous me torturez! soupira Hortense, les larmes aux yeux. Pourquoi partir maintenant?

— Mais lors même que je pourrais consentir à accueillir le comte avec une froide politesse, ne comprenez-vous pas, Marie, que je dois néanmoins quitter le pays? Oubliez-vous que la justice va venir ici pour faire une enquête?

Un domestique frappa à la porte du salon et annonça :

— Le comte Guillaume de Hammes désire parler à monsieur. Il attend une réponse dans l'antichambre.

M. van Berkhout pâlit visiblement, et, comme il ne répondait pas, Hortense dit au domestique :

— Introduisez le comte dans ce salon... Mon père, mon cher père, continua-t-elle en s'adressant au vieillard d'un air suppliant, contenez-vous, ne soyez point dur pour lui. C'est un homme généreux qui vous respecte et qui vous aime. Pensez à ma pauvre enfant, car, si vous la repoussez...

Elle fut interrompue par l'apparition du comte, qui, le chapeau à la main, restait debout près de la porte, tout troublé par l'attitude hautaine et le regard étincelant du baron van Berkhout.

Il s'approcha cependant, et dit d'une voix altérée par l'inquiétude :

— Monsieur le baron, vous m'avez accusé de lâcheté et de parjure. Une implacable fatalité nous a fait tous victimes du même malheur. Non, je n'étais pas coupable, et cependant j'ai souffert comme un martyr. A la fin, Dieu a eu pitié de nous; il m'a, dans sa bonté, fourni le moyen de faire cesser la cause de vos chagrins et de nous rendre tous heureux. Vous savez de quel amour ardent et sincère j'ai aimé votre fille dans des jours plus heureux. Elle m'a révélé un secret qui m'impose un devoir sacré. Je veux, quoique je sois un vieillard, payer les dettes du jeune homme que vous aviez aimé jadis avec une tendresse toute paternelle. Baron van Berkhout, je vous en prie, accordez-moi la main d'Hortense. Laissez-moi donner à mon enfant un nom honoré.

Quoique sa fille continuât à lui tendre ses mains suppliantes, le vieux baron demeurait immobile, regardant fixement Guillaume de Hammes. Un combat violent semblait se livrer au fond de son âme, et il hésitait au moment de prendre une résolution si grave.

Le comte, prévoyant un refus, mit un genou en terre et dit :

— Ayez pitié de moi, de votre fille, de votre petite-fille! Si j'ai faibli sans le savoir, si je vous ai manqué, pardonnez-le-moi! Laissez-moi devenir votre fils. Je vous aimerai et vous honorerai comme mon père, je vous obéirai en tout, et je vous serai reconnaissant toute ma vie. Pardonnez-moi!

Une larme mouilla les paupières du vieillard; il saisit la main du comte, le releva lentement et l'embrassa en murmurant d'une voix étranglée :

— Eh bien, que tout soit pardonné et oublié. Rendez Hortense et votre fille heureuses.

Hortense sauta au cou de son père et l'accabla de bénédictions, et le comte de Hammes joignit ses effusions de reconnaissance à celles de la femme infortunée qui avait attendu dix-huit ans le droit de donner un nom à son enfant.

Mais le baron van Berkhout, après les premiers épanchements de cette joie, reprit tristement :

— Oui, oui, mes enfants, vous serez heureux, je l'espère, et toutes vos belles prévisions se réaliseront... Monsieur le comte, ma fille vous a dit probablement que nous sommes forcés, que moi, du moins, je suis forcé de quitter la Belgique. Un événement malheureux va amener à Ouden-Steen le procureur du roi pour nous interroger. Vous comprenez que nous ne pouvons pas, sous de faux noms...

— Mais à quoi pensé-je donc? interrompit vivement le comte. Est-ce là le seul motif qui vous fait partir, monsieur le baron? En ce cas, demeurez tranquillement dans votre patrie; tout est arrangé, terminé.

Il tira de sa poche un papier plié en quatre qu'il tendit au vieillard :

— La crainte d'abord, la joie ensuite me l'avaient fait oublier, dit-il. J'ai passé plus d'une heure en compagnie de madame van Giersteen. C'est une excellente femme et un noble cœur. Lisez sa lettre, monsieur; vous la reconnaîtrez.

C'est avec une surprise croissante et une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler, que le baron lut ce qui suit :

« Monsieur,

» Je viens m'excuser auprès de vous. La douleur maternelle m'aveuglait. Mon fils Hugo n'a pas bien agi envers vous; il en convient lui-même, et il le regrette profondément. J'ai envoyé à Ypres en toute hâte une personne de confiance pour retirer ma plainte; nous espérons que, de votre côté, vous serez assez généreux pour pardonner à mon fils sa témérité ou plutôt sa folie d'un moment. Conservez-nous votre estime, nous vous en serons sincèrement reconnaissants.

» BARONNE VAN GIERSTEEN. »

Le vieillard regarda le comte comme pour lui demander l'explication de la lettre inattendue dont le contenu ne lui paraissait pas naturel.

— C'est ainsi, croyez-le, monsieur le baron, répondit M. de Hammes. Le messager de la baronne est monté à cheval, et il est parti ventre à terre. Il y a donc longtemps déjà qu'il est arrivé à Ypres, et il n'y a ni enquête ni interrogatoire à redouter. Car, si vous ne vous plaignez de personne, comment la justice pourrait-elle se mêler d'une simple histoire d'amour, d'un acte de témérité enfantine, qui ne pourrait avoir d'importance que si vous vous plaigniez vous-même? Pourquoi donc alors partiriez-vous, monsieur le baron?

M. van Berkhont serra la main du comte et murmura d'une voix émue :

— Vous avez raison, Guillaume. Je puis rester maintenant. Je vous remercie. Mais comment avez-vous fait pour décider la baronne à retirer sa plainte et changer ses dispositions?

— Je la connais depuis longtemps, monsieur, et je suis lié avec elle; mais ce n'est pas là ce qui a opéré le miracle : je lui ai fait espérer, je lui ai donné la presque certitude qu'Ida deviendra la femme de son fils. Et, en effet, après mon mariage avec Hortense, je...

— Mais en tout cas, monsieur le comte, il faudra bien qu'ils sachent comment Ida est tout à coup devenue votre fille, et lorsqu'ils apprendront ce secret..., qui sait s'ils ne refuseront pas à leur tour?

— Laissez-moi le soin de les instruire. Comme père, je n'exposerai certes pas à la légère l'honneur et le bonheur de mon enfant. La baronne acceptera avec joie pour sa bru la fille légitimée du comte de Hammes, n'en doutez pas un instant. D'ailleurs, Hugo est si sincèrement et si éperdument amoureux, que, même dans des circonstances moins favorables, il forcerait le consentement de sa mère. J'oubliais de vous le dire : Hugo va beaucoup mieux; les douleurs de sa chute n'ont pas encore entièrement disparu, mais il peut s'asseoir dans un fauteuil. Son plus grand chagrin, son désespoir, c'est la crainte qu'Ida ne lui soit enlevée, et qu'il ne doive plus jamais la revoir. Par compassion et pour me rendre aux instantes prières de sa mère, je lui ai promis que vous, monsieur le baron, que nous tous, ensemble, nous irions leur

faire visite, accompagnés d'Ida. J'ai ajouté que ce serait peut-être aujourd'hui même. Aurais-je trop présumé de votre bonté d'âme? Le bonheur que votre petite-fille en éprouvera sera le prix de votre complaisance. Venez, mon cher père, —j'ose vous nommer ainsi, — ayez bon courage; plus de crainte, plus d'hésitation; livrez-vous avec confiance au sort qui vous sourit!

— Oui, mon père, montrez-vous généreux, appuya Hortense.

— Eh bien, soit, répondit le vieillard. Ah! l'épine sanglante est sortie de mon cœur! Faites de moi tout ce que vous voudrez, je suis prêt à tout.

— Il y a cependant une chose au sujet de laquelle nous avons besoin de votre sage conseil, dit le comte. Mon enfant est là-haut, à quelques pas de moi, je ne l'ai pas encore vue. Rester ici ou m'éloigner pour un certain temps sans avoir pressé ma fille sur mon cœur, cela ne se peut pas. Quel est votre sentiment sur ce point, monsieur le baron?

M. van Berkhout ne répondit pas; il se contenta de lever les épaules d'un air très embarrassé.

— Il faut pourtant que je voie mon enfant, insista M. de Hammes.

— En effet, dit le vieillard, mais comment? en quelle qualité? Vous ne pouvez cependant pas lui apprendre, avant votre mariage, quel est son père... Ah! j'ai trouvé. Faites-lui croire que vous êtes son oncle, le frère de son père, que nous croyions mort, et qui, tout à coup, à l'improviste, est revenu de pays lointains; mais soyez extrêmement prudent, et ne vous trahissez pas.

— Quelle heureuse idée! s'écria Hortense. Je vais chercher Ida et lui dirai d'avance qu'elle va voir son oncle; je lui raconterai de cet oncle ce qu'il faut qu'elle croie. De cette façon, elle ne vous adressera pas de questions indiscrètes.

— Oui, et faites-lui faire un peu de toilette; nous partirons tout de suite, dans la voiture du comte, pour Tempelhof, afin de faire une visite à la baronne et à son fils.

— Ah! que vous êtes bon, mon père!

Hortense, rajeunie de vingt ans, courut chercher sa fille.

Lorsqu'elle fut sortie, les deux hommes se mirent à parler ensemble, d'un ton calme et sérieux, des moyens les plus efficaces pour exécuter le projet de réhabilitation, sans que personne pût savoir prématurément leur secret. Ils convinrent de partir sous peu de jours pour une petite ville reculée de la France; d'y demeurer le temps nécessaire pour accomplir le mariage du comte avec Hortense; de revenir alors et de demander la main de Hugo van Giersteen pour la jeune comtesse Ida de Hammes. Plus tard ils iraient habiter Bruxelles, où ils feraient leur rentrée dans le monde et reprendraient même, dans l'entourage du roi, le rang qui appartenait au baron van Berkhout, membre d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays.

Le vieillard était dès lors tout à fait transfiguré : il se laissait bercer par les plus doux rêves, et l'avenir lui souriait jusqu'à la fin de ses jours. C'était la première fois depuis dix-huit ans qu'il respirait librement. Le langage enthousiaste du comte le remuait à tel point qu'il le serra plusieurs fois dans ses bras avec une effusion sincère, en l'appelant son cher fils.

Ils entendirent du bruit dans l'escalier, et leurs regards se dirigèrent vers la porte. Le comte était hors de lui.

— Soyez prudent, contenez-vous, lui dit le baron à voix basse.

Ida parut, tenant par la main sa mère qui, lui montrant le comte de Hammes, lui dit en souriant :

— Tiens, ma fille, voilà ton oncle.

La jeune fille considéra curieusement l'étranger, se mit à trembler, poussa un cri, et fit quelques pas en arrière, comme si elle s'effrayait de quelque apparition inattendue.

— Embrasse donc ton oncle, Ida, lui souffla sa mère à l'oreille.

— Mon oncle! mon oncle! s'écria la jeune fille. Non, non, ne m'abusez pas. C'est mon père, mon cher père, que Dieu me rend.

Elle sauta au cou du comte, l'embrassa avec effusion et le couvrit de caresses en murmurant le doux nom de père, sans s'apercevoir que les larmes du comte tombaient en gouttes brûlantes sur son front.

Le vieillard courut à elle, essaya de la dégager de l'étreinte, et dit d'un ton sévère :

— Que faites-vous, Ida? Vous êtes folle; ce monsieur est votre oncle.

— Non, non, l'autre nuit, dans mon rêve, je l'ai déjà vu, répliqua la jeune fille. C'est mon père.

— Mais tu t'égares, mon enfant. Ce monsieur est le frère de ton père. Il n'est donc pas étonnant qu'il lui ressemble. Allons, ne te rends pas ridicule.

Le comte maîtrisa son extrême émotion et dit, en caressant tendrement Ida :

— Oui, ma chère nièce, je ne suis que votre oncle; mais je ne vous en aime pas moins pour cela. Consolez-vous, je suis venu pour vous délivrer de tous vos maux.

— Ah! mon oncle, — puisque vous n'êtes que

mon oncle, — murmura-t-elle tristement, ne me trompez pas. Me délivrer de tous mes maux, dites-vous? personne au monde ne le peut.

— Si, ma fille, interrompit la mère avec une joie triomphante; sais-tu ce que ton oncle a déjà fait pour ton bonheur? Tu vas, selon toutes les probabités, devenir la fiancée de Hugo van Giersteen.

— Est-ce vrai, grand-père? demanda la jeune fille tout à fait incrédule.

— C'est parfaitement vrai, répondit le vieillard, et, pour te prouver que nous ne voulons pas te leurrer d'un faux espoir, tiens-toi prête à partir pour Tempelhof. La voiture de ton oncle est tout attelée devant la porte. Puisque nous sommes tous heureux, nous allons porter un peu de notre bonheur au pauvre Hugo en lui faisant visite.

Ida battit des mains, poussa un grand cri de joie, se jeta au cou de son grand-père, embrassa sa mère, et tomba tout en larmes sur le cœur de son faux oncle, qui la tint, à demi pâmée, serrée dans ses bras.

Le comte et Hortense ne paraissaient pas pressés d'aller à Tempelhof. Mais le vieillard, craignant que Guillaume, vaincu par la violence de ses sentiments paternels, ne vînt à se trahir, leur dit :

— Non, non, pas de retard; ce pauvre Hugo malade nous attend. Le laisser souffrir plus longtemps sans consolation serait cruel. Venez, nous partons... Je vous en prie, obéissez-moi.

En achevant ses mots, il marcha vers la porte. Les autres le suivirent. Ida était suspendue au bras du comte, qui, chemin faisant, lui adressait des sourires et des paroles de tendresse.

En traversant la cour, le baron dit à son domestique :

— Jean, nous allons faire une petite excursion; à notre retour, il faut que ces planches noires qui masquent la grille soient enlevées, et que toutes les persiennes des fenêtres soient ouvertes.

Le domestique le regarda avec stupeur; mais les gens furent encore bien plus surpris lorsque Ida leur cria avec une effusion enfantine de joie délirante :

— Eh! Hedwige, Pierre, Suzanne, voici mon oncle, mon cher oncle, qui vient nous rendre tous heureux. Nous allons chez M. Hugo van Giersteen!

Les domestiques accoururent; mais le baron, craignant une nouvelle indiscrétion, fit monter la jeune fille en voiture, et donna au cocher l'ordre de fouetter ses chevaux.

Les vaillantes bêtes partirent au grand trot, et les domestiques, rassemblés devant la grille, entendirent les exclamations joyeuses de la jeune demoiselle et la virent de loin agiter son mouchoir.

IX

Les champs était couverts du blanc manteau de l'hiver; mais le soleil brillait dans l'azur clair du ciel, et ses rayons faisaient scintiller sur le tapis de neige mille étincelles de diamants.

Le silence était si absolu dans le village que l'on entendait jusque sur la place du marché les sons de l'orgue et les voix des prêtres.

Sans doute on célébrait dans l'église quelque cérémonie solennelle, car un grand nombre de villageois, la tête découverte, dans une attitude recueillie, se tenaient de chaque côté de la porte, faute d'avoir pu trouver place dans l'intérieur de l'église.

Cinq ou six belles voitures de maître attendaient à une certaine distance. La route avait été ornée pour la circonstance de petits sapins enrubannés, reliés entre eux par une bandes de calicot rouge et blanc.

Sous le grand tilleul, hors du cimetière, quelques paysans étaient rassemblés autour de Jacques le chasseur. Celui-ci soufflait de temps à autre sur une mèche allumée et se tenait prêt, pour la fin de la cérémonie, à faire feu de quatre petits canons alignés au pied de l'arbre vénérable. Le garde champêtre était également présent.

En attendant, les paysans causaient aussi bas que possible, mais avec une joyeuse impatience, de l'événement du jour, et ils se frottaient les mains en songeant au plaisir qui leur était promis.

Tout à coup on aperçut à l'autre bout du marché, un promeneur solitaire, vêtu comme un citadin, et qui semblait étonné de voir ces drapeaux, ces bannières et tout cet appareil de fête.

— Ne me trompé-je pas? dit le garde champêtre. Non, c'est bien mon ami Henri, le fils de notre vieux maître d'école! Depuis plus de cinq mois qu'il a obtenu une place à Gand, nous avons cessé tout à fait de le voir... Jacques, ayez l'œil à votre affaire, et soyez prudent; je vais à la rencontre de Henri Bals.

En achevant ces mots, il traversa le marché, serra vivement la main de son ami, et lui dit :

— Ah! c'est bien à vous, Henri, de venir enfin nous voir. Vous avez appris ce qui allait se passer ici? et vous arrivez justement à point pour assister à la grande fête?

— Que signifient toutes ces banderoles? demanda le jeune instituteur.

— Ne le savez-vous pas?

— Comment pourrais-je le savoir? J'ai trouvé la maison fermée. Je n'ai pas rencontré âme qui vive. On jurerait que tout le village est mort.

— En effet, grands et petits, tout le monde est à l'église.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe? Dites-le-moi donc.

— Venez, rapprochons-nous un peu de l'église, répondit le garde champêtre. Il faut que je surveille mon service. Le mot de cette étonnante kermesse d'hiver vous sera expliqué en peu de mots... Vous étiez encore ici lorsque le jeune baron van Giersteen escalada nuitamment le mur d'Ouden-Steen et y trouva presque la mort, n'est-ce pas?

— Certes, mon cher; ce cruel et brutal von Oberheim avait tiré sur lui. Le malheureux jeune homme avait pourtant les intentions les plus pures. Il voulait épouser la jeune demoiselle Ida von Weiler, uniquement pour la délivrer du plus pénible esclavage. M. von Oberheim a quitté le pays afin de pouvoir impunément faire souffrir la pauvre demoiselle...

— Mais taisez-vous donc, Henri! s'écria le garde champêtre avec une sorte d'indignation inquiète. Vous revenez de l'autre monde, et vous n'êtes au courant de rien. Il n'y a plus de M. von Oberheim ni de demoiselle von Weiler. Lui, c'est le baron van Berkhout, et elle, c'est la fille d'un illustre gentilhomme hollandais, M. le comte de Hammes... et maintenant, aujourd'hui même, elle épouse le jeune baron Hugo van Giersteen. Ils sont dans l'église, où l'on bénit leur union. Le brutal von Oberheim, comme vous le nommez, est devenu l'homme le plus aimable, le plus généreux que l'on puisse voir. Il va faire bâtir une nouvelle école pour votre père; il érige un hôpital pour vingt malades. Cet après-midi, il y a une grande fête à Ouden-Steen; la cour est remplie de tables et de chaises; il y aura de la musique; tous les habitants de notre village y sont invités à boire et à manger...

— A Ouden-Steen? répondit l'instituteur; dans ce même parc dont personne ne pouvait approcher?

— Oui, et qui est à présent ouvert à tout le monde.

— Mais la cause d'un changement aussi incompréhensible, monsieur le garde champêtre?

— Oui, la cause, Henri, je ne m'y retrouve pas très bien. Les gens d'Ouden-Steen se cachaient sous des noms supposés. Madame von Weiler s'appelle à présent de Hammes. Vous savez qu'elle était veuve ou qu'elle croyait l'être. Eh bien, son mari, le comte de Hammes, n'était pas mort. Elle l'a retrouvé d'une façon inattendue, et il a donné son consentement au mariage de sa fille Ida avec M. Hugo van Giersteen. Ils sont revenus depuis trois semaines au château d'Ouden-Steen. Depuis lors, l'amitié, la joie et la bienfaisance y règnent sans partage. Ces bonnes gens sont si heureux qu'ils voudraient voir tout le monde heureux autour d'eux. C'est presque un miracle.

— En effet, c'est une chose merveilleuse. Ce von Oberheim! je me souviens encore comme il terrifiait tout le monde par son regard sombre et défiant.

— A tout à l'heure, à tout à l'heure, s'écria tout à coup le garde champêtre. Voilà la cloche qui commence à sonner. C'est fini, vous allez les voir; ils vont sortir de l'église. Il faut que je fasse mon service.

A ces mots, il tira son sabre et courut vers l'église, du porche de laquelle sortait un groupe nombreux de villageois. Tous étaient vêtus de leurs habits des dimanches et leur visage rayonnait d'allégresse.

Le garde champêtre agita son sabre et se mit en quatre pour ranger la foule de telle façon que personne ne restât dans le cimetière, excepté les membres du conseil communal, quelques habitants notables et les jeunes filles, qui, devant la porte de l'église, commencèrent à joncher le chemin de découpures de papier de couleur et de papier doré. Le reste de la population se rangea en deux files sur le marché, en laissant un large passage pour arriver jusqu'aux voitures.

Immédiatement les autorités de la commune et les notables, ayant à leur tête le bourgmestre, s'étaient formés en demi-cercle. Ce dernier tenait un papier à la main, et se préparait à lire un speech de félicitations.

Les quatre canons détonèrent en même temps; les villageois saisis sursautèrent et pâlirent; mais cette frayeur momentanée fut aussitôt suivie d'un joyeux sourire, et chacun se dressa sur la pointe des pieds pour regarder du côté du porche de l'église, car déjà paraissaient les hauts personnages en l'honneur desquels se célébrait cette fête.

Quelle fut l'émotion des spectateurs, lorsqu'ils virent le baron van Berkhout — autrefois le redouté von Oberheim — embrasser le bon Hugo van Giersteen, tandis que la mère de celui-ci pressait sur son cœur la belle épousée de son fils!

Les larmes de joie qui brillaient dans les yeux de toutes ces nobles personnes excitèrent un attendrissement si communicatif que mainte paysanne détourna la tête pour s'essuyer les yeux du coin de son tablier. Mais ce moment de félicitations réciproques dura peu, d'autant plus que le bourgmestre s'était avancé et avait commencé à lire son discours d'une voix mal assurée.

Tandis que le baron van Berkhout et sa compagnie écoutaient avec attention, le garde champêtre avait toutes les peines du monde à contenir avec son sabre les villageois qui se poussaient en avant; c'étaient surtout les femmes et les jeunes filles qui lui donnaient de l'ouvrage. Ne devaient-elles

pas voir la mariée, belle comme un ange, avec sa couronne de fleurs blanches et de diamants étincelants, avec son voile de dentelle, tombant jusqu'à ses pieds, qui coûtait, disait-on, au moins autant qu'une ferme de deux chevaux?

Et comme le baron et sa fille étaient changés et rajeunis! Quel homme imposant que ce comte de Hammes, avec sa taille élancée, sa haute stature et son sourire d'une douceur ineffable!

Le bourgmestre avait achevé son discours. M. van Berkhout le remercia en quelques paroles sorties du fond du cœur, et dit en finissant :

— J'aime cette commune, messieurs, non pas seulement parce que vous êtes de bonnes et braves gens, mais surtout parce que Dieu m'a accordé, sur votre territoire, une faveur inattendue et inappréciable. Je m'efforcerai de reconnaître son bienfait en faisant à votre village autant de bien que mes moyens me le permettront. Et, pour vous prouver que mes intentions à cet égard sont sérieuses, je vous annoncerai comme une bonne nouvelle que j'ai acheté Ouden-Steen, et que j'ai résolu de passer au milieu de vous, mes amis, chaque été jusqu'à la fin de mes jours.

— Vive M. le baron van Berkhout! Merci! merci! Vivent le marié et la mariée! s'écrièrent les membres du conseil communal.

Mais ces cris ne trouvèrent pas d'écho dans la foule. Les villageois, par respect pour le bourgmestre et les nobles personnages, demeuraient silencieux, et n'exprimaient leurs sentiments que par des regards sympathiques et des figures radieuses.

Le vieux baron serra les mains de bon nombre d'assistants et adressa à chacun un mot aimable.

— Nous avons pu réserver des places dans les voitures, dit-il alors, au bourgmestre et aux échevins. Si nos autres amis veulent nous suivre aussi à Ouden-Steen pour boire un verre à notre bonheur, nous nous estimerons très honorés. A tout à l'heure, messieurs, à tout à l'heure!

Les voitures s'approchèrent.

Le marié et la mariée montèrent dans la première; les parents dans la deuxième; dans la troisième et la quatrième, les nobles étrangers qui avaient assisté au mariage en qualité de témoins ou de parents; dans les deux dernières, le bourgmestre et ses échevins, le docteur, le receveur et le notaire.

Une nouvelle détonation des quatre canons ébranla l'église et les maisons. Les voitures se mirent en marche à la file, et bientôt la dernière eut disparu au détour du chemin qui conduit à Ouden-Steen.

Toute la population du village suivit comme un torrent; alors seulement les langues se délièrent, et l'air retentit de cris de joie et de bénédictions mille fois répétés.

FIN DES MARTYRS DE L'HONNEUR



Il entendit une courte lutte. (Page 7.)

UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

I

A quelle époque se passa ce fait étrange, c'est ce que je ne saurais dire au juste, peut-être était-ce bien avant le commencement de ce siècle. Il m'a été donné pour une histoire vraie par un de mes amis qui l'avait entendu raconter plus d'une fois par son grand-père.

D'après lui, le fait aurait eu lieu à Tessenderloo, un village écarté de la Campine, à une heure de marche de Meerhout.

Quoi qu'il en soit, je veux vous le raconter aussi bien que je le pourrai dans toute sa simplicité.

Par un après-midi d'été, une trentaine d'enfants, garçons et filles, étaient assis sur les bancs usés de l'école de Tessenderloo.

La plupart tenaient la plume à la main pour écrire; les plus jeunes apprenaient à épeler leur leçon dans de petits abécédaires ouverts sur leurs genoux... mais il y avait quelque chose d'extraordinaire qui détournait l'attention de tous ces écoliers, et faisait éclore sur mainte petite bouche un sourire de moquerie ou d'étonnement.

Au fond de la salle, devant un pupitre, était assis le sous-sacristain Colas Bol, chargé en ce moment de diriger la classe en l'absence du maître d'école retenu à l'église par ses fonctions de sacristain.

Colas, le sous-maître, était un jeune homme de

vingt-quatre ans, point laid ni mal bâti, mais qui avait des cheveux d'un rouge si ardent que les petits polissons, lorsqu'il les punissait, l'appelaient tout bas le roux Judas, ce que leurs camarades plus âgés ne se gênaient pas pour dire tout haut.

Au temps où nous vivons les cheveux roux ont été mis à la mode à Paris par les Anglais, et, par suite, la même mode s'est propagée chez nous autres qui ne trouvons rien de mieux à faire que de singer les extravagances de Paris. On voit aujourd'hui à Bruxelles mainte demoiselle étaler avec orgueil ses boucles couleur de feu.

Au temps jadis, et même encore lorsque j'étais enfant, il en était tout autrement. On se méfiait de tous les roux, et l'on n'était pas loin de les haïr ouvertement, sans même les connaître, uniquement à cause de la couleur de leurs cheveux. Les peintres n'auraient-ils pas été la cause de ce sentiment injuste en représentant toujours l'apôtre infidèle avec des cheveux roux?

Peut-être la conscience de ce défaut originel avait-elle produit sur l'esprit de Colas Bol, depuis son enfance, un effet désastreux; car il tenait presque toujours les yeux baissés, montrant une humilité extrême et une timidité telle qu'il devenait rouge de honte lorsqu'on lui parlait sérieusement. Ordinairement il était très doux avec les écoliers, il élevait rarement la voix et s'acquittait de sa tâche avec une sorte d'indifférence passive.

Que pouvait-il être arrivé au sous-maître? A qui donc adressait-il ces gestes singuliers? Telles étaient les questions que se posaient les élèves et que traduisaient leurs regards étonnés. Il remuait les lèvres et souriait gracieusement. Parlait-il donc à un être invisible?

Parfois il tournait la tête de côté et regardait la muraille, et alors on voyait rayonner sur son visage l'expression d'une extase joyeuse. Les enfants se tournaient également vers la muraille la bouche béante et les yeux écarquillés, et cherchaient à découvrir l'objet mystérieux qui absorbait à ce point l'attention du sous-maître.

Colas s'aperçut enfin que les écoliers l'observaient et le regardaient avec surprise. Le rouge de la honte lui monta aux joues, et il s'adressa tout bas une admonestation pour se rappeler à l'ordre.

Depuis le matin, les écoliers avaient remarqué cette préoccupation chez le sous-maître; mais à présent elle paraissait augmenter de plus en plus, à tel point qu'à la fin les plus âgés se mirent à murmurer entre eux :

— Le sous-maître a un coup de marteau! Il y a une vis dérangée dans son cerveau! Il a un nid de souris dans la tête. Il déménage.

Mais voilà que quatre heures sonnent. La classe est finie, et le sous-maître est délivré de la pénible contrainte qui l'empêchait de donner cours à la douce émotion de son cœur.

Il est remonté à l'humble petite chambre qu'il occupe dans la maison du maître d'école. Il est seul maintenant; il peut se désaltérer à laource se des doux souvenirs, et se baigner dans une mer de brillants rêves d'avenir.

Il sait bien qu'il n'est pas très instruit, mais il a une belle écriture, et, par la protection du vieux curé, il obtiendrait bien quelque part, dans un village de la Campine, une place de sacristain. En outre, il a mis de côté une petite somme d'argent, sa part dans l'héritage d'un oncle. Ah! s'il était marié, ne rendrait-il pas sa femme heureuse? N'élèverait-il pas ses enfants dans la vertu et dans la crainte du Seigneur?

Il va et vient devant son miroir, il se lave, caresse et arrange ses cheveux roux avec une sorte d'admiration, brosse ses plus beaux habits de fête, noue soigneusement sur sa poitrine sa cravate à fleurs... Mais il interrompt vingt fois cette agréable occupation pour regarder vaguement dans l'espace, et alors ses yeux étincellent et un sourire de triomphe se joue sur ses lèvres.

Comment ne serait-il pas heureux en se rappelant ce qui lui est arrivé hier? Lui, le méprisé, le rousseau repoussé, qui n'a jamais osé regarder une jeune fille sans rougir et baisser les yeux aussitôt, voilà qu'il a trouvé une très jolie fille qui l'aime!... Son cœur s'épanouit comme une rose au printemps, sous la puissante influence d'un premier sentiment d'amour...

Ses rêves prennent la forme de la réalité; ses lèvres remuent; il parle tout seul et ses paroles racontent comment ce bonheur inespéré lui est arrivé.

La veille, un dimanche, il était allé se promener sur le chemin de Meerhout. Il avait flané en rêvassant, et il était arrivé, sans le savoir, jusqu'au pont de bois sous lequel passe un large ruisseau. Là, il s'était appuyé sur le garde-fou, et avait regardé l'eau couler. Il pensait tristement à la kermesse de Meerhout, et aux plaisirs de ceux qui s'y trouvaient. Ces plaisirs, il ne pouvait pas y prendre part; le curé le lui avait sévèrement défendu, et, comme chrétien plus encore que comme sacristain-adjoint, il était tenu d'obéir au curé.

Tandis qu'il restait là, pensif, regardant machinalement les mille petites fleurs blanches qui balançaient au-dessus de l'eau leurs corolles en forme d'étoiles, il sentit tout à coup une main douce se poser sur son épaule, et il entendit une voix angélique qui lui disait :

— Eh! Eh! Colas Bol, mon cher garçon, pourquoi restez-vous là à rêver ainsi? Le ménétrier est assis là-bas sur son tonneau. Venez, venez à la

kermesse. On n'est jeune qu'une fois en sa vie.

Il se retourna en tressaillant. Il avait devant lui la belle Madeleine, la nièce du forgeron de Meerhout, avec ses yeux noirs étincelants, sa jolie bouche, et son sourire enchanteur !

Le sous-maître ému s'excusa en disant qu'il était malheureux en effet de ne pouvoir aller à la kermesse comme les autres jeunes gens ; mais qu'il ne désobéirait pourtant pour rien au monde au vieux curé. La bonne jeune fille le plaignit avec tant de compassion, et le regarda en même temps si fixement dans les yeux, que le pauvre Colas oublia quelque peu sa résolution et se laissa bientôt entraîner à l'accompagner un bout de chemin.

Comme elle causait gentiment ! qu'elle était spirituelle ! Comme son visage était charmant, et comme son regard pénétrait jusqu'au fond de l'âme !

Mais, lorsqu'elle lui dit que ses cheveux roux étaient beaux, et que, depuis son enfance, elle avait toujours aimé les chevelures couleur de feu, ces douces paroles coulèrent comme un baume sur le cœur du pauvre garçon.

Plus loin, le long du chemin, elle s'attrista peu à peu en parlant d'elle-même, et elle finit par fondre en larmes. Elle se plaignit de ce que les gens du village disaient du mal d'elle et la calomniaient, parce qu'elle était mieux habillée que les paysannes, qu'elle avait appris à Bruxelles de meilleures manières et qu'elle se montrait aimable et polie envers les pratiques de son oncle, quand elles venaient commander de l'ouvrage à sa forge ou boire à son cabaret.

Colas Bol, attendri par sa douleur, sentit plusieurs fois ses yeux se mouiller de larmes de pitié et fit tout son possible pour la consoler. Elle lui en fut si reconnaissante, qu'elle semblait avoir envie de lui sauter au cou, il fallait absolument que l'aimable Colas la suivît à la fête ! Elle trouvait tant de plaisir dans sa compagnie !

Il fut cependant obligé de refuser ; car c'était dimanche, et le curé voudrait sans doute s'assurer le soir de sa présence à Tessenderloo.

— Mais demain, lundi ?

Le jeune homme séduit se laissa arracher la promesse d'aller le lendemain à la fête de Meerhout, dès qu'il aurait fini sa classe, et sans en rien dire à personne... uniquement pour voir encore une fois Madeleine.

— J'accepte cette promesse avec joie, répondit-elle, et, jusqu'à demain, je ne cesserai de penser à vous, car je ne sais comment cela se fait, mais je ressens pour vous une sympathie inexplicable, peut-être parce que vos beaux cheveux roux me plaisent tant.

Là-dessus, elle lui donna, en signe d'adieu, une poignée de main si singulière et si chaleureuse, que Colas Bol en tressaillit, et demeura longtemps immobile et comme pétrifié d'admiration en la regardant s'éloigner.

Tous les détails de cette délicieuse rencontre, le sous-maître ensorcelé se les rappelait maintenant avec joie. Sa toilette achevée, il se regarda encore une fois dans son miroir, puis il ouvrit toute large l'unique fenêtre de sa chambrette, en murmurant :

— On ne sait ce qui peut arriver ; il faut être rusé en ce bas monde. Si je revenais un peu tard de là-bas, je pourrais rentrer par ici sans que l'instituteur s'en aperçût. Maintenant, à Meerhout ! Ah ! Madeleine, Madeleine !..

Mais la porte s'ouvrit sans qu'on eût frappé, et un jeune enfant de chœur entra, et lui dit :

— Maître Colas, M. le curé veut vous parler. Il faut vous rendre tout de suite auprès de lui.

Quelle contrariété ! Le pauvre sous-maître en était tout abasourdi.

— C'est bien ! grommela-t-il d'un air mécontent. Va, dis à M. le curé que je viens tout de suite.

Quand l'enfant de chœur fut parti, Colas, plein de dépit, se frappa le front avec la paume de sa main et se mit à réfléchir. Peut-être le curé n'avait-il qu'un ordre à lui donner pour le service du lendemain, et lui rendrait-il immédiatement sa liberté. Mais il ne pouvait cependant pas paraître devant le curé dans ses habits du dimanche. C'était un lundi, et, dans la semaine on ne s'habille pas de son mieux sans une bonne raison. Le curé devinerait qu'il y avait une anguille sous roche.

Colas se dépêcha donc d'ôter ses beaux habits, de remettre ses vêtements de tous les jours et de se coiffer d'une vieille casquette ; il ébouriffa même ses cheveux avec intention, et passa les doigts sur un rayon de sa petite bibliothèque ponr frotter un peu de poussière sur ses joues.

A demi consolé, il se rendit au presbytère le cœur léger et il salua poliment la vieille servante Catherine qui vint lui ouvrir ; mais celle-ci, quand il fut entré, mit ses deux poings sur ses hanches, le regarda d'un air de mépris, et lui dit en ricanant :

— Fi ! c'est un scandale ! si jeune encore ! Un blanc-bec, courir avec des filles, et avec de mauvaises filles encore ! La honte ne vous fait-elle pas rentrer sous terre ? Mais tenez-vous bien, vous allez entendre un fameux carillon ! M. le curé est presque hors de lui, tant il est en colère.

Aïe ! aïe ! Quel coup de foudre inattendu ! Comme sa promenade à Meerhout commençait gaiement.

Il était là immobile, la main posée sur le bouton de la porte, muet et n'osant remuer... Mais la

servante ouvrit pour lui, le poussa dans la chambre, et referma la porte derrière lui avec fracas.

Le vieux curé était assis devant sa table. Il contempla d'abord le sous-maître d'un air courroucé : mais, quand il vit le pauvre jeune homme, tout tremblant sur ses jambes, se tenir devant lui la tête basse, comme un coupable qui attend son arrêt, à son irritation se mêla un sentiment de compassion, et il lui dit avec un accent de bonté paternelle :

— Approche, Colas, et sois franc. Si tu t'es laissé égarer et entraîner au mal, il y a pardon et miséricorde pour quiconque reconnaît sa faute et s'en repent. D'ailleurs, je te connais depuis assez longtemps, et je ne puis croire ce qu'on m'a raconté de toi tout à l'heure. Est-il vrai que tu aies eu près du pont, sur le chemin de Meerhout, un rendez-vous avec... avec une jeune fille que...

— Non, oh! non! gémit le sous-maître. C'est une calomnie; je ne me doutais de rien; je regardais l'eau quand elle a passé.

— Et tu ne l'avais jamais vue auparavant?

— Une fois, une seule, monsieur le curé. C'était au dernier concours de tir à l'arc au berceau; elle était venue à Tessenderloo avec son oncle, et c'est alors que je l'ai vue.

— Hélas! et cette fois déjà tu as causé avec elle?

— Oh! non, croyez-moi, monsieur le curé; elle m'a bien salué par mon nom, mais je suis parti sans rien dire.

— Et tu ne l'as plus revue ce jour-là?

— De loin, oui, seulement de loin.

— Dis-tu vrai, Colas?

— La vérité pure, monsieur le curé.

— Dieu soit loué, alors le mal ne sera pas si grave. Mais hier tu es resté au moins une demi-heure dans sa compagnie, et tu as causé tout le temps avec elle. Maintenant, parle franchement. Que t'a-t-elle dit?

Colas se mit à balbutier; son front était rouge de confusion; l'aveu qu'on exigeait de lui lui serrait la gorge et l'étouffait.

Cette attitude étrange inspira des soupçons au curé.

— Tu refuses de me le dire? grommela-t-il d'un ton sévère.

— Non, non, mais j'ai peur, je n'ose pas.

— Parle donc, je le veux, j'écoute.

— Elle disait... elle causait... comme tout le monde, bégaya Colas.

— Mais de quoi?

— Du beau temps, de la kermesse... elle se plaignait qu'on dit du mal d'elle sans qu'elle l'eût mérité...

— Et ne te disait-elle pas certaines choses qui pouvaient flatter ton amour-propre?

— Mon amour-propre, monsieur le curé?

— Oui, des choses qui devaient résonner agréablement à tes oreilles.

— Je n'ose pas en convenir, monsieur le curé. C'est si singulier : vous vous moquerez de moi.....

— Allons, tu es un brave garçon : parle hardiment, dit le vieux curé, sur l'esprit duquel la simplicité de Colas Bol fit une impression rassurante.

— Eh bien, eh bien... Je suis confus... elle disait qu'elle ne me trouvait pas laid, et qu'elle aimait les cheveux roux.

— Là, nous y voilà! s'écria le curé en souriant. Grâce à ton esprit simple tu as échappé à la tentation; mais maintenant écoute mes paroles avec attention, pour que ton innocence ne se perde pas dans les pièges de cette femme, si un malheureux hasard t'amène encore dans sa dangereuse société. Sais-tu qui elle est, cette Madeleine? Elle a été servante dans un cabaret de Bruxelles, où elle a appris l'art perfide d'exciter les gens à dépenser follement leur argent. Elle est la nièce du forgeron, le patron du *Bœuf tacheté*, qui oublie le salut de son âme pour amasser des biens terrestres. Cet homme ne l'a fait venir à Meerhout que pour amorcer la pratique. Il a réussi à atteindre son but méprisable, car depuis lors son auberge est, du matin au soir, et même pendant la nuit, pleine de gens qui gaspillent leur argent à qui mieux mieux et qui passent leur temps à boire du vin, excités à cette débauche, sans s'en douter, par les cajoleries de Madeleine.

Ces paroles sévères firent une fâcheuse impression sur le sous-maître, comme si son cœur se révoltait contre l'injustice du curé; du moins, son visage pâle trahissait l'incrédulité et le dépit.

— Je n'affirme pas qu'il y ait, en dehors de cela, quelque chose de plus grave à dire sur l'honneur de cette jeune fille, reprit le curé; mais n'est-ce pas assez qu'elle détourne de leurs devoirs des gens simples d'ailleurs, et qu'elle porte la désunion et le chagrin dans les ménages jadis tranquilles? Voilà, par exemple, M. Spoormans, notre brasseur, mon vieil ami, le zélé marguillier; il n'a qu'un fils, son espoir, et il y a quelques mois encore, sa seule joie. Le malheureux jeune homme a vu Madeleine, et il a été ensorcelé par le démon qui brûle dans ses yeux noirs. Aujourd'hui le pauvre égaré est sur le bord de l'abîme; il méprise les conseils et les prières de son père, et passe la moitié de ses nuits à Meerhout, à se gorger de vin et à dissiper dans des orgies, avec ses compagnons de débauche, l'argent que son père a si péniblement gagné. Je suis heureux, Colas, que ton cas ne soit pas aussi grave qu'on me l'avait dit. Te voilà averti. Promets-moi d'éviter soigneusement cette femme dangereuse et de ne plus échanger un seul mot avec elle... Allons, promets-le-moi.

— Je le promets, monsieur le curé, balbutia le sous-maître d'une voix presque inintelligible, comme si la promesse avait peine à sortir de ses lèvres.

— Va en paix maintenant, mon fils, et remercie Dieu de t'avoir préservé de malheurs plus sérieux.

Colas Bol s'empressa de quitter la chambre, et traversa le corridor en courant, de peur que la servante Catherine ne lui adressât encore d'amères railleries.

Il l'entendit en effet qui lui criait du fond de la cuisine :

— Eh bien, eh bien, Colas, polisson, comment trouvez-vous la sauce?

Mais il était dejà parti et s'enfuyait par derrière l'église.

Dès qu'il se trouva seul au bout d'un sentier caché par un taillis, il s'arrêta, et se amit à envisger sa position les larmes aux yeux.

L'illusion lui échappait; tout le bonheur rêvé par lui était anéanti! hélas! le vieux curé lui avait dessillé les yeux avec une bonté trop paternelle. Il fallait renoncer à toute espérance; il était redevenu le pauvre rousseau repoussé, un objet de risée, même pour la belle, mais fausse Madeleine!

Insensiblement de nouveaux doutes surgirent dans son esprit. N'avait-on pas calomnié l'innocente jeune fille? C'étaient pourtant bien des larmes véritables qu'elle avait versées en se plaignant amèrement de l'injustice des hommes. Et si elle était aimable avec les pratiques de son oncle, quel mal y avait-il à cela? devait-il, lui, Colas Bol, en prêtant l'oreille à la calomnie, se montrer injuste envers la seule jeune fille qui lui eût montré quelque sympathie?

Le sous-maître troublé réfléchit et raisonna pendant une heure entière, tantôt dans un sens, tantôt dans un autre; et plus d'une fois il se sentit porté à retourner chez lui pour revêtir de nouveau ses habits des dimanches et courir à Meerhout.

Mais alors l'image menaçante du vieux curé se dressait devant ses yeux, et une sévère admonestation résonnait à ses oreilles.

C'était une lutte violente qui se livrait dans le cœur de Colas Bol; la sueur perlait sur son front : il ne savait que résoudre. A la fin cependant, la raison et la volonté l'emportèrent.

— Arrière, arrière, s'écria-t-il en se levant. Loin de moi cette séduisante image. Perfide ou sincère, innocente ou coupable, je ne dois plus la voir. Que cet œil étincelant se fixe encore une fois sur les miens et je succombe pour toujours! — Qu'elle est ravissante! le démon! elle?.. la beauté en personne? C'est égal, je veux avoir du courage et faire mon devoir!

Et, fortifié par cette résolution, il prit le chemin de sa demeure.

II

Il était au moins neuf heures du soir.

Colas Bol, à plus d'une lieue de distance de l'école, courait dans la demi-obscurité comme un malfaiteur qui craint d'être poursuivi.

Il avait sans doute fini par succomber dans la lutte, car il se trouvait sur le chemin de Meerhout, et il allait entrer dans un bois de sapins. La profonde obscurité qui régnait au sein de cette épaisse forêt l'effrayait, et il s'arrêta hésitant et presque tremblant.

C'est qu'aussi, depuis quelque temps, on avait entendu parler, dans les environs, de malfaiteurs étrangers... Il n'y avait pas plus de huit jours que, non loin de Oostham, un marchand de bestiaux avait été dépouillé de son argent par des voleurs de grand chemin. D'ailleurs, Colas Bol n'était pas un esprit fort ni un savant, et, comme il se savait coupable, il éprouvait une terreur secrète des êtres surnaturels qui sont, dit-on, les instruments dont la colère céleste se sert pour poursuivre le pécheur.

Cependant le pauvre Colas n'avait pas succombé à la tentation après une lutte de plusieurs heures pour s'arrêter en chemin si près du but de son voyage. Le premier sentiment d'amour, qui s'était réveillé en lui avec de nouvelles forces, le poussa en avant. Il comprima un profond soupir, courba la tête, ferma les yeux et se mit à courir sur le chemin sombre qui s'enfonçait dans le bois.

Colas Bol arriva dans la commune de Meerhout à neuf heures trois quarts.

La plupart des hôtes de la kermesse étaient déjà retournés chez eux. De temps en temps il rencontrait encore une couple de jeunes paysans à moitié ivres, qui se traînaient dans les ténèbres, et lui adressaient en passant des mots sans suite.

Il n'y fit aucune attention, car son âme était absorbée par une seule pensée. Il allait revoir Madeleine! Elle allait de nouveau lui sourire avec amitié et lui donner des preuves de la sincérité de ses sympathies et de la calomnie de ses diffamateurs. Il irait demander pardon au curé, le convaincre de l'innocence, de l'honnêteté de la jeune fille — et, si Dieu voulait lui accorder un bonheur si grand, — Madeleine deviendrait sa femme aussitôt qu'il pourrait obtenir quelque part une place de sacristain.

Plein de ces beaux rêves, il ouvrit la porte du *Bœuf tacheté*, et entra presque confus en voyant là tant de monde; il s'assit à l'écart dans un coin.

Des dix ou douze hommes occupés à boire dans

la salle du cabaret, en faisant un certain vacarme, il n'en connaissait qu'un : c'était Isidore, le fils du brasseur de Tessenderloo. Celui-ci était assis près du comptoir, devant une couple de verres vides.

Où était Madeleine?.. Ah! la voilà qui entre par la porte du fond, apportant une bouteille de vin. Elle aperçoit le sous-maître, lui sourit, et à peine a-t-elle rempli le verre du fils du brasseur, qu'elle s'approche de Colas Bol, lui tend la main et lui dit en lui lançant une œillade amicale :

— Je suis heureuse, monsieur Bol, de voir que vous avez tenu votre promesse. Je n'ai pas cessé un seul instant de penser à vous. Que vous êtes donc beau aujourd'hui! cette cravate de soie vous sied à merveille. Quels magnifiques cheveux! on dirait des fils d'or...

L'heureux sous-maître écoutait avidement ces douces flatteries; son cœur battait violemment; il avait oublié le monde entier, et il était si ému qu'il ne sut répondre que par une sorte de bégaiement inarticulé.

Isidore cria bientôt d'un ton de commandement:

— Madeleine, venez ici, j'ai à vous parler.

La jeune fille se leva, jeta un dernier coup d'œil d'intelligence à Colas, et alla auprès d'Isidore qui lui montra une chaise. Elle s'assit à côté de lui, et tous deux se mirent à causer familièrement à voix basse.

Il semblait au sous-maître qu'ils parlaient de lui; et que même, s'il ne se trompait pas, il était l'objet de leurs moqueries, car ils jetaient de son côté des regards singuliers, et ils riaient à gorge déployée.

Cette douloureuse pensée lui perça le cœur comme un coup de poignard. Serait-ce vrai, par hasard, ce que l'on avait dit au curé sur le compte de Madeleine? Était-il en effet le jouet d'une femme sans cœur?

L'anxiété, l'indignation le poussaient à quitter immédiatement cette maison; mais Madeleine s'aperçut sans doute de son mécontentement, car elle revint s'asseoir à côté de lui, lui répéta en riant les jolis tours d'étudiant que le fils du brasseur venait de lui raconter, et ensorcela de nouveau le crédule Colas Bol par un flux de paroles aimables.

Elle fut bientôt appelée par un autre consommateur, et s'excusa auprès de Colas en lui faisant comprendre qu'elle n'était pas maîtresse de faire ce qu'elle voulait, et qu'elle devait adresser la parole à toutes les pratiques de son oncle.

Un instant plus tard, elle était assise à côté d'un gros paysan, puis à côté d'un autre, demi-paysan, demi-citadin; puis à côté d'un bourgeois à lunettes vertes, puis encore à coté du fils du brasseur, puis enfin à côté du sous-maître.

Madeleine allait ainsi de l'un à l'autre, toujours gaie et souriante, peut-être également aimable et flatteuse pour tous, cependant il était visible que c'était le fils du brasseur qui avait là le verbe haut et le pas sur tous les autres. Lui seul buvait du vin; les autres ne buvaient que de la bière.

Au bout de peu de temps, la plupart des consommateurs se retirèrent et Colas Bol resta, lui sixième, dans le cabaret.

Le pauvre garçon n'était pas trop à son aise; une pénible lumière commençait à pénétrer dans son cerveau, et il aurait volontiers pleuré sur la perte de ses illusions, si de temps en temps un sourire ou un mot flatteur de Madeleine ne lui avait remis le bandeau sur les yeux, assez du moins pour le tenir dans le doute.

Plus d'une fois déjà on l'avait invité à accepter un verre de vin de la bouteille d'Isidore; mais, dans la crainte d'être entraîné à payer à son tour une bouteille, il s'en tint à son unique verre de bière qu'il n'avait même pas vidé à moitié. Cette marque de pauvreté ou d'avarice parut déplaire à Madeleine.

Il n'était pas loin d'onze heures. Le fils du brasseur, poussé à la gaieté et à la plaisanterie par la boisson, se mit à poursuivre de ses railleries le sous-maître inoffensif, et alla même jusqu'à l'appeler rousseau, sans avoir cependant l'intention de le blesser.

Madeleine était assise à côté d'Isidore. Elle défendit Colas Bol d'une façon qui redoubla les rires des auditeurs, et qui rendit moins soutenable encore la position du pauvre sous-maître.

Il supporta tout cela aussi longtemps qu'il put conserver le moindre doute. Mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était un objet de raillerie pour elle comme pour les autres.

Il se leva et souhaita le bonsoir d'une voix étranglée. On fit semblant de vouloir le retenir, mais il quitta le cabaret le cœur gonflé de dépit, et fort triste.

Quand il fut dehors, Isidore vint le rejoindre, et lui fit promettre qu'il ne dirait à personne qu'il l'avait vu à Meerhout, parce que son père croyait qu'il était allé à Diest. Colas Bol lui promit de lui garder le secret, à condition que, de son côté, Isidore ne dirait rien à personne de sa présence au *Bœuf tacheté*.

Le sous-maître désolé traversa le village à la hâte, pour regagner le chemin de Tessenderloo. Aussi longtemps qu'il fut dans la partie bâtie du village, il ne pensa qu'à sa cruelle mésaventure, à sa coupable désobéissance, et à la juste colère du bon curé; mais aussitôt qu'il fut sorti du village, la solitude et l'obscurité l'effrayèrent. Il avait à

marcher pendant près d'une heure et demie, au milieu de la nuit, seul à travers les bois, les champs et les bruyères. A présent l'amour était étouffé dans son cœur, et, n'étant plus sous le charme, il ne sentait plus l'enfièvrement de la jeunesse.

S'il allait être assailli par des voleurs de grand chemin, par des assassins ?.. car il serait minuit avant qu'il arrivât à Tessenderloo ! minuit ! heure terrible pour une conscience coupable !

Il ne faisait pas tout à fait nuit noire; mais dans cette brume impénétrable qui l'entourait comme une mer sans rivages, les arbres et tous les autres objets prenaient une forme si incertaine et si fantastique qu'une imagination troublée pouvait y voir tout ce qu'elle voulait.

Quoiqu'il se sentît mal à son aise, il marchait avec une rapidité fébrile. Le sort en était jeté, il voulait à tout prix rentrer chez lui, dût-il passer à travers les flammes. Le sentiment de cette nécessité lui rendit un peu de force, et il commençait même à prendre courage, quand il s'arrêta tout à coup en étouffant un cri d'angoisse.

Une sueur froide mouillait ses tempes, et il aurait certainement rebroussé chemin au plus vite, si ses jambes tremblantes ne lui eussent refusé leur service.

Là, devant lui, sur la route, se tenait un grand homme noir avec des cornes, et ses yeux ne le trompaient pas, car l'effrayante apparition se remuait visiblement.

Colas, plus mort que vif, fit le signe de la croix; mais voilà que tout à coup l'être noir se mit à pousser un long mugissement qui retentit tristement dans le lointain.

Malgré l'obscurité, le rouge de la honte monta au front de notre héros.

— Imbécile ! murmura-t-il ! ah ! Dieu soit loué ! Plutôt mille vaches qu'un seul...

Il reprit haleine un moment, repoussa la vache dans la prairie avec sa canne, et continua son chemin, encore ému de sa vaine frayeur, mais se sentant de plus en plus rassuré.

Un danger vaincu rend l'homme fort contre des dangers nouveaux. Il en fut ainsi de Colas; et quand il fut arrivé à près d'une demi-lieue de distance de Tessenderloo, sans avoir rien rencontré de menaçant, il commença à rire intérieurement de la peur qu'il avait eue.

Maintenant il ne marchait plus au milieu des bois sombres; son chemin n'était bordé à droite et à gauche que par des taillis de chêne. Encore quelques centaines de pas, et il allait atteindre le pont de bois où la perfide Madeleine l'avait surpris regardant l'eau couler.

Cela lui rappela encore une fois toutes ses douces paroles, et il revit les yeux noirs et les traits enchanteurs de la charmante créature... Mais avec quelle violence il fut arraché à ce rêve ! Un sifflement aigu, un coup de sifflet de mauvais augure retentit tout à coup à ses oreilles et, ô terreur ! du fond du taillis deux coups de sifflets pareils répondirent au mystérieux signal...

Nul doute, c'étaient des voleurs : on allait l'attaquer, et, le couteau sur la gorge, lui demander la bourse ou la vie !

Cette fois Colas Bol eut bien la force de courir. Il prit ses jambes à son cou, et s'enfuit. Mais au ment où il allait mettre le pied sur le pont, il aperçut une ombre gigantesque qui venait à sa rencontre.

Éperdu de frayeur, il sauta en arrière, rampa à quatre pattes dans le taillis et se laissa tomber par terre à demi évanoui. Osant à peine respirer, il se fit aussi petit que possible, et ne remua plus. Il écoutait avec des battements de cœur les pas des terribles ennemis qui s'approchaient.

Il entendit tout à coup, près du pont, des voix sourdes crier à quelqu'un : « la bourse ou la vie. » Une autre grosse voix leur répondit par un refus et même par un défi. Cette voix, Colas crut la reconnaître : c'était celle de M. Spoormans, le brasseur de Tessenderloo.

Au même instant il entendit une courte lutte, et il distingua, à travers les blasphèmes et les malédictions des bandits, la voix du vieux brasseur qui demandait grâce, et qui finit par tomber par terre en criant : « O mon Dieu, je suis mort ! »

A demi mort lui-même de peur, Colas entendit les meurtriers, quand ils eurent dépouillé leur victime de son argent et de sa montre, se concerter entre eux pour mettre des pierres dans ses poches afin de l'alourdir, pour jeter son cadavre dans le ruisseau qui coulait sous le pont, et pour le couvrir d'herbes et de roseaux. De cette façon le corps resterait caché assez longtemps pour qu'ils eussent le temps de quitter le pays, et de se soustraire aux recherches de la justice.

Ils exécutèrent leur dessein et s'éloignèrent dans la direction de Meerhout.

Colas Bol resta encore près d'une demi-heure caché dans le taillis, sans oser bouger. A la fin cependant, il se traîna en tremblant jusqu'au bord du ruisseau, regarda dans toutes les directions, écouta le frémissement des feuilles, jusqu'à ce qu'il fût pleinement convaincu que la solitude la plus complète régnait autour de lui.

Il se leva alors, et courut d'une seule haleine jusqu'à la maison du maître d'école. Il se glissa à travers la haie du jardin, escalada sa fenêtre et rentra dans sa chambre, où il s'assit sur le bord de son lit, haletant et poussant de sourds gémissements.

A quelle scène effroyable il venait d'assister! quel terrible secret il avait surpris! Le brasseur, le meilleur ami du vieux curé, assassiné par des voleurs de grand chemin! Son cadavre jeté dans le ruisseau, sans sépulture! Le malheureux père avait sans doute voulu aller à Meerhout chercher son fils jusqu'au cabaret du *Bœuf tacheté*. La perfide Madeleine était donc, pour ainsi dire, la cause de la misérable mort du brasseur!

Mais qu'allait-il faire maintenant, le pauvre Colas? Révéler le crime au bourgmestre? alors le curé saurait qu'il était resté presque jusqu'à minuit au *Bœuf tacheté;* la justice l'interrogerait; il serait appelé comme témoin devant le tribunal; le monde entier connaîtrait sa faute! son avenir serait à tout jamais perdu, et bien loin d'obtenir un jour une place de sacristain, il serait chassé de Tessenderloo comme un indigne libertin. Non, non, il ne pouvait pas accepter un pareil sort; il en mourrait de honte. N'était-il pas tout à fait innocent de l'affreux événement? Pourquoi donc s'exposer à une si cruelle punition? Sa révélation ne pouvait pas rendre la vie au malheureux brasseur... Il se tairait donc, et tiendrait le terrible secret caché au fond de son cœur.

Ces réflexions étaient de nature à le tranquilliser un peu, et cependant il était pâle, et une sueur froide perlait sur son front.

N'était-ce pas un crime qui criait vengeance au ciel que de laisser un chrétien couché dans l'eau, sans sépulture, et loin de la terre bénite du cimetière, comme un chien mort?

Cette pensée torturait cruellement le pauvre Colas. Cent fois il se redemanda s'il ne ferait pas mieux de tout révéler au bourgmestre et au curé; mais il s'effraya de nouveau de la punition qui l'attendait, des moqueries des gens du village, et de la honte dont il serait couvert aux yeux du pays entier. Longtemps il tâcha d'imaginer quelque autre moyen de faire connaître le meurtre sans qu'on pût soupçonner que la dénonciation venait de lui; mais il eut beau se creuser la tête, pareille chose dépassait sa pauvre imagination.

Épuisé, étourdi et alourdi par le pénible travail de son intelligence bornée, il se mit au lit et ferma les yeux... Mais il ne put trouver de repos; car à peine commençait-il à s'assoupir qu'il s'éveillait en sursaut sous le poids d'un pénible cauchemar

Une fois même il revit l'assassinat du brasseur avec tous ses horribles détails: il sentit lui-même le fer glacé du couteau dans sa poitrine; puis le spectre du brasseur surgit devant son lit en lui criant d'une voix suppliante: « Ah! fais-moi obtenir une place dans le cimetière! Pour l'amour de Dieu, une tombe, une tombe!.. »

Le matin, quand Colas Bol descendit pour déjeuner, il était extrêmement pâle et défait.

Le maître d'école lui dit avec compassion:

— Mais, mon pauvre Colas, comme vous avez l'air malade! vous avez la fièvre, croyez-moi.

— Oui, j'ai la fièvre, balbutia le maître d'école; mais ce n'est rien, cela se passera.

— Non, non, il faut aller vous recoucher, mon garçon. Ma femme va vous faire un peu de tisane d'absinthe avec beaucoup de sauge; cela vous fera transpirer, et cet après-midi vous serez guéri. Vous ne pouvez rien manger maintenant, absolument rien; cela ne convient pas à l'estomac d'un fiévreux.

Colas dut remonter à sa chambre, et malgré sa résistance il fut forcé d'avaler un demi-seau du breuvage amer et chaud.

Il ne redescendit que le soir, et, quoiqu'il se prétendit guéri, il était encore très pâle, et ce fut heureux pour lui, car maintenant on parlait de la disparition du brasseur, et si l'on n'eût pas déjà été habitué à l'altération de ses traits on aurait certainement été frappé de son extrême agitation.

Tout le village était sens dessus dessous, disait l'instituteur. Le brasseur, l'homme le plus rangé du monde, n'avait pas couché chez lui la nuit précédente, et on ne l'avait pas vu de toute la journée. Sa famille était mortellement inquiète; on l'avait cherché dans toutes les communes voisines, et même jusqu'à Diest; mais on ne l'avait aperçu nulle part.

Colas se taisait et baissait les yeux, bégayant de temps en temps un mot inintelligible, ce qui fit dire au maître d'école qu'il était encore malade, qu'il ne devait manger que très peu et aller se coucher de bonne heure.

Le sous-maître resta encore une couple de jours languissant et maladif, gardant le plus souvent la chambre pour ne pas rencontrer les villageois qui parlaient, avec une anxiété croissante, de la disparition du brasseur, et de l'immense désespoir de son fils Isidore.

On croyait que le pauvre brasseur, devenu fou de chagrin, avait pu mettre fin à ses jours. Et cette affreuse pensée, sans doute, poursuivait également son fils Isidore; car la veille le jeune homme avait couru à Meerhout et dans un accès d'aveugle rage il avait maltraité et maudit la légère Madeleine, comme la cause de la mort de son père et de son malheur éternel.

Le vieux curé, inconsolable de la mort de son meilleur ami, l'homme le plus pieux de la commune, pleurait comme un enfant, et l'on craignait que cela ne portât un coup funeste à sa santé. Il n'y avait pas au monde deux hommes qui eussent



Il s'affaissa et tomba évanoui. (Page 10.)

l'un pour l'autre plus d'estime et d'affection que le curé et M. Spoormans.

Tous ces récits, toutes ces suppositions que répétaient à l'envi l'instituteur et sa femme, n'étaient pas de nature à calmer l'agitation de l'infortuné Colas Bol. Un ver rongeur lui mordait la conscience, et il devint en quelques jours si maigre qu'il en était presque méconnaissable.

Jusque-là il avait conservé un peu d'espoir; il avait cru que le cadavre du brasseur ne tarderait pas à être découvert par les passants. Dans ce cas on se fût empressé d'enterrer le mort dans le cimetière, et ainsi l'esprit du sous-maître eût été soulagé d'un grand poids. Mais l'annonce de cette découverte se faisait attendre, et peut-être le corps resterait-il caché pour toujours dans le ruisseau!

Tout à coup cependant il avait dû s'opérer un changement dans la disposition d'esprit de Colas Bol; car le vendredi matin il parut au déjeuner le sourire aux lèvres et il affirma, à la grande joie de la famille, qu'il se sentait tout à fait guéri, et qu'il allait reprendre son service à l'église et à l'école.

Et en effet, il s'acquitta de ses devoirs avec zèle et ponctualité. Il paraissait même d'humeur plus gaie que précédemment, ce qui fit dire à l'instituteur que l'homme, au sortir d'une maladie, sourit à la vie avec une joie rajeunie et une espérance nouvelle.

III

C'était dimanche.

Les fidèles remplissaient l'église pour assister à la grand'messe.

Devant le maître-autel le curé était debout dans ses habits de cérémonie.

Comme le maître d'école devait jouer de l'orgue,

c'était Colas Bol qui, comme sacristain, aidait à servir la messe.

Pendant qu'il récitait les prières habituelles, le curé élevait son cœur à Dieu, le suppliant avec ferveur de préserver, s'il était encore possible, le pauvre brasseur d'un malheur trop justement redouté.

L'intention du prêtre était d'inviter les fidèles, — tout à l'heure, quand il interromprait sa messe pour commencer le sermon, — à prier avec lui pour le salut du bon M. Spoormans.

Lorsque le moment fut venu, le curé ôta sa belle chasuble, et, suivi du vicaire qui lui tendait le registre des publications, il monta en chaire.

D'abord il se fit un certain bruit dans l'église; les fidèles se préparaient à écouter le plus commodément possible la voix de leur pasteur. Mais bientôt il régna parmi eux un silence complet et tous les assistants tenaient les yeux fixés sur le curé, pour entendre de sa bouche les publications de mariages usitées, l'annonce des mariages et des anniversaires.

Déjà le curé avait annoncé qu'il y avait promesse de mariage entre Laurent, le fils du charron, et Christine la fille du tisserand; il avait annoncé le décès de Vertongen, le cordonnier nonagénaire, et de l'enfant de la veuve Moors, âgé de six ans.

Il tourna la page pour donner lecture des anniversaires et des fêtes à chômer... mais, ô ciel! que lui arrive-t il? Pourquoi tient-il son regard si fixement arrêté sur son livre ouvert?

Il se mit à trembler visiblement, devint blanc comme un mort, chercha un appui en chancelant, jeta encore un regard effaré sur le livre, poussa un cri, s'affaissa, et tomba évanoui...

Un cri général d'angoisse retentit à travers l'église, et l'on entendit même quelques voix crier plus distinctement :

— O Dieu, du secours, du secours! une apoplexie! un coup de sang! ah! notre pauvre curé.

Sans perdre une minute, le vicaire et le sacristain, avec quelques-uns des hommes les plus courageux, étaient montés dans la chaire pour porter secours au vieux prêtre; mais ils le trouvèrent tout à fait privé de sentiment, et, en apparence, de vie.

Ils le relevèrent et le portèrent, à travers les paroissiens et les femmes éplorées, au presbytère, qui n'était, heureusement, pas éloigné du cimetière.

Colas Bol, le registre sous le bras et le chapeau du curé à la main, suivait le triste convoi. Le jeune homme ému versait d'abondantes larmes et succombait presque à son extrême épouvante; car ses cheveux se dressaient sur sa tête; et il chancelait sur ses jambes comme un homme ivre.

En passant par la sacristie, cependant, il eut soin de remettre le registre sur le pupitre, à sa place habituelle.

Au presbytère on s'efforçait avec inquiétude de faire revenir le curé de son évanouissement, on lui baignait le visage et les mains avec de l'eau froide; on lui humectait les mains avec du vinaigre. — Rien n'y faisait et l'on ne pouvait qu'attendre l'arrivée du médecin, qu'on était allé chercher en toute hâte auprès du lit d'une vieille fermière.

Pendant ce temps, les paroissiens, qui remplissaient presque toute la chambre, priaient et pleuraient.

Un cri d'espoir, à demi étouffé, s'éleva lorsqu'ils virent entrer le médecin

— Hélas ! une apoplexie, docteur ! un terrible coup de sang ! murmuraient-ils à son oreille.

Le médecin, vu l'âge du patient, accepta la probabilité de cette supposition inquiétante; et comme, suivant la croyance de ce temps-là, la saignée ne pouvait jamais nuire, il tira sa trousse et posa un bandage et une lancette d'acier sur la table.

Mais alors, à la joie générale, le curé ouvrit les yeux, et regarda vaguement autour de lui, comme un homme qui s'éveille d'un profond sommeil. Son visage exprima d'abord le doute et l'étonnement. Mais tout à coup la mémoire lui revint. Son regard devint fixe et vitreux, et il se mit à trembler, comme s'il était sous l'empire d'une pensée anxieuse.

Le docteur s'approcha de lui, et murmura quelques mots pour le tranquilliser; mais le curé, sans le regarder, s'écria en levant les mains :

— Incompréhensible, inexplicable ! une voix d'outre-tombe ! une lettre écrite de la main d'un mort ! un écrit descendu du ciel avec la permission de Dieu ! oh non, je rêve, je suis insensé !

Tous les assistants se mirent à trembler d'angoisse et de curiosité. Une lettre écrite par un mort! qu'est-ce que cela signifiait? un miracle? le docteur lui-même ne pouvait cacher sa stupéfaction et fixait sur le malade un regard interrogateur; mais celui-ci lui fit signe qu'il fallait écarter la foule.

Là-dessus le docteur dit aux assistants :

— Maintenant, mes amis, quittez cette chambre; votre présence empêche notre bon pasteur de respirer à l'aise et de goûter un repos qui lui est nécessaire. Que ceux qui ne sont pas indispensables retournent à l'église, et implorent l'aide de Dieu !

Et comme il remarquait que les villageois curieux ne se retiraient qu'à contre-cœur, et en traînant les pieds, il s'écria sur un ton de commandement :

— N'avez-vous pas entendu ce que j'ai dit ? Obéissez au médecin.

La foule disparut comme par enchantement. Il ne resta que quatre ou cinq personnes dans la chambre.

— Une lettre, écrite par un mort? demanda le docteur, en prenant la main du curé. Allons, mon révérend, ôtez-vous cela de la tête. C'est le sang qui s'est porté au cerveau, et qui a fait naître en vous cette vaine illusion.

— Ah ! si je pouvais le croire ! soupira le prêtre ; mais non, si incroyable que cela soit, c'est la vérité, l'effrayante vérité.

— Essayez de dominer votre agitation, monsieur le curé, et dites-moi avec calme ce que vous croyez avoir vu.

— Oui, je comprends votre incrédulité, répondit le curé, je lutte moi-même contre cette terrible conviction. Mais j'ai des preuves, des preuves matérielles.

— Mais de quoi?

— Je vais vous dire ce qui m'est arrivé, si j'en ai la force, car cela m'agite terriblement... J'avais, pendant la messe, prié Dieu pour M. Spoormans, et j'avais conçu le ferme espoir que ma prière serait exaucée. Je monte à la chaire; je lis les premières publications... Voilà que mes yeux s'arrêtent sur une feuille de papier à lettre bleuâtre, glissée entre les feuilles du registre. — Il n'y avait rien d'écrit dessus, et cependant elle attirait mes regards par une puissance secrète et mystérieuse... Je la retourne, et j'y lis des mots qui me glacent le sang dans les veines... Ma vue s'est obscurcie et je suis tombé.

Le curé, ému, reprit haleine un moment, et poursuivit avec animation :

— Ah! je me les rappelle parfaitement, ces mots terribles. Ils sont gravés dans ma mémoire : je ne les oublierai pas tant que je vivrai. Écoutez, docteur, ce que j'ai lu sur la petite feuille bleuâtre :

« Révérend monsieur et ami !

» Je suis mort. Des malfaiteurs étrangers m'ont assassiné. Mon corps est caché dans les roseaux sous le pont de bois, à mi-chemin de Meerhout. Oh ! je vous en prie, donnez-moi une place dans le cimetière ! Pour l'amour de Dieu, une tombe, une tombe ! »

» Et, docteur, cet écrit, que je reconnus au premier coup d'œil, était signé en toutes lettres: « Votre malheureux serviteur et ami, Jean Spoor- » mans. »

Des quelques auditeurs de cette révélation, la plupart tremblaient visiblement de crainte et de respect pour le miracle qui s'était produit. D'autres regardaient le curé en pleurant de compassion, s'imaginant qu'il avait le cerveau dérangé.

— Vous aurez cru voir quelque chose comme cela, mon révérend, dit le docteur; c'est bien certainement une illusion de vos sens. La science nous fournit de nombreux exemples d'erreurs plus étonnantes encore.

— Non, non, ce n'est pas une illusion, riposta le curé. Qu'on aille chercher le registre ; vous verrez que je vous dis la vérité.

Le sacristain sortit et revint bientôt avec le registre demandé, qu'il remit au curé.

Celui-ci l'ouvrit, et montrant une demi-feuille de papier à lettre bleu, il s'écria avec une sorte de joie fébrile:

— Voyez, voyez, la voilà! la lettre miraculeuse est sur l'autre page.

Il prit la feuille, la retourna plusieurs fois avec une frayeur croissante, puis la laissa tomber à terre en poussant un profond soupir, et en passant sur son front sa main tremblante.

— Oh ! mon Dieu, il n'y a rien d'écrit dessus. Suis-je réellement fou?

Pour le tranquilliser, le docteur essaya de le convaincre qu'on pouvait avoir de ces hallucinations passagères sans avoir pour cela l'esprit dérangé ; mais le curé ne l'écoutait pas, et répétait d'un ton désespéré :

— Je l'ai lu, pourtant! Et si le Dieu tout-puissant avait fait disparaître l'écrit comme il l'avait fait paraître?.. Oh! ce doute, cet affreux doute!..

— Il y a un moyen infaillible de vous en délivrer, dit le docteur. Qu'on aille au pont de bois, et qu'on s'y assure que votre imagination vous a réellement abusé.

— Oui, oui, qu'on coure au pont de bois! s'écria le curé avec une certaine joie. Si j'ai été le jouet d'une hallucination maladive, je le saurai.

Avant qu'il eût achevé ces paroles, deux ou trois personnes étaient sorties de la chambre pour déférer en toute hâte à son désir.

Alors le vieillard commença à se calmer un peu, et à admettre qu'il avait pu réellement se tromper. Le docteur le confirma dans cette supposition par divers exemples tirés des ouvrages de médecine; et ils continuèrent à causer ainsi d'une façon plus calme, lorsque tout à coup une des personnes qui étaient sorties rentra dans la chambre le visage pâle et défait, et s'écria d'une voix haletante :

— Hélas, hélas! il est étendu là, le pauvre brasseur! Nous avons tiré son cadavre du ruisseau.

Cette nouvelle consterna le vieillard. Il poussa un cri perçant, et il tomba évanoui contre le dossier de son fauteuil.

Alors le docteur n'hésita plus à pratiquer une saignée.

Après lui avoir fait reprendre connaissance, il fit porter le malade sur son lit, et ordonna que pour le moment on le laissât tranquille.

IV

Le lundi était presque entièrement écoulé sans que la moindre amélioration se fut produite dans l'état du vieux curé. Au contraire, il était tombé plus malade, et le bruit courait parmi les villageois désolés que, s'il continuait à aller aussi mal, il ne passerait peut-être pas la nuit.

Durant ces deux jours Colas Bol était resté presque constamment dans sa chambre; car la fièvre l'avait repris, chose facilement explicable pour les personnes de la maison non pas seulement par la crainte dont tout le monde était frappé, mais aussi par l'extrême douleur de Colas Bol dont l'affection pour le vieux curé était connue, et qui n'avait pour ainsi dire pas cessé de pleurer depuis le fatal événement survenu dans l'église.

Colas venait de descendre pour le souper. On attendait le maître d'école qui était resté dehors plus longtemps que d'habitude. Sa femme parlait de la dangereuse maladie du curé. Colas ne répondait que par des soupirs et faisait de visibles efforts pour retenir ses larmes.

Lorsque le maître d'école, enfin rentré, se mit à table avec les autres, et dit : « Notre bon curé est bien malade, le pauvre homme! Si cela ne va pas bientôt mieux, un grand malheur pourrait frapper notre village. »

— Est-ce réellement une apoplexie? demanda la femme.

— Nullement.

— C'est donc uniquement la frayeur?

— Non.

— Quelle maladie a-t-il donc?

— Aucune.

— C'est incompréhensible! On ne peut pourtant pas être malade sans maladie.

— Je vais vous expliquer ce que je veux dire, femme. Ce qui s'est passé dimanche aurait agité et troublé des esprits bien plus forts que celui d'un vieillard tel que le curé. Celui-ci est tenté d'admettre que la lettre est descendue du ciel avec la permission de Dieu, auprès duquel l'âme du brasseur jouit maintenant de la récompense de ses vertus et de ses bonnes œuvres; mais il est tourmenté par une grande incertitude provenant de la forme matérielle, dirai-je, de la lettre. Ce doute brûle son cerveau et épuise ses forces.

— Et qu'en croyez-vous, vous, maître?

— Ma foi, femme, je ne sais trop que penser. Tout est possible, et Dieu est tout-puissant. Cela n'empêche pas que, malgré moi, certaines suppositions s'élèvent dans ma raison. Qui sait si quelqu'un, que nous ne connaissons pas, ne portait pas une secrète haine au fond du cœur à M. Spoormans, et ne l'a pas assassiné par vengeance. S'il en était ainsi, cet homme-là pourrait bien avoir écrit la lettre pour dépister la justice. La lettre ne disait-elle pas que le crime avait été commis par des malfaiteurs étrangers?.. Ne pleurez donc pas comme cela, Colas! Ce serait certainement un grand malheur si nous devions perdre notre bon pasteur; mais vos larmes continuelles ne peuvent que vous rendre malade. Pauvre garçon, vous avez le cœur trop sensible...

— Savez-vous ce que je pense? demanda la femme. Les paysans ont une peur insurmontable de comparaître devant les tribunaux, surtout dans une affaire aussi grave qu'un meurtre. Il se pourrait bien que quelqu'un eût aperçu le corps sous le pont, et eût écrit la lettre pour révéler sa terrible découverte sans se faire connaître.

— Mais alors, comment aurait-on glissé la lettre dans le registre d'église?

— C'est facile; il y tant de gens qui passent par la sacristie : les chanteurs de sainte Cécile, les marguilliers, les membres du bureau de bienfaisance et beaucoup d'autres. Qui sait si celui qui a écrit la lettre n'a pas trouvé drôle et même spirituel le moyen auquel il a eu recours, et s'il ne se préparait pas à s'amuser de la stupéfaction générale?

— Hélas! il y a en effet au village des gens qui se croient malins et spirituels, et qui ne sont que de tristes imbéciles... assez bêtes pour risquer de donner le coup de la mort à un vénérable prêtre par leurs sottes plaisanteries... Allez vous coucher, Colas, ces choses-là vous agitent trop fort... Vous vous trompez, cependant, femme...

— Il est possible, il est probable même que je me trompe; mais comment pouvons-nous le savoir? Je ne fais qu'une supposition.

— S'il en était ainsi, femme, et si je connaissais le mauvais plaisant, je l'irais trouver, et je le supplierais, je tomberais à ses pieds, au besoin, en lui disant : réparez votre faute, courez auprès du curé, avouez votre culpabilité, délivrez-le du doute qui l'obsède, vous le sauverez; si vous ne le faites pas, Dieu vous punira comme le meurtrier du meilleur de tous les...

Il fut interrompu par l'apparition d'un ouvrier qui lui dit :

— Sacristain, le bourgmestre vous fait appeler, il faut que vous veniez avec moi sur-le-champ.

— Je viens, répondit l'instituteur en se levant.

Il s'approcha de Colas Bol qui s'était éloigné de

la table en pleurant, lui serra la main, et dit :

— Oui, mon garçon, allez vous mettre au lit, ma femme vous fera un peu de tisane de sauge avec du lait. Cessez de pleurer; priez plutôt pour notre pauvre curé.

Colas Bol monta l'escalier, et le maître d'école suivit l'ouvrier dans la rue.

Ce dernier lui apprit que le bourgmestre était au presbytère; que les messieurs de la justice y étaient arrivés pour recueillir quelques renseignements sur les circonstances de cette étrange affaire. Ils paraissaient avoir la conviction que le meurtrier ou les meurtriers devaient demeurer dans le village même. Ces messieurs avaient, — ô terrible soupçon — envoyé deux huissiers à la brasserie pour mettre Isidore Spoormans en état d'arrestation, et le garder à vue!

Lorsque le maître d'école entra dans la chambre où les gens de justice se tenaient devant le lit du prêtre avec le médecin, il remarqua à sa grande joie que le malade paraissait beaucoup mieux; car c'était d'une voix assez claire, et avec une grande présence d'esprit, qu'il répondait aux questions qu'on lui adressait.

Le médecin et après lui le maître d'école furent interrogés aussi à leur tour; mais ils n'avaient rien autre chose à dire que le curé lui-même, et ne pouvaient aider les gens de la loi à sortir du dédale d'invraisemblance où ils s'égaraient.

— Mystérieux! Étrange! Impénétrable! murmuraient entre eux les magistrats en se regardant avec embarras.

Tout à coup, un jeune homme, cheveux épars et au visage pâle, fit irruption dans la chambre. Il leva les bras au ciel, se laissa tomber à genoux, et s'écria:

— Pardon! pardon! Je suis le coupable!

— Vous, le meurtrier, ô ciel! Vous, Colas, Colas? exclama le maître d'école.

— Lui, le criminel! répétèrent les huissiers, dont l'un vint se placer devant la porte pour empêcher le malfaiteur de prendre la fuite.

— Non, non, pas le meurtrier! mais un témoin! un témoin bien coupable, gémit Colas Bol en versant des larmes brûlantes. Ah! monsieur le curé, pardonnez-moi! Je vous avais promis, lundi dernier, de ne pas aller à Meerhout; et, méprisable pêcheur que je suis, j'y suis allé néanmoins, et j'y suis resté jusqu'à onze heures de la nuit. En revenant, je m'effrayai près du pont en entendant des coups de sifflet; je me cachai dans les taillis, et là, étendu par terre, à demi mort, j'entendis des brigands assassiner quelqu'un que je reconnus à sa voix pour M. Spoormans, notre brasseur. J'entendis également qu'on jetait le corps dans l'eau sous le pont, et je vis qu'on le couvrait d'herbes et de roseaux... J'avais peur de dire un mot de ma présence à cet endroit et à cette heure, parce que j'avais violé ma promesse et méprisé les conseils du curé. Et cependant, comme chrétien, je ne pouvais pas laisser mon pauvre prochain sans sépulture! C'est pour cela que j'ai écrit la lettre et que je l'ai placée dans le registre. L'évanouissement de M. le curé dans sa chaire m'épouvanta: dans la sacristie je repris la lettre, et je remis à la place une autre page blanche. Ah! monsieur, monsieur, je suis un âne, un oison, un déplorable imbécile, mais pour l'amour du ciel, pardonnez-moi. Tenez, voilà la lettre.

Et d'une main tremblante il tendit au curé une feuille de papier bleuâtre.

Le malade la prit, et une étincelle de reconnaissance brilla dans ses yeux, tandis qu'un joyeux sourire entr'ouvrait ses lèvres. En effet, c'était sa guérison, la fin de l'incertitude et du doute qui l'avaient torturé.

Colas Bol, croyant lire sa grâce dans les yeux du curé, se releva et s'écria avec transport :

— Ah! monsieur le curé, soyez guéri! Vous êtes si bon!

Mais un des messieurs de la justice le saisit rudement par l'épaule, et lui dit sévèrement:

— Pas ainsi, l'ami! vous êtes notre homme! quoi, vous avez presque tué quelqu'un par une fausse signature? Vous irez au cachot, à la prison pour toute votre vie.

— Au cachot! en prison! moi, Colas Bol! bégaya le pauvre garçon à demi mort d'angoisse, en reculant de trois pas, et se laissant tomber sur une chaise.

On entendit tout à coup résonner sur le pavé de la rue le trot d'un cheval qui s'arrêta devant le presbytère.

Une personne entra dans la chambre et dit avec un accent de triomphe:

— Bénissez Dieu, messieurs, les meurtriers sont découverts, et sous la main de la justice. Ils sont trois. Ils ont essayé de vendre la montre du brasseur à Hérentahls. Arrêtés, l'un d'eux à fait des aveux complets. Ce sont des colporteurs comme on en voit rôder beaucoup maintenant dans les environs.

— Oh! monsieur, monsieur, grâce pour moi, s'écria Colas Bol qui voyait sa délivrance dans cette nouvelle.

— Pas de grâce! Vous avez commis un faux! lui fut-il répondu. En prison, tout de suite!

Colas se laissa tomber à genoux, se traîna, en joignant les mains, aux pieds du chef des gens de justice et balbutia en gémissant :

— Ah! monsieur, pour l'amour de Dieu, ayez pitié de moi. Ne me conduisez pas en prison. Je

n'ai pas d'esprit, mais je suis un honnête garçon. Je mourrais en prison. Tuez-moi plutôt tout de suite. Ah! monsieur le curé, c'est à vous seul que j'ai fait du mal. Disposez de moi! Vous l'avez dit : pour tout pécheur qui se repent il y a miséricorde.

Le curé implora instamment la grâce du pauvre garçon qu'il excusa en disant qu'il n'avait pas su ce qu'il faisait. D'ailleurs, en avouant sa faute, ne l'avait-il pas réparée en grande partie ? C'était donc le vœu intime du vieillard qu'on lui pardonnât.

— Eh bien, écervelé, soyez reconnaissant envers votre bon pasteur, dit le chef des gens de loi. Vous êtes libre. J'espère que vous n'oublierez pas la leçon.

— Ah! monsieur le curé, monsieur le curé, je prierai pour vous. Mon âme vous bénira jusqu'à ma dernière heure! s'écria Colas Bol dont les yeux étaient mouillés de larmes de gratitude. Faites-moi expier mes péchés; donnez-moi une pénitence, et croyez cette fois à ma promesse : je ne regarderai plus jamais une fille de ma vie.

FIN D'UNE VOIX D'OUTRE-TOMBE

LE MAITRE D'ÉCOLE

(ESQUISSE DE MŒURS)

(Une chambre assez vaste, dans laquelle sont symétriquement rangés de grandes tables à écrire et de longs pupitres. A la muraille, un tableau noir et une carte de géographie. Aux tables sont assis de nombreux écoliers, la plupart âgés de huit à douze ans. Le maître d'école se promène de long en large avec une mine sévère et presque fâchée : il tient un canif à la main et est en train de tailler une plume. Il est évident que le plus grand nombre des écoliers pense plus à s'amuser qu'à écouter les paroles du maître. Les uns dorment, d'autres attrapent des mouches, quelques-uns ont l'air d'écrire, mais en réalité font des bonshommes.)

LE MAITRE, *tout haut et d'une voix lente.*

Faites attention à donner à vos *A* une panse bien pleine, et à faire bien droite la tête de vos *B.*

CRIS DE TOUS COTÉS.

M'sieu le maître, taillez-moi ma plume !... — M'sieu le maître, ma plume est trop molle !... — La mienne est trop dure !... La mienne est trop fine !... La mienne est trop grosse !...

VICTOR A CHARLES *qui est assis à côté de lui.*

J'ai fini, moi.

CHARLES, *tout bas.*

Tu vas avoir sur les doigts. Tu as encore fait des griffonnages comme hier.

VICTOR, *élevant la voix sans s'en apercevoir.*

Il n'a qu'à me tailler ma plume. Charles, veux-tu faire *pennekepik* [1] ?

LE MAITRE.

Silence, là-bas ! Quest-ce que ce tapage ? Victor, faites attention; si votre page n'est pas bien, vous me le paierez.

ÉDOUARD, *voisin de Victor.*

Voulez-vous faire *pennekepik* avec moi ? Je donnerai une plume neuve.

1. *Pennekepik* (de *pen*, plume, et *pikken*, piquer). Chacun met en jeu une ou plusieurs plumes, et on lance tour à tour un canif sur ces plumes : si la lame s'enfonce dans l'une d'elles, la plume est gagnée.

VICTOR, *avec aigreur.*

Non, je ne veux pas, chicaneur !

ÉDOUARD, *criant.*

Alors, je vais le dire, là ! M'sieu, m'sieu, Victor et Charles font toujours *pennekepik !*

LE MAITRE, *avec colère.*

Ah, encore ! Je m'en apercevais bien ! Attendez, paresseux, je vais venir vous apprendre à faire *pennekepik !* (*Il tire l'oreille à Victor.*) Je t'apprendrai, paresseux, garnement... Cela joue toute la journée, au lieu d'étudier. N'êtes-vous pas honteux de gaspiller ainsi l'argent de vos parents, polisson ? Faut-il qu'ils me paient tous les mois pour que vous veniez ici faire *pennekepik ?*

VICTOR, *criant tellement fort que le maître se bouche les oreilles.*

Aïe, Aïe !... hi, hi !... oh, mon oreille !... Je le dirai à maman, et j'irai à une autre école, là !

LE MAITRE, *d'un ton caressant.*

Allons, soyez sage, Victor ! soyez sage, mon garçon. Vous ne le ferez plus, n'est-ce pas ? Voyons votre écriture ? C'est mieux qu'hier, cela mérite un *bien.* (*Il écrit un :* bien ! *sur le papier de Victor et s'éloigne.*)

VICTOR, *grommelant.*

Toujours avec ses *bien !* Qu'est-ce que je peux en faire ? Me voilà gras avec son *bien !* Aïe, mon oreille !

ÉDOUARD, *au maître.*

M'sieu le maître, c'est son écriture d'hier. Il a fait tout à l'heure un grand *Rubens* dans son cahier.

LE MAITRE, *à Édouard.*

Taisez-vous ! vous savez que je ne souffre pas les rapporteurs. (*Après une pause et s'adressant à tous les écoliers.*) Faites attention à la dictée; prenez vos cahiers. Y êtes-vous tous ?

TOUS LES ÉCOLIERS, *criant ensemble.*

Oui, oui, m'sieu le maître! — Moi, pas! — Moi, j'y suis! Je ne puis trouver mon cahier! — Ma plume n'écrit pas! — Je n'ai pas de papier!...

LE MAITRE, *dictant d'une voix traînante.*

« Le rebelle Absalon..... le re-bel-le Ab-salon..... »

VICTOR, *tirant Édouard par les cheveux.*

Tiens! va dire encore que je fais *pennekepik*, rapporteur. Crie maintenant que je te tire par les cheveux, braillard!

LE MAITRE.

« Le rebelle Absalon... » Finirez-vous, tapageurs?

ÉDOUARD, *pleurant.*

Aïe, aïe! M'sieu le maître, Victor me tire toujours les cheveux.

LE MAITRE, *avec impatience et frappant du pied.*

Ils ne me laisseront pas continuer; enseignez donc quelque chose à ces barbares!... (*Dictant.*) « Le rebelle Absalon... » Silence! « Absalon marcha... »

EDOUARD, *criant.*

M'sieu le maître, il me pince la joue!

LE MAITRE, *dictant.*

« Absalon marcha..... contre..... » Victor, je vais vous mettre à la porte, méchant garnement que vous êtes!... « marcha contre l'armée de son père... David... » Pourquoi me regardez-vous comme cela, Pierre? Écrivez donc!

PIERRE.

François m'a pris ma plume, m'sieu le maître.

FRANÇOIS.

Ce n'est pas vrai, m'sieu le maître, il l'a perdue en faisant *pennekepik.*

LE MAITRE, *en colère.*

Ici, à genoux! Donnez-moi deux ardoises... Faites encore *pennekepik*, maintenant, tourment de vos parents! (*Le maître place Pierre à genoux au milieu de l'école, et lui fait tenir en l'air, dans chaque main, une ardoise à écrire. Pierre pleure et sanglote, mais cela ne l'empêche pas de tirer la langue et de faire toute sorte de grimaces. Le maître dictant.*) « Contre l'armée de son père;... mais le Dieu tout-puissant,... le Dieu tout-puissant... punit la méchanceté... la méchanceté de... » Victor, que faites-vous là? je ne vous vois pas écrire.

VICTOR.

Vous dictez trop vite, m'sieu le maître. Je ne peux pas vous suivre.

LE MAITRE, *avec désespoir.*

Vraiment, c'est épouvantable! Je dicte trois mots en une demi-heure... et il ose dire qu'il ne peut pas me suivre! Je crois véritablement qu'ils ont fait un complot pour me faire sauver de l'école; mais cela ne sera pas, révolutionnaires! vous ne me chasserez pas d'ici...

EDOUARD, *criant.*

Ce n'est pas vrai, m'sieu le maître. Victor a encore fait des O[1] pendant que vous dictiez.

LE MAITRE, *avec impatience.*

Ah! vous faites encore des O! et je crie à m'époumoner pour des fainéants, pour des ânes comme cela! Il y a de quoi en perdre la tête! (*Il se tourne de l'autre côté de la salle.*)

VICTOR, *donnant à Édouard un soufflet retentissant.*

Tiens! va le dire encore! Attends que l'école soit finie, je te flanquerai dans l'égout, et tu n'auras qu'à appeler ton père et ta mère à ton aide, bavard! (*Ils se prennent aux cheveux et luttent bruyamment. Le maître court à eux, les saisit par le collet et les sépare.*)

LE MAITRE, *dans une grande colère.*

Polissons! vauriens! Ils sont pires que les enfants de la ruelle du Sureau et de l'allée du Cygne[2]. Vous me ferez encore cracher le sang, serpents que vous êtes! Mais je vous le dis, soyez sûrs que le premier qui ose encore bouger, je le chasse de la classe... Attention! (*Grand silence dans l'école. Victor fourre sa main sous la table et pince la jambe d'Édouard; mais celui-ci n'ose plus remuer; la souffrance se peint sur son visage en grimaces comiques. — Le maître, calmé.*) Où en étions-nous? Ah! (*Dictant.*) « la méchanceté du fils dénaturé... Absalon ayant perdu... la bataille... la bataille... prit la fuite... » François, vous ne faites pas attention. Vous voilà encore à mâcher du papier! Répétez ce que je viens de dire.

1. *Faire des O.* On trace des O disposés comme un jeu de quilles; le joueur, sur l'indication de son camarade, doit relier tous les O les uns aux autres par des lignes sans toucher une ligne déjà tracée.

2. Rue du quartier du bas peuple à Anvers.

FRANÇOIS.

A...

LE MAITRE, *irrité.*

Comment A, âne! J'ai dit : « prit la fuite. » (*Dictant.*) « et vint à passer sous un grand arbre;... mais sa longue chevelure... chevelure... s'embarrassa... dans les branches... branches... » François, ôtez ce bonhomme et écrivez : « dans les branches de l'arbre... arbre... et Absalon y resta suspendu... »

(*Pendant la dictée, François a mâché entre ses dents une boulette de papier et y a attaché un bonhomme découpé. Il lance le tout contre la poutre du plafond : la boulette y reste attachée.*)

VICTOR, *avec joie.*

Ah! Ah! voilà Absalon qui est pendu par ses longs cheveux!

LE MAITRE, *fâché.*

François, vous resterez en retenue. Je vous apprendrai à mâcher du papier. Vous n'aurez rien à manger à midi. (*A tous les écoliers.*) La dictée est finie. Victor, épelez le dernier mot.

VICTOR, *à Édouard.*

Quel est le dernier mot?... Veux-tu le dire, ou je te pince!

ÉDOUARD.

Non, je ne le dirai pas, là.

VICTOR, *le pinçant dans le dos.*

Veux-tu le dire tout de suite!

ÉDOUARD, *criant doutoureusement.*

Pendu! Pendu!

LE MAITRE, *à Édouard.*

Ce n'est pas à vous qu'on le demande, braillard! Voyons, Victor, épelez le dernier mot.

VICTOR, *d'une voix inintelligible et très vite.*

P h g f n... pen... c n u d, du... pendu.

LE MAITRE, *hochant la tête.*

Assez, assez. Nous épellerons après midi. Voyons le *Petit Cathéchisme*, la première leçon... (*Grand bruit; les écoliers mettent leurs cahiers dans les tiroirs des pupitres : la plupart ouvrent leur catéchisme sur leurs genoux, pour être mieux à même de répondre. On ne voit ni Victor ni Charles : ils sont sous la table*). Attention à la première leçon! Édouard, combien y a-t-il de dieux?

ÉDOUARD, *très vite.*

Trois;... non, deux;... c'est-à-dire... non, un seul.

LE MAITRE.

Comment, trois, imbécile! Et vous, Victor, combien y a-t-il de dieux?

VICTOR, *passant la tête de dessous la table.*

Sept : l'orgueil, l'avarice, la paresse, l'envie...

LE MAITRE.

Silence, hérétique! Ça ne sait pas encore combien il y a de dieux. Allez-vous sortir de dessous la table! Que faites-vous encore là?

ÉDOUARD.

Ils jouent aux billes, m'sieu.

FRANÇOIS.

Non, m'sieu, ils jouent aux *noyaux*[1].

LE MAITRE *saisit une règle et frappe au hasard sous la table.*

Sortez, vauriens! vite... ou je vous casse bras et jambes!...

VICTOR ET CHARLE *se blottissant çà et là sous la table.*

Aïe,... c'est dans mon œil! Aïe,... ma tête! Mon Dieu,... mon nez!

(*Ils sortent en hurlant de dessous la table. Un des yeux de Victor est rouge et semble avoir reçu un coup violent.*)

LE MAITRE, *allant à Victor et le caressant.*

Victor, Victor, vous voyez ce qu'on y gagne! (*Il le prend doucement par la main.*) Venez ici, mon garçon. Asseyez-vous à la grande table. Vous pouvez être dans la première classe; je vous donnerai un livre neuf.

VICTOR, *entre ses dents.*

Voleur! voleur, va!

(*On sonne à la porte; le maître ouvre.*)

MADAME VAN LAER, *mère de Victor.*

Bonjour, maître Verdouck. Je viens m'informer de mon fils. J'ai été au marché acheter un peu de céleri et d'oignons dont on a toujours besoin

1. Autre jeu d'écoliers. On fend en deux un noyau de cerise, puis l'on jette à terre les deux morceaux comme des dés : s'ils retombent sur la partie convexe on prend un certain nombre de noyaux de cerises de l'enjeu. Si au contraire ils tombent à plat, on est obligé d'ajouter à l'enjeu un pareil nombre de noyaux.

dans un ménage, et je me suis dit à moi-même : « Tiens! si j'allais voir ce que fait mon Victor. » En êtes-vous content?

LE MAITRE, *d'une voix pateline.*

Extrêmement content, madame Van Laer. Victor est sage;... n'est-ce pas, Victor? C'est un de mes meilleurs élèves; il n'y a qu'un instant, il vient de monter d'une classe, et demain il prendra *Le Trésor des Enfants.*

MADAME VAN LAER.

Mais, qu'a-t-il donc à l'œil, le pauvre enfant? Il est tout rouge.

LE MAITRE.

J'ai là un mauvais garnement qui fait toujours du mal à Victor, sans doute par jalousie de ce qu'il apprend si bien. (*A Édouard.*) Édouard, avisez-vous encore de battre Victor, et je vous mets à la porte de l'école, vous pouvez y compter!

ÉDOUARD, *murmurant.*

C'est vous qui l'avez battu! Vous avez frappé Victor à l'œil avec votre règle.

LE MAITRE, *lançant un regard furieux à Édouard.*

Taisez-vous, insolent! Il n'y a rien de bon à faire de vous. Imitez Victor, et vos parents seront contents comme les siens.

ÉDOUARD, *à mi-voix.*

C'est parce que sa mère est ici, hein? C'est égal, tout à l'heure il retrouvera son compte.

MADAME VAN LAER.

Mais, maître Verdouck, vous savez bien, le fils de madame Laurier, qui va à l'école chez M. Huysmans? Eh bien, il parle toujours de l'Amérique et des pays étrangers, tout comme un philosophe. Victor ne pourrait-il pas apprendre cela aussi?

LE MAITRE.

La géographie, voulez-vous dire, madame? Eh! tenez, la voici qui pend là. (*Il montre la carte.*) Votre Victor est déjà très avancé; c'est même un de mes meilleurs.

MADAME VAN LAER.

Je voudrais bien voir cela.

LE MAITRE, *à Victor.*

Venez à la carte, Victor, et montrez à votre mère ce que vous savez en géographie. (*Victor va se placer devant la carte avec le maître et sa mère.*) Combien y a-t-il de vents, Victor?

VICTOR.

Quatre.

LE MAITRE.

Vous voyez, madame; il sait cela aussi bien que s'il avait passé toute sa vie en mer. Montrez maintenant la position des quatre vents.

MADAME VAN LAER, *ravie.*

Mon Dieu, est-ce possible? Un enfant si jeune! Vraiment, c'est comme un capitaine de vaisseau. Comment peut-il retenir cela?

LE MAITRE, *montrant avec une baguette le haut de la carte.*

Victor, où est le nord?

VICTOR, *résolument.*

En haut.

LE MAITRE, *plaçant la baguette au-dessous de la carte.*

Où est le sud?

VICTOR.

En bas.

LE MAITRE, *portant la baguette à droite.*

Et l'orient?

VICTOR, *avec une gravité comique.*

Là, du côté où vous montrez avec votre baguette.

MADAME VAN LAER, *stupéfaite comme si elle voyait s'accomplir un miracle.*

Comment cela se peut-il? Viens ici, Victor, que je t'embrasse... Tu deviendras ministre un jour!

LE MAITRE, *à Victor.*

Où habitons-nous? Dans quel pays se trouve cette école?

VICTOR, *très gravement.*

Sur le marché aux chevaux.

LE MAITRE, *se mordant les lèvres et à demi confus.*

Oui, oui, sur le marché aux chevaux, c'est juste. Mais dans quel pays sommes-nous? Sommes-nous en Espagne, en Turquie, en Laponie ou en Belgique?

VICTOR.

En Belgique.

LE MAITRE, *satisfait.*

Je savais bien que vous ne l'aviez pas oublié. Maintenant montrez la Belgique sur la carte, Victor. (*Victor après avoir longtemps cherché, indique le pays des Hottentots, au cap de Bonne-Espérance.*) Vous vous trompez, Victor. Allons, mon garçon, vous avez montré la Belgique plus de vingt-cinq fois. (*A madame Van Laer.*) Madame,

il est honteux en votre présence. Autrement il sait montrer tous les pays et toutes les villes. Oh ! c'est un enfant qui promet beaucoup.

CHARLES, *bas à Édouard.*

Quel frotteur de manches ça fait, hein ?

ÉDOUARD.

Quel grand chapeau a la mère de Victor ! As-tu une boulette de papier ? je vais la viser.

FRANÇOIS.

J'en ai une : attention, ça va !

LE MAITRE, *criant.*

Silence là-bas, dans le coin !

MADAME VAN LAER, *au maître.*

J'ai toujours dit que notre Victor est un garçon intelligent. Pourtant son père prétend, dans son entêtement, que Victor est un âne et qu'il vaudrait mieux lui faire apprendre un métier ; mais je ferai bien en sorte qu'il devienne au moins curé ou avocat... Car l'enfant est sûrement né pour cela.

LE MAITRE, *s'inclinant.*

Vous avez parfaitement raison. Vous pouvez sans aucun doute en faire un curé, un avocat, ou un maître d'école. (*Une boulette de papier lancée d'un des coins de la salle vient frapper violemment le chapeau de madame Van Laer.*)

MADAME VAN LAER, *fâchée.*

Quelle horreur ! Oser jeter du papier mâché aux gens en présence du maître. Comme il y a des enfants mal élevés !

LE MAITRE, *en fureur.*

Qui a fait cela ? Qui ose lancer du papier mâché à la respectable madame Van Laer ?

ÉDOUARD, *criant.*

C'est François qui l'a fait, m'sieu le maître ! Il a dit : tiens, voilà une cocarde pour son chapeau !

LE MAITRE, *empoignant François par le collet et le traînant vers la porte.*

Ici, scélérat ! A la porte, vaurien ! (*Il le jette à la porte.*)

FRANÇOIS, *criant du dehors à s'égosiller.*

Vous croyez que je reviendrai encore, hein ? mais vous vous trompez joliment, ours, vilain ours ! (*Grand silence.*)

MADAME VAN LAER.

Je suis contente de mon jeune homme, et je retourne bien vite à la maison, car il faut que je surveille ma cuisine ; mais je voudrais bien que mon fils apprît à tailler les plumes ; car, à la maison, il ne veut jamais écrire, parce que ses plumes sont toujours trop grosses ou trop fines, à ce qu'il dit.

LE MAITRE.

N'est-ce que cela, madame Van Laer ? Eh bien, je vais le lui apprendre à l'instant même, pour que vous en soyez témoin ; je crois même qu'il le sait déjà.

ÉDOUARD, *à Charles.*

Il sait mieux *pennekepik*, hein ?

CHARLES, *criant.*

M'sieu le maître, Édouard se moque !

ÉDOUARD.

Non, m'sieu le maître, c'est lui ! Il dit que Victor sait mieux faire *pennekepik* que tailler une plume.

LE MAITRE, *menaçant.*

Silence, insupportable gamin ! ou je vous mets à la porte... (*Silence.*) Allons, Victor, faites bien attention à ce que je vais faire. (*Il taille lentement une plume en disant :*) Vous prenez une plume de la main droite et la faites passer dans la main gauche, puis vous la posez sur le dos et vous en ouvrez le bec par une grande entaille. Vous la retournez ensuite et vous faites une seconde entaille.

PIERRE, *criant.*

M'sieu le maître, m'sieu le maître, voilà un hanneton qui vole ! Pst ! pst !

TOUS LES ÉCOLIERS.

Hourra ! hourra ! — Attrappez-le ! — Oh ! encore un peu, je l'avais ! — Le voici ! — Le voilà ! — Pst ! pst ! (*Ils lancent casquettes et cahiers après le hanneton. Tout est sens dessus dessous dans l'école. Madame Van Laer, qui a peur des hannetons, ne sait où se cacher. Pour comble de malheur, le hanneton se jette dans ses cheveux.*)

MADAME VAN LAER, *d'une voix effrayée.*

Oh ! oh ! monsieur le maître, débarrassez-moi de cette vermine ou j'en fais une maladie. Fi, fi, c'est du poison ! (*Le maître prend le hanneton sur sa tête.*) Ah ! quelle frayeur cela m'a fait. Ça me tombe dans les jambes. Combien je vous plains, monsieur le maître... Que ne devez-vous pas endurer de ces polissons. Si c'étaient les miens, je les ferais danser autrement !

LE MAITRE, *promenant autour de lui un œil courroucé.*

Je vais vous parler tout à l'heure ! Allons, Victor, taillez une plume maintenant. D'abord la mettre sur le dos... puis la retourner... comme je vous ai dit. (*Il donne à Victor une plume et un canif.*)

VICTOR, *avec impatience.*

Est-ce que je sais où est le dos? Où est-il?

LE MAITRE.

Coupez hardiment, Victor... Faites une bonne entaille! (*Victor coupe vivement mais au lieu de décapiter le bec de la plume, il se fait une profonde entaille au doigt, et tombe à la renverse en hurlant. Il saigne abondamment.*)

MADAME VAN LAER, *pâle de terreur et d'angoisse. Elle prend Victor dans ses bras.*

Ah! Seigneur mon Dieu! mon pauvre enfant est mort. Voyez donc quelle coupure! (*Elle regarde d'un œil furieux le maître consterné.*) Maître Verdouck, vous n'avez donc pas honte de mettre un canif dans les mains de cet enfant. Il faut que vous ayez perdu la tête! C'est votre faute...

LE MAITRE, *avec dépit.*

Il ne pouvait cependant pas tailler de plumes sans canif, madame.

MADAME VAN LAER.

Sans canif! sans canif! Vous êtes plus bête que ce tas de chenapans que voilà... avec votre dos et... Mais je mettrai ordre à ce que mon enfant ne se corrompe pas dans un pareil repaire. Il ira à une autre école. (*Tout en parlant elle a mis un morceau de toile autour du doigt de son fils.*) Viens, Victor. Retournons à la maison, mon enfant.

LE MAITRE.

Mais, madame, permettez... (*Madame Van Laer s'éloigne. Victor, arrivé près de la porte, se retourne et tire la langue au maître.*)

LE MAITRE, *avec une profonde tristesse aux écoliers.*

Eh bien, serpents que vous êtes! Scorpions! Assommez-moi donc! — Allons, ne m'épargnez pas! Trois crachements de sang et une maladie du poumon... ce n'est pas encore assez, n'est-ce pas? Ne me laissez pas de répit... cassez-moi tout de suite bras et jambes! Vous serez contents alors, hein, méchants que vous êtes? Vous rirez alors, monstres? (*Il se calme un peu et dit avec abattement :*) Comment pouvez-vous faire tant de chagrin à celui qui passe sa vie, comme un esclave, à vous instruire, pour faire de vous un jour de dignes et utiles membres de la société? N'avez-vous donc pas pitié de votre pauvre maître qui se rend malade pour vous!

ÉDOUARD, *criant.*

M'sieu le maître, m'sieu le maître, Pierre a mis une paille à une mouche!...

LE MAITRE, *frappant du pied avec désespoir.*

Oui, oui, je le sais bien, vous riez de mon chagrin; vous êtes aussi insensibles que les pavés de la rue... Ingrats, vauriens, paresseux, un tas d'ânes, aussi stupides que des poissons. Clous de mon cercueil!... (*Il tousse péniblement deux ou trois fois.*) Oui, clous de mon cercueil, car je sens que vous me mettrez en terre, assassins! (*Il tire sa montre de sa poche : il est dix heures et demie, mais, pour satisfaire sa conscience, il met l'aiguille sur onze heures.*) Il est onze heures! la classe est finie. (*Les écoliers sautent par-dessus bancs et tables avec un vacarme effroyable.*)

LES ÉCOLIERS, *criant de tous côtés.*

Hourra! hourra! — La classe est finie! Qui joue au cheval fondu? qui joue aux barres? qui joue à la balle? qui a des billes?

LE MAITRE, *fermant sa porte et hochant la tête.*

Aures habent et non audiunt! Encore deux écoliers de moins! Prêchez donc pour de pareils vauriens!

FIN DU MAITRE D'ÉCOLE.



ARGENT ET NOBLESSE

I

A une couple d'heures de marche, au sud-ouest de Bruxelles, à côté de la chaussée, s'élèvent une dizaine de maisonnettes dans le voisinage d'une chapelle. Elles sont habitées par de pauvres ouvriers surchargés d'enfants et pour lesquels un loyer dans le village voisin serait une trop lourde charge. Dans ce hameau, d'ailleurs, ils peuvent cultiver un petit lopin de terre où ils récoltent les pommes de terre et les légumes pour leurs provisions d'hiver.

A quelques minutes de là, au milieu des champs, près d'un droit sentier, il y a une maison plus basse, mais plus large aussi, qui a l'air d'une petite métairie.

En effet, elle est de chaque côté ombragée par les branches de deux grands noyers; une vigne fait serpenter ses rameaux flexibles sur la façade et entoure les deux fenêtres.

Dans le jardinet, devant la maison, il y a un puits, et contre le pignon latéral, devant la porte de l'étable, un petit tas de fumier.

La situation de cette maison est très pittoresque. Derrière le verger, clos d'une haie, coule à quelque distance un clair ruisseau bordé, dans tout son parcours, de prairies émaillées de fleurs. Du côté du levant le terrain s'affaisse petit à petit pour former la large vallée de la Senne, dont le

versant opposé borne l'horizon par des hauteurs d'un vert sombre pareilles à la croupe d'une montagne. Du côté du couchant on voit le village et son clocher qui s'élève au-dessus des arbres, et plus loin, de tous côtés, les champs accidentés dont les ondulations, de même que dans tout le Brabant méridional, feraient croire que la mer est venue un jour jusque-là et que ses flots ont creusé dans le sol les traces de leur puissante houle.

En l'année 1865, cette petite métairie était habitée par le charpentier Jean Wouters et sa famille. Ils étaient allés l'occuper pour trouver, dans la culture d'une petite pièce de terre, l'emploi de leurs heures de loisir et un léger accroissement de bien-être. Il y avait même une vache dans leur petite étable, une vache qui donnait assez de lait pour leur permettre de porter de temps en temps quelques livres de beurre au marché de Hal.

En entrant dans la maison, on pénétrait d'abord dans la chambre commune où brûlait un petit poêle qui servait à la préparation des repas. On y voyait une armoire vitrée où brillaient des verres et des tasses; un *coucou* suspendu au mur; trois ou quatre estampes coloriées, représentant l'histoire de l'Enfant Prodigue; une dizaine de livres usés (probablement de vieux livres de classe); sur la tablette de la cheminée un petit crucifix entre deux perroquets de plâtre; dans un coin un carreau à faire de la dentelle, et beaucoup d'autres choses encore qu'on trouve dans presque toutes les maisons de paysans ou d'artisans qui ne sont pas dans la misère.

Une porte latérale donnait accès de plain-pied à la chambre à coucher du vieux charpentier Jean Wouters. A côté du lit très propre pendaient quelques vêtements d'homme très soignés — ses habits du dimanche, sans doute — sur lesquels tranchait désagréablement un chapeau roux, déteint et bossué. Dans un coin, on voyait un bac en bois contenant une couple de rabots, quelques ciseaux, un maillet et un marteau et une scie à main.

La fille du charpentier, qui était veuve, dormait probablement avec son unique enfant, une fille, dans une petite chambre sous le toit; car, hormis la laverie et l'étable, il n'y avait pas d'autre pièce dans la maison.

Cette humble demeure de travailleur devint, dans le cours de cette année 1865, le théâtre de certains événements qui valent peut-être la peine qu'on les raconte.

Un jour du commencement de mai, à la tombée de la nuit, une femme était occupée à préparer le repas du soir sur le petit poêle.

Cette occupation n'exigeait pas une grande tension d'esprit; car le fricot qu'elle remuait ne consistait qu'en quelques pommes de terre avec des morceaux de lard, restes du repas précédent.

Cette femme pouvait-être âgée de quarante-cinq ans. Son visage pâle et ses joues creuses lui donnaient une apparence maladive.

Des idées sérieuses devaient préoccuper son esprit; car par moments, elle oubliait de remuer sa cuiller et secouait la tête d'un air pensif.

Pendant ce temps on entendait résonner au fond de la maison la voix fraîche d'une jeune fille qui accompagnait le grondement de sa baratte d'une chanson au rythme vif et sautillant et, quoique la vache mêlât constamment au refrain joyeux de la chanson la dissonnance de ses beuglements, la jeune fille ne se laissait pas troubler dans l'épanchement de sa gaieté.

A la fin la chanson joyeuse avait cessé de résonner dans la laverie et l'on n'y entendait plus que le bruit d'un tonneau que l'on déplaçait avec effort.

— Pour l'amour de Dieu, Lina, cesse maintenant, cria la femme. Tu as travaillé toute la journée au jardin et voilà que tu continues à trimer sans relâche dans l'obscurité.

— Tout de suite, mère, répondit la voix. Le beurre est fait, je vais m'essuyer les mains.

Un instant après la jeune fille entra dans la pièce.

— Lina, Lina, pourquoi n'écoutes-tu pas mon conseil? dit la femme avec un accent de reproche. Depuis ce matin, tu retournes la terre et tu traînes la brouette comme un journalier. Ce n'est pourtant pas là un ouvrage pour une jeune fille telle que toi.

— Mais, ma mère, si je ne le fais pas, qui est-ce qui le fera? Vous devez vous soigner pour le ménage, et, d'ailleurs, quand même le bon Dieu exaucerait mes prières et vous procurerait la guérison, vous êtes encore trop faible, ma chère mère... Grand-père, n'est-ce pas? Avant d'aller à son ouvragede tous les jours ou après en être revenu. Je ne veux pas qu'il s'échine encore comme un esclave après avoir travaillé toute la sainte journée.

— Grand-père est un homme et il est encore robuste, mon enfant. En retournant tous les jours un peu de terre, il en aurait fini en peu de temps sans trop se fatiguer. Ne t'a-t-il pas dit qu'il terminerait cette semaine le travail du jardin et que tu ne dois pas y mettre la main?

— Oui, je le sais bien, dit Lina en riant. Mais ce qui est fini, grand-père ne le recommencera pas.

— Enfant, enfant, tu te fatigueras, à travailler, soupira la femme. Et si tu savais comme c'est pénible d'être malade.

— Eh bien, chère mère, travailler est sain, dit Lina. Quand je puis me remuer ainsi toute la journée, je me sens heureuse, et il me semble que

je danserais de contentement. Venez, je vais vous aider à couvrir la table.

Caroline Wouters était encore très jeune et n'était ni très grande ni très forte; mais ses joues rondes et fleuries, et ses bras musculeux, l'air de santé que présentait toute sa personne étaient bien en harmonie avec l'idée de courage et d'énergie qu'exprimaient ses paroles. Elle avait la bouche remarquablement petite, le sourire ouvert, l'air ingénu, et toute sa personne respirait un parfum de fraîcheur virginale.

— Grand-père reste longtemps dehors aujourd'hui, dit-elle. Il sera allé, sans doute, chez Coba, le jardinier, chercher des échalas pour les pois. Voulez-vous qne j'aille l'appeler ?

— Je comprends ce que c'est, répondit la femme. Tu sais que, d'après les ordres de son maître, il devait aller cet après-midi à l'auberge de l'*Aigle d'or* pour établir un nouveau chantier dans la cave. C'est un ouvrage pressé et on leretiendra probablement là jusqu'à ce que le chantier soit achevé... Nous attendrons, je laisserai le fricot sur le poêle. Assieds-toi et repose-toi un peu, enfant.

La jeune fille prit la chaise qu'on lui offrait et secoua la tête sans rien dire, comme si les dernières paroles de sa mère lui donnaient matière à réflexion.

— A quoi songes-tu comme ça tout à coup? demanda la femme.

— Et vous croyez, mère, que grand-père travaille comme cela au delà de son heure parce que son maître le lui a dit ou commandé?

— Oui, mon enfant.

— Non, non, cela n'est certes pas la raison, répliqua la jeune fille à demi fâchée.

— Et quelle serait donc la raison, Lina?

— Grand-père devient de plus en plus économe. Pour gagner quelques sous au-dessus de sa journée, il travaillerait même toute la nuit, si c'était possible. Le dimanche après-midi, il ne va plus jamais boire une pinte avec ses amis, et il n'allume plus que rarement une pipe, lui qui auparavant avait l'habitude de fumer presque constamment à la maison. Le tabac est trop cher, dit-il. Vraiment, mère, cela me fait peine quand je le vois le soir regarder autour de lui d'un air si préoccupé. Je sais bien ce que ses yeux cherchent; mais il résiste à la tentation, pour épargner une couple de cents, souvent mon cœur se gonfle de pitié et il me prend des envies de pleurer; mais, Dieu merci, cela ne durera plus longtemps.

— Non, cela ne durera plus longtemps, répéta la veuve avec un accent de tristesse, encore quelques mois. Ma grave maladie, qui m'a tenue alitée tout l'hiver, nous a mis en arrière. C'est un crève-cœur pour notre bon père. Jamais il n'a pu supporter l'idée d'avoir des dettes, si petites qu'elles soient. Maintenant il travaille et il peine pour soulager nos épaules de ce fardeau. Laisse-le faire, Lina; tu sais que toutes les observations sur ce point restent inutiles.

— Non, je ne le laisserai pas faire, murmura la jeune fille d'un ton résolu. Attendez un peu, je saurai bien le forcer à fumer sa pipe comme devant.

— Le forcer? Comment t'y prendras-tu?

— Vous verrez, ma mère, quand il sera temps.

En achevant ces paroles, elle se dirigea vers un coin de la pièce, prit son carreau de dentellière et vint s'asseoir près de la table. Elle découvrit une large dentelle déjà en partie achevée et se mit à entremêler vivement ses fuseaux en répétant joyeusement :

— Oui, oui, vous le verrez, mère... Vous me regardez si curieusement? Allons, je vais vous dire ce que j'ai imaginé depuis quelques jours. Dans une couple de semaines c'est l'anniversaire de grand-père, n'est-ce pas? Pour ce temps-là, ma dentelle sera achevée, et Thérèse, la colporteuse, m'en donnera à peu près dix-neuf francs.

— Et tu veux faire cadeau d'un nouveau chapeau à grand-père? Je le sais depuis longtemps.

— En effet, il va maintenant à l'église avec un vieux chapeau roux et les gens parlent de cela. Puisqu'il ne veut pas en acheter un nouveau, c'est moi qui le ferai sans qu'il le sache... Mais ce n'est pas tout, mère. Baptiste, le fils du charron, a planté l'année dernière une grande pièce de tabac ; il en a fait sécher et couper les feuilles; il en a sur son grenier la charge d'au moins trois brouettes. Les gens qui en ont acheté disent que ce tabac est d'une excellente qualité et d'un goût parfait. Eh bien, je vais acheter du charron plein mon tablier de tabac, et, quand grand-père verra ce tas dans sa chambre, il faudra bien qu'il fume, bon gré, mal gré.

— Plein un tablier, perds-tu la tête, Lina? Tu ne peux pas faire cela.

— Ne sommes-nous pas convenus, ma mère, que je puis disposer librement de l'argent que je gagne en dehors de ma journée, à faire de la dentelle?

— Oui, mais de cette façon tu ne garderas pas assez pour toi, pour t'acheter un nouveau mouchoir de tête pour l'été.

— Bah, je travaillerai un peu plus tard le soir.

— Non, pas ça, mon enfant, je ne puis pas le permettre. Juste ciel, ne travailles-tu pas déjà assez?

— C'est égal, la conviction que j'ai de posséder un moyen de faire plaisir à grand-père me rend capable de tout. J'exécuterai mon projet, mère.

— Silence là-dessus maintenant, Lina, dit la femme en posant un doigt sur ses lèvres. Voici grand-père qui vient, j'entends son pas.

Un homme d'environ soixante-cinq ans, vêtu comme un ouvrier, avec une veste et un tablier, parut sur le seuil de la porte en murmurant un bonjour à voix basse. Il avait de larges épaules et semblait encore robuste pour son âge; mais son dos légèrement courbé et les plis profonds de son visage attestaient qu'il s'était usé par une vie de labeur incessant. Il entra et plaça sous la fenêtre, à côté de la porte, un sac de toile qui contenait probablement des outils.

Avant qu'il se fût redressé, la jeune fille lui avait jeté les deux bras autour du cou et l'embrassait en lui souhaitant gaiement le bonsoir. Il la serra sur son cœur et lui murmura doucement à l'oreille :

— Merci, ma chère Lina. Depuis quelque temps, nous avons la vie assez dure; mais cependant j'ai encore des raisons de remercier Dieu. Il t'a donné un cœur excellent et il a rendu la santé à ta pauvre mère. De quoi pourrais-je me plaindre?

— Allons, allons, prenez place à la table, grand-père, vous devez avoir faim, dit la jeune fille avec une certaine nuance d'inquiétude; car la voix du vieillard avait un ton qui ne lui était pas ordinaire et qui faisait craindre à la jeune fille qu'il ne lui fût arrivé quelque chose de désagréable.

Tous trois prirent place à table et baissèrent la tête pour dire leur prière.

— Bon appétit, grand-père, vite à l'œuvre maintenant, j'ai une faim de loup. Ah! voilà des pommes de terre bien accommodées; c'est à s'en lécher les doigts. Mère, vous en avez de l'honneur

Lina avait prononcé ces paroles d'un ton joyeux évidemment pour dissiper les préoccupations du vieillard. Elle remarqua qu'il s'interrompait quelquefois de manger et qu'il secouait la tête.

— Grand-père chéri, dit-elle, vous êtes si taciturne. Allons, racontez-nous quelque chose. Comment vont les gens de *l'Aigle d'or?* Léocadie se mariera-t-elle bientôt avec le fils du fermier Kanteels? Est-il vrai qu'Isabelle va demeurer à Bruxelles?

— Que Dieu protége ces gens égarés! soupira Jean Wouters. Si le père Mol n'ouvre pas promptement les yeux, il déplorera trop tard son coupable aveuglement. Le malheur et la honte sont suspendus sur cette maison, tout y va mal.

— Mal, comment l'entendez-vous, grand-père?

— Maintenant, mes enfants, desservez d'abord la table, et puis je vous dirai ce qui m'a fait de la peine.

La jeune fille se dépêcha de porter dans la laverie le pot, les assiettes et les cuillers, revint, prit une chaise à côté du vieillard et murmura en le regardant curieusement :

— Eh bien? eh bien?

— Ah! mes enfants, dit-il, depuis quelques semaines il se passe de malheureuses choses à *l'Aigle d'or;* il y vient de temps en temps de riches messieurs de la ville qui y dépensent en un après-midi plus d'argent qu'il n'en faut pour soutenir pendant une année entière une famille d'ouvriers. — Vous croyez que j'exagère? Ils y boivent du vin et ils le font couler par terre à pleins ruisseaux; et ce vin coûte douze francs la bouteille!

— Douze francs! comment est-ce possible? s'écria la veuve, à moins que ce soit de l'argent fondu!

— Non, Anna, au contraire, c'est un breuvage fade. L'aubergiste m'en a fait goûter à la cave, cela a le goût d'eau sucrée et cela pique un peu le nez comme de la bière de Louvain qui est depuis longtemps en bouteille. Ça s'appelle du champagne. Mais ce breuvage n'est pas aussi inoffensif qu'il le paraît. Il pousse d'abord les gens à la gaieté, il les étourdit ensuite et leur fait perdre la tête... J'étais à mon travail dans la cave lorsque le jeu a commencé. Comme la porte de la salle du restaurant était presque constamment ouverte, j'entendais les sons de leurs voix confuses et j'entendais en partie ce qu'ils criaient; car ils parlaient tous d'un ton très élevé. Le reste me fut raconté par l'aubergiste ou par la servante, qui descendaient à chaque instant à la cave pour prendre de nouvelles bouteilles. Quelque chose d'incroyable me fit frémir de surprise et de honte. A travers tout le bruit qu'ils faisaient, j'entendais les filles de *l'Aigle d'or* éclater de rire et crier à l'aide comme des enfants qu'on poursuit en jouant... et, pensez donc, on avait parié là-haut vingt bouteilles que Léocadie avait les bras plus gros que sa sœur Isabelle. Les jeunes filles ne paraissaient pas disposées à laisser mesurer leurs bras par les parieurs en gaieté; mais l'aubergiste les y a forcées!

— Est-ce possible? murmura Lina.

— L'argent, l'argent, mon enfant. L'aubergiste gagne huit francs sur chaque bouteille. Ce pari lui a fait gagner cent soixante francs en moins d'une heure, autant qu'un bon ouvrier en deux mois. Mais ses enfants n'y perdront-elles pas leur bonheur et leur honneur? Voilà la triste question. L'argent qu'on gagne d'une pareille façon ne peut pas profiter. Dieu est trop juste pour ça. La servante a bien voulu me faire accroire qu'Isabelle avait beaucoup de chances de se marier avec un de ces beaux messieurs de la ville; mais la pauvre fille, sans le savoir peut-être, sert de jouet à ces jeunes libertins... Et ce n'est pas encore tout; les choses devaient encore aller plus mal. A peine avaient-ils vidé une partie des vingt bouteilles, que leur gaieté bruyante se changea peut à petit en une scène scandaleuse de débauche. J'entendis tout à coup, au milieu des cris aigus, le bruit des tables



Ils parvinrent à le conduire vers la maison. (Page 7.)

et des chaises renversées et des verres qui se brisaient en tombant par terre. Effrayé et voulant venir en aide à l'aubergiste, je montai précipitamment. Il y avait au milieu de la salle de café un très jeune monsieur aux cheveux ébouriffés et aux regards allumés, qui mettait en pièces tout ce qu'il pouvait atteindre. Ses compagnons, l'hôtelier et ses filles, assistaient en riant à ces actes de sauvagerie. Je ne savais que penser. Le garde-champêtre accourut pour expulser au nom de la loi ces ivrognes de *l'Aigle d'or*. J'entendis l'hôtelier lui dire : « Ces messieurs s'amusent et ne font pas de mal. Si je trouve bon ce qui se passe dans la maison, personne n'a le droit de s'en mêler. » Et le garde champêtre s'est éloigné en levant les épaules. Le fait est que l'aubergiste, comme il me l'a dit lui-même à l'oreille, se fera payer au double et au triple la valeur des objets qu'on a brisés chez lui.

— Et ils ont sans doute fini par se battre, grand-père ?

— Non, mon enfant. Ces messieurs, en jetant par terre les verres et les bouteilles, n'avaient pas l'air d'être fâchés. Je le comprends, c'est par orgueil qu'ils agissent ainsi. Ils ne peuvent pas dépenser assez d'argent rien qu'à boire, alors ils cassent tout et versent par terre le vin précieux pour montrer que l'argent n'a pas de valeur pour eux.

— Ah! c'est affreux! soupira la femme. Il y a des milliers de pauvres gens, frappés par le malheur ou la maladie, qui souffrent de la faim avec femme et enfants. Quelques francs les sauveraient, les rendraient riches, leur feraient bénir la main qui les aiderait dans leur détresse, et là on gaspille, on dissipe l'argent dans de scandaleuses débauches!

— Mais, mais, comme ces gens-là doivent être riches! murmura la jeune fille, en levant les mains.

— C'est l'argent de leurs parents qu'ils dissipent,

répondit le vieillard. Un argent durement gagné peut-être et épargné sou à sou. Qui sait si chaque pièce d'or ne coûte pas des larmes à leur père et surtout à leur mère?... Il y avait dans la bande un des plus extravagants à qui on donnait le nom de baron. Cela m'a rappelé une bien triste histoire. Anna, vous souvenez-vous bien encore de la baronne qui a habité dans le temps le château appartenant actuellement à M. Dalster? Elle est veuve, la bonne et charitable femme, et elle n'avait qu'un fils. Celui-ci fit pendant de longues années comme ces jeunes gens de *l'Aigle d'or*, peut-être encore pis, rien ne pouvait le retenir, ni le désespoir de sa mère, ni la misère qui approchait à grands pas. Il fallut vendre beaucoup de terres, puis le château, et la pauvre baronne, accablée de honte, le cœur brisé, tomba gravement malade et mourut peu de temps après... Vers cette époque, pendant l'hiver, il y avait un maçon, père de beaucoup d'enfants, — il s'appelle Henri Knop — qui, sans ouvrage depuis longtemps et poussé par la faim, alla voler la nuit dans une ferme un panier de pommes de terre. Il fut condamné à cinq ans de prison, obtint par sa bonne conduite une diminution de peine et fut mis en liberté dès la troisième année. Il déplorait son méfait et était résolu à gagner désormais honnêtement son pain. Cependant personne ne voulut lui donner de l'ouvrage, on l'évita, lui et les siens, comme une famille flétrie, et à la fin il se vit réduit à quitter le village avec sa femme et ses enfants, pour ne pas mourir de faim devant l'impitoyable aversion des habitants. Ce qu'il est devenu depuis personne n'en sait rien.

Le vieillard se tut un moment, et les femmes, péniblement affectées par son récit fait d'une voix altérée, ne trahissaient leur émotion qu'en secouant tristement la tête et en murmurant à voix basse.

Il reprit en souriant amèrement :

— Et le fils de la baronne, demanderez-vous? Le parricide sans âme? Lui aussi, croyez-vous, a continué à être poursuivi par le mépris public? Eh bien, pas du tout. Plus tard, il a hérité d'un oncle et il est redevenu riche; maintenant petits et grands lui parlent le chapeau à la main; il est baron et bourgmestre... Ah! mes enfants, les hommes ne sont pas toujours justes, heureusement il y a là-haut un juge suprême qui ne se laisse influencer ni par l'argent ni par la naissance, et celui qui a martyrisé ou humilié sa mère ne trouvera pas grâce devant ses yeux.

Les deux femmes échangèrent encore tristement quelques réflexions sur la lâche conduite des jeunes gens à l'auberge de *l'Aigle d'or*; mais Jean Wouters, abîmé dans ses pénibles pensées, ne prit plus part à l'entretien que par quelques monosyllabes.

Lina se leva, passa dans la chambre voisine et revint avec une pipe et une boîte à tabac en cuivre.

— Prenez, grand-père, dit-elle, voilà votre tabac. Laissons de côté toutes ces tristes pensées. Nous ne sommes pas riches et nous pouvons nous estimer heureux de n'être pas coupables de ces vilaines choses. Faites-moi le plaisir d'allumer votre pipe.

— Non, je n'en ai pas envie, répondit-il.

— Je vous en prie, faites ça pour moi, j'aime tant l'odeur du tabac. Elle me rafraîchit les idées et me rend toute joyeuse... Allons, ne me refusez pas ce petit plaisir.

Pendant ce temps, elle avait bourré elle-même la pipe et la tendit au vieillard avec une allumette enflammée.

Il commença à fumer; et cela devait véritablement lui faire du bien, car petit à petit son visage s'illumina d'une expression de contentement.

Lina reprit son carreau à dentelles et la mère son tricot.

Alors commença une conversation plus tranquille, où le jardin, le printemps et les vaches eurent la plus grande part.

Pendant qu'ils causaient ainsi, ils entendirent dans le lointain des voix qui chantaient ou qui criaient.

— Ce sont les jeunes messieurs de *l'Aigle d'or*, dit Jean Wouters. Ils se rendent au chemin de fer pour prendre le dernier train. Leur bamboche a duré jusqu'à présent.

— Il me semble qu'ils se disputent, remarqua Lina.

— Non, ils se connaissent très bien et ils sont habitués à faire une vie pareille. Depuis une couple de mois ils viennent une ou deux fois par semaine à *l'Aigle d'or* et y font toujours la même vie, à ce que m'a dit la servante... Maintenant, ils chantent et ils crient. Tenez, le bruit cesse. Ils se dépêchent pour arriver au chemin de fer.

Nos braves gens écoutèrent encore un instant le bruit qui allait en s'affaiblissant, puis ils reprirent leur travail et leur conversation.

Une demi-heure après, pendant que le plus profond silence de la nuit régnait autour de la maison solitaire, Lina leva tout à coup la tête avec surprise de dessus son travail et demanda :

— N'avez-vous pas entendu, mère?

— Qu'aurais-je entendu, mon enfant?

— Et vous, grand'père?

— Non, rien, Lina.

— Il m'a semblé que que j'entendais soupirer; mais je me suis trompée, ce sera la vache qui aura fait du bruit... Mais non, voilà que je l'entends encore!

— C'est comme s'il y avait à la porte un chien qui gronde, murmura la femme.

— Non, ma mère, c'est un homme qui souffre et qui se plaint.

Et elle prit la lampe pour aller voir.

— Reste, reste, s'écria la mère en la retenant effrayée. Dieu sait ce que c'est!

— C'est une créature humaine, soyez-en sûre. Un homme qui s'est égaré dans les ténèbres et qui est tombé, sans doute. Il s'est peut-être fait mal. Le laisserons-nous, sans pitié, appeler au secours?

— Lina a raison, dit le vieux charpentier. Prends la lampe, mon enfant, nous irons voir.

Lorsqu'elle eut ouvert la porte et envoyé les rayons de la lumière sur l'avant-cour, ils virent, étendue au pied d'un des noyers, une personne qui remuait les bras et murmurait des menaces inintelligibles comme si elle se croyait entourée d'ennemis.

Le vieillard et la jeune fille s'approchèrent vivement et passèrent tous deux le bras sous la tête de l'inconnu pour le relever.

— Pauvre garçon, dit Lina, qui vous a fait du mal? De méchantes gens? N'ayez plus peur; nous sommes des amis. Allons, levez-vous, nous vous conduirons dans la maison; nous vous donnerons des secours.

Ils furent obligés d'employer toutes leurs forces pour le relever; il laissait traîner ses jambes et pesait lourdement sur leurs bras. Cependant, ils parvinrent à le conduire lentement vers la maison. Pendant ce temps il grommelait d'une voix rauque :

— Au diable, laissez-moi, je ne vais pas avec vous, je veux retourner à *l'Aigle d'or*... Eh, l'hôte, vite du champagne... dix bouteilles... c'est ça, versez... encore, encore...

— C'est un des jeunes messieurs de *l'Aigle d'or*, murmura Jean Wouters. Oui, oui, le plus débauché de tous. Celui qui a mis la grande glace en pièces. Voilà le résultat de ces scandaleux excès et de...

— Taisez-vous donc, grand-père, et ayez pitié de lui; le pauvre garçon est si malade.

— Étrange maladie; tu as raison cependant, ma chère enfant. Nous sommes des chrétiens et il peut avoir besoin de secours. Ne songeons qu'à remplir notre devoir.

Ils le portèrent à l'intérieur et le placèrent sur une chaise. Il demeura immobile, affaissé sur lui-même et les yeux fermés et une sorte de râle sourd sortait de sa poitrine haletante.

Il était encore très jeune et, autant qu'on pouvait le voir à travers les taches de sang mal essuyé qui lui souillaient les joues et les mèches de cheveux qui lui pendaient sur le front, les traits de son visage paraissaient très doux. Ses habits, d'une coupe élégante et d'une étoffe riche, étaient en désordre et couverts de boue.

Lina, profondément émue de pitié, se dépêcha de prendre l'eau que sa mère était allée chercher et se mit à laver la figure du jeune homme.

— Dieu soit loué, s'écria-t-elle toute joyeuse, ce n'est rien. Il est tombé, et il s'est fait un peu de mal. Une petite écorchure à la joue.

A peine lui eut-elle rafraîchi le cerveau en l'humectant d'eau froide, qu'il ouvrit les yeux, regarda la jeune fille et balbutia avec un rire abruti :

— Non, Isabelle, enlevez ce verre. Ne me faites plus boire. J'en ai assez pour ce soir... Tiens, tiens, ce n'est pas Isabelle... Qui êtes-vous donc? Ah! que voilà de jolis yeux bleus! Mais maintenant je n'ai pas le temps, demain, demain je vous ferai nager dans le champagne, si vous en avez envie; mais maintenant laissez-moi, je vais dormir.

Tout à coup la jeune fille laissa tomber le linge qu'elle tenait à la main et recula de quelques pas. Elle était devenue pâle et paraissait profondément effrayée. Des larmes brillaient dans ses yeux.

Le grand-père et la mère, pensant que le libre langage du jeune homme avait si fort blessé et attristé Lina, essayèrent de la consoler en lui faisant comprendre qu'un homme qui est dans un pareil état ne sait plus ce qu'il dit et qu'il ne faut pas prendre ses paroles au sérieux.

La jeune fille n'écoutait pas; elle tremblait visiblement d'émotion, et ses yeux ne quittaient pas le jeune homme qui paraissait s'être endormi. Elle secoua la tête, comme pour se débarrasser de pensées importunes et dit enfin, sans oser faire un pas en avant :

— Mais, grand-père, cet homme ne peut pas rester ici, conduisez-le dans le village, à *l'Aigle d'or*.

— C'est tout à fait impossible, mon enfant, si loin et dans l'obscurité.

— Le pauvre garçon n'a plus de jambes, ajouta la veuve. Et grand-père ne peut cependant pas le porter.

— Laissez-moi aller chercher le docteur, ma mère, il pourrait devenir dangereusement malade.

— Bah, bah, il n'est pas malade, répliqua le vieux charpentier. Je n'ai jamais été un grand buveur, mais je ne puis pas dire qu'étant jeune je ne me sois pas quelquefois oublié en compagnie de bons camarades; je connais la chose. Ce jeune monsieur, quand il aura dormi pendant quelques heures, ne ressentira plus rien qu'un grand mal de tête. Laissez-le reposer.

— Ciel, il pourrait donc passer toute la nuit dans notre maison? s'écria Lina avec une certaine inquiétude. Non, non, grand-père, conduisons-le à *l'Aigle d'or*. Là on est habitué à donner à loger. Si c'est absolument nécessaire, je vous aiderai.

Avec un peu de peine nous finirons par y arriver.

— Mais pourquoi parais-tu si effrayée, Lina? Ce jeune homme ne fera de mal à personne. Il est tout à fait sans connaissance. A *l'Aigle d'or*, il y a sans doute encore du monde. Pensez donc quelle honte ce serait pour lui si nous l'amenions là dans un pareil état. On rirait et on se moquerait de lui. Nous pouvons et nous devons lui épargner cette confusion.

— C'est vrai, c'est vrai, s'écria la jeune fille; mais que faire alors?

— Rien de plus simple. Je vais tirer les bottines du jeune monsieur et je le coucherai tout habillé sur mon lit où il pourra dormir tout son soûl.

— Mais vous alors, grand-père?

— Je resterai ici, près du poêle, et dormirai sur une chaise.

— Ça ne se peut pas, exposer votre santé!

— Aimerais-tu mieux rester toi-même ici, Lina?

— Moi? Oh! non, j'ai peur.

— Bah, bah. Quand Jacques le jardinier était si gravement malade, j'ai passé plus de dix nuits à veiller auprès de son lit. Cela m'a-t-il fait du mal? Ne discutons pas plus longtemps. Va chercher son chapeau, Lina, il est sous le noyer. Et vous, Anna, aidez-moi à porter cet endormi sur mon lit.

La jeune fille revint avec le chapeau et ne voyant plus personne elle fit quelques pas pour entrer dans la chambre à coucher de son grand-père; mais elle s'arrêta hésitante et recula comme si elle était retenue par une terreur secrète.

Sa mère sortit seule de la chambre et dit d'un air content :

— Il dort comme une pierre, le pauvre garçon. Grand-père est en train de le bien couvrir; car il ne fait pas trop chaud là-dedans. C'est dommage tout de même, n'est-ce pas, ma fille, que de pareilles gens qui sont riches et qui peuvent jouir en paix de tout ce que leur cœur désire, s'abîment la santé par des excès et se rendent la vie amère.

Lina prit la main de sa mère et, sans répondre à sa question, lui dit en baissant la voix :

— Savez-vous, mère, pourquoi j'étais si agitée et pourquoi j'avais si peur? Vous ne le croirez pas, car c'est étrange. Ce jeune homme, devinez qui il est?

— Le connais-tu donc, Lina?

— Oui, je le connais, ma mère. — C'est Herman Steenvliet.

— Herman Steenvliet?

— Oui, ce petit garçon avec qui je jouais quand j'étais enfant.

— Ah, tu te trompes, c'est impossible, murmura la femme avec un rire d'incrédulité.

— Non, non, mère, soyez-en sûre: c'est bien lui.

— Père, venez donc ici! cria la femme en voyant paraître le vieillard. Lina a une idée singulière. Elle croit que le jeune monsieur qui dort là dans votre chambre est le fils de Charles Steenvliet.

— Le fils de M. Steenvliet, le riche entrepreneur? Bah, Lina, tu te trompes certainement.

— Je ne me trompe pas, grand-père; depuis mon enfance je n'ai plus revu Herman Steenvliet, et cependant je ne puis pas me tromper; un seul regard de ses grands yeux bruns a suffi pour me le faire reconnaître.

— Tout est possible, dit le vieux charpentier, nous allons le savoir immédiatement. Il est couché sur le dos, et il dort si profondément qu'un coup de canon ne le réveillerait pas. Regardons-le de près avec la lumière.

Les femmes le suivirent. Tandis qu'il tenait la lampe élevée au-dessus de la tête du dormeur tous les trois regardaient attentivement son visage sans dire un mot; et, au bout d'un instant, ils quittèrent la chambre, toujours silencieux.

— Ce n'est pas lui, tu t'es trompée, dit le grand-père.

— Il ne lui ressemble pas du tout, affirma la mère. Ça été une illusion de tes sens.

— Oui, maintenant qu'il a les yeux fermés je ne sais vraiment pas ce que je dois en penser, dit la jeune fille hésitante. Je me serai peut-être trompée en effet.

Et elle s'assit toute pensive près du poêle.

— C'eût été un hasard surprenant, dit le vieillard. M. Steenvliet, le riche entrepreneur qui habite maintenant à Bruxelles, au quartier Léopold, une maison qui ressemble à un palais, était autrefois, à Ruysbroeck, le voisin de ton père, Lina, un simple manœuvre de maçon, un ouvrier comme lui.

— Je le sais, grand-père, ils étaient bons amis.

— C'est-à-dire, fit observer la veuve, c'était de bonnes connaissances, mais pas des amis de cœur, car Charles Steenvliet était un peu fier. D'ailleurs, feu ton père était charpentier, et Steenvliet était maçon. Ils ne fréquentaient pas les mêmes camarades; mais il est vrai cependant, Lina, que tu as joué presque tous les jours avec le fils Steenvliet, un bel et brave enfant, qui ne paraissait prendre plaisir que dans ta compagnie.

— Et comment cet apprenti maçon, ce M. Steenvliet, veux-je dire, est-il devenu depuis lors immensément riche?

— Peuh, les gens en parlent différemment, répondit la femme en levant les épaules.

— Oh! la chose est très simple, dit le grand-père, on voit souvent s'élever de ces fortunes étonnantes. Déjà, lorsque ton père vivait encore, Charles Steenvliet, qui était un bon ouvrier et un gaillard audacieux, avait risqué quelques petites entreprises et amassé ainsi un peu d'argent. Peu à peu il a fait des entreprises plus considérables,

et il a fait ses affaires avec tant de bonheur qu'il a trouvé de gros bâilleurs de fonds. C'est ainsi que sa fortune s'est accrue rapidement, et enfin, en entreprenant de grands travaux publics en pays étrangers il a gagné des sommes énormes; des millions, à ce qu'on dit.

— Si riche! Se rappellerait-il l'amitié de feu mon père? murmura la jeune fille.

— Je ne le crois pas, mon enfant. Il y a plus de quinze ans que mon pauvre fils a été enlevé subitement par le choléra, et alors Steenvliet était déjà allé demeurer à Bruxelles... Ne nous laissons pas attrister par ces douloureux souvenirs.

Il essuya avec son doigt une larme qui perlait au bord de sa paupière. Lina baissa les yeux et poussa un soupir; mais, n'entendant plus la voix de son grand-père, elle releva la tête et lui demanda, probablement pour dissiper sa tristesse :

— Et n'avez-vous plus jamais vu M. Steenvliet, depuis qu'il est devenu riche?

— Oui, quelquefois. J'ai travaillé une fois pour lui pendant plusieurs semaines, et j'ai même causé avec lui a différentes reprises quand il m'interrogeait sur mon travail.

— Et il vous a sans doute reconnu?

— Il ne pouvait pas me reconnaître, Lina. Quand Charles Steenvliet était le voisin de ton père à Ruysbroeck, moi je demeurais à Ternorth.

— Mais vous lui avez parlé de l'amitié de feu mon père, n'est-ce pas? Qu'est-ce qu'il vous répondait?

— Je ne lui en ai jamais parlé. Vois-tu, Lina, les gens riches, quand ils ont été ouvriers, n'aiment pas qu'on leur rappelle leur passé. D'ailleurs M. Steenvliet aurait pu supposer que je lui parlais de pareilles choses par orgueil ou bien pour obtenir de lui une faveur. Le mieux était donc de n'en point parler... Allons, enfants, allons nous coucher, il est déjà tard; vous voyez bien que le jeune monsieur, qui est ici à côté, n'a pas encore remué. Dormez tranquilles, je soignerai pour tout.

— Si vous avez besoin de quelque chose, mon père, vous nous appellerez tout de suite, n'est-ce pas?

— Et si le jeune monsieur se réveillait, s'il sortait de votre chambre à coucher, vous nous apelleriez aussi, n'est-ce pas, grand-père?

— Sans doute, Lina, sois tranquille.

— Eh bien alors, bonne nuit et bon courage, grand-père! dit la jeune fille en l'embrassant.

Les deux femmes montèrent à l'étage. Jean Wouters s'assit près de la table et posa sa tête sur son coude... Au bout de quelques heures il écouta à moitié endormi si aucun bruit ne se faisait entendre dans la chambre à côté, puis il tomba dans un profond sommeil.

II

Lorsque la première clarté du jour se répandit dans le ciel, Jean Wouters ouvrit les yeux, se leva et s'approcha de la chambre voisine dont il ouvrit doucement la porte. Il secoua la tête avec un sourire, referma la porte, retourna s'asseoir en murmurant à part lui :

— Il dort toujours comme un morceau de bois. Tant mieux, cela lui fera du bien... Comme il fait encore froid le matin; je vais me dépêcher d'allumer le poêle et de mettre l'eau sur le feu; car les enfants ne tarderont pas à se réveiller.

Peu de temps après, les deux femmes descendirent et demandèrent avec une curiosité inquiète comment se portait le jeune homme.

— St, st, plus bas, pas de bruit, répondit le vieillard. Il n'est pas encore éveillé et dort toujours à poings fermés. Laissez-le reposer jusqu'à ce qu'il s'éveille de lui-même; sans cela il aura mal à la tête... Mais, Lina, tu parais prête à sortir? Où vas-tu donc?

— Moi, sortir? pas du tout, grand-père.

— C'est parce que je vois que tu as mis ta robe verte avec des nœuds rouges : ce n'est pas cependant aujourd'hui dimanche, à ce que je crois?

— Non, grand-père, c'est mercredi; mais mes vêtements de travail sont si usés! Et, tant que ce jeune monsieur étranger est dans la maison, vous comprenez bien, je n'aimerais pas qu'il se fît une idée défavorable de notre propreté.

— En effet, je comprends cela, mon enfant, tu as raison.

La mère était déjà occupée à faire le café. Lina prit le pain et le couteau pour couper les tartines.

Au bout de quelques instants ils étaient assis tous les trois à table, silencieux, et se dépêchaient de déjeuner, ce qui fut bien vite terminé.

— Je vais faire du café un peu plus fort, dit la mère. Car il est probable que ce jeune monsieur en se réveillant aura besoin d'un réconfortant. Et rien de mieux pour l'estomac dérangé que du fort café.

—Et moi, dit Lina, je m'en vais traire la vache. J'aurai fini mon ouvrage le plus pressé lorsque le jeune monsieur se réveillera. Je voudrais bien le regarder encore une fois avec attention avant qu'il s'en aille. J'ai rêvé toute la nuit qu'il pouvait bien être Herman Steenvliet... Oui, oui, ma mère, moquez-vous de moi. Je crois aussi que je me suis trompée; mais tout est possible; les montagnes ne se rencontrent pas; mais les hommes se rencontrent, comme on dit.

En achevant ces derniers mots, elle sortit. La mère continua à verser le café, et le grand-père

resta assis sur la chaise auprès du poêle, enfoncé dans ses pensées.

En ce moment le jeune homme se réveilla dans la chambre voisine. La clarté du jour, déjà éclatante, blessa ses yeux enflammés et il se mit machinalement les mains sur le visage; mais cela ne dura que quelques secondes; il se mit sur son séant et regarda avec stupeur autour de la chambre. A mesure qu'il reprenait possession de lui-même, ses lèvres se contractaient en une expression de moquerie et de colère. Bientôt il appuya péniblement sa main sur sa poitrine et murmura :

— Maudit vin, poison qui me brûle comme un feu d'enfer! ma tête, ma tête! Où suis-je ici? A *l'Aigle d'or?* Ah! je sais! Je n'ai pas voulu retourner à Bruxelles et je suis revenu ici. Dans quel état, ô ciel!

Il regarda encore une fois autour de lui et remarqua seulement alors l'ameublement singulier de cette chambre.

— Que je suis tombé bas, grommela-t-il. Cet imbécile d'aubergiste et ses mijaurées de filles m'ont jeté au grenier ou peut-être dans un trou comme un animal. Ah! ils me le paieront, qu'ils attendent!

En achevant ces mots, il essaya de se lever et de descendre du lit; mais il était encore si étourdi qu'il fit un faux pas et tomba lourdement par terre.

Pendant qu'il faisait tous ses efforts pour se relever en poussant des grognements de mauvaise humeur, le vieux charpentier, attiré par le bruit de la chute, entra dans la chambre et courut au jeune homme pour le soutenir; mais celui-ci repoussa rudement la main qu'on lui tendait et dit avec colère :

— Laissez-moi tranquille. Croyez-vous que je suis un enfant et que je ne sais pas encore marcher tout seul? Ne restez pas là à me regarder si bêtement et donnez-moi mes souliers.

Cette brutalité blessa le vieillard; mais il réprima son mécontentement et obéit à l'ordre du jeune homme auquel il dit en souriant :

— Soyez tranquille, monsieur, les charpentiers sont sur votre toit et tapent à grands coups de marteau. C'était à prévoir: on connait cette maladie et prenez courage, elle passera bientôt.

— Oui, moquez-vous de moi aussi, grossier lourdaud, répondit l'autre. Je le mérite bien. Où est votre maître? Il dort sans doute encore, le grippe-sou? Lui aussi a bu du champagne; mais s'il pouvait en attraper la crampe éternelle...

— Mon maître? répéta le vieillard. Je n'ai pas de maître.

— N'êtes-vous pas le domestique de *l'Aigle d'or?*

— Non, je suis le maître ici.

— Ah! c'est étrange! Où suis-je donc ici?

— Dans une maison d'ouvriers, près du chemin de Loth.

— Et où sont restés mes camarades?

— Nous n'avons vu personne que vous. Vous étiez tombé dans l'obscurité devant notre porte, et vous vous étiez sans doute fait mal. Notre Lina et moi, nous vous avons relevé, porté dans la maison et couché sur mon lit pour vous reposer.

Le jeune homme jeta sur le vieillard un regard moins hostile.

— S'il en est ainsi, je vous remercie de tout cœur, brave homme, murmura-t-il. Mais vous auriez beaucoup mieux fait de me laisser coucher dehors.

— Au milieu de la nuit? A l'air froid? Sur le sol humide? Ah! monsieur, vous auriez pu y contracter une maladie mortelle.

— C'eût été tant mieux, brave homme; je ne mérite pas de vivre. Je suis un lâche, un mauvais sujet. Personne n'aurait déploré ma perte.

— Vous n'avez donc pas de père, monsieur?

Le jeune homme leva les épaules.

— Une mère?

— Ah! si j'avais encore ma mère, soupira le jeune monsieur en levant les yeux au ciel, je ne me conduirais pas comme un méprisable libertin.

— Bah! bah! monsieur, prenez courage, dit le vieillard d'un ton de compassion affectueuse. Votre cœur est encore bon et, quand le repentir est là, l'amendement et le salut sont à le porte.

Tout en parlant, le jeune homme s'était approché d'un petit miroir pendu à la muraille, il s'y regarda et recula avec une sorte d'aversion à l'aspect de son image.

— Dieu que je suis laid et sale! s'écria-t-il en tremblant de honte. Paraître ainsi devant les gens en plein jour!

— Là, sur cette petite table il y a un bassin avec de l'eau de pluie; un essuie-mains et un morceau de savon. Tout ce qui vous est nécessaire, même une brosse à habits. Monsieur veut-il s'habiller et s'arranger? Je vous laisse seul et j'attendrai là dehors que vous ayez fini. Il fait froid, notre poêle brûle bien, ma fille tient toute prête pour vous une tasse de fort café. Cela vous remettra complètement.

A ces mots Jean Wouters sortit et tira la porte derrière lui.

Le jeune homme commença à se laver la figure et les mains en grommelant. Quand il eut fini, il essaya également de nettoyer la terre et la boue qui couvraient ses habits; mais la brosse était très usée et malgré toutes les peines qu'il se donna il ne réussit pas à faire disparaitre les nombreuses

taches. Il s'en plaignit amèrement et même, dans son dépit et son impatience, il jeta la brosse par terre. Il devint encore plus mécontent lorsqu'il se regarda pour la seconde fois dans la petite glace. Il paraissait terriblement laid avec son linge chiffonné, ses habits malpropres, ses yeux pleins de sang, ses joues tirées, blêmes et jaunes.

Et le vieillard n'avait-il pas parlé de sa fille? il y avait donc encore d'autres personnes dans la maison? Des femmes? Et il lui faudrait rougir sous leurs yeux? Se sentir humilié en présence de pauvres ouvriers?

Il resta au milieu de la chambre, les lèvres pincées en une pénible grimace qui se changea bientôt en un sourire amer et dédaigneux.

— Bah! bah! murmura-t-il. Je paierai ces gens-là pour leur peine et je m'en irai sans me commettre avec eux. Au cabaret de *l'Aigle d'or*, je trouverai tout ce qui m'est nécessaire pour refaire ma toilette. Je puis rester là jusqu'à ce que mon affreux mal de tête soit un peu passé. On voudra encore me faire boire? Mais non, non, plus aujourd'hui!

Il ouvrit la porte et entra dans l'autre chambre où une chaise l'attendait auprès de la table.

— Approchez-vous du poêle, monsieur, dit le vieux charpentier. Je l'ai bourré pour le faire ronfler, voyez, il est rouge. Vous tremblez de froid; je le vois.

— Oui, oui, mon joli monsieur, asseyez-vous ici, le dos au feu, ajouta la femme d'un air aimable. J'ai fait pour vous du fort café qui va vous remettre tout de suite. Et, si notre café n'est pas aussi bon qu'en ville, songez que nous sommes de pauvres gens et que nous donnons ce que nous avons.

Pendant ce temps, elle remplit une tasse du breuvage fumant.

Le jeune homme paraissait hésiter et regardait du côté de la porte.

— Vous vous donnez beaucoup de peines, murmura-t-il, mais je n'ai pas le temps et veux m'en aller.

— Vous refusez le café que j'ai préparé pour vous avec tant de soin? Trop de peines! Croyez-vous donc, monsieur, qu'il ne vous est pas offert de tout cœur? Vous êtes malade. Allons, je vous en prie, asseyez-vous.

Et, joignant l'action à la parole, elle le poussa vers la table et le força avec une douce violence de faire ce qu'elle voulait.

Il se laissa tomber sur la chaise en rechignant, prit la jatte d'une main tremblante, et but une gorgée de café chaud.

Il paraissait avoir hâte de partir. Les regards du vieillard et de la femme, qui ne pouvaient pas se détacher de lui, le blessaient et le remplissaient de confusion. Aussi se leva-t-il immédiatement, mit la main à la poche et demanda:

— Qu'est-ce que je dois ici? N'ayez pas peur de demander trop... Vous ne répondez pas? Voilà vingt francs, est-ce assez?

Et, posant une pièce d'or sur la table, il se dirigeait vers la porte; mais le vieux charpentier le retint par le bras, le ramena à la table et murmura d'un ton sévère :

— Restez, monsieur; vous ne quitterez pas ma maison avant d'avoir remis cet argent dans votre poche. Nous ne tenons pas un cabaret. Ce que nous avons fait pour vous, nous l'avons fait par charité chrétienne et pas autrement.

Le jeune homme regarda ses hôtes avec une expression de surprise en même temps que d'incrédulité moqueuse, et dit en souriant :

— Allons donc, c'est impossible; vous ne parlez pas sérieusement. Vous êtes pauvre et vous refusez de l'argent? Pour de l'argent, on vend son âme, et même celle des autres. Allez plutôt le demander à *l'Aigle d'or*, à l'aubergiste et à ses filles.

— Ramassez, monsieur, ramassez! s'écria Jean Wouters, en colère. Oui, nous sommes pauvres; mais nous ne voulons pas d'argent que nous n'avons pas gagné par notre travail.

Lina, qui, jusqu'à ce moment, était restée dans le jardin ou dans l'écurie, entendit probablement les sons élevés de la voix de son grand-père. Elle rentra dans la chambre avec un visage souriant.

— Monsieur ne me connaît-il pas? demanda-t-elle.

— C'est singulier, murmura-t-il en se frottant le front, il me semble que je vous connais, en effet. Mais où vous ai-je vue? Mais idées sont un peu troubles; il doit y avoir bien longtemps.

— En effet, il y a très longtemps, monsieur. Ne vous en souvient-il pas? il y avait un enfant, un tout petit enfant, qui jouait avec vous lorsque vous demeuriez encore à Ruysbroeck avec vos parents.

— Un enfant, balbutia-t-il d'une voix presque imperceptible. Un petit enfant, avec des yeux bleus et une chevelure blonde toute bouclée.

— Comme vous dites, monsieur.

— Ciel! Cet enfant? la petite Caroline Wouters! Vous?

— Moi-même, monsieur.

— Ah! mon Dieu, et c'est vous, Caroline, qui avez aidé à me ramasser dans la boue?

Et, courbant la tête, il grogna tout bas :

— Damnation! Et la honte ne me fait pas entrer sous terre!

— Voyez-vous bien, mère, s'écria Lina, qu'il ne l'a pas encore oublié.

— Oublié! répéta-t-il avec une confusion douloureuse. Oublié! ces jours d'innocence, de paix

et de pureté ! C'est la seule lueur, la seule étincelle lumineuse qui brille parfois encore dans mon âme flétrie.

La jeune fille s'approcha de lui et lui dit avec une douceur insinuante :

— Ne soyez pas si contrarié, monsieur Steenvliet. C'est un accident qui peut arriver à tout le monde. Vous êtes un peu malade ; mais ça se guérit très vite. Prenez courage. Ça ne vous arrivera plus.

— Ne plus m'arriver ? grogna-t-il avec avec une sombre ironie. Je l'ai dit et espéré tant de fois moi-même. Maintenant il est trop tard. Je suis un être sans force et sans énergie. La vie m'est à charge, Ah ! si je pouvais mourir !

Lina poussa un cri d'angoisse. Des larmes brillaient dans ses yeux. Le jeune homme la regarda un instant avec hésitation.

— Vous pleurez ? dit-il avec étonnement. Vous avez pitié de moi ? Merci, Caroline ; mais je ne le mérite pas.

—Ah ! comment est-il possible ? gémit la jeune fille. Lui, le bon, le généreux enfant ! qui me tira un jour de la rivière au péril de sa vie et qui me sauva de la mort. Il serait devenu un mauvais sujet ? un vaurien ? un homme corrompu ? Et je ne pleurerais pas sur un pareil malheur?

— Je vous ai sauvé la vie ? Moi? Mais non ; mais non.

— Comment pouvez-vous l'avoir oublié, monsieur ? En moi, du moins, le souvenir reconnaissant de votre bienfait ne s'est point effacé. Et vous revoir ainsi malade, désespéré, malheureux — car vous êtes malheureux — cela me déchire le cœur !

Elle poussa un sanglot et cacha son visage dans ses mains.

Profondément touché de l'affliction de la jeune fille, Herman Steenvliet sentit les larmes monter à ses yeux.

Il fit un pas vers le vieillard, éleva les mains vers lui en s'écriant :

— Oubliez l'injure que je vous ai faite, je ne vous connaissais pas ; je suis un misérable... Pardonnez-moi... Adieu.

En achevant ces mots il quitta ses hôtes ébahis et s'enfuit hors de la maison dans la direction du village.

III

Dans la rue de la Loi, à Bruxelles, parmi les hôtels et les maisons de maître de ce quartier aristocratique, s'élevait une habitation qui se distinguait des autres par les sculptures de sa façade et par la hauteur de sa porte cochère, sur les panneaux en chêne veiné de laquelle se détachaient deux grandes têtes de lion en bronze.

Derrière cette porte, entre des murs de stuc, se prolongeait une galerie, assez large pour livrer passage aux voitures, jusqu'au jardin, dont une des faces latérales était occupée par de vastes écuries et remises.

Au commencement de cette galerie, du côté gauche, on remarquait deux statues, — deux œuvres d'art — au pied de l'escalier dans les marches cirées duquel on eût pu facilement se mirer. Les murailles étaient couvertes de grands tableaux dans des cadres dorés. Les marbres polis et les ors brillants des moulures attestaient la richesse et l'opulence des maîtres du logis. A la vue de toute ce luxe, on aurait cru que cet hôtel devait être la demeure d'un prince, ou tout au moins d'un gentilhomme, grand propriétaire foncier ; mais sur la première porte qu'on remarquait à droite de la galerie, on lisait ces mots en lettres d'or.

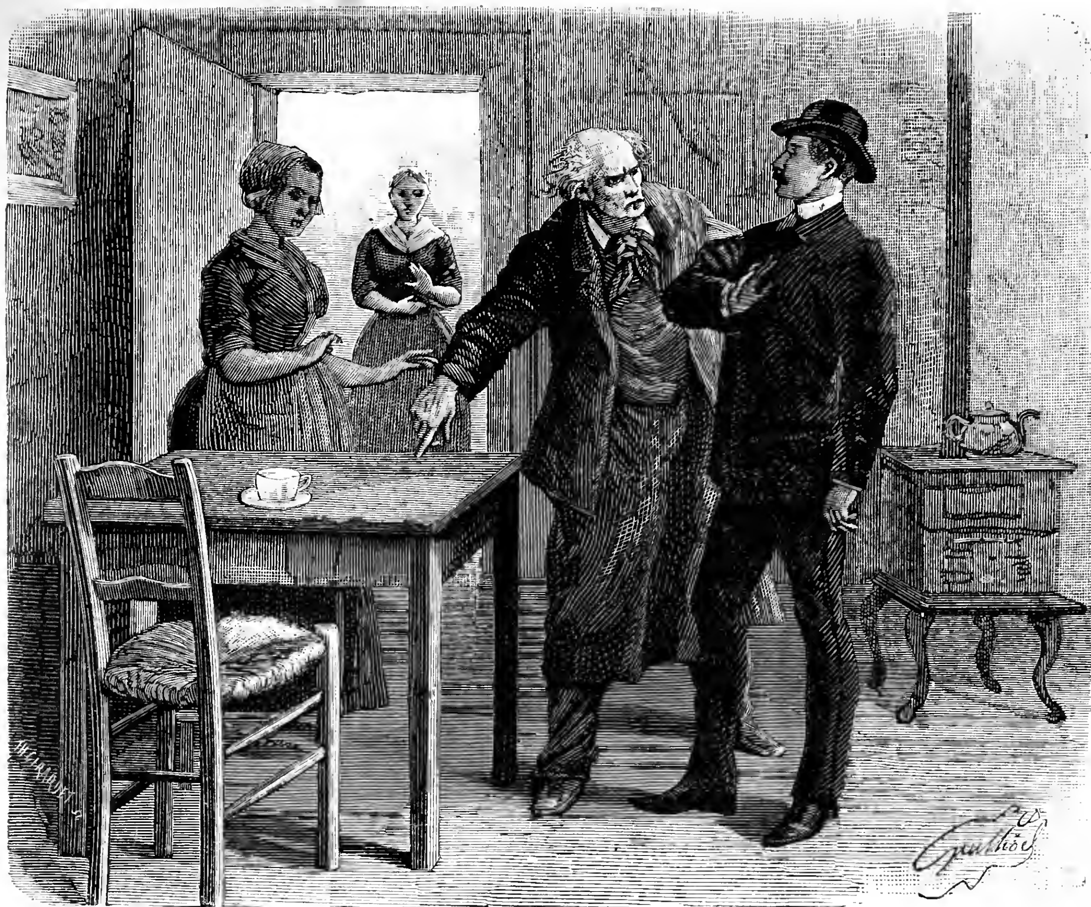
Bureaux. Entrez sans frapper.

Le maître de cette demeure princière était donc un homme qui avait des bureaux et faisait des affaires. En effet, il n'était autre que M. Steenvliet, l'entrepreneur, qui avait été autrefois un simple maçon, et qui, par son habileté et son activité, ou par un concours de circonstances heureuses, — qui pouvait le savoir? — était devenu immensément riche, et voyait chaque jour l'argent affluer dans ses coffres.

M. Steenvliet avait son cabinet particulier au bout de la galerie. Ami du calme et du repos, il voulait être à son aise et ne pas être troublé par le bruit incessant de la rue, à ce qu'il disait du moins. Mais la véritable raison était qu'il avait gardé de sa vie d'autrefois certaines habitudes qu'il s'efforçait le plus possible de cacher aux gens de son entourage actuel, et c'est pour cela qu'il craignait d'être surpris par des visites non annoncées d'avance.

Ses précautions étaient bien prises ; il recevait, dans un parloir contigu, les gens d'affaires, les propriétaires, les architectes, les entrepreneurs : — et quant aux fermiers, aux ouvriers, et à certains de ses commis qui avaient sa confiance, il les recevait dans son cabinet. Avec beaucoup de ces derniers il se comportait comme s'il prenait plaisir à montrer qu'il se souvenait de sa situation d'autrefois. Mais, dès qu'on lui annonçait la visite d'une personne appartenant aux classes élevées de la société, il sortait de son cabinet par une porte dérobée pour aller faire sa toilette et se transformer autant que possible en ce qui concerne le costume et la manière d'être.

Ce jour-là, vers onze heures du matin, M. Steenvliet était assis devant un pupitre, auquel il tour-



— Ramassez, monsieur, ramassez ! (Page 11.)

nait à moitié le dos. Il était enveloppé dans une vieille robe de chambre, tenait entre les dents une pipe en écume de mer, et fumait à si grosses bouffées qu'il était entouré d'un nuage bleuâtre. Si son visage soucieux n'avait pas trahi la mauvaise humeur ou la contrariété à laquelle il était en proie, la rapidité fiévreuse avec laquelle il tirait des bouffées de sa pipe eût suffi pour montrer que son esprit devait être assombri par des réflexions inquiétantes.

L'aspect de cette pièce était singulier : les murailles étaient ornés de tableaux et de gravures à cadres dorés ; les rideaux des fenêtres étaient assez riches pour un palais; la pendule et les bronzes de la cheminée de marbre étaient de précieux objets d'art; mais le plancher en planches nues, jadis cirées, était çà et là marqué de taches humides, produites par les jets de salive que l'entrepreneur lançait en fumant; le drap vert du pupitre était presque noir de taches d'encre. En un mot, au milieu d'un grand luxe, beaucoup de choses portaient les traces d'une extrême négligence, ou peut-être d'une malpropreté involontaire.

M. Steenvliet pouvait avoir dépassé un peu la cinquantaine; il était d'une taille élevée, solidement bâti, avec de larges mains et de grands pieds. Son visage, d'un rouge brique, était encadré de favoris grisonnants, longs et mal taillés, tandis que ses lèvres, habituellement pincées, laissaient voir, lorsqu'il parlait ou qu'il riait, des dents larges et peu soignées.

Si tout cela accusait une grande force corporelle, et une non moins grande énergie, on en pouvait conclure en même temps que cet homme, — comme dit le proverbe, — n'avait pas été bercé sur les genoux d'une mère et qu'il n'avait pas non plus passé les années de sa jeunesse sur les bancs d'une université.

Sous l'empire d'une réflexion plus désagréable que les autres, M. Steenvliet jeta sa pipe dans un coin, se leva, frappa du pied avec colère, et grommela :

— Depuis la mort de ma pauvre femme, il n'y a plus rien de bon à attendre de cet imbécile! Il a encore découché, le bambocheur!.... Malheur! quelle sera la fin scandaleuse de tout cela? Ah! je rêve pour lui le succès, le bonheur et la considération dans le monde; je me tue à piocher, pour lui laisser une grande fortune et pour le rendre puissant et honoré par l'argent... Et toute cette sollicitude, cette perpétuelle activité n'auraient pas d'autres fruits que la honte et l'humiliation? Mon fils unique ne deviendrait pas autre chose qu'un débauché vulgaire et un ivrogne? Oh! non, non, il m'obéira, ou cette fois je lui casse les reins, aussi vrai que j'existe! Je me remarie, je lui donne un marâtre... ou plutôt je renonce aux affaires, je dissipe ma fortune, et je me réduis à la pauvreté. Ce sera la récompense de l'ingrat.

Mais la violence de pareilles idées l'effraya. Il se laissa tomber sur une chaise, secoua la tête et demeura ainsi, profondément découragé, les yeux fixés au parquet.

On frappa à la porte; et comme l'entrepreneur n'entendait pas ou ne voulait pas entendre, on se remit à frapper plus fort.

— Entrez! cria M. Steenvliet avec impatience.

Un domestique en livrée ouvrit la porte.

— Ne vous ai-je pas dit, lourdaud que vous êtes, que je n'y suis pour personne? gronda le maître de la maison.

— En effet, monsieur, mais c'est un cas particulier, et vous m'en voudriez, sans doute, si je renvoyais encore M. Dourcet, et pour la troisième fois.

— Dourcet, l'inspecteur des travaux au quartier Louise?

— Oui, monsieur.

— Eh bien! parlez, qu'est-ce qu'il veut?

— Vous savez, monsieur, c'est un Liégeois. Il a reçu une lettre qui lui annonce que sa vieille mère est mortellement malade et qu'elle désire le voir. Il a couru toute la matinée pour obtenir de vous l'autorisation d'aller à Liége.

— Sa mère est mortellement malade? répéta l'entrepreneur. Pauvre Dourcet, cela est grave. Le remplacer immédiatement est difficile..... Dites-lui néanmoins qu'il parte, et qu'il reste à Liége aussi longtemps que sa mère aura besoin d'aide et de consolation. Allez dans les bureaux et faites part de cette affaire au chef de bureau. Qu'il envoie au quartier Louise le conducteur Dalmans avec les instructions nécessaires... Et vous, Jacques, oubliez que je vous ai parlé un peu durement. Vous avez bien fait de venir m'avertir. Mon naturel est emporté, vous le savez; n'y faites pas attention. Retenez bien maintenant que je veux qu'on me laisse en paix; je n'y suis pour personne... Dites-moi, mon fils n'est-il pas encore rentré?

— Pas encore, monsieur.

Le valet quitta le cabinet.

M. Steenvliet le suivit des yeux, puis il se remit à marcher de long en large, grommelant entre ses dents et faisant des gestes irrités, comme s'il menaçait quelqu'un qui lui aurait donné des sujets de colère.

A peine était-il seul depuis quelques minutes, qu'il se retourna vivement en entendant de nouveau frapper à la porte.

— Étourneau, avez-vous déjà oublié mes ordres? grogna-t-il en s'adressant au domestique qui avait ouvert la porte sans attendre de réponse. Filez sur-le-champ, je ne veux rien entendre.

Mais le valet ne parut pas prendre garde à la mauvaise humeur de son maître : il s'approcha sans crainte et dit :

— Monsieur ne désapprouvera pas ma hardiesse. M. le baron d'Overburg lui fait demander un moment d'entretien.

Cette annonce fit un effet surprenant sur M. Steenvliet. Son visage exprima, en même temps, le contentement et l'inquiétude. Il demanda avec une précipitation visible :

— Mon ami le baron d'Overburg vient me voir? L'avez-vous introduit dans le grand salon?

— Naturellement, monsieur.

— Retournez auprès de lui, et présentez-lui mes excuses. Dites-lui que je le rejoindrai dans quelques instants.

Et, sans attendre que le domestique fût sorti, M. Steenvliet courut dans une pièce voisine, peigna sa chevelure et ses favoris, et se dépêcha de changer de vêtements.

Il n'avait même pas complétement achevé sa toilette lorsqu'il ouvrit la porte du salon, le chapeau à la main, pour saluer le visiteur. Il n'avait pas seulement changé de vêtements, il avait complétement changé de visage; sa figure exprimait ou simulait maintenant la plus joyeuse humeur.

Le baron d'Overburg était un de ces hommes qui portent, pour ainsi dire, sur le front, le sceau de la noblesse. Tout en lui était élégant et distingué, le visage, le corps et les vêtements. De toute sa personne, de son langage, de ses gestes s'exhalait comme un parfum aristocratique qui n'avait rien de voulu, et qui était évidemment naturel.

Par habitude de politesse, il souriait d'un air aimable, mais au fond de ce sourire, il y avait quelque chose de triste, de profondément douloureux.

Ces deux hommes qui s'abordaient ainsi s'effor-

çaient donc de dissimuler, pour les mêmes raisons, — au commencement du moins — le chagrin qu'ils portaient au fond du cœur.

Le baron s'inclina en silence en voyant entrer l'entrepreneur; celui-ci lui prit la main, la secoua amicalement, et s'écria :

— Quoi! monsieur le baron, vous me faites l'honneur de venir me rendre visite à l'improviste? C'est bien à vous! Asseyons-nous, nous boirons un verre de vin de liqueur à votre santé.

— Je vous rends grâce, je ne prends jamais rien le matin.

— M. le baron consentira bien à faire une exception en ma faveur? Ah! j'ai un vin comme peu de princes en possèdent. Je ne vous dirai pas combien chaque bouteille me coûte. Sachez seulement que le dernier ministre de France à Bruxelles, lorsqu'il était ambassadeur auprès de la cour de Portugal, l'avait fait récolter et préparer pour lui-même, à Oporto. Je n'en ai qu'une vingtaine de bouteilles. Il faut que vous le goûtiez bon gré mal gré.

— Eh bien, soit, si cela peut vous faire plaisir.

M. Steenvliet tira un cordon de sonnette, alla au-devant du domestique, lui donna ses ordres, et revint vers son noble visiteur.

— Je suis venu dans l'intention de vous parler d'une affaire très importante, balbutia le baron en hésitant.

— Non, je vous en prie, ne parlons pas encore d'affaires, mon bon monsieur d'Overburg, — mon ami, oserai-je dire. — Causons d'abord un instant de choses agréables. Tout à l'heure, je vous écouterai avec plaisir. Veuillez vous asseoir. Comment se porte madame la baronne? Et les enfants, surtout la charmante et spirituelle mademoiselle Clémence?

— Dieu merci, passablement bien, monsieur. Ils m'ont chargé de vous saluer en leur nom.

— Quel honneur pour moi! Tant de bonté de leur part! Ah! monsieur le baron, je ne l'oublierai de la vie, cet après-midi que j'ai passé à votre château, avec mon fils Herman, au milieu de votre noble famille. Quelle différence avec le monde bourgeois dans lequel je suis obligé de vivre! Ne secouez pas la tête, monsieur le baron. C'est parmi les gens de votre caste qu'il faut chercher la véritable politesse, l'affabilité qui convient, la bienveillance unie à la générosité. Nous autres, bourgeois, nous consacrons toute notre vie à gagner de l'argent. Nous n'avons pas le temps de nous exercer à ces manières exquises et distinguées... Mon fils Herman a bien, il est vrai, reçu une bonne éducation; mais, hélas, il ne me cause que du chagrin et me fait craindre pour son avenir.

Le domestique parut avec un plateau d'argent sur lequel il y avait une carafe de cristal et une couple de verres. Il posa le tout sur un guéridon et s'éloigna.

Après avoir rempli les verres, M. Steenvliet en offrit un à son hôte et lui dit :

— A votre santé, monsieur le baron. Eh bien, que dites-vous de ce Porto-là?

— Il est exquis, monsieur Steenvliet. Je bois à votre santé et à celle de votre fils.

— De mon fils? répondit l'entrepreneur avec un soupir. Le pauvre garçon se perdra. Il s'oublie complètement dans des plaisirs grossiers. Cette nuit encore... Vous ne pourriez croire combien il me rend malheureux.

— N'est-ce que cela qui vous attriste? dit M. d'Overburg en souriant. Je sais ce qui s'est passé hier; mon fils Alfred y était. Ils étaient en société avec le comte de Hautmanoir, le chevalier Van Bevorhof et avec une douzaine d'autres jeunes sportsmen; ils étaient allés au château de M. Dalster, le banquier, pour voir les nouveaux chevaux qu'il a fait venir récemment d'Angleterre. Là, ils ont dégusté différents vins, ce qui leur a donné une pointe. Il paraît qu'au retour ils se sont arrêtés en route et qu'ils ont bu passablement de champagne. Mon fils Alfred, qui n'est revenu qu'au milieu de la nuit, m'a raconté la chose ce matin, et m'a dit que M. Herman n'était pas le moins gai de la bande.

— Fasse Dieu, dit l'entrepreneur, que tout cela n'ait pas de suites irréparables! Moi-même j'ai engagé mon fils, — je l'ai même forcé, je dois le dire, — à fréquenter des jeunes gens de bonne maison; mais il est trop faible, ou il n'a pas assez de raison; il se perdra tout à fait. Cette crainte me ronge le cœur et me désespère.

— Vous avez tort de vous désoler si fort pour cela, dit le baron. M. Herman n'est probablement pas le plus engagé de tous dans cette voie de dissipation. Nous sommes tous dans le même cas. Quand j'étais jeune, nos parents et le monde nous imposaient la plus grande retenue. Une conduite légère, en public, était sévèrement blâmée. Mais aujourd'hui, il en est tout autrement. Les jeunes gens de bonne maison, comme vous les nommez, se croiraient humiliés, s'ils ne pouvaient pas surpasser ou du moins égaler leurs compagnons de plaisir en prodigalités tapageuses. C'est une triste chose, surtout pour les parents; mais la mode, le monde le veulent ainsi. Nous devons nous résigner à des choses que nous ne pouvons pas empêcher. Cette vie de dissipation finira bien un jour ou l'autre.

— Oui, mais comment finira-t-elle? Par la perte de la fortune, de la santé ou de l'esprit?

— Oh! non; vous prenez les choses trop au tragique; la fin naturelle est le mariage, et après cela on ne parle plus des péchés de jeunesse.

L'entrepreneur murmura quelques paroles inintelligibles, et demeura pensif.

— Puis-je vous faire connaître maintenant les motifs de ma visite? demanda le baron d'un ton presque suppliant.

— Excusez mon impolitesse, monsieur le baron, je ne suis qu'un égoïste qui ne songe qu'à ce qui assombrit mon esprit. Parlez-je vous écoute.

— C'est une terrible, une affreuse chose que vous allez apprendre, commença le gentilhomme. Vous croyez, monsieur Steenvliet, que je suis très riche; du moins mon train de maison et mes propriétés vous le font supposer. Eh bien, je suis un homme ruiné; j'ai tout perdu, tout. Je ne possède plus rien...

— Vous avez tout perdu! Vous ne possédez plus rien! s'écria l'entrepreneur au comble de la surprise. Ciel! comment est-ce possible?

— Permettez-moi, je vous en prie, monsieur Steenvliet, de vous expliquer les causes de ma ruine. Mon père m'a laissé une fortune qui était grevée de dettes assez lourdes. Cependant, dans les premières années de mon mariage, il me fut possible, en vivant avec la plus stricte économie, de tenir cachée cette situation embarrassée, et même de l'améliorer sensiblement. Dieu m'a donné sept enfants: deux fils et cinq filles. Ils grandirent. Alors commença pour moi une vie d'épreuves et de chagrin. Mon fils aîné, il est à Paris maintenant, devint un dissipateur insensé. Pour l'empêcher de déshonorer mon nom, j'ai dû m'imposer à différentes reprises les plus pénibles sacrifices. Il y a trois mois seulement, j'ai payé encore, en une seule fois, trente mille francs pour le sauver de la honte. Mon second fils Alfred, vous le savez, suit à peu près la même voie. Ajoutez à cela l'acroissement incessant des dépenses qu'il me faut faire pour tenir ma maison sur un pied convenable; la toilette de mes filles, l'obligation où je me trouve de rendre des dîners ou des soirées, et vous comprendrez, monsieur Steenvliet, que je devais fatalement et rapidement marcher vers la ruine. Il y a quelques années je me suis vu contraint de vendre deux fermes situées en France. Cette situation m'effraya. Il me fallait, si je ne voulais pas déchoir lentement mais certainement, chercher des moyens d'augmenter considérablement mes revenus. Ces moyens, j'aurais voulu les chercher dans le commerce ou dans l'industrie; mais nous, gentilshommes de vieille race, cela nous est interdit. C'est dans ces tristes circonstances que je me laissai entraîner par quelques-unes de mes connaissances à prendre part à la fondation de la banque *la Prudence*. Je grevai mes biens d'une hypothèque de deux cent mille francs, et je devins actionnaire de la banque pour cette somme.

— Ce n'était pas une mauvaise entreprise, fit observer M. Steenvliet. *La Prudence* donne de bons dividendes et ses actions sont bien au-dessus du pair.

— Hélas! ce n'était qu'une vaine apparence. Tandis que chacun pensait que la banque faisait de brillantes affaires, un caissier infidèle était occupé à creuser un abîme où beaucoup de fortunes devaient s'engloutir.

— Vous m'épouvantez, monsieur le baron.

— Hier, très tard dans la soirée, on m'a apporté la nouvelle de ce malheur. Ce caissier infidèle, après avoir pendant plus de deux ans détourné des millions de sa caisse et surtout des dépôts, a pris la fuite et a disparu sans laisser de traces.

— Mais on le poursuivra, on l'arrêtera, s'écria l'entrepreneur.

— Ah! ce serait parfaitement inutile, dit le baron en soupirant. Chacun croyait qu'il possédait personnellement une grande fortune; il a fait jouer à différentes Bourses en son propre nom et c'est ainsi qu'il a perdu les millions de la banque, perdus depuis plusieurs mois. Pour le moment il n'y a que quatre ou cinq personnes qui connaissent la catastrophe; mais à la Bourse elle sera infailliblement connue, et alors les actions de *la Prudence* tomberont à rien.

Bien que le baron fît tous ses efforts pour dissimuler son émotion, l'altération de sa voix trahissait assez l'inquiétude et le chagrin auxquels il était en proie.

— C'est très pénible, en effet, dit l'entrepreneur. Mais cependant vous avez tort, me semble-t-il, monsieur le baron, de vous laisser abattre si fort par ce malheureux événement. Car enfin supposons que vous y perdiez cent cinquante mille francs, ce n'est pas encore là la ruine.

— Hélas! vous ne savez pas encore tout, soupira M. d'Overburg dont les yeux se mouillèrent de larmes. Égaré par les conseils de quelques-uns de mes amis qui faisaient partie de l'administration de la Banque, j'acceptai leur proposition d'entrer dans un syndicat ayant pour put de spéculer à la Bourse pour notre propre compte. A cet effet, on m'ouvrit à la Banque un crédit qui me permit de faire à ce syndicat un apport de deux cent cinquante mille francs. J'avais confiance en ces amis qui avaient l'habitude de manier des sommes aussi considérables et qui étaient connus comme des hommes d'affaires capables et prudents. Malheureusement ils avaient, à mon insu, chargé de leurs opérations le même caissier infidèle.

— Et il a trompé également le syndicat?

— Tout le capital de notre syndicat est perdu!

— Quoi? s'écria l'entrepreneur en levant les mains. Vous perdez quatre cent cinquante mille

francs, presque un demi-million ? Quel coup fatal ! Je vous plains, monsieur d'Overburg... Et vous dites que toute votre fortune y est engloutie ?

— Tout entière.

— Mais il faut chercher les moyens de vous sauver, vous et vos enfants. Vos parents sont riches, ils vous aideront.

— J'en ai déjà parlé à deux membres de ma famille, les seuls qui pourraient le faire... Ils refusent.

— Tournez-vous vers les autres membres de votre famille, ensemble ils peuvent beaucoup. Mais il faut vous presser, la chose ne souffre aucun retard. Cette catastrophe sera connue tout de suite. Vous ne pouvez échapper au déshonneur qu'en versant les deux cent cinquante mille francs à la Banque. Heureusement vous ne faites point partie du conseil d'administration, sans cela on pourrait vous rendre responsable du détournement de l'argent des actionnaires.

— Je n'espère rien de mes parents, murmura le baron. La somme est trop considérable. D'ailleurs, je n'ai pas le temps d'attendre.

— Mais, mon pauvre monsieur d'Overburg, que croyez-vous donc pouvoir tenter ?

— Je n'ose presque pas vous le dire, répondit le baron d'un air craintif. Vous m'avez témoigné de l'amitié, vous m'avez fait des offres de service. Dans ma détresse j'ai pensé à vous comme à mon dernier recours.

— A moi ? grommela l'entrepreneur, peu flatté de la préférence. Je ne dis point que je n'aurais pas plaisir à venir à votre secours ; mais deux cent cinquante mille francs ! C'est une fortune.

M. d'Overburg tendit les mains vers lui, et dit avec un ton de supplication :

— Ah ! ayez pitié de mon malheur ! Vous possédez des millions. Vos grandes entreprises de toute nature amènent encore tous les jours de nouveaux capitaux dans votre caisse. Si vous consentiez à me prêter ce dont j'ai besoin pour acquitter ma dette envers la Banque, vous n'en resteriez pas moins riche.

— Mais, monsieur le baron, lors même que je le voudrais, il me serait impossible de tirer un quart de million de ma poche sans me mettre moi-même dans l'embarras.

— Vous avez un crédit illimité, mon bon monsieur Steenvliet.

— En tout cas, on ne prête pas deux ou trois cent mille francs sans garantie.

— Non, en effet ; mais je puis vous en donner une. J'évalue au moins deux cent mille francs l'excédent de la valeur de mes biens sur l'hypothèque dont ils sont grevés. Prenez là-dessus une hypothèque de second rang. Quant aux cinquante mille francs restants, pour ceux-là je ne peux pas vous donner de garantie ; mais réfléchissez que je dois hériter de différents côtés, entre autres de mon oncle maternel, le marquis de la Chesnaie, qui a plus de soixante-dix ans et qui est tellement malade que depuis six mois il séjourne à Monaco, sur les bords de la Méditerranée, où il espère rétablir sa santé chancelante. Il possède au moins deux millions.

— Eh bien, voilà le moyen, interrompit l'entrepreneur avec joie. Écrivez à votre oncle, il vous sauvera.

— Oh ! non ; il est, par malheur, comme beaucoup de vieilles gens, extrêmement avare. Je n'obtiendrais pas seulement mille francs de lui. Vous le voyez, monsieur Steenvliet, vous ne risquez rien ; ce n'est qu'une affaire de temps. Allons, soyez généreux, montrez votre bon cœur ; ne me laissez pas partir d'ici désolé. C'est à vous que nous devrons notre bonheur. Votre conscience vous récompensera ; car elle vous donnera la conviction d'avoir sauvé le nom et l'honneur d'une vieille et noble famille, qui, sans votre assistance, allait déchoir et s'effondrer. C'est une belle et noble action, monsieur Steenvliet, que de maintenir debout une race que les siècles ont fondée et que le temps avait jusqu'à présent respectée.

L'entrepreneur paraissait ému et son irrésolution se lisait dans ses yeux.

— Tenez, mon bon monsieur Steenvliet, s'écria le baron, je vous supplie à mains jointes et les larmes aux yeux, ayez pitié de moi et de mes pauvres enfants !

Au bout d'un moment de silence, M. Steenvliet prit la main de son visiteur et lui dit :

— Croyez-moi, monsieur d'Overburg, votre malheur me touche profondément. Je voudrais pouvoir aider ; mais je ne puis pas ainsi prendre tout à coup vous un parti au sujet d'un emprunt aussi considérable, et non seulement j'ai besoin de réfléchir, mais je dois savoir encore s'il me serait possible de tirer cette grosse somme de mes affaires courantes. Revenez demain, je vous ferai connaître ma résolution.

— Puis-je espérer qu'elle me sera favorable ?

— Espérer, oui, mais vous comprenez que je ne puis pas encore me lier définitivement.

— Ah ! Et si dès aujourd'hui ma situation envers la Banque est connue à la Bourse ?

— Chargez un de vos amis en ce cas de déclarer tout haut que vous êtes prêt à verser l'argent que vous devez... Par ce moyen, vous prévenez tous les bruits fâcheux. Maintenant, ayez bon courage, monsieur le baron, j'espère que je pourrai vous aider... Allons, prenez encore un verre de vin, cela vous ragaillardira et vous donnera des forces contre le chagrin.

M. d'Overburg à demi consolé vida son verre.

— Ah! puisse le bon Dieu vous inspirer de me sauver! Vous me rendriez encore un autre service. Mon fils Alfred, vous le savez, est un désœuvré, un dissipateur. Il est temps qu'on mette fin aux débordements de sa vie de jeune homme. J'étais en négociations avec le comte Van Eeckholt qui ne parait pas éloigné d'accorder à mon fils la main de sa fille cadette. Votre aide seule peut rendre possible cette brillante alliance.

—Et vous croyez que M. Alfred, par ce mariage, renoncerait à sa vie de dissipation?

— Infailliblement.

— Ah! si je pouvais aussi, par le même moyen, ramener mon fils dans le bon chemin! soupira l'entrepreneur.

— Mais vous le pouvez, cherchez une femme pour lui, dit le baron.

— Croyez-vous, monsieur le baron, que cela me serait facile?

— Comment pareille chose serait-elle difficile pour vous qui possédez des millions?

L'etrepreneur secoua un instant la tête d'un air pensif.

—Jusqu'à présent, dit-il, j'ai vainement cherché une femme possible pour Herman. Les offres n'ont certainement pas manqué; mais l'orgueil paternel me pousse, quand il s'agit de mon fils unique, à élever mes vues au-dessus des gens parmi lesquels nous avons vécu jusqu'à présent. Mon travail, mon esprit d'économie, un peu d'intelligence et beaucoup de bonheur m'ont fait gagner quelques millions. Je les ai gagnés honnêtement, personne n'a jamais dit une parole de blâme contre moi. Je me demande si, dans cette situation, je n'ai pas le droit d'espérer pour mon fils un meilleur lot et une place dans les hautes classes de la société.

— Certes, vous avez ce droit, affirma le baron. Vous n'avez qu'à regarder autour de vous, je ne doute pas qu'en cherchant bien vous ne trouviez la bru que vous souhaitez.

L'entrepreneur resta un moment pensif, puis il dit tout à coup :

— Je crois, monsieur le baron, que j'ai découvert le moyen de vous délivrer en une fois de toutes vos inquiétudes...

— Ah! ciel, puissiez-vous ne pas vous tromper! s'écria M. d'Overburg avec joie. Et cet heureux moyen?

— Lorsque vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à visiter votre château, mademoiselle Clémence, votre fille, et mon fils ont eu deux ou trois fois l'occasion de passer quelques heures de compagnie. Il paraît que les jeunes gens ne se haïssent point. Je suis disposé à donner à mon fils un million de dot. De plus, sa femme deviendra maîtresse dans ma maison où elle disposera de tout selon son bon plaisir. Qu'est-ce que vous dites de cela?

Le baron le regarda avec stupeur comme s'il n'avait pas compris.

— Si vous consentez à ce mariage, reprit Steenvliet, je vous prête immédiatement deux cent cinquante mille francs sans autre garantie que votre signature.

Le baron parut hésiter ou réfléchir.

— Quoi? vous ne répondez rien? murmura l'entrepreneur d'un ton de mécontentement. Est-ce donc un refus?

— Oh! non, vous vous trompez, s'écria le baron effrayé. J'accepte... avec reconnaissance... avec joie... mais je ne puis pas, comme cela, prendre à l'instant une résolution définitive, sans savoir ce que pensent ma femme et ma fille.

— Madame la baronne ne peut pas refuser, et si elle devait y voir un certain sacrifice, elle s'y résignerait pour le bonheur et pour l'honneur de son époux.

— En effet, soupira le baron.

— Et pour ce qui regarde mademoiselle Clémence, mon fils est un garçon bien tourné et elle paraissait le distinguer particulièrement. De son côté, vous ne rencontrerez pas d'opposition.

— Je crois également pouvoir l'espérer, mon bon monsieur Steenvliet; Clémence m'a parlé avec éloges de M. Herman et surtout de sa politesse et de sa délicate réserve; mais n'en fût-il pas ainsi, cela ne serait pas un obstacle insurmontable. C'est une autre difficulté qui m'empêche d'accepter immédiatement votre généreuse proposition.

— Une difficulté? Avez-vous peut-être pris déjà d'autres engagements pour votre fille?

— Non. Je vais vous expliquer. Vous êtes un homme raisonnable et vous le comprendrez. Au décès de mon oncle, le marquis de la Chesnaie, je dois entrer en possession de plus de deux millions. Il est le parrain de notre Clémence. Si j'allais, sans l'avoir consulté, disposer de la main de ma fille, il en serait tellement irrité qu'il me déshériterait. Vous ne pouvez donc pas exiger que je mette en péril la fortune future de mes enfants.

— Naturellement, je ne vous le conseille même pas. Écrivez-en à votre oncle. Mais qu'attendez-vous? S'il refusait d'approuver ce projet de mariage?

— Refuser, monsieur Steenvliet? Je le craindrais s'il pouvait être assez généreux pour me tirer de l'embarras où je suis; mais, comme je vous le disais, il est d'une avarice extrême, et les dissipations de mes fils l'ont rendu inexorable sur ce point.

— Et vous concluez, monsieur le baron?

— Je ne puis vous donner ma parole décisive avant de connaître le sentiment de mon oncle. Je courrais le risque de vous tromper ou de le tromper; ma conscience me le défend.

— Je ne vous demande pas une décision. Je vous demande seulement votre parole de gentilhomme que vous ferez sincèrement tout votre possible pour épargner à mon fils un refus humiliant.

— Je vous la donne, monsieur Steenvliet.

— Eh bien, je veux lutter de bonne volonté avec vous, dit l'entrepreneur en lui serrant joyeusement la main. Dès demain, si vous voulez, vous pouvez disposer sur ma maison pour deux cent mille francs, soit en une fois, soit en plusieurs. Il suffira que vous fassiez des mandats à ordre sur ma caisse. La chose vous va-t-elle ainsi?

— Oh! généreux ami! s'écria le baron. Merci; mille fois merci! Vous êtes mon sauveur et celui de toute ma famille!

— Je pousserai même plus loin mon assistance, monsieur d'Overburg. Je me propose, un peu plus tard, de dégrever vos biens patrimoniaux de leurs hypothèques... Mais si, par malheur, on me faisait l'injure de repousser ou de rendre impossible les projets d'union convenus entre nous, alors, vous le comprenez bien, je serais libre de retirer mes promesses et mon aide.

— Ne craignez rien pour cela, répondit le baron. Une pareille alliance, j'en conviens, aurait peut-être rencontré autrefois d'insurmontables obstacles; mais aujourd'hui l'argent est devenu le levier tout-puissant qui abaisse les montagnes, qui comble les abîmes et qui, dans le monde moral, peut rendre possibles les choses qui ne l'étaient pas autrefois.

— En tout cas, baron, au besoin, rappelez à vos parents que je me mettrai au lieu et place de la Banque et que je serai votre créancier au même titre et avec les mêmes droits que cet établissement.

— Si mon oncle consent, je pourrai bien me passer de l'approbation de mes autres parents; et c'est pourquoi je pense qu'il serait très prudent de ne parler de ce projet de mariage qu'aux membres de nos deux familles et encore en leur recommandant strictement le secret. Sans cela, des bruits prématurés pourraient encore nous susciter des difficultés. Par exemple si un de mes parents écrivait au marquis avant que celui-ci m'eût envoyé sa réponse. Mon oncle est un homme bizarre.

— Eh bien, gardons la chose secrète entre nous jusqu'à ce que vous ayez reçu sa lettre. Ce sera, en effet, le plus prudent.

— Je vous en prie, monsieur Steenvliet, permettez-moi de vous quitter pour aujourd'hui. J'ai hâte de me conformer à votre sage conseil pour prévenir tous les bruits défavorables et en même temps d'écrire à mon oncle. Dès que je recevrai sa réponse, je viendrai vous en faire part. D'ailleurs, l'occasion ne me manquera pas pour vous témoigner encore, dans l'entre-temps, ma profonde reconnaissance. Adieu.

— Au revoir, monsieur le baron.

Et l'entrepreneur escorta son hôte jusqu'à la porte en lui prodiguant encore des paroles d'encouragement.

Lorsque le baron se fut éloigné, M. Steenvliet retourna dans son cabinet. Il ne paraissait pas très satisfait de la façon dont le baron avait, au commencement du moins, accueilli sa proposition. Son visage exprimait le mécontentement et il secouait la tête d'un air soucieux.

Arrivé dans son cabinet il alluma sa pipe en écume de mer et se mit à fumer à grosses bouffées, comme il avait coutume de le faire lorsque des pensées peu agréables assombrissaient son esprit.

Enfin, lorsque ses réflexions et son tabac l'eurent insensiblement mené à envisager l'affaire sous un jour plus favorable, il murmura :

— Le baron n'a pas accueilli ma proposition avec une grande joie. Il en paraissait tout troublé. Pour ce qui le concerne, je crois à son consentement sincère; mais il craint ses parents, surtout son oncle, le marquis. Certes, dans le monde, c'est un avantage considérable et un grand honneur d'appartenir à une race illustre; mais, au fond, tous ces gens si fiers ne sont pas faits d'une autre essence que nous tous. Ah! ils pourraient bien refuser. Le baron pourrait faiblir devant leur résistance. Il y aurait donc une lutte entre leur orgueil et mon ambition paternelle? Ils ne me connaissent pas; ils ne savent pas que, jusqu'à présent, je n'ai pas laissé inexécuté un seul de mes projets... Pourquoi donc m'inquiéter du résultat? Le baron peut hésiter, chercher à obtenir des délais; mais est-ce que je ne le tiens point par l'argent? Attendre n'est rien, pourvu que j'aie des chances d'atteindre mon but; et ce but, je veux l'atteindre et je l'atteindrai.

Un valet entra, après avoir frappé légèrement à la porte.

— Monsieur, annonça-t-il, M. votre fils vient d'entrer. Selon vos ordres, je lui ai dit que vous vouliez lui parler immédiatement.

— Eh bien?

— Il m'a répondu : « Allez au diable! » Et il est monté.

— Quel air avait-il?

— Très fatigué, pâle et de mauvaise humeur, monsieur.

— C'est bien.

Le domestique sortit.

— Il me fera avoir une attaque d'apoplexie, s'écria l'entrepreneur en frappant du pied avec colère. Je ne pense qu'à lui, à son bonheur, et lui, après une nuit de désordres et de dissipation, ne daigne pas seulement venir me saluer. Il méprise mes ordres en présence de mes domestiques. Ah! ça ne peut pas durer ainsi! Il faut qu'il sache, et il saura que c'est moi qui suis le maître ici.

En achevant ces menaces, il gravit l'escalier de marbre et ouvrit la porte d'une des chambres qui s'ouvraient sur le palier.

Il vit son fils, qui avait déjà ôté sa redingote, debout devant son lit.

— Mauvais sujet! s'écria-t-il. Jacques ne t'a-t-il pas dit que je voulais te voir à ton retour? Pourquoi ne m'obéis-tu pas?

— Je suis malade, grommela le jeune homme d'un ton revêche. Je vais me coucher.

— Malade? Tu as encore une fois passé toute la nuit dans une scandaleuse débauche. Tu n'es qu'un misérable ivrogne.

— Pas encore tout à fait, mon père, mais je crains fort de le devenir. Et à qui la faute?

— Et tu n'es pas honteux, fils ingrat, de me dire pareille chose? s'écria l'entrepreneur affligé et courroucé à la fois, à moi, à ton père qui a pioché et peiné toute sa vie pour te voir heureux?

— Pourquoi vous cacher la vérité, mon père? Vous savez assez vous-même que...

— Ces griffes sur ta joue, qu'est-ce que cela signifie? Tu t'es battu, battu avec des femmes?

— Non, soyez tranquille, mon père, j'étais en bonne compagnie: vous les connaissez bien les jeunes gentilshommes et les autres dissipateurs du club. Chemin faisant, nous avons bu du champagne dans un cabaret de village, par seaux, suivant la coutume, et, pour nous amuser, nous avons mis en pièces quelques verres et quelques glaces. Dans l'obscurité, je me suis heurté contre un arbre; de là vient l'égratignure de ma joue. Allons, mon père, ne me faites pas de reproches inutiles. Ce n'est pas la première fois que pareille chose m'arrive, et ce ne sera problablement pas la dernière. Soyez un peu indulgent et laissez-moi me mettre au lit.

L'entrepreneur, mis dans la plus violente colère par le calme exaspérant de son fils, s'élança vers lui le poing fermé.

— Vaurien sans cœur! vociféra-t-il. Tu n'iras pas te coucher, tu écouteras respectueusement ce qu'il me plaira de te dire!

— Eh! mon Dieu, ne vous mettez pas en colère, mon père. Si vous le désirez, je resterai levé.

— Ah! tu continueras à boire, à bambocher comme un être sans éducation, oses-tu dire! Je comprends: tu crois que je n'ai ni le droit, ni le pouvoir de t'imposer ma volonté. Eh bien! tu te trompes, et joliment! N'oublie pas que, quand ta mère mourut je n'avais encore qu'une toute petite fortune. Depuis lors tu m'as coûté et tu as dissipé au moins trois fois autant que ton petit héritage maternel. Ce que je possède m'appartient tout à fait, à moi seul, et, s'il me plaisait de te refuser à l'avenir toute monnaie...

— Fasse Dieu que vous me l'eussiez toujours refusée, mon père, murmura le jeune homme sans s'émouvoir. Cet argent que d'autres mettent au-dessus de tout, je le hais comme la cause de ma misère et de mon désespoir. Ces paroles vous fâchent, mon père? Vous croyez que je dis cela pour vous faire de la peine! Croyez, que malgré tout, je vous aime et je vous respecte; oui, je voudrais être la joie de vos vieux jours; mais je ne suis plus bon à rien, plus capable de rien. La vie m'ennuie tellement que je voudrais être mort...

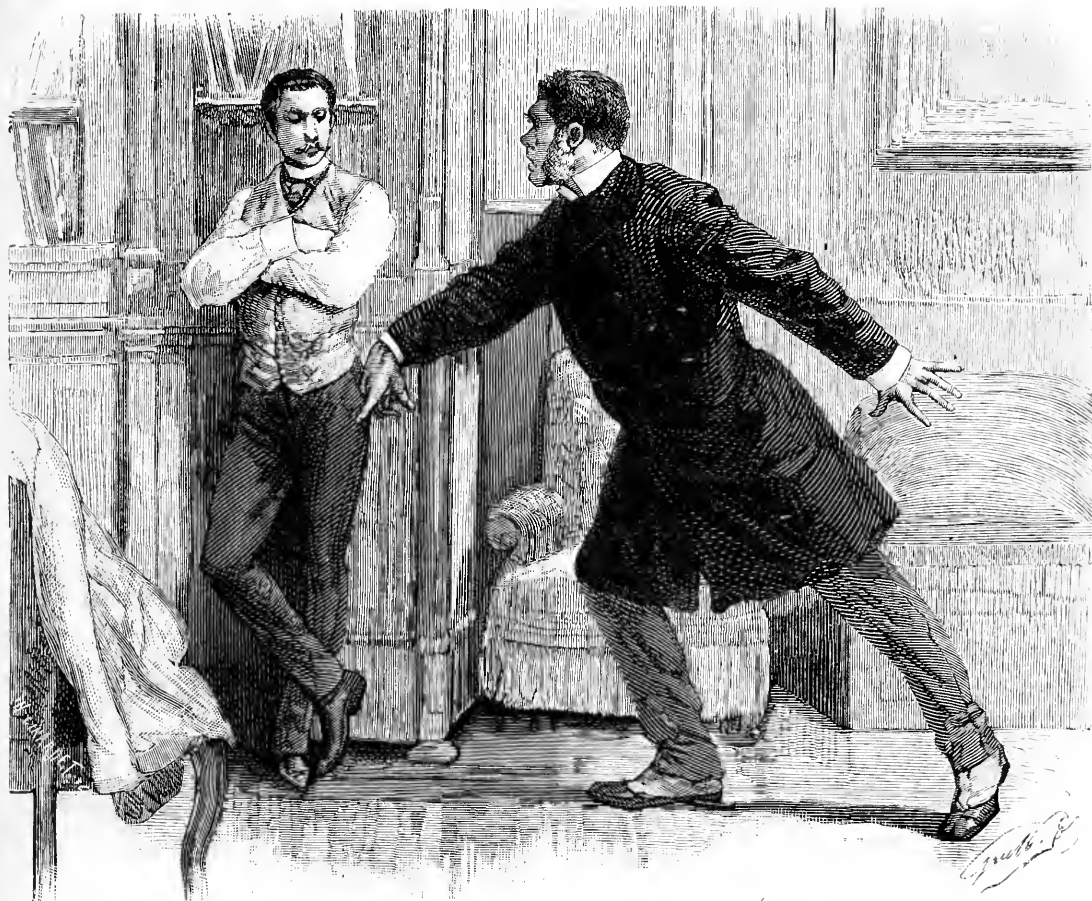
L'accent de conviction avec lequel Herman avait prononcé ces dernières paroles effraya profondément M. Steenvliet et fit tomber sa colère comme par enchantement.

— Mon fils, mon fils, si tu savais comme tu me fais de la peine! Aie pitié de ton père! Je te donne tout ce que ton cœur peut désirer; des chevaux de prix, des voitures de luxe, de l'argent en abondance, et tu ne t'estimes pas encore heureux?

— Je suis malheureux, mon père, profondément malheureux!

— Comment cela est-il possible? As-tu peut-être une cause secrète de chagrin? Confie-la moi, je t'aiderai à en triompher.

— Vous la connaissez, cette cause, répondit le jeune homme. Ce n'est pas la première fois que je vous en parle; mais vous voulez que je vous la répète? Eh bien, soit. Mon excellente mère était une fille de paysans. Malgré votre fortune, qui croissait tous les jours, elle a élevé ma première jeunesse comme elle pouvait; elle m'a inculqué sa simplicité, son amour pour la vérité et pour la vertu, en même temps que son aversion pour le faux luxe; mais les manières distinguées, le vernis spirituel et brillant, l'ambition de s'élever, — qualités que l'on doit avoir sucées avec le lait maternel pour les posséder entièrement, — elle ne pouvait pas me les apprendre ou me les inspirer, ni vous non plus, mon père. L'argent ne vous avait pas encore poussé à chercher pour moi le bonheur dans la vie inutile et fastueuse de ce qu'on est convenu d'appeler le grand monde. Vous et mère, vous rêviez pour moi une carrière fructueuse et en même temps honorable. Je deviendrais artiste, peintre, et je suivais les leçons de l'Académie. J'eus des professeurs particuliers qui me firent



— Vaurien, sans cœur! vociféra-t-il. (Page 20.)

faire quelques progrès; je commençai à peindre. J'avais des dispositions, beaucoup de dispositions; tout présageait qu'après de sérieuses études je ferais honneur à votre nom et à mon pays. Je regrette ce temps d'enthousiasme, d'amour du beau, d'ardentes croyances en l'avenir. J'étais bien heureux alors! Mais la fortune vous favorisa d'une manière aussi inattendue qu'inespérée et, pour comble de malheur, Dieu rappela à lui ma pauvre mère. Vous m'avez forcé alors, mon père, impitoyablement forcé, de déposer pour jamais le crayon et le pinceau. Le fils d'un millionnaire ne pouvait plus travailler. C'est ainsi que vous avez brisé l'espoir de ma vie et tout mon courage; car j'ai oublié ce que j'avais appris et maintenant il est trop tard.

— Allons, allons, mon fils, dit l'entrepreneur d'un ton très calme. Tout ça n'est qu'une erreur de tes sens. La migraine te rend chagrin et grognon. Tu voulais devenir peintre? Qu'est-ce, au fond, qu'un peintre, sans parler bien entendu de quelques génies exceptionnels presque aussi rares que le merle blanc? Un peintre est un ouvrier qui fait des meubles pour orner les salons des gens riches. Il s'estime heureux lorsqu'il réussit à nouer péniblement les deux bouts de l'année. N'est-ce pas ainsi?

Un sourire triste et improbateur plissa les lèvres du jeune homme.

— Oui, ris de mes paroles, continua le père. Tu ne me feras pas croire qu'il ne serait pas de la dernière stupidité de courir avec un tableau sous le bras pour l'offrir en vente, de se jeter aux genoux des journalistes et des critiques d'art, ou de se laisser traîner dans la boue par des concurrents jaloux, quand on a des millions à sa disposition. Reconnais qu'en ceci, du moins, j'ai raison.

— En tous cas, cela importe peu actuellement, répliqua le jeune homme. Vous avez jugé qu'il

valait mieux pour moi de fréquenter les plus hautes classes de la société et de vivre sans rien faire d'utile. Je vous ai obéi. De quoi pouvez-vous vous plaindre?

— Mais, Herman, mon pauvre garçon, ce n'est pas une raison pour te traîner dans une crapuleuse débauche, s'écria l'entrepreneur avec un accent d'indulgence paternelle. Que tu t'amuses dans la compagnie des membres du club, je n'y trouve rien à redire; mais faut-il pour cela te livrer à de pareils excès de boisson au risque de troubler ton intelligence et de perdre ta santé et ta bonne réputation?

— J'ai profondément réfléchi à cette question, mon père: ce matin encore, pendant des heures. Est-il nécessaire de faire de pareilles excès de boissons en telle compagnie? Pour moi, cela est inévitable.

— Inévitable? Mais avec une volonté un peu ferme on peut toujours se retenir.

— On pourrait le croire, mon père, mais cependant ce n'est pas ainsi. Quand je me trouve dans la compagnie de ces jeunes nobles, avant qu'ils soient échauffés par le vin, je me sens à chaque instant profondément humilié: car, même sans le vouloir, ils montrent assez qu'ils ne me considèrent que comme un intrus d'un sang de qualité inférieure. Je dois reconnaître d'ailleurs que je suis réellement bien au-dessous d'eux: je ne parle pas leur langue, je n'ai pas leurs belles manières, je ne puis point parler de mes ancêtres ni de mon blason, de mon oncle le duc, ni de ma tante la comtesse; mais quand le vin déborde sur la table et que les têtes sont allumées, alors je deviens insensiblement leur égal et même je les dépasse tous par la seule puissance dont vous me laissez disposer: par l'argent... Et lorsque, en leur présence, je sème l'or à pleines poignées et je paie même l'écot des plus riches, alors ils m'admirent et ils m'encensent; alors ils s'écrient que si je ne suis pas d'un sang noble je méritais du moins d'en être. Vous voyez donc bien, mon père, que je ne puis pas échapper à la folle vie qui vous afflige, à moins que je ne dise adieu définitivement et pour toujours à la dangereuse société de ces nobles gentilshommes, le désirez-vous?

— Non, pas cela, Herman, maintenant moins que jamais. Mais si tu t'amusais avec une certaine mesure et si tu t'arrêtais de boire dès que tu sens que le vin va te faire mal?

— Ah! mon père, cela n'est pas possible, je ne suis pas un ange. Pour n'être pas dédaigné par mes nobles amis je dois du moins faire comme eux, et si le vin m'a une fois obscurci l'esprit, je n'en ai pas pour cela moins d'intelligence et de volonté que les autres.

— Essaie du moins, mon fils, promets-moi que tu l'essaieras.

— Je veux bien promettre, murmura Herman, en haussant les épaules; promettre est facile, mon père; mais je ne réponds pas que je pourrai tenir ma parole. Ainsi, par exemple, dans huit jours, nous avons dans le même cabaret une fête, un banquet, où l'on ne boira pas peu de chose. Le banquier d'Alster a perdu le pari d'un dîner de quinze couverts contre le comte de Hautmanoir. Ce dîner dégénérera probablement en une longue bamboche, car l'hôtelier de *l'Aigle d'or*, un fin renard, a deux filles qui, malgré leur innocence apparente, connaissent parfaitement le truc pour nous entraîner dans de folles dépenses d'argent. Vous me direz, mon père: « N'allez pas à cette partie. » C'est impossible: j'étais, avec le baron Arthur d'Overburg, le témoin du pari. Si j'y manquais...

— Non, pour cette fois je ne puis pas vous le conseiller, interrompit l'entrepreneur. J'ai pour cela certaines raisons puissantes. Vas-y et tiens-toi un peu bien et ne fais pas de choses dangereuses... Maintenant que tu te montres raisonnable, j'ai bien envie de te parler d'une autre affaire, mais puisque tu es fatigué j'attendrai jusqu'à demain.

— Ma fatigue est passée, mon père.

L'entrepreneur prit la main de son fils:

— Herman, dit-il, écoute mes paroles avec bonne volonté et sans prévention. Tout ce que j'ai fait jusqu'à présent, je l'ai fait par amour pour toi. Mon rêve était de t'élever dans le monde, de te faire jouir dans la société des honneurs et de la considération pour lesquels je ne suis pas né et je n'ai pas été élevé moi-même, j'ai l'espoir maintenant que bientôt je pourrai atteindre ce but de tous mes efforts. Tu as vingt-quatre ans, dis-moi, n'as-tu jamais songé au mariage?

— Jamais, mon père.

— Eh bien, si je t'offrais une femme aimable, spirituelle et charmante, repousserais-tu sa main?

— Je n'en sais rien.

— Mais si je te disais que ton consentement me rendrait heureux?

— A ces conditions je pourrais me soumettre à vos désirs. Un changement si radical dans ma position me guérirait peut-être de l'ennui et du dégoût de l'existence.

— Et puis réfléchis, mon fils, qu'une maîtresse de maison est nécessaire ici, une femme distinguée, bien élevée, qui sache recevoir comme il convient. Je voudrais jouir un peu de ma fortune, inviter à des dîners, à des soirées, des gens dans une belle position... Je pourrais me remarier, oui, mais je t'aime trop pour te donner une marâtre.

Ta femme sera la maitresse ici et c'est elle qui tiendra la maison. Ah! Herman, si je réussis cette fois dans mes efforts, il est probable que tu me remercieras éternellement pour un si brillant mariage... Tu connais mademoiselle d'Overburg?... Elle est charmante, elle séduit tout le monde par sa conversation spirituelle et par la grâce de ses manières.

— Quoi? c'est Clémence Overburg que vous voulez me proposer pour fiancée? s'écria Hermann avec une expression de surprise mêlée de regret? Une fille de baron de vieille noblesse? Elle est aimable, spirituelle, je le reconnais; mais jolie, je ne l'ai point remarqué.

— Tu te trompes, Hermann, sa figure est très bien. Et réfléchis donc quel grand et beau nom! Tu seras donc admis dans une des familles les plus nobles et les plus illustres de tout le pays.

— C'est précisément cela qui m'effraie; en présence de cette demoiselle d'Overburg d'une si haute naissance, je ne me sens qu'un tout petit garçon, mon père. Cela m'humilie profondément. Je ne connais ni les idées, ni les habitudes, ni le langage de ce grand monde. Une femme qui a plus d'esprit que son mari et qui peut lui donner des leçons sur tout, serait-ce bien la condition d'une vie supportable? Et puis il y a les nobles parents, quel accueil feront-ils à l'intrus qui a du sang d'ouvrier dans les veines? Ils ne l'accueilleront qu'avec dédain naturellement.

— Tu n'envisages que le vilain côté de l'affaire, mon fils, répliqua l'entrepreneur. Ma grande fortune te garantira contre l'humiliation que tu as tort de craindre... Allons, Herman, mets-y de la bonne volonté. Promets-moi que tu ne te mettras pas en travers de mon pro'et; rassure-moi. Dis-moi que tu accepteras Clémence d'Overburg comme femme si on t'offre sa main.

— Je consentirai pour vous plaire, mon père, mademoiselle Clémence ou une autre, ça m'est égal. Je ne puis pas devenir plus malheureux que je ne le suis.

L'entrepreneur, qui s'était attendu à une vive résistance, était étonné autant que joyeux de la condescendance de son fils.

— Eh bien, Herman, je suis content de toi, dit-il, nous ne parlerons pas davantage aujourd'hui de cette affaire encore quelque peu incertaine. Va te mettre au lit maintenant et tâche de prendre du repos. Cela te fera du bien.

Et après avoir serré encore une fois la main de son fils, il sortit de la chambre avec un joyeux sourire sur les lèvres.

IV

Lorsque le baron d'Overburg eut fait encore deux ou trois courses, toutes relatives à sa situation envers la banque, il se rendit au chemin de fer et monta dans un wagon de première classe. Dans le compartiment où il entra il n'y avait que deux personnes qui causaient à voix basse entre elles et qui ne firent guère attention à lui. Il put donc se livrer, sans être troublé, à ses réflexions, dans le coin où il avait pris place.

Durant quelque temps sa physionomie s'illumina d'un sourire; il réfléchissait qu'il avait été sur le bord d'un abîme. Sa fortune était tout à fait perdue, et sa situation envers la Banque avait été si critique et si menaçante, qu'il n'avait plus eu devant les yeux qu'une déchéance sans espoir, une ruine complète, la honte et la misère pour lui et ses enfants. C'est Dieu lui-même, pensait-il, qui m'a inspiré l'idée d'invoquer le secours de M. Steenvliet. Ce généreux bourgeois lui fournissait les moyens de cacher à tout le monde les brèches de sa fortune, jusqu'à ce que l'autre héritage vînt le délivrer de toute inquiétude. Sa conscience essaya bien de lui faire voir aussi les points noirs de cette affaire. Sa fille devrait se marier avec un jeune homme du sang roturier: elle, rejeton de l'illustre famille des Overburg, alliée avec le fils d'un homme qui, il le savait, avait commencé sa carrière comme journalier, comme simple maçon. Une pareille mésalliance ne souillerait-elle pas d'une tache ineffaçable le nom immaculé de ses ancêtres?... Mais sur ce point-là, pensait-il, le temps a considérablement modifié les idées.

D'ailleurs si Clémence avait de l'inclination pour Herman Steenvliet et acceptait librement sa main? Ce mariage ne faisait pas entrer un bourgeois dans sa famille, à proprement parler, c'était simplement une descendante, un rejeton féminin qui passait à l'état de bourgeoise. Dans tout les cas et de quelque façon que la chose se présentât, il n'avait plus le moyen de résister. Accepter la proposition de M. Steenvliet ou se résigner à la décadence et à la honte, il ne lui restait pas d'autre choix.

Le train s'arrêta dans une petite station. Le baron descendit. Il devait encore marcher pendant six ou sept minutes. Après avoir suivi la grande route pendant quelques centaines de mètres, il prit un chemin de traverse qu'ombrageait une double rangée de hêtres.

Au bout de ce chemin s'élevait une large et pesante construction flanquée d'une tour des deux côtés de la façade. C'était le château patrimonial des barons d'Overburg.

Sans doute, plusieurs siècles avaient passé sur cette noble demeure; car certaines parties portaient la marque d'une haute antiquité; mais chaque époque nouvelle y avait changé quelque chose. La vieille porte seigneuriale existait encore, mais le pont-levis avait depuis longtemps disparu. Les fenêtres ogivales avaient été transformées en fenêtres carrées et les petites vitres enchâssées dans les lamelles de plomb avaient été remplacées par de grandes glaces.

Tel qu'il était actuellement, refait et déformé en partie, le château, par sa grandeur et sa hauteur, donnait une idée favorable de la richesse de ses propriétaires. Il était d'ailleurs précédé d'un magnifique jardin et entouré d'un vaste parc planté d'arbres séculaires. Personne n'eût pu supposer que, sous les riches lambris de cette demeure seigneuriale, régnaient la détresse et la crainte de la ruine.

Le baron d'Overburg entra dans son château et ouvrit la porte d'une pièce du rez-de-chaussée dont les fenêtres s'ouvraient sur le parc.

Son retour inattendu surprit la baronne qui était assise auprès de la fenêtre, un ouvrage de tapisserie à la main. Elle paraissait avoir pleuré, car ses yeux étaient encore rouges. Elle se leva comme en sursant et demanda avec une expression d'angoisse :

— Marcel, vous souriez? Dites-moi vite quelles nouvelles vous apportez.

— De très heureuses nouvelles, Laure, nous sommes sauvés!

— Sauvés? Ah! que Dieu soit béni de sa miséricorde, s'écria la vieille dame en levant les mains vers le ciel. J'ai peine à le croire, j'avais perdu tout espoir. Tranquillisez-moi. Marcel, dites-moi qui nous prête si généreusement son secours. Notre cousin, le chevalier d'Havenport?

Au lieu de lui répondre, M. d'Overburg demanda :

— Où est Clémence?

— Elle est assise sous le berceau, près de l'étang.

— Et les autres enfants?

— Je les ai éloignés. Ils sont allés passer la journée à la campagne de la douairière Van Langenhove.

— Qu'est-ce que Clémence connaît du malheur qui nous a frappés?

— Je lui ai dit seulement que nous avions perdu beaucoup d'argent. Elle en est fort affligée parce qu'elle craint que ce malheur ne soit un obstacle au mariage de son frère. Mais elle ignore absolument que nous étions complètement ruinés par la catastrophe de *La Prudence*.

— Tant mieux, Laure; il faut que cela reste caché pour tout le monde... Asseyons-nous. Je vous raconterai mon aventure, et j'ai d'ailleurs à vous parler d'une chose fort importante. D'abord, je me suis rendu au château de notre cousin le chevalier d'Havenport. Il m'a refusé complètement toute assistance. Ensuite j'allai rendre visite à Bruxelles à notre riche ami de la Croix. Il m'accueillit avec des conseils humiliants et repoussa ma demande d'une façon presque grossière. J'étais là, sur le pavé, désespéré et ne sachant que tenter, lorsque le ciel m'inspira tout à coup l'idée d'aller invoquer l'aide de M. Steenvliet.

— De M. Steenvliet, l'entrepreneur? demanda madame d'Overburg avec étonnement.

— Oui, de M. Steenvliet, le riche entrepreneur, qui a, deux ou trois fois déjà, passé l'après-midi ici avec son fils Herman. J'avais peu d'espoir en sa générosité, Laure, aussi peu que vous en ce moment. Et ce n'est qu'en hésitant et avec crainte que je me dirigeai vers sa demeure.

— Et il a consenti à votre demande?

— Non seulement il nous prête, sous la seule garantie de ma signature, les deux cent cinquante mille francs dont nous avons besoin; mais il nous ouvre sa caisse et il nous tirera de tous nos embarras. Il le peut; il a des millions à sa disposition.

— Ah! quel bonheur inattendu! s'écria madame d'Overburg. Quelle grandeur d'âme chez un homme de basse extraction! Ah! Marcel, si affligeant que cela soit, il faut pourtant le reconnaître, actuellement il n'est pas rare de trouver parmi les bourgeois enrichis plus de noblesse de cœur et de bonté que parmi les gens de haute naissance.

— N'exagérez pas, Laure, répliqua son mari. Ces bourgeois peuvent exercer le commerce et l'industrie. Quand la chance leur sourit, ils gagnent énormément d'argent, et ils ne sont pas obligés de l'épargner par devoir de famille. Nous, au contraire, si nous ne pouvons pas conserver ce que nos parents nous ont laissé, nous allons insensiblement, mais infailliblement vers la déchéance.

— Mais, maintenant, Marcel, nous sommes délivrés de cette inquiétude, n'est-ce pas?

— Oui; mais M. Steenvliet a mis une condition à son assistance.

— Oh! nous l'acceptons sans hésiter.

— Naturellement, Laure; notre salut est à ce prix.

— Et quelle est cette condition?

— Je vais vous le dire : vous avez vu le fils de M. Steenvliet; c'est un gentil garçon, très poli, intelligent, et de plus, réservé et modeste. Notre Clémence paraissait se plaire particulièrement en sa compagnie, n'est-ce pas?

— En effet, Marcel; mais pourquoi me demandez-vous tout cela?

— C'est parce que M. Steenvliet m'a fait la proposition de permettre que notre Clémence épouse son fils Herman.

La baronne se leva et regarda son mari en face avec autant d'étonnement que si elle apprenait la chose du monde la plus incroyable.

— Permettre que notre Clémence épouse son fils? répéta-t-elle lentement. Mais cela est impossible.

— C'est regrettable à coup sûr, Laure, mais serait-ce la première fois qu'une famille noble, pour sauver son honneur et son existence, se résigne à un pareil sacrifice?

— Une mésalliance? Notre Clémence, la femme du fils d'un bourgeois qui, à ce qu'on dit, a commencé sa fortune comme simple journalier! Mais à la seule nouvelle d'un pareil mariage, votre oncle le marquis se mettra dans une furieuse colère, et nous déshéritera par vengeance.

— Ne vous inquiétez pas de cela, Laure; je vais d'abord lui demander son approbation, et je suis certain qu'il ne me refusera pas, si je puis lui annoncer que vous et Clémence avez donné votre consentement. Voyons, rasseyez-vous... Vous pleurez, Laure? Non, ne luttez pas inutilement contre une inexorable fatalité. Je comprends votre chagrin; mais il y a des circonstances dans la vie où de deux maux on est contraint de choisir le moindre. Vous êtes mère; décidez : la pauvreté, la honte pour nous et pour nos enfants; la chute définitive de notre race, ou bien le mariage de Clémence avec un fils de bourgeois qui apporte en dot un million, — je dis un million. Parlez, que choisissez-vous?

— Situation terrible! Mais, hélas! je le sens bien, il n'y a pas moyen de s'y soustraire, soupira la vieille dame d'un ton de profond découragement.

— Vous consentez, Laure?

— Ah! il le faut bien; nous ne pouvons pas faire autrement. Pauvre Clémence!

— Pauvre Clémence, dites-vous, mais elle acceptera probablement avec joie la main d'Herman Steenvliet. Il ne lui est pas antipathique; le million que son père lui donne en dot plaidera aussi quelque peu en sa faveur... Que pensez-vous, Laure, des dispositions de Clémence à l'égard de Herman Steenvliet?

— Elle m'a, en effet, parlé quelquefois de lui avec éloge; mais éprouve-t-elle pour lui une sympathie particulière, c'est ce que je ne saurais dire.

— Nous allons le savoir tout de suite, Laure. Allons, prenez courage, et cachez votre tristesse. Je vais faire venir Clémence.

Il sortit pour donner un ordre à un domestique, et revint auprès de sa femme.

— Laure, dit-il, quel que soit le sentiment de notre fille; n'oubliez pas qu'il faut qu'elle consente; il le faut! Ainsi, point de faiblesse; au contraire, vous m'aiderez franchement et sans hésiter. En ne le faisant pas, vous m'affligerez inutilement; s'il le faut, faites violence à votre compassion maternelle. Eh bien, que puis-je attendre de vous?

— Je vous aiderai de tout mon pouvoir; c'est mon devoir, je le sens bien, répondit la vieille dame d'un ton résolu.

— Merci, Laure, vous me faciliterez ma pénible tâche. Maintenant tâchez de faire bon visage et de ne pas avoir l'air triste. J'entends venir Clémence.

— Laissez-moi entamer l'affaire, dit madame d'Overburg. Vous y mettriez trop de précipitation, et pourriez l'effrayer.

La jeune fille ouvrit la porte de l'appartement. Elle n'était point particulièrement jolie de visage; mais sa taille svelte et bien prise, et l'élégante richesse de sa claire toilette du matin lui donnaient un extérieur des plus agréables.

Elle se jeta au cou du baron en s'écriant :

— Ah! vous souriez, mon cher père; vous êtes de bonne humeur; votre chagrin est passé! Mon frère Alfred pourra-t-il devenir le fiancé de la jeune comtesse van Eeckholt?

— Oui, mon enfant, répondit M. d'Overburg; mais votre mère a, de son côté, à vous communiquer une heureuse nouvelle qui vous intéresse particulièrement.

— Qui me concerne, moi! Parlez, mère chérie, qu'est-ce que c'est? s'écria la jeune fille avec une vive curiosité. Me donnez-vous la belle robe de soie bleue que nous avons admirée Montagne-de-la-Cour, à Bruxelles?

— Il s'agit de tout autre chose; d'une chose de la plus haute importance et du plus brillant résultat, dit la vieille dame en saisissant les deux mains de sa fille. Vous allez aussi vous marier, mon enfant.

— Moi, me marier?

— Oui; vous voulez bien, n'est-ce pas?

— Sans doute, je veux bien, mère... Et qui sera mon fiancé? Est-ce un joli homme?

— Oui, Clémence, un très joli garçon, qui vous apporte un million de dot.

— L'ai-je déjà vu, mère?

— Vous l'avez vu plus d'une fois et vous avez causé avec lui; vous le trouviez même très aimable.

— Mais qui est-ce?

— Devinez.

La jeune fille posa l'index sur son front et murmura toute pensive :

— Le chevalier Van Rietwyck?... Pas celui-là? Guillaume de Hooghe?... Pas non plus? Paul de la Deule? M. de Garchamp?

A chaque nom la vieille dame secouait la tête en signe de dénégation.

Le visage du baron prit une expression d'inquiétude. Cette conversation prenait une tournure peu favorable, à ce qu'il lui semblait. En effet, si Clémence avait éprouvé la moindre inclination pour Herman Steenvliet, n'est-ce pas à lui qu'elle eût songé tout d'abord?

— Ah! je sais qui vous voulez dire, s'écria la jeune fille : M. de Menting.

— Non, pas celui-là non plus, dit la mère.

— C'est cependant un comte ou un baron pour le moins, ma mère?

— Non, mais son père possède des millions; vous pourrez briller au-dessus des plus riches.

— Vous me faites frémir d'impatience. Dites-moi vite de qui il s'agit.

— Il s'appelle Herman.

— Herman? Herman? Quel Herman? répéta la jeune fille toute surprise.

— Herman Steenvliet, mon enfant. N'est-ce pas un joli jeune homme distingué et digne d'être aimé?

Une expression de pitié dédaigneuse contracta visage de la jeune fille, qui murmura :

— Oui, peut-être bien, ma mère... mais le pauvre garçon n'est même pas de sang noble.

Et elle ajouta en riant presque aux éclats :

— Ah! Ah! moi la fiancée d'Herman Steenvliet! Alfred dit que son père a été maçon. Mère, mère, vous avez voulu vous amuser à mes dépens. Quoi! mon frère va épouser une comtesse, et moi je deviendrais la femme d'un fils d'ouvrier. Quelle mauvaise plaisanterie est-ce là?... Vous vous taisez, mon père? Vous paraissez contrarié? Je commence à avoir peur. Je vous en prie, rassurez-moi; dites-moi que les paroles de ma mère n'étaient pas sérieuses.

— Elles sont très sérieuses, au contraire, mon enfant, répondit le baron. Asseyez-vous là devant moi, Clémence. Je vais tâcher de vous faire comprendre que vous avez les meilleures raisons du monde d'accepter cette union avec une grande joie. Herman Steenvliet est un joli garçon, bien élevé et plein de cœur. De ce côté, vous n'avez certes pas à vous plaindre. Son père, qui est veuf et immensément riche, lui donne un million de dot et vous installe dans son hôtel en souveraine maîtresse. Vous jouirez donc, à partir du jour de votre mariage, de tout ce qui peut rendre une femme heureuse : une demeure princière, des équipages magnifiques, de nombreux serviteurs, des fêtes splendides où vous pourrez éclipser les plus riches par le luxe de vos toilettes et l'éclat de vos diamants.

— Mais tout cela ne lui donne pas une goutte de sang noble! interrompit pour la troisième fois la jeune fille.

Le baron, contrarié parce qu'il entrevoyait l'insuccès de ses efforts, secoua la tête et grommela avec impatience :

— Puisque les mérites personnels de votre futur époux et la grande fortune qu'il vous apporte vous laissent indifférente, j'invoquerai d'autres raisons.

— C'est superflu, mon père : je ne ressens pas la moindre sympathie pour ce M. Herman Steenvliet, et je n'ai aucune envie de vendre ma naissance pour de l'argent.

— Votre volonté n'est pas plus libre que la nôtre en cette affaire, Clémence. La fatalité le veut ainsi, et au besoin j'userais de mon autorité paternelle pour vous imposer ce mariage.

La jeune fille s'aperçut seulement alors, au ton ferme de la voix de son père, que tout cela était sérieux. Elle prit peur, et se jeta en pleurant au cou de la baronne.

— Mère, mère, protégez votre enfant! gémit-elle.

— Vous avez tort, ma chère Clémence, dit la vieille dame en faisant violence à sa propre douleur. Cent autres à ta place béniraient le ciel d'une union si avantageuse.

— Mais vous me repoussez de la famille, vous me jetez dans les bras d'un fils d'ouvrier! s'écria la jeune fille. Je perds ma noblesse et mon mari n'en restera pas moins un roturier...

— Soyons calmes, Clémence, ordonna M. d'Overburg. Asseyez-vous, et comprimez vos larmes, je le veux!

Lorsque sa fille eut obéi, il reprit d'une voix sombre et impérieuse.

— Ah! vous vous montrez rebelle aux conseils, aux désirs de vos parents! Je me vois donc contraint de vous apprendre dans quelle situation le sort nous a placés? Eh bien, écoutez, je vais vous le dire. Pour faire honneur à notre position dans le monde, pour pourvoir aux frais de l'éducation de vos sœurs et des prodigalités de vos frères, à demi ruiné par des pertes antérieures, j'ai été obligé de grever nos biens d'hypothèques. En outre j'ai emprunté une somme considérable à la société *La Prudence* et je l'ai confiée à des amis afin de spéculer à la Bourse pour notre compte commun. Un serviteur infidèle a volé des millions à la banque *La Prudence*, et dans cette catastrophe nous avons perdu toute notre fortune. Nous ne possédons plus rien; il ne nous reste rien au monde qu'une dette que nous ne pouvons pas payer...

La pauvre jeune fille, pâle comme un linge, regardait son père en tremblant et versait d'abondantes larmes, sans dire un mot.

— S'il vous était possible de refuser ce mariage, Clémence, savez-vous ce qu'il arriverait? poursui-

vit son père. Je dois à la Banque deux cent cinquante mille francs. Pour se rembourser de cette somme, mes créanciers feraient vendre aux enchères publiques tous nos biens, même notre château patrimonial, et nous mettraient impitoyablement sur la rue. Que nous resterait-il à faire, alors, poursuivis, déshonorés et réduits à la plus profonde misère? Oui, peut-être pourrions-nous trouver, les uns ici, les autres plus loin, un asile passager chez nos parents; mais néanmoins il nous faudrait recevoir de mains étrangères le pain de l'aumône et le manger dans la douleur et l'humiliation, nous, nous, rejetons de l'illustre maison des Overburg! Acceptez la main d'Herman Steenvliet, et vous vous sauvez vous-même, et nous tous avec vous. Le père de votre mari ne m'aide pas seulement à éteindre complètement ma dette, il purge mes propriétés de toutes les hypothèques dont elles sont grevées... Vous ne dites rien, Clémence.

— Sacrifier ma noblesse! Moi, devenir la femme d'un bourgeois! Irrévocablement, pour toujours! murmura la jeune fille frémissante de douleur et presque de dégoût.

— O Clémence, ayez pitié de votre malheureux père, de votre mère, de vos frères et sœurs, dit le baron d'un ton suppliant. Soyez notre ange protecteur à tous, dévouez-vous pour sauver l'honneur de notre race.

La jeune fille parut hésiter.

— Allons, ma chère enfant, soumettez-vous à la fatalité. S'il vous en coûte de faire ce sacrifice pour notre bonheur à tous, consolez-vous à l'idée qu'à l'époque où nous vivons, de pareilles unions, entre nobles et bourgeois, ne sont plus, comme autrefois, chose extraordinaire. Souvenez-vous des demoiselles Van Wiegers et Van Sackel, et même du jeune baron de Borp, qui a épousé récemment la fille d'un banquier.

— Être pour toujours déchue de noblesse, rejetée hors de notre famille! soupira la jeune fille, luttant encore.

— Ah! Clémence, ma chère Clémence, s'écria le baron en tendant les mains vers sa fille, voyez votre père qui vous implore les larmes aux yeux. Soyez généreuse, sauvez-nous de la honte, de la déchéance! consentez!

La jeune fille releva la tête, essuya ses larmes et répondit avec une résolution surprenante :

— Eh bien, mon père et vous, ma mère, peut-être que la conviction que je me sacrifie pour l'honneur d'un grand nom — que je ne porterai plus, hélas! — suffira-t-elle pour me donner de la force de subir mon triste sort avec résignation. Je consens. Qu'Herman Steenvliet devienne mon époux!

— Viens sur mon cœur, ma chère, ma noble enfant, dit la vieille dame en embrassant sa fille avec transport. Tu es l'ange gardien de la maison d'Overburg.

Le baron serra aussi sa fille dans ses bras avec une effusion pleine de reconnaissance.

Après ces épanchements, il reprit :

— Clémence, une bonne œuvre ne doit pas rester inachevée. Puisque vous acceptez par dévouement filial le mariage qu'on vous propose, vous ne pouvez pas laisser supposer que cette alliance vous afflige ou que vous n'y consentez que sous la pression d'une inéluctable nécessité. Si l'on surprenait des larmes dans vos yeux...

— Je pleurerai dans la solitude, mon père, quand je serai sûr que personne ne peut me voir.

— Et la première fois que M. Steenvliet viendra nous rendre visite, accompagné de son fils? On ne se marie pas sans se rencontrer un certain nombre de fois au préalable. Vous pâlissez, Clémence? Comment accueillerez-vous votre futur?

— L'idée de sa première visite m'effraie, en effet, mon père. J'essaierai de cacher ce qui se passe dans mon cœur; je me montrerai envers lui aussi polie, aussi aimable que possible... Mais, ô ciel, s'il s'enhardissait à me parler de sympathie et d'amour.

— Ne craignez pas cela, dit le baron, il y a une raison qui s'y oppose. Je n'ai accepté moi-même ce projet de mariage que sous la condition bien expresse qu'il ne pourra être, de part ni d'autre, considéré comme décidé qu'après l'approbation de mon oncle, le marquis de la Chesnaie.

— Ah! mon sort dépend de mon parrain le marquis? s'écria la jeune fille dont le regard s'illumina d'un rayon d'espoir. Il refusera.

— Non, Clémence, il ne peut pas refuser. Je vais lui écrire. Il aura, comme nous, à choisir entre cette union et une chute irrémédiable. Pour pouvoir refuser, il devrait me prêter plus d'un quart de million. L'en croyez-vous capable?

— Hélas, non! Je suis condamnée! soupira la jeune fille en baissant la tête avec un profond découragement.

— Ne vous découragez pas ainsi, mon enfant, dit le baron. Vous vous accoutumerez petit à petit à l'idée de cette union. La possession de millions compense bien des choses. Puisez des forces dans la conviction que vous serez la bienfaitrice de toute votre famille. Je me retire dans mon appartement pour écrire au marquis. Votre consentement contribuera pour beaucoup à le...

— Ah! mon père, mon père, allez-vous déjà lui annoncer que je consens?...

— Que vous consentez avec joie, il le faut Clémence!

— Oh! je vous en prie, ne faites pas cela!

— Voudriez-vous déjà retirer votre parole? Choi-

sissez-vous donc la misère et la honte pour nous tous?

— Non, non, écrivez que je consens, c'est la vérité.

— Eh bien, prenez courage; les choses iront mieux que vous ne croyez. En attendant, pas un mot de cette affaire à personne, songez-y bien. Je me charge d'apprendre à vos frères et sœurs ce qu'ils ont besoin d'en savoir.

En achevant ces mots, il sortit du salon pour se rendre dans son cabinet. Là, il se dirigea lentement vers son bureau, mais il ne s'y assit pas, et resta debout, la tête baissée et le regard fixé à terre.

Une larme vint mouiller sa paupière; il se parlait à voix basse, et dans son triste monologue, le nom de sa chère fille et le mot de mésalliance revenaient souvent. Cependant, après qu'il fut resté absorbé pendant assez longtemps dans ses pénibles réflexions, il redressa tout à coup la tête en se disant à lui-même :

— Mais à quoi bon toutes ces douloureuses réflexions? Il faut que cela se passe. Hésiter serait une folie; allons, prenons courage!

Il s'assit devant son bureau et se mit à écrire. De temps en temps, il s'interrompait pour peser ses mots et pour chercher des tournures de phrase propres à ménager les susceptibilités de son oncle, en même temps que pour réfléchir à ce qu'il devait lui confier et à ce dont il devait lui faire mystère. En effet, un refus du marquis ou une exhérédation prononcée par lui étaient un malheur irréparable qu'il devait éviter à tout prix.

C'est en vue du résultat à obtenir qu'il raconta la catastrophe de la banque *la Prudence* et la perte immense qui résultait pour lui, comme pour beaucoup d'autres, des abominables malversations d'un caissier infidèle. Il ne dit pas un mot, naturellement, de ses spéculations à la Bourse et des spéculations qu'il avait laissé faire en son nom par un syndicat. Il expliqua à son oncle qu'un généreux ami l'avait sauvé de sa situation sans issue, en lui prêtant deux cent cinquante mille francs. Il arriva à la fin à confesser que cette personne, — un entrepeneur de grands travaux publics, riche de plusieurs millions, et généralement entouré de l'estime de la bourgeoisie, — avait demandé pour son fils la main de Clémence. Ce serait, malgré la roture de M. Steenvliet, un brillant mariage, que sa femme et lui, mais surtout Clémence, désiraient ardemment voir se réaliser; mais ni la baronne, ni M. d'Overburg, ni Clémence, ne voulaient rien décider à ce sujet sans avoir obtenu l'approbation de leur cher et respectable oncle et parrain. C'est à l'effet de solliciter cette approbation qu'il lui écrivait, et ils espéraient tous qu'il ne tarderait pas à leur envoyer une réponse favorable.

Il relut attentivement sa lettre, la ferma, la cacheta du sceau à ses armes et tira un cordon de sonnette.

Un domestique parut.

— Tenez, lui dit le baron, remettez cette lettre à Vincent le chasseur. Qu'il coure à la gare du chemin de fer, et qu'il la jette dans la boîte de la poste.

V

M. d'Overbug, inquiété par les bruits qui couraient en ville sur la chute de la Banque *La Prudence*, avait déjà depuis quatre jours disposé des deux cent cinquante mille francs et versé cette somme dans la caisse de la Banque.

A cette occasion, il était venu lui-même chez M. Steenvliet et lui avait dit de qu'elle façon pressante il avait écrit à son oncle le marquis. La réponse ne lui était pas encore parvenue, mais il ne doutait nullement qu'elle ne fût favorable.

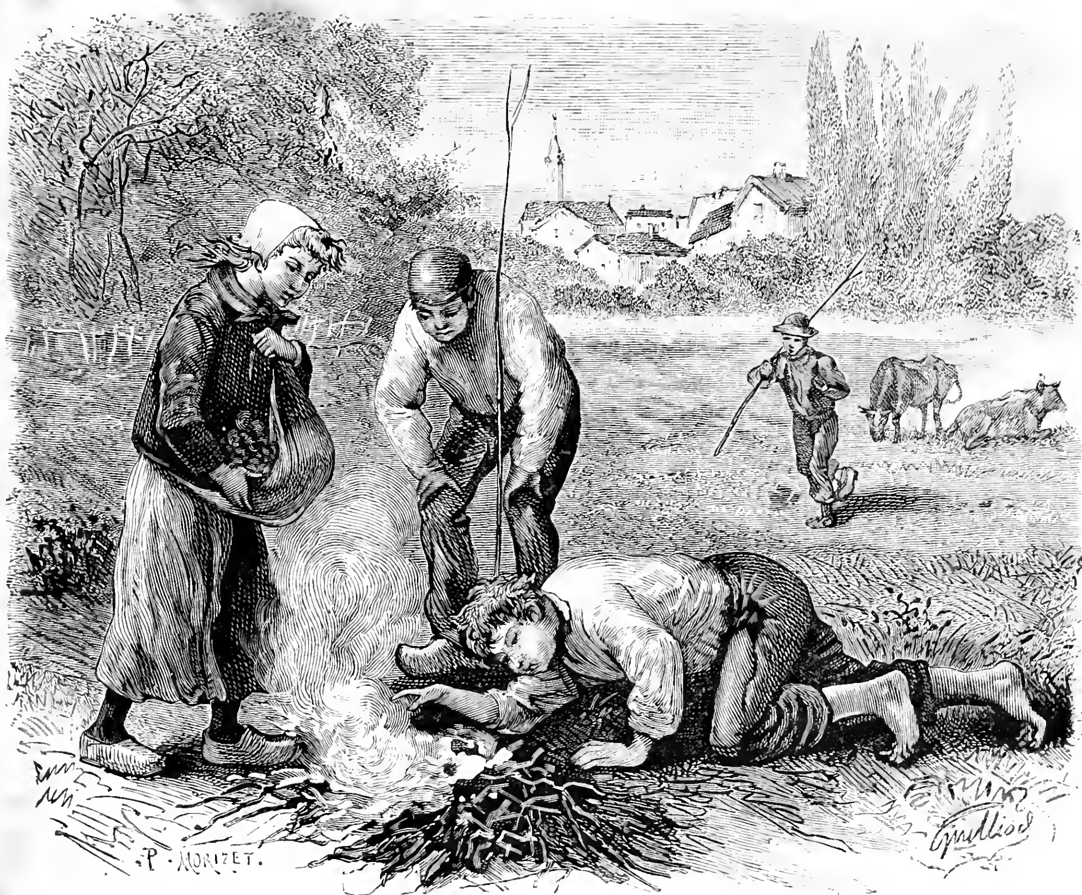
A la demande de l'entrepreneur, il fut convenu entre eux que le baron donnerait, une dizaine de jours plus tard, un grand dîner auquel il inviterait quelques-uns de ses parents les plus considérables, ainsi que M. Steenvliet et son fils. Et à ce dîner on ferait connaître le projet de mariage.

Mais néanmoins, dès que la réponse approbative du marquis arriverait, le baron la ferait connaître à l'entrepreneur, et celui-ci viendrait avec son fils au château, pour que Herman et Clémence, devenus fiancés, pussent faire une plus ample connaissance. Les convenances exigeaient que jusque-là on ne ménageât pas aux jeunes gens d'occasions de se rencontrer.

Lorsque M. Steenvliet fit part à son fils de la joie que lui causait la tournure favorable des choses relativement au mariage d'Herman avec mademoiselle d'Overborg, le jeune homme se montra très froid. Il déclara qu'il était prêt à se conformer aux désirs de son père; mais que ce mariage réussit ou non, cela le laissait fort indifférent..

En attendant, le jeune Steenvliet allait tous les jours au club. Il devait, d'après les conseils de son père, faire tous ses efforts pour pénétrer plus avant dans l'amitié de M. Alfred, car celui-ci pouvait contribuer pour beaucoup à disposer favorablement le cœur de sa sœur.

Il en résulta naturellement que Herman, qui, sans cela, n'était déjà que trop enclin à boire, courut le danger de s'oublier dans le vin et dans de bruyantes orgies. En effet, il rentra plus d'une fois au logis très tard dans la nuit et avec un violent mal de tête; mais heureusement, dans ces



Nous y allumions un feu de bois sec. (Page 33.)

derniers jours, il ne se présenta pas au club de nouvelles occasions de plaisirs excessifs.

Plusieurs fois Herman avait pensé à la maisonnette du vieux charpentier Jean Wouters. Parfois, lorsqu'un long repos avait éclairci ses esprits, l'image de Lina Wouters se dresssait devant ses yeux, et alors il éprouvait un sentiment de regret et de honte, et il chassait l'image avec un triste sourire d'ironie. Lina n'avait-elle pas aidé à le ramasser dans la boue du chemin? Ne devait-elle pas le considérer comme un misérable ivrogne?.. Il s'efforcerait d'oublier cette rencontre. S'il était devenu indifférent à l'opinion que le monde pouvait avoir de lui, il ne voulait pas du moins avoir à rougir devant les innocents compagnons des jeux de son enfance...

Sur ces entrefaites, arriva le jour fixé pour le banquet à *l'Aigle d'Or*.

Pendant toute la matinée, Herman fut comme poursuivi par la question de savoir s'il n'était pas de son devoir de profiter de cette occasion pour aller remercier le charpentier et sa famille de leur généreuse conduite envers lui. Il lutta longtemps contre cette idée, et la repoussa plus d'une fois; mais elle se représenta si souvent qu'il finit par l'admettre, et résolut de faire une courte visite au charpentier, afin de lui exprimer en quelques mots sa reconnaissance.

S'il prenait le chemin de fer, il risquait de rencontrer ses compagnons du club. Ils voudraient savoir pourquoi il les quittait en route, et le suivraient probablement. Pouvait-il fournir à ces jeunes gens ironiques et railleurs l'occasion de mettre le pied sur le seuil du charpentier? Serait-ce là la récompense qu'il devait apporter en guise du remerciement à ces braves gens si simples? Oh! non, ce serait une lâcheté...

Il y avait un moyen, pensait-il, d'éviter cet

inconvénient. Il partirait par le chemin de fer, mais beaucoup plus tôt que ses amis.

Lorsque, mettant à exécution cette résolution, il descendit peu après quatre heures à la station Loth, il vit le garçon de l'hôtel de *l'Aigle d'Or* et un ouvrier qui emportaient un panier et deux grandes caisses qu'on venait de descendre d'un wagon de bagages. C'étaient probablement des fruits, des tartes et du dessert pour le banquet.

Herman se déroba, autant que possible, à l'attention de ces deux individus, et marcha rapidement sur la chaussée.

Après avoir marché pendant quelques minutes dans cette direction, il prit un chemin de terre à droite, et le suivit d'un pas rapide, jusqu'à ce que, à quelques centaines de pas plus loin, il vît se dresser la maisonnette de Jean Wouters.

L'humble maison d'ouvriers où on l'avait si généreusement soigné et hébergé était là solitaire en plein champ, à demi cachée sous le feuillage sombre de ses noyers géants, et égayée par la verdure plus claire des cerisiers et des pommiers du verger. Au-dessus de la haie d'épines qui servait de clôture au jardinet précédant la maison, s'élevaient deux buissons de syringa chargés de fleurs, dont le parfum pénétrant se répandait au loin et que le jeune homme respirait avec délices.

Le clair soleil de mai versait sa lumière bienfaisante sur cette tranquille oasis, quelques pigeons roucoulants se promenaient sur le toit de cette pittoresque demeure, et du feuillage touffu d'un cerisier s'élevait la chanson mélodieuse d'un rossignol.

Herman s'arrêta impressionné: une expression étrange parut sur son visage; l'enthousiasme et le bonheur brillaient dans ses yeux, et il se mit à murmurer en lui-même :

— Comme nous sentons tout à coup raviver nos souvenirs en voyant des lieux familiers, en entendant des sons connus, en respirant des parfums aimés!... Je revois ma grand'mère et mon vieux grand-père qui me sourient derrière la haie de leur jardin. Ils demeuraient dans une maisonnette pareille à celle-ci, un peu plus grande.., ma mère me tient par la main, guidant mes pas encore chancelants. Nous venons d'entrer dans le joli mois de mai, comme à présent; c'est le jour anniversaire de mon grand-père. Je porte un gros bouquet de fleurs; je balbutie mon compliment de fête; le vieillard me serre en tremblant sur son cœur; je sens une larme tomber sur mon front... Hélas! ils ne sont plus, ces nobles cœurs... et morte aussi est ma bonne mère!

Il secoua la tête avec tristesse, et lutta pendant un instant contre ces pensées affligeantes. Enfin il marcha résolument vers la maison.

Arrivé dans le jardinet qui la précédait, il s'arrêta de nouveau pour contempler avec une satisfaction intime les humbles fleurettes qui bordaient le chemin, et qui semblaient lui sourire comme à une ancienne connaissance. C'étaient en effet des amies de son heureuse enfance, et il se souvint, en ce moment, combien de fois il en avait paré, en jouant, la tête blonde de la petite Caroline Wouters; la violette odorante, la marguerite blanche au cœur rose, l'églantine pourprée, le joli bouton d'or; diamants bruts de la couronne de son innocente compagne de jeux, bien autrement beaux et précieux pour son cœur que les fleurs rares et chères qu'il avait vues depuis lors dans le jardin de son père ou dans les magnifiques serres de ses nobles camarades du club.

Peut-être fût-il resté longtemps absorbé dans ces souvenirs et dans cette rêverie, si une voix de femme n'avait tout à coup frappé son oreille.

— Eh quoi, c'est vous, monsieur Steenvliet; ne restez donc pas à la porte; entrez, je vous en prie.

— Bonjour, mère Wouters. N'y a-t-il pas d'empêchement?

— De l'empêchement? Il n'y a jamais d'empêchement, monsieur. Et dans tous les cas il n'y en aurait jamais pour vous. Entrez donc. Et comment vous portez-vous maintenant? Vous paraissez en parfaite santé et de bonne humeur. Ah! maintenant je vous retrouve; mais l'autre soir, j'aurais eu peine à vous reconnaître; vous aviez un si drôle d'air! Asseyez-vous, monsieur Steenvliet. Non, pas sur cette chaise-là : en voici une meilleure... et à quoi devons-nous l'honneur de votre visite, s'il n'y a pas d'indiscrétion à vous le demander?

— Je venais vous remercier tous de vos bontés envers moi, répondit le jeune homme.

— C'était bien ce que je pensais, monsieur, mais cela n'était pas nécessaire, car en pareille circonstance nous en eussions fait autant pour tout le monde.

— Je vous crois, mère Wouters; mais cela n'empêche cependant pas que je ne doive de la reconnaissance à votre père et à votre fille pour la pitié généreuse qu'ils m'ont témoignée. C'est surtout au père Wouters que je veux exprimer ma gratitude.

— Mon père est à son travail, au village; notre Lina est allée à Hal...

— Alors, je vais vous dire adieu, et je viendrai vous revoir un autre jour.

— A votre place, j'attendrais plutôt un peu, monsieur, notre Lina est allée porter à la facteuse la dentelle qu'elle venait d'achever; elle devrait déjà être de retour; je l'attends à chaque instant... Vous en aller sans avoir vu mon père ou ma fille?

Et vous vous êtes donné la peine de venir de Bruxelles pour cela?

— Pas précisément, la mère; nous avons une petite fête d'amis à l'*Aigle d'or*.

La bonne femme le regarda avec étonnement.

— Vous allez à l'*Aigle d'or?* murmura-t-elle. Oh! monsieur, pour l'amour de Dieu, ne faites pas cela! Vous allez encore vous rendre malade... Voici justement notre Lina qui arrive. Je l'entends qui chante.

Un joyeux sourire éclaira la physionomie du jeune homme, pendant qu'il prêtait l'oreille aux sons encore lointains. Il chantonnait lui-même à demi-voix :

Gais bergers, bergères jolies,
Sur l'herbe verte des prairies
Menez vos moutons bondissants;
Voici venir le doux printemps.

— Vous connaissez la chanson, monsieur? demanda la femme.

— Si je la connais, mère Wouters? Je l'ai chantée des centaines de fois. Ma mère m'a bercé avec cette chanson-là.

Il se rapprocha de la porte et se mit sur le seuil. De là il vit de loin Lina qui arrivait par le chemin de terre.

La jeune fille, pour aller à Hal, avait mis ses habits des dimanches. Le costume original des paysannes brabançonnes lui seyait à merveille, surtout le madras aux couleurs tendres épinglé sur sa tête, et qui retombait sur ses épaules en encadrant ses joues fraîches.

Quoique, jusqu'à ce moment, la seule cause des dispositions joyeuses du jeune homme eût été le souvenir de son heureuse enfance que lui rappelaient les lieux où il se trouvait, il ne put pas s'empêcher de reconnaître pourtant que l'innocente compagne de ses jeux d'autrefois était devenue une jolie et charmante jeune fille. Cela lui fit véritablement plaisir pour elle.

— Bonjour, monsieur Steenvliet, dit Lina en entrant dans la maison. Que je suis contente de vous voir! J'étais si curieuse de savoir si vous n'étiez pas devenu sérieusement malade après la triste nuit de la semaine dernière; mais, Dieu soit loué, ma crainte n'était pas fondée.

— Je vous remercie, ma bonne Lina, répondit-il : je ne mérite pas un si vif intérêt.

Tout en parlant, la jeune fille avait ôté le mouchoir qui lui couvrait la tête, et l'avait déposé sur un buffet. Elle s'approcha de la table en disant :

— Je suis un peu fatiguée d'avoir marché vite. Si M. Steenvliet daignait prendre une chaise, je pourrais m'asseoir également.

Le jeune homme déféra à son désir tout en déclarant qu'il ne pouvait pas rester longtemps. Il n'était venu que pour les remercier des bontés qu'ils avaient tous eues pour lui. On l'attendait à l'*Aigle d'or*.

— Juste ciel! s'écria Lina, allez-vous encore à l'*Aigle d'or?* Ah! monsieur, vous me faites trembler!

— En effet, vous paraissez tout effrayée, dit-il en souriant. Pourquoi?

— Comment pouvez-vous le demander? Je ne suis qu'une pauvre paysanne, et vous un riche monsieur; je n'ai pas le droit de vous donner des conseils, mais je n'oublie pas cependant que, tout enfant, j'ai joué avec vous, et que vous m'avez sauvé la vie... Si vous étiez mon frère, je me jetterais à vos genoux et vous supplierais, les larmes aux yeux, de ne pas aller à l'*Aigle d'or*.

— Vous prenez la chose trop au sérieux, Lina.

— Que ne donnerais-je pas pour vous retenir d'aller à l'*Aigle d'or!* dit la jeune fille en soupirant. Grand-père me l'a assez fait comprendre. Si vous retournez à l'*Aigle d'or*, vous deviendrez de nouveau... de nouveau... malade. Sur cette pente, on glisse toujours de plus en plus, et l'on est perdu avant qu'on le sache.

— Avec votre permission, monsieur, ma fille a raison, ajouta la mère. Un si gentil garçon, ah! ce serait vraiment dommage. N'oubliez pas le proverbe qui dit : évitez les endroits où tombent les fléaux.

— Oui, bonnes gens, murmura Herman devenu pensif, je ne dis pas qu'il ne vaudrait point infiniment mieux pour moi de suivre votre conseil; mais à présent cela ne se peut pas. Cet après-midi, à cinq heures, il y aura un banquet d'amis à l'*Aigle d'or*, et il faut absolument que j'y assiste.

Il y eut un moment de silence; la jeune fille avait laissé retomber sa tête sur sa poitrine, et ses yeux demeuraient baissés.

— Lina, dit-il, je vois avec peine que mes paroles vous affligent. Je vous remercie de l'intérêt et de l'amitié que vous me témoignez... Pour vous prouver que je vous en suis sincèrement reconnaissant, je vous promets que je me conduirai avec retenue à l'*Aigle d'or* et de ne pas y boire plus de vin qu'il ne convient à quelqu'un qui a résolu de garder son sang-froid. Ne secouez pas la tête, Lina; plus d'une fois on a exigé de moi semblable promesse, sans que j'aie pu la tenir. Mais, faite à vous, cette fois, elle sera sacrée.

Il avait prononcé ces mots avec un tel accent de conviction que Lina, heureuse et fière de son triomphe, releva la tête et regarda le jeune homme avec un gai sourire.

— Merci, merci, monsieur Steenvliet, s'écria-t-

elle en battant des mains. Je vous crois; maintenant je suis contente.

Herman se leva comme pour prendre congé.

— Vous allez déjà nous dire adieu? demanda la mère. Il est à peine quatre heures. Vous avez encore trois quarts d'heure de temps.

— En effet, mère Wouters, mais je crains de vous déranger.

— Mais pas du tout, monsieur : je vous en prie, restez assis.

Après un moment de silence, pendant lequel Herman regarda tout autour de la chambre, il dit à la jeune fille, comme s'il voulait donner un autre tour à la conversation :

— Je le vois bien, Lina, vous n'êtes pas riche; mais néanmoins tout respire ici le bien-être et le bonheur. Vous croyez que les grandes richesses rendent toujours l'homme heureux? Comme vous vous trompez! Mon père possède des millions, je puis dépenser de l'argent, en dissiper même autant que je veux. Ah! je donnerais volontiers toute cette richesse pour pouvoir revivre dans le passé, pour retrouver, avec la naïveté de l'enfance, la pureté de l'âme et la paix du cœur... Vous le rappelez-vous encore, Lina, le jour, le beau jour où je remportai à l'école le premier prix de lecture, tandis que vous obteniez, vous, le premier prix d'écriture? Ma grand'mère, dans sa petite ferme, avait préparé une grande marmite de riz au lait avec du sucre et de la cannelle, et invité à la fête une vingtaine de nos condisciples... Comme nous avons couru, dansé et sauté dans le verger, toute cette journée-là!

— Si je m'en souviens! murmura la jeune fille émue. Pendant que vous en parlez, monsieur, je vois revivre tout cela devant mes yeux.

— Mais ce que vous ne savez probablement plus, Lina, et ce qui vit toujours dans ma mémoire, c'est la figure de ma mère qui, à la fin de la fête, nous prit tous les deux dans ses bras, et prétendit que le roi et la reine, — c'est ainsi qu'on nous nommait ce jour-là, — devaient s'embrasser entre eux.

— Non, je n'ai pas souvenir de cela, dit Lina en riant.

— C'est bien ainsi, j'étais là, s'écria la mère Wouters en battant joyeusement des mains. C'était une joie! Et la mère Steenvliet paraissait si heureuse!

— Ma mère était une femme d'un excellent cœur, n'est-ce pas?

— La bonté même : un cœur d'ange, monsieur.

— Ah! J'ai gardé un doux souvenir de cette journée-là, dit Lina. Vous rappelez-vous, Herman... — pardon, je veux dire monsieur Steenvliet.

— Non, je vous en prie, appelez-moi simplement Herman; sans cela vous m'obligeriez à vous appeler mademoiselle.

— Eh bien, monsieur Herman, vous rappelez-vous encore quel livre vous avez reçu en prix? Non? Il avait pour titre : *les Pauvres Orphelins*, et l'histoire qu'il contenait était si belle et si touchante que j'en pleurais tous les soirs quand votre mère nous en faisait la lecture.

— Oui, certes, je m'en souviens, répondit le jeune homme.

— Un jour que le grand Nicolas du forgeron m'avait battue dans la prairie, et que je pleurais amèrement, vous m'avez donné ce livre pour me consoler, monsieur, du consentement de votre mère, car vous n'ignoriez pas combien ce cadeau devait me faire plaisir.

Elle se leva, s'approcha de la muraille et revint avec un petit livre en s'écriant joyeusement :

— Tenez, le voici, votre cadeau. Votre nom s'y trouve inscrit par le maître d'école... Si je pense encore quelquefois à ces jours heureux? Presque tous les dimanches je relis le soir ce joli petit livre, et alors je revois en pensée toutes les personnes, grandes et petites, dont il me rappelle la tendre amitié.

— Oh! les souvenirs du cœur, quelle source de douces et pures jouissances! dit Herman en soupirant. Laissez-moi feuilleter ce cher petit livre... Ah! voilà mon nom; et vous, bonne Lina, pour ne pas l'oublier, vous avez écrit dessous, de votre propre main, que je vous en ai fait présent à Ruysbroeck, le 20 septembre 1840.

— Lisez donc à la page 30, monsieur Herman : ce livre raconte que les pauvres orphelins sont sur le point de mourir de froid et de faim, et comment la dame charitable leur donne à manger et leur distribue de chauds vêtements. C'est surtout à ce passage que je versais des larmes, monsieur Herman.

Le jeune homme avait cherché la page désignée et se mit à lire à voix basse, assez haut cependant pour être entendu de Lina, le récit de l'extrême détresse des enfants abandonnés.

Pendant ce temps la femme Wouters s'occupait de faire le café, et tirait de l'armoire un pain bis et une assiette avec du beurre.

Lorsque Herman arriva à l'endroit où les enfants affamés sont secourus par une dame charitable, sa vue s'obscurcit tout à coup. Il regarda la jeune fille et vit qu'à travers son sourire brillaient deux larmes qui roulèrent sur ses joues comme deux perles.

— Ah! ah! c'est étrange! s'écria-t-il en riant également. Nous étions redevenus enfants. Il me semblait voir ma mère qui m'écoutait, et à côté d'elle une petite fille avec deux yeux bleus pleins de larmes...

— Allons, allons, mettez ce livre de côté maintenant, dit la mère qui se préparait à étendre sur la table une nappe rayée. Vous nous feriez oublier notre café du goûter. Si monsieur Steenvliet voulait nous faire l'honneur...

— Je prendrai volontiers une tasse de café pour vous faire plaisir, répondit-il; mais après cela il faut que je parte; mes amis m'attendent probablement déjà depuis longtemps.

— Comme il vous plaira, monsieur... Maintenant, Lina, mettez-vous à table : nous prendrons aussi notre part.

Et les deux femmes mordirent avec appétit dans leurs tartines bises.

Herman les regardait silencieusement avec une expression singulière, comme s'il éprouvait un sentiment d'envie.

— Nous avons également du pain blanc dans la maison, dit la veuve. Mon père a l'estomac un peu débile et ne supporte pas bien le pain de seigle. Si monsieur a envie de goûter notre pain de froment...

— Ah! que l'homme est un être bizarre! Un dîner princier m'attend à *l'Aigle d'or;* il y a un chef de cuisine de Bruxelles; on nous servira toutes les primeurs, tous les mets rares et chers... et maintenant je vous envie, et j'ai faim d'une bouchée de ce lourd pain de seigle! Allons, la mère, je vous en prie, donnez-moi une tartine.

La mère Wouters, grandement étonnée, s'empressa de déférer à son désir, et il mordit à belles dents dans la tranche de pain dur, pendant que ses yeux brillaient de plaisir.

— Lina, Lina, vous souvient-il encore, demanda-t-il, que ma mère, quand nous revenions ensemble de l'école, nous tendait à tous deux une tartine de pain bis, pareille à celle-ci, et que nous nous jetions dessus comme deux jeunes loups? Des tranches de pain assez grosses et assez lourdes, disait ma mère, pour jeter un paysan à bas de son cheval?... Mais comme cela nous paraissait bon et savoureux! Voilà plus de quinze ans que je n'avais plus goûté de ce pain-là.

— Mais ce dont je me souviens mieux encore, répondit la jeune fille avec animation, c'est que nous allions courir dans la prairie avec les petits vachers, et que nous y allumions un feu de bois sec et de feuilles sèches pour cuire nos pommes de terre dans la cendre.

— Des pommes de terre et des cuisses de grenouilles, Lina.

— Et comme nous jouions à la dînette alors, n'est-ce pas?

— Et moi, comme je savais que vous aimiez beaucoup les navets, j'allais en arracher une pleine brassée dans le champ du fermier Christian.

— Oui, oui, je me rappelle même qu'un jour le garde champêtre vous attrapa et vous arracha presque les oreilles, tant il vous les secoua; et vous, au lieu de pleurer, vous n'en fîtes que rire.

— Je le crois bien, Lina, j'avais fait tout cela pour vous; cela faisait mon orgueil et ma force.

— C'est dans une de ces folles journées que vous avez sauté dans le ruisseau le Malbeek pour m'en retirer et me placer sur le bord, moi qui étais déjà à moitié noyée. Votre père était très fâché et vous gronda sévèrement parce que vous rentriez à la maison couvert de boue; mais votre mère vous approuva et dit qu'elle était fière de votre courage et de votre bon cœur.

— Non, je ne me rappelle pas cela.

Herman se leva.

Immédiatement la jeune fille ajouta comme si elle voulait le retenir :

— N'avez-vous pas oublié comment nos mères nous avaient travestis une fois le jour des Innocents? Vous portiez la veste de votre père, et on vous avait tracé au-dessus de la lèvre de grosses moustaches noires avec un morceau de tison brûlé; moi, j'étais affublée de la jaquette et du bonnet plissé de ma mère. Nous devions aller manger des *couquebacques*[1] chez grand'mère Steenvliet; mais vous me paraissiez si laid, et j'avais tellement peur de vos grosses moustaches noires, que je vous plantai là, et pris la fuite...

— Je dois me dépêcher d'aller à *l'Aigle d'or*, interrompit le jeune homme. Ah! Lina, que ne peut-on passer sa vie au milieu de ces souvenirs rayonnants de son enfance! Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais je suis très heureux; il y a comme une lumière, une consolante lumière qui est descendue dans mon cœur; mais l'illusion ne peut pas durer toujours. Maintenant il faut que, bon gré, mal gré, je me décide à prendre congé de vous.

— Mais il n'est pas encore quatre heures et demie, je vous en prie, monsieur Herman, restez encore quelques minutes, dit la jeune fille avec un regard suppliant.

— Votre coucou retarde. Je commence réellement à croire, Lina, que vous cherchez à m'empêcher d'aller à *l'Aigle d'or*.

— Eh bien, oui, j'en conviens. Il me semble même que je sacrifierais volontiers deux années de ma vie pour vous en empêcher.

— Allons, allons, votre bon cœur vous fait craindre sans raison. Je tiendrai la promesse que je vous ai faite. Croyez-moi, ce soir du moins je serai très sobre, très modéré... D'ailleurs ma vie

1. Espèce de crêpes.

orageuse de jeune homme va bientôt prendre fin. Je vais me marier.

— Ah! c'est bien! s'écria joyeusement Lina. Votre future est sans doute très riche?

— C'est la fille d'un baron.

— Et vous vous aimez sincèrement, n'est-il pas vrai? demanda la mère Wouters.

— Cela viendra peut-être, murmura Herman en levant les épaules.

— Se marie-t-on donc sans amour chez les gens riches?

— Quelquefois. J'épouse une très noble demoiselle que je n'ai vue que deux fois et très peu de temps; mais je l'épouse parce que mon père dit que ce mariage le rendra heureux.

— Ah! c'est une autre affaire, monsieur; comme cela je comprends la chose.

— Maintenant, bonnes gens, dit le jeune homme en se tournant vers la porte, je vous renouvelle l'expression de mes sincères remerciements, et je vous prie d'annoncer au père Wouters que je considère comme un devoir pour moi de venir à la première occasion lui témoigner aussi ma reconnaissance.

— Si vous vouliez de temps en temps nous honorer d'une visite en passant, vous nous feriez beaucoup de plaisir, murmura la jeune fille. Pas vrai, ma mère, M. Herman sera toujours le bienvenu ici?

— Oui, oui, monsieur, toujours le bienvenu, affirma la vieille femme.

— Portez-vous bien toutes deux: au revoir!

Et Herman Steenvliet, traversant le jardinet devant la maison, enfila le chemin de terre.

Il pressa le pas dans la direction de l'auberge de *l'Aigle d'or;* mais il secouait la tête en se parlant à lui-même, et souriait en évoquant l'un après l'autre tous les doux souvenirs qui lui avaient fait revoir, comme dans un beau rêve, les jours heureux de son enfance.

Il avait déjà fait un bon bout de chemin lorsque, dans sa préoccupation, il faillit renverser en le heurtant, un vieillard qui venait en sens contraire avec un sac de toile sur le bras.

— Ah! père Wouters, je vous demande pardon, balbutia-t-il. J'étais tellement distrait et absorbé que je ne vous avais pas vu.

— Maintenant je vous reconnais bien aussi, dit le vieillard; vous êtes M. Herman Steenvliet.

— Oui, et je suis allé chez vous pour vous remercier de vos bons soins. Je suis enchanté de vous rencontrer. Croyez que je vous garderai une profonde reconnaissance.

— Vous paraissez tout à fait rétabli et bien portant, tant mieux! répondit le vieux paysan. Malheureusement je n'ai pas besoin de demander à monsieur où il se rend encore une fois. C'est facile à deviner, car on chante et on fait déjà assez de tapage à *l'Aigle d'or.*

— En effet, c'est là que je vais.

— Permettez à un vieillard de vous le dire, grommela Jean Wouters avec une expression de profond mécontentement, qui s'expose ainsi volontairement au danger et compromet sa santé dans de folles orgies ne mérite ni estime ni pitié... Et, puisqu'il en est ainsi, monsieur, je dois vous avertir que si je vous rencontrais encore une fois dans le même état que la semaine dernière, je ne prendrais plus la peine de vous ramasser.

Sans écouter les excuses du jeune homme ébahi, le père Wouters s'éloigna en grommelant un adieu sec et bref.

Au moment où il allait atteindre sa demeure, il se retourna pour suivre M. Steenvliet du regard.

— Ah çà! pourquoi diable m'arrêté-je ainsi en chemin? se dit le vieillard à lui-même. Hésiterait-il? Ah! si une bonne pensée pouvait le retenir! Il y aura un fameux train ce soir à *l'Aigle d'or;* on y chante déjà si fort que le vacarme s'entend jusqu'au milieu de la place... Tiens, le voilà qui tourne à gauche et qui disparaît entre les arbres!

Jean Wouters regarda encore un moment, puis il continua son chemin. Rentré chez lui, il dit aux deux femmes qui commencèrent à lui parler de M. Steenvliet:

— Oui, oui, je sais, je l'ai rencontré. Je n'ai pas le temps d'écouter maintenant. Il n'y avait pas beaucoup d'ouvrage à l'atelier. Je reviens, avec la permission de notre patron, pour pouvoir planter encore avant le soir, dans notre petit jardin, ces féveroles que j'ai été chercher chez Kobe le jardinier. Le temps est favorable, il faut en profiter... Non, j'ai déjà mangé les tartines de mon bissac; je ne veux pas de café.

En achevant ces mots, il sortit, alla prendre dans l'étable une bêche et un rateau, et se mit immédiatement à l'œuvre pour planter, comme il l'avait annoncé, les féveroles qu'il venait de rapporter...

Il pouvait avoir fait à peu près la moitié de sa tâche lorsque le pas précipité d'un passant lui fit lever la tête.

— Eh quoi! monsieur Steenvliet, déjà de retour? demanda-t-il. Je pensais précisément à vous. Je vous voyais en pensée buvant du vin mousseux à l'auberge de *l'Aigle d'or.*

— Je n'y suis pas allé, répondit le jeune homme. Votre sévère mais sage avertissement, les conseils amicaux de la mère Wouters et de Lina m'ont fait réfléchir, et m'ont donné la force de volonté nécessaire pour prendre une bonne résolution. On ne me verra pas à *l'Aigle d'or* aujourd'hui.

— Entrez donc, monsieur Steenvliet. Les femmes seront bien heureuses d'apprendre cela.

— Je ne peux pas ; j'ai à peine le temps d'arriver au chemin de fer avant le départ du train pour Bruxelles.

— Mais il y a encore plusieurs départs, monsieur.

— Non, non, il ne fait pas bon ici pour moi. Je pourrais encore changer de résolution. Adieu, adieu, jusqu'à la prochaine occasion !

Et, sans se retourner vers le vieillard, il suivit en toute hâte le chemin de terre qui passait devant la maison.

VI

Plus de huit jours s'étaient écoulés depuis que le baron d Overburg avait écrit à son oncle le marquis de la Chesnaie, et aucune réponse ne lui était encore parvenue.

Cela le mit dans un grand embarras. Il commençait à croire que c'était par mécontentement que le marquis le faisait attendre si longtemps, et à craindre que la réponse tant retardée ne fût un refus. D'ailleurs, le baron avait invité quelques-uns de ses plus proches parents à un dîner où il se proposait de leur présenter le fils de M. Steenvliet comme le futur époux de sa fille.

Ce dîner devait avoir lieu dans quatre jours. Faute d'une réponse approbative de son oncle, le baron ne pouvait pas prendre sur lui d'annoncer ces fiançailles, car, dans sa lettre au marquis il avait promis de la façon la plus formelle de garder secret ce projet d'union jusqu'à ce qu'il eût obtenu son consentement.

L'entrepreneur aussi montrait de l'impatience et de la méfiance à cause du long silence du marquis ; mais M. d'Overburg le rassura plus ou moins en lui disant que son oncle était un homme bizarre, qui ne pouvait jamais se décider à prendre un parti avant d'y avoir réfléchi d'abord pendant toute une semaine.

Quant au dîner au château, il était trop tard pour l'ajourner ou le contremander. Si la réponse du marquis n'arrivait pas avant le jour fixé, on ne parlerait pas encore du mariage ; dans ce cas, cette réunion ne serait pas autre chose qu'un moyen de faire connaissance — et même ce serait peut-être là une circonstance favorable, attendu que plus tard l'annonce difinitive du mariage surprendrait moins les parents de M. d'Overburg et leur paraîtrait moins extraordinaire.

Lorsque l'entrepreneur causait de ces choses avec son fils, Herman continuait à montrer la même bonne volonté, mais aussi la même indifférence. M. Steenvliet se figurait que cette froideur était en grande partie simulée ; car, sans cela, comment expliquer que, depuis qu'il était question de cette union, la conduite du jeune homme se fût si profondément modifiée ? En effet, pendant la dernière semaine écoulée, Herman n'était allé que trois fois au club ; et encore ne s'y était-il rendu que sur l'invitation de son père. Et chaque fois il était rentré au logis la tête fraîche et l'esprit parfaitement dispos. Les autres soirées il les avait passées dans sa chambre à lire ou à dessiner, chose qui ne lui était plus arrivée depuis bien longtemps.

M. Steenvliet ne pouvait donc pas douter qu'Herman ne songeât continuellement à la charmante et noble fiancée que lui donnait ce projet d'union. Ce n'était qu'un vif et profond sentiment d'amour qui se développait dans le cœur du jeune homme, et qu'il cherchait à cacher aux autres et à lui même.

Cette espérance, cette conviction, pour parler plus exactement, réjouissait d'autant plus l'entrepreneur, qu'il croyait pouvoir considérer la douceur, la soumision d'Herman à son égard, comme une marque de reconnaissance pour le brillant mariage que M. Steenvliet allait lui permettre de contracter, au prix des plus grands sacrifices. Dans l'intervalle, Herman était retourné une fois dans la maison de Jean Wouters. Il avait eu envie plutôt de revoir les lieux où s'était passée son enfance, et qui lui rappelaient des souvenirs si chers à son cœur. Herman choisit pour sa seconde visite un dimanche après-midi, afin de rencontrer le vieux charpentier au logis.

Il fut reçu par le vieillard, par Lina et par sa mère avec une cordialité et une amabilité qui n'avaient rien de contraint. La joie de ces gens simples fut grande, lorsqu'ils apprirent de sa bouche que, depuis sa dernière visite, il ne s'était pas seulement abstenu d'aller à *l'Aigle d'or*, mais qu'il n'avait pas une seule fois pris assez de vin pour être plus animé que d'habitude.

C'était à eux, à leurs sages et bienveillants conseils, qu'il devait ce bonheur, oui, ce bonheur inappréciable, car c'était maintenant seulement qu'il vivait en paix avec sa conscience, qu'il avait l'esprit calme, le cœur content, et que l'avenir lui souriait de nouveau...

Quoi qu'il pût lui advenir par la suite, il n'oublierait jamais ce bienfait... Ils étaient pauvres ; l'argent avait pour lui peu de valeur. Il pouvait dissiper des milliers de francs pour satisfaire une fantaisie ; mais il n'osait pas leur offrir de l'argent, car il pensait là-dessus comme maître Wouters, et il craignait que, si l'argent s'en mêlait, il ne vînt diminuer leur estime réciproque, et flétrir peut-être, ou du moins altérer dans sa pureté, leur amitié désintéressée. Conséquemment, quoiqu'il fût tout dispos à leur donner de l'or, beaucoup

d'or même, pour les récompenser, il leur déclara que, de son propre mouvement, il ne leur ferait jamais une pareille offre.

Cette manière de voir plut tellement à l'honnête ouvrier, qu'il avait les yeux humides de larmes en serrant la main du jeune homme, et qu'il le remercia avec effusion de ses bons sentiments à leur égard; car vraiment, s'il avait osé leur offrir de l'argent, ne fût-ce qu'une simple pièce d'or, il l'aurait prié, ou plutôt il lui aurait enjoint de passer désormais devant la porte de l'humble maisonnette.

Ils étaient donc enchantés l'un de l'autre, et se remirent à parler du temps passé, lorsqu'ils demeuraient tous à Ruysbroeck, sauf le grand-père, et qu'Herman et Lina étaient d'inséparables compagnons de jeu. En évoquant ces souvenirs, tantôt ils riaient et battaient gaiement des mains, tantôt leurs yeux se mouillaient de douces larmes d'émotion. Herman se sentait comme emporté dans un monde enchanté. Il redevenait enfant, courait à la ronde, encore mal affermi sur ses petites jambes, et tenant la petite Caroline par la main, au milieu d'une nature aimable et riante, avec un soleil plus chaud, un air plus doux, des fleurs plus odorantes, et où les sources du bonheur et de la force n'étaient pas l'argent, mais la pureté de l'âme, la bonté du cœur et l'amour du prochain.

Il resta pour prendre le café de l'après-midi avec ses amis pauvres, mais nobles à ses yeux; il mangea encore avec le même plaisir des tartines de pain de seigle, et parla, à cette occasion, de sa bonne mère, avec un si vif regret et une tendresse si touchante et si communicative, que ses auditeurs avaient toutes les peines du monde à se retenir de pleurer.

Puis il parla de son futur mariage, et répondit aux questions de Lina et de sa mère que sa fiancée, quoique fille d'une baronne, était une jeune fille simple, affable et intelligente. A la vérité, elle n'avait pas des joues fleuries comme une personne dont le sang est tonifié par le soleil, le grand air et le travail des champs; mais elle était bien faite, distinguée, élégante, pleine de charme dans son langage. Il n'éprouvait pas pour elle une inclination particulière; mais comme son père y tenait si fort et que, d'ailleurs, ce mariage le retiendrait probablement, lui Herman, de retomber dans cette vie de dissipation dont il avait horreur aujourd'hui comme d'une chose vile et méprisable, il accepterait cette union disproportionnée, quoiqu'il n'espérât pas y trouver une vie agréable.

Lina et ses parents s'efforcèrent de le consoler et de l'encourager. D'après leur sentiment, son inquiétude était sans aucun fondement. Comment pouvait-il craindre de n'être pas heureux avec une fiancée noble et riche qu'il dépeignait lui-même comme aimable, douce et distinguée. Et quant à l'amour, il viendrait insensiblement, de lui-même.

Là-dessus, Herman avait secoué la tête et poussé un profond soupir, sans répondre un mot.

Ils se levèrent de table. Jean Wouters voulut montrer à Herman le verger et le potager. On se promena pendant quelques temps dans les sentiers du petit jardin, on cueillit çà et là une fleur, qui rappela naturellement aux deux jeunes gens les doux souvenirs de leur heureuse enfance, on causa, on rit, joyeusement et naïvement, jusqu'à l'heure où les approches du soir firent sentir à Herman que sa visite avait assez duré. Il se leva et annonça qu'il allait retourner à Bruxelles.

— Quand pouvons-nous espérer que M. Herman nous honorera d'une nouvelle visite? demanda Lina en lui adressant un regard suppliant.

— Ah! répondit-il, un pareil après-dîner d'intime et amicale causerie a plus de prix pour moi que toutes les fêtes et les plaisirs coûteux du soi-disant grand monde. Vous revoir, bonnes gens, pouvoir passer de temps en temps quelques instants en votre réconfortante compagnie, cela seul, j'en suis convaincu, me donnerait la force de ne pas retomber dans les excès de ma vie désespérée; mais je n'ose vraiment pas vous demander la permission...

— Vous serez toujours le très bien venu chez nous, monsieur, dit le charpentier.

— Votre visite nous honorera et nous fera plaisir, ajouta la veuve.

— N'oubliez pas, monsieur Steenvliet, que vous m'avez sauvé la vie, et que nous vous devons, pour cela seul, une reconnaissance éternelle, dit la jeune fille d'un ton très sérieux.

— Soit, Lina, répondit le jeune homme avec un doux sourire. Et maintenant, vous voulez, à votre tour, sauver mon âme, n'est-ce pas? Ne secouez pas la tête, je devine votre généreuse intention. Si vous atteignez votre but, lequel de nous deux devra le plus à l'autre? Allons, allons, il vaut mieux ne pas discuter là-dessus. Bonjour, au revoir!

Herman reprit, les pas et le cœur légers, le chemin de terre qui conduit à Loth. Il se frottait les mains, murmurait des phrases joyeuses; il avait devant les yeux les images de Jean Wouters et de sa fille, mais surtout l'image de Lina qui le précédait en lui souriant.

Cela l'amena à la fin à faire cette réflexion, qu'il était né bien certainement pour la vie simple et tranquille de la campagne. Et maintenant il allait se marier avec une jeune fille noble qui ne chercherait son bonheur que dans une vie de luxe. Ce n'était pas l'amour qui les avait poussés l'un vers



Il sentit que quelqu'un lui frappait sur l'épaule. (Page 37.)

l'autre; elle ne lui apportait rien que ses quartiers de noblesse ; lui, pas autre chose que les richesses paternelles... Pour d'autres, une pareille union était peut-être désirable; mais pour lui, il n'y paraissait destiné ni par la volonté de Dieu, ni par sa nature intime. Mais quoi qu'il en fût, il avait promis à son père d'accepter la main de Clémence de bonne volonté, et il voulait tenir sa promesse. D'ailleurs, c'était encore le mieux qu'il eût à faire, car sans cela sa triste vie devenait encore inutile et sans but comme auparavant.

Ces pensées occupèrent son esprit jusqu'au moment où il descendit du train à Bruxelles, et où il se disposait à rentrer en ville.

Mais alors il sentit tout à coup que quelqu'un lui frappait sur l'épaule. Il se retourna et vit un homme d'une forte corpulence, avec des joues rouges et bouffies, portant une blouse bleue et une casquette en peau de loutre. C'était Pierre Mol, l'aubergiste de *l'Aigle d'or*, qui lui prit familièrement la main en lui disant :

— Ah! ah! c'est vous, monsieur Herman. Bien le bonjour. Que diable, vous avez une mine excellente; êtes-vous tout à fait guéri?

— Guéri? répéta le jeune homme avec étonnement. Dieu soit loué, je n'ai pas été malade, maître Mol. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Mais, parce que vous n'avez pas assisté à la fête de mercredi dernier. On vous a attendu si longtemps! Notre Isabelle aurait bien pleuré de ne pas vous voir... Ç'a été vraiment un banquet royal. Mais à cause de votre absence on ne s'est pas trop amusé. Je m'en suis bien aperçu à ma cave : on n'a pas bu seulement une bouteille de champagne par tête, et à dix heures tout le monde était déjà parti. C'est vous, monsieur Herman, qui êtes le grand boute-en-train, et quand vous n'êtes pas là, cela ne va pas du tout... Deux jours après,

M. Dalster nous a dit que vous étiez malade et qu'on ne vous avait pas encore vu au club. Notre Léocadie ne cesse pas de marcher la tète basse, et notre Isabelle pleure quand elle est seule. Oui, vous comprenez cela, n'est-ce pas? La pauvre fille vous est si attachée, si dévouée, que pendant des journées entières elles ne pense qu'à vous.

— A moi? s'écria le jeune homme stupéfait et quelque peu indigné. Isabelle pense à moi? Je voudrais bien savoir pourquoi.

— Allons, allons, fine mouche, répondit Pierre Mol en riant, ne faites donc pas l'innocent. Vous savez parfaitement que notrè Isabelle n'est heureuse que lorsqu'elle vous voit.

— Moi? grommela Herman, je n'en sais rien du tout.

L'aubergiste pencha sa tête sur l'épaule d'Herman et lui souffla à l'oreille :

— Avez-vous donc déjà oublié ce que vous disiez à Isabelle? Vous lui avez avoué que vous ne pouviez la regarder sans que votre cœur se mit à battre... Et naturellement la pauvre enfant a fini par raffoler tout à fait de vous.

— Ah ça, maître Mol, interrompit Herman sans chercher à dissimuler sa mauvaise humeur, je vous prie de ne pas m'ennuyer davantage avec vos ridicules bavardages. Je ne sais qu'une chose, c'est que vos deux filles — Léocadie aussi bien qu'Isabelle, — nous flattent et excitent notre amour-propre pour nous engager à boire à l'envi et à dépenser le plus d'argent possible. Tout ce que j'ai consommé ou cassé chez vous, je l'ai payé; par conséquent nous sommes absolument quittes. Passez donc votre chemin et laissez-moi tranquille.

Pierre Mol retint le jeune homme par le bras; Herman, de crainte d'ameuter les curieux, ne voulut pas employer la violence pour se débarrasser de cet importun personnage.

— Mais, monsieur Herman, consolez-moi donc un peu, je vous en prie, dit l'aubergiste d'un ton obséquieux. Avant-hier, le chevalier Van Beverhof est venu chez nous. Il nous a fait beaucoup de peine à tous en nous affirmant que vous ne viendriez plus jamais à l'*Aigle d'or!* Ce n'était qu'une plaisanterie, il nous a trompés, n'est-ce pas?

— Je n'ai jamais rien dit de pareil, répondit Herman, mais j'entends être entièrement libre de mes actions, et je n'ai de compte à en rendre à personne.

— Ah! monsieur, je vous en prie, ayez pitié de moi et de mes enfants! Si vous ne venez plus chez nous, je suis tout à fait perdu. Ces nobles jeunes gens, vos amis, cesseront également de venir, et ainsi tout le vin dont j'ai rempli ma cave me restera pour compte. Soyez généreux, monsieur, promettez-moi de venir encore dans mon auberge.

— Eh bien, oui, si j'en ai l'occasion. Adieu! grommela Herman, en s'éloignant en toute hâte.

Il sauta dans une voiture de place et ordonna au cocher de le conduire rue de la Loi.

Chemin faisant il réfléchit aux étranges paroles de Pierre Mol. Isabelle éprouverait pour lui une inclination particulière, et même, pour employer le mot propre, un véritable amour? Que pouvait signifier ce mot-là dans la bouche de jeunes filles qui adressaient en même temps leurs sourires à vingt jeunes gens différents, comme un appât pour les décider à s'amuser et à dépenser de l'argent? Si jamais il avait dit à Isabelle, même en plaisantant, quelque chose qui fût de nature à lui donner le ridicule espoir d'être distinguée par lui, la sympathie de la jeune fille se comprendrait. Mais il ne lui avait jamais rien dit de pareil. Ce n'était donc encore qu'un prétexte inventé par le rusé père Mol pour flatter la vanité du jeune homme, et le ramener ainsi à *l'Aigle d'or*. Mais cette ruse ne pouvait pas réussir; si, précédemment, il n'avait ressenti ni sympathie ni estime pour les filles intéressées de l'aubergiste, maintenant que ses yeux s'étaient ouverts, il n'avait plus pour elles que de l'aversion et du mépris.

— L'amour, pensait-il, est bien certainement l'effluve qui s'exhale d'une âme encore pure; une attraction inconsciente, une abnégation candide et désintéressée; mais il y a, auprès du cœur de l'homme, un démon jaloux pour ternir la pureté de cette flamme ou pour l'étouffer tout à fait : l'or, l'idole matérielle, qui fausse et corrompt tout.

La voiture, en s'arrêtant rue de la Loi, coupa court à ces rêveries. Les becs de gaz étaient déjà en partie allumés.

Il paya le cocher et entra sous la porte cochère. Le domestique de M. Steenvliet, Jacques, vint à sa rencontre et lui annonça que son père désirait lui parler.

Lorsqu'il fut entré dans le cabinet, M. Steenvliet lui dit :

— Herman, j'ai reçu des nouvelles de Monaco. M. d'Overburg est venu et m'a montré la lettre.

— Et le marquis de la Chesnaie consent-il à mon mariage, mon père?

— Oui; mais comment cette affaire se terminera-t-elle? voilà la question. Le marquis doit être un homme hardi autant qu'orgueilleux pour oser donner une semblable réponse; mais en tout cas ce n'est pas la faute du baron d'Overburg, qui en est encore plus affligé que moi.

— Affligé? Les nouvelles sont-elles donc mauvaises?

— Pas précisément mauvaises, Herman, mais elles ne sont pas comme je les aurais souhaitées. Asseyez-vous là, je vais vous expliquer la chose.

Le marquis écrit que le projet d'une pareille mésalliance, — il dit « mésalliance » ! — l'afflige au plus haut point; mais que comme Clémence pense que ce mariage la rendra heureuse, et que, d'autre part, il en reconnaît lui-même la nécessité, il est prêt à y donner son consentement, dès qu'il se sera personnellement convaincu que tout ce que son neveu le baron lui a écrit à ce sujet n'est ni mal fondé ni exagéré. A cet effet il viendra lui-même à Bruxelles... dans trois semaines! Car bien que sa santé soit beaucoup meilleure maintenant, le médecin de Monaco le menace d'une inévitable rechute, si, pendant près d'un mois encore, il ne continue pas à prendre des bains chauds d'eau de mer. Le marquis défend strictement à son neveu, et sur un ton d'autorité qu'il suppose irrésistible, de faire ou de décider rien concernant ce mariage avant qu'il soit venu en personne donner son consentement. Ainsi, encore un mois de délai assurément. Comment trouvez-vous cela, Herman?

— Eh bien, pour vous dire la vérité, mon père, répondit le jeune homme, je trouve cela une circonstance heureuse.

— Comment une circonstance heureuse?

— C'est naturel, mon père; on ne passe pas sans hésitation de la vie libre de jeune homme dans la chaîne indissoluble du mariage. Ce mois de répit me permettra de m'habituer à l'idée de mon nouvel état.

— Vous n'espérez ou vous ne désirez pas cependant que votre mariage échoue?

— Oh! non, pas cela, mon père.

— Du reste, cela y ferait peu de chose. Je me suis mis fermement dans la tête que vous deviendrez l'époux de mademoiselle Clémence... Et cela se passera comme ça, malgré le monde entier. J'ai votre parole, et, quant aux autres, je les tiens tous dans ma main grâce à mon argent.

— Ne vous fâchez pas, mon père; puisque le marquis écrit qu'il consentira...

— Oui, mais cette méfiance et ces délais m'humilient et m'énervent. M. de la Chesnaie veut probablement prendre d'abord des informations pour s'assurer que ma fortune n'est pas une illusion. Eh bien soit, qu'il vienne!... Ah! oui, j'oublie de vous parler du dîner qui a lieu au château aprèsdemain. Pour obéir au vœu, ou plutôt à l'ordre du marquis, nous sommes convenus qu'à cette fête il ne sera pas encore fait allusion au mariage projeté. Vous y verrez votre fiancée et vous ferez plus ample connaissance en causant avec elle; mais vous devez également éviter tous les deux de parler de mariage. Aurez-vous bien assez d'empire sur vous-mêmes?...

— Oh! rien de plus facile, mon père.

— Eh bien, alors c'est parfait. Mais je veux vous donner encore un autre conseil. Cette entrevue peut avoir des conséquences graves. Vous devez tâcher de produire une impression favorable sur Clémence et sur ses nobles parents. Quoi qu'on en dise, c'est d'après son plumage qu'on juge l'oiseau. Apportez le plus grand soin à votre toilette, et n'épargnez pas l'argent.

— Mais, mon père, répondit Hermann, j'ai ma toilette noire de cérémonie toute neuve, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Vous ferez du moins friser vos cheveux?

— Naturellement, mon père.

— Il y a quelques mois, Herman, j'ai remarqué au doigt du baron d'Alterre un diamant qui brillait et jetait des étincelles comme un charbon ardent. J'ai acheté une bague comme celle-là. Elle est un peu grande pour votre doigt, mais vous irez chez le bijoutier, et la ferez rétrécir. Ce diamant attirera tous les regards.

— Vous voulez, mon père, que je mette cette bague?

— Oui, elle attestera notre richesse.

— En cela il faut pourtant que je résiste à votre désir, mon père. Que des personnes âgées portent de pareils joyaux, c'est peut-être une habitude dans la haute noblesse. Mais ce que je sais fort bien, c'est que cela ne sied pas aux jeunes gens. D'ailleurs, si mademoiselle Clémence et les autres attendent après cela pour me témoigner de la sympathie ou de l'estime...

— Cela suffit : assez là-dessus; je porterai moimême la bague à mon doigt, ça fait qu'on la verra tout de même... Dites donc, Herman, si nous attelions nos quatre chevaux à la voiture, cela ferait joliment de l'effet là-bas !

— Mais, mon père, les nobles convives de M. le baron ne viendront qu'avec deux chevaux tout au plus. Le luxe de notre train les blesserait profondément.

— Eh bien, quel mal y aurait-il là-dedans?

— Ce n'est pas le moyen de se faire accueillir favorablement, mon père.

— En effet, vous avez peut-être raison. Je renonce à mon idée. Ce n'est pas pour moi que je veux convaincre tout le monde de notre richesse. Au fond, je me moque pas mal de ce que les gens pensent de moi; mais c'est pour vous, mon cher Herman, pour votre bonheur... Pour finir, encore une recommandation. Le baron me fait comprendre chaque fois que son fils Alfred n'est pas très porté pour votre mariage. Pourquoi n'essayez-vous pas de vaincre cette résistance? Voici le soir : allez au club, vous y trouverez Alfred, car les membres se réunissent aujourd'hui pour délibérer sur les courses de chevaux de cet été.

— Je n'en ai pas grande envie, mon père.

— Pourquoi?

— Parce que M. Alfred, depuis que son père lui a parlé de mon mariage, est visiblement embarrassé en ma présence, et qu'il m'évite.

— Bah ! bah ! c'est probablement une supposition sans fondement. Faites-moi ce plaisir, allez au club.

— Eh bien, soit ! J'y mangerai quelque chose. A tantôt, mon père, car je n'y resterai pas tard.

Et le jeune homme sortit du cabinet, après avoir reçu une cordiale et vigoureuse poignée de main en récompense de son bon vouloir.

VII

Le jour fixé pour le dîner au château était enfin venu.

Le temps ne paraissait guère favoriser cette fête, car tandis que tout le monde au château était occupé, — les valets et les servantes à la cuisine, les jeunes filles à leur toilette, — la pluie tombait dru au dehors. On était à la fin du mois de mai ; après quelques jours des premières chaleurs de l'été, le ciel s'était couvert et chargé d'électricité, et depuis l'aube, de gros nuages d'un noir menaçant passaient, signalant leur passage par des roulements de tonnerre ou par des averses.

Vers cinq heures de l'après-midi, le baron d'Overburg se tenait avec sa femme, son fils Alfred et ses cinq filles, — parmi lesquelles il y en avait deux presque encore enfants, — dans un salon du château, prêts à recevoir leurs invités.

Trois de ceux-ci étaient déjà présents : le chevalier de Saintenoy, le comte de Elsdorp et la douairière Van Langenhove ; les deux derniers si vieux, si maigres et si ridés, qu'en additionnant leurs âges ils ne devaient pas compter moins d'un siècle et demi. Cependant, malgré leur taille au-dessus de la moyenne, ils marchaient la tête droite. Il y avait dans leurs paroles et dans leurs gestes quelque chose de solennel, et lors même qu'on les eût revêtus d'une défroque de mendiants, encore leur regard ferme et fier et la dignité hautaine de leur attitude les aurait fait reconnaître pour des gens de haute naissance.

Quant au chevalier de Saintenoy, il était impossible de deviner son âge. Peut-être portait-il le poids de douze lustres ; mais sa chevelure était noire, grâce aux inventions de la chimie moderne, et peut-être comprenait-il, comme certaines femmes, l'art de se donner les apparences d'une interminable jeunesse. Cet homme n'avait jamais été marié ; il avait laissé échapper toutes les occasions, si avantageuses qu'elles fussent, et toute sa vie s'était passée à papillonner autour des femmes mariées et des jeunes filles. Aussi lui avait-on donné le sobriquet de « voltigeur ».

Et il le méritait bien, ce sobriquet, car même ici, où chacun se tenait prêt avec une certaine gravité à recevoir les invités, le chevalier de Saintenoy ne pouvait pas se tenir un moment tranquille. Il allait d'une dame à l'autre, s'inclinant jusqu'à terre, même devant les petites filles, les accablant de fadeurs et de compliments banals, pirouettait comme un danseur sur ses talons, et s'arrêtant devant les glaces pour s'admirer, la main sur la hanche gauche, comme s'il portait une épée.

Un valet en livrée bleu et rouge ouvrit la double porte du salon et annonça :

— Monsieur le marquis de Hooghe !... Monsieur le baron Van Moersbeke !

Les gentilshommes annoncés firent leur entrée, s'inclinèrent devant chacune des personnes présentes en murmurant les saluts d'usage, prirent place dans le cercle, et échangèrent quelques paroles avec leurs voisins. Ils étaient vieux et gris, et même l'un d'eux semblait ployer sous le fardeau des ans tellement il était courbé.

Quelques instants plus tard le valet annonça le nom du chevalier Van Dievoort.

Celui-ci entra en riant, donna une poignée de main à chacun des nobles convives — qui visiblement ne s'y prêtaient qu'à contre-cœur, — leur souhaita le bonjour d'une voix retentissante, frappa familièrement sur l'épaule du vieux marquis van Elsdorp, et félicita le chevalier de Saintenoy de la noirceur de ses cheveux à un âge aussi respectable.

Ce gentilhomme peu poli n'était pas le bienvenu, cela se voyait du reste ; mais il était un des plus proches parents, très riche et célibataire. Il fallait donc lui faire bon visage et bon accueil, quoique l'on n'eût pour lui que fort peu d'estime ; car dans la vie publique il faisait cause commune avec les ennemis de la noblesse, et se vantait d'appartenir au parti populaire ou à la démocratie.

L'entrée du chevalier avait jeté comme un froid sur la noble assemblée. Personne ne disait plus mot, et tous semblaient plus ou moins embarrassés. Mais comme d'ailleurs l'heure fixée était déjà passée, on commençait à regarder M. d'Overburg comme pour lui demander s'il n'était pas encore temps de se mettre à table.

— Messieurs, dit le baron, j'attends encore deux invités de Bruxelles, M. Steenvliet et son fils.

— M. Steenvliet ? Qui est-ce cela ? murmurèrent les assistants, qui n'avaient peut-être jamais entendu parler de l'entrepreneur ou qui feignaient de ne pas le connaître.

— C'est un très estimable bourgeois, reprit M. d'Overburg, riche de nombreux millions, et qui m'a rendu de grands services. Veuillez prendre un peu de patience, messieurs ; ce retard m'étonne de

sa part. C'est un homme très exact, et je suis sûr que dans quelques instants il sera ici.

Les invités ne répondirent rien; mais il se mirent à parler entre eux à voix basse de parvenus assez mal élevés pour faire attendre des nobles, et de millions gagnés par des moyens suspects. Le chevalier de Saintenoy, qui connaissait mieux M. Steenvliet qu'il n'avait voulu en convenir d'abord, dit même à l'oreille de la douairière que l'entrepreneur millionnaire avait commencé par être un simple ouvrier, un maçon. Cette révélation, répandue secrètement parmi les nobles convives, provoqua de leur part un murmure d'indignation. Seul le chevalier Van Dievoort ne paraissait ni étonné ni mécontent.

Enfin on entendit le bruit d'une voiture dans la cour, et bientôt après le valet annonça :

— M. Stenvliet père; M. Herman Steenvliet.

Le baron d'Overburg, pour épargner à ses nouveaux convives la mortification d'un premier accueil peu favorable, marcha à leur rencontre, leur serra cordialement la main, les introduisit dans le salon, et les présenta à chacun de ses invités comme ses amis particuliers.

M. Steenvliet s'excusa de son arrivée tardive; c'était, dit-il, la faute d'un de ses valets d'écurie qui avait mal serré l'écrou d'une des roues de sa voiture, ce qui leur avait presque causé un accident en route : heureusement un maréchal-ferrant avait pu réparer le mal. C'est ce qui les avait mis en retard.

L'entrepreneur, flatté et encouragé par les démonstrations d'amitié de M. d'Overburg, parlait librement et à voix haute, et racontait sa mésaventure avec beaucoup de paroles auxquelles les autres ne paraissaient prêter que peu d'attention; il y en avait même qui affectaient de regarder d'un autre côté, comme si les explications du bourgeois enrichi leur étaient absolument indifférentes.

Pendant ce temps, Herman regardait Clémence qui paraissait maladive. Lorsqu'il l'avait saluée à son entrée, elle lui avait rendu son salut d'une façon aimable, mais néanmoins très brève. Maintenant elle tenait les yeux baissés et semblait éviter son regard. Elle était visiblement confuse ou embarrassée, la pauvre jeune fille; mais pourquoi? Craignait-elle, en présence de tous ses parents, de laisser deviner le secret qui lui avait été si strictement recommandé? C'était probablement là la cause, car Alfred lui-même se tenait coi et réservé, comme s'il voulait dissimuler qu'il connaissait particulièrement Herman et que depuis longtemps ils étaient camarades de plaisir.

Sur un signe de la baronne, la double porte de la salle à manger s'ouvrit, et un maître-d'hôtel cria :

— Monsieur le baron est servi.

Avec une sollicitude qui s'expliquait facilement, madame d'Overburg s'était tenue à côté de l'entrepreneur, et au moment de passer dans la salle à manger, elle lui demanda son bras, avant qu'aucun autre invité eût pu le prévenir.

Le cœur de M. Steenvliet se gonfla de joie et d'orgueil; il poussa son fils en avant en lui disant que c'était à lui à conduire mademoiselle Clémence dans la salle à manger.

Herman s'avança pour suivre le conseil de son père; mais le chevalier de Saintenoy le prévint, et offrit le bras à Clémence au moment même où Herman s'inclinait devant elle pour lui offrir le sien.

Pendant ce temps les autres invités avaient déjà ouvert la marche : la douairière conduite, par le comte Van Elsdorp, la sœur puînée de Clémence, par le baron de Moersbeke, puis le marquis de Hooghe et le chevalier Van Dievoort.

Il ne restait plus personne qu'une fillette de douze ou treize ans qui, lorsque Herman voulut lui offrir le bras, le laissa en plan et courut en riant rejoindre les autres convives dans la salle à manger.

Chacun d'eux s'assit à la place que lui indiquèrent M. et madame d'Overburg, et lorsqu'ils furent tous assis, voici dans quel ordre ils étaient placés :

Au milieu de la table, à droite de l'amphitryon, la douairière Van Langenhove, entre celle-ci et l'une des jeunes demoiselles d'Overburg, Herman Steenvliet. A la gauche du baron, l'entrepreneur, une autre jeune fille et le chevalier Van Dievoort.

De l'autre côté de la table, en face de son mari, la baronne d'Overburg avait à sa gauche d'abord le marquis de Hooghe, puis Clémence et à côté de celle-ci le chevalier de Saintenoy, surnommé le voltigeur. Les autres convives et les parents du baron avaient pris place à table selon leur fantaisie.

Herman était donc assis en face de celle qui devait être sa fiancée. Vu la distance qui les séparait, il n'était pas obligé, par la bienséance, de causer beaucoup; mais il pouvait cependant, si l'envie lui en prenait, échanger de temps en temps quelques paroles avec elle, en élevant un peu la voix. Il comprenait les raisons et la prudence de cet arrangement et il l'approuvait intérieurement.

Pour ce qui regarde M. Steenvliet, celui-ci se sentait transporté au septième ciel. Assis à la droite du baron, il occupait la place d'honneur avant tous les nobles invités présents à ce banquet. Si le brillant mariage qu'il espérait pour son fils était une des causes principales de la joie et de la fierté qui rayonnaient sur son visage, d'autre part l'amour-propre flatté et la satisfaction personnelle n'y étaient certes pas étrangers. Il était honoré

au-dessus de gentilshommes illustres par leur naissance, lui, l'ancien ouvrier, enrichi par le travail. N'y avait-il pas de quoi être fier?

Le service commença. On ne parlait presque pas. Cela n'était pas étonnant, d'ailleurs; la plupart des convives étaient de vieilles gens, sérieux et naturellement réservés... et qui sait si l'intrusion d'un parvenu et l'amitié que lui témoignait le baron ne les avait pas blessés et rendus muets? En tous cas, on n'a pas l'habitude de causer beaucoup au commencement d'un dîner, si ce n'est à voix basse avec ses voisins. La satisfaction de l'appétit a le pas sur les attraits de la causerie.

Herman tournait souvent ses regards du côté de Clémence et il épiait toutes les occasions de lui adresser la parole. Quand la politesse ne permettait pas à la jeune fille de se taire, elle lui répondait avec affabilité et le remerciait même d'un sourire, mais ce sourire s'effaçait aussitôt, comme s'il n'était qu'une pénible contraction nerveuse.

Pendant qu'Herman se demandait à part lui qu'elle pouvait être la cause de cette singulière manière d'être, il remarqua, à son grand étonnement, que mademoiselle Clémence, lorsqu'elle causait avec son voisin, le chevalier de Saintenoy, parlait beaucoup plus librement et que le sourire ne disparaissait pas sitôt de ses lèvres.

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? Son cœur ne pouvait cependant éprouver aucune sympathie pour ce vieux hobereau teint et maquillé. C'était donc sa présence à lui, Herman, qui seule la rendait confuse. Il le comprenait bien, et même il le trouvait naturel, car la réserve et la discrétion qu'on leur avait imposées devaient être pour la jeune fille une pénible contrainte qui lui enlevait, vis-à-vis de lui du moins, toute liberté d'attitude et de langage.

Quant à lui-même, cette réserve obligée l'aurait peu gêné; mais la conduite de Clémence à son égard le rendait également plus ou moins confus, et il commençait à reconnaître que ce dîner de cérémonie n'aurait rien de bien amusant pour lui.

Pour ne point paraître stupide ou mal élevé, il tenta d'adresser une humble demande à sa voisine la fière douairière Van Langenhove. Elle fit d'abord comme si elle ne l'entendait pas; puis elle lui répondit d'un ton si bref et si sec, que le jeune homme, froissé, se détourna d'elle et parut donner toute son attention aux plats que les valets lui présentaient.

Ne sachant à quoi occuper son esprit, il se mit à regarder autour de la salle à manger et à examiner tout ce qui s'y trouvait.

L'appartement était richement décoré, mais tout ce qui le garnissait avait un cachet d'antiquité. Ni les tentures, ni les rideaux, ni les tapis, ni les meubles, ni la garniture de la cheminée, ni même le surtout et le service de table n'avaient la forme du siècle actuel; rien de tout cela n'était moderne. Dans le fond de la salle, entre quelques portraits de généraux, de gouverneurs et de diplomates, brillait un trophée d'armes composé d'épées, de boucliers, de casques, d'armures et de hallebardes, dont l'aspect évoqua dans l'esprit d'Herman les merveilleux romans de la chevalerie qu'il avait lus dans sa première jeunesse.

Il reporta ensuite ses regards sur la table et lorsqu'il eut également contemplé l'un après l'autre tous les convives, un sourire aigre plissa le coin de ses lèvres. Il se dit en lui-même qu'il se trouvait là dans un milieu où tous, les hommes et les choses, appartenaient à un monde vieilli... Et c'est dans ce monde, si antipathique à sa nature et à son origine, qu'il devrait passer sa vie! Cette pensée le fit frémir : ce fut avec un sentiment de tristesse qu'il reprit son couteau et sa fourchette pour découper le morceau de faisan qu'on venait de lui servir.

Le dîner approchait insensiblement de sa fin et les nobles convives, réchauffés par quelques verres d'un vin généreux, devenaient plus communicatifs. Il y en avait même deux ou trois parmi eux qui commençaient à parler si haut qu'on pouvait les entendre d'un bout à l'autre de la table.

— Eh quoi! madame la douairière, s'écriait le marquis de Hooghe, vous souriez et vous paraissez douter du sérieux de mes paroles? Je répète et j'affirme encore que le comte de Wargnies, dont le portrait pend à la muraille, là, derrière moi, était l'ami intime d'un de mes ancêtres. Ils portaient tous deux, comme pages d'honneur, la traîne de la robe de l'infante Isabelle, à l'occasion de son entrée solennelle à Bruxelles, en 1599. Je trouve cette particularité dans les archives de ma famille.

— Eh bien, soit, marquis, je vous crois, répondit la douairière, mais alors tous les deux auront assurément connu le comte Van Langenhove, qui était attaché en qualité de grand louvetier à la cour de son royal époux, l'archiduc Albert.

L'affaire était en train maintenant. Chacun des nobles invités sut conduire la conversation de telle sorte quelle lui fournît, comme par hasard, l'occasion de mettre sur le tapis ses illustres aïeux. Le chevalier prétendit qu'en 1512, à la bataille de Pavie, un Saintenoy aida à faire prisonnier François Ier, roi de France.

Un comte Van Elsdorp avait été présent, en 1419, à l'assassinat de Jean-sans-Peur, à Montereau.

Et, remontant plus haut encore dans l'histoire du temps passé, le baron de Moersbeke soutint

qu'en 1270, un de ses ancêtres avait été au siège de Tunis avec saint Louis, et qu'il aida même à fermer les yeux du roi, lorsque celui-ci fut emporté par la peste.

On raconta des exploits héroïques; on parla de services éclatants rendus à la patrie, de batailles gagnées, de traités de paix conclus, et de plus personne n'oublia de rappeler les illustres alliances de sa race, pour prouver qu'il était en possession d'un nombre respectable de quartiers de noblesse. Ils mettaient dans le dénombrement de ces particularités tant d'amour-propre et d'animation, qu'ils ne trouvaient ni le temps ni l'occasion de parler d'autre chose, même pour les demoiselles, qui n'écoutaient peut-être pas sans ennui cette leçon d'histoire et de généalogie.

M. Steenvliet, au contraire, semblait s'amuser beaucoup, et ne se privait point, dans son imperturbable attention, de manifester de temps en temps son approbation par de petits cris admiratifs. L'amitié du baron d'Overburg et ses vins vieux l'avaient mis en belle humeur.

Il n'en était pas de même de son fils : celui-ci, assis entre la hautaine douairière, — qui se comportait comme si elle avait complètement oublié qu'il était assis à côté d'elle, — et une fillette, une enfant, qui paraissait avoir peur de lui, était dans un grand embarras pour se donner une contenance. D'ailleurs, quoique les causeurs ne le fissent certainement pas avec intention, tout ce qu'il entendait était une désapprobation implicite, mais sévère, de son futur mariage, et une pénible humiliation pour lui qui, en fait d'ancêtres, ne pouvait en produire d'autres que son grand-père, lequel avait été également un simple maçon.

Il remarqua que Clémence ne ressentait pas moins que lui les piqûres que leur faisaient ces vantardises sur les naissances illustres et les nobles alliances. La jeune fille, depuis le commencement de cet entretien, était devenue beaucoup plus triste, malgré les compliments flatteurs que ne cessait de lui adresser le cérémonieux chevalier de Saintenoy. Herman entendit même Clémence répondre à une question du chevalier qu'elle ne se sentait pas très bien, et qu'elle avait un peu mal à la tête.

Précisément le marquis de Hooghe venait de prétendre qu'il pouvait prouver qu'un de ses ancêtres était monté sur les murs de Jérusalem en même temps que Godefroid de Bouillon, lorsque le sire Van Dievoort s'écria en riant :

— Bah! tout cela, c'est des sottes histoires! Que m'importe que mes ancêtres aient ou n'aient pas été louvetiers, ambassadeurs ou porte-queue de Charlemagne ou de Jacqueline de Bavière? On est ce qu'on est, et non pas ce que d'autres ont été avant nous. Si l'un de nous était venu au monde à Constantinople, il aurait certainement été Turc. Nous, les Dievoort, nous sommes Bruxellois de père en fils. En 1700, mes parents étaient encore tisserands. Mon grand-père était, en 1740, doyen de sa corporation, et parce que sa grande fortune lui permit de tirer d'embarras le prince de Kaunitz, chancelier de Marie-Thérèse, l'impératrice lui octroya des lettres de noblesse. Oui, oui, je descends d'une famille d'ouvriers, et je m'en vante.

Un vif murmure de désapprobation accueillit cet étrange langage. Ceux qui avaient quelque chose à attendre de la succession de M. van Dievoort se taisaient et dévoraient leur dépit. Mais ceux qui étaient entièrement indépendants ne lui ripostèrent qu'avec plus d'indignation.

— Dites tout ce que vous voudrez, répondit-il avec chaleur, les mérites personnels sont les plus beaux titres de noblesse. Voici M. Steenvliet, qui possède beaucoup de millions. Il a commencé par être ouvrier... maçon, je crois. Eh bien, personne ne lui a rien laissé; par sa propre intelligence, par son propre travail, il a gagné sa grande fortune. C'est à des hommes tels que lui que j'accorde surtout mon estime... et pour preuve, voici ma main, monsieur Steenvliet, la main d'un véritable ami.

L'entrepreneur, touché jusqu'au larmes, saisit la main qui lui était tendue, et la serra avec reconnaissance.

Le dépit, l'indignation ou le regret se lisaient sur la figure de tous les autres. Mais le sentiment des convenances les empêchait de donner cours à leur colère à voix haute. La vieille douairière grommelait à voix basse qu'on l'avait entraînée dans un affreux piège; le comte Van Elsdorp murmurait que la place n'était pas tenable pour un gentilhomme qui se respecte; M. d'Overburg était confus et consterné.

Heureusement la baronne avait mieux conservé sa présence d'esprit. Elle jeta un coup d'œil à travers la table, et voyant que l'on était à la fin du dessert, elle se leva et pria les convives de la suivre dans un autre salon pour prendre le café. Elle interrompit ainsi cette conversation pleine de dangers.

Dans le salon, où le café était servi, le sire Van Dievoort fut bloqué dans un coin par ses contradicteurs les plus acharnés et la discussion parut y continuer, quoique sur un ton plus calme.

Madame d'Overburg fit asseoir sa fille près d'elle, et montra à Herman un siège à côté de Clémence, en l'invitant d'un signe à y prendre place.

Bien qu'il en eût peu d'envie, il obéit par politesse, et adressa, avec une grande liberté d'esprit, quelques phrases banales à la jeune fille.

D'abord elle parut frémir, et ce qu'elle répondit n'était pour ainsi dire qu'un inintelligible murmure. Mais lorsqu'elle s'aperçut que le fiancé qu'on lui destinait ne parlait que de choses indifférentes, et qu'elle crut être assurée qu'elle n'avait à redouter de sa part ni avances, ni paroles indiscrètes, son inquiétude se dissipa complètement.

A partir de ce moment la jeune fille se montra fort aimable pour lui, et parut prendre plaisir à sa conversation, — ou peut-être ne le feignait-elle que par pure politesse.

Ce qu'ils se disaient ne signifiait pas grand'-chose; ils parlaient du mauvais temps, des prochaines courses de chevaux, du dernier Longchamps et des modes nouvelles qu'on y avait remarquées. Prenaient-ils plaisir à se trouver ensemble? Il eût été difficile de le dire. Quoi qu'il en fût, il y avait près d'une demi-heure qu'ils étaient en conversation suivie, lorsque la baronne jugea probablement qu'il était temps d'interrompre poliment ce long entretien qui pouvait blesser ses parents. Elle se leva et dit à Clémence :

— Venez, ma fille, M. Herman nous excusera, la douairière nous a déjà deux fois fait signe qu'elle a quelque chose à nous dire.

En achevant ces mots elle s'éloigna avec Clémence pour se rendre auprès de la vieille madame Van Langenhove.

Herman comprit parfaitement ce que cela signifiait; on lui avait accordé cette courte conversation avec sa future femme par bienveillance, par condescendance pure; mais maintenant c'était assez, il ne pouvait plus, sans inconvenance, causer avec Clémence de toute la soirée.

Pour se donner une contenance au milieu de la noble compagnie, il se tourna successivement vers Alfred, vers chacune de ses sœurs, et même vers quelques-uns des vieux gentilshommes; mais tous lui répondirent à peine par un oui ou par un non et se détournaient le plus vite possible dès qu'ils le pouvaient sans se montrer grossiers.

Cela le blessa profondément et fit descendre comme un sombre nuage sur son esprit; mais ce qui l'attristait plus encore, c'était de voir que son père s'était laissé entraîner par M. Van Dievoort à prendre part à la discussion sur la noblesse de naissance et les mérites personnels. Il entendait même son père déclarer hautement qu'il était fier d'avoir été un ouvrier; et il remarqua en même temps que le comte Van Elsdorp, le marquis de Hooghe et la douairière Van Langenhove, mécontents et dépités, rapprochaient leurs trois vénérables têtes comme pour comploter quelque chose.

Le comte sortit du salon presque à la dérobée, et rentra de même un instant après.

Quelques minutes plus tard un valet ouvrit la porte et annonça :

— Les voitures de M. le comte, de M. le marquis et de madame la douairière sont avancées.

Le baron d'Overburg pâlit. C'était une conspiration pour lui faire sentir qu'il avait eu tort de réunir ses parents avec des gens de basse extraction et de mauvais esprit. Néanmoins, par politesse, il s'efforça de retenir le comte et le marquis, et eux, par convenance, exprimèrent le sincère regret qu'ils éprouvaient de devoir le quitter si tôt; mais la pluie, l'obscurité, l'orage qui menaçait et le mauvais état des chemins, les forçaient de prendre congé plus vite qu'ils n'auraient voulu.

Et en effet, après avoir serré la main à tout le monde, excepté au sire Van Dievoort, à M. Steenvliet et à son fils, qu'ils se bornèrent à saluer d'un simple mouvement de tête, ils sortirent du salon... Quelques minutes après, un bruit de roues roulant sur le pavé annonça que les voitures s'éloignaient du château.

Le baron d'Overburg prit M. Steevliet à part pour le convaincre que les paroles imprudentes de M. Van Dievoort étaient la seule cause du brusque départ de ses orgueilleux parents. Il n'eut pas beaucoup de peine à persuader l'entrepreneur, car celui-ci se sentait si heureux et si fier de sa belle soirée, passée au milieu de convives d'une naissance illustre, qu'il eût supporté de bien plus graves offenses sans pouvoir ou sans vouloir les remarquer.

Pendant ce temps, Herman, à la clairvoyance duquel rien n'échappait, se tenait dans un coin, réfléchissant à tout ce qui venait de se passer. Il souriait lorsque quelqu'un lui adressait la parole; il causa même un court instant; mais il avait la honte et l'amertume au fond du cœur.

En ce moment le valet cria de nouveau :

— La voiture de M. le baron de Moersbeke est attelée.

Pendant que chacun s'approchait de ce gentilhomme pour lui souhaiter un bon retour et lui manifester le regret de le voir partir de si bonne heure, Herman rejoignit son père et lui dit tout bas :

— Il est temps que nous partions d'ici, mon père; tout le monde s'en va; nous ne pouvons pas rester les derniers, cela ne serait ni poli, ni digne. Je vous en prie, permettez-moi de faire atteler notre voiture.

L'entrepreneur fit d'abord quelques objections, mais il se laissa bientôt persuader, et donna à son fils l'autorisation demandée.

— Vous aussi, mon bon monsieur Steenvliet, vous voulez déjà nous quitter? lui dit le baron d'Overburg. Cela me fait beaucoup de peine, croyez-le bien. Mais vous avez peut-être raison.



Il marcha droit vers l'homme. (Page 19.)

Des éclairs commencent à briller à l'horizon ; il y a un nouvel orage dans l'air. Mais il est encore bien loin, et vous pourrez être chez vous avant qu'il éclate.

M. Steenvliet et son fils prirent congé, Clémence tendit la main à son futur, et lui souhaita le bonsoir d'un air fort aimable. Peut-être était-ce seulement la joie de le voir partir qui illumina pour la première fois son visage d'un sourire qui n'avait rien de contraint.

Lorsque Herman eut pris place à côté de son père dans la voiture, et qu'ils se furent éloignés du château de quelques centaines de mètres, M. Steenvliet se mit à exalter le bonheur qui attendait son fils lorsqu'il serait membre d'une si noble famille.

Herman balbutia une timide dénégation.

— Quoi, vous ne serez pas heureux ? s'écria l'entrepreneur étonné.

— Je ne le crois pas, mon père, répondit le jeune homme.

— Pas encore content d'une pareille femme ? Vous voudriez peut-être épouser une reine !

— Non, je voudrais vivre au milieu de gens qui ne nous regarderaient pas de si haut.

— Allons, allons, tout ça c'est des enfantillages, mon fils. Mademoiselle Clémence n'est-elle pas une fille charmante, aimable et spirituelle ?

— Ce n'est pas de Clémence que je veux parler mon père.

— De qui, alors ?

— De ses parents, qui ont assez montré qu'ils nous considèrent comme des intrus, comme des ouvriers parvenus, dont le contact les blesse et les humilie.

— Ah çà ! Herman, sur quelle épine avez-vous donc marché ? Ces nobles seigneurs m'ont témoigné beaucoup d'estime et d'amitié. J'en étais même

confus. Pensez donc! j'étais à la place d'honneur au milieu de tous ces comtes et barons! Les millions sont aussi une noblesse, mon fils.

Le jeune homme, sentant bien que le moment était mal choisi pour faire part à son père de ce qu'il avait remarqué et de la façon dont il jugeait la situation, s'étendit au fond de la voiture.

— J'ai la tête un peu lourde et je suis très fatigué, dit-il. D'ailleurs le bruit des roues couvre à moitié le son de vos paroles. Laissez-moi donc reposer un peu, mon père, je vous en prie. Demain je vous dirai quelles réflexions ce dîner a fait naître dans mon esprit.

— Le baron d'Overburg possède une excellente cave. Vous avez peut-être bu un verre de trop, Herman?

— J'ai passablement bu, mon père.

— Et cela vous alourdit? Moi, au contraire, le bon vin me regaillardit. Il me semble que je n'ai pas trente ans... Mais vous ne m'écoutez pas, je crois... Allons, allons, dormez donc, si vous pouvez.

Herman ne répondit pas, et son père continua à se réjouir à part lui de l'honneur et du plaisir dont il avait joui ce soir-là.

VIII

Le lendemain, en causant avec son père de ce dîner de cérémonie, Herman décrivit l'étrange et blessante conduite des nobles convives à leur égard, et s'efforça de le convaincre que s'il épousait mademoiselle d'Overburg, ce mariage l'exposerait pendant toute sa vie aux mêmes humiliations. Quant à Clémence elle-même, il n'avait aucun mal à dire d'elle. Elle paraissait être, en effet, une douce et aimable fille; mais quel que pût être son sentiment actuel relativement à cette union, plus tard elle la regretterait comme une irréparable erreur.

Toutes ses raisons, si fondées qu'elles fussent, restèrent sans effet sur l'esprit de son père, qui, toujours également heureux et fier de la réception qu'on lui avait faite, était devenu aveugle pour tout ce qui pouvait jeter une ombre sur son horizon, et il ne voyait que le brillant avenir réservé à son fils. Herman n'allait-il pas, en qualité de membre de l'antique maison des Overburg, vivre sur un pied d'égalité avec des barons et des comtes? L'orgueilleux père le croyait du moins, et c'était pour lui le seul point intéressant; tout le reste lui importait peu, et il expliquait l'hésitation d'Herman par ce sentiment naturel à tout jeune homme au moment où il va échanger sa liberté contre l'état de mariage. En tous cas, les millions paternels préserveraient Herman de toute humiliation, et avec une charmante et douce fiancée comme Clémence, il lui paraissait impossible que son fils ne fût pas heureux.

Herman reconnut en lui-même que rien ne pourrait détourner son père de son idée préconçue, et que tous les efforts qu'il pourrait faire pour y parvenir, n'auraient d'autre résultat que de l'attrister inutilement. Il cessa donc de lui faire des objections, et l'assura que, malgré tout, il se soumettrait à son désir, et ne refuserait pas la main de Clémence.

Son père le remercia par une énergique et tendre poignée de main.

Quelques jours plus tard, le baron d'Overburg rendit visite à M. Steenvliet pour lui apprendre qu'il avait conduit Clémence au château d'une de ses tantes dans les environs de Liège, et qu'elle y resterait jusqu'à ce que son parrain, le marquis de la Chesnaie, revînt de Monaco.

Cette nouvelle surprit l'entrepreneur et lui inspira de la méfiance; mais le baron lui fit comprendre que le départ de Clémence n'était pas seulement exigé par les convenances, mais qu'il était même nécessaire pour la bonne réussite de leurs projets. En effet, si leurs intentions relativement au mariage de leurs enfants devaient être connues avant le retour du marquis, celui-ci s'en trouverait peut-être blessé, et en tout cas cela lui déplairait fort. Si Herman faisait des visites répétées au château d'Overburg, il serait impossible de cacher le secret aux domestiques. D'ailleurs, les rencontres d'Herman et de Clémence, pendant qu'ils étaient encore obligés de se taire sur l'unique chose qui les préoccupait, ne pouvaient être que contraintes et par conséquent pénibles. Ils se reverraient avec d'autant plus de plaisir quand le consentement du marquis leur donnerait toute liberté de parler de leur futur mariage.

Comme M. Steenvliet avait une confiance sans bornes dans la loyauté du baron, il se laissa facilement convaincre. L'éloignement momentané de Clémence lui apparaissait même comme une circonstance favorable; car de cette façon son fils n'aurait plus de nouveaux griefs qui le feraient hésiter dans ses bonnes résolutions.

Herman ne se montra ni étonné, ni attristé de l'absence de la jeune fille. Le père et le fils résolurent donc unanimement d'attendre patiemment et avec confiance le retour du marquis. Trois ou quatre semaines seraient d'ailleurs bien vite passées.

Herman n'allait au club que tous les deux jours, n'y consommait presque rien, et rentrait au logis très tôt dans la soirée.

A la fin de la première semaine, le fils du ban-

quier Dalster l'invita à venir, au château de son père, admirer un jeune poulain de grande espérance, invitation qu'Herman accepta avec empressement et même avec joie. Plus d'une fois déjà il s'était senti porté à aller voir encore une fois Jean Wouters et sa famille; mais la crainte d'être indiscret, d'abuser de leur accueil amical, — peut-être la conscience du danger qu'il pouvait faire courir à la bonne réputation de Lina, — l'avait toujours retenu. Mais maintenant, croyait-il, l'invitation de M. Dalster lui offrait une occasion plausible.

Au jour fixé, il descendit à Loth, et se dirigea par des chemins détournés vers le château du banquier, pour éviter de passer devant *l'Aigle d'or*.

Après avoir admiré le beau poulain et les autres chevaux dans les belles et vastes écuries de M. Dalster, il trouva un prétexte pour quitter le château.

Son intention, telle qu'il se l'avouait à lui-même, était uniquement de dire en passant un petit bonjour à la veuve Wouters et à sa fille... mais lorsqu'il se présenta dans leur demeure, l'accueil amical qu'il y reçut lui fit bientôt oublier sa résolution.

Durant près de deux heures il resta là, toujours prêt à s'en aller, et toujours retenu par la douce et gaie causerie de Lina.

De quoi parlait-elle si joyeusement, ce qui le faisait rire de si bon cœur, quel sentiment était la source de la bonne humeur et du contentement qui brillaient dans leurs yeux serait chose difficile à expliquer. Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Pour Lina, c'était sans doute la présence du compagnon des jeux de son enfance, et la conviction flatteuse que lui, qui l'avait sauvée un jour de la mort, serait à son tour sauvé d'un grand danger par ses conseils à elle, la pauvre fille de paysans. Aussi se montrait-elle on ne peut plus aimable envers lui, pour lui donner le courage de persévérer, et pour l'armer contre l'entraînement de plaisirs bruyants.

Pour Herman, ce n'était pas autre chose que le besoin, qu'il éprouvait au fond du cœur, de revivre par le souvenir les beaux jours de son heureuse enfance. Ces gens simples, leur bonté naïve, leur langage sans apprêt, l'humble petite maisonnette, le verger, l'étable; tout ce qu'il voyait, entendait là, lui parlait du temps où son grand-père et sa mère étaient encore de ce monde, et où le monde lui apparaissait, à lui, l'innocent enfant gâté par cette double affection, comme un paradis que des nuages ne devaient jamais assombrir.

Il n'était donc nullement étonnant qu'Herman eût inventé, trois jours plus tard, un nouveau prétexte pour leur rendre visite, et que ces visites devinssent de plus en plus fréquentes sans que personne, pas même le vieux charpentier, y vît le moindre mal.

Herman Steenvliet, au contraire, avait compris dès sa seconde visite qu'il pouvait compromettre la bonne réputation de Lina, si quelqu'un remarquait qu'il venait si souvent dans la petite maison de Jean Wouters. Aussi, désireux de préserver la jeune fille de ce danger, il avait calculé avec le plus grand soin les moyens de tenir ses visites aussi cachées que possible.

Tantôt il allait en chemin de fer jusqu'à Ruysbroeck, à Loth ou à Hal, choisissait rarement le même chemin pour se rendre à la demeure de Jean Wouters et épiait, à cet effet, le moment où il n'y avait personne dans les environs. Il lui était très facile d'atteindre ce but, parce que des chemins creux très profonds coupaient la campagne de tous les côtés.

Il croyait en toute sincérité n'être poussé à prendre ces précautions que par la crainte de voir son amie d'enfance compromise par ses visites réitérées, si elles étaient connues, et d'être privé lui-même, par le fait, du calme et doux plaisir qu'il éprouvait à se trouver dans la société de ces gens simples...

Mais, dans le courant de la troisième semaine, une lumière inquiétante se fit dans son esprit, non pas tout à coup, mais petit à petit, insensiblement et pour ainsi dire malgré lui; car bien qu'il essayât de se dissimuler la vérité à lui-même, le bandeau lui tomba des yeux... Non, ce qui l'attirait avec une force irrésistible vers la maisonnette de Jean Wouters, ce n'était pas seulement l'accueil amical des habitants; ce qui faisait battre son cœur sous le pur regard de Lina, ce n'étaient pas seulement ses souvenirs d'enfance; un autre sentiment plus intime, plus profond, plus puissant, avait envahi son âme. Il ne pouvait le méconnaître, sa conscience le lui criait tout haut : il aimait Lina.

Sous l'influence de cette découverte, il passa plusieurs jours dans un grand trouble d'esprit; il marchait la tête basse, soupirant et tremblant, et luttant contre cette idée pénible que le devoir lui commandait de cesser désormais ses visites chez le vieux charpentier.

En effet, quelles conséquences une pareille inclination pouvait-elle amener? La bonne renommée, l'honneur de l'innocente jeune fille compromis, son angélique bonté récompensée par une tache ineffaçable, et peut-être la paix de son cœur troublée pour jamais.

Il se disait bien parfois en lui-même qu'il renoncerait volontiers à tout, à l'héritage de son père et à la considération du monde, pour pouvoir faire

de Lina sa femme, et pour pouvoir passer sa vie avec elle dans la solitude et l'obscurité... Mais ce n'était qu'un vague souhait de son cœur, et il le refoulait chaque fois en lui-même avec un sourire amer.

Car il n'y fallait point penser. Lui, l'héritier de plusieurs millions, qui devait se marier avec une jeune fille de haute naissance, oserait-il jamais exprimer le désir d'épouser la fille d'un pauvre artisan? Le moindre mot sur ce sujet ferait éclater son père d'une légitime colère, et le rendrait probablement malade... Et combien serait-il raillé et plaisanté, ce pauvre père, par ses amis et connaissances, qui savaient tous parfaitement que l'ambition et l'orgueil de sa vie entière était l'élévation de son fils unique.

Non, non, il n'y avait pas d'hésitation possible; le devoir était évident. Si quelqu'un devait souffrir, cruellement souffrir peut-être à cause de l'erreur de ses sens, ce serait lui seul, lui Herman. Heureusement pas un mot, pas un geste de sa part, — il le croyait du moins — ne pouvait avoir trahi le secret de son âme: il était donc libre de tenir ce secret caché pour tout le monde et pour toujours.

Sa résolution était irrévocablement prise : il ne retournerait plus à la maisonnette de Jean Wouters; il attendrait patiemment le retour du marquis de la Chesnaie, accepterait Clémence pour femme, et, dans sa nouvelle situation, il oublierait insensiblement le sentiment qui lui tenait si fort au cœur.

Il persista dans cette bonne résolution, bien que d'autres idées vinssent continuellement l'assaillir et que l'image de Lina, qu'il s'efforçait vainement de chasser, fût toujours devant ses yeux.

Ah! combien la victoire est difficile à remporter dans ces luttes contre notre propre cœur! Le pauvre jeune homme résista courageusement pendant quatre jours, au bout desquels son énergie et sa volonté succombèrent sous l'attraction irrésistible.

Ne plus revoir Lina, jamais, jamais, plus une seule fois, cela était au-dessus de ses forces : mais il se dissimula à lui-même sa défaite et essaya de rassurer sa conscience par la certitude que, s'il voulait retourner encore une fois à la maisonnette de Jean Wouters, c'était uniquement pour colorer son éloignement de l'un ou de l'autre prétexte aux yeux de ces braves gens, et en même temps pour prendre définitivement congé d'eux. Il ne pouvait pas décemment, après avoir été accueilli avec tant d'amitié et de cordialité, s'éloigner tout à coup sans adieu et sans un seul mot d'explication.

A la suite de cette résolution nouvelle, il monta en chemin de fer et descendit à la station de Loth.

A peine avait-il marché pendant quelques minutes dans le chemin creux, qu'il s'arrêta en secouant la tête d'un air pensif. Qu'est-ce qui le faisait hésiter ainsi tout à coup? Pourquoi son cœur battait-il si violemment? Pourquoi frissonnait-il comme un coupable?

Ah! il le sentait bien : Lina n'était plus la même pour lui; elle n'était pas seulement la compagne des jeux de son enfance, dont la présence était pour lui la source des plus doux souvenirs de son passé; non, c'était une femme pour laquelle il nourrissait une secrète mais puissante affection; ses yeux, sa réserve, sa timidité même ne trahiraient-ils pas ce qui se passait dans son cœur? Et comment supporterait-il maintenant le clair regard de la jeune fille?

Retourner sur ses pas?... Il ne pouvait pas s'y décider. Il y avait déjà six jours que les braves gens ne l'avaient pas vu. Sans doute ils étaient inquiets et se demandaient les motifs de sa longue absence; il ne pouvait pas se dispenser d'aller les rassurer. D'ailleurs il y avait un moyen de prévenir toute impression désavantageuse; c'était de prétexter qu'il était très pressé, d'abréger sa visite autant que possible, et de ne pas même consentir à prendre un siège.

Il poursuivit rapidement son chemin sous l'influence de ces idées, et il approcha bientôt de la demeure du père Wouters.

Lina était dans le jardinet devant la maison, près du puits; elle était occupée à puiser de l'eau. A peine eut-elle aperçu le jeune homme, qu'elle leva les bras et se mit à battre des mains si joyeusement que sa mère accourut au bruit. Elle aussi accueillit Herman avec les plus vives démonstrations de joie.

— Entrez, entrez donc, monsieur Herman Steenvliet, dit la veuve en le prenant familièrement par le bras. Ah! que vous nous avez inquiétés en restant si longtemps sans venir nous voir et sans nous donner de vos nouvelles! Lina était bien triste depuis deux ou trois jours.

— Triste? de mon absence? murmura Herman.

— Oui, certes, fort triste, répondit la jeune fille, Nous craignions que vous ne fussiez tombé malade. Pensez donc, monsieur Herman, nous avons prié pour vous tous ensemble; mais Dieu soit loué! notre inquiétude n'était pas fondée? Vous n'avez pas l'air malade du tout : cela me rend si joyeuse que j'ai des envies de chanter.

— Ce n'est pas seulement l'incertitude au sujet de votre santé qui nous rendait inquiètes, ajouta la veuve. Une autre idée nous effrayait; grand-père supposait que vous vous étiez encore une fois laissé... comment dirai-je... entrainer à l'*Aigle d'or* par ces jeunes messieurs qui... Vous me com-

prenez bien, n'est-ce pas, monsieur Steenvliet?

— En effet, mes bons amis, je vous comprends, dit le jeune homme avec un sourire de reconnaissance. Heureusement vos craintes étaient également mal fondées sous ce rapport-là. Je ne sais comment expliquer cela, mais vos bons conseils, vos paroles d'encouragement, votre douce compagnie m'ont inspiré un profond dégoût pour ces dissipations et ces plaisirs bruyants. Quoi qu'il advienne de moi par la suite, je n'oublierai jamais que c'est vous qui, par votre amitié désintéressée, m'avez détourné du chemin du vice où sans cela je me serais perdu définitivement...

— Aussi, monsieur Herman, vous ne pouvez plus rester si longtemps sans venir nous voir, interrompit la jeune fille. Quand nous restons tant de jours sans vous voir, il nous vient tout de suite des idées noires, des inquiétudes. Si vous vous laissiez entraîner de nouveau à *l'Aigle d'or* par vos riches amis, quel malheur!

— Si ce n'est que cette crainte qui vous fait désirer ma présence, soyez pleinement rassurée, Lina. Mais aujourd'hui je suis venu pour...

— Ce n'est pas cette crainte seule, répliqua la mère Wouters. Avouez-le franchement, Lina : dès que deux ou trois jours se sont passés depuis la dernière visite de M. Steenvliet, nous ne savons plus ce qui nous manque. Nous allons constamment sur la porte pour voir s'il ne vient pas, et nous ne parlons que de vous, monsieur. Vous êtes si bon, vous avez tant d'esprit, et l'on a tant de plaisir à vous entendre parler! Dans notre solitaire et tranquille existence, votre présence n'est pas seulement un grand honneur, c'est aussi un grand bonheur pour nous. Ah! si vous deviez tout à coup cesser de venir ici, il me semble que nous le regretterions longtemps.

Herman avait eu sur les lèvres l'annonce d'une séparation définitive, et il avait déjà commencé à prononcer les premiers mots d'adieu, mais la force lui manqua pour affliger si cruellement ces braves gens. Vaincu, il se laissa tomber sur la chaise qu'on lui offrait vainement depuis qu'il était entré, et écouta, avec une délicieuse émotion, les témoignages d'amitié et de dévouement dont les deux femmes l'accablaient à l'envi.

D'abord il répondit aux questions pleines de sollicitude de la jeune fille, qu'en effet il se sentait un peu indisposé, et qu'il avait un gros mal de tête, il ne pourrait donc pas rester longtemps; d'ailleurs, des affaires urgentes le rappelaient à la maison.

Mais sa volonté et son courage ne résistèrent pas au charme magique de l'aimable conversation de Lina. L'innocente fille, pensait-il, ne pouvait pas soupçonner ce qui le troublait si profondément en sa présence. Il n'y avait donc pas de danger immédiat. S'il ne trouvait pas la force de lui dire de vive voix adieu pour toujours, il chercherait un autre moyen, dût-il le lendemain écrire une lettre à ce sujet à Jean Wouters.

Bientôt il eut oublié complètement ses bonnes résolutions, et se livra sans arrière-pensée au bonheur de regarder et d'écouter encore une fois Lina aussi longtemps que possible. C'était la dernière, pensait-il.

C'est ainsi qu'il se fit que deux grandes heures s'étaient déjà passées avant que Herman songeât à quitter ces braves gens.

Il se leva et hésita un instant : l'idée lui venait encore une fois de leur déclarer qu'à son grand chagrin il se voyait contraint de leur dire adieu pour longtemps; mais Lina et sa mère l'empêchèrent d'exprimer son intention, en le suppliant toutes deux de ne plus rester plusieurs jours sans venir les voir. Elles lui demandèrent avec de si vives instances de leur épargner ce chagrin, que Herman retombant dans sa précédente irrésolution, s'en alla en balbutiant une promesse vague de donner satisfaction à leur ardent désir.

Lorsqu'il eut dépassé la haie qui servait de clôture au petit jardinet devant la maison, il remarqua avec une certaine surprise un homme qui se tenait caché derrière un des arbres du chemin, et qui paraissait l'espionner.

Cette supposition le blessa et l'effraya en même temps; il marcha droit vers l'homme qui se cachait ainsi, pour lui demander compte de sa hardiesse. Mais l'homme en le voyant venir, poussa un grand éclat de rire, et s'enfuit à toutes jambes dans la direction du village. Herman avait reconnu dans cet espion Pauw le tortu, le domestique de *l'Aigle d'or*. Il en fut très contrarié, car il devinait ce qui s'était passé, et il prévoyait ce qui allait se passer encore. Quelqu'un devait avoir remarqué ses visites dans la maison de Jean Wouters, et cela était probablement venu aux oreilles du père Mol, l'aubergiste. Celui-ci, aigri contre Herman Steenvliet parce qu'il ne voulait plus venir à *l'Aigle d'or*, avait envoyé son garçon pour s'assurer de la vérité de la nouvelle.

Quelle en serait maintenant la conséquence? Mol et ses filles ne pouvaient pas se venger sur lui; il était au-dessus de leurs atteintes. Mais Lina, la pauvre Lina? Combien il leur serait facile de ternir la réputation de la noble et pure jeune fille par de méchantes insinuations et des faux bruits!

Et que pouvait-il, lui, l'unique cause de tout le mal, que pouvait-il pour défendre son innocente amie contre la calomnie? Rien, hélas!

Ces pénibles pensées lui gonflaient le cœur. Ce fut en soupirant tout bas et en se plaignant de son

sort, qu'il s'éloigna et disparut entre les hauts escarpements du chemin creux.

IX

Ce que Herman Steenvliet avait prévu ne tarda pas à se réaliser. Dès le lendemain déjà les gens du village se réunissaient par petits groupes et se parlaient mystérieusement à l'oreille avec une expression de doute et d'indignation. On levait les bras au ciel, on déplorait la corruption du siècle, on poussait des hélas! hypocrites au sujet de la honte et du scandale qui rejaillissaient sur la commune, mais tout cela si bas, si bas, qu'à un pas de distance il eût été impossible d'entendre ce qui se disait.

Et il en était de même partout : dans les maisons, dans les rues, dans les champs. Tout le monde savait que Lina Wouters recevait presque tous les jours la visite d'un jeune monsieur de la ville, d'un de ces riches dissipateurs qui précédemment avaient mené une vie de polichinelle à *l'Aigle d'or*.

Sans doute, l'aubergiste Mol et ses filles n'étaient pas étrangers à la diffusion de ce bruit; mais comment, en moins d'un jour, pouvait-il avoir pénétré jusqu'au fond des maisons les plus isolées du village, puisque personne ne l'exprimait à haute voix, et qu'on se le disait seulement à l'oreille.

Telle est la nature de la médisance : en apparence une parole de pitié, murmurée à voix basse, sur les défauts du prochain; mais en réalité un monstre invisible, un serpent ailé qui s'avance avec la rapidité de l'éclair, et verse dans tous les cœurs, même dans les plus nobles, le venin qui doit souiller l'honneur ou empoisonner la vie d'une victime souvent innocente.

La médisance se transforme rapidement en calomnie : on ne peut pas toujours rester dans le vague. Il faut que les choses aient un nom. Aussi, c'était chose étonnante, ce que l'on racontait déjà, dès le troisième jour, sur le compte de Lina Wouters et du jeune monsieur de la ville : et comme chacun y ajoutait de son propre chef quelque détail inédit, il était à craindre qu'avant la fin de la semaine, la jeune fille ne fût, aux yeux de tous, assez coupable pour mériter d'être chassée du village à coups de pierre.

Comme d'ordinaire, les victimes de la calomnie étaient les seules personnes qui, jusque-là, n'avaient rien appris des bruits qui couraient. S'amuser à dire du mal d'autrui, c'était un plaisir que les villageois voulaient bien se donner; mais assumer vis-à-vis de ceux qu'ils calomniaient la responsabilité de cette mauvaise action, ils ne l'osaient pas...

Ce matin-là, Jean Wouters était dans l'atelier de son maître, occupé à travailler à son établi de menuisier, et maniant la varlope avec ardeur. Deux autres charpentiers étaient derrière lui dans un coin, en train d'ajuster les ais d'une porte. Ils regardaient du coin de l'œil leur camarade aux cheveux gris, puis échangèrent un regard d'intelligence et haussèrent les épaules en ricanant à demi, mais sans rien dire.

Jean Wouters souriait en travaillant, et paraissait de la meilleur humeur du monde. Il pensait à Lina, à la joie, à l'orgueil de ses vieux jours. Quelle tendre affection elle lui portait! Pauvre enfant, cœur aimant et généreux, n'avait-elle point, pendant des mois, abîmé ses yeux à faire de la dentelle, pour pouvoir acheter un chapeau neuf à son grand-père, un chapeau si fin et d'une forme si nouvellle, que dimanche, à l'église, bien des gens l'avaient remarqué. Et ce n'était pas encore assez : comme elle savait qu'il aimait à fumer une bonne pipe, elle lui avait fait cadeau, pour son anniversaire d'un gros paquet d'excellent tabac.

Son lot avait été dur sur cette terre. Depuis son enfance, il avait rudement peiné pour gagner son pain quotidien. Il avait perdu de bonne heure sa femme et son fils bien-aimé, et depuis lors il avait lutté plus d'une fois contre le besoin et la maladie; mais cependant, il bénissait Dieu avec une sincère gratitude d'avoir fait rayonner sur ses cheveux blancs l'amour de Lina, comme le soleil sur la neige.

Un joyeux sourire éclairait son visage. Il murmurait précisément le doux nom de sa chère petite-fille, lorsqu'un des apprentis vint lui annoncer que le maître avait quelque chose à lui dire, et le pria de passer dans l'arrière-boutique.

Jean Wouters déposa sa varlope et quitta l'atelier. Dans le corridor il rencontra son patron.

— Vous m'avez fait demander, patron? lui dit-il.

— Oui, suivez-moi, j'ai à vous parler d'une chose importante, répondit le maître charpentier d'un ton dont le sérieux étonna le vieillard.

Lorsqu'ils furent dans l'arrière-boutique, le maître ferma la porte et dit :

— Wouters, vous devinez probablement ce dont je veux vous parler?

— Non, maître, je ne m'en doute pas.

— Quoi! vous n'avez rien appris des bruits qui courent sur votre compte? Tout le village en est plein.

— Quels bruits, maître? Je n'en connais rien.

— Ce sont des bruits terribles; mais je ne crois pas un mot de ces perfides calomnies. Ne vous ai-je pas, depuis de longues années, connu et estimé comme un honnête homme? Ne sais-je pas que vous êtes incapable de faire ou de tolérer des choses

qui pourraient attirer la honte sur vous ou sur la commune?

— J'espère, maître, répondit le vieillard sans s'émouvoir, que je n'ai rien perdu de votre estime. Je resterai honnête jusqu'à mon dernier jour.

— Je n'en doute nullement, Wouters, malgré tout le mal que les méchantes langues racontent de vous.

— Mais dites-moi donc ce qu'on raconte de si terrible contre moi?

— Je n'ose presque pas le répéter, tellement cela paraît méchant et ridicule. Mais c'est mon devoir de vous avertir. Vous savez bien, Wouters, que des jeunes gens de la ville venaient de temps en temps à *l'Aigle d'or*, des dissipateurs, des ivrognes, qui, pour le scandale des habitants, se comportaient là comme une bande de sauvages, sans vergogne et sans foi?

Jean Wouters fit un signe affirmatif.

— Eh bien, savez-vous ce qu'on ose raconter? On prétend qu'un de ces jeunes libertins, un certain M. Steenvliet, vient presque tous les jours dans votre maison, aussi bien pendant que vous y êtes que pendant que vous travaillez ici. Quoique beaucoup de gens soutiennent avoir vu ce M. Steenvliet sortir de chez vous, je ne crois pas que ce soit possible.

— C'est pourtant vrai, dit le vieux charpentier.

— Qu'est-ce qui est vrai?

— Que M. Steenvliet nous honore de temps en temps de sa visite.

— Ciel! ce ne serait donc pas une calomnie! Ce citadin fréquente réellement votre maison, et vous le permettez?

— Mais, cher patron, quel mal y a-t-il à cela?

— Comment, quel mal il y a? C'est vous, Jean Wouters, un homme de soixante-cinq ans, qui me faites pareille question? Pourquoi, pensez-vous, ce jeune monsieur vient-il si souvent chez vous?

— Nous lui avons rendu un service; il vient nous voir par reconnaissance.

— Par reconnaissance? Pour vous témoigner sa gratitude, à vous ou à la mère Anna? répéta le maître charpentier avec un accent d'amère raillerie. Peut-être êtes-vous sincère dans votre croyance; mais, homme simple et naïf que vous êtes, ne comprenez-vous pas ce que veut ce jeune étourneau et ce qu'il vient faire chez vous? C'est un loup; vous avez un tendre agneau dans la maison; il veut le dévorer.

Le vieillard commençait seulement à deviner à qui faisaient allusion les malignes insinuations de son maître. Une expression de mépris plissa ses lèvres, et il répondit d'un ton très calme :

— Ce que d'autres personnes disent de moi ou de notre Lina m'importe fort peu, tant que ma conscience ne me reproche rien; mais que vous, maître, qui avez toujours été bon pour moi, vous paraissiez douter de notre honnêteté, cela me fait de la peine. Le jeune monsieur dont vous parlez se montre chez nous si réservé et si poli, que les gens les plus sévères et les plus scrupuleux ne pourraient rien trouver à redire à sa conduite. Dans tous les cas il n'est pas un étranger pour nous : lorsqu'il était encore enfant, ses parents demeuraient à Ruysbroeck à côté de la maison de mon fils, et alors il jouait tous les jours avec notre Lina.

Le maître charpentier secoua la tête.

— Oui, voilà ce que c'est, murmura-t-il. Le jeune monsieur, le loup vorace, a trouvé là-dedans une occasion de se rapprocher de l'agneau sans défiance... Et vous, Jean Wouters, vous êtes assez innocent pour vous laisser abuser par de pareils prétextes? Hélas! mon ami, je vous plains du fond du cœur. Vous êtes aveugle; vous seul ne savez peut-être pas ce qui se passe; vos yeux s'ouvriront quand il sera trop tard. Ah! si vous saviez ce qu'on raconte dans le village! Ce que beaucoup de gens prétentent avoir vu de leurs propres yeux!

— Eh bien, que raconte-t-on? Je vous en prie, maître, cessez de me parler par énigmes ou par insinuations. Expliquez-vous clairement, dites-moi franchement ce que l'on met à notre charge, je ne crains pas la vérité.

— Tout cela est-il bien vrai, c'est ce que je n'oserais pas affirmer; mais je ne doute pas plus longtemps du terrible danger que vous fait courir votre fatal aveuglement... Voyons, répondez-moi avez sincérité, Wouters. Pendant bien des mois vous êtes allé le dimanche à l'église avec un chapeau usé et bossué, et vous déclariez à qui voulait l'entendre que vous ne pouviez pas en acheter un autre parce que la longue maladie de votre fille vous imposait la plus sévère économie. Il n'y a rien de changé dans votre situation, et cependant vous avez maintenant un beau chapeau à la dernière mode. Comment cela se fait-il?

— Comment cela se fait, maître? dit Jean Wouters en riant. C'est on ne peut plus simple. Notre Lina a travaillé le soir, même la nuit, en dehors des heures ordinaires, à faire de la dentelle, pour gagner un peu d'argent, et quand est venu le jour de mon anniversaire, la brave enfant m'a fait cadeau de ce chapeau.

— Ah! cet argent provient de la dentelle?

— Et d'où proviendrait-il sans cela, maître?

— Et les nouvelles boucles d'oreilles que porte votre petite-fille?

— Quelles boucles d'oreilles? Notre Lina n'en a pas d'autres que celles dont sa grand'mère lui a fait présent à l'occasion de sa première communion.

— Non, non, de nouvelles, de grandes, enrichies de brillants ; on les a vues à ses oreilles pas plus tard que dimanche dernier.

Le vieux charpentier, profondément blessé et indigné, releva la tête et dit :

— Ça, maître, cela va trop loin. Je commence seulement à bien comprendre de quoi l'on nous accuse. On veut dire que nous recevons de l'argent de M. Steenvliet, n'est-ce pas ? Et c'est avec cet argent que notre Lina aurait acheté non seulement mon chapeau, mais aussi de nouveaux pendants d'oreille ? Lina n'a point de nouveaux pendants d'oreille, je l'affirme. Qui donc ose raconter ces méchancetés bêtes ?

— Certainement ces choses-là doivent vous être pénibles, répliqua le maître charpentier. Probablement qu'on vous trompe, et que vous êtes en effet très ignorant de ce qui se passe ; mais c'est un devoir pour moi, comme maître et comme ami, de vous arracher le bandeau des yeux... Attendez, j'ai un moyen de vous convaincre. Lucas, l'apprenti, a vu les boucles d'oreilles. Je vais l'appeler.

Il sortit en achevant ces mots.

Jean Wouters, lorsqu'il fut seul, posa sa main sur son front brûlant et se mit à réfléchir. Il frémissait d'indignation et s'efforçait de prendre assez d'empire sur lui-même pour mépriser cette vile calomnie ; mais un sentiment d'angoisse et de tristesse descendit dans son cœur à l'idée que sa bonne Lina était l'objet des suppositions malveillantes des villageois. Il déplorait comme un malheur qu'Herman Steenvliet eût mis le pied sur le seuil de sa porte.

Le maître charpentier rentra suivi de l'apprenti. Celui-ci ne paraissait pas à son aise et regardait le vieillard avec frayeur.

— Lucas, dit le maître, vous avez vu les nouvelles boucles d'oreilles de Lina Wouters. Attestez-le à son grand-père... N'ayez pas peur, je vous ordonne de dire franchement ce que vous savez et Jean Wouters vous y invite aussi.

— Je n'ai pas vu les boucles d'oreilles, maître, répondit l'apprenti. C'est Mathieu Romyn qui m'en a parlé.

— Et Romyn les a-t-il vues ?

— Il ne les as pas vues non plus.

— Alors qui ?

— Puis-je le dire, maître ?

— Certes, vous devez le dire.

— Eh bien, il y a un marchand de bestiaux de Ruysbroeck qui connait bien Lina. Celui-ci a dit à Mathieu Romyn qu'il a rencontré, il y a huit jours, à Bruxelles, Lina Wouters au bras d'un jeune monsieur. Elle portait une robe de soie comme une demoiselle de la ville, et de grandes boucles d'oreilles qui brillaient comme des diamants. Je n'en sais pas davantage.

Le vieillard était devenu tout pâle et ses lèvres tremblaient ; mais il ne disait pas un mot, et paraissait muet de colère et de chagrin.

Sur un signe du maître l'apprenti sortit.

— Pauvre Wouters, si pareilles choses n'étaient pas des calomnies, comme ce serait terrible. Le soupçon seul est déjà un malheur, n'est-il pas vrai ?

Pour toute réponse le vieux charpentier poussa un cri de désespoir, se laissa tomber sur un siège, cacha sa figure dans ses mains, et se mit à pleurer amèrement.

Après un moment de silence, son maître lui dit :

— Allons, Wouters, consolez-vous. Il n'est probablement pas trop tard pour ramener Lina dans le bon chemin.

— Mais tout est faux, tout ! s'écria le vieillard. Ceux qui répandent ces bruits sont des serpents venimeux qui crachent leur venin sur un ange. Lina est innocente et pure comme l'enfant qui vient de naitre.

— Oui, je le crois ; vous avez peut-être raison mais vous ne pouvez pas en être tout à fait certain. Qu'allez-vous faire maintenant ?

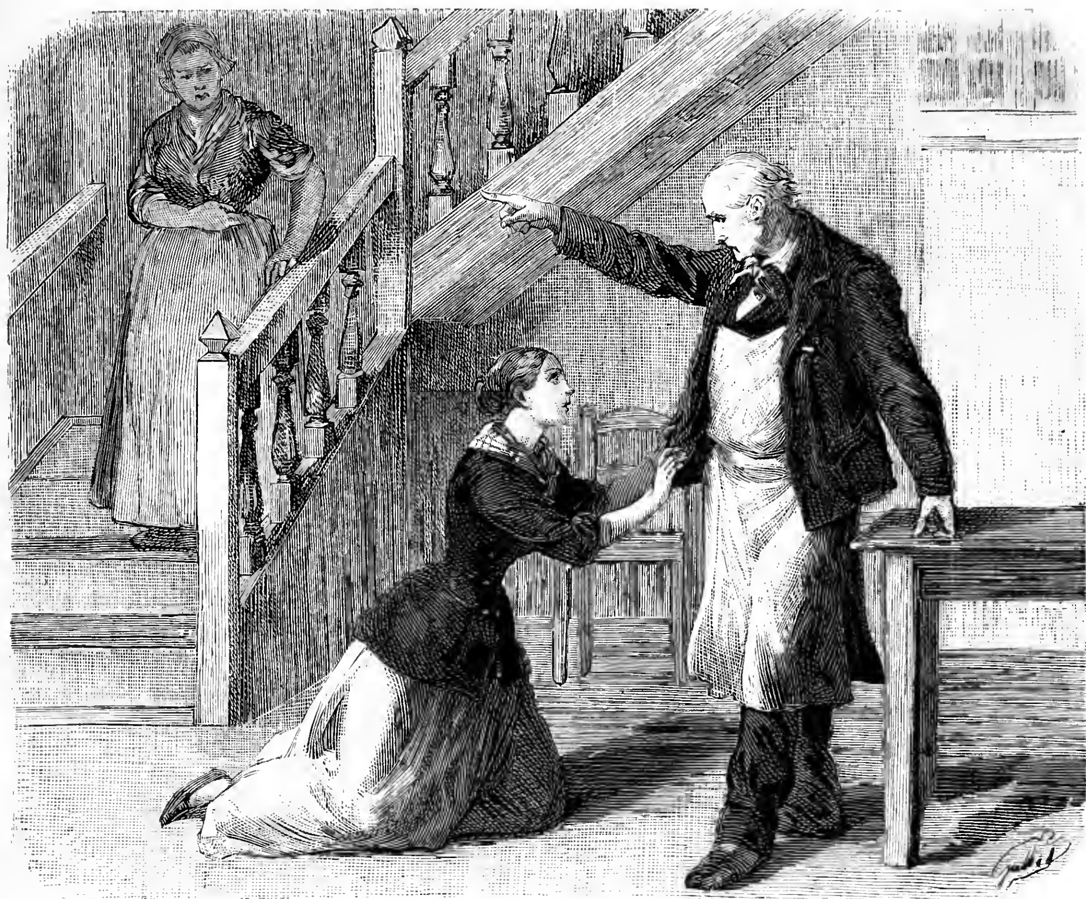
— Je n'en sais rien, maître. Puis-je fermer la bouche aux méchantes gens ?

— Oui, vous pouvez le faire et vous le ferez sans retard. Si vous ne montrez pas en cette circonstance que vous êtes resté réellement un honnête homme, je serais contraint de vous donner congé. Qui aime la honte doit la porter lui-même sans faire peser sur les épaules d'autrui une partie de ce lourd fardeau. Écoutez donc mon conseil avec calme et avec bon vouloir. Il importe peu que Lina soit coupable ou ne le soit pas ; mais qu'un jeune homme de la ville, un de ces riches désœuvrés et libertin, fréquente habituellement votre maison, c'est là que git le scandale de l'affaire, et, quoi que vous fassiez, le nom de votre petite-fille en restera, hélas ! à jamais terni. Et s'il y avait quelque chose de vrai dans les bruits qui courent ?

— Il ne peut y avoir rien de vrai là-dedans.

— Naturellement, telle est votre idée ; mais dans de pareilles affaires il arrive que le plus vigilant soit trompé. En tout cas, votre devoir, comme grand-père et comme homme d'honneur, est de défendre votre porte à ce jeune effronté, sans hésitation et sans faiblesse, et si sévèrement qu'il perde toute velléité de revenir. Quel est votre sentiment à cet égard ?

— Vous avez raison, maître. Oui, c'est là mon devoir et je l'accomplirai : mais soupçonner notre



— Montez ! vous dis-je. (Page 57.)

Lina? Jamais, jamais; elle est l'innocence et la pureté mêmes!

— Soit, Wouters, vous pouvez penser là-dessus ce que vous voulez. Faites seulement en sorte que ce M. Steenvliet n'ait plus l'occasion de voir ou de rencontrer Lina, alors le temps fera le reste, petit à petit les bruits cesseront et vous oublierez de votre côté... Mais il y a un autre côté de l'affaire qui m'échappe. Auriez-vous par hasard conçu l'espérance insensée qu'un mariage pourrait devenir possible entre votre Lina et ce jeune monsieur?

Un rire d'ironie fut la seule réponse du vieillard.

En ce moment l'apprenti rouvrit la porte et fit signe à son maître qu'il avait quelque chose à lui annoncer. En effet, il lui souffla quelques paroles à l'oreille, puis il repartit immédiatement.

— Jean Wouters, dit le maître charpentier, voulez-vous savoir quelle nouvelle Lucas vient de m'apprendre là? Pauw le tortu, le domestique de *l'Aigle d'or*, vient de Bruxelles. Il affirme qu'il a vu M. Herman Steenvliet descendre du train à la station de Loth. Sans doute le jeune monsieur est déjà chez vous. Voilà une bonne occasion pour vous de mettre fin à cette déplorable affaire. Retournez chez vous, restez-y aussi longtemps qu'il sera nécessaire, prenez courage, pas de faiblesse, faites votre devoir.

— Oui, je ferai mon devoir, répondit le vieux charpentier du ton le plus douloureux, mais avec l'accent d'une ferme résolution. Je vous remercie de votre bonté, maître; mais, je vous en prie, croyez-moi, tout ce que l'on raconte est un tissu de faussetés. Après aujourd'hui, Herman Steenvliet ne mettra plus les pieds dans notre maison. Ce qui m'effraie, c'est de devoir dire à la pauvre Lina des choses dont elle est tellement innocente qu'elle

n'en a même pas la moindre idée... Mais au nom du ciel, je le sens bien, il n'y a pas moyen de s'y soustraire.

En achevant ces mots il traversa l'atelier à la hâte et quitta la maison de son maître.

Toujours soutenu par la conviction de l'innocence de Lina, il passa par la rue du village la tête droite et en regardant les gens bien en face, mais lorsqu'il eut atteint le chemin de terre et qu'il se trouva tout seul dans la campagne, il pencha lentement sa tête sur sa poitrine et poussa un profond soupir. A quoi cela pouvait-il leur servir, qu'il se révoltât au dedans de lui-même contre la calomnie? Si injustes, si fausses que fussent au fond les accusations contre Lina, n'avait-on pas fait à sa bonne renommée une brèche irréparable? Comme elle allait souffrir! Ne succomberait-elle pas sous le coup de cette honte imméritée?

Le courage du vieillard faiblit à cette idée et des larmes jaillirent de ses yeux.

Il réfléchit, chemin faisant, à tout ce que son maître lui avait dit; sans doute il croyait fermement à l'innocence de Lina... mais pourquoi un frisson glacial lui parcourait-il parfois les membres? D'où venait cette sueur froide qui perlait sur son front.

Pauvre homme, il luttait contre le doute qui, pareil à un serpent venimeux, voulait, malgré sa résistance, ce glisser dans son esprit. Non, non, Lina était incapable de le tromper... Mais, ô ciel, si le jeune monsieur Steenvliet était un trompeur, un séducteur, un loup, comme avait dit le maître charpentier? S'il avait noué un bandeau sur les yeux de la pauvre enfant et s'il lui avait ôté ainsi la conscience du bien et du mal? On avait déjà vu ces choses-là... Cela était-il possible? Herman se comportait envers Lina avec réserve, avec respect, jamais il n'avait laissé échapper une parole douteuse. Un homme ne peut pourtant pas feindre à ce point... Calomnie, rien que calomnie.

Alors il redressait la tête et souriait... mais presque aussitôt son visage redevenait sombre, sous l'influence de réflexions plus inquiétantes.

— Un marchand de bestiaux de Ruysbroeck, murmurait-il, affirme avoir vu Lina à Bruxelles au bras de M. Herman? Et vêtue de soie comme une demoiselle? Ah! quelle sottise! Depuis plusieurs mois elle n'est plus allée à... Ciel! s'interrompit-il tout à coup en cessant de marcher; elle a été à Bruxelles, il y a huit jours... pour m'acheter un chapeau! Aurait-elle rencontré M. Herman? s'est-elle promenée avec lui, à son bras? Me l'aurait-elle caché par crainte, par remords, par honte?

Il tremblait et essuyait machinalement les larmes qui lui troublaient la vue.

— L'inquiétude me rend fou, reprit-il, en secouant douloureusement la tête. Que l'homme est faible contre la calomnie! Moi, son grand-père, moi qui l'aime et qui l'admire pour la pureté de son âme, je la soupçonnerais d'hypocrisie et de fausseté! Loin de moi ces sottes et odieuses pensées! Lina est restée ce qu'elle était : innocente et pure.

C'est ainsi que le malheureux vieillard luttait contre les tourments du doute et de l'incertitude, tantôt rejetant toutes les suppositions contraires, tantôt succombant à l'angoisse qui lui étreignait le cœur.

Au moment où il approchait de sa maison, son esprit avait repris un peu de calme et de clarté.

— Ces craintes, ces alternatives d'inquiétude et de sécurité, de doute et de certitude, ne servent à rien, se disait-il en lui-même. Je vais savoir ce qu'il y a à craindre. Quoi qu'il en soit, le plus coupable, c'est moi. C'est moi qui ai charge d'âmes; je suis vieux, je suis le père, c'était à moi à veiller sur une enfant sans expérience. Ah! fasse Dieu qu'il ne soit point trop tard! Maintenant du moins mes yeux se sont ouverts et je veillerai avec sollicitude, sans me laisser retenir par quoi que ce soit. J'accomplirai mon devoir, pas de respect, pas de pitié! M. Herman doit sortir de ma maison sur-le-champ, pour ne plus jamais y remettre les pieds... De la prudence pourtant, car s'il n'y avait rien, absolument rien de fondé dans tous ces bruits? J'accuserais donc injustement Lina, je la ferais rougir inutilement?

Il traversa le petit jardin devant la maison et entra dans sa demeure. La mère Anne était seule dans la pièce.

— Où est Lina? demanda-t-il.

— Lina est dans le potager, qui travaille.

— M. Herman n'est pas ici?

— M. Herman? Non. Pourquoi me demandez-vous cela d'un ton si singulier, mon père?

— Appelez Lina, j'ai à lui parler.

— Vous êtes si pâle! On dirait presque que vous avez pleuré! murmura la veuve avec un accent de frayeur. Ciel! est-il arrivé un malheur?

— Non; faites ce que je vous dis : appelez Lina, vous allez le savoir.

La veuve obéit. Il la suivit du regard à travers la porte vitrée du jardin.

Il vit de loin Lina venir à lui, par l'allée du milieu, avec un doux et aimable sourire sur les lèvres. Son regard était si clair, l'expression de son visage si sereine, si pure et si gaie, qu'il eut l'envie de serrer l'innocente enfant dans ses bras et de lui demander pardon; mais sa conscience le cuirassa contre cette faiblesse.

— Bonjour, grand-père, s'écria Lina. Déjà de retour? Vous avez quelque chose à me dire? est-ce

une bonne nouvelle?... Mais qu'avez-vous, grand-père? Êtes-vous malade?

— Non, mon enfant, je ne suis pas malade; j'ai beaucoup de chagrin.

— Du chagrin? Pauvre grand-père, venez, asseyez-vous, et racontez-moi ce que c'est, je vous consolerai bien, moi!

Elle lui passa le bras autour du cou et voulut le conduire à un siège; mais il se déchargea et lui dit :

— Lina, ma chère Lina, ce que j'ai à vous demander vous fera aussi beaucoup de peine. Pardonnez-le moi, ce n'est pas ma faute. Soyez-en bien sûre, mon enfant, de tout ce que l'on dit dans le village, je ne crois rien; mais il faut que je soulage mon cœur du poids qui m'étouffe.

— Ah! grand-père, allez-vous écouter maintenant les vains propos des gens?

Mais le vieillard lui prit la main et lui demanda d'un ton presque suppliant :

— Lina, promettez-moi de me dire la vérité, toute la vérité?

— Qu'est-ce que c'est que cette demande-là? grommela la mère Anne stupéfaite. Avez-vous jamais pris Lina en délit de mensonge?

— Non, mais cette fois, si elle me cachait quelque chose, elle me rendrait profondément malheureux.

— Mon cher grand-père, dit la jeune fille, je ne vous comprends vraiment pas. Qu'est-ce que je pourrais vous cacher?

— Eh bien, soyez sincère. Vous êtes allée à Bruxelles, il y a huit jours?

— Oui, pour vous acheter un nouveau chapeau, vous le savez bien.

— Et n'y avez-vous rencontré personne?

— Naturellement; toute sorte de gens; à Bruxelles il y a toujours beaucoup de monde dans les rues. Mais pourquoi me demandez-vous cela, grand-père?

— Navez-vous pas rencontré M. Herman Steenvliet, à Bruxelles?

— Non.

— Et si vous l'aviez réellement rencontré? Si vous vous étiez promenée avec lui, me l'avoueriez-vous?

— Ah! pauvre grand-père, s'écria-t-elle, si cela était, pourquoi vous en aurais-je fait mystère? M. Herman lui-même vous l'aurait dit. Est-ce là les sottes histoires que l'on raconte dans le village? Et vous vous attristez pour de semblables cancans?

— Mais, mon père, qu'est-ce que vous avez donc dans l'esprit? murmura la veuve d'un ton de reproche. Croyez-vous donc que notre Lina ne sache pas comment une honnête fille doit se conduire? Je suis bien sûre que si M. Steenvliet l'avait rencontrée, elle se serait contentée de lui dire simplement bonjour, et empressée de passer son chemin.

— M. Herman, d'ailleurs, ne m'aborderait pas au milieu de la rue, ajouta Lina, il a beaucoup trop d'esprit pour cela. Laissez donc jaser les ignorants, grand-père, ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Jean Wouters demeura un instant silencieux. Il était pleinement convaincu de l'innocence de la jeune fille et il allait renoncer à toute question ultérieure; cependant, obéissant à ce qu'il croyait être de son devoir, il demanda encore :

— Lina, vous n'avez jamais, n'est-ce pas, porté d'autres vêtements que ceux que nous connaissons, votre mère et moi? Jamais un autre bijou que les boucles d'oreilles de votre grand'mère défunte n'a brillé à vos oreilles?

Les deux femmes, muettes et comme ahuries, le regardèrent comme si elles ne le comprenaient pas.

— Répondez-moi, je vous en supplie, soupira le grand-père.

— Mais, pour l'amour du ciel, mon père, qu'est-ce qui vous arrive? s'écria la veuve. Des habits, des joyaux, notre Lina? Où sont donc vos esprits?

Le vieillard s'absorba dans ses réflexions; un sourire de satisfaction entr'ouvrait ses lèvres. Mais sa physionomie redevint tout de suite sérieuse, car il se souvint du conseil, de la menace de son patron, et en même temps de la promesse formelle, à lui Jean Wouters. Il secoua tristement la tête et dit :

— Ah! mes enfants, qu'il y a de méchantes gens au monde! Tout ce que l'on raconte n'est que fausseté, calomnie et venin. Mais nous n'avons pas d'autre richesse que notre honneur, et lorsque le soin de notre bonne renommée et la défense de notre réputation exigent de nous certains sacrifices, nous ne pouvons pas hésiter... Asseyez-vous toutes deux, je vous expliquerai ce qui m'a rendu triste et malade. Je ne vous dirai pas tout, — cela n'est pas nécessaire, — mais assez du moins pour vous faire comprendre ce que le devoir nous commande.

Dès qu'ils furent tous assis, il dit avec un embarras visible, et en cherchant ses mots :

— M. Herman Steenvliet vient ici deux ou trois fois par semaine. Nous savons qu'il n'est amené chez nous que par reconnaissance, par amitié peut-être, et cela nous suffit pour l'accueillir sans arrière-pensée. Oui, vous, Lina, et votre mère, vous avez engagé M. Herman à renouveler ses visites le plus souvent possible. Nous croyions que nous pouvions contribuer par là à le tenir éloigné de ses liaisons dangereuses. Notre but, du moins, était louable... Hélas! mes enfants, nous sommes des cœurs simples et nous ne connaissons pas le

monde. Tandis que nous vivions ici en pleine sécurité, la calomnie courait dans le village pour dire toute sorte de mal de nous. Par exemple, on a l'impudence d'affirmer que nous attirons ici M. Herman par cupidité, par calcul. On ose même prétendre, Lina, que vous portez des robes de soie et des boucles d'oreilles enrichies de brillants, que vous auriez acceptées de M. Herman.

— Moi? des robes de soie, des boucles d'oreilles de M. Herman? répéta la jeune fille en riant. Quelle folie est-ce là? Et qui répand ces bruits absurdes, grand-père?

— Ce sont de méchantes gens, de mauvaises langues, mon enfant. Ne vous en inquiétez pas! s'écria la mère.

— Des langues envenimées, c'est certain, reprit le vieillard; mais elles n'ont pas tout à fait tort; nous sommes coupables du moins d'une grave imprudence. Ce que nous avons perdu de vue, c'est que les visites d'un jeune monsieur si riche dans notre humble petite maison devaient naturellement amener beaucoup de commentaires. En effet, les villageois ne peuvent pas comprendre quel plaisir un monsieur de la ville, riche et instruit, peut trouver dans la société de gens simples, de pauvres ouvriers tels que nous. Dans leur ignorance, ils se forgent toute sorte de mauvaises pensées sur notre compte; ils bavardent entre eux sur nous, et disent des choses dont la seule idée... En un mot ils nous volent notre honneur et ternissent notre bonne renommée.

Jean Wouters, qui avait d'abord l'intention de faire connaître en peu de mots les raisons de son retour inopiné au logis, tombait maintenant d'une hésitation dans l'autre. Il n'osait pas déclarer quelles raisons on attribuait dans le village aux visites d'Herman Steenvliet. L'innocente Lina n'avait pas mérité une si cruelle injure; lui, son grand-père, ne pouvait pas trouver le courage de lui plonger ce poignard dans le cœur.

— Allons, grand-père, ne vous tourmentez pas pour cela, dit la jeune fille. C'est affreux, c'est agir méchamment avec nous qui n'avons jamais fait de mal à personne; mais nous ne pouvons pas empêcher les méchantes langues d'aller leur train. Que nous fait leur bavardage, aussi longtemps que nous n'avons rien à nous reprocher?

— Oui, mon père, pourquoi nous laisser troubler par ces vains cancans tant que notre conscience ne nous reproche rien?

— Nous avons quelque chose à nous reprocher, enfants. Non, nous n'avons pas fait notre devoir comme il convenait de le faire, dit le vieillard d'une voix plus ferme. Il ne suffit pas de ne point faire le mal, il faut également écart r toute apparence de mal, et ne point donner aux gens de prétexte à commentaires malveillants... Ah! je ne sais vraiment pas comment vous faire comprendre ce que je veux dire... Mon maître m'a appelé dans son arrière-boutique et m'a expliqué comment tout le village fait scandale autour de notre nom parce que M. Herman vient chez nous. Un si riche monsieur de la ville dans la maison d'un pauvre ouvrier, cela ne peut pas durer, prétend-il; cela nous ravirait pour toujours notre réputation d'honnêtes gens; tous les habitants du village nous considéreraient comme des gens sans honneur... J'ai promis à mon patron que nous défendrons à M. Steenvliet l'entrée de notre maison, et qu'il ne remettrait plus jamais les pieds chez nous.

— Quoi? que dites-vous là, grand-père? s'écria impétueusement la jeune fille avec incrédulité. Vous chasseriez M. Herman de notre maison? Cela ne se peut pas. Quel mal nous a-t-il fait?

— Oui, oui, mon père, répondez, quel mal ce bon jeune homme nous a-t-il fait? Le chasser pour faire plaisir à quelques langues envenimées du village? Vous n'en aurez certainement pas le courage.

— Dites ce que vous voudrez, mes enfants, il m'est défendu de rien entendre. Herman Steenvliet ne peut plus nous rendre visite. S'il vient encore une fois chez nous après aujourd'hui, mon patron me renverra de l'atelier. Quelle honte! Et d'ailleurs où trouverai-je alors du travail et du pain?

Ces mots, qui résonnaient à ses oreilles comme une condamnation, arrachèrent à Lina un cri d'angoisse. Elle se cacha la figure dans les mains et se mit à pleurer en silence. Bientôt les larmes ruisselèrent à travers ses doigts.

Jean Wouters la regardait le cœur serré. Cette extrême tristesse à la seule annonce de l'éloignement de Herman, qu'est-ce que cela signifiait? Ciel, allait-il apprendre un déplorable secret? Avait-il en effet été aveugle, aveugle pour un terrible danger? Se verrait-il forcé de bénir les calomniateurs qui l'avaient rappelé à temps à la conscience de ses devoirs paternels?

Pendant qu'il était assailli de ses pénibles pensées, la mère Anne continuait ses efforts pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas le droit d'interdire ainsi brusquement et grossièrement à M. Herman l'entrée de leur maison. Certes, elle pensait aussi maintenant qu'il valait mieux que le jeune homme cessât ses visites, mais on pouvait le lui faire sentir petit à petit. Il était, après tout, un jeune homme bien élevé, auquel ils n'avaient rien à reprocher, et on ne chasse pas ainsi les honnêtes gens comme un voleur ou un mendiant.

La vue de la profonde émotion de Lina semblait avoir irrité le vieillard. Un feu sombre brillait dans ses yeux fixes; ses lèvres étaient contractées, et ce fut d'un ton bref et tranchant qu'il répondit enfin:

— Je n'écoute rien, Anna. C'est mon maître qui m'a envoyé ici. Pauw le tortu a vu M. Herman descendre du train à Loth. Il n'est pas ici; je le regrette. S'il vient en mon absence, envoyez immédiatement Lina à l'atelier pour m'appeler. Je ferai connaître à M. Herman ma résolution irrévocable.

— Ah! mon père, réfléchissez encore quelques jours.

— Plus un mot, Anna; le sentiment du devoir me rend inexorable. Je veux être obéi.

Il se dirigea vers la porte, prêt à partir. Mais malgré ses suppositions douloureuses, son cœur s'ouvrit à la pitié; il alla à Lina, lui prit la main, et lui dit tristement:

— Allons, Lina, séchez vos larmes et prenez courage. La pensée que M. Herman ne reviendra plus jamais ici vous afflige profondément; malheureuse enfant, mettez-vous donc le plaisir de sa société au-dessus du soin de votre propre réputation? Reconnaissez votre devoir, soumettez-vous avec résignation à la nécessité, et votre chagrin sera bien vite passé.

— Mon chagrin, grand père! répéta la jeune fille; mon chagrin n'est rien... Mais lui, le pauvre jeune homme, vous allez donc le chasser comme un mauvais homme?

— Le chasser, Lina? C'est-à-dire que je lui ferai comprendre qu'il ne peut plus venir nous rendre visite, et qu'il doit se comporter dorénavant comme s'il ne nous avait jamais connus. L'intégrité de notre honneur, le repos de notre vie sont à ce prix.

— Oh! grand-père, comment pouvez-vous être devenu tout à coup si cruel et si impitoyable? Vous allez rendre M. Herman malheureux, peut-être pour toujours. N'affirme-t-il pas lui-même que c'est notre amitié seule qui lui prête la force de ne pas retomber dans les écarts de sa conduite passée? Vous voulez l'abandonner maintenant sans aide, sans soutien, à la séduction des plaisirs bruyants. Prenez encore un peu de patience, quelques semaines seulement, jusqu'à ce qu'il se marie.

— Pas de patience, Lina, cela n'est pas possible. Si M. Herman vient encore nous rendre visite aujourd'hui, comme cela est probable, il faut qu'il entende un adieu définitif.

— Mais, grand-père, ce jeune homme m'a sauvée de la mort.

— Oui, je le sais, mon enfant, mais cela ne fait rien, toutes ces paroles sont superflues. Je ne veux pas être chassé de mon atelier avec la crainte douloureuse de l'avoir peut-être mérité. Maintenant que je sais quel est mon devoir de père et d'honnête homme, rien ne peut me faire reculer. Écoutez-moi bien, Lina. Si M. Herman vient encore ici aujourd'hui, courez au village sans perdre une minute pour m'annoncer son arrivée. Je veux, j'ordonne que vous m'obéissiez en cela. Si vous restiez auprès de M. Herman, si vous lui parliez de toutes ces choses, songez-y, je ne vous le pardonnerais jamais. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas?

Les deux femmes trembleient en écoutant le son de sa voix qui avait pris un accent impérieux. Jamais elles ne l'avaient vu si sévère, si résolu, si implacable. Il était déjà sorti qu'elles tendaient encore les mains vers lui.

Mais tout à coup il rentra en disant précipitamment:

— Là-bas, au bas du chemin creux, arrive M. Herman. Montez toutes les deux à l'étage. Dépêchez-vous. Ne m'entendez-vous pas? Montez, vous dis-je.

La jeune fille poussa un cri de désespoir; elle se laissa tomber à genoux devant son grand-père et lui dit en pleurant:

— Ah! grand-père, ayez pitié de lui! Il est si bon! Ne lui dites point de paroles dures; ne le rejetez pas dans le désespoir.

— Cela dépendra de lui-même, Lina. Je n'aimerais pas de lui dire des paroles dures, mais s'il veut s'insurger contre la raison et le devoir, alors... Anne, obéissez-moi, montez avec Lina, et ne redescendez pas avant que je ne vous appelle. Je veux être tout à fait seul avec M. Steenvliet.

Lina se leva, et quoiqu'elle tremblât de tous ses membres, elle prit le bras de sa mère et monta l'escalier d'un pas ferme.

Le vieillard agité passa sa main sur son front et essaya de reprendre son calme. La profonde tristesse de Lina, la chaleur de ses supplications en faveur de Herman l'avaient rendu inquiet et défiant. Il commençait seulement à comprendre clairement qu'il devait rester impitoyable... Mais d'un autre côté sa raison lui disait qu'il n'avait pas le droit de parler durement ni impoliment au jeune homme, attendu qu'il ne savait pas si, au fond, il avait à lui reprocher autre chose que l'imprudence dont ils s'étaient tous rendus coupables. Il devait donc rester calme et faire connaître à M. Herman sa volonté sans colère. Mais s'il advenait qu'il opposât de la résistance, s'il refusait de cesser définitivement ses visites, alors lui, Jean Wouters, lui prouverait que les sentiments d'honneur peuvent donner, même à un vieillard usé par le travail, la force et la volonté d'accomplir son devoir sans crainte.

A peine ses réflexions l'avaient-elles amené à cette résolution, que Herman Steenvliet parut sur la porte, regarda tout autour de la pièce, et demanda son chapeau à la main:

— Bonjour, père Wouters. Quelle chance et quel plaisir de vous rencontrer ici à cette heure!

Je ne m'y attendais pas. Vous n'êtes pas seul à la maison, n'est-ce pas?

— Voici une chaise, monsieur, grogna le vieux charpentier. J'ai à causer avec vous sérieusement, très sérieusement.

Herman, frappé du ton inaccoutumé du vieillard, le regarda avec étonnement.

— Vous me faites trembler, maître. Est-il arrivé ici un accident?

— Un malheur, un grand malheur! répondit l'autre.

— Ciel! Lina est-elle tombée malade?

— Non, personne n'est malade. Allons, je vous en prie, monsieur, asseyez-vous, et écoutez avec attention ce que j'ai à vous dire. Je n'ai pas beaucoup de temps; notre entretien doit être court... Le hasard vous a conduit dans notre maison; vous avez trouvé bon, après cela, de venir nous voir différentes fois, — trop souvent pour notre bonheur, hélas! — et nous, dans notre simplicité, nous vous avons reçu sans arrière-pensée, avec plaisir même. Nous sommes de pauvres ouvriers; vous, vous êtes le fils d'un homme riche à millions. Il paraît que, à cause de cette grande différence de conditions, vos assiduités dans cette maison sont considérées par le monde comme compromettantes pour nous. Si vous saviez, monsieur, quelles choses odieuses on raconte de nous dans le village!

— Je le craignais : l'aubergiste de *l'Aigle d'or* s'est vengé! soupira Herman.

— L'aubergiste de *l'Aigle d'or* ou d'autres, cela n'y fait rien. La vérité, la triste vérité est que notre pauvre Lina a perdu sa bonne réputation peut-être pour toujours. A peine si j'ose vous déclarer ce que l'on dit et ce que l'on croit d'elle. On assure qu'elle vous attire ici pour avoir de l'argent de vous; que vous lui donnez des robes de soie et des bijoux. Qu'on l'a rencontrée à Bruxelles se promenant à votre bras...

— Ah! les vipères! s'écria le jeune homme qui se leva en serrant les poings. Les serpents, qui crachent leur bave sur Lina, sur cet ange si pur, si noble de cœur!... Ah! cela ne durera pas longtemps : je cours au village, et je saurai bien fermer la bouche à ces lâches calomniateurs.

— Non, monsieur, vous ne ferez pas cela, je vous le défends, dit le vieillard en lui faisant signe de se rasseoir. Voulez-vous donc, par votre intervention publique, donner raison à la malignité des gens et rendre tout le village hostile à notre pauvre Lina? Ce n'est pas par la violence que l'on peut combattre la calomnie : au contraire, ce serait jeter de l'huile sur le feu. Il n'y avait qu'un moyen de prévenir le mal; il n'y a qu'un moyen pour en diminuer l'effet autant que possible maintenant que le mal s'est produit. Vous avez plus d'esprit, plus d'expérience du monde que nous, vous, monsieur Steenvliet. Votre conscience, votre cœur devraient vous avoir depuis longtemps indiqué ce moyen.

— Ah! ils me l'ont indiqué, murmura le jeune homme.

— Est-il possible? Et vous n'avez pas écouté leur voix?

— Ce qui est arrivé, je le craignais depuis longtemps. Il y a plus de quinze jours que je voulais vous annoncer ma ferme résolution de plus venir vous voir désormais.

— Hélas! pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Vingt fois j'ai eu l'adieu sur les lèvres, père Wouters; mais chaque fois le courage de le prononcer m'a manqué. Je n'ai pas bien agi, je le reconnais trop tard. Pardonnez-le moi.

— Vous reculiez devant le chagrin que vous pensiez devoir résulter pour Lina de votre départ?

— Non, ce n'était pas là la cause de ma faiblesse. Je ne veux pas vous tromper, c'est l'égoïsme qui m'a retenu. Et qu'il y a-t-il d'étonnant? Réfléchissez un peu, père Wouters : feu ma mère m'a mis au cœur le désir des plaisirs tranquilles, simples, modestes, l'aspiration vers une amitié douce et désintéressée... et malgré cela, j'étais en voie de perdre complètement ma santé, mon intelligence et mon honneur dans les débordements d'un libertinage stupide. Je me méprisais moi-même; j'étais dégoûté de la vie. Ici, dans votre humble maisonnette, mon âme a retrouvé la paix; j'ai été réconcilié avec ma conscience et la vie m'a souri de nouveau... Renoncer à ce bonheur, à cette délivrance.... me trouver seul, sans appui, sans consolation, dans un monde que je hais! Ah! c'était trop pénible. Dire pour toujours adieu à vous, à la bonne mère Anne, à Lina, cela m'effrayait; et, si bien convaincu que je sois que cet adieu définitif devra tout de même être prononcé une fois, je différais cette triste échéance pour prolonger mon bonheur d'un jour, d'un seul jour.

— Mais maintenant, monsieur?

— A présent, père Wouters, c'est décidé. Après aujourd'hui, je ne ferai plus aucun effort pour vous revoir, ni votre femme, ni Lina... Ah! si vous saviez, père Wouters, comme cette séparation irrévocable me déchire le cœur!

Jean Wouters était ému.

— Allons, mon jeune ami, dit-il d'un ton consolant, ne perdez pas courage. Nous avons été tous également imprudents. Peut-être, lorsque vous ne viendrez plus chez nous, les gens reconnaitront-ils leur erreur. Mais si même notre bonne réputation devait en rester atteinte, comme cela est à craindre,

eh bien, nous le supporterons sans vous accuser pour cela.

— Oui, vous êtes assez généreux pour me pardonner ma faiblesse, dit Herman d'un ton amer- mais je ne me la pardonne pas moi-même; je ne me pardonne pas d'avoir, par lâche égoïsme, exposé votre bonne Lina à la calomnie des mauvaises langues. Je le regretterai toute ma vie. Hélas, l'innocente compagne de jeux de mon enfance, elle dont la douce amitié m'a tiré de l'abîme de l'abjection et du désespoir, je l'ai jetée en pâture à la malignité publique; je suis cause que son nom est souillé du venin de la calomnie, et restera peut-être souillé. Dieu, qui lit dans mon cœur, sait bien que je donnerais tout au monde pour racheter le mal que je lui ai fait... mais je ne le puis pas!... Pourquoi ne suis-je pas un pauvre ouvrier comme vous? Pourquoi cet argent maudit se trouve-t-il entre nous, si ce n'est pour m'empêcher de vous faire triompher de la calomnie en vous élevant au-dessus d'elle? Ah! ciel, je suis fou de colère et de chagrin. Ma tête tourne... Je ne sais plus ce que je dis!

Herman s'était levé et avait pris la main du vieillard.

— Maintenant, père Wouters, adieu! murmura-t-il les larmes aux yeux. Je m'en vais : vous ne me reverrez plus.

— Monsieur Herman, nous nous comprenons bien, n'est-ce pas, plus jamais?

— Non, plus jamais... Je vais me marier avec une demoiselle de la haute noblesse. Priez Dieu pour moi, père Wouters, afin que, dans ce brillant mariage, il me fasse retrouver quelques miettes du bonheur, de la paix de l'âme que me fait perdre cette douloureuse séparation.

Il se dirigea vers la porte d'un pas ferme et résolu; mais là il s'arrêta et regarda le charpentier d'un air suppliant, comme pour lui demander quelque chose.

— Soyez généreux, répondit le vieillard à cette prière muette; épargnez-leur cette triste émotion.

— Un mot, un seul mot!

— Les larmes de deux pauvres femmes changeraient-elles quelque chose à la fatalité qui pèse sur nous?

— Non, vous avez raison, maître. Adieu! Adieu!

Et, étouffant un cri de désespoir, Herman Steenvliet sortit de la maison en courant et reprit le chemin creux, sans remarquer deux ou trois paysans qui l'épiaient et qui le suivirent des yeux en échangeant de grossières plaisanteries.

X

Herman Steenvliet, le cœur plein d'angoisse et de chagrin, marchait dans le chemin creux qui devait le conduire à Loth, près de la station du chemin de fer; mais arrivé là, il se sentit un tel dégoût pour la société des hommes, et un tel besoin de solitude, qu'il résolut d'aller à pied jusqu'à Bruxelles, en suivant les bords du canal de Charleroy.

En chemin, il s'arrêtait souvent, secouant la tête, se parlait tout haut à lui-même et se faisait violence pour retenir les larmes qui voulaient à chaque instant jaillir de ses yeux.

Sa conscience l'accusait; il comprenait fort bien que l'honneur et la bonne réputation de Lina resteraient compromis, car, au village surtout, les souillures que la calomnie répand sur ses victimes sont, de leur nature, ineffaçables. Lui, Herman, avait prévu le mal et l'avait redouté; par égoïsme ou par faiblesse il avait continué ses visites, et conséquemment c'était par sa faute que son amie d'enfance allait rester méprisée et blâmée. C'est ainsi qu'il avait récompensé ces braves gens de l'amitié désintéressée qu'ils lui avaient témoignée.

Cette conviction lui était extrêmement pénible. Il se creusait le cerveau à chercher un moyen de défendre Lina contre les soupçons injurieux des gens du village; mais son esprit restait stérile. Considérant que tout ce qu'il pouvait tenter aurait pour unique résultat de provoquer des calomnies nouvelles et plus odieuses encore contre l'innocente jeune fille, il devait se soumettre avec résignation à la fatalité qui pesait sur lui.

Il ne reverrait plus jamais Lina Wouters; tout était rompu entre elle et lui; leurs relations ne devaient jamais se renouer.

Ah! il mesurait maintenant toute l'étendue, toute la puissance de son amour pour la naïve compagne de son enfance, et il s'en effrayait. Et quoique le serment de fidélité qu'il allait jurer au pied des autels à une autre femme lui fît un devoir devant Dieu d'oublier Lina, il sentait bien, hélas! qu'il ne le pourrait pas. Ah! si les millions de son père ne s'élevaient pas entre lui et la victime de son égoïste imprudence, s'il était pauvre, avec quelle joie triomphante il élèverait Lina au-dessus des atteintes de la calomnie! Mais il ne pouvait pas y penser : il ne pouvait pas se soustraire à son triste sort; il fallait qu'il devînt l'époux de Clémence d'Overbug.

Ces douloureuses pensées tourbillonnaient dans son esprit et lui faisaient saigner le cœur.

Lorsqu'il arriva enfin chez lui, il était tout à fait abattu et découragé. Il monta à sa chambre, se

laissa tomber dans un fauteuil et resta là, le regard fixe, perdu dans le vide, luttant contre l'obsession de l'image de Lina qu'il voyait constamment devant lui, tantôt les yeux pleins de larmes, tantôt souriant du plus doux sourire.

Pour échapper à cette vision, il sortit de nouveau et alla se promener très loin sur la route de Tervueren; mais rien n'adoucit sa douleur, et plus cette lutte contre les arrêts du sort se prolongeait, plus profondément s'enracinait en lui la conviction que rien au monde n'était assez puissant pour affaiblir dans son cœur le sentiment qui l'enchaînait à Lina Wouters.

Durant trois jours, il resta en proie aux luttes intérieures les plus pénibles sans parvenir à déterminer clairement ce qui lui restait à faire. Mais le quatrième jour, après de longues heures passées dans sa chambre à réfléchir et à méditer, il se leva tout à coup, l'œil brillant d'une ferme résolution :

— C'est décidé : attendre plus longtemps ne servirait de rien. Que mon sort s'accomplisse! Mon pauvre père croira que je l'attriste sans hésitation et sans pitié. Ah! s'il pouvait lire dans mon cœur! Ce qu'il désire voir se réaliser lui est inspiré par son affection pour moi, je le sais bien. Mais il se trompe. Je ne peux pas consentir à être pendant toute ma vie la victime d'une erreur de sa tendresse... et, lors même que je le voudrais, je demeurerais impuissant contre une chose qui est plus forte que ma volonté... L'argent est le tyran qui me condamne à l'avenir le plus amer; eh bien, je veux, en ce qui me concerne, briser ce sceptre infernal : je serai pauvre, peut-être, et obligé de gagner mon pain en travaillant; mais libre, du moins, et maître de mon cœur et de mes actions.

En prononçant ces paroles à voix haute, il descendit rapidement et entra sans frapper dans le cabinet de son père.

— Ah! ah! on vous voit donc à la fin! lui dit joyeusement M. Steenvliet. Que diable, mon fils, où donc êtes-vous toute la journée? Je vous ai à peine entrevu deux ou trois fois depuis le commencement de la semaine.

— Mon père, j'ai à vous parler d'une affaire importante, répondit le jeune homme. Je vous en prie, ayez la bonté de m'écouter avec calme.

— Quelle mine sérieuse vous avez, Herman! Vous piquez ma curiosité. Il ne s'agit pas de votre prochain mariage?

— Si, mon père.

— Mais sur ce point, il n'y a plus rien à dire. Parlez, cependant. Quelque nouvel enfantillage?

— Jugez-en, mon père. Depuis quatre jours j'ai la tête en feu; depuis quatre jours j'ai la fièvre, mes nerfs sont tendus à se rompre, parce que je m'effraye à l'idée de vous déplaire et de vous faire du chagrin; car, je le reconnais, vous êtes bon pour moi, vous m'aimez, et dans tout ce que vous faites vous n'avez en vue que mon bien-être, tel que vous le comprenez, du moins.

— Ah çà! qu'est-ce que tout cela signifie? Vous n'allez pas pleurer, n'est-ce pas?

— Non, mon père, mais je m'efforce de vous faire comprendre que je vous suis reconnaissant et que je vous respecte...

— Je le sais bien, mon garçon. Laissez là ces détours, et allez droit au but. Que désirez-vous? De l'argent?

— Non; je veux vous faire part d'une résolution, d'une immuable résolution que j'ai prise.

— Immuable! Nous verrons bien. J'écoute.

Le jeune homme hésita et parut rassembler ses forces. Il dit enfin d'un ton décidé :

— Mon père, je n'épouse pas mademoiselle d'Overburg.

— Ne l'avais-je pas deviné? s'écria l'entrepreneur. Vous voilà encore une fois! De pareilles hésitations sont peut-être naturelles; mais elles ne sont certainement pas sérieuses. Quand il en sera temps, vous vous estimerez heureux de pouvoir donner le nom d'épouse à la noble demoiselle Clémence.

— Croyez là-dessus ce qu'il vous plaira, mon père, mais je vous déclare que jamais, non jamais, je n'accepterai la main de Clémence d'Overburg.

M. Steenvliet éclata de rire,

— Ah! ah! vous tournez comme une girouette! dit-il en ricanant; aujourd'hui par-ci, demain par-là. Allez encore vous promener un peu, Herman, et venez me dire ce soir quelles sont vos intentions, Vous aurez encore une fois changé d'avis.

Le jeune homme frémissait d'impatience, mais il se contint, et répondit avec un calme apparent :

— Vous êtes un homme énergique, mon père; tout le monde vante la fermeté de votre volonté. Moi, au contraire, j'ai été jusqu'à présent un être faible et hésitant, parce que l'on a contrarié tous les penchants de ma nature primitive. Mais votre sang coule dans mes veines. Ne vous étonnez donc pas, mon père, qu'après quatre jours de réflexions et de souffrances, je sois arrivé à prendre une résolution si ferme et si irrévocable que rien au monde ne pourrait la changer...

— Pas même la volonté de votre père?

— Non.

— Ni ses prières?

— Je vous demande bien humblement pardon, mon père, mais mon parti est pris. Je n'épouserai pas Clémence d'Overburg.

Cependant M. Steenvliet se refusait à croire que son fils parlait sérieusement, quoique le ton grave



Il m'a serré la main. (Page 65.)

du jeune homme, son air décidé et la résolution de son regard ne fussent point sans inquiéter l'entrepreneur.

— Mais, Herman, dit-il, je ne vous comprends pas. Expliquez-moi donc quelles raisons vous poussent à rompre ainsi vos engagements. Avez-vous appris, sur Clémence ou sur ses parents, quelque chose qui vous blesse ?

— Non mon père. A quoi bon vous répéter encore une fois les raisons qui, dès le premier moment, me firent considérer cette union disproportionnée comme devant faire le malheur de toute ma vie? Avec votre argent vous achetez une bru, rameau d'une antique et illustre souche. Elle ne peut pas m'aimer jamais, moi, le fils d'un ouvrier enrichi, le bourgeois égoïste dont l'orgueil veut anéantir et absorber sa noblesse. Je lirais sans cesse cette accusation dans ses yeux... Ses parents se vengeraient sur moi par une haine irréconciliable, et me mépriseraient... Et moi, moi, je devrais baisser humblement et sans résistance la tête devant cette humiliation! car ma conscience me dirait que je l'ai méritées

— Bah! bah! folies que tout cela. Cela n'a pas le sens commun. C'est peut-être la quatrième fois que vous me répétez ces réflexions défavorables, et chaque fois vous avez reconnu qu'elles n'étaient pas fondées.

— En effet, mon père, chaque fois je me suis soumis par respect, par affection pour vous... Et s'il n'avait pas surgi d'autres raisons pour me faire reculer, j'aurais probablement accepté mon sort, si triste qu'il me parût.

— Ah! bon, il y a une nouvelle raison?

— Clémence d'Overburg n'a pas la moindre inclination pour moi, au contraire!

— Vous vous trompez, Herman, soyez-en sûr, son père me disait encore dernièrement qu'elle

parle de vous dans chacune de ses lettres, et qu'elle s'informe avec intérêt de votre santé.

— Cela se peut; mais son frère Alfred, sans me le déclarer positivement, m'a fait suffisamment comprendre que mademoiselle Clémence redoute le mariage projeté comme une mésalliance déshonorante.

— Vous avez mal compris ses paroles.

— Ah! n'est-ce pas naturel? Clémence courbe la tête sous la volonté de son père, sous la pression de la fatalité. Elle se sacrifie à l'honneur et au bien-être de sa race; elle se vend pour sauver ses parents d'une décadence scandaleuse. Certes, cette abnégation de soi-même est un acte digne d'éloges; mais plus noble Clémence se montre, plus lâche et plus cruel serais-je en consentant à conduire à l'abattoir cet innocent agneau. Non, je ne le ferai pas, jamais, jamais! Ce rôle de bourreau me répugne. L'idée que je devrais vivre jusqu'à la fin de mes jours côte à côte avec ma victime, me fait trembler d'horreur.., Et je vous le répète, mon père, rien au monde ne peut me faire consentir à épouser mademoiselle d'Overburg.

L'entrepreneur secoua la tête avec impatience.

— Vous êtes de bien mauvaise humeur aujourd'hui, dit-il. Les paroles sans portée d'Alfred d'Overburg vous ont indisposé: mais je veux croire que cet accès de dépit se passera bientôt, comme précédemment; sans cela votre hardiesse, la légèreté avec laquelle vous essayez de reprendre vos promesses, me mettraient dans une juste colère. Ah! mon sang coule dans vos veines? Ah! vous avez une volonté ferme? Mais moi, je suis votre père, et j'ai une volonté qui n'a jamais plié. Si cela devenait nécessaire, je saurais vous montrer que, quand une fois j'ai mûrement et fermement décidé quelque chose, tout doit se courber devant moi: vous surtout, qui êtes mon fils... Allons, poussez votre audace jusqu'au bout: osez me répéter que vous refuseriez d'obéir à mes ordres, à mes prières! Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser de toute une vie de dévouement et de sacrifices?

Le jeune homme, qui ne voulait pas répondre à cette question, avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine, et regardait obstinément le parquet, sans rien dire. Son attitude humble fut prise par M. Steenvliet pour un signe d'hésitation ou de regret.

— Voyons, mon bon Herman, dit-il, ne vous laissez pas aller à toutes ces sottes idées. Elles vous attristent inutilement; car, à supposer qu'elles soient fondées en partie, à quoi cela vous avancerait il? L'affaire est poussée trop loin pour que l'on puisse revenir sur ses pas. Puis-je aller dire maintenant au baron d'Overburg que nous refusons la main de sa fille? Je n'oserais jamais lui faire un si sanglant affront. Cela est complétement impossible, et, d'ailleurs, je ne le voudrais pas. Oubliez-vous donc, Herman, que l'unique but de mes efforts, de mes labeurs, de mes épargnes, de ma vie, a été de préparer et de réaliser votre élévation dans le monde. Et maintenant que mon vœu le plus ardent va s'accomplir, maintenant que vous allez devenir l'époux d'une demoiselle de haute noblesse, maintenant que le vieux maçon, — devenu riche grâce son habileté et à son travail, — va voir son sang plébéien se mêler au sang illustre des Overburg, vous renonceriez à cette brillante alliance? Ah! ah! quelle folie! Soyez plus avisé; dites-moi que vous acceptez avec gratitude la main de Clémence.

— Je ne l'accepte pas, mon père!

— Ah çà! êtes-vous ensorcelé? s'écria l'entrepreneur irrité. Ne comprenez-vous donc pas que, si je prenais au sérieux votre proposition insensée, vous me rendriez profondément malheureux?

— Je le sais, mon père, et pourtant...

— Pourtant quoi?

— Pourtant je dois refuser. Si je n'épouse pas Clémence, vous aurez du chagrin pendant quelque temps; mais, si je l'épouse, je me condamne moi-même à une existence sans amour, sans espoir, sans dignité. Je ne veux pas m'acheminer vers le tombeau, courbé sous l'humiliation et la haine... C'est une loi : de deux maux il faut choisir le moindre. Mademoiselle d'Overburg ne sera jamais ma femme.

— Par le diable, c'est ce que nous verrons!

Herman fit quelques pas en arrière, comme pour s'en aller.

— Restez! commanda M. Steenvliet. Je devrais me fâcher, mais je suis trop fermement convaincu que votre nouvelle lubie ne tiendra pas. Ah! si ce que vous venez de dire était bien mûrement réfléchi et délibéré, si, par hasard, vous persistiez dans votre refus, je me vengerais impitoyablement de votre désobéissance et de votre opiniâtreté. Je puis vivre assez longtemps encore pour dissiper toute ma fortune, et pour m'en aller de ce monde aussi pauvre que j'y suis venu. Alors vous n'aurez rien.

— Agissez en cela comme vous le trouverez bon, mon père, répondit le jeune homme avec le plus grand calme. Je suis assez grand pour gagner ma vie en travaillant.

— Vous allez peut-être devenir peintre? ricana le père.

— Peintre ou autre chose. Votre exemple m'a appris ce que l'on peut avec de la volonté et de la persévérance.

— Allons, Herman, vous perdez la tête. Les millions que j'ai gagnés ne vous serviraient donc à rien?

— Ils serviront du moins, mon père, à me faire

apprécier l'humilité et à me rendre malheureux pour toute ma vie.

— Ah ! c'est ainsi : Monsieur va demander son gagne-pain au travail de ses mains, et dès qu'il gagnera un peu d'argent, il épousera l'une ou l'autre petite paysanne ; qui sait ? peut-être même la fille de quelque artisan.

— Une femme de cette condition ne reprochera pas, du moins, à mon père d'avoir été maçon, grommela le jeune homme d'un ton acerbe. Ce serait un mariage avec un amour partagé et un respect réciproque.

— Vous radotez. Voyez-vous le fils unique du millionnaire Steenvliet demeurer dans une hutte et souffrir de la faim ? Allez vous mettre au lit, Herman, reposez-vous un peu et laissez vos esprits se calmer : car, vraiment, vous êtes à moitié fou. Demain ce sera passé. En tout cas, n'espérez pas que, dans cette affaire importante, je prête les mains à vos caprices et à vos lubies. Clémence d'Overburg sera votre femme ; c'est décidé, et cela reste décidé.

— Est-ce bien votre dernier mot, mon père ?

— Mon tout dernier mot.

— Soit donc ! Je sais ce qu'il me reste à faire.

En achevant ces paroles, Herman sortit du cabinet.

L'entrepreneur le suivit un instant des yeux d'un air pensif, puis il secoua la tête et se dit à lui-même en souriant :

— Pauvre garçon ! La crainte de ne pas être aimé de mademoiselle Clémence le jette maintenant dans un doute pénible. Son cœur est trop sensible, trop tendre. Il tient cela de sa mère. Sans amour, sa vie serait triste, en effet ; mais il se trompe complètement. Dès le premier abord, Clémence a montré une sympathie particulière pour lui. Je lui fournirai les moyens de satisfaire les moindres désirs de sa femme. Et si réellement elle n'éprouvait pas encore un véritable amour pour lui, cela viendra tout seul plus tard. L'argent est une baguette magique toute-puissante sur le cœur des hommes... Si l'on devait décider définitivement aujourd'hui de ce mariage, peut-être Herman n'y consentirait-il pas. Il est singulièrement mal disposé à cet égard ; mais l'effet des paroles d'Alfred ne tardera pas à se dissiper. Nous avons tout le temps d'attendre. Ce qui m'inquiète plus que les lubies de mon fils, c'est l'hésitation et les atermoiements du marquis de la Chesnaie. Il ne consentira qu'après avoir ici même en personne examiné la situation de mes affaires. L'idée qu'une demoiselle d'Overburg épouserait le fils d'un ouvrier enrichi le blesse et l'humilie. S'il allait refeser ? Je manquerais donc le but de tous mes efforts ?... Mais je crois que vraiment la folie de mon fils me rend à mon tour hésitant ! Est-ce que je ne les domine pas tous par l'argent ? Seraient-ils capables de préférer le déshonneur et la déchéance ? Non, non, j'ai tort de m'inquiéter, l'affaire suivra son cours comme je l'ai résolu...

Un valet ouvrit la porte et annonça à son maître que M. le baron d'Overburg était venu pour lui parler, et qu'il l'attendait au salon.

— Ah ! le père de Clémence maintenant, grommela l'entrepreneur en ôtant sa robe de chambre. Pourvu que celui-ci ne vienne pas à son tour avec des hésitations et des faux-fuyants. Je finirais par perdre patience. Bah ! peut-être m'apporte-t-il, au contraire, de bonnes nouvelles ; car lui, du moins, est un homme sensé et il sait ce qu'il fait, ou du moins ce qu'il peut faire. Voyons, nous allons bien savoir.

En entrant dans le salon, il alla à la rencontre de son noble visiteur avec un sourire aimable, lui serra la main et lui dit :

— Bonjour, monsieur le baron. Voilà une agréable surprise, à laquelle je ne m'attendais pas aujourd'hui. Vous deviez être en ville pour vos affaires ; et vous n'avez pas voulu retourner à votre château sans m'honorer d'une visite. Je vous remercie du fond du cœur pour cette bonne idée. Veuillez vous asseoir, monsieur le baron... Mais je ne sais pas ce que je vois à l'air de votre visage. Auriez-vous du chagrin ? Tout ne marche-t-il pas au gré de vos désirs ?

— Non, pas tout, monsieur Steenvliet, répondit le baron. Il y a certaines choses qui m'inquiètent depuis une couple de jours. Je suis venu pour causer de cela très sérieusement avec vous. Mais, d'abord, je dois vous annoncer que mon oncle, le marquis de la Chesnaie, m'a écrit qu'il part aujourd'hui de Monaco, et arrangera son voyage de manière à arriver jeudi prochain à Bruxelles. Vous pouvez donc vous attendre à notre visite pour la fin de la semaine prochaine.

— Peut-être le marquis préfèrerait-il que je vinsse lui parler à votre château ?

— En ce cas, monsieur Steenvliet, je vous le ferais savoir.

— Et peut-on supposer, d'après les termes de sa lettre, s'il est toujours favorablement disposé ?

— Toujours favorablement. Ce n'est que pour la forme qu'il diffère son approbation définitive, jusqu'à ce qu'il ait obtenu par lui-même les renseignements nécessaires. Mais ces sentiments seront-ils bien de nature à le satisfaire complètement ? Voilà la question que je me pose, et qui m'inquiète depuis deux jours.

— Et qu'est-ce qui pourrait bien y manquer, monsieur le baron ? Vous lui avez fait connaître avec une entière sincérité la véritable situation des choses. N'est-il pas vrai que vous lui avez écrit tout ce qui pouvait exercer quelque influence sur

sa décision?... Quoi? Vous secouez la tête?

— Ce que j'ignorais alors, je ne pouvais naturellement pas le lui mander. S'il l'apprend — et je crains fort qu'il ne l'apprenne — alors il est probable qu'il s'opposera au mariage de Clémence. Vous avez ma parole, monsieur Steenvliet, la mauvaise tournure de mes affaires, le généreux secours que vous m'avez prêté, me rendent votre obligé et m'engagent envers vous. Je n'hésiterais pas à conclure ce mariage, même sans le consentement de mon oncle; mais le marquis nous déshériterait et mes enfants y perdraient plus de deux millions. Je vous en prie, mon bon monsieur Steenvliet, ayez pour la seconde fois pitié d'un malheureux gentilhomme! Employez toute votre autorité paternelle pour faire cesser un scandale qui, du moins en présence des projets d'union qui existent entre nous, est déshonorant pour votre fils, pour ma pauvre Clémence, pour vous-même et pour toute ma famille.

— Mais parlez donc clairement, monsieur le baron, murmura M. Steenvliet épouvanté. Un scandale? Que voulez-vous dire?

— C'est difficile à dire, répondit le baron. Ce sont des choses que nous voyons, hélas, se passer trop souvent. Mais nous, qui sommes d'une autre époque, nous reculons devant une pareille publicité.

— Pour l'amour de Dieu, ne mettez pas ma patience à une si rude épreuve! s'écria l'entrepreneur. Un scandale? Et mon fils en serait l'auteur? Vous faites signe que oui? J'espère bien, du moins qu'il n'a ni volé, ni tué.

— Non, non, calmez-vous, je vais vous dire ce que c'est... D'après des bruits dont la vérité n'est pas douteuse, M. Herman ne va presque plus au Club et il n'y reste que quelques instants quand il y va. Ses camarades d'autrefois ne le rencontrent nulle part. Savez-vous, monsieur Steenvliet, où votre fils passe tout son temps depuis un mois?

— Sans doute que je le sais, répondit l'entrepreneur avec un rire triomphant. Le mariage projeté l'a rendu tout à coup sérieux, beaucoup trop sérieux même à mon avis: le jeune homme se promène, dessine, lit et rêve.

— Ainsi vous ignorez qu'on peut le trouver du matin au soir dans certaine maison d'ouvriers située au bord d'un chemin isolé, pas bien loin du village où le banquier Dalster a son château?

— Bah! bah! Quelle folie! Que diable mon fils irait-il faire là?

— L'ouvrier a une fille qui, à ce qu'il paraît, n'est pas seulement très jolie, mais aussi très madrée et très artificieuse.

— Et vous voulez dire, monsieur d'Overburg, que c'est là que mon fils s'amuse? Voilà ce que je ne crois pas et, en tous cas, ce que je n'approuverais pas. Mais en serait-il bien ainsi?

— Le mal est déjà assez grave lors même qu'il resterait caché; mais, ce qui ne se peut supporter surtout par nous, gentilshommes, c'est que ce mal soit public. Votre fils, au vu et au su de tout le monde, passe des journées entières dans cette pauvre maison d'ouvriers, il y mange à la table commune comme s'il faisait partie de la famille, il achète à la fille des robes de soie et des bijoux, il se promène dans les rues de Bruxelles avec cette jeune effrontée à son bras.

Péniblement atteint par cette révélation, l'entrepreneur secoua la tête et répondit après un moment d'hésitation :

— Mais, mon cher monsieur d'Overburg, tout cela ne serait-il pas une simple médisance? Pour des choses de cette nature, mon fils était, jusqu'à présent, beaucoup plus réservé que d'autres jeunes gens de son âge.

— Le vieux M. Dalster est mon témoin. Informez-vous de la vérité dans le village, vous apprendrez que les habitants sont indignés de la conduite de M. Herman et de celle qui le tient captif dans ses filets. Et si de simples paysans, qui ne sont en rien responsables des actes de la fille de l'ouvrier, se sentent déshonorés par ces relations blâmables, que dois-je dire, moi, gentilhomme, moi, père de la future femme de votre fils?

— Je lui parlerai de cela aujourd'hui même, monsieur le baron, et, si vos renseignements sont fondés...

— Ils sont fondés, n'en doutez pas.

— Eh bien, je lui ferai comprendre qu'il doit rompre avec cette fille.

Le baron frémissait d'impatience et de dépit.

— Hélas! monsieur Steenvliet, dit-il, je m'effraye de vous voir si calme, et de ne pas vous trouver pénétré de l'impérieuse nécessité d'une rupture immédiate et complète de ces déshonorantes relations. Si ces bruits parvenaient aux oreilles de ma fille Clémence, n'aurait-elle pas le droit de refuser sa main, contre ma volonté, à un homme qui, d'avance et publiquement, manque au respect qu'il doit à sa future femme? Et si mon oncle, le marquis, devait apprendre quelque chose de cette triste affaire, lui si fier et si susceptible sur le point d'honneur, il m'accablerait de reproches et soulèverait toute ma famille contre moi. Vous-même, monsieur Steenvliet, vous regretteriez profondément, n'est-ce pas, que les circonstances imprévues vinssent rendre impossible le mariage de votre fils.

— Mais, jusqu'à présent, ce mariage ne court pas de danger, j'espère?

— Si, un grand danger. Je vous en conjure,

prenez des mesures énergiques pour nous préserver de ce malheur; car pour moi, vous le savez, la non-réussite de ce mariage serait une catastrophe. Je n'ai pas d'autre moyen de reconnaître votre bienfait et de mériter la continuation de votre généreux secours.

— Mais, mon digne monsieur d'Overburg, que puis-je faire sinon de montrer à mon fils son imprudence, son étourderie?

— Lui défendre sévèrement, absolument, de remettre les pieds dans cette maison; lui faire promettre fermement et irrévocablement de rompre désormais toutes relations avec cette méprisable fille.

— N'est-ce que cela que vous désirez, monsieur le baron? Soyez donc bien tranquille: Herman n'ira plus dans ce village. Je vous le promets en son nom.

— Et s'il refusait de vous obéir?

— Non, pas cela. Herman peut avoir une faiblesse et faire une folie; mais c'est un garçon raisonnable et il a un cœur excellent. En tous cas, je n'ai pas l'habitude de voir ma volonté méconnue... Doutez-vous encore? Souhaitez-vous qu'Herman vienne lui-même s'excuser auprès de vous et vous promettre d'éviter désormais tout prétexte de soupçon ou de médisance?

— Oh! non, je n'exige pas cela, s'écria joyeusement M. d'Overburg. Je vous remercie, mon bon monsieur Steenvliet: j'ai foi en votre parole. Il me suffit de pouvoir au besoin déclarer et affirmer que ces bruits n'ont plus de fondement... Allons, écartons toutes ces douloureuses inquiétudes et espérons que rien n'empêchera ni ne retardera le mariage souhaité. A la fin de la semaine prochaine, je viendrai vous rendre visite avec mon oncle le marquis. Nous réglerons tout alors en sa présence... Permettez moi de vous dire adieu pour aujourd'hui. Je dois partir pour Liège où je vais chercher Clémence. Je vous serre la main, rassuré et consolé.

Près de la porte cochère, et prêt à remonter en voiture, le baron murmura à l'oreille de l'entrepreneur:

— N'oubliez pas vos promesses. Je vous en supplie, soyez énergique. Notre bonheur à tous en dépend.

— Je n'ai jamais laissé protester une promesse, répondit M. Steenvliet. Soyez sans aucune crainte.

La voiture s'éloigna, et l'entrepreneur retourna à pas lents à son cabinet, où il se laissa tomber sur une chaise. Il y resta longtemps pensif et immobile.

En présence du baron, il avait caché ses impressions pour amoindrir autant que possible la faute d'Herman; mais, maintenant qu'il se trouvait seul, l'expression de son visage changea et devint amère.

— L'imbécile! grommela-t-il. A quels ridicules enfantillages va-t-il se livrer au moment même où l'on prépare son mariage avec la fille d'un baron! Lui, si indifférent pour toutes les jeunes filles, si riches et si jolies qu'elles soient, se laisserait charmer par une fille d'ouvrier? Il lui achèterait des robes de soie et des bijoux! Il se promènerait dans les rues de Bruxelles? Tout ce qu'il me disait de son aversion pour une union disproportionnée n'était donc que fausseté? Oui, car la distance entre lui et une simple ouvrière est infiniment plus grande que la distance entre moi et M. d'Overburg. Il repousserait et dédaignerait mes ordres et mes prières, par amour pour une fine mouche de village, qui n'a pas d'autre but que de lui soutirer de l'argent, beaucoup d'argent? Et moi, son père, je devrais céder à une aussi méprisable adversaire? Ah! ah! cela ne sera pas! Il ne jouera pas un jour de plus avec mon honneur, et ne me rendra pas plus longtemps ridicule aux yeux de quiconque nous connaît. Que dis-je, un jour? Non, pas une heure; je vais sur-le-champ lui signifier ma volonté, et malheur à lui s'il ne m'obéit pas immédiatement.

En achevant ces mots, il sortit de son cabinet, monta l'escalier en courant, ouvrit la porte d'Herman, et fit irruption dans la chambre le poing en avant.

Mais il s'arrêta, surpris et désappointé, car son fils n'y était pas.

— Il n'est pas là! grommela-t-il. L'entêté coquin serait-il déjà sorti?... Oui, voilà son bonnet grec qui pend là; son chapeau n'y est pas, et je ne vois pas non plus son pardessus. Il veut donc rester dehors jusqu'à la nuit? Où peut-il être?... Ah! je comprends; mais il n'y restera pas, dussé-je aller l'en arracher.

Il alla dans un des angles de la pièce et tira un cordon de sonnette. Un valet ne tarda pas à paraître.

— Jacques, avez-vous vu sortir mon fils? demanda-t-il.

— Hélas! oui, monsieur, répondit l'autre, j'en suis encore profondément troublé.

— Troublé? Pourquoi?

— Notre jeune maître avait les larmes aux yeux; il m'a serré la main et m'a dit adieu d'un ton singulier, comme s'il voulait dire que je ne le reverrais jamais.

M. Steenvliet pâlit visiblement; mais il maîtrisa son émotion, et demanda avec un calme simulé:

— Avait-il des bagages?

— Rien que sa petite sacoche de cuir.

— Et où est-il allé?

— Je ne sais pas, monsieur. Il m'a fait chercher

un fiacre, et lorsqu'il y est monté après m'avoir serré encore une fois la main, je l'ai entendu qui disait au cocher : gare du Nord, ventre à terre.

— Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, Jacques? Herman n'a-t-il pas dit : gare du Midi?

— Non, monsieur, j'ai très bien entendu. Il a positivement dit Nord.

— Eh bien, allez aussi me chercher une voiture ; mais pas un mot de tout cela, entendez-vous? C'est une lubie d'Herman qui sera oubliée demain. Personne n'a à se mêler de cela.

— Je comprends, monsieur.

— Allez, courez et ramenez-moi une voiture.

L'entrepreneur rentra chez lui, endossa fiévreusement une redingote et courut à la porte cochère avant que le valet, qui n'avait qu'à aller jusqu'au coin de la rue, pût être de retour.

Cette courte attente parut longue à M. Steenvliet; il marmonnait en lui-même, frappait du pied, serrait les poings et paraissait en proie à un profond chagrin et à une vive inquiétude.

Enfin, sans dire un mot de plus à son domestique, il monta en voiture en criant au cocher :

— Au Nord. Double prix si nous allons vite.

Le cocher enleva ses chevaux d'un coup de fouet et les stimula tellement que la voiture faillit verser en tournant l'angle de la rue de la Loi.

M. Steenvliet ne savait que penser. Pourquoi Herman s'était-il fait conduire à la gare du Nord?

Il n'était donc pas allé au village où demeurait la fille de l'ouvrier? Car il ne pouvait y aller que par la ligne du Midi. Où était-il donc allé? Quoique le pauvre père essayât de se persuader que ses craintes n'étaient pas fondées, de temps en temps un frisson glacial parcourait ses membres.

Sous sa froideur et sa dureté apparentes, se cacachait une tendresse excessive pour son fils; on pouvait même dire que celui-ci était l'unique objet de son amour et de sa sollicitude. Herman avait dit adieu au domestique les larmes aux yeux, un adieu solennel! Qu'est-ce donc que le pauvre jeune homme pouvait bien avoir en tête? Herman paraissait faible et irrésolu, mais l'entrepreneur savait bien qu'une volonté ferme et énergique se cachait au fond du caractère de son fils. C'était dans le sang. Cette résolution ne pouvait-elle pas le rendre capable de prendre le parti le plus insensé? Ah! Dieu, combien son cœur paternel était tourmenté par les plus effrayantes prévisions!... Mais son fils n'était probablement pas encore parti; il le trouverait encore au chemin de fer, il le retiendrait, le menacerait de sa colère, au besoin il le supplierait de renoncer à son projet; et, s'il fallait absolument lui permettre de refuser la main de Clémence, eh bien, M. Steenvliet sacrifierait l'espoir de toute sa vie pour sauver son fils égaré!

M. Steenvliet n'eut pas beaucoup le temps de réfléchir. La voiture s'arrêta devant la gare. Il sauta à terre, jeta une pièce de cinq francs au cocher et courut dans la station à droite et à gauche, regardant de tous côtés pour voir s'il n'apercevait pas Herman.

Mais toutes ses recherches furent infructueuses. Il se retourna vers les distributeurs de coupons; il s'adressa aux employés, aux hommes d'équipe, aux hommes de peine, leur décrivit la personne et le costume de son fils et leur demanda s'ils ne l'avaient pas remarqué, ou s'ils ne savaient pas dans quelle direction il était parti.

Quelques-uns répondirent qu'ils avaient bien vu un jeune homme répondant au signalement donné; mais l'un affirmait qu'il avait pris un coupon pour Liége; un second disait qu'il l'avait vu monter dans le train d'Anvers, tandis qu'un troisième prétendait qu'il était parti pour Ostende.

Après avoir perdu là plus d'une heure, l'entrepreneur comprit l'inutilité de ses efforts, et monta dans un fiacre pour se faire ramener chez lui.

Alors seulement, et loin des yeux du monde, il se livra au chagrin et à l'inquiétude qui lui serraient le cœur. Il resta longtemps immobile, la tête basse, les yeux fixes, perdu dans la contemplation de visions effrayantes. Peut-être craignait-il de perdre son fils pour toujours.

Sans qu'il s'en aperçût, des larmes coulaient lentement sur ses joues.

Quand la voiture s'arrêta devant sa porte et qu'il vit qu'il était chez lui, alors seulement il s'éveilla de son pénible rêve, et essuya d'un mouvement nerveux ses yeux noyés de pleurs.

Il ouvrit la portière, sauta à terre, paya le cocher sans prononcer une syllabe, rentra chez lui, et hâta le pas pour aller s'enfermer dans son cabinet. Mais Jacques, le vieux domestique, vint à sa rencontre tenant à la main un papier plié.

— Monsieur, lui dit-il, voici un télégramme pour vous.

— Un télégramme? Donnez, donnez vite! s'écria l'entrepreneur. C'est peut-être de lui.

Il ouvrit la dépêche et lut :

« Mon père, je pars pour un pays étranger. Ne soyez pas inquiet de moi. Dès que j'aurai trouvé un séjour fixe, je vous écrirai. Quoi qu'il m'arrive, je vous aimerai toujours, et je vous serai éternellement reconnaissant. »

— Hypocrite! grommela le père blessé, en froissant le télégramme avec colère.

— Monsieur, s'il vous plaît, m'est-il permis de vous demander si ce télégramme vient de M. Herman? demanda le vieux domestique.

— Oui, Jacques, il vient de l'étourneau. Mais soyez tranquille, c'est encore une folle lubie sans gravité.

— Ah ! Dieu soit loué !

M. Steenvliet entra dans son cabinet et se laissa tomber sur une chaise, épuisé. Mais il se releva aussitôt, serra les poings d'un air menaçant, et murmura avec une expression de colère et d'amertume :

— Le sans cœur ! le bourreau ! Moi, son père, me faire souffrir ainsi, me faire mourir d'angoisse, d'inquiétude et de peur ! Ah ! c'est affreux. L'hypocrite ! Il m'aime, il me respecte ? Il me déchire le cœur sans pitié ! Ah ! il me le paiera cher, très cher. Pense-t-il donc rendre impossible son mariage avec Clémence d'Overburg ? Eh bien, il se trompe. J'ai confiance dans le temps ; j'ai une patience que rien ne lasse, et une volonté de fer. Herman n'a pas d'argent ; il faudra bien qu'il revienne au bout de quelques mois ou de quelques semaines, cela m'est égal. Il épousera tout de même mademoiselle d'Overburg, ne fût-ce que pour le punir de son affreuse cruauté envers moi. Oui, il se mariera, aussi vrai que j'existe.

Et l'entrepreneur appuya cet arrêt d'un violent coup de poing sur son bureau.

XI

Ce matin-là, Lina était assise près du poêle, la tête penchée sur sa poitrine et aussi immobile que si elle était endormie.

A ses pieds il y avait un chaudron plein d'eau ; sur ses genoux une pelure de pomme de terre en spirale, et elle tenait encore à la main le couteau dont elle venait de se servir pour les besoins du ménage.

Sa mère sortit de l'étable et la surprit dans cette attitude. Elle haussa les épaules avec compassion et lui dit :

— Lina, mon enfant, vous avez tort de rêvasser toujours ainsi en vous-même. A quoi réfléchissez-vous si profondément ?

— Comment pouvez-vous le demander, ma mère ? répondit la jeune fille. A quoi, à qui pensez-vous vous-même du matin au soir ? Je voudrais savoir comment il va maintenant, mère. Ah ! s'il allait retomber dans ses erreurs passées ! La crainte qu'il pourrait devenir malheureux et se perdre peut-être m'afflige profondément. Cela est si étonnant !

— Non, mon enfant, je suis aussi inquiète que vous à cet égard, j'en conviens ; mais il faut garder une juste mesure en tout. Vous êtes tellement absorbée dans vos idées, que vous laissez là votre ouvrage pour vous abandonner à vos rêveries.

— Mon ouvrage est fini, ma mère, dit la jeune fille en se levant. Je vais allumer le poêle et mettre les pommes de terre sur le feu.

— Innocente, où sont vos esprits ? Il est encore une grosse heure trop tôt.

— Alors, je continuerai au jardin à piquer des tuteurs auprès des jeunes pois.

— Cela ne presse pas, Lina. Je vous ferai une autre proposition. J'ai remarqué tout à l'heure qu'il ne nous reste plus assez de pain ; demain le café nous manquera également. Il fait un temps superbe ; allez au village, cela vous distraira un peu.

— Au village, ma mère ? Et dimanche, suivant votre conseil, je suis allée à la messe à Hal pour ne pas rencontrer une de ces méchantes langues.

— Bah ! Lina, depuis lors, les commérages ont bien diminué ; d'ailleurs, vous ne pouvez pas rester éternellement sans vous montrer au village ; cela paraîtrait encore plus étrange. Il vaut encore mieux que l'on vous voie, mon enfant. De cette façon, vous pourrez du moins convaincre nos amis qu'ils se sont trompés sur notre compte... Allez, Lina, cette promenade vous fera du bien ; allez au village chercher du pain et du café.

— Eh bien, j'irai, ma mère, si vous le désirez. Au fond, je n'ai pas d'objection à y faire. On peut penser de moi ce qu'on veut ; ma conscience est pure, et l'on ne me mangera pas là-bas.

La jeune fille ôta son tablier, se coiffa d'un autre bonnet, et se dirigea vers le village par le chemin de terre.

Le ciel n'avait pas un nuage ; un doux vent d'ouest susurrait dans le feuillage vert des arbres et tempérait l'ardeur du soleil. Des milliers de fleurs étoilaient les champs et les prairies, et les oiseaux célébraient par leurs chansons amoureuses le retour du gai printemps.

Sous l'influence heureuse de ce beau temps, Lina redressait la tête et respirait à pleins poumons l'air chargé de senteurs printanières. Des idées consolantes surgissaient dans son esprit ; un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres, et elle marchait d'un pas allègre sous les arbres du chemin.

Insensiblement, cependant, elle ralentit le pas, et l'expression de son visage redevint sérieuse. Elle s'arrêta même tout à fait et demeura immobile, les yeux fixés au sol comme si elle interrogeait la terre sur des choses douteuses dont la solution lui tenait au cœur. La réponse qui se présentait à son esprit ne devait pas être favorable, car elle secoua la tête avec un certain découragement.

Tout à coup un sourire éclaira de nouveau ses

traits rassérénés, et elle dirigea joyeusement son regard sur les champs longeant le chemin, où elle voyait s'agiter au-dessus des fleurs jaunes des pissenlits une foule de boules floconneuses.

C'est la coutume, parmi les jeunes villageoises de certaines contrées, lorsqu'elles désirent ardemment quelque chose, de consulter, en soufflant dessus, les têtes floconneuses des pissenlits montés en graine. C'est ce que Lina voulait faire également.

Elle entra dans la prairie, choisit une de ces touffes de graine, l'approcha de sa bouche, et demanda à haute voix :

— Est-il malade? Est-il bien portant?

Elle répéta plusieurs fois ces questions, et chaque fois elle souffla avec force sur la touffe, jusqu'à ce que le dernier flocon de graine se fût envolé et eût ainsi répondu affirmativement à la dernière question posée.

Le résultat final de cette consultation fut sans doute favorable, car le visage de Lina respirait le contentement, et elle jeta vers le ciel un coup d'œil furtif, comme si elle éprouvait le besoin de remercier Dieu.

Elle s'était déjà retournée et se disposait à sortir de la prairie, lorsqu'une idée lui vint : elle s'arrêta, regarda les pissenlits en hésitant, et, obéissant à une attraction mystérieuse, elle cueillit une nouvelle tête floconneuse de pissenlit, et demanda d'une voix à peine perceptible :

— Le reverrai-je encore?... Ne le reverrai-je plus jamais?

Sa main tremblait; elle osait à peine souffler, et à mesure que les graines se détachaient de la tige, son anxiété grandissait. Elle craignait évidemment une réponse défavorable.

Sans attendre le résultat final de l'épreuve, elle jeta la tête du pissenlit, éclata de rire et s'écria :

— Ah! folle que je suis! Qu'est-ce que cette innocente fleur sait de ces choses-là?

Elle ajouta d'une voix plus contenue :

— Je ne peux plus le revoir, et je ne désire pas le voir encore... Que c'est cruel, cependant! C'est comme si une autre Lina vivait en moi, une Lina qui pense, qui souhaite et qui espère, sans ma participation, et même contre mon gré... Mais tout cela, ce sont des folies... Que dirait ma mère si elle me voyait dans la prairie, interrogeant les pissenlits comme une enfant? Allons, allons, acquittons-nous de notre commission.

Elle rentra dans le chemin de terre, pressa le pas, et atteignit peu de temps après les premières maisons du village.

Elle ne remarqua point que çà et là, lorsqu'elle passait, certaines gens venaient sur le seuil de leur porte pour la suivre des yeux, et que même un vieux paysan tendit vers elle son poing menaçant.

Dans la première rue, elle vit venir la petite Catherine, la fille du forgeron, qui avait toujours été une de ses bonnes amies. Elle voulait aller au devant d'elle et prononçait déjà son nom; mais à peine la petite Catherine eut-elle reconnu celle qui l'appelait, qu'une expression de mépris et d'aversion se montra sur sa figure, et qu'elle s'enfuit en toute hâte dans le village.

Lina soupçonnait les raisons de cette étrange conduite. La bonne petite Catherine s'était laissé tromper par les commérages. Lina en fut profondément affligée, mais Catherine était une fille naïve et crédule. Lina, après avoir fini ses commissions, se proposait d'aller chez elle, et quelques paroles suffiraient pour convaincre le forgeron, qui était un homme raisonnable, et sa fille, qu'ils s'étaient laissé conter des fables ridicules par de méchantes langues.

C'est dans ces consolantes dispositions d'esprit que Lina arriva sur la grand'place du village. L'auberge de *l'Aigle d'or* était droit devant elle. Elle vit les deux filles, Léocadie et Isabelle, qui se tenaient derrière la fenêtre, et la regardaient avec une expression de haine et de mépris, en lui faisant des gestes de menace.

Loin d'être embarrassée ou confuse, Lina regarda de son côté les deux filles bien en face, d'un air de bravade. Les gens de *l'Aigle d'or* n'étaient-ils pas les ennemis d'Herman? Léocadie et Isabelle, par dépit de ce qu'il ne voulait plus venir à *l'Aigle d'or*, n'avaient-elles pas été les premières à répandre sur son compte la médisance et la calomnie?

Cela suffisait pour rendre à Lina tout le courage, toute la fierté de l'innocence. Elle passa devant *l'Aigle d'or* avec un sourire moqueur, et l'expression de son visage signifiait qu'elle ne faisait aucun cas de l'estime de personnes telles qu'Isabelle et Léocadie.

Préoccupée de cette circonstance, elle ne remarquait pas, bien loin, à côté de l'église, un groupe nombreux de gens qui la regardaient. On y procédait à la vente à la criée du mobilier et du bétail de la veuve Struyf, récemment décédée, et à cette occasion la maison mortuaire était pleine de monde.

Lina entra dans la boutique de l'épicier. Deux autres chalands se tenaient devant le comptoir, attendant leur tour d'être servis. C'étaient une jeune fille et un garçon bien connus de Lina. Au village, tout le monde se connaît.

— Bonjour, Fifine Bals. Beau temps aujourd'hui, 'nest-ce pas? Bonjour, Martin Palinck. On



Il les dispersa en distribuant une raclée générale. (Page 71.)

nous a dit que vous aviez la fièvre; mais, Dieu soit loué, vous paraissez frais comme une rose. Votre vache tachetée est-elle vendue ?

La seule réponse qu'elle obtint fut un grognement inintelligible, et elle remarqua avec un certain effroi que la jeune fille et le jeune garçon reculaient insensiblement pour s'éloigner d'elle le plus possible.

— Mais, braves gens, dit-elle d'un ton plaintif, pensez-vous que j'ai le choléra et que je vous le communiquerai ?

— C'est tout comme, grommela Fifine Bals. Qui traîne sa réputation dans la boue doit rester éloigné des honnêtes gens.

— Ah ! vous aussi, vous avez ajouté foi à la calomnie? répliqua Lina. Mais de tout ce qu'on dit il n'y a rien de vrai.

— Vous nous prenez donc pour des enfants innocents ? ricana Martin Palinck. Beaucoup de gens, — et moi-même, — ont vu de leurs propres yeux, vu, depuis bien des semaines, qu'un riche monsieur de la ville vient presque tous les jours dans votre maison. Cela n'est pas vrai non plus, dites?

Lina parut déconcertée.

— Oui, cela est vrai, balbutia-t-elle, mais il venait par pure amitié.

— Naturellement; ce n'est pas la haine qui l'amenait, c'est certain.

— Dès qu'il a appris qu'on interprétait mal ses visites, il est parti pour ne plus jamais revenir.

— Faites croire cela aux oies.

— Mais, mon ami, soyez donc raisonnable, et laissez-moi vous expliquer...

— Mon ami, osez-vous dire ! Fi, je vous le défends. Appelez votre ami celui qui vous donne des boucles d'oreilles de diamant.

Attristée jusqu'aux larmes, Lina essaya encore de se justifier; mais le jeune homme, aigri et

irrité, l'interrompit aussitôt et dit à la boutiquière :

— Je ne sais pas comment cette impudente linotte ose encore mettre les pieds dans votre boutique. Dépêchez-vous de la servir, patronne, pour qu'elle s'en aille bien vite.

— Oui, alors nous serons délivrés de sa déshonorante présence, ajouta Fifine.

Lina avait le cœur brisé. Elle s'approcha du comptoir d'un air craintif et demanda timidement ce dont elle avait besoin, en regardant l'épicière dans les yeux tristement et avec une supplication muette, comme pour implorer sa pitié.

La boutiquière haussa les épaules et se mit à peser sans rien dire le café demandé.

Pendant ce temps, on entendait dans la rue un bruit de voix qui se rapprochait insensiblement, et qui, redoublant de force, semblait s'arrêter devant la boutique.

Lina n'avait plus le cœur de regarder vers la porte. Au frémissement de ses membres, aux grosses larmes qui brillaient dans ses yeux, on voyait qu'elle comprenait ce que signifiait ce rassemblement des villageois devant la boutique de l'épicière.

En effet, dès qu'Isabelle et Léocadie eurent annoncé à leur père la présence de Lina Wouters dans le village, celui-ci s'était rendu auprès de son valet d'écurie, un lourd et méchant imbécile, et l'avait envoyé sur la Grand'Place pour exciter les gens contre la jeune fille. Pauw le tortu s'était immédiatement acquitté de cette commission, et il se tenait maintenant au milieu d'une trentaine de jeunes garçons, de femmes et d'hommes âgés, devant la porte de la boutique.

D'abord on n'entendait pas distinctement ce qui se disait dans les rangs de cette foule malveillante; la plupart des assistants n'étaient venus là que par curiosité, et les autres n'étaient pas encore assez montés pour se répandre en injures et en paroles grossières.

Mais le valet d'écurie de *l'Aigle d'or* éleva la voix, et cria tout haut de manière à être entendu jusqu'au fond de la boutique :

— Jetez cette sale coureuse à la porte ! Ahou ! Ahou !

Et il ajouta un chapelet de paroles si grossières, qu'en toutes autres circonstances elles eussent fait rougir de honte les auditeurs.

— Tenez, malheureuse fille, voilà le café demandé, dit la boutiquière. Les gens sont bien montés contre vous. Vous voyez maintenant ce qu'il en coûte de ne pas conserver sa bonne renommée. Retournez bien vite chez vous, c'est le mieux que vous pouvez faire.

Lina aurait bien voulu suivre ce conseil, mais elle avait encore à chercher du pain chez le boulanger. De plus, elle était blessée et indignée d'entendre le valet de *l'Aigle d'or* élever la voix et exciter la foule contre elle. Elle n'ignorait pas quel rôle actif et méchant Pauw le tortu avait joué dans les calomnies répandues contre Herman Steenvliet et contre elle-même.

Avec une sorte de résolution virile elle redressa la tête et sortit hardiment de la boutique. Son attitude décidée fit reculer les jeunes garçons groupés dans la rue, qui lui livrèrent passage pour se rendre à la boulangerie. Mais elle fut immédiatement suivie à deux ou trois pas de distance, et accablée des injures les plus grossières.

Malgré les excitations de Pauw, Lina atteignit pourtant la maison du boulanger, où elle entra pendant que l'on criait furieusement derrière elle :

— Pas de pain pour la coureuse, ne lui donnez pas de pain !

— Sortez de ma maison, et n'y rentrez plus jamais, dit la boulangère à la pauvre fille terrifiée. Comment osez-vous encore vous montrer au village après une conduite aussi déshonorante ? N'êtes-vous pas honteuse ? Allez, allez, hors d'ici, et dites à votre mère qu'il n'y a plus de pain ici pour elle.

Combien Lina se sentait malheureuse en ce moment ! Elle était donc pour tous un objet de haine et de mépris, comme une criminelle ! Évitée, repoussée, redoutée comme une pestiférée ! On lui refusait du pain, et, si on l'avait pu, on aurait, à cause d'elle, condamné son grand-père et sa mère à mourir de faim !

L'injustice des gens lui semblait si grande qu'elle se révoltait au fond de sa conscience, et qu'elle reparut au milieu des villageois résolue et la tête haute.

De même que la première fois on la laissa faire quelques pas en avant, sans autre obstacle que des injures : mais Pauw le tortu, s'apercevant qu'elle voulait quitter le village et retourner chez elle, courut en avant avec trois ou quatre polissons, et lui barra le chemin.

— Que voulez-vous de moi, méchante langue ? dit Lina au valet de l'écurie de *l'Aigle d'or*. Ne vous suffit-il pas d'avoir dit toute sorte de mal de moi comme un calomniateur, et faut-il encore que vous excitiez ces jeunes gens simples et crédules à me maltraiter ? Mais je vous préviens que le premier qui ose me toucher apprendra à ses dépens qu'il n'a pas affaire à un enfant.

Comme pour répondre à cette bravade, Pauw saisit le ruban qui pendait sur son épaule et lui arracha son bonnet de la tête. Mais mal lui en prit, car il reçut de la jeune fille un soufflet si bien

appliqué qu'il tomba à la renverse dans la poussière.

Tandis que Lina ramassait son bonnet et tâchait de le rajuster sur ses cheveux qui s'étaient dénoués, le valet d'écurie se releva et, écumant de rage, il cria à ses compagnons de jeter de la boue et des pierres après cette fille sans vergogne, pour la chasser du village. Joignant l'action aux paroles, il se baissa, et, ne trouvant pas de pierres sous la main, il ramassa de la boue dans l'ornière et la lui jeta à la figure.

Excités par ces paroles haineuses, beaucoup de jeunes garçons et même quelques femmes suivirent son exemple. Les mottes de terre et la boue volaient comme un nuage autour de la tête de la malheureuse Lina, qui, voyant bien qu'elle était impuissante à résister plus longtemps, essaya d'atteindre la sortie du village.

Mais, hélas ! elle en fut également empêchée. Le nombre de ses ennemis s'était tellement accru, qu'elle se vit bientôt entourée de tous côtés et que, perdant courage, elle se résigna à supporter l'orage la tête basse et les yeux fermés, jusqu'à ce que ces agresseurs fussent fatigués de leur jeu cruel, ou qu'elle-même y succombât.

Mais alors parut tout à coup au milieu du groupe un vieillard de haute taille qui frappait sur eux avec un mètre en bois de chêne, et les dispersa, distribuant une raclée générale.

Un cri de délivrance s'échappa de la poitrine oppressée de Lina; ella s'élança vers son sauveur, se jeta à son cou et s'écria :

— Ah ! grand-père, c'est Dieu qui vous envoie. Si vous n'étiez pas arrivé, ces méchantes gens m'auraient peut-être tuée à coups de pierre.

— Ah ! ma pauvre Lina, vous voir traitée ainsi; soupira Jean Wouters. Me fallait-il encore, dans mes vieux jours, voir chose pareille ? J'ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui...

Il ne put en dire davantage et se mit à pleurer : ses larmes se mêlaient aux larmes de l'enfant qu'il aimait plus que la prunelle de ses yeux, et qu'il voyait maintenant injustement condamnée à une honte et à une douleur éternelles...

Pauw et sa bande s'étaient mis prudemment hors des atteintes du vieux charpentier, mais ils continuaient à crier de loin de scandaleuses injures qui perçaient le cœur de Jean Wouters comme autant de coups de couteau. Quoi ! l'on osait articuler de pareilles infamies contre son innocente petite-fille ? C'était à mourir de douleur ; c'était à rentrer sous terre, de honte.

— Venez, mon enfant, retournons à la maison, dit-il. Mon sang bout : je pourrais faire un malheur et cela serait encore bien pis. Vous tremblez, et vous êtes effrayée ? Ne craignez plus rien ; j'ai encore assez de courage et de force pour vous défendre.

Il la prit par la main et se dirigea avec elle, à pas lents, vers la rue latérale qui devait le conduire dans la campagne. Mais Pauw et ses compagnons, devinant son intention, parurent enflammés d'une rage nouvelle. Ils se rapprochèrent jusqu'à une certaine distance, redoublèrent d'injures et de gros mots contre la malheureuse Lina, et se remirent à lui lancer de la boue et des mottes de terre.

En ce moment un gros morceau de terre durcie l'atteignit si violemment à l'épaule qu'elle poussa un cri de douleur.

— Bourreaux stupides, brutes sans âme ! cria Jean Wouters en tournant ses yeux qui lançaient des éclairs vers cette foule tumultueuse, pour voir qui avait jeté ; mais le groupe était si nombreux et les agresseurs étaient entourés de tant de gens simplement indifférents ou curieux, qu'il dut reconnaître son impuissance et renoncer à toute idée de résistance.

— Lina, Lina, venez vite, dépêchons-nous, dit-il, il n'y a pas d'autre moyen...

A ces mots il doubla le pas et enfila la rue latérale, suivi par la foule qui ne le quitta qu'aux dernières maisons du village, et remplissait l'air de ses cris furieux et de ses vociférations injurieuses.

XII

Lorsque Jean Wouters, rentrant dans sa maison, raconta à la mère de Lina le traitement barbare que l'on avait infligé à la pauvre enfant dans le village, la maisonnette fut remplie pendant quelque temps de cris de désespoir et de pleurs de colère.

Malgré sa propre douleur, Lina s'efforça de consoler sa mère et son grand-père en se mettant, en apparence du moins, au-dessus de la calomnie, et indifférente à la lâche agression des villageois égarés.

Elle réussit à calmer quelque peu les vieilles gens et à les décider à prendre leur repas : l'heure habituelle était passée depuis longtemps, et le grand-père ne pouvait pas arriver trop tard à son travail. Tous sentaient qu'en ce moment plus qu'en tout autre une pareille négligence pourrait être fatale.

Aussi, à peine Jean Wouters eut-il mangé, bien à contre-cœur, quelques pommes de terre, qu'il se leva de table, et sortit pour se rendre au village, où il travaillait.

Lina continua ses efforts pour dépeindre à sa mère, sous des couleurs moins sombres, les scènes

qui s'étaient passées le matin. Que leur importait, au fond, que les gens du village, excités par les filles de *l'Aigle d'or* et leur valet d'écurie, fussent montés contre eux? Leur conscience leur reprochait-elle quelque chose, et tout ce qui se racontait là-bas était-il autre chose que fausseté et calomnie? D'ailleurs, cela changerait bientôt, dès que l'on saurait que M. Herman ne mettait plus le pied chez eux. En attendant, ils n'avaient pas besoin de conserver des relations avec le village; ils pouvaient aller aux offices à Loth, et s'y approvisionner de tout ce dont ils avaient besoin, comme Lina avait d'ailleurs l'intention de le faire cet après-midi même, dès que la table serait desservie et la vaisselle lavée.

En causant ainsi de leur triste situation, Lina avait encore assez d'empire sur elle-même pour esquisser de temps en temps un sourire, et pour parler en plaisantant de la méchanceté des villageois. Sous l'influence de ces paroles consolantes la tristesse de la veuve se changea petit à petit en une vive rancune contre l'aubergiste de *l'Aigle d'or* et son stupide valet. L'épanchement de sa colère soulagea son cœur, et ramena un repos relatif dans son âme endolorie.

D'abord elle avait approuvé le projet de sa fille d'aller chercher à Loth le pain qu'on lui avait refusé au village. Elle se mit à réfléchir pourtant, non sans effroi, que Lina pouvait rencontrer encore sur son chemin de méchantes gens qui l'insulteraient et l'injurieraient.

Aussi manifesta-t-elle l'intention d'aller elle-même à Loth, prétendant qu'elle éprouvait le besoin de prendre un peu l'air. Elle avait la tête lourde et cette promenade la remettrait tout à fait.

La jeune fille ne fit pas d'objections et elle sourit même sans contrainte en souhaitant à sa mère une bonne promenade.

Mais lorsque la veuve fut partie et eut disparu dans le chemin creux, Lina rentra dans sa chambre, s'affaissa sur une chaise, mit ses mains sur ses yeux, et commença à pleurer à chaudes larmes.

Elle resta longtemps ainsi, soulageant à force de pleurer son cœur meurtri du poids qui l'oppressait.

Enfin, le courage lui revint; elle se leva, secoua la tête et essuya ses larmes. Elle prit une houe, alla au jardin tout contre la haie, s'agenouilla sur le bord d'un parterre de verdure, et se mit à sarcler les jeunes carottes.

Parfois elle restait immobile tout à coup, et s'absorbait dans ses pensées, puis après une courte interruption elle reprenait de nouveau son travail avec activité. Sans doute, lorsque son visage exprimait la tristesse et l'indignation, elle pensait aux grossières injures auxquelles elle avait été en butte; mais souvent un doux sourire entr'ouvrait ses lèvres, et une sorte d'orgueil brillait dans ses yeux; à quoi, à qui pensait-elle alors?

Tandis que la jeune fille travaillait ainsi tout absorbée, un monsieur déjà avancé en âge s'avançait par le chemin de terre qui vient du village. Il cherchait évidemment à reconnaître le pays, car il regardait de tous cotés et paraissait fort impatienté.

Heureusement, un paysan sorti d'un sentier latéral déboucha en ce moment sur le chemin.

Le monsieur lui demanda quelque chose. L'homme continua sa route, lui désigna du doigt la maisonnette de Jean Wouters et murmura :

— C'est là, derrière cette haie d'épine.

Un sourire amer plissa les lèvres du vieux monsieur, tandis qu'il dirigeait ses regards vers l'humble demeure.

— Ah! c'est là, derrière la haie d'épine, répéta-t-il en ricanant. C'est dans cette misérable hutte qu'elle demeure, la sorcière villageoise, la grossière sirène qui tient le fils de Steenvliet le millionnaire captif dans ses filets! Je sens mon front rougir de honte et d'humiliation. C'est donc là le pays étranger pour lequel mon imbécile de fils est parti? Me tromper ainsi! Ah! ah! nous allons mettre définitivement fin à cette indigne comédie.

Cependant, lorsqu'il eut pénétré dans le jardinet à l'intérieur de la haie, il s'arrêta tout à coup en regardant les belles fleurs si bien entretenues qui parfumaient l'air aux deux côtés du sentier conduisant à la maison. Un sourire d'un douceur singulière éclaira son visage.

Ces fleurs communes étaient pour lui aussi de amies d'enfance, et elles lui rappelaient les beaux jours de son premier amour, lorsque son âme n'avait pas encore perdu sa candeur printanière dans la bataille de la vie et la poursuite de la fortune. Ces idées l'amenèrent à considérer la maisonnette avec moins de prévention. Elle ressemblait réellement à la demeure des parents de sa défunte femme. Elle était plus petite, à la vérité; mais ce noyer, cette vigne, ces fenêtres vertes avec leurs petits rideaux plissés! Combien de fois n'avait-il pas, avec des battements de cœur, fait pour elle un petit bouquet de ces mêmes fleurs! Et comme le bon grand-père lui souriait amicalement derrière de petits rideaux blancs pareils à ceux-ci! Ah! il se le rappelait encore : le puits avait entendu le premier le pudique aveu de son amour pour elle. Elle était venue puiser de l'eau, et il avait profité de l'occasion pour lui balbutier à l'oreille ce qu'il avait sur le cœur. Cette larme de bonheur sur sa joue quel diamant pouvait avoir

pour lui plus de prix que cette perle humide?

Il secoua la tête comme pour chasser des idées importunes et grommela d'un ton mécontent.

— Ah ça ! est-ce que je deviens aussi bête que mon fils? Vais-je me laisser attendrir follement par des choses qu'on trouve dans toutes les maisons de paysan? Il ne manquerait plus que cela ! Allons, allons, pas de folie; arrachons un fils dénaturé aux griffes de cette enchanteresse!

La porte était grande ouverte; il entra mais ne rencontra personne.

Au lieu d'appeler, il fit l'inspection de la chambre, probablement dans l'espoir d'y découvrir quelque chose qui trahît la présence de son fils.

— Rien, absolument rien ! grommela-t-il. S'il est vrai, ainsi que l'affirment les gens du village, qu'il lui donne beaucoup d'argent, elle ne l'a certainement pas employé à acheter de beaux meubles. Tout ici indique la gêne et la pauvreté... Mais comme tout est propre, pourtant, et reluisant; Ce sable blanc sur les carreaux, cette draperie de cheminée finement plissée, ce crucifix avec sa branche de buis bénit entre ces deux perroquets de plâtre peints en vert... C'est comme dans la maison de ma mère. Je la vois encore; j'étais un petit garçon alors; elle me joint les mains et m'apprend à bégayer : « Notre père qui êtes aux cieux... » Mais est-ce que je perds la tête? Qu'est-ce qui m'arrive donc? Me voilà tout prêt à pleurer. J'oublie que j'ai une tâche sérieuse à remplir ici... Personne? Mon fils doit être ici cependant. Il est peut-être au jardin avec elle.

Poussé par cette idée, il marcha vers la porte de derrière qui était également ouverte. Il se disposait à appeler, lorsqu'il aperçut au bout du jardin une jeune fille agenouillée et profondément courbée vers la terre, en train d'arracher les mauvaises herbes d'une couche de jeunes carottes.

C'était donc là l'ennemie de son bonheur, l'obstacle à l'élévation de son fils dans le monde. Il ne pouvait pas se tromper, car on lui avait dit dans le village qu'il n'y avait qu'une seule fille dans la maison.

Pendant un instant ses yeux restèrent fixés avec amertume sur la jeune fille occupée à sarcler; un sourire de mépris plissa même ses lèvres lorsqu'il contempla ses vêtements : son corsage brun, sa jupe verte et son mouchoir de cou en coton à fleurs, pauvres et usés, quoique portés avec une certaine élégance.

Un mouvement qu'elle fit en cet instant permit à M. Steenvliet de voir les traits de son visage. Il frémit de crainte pour son fils. Ah! il comprenait maintenant comment un jeune homme inexpérimenté avait pu se laisser charmer et séduire par une fille qui, sous le masque d'un frais et ravissant visage, cachait sa fausseté et sa cupidité. Maintenant elle paraissait travailler d'arrache-pied sans penser à rien; mais probablement ils l'avaient vu venir; Herman s'était caché quelque part, et la jeune fille rusée faisait semblant de ne rien savoir.

— Holà ! Y a-t-il quelqu'un au logis? cria-t-il!

La jeune fille se leva, le regarda un instant avec étonnement, puis accourut vers lui avec un cri de joie et lui dit :

— Bonjour, monsieur Steenvliet ! Quel bonheur de vous voir ici! Et comment se porte M. Herman?

— Quoi, M. Steenvliet? grommela l'entrepreneur, à la fois surpris et blessé. D'où savez-vous mon nom?

— Je vous reconnais, monsieur; votre fils vous ressemble étonnamment.

— Voilà la première fois qu'on me dit cela. Vous croyez me flatter... Herman m'a vu venir, n'est-il pas vrai?

— Ah! je vous en supplie, monsieur Steenvliet, tranquillisez-moi. Lorsque M. Herman nous a quittés pour la dernière fois, il était si triste, si désespéré! N'est-il pas malade ?

— Ne faites donc pas l'ignorante, dit l'entrepreneur d'un ton acerbe. Vous cherchez à me faire sortir du jardin; mais ces grosses malices ne peuvent pas réussir avec moi. Herman est ici, et je veux le voir, tout de suite, sans retard.

— Mais pourquoi avez-vous l'air si fâché contre moi, monsieur? murmura Lina de plus en plus étonnée. M. Herman serait ici? Je n'en sais rien. Il y a cinq jours qu'il nous a honorés la dernière fois de sa visite.

— Vous me trompez.

— Ah ! monsieur, moi vous tromper? Pourquoi?

— Mon fils vient ici tous les jours.

— Oui, précédemment nous le voyions deux ou trois fois par semaine; mais à présent il ne viendra plus jamais ici.

— Alors, vous voulez me faire croire qu'il a rompu tout à fait avec vous?

— Je ne comprends pas bien. Mon grand-père a interdit à M. Herman l'accès de notre maison, et M. Herman a promis d'obéir, si pénible que lui fût cet adieu définitif.

— Serait-il possible ? on a chassé mon fils d'ici ?

— On l'a prié, supplié, d'oublier désormais le chemin de notre maisonnette.

— S'était-il donc mal conduit, même envers vous?

— Non, il est la bonté et l'honnêteté même. Mais les gens du village disaient de nous toute

sorte de mal à cause des visites que M. Herman nous rendait. Ils croyaient que nous l'attirions chez nous pour nous faire donner de l'argent, ils osaient même répandre le bruit que j'avais accepté de lui des robes de soie et des pendants d'oreilles en brillants.

— Je viens du village; un honnête habitant m'a affirmé avoir vu de ses propres yeux vos robes de soie et vos boucles d'oreilles en brillants... Et cela ne serait pas vrai?

— Oh! monsieur, les gens du village ne savent pas ce qu'ils disent. Votre fils respectait trop notre pauvreté pour nous offrir quelque chose, et nous attachions un trop haut prix à son estime et à son amitié pour accepter quelque chose de lui.

L'entrepreneur ne savait que penser. Il luttait contre l'influence enchanteresse de la naïve jeune fille, dont les doux yeux, la voix musicale et le langage calme et réservé étaient l'indice certain d'une âme pure et d'un cœur sincère.

— Mais c'est incompréhensible, murmura-t-il. Vous ne me ferez pourtant pas croire que mon fils passait ici des journées entières à boire du lait battu. Que venait-il donc y faire, suivant vous?

— La calomnie est une bête venimeuse, dit-elle en poussant un profond soupir. Ce que les villageois égarés pensent de moi peut m'affliger, mais non pas me décourager. Mais que vous, monsieur Steenvliet, vous son père, pour qui il a tant d'affection et de respect, ayez pu croire aux méchants bruits répandus contre lui et contre moi, cela me fait saigner le cœur. Ah! permettez-moi de vous faire connaître la vérité. Je vous en supplie, entrez dans la maison, asseyez-vous, et veuillez m'écouter pendant quelques instants. Je vous dirai ce que M. Herman venait faire ici. Nous ne demandons rien de lui ni de vous que votre estime, et je suis bien sûr qu'après mes explications, vous reconnaitrez que vous n'avez pas le droit de nous la refuser.

Dominé par sa résolution, l'entrepreneur la suivit dans la maison et accepta la chaise qu'elle lui offrait.

— Eh bien, parlez maintenant, dit-il.

— Je ne sais pas, commença la jeune fille en hésitant, comment vous raconter quel singulier hasard amena M. Herman chez nous pour la première fois. Il y avait eu une fête entre amis à *l'Aigle d'or*, et l'on y avait, parait-il, bu beaucoup de vin. Très tard dans la soirée nous trouvâmes, sous le plus grand noyer qui est là devant la porte, un jeune monsieur étendu tout de son long par terre. Il était malade. Nous le portâmes dans la maison et nous le soignâmes. C'était M. Herman, votre fils. Je le reconnus du premier coup d'œil, et, dès qu'il se fut un peu reposé et qu'il eut repris ses sens, il me reconnut également. Nous nous mîmes à parler des belles années de notre enfance, lorsque nous allions tous les jours ensemble à l'école, la main dans la main, et que nous jouions gaiement tous les deux.

— Qu'est-ce que vous me racontez là? interrompit l'entrepreneur. — Qui êtes-vous donc?

— Ah! innocente que je suis, s'écria la jeune fille, ne le savez-vous pas, monsieur? Mon père était autrefois votre ami, et moi j'étais l'inséparable compagne de jeux de votre fils.

— En effet, Wouters, Victor Wouters...

— C'est le nom de mon père, monsieur.

— Avez-vous donc demeuré précédemment à Ruysbreck?

— Oui, monsieur, juste en face de votre maison.

— Victor Wouters vit-il encore?

— Non, Dieu l'a rappelé à lui. Ma mère est veuve depuis longtemps, mais mon grand-père demeure avec nous.

— Et vous êtes fille de Victor Wouters? Il me semble qu'il me souvient d'une petite fille...

— Mais, monsieur, j'ai été si souvent assise sur un de vos genoux, tandis que Herman enfourchait l'autre. Vous nous faisiez aller à dada ensemble. Ne vous en souvenez-vous plus? La petite Caroline Wouters avec sa tête blonde bouclée? L'enfant gâtée de la mère et de la grand'mère Steenvliet.

— Quoi! comment! Vous êtes la petite Caroline Wouters? s'écria l'entrepreneur, la jolie et aimable enfant qui charmait tout le monde par sa douceur?

Et, s'oubliant pendant un instant, il saisit les deux mains de la jeune fille et les serra dans les siennes, en la regardant avec une sorte de joyeux enthousiasme.

— Vous, Caroline, murmura-t-il, vous seriez une mauvaise femme, vous seriez devenue une créature sans cœur et sans honneur? Impossible! Je ne puis, je ne veux pas le croire. Venez, mon enfant, asseyez-vous aussi et continuez; donnez-moi la conviction que les gens du village vous ont calomniée, je vous en serai reconnaissant.

— Eh bien, reprit Lina, quelques jours plus tard, M. Herman est revenu. Il nous avait dit lui-même qu'il craignait d'être conduit à sa perte par cette funeste habitude de boire du vin avec ses amis. Cela m'attristait profondément. Lorsque nous étions encore enfants, Herman m'a sauvé un jour la vie en me tirant du ruisseau le Malbeck où j'étais tombée, vous devez vous le rappelez, Monsieur, car vous n'aviez pas voulu le croire et vous l'aviez puni parce qu'il était rentré au logis tout couvert de boue.

— En effet, je me le rappelle, pauvre garçon, il a reçu une volée de gifles, tandis qu'il méritait

plutôt une médaille d'honneur. Ah! Caroline, quel joli couple d'enfants vous formiez à vous deux! Lui, hardi et déjà généreux, vous, aimable et douce. Je vois encore ma bonne et défunte femme vous serrer tous les deux dans ses bras, avec autant d'amour et d'orgueil que si vous aviez été aussi son enfant. Quelle douce et noble femme c'était, n'est-ce pas?

— Elle me sourit encore souvent dans ses rêves, Monsieur.

— Ne parlons plus de cela, Caroline, il n'est pas bon de pener à ces choses qui sont passées depuis si longtemps, il y a, hélas, dans ces souvenirs, tant de places devenues vides!

— Comme je vous le disais, Monsieur, poursuivit la jeune fille, la reconnaissance me fit former e projet de sauver M. Herman à mon tour. Je conviens que pour atteindre ce but j'ai fait tout ce qui était possible pour l'attirer ici. Nuit et jour j'ai calculé les moyens d'y parvenir, et ma mère m'y a aidée. Le bon Dieu ne devait pas désapprouver mon intention, puisqu'il a secondé mes efforts. Oui, Monsieur, mon unique désir était de tenir M. Herman éloigné des plaisirs malsains et des orgies où l'entraînaient ses amis. Ce but, je l'ai atteint. M. Herman, depuis qu'il est venu chez nous, évite les occasions qui pouvaient l'entraîner à boire. Il est guéri et sauvé. Il est vrai que j'ai à souffrir cruellement à cause de cela. Ce matin même on m'a chassée du village en me jetant de la boue et des pierres; mais je ne regrette pas ce que j'ai fait, au contraire; je bénis le ciel qui m'a permis de m'acquitter envers M. Herman du bienfait que j'ai reçu de lui dans mon enfance.

L'entrepreneur la regardait avec des yeux qui ne brillaient pas seulement d'admiration, mais qui se mouillaient aussi d'attendrissement. Il comprenait parfaitemant maintenant comment il se faisait que son fils se fût laissé charmer par l'aimable fille qui avait été son amie d'enfance. Lui-même, son père, malgré ses cheveux gris, se sentait tellement sous le charme, qu'il oubliait sa propre situation. Il se leva, posa son bras sur l'épaule de la jeune fille et effleura son front pur d'un baiser paternel.

— C'est donc vous, ma bonne Caroline, dit-il doucement, qui avez tiré Herman du chemin dangereux de la dissipation et du vice? Oh! soyez-en bénie, mon enfant! Et moi qui croyais que vous étiez la seule cause de mon chagrin.

— Moi, la cause de votre chagrin, Monsieur?

— Herman devait se marier avec une jeune fille de haute noblesse. Il refuse... Ce rayon de bonheur dans vos yeux! Ce refus vous réjouit donc?

— Oh! non, il me surprend et m'étonne. Il nous avait pourtant si fermement assuré qu'il était positivement décidé à se conformer à vos désirs!

— A moi aussi il a promis la même chose plusieurs fois. C'était le vœu, le rêve de toute ma vie: j'allais toucher au but de tous mes efforts et maintenant, maintenant il refuse obstinément. Oui, pour se soustraire à mes ordres, à mes prières, peut-être pour me tromper, il ose m'écrire qu'il est parti pour un pays étranger.

— Pour un pays étranger? Herman? O mon Dieu! s'écria la jeune fille dont les yeux se mouillèrent de larmes. Lui, s'en aller courir loin de sa patrie, loin de son père? Maintenant je comprends votre chagrin, Monsieur; il est votre unique enfant. Pour moi il n'est qu'un ancien compagnon de jeux, un ami, et cependant mon cœur se brise d'angoisse et de pitié.

— Oui, oui, je le vois bien, dit l'entrepreneur avec inquiétude, un ami et probablement aussi quelque chose de plus. Il est nécessaire que je voie clair là-dedans. Je vais savoir, Caroline, si vous êtes réellement sincère et si vous ne reculez pas devant un aveu bien franc... Mon fils vous aime, vous le savez, n'est-il pas vrai?

Pendant un instant la jeune fille le regarda avec stupeur, comme si elle ne l'avait pas bien compris; mais, sans doute, un rayon de lumière descendit tout à coup dans son esprit, car une vive rougeur s'épanouit sur son visage.

— Eh bien, vous ne répondez rien? C'est donc vrai? Ce n'est probablement pas votre faute, Caroline; mais du moins vous étiez maîtresse de votre propre cœur. L'aimez-vous?

— Ah! Monsieur; que pensez-vous de moi? répondit la jeune fille en balbutiant et sans lever les yeux. M. Herman ne m'a jamais parlé de pareilles choses.

— Soit, mais je répète ma question, l'aimez-vous?

— L'aimer? Qu'est-ce que c'est qu'aimer, Monsieur? dit-elle en soupirant. Être capable de se dévouer pour quelqu'un, sacrifier pour lui sa bonne réputation et le repos de sa vie, et n'espérez rien, ne souhaiter aucune autre récompense que le plaisir de le rendre heureux, est-ce là aimer?

— Cela y ressemble fort, du moins : c'est peut-être plus noble et plus beau.

— Eh bien, oui, Monsieur, c'est ainsi que j'aime celui qui m'a sauvée d'une mort certaine... mais non pas comme le racontent méchamment les gens du village, non pas comme vous, son père, semblez le croire également. Non, pas ainsi.

En achevant ces mots, elle avait relevé la tête et regardait M. Steenvliet sans aucune crainte.

Il y eut un moment de silence.

— Je vous remercie, ma bonne Caroline, dit l'entrepreneur. Vous êtes une fille intelligente. Beaucoup de dames du grand monde n'ont pas le

cœur si haut placé que vous. Je suis millionnaire; Herman est mon unique héritier, il doit se marier avec une personne de sa condition. Vous n'avez, d'ailleurs, jamais eu l'idée, n'est-ce pas, que vous pourriez devenir sa femme?

— Ah! Monsieur, ne me traitez pas si durement! s'écria Lina d'un ton suppliant. Nous sommes des ouvriers, de pauvres gens qui doivent gagner leur pain quotidien à la sueur de leur front. Croyez-vous que nous soyons capables de l'oublier? Les idées dont vous parlez seraient insensées et ridicules.

— Par conséquent, vous ne souhaitez pas que le mariage d'Herman avec Clémence d'Overburg soit rompu?

— Pas le moins du monde.

— Et si Herman revenait ici, vous sentiriez-vous assez forte pour lui conseiller ce mariage?

— Certes, Monsieur.

— Et même pour user de toute votre influence sur lui afin de l'y décider, et même, au besoin, de l'y contraindre?

— Ce mariage le rendra heureux ainsi que vous, je n'en doute pas, et cela me suffit. Oui, Monsieur, je le sens, j'ai assez d'empire sur son esprit pour le convaincre qu'il ne peut pas résister à votre vœu paternel; mais il ne reviendra plus jamais ici.

— J'ai les plus sérieuses raisons de croire le contraire. Eh bien, promettez-moi que vous le ramènerez à des idées meilleures, et, une fois mon fils marié, je ne vous oublierai pas, et je vous récompenserai largement, vous et vos parents, de votre généreux sacrifice.

— Ne nous méprisez pas, Monsieur, telle est la seule récompense à laquelle nous tenons.

— Vous mépriser, Caroline! exclama l'entrepreneur. Oh! pourquoi Dieu ne vous a-t-il pas donné un grand nom, ou seulement une belle position dans le monde... Mais ayez bon espoir, Caroline: Dieu est juste, vous serez heureuse, car vous le méritez... Je dois vous quitter, mon enfant. Donnez-moi la main; je la serre avec estime et avec une sympathie véritable. Saluez vos parents de ma part... Vous me promettez donc, si mon fils revient ici, de lui persuader qu'il doit accepter la main de mademoiselle d'Overburg?

— Oui, Monsieur.

— Et que vous ne cesserez pas, jusqu'à ce que sa résistance soit entièrement vaincue?

— Jusqu'à ce que je sois certaine de son consentement sincère.

— C'est parfait comme cela, Caroline. Je ne suis pas un ingrat; nous nous reverrons encore; portez-vous bien.

La jeune fille le salua et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière la haie. Alors elle revint à pas lents dans la maison, et demeura un instant immobile, les yeux cloués au sol.

Tout à coup, un étrange sourire illumina son visage, et elle s'écria:

— Il m'aimerait, lui?

Mais cette parole lui paraissait un péché; sa joie s'évanouit comme par enchantement. Elle s'agenouilla et soupira en levant les yeux vers le ciel:

— O Dieu, ne le punissez pas pour cette erreur de son bon cœur. Ne lui retirez pas votre protection.

Elle baissa la tête sur sa poitrine, et continua à prier en silence.

Pendant ce temps, M. Steenvliet, la tête pleine de pensers contradictoires, se dirigeait vers le village. Il admirait la générosité de cette naïve jeune fille qui, par reconnaissance, par simple esprit de sacrifice, s'est exposée volontairement à la calomnie, et avait accepté un martyre moral pour retirer son fils à lui du chemin du vice. Avec l'aide d'une si puissance alliée, il était impossible qu'il n'eût pas raison de la résistance de son fils. Herman deviendrait le mari de mademoiselle d'Overburg, et ainsi le but de sa vie serait atteint.

Ces idées consolantes caressaient encore son esprit lorsqu'il rencontra, à l'entrée du village, l'aubergiste de *l'Aigle d'or* qui lui demanda:

— Eh bien, Monsieur, ne vous ai-je pas dit la vérité? La perfide sorcière n'a-t-elle pas scandaleusement séduit votre fils?

— Au diable! laissez-moi tranquille, grogna M. Steenvliet d'un ton menaçant. Vous êtes un vil et infâme calomniateur; vous n'êtes pas même digne d'essuyer les souliers de Caroline Wouters. Si je ne méprisais pas les cancans de la foule, je vous citerais devant le tribunal et vous ferais expier par quelques mois de prison vos lâches calomnies.

XIII

Le baron d'Overburg était allé en voiture ouverte à la station du chemin de fer pour aller au-devant de son oncle le marquis, qui l'avait averti de son arrivée par télégramme.

Pendant ce temps, la baronne se tenait, avec tous ses enfants, dans un des salons du château, prête à recevoir le marquis.

Quoiqu'elle fût intérieurement inquiète et triste, elle feignait une grande liberté d'esprit, et essayait de faire comprendre à ses filles qu'il était de leur devoir de se montrer gaies, afin que M. de la Chesnaie ne doutât pas de leur vif désir de voir s'accomplir le mariage de Clémence avec Herman Steenvliet.

Alfred seul répondit à ces conseils par un murmure de protestation. Malgré sa conduite légère,



Je n'écoute plus rien ! (Page 80.)

le jeune homme avait un caractère fier, et, parmi toutes ses sœurs, il avait toujours aimé Clémence d'une amitié particulière, à cause de son bon cœur et de sa complaisance. Il savait combien elle était tourmentée et même malade par la seule idée que cette mésalliance allait la faire déchoir de sa noblesse. Il reconnaissait bien, à la vérité, que ce mariage, imposé par la fatalité, ne pouvait pas être évité ; mais feindre la joie en ce moment où sa sœur allait être définitivement condamnée, il n'en avait pas la force.

Clémence, au contraire, assurait à sa mère qu'elle exécuterait ses promesses résolument et sans hésiter, et qu'elle ne laisserait pas supposer au marquis, ni par un mot, ni par un geste, qu'elle ne consentait que malgré elle à une alliance dont elle n'espérait aucun bonheur.

Mais ce que la pauvre jeune fille ne pouvait cependant pas cacher, c'était la pâleur de son visage et la fatigue de ses yeux battus. Il ne pouvait pas non plus échapper à l'attention de M. de la Chesnaie que, depuis son départ pour Monaco, Clémence avait sensiblement maigri. Mais, en disant qu'elle avait eu la fièvre, et qu'elle n'en était débarrassée que depuis quelques jours, on éviterait toute explication ultérieure à ce sujet.

Quant aux jeunes sœurs de Clémence, celles-là étaient réellement joyeuses. Le mariage de leur aînée les sauvait d'un sort malheureux, et ouvrait devant elles un avenir sans nuages. Sans doute, elles eussent, pour elles-mêmes, repoussé un semblable mariage avec mépris ; mais, puisque Clémence se déclarait prête à l'accepter, et qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'échapper à la déchéance, elles étaient disposées à faire tout ce qu'il fallait pour que le marquis envisageât ce mariage sous le jour le plus favorable.

Tandis que la baronne les confirmait dans ces

bonnes résolutions, un domestique vint annoncer que M. le baron et M. le marquis arrivaient au bout de l'avenue.

Madame d'Overburg et ses enfants sortirent pour se rendre dans la cour d'honneur, au sommet du grand escalier du château.

Dès que la voiture eut franchi la grille de fer aux lances dorées, et qu'ils purent apercevoir le marquis, ils se mirent à agiter leurs mouchoirs et à le saluer de loin de leurs compliments de bienvenue.

— Que Clémence aille en avant, dit la baronne, elle est sa filleule, et elle doit l'embrasser la première.

Le marquis de la Chesnaie était un vieillard de plus de soixante-dix ans, très maigre, avec un front profondément ridé et des yeux très enfoncés sous l'orbite. Ses cheveux, blancs comme neige, et quelque chose de sévère dans son regard, lui donnaient un air imposant. Sa physionomie inspirait le respect.

En ce moment-là il ne devait pas être de bonne humeur, car il répondit par un sourire à peine perceptible aux bruyants souhaits de bienvenue de ses nièces.

A peine avait-il mis pied à terre avec l'aide d'Alfred, que Clémence se jeta à son cou et l'embrassa avec une tendresse sincère. Elle avait d'ailleurs pour son parrain un profond respect et une véritable affection.

— Ma pauvre Clémence, dit le marquis, l'amour est aveugle, je le sais; mais cependant je ne me serais pas attendu à pareille chose de votre part; une mésalliance! Vous, ma chère filleule, la femme d'un bourgeois!

La jeune fille fit un effort sur elle-même et répondit d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge :

— Mon cher parrain, il est si bon; son cœur est si noble!

— Si vous l'aimez, si votre amour est assez profond pour que vous lui fassiez le sacrifice de votre noblesse...

En ce moment les sœurs de Clémence accoururent avec une joyeuse impatience, se jetèrent au cou du vieillard et lui souhaitèrent la bienvenue en le comblant de marques de tendresse et en le félicitant chaleureusement de son heureux rétablissement.

L'entretien de Clémence avec le marquis fut donc momentanément interrompu, et le vieux gentilhomme, traîné par beaucoup de mains amies, se laissa emmener dans le château et introduire au salon où on le fit asseoir dans le fauteuil le plus confortable.

Il eut toutes les peines du monde à répondre aux nombreuses questions qu'on lui adressait de tous côtés sur son séjour à Monaco, sur sa maladie et son heureuse guérison. L'épanchement de la joie générale, la chaleur de ces témoignages de sympathie, paraissaient au marquis quelque chose d'extraordinaire. Même les efforts que faisaient le baron et la baronne pour le flatter et lui plaire ne lui semblaient pas exempts de contrainte. Quelle raison pouvait-on avoir d'exagérer visiblement les manifestations de l'affection qu'on lui portait? Et pourquoi Clémence, la seule peut-être qui l'aimât sincèrement, était-elle la seule qui restât tranquille et réservée?

Cette pensée lui fit considérer sa filleule avec plus d'attention. Comme elle était pâle! Non, il ne se trompait pas, elle avait beaucoup maigri. Qu'est-ce que cela signifiait?

— Venez donc un peu près de moi, Clémence, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous demander. Votre visage, qui a d'assez fraîches couleurs habituellement, est à présent fort pâle. Avez-vous du chagrin?

— Oui, marquis, vous l'avez deviné, se hâta de répondre le baron. Vous comprenez? L'inquiétude, la crainte de vous voir peut-être vous déclarer contre son mariage; et, sans votre consentement, elle n'oserait jamais...

— Est-ce vrai, Clémence?

— Oui, mon bon parrain, c'est ainsi. La crainte que...

— Et cette crainte vous aurait fait maigrir?

— Elle a eu la fièvre, interrompit une des sœurs, mais depuis huit jours elle est tout à fait guérie.

Le marquis prit la main de la jeune fille.

— Clémence, dit-il, je ne dois pas vous cacher que votre projet de mariage avec un roturier a été pour moi une source de chagrin. Cela me fait vraiment de la peine de penser que vous, ma chère filleule, vous viviez dorénavant dans un monde inférieur... Mais, si vous croyez que votre bonheur dépend de cette union inégale, si vous courez le danger de devenir gravement malade, si l'on résiste au vœu de votre cœur, je ne serai pas assez cruel pour sacrifier votre santé et votre bonheur pour des motifs de convenances sociales. Venez, affirmez-moi que vous souhaitez ce mariage de toutes les forces de votre âme.

La jeune fille jeta sur lui un regard plaintif et languissant; elle hésitait; le mot fatal se refusait à sortir de ses lèvres.

— Répondez donc, Clémence, dit sa mère d'un ton pressant.

— Eh bien, mon enfant, dites-moi que vous désirez ardemment ce mariage, répéta le vieillard.

— Oui, oui, je le désire ardemment, balbutia-t-elle.

— Votre consentement la rendra si heureuse : ajouta le baron.

— Eh bien, soit, Clémence, reprit le marquis. Puisque vous le voulez, devenez donc la femme de... Mais, ô ciel ! vous frémissez? vous devenez encore plus pâle? Qu'est-ce que cela signifie?

La jeune fille poussa un soupir étrange et se mit à trembler si visiblement sur ses jambes que sa mère accourut pour la soutenir, mais elle en profita pour murmurer à son oreille quelques paroles sévères, afin de lui faire comprendre que l'heure était solennelle et qu'elle devait tenir sa promesse.

La pauvre fille rassembla tout son courage, retourna auprès du marquis et lui dit .

— Ah ! merci, mon bon parrain, c'est la joie qui m'émeut si profondément.

Mais le marquis ne se laissa pas tromper cette fois. La méfiance s'était glissée dans son esprit, et il commençait à douter si Clémence ne lui cachait pas le véritable état de son cœur sous la pression d'une violence secrète.

Cette pensée le blessa et l'effraya. Il se leva, regarda sévèrement le baron, et dit d'un ton qui n'admettait aucune réplique :

— Ce consentement que l'on attend de moi est, dans tous les cas, une chose de la plus haute importance; il pourrait devenir, à mon insu, une décision fatale. Puisque j'ai à remplir ici le rôle de juge, je veux être bien et complètement éclairé avant de rendre mon arrêt. Laissez-moi causer pendant quelques instants seul avec Clémence. Si dans cet entretien je trouve de quoi dissiper mes doutes, je donnerai mon consentement sans hésiter... Venez, Clémence, ne tremblez pas : votre bonheur est mon unique but. Suivez-moi, mon enfant.

Le baron et sa femme s'efforçaient de cacher l'inquiétude et la crainte que leur inspirait l'intention du marquis. Ils n'osaient pas faire d'objections et se bornaient à engager Clémence à la fermeté par leurs regards suppliants et par leurs gestes significatifs.

— Entrez dans le grand salon, mon oncle, personne ne vous y dérangera, dit M. d'Overburg, très rassuré en apparence sur le résultat de cet entretien.

Mais le marquis, qui connaissait parfaitement les êtres du château, traversa un long corridor, et ouvrit la porte d'une pièce qui avait vue sur le parc.

— Asseyez-vous, Clémence, dit-il en lui avançant un siège. On dirait que vous avez peur. En ce cas, vous avez tort, car je n'ai pas d'autre intention que de bien savoir ce que vous désirez réellement. Je veux me conformer à vos souhaits, et, pour que vous ne craigniez pas de me dire la vérité, je fermerai la porte à clef en dedans.

La jeune fille le suivait de l'œil en tremblant. Sa situation était vraiment cruelle, son sang se glaçait à l'idée de tromper son bon parrain en ce moment solennel. Si la force lui manquait pour le faire, elle rendait son consentement impossible, et condamnait ses parents et ses sœurs à la pauvreté. Par un suprême effort sur elle-même elle rassembla tout son courage et résolut de se résigner encore à ce dernier sacrifice, le plus pénible de tous. Mais, ô Dieu, ne succomberait-elle pas dans la lutte contre la vérité ?

Lorsque le marquis se fut assis en face d'elle, il lui dit :

— Clémence, vous avez toujours montré, plus que vos frères et sœurs, que vous sentez et que vous savez quels droits imposent à l'homme le privilège d'être sorti d'une race illustre. J'ai toujours trouvé en vous la conviction que nous devons reculer devant tous les actes qui peuvent ternir l'éclat du nom de nos aïeux ou souiller l'honneur de notre race. Aussi, lorsque votre père m'écrivit que vous, vous-même, Clémence, vous imploriez mon consentement pour contracter mariage avec le fils d'un bourgeois, je fus comme frappé d'un coup de foudre, et je restai pendant plusieurs heures absorbé par mes tristes réflexions sur ce revirement inattendu dans vos idées. Cela me paraissait absolument impossible ; mais les affirmations répétées de votre père ne me permirent point de persister dans mes doutes. Je n'en disconviens pas, ce mariage, — une mésalliance au premier chef, — me rendit pendant quelques semaines triste et malheureux. Certainement j'aurais refusé mon consentement, si, d'un autre côté, je n'avais pas été forcé de reconnaître que ce mariage était un moyen de tirer vos parents d'une situation critique et très difficile. Connaissez-vous cette situation telle qu'elle est ?

— Je la connais tout à fait, répondit la jeune fille.

— Eh bien, Clémence, si je m'apercevais cependant que vous n'acceptez la main du jeune M. Steenvliet que d'après les conseils de vos parents, et non sans contrainte, alors, certainement je ne me sentirais pas la force de concourir à votre malheur en vous donnant mon consentement.

— J'espère que je serai heureuse, mon bon parrain. Personne n'exerce la moindre pression sur moi.

— Alors, c'est probablement qu'une sympathie, secrète et réciproque vous attire l'un vers l'autre. En pareil cas, vous ne seriez peut-être pas malheureuse, quoique j'en doute fort. Vous l'aimez donc bien sincèrement? répondez-moi sans

crainte: je suis un vieillard et je suis votre parrain.

— Je l'aimerai.

— Quoi! l'amour doit encore venir?

— Non, non, je l'aime maintenant, depuis longtemps, balbutia la jeune fille.

— C'est donc un bien beau garçon?

— Beau et bon. Il a un million de dot. Son père possède des richesses immenses; il est fils unique, et il héritera de tout.

La jeune fille avait prononcé ces derniers mots avec une sorte d'animation fébrile; le marquis la regarda avec étonnement et secoua la tête d'un air de doute.

— Pauvre Clémence, dit-il, seraient-ce peut-être ses millions qui vous séduisent? Je ne puis le croire. Pour nous, surtout, l'argent n'est pas une source d'honneur ni de mérite. Notre richesse consiste dans les services que nos aïeux, de père en fils, ont rendus au roi et au pays, dans notre sang versé, dans les faits héroïques accomplis, dans tous les sacrifices pour conserver pur et sans tache le nom de notre race à travers tous les événements de l'histoire et toutes les séductions du monde.

— Je le sais, mon cher parrain, soupira la jeune fille, et cependant...

— Et cependant vous désirez vous marier avec M. Steenvliet?

— Oui, je le désire!

— Bien sincèrement?

— De tout mon cœur!

— Vous dites cela d'un singulier ton, mon enfant. Enfin soit. Je voudrais être convaincu que vous avez aussi envisagé cette affaire importante sous son aspect défavorable... Vous ne pouvez pas avoir oublié, Clémence, que, dans la bourgeoisie où vous voulez entrer, votre noblesse de race ne vous suivra pas. Vous-même et vos enfants vous serez désormais des bourgeois, et bourgeois vous resterez. Avez-vous songé combien il est triste pour une femme de descendre les degrés de l'échelle sociale? Vos frères, vos sœurs, vos parents, moi-même, nous devrons vous regarder d'en haut, et là où nous devions chercher une noble dame, avec un beau nom, une baronne, une comtesse, notre égale enfin, nous ne trouverons plus qu'une certaine madame Steen... Steenvliet, perdue dans la bourgeoisie travailleuse et esclave des affaires. Ah! ma pauvre filleule, j'avais rêvé pour vous un sort brillant, mais, puisque vous le voulez, puisque vous me suppliez de consentir à cette mésalliance, eh bien...

Clémence, succombant aux souffrances de son cœur brisé, avait posé sa tête sur la poitrine du vieillard et pleurait sans rien dire; ses larmes roulaient en silence.

Ce que venait de dire son parrain, ce n'était que la traduction des réflexions amères qu'elle faisait depuis longtemps dans l'insomnie de ses nuits solitaires, et qui la rendaient malade en faisant bouillir son cerveau. La douleur l'avait vaincue, et cependant elle luttait encore pour s'armer d'un nouveau courage et pour reprendre le rôle qu'on l'avait chargée de jouer.

— Ah! Clémence, je le soupçonnais bien, vous me cachez quelque chose, murmura le marquis.

— Non, non, vos paroles sévères m'émeuvent, mon cher parrain, murmura-t-elle en tendant vers lui ses mains suppliantes. Ah! je vous en prie, ne me refusez pas votre consentement, vous me rendriez bien malheureuse!

Mais le marquis se leva et grommela avec amertume:

— On me trompe ici. N'essayez pas de feindre plus longtemps, Clémence, je vois bien que ce mariage vous fait peur. Je ne m'étonne plus de vous voir si pâle et si maigre... Je ne donne pas mon consentement!

— Mon parrain, mon bon parrain, ayez pitié de moi, ayez pitié de mon pauvre père.

— De votre père? C'est donc lui qui vous impose sa volonté? Je comprends maintenant le ton étrange de ses lettres. Il voulait m'arracher mon consentement par la ruse; mais ce jeu indigne doit cesser. Je vais lui parler. S'il ne me dit pas la vérité, qu'il craigne les suites de ma colère.

En achevant cette menace, il se dirigea vers la porte. Mais la jeune fille, avec de nouvelles larmes, courut se jeter à son cou et s'efforça de le retenir. Le vieillard, profondément blessé, demeura sourd à ses prières; il se dégagea de ses bras en grommelant d'un air sombre:

— Non, non, je n'écoute plus rien. Je veux savoir la vérité. Et malheur à votre père, si mes soupçons sont fondés!

— Eh bien! restez, mon cher parrain, je vous confesserai toute la vérité, dit tout à coup la jeune fille, encore toute frémissante d'angoisse, mais avec un regard plein de résolution.

Le marquis la regarda avec étonnement:

— Est-ce bien sincère, cette fois, ce que vous me dites-là, Clémence, dit-il. Ne vous abusez pas vous-même, mon enfant; vous n'auriez pas le courage d'accuser votre père.

— En effet, répliqua-t-elle, mais le courage ne me manquera pas pour remplir mon inexorable devoir, pour justifier mon pauvre père à vos yeux et pour vous convaincre que vous ne pouvez pas refuser votre consentement à mon mariage. Puisque nos confidences craintives et notre prudence calculée n'ont pas su vous donner cette conviction, la vérité, la simple et rude vérité le pourra peut-être.

Écoutez-moi, mon bon parrain, je ne vous cacherai rien, rien absolument.

— Quel incompréhensible secret pèse donc sur vous, mon enfant? dit le marquis. Vous avez peur du mariage projeté, et vous vous faites violence à vous-même pour m'arracher mon consentement à ce mariage! Parlez donc, parlez, je vous écoute.

— J'ai vu à peine trois fois ce M. Herman Steenvliet, dit-elle en hésitant d'abord, mais sa voix reprit insensiblement de l'assurance. C'est un gentil garçon, bon, intelligent, discret et bien élevé. Mais je suis un rameau de l'antique souche des Overburg; mon cœur ne pouvait, sans y être contraint, s'ouvrir pour un homme qui n'a pas de sang noble dans les veines.

— Vous ne l'aimez donc pas, Clémence?

— Lorsque la fatalité m'imposa comme un devoir impérieux et implacable la nécessité d'accepter cette mésalliance, je frémis de tous mes membres d'aversion et de douleur. J'ai pleuré en secret, pendant des semaines entières, dans la solitude de mes nuits sans sommeil; la fleur de la santé a disparu de mes joues, et j'ai maigri affreusement. Ah! je vais faire abstraction de ma naissance, de ma noblesse; c'est comme si j'avais à faire le sacrifice de ma vie même. Et néanmoins, il faut que cela s'accomplisse!

— Est-ce votre père qui vons contraint à ce mariage?

— C'est la fatalité, l'inexorable fatalité.

— Je ne vous comprends pas, mon enfant.

— Mon père, par l'escroquerie du caissier de la banque *la Prudence*, a perdu énormément d'argent. Nous étions menacés de la ruine, de la pauvreté, de la honte. Tous nos biens, même notre château, le berceau de notre famille, allaient être vendus. Ce malheur ne pouvait être conjuré que par le sacrifice d'une victime expiatoire, et cette victime expiatoire, c'est moi!

— Vous exagérez sans doute, dit le marquis en secouant la tête; votre père a perdu deux cent mille francs dans la faillite de la banque; mais cette perte le laissait bien loin de la ruine. Pourquoi parlez-vous donc de si terribles choses?

— C'est que mon père, de crainte de vous affliger, ne vous a pas tout dit, reprit la jeune fille. Sa perte, à la suite de la faillite de *la Prudence*, s'élève à près d'un demi-million.

— Un demi-million, ô ciel! Comment cela est-il possible?

— Depuis longtemps, mon cher parrain, mes parents se trouvaient dans une situation pénible; nos revenus n'étaient plus suffisants; nous allions chaque jour en arrière; une déchéance lente, mais certaine, nous menaçait. Alors mon père a cherché des moyens d'augmenter ses ressources; il a grevé nos biens pour une somme de deux cent mille francs, pour laquelle il a pris des actions dans la banque *la Prudence*.

— Oui, je sais cela, mon enfant, et cet argent est malheureusement perdu.

— Ce que vous ne savez pas, — je tremble, j'hésite à vous le révéler, mais vous devez connaître la vérité, toute la vérité, — ce que vous ne savez pas, c'est que mon père s'est laissé entraîner, par deux ou trois administrateurs de cette banque, à jouer avec eux à la Bourse, et qu'il a emprunté, pour cela, à la Banque, deux cent cinquante mille francs.

— Et cette somme énorme?

— Est également perdue.

— Quoi? Que dites-vous? s'écria le marquis en se levant brusquement. Votre père a joué à la Bourse avec de l'argent qui ne lui appartenait pas? Mais cela est affreux!

— Il s'est laissé entraîner par des hommes qui jouissaient de l'estime générale, par des nobles, ses amis, entre autres par le baron Van Listerberg, qui est devenu comme lui la victime de la fortune adverse.

Le vieillard, profondément troublé, n'écoutait plus ces explications; il se passait fiévreusement les mains dans les cheveux, ses yeux enflammés regardaient dans le vide, et il grommelait d'indistinctes menaces.

— Je vous en prie, cher parrain, écoutez-moi jusqu'au bout, supplia la jeune fille. Je vous ai dit la vérité, dans l'espoir de vous convaincre que vous devez donner votre consentement à mon mariage. Nous sommes pauvres, nous serons chassés du château de nos pères, si je refuse la main de M. Herman Steenvliet. Mes parents, mes frères et sœurs,... toute notre famille doit être sauvée de la misère et de la honte. Le sacrifice est pour moi pénible et effrayant; mais le devoir commande. Dieu, dans sa miséricorde, soutiendra mes forces et me récompensera.

— Mais cela est inouï, cela est horrible! s'écria le marquis, répondant à ses propres pensées. Quoi! il dissipe un demi-million à des spéculations de Bourse, et, quand il a livré ainsi à des chevaliers d'industrie le restant de son héritage paternel, il vous vend, vous, Clémence, la plus noble de ses enfants! Il vend votre naissance, votre sang, votre bonheur, pour payer sa folle imprudence! Marché honteux et qui crie vengeance. Et j'y consentirais? Non, non, jamais! Cessez, Clémence, ma colère est légitime, je suis inexorable. Laissez-moi sortir: votre père doit compte de sa duplicité à mon égard. Je veux lui parler sans retard; il saura ce qu'il en coûte de me tromper si effrontément!

Il se tourna vers la porte. La jeune fille tomba à genoux devant lui et l'implora, les larmes aux

yeux, pour son malheureux père. Mais le marquis, tremblant d'indignation, la repoussa doucement en disant:

— Restez ici, Clémence, restez. Séchez vos larmes, mon enfant: vous n'épouserez pas ce bourgeois enrichi. Je reviens près de vous tout de suite.

Et, sans s'arrêter davantage aux plaintes désespérées de la jeune fille, il sortit de l'appartement.

Clémence, pâle comme une morte d'inquiétude et d'effroi, se laissa tomber sur une chaise. Elle pleurait à chaudes larmes, et frémissait à l'idée qu'en déclarant la vérité, elle ne fût la cause de plus grands malheurs. Non seulement le marquis allait accabler son père de cruels reproches, mais il le déshériterait probablement. Et ainsi toute espérance leur était enlevée, même dans l'avenir!

Mais, parmi les réflexions qui traversaient son esprit troublé, avec la rapidité de l'éclair, il y en avait une moins pénible et moins inquiétante.

Son parrain avait dit: « Vous ne serez pas la femme de ce bourgeois. Quelle était donc son intention? Aurait-il le projet magnanime de payer la dette de M. d'Overburg envers l'entrepreneur, et de le libérer ainsi de la contrainte qui pesait sur lui? C'était peu probable, mais qui pouvait le savoir?... et d'ailleurs, en supposant qu'il n'en fût rien et que son père fût déshérité, ne lui restait-il pas la ressource d'accepter la main d'Herman Steenvliet, et d'ouvrir à ses parents une nouvelle source de prospérité?

Son attention fut attirée par un bruit de voix qui parvenait indistinctement à son oreille, à travers le mur mitoyen de la salle voisine. Ce bruit devint insensiblement plus fort, et bientôt elle distingua les voix de son père et du marquis, sans comprendre cependant ce qu'ils disaient. On discutait, on disputait même violemment; la voix de son parrain éclatait parfois en sons aigus qui trahissaient la colère et l'amertume.

Clémence s'était levée et écoutait toute tremblante. Combien elle regrettait maintenant son imprudence! Elle implorait à mains jointes la protection de Dieu pour son malheureux père.

Mais elle entendit tout à coup la porte du salon s'ouvrir avec violence, et sa mère pousser un cri déchirant de détresse. Elle sortit rapidement de la pièce où elle se tenait, et vit le marquis paraître au fond du couloir.

— Non, s'écriait-il, en se retournant encore du côté du salon, non, je ne vous connais plus. Vendez votre enfant, bourreaux que vous êtes; moi, je retourne à Monaco, et je veux y finir mes jours. Et, quant à mon héritage, vous n'en aurez pas un sou. Adieu!

Et il dirigea ses pas avec une hâte fiévreuse vers la porte de sortie.

La jeune fille, pleurant et gémissant, courut après lui, le rejoignit dans la cour d'honneur, lui jeta les bras autour du cou, et essaya de le ramener au château par ses pleurs, par ses supplications, par la violence même.

— Clémence, ma pauvre filleule, ne m'empêchez pas de partir, dit tristement le marquis, je ne puis plus rien pour vous; hélas, vous êtes condamnée!

— Oh! mon cher parrain, vous, mon unique espoir, mon seul refuge, ne m'abandonnez pas. Venez, venez, pardonnez à mon père; je vous aimerai, je vous remercierai, je bénirai votre nom jusqu'à mon dernier soupir!

Des larmes jaillirent des yeux du vieillard, et épuisé par ces scènes successives, vaincu par le chaleureux appel de sa chère filleule, il se laissa ramener au château.

XIV

Quatre jours s'étaient écoulés depuis que Herman avait quitté la maison de son père, et l'on n'avait pas encore reçu de ses nouvelles.

Cette absence inquiétait singulièrement M. Steenvliet, et, du matin au soir, il ne faisait que penser à son fils, quoiqu'il fût bien convaincu qu'Herman ne tarderait pas à revenir, du moins chez Caroline Wouters, et celle-ci le persuaderait sans doute qu'il devait prendre pour femme mademoiselle d'Overburg. Alors, le chemin serait définitivement déblayé de tous les obstacles, et l'entrepreneur pourrait dire encore une fois que son inébranlable volonté avait triomphé.

Il était assis dans son cabinet et souriait en pensant à cette affaire. Avec quelle habileté il l'avait conduite, ou plutôt, comme le hasard l'avait servi! Caroline Wouters, qui pouvait être un obstacle insurmontable à la réalisation de ses vœux, allait devenir l'instrument de la soumission volontaire d'Herman! Au cours de ses réflexions, M. Steenvliet se demanda de qu'elle façon il pourrait le mieux récompenser Caroline Wouters et ses parents de leurs bons offices et de leur désintéressement. Cela lui serait facile, pensait-il. Le vieux père Wouters était charpentier et, comme M. Steenvliet l'avait appris dans le village, c'était un humble mais habile ouvrier. Eh bien, dès que le mariage d'Herman avec Clémence serait célébré, Steenvliet prêterait ou donnerait de l'argent au vieux Wouters pour se construire un atelier. Il lui procurerait même de petites entreprises de charpente, lui donnerait des conseils, de l'assistance, en un mot il le favoriserait de telle sorte qu'il lui ferait gagner au moins quatre ou cinq mille francs par an, et probablement même davantage, pourvu que le courage

et l'habileté ne lui fissent pas défaut. Et ainsi Caroline et sa mère seraient également récompensées; et, s'il arrivait que plus tard la jeune fille voulût entrer en ménage avec un brave garçon de sa condition, l'entrepreneur lui donnerait une bonne dot, et il protégerait et pousserait aussi son mari.

Pendant qu'il se frottait les mains avec une visible satisfaction, résultat de ses réflexions agréables, un valet entra dans son cabinet et déposa sur le pupitre devant son maître quelques lettres que le facteur de la poste venait d'apporter; puis il se retira sans rien dire.

M. Steenvliet continua à suivre le cours de ses réflexions sans faire attention aux lettres.

— En effet, se disait-il en lui-même, ces Wouters sont des gens simples et honnêtes, de braves gens dans toute la force du terme. Et feu Victor Wouters, je m'en souviens maintenant, a toujours eu beaucoup d'amitié pour moi et m'a rendu mille petits services. A mon tour maintenant! Que peut-il m'en coûter de tirer ces braves gens de leur situation gênée et de les rendre relativement riches? Presque rien. J'emploie des centaines de gens, et que je fasse gagner de l'argent au vieux Wouters ou à d'autres petits entrepreneurs, c'est la même chose pour moi. Je ferai plus pour eux, je veux les rendre heureux; cette idée me sourit; mais il faut d'abord que mon fils soit marié avec mademoiselle d'Overburg.

Il prit alors les lettres qu'on venait de lui apporter, et les ouvrit l'une après l'autre. Elles ne contenaient évidemment rien de bien intéressant, car il les mit de côté avec indifférence. Mais, lorsqu'il jeta les yeux sur la dernière lettre, il poussa un cri de joie et lut à haute voix : « J'ai eu le plaisir de rencontrer hier à Anvers votre fils Herman. Il m'a dit qu'il était en parfaite santé, ce qui m'a fait beaucoup de plaisir... »

— Ah! ah! le farceur! s'écria l'entrepreneur. C'est à Anvers qu'il s'est réfugié. C'est là le pays étranger dont il me menaçait. Il pense que son absence me fléchira et me fera renoncer à mes projets relativement à son mariage? En quoi il se trompe fort, car il ne se passera pas longtemps avant qu'il ne soit fatigué lui-même; il aura certainement besoin d'argent, et il se sentira invinciblement attiré à revenir près de Caroline.

Il reprit la lecture de la lettre.

— Que veut dire ceci? grommela-t-il d'un air inquiet, oui, ça y est bien en toutes lettres :

« J'ai instamment prié M. Herman de venir visiter avec moi les travaux d'écluse, pour qu'il puisse vous annoncer que tout ici est pour le mieux, mais il n'avait absolument pas le temps, disait-il, et il m'a quitté pour se rendre à bord du steamer américain *Philadelphie*, qui part samedi pour New-York. J'aurais voulu lui souhaiter un bon voyage, mais j'eus beau attendre, je ne réussis pas à le revoir. »

— Ciel! qu'ai-je lu? s'écria l'entrepreneur. Sur un steamer américain? Le malheureux veut-il aller en Amérique? L'océan entre mon fils et moi! Ne plus le voir pendant des années! Oh! non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être.

Il appuya sa tête dans ses mains et se mit à réfléchir profondément aux moyens de détourner de lui un coup si douloureux. D'après la date de la lettre, le *Philadelphie* ne devait partir que le surlendemain. Il avait donc le temps d'aller à Anvers et de tâcher de retrouver son fils. Oui, c'était ce qu'il voulait faire. Mais comment s'y prendre pour retenir Herman? Le supplier? le menacer et, au besoin, invoquer son autorité paternelle? Mais tout cela pouvait échouer contre une résolution arrêtée de son fils. Le jeune homme était majeur, et, d'après la loi, parfaitement libre et maître de ses actions. Herman voulait partir pour l'Amérique sans avoir revu Caroline Wouters? Il était donc bien clair qu'il avait pour but unique de se soustraire au mariage projeté avec Clémence d'Overburg. Le seul moyen qui restât, et qui pût exercer une influence décisive sur le jeune homme était donc, pour M. Steenvliet, de lui dire qu'il renonçait à ce mariage... Mais il n'était pas possible à l'entrepreneur de renoncer au vœu de toute sa vie. Comment donc faire? Que lui dire? Combien il regrettait qu'Herman n'eût pas fait une dernière visite à Caroline Wouters. Elle seule eût été capable de le retenir. Mais maintenant, hélas, cette dernière espérance était également perdue.

Pendant quelque temps, M. Steenvliet resta absorbé dans ses tristes pensées. Vingt fois il se demanda s'il ne ferait pas mieux de ne plus s'occuper du mariage de son fils; mais alors son ambition et son orgueil paternel s'élevaient violemment contre cette idée humiliante, et ainsi le malheureux entrepreneur luttait péniblement avec lui-même sans savoir à quel parti se résoudre pour aboutir à un résultat satisfaisant.

Nonobstant l'incertitude de la réussite de sa tentative, il résolut d'aller le lendemain à Anvers.

Il prit en main le cordon de sonnette pour appeler son valet de chambre et lui ordonna de faire atteler le coupé, pendant qu'il se préparerait lui-même à se mettre en route...

Mais voilà que tout à coup la porte s'ouvrit, et, à sa grande stupéfaction, son fils Herman se présenta devant ses yeux.

Le jeune homme paraissait triste et abattu.

— Je vous croyais sur l'Océan, en route pour

l'Amérique, dit M. Steenvliet. Vous avez donc renoncé à votre projet insensé ?

— Non, mon père, le paquebot ne part qu'après-demain, répondit Herman, d'une voix étranglée.

— Je comprends : vous avez besoin d'argent; mais n'attendez pas de secours de moi pour l'exécution d'un projet qui me déplaît souverainement.

— Je n'ai pas besoin de secours, mon père. Un ami, à qui j'ai prêté maintes fois de l'argent, vient de m'en prêter à son tour.

— Il paraît, mon garçon, que ce voyage lointain vous sourit médiocrement? Votre voix est altérée, vous êtes pâle, vous vous sentez malheureux, je le vois bien. Eh bien, Herman, soyez mieux avisé : restez ici, et ne pensez plus à voyager.

— Personne ne peut me retenir, mon père.

— Que venez-vous faire ici?

Le jeune homme répondit d'un ton suppliant :

— Mon père, je vais vous quitter, peut-être pour plusieurs années. Je puis juger par ma propre douleur combien vous seriez affligé si je partais pour l'Amérique sans avoir pris d'abord congé de vous, et sans vous avoir donné l'assurance que ni le respect ni l'amour de mon bon père ne se sont affaiblis dans mon cœur. Vous ne souhaitez que mon bien-être, j'en suis convaincu, mais vous vous trompez sur les moyens de me rendre heureux. Je suis dominé par une nécessité implacable, et je dois fuir une destinée qui m'inspire de l'effroi. Que mon éloignement temporaire ne vous afflige pas trop, et n'ayez nulle crainte quant au sort qui m'attend. Je ne cesserai point de penser à vous avec reconnaissance, je resterai honnête homme et je ne m'exposerai pas inutilement au danger... Soyez généreux jusqu'au bout, mon père, donnez-moi, avec votre bénédiction, le courage nécessaire de ne pas succomber, sur cette terre lointaine, au regret et au chagrin... Permettez-moi de vous serrer dans mes bras en vous disant adieu.

A ces mots il se jeta au cou de son père.

Celui-ci, remué jusqu'aux entrailles, se prêta avec bonheur à cette effusion filiale, et serra vigoureusement son fils contre son cœur. Tous deux avaient les larmes aux yeux : ils restèrent un moment sans rien dire.

— Étrange, singulier garçon ! murmura l'entrepreneur. Vous me chérissez, je le sais. Comment pouvez-vous donc me faire volontairement un si amer chagrin? Cela n'est pas naturel. Allons, dites-moi que vous ne voulez plus me quitter... Vous secouez la tête? Vous persistez dans votre fatale résolution? Je me suis trop hâté, peut-être. Je ne vous ai pas laissé assez de temps pour vous accoutumer à l'idée de ce mariage avec mademoiselle d'Overburg? Eh bien, je veux me montrer accommodant : Restez ici, je ferai retarder le mariage, fût-ce de plusieurs mois. Que risquez-vous à accepter ce temps d'épreuve?

— Cela ne peut point changer ma résolution, murmura Herman.

— Vous exigez donc que je fasse au baron d'Overburg l'injure de repousser la main de sa fille?

— Même cette preuve de votre immense bonté ne pourrait pas me retenir.

— Cette fois je n'y comprends plus rien ! s'écria l'entrepreneur. Je commence à croire, Herman, que vous avez quelque fêlure au cerveau. Asseyez-vous là, devant moi, et causons avec calme... Dites-moi franchement quel est en réalité votre projet.

— Je vais à New-York, mon père et de là à Chicago.

— A Chicago? à trois cents lieues dans l'intérieur du pays?

— C'est dans cette ville, vous le savez, mon père, que demeure M. Patteels, votre ancien associé dans vos entreprises. Il y a quelques mois, il vous écrivait encore qu'il était surchargé de travaux de toute espèce, et vous demandait si vous ne pouviez pas lui envoyer quelques jeunes gens qui eussent une certaine connaissance de la peinture décorative ou ornementale. Je sais dessiner; j'ai appris autrefois à manier le pinceau ; il me donnera de l'occupation. M. Patteels était pour vous un ami dévoué, et il m'a toujours témoigné beaucoup d'intérêt. Lorsque j'aurai acquis l'expérience nécessaire, je risquerai avec son aide, et avec votre exemple sous les yeux, je risquerai à mon tour quelques petites entreprises.

— C'est donc pour gagner un peu d'argent que vous voulez quitter votre patrie? ricana M. Steenvliet. Mais, innocent enfant, n'en possédons-nous pas assez, de cet argent? Vous ai-je jamais rien refusé?

— Gagner de l'argent n'est pas mon unique but, mon père.

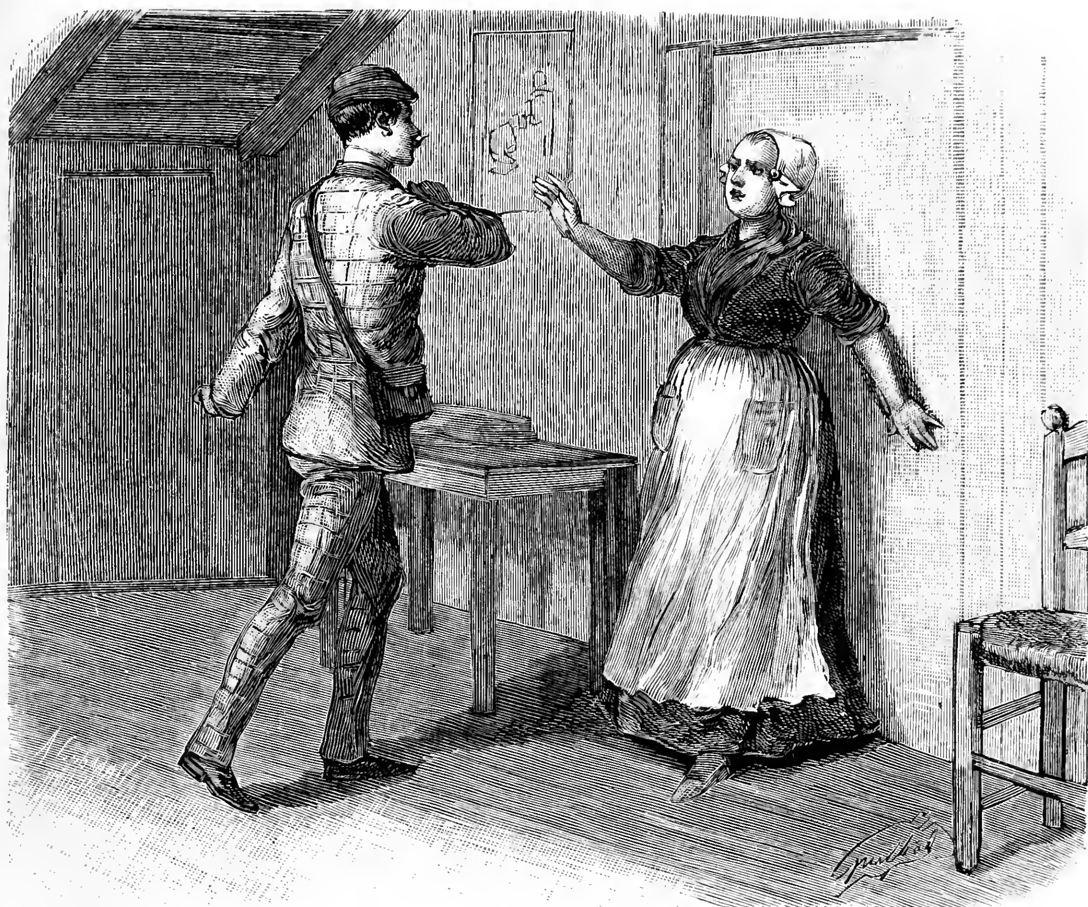
— Vraiment ! Et quoi donc encore?

— Je veux me faire une existence indépendante : je veux devenir libre, pour disposer de mon cœur, et de mon sort en ce monde.

— Ah ! ah ! c'est donc une révolte contre moi? grommela l'entrepreneur froissé. Monsieur veut chercher les moyens de m'ôter toute influence sur sa destinée?

— Oh ! non, mon père, je veux seulement éviter le malheur de me voir imposer une épouse que je n'aurai pas choisie moi-même. Pour tout le reste, croyez-moi, je suis prêt à me soumettre avec le plus profond respect à vos désirs.

M. Steenvliet secoua la tête d'un air pensif; un sourire, moitié triste, moitié ironique, entr'ouvrait



La veuve effrayée se plaça devant lui. (Page 92.)

ses lèvres. Peut-être commençait-il à soupçonner quelles pouvaient être les causes de l'incompréhensible conduite de son fils.

— Eh bien, supposons qu'au bout de quelques années vous ayez plus ou moins atteint votre but; quoi, alors? demanda-t-il.

— Alors, je reviens, mon père.

— Et vous vous mariez?

— Et je me marie.

— Vous n'êtes pas sincère avec moi, dit l'entrepreneur avec ironie. Pensez-vous que je ne sache pas quelles folles idées vous trottent par la tête? Oui, vous reviendrez aussitôt que vous le pourrez, et alors vous voudrez vous marier. Avec qui!... Parlez donc. Vous vous taisez? Vous n'osez pas confier à votre père le nom de cette étrange fiancée. Vous avez peur qu'il ne se moque de vous. Ne serait-ce pas la fille d'un simple ouvrier charpentier, votre ancienne compagne de jeux, qui vous a ainsi tourné l'esprit? Il est inutile de chercher à me le cacher, Herman, je sais tout. Ah! ce serait donc là le résultat, la récompense de ma paisible et laborieuse existence, de voir mon fils épouser la fille de pauvres ouvriers, une fille dont les doux yeux et le sourire séduisent.

— Ah! je vous en supplie, mon père s'écria le jeune homme en lui tendant les mains, ne dites pas de mal d'elle en ma présence! Elle est bonne; son cœur est noble et pur comme celui d'un ange...

— Je ne dirai pas de mal d'elle, mon fils, au contraire, je le reconnais volontiers, elle est aimable, intelligente, et elle a un grand cœur.

— Ciel, vous l'avez donc vu, mon père?

— Je l'ai vue et je lui ai parlé.

— Est-il possible? Eh bien?

— Ah! mon fils, si Caroline Wouters était seulement la fille d'un bon bourgeois, peut-être je

comprendrais que vous désiriez la prendre pour femme? mais ayez au moins un peu de bons sens, mon garçon. N'est-il pas absolument impossible que le fils unique d'un millionnaire épouse une fille qui habite une chaumière et qui n'a pour vivre que le salaire quotidien d'un charpentier? Le monde entier se rirait de moi.

— Les moqueries du monde ne durent pas longtemps, mon père, répondit le jeune homme d'un ton pénétré, mais un mariage sans amour est une chaine, un fardeau, un malheur, qui durent jusqu'au tombeau. Que m'importe le monde, si je dois acheter son approbation au prix du bonheur de toute ma vie et du bonheur de mon père lui-même.

— De mon bonheur?

— Oui, mon père, de la joie de vos vieux jours.

— Vous êtes fou. Mon bonheur consisterait donc dans l'anéantissement de tout ce que j'ai rêvé pour vous?

Le jeune homme, comme décidé à un suprême effort, prit la main de son père, et dit avec animation:

— Caroline Wouters est si douce, si aimante, si reconnaissante! Elle vous aimerai', elle vous respecterait, elle chercherait à lire dans vos yeux vos moindres désirs. J'irais demeurer avec elle dans une maison de campagne, loin du monde, dont vous redoutez les jugements. Nous y vivrions tranquilles, aspirant après les heures qu'il vous plairait de venir passer auprès de nous. Vous y trouveriez un lieu de repos, après vos travaux de la ville, où tout vous sourirait avec amour, où tout le monde n'aurait qu'un seul but: vous aimer et vous rendre la vie douce... Là, personne ne se rappellerait que vous avez été un ouvrier, si ce n'est pour admirer l'énergie de votre volonté et la force de votre intelligence, pour bénir ces nobles mains dont le travail a créé notre bien-être... Et, si la fatigue de la vieillesse arrive un jour pour vous, vous trouverez là des enfants dans les prières desquels votre nom aurait place à côté du nom du Seigneur...

L'entrepreneur était profondément ému par les paroles éloquentes de son fils; mais il cherchait à dissimuler son émotion sous un rire d'incrédulité.

— Ah! mon cher père, convenez-en, s'écria Herman, un pareil sort serait sans doute infiniment plus beau que si nous devions, notre vie durant, mendier un regard d'estime dans les salons de nobles gentilshommes. Quoi de plus noble et de plus digne que de savoir que tout ce qui nous entoure nous doit son bonheur, et que pas un regard ne se lève vers nous qui ne soit brillant de reconnaissance et d'amour.

M. Steenvliet se tut un moment: il paraissait lutter contre ses propres idées. Peut-être, sous l'impression du touchant appel d'Herman, était-il sur le point de consentir à son mariage avec Caroline Wouters; mais, en tout cas, cette hésitation ne fut pas longue, un sourire de mécontentement ne tarda pas à plisser les coins de sa bouche.

— Je ne vous savais pas si éloquent, mon fils, dit-il. Vous rêvez tout éveillé, et vous me feriez presque perdre à moi-même le sentiment de la réalité; mais ce sont là des enfantillages impossibles que vous m'avez racontés. Votre mariage avec Clémence est une affaire décidée, du moins en ce qui me concerne. Je suis lié envers le baron d'Overburg, et je ne puis retirer ma parole... D'ailleurs, il y a un autre obstacle : Caroline Wouters ne vous aime pas.

— Elle ne m'aime pas? répéta Herman! Ah! mon père, si vous saviez!

— Je ne le sais que trop bien. Parce que vous vous sentez attiré vers Caroline Wouters, vous vous figurez que son cœur doit avoir la même inclination pour vous. Quelle naïveté!... Voyons, dites-moi, lui avez-vous jamais demandé comment elle est disposée envers vous à cet égard?

— Non, en effet; mais cela n'était pas nécessaire; par ses yeux je pouvais lire jusqu'au fond de son âme.

— Pauvre garçon! Croyez-vous cela réellement? Comme vous vous trompez pourtant!

— Ciel! Avez-vous des raisons sérieuses d'en douter, mon père? s'écria Herman pâlissant.

— Certes! Elle m'a dit à moi même qu'elle vous est reconnaissante parce que vous lui avez sauvé la vie autrefois, mais qu'elle ne vous aime pas du tout de la manière que vous l'entendez. Je sais par Caroline que vous ne lui avez jamais laissé soupçonner votre amour pour elle. Comment pouvez-vous donc savoir quels sont ses sentiments à votre égard?

— C'est vrai! soupira le jeune homme avec consternation.

— Et maintenant, vous alliez partir pour un autre monde sans rien savoir de ses dispositions envers vous! Innocent rêveur, ne comprenez-vous pas ce qui se passerait pendant votre absence? Caroline ferait la connaissance d'un autre jeune homme de sa condition, et à votre retour vous la trouveriez mariée.

— Mais je lui écrirai, balbutia Herman tout déconcerté.

M. Steenvliet parraissait vouloir atteindre un but caché; un sourire malin se jouait sur ses lèvres. Sans doute, il voulait, par un détour, pousser son fils à faire encore une visite à Caroline Wouters, bien convaincu qu'il était que la jeune fille le

ferait renoncer à son voyage en Amérique, et le persuaderait qu'il devait accepter la main de mademoiselle d'Overburg. Telle était, en tout cas, la dernière espérance de l'entrepreneur.

— Vous lui écririez? de Chicago? dit-il avec ironie. A quoi cela servirait-il? Ses parents l'empêcheraient de vous répondre, et elle-même ne l'oserait pas. Les pauvres gens ont tellement peur des commérages du monde, que leur esprit s'épouvanterait à l'idée d'entretenir des relations secrètes avec vous, qui les rendraient coupables à leurs propres yeux.

— Vous exagérez, mon père. J'ai promis au père Wouters que je n'essayerais plus de revoir Lina, et je veux rester fidèle à ma parole; mais, une fois l'Océan entre eux et moi, ils ne craindront plus la calomnie, et ils répondront à mes lettres, j'en suis certain.

L entrepreneur paraissait triste et désappointé. Il avait espéré amener son fils à retourner auprès de Caroline Wouters, et voilà que cet espoir lui échappait aussi. Cependant il ne voulut pas abandonner la partie sans faire une dernière tentative.

— Mais vous ne savez pas, rêveur obstiné, ce qui s'est passé là-bas pendant votre courte absence, insista-t-il. Ce sont des choses si pénibles, si terribles même, que pour vous épargner un plus grand chagrin, j'aurais préféré les taire. Pauvre Caroline, une pareille honte, méritée ou imméritée, fait une blessure dont on conserve toujours la trace.

— Ciel, que voulez-vous dire, mon père! soupira le jeune homme effrayé.

— C'est une chose a peine croyable, Herman. Il y a quatre ou cinq jours, Caroline était allée au village. Les paysans l'ont accablée des plus odieuses injures, lui ont jeté de la boue au visage, et l'ont chassée de la commune à coups de pierres. Si elle en faisait une maladie mortelle, ce ne serait pas...

— Ah Dieu! est-il possible! s'écria le jeune homme tremblant d'angoisse et d'indignation. On a chassé la pauvre Lina du village à coups de pierres? Et je suis, hélas! la seule cause de ce sort affreux!... Ah! mon père, ce qui n'était en moi qu'un sentiment égoïste d'amour, ou soif de bonheur, se change maintenant en la conscience d'un devoir impérieux!... Je vais voir Lina Wouters... Vous avez raison, mon père; avant de partir il faut que je sache si l'on me permettra de réparer le mal que je lui ai fait.

— Je veillerai à cette réparation, Herman, si vous voulez écouter avec calme et avec bon vouloir ce que Caroline vous dira; car elle est, en effet, une fille intelligente et raisonnable.

— Laissez-moi aller auprès d'elle, mon père, j'en meurs d'impatience. Aujourd'hui même je saurai ce que j'ai à espérer ou à déplorer.

— Reviendrez-vous ici, Herman? Je suis aussi curieux que vous.

— Mon intention est de rester avec vous jusqu'à demain soir, mon père.

— C'est bien, je vous attendrai.

Il serra la main de son fils et lui conseilla encore de s'armer contre toute déception, contre toute désillusion. Quoi qu'il pût advenir, après son retour ils examineraient ce qu'il y avait à faire pour tarir définitivement cette source de chagrins et d'inquiétudes. Caroline avait un noble cœur, et elle était incapable de cacher la vérité ou de la travestir; Herman devait donc avoir une foi entière à ses paroles.

Le jeune homme sortit de l'appartement après avoir salué son père.

Un sourire de triomphe illumina le visage de l'entrepreneur, et il se frotta joyeusement les mains en disant :

— Ah! ah! voilà le candide jouvenceau en route pour aller trouver Caroline Wouters! Il en a coûté assez de peine pour le décider à cette nouvelle visite. Maintenant je suis tranquille. Caroline lui persuadera que ce serait une grande folie de sa part de refuser la main de mademoiselle d'Overburg, et une cruauté de rendre son père malheureux par ce refus. J'ai sa promesse solennelle; elle est éloquente... Herman a un excellent cœur au fond, et cela lui fait beaucoup de peine de m'affliger ainsi. Il hésitait déjà visiblement. Dieu merci, malgré toutes ces contrariétés, mon vœu le plus ardent se réalisera, Clémence d'Overburg deviendra la femme de mon fils.

On frappa à la porte. Un valet entra et tendit à son maître une carte de visite qui, de loin, répandait un doux parfum d'ambre et de musc.

— Quelle visite m'annoncez-vous, Jacques? demanda M. Steenvliet en souriant. C'est au moins une comtesse, n'est-ce pas?

— Non, c'est un vieux monsieur. Il attend au salon.

— Le marquis de la Chesnaie! se dit l'entrepreneur à lui-même après avoir jeté un coup d'œil sur la carte. Il aurait bien pu rester encore une couple de semaines à Monaco... Il m'apporte son consentement... Que lui répondrai-je? Bah, il n'a pas besoin de savoir qu'Herman a hésité... Allez, Jacques, annoncez au marquis de la Chesnaie que je viens tout de suite.

Lorsque l'entrepreneur entra dans le salon, il vit un vieillard de haute stature, qui devait être âgé d'au moins soixante-dix ans, et dont le visage imposant et la chevelure blanche comme la neige imposaient le respect.

— Bonjour, monsieur le marquis, dit M. Steenvliet en s'inclinant profondément. J'attendais une invitation de votre part pour me rendre au château de M. le baron d'Overburg, mais puisque vous avez la bonté de m'honorer le premier d'une visite, c'est du plus profond de mon cœur que je vous souhaite la bienvenue. Permettez-moi de vous serrer la main.

Il prit en effet la main du gentilhomme qui la lui abandonna, mais qui ne répondit à son étreinte qu'avec une froideur marquée.

Un frémissement parcourut les membres de M. Steenvliet. Il se sentait humilié sans savoir au juste pourquoi; car il ne pouvait évidemment pas exiger que le marquis, qui ne le connaissait pas encore, le traitât comme un viel ami dès sa première visite.

Cette réflexion lui fit dominer son dépit.

— Veuillez vous asseoir, monsieur de la Chesnaie, dit-il en lui présentant un fauteil. Nous avons à causer d'une chose très importante pour nous; mais, comme je suis prêt à accepter toutes les conditions qu'il vous plaira de mettre à ce mariage, nous pourrons échanger tout de suite un consentement réciproque.

Le marquis secoua la tête d'un mouvement lent.

— Douteriez-vous? Croyez vous avoir des motifs d'hésitation? murmura l'entrepreneur qui commençait à craindre un refus.

— Je vous en prie, monsieur Steenvliet, permettez-moi, avant de répondre à votre question, de faire un appel à la bonté de votre cœur et à vos sentiments paternels, dit le marquis. Lorsque mon neveu, le baron d'Overburg, fut frappé si cruellement et d'une manière si inattendue d'un revers de fortune, et qu'il ne put trouver d'aide nulle part pour sauver son honneur et sa position sociale, vous lui avez généreusement ouvert votre caisse, et, à cette occasion, vous lui avez demandé la main de Clémence, ma filleule, pour votre fils Herman. Sans aucun doute, vous pensiez assurer par là le bonheur des deux jeunes gens. Eh bien, monsieur, vous vous êtes trompé dans votre généreuse intention, complètement trompé. Je vous demande la permission de vous en convaincre, et je ne doute pas que votre amour pour votre fils ne vous décide à renoncer au mariage projeté.

— Mon fils a-t-il dit qu'il n'accepte qu'à contre-cœur la main de mademoiselle Clémence?

— Non, monsieur, je suppose même qu'il souhaite ardemment devenir son fiancé; mais le trop confiant jeune homme ne prévoit pas, hélas, le triste sort qui l'attend, surtout s'il éprouve pour Clémence une affection sincère.

Mécontent et blessé par la prévision d'un refus catégorique, M. Steenvliet répondit avec un dépit visible :

— Oui, je comprends parfaitement votre but, monsieur le marquis. Vous voudriez délier le baron de ses engagements envers moi, et ce que vous avez résolu de me dire ne sert qu'à enguirlander l'affront; mais je ne me laisserai pas égarer ainsi.

— Ah! monsieur, que pensez-vous donc de moi?

— Je pense que vous êtes venu pour reprendre la parole solennelle du baron; mais cela ne réussira point. La promesse réciproque doit être tenue, sinon...

— Calmez-vous, mon bon monsieur Steenvliet, dit le marquis. Je vous prie, avant de suspecter ma loyauté, de vouloir bien écouter mes raisons. Après cela, vous jugerez si vous devez, oui ou non, ajouter foi à mes paroles.

— Soit, j'écoute.

— Vous avez un noble cœur, monsieur Steenvliet; je suis certain que vous ne consentiriez jamais sciemment et volontairement à condamner une innocente jeune fille à un chagrin éternel, au désespoir, et peut-être même a la mort.

— Vous parlez de mademoiselle Clémence?

— Oui; depuis longtemps elle a la fièvre, elle pleure jour et nuit, elle est pâle et amaigrie ; elle se consume d'inquiétude et d'effroi.

— Quoi donc, monsieur le marquis, l'idée de devenir bientôt la femme de mon fils l'effrayerait et la rendrait malade?

— En effet, monsieur.

— Non, monsieur le marquis, il n'en est pas ainsi; son père m'a encore assuré, il y a cinq ou six jours, que Clémence accepte avec joie la main de mon fils.

— Ah! mon neveu n'osait pas vous révéler la vérité. Son cœur paternel reculait bien devant le sacrifice de sa pauvre fille, mais il était dominé par les fatales nécessités de sa situation. Il craignait que vous ne lui retirassiez votre aide et qu'il ne retombât de nouveau dans l'abime dont vous l'avez si généreusement tiré.

— Vraiment? Et maintenant il ne le craint plus?

— Je lui ai fait espérer que, pris de pitié pour la malheureuse Clémence, vous lui rendriez sa parole.

L'entrepreneur, qui croyait réellement qu'on cherchait à le tromper, se leva avec impétuosité et grommela d'un ton amer :

— Eh bien, monsieur le marquis, vous avez eu tort. La chose est trop avancée maintenant : je ne renonce point à ce mariage. Quoi! vous vous imaginez qu'il me serait possible de laisser faire à mon fils ce sanglant outrage? Si nous ne

sommes pas d'un sang illustre, nous ne sommes cependant pas, moins que vous tous, sensibles à l'humiliation.

— Je vous crois, monsieur Steenvliet, répondit le gentilhomme avec un calme imperturbable, mais je crois également que, comme père, vous ne reculeriez pas moins que nous devant un fait qui condamnerait votre enfant à une douleur éternelle.

— Prétextes que tout cela! s'écria l'entrepreneur. Mon fils rendra mademoiselle Clémence heureuse, et il sera heureux avec elle.

— Fatal aveuglement! soupira le marquis. La rendre heureuse, elle, qui ne pourrait voir en lui que la cause de son malheur et peut-être de sa fin prématurée!

L'entrepreneur bondit de nouveau de sa chaise; il avait peine à maîtriser sa colère, et il répondit vivement d'un ton presque brutal :

— Ah ça, marquis, permettez-moi de vous le dire : notre entretien ne peut pas continuer sur ce pied-là. Jouons cartes sur table. Vous voulez refuser votre consentement, mais vous paraissez oublier que le mariage de mademoiselle Clémence avec mon fils est une des conditions du prêt que j'ai fait à son père. Quelles sont vos intentions à cet égard?

— Je suis prêt à donner mes biens en garantie de la dette de mon neveu, et à vous assurer le paiement d'un bon intérêt.

— Cela n'est pas suffisant, monsieur le marquis.

— Fût-ce même six pour cent?

— Pensez-vous donc que je sois un usurier? Ce n'est pas ainsi que je comprends la chose. Si vous refusez réellement votre consentement au mariage de mon fils, je veux recevoir en une seule fois le remboursement intégral du capital prêté, qui est de deux cent cinquante mille francs.

— Ah! soyez plus accommodant, monsieur Steenvliet. Il m'est impossible, sans beaucoup de peine, et surtout sans grande perte, de rassembler une pareille somme en si peu de temps. Je voudrais vendre quelques fermes, de la main à la main et sans publicité. Accordez-moi, je vous en prie, le délai nécessaire pour attendre les circonstances favorables à cette réalisation. J'acquitterai la dette de mon neveu par des versements partiels, en trois ou quatre fois.

— On est impitoyable pour moi, répliqua l'entrepreneur. Pourquoi donc aurais-je des complaisances pour ceux qui me font un sanglant outrage dans mon honneur et dans mes sentiments paternels? Vous consentirez au mariage de Clémence avec mon fils, ou je poursuis immédiatement le remboursement de la dette de M. d'Overburg envers moi.

Le marquis avait courbé la tête et paraissait absorbé dans de pénibles réflexions.

Un nouveau rayon d'espoir descendit dans le cœur de l'entrepreneur. Il pensait pouvoir s'attendre à ce que le marquis finît par changer de résolution et par donner son consentement.

M. de la Chesnaie releva la tête comme s'il s'éveillait d'un songe. Ses yeux étaient humides.

— Ce que vous exigez de moi est impossible, dit-il. Je vous en supplie, ayez pitié de la pauvre Clémence, ne la laissez pas mourir de chagrin.

— Mourir? répéta M. Steenvliet en ricanant à demi. Si la jeune demoiselle est malade, par hasard, si elle a la fièvre comme vous le dites, cela se passera bien, allez!

— Vous vous montrez sans pitié pour nous. Eh bien, soit! Mais êtes-vous donc aussi sans cœur pour votre fils, pour pouvoir le vouer en riant au sort le plus malheureux! s'écria le vieux gentilhomme d'un ton qui trahissait suffisamment toute la peine qu'il avait à contenir son indignation et son courroux.

— Mon fils? Ne vous inquiétez pas de lui, monsieur le marquis.

— Alors, ayez du moins pitié de vous-même.

— De moi-même? Est-ce une menace?

— Mais monsieur Steenvliet, ne sentez-vous pas que ce mariage, s'il était possible, vous condamnerait tous les deux à une existence insupportable? Vous croyez que cette alliance vous rehausserait au yeux du monde? que votre sang deviendrait plus noble, parce que vous auriez acheté à prix d'argent la main d'une fille de noble maison? Détrompez-vous. Votre pauvre victime accuserait ses bourreaux jusqu'à son dernier soupir... et nous, membres de la vieille noblesse, nous vous haïrions et vous mépriserions.

— Nous mépriser, ô ciel!

— Oui, car vous ne seriez pour nous que la preuve éternelle de notre abaissement et de notre honte.

L'entrepreneur fut si profondément blessé de l'injustice de ces reproches, qu'il regardait le marquis d'un air furieux et paraissait prêt à l'assaillir à poings fermés; mais il fut retenu par le regard froid et impérieux du vieux gentilhomme.

— Vous êtes fous d'orgueil, grommela M. Steenvliet. Oser me dire en face que l'on nous haïra et que l'on nous méprisera parce que nous sommes des bourgeois, parce que nous avons travaillé depuis notre jeune âge et que nous avons apporté notre part au bien-être général! N'est-il pas vrai, marquis, c'est pour cette raison-là seule que vous nous méprisez?

— Non, ce n'est pas pour cela, répliqua l'autre avec un calme exaspérant. Pour nous, tous les

gens ont le même droit d'être estimés et respectés, excepté pourtant ces ambitieux qui, au moyen d'intrigue ou d'argent, s'insinuent dans nos rangs, et ont assez peu de vergogne pour venir implorer de nous des regards d'indulgence, avec le vain espoir que par là ils oublieront eux-mêmes et que d'autres oublieront comme eux où était placé leur berceau. De quel côté est l'orgueil insensé?

— Assez, assez! s'écria l'entrepreneur frémissant de rage. Sortez de ma maison, monsieur le marquis, sortez sur-le-champ, car je le sens, je ne resterais pas maître de moi. Dès demain matin, je donnerai les ordres nécessaires pour faire poursuivre judiciairement le remboursement immédiat des deux cent cinquante mille francs!... Mais vous pouvez encore revenir sur votre résolution; je vous donne du temps jusqu'à demain matin à dix heures.

— Cela est devenu tout à fait inutile, monsieur, dit le marquis avec un tranquille sourire. Jusqu'à présent j'ai reculé à l'idée d'entamer si profondément ma fortune. J'espérais en votre générosité, mais votre invincible aveuglement me décide; j'aime mieux vendre une grande partie de mes biens que de sacrifier ma pauvre Clémence à votre égarement. Je vous annonce, monsieur Steenvliet, qu'avant quatre jours les deux cent cinquante mille francs vous seront payés, capital et intérêts. En conséquence, j'ai le droit de reprendre et je reprends complètement la parole du baron d'Overburg.

L'entrepreneur était comme frappé de la foudre. Le baron ne lui avait-il pas affirmé, à différentes reprises, que son oncle était un avare endurci, qui ne donnerait pas seulement mille francs pour sauver son neveu.

Le rouge de la colère et de la honte lui montait au front, et il murmura, stupéfait et décontenancé.

— Vous, marquis, vous payerez la somme entière, en une seule fois, avant qu'il se soit passé quatre jours?

— Cela vous étonne? Moi aussi je possède des millions, en biens-fonds il est vrai, mais mes précautions sont prises; je sais où je puis lever l'argent nécessaire.

— Il ne reste donc plus d'espoir pour mon fils? soupira l'entrepreneur découragé.

— Allons, mon pauvre monsieur Steenvliet, soyez raisonnable, répondit le vieux gentilhomme avec une expression de pitié qui perça le cœur de son interlocuteur comme un coup de poignard. De pareilles mésalliances sont toujours malheureuses, aussi bien pour ceux qui s'élèvent que pour ceux qui s'abaissent. Vous le reconnaitrez plus tard, et vous m'en saurez gré, car je n'aurai pas seulement préservé Clémence d'une existence douloureuse, mais en même temps je vous aurai rendu, à votre fils et à vous, un inappréciable service... Et maintenant, monsieur, adieu, et sans rancune.

Et M. de la Chesnaie sortit du salon.

L'entrepreneur était tellement écrasé de dépit, de honte et de chagrin, qu'il ne songea pas à sonner pour faire reconduire le marquis.

Il s'affaissa sur une chaise, les mains dans les cheveux, grommelant, tremblant, crispant les poingts, riant convulsivement comme un homme qui lutte contre une effrayante catastrophe, mais qui n'a pas encore perdu tout espoir.

Tout à coup il se leva, poussa un cri de triomphe, tira violemment le cordon de la sonnette, et murmura d'une voix étranglée et stridente :

— Oui, ce sera ma vengeance.

Un valet accourut immédiatement. M. Steenvliet lui dit :

— Qu'on tire le grand landau de la remise, et qu'on y attelle les grands trotteurs. Vite, vite, Jacques; il faut que tout soit prêt dans cinq minutes.

Le domestique sortit pour aller exécuter les ordres de son maître.

M. Steenvliet se mit à arpenter le salon en long et en large, en proie à la plus vivre agitation; il se parlait à lui même, frappait du pied le plancher, riait fiévreusement et battait l'air de ses poings fermés.

Quelqu'un qui l'eût surpris dans cette état aurait infailliblement supposé qu'il venait d'être frappé d'une attaque de démence.

XV

Dans la matinée du même jour, la mère Wouters était assise près de son poêle, occupée à éplucher les légumes pour le diner.

De temps en temps, elle regardait du côté de la fenêtre. Il tombait une grosse pluie, et la bonne femme poussa un soupir en pensant qu'il ne serait pas possible, par une pareille averse, de continuer au jardin le travail commencé.

Bientôt son attention fut détournée par un léger bruit qu'elle entendit dans l'étable. Elle écouta un instant, puis elle se dit à elle-même à voix basse :

— Pauvre Lina, elle ne chante plus jamais. A peine puis-je l'entendre quand elle travaille pourtant si près de moi... Son cœur est plein de chagrin; elle s'efforce de nous le cacher, mais je le vois bien... Certes, cela me fait également beaucoup de peine que M. Herman, pour ne pas être obligé de se marier, s'est enfui en pays étranger

et a si grandement attristé son pauvre père. Mais est-ce notre faute à nous? Y pouvons-nous quelque chose? Si nous ne songions qu'à notre propre bien-être, ne devrions-nous pas nous en réjouir, au contraire? Car maintenant M. Herman ne viendra certainement plus ici, et, Dieu merci, les gens finiront par reconnaître qu'ils nous ont calomniés.

Lina entra et s'arrêta au milieu de la pièce sans prononcer une syllabe ; elle regardait autour d'elle et avait l'air de chercher quelque chose. Sa mère la regarda à la dérobée et secoua la tête avec compassion. La jeune fille se dirigea à pas lents vers un des angles de la pièce, prit un carreau de dentellière, s'assit de l'autre côté du poêle sans rien dire, et se mit à entremêler ses fuseaux.

— Lina, vous voilà encore bien triste aujourd'hui dit la veuve.

— Le mauvais temps me chasse hors du potager, ma mère, répondit-elle.

— Non, ce n'est pas cela : vous pensez sans cesse à M. Herman.

— Je l'avoue, mère.

— Vous n'êtes pas raisonnable, mon enfant. Avoir pitié de ceux qui sont malheureux, même par leur propre faute, c'est assurément louable ; mais cela ne doit pas aller jusqu'au point de se rendre malade soi-même.

— Mais je ne suis pas malade, et ne le deviendrai pas, dit la jeune fille avec un sourire plutôt triste que joyeux.

— Vous aviez pourtant fermement promis à grand-père de chasser ces idées tristes.

— Ah! ma mère, nous avons beau promettre, nos idées vont et viennent malgré nous.

— Puisque M. Herman est parti maintenant pour un pays étranger, nous ne le verrons probablement plus. Penser à lui plus longtemps ne peut lui faire ni bien ni mal; vous devriez donc l'oublier tout à fait, mon enfant.

— Je le voudrais, mère, mais cela m'est impossible : son image est toujours devant mes yeux. Cette nuit même je l'ai vu, les yeux pleins de larmes, et me suppliant d'avoir pitié de son sort amer.

La mère Wouters regarda sa fille avec étonnement; mais elle chassa immédiatement de son esprit le soupçon qui venait y pénétrer, et lui dit :

— Allons, allons, Lina, vous êtes encore une innocente enfant. Les songes doivent toujours se prendre au contre-pied ; nous avons donc des raisons de croire que M. Herman n'est pas aussi malheureux que vous pensez.

— Pas malheureux, mère? répéta Lina avec une triste ironie. Son père a cherché et trouvé pour lui une fiancée, une demoiselle noble et riche. Le bon M. Steenvliet, — car son cœur est excellent au fond, croyez-le, ma mère, — était si satisfait, si joyeux de ce brillant mariage, qu'il considérait comme la récompense de sa longue vie de travail... Mais M. Herman, qui paraît avoir une aversion pour le mariage, s'enfuit en pays étranger et laisse son pauvre père tout seul ! Ah ! Herman a agi sans honte dans un moment d'égarement; mais, quoi qu'il en soit, pensez-vous ma mère, qu'après une pareille action, un homme puisse avoir encore un seul jour de repos? Savoir qu'on a rendu son vieux père malheureux, cette douloureuse conviction doit lui ronger le cœur comme un ver. Et vous et grand-père vous trouvez étonnant que j'aie pitié de celui sans la généreuse amitié duquel je ne serais plus au monde.

— Il y a bien quelque chose de vrai dans vos paroles, Lina, mais vous exagérez.

— Ah ! mère, comment pouvez-vous dire cela? Supposez-donc que vous ayez résolu, grand-père et vous, de me faire épouser quelqu'un, un bon et brave jeune homme, et que je m'enfuie loin d'ici ; ne vous plaindriez-vous pas au ciel de mon ingratitude et de ma cruauté ? Et moi, comme punition, ne mourrais-je pas de chagrin et de regret ?

— Oui, certes, mon enfant, mais ce n'est pas la même chose. Et, en tout cas, que pouvons-nous y faire ?

— Ah ! je pourrais bien y faire quelque chose, mère, si je pouvais causer encore une fois avec M. Herman.

— Cela est complètement impossible. Dieu sait s'il n'est pas déjà à plus de cent lieues d'ici ?

— Son père m'a dit pourtant qu'il reviendrait bientôt.

— Ce n'est qu'une supposition, et, d'ailleurs, innocente rêveuse que vous êtes, oubliez-vous donc que grand-père nous a défendu, très strictement défendu, de parler encore avec Herman? Et ne devez-vous pas, s'il reparaissait ici, fuir immédiatement sa présence ? La calomnie veille et nous épie, mon enfant.

— Que m'importe la calomnie, ma mère ?

— Soit ! mais le chagrin, la colère de grand-père ?

— Cela est pis, en effet ! soupira Lina découragée. Allons, mère, ne parlons plus de ces tristes choses, il a cessé de pleuvoir, je vais reprendre mon travail dans le potager.

En achevant ces mots, elle mit son carreau à dentelles de côté, le recouvrit d'un drap blanc et sortit de la pièce. La veuve, de son côté, continua à faire sa cuisine. Elle plaça un pot de fer sur le poêle, le remplit à moitié d'eau et recommença à peler les pommes de terre.

A peine s'était-elle remise à l'ouvrage qu'elle

poussa un cri de surprise et d'angoisse. Elle ne pouvait en croire ses yeux. Herman, Herman Steenvliet, venait d'entrer.

Son visage était très pâle et ses lèvres tremblaient pendant qu'il regardait de tous cotés autour de lui.

La femme Wouters se leva précipitamment, courut à la porte du jardin pour la fermer, revint, éleva ses mains devant le jeune homme comme pour l'empêcher d'avancer et s'écria d'une voix étouffée :

— Ah ! monsieur Steenvliet, que venez-vous faire ici? Parlez, je vous en prie. Voulez-vous encore nous exposer à la calomnie ?

— Je veux voir Lina, répondit-il.

— Mais grand-père l'a strictement défendu, si Lina savait que vous êtes venu, elle s'enfuirait.

— Je dois lui parler et je lui parlerai. Où estelle? Au jardin ?

Il se dirigeait déjà vers la porte du jardin, mais la veuve effrayée se plaça devant lui et le supplia à mains jointes.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur, allez-vousen. Il y a peut-être des gens qui vous ont vu entrer chez nous. Que va-t-on dire encore dans le village?

— Ça m'est égal ! s'écria-t-il fiévreusement. Je pars demain pour l'Amérique.

— Pour l'Amérique ! Est-il possible? A l'autre bout du monde !

— Mais je ne partirai pas sans avoir vu Lina et sans lui avoir parlé. Ce que j'ai à lui dire doit décider de mon sort et de ma vie. Allons, mère Wouters, pour la dernière fois peut-être, soyez bonne pour moi, rappelez Lina du jardin.

— Je n'ose pas, répondit la veuve en soupirant

Mais la porte de la cour s'ouvrit et Lina rentra. Un gai sourire illuminait son visage.

— Bonjour, monsieur Steenvliet, je vous attendais, dit-elle.

— Vous m'attendiez? Ah ! merci, Lina ! s'écria-t-il. Le doute, le désespoir me déchiraient le cœur. Votre seule voix me rend le courage. Veuillez m'écouter, et vous aussi, mère Wouters.

— Nous ne pouvons pas, répliqua la vieille avec angoisse. Il faut partir, monsieur... Lina, songez à grand-père, montez à votre chambre.

— Non, ma mère, laissez parler M. Herman. Il vient nous annoncer qu'il ne quitte point sa patrie et qu'il accepte la main de mademoiselle Clémence.

— Erreur, folie, grommela le jeune homme avec un sourire convulsif. Moi, le mari de Clémence? Jamais, jamais ! j'aimerais mieux mourir !

Les deux femmes le regardèrent avec une expression d'épouvante. Elles paraissaient croire qu'il avait perdu l'esprit.

— L'impatience de connaître mon sort me brûle le sang, poursuivit-il. Je n'ai pas le temps de prendre des détours... Lina, j'ouvre mon cœur devant vous, lisez-y... Nous avons joué ensemble étant enfants : nous étions des amis inséparables. Oui, je vous ai sauvé la vie au péril de la mienne. Qu'est-ce qui me donna à moi, faible et innocent enfant, la force et le courage d'un pareil dévouement? Ah ! c'est qu'alors déjà Dieu avait déposé dans mon âme le germe qui, après seize ans de séparation, devait se changer en un sentiment irrésistible. Je vous ai revue, Lina ; ce que personne n'aurait probablement pu faire, vous l'avez accompli facilement ; vous m'avez retiré du chemin du vice, et vous m'avez réconcilié avec ma conscience. Vous êtes pour moi le vivant souvenir de mon passé regretté, l'image de ma mère! votre bonté simple et naïve, la pureté de votre cœur, — et qui sait? la volonté du ciel, — tout me pénètre de la conviction qu'il n'y a pas de bonheur sur terre à espérer pour moi, sinon à vos côtés...

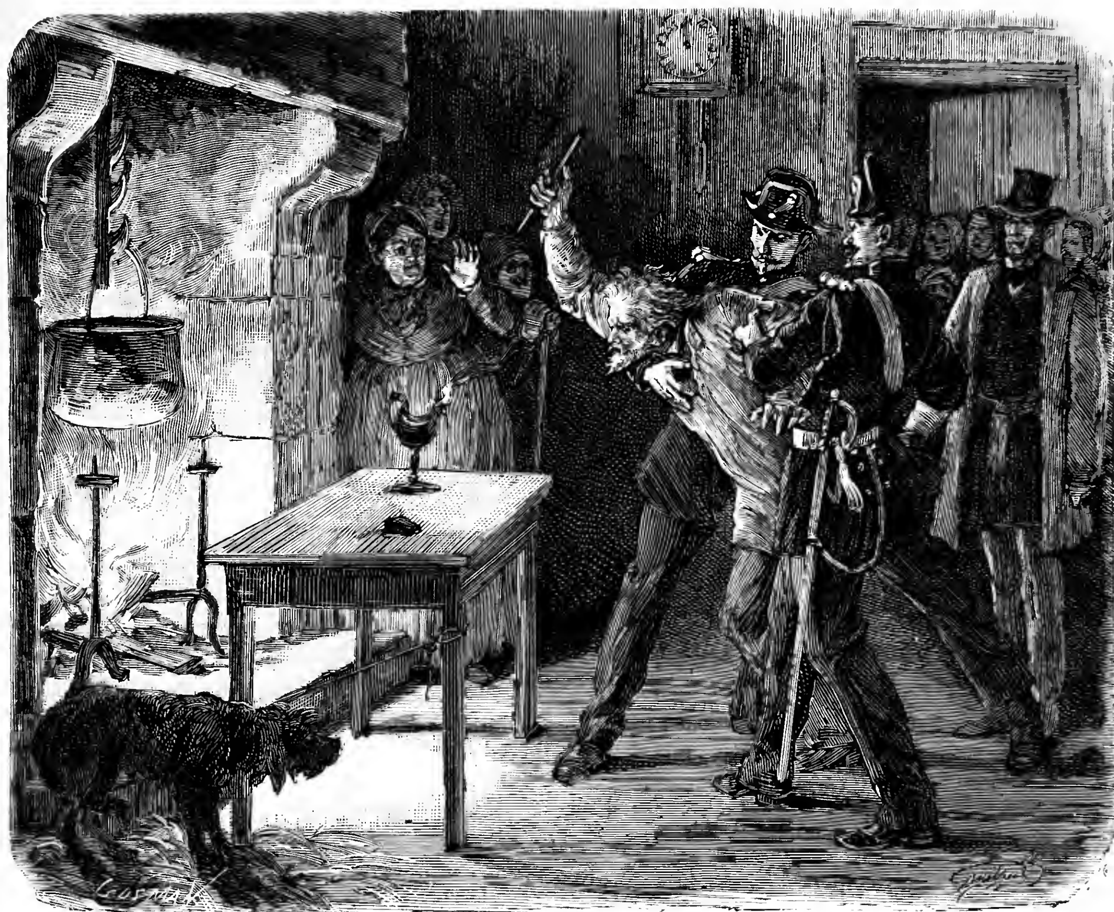
Lina s'était affaissée sur une chaise; elle tenait la tête baissée et luttait contre les larmes qui voulaient jaillir de ses yeux. La femme Wouters, dominée par la voix frémissante du jeune homme, le contemplait avec un véritable ébahissement. Il lui eût été impossible d'articuler une parole, de sorte qu'Herman put continuer sans être interrompu :

— Et c'est alors que l'on vient me dire : épousez Clémence d'Overburg, une jeune fille noble que je connais à peine, qui est d'une autre race et d'un autre sang que moi? Serais-je assez faible, assez lâche pour laisser ainsi séparer violemment deux âmes que Dieu lui-même a prédestinées à rester unies jusqu'au tombeau! Non, non, Lina, vous serez ma femme, vous ou jamais personne!

— Mais, monsieur, monsieur, que dites-vous? balbutia la veuve. Pour l'amour du ciel, calmez vos esprits égarés.

— O Herman, songez à votre père ! s'écria la jeune fille en tendant vers lui des mains suppliantes.

— Mes esprits égarés? répéta le jeune homme. Il ne serait pas étonnant qu'ils le fussent en effet : mais je m'efforcerai de me calmer, et je vous dirai ce que je viens faire ici. Mon père, abusé par sa tendresse exagérée pour moi, reste inexorable et veut me contraindre à prendre Clémence pour femme. Moi, je ne le veux pas, je pars demain pour l'Amérique, à trois cents lieues dans l'intérieur du pays. Je vais essayer si je ne puis pas y gagner par mon propre travail assez d'argent pour être libre de toute contrainte et pour pouvoir offrir à la femme que mon cœur a choisie une existence modeste avec une honnête aisance. J'ai besoin de quelques années pour cela, et, pendant ce temps,



Il lutta violemment contre les gendarmes. (Page 100.)

je resterai éloigné de ma patrie; mais alors je reviens triomphant pour vous supplier, Lina, de me donner avec votre main le bonheur de toute ma vie... Oui, tel est mon projet; mais lorsque j'en ai fait part à mon père, il a énervé tout mon courage en m'assurant, Lina, que vous ne m'aimez pas et que vous n'attendrez pas mon retour. Si cela était vrai, hélas, il ne me resterait plus qu'à courber la tête sous le poids de ma misère, et à me résigner à un avenir sans espoir... Que dois-je croire, Lina? Prononcez mon arrêt et délivrez-moi de cette affreux doute. Est-il vrai que vous ne m'aimez pas?

La jeune fille jeta sur lui un regard plein de pitié, mais elle laissa sa question sans réponse.

— Soit, reprit le jeune homme. Je comprends que vos lèvres si pures ne veuillent pas prononcer un tel aveu. Mais savez-vous ce que mon père m'a dit encore? Il m'a dit que pendant mon absence vous pourriez choisir un autre mari. C'est une crainte que je ne veux pas emporter dans mon long voyage. Ah! tandis que je travaillerais, que je peinerais là-bas comme un esclave, avec l'espérance de vous avoir un jour pour femme; tandis que cette espérance brillerait devant mes yeux comme une radieuse étoile, on briserait ici pour jamais le bonheur de ma vie? Je vous en conjure, Lina, dites-moi que vous attendrez mon retour!

La mère Wouters essuya avec le coin de son tablier les larmes qui coulaient sur ses joues; la jeune fille avait aussi les yeux humides; elle avait frémi plus d'une fois au chaleureux appel d'Herman, et elle était pâle d'émotion. Mais elle avait conservé assez d'empire sur elle-même pour pouvoir discerner ce que le devoir exigeait d'elle et ce qu'elle avait promis au vieux M. Steenvliet.

Elle se leva et dit d'une voix qui, quoique tra-

hissant une émotion profonde, attestait néanmoins une ferme résolution :

— Monsieur Herman, vous m'avez ouvert votre cœur, lisez aussi dans le mien maintenant. Je suis si sensible à votre extrême sympathie pour moi que je voudrais vous baiser les mains en signe de reconnaissance. Vous me demandez si je voudrais devenir votre femme? Si j'étais une fille de votre condition et que votre père pût bénir notre union, alors, oui, je vous attendrais, fût-ce pendant vingt ans, et fallût-il sacrifier la moitié des jours qui me restent à vivre, pour mériter cette grâce du ciel, je le ferais avec bonheur...

— Lina, malheureuse enfant! s'écria la veuve effrayée.

— Ah! cela me suffit, s'écria Herman, ivre de joie.

— Non, vous vous trompez, cela ne suffit pas, répliqua Lina. Je ne séparerai pas le père du fils, et ne vous rendrai pas malheureux tous les deux.

— Mon père finira par consentir à notre mariage, Lina.

— N'espérez pas cela. Que serais-je pour lui? La cause de votre désobéissance, une ennemie qui lui aurait ravi l'amour de son unique enfant. Je ne pourrais pas vivre ainsi, Herman.

— C'était donc la vérité, l'affreuse vérité! s'écria le jeune homme d'un ton plaintif. Vous ne voulez pas faire pour moi le plus léger sacrifice? Lina, Lina, non, vous ne m'aimez pas!

— D'ailleurs, Dieu sait ce que je lui ai confessé si souvent depuis votre dernière visite.

— Eh bien, alors?

— Mais cette affection même m'impose le devoir de vous réconcilier avec votre père.

— Et le moyen pour cela?

— C'est d'épouser mademoiselle Clémence.

— Mais, Lina, vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je le sais parfaitement, Herman.

— Vous me déchirez le cœur.

— Votre chagrin se dissipera à la longue. L'inimitié entre votre père et vous serait un malheur irréparable.

— Ainsi, vous ne voulez pas être ma femme?

— Sans le consentement de votre père? Non, positivement non... Voyons, écoutez-moi avec bienveillance, Herman, je vous convaincrai que vous devez accepter la main de mademoiselle Clémence.

Mais le jeune homme, écrasé par cet arrêt, se laissa tomber sur une chaise et cacha sa tête dans dans ses mains en sanglotant.

La vue de ses larmes brisa le c urage des deux femmes; elles se mirent a pleurer aussi.

Lina continua cependant à l'exhorter à se soumettre à la volonté paternelle ; elle parla de la vie laborieuse de M. Steenvliet, de sa bonté, de son amour pour son fils unique, de son chagrin. Troublée au dernier point par le mutisme obstiné du jeune homme, elle finit par s'agenouiller devant lui.

— Herman, mon cher Herman, s'écriait-elle en l'implorant à mains jointes, écoutez mes prières! Donnez-moi cette dernière preuve de votre généreuse amitié. Acceptez Clémence pour femme!

Le jeune homme se leva d'un bond, pâle comme un linge, avec un amer ricanement sur les lèvres.

— Vous! c'est vous qui me condamnez! s'exclama-t-il d'un ton de reproche. Eh bien, que mon sort cruel s'accomplisse. Je serai l'époux de Clémence, avec l'espoir que le poignard acéré que vous m'enfoncez dans le cœur me délivrera bientôt de ce fatal lien en m'ôtant la vie qui m'est à charge. Adieu, pour toujours, adieu!

Et sans faire attention aux cris des deux femmes, il courut vers la porte.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta frappé de stupeur ou d'épouvante, en s'écriant :

— Grand Dieu! mon père!

Les deux femmes regardèrent également au dehors, pâles et blêmes d'inquiétude.

Deux hommes descendaient d'une voiture qui venait de s'arrêter devant la maisonnette : M. Steenvliet et Jean Wouters. L'entrepreneur entra le premier.

— Vous voulez partir? restez, je vous l'ordonne, dit-il à son fils.

Il se dirigea immédiatement vers la jeune fille, tremblante comme la feuille, lui prit la main et lui dit :

— Caroline, vous aimez Herman, j'en suis certain. Vous sentez-vous capable de m'accorder une petite place dans votre cœur? Pourriez-vous aimer le vieux Steenvliet comme un père?

— Ah! je vous aimais déjà de toutes les forces de mon âme, bégaya-t-elle

— Eh bien, Herman, eh bien, Caroline, écoutez bien ce que je vais vous dire. Voilà M. Jean Wouters, maître charpentier et entrepreneur. Il a donné son consentement et je donne le mien. Venez, Herman, mon entêté, mon brave fils, tendez la main à Caroline; elle devient votre femme.

Herman poussa un cri de bonheur, et serra son père et sa fiancée sur son cœur dans une même étreinte passionnée.

Jean Wouters et la mère Anne, priant et pleins de reconnaissance, levaient vers le ciel leurs yeux mouillés de douces larmes.

FIN D'ARGENT ET NOBLESSE

LA MALE MAIN

En effet, voisin, c'est vrai : il arrive fréquemment des choses qui dépassent l'intelligence humaine, des événements qui viennent démentir toutes les données de la science, et nous font rêver malgré nous d'esprits invisibles et d'une puissance mystérieuse et inconnue. A ce sujet, je veux vous raconter un fait dont j'ai été témoin oculaire, et qui a fait sur mon imagination une impression ineffaçable.

En l'année 1834, demeurait à Borgerhout[1] une orpheline âgée d'environ dix-huit ans, du nom de Thérèse. Elle était d'un caractère doux et paisible, gagnait son pain quotidien par des travaux de couture et habitait seule une chambre louée. Ses traits délicats portaient tous les signes de la santé et du bonheur; sa conduite irréprochable et sa gaieté naturelle la faisaient aimer de tout le monde, et, comme elle était très laborieuse et gagnait par là un très joli salaire, elle s'estimait à bon droit l'une des plus heureuses créatures de la terre.

Une incroyable aventure vint tout à coup faire de la jeune et joyeuse fille un être triste et misérable. Voici à peu près comment elle racontait l'événement.

Un jour, elle s'était rendue à Berchem pour y faire à la journée des vêtements de femme et d'autres ouvrages de couture. Vers le soir, à cette heure où il ne fait ni jour ni nuit, elle avait pris un chemin de traverse pour regagner sa demeure. Elle se hâtait fort, car le ciel se couvrait de nuages noirs, et l'obscurité menaçait de la surprendre à l'improviste. De plus, il avait fait ce jour-là une chaleur étouffante; tout faisait craindre qu'un terrible orage n'éclatât bientôt, et cela d'autant plus que par moments déjà d'ardents éclairs illuminaient l'horizon lointain. Thérèse n'était pas des plus hardies : le silence de mort qui régnait dans la campagne, cet instant lugubre qui précède l'orage et où la nature épouvantée semble plongée dans la stupeur,tous ces signes effrayants faisaient battre d'angoisse son cœur et accéléraient doublement sa marche.

Soudain un formidable éclair jaillit des nuages; la foudre tonne et ébranle le sol. Thérèse s'arrête saisie d'une vive anxiété et porte les mains à ses yeux; mais son effroi grandit encore en entendant tout près d'elle une voix étrange qui lui demande l'heure. La jeune fille terrifiée laissa tomber ses mains, et son regard s'arrêta avec horreur sur une laide vieille femme qui, avec un rire hideux, réitérait sa demande :

— Eh bien, ma fille, quelle heure est-il ?

Sans réfléchir et la tête entièrement perdue, Thérèse répondit :

— Huit heures.

Une expression de colère se peignit sur le visage ridé de la vieille, et elle s'écria d'un ton de méchante ironie :

— Oh ! toi aussi, tu es de ceux qui se moquent des vieilles gens à cheveux gris ! Tu ne fais pas bien, ma fille, de courir après neuf heures dans ce chemin solitaire. Tu ne sais pas ce qui peut arriver !

En disant ces mots, elle frappa trois coups sur l'épaule droite de Thérèse, et continua sa route. Au contact de la vieille femme, la malheureuse jeune fille devint froide comme glace ; elle sentit un indéfinissable frisson parcourir son corps, et il lui sembla qu'un rude lien étreignait son cœur.

Tremblante et immobile, elle resta quelques instants comme frappée de stupeur à la même place, avant que l'idée lui vînt de frapper la vieille à la tête pour briser le charme de la male main dont elle craignait d'être touchée ; mais la femme était déjà si loin dans l'obscur sentier, que Thérèse n'osa la suivre, d'autant plus qu'un nouveau coup de tonnerre déchira les nuages et que la pluie se mit à tomber par torrents.

Les vêtements tout trempés et à demi morte, Thérèse atteignit enfin sa demeure, se déshabilla et se mit au lit.

Le lendemain, vers midi, une personne de la maison entra dans sa chambre afin de l'appeler pour le dîner; mais elle n'eut pas sitôt mis le pied dans la chambre, qu'elle recula avec un cri affreux, descendit en courant l'escalier, et tomba au milieu des convives en criant :

— Oh ! Thérèse est morte !

A ces mots, deux hommes et trois ou quatre femmes se levèrent de table et montèrent précipitamment. A la première vue, ils crurent aussi voir un cadavre ; mais, s'étant approchés du lit, ils commencèrent à douter de ce malheur. Thérèse gisait sans

1. Commune voisine d'Anvers.

mouvement, il est vrai; l'un de ses bras semblait bien si souple qu'il pendait comme une corde au bord du lit: son visage était bien transparent comme le verre et d'une teinte jaunâtre; mais ses yeux étaient ouverts, et, bien que brillant d'un éclat fixe et effrayant, étaient vivants et intacts. Un des hommes présents voulut poser sur le lit le bras pendant; il ne fut pas peu effrayé en trouvant ce bras aussi raide et aussi peu flexible que du fer. Bien que le corps de Thérèse portât tous les signes de la mort, cependant un sentiment inexprimable remplissait le cœur des spectateurs. Pas un seul d'entre eux ne se tenait pour certain que la jeune fille eût quitté le monde; au contraire, tous avaient la conviction qu'elle vivait encore, quoiqu'elle restât sourde à tout appel et insensible aux pincements et aux secousses.

En dépit de tous les efforts des médecins, Thérèse demeura dans cet état pendant deux jours et deux nuits. Au coup de la quarante-huitième heure, elle s'éveilla d'elle-même, se frotta un instant les yeux comme quelqu'un qui sort d'un profond sommeil, promena un regard surpris dans sa chambre et sur les personnes qui l'entouraient, et se mit tout d'un coup à verser des larmes si abondantes que tous ceux qui étaient là, pris de compassion, pleurèrent avec elle.

Chacun lui adressa la parole et lui demanda comment cet inexplicable mal lui était survenu; mais chaque fois elle pleurait plus amèrement et ne répondait rien. Après un long interrogatoire que lui fit subir le docteur, elle s'écria enfin avec un sanglot déchirant:

— Oh! priez pour moi; je suis ensorcelée!

Peu de personnes crurent d'abord à cette assertion. Moi-même, qui l'entendis, estimai que c'était là un effet de l'égarement d'un esprit malade. Mais le récit de sa rencontre avec la vieille femme donna du moins à toutes les personnes présentes, à l'exception du docteur et de moi, la conviction qu'elle était effectivement ensorcelée.

Quoi qu'il en fût, la suite parut confirmer son horrible pensée. Pendant cinq années, ses yeux gardèrent leur éclat, sa peau demeura jaunâtre et transparente comme le verre. On ne remarquait d'ailleurs en elle aucun autre changement qu'un amaigrissement toujours croissant, et déjà chacun croyait que la mort avait marqué d'une croix rouge la jeune fille ensorcelée, et qu'elle ne tarderait pas à emporter sa victime. Tous les ans, au jour et à l'heure de sa rencontre avec la vieille, elle était prise subitement d'un sommeil léthargique qui, comme le premier, durait chaque fois quarante-huit heures. Durant ses crises, elle devait entendre et voir d'horribles choses, comme aussi subir d'atroces souffrances; c'est du moins ce que faisaient assez présumer les plaintes et les paroles entrecoupées qui lui échappaient; mais ni promesses ni menaces ne pouvaient la décider à dire ce qu'elle ressentait ou voyait. Une puissance mystérieuse et redoutable pour elle la forçait au silence sur ce point. Elle racontait cependant à qui voulait l'entendre que, toutes les nuits, sur le coup de minuit, elle voyait la porte de sa chambre s'ouvrir et la vieille sorcière apparaître; que cette méchante femme s'approchait du lit, lui montait sur le corps et lui comprimait la poitrine sous ses genoux jusqu'à une heure, tellement que la douleur lui faisait perdre le sentiment et la vie sans qu'elle sût crier ni se lever.

Deux femmes, qui ne croyaient pas à la réalité de ces apparitions, prirent une fois l'audacieuse résolution de veiller auprès de son lit jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Elles ne virent pas la sorcière; mais, au coup de minuit, la jeune fille endormie ouvrit des yeux brillants, et, toute en sueur et avec des cris rauques et effrayants, se mit à lutter et à se débattre contre un être invisible qui devait peser sur son sein, et sa physionomie prit enfin une telle expression d'angoisse que les deux femmes épouvantées s'enfuirent de la chambre.

Ces souffrances continuelles et inexplicables n'empêchaient pas Thérèse de se livrer à ses travaux habituels. Elle considérait son état comme un sort inévitable, et, bien qu'elle laissât ses voisins consulter les médecins et chercher des remèdes à son mal, elle-même semblait demeurer indifférente à leurs efforts. On comprend assez que tous les charlatans, tous les possesseurs de secrets contre la sorcellerie avaient été mis à contribution à ce sujet. On avait prononcé toute sorte de paroles, en des langues connues et inconnues, sur la jeune malade; elle s'était couchée avec un crapaud vivant dans la main; elle avait posé deux os de mort en croix au pied de son lit; elle avait mis sous son oreiller, pendant six mois, une de ces coiffes avec lesquelles naissent parfois les enfants, et maintenant elle portait sur son sein un morceau de la corde qui avait servi à pendre un assassin. Et pourtant tout cela n'avait servi de rien; la sorcière continuait toutes les nuits à écraser sous ses genoux et à martyriser la malheureuse fille.

Vers la fin de 1839, Thérèse était tellement amaigrie et épuisée qu'elle ne se tenait plus debout qu'avec peine, et que chaque jour paraissait devoir être son dernier jour. Elle avait tout à fait l'aspect d'un squelette habillé; ses joues étaient caves, ses yeux étincelants enfoncés dans l'orbite, et ses doigts effilés craquaient comme des osselets dépouillés de chair.

Vers cette époque, les voisins apprirent d'une paysanne qu'entre Zoersel et Schilde, au milieu de

la bruyère, demeurait un petit vieillard qui avait pouvoir contre tout sortilège, et savait délivrer de la male main et de tout mauvais sort. La paysanne raconta comment le vieillard avait désensorcelé ses vaches, comment il avait délivré de la male main l'enfant de son frère, et beaucoup d'autres faits merveilleux qui décidèrent les voisins à essayer une fois encore si cet homme ne pourrait venir en aide à Thérèse.

On envoya quelqu'un à Schilde chercher le vieillard, et celui-ci, après forces instances et prières, revint à Borgerhout avec le messager. Comme tous les septuagénaires, il avait le dos voûté, les cheveux blancs, les joues creuses et desséchées et les yeux profondément enfoncés. Cependant sa physionomie ne manquait pas d'une certaine noblesse, et on y lisait la finesse et la ruse. Sa démarche était lente, ses pas mesurés et son regard constamment fixé sur le sol.

Quand il entra dans la chambre de Thérèse, il s'y trouvait quelques vieilles femmes et moi-même. La jeune fille ne s'émut pas à l'arrivée du nouveau faiseur de miracles et le considéra avec indifférence et incrédulité. Lui, sans prendre garde à elle, alla successivement murmurer dans chaque coin de la chambre quelques mots incompréhensibles, prit dans le foyer deux tisons enflammés, posa ceux-ci en croix devant la porte, et alors seulement vint se placer devant la jeune fille. Après l'avoir un instant regardée dans les yeux, il lui adressa, d'une voix dont le timbre était étrange, les questions suivantes :

— Ma fille, une male main s'est posée sur vous.

— Je le sais.

— N'avez-vous rien sur la conscience?

— Oh! non, je vais à confesse tous les mois.

— Ne vous êtes-vous pas maudite vous-même?

— Encore bien moins.

— Ne savez-vous pas si votre père ou votre mère vous a maudite?

— Je n'en sais rien ; ils m'aimaient beaucoup et sont morts de bonne heure.

— N'avez-vous jamais caressé un chat noir?

— Non.

— Ne vous-êtes vous jamais arrêtée à minuit dans un carrefour?

— Jamais.

— Alors, vous pourriez bien avoir raison de penser que la vieille femme vous a ensorcelée.

— Oh! quant à cela, j'en suis sûre.

— Voulez-vous être délivrée?

— Pouvez-vous le demander?

— Répondez-moi!

— Oui, je veux être délivrée.

Le vieillard alla silencieusement s'accroupir sur ses talons auprès du feu et regarda fixement les flammes sautillantes en paraissant parler à un esprit invisible.

Il est inutile de vous peindre l'anxiété et la frayeur des femmes qui se trouvaient là : toutes étaient pâles, tremblantes, et se regardaient les unes les autres d'un air interrogateur et interdit. Les plus intimidées eussent volontiers quitté la chambre ; mais aucune n'eût osé franchir les tisons enflammés, sachant qu'une sorcière s'y casse infailliblement le cou. Cependant la chambre s'était rempli de fumée; les pauvres femmes suffoquaient, et suaient à grosses gouttes des efforts qu'elles faisaient pour ne pas tousser.

Enfin, au bout d'un quart d'heure, le vieillard se leva, et, revenant devant la jeune fille, reprit la parole en ces termes :

— Ma fille, maintenant je connais votre mal et celle qui a posé sur vous la male main.

— Est-ce la vieille sorcière?

— C'est la vieille sorcière.

— Oh! je le sais bien.

— Je puis vous délivrer, mais seulement par une lutte de vie ou de mort. Dites-moi, si vous mouriez tandis que je m'efforcerai de vous délivrer de la male main, me le reprocheriez-vous au jour du dernier jugement? En chargeriez-cous mon âme?

— Oh! non; ne suis-je pas condamnée à mourir si vous ne me délivrez pas?

— Est-ce là votre dernier mot?

— Oui.

Le vieillard se tourna vers les femmes épouvantées, et dit :

— Désirez-vous toutes que cette fille soit délivrée? Eh bien, je puis accomplir cette œuvre ; mais, pour la mener à bonne fin, j'ai besoin d'une chose que je ne puis trouver que dans le cimetière d'un village du pays de Waes, de l'autre côté de l'Escaut. Je pourrais bien faire le voyage à mes propres frais; mais il doit être fait avec de l'argent expressément donné pour cela.

— Mais, demanda là-dessus une toute vieille femme qui peut être avait envie aussi de se mêler de magie noire, mais ne pouvons-nous savoir ce dont vous avez besoin? Nous pourrions peut-être vous le procurer.

— Impossible! reprit le vieillard. Il me faut de la mousse qui ait crû sur une tête de mort de cent ans. Où iriez-vous en chercher? Je connais dans le pays de Waes un village où se trouve un très vieux charnier et où des os de mort centenaires sont maçonnés dans le mur de l'église. C'est là qu'il me faut aller, à l'heure de minuit, gratter la mousse avec un couteau neuf, en prononçant certaines paroles. Ainsi, si vous voulez faire une bonne œuvre, donnez-moi deux ou trois florins pour défrayer mon voyage.

L'argent demandé fut rassemblé par les femmes et donné au vieillard. Celui-ci reprit :

— Mes amis, je ne puis me mettre en route sans avoir la certitude que, cette nuit, trois gaillards déterminés veilleront dans cette chambre, car si on ne l'empêche pas, la sorcière par vengeance martyrisera et torturera tellement la pauvre fille, que nos efforts pour la sauver seraient peut-être à jamais inutiles. Promettez-moi donc, sur votre foi, que vous chercherez trois hommes. Voici ce qu'ils auront à faire : l'un deux aura la main pleine de pois ; quand à minuit la porte s'ouvrira, il jettera ces pois au hasard autour de lui. Si l'un des pois touche la sorcière, elle deviendra visible et s'envolera, en hurlant, par la fenêtre. Il faut dans ce but laisser celle-ci ouverte. Il n'y a d'ailleurs rien à craindre, car elle n'a aucun pouvoir sur les veilleurs.

On promit de satisfaire au désir du vieillard. Celui-ci prit son bâton, et dit à la malade :

— Allons, consolez-vous et soyez tranquille, ma fille. Après-demain, la male main sera levée, vous guérirez, et vous recouvrerez une santé meilleure que jamais.

A ces mots, il ramassa les tisons mis en croix devant la porte, les jeta dans le foyer et quitta la chambre.

Dans le courant de la journée, le commissaire de police vint deux ou trois fois s'enquérir du vieillard ; mais chaque fois on lui dit qu'il était parti, et qu'on ne savait s'il s'était rendu à Schilde ou ailleurs.

Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'on trouva trois hommes assez hardis pour veiller dans la chambre de Thérèse. Après beaucoup d'allées et de venues on en avait rencontré deux qui avaient pris sur eux de risquer la périlleuse veillée, mais à condition que je ferais, moi, le troisième.

J'avais dans le voisinage une certaine réputation de courage, bien qu'au fond je ne sois pas grand amateur de sorcellerie ni d'accointances avec les esprits. Mais ici je me vis forcé de soutenir ma bonne renommée.

Vers une heure du soir, nous montâmes les escaliers avec des battements de cœur, en proie à une émotion qui provenait d'une profonde inquiétude, et nous nous introduisîmes dans la chambre, silencieusement, avec circonspection, comme trois spectres. Nous allâmes, sans dire mot, nous asseoir sur des chaises, à proximité d'une table. Peu à peu, cependant, le courage nous revint ; nous commençâmes à chuchoter entre nous à voix basse à l'oreille. On déboucha une bouteille d'eau-de-vie ; chacun de nous alluma sa pipe et lança quelques bouffées de fumée par la fenêtre ouverte. Thérèse gisait sur son lit devant nous ; elle dormait, les yeux fermés, et n'eût été sa maigreur de squelette, nous n'eussions remarqué en elle rien d'extraordinaire. La marche du temps influait singulièrement sur notre disposition d'esprit ; de onze heures à onze heures et demie, nous nous sentîmes de plus en plus à l'aise, et notre voix devint plus haute et plus joyeuse ; mais de onze heures et demie à minuit, nous perdîmes peu à peu le courage et la parole, si bien qu'aux approches de l'heure fatale nous nous trouvâmes pris d'une indicible anxiété. Pas une pipe ne fumait encore ; pas un mot ne tombait de nos lèvres ; nos yeux seuls étaient en mouvement, et lançant de rapides et furtifs regards, se promenaient hagards de la porte à Thérèse. La seule lampe qui nous éclairât parut aussi se ressentir de la prochaine arrivée de la sorcière, car elle commença à brûler d'une façon bizarre et désordonnée ; tantôt elle projetait de vives lueurs, tantôt elle éclairait à peine, et par moments des étincelles s'échappaient de la flamme en pétillant comme un feu d'artifice...

Tandis que, pâles et tremblants, nous nous regardions les uns les autres, un coup de cloche sonore vint frapper nos oreilles : nous tressaillîmes de frayeur ; les pois tombèrent de la main de celui qui était chargé de les jeter et accrurent notre anxiété par le bruit qu'ils firent en roulant sur le plancher. Heureusement, nous en avions en réserve un paquet tout entier. Nous fixions sur la porte des yeux écarquillés, ne doutant pas que la sorcière ne fût sur le point de l'ouvrir. Mais, en ce moment, notre attention fut soudain appelée sur Thérèse. Celle-ci avait les yeux ouverts et semblait éveillée ; une expression affreuse contractait ses traits ; elle faisait d'horribles contorsions comme si elle eût cherché à se délivrer d'un poids qui l'écrasait, et des cris rauques s'échappaient de sa gorge comprimée. Le moment nous parut venu de lancer les pois, car nous étions certains que la sorcière était occupée à torturer Thérèse. Nous en fûmes encore plus convaincus lorsque, d'une voix faible mais navrante, la malheureuse fille adressa ces paroles à son ennemie invisible :

— Oh ! laissez-moi reprendre haleine. Grâce ! grâce ! Oh ! non, non, ne déchirez pas mon cœur avec vos ongles... Donnez-moi le coup de grâce, faites-moi mourir !

Elle se tut un instant et reprit, comme si quelqu'un lui eût parlé :

— Vous vous trompez : ce n'est pas moi qui ai appelé l'homme. Oh ! lâchez-moi ! ôtez de ma poitrine ce poignard brûlant. Je dirai que je ne veux pas, — je chasserai le vieillard.

Vous comprendrez facilement la terreur que nous inspirèrent ces paroles ; nous avions perdu la tête et étions, pour ainsi dire, hors de nous. Cepen-

dant, l'un de nous eut encore assez de présence d'esprit pour se souvenir de ce qu'il devait faire, il prit une poignée de pois, et les lança de toutes ses forces sur le lit. Il nous sembla qu'un souffle comme un vent passait devant notre visage. Thérèse ferma les yeux, son visage prit soudain une expression de calme: elle dormait comme auparavant. Cette victoire nous rendit du courage et des forces; nous crûmes notre tâche terminée, et fûmes tout joyeux de pouvoir quitter la chambre sans honte. Mais une nouvelle apparition devait encore glacer le sang dans nos veines. En nous retournant, nous vîmes sur l'appui de la fenêtre un chat noir qui fixait sur nous des yeux flamboyants et semblait menacer de nous faire expier ce que nous avions fait. Nous regardâmes l'animal ou plutôt l'esprit avec une frayeur croissante; lui,sauta de la fenêtre dans la chambre, et s'avança lentement vers nous.

L'un de nous ouvrit la porte, et pour être plus tôt dans la rue se laissa choir du haut en bas des escaliers. J'ose le dire, nous le suivîmes de près et prîmes la fuite comme lui. Parvenus dans la rue, nous reconnûmes qu'aucun de nous n'avait l'audace de s'aller coucher; nous éveillâmes un baes voisin et achevâmes de veiller jusqu'au matin dans son estaminet.

Nous apprîmes alors dans la maison qu'habitait Thérèse qu'elle était dans un triste état et conservait à peine assez de force pour mouvoir la tête et les mains.

Vers midi, le vieillard revint de son voyage, et nous annonça que le soir même, à minuit, il dompterait la sorcière et délivrerait Thérèse. Mais il fallait lui procurer quelques objets, notamment le cœur saignant d'un agneau, un chien vivant, une grande aiguille à tricoter toute neuve et un chaudron dans lequel on n'eût jamais cuit ni raie ni flotte.

Le cœur d'agneau fut bientôt trouvé, les bouchers ayant précisément abattu ce jour-là le bétail de la semaine; on acheta l'aiguille à tricoter; une âme complaisante prêta le chaudron; mais quant au chien ce fut plus difficile: personne ne voulait donner le sien, parce qu'on savait que la male main qui pesait sur Thérèse devait retomber sur l'animal. Il ne se trouva pas un voisin qui eût envie d'avoir chez lui un chien ensorcelé. Enfin, on apprit qu'un paysan de Deurne avait l'intention de noyer son chien. Un homme se rendit chez lui, et revint l'après-midi avec un barbet noir si vieux qu'il savait à peine encore marcher.

A onze heures du soir, bon nombre d'hommes et de vieilles femmes étaient réunis chez un cordonnier non loin de la demeure de Thérèse. La délivrance solennelle ne devant pas s'opérer sous le toit de la personne ensorcelée, le cordonnier avait prêté pour la grande œuvre une de ses chambres. Vous comprenez bien que je ne manquai pas de m'y trouver

L'aspect de cette chambre était étrange: une lampe de fer-blanc neuve brûlait sur une table auprès du feu; à côté de la lampe se trouvaient un cœur saignant et une grosse aiguille à tricoter. Dans la cheminée, au-dessus d'un grand feu, était suspendu un chaudron de cuivre, plein d'eau bouillante; dans un coin du foyer, le vieillard accroupi parlait aux flammes. Non loin de lui le barbet noir, attaché à une corde, dormait sur un peu de paille.

Les voisins et les curieux, le cœur battant, tremblant de tous leurs membres, étaient pressés dans la pénombre à l'autre extrémité de la pièce.

Dès que l'horloge suspendue dans la chambre annonça par un seul coup onze heures et demie, le vieillard se leva du milieu des cendres, et s'approcha de la lampe. Il tira de sa poche une petite bourse de cuir, l'ouvrit et en versa une espèce de poudre verte sur un morceau de papier. C'était sans doute la mousse qu'il avait recueillie sur une tête de mort vieille de cent ans. Il en jeta, en prononçant certaines paroles, une pincée sur la flamme de la lampe, qui se mit à illuminer la chambre d'une pâle et fantastique lueur; il jeta le reste de la poudre dans la chaudière bouillante.

Puis se tournant vers les voisins, il dit:

— Quoi que vous entendiez ou voyiez, ne vous effrayez pas! Le cœur que voilà est devenu le cœur de la sorcière; au coup de minuit, je le percer avec l'aiguille. Alors vous verrez apparaître une vieille femme hurlant et gémissant; elle me priera et me suppliera de lui retirer l'aiguille du cœur; mais je ne le ferai que lorsqu'elle aura fait tomber sur ce chien la male main qui pèse sur Thérèse. Je vous le répète, ne craignez rien, quoi que vous entendiez ou voyiez!

Le solennel avertissement du vieillard produisit un effet tout différent de celui-ci qu'il en attendait; ce fut alors seulement qu'on se mit à trembler tout de bon et à se serrer les uns contre les autres au milieu d'un silence de mort. Une vieille femme s'évanouit et donna à cinq ou six des plus peureux l'occasion, sous prétexte de l'emporter, de quitter honorablement la chambre aux sortilèges. Cependant, tous les yeux étaient fixés sur l'aiguille de l'horloge.

— Encore cinq minutes!

Une tombe fermée n'est pas plus morne et plus lugubre. Tout d'un coup le pauvre chien se mit à trembler; le museau dressé en l'air, il poussa un hurlement plaintif comme si quelqu'un était près de trépasser dans le voisinage. Ces sinistres pressentiments jetèrent le trouble parmi les femmes;

on entendit quelques chaises craquer, quelques femmes s'affaisser sur le plancher, puis tout redevint silencieux comme auparavant; le chien seul remplissait l'appartement de cris de douleur.

— Encore deux minutes !

Le vieillard se leva, prit le cœur sanglant dans une main, l'aiguille à tricoter dans l'autre. L'œil fixé sur le cadran de l'horloge, il se tenait prêt à piquer...

On entendit soudain à la porte de la rue une rumeur et des pas lourds et pesants comme ceux d'une personne qui marche à l'aide d'un bâton.

— La voilà ! la voilà ! s'écrièrent les femmes effrayées en se cramponnant à l'envi les unes aux autres et en se serrant pêle-mêle dans un coin.

La porte s'ouvrit. — Au grand étonnement des femmes et du sorcier lui-même, on vit apparaître tout autre chose que la sorcière... Deux gendarmes et le commissaire de police !

Avec une merveilleuse promptitude, les gendarmes saisirent le vieillard au collet, l'entraînèrent violemment loin de la table, et lui arrachèrent l'aiguille de la main.

— Encore une minute !

— Mon gaillard, il faut nous suivre ! dit le commissaire.

— Quel mal ai-je fait? demanda le vieillard tout tremblant.

— Peu m'importe ! répondit-on, vous exercez illégalement l'art de guérir. C'est défendu.

Le vieillard jeta un regard sur l'horloge et vit que minuit allait sonner.

— Oh ! s'écria-t-il dans un accès de désespoir, encore un instant ! un petit instant seulement ! Je vous en supplie, une demi-minute ! Accordez-moi cela, ou vous tuez quelqu'un !

— Non, non, dit l'un des gendarmes. Il faut nous suivre sur-le-champ, sinon nous vous mettons les menottes ! Vous êtes vieux, cela vous ferait beaucoup souffrir... Ainsi, en avant !

Une indicible rage s'empara du vieillard ; il lutta violemment contre les gendarmes et chercha à se précipiter vers la table ; mais en ce moment le poids de l'horloge se mit à descendre et le premier coup de minuit sonna !...

Comme si la foudre l'eût frappé, le vieillard se laissa tomber sans force dans les bras des gendarmes, et s'écria d'une voix qui semblait lui déchirer la poitrine :

— Malheur ! malheur ! elle est morte !

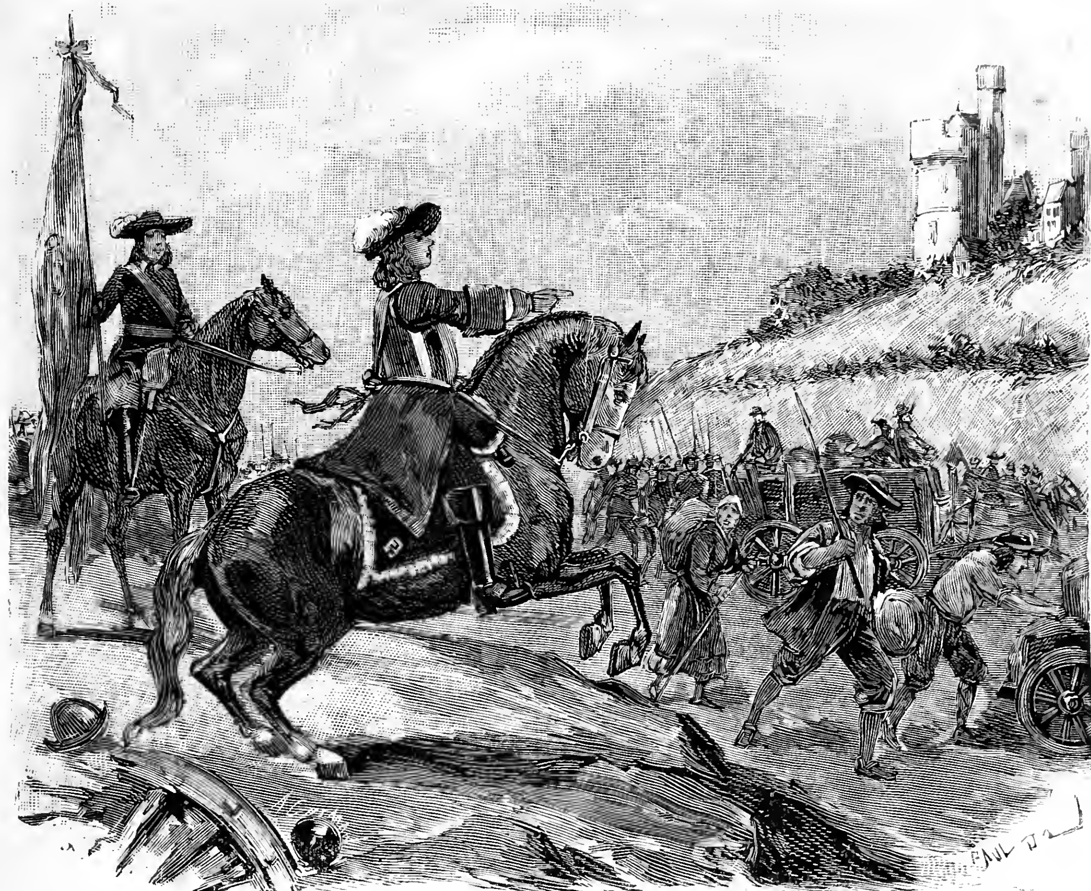
A peine cette exclamation lui avait-elle échappé que quelqu'un franchit le seuil de la porte en criant :

— Oh ! ne vous donnez plus de peine ! Thérèse vient de rendre l'âme à l'instant, et cette fois-ci elle est vraiment morte : elle est froide comme glace !

Les gendarmes ne se laissèrent intimider par rien et emmenèrent le vieillard à la maison d'arrêt, en attendant qu'il fût mis en jugement pour exercice illégal de l'art de guérir. Il fut plus tard condamné de ce chef à quelques mois de prison.

— Eh bien ! voisin, que dites-vous de cette histoire ! Que c'était pure imagination chez Thérèse, et qu'elle avait la maladie que le peuple nomme *hypo*. Je veux bien le croire aussi ; mais comment expliquer alors l'exact accomplissement de ses pressentiments? Comment trouver le nœud de la prédiction du vieillard confirmée à l'instant par la mort de Thérèse ? Quant à moi, j'y vois peu clair et n'y veut plus penser, car cela me donne de mauvais rêves, et la peur m'en prend dans l'obscurité. En tout cas, s'il est vrai que l'imagination et la réalité produisent les mêmes effets, en quoi diffèrent-elles l'une de l'autre, et qu'appellera-t on réalité ou imagination? Et quelle différence y a-t-il entre un ensorcellement véritable et un ensorcellement imaginaire ?

FIN DE LA MALE MAIN



— Éloignez-vous de mes yeux ! (Page 8.)

L'ILLUSION D'UNE MÈRE

I

Dans un grand et beau village de Flandre, à deux lieues environ de la ville de Gand, s'élève, sur une des faces de la grand'place, une maison qui attire l'attention des connaisseurs par la pureté de lignes de son architecture espagnole et par la hauteur de sa belle façade à escalier.

Actuellement, c'est une brasserie renommée ; mais, avant l'occupation de notre pays par les Français, à la suite de la Révolution de 1789, elle faisait partie du domaine de l'abbaye de Saint-Pierre, à Gand, à laquelle appartenait la seigneurie, et elle servait d'habitation au bailli, qui y exerçait, au nom de l'abbé, le droit de haute, de moyenne et de basse justice. Il administrait aussi les affaires civiles au profit de l'abbaye, parce que les échevins n'étaient que de simples fermiers pourvus d'une instruction insuffisante.

Par une matinée de l'été de 1674, deux femmes étaient assises dans un salon richement décoré de cette demeure. Elles écoutaient, muettes et anxieuses, et leurs regards étaient tournés vers la porte ouverte d'une pièce voisine.

L'une de ces femmes n'avait certainement pas encore atteint sa vingt-cinquième année. Elle avait un doux et charmant visage, de beaux yeux noirs pleins d'expression, et une bouche finement dessinée ; mais la délicatesse de ses membres et la

pâleur de ses joues, à peine colorées d'un léger incarnat, lui donnaient un air de faiblesse presque maladive, et son aspect évoquait l'idée d'une tendre fleur que le moindre orage peut renverser sur sa tige.

Quoiqu'elle fût en négligé du matin, elle était cependant vêtue avec une certaine recherche. Elle portait une robe de dessous d'une étoffe verte très légère, un corsage de soie amaranthe avec de riches broderies, un grand col plat qui lui descendait jusqu'au milieu du dos, et des manchettes de dentelle. Ses cheveux noirs, retenus par un peigne orné de perles d'or, retombaient de chaque côté en boucles ondoyantes sur ses épaules.

L'autre femme paraissait âgée de cinquante ans. Elle portait une humble robe de coton foncé, à fleurs, un bonnet de linge, et un tablier.

Après un long silence, la jeune dame poussa un soupir et leva les mains vers le ciel dans une attitude suppliante. La servante, qui la regardait et qui voyait des larmes briller dans ses yeux, lui dit d'un ton consolant :

— Ah ! madame, vous avez tort de vous tourmenter ainsi. Cela ne sera rien, soyez-en sûre. Moi aussi j'ai eu des enfants, et je le sais par expérience : avant qu'ils soient grands, ils sont souvent atteints de maladies où d'indispositions; mais Dieu y a pourvu : les enfants peuvent endurer beaucoup de maux, mais ils sont aussi très vite guéris. Notre petite Rose a été un peu souffrante cette nuit...

— Un peu souffrante ! répéta la jeune dame avec une douloureuse ironie. Catherine, Catherine, pourquoi me tromper ? Ciel ! si mes craintes venaient à se confirmer ! Si ma pauvre enfant avait la rougeole et devait en mourir, comme tant d'autres enfants du village ! hélas ! hélas ! je ne lui survivrais pas longtemps!

— Mais, madame, répliqua la servante, soyez du moins raisonnable, et ne cherchez pas à exagérer le mal pour votre propre tourment. Le médecin n'a-t-il pas dit que notre petite Rose n'a pas le moindre symptôme de rougeole et qu'elle n'est indisposée que parce qu'on lui a donné trop à manger hier au soir? Elle dort maintenant. Qui sait si elle ne se réveillera pas fraiche et tout à fait remise ?

— Et vous croyez ce que dit le docteur, Catherine ?

— Certainement, madame.

— Pourquoi donc avez-vous donné trop de nourriture à mon enfant ?

— Ce n'est pas moi, madame; Dieu m'en préserve ! Je sais combien cela est dangereux, surtout le soir. C'est votre père M. le bailli qui a donné encore quelques morceaux de massepain à la petite au moment où j'allais la coucher dans son berceau. Il sait bien lui-même que c'est une lourde et indigeste friandise; mais il aime tant sa petite-fille qu'il ne sait rien lui refuser, et, comme elle le flattait et lui faisait des caresses pour avoir encore du massepain, il n'a pas su résister à ses instances. Je n'oserais pas en parler, si M. votre père n'avait dit lui même au médecin...

Elle fut interrompue par un cri étouffé de la jeune dame qui se leva précipitamment de sa chaise, et, sans rien dire, montra du doigt la porte entr'ouverte pour faire comprendre qu'elle avait entendu quelque chose de ce côté.

— L'enfant se remue, le berceau craque, murmura Catherine.

Mais la jeune dame, suivie de sa vieille bonne, passa sur la pointe du pied dans la pièce voisine, et s'arrêta, agitée et haletante, près du berceau. Dès qu'elle y eut jeté les yeux, une expression de joie se répandit sur son visage.

L'enfant dormait. Ses joues étaient roses, et ne portaient plus aucune trace de maladie. Bien plus, un doux sourire se jouait sur ses lèvres comme si elle était bercée par un doux rêve. La mère, émue et attendrie, pleurait presque de joie.

Elle ne s'arracha qu'avec peine à cet aimable spectacle; elle n'aurait même pas résisté à la tentation de déposer un baiser sur les joues de l'enfant endormi, si la vieille Catherine ne l'eût retenue au moment où elle se penchait sur le berceau, et ne l'eût prise par la main pour la ramener dans le salon.

— O Dieu miséricordieux ! s'écria la mère à voix haute, au risque de réveiller la petite, soyez béni ! Je puis espérer que ma pauvre enfant guérira !

Catherine courut fermer la porte, et revint près de sa maîtresse en lui disant à voix basse :

— Asseyez-vous, madame, et ne parlez pas si haut ! Le docteur a strictement recommandé de ne pas troubler le sommeil de l'enfant en faisant du bruit. Vous voyez bien que votre inquiétude n'était pas fondée : la petite Rose dort d'un sommeil paisible.

— Oui, oui, Catherine, vous avez peut-être raison; je commence également à croire que ce ne sera pas aussi grave que nous le craignions... Quel bonheur ce serait pour nous tous ! S'il devait arriver quelque malheur à notre petite fille, mon mari en mourrait de chagrin, j'en suis sûre, car il aime Rose plus que la prunelle de ses yeux.

— Sans doute, sans doute, madame; mais celui qui en mourrait le premier, c'est M. votre père. Il pense à Rose jour et nuit, et il ne vit pour ainsi dire que lorsqu'il tient l'enfant sur ses genoux. Il l'aime si follement, que parfois cela me

fait rire. S'il ne devait pas ce matin présider une audience, pour un procès où l'intendant de l'abbaye de Saint-Pierre est demandeur, pour rien au monde on ne l'aurait éloigné du berceau de la petite. N'avez-vous pas vu, madame, que lorsqu'il est parti, des larmes roulaient dans sa barbe! Mais à quoi bon discuter pour savoir qui de vous aime le mieux la charmante et angélique enfant? Ne charme-t-elle pas tout le monde par son doux visage, par ses beaux yeux noirs, par sa gentillesse et ses caresses? Moi, qui ne suis qu'une humble servante, étrangère à votre famille, j'ai presque honte de le dire, mais je ne crois pas que j'aie aimé mes propres enfants plus tendrement que votre petite Rose, madame.

— Merci, Catherine, vous êtes une bonne âme, dit la mère attendrie en serrant avec émotion la main de la vieille femme.

En ce moment, un homme, dont le costume tenait le milieu entre celui d'un paysan et celui d'un soldat, entra doucement dans le salon. Il portait un sabre au côté. C'était même le *préteur*, autrement dit le sergent du baillage, celui qui se tenait aux ordres du bailli pour l'assister dans son office.

Les deux femmes lui firent comprendre par signes qu'il ne pouvait pas faire de bruit, et elles allèrent au-devant de lui. Le sergent, s'inclinant respectueusement, expliqua l'objet du message.

— Madame, dit-il, M. votre mari m'envoie demander comment se porte la petite Rose.

— Elle dort, elle dort tranquille, répondit la jeune dame toute joyeuse. Elle paraît tout à fait remise et rit dans son rêve. Rapportez cela à mon père et à mon mari, ils en seront bien heureux.

— Oui, oui, madame! Loué soit le ciel qui me permet de porter de si bonnes nouvelles à M. Bakeland! Il dissimule son angoisse et ses inquiétudes, mais je vois bien à quel point la maladie de son enfant le fait souffrir... Je cours, je cours! Comme il va être content, et M. le bailli aussi!

Les deux femmes retournèrent aux sièges qu'elles venaient de quitter. Mais, à mi-chemin, la plus jeune s'arrêta en poussant un profond soupir.

— Madame, madame! qu'avez-vous? murmura la servante avec un accent de reproche. Vous pâlissez, et voilà que vous vous mettez à trembler. Chassez les inquiétudes qui vous reprennent.

— Catherine, nous faisons annoncer à mon mari et à mon père que Rose est guérie. Et si nous nous trompions!... Cette affreuse déception leur briserait le cœur.

— Impossible, madame. N'avez-vous pas vu de vos propres yeux que l'enfant dort, et qu'elle est rouge comme une cerise?

— C'est la fièvre, peut-être.

— Ah! l'excès de votre amour vous égare, madame. Vous n'êtes pas raisonnable. Calmez-vous, votre crainte est absolument vaine, je vous l'assure.

— Je veux la voir encore une fois, Catherine.

— Restez ici, madame, vous allez la réveiller.

— Non, non, un seul coup d'œil.

Elle courut à pas légers vers la porte et se glissa dans la chambre voisine, tandis que la vieille bonne la suivait du regard, et secouait la tête d'un air de commisération.

La jeune femme revint au bout d'un instant, les yeux rayonnants et les lèvres souriantes, et saisit les mains de la servante en lui disant :

— Vous avez raison, Catherine. Rose ne paraît plus malade. Allons nous rasseoir tranquillement : me voici pleine de courage, de joie et de bonheur. J'éprouve le besoin de prier, Catherine; élevons notre cœur à Dieu, et remercions-le de sa bonté.

Tandis qu'elles étaient assises immobiles et le front courbé, un homme de haute taille parut dans l'ouverture de la porte. Il devait avoir dépassé la soixantaine, car ses cheveux et sa barbe étaient blancs comme la neige. Il portait une longue toge ou robe noire, bordée de blanc, et l'on pouvait voir qu'il venait de quitter la salle du tribunal.

A son entrée dans la salle il souriait doucement; mais lorsqu'il aperçut les deux femmes qui priaient, la tête basse et les mains jointes, il s'arrêta et parut hésiter à faire un pas de plus.

La vieille servante qui leva la tête la première, se pencha à l'oreille de sa maîtresse et lui dit :

— Madame, voici M. le bailli.

La jeune dame poussa un cri de joie, se leva avec empressement, et courut à bras ouverts au-devant du vieillard.

— Hélas! Dina, dit-il en soupirant, cela va mal, n'est-ce pas? je vois bien...

Sa fille lui jeta ses bras autour du cou.

— Oh! mon cher père, quel bonheur! s'écria-t-elle. Notre petite Rose ne deviendra pas malade. Elle repose si paisiblement! Ses joues sont fraîches, et elle sourit doucement dans son rêve... Venez, venez, sur la pointe du pied, je vous ferai voir le petit ange; mais ne faites pas de bruit, pas le plus léger bruit.

Elle entraîna le bailli dans la pièce voisine, et lui montra, avec un sourire de bonheur, l'enfant endormie qui respirait doucement, et qui ne présentait aucun signe de maladie ou de souffrance.

Le bailli, pleurant de joie, serra sa fille sur son cœur avec autant de tendresse que s'il avait à la remercier personnellement d'avoir sauvé sa petite-fille adorée.

Tous deux rentrèrent dans le salon; ils s'assirent

et se mirent à causer à voix basse de la terrible nuit qu'ils avaient passée, et des angoisses qu'ils avaient souffertes. Heureusement, c'était passé maintenant, et, grâce à Dieu, ils n'avaient plus rien à craindre pour la santé de la petite Rose.

M. Halscamp, le bailli, était un homme d'un caractère aimant et sensible; mais, en dehors de cela, il y avait encore une raison particulière qui expliquait son affection peu commune pour l'enfant de sa fille. Il était parvenu, après beaucoup de peines, à conclure un mariage entre sa fille unique Bernardine et Frédéric Bakeland, un jeune avocat fort instruit, et en même temps du caractère le plus aimable et le plus généreux. C'était un mariage d'amour, car les deux jeunes gens s'étaient connus et aimés depuis leur première jeunesse. Le bailli, comme beaucoup de vieilles gens, éprouvait un violent désir de caresser et de protéger de jeunes et tendres petites créatures. Il souhaitait donc que le ciel bénît bientôt l'union de sa fille, et lui donnât des petits-enfants qui murmureraient à son oreille le nom si doux de grand-papa. Mais, soit que sa fille fût encore trop jeune, soit qu'elle eût une santé trop délicate, il attendit plus de trois ans avant de pouvoir espérer que le ciel allait enfin combler ses vœux et ceux des jeunes époux.

Cette trop longue attente avait jeté un voile de tristesse sur leur vie à tous les trois. Ils n'en parlaient guère, mais ils souffraient en silence et pleuraient en cachette, et cette grande maison manquait de mouvement et de vie.

Aussi quelle joie ce fut pour tout le monde lorsque l'on put annoncer à tout le village qu'un enfant était né à M. et à madame Bakeland. Des aumônes furent distribuées à profusion. Avec quels battements de cœur, avec quel orgueil le bailli, dont les yeux rayonnaient, se rendit à l'église, tandis que les cloches sonnaient à toute volée, pour tenir sur les fonts baptismaux, comme grand-père et comme parrain, le premier-né de sa fille chérie!

On ne tarda pas à s'apercevoir qu'il manquait quelque chose à cet enfant si longtemps attendu. Il avait au sommet de la tête, juste à l'endroit où les cheveux se séparent, une tache plus blanche que le reste, une sorte d'étoile à trois ou quatre pointes de deux pouces environ de diamètre.

Au commencement, cela les inquiéta fort, et ils essayèrent toute sorte de moyens pour faire pousser les cheveux sur cette tache blanche; ils firent même venir de très loin, et à grand frais, des onguents et des pommades dont on vantait les vertus; mais tout fut inutile.

Que signifiait cette marque singulière? Était-ce un signe de maladie, ou le présage d'une vie malheureuse? N'avait-on pas aperçu dans le ciel, quelques mois auparavant, une comète menaçante?

D'ailleurs, l'enfant était une fille. Ces deux circonstances diminuèrent bien un peu la joie du bailli; il aurait préféré un petit-fils; mais, peu à peu, l'enfant était devenue si gentille, si aimable et si charmante, que, maintenant qu'elle était âgée de deux ans, le grand-père ne l'aurait pas troquée contre le plus beau garçon du monde.

Lorsqu'il eut finit de se réjouir avec sa fille du rétablissement de la petite Rose, le vieillard mit la main dans sa poche et en tira une petite poignée de pièces d'argent qu'il tendit à la vieille bonne en lui disant :

— Tenez, Catherine, prenez ces dix florins; portez-en la moitié à la pauvre veuve Hyns, dont le mari est mort la semaine passée, et l'autre moitié à Baptiste le couvreur, qui a fait une chute si malheureuse, et qui est au lit depuis six semaines. C'est un premier don; je les assisterai encore, car j'ai promis à Dieu de secourir les pauvres si notre petite Rose ne devient pas gravement malade.

— Mais, mon père, où donc reste Frédéric? demanda la jeune femme. La bonne nouvelle l'a sans doute rassuré?

— Oui, Dina. Je n'y tenais plus, au tribunal, et j'ai remis quelques affaires à la semaine prochaine. Mais l'intendant avait encore à dresser un compte assez embrouillé, pour lequel il avait besoin d'explications que votre mari peut fort bien lui donner. Frédéric ne va pas tarder à venir; car, bien qu'il ne fût pas aussi inquiet que moi, il est encore sur des charbons ardents pour revenir au plus vite, vous le pensez bien, Dina...

— Oh! j'entends notre petite Rose, elle est réveillée, s'écria la bonne.

En effet, dans la chambre voisine une petite voix d'enfant bégayait le mot « grand-p'pa ».

La jeune femme se leva pour courir dans la chambre voisine, et dit au vieillard en riant :

— Voyez-vous la petite ingrate! Ce n'est pas moi qu'elle appelle en s'éveillant; c'est vous, mon père.

Le bailli était rayonnant de bonheur. C'était la vérité : Rose, en s'éveillant, l'avait appelé, lui, le grand-père. Il savait bien à quel point la bonne petite créature l'aimait.

La mère rentra avec son enfant sur les bras; elle riait en lui caressant les joues, et elle tendit ses petites mains vers son grand-papa.

La petite fut couverte de baisers; la vieille Catherine dut l'embrasser à son tour, après quoi la mère procéda à sa toilette, et lui passa une belle robe blanche, qu'elle attacha autour des reins par une large ceinture bleu de ciel avec un beau nœud. La petite Rose était vraiment une jolie et

charmante créature avec ses cheveux noirs à demi frisés, ses yeux pleins de feu, et ses petites lèvres fraîches et vermeilles comme les feuilles d'une rose qui vient d'éclore. On aurait dit un petit ange.

La jeune dame n'avait pas encore fini de parer son enfant, lorsqu'elle se leva précipitamment pour courir au-devant d'un jeune homme qui venait de pénétrer dans le salon. Elle lui tendit la main en s'écriant :

— Frédéric, mon cher Frédéric, voici notre petite Rose guérie, en bonne santé, et fraîche comme une fleur printanière !

Le jeune homme, sans dire un mot, serrait la mère et l'enfant dans une même étreinte, et les tint longtemps pressés sur son cœur. Sa bouche était muette, mais ses yeux exprimaient éloquemment son émotion.

C'était Frédéric Bakeland, le mari de Bernardine Halscamp. Il avait une trentaine d'années, des traits réguliers, doux et virils à la fois. Une moustache retroussée ombrageait sa lèvre supérieure, et son menton se terminait par une royale en pointe.

Comme il n'appartenait pas au tribunal de bailliage, et qu'il n'y était présent que pour assister son beau-père, il portait le costume ordinaire d'un bourgeois aisé, notamment un jusiaucorps de soie noire, des chausses de la même étoffe, des bas rouges, et un col blanc de dentelle empesée.

Après avoir exprimé sa joie par quelques paroles profondément senties, il prit place entre sa femme et le bailli qui faisait danser l'enfant sur ses genoux, et lui faisait exécuter toute sorte de sauts et de cabrioles dont le père et la mère s'effrayaient, craignant qu'il ne la laissât tomber. Mais ces jeux plaisaient fort à la petite, qui s'amusait à tirer son grand-père par les cheveux et par la barbe, et riait de tout son cœur des grimaces que cela lui faisait faire.

Mais ce jeu finit par la fatiguer aussi ; et elle grimpa sur les genoux de son père l'avocat, qui la traitait avec beaucoup moins de rudesse, et la serrait de temps en temps sur son cœur avec autant de précaution que s'il avait craint d'écraser cette frêle et tendre fleur.

Puis elle recommença le même jeu avec sa mère et avec la bonne Catherine. Et enfin, dans son désir de jouer, elle tira le bailli par la main et le força de se traîner par terre à quatre pattes, comme un cheval, et elle s'accroupit sur son dos à califourchon, pour lui faire faire le tour du salon. Mais le cheval était vieux, et après avoir fourni au trot sa première traite, il s'étala tout de son long sur le tapis, et c'était une joie pour la petite Rose ! elle battait des mains et elle éclatait de rire en enjambant les membres du bailli, et en lui piétinant les épaules, pendant que le père et la mère, heureux et souriants, contemplaient la petite espiègle et son grand-papa si patient.

Un valet vint annoncer que l'intendant désirait donner communication à M. le bailli et à M. l'avocat d'un message pressé que venait d'apporter un homme à cheval envoyé par l'abbé de Saint-Pierre.

Le bailli se leva, rendit l'enfant à sa mère, et se dirigea, suivi de son gendre, vers son cabinet, situé du côté de la rue.

— Monsieur le bailli, dit l'intendant en lui présentant un papier déplié, voici une lettre écrite tout entière de la main du vénérable abbé qui m'ordonne de rassembler et d'emporter à Gand tout l'argent comptant, les titres de propriété et de créance, les obligations et autres papiers importants qui se trouvent dans la caisse de la seigneurie.

Après avoir lu le papier, M. Halscamp le rendit à l'intendant et murmura avec inquiétude :

— Qu'est-ce que cela peut signifier ? Sommes-nous menacés de quelque grand danger ?

— Le messager avait mission de me donner à ce sujet quelques explications verbales, répondit l'intendant. Vous avez déjà pu lire dans les journaux que l'armée française, obligée par les puissances alliées d'évacuer la Hollande, était descendue vers la patrie wallonne, de notre pays pour regagner par là la frontière française. Il paraît qu'on s'était fait une fausse idée de l'affaiblissement de cette armée, car avant-hier le roi Louis XIV a défait les forces espagnoles entre Mariemont et Nivelles, et pourtant c'était le comte de Monterey lui-même qui en avait le commandement. Maintenant la Flandre est ouverte sans défense à l'ennemi triomphant. Ne serait-t-elle pas envahie de nouveau par des soldats avides de pillage ?

— Hélas ! Dieu nous a donc abandonnés et nous livre, pour nous punir, à nos mauvais génies ! soupira le bailli. A peine avons-nous joui de quatre années de repos après une longue et sanglante guerre, et voilà que notre malheureuse Flandre est menacée de nouveau de scènes de meurtre et de carnage. Ah ! ce sont de tristes temps !

— Mais rien ne fait prévoir que ces malheurs nous frapperont réellement, fit observer l'avocat. M. l'abbé a-t-il exprimé son opinion à ce sujet ?

— Non répondit l'intendant ; mais comme il m'ordonne d'apporter immédiatement à Gand le trésor et les papiers de la seigneurie, son opinion au sujet des dangers qui menacent les plats pays paraît assez claire. Si j'étais à votre place, seigneur bailli, je mettrai en sûreté mon argent et mon argenterie, et je les cacherai de telle sorte, que les pillards et les bandits ne sauraient les décou-

vrir... Maintenant, adieu; si j'apprends à Gand quelque chose de particulier qui puisse vous intéresser, je m'empresserai de vous en informer par un message.

L'intendant lui serra la main et se retira.

— Venez maintenant, mon père, retournons au salon, dit l'avocat, mais je vous en prie, ne parlons pas de ces tristes nouvelles en présence de Dina, ne troublons pas sa joie par la crainte de dangers incertains.

Et tous deux, inquiets et soucieux, sortirent lentement du cabinet.

II

Quatre jours plus tard, la crainte exprimée par l'intendant devait se réaliser.

C'était par une matinée du mois d'août. Sur les vastes prairies qui s'étendent entre la route de Gand et un large ruisseau dont le cours est parallèle à cette route, une rosée matinale était suspendue en nuages bleuâtres; mais le soleil, après avoir lutté pendant plusieurs heures contre ce brouillard du matin, finit par le percer de ses rayons victorieux, et montra enfin dans l'azur sans nuages sa face étincelante.

La journée s'annonçait belle et chaude, une buée tiède s'élevait des pointes de gazon encore trempées de rosée, et l'air échauffé par l'astre du jour buvait cette buée de ses puissantes aspirations.

En ce moment, des appels de clairons et de trompettes retentirent dans le lointain, et ces fanfares de mauvais augure firent trembler d'épouvante la plupart des habitants du village, qui se renfermèrent au plus profond de leurs demeures. Quelques-uns cependant se répandirent sur les chemins, soit qu'ils fussent poussés par une irrésistible curiosité, soit parce que, étant très pauvres, ils n'avaient rien à perdre.

Ils ne s'étaient pas encore avancés très loin sur la route de Gand, lorsqu'ils durent rebrousser chemin devant une troupe de cavaliers qui semblaient se diriger vers le village d'une allure de marche.

Au moment où les premiers cavaliers se trouvèrent à la hauteur des premières maisons du village, leur commandant leur donna l'ordre de tourner à gauche et de descendre dans les prairies, où ils se rangèrent par bandes et attachèrent leurs chevaux à des piquets.

Ils devaient y déjeuner et y prendre un repos de quelques heures, jusqu'à ce que le général les eût rejoints avec le gros du détachement. Personne ne pouvait sortir de la prairie sans la permission du capitaine. Quant à la nourriture des hommes et à la provende des chevaux, ils n'avaient pas à s'en occuper. Leur chef prendrait soin que tout ce dont ils avaient besoin leur fût apporté en abondance par les paysans.

Le capitaine envoya sur la route, derrière les prairies, et à l'autre extrémité du village, quelques dragons à cheval, chargés de monter la garde et de s'assurer si quelque troupe ennemie ne se montrait pas dans les environs.

Lorsqu'il vit ses cavaliers convenablement installés dans la prairie, il chargea le plus ancien lieutenant de veiller à la stricte exécution de ses ordres, se fit accompagner d'un sous-officier et d'une dizaine de cavaliers, et se dirigea vers le centre du village.

Chemin faisant, il rejoignit un jeune paysan qui parlait quelques mots de français, et lui demanda où demeurait la principale autorité de la commune. Le jeune homme le conduisit devant la maison du bailli, qui se tenait d'ailleurs sur le seuil de sa porte avec son beau-fils pour recevoir les autorités militaires.

Le capitaine rangea ses hommes devant la porte et suivit le bailli dans une petite salle. Il prit une chaise, s'y installa sans façon, et dit d'un ton d'autorité dont la brièveté n'excluait cependant pas une certaine politesse :

— Monsieur le bailli, et vous, monsieur...

— Monsieur est mon gendre, répondit M. Halscamp.

— Tant mieux, il pourra vous aider à exécuter mes ordres. Vous parlez français ? J'en suis ravi. Voici, messieurs, ce que j'ai à vous demander. Je suis campé dans les prairies le long du ruisseau avec quatre cents cavaliers. Les hommes et les chevaux ont besoin de nourriture. Vous allez immédiatement nous procurer ce qui nous est nécessaire : du pain, du jambon ou du lard, beaucoup de bière, de l'avoine et du foin. Il dépend de vous d'échapper à d'autres réquisitions de notre part. Vous avez l'air de gens intelligents et raisonnables; il me répugnerait d'avoir à employer la violence; mais je suis obligé de vous déclarer que si nous n'obtenons pas les provisions demandées avec toute la promptitude possible, je ne pourrai pas faire autrement que d'envoyer mes soldats eux-mêmes dans le village pour se procurer tout ce dont ils ont besoin. Si le danger du pillage vous effraye, exécutez mes ordres sans perdre de temps. Des vivres pour quatre cents hommes et des fourrages pour quatre cents chevaux, cela n'est pas énorme. Eh bien, que répondez-vous ?

— Il va être satisfait complètement à votre désir, monsieur le capitaine, répondit le bailli. Mais, de votre côté, veuillez avoir la bonté d'interdire à vos cavaliers tout acte de violence.

— Montrez-nous du bon vouloir, et vous n'avez rien à craindre. Maintenant adieu, monsieur. Je retourne auprès de mes dragons. Ne nous faites pas longtemps attendre.

Et le capitaine s'éloigna.

— Vite, Frédéric, dit M. Halscamp à son gendre; faites appeler le préteur; réunisssez où vous pourrez les échevins et quelques bourgeois de bonne volonté; pendant ce temps-là je vais réfléchir comment nous pourrons répartir le plus équitablement cette contribution entre les principaux habitants et les plus gros fermiers. Dépêchez-vous, nous n'avons pas une minute à perdre.

Le bailli entra dans son cabinet, et prit une feuille de papier où il se mit à inscrire des noms; il fut interrompu par l'arrivée de sa fille, qui portait la petite Rose dans ses bras, et qui lui demanda en gémissant :

— Mon père, mon père, que se passe-t-il? Des soldats, des soldats étrangers dans notre maison! Où me réfugier avec mon enfant?

Le bailli, dissimulant sa propre inquiétude, lui répondit avec calme :

— Allons, allons, Dina, tu as tort de t'effrayer. Ces soldats se sont jetés sur les meules de foin pour se reposer. Ils nous demandaient à manger pour eux et pour leurs chevaux. Nous allons le leur procurer. Dans une couple d'heures, ils vont partir. Qu'y a-t-il là de si menaçant?

— Oh! merci, mon père, de vos bonnes paroles, dit la jeune femme. Me voici presque rassurée. J'étais à moitié morte de peur. Voyez comme je tremble; mais, Dieu soit loué! nous pouvons être tranquilles, n'est-ce pas?

— Certainement, Dina, sois raisonnable, mon enfant. Pour ne pas irriter ces soldats, nous devons nous hâter de faire en sorte que les vivres dont ils ont besoin leur soient fournis le plus promptement possible. Je n'ai pas le temps de m'occuper d'autre chose, pas même de causer avec toi. Retourne au salon et ne le quitte plus. Ici les soldats peuvent entrer et sortir. Tu n'aimerais pas à les rencontrer, n'est-ce pas?

— Oh! non, certes, mon père. Je cours dans ma chambre à coucher et je m'y enferme avec Rose et Catherine, jusqu'à ce que vous veniez m'annoncer que les soldats sont partis.

A peine était-elle sortie du cabinet, que Frédéric revint avec le préteur et ses quatre aides, suivis d'une dizaine de villageois, parmi lesquels trois ou quatre membres du collège des échevins.

Après une courte délibération il fut décidé que, pour pouvoir satisfaire immédiatement aux exigences des dragons, tout, hormis le pain, serait fourni par le brasseur, le meunier et quelques-uns des principaux fermiers, qu'on indemniserait plus tard soit en nature, soit en argent. Le bailli luimême prendrait dans sa propre cave le vin demandé.

En suite de cette résolution, on vit, au bout de quelques minutes, plusieurs charrettes chargées se diriger sur l'endroit où les dragons étaient campés. Le bailli, son gendre Frédéric Bakeland et les personnes qui leur prêtaient assistance allaient et venaient, le front couvert de sueur, pour rassembler le pain de tous les ménages, et ils parvinrent à faire reconnaître par le capitaine qu'il n'était pas possible de faire preuve de plus de bonne volonté.

Aussi les dragons, lorsqu'ils reçurent chacun un demi-pain, une grosse tranche de jambon et une cruche de bonne bière, étaient d'excellente humeur, et se montraient très satisfaits des habitants du village. Puis arriva l'avoine pour les chevaux en plus grande quantité qu'il n'était réellement nécessaire.

Le capitaine serra la main du bailli et lui dit :

— Je vous remercie, monsieur : nous n'avons plus besoin de rien maintenant. Vous êtes fatigué, je le vois. Retournez chez vous sans inquiétude.

Le bailli donna au capitaine l'assurance qu'il se tiendrait prêt à exécuter ses ordres s'il avait encore besoin de quelque chose; puis il se retira avec son gendre et ses serviteurs.

Une demi-heure plus tard un des dragons mis en vedette vint avertir le capitaine que le gros du corps d'armée approchait et se montrait sur la route de Gand. Et en effet, un épais nuage de poussière s'élevait par-dessus les arbres dans cette direction.

Après avoir donné à ses lieutenants l'ordre de retenir les dragons dans leur campement, le capitaine monta à cheval, et marcha à la rencontre du corps d'armée qui s'approchait.

Il aperçut bientôt le général, se dirigea vers lui et mit son cheval à côté du sien, comme pour lui servir de guide.

Aux questions de son supérieur il répondit en faisant rapport sur la bonne volonté avec laquelle le bailli et les habitants de la commune avaient satisfait à ses réquisitions de fourrage et de vivres, et il lui dit qu'il y avait probablement encore assez de provisions dans le village pour les besoins des autres hommes de la division.

— Cela n'est plus nécessaire, du moins pour ce matin, capitaine, répondit le général. Mes hommes ont déjeuné abondamment à deux lieues d'ici... Mais, dites-moi, capitaine, quelle apparence a ce village? Est-ce une grande commune?

— Très grande, général.

— Et les habitants paraissent-ils à leur aise?

— Beaucoup plus que dans les autres villages.

— Alors, il doit y avoir de l'argent, beaucoup d'argent?

— Sans doute, général.

— Tant mieux. J'ai reçu du roi certaines instructions qui ne sont pas aussi faciles à exécuter que des réquisitions de vivres. Dans d'autres villages, nous nous sommes vus contraints de punir le mauvais vouloir des habitants par le pillage et l'incendie. Vos paroles me font espérer qu'ici nous n'aurons pas à employer la violence... Y a-t-il, à l'entrée du village, une place convenable pour y planter mes drapeaux?

— Oui, général, il y a de vastes prairies, d'un seul tenant, au bord d'un clair ruisseau, ombragées du côté du soleil par des arbres touffus, et assez grandes, peut-être, pour servir de lieu de repos à toute l'armée du roi notre maître... Voyez là-bas sur la gauche mes dragons et leurs chevaux.

— Parfait; je vais ordonner à mes hommes de prendre place à côté d'eux.

Il donna ses instructions à deux jeunes cavaliers qui le suivaient à cheval, et ceux-ci tournèrent bride pour transmettre les instructions du général aux officiers de la division.

Pendant que les troupes descendaient dans les prairies, le général et le capitaine des dragons s'arrêtèrent pour les voir défiler, sur un des côtés de la route, à l'endroit ou le fossé était comblé pour laisser un passage au bétail et aux chariots chargés de foin.

Les derniers rangs de la division atteignaient ce passage lorsque le général, visiblement contrarié et marmonnant entre ses dents tourna les yeux vers un groupe de charrettes, de petits chevaux et de gens pesamment chargés qui suivaient de près, en causant tout haut et en se bousculant, les derniers rangs des soldats.

La plus grande partie de cette foule grouillante se composait de cantiniers ou de vivandiers, car ils conduisaient de petites charrettes chargées de pain, de jambon, de lard, de saucissons et de boissons à vendre aux soldats.

On les laissa passer sans empêchement; mais derrière eux marchaient des gens de toute espèce, hommes et femmes, repoussants de malpropreté, et couverts de haillons sordides. Il eut été difficile de deviner ce que ce tas d'abominables mendiants avaient à faire avec l'armée, surtout les femmes, parmi lesquelles quelques-unes, outre le lourd paquet dont elles étaient chargées, portaient encore sur les épaules ou traînaient par la main des enfants à demi nus.

Le général tira son épée et cria d'un ton menaçant aux premiers qui se présentèrent pour descendre dans les prairies :

— Arrière! que je ne vous voie plus, pillards, voleurs, vils détrousseurs de cadavres. Éloignez-vous de mes yeux, ou je vous fais repousser à coups de mousquet!

Le groupe s'arrêta d'abord hésitant; mais, dès que les premiers s'aperçurent que c'était sérieux et que le général donnait des ordres aux officiers qui l'entouraient, ils firent volte face et se mirent à courir, suivis de tous les autres, jusqu'à un champ éloigné à peine d'une portée d'arbalète. Là ils se jetèrent par terre, probablement pour attendre le départ des soldats.

— Capitaine, dit le général, vous avez déjà vu le bailli de ce village. Vous croyez que c'est un brave homme et un homme raisonnable? Eh bien, faites le quérir : j'ai à lui parler d'une chose importante. Qu'on se hâte. Moins nous perdrons de temps ici, mieux cela vaudra; nous devons être ce soir près d'Audenarde.

Il descendit de son cheval, en remit la bride aux mains d'un soldat, s'avança dans la prairie, y fit quelques tours pour s'assurer que tout était en ordre, et se dirigea ensuite vers une tente de toile rayée que l'on venait de dresser rapidement pour lui permettre de se reposer à l'ombre.

Il put se convaincre par ses propres yeux que le capitaine des dragons avait fait exécuter ses ordres avec la plus grande diligence, car il vit arriver du côté du village quelques citoyens accompagnant un homme de haute taille porteur d'une grande barbe blanche, et il ne doutait pas que celui-ci ne fût le chef de la commune.

En effet, à peine fut-il rentré sous sa tente qu'on lui annonça que le bailli, qu'il avait fait appeler, sollicitait l'autorisation d'être admis en sa présence.

Le général sortit, et l'invita à entrer avec lui.

— Asseyez-vous, monsieur le bailli, dit-il en offrant un pliant au vieillard. J'ai à vous communiquer un ordre qui sans doute ne sonnera pas agréablement à vos oreilles : mais j'ai le devoir de vous prévenir qu'il n'y a aucun moyen d'échapper à son exécution. Si vous y mettiez de la mauvaise volonté, ou si vous vouliez, sous un prétexte quelconque, refuser ce que j'exige de vous, je livrerais sans hésitation et sans pitié votre village au pillage et à l'incendie.

— Que monsieur le général daigne me faire connaître ce qu'il désire de nous, balbutia le bailli d'une voix étranglée par l'inquiétude. Nous sommes prêts à tout ce qui est possible pour vous prouver notre bon vouloir.

— Voici donc l'ordre irrévocable que j'ai reçu et que je vous transmets : votre village est un des plus importants et des plus riches de cette contrée. Il est imposé, par le conseil de S. M. le roi de France, d'une contribution de guerre fixée pour



Elle avait été entraînée de force. (Page 14.)

sa part à soixante mille florins. Cette somme doit être apportée dans ma tente dans l'espace d'une heure; sinon, j'envoie un milier de mes hommes pour piller votre village et pour le brûler de fond en comble, de même que l'on a fait, vous ne l'ignorez pas, pour d'autres communes flamandes qui voulaient résister.

— Soixante mille florins! s'écria M. Holscamp en levant les bras au ciel. Mais cela est absolument impossible, monsieur le général. Il n'y a pas autant d'argent dans tout le village : on ne l'y trouverait pas en enlevant aux habitants jusqu'à leur dernier sou.

— Et la caisse de la Seigneurie?

— Elle est à Gand, général.

— Et votre caisse, bailli?

— Ah! elle contient peut-être trois mille florins... mais je puis vous apporter en outre mon argenterie et quelques bijoux.

— Des bijoux, de l'argenterie! Je n'en veux pas; c'est de l'argent comptant, des espèces sonnantes qu'il me faut!

— Permettez-moi, général de vous mettre sous les yeux...

— Assez! plus un mot! Dépêchez-vous, et si au bout de l'heure que je vous accorde, vous n'êtes pas de retour avec les soixante mille florins, alors dites adieu à votre village, car ce soir il ne sera plus qu'un monceau de ruines. Faites de votre mieux pour épargner cette calamité à vos administrés, monsieur le bailli. Je n'y puis rien changer, et je dois exécuter rigoureusement les ordres qui m'ont été données.

Le bailli sortit de la tente la tête basse et la poitrine oppressée. Dès qu'il eut atteint la grand'-route, il fit part à son gendre et aux échevins du terrible résultat de son entretien avec le général.

Au premier moment, leur consternation fut

extrême : ils se regardaient sans prononcer une parole. ils étaient pâles, et leurs yeux se remplissaient de larmes... soixante mille florins ! Où pourraient-ils les trouver ?

— Allons mes amis ne perdons pas courage, dit l'avocat ; il n'y a pas de temps à perdre, nous devons faire tous nos efforts pour échapper au sort affreux qui menace notre village. Rassemblons le plus d'argent possible : la somme sera peut-être assez considérable pour contenter le général. Dans tous les cas ce n'est pas le découragement ni le désespoir qui nous sauveront.

Sur ses instances, on délibéra en toute hâte et tout en marchant. Le bailli donnait trois mille florins ; les cinq échevins ensemble, six mille ; chacun de son côté irait trouver immédiatement les principaux habitants et les plus gros fermiers et leur persuaderait que les sacrifices les plus complets pouvaient seuls préserver la commune de la destuction et de l'anéantissement.

On considérait l'argent avancé comme un prêt et la contribution serait répartie plus tard équitablement entre tous les habitants. De cette façon, on parviendrait peut-être à recevoir les trois quarts de la somme exigée, et l'on pourrait espérer que le général, en recevant cette grosse somme d'argent, renoncerait à exécuter une menace qu'il n'avait faite peut-être que pour les décider à payer le plus possible.

Là-dessus ils hâtèrent le pas et se répandirent dans toutes les directions à travers le village.

Rentré chez lui, Frédéric fit comprendre à son beau-père qu'il serait imprudent de laisser voir à Bernardine quelque chose de leur inquiétude ; si elle soupçonnait le terrible danger suspendu sur leurs têtes, elle mourrait de peur.

Le bailli lui remit les clefs de sa caisse, le pria de descendre l'argent sans faire de bruit, et sortit ensuite pour invoquer l'assistance de quelques-uns des habitants notables.

Après avoir employé trois quarts d'heures à leurs pénibles efforts, ils se réunirent tous dans le cabinet du bailli, et l'argent qu'ils avaient pu rassembler fut placé sur la table dans des sacs tout comptés.

Toute la somme s'élevait à vingt-deux mille florins, beaucoup moins que la moitié du chiffre exigé.

Les échevins et les principaux habitants qui les avaient assistés étaient consternés d'un semblable résultat. Leurs visages étaient pâles, et l'inquiétude se lisait dans leurs regards ; mais le bailli croyait que toute espérance n'était pas perdue. Il avait fait amener devant sa porte sa chaise à timon attelée de deux bons chevaux, en apparence pour porter à la tente du général tout l'argent ramassé ; mais, en réalité, il avait encore un autre projet : celui de demander au général, s'il le fallait absolument, de lui accorder le temps d'aller chercher à Gand l'argent nécessaire pour compléter la somme exigée. Son gendre Frédéric, qui lui avait conseillé d'employer ce moyen extrême, se chargerait de cette importante mission si on ne pouvait pas se racheter du pillage au prix des vingt-deux mille florins recueillis. Il n'y avait pas de temps à perdre : encore quatorze minutes, et le délai qu'on leur avait accordé allait expirer.

Ils portèrent l'argent dans la voiture, et se dirigèrent vers le campement.

Le général, impatient, se tenait à l'entrée de sa tente, sa montre à la main, attendant leur arrivée ; mais, lorsqu'il les vit s'approcher avec une voiture lourdement chargée, son regard s'adoucit, et il se frotta les mains, convaincu qu'il pourrait satisfaire aux exigences de la trésorerie du roi, et se dispenser de recourir une fois de plus aux horreurs du pillage et de l'incendie.

Les échevins et leurs aides tirèrent les sacs d'argent de la voiture et les portèrent dans la tente où ils les étalèrent sur la table. Lorsque le dernier sac fut déchargé, le bailli dit au général :

— Monsieur le général, nous avons recueilli tout l'argent que nous avons pu obtenir dans notre commune par la prière et la menace. Notre offre s'élève à vingt-deux mille florins. Nous osons à peine espérer que votre pitié...

— Quoi ! vingt-deux mille florins seulement ? s'écria le général. Pensez-vous me contenter avec si peu ? La part de votre commune dans la contribution de guerre est de soixante mille florins. Il me faut la somme entière, ou...

— Mais pour l'amour du ciel, général, on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas. Demandez notre argenterie et tout ce que nous avons d'objets précieux, nous déposerons tout à vos pieds.

— Non, non, de l'argent, des espèces sonnantes jusqu'au dernier florin, ou le pillage, la destruction de votre commune rebelle. Mes ordres sont formels, je dois les exécuter.

— Eh bien, veuillez m'écouter, monsieur le général, il y a un moyen de vous procurer la somme entière.

— Ah ! vous voyez bien ! Et ce moyen est?

— La seigneurie à laquelle notre village appartient est une dépendance de l'abbaye de Saint-Pierre, à Gand. C'est à Gand que se trouve la caisse, qui contient des sommes considérables. Je vous propose, mon général, d'y envoyer mon gendre, pour chercher ce qui manque encore à notre part dans la contribution de guerre.

— Croyez-vous réellement, bailli, qu'on donnera l'argent à Gand, trente-huit mille florins?

— Oui, monsieur le général, je n'en doute pas un instant. Si, par malheur, vous deviez donner suite à votre menace, l'abbaye de Saint-Pierre y perdrait à elle seule plus que tous les habitants du village ensemble. Pour préserver ses propriétés de la destruction, elle se résignera à ce grand sacrifice.

— Et combien de temps faut-il pour aller à Gand et revenir?

— Avec les deux bons chevaux qui sont attelés à la voiture, si on les mène à grande vitesse, trois quarts d'heure pour aller et autant pour revenir. Prenez une demi-heure pour parler à l'abbé et pour rassembler la somme; donc, deux heures suffiraient.

Le général secoua la tête et réfléchit un moment.

— Deux heures! murmura-t-il. Je ne sais pas si je puis consentir à un pareil retard. Mais, tenez, vous me paraissez sincère, et votre barbe blanche m'inspire confiance. Mes hommes se reposent : la place est bonne ici... Eh bien, monsieur le bailli, je vous accorde deux heures; mais si, au bout de ces deux heures, l'argent n'est pas ici, croyez-moi, je n'hésiterai pas un instant à prononcer la fatale sentence qui m'est imposée. Vous croyez positivement que l'abbé de Saint-Pierre ne refusera pas la somme? En ce cas, vous n'avez rien à craindre. Allez donc en paix; mais recommandez à votre messager la plus grande diligence, car je n'attendrai pas une minute de plus que deux heures.

Un instant plus tard Frédéric Bakeland monta dans la chaise à timon; le cocher fouetta ses chevaux à plusieurs reprises, et les vaillantes bêtes s'élancèrent dans la direction de Gand avec la rapidité de la flèche.

Le bailli et ses échevins retournèrent au village, lentement et pleins d'inquiétude.

Le général les suivit des yeux, et peut-être éprouvait-il quelque compassion pour ces pauvres gens, car il leva tristement les épaules.

Rentré dans sa tente, il s'assit auprès de la table. La longue marche qu'il avait faite à travers le brouillard du matin, et la grande chaleur qu'il faisait maintenant l'avaient fatigué. Il se dit que ce qu'il avait de mieux à faire en attendant que le gendre du bailli fût revenu de Gand, c'était d'imiter ses soldats et de prendre un peu de repos.

Il appela un jeune officier, lui donna quelques ordres, et lui recommanda de l'avertir aussitôt qu'il entendrait sonner onze heures au clocher du village.

Puis il posa ses bras sur la table et tâcha de dormir.

III

Lorsque l'officier vint avertir son général que l'heure par lui fixée avait sonné, le général se leva et demanda avec une expression d'étonnement et de regret si personne n'était venu du village pour lui parler, et si l'on n'apercevait pas une voiture sur la route de Gand. La réponse fut négative; mais l'officier crut devoir faire connaître à son chef qu'on voyait les chemins, de l'autre côté du village, couverts de longues files de gens chargés de paquets, ou conduisant des charrettes d'objets de toute sorte. C'étaient sans doute des fugitifs qui abandonnaient leur village en toute hâte, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux.

Le général fronça le sourcil, et son visage s'assombrit d'une expression de défiance. S'était-on joué de lui? Ce voyage à Gand n'était-il qu'une ruse pour gagner du temps? Peut-être ses soldats ne trouveraient-ils plus dans la commune ni habitants ni mobilier, et alors il ne leur resterait plus qu'à mettre le feux au maisons vides.

— Lieutenant, dit il, prenez avec vous dix hommes et un sergent, et courez avec eux au village. Sur la place vous verrez une grande maison, la plus grande de toutes. C'est là que demeure le bailli. Vous l'amènerez en ma présence. S'il oppose de la résistance ou s'il refuse d'obéir immédiatement, faites-lui lier les mains derrière le dos, et qu'on le traîne jusqu'ici mort ou vif.

En quelques minutes, le lieutenant eut rassemblé ses dix hommes armés, et repassa avec eux devant la tente pour exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir. Mais le général lui fit de la main signe de retenir ses hommes, et lui dit :

— Inutile, lieutenant : j'aperçois là-bas sur la route le bailli qui se dirige de ce côté. Rangez vos soldats derrière la tente, afin qu'ils soient prêts à tout événement. J'aurai probablement besoin de leurs services.

Le bailli s'approchait à pas lents et la tête basse.

— Eh bien? vous venez nous annoncer que l'abbé a refusé de donner l'argent? dit le général. Votre ruse nous a fait perdre deux heures, afin de laisser aux habitants de votre village le temps de sauver leurs biens? Ah! je comprends; vous vous sacrifiez vous-même pour le salut de vos administrés; mais on ne trompe pas impunément un chef d'armée qui ne fait qu'exécuter les ordres de son roi.

— Ah! monsieur le général, soupira le bailli en joignant les mains, soyez miséricordieux envers nous, pauvres gens innocents! Ayez encore un peu de patience... mon gendre ne peut pas tarder à venir!

— Avec l'argent ?

— Sans doute, général.

— Et si l'abbé a refusé ?

— Il reviendra dans tous les cas, avec ou sans argent, soyez-en certain.

— Mais l'heure fatale est passée !

— Ayez pitié de nous, monsieur le général ! que votre cœur s'attendrisse aux larmes d'un vieillard ! Pour l'amour du ciel, accordez-nous encore un peu de répit, ne fût-ce qu'une demi-heure !

— Je vous donne encore quinze minutes, par pure compassion pour votre malheureux sort. Pendant ce temps je vais prendre mes dispositions pour que mes hommes puissent commencer immédiatement le pillage, une fois le quart d'heure écoulé.

A ces mots il envoya deux officiers porter ses ordres dans la prairie, et bientôt on vit accourir de tout côté les capitaines.

Lorsque le général les vit rangés en cercle autour de lui, il leur dit:

— Messieurs, cette commune n'a pas payé la contribution de guerre qui lui a été imposée au nom du roi. Elle va donc être punie, suivant les instructions que nous avons reçues par le pillage et l'incendie. Mais il faut qu'il y ait de l'ordre, même dans l'application d'une peine si terrible. Qu'on rassemble sous les armes toutes les compagnies. Les six premières pénétreront dans le village au son des trompettes; et lorsqu'elles auront fait main basse sur tous les objets de quelque valeur qui sont transportables, elles mettront le feu aux habitations. Il est défendu sous peine de mort de faire du mal aux hommes sans défense, aux femmes et aux enfants. Sera également puni de mort et pendu sur-le-champ tout soldat qui au premier signal de retraite ne quittera pas immédiatement le village, et ne reviendra pas au campement. Pendant tout le temps que durera le pillage, le reste de la division se tiendra sous les armes... Allez maintenant, messieurs, et veillez à la stricte exécution de mes ordres.

Les capitaines retournèrent auprès de leurs hommes. Immédiatement il se produisit un mouvement dans toute la division. Les soldats rompirent les faisceaux, prirent leurs fusils, et se massèrent en rangs serrés.

Il était facile de distinguer ceux qui étaient désignés pour prendre part au pillage et ceux qui devaient rester au campement. En effet, les premiers ne dissimulaient pas leur joie et riaient d'avance de la bonne aubaine. Les autres, maussades et grommelants, enviaient évidemment la bonne chance de leurs camarades.

Le bailli était d'une pâleur mortelle, et l'on pouvait voir les battements de son cœur à travers l'étoffe de son pourpoint. Ses regards ne quittaient pas la route de Gand, si ce n'est pour se tourner vers le ciel et pour implorer la miséricorde divine... Rien: il ne voyait rien. La route demeurait déserte, comme si le pays n'était plus habité. De temps en temps aussi le vieillard jetait, en frissonnant, un regard furtif et anxieux sur les deux trompettes qui, le clairon aux lèvres, se tenaient prêts à donner le signal de l'anéantissement du village.

— L'heure est passée, dit le général. Vous voyez bien, bailli, qu'on m'a trompé, et vous aussi peut-être. C'est malheureux, mais je n'y puis rien faire.

Le bailli se jeta à genoux, et demanda en pleurant grâce pour son village; mais le son éclatant des clairons étouffa sa voix, et les six compagnies désignées pour le pillage s'ébranlèrent et se mirent en marche en poussant de formidables cris de joie.

La bande de mendiants, de vauriens et de voleurs qui s'était arrêtée à une faible distance du corps d'armée entendit la sonnerie des clairons. Hommes, femmes et enfants se levèrent en masse, et prenant leur course à travers champs, se ruèrent comme un troupeau de carnassiers affamés sur le village condamné.

Le bailli poussa un cri déchirant, et se mit en devoir de suivre les soldats qui se rendaient au village; mais le général, appelant les dix hommes qui étaient restés derrière la tente, leur commanda de retenir le vieillard et de veiller sur lui. S'il était démontré plus tard qu'il avait été complice de la ruse employée pour gagner du temps, il payerait cette fausseté de sa vie.

Le malheureux bailli n'opposa pas de résistance; il s'agenouilla dans l'herbe, leva vers le ciel ses mains tremblantes et ses yeux pleins de larmes et demeura dans cette position, implorant la miséricorde divine, non pas pour lui-même, mais pour sa fille et pour sa petite Rose adorée.

Il y avait une demi-heure à peine que durait cette terrible situation, lorsque le bailli, poussant un grand cri, se leva subitement et regarda derrière lui avec une joyeuse surprise. Il lui semblait avoir entendu son nom dans le lointain: la voix de Frédéric.

En effet, on ne tarda point à distinguer au loin sur la route de Gand une voiture à laquelle la vertigineuse rapidité de sa course faisait faire des soubresauts violents. Les chevaux ruisselaient de sueur, et de gros flocons d'écume blanchissaient leur mors et leur poitrail. Le cocher ne cessait pas de les fouetter pour accélérer encore leur course folle. Frédéric Bakeland était dans la voiture, agitant son chapeau, et faisant retentir l'air

de ses cris joyeux, pour annoncer qu'il avait réussi dans sa mission.

— Général! général! s'écria le bailli, soyez compatissant et juste; rappelez vos soldats, voilà mon gendre avec l'argent.

— Nous verrons d'abord si votre espoir est fondé, répondit le général. Cela ne sera pas long, car voici que la voiture quitte la grand'route pour descendre dans la prairie.

— Eh bien, avez-vous l'argent? demanda-t-il à Frédéric Bakeland lorsque celui-ci descendit de voiture devant la tente.

— Oui, monsieur le général, j'ai l'argent, la somme entière, trente-huit mille florins, répondit joyeusement l'avocat. Avec les vingt-deux mille déjà versés, cela fait trois cents florins de plus que la contribution qui nous est imposée.

— Sonnez le rappel! dit le général aux trompettes. Nous, messieurs, nous allons vérifier si le compte est juste. Que l'on porte ces sacs d'argent dans ma tente. Si rien n'y manque, vous pourrez rentrer chez vous en toute liberté, et nous partirons d'ici sans faire de tort à personne.

Ses ordres furent exécutés; on ouvrit les sacs, l'on vérifia, empila et compta les pièces d'or et d'argent. Ce travail prit un temps assez long, pendant lequel on voyait continuellement des bandes de soldats revenir du village, portant des bijoux, des chaînes d'or ou d'argent, des objets d'habillement, du linge, des ustensiles de cuisine, et une foule d'autres objets.

Lorsque, après vérification du contenu des sacs, le général eut constaté que la monnaie était de bon aloi, et que la somme était entière, il dit au bailli en lui tendant un petit sac dans lequel il venait de verser une pile d'écus :

— Monsieur le bailli, je me déclare satisfait. Vous êtes de braves gens. Voici les trois cents florins qu'il y a de trop; remportez-les, je ne veux pas les garder; mais vous me prêterez votre voiture : je vous la renverrai dans deux ou trois jours. Je donne immédiatement l'ordre du départ. Vous êtes libres. Adieu!

Le vieillard et son gendre poussèrent tous deux un cri de joie; ils ne se le firent pas dire deux fois, et se dirigèrent en toute hâte vers le village, car ils étaient impatients de revoir Bernadine et Rose dont le sort leur inspirait de vives inquiétudes. Bien qu'ils courussent à perdre haleine, le bailli eut cependant encore la force de dire à Frédéric, à mots entrecoupés, qu'ils trouveraient assurément les deux chères créatures saines et sauves, puisqu'il avait entendu le général défendre à ses soldats, sous peine de mort, de maltraiter personne.

Ils arrivèrent sur le marché. Cette vaste place était complètement déserte. A peine pouvaient-ils apercevoir, dans les rues qui y aboutissaient, quelques visages inconnus, pillards ou larrons, qui disparaissaient derrière les coins de carrefours ou le long des haies.

Ils frémirent de la tête aux pieds lorsqu'ils aperçurent leur demeure! Les carreaux de vitres étaient en pièces, la porte était ouverte, et sur le seuil beaucoup d'objets étaient encore épars, trop pesants ou de trop peu de valeur pour être emportés par les pillards.

Leur demeure avait donc été pillée? Ciel! Et Bernadine? et Rose?

Sans exprimer autrement que par un cri d'angoisse le sinistre pressentiment qui les oppressait, ils pénétrèrent dans la maison, parcoururent en courant les pièces du rez-de-chaussée en appelant Bernadine de toutes leurs forces. Mais la maison demeura muette, et rien ne répondit à leurs appels réitérés.

Ils montèrent l'escalier quatre à quatre.

— Fédéric, mon fils, je sens mon cœur se briser, soupira le vieillard. Mon Dieu, ayez pitié de nous! Ma Bernadine, notre pauvre petite Rose, où sont-elles? Ah! c'est affreux... mortes peut-être!

L'avocat, frappé tout à coup d'une terreur indescriptible, perdit son sang-froid et son courage. Il ne répondait pas, mais il était blanc comme un linge, et haletant d'inquiétude. Ils ouvrirent la porte. Là, dans un coin, à côté d'un coffre-fort ouvert, Bernadine était étendue sur le plancher, immobile comme un cadavre.

Frédéric se jeta à genoux, passa le bras sous la tête de sa femme, l'embrassa tendrement et mouilla ses joues décolorées de larmes brûlantes. En même temps il posa la main sur le cœur de Bernadine, espérant qu'un léger battement viendrait donner un démenti à ses craintes.

— Assassinée, ma fille est assassinée! gémit M. Halscamp d'une voix rauque.

— Elle vit, elle vit! ne vous désespérez pas, mon père! répondit l'avocat. Relevons-la, elle reviendra à elle.

A peine l'avaient-ils assise sur une chaise et mouillé son front avec de l'eau fraîche, qu'elle commença à remuer les bras. Peu après, elle ouvrit les yeux. D'abord elle tourna autour d'elle des regards effarés; puis, reconnaissant le bailli et son gendre :

— Mon père! Frédéric! bégaya-t-elle. J'ai froid. Que m'est-il arrivé?... Je croyais que j'étais morte. Ah! quel horrible rêve!

— Où est notre enfant, Dina? Parle! pour l'amour de Dieu, parle! s'écria Frédéric.

— Notre enfant! Rose?... Je n'en sais rien. Des soldats...

Le bailli et l'avocat poussèrent un cri d'inexprimable épouvante.

— Ah! je le sais! reprit la jeune femme, revenant seulement à la pleine possession d'elle-même. Je me souviens : non, mon pauvre Frédéric; ne tremble pas ainsi; Catherine à pris la fuite avec l'enfant.

Et quoiqu'elle fût encore elle-même agitée d'une profonde inquiétude, elle feignit d'être rassurée, pour relever un peu le courage de son père et de son mari qui semblaient désespérés.

A mesure qu'elle retrouvait la force de parler, elle raconta ce qui lui était arrivé. Des soldats étaient survenus et s'étaient répandus dans toute la maison avec des cris et des menaces. Elle, avec Rose et Catherine, s'était enfermée dans la chambre de l'enfant, à demi morte de peur, d'où elle entendait le bruit du pillage. Au bout d'un certain temps, la porte de cette chambre avait été enfoncée par les soldats. Elle-même avait été saisie et entraînée de force pour montrer aux pillards l'endroit où était caché l'argent... En ce moment, à sa grande joie, elle avait vu que Catherine, sans être suivie, s'enfuyait avec l'enfant et disparaissait par le corridor... Menacée par les soldats qui tournaient vers sa pointrine la pointe de leurs sabres, Bernadine les avait conduits auprès du grand coffre-fort; mais lorsqu'ils virent qu'il était ouvert et vide, iis l'avaient repoussée rudement, et elle était tombée à la renverse, évanouie. Et c'est en cet état qu'ils l'avaient trouvée.

Cette explication leur rendit l'espoir et le courage. Il était certain, pensaient-ils, que Catherine, qui avait pour Rose une affection vraiment maternelle, aurait mis l'enfant en sûreté. Peut-être l'avait-elle portée bien loin de la commune. Dans tous les cas dès qu'elle apprendrait que les soldats s'étaient éloignés et que tout danger avait disparu, elle s'empresserait de revenir comme tous les autres habitants.

On conduisit Bernadine dans la place où elle se tenait habituellement au rez-de-chaussée, et quand elle y fut bien installée, Frédéric dit à son beau-père :

— Mon père, je sors pour chercher Catherine ou pour savoir de ses nouvelles. Quant à vous, je vous en prie, ne quittez pas un seul instant notre pauvre Dina.

Sur la place du marché il rencontra beaucoup de villageois, qui, bien que pleins encore de défiance et de crainte, avaient entendu au loin dans la campagne la sonnerie des trompettes annonçant le départ des soldats. Frédéric les interrogea l'un après l'autre, mais pas un n'avait vu la servante avec l'enfant.

Les domestiques de M. Halscamp et les employés du tribunal rentrèrent aussi l'un après l'autre au logis du bailli, et croisèrent l'avocat en route. Le préteur, qui avait la tête enveloppée d'un linge, lui raconta qu'ils étaient accourus tous au premier moment pour défendre la maison du bailli contre tout attaque, mais que les soldats les avaient chassés en leur faisant de terribles menaces, et qu'il avait même reçu un coup de sabre sur la tête.

Pendant plus d'une demi-heure l'avocat parcourut le village dans tous les sens sans rencontrer personne qui pût lui donner la moindre nouvelle de Catherine. La crainte de voir sa femme tomber malade à la suite de ses terribles événements le décida à rentrer chez lui et a attendre patiemment le retour de la bonne d'enfant.

Il trouve sa femme passablement rassurée et courageuse, et il eut peu de peine à lui faire comprendre qu'il ne fallait pas s'étonner si Catherine ne revenait pas immédiatement; elle ne quitterait probablement pas sa cachette avant d'avoir appris par d'autres personnes qu'il n'y avait plus aucun danger à redouter.

Mais lorsqu'une seconde demi-heure se fut écoulée sans qu'aucune des personnes envoyées à la recherche de la vieille servante eût rapporté quelque nouvelle, le cœur de la pauvre mère se serra petit à petit sous l'étreinte d'une angoisse croissante. Elle ne pouvait rester tranquille; elle s'agitait dans son fauteuil, pâlissait, levait les mains vers le ciel et demeurait sourde à toutes les consolations de son mari. Chaque minute qui s'écoulait lui paraissait un siècle. Hélas! Pourquoi la bonne ne revenait-elle pas? Les soldats l'avaient-ils tuée? Et l'enfant?

En ce moment, une jeune fille du voisinage entra précipitamment.

— Madame, s'écria-t-elle toute hors d'haleine tant elle avait couru, Catherine est retrouvée. Elle est enfermée dans la boulangerie au fond du jardin. On est en train d'enfoncer la porte pour la délivrer.

La jeune femme poussa une exclamation de joie, et sortit de la salle en courant.

— Mon père, s'écria-t-elle, Frédéric, venez vite. Votre enfant, Rose et retrouvée. Ah! Dieu soit loué!

Et, légère comme une biche, elle descendit l'escalier et courut au jardin où tout le monde la suivit; mais lorsqu'elle vit Catherine s'avancer la tête basse et tout en pleurs, toute sa joie s'évanouit, et elle s'arrêta comme frappée de la foudre. Cependant elle rassembla tout son courage, et saisit convulsivement la main de la vieille bonne.

— Mon enfant? Catherine, parlez, où est mon enfant? balbutia-t-elle.

— Hélas, madame, je suis à moitié morte de peur, répondit l'autre d'un ton désespéré. Les soldats m'ont pris l'enfant, ils l'ont emportée...

Un cri déchirant fut la réponse de la malheureuse mère; elle chancela un instant sur ses jambes, et tomba inanimée dans les bras de son mari.

On la porta sur son lit toujours évanouie, et comme elle était agitée de frémissements violents ressemblant à des convulsions, on envoya chercher le médecin, avec ordre de le ramener sans retard, où qu'il pût être.

Dans l'entre-temps, on demanda à Catherine des explications claires et catégoriques sur ce qui s'était passé.

— J'ai pris la fuite avec l'enfant, dit-elle, et ne sachant où courir, j'eus dans l'idée que je trouverais un abri sûr dans la boulangerie située là-bas tout au fond du jardin. Je m'y cachai, je fermai la porte, et je mis la clef dans ma poche. J'y étais depuis longtemps, sans entendre autre chose que des rumeurs lointaines, lorsque je vis tout à coup une tête d'homme paraître devant les barreaux de fer de la petite fenêtre. Immédiatement après j'entendis des voix furieuses, et l'ont se mit à battre et à frapper sur la porte, en proférant de furieuses menaces de mort si je n'ouvrais pas. Je serrai la petite Rose sur mon sein et me tins muette et immobile, espérant que l'on ne m'aurait pas vue. Les pillards battaient les murs et la porte à coups du marteau et de grosses pierres. Bientôt je la vis porte s'ébranler, et de peur d'être maltraitée par eux, ainsi que l'enfant, je mis la clef dans la serrure, et j'ouvris. Dix ou douze affreux malfaiteurs, parmi lesquels il y avait deux femmes, se précipitèrent par l'ouverture. Un des hommes me saisit à la gorge et essaya de m'étrangler... Mais au même instant retentit ce cri d'alarme: « Fuyez, fuyez, les soldats, les soldats! » et toute la bande prit la fuite; mais avant de partir, l'homme qui me tenait par le cou me serra si violemment que je me sentis mourir faute de souffle, et je tombai à la renverse sans connaissance... Lorsque je revins à moi, je cherchai vainement Rose. J'étais enfermée, prisonnière. J'ai appelé et crié de toutes mes forces, mais personne n'est venu à mon aide, jusqu'au moment où j'ai été entendue par un des messagers du bailliage.

On pouvait conclure du récit de Catherine que les soldats dont l'arrivée avait mis les premiers pillards en fuite avaient emporté l'enfant. Telle était du moins la conviction de la vieille bonne.

Courir après la division française fut naturellement la première idée qui devait venir à l'esprit de Frédéric et de son beau-père; mais ils étaient tellement tourmentés par l'inquiétude que leur inspirait l'effrayant état de Bernardine, qu'ils ne pouvaient songer à l'abandonner dans ce danger mortel.

Le docteur parut enfin. Il trouva M. Halscamp et son gendre assis près du lit de la malade, fondant en larmes, et écrasés sous leur désespoir. Après un examen sommaire, il résolut de saigner la fille du bailli, pour lui dégager le cerveau, car elle avait la tête brûlante, et ses tempes battaient sous le coup d'une violente fièvre.

En effet, lorsqu'il lui eut tiré un grand bassin de sang, elle reprit peu à peu connaissance, et, tendant alternativement la main à son mari et à son père, elle leur dit en les regardant d'un air navré :

— Pauvre Frédéric, pauvre père, je suis malade... mais vous? Comme votre cœur doit saigner!

L'avocat se leva pour embrasser sa chère Dina; mais le docteur le retint et leur fit comprendre qu'un repos absolu était nécessaire pour préserver la malade de toute conséquence grave; et il enjoignit même au bailli et à son gendre de quitter la chambre. Personne ne pouvait y rester qu'une servante, et celle-ci devait s'abstenir autant que possible de parler et de faire du bruit. Si on ne lui obéissait pas strictement, il ne répondait pas de la vie de la malade.

Le bailli et Frédéric sortirent de la chambre à regret, et en soupirant tristement, et dans le salon voisin ils se laissèrent tomber sur un sopha et se mirent à pleurer en silence.

Mais chez l'avocat ce muet désespoir ne dura qu'un moment. Il se leva et dit d'un ton résolu :

— Mon père, notre sort est affreux; mais je suis homme, et je sens que la grandeur même de notre infortune me rend le courage et la volonté. Des soldats ont enlevé notre petite Rose. Personne ne peut avoir intérêt à blesser ni à maltraiter cette innocente créature. Je vais monter à cheval et tâcher de rejoindre le corps d'armée. Je chercherai jusqu'à ce que j'aie retrouvé l'enfant. J'emporterai une bonne partie des trois cents florins pour la racheter de ses ravisseurs si elle est nécessaire. Si l'état de Dina s'améliore un peu et si elle peut entendre parler, consolez-la en lui donnant de l'espoir. N'approuvez-vous pas mon projet, mon père?

— Oui, mon fils. J'ai la tête perdue, sans cela il y a longtemps que j'y aurais pensé moi-même. Allez, je prierai Dieu pour qu'il guide vos pas. Puissiez-vous réussir!

Frédéric se rapprocha de la chambre, où sa pauvre chère femme était alitée. Elle paraissait endormie. Il lui jeta un regard de pitié, puis sortit de la maison en essuyant ses larmes avec une sorte

de violence fébrile qui assombrissait encore l'expression de son visage.

IV

Peu de minutes plus tard, M. Bakeland sortit du village, accompagné d'André, son fidèle serviteur. Ils étaient à cheval et suivaient au grand trop le chemin que les soldats avaient pris en partant. Il faisait extrêmement chaud. Le soleil rayonnant comme un globe de feu dans le ciel d'un bleu sombre, et les cavaliers, échauffés encore par la rapidité de leur allure, sentaient la sueur ruisseler sur leurs fronts.

Bien que, pour consoler son beau-père, Frédéric eût feint d'avoir une entière confiance dans les recherches qu'il allait entreprendre pour retrouver son enfant, il était parti le cœur serré par une angoisse mortelle. Peu à peu cependant le mouvement et l'excitation de la course lui rendirent un peu de courage, et tandis qu'il enfonçait ses éperons dans le ventre de son cheval pour accélérer encore son allure, un sourire d'espoir venait parfois illuminer son visage.

De temps en temps ils rencontraient de petites troupes d'hommes, de femmes et d'enfants, déguenillés et les pieds nus, portant de lourds paquets, en poussant devant eux des brouettes et des charrettes à bras pesamment chargées.

L'avocat fit peu attention à ces pauvres gens et poursuivit son chemin sans s'arrêter; mais, un peu plus loin, il entendit tout à coup sortir d'une petite carriole surmontée d'une coiffe de toile et traînée par un âne, un cri d'enfant qui le frappa de surprise. Il retint son cheval et demanda à son domestique s'il n'avait rien entendu.

— Oui, monsieur sous cette coiffe, un cri d'enfant. Il m'a semblé que c'était la petite Rose.

Profondément ému et plein d'une joyeuse espérance, Frédéric sauta en bas de son cheval.

— Arrêtez, cria-t-il d'un ton de commandement à l'homme qui conduisait la charrette.

Et comme on ne paraissait pas trop disposé à lui obéir, il ajouta :

— Je viens de la part de la seigneurie. Vous avez volé un enfant, mon propre enfant, et vous allez me le rendre sur-le-champ, ou vous serez tous pendus.

L'homme arrêta son âne.

— Volé un enfant, nous? répondit-il. Mais monsieur, nous en avons déjà six, et nous devons peiner comme de misérables esclaves pour ne pas les laisser mourir de faim.

— Levez la toile de votre voiture! ordonna Frédéric, en commençant à délier lui-même un des coins de la coiffe.

Il poussa un douloureux soupir lorsque la charrette fut suffisamment découverte pour qu'il pût regarder librement à l'intérieur... Non, parmi les quatre petits enfants qui y étaient couchés sur une multitude d'objets de toute sorte, il ne reconnaissait pas la petite Rose. L'un d'eux cependant avait une vague ressemblance avec son enfant. Sous l'empire d'une espèce d'égarement dont il ne se rendait pas compte, il arracha à la petite créature son bonnet blanc, pour s'assurer qu'elle ne portait pas sur la tête une place dégarnie de cheveux. Hélas! sa désillusion fut complète, et il resta devant la charrette le regard fixe et désespéré.

— Vous nous croyez donc capables de voler un enfant, monsieur! dit l'homme. Nous sommes d'honnêtes gens et nous ne volons point. Nous achetons des soldats toute sorte d'objets que nous allons vendre ensuite avec un léger bénéfice dans l'une ou l'autre ville, lorsque notre charge est complète. C'est un rude et pénible métier, monsieur. Qu'il y ait à la suite des armées des voleurs et des malfaiteurs, dont le seul but est de piller et de s'approprier le bien d'autrui, c'est une chose certaine et que tout le monde sait; mais ce sont des vagabonds étrangers venus on ne sait d'où, des vauriens, des échappés des galères. Moi et ma femme nous sommes tous les deux nés à Bruxelles, et nous gagnons honnêtement notre pain.

— Et ne savez-vous rien d'un enfant qu'on aurait emporté dans le pillage du village qui est là-bas? demanda Frédéric, revenu à une plus juste appréciation des choses, et rentré en possession de son sang-froid.

— Non, monsieur, rien du tout...mais attendez, maintenant j'y pense, il me semble que ma femme m'a parlé de quelque chose comme cela... Venez ici, Annemie! Ce monsieur dit qu'on lui a volé cet après-midi son enfant, dans le village qui est là-bas. Qu'est-ce que vous m'avez raconté tout à l'heure d'un enfant volé? Je n'y ai pas bien fait attention.

— Je vous ai dit, répondit la femme, que des soldats avaient trouvé un enfant égaré, et que le pauvre petit pleurait si fort que cela faisait peine à entendre.

— Était-ce une petite fille? demanda Frédéric profondément ému.

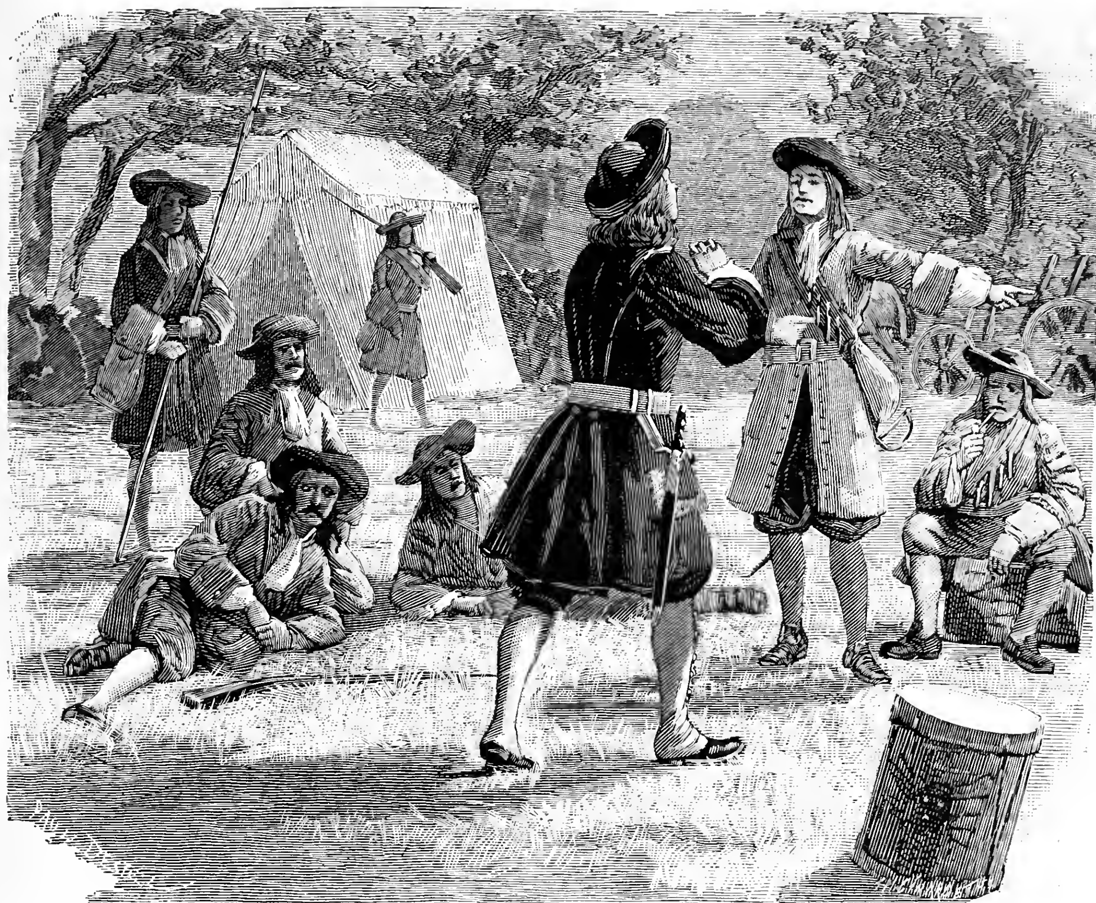
— Je crois que oui, monsieur.

— De deux ans environ?

— Plus ou moins.

— Avec une robe blanche?

— En effet, monsieur.



Frédéric s'élança. (Page 19.)

— Ciel, c'est mon enfant.

— Non, vous vous trompez certainement, monsieur, car une femme, une vivandière, a réclamé l'enfant comme étant le sien, et l'a repris aux soldats. J'étais tout près ; l'enfant a reconnu sa mère et lui a jeté ses petits bras autour du cou avec les signes d'une grande joie.

Frédéric, douloureusement affecté, secoua la tête. Que devait-il croire? que pouvait-il espérer? Doute affreux !

Il mit un florin dans la main de l'homme, murmura un remerciement, et remonta sur son cheval, qu'il poussa vivement.

— Monsieur, lui dit son domestique, d'après ce que vient de me dire-là un jeune garçon, en trois quarts d'heure nous pouvons rejoindre les soldats français ; mais je connais un chemin de traverse qui abrégera encore beaucoup la distance; celui qui longe la ferme que vous voyez là-bas.

— Eh bien, prenons donc la traverse, répondit l'avocat. Avez-vous entendu, André, ce que cette femme a raconté d'un enfant perdu?

— Oui, monsieur.

— Et qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais que penser, monsieur. Un enfant de deux ans, une petite fille habillée de blanc qui est égarée, et portée par des soldats ; une vivandière qui la reconnaît pour son enfant et qui l'emporte, tout cela me semble louche. Si cet enfant était votre petite Rose, je n'en serais pas du tout étonné.

— Allons, André, poussons rapidement nos chevaux. Mon cœur bat, je brûle de savoir ce qui qui nous attend là-bas, la joie ou le désespoir. En avant, en avant !

Et ils entrèrent au grand trot dans l'étroit sentier de traverse.

Lorsque, après une demi-heure d'une course

précipitée, ils rejoignirent la chaussée qui conduisait à Audenarde, un épais nuage de poussière qui obscurcissait le ciel derrière eux leur montra qu'ils avaient dépassé le corps d'armée. Ils tournèrent donc bride pour marcher au-devant de la division.

Le général, qui chevauchait en tête avec quelques officiers, reconnut l'avocat lorsque celui-ci s'approcha, et lui tendit la main en disant :

— Ah! vous êtes le gendre du bailli, n'est-ce pas? C'est vous qui êtes allé à Gand chercher l'argent de la contribution de guerre? Vous venez probablement pour reprendre votre voiture; mais je ne peux pas encore m'en passer.

— Non, monsieur le général, tel n'est pas mon but, répondit Frédéric. Je viens implorer votre secours pour que vous m'aidiez à retrouver mon enfant qui a été emporté par vos soldats. Prenez pitié d'un malheureux père, d'une mère frappée d'une douleur mortelle; ils vous béniront jusqu'à leur dernière heure.

— Mes soldats ont emporté votre enfant? dit le général d'un ton incrédule. C'est impossible; qu'est-ce qu'ils feraient d'un enfant? Voyez-vous un de mes hommes marcher avec un enfant dans ses bras?

— Un soldat ou quelque autre personne de votre division, général. Mon enfant a disparu de ma maison pendant le pillage de notre village.

— Quelque autre personne? répéta le général en secouant la tête. Un de ces pillards ou de ces voleurs qui nous suivent comme un essaim de mouches parasites. En effet, c'est un vrai gibier de potence que cette engeance-là. Malheureusement nous en avons besoin. Qu'est-ce que mes hommes feraient de leur butin, s'ils ne pouvaient pas vendre immédiatement les objets les plus encombrants et les plus lourds? Ces brigands auraient volé votre enfant? C'est bien possible; l'année dernière, en Hollande, j'ai reçu deux fois des plaintes semblables... Attendez un moment, monsieur; vous avez été serviable pour moi, je veux également faire quelque chose pour vous. Si votre enfant se trouve ici, sous mes bannières, ou parmi la foule qui suit ma division, — chose dont je doute grandement, — nous saurons bien le découvrir. J'avais précisément l'intention de laisser reposer mes hommes ici, car la journée est terriblement chaude.

Il donna l'ordre de faire halte. Les soldats haletants se laissèrent tomber sur le bord de la route, les cavaliers mirent pied à terre, et tous cherchèrent sous l'ombrage des arbres un abri contre l'ardeur des rayons du soleil.

Pendant ce temps le général demanda à Frédéric quelque éclaircissement concernant la disparition de son enfant, et le signalement de celui-ci. Après les avoir obtenus, il dit à un officier qui se tenait à côté de lui, et qui avait écouté sans rien dire :

— Lieutenant, vous avez entendu la plainte de ce monsieur, n'est-ce pas? Conduisez-le partout où vous pensez qu'il aurait chance de retrouver son enfant, dans le cas où l'enfant aurait été emmené à la suite de notre corps d'armée. C'est un brave et digne bourgeois; prêtez-lui assistance, vous me ferez plaisir.

Frédéric confia les chevaux à la garde du domestique, et suivit l'officier. Ils passèrent devant le front des soldats assis ou couchés. Le lieutenant interrogea çà et là les sergents et les hommes au sujet d'un enfant qui aurait été enlevé pendant le pillage, mais personne ne put leur en donner aucune nouvelle, jusqu'à ce qu'enfin un soldat se mit à parler, — comme la femme que Frédéric avait rencontrée précédemment, — d'un enfant perdu qu'un de ses camarades de la troisième bannière avait porté sur son bras pendant une demi-heure. C'était probablement, d'après lui, l'enfant que le monsieur recherchait. Le cœur de Frédéric recommençait à battre d'espérance; mais il fut aussitôt désillussionné lorsqu'un autre soldat ajouta :

— Lieutenant, mon camarade se méprend. L'enfant perdu appartenait à la vivandière de la quatrième bannière. Voyez, elle est assise là-bas sous ce grand arbre, et elle tient l'enfant dans ses bras.

Frédéric regarda dans la direction indiquée, et l'espérance lui revint de nouveau, car l'enfant que la vivandière tenait serré contre sa poitrine avait les cheveux noirs, une robe blanche, et paraissait du même âge que la petite Rose... Oh! Dieu! si c'était elle pourtant, quelle joie!

Sans attendre le lieutenant qui avait peine à le suivre, il courut jusqu'à l'arbre désigné et voulut, frémissant d'impatience, prendre l'enfant des bras de la mère: mais elle, le prévenant, se leva précipitamment, et montra aussi le visage de la petite fille.

Frédéric chancela sur ses jambes et exprima par un cri rauque le désappointement et le désespoir qu'il éprouvait... Ce n'était pas sa petite fille!

Pendant que le lieutenant essayait de le consoler, un groupe de curieux s'attroupa, et l'on s'informa des causes de la grande affliction de ce bourgeois; le lieutenant leur fit connaître de quoi il s'agissait.

Parmi ces curieux attroupés il y avait une femme qui s'écria :

— Je sais de quoi il s'agit. Oui, oui, un enfant d'environ deux ans, une petite fille habillée de blanc...

— Oh! parlez, femme! dit Frédéric en tendant vers elle ses mains suppliantes. Si vous pouvez me faire retrouver mon enfant, je vous donne cent florins, plus même... tout ce que vous voudrez.

— Cent florins! répéta la femme. Hélas! pourquoi n'êtes-vous pas venu une heure plus tôt? Maintenant il est probablement trop tard. Qui peut dire où ces sales mendiants sont allés? Cette engeance-là ne sent pas les chemins battus.

— Pas tant de paroles, parlez! Que savez-vous? interrompit le lieutenant d'un ton impérieux.

— Je ne sais pas grand'chose, monsieur l'officier, répondit la femme. Peut-être une heure après que nous eûmes quitté le village de ce monsieur, j'étais restée un peu en arrière pour demander, dans une maison de paysan, un peu de lait pour mon petit garçon qui était indisposé. Comme je pressais le pas pour rejoindre la troupe, je vis assis au bord du chemin un couple de vilains mendiants qui avaient sans doute pris part au pillage, car l'homme avait à côté de lui un grand sac tout bourré; mais une autre chose attira mon attention : la femme, qui était entourée de trois ou quatre enfants sales et à demi-nus, portait sur le bras une petite fille dont les joues étaient pures comme le lait, qui était vêtue d'une longue robe blanche, et avait aux pieds de jolis souliers.

— Et pour ceinture un ruban bleu? s'écria l'avocat.

— Non, monsieur, mais les autres enfants jouaient avec cette ceinture.

— Oh! ciel, le doute n'est pas possible, c'est mon enfant! s'écria Frédéric, à moitié fou de joie.

— Où sont restés ces mendiants, ces voleurs, ces pillards? demanda le lieutenant.

— Ah! monsieur l'officier, voilà ce que je ne saurais dire. Comme ils remarquaient que je les regardais avec curiosité et avec étonnement, ils se sont levés et ont disparu dans un sentier que je reconnaîtrais facilement, car il longe une chapelle ombragée par un grand tilleul, et près de laquelle il y a un banc de bois.

— Je connais la chapelle, dit l'avocat. Venez, lieutenant, retournons auprès du général. Je vais remonter à cheval pour rejoindre les ravisseurs de mon enfant.

Il retraversa aussi rapidement que possible les rangs des soldats qui se reposaient, raconta en peu de mots au général ce qu'il avait appris, le remercia de son obligeance et monta à cheval.

— Si par hasard vous ne retrouviez pas aujourd'hui ceux qui vous ont volé votre enfant, lui dit encore le général, ne désespérez pas pour cela. Ces oiseaux de proie vont et viennent, mais ils reviennent toujours au même endroit, c'est-à-dire à la suite de l'armée. Je chargerai la vivandière qui vous a donné ces renseignements de m'avertir lorsqu'elle les verra reparaître, et je vous informerai par un messager de ce que j'aurai appris.

Frédéric remercia chaleureusement le général, puis il piqua des deux et reprit le chemin par lequel il était venu.

Il était plein de courage et de confiance, et un clair sourire illuminait son visage. En effet, il connaissait la chapelle au tilleul, et le chemin, ou plutôt le sentier qui y prend naissance. Quelle joie inexprimable pour sa pauvre Bernardine! Elle serait guérie aussitôt qu'elle pourrait serrer sur son cœur sa chère petite Rose saine et sauve... Et le bailli, comme il bénirait Dieu d'avoir sauvé sa petite fille, sa filleule adorée!

Il se demanda même s'il ne ferait pas bien d'envoyer directement son domestique à la maison pour porter à sa femme et à son beau-père la consolante nouvelle; mais il se ravisa en pensant que si, par malheur, il ne pouvait pas ramener Rose le soir même, la désolation pourrait être un coup mortel pour tous les deux.

Tout en réfléchissant ainsi, il activait la marche de son cheval, et lorsqu'il aperçut la chapelle au tilleul, il poussa un cri de joie.

Il ne s'y arrêta qu'un moment, sans descendre de cheval, et adressa une courte prière au ciel, puis il fit sentir de nouveau l'éperon à sa monture, qui s'élança au grand trop dans le chemin de traverse, à la poursuite des voleurs qui emportaient la petite Rose.

André s'efforça de faire comprendre à son maître qu'il n'était pas raisonnable de chevaucher d'une allure si rapide, les gens qu'ils cherchaient pouvaient être assis ou couchés derrière quelque buisson ou dans quelque fossé; il était donc prudent de regader attentivement dans toutes les directions; mais l'avocat qui croyait que chaque pas de son cheval le rapprochait de son enfant ne pouvait pas prendre assez d'empire sur lui-même pour modérer son allure.

Insensiblement son espérance s'amoindrit, et son esprit s'assombrit de nouveau. Depuis qu'ils avaient dit adieu au général, il s'était écoulé plus d'une heure, et déjà ils apercevaient dans le lointain, au-dessus des arbres, le clocher du prochain village qui commençait à se profiler dans le ciel. Et ils n'avaient pas rencontré âme qui vive.

— Si nous devons apprendre quelque chose de ces gens, monsieur, ce sera dans cette commune là-bas, dit le domestique. C'est Cruyshautem. Le chemin y aboutit, et ils ne peuvent avoir fait autrement que de traverser le village ou de s'y arrêter. Les habitants nous en donneront des nouvelles.

Cette réflexion releva un peu le courage de

Frédéric : il entra dans le village avec une certaine confiance, arrêta son cheval devant une auberge devant laquelle un faucon d'or prenait son vol sur une grande feuille de tôle peinte en noir, et demanda à l'hôtesse si elle n'avait pas vu passer une troupe de gens dont il lui fit la description.

Elle n'avait vu de toute la journée que des habitants du village, et quelques colporteurs et conducteurs de bétail parfaitement connus d'elle; mais il y avait encore un autre chemin qui reliait le village à la route d'Audenaerde vers Gand. Ce chemin aboutissait à la grande place vis-à-vis de la porte du *Lion noir;* là, peut-être, pourrait-on donner quelques renseignements au sujet du passage des gens que l'on cherchait.

L'avocat et son domestique mirent pied à terre et confièrent leurs chevaux aux soins d'un garçon d'écurie qui reçut l'ordre de les faire boire et de leur donner une mesure d'avoine.

Ils se dirigèrent à pied vers le *Lion noir*. Comme on ne put pas leur donner plus de renseignements qu'au *Faucon d'or* concernant l'objet de leurs recherches, ils allèrent de maison en maison pour interroger tout le monde, ce qui leur prit beaucoup de temps. Mais personne n'avait vu passer des gens dont le signalement répondît à celui des voleurs qu'ils poursuivaient.

Soupirant et la tête basse l'avocat se traîna de nouveau jusqu'au *Faucon d'or.*

— Hélas! faudra-t-il donc m'en retourner le cœur brisé, et sans rapporter aucune consolation à ma femme? s'écria-t-il en serrant les poings avec l'énergie du désespoir. Être convaincu que je ne suis séparé de mon enfant que par une distance d'une demi-lieue... craindre que chaque instant qui s'écoule ne m'en éloigne davantage; entendre ses cris de détresse... voir, dans son esprit, courir les ravisseurs... et se trouver impuissant! Ne rien pouvoir pour la pauvre petite créature, moi, son père! Situation terrible!

— Mais, monsieur, dit André, il est certain que ces méchantes gens se seront mis à l'abri dans les bois, ou auront pris quelque sentier détourné. Rebroussons chemin d'un pas rassuré et regardons bien attentivement. Probablement nous les retrouverons encore. Restez en selle, vous, monsieur, et conduisez les deux chevaux; moi, j'irai à pied, je battrai les taillis et les buissons, et regarderai partout si je ne les aperçois pas. Peut-être ont-ils laissé quelque part des traces de leur passage.

Le conseil du domestique fut suivi. Pendant des heures ils continuèrent leur recherche fiévreuse, parcoururent les bois, explorèrent les sentiers, jusqu'à ce que l'approche du soir qui les empêchait de voir clair les contraignît à cesser pour ce jour-là tous leurs efforts.

Complètement déçu dans la douce espérance qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment, Frédéric était à bout de courage et de forces. L'angoisse et le chagrin remplissaient son âme. Qu'allait-il dire à sa pauvre Bernardine et à son père le bailli? Cette question le terrifia et le fit frémir.

Lorsque André, remonté à cheval, se trouva de nouveau à côté de son maître dans le chemin enveloppé dans les ombres du soir, le serviteur compatissant essaya de consoler son maître. Ils savaient du moins que la petite Rosa était en vie, et qu'il ne lui était arrivé aucun mal. Les ravisseurs ne pouvaient pas être loin : en envoyant le lendemain des messagers dans toutes les directions, on ne pourrait manquer de les retrouver. Un homme et une femme à pied avec quatre enfants ne peuvent pas voyager bien vite, ni traverser le pays sans être remarqués, et M. le bailli disposait de tous les moyens nécessaires pour couvrir toute la contrée de messagers et d'explorateurs, à plusieurs lieues à la ronde.

L'avocat ne répondit aux consolations d'André que par un court remerciement. Porté par la nature de son esprit à envisager les choses du bon côté tant qu'il restait quelque espoir, il partageait en partie les prévisions rassurantes de son domestique, mais il pensait à sa femme malade, il se demandait ce qu'il pourrait bien lui dire pour lui épargner une douleur mortelle.

Enfin, lorsqu'ils rejoignirent la grand'route, il avait trouvé le moyen qu'il cherchait, et cela lui rendit un peu d'énergie. Il ordonna à André d'accélérer le pas de son cheval, et ils trottèrent pendant deux heures, sans échanger une parole, jusqu'au moment où ils approchèrent des premières maisons du village. Alors Frédéric retint sa monture et la mit au pas. Craignait-il que le bruit des fers battant le pavé n'émût trop vivement sa femme, ou avait-il peur lui-même de leur douloureuse entrevue?

Sur la place il descendit, donna à son domestique l'ordre de ramener sans bruit les chevaux à l'écurie, et se dirigea vers sa demeure.

Lorsqu'il entra dans la salle à manger sans être attendu, il y trouva sa femme assise dans un fauteuil à côté du bailli, la figure cachée dans son mouchoir, et pleurant silencieusement.

— Chère Dina... murmura-t-il.

A peine eut-elle entendu le son de sa voix qu'elle sauta sur ses pieds et courut toute joyeuse à sa rencontre. Mais, le voyant seul, elle poussa un cri d'angoisse, chancela sur ses jambes et s'affaissa dans ses bras, en s'écriant d'un ton plaintif :

— O Frédéric, où est mon enfant? mon père

m'a dit que vous alliez le chercher... et vous ne le rapportez pas ! Il est perdu, n'est-ce pas, pour toujours... mort peut-être ?

— Non, non, ayez bon espoir au contraire, Dina, répondit-il avec une joie feinte. Notre petite Rose vit; on ne lui a pas fait de mal. Je sais où elle est...

— Ciel ! est-il vrai ? exclama la jeune femme. Oh ! Dieu, soyez béni pour votre bonté, mon père, mon père, entendez-vous ? Frédéric sait où est notre petite Rose.

— Asseyons-nous, dit l'avocat, car je suis harassé et à bout de forces.

Bernardine et son père étaient suspendus à ses lèvres et le regardaient avec des battements de cœur, pendant qu'il leur racontait son retour à sa manière. Il leur dit à peu près toute la vérité, sauf qu'il termina son récit en affirmant que, par la méprise d'un paysan qui lui avait mal indiqué le chemin, il n'avait pas pu rejoindre ce jour-là les ravisseurs de l'enfant, mais que, par bonheur, il avait parlé vers le soir à quelqu'un qui les connaissait et qui les avait rencontrés avec l'enfant qu'ils avaient trouvé, à ce qu'ils prétendaient. Ils étaient, d'après leur propre dire, en route pour la commune de Baleghem, où ils demeuraient. Lorsque ce dernier renseignement lui fut donné il faisait presque noir, et les chevaux étaient si fatigués qu'il avait fallu les ramener à la maison, mais le lendemain, au point du jour, il emprunterait la voiture du brasseur et se rendrait à Baleghem pour chercher la petite. On lui avait affirmé que ces gens, quoique d'une mauvaise réputation, étaient incapables de faire du mal à un enfant. D'ailleurs, il emporterait des lettres de M. Halscamp pour le bailli de Baleghem. On pouvait donc être certain — c'était du moins la conviction exprimée par Frédéric — que, le lendemain, vers midi, il ramènerait la petite Rose saine et sauve dans les bras de sa mère.

Bernadine se sentait heureuse; elle embrassa son mari à plusieurs reprises pour le remercier de ces consolantes nouvelles. Le bailli lui-même, quoiqu'il restât encore très inquiet au fond, se montrait satisfait. Rose était vivante et en bonne santé : cela était certain, et cela était une preuve évidente de la bonté de Dieu.

Lorsqu'ils eurent causé ensemble pendant assez longtemps, se rassurant et s'encourageant les uns les autres, Frédéric manifesta le désir d'aller avec M. Halscamp dans son cabinet afin d'y écrire la lettre au bailli de Baleghem et d'arrêter d'avance les mesures à prendre pour le cas où, contre toute attente, les voleurs refuseraient de rendre immédiatement l'enfant.

Arrivé dans le cabinet du bailli, Frédéric avoua à son beau-père que, pour ne pas désespérer sa femme, il lui avait caché la partie la plus grave de la vérité. Puis il lui raconta tout ce qui s'était passé.

Le vieillard sentit son cœur se déchirer à ce douloureux récit. Il fondit en larmes, et déclara en gémissant qu'il conservait bien peu d'espoir de retrouver sa pauvre petite Rose.

Frédéric essaya de lui remonter le moral en lui disant qu'il avait tort de désespérer d'avance, attendu que, en suivant le sage conseil d'André, ils étaient à peu près certains de retrouver l'enfant. Le lendemain, dès l'aube, on enverrait dans toutes les directions des gens chargés de rechercher les voleurs et de découvrir où ils se trouvaient. Ce moyen réussirait probablement, il n'en doutait pas; mais, quoi qu'il en fût, ils devaient, pour Bernardine, feindre la plus grande tranquillité, sans cela elle courait le risque de retomber dans la fièvre nerveuse dont les soins empressés du médecin l'avaient heureusement tirée.

A la fin il réussit à rendre un peu de confiance au vieillard. Après s'être réconfortés l'un l'autre dans l'accomplissement de leur pénible devoir, ils retournèrent auprès de Bernardine, calmes et tranquilles en apparence.

V

Le lendemain, de bon matin, tous les serviteurs du baillage, ainsi qu'une dizaine d'amis dévoués étaient réunis dans la maison du bailli pour lui prêter leur aide dans la recherche de sa petite-fille.

Après avoir reçu les instructions nécessaires, ils partirent, chacun dans une direction différente, de telle sorte que pas un seul village, à plusieurs lieues à la ronde, ne restât inexploré. Le sentiment général était qu'avant la fin de la journée l'enfant serait infailliblement retrouvée. Dans tous les cas, s'il était nécessaire, ils continueraient leurs recherches jusqu'à la tombée de la nuit.

Comme madame Bakeland paraissait n'être plus en danger et se montrait pleine de courage, Frédéric résolut de la confier à la garde et aux soins de son père et de retourner avec son domestique à la chapelle au tilleul, afin de reprendre à cet endroit le chemin de Cruyshautem et de découvrir, s'il était possible, la trace des ravisseurs.

Pendant la plus grande partie de la journée, Bernardine resta pleine de confiance, et elle attendait à chaque instant l'heureuse nouvelle du retour de son enfant. Le bailli lui-même s'était laissé entraîner par l'espérance générale. Tous deux parlaient avec enthousiasme de la joie qu'ils ressenti-

raient en revoyant la chère enfant et en la serrant sur leur cœur.

Mais à mesure que le soleil descendait vers le couchant et que quelques-uns des messagers envoyés à la recherche revinrent avec des nouvelles incertaines, ou même sans nouvelles, leur confiance commença à diminuer, et l'inquiétude reprit le dessus.

Les autres serviteurs et amis rentrèrent les uns après les autres, annonçant que leurs démarches avaient été infructueuses. Frédéric seul restait encore dehors; cette circonstance fournit au bailli l'occasion de soutenir le courage défaillant de sa malheureuse fille.

Mais, lorsque Frédéric lui-même, pâle d'épuisement et d'incertitude, revint sans sa fille et sans autres nouvelles qu'un faible espoir de mieux réussir dans les efforts qu'il tenterait le lendemain, sa femme fondit en larmes et fit retentir la maison du bruit de ses gémissements.

Pendant longtemps, l'avocat essaya de la consoler et de la tranquilliser. Lui-même était complètement découragé; les plaintes déchirantes de Bernardine lui faisaient saigner le cœur, mais le sentiment du devoir lui donnait la force de cacher sa mortelle affliction.

Le bailli qui, d'abord, s'était fait violence pour suivre cet exemple, finit par succomber sous le poids de sa douleur; il se laissa tomber sur un siége avec un cri de désespoir, cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Frédéric alla de l'un à l'autre, s'efforçant de les consoler par de douces paroles, et de faire luire une lueur d'espérance dans leur esprit, mais tous ces efforts restèrent infructueux: il n'obtint pour réponse que des sanglots et un déluge de larmes.

Ne sachant plus que faire, il s'approcha de sa femme et lui murmura à l'oreille avec une expression presque sévère :

— Dina, ma chère Dina, reconnaissez votre devoir, voyez votre pauvre père, il est pâle, il tremble, la fièvre le brûle. Votre désolation, votre désespoir brisent son courage. Tout espoir n'est pas perdu; demain je me remettrai en route; j'enverrai dans toute la Flandre plus de gens encore qu'aujourd'hui pour continuer lés recherches. O Dina, ayez pitié de votre père; montrez un peu de confiance dans la bonté de Dieu.

La jeune femme poussa un cri de frayeur, essuya ses larmes, et se leva. Elle s'approcha du bailli, et lui dit en lui jetant les bras autour du cou :

— Allons, mon cher père, ne vous désolez pas ainsi : cessez de pleurer. Nous avons tort de nous abandonner ainsi au désespoir, comme si nous étions certains de ne plus jamais revoir notre petite Rose. Qui nous dit qu'on ne la retrouvera pas demain ou après-demain? N'est-on pas averti dans tous les villages, même plus loin que les ravisseurs ne peuvent avoir porté l'enfant? Les recherches ne sont commencées que depuis un jour et nous perdrions toute espérance? Soyez raisonnable, mon bon père; je suis mère, et pourtant, voyez, je ne doute pas encore de la miséricorde de Dieu. Pourquoi donc désespéreriez-vous?

Le bailli regarda sa fille; il surprit sur ses lèvres un clair sourire, expression sincère de l'espérance qui était rentrée dans son cœur par l'effet de ses propres paroles.

— O chère Dina, s'écria-t-il, merci, merci! Oui, donnez-nous du courage, rendez-nous la confiance; vous seule en avez le pouvoir et nous en avons tant besoin pour ne pas succomber sous le poids de notre douleur.

Et il serra sa fille sur son cœur dans une douce et paternelle étreinte.

C'est ainsi qu'ils passèrent toute la soirée à se consoler les uns les autres, et cette lutte courageuse contre le doute eut du moins pour eux ce résultat heureux qu'ils allèrent prendre du repos avec le ferme espoir de revoir le lendemain l'enfant dont la disparition leur causait de si cruelles alarmes.

Cependant, la journée du lendemain et bien d'autres encore s'écoulèrent sans apporter, au sujet des ravisseurs de la petite Rose, d'autres nouvelles que des bruits contradictoires sans aucune consistance.

Le bailli fit annoncer dans toutes les villes de la Hollande et du nord de la France qu'il payerait une somme de cinq mille florins à la personne qui pourrait le mettre sur la trace de l'enfant volé. A cette annonce était joint le signalement complet de l'enfant, avec cette particularité qu'elle avait sur le sommet de la tête une place chauve en forme d'étoile.

De tous côtés ils reçurent une quantité de lettres envoyées par des personnes qui croyaient avoir vu les ravisseurs avec l'enfant et qui indiquaient le moyen de les retrouver. Quoiqu'ils fussent bien des fois déçus, Frédéric et ses émissaires ne cessaient d'explorer les villes et les villages où les donneurs de renseignements prétendaient qu'on trouverait la trace de l'enfant volé. Mais toujours en vain. Et cependant ils ne perdaient pas l'espoir.

Longtemps avant ce silence de mauvaise augure, Dina et son père, et Frédéric lui-même, avaient renoncé à toute espérance. S'ils pleuraient souvent la perte de leur enfant adorée, ils ne laissaient couler leurs larmes que quand ils étaient seuls... Et pourtant leur souffrance était cruelle, et le douloureux souvenir de la petite Rose occupait seul leurs pensées.

Dans la crainte de s'affliger l'un l'autre par l'épanchement de leur douleur, ils gardaient une attitude singulièrement réservée qui leur fit atteindre le but qu'ils avaient en vue. Dans la maison de M. Halscamp tout le monde se tenait comme si l'on s'efforçait d'oublier le malheur qui y était advenu. On n'y parlait plus de Rose; on n'y disait presque rien ; les domestiques eux-même restaient silencieux. On n'y souriait plus; les visages étaient mornes et tristes; mais il y avait comme un commun accord pour dissimuler cette tristesse et pour faire silence autour de ce deuil.

Plus d'une fois, Frédéric s'était révolté contre cette conduite qui lui paraissait déraisonnable; mais chaque fois qu'il avait parlé de Rose, il avait provoqué chez Bernardine des crises terribles : cris de désespoir, torrents de larmes, attaques de nerfs suivies d'abattement et d'une indisposition qui avait duré plusieurs jours.

Il y avait donc renoncé, convaincu que le temps seul pouvait adoucir la peine de ce pauvre cœur brisé, et qu'il était imprudent de rouvrir, même par des épanchements réciproques, cette plaie toujours saignante. Tel était également le sentiment du bailli.

Ils restèrent donc tous les trois fidèles à l'accord tacite qui s'était établi entre eux de ne plus parler de la petite Rose, et la maison de M. Halscamp, où régnaient autrefois le contentement et la gaieté, ressemblait maintenant à un tombeau habité par des spectres vivants.

Tous s'acquittaient néanmoins des devoirs de leur état. Le bailli siégeait au tribunal du bailliage et jugeait les contrevenants et les voleurs; l'avocat lui prêtait son aide, tenait ses écritures et soignait l'administration des biens de l'abbaye; Bernardine dirigeait le ménage — avec une distraction constante, sans doute — mais assez cependant pour ne pas se rendre ostensiblement coupable de négligence.

Peut-être était-ce à la vieille servante Catherine que l'on était redevable de la marche régulière des affaires du ménage. Catherine, en effet, qui, à la prière de l'avocat, ne quittait presque pas sa maîtresse savait parfaitement que son esprit, toujours occupé de l'enfant perdu, n'était plus assez maître de lui-même pour songer à tous les petits détails du service de la maison, et la bonne femme agissait à sa place et en apparence par son ordre pour ne pas laisser soupçonner l'insuffisance de sa maîtresse.

Cette triste situation dura fort longtemps sans qu'aucun événement vînt la modifier.

Frédéric, à la vérité, n'avait pas cessé définitivement ses recherches. De temps en temps il se remettait en voyage, et une fois même il était allé au delà de Paris; mais on fit croire à Bernardine que son voyage avait pour objet le soin des intérêts de l'abbaye de Saint-Pierre. Quant au bailli, il avait, depuis une couple d'années, renoncé à tout espoir de retrouver sa petite-fille.

Vers ce même temps, il commença à se manifester dans l'état mental de Bernardine certains symptômes alarmants qui causèrent de vives inquiétudes à son père et à Frédéric, bien qu'ils n'osassent pas se communiquer leurs craintes l'un à l'autre.

Pendant les derniers mois, Bernardine avait sensiblement et rapidement maigri... Un matin qu'elle était restée au lit plus tard que de coutume, elle entra dans la salle à manger en courant, les yeux brillants, et en poussant des exclamations de joie. Elle avait vu Rose, s'écriait-elle, et l'enfant lui avait promis de revenir auprès d'elle sous peu, pour ne plus la quitter.

Effrayés d'une exaltation qui ressemblait à un égarement des sens, l'avocat et le bailli s'efforcèrent de la convaincre doucement, et avec mille précautions, qu'elle avait tort de se laisser émouvoir à ce point par un vain rêve.

Ils n'y parvinrent qu'avec peine, car Bernardine lutta d'abord contre la désillusion, mais elle avait encore assez de raison pour comprendre qu'en effet elle avait été le jouet d'une illusion décevante. Au moment où cette triste lumière pénétra dans son esprit, elle poussa un cri de désespoir et fondit en larmes.

Après avoir épanché la douleur qu'elle ressentait de cette déception, elle reprit, du moins en apparence, son calme habituel. Cependant un changement radical s'était fait en elle. Quelque temps après la perte de son enfant, elle avait caché avec le plus grand soin tout ce qui avait appartenu à Rose. Elle sentait bien, par ce qu'elle éprouvait elle-même, que la vue de ces objets pouvait causer à son père et à son mari une émotion pénible, et elle voulait épargner la tristesse de ces souvenirs. Mais depuis son rêve elle avait tiré de son armoire les vêtements de sa fille, ses jouets, son berceau, et elle les avait rangés dans sa chambre, à l'endroit même où ils se trouvaient dans la fatale journée où l'enfant avait disparu.

Elle se tenait maintenant presque constamment assise dans cette chambre, les yeux fixés sur le berceau, ou bien elle prenait et retournait dans ses mains les vêtements et les jouets de sa fille, et alors un étrange sourire, plein de joie et d'espérance, illuminait sa physionomie. Parfois elle levait les mains au ciel en priant, et la vieille servante croyait comprendre aux paroles indistinctes qui s'échappaient de ses lèvres qu'elle avait encore foi dans la réalité de son rêve et qu'elle priait Dieu de hâter le retour de son enfant.

Catherine essaya bien d'abord, comme avaient fait Frédéric et le bailli, de ramener l'esprit de la mère à une perception plus nette des choses, et de la décider à serrer de nouveau ces tristes reliques; mais le moindre mot à ce sujet lui causait tant de chagrin que l'on résolut de commun accord de laisser la pauvre mère à ses illusions, qui adoucissaient manifestement sa douleur.

Lorsque M. Halscamp et Frédéric étaient seuls, ils se communiquaient, en déplorant l'amertume de leur sort, les inquiétudes que leur inspirait la situation d'esprit de madame Bakeland. Était-elle même menacée d'aliénation mentale? Hélas, après la perte de Rose, peut-être auraient-ils à pleurer encore sur la perte morale de la pauvre Bernardine... Ils espéraient cependant encore que ce dernier malheur leur serait épargné. En effet, si la jeune femme paraissait être continuellement sous l'empire d'un rêve en ce qui concerne les souvenirs de l'enfant qui lui avait été volé, en toute autre chose elle jouissait de toute sa lucidité d'esprit, et, une fois hors de la chambre où se trouvaient les vêtements et les jouets de sa fille, elle ne manifestait qu'une profonde et calme tristesse.

Le docteur, consulté depuis longtemps, avait exprimé l'opinion qu'on ne pouvait espérer aucune amélioration dans l'état mental de madame Bakeland aussi longtemps que l'on n'aurait pas dérobé à ses yeux les objets qui avaient appartenu à Rose; mais tous les efforts tentés pour exécuter cette prescription étaient restés infructueux et avaient fait à la pauvre mère plus de mal que de bien.

Ce que voyant, le médecin résolut d'essayer d'autres moyens. Depuis bien des mois, Bernardine ne sortait plus de sa maison si ce n'est pour aller à l'église; elle passait dans sa chambre toutes les autres heures de sa triste vie. Le médecin était d'avis qu'il fallait l'amener, de gré ou de force, à prendre quelques distractions, en la conduisant à la promenade à pied ou en voiture, ou en visite chez des amis et des connaissances, afin de détourner sa pensée de cette sorte d'obsession dont la continuité menaçait de lui troubler l'esprit.

M. Bakeland ne réussit qu'à grand'peine à lui faire quitter sa chambre, ne fût-ce que pendant une demi-heure. C'est seulement lorsque Frédéric, les larmes aux yeux, la supplia de lui donner cette preuve d'affection qui devait, disait-il, la sauver d'un désespoir mortel, qu'elle se montra disposée à déférer à son désir.

Dès le lendemain, Frédéric la mena en voiture découverte au village voisin, où demeuraient quelques-uns de leurs parents. C'était à la fin du mois de mai. Le ciel était bleu, le soleil doux et chaud; les prés étaient étoilés de mille fleurs. Les oiseaux chantaient dans la verdure nouvelle : la journée était magnifique; Bernardine ne paraissait pas insensible à la beauté de la nature rajeunie; elle était d'une humeur charmante, et ses réponses étaient si raisonnables et si justes, que l'avocat rendit grâce au ciel qui leur avait fait découvrir le véritable moyen de préserver sa chère femme d'un sort affreux.

Cette première promenade se passa parfaitement bien, et madame Bakeland en parut très satisfaite. Aussi, lorsque son mari la pria ensuite de profiter des belles journées du printemps pour faire des visites et de petites excursions, elle ne fit aucune objection, et répondit même qu'elle prendrait plaisir à aller avec lui se promener au grand air.

Avec quel plaisir et quelle joie Frédéric raconta au bailli l'excellente influence que cette petite excursion avait exercée sur l'esprit de Bernadine! Comme ils s'applaudirent de ce résultat, qui leur permettait d'espérer la guérison de leur chère malade!

Mais les charmes de la belle nature ne devaient pas continuer pendant longtemps à exercer la même influence salutaire sur l'esprit troublé de la pauvre jeune femme. En effet, au bout de quelques semaines, elle s'y montra presque insensible, et sembla prête à retomber dans son penchant pour la solitude et pour ses fatales rêveries. Heureusement il se produisit dans le cours des événements un changement qui allait apporter un peu de variété dans la monotonie de leur village ordinairement si paisible.

La guerre était finie. A la fin de l'année précédente, les puissances belligérantes avaient conclu la paix à Nimègue et immédiatement le commerce et l'industrie avaient pris un nouvel essor et un développement considérable.

Dans deux ou trois semaines on devait célébrer la kermesse du village, avec la foire annuelle. On s'attendait à voir beaucoup de tentes et de baraques, des escamoteurs, des saltimbanques, des montreurs de curiosités, des marchands et des boutiques de toute espèce; spectacles et distractions dont on se promettait d'autant plus de plaisir qu'on en avait été complètement privé pendant les longues années de guerre.

Le bailli et son gendre attendaient avec plus d'impatience encore que les autres habitants de la commune l'arrivée du jour de la kermesse. Ils espéraient avec raison que toutes ces choses amusantes, les pantomimes et les farces des bateleurs, la musique, l'animation de la foule, les cortèges, etc., feraient par leur nouveauté, une heureuse diversion sur l'esprit de Bernardine et parviendraient peut-être à la tirer de l'état de marasme où elle était retombée.



Ils virent madame Bakeland s'élancer en avant. (Page 29.)

Enfin, le jour approcha. De tous côtés affluèrent des voitures, des chariots chargés de charpentes, de tréteaux, de toiles, de chevaux et de marchandises diverses. On construisit sur le pré du tir à l'arbalète, près de la place, deux rangées de baraques, de tentes, d'échoppes et de boutiques : on sciait, on clouait, on martelait, on criait, on chantait, et, au milieu des travailleurs de tous pays et de toute race, les villageois se promenaient curieusement, et jouissaient par avance des plaisirs que leur promettaient tous ces préparatifs.

Frédéric ne négligea pas de conduire deux ou trois fois sa femme sur le champ de foire, pour la faire jouir de ce curieux spectacle. Elle parut y trouver grand plaisir.

Que serait-ce donc le lendemain, dimanche, lorsque, à l'issue de la grand'messe, aurait lieu l'ouverture solennelle de la foire? M. Bakeland ne manquerait pas d'y être avec Bernardine, et le bailli, et même la vieille Catherine, au milieu du vacarme assourdissant des tambours, des grosses caisses, des clarinettes et des trombones, des cris des arracheurs de dents, des boniments des saltimbanques, des baladins et des faiseurs de tours. Ils entreraient même dans les principales baraques pour voir de près tout ce qu'on offrait à l'admiration des curieux et des badauds.

VI

C'était un dimanche.

Une tranquillité profonde, une saisissante solitude régnait dans le village. Sur la grand'place on n'apercevait pas d'autres créatures vivantes que quelques bandes de pigeons occupés à picorer les grains de blé perdus devant la porte des maisons, et deux ou trois chiens, étendus, la

langue pendante, à l'ombre des tilleuls touffus... Et cependant midi ne devait pas être loin, car le soleil brûlant dardait ses rayons d'aplomb du haut du ciel bleu.

Un peu plus loin, à l'est de la grand'place, on trouvait l'explication de ce silence général. Plus de cent personnes, des hommes pour la plupart, s'y tenaient debout devant le porche de l'église, le chapeau à la main et la tête profondément baissée. Probablement tous ces gens-là n'avaient pas trouvé place dans l'église, ou bien, suivant l'ancienne et mauvaise habitude, ils se tenaient dans le cimetière pour entendre la messe.

Ils montraient cependant une piété sincère, s'agenouillant et se frappant la poitrine lorsque la clochette tintait, annonçant les péripéties du saint sacrifice, absolument comme s'ils pouvaient voir le prêtre à l'autel.

Deux ou trois jeunes gens seulement paraissaient distraits et s'approchaient de temps en temps du mur d'enceinte du cimetière pour jeter un regard de curiosité et de convoitise sur le champ de foire et sur les baraques, les tentes et les boutiques qui remplissaient le pré des Arbalétriers.

Ce qu'ils y voyaient n'était pas de nature à modérer leur impatience. Devant toutes les tentes des saltimbanques, équilibristes, bateleurs, escamoteurs, sorciers et montreurs de curiosités se tenaient des arlequins, des pierrots, des pîtres, des paillasses, des hommes sauvages, des hercules, tenant en main les baguettes de leurs tambours, ou les lèvres appliquées à l'embouchure de leurs trompettes, n'attendant que le premier signal de la cloche pour faire raisonner dans les airs le fracas de leur musique endiablée.

Déjà les propriétaires des centaines de boutiques commençaient à défaire la toile qui fermait leurs comptoires. Car tout devait rester fermé, aucun objet ne pouvait être offert en vente avant la fin de la grand'messe; mais elle tirait à sa fin.

En effet, la grande cloche de l'église commença à tinter à coups précipités; une foule nombreuse et empressée sortit à grand flots du temple et du cimetière et se dirigea vers le champ des Arbalétriers, d'où s'élevait un tintammarre qui faisait songer aux trompettes du Jugement dernier, ces fameuses trompettes qui, dit-on, auront une sonorité à réveiller les morts.

Parmi les habitants notables qui sortirent les derniers de l'église se trouvaient Frédéric Bakeland et sa femme, leur père le bailli, et Catherine leur vieille servante. Eux aussi étaient impatients et curieux de voir le spectacle le qui les attendait, mais par convenance ils marchaient lentement derrière le flot tumultueux des villageois.

— Quelle heureuse journée, après tant de misères! dit Frédéric à sa femme en lui serrant tendrement le bras sous le sien. Et le bon Dieu favorise notre foire par le plus beau temps du monde. Voyez comme les gens sont gais et joyeux! Cela vous fera plaisir aussi, n'est-ce pas, ma chère Dina, de voir toutes ces choses curieuses, et les tours de ces acrobates et de ces bohémiens?

— Oui, oui, beaucoup de plaisir, répondit-elle tranquillement d'un air rêveur. Voyez là-bas, Frédéric, ces petits garçons et ces petites filles, comme ils sautent et dansent en mesure au son du tambour! Ah! si notre chère Rosette avait pu assister à cette kermesse!...

» Elle doit bien avoir sept ans maintenant, n'est-ce pas? Comme elle serait heureuse de danser entre nous deux! mais, hélas! hélas!...

L'avocat était accoutumé à ces souvenirs sans cesse renaissants surtout lorsque sa femme voyait des enfants qui par leur âge ou par leur costume pouvaient ressembler plus où moins à la petite fille qu'elle avait perdue; mais il savait également, par expérience, qu'il était prudent de ne pas donner d'aliment à ces émotions maladives. Il fit donc semblant de ne pas avoir entendu les dernières paroles de sa femme et reprit, en apparence avec la même gaieté :

— Il y a beaucoup de faiseurs de tours et d'escamoteurs habiles, Dina. Il y a aussi une grande tente avec des figures de cire, où l'on voit, entre autre grand personnages, la famille royale de France en grandeur naturelle. Si cela vous est agréable, nous entrerons dans les tentes pour tout voir de près.

— Oui, Frédéric, je le veux bien. Venez vite : voyez là-bas cette petite fille qui danse si légèrement à la corde! On dirait d'un petit ange avec des ailes.

— Elle représente le petit Cupidon.

— Entrons dans cette tente, Frédéric. C'est ainsi que maintenant notre pauvre Rose...

— Non, pas ce matin, Dina, il y a trop de monde... Vous comprenez bien, ma chère, qu'il ne sied pas que nous nous laissions pousser et bousculer par cette foule pressée. Plus tard, dans l'après-midi, ou demain, quand l'affluence aura diminué.

— Oui, Frédéric, c'est bien. Cet après midi, ou demain.

Ils étaient arrivés sur le champ de foire et s'approchaient des tentes devant lesquelles les villageois, la bouche béante, s'entassaient en rangs serrés.

Le bailli se plaça à côté de sa fille, sans doute dans l'intention de la préserver, par sa seule présence, contre toute bousculade. Et, en effet, partout où il se montrait avec sa famille, les paysans

ôtaient leur chapeau et s'écartaient pour lui laisser le passage libre.

Ils s'arrêtèrent pendant quelques minutes devant les tréteaux d'une tente à regarder une paillasse, une jeune fille et une vieille femme qui représentait une espèce de farce consistant uniquement en une distribution non interrompue de taloches retentissantes et en une succession d'épouvantables grimaces. Les paysans suivaient cette bouffonnerie avec une attention qui leur faisait ouvrir des bouches énormes, et ils poussaient de formidables éclats de rire chaque fois que le paillasse, en réponse à quelque grosse bêtise, recevait un nouveau soufflet.

Frédéric Bakeland ne regardait pas les saltimbanques; il ne quittait pas des yeux le visage de sa femme et épiait anxieusement sur ces traits l'impression que cet amusant spectacle produisait sur son esprit. Elle paraissait y prêter une attention soutenue; une fois même elle avait ri; oui, réellement et franchement ri. Cela suffisait pour réjouir Frédéric au fond du cœur, et pour lui faire espérer que sa femme trouverait dans les distractions et les plaisirs de la kermesse, sinon la guérison de son mal, du moins une trêve au chagrin secret de son âme.

Ils allèrent plus loin et s'arrêtèrent encore devant quelques autres tentes. Le bailli, et même Catherine, la vieille servante, unissaient leurs efforts à ceux de l'avocat pour disposer madame Bakeland à la gaieté, et mettaient tout en œuvre pour attirer son attention sur tout ce qu'il y avait à voir de drôle ou de curieux. Ils croyaient y avoir réussi, du moins en partie, et s'en applaudissaient tout bas. A la vérité la jeune femme, toujours rêveuse, ne disait pas grand'chose, mais elle paraissait contente, et de temps en temps un fugitif sourire éclairait son pâle visage.

Ils s'approchèrent d'une tente devant laquelle deux enfants, un garçon et une fille, exécutaient les tours les plus surprenants. Ils marchaient sur les mains et les pieds, le ventre et la poitrine en l'air, faisaient le poirier, ou ramassaient par terre, avec leurs lèvres, une pièce de monnaie placée contre leurs talons, en renversant complètement leur corps en arrière; en un mot ils étaient tout à fait désarticulés, et les paysans murmuraient que, dès leur plus tendre enfance, on avait rompu l'épine dorsale à ces pauvre petits, comme ils croyaient réellement que les acrobates ont coutume de faire.

Il vint un moment où les petits faiseurs de tours, fatigués et haletants, se laissèrent tomber sur un banc, ou du moins donnèrent des signes non équivoques d'épuisement; mais alors un homme de grande taille sortit de derrière la toile, et cet homme, en leur adressant d'un ton rude un tas de reproches, prit de chaque main un des enfants par les reins, les secoua et les éleva en l'air. Eux, feignant de crier au secours, se tordirent autour de ses bras, et se livrèrent à des contorsions invraisemblables qui les rendaient pareils à des animaux difformes beaucoup plus qu'à des créatures humaines.

Madame Bakeland, qui jusque-là avait assisté à ce spectacle, immobile et avec une émotion croissante, saisit tout à coup la main de son mari, l'entraîna loin de la tente et murmura avec indignation.

— Venez, allons-nous-en bien vite; je ne peux pas voir plus longtemps maltraiter si cruellement de malheureux enfants! Dieu punira ces gens sans cœur de leur inhumanité.

— Mais, ma chère Dina, dit l'avocat avec un rire rassurant, la colère de cette homme est feinte, et les enfants prennent sans doute plaisir à ce singulier exercice.

— Plaisir? Ah! si vous étiez femme, si vous étiez mère, vous ne me parleriez pas ainsi. Pauvres petits martyrs, à peine mis au monde et déjà si malheureux!

— Allons, Dina, vous vous méprenez, ma fille, interrompit le bailli. Ces enfants font la même chose toute l'année et à toutes les foires. Leur sort n'est pas assurément digne d'envie, mais c'est leur gagne-pain, et ils n'en souhaitent probablement pas un meilleur. Pourquoi vous laisser agiter ainsi par ces exhibitions foraines, très ordinaires en somme?

Après un mouvement de silence, la jeune femme secoua la tête et répondit :

— Pourquoi, mon père?

— Oui pourquoi?

— Ne le comprenez-vous pas? Personne de vous ne pense-t-il donc plus à notre petite Rose? Si elle était tombée entre les mains de pareilles gens! Si on lui avait rompu les membres, et qu'à force d'injures et de coups... Dieu du ciel!... qui sait si cette malheureuse petite fille n'est pas notre Rosette elle-même?

Et elle fit un mouvement comme pour retourner vers la tente.

— Oh! ma bonne Dina, excusez-moi, dit l'avocat d'un ton suppliant en la retenant. Chassez ces tristes illusions de votre esprit. Votre Rosette a les yeux et les cheveux noirs; les yeux de ces enfants sont bleus, et leurs cheveux blonds. Ne l'avez-vous pas remarqué?

— Oui, vous avez raison, Frédéric; mon cerveau est troublé, dit-elle en soupirant, d'un air consterné. J'ai toujours Rose devant les yeux... On dirait parfois, n'est-ce pas, que je deviens folle?...

mais c'est passé maintenant; n'y pensons plus.

— Vous tremblez, vous êtes indisposée, Dina? Voulez-vous que nous retournions à la maison? demanda son père.

Frédéric secoua la tête en signe de désapprobation, ce qui fit comprendre au bailli qu'il avait le dessein de ne pas donner satisfaction immédiate aux variations d'humeur et aux illusions de la malade. On devait au contraire résister.

La jeune femme, comme si elle n'avait pas entendu la conversation de son père, marcha en avant jusque près d'un carrousel, et s'arrêta, le regard fixé sur les enfants qui, assis sur les chevaux de bois, tournaient devant elle avec une rapidité vertigineuse.

Le bailli et son beau-fils ne la troublèrent pas dans cette contemplation, quoiqu'ils redoutassent que la vue de ces enfants joyeux ne troublât profondément encore l'esprit de la pauvre femme : ils étaient devenus tristes et craintifs. La vieille Catherine, seule, eut encore le courage d'arracher de là sa maîtresse, en lui disant qu'il y avait un peu plus loin quelque chose de très intéressant à voir : des statues qui dansaient en mesure au son de la musique, comme des personnes vivantes.

La jeune femme se laissa conduire sans résistance dans la direction indiquée ; son père et son mari la suivirent.

Ils arrivèrent près de la baraque des figures de cire, devant laquelle trois figures de grandeur naturelle, un paysan, une femme paysanne et un vieux monsieur, dansaient et sautaient d'une façon comique au son d'un orgue qui faisait un tapage formidable.

L'homme qui faisait le boniment à la porte pour attirer le monde criait de toute la force de ses poumons :

— Chers spectateurs, citadins et villageois, bourgeois et paysans, entrez, entrez, suivez le monde : cinq sous les premières places, trois sous les secondes places !... Vous admirerez ici les œuvres d'un artiste célèbre dans le monde entier, qui a passé trente ans de sa vie à créer et à mettre sur pied ce que vous pouvez voir pour cinq et même pour trois misérables sous. Trois sous, mesdames et messieurs, rien que trois sous pour voir toute la famille royale de France; Mahomed, le sultan des Turcs; Montézuma, prince des Incas; l'empereur de la Chine, et plusieurs autres princes régnants. Puis le grand empereur Charles-Quint dans le monastère de Saint-Just; Marie-Madeleine; Judith et Holopherne; Esther et Mardochée; l'assassinat d'Henri IV par Ravaillac, et beaucoup d'autres choses trop longues à détailler; tout cela représenté en personnages de grandeur naturelle, si artistement imités qu'on jurerait qu'ils sont vivants. Oui, suivant les témoignages mêmes de toutes les têtes couronnées de l'Europe qui ont bien voulu honorer ces chefs-d'œuvre de leur admiration, l'artiste a dépassé la nature... Entrez, messieurs et dames, assurez-vous par vos propres yeux de la vérité de mes paroles. Cinq sous les premières, trois sous les secondes ! rien que trois sous. Il faudrait vraiment ne pas avoir trois sous dans sa poche. Dépêchez-vous, l'explication commence. Entrez, messieurs et dames, entrez, suivez le monde; les premiers venus sont les mieux placés.

Le bailli, après s'être consulté tout bas avec Frédéric, demanda à sa fille si elle n'avait pas envie de voir les figures de cire.

— Oui, mon père, je veux bien, répondit-elle.

— Mais vous devez vous tenir ferme, et ne pas vous laisser émouvoir, Dina.

— Ah ! mon père? Est-que je ne sais pas que ce sont des figures inanimées, de grandes poupées, faites de bois et de cire.

Cette réponse sensée réjouit le bailli et l'avocat. Ils prirent leurs places et entrèrent dans l'intérieur.

La longue baraque était, sur une de ses faces, divisée en compartiments, afin qu'on ne pût pas voir toutes les figures à la fois. L'autre partie servait de promenoir aux spectateurs qui, en ce moment, se pressaient devant le premier compartiment, afin de ne rien perdre des explications annoncées.

— Mesdames et messieurs, criait le propriétaire du cabinet, tandis qu'il montrait successivement les figures de cire du bout d'une longue baguette, ici vivent, ici respirent devant vos yeux les principales têtes couronnées de l'Europe, notamment : Sa Majesté Louis XIV, son épouse la reine Marie-Thérèse, infante d'Espagne.... Son Altesse le dauphin Philippe de France, leur fils... A côté d'eux, vous voyez l'empereur romain, Léopold d'Autriche; le roi d'Espagne.... le roi d'Angleterre.... le Stadhouder de Hollande.... Ce monarque de grande taille, coiffé d'un turban et tenant en mains ce sabre recourbé qu'on appelle un cimeterre, c'est Mahomet, le sultan des Turcs... et l'homme couvert de pelleteries, avec sa longue barbe hérissée, n'est autre que Théodore, le czar de Moscovie... Derrière lui, ce personnage à figure jaune, vêtu d'une longue robe de satin de la même couleur, et qui a une longue tresse de cheveux noirs descendant jusque sur les talons, c'est Hoang-ho, l'empereur de la Chine, autrement dit le Fils du Soleil.

— N'est-ce pas, Dina, que ces figures sont belles et artistement faites? murmura Frédéric à l'oreille de sa femme.

— Oui, on serait tenté de croire qu'elles vivent, répondit-elle. J'ose à peine les regarder, tant leurs yeux brillants me font d'impression !... Mais l'explication dure trop longtemps et me rend impatiente.

— L'homme a fini, Dina. Au deuxième compartiment maintenant. Ce sera quelque chose de nouveau.

En effet, le propriétaire du cabinet alla plus loin et cria :

— Le jugement de Salomon!

On voyait le roi des Juifs assis sur son trône. Devant lui le bourreau était debout. De sa main gauche il tenait par un pied un enfant nu, tandis que de sa main droite il brandissait son glaive prêt à couper l'enfant en deux. Deux femmes, dans des attitudes diverses, assistaient à cet effrayant spectacle. L'une de ces femmes était agenouillée et tendait vers le roi ses mains suppliantes. Son visage exprimait avec tant de vérité ses angoisses maternelles et ses yeux rougis par les larmes avaient un regard si touchant, qu'on ne pouvait la contempler sans être ému de pitié jusqu'au fond du cœur.

Madame Bakeland fit un pas en arrière et se mit à trembler de tous ses membres. Elle avait le regard fixé, cloué au sol et n'écoutait ni les paroles rassurantes de son mari, ni les explications du propriétaire de la baraque. A peine, lorsque celui-ci passa au troisième compatiment en criant : « La dernière scène! » prêta-t-elle son attention au beau tableau qui s'offrait à ses yeux.

Le quatrième tableau impressionna désagréablement son esprit. On y voyait le corps de Henri IV, roi de France, et à côté, son assassin Ravaillac tenant encore en main son couteau ensanglanté.

Frédéric commençait à croire que de pareils spectacles devaient faire plus mal que de bien à sa femme, dont la sensibilité était surexcitée outre mesure, car il la sentait frémir en s'appuyant contre lui, et ses yeux, brillant d'un éclat fiévreux, avaient une fixité singulière. Il essaya de la décider à rentrer au logis avec lui; mais, à sa grande surprise, elle refusa de le suivre et déclara fermement qu'elle voulait tout voir jusqu'au bout.

Et cependant, ce qui allait suivre devait l'émouvoir encore davantage.

C'était d'abord l'empereur Charles-Quint au monastère de Saint-Just, sous des habits de moine, agenouillé devant une grande croix, et arrosant de ses larmes une tête de mort.

Puis Judith, tenant d'une main un glaive ensanglanté, et de l'autre, la tête tranchée d'Holopherne.

Puis Judas Iscariote pendu à un arbre, après avoir livré pour trente pièces d'argent Jésus son divin maître.

Partout l'image de la mort sous les formes les plus effrayantes.

L'avocat, qui suivait avec angoisse sur les traits de sa femme les mouvements de son âme, pensa qu'il s'était trompé dans ses appréhensions et que ces nouveaux tableaux, si attristants qu'ils fussent, ne lui faisaient point une impression particulièrement pénible. Elle paraissait écouter les explications et échangeait même de temps en temps quelques paroles avec son père.

Espérant que les compartiments suivants offriraient quelque tableaux d'un genre plus souriant, Frédéric avança de quelques pas; mais ce qu'il vit là le frappa lui-même d'une émotion soudaine. Étonné et surpris, il fixait ses regards sur une figure d'enfant dont les traits et les vêtements lui rappelaient si exactement l'image de la petite fille qu'il avait perdue, qu'un frisson le parcourut tout entier de la tête aux pieds.

Il resta un instant immobile et hésitant, ne sachant que résoudre. Que devait-il faire? Emmener sa femme contre son gré? Mais était-il bien certain que cette figure de cire produirait sur elle la même impression que sur lui-même.

Mais il n'eut pas le temps de prendre un parti, car le montreur de curiosités s'approcha avec les spectateurs de l'endroit où il se trouvait lui-même et criait déjà à haute voix :

— Voici, mesdames et messieurs, reproduits, d'après nature, les derniers moments de Charles Ier, roi d'Angleterre. A côté de lui se tient le bourreau qui doit lui trancher la tête; derrière eux est le terrible Cromwell qui se réjouit par avance de la mort de son souverain. L'enfant que le malheureux prince tient serré sur son cœur est son fils, le jeune duc de Glocester, âgé de huit ans; et l'autre enfant, avec sa robe blanche et sa ceinture bleue, est sa fille, la princesse Élisabeth...

En ce moment un grand cri de joie retentit à travers la baraque.

Avant que les assistants pussent se rendre compte de ce qui se passait, il virent madame Bakeland s'élancer en avant, en criant :

— Rose, ma chère Rose, me voici, moi, ta mère! Dieu merci, je retrouve mon enfant!

Elle arracha la figure de la jeune princesse de son socle, la prit dans ses bras, l'embrassa, l'inonda de larmes de joie, la porta à son mari et la lui montra en s'écriant :

— Voyez, voyez notre enfant perdue, notre petite Rose! Comme elle est devenue grande! Elle reconnaît son père, elle vous sourit.

Mais le propriétaire des figures de cire, irrité du dommage causé à sa collection, descendit de

l'estrade et voulut reprendre par force la princesse Élisabeth.

Lorsque madame Bakeland s'aperçut qu'on voulait lui arracher l'image que, dans l'égarement de ses sens, elle prenait pour sa fille, elle appela au secours en poussant des cris déchirants, repoussa l'homme loin d'elle, et sortit de la baraque en courrant et en bousculant tous ceux qui voulaient la retenir.

Ceux qui avaient assisté à ce triste spectacle s'élancèrent derrière elle, tremblants d'émotion et de pitié. Mais arrivés hors de la baraque, ils virent que madame Bakeland avait déjà atteint l'extrémité de la place et entrait dans sa demeure.

— Hélas! hélas! quel affreux malheur, dit Frédéric, dont les yeux se remplirent de larmes. Dieu nous a abandonnés... Du courage, mon père, du courage, je cours.

Lorsqu'il entra dans sa maison, sa femme vint à sa rencontre avec la figure de cire; elle riait, elle dansait, elle paraissait au comble du bonheur, et voulait lui faire embrasser l'enfant.

D'abord, il employa toute les facultés de son esprit et toutes les tendresses de son cœur à tâcher de lui faire comprendre par de bonnes raisons qu'elle s'abusait elle-même, et qu'elle était le jouet d'une déplorable illusion ; mais elle, mécontente de sa résistance, ne prêtait plus aucune attention à ses paroles, et restait absorbée dans la contemplation de l'enfant retrouvée, la pressant sur son cœur, la caressant, l'embrassant, lui parlant doucement, fermement convaincue que la poupée l'entendait et comprenait ses épanchements maternels.

Frédéric se laissa tomber sur un siège. Son courage était brisé. Il cacha sa figure dans ses mains, et se mit à pleurer amèrement.

La même scène se répéta à la rentrée du bailli et de la vieille bonne. Tous leurs efforts demeurèrent infructueux. Quoique la pauvre mère égarée les reconnût parfaitement, elle ne paraissait pas remarquer la peine que leur causait son erreur. Elle s'imaginait au contraire que c'était la joie qui faisait couler leurs larmes, et les obligea à prendre la poupée de cire sur leurs genoux, et à l'embrasser. Et pendant ce temps elle ne cessait de parler à l'enfant supposée, et de lui expliquer qu'elle ne devait rien craindre entre les bras de la bonne Catherine et du bailli, son grand-père. Désormais, elle serait heureuse, la petite Rose, aimée de tous comblée de caresses, et elle ne reverrait plus jamais les méchantes gens qui l'avaient enlevée à l'amour de sa mère.

Il n'y avait rien à y faire : pleurer et se plaindre au ciel de l'amertume de leur sort, il ne leur restait pas d'autres secours. Ils étaient si malheureux, si désespérés, que, lorsque Dina se retira dans sa chambre avec sa poupée de cire, ils n'eurent pas l'air de s'en apercevoir et que la vieille Catherine seule la suivit.

Le vieux médecin de la famille ne tarda point à arriver. Il avait appris ce qui s'était passé et pensait que l'on pourrait avoir besoin de lui. Ce n'est qu'avec peine qu'il parvint à tirer le bailli et Frédéric de la prostration où ils étaient. Cependant ce dernier reprit bientôt assez d'empire sur lui-même pour raconter brièvement de quelle façon ce terrible malheur les avait frappés. Sa pauvre femme était devenue tout à fait folle. Plus d'espoir, hélas!

Le docteur pensait qu'une saignée pourrait détourner encore ce coup fatal ; mais madame Bakeland était si faible qu'on ne pouvait lui tirer du sang sans l'exposer à tomber en syncope, et peut-être aurait-on alors beaucoup de peine à la faire revenir à elle. La seule chose qu'il convenait d'essayer pour le moment, c'était de soustraire prudemment à ses regards la fatale image ; après cela on aviserait à trouver d'autres moyens de guérison.

Tandis qu'il parlait ainsi, s'efforçant de relever un peu le courage de ses amis désolés, madame Bakeland sortit de la chambre et dit d'un ton très calme en apparence :

— Frédéric, vous devriez venir avec moi chez le menuisier, et lui commander de faire un joli petit lit pour Rose. Son berceau est devenu trop petit, les pieds de l'enfant dépassent. Elle ne peut pas dormir, pauvre agneau! Ah! docteur, c'est vous? Vous avez appris, n'est-ce pas, que Dieu, dans sa miséricorde, nous a rendu notre petite fille? Voyez donc comme elle est devenue grande. Ses yeux noirs sont toujours aussi jolis et son sourire aussi enchanteur. Embrassez-la, docteur, elle me dit qu'elle vous reconnait.

— Allons, allons, madame, cessez ce triste jeu, dit le docteur d'un ton sévère. Ce que vous portez là sur les bras n'est qu'une figure de cire, une poupée inanimée.

— Une poupée inanimée? s'écria la jeune dame avec un ricanement amer. Quoi, docteur, vous aussi, vous vous êtes laissé tromper par les ravisseurs de mon enfant qui vous font croire ces sottises dans l'espoir de pouvoir m'enlever une seconde fois ma Rosette? Qu'ils viennent et qu'ils l'essayent : je suis mère, et je trouverai la force de défendre contre le monde entier la lumière de mes yeux, la vie de ma vie. Je me laisserais plutôt arracher les bras que de la confier encore à vous ou à d'autres.

Elle regardait le docteur avec des yeux qui lançaient des flammes, et le menaçait de son poing

tremblant, tandis qu'elle battait en retraite et se retirait dans sa chambre, comme si elle croyait réellement qu'il était venu pour lui reprendre l'enfant qu'elle avait retrouvée.

— Vous êtes malheureux, mes amis, dit tristement le docteur; votre sort est affreux. Il ne semble ni prudent ni efficace de contrarier la pauvre malade dans son erreur, ou plutôt dans sa manie, car son affection a bien tout les caractères d'une véritable monomanie. Essayons le moyen contraire. Faites semblant de partager son illusion, ou du moins n'essayez plus de la convaincre qu'elle se trompe. La condescendance la ramènera peut-être à une situation moins agitée. Je vais lui prescrire un médicament, une potion calmante. Faites-lui en prendre une cuillerée toute les heures; et si elle s'y refuse, mêlez le liquide à sa boisson ou à ses aliments. Ayez bien soin que des personnes étrangères ne s'approchent pas d'elle, aucune si c'est possible. Et puisque la possession de la poupée semble la rendre heureuse, laissez-la-lui.

— Mais le propriétaire de la baraque? murmura le bailli. Il va venir réclamer, redemander sa figure de cire.

— Voulez-vous que je me charge de l'affaire? M'autorisez-vous à agir en votre nom, à traiter avec lui, à le contenter, même au moyen d'une inemnité?

— Je vous serai reconnaissant du fond du cœur pour tout ce que vous ferez, cher docteur.

— Eh bien, mes amis, ne vous préoccupez-plus du montreur de figures de cire. Restez calmes, il y a encore un peu d'espoir. Cependant vous ferez bien de surveiller et de veiller la malade, mais moins vous lui parlerez mieux cela vaudra. Que Catherine seule reste auprès d'elle et la serve. Je reviendrai vers le soir, et nous verrons alors ce qu'il y aura lieu de faire.

Le docteur leur adressa encore quelques paroles d'encouragement et les quitta après avoir échangé avec chacun d'eux une cordiale poignée de main.

A partir de ce moment le bailli et son beau-fils demeurèrent dans cette pièce de leur appartement, échangeant de tristes réflexions sur le malheur qui les frappait, ou gardant un silence morne, pendant qu'ils suivaient le cours de leurs pénibles pensées.

De temps en temps Bernardine, joyeuse et souriante, sortait de sa chambre avec la figure de cire, l'embrassant avec une tendresse fiévreuse, et la déposant dans les bras de son père ou de son mari pour la leur reprendre aussitôt et recommencer ses caresses. Elle paraissait si heureuse, si exaltée dans sa joie maternelle, que ni le bailli ni Frédéric n'auraient eu le courage de chercher à la détromper lors même que le docteur ne les en eût pas dissuadés.

Il ne s'était produit aucun changement dans cette situation lorsque dix heures sonnèrent au clocher de l'église.

Madame Bakeland manifesta le désir de se mettre au lit et engagea son père et son mari à aller également se livrer au repos. Ils lui répondirent qu'ils avaient encore des écritures à terminer pour les affaires de l'abbaye.

La mère coucha la poupée de cire dans le berceau placé à côté de son lit, exprima son mécontentement en voyant que les pieds dépassaient la couverture, et fit promettre une seconde fois à son mari qu'il ferait faire tout de suite un joli petit lit. Elle se chagrinait parce que l'enfant ne voulait pas fermer les yeux, et elle la berça très longtemps, en chantant une chanson connue. Enfin, à bout de patience, elle couvrit le berceau d'une robe blanche et dit en souriant doucement :

— La chère petite créature est si contente, elle se sent si heureuse, qu'elle ne peut pas s'endormir. Mais quand elle ne verra plus la lumière elle ne tardera pas à fermer les yeux... Dormez bien, mon père: bonne nuit, Frédéric, jusqu'à demain; je vais me coucher aussi.

L'espérance du docteur ne se réalisa point. Si ses médicaments calmèrent un peu l'agitation fiévreuse de la malade, ils furent sans effet contre l'illusion qui assombrissait son esprit; au contraire, la pauvre femme paraissait de plus en plus profondément enfoncée dans son erreur. Elle jouait avec cette poupée de cire comme si elle était réellement sa petite fille, sa Rosette chérie, vivante et parlante, et la mangeait de caresses. Cet égarement faisait vraiment peine à voir, et le bailli et l'avocat, témoins obligés de cette démence de l'amour maternel, avaient renoncé à tout espoir de voir leur chère Bernardine revenir à la raison. Et au fond, n'était-elle pas plus heureuse ainsi? Elle avait du moins l'illusion du bonheur.

L'incident qui s'était passé dans le cabinet des figures de cire et sa fuite à travers la grand'place avaient eu pour témoins un très grand nombre de villageois; et maintenant ce que l'on n'avait fait que soupçonner jusque-là était devenu un fait de notoriété publique, à savoir que l'unique fille du bailli était atteinte d'aliénation mentale.

Chacun dans le village déplorait du fond du cœur la grande infortune qui avait frappé cette famille qui inspirait tant de sympathies à cause de la bonté de chacun de ses membres. Un grand nombre des principaux habitants du village vinrent rendre visite au bailli pour lui dire la part

qu'ils prenaient à son malheur; mais comme personne ne pouvait voir la malade et que le bailli et l'avocat suppliaient les visiteurs de les abandonner à leur douleur, ces visites diminuèrent rapidement et cessèrent bientôt tout à fait.

Pendant plusieurs mois le docteur essaya encore différents moyens de guérison, sans autre résultat que de lui causer des indispositions et des dérangements d'estomac. Mais son état mental ne s'améliorait pas. A la fin il renonça à ses tentatives infructueuses et déclara avec découragement que la guérison de la pauvre insensée ne dépendait que de Dieu, du temps, ou d'un événement que nul ne pouvait prévoir.

Pour la préserver de l'indiscrète curiosité des visiteurs et des domestiques, autant que pour éloigner d'elle tous les bruits de la rue, on porta dans un appartement prenant jour vers le jardin tous les meubles et tous les objets qui garnissaient sa chambre : on y plaça également son lit à sa demande expresse, car elle ne pouvait pas consentir à se séparer un seul instant de la figure de cire, même pendant la nuit.

A partir de ce moment, on laissa la pauvre insensée jouir en paix du bonheur qu'elle semblait goûter dans la possession de la poupée qu'elle prenait pour son enfant. Son père, son mari et sa vieille servante fidèle veillaient sur elle avec sollicitude. Personne d'autre ne pouvait la voir ni l'approcher. Non seulement les visites des amis ou des connaissances de la famille ne pouvaient lui faire aucun bien, mais le bailli et son gendre ne pensaient qu'avec appréhension à la confusion qu'éprouverait la pauvre Dina, — dans le cas où elle viendrait jamais à guérir — si des indifférents étaient témoins de ses actes de démence.

L'affreux spectacle auquel il avait assisté dans le cabinet des figures de cire, et plus tard la conviction douloureuse que la raison de sa fille resterait pour toujours couverte de nuages, avaient profondément affecté le vieux bailli. Il avait beaucoup maigri; son visage était devenu pâle et jaune, son regard avait perdu son éclat, et son front s'était ridé. Il jugeait sans doute inutile d'épancher son découragement et son désespoir, car il ne parlait presque plus, et semblait en proie à un chagrin secret qui lui rongeait le cœur et le conduisait lentement au tombeau.

Plus jeune, et doué de plus de force d'âme, Frédéric seul conservait encore un peu de courage. Il se trouvait entre une épouse dont la triste situation l'affligeait profondément et un vieux père qui menaçait de succomber à son désespoir. Sa pauvre Bernardine, son premier, son unique amour, il la voyait en proie à une incurable démence, vivant dans un monde de rêves et de fantômes, et privée à jamais du sentiment de la réalité... Et son enfant, sa Rosette adorée, où se trouvait-elle? Enlevée par des voleurs ou par des soldats, quel pouvait être son sort? Sans doute elle souffrait la faim et la misère; elle grandissait au milieu de gens grossiers et vicieux, elle était maltraitée, battue peut-être!

Son cœur paternel frémissait à cette pensée, et un froid glacial parcourait ses veines.

Quoiqu'il ne souffrît probablement pas moins que son beau-père, il ne courba cependant point la tête, et se raidit contre le malheur pour pouvoir continuer à remplir son devoir envers le bailli et envers Bernadine. C'était lui qui pensait à tout et qui soignait tout, de telle sorte qui ni les intérêts de l'abbaye, ni les affaires de la cour de justice n'avaient à souffrir de l'affaiblissement des facultés du bailli, et que personne ne pouvait s'apercevoir que le chagrin avait rendu le vieillard incapable de remplir les devoirs de son office.

A la fin Frédéric trouva encore une autre source de consolation et de courage. Inspiré par l'amour et par la compassion, il avait, dès le commencement, évité tout ce qui pouvait être désagréable à Bernardine, ou la contrarier dans sa manie. Il avait, cédant aux instances de sa femme, fait faire un beau petit lit et quelques robes blanches pour la poupée. Il satisfaisait les moindres désirs de la pauvre insensée, quoique le bailli et le médecin craignissent qu'une trop grande condescendance pour les fantaisies de la malade ne donnât un nouvel aliment à son mal.

Dina paraissait si complétement heureuse! Lorsque, la poupée dans ses bras, elle se figurait caresser son enfant et la louait de son amabilité et de sa gentillesse, ses yeux brillaient d'un éclat si joyeux et son sourire était si clair et si doux, que l'avocat lui-même se demandait sérieusement si son état était vraiment si digne pitié qu'on semblait le croire. Elle avait la conviction qu'elle avait retrouvé son enfant. La blessure de son cœur maternel ne saignait plus. Cela ne valait-il pas mieux ainsi que si elle était morte de chagrin?

Tout l'été se passa ainsi, et l'hiver approchait sans que le moindre changement fût venu alléger les souffrances de ces malheureux. Au contraire, le bailli maigrissait de plus en plus, et la pauvre malade, rendue plus nerveuse par le ciel gris et nébuleux, était devenue plus sensible à la moindre contrariété et paraissait perdre de plus en plus le sentiment de la réalité.

Vers cette époque, le respectable abbé de la seigneurie de Saint-Pierre vint faire une visite au bailli, dans l'intention de lui offrir ses consolations. Le prélat causa avec la pauvre folle et essaya de faire luire un peu de lumière dans son esprit,



Elle serra étroitement la poupée sur sa poitrine. (Page 34.)

mais, effrayée par sa visite inattendue et craignant qu'il ne voulût lui enlever son enfant, elle se montra si agitée et lui fit des réponses si complétement dépourvues de suite et de bon sens, que l'abbé fut obligé de renoncer à ses tentatives charitables et sortit de la chambre de Bernardine avec une larme au coin de l'œil.

Il causa ensuite avec le bailli et avec son gendre de la situation digne de pitié de Bernardine, et se fit expliquer longuement tous les traitements dont on avait fait l'épreuve pour sa guérison. D'après son opinion, ils avaient grand tort d'avoir renoncé à tous moyens ultérieurs. Si on laissait la pauvre femme abandonnée complètement à sa démence, alors certainement il n'y avait plus aucun espoir de la voir jamais revenir à la raison. Il fallait, coûte que coûte, lutter contre cet égarement d'esprit. En tout cas, sa position ne pouvait pas devenir plus mauvaise. Ce qu'il y avait à faire, il n'en savait rien, et ne pouvait leur donner aucun conseil à ce sujet. Mais il y avait à Gand un médecin célèbre par l'expérience qu'il avait acquise dans le traitement des affections mentales. Il le leur enverrait, accompagné du médecin particulier de l'abbaye, qui était aussi un excellent médecin, ancien *primus* de l'Université de Louvain. Ces deux hommes de science examineraient la malade et se prononceraient sur les moyens de guérison auxquels on pourrait avoir recours avec chance de succès. Il n'y avait aucune raison pour se livrer ainsi au désespoir. Quant à lui, l'abbé, il prierait dans son couvent et adresserait au ciel les vœux les plus ardents pour que Dieu bénît les efforts des deux médecins.

La part que le bon abbé prenait à leurs souffrances, ses prévisions consolantes et surtout son éloquence persuasive avaient profondément touché ses auditeurs et réveillé dans leur âme la con-

fiance depuis longtemps perdue. Ils lui en exprimèrent leur profonde reconnaissance, et se montrèrent disposés à suivre ses bons conseils en se conformant aux instructions des excellents docteurs que le vénérable abbé promettait généreusement de leur envoyer de Gand.

Il suffit qu'une main amie eût rallumé pour eux une faible lueur d'espérance pour que l'avocat et le bailli se sentissent entièrement réconfortés et pleins d'une confiance nouvelle. Elle n'était fondée sur aucun fait qui fût de nature à lui donner un corps. Mais il en est ainsi de tous les désespérés; il ne faut qu'un rien pour les faire renaître à l'espérance.

Aussi, lorsque quelques jours plus tard les deux médecins descendirent de voiture devant la maison du bailli, ils furent accueillis avec autant de joie que si leur savoir et leur expérience devaient infailliblement amener la guérison de la malade. Ils eurent quelque peine à tempérer l'espérance exagérée de ces deux malheureux, quoiqu'ils ne voulussent pas l'éteindre complètement.

Ils ne voulurent pas se rendre immédiatement auprès de la malade, que leur présence inattendue pouvait troubler, et demandèrent que l'on fit appeler d'abord le médecin du village. Ils désiraient apprendre de lui tout ce qu'il avait observé relativement à la maladie, ou à la folie de madame Bakeland, et quels remèdes il avait employés. Ils tiendraient conseil à eux trois, et, après cette consultation, ils feraient connaître leur avis.

Heureusement on trouva le médecin du village chez lui, et il arriva immédiatement. Le bailli fut prié de laisser les médecins délibérer seuls. S'ils avaient besoin de quelque chose, ou s'ils désiraient quelques explications, ils le feraient appeler.

L'avocat et le bailli se retirèrent dans le cabinet du bailli, où ils se laissèrent tomber sur un banc. Leur cœur battait d'inquiétude et d'émotion. Ils ne se parlaient guère, mais les regards qu'ils échangeaient parlaient pour eux et exprimaient tour à tour la crainte et l'espérance... Ce qui se discutait derrière cette porte, dans la salle voisine, n'était-ce pas la guérison possible de leur chère Bernardine? De quelle nature serait la décision des juges. Ne serait-elle pas un arrêt de mort morale?

Lorsque, après une demi-heure de délibération, les médecins sortirent de la pièce où ils s'étaient enfermés et firent appeler le bailli, celui-ci remarqua avec angoisse qu'ils avaient l'air triste et soucieux. Il ne put retenir ses larmes et leur dit d'une voix altérée :

— Soyez bénis, messieurs, pour vos généreux efforts. Mais l'homme, si savant et si puissant qu'il soit, ne peut rien contre la volonté de Dieu. Hélas! je le vois bien, votre décision n'est pas favorable : mon enfant, ma pauvre fille est perdue pour toujours; sa raison ne se relèvera pas du terrible coup qui l'a frappée.

— Mais non, vous vous méprenez, monsieur le bailli, répondit le plus âgé des trois médecins. Le cas semble en effet très grave, mais nous n'avons rien décidé. Nous devons d'abord voir la malade. Venez, messieurs, conduisez-nous auprès d'elle; causez avec elle et faites-la parler, afin que nous puissions juger jusqu'à quel point elle a le cerveau dérangé et quelles sont les facultés dont elle a perdu l'usage.

Comme cela était à prévoir, l'apparition de ces trois personnes étrangères vêtues de noir, à la figure grave et au regard froid, fit à la jeune femme une impression de frayeur. Elle poussa un gémissement sourd, se réfugia jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, serra étroitement sur sa poitrine la poupée de cire, et, toute tremblante, elle fixa sur les trois visiteurs des regards enflammés, comme si elle était prête à soutenir une lutte désespérée pour défendre son enfant contre de nouveaux ravisseurs.

C'est en vain que Frédéric lui parla avec la plus patiente douceur, et que le bailli s'efforça de lui faire comprendre que ces messieurs lui étaient envoyés par le révérend abbé de Saint-Pierre pour travailler à sa guérison. Il fut impossible d'obtenir d'elle une réponse raisonnable : rien que des cris sauvages ou des menaces violentes contre ceux qui, à ce qu'elle croyait, étaient venus pour arracher de ses bras sa petite Rose.

Après avoir fait de longs et infructueux efforts pour la calmer, les médecins sortirent de l'appartement de la malade en secouant la tête d'un air soucieux, et ils retournèrent s'enfermer dans la pièce qui leur était destinée, afin de prendre une résolution définitive.

Plus d'une heure après, le plus vieux des trois médecins entra dans le cabinet du bailli. Il y trouva le magistrat et son gendre assis la tête cachée dans leurs mains, et si profondément plongés dans leur douleur qu'au premier mot qu'il leur adressa ils se levèrent en sursaut, pareils à des gens qui s'éveillent d'un rêve affreux. Il prit un siège qu'on ne songeait pas à lui offrir, et dit d'une voix triste :

— Oui, mes amis, vous avez des raisons de pleurer, car l'état de la pauvre malade est grave, très grave. Il n'y a pas d'amélioration à espérer par les moyens ordinaires. Au contraire, plus cet état se prolonge, plus le mal s'enracine et plus il menace de devenir incurable. Le médecin de votre commune est un homme sage et expérimenté; il a employé fort sagement les remèdes que la science a

à sa disposition pour les affections de cette espèce.

— Oh! mon Dieu, n'y aurait-il plus aucun espoir? soupira Frédéric. Ma pauvre Dina serait-elle condamnée à d'éternelles ténèbres?

— Soyez calme, monsieur, et n'exagérez pas le sens de mes paroles, reprit le docteur. Ce serait une erreur de croire que rien au monde ne peut tirer votre femme de son état d'aliénation. Par exemple, si le ciel voulait que l'enfant qu'elle a perdu fût retrouvé et lui fût rendu, cet heureux événement, en faisant une réalité de l'erreur dont elle est le jouet aujourd'hui pourrait probablement la guérir de sa folie. Mais il serait déraisonnable de compter aujourd'hui sur le retour de votre enfant, puisque vous l'avez vainement cherché pendant longtemps. Nous devons par conséquent chercher d'autres moyens, et tâcher d'interrompre par un coup violent la marche uniforme et les progrès incessants de la maladie. Nous savons bien que le moyen adopté par nous sera pour vous extrêmement pénible; mais rester inactifs et laisser aller les choses, ce serait condamner madame Bakeland à une perpétuelle démence. Puisez donc dans votre amour, dans votre pitié, la force nécessaire pour nous aider dans l'accomplissement de notre résolution, qui consiste notamment dans l'épreuve suivante : votre médecin habituel, un soir à désigner par lui, administrera à la malade un narcotique assez énergique. Lorsqu'elle sera profondément endormie, on lui enlèvera la fatale poupée de cire, et l'on attendra son réveil. Sans nul doute elle sera frappée de la même angoisse et de la même terreur que lorsqu'on lui a réellement enlevé son enfant. Elle criera, elle hurlera, elle tombera peut-être en faiblesse; mais il faut la laisser livrée au désespoir et à la souffrance, du moins assez longtemps pour que cette secousse produise son plein effet. Votre médecin en jugera. Vous pleurez, mes amis? je le comprends, votre sort est dur; mais dites-moi que vous êtes prêts à donner votre consentement à cette expérience suprême, et que, pour la rendre efficace, vous la favoriserez de tout votre pouvoir. Allons, messieurs, ne vous laissez pas abattre ainsi, reprenez courage, soyez hommes, en un mot. Tant qu'il y a vie, il y a espoir.

Frédéric répondit qu'il n'aurait jamais la force de se prêter à une si cruelle épreuve. Il savait mieux que personne combien la disparition de la figure de cire causerait de tourment à sa pauvre femme; oui, il était convaincu que ce nouveau coup pouvait la tuer.

Le bailli exprima également la répugnance qu'il avait pour l'emploi d'un pareil moyen. Mais à la fin le docteur réussit à leur faire comprendre que c'était pour eux un devoir impérieux, si pénible qu'il fût, d'écarter tout sentiment de vaine pitié pour tenter cette dernière chance de guérison. On n'exigeait pas d'eux qu'ils enlevassent eux mêmes la poupée de cire. Le docteur s'en chargerait; et pour les empêcher de la lui rendre aux premiers cris qu'elle pousserait, il la ferait porter chez lui. Au surplus, il veillerait la malade; tout ce que l'on désirerait de son père et de son mari, c'est qu'ils ne vinssent point, par une condescendance inopportune, contrarier et annihiler cette épreuve décisive.

Vaincus par ces raisons irréfutables, l'avocat et son beau-père donnèrent leur consentement. Mais ils étaient tellement agités et affligés par la prévision des souffrances que la malheureue mère allait avoir à supporter que, lorsque les médecin. remontèrent dans leur voiture, ils n'eurent pas la force de leur adresser la parole, et se contentèrent de les saluer silencieusement, les larmes aux yeux.

VII

Le jour fixé était arrivé.

On avait fait prendre à madame Bakeland, sans qu'elle s'en aperçut, un narcotique énergique, et, après l'avoir bu, elle était allée se mettre au lit un peu plus tôt que de coutume.

La servante Catherine veillait auprès d'elle afin d'épier le moment où sa maîtresse serait profondément et complètement endormie. Ce moment se fit assez longtemps attendre, car la malade paraissait lutter contre les effets du médicament et deux fois déjà elle s'était retournée et avait rouvert les yeux pour jeter un regard plein d'inquiétude sur le petit lit.

Dans la salle contiguë se tenait le docteur du village, son large manteau d'hiver sur les épaules et son chapeau à la main, comme quelqu'un qui est prêt à sortir. A côté de lui, plus près du feu, étaient assis l'avocat et le bailli, immobiles et silencieux. Des larmes ruisselaient sur les joues du malheureux père; le visage de Frédéric était défait et contracté; et, quoiqu'il s'efforçât de consoler le vieillard et de lui donner du courage, il était visible qu'il n'envisageait pas les suites de l'épreuve projetée avec moins d'inquiétude.

Un bruit dans la chambre voisine, pareil à celui d'un objet tombant sur le parquet, les fit frémir tous les deux.

Catherine entra et dix à voix basse :

— Madame est endormie. Elle dort profondément. Pour en être certaine j'ai laissé tomber une cuiller d'argent sur le plancher. Elle n'a rien entendu.

— C'est bien; maintenant nous n'avons plus à

craindre qu'elle se réveille, répondit le docteur. Je vais prendre la poupée dans sa chambre et l'emporter chez moi. N'oubliez pas, mes amis, de suivre ponctuellement mes instructions : surtout point de faiblesse; la secousse doit être rude et la crise décisive. Sous l'influence du soporifique, madame Bakeland dormira sans doute sans interruption jusqu'à demain matin; mais comme, pour des malades de cette espèce, on ne peut pas prévoir cela avec certitude, il sera bon que la bonne Catherine continue à veiller sa maîtresse, afin de pouvoir vous avertir si, contre tout attente, votre présence était nécessaire. Je serai de retour ici dès le point du jour; mais à tout événement je me tiens prêt à accourir à votre premier appel... Non, restez assis, messieurs, ne bougez pas. Laissez-moi faire, la chose est facile : faire du bruit serait une imprudence inutile.

Il se dirigea à pas de loup vers la chambre de la malade, s'approcha du petit lit, y prit la figure de cire, la cacha sous son manteau, retourna avec les mêmes précautions dans la pièce d'où il venait, passa à côté de ses amis troublés qui le suivaient des yeux en tremblant, leur fit, en guise d'adieu, un signe rassurant, et quitta en toute hâte la maison du bailli pour emporter la fatale poupée dans sa propre demeure.

Frédéric se leva, alla fermer la porte de la rue, tira, suivant les recommandations des médecins, les clefs des deux portes de la chambre et retourna s'asseoir sur sa chaise.

Après quelques minutes d'un pénible silence, il dit :

— Mon père, allez vous coucher : vous êtes fatigué et vous avez besoin de repos.

— Et vous donc, Frédéric? êtes-vous moins fatigué que moi?

— Mais, moi, je suis jeune, mon père. Soyez certain que vous vous rendez malade.

— Ne croyez pas cela, mon fils. Assurément mon angoisse et mon chagrin sont inexprimables et sans bornes, mais mon corps est encore assez robuste pour me permettre de vous assister dans l'accomplissement de votre douloureux devoir. Pourquoi irais-je me coucher maintenant? M'est-il possible de dormir ou de goûter le moindre repos tandis que mon âme est tourmentée par la crainte que ma pauvre fille ne se réveille à chaque instant.

— Dina ne se réveillera pas, le docteur l'a affirmé. Laissez-moi veiller seul jusqu'au matin. Je vous appellerai si c'est nécessaire.

— Non, Frédéric, je veux rester avec vous.

L'avocat, frémissant d'impatience, joignit les mains et dit d'un ton suppliant :

— O mon cher père, écoutez mon conseil, je vous prie. La force et les paroles me manquent pour vous convaincre que vous devez aller vous coucher. Je vous en conjure, épargnez votre santé. Le sort impitoyable m'a déjà frappé assez cruellement dans ma femme et dans mon enfant. Ne suis-je pas assez malheureux?

Cette dernière invocation, qui monta de son cœur à ses lèvres dans une sorte de sanglot, émut le vieillard d'une profonde pitié :

— Pauvre Frédéric, dit-il en soupirant, oui, votre cœur sensible saigne de beaucoup de blessures. Quoique vos craintes soient sans fondement en ce qui me concerne, je ne veux cependant pas résister entièrement à vos généreuses supplications. Mon heure habituelle de me mettre au lit n'est pas encore sonnée. Laissez-moi rester une couple d'heures auprès de vous. Si d'ici-là Dina ne se réveille pas, cela me tranquillisera un peu, et je me retirerai dans ma chambre pour suivre votre conseil.

Ils échangèrent encore quelques paroles, puis il y eut un long silence. L'avocat, épuisé par la fatigue ou par la souffrance, posa sa tête sur la table et finit par s'assoupir à demi...

Tout à coup un cri déchirant les fit sursauter et courir vers la chambre de la malade. Mais avant qu'ils eussent le temps d'en franchir le seuil, la porte entr'ouverte livra le passage à madame Bakeland, pieds nus, et couverte seulement d'un peignoir blanc. Sans paraître remarquer leur présence, elle courait follement d'un bout de la chambre à l'autre, gémissait, hurlait, s'arrachait les cheveux et criait d'une voix déchirante :

— Mon enfant, mon enfant, mon enfant!

Son père, son mari et Catherine se regardèrent devant le feu, pâles comme des cadavres, et à moitié morts de peur. Ils n'osaient pas approcher de la pauvre folle, ni rien dire pour la rassurer ou la consoler, car le docteur l'avait strictement défendu. Ils avaient pour unique tâche de veiller à ce que madame Bakeland ne se fît pas de mal. Pour le reste, il devaient l'abandonner complètement à son désespoir et ne rien faire, ne pas dire un mot qui pût affaiblir ou amortir la force du coup porté.

Sans une minute de repos, la folle se promenait dans la chambre, comme une bête fauve, avec des gémissements effrayants, ne reconnaissant personne, et renversant presque les gens; puis elle rentra dans sa chambre à coucher, jeta le petit lit sens dessus dessous, revint dans la pièce où se tenaient son père et son mari, en hurlant toujours : « Mon enfant! mon enfant! » essaya d'arracher violemment les portes de leurs gonds, et finit par se blesser si fort à la porte du jardin que le sang lui dégouttait des mains.

Frédéric ne put supporter plus longtemps en silence ce déchirant spectacle. Il courut auprès de sa femme, lui jeta les bras autour du cou et l'éloigna violemment de la porte en lui disant :

— Dina, ma chère Dina, calmez-vous ! Votre enfant vous sera rendue... Je ne sais pas... Peut-être... le sort nous éprouve cruellement; mais tout espoir n'est pas perdu...

Sans faire la moindre attention à ses paroles, elle se dégagea de ses bras, s'éloigna de lui avec horreur comme d'un ennemi, et s'écria en le regardant avec des yeux où brillaient la colère et le ressentiment :

— Voleur, brigand, assassain, vous m'avez volé mon enfant ! soyez maudit, exécrable bourreau d'une pauvre mère ! Dieu vous punira !

Et soudain, ramenée à un autre sentiment par un retour de son esprit, elle se laissa tomber à genoux, leva vers lui ses mains tremblantes, et lui dit d'un ton suppliant, en se traînant à ses pieds.

— Oh ! qui que vous soyez, ayez pitié d'une mère infortunée... rendez-moi mon enfant... mon enfant, mon enfant! Vous refusez ? ô ciel ! Votre cœur de tigre ne s'attendrit pas, et vous restez sourd à la voix de mon immense douleur ? Vous voulez me tuer aussi ?... Je dois succomber sous vos yeux ? Eh bien, bourreau, meurtrier, assouvissez votre inexorable cruauté : c'en est fait, je me sens mourir.

Et elle tomba réellement sur le flanc, comme évanouie.

Le bailli, l'avocat et Catherine accoururent tous les trois à la fois, soulevèrent la malheureuse femme dans leurs bras et la portèrent sur un fauteuil. Ils craignaient en effet qu'ils n'eussent bientôt à recueillir son dernier soupir. Mais Bernadine ne resta qu'un instant privée de sentiment. Bientôt elle commença à remuer convulsivement les membres, ouvrit les yeux, jeta languissamment autour d'elle un regard plaintif, et murmura d'une voix à peine intelligible :

— Mon enfant, mon enfant! je vous en supplie ayez pitié de moi ; ne me laissez pas mourir, si jeune encore ; rendez-moi mon enfant, ma vie ! Vite, vite, sinon il sera trop tard.

— Fatale épreuve! grommela Frédéric. Ah ! pourquoi l'a-t-on commencée ? Mon Dieu, il est peut-être temps encore...

En prononçant ces derniers mots, il embrassa sa femme et lui dit :

— Dina, ma chère Dina, soyez satisfaite. Je sais où est votre enfant, je vais le chercher : dans quelques instants vous le serrerez de nouveau sur votre cœur... Mon père consolez-la, donnez-lui du courage jusqu'à mon retour : je rapporte la poupée, elle reviendra...

Et, secouant la tête d'un air désespéré, parce que Bernardine paraissait n'avoir pas compris ses promesses rassurantes, il sortit en toute hâte et se dirigea vers la demeure du médecin.

A peine avait-il disparu qu'une scène plus affreuse recommença.

La folle semblait avoir subitement recouvré toute sa force, elle se leva d'un bond du fauteuil où elle était étendue, courut, en poussant des cris de détresse, à la porte du jardin à la serrure de laquelle elle s'était déjà inutilement blessé les mains ; malgré les efforts de son père et de Catherine pour l'en éloigner, elle continua à ébranler furieusement cette serrure en poussant d'épouvantables hurlements, et — chose étonnante — par un effort suprême elle parvint à la faire sauter et à ouvrir la porte.

Suivie du bailli et de la vieille servante, elle courut dans le jardin à travers la neige qui couvrait le sol à une épaisseur de plus d'un demi-pied. Il faisait un froid âpre, et il gelait à pierre fendre.

Le vieillard comprit que sa pauvre fille allait contracter une maladie mortelle à courir ainsi les pieds nus dans la neige. Malgré sa faiblesse, il courait derrière elle de toute la vitesse de ses vieilles jambes et parvint enfin à la rejoindre au moment où elle essayait d'escalader le mur de clôture.

Là, dans les ténèbres, commença entre le vieux père et sa fille folle une lutte si violente et si acharnée que la plume se refuse à la décrire dans toute son horreur. Le malheureux bailli essaya de tous les moyens pour ramener Bernardine dans la maison ; mais ni les prières, ni les promesses, ni la violence, rien ne réussissait : dans le transport de sa folie furieuse elle était plus forte que lui. Une fois même elle renversa le vieillard dans la neige ; mais, quoique la douleur lui arrachât un cri, il n'abandonna pas la lutte, et parvint enfin, avec l'aide de Catherine, à faire rentrer sa fille épuisée dans la maison.

La sueur ruisselait sur son visage, et, lorsqu'il eut contraint la malheureuse à s'asseoir sur un canapé, il tomba lui-même sur une chaise, haletant, sans haleine, et n'ayant plus la force d'articuler une syllabe.

Bernardine, également harassée de fatigue, le regardait avec des yeux qui lançaient des éclairs, et murmurait de temps en temps :

— Voleur, assassin, bourreau !... Mon enfant ! mon enfant !

— O Dieu miséricordieux, soyez béni ! s'écria-t-elle en se levant tout à coup. Voilà mon enfant, ma petite Rose !

Et elle courut, en poussant des cris de joie, à la rencontre de son mari qui venait de paraître à

la porte de l'appartement, tenant la poupée de cire dans ses bras.

— Merci, merci, mon bon Frédéric, s'écria-t-elle encore. Ah ? je vais vous aimer encore davantage. Mon enfant, ma fille, ma vie! Ah! laissez-moi la serrer sur mon cœur, l'embrasser mille fois, le cher ange!

Elle alla vers le bailli, et, comme si le retour de la figure de cire avait rendu un peu de lumière à son esprit, elle reconnut son père et lui dit :

— Ne pleurez plus, mon chère père, voici Rose souriante et bien portante! Voyez comme elle vous regarde! Elle est si heureuse de pouvoir embrasser son grand-père. Donnez un baiser à la chère petite créature.

Le vieillard obéit machinalement; il paraissait profondément abattu, car il laissa immédiatement retomber sa tête sur sa poitrine.

— Venez, maintenant, mon père, venez Frédéric, dans ma chambre. Il fait nuit, n'est-ce pas? ces perfides ravisseurs ont troublé notre Rosette dans son sommeil. L'enfant est fatiguée et a besoin de sommeil. Ah! maintenant je ne crains plus rien. Vous êtes là tous les deux pour veiller sur nous et pour nous défendre contre tout danger.

L'avocat et Catherine la suivirent. Le bailli ne bougea pas. Elle refit le petit lit en toute hâte, y coucha la poupée, chanta quelques mesures d'une berceuse, étendit la couverture blanche par-dessus le lit, puis elle s'écria joyeusement :

— Il dort déjà, le petit ange... Oh! Frédéric, mon bon Frédéric, pardonnez à une mère sa sollicitude pour son enfant. Laissez-moi épancher ma reconnaissance dans votre cœur. Vous avez sauvé notre petite Rose des mains de ses ravisseurs; c'est un bienfait pour lequel je vous bénirai jusqu'à mon dernier soupir!

L'avocat se prêta à ces embrassements avec une véritable joie. Il s'affligeait bien, à la vérité, de voir que la douloureuse épreuve était restée tout à fait infructueuse, puisque la malade se trouvait dans la même situation d'esprit qu'auparavant; mais il l'avait vue mourante : il avait presque pleuré sa mort, et maintenant ce coup funeste était détourné d'elle et de lui.

Sentant que les mains et les joues de sa femme étaient glacées, il dit à Catherine de mettre quelques bûches dans le feu, et pria Bernardine de se mettre au lit. Elle reconnut, sans faire d'objection, qu'il avait raison, se coucha, se roula dans ses couvertures, jusqu'aux oreilles, et lui souhaita tendrement le bonsoir.

En ce moment on frappa à la porte de la rue. Ce ne pouvait être que le docteur, qui avait promis de venir immédiatement.

Frédéric sortit rapidement afin d'aller ouvrir lui-même.

Le docteur l'arrêta dans le vestibule pour lui demander comment se portait la malade.

— Moins mal que nous le craignions répondit l'avocat. Sa santé ne paraît pas avoir souffert de ces terribles émotions. Depuis que sa poupée lui a été rendue, elle est redevenue calme et elle est allée se coucher.

— Mais sa raison?

— Toujours également égarée, docteur.

— Cette secousse n'aurait donc produit aucun effet?

— Pas le moindre.

Le médecin poussa un soupir de désappointement et secoua la tête.

— Tout serait donc inutile? murmura-t-il.

— Hélas oui, docteur. L'art et la science sont impuissants pour elle. S'il y a encore une lueur d'espérance, elle n'est que dans la miséricorde divine.

— Je voudrais voir la malade.

— Soyez certain, docteur, que pour le moment elle n'a pas besoin de vos bons soins. Si elle s'apercevait de votre présence, elle s'effrayerait et s'agiterait de nouveau.

— Vous croyez qu'aucun danger immédiat ne la menace?

— J'en suis convaincu, docteur. Laissez-la s'endormir paisiblement, cela lui sera si salutaire!

— Eh bien donc, je jugerai demain matin ce qu'il y aura à faire. Je vais souhaiter une bonne nuit au bailli, puis je m'en retourne chez moi, car il est tard, et j'ai moi-même besoin de prendre un peu de repos.

Il entra dans la pièce où se tenait le bailli et vit de loin le vieillard assis sur une chaise, profondément courbé en avant, comme un homme endormi. Cependant, au bruit des pas qui s'opprochaient, il releva la tête et salua le médecin d'un triste sourire.

— Vous avez l'air indisposé, monsieur le bailli? dit le docteur. Est-ce que vous ne vous sentez pas bien?

— Ce n'est rien, un excès de fatigue seulement, répondit le vieux magistrat. Pendant la courte absence de Frédéric, j'ai tellement perdu mes forces, que je puis à peine reprendre haleine.

Et alors il leur raconta, à mots entrecoupés et d'une voix affaiblie, la lutte terrible qu'il avait eu à soutenir dans le jardin pour préserver sa fille d'un refroidissement mortel.

— Il faut vous mettre au lit, monsieur le bailli, vous avez besoin de repos.

— Oui, docteur, vous avez raison, j'ai besoin de

repos, je le sens, répondit M. Halscamp en se levant lentement et avec effort.

— Je m'étais à tout hasard pourvu d'un cordial, dit le docteur, une bonne dose de *diascordium*. Tenez, mon ami, buvez cela; cela vous ranimera et vous fera dormir. Je ne vous tiendrai pas plus longtemps. Jusqu'à demain matin. Je viendrai de très bonne heure savoir comment vous aurez tous passé la nuit après tant d'émotions.

Frédéric l'escorta jusqu'à la porte de la rue qu'il ferma soigneusement, puis il revint auprès de son beau-père, auquel il donna le bras pour l'aider à gravir les marches de l'escalier. Il resta encore un instant dans sa chambre même après que le bailli se fut mit au lit. Les assurances tranquillisantes que lui donnait le vieillard finirent par avoir raison de son inquiétude, et il redescendit au rez-de-chaussée avec l'espoir que les terribles émotions qui avaient secoué son beau-père et les fatigues excessives qu'il avait eues à supporter n'auraient pas de suites fâcheuses.

Au rez-de-chaussée, il trouva Catherine assise auprès de la table, la tête appuyée sur un oreiller, mais de telle façon cependant qu'elle pouvait voir dans la chambre voisine par la porte entr'ouverte si sa maîtresse reposait paisiblement.

Frédéric essaya de convaincre la vieille femme qu'elle devait aller se coucher, mais il dépensa toute son éloquence en pure perte : la vieille Catherine voulait veiller sa maîtresse. Elle prétendait qu'elle reposait aussi bien ainsi, la tête sur un moelleux coussin, que dans son lit; et même, si M. Bakeland voulait veiller lui-même, elle ne renoncerait pas pour cela à la tâche qu'elle s'était imposée et qu'elle considérait comme un devoir rigoureux.

L'avocat s'approcha encore une fois du lit de sa femme, examina les traits de son visage, écouta le bruit de sa respiration, et remarqua avec satisfaction que rien dans son état ne faisait craindre des complications nouvelles. En lui rapportant la figure de cire qu'elle prenait pour sa fille, il l'avait, comme par enchantement, remise dans l'état où elle se trouvait avant la funeste expérience imaginée par les trois médecins.

Il pouvait donc aller se coucher, lui aussi. Il remercia encore une fois Catherine de son dévouement, et lui recommanda de venir l'appeler sur-le-champ s'il survenait quelque chose d'inquiétant.

Puis il monta à sa chambre et se mit au lit.

VIII

Pendant la première partie de la nuit, l'avocat ne put goûter aucun repos. Les scènes terribles qui avaient si profondément et si péniblement frappé son imagination apparaissaient encore devant ses yeux; et la crainte que son vieux beau-père, son bienfaiteur, ne devînt sérieusement malade venait s'y ajouter encore. Plus d'une fois il eut envie de se lever pour s'assurer si le bailli dormait et s'il n'avait besoin de rien; mais la fatigue et la pensée que le bruit de ses pas pourrait l'éveiller inutilement le retinrent.

Enfin il tomba dans un sommeil lourd et agité qui fut interrompu, vers le matin, par un rêve effayant. M. Bakeland se leva, s'habilla, alluma une lampe et descendit.

Dans le salon il trouva Catherine occupée à réparer silencieusement le désordre causé par les tristes événements de la veille. Elle fit un signe de la main pour recommander le silence à son maître.

— Comment va votre pauvre maîtresse? demanda-t-il à voix basse.

— Madame dort toujours tranquillement, répondit-elle. Elle ne s'est pas encore remuée, et sa respiration est aussi régulière et aussi naturelle que si rien n'était arrivé.

— C'est étonnant, Catherine. Ah! elle doit encore être forte pour pouvoir supporter de telles épreuves... Et n'avez-vous pas entendu, Catherine, si le bailli a sonné ou appelé.

— Non, monsieur, je n'ai entendu que le domestique et la cuisinière qui se sont levés tantôt pour faire leur besogne.

— Je ne suis pas sans inquiétude quant à M. Halscamp, dit l'avocat en soupirant. Il était si épuisé et si abattu hier soir... Je ne puis calmer ma crainte et je veux aller voir s'il dort.

— Il dort assurément, monsieur; sinon, quelque éloignée que soit sa chambre, j'aurais entendu quelque chose.

— C'est égal, je sens le besoin d'en être convaincu. Ne faites pas de bruit, Catherine, n'interrompez pas le repos bienfaisant de votre maîtresse.

Il reprit sa lampe, entra dans le corridor et monta le grand escalier.

Arrivé devant la porte de son beau-père, il déposa sa lampe à terre, car une veilleuse brûlait à l'intérieur et il ne voulait pas courir le risque d'éveiller le bailli par la clarté trop vive d'une plus grande lumière. Ayant ouvert prudemment la porte, il entra sur la pointe du pied et regarda le vieillard. Les rayons douteux de la veilleuse ne lui permirent pas de voir distinctement son visage; il était couché sur le dos et semblait endormi.

— Dieu soit loué ! murmura-t-il entre les dents, ma crainte n'était pas fondée : il dort.

En prononçant ces paroles il se rapprocha de quelques pas... Tout à coup il s'arrêta, un cri

d'effroi inexprimable s'échappa de sa poitrine et il se mit à trembler sous le coup d'un pressentiment terrible.

La figure du bailli était entièrement décolorée et ses lèvres étaient bleues; sous ses paupières à demi baissées son œil était singulièrement vitreux et terne.

Frédéric bondit en avant, mit le bras sous la tête de son beau-père, l'appela par son nom, plaça sa main sur sa poitrine froide comme la glace, puis recula en poussant un cri rauque et resta immobile les yeux fixés sur le bailli, et tremblant d'épouvante, les cheveux se dressèrent sur sa tête, les battements de son cœur s'arrêtèrent dans sa poitrine oppressée... Il avait devant les yeux un cadavre déjà froid et raide.

— Grand Dieu, est-il possible? s'écria-t-il. Mort! lui, l'homme bon et généreux! Hélas, hélas! quel malheur affreux pour ma pauvre Dina! Son père mort!...

Il se laissa tomber sur une chaise en versant un torrent de larmes; mais il ne resta pas longtemps ainsi abattu par la douleur. La cruauté même de son sort révolta sa conscience. Il essuya vite ses larmes en secouant vivement la tête et murmura d'un ton désolé :

— Mon bienfaiteur est mort, mon enfant est enlevée, ma femme est folle! Ah! qu'avons-nous fait pour être frappés et martyrisés ainsi? Des plaintes? A quoi sert de se plaindre? Je reste seul sur la terre pour protéger sa fille, sa bien-aimée Bernardine. Je veux puiser dans le sentiment de ce saint devoir d'amour la force de lutter contre le sort impitoyable... Mais, ô ciel, comment la préserver de ce coup terrible?

Il tomba dans de profondes réflexions; au bout de quelque temps il crut probablement avoir trouvé le moyen qu'il cherchait, car il se leva en sursaut, sortit de la chambre, ferma la porte et descendit l'escalier.

Arrivé près de la vieille servante après qu'elle lui eut appris que sa femme dormait encore tranquillement, il l'invita à le suivre, l'entraîna dans le coin le plus reculé du salon et lui dit d'une voix extraordinairement calme :

— Catherine, vous nous avez toujours assistés avec zèle et fidélité dans nos nombreuses infortunes. Maintenant plus que jamais je me vois forcé de faire appel à votre dévouement et à votre bon courage... Vous avez remarqué comme le bailli semblait abattu et consterné hier soir... la terrible lutte dans la neige, le froid...

— Ciel, monsieur le bailli est-il malade? s'écria la servante.

— Rassemblez toute votre force de caractère, Catherine. Votre maîtresse doit ignorer le malheur, elle pourrait en mourir...

— Une attaque d'apoplexie? Ah! je le craignais, monsieur.

— C'est pire, encore pire, Catherine.

— Pire? Oh! mon Dieu! Mort?

— Silence, silence, je vous en supplie; madame ne peut rien entendre... Le bailli est mort cette nuit sans souffrances.

La servante cacha sa figure dans ses mains, comprimant un cri d'effroi et se mit à pleurer à sanglots; mais Frédéric lui dit avec compassion :

— Allons, bonne Catherine, surmontez votre douleur, par amour pour votre pauvre maîtresse. Consolez-vous dans la pensée que M. Halscamp est dans un monde meilleur. Que lui restait-il à attendre encore sur cette terre, au malheureux père, que douleur et désespoir? Le Seigneur, dans sa bonté, a probablement voulu lui épargner le fond de la coupe d'amertume. D'ailleurs, que peuvent les larmes et les plaintes contre l'inexorable mort? Pour récompenser et honorer l'homme généreux, qui ne nous a fait que du bien à tous les deux, nous devons tout mettre en œuvre afin d'épargner à sa fille le moindre chagrin. Croyez-vous que, parce que je parais calme, mon cœur ne saigne pas? Le sentiment du devoir seul me soutient. Puisez-y également la force nécessaire pour me venir en aide dans cette triste extrémité... Oh! Catherine, ne me faites pas faire en vain appel à votre courage! Sans vous je ne puis détourner le coup mortel qui menace ma pauvre femme...

— Eh bien, monsieur, je contiens mes larmes, répondit la servante retenant ses sanglots avec violence. Je pleurerai encore, je pleurerai encore beaucoup, mais personne ne le verra. Que dois-je faire?

— Cacher complètement votre douleur en présence de votre maîtresse. Causer et sourire comme si rien n'était arrivé. Si elle demande son père nous lui ferons accroire que, à la prière de M. l'abbé, il est parti pour Vienne, et qu'il restera probablement encore longtemps en voyage... Gardez la porte de cette chambre fermée, j'en ai une clef. Personne ne peut approcher de ma femme. Veillez bien à cela, Catherine car aujourd'hui, à la suite du douloureux événement, je serai accablé de besogne... Puis-je avoir confiance en vous? M'avez-vous bien compris?

— Oui, monsieur, soyez tranquille : je me sens capable de tout pour défendre ma pauvre maîtresse contre une si horrible douleur.

— Merci, Catherine : je n'oublierai jamais votre dévouement. Fermez la porte du salon derrière moi et faites comme je vous ai dit.

Il entra dans le vestibule et donna l'ordre à un domestique qui passait de faire venir son camarade et la cuisinière dans le cabinet.



Une couple de cadavres se balançaient. (Page 43.)

Lorsqu'il les vit réunis autour de lui, il leur fit connaître la mort du bailli, calma leur affliction et leurs plaintes et leur fit comprendre qu'il ne pouvait absolument être fait aucun bruit dans la maison qui pût pénétrer dans la chambre de sa femme. Il promit de les récompenser s'ils exécutaient strictement ses instructions; mais, qu'au contraire il renverrait impitoyablement celui qui n'aurait pas obéi à ses ordres formels.

Après cela il se rendit chez le curé et se concerta avec lui pour régler l'enterrement de façon à ce que, du moins à proximité de la maison du bailli, on n'entendît ni les chants ni le tintement de la sonnette, qui pourraient faire soupçonner à sa pauvre femme ce qui se passait.

Il recommanda également au cirier, qui s'occupait en même temps des cérémonies des funérailles, d'arranger la chambre mortuaire avec le moins de bruit possible.

Puis il retourna à la maison et écrivit de nombreuses lettres pour annoncer la mort de M. Halscamp à M. l'abbé, à ses parents et à ses amis particuliers.

De temps en temps il quittait son travail pour aller s'informer de Bernardine. Elle était de bonne humeur et ne paraissait plus rien ressentir des violentes émotions qui l'avaient si terriblement fatiguée; oui, on aurait cru qu'elle en avait perdu le souvenir si les paroles joyeuses qui lui échappaient quand elle serrait avec une tendresse ardente la figure de cire contre son cœur n'avaient témoigné qu'elle se réjouissait encore du retour de son enfant.

Une seule fois elle avait demandé son père et Catherine lui avait fait accroire qu'il était parti pour Vienne par ordre de M. l'abbé. La folle avait ajouté foi à cette nouvelle sans montrer de l'étonnement ni de l'inquiétude, et, lorsque Frédéric confirma

la nouvelle du départ de son père et lui annonça que son absence pourrait durer assez longtemps, elle témoigna un léger regret, mais parla cependant tout de suite d'autre chose.

Grâce aux précautions prises par l'avocat, sa femme ne soupçonna pas qu'un nouveau et terrible malheur l'avait frappée.

Les funérailles eurent lieu sans qu'elle vît ou entendît quelque chose.

A cette occasion, le seigneur abbé était venu lui-même et avait, comme chacun s'y attendait, conféré à M. Bakeland les fonctions de bailli de la seigneurie.

De cette façon aucune modification n'avait été apportée à la situation. Un vieillard avait quitté la terre pour trouver dans le sein de Dieu le repos que la tombe seule pouvait lui donner. Les affaires reprirent, en apparence du moins, leur marche habituelle.

En dehors de chez lui, au bailliage et dans ses rapports avec les justiciables, le nouveau bailli était aimable et poli; mais il y avait dans son maintien et dans ses paroles quelque chose de froid, de sévère, de réservé qui n'aurait pas fat une impression favorable sur tout le monde si l'on n'avait pas su que son sort digne de pitié et son chagrin continuel en étaient la cause.

Dans son intérieur et près de sa femme, Frédéric Bakeland retrouvait en grande partie sa bonne humeur et sa gaieté. Insensiblement, il se sentit de plus en plus poussé à passer ses moments de loisir dans sa compagnie. Depuis la mort du vieux bailli, par compassion et par amour pour elle, non seulement il n'avait pas combattu son idée fixe, mais il avait feint même de croire ce qu'elle croyait. Cette complaisance rendait la pauvre mère heureuse et semblait apporter tant de calme dans son imagination que M. Bakeland crut remarquer avec un joyeux étonnement qu'il pénétrait encore quelque clarté dans son cerveau dérangé.

En effet, il y eut des jours où il pouvait causer avec Bernardine presque comme avec une personne raisonnable. Certes, son indifférence pour tout ce qui ne concernait pas l'enfant supposé affaiblissait sa mémoire et son attention; mais M. Bakeland, avec une insistance calculée et conforme au but qu'il voulait atteindre, sut éveiller en elle beaucoup de souvenirs, et alors elle en parlait d'une manière si lucide et si claire — pour lui du moins — qu'à son langage on aurait difficilement pu deviner sa démence complète.

Cela fit entrer dans le cœur du mari le consolant espoir de la possibilité de la guérison de sa chère Bernardine et, dans la pensée qu'il pouvait y aider par une condescendance complète, il feignit de partager ses illusions quant à l'enfant supposée; il la prenait sur ses genoux, lui parlait et la caressait.

Ce jeu mensonger lui avait été pénible au commencement; mais petit à petit il commença à y trouver une sorte de jouissance mystérieuse... Et, en effet, en regardant attentivement la figure de cire, il était forcé de reconnaître qu'elle ressemblait admirablement à le petite Rose qu'il avait perdue, telle qu'elle devrait être maintenant à l'âge de huit ans... Et ses yeux noirs brillaient comme si une âme rayonnait, et ses petites lèvres roses souriaient; elle semblait le regarder et vouloir lui parler.

Dans ces moments-là le cœur lui battait, et il se sentait si singulièrement ému, que, surpris de son trouble incompréhensible, il rendait l'image de cire à sa femme, et souvent même sortait subitement de la chambre tremblant de crainte pour sa propre lucidité d'esprit.

Dans tous les cas, l'expérience que lui-même pouvait être heureux par une illusion passagère lui fit envisager le sort de sa femme avec moins de chagrin et avec plus de patience.

Si, près de sa femme, il vivait dans un monde d'illusions, et pour ainsi dire dans un rêve, dès qu'il sortait de chez elle pour remplir les devoirs de sa charge, il rentrait complètement dans la réalité.

Maintenant qu'il disposait d'une fortune considérable, il lui vint à la pensée qu'il n'était peut-être pas raisonnable de renoncer à tous moyens de guérison pour sa femme. Il consulta des médecins renommés de Bruxelles et de Paris; mais il ressortait assez de leurs paroles peu encourageantes qu'ils n'espéraient plus le rétablissement de la malade.

Le vieux docteur de Gand avait dit que la seule chance de guérison était le retour de son enfant. M. Bakeland résolut donc, comme dernière ressource, de reprendre les recherches interrompues et de ne pas regarder à la dépense pour les faire sur une plus grande échelle. Sa confiance dans la réussite était cependant bien petite; mais il obéissait en même temps au désir de son cœur de père toujours saignant, et il comptait trouver un soulagement dans cet espoir quelque faible qu'il fût.

Il ne pouvait pas travailler lui-même activement à ces recherches; il lui était impossible de quitter sa femme pendant un seul jour; car, maintenant déjà, elle était triste et inquiète quand les devoirs de sa charge le forçaient d'être absent pendant quelques heures.

Ayant écrit à ce sujet à Gand, à des personnes de sa connaissance, elles lui envoyèrent un homme capable de remplir ses intentions, un

ex-lieutenant de l'armée, qui, blessé par une balle à la main droite, avait quitté le service militaire. C'était un homme qui connaissait le monde, intrépide, ingénieux et fidèle.

M. Bakeland accepta ses offres de service, lui donna les renseignements nécessaires et lui expliqua ce qu'il attendait de lui. Il devait se rendre à Paris pour s'informer de l'endroit où se trouvait actuellement le général et les troupes qui l'accompagnaient en 1674, se mettre à leur recherche, questionner consciencieusement la vivandière qui avait prétendu avoir vu l'enfant entre les mains des ravisseurs, faire usage du moindre éclaircissement nouveau, et, au besoin, voyager sans repos et faire tous les efforts possibles pour retrouver la trace de l'enfant perdu. M. Bakeland l'indemniserait non seulement de tous ses frais, quelque élevés qu'ils fussent, mais il lui promit, en cas de réussite, une récompense assez considérable pour exciter le zèle de l'homme le plus indolent.

Cette nouvelle et vigoureuse tentative ne produisit cependant aucun fruit. Le messager écrivit presque toutes les semaines le résultat de ses recherches. Ses lettres démontraient bien qu'il était un homme énergique et qu'il remplissait la tâche qui lui était confiée avec une louable activité; souvent même il réjouissait le bailli en lui communiquant des renseignements qui lui faisaient croire qu'il avait découvert la trace des ravisseurs; mais ils furent chaque fois déçus dans leur attente.

Après que le messager eut poursuivi pendant toute une année ses voyages et ses recherches, non seulement en France et dans les Pays-Bas, mais en Allemagne et même, sur des avis vagues, en Hongrie, il revint fatigué et désespéré.

Il n'y avait plus rien à faire : le bailli se vit forcé de renoncer à toute nouvelle tentative et d'accepter son triste sort avec résignation.

Comme président de la cour féodale il exerçait une influence illimitée sur les échevins moins instruits qui devaient juger avec lui les crimes et les délits. Il ne se montrait pas particulièrement sévère pour les rixes, coups et blessures, et autres voies de fait ; mais il était inexorable pour les vols et les vagabondages — délits qui rappelaient probablement l'enlèvement de son enfant, — et comme la loi lui permettait dans une certaine mesure d'appliquer les peines arbitrairement, un vol prouvé conduisait infailliblement son auteur au gibet, et le moindre châtiment qui attendait un individu convaincu de vagabondage était au moins le fouet.

Dans le principe, des murmures s'élevèrent bien parmi le peuple contre cette sévérité inexorable et peut-être exagérée; mais l'on dut bientôt reconnaître que l'on devait en considérer les suites comme un grand bienfait pour la seigneurie et qu'on devait en remercier le bailli.

Dans le courant de l'année 1683 le roi de France rompit tout à coup la paix qui avait été conclue cinq années auparavant à Nimègue. Son armée occupa la Flandre occidentale, bombarda Audenarde et envahit le Luxembourg. Quoique les environs de Gand n'eussent pas à souffrir de contributions de l'ennemi, la situation menaçante arrêta l'industrie et le commerce dans le plat pays et apporta un grand relâchement dans l'autorité civile. Les suites d'une mauvaise récolte et de la cherté des vivres s'y ajoutèrent encore.

Aux approches de l'hiver on entendit parler journellement de vols et d'attaques nocturnes, voire même de crimes sur la voie publique commis en grand nombre dans les communes environnantes, et qui répandirent partout la terreur. Seule la seigneurie qui se trouvait sous le bailliage de M. Bakeland était, pour ainsi dire, exempte de ces méfaits : les coquins et les gens mal intentionnés évitaient cette terre où une surveillance incessante leur laissait peu d'espoir de rester inconnus et où une couple de cadavres se balançaient à la potence pour les avertir du sort qui les attendait.

Le bailli, non content des ressources dont il disposait, augmenta le nombre des serviteurs de la loi et organisa en outre une garde de paysans, qui pendant les longues nuits d'hiver parcourait toute la seigneurie jusque dans ses coins les plus reculés.

Le résultat de ces mesures sévères fut que la seigneurie jouit du repos et de la sécurité tandis que d'autres communes étaient harcelées de méfaits de toute nature, jusqu'à ce qu'enfin le roi d'Espagne, épuisé par des guerres répétées, renonça à la lutte et acheta en 1684 une paix de vingt ans par la cession à la France de Luxembourg, Beaumont, Bouvignes et Chimay.

La torche de la guerre était éteinte et chacun attendait avec joie une série d'années calmes et heureuses.

Vers cette époque il se manifesta dans la disposition d'esprit de madame Bakeland un changement qui inquiéta profondément le bailli. Il avait remarqué notamment que depuis quelques semaines sa femme restait à regarder parfois pendant des heures entières la figure de cire avec une fixité singulière, puis secouait la tête d'un air triste et pensif. Que signifiait cela? Commençait-elle à chanceler dans son illusion? La connaissance lui revenait-elle ou son esprit s'affaiblissait-il de plus en plus, et était-elle menacée d'une aggravation

de son mal? Elle paraissait moins calme, moins heureuse qu'auparavant, et cela seul suffisait pour affliger et inquiéter profondément M. Bakeland

D'abord il ne put en tirer aucune parole qui lui fit deviner le motif de son humeur mélancolique, elle ne le connaissait probablement pas elle-même alors; mais petit à petit il vit clairement ce qui assombrissait son esprit. Elle se plaignait parce que la petite Rose ne grandissait pas, qu'elle ne voulait pas assez manger, et qu'elle commençait à parler d'une voix si peu claire et si faible qu'on ne l'entendait presque plus. Enfin elle prétendit que l'enfant était malade, et exigea qu'on fît appeler le médecin.

Le docteur vint et fit semblant d'administrer quelques remèdes à la poupée, certifiant que la petite Rose guérirait infailliblement. La pauvre mère ajouta une foi entière à tout ce qu'il lui dit et l'accabla de remerciements.

En partant, il informa M. Bakeland qu'il s'était opéré une modification surprenante dans l'état de sa femme. Ces lueurs d'intelligence, quelque faibles qu'elles fussent, étaient les signes d'un nouveau travail qui se faisait dans son cerveau, et peut-être s'apercevrait-elle bientôt que son enfant supposée n'était qu'une poupée sans vie. Quelle serait la suite de la perte de son illusion? Conserverait-elle la raison? deviendrait-elle encore plus folle? Il ne pouvait le dire.

Sous prétexte de venir visiter l'enfant malade, il verrait maintenant tous les jours madame Bakeland et pourrait peut-être dans quelque temps annoncer au bailli ce qu'il avait à espérer ou à craindre.

Mais la folle, complètement convaincue de la guérison de son enfant par la première assurance du médecin, ne montra plus d'inquiétude et sembla tellement retomber dans les mêmes dispositions d'esprit que précédemment, que le docteur et le bailli virent s'évanouir en même temps leur espoir et leur crainte.

Lorsque l'époque approcha qui, de temps immémorial, était fixée pour la célébration de la kermesse du village, le bailli demanda à ses échevins s'il ne serait pas opportun de supprimer la foire annuelle qui se tenait précédemment à cette occasion. Son opinion était que les baraques et les tentes de danseurs de cordes, prestidigitateurs et bateleurs introduisaient dans la seigneurie une foule de gens corrompus et suspects, et qu'il valait mieux tenir cette populace éloignée.

Mais les échevins, qui soupçonnaient bien d'où provenait son antipathie, lui firent observer qu'ils priveraient par une pareille décision tous les habitants faisant le commerce, boutiquiers, cabaretiers, brasseurs et autres, d'un gain légitimement attendu. C'était la foire annuelle qui faisait affluer les gens des villages environnants. Ils supplièrent le bailli, au nom de leurs subordonnés, de renoncer à son projet. Celui-ci reconnut dans son for intérieur qu'il aurait tort de causer aux habitants un dommage aussi considérable pour des motifs peut-être tout à fait personnels, et il consentit enfin à ce que la foire eût lieu comme avant la guerre à l'occasion de la kermesse, bien décidé pour sa part à éviter le lieu où un malheur irréparable l'avait frappé.

IX

C'était le dimanche de la kermesse.

Selon la coutume, la foire annuelle s'était ouverte à l'issue de la grand'messe.

En ce moment, l'air retentissait de l'éclat strident des trompettes, du roulement des tambours et des appels multiples des danseurs de corde, bateleurs et montreurs de merveilles. Toute la population du village et une foule de visiteurs des communes voisines fourmillaient dans la prairie du tir à l'arbalète; et comme il faisait un magnifique temps d'été, tous se sentaient entraînés à la joie la plus bruyante.

M. Bakeland, le bailli, était assis près de sa femme dans la chambre de celle-ci, causait avec elle, caressait la poupée avec un redoublement de tendresse et vantait continuellement la gentillesse de l'enfant supposée, pour détourner ainsi l'attention de la folle des bruits joyeux de la kermesse qui pénétraient jusqu'à elle comme un bourdonnement continu, avec un retentissement plus fort par instants.

Devinant la nature de ce bruit, Bernardine avait, à plusieurs reprises, manifesté le désir de visiter la foire. Avec quel plaisir le bailli aurait voulu donner suite aux vœu de la pauvre folle! Elle vivait si isolée, enfermée comme une prisonnière...; mais elle ne voudrait pas sortir sans la figure de cire, et quelle impression la poupée dans ses bras ferait-elle sur la foule? Faire de sa femme l'objet de la curiosité de la multitude? Voir rire et se moquer de sa folie? Il n'y avait pas à y songer. M. Bakeland se vit forcé de détourner son attention de ce désir dangereux, et à la fin il y réussit si bien, qu'elle semblait avoir oublié complètement la kermesse et la foire.

Pendant que, réjoui de ce résultat, il causait avec elle, il entendit tout à coup un grand bruit de voix dans sa maison, comme si plusieurs personnes se disputaient. Catherine qui était assise dans la chambre près d'une table, sur un signe qu'il lui fit, alla voir ce qui se passait.

Elle vint lui annoncer qu'un fermier de l'abbaye était dans le corridor et voulait à toute force parler au bailli pour lui dénoncer un vol dont il prétendait avoir été victime.

Cette déclaration fit monter le rouge de l'indignation au front de M. Bakeland. Un vol, dès le premier jour de la kermesse, dans le village où, depuis longtemps, on n'avait plus entendu parler de chose pareille? Son pressentiment était donc fondé : la foire devait amener des gens sans aveu dans le village! Mais il saurait bien découvrir le coupable et ne manquerait pas de couper le mal dans sa racine. Il y avait encore place au gibet pour faire un exemple qui produirait son effet.

Il se leva avec cette intention, fit comprendre à Bernardine que les devoirs de sa charge le forçaient de la quitter pour quelques moments, sortit de la chambre et fit entrer le fermier dans son cabinet.

L'homme était très agité et parlait sans cesse pour décharger sa colère.

Le bailli s'assit à son pupitre et dit :

— Allons, calmez-vous, Sébastien Groof. De quoi avez-vous à vous plaindre?

— C'est scandaleux, monsieur le bailli, répondit-il, la seigneurie y perdra sa bonne renommée! Songez donc, monsieur : je me promène dans la foire; étant tourmenté depuis quelques jours par un rhume de cerveau, je prends de temps en temps une prise de tabac dans ma tabatière d'argent. Je sens ma respiration embarrassée et je veux reprendre ma tabatière : elle avait disparu!... Une magnifique tabatière, cadeau que m'avait fait ma femme à l'occasion de ma fête. Je m'arracherais bien les cheveux de chagrin...

— Vous l'avez peut-être perdue, fit remarquer le bailli.

— Oh! non, monsieur, elle m'a été volée, j'en suis certain.

— Et n'avez-vous pas le moindre soupçon, où, quand et par qui elle vous a été enlevée?

Sébastien Groof ne put donner une réponse précise à cette question. Il avait plus d'une fois parcouru la foire dans toutes les directions, à travers la foule qui grouillait et s'était arrêté devant les tentes des danseurs de corde et des escamoteurs.

— N'êtes-vous entré dans aucune de ces tentes, et dans laquelle? lui demanda le bailli.

— Dans trois ou quatre, monsieur. D'abord pour voir un veau à six pattes, qui se trouve au commencement de la foire; puis dans une tente où une diseuse de bonne aventure bat les cartes pour dévoiler les choses cachées...

— Oh! oh! Sébastien, murmura M. Bakeland. Un homme raisonnable comme vous aller consulter une diseuse de bonne aventure? Comment est-il possible? Mais vous le faisiez pour rire, n'est-ce pas?

— Notre meilleure vache est malade et dépérit, monsieur; personne ne sait la guérir. Je voulais essayer si la diseuse de bonne aventure n'aurait pas pu me venir en aide. Si cela ne faisait pas de bien, cela ne pouvait pas faire de mal.

— Et qu'a-t-elle dit?

— Je dois faire prendre à la vache de la bière brune avec beaucoup de poivre et du sel, et si elle supporte ce remède pendant quinze jours, elle sera guérie.

— Oui, et dans quinze jours la rusée commère sera peut-être à cent lieues d'ici, murmura M. Bakeland avec un sourire de compassion. Mais c'est votre affaire, Sébastien. Où avez-vous encore été?

— Dans une tente à côté de celle-là où une espèce de sauvage lève une enclume à bras tendu et jette des enfants au-dessus de sa tête comme s'il jouait à la balle... Et enfin dans une baraque, où l'on montre un nègre noir comme jais, qui mange du tabac et crache du feu.

— Lorsque vous êtes sorti de la dernière de ces tentes ou baraques, aviez-vous encore votre tabatière?

— Je crois qu'oui, monsieur.

— Croire? vous devez le savoir d'une manière positive.

— Quand je réfléchis bien, j'en suis certain, monsieur.

— Ce serait donc dans la cohue de la foule qu'on vous aurait volé? Ne vous rappelez-vous pas avoir rencontré ou remarqué quelqu'un qui, dans votre opinion, serait capable d'avoir commis un pareil méfait?

— Pour vous dire la vérité, monsieur le bailli, maintenant que vous m'y faites songer, oui, j'ai rencontré quelqu'un de ce genre, qui avait l'air d'un voleur ou pire encore. J'étais au bout de la foire, occupé à regarder des gens qui faisaient danser un ours. Il y avait beaucoup de monde et à certains moments nous fûmes presque culbutés par ceux qui ne pouvaient pas voir. Je me retournai et j'allais m'emporter; mais la parole expira sur mes lèvres. Derrière moi se trouvait un homme à barbe rousse et à la figure dure, qui me regarda si fixement et si singulièrement dans les yeux, que je frissonnai. C'était un étranger : Ses habits très sales étaient garnis de fourrures; des fourrures en été!

— Ah! ah! s'écria joyeusement M. Bakeland, nous sommes sur la trace du voleur!... Et après cette rencontre vous êtes-vous aperçu de la disparition de votre tabatière?

Le fermier secoua négativement la tête.

— Comment? Vous l'avez encore eue en mains après ce moment-là?

— Encore au moins deux heures plus tard monsieur le bailli.

— Quel rapport peut-il donc y avoir entre l'homme à la barbe rousse et le vol? murmura M. Bakeland avec aigreur. — Mais qu'entends-je de nouveau dans le corridor? De nouvelles plaintes? N'est-ce pas la voix de Pierre Lankhals? L'aurait-on également volé? Ah! nous allons couper court à cela!

En prononçant ces paroles, il allait se lever pour appeler le paysan Lankhals; mais deux hommes entrèrent en même temps dans le cabinet et se mirent à se plaindre confusément qu'on les avait volés à la foire : au premier il manquait sa belle boite à tabac en cuivre ; l'autre n'en était pas quitte à si bon compte : car, se trouvant devant la boutique d'un chapelier et voulant payer un nouveau chapeau, il avait trouvé sa poche, qui contenait plus de dix florins, complètement vide.

Indigné et furieux, le bailli commença à interroger minutieusement ces gens, pour en obtenir des renseignements qui pussent le mettre sur la trace des coupables; mais il ne réussit pas mieux avec eux qu'avec Sébastien Groof. Eux aussi s'étaient promenés pendant des heures entières dans tous les sens à la foire, s'étaient arrêtés et avaient regardé successivement devant toutes les baraques. Dire quand et à quel endroit on les avait volés leur était impossible.

Pendant que M. Bakeland répétait ces vaines tentatives, le préteur, chef des serviteurs du bailliage, entra dans le cabinet et se mit également à se plaindre des filouteries qui se commettaient à la foire. On avait volé, d'après ce qu'il disait, une bague en argent au vacher du fermier André, et le garçon était au milieu de la foule à pleurer un objet extrêmement précieux pour lui, comme gage d'une promesse de mariage.

Le bailli renvoya les paysans en leur assurant que l'autorité n'aurait pas de repos avant d'avoir découvert les auteur de ces méfaits. Alors il retourna vers le chef des serviteurs du bailliage et lui dit avec une colere non contenue :

— Eh bien, préteur, que signifie ceci? Notre commune semble être changée en une caverne de voleurs et de filons! Vous êtes à six cependant, et l'expérience et l'habileté ne vous manquent certainement pas. Comment se fait-il que vous n'ayez pas encore pris un seul de ces scelérats?

— Monsieur le bailli, répondit le préteur, nous n'avons pas quitté la foire pendant un seul instant; nous nous promenons sans cesse dans tous les sens, chacun de son côté, et nous prêtons une attention si minutieuse à tout ce qui se passe, qu'aucun mouvement ne peut nous échapper; mais jusqu'à présent nous n'avons rien remarqué sur quoi nous puissions arrêter nos soupçons. C'est vraiment de la sorcellerie.

— Ces vols seraient-ils peut-être commis à l'intérieur des baraques ou des tentes?

— Je l'ai cru aussi, monsieur le bailli.

— Eh bien, vous irez avec deux de vos hommes, en apparence par curiosité, dans les tentes, et vous assisterez aux représentations. Tenez-vous là aux aguets, et épiez surtout les escamoteurs et leurs aides, qui, sous un prétexte ou l'autre, circulent parmi les spectateurs. Vous remarquerez probablement bientôt quels sont les filous qui mettent la main dans la poche d'autrui. Si, en effet, vous surprenez un de ces fripons, enchaînez-le immédiatement et traînez-le en prison. Pas de grâce : seul, un exemple de sévérité inexorable peut couper le mal dans sa racine et sauver encore la bonne réputation de notre seigneurie. Si vous découvrez quelque chose, venez m'avertir. Je regrette profondément de ne pouvoir aller moi-même à la foire. Je veux m'en tenir éloigné, du moins aussi longtemps que je puis espérer de votre zèle et de votre expérience la découverte des voleurs. Vous connaissez le motif qui me retient. Mettez donc tout en œuvre, vous et vos compagnons, pour surprendre les auteurs des méfaits qui m'affligent profondément. Non seulement je vous en serai reconnaissant, mais si vous réussissez, ce dont je ne doute nullement, je vous accorderai à vous et à vos hommes une récompense particulière.

Le préteur quitta le cabinet et M. Bakeland retourna auprès de sa femme. Il tâcha de dissimuler sa mauvaise humeur; mais à partir de ce moment, il fut très distrait. Son ambition avait été d'entendre renommer la seigneurie comme une terre exempte de vols; en ce moment cette bonne réputation semblait sérieusement menacée, et qui sait, elle serait peut-être décidément perdue si on ne parvenait pas à étouffer immédiatement le mal.

Après dix heures du soir, lorsque la foire de ce jour fut clôturée et que les serviteurs de la loi eurent fait évacuer la prairie du tir à l'arbalète par le peuple, le préteur vint faire rapport de leur travail et de leur recherches.

Ils n'avaient plus entendu parler de nouveaux larcins; mais toutes les tentatives faites par eux, pour parvenir à trouver la trace des auteurs des premiers vols, étaient restées sans résultat.

Lorsque le bailli témoigna son mécontentement sur ce dernier point, le préteur exprima l'opinion que probablement un seul filou, étranger à la commune et n'appartenant même pas au personnel des tentes et des baraques, avait commis tous les vols dénoncés dans un intervalle de deux ou trois

heures. Ce scélérat, sentant bien que le cri de ses victimes attirerait l'attention sur lui, s'était hâté de quitter la commune; il n'était donc pas étonnant que depuis lors les vols eussent complètement cessé, et l'on pouvait être certain que désormais l'on n'en entendrait plus parler. C'était du moins sa façon de penser, sous réserve cependant de l'opinion du bailli.

Le bailli se laissa en quelque sorte tranquilliser par cette prédiction favorable et remercia le préteur de son zèle... Celui-ci, prêt à prendre congé, se rappela encore une particularité.

— Monsieur le bailli, dit-il, mon aide Jacques m'a donné un renseignement, sans importance peut-être, mais que je crois pourtant devoir vous communiquer. A peu près au centre de la foire se trouve la petite tente d'une diseuse de bonne aventure dont, je ne sais pour quel motif, — les paysans naïfs racontent des merveilles dès maintenant. Le vacher du fermier André est allé vers le soir consulter cette femme pour tâcher, par son intermédiaire, de retrouver sa bague d'argent. Elle lui assura que par sa science occulte elle forcerait le voleur d'apporter la bague entre ses mains; et lundi prochain, dernier jour de la foire, elle la lui rendra contre le payement d'un florin. Quoique la bague ne vaille pas autant, le vacher a accepté sa proposition. Cette femme est une fine mouche; elle ne tiendra pas sa promesse, mais entre temps on cause beaucoup, et elle attire de nombreux clients.

— Mais si elle tenait parole? murmura M. Bakeland pensif.

— Impossible, monsieur... ou elle devrait connaître le voleur et être sa complice.

— Qui sait? cette femme doit-être surveillée de près, préteur, et surtout lundi un de vos hommes devra se trouver près de la tente pour saisir la bague entre les mains du vacher si elle la lui rend. Si tout ce passe ainsi, nous apprendrons, par la tireuse de cartes, la vérité concernant le vol, dussions-nous la forcer à parler par des moyens violents... Allez en paix maintenant, préteur, veillez à ce que vos hommes, à tour de rôle, soient de garde pendant la nuit, surtout aux environs de la prairie du tir à l'arbalète.

Le préteur promit la plus grande activité, murmura un salut et quitta la maison du bailli.

M. Bakeland, après s'être assuré que sa femme s'était mise au lit, monta dans sa chambre à coucher, y songea encore longtemps avec mécontentement aux évènements de la journée. Il se consola enfin en espérant que le coquin qui avait commis tous ces vols avait fui la commune après un séjour de quelques heures.

Les trois journées suivantes s'écoulèrent sans que les gens chargés de la police parvinssent à découvrir les filous, quoique deux vols fussent encore signalés. Un échevin, membre du tribunal, avait constaté à la foire la disparition de sa bourse et une fermière avait perdu une boucle d'oreille en or.

M. Bakeland en était si peiné qu'il sentait chanceler sa confiance dans le zèle et l'habileté de sa police, et décida de se rendre lui-même le lendemain à la foire pour juger si ses gens faisaient bien convenablement leur devoir, et, au besoin, pour participer lui-même aux recherches. Il n'allait certainement pas volontiers là où un coup terrible l'avait frappé; mais il n'y avait pas à hésiter : la bonne réputation de la seigneurie exigeait ce sacrifice, et il devait l'accomplir quelque pénible qu'il pût être.

Le soir, lorsqu'il eut souhaité la bonne nuit à sa femme et qu'il se disposait à prendre lui-même du repos, Catherine le suivit jusqu'au milieu de la salle et le pria de bien vouloir l'écouter un instant.

— Monsieur le bailli, dit-elle, vous m'avez autorisée cette après-dînée à aller passer quelques heures avec ma sœur. J'y ai appris quelque chose qui a éveillé en moi un joyeux espoir, et me pousse à faire une tentative que je n'oserais cependant risquer sans votre permission. Ce que je veux vous demander vous semblera peut-être déraisonnable; mais, je vous en prie, monsieur, soyez bon et indulgent...

— Pourquoi ces préliminaires, Catherine? Parlez hardiment, je ne voudrais pas vous refuser quelque chose.

— Monsieur sait sans doute qu'il y a une tireuse de cartes à la foire.

— En effet, je le sais.

— Oh! monsieur, si vous entendiez les choses merveilleuses que les gens racontent de cette vieille femme! Elle guérit les bêtes et les gens; elle fait retrouver les objets perdus; elle lit sur la figure de celui qui la consulte son âge et son caractère...

— Allons, allons, Catherine, croyez-vous à de pareils enfantillages? ricana le bailli.

— Mais, monsieur, peut-on refuser de croire ce que beaucoup de personnes ont vu de leurs propres yeux? Le jeune porc de Jean Mathis était sur le point de mourir; la diseuse de bonne aventure lui a fait administrer un remède mystérieux; et il n'en avait pas encore pris la moitié qu'il courait à son auge pour manger. Il en a été de même du fils malade de la grande Mie, la couturière. Celui-ci était au lit depuis huit jours, et maintenant il se promène à la foire, à l'admiration de chacun... Mais le plus incompréhensible de tout, c'est qu'elle peut

indiquer les objets perdus, comme une vraie magicienne... Vous riez, monsieur, et vous ne croyez pas ce que je dis? C'est la vérité pourtant. Le fermier Stevens, — il le confirmera lui-même, — avait mis de côté, dans un tiroir de son armoire, cinq pièces d'or, pour l'achat d'une vache, et ne les avait plus retrouvées. Il croyait qu'elles avaient été volées et alla, à tout hasard, consulter la tireuse de cartes. Elle lui a dit qu'il devait chercher encore une fois dans son armoire, et qu'il trouverait les pièces d'or sous un paquet de linge. Et, vraiment, les pièces d'or s'y trouvaient! Comment cette femme peut-elle savoir cela, si elle ne...

— Bah! chère Catherine, dit le bailli d'un ton d'aimable raillerie, j'ai réellement pitié de votre naïveté. Tous ces faits merveilleux n'existent que dans l'imagination des gens; l'un le raconte à l'autre, chacun y ajoute quelque chose, et d'exagération en exagération, l'événement insignifiant s'accroît et devient un prodige inexplicable. En ce moment je n'ai ni le loisir ni le temps de vous en convaincre. Vous comprenez bien qu'on n'autoriserait pas ces choses antichrétiennes à la foire, si on ne les considérait comme une innocente bouffonnerie... Êtes-vous peut-être disposée à aller consulter la tireuse de cartes?

— Oui, monsieur, si vous aviez la bonté de me le permettre.

— Je le trouve absurde, Catherine; mais si vous y tenez tant... Sur quoi voulez-vous consulter la devineresse? Avez-vous perdu quelque chose?

— Oh! monsieur, ne le devinez-vous pas? Si cette femme, qui sait découvrir les choses les plus cachées, pouvait me dire où se trouve maintenant notre pauvre petite Rose?

La figure du bailli prit une expression sérieuse, et il secoua la tête avec mécontentement.

— Comment, Catherine, c'est sur le sort de mon enfant que vous voulez consulter la vieille femme? Je ne puis y consentir. Non seulement c'est une tentative ridicule, désapprouvée et repoussée par ma conscience; mais la diseuse de bonne aventure ne manquera pas de se vanter de ce que le bailli de la seigneurie lui-même l'a consultée ou l'a fait consulter. Je m'exposerais ainsi à être blâmé et raillé par les gens raisonnables. Renoncez à ce projet absurde.

— Ah! monsieur, consentez-y; je n'aurai plus de repos aussi longtemps que...

— Non, non, n'insistez pas, Catherine. Je regrette de devoir vous refuser quelque chose; mais il s'agit ici d'une affaire qui me concerne personnellement.

— Je vous en supplie, monsieur.

— Cela ne se peut... Vous, Catherine, qui croyez réellement que cette femme pratique la magie, comment pouvez-vous oublier que la doctrine chrétienne vous défend sévèrement de consulter des devins ou des sorciers.

— Mais pour la petite Rose, pour la guérison de madame!

— Allons, allons, allez vous coucher, Catherine; demain vous ne songerez plus à ce projet insensé.

Il s'éloigna. La vieille servante le regarda partir en grommelant et avec une larme dans les yeux.

X

Il était environ quatre heures de l'après-dînée lorsque le bailli se rendit à la foire, après avoir recommandé sa femme à la vigilance de Catherine.

Pour ne pas éveiller l'attention des étrangers, il s'était efforcé de ne pas se faire distinguer des autres bons bourgeois par ses habits et il avait même laissé sa magnifique canne à pomme d'or à la maison. En outre, le préteur et ses hommes avaient été informés qu'ils ne pouvaient pas s'approcher de lui sans être appelés. Il pourrait donc ainsi, indifférent en apparence ou du moins attiré seulement par la curiosité, se promener dans tous les sens et diriger partout son œil investigateur.

Il fit un grand détour et s'approcha d'abord des boutiques et des échoppes où étaient étalés toute sorte de bonbons et de jouets d'enfants. Il avançait lentement et échangeait de temps en temps quelques paroles avec les gens du village, tout en jetant cependant à la dérobée des regards autour de lui, de façon qu'aucun étranger ou inconnu n'échappât à son attention.

Enfin il atteignit ainsi la longue rangée des tentes foraines et s'arrêta pendant quelque temps devant chacune d'elles, comme s'il trouvait plaisir à voir et à entendre les stupides bouffonneries et les grossières saillies avec lesquelles les saltimbanques, les paillasses et les montreurs de merveilles tentaient d'attirer les paysans dans leurs baraques.

Il avait déjà passé, sans avoir rien remarqué de particulier, devant le veau à six pattes, l'ours savant, le nègre qui mangeait des lapins vivants et devant beaucoup d'autres. Il y avait, certes, parmi les propriétaires des baraques et des tentes, des figures laides et repoussantes, que l'on préférait rencontrer ici que dans un bois écarté : en apparence, vrai gibier de potence; mais, quoique le bailli surveillât minutieusement leur manière de faire, il ne réussit pas à y découvrir quelque chose de suspect. Tous ces gens paraissaient entièrement absorbés par les efforts qu'ils fai-



Elle mit sa main dans la sienne. (Page 50.)

saient pour se disputer la clientèle des curieux par des cris et des roulements de tambours ou par des lazzi et des coq-à-l'âne extravagants.

En ce moment, il s'approcha d'une foule compacte, et vit une tente en toile devant laquelle était suspendu un singulier tableau. Il représentait, au milieu d'une mer agitée, une barque montée par une dizaine de matelots, qui paraissaient sauver une femme des eaux. C'était assez étrange; cette femme avait une chevelure verte et une longue queue de poisson.

Un homme, en costume de marin, la figure brunie, comme s'il avait vécu dans les pays les plus chauds du monde, — sans doute le patron de la tente, — était monté sur une chaise et frappait le tableau à coups redoublés avec une baguette. Il se mit à raconter, ou plutôt à crier, que dans sa tente on pouvait voir la huitième merveille du monde, une sirène vivante que l'on avait prise pendant une tempête entre le rocher et l'île *Isla dos ladrones* (l'île des voleurs) dans la mer déserte de Bornéo. On pouvait l'appeler aussi la vierge de la mer; car, s'il en était de ces habitants de la mer comme de nous, elle pouvait à peine être âgée de dix à douze ans. Elle ne vivait que dans l'eau, elle ne savait pas parler, elle était méchante et essayait de mordre, elle ne mangeait que du poisson et montrait plutôt les instincts d'un animal que d'une créature raisonnable. Elle avait des cheveux verts et une queue de poisson. Il fallait le voir pour le croire... et la vue de cette incompréhensible merveille de la nature ne coûtait que deux sous, deux sous seulement!

Juste en ce moment une dizaine de personnes sortaient de la tente. Elles semblaient étonnées au plus haut point et criaient en levant les mains :

— Incroyable, une vraie sirène! Elle vit en effet.

Quel horrible monstre! C'est à vous donner la chair de poule!

M. Bakeland, dont la curiosité fut éveillée par ces exclamations, résolut d'aller examiner la sirène. Il pouvait poursuivre le but de sa promenade aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de la tente.

Il entra donc.

Ce qu'il vit là était réellement surprenant.

A côté d'une grande cuve se tenait une femme laide et déguenillée, tenant en main un bâton avec une pointe de fer au bout. Elle paraissait surveiller le monstre marin avec une certaine inquiétude. Dans la cuve, au milieu d'une mare d'eau, était assise la singulière créature que le marin appelait une sirène. Pour tout le haut du corps, surtout pour la taille et les mains, elle avait la forme et l'apparence d'une jeune fille d'une dizaine d'années; mais la longue chevelure qui couvrait sa tête et ses épaules comme une crinière en désordre était verte comme du varech; ses joues étaient couleur d'orange et bleu d'azur. Elle était assise dans l'eau de telle façon qu'au moindre mouvement de son corps sa queue couverte d'écailles frétillait derrière elle; elle reposait sur ses mains qu'elle écartait de temps en temps comme pour essayer de nager.

Malheureusement la faible lumière qui régnait dans la tente ne permettait pas aux spectateurs de voir distinctement la sirène. Tous la regardaient néanmoins bouche béante et avec des battements de cœur. Seul, le bailli hochait la tête en souriant comme pour témoigner qu'il ne se laissait pas tromper par les affirmations téméraires de la femme.

La sirène leva par hasard les yeux vers lui et le regarda avec une fixité singulière. Il se sentit ému et tendit, par un mouvement involontaire, la main vers elle; elle mit sa main dans la sienne; cependant, au cri furieux poussé par la femme qui la menaçait de son bâton, elle la retira immédiatement.

Sans doute pour faire cesser une pareille familiarité entre les assistants et la sirène, la femme annonça qu'elle allait donner à manger au monstre marin; et, en effet, elle prit un petit poisson dans un seau.

La sirène, voyant cette nourriture, se mit à s'agiter dans sa cuve, en poussant des cris de — Kwaa, kwaa, kwaa, d'un ton si déchirant que les paysans effrayés sentirent un froid de glace parcourir leur épine dorsale.

Pour exciter encore plus la sirène et la faire crier, la femme feignit de la toucher avec la pointe de fer. La pauvre créature poussa des cris désespérés qui émurent tout le monde de pitié, même le bailli.

M. Bakeland, hésitant et triste, quitta la tente.

Un échevin, qui sortait en même temps que lui, lui dit :

— Qui pourrait croire, monsieur le bailli, si on ne le voyait de ses propres yeux, que Dieu a créé des êtres si étranges? J'avais souvent entendu parler des sirènes, mais j'en avais toujours ri à part moi. Maintenant je ne puis plus douter...

— Vous aussi, fermier Curts, vous vous êtes laissé duper par cette bouffonnerie? répondit ironiquement M. Bakeland. Ce n'est qu'un trompe-l'œil, assez habilement inventé pour faire gagner quelques sous à ces gens. La sirène est une jeune fille qu'on a coiffé d'une perruque de laine verte et dont on a teint les joues en jaune et en bleu. La cuve se trouve placée sur un bac carré; au milieu il y a un trou circulaire garni en fer-blanc pour maintenir l'eau. Par ce trou, la jeune fille pose ses pieds à terre; sa queue est en toile rembourrée; les écailles y sont peintes visiblement... n'avez-vous donc rien remarqué de cette ruse, ami Curts?

— Oui, oui, en effet, il me semblait bien que ce n'était qu'une bouffonnerie pour tromper les paysans naïfs, répondit l'échevin en riant, honteux de sa crédulité, et il s'éloigna en murmurant un salut.

Le bailli, absorbé dans ses pensées, continua sa promenade. Le sort de cette malheureuse enfant, qui devait faire ainsi la sirène pendant des journées entières, et dévorer des poissons crus, lui semblait digne de pitié. La compassion lui fit faire la même question que celle faite par sa pauvre femme, dans une circonstance à peu près analogue... si sa petite Rose était tombée entre les mains de pareilles gens?

Il s'avançait lentement plongé dans de pénibles réflexions, jusqu'à ce qu'enfin les cris assourdissants d'une voix de géant interrompirent sa rêverie et lui firent lever la tête.

La tente devant laquelle il se trouvait en ce moment lui rappela le motif pour lequel il était venu à la foire, et elle attirait d'autant plus son attention, que le fermier Sébastien Groof — celui à qui on avait volé sa tabatière d'argent — lui en avait parlé.

En effet, il vit sur les tréteaux en bois, devant la tente, un homme solidement bâti, à la physionomie grossière et farouche, qui soulevait d'une main un jeune homme presque adulte et de l'autre une enclume de forgeron. Cet Hercule était affublé comme un sauvage. Le jeune homme portait l'ajustement multicolore d'un arlequin.

Une jeune fille de dix à onze ans qui avait l'air fatigué ou triste, se tenait les yeux baissés contre la toile de la tente. C'était d'elle sans doute que

Sébastien Groof avait dit que le sauvage jouait avec des enfants comme avec des balles à jouer.

La jeune fille était habillée d'un costume à la fois bizarre et charmant. Sa tête était ornée d'un petit bonnet en velours bleu avec un cercle de perles pareil à une couronne; un corsage de soie emprisonnait sa taille svelte; elle portait, sous une jupe courte, une culotte turque à larges plis et de petits souliers rouges brillaient à ses pieds, le tout tellement couvert de paillettes d'or et tellement reluisant, qu'il était presque impossible de la regarder sans être ébloui.

On aurait certainement admiré cette jeune fille comme une angélique figure d'enfant, si son visage n'avait pas été aussi brun et aussi cuivré que celui du sauvage et de l'arlequin.

En ce moment, une voix singulièrement rude cria, avec un accent de doux reproche :

— Heila! Heila!

Ce devait être le nom de la jeune fille, car elle prit immédiatement une attitude moins abattue.

M. Bakeland, tournant la tête pour voir qui avait interpellé l'enfant, remarqua une vieille femme, dont le visage masculin et profondément ridé était plus brun encore que celui des autres. Elle était presque noire et repoussante de laideur. Ce devait être la diseuse de bonne aventure; car elle se tenait devant une tente plus petite, immédiatement à côté de celle du sauvage et sur laquelle on lisait en grands caractères : *Miroir de la vérité. Révélation du passé, du présent et de l'avenir.*

Colombine s'assit au milieu du tréteau; et le sauvage, qui, dans la pantomime, jouait le rôle du père, lui fit comprendre par gestes que, pendant son absence elle devait travailler activement et l'appeler dès que ce coquin d'Arlequin viendrait l'ennuyer avec ses fadaises.

A peine eut-il disparu qu'Arlequin bondit de derrière la toile, se jeta aux pieds de Colombine, et montra, en se frappant la poitrine, que son cœur le faisait souffrir.

Tout à coup, le sauvage reparut sur la pointe du pied, un gros bâton à la main — long cylindre de toile bourré de paille — et surprenant le pauvre Arlequin dans sa déclaration d'amour, le battit tellement fort sur le dos qu'un nuage de poussière s'éleva de ses habits et que, par ses grimaces surprenantes, il fit éclater parmi les paysans un long éclat de rire.

Colombine, pendant ce temps, élevait les mains suppliantes vers son père courroucé; et Arlequin, en faisant glisser son pouce sur son index, indiquait qu'il possédait beaucoup d'argent et qu'il voulait épouser Colombine.

A ce moment, le bailli se demanda avec un certain étonnement comment, en regardant ce spectacle enfantin, il s'était laissé distraire presque complètement du but de sa promenade. Il s'était même rapproché petit à petit, sans s'en apercevoir, si près de la tente, qu'il se trouvait au pied de l'escalier qu'on devait gravir pour y entrer. Mais alors il se rappela qu'il avait promis à sa femme et à Catherine qu'il serait rentré avant sept heures et pour voir s'il n'avait pas déjà dépassé l'heure, il tira sa montre d'or.

S'il avait remarqué en cet instant quel singulier regard le sauvage et l'Arlequin échangèrent mystérieusement entre eux et quel œil d'envie ils fixèrent sur le brillant bijou qu'il tenait en main! Mais cela échappa naturellement à son attention pendant qu'il regardait sa montre et constatait avec satisfaction qu'il avait encore un quart d'heure à perdre. Aujourd'hui il tenterait probablement en vain de découvrir les voleurs; il pourrait cependant continuer ses investigations le lendemain. Rien ne l'empêchait donc de regarder encore pendant quelques instants la joyeuse pantomime d'Arlequin et de Colombine, qui — il ne savait pas pourquoi — lui plaisait beaucoup et exerçait une singulière attraction sur lui.

Cette affreuse mégère pouvait-elle bien être la mère de l'Arlequin et de la charmante jeune fille? Oui, elle était sans aucun doute la femme du sauvage; sinon l'enfant aurait-elle obéi si vite à son avertissement?

Toutes ces réflexions traversèrent rapidement le cerveau du bailli. Il avait une espèce de pressentiment d'être ici sur la vraie piste pour découvrir les vols commis; cependant il n'avait pas encore la moindre idée de la façon dont il pourrait réussir.

Il allait s'approcher de la tente de la diseuse de bonne aventure pour examiner attentivement cette femme; mais, au même instant, il vit le sauvage prendre la jeune fille et la soulever en l'air; il le vit successivement jeter l'enfant au-dessus de sa tête, la rattrapper de l'autre main comme une balle à jouer, la rejeter en l'air, la faire culbuter et la ressaisir juste au moment où elle allait tomber par terre. Cependant la pauvre enfant devait s'être fait mal, car elle s'éloigna en boitant légèrement et visiblement affligée vers le rideau de la tente. La devineresse menaça le grossier personnage du poing.

Mais celui-ci n'y fit aucune attention, et se mit à annoncer dans un langage baroque — un mélange d'allemand, de néerlandais et de français — que le public allait assister maintenant à la joyeuse pantomime d'Arlequin et de Colombine, après laquelle le spectacle commencerait dans l'intérieur de la tente. Il pourrait y admirer les tours les plus extraordinaires de force surnaturelle, les tours

d'adresse les plus incroyables, qui n'avaient jamais été exécutés dans les Pays-Bas; et cela pour la modique et dérisoire entrée de trois sous.

Pendant qu'il débitait cet alléchant boniment à ses auditeurs au moyen d'un porte-voix en fer blanc, le jeune homme et la jeune fille avaient disparu dans l'intérieur de la tente. La jeune fille revint seule tenant une chaise d'une main et un tricot de l'autre.

Au bout de quelque temps cependant, il commença à être ennuyé, parce que le sauvage et son fils, tout en jouant, tenaient les yeux fixés sur lui avec une attention surprenante. L'idée lui vint de s'en aller, et il s'était déjà à moitié retourné, lorsque le sauvage, furieux de la mauvaise volonté de Colombine, la poussa si violemment qu'elle roula du haut de l'escalier et vint tomber au pieds du bailli.

M. Bakeland, quoiqu'il supposât que ces voies de fait faisaient partie de la représentation, se sentit ému de pitié et allait aider la pauvre enfant à se relever; mais tout à coup Arlequin accourut, en poussant un cri d'effroi et descendit si précipitamment les escaliers pour voler au secours de Colombine que, trébuchant par-dessus la jeune fille, il se jeta sur le bailli et le fit presque tomber à la renverse. Il demanda humblement pardon... et, sans attendre une réponse, il prit Colombine par la main, la reconduisit sur les tréteaux, et tous deux reprirent leur jeu comme si rien n'était arrivé.

Le bailli, pensif, retourna chez lui à pas lents. Comment s'était-il laissé entraîner jusqu'à s'arrêter pendant si longtemps près de ce niais et insignifiant spectacle? L'intérêt que lui inspirait cette jeune fille visiblement opprimée? N'avait-il pas été retenu plutôt par le violent soupçon que ces bohémiens si laids et brûlés du soleil, pourraient bien être les auteurs des vols? Oui, cette idée l'avait d'abord fait arrêter; cependant, il ne pouvait pas se le dissimuler, il avait bientôt trouvé tant de plaisir à regarder l'innocente patomime, qu'il avait presque complètement oublié la promesse faite à sa femme et à Catherine; mais, Dieu merci, il n'était pas encore sept heuers.

Sous l'empire de cette pensée, il voulut encore voir l'heure. Il chercha en vain de la main le ruban auquel était attachée sa montre, se tâta avec impatience et grommela avec stupéfaction :

— Disparue! Ma montre a disparu! Ah! maintenant je connais les voleurs!

Et posant l'index sur son front, il murmura :

— Oui, c'est cela! Le sauvage, Arlequin et Colombine! C'était un jeu bien calculé, chez cette famille d'adroits filous... J'ai tiré ma montre, ils l'ont vue. Le sauvage a poussé Colombine en bas de l'escalier, afin de donner l'occasion à Arlequin de me bousculer; et c'est à ce moment que le coquin m'a volé ma montre d'une main bien exercée... Mais Colombine? La pauvre enfant aurait-elle participé au méfait? Impossible, elle parait être l'innocence même! N'importe, arrêtons toute la famille, d'un seul coup; une instruction plus appronfondie prouvera quel est le coupable... Agissons sans délai; mais avec prudence cependant, car, si ces gens rusés pouvaient deviner ce qui les attend, ils feraient disparaître ma montre.

Il rentra chez lui, appela son domestique André, et lui dit :

— Allez à la foire, recherchez-y le préteur, dites-lui tout bas qu'il vienne ici immédiatement avec ses hommes. Ne faites semblant de rien, ayez l'air indifférent et ne laissez soupçonner à personne que vous êtes chargé d'un message urgent.

Peu de temps après le départ du bailli, l'amusante pantomime d'Arlequin et de Colombine était terminée, et les paysans s'étaient précipités en si grand nombre dans la tente, que, quelques minutes plus tard, il n'y avait plus une seule place disponible sur les bancs.

La représentation, telle qu'elle avait été annoncée, commença par les exercices du sauvage, qui, en jouant avec l'enclume et quelques poids de cent kilogrammes, donna vraiment des preuves si surprenantes de sa force herculéenne, que le public, les yeux écarquillés et muet de stupéfaction, regardait bouche béante cet homme merveilleux. Certes, ce spectacle eût été trop sérieux, si, de temps en temps, on n'eût songé à exciter l'hilarité des assistants par quelques farces.

Arlequin était costumé maintenant en bouffon ou *Pierrot;* on lui avait blanchi la figure à la craie et peint en rouge une bouche qui réunissait ses deux oreilles; il feignait de vouloir imiter tous les tours qu'exécutait le sauvage; mais il le faisait d'une façon si stupide et si gauche, qu'il tombait à la renverse, laissait tomber les poids sur ses pieds ou recevait quelques giffles retentissantes de son patron. Ses réponses plaisantes et les grimaces de sa bouche démesurément grande faisaient rire tellement les paysans, que l'on devait certainement entendre jusqu'au milieu de la foire les éclats bruyants de leur hilarité.

La représentation s'achevait ainsi à la grande joie des assistants. Les artistes, encouragés par les applaudissements répétés, faisaient de leur mieux pour s'en rendre dignes.

En ce moment le sauvage se trouvait au milieu de la scène, les genoux pliés et chancelant sur ses jambes pour prouver que, quelque fort qu'il fût, il pouvait à peine se tenir debout et menaçait de ployer sous le poids écrasant de son fardeau. En effet, à chacune de ses mains pendaient quelques poids de cent kilogrammes; il tenait entre les

dents une corde à laquelle était suspendue l'enclume; le pierrot était assis sur ses épaules et Colombine était debout, sur une jambe, l'autre jambe sur sa tête, la trompette à la bouche, comme une Renommée grecque publiant la gloire du merveilleux artiste.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent... mais ce bruit approbateur fut tout à coup interrompu par l'apparition, à l'entrée de la tente, du bailli, qui levait la pomme d'or de sa canne au-dessus du public, pour faire comprendre qu'il réclamait le silence.

— Silence! Que personne ne bouge! cria le haut fonctionnaire d'un ton sévère de commandement.

Le sauvage jeta un regard furieux sur le perturbateur de la représentation; mais il resta cependant immobile, les poids aux mains et l'enclume contre la poitrine.

Le pierrot seul se laissa glisser des épaules de son maître et recula, saisi de frayeur, jusqu'au fond de la tente, contre la toile, où il resta debout en faisant une grimace qui fit encore rire certains spectateurs, malgré la sérieuse impression de l'ordre du bailli.

Pendant ce temps, celui-ci, suivi de près par le préteur, escalada la scène en marchant par-dessus les bornes.

Le sauvage, avec un mouvement de colère, laissa tomber par terre tout ce qui constituait sa charge, et dit, comme un homme indigné par une grave offense :

— Messieurs, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. De quel droit venez-vous m'interrompre dans mon travail? Ces braves gens ont payé, et...

— Allons, allons, pas de paroles inutiles, interrompit le bailli. Au nom de la loi, je vous arrête tous comme coupables de vols.

— M'arrêter? s'écria le sauvage en grinçant des dents. Ah! cela ne va pas si facilement.

Il recula de quelques pas, et se campa, les poings fermés, dans la position d'un homme décidé à se défendre énergiquement. Mais le préteur souffla dans un petit sifflet d'étain! la toile de la tente se déchira ou se souleva de deux côtés à la fois et par des ouvertures ainsi faites cinq autres serviteurs de la loi sautèrent sur la scène.

A la vue de ces hommes armés, le sauvage se calma subitement et pria de l'excuser; il n'avait pas su que c'était l'autorité de la commune qui lui faisait l'honneur de le visiter dans sa tente.

Maintenant il exprimait humblement le désir de connaître ce qu'on mettait à sa charge. Lui et ses enfants devaient être les victimes de la calomnie répandue par des concurrents infâmes ou moins heureux qu'eux.

Le bailli, sans faire attention à ce qu'il disait et tandis que quatre de ses gens surveillaient de près les prisonniers, avait ordonné aux deux autres de faire évacuer la tente; et lorsqu'il eut vu disparaître le dernier des spectateurs, il se tourna vers le sauvage et lui demanda :

— Quel est votre nom? De quel pays êtes-vous?

— Je m'appelle Samson Kavandar et je suis né à Cremsir, en Moravie.

— Ce garçon et cette jeune fille sont vos enfants?

— Oui, monsieur; Joachim est né à Amsterdam, et Heila à Andernach, sur le Rhin. Nous sommes d'honnêtes gens qui parcourons le monde pour gagner notre pain amer à la sueur de notre front. Jamais de notre vie nous ne nous sommes rendus coupables de la moindre infraction aux lois. Si monsieur veut écrire au maire de Beaucaire, en France, il apprendra que là, à la grande foire, nous avons même aidé à rechercher toute une bande de filous...

— Assez! Répondez seulement quand on vous adresse la parole, interrompit le bailli.

Et se tournant vers ses gens, il ordonna de faire une visite corporelle sur Simon Kavandar et sur son fils. Ceux-ci semblaient ne rien craindre du tout ni être embarrassés; ils se prêtèrent volontairement à la visite qui fut complètement infructueuse.

— Samson Kavandar, dit le bailli, depuis l'ouverture de la foire plusieurs vols ont été commis. Entre autres, on a vidé la poche de quatre personnes, volé une tabatière d'argent, des boucles d'oreilles et une boîte à tabac. En savez-vous quelque chose?

— Certainement, monsieur, j'en ai entendu parler, comme tout le monde.

— Cet après-dîner on a volé, devant votre tente, la montre en or d'un spectateur.

— Devant notre tente, cet après-dîner? murmura le sauvage étonné,

— Préteur, faites approcher le jeune homme... Vous vous appelez Joachim?

— Pour vous servir, monsieur, répondit le pierrot très tranquille.

— Il n'y a pas une demi-heure je me trouvais devant cette tente, et je regardais avec d'autres personnes les bouffonneries d'Arlequin et de Colombine. Lorsque votre sœur fut poussée à bas des tréteaux vous avez feint de venir à son secours et vous êtes tombé contre moi. Vous avez profité de cette bousculade pour me dérober ma montre en or. Ne faites pas tant l'étonné; je suis certain que vous êtes le voleur, car, quelques instants auparavant, j'avais encore regardé l'heure à ma montre et

immédiatement après la chute de Colombine, elle avait disparu de ma poche.

— Mais, juste ciel! comment est-il possible de m'accuser ainsi d'un méfait? soupira le jeune homme en levant les mains vers le ciel. Je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître.

— Ainsi, vous refusez de faire la moindre révélation? Vous ne connaissez rien, aucun de vous deux, de ma montre et des autres objets volés? Réfléchissez bien; un aveu de votre part et la restitution des objets volés adouciraient probablement la sévérité de la loi. Sinon, si l'on vous trouve coupable, la potence sans espoir de grâce.

— Mais, monsieur, puis-je dire un mot? demanda le sauvage. Maintenant je me souviens : lorsque Joachim trébucha par-dessus le corps de sa sœur et tomba sur vous, j'ai vu un individu suspect, un étranger probablement, car il n'était pas habillé comme des gens du pays et portait en outre une longue barbe rousse. Eh bien, monsieur le bailli, il sauta en avant pour vous soutenir en apparence, mais je remarquai bien que sa main arrivait justement au ruban de votre montre. N'en doutez pas; c'est cet étranger qui vous a volé.

M. Bakeland hocha la tête avec impatience. Cet étranger à barbe rousse, dont le fermier Sébastien Groof lui avait déjà parlé comme étant soupçonné d'être un filou, fit chanceler sa conviction; mais il repoussa ses doutes et dit :

— De pareilles histoires ne me tromperont pas. Si vous êtes coupables nous parviendrons à le savoir. Vous ne pouvez pas avoir si bien caché les objets dérobés que nous ne les retrouvions pas.

— Oh! monsieur, visitez tout ici; je l'espère, je l'exige pour la conservation de mon honneur! s'écria le sauvage. S'il le faut, pour prouver tout à fait mon innocence, remuez la terre de cette tente de fond en comble.

— C'est ce que nous allons faire.

— Eh bien! monsieur, si vous découvrez quelque chose qui témoigne contre nous, pendez-moi au gibet, immédiatement, sans jugement, j'y consens!

Sur l'ordre du bailli trois hommes restèrent pour garder les prisonniers: les autres se mirent à fouiller et à visiter tout ce qui se trouve sous la tente; ils se glissèrent sous la scène, ils cherchèrent dans tous les coins et même dans la terre, aux endroits qui, fraîchement fouillés, leur paraissaient suspects.

M. Bakeland, pendant cette perquisition, observait la jeune fille qui, la tête penchée et les mains devant les yeux, se tenait à côté d'un des trois hommes de la loi. Elle restait très tranquille, mais des larmes perlaient entre ses doigts et elle tremblait visiblement de terreur.

— Monsieur le bailli, dit l'aide, on n'a pas encore fouillé cette danseuse. Ces gens-là sucent la manie du vol avec le lait maternel. Qui sait si elle ne cache pas votre montre?

— Non, non, laissez cette enfant en paix, répondit le bailli. Tout en elle respire l'innocence... Devoir la vie à de pareils vagabonds peut être un malheur, ce n'est cependant pas un crime.

Il vit que Colombine, affligée, levait les yeux pour voir celui qui avait prononcé de si bonnes paroles pour elle. Elle lui jeta un regard de reconnaissance à travers ses larmes.

S'approchant d'elle, le bailli lui prit la main et lui dit d'une voix douce:

— Vous vous appelez Heila, n'est-ce-pas? Cessez de pleurer, mon enfant.

— Oh! monsieur, ayez pitié de nous: nous sommes innocents! dit-elle en soupirant.

— Vous? Je le crois, Heila; mais votre frère, votre père?

— Eux aussi, monsieur; nous sommes tous d'honnêtes gens.

— Soyez tranquille alors; si l'on ne trouve aucune preuve contre eux, ils resteront libres. Quant à ce qui vous concerne, ma pauvre enfant, il ne vous arrivera pas le moindre mal, j'y veillerai.

La jeune fille balbutia un remerciement tout en regardant le bailli d'un air si doux et si caressant, qu'il en fut ému et se sentit tenté de serrer l'enfant dans ses bras. Il résista cependant à cette inexplicable envie.

Dans l'entretemps, la nouvelle s'était répandue par toute la foire, avec la rapidité de l'éclair, que le bailli s'était rendu dans la tente du sauvage pour le mettre en état d'arrestation, lui et toute sa famille, comme coupables des nombreux vols qui avaient épouvanté depuis quelques jours la population de la commune. Chacun était accouru pour voir emmener les filous, et, en ce moment, on entendait de l'intérieur de la tente le bourdonnement sourd de la foule qui se pressait à l'entrée.

Le préteur et ses aides remontèrent sur la scène et firent connaître au bailli que leur perquisition, quelque minutieuse qu'elle eût été, n'avait rien produit qui pût confirmer les suspicions.

— Vous voyez bien, messieurs, que vos soupçons n'ont pas l'apparence de fondement! s'écria le sauvage avec un rire de triomphe. Je ne veux cependant pas me plaindre : chacun doit remplir son devoir ici-bas et tout le monde peut se tromper. Si monsieur voulait maintenant avoir la bonté de me permettre de continuer mon travail, injustement entravé tout à l'heure? cette fatale méprise me causera déjà assez de préjudice.

Le bailli haussa les épaules avec doute et paraissait prêt à abandonner l'affaire. Si certain qu'il

crût être, que sa montre lui avait été dérobée par l'arlequin, il ne l'avait cependant pas vu, et il était possible qu'il se trompât... Mais, après avoir réfléchi un instant en lui-même, il dit :

— Préteur, restez ici avec trois de vos hommes pour veiller sur ces gens ; que les autres me suivent ! Dans quelques minutes je reviens.

Il sortit de la tente et se dirigea directement vers celle plus petite devant laquelle se trouvait la diseuse de bonne aventure, qui, tout à fait indifférente en apparence à ce qui se passait, invitait les paysans qui l'entouraient à venir la consulter sur leur sort futur.

Lorsque le bailli et ses hommes s'approchèrent d'elle, elle leur dit avec le sourire le plus aimable que lui permettait sa figure repoussante :

— Entrez, messieurs, à quoi une pauvre vieille femme comme moi peut-elle devoir l'honneur de votre visite ?

— Nous venons vous interroger concernant les vols qui ont été commis à la foire, entre autre celui d'une montre en or qui a été volée cet après-midi presque devant votre tente.

— Ah! monsieur, vous venez vous égayer de ma prétendue science, répondit la devineresse en riant. Pour de naïfs paysans, je battrais les cartes et j'y lirai l'une ou l'autre chose ; mais pour vous, noble seigneur bailli, qui êtes un homme instruit et qui savez que je ne me trouverais pas ici comme une mendiante si je savais lire dans le passé et dans l'avenir...

— Ne parlez pas tant et répondez-moi d'une manière brève et claire, commanda M. Bakeland. Comment vous appelez-vous ?

— Hawida Kavandar, monsieur.

— Samson, le sauvage d'à côté, est votre mari ?

— Oui, monsieur.

— Et Arlequin et Colombine sont vos enfants?

— Mes enfants légitimes.

— La jeune fille aussi ? Est-ce bien vrai ?

— Pardonnez-moi, noble seigneur bailli, si votre question me fait sourire. Si la petite Heila est ma fille? Pouvez-vous en douter? N'est-elle pas assez brune de figure pour vous faire deviner à quel race elle appartient ?

— En effet, femme ; mais n'est-il pas possible en employant certains moyens, de brunir ainsi la figure et les mains d'un enfant ?

— Certainement, monsieur, c'est même très facile pour qui connaît le secret. On le fait avec du curcuma et un peu de noir. C'est singulier, monsieur ! Vous croyez donc que notre Heila est teinte ?

Et elle éclata de rire, pendant que le bailli regardait par terre en secouant la tête... Cependant il sortit immédiatement de ses réflexions et grommela avec dépit :

— Ainsi, femme, vous ne savez rien des vols en question ? Absolument rien ?

— Ah ! monsieur, quelle demande ! Comment saurais-je quelque chose de cela ? Je ne quitte pas ma tente de toute la journée.

— Allons, mes hommes, faites votre devoir. Fouillez tout ici et assurez-vous si cette femme ne recèle pas d'objets volés.

La diseuse de bonne aventure, sans attendre qu'elle y fût invitée, retourna toutes ses poches et les convainquit qu'elle ne cachait rien, du moins dans ses vêtements.

Tout ce qui se trouvait dans la tente fut déplacé, ouvert et fouillé ; mais ces recherches furent également vaines. La devineresse, riant joyeusement, parlait avec une si impudente ironie aux serviteurs de la loi, que le bailli se vit forcé de lui imposer silence en la menaçant sévèrement.

Cependant, lorsque les hommes du bailli, piqués au jeu par les railleries de la devineresse, s'approchèrent d'un coin de la tente où une cafetière fumait sur un petit feu de bois, elle parut moins à l'aise et suivit leurs mouvements d'un regard oblique.

Là non plus on ne découvrit rien... jusqu'au moment où il vint à l'un des serviteurs l'idée d'enlever la cafetière du feu et de regarder dedans. Entendant, à sa grande surprise, quelque chose qui résonnait, il retourna la cafetière sens dessus dessous : la montre en or du bailli roula par terre avec le café.

Furieux de revoir sa précieuse montre ainsi endommagée et peut-être tout à fait abîmée, le bailli éclata en invectives contre la vieille femme :

— Ah ! voleuse perfide, c'est ainsi que vous traitez le bien des autres ! Empoignez-la, mes garçons, et traînez-la dehors... Elle ira en prison, ainsi que son mari et son fils... Allez, préteur, faites sortir également les autres prisonniers.

— Mais, monsieur, vous n'avez pas le droit de m'arrêter : je suis une honnête femme ! s'écria la tireuse de cartes.

— Une honnête femme? Vous moquez-vous de la loi ? Et cette montre dans votre cafetière ?

— Oui, qui l'y a mise? Je ne le sais pas ; je ne l'ai jamais vu ni n'en ai jamais entendu parler. Une tourterelle n'est pas plus innocente que moi. Vous voulez que j'aille en prison? Je suis une femme pauvre et faible qui n'opposera pas de résistance...

— Toutes ces ruses sont inutiles, femme. Vous cachiez la montre volée dans votre cafetière ; nous avons le corps du délit ; à cela il n'y a rien à répliquer.

— Rien à répliquer? Et si le monsieur-là avec son sabre avait jeté la montre dans la cafetière? Pourquoi? Je ne le sais pas, mais tout est possible.

— Emmenez cette femme; j'entends vos compagnons avec les autres prisonniers, dit le bailli à ses hommes.

Lorsque la devineresse fut devant la porte et qu'elle vit là son mari et son fils les mains liées derrière le dos, elle se mit à pleurer de rage et à se plaindre à haute voix de la criante injustice dont elle et sa famille, étaient victimes, prétendait-elle.

Le cortége se mit en marche sous les huées continuelles et les cris de vengeance de la foule.

— Voleurs, scélérats! Pendez-les, rouez-les, les filous! était tout ce que l'on endendait; et les serviteurs avaient beaucoup de peine à éloigner avec leur sabre ceux qui voulaient se jeter sur la devineresse et sur le sauvage, parce qu'ils semblaient se moquer des gens.

Ce qui était étonnant, c'est qu'à ces cris furieux se mêlaient de temps en temps des exclamations de pitié à la vue de la petite Colombine, qui, la tête penchée, tranquille et silencieuse, avançait péniblement à la main de sa mère.

On arriva bientôt à la cour féodale, une espèce de vieux château qui servait en même temps de prison et de siége à la justice.

Le bailli arrêta le cortége et exprima le désir de loger et de faire soigner Heila, pendant l'emprisonnement de ses parents, dans l'hospice des vieillards. Dans tous les cas elle n'y resterait pas longtemps; car, avant l'expiration du temps de la foire, il devait être fait un exemple sévère. Le lendemain tous comparaîtraient devant la cour de justice et entendraient prononcer leur sentence.

Mais, lorsque la diseuse de bonne aventure devina son projet, elle se mit à hurler si pitoyablement et à s'arracher les cheveux tellement que M. Bakeland hésita dans sa résolution, surtout parce que la jeune fille paraissait frappée du même désespoir.

— Oh! monsieur, ayez pitié d'une pauvre mère! s'écria la devineresse. Ne me séparez pas de mon enfant... Heila, Heila, pourrais-tu m'abandonner dans mon chagrin? Parle, parle, Heila, ce bon monsieur t'écoutera.

La jeune fille leva les mains vers le bailli et le supplia avec des larmes dans les yeux :

— Oh! grâce, grâce, laissez-moi rester près de ma mère!

— Eh bien, soit! grommela M. Bakeland; mais, prenez garde; si quelqu'un de vous lui fait du chagrin, il aura à en rendre compte.

— Lui faire du chagrin, à elle, la lumière de mon âme? s'écria la vieille femme. Une telle menace à une mère? Les gens de ce pays n'ont-ils donc pas de cœur?

— Oui, femme, mais j'ai bien remarqué que votre mari ne traitait pas doucement la pauvre fille.

— Mon mari! le rustre brutal et colérique, oser la maltraiter en ma présence? Qu'il l'essaie, je lui arrache les yeux!

Mais on la prit par les épaules et on la conduisit à l'intérieur de la cour féodale.

La prison consistait en une partie des caves de l'édifice. Quoique ce fût sous terre, il y faisait passablement sec, et, pendant l'été, le séjour n'y était pas malsain.

Le bailli donna l'ordre d'apporter aux prisonniers une bonne quantité de paille fraîche, de l'eau en abondance et à neuf heures un souper convenable.

Les serviteurs furent très étonnés d'une telle sollicitude si extraordinaire; le préteur fut seul à soupçonner qu'un sentiment de compassion pour la jeune fille en était la cause.

Dans la prison, les bras de l'homme sauvage et de son fils furent déliés.

La serrure lâcha sa dent de fer dans la muraille, les verrous grincèrent dans leurs ferrures rouillées, et la prison fut fermée.

Pareils à un couple d'oiseaux prisonniers qu'on enferme dans une cage, Samson Kavandar et son fils Joachim se mirent à tourner autour de la cave voûtée qui leur servait de prison. Ils secouèrent la porte, éprouvèrent la solidité de la serrure, étendirent les mains au-dessus de leur tête vers le soupirail par lequel il recevaient le jour, se baissèrent dans tous les coins, et essayèrent vainement de découvrir quelque chose qui leur donnât quelque espoir de s'échapper pendant la nuit.

Le sauvage se plaça contre la muraille et fit un signe à son fils. D'un seul bond, celui-ci sauta sur les épaules de son père, ce qui lui permettait d'atteindre aux barreaux de fer du soupirail; mais cette examen fut tout à fait décourageant.

Le jeune homme se laissa glisser à terre et dit à son père en allemand, afin que, si quelqu'un les écoutait du dehors, il ne pût pas comprendre ce qu'ils disaient :

— C'est inutile, mon père; ils sont presque aussi gros que mon bras, et très profondément soudés par la pierre. A quel moyen avoir recours?

— A quel moyen, Joachim? D'ici à demain nous avons tout le temps de travailler. Ne te souviens-tu pas qu'à Paderborn, quand tu n'étais encore qu'un petit garçon, nous avons évité la potence en nous évadant par une ouverture que nous



Alors commença une scène violente. (Page 59.)

avions pratiquée dans la muraille?... Malheureusement on m'a enlevé mon poignard.

— On ne m'a rien laissé non plus, mon père.

— Et vous, là-bas, les femmes? grommela le sauvage. Vous êtes là immobiles et calmes sur votre paille comme si notre sort ne vous regardait pas. Aucune de vous deux n'a-t-elle dans sa poche un couteau ou quelque autre instrument en fer ou en acier?

— Rien, répondit la tireuse de cartes; pour prouver mon innocence, j'ai retourné mes poches devant ces messieurs.

— Et toi, Heila?

— Pas autre chose que ceci, mon père, dit la fillette en lui tendant une assez grande paire de ciseaux.

— Parfait, ils sont en acier! s'écria joyeusement le sauvage. La muraille est vieille et le mortier est probablement rongé par l'humidité. Ah! ah! ils sont peut-être en train de nous fabriquer une belle potence toute neuve; mais les Kavandar n'y sont pas encore suspendus.

D'un mouvement sec et nerveux il fit sauter la vis qui réunissait les deux branches des ciseaux, et donna une des branches à son fils.

— A l'œuvre maintenant... Cherchons d'abord un endroit où la pierre est tendre; de ce côté-ci, Joachim, le mur joint la rue ou bien un jardin.

Et, avec une hâte fiévreuse et presque joyeuse même, ils se mirent à chercher quelque part une fente, ou à enfoncer la pointe de leurs outils dans les interstices de la pierre; mais toute leur peine fut inutile. Ces caves devaient être probablement les restes d'une construction séculaire qui avait été élevée du temps des Romains, car le ciment était devenu plus dur que la pierre, et les pointes des ciseaux s'y émoussaient comme si on les avait promenées sur des blocs de basalte. Un des ou-

tils finit par se briser dans la main du sauvage.

— Cesse, Joachim, c'est peine perdue, dit-il tout découragé. Si nous ne trouvons pas un autre moyen de nous évader, nous devons nous attendre à faire demain notre dernier saut entre ciel et terre. Réfléchissons bien....

Après un assez long silence il secoua la tête en murmurant :

— Rien... Je ne trouve rien. Et toi, Joachim? Comment, tu pleures?

— Est-ce que cela vous étonne, mon père. Être si jeune et mourir au bout d'une potence, c'est affreux!

— Ah! mon garçon, c'est affligeant, en effet, même quand on n'est plus si jeune.

— Vous, mon père, vous n'avez pas à redouter la mort; vous n'avez pas mis la main à la montre. Moi seul je serai pendu; le bailli sait que c'est moi qui l'ai volée.

— Bah! bah! ne te désespère pas; il nous reste encore bien des heures... Tiens-toi tranquille et ne me trouble pas, Joachim; je vais me mettre la tête dans les mains et réfléchir sérieusement. Sois sûr que je trouverai un moyen de salut.

Le jeune homme alla près de sa mère et se laissa tomber sur la paille à côté d'elle.

— Tu es triste, Joachim? lui dit-elle en souriant. Tu te laisses effrayer par ton père; il fait le fanfaron et le fier-à-bras, mais au fond il n'est qu'un lâche et ne sait pas ce qu'il dit. La potence! Comment pourrait-on condamner l'un de nous à mort, puisque l'on n'a aucune preuve contre nous.

— Et la montre, ma mère?

— Eh bien! quoi, la montre? Si la découverte de cet objet était suffisante, c'est moi que l'on devrait pendre, car c'est dans ma cafetière qu'on a trouvé la montre; mais, sois tranquille, je saurai bien m'en tirer saine et sauve. Qu'une montre en or ait été volée, cela ne peut pas être contesté; mais quel est le voleur? Ces messieurs n'en savent rien, si malins qu'ils soient. Si nous nous montrons exempts d'inquiétude et inébranlables dans nos dénégations, si nous continuons à affirmer que nous ne savons rien, ils ne peuvent pas prononcer contre nous une peine sévère.

— Ah! ma mère, le bailli est convaincu que c'est moi qui suis le voleur de la montre.

— Soit : il le suppose; il nous soupçonne, mais il n'en est pas certain. Ce qui nous pend au nez à tous, hormis à Heila, c'est d'être battus de verges. Eh bien! mon fils, pour toi ce sera la seconde fois, pour moi la troisième et pour ton père la cinquième. Ah! je sais bien qu'on n'est pas à la noce quand les verges du bourreau font perler sur la peau du dos une sueur de sang; mais du moins on n'en meurt pas.

— Ma mère, ma mère, comme vous parlez d'un semblable supplice! dit le jeune homme en soupirant. Avez-vous donc oublié qu'à Augsbourg je m'évanouis sous les coups de verges, et qu'il fallut m'emporter presque mourant?

— Oui, mais ici on ne frappe pas aussi impitoyablement.

— Ah! j'ai trouvé! s'écria tout à coup le sauvage en se levant.

— Eh bien! qu'avez-vous trouvé, malin Samson? demanda la tireuse de cartes avec un ricanement d'incrédulité.

— Le moyen d'échapper non pas seulement à la potence, mais à toute autre peine.

— Pour vous?

— Non, pour nous tous.

— Vraiment? Et ce moyen merveilleux est ?...

— Écoutez bien... et vous, Hawida, ne m'interrompez pas, ou bien je m'embrouille dans mes idées. Le bailli ne peut pas dire en conscience quel est celui qui lui a volé sa montre. Il feint bien d'être convaincu que c'est Joachim qui est le voleur; mais il en est si peu certain qu'il a commencé à douter dès que je lui ai parlé de l'homme à la barbe rousse. Vous savez bien qui je veux dire?

— Samuel, qui est parti dimanche soir avec le butin?

— Naturellement, et qui nous attend à Bruges. Mais, Hawida, vous m'avez interrompu, et voilà que j'ai perdu mon fil. Où en étais-je?

— Vous parliez du bailli et vous disiez qu'il n'a pas de preuves.

— Ah! oui! Est-il vrai, oui ou non, qu'il ne sait rien de positif?

— Non, certes, il ne sait rien.

— Eh bien, si l'un de vous avouait devant la justice qu'il est le voleur de la montre, pensez-vous que l'on pourrait douter de la sincérité de son aveu?

— Quoi, Samson, vous voulez vous accuser vous-même pour nous sauver? balbutia la femme au comble de l'étonnement.

— Ah! mon père, merci, mille fois merci! s'écria le jeune homme en s'avançant vers lui les bras ouverts pour lui sauter au cou.

Mais l'hercule le repoussa brutalement et lui dit en ricanant :

— Ah ça, crois-tu que je suis devenu fou? Moi, me passer la corde au cou pour être pendu à ta place? Pas si bête. Le moyen que j'ai trouvé doit nous sauver tous.

— Insupportable bavard, grommela la diseuse de bonne aventure, aboulez votre moyen, et l'on verra. Mais cela finira probablement par quelque sottise, comme d'habitude.

— Laissez-moi donc parler, et ne m'interrompez pas... Je répète ma question : si l'un de nous s'accusait d'avoir volé la montre, ne devrait-on pas accepter cette déclaration pour vraie? Répondez, Hawida.

— Sans doute, sans doute : mais alors cet innocent benêt sera pendu.

— C'est précisément en cela que vous vous trompez. Heila est encore une enfant : on ne pend point les enfants.

La mère indignée se leva de la paille où elle reposait et répondit en jetant sur le sauvage des regards enflammés de colère :

— Juste ciel! l'ai-je bien entendu? Vous voulez que Heila se reconnaisse coupable du vol devant la justice? Avez-vous donc encore tout à fait perdu l'esprit? Voyez, tyran, comme cette idée seule la fait trembler.

— Oui, ricana Samson Kavandar, je le sais bien, que vous la gâtez. Vous en avez fait quelque chose de propre : timide, sentimentale, mollasse, lâche et pleurarde fille de bourgeois, dégénérée du sang de ses ancêtres, et qui n'est plus bonne à rien.

— Lâche? Le lâche c'est vous, s'écria la femme. Un père qui veut sacrifier son plus jeune enfant pour s'épargner à lui-même le risque d'être frappé de verges!

— Ah çà, voulez-vous me laisser parler jusqu'au bout? vociféra le sauvage, vous bavardez comme une pie sans savoir ce que je voulais dire. Si vous ajoutez encore un mot, je vous flanque mon poing sur la figure! Écoutez donc. Il n'est pas certain que nous serons obligés d'avoir recours à ce moyen suprême. Tant que nous verrons chance d'échapper à la condamnation par une dénégation persistante et obstinée, nous continuerons à feindre la plus complète ignorance. Mais, si cet espoir nous est enlevé, alors en avant le dernier moyen. Heila reconnaîtra devant la justice que c'est elle qui, pendant que le bailli voulait la relever, lui a subtilisé sa montre dans sa poche, et qu'elle l'a laissé tomber dans la cafetière de sa mère sans que personne se fût aperçu de rien... Pourquoi vous élevez-vous si violemment contre cette idée? A quelle peine condamnera-t-on Heila? A aucune. Elle est encore une enfant sans discernement, et vous devez avoir remarqué comme moi que le bailli se montrait plein de compassion et d'amitié pour elle... Eh bien, que dites-vous de mon moyen?

— Je répète que vous êtes un père sans entrailles et un lâche! répliqua aigrement la femme. Comment! faire peser toute la culpabilité sur votre enfant, et la laisser probablement fouetter de verges, elle qui est innocente? J'aimerais mieux me laisser rouer moi-même... mais pas pour vous, du moins, entendez-vous, méchante bête?

— Allez votre train, allez, femme. Ma volonté finira par s'accomplir... Et toi, que dis-tu, Heila?

— Ah! ma chère sœur, sauve-moi de la potence, supplia Joachim.

La jeune fille, effrayée et pleurant, paraissait hésiter cependant.

— Non, non, ne consens pas! s'écrie la mère. Il n'y a aucun danger de pendaison. La flagellation qui les menace, ces hommes sans cœur veulent la faire tomber sur ton dos. Ta chair est encore trop tendre et ton sang innocent coulerait à flots; tu ne pourrais pas y résister. Refuse, refuse!

— Moi, me dénoncer comme voleuse! sanglota la petite fille. Être battue de verges! oh! mon père, grâce, grâce!

— Tu ne veux pas, ingrate?

— Jamais, jamais, je ne veux pas.

— Ah! ah! c'est ce que nous allons voir.

Samson Kavandar s'approcha de sa fille en grondant, sans doute avec l'intention de la contraindre par de mauvais traitements à exécuter sa volonté. Mais la femme se jeta entre deux. Alors commença une lutte violente. Elle reçut bon nombre de giffles et de coups de poing, mais elle se défendit au moyen de ses ongles, qui laissèrent leurs traces sanglantes sur la figure de son aimable époux. Tous deux criaient au plus fort, Heila hurlant de son côté... lorsqu'ils entendirent tout à coup les verroux du cachot grincer dans leurs serrures.

— Attention! silence, on vient! murmurèrent-ils tous à la fois.

— Nous jouons la comédie, ajouta la diseuse de bonne aventure.

Et, avec une promptitude merveilleuse et un sentiment étonnant de la nécessité, ils changèrent d'attitude et d'expression comme par enchantement. On eût juré qu'ils répétaient réellement quelque parade.

— Que se passe-t-il ici? demanda le geôlier qui entra dans le cachot accompagné de deux de ses aides. Vous faites une vie de tous les diables, un sabbat à réveiller les morts. Est-ce que ça ne va pas finir?

— Ah! mes bons messieurs, répondit la devineresse avec une humilité parfaitement jouée, pardonnez-nous si nous avons parlé un peu haut. Nous étions en train de répéter notre représentation pour demain.

— Votre représention pour demain? ricana le geôlier. Je crois qu'elle attirera du monde. Il viendra beaucoup de curieux pour voir les vilaines grimaces et les singulières cabrioles que vous ferez quand vous serez pendus à la potence.

— Si vous aimez mieux que nous ne causions plus du tout entre nous, eh bien, monsieur le porte-clefs, nous nous tairons, et nous resterons bouche close, sans faire un mouvement.

— Je vous le conseille; car, au moindre bruit que j'entends encore, je vous mets tous aux fers. Tenez-vous pour avertis.

En achevant cette menace, il sortit du cachot à pas lents, suivi de ses deux acolytes, et reverrouilla solidement la porte.

XI

Dans une salle basse du bailliage que l'on appelait la cour féodale, le bailli était assis devant une large table couverte d'un tapis de drap vert, sur laquelle on voyait deux gros livres et une montre d'or.

A sa droite et à sa gauche étaient assis trois échevins, assesseurs. Le greffier, la plume à la main, se tenait prêt à enregistrer les incidents de l'audience.

M. Bakeland était engagé dans une conversation très animée avec deux des échevins. L'un des deux, celui-là même à qui l'on avait volé son argent à la foire, était tellement surexcité contre les voleurs présumés, qu'il se montrait disposé à les condamner tous à mort, sans distinction; tout au plus pouvait-il consentir à n'infliger aux femmes que la peine du bannissement, bien entendu après qu'elles auraient subi la marque ou une violente flagellation.

L'autre, moins acharné, était d'avis que dans l'incertitude où l'on se trouvait relativement au véritable auteur du vol, on ne pouvait appliquer aux deux hommes et à la femme que la peine de la complicité ou du recel. Quant à la jeune fille, qui était encore un enfant, incapable de faire le mal avec discernement, il fallait la mettre en liberté sans la punir.

A la fin, le bailli pensa avoir réussi à ramener l'un à plus d'indulgence, et l'autre à un sentiment plus raisonné des responsabilités; et là-dessus il donna au prêteur et à ses aides, qui se tenaient près de la porte, l'ordre d'amener les prisonniers devant le tribunal.

Au bout de quelques minutes la famille Kavandar fut introduite.

Le sauvage et sa femme s'avancèrent d'un pas léger jusque près de la table, avec un sourire aussi tranquille et un visage aussi serein que s'ils n'avaient pas l'ombre d'une inquiétude concernant l'issue de leur affaire. Cette attitude surprenante était probablement une comédie étudiée d'avance pour tromper les juges. Quoi qu'il en fût, le jeune homme, bien qu'aussi rassuré en apparence, montrait plus de réserve; la petite fille seule paraissait affligée et surtout effrayée.

— Samson Kavandar et vous, Hawida, sa femme, souvenez-vous que vous êtes devant vos juges, leur dit le bailli à voix haute. Arrière! Vous osez rire, téméraires? Respectez la cour de justice.

— O mes bons messieurs, répondit la vieille tireuse de cartes, pardonnez-nous. Nous sommes pleins de respect pour le noble et digne tribunal de cette seigneurie. Mais une conscience pure rend le cœur joyeux.

— C'est ce que nous allons voir, répliqua le bailli. Votre tranquillité feinte, votre assurance de commande ne dureront pas longtemps. Vous, Kavandar, vous persistez sans doute à déclarer que vous ne savez absolument rien au sujet de la montre d'or qui est là devant vous comme pièce de conviction? Naturellement, c'est le système de défense que vous avez tous adopté.

— Je n'en sais pas plus que l'enfant qui vient de naître, répondit le sauvage.

— Et vous, Joachim Kavandar?

Le jeune homme secoua la tête en signe de dénégation.

— Vous niez donc absolument avoir commis le dernier vol?

— Est-ce que j'irais mentir à mon propre détriment, messieurs? Si cette montre qui est là sur la table est l'objet dont vous parlez, alors je vous affirme que je la vois pour la première fois.

— Et vous, Hawida Kavandar, vous persistez également dans votre première déclaration? Vous n'avez pas d'explications à donner au tribunal, ni sur le vol même, ni sur la manière dont la montre est arrivée dans votre cafetière?

— Aucune; je suis innocente et ne sais rien.

— La montre ne peut cependant pas être tombée du ciel, fit observer un des échevins. Si ce n'est pas vous qui l'avez jetée dans votre cafetière, alors c'est votre mari ou votre fils qui doit l'avoir fait.

— Que voulez-vous que je vous réponde? murmura Hawida en levant les épaules. Je n'en sais pas plus que vous-même, monsieur le juge.

— Vous avez parfaitement combiné votre affaire entre vous, poursuivit le bailli. Mais n'espérez pas, cependant, que vos ruses parviendront à dépister la justice. Une recherche plus minutieuse dans vos deux tentes nous a fourni la preuve évidente que c'est votre fils qui est le voleur de la montre, et, de plus, que vous et votre mari vous êtes les complices actifs de son crime. Dans votre tente, derrière le rideau, il y a une espèce d'armoire avec deux petites portes fermées. Lorsque les serviteurs de la loi ont ouvert cette armoire

dans leur première perquisition, ils y ont trouvé quelque chose... Cette découverte paraît vous confondre? Cela se comprend aisément... Lors de leur seconde perquisition les agents de la police ont découvert qu'il y a, dans la planche formant la paroi postérieure de cette armoire, un trou rond assez grand pour livrer passage au bras d'un homme. Or, précisément devant ce trou ils ont trouvé qu'une fente a été pratiquée dans la toile de votre tente, ainsi que dans la tente de votre mari, et cela si habilemeut qu'il faut regarder avec attention pour s'en apercevoir. Sans aucun doute cette double fente vous sert depuis longtemps à commettre de nombreux vols; mais bornons-nous pour le moment à l'affaire de la montre. Voici, clair comme la lumière du jour, comment le vol a été accompli : Joachim Kavandar, lorsqu'il s'est jeté sur moi, non point par mégarde mais de propos délibéré, m'a subtilisé ma montre. Surpris par mon arrivée inattendue dans la tente, il s'est laissé glisser des épaules de son père et a reculé jusque contre la toile de votre tente à vous, Hawida, et là, pendant qu'il faisait toute sorte de grimaces et de contorsions risibles pour détourner l'attention, il a passé son bras par la fente de la toile, et laissé tomber la montre dans votre armoire. Alors, messieurs les échevins, la devineresse a ouvert l'armoire et caché l'objet dans un autre endroit. Mais avertie par l'affluence de la foule de ma présence dans la baraque de son mari, elle a trouvé que la cachette choisie par elle n'était pas assez sûre, et c'est alors qu'elle a jeté la montre dans la cafetière. Cette double fente de la toile des tentes, et l'armoire secrète, nous montrent le chemin que la montre a suivie pour aller échouer dans la cafetière. Eh bien, répondez maintenant, Samson, Hawida et Joachim, qu'avez-vous à dire pour votre défense?

Les accusés paraissaient consternés. Aucun d'eux n'articula une parole.

Après un moment de silence, la tireuse de cartes releva tout à coup la tête, et répondit avec un accent de triomphe :

— Ah! messieurs, cette double fente dans la toile de nos tentes, dissimulée le plus adroitement possible, est tout simplement un secret de notre profession. Lorsque mon mari jongle ou escamote devant le public, c'est par cette ouverture que, pour abuser les spectateurs, nous faisons disparaître et reparaître les objets sans que personne s'en aperçoive.

— Ah! ah! femme, répliqua le bailli, il vous a fallu bien du temps pour trouver cette explication. Elle n'est pas mal imaginée, je le reconnais; malheureusement pour vous, votre mari ne jongle pas et n'escamote pas d'avantage, car parmi tous les objets que l'on a trouvés dans votre baraque il n'y en a pas un seul qui serve à l'art de l'escamoteur; et, s'il est vrai que votre mari escamote quelquefois, alors il n'escamote que des objets qui ne lui appartiennent point. Toutes ces ruses sont inutiles. La déclaration de la vérité tout entière peut seule vous épargner les rigueurs de la justice. Nous approchons de la fin de cette audience. Si quelqu'un d'entre vous croit pouvoir faire valoir quelque chose d'autre que des échappatoires mensongères, qu'il se hâte.

Samson Kavandar et son fils regardèrent tour à tour la tireuse de cartes dans le blanc des yeux, comme pour lui demander l'autorisation de parler; mais la réponse fut probablement négative, car ils continuèrent à garder le silence. La vieille femme mit ses mains sur ses yeux. Le spectacle de son désespoir arracha des larmes à Joachim, et fit trembler de frayeur la petite fille.

Les juges ne savaient que penser; les regards étranges que les accusés avaient échangés, et leur attitude faisaient soupçonner qu'ils avaient un aveu sur les lèvres... à moins que tout cela ne fût une comédie.

— Cette découverte vous consterne et vous rend muets? reprit le bailli. Pour la dernière fois je veux vous exhorter à la sincérité. S'il y a réellement un voleur parmi vous, épargnez-nous une sentence injuste et sauvez les innocents par un aveu sincère. Je me tourne vers vous, Hawida Kavandar, qui paraissez avoir l'esprit ouvert, et je vous conjure de préserver, si c'est possible, vous-même, votre mari ou votre fils, d'une peine imméritée et excessive... Vous refusez de parler?

— Ah! mes bons messieurs, dit la vieille femme en soupirant, qu'exigez-vous de moi? Une mère peut-elle accuser son enfant?

— Votre fils? Sa culpabilité est suffisamment démontrée.

— Mon fils n'est pas coupable.

— Qui donc, alors?

La tireuse des cartes se tourna vers sa fille en joignant les mains et lui dit :

— Viens, ma chère Heila, surmonte ta honte et ton effroi. Ne laisse pas mourir ton frère innocent. Reconnais ta faute. Tu es encore une enfant; ces bons messieurs auront pitié de toi à cause de ton extrême jeunesse.

Les juges se levèrent surpris et indignés. L'avaient-ils bien entendu! Ces audacieux et perfides bohémiens voulaient faire passer pour la voleuse cette naïve enfant? Ah! cette ruse était trop grossière! Ils exprimèrent leur indignation par un murmure de colère.

— Quoi, s'écria le bailli, vous voudriez charger du méfait cette pauvre enfant? L'horreur

d'une pareille accusation prouve que vous voulez nous abuser par une nouvelle fausseté.

— Ne soyez pas si cruel pour une pauvre et malheureuse femme, dit Hawida d'un ton suppliant Entre mon fils innocent que l'on menace de mort, et ma fille coupable, que son extrême jeunesse rend excusable, je ne puis hésiter plus longtemps. Mon cœur de mère saigne par la nécessité d'un pareil aveu. Mais Heila seule est coupable. Elle a tiré adroitement la montre de la poche du très honorable seigneur bailli, et c'est elle aussi qui, à l'insu de tout le monde, la laissé tomber dans la cafetière. Ce matin seulement elle nous a révélé ce triste secret. L'enfant est bonne et généreuse; elle aime mieux tout avouer que d'exposer ses parents et son frère à un châtiment immérité. Veuillez l'interroger, messieurs, et vous aurez la conviction que cette fois j'ai dit l'exacte vérité.

M. Bakeland secoua la tête d'un air mécontent et chagriné. La seule hypothèse que la pauvre enfant pouvait avoir pris part au vol lui faisait mal au cœur. Cependant il se tourna vers la petite fille et lui demanda :

— Heila Kavandar, pesez bien vos paroles; mentir devant la justice est aussi un crime. il paraît incroyable que vous vous soyez rendue coupable du vol dont il s'agit. L'accusation que l'on produit contre vous est-elle fondée?... Vous vous taisez et vous pleurez. N'est-ce pas, mon enfant, que vous êtes innocente?

Le sauvage jeta sur sa fille un regard plein de menaces; sa mère la poussa en avant avec un grondement sourd.

— Voyons, Heila, répondez-nous. Avez-vous volé la montre?

— Oui, oui, je l'ai fait! sanglota la jeune fille en fondant en larmes.

— Vous seule?

— Moi seule, monsieur. Mon père, ma mère et Joachim n'en savaient rien. Miséricorde, mes bons messieurs; ayez pitié de moi! Je suis malade...

— Huissiers, apportez un siége à cette jeune fille pour qu'elle prenne un peu de repos.

Tandis que l'on exécutait cet ordre, un des échevins dit :

— Il est visible que cet enfant parle sous le coup des menaces de ses parents. Je suis d'avis qu'il est nécessaire de l'interroger seule.

— Je voulais précisément vous le proposer, répondit le bailli.

Il fit un signe et ordonna aux serviteurs de la loi de ramener les trois accusés dans leur cachot. Cet ordre parut frapper d'effroi Samson Kavandar et la diseuse de bonne aventure, et ils se mirent à geindre comme si on leur faisait une criante injustice. Mais ce fut en vain : on n'écouta point leur protestation et on les fit sortir par force de la salle d'audience.

En s'en allant, le sauvage adressa encore une menace à sa fille dans une langue étrangère absolument inconnue des juges.

— Vous êtes seule avec nous maintenant, Heila, dit le bailli à la petite fille. Vous n'avez plus de raisons d'avoir peur; nous avons beaucoup de peine à croire que vous soyiez une voleuse. Dans tous les cas, notre plus vif désir est de reconnaître que vous êtes innocente. Parlez donc librement et sincèrement... Non, restez assise, mon enfant. Voyons, dites-moi maintenant qui a consommé le vol de la montre?

— Moi seule, monsieur, balbutia Heila.

— Et vos parents sont d'honnêtes gens? Ils n'ont rien su de ce vol, ni des autres qui ont été commis à la foire?

— Rien, monsieur, rien du tout.

Les échevins s'entre-regardèrent et commencèrent à murmurer entre eux d'un air désappointé. La situation devenait fâcheuse et même ridicule pour eux. Ils étaient convaincus au fond que Joachim était le voleur de la montre et que ses parents étaient complices du vol, et voilà qu'ils se trouvaient devant un aveu positif, catégorique. Et le véritable coupable, il leur était difficile sinon impossible de le frapper à raison de son âge. Le crime allait donc rester impuni? Quel triste exemple à donner aux villageois, et comme le prestige de la justice allait en souffrir!

Le bailli seul ne perdit pas courage.

— Ainsi, Heila, dit-il, si peu croyable que cela puisse nous paraître, il est cependant vrai que c'est vous qui m'avez volé la montre? Gentille, aimable, naïve et innocente en apparence, et en réalité dépourvue de tout sentiment d'honnêteté! Encore une enfant, et déjà vouée à la honte! Une voleuse, vous, Heila! N'avez-vous donc pas la crainte de Dieu qui est aux cieux?

La malheureuse jeune fille ne répondit que par des sanglots et se couvrit la figure de ses mains. Il y avait dans l'affliction et dans l'attitude de l'enfant quelque chose qui inspirait au bailli et à ses assesseurs la conviction de son innocence. Mais par quel moyen en obtenir la preuve?

— Prenez courage, Heila, continua M. Bakeland, nous ne serons pas sévères pour vous; mais vous devez, par des explications claires et précises, nous aider à trouver des circonstances atténuantes. Dites-moi donc comment vous vous y êtes prise pour commettre le vol.

La petite fille le regarda comme si elle ne comprenait pas sa question.

— Je vous demande de quelle manière vous avez commis le vol?

— Comment?... comment je l'ai commis? J'ai pris votre montre, monsieur, balbutia Heila.

— Lorsque vous étiez par terre?

Lorsque j'étais tombée devant vos pieds.

— A ce moment-là même?

— Oui, en ce moment-là.

— Allons donc! vous ne savez pas ce que vous dites, ma pauvre enfant. Vous étiez étendue devant l'escalier de la baraque lorsque votre frère, en se jetant contre moi, me fit reculer de trois ou quatre pas. Je ne me rapprochai plus de vous. Comment vous aurait-il donc été possible d'atteindre ma montre avec votre main? Expliquez-nous un peu cela... Vous vous taisez? Voyons, comment le fait s'est-il passé? Parlez, je vous l'ordonne.

— Ah! je ne le sais plus, je l'ai oublié, répondit à travers ses sanglots la pauvre petite dont l'esprit se brouillait par ces questions pressantes.

Un sourire sur les lèvres des échevins attestait qu'ils croyaient avoir déjoué le piège qui leur avait été si habilement tendu par la ruse des bohémiens.

— Donc, Heila Kavandar, reprit le bailli, vous vous étiez emparé de ma montre. Qu'en avez-vous fait alors?... Vous l'avez sans doute donnée à votre frère?

— Oui, monsieur, à mon frère.

— De sorte que Joachim a participé au vol?

— Mon, non, pas mon frère.

— Qui, alors? votre père?

— Hélas, hélas! dit Heila toute perdue; pas mon père non plus; moi seule.

— Alors, dites-nous franchement ce que vous avez fait de la montre.

— Je suis entrée dans la tente de ma mère, et j'ai jeté la montre dans la cafetière.

— Quand avez-vous fait cela?

— Quand?... Quand?... répéta Heila avec une hésitation visible, avant la pantomime, avant que la représentation commençât à l'intérieur de la baraque.

— Alors vous ne pouviez cependant pas supposer que la justice viendrait faire des perquisitions pour retrouver l'objet volé. Une cafetière dans laquelle il y a du café bouillant est une cachette qu'un voleur émérite même ne choisirait que dans un moment d'urgente nécessité. Mais peu importe; votre mère était-elle dans sa tente?

— Ma mère?... Non, monsieur.

— Bien sûr?

— Oh! très sûr, elle n'y était pas.

— Où était-elle donc?... Mon enfant, mon enfant, vous vous fourvoyez, et vous récitez fort mal la leçon qu'on vous a apprise. Il y a des témoins qui attestent que votre mère n'a pas quitté sa tente de tout l'après-midi et elle l'a déclaré également elle-même.

— Oui, oui, s'écria la petite fille au comble de l'agitation; oui, monsieur, ma mère était dans sa tente.

— Que faisait-elle quand vous y êtes entrée?

— Elle faisait le café.

— Et c'est au même instant que vous avez jeté la montre dans la cafetière?

La petite fit signe que oui.

— Oui? Elle l'a donc vue, et par conséquent elle a été complice du vol? Déjà, par vos réponses irréfléchies, vous avez trahi votre frère: voilà que vous accusez votre mère maintenant!

La petite fille tomba à genoux et tendit les mains vers ses juges.

— Pitié, s'écria-t-elle, pitié, mes bons messieurs, grâce pour mon pauvre frère!

— Ah! enfin! Elle avoue que son frère a commis le vol! s'écria l'un des échevins avec un accent de triomphe.

Heila, comprenant seulement alors l'imprudence du mouvement auquel elle avait cédé, se redressa en poussant un cri de désespoir et se laissa retomber sur sa chaise, où elle s'affaissa, haletant et sanglotant.

Dans ce mouvement convulsif son petit bonnet bleu était tombé par terre.

Un frémissement étrange secoua le bailli des pieds à la tête, et son regard restait fixé avec une fixité singulière sur la chevelure de la petite bohémienne.

L'échevin, assis à sa droite, lui demanda s'il ne croyait pas que le tribunal était suffisamment éclairé pour passer outre à la délibération; mais M. Bakeland n'avait pas l'air de l'entendre.

Au bout d'un instant cependant il secoua la tête comme pour chasser les pensées qui l'assiégeaient, et il murmura avec une expression de tristesse:

— Chaque fois que cette enfant lève les yeux sur moi, je sens mon cœur ému. C'est un souvenir qui me poursuit... Mais songeons à l'accomplissement de notre devoir.

Après avoir donné à ses appariteurs l'ordre de reconduire la petite fille auprès de ses parents dans la prison, il se tourna vers ses assesseurs, les échevins, et leur dit:

— Messieurs, je ne sais pas quel est le sentiment de chacun de vous sur cette affaire, mais pour moi il est clairement démontré que nous ne nous sommes pas trompés dans notre première supposition. Cette famille Kavandar n'est pas autre

chose qu'une bande de voleurs à la tire. Hormis l'enfant, qui me paraît innocente, ils méritent probablement tous la corde. Mais comme nous n'avons à nous prononcer que sur un seul fait déterminé, mon avis est que nous devons appliquer la loi dans toute sa rigueur au voleur de la montre, c'est-à-dire à Joachim Kavandar. Pour ce qui concerne Samson Kavandar et sa femme, qui sont évidemment ses complices, je vous laisse le soin de décider quelle peine il convient de leur infliger. Il y a des circonstances atténuantes, du moins pour le mari; d'autre part Hawida Kavandar est une vieille femme...

— Oui; mais, monsieur le bailli, interrompit un des échevins, vous demandez une sentence sévère contre le jeune homme. Est-il bien réellement le voleur de votre montre? Ma conviction n'est pas complète sur ce point, et ma conscience n'est pas tranquille. Car, si la petite fille nous avait déclaré la vérité...

— Oh! vous êtes parfaitement libre dans votre opinion, ami Mathieu, répliqua le bailli; mais croire que Heila Kavandar serait l'auteur du vol, cela me paraît absolument impossible. Ces bohémiens rusés avaient bien fait la leçon à leur petite fille. N'avez-vous pas remarqué qu'en se retirant ils la menaçaient encore? Et quelle a été l'attitude de Heila devant nous? Elle se contredisait continuellement. Elle ne savait pas expliquer comment elle avait commis le vol. Elle accusait et excusait alternativement ses parents et son frère, et elle finit par déclarer qu'elle avait jeté la montre dans la cafetière sans que sa mère l'eût vue. Et quand a-t-elle prétendu l'avoir fait? Précisément au moment où sa mère tenait la cafetière à la main. Pour moi, Joachim est le voleur, j'en suis convaincu, et je ne doute pas que nos collègues ne partagent cette conviction.

— Absolument, pleinement : il est impossible de conserver le moindre doute à cet égard, affirmèrent les autres échevins.

— Eh bien, alors, je me rallie également à cet avis, dit l'échevin Mathieu. Le jugement pourra donc être rendu à l'unanimité des voix, et cela n'en vaudra que mieux.

Alors ils commencèrent à délibérer sur la peine qu'il y avait lieu d'appliquer à chacun des accusés. L'échevin auquel on avait volé son argent exprima l'avis qu'il fallait pendre les deux hommes, marquer la femme et chasser la petite fille de la seigneurie après l'avoir battue de verges; mais le bailli et les autres échevins n'étaient pas aussi impitoyables, et ils plaidèrent surtout en faveur de l'enfant qui n'avait pas encore atteint l'âge de raison, et qui avait l'excuse du manque de discernement.

Lorsqu'ils furent enfin parvenus à se mettre tous d'accord, le bailli donna l'ordre d'introduire de nouveau les accusés.

Ils n'avaient pas encore perdu leur assurance; ou du moins ils feignaient d'être pleins de confiance et de tranquillité.

Le bailli leur donna lecture du jugement que la cour féodale avait prononcé : Joachim Kavandar était condamné à être pendu; Samson Kavandar était condamné à être marqué à l'épaule; Hawida Kavandar à être battue de verges. Quant à Heila, elle ne devait subir d'autre peine que le bannissement à perpétuité de la seigneurie, bannissement qui était également prononcé contre ses parents. L'exécution de la sentence aurait lieu le lendemain à huit heures du matin.

Lorsqu'ils entendirent prononcer cette condamnation sévère, le sauvage se répandit en menaces furibondes, la diseuse de bonne aventure se mit à hurler et à s'arracher les cheveux, Joachim et Heila à pleurer amèrement. Mais sur un signe du bailli les sergents du bailliage les prirent par le bras et les ramenèrent dans leur prison.

XII

Le soir était venu.

En plein air, le crépuscule répandait encore ses dernières lueurs, mais à l'intérieur de la prison du bailliage il faisait déjà nuit noire.

Dans un coin, Hawida était assise, un de ses bras passé autour du cou de Joachim qui pleurait silencieusement contre la poitrine de sa mère. Heila tenait une des mains de son frère dans les siennes et l'arrosait de ses larmes.

Samson Kavandar était assis un peu plus loin sur la paille du cachot, grognant, maugréant et blasphémant, frappant de son poing la muraille, et donnant tous les signes du plus violent désespoir.

Depuis leur retour dans la prison, le sauvage s'était encore creusé la tête pendant longtemps pour trouver un moyen de salut, et il avait invité les autres à chercher aussi de leur côté; mais à la fin, voyant la complète inutilité de ces efforts, il s'était laissé tomber tout désespéré sur la paille, et il augmentait par ses cris et par ses plaintes l'épouvante de son fils et les angoisses de sa femme.

Celle-ci essayait par tous les moyens de consoler Joachim et de lui rendre un peu de courage en lui faisant croire que, comme on n'avait pas pu prouver positivement sa culpabilité, il y avait encore chance pour lui d'obtenir grâce de la peine de mort.



Elle étala les cartes sur la table. (Page 66.)

Pendant quelque temps, Hawida avait reproché à son mari sa lâcheté, et tâché de le calmer. Mais le fer rouge sous l'empreinte duquel il croyait déjà entendre grésiller la chair de son épaule lui inspirait une frayeur horrible, et lui faisait presque perdre l'esprit. Mais maintenant elle avait renoncé à ces tentatives infructueuses et elle tenait son fils serré contre son cœur avec une tendresse vraiment maternelle. Hélas ! elle ne se le dissimulait pas, la potence allait lui enlever cet enfant tant aimé.

Tout à coup, ils entendirent un cliquetis de clefs.

Joachim frémit, et fit entendre un cri rauque :

— On vient, dit-il, on vient me chercher. Le bourreau est là.

— Mais non, mon enfant, dit Hawida ; on n'exécute point pendant la nuit. Réjouis-toi, au contraire ; dans notre lamentable situation, chaque circonstance imprévue est une lueur d'espérance. Tenez-vous tous tranquilles, et ne faites semblant de rien.

La porte s'ouvrit, et le geôlier, accompagné de deux gardes armés, pénétra dans le cachot, tenant une lampe à la main.

— Hawida Kavandar, s'écria-t-il.

— Eh bien, me voici. Que voulez-vous de moi ? demanda la diseuse de bonne aventure en faisant un pas en avant.

— D'après les instructions de M. le bailli, vous allez me suivre immédiatement.

— Où me conduisez-vous ?

— Vous l'apprendrez tout à l'heure. Obéissez sans paroles inutiles.

La jeune fille se jeta au cou de sa mère en criant qu'elle ne voulait pas se séparer d'elle. Mais le porte-clefs lui donna l'assurance que, dans une demi-heure, et peut-être même plus tôt,

Hawida Kavandar reviendrait saine et sauve. Sa mère elle-même la pria de se tenir tranquille.

— Allons, monsieur le porte-clefs, je vous suis, dit la tireuse de cartes avec une tranquillité réelle ou feinte.

Le cachot fut refermé, et le geôlier la conduisit au premier étage du bailliage, dans une pièce où une grande lampe allumée se trouvait sur la table.

Près de cette table, se tenait une femme enveoppée dans un grand manteau à capuchon.

— Hawida Kavandar, dit le geôlier, M. le bailli permet à la personne qui est là de causer pendant quelques instants avec vous. Nous montons la garde dans le corridor, et, lorsque votre entretien aura pris fin, nous vous ramènerons dans votre prison.

Il s'éloigna en fermant la porte derrière lui.

Pendant ce temps, Hawida avait jeté à la dérobée un coup d'œil furtif sur la femme qui la faisait sortir si inopinément de sa prison. Ce n'était pas une personne d'importance : une vieille paysanne probablement. Que pouvait-elle espérer d'une pareille entrevue?

Elle s'approcha de la table et demanda :

— Vous voulez me parler? Que désirez-vous savoir de moi?

— Femme, vous êtes devineresse et vous savez lire dans les cartes, répondit l'autre. On renomme votre science. Je voudrais vous consulter sur des affaires d'un grande importance. Quoique je ne sois pas riche, je vous récompenserai généreusement.

— Ce que vous voulez me demander n'a donc point de rapport avec le vol pour lequel on nous à injustement condamnés?

— Non, pas le moindre rapport. C'est une tout autre affaire.

— Singulier moment pour venir me consulter! murmura la devineresse d'un air mécontent. Là-dessous, dans les souterrains, dans la prison en un mot, j'ai un fils qui doit être pendu demain matin; mon mari attend la marque et moi la flagellation. Croyez-vous que dans une pareille situation je possède assez de clairvoyance et de lucidité d'esprit pour lire dans l'avenir? Pourquoi n'êtes-vous pas venue à la foire?

— Ah! pardonnez-le moi, ma bonne femme. Depuis lundi passé j'avais l'intention d'aller vous voir dans votre baraque; mais mon maître me l'a défendu. Maintenant il s'est rendu à mes vives instances; il m'a donné son autorisation.

— Quel est votre maître? Un fermier?

— Non, femme, mon maître est le bailli.

— Le bailli de cette seigneurie est votre maître? s'écria la devineresse avec une expression de joie qu'elle cherchait vainement à dissimuler.

Ce que cette circonstance pouvait avoir d'avantageux pour elle ou pour son fils, elle ne s'en rendait pas bien compte, et cependant le cœur lui battait d'une joyeuse espérance.

— Ainsi, répéta-t-elle, l'honorable et digne bailli de cette seigneurie est votre maître; et vous êtes à son service?

— Je suis sa vieille servante, Catherine Obels.

— Eh bien, Catherine Obels, je ferai de mon mieux, par considération pour M. le bailli, pour consulter le sort et lire dans l'avenir. Mais il y a malheureusement un obstacle. Je n'ai pas de cartes.

— J'en ai apporté avec moi à tout hasard, dit Catherine en tendant à la devineresse un jeu de cartes qu'elle tira de sa poche.

— Prenez une chaise, Catherine, dit Hawida, et asseyez-vous là près de la table.

Elle battit longuement les cartes et, lorsqu'elles furent bien mêlées, elle les étala sur la table dans l'ordre où elles se présentaient, les étudia longtemps sans prononcer une syllabe, puis elle murmura :

— Ce valet de cœur, ce sept de trêfle... Catherine, vous avez aimé autrefois, et vous avez eu du chagrin. Qui n'a pas aimé au moins une fois en sa vie, n'est-ce pas?

— Mais, ma brave femme, interrompit la vieille servante, je ne viens pas vous consulter sur moi-même.

— Pas sur vous-même? et sur qui donc?

— Sur un enfant qui a été autrefois enlevé à ses parents. Nous avons des raisons de croire qu'il vit encore, et je vous supplie de faire appel à toute votre science afin de m'apprendre où il est maintenant?

— Vous êtes mariée ou veuve? Pauvre Catherine, et l'on vous a volé votre enfant?

— Non, pas mon enfant à moi; l'enfant de mon maître.

— L'enfant de M. le bailli? murmura la diseuse de bonne aventure, frémissant de surprise. Oh! oh! c'est une affaire importante, ça! Je vais replacer les cartes. Laissez-les moi étudier et consulter sans m'interrompre, je vous en prie, car le plus grand silence est nécessaire.

Elle se pencha sur la table, très profondément absorbée, en apparence, dans la contemplation des cartes; mais en réalité occupée à calculer quel parti elle pourrait tirer de cet incident, et ce qu'il conviendrait de faire dire aux cartes pour pouvoir arracher au bailli la grâce de Joachim, ou du moins sa vie.

— Ah! la lumière se fait, s'écria-t-elle enfin d'un air inspiré. Je vois une dame de cœur qui pleure, qui tremble et tombe en syncope... C'est probablement la mère.

— Oui, c'est la malheureuse mère, affirma la vieille Catherine.

— A côté d'elle je vois une figure d'enfant, indécise et vacillante... Je ne puis rien voir encore; est-ce une fille, est-ce un garçon? Nous le saurons tout à l'heure.

— C'est une jeune fille, femme.

— Encore jeune, en tous cas, je le vois bien.

— Onze ans.

— En effet; c'est une jolie petit fille. Ses yeux brillent. On dirait qu'ils sont bruns.

— Noirs, tout à fait noirs, femme.

— Oui, bruns, cela veut dire noirs. Il n'y a pas d'yeux tout à fait noirs, Catherine... Et maintenant je vois très clair; oui, ses yeux sont noirs et elle a les cheveux noirs également.

La vieille servante souriait et frémissait d'espérance et d'angoisse.

— O Dieu miséricordieux, soyez béni d'avoir épargné la pauvre enfant. Vous la voyez? elle est donc encore en vie?

— Oui, elle vit.

— Ne pouvez-vous pas voir dans les cartes où elle se trouve?

— Tout à l'heure peut-être. Ne me troublez pas dans ma contemplation... Valet de pique, Valet de trèfle. Oh! les vilains hommes, les repoussants personnages! Ce sont des voleurs d'enfants. Ils ont des armes.

— Ce sont des soldats, femme.

— Des soldats! s'écria la tireuse de cartes qui parut frappée d'une sorte d'étonnement subit à ces paroles de la vieille servante. Des soldats? répéta-t-elle encore; c'étaient des soldats, dites-vous, Catherine?... Et de quelle nation étaient-ils, ces soldats. Étaient-ce des Autrichiens?

— Non.

— Des soldats français, alors?

— Oui.

— Silence, silence, je les vois s'enfuir avec l'enfant. Ils disparaissent dans un bois. Laissez-moi les suivre.

— Oui, c'est cela, suivez-les.

La devineresse resta pendant quelques instants immobile, les yeux fixés sur les cartes, et de temps en temps elle passait sa main sur son front pour éclaircir son cerveau et rappeler ses idées. Puis, comme irritée de la résistance qu'elle rencontrait, elle grommela sans cesser de regarder les cartes.

— Ah! esprit du mal, tu refuses? Tu ne veux pas me déclarer nettement quand l'enfant fut volé? Il faut que je le sache, pourtant, et je te forcerai bien... Il y a neuf ans, dis-tu? neuf ans, n'est-ce pas?

— En effet, il y a neuf ans et quelques mois, interrompit Catherine en poussant un profond soupir. Mais, ô ciel, comment pouvez-vous lire cela si exactement dans les cartes?

— Ceci est la moindre des choses, Catherine. Taisez-vous, je crois que je vais découvrir un secret d'une importance extrême. Le destin lutte contre ma puissance; mais j'appelle à mon aide toute ma science cabalistique et toute ma force de volonté... Non, non, ne me dites plus rien. Les cartes seules doivent tout me révéler; laissez-moi continuer, je triompherai.

Catherine se tint tranquille. Son visage était illuminé par un rayon d'espérance. Quel bonheur! Grâce à elle, l'enfant du bailli pourrait être retrouvée, et peut-être sa pauvre maîtresse guérirait-elle encore de sa folie.

La diseuse de bonne aventure poussa une exclamation de joie, et ouvrit démesurément les yeux en montrant du doigt les cartes.

— Tenez, là, dit-elle, je vois très distinctement la petite fille. Elle me sourit. Quelle charmante enfant. Elle a les yeux et les cheveux noirs... Mais qu'aperçois-je? La pauvre enfant a-t-elle eu autrefois une brûlure? Cette place chauve sur sa tête ressemble à une étoile. Est-ce une cicatrice? qu'est-ce que cela peut signifier?

— Grand Dieu! vous voyez cette place chauve? s'écria Catherine toute pâle d'étonnement. C'est une marque de naissance, femme; l'enfant est née ainsi.

— La petite fille que j'ai devant les yeux est donc bien l'enfant de votre maître?

— Oui, oui, il n'y a pas de doute; c'est l'enfant de M. le bailli. Ah! Dites-moi maintenant où elle est. Mon maître vous donnera autant d'argent que vous pouvez en désirer.

— De l'argent? pensa Hawida. Et mon fils qui est condamné à être pendu demain matin! Ah! ah! si j'ai jamais prédit ou prévu la vérité, c'est bien cette fois-ci. Pas un cheveu ne tombera de notre tête; nous sommes sauvés.

— Bonne femme, dit Catherine avec un accent de supplication, voyez comme je tremble: l'impatience me donne la fièvre. Contentez mon désir, dites-moi où se trouve maintenant la petite Rose.

— La petite Rose? En effet, c'est son nom. Mais pour arracher au destin les révélations de l'endroit où elle est actuellement, je dois rebattre les cartes et les étaler de nouveau, cela ne dure pas longtemps, soyez tranquille... Voyez, c'est déjà fini. Laissez-moi seulement me recueillir un moment et ne me troublez pas dans mes opérations.

La diseuse de bonne aventure commença bientôt à s'agiter sur sa chaise, à murmurer en elle-même et à frapper sur les cartes avec ses doigts comme si elle était réellement engagée dans une

lutte violente avec ce qu'elle appelait le destin. Tout cela n'était apparemment qu'une pure comédie, et cependant on voyait de grosses gouttes de sueur perler sur son front.

— Enfin, la victoire me reste! s'écria-t-elle joyeusement. L'ennemi du genre humain cède devant ma puissance. Je connais maintenant le lieu du séjour de la petite Rose.

— Vrai? vrai? Oh! dites-le moi.

— Je ne le puis pas, femme! Si je vous le faisais connaître, ma désobéissance aux arrêts du destin coûterait la vie à l'un de mes propres enfants.

— Hélas! s'écria la vieille servante avec un profond désespoir, la pauvre Rosette ne nous sera donc jamais rendue?

— Cela dépend de certaines circonstances Catherine. Si M. le bailli aime véritablement son enfant, il la reverra encore avant que les hirondelles s'envolent vers d'autres pays.

— Si mon maître aime son enfant? Mais il donnerait sa fortune entière et la moitié de sa vie pour pouvoir la presser sur son cœur.

— Eh bien, écoutez ce que je vais vous dire. Les cartes m'ont indiqué l'endroit où Rose vit actuellement, et cet endroit m'est parfaitement connu. Je puis, par un seul mot, faire connaître le moyen de rendre l'enfant à ses parents, car il n'y a à cela aucun empêchement sérieux; mais le destin me défend sévèrement de révéler ce secret à une autre personne qu'au père même de l'enfant. Allez trouver votre maître et dites-le lui. S'il n'accorde pas foi à mes paroles, tant pis pour lui, son enfant restera où il est et il n'en apprendra plus jamais de nouvelles. Si, au contraire, il veut m'entendre, je suis prêt non seulement à indiquer l'endroit où sa fille se trouve, mais même à l'aller chercher et à la ramener dans ses bras. Et je réponds sur ma tête que je puis accomplir cette promesse et que je l'accomplirai.

Catherine fit mine de s'en aller. Mais, avant de sortir elle tendit ses mains jointes vers la devineresse, et lui dit avec un accent d'ardente supplication :

— Oh! par pitié, dites-moi quelque chose de plus afin que mon maître me croie.

— Pas un seul mot, femme. Votre maître doit apprendre le secret de ma bouche : lui, ou jamais personne.

La servante frappa sur la porte, et, lorsqu'on l'eut ouverte du dehors, elle dit quelques mots à voix basse au geôlier et descendit avec lui l'escalier. Les gardes de police ramenèrent Hawida dans son cachot.

A peine se furent-ils retirés en fermant la porte que la devineresse s'écria :

— Victoire, victoire! Ah! mon Joachim chéri, réjouis-toi, bannis toute crainte, tu ne mourras point... Et vous, Samson, quoique vous ne le méritiez pas, vous ne sentirez pas le fer rouge imprimer sa marque dans votre peau frémissante. Aucun de nous ne sera touché par la main du bourreau, et c'est moi, par mon adresse, qui accomplirai ce miracle, car vous en seriez incapable, vous, n'est-ce pas, grand propre à rien que vous êtes?

Tous se mirent à l'interroger avec curiosité sur le résultat inespéré qu'elle leur annonçait.

Ils n'osaient s'en rapporter aux assurances qu'elle leur donnait et tâchaient de lui arracher des explications pour dissiper leur doutes. Mais la tireuse de cartes se refusait à tout éclaircissement et finit par dire à Joachim qui la pressait avec le plus d'instance :

— C'est un secret, mon fils, d'où dépend votre vie. Le bailli qui va savoir que je suis en possession de ce secret si précieux pour lui peut essayer de me l'arracher par la violence. Oui, qui peut le prévoir? Il a la torture à sa disposition, et il nous soumettrait l'un après l'autre à la terrible épreuve de la question pour nous faire parler. Moi seule je me connais une volonté assez inflexible et une énergie assez grande pour garder ce secret sauveur malgré toutes les souffrances de la torture. Taisez-vous donc et laissez-moi tranquille, car je ne vous dirai rien. Vous allez voir qu'on viendra me chercher pour parler au bailli. Ce sera le signe de notre délivrance à tous... Tenez, qu'est-ce que je vous disais? Ils sont déjà là.

Et, en effet, le geôlier ouvrit la porte et cria :

— Hawida Kawandar, suivez-moi.

Cette fois personne ne montra ni épouvante ni tristesse. Avec un sourire d'espérance et de bonheur, ils suivirent la devineresse des yeux pendant que le geôlier et ses deux aides l'entraînaient avec eux hors du cachot.

Devant la porte du bailliage l'attendait Catherine qui se mit à marcher à côté d'elle entre les deux gardes de police et lui murmurait joyeusement à l'oreille en traversant la place du marché :

— Mon maître a consenti à vous entendre. Il ne croit pas encore à votre science. Ne soyez donc pas étonnée si, dans le principe, il ne vous traite pas avec la considération que vous méritez. Dès que vous savez réellement où est Rose, et que vous avez le pouvoir et la volonté de la lui ramener, il vous donnera autant d'argent que vous voudrez.

— Je ne lui demanderai pas d'argent, répondit Hawida entre ses dents. Il me donnera une autre récompense, ou bien je serai muette comme une tanche.

— Il vous accordera tout.

— Alors, c'est bien, je ne lui demanderai pas davantage.

Elles approchaient de la demeure du bailli.

— Ma bonne femme, dit Catherine, je vous demanderai de faire le moins de bruit possible en entrant. La mère de l'enfant dort; nous ne pouvons pas la réveiller.

Les gardes de police escortèrent la diseuse de bonne aventure jusque dans le vestibule de la maison. Catherine leur transmit de la part de son maître l'ordre d'attendre là jusqu'au moment où il faudrait la reconduire dans sa prison. Elle ouvrit une porte latérale, prit Hawida par la main et l'introduisit dans le cabinet où le bailli, assis devant son pupitre, salua leur entrée d'un sourire aigre.

— Cédant aux supplications de ma vieille et fidèle servante, dit-il, j'ai donné l'ordre de vous amener en ma présence. Eh bien, Hawida Kawandar, abrégeons autant que possible. Qu'avez-vous à me dire?

— Je désire vous parler sans témoins, monsieur le bailli, répondit-elle.

— Catherine n'est pas de trop ici; elle pourrait être témoin de toutes vos ruses.

— Qu'on me ramène dans ma prison, je suis muette comme la tombe, grommela la devineresse en faisant un pas vers la porte.

— Ah! ma bonne femme, je vous en supplie, restez, supplia Catherine en la retenant par le bras. Je m'en vais.

Et, en effet, elle sortit du cabinet et referma la porte derrière elle.

— Eh bien, nous voilà seuls, parlez! dit M. Bakeland d'un ton d'autorité.

— Noble seigneur bailli, répondit Hawida, il y environ neuf ans qu'un enfant vous a été enlevé. Je sais où l'enfant se trouve et je peux vous le faire rendre. Mais vous devez comprendre que, dans la pénible situation où nous nous trouvons, je ne le ferai pas sans exiger une récompense considérable.

M. Bakeland se renversa sur le dossier de sa chaise et dit avec un accent d'ironie :

— Vraiment, Hawida Kawandar, vous me forceriez de vous admirer, si vous faisiez un plus louable usage de la finesse et de la perspicacité de votre esprit. Vons êtes une femme rusée et astucieuse. Pensez-vous que je ne devine pas quelle ingénieuse invention vous avez combinée dans l'espoir d'abuser de ma bonne foi? Ma vieille bonne, — une femme simple et crédule, — est allée vous consulter sur le sort de l'enfant que nous avons perdue. Vous lui avez adroitement fait dire toutes les particularités que vous avez intérêt à connaître, et vous voulez me faire croire que vous savez où est ma fille. En vérité, je serais par trop naïf.

— Oui, je le sais, monsieur le bailli, et il est en mon pouvoir de vous la faire rendre.

— Naturellement. Le hasard a voulu que vous eussiez précisément sous la main une enfant qui offre assez de ressemblance avec ma fille pour donner une apparence de vérité à votre supercherie; mais, malheureusement pour vous, votre ruse est éventée d'avance. Ne venez pas prétendre que votre Heila est ma fille...

— Mais, monsieur, vous vous méprenez.

— Taisez-vous, et laissez-moi parler. Je veux vous convaincre une fois pour toutes que toutes vos astucieuses tentatives sont complètement inutiles. Mon enfant porte sur la tête une marque de naissance qui la distinguera toujours de tous les autres, et qui ne s'effacera jamais. Eh bien, j'ai vu la tête de Heila découverte, et je l'ai très attentivement examinée pendant qu'elle était devant le tribunal. Par conséquent, — en supposant que je ne fusse pas prévenu et prémuni contre votre artifice, — le piège que vous me tendez ne peut pas réussir.

— Mais, monsieur le bailli, ce n'est pas de mon Heila que je voulais parler, répliqua la devineresse. Il s'agit d'un autre enfant.

— Bon, bon. Alors, rien ne peut vous déconcerter, et vous modifiez votre projet sur l'heure? Mais, malheureuse, si je pouvais supposer que vous avez eu la main dans le rapt de mon enfant, ne serais-je pas en droit de vous faire mettre à la question jusqu'à ce que vous m'ayez fait connaître l'endroit où vous ou vos complices auriez laissé ma fille?

— La question? répéta la tireuse de cartes avec un sourire de mépris. Que m'importe la question? Vous ne me connaissez pas, monsieur; sans cela, vous ne chercheriez pas à m'effrayer. La question ne me ferait pas parler, lors même qu'on m'arracherait les membres les uns après les autres. Je vous répète, monsieur le bailli, que je sais où votre enfant, — Rose, votre véritable fille, — se trouve actuellement et que je puis vous la faire rendre. Vous refusez de me croire? Me permettez-vous de vous donner les preuves de la vérité de ce que j'avance?

— Je ne veux plus entendre que quelques paroles, puis je donnerai l'ordre de vous reconduire en prison. Cet inutile entretien n'a déjà duré que trop longtemps.

— Il y aujourd'hui un peu plus de neuf ans, dit Hawida, que l'armée française fut obligée de quitter la Hollande et, à son retour, après avoir défait l'armée espagnole, elle pilla quelques villages dans cette contrée. C'est alors que votre

enfant vous fut volée, non point par des soldats, comme votre servante se l'imagine, mais par un homme et une femme. Depuis ce temps-là j'ai vu cent fois votre petite Rose et je l'ai souvent serrée dans mes bras; elle est charmante; elle a de grands yeux noirs, des cheveux noirs...

— Ta, ta, ta, assez d'enfantillages. C'est ma servante qui vous a dit cela.

— Pas tout, monsieur. Par exemple, ce n'est pas elle qui m'a parlé la première de la tache de naissance; c'est moi au contraire qui lui en ai décrit la forme, qui est celle d'une étoile à cinq rayons.

— Conséquemment vous l'avez lu dans les cartes? Hawida Kavandar, vous me faites rire, si peu d'envie que j'en aie.

— Les cartes, monsieur? répéta la diseuse de bonne aventure. Je ne vous parlerai pas de cartes à vous, et je conviendrai volontiers que les cartes sont aussi muettes pour moi que pour les autres.

— Comment, femme audacieuse, vous voulez donc me faire accroire que c'est vous qui avez volé mon enfant? Mais vous parlez à un juge, et un forfait aussi abominable ne serait pas trop sévèrement puni par la mort la plus cruelle!

— Calmez-vous, je vous en conjure monsieur le bailli, et veuillez me prêter encore un moment d'attention. Je suis tout à fait étrangère au rapt odieux qui a déchiré votre cœur paternel et jamais je n'aurais pu supposer que la petite fille dont je parle était votre enfant, si votre vieille Catherine, par ses explications, ne m'avait pas mise sur la trace d'un secret que je ne soupçonnais même pas. Comment il se fait que je sache des choses qui ne peuvent être connues que des ravisseurs seuls, je vous l'expliquerais, si vous vouliez m'écouter patiemment pendant quelques minutes encore.

— Parlez! répondit le bailli dont la curiosité commençait à être excitée.

— C'est très simple, monsieur. Pendant l'été de l'année 1676; — oui, 1676, je ne me trompe pas, — nous nous trouvions avec notre baraque à la foire de Munster, en Westphalie. Pas loin de la nôtre il y avait une baraque de danseurs de corde, appartenant comme nous à la nation qu'on appelle ici, dans le pays, les Payens ou les Égyptiens. L'homme, dans l'exercice de son métier, se rompit la colonne vertébrale et resta mort sur la place. Déjà maladive depuis longtemps, sa pauvre veuve ne pouvait plus procurer du pain à ses quatre ou cinq petits enfants sans l'assistance des autres fils de Bohême. Elle nous suivit pendant quelque temps, partout où nous allions. Mais, à la fin, elle resta étendue sur son lit de mort, et déjà les bohémiens avaient délibéré entre eux pour savoir qui se chargerait des enfants abandonnés. Moi qui avais alors une assez nombreuse famille, je ne pouvais pas accepter une nouvelle charge; mais une de mes parentes qui n'avait pas d'enfants voulait adopter une petite fille toute blanche, une enfant trouvée à ce qu'on disait. La mourante exprima le désir de nous parler. Nous allâmes ensemble auprès de son lit, et là elle nous déclara, avec une foule de détails, que la petite fille à laquelle elle donnait le nom de Nola avait été volée par elle et par son mari dans un village des Pays-Bas espagnols, du temps de la retraite des Français de Hollande. Elle attira elle-même notre attention sur la marque chauve en forme d'étoile que l'enfant avait sur la tête. Ma parente a élevé la pauvre petite et l'a dressée à son métier. C'est ainsi que je rencontrais ma parente dans les foires ou ailleurs. Et, par bonheur, je sais où elle est maintenant et par conséquent aussi où est votre enfant. Vous étonnez-vous encore, monsieur le bailli, que je connaisse votre petite Rose, et que je puisse décrire si exactement la tache de naissance qu'elle porte sur le front?

M. Bakeland avait d'abord écouté avec indifférence et même avec impatience les paroles de la devineresse. Mais petit à petit un doute s'était élevé dans son esprit et à la fin il avait admis comme étant possible la vérité de ses explications... Son enfant pouvait lui être rendu! Sa pauvre Bernardine pouvait encore guérir de sa folie! Ces pensées l'émouvaient jusqu'au fond de son âme; mais il luttait encore contre une crédulité qui l'effrayait, parce qu'il y voyait la source des plus cruelles désillusions. Tout cela n'était-il pas une pure invention, un récit de fantaisie imaginé par la rusée devineresse pour le tromper?

La méfiance reprit le dessus.

— Femme, dit-il, si votre déclaration était vraie, et si vous rameniez ma fille dans mes bras, je vous donnerais tout ce que vous voudriez. Voyons, donnez-moi une conviction: dites-moi où est mon enfant... Vous ne répondez pas? Parlez si vous voulez que je vous croie.

— Monsieur le bailli, vous essayez de m'arracher des reseignements qui vous mettraient à même de retrouver votre enfant sans mon intervention. Vous me tenez pour rusée et artificieuse; comment alors pouvez-vous supposer que je me laisserais si sottement endoctriner? Oui, je suis prête à ramener la petite Rose dans vos bras; mais, avant tout, il faut que les conditions de cette restitution soient nettement et irrévocablement déterminées.

— Votre récompense, femme? Des poignées d'or, voilà ce que je vous donnerais si vous pouviez exécuter ce que vous promettez.

— De l'argent? dit Hawida en ricanant. Je

n'exige pas d'autre argent de vous que la réparation du dommage que nous avons souffert par notre arrestation. Cent florins suffisent amplement pour cela. Mais ce n'est pas là ma principale condition.

— Quoi, alors?

— Mon fils Joachim ne sera pas pendu; mon mari ne sera pas marqué; moi je ne serai pas battue de verges, et vous nous laisserez aller librement où nous voudrons.

— Mais, femme, perdez-vous la tête? répondit le bailli. Je n'ai pas le pouvoir de casser un arrêt de la cour féodale. Ce que vous demandez est tout à fait impossible.

— Est-ce votre dernier mot, monsieur?

— Je ne peux pas vous en répondre d'autre.

— Eh bien, j'ai fini. Qu'on me ramène dans mon cachot.

— Je vous donnerai un trésor.

— Qu'est-ce qu'un trésor pour moi en comparaison de la vie de mon fils?

— La loi a décidé de son sort. Il s'est rendu coupable de vol.

— Oui, monsieur le bailli, il est coupable, et cependant il lui sera fait grâce, ou sinon, père sans entrailles, vous n'entenderez plus jamais dire un mot de votre fille, et vous et sa mère vous descendrez au tombeau sans l'avoir revue... Qu'on me reconduise en prison.

Et elle se dirigea résolument vers la porte, bien convaincue sans doute que le bailli ne la laisserait pas aller.

En effet, il la rappela en suppliant.

— Non, non, encore un instant, femme. Par moi-même, je ne puis faire grâce ni à votre fils, ni à votre mari, ni à vous. Le seigneur du village, le supérieur de l'abbaye de Saint-Pierre, à Gand, en a seul le pouvoir. Eh bien, conduisez-moi à l'endroit où vous prétendez que ma fille se trouve, et, si vous avez dit la vérité, je me rendrai auprès de l'abbé, et je lui demanderai des lettres de grâce pour vous tous. Il m'accordera cette faveur, n'en doutez pas. Les motifs que je donnerai à l'appui de ma requête sont d'une nature telle qu'ils attendriraient un cœur moins noble et moins généreux que le sien. Si je reconnais mon enfant dans la petite fille que vous me montrerez, alors votre grâce sera infailliblement accordée.

— Demain est le jour fixé, monsieur.

— Je ferai retarder l'exécution de la sentence; cela du moins est en mon pouvoir.

— Et M. le bailli aura-t-il la bonté d'avertir les détenus de ce retard? ce soir même?

— Tout de suite, en sortant. Partons immédiatement.

— C'est trop loin, monsieur.

— Ce ne peut pas être loin; nous prendrons une voiture et, s'il le faut, nous voyagerons toute la nuit.

— Non, non, dit Hawida, pas d'enfant avant que je voie mon fils et mon mari en liberté.

Le bailli fixa sur elle des yeux enflammés de colère. Il se sentait dominé par cette misérable femme, et, comme il croyait maintenant à demi à la vérité de ses explications, il était extrêmement impatient d'avoir la preuve qu'elle ne le trompait pas.

— Téméraire! grommela-t-il, je ne sais pas si je ne ferais pas mieux de soumettre votre mari et votre fils à l'épreuve de la question, pour leur arracher le secret que vous me cachez si obstinément.

— Ils n'en savent rien, monsieur le bailli; la question n'aurait pas d'autre résultat que de vous faire commettre une injustice et une cruauté.

— Ainsi, vous refusez de me conduire auprès de ma fille? Et vous espérez que je vous croirai?

— Voici comment je comprends la chose, monsieur le bailli; ma parente n'est pas avertie: l'enfant lui vaut beaucoup d'argent, car elle lui en rapporte passablement par son travail. Je dois la décider à me la céder. A cet effet, vous me donnerez une somme d'argent, deux ou trois cents francs, par exemple. Laissez-moi aller en pleine liberté jusqu'à demain soir.

— Vous mettre en liberté? répartit M. Bakeland, vous échapperiez ainsi à la fustigation, et vous ne reviendriez plus...

— Allons donc monsieur! que m'importe d'être battue de verges une fois de plus ou une fois de moins? Je vais faire une autre proposition: faites-moi ramener en prison; faites moi fustiger jusqu'au sang demain matin, moi seule, et laissez-moi ensuite aller trouver ma parente. Alors vous serez convaincu que mon but n'est pas d'échapper à la peine que je suis condamnée à subir.

M. Bakeland murmura entre ses dents quelques mots qu'elle ne comprit pas. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer la hardiesse et la force de caractère de cette femme, et ses doutes étaient presque entièrement dissipés. Il resta un moment plongé dans ses réflexions, puis il lui dit:

— Je consens; un garde de police vous accompagnera partout où vous désirez aller.

— Non, monsieur, pas comme cela. Il faut que j'aille seule, absolument seule. Si je soupçonne que quelqu'un me suit ou m'espionne, je reviens immédiatement, sans terminer l'affaire, me reconstituer prisonnière.

— Femme, vous exigez une chose qui peut me mettre dans un grand embarras.

— Refusez, monsieur, vous en êtes libre; mais dans ce cas, je vous l'ai dit, votre enfant reste à jamais perdue pour vous.

— Hélas! vous me faites violence, soupira le bailli: mais je dois céder devant votre inflexible volonté... Et vous reviendrez?... bien certainement vous reviendrez?

— Demain à dix heures du soir. L'obscurité doit protéger mes démarches. Pourquoi vous méfiez-vous encore de moi, monsieur le bailli? Pouvez-vous douter de la parole d'une mère qui a la vie de son fils à sauver?

— Et bien, qu'il en soit fait suivant votre volonté.

Il sortit de son cabinet et, à la grande surprise des gardes de police, il leur donna l'ordre de retourner à leur poste à la cour féodale, la tireuse de cartes devant passer la nuit dans sa maison.

Une même idée surgit dans l'esprit de ces deux hommes. Ils se figurèrent que le bailli voulait consulter la devineresse sur la maladie de sa femme, et peut-être mettre son savoir à l'épreuve pour la guérison de la pauvre mère.

— Femme, vos vœux sont satisfaits, dit le bailli en rentrant dans son cabinet. Vous pouvez sortir de ma maison en toute liberté, personne ne vous suivra ni ne vous espionnera. Votre fils et votre mari demeureront sains et saufs jusqu'à ce que je sache définitivement si vous m'avez trompé ou si vous m'avez dit la vérité. Demain, je me rends à Gand pour demander les lettres de grâce au vénérable abbé de Saint-Pierre. Il me les accordera certainement, mais, ne l'oubliez pas, il saura quel motif me pousse à faire auprès de lui cette démarche, et il me permettra de retenir cette grâce et de l'annuler dans le cas où mon enfant ne me serait pas rendu. Allez donc et n'épargnez aucune peine pour réussir auprès de votre parente.

— Oui, monsieur, très bien, répondit Hawida; mais l'argent nécessaire pour racheter votre enfant à sa mère adoptive?

— Je l'oubliais, femme. Attendez-moi un moment, ce ne sera pas long.

Il revint peu après et remit à la tireuse de cartes un sac de toile gonflé d'argent, en lui disant avec une émotion profonde :

— Vous avez dit deux ou trois cents florins, n'est-il pas vrai ?

— Oui monsieur.

— Et bien en voilà cinq cents.

— Cinq cents!

— Oui, il ne faut pas que vous soyez empêchée de réussir faute de quelques misérables centaines de florins.

— Je réussirai, monsieur.

— Ah! s'il pouvait être vrai que vous me rameniez ma pauvre fille!

— Je vous la ramènerai, je vous le jure.

— Vous me trompez peut-être?

— Vous tromper monsieur?

— Mais non, il y a quelque chose en moi qui me dit que je peux croire à votre sincérité.

— Oui! oui, monsieur le bailli.

— Allez donc, femme, et que Dieu vous conduise. Moi je compterai les heures.

La tireuse de cartes, sans ajouter une parole, sortit du cabinet suivie du bailli qui la conduisit jusqu'à la porte de la rue.

Le cœur lui battait bien fort pendant qu'il la regardait s'éloigner. Il resta sur le seuil de sa porte jusqu'à ce qu'elle eût disparu à ses yeux dans les ténèbres de la nuit, et, alors seulement, il ferma la porte et se retira dans son appartement, où il ne put fermer l'œil, tellement l'espérance et l'attente préoccupaient son esprit.

XIII

Le lendemain, dans la matinée, M. Bakeland était parti pour Gand, après avoir promis à sa femme d'être de retour dans l'après-midi. Mais le soleil descendait déjà bien bas sur l'horizon, et le bailli ne revenait pas. Quelle pouvait être la cause de ce retard?

L'inquiétude de Bernardine grandissait à mesure que la soirée approchait. Vainement Catherine s'efforçait de la tranquilliser par toute sorte de raisons; elle n'y parvint qu'en lui faisant accroire qu'il venait d'arriver un messager envoyé par M. Bakeland pour lui annoncer que monseigneur l'abbé l'avait retenu à Gand pour des affaires importantes, et que par conséquent il reviendrait plus tard qu'il ne l'avait promis.

A la demande de sa maîtresse; et poussée d'ailleurs par sa propre curiosité, Catherine allait de temps en temps à la porte, regarder au loin sur la route de Gand si le bailli ne venait pas encore.

Cinq ou six fois déjà, elle était allée ainsi de la chambre de sa maîtresse à la porte de la rue, lorsque, à la fin, elle poussa une exclamation de joie. Elle voyait arriver de loin, dans le crépuscule du soir, une voiture à deux chevaux. Ce ne pouvait être que celle de son maître.

En effet, la voiture s'arrêta bientôt, et le bailli, avec un sourire de contentement, en descendit aussitôt. Il ouvrit la porte de son cabinet et fit signe à Catherine de le suivre.

La vieille servante ne put pas modérer son impatience et lui demanda :

— Monsieur, vous paraissez être de bonne humeur; avez-vous les lettres de grâce?

— Oui, Catherine, je les ai, répondit le bailli. Comment va votre maîtresse?



Elle sauta au cou de sa mère. (Page 79.)

— Bien, très bien, monsieur. Elle a été un peu inquiète à cause de votre longue absence; mais je l'ai rassurée. O miséricorde de Dieu! nous allons donc revoir la petite Rose?

— Si la tireuse de cartes ne nous trompe pas.

— Non, monsieur, ne craignez pas cela; je suis sûre qu'elle est sincère.

— Espérons-le, Catherine. Mais comment sont les détenus, là-bas?

— Tout est bien, monsieur.

— N'a-t-on pas encore revu la devineresse à la prison?

— Je ne le crois pas, monsieur; le préteur est encore venu ici il y a une heure. Il n'a pas parlé de la tireuse de cartes.

— Je vais auprès de ma femme... mais d'abord encore quelque chose: il y a quatre robes blanches pour la figure de cire, n'est-ce pas? Ne sont-elles pas trop courtes pour une petite fille de onze ans?

— Peut-être bien, monsieur; mais en décousant l'ourlet de dessous, on peut les allonger suffisamment.

— Eh bien, allongez une de ces robes, Catherine, et rassemblez tout ce qu'il faut pour Rose. Ayez soin que tout soit prêt; si elle nous est réellement rendue, il faut qu'elle soit habillée comme la poupée...... Non, Catherine, ne me demandez plus rien, j'ai hâte d'aller retrouver ma femme. Tout à l'heure, quand je redescendrai, je vous dirai ce qu'il nous reste à faire.

Il traversa le salon, monta à la chambre de sa femme et serra Bernardine dans ses bras avec plus de tendresse que d'habitude.

Assise à côté de lui, tenant sur ses genoux la poupée de cire, elle se mit à l'interroger sur les causes de sa longue absence; il ne put lui donner que des explications contraires à la vérité. Il regrettait profondément de ne pas pouvoir faire partager

par la pauvre mère la joyeuse espérance qui inondait son cœur, et il devait faire de violents efforts sur lui-même pour ne pas laisser voir qu'une chose de la plus haute importance absorbait toute son attention et occupait toutes ses pensées.

Il était déjà neuf heures. Dans une heure, Hawida Kavandar, à moins qu'elle ne l'eût indignement trompé, devait être de retour avec la petite Rose.

Bernardine avait l'habitude d'aller se coucher tous les soirs à neuf heures et demie. Mais aujourd'hui, à cause de la rentrée tardive de son mari, elle ne paraissait pas avoir l'envie de se retirer de si bonne heure. Cette perspective inquiétait et gênait M. Bakeland. Aussi répéta-t-il à différentes reprises qu'il se sentait fatigué et qu'il avait l'intention d'aller prendre du repos de très bonne heure... Et lorsqu'il s'aperçut enfin que dix heures allaient bientôt sonner, il se leva, embrassa Bernardine et lui souhaita la bonne nuit, en l'engageant à se mettre également au lit.

Il fit signe à Catherine de le suivre, et redescendit dans son cabinet, accompagné de la vieille servante.

Il s'assit devant son bureau et lui dit :

— Catherine, prenez un siège et écoutez; notre temps est court... J'ai les lettres de grâce. Le respectable abbé de Saint-Pierre est la bonté même. Je savais bien qu'il ne refuserait pas. Ce n'est pas là ce qui m'a retenu si longtemps à Gand. Souvenez-vous que le vieux docteur qui est renommé pour la guérison des maladies mentales nous a dit qu'il n'y a pas d'autre espoir de guérison pour ma femme que celui de retrouver son enfant. J'ai profité de ce que je me trouvais à Gand pour aller consulter ce savant médecin; car il y avait encore une chose qui m'inquiétait pour le cas, bien entendu, où Hawida Kavandar tiendrait ses promesses. Je me demandais comment nous nous y prendrions pour amener l'enfant en présence de sa mère. L'avis du médecin est que, tandis que ma femme dort, nous devons lui enlever la poupée de cire, que Rose doit en prendre la place, et que, cela fait, il faut abandonner son cœur maternel à ses propres mouvements. Si elle reconnaît sa fille en s'éveillant, et si elle ne songe plus à la figure de cire, ce sera d'un heureux présage... Il va bientôt sonner dix heures, Catherine. Allez vite vous assurer si votre maîtresse s'est mise au lit, et si elle n'a plus besoin de vos services. Puis revenez et tenez-vous près de la porte pour introduire la diseuse de bonne aventure dans mon cabinet. Que personne ne sache rien de ces étranges événements dont le résultat peut encore tromper nos espérances.

La servante s'éloigna en souriant et en secouant la tête, pour manifester qu'elle ne partageait pas la méfiance de son maître.

M. Bakeland demeura plongé dans de profondes réflexions. Tantôt son visage s'illuminait d'un rayon d'espérance, tantôt il s'assombrissait d'un nuage de doute et d'incertitude.

Lorsque le premier coup de dix heures sonna au clocher du village, le bailli reçut comme un choc violent; il se leva et ouvrit les bras, prêt à étreindre son enfant sur son cœur. Mais tout était tranquille et silencieux. Aucun bruit ne se faisait entendre.

Le pauvre père, tremblant et dévoré d'impatience, tendit longtemps et vainement l'oreille... Il pâlissait visiblement; des larmes venaient mouiller sa paupière, et dans son cœur serré descendait la douloureuse conviction qu'il avait été le jouet de la plus artificieuse des femmes...

Ciel! sa méfiance n'était pas fondée. Il entendit Catherine parler avec quelqu'un; il poussa une exclamation de joie : Hawida était là avec la petite Rose!

En effet, la porte s'ouvrit, et Catherine introduisit la tireuse de cartes; mais à la grande désillusion du bailli, il vit qu'elle n'était accompagnée d'aucun enfant.

— Vous venez seule! murmura-t-il tout consterné. Femme, femme, vous m'avez donc trompé?

— Pas du tout, monsieur le bailli, répondit la diseuse de bonne aventure avec le plus grand calme. J'ai passé toute la journée avec votre fille et je me suis mise en devoir de lui faire comprendre que c'est pour elle une grande faveur du ciel de retrouver ses véritables parents : des parents qui sont riches et dont la tendresse lui fera un sort digne d'envie. L'enfant vous aime déjà; elle n'aspire pas moins que vous, monsieur le bailli, après l'heureux moment où elle pourra voler dans les bras de sa mère avec des élans d'amour qui vous étonneront vous-même. Je sentais, par mon propre cœur, que cela était nécessaire à votre bonheur, et j'ai tâché de vous récompenser à ma manière.

— Mais alors, femme, pourquoi n'avez-vous pas amené l'enfant avec vous?

— Et les lettres de grâce, monsieur le bailli?

— Je vais étaler sous vos yeux la pièce signée et revêtue du sceau de l'abbé de Saint-Pierre, répondit le bailli en tirant son portefeuille. Tenez, savez-vous lire?

— En Flamand, pas très bien; veuillez me dire ce que cela signifie, monsieur.

— Il est écrit là-dessus que grâce entière vous est accordée à tous des peines auxquelles vous avez été condamnés. Toutefois, je ne veux pas vous tromper, Hawida Kavandar; le bannissement de cette seigneurie est maintenu contre vous et contre votre famille.

— Le bannissement? répéta la devineresse en

riant; ah! si ce n'est que cela, ça nous est bien égal. Aussi bien nous n'avons pas envie de revenir ici. Donnez-moi la lettre de grâce, monsieur le bailli, et je vais chercher votre enfant.

Elle tendit la main pour saisir le papier, mais M. Bakeland le retira et le cacha avec une certaine inquiétude dans un des tiroirs de son bureau.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? murmura Hawida étonnée.

— Cela signifie, femme, que je ne remettrai la lettre de grâce entre vos mains que lorsque vous aurez entièrement rempli vos promesses. Si cela ne dépendait que de moi seul, je ne résisterais pas à mon impatience, et je me soumettrais entièrement à ce que vous désirez de moi; mais mon seigneur et maître le vénérable abbé de Saint-Pierre, qui n'a pas une confiance illimitée en votre sincérité, m'a défendu d'agir autrement et j'ai dû lui engager solennellement ma parole d'accomplir scrupuleusement ses volontés.

— Ah! ah! c'est ainsi? s'écria Hawida; eh bien, n'en parlons donc plus. Je retourne à la prison. Faites exécuter le jugement prononcé contre nous, monsieur le bailli; mon pauvre fils mourra; mais votre fille sera également morte pour vous.

— O Hawida, ma bonne femme, dit Catherine d'un ton suppliant, en tendant les mains vers la devineresse, soyez miséricordieuse; ayez pitié de mon pauvre maître!

— Vous êtes bien cruelle! soupira le bailli.

— Moi cruelle, monsieur? répondit Hawida; et pourquoi cruelle? Vous vous défiez de moi, je me défie de vous. Je suis une humble, une misérable femme; vous êtes un riche et puissant monsieur; mais la destinée nous a faits pour quelques instants les égaux l'un de l'autre. Vous espérez revoir votre enfant; moi, j'espère sauver la vie de mon fils. Celui de nous deux qui se laisserait tromper verserait des larmes de sang. Pensez-vous que dans une pareille lutte une mère inquiète puisse céder? Non, cela ne serait pas naturel.

— O Hawida Kavandar, vous me torturez impitoyablement. Pourquoi ne croyez-vous pas à ma sincérité?

— Je vous poserai la même question, monsieur.

— Mais j'ai confiance en votre promesse.

— S'il en est ainsi, donnez-moi la lettre de grâce.

— Je ne le peux pas, cela m'est défendu. Hélas! vous me faites réellement douter que vous sachiez quelque chose de mon enfant.

— Si je sais quelque chose de votre enfant, monsieur? Je vais vous faire connaître une circonstance que ma parente m'a apprise. Peut-être dissipera-t-elle vos doutes. Il n'y a pas plus de deux jours, monsieur le bailli, que vous avez serré dans la vôtre la main de votre fille.

— Moi, j'ai serré la main de ma fille! répéta le bailli en levant les bras vers le ciel. La sirène, la sirène serait mon enfant!

— La jeune fille assise dans une cuvette et qui jouait le rôle de sirène est votre enfant, oui, monsieur le bailli.

L'indignation et la colère firent trembler Frédéric Bakeland sur ses jambes. Il fut obligé de s'appuyer sur le bord de son bureau pour ne pas tomber.

— Bourreaux inhumains! s'écria-t-il. Quoi! vous avez été assez cruels pour plonger dans une cuve pleine d'eau ma fille ou quelque autre enfant volée, pour la forcer à manger du poisson cru et pour la blesser avec un fer pointu!

— Mais, monsieur le bailli, répliqua Hawida sans s'émouvoir, tout cela n'est qu'une comédie. Personne n'a fait le moindre mal à votre enfant.

— Ah! c'en est trop! s'écria M. Bakeland hors de lui, ma patience est à bout. Je cours avec mes gardes de police à la baraque de votre parente, j'arrache l'enfant à ses bourreaux et je jette dans un cachot ces gens dénaturés.

En achevant cette menace il fit effectivement quelques pas vers la porte; mais là il s'arrêta et dit d'un ton plus calme à Hawida Kavandar, qui le regardait faire en souriant d'un air sarcastique :

— Quant à vous, femme, ne craignez pas que je veuille retirer la parole que je vous ai donnée. Si je reconnais mon enfant, vous recevrez aujourd'hui même la lettre de grâce et vous et les vôtres pourrez quitter la seigneurie sans aucun empêchement.

— Je vous remercie de cette bienveillante assurance, murmura la diseuse de bonne aventure. Ce que je vous propose de faire ne souffre aucun retard. Votre raison ne vous dit-elle pas qu'autrement je ne vous aurais point parlé de la sirène? Ma parente est partie; sa tente est partie; vous ne retrouveriez plus que le terrain nu sur lequel elle l'avait dressée.

M. Bakeland poussa un profond soupir, retourna à son bureau, et se laissa tomber tout découragé sur sa chaise.

Il essaya encore de fléchir la tireuse de cartes, mais ce fut en vain; elle demeura inébranlable, et ne voulut pas consentir à aller chercher l'enfant à moins qu'on lui remît la lettre de grâce.

Lié par la parole qu'il avait donnée à l'abbé, l'infortuné bailli ne voyait aucun moyen de sortir de sa triste situation. Ses larmes montaient de son cœur à ses yeux, et il resta un instant silencieux. Catherine aussi pleurait amèrement. La devine-

resse paraissait émue, mais rien n'indiquait qu'elle fût ébranlée dans sa résolution.

Une idée surgit dans l'esprit de M. Bakeland, et il résolut de tenter une dernière épreuve. Il se leva, ouvrit un tiroir de son bureau, y prit un petit sac de toile, et, le montrant à Hawida, il lui dit :

— Femme, vous m'avez dit hier que vous exigeriez de moi cent florins. Voyez jusqu'où vont ma bonne volonté et ma confiance : j'ai préparé ce matin votre récompense pécuniaire. Ce petit sac contient, en pièces d'or, non pas cent florins, mais cinq cents. Prenez-le et emportez-le ; et, si vous m'avez trompé, si vous ne me ramenez pas l'enfant, que l'argent vous serve à suivre une meilleure voie.

Hawida Kavandar, profondément remuée, accepta l'argent, mais resta hésitante.

— Eh bien, s'écria-t-elle tout à coup après un moment de silence, vos souffrances et votre grandeur d'âme triomphent de mes angoisses maternelles et de ma prudence. Je vais vous chercher l'enfant ; avant un quart d'heure je serai de retour.

Et elle sortit en courant.

M. Bakeland, complètement épuisé par ces alternatives successives de crainte et d'espérance, retomba sur sa chaise, le regard fixé sur la porte de son cabinet. Il ne prêtait aucune attention aux joyeuses exclamations de Catherine qui ne doutait point et qui avait une confiance sans bornes dans les promesses de la devineresse. Retrouverait-il en effet son enfant ? Le ciel, dans sa miséricorde, lui avait-il réservé ce suprême bonheur après tant de chagrins et de souffrances ? Sa pauvre Bernardine presserait-elle réellement sur son cœur sa fille vivante ?... Il voulait le croire, mais il ne pouvait pas.

Ah ! voilà qu'il entend du bruit dans le vestibule ! Il fit un pas en avant, puis s'arrêta. La tireuse de cartes venait de pénétrer dans son cabinet, tenant une petite fille par la main.

Était-il bien possible que cet enfant fût sa chère petite Rose ? La petite fille, qui paraissait timide et craintive, était très jolie et avait de beaux yeux noirs ; mais elle était si pauvrement habillée !

— Monsieur le bailli, voici votre enfant ! dit Hawida. J'ai tenu ma promesse. Donnez-moi la lettre de grâce maintenant.

Mais M. Bakeland, sans lui répondre, s'élança vers la petite fille, lui arracha son bonnet de linge, sépara les boucles de ses cheveux, et, frémissant d'émotion, regarda le crâne de l'enfant.

Tout à coup il poussa un grand cri de joie, enleva la petite fille dans ses bras, la serra contre sa poitrine et l'emporta derrière son bureau, comme s'il craignait qu'on ne vînt là lui arracher de nouveau.

— Oh ! Rose, Rose, disait-il en l'étreignant fiévreusement ; oui, oui, tu es mon enfant, il n'y a plus de doute possible, mon enfant adoré !

A moitié fou de joie et versant des larmes de bonheur, il embrassait et il caressait si passionnément la petite fille qu'il n'eût pas été surprenant qu'elle s'effrayât des transports d'une tendresse si véhémente ; mais elle en paraissait joyeuse au contraire et remerciait son père de ses caresses par un sourire d'une douceur angélique.

La diseuse de bonne aventure n'avait pas assisté sans émotion à ce spectacle. Elle répéta avec une certaine insistance :

— Monsieur le bailli, donnez-moi la lettre de grâce maintenant. Le vœu le plus cher de votre cœur est satisfait. Mon fils à moi est encore en prison, en proie aux angoisses, et à la sueur de la mort au front.

— Là, la, répondit M. Bakeland en montrant le tiroir de son bureau ouvert.

Hawida prit le papier.

— Puis-je être bien certaine, monsieur le bailli, dit-elle, qu'à la première exhibition de ce parchemin, le geôlier ouvrira les portes de la prison devant mon fils et mon mari ?

— Oui, oui, les ordres sont donnés.

— Monsieur le bailli, vous êtes un noble et généreux homme, dit-elle. Votre joie me rend heureuse, moi pauvre et misérable créature repoussée. Que Dieu vous épargne désormais toutes nouvelles tribulations. Adieu, monsieur.

— Hawida Kavandar, répondit l'heureux père, je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez rendu mon enfant. Si jamais la misère vous menace, ou si vous avez besoin de protection, dans l'une ou l'autre circonstance difficile, venez à moi...

Mais la tireuse de cartes ne l'écoutait plus ; elle était déjà partie.

La vieille Catherine supplia son maître de lui permettre d'embrasser l'enfant.

— Vois, ma chère Rosette, dit M. Bakeland, cette bonne femme t'a porté bien souvent dans ses bras lorsque tu étais encore toute petite. Et elle a tant pleuré lorsque nous t'avons perdue ! Embrasse-la, car elle t'aime beaucoup.

L'enfant courut vers Catherine, lui passa les bras autour du cou et lui donna sur les deux joues un baiser retentissant. Cette marque d'amitié attendrit tellement la vieille servante qu'elle cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer silencieusement, le visage tourné vers la muraille.

Rose retourna auprès du bailli et lui dit en le caressant de la main :

— C'est vous qui êtes mon père, vous, un riche monsieur? Je ne devrai plus faire la sirène, n'est-ce pas? Je demeurerai avec vous, dans cette grande maison? Hawida Kavandar, m'a dit que je dois être douce et vous aimer autant que je le pourrai. Je le ferai, monsieur; soyez en sûr. Vous êtes si bon pour la pauvre Nola...

— Tu t'appelles Rose, ma chère enfant, lui répondit le bailli. Rose est un très joli nom. Et ne me dis pas monsieur; donne-moi le nom de père.

— Je n'ose pas, monsieur.

— Tu dois oser, Rose, sans cela tu me feras beaucoup de peine. Tu ne reverras plus les gens qui t'ont élevée. Tu es mon unique enfant, et jamais, jamais tu ne me quitteras plus... Non, non, plus jamais, pauvre cher ange qui as tant souffert.

Et, insatiable dans sa tendresse paternelle si longtemps comprimée, il serra de nouveau sa fille dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Monsieur... mon cher père, dit enfin l'enfant, mon autre mère, là-bas dans la baraque, m'a toujours dit que ma première mère, ma mère véritable était morte depuis longtemps. Et maintenant la tireuse de cartes m'a dit qu'elle vit encore et que je la retrouverai ici; qu'elle me donnera de beaux habits..... Est-ce vrai, mon père? J'en serai bien contente, car voyez comme ma jupe est usée, comme mon corsage est sale!

Le bailli fit un signe à la vieille servante.

Catherine comprit et sortit à l'instant.

— Mon père, dites-moi où est ma mère? demanda l'enfant. C'est une belle et riche dame, n'est-il pas vrai? Voudra-t-elle bien m'embrasser, moi, une pauvresse, avec mes habits déchirés?

— Sans doute, sans doute; elle te chérit au delà de toute expression: elle t'aime plus que la lumière de ses yeux.

— Ah! c'est beau, cela! Appelez-la donc, mon cher père; dites-lui que je suis là, moi, son enfant; que je veux la voir.

— Ta mère dort en ce moment, ma Rosette; elle est un peu malade. Demain matin tu la verras; maintenant nous ne pouvons pas l'éveiller.

— Si longtemps attendre? Ah! c'est dommage, murmura tristement la petite fille. Hawida m'a promis que ma nouvelle mère qui est riche, très riche, me revêtira immédiatement d'une belle robe neuve.

— J'entends Catherine qui revient, dit le bailli. Tes belles robes neuves sont là.

La vieille bonne revenait en effet, mais elle n'apportait rien. Elle s'approcha de son maître avec un léger sourire et lui souffla quelque chose à l'oreille, qui ne parut pas lui plaire beaucoup d'abord; mais, après avoir réfléchi, il haussa les épaules et répondit:

— Rester si longtemps privé de sa présence? C'est pénible; mais s'il le faut absolument, soit! Hâtez-vous donc, Catherine, je vous attendrai avec impatience.

— Qu'est-ce donc? demanda Rose; pourquoi n'apporte-t-elle pas les robes?

— Va, Rosette; donne la main à Catherine, répondit le bailli. Elle va te conduire dans sa chambre pour te laver, pour t'arranger et te mettre tes beaux habits.

L'enfant obéit avec joie, et suivit Catherine.

M. Bakeland resta seul.

Il marchait de long en large dans son cabinet avec une exaltation fébrile, s'arrêtait, reprenait sa marche, se frottait les tempes, secouait la tête comme s'il doutait encore de son bonheur, levait les yeux au ciel et s'arrêtait de nouveau en prononçant des paroles sans suite... jusqu'à ce que Catherine reparut accompagnée de la petite fille tout à fait vêtue de blanc, et portant une ceinture de satin bleu toute reluisante. La servante ne s'était pas contentée de faire la toilette de l'enfant; elle avait lustré ses boucles noires avec de l'huile parfumée, et elle les avait tressés en torsade, comme elle avait l'habitude de le faire pour la poupée.

M. Bakeland ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise. Excepté la taille qui différait un peu, la ressemblance avec la figure de cire était si complète que les gens les plus sains d'esprit auraient pu s'y méprendre.

La petite fille ne paraissait plus du tout craintive; sa belle toilette l'avait enhardie. Elle courut à pas légers et à bras ouverts vers le bailli, lui sauta au cou, et cria sur tous les tons que désormais elle l'aimerait toujours, toujours de tout son cœur.

M. Bakeland la prit sur ses genoux et tout en interrompant son récit par ses baisers, il se mit à interroger sa fille sur sa vie passée. La jeune fille n'avait pas grand'chose à lui raconter; elle n'avait plus un souvenir distinct de sa première mère; et elle ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'elle dansait à la corde. Sa seconde mère l'avait d'abord fait mendier par les rues; plus tard elle l'avait placée dans une cuve et lui avait appris comment on fait la sirène. Cette seconde mère ne lui donnait pas beaucoup de coups; mais, d'autre part, elle ne lui donnait pas assez à manger. Hawida, la tireuse de cartes, qui était sa tante, lui avait souvent donné, quand elle avait faim, un grosse tartine avec du lard, car Hawida l'avait toujours beaucoup aimée.

De ces paroles, le bailli conclut que ces mères successives avaient embrouillé les idées de l'enfant sur ce point, et qu'elle se figurait que la mère

qu'elle allait revoir le lendemain matin n'était autre que la danseuse de corde qui, d'après ce qu'on lui avait fait croire, était morte depuis longtemps.

Le bailli eut beaucoup de peine à rétablir un peu la véritable situation des choses, et à la lui faire comprendre clairement.

Le temps se passait rapidement et sans qu'on s'en aperçût, et il est probable que, dans l'égoïsme de son amour paternel, le bailli ne se serait pas dit que l'enfant ne pouvait point passer toute la nuit sans prendre de repos, si la vieille Catherine ne lui avait pas fait remarquer que Rose commençait à bâiller et qu'elle avait grand sommeil.

Alors seulement il se souvint qu'il avait encore à préparer son enfant à une importante et — qui pouvait le prévoir? — peut-être à une dangereuse épreuve.

Il assit plus commodément sa fille sur ses genoux et lui dit d'un ton grave :

— Rose, ma chère Rose, écoute bien attentivement ce que je vais te dire : Ta mère est malade. Elle est devenue malade de chagrin, parce qu'elle t'avait perdue. Elle t'aimait tant qu'elle a failli mourir de chagrin. Elle te donnera des vêtements encore plus riches, des robes plus belles que celle-ci. L'aimeras-tu aussi, et l'embrasseras-tu comme tu m'embrasses?

— O mon père, s'écria l'enfant, je l'aimerai de tout mon cœur, et je l'embrasserai du matin jusqu'au soir.

— C'est bien, Rose ; voici donc ce que tu as à faire. Ta mère dort maintenant ; ton lit est à côté du sien. Tu ne peux pas l'éveiller ; tu dois te tenir tranquille, et ne pas faire le moindre bruit jusqu'à ce qu'elle se réveille. M'as-tu bien compris?

— Oui, père, je me tiendrai aussi tranquille qu'une petite souris, et je dormirai jusqu'à demain. J'ai sommeil.

— Écoute encore, mon enfant : demain, quand ta mère se réveillera, elle te regardera curieusement, et te tâtera probablement la tête et les mains, car elle ne sait pas que tu es arrivée, et elle aura peine à te reconnaître. N'aie aucune crainte ; et, si elle te demande quelque chose, appelle-la ta mère, ta mère chérie, embrasse-la, caresse-la ; alors elle ne doutera plus que tu ne sois véritablement son enfant, sa petite Rose retrouvée. Le feras-tu, dis?

— Oui, oui, mon père, balbutia-t-elle vaincue par le sommeil. Je la caresserai... je la... je l'aimerai, car je... je...

Elle bâilla longuement, et sa tête tomba sur la poitrine de son père.

Rose était endormie.

Sur un signe du bailli, Catherine sortit du cabinet.

Elle revint quelques instants après avec la poupée de cire à demi cachée sous son tablier.

— Madame dort profondément, dit-elle à demi-voix. J'ai préparé le petit lit ; que vais-je faire de la figure de cire?

M. Bakeland réfléchit un instant.

— Posez-la sur cette table, répondit-il, et prenez Rose dans vos bras ; je cacherai la poupée sous mon bureau.

Quand cela fut fait, il invita Catherine à le suivre avec l'enfant endormi.

Arrivé dans la pièce contiguë à la chambre de sa femme, il laissa Catherine y entrer seule et attendit, non sans une certaine inquiétude, qu'elle en ressortit. Si ma pauvre Bernadine allait se réveiller mal à propos, et repousser, dans sa folie, sa véritable fille? Si, comme elle l'avait déjà fait une fois, elle les contraignait à lui rendre sa figure de cire?

Mais Catherine revint bientôt avec une expression de joie, et lui faire comprendre par gestes que tout avait réussit à souhait.

— Rosette dort comme un bois, dit-elle à voix basse. J'ai soigneusement tiré les rideaux de son petit lit. Si par hasard madame s'éveillait, elle ne s'apercevrait de rien.

— Maintenant la dernière, la suprême épreuve, Catherine, dit le bailli. Nous veillerons ici toute la nuit.

— Naturellement, monsieur.

— Qui sait ce qui peut arriver? Nous devons rester ici pour protéger contre tout accident notre innocente petite Rose et votre pauvre maîtresse. Les nuits sont courtes, il fera bientôt jour.

— Oui, monsieur. J'ai placé deux coussins pour vous, là, sur le canapé. Dormez tranquille, moi je veillerai.

— Ah! Catherine, si le bon Dieu voulait rendre notre bonheur complet. Si ma pauvre Bernardine recouvrait sa raison!

— Je prierai toute la nuit, monsieur!

— Et puisse le ciel exaucer nos ardentes prières!

En achevant ses mots il alla s'étendre sur le canapé.

Tout demeura tranquille.

XIV

Il pouvait être six heures du matin et il faisait déjà grand jour lorsque madame Bakeland s'éveilla.

Elle se retourna d'un mouvement subit, leva la tête et regarda avec inquiétude du côté du petit lit dont les rideaux étaient fermés.

Après qu'elle eut regardé un instant, un gai

sourire entr'ouvrit ses lèvres et elle murmura à demi-voix :

— Dieu soit loué ! ce n'était qu'un rêve. Rose dort paisiblement.

Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et referma les yeux, espérant se rendormir. Mais le sommeil ne revint pas. Elle se leva, s'approcha de sa toilette, se lava, et revêtit un peignoir, en faisant le moins de bruit possible.

Puis, marchant sur la pointe du pied pour ne pas éveiller son enfant, elle prit dans un tiroir une broderie commencée, porta une chaise près de la fenêtre qu'elle ouvrit pour respirer l'air du matin, s'assit et continua tranquillement sa broderie.

Ce travail n'absorbait guère son attention, car bientôt elle parut être à mille lieues du sentiment de la réalité, bien que ses doigts continuassent machinalement leur œuvre; elle souriait, se parlait à elle-même, levait les yeux au ciel ou secouait la tête d'un air inquiet. Sans doute, un monde de rêveries, de chimères et d'illusions s'agitait dans son cervau malade, et la poupée de cire devait y tenir une grande place, car le nom de sa chère Rose revenait souvent sur les lèvres.

Sous l'influence d'une idée inquiétante, elle se leva, alla jusqu'au petit lit, et écarta légèrement les rideaux. La petite fille, encore endormie, se présentait le dos tourné. Bernardine ne vit donc que ses boucles noires, et le profil perdu de son frais visage.

Elle retourna s'asseoir près de la fenêtre, reprit sa broderie, et dit en souriant :

— Pauvre agneau, rien n'agite ni n'attriste son âme pure. Si on ne l'éveillait pas, elle ne cesserait jamais de dormir... Oh ! dormir !... C'est si bon, si doux !

Au bout d'une assez longue attente, elle parut en avoir assez de la solitude; en l'absence de la figure de cire, quelque chose manquait à sa vie. Elle éleva la voix et cria :

— Eh ! Rosette, il y a déjà deux heures que le soleil luit. Il est temps de te lever, mon enfant !

Les rideaux remuèrent doucement. Croyant que la brise matinale arrivait jusqu'au petit lit, la mère soigneuse poussa les deux battants de la fenêtre et cria de nouveau :

— Petite paresseuse, assez dormi ! Ne m'entends-tu pas ?

— Oui, oui, chère mère, je t'entends bien, je me lève, répondit l'enfant.

Une violente émotion nerveuse secoua madame Bakeland. Ses yeux fixes exprimaient en même temps la stupeur et l'effroi.

Elle passa la main sur sont front et murmura, pendant qu'un triste sourire plissait ses lèvres :

— Cette voix dans mon cerveau ? Ah ! c'est encore un rêve. Pourquoi mon âme est-elle si troublée ?

Mais voici que Rose descendait du lit et s'approchait de sa mère dans sa toilette blanche, avec laquelle on l'avait couchée. La petite fille était un peu craintive et regardait avec hésitation cette dame pâle qui tremblait de tous ses membres, et qui semblait vouloir la dévorer des yeux.

Un sourire, une contraction nerveuse, peut-être, qui parcourut les traits de la folle donna à l'enfant la hardiesse d'accomplir ce que son père lui avait dit de faire. Elle s'élança en avant, sauta au cou de sa mère et l'embrassa à plusieurs reprises, en répétant ces paroles magiques :

— Petite mère, chère mère, je t'aime tant ! Je t'aimerai toujours, toujours !

Le cœur de Bernardine battait tumultueusement comme s'il allait se rompre ; le sentiment maternel si profondément, si indestructiblement enraciné dans le cœur des femmes, était plus fort que sa démence. Elle se laissa caresser et embrasser par l'enfant. Peut-être même, inconsciemment, lui rendit-elle un baiser. Mais elle était comme privée de la parole; et muette, frappée de stupeur, elle contemplait la petite fille, et lui tâtait fiévreusement les mains, les bras et les épaules, pour se convaincre qu'elle n'était pas le jouet d'un vain rêve.

En ce moment, un souvenir traversa son esprit comme un éclair. Elle écarta d'une main fébrile les boucles de l'enfant et regarda au sommet de son crâne... Elle poussa un cri étouffé, fondit en larmes, et étreignit si violemment Rose contre sa poitrine que l'enfant, terrifiée, poussa de son côté un cri de détresse.

Le bailli et Catherine accoururent, pour protéger Rose contre la folie de sa mère. Mais lorsqu'ils virent comment Bernardine, les yeux brillants d'amour maternel, et souriante à travers ses larmes, tenait l'enfant embrassée sur son cœur, toute leur inquiétude se dissipa, et un rayon d'espérance descendit dans leur esprit.

— O ma chère Bernardine, dit le bailli, calmez-vous, calmez-vous. Ne vous laissez pas émouvoir si fort par le bonheur. Notre petite Rose adorée nous est rendue; elle est dans vos bras ; elle ne vous quittera plus jamais. N'est-ce pas qu'elle est aimable et charmante ! Et avec quelle tendresse elle vous embrasse, vous, sa mère bien-aimée !

Les larmes de madame Bakeland coulèrent avec plus d'abondance; mais elle restait muette, et comme emportée dans un tourbillon d'idées nouvelles.

— Parlez, parlez, ma chère, dit le bailli; votre silence m'effraye et m'inquiète.

Elle lui tendit la main et lui répondit d'une voix altérée par l'angoisse :

— Frédéric, mon bon Frédéric, dites-moi ce qui se passe en moi? J'ai peur de moi-même! N'est-ce pas un nouveau rêve?... Suis-je bien éveillée? Cette clarté, cette lumière aveuglante qui me traverse le cerveau comme un éclair, est-ce une illusion ou bien est-ce la vérité?

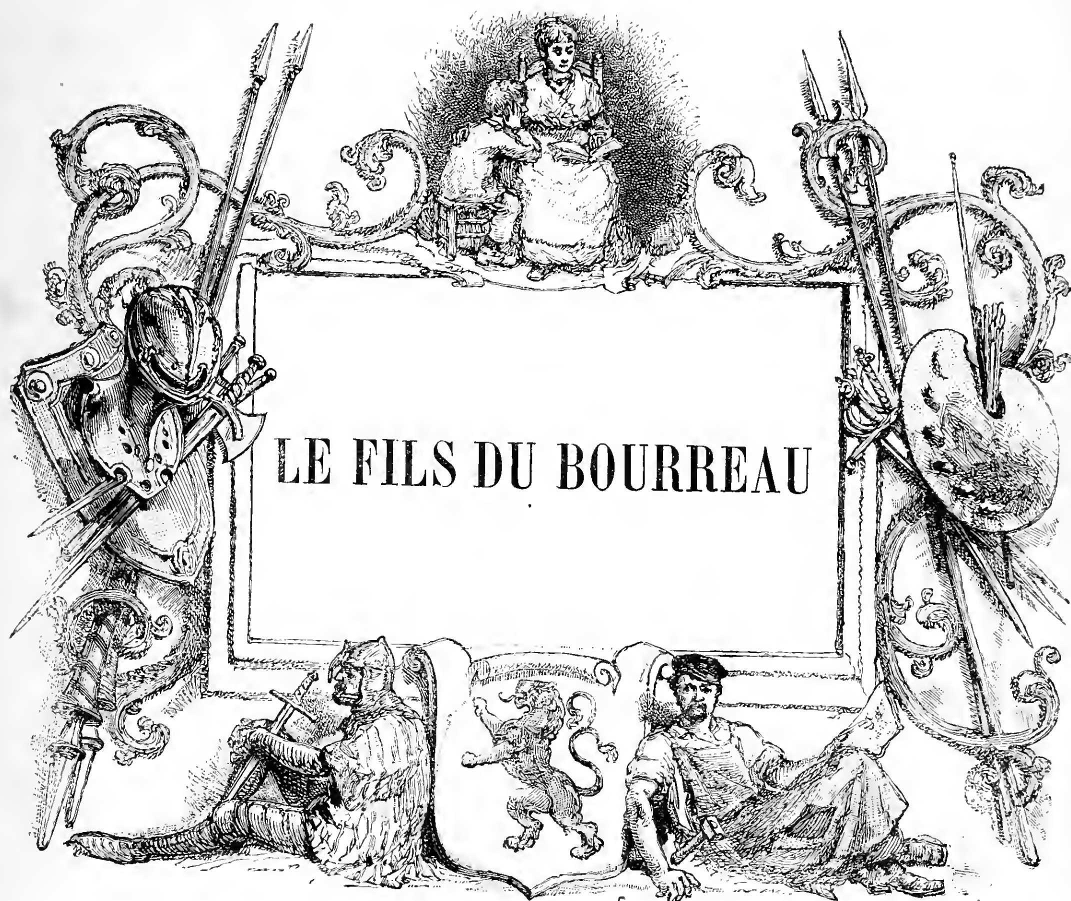
Le bailli n'avait pas la force de lui répondre; il ne put exprimer que par un cri de triomphe la joie immense qui lui gonflait la poitrine. Il chancela sur ses jambes, se laissa tomber à genoux, leva les mains vers le ciel, et s'écria :

— Seigneur, Dieu miséricordieux, vous m'avez rendu à la fois ma femme et mon enfant; que votre saint nom soit deux fois béni.

Il se leva aussitôt, et s'approcha de sa femme les bras ouverts.

Une minute plus tard le père, la mère, l'enfant et la vieille servante ne formaient plus qu'un seul groupe de gens heureux, dont les larmes, les embrassements et les caresses se confondaient, et dont les bénédictions s'élevaient vers le ciel comme un cantique d'actions de grâce.

FIN DE L'ILLUSION D'UNE MÈRE



I

La veille de la Pentecôte de l'année 1507, la nuit était plus sombre que d'ordinaire à Anvers : on eût dit qu'on pouvait toucher du doigt l'obscurité; c'était comme si un nuage épais et impénétrable se fût étendu sur la ville. On n'entendait rien dans les ténèbres que le clapotement des gouttes d'eau tombant des toits baignés par une pluie fine, mais abondante, et parfois le bourdonnement lointain et monotone d'une cloche d'église. Le plus profond silence régnait dans toutes les rues, bien que peu de citoyens se fussent déjà livrés au repos, car il n'était que neuf heures du soir.

Celui qui se fût trouvé en cet instant sur la place des Arquebusiers, et qui eût pu sonder du regard l'épaisse obscurité, eût aperçu le long du mur de cet édifice un homme, le dos appuyé contre un peuplier, les yeux grands ouverts, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude, en un mot, d'une personne qui, en plein jour et par un temps serein, se fût livrée à une attentive contemplation. De temps en temps, quelques paroles inintelligibles, bien que fortement accentuées, s'échappaient de sa bouche, et un geste énergique accompagnait ces sombres exclamations : un instant après, on entendait un soupir triste et étouffé, une aspiration comme celle d'un portefaix qui se débarrasse de son fardeau. Si on eût pu voir le visage

de l'inconnu, on y eût aperçu un sourire; non pas ce sourire ouvert qui annonce la joie et le bonheur, mais bien cette contraction expressive qui trahit les plus cruels tourments intérieurs, et qui, chez l'homme, tient la place des larmes qui manquent souvent à son désespoir. Il riait, mais tandis que ses traits portaient la trompeuse empreinte de la joie, il mordait ses lèvres jusqu'au sang et sa main droite déchirait sa poitrine avec une cruelle volupté.

Oh! cet homme était infortuné, mille fois infortuné! Il n'avait pas à craindre les plus affreux supplices de l'enfer, car depuis vingt ans il portait l'enfer dans son cœur!

Quand, au sortir du sein de sa mère, il salua la vie de son premier cri, sa mère ne posa pas sur son front le doux baiser de la bienvenue; non, elle repoussa l'enfant loin d'elle. Son père n'éprouva aucune joie, bien au contraire, il demanda au ciel, en pleurant, la mort de son premier-né, de son unique fils; oui, il pleura sur cet enfant, comme sur le fruit d'un crime horrible.

Et quand l'enfant, nourri des larmes de sa mère plutôt que de son lait, vint se mêler aux autres enfants, il fut maudit, honni, maltraité, comme si son front eût porté un stigmate infernal; — cependant il était si doux et si patient, que jamais il ne lui échappait une marque de colère ou d'emportement contre ses persécuteurs; seul son père savait combien de fiel s'amassait dans le cœur de son fils.

Maintenant, l'enfant était devenu un homme. Malgré ses souffrances, les muscles de ses membres s'étaient développés, et il était passablement robuste. Il éprouvait l'ardent désir de vivre dans la société des autres hommes, d'épancher son cœur dans le leur; il avait soif de leur estime; mais la haine et les persécutions auxquelles il était voué ne l'avaient pas abandonné : il lui suffisait de se présenter quelque part pour que les malédictions, les outrages, les injures lui tombassent en partage; et s'il ne s'éloignait pas, comme un vil esclave, la physionomie demandant grâce, on le chassait comme un chien en le maltraitant. Pour lui, pas de justice sur la terre; la prière seule lui restait, et c'était à Dieu seul qu'il lui était permis de demander des consolations et l'adoucissement de ses maux.

Telle était la vie de l'homme qui s'appuyait contre le peuplier, l'âme en proie au désespoir et aux plus cruels tourments.

Et pourtant son cœur était sensible et aimant, sa tête intelligente et douée de tous les dons de l'esprit : ses traits étaient nobles, sa démarche fière et virile, sa voix douce et grave... En ce moment, il s'écriait à haute voix en levant les bras au ciel :

— O mon Dieu, mon Dieu, si votre sainte volonté m'a créé pour souffrir, accordez-moi donc aussi la force de supporter le fardeau qui m'accable; mon front brûle! ma tête se perd! Seigneur, Seigneur, sauvez-moi du désespoir! Enracinez en moi la consolante pensée que vous êtes bon... que vous êtes juste... car un doute mortel pénètre dans mon âme!

Sa voix s'abaissa par degrés et s'éteignit en un inintelligible murmure; et, s'élançant soudain en avant, il suivit d'un pas rapide la rue des Arquebusiers jusqu'aux Trois-Bornes, et gagna, en tournant, la rue de la Garde. Dès lors il ralentit peu à peu sa marche, et l'on pouvait remarquer qu'il était dominé par une idée qui le préoccupait vivement, car de temps en temps il demeurait immobile comme quelqu'un qui, pour mieux réfléchir, arrête le mouvement du corps. Tout à coup, un bruit strident et sec s'échappa de sa poitrine, un bruit lugubre comme le cri d'un oiseau de nuit. Il dit en soupirant :

— Oh! la soif brûle ma poitrine, il faut que je boive!

Ce disant, il se mit à longer les maisons d'un pas circonspect; il s'arrêtait un instant devant toutes les fenêtres où scintillait une lumière; mais chaque fois il poursuivait son chemin, car il entendait dans l'intérieur des voix humaines, et c'en était assez pour le faire s'éloigner précipitamment. Arrivé dans la rue Saint-Jean, il s'arrêta un peu plus longtemps devant un cabaret et écouta avec plus d'attention à toutes les fenêtres; à la suite de cet examen, une expression de joie se peignit sur son visage, et il dit à demi-voix :

— Ah! il n'y a personne, — je pourrai boire!

Il leva le loquet de la porte et entra. Le malheureux! Il pensait qu'il n'y avait personne dans le cabaret, parce qu'il n'entendait aucun bruit; mais combien il se trouva déçu en voyant la chambre remplie de toute sorte de gens qui, assis le verre en main autour d'une table, paraissaient considérer quelque chose avec une vive attention.

Un des buveurs faisait l'escamoteur, au grand plaisir des autres, et était précisément occupé aux préparatifs d'un tour d'adresse au moment où l'inconnu écoutait à la fenêtre. Les spectateurs, ayant les yeux fixés sur les mains de l'exécutant pour surprendre le secret du tour, ne bougeaient pas et suivaient en silence les mouvements de leur compagnon.

L'étranger, altéré, frémit à la vue de tant de monde, et fit un pas en arrière vers la porte pour sortir de la maison; mais voyant que toutes les têtes étaient curieusement tournées vers lui, et craignant d'être poursuivi, il alla au comptoir et

demanda une pinte de bière à l'hôtesse. Celle-ci considéra d'un œil méfiant le mystérieux chaland et s'efforça d'apercevoir son visage sous le bord de son chapeau ; mais l'inconnu, s'apercevant de cela, baissa la tête davantage et échappa ainsi à cette curieuse perquisition.

Tandis que l'hôtesse descendait les escaliers de la cave pour aller querir la bière demandée, les regards des autres buveurs s'étaient portés sur l'étranger, et ils chuchotaient à l'oreille les uns des autres; l'un d'eux semblait en colère, et ses gestes brusques et irrités laissaient assez voir qu'il éprouvait le vif désir de maltraiter l'inconnu ; celui-ci leur tournait le dos et attendait sans bouger la pinte de bière, tremblant de crainte et d'anxiété, tellement qu'il frissonnait sous son manteau. L'hôtesse se hâta un peu plus que d'habitude et tendit la pinte remplie à celui qui avait si vivement mis en jeu sa curiosité.

Le jeune homme but avidement et vida d'un seul trait la moitié de la pinte, et posant celle-ci sur le comptoir, il donna à l'hôtesse une pièce de deux *stuivers*. Au moment où elle allait lui rendre un *blanc*, l'un des buveurs s'élança en colère de l'autre bout de la salle, saisit la pinte sur le comptoir et lança la bière qu'elle contenait encore au visage du jeune homme tremblant.

— Maudit enfant de bourreau ! s'écria-t-il. Comment ! tu oses venir boire dans notre société ! Je ne sais ce qui me retient de te casser bras et jambes; tu as du bonheur que je ne veuille pas me salir les mains en t'empoignant, pilier de potence !

Le malheureux qu'on venait de nommer *enfant de bourreau* était en effet le fils de l'exécuteur des hautes œuvres d'Anvers; il se nommait Gérard, et n'avait guère plus de vingt ans. La haine et le mépris qui le poursuivaient partout font comprendre suffisamment la crainte qu'il éprouvait en présence des hommes. Ce qui lui arrivait maintenant se répétait chaque fois qu'un bourreau osait se mêler aux autres citoyens.

Le malheureux Gérard courba la tête avec résignation et considéra la bière qui découlait de ses habits, sans adresser un seul mot à son cruel adversaire. Celui-ci ne cessait pourtant de lui adresser les apostrophes les plus outrageantes, et il finit par crier à l'hôtesse :

— Femme, demain notre société déloge d'ici pour aller au *Saint-Sébastien;* nous ne dépenserons plus notre argent ici... Peut-être nous feriez-vous boire demain dans la pinte du bourreau.

— Tenez ! la voilà la pinte ! s'écria l'hôtesse inquiète et irritée en brisant en mille morceaux sur le sol le pot de grès; est-ce ma faute si ce fils de potence met le pied dans une honnête maison ?

Et, se tournant vers Gérard :

— Sors de chez moi, coquin ! Tourmenteur d'hommes ! Tu n'es pas encore parti, engeance de bourreau ?

Jusque-là, le jeune homme avait tout écouté avec résignation ; mais toutes ces amères invectives avaient peu à peu réveillé dans son cœur une virile fierté, et, au lieu de se retirer devant les cris de l'hôtesse, il releva noblement la tête et répondit avec calme à celle qui l'injuriait :

— Femme, je m'en irai. Quoique fils de bourreau, j'aurai de mon prochain plus de pitié que vous. Mon père torture les coupables parce que la loi et les hommes l'y contraignent, mais vous tous vous me torturez sans que rien vous y force et sans que je vous aie jamais fait de mal. Songez que vous péchez envers Dieu, en me traitant comme un chien !

La voix du jeune homme était si douce et si touchante que l'hôtesse en fut surprise; elle ne comprenait pas qu'un homme pût rester si calme après avoir été si durement traité. Une larme brilla dans ses yeux, et, prenant la pièce de monnaie sur le comptoir, elle la jeta à Gérard en disant :

— Tenez ! je ne veux pas de votre argent, reprenez-le et allez-vous-en en paix !

Celui qui avait lancé la bière à la figure de Gérard ramassa la pièce à terre, la considéra et la jeta avec horreur sur une table :

— Voyez, voyez, il y a du sang sur cette pièce ! s'écria-t-il. Du sang humain !

Tous se pressèrent autour de la table et reculèrent d'effroi comme s'ils eussent vu le cadavre dont ils croyaient que le sang avait rougi la pièce de monnaie. Un cri général de réprobation et d'horreur contre Gérard retentit.

Le jeune homme savait combien était peu fondé le reproche qu'on lui adressait, car il avait reçu, le soir même, la pièce de monnaie en question d'un loueur de chaises pendant le salut. L'injustice de ses ennemis l'irrita tellement qu'il perdit tout son sang-froid et devint de colère aussi pâle qu'un linge. Il enfonça son chapeau plus avant sur son front, s'élança vivement vers la table où se trouvait la pièce, et éclata en imprécations contre ses adversaires comme un lion furieux :

— Méchants que vous êtes ! Que parlez-vous de sang? Ne voyez-vous pas que cette pièce est de mauvais aloi et a une teinte rouge comme toutes les autres ? Mais non, la passion du mal vous aveugle. Vous dites que je suis le fils d'un bourreau ; — oui, Dieu l'a ainsi voulu, — mais vous êtes plus méprisables que moi, et je suis fier, je m'enorgueillis de ne ressembler ni par mon nom, ni par ma conduite, à des hommes aussi pervertis que vous !

A peine eut-il prononcé ces mots, que coups de poing et coups de pied l'assaillirent de toutes parts : il se défendit bravement et força plus d'un des attaquants à lui demander grâce, mais le nombre l'emporta sur ses forces...

Malédictions et injures retentissaient confusément dans la place, pots et verres s'abattaient au milieu des tables renversées et des chaises brisées, l'hôtesse appelait au secours...

Après avoir lutté pendant quelque temps, Gérard se trouva au milieu de la rue, tout étourdi et tout contusionné par les coups qu'il avait reçus : il rajusta son manteau, redressa son chapeau froissé, et reprit sa route, comme il l'avait commencée, sans songer davantage à cette querelle. Son imagination évoquait sous ses yeux dans les ténèbres des choses bien plus terribles.

Pendant que Gérard était engagé dans la lutte que nous venons de peindre, il y avait quelque part une jeune fille dont le cœur battait bien fort et qui attendait avec inquiétude la venue du fils du bourreau, comme si un mystérieux pressentiment l'eût avertie qu'une mésaventure devait lui arriver. Elle seule était un ange de consolation pour le malheureux adolescent, et elle l'aimait d'autant plus qu'elle le savait méprisé et dédaigné par tout le monde. Son amour avait résisté aux réprimandes de sa mère, aux reproches des voisins, aux railleries des autres jeunes filles. Quand on lui jetait comme une injure la sanglante mission du père de Gérard, quand on l'appelait femme de bourreau et pire encore, elle se réjouissait, car elle mesurait seulement alors toute la générosité et la pureté de son amour, et sentait que l'affection qu'elle portait à son bien-aimé était agréable à Dieu. Elle avait raison, l'excellente jeune fille; car ne possédant ni argent, ni richesses pour venir en aide à son prochain, selon la volonté du Seigneur, elle donnait, en revanche, le plus précieux trésor de son âme, un pur et innocent amour, au plus malheureux de ses concitoyens.

Apollina ou plutôt Lina, c'était son nom, habitait dans la ruelle du Sureau une petite chambre avec sa vieille mère et son frère Frans, — un brave garçon qui, pendant cinq jours de la semaine, gagnait son pain à la sueur de son front, passait en prières une demi-journée à l'église, et l'autre demi-journée à boire et à chanter au cabaret, d'où il revenait rarement sans un œil poché.

Pendant les cinq jours qu'il consacrait au travail, impossible de trouver un menuisier plus habile et plus entendu; aussi apportait-il sans faute, le samedi, une bonne part de son salaire à sa vieille mère, qui, pour ce motif, lui portait la plus tendre affection.

Tandis que Gérard s'acheminait rapidement vers la ruelle du Sureau, Lina et sa mère faisaient de la dentelle auprès de la cheminée; comme elles ne faisaient brûler qu'une lumière par économie, elles avaient placé cette lumière de façon à ce qu'elles se trouvassent placées en face l'une de l'autre. Un peu plus loin, à l'autre bout de la chambre, se trouvait un établi de menuisier, auprès duquel le laborieux Frans était occupé à façonner quelque meuble. Quant à la chambre elle-même, elle était d'une exquise propreté, parsemée de sable blanc, ornée d'un crucifix et de quelques images de saints, mais on n'y voyait rien de coûteux, ni de recherché, car ceux qui l'habitaient ne gagnaient pas grand'chose par leur travail quotidien.

Gérard venait habituellement à huit heures du soir; jamais il n'y avait manqué sans prévenir Lina : or, il était déjà dix heures, et il n'avait pas encore paru. La jeune fille ne savait que penser, et était si abattue et si distraite qu'elle ne répondit pas à une question que lui faisait sa mère :

— Eh bien, ma fille, dit la vieille, qu'est-ce donc qui te tourmente? S'il ne vient pas aujourd'hui, il viendra demain. Il ne manque pas de jours dans l'année.

— Oui, mère, vous dites vrai; mais je crains qu'il ne lui soit arrivé malheur : il ne vient jamais si tard... Les gens lui en veulent tant!

— Sans doute, mon enfant, mais il est le fils du bourreau, et ses pareils ont toujours été détestés. Ainsi on a mis à mort le bourreau Harmen, et on a noyé au pied de la tour de Kroonenburg le bourreau Hans!

— Et qu'avaient-ils donc fait, mère?

— Je l'ignore, — rien à ce que je crois. Mais c'est parce que les bourreaux pendent tant d'innocents.

— Mais le bourreau fait ce que le juge lui ordonne, mère; pourquoi ne pas noyer le juge plutôt?

— Oh! oh! Lina, cela a toujours été ainsi; et il y a un proverbe qui dit que dans une niche où il y a plusieurs chiens c'est toujours le plus petit qui a le moins à manger et est le plus mordu...

— C'est là un vilain proverbe, mère...

Longtemps encore elles conversèrent sur ce ton, jusqu'à ce que la mère, fatiguée de veiller, dit en bâillant à sa fille :

— Lève-toi, mon enfant, et allons nous coucher, car il se fait bien tard!

Cette invitation déplut à la jeune fille, car elle n'avait pas perdu l'espoir de voir arriver Gérard; elle ne savait quel prétexte trouver pour retenir sa mère. Fallait-il mentir? Après un instant de réflexion, elle risqua un petit mensonge :

— Mère, dit-elle, veillons encore un peu : en-

core trois fleurs, et ma dentelle sera achevée.

— Eh bien, dépêche-toi donc, ma chère enfant, car mes yeux se ferment.

— Je ne vais pas encore me coucher! cria Frans de son établi. Je dois finir ce carreau pour l'hôtesse du *Poulain;* elle viendra le chercher demain matin.

— Jeune homme, jeune homme, dit la mère avec un sourire où perçait un reproche, tu auras sans doute bu dimanche au *Poulain* plus que ne le permettait ta bourse : travaille donc pour payer ta dette... Je vais au lit. Bonne nuit! et n'oubliez pas de dire vos prières avant de vous coucher.

Elle se leva et se disposa à gagner une petite chambre voisine, tout en marmottant encore un bonsoir.

A peine la mère était-elle au lit, que Gérard frappa à la porte et fut introduit par Frans.

Il était très pâle, et son visage portait l'empreinte d'une profonde tristesse, mais cela n'étonna pas Lina, parce qu'elle avait rarement vu son amant sans qu'une pensée douloureuse imprimât des rides sur son front. Le jeune homme s'avança lentement vers la jeune fille, prit silencieusement sa main, et la pressa toujours en silence sur son cœur. C'était là son salut habituel; mais à défaut des paroles auxquelles il recourait rarement, ses yeux exprimaient la plus profonde reconnaissance et le plus ardent amour.

— Gérard, s'écria Lina, qu'as-tu? Ta main est froide comme glace! Dieu! ton cou est ensanglanté...

— Ce n'est rien, Lina; je me suis blessé par mégarde dans l'obscurité. Combien je serais heureux si je ne souffrais que du corps!

Ces derniers mots furent accompagnés d'un profond soupir, dont la tristesse remplit Lina d'anxiété et d'inquiétude. Le regard sombre et pénétrant de Gérard lui faisait appréhender une terrible nouvelle. Elle enleva de son front avec une affectueuse sollicitude le peu de sang qu'y avait répandu une légère blessure, et saisit en même temps la main de son bien-aimé, en la pressant comme pour lui inspirer du courage et lui faire sentir, en guise de consolation, toute la ferveur de son amour.

Gérard contemplait la jeune fille d'un œil fixe et immobile : on eût dit qu'il voulait faire passer son âme dans la sienne, et son regard s'arrêtait sur elle avec tant d'obstination qu'elle lâcha sa main et s'affaissant sur une chaise s'écria :

— O Gérard, ne me regarde donc pas ainsi! La vie m'abandonne...

Le jeune homme courba la tête et baissa les yeux, mais bientôt il la regarda de nouveau, et sa voix prit un ton qui trahissait une si mortelle angoisse que le cœur de Lina en fut déchiré. La jeune fille écoutait presque inanimée, et lui, s'asseyant sur une chaise auprès d'elle, reprit :

— Mon amie, écoute-moi attentivement, je t'en prie, car je parlerai longtemps; tu entends aujourd'hui ma voix pour la dernière fois.

Sans prendre garde à la pâleur de la tremblante Lina, il poursuivit :

— Tout enfants, nous avons joué ensemble; quelque chose que nous ne comprenions pas, et qui s'est changé depuis en ardent et irrésistible amour, nous attirait l'un vers l'autre. Tu ne savais pas alors, ange que tu es, ce que c'est que d'être le premier-né d'un bourreau; tu ne savais pas que celui qui pend, roue et marque d'un fer rouge est chargé de plus d'ignominie que celui qui est pendu, roué et marqué par lui. Plus tard, tu en as su quelque chose; mais ton âme innocente et pure n'a pas voulu partager l'injustice des hommes, et plus mon infortune se dévoilait à tes yeux, plus ton amour grandissait, parce que tu savais que j'avais besoin de cet amour pour ne pas mourir. Oh! oui, sans toi les intolérables douleurs qui déchirent mon âme m'eussent tué depuis longtemps, car je ne croyais plus à rien qu'à la justice de Dieu qui me réserve une meilleure vie et à l'éternité de ton amour. Les hommes me persécutent comme un maudit; le sang que tu viens de voir perler sur mon cou a été versé par leur haine acharnée; mais ce ne serait rien que cela, ma bien-aimée; oh! non, mon corps fût-il brisé sur le pavé de la rue, je ne pousserais pas une plainte; mais c'est là qu'est la souffrance, là qu'est la torture!

Et il appuya le doigt sur son front pâle en poursuivant ainsi :

— Savoir qu'avec la vie la plus irréprochable, avec le cœur le plus aimant et le plus dévoué, on est condamné à être honni, maltraité, détesté par tous, — sans que jamais, quelque générosité qu'on ait dans l'âme, jamais on reçoive autre chose qu'une boue ignominieuse au visage! Ange de bonté, comprends-tu que c'est là plus que je ne puis endurer, et que cette désolante conviction brise mon cœur?

— Je comprends cela depuis longtemps, dit avec un soupir Lina tout en larmes; tes souffrances n'ont-elles pas leur écho dans mon cœur? La tristesse se peint-elle sur tes traits sans que mes yeux se remplissent de larmes amères?

Gérard cessa un instant de parler pour écouter son amie; mais il poursuivit sans se détourner du cours de ses idées :

— Nous nous sommes bercés de l'espoir qu'un événement imprévu me délivrerait un jour de la tâche de bourreau, et qu'alors, tranquilles et in-

connus, nous pourrions aller habiter une autre ville; mais, hélas! chère Lina, c'était un vain rêve : l'heure fatale est arrivée, — demain, oui, dès demain, tu verras sur l'échafaud ton infortuné Gérard, le glaive meurtrier au poing! Voilà pourquoi cette main qui doit donner la mort est froide comme glace. Tiens, sens!

Et il tendit une main livide à son amie.

— Mon père est au lit, malade, ajouta-t-il, et le juge m'a ordonné d'exécuter demain le pêcheur Herman.

Comme si toute la force d'âme de Gérard eût vraiment passé dans Lina, ses larmes cessèrent soudain de couler, et, le contemplant d'un regard plus ferme encore que le sien :

— Que désires-tu donc? demanda-t-elle.

— Je désires que tu m'oublies et que tu m'abandonnes seul à la douleur et au mépris qui m'attendent. Oh! Lina, donne-moi cette consolation!

— Mon amour te pèse-t-il, Gérard? Mon amour est-il aussi un tourment pour ton cœur?

— Non, mon amie; ton amour est, au contraire, le seul bien que Dieu m'ait accordé. Mais un autre motif me porte à te demander une éternelle séparation; pour l'amour de moi, tu as passé tes jeunes années en proie aux injures et aux outrages des hommes, et tu as couvert le fils du bourreau de ton affection pour le soustraire aux coups de la haine; par toi seule, j'ai pu goûter des instants d'un bonheur qui, sans toi, m'eût été à jamais inconnu. Oui, tu t'es sacrifiée pour moi comme une martyre. Le sentiment qui m'attachait à toi m'a jusqu'ici aveuglé; mais songes-y, ma bonne Lina, demain, je ne serai plus le fils du bourreau, mais le bourreau lui-même. Et crois-tu, peux-tu croire un moment que je puisse te demander un pareil sacrifice? Crois-tu que je puisse souffrir qu'on te reproche d'avoir le bourreau pour amant? Me crois-tu assez dégradé pour que demain j'ose encore te toucher de mes mains, toi la pureté et l'innocence elle-même, de mes mains qui se seront baignées dans le sang humain? Oh! dis-moi, toi qui du moins apprécies ma grandeur d'âme, dis-moi que tu connais mon cœur, que tu sais que je ne ferai pas, que je ne puis faire cela!

Un changement étrange s'opéra dans la physionomie de la jeune fille; une expression, reflet indubitable d'un sentiment de joie, s'y peignit, ses yeux brillèrent d'une vive flamme et un doux sourire apparut sur ses lèvres. Sans se rendre compte de la passion qui l'entraînait, elle céda à l'inspiration de son cœur, et ressentit cette joie intime qu'amène avec elle une généreuse action. Elle répondit sans s'émouvoir :

— Eh bien, mon ami, je comprends parfaitement ce que tu veux dire; je connais ton noble caractère. Mais penses-tu que je ne te porte pas un amour égal au tien, et que mon cœur ait moins de noblesse et de dévouement que ton cœur? Oh! je reste à toi, toute à toi, demain comme aujourd'hui, demain et pour toujours! Je te serrerai dans mes bras, bourreau ou non, — sur l'échafaud comme ici. Gérard, je comprends mon devoir; un jour, je serai ta femme, en dépit du mépris des hommes, et je verserai sur tes blessures le baume de l'affection la plus dévouée...

— Jamais! jamais! Lina, tu ne seras la femme d'un bourreau! Oh! si j'étais assez coupable pour souffrir que cela soit, je mériterais l'éternelle malédiction; pourrais-je jamais t'entraîner avec moi dans l'abîme de la honte et du mépris? Oh! non, jamais!

— Je ne te quitterai jamais, Gérard; je veux m'attacher indissolublement à ton sort, et toi-même ne seras pas assez puissant pour m'arracher de toi. Crois-tu que je veuille te laisser mourir? Mon ami, si tu savais comme je suis fière et orgueilleuse à cette heure! Oh! j'approcherai avec confiance de la Sainte-Table, car je sens dans mon cœur que le Dieu juste et bon me récompensera de ce que je viens de dire.

Dire ce qu'éprouvait le jeune homme surpris serait impossible : il contemplait d'un œil égaré cette enfant qui s'immolait si généreusement pour son bonheur, et qui voulait se livrer en proie à la honte et au mépris pour l'amour de lui. Cette fois, un véritable bonheur se peignait sur son visage, et un profond soupir soulagea sa poitrine. Il leva les yeux au ciel et s'écria :

— O mon Dieu, pardonnez-moi! J'osais vous accuser, et vous m'avez donné pour compagne un de vos anges!

Lina se sentit ennoblie par cet élan de reconnaissance une pudique rougeur couvrit son front et une étincelle de fierté brilla dans ses yeux.

Pendant que cet entretien avait lieu entre les deux amants, Frans avait continué à travailler sans faire grande attention à sa sœur et à Gérard; mais, lorsque son carreau fut achevé, la veille commença de lui peser singulièrement. Il s'approcha de Lina avec sa lampe, et dit :

— Ah ça! Lina, j'ai grand sommeil, et j'irais volontiers me coucher Tu devrais dire à Gérard de venir un peu de meilleure heure demain.

Bien que Gérard eût encore beaucoup de choses à dire à sa bien-aimée, il ne voulut pourtant pas priver le bon Frans de son repos; il prit son chapeau, et, se disposant à sortir, il dit :

— Frans, demain je dois décapiter un homme sur l'échafaud.

— Fais bien attention ! répondit Frans avec indifférence, car, si tu frappes mal, tu seras mis à mort comme le bourreau Harmen; mais, dans ce cas-là, je te viendrai en aide.

Le jeune exécuteur regarda Lina avec une profonde tristesse, et, s'avançant vers la porte, il alla prendre congé de la jeune fille en essuyant une larme qui perlait dans ses yeux. Elle se jeta à son cou, et lui dit d'une voix rapide et expressive :

— Je serai au pied de l'échafaud... regarde-moi bien !

Et elle entendit, les larmes aux yeux et le cœur serré, les pas de son amant retentir dans la rue et se perdre dans l'éloignement.

II

Lorsque Frans, tombant de sommeil, avait inopinément coupé court à l'entretien des deux amants, Gérard n'avait pas répété à sa Lina l'éternel adieu, parce qu'il voulait lui épargner de nouvelles douleurs; cependant, aux yeux du jeune bourreau, cet adieu était irrévocable, car il avait pris la ferme et inébranlable résolution de ne jamais associer la pure et généreuse fille à son misérable sort.

Il suivit d'un pas rapide, bien que mal assuré, les rues qui conduisaient de la ruelle de Sureau à sa demeure, et arriva enfin, sans s'en apercevoir, auprès du Rempart. Il frappa à une porte dont la couleur sanglante indiquait, pendant le jour, la maison du bourreau.

Dès que le domestique eut ouvert, Gérard lui dit :

— Eh bien, Jean, le juge est-il venu ici ?

— Oui, il vient de partir. Votre père m'a ordonné de vous dire qu'il vous attend.

Gérard monta l'escalier et entra dans la chambre où son père malade gisait sur son lit de douleur.

Le vieux bourreau était pâle et maigre; on voyait que de vives souffrances avaient desséché ses joues et profondément enfoncé dans l'orbite ses yeux vitreux.

Bien que les maladies de langueur épuisent tellement le corps qu'il ne reste guère de celui-ci que les os et la peau, elles laissent à l'âme toute son énergie, et même il semble qu'à mesure que le corps s'éteint, l'intelligence devient plus forte. Il en était de même chez le vieux bourreau; bien que souffrant et affaibli physiquement, son esprit était aussi libre que celui d'un homme en bonne santé. Quand son fils entra, il tourna vers lui ses yeux étincelants, mais ne prononça pas un mot.

Gérard se hâta de prendre une chaise, la plaça au chevet du lit, puis il saisit la main de son père, la pressa, et s'écria d'une voix tremblante et altérée :

— Mon père! mon père! le juge est venu ici ! Dites-moi quelle est ma sentence? Serai-je bourreau?

— Mon fils, reprit le père attristé, j'ai épuisé auprès du juge tous les efforts; il ne veut pas que notre valet prenne ta place. Ni or ni prières ne peuvent le fléchir; tu seras bourreau, mon malheureux fils!

Le pauvre jeune homme avait prévu cet arrêt, dont la nouvelle positive fut cependant un coup pénible pour lui. Un frémissement d'émotion courut dans tous ses membres, et il serra la main de son père avec une violence convulsive. Ce mouvement ne dura qu'un instant. Gérard retomba bientôt dans sa mélancolie habituelle, et dit en soupirant :

— C'est donc demain, demain, mon père ! que le dernier espoir de bonheur doit m'échapper. Demain, le sang d'une victime rejaillira sur moi... Ma misérable carrière va commencer... Assassin payé! assassin !

— Mon fils, dit le père en l'interrompant d'une voix émue, prépare-toi à une vie de martyre et de souffrance; chaque tête que tu abatteras retombera sur ton cœur comme un rocher, et quand il y aura assez de rocs sur ton cœur, alors tu mourras comme je meurs... Mais il y a là-haut un juge qui dédommage en raison des épreuves subies.

Gérard s'appliqua la partie affligeante des paroles de son père sans prêter l'oreille à la consolante perspective de la fin. Il poursuivit :

— Oh ! je comprends maintenant la haine des gens contre moi ! Ne puis-je être appelé tous les jours à mettre à mort l'un d'eux, qu'il soit innocent ou coupable? Et cependant, s'ils pouvaient voir ce qui se passe dans mon cœur en ce moment ils ne me haïraient pas. Il pensent que le bourreau trouve plaisir à verser le sang, et quand, à la vue du cou nu de la victime, le bourreau pâlit et tremble, quand ses mains ne peuvent plus soulever le terrible glaive, alors on l'assomme à coups de pierre, parce qu'il n'est pas assez bourreau et que la pitié l'a rendu faible !

— J'ai songé souvent à cette contradiction, mon fils, mais jamais je ne l'ai comprise.

— Moi, mon père, je l'ai comprise depuis longtemps. Il faut dans toute réunion d'hommes une victime, un malheureux sur qui toute la cruauté, toute la haine qui se cache au fond des cœurs puisse se déverser; — ce patient est couvert d'opprobre par la société, parce qu'on peut le maltraiter et le mépriser sans avoir à s'en repentir; c'est toujours par un degré de plus de méchanceté que l'homme répare son injustice... Mais, mon père, il

n'y a donc plus aucun moyen à tenter pour échapper à mon sort? Je ne puis me familiariser avec la pensée de tuer mes semblables; il me semble que demain je serai devenu en réalité une vile et méprisable créature; oui, je me mépriserai moi-même. Et plus d'espoir! Il le faut!

— Mon fils, dit le père en dirigeant les yeux vers la table, prends ce livre que le juge m'a montré, et lis ta sentence sur la page ouverte.

Gérard lut avec une profonde anxiété son irrévocable destinée; il jeta le livre par terre avec indignation et colère, et s'écria :

— Maudite soit la loi injuste qui dès le sein de ma mère m'a condamné à verser le sang et à être abreuvé d'opprobre! O société! c'est donc vrai! — tu t'es penchée sur mon berceau et tu as dit : « Cet enfant m'appartient, car c'est le premier-né d'un bourreau : qu'on le livre aux outrages de la foule; qu'il soit couvert de sang et de calomnies; qu'il vive parmi ses frères comme un serpent dont on fuit la vue avec terreur... Raillerie amère! Tandis qu'on prononçait sur moi cet arrêt, moi j'étais dans mon berceau, souriant au soleil rayonnant!... Mon père, croyez-vous donc que ma mère m'ait mis au monde sans cœur, et que cela ne me fasse rien d'être ainsi enseveli sous la boue de l'ignominie?

— Le désespoir t'entraîne trop loin, Gérard, répondit le père en soupirant. Je comprends ta tristesse, j'ai eu si longtemps à la combattre! Mais songe que le bourreau est absolument nécessaire dans la société, et soumets-toi au sort que le Seigneur t'a réservé; peut être rencontreras-tu dans ta vie, tout amère qu'elle soit, des heures de salme et de repos?

— Des heures de repos! En avez-vous rencontré, mon père? Est-ce le repos qui vous conduit au tombeau? Sont-ce des larmes de joie que vous avez depuis vingt ans versées sur la tête de votre fils? Oh! ne me cachez pas l'horreur de ma destinée : vous avez eu le courage de supporter la vôtre bien longtemps; mais moi, mon père, je ne me sens pas aussi fort... Et pourtant mourir c'est mourir : si la mort nous frappe en même temps demain, nos âmes, libres et heureuses pour jamais, monteront vers le tribunal de Dieu et se retrouveront peut-être dans le ciel.

Le vieux bourreau entendit avec plaisir qu'un rayon d'espoir avait pénétré dans le cœur de son fils; il le présuma du moins d'après ses paroles. Voulant le décider à se livrer au repos, il lui dit :

— Ce long entretien a beaucoup fatigué ma poitrine; je ne te donnerai plus qu'un conseil. Quand, demain, tu monteras sur l'échafaud, ne regarde pas le peuple; car tous ses yeux dans lesquels brille une sanglante curiosité, te déconcerteraient et tu tremblerais. Imagine-toi être seul avec le condamné sur l'échafaud, et mesure bien ton coup; car, si tu ne tuais pas la victime d'un seul coup, mille voix s'élèveraient contre toi, et peut-être ne te reverrais-je plus vivant. Pendant ce temps-là, je prierai Dieu que, dans sa miséricorde, il te donne la force d'accomplir ta fatale tâche... Va, mon fils, et que ma bénédiction repose sur toi!

Déjà les paroles affluaient sur les lèvres de Gérard, et sans doute il se fût encore répandu en longues plaintes; mais il vit son père essuyer une larme, et résolut de ne pas confirmer les douloureuses préoccupations du vieillard. Il allait dire : « Oh! je tremblerai, je ne pourrai frapper! » mais il se retint par amour pour son père malade; il l'embrassa tendrement, comme s'il allait se séparer de lui pour toujours, et répondit avec une émotion profonde.

— Dormez en paix, mon bon père; oh! oui, dormez en paix!

Entré dans sa chambre, il en ferma solidement la porte, alla s'asseoir auprès d'une table, et posa son front sur sa main; il dirigea les yeux vers son lit, et, sans voir celui-ci non plus qu'aucune autre chose, il demeura là, le regard fixe et immobile.

Le lendemain, lorsque le soleil vint éclairer la chambre de ses premiers rayons, il trouva le jeune homme infortuné toujours dans la même attitude, assis devant la table, les yeux opiniâtrement fixés sur la lame d'un glaive qu'il tournait et retournait comme s'il se fût complu à en voir reluire le brillant acier.

III

Le lendemain était un beau jour de printemps; le soleil versait sa bienfaisante lumière du haut d'un ciel pur et transparent, dont l'azur était semé çà et là de petits nuages ouatés. L'influence du beau temps se faisait vivement sentir sur l'humeur des habitants d'Anvers. On ne voyait partout que gens en promenade qui avaient déployé et endossé avec un battement de cœur les grands habits de fête aux vives couleurs; les enfants jouaient et sautaient dans les rues, et une foule de petits insectes ailés, s'abattant de la campagne dans la ville, annonçait que la nature avait ouvert son sein fécond et leur avait rendu la vie.

A dix heures, toute la population était rassemblée dans les environs de l'église Notre-Dame pour voir sortir la procession de la Fête-Dieu; la tête découverte, les spectateurs regardaient défiler les magnifiques bannières et les riches étendards, jusqu'à ce que le Saint-Sacrement approchât d'eux; alors ils étalaient leurs mouchoirs de poche sur le pavé de la place et s'inclinaient pleins de respect devant



Il se défendit bravement. (Page 4.)

Dieu. Tandis que l'or éclatant des chasubles et des étoles attirait les yeux des spectateurs sur le prêtre et le sanctuaire, un chant majestueux et grave de voix d'hommes vint ajouter à l'émotion générale. En cet instant il ne se trouva pas un seul cœur dans la foule qui n'oubliât sa demeure terrestre pour s'élever en imagination vers la demeure de Dieu.

Cependant, le pauvre Gérard était assis de nouveau auprès du lit de son vieux père, silencieux, les bras croisés sur la poitrine, affaissé sur lui-même comme un homme dont les muscles ont perdu toute élasticité. Les tourments de l'âme avaient rendu son système nerveux tellement irritable, que le moindre bruit le faisait tressaillir, et chaque fois que la cloche de Saint-Jacques annonçait une heure de plus, une froide sueur perlait sur son front, et ses cheveux se dressaient sur sa tête.

Deux heures après midi sonnèrent, et la même agitation vint saisir le souffrant Gérard pour la sixième ou la septième fois.

— Aie du courage, mon pauvre fils, dit le père; partage avec moi tes angoisses : peut-être mes paroles t'apporteront-elles quelque consolation. Il y a si longtemps que tu es assis là sans parler!

Gérard posa la main de son père sur son cœur souffrant et le pressa d'une étreinte frémissante; il comprit à l'accent de son père que son silence le peinait. Il répondit d'une voix sourde et altérée :

— Mon père, je mesure la distance qui me sépare de l'éternelle infamie. Encore quatre heures, et je serai une créature maudite et réprouvée; j'aurai trempé mes mains dans le sang de mon prochain. Épouvantable certitude! Le chemin de la vie sera alors irrévocablement fermé derrière moi... Il ne m'est plus possible de reculer; il faut marcher en avant, sans regarder autour de moi,

dans la voie d'opprobre et d'ignominie; et si un être compatissant, — une femme, ô Lina! Lina! — me tend la main, je saurai que je ne puis la serrer que d'une main qu'aura souillée le sang humain! Mon père, je ne puis vous exprimer ce que je ressens; je suis hors de moi. Faut-il vous le dire? Oh! oui, cela vous donnera la mesure de mes souffrances : cette nuit, j'ai porté la main sur un couteau avec l'intention de m'ôter la vie! Mais il m'a semblé que votre main me retenait avec force. J'ai pensé à la tristesse que vous eût causée ma mort, et j'ai pleuré jusqu'à ce que le couteau eût échappé à mes doigts défaillants.

Tandis que son fils parlait ainsi, la terreur s'était peinte sur la face amaigrie du vieux bourreau; deux larmes coulèrent sur ses joues, et il était facile de voir à l'expression de sa physionomie qu'un sinistre pressentiment l'oppressait.

— Mon fils, s'écria-t-il d'une voix suppliante, mon fils, vois la douleur de ton vieux père; songe combien doivent le faire souffrir des paroles comme celles que tu viens de prononcer. Sais-tu bien, Gérard, que tu m'annonces ta mort certaine? Sais-tu que tu me dis : « Ce soir, mon corps sera mis en pièces par une multitude furieuse, et vous, mon père, vous ne retrouverez plus mes membres épars sur le champ des supplices, car je serai brisé, écartelé, déchiré, et mon cadavre sera foulé aux pieds par le peuple! » Sais-tu, cruel fils, que tes paroles renferment cette horrible prédiction?

— Oui, je le sais, répondit Gérard avec un calme si effrayant que le vieux père en trembla de tous ses membres.

Quel affreux secret ne venait-il pas de découvrir dans le cœur de son fils!

Avec un pénible effort, il se souleva à demi dans son lit, et, attirant son fils vers lui, il passa ses deux bras autour du cou et l'embrassa en versant un torrent de larmes.

— O Gérard! s'écria-t-il, je te comprends; tu veux mourir! Tu prends plaisir à cette criminelle pensée, à cet épouvantable rêve! Victime volontaire, tu vas t'abandonner à la rage de la multitude... Et moi, moi vieux et malade, je resterai seul au monde? Tu me laisseras en proie à ma douleur! Tu n'as sans doute pas songé à la cruelle ingratitude de ton projet, Gérard?

Ces plaintes produisirent sur le jeune homme une impression surprenante; il tremblait comme le coupable auquel on impute à juste titre un crime affreux et infâme.

— Mon père, dit-il, pardonnez-moi, je comprends mon devoir. Oui, il faut que je vive! Eh bien, je monterai courageusement à l'échafaud... Que tout l'opprobre, que toute l'ignominie que peut supporter un homme tombe sur moi, et je tiendrai tête à la haine et à la réprobation! Je ne crains plus rien maintenant : prêt à donner le coup mortel avec indifférence, je tremperai mes mains dans le sang de mes frères sans qu'un sentiment d'horreur s'élève en moi. C'est dit. — Ils l'ont voulu! Ne pleurez plus, mon père, votre fils sera bourreau, — et avec un cœur de bourreau.

IV

C'était à sept heures du soir que le pêcheur Herman devait être exécuté; on avait différé le supplice jusqu'à cette heure à cause des réjouissances populaires qui avaient eu lieu ce jour-là.

Longtemps avant l'instant fixé on voyait déjà des groupes nombreux s'acheminer par la porte *Saint-Joris* vers le lieu du supplice, pour assister au sanglant spectacle. Il n'est rien qui allèche la curiosité populaire comme la promesse de voir rouler de l'échafaud une tête grimaçante, tandis que des flots de sang teignent le sol d'une rougeur fumante. Quel affreux plaisir! quelle horrible curiosité que celle qui se complaît à assister à l'anéantissement de l'homme!

La nouvelle de la décapitation prochaine fait tressaillir de joie bien des gens par avance : ils iront voir! Arrivés là, ils sont péniblement affectés; ils témoignent de la pitié pour le condamné. Pourquoi? pour dissimuler devant les autres et devant eux-mêmes leur odieuse nature, car ils sentent aussi la cruauté qui se cache sous leur infâme curiosité.

Le champ du supplice même était aussi couvert de peuple; des femmes de toute condition et de tout âge s'y trouvaient avec leurs filles et leurs fils; et le vieillard caduc, que tout autre motif n'eût pas arraché du coin du foyer, a consumé ses dernières forces pour porter encore une fois ses membres raidis au pied de l'échafaud et assister au sanglant spectacle d'une décollation. C'était un douloureux aspect que celui de la foule, riant et plaisantant, pour abréger l'attente, tandis qu'au-dessus des têtes, gibets, potences et roues étalaient des squelettes dépouillés et des cadavres à demi-décomposés.

Au milieu de la foule et tout près de l'échafaud se tenait Lina; son cœur battait bien fort dans sa poitrine oppressée, et peut-être se fût-elle mise à pleurer malgré les curieux qui l'entouraient si elle ne fût venue pour donner du courage à Gérard, et si elle n'eût senti que ce n'était pas par des larmes qu'elle pouvait atteindre son but. Son frère Frans était à côté d'elle, proprement vêtu, un large chapeau sur la tête, un man-

teau brun sur les épaules, comme en portaient la plupart des bourgeois de cette époque. Lina lui avait fait part de la terrible situation dans laquelle se trouvait Gérard, et le jeune menuisier, mû par cette générosité un peu brutale qui lui était propre, avait solennellement juré de casser la tête au premier qui lancerait une pierre au jeune bourreau s'il était vrai que la chose dût arriver. Comme il était déjà tard et qu'il faisait une demi-obscurité, les valets du bourreau s'occupaient activement de tout préparer sur l'échafaud; on n'attendit plus longtemps, car, en cet instant même, la fatale charrette fendit la foule, et son approche fut annoncée par un murmure immense et universel. Le condamné Herman, vêtu de toile noire, était assis avec un prêtre sur l'arrière de la voiture. Gérard, armé du grand glaive de la justice, se tenait avec son valet sur l'avant-train.

Il eût été impossible de dire ce qui se passait dans le cœur du jeune bourreau, car son visage était impassible; il tenait les yeux baissés et ne regardait pas le peuple. En vérité, si le glaive ne l'eût fait reconnaître, on n'eût pu dire lequel de lui ou de Herman était le condamné; ce qu'on pouvait regarder comme certain, c'est que Gérard ressentait plus de confusion et de tristesse que celui qu'il devait exécuter. Le jeune homme, égaré, monta sur l'échafaud sans le savoir, et se trouva tellement étourdi par tout ce qui l'entourait, que rien n'apparut distinctement ni à ses yeux ni à son intelligence; il ne vit pas non plus Lina, bien que celle-ci lui fit faire à plusieurs reprises des signes par son frère.

Les aides du bourreau voulurent conduire le condamné de la charrette sur l'échafaud; mais le patient prétendit qu'il n'avait pas fait une bonne confession et qu'il voulait purifier tout à fait sa conscience, puisqu'il voyait qu'il n'y avait plus aucune chance de salut. Peut-être fondait-il quelque espoir sur l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus; déjà ceux qui étaient un peu éloignés ne pouvaient plus distinguer l'échafaud. Le peuple, craignant que les ténèbres ne privassent ses yeux du beau spectacle qu'il attendait, se mit à réclamer à grands cris l'exécution de la sentence. Alors on entraîna de force le condamné sur l'échafaud, sur le devant duquel on le fit s'agenouiller. L'aide de l'exécuteur mit à nu le cou de la victime et le désigna à Gérard avec un gard significatif, comme s'il eût voulu dire : « Maître, c'est là qu'il faut frapper ! »

A la vue de cette chair nue qu'il devait trancher, Gérard sortit soudain de son insensibilité; ses jambes se mirent à frissonner tellement que l'échafaud en trembla et le glaive échappa à son poing; toutefois, cet incident passa inaperçu, le signal de l'exécution n'étant pas encore donné. Le valet ramassa l'arme meurtrière et la rendit à son maître, qui la saisit d'une étreinte convulsive.

L'homme à la verge rouge, ou l'officier de la haute justice, donna le signal; mais Gérard n'entendit pas sa voix et ne vit pas la baguette s'abaisser.

— Vite, maître, vite ! cria le valet, tandis qu'un sinistre murmure courait déjà parmi le peuple.

Gérard rassembla tout le courage, toutes les forces qui lui restaient encore, et leva le glaive sur le cou du patient avec la sincère intention de frapper. Il ne savait, l'infortuné, où il se trouvait, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait; perdu de honte et de terreur, une sorte de rage venait de s'emparer de lui, et il allait frapper un coup aussi terrible que jamais coup frappé sur un échafaud; mais au même instant le condamné tourna la tête, aperçut le glaive menaçant, et jeta un cri lamentable. Alors Gérard perdit toute son énergie et laissa tomber le glaive sur le corps de Herman, mais sans lui donner d'impulsion et même sans faire la moindre blessure.

Le coupable qui, au contact du fer, avait senti un frisson glacial parcourir tout son corps et qui s'était cru mort, se releva soudain, et tendant les mains vers le peuple, appela à son secours en criant qu'on le martyrisait méchamment.

Il n'était plus nécessaire d'exciter la fureur de la multitude; la pitié donnait dans un pareil moment une teinte de générosité aux actes de violence que le peuple voulait accomplir.

— A mort ! à mort, le tourmenteur d'hommes !

Tels étaient les cris qu'on entendait de toute part. Des pierres volèrent à la tête de Gérard, mais peu nombreuses, parce qu'il était difficile d'en trouver sur la place des exécutions.

Le jeune homme, interdit un instant, s'avança sur le devant de l'échafaud, croisa les bras, et se présentant à la foule comme un martyr qui demande la mort, il s'écria d'une voix forte :

— Me voilà ! tue-moi, peuple sanguinaire !

Ces paroles mirent le comble à la rage populaire; femmes, enfants, bons bourgeois, s'enfuirent dans toutes les directions loin de l'échafaud, et il ne demeura plus autour de celui-ci que la lie du peuple, foule méchante et furieuse, qui se ruait avec un formidable élan vers l'échafaud, et s'efforçait de s'emparer du bourreau malgré la résistance des gens de justice; c'étaient des clameurs comme jamais on n'en entendit; une cohue, une mêlée comme jamais on n'en vit; une mer lançant jusqu'au ciel des vagues écumantes ne donne pas une idée aussi complète de désordre et de fureur.

Tous les gens de justice s'étaient réunis sur l'échafaud autour du bourreau, dans le but de le protéger, mais plutôt encore pour retenir le condamné qui s'efforçait maintenant d'échapper à leurs mains par la force. En ce moment, une personne inconnue monta d'un pas très lent sur l'échafaud, et, arrivée près du bourreau, murmura à son oreille les paroles suivantes :

— Gérard, Lina vous conjure, au nom de Dieu et de votre amour pour elle, de venir lui parler une fois encore; elle est là, en bas, — suivez-moi !

Et lui-même sauta à droite, au milieu du peuple, pour indiquer à Gérard l'endroit où se trouvait sa bien-aimée. Le jeune bourreau obéit à une pensée d'amour, et résolut de dire du moins un dernier adieu à Lina avant de mourir. Il s'élança de l'échafaud et courut à la jeune fille qui fondait en larmes. Frans, qui n'était autre que le personnage inconnu qui l'avait appelé, lui jeta son propre manteau sur les épaules et lui mit son chapeau sur la tête, et, passant le bras de Lina sous celui de son amant, il leur dit à voix basse :

— Traversez tranquillement la foule et allez m'attendre dans le petit bois derrière la seconde potence.

Voyant que Lina obéissait à son ordre et que Gérard muet se laissait guider par elle comme s'il eût été privé de sentiment, il courut du côté opposé de l'échafaud et se mit à pousser des cris et à faire un bruit tel que la multitude, croyant qu'il avait appréhendé le bourreau, se précipita impétueusement dans cette direction, et laissa le chemin libre devant Lina et Gérard. Frans, continuant son adroit stratagème, ne cessait de crier :

— A mort ! à mort ! Voici le tortureur ! Il nous faut sa vie !

Et il se mit à lancer des pierres aux gens de justice avec une rage de possédé. Ce vacarme et l'obscurité, qui jetait déjà sur cette scène de désordre une teinte grise et incertaine, permit à Lina de conduire son amant hors de la foule sans qu'on le reconnût; le manteau et le chapeau de Frans dissimulaient suffisamment le costume de bourreau. Cependant, avant que les deux amants eussent atteint le bosquet indiqué par Frans, l'échafaud avait été pris d'assaut par la populace; on avait délivré et laissé fuir le condamné, et l'on voulait à toute force s'emparer du bourreau et le mettre à mal. Tandis qu'on maltraitait les gens de justice pour leur faire dire où se trouvait l'exécuteur, il se trouva un homme qui avait vu Frans jeter son manteau sur les épaules de Gérard; il avait remarqué la direction dans laquelle Lina avait disparu avec le jeune homme déguisé, et l'idée lui vint soudain, avec toute raison, que ce jeune homme devait être indubitablement le bourreau.

N'écoutant que sa fureur, il se mit à courir de toutes ses forces dans les divers chemins qui aboutissaient au champ du supplice, et aperçut enfin Gérard et Lina qui disparaissaient à quelque distance derrière un bosquet. Il proféra une imprécation où la joie se mêlait à la colère, se précipita sur les deux amants tout tremblants, et, arrachant le manteau de Gérard, il découvrit son costume de bourreau. Il fit trêve aux injures, leva son lourd bâton, et asséna un coup tellement violent sur la tête de l'infortuné jeune homme, qu'il tomba privé de sentiment sur le sol. Le barbare assassin voulut pousser plus loin ses actes de brutalité sur la victime qui gisait devant lui; mais Lina, qui revenait seulement de son abattement, s'élança vers lui, noua ses deux bras autour de son corps et l'empêcha d'avancer malgré sa force. Le désespoir et le ressentiment lui avaient prêté une force qu'elle n'avait jamais eue; elle serra ses bras autour des reins de son adversaire avec une énergie si convulsive qu'elle l'enlaça comme dans un lien invincible; on eût dit un faible serpent qui veut étouffer dans ses nœuds une puissante proie. La vue du corps de son amant étendu sans vie à ses pieds avait éveillé en elle une sorte de fureur, et, comprenant qu'il valait mieux avoir affaire à un seul ennemi qu'à plusieurs, elle ne poussa pas un cri afin que personne n'accourût attiré par sa voix.

Heureusement que le bruit de la foule qui cherchait toujours avec obstination le bourreau au centre de la place étouffait les imprécations de l'assassin de Gérard, car, sans cette circonstance, Lina eût été en peu de temps certainement entourée de nombreux ennemis. Au moment où elle épuisait ses dernières forces dans un suprême effort, et sentant qu'elle ne pourrait pas résister plus longtemps, Frans son frère apparut précisément au détour du taillis et vit sa sœur luttant contre un inconnu. Le corps inanimé de Gérard lui donna bientôt le mot de l'énigme.

Un terrible cri de vengeance s'échappa de son sein, et, avant que Lina s'aperçût de sa présence, il bondit, et, posant ses deux mains pesantes sur les épaules de l'inconnu, il le renversa en arrière sur le sol.

— Lina ! s'écria-t-il tandis qu'il traînait par les jambes l'homme terrassé vers le lieu du supplice, cache Gérard sous le taillis; s'il vit encore, il est à jamais sauvé et délivré. Hâte-toi !

A ces mots, il entraîna son adversaire loin de là avec une telle rapidité, que le malheureux n'eut le temps de rien comprendre et put à peine proférer quelques plaintes que lui arrachait la souf-

france. A peine Frans se trouva-t-il au milieu de la foule, qu'il se mit à crier à haute voix en traînant toujours sa victime à la remorque :

— Victoire ! victoire ! voici le bourreau !

Un formidable cri de mort s'éleva des masses, et tous se précipitèrent à la suite de Frans pour assister à l'immolation promise. Quand le frère de Lina se vit suffisamment entouré d'un peuple furieux, il lança au milieu de la foule l'homme qu'il traînait par les jambes, en s'écriant :

— Voilà le bourreau !

— A mort ! à mort !

Et cent coups de toute espèce d'armes, bâtons, pierres, couteaux, morceaux de bois, tombèrent à la fois sur le corps de cet homme, qui gémissait et suppliait, et que les ténèbres faisaient prendre pour le bourreau véritable, et cela d'autant plus que ses ardentes supplications n'étaient entendues de personnes et se perdaient dans le tumulte général. Il ne vécut pas un quart d'heure; ses vêtements lui furent arrachés du corps, et il fut tellement maltraité, foulé aux pieds et rendu difforme, qu'il ne conservait plus rien d'humain, et qu'il eût été impossible de le reconnaître.

Frans laissa la foule égarée à sa lâche et ignoble vengeance, et revint bientôt à sa sœur qu'il trouva agenouillée auprès du corps inanimé de son amant, et demandant grâce pour lui au Seigneur; lui, s'assura rapidement de l'état de Gérard : il s'aperçut que le cœur battait encore, et qu'un simple étourdissement l'avait privé de sentiment ; il quitta sa sœur, courut à un ruisseau voisin et baigna d'eau fraîche le visage et la poitrine de Gérard, qui revint à lui peu à peu, mais très lentement. La première sensation qu'il éprouva à son retour à la vie fut un baiser de sa chère Lina, qui, à son tour, était près de s'évanouir de joie, et qui n'eût pas trouvé d'expressions pour rendre son émotion, quand même son frère ne lui aurait pas défendu de parler.

Dès que Gérard eut complétement repris ses forces, tous trois s'éloignèrent avec précaution de la fatale place, et regagnèrent la ville, où Gérard se tint caché dans la demeure de Lina jusqu'à la nuit close. Quand les cloches des églises annoncèrent l'heure redoutée de minuit, il gagna, accompagné de Frans, la maison de son père, et entra inopinément dans la chambre du vieillard.

Le vieux bourreau, qui pleurait sur son lit de souffrance la mort de son fils, ne crut pas à un retour qu'il prenait pour un rêve, pour une trompeuse illusion; mais lorsque les étreintes passionnées de Gérard l'eurent convaincu, et que celui-ci eut appris en peu de mots sa miraculeuse délivrance, on eût pu croire que le tendre père allait succomber à son émotion : il ne fit pas un mouvement, sa physionomie demeura calme; le rayonnement de la joie brillait dans ses yeux, mais ces yeux étaient immobiles et attachés avec une fixité extraordinaire sur les yeux de son fils. Enfin, comme s'il sortait d'un songe, il se souleva avec effort, et s'écria :

— Mon fils ! mon fils ! tu ne comprends pas ton bonheur. Non seulement tu es sauvé du martyre, mais encore et pour jamais de tout opprobre, de toute infamie. La malédiction qui pèse sur notre race s'éteint par la mort... Tu es mort, mon fils !

— Et je n'ai pas versé de sang ! s'écria Gérard avec transport.

— Va-t'en, va vivre loin de tes frères injustes, reprit le père, quitte Anvers, épouse ta bonne Lina, aime-la toujours bien, — et puisse le ciel vous accorder une nombreuse famille ! Vos fils ne seront pas bourreaux de naissance, et vous ne pleurerez pas sur vos enfants comme j'ai pleuré sur toi. Les trésors qu'ont amassés nos pères vous mettent à jamais à l'abri du besoin ; employez-les bien et vivez heureux...

Sa voix se brisa un peu et devint sourde et étouffée sous le poids de l'émotion trop vive qui remuait son cœur. Gérard pressait sur son sein son père épuisé, et ne savait que balbutier des remerciements entrecoupés, car, en ce moment suprême de ravissement et de bonheur, il ne pouvait trouver de paroles capables d'exprimer ce qu'il ressentait. . . . .
. . . .

Longtemps après les événements que nous venons de raconter, Gérard, le fils du bourreau, vivait encore à Bruxelles sous un autre nom, partageant un tranquille bonheur avec sa chère Lina devenue sa femme, et qu'il aimait toujours de l'amour le plus tendre. Et quand, devenu vieux à son tour, il s'étendit sur le lit de mort, de nombreux enfants se pressaient autour de sa couche.

FIN DU FILS DU BOURREAU

ANGE ET DÉMON

RÊVERIE

I

(Un frère conduit sa sœur malade vers un banc dans le jardin.)

LE FRÈRE.

Assieds-toi, ma pauvre petite sœur. Je vais placer derrière toi un mol édredon; laisse pencher ta tête pour que le souffle embaumé du midi vienne caresser tes joues. Vois, comme tout t'aime en ces lieux : les fleurs tournent leurs calices vers ton doux visage, les oiseaux entonnent leurs plus belles chansons... A tes pieds le ruisseau étincelant ralentit son cours et murmure doucement; là-bas le soleil couchant couvre la campagne d'un splendide manteau de pourpre... Oh! ne sens-tu pas comme le zéphyr séduit, folâtre et se joue dans tes blonds cheveux et sur ton cou délicat?

LA SŒUR, *assise.*

Frère, la nature est belle, n'est-ce pas? Tout autour de nous sourit et tressaille d'allégresse; tout est joie et bonheur sur la terre! Pourquoi notre mère me parle-t-elle toujours d'une patrie plus belle et plus fortunée? Et pourquoi des larmes brillent-elles dans ses yeux quand elle dit qu'un lieu meilleur m'attend?

LE FRÈRE.

Chère Rosa, si les larmes de l'homme brillaient comme les pierres précieuses de couleurs diverses, tu verrais tomber des yeux de notre mère des perles blanches et des perles noires. Elle déplore ton départ prématuré pour la patrie qui est là-haut; mais elle se réjouit en même temps que le Seigneur t'ait accordé la couronne des âmes pures.

LA SŒUR.

Partirai-je bientôt, frère?

LE FRÈRE.

Dieu seul le sait, Rosa.

LA SŒUR, *rêveuse.*

Comme le vol de cet oiseau est rapide et empressé! Il a pris un vermisseau destiné à nourrir ses petits. Écoute, avec quels cris de joie l'accueille la petite famille!... Quand ses petits chanteront je serai dans la patrie là-haut, n'est-ce pas, frère?

LE FRÈRE, *les yeux humides.*

O ma sœur, ne parle pas ainsi! Si l'ange vient plus tôt, tu partiras avec lui.

LA SŒUR.

Frère, les rosiers promettent encore tant de fleurs... Partirai-je avant que leurs boutons soient épanouis?

LE FRÈRE.

Rosa, ne laisse pas ces tristes rêveries assombrir ton âme. Savoure paisiblement les dons de Dieu. Prends cette rose; c'est ton image et elle porte ton nom. Puisse son cœur parfumé recréer ton âme!

LA SŒUR, *contemplant la rose.*

Pauvre rose, pourquoi t'avoir si tôt arrachée de ta tige?... Frère, quel sera maintenant le sort de cette fleur?

LE FRÈRE.

Elle va se faner et mourir, Rosa.

LA SŒUR.

Mourir! mourir! ce mot me fait frémir... Il me faut mourir aussi avant de partir pour la céleste patrie.

LE FRÈRE.

La mort, ô ma sœur, peut sembler effrayante au méchant; mais à toi, elle doit apparaître gracieuse et souriante.

LA SŒUR.

Et pourtant l'angoisse oppresse mon sein. Que m'arrivera-t-il donc en ce moment redouté?

LE FRÈRE.

Ma sœur, tu verras apparaître un ange à ta droite; il t'enveloppera de rayons de lumière, il te

prendra dans ses bras, déploiera ses ailes d'or, et remontera avec ton âme pleine d'allégresse vers Dieu qui t'a préparé une belle place dans son ciel.

LA SŒUR, *après un long silence.*

Frère, je sens mes yeux s'appesantir; je voudrais bien dormir sous les doux rayons du soleil; cela me ravivrait.

LE FRÈRE.

Pose la tête sur l'oreiller, Rosa; je veillerai sur ton sommeil.

LA SŒUR.

Pas ainsi, frère... Le coussin à droite. N'est-ce pas là que doit apparaître l'ange du Seigneur? Ne vois-tu pas comme une nuée lumineuse autour de moi? L'ange est déjà là, peut-être!

LE FRÈRE.

Non, non, sœur, il ne viendra pas aujourd'hui encore. Chasse ces trompeuses illusions, et repose doucement ta tête fatiguée.

LA SŒUR *pose la tête sur le coussin et effeuille distraitement la rose sur sa main.*

Éveille-moi, frère, si je dormais trop longtemps.

LE FRÈRE *s'assied auprès de la sœur et se met à pleurer.*

Deux fleurs flétries! — Pauvre rose, voilà tes pétales de pourpre semés comme des taches de sang sur ses mains de neige! (*Sa sœur remue la main; les feuilles de rose tombent dans le ruisseau.*) O chère sœur, comme c'est bien là l'image de ta destinée! Ses seize années se sont écoulées sous l'aile protectrice de l'amour maternel et d'une tendre amitié; comme ces feuilles, elle les a vues, aimante et joyeuse, briller et disparaître tour à tour; et maintenant, — pauvre fleur découronnée qui s'incline sur sa tige brisée, — maintenant elle n'a plus une seule feuille à jeter au torrent de la vie. Sa tête alourdie se penche vers la tombe; son âme se dégage des liens du corps souffrant et épuisé, et peut-être l'ange est-il vraiment déjà à son côté... Quel peut donc être ce mal? Le Seigneur choisirait-il les plus pures d'entre les jeunes filles pour augmenter les chœurs célestes? Ce mal inconnu qui les consume serait-il une préparation à la béatitude? Ma sœur unirait donc sa voix à celle des anges devant le trône du Seigneur...

(*Il penche la tête et garde le silence.*)

II

L'ANGE GARDIEN, LE DÉMON, LA JEUNE FILLE.

L'ANGE

Arrière, mauvais esprit, que viens-tu chercher ici?

LE DÉMON.

Crois-tu, ange de lumière, que je t'abandonne une âme sans combattre. Si ton amour te porte à protéger les hommes, ma haine me pousse à les persécuter.

L'ANGE.

Ta haine? Que t'a fait cette jeune fille?

LE DÉMON.

N'est-elle pas fille d'Ève?

L'ANGE.

Tu l'as dit.

LE DÉMON.

Cette jeune fille appartient à la race humaine; elle peut aller à Dieu et trouver place en sa présence. Moi, vaincu, foudroyé, précipité dans l'abîme, moi seul je demeure éternellement banni. La patrie qui m'est ravie est donnée à ce misérable favori, l'homme! Et je ne le haïrais pas! je ne le persécuterais pas! Oh! j'en ai trop dit déjà! L'envie consume mon sein... A moi cette âme!

L'ANGE.

Elle est pure, tu ne peux y toucher.

LE DÉMON.

Eh bien, c'est ce que nous essaierons. Tu as pour toi la froide vérité, moi les séductions du mensonge. Commençons la lutte! (*Un profond sommeil s'empare du frère: un nuage l'enveloppe: l'air devient tiède et embaumé; de brillantes fleurs naissent autour de la jeune fille; une foule d'oiseaux chantent dans les arbres.*)

L'ANGE, *avec une calme tristesse.*

O Dieu tout puissant, donne à la pauvre enfant, dont la garde m'est confiée, la force de soutenir victorieusement ce combat suprême. Puissé-je paraître devant ton trône avec cette âme chérie, purifiée par le feu et l'épreuve... Puissé-je ne pas avoir à déplorer pendant l'éternité la perte de la douce jeune fille!

III

L'ANGE, LE DÉMON, LA JEUNE FILLE, UNE ROSE, UN RUISSEAU.

LA JEUNE FILLE, *elle s'éveille en souriant.*

Oh! mon Dieu, qu'est-ce? Guérie! Quelle douce illusion! Mais non, ce n'est pas une illusion... Mon cœur bat avec force; un sang chaud coule dans mes veines... — Où suis-je donc? Comme tout est beau ici! Comme l'air est parfumé! Quel magnifique tapis de fleurs! Comme le chant des oiseaux est ravissant! L'ange m'aurait-il déjà conduite dans la céleste patrie? (*Le démon se cache dans une rose.*) Voilà une rose qui penche sa tige vers moi. Viens, chère fleur, viens, repose librement sur mes genoux; je ne te cueillerai point... Quelles vives et magiques couleurs!

LA ROSE, *parlant par la voix du démon.*

Sœur, je viens me reposer sur tes genoux pour contempler ton visage enchanteur. Oh! combien tu es belle! Aucune d'entre nous n'a de couleurs aussi pures que l'incarnat de tes joues. Oh! soulève encore tes longues paupières pour que je voie briller tes yeux noirs. J'envie à ta bouche chérie ses lèvres de corail; si j'avais des feuilles comme tes lèvres, je me flétrirais demain sur le sein d'une reine... Oh! souris encore, sœur, ta bouche ressemble à un bouton de rose dans le cœur duquel étincellent les perles les plus riches. Ta beauté surpasse toute beauté : elle ravit comme le premier rayon du matin...

LA JEUNE FILLE.

Tu te trompes sans doute, fleur bien-aimée; ta voix m'adresse le chant que les roses échangent entre elles.

LA ROSE.

Non, non, sœur; rien sur la terre n'est aussi beau que toi! Vois à tes pieds, le ruisseau retient ses flots murmurants pour réfléchir et caresser ton image. Oh! puissé-je mourir sur ton sein ou dans les ondes joyeuses de ta chevelure! Aie pitié de ta pauvre sœur, détache-la de sa tige, et qu'elle ne se sépare jamais de toi!

LA JEUNE FILLE *cueille la fleur et la place sur son sein.*

Reste sur mon sein, chère fleur, et puisses-tu y briller longtemps aussi fraîche et aussi charmante!... Mais quelle flamme inconnue embrase ma poitrine!... Rose, tes épines me blessent! (*Elle jette la fleur.*) Ton affection n'est pas sincère. (*Le démon se cache dans le ruisseau.*)

LE RUISSEAU, *parlant par la voix du démon.*

Oh! charmante jeune fille, séduisante Rosa!

LA JEUNE FILLE.

Qui a prononcé mon nom?

LE RUISSEAU.

Ange adoré, tu t'es trop souvent arrêtée rêveuse sur mes rives verdoyantes... Penche sur moi ton cou de cygne et permets-moi de refléter ta ravissante image.

LA JEUNE FILLE *se penche sur le ruisseau et contemple son image dans le limpide cristal des eaux.*

Comme mes joues sont rosées aujourd'hui! Le merle n'a pas de plumes plus noires que mes cheveux; le jais n'a pas plus d'éclat que mes yeux; le lis n'est pas plus blanc que mon front... (*Le démon sort du ruisseau.*)

LE DÉMON, *d'un ton railleur à l'ange.*

Ah! Ah! ange de lumière, ton regard commence à s'attrister! Persistes-tu encore dans tes folles prétentions? Non, n'est-ce pas? Tu vois quelle est ma puissance sur cette jeune fille. N'ai-je pas en ma possession les deux clefs infaillibles de l'âme féminine — la vanité et l'amour? L'une d'elles a suffi pour ouvrir son cœur; l'orgueil s'en est emparé!

L'ANGE.

Je ne me glorifierai pas, comme toi, d'une victoire incertaine, esprit des ténèbres. Continue tes tromperies mensongères. Le péché d'Adam a soumis l'homme à tes séductions. Mais n'oublie pas, pervers, que ceux qui sortent triomphants de l'épreuve occupent un rang plus haut dans la gloire du Seigneur que ceux qui n'ont pas combattu. Tu prépares à cette jeune fille un éclatant triomphe si elle parvient à vaincre, et à toi l'indicible tourment d'avoir fait du bien à un enfant des hommes.

LE DÉMON, *avec rage.*

Ah! tu sais toucher dans mon sein ces fibres de douleur! Maudit sois-tu, lâche serviteur du Puissant! Oh! puissé-je faire succomber cette jeune fille, l'abîme retentirait pendant de longues années de mes cris d'allégresse... Mais elle succombera, elle trébuche; oui, elle se prend d'amour pour elle-même... vois comme elle sourit à son image... Tiens-toi sur tes gardes : je vais te donner

une rude tâche! (*Il rentre dans le ruisseau.*)

LA JEUNE FILLE, *regardant dans les flots.*

Ruisseau chéri, ton miroir argenté a-t-il réfléchi les traits de beaucoup de jeunes filles, et y en avait-il une qui me ressemblât?

LE RUISSEAU.

Cent jeunes filles ont admiré leur image dans mon onde. Une seule était charmante; ses vêtements étincelaient d'or et de pierreries, de fraîches fleurs se balançaient dans les boucles de sa chevelure. Oh! j'ai vu vingt jeunes gens la suivre sur mes bords, s'agenouiller devant elle, implorer un regard de ses yeux et s'écrier à ses pieds d'une voix plaintive : « Cruelle déesse! mourir sous tes yeux est encore un bonheur! » Et cependant, angélique Rosa, cette jeune fille n'avait ni les traits enchanteurs, ni la taille élégante et frêle; elle eût paru auprès de toi comme l'humble aubépine à côté du lis orgueilleux! (*Il quitte le ruisseau.*)

LA JEUNE FILLE, *après être demeurée longtemps rêveuse.*

Être la plus belle! être implorée comme une divinité sur la terre! Mais quelle douce voix murmure à mon oreille! C'est la voix qui me consolait pendant ma maladie. — Qu'elle est triste et plaintive, maintenant...

L'ANGE, *avec une profonde tristesse.*

Rosa, as-tu tout à fait oublié ton bon ami? Ne sais-tu plus qui a veillé à ton chevet et pour alléger tes souffrances et adoucir ton sommeil?

LA JEUNE FILLE.

Je le sais encore et je t'aime toujours; mais pourquoi ta voix est-elle si triste aujourd'hui?

L'ANGE.

Tu ignores qui je suis, Rosa; et cependant depuis ta naissance jusqu'à ce jour je ne t'ai jamais quittée. J'étais auprès de ton berceau et je t'envoyais le sommeil le plus doux; tes rêves si beaux étaient les fleurs que je semais sur ta couche... J'ai guidé tes premiers pas et écarté de tes petits pieds les pierres qui obstruent le rude sentier de la vie. Bien que j'appartienne à une sphère supérieure à l'humanité, l'affection que je porte à ton âme m'a rendu ton esclave... Oh! j'étais heureux, Rosa, parce que le bonheur t'attendait. Ton cœur, aussi pur que le plus pur cristal, n'avait été terni par aucune vapeur. Déjà une lumière rayonnante traçait dans l'espace le céleste chemin que nous devions suivre ensemble... Encore une heure, et tu entendais le chœur des anges saluer ta bienvenue... Et maintenant, hélas! maintenant ton âme, ô douleur, est souillée par le péché d'orgueil... Le rayon de lumière a disparu... mon cœur se brise.

LA JEUNE FILLE.

M'aimes-tu donc tant, ô bon esprit! Dis-moi comment j'ai pu te causer une si profonde douleur?

L'ANGE.

Tu t'es enorgueillie de ta beauté.

LA JEUNE FILLE.

Tu avoues donc aussi que je suis belle?

LE DÉMON.

Ah! ah! bien dit!

L'ANGE.

Hélas! le mal est une fatale ivraie qui jette vite de profondes racines! Rosa, le Seigneur a donné à la biche des jambes fines, élégantes et rapides, — au cygne un cou flexible et gracieux, — au paon sa riche parure d'or et d'azur, — au rossignol sa voix enchanteresse. Que chacun d'eux se vante des dons que Dieu lui a accordés... Il ne leur a rien donné de plus... Mais l'homme, ô Rosa, l'homme doit-il s'enorgueillir de cette vile enveloppe d'argile qu'on appelle le corps, et s'arrêter comme les animaux à la perfection périssable de ce qui vient de la terre, et qui doit un jour retourner à la terre? Ne possède-t-il pas un joyau bien plus précieux? N'a-t-il pas en lui une immortelle image de son créateur, l'âme? Méconnaîtras-tu, Rosa, le présent le plus beau que Dieu t'ait fait? Serais-tu ingrate envers lui?

LA JEUNE FILLE.

Non, je ne serai pas ingrate; mais je me réjouis cependant que Dieu m'ait accordé la beauté corporelle.

LE DÉMON, *ironiquement à l'ange.*

Ange de lumière, cesse cette lutte inutile; tes efforts sont vains. Elle s'engage plus avant dans mes filets : elle m'appartient!

L'ANGE, *à la jeune fille.*

Vois, ô chère enfant que je protège, vois comme tes paroles font couler mes pleurs. Tu t'égares; puissent ta faiblesse et ton inexpérience te servir d'excuse auprès de celui qui est tout miséricorde!

LA JEUNE FILLE.

Oh! ne pleure pas ainsi à cause de moi, mon bien-aimé; je souffre de ta douleur, et je comprends que le nouveau sentiment qui vient de s'éveiller en moi me sera fatal... Sans cela, comment t'en attristerais-tu, toi, mon fidèle ami? Si je pouvais le bannir de mon cœur, je le ferais pour te consoler; mais je n'en ai pas la force.

L'ANGE, *au démon.*

Arrière, séducteur; ton piège si adroitement tendu va se briser! (*A la jeune fille.*) Rosa, la beauté de ton visage et tes grâces corporelles sont assez parfaites pour exciter l'admiration de la terre; mais écoute ce que tu possèdes de plus Ta belle âme est riche en vertus, limpide et pure comme un diamant; elle plaît à ton Dieu, et, si elle demeure telle qu'elle est, elle vivra éternellement devant la face de celui qu'on ne peut nommer. Dis-moi, Rosa, si tu ne pouvais conserver qu'une seule de ces deux beautés et que le choix te fût laissé, laquelle choisirais-tu?

LA JEUNE FILLE.

Ah! je garderais toujours la beauté de l'âme!

L'ANGE.

Tu fais bien, Rosa; une étoile de plus brillera à la couronne de lumière qui t'attend dans le ciel.

LE DÉMON.

Tu as vaincu dans cette épreuve, ange de lumière. Mais tu n'auras pas le même bonheur dans la seconde, qui sera décisive... Éprouvons cette âme sur la pierre de touche de l'amour terrestre.

IV

L'ANGE, LE DÉMON,
LA JEUNE FILLE, DEUX TOURTERELLES,
UN JEUNE HOMME.

LA JEUNE FILLE.

Oh! oui, la beauté de l'âme est plus durable; elle plaît à Dieu lui-même, le corps ne plaît qu'aux hommes. (*Deux tourterelles viennent se poser sur une branche de saule.*) Chères tourterelles, je veux demeurer pure et sans tache comme vous. O tourterelle, j'aime mon frère d'un amour aussi tendre et aussi ardent que celui que tu portes à ton frère.

LE TOURTEREAU, *à la tourterelle.*

Jusqu'à quand, cruelle, resteras-tu insensible à ma douleur? Je languis d'amour et de tristesse, et tu demeures toujours indifférente. Ton cœur est-il donc de roche?

LA TOURTERELLE.

Je ne te comprends pas, mon ami; tu gémis et tu pleures en proie à un mal inconnu. Ne t'aimé-je pas? T'ai-je abandonné pour suivre un autre frère? Tu m'es toujours aussi cher, toi, mon fidèle ami et mon protecteur.

LE TOURTEREAU.

Frère! frère! Je ne veux plus être ton frère; la froide amitié a quitté mon cœur enflammé : un autre feu me consume. (*Les tourtereaux s'envolent.*)

LA JEUNE FILLE.

Quel étrange langage! Il ne veut être ni son ami ni son frère, et cependant, comme il aime ardemment sa compagne! C'est ainsi que me parlait autrefois aussi le pauvre Lodewyk, le compagnon de mes jeux. Je ne le comprenais pas; — lui aussi ne voulait pas être mon frère; — et puis il est parti pour les pays lointains parce que je ne comprenais pas les souffrances de son cœur... Que désirait-il donc?... Je n'en sais rien...

L'ANGE, *au démon.*

Ta tentative échoue devant la virginale pureté de ma protégée. Loué soit le Seigneur!

LE DÉMON.

Penses-tu que je sois à bout de lutter? Je voulais seulement réveiller en elle un souvenir; je n'ai fait que préparer le terrain pour tendre à son cœur un piège infaillible. Elle a dit là des paroles qui ne seront pas perdues. C'est ce que tu vas voir. (*Il se transforme et revêt la figure d'un jeune homme.*)

LA JEUNE FILLE, *voyant s'approcher un jeune homme.*

Qui vient là? O ciel! serait-ce Lodewyk? Oui, oui; c'est mon ami d'enfance. Oh joie! Lodewyk, bon Lodewyk!

LE DÉMON, *sous la forme de Lodewyk, la figure attristée.*

Rosa, as-tu songé parfois à ton malheureux ami?

LA JEUNE FILLE.

Oh! tous les jours! Je n'ai jamais oublié les plaisirs de mon enfance ni celui qui les a si fidèlement partagés avec moi. Mais toi, Lodewyk, dans les pays lointains, n'as-tu pas perdu le souvenir de ta petite compagne?

LE DÉMON.

Ta question, Rosa, me perce le cœur comme une épée.

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi donc?

LE DÉMON.

Tu ne me comprendras donc jamais! Oh! Rosa, je suis parti d'ici le cœur brisé de désespoir; j'ai erré comme un insensé et souffert comme un martyr. Perdu dans des contrées inconnues, j'ai raconté ma douleur aux sauvages forêts; j'ai redit ton nom aux champs; j'ai appris ta beauté aux oiseaux de l'air; je me suis plaint de ta cruauté aux durs rochers; j'ai arrosé de larmes ma douloureuse route, ton image m'a poursuivi partout; je ne me souvenais de rien, sinon de tes yeux enchanteurs et de ta barbare insensibilité. Je pensais à toi le matin et le soir, le jour et la nuit... Et tu oses me demander si j'ai oublié ma compagne! O jeune fille angélique, prends pitié de moi ou je meurs! (*Il saisit les mains de Rosa et les presse d'une étreinte passionnée.*)

LA JEUNE FILLE, *effrayée.*

Laisse-moi! laisse-moi! tes mains brûlent comme le feu; tes regards perçent mon cœur... Oh! ne m'ôte pas la paix de l'âme!

LE DÉMON.

Toujours aussi froide! Si la même flamme brûlait dans ton sein, tu ne sentirais pas mes mains ardentes... Vois, cruelle, la douleur m'ôte la vie, mes yeux s'éteignent... Tu tues ton fidèle ami, et tu assistes insensible à sa mort... O pitié! pitié! (*Il se jette à genoux devant elle.*)

LA JEUNE FILLE, *avec compassion.*

Pauvre Lodewyk! si je pouvais alléger tes souffrances, je le ferais bien volontiers!

LE DÉMON.

Tu le peux, ma bien-aimée! Dis que tu m'appartiens, que tu n'aïmes personne au-dessus de moi.

LA JEUNE FILLE.

Lodewyk, j'ai une mère, et je l'aime aussi.

LE DÉMON.

Soit! aime ta mère!

LA JEUNE FILLE.

J'ai un frère.

LE DÉMON.

Aime aussi ton frère; mais dis que tu veux être à moi, que tu n'aimes personne au-dessus de moi.

LA JEUNE FILLE.

Et si je le dis, Lodewyk?

LE DÉMON.

Oh! alors, chère Rosa, je ne mourrai pas et je vivrai éternellement pour ton amour.

L'ANGE.

Rosa, Rosa, aimerais-tu un homme plus que ton Dieu?

LA JEUNE FILLE.

Oh! j'aime mon Dieu. Mais il meurt, mon pauvre ami; ne faut-il pas que je vienne à son secours?

LE DÉMON.

Rosa, Rosa, hâte-toi de prononcer la parole de salut; déjà je sens la mort gagner mon cœur.

LA JEUNE FILLE.

Je dirais cette parole si je ne craignais d'irriter le Seigneur.

LE DÉMON.

Ah! tu ne m'aimes pas, cruelle Rosa! tu te réjouis de ma mort. Un petit péché peut-il t'arrêter? Ne peux-tu obtenir ton pardon par le repentir? Vois, mon cœur commence à saigner de douleur; vois, mon front se penche vers la terre... Vite, vite, ton mot sauveur!

L'ANGE.

Rosa! Rosa! ne parle pas, malheureuse fille!

LA JEUNE FILLE.

Mon pauvre ami mourra-t-il donc sans secours?

L'ANGE, *d'une voix rapide.*

Rosa, décide de ton sort; devant toi voilà un homme qui souffre et dit mourir d'amour. Dans le ciel trône un homme-Dieu qui t'a donné son amour, qui a versé son sang à flots pour ton salut sur le Golgotha...

LE DÉMON.

— Oh! pitié, pitié, pour moi!

LA JEUNE FILLE.

Je m'égare! Que faire? pauvre Lodewyk!

L'ANGE, *avec désespoir.*

Rosa, ton heure va sonner; ô ma bien-aimée, vois couler mes larmes!... Voici la mort, la

voici... Vite, prononce ta condamnation ou accomplis ton salut. — Appartiens-tu à ce jeune homme et au monde terrestre, ou à ton Dieu, à ton sauveur, à celui qui a donné sa vie pour ton âme? A qui, à qui appartiendras-tu, à Jésus crucifié ou à ce voluptueux séducteur? Parle!

LE DÉMON.

Oui, Rosa, parle!

LA JEUNE FILLE.

Lodewyk! Lodewyk! tes traits sont charmants, ton amour ardent, tes souffrances inexprimables...

L'ANGE.

Hélas! elle succombe!

LE DÉMON.

Victoire! victoire! A moi son âme!

LA JEUNE FILLE.

Et cependant, j'aime par-dessus tout mon doux Jésus; mon amour et mon âme sont à Dieu pour jamais!

L'ANGE.

Elle est sauvée! Elle a vaincu! Loué soit Dieu au plus haut des cieux!

LE DÉMON, *sous sa forme naturelle.*

Damnation! damnation! elle triomphe! L'abime va retentir de nouveau de mes cris de douleur... Maudit sois-tu, ange de lumière. (*Il s'envole dans l'espace.*)

V

L'ANGE, LA JEUNE FILLE, LE FRÈRE.

(Le jardin reprend son premier aspect; le frère s'éveille et se lève.)

L'ANGE.

Rosa, ton heure est venue; repose ta tête sur mon bras.

LA JEUNE FILLE, *s'éveillant et comme sortant d'un songe.*

Frère! frère!

LE FRÈRE.

Que désires-tu, Rosa?

LA JEUNE FILLE.

Hâte-toi; prends sur mes joues un baiser d'adieu pour toi et un pour notre mère.

LE FRÈRE.

O Rosa! tu ne nous quitteras pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

LA JEUNE FILLE.

Vois, voilà l'ange gardien; ma tête repose sur son bras: il m'enveloppe de ses ailes d'or... Écoute, les chœurs célestes chantent mon arrivée... Ah! je pars pour la grande patrie.

LE FRÈRE.

Tiens, chère sœur, voici deux baisers.

LA SŒUR.

Adieu, frère; dis à ma mère qu'elle vienne bientôt; ne tarde pas non plus: je retrouverai notre père dans le ciel... Et quand vous serez venus tous deux, nous chanterons ensemble devant le trône du Seigneur. Adieu, l'ange déploie ses ailes; — je monte avec lui vers la route de lumière!

LE FRÈRE.

Morte!

FIN DE ANGE ET DÉMON



Vers le milieu du mois de janvier 1831, deux compagnies du second régiment de chasseurs étaient campées à Moll, village important de la Campine, situé à deux lieues de distance environ de Gheel. A l'une de ces compagnies appartenaient le sergent-major et le fourrier qui, à Lichtaert, avaient tant contribué au bonheur de Frans Houtman et Lise Noppe.

Ils étaient logés au Cygne, une auberge située au milieu du village, et c'est là que les hommes de la compagnie allaient chercher leur viande et leur pain tous les deux jours, et leur solde tous les cinq jours.

Lorsqu'on considère, aujourd'hui, qu'à cette époque le moindre soldat belge recevait une paie journalière de 52 centimes (25 cents de Hollande) et que, par conséquent, au bout de cinq jours, son prêt s'élevait à 2 fr. 60, qu'il ne pouvait dépenser pour ainsi dire qu'à boire, on comprendra quelles dépenses se faisaient dans le cabaret du Cygne, où les cent hommes de la compagnie venaient attendre, quatre fois au moins par semaine, la distribution de leurs provisions de bouche ou de leur paie.

Aussi le propriétaire de ce cabaret était on ne peut plus reconnaissant aux sous-officiers, dont la présence lui valait des bénéfices si considérables. Pour leur prouver sa reconnaissance, il n'avait pas d'autre moyen que de leur servir les menus les plus alléchants et les mets les mieux préparés;

non-seulement des œufs et du jambon tant qu'ils en voulaient, mais des poulets, des pigeons, des pois verts nouveaux, et, pour arroser le tout, une bouteille de vin par jour.

Cela plaisait énormément au sergent-major. Il était devenu l'ami de cœur de l'aubergiste et de sa femme, et il s'écriait souvent qu'il aurait été heureux de finir ses jours entre ces braves gens.

Le fourrier, au contraire se fatigua, au bout de quelques jours de cette vie de cabaret, bruyante et tumultueuse, et reprit bientôt ses promenades solitaires dans les champs et sur la lande.

Une des deux compagnies avait campé précédemment à Gheel. Il arriva ainsi que le fourrier entendait souvent raconter par les officiers de cette compagnie, des choses étranges sur ce grand village ou, pour mieux dire, sur cette petite ville populeuse, où, d'après ce qu'ils disaient, un millier de fous vivaient en pleine liberté au milieu des habitants, se promenaient dans les rues, allaient au café ou au cabaret, et même faisaient partie de sociétés d'agrément ou de musique instituées par la bourgeoisie.

Ces récits éveillèrent en lui le désir d'aller, quelque jour qu'il ferait beau, se promener jusqu'à Gheel qui n'est éloigné de Moll que de deux petites heures. Il savait de plus qu'un de ses bons amis, un sergent Anversois comme lui, était logé à Gheel en ce moment, et, comme il eût volontiers fait le trajet pour lui serrer la main et causer avec lui, ça ne faisait qu'augmenter son désir de faire le trajet.

Il n'aurait pas de peine à obtenir de son capitaine la permission de faire cette promenade; il n'avait même pas besoin de cette permission, car, en partant immédiatement après le diner, il pouvait être à Gheel avant trois heures, y voir tout à son aise, boire un verre de vin avec son ami, et être encore de retour avant la fin de la journée.

Ce fut donc en exécution de ce projet que le fourrier, après s'être levé de table, passa sur son épaule le baudrier auquel son sabre était attaché, et sortit rapidement du cabaret du Cygne pour se diriger vers Gheel.

Il ne portait plus la blouse bleue et le bonnet à poils d'autrefois : il portait un uniforme de fin drap vert, avec des passepoils et des revers rouges et des boutons de cuivre du plus beau brillant; il avait des épaulettes de laine entremêlée de fils d'or; le lion belge se dressait fièrement au-dessus de la visière de son shako, et une jolie dragonne se balançait à la poignée de son sabre.

Il devait croire que ce nouvel uniforme lui donnait un aspect imposant, car, pendant qu'il passait derrière les dernières maisons du village, et qu'il voyait les gens venir sur leur porte pour le regarder, il tenait la tête haute et marchait avec une espèce de dandinement, particulier aux personnes qui sont pleines de leur mérite réel ou supposé, et qui croient que chacun les admire.

Il n'était cependant pas de haute taille, le fourrier, et avec cela très jeune, très délicat et d'apparence frêle; mais que fait tout cela, du moment qu'on est content de soi?

Probablement la vanité ou l'orgueil n'était pas un des traits principaux de son caractère, car, à peine fut-il hors du village, qu'il oublia son nouvel uniforme en même temps que sa qualité de guerrier pour regarder librement autour de lui, cueillir çà et là une fleur, se pencher sur les bords de la Nèthe pour voir couler l'eau, et s'amuser à tous les accidents du chemin, sans penser à rien.

Plus d'une fois, dans sa marche distraite, il faillit tomber le nez dans le sable. Tout cela ne l'empêcha pas cependant d'atteindre le hameau de Kevermont vers trois heures moins un quart, et d'arriver par conséquent tout près de Gheel.

Il aperçut de loin, assise à l'ombre, contre la lisière d'un bois de chêne, une personne bien habillée s'éventant avec son chapeau, comme si elle souffrait d'une extrême chaleur.

Au moment où le sous-officier allait passer devant cette personne, elle se leva et prit également le chemin de Gheel.

— Bonjour, fourrier, dit l'inconnu, très poliment et d'un ton très affable. Quel temps chaud, n'est-ce pas? Les oiseaux n'ont plus la force de chanter et restent bec béant. Rien d'étonnant à cela, du reste, nous sommes entrés dans les jours caniculaires... Vous êtes sans doute campé à Gheel avec votre demi-bataillon?

— Non, monsieur, nous sommes à Moll, répondit le fourrier. Et je fais une promenade jusqu'à Gheel pour visiter la ville; en sommes-nous encore loin?

— A peu près vingt minutes. J'y vais également; et, si ma compagnie ne vous gêne pas...

— Pas le moins du monde, c'est beaucoup d'honneur pour moi.

Ils firent quelques pas sans parler, et le fourrier profita de ce silence pour jeter, à la dérobée, quelques regards d'inspection sur la personne de son compagnon inattendu. Il avait l'air d'un homme ayant dépassé la cinquantaine; son visage calme aux fermes contours inspirait le respect; ses vêtements étaient d'une coupe élégante et d'une étoffe dont la finesse faisait supposer que leur propriétaire appartenait à la bourgeoisie aisée.

— On m'a assuré, monsieur, que Gheel vaut la peine d'être vu, dit le fourrier. D'après ce qu'on m'a raconté, il y a quelques centaines de fous qui y demeurent.

— Un millier, fourrier, un millier.

— Et est-il vrai qu'ils se promènent sur la place et dans les rues, en pleine liberté ?

— Parfaitement. Et avant d'arriver à Gheel vous en rencontrerez probablement plus d'un. Si vous laissez passer ces pauvres diables sans leur adresser la parole, vous n'en aurez aucun ennui... Tenez, voyez fourrier, il y en a un là-bas, sous ce tilleul. Il monte la garde sur la *colline verte*, près de la chapelle de Sainte Dymphne.

Le sous-officier dirigea le regard vers l'homme qu'on lui montrait et murmura avec surprise :

— Ah, oui, celui-là est certainement fou.

— Fou à lier, répondit le bourgeois. Il y a plus de dix ans qu'il est là à monter la garde, du matin au soir, hiver et été; et, quand la nuit vient, on doit employer la force pour le faire rentrer; sans cela il y passerait même la nuit. Il ne fait pas autre chose que cela.

Ils approchaient du fou. Il était vêtu de haillons déchirés, sur lesquels étaient cousus une infinité de nœuds de toutes les formes et de toutes les couleurs. Un vieux shako bossué, avec une botte de plumes de coq, était posé de travers sur sa tête, et il tenait au port d'arme, en guise de fusil, un lourd manche à balai. Ses pieds étaient nus et ses jambes aussi, jusqu'aux genoux.

Au moment où le fourrier allait passer devant lui, il s'adossa contre un arbre et présenta son manche à balai, avec autant de sérieux qu'un véritable soldat, saluant respectueusement un chef supérieur.

— Pauvre homme! dit le sous-officier. D'où peut lui venir cette idée fixe de monter ainsi continuellement la garde sous ces armes? A-t-il peut-être été soldat?

— Bien deviné, fourrier. Cet homme a servi sous Napoléon. Un jour qu'il était de garde devant l'ennemi, on le surprit dormant à son poste et il fut condamné à être fusillé. Mais, au moment où ce jugement allait être mis en exécution, le général lui fit grâce de la vie. Vous avez vu comme il est grand et fort; mais, dans ce grand corps, il ne doit y avoir eu qu'un bien petit courage, car la peur de la mort l'avait tellement frappé et troublé son cerveau à ce point qu'il était devenu complètement fou, et qu'on fut obligé de le renvoyer du service. Maintenant il croit sans doute remplir le devoir auquel il a manqué autrefois.

— Et le malheureux se tient là depuis dix ans, hiver et été, par tous les temps, par la pluie, le vent et le soleil ?

— Depuis bien plus longtemps, fourrier. Je demeure ici depuis douze ans et je l'ai toujours vu là, depuis le premier jour de mon arrivée dans cette contrée.

— Monsieur demeure à Gheel ? demanda le sous officier.

— Non, répondit l'inconnu, si j'ai quitté Bruxelles, ce n'était pas pour venir demeurer au milieu des maisons. Voyez-vous là-bas, derrière les arbres, briller cette girouette dorée ?

— Où cela, monsieur ? demanda le fourrier, qui regardait vainement dans la direction indiquée.

— Derrière ce bois sombre. Elle est effectivement difficile à découvrir pour quelqu'un qui ne sait pas exactement où mon château est situé.

— Votre château ?

— Oui, mon château. C'est un très beau bien de campagne avec quelques centaines de bonniers de terre, de bois et de bruyères, une chasse superbe où pullulent les lièvres, les perdrix et les faisans. J'ai des chevaux anglais, des pur sang admirables, de magnifiques voitures; mais, pour ma santé, j'aime mieux aller à pied. Cela vous étonne? parce que je suis modestement vêtu et que je ne fais pas étalage de ma richesse vous me prenez probablement pour un bourgeois vulgaire? Je suis baron et mes revenus s'élèvent à plus de cinquante mille florins. Rien n'est plus facile que de vous en convaincre, venez me voir à mon château.

Le fourrier se disposait à le remercier chaleureusement de sa gracieuse invitation, quand tout à coup une jeune femme vint tomber à genoux devant lui, et lui dit d'un ton suppliant et les mains jointes :

— Ah ! monseigneur, vénérable évêque, que Votre Grandeur daigne m'absoudre de mes péchés ou je vais droit en enfer ! Votre bénédiction, votre bénédiction, sinon l'enfer vient cette nuit avec tous les diables pour me...

Le baron poussa brutalement cette femme, et dit au fourrier :

— Ne faites pas attention à cette femme; elle s'agenouille comme ça aux pieds du premier passant venu. Je m'en plaindrai au bourgmestre.

La folle s'était levée brusquement et s'écria en éclatant de rire.

— Ah, ah, voyez-le donc, le pouilleux sire de Maigre-Chair ! Moi, folle ! Ne le croyez pas, monsieur le général. Il est fou lui-même. Assez fou pour être enfermé. Tandis que moi, pauvre pécheresse, j'implore vos bénédictions pour sauver ma pauvre petite âme... Fou, vilain fou !

Elle continuait à déblatérer contre le baron, mais celui-ci tira le fourrier par le bras et, après avoir fait quelques pas, lui dit avec une indignation très calme :

— Ces aliénés ne respectent rien. Il ne peut pas passer ici un honnête homme sans qu'il soit injurié et invectivé. On devrait enfermer tous les fous qui

se conduisent d'une façon inconvenante, et qui sont impolis. N'est-ce pas votre avis, fourrier?

Le soldat étonné ne savait que penser ni que dire. Ses idées se brouillaient; il ne pouvait détourner les regards de la jeune femme qui, un instant auparavant, s'était agenouillée devant lui, et dont le doux et frais visage venait de se contracter dans les plus horribles grimaces, pendant que sa bouche écumait en proférant les plus grossières injures. Il se disposait à exprimer sa compassion lorsque tout à coup un cri aigre retentit derrière lui.

— Gare, gare au cheval! criait-on.

Il fit un bond sur le côté et vit passer en courant un grand gaillard qui tenait un bâton entre ses jambes et qui simulait le trot d'un cheval.

— C'est le postillon de Liège, dit le baron en riant. Dans le temps, pendant qu'il était en marche, il est tombé de cheval si malheureusement qu'on l'a ramassé pour mort. La blessure qu'il avait à la tête s'est guérie; mais sa raison n'est pas revenue. Maintenant il trotte sans cesse de Gheel à Kevermont, et de Kevermont à Gheel. C'est du reste un bon cavalier. Croiriez-vous que ce gaillard-là vient presque tous les jours à mon château me supplier de le prendre pour cocher? Mais vous pouvez bien penser que je ne confierai pas ma vie à un pareil fou. Le feriez-vous à ma place, vous, fourrier?

— Moi, monsieur le baron? Oh, non, Dieu m'en préserve! Mais que vous arrive-t-il? Vous êtes pâle et vous tremblez. Qu'est ce qui vous effraie si fort?

Le baron étendit le doigt devant lui.

Voyez, là-bas, près de l'église Sainte Dymphne, cet homme avec son grand sabre. C'est mon ennemi mortel et il veut me tuer! Je dois fuir!

Et, tendant la main comme un mendiant, il dit d'un ton suppliant:

— Ah! monsieur le fourrier, pour l'amour du ciel, donnez-moi vite deux ou trois cents, pour acheter du tabac!

— Des cents pour du tabac? Pour vous, baron? balbutia le sous-officier, au comble de la stupéfaction.

— Oui, oui, je suis millionnaire; mais j'ai laissé mon argent à mon château. Ah, mon bon petit fourrier, vite, vite; car voila mon ennemi qui s'approche!

Le jeune militaire tira quelques cents de sa poche et les mit sans hésitation dans la main du fou, qui les reçut avec les démonstrations de joie les plus extravagantes, et se mit à fuir de toutes ses forces.

Le fourrier, comme frappé de la foudre, resta immobile, les yeux cloués au sol; il était honteux, blessé, chagrin, et se demandait s'il ne ferait pas mieux de retourner immédiatement à Moll; cependant après quelques instants de réflexion, il reprit courage.

Il n'était plus qu'à quelques portées de fusil du but de son voyage, et il dépendait de lui, pensait-il, d'éviter désormais tout contact avec les fous. S'il était vrai qu'un étranger pouvait difficilement, à Gheel, distinguer les insensés des gens raisonnables, il pouvait cependant échapper à ces humiliantes méprises en n'adressant la parole à personne.

Avec cette ferme résolution il passa devant la belle église de Sainte-Dymphne, et entra dans la petite ville.

Il n'était encore arrivé qu'aux premières maisons de la très longue rue Neuve, lorsqu'il remarqua déjà un grand nombre d'insensés, des enfants, des femmes, des hommes, qu'il était facile de reconnaître à leurs vêtements ridicules et à leurs gestes extravagants; mais, comme ils ne faisaient que le regarder en riant ou en faisant des grimaces, il continua son chemin, sans montrer qu'il faisait la moindre attention à eux.

Il lui fut impossible de feindre la même inattention à l'égard de l'étrange et inculte créature qui venait à sa rencontre. C'était un homme de haute taille, avec de larges épaules et une tête presque carrée, couverte d'une forêt de cheveux mêlés. Il roulait des yeux furibonds, ce qui lui donnait une vague ressemblance avec un lion. Ses deux pieds étaient attachés l'un à l'autre au moyen d'une courte chaîne de fer, de sorte qu'il ne pouvait avancer qu'en faisant des bonds comme un Kangouro. Le fourrier crut remarquer que tout le monde, les fous comme les autres, s'écartait du chemin de ce redoutable personnage, comme on s'écarte devant une voiture qui roule pour ne pas être écrasé.

Le fourrier fit comme les autres. Il décrivit un demi-cercle autour du fou enchaîné, avec lequel il évita ainsi tout contact.

Ce fut avec une sorte d'inquiétude qu'il arriva sur la Place, ne doutant pas qu'il n'y fût exposé à des rencontres surprenantes encore; mais heureusement, au premier pas qu'il fit sur cette vaste place il rencontra son ami le sergent qui, l'ayant reconnu de loin, accourut en souriant et les bras ouverts.

Après les premiers épanchements de leur joie, le fourrier, encore sous le coup des sentiments qu'il avait éprouvés, se mit à raconter les diverses rencontres qu'il avait faites, et surtout l'espèce de trouble qu'avait jeté dans son esprit l'attitude du baron lui demandant de quoi acheter un peu de tabac.

— Oui, répondit son ami, j'ai entendu parler



Il monte la garde. (Page 3.)

de ce baron mendiant dans mon logement. Il paraît qu'il a été riche, en effet, et qu'il a possédé un château; mais il a spéculé sur les fonds autrichiens, et il a perdu toute sa fortune. Sa famille pourvoit amplement à son entretien; mais on ne peut pas lui donner d'argent, car, dès qu'il en a, il boit, et alors son état mental s'aggrave considérablement. Est-ce que la folie de cet homme vous surprend si fort? J'ai vu, pour ma part, des cas bien plus surprenants! Les fous pullulent ici. On ne peut pas faire un pas sans en avoir une demi-douzaine autour de soi. Tenez, en voilà déjà six ou sept qui nous regardent. Ne faites pas attention, sans cela ils s'approcheront et viendront nous ennuyer. Au commencement j'avais un peu peur aussi; car, pour dire la vérité, la société des fous ne me plaisait guère. Il y en a cinq qui demeurent dans la maison où je suis logé, et maintenant j'y suis si bien habitué que, — vous ne voudrez peut-être pas le croire — je fais tous les jours une partie de dames avec l'un d'eux.

— Avec un fou?

— Oui, avec un fou furieux. Mais c'est un cas bien singulier. Il ne perd l'esprit que pendant à peu près une heure par jour, et cette heure varie régulièrement, suivant la saison de l'année. De temps en temps, lorsque le ciel s'assombrit à l'approche d'un orage, son mal le prend aussi dans le courant de la journée, mais cela arrive rarement.

— Hélas, pauvres gens que nous sommes! Nous avons bien tort d'être si fiers de notre raison, soupira le fourrier. Voyez ce que fait de notre intelligence une maladie qu'on appelle la folie.

— L'homme auquel je fais allusion n'a pas été malade, répondit le sergent. D'après ce qu'il m'a raconté, il a été attaqué et pillé la nuit par des voleurs qui l'ont, sans doute, gravement maltraité et menacé de mort; car l'effroi qu'il en a ressenti

lui a troublé la cervelle. Maintenant, aux approches de la nuit, il se lève tout à coup, comme en sursaut, il se met à crier au secours contre les assassins qu'il croit avoir autour de lui, il hurle, il lutte, il frappe à tort et à travers, et finit par tomber sans mouvement, en poussant un grand cri de détresse. Une heure après, il est redevenu parfaitement calme et en pleine possession de toutes ses facultés. Quand je rentre alors, il me prie si poliment et d'un air si aimable de jouer une partie de dames avec lui, que je ne peux vraiment pas refuser. Il joue très bien, et jamais il ne lui échappe un mot inconvenant ou déraisonnable... Ainsi vous êtes venu à Gheel pour voir les fous?

— Et j'en ai déjà plus qu'assez, maronna le fourrier. Si ce n'était le plaisir de passer quelques moments en votre compagnie, je ferais demi-tour à gauche, et filerais tout droit sur Moll, sans me retourner.

— Je comprends. La première impression est toujours la même. Mais elle se passe vite. Nous boirons une bonne pinte ensemble, là-bas, dans le coin, à *la Tour*. Vous devez avoir remarqué l'enseigne. Beaucoup de sous-officiers se réunissent-là. Entrez-y, et attendez-moi quelques instants : je dois porter un rapport à l'adjudant. Hier j'étais de garde et il est arrivé une affaire assez grave. Le caporal et deux hommes comparaîtront probablement devant le conseil de guerre. Allez donc à *la Tour*, commandez un verre de bière, l'adjudant ne me tiendra pas longtemps. A tout à l'heure.

Le fourrier traversa la place pour se rendre au cabaret indiqué. Ce qui l'étonna pendant ce trajet, c'était l'attitude des bourgeois à l'égard des fous. La plupart passaient sans y faire attention, d'autres causaient avec eux amicalement et très sérieusement en apparence, ou leur donnaient des poignées de main; des bourgeoises se promenaient bras dessus bras dessous avec des folles; des enfants sains d'esprit jouaient avec d'autres ayant perdu la raison. Et le sourire tranquille et bienveillant des gens raisonnables attestait qu'un sentiment de pitié et de charité les poussait seul à agir ainsi, pour faire oublier leur malheur aux pauvres insensés.

Ce spectacle attendrissant rasséréna l'esprit du fourrier. Quoiqu'il ne se sentît pas encore la force de suivre cet exemple, il comprit cependant qu'il était plus noble et plus courageux de tendre fraternellement la main à l'insensé, que de le plonger plus avant dans l'abîme de la misère, par l'aversion et le mépris. En réfléchissant ainsi à ce qui se passait sous ses yeux, il arriva à *la Tour* et demanda un verre de bière au cabaretier, qui se tenait derrière son comptoir.

Il n'y avait personne dans le cabaret en ce moment, excepté un monsieur à l'air distingué, qui fumait une pipe d'écume de mer. Sa longue redingote de drap bleu, boutonnée jusqu'au menton, lui donnait l'apparence d'un officier pensionné; mais il ne portait ni moustache ni impériale; il avait de beaux cheveux blancs qui frisaient sur les tempes. Il ne pouvait pas avoir dépassé la soixantaine, car ses yeux étaient vifs et brillants, et ses joues pleines et fleuries attestaient la santé et la force.

Le fourrier prit place à la table où ce mousieur était assis, parce qu'elle était placée devant la fenêtre, et que, de là, il pouvait voir arriver son camarade.

Après un assez long silence, le sous-officier, pour dire quelque chose, demanda si Gheel était une commune considérable.

— Oui, une commune très étendue, lui répondit l'autre. Pour faire le tour de son territoire, il ne faut pas moins de neuf heures. Elle comprend dix-sept hameaux, dont cinq ou six ont leur propre église ou chapelle; mais cela n'empêche pas que la *cure* du village, c'est-à-dire le centre, pris séparément, ne compte encore plus de quatre mille habitants.

— Y compris les fous, sans doute? dit le fourrier.

— En effet; mais ceux-là ne sont qu'au nombre d'environ neuf cents dont plus de la moitié habitent les hameaux circonvoisins.

— Pardonnez-moi, monsieur, si j'abuse de votre complaisance, mais comme c'est la première fois que je viens à Gheel, tout m'y apparaît étrange et intéressant. D'où viennent tous ces fous?

— De nos provinces, d'Allemagne, de France; le plus grand nombre vient cependant de Bruxelles, parce que les hospices de cette ville envoient tous leurs fous à Gheel.

— Paie-t-on beaucoup pour l'entretien de chacun d'eux.

— Cela dépend des soins qu'ils exigent, du bien-être qu'on veut leur assurer, et du travail qu'ils peuvent faire. Pour les pauvres, s'ils sont encore capables de travailler un peu, on paie quelque chose comme vingt-cinq centimes par jour, et pour les plus riches, parmi lesquels il s'en trouve qui sont fort bien habillés, parfaitement nourris et qui ont du vin à tous leurs repas, on paie une pension qui dépasse quelquefois deux mille florins par an. Que les habitants de Gheel traitent leurs pensionnaires avec beaucoup de soins et d'humanité, c'est une chose incontestable; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'ils trouvent dans la présence de ces malheureux une source considérable de revenus.

Ce monsieur paraissait si bien connaître les affaires de la commune, que le fourrier se demanda s'il n'avait pas l'honneur de causer avec le bourgmestre ou, du moins, avec l'un des échevins. Après avoir regardé plusieurs fois par la fenêtre si le sergent ne venait pas, il finit par oublier entièrement son ami, pour écouter ce que lui disait son obligeant interlocuteur sur les curiosités de la commune, et particulièrement sur la belle église de Sainte-Dymphne, patronne des fous, et sur l'émouvante légende de sa construction, d'après laquelle cette martyre aurait été décapitée par son propre père, à l'endroit même où s'élève actuellement l'église.

Le vieux monsieur parlait très bien, il entremêlait son récit de réflexions piquantes, qui prouvaient qu'il avait autant d'esprit que d'instruction; aussi le fourrier l'écoutait-il avec une attention soutenue et avec un plaisir si vif qu'il ne vit pas son ami, et ne l'aperçut que quand il fut dans le cabaret.

Mais le sergent, après l'avoir salué en souriant, alla droit au comptoir pour demander aussi un verre de bière au cabaretier. Là il se retourna, et épia l'occasion d'appeler à lui son camarade d'un signe de la main. Lorsque le fourrier se fut approché, il lui souffla à l'oreille :

— Suivez-moi, j'ai quelque chose à vous dire qui vous étonnera.

Ils passèrent dans le jardin derrière la maison, et, là, le sergent demanda à son ami :

— Que pensez-vous du vieux monsieur avec qui vous étiez en train de causer? un homme bien intelligent, n'est-ce pas?

— Très intelligent, en effet, et très instruit.

— Nigaud! c'est un fou.

— Lui, un fou? riposta le fourrier avec un sourire d'incrédulité. S'il y a beaucoup d'intelligences aussi nettes à Gheel...

— Allons, allons, ne discutons pas plus longtemps là-dessus. Je vais vous en donner la preuve. Je vais lui adresser la parole et je prononcerai comme par hasard le nom de Napoléon. Si vous doutez encore après cela qu'il soit fou je me demanderai moi si vous ne l'êtes pas vous-même.

— Non, ne faites pas cela, dit le fourrier.

— Bah, ça ne lui fait pas de tort; au contraire, ça lui apporte quelques moments de bonheur. Vous n'avez pas besoin de vous en mêler : voyez et écoutez, cela suffit.

Ils rentrèrent dans la salle commune; le fourrier resta près du comptoir, et laissa son camarade s'approcher du monsieur à la redingote boutonnée, auquel il dit d'un air indifférent :

— Il fait bien chaud aujourd'hui n'est-ce pas? C'est une autre température que celle qu'il faisait en Russie, quand Napoléon à la tête de sa Grande Armée...

Il n'eut pas le temps d'achever; le monsieur s'était dressé sur ses pieds et s'écria les yeux brillants de fierté :

— Napoléon, le grand Napoléon? Il est venu ici, au milieu de la place, sur un cheval blanc. Il m'a tapé amicalement sur l'épaule et m'a dit : « Je vous fais bourgmestre de Gheel pour toute votre vie; et, pour récompenser votre grand esprit et votre savoir, voilà la croix d'honneur, voilà toutes mes croix. » Vous ne me croyez pas, voyez.

Et en achevant ces paroles il ouvrit si violemment sa redingote que deux ou trois boutons se détachèrent.

Sur sa poitrine brillaient, attachés à de sales rubans de toutes les couleurs, des médailles, des monnaies qui n'avaient plus cours, des rondelles de fer blanc et jusqu'au couvercle d'une pinte d'étain.

Pendant que le fourrier, pâle d'émotion et de pitié, contemplait le prétendu philosophe, celui-ci continuait à se vanter de l'affection particulière que lui portait le grand Napoléon, et déclarait, avec une exaltation de folie, de qui et pour quelles raisons il avait obtenu ces magnifiques décorations : celle-ci était la Légion d'honneur de France, celle-là le Lion néerlandais, cette troisième la croix de Marie-Thérèse d'Autriche, puis celle d'Isabelle la Catholique, de Saint-Wladimir de Russie, du Medjidié de Turquie, de l'Éléphant du Danemark, du Lion et du Soleil de Perse; il y en avait même une du cap de Bonne-Espérance.

Après avoir regardé un instant cette scène avec un sourire, le maître de l'établissement sortit de derrière son comptoir, posa la main sur l'épaule du philosophe exalté, et lui dit quelque chose à l'oreille.

Le vieux monsieur se calma comme par enchantement, reboutonna sa redingote, se rassit, et demeura tranquille et immobile, les yeux fixés au sol.

En ce moment, trois autres sous-officiers entrèrent dans le cabaret. Ils ne reconnaissaient pas le fourrier; mais le sergent leur ayant dit qui il était, des poignées de main furent échangées et l'on fit connaissance.

Dans l'intervalle, le monsieur à la redingote boutonnée avait vidé sa pinte, et quitté le cabaret sans rien dire.

Naturellement, lorsque les sous-officiers eurent pris place autour d'une table le premier sujet de leur conversation fut le singulier aliéné qui venait de sortir.

Le sergent leur expliqua ce qu'il avait appris sur le compte de cet homme.

Il avait réellement espéré, parait-il, du temps du grand Napoléon, être nommé bourgmestre d'une grande commune du Brabant, et, déçu dans son ambition, la désillusion avait été tellement forte qu'il en avait perdu l'esprit.

Alors chacun des sous-officiers se mit à raconter quelle espèce d'aliénés on soignait dans la maison où ils étaient logés, et à quels spectacles étonnants ils assistaient journellement.

Le premier raconta qu'il y avait dans son logement une folle qui s'imaginait être la Sainte Vierge; et, chose bien plus étannante, les autres fous parraissaient si intimement convaincu qu'elle l'était en effet, qu'ils ne cessaient pour ainsi dire pas de s'agenouiller et de prier devant elle... Il y avait aussi un homme, un monsieur de Bruxelles qui, de toute la journée, ne faisait pas autre chose que de mesurer le terrain dans la campagne à l'aide d'une verge, et d'inscrire sur son calepin le résultat de son mesurage. Au commencement, cet homme avait refusé de faire connaitre au sous-officier le secret de son travail; mais l'autre avait fini par réussir à le faire parler. Et de ses déclarations il résulta qu'il avait formé le projet de faire de Gheel un port de mer. A cet effet, il voulait creuser un large canal qui aurait son embouchure dans l'Escaut, au-dessus d'Anvers. Quelques millions étaient suffisants pour exécuter ce travail. Il attachait peu d'importance aux intérêts du commerce et de l'agriculture dans cette affaire, attendu que son unique but était d'attirer à Gheel les fous d'Amérique, de Batavia et même du monde entier, en leur facilitant le voyage.

Dans le logement du second sous-officier demeurait un fou, qui avait pour trait caractéristique de voler tout ce dont il pouvait s'approcher, de cacher sous son lit le produit de ces vols, et puis de ne plus y penser du tout. C'est ainsi qu'il avait volé, une fois le shako, et deux fois les souliers du sous-officier qui les avait cherchés une demi-journée; mais les gens de la maison, lorsque l'une ou l'autre chose manquait, étaient certains de la retrouver sous le lit du fou... A côté de celui-ci, dormait un pape, qui se promenait toujours solennellement, tenant à la main gauche une grande clé de bois, tandis que la droite étendue semait les bénédictions autour de lui.

Un troisième raconta le fait d'une femme qui avait l'inébranlable conviction qu'elle était morte depuis longtemps, et qu'elle se trouvait dans l'autre monde. Aussi ne voyait-elle dans ses compagnons de folie et dans les habitants de Gheel, que des fantômes ou des âmes trépassées qui, comme elle, attendaient sous leur forme terrestre le Jugement dernier. Elle faisait même au sous-officier un honneur tout particulier, car elle le tenait pour l'Archange Saint Michel en personne.

D'autres parlèrent encore d'un capitaine en retraite, qui se prenait pour le général en chef de l'armée hollandaise; d'un Louis XVII qui prétendait s'être échappé, en trompant la surveillance de son gardien Simon; d'un ancien huissier à qui on ne pouvait ôter de la tête qu'il était un loup-garou, et de plusieurs autres espèces particulières.

Il est probable que, animés insensiblement par leurs propres récits, ou bien suivant l'habitude des soldats, ils exagéraient quelque peu la réalité des choses en y ajoutant de leur propre invention, car un d'eux s'écria :

— J'allais oublier le plus beau : ce qui m'est arrivé dès le premier jour de mon arrivée dépasse tout. J'étais sur la place; un homme s'approcha de moi, portant sur la tète une couronne en papier doré, et marchant droit devant lui, lentement, avec des regards mystérieux et des gestes de prophète. Je ne doutais pas que ce ne fût un de ces fous, qui s'imaginent être empereur ou roi; mais il étendit vers moi son doigt en signe de commandement et me dit d'un ton solennel : « A genoux, et priez; je suis Dieu le Fils. » — Mais aussitôt un autre fou accourut qui s'écria avec une indignation comique : « Ne le croyez pas, monsieur, il ment. Je suis Dieu le Père et je ne le connais pas! »

Cette histoire provoca un grand éclat de rire. Le fourrier seul demeura sérieux; il n'était nullement disposé à la gaieté. Le sort de ces pauvres malheureux lui paraissait si misérable et si à plaindre, qu'il éprouvait une sorte de dégoût en écoutant les plaisanteries de ses compagnons. Un inexplicable sentiment d'angoisse le troublait depuis un moment : il commençait à dire que l'heure de son départ pour Moll était venue, et qu'il ne tarderait pas à prendre congé d'eux. En même temps, il exprima si instamment le désir d'être accompagné par son ami le sergent, du moins jusqu'au hameau de Kevermont, que celui-ci quitta le cabaret avec lui.

Chemin faisant, le sergent lui dit en souriant :

— Je vous fais volontiers la conduite. Vous n'en doutez pas, n'est-ce pas? Mais pourquoi ma compagnie paraît-elle, en ce moment, avoir un si grand prix pour vous? Vous avez peur des fous, et vous aimez mieux aller à deux que tout seul, jusqu'aux limites de la commune? Me trompé-je?

— Non, c'est bien cela, répondit le fourrier, avec un peu de confusion. Je ne sais pas ce que j'ai; mais je me sens légèrement indisposé et mal à l'aise.

— Bah, vous êtes toujours le même rêveur que lorsque nous jouions ensemble à Borgerhout. Le

monde est ainsi, ce n'est pas nous qui l'avons fait, et nous ne pouvons rien y changer.

— Mais comment est-il possible, sergent, que l'on rie, et que l'on se moque du misérable sort de ces pauvres fous? Ce sont des hommes comme nous, pourtant.

— Peut-être; en tout cas ce que j'ai remarqué, c'est que la folie de la plupart d'entr'eux n'est qu'une punition de la vanité ou de l'orgueil.

— Non, sergent, vous vous trompez certainement. Perte de fortune, chagrin d'amour, blessures à la tête, revers, adversité, malheurs, voilà les causes qui privent l'homme de sa raison.

— Vous le croyez, fourrier? Mais alors encore l'orgueil ou la vanité se greffe sur ces premières causes. Que voyons-nous d'autre ici, que des dieux, des papes, des empereurs, des rois, des généraux, des grands capitaines et des millionnaires? A peu d'exceptions près, rien que l'orgueil et la vanité.

En causant ainsi, les deux sous-officiers continuaient leur chemin. Ils virent encore beaucoup de fous, mais ceux qui voulaient s'approcher, le sergent les repoussait par son regard sévère et, au besoin, par ses gestes menaçants; ils atteignirent ainsi le hameau de Kevermont où ils devaient se séparer.

Le sergent retourna à Gheel, et le fourrier, pensif et attristé, reprit le chemin de Moll.

II

Avant de raconter ce qu'il advint encore plus tard au fourrier avec les fous, il est nécessaire de faire ici une observation.

Quoique, jusqu'à présent, nous n'ayons décrit que ce que notre jeune héros a réellement vu et entendu, on pourrait douter de la véracité de notre récit, parce que la situation des fous à Gheel a considérablement changé, depuis que le gouvernement, en 1851, a pris la haute main sur leur entretien et leur surveillance.

Pour dissiper ces doutes, il suffira de reproduire ici un extrait de l'intéressant ouvrage intitulé : *Gheel, la colonie des fous, esquisse historique, par A-C. Vander Cruyssen.*

L'auteur dit, entr'autres choses :

« Lorsque nous arrivâmes à Gheel, nous ne fûmes pas peu étonnés de ne rien rencontrer de ces choses extraordinaires dont on nous avait fait une peinture si colorée. Tout s'y passe fort tranquillement, comme dans n'importe quelle autre commune; un examen superficiel ne fait rien découvrir de particulier; et, si l'on ne savait pas qu'on se trouve dans un centre autour duquel se meuvent plus de neuf cents fous, on ne s'en apercevrait pas le moins du monde, et l'on prendrait Gheel pour une des localités les plus tranquilles de tout le pays.

» Cependant on nous avait raconté tant de choses!

» On nous avait dit que les hommes qui se figuraient être empereurs ou rois, se promenaient à travers la place, de l'air le plus fier, dans les costumes les plus grotesques, et suivis par des bandes de gamins; qu'on en voyait, avec d'immenses chapeaux à plumes sur la tête et un grand sabre de bois au côté, qui s'imaginaient être de grands hommes de guerre et commander à une puissante armée; que, plus loin, c'étaient des princesses, des grandes dames, et même quelque chose de plus; plus loin encore, des évêques, des cardinaux, des prélats affublés des défroques les plus extravagantes, qui les exposaient à la risée de tout le monde.

» Certes la libre circulation de ces différentes espèces de fous, se promenant comme il leur plaisait, au milieu d'une population de plusieurs milliers de personnes parfaitement saines d'esprit, devait présenter le contraste le plus étrange que l'on pût voir. Mais tout cela n'existe plus; on ne remarque plus rien de ces choses extraordinaires, qui vous disaient au premier abord où vous étiez. Nous en fîmes l'observation au médecin inspecteur des fous, M. le docteur Bulkens, et cet estimable praticien nous répondit qu'en effet, les choses se passaient ainsi autrefois; mais que, depuis plusieurs années, ces mauvaises habitudes avaient été extirpées. »

Dans le courant de l'année 1878, l'auteur de ce récit a eu l'occasion de visiter la commune de Gheel, et de reconnaître que, bien que l'on y soigne environ 1300 fous qui sont, pour la plupart, laissés en pleine liberté, tout s'y passe aussi pacifiquement que dans le village le plus tranquille du pays.

Il n'est pas étonnant qu'un savant tel que M. Auguste Droste, dans son écrit sur Gheel, appelle cette localité le *Paradis des Aliénés;* et nous, à sa suite, nous avons intitulé notre récit le *Paradis des fous.*

III

Revenu à Moll, le fourrier raconta à son sergent-major quelles étonnantes et tristes choses il avait vues et entendues à Gheel, et il ne lui cacha pas l'émotion profonde qu'il avait ressentie au spectacle du misérable sort des aliénés.

Son camarade le plaisanta pendant quelques jours sur sa sensibilité exagérée, après quoi cette

impression s'affaiblit petit à petit dans l'esprit du fourrier lui-même, et il aurait probablement oublié bien vite les fous de Gheel, si une circonstance inattendue n'était venue les lui rappeler inopinément.

Un jour, vers midi, au moment où les sous-officiers étaient présents à la parade de garde, pour recevoir l'ordre du jour, on leur donna connaissance d'un ordre du général, d'après lequel deux compagnies devraient partir le lendemain pour Gheel, pour y remplacer deux autres compagnies du troisième bataillon qui se rendaient à Turnhout.

Cette nouvelle ne causa pas une médiocre surprise au fourrier; il douta même un instant s'il avait bien entendu. Quoi? Ils devaient aller loger à Gheel? Vivre au milieu des fous, et, sans doute, dormir sous le même toit que quelques-unes de ces effrayantes créatures, dont le souvenir seul le faisait quelquefois frémir!

Cependant il n'y avait pas moyen d'échapper à la nécessité, un soldat n'a qu'à obéir.

Cette fois il n'allait plus à Gheel en amateur et de son plein gré, mais pour accomplir un devoir qui lui était imposé, et ce sentiment du devoir lui donna assez d'empire sur lui-même pour surmonter son inquiétude... Et ce fut le cœur léger que, le lendemain matin, il dit adieu aux aubergistes du Cygne, et se plaça, avec le sergent-major, en tête de sa compagnie, qui attendait, le sac au dos, le signal du départ.

Le tambour résonna, la troupe s'ébranla, et les deux compagnies, escortées jusqu'aux dernières maisons du village par une partie des habitants prirent le chemin de terre qui conduit à Gheel.

Environ deux heures plus tard, elles atteignirent l'église de Sainte-Dymphne et les premières maisons de Gheel.

A partir de ce moment, les soldats furent précédés et suivis par une troupe toujours grossissante de fous (des enfants pour la plupart), qui coiffés de chapeaux de papier, et portant des sabres de bois ou des bâtons, santaient et dansaient en mesure au son du tambour.

D'abord les sapeurs essayèrent de les écarter. Mais c'était comme un essaim de mouches; ils s'éloignaient bien pour un instant, mais ils revenaient immédiatement; et comme, à chaque instant, il en venait d'autres de tous côtés, il était visible qu'on aurait beaucoup de peine à les éloigner. Tout le détachement, officiers et soldats, finit par rire de cet étrange spectacle, et poursuivit son chemin sans s'embarrasser davantage de la bruyante gaieté de ces pauvres créatures.

Arrivés sur la place, ils virent une centaine de gamins se mêler à la bande des fous, et lorsqu'enfin les deux compagnies s'arrêtèrent devant la maison commune, elles étaient entourées d'une nuée de gens qui dansaient, chantaient et criaient, et parmi lesquels il eût été fort difficile de distinguer les fous de ceux qui ne l'étaient pas.

Les billets de logement furent immédiatement distribués, et bientôt l'on vit les soldats, par petits groupes de deux, quatre ou six, se disperser et traverser la place dans toutes les directions, pour gagner leur logement. Plus d'un de ces groupes eut, sans s'en douter, un fou pour guide, et il en résulta des méprises singulières et des scènes comiques qui, pendant toute la journée, furent le sujet de la conversation des soldats.

On désigna pour logement au sergent-major et au fourrier une assez grande maison bourgeoise, située au milieu du côté ouest de la grand'place.

Cette maison, outre la porte d'entrée ordinaire, avait encore une porte cochère, donnant directement accès dans une grande cour où l'on voyait des charrettes, des herses, des charrues, des tas de fumier, tout un attirail de labourage indiquant que les habitants, comme la plupart de ceux de Gheel, exerçaient le métier de cultivateur, en même temps qu'ils soignaient les fous.

Nos sous-officiers furent reçus sans beaucoup de cérémonie, mais avec affabilité cependant, par une jeune fille et une vieille femme. Cette dernière leur dit :

— Oui, messieurs, c'est bien chez nous que vous devez être. Entrez, et veuillez nous suivre; nous allons vous montrer tout de suite votre chambre. De cette façon, vous pourrez vous débarrasser de votre fusil et de votre sac.

On les fit entrer d'abord dans une vaste pièce où quatre personnes, une jeune fille, à la toilette élégante, un vieux monsieur, un garçon de treize à quatorze ans et une petite fille étaient assis autour de la haute cheminée : des fous probablement, car il y avait dans leur rire quelque chose d'étrange et même d'égaré. Ils n'avaient pas l'air méchant cependant, et leur attitude n'avait rien de menaçant. La jeune fille, immobile comme une figure de cire, tenait fixés sur eux ses grands yeux bleus, doux et plaintifs.

— Si jeune, si jolie et folle! soupira le fourrier avec compassion.

— C'est Ermelinde, la princesse enchantée, dit la fille du logis avec un sourire.

— Avez-vous encore d'autres fous? demanda le sergent-major.

— Nous en avons habituellement dix, répondit-elle. Pour le moment nous n'en avons que huit. Heureusement ce sont des fous tranquilles et inoffensifs, excepté un seul; mais celui-là est continuellement enfermé.

Ils arrivèrent à la chambre qui était destinée aux sous-officiers comme gîte provisoire. Elle était vaste et bien arrangée.

— Mes amis, dit la vieille hôtesse, mettez-vous à votre aise et faites comme chez vous. Nous avons tous notre ouvrage : moi je dois cuisiner toute la journée; notre Thérèse, que voici, doit m'aider et soigner les vaches dans l'étable; notre Babette, que vous verrez tout à l'heure doit surveiller les fous; mon mari et mes deux fils s'occupent du travail de la terre. Vous pourrez croire peut-être que nous ne nous occuperons pas beaucoup de vous; si vous désirez quelque chose, vous n'avez qu'à parler. Si la chose est possible, nous vous la donnerons sur le champ avec beaucoup de plaisir, et, pour ce qui concerne les distributions de pain, de viande ou de solde, vous pourrez les faire dans la cour. Il y a là une grange avec des tables, des bancs et une balance spécialement destinée à cela. Nous avons eu, jusqu'à présent, toujours des sergents-majors et des fourriers à loger, et nous avons toujours été les meilleurs amis du monde.

Les sous-officiers la remercièrent de sa bonne volonté.

— J'allais oublier, ajouta-t-elle en s'en allant. Nous sommes encore loin de midi, et le voyage doit vous avoir mis en appétit. Descendez, messieurs, dès que vous aurez fini ici; le jambon, le pain blanc et un bon verre de bière seront prêts.

A ces mots, les deux femmes les laissèrent seuls.

Le sergent-major se frottait les mains, et se réjouissait du superbe logement qui leur était échu en partage. Le fourrier paraissait moins joyeux. Lorsque son compagnon lui demanda les causes de cette froideur, il répondit que la princesse Ermelinde lui jouait dans la tête, et que son aspect l'avait tout à coup rendu triste.

Cela fournit au sergent-major l'occasion de nouvelles plaisanteries.

— Vos sottes railleries me laissent insensible, dit le fourrier d'un ton sérieux. Dites tout ce que vous voudrez, mais moi, je ne puis, sans frémir de compassion, me figurer qu'une si belle jeune fille, qui appartient probablement à une excellente famille, est condamnée à la démence pour toute sa vie. Peut-être était-elle destinée à briller dans le monde. Elle est belle...

— Belle? s'écria le sergent-major. Cette figure, sans vie, sans la moindre expression, unie et luisante, comme la tête de porcelaine d'une poupée! Je crois que vous avez la berlue. Est-il possible de trouver belle cette figure de spectre? Prenez garde que votre compassion maladive ne vous rende malade vous-même.

— Il n'y a pas de danger, répondit le fourrier en riant. Ma sensibilité est puérile, en effet. Mais qu'y puis-je faire? Ce n'est qu'une première impression qui sera bien vite dissipée... Descendons maintenant et allons dire un mot au jambon; car, malgré ma compassion pour le sort de cette pauvre jeune fille, je sens que j'aurai du plaisir à me mettre une tranche de jambon sous la dent.

Ils descendirent une dizaine de marches, et arrivèrent dans la salle commune, qui servait en même temps de cuisine, et où ils ne rencontrèrent plus, cette fois, aucun fou.

— Asseyez-vous, messieurs, dit la vieille hôtesse, qui était seule pour les recevoir. Vous me direz des nouvelles de notre jambon et de notre kramik[1].

Lorsqu'ils eurent pris tous les deux place à table, le fourrier regarda, involontairement sans doute, du côté de la cheminée où se trouvait le fauteuil, dans lequel était assise, quelques minutes auparavant, la jeune demoiselle frappée d'aliénation mentale.

— Oui, je le vois bien, messieurs, dit l'hôtesse; Cela vous étonne que nos pensionnaires aient disparu tout à coup. Ma fille Babette les a appelés dans la chambre des fous, afin qu'ils ne vous dérangent pas, ce matin du moins. Ordinairement ils vont et viennent librement dans la maison, au jardin et même dans la rue. Il serait cruel, n'est-ce pas, de tenir toujours enfermées dans la même chambre ces malheureuses créatures qui ne font du tort à personne? Et vous ne trouverez sans doute pas mauvais d'être exposés, de temps en temps, à rencontrer l'un ou l'autre de nos fous.

— Non, sans doute, ma bonne femme, au contraire, nous regretterions de les voir privés pour nous d'un seul instant de liberté, répondirent les sous-officiers.

— Ils ne quittent pas volontiers la cuisine, poursuivit l'hôtesse, car ces pauvres diables sont encore plus curieux que des gens raisonnables. Je n'avais pas pu les décider à s'éloigner; ils voulaient voir nos nouveaux soldats, mais notre Babette est la mère des fous : au son de sa voix, au moindre signe de sa main, ils obéissent sans résistance, même le géant Carabos — comme l'appelle la princesse Ermelinde — qui, sans elle, devrait être lié nuit et jour... Mais, grâce à notre Babette, le pauvre homme peut, de temps en temps, faire quelques pas autour de la chambre des fous, pour se délier les membres.

— Il y a un géant dans notre maison? Un géant qui est fou? murmura le fourrier d'un air moitié riant moitié inquiet.

— C'est plutôt un lion sous une forme humaine.

1. On appelle ainsi dans le pays flamand le gâteau de pain que l'on cuit pour les jours de grande fête.

Si notre Babette n'était pas là pour le dompter, je ne le prendrais pas en pension pour tout l'or du monde. Vous le verrez, messieurs, demain ou après demain, quand il sera calme. Moi, je ne sais pas au juste quand; c'est notre Babette qui le sait.

Pendant qu'elle donnait toutes ces explications l'hôtesse ne cessait pas de s'occuper de sa cuisine. Elle mit un pot bouillant sur la cendre chaude, tira à elle un seau plein d'eau, et se mit à peler des pommes de terre.

Le sergent-major s'apercevant que la vieille femme aimait à parler, lui demanda quelques renseignements sur la jeune fille, atteinte de folie, qui était assise dans le fauteuil au moment de leur arrivée, en exprimant l'opinion que c'était probablement par suite de chagrins d'amour qu'elle avait perdu la raison.

— Nous ne savons pas au juste, messieurs, répondit-elle. C'est bien possible cependant; mais moi, je crois que, quand elle était enfant, on l'a trop souvent bercée pour l'endormir avec des histoires de sorcellerie, de géants, de monstres et d'autres choses effrayantes. Elle s'imagine être une fille de roi, qui est enchantée par un puissant magicien, qui doit languir et pleurer dans un cachot souterrain, jusqu'à ce que le prince Arthur, son fiancé, vienne la délivrer. Mais elle et ce pauvre Arthur sont bien à plaindre; car, avant de pouvoir la sauver, le prince doit d'abord couper la tête au géant Carabos, et triompher d'un dragon à sept têtes. Vous aurez l'occasion d'apprendre tout cela de sa propre bouche. Il est rare qu'elle réponde directement à ce qu'on lui dit ou à ce qu'on lui demande; mais elle raconte presque tous les jours son histoire à des êtres imaginaires.

— D'où est cette pauvre jeune fille? demanda le fourrier.

— De Bruxelles, monsieur. C'est une orpheline qui a été placée chez nous par son tuteur. Ses parents lui ont sans doute laissé un riche héritage; car nous ne pouvons rien lui refuser, ni de riches vêtements, ni une nourriture choisie. Elle a une chambre pour elle seule, où elle est servie comme une dame riche, ce qui l'occupe la plus grande partie de sa journée. Elle est extrêmement soignée, comme vous l'avez remarqué sans doute.

— Oui, son visage est net, et reluit comme s'il était verni, dit le sergent d'un ton de moquerie.

— Ah! monsieur, cela vient de ce que la princesse Ermelinde enduit de pommade, non seulement sa blonde chevelure, mais aussi son front et ses joues.

Le fourrier écoutait d'un air pensif. Plus il entendait raconter de choses sur la princesse Ermelinde, plus sa compassion était excitée. Une créature jeune, belle et riche, plongée pour jamais dans le sombre abîme de la folie! C'était un sort si terrible, si digne de pitié que rien que d'y penser il se sentait le cœur serré.

A la prière du sergent-major, la vieille hôtesse continua :

— Jusqu'ici vous n'avez vu que quatre de nos fous, messieurs, notamment la princesse; un vieil homme qui n'a que des parents extrêmement pauvres, et qui attend depuis vingt ans une succession d'un nombre considérable de millions; un jeune garçon, qui est venu au monde dépourvu d'intelligence, et une petite fille qui a perdu l'esprit, à la suite d'un coup de pierre qu'elle avait reçu de ses camarades d'école. Les autres que vous n'avez pas encore vus sont, d'abord, le géant Carabos, dont je vous ai déjà parlé; en second lieu, Baptiste l'Oiseau, un professeur de mathématiques, qui est tombé d'un ballon, et qui se figure avoir été dans la lune. Il vous racontera sur son voyage les choses les plus incroyables, pour peu que vous veuillez l'écouter. Le troisième, un vieux malheureux qui se figure avoir dans l'estomac une douzaine de souris vivantes, reste assis toute la journée, la tête penchée sur sa poitrine pour les entendre crier; et, en quatrième lieu, Trinette Snoeck, une petite vieille femme de soixante-dix ans, qui a pour unique occupation de chercher du matin au soir sous les bancs, les chaises, les tables et les buffets, pour retrouver son nez qu'elle croit avoir perdu.

— Est-ce que réellement elle n'a pas de nez? demanda le sergent-major en riant.

— Pas de nez, monsieur! Elle en a un qui lui couvre plus de la moitié de la figure; mais elle prétend que c'est un nez de bois qu'on lui a ajusté. Aussi elle le tire constamment pour le détacher, mais il tient solidement, et cela lui fait trop de mal.

Après avoir reçu de leur hôtesse quelques autres renseignements, les sous-officiers se levèrent de table, et le sergent-major exprima le désir de faire un tour de promenade dans la commune.

Ils souhaitèrent le bonjour à la vieille femme, et descendirent dans la rue.

Ils rencontrèrent beaucoup de personnes qui, évidemment, n'avaient pas l'usage de leur bon sens; quelques-unes leur adressèrent la parole, et le sergent-major s'amusa beaucoup de leurs extravagances, et ne se fit pas faute de les repousser, lorsqu'elles lui étaient à charge.

Le fourrier commençait à trouver que l'aspect de ces innocents et de ces insensés n'était pas aussi effrayant qu'il lui avait paru la première fois, et il lui semblait, qu'au bout de quelques jours, il pourrait facilement s'y habituer.



Elle mit un pot bouillant sur la cendre chaude. (Page 12.)

Lorsque, après avoir passé une heure dans le cabaret de *la Tour* avec quelques bons camarades, ils rentrèrent à leur logement, ils trouvèrent les gens de la maison déjà attablés, et qui les attendaient pour manger la soupe. Ils virent le maître du logis et ses deux fils, de grands gaillards aux larges épaules et aux mains calleuses, qui parlaient peu et qui avaient l'air très doux.

Une chaise, devant laquelle il y avait une assiette, restait inoccupée. Ils ne doutèrent pas qu'elle ne fût destinée à Babette, la mère des fous, qui savait, d'un simple froncement de sourcils, faire obéir le géant Carabos... Mais le dîner était déjà à moitié, que personne encore n'avait pris possession de la chaise vide.

Alors l'autre fille qui avait mangé avec une précipitation visible se leva de table et disparut par une porte latérale par où nos deux amis virent entrer, un instant après, la sœur qui venait dîner à son tour.

C'était donc là Babette, la gardienne des fous. Elle salua les deux sous-officiers d'un timide : « Bonjour, messieurs, » et se mit à manger sans faire autrement attention à eux.

On ne remarquait en elle rien de particulier : de même que sa sœur, elle avait dépassé la première jeunesse; elle n'était ni jolie ni laide, grande et forte, avec des traits assez grossiers : mais lorsqu'elle eut satisfait son premier appétit, et qu'elle leva de temps en temps les yeux sur les nouveaux hôtes de la maison, ceux-ci ne furent pas peu étonnés de la fermeté et de la puissance dominatrice de son regard. Le fourrier surtout, qui se sentit plusieurs fois obligé de baisser les yeux devant les siens, se sentait humilié et froissé, et le sentiment qui s'élevait dans son cœur pour cette fière jeune fille n'avait rien qui ressemblait à de la sympathie.

— Mademoiselle Babette est la mère des fous.

lui demanda le sergent-major avec un sourire qu'il tâchait de rendre aussi poli que possible.

— La gardiene et la servante des fous, oui, monsieur, répondit-elle.

— Et vous restez des journées entières, seule avec eux?

— C'est mon devoir, monsieur.

— Un triste devoir.

— Quand on le remplit avec amour...

— Et vous n'avez pas peur, mademoiselle?

— Peur? moi? Tous nos fous sont des gens doux et tranquilles.

— Votre mère nous parle cependant d'un géant Carabos.

— Oui, Carabos, c'est le nom que lui a donné notre princesse. Il est enchaîné tant que je suis absente.

— Ah, c'est toujours une assurance. Mais si, par malheur, il brisait sa chaîne?

Babette sourit, et, se penchant un peu de côté, elle montra le plancher du bout de son index.

— Il peut rompre ses liens, et devenir furieux, dit-elle. D'un regard de mes yeux et d'un signe de mon doigt, je le ferai mettre à genoux devant moi.

En prononçant ces paroles elle avait réellement un air viril et dominant, qui fit une grande impression sur l'esprit de ses auditeurs. Ses parents et ses frères paraissaient fiers de son courage et de sa hardiesse, et regardaient les sous-officiers d'un air qui signifiait : « Eh bien, que pensez-vous d'une pareille femme? »

Un bruit pesant et sourd, pareil au bruit que feraient des chevaux piétinant dans une écurie, ébranla la maison sur ses fondements.

— Entendez-vous, messieurs, il secoue et tord sa chaîne, dit Babette en se levant. Vos tambours l'ont agité et rendu inquiet. La seule chose qui puisse le calmer, c'est de me savoir près de lui. Je vais lui ôter ses liens. Si ces messieurs ont l'envie de voir notre pauvre Carabos, je leur conseille d'attendre jusqu'à demain. En ce moment il n'est pas assez calme. Au revoir, messieurs, mon devoir est là-bas.

Et elle disparut dans la chambre à côté.

A peine fut-elle partie que ses parents commencèrent à chanter les louanges de leur fille, un modèle de courage, d'activité et de dévouement, à ce point que nul autre qu'elle n'avait à se mêler des fous, ni jour ni nuit; car Babette dormait dans la partie de la maison destinée aux fous, et, quoi qu'il advînt, elle seule rétablissait le calme et la tranquillité. La présence d'autres personnes y faisait plus de mal que de bien.

A une observation à demi plaisante du sergent-major, l'hôtesse répondit :

— Se battre avec les fous? Employer la violence? Allons, messieurs, jamais de la vie, jamais l'ombre d'une violence seulement. Les fous savent bien pourquoi ils donnent à leur gardienne le doux nom de mère. Elle les lave, elle les tient propres, elle ne leur laisse rien manquer, elle les égaie en chantant et en jouant avec eux, et, quand elle le peut elle console ces pauvres créatures, comme si elles étaient ses enfants. Sa bonté et sa douceur angélique ont même éveillé dans le cœur du géant Carabos, qui n'a cependant qu'une ressemblance lointaine avec un être humain, un sentiment de profonde reconnaissance. Notre Babette est ainsi depuis son enfance, messieurs, élevée parmi les fous; elle n'a pas, comme d'autres, raillé leur infortune, ni eu peur de leur compagnie; au contraire, il y a une idée qui a grandi en elle, c'est qu'elle peut mériter le ciel en faisant le bien à ces pauvres créatures abandonnées... et, sur ma parole, je crois qu'elle a raison. Qu'en pensez-vous, messieurs?

— Hum, hum, ça dépend des goûts, murmura le sergent-major.

— Oui, oui, la mère, votre généreuse fille a raison, s'écria le fourrier avec enthousiasme. C'est une sainte tâche d'adoucir le lot amer de ces pauvres esprits égarés. Assurément cette œuvre ignorée de charité chrétienne doit être plus méritoire et plus agréable à Dieu, que beaucoup de brillants exploits qui trouvent leur récompense dans l'admiration du monde.

Le vieux père se leva et vint serrer la main du jeune sous-officier.

— Vous comprenez le bien, fourrier, dit-il. Il y a deux manières de gagner son argent, en soignant les fous : les nourrir, en restant indifférent à leurs souffrances; ou bien leur donner, par-dessus le marché, une part de son cœur, et les consoler quand c'est possible. Notre Babette fait plus encore : elle considère les chambres qui sont là, derrière, comme un couvent, et, en consacrant sa vie à soigner les fous, elle croit la vouer à Dieu. Merci encore, fourrier, merci pour ma fille!

En achevant ces mots il sortit suivi de ses deux fils pour reprendre leur travail des champs. Thérèse disparut aussi dans l'arrière-cuisine, pour aller relaver les assiettes et les casseroles.

— Messieurs, dit l'hôtesse, ici nous n'avons pas l'habitude de prendre du café immédiatement après avoir dîné; mais vous êtes probablement des jeunes gens de la ville. Si je peux vous faire plaisir, l'eau bout en quelques minutes : j'aurais fait deux tasses de bon café.

— Vous êtes trop bonne, la mère, répondit le sergent-major. Si, réellement, ce n'était pas trop de peine pour vous... une tasse de café après le dîner, et avec ça une bonne pipe, c'est le plus beau moment de la journée.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre : au bout de quelques minutes, les vapeurs parfumées du café se mêlaient à l'odeur plus âcre du tabac, et les sous-officiers, à demi renversés sur leurs chaises, soufflaient voluptueusement en l'air des petits nuages de fumée bleuâtre, et causaient gaiement entre eux, pendant que l'hôtesse s'était retirée dans l'arrière-cuisine, pour aider sa fille dans le travail du ménage.

Tout à coup ils entendirent, derrière leur dos, une espèce de piaillerie, semblable à des cris de souris et à des cris d'oiseaux; ils se retournèrent et virent un vieil homme couvert d'une blouse bleue qui, les appelant du doigt, leur faisait signe de venir écouter, et qui leur dit d'un ton mystérieux :

— Elles sont là dedans, là dans l'estomac. Ne les entendez-vous pas? Elles viennent encore de faire des jeunes. Les voilà déjà à soixante-six. Pî, pî, pî ! Ne les entendez-vous pas ?

Les sous-officiers se mirent à rire. Mais il y avait cependant quelque chose qui les étonnait; les petits cris semblaient sortir véritablement de l'estomac du pauvre diable. Il fallait évidemment que, par un long exercice, il eût appris une espèce de ventriloquie.

Au commencement, les sous-officiers s'amusaient plus ou moins de la singulière lubie de ce fou; mais comme il répétait constamment la même chose, et qu'ils ne pouvaient tirer de lui d'autres paroles que : « Soixante-six, pî, pî, ne les entendez-vous pas ? » ils en furent bientôt fatigués. Heureusement l'hôtesse rentra pour prendre quelque chose. Elle prit en riant le fou par l'épaule, le conduisit jusqu'à la porte et lui dit :

— Allons, laissez ces messieurs tranquilles, allez un peu dehors avec vos souris, elles ont besoin de prendre l'air, sans cela elles vont suffoquer.

— C'est une fameuse scie, messieurs, que ce nid de souris ambulant, dit-elle en se dirigeant de nouveau vers la cuisine. Sil revenait ou qu'un autre de nos fous vînt vous ennuyer, appelez-moi, je vous en délivrerai.

A peine eut-elle disparu, que la porte latérale s'ouvrit, et livra passage à un homme passablement bien vêtu, qui se mit à faire de petits bonds autour de la chambre, en levant chaque fois ses bras en l'air comme un oiseau fait de ses ailes et qui faisait entendre en même temps un gloussement étrange, qu'il avait appris sans doute en écoutant passer des oies sauvages.

— Ah, ah, Baptiste, que faites-vous là ? s'écria le sergent-major, qui se souvint avoir entendu prononcer ce nom par l'hôtesse.

— Je vole, je vole vers la lune, répondit le fou.

— Mais vous y avez déjà été.

— J'y retourne ; il ne fait pas bon pour moi ici.

— Est-ce ainsi, en étendant vos bras, que vous pensez atteindre jusqu'à la lune ?

— Non, je veux d'abord apprendre à voler. L'homme apprend bien à nager. Il n'y a qu'une différence dans la force nécessaire. Dans mon précédent voyage j'étais trop chargé, et pour cela je me suis presque cassé le cou.

— Et par quel moyen êtes-vous monté à la lune la première fois ?

L'homme s'approcha, avança une chaise, s'assit familièrement entre les deux sous-officiers, prit l'attitude d'un professeur qui va donner sa leçon, tira un morceau de craie de sa poche, et dessina sur la table un tas de petits ronds, comme on eût dit un tas de pommes. Puis il dit, avec un rire de satisfaction et d'orgueil :

— Ces messieurs savent sans doute en quoi consiste la force ascensionnelle d'un ballon. Supposez qu'un pareil ballon, gonflé de gaz hydrogène, pèse cinq mille livres de moins qu'il ne pèserait s'il était rempli d'air. Eh bien, quand on attache les uns aux autres vingt ballons de ce genre, indissolublement liés, il obtient une force ascensionnelle de cent mille livres. C'est précisément ce que j'ai fait, et, un beau matin, j'ai monté en l'air avec une si épouvantable rapidité que je perdis la vue et l'ouïe, et que je tombai dans une sorte de sommeil léthargique jusqu'au moment où j'atteignis enfin la lune, sans pouvoir deviner où mes ballons étaient restés. Sans doute ils ont continué leur voyage, et ils flottent dans l'espace infini, parmi les étoiles de la voie lactée : s'ils ont, au contraire, monté vers le soleil, alors je plains le sort de mon admirable chef-d'œuvre.

— Vous étiez donc tombé de votre ballon sur la lune ? Ça ne doit pas avoir fait du bien à vos pauvres os ? ricana le sergent-major.

— Non, monsieur, je n'ai pas eu le moindre mal. Ça paraît incroyable, n'est-ce pas ? C'est cependant facile à comprendre. J'étais couché au milieu d'une large rivière, sans cependant pouvoir aller au fond. Je n'étais même pas mouillé du tout, et il faut savoir que ce cours d'eau se composait de milliards de petites bulles de savon que les enfants font pour jouer, mais elles ne se dissipaient pas; elles prenaient, en flottant, toute sorte de formes différentes, et elles étaient élastiques comme du caoutchouc. Je rampai sur leur surface jusqu'au bord de la rivière; mais je vis, sur la rive, des rangées de têtes humaines, plus laides l'une que l'autre, étendues sur le sol, et ces têtes me regardaient en riant et en grimaçant des dents avec de si affreuses grimaces, que je reculai en tremblant,

et que je passai plus d'une demi-journée couché sur le ventre dans les bulles d'air, avant d'essayer de nouveau d'atteindre la terre ferme. Vous décrire comment sont les choses dans la lune, je ne l'oserai pas, messieurs ; vous ririez de moi, et vous diriez que jai perdu l'esprit.

— Mais non, pas du tout, vous piquez notre curiosité. Allons, racontez-nous ce · ue vous avez vu dans la lune.

Les explications du pauvre homme étaient confuses, et souvent incompréhensibles pour ses auditeurs.

— Le sol de la lune, dit-il, consiste en des milliers de montagnes de rochers nus, sans vallées ; mais dans toutes les déchirures et les fentes de cette pierre rocheuse, jusqu'au sommet des plus hautes Alpes, il y a une terre noire et spongieuse, qui est très fertile. Dans de pareilles conditions, de grands arbres ne pourraient pas pousser; mais le tout-puissant Créateur de toute chose y a pourvu : dans la lune les arbres ont des racines mobiles, comme qui dirait des pieds, à l'aide desquelles ils gravissent et descendent lentement les montagnes, pour chercher de nouvelles et plus profondes couches de terre. En ce qui concerne les habitants de la lune, ils sont d'une création encore plus étonnante. Ils sont laids au-delà de toute description, dans le sens que nous attachons à ce mot; mais dans tous les cas, ce qui les distinguerait des habitants de la terre, c'est une queue ressemblant à une corde tordue, et qui a plusieurs aunes de long. Il n'y a ni homme, ni femme, ni enfant : tous se désignent par le même mot *unakau* qui veut dire, dans leur langue, *avaleur de moules*. Les unakaus ne sont pas immortels. Vous me demanderez comment naissent les générations nouvelles, n'est-ce pas, messieurs ? Les vilaines têtes grimaçantes que j'avais vues premièrement sur le bord de la rivière, étaient des habitants de la lune en voie de formation. Voici de quoi ils proviennent : Les unakaus ont de longues et larges oreilles d'éléphants, derrière lesquelles poussent çà et là des petites boules dures comme des kystes, qui leur causent de fortes démangeaisons, de sorte qu'ils sont obligés de se gratter très fort pour les faire tomber. Si la petite boule tombe sur un terrain favorable, elle gonfle petit à petit, et pousse une espèce de racine. Au commencement, ça ressemble à un champignon; mais bientôt il y vient une bouche, des yeux, des oreilles, et avec le temps cela devient une tête humaine, c'est à dire, une tête d'unakau. Ça continue à grandir et à pousser, pendant un temps qui équivaut à vingt années terrestres ; puis ça se détache et ça vit parmi ses co-unakaus, pendant quarante ans; après quoi ça repousse des racines dans le sol, et cela rapetisse durant vingt autres années, jusqu'à ce qu'à la fin cela soit tout à fait rentré sous terre sans qu'il en reste aucune trace... Ces unakaus, quoique plus grands que nous, ne pèsent presque rien ; ils font des bonds de cent pieds de haut, et même davantage, et ils sont si légers que, lorsqu'il fait grand vent, ils sont obligés de s'accrocher aux arbres ou aux montagnes, pour ne pas être emportés dans les airs, comme des grains de poussière. C'est pour cela qu'ils sont pourvus de ces longues queues. Leur unique nourriture consiste dans les bêtes qui vivent sur les arbres ; mais, au lieu de chenilles et de vers, ces animaux se composent de quatre ou cinq sortes d'huîtres tellement savoureuses que, chaque fois que j'en mange, je me régale à m'en lécher les doigts... Il n'y a qu'une seule bête féroce dans la lune. Ce carnassier s'appelle Tomagudlo, c'est à dire vengeance de Dieu. Je ne saurais vous le décrire ; sur notre globe il n'y a rien qui lui ressemble. Je dirai cependant que cette horrible bête est quelque chose comme une grande tortue volante sans tête, car tout son corps n'est qu'une bouche qui s'ouvre comme une porte cochère, et laisse voir des dents brillantes comme de l'acier poli. Cette bête est leur diable. Elle ne dévore et n'engloutit que les faussaires, les trompeurs, les querelleurs, en un mot les méchants. C'est pour cela que les unakaus sont particulièrement bons et pacifiques. Mais ils ont aussi des passions qui les aveuglent sur leur droit, et parfois ils veulent lutter pour les possessions des forêts à huitres et des montagnes les plus fertiles ; c'est ainsi que j'ai assisté aux préparatifs d'une guerre terrible, mais, lorsque les deux armées furent en présence et prêtes à commencer la lutte, Tomagudlo arriva à tire d'ailes et dévora tous les unakaus qui étaient la cause de la querelle, et qui avaient tort... et, de cette façon, le différend fut tranché et la guerre terminée. Savez-vous quelle idée ils se font de notre terre car ils la voient comme une grande et ardente...

Il fut interrompu dans ses explications par l'arrivée d'un jeune garçon qui s'approcha de la cheminée sans rien dire, secoua le coussin dans le fauteuil, et retourna dans la chambre des fous avec la même tranquillité.

— C'est Topaze, le nain de la princesse, murmura le fou avec une impatience courroucée. Elle va venir. Tenez, la voici déjà. Et, en effet, sans faire aucune attention à la présence des sous-officiers, la jeune insensée s'avança d'un pas solennel, suivie de son nain Topaze, qui faisait semblant de porter la queue de sa robe. Elle s'approcha du fauteuil, et s'y laissa tomber doucement. Le nain, — un jeune garçon né innocent, avec une bouche énorme, une lèvre pendante, et

une physionomie stupide, — s'assit à côté d'elle sur l'escabeau, et tous deux demeurèrent silencieux et immobiles comme des êtres inanimés.

Les sous-officiers regardèrent la malheureuse jeune fille avec stupéfaction; le sergent-major souriait; au contraire, le fourrier avait l'air attristé, et la compassion lui faisait battre le cœur.

Oui, on pouvait bien dire qu'elle était belle, abstraction faite de la fixité inquiétante de son regard; elle avait de grands yeux bleus, la bouche fine, des joues dont le frais et tendre incarnat semblait avoir quelque chose de surnaturel. Sa mise n'était pas seulement propre et soignée, elle était élégante et même riche. Et, avec ses joyaux et ses bijoux, vrais ou faux, elle ressemblait en effet à une princesse de théâtre.

Baptiste-l'oiseau voulait continuer ses explications; mais l'attention des sous-officiers était tellement absorbée par la princesse Ermelinde, qu'ils n'écoutaient plus. Baptiste mécontent effaça avec sa manche les dessins à la craie qu'il avait tracés sur la table, et sortit en grommelant.

Après un moment de silence complet, le fourrier remarqua que des larmes commençaient à couler des yeux de la princesse. Il se risqua à lui adresser la parole d'une voix douce, pleine de sympathie et de pitié.

— Pauvre demoiselle, vous êtes bien malheureuse, et vous avez beaucoup de chagrin, n'est-ce pas? dit-il.

Sa question resta sans réponse; la jeune fille ne le regarda même pas. Tout à coup elle se mit à parler, avec autant d'animation et d'expression que si elle récitait un rôle de comédie.

— O, mon père, disait-elle, mon cher père, je vous vois; vous êtes sur votre trône, et vous brandissez votre sceptre souverain sur votre peuple. On s'agenouille devant vous; on célèbre votre gloire, et l'on vous présume heureux, ô puissant roi d'Ascalonie!... Mais votre œil est languissant, et dans votre cœur il fait nuit comme dans une tombe. Votre pauvre Ermelinde, votre enfant adorée, n'est-ce pas? vous la croyez morte; vous ne soupçonnez pas qu'un enchanteur impie l'a dérobée à votre amour. Combien votre cœur paternel saignerait et souffrirait, si vous saviez que je suis ici enchaînée dans la caserne du dragon à sept têtes, surveillée, persécutée, martyrisée par le cruel géant Carabos, n'ayant pour unique consolation que les bons services de notre fidèle nain Topaze. Mon sort affreux n'aura-t-il donc jamais de fin? Vieillirai-je dans ce ténébreux abîme, sans vous revoir encore une fois, sans pouvoir vous presser sur mon cœur? Et lui, mon fiancé, où reste-t-il. Lui, si vaillant, si chevaleresque, si intrépide, pourquoi ne vient-il pas me délivrer? Hélas, lui aussi me croit morte; il ne sait pas que sa bien-aimée, sa fiancée languit et se meurt, sous le pouvoir d'Albafras, l'enchanteur inhumain. Coulez mes larmes, coulez comme des ruisseaux; pleurer est tout ce qui me reste.

Le jeune fourrier tremblait de compassion, et avait vraiment beaucoup de peine à retenir ses larmes. Le sergent-major lui-même ne put pas conserver tout son sang-froid, au spectacle de cette affligeante démence. Probablement pour cacher son émotion, il dit à voix haute :

— Mais, ma bonne demoiselle, vous avez tort de perdre ainsi tout courage. Un jour ou l'autre votre père arrivera à l'improviste, et vous délivrera du pouvoir de vos ennemis.

Au lieu de faire attention à ces paroles consolantes, la jeune fille, le visage illuminé par le bonheur, et le regard dirigé vers le fond de la pièce, s'écria joyeusement :

— Loué soit Dieu, mes yeux le voient! Lui Arthur, mon fiancé! Voyez comme cette épée brille dans sa main chevaleresque. Elle lance des éclairs... Garde à vous, voilà le géant Carabos!... Ah! Ah! sa tête de lion roule dans le sable! Courage! J'entends le dragon à sept têtes, qui monte du fond de l'abîme en poussant des hurlements de vengeance... Ah! la tâche est difficile! Arthur, mon cher Arthur, prenez bien vos mesures; abattez ses sept têtes d'un seul coup de votre glaive, car, sinon, elles repoussent immédiatement, cela n'aurait point de fin, et vous succomberiez dans une lutte impossible. Le voilà! Voilà l'horrible monstre! Garde à vous, Arthur, et mesurez bien votre coup. Votre vie et ma délivrance en dépendent... Ah! il frappe... les sept têtes à la fois! Non! malheur, malheur! cinq seulement! C'est fini! Pauvre Arthur, déchiré, dévoré, mort!... et morte aussi toute espérance! Et moi, hélas! je ne peux pas mourir!

Son visage se détendit, et elle reprit l'attitude tranquille qu'elle avait auparavant, comme si elle perdait immédiatement le souvenir du terrible combat qui venait de se livrer, en imagination, sous ses yeux.

— Il m'est impossible d'assister plus longtemps à cet affreux spectacle, dit le fourrier en se levant. Il me semble que j'en deviendrais malade.

— J'en ai assez également, dit le sergent-major; ce qu'elle débite là, elle l'a probablement appris dans quelque roman de chevalerie. Il me semble que, lorsque j'étais enfant, j'ai entendu raconter quelque chose dans ce genre-là par ma grand'-mère... Venez-vous avec moi à *la Tour?* Il y fera beaucoup plus amusant que dans cet ennuyeux monde de fous.

— Non, major, je ne puis pas vous accompagner

maintenant; j'ai encore à dresser avant notre appel de quatre heures l'état de situation des armes de notre compagnie; le lieutenant me l'a commandé.

— La belle affaire! Cinq minutes de besogne!

— Et d'ailleurs, major, je ne me sens nullement disposé en ce moment à aller au cabaret.

— Soit : je parie que vous voulez vous promener seul dans les champs, pour songer au sort de cette infortunée princesse : malheureusement cela lui profitera peu. C'est fini d'elle; et, comme elle le dit elle-même, tout espoir est perdu... A quatre heures donc!

A ces mots il se dirigea vers la porte. Le fourrier jeta encore un regard de compassion à la jeune fille, puis monta lentement l'escalier.

Arrivé dans sa chambre, il s'assit devant sa table, déploya une grande feuille de papier, et se mit en devoir d'écrire; mais son imagination frappée le ramena en présence de la princesse Ermelinde. La plume lui tomba des doigts; il regarda dans le vide, et demeura immobile, abîmé dans de douloureuses pensées.

IV

A dater de ce jour, le fourrier subit une influence étrange, qu'il essaya vainement de s'appliquer à lui-même. Où qu'il se trouvât, la princesse Ermelinde le poursuivait sans relâche; et même, lorsqu'il se tenait sous les armes derrière les files de sa compagnie ou prenait part aux exercices militaires, l'image de la jeune fille était sans cesse devant ses yeux. La nuit, dans ses rêves, il combattait victorieusement des géants et des dragons à sept têtes, délivrait la princesse, la ramenait à son père, obtenait sa main en récompense de son haut fait, et montait avec elle sur le trône royal d'Ascalonie.

Dans les commencements il faisait part au sergent-major de l'étrange trouble d'esprit auquel il était en proie, et il en riait avec lui; mais, petit à petit, il devint plus sérieux, et essaya, autant que possible, de se soustraire aux railleries de son camarade, et même d'éviter tout entretien avec lui. Ce qui se passait dans son esprit le rendait confus, comme une chose absolument ridicule. Cela l'effrayait en même temps, parce qu'il cherchait vainement une explication qui le satisfît. La pitié? Ce sentiment doux et calme peut-il prendre la forme d'une passion qui absorbe complètement la pensée de l'homme? Quoi alors? ô ciel, le sergent-major avait dit aussi : Prends bien garde de devenir fou toi-même, pauvre Arthur! Il pourrait devenir fou? Non, non, il ne craignait point pareille chose; mais, comment se faisait-il donc que, jour et nuit, il était pourchassé par cette image importune, et qu'il ne réussissait pas à l'éloigner? C'était, supposait-il, une conséquence de la sensibilité excessive de sa nature; cette impression, comme beaucoup d'autres, s'affaiblirait par le temps, et finirait par se dissiper entièrement. Ah! si un ordre de son général pouvait faire partir sa compagnie pour un autre village! Ce serait un grand bonheur; car il sentait bien que le séjour de Gheel n'était pas bon pour lui.

En attendant, il dissimulait, autant que possible, au sergent-major, l'agitation croissante de son esprit; il faisait son service avec exactitude, et allait plus souvent que de coutume à *la Tour*, quoique les camarades qu'il y rencontrait s'amusassent souvent de ses étranges rêveries.

Il avait peur de rencontrer la princesse Ermelinde et les autres fous, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour les éviter. Les personnes chez lesquelles il était logé n'avaient pas tardé à remarquer que la présence des aliénés, leurs pensionnaires, lui était désagréable et ils avaient pris les précautions nécessaires pour empêcher qu'aucun d'eux se montrât encore dans la cuisine, du moins pendant que les sous-officiers s'y trouvaient pour prendre leur repas.

Pendant tous les autres loisirs que lui laissait son service, le fourrier se tenait dans sa chambre, ou se promenait seul à travers champs, toujours poursuivi et obsédé, comme le premier jour, par l'image de la princesse.

Peut-être eût-il fini cependant par triompher de ses puériles émotions, car il faisait des efforts sérieux et sincères pour y parvenir; mais de temps en temps, lorsqu'il rentrait au logis, et qu'il devait nécessairement passer par la cuisine pour regagner sa chambre, il voyait la triste Ermelinde, languissamment assise dans son fauteuil. Le regard plaintif et désolé qu'elle jetait alors sur lui le faisait reperdre, en une seule fois, le fruit de tous les efforts qu'il avait tentés pour arriver à sa guérison. Et, la nuit suivante, il combattait de nouveau le dragon à sept têtes, et délivrait la princesse.

Un jour que le géant Carabos était particulièrement calme, Babette, la mère des fous, avait proposé au fourrier de venir visiter le géant dans la chambre des aliénés. Cela lui ferait faire connaissance avec les autres pensionnaires qu'il n'avait pas encore vus, notamment avec la vieille femme qui était toujours à la recherche de son nez perdu. Mais le fourrier ni le sergent-major ne voulurent entendre parler de cette visite et ils exprimèrent si catégoriquement leur aversion pour les fous, que Babette fut humiliée et même

blessée, et se montra dès ce moment peu disposée à causer avec des soldats aussi insensibles.

A la fin, lorsque le fourrier eut réussi à éviter pendant toute une semaine la rencontre de la princesse Ermelinde, son esprit devint plus calme, et il se réjouit, en lui-même, de la certitude qu'il serait bientôt complètement guéri de cette puérile faiblesse d'esprit.

Mais alors, malheureusement, il se passa une chose de nature à l'émouvoir plus profondément que jamais.

Un après-midi, un violent orage passa au-dessus de la commune. L'air s'obscurcit et devint noir; des éclairs incessants déchiraient la nue, et il tonnait si fort que les maisons tremblaient sur leurs fondements.

Durant cette espèce d'ouragan, les fous étaient très agités. Les sous-officiers, de leur chambre, les entendaient courir, crier et hurler, surtout Carabos, qui mêlait ses grondements creux aux sourds roulements du tonnerre.

L'orage passé, le ciel redevint bleu, et le calme rentra dans les esprits troublés des aliénés. On entendait seulement encore, de temps en temps, le cliquetis des chaînes du géant...

Il pouvait être onze heures du soir. Toutes les personnes de la maison étaient depuis longtemps allées se coucher, excepté la vieille hôtesse, assise, à moitié assoupie, dans le fauteuil de la princesse Ermelinde, pour attendre le retour du sergent-major qui s'était sans doute attardé plus que de coutume à s'amuser avec ses camarades à *la Tour*. Elle l'attendait par pure politesse, car le sergent-major avait une clef de la maison.

Sur la haute tablette de la cheminée à manteau, il y avait une lampe dont les faibles rayons ne répandaient qu'une lumière douteuse.

Le fourrier n'était pas encore couché non plus; il était dans sa chambre et lisait péniblement un livre, à la clarté d'une chandelle fumeuse. Il ne prêtait à sa lecture qu'une attention assez distraite, car, à chaque instant, ses yeux se détournaient du livre, et se fixaient dans le vide...

Tout à coup il entend, au rez-de-chaussée, un bruit confus de chaînes qu'on secoue, d'objets jetés par terre, de portes ouvertes avec fracas, des gens qui crient au secours... et, tandis qu'il se demande encore s'il n'est pas le jouet d'un rêve, le cri terrible de « Au meurtre, à l'assassin! », poussé par une voix connue, lui glace le sang dans les veines... Il comprend aussitôt ce qui se passe : il se lève d'un bond, tire son sabre du fourreau pendu à la muraille avec le baudrier, et descend l'escalier en courant. Celle qui pousse ce cri désespéré, c'est la princesse Ermelinde. Carabos, Carabos veut la tuer.

En effet, le géant a rompu sa chaîne; la princesse, épouvantée des menaces de son ennemi, a fui devant lui.

La voilà, enveloppée dans son peignoir de coton bleu de ciel, ramassée sur elle-même contre le mur de la cuisine, gémissant affreusement, et appelant à l'aide. Au milieu de la pièce court, se démène et gronde, sans avoir l'air de la voir, une créature étrange qui quoique couverte en partie de vêtements de laine, ressemble à un gigantesque singe, de l'espèce de ceux qu'on nomme gorilles. Cet être effrayant tourne un instant ses regards autour de lui, se jette contre la table et contre les murs, et ses yeux rouges et enflammés se fixent alternativement sur la porte et sur la fenêtre, comme s'il cherchait une issue pour s'échapper de sa prison... Mais tout à coup il fait un mouvement comme s'il apercevait seulement la princesse; un rugissement effrayant sort de sa poitrine; il s'approche de la pauvre jeune fille et étend ses griffes vers elle...

En cet instant le fourrier pénètre dans la cuisine; il pousse un cri d'angoisse. Ce qu'il a rêvé si souvent va devenir une réalité : il faut qu'il défende la princesse Ermelinde contre son cruel oppresseur! Il lève son sabre et va fendre la tête du monstre... lorsque derrière lui retentit une voix qui lui crie :

— Arrêtez, arrêtez! Êtes-vous devenu fou? Vous ne savez pas ce que vous faites. Carabos ne fera pas de mal à la princesse : il ne la voit même pas. Le pauvre homme est tout à fait aveugle.

Celle qui prononce ces paroles est Babette, la mère des fous. Tirée de son sommeil par tout ce bruit, elle a passé une robe à la hâte, et elle est là, regardant le fourrier stupéfait avec un sourire de pitié, comme si elle le prenait lui-même pour un insensé.

Mais elle saisit immédiatement le géant par l'épaule, en lui disant d'un ton d'autorité :

— Carabos, mon garçon, la tempête, le tonnerre vous ont mis encore une fois le diable au corps. A genoux, maintenant, à genoux! Ne m'entendez-vous pas?

Le monstre tremble de tous ses membres, et s'agenouille devant elle en grommelant.

L'hôtesse, qui s'était réfugiée dans la laverie, ouvre la porte avec hésitation en entendant la voix de sa fille.

— Mère, dit celle-ci, il a brisé une vis de sa chaîne. Apportez-moi une autre vis, alors tout sera en ordre de nouveau.

Pendant que la courageuse fille force le géant dompté à la suivre dans la chambre des fous, le fourrier, abasourdi, reste debout au milieu de la cuisine, tenant toujours son sabre à la main. Il

comprend le ridicule de sa situation, il est confus et humilié.

Sous l'empire d'un nouvel égarement d'esprit, la princesse Ermelinde se traîne à ses pieds, tend vers lui ses mains suppliantes, et s'écrie d'un ton déchirant.

— O Albafras, puissant enchanteur, grâce, grâce, épargnez ma vie; oh! non, non, ne me tuez pas.

La porte de la rue s'ouvre au moyen d'une clef, et le sergent-major paraît. Il pousse un cri d'angoisse, à la vue de son jeune camarade qui, le sabre à la main, parait vouloir frapper la jeune insensée, tandis qu'elle se traîne à ses pieds en demandant grâce.

Il se précipite sur lui, lui arrache son arme, l'étreint dans ses bras, et lui dit avec un accent de profonde commisération :

— Malheureux ami, que vous arrive-t-il? Calmez-vous, tenez-vous tranquille, cela se passera.

Le fourrier demeure un instant silencieux : puis il pousse tout à coup un éclat de rire qui effraie encore davantage son camarade. Le pauvre fourrier serait-il réellement devenu fou?

Les autres habitants de la maison descendent l'un après l'autre. En apprenant ce qui vient de se passer, ils paraissent y attacher peu d'importance. La princesse est ramenée dans sa chambre : la chaine de Carabos est rattachée au moyen d'un nouvel écrou. Tout le monde se souhaite une bonne nuit. Le sergent-major, peu rassuré sur l'état mental de son ami, le conduit à l'étage... Et la tranquillité la plus complète règne bientôt dans la maison où retentissaient, peu d'instants auparavant, des cris de détresse et des hurlements sauvages.

V

Contre l'attente de son compagnon, le matin qui suivit sa rencontre avec Carabos, le fourrier parut très tranquille, et même de meilleure humeur que de coutume.

Pendant une longue nuit sans sommeil il avait eu le temps de réfléchir à ses folles imaginations et aux bons conseils du sergent major, et il avait reconnu, non sans confusion, que, depuis son arrivée à Gheel, il avait agi précisément comme s'il voulait lutter d'insanité avec Don Quichotte, le chevalier à la triste figure de Michel Cervantes. Sa conduite lui paraissait si peu sensée, qu'il se moquait de lui-même, et prenait part, de tout son cœur, aux joyeuses plaisanteries de son camarade, qui était heureux de pouvoir épancher la joie que lui causait la guérison de son compagnon d'armes.

Le jeune fourrier redevint bien un peu sérieux, mais il n'en restait pas moins évident que le charme que la princesse Ermelinde avait précédemment exercé sur lui était définitivement rompu.

Après la réunion du matin de la compagnie, le sergent-major lui dit :

— Fourrier, je vais tout à l'heure à Moll, rendre visite à l'aubergiste du *Cygne*. Tout commence à m'ennuyer terriblement ici : et,comme l'aubergiste m'a envoyé un messager pour m'inviter, je veux saisir l'occasion de me distraire un peu là-bas. Le capitaine m'a donné la permission, jusqu'à ce soir à sept heures. Je regrette que nous ne puissions pas aller ensemble à Moll. Nous ne pouvons pas nous absenter tous les deux en même temps, car vous devez vous charger de mon service. Mais si vous avez envie de vous promener cet après-midi jusqu'à Revermont pour venir à ma rencontre, je quitterai Moll à cinq heures; de cette façon je pourrai me trouver à Revermont à six heures et demie.

Le fourrier accepta sa proposition avec plaisir, et l'accompagna un bout de chemin sur la route de Moll.

Ce jour-là, le jeune sous-officier était particulièrement de bonne humeur. L'exagération de ses émotions l'avait complètement guéri. La vue des aliénés ne lui faisait presque plus d'impression, et si, parfois, son visage s'assombrissait encore, sous l'influence d'une réflexion désagréable, c'était seulement lorsqu'il pensait à quel absurde égarement d'esprit il s'était laissé entraîner par sa puérile sensibilité.

Lorsque l'heure convenue eut sonné, il prit le chemin de Moll, et rencontra en effet le sergent-major, avant que celui-ci eût atteint le hameau de Revermont.

— Eh bien, demanda le fourrier, s'est-on bien amusé à Moll ?

— Parfaitement bien, répondit l'autre. Il y a bien un point noir, mais il vaut mieux ne point penser à pareilles choses... Oh! fourrier, nous avons vidé là quelques fines bouteilles de vin de derrière les fagots! Le père Crols est tout de même un brave homme, et il m'est si dévoué qu'il me donnerait sa dernière chemise, si je voulais l'accepter... Mais pourquoi avez-vous l'air si pensif? La princesse d'Ascalonie vous joue-t-elle toujours dans la tête, ou vous êtes-vous battu de nouveau contre le géant Carabos? Assez de toutes ces scies! Les seuls fous amusants et raisonnables sont ceux que fait le vin, comme moi, par exemple! Mais bien loin de vouloir mordre et déchirer les gens, je voudrais pouvoir serrer tout le monde dans mes bras, comme mes frères. Voilà la bonne, la noble folie... Ça, vous ne dites rien! Êtes-vous de nouveau ensorcelé ?

— Mais vous ne me laissez pas le temps de par-



Il lève son sabre. (Page 19.)

ler, répliqua le fourrier en riant. Et d'ailleurs que pourrais-je bien dire?

— Donnez-moi des nouvelles de Gheel; il me semble qu'il y a déjà plus d'un siècle que je suis sorti du monde des fous.

— Il n'y a pas de nouvelles, major, du moins pas que je sache. J'ai passé presque toute la journée dans notre chambre, à écrire... Le sergent Pacquet a été grossier envers son capitaine, et on l'a mis au bloc pour huit jours.

— Cela n'est pas une nouvelle, en effet. Pacquet ne gardera pas longtemps ses galons... C'est un lourdaud... Savez-vous autre chose?

— Ah! oui, j'allais l'oublier, parce que maintenant je n'y attache que peu d'importance : il est arrivé un neuvième fou dans notre logement... C'est-à-dire une folle.

— L'avez-vous vue?

— Oui, un instant.

— Jeune?

— Trente ans peut-être; c'est difficile à deviner.

— Une belle femme, fourrier?

— Oh non, major, elle a les yeux égarés, les lèvres pendantes et les joues creuses. Elle vient d'Anvers. D'après ce que Thérèse m'a dit d'elle, elle doit avoir été sur le point de se marier, mais, au dernier moment, son fiancé l'a plantée là, et en a épousé une autre. Ce coup lui a été tellement sensible que le chagrin l'a rendu folle. Thérèse a sans doute appris ces détails des personnes qui ont amené la folle, car les rares paroles que balbutie la pauvre femme n'ont aucun sens, et elle a l'air de ne plus connaître personne.

— Oui, chagrins d'amour, peines de cœur, je sais ce que c'est, murmura le sergent en secouant la tête. Et même je dois reconnaître qu'à ce point de vue j'ai la main très malheureuse Peut-être

vais-je encore laisser à Moll un pauvre cœur blessé; mais, cette fois du moins, j'en serai tout à fait innocent. N'avez-vous pas remarqué que Josine, la fille aînée de maître Kriels, me témoignait beaucoup d'amitié pendant les derniers jours de notre séjour à Moll?

— En effet, major, et vous-même, vous étiez particulièrement aimable avec elle, répondit en souriant le fourrier.

— Moi? Jamais de la vie; je n'y pensais pas du tout; et, croyez-moi ou ne me croyez pas, pour rien au monde je ne retourne à Moll.

— Pourquoi?

— Figurez-vous, fourrier, que, pendant que nous mangions une bonne tarte, arrosée d'un bon verre de vin, l'aubergiste m'a fait sentir que, si je voulais quitter le service militaire, il ne me serait pas difficile d'obtenir une bonne place du gouvernement. Alors il donnerait une bonne dot à sa fille, et je pourrais devenir son gendre. Il avait bien remarqué, m'a-t-il dit, que je nourrissais une inclination secrète pour Josine, et elle, de son côté, était devenue si triste, depuis mon départ, qu'elle faisait peine à voir... Vous pensez bien que je déclinai cette singulière proposition. L'aubergiste ne se formalisa pas de mon refus: mais, lorsque je quittai le *Cygne*, je vis briller des larmes dans les yeux de Josine. J'avais vraiment pitié d'elle, car c'est une brave fille, et modeste et bonne.

— Et vous n'éprouvez rien pour elle?

— Rien. Je vous l'ai déjà dit, fourrier, j'ai aimé une fois en ma vie. Depuis lors, aucune femme, fût-ce la plus belle, ne peut faire impression sur moi. Ce langage vous étonne, et vous croyez que je me moque encore?

— Je vous crois, major: vous m'avez déjà fait comprendre plus d'une fois que vous portez au cœur une blessure cachée.

— Et vous êtes sans doute curieux de la connaître, cette blessure?

— Non, gardez votre secret: je ne ferai jamais rien pour le découvrir.

Mais il faut que je dise une fois à quelqu'un qui je suis, et ce que j'ai sur la conscience. Eh bien, vous êtes un bon camarade et un ami dévoué: j'ai envie de vous raconter mon histoire. Écoutez:

Et, prenant le bras de son compagnon, il se remit en route et commença:

— Ma ville natale est Bruges; j'étais orphelin, et soumis à l'autorité d'un tuteur, qui me traitait très sévèrement et me donnait fort peu d'argent, quoique mon père mourant m'eût laissé environ vingt-cinq mille florins en héritage. — Dans notre voisinage, demeurait un certain M. Roovelt, un gros major pensionné, qui avait perdu la main droite à la bataille de Waterloo. Il avait une fille nommée Lucie, une très charmante et peut-être trop sensible jeune fille. Dans notre enfance, nous avions joué ensemble. Lorsque je revins du collège et que j'eus atteint mes dix-huit ans, cette amitié d'enfants se changea bientôt en un profond sentiment d'amour, contre lequel le gros major et mon tuteur n'objectaient rien, si ce n'est que nous étions trop jeunes, et que nous devions attendre tout au moins, pour nous marier, que j'eusse atteint ma majorité... J'aimais Lucie sincèrement et profondément. Mais elle était tenue très sévèrement par son père, et je n'obtenais qu'une fois par semaine la faveur de passer quelques heures avec elle et avec lui. J'étais jeune, et je sentais le besoin de me divertir et de m'amuser, et je passais assez souvent la soirée et une partie de la nuit en compagnie de joyeux amis. Lucie était inquiète, méfiante, et même très jalouse de caractère. Jamais je ne pouvais faire quelque partie avec mes amis, sans qu'elle parvînt à en être informée; alors elle me faisait de vifs reproches, elles avait des attaques de nerfs, et elle pleurait des heures entières, comme si je m'étais réellement conduit d'une façon indigne envers elle. J'étais convaincu que ses agitations violentes ne devraient être attribuées qu'à l'excès de son amour pour moi; mais son continuel espionnage, la contrainte qu'elle essayait d'exercer sur moi, l'idée que j'avais à rendre compte à son père et à elle de mes moindres actions, tout cela me mettait en révolte contre elle, et il me semblait même à la fin que mon amour pour elle avait fort diminué... Vers cette époque, j'atteignis ma majorité, et mon tuteur me remit en mains ce qui restait alors de l'héritage paternel, c'est-à-dire un peu plus de vingt mille florins.

— Vous avez possédé vingt mille florins, exclama le fourrier. En argent!

— En espèces sonnantes et en billets de banque.

— Et les avez-vous encore?

— Plus un liard... Mais ne m'interrompez pas, cela durerait trop longtemps. Je continue. Cet argent fut mon malheur; je tombai en de mauvaises compagnies. La conviction qu'un pareil trésor n'aurait jamais de fin, l'orgueil, le désir des plaisirs inconnus, me frappèrent d'aveuglement. Il me fallut cheval et voiture, je passai tout mon temps en compagnie de jeunes dissipateurs du grand monde, sablant le champagne à flots, et jouant des nuits entières avec des libertins de toute espèce... Il va de soi que mon tuteur et le gros major Roovelt me reprochèrent sévèrement ma conduite, et la pauvre Lucie m'adressa des plaintes désespérées plus encore qu'auparavant, mais leurs avertissements, que je considérais comme des moyens de contrainte calculés, n'eurent d'autre effet que de me faire fuir la maison

du major, et de me plonger plus loin encore dans mes débordements.

Ici son récit fut interrompu par les cris d'un aliéné qui prétendait être l'empereur d'Autriche, et qui voulait interdire aux deux amis le passage sur son territoire. Mais ils le repoussèrent, ainsi que quelques autres sans se laisser retenir davantage par de semblables rencontres.

— J'abrégerai, dit le sergent-major, car nous approchons de Gheel. Après que j'eus mené cette vie de dissipation pendant près de deux ans, je vis approcher avec effroi la fin de mon magot. Alors je voulus quitter le mauvais chemin où je m'étais engagé, et changer mon genre de vie. Il était trop tard : le major me défendit l'accès de sa maison, et mon tuteur me fit dire qu'il ne voulait plus connaître désormais le dispensateur insensé, qui finirait probablement par souiller le nom sans tache de son père par des faits déshonorants. Comme je n'avais plus pour toute ressource que trois ou quatre cents florins, la crainte me vint que, si je restais à Bruges, sa fâcheuse prédiction pourrait devenir une vérité. Je n'étais pas tout à fait corrompu, et mon naturel n'était pas mauvais au fond. Je payai mes petites dettes jusqu'au dernier sou, et, sans avertir personne de mon projet, je me rendis en Hollande, et m'engageai comme volontaire dans les fantassins. Ma bonne conduite et mon zèle me gagnèrent la bienveillance de mes chefs. Au bout d'un an et demi, j'étais déjà sergent; mais alors éclata la révolution belge, et je préférai revenir dans mon pays. Je n'avais pas oublié Lucie, la douce compagne des jeux de mon enfance, l'objet de mon premier amour; au contraire, son image n'avait jamais cessé d'être présente à ma pensée; et même, je dois l'avouer, l'unique cause de ma conduite exemplaire au service, c'était l'espoir que je pourrais peut-être par là obtenir son pardon et celui de son père. Aussi, ce que je fis tout d'abord, ce fut de me rendre à Bruges. Hélas! le major Roovelt avait quitté cette ville, et il était allé demeurer à Bruxelles. Ce qui m'attrista davantage encore, ce fut d'apprendre que Lucie, péniblement affectée de mon départ inopiné, était tombée malade, et avait été pendant quelque temps en danger de mort. D'après le sentiment de l'ami qui me donna ces tristes nouvelles, je n'avais point de pardon à espérer; car le major avait juré que si j'osais encore me présenter devant lui, il me brûlerait la cervelle, de l'unique main qui lui restait... Bruges était en pleine effervescence; partout retentissait le cri : aux armes! et des centaines de jeunes gens partaient pour la frontière hollandaise. Je suivis une de ces troupes, et fus incorporé à Anvers, en qualité de sergent-major, dans une compagnie nouvellement formée... Plus d'une fois, on a prétendu que j'avais conçu une sympathie particulière pour l'une ou l'autre jeune fille. Vous-même, fourrier, vous supposiez tout à l'heure que pareille chose était possible. Ah! je voudrais qu'il en fût ainsi, cela m'aiderait peut-être à oublier Lucie Roovelt; mais le souvenir de ma première jeunesse, les reproches de ma conscience, ne sont pas si faciles à surmonter.

— Et, depuis votre retour dans votre pays, ne vous êtes-vous donné aucune peine pour revoir Lucie? demanda le fourrier.

— Non, répondit son compagnon. Je me sens coupable, et je suis convaincu que le major et sa fille fermeraient leur porte devant moi avec mépris, si M. Roovelt, dans sa juste colère, n'exécutait pas sa sanglante menace. Je l'ai mérité, et n'espère rien de mieux. Si je pouvais seulement chasser son image de mon esprit! Je fais assez d'efforts pour y parvenir, et peut-être réussirai-je avec le temps; mais ma conscience me reprochera éternellement de m'être conduit envers elle d'une façon cruelle et ingrate.

Le fourrier essaya de le consoler, en lui disant que, peut-être, toute espérance n'était pas aussi irrévocablement perdue pour lui qu'il semblait le croire. En effet, le sergent-major, qui était fort instruit, serait sans doute promu, avant la fin de l'année, au grade de lieutenant en second. S'il se montrait à M. Roovelt, avec l'épaulette d'or et l'épée d'officier au côté, et s'il prouvait ainsi que, depuis longtemps, sa conduite avait été irréprochable, Lucie et son père ne s'estimeraient-ils pas heureux de pouvoir oublier tout ce qui était arrivé?

Ils étaient arrivés sur la place de Gheel, lorsque le sergent-major répondit :

— Vains rêves! Certainement Lucie m'a tendrement et sincèrement aimé, trop peut-être pour notre bonheur à tous deux; mais on ne peut pas attendre l'impossible du cœur humain. Sa légitime indignation a étouffé l'amour dans le sien. Qui sait si elle n'est pas mariée depuis longtemps? En tous cas, il me semble que, coupable comme je me sens, je n'oserais pas l'approcher. Le mieux est encore d'accepter mon châtiment avec résignation, et d'attendre que le temps qui guérit tout... Tiens, voilà l'adjudant qui vient vers nous; il nous fait signe qu'il a à nous parler. Aurait-il des nouvelles? S'il pouvait nous donner l'avis que notre compagnie va quitter Gheel; je n'en serais pas fâché. Et vous, fourrier?

— Moi, certes non; vous pouvez bien le penser. Mais notre capitaine n'exprimait-il pas hier l'opinion que nous aurions encore à passer tout un mois à Gheel?

L'adjudant s'approcha.

— Fourrier, dit-il, il paraît que l'air d'ici n'agit

pas favorablement sur votre cervelle. Vous avez tellement brouillé vos bons de viande, de pain et de genièvre qu'il n'y a pas à s'y reconnaître.

— Certainement, adjudant, tout le monde peut commettre des erreurs, répondit le fourrier. Mais je crois avoir fait mes bons très exactement.

— Pas du tout. Vous avez reçu beaucoup plus de rations que n'en comporte le nombre des hommes présents. Quoi qu'il en soit, je ne puis pas faire concorder mon état général avant que cette erreur soit redressée. Venez, accompagnez-moi à mon logement, nous ferons concorder le nombre des bons avec le nombre des hommes.

— Je vous suis, adjudant... Allez à *la Tour*, major, j'y viendrai tout à l'heure.

— Non, répondit le sergent-major, je suis un peu fatigué, et je rentre à notre auberge, pour me reposer quelques instants. Venez m'y chercher, et nous irons alors ensemble à *la Tour*.

Le fourrier suivit l'adjudant dans sa chambre.

Il ne lui fut pas difficile d'établir en peu de temps la preuve que l'adjudant s'était trompé, du moins en ce qui le concernait. Mais comme, en définitive, il y avait une erreur, elle devait, pensaient-ils, avoir été commise par un autre fourrier, et ils s'efforcèrent de trouver ensemble, en vérifiant et en récapitulant, le joint de la méprise.

A la fin, au bout d'une demi-heure de recherches, ils découvrirent que c'était l'adjudant lui-même qui, par le déplacement d'un chiffre, avait causé l'erreur. Ce pénible travail aboutit à un éclat de rire.

Le fourrier se dépêcha de retourner à son logement, car le sergent-major qui l'attendait pour aller prendre un verre de bière à *la Tour*, serait peut-être étonné de sa longue absence.

VI

Lorsque le fourrier arriva à son auberge et traversa la cuisine, il vit la nouvelle folle assise près de la table, et, à côté d'elle, l'hôtesse, qui semblait veiller sur elle avec compassion et avec intérêt. Il se contenta de saluer l'hôtesse en passant, monta l'escalier, et ouvrit la porte de sa chambre.

Ce qui frappa ses regards le cloua soudain sur place, et un cri étouffé souleva sa poitrine. Était-ce croyable?

Le sergent-major était assis devant la table, la tête dans les mains. Des larmes ruisselaient sur ses joues; ses traits semblaient contractés par la plus vive douleur et par le plus profond désespoir.

— Ciel, que vous est-il arrivé, major? balbutia le fourrier. Un malheur?... Parlez, dites-moi quelque chose, vous me faites frémir.

Son camarade ne répondit pas, mais le regarda avec un sourire si amer et si douloureux que le fourrier en frissonna.

— O mon ami, dit-il, calmez-vous. Vous paraissez terriblement agité!

— Ah! si je pouvais mourir sur l'heure! gémit le sergent-major. J'ai déjà eu mon fusil en main pour glisser une balle dans le canon; mais non, je suis assez coupable sans commettre cette nouvelle lâcheté. Puisque Dieu a voulu me punir, me punir cruellement, eh bien, je souffrirai, jusqu'à ce que le ver rongeur du remords me déchire le cœur et me tue!

— Mais, mon ami, dites-moi, je vous en prie, ce qui vous afflige si profondément; peut-être pourrai-je vous consoler...

— Consoler! me consoler! répéta le sergent-major avec une amère ironie. Non, non, mon cœur est une tombe fermée; aucun rayon de lumière ne peut y pénétrer; je n'ai plus d'espoir que dans la mort!

Et, saisissant tout à coup la main du fourrier, il poursuivit :

— Vous l'avez vue, n'est-ce pas, vous l'avez vue en bas dans la cuisine, la folle avec ses yeux égarés et sa lèvre pendante. Cette pauvre créature qui est plongée dans l'abîme de la démence pour n'en plus jamais sortir, jamais, vous l'avez vue? Eh bien, savez-vous qui elle est?

— Comment pourrais-je le savoir, major?

— C'est... ô amère ironie du sort impitoyable!... c'est la victime de ma lâcheté; sa terrible maladie est la récompense de son amour pour moi.

— Grand Dieu, Lucie? s'écria le fourrier avec horreur.

— Oui, Lucie Roovelt, ma fiancée... Eh bien, consolez-moi, maintenant; dites-moi que je dois espérer encore; faites-moi croire qu'il peut encore y avoir pour moi un instant de repos sur terre. Vous vous taisez, fourrier? Ah! je le comprends bien, que peuvent les paroles devant un aussi terrible, un aussi irréparable malheur? J'ai pleuré, pleuré à chaudes larmes; c'était la dernière lutte de mon cœur contre le désespoir final. Maintenant la lutte est finie; tout est mort en moi.

Le fourrier ne se sentait réellement plus la force de dire un mot; il resta longtemps silencieux et essuyait de temps en temps une larme de pitié, pendant que son camarade, écrasé sous une douleur immense, demeurait immobile, courbé et les yeux fixés au sol.

A la fin, cependant, le fourrier pensa avoir trouvé un moyen d'adoucir le chagrin de son malheureux ami par une faible lueur d'espérance.

— Avez-vous adressé la parole à Lucie? de-

manda-t-il. Vous a-t-elle reconnu!... Parlez, je vous en supplie.

— Je ne l'ai vue que de loin, et j'ai fui cet affreux spectacle, plus mort que vif, répondit l'autre.

—Êtes-vous bien sûr de ne pas vous être trompé?

— M'être trompé? Peut-on se tromper en pareille circonstance?

— Et les gens de la maison ont-ils remarqué votre émotion?

— Non, je ne leur en ai pas donné le temps.

— Eh bien, major, ne désespérez pas encore tout à fait, vous avez entendu raconter ici, aussi bien que moi, beaucoup d'histoires de fous qui ont recouvré la raison sous l'influence d'événements qui avaient fait une profonde impression sur leur esprit. Si Lucie Roovelt a en effet perdu la raison, parce que vous l'avez quittée à l'improviste, ne pourrait-elle pas la retrouver si elle vous revoyait tout à coup sans s'y attendre, et si vous lui faisiez comprendre, par vos paroles amicales, que, bien loin de l'avoir oubliée, vous lui portez toujours la même affection qu'auparavant?

Le sergent-major accueillit cette hypothèse avec un sourire amer, et démontra que c'était une espérance vaine, attendu que le mal de l'infortunée Lucie avait fait des progrès irréparables; mais le fourrier ne se laissa pas persuader, et soutint qu'il était du moins de leur devoir d'essayer ce dernier moyen de guérison. Si Lucie ne guérissait pas tout d'une fois — comme c'était à craindre, — cette reconnaissance pouvait néanmoins illuminer graduellement son cerveau; et, puisque leur compagnie devait probablement rester encore un mois à Gheel, ils auraient peut-être le temps de mettre la pauvre fille sur la voie d'une guérison complète. Ce serait pour Lucie un suprême bienfait, et pour le sergent-major un grand adoucissement de sa douleur.

Il insista tellement sur ce point, et fit valoir tant de raisons, que son camarade se déclara prêt à tenter l'épreuve, quoique sans aucun espoir. La seule objection qu'il fit encore, en dernier lieu, fut la question : « Que pourront bien dire les gens de la maison lorsqu'ils apprendront que je suis la seule cause de la démence de leur nouvelle pensionnaire? » A quoi pouvait-il servir de faire de l'histoire de sa vie la fable des habitants de Gheel et des soldats de la compagnie?

— Il y a un moyen facile de prévenir cela, dit le fourrier. Laissez-moi descendre d'abord. Je dirai aux gens de la maison que vous avez connu à Bruges leur nouvelle pensionnaire, que vous étiez voisins, et que vous avez joué ensemble étant enfants. Mais je ne soufflerai mot des relations intimes qui ont existé entre vous. Dans de pareilles conditions, ils trouveront la chose très naturelle, et ils comprendront parfaitement que vous veuillez tenter une épreuve, pour voir si elle ne vous reconnaîtra pas. Attendez donc ici tranquillement jusqu'à ce que je revienne. Peut-être aurons-nous à nous réjouir d'un heureux résultat.

Le sergent-major suivit des yeux son compagnon avec une expression amère d'incrédulité, et cacha sa tête dans ses mains d'un air de profond découragement.

Au bout de quelques instants, le fourrier reparut et dit à son compagnon :

— C'est fait; j'ai appris à l'hôtesse et à Thérèse que Lucie Roovelt et vous, vous avez été voisins dans votre enfance. Lucie est seule dans la cuisine; la princesse Ermelinde est dans sa chambre. L'instant est favorable; suivez-moi donc.

Le sergent-major obéit passivement; ils descendirent tous deux dans la cuisine.

Lucie était assise là, tenant ses yeux éteints, sans regard et sans vie, fixés sur la table.

Le cœur du sergent-major sautait dans sa poitrine, et il hésitait à s'approcher de la pauvre malade; mais, prenant soudain son courage à deux mains, il s'avança, et dit d'une voix altérée par l'émotion :

— Lucie, pauvre Lucie, ne me reconnaissez-vous pas? Je suis votre ami, votre bon ami Alexandre.

Un long rire inconscient fut la seule réponse qu'il obtint, et ce rire niais lui glaça tellement le sang dans les veines, qu'il recula effrayé et pâlissant. Sans doute, il eût à l'instant renoncé à de nouveaux efforts, si le fourrier ne l'eût retenu en l'exhortant à persévérer.

— Lucie, ma chère Lucie, reprit le sergent-major, ne me connaissez-vous plus? Regardez-moi, je vous en supplie, je suis Alexandre, celui que vous aimiez tant autrefois...

La jeune fille, comme si elle ne l'avait pas entendu, fit le geste d'attraper une mouche, qui courait devant elle sur la table.

— Cessez vos efforts inutiles, dit l'hôtesse qui assistait à cette scène. C'est peine perdue, il n'y a plus d'espoir. La pauvre enfant ne fera probablement pas long séjour ici : elle a déjà l'hydropisie au cerveau; il n'y a plus rien à faire.

Le sergent-major s'affaissa sur une chaise en poussant un gémissement étouffé; il ferma les yeux et devînt blême, comme s'il allait s'évanouir. Son camarade courut à lui pour le soutenir et l'hôtesse prit une jatte pleine d'eau pour lui mouiller le front. Mais il reprit lentement possession de lui-même.

— Merci, l'hôtesse, ce n'est pas nécessaire, dit-il très calme en apparence. Venez, fourrier, nous montons. La solitude, le repos, je ne désire pas autre chose.

Lorsqu'ils furent remontés dans leur chambre, le fourrier prononça quelques paroles pour atténuer, s'il était possible, l'immense chagrin de son malheureux ami. Mais celui-ci, après un moment de sombre silence, se leva, et dit avec l'accent d'une résolution inébranlable :

— Non, je ne reste pas plus longtemps ici! J'ai mérité mon châtiment; je l'ai mérité vingt fois; mais vivre ainsi, avec la victime de ma cruauté sous les yeux! Non, c'est impossible : je ne saurais supporter... Fourrier, je cours chez le capitaine. Au besoin je lui confierai dans quelle affreuse situation je me trouve. Il me donnera la permission d'aller à Bruges ou ailleurs, jusqu'à ce que notre compagnie parte d'ici. Passer encore la nuit dans cette maison où elle souffre et où elle se meurt? Oh! non, non, pas cela, pas cela!

— Je vais avec vous, dit le fourrier.

— A quoi bon? Ne vous inquiétez pas de moi davantage.

— Vous laisser aller seul en un pareil moment, ne l'espérez pas, major.

— Eh bien, ça m'est égal, venez donc vite.

Tous deux descendirent l'escalier au galop, traversèrent la maison sans regarder ni saluer personne, et descendirent sur la place.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison où logeait le capitaine, le sergent-major poussa un cri de de désappointement, en apprenant que le capitaine était absent. Où était-il? Les gens de la maison n'en savaient rien. Mais ils supposaient qu'il était allé se promener sur le chemin de Casterlée, car quelqu'un l'avait rencontré de ce côté-là. En tous cas, il avait annoncé qu'il ne rentrerait pas avant dix heures du soir; il ne pouvait donc plus rester longtemps dehors, car le jour diminuait sensiblement et il allait bientôt faire noir.

Tout à fait découragé par cette contrariété, le pauvre sergent-major restait irrésolu devant la porte du cabaret où demeurait le capitaine; mais le fourrier, pour donner un dérivatif à son désespoir, lui fit comprendre qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que d'aller se promener aussi sur le chemin de Casterlée. Ils ne pouvaient manquer de rencontrer le capitaine, et, s'ils n'y parvenaient pas, il leur restait toujours comme moyen certain de se présenter à dix heures à son logement.

Le sergent-major le suivit passivement. Son jeune camarade ne cessait pas de parler pour détourner son attention et ses idées de l'affreux événement; mais le malheureux restait sourd à toute consolation et ne paraissait même pas capable de comprendre les paroles de pitié de son ami.

Lorsqu'ils furent arrivés à un gros quart de lieue de Gheel, ils entendirent tout à coup, derrière eux, résonner dans les airs les rapides tintements d'une cloche.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le fourrier. La cloche d'alarme? Il y a un incendie à Gheel, nous devons retourner.

— Retourner? Non, non, grommela le sergent-major qui refusait de revenir sur ses pas.

— La compagnie aidera à éteindre. Il faut que nous soyons présents; c'est notre devoir.

— Ah! continuons notre chemin. Il faut que je voie le capitaine, ou je ne retourne pas à Gheel.

— Mais vous n'avez pas envie de déserter?

— Ce serait une affaire grave, en effet, murmura le sergent-major. Cependant s'il n'y avait pas d'autre moyen... Que me fait la vie désormais?

— La vie, mais l'honneur? Écoutez, écoutez, les tambours battent l'alarme; Dieu sait ce que c'est. Vite, major. Pensez donc, si l'ennemi avait attaqué nos compagnies à l'improviste?

— Ah! si cela pouvait être vrai! s'écria joyeusement le sergent-major en rebroussant chemin en toute hâte. Peut-être trouverais-je la délivrance aujourd'hui même! Tomber sur le champ d'honneur et fuir ainsi le remords qui me ronge le cœur! Oublier tout dans le tombeau! Venez, venez!

A proximité du village ils rencontrèrent quelques soldats qui étaient logés dans une ferme voisine, et qui couraient chercher leur fusil et leur sac.

L'un d'eux répondit à la question du fourrier :

— Il faut que nous partions tout de suite. Il paraît que l'armée hollandaise est descendue vers nos frontières et se prépare à envahir le pays. L'ordre de notre général est si pressant, que l'on a sonné le tocsin pour rassembler les hommes.

C'était une chose étonnante de voir comme cette nouvelle rendit le courage au sergent-major, et lui fit même pousser des cris de joie. Le fourrier ne se trompa pas sur les raisons de ce changement. Il était clair, en effet, que son camarade n'y voyait pas autre chose que l'espoir de mettre fin à son amère souffrance, en se jetant aveuglément dans les rangs de l'ennemi.

Il se réjouissait lui-même à l'idée que les fatigues et les préoccupations d'une bataille pourraient contribuer beaucoup à ramener un peu de calme dans l'esprit ébranlé de son ami.

Une demi-heure après, ils se tenaient tous les deux, le sac au dos et le fusil au bras, derrière leur compagnie. On fit l'appel des noms. Il manquait encore quelques hommes, de ceux qui étaient logés dans des fermes éloignées; mais l'ordre du général était trop formel, on ne pouvait pas les attendre plus longtemps.

Le signal fut donné; les tambours battirent la marche et les deux compagnies quittèrent Gheel.

VII

Sans s'arrêter en chemin plus de quelques minutes de loin en loin, les deux compagnies prirent dans les ténèbres le chemin de Turnhout, traversèrent cette ville, et se rabattirent au point du jour sur les autres bataillons du 2e chasseurs à pied, campés sur la bruyère de Ravel.

Là, toute la journée se passa à échanger des balles avec les tirailleurs de l'ennemi et, comme le sergent-major et le fourrier appartenaient à une compagnie du milieu qui ne fut pas envoyée au feu, ils furent obligés d'attendre, l'arme au pied, les résultats de cette insignifiante escarmouche. Aussi la nuit se passa sans aucun événement important.

Mais, dans la matinée qui suivit, quand les rayons du soleil percèrent les brouillards, ils virent une armée ennemie de plus de vingt mille hommes répandue sur la bruyère.

C'eût été une entreprise ridicule de vouloir, avec le petit nombre de soldats belges rassemblés sur la bande de Ravel (il n'y avait pas mille hommes) résister à une aussi formidable force ennemie, d'autant plus que les nôtres n'avaient point de cavalerie et ne possédaient que deux petites pièces de campagne.

Il n'était donc pas étonnant que, tandis que le sergent-major se frottait les mains à l'idée d'une lutte sanglante, un ordre de l'état-major commanda la retraite immédiate.

Le général Niellon réussit à ramener sa petite troupe dans l'intérieur du pays passant quelque fois entre les corps de l'armée hollandaise qui marcha sur la ville de Louvain, près de laquelle le roi Léopold avait rassemblé toutes les forces disponibles de l'armée belge.

Le 12 du mois d'août 1831, une bataille décisive fut livrée sous les murs de Louvain.

Dès le commencement, à l'assaut de la montagne de fer par les Belges, une balle frappa le sergent-major en pleine poitrine. Il tomba dans les bras du fourrier et murmura encore pendant que la pâleur de la mort se répandait sur son visage :

— Lucie, Lucie, vous êtes vengée... Fourrier, je pars, soyez heureux... Adieu!

FIN DU PARADIS DES FOUS



Nous nous étions levés pour saluer. (Page 5.)

UNE FILLE BIEN ÉLEVÉE

I

— Dites ce que vous voudrez, monsieur le professeur, répondit un capitaine pensionné. Je partage complètement le sentiment que notre écrivain flamand exprimait tout à l'heure. Pour vous démontrer qu'il a raison, je pourrais vous raconter une histoire dans laquelle j'ai joué moi-même un rôle actif. Malheureusement elle est un peu longue. Vous insistez, messieurs? Eh bien soit, je me rends à votre désir. Si mon récit fatigue votre attention, vous voudrez bien m'avertir; je m'arrêterai, et vous raconterai le reste demain... Écoutez, je commence.

En 1830, je remplissais, dans la douane hollandaise, les fonctions de brigadier. Lorsque éclata la révolution belge, j'accourus à Bruxelles, et je pris part aux journées de septembre. Quelques mois après, je me trouvais, en qualité de second lieutenant, dans une compagnie de volontaires, sur la frontière de Hollande. L'autre second lieutenant, mon collègue, était un jeune homme de Bruxelles, qui s'était échappé des bancs de l'Université afin de prendre part à la lutte pour l'affranchissement de son pays. Il s'appelait Gustave. Son père, un maître d'école de village, s'était imposé les plus lourds sacrifices pour lui procurer une instruction choisie, et ce n'est qu'au moyen de subsides et de bourses d'études qu'il était

parvenu à envoyer son fils à l'Université pour y étudier le droit. Il n'y avait pas encore deux ans que celui-ci suivait les cours de l'Université lorsque le cri général de liberté vint l'arracher à ses études. La bonne éducation qu'il avait reçue, et surtout la distinction de sa personne et de ses manières, lui firent donner le grade de second lieutenant dans une des compagnies nouvellement formées, et c'est ainsi qu'il devint mon collègue.

Le caractère de ce jeune officier était un singulier mélange d'instruction, d'esprit et de naïveté. Ses idées sur la vie réelle attestaient la plus complète inexpérience; il considérait toute chose à travers le prisme trompeur d'une poésie rêveuse; et, lorsqu'il se sentait blessé par la rudesse apparente de ses supérieurs et de ses camarades, il reconnaissait lui-même qu'il n'était pas né pour l'état militaire.

Mais, comme il avait un cœur excellent, et qu'il était très modeste, malgré sa grande instruction, je devins son ami intime.

J'étais plus âgé que lui, et, en ma qualité de brigadier des douanes, j'avais appris à me plier à la discipline, et à contraindre les autres à la même soumission. C'est par là qu'il me fut possible de lui rendre de nombreux services et de lui épargner beaucoup de désagréments.

J'étais fier d'avoir pour ami et pour protégé un jeune homme si instruit et si distingué; car bien que je fusse à même de me tirer assez bien d'affaire pour écrire le français et surtout ma langue maternelle, mon instruction était fort incomplète, et Gustave savait des milliers de choses dont je n'avais pas eu la moindre idée jusque-là.

Pour tout dire, en un mot, je l'aimais comme un frère, et je considérais comme un devoir de veiller sur lui avec la même sollicitude qu'un père sur son fils.

Un certain jour, — c'était au commencement d'avril 1831, — nous arrivâmes avec notre compagnie dans une grande commune peu éloignée de la ville de Turnhout. Notre capitaine devait être hebergé dans la maison du bourgmestre; notre premier lieutenant chez le notaire; Gustave et moi chez un rentier que l'on donnait pour très riche et dont la demeure se faisait remarquer sur la grand'place du village, par sa haute façade de construction moderne.

Lorsque nous nous présentâmes, nous fûmes reçus par un vieil homme et sa femme qui nous introduisirent dans une chambre à deux lits, très proprement arrangée et située au rez-de-chaussée, au fond d'un assez long corridor. Ils nous montrèrent qu'elle contenait tout ce dont nous pouvions avoir besoin, nous invitèrent, pour le cas où le service de la maison laisserait quelque chose à désirer, à prendre patience jusqu'au surlendemain matin, parce que leur servante était allée à Hoogstraeten, tenir un des enfants de sa sœur sur les fonts baptismaux.

La femme nous ayant dit encore qu'elle avait à s'occuper de préparer le dîner, on nous laissa seuls.

Ces braves gens, qu'on nous avait désignés comme étant immensément riches, ne paraissaient être que de simples paysans, à en juger tant par leurs vêtements que par leur langage. En effet, — nous l'apprîmes plus tard, — ils avaient été cultivateurs, et le mari avait gagné beaucoup d'argent à faire le commerce de bois. Un héritage considérable qui leur était échu en partage il y avait une dizaine d'années leur avait fait prendre la résolution de se reposer et de vivre désormais en rentiers.

Tout en déballant nos bagages que nos brosseurs venaient de nous apporter, nous causions de choses et d'autres... lorsque nous entendîmes tout à coup au-dessus de notre tête les sons mélodieux d'une voix de femme.

Nous levâmes la tête tout surpris.

— Eh! eh! qu'est-ce que cela? demanda mon camarade, un ange qui descend du ciel pour nous donner une sérénade...? Quelle voix douce et argentine! C'est un enfant ou une jeune fille. En tous cas, une excellente chanteuse.

— Comment pouvez-vous le savoir? demandai-je en riant. Vous n'entendez que les sons indistincts et presque insaisissables de sa voix, et cela ne suffit pas, j'imagine, pour juger si elle est bien exercée, et si elle possède quelque talent musical.

— C'est vrai, répondit-il; mais quel enchantement que ces roulades inattendues qui descendent sur notre tête comme une pluie de perles multicolores!

— Allons, vous rêvez, Gustave, et vous voilà encore en train de vous faire illusion à vous-même. Ce qui vous émeut et excite votre admiration, ce n'est pas le chant que nous entendons; mais votre imagination vous représente une créature charmante, incomparable, et...

— Bien deviné, Bernard, interrompit-il. Comme vous dites : une jeune fille délicate, charmante, avec un front blanc comme le lys, des joues rosées, des boucles blondes, et des yeux bleus mélancoliques : un ange en un mot.

— Nous aurons sans doute le bonheur de voir aujourd'hui même ce rossignol ou cette fauvette. Et si nous trouvions une fille laide, marquée de la petite vérole, louche, bossue ou bec de lièvre?

— Laide, la chanteuse de là-haut? Je parie tout ce que vous voudrez qu'elle est jolie.

— Une bouteille de vin?

— Tope, ça va!

— Mais vous paraissez si convaincu, Gustave? Comment pouvez-vous le savoir? Tout n'est-il pas possible?

— Eh bien, si elle est laide, je paierai la bouteille de vin, et je me consolerai en disant qu'on est bien forcé d'admettre ce qu'on ne peut empêcher. Convenez cependant que ce serait dommage si une jolie voix appartenait à une femme grêlée, louche ou bossue. Écoutez, voilà que les accents résonnent plus distinctement, je connais la chanson; je l'ai souvent entendue déjà :

« Le printemps qui s'avance
Ouvre à l'espérance
Nos jeunes cœurs.
Salut, douce saison des fleurs! »

Il chanta ces quatre vers assez haut, sans doute, pour être entendu, car la voix se tut subitement.

Nous eûmes beau tendre l'oreille, nous n'entendîmes plus rien, et nous en tirâmes naturellement la conclusion que la jeune chanteuse avait quitté la pièce au-dessus de nous.

En ce temps-là, nous étions encore plus bourgeois que soldats, et partout où nous étions en logement, nous nous considérions comme faisant partie de la famille; nous prenions part à la vie ordinaire des gens, et nous nous asseyions avec eux au foyer commun. En conséquence, dès que nous n'eûmes plus rien à faire dans notre chambre, nous résolûmes de passer encore une heure en compagnie de notre hôte et de sa femme, avant la parade de garde de midi, afin de faire ample connaissance avec eux. Mon camarade y était probablement poussé par la curiosité de voir l'ange dont la voix enchanteresse l'avait charmé.

Lorsque nous pénétrâmes dans la grande salle commune, nous y trouvâmes une jeune femme, assise au piano, qui jouait le thème de la chanson dont mon ami s'était si fort ému.

La jeune fille se leva et nous fit une révérence; elle paraissait confuse et intimidée, murmura quelques mots d'excuse, et disparut sans rien dire de plus par la porte du jardin.

Mon compagnon fit une drôle de figure, poussa un soupir, et dit avec un sourire de reproche :

— J'ai perdu! mais cela n'est pas loyal, Bernard; c'est triché. Vous aviez déjà vu la jeune fille.

— Pas le moins du monde.

— Alors vous êtes sorcier! On ne devine pas si exactement l'inconnu.

J'étais stupéfait moi-même de la justesse d'une supposition que je n'avais formulée qu'en plaisantant. La jeune fille que nous avions surprise au piano était, en effet, marquée de la petite vérole, paraissait blême et maladive, avait une épaule plus haute que l'autre, et n'était rien moins que jolie.

Pendant que nous causions de cette singulière coïncidence, nous regardions machinalement autour de cette vaste pièce. C'était une sorte de salon garni en partie de beaux meubles neufs, mais la grande horloge dans un coin, le haut bahut vitré de forme antique, avec sa vaisselle d'étain et ses poteries, et d'autres meubles encore attestaient que les propriétaires n'avaient pas toujours mené une existence aussi luxueuse.

A la muraille pendaient divers cadres contenant des ouvrages de broderies, des dessins d'académie ou des pages de calligraphie, souvenirs scolaires signés du nom de leur auteur: « Hélène Spronck. »

C'était donc ainsi que s'appelait la jeune fille marquée de la petite vérole qui avait une si belle voix.

On ne nous laissa pas le temps de disserter là-dessus; car le maître de la maison entra dans le salon et nous dit :

— Pardonnez-nous, messieurs, de vous laisser ainsi seuls. J'ai des ouvriers dans mon jardin et je dois leur montrer ce qu'ils ont à faire. L'absence de notre servante oblige ma femme à s'occuper des soins de la cuisine. Veuillez vous asseoir, messieurs, et permettez-moi de vous offrir un verre de vin de liqueur.

Il ouvrit le bahut vitré, y prit un plateau, remplit trois verres, et nous les présenta en disant :

— Je bois de tout mon cœur à votre santé, messieurs, et j'espère que vous ne vous ennuyerez pas chez nous, quoique nous ne soyons que des gens simples, de vieux cultivateurs. Lorsque l'on est déjà avancé dans la vie, on change difficilement de manières et d'habitudes; mais nous avons une fille qui a fait son éducation à Bruxelles dans un pensionnat renommé, et qui, suivant l'opinion de tous ceux qui la connaissent, est extrêmement intelligente et instruite, pour son âge.

— En outre, mademoiselle Hélène connaît sans doute très bien la musique? ajouta mon camarade.

— Ah! vous avez lu son nom dans ces cadres? répondit le vieillard. Elle a fait tout cela à Bruxelles, à sa pension, lorsqu'elle était encore presque enfant. Elle dessine comme un peintre, elle écrit comme un calligraphe, elle parle le français comme si elle était née à Paris, elle sait trente-six choses dont nous, vieilles gens, nous n'avons pas la moindre idée; car dans notre jeune temps on était déjà fort instruit lorsqu'on savait lire et écrire passablement sa langue maternelle.

— Vous devez vous sentir bien heureux d'avoir

une fille si intelligente et si bien élevée, lui dis-je.

Il secoua tristement la tête.

— Allons, monsieur, ne nous cachez pas votre orgueil paternel.

— Ma tristesse quand je parle de ma fille vous étonne? Ah! Je ne suis pas triste parce qu'elle est intelligente et instruite, loin de là... Ce qui attriste nos vieux jours, c'est la crainte qu'elle ne vivra plus longtemps.

— Pauvre enfant! dit mon camarade. Elle est bien pâle en effet, et elle paraît malade.

— Comment savez-vous cela, messieurs? Avez-vous déjà vu notre fille?

— Oui, mademoiselle Hélène était au piano quand nous sommes entrés ici.

— Et avez-vous causé avec elle?

— Elle nous a salués, et elle est partie. Elle paraissait un peu surprise et embarrassée de notre arrivée inattendue.

— Embarrassée? Ne croyez pas cela, monsieur. Je comprends ce que c'est : elle était dans une de ses mauvaises heures. Elle souffre beaucoup de ses nerfs et de la migraine.

— Cela est étonnant, répondit Gustave, car quelques minutes auparavant nous l'avions entendue chanter à pleine voix au-dessus de notre tête.

— C'est certainement étonnant, messieurs. Mais elle est ainsi : tantôt gaie, expansive et heureuse en apparence; et, un instant après, triste, désespérée et languissante, tantôt fantasque et irritable, puis douce et bonne; tout cela sans autre cause que le mal qui la mine depuis cinq ou six ans, et à la suite duquel nous avons été obligés de la retirer définitivement de son pensionnat... Il est terrible pour un père de voir la mort menacer constamment l'existence de son unique enfant; et pour ma pauvre femme, c'est un cruel chagrin. Hélas! combien de fois, à l'insu d'Hélène, n'avons-nous pas pleuré sur la triste destinée à laquelle elle semble réservée!

Pendant qu'il parlait ainsi, ses yeux devenaient humides, et il tira de sa poche son mouchoir à pois bleus pour essuyer deux larmes qui tremblaient au bord de ses paupières.

— De quelle maladie souffre votre fille? demanda mon compagnon. Avez-vous consulté de bons médecins, des hommes d'expérience?.

— Quelle maladie? répéta le maître de la maison. Nous sommes fondés à croire que c'est une maladie nerveuse qu'elle a conservée à la suite de la rougeole... Si nous avons consulté de bons médecins? Au moins vingt, et les meilleurs de tout le pays. Nous ne devons pas regarder à l'argent; nous sommes riches. Les médecins y perdent leur latin. Les nerfs, les nerfs, voilà tout ce qu'ils disaient. Ce que notre fille a déjà pris de médicaments est incroyable. Mais à présent elle ne veut plus entendre parler de médecins, et nous sommes réduits à assister à son long dépérissement sans espoir d'amélioration.

— Peut-être le séjour dans un village écarté et solitaire ne lui est-il pas favorable? risquai-je.

— Vous pouvez avoir raison, monsieur le lieutenant, répondit-il. Aussi lorsque, l'année dernière, un de nos cousins éloignés qui habite Bruxelles nous demanda sa main, nous donnâmes volontiers notre consentement; mais Hélène ne voulait pas se marier et le refusa catégoriquement... Et ce que notre Hélène veut doit se faire; elle est inébranlable dans ses résolutions. Nous avons profondément regretté ce refus, car M. Wykevorst — c'est ainsi que se nomme notre cousin, — est le fils d'un riche marchand de grains. Il croit pouvoir espérer qu'Hélène ne persistera pas toujours dans ses dispositons défavorables envers lui, et il vient de temps en temps nous voir en passant, lorsque les affaires du commerce de son père pour lequel il voyage l'appelent à Turnhout... Comme vous pouvez bien le penser, messieurs, beaucoup d'autres jeunes gens ont fait des démarches pour obtenir la main de notre fille; mais c'étaient des fils de fermiers, des paysans qui n'inspiraient à Hélène que de l'aversion, ou des prétendants sans le sou que je ne pouvais en aucun cas accepter pour gendres; car nous sommes riches, messieurs, oui, plus riches qu'on ne croit... Ah! c'est ainsi que nous restons sans consolation et sans espérance, et nous voyons notre pauvre fille devenir de jour en jour plus maigre et plus pâle. Hélas! penser que nous survivrons à notre unique enfant, c'est bien douloureux, bien cruel!

Nous essayâmes autant que possible de consoler le malheureux père, jusqu'à ce que l'heure de la parade de garde arrivât. Alors nous lui dîmes adieu, en lui promettant de revenir un quart d'heure après le coup de midi, pour partager son dîner.

La tristesse du vieillard nous avait inspiré de la compassion, et chemin faisant nous parlâmes de lui avec une sincère sympathie. Gustave surtout plaignait le triste sort des infortunés parents qui vivaient dans l'affreuse conviction qu'ils verraient, avant de mourir, porter leur unique enfant au cimetière.

Je lui fis remarquer que, dans l'expression de cette compassion, il paraissait oublier complètement la pauvre Hélène, tandis qu'il me semblait à moi qu'à peine entrée dans la vie et déjà condamnée à mourir d'une mort prématurée, elle était bien la plus malheureuse de tous : et je lui demandai ensuite si la cause de son oubli n'était pas les marques de la petite vérole qu'elle portait sur son visage.

— Que voulez-vous? répondit-il avec une légère confusion. J'en conviens, notre cœur est ainsi fait: ce qui est joli nous inspire plus d'intérêt que ce qui ne concorde pas avec nos idées sur la beauté. Cela n'est ni juste, ni généreux; mais, dans les affaires de sentiment, l'homme obéit aux mouvements de sa nature intime. Si la raison n'intervenait pas à propos pour rectifier ces dispositions irréfléchies, combien on serait impitoyable et cruel pour tout ce qui n'éveille pas la sympathie par l'harmonie de ses formes!

Nous approchions de la place où les officiers et sous-officiers de la compagnie, ainsi que les hommes de la garde montante, étaient déjà rassemblés.

Nous causâmes un moment avec le capitaine qui me pria de venir dans son logement après certaines affaires de service. Il m'attendait à trois heures.

Bientôt la cloche du village sonna douze coups. La garde monta, et nous fûmes de nouveau libres.

Lorsque nous rentrâmes, la soupe était sur la table.

—Prenez place, messieurs, dit la maîtresse de la maison, et ne faites pas attention à moi, je vous prie, attendu que, en l'absence de notre servante, je dois aller et venir d'ici à la cuisine pour servir les plats... Cette chaise est la place habituelle de notre fille lorsqu'elle n'est pas indisposée. J'ai été dans sa chambre, et je lui ai demandé si elle ne descendrait pas, pour dîner avec nos nouveaux officiers, dans cette première journée. Elle espérait bien que cela lui serait possible; mais elle ne pouvait pas le promettre positivement, la pauvre enfant souffre horriblement de sa migraine.

Pendant qu'elle disait cela, nous avions déjà commencé à manger la soupe, car nous étions affamés, et nous ne nous préoccupions guère de l'absence ou de la présence de mademoiselle Hélène. Pour moi, toutes les femmes m'étaient jusqu'à un certain point indifférentes. Et cela s'explique: les traits passablement grossiers de mon visage n'offraient rien qui pût plaire aux filles, et il me semblait certain que, si j'osais montrer quelque inclination pour elles, de leur côté elles ne me rendraient pas l'attention que je leur prêterais.

Pour ce qui concerne Gustave, il en était tout autrement; c'était un joli garçon, bien fait de sa personne, et avec une figure agréable; mais quel attrait pouvait avoir pour lui une jeune fille maladive, à demi bossue, et dont la petite vérole avait déformé les traits?

— Ah! J'entends notre Hélène, elle descend, dit joyeusement notre hôtesse.

Nous tournâmes, sans grande curiosité, les regards vers la porte, derrière laquelle nous entendîmes une légère toux. La fille de nos hôtes pouvait être grêlée ou bossue, ce n'était pas une raison pour nous montrer impolis à son égard. Aussi nous nous tenions tous prêts à nous lever pour la saluer respectueusement, en nous excusant de ne pas l'avoir attendue.

Lorsque la porte s'ouvrit, je retins avec peine un cri de surprise. Je crois même que mon camarade ne put pas comprimer tout à fait l'impression de son étonnement, car il murmura de manière à être entendu des deux vieillards:

— Ciel! Est-ce un rêve? L'ange que je voyais dans mon esprit!

En effet, une jeune fille aux traits charmants, et vêtue avec une élégance exquise, se montrait dans l'embrasure de la porte. Si c'était elle qui avait chanté au-dessus de notre tête, il était vraiment extraordinaire que le pressentiment de Gustave eût été si juste, et que son imagination la lui eût montrée telle qu'elle était réellement: élancée et svelte, avec des attaches délicates, un front d'une blancheur de lis, des boucles blondes et de grands yeux bleus. La seule chose qui manquât à son charmant portrait, c'était une teinte rosée sur ses joues. Cependant, loin de lui être défavorable, cette pâleur donnait à son visage une certaine fraîcheur transparente; quelque chose de pur, de tendre et de délicat qui éveillait au premier coup d'œil l'intérêt et la sympathie pour cette adorable créature.

Sa toilette, très simple en apparence, était pourtant très riche; elle portait une robe de soie très belle, et d'une coupe exquise; un nœud de rubans, un fichu cramoisi autour du cou, une rose passée dans ses cheveux tressés en diadème, et tout cela arrangé avec beaucoup de goût, et à la dernière mode.

— Quelle est cette charmante demoiselle? demandai-je à notre hôtesse à côté de laquelle j'étais assis.

— Eh bien, c'est notre fille Hélène, répondit-elle.

— Votre fille? mademoiselle Hélène? répétai-je tout bas.

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage. La jeune fille s'avançait vers nous; nous nous étions levés pour la saluer, et nous la regardions, moi avec stupéfaction, et Gustave avec des yeux où brillait l'admiration.

Notre surprise et l'émotion qu'elle pouvait lire sur notre visage flattaient sans doute son amour-propre, car elle sourit doucement et, s'inclinant devant nous, elle nous dit d'une voix dont l'accent était réellement enchanteur:

— Bonjour, messieurs: soyez les bienvenus chez nous. Je regrette profondément d'avoir dû vous faire attendre; mais j'ai la confiance que vous

excuserez une pauvre fille qui souffre cruellement.

— Vous excuser, mademoiselle? balbutia mon camarade, s'exprimant comme son interlocutrice en langue française. Si vous saviez combien nous vous sommes reconnaissants de l'insigne honneur que vous daignez nous faire!

Lorsque nous fûmes tous assis, cet échange de compliments continua. Ce que nous disions n'était que des lieux communs, des choses insignifiantes: mais la jeune fille prenait plaisir à engager avec mon complaisant ami un assaut de courtoisie et de beau langage.

Les vieilles gens restaient étrangers à la conversation. Moi non plus je ne disais pas grand'chose. La jeune fille prêtait toute son attention à mon jeune compagnon, et, d'ailleurs, je n'étais pas bien familiarisé avec les finesses de la langue française.

Mais, pour ne pas rester absolument silencieux, je me tournai vers le vieux M. Spronck et lui adressai une question en français. Il me regarda fixement, et secoua la tête.

— Je ne comprends pas un mot de français, ni ma femme non plus, murmura-t-il.

— A notre entrée dans cette pièce, lui dis-je en flamand, nous avons rencontré une jeune personne qui jouait du piano. Nous pensions que c'était mademoiselle votre fille; mais nous voyons maintenant combien grande était notre méprise.

— Avait-elle une épaule plus haute que l'autre?

— Je crois que oui, monsieur.

— Ah! c'est Virginie, la fille du notaire, une amie de notre fille. Elle joue parfaitement du piano, mais elle n'est pas jolie.

Hélène, qui avait entendu nos dernières paroles, se mit à rire de bon cœur, et s'écria:

— Comment, messieurs, vous avez pu croire que cette pauvre Virginie...? Vous me faites rire malgré ma migraine. Ah! ah! quelle drôle d'idée!

— Dieu soit loué, mademoiselle, de ce que nous nous sommes si complétement trompés! lui dis-je en flamand.

Mais elle détourna de moi son attention, et se remit à causer en français avec Gustave qui lui faisait les excuses les plus plates et lui adressait les compliments les plus flatteurs.

J'étais mortifié de penser qu'en parlant une langue étrangère nous humiliions les bonnes vieilles gens qui, assis à côté de nous, écoutaient nos paroles avec un visible embarras, sans pouvoir en comprendre une seule.

Je dis à la jeune fille avec un accent de reproche qui n'était peut-être pas trop poli:

— Mademoiselle, nous sommes ici tous Flamands, Brabançons. Ne ferions-nous pas mieux de nous servir de notre langue maternelle? Alors du moins nous jouirions tous, avec une égale facilité, des charmes de votre spirituelle conversation.

Ce compliment aigre-doux de ma part n'eut pas l'air de plaire à la jeune fille; ses lèvres fines se plissèrent en une petite moue de mécontentement. Cependant elle reconnut sans doute la justesse de mon observation, car elle répondit en flamand:

— Comme il vous plaira, monsieur. Mais je crains fort que vous ne trouviez ridicule notre patois de paysan de la Campine.

— Ridicule, mademoiselle? me récriai-je. Mais l'idiome de la Campine est le plus pur de toute la Belgique; c'est celui qui se rapproche le plus du vrai néerlandais.

— C'est possible, monsieur, dit-elle, mais il est impossible de tenir en flamand une conversation élevée et spirituelle. Les formes du monde civilisé, les mots pour exprimer les sentiments les plus délicats de notre cœur et les idées les plus subtiles de notre esprit manquent malheureusement à notre langue. Elle peut suffire aux gens de la campagne, aux paysans sans éducation, mais pour les personnes de condition distinguée, il en est tout autrement.

La jeune fille, sans le vouloir assurément, me blessait profondément dans mon patriotisme. Pendant mes années de service dans l'administration des douanes, j'avais été chaque jour en relations avec des fonctionnaires hollandais; et, comme depuis ma plus tendre jeunesse je connaissais à fond ma langue maternelle, je m'étais assimilé sans peine la prononciation élégante des Hollandais, quoique en ce moment, pour faire plaisir à mes auditeurs, je me servisse du patois d'Anvers.

— Ne m'en veuillez pas, mademoiselle, répondis-je, si j'ose vous contredire, mais cela me fait beaucoup de peine d'entendre déprécier ma langue maternelle, si belle et si riche, par une personne aussi intelligente et aussi instruite que vous... Pas de formes civilisées, pas de mots suffisants pour exprimer les mouvements les plus intimes du cœur humain, les pensées les plus délicates de l'intelligence! Mais qu'y a-t-il donc dans ces milliers de livres qui, depuis Jacques Van Maerlant jusqu'à Van Lennep ont vu le jour dans la Néerlande septentrionale et méridionale? Quel sentiment du cœur n'a pas été traduit et exprimé cent fois, sous les formes les plus profondes, les plus brillantes, les plus délicates, dans les œuvres de Vondel, de Cats, de Bilderdyk, de Bellamy, de Helmers, de Tollens et d'un nombre infini d'autres poëtes distingués? Dans la Néerlande du Nord, tout le monde, depuis le roi jusqu'au moindre bourgeois, parle notre langue maternelle. La na-

tion hollandaise a forcé l'admiration du monde entier par sa puissance, son courage, sa richesse, son savoir, et son instinct remarquable dans toutes les branches de l'art. Qui oserait soutenir qu'une pareille nation pourrait avoir parlé pendant des siècles une langue non civilisée, si les qualités dont vous parliez tout à l'heure lui faisaient réellement défaut?

— Mais en supposant même qu'il en soit ainsi que vous le dites, monsieur, ces mérites de la langue flamande n'existent pas pour nous, attendu qu'on a négligé de nous l'enseigner à fond.

— Vous avez raison, mademoiselle; c'est là le point délicat. Dans nos pensionnats et nos écoles, surtout dans les écoles de filles, on se hâte de familiariser les élèves non seulement avec une langue étrangère, mais même avec des idées et des formes étrangères. Telles paraissent être, depuis l'époque de la domination française dans notre pays, les exigences d'une bonne éducation. Et l'on ne se borne pas à négliger l'enseignement de la langue maternelle, on défend aux élèves, sous des peines sévères, de prononcer encore un seul mot de flamand. Faut-il donc s'étonner qu'après avoir reçu cette éducation à rebours, on manque de mots et de tournures de phrases pour exprimer ses idées en flamand. Mais accuser la langue d'insuffisance parce qu'on ne la connaît pas ou qu'on ne la connaît qu'imparfaitement, cela n'est ni raisonnable ni juste.

Mon camarade me jeta un clin d'œil pour me reprocher mon manque de condescendance.

Je m'étais probablement laissé entraîner trop loin par mon patriotisme froissé, peut-être m'étais-je montré impoli en contredisant si vivement la jeune demoiselle.

Elle ne disait plus rien, tenant les yeux baissés, portait de temps en temps la main à son front, et paraissait avoir envie de se plaindre du retour de sa migraine.

Je m'accusais entièrement, et je regrettais sincèrement d'avoir insisté si fort pour avoir raison contre elle sur une question d'usage des langues. Nous nous trompions cependant sur la véritable cause du mécontentement de la jeune fille, comme j'en eus la preuve plus tard. Ce n'est pas ce que j'avais dit qui la contrariait; mais en parlant aussi longtemps sur un sujet sérieux je détournais d'elle l'attention des convives. C'est ce que la pauvre enfant ne pouvait pas supporter; quand on ne s'occupait pas d'elle exclusivement, elle devenait triste.

Pendant que nous causions, le repas avait continué, et notre hôtesse avait apporté le dernier service. J'éprouvais vraiment plus de pitié pour la mère que pour sa fille maladive; la courageuse femme devait courir à chaque instant à la cuisine enlever les assiettes et apporter les plats... et lorsqu'enfin la table fut desservie, son vieux mari l'aida lui-même. Bien loin de se déranger pour mettre la main à quelque chose, la jeune fille gourmandait ses parents avec une certaine aigreur, lorsqu'ils faisaient l'une ou l'autre chose qui, dans son opinion, n'était pas en harmonie avec les usages civilisés de la ville.

Enfin on nous servit le café.

Hélène commença à se plaindre davantage de son mal de tête, et exprima la crainte de ne pas pouvoir rester plus longtemps en notre compagnie; mais mon camarade, qui devinait bien ce qui pouvait lui plaire, lui adressa de nouveau la parole en français, et la supplia de ne pas nous priver encore de son agréable présence.

Pour ne pas avoir plus longtemps l'air d'un homme qui manque de savoir-vivre, je suivis l'exemple de mon ami, et nous continuâmes à causer en français sans nous préoccuper davantage de la pénible situation du père et de la mère. Les deux vieilles gens étaient sans doute habitués à ce manque d'égards, car ils n'en paraissaient ni étonnés ni fâchés; au contraire, ils se réjouissaient véritablement de voir que leur fille oubliait de nouveau sa migraine et causait gaiement et avec animation avec nous, ou plutôt avec mon jeune camarade.

Mademoiselle Hélène nous parla alors de tout ce qu'elle avait appris à sa pension. Sur un signe d'elle, sa mère apporta quelques livres et une petite cassette en bois d'acajou. La jeune fille nous montra une série de paysages et de fleurs, dessinés par elle ou peints à l'aquarelle soit à sa pension, soit plus tard; quelques pages de calligraphie et aussi cinq ou six mouchoirs sur lesquels elle avait brodé quelques tableaux soit avec de la soie, soit avec de la laine.

Tout cela ne me semblait être qu'un travail d'écolière plus ou moins bien réussi; mais, par politesse, j'en louai fort le mérite; mon ami Gustave, plus complaisant que moi, exprima son admiration par des paroles si profondément senties que la jeune demoiselle, flattée par ses éloges outrés, était visiblement heureuse et fière.

Il advint que mademoiselle Hélène laissa par mégarde tomber son mouchoir sans que personne de nous s'en fût aperçu.

— Mère, mère, ne voyez-vous donc rien? s'écria-t-elle avec une nuance d'impatience. Ramassez donc mon mouchoir.

Il va de soi que mon ami et moi nous nous précipitâmes pour ramasser l'objet tombé par terre.

Mais j'étais indigné de voir que la jeune fille, qui

n'avait qu'à étendre le bras pour le ramasser elle-même, ne se gênait pas pour parler à sa bonne mère comme à une servante, en notre présence.

Pour détourner l'attention de cette circonstance désagréable je racontai à mademoiselle Hélène combien les accents de sa jolie voix nous avaient touchés dans la matinée; et Gustave, renchérissant sur moi, la supplia de nous faire l'honneur et le plaisir de chanter quelque chose au piano.

La jeune fille s'excusa; d'après elle, nous nous trompions sur son talent; elle avait peu de voix, et, en ce moment, elle était enrouée, à la suite d'un rhume; elle craignait de nous ennuyer, et ne voulait pas avoir à rougir devant nous de son inexpérience musicale; enfin elle nous serait reconnaissante si nous n'insistions pas pour qu'elle se mît au piano.

Je m'aperçus sans peine que cette résistance n'était que feinte, et que la jeune fille eût été désappointée si nous nous étions rendus à sa prière. Gustave partageait sans doute mon impression, car nous redoublâmes d'instances et de cérémonies pour vaincre son refus.

— Eh bien, messieurs, répondit-elle en soupirant, je me sacrifie pour faire preuve de bonne volonté. De votre côté, soyez indulgents pour une pauvre fille qui, malgré sa migraine, va essayer de vous chanter la cavatine de *Guillaume Tell* de Rossini.

Elle s'assit devant le piano, promena un instant ses doigts sur le clavier, et, lorsque la ritournelle fut achevée, elle attaqua le morceau.

Je ne m'attendais à rien de saillant, et même au début je n'écoutais qu'avec méfiance; mais bientôt je fus ravi et transporté par les sons argentins et doux de sa jolie voix, parfois pleine de puissance et d'expression. En ce moment, je me sentis pris pour elle d'un sentiment de respect et de sympathie, et l'aversion naissante qu'avaient commencé à m'inspirer ses façons d'enfant gâtée et volontaire disparut complètement.

Quant à mon camarade Gustave, il était debout derrière elle le visage rayonnant d'admiration. Son cœur battait et il se tenait immobile comme une statue de pierre, de crainte de perdre une seule note de son chant.

La jeune fille était-elle réellement une cantatrice de talent? Je n'oserais pas l'affirmer; mais ce qui était incontestable pour nous, c'était le charme pénétrant de sa voix au timbre argentin.

Aussi, lorsque la dernière note du morceau résonna dans le salon, nous éclatâmes en applaudissements, et notre admiration se traduisit en louanges si enthousiastes, que la jeune fille rougit de modestie blessée — ou d'orgueil satisfait.

Pour dissimuler son embarras elle se mit à parler d'autres airs, et laissait errer ses doigts sur le clavier, comme si elle avait envie d'entamer immédiatement un nouveau morceau; mais ses parents s'étaient levés et la suppliaient de ne pas se fatiguer, de peur de surexciter ses nerfs et de se rendre plus malade qu'elle n'était. Nous la priâmes aussi de prendre un peu de repos.

J'ai eu cent cent fois l'occasion, depuis ce temps-là, d'observer une singulière particularité chez tous les musiciens amateurs, instrumentistes ou chanteurs. Lorsqu'on les invite à se faire entendre, ils ont cent raisons, cent excuses pour refuser, et l'on croirait qu'il faudra les traîner de force au piano; mais une fois qu'ils ont entendu eux-mêmes les sons de leur voix ou de leur instrument, il n'y a plus moyen de les réduire au silence, et ils continueraient à chanter ou à jouer jusqu'à tomber d'épuisement.

Tel devait être aussi le cas de mademoiselle Hélène, car, malgré son indisposition et les prières de ses parents, elle chanta encore trois morceaux consécutifs, et elle en avait même commencé un quatrième, lorsque tout à coup elle jeta, en interrompant son chant, un regard courroucé sur la grande horloge qui faisait retentir dans la pièce le timbre métallique de sa sonnerie.

Je n'entendis qu'à moitié les paroles de reproche que la jeune fille adressa à son père et à sa mère contre le bruit importun de la vieille pendule; car je me souvins en ce moment que j'avais promis à mon capitaine de me trouver à trois heures chez lui; l'heure convenue venait de sonner.

Je remerciai de nouveau la jeune chanteuse, en quelques paroles brèves, et, m'excusant de mon mieux, je lui fis part du motif impérieux qui m'obligeait à partir, et je sortis de la maison.

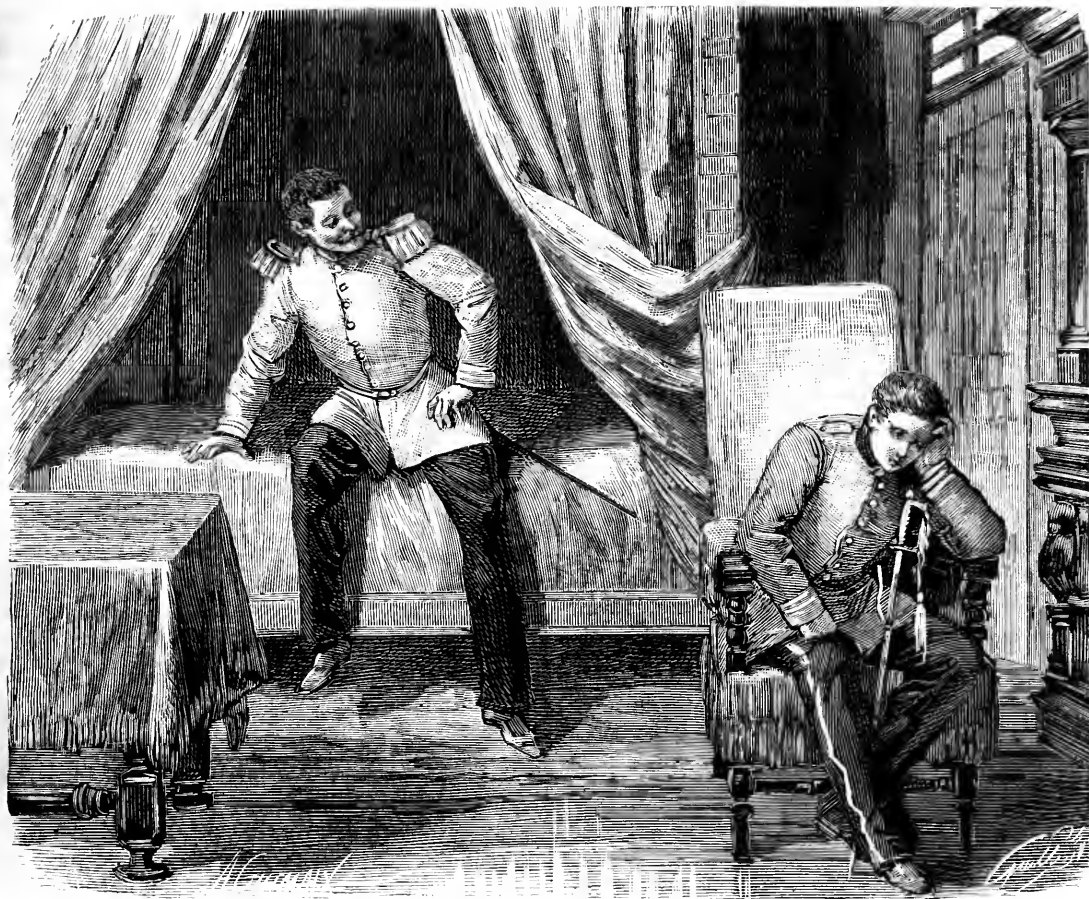
Je restai avec le capitaine jusqu'à quatre heures, et alors nous nous rendîmes ensemble sur la place du village, pour assister à la réunion de la compagnie.

J'y rencontrai naturellement mon camarade Gustave qui, du plus loin qu'il m'aperçut, me fit des signes mystérieux pour m'apprendre quelles heures délicieuses il avait passées avec mademoiselle Spronck, et combien il ressentait d'admiration pour son talent enchanteur.

Lorsque l'appel fut terminé et que le capitaine nous eut donné quelques ordres, la compagnie rompit les rangs. Je pris le bras de mon ami et lui dis :

— Venez, Gustave, promenons-nous un peu autour du village; nous pourrons causer à notre aise.

Dès que nous fûmes un peu éloignés de nos hommes, il se mit à vanter avec exaltation, non seulement la voix et le chant de mademoiselle



Mon camarade paraissait triste et absorbé. (Page 10.)

Hélène, mais aussi son esprit, son instruction, sa modestie et sa charmante affabilité. Si, extérieurement, elle était bien l'ange qu'il avait rêvé en entendant les premiers sons de sa voix, les qualités de son cœur et de son esprit en faisaient également une créature d'une pureté angélique.

Tout en faisant la part de l'exagération due au naturel impressionnable de mon ami, je n'étais pas loin de partager son opinion sur la jeune fille; mais je tâchai cependant de jeter un peu d'ombre sur ce tableau trop uniformément lumineux. J'appelai l'attention de Gustave sur son humeur fantasque, sur ses plaintes continuelles de maux insupportables, qui ne l'empêchaient cependant pas de rire et de chanter, particulièrement sur sa manière d'être peu respectueuse et même dure envers ses bons parents.

Mais il l'excusa en disant que, bien qu'ayant accompli sa dix-huitième année, elle avait encore le caractère d'une naïveté enfantine. Elle souffrait réellement d'une maladie nerveuse, et l'on doit être indulgent pour les jeunes filles atteintes de cette inexprimable affection, en leur pardonnant des variations d'humeur dont elles ne sont pas responsables. Elle aimait tendrement ses parents, Gustave en était certain; car il avait vu qu'après les avoir blessés involontairement, Hélène les avait serrés tous les deux dans ses bras, et leur avait demandé pardon en pleurant.

J'appris cette dernière circonstance avec un véritable plaisir, car elle dissipa la principale cause de ma méfiance à l'égard de mademoiselle Hélène, dont les autres caprices pouvaient, en effet, être considérés comme une conséquence de son état maladif. D'ailleurs, quelle jeune fille, bien portante ou maladive, est complètement exempte de pareilles fantaisies?

Il pouvait y avoir à peine une demi-heure que

nous nous promenions, lorsque Gustave manifesta son impatience de retourner à notre logement. Il avait, disait-il, laissé mademoiselle Spronck au piano, et lui avait promis de revenir le plus tôt possible. Elle voulait essayer de lui apprendre la partie de ténor d'un duo, et, si elle y parvenait, ils pourraient chanter ensemble. Il ne pouvait donc pas faire attendre plus longtemps l'aimable et bonne enfant; cela serait impoli, et elle aurait raison de s'en formaliser.

L'exaltation de mon ami ne me paraissait pas grave, ni dangereuse pour son repos. Souvent déjà je l'avais déjà vu, en semblables circonstances, s'enflammer subitement sans qu'il en résultât autre chose qu'un enthousiasme passager.

Je ne fis donc aucune objection et retournai avec lui à notre logement; mais nous ne rencontrâmes plus mademoiselle Hélène.

Ses parents nous dirent que peu après le départ de mon camarade elle s'était sentie plus gravement indisposée, et que vaincue par le mal de tête elle s'était retirée dans sa chambre pour se mettre au lit. Elle redescendrait probablement après avoir pris un peu de repos.

Nous sortîmes de nouveau, nous fîmes une promenade à travers champs, nous entrâmes au cabaret de *la Couronne*, sur la place, pour prendre un verre de bière, non sans retourner deux ou trois fois chez M. Spronck dans l'intervalle, sur les instances de Gustave, sans parvenir à revoir mademoiselle Hélène ce jour-là.

Lorsque nous entrâmes enfin dans notre chambre à coucher, mon camarade paraissait triste et absorbé, ce qui me fournit l'occasion de rire un peu de cette singulière disposition d'esprit.

— Amusez-vous à mes dépens tant qu'il vous plaira, Bernard, me répondit-il avec beaucoup de calme. Vous ne croyez pas vous-même ce que vous semblez vouloir dire. Quoi! nous rencontrons une jeune fille charmante, aimable, spirituelle et pleine de talent; pour nous être agréable, elle rassemble le peu de forces qui lui restent, et se rend si malade qu'au milieu de la journée elle est obligée d'aller se mettre au lit. Qui nous assure que l'excellente petite fille n'a pas considérablement aggravé son mal pour nous plaire — pour me plaire, si vous l'aimez mieux? Et vous vous moquez de ma préoccupation! Vous auriez bien plutôt lieu de vous étonner si, comme un être ingrat et sans cœur, je me montrais indifférent au danger que la pauvre enfant court peut-être à cause de nous.

Le ton sérieux avec lequel il prononçait ces paroles me surprenait bien un peu, mais je reconnaissais intérieurement que sa compassion pouvait s'exprimer d'une façon toute naturelle.

II

Le lendemain, quand je me réveillai, je vis Gustave tout habillé entrer dans ma chambre, et lui en exprimai mon étonnement.

— Je me suis levé de bonne heure, répondit-il très tristement. Mes craintes n'étaient pas sans fondement, mademoiselle Hélène est gravement malade.

— L'avez-vous vue?

— Comment l'aurais-je vue? La pauvre fille est au lit et elle endure des souffrances terribles; sa mère a veillé toute la nuit à son chevet. Vous direz ce que vous voudrez, Bernard, mais je ne le dissimule pas, cette aggravation inattendue de son mal m'afflige profondément, surtout parce que nous avons à nous reprocher d'en être plus ou moins la cause.

— Certes, je n'éprouve pas moins de compassion que vous, lui répliquai-je; mais que nous soyons la cause de cette aggravation, cela je le conteste absolument. Lorsque j'insistais avec vous pour lui faire quitter le piano, mademoiselle Hélène, malgré nos prières et les avertissements de ses parents, a chanté encore quatre ou cinq morceaux. Si elle s'est fatiguée outre mesure ou si elle s'est rendue malade, ce n'est pas notre faute, mais la sienne.

— Combien ce que vous appelez la froide raison vous rend insensible et injuste, grommela-t-il d'un ton de reproche. Oubliez-vous donc que c'est uniquement pour nous être agréable que la pauvre fille s'est fatiguée ainsi?... Mais je n'ai pas le temps de discuter là-dessus plus longtemps avec vous; le père Spronck est monté à la chambre de sa fille pour pouvoir me dire exactement dans quel état elle se trouve; car sa femme, qui est d'un caractère inquiet, est généralement portée à exagérer toute chose, et surtout les souffrances de sa fille. Levez-vous, Bernard, je vais au salon, et je pourrai vous dire ce que nous avons à craindre pour la pauvre jeune fille.

Et, comme chassé par une fièvre d'inquiétude, il sortit précipitamment.

Lorsque je descendis à mon tour, je le trouvai au salon, assis à côté de la vieille mère Spronck. La bonne femme pleurait, et Gustave, quoique visiblement inquiet et affligé lui-même, essayait de la consoler en lui faisant espérer que l'indisposition d'Hélène n'aurait pas de suites fâcheuses.

Le père descendit également, et l'on pouvait lire sur sa physionomie soucieuse qu'il n'apportait pas de bonnes nouvelles. Il ne nous apprit rien de nouveau, si ce n'est qu'Hélène se plaignait de maux de tête insupportables. Il lui avait demandé si elle voulait qu'on fît appeler le médecin; mais

elle ne voulait pas entendre parler de médecins ni de médicaments. Elle espérait bien, disait-elle, pouvoir descendre dans la matinée ; mais lui était d'avis qu'elle serait probablement obligée de garder le lit plusieurs jours, comme cela lui était arrivé déjà deux ou trois fois depuis peu.

Malgré son chagrin, la mère Spronck nous servit le déjeuner. Gustave ne mangea presque pas : la pitié lui coupait l'appétit. Moi, au contraire, j'avais une faim dévorante, et j'avalais les morceaux doubles pour pouvoir arriver à temps à l'appel, c'est-à-dire à la réunion matinale de la compagnie.

Nous nous rendîmes sur la place du village, et, quand l'appel fut terminé, nous revînmes à notre logement à la demande de Gustave.

Nous y passâmes la matinée à consoler les vieux parents, en attendant que mademoiselle Hélène descendît ; mais l'heure de midi approchait, et nous fûmes obligés de nous rendre à la parade de garde sans avoir revu la jeune demoiselle et sans avoir obtenu aucun renseignement rassurant sur son état.

A la parade de garde, je fus chargé du service de la semaine, et obligé de conduire mes hommes à la grand'garde et de visiter les différents postes pour m'assurer que tout y était en règle. Mon camarade retourna donc seul dans la maison de M. Spronck et se chargea de m'excuser auprès de nos hôtes.

Au bout d'une demi-heure, j'étais libre et je me dirigeai en toute hâte vers notre logement, car je craignais que ces bonnes gens, malgré les prières dont j'avais chargé mon ami, n'eussent voulu attendre mon retour pour se mettre à table.

Je ne fus pas médiocrement surpris de voir mademoiselle Hélène assise à cette table, gaie, riant, et moins malade assurément que la veille. Était-ce une comédie que jouait la capricieuse fille ?

Elle lut probablement sur mon visage ma supposition désobligeante, car avant que j'eusse le temps de dire un seul mot, elle s'était levée et m'avait dit en français en me faisant une charmante révérence :

— Monsieur le lieutenant, je vous suis sincèrement reconnaissante de l'intérêt que vous prenez à la santé chancelante d'une pauvre fille. Vous vous étonnez avec raison de me trouver ici pleine de courage et, en apparence, entièrement guérie. Ah ! la maladie nerveuse est une affection inexplicable, incompréhensible. Voyez-moi, par exemple ; maintenant gaie, joyeuse, presque bien portante et un instant après découragée, abattue, et terriblement souffrante ; mais ce qui prouve cependant que je suis réellement et gravement malade, c'est que je pâlis et que je maigris de plus en plus.

Par politesse, je la plaignis et je me réjouis de son rétablissement inattendu, quoique je ne fusse pas encore bien revenu de mon étonnement, et que je reconnusse à part moi que ses fantasques changements d'humeur ne me paraissaient pas aussi naturels que je feignais de le croire.

Je pris place à table. La vieille servante, qui était revenue, nous servait. Pendant le repas, Hélène et mon camarade causèrent gaiement, échangeant toute sorte de plaisanteries spirituelles et de compliments flatteurs dans les formes cérémonieuses de la langue française.

Lorsque le dîner fut fini, la jeune fille témoigna elle-même le désir de se mettre au piano et de chanter quelque chose. Nous essayâmes de la retenir en lui faisant observer qu'elle s'exposerait assurément à devenir de nouveau malade ; mais nous ne réussîmes pas à empêcher la jeune fille volontaire de suivre sa fantaisie. Elle nous répondit qu'elle serait prudente, qu'elle ne se fatiguerait pas, qu'elle ne chanterait d'abord qu'une simple mélodie, puis qu'elle tâcherait d'apprendre à mon camarade la partie de ténor d'un duo.

Il fallut bien nous y prêter, et nous nous rapprochâmes du piano, et j'annonçai, dans l'entretemps, qu'ayant été obligé de prendre la semaine, j'avais à remplir des devoirs de service qui ne me permettraient pas de jouir pendant plus d'une demi-heure de son aimable compagnie.

Lorsque je me vis contraint de les quitter, Gustave avait déjà appris par cœur une partie du duo. Il ne connaissait pas la musique, mais sa voix était fraîche et claire, et, encouragé par son charmant professeur, il faisait des progrès vraiment surprenants.

Hélène en paraissait extrêmement heureuse. Ses parents et moi, nous essayâmes de la détourner d'une si grande tension d'esprit, mais en vain ; elle manifesta la ferme volonté de ne pas s'arrêter avant que mon camarade ne fût en état de chanter tout le duo avec elle.

Je sortis pour reprendre mon service, et, comme je ne pouvais me résigner à rester des journées entières, du matin jusqu'au soir, dans mon logement, comme un chien de garde, pour satisfaire et pour admirer les fantaisies d'une enfant gâtée, je cherchai quelques distractions dans la société de notre premier lieutenant.

L'heure fixée pour le souper avait déjà sonné quand je rentrai au logis. Je trouvai Hélène et Gustave encore au piano, et j'exprimai la crainte que l'aimable jeune fille, par complaisance pour mon ami, n'eût à supporter une nouvelle aggravation de son mal ; mais on me répondit par des exclamations de joie et d'étonnement sur l'admirable facilité avec laquelle Gustave apprenait à chanter des romances.

Pendant que la servante préparait la table pour le souper, il me fallut entendre combien Gustave avait fait de progrès en quelques heures. Le duo fut chanté de nouveau; j'applaudis en toute sincérité, et je félicitai mon ami et sa merveilleuse institutrice du brillant résultat qu'ils avaient obtenu.

La jeune fille soupa avec nous. Elle se montra de très bonne humeur, spirituelle et aimable envers tout le monde, même envers ses parents. Elle se servit même plusieurs fois de sa langue maternelle, afin que les deux vieilles gens pussent prendre part à la conversation.

Elle était on ne peut plus charmante et séduisante ainsi. Moi-même je ne pus point résister plus longtemps au charme enchanteur de son affabilité, et ma méfiance fit place à un sentiment de complète sympathie. Assurément je m'étais trompé sur le compte de cette aimable et douce enfant. Sa maladie pouvait peut-être la rendre parfois fantasque et capricieuse, mais son cœur était noble et pur.

Après le souper, elle resta encore longtemps à causer avec nous, et alors seulement elle déclara qu'elle se sentait un peu fatiguée, et qu'elle avait envie d'aller se reposer. Elle nous remercia des moments agréables que nous lui avions procurés, à ce qu'elle prétendait, puis elle monta avec sa mère.

Mon camarade était au comble de la joie. Jamais il n'avait passé une journée aussi agréable, aussi heureuse, et nous étions déjà dans notre lit, qu'il fredonnait encore le refrain de son duo :

Joyeux matelots,
Vers la douce Cythère
Voguons sur l'azur argenté des flots.

Il en fut de même des jours suivants.

Il serait trop long de raconter en détail comment, insensiblement, mon ami Gustave subit de plus en plus la puissance fascinatrice de la charmante Hélène, et comment la jeune fille, encouragée par ses attentions constantes et son excessive complaisance, marchait visiblement et avec une étonnante rapidité vers le rétablissement définitif de sa santé.

Les heureux parents ne savaient comment en récompenser Gustave, et ils m'enveloppaient aussi dans leur reconnaissance. Il n'y avait rien de trop bon pour nous. Afin de pourvoir notre table de mets choisis, deux ou trois fois par semaine ils envoyaient un messager à la ville; le vin que l'on nous offrait était vieux, et probablement d'un haut prix.

Souvent Gustave se promenait dans les champs avec Hélène et sa mère ou avec ses deux parents; le soir nous jouions aux cartes tous ensemble, ou nous écoutions le chant de la complaisante jeune fille et de mon non moins complaisant ami qui avait appris avec beaucoup de facilité quelques-uns de ses plus beaux morceaux de chant.

Le caractère de la jeune demoiselle avait subi un changement inexplicable. Maintenant elle paraissait toujours de bonne humeur, et si aimable que ses parents en étaient étonnés. De temps en temps, un léger nuage traversait bien encore son esprit, et alors elle se plaignait encore d'agitation nerveuse et de mal de tête; mais cela n'arrivait que lorsque Gustave cessait trop longtemps de s'occuper d'elle pour causer avec son père ou avec sa mère. Mon ami, qui avait un sens très fin, s'en apercevait immédiatement, et lui rendait toute sa bonne humeur en ne s'occupant plus que d'elle-même, et en lui fournissant l'occasion de faire briller en français son esprit et sa facilité d'élocution.

Plus d'une fois déjà, dans le cours de nos entretiens, j'avais interrogé mon camarade sur la nature et l'étendue de son inclination pour mademoiselle Spronck. Il m'avait fait des réponses passablement rassurantes, et je n'avais pas insisté.

Mais pendant la troisième semaine de notre séjour dans cette commune campinoise, je remarquai qu'il devenait insensiblement silencieux, pensif et soucieux; et souvent même il était si distrait que, lorsque je lui adressais la parole à l'improviste, il paraissait s'éveiller comme d'un rêve. Je ne doutais plus qu'il ne se passât dans son cœur quelque chose de dangereux pour son repos et son bonheur, et je résolus de l'interroger à ce sujet comme un père ferait avec son fils.

Nous venions de nous retirer dans notre chambre pour nous mettre au lit. J'invitai mon compagnon à me prêter quelques moments de sérieuse attention, et lui dis :

— Gustave, je suis plus vieux que vous; vous ne doutez certainement pas de ma sincère amitié et de mon dévouement pour vous; et si je m'enhardis à vouloir lire au fond de votre âme, vous admettrez, j'en suis sûr, que je ne suis poussé par aucun autre mobile que l'intérêt de votre bonheur et de votre avenir... Vous devinez déjà ce que je veux vous demander. Voyons, soyez franc et sincère. Vous aimez Hélène, n'est-il pas vrai?

— J'en ai douté longtemps, répondit-il tristement, mais maintenant je dois en convenir.

— Et ce sentiment est-il puissant, profond?

— Puissant, Bernard? J'en perds pour ainsi dire l'esprit. Jour et nuit je ne fais que penser à elle. Il me semble qu'il n'y a plus pour moi qu'elle seule au monde.

— Et elle, Hélène?

— Que voulez-vous dire, Bernard?

— Vous aime-t-elle?

— Je ne le crois pas; la naïve enfant ne sait probablement pas ce que c'est que l'amour.

— Vous me faites rire, Gustave. Ne lui avez-vous donc jamais donné à entendre que quelque chose de plus que la simple amitié vous entraîne vers elle?

— Jamais.

— Et vous n'avez pas l'intention de le lui faire entendre?

— Bernard, soupira-t-il, c'est le premier amour qui s'éveille si puissamment dans mon cœer. Vous vous moquerez peut-être de moi; mais ce sentiment entoure à mes yeux la personne aimée d'une telle auréole de pureté, de sainteté même, que depuis quelques jours je baisse les yeux devant Hélène comme un enfant timide et respectueux... Moi, lui avouer que j'ai été assez téméraire pour élever mes regards jusqu'à elle? Non, non, je ne lui ferai pas cette sanglante injure! Je suis un pauvre sous-lieutenant, le fils d'un maître d'école de village. Ses parents à elle sont très riches, et veulent avec raison qu'Hélène, si elle se marie, fasse son choix d'un homme ayant aussi de la fortune. Songer à la possibilité d'un mariage pour moi serait une ridicule folie. Que serait donc une déclaration de ma part? La preuve que je doute de son honnêteté. Ah! que Dieu me punisse si je me rendais coupable d'une pareille lâcheté.

— Bien pensé, Gustave. Ah! j'admire la noblesse et la générosité de votre cœur; mais, mon cher ami, où peut donc vous conduire cette inclination sans but?

— Je n'en sais rien. En attendant, je m'abandonne aveuglément au bonheur dont mon âme est remplie. La voir, l'entendre, je ne demande rien de plus, je ne veux pas espérer autre chose.

— Bon, tant que nous resterons ici; mais que demain ou après-demain vienne un ordre du général qui vous envoie dans une autre partie du pays, quoi alors?

— Quoi alors? répéta-t-il en pâlissant, et les yeux pleins d'inquiétude. Ah! je serais désolé et malheureux. Devoir vivre loin d'elle et peut-être ne la revoir jamais! Une pareille pensée me donne froid.

— Et cependant, cela se réalisera bientôt. Le capitaine m'a exprimé aujourd'hui même son étonnement de ce qu'on nous laisse campés si longtemps dans le même village... Allons, Gustave, vous êtes homme, et vous devez être raisonnable. Il n'y a qu'un seul moyen de vous prémunir par avance contre un cruel chagrin. Dès aujourd'hui, vous devez lutter contre le sentiment qui vous domine : sans laisser deviner vos intentions, vous devez éviter autant que possible la société de mademoiselle Hélène, et vous préparer ainsi courageusement à une séparation qui est, dans tous les cas, inévitable.

Quoique mes paroles lui fissent beaucoup de peine, Gustave convint que j'avais raison, et il exprima la ferme volonté de suivre mon bon conseil. Il ne pouvait pas se tenir éloigné tout d'un coup de la sensible jeune fille. Elle semblait marcher rapidement vers la guérison, et il ne pouvait pas, sans ingratitude, sans cruauté, l'exposer au danger de retomber dans sa maladie de langueur: mais petit à petit il se montrerait moins occupé d'elle en invoquant le prétexte de devoirs à remplir, de services obligatoires. Et ainsi il échapperait, en partie du moins, à la douleur et au désespoir auxquels une inévitable séparation le condamnerait sans doute autrement.

L'entretien se termina là, et mon pauvre ami, quelque peu réconforté, alla prendre du repos.

III

Pendant les deux ou trois jours qui suivirent je remarquai, à ma grande satisfaction, que Gustave, très prudemment, mais avec une résolution fermement arrêtée, évitait les occasions de rester longtemps en présence d'Hélène. Il lui était facile, en prétextant des services extraordinaires, de cacher à la jeune fille les véritables raisons de ses absences réitérées, et je ne négligeai rien pour lui venir en aide de tout mon pouvoir

Je voyais bien que le pauvre garçon souffrait cruellement en luttant ainsi contre ses propres sentiments; mais je fis violence à ma compassion, convaincu que je lui épargnais par là des souffrances plus grandes, et peut-être même le plus amer désespoir.

D'abord, la jeune fille parut croire à nos prétextes, tout en se plaignant de l'assujettissement de notre service, elle supporta cette contrariété avec patience, mais, au bout de quelques jours, la froideur de Gustave à son égard lui fit supposer sans doute que ce changement dans l'attitude de mon ami avait pour cause un refroidissement de son affection et de ses sympathies.

Son état maladif reprit le dessus, et les insupportables maux de tête auxquels elle était en proie la contraignaient de rester dans sa chambre toute la matinée, et souvent même une partie de l'après-midi. Lorsqu'elle descendait, et qu'après quelques efforts infructueux elle trouvait que Gustave restait toujours sur la réserve, et se montrait disposé à causer en flamand avec les vieux parents au lieu de s'occuper exclusivement d'elle, son mal

empirait, et elle ne tardait pas à remonter dans sa chambre.

Ses parents étaient très affligés. Ils avaient été fort heureux de l'amélioration visible survenue dans l'état de leur fille, et ils remarquaient maintenant avec chagrin que cette amélioration ne continuait point, car elle souffrait de nouveau, et paraissait plus faible et plus pâle qu'auparavant.

Lorsque, le sixième jour après la courageuse détermination de mon ami, nous rentrâmes au logis, les vieux parents nous racontèrent qu'Hélène avait passé une fort mauvaise nuit, et que le matin elle leur avait confié, en pleurant amèrement, qu'elle avait un grand chagrin. Sans doute, elle avait laissé échapper quelques paroles qui leur permettaient de supposer d'où provenait sa tristesse, car le père, se tournant vers mon camarade lui dit :

— Ah ! monsieur Gustave, c'est bien dommage que votre service vous empêche de causer et de chanter avec notre Hélène comme auparavant. Votre agréable société, votre gaieté, votre aimable complaisance pour elle avaient si bien consolé la pauvre enfant et relevé son moral, que nous voyions déjà approcher l'heure de sa guérison définitive. Hélas, depuis que votre service vous oblige d'être absent d'ici toute la journée, la maladie de notre enfant prend une tournure plus menaçante. La douce espérance qui nous comblait de joie s'est tout à fait évanouie, et nous voici tourmentés de nouveau par la triste pensée qu'elle succombera à son implacable affection. Cette affreuse situation est cependant bien de nature à éveiller votre pitié

— Ma pitié ! répéta Gustave d'une voix sourde et tremblante. Oh ! monsieur Spronck, si vous pouviez lire dans mon cœur ! Pour sauver votre enfant, pour alléger vos souffrances, je donnerais mon sang, mais l'inexorable devoir d'un soldat...

— Oui, nous le savons bien, monsieur, interrompit le vieillard, un militaire est l'esclave de ses devoirs. Ne croyez pas que nous vous accusions ; nous sommes trop profondément convaincus de la bonté de votre cœur... Mais ne serait-il pas possible d'obtenir de temps en temps de votre capitaine quelques heures d'exemption de service ? Essayez-le, monsieur Gustave, nous vous en supplions à mains jointes ; ce sera un bienfait pour nous et pour notre fille, et nous vous serons éternellement reconnaissants de votre générosité.

Je remarquai avec inquiétude que les prières de ce père affligé remuaient mon ami jusque au fond de l'âme, et je craignais que son courage ne succombât. Sans lui laisser le temps de répondre, je pris la parole et dis avec un calme affecté :

— Il est douteux, monsieur, que notre capitaine consente à une pareille exemption, d'autant plus qu'il sera dificile de lui déduire les raisons d'une pareille demande ; mais heureusement il n'est pas nécessaire de tenter cette démarche hasardeuse, attendu que, dans quelques jours, notre service extraordinaire cessera complétement. Prenons donc patience jusque-là. Puisque vous pensez, monsieur Spronck, que les agréments de la conversation, la musique et le chant peuvent contribuer à consoler mademoiselle Hélène et à lui rendre courage, dès que nous aurons quelques heures de liberté, nous ferons tout notre possible pour satisfaire un désir si flatteur pour nous, d'autant plus volontiers que ce sera pour nous-mêmes un véritable bonheur de pouvoir passer quelques heures en la compagnie d'une personne aussi aimable et aussi pleine de talents que mademoiselle votre fille.

Les bonnes gens se montrèrent très satisfaits de ma promesse. Je fis peu d'attention aux témoignages de leur reconnaissance, et, me tournant vers mon camarade, je lui dis d'un ton qui devait lui faire comprendre que je parlais sérieusement :

— Gustave, si profonde que soit notre pitié pour la pauvre jeune fille malade, nous ne pouvons cependant pas oublier que nous sommes soldats, et que nous avons à obéir en tout aux ordres de nos supérieurs. Le capitaine nous a prescrit de lui apporter un rapport détaillé sur la situation de l'armement et de l'habillement de nos pelotons. Il nous reste à peine assez de temps pour rédiger cette pièce. Monsieur et madame voudront bien nous excuser. Venez, nous allons nous mettre au travail, car la chose presse.

Il me suivit sans répliquer dans notre chambre, et se laissa tomber sur une chaise en poussant un profond soupir.

— Je comprends votre chagrin, lui dis-je. Votre situation était fort pénible en effet. Mais prenez courage, Gustave ; le plus mauvais moment est passé.

— O Bernard, si vous saviez comme je suis malheureux ! soupira-t-il.

Regrettez-vous les efforts que vous avez faits jusqu'à présent avec une louable énergie pour surmonter votre faiblesse ?

— Non, pas cela.

— Quoi, alors ? Votre pitié pour Hélène ? L'apparente aggravation de son état ? Eh bien, cela me fait de la peine de devoir le dire, mais je ne crois pas à la réalité de cette aggravation. Hélène me fait l'effet d'une jeune fille que l'on a gâtée follement depuis son enfance. Il me semble que j'entends tout le monde, du matin au soir, la combler de louanges et de flatteries : « O quelle jolie, quelle aimable, quelle étonnante petite fille ! Comme elle est aimable, spirituelle et charmante ! » Et de cette

façon on n'a éveillé en elle que la vanité, l'orgueil et l'amour-propre. Pour lui plaire, il faudrait être constamment en admiration devant elle, et l'adorer à genoux comme une idole. Elle se sert de sa santé délicate comme d'un moyen d'oppression. Elle se montre désolée et malade, ou gaie et courageuse, selon les lubies momentanées de son humeur capricieuse, et cela dans la seule intention de se rendre intéressante et de dominer tout le monde, ses parents et nous... Oui, oui, Gustave, vous pouvez, si vous le trouvez bon, vous élever contre cette appréciation, mais vous ne voulez pas m'empêcher, n'est-ce pas, d'exprimer franchement mon opinion?

— Ah! elle est si malade, dangereusement malade, dit-il en soupirant. Il faut être aveugle ou insensible pour ne pas le voir.

— Allons, mon ami, vous essayez de vous tromper vous-même. Si vous vouliez passer demain tout l'après-midi avec elle, parler français, lui adresser des compliments, la faire chanter et admirer sa voix et son esprit, elle redeviendrait subitement bien portante et joyeuse.

— Et pourquoi donc alors refuser cette consolation, ce bienfait à la pauvre malade? Sommes-nous des tigres sans cœur?

Je le regardai avec un sourire de pitié, en secouant la tête.

— Elle a pleuré, murmura-t-il, elle a versé des larmes à cause de notre cruauté... Et nous la laissons plongée dans cet affreux chagrin sans une seule parole de consolation! C'est ainsi que nous la remercions de son amitié que nous n'avons pas méritée, des sympathies que la malheureuse jeune fille nous a témoignées!

— Mais que voulez-vous donc? m'écriai-je d'un ton fâché. Êtes-vous d'avis d'abandonner votre sage et noble résolution? Eh bien, passez avec mademoiselle Hélène tous les instants dont vous pouvez disposer; éveillez en elle, si c'est possible, le même sentiment. Laissez supposer à ses parents, à la servante, à tout le village ce qui vous entraîne l'un vers l'autre; faites d'Hélène l'objet de la médisance publique, et préparez-vous à vous-même non pas seulement un long et amer chagrin, mais aussi le remords cuisant d'avoir mis en péril l'honneur et la réputation d'une jeune fille que vous estimez et que vous aimez... Vous secouez la tête? Avez-vous peut-être conçu la secrète espérance qu'un mariage entre vous et mademoiselle Spronck peut devenir possible? Les paroles que le vieux père laisse échapper de temps en temps avec une intention facile à deviner devraient pourtant vous prémunir contre une pareille espérance. Avec toutes ses apparences de bonté, il est un fervent adorateur de l'argent, et celui qui n'a point de fortune n'a pas la moindre valeur à ses yeux.

— Non, dit-il en soupirant, je ne pense pas à cela. Vous avez raison, Bernard : vos conseils sont sages et prudents, et je les suivrai, soyez-en certain; mais elle est si malade, si malheureuse, tandis que, par quelques bonnes paroles, nous pourrions...

Quelques coups frappés légèrement sur la porte vinrent nous surprendre. Lorsque j'eus crié qu'il n'y avait pas d'empêchement, le maître de la maison entra dans notre chambre, tenant à la main une feuille de papier.

— Messieurs, nous dit-il, excusez ma hardiesse. Je viens à l'instant de recevoir une lettre qui est écrite en français. Notre Hélène est endormie, et je viens sans façon vous prier de me dire ce qu'il y a dans cette lettre. Je vois par la signature qu'elle m'est adressée par M. Wykevorst, vous savez bien, ce jeune négociant de Bruxelles qui a précédemment demandé la main d'Hélène.

En même temps il me tendit la lettre, et je lui appris que M. Wykevorst lui annonçait son arrivée et manifestait l'intention de passer l'après-midi avec lui et sa famille.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle pour notre pauvre Hélène, grommela le vieillard mécontent. Elle ne peut pas souffrir M. Wykevorst. Il a pourtant de l'esprit et il est d'un caractère très gai; en outre, son père est extrêmement riche, mais le jeune homme paraît un peu orgueilleux et un peu léger; il rit de tout, même de l'état maladif d'Hélène. Cela lui déplaît au plus haut point. Je suis sûr que, tant qu'il sera dans la maison, elle ne voudra pas descendre de sa chambre. Je dois cependant lui faire un accueil amical; il est un de nos parents éloignés. Pour ce qui vous concerne, messieurs, sa société vous sera probablement agréable, car il cause bien spirituellement.

Il sortit en achevant ces mots et nous laissa seuls.

La nouvelle de l'arrivée de M. Wykevorst nous fut indifférente. Je repris l'entretien au point où il avait été interrompu, et continuai mes efforts pour faire comprendre à Gustave que son devoir était de persévérer courageusement et avec une volonté ferme dans sa lutte contre la faiblesse de son cœur.

J'y réussis selon mon désir, et je l'invitai à venir faire une promenade avec moi avant l'heure de la parade de garde, afin de donner un peu de distractions à son esprit, car je remarquais qu'il était profondément triste.

A chaque instant, il se reprochait la cruauté dont nous nous rendions coupables, d'après son sentiment, et il paraissait près de succomber dans la lutte contre son propre cœur; mais je ne man-

quai point de lui faire observer que ce sacrifice était nécessaire non seulement pour son bonheur à lui, mais aussi pour l'honneur et pour le repos d'Hélène. Et je parvins ainsi à fortifier son courage et sa volonté.

Je ne saurais décrire la surprise dont nous fûmes frappés l'un et l'autre, lorsque, en rentrant de la parade de la garde, nous trouvâmes Hélène et M. Wykevorst au piano, riant et pleins d'animation. Ils chantaient ensemble un duo comique, et remplissaient la salle des accents de leur gaieté.

Ce spectacle m'inspira un sentiment d'indignation; il était évident pour moi que l'indisposition de la capricieuse jeune fille n'était qu'une misérable comédie. Je regardai mon ami en ne dissimulant qu'à moitié un sourire ironique.

L'expression de son visage me fit frémir; je n'y lisais pas seulement une profonde tristesse, mais encore un dépit amer et une colère croissante. L'envie, la jalousie avait-elle trouvé l'accès de son cœur? Je n'avais pas compté sur ce nouvel ennemi.

Nous nous mîmes à table presque immédiatement sans en avoir été priés; M. Wykevorst prit hardiment place à côté d'Hélène.

Ce jeune homme, vêtu avec beaucoup de recherche et de luxe, approchait de la trentaine. C'était un beau garçon, aux traits réguliers et fortement accusés. Il parlait le français avec élégance, et savait donner à tout ce qu'il disait un libre tour de plaisanterie spirituelle qui fit rire plus d'une fois la jeune fille et moi-même, si peu d'envie que j'en eusse.

J'acquis immédiatement l'intime conviction qu'il n'éprouvait pour mademoiselle Hélène ni estime ni véritable sympathie; car il l'accablait de flatteries de toute sorte et de compliments excessifs dont l'exagération et la hardiesse même attestaient qu'ils ne pouvaient pas être sincères. En un mot, il la traitait comme un enfant dont les paroles et les actes ne devaient pas être pris sérieusement. Il s'écoutait parler, s'applaudissait bien même et se caressait le menton avec une satisfaction pleine de suffisance. Sans doute il se considérait comme un prodige d'esprit et d'amabilité.

Quoiqu'il me semblât qu'Hélène et lui avaient à peu près les mêmes qualités et les mêmes défauts, je reconnus, à part moi, que la jeune fille avait agi sagement et prudemment en refusant sa main. Car assurément elle n'eût pas trouvé un tendre époux dans cet orgueilleux et égoïste personnage, mais bien un impitoyable despote.

Au commencement, je ne parvenais pas à m'expliquer comment il se faisait qu'Hélène fût si occupée de ce jeune homme railleur. Elle lui témoignait l'amabilité la plus grande, elle cherchait à lire dans ses yeux ses moindres désirs pour les prévenir; elle lui servait avec une attention délicate les meilleurs morceaux de la table, et elle poussait des cris d'admiration à tout ce qu'il disait, si insignifiant que cela fût, d'ailleurs.

Mais bientôt je trouvai le mot de son étrange manière d'être. Je remarquai qu'elle dirigeait de temps en temps du côté de Gustave un coup d'œil furtif interrogateur, pour s'assurer, à mon avis du moins, de l'effet que produisaient sur l'esprit de mon camarade ses amabilités pour M. Wykévorst.

En croirai-je mes yeux et mes soupçons? Oui, c'était une chose qui m'épouvantait, mais je ne pouvais pas en douter. L'artificieuse jeune fille feignait une sympathie particulière, de l'amour même, pour l'homme dont elle avait repoussé la main, et qu'elle haïssait probablement, et ce manège de coquetterie ne lui était inspiré que par le désir de se venger de la froideur de Gustave à son égard!

Il était certain qu'elle avait atteint son but, plus encore qu'elle ne le désirait, car mon ami tenait les yeux baissés, et, lorsque les autres ou moi nous lui adressions la parole, il ne savait que dire, et balbutiait des paroles sans suite. Le pauvre garçon était au supplice, et rassemblait tout ce qui lui restait de courage pour cacher sa souffrance et pour maîtriser le dépit qui lui rongeait le cœur.

A peine eut-on servi le dessert, que Gustave se leva et prétexta des affaires de service, qui, disait-il, l'obligeaient à sortir sans perdre une minute. Il s'éloigna à la hâte, et, comme je ne voulais pas le laisser aller dans une pareille disposition d'esprit, je le suivis, en donnant pour excuse à nos hôtes que nous devions être tous les deux auprès de notre capitaine à une heure et demie.

Arrivé sur la place, je vis Gustave se diriger à grands pas vers l'extrémité du village du côté des champs, et je me hâtai autant que je le pouvais pour le rejoindre.

Il avait déjà passé les dernières maisons du village, lorsque je le rattrapai.

Je pris son bras et je voulus le consoler, mais il se dégagea violemment et éclata en reproches contre lui-même, et en sorties furieuses contre Wykevorst. Il paraissait fou de chagrin et de désespoir, et, sans vouloir m'écouter un seul instant, il ne parlait de rien moins que de loger une balle dans la tête de son rival, et de se faire sauter la cervelle après.

Pendant plus d'une heure, je me donnai toutes les peines du monde pour le calmer. A la fin, sa dureté envers moi et l'inutilité de mes efforts me mirent en colère :

— Mais comment est-il possible, m'écriai-je, qu'un homme raisonnable se laisse égarer de la



Il sauta au cou de la vieille femme. (Page 23.)

sorte et aveugler à ce point! Si du moins votre crainte était fondée; mais vous vous trompez absolument. Hélène n'aime nullement M. Wykevorst. Elle n'est plus capable d'aimer quelqu'un ou quelque chose d'autre qu'elle-même. Une éducation superficielle et mal dirigée — puisqu'elle a laissé son cœur vide en surexcitant son imagination et son amour-propre, — lui a, il est vrai, donné un vernis d'usage du monde et de civilisation. Mais ce n'est là qu'une fausse apparence; elle a perdu en même temps la sincérité flamande et sa candeur naturelle. Elle a quitté la maison de ses parents simple, noble et candide fille de la Campine. Elle y est rentrée coquette, égoïste et infatuée de son propre mérite.

— Calomnie ! Vile calomnie! grommela-t-il.

Je ne me laissai pas intimider par sa fureur, et je lui mis sous les yeux, d'un ton plus calme, combien il se rendrait ridicule s'il laissait soupçonner son émotion exagérée, ou pour parler plus justement, sa jalousie.

Toutes mes raisons glissèrent sur lui comme des gouttes de pluie sur une toile cirée, mais je croyais remplir un devoir d'ami, et je continuai à lutter, tantôt amicalement, tantôt sincèrement, contre l'égarement de son esprit et de son cœur.

A la fin, vaincu — ou exaspéré — par mes instances, il fondit en larmes.

Je ne lui fis pas de plus longs reproches; l'amertume de son chagrin faisait battre mon cœur de pitié. Je marchai à côté de lui sans ajouter un mot, et je le laissai pleurer à son aise, espérant que sa douleur s'en trouverait soulagée.

Je ne me trompais pas, car, au bout de quelques minutes, il me regarda avec une expression de profonde tristesse.

— Bernard, soupira-t-il, pardonnez-moi cette lâche faiblesse! Je me conduis comme un enfant,

n'est-ce pas? Ce n'est pas ce que vous deviez attendre de votre ami, d'un officier. Ah! je le sens, je le sais bien; mais qu'y puis-je faire? C'est plus fort que moi, et vos sages conseils n'y peuvent rien. Pourquoi la destinée m'a-t-elle mis en présence d'Hélène? Je laisserai ici ma raison et le bonheur de ma vie!... Venez, Bernard, retournons au village; je veux voir du monde, chercher des distractions. Allons à *la Couronne;* nous causerons, nous boirons, je m'étourdirai, afin de chasser de mon esprit ces images qui me poursuivent.

Je le suivis... Qu'il manifestât maintenant l'intention de chercher dans le jeu et dans la boisson un dérivatif à sa peine amère, cela ne m'effrayait pas; car il ne jouait jamais, du moins pour de l'argent, et nos camarades avaient l'habitude de se moquer de son extrême tempérance.

Bientôt j'essayai de nouveau de lui faire comprendre qu'il était, sans le savoir, le jouet d'une détestable fantaisie de mademoiselle Hélène; mais à peine eus-je entamé ce sujet qu'il s'arrêta et grommela amèrement.

— Pourquoi vous obstiner à jeter de l'huile sur le feu qui me consume le cœur? Ne parlez plus d'elle. Bernard, laissez-moi oublier... Encore un seul mot là-dessus, et je m'éloigne et vous ne me revoyez plus avant la nuit.

Je promis sincèrement de déférer à son désir; il avait peut-être raison; moins nous parlerions des causes de son chagrin, et plus tôt son esprit retrouverait le calme et sa paix.

Nous nous promenâmes pendant une heure encore dans les champs, puis nous rentrâmes au village, pour assister à la réunion de notre compagnie. De là nous nous rendîmes à *la Couronne*, où nous restâmes très tard dans la soirée. Gustave resta silencieux et absorbé, la plupart du temps, dans des songeries mélancoliques.

Je ne parlai plus d'Hélène; pas même quand nous retournâmes à notre logement.

IV

Le lendemain matin, Gustave exprima le désir de rester au lit une couple d'heures plus tard que d'habitude. Il se sentait fatigué, et éprouvait un grand besoin de dormir.

Je regrettai beaucoup qu'il ne voulût pas se lever, car il devait y avoir un exercice militaire extraordinaire, et son absence ne pourrait manquer d'irriter le capitaine. Cependant je ne lui fis aucune observation et je lui promis même de l'excuser.

Mon service me retint jusque près d'onze heures. Je retournai en toute hâte à mon logement pour savoir plus vite comment mon ami se portait et se comportait.

Tout dans cette maison ensorcelée était donc surprise... J'étais encore au moins à dix pas de la maison lorsque j'entendis résonner la voix de Gustave et d'Hélène; ils chantaient le premier duo qu'elle lui avait appris :

Joyeux matelots
Vers la douce Cythère
Voguons sur l'azur argenté des flots.

En effet, ils étaient là tous deux assis au piano. tellement absorbés dans leur chant, dans leur bonheur peut-être, qu'ils ne me virent pas entrer. C'est seulement quand ils eurent achevé leur duo qu'ils se levèrent et s'approchèrent de moi tout joyeux, se félicitant du rétablissement d'Hélène, et de la puissance extraordinaire, de la sonorité pleine d'éclat que la voix de Gustave avait acquise.

La paix était donc signée, et le but d'Hélène était atteint; elle avait ramené mon camarade à ses pieds, et le tenait plus étroitement emprisonné que jamais dans ses filets.

Comme je voyais rayonner la joie et le bonheur dans les yeux de Gustave, et que j'étais retenu d'ailleurs par la présence de M. et de madame Spronck, je n'osai montrer ni mon étonnement ni mon dépit. Le sort en était jeté; il ne restait plus qu'à laisser aller les choses à la grâce de Dieu; car le courage me manquait pour exposer de nouveau mon ami à un si violent chagrin et à un si amer désespoir. Je feignis donc d'être aussi satisfait que tous les autres, et je restai même à causer avec eux et à écouter leurs chants jusqu'à ce que l'heure avancée nous obligeât à nous retirer.

Lorsque je fus enfin remonté dans notre chambre, avec Gustave, il me prit les mains et me remercia chaleureusement de ma complaisance. Il savait bien, disait-il, que j'avais dissimulé mon mécontentement uniquement par amitié pour lui; car, étant donné l'opinion défavorable que j'avais de la sincérité d'Hélène, je devais nécessairement le trouver imprudent de tenir si peu compte de mes sages avis; mais il était certain que je m'étais trompé sur le caractère de l'excellente jeune fille. Elle lui avait même avoué qu'elle dédaignait ce M. Wykevorst, et que, si elle avait feint d'avoir quelque sympathie pour cet insupportable fâcheux, ce n'était que pour triompher de la froideur de Gustave. Elle lui en avait demandé pardon les larmes aux yeux. Elle tenait tant à son amitié; sa société, sa conversation lui étaient si nécessaires et si salutaires, que le seul fait d'en être privée la rendait malade et désolée.

— Mais, m'écriai-je avec étonnement, tout cela

ne ressemble pas mal à une déclaration très transparente de sa part. Croyez-vous qu'elle vous aime véritablement?

— Je n'ose pas y croire; mais...

— Qu'espérez-vous donc? Une pareille idée ne vous effraie-t-elle pas? Quelle sera la fin de cette dangereuse témérité? Vous vous préparez, à vous-même et à Hélène, un long et amer chagrin.

— Ah! non, Bernard, ne pensons pas à cela. Laissez-moi être heureux, ne fût-ce que pour quelques jours! Dussé-je après cela souffrir et languir, eh bien, si cela peut aider à la guérison d'Hélène, la sauver peut-être d'une mort prématurée, j'accepterai cette souffrance avec résignation et sans me plaindre.

Je sentais bien que le pauvre garçon, dans son exaltation, était incapable d'écouter un bon conseil, et je renonçai complètement à le contredire.

Pendant les quatre ou cinq jours qui suivirent, Gustave passa en compagnie de mademoiselle Spronck tous les moments dont il put disposer. Elle était d'une humeur charmante et paraissait avoir recouvré toute sa santé. Il ne lui échappait plus aucune plainte : elle se montrait attentive et aimable envers ses parents, et surtout envers moi; à ce point qu'elle m'adressait presque toujours la parole en flamand, et que, pour me faire plaisir, elle reconnut que notre langue maternelle était beaucoup plus riche et plus belle qu'elle ne l'avait supposé.

J'ose à peine l'avouer, mais la vérité est que je me laissai séduire de nouveau par son charme et son amabilité. Sans doute, ainsi que le prétendait Gustave, je m'étais tout à fait mépris sur le compte de cette naïve enfant, si l'affection, l'état maladif de son système nerveux la rendait parfois capricieuse et volontaire, son caractère était au fond aimable et bon.

Il n'est pas besoin de dire que les parents se réjouissaient de cette heureuse disposition d'esprit de leur fille, et surtout de la surprenante amélioration de sa santé. Aussi ne manquaient-ils point, plusieurs fois par jour, de nous exprimer leur reconnaissance, principalement à Gustave qu'ils étaient portés à considérer comme le sauveur de leur enfant.

Le septième jour, peu après le dîner, nous nous trouvions avec notre compagnie sur la bruyère derrière le village. Il y avait exercice militaire. Quelques habitants du village nous avaient suivis par curiosité et suivaient des yeux nos mouvements.

Tout à coup, nous vîmes paraître un chasseur à cheval qui s'arrêta bientôt devant notre capitaine auquel il tendit une lettre. Ce devait être une importante nouvelle, car le capitaine appela autour de lui tous ses officiers et sous-officiers, et nous transmit un ordre du général qui nous surprit et qui contraria probablement plusieurs d'entre nous. Le lendemain matin, à six heures, nous devions partir pour Raevels, une commune dans la bruyère, située à une lieue et demie au-dessus de Turnhout.

Comme il nous restait assez de temps pour nous préparer au départ, notre capitaine ne jugea pas nécessaire d'interrompre l'exercice et fit reprendre les armes; mais quelques-uns des paysans qui nous regardaient avaient sans doute entendu la communication qui venait de nous être faite, car nous en vîmes trois ou quatre courir de toutes leurs forces vers le village pour aller y annoncer cette nouvelle inattendue.

J'avais bien remarqué que mon camarade avait pâli en recevant communication de l'ordre du général; mais comme il commandait un autre peloton que moi, les mouvements de nos soldats ne nous permirent pas de causer ensemble.

Enfin, après une seconde heure passée aux exercices, nous ramenâmes la compagnie au village, et nous fûmes libres.

Je m'approchai de mon ami et lui dis :

— Cette triste nouvelle vous touche péniblement, n'est-ce pas? Allons, prenez courage, Gustave; tous les jours nous devions nous attendre à un pareil ordre de marche.

— Pauvre Hélène! soupira-t-il. Ah! si nous avions pu rester encore une couple de semaines! Elle va devenir malade, languissante et nerveuse!

— Non, Gustave, vous exagérez. Hélène regrettera certainement notre départ; mais, au bout de quelque temps, son chagrin, comme le vôtre, se changera en un doux souvenir des heureux moments que nous avons passés ensemble. Le cœur de l'homme est ainsi fait. Soyez donc courageux, mon ami, et soumettez-vous avec résignation à une nécessité que nous devions prévoir, et à laquelle il nous est, en tous cas, impossible de nous soustraire.

Il resta sourd à mes paroles consolantes. Je ne pus tirer de lui autre chose que des plaintes sur le triste sort d'Hélène. Il paraissait oublier complètement sa propre douleur, quoique la pâleur de ses joues et la fixité de son regard attestassent une immense souffrance. Au moment où nous allions atteindre la porte de notre logement, il recula subitement.

— Oh! Bernard, murmura-t-il, je n'ose pas lui annoncer notre départ. Si inopinément! Je le sens par moi-même, ce coup pourrait lui être fatal.

— Il faut cependant qu'elle l'apprenne. Laissez-moi le soin de le lui annoncer. Je m'y pren-

drai avec précaution. Allons, soyez homme, cela ira mieux que vous ne croyez.

Nous entrâmes, et nous trouvâmes le vieux père assis près de la table, la tête dans les mains et les yeux pleins de larmes.

A ses premiers mots nous comprîmes que depuis plus d'une heure il avait entendu annoncer notre départ sur la place. En revenant à la maison il avait fait part de la triste nouvelle à Hélène; la pauvre fille avait fondu en larmes, avait eu une attaque de nerfs, et était allée se mettre au lit, mortellement triste et gravement malade. Sa mère était auprès d'elle pour la consoler et la soigner.

Quand nous eûmes écouté pendant quelque temps les plaintes de M. Spronck, Gustave se dirigea vers notre chambre. Je le suivis, et je tâchai de lui remonter le moral; mais il ne voulut rien écouter, s'affaissa sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine, et demeura ainsi abîmé dans sa douleur, comme s'il avait perdu le sentiment.

Je cessai mes efforts, voyant qu'ils étaient infructueux, je m'assis de mon côté et je me mis à réfléchir, non sans une certaine inquiétude, à la pénible situation de mon ami. De singulières pensées me traversaient l'esprit. Puisque Hélène et ses parents versaient des larmes sur le départ de Gustave, ils devaient tous souhaiter au fond du cœur que cette séparation — dont ils s'effrayaient comme d'un éternel adieu, — ne fût que temporaire, ce qui lui ôterait toute son amertume. Et si on pouvait trouver un moyen pour cela, ne l'accepteraient-ils pas avec joie? Ce moyen existait : un mariage entre Hélène et Gustave... Peut-être n'aurait-on pas beaucoup de peine à décider la jeune fille et ses parents à une alliance qu'ils désiraient peut-être eux-mêmes. En tous cas, je pouvais essayer. Qu'y risquais-je?... Hélène était-elle bien la femme qui convenait à mon ami? Ma méfiance au sujet de son caractère fantasque fit surgir cette question dans mon esprit; mais, selon toutes les apparences, mes suppositions et mes craintes manquaient de fondement, et, d'ailleurs, la grande fortune et l'aisance qu'elle apporterait à son mari pouvaient bien compenser quelques légers défaut. Mon devoir était du moins d'essayer de sauver mon camarade et la jeune fille d'un terrible chagrin.

Mon parti était pris.

— Gustave, dis-je à mon ami, l'affliction du vieux M. Spronck m'inspire une profonde compassion. Je vais tenter un nouvel effort pour le consoler. Attendez-moi ici : je ne tarderai pas à revenir.

Il me regarda d'un œil languissant et laissa retomber sa tête sur sa poitrine.

Je trouvai les deux parents assis dans le salon, tristes et consternés. J'approchai un siège et leur dis :

— Monsieur et madame, je désire avoir avec vous un entretien sérieux. Ce que je vais vous dire vous surprendra peut-être, et vous semblera d'une témérité singulière; mais vous me le pardonnerez, en considérant mon désintéressement et mes bonnes intentions... Vous craignez que mademoiselle Hélène, après notre départ, ne retombe dans sa maladie de langueur, n'est-ce pas?

— Hélas! oui, monsieur, nous en sommes sûrs répondit la mère en soupirant.

— Elle ne vivra plus longtemps, ajouta tristement le père.

— Mais ne soupçonnez-vous pas quel sentiment rend la séparation si redoutable et si pénible pour elle et pour mon pauvre ami? C'est l'amour, un amour sincère.

— L'amour? balbutia-t-elle. M. Gustave aurait pour notre Hélène?...

— Autant d'amour que votre fille pour lui, affirmai-je. Comment pourrait-on en douter? Cette grande amitié, cette profonde tristesse de part et d'autre à la moindre absence, si courte qu'elle fût; ces indispositions, ces larmes... tout cela entre deux jeunes cœurs, à quelle autre cause pourrait-on l'attribuer qu'à un amour sincère, inavoué, et peut-être encore et probablement ignoré d'Hélène, mais néanmoins vainqueur et irrésistible?

Les deux vieilles gens furent très diversement impressionnés par ma communication; la mère souriait sans chercher à dissimuler sa joie, le père, au contraire, secouait la tête d'un air soucieux et paraissait effrayé.

— Ah! monsieur, fasse Dieu que vous vous trompiez! s'écria le vieillard. Quel malheur si vous disiez vrai! Ce serait pour moi un chagrin mortel.

— Vous êtes père, repris-je, repousseriez-vous le moyen, quel qu'il soit, non seulement de rendre la santé à votre fille, mais encore d'assurer le bonheur de toute sa vie?

— Oh! non, rien ne me coûterait, rien : pas même les plus grands sacrifices.

— Eh bien, le moyen est dans vos mains; mariez votre Hélène avec mon ami Gustave... L'annonce d'une pareille résolution serait comme un coup de baguette magique, et changerait votre maison en un véritable paradis.

— Voyez-vous bien, mon homme, que je me trompais pas? dit la vieille mère. Depuis longtemps je me berce de cette idée; vous l'avez toujours repoussée...

— Parce que votre souhait ne peut pas se réaliser, femme, répondit le père. Si la proposition de M. le lieutenant était acceptable et exécutable, j'y donnerais mon assentiment avec joie; mais il y a malheureusement de très sérieux obstacles. Vous croyez être certain, monsieur, qu'Hélène éprouve pour votre camarade un amour sincère? Moi, au contraire, j'ai des raisons d'en douter. Elle a plus d'une fois affirmé, et elle répète souvent encore qu'elle ne se mariera jamais.

— Vains propos de jeune fille; une pareille résolution ne résiste pas à un véritable amour.

— Les hommes, dans sa conviction, sont tous des tyrans sans cœur; elle veut garder sa liberté.

— Vaines paroles, croyez-moi, monsieur Spronck.

— C'est possible. En tout cas nous pouvons savoir cela d'Hélène elle-même; mais lors même qu'elle accepterait avec joie, tout ne serait pas fini par là.

— Et quel autre empêchement pourrait-il encore y avoir, monsieur? N'êtes-vous pas le maître de vous décider, en cette affaire, selon que vous le trouvez bon.

— Non, pas tout à fait. Dans notre famille, et elle est nombreuse, nous avons l'habitude de nous consulter les uns les autres sur les choses importantes, principalement au sujet du mariage de nos enfants. Je pourrais bien, à la rigueur, me passer de l'approbation d'un grand nombre de mes parents, mais j'ai un frère qui est notaire à Anvers, qui est mon plus proche parent, et je n'oserais pas disposer de la main de ma fille sans l'assentiment de celui-là.

— Mon camarade n'est-il pas un brave garçon, bien fait, d'un bon caractère, et instruit? N'êtes vous pas convaincu qu'il rendrait votre fille heureuse? Vos parents ne refuseront pas leur approbation.

— Cela n'est pas certain, monsieur le lieutenant, surtout pour ce qui regarde son oncle le notaire. Nous devrons lui apprendre que votre camarade est le fils d'un maître d'école de village, qui ne possède pas un pouce de terre au soleil. Nous, au contraire, nous possédons plus de cent mille florins, et Hélène est notre unique héritière. Le notaire ne connaît pas M. Gustave comme nous, et il ne voudra probablement pas voir en lui autre chose qu'un pauvre sous-lieutenant beaucoup plus épris de notre argent que des mérites de notre fille.

Je me sentis blessé par ces dernières paroles, et je me levai.

— Est-ce sur ce ton-là que vous le prenez monsieur Spronck? lui dis-je; est-ce là votre sentiment sur ma proposition? Mon ami n'aurait donc à attendre de votre famille qu'injustice et humiliation? Quoiqu'il fût le fils d'un pauvre maître d'école, son âme est trop noble et trop fière pour accepter un pareil sort. Laissez votre enfant languir et se consumer; moi je tâcherai de consoler mon camarade, et j'espère que j'y parviendrai, car il ne sait rien de la proposition que je viens de vous faire. N'en parlons donc plus; que cela reste entre nous, car votre refus affligerait mortellement mademoiselle Hélène.

Je fis un pas pour m'éloigner, mais la mère étendit les mains vers moi et me supplia de rester. Le veillard paraissait également effrayé de mon mouvement de retraite.

Comme je regrettais déjà d'avoir abandonné si facilement la lutte pour le bonheur de Gustave, je repris place auprès de la table, en disant d'un ton calme et résolu :

— Vous parlez d'argent, monsieur Spronck, lorsque la santé et peut-être la vie de votre fille sont en jeu? Que vous servira l'argent si, comme vous le craignez, votre chère enfant vous est ravie par une mort prématurée? Mon camarade est pauvre, dites-vous. Pauvre, lui, Gustave? Mais c'est un beau jeune homme, intelligent et instruit; son cœur est un trésor d'affection, de noblesse et de gaieté. S'il devenait le fiancé d'Hélène, non seulement il la sauverait et il la rendrait heureuse, mais il ferait rayonner sur vos vieux jours sa reconnaissance et son amour. Ce sont là, pour vous et votre fille, des trésors que vous ne pourrez pas acheter au prix de plusieurs millions... Vous êtes libres de repousser ma proposition, mais ne regretteriez-vous pas une pareille résolution? C'est une question à laquelle je n'hésite pas à répondre affirmativement; mais hélas! il sera trop tard.

— Pourquoi m'accusez-vous d'avoir refusé? grommela le vieillard. Je n'ai fait qu'exprimer la crainte que ce mariage ne puisse se réaliser.

— Dites-moi donc, monsieur Spronck, que vous, du moins, vous consentez.

Il regarda sa femme d'un air interrogateur.

— Mais vous savez bien, l'homme, que c'est le plus ardent désir de mon cœur, répondit-elle. L'argent peut-il être mis en balance avec la vie et le bonheur de mon enfant?

— Eh bien, monsieur le lieutenant, je vais vous dire sincèrement mon sentiment sur cette importante affaire, dit le vieillard. Pour ce qui me regarde personnellement, quoique je craigne de commettre une grave étourderie, je suis prêt à donner notre Hélène pour femme à M. Gustave; mais à la condition que vous connaissez déjà en grande partie. Avant de donner mon consentement définitif, je dois consulter mes principaux parents,

et surtout mon frère le notaire : je veux aussi m'assurer, ne fût-ce que pour la forme, que M. Gustave appartient à une famille sur le compte de laquelle il n'y a rien à dire. Il faut que je prenne des renseignements à ce sujet. Donnez-moi donc huit à dix jours de répit.

— Et si, par hasard, un ou plusieurs de vos parents refusaient le consentement ?

— Si mon frère le notaire refuse son approbation ? ah ! lieutenant, ce serait un empêchement grave !

— Il ne refusera pas, monsieur le lieutenant, soyez-en sûr, dit la vieille femme. Je me fais forte d'obtenir son consentement. Comment pourrait-il résister aux vœux et aux prières d'une mère qui a son enfant à sauver.

— Dans tous les cas, femme, c'est notre devoir de le consulter, dit le mari, mais ce n'est pas là l'unique difficulté qu'il s'agit d'écarter de notre chemin. Comment notre fille accueillera-t-elle cette proposition ? Elle a, au sujet du mariage, de si singulières idées ! Je veux croire qu'elle a la plus vive sympathie pour M. Gustave; mais vous la connaissez, femme, si elle venait à refuser ?

— Il est facile de connaître son sentiment, répliqua-t-elle. Je monte auprès d'Hélène. Elle ne cachera pas le secret de son cœur à sa mère; nous allons donc le savoir à l'instant.

Elle nous quitta pour aller en parler à sa fille.

Mon cœur battait d'inquiétude et d'attente; les paroles pleines de doute du vieillard avaient réveillé ma méfiance, et je réfléchissais, à part moi, que, de la part d'une personne aussi impénétrable que mademoiselle Hélène, on avait à craindre les résolutions les plus imprévues.

Pendant ce temps le vieux M. Spronck continuait à me répéter qu'il ne demandait pas mieux que de pouvoir nommer Gustave son gendre; depuis longtemps il avait pour ce brave jeune homme une vive sympathie; mais, quel que fût son désir de conclure ce mariage, il ne pouvait pas faire connaître sa décision ni s'engager à rien avant d'avoir consulté ses parents. Nous devions donc être tranquilles, et emporter bon espoir en partant, du moins si Hélène acceptait la proposition. Il nous ferait connaître, avant huit ou dix jours, le sentiment de son frère, et, s'il était favorable, il inviterait Gustave à revenir pour quelques heures, afin de régler tout d'une manière définitive, avec l'aide d'un notaire.

Un bruit de pas nous fit tourner la tête.

— Eh bien, femme, que dit notre Hélène? demanda son mari, qui entrait dans la chambre.

— Que dirait-elle? La pauvre enfant tremblait de bonheur, comme je l'avais prévu, dit-elle joyeusement. Il m'a fallu la soutenir, car elle était près de tomber en syncope, tellement elle était émue. Combien elle doit aimer M. Gustave!

— Vous l'a-t-elle avoué, femme ?

— De pareilles chose ne s'avouent pas avec des paroles, mais sa joie extrême le disait assez clairement.

— Et consent-elle ! Là est la grande question.

— Certes, elle consent; mais elle ne veut pas le déclarer avant que le notaire ait exprimé son avis. Elle a raison. Son respect pour son oncle lui fait un devoir de cette prudence.

— Le principal, c'est qu'elle a accueilli avec joie la proposition de devenir la fiancée de M. Gustave. Pourvu que vous ne vous soyez pas trompée sur ce point, femme ?

— Comment me tromper? Cette bonne nouvelle a suffi pour avoir raison de son indisposition. Et elle voulait me suivre à l'instant pour remercier son père de sa bonté; mais alors elle a réfléchi que sa situation vis-à-vis de M. Gustave est complètement changée, et elle s'est senti quelque peu confuse et intimidée. Dès qu'elle sera un peu remise de sa surprise, elle descendra. Monsieur le lieutenant fera comprendre à son ami qu'il ne serait pas convenable de parler à Hélène de ce mariage projeté, avant qu'il soit arrêté définitivement. Tel est du moins le sentiment d'Hélène et son désir. Elle ne resterait pas en bas si Gustave ne gardait pas avec elle, à cet égard, la plus grande réserve.

— Mademoiselle Hélène a raison, dis-je. Soyez tranquille, madame; mon ami n'a pas besoin de cette recommandation. Je la lui ferai cependant; pas un mot au sujet de ce mariage ne sortira de sa bouche en présence de votre fille. Laissez-moi aller le trouver maintenant, car la nouvelle de notre départ lui a brisé le cœur. L'espoir de pouvoir peut-être passer sa vie ici avec vous et avec votre enfant le comblera de joie.

Lorsque j'entrai dans notre chambre, je trouvai Gustave en train d'écrire. Il y avait devant lui, sur la table, cinq ou six feuilles de papier couvertes d'écriture, mais froissées et déchirées. Il était tellement absorbé par son travail, que j'étais déjà à côté de lui avant qu'il se fût aperçu de ma présence.

— Que faites-vous là ? demandai-je.

— Malheur à moi, infortuné! soupira-t-il. Je crois que je deviens fou, je veux lui écrire un dernier adieu, lui dire que je ne pourrai jamais l'oublier, que la vie sans elle sera désormais pour moi un lourd fardeau... Ma tête brûle, mon cerveau se trouble, je n'ai pas la force de penser. Je veux et j'ai peur comme si j'allais commettre un crime.

— Allons, allons ! jetez au feu ce griffonnage inutile, m'écriai-je avec un accent de triomphe.

Que parlez-vous d'un dernier adieu, tandis qu'il est décidé ici dessous, sous certaines conditions, que vous passerez ici votre vie à côté d'Hélène.

Il sauta sur ses pieds et me regarda dans le blanc des yeux.

— Mon Dieu! que voulez-vous dire? balbutia-t-il en chancelant sur ses jambes.

Je m'aperçus que j'avais commis une imprudence et que j'avais à ménager l'excessive sensibilité de mon ami.

— Soyez calme; Gustave, lui dis-je. Ne vous laissez pas égarer par l'espérance d'un bonheur qui n'est pas encore tout à fait certain. On ne peut pas encore savoir; d'autres personnes doivent également donner leur consentement à ce mariage.

— Ce mariage? quel mariage? s'écria-t-il frémissant d'espoir et d'incertitude.

— Asseyez-vous, Gustave, je vais vous le dire. Mais il faut m'écouter jusqu'au bout avec calme.

Je me mis à lui raconter avec toutes les précautions nécessaires quelle proposition j'avais faite à M. et madame Spronck, et ce qu'ils y avaient répondu. Il devina promptement quel bonheur inattendu je voulais lui annoncer, montra une impatience fiévreuse, et me supplia de parler vite et sans circonlocutions. A peine eut-il appris qu'Hélène, quoique sous certaines conditions, avait accepté de devenir sa fiancée, qu'il se mit à pousser des cris de joie et à courir autour de la chambre comme un fou, en agitant ses mains au-dessus de sa tête.

Je m'étais levé pour le calmer, mais il me sauta au cou avec mille démonstrations de reconnaissance, et s'évanouit presque dans mes bras.

J'eus beaucoup de peine à le décider à se rasseoir et à écouter le reste. J'achevai ma communication, et je parvins à le convaincre que, puisque la chose n'était pas encore définitivement décidée, il devait se comporter envers Hélène avec la plus grande réserve, d'autant plus que madame Spronck, qui était sa grande protectrice comme je lui avais démontré, lui demandait de garder cette attitude prudente.

Quoique l'excès de sa joie le rendît presque incapable de prêter attention à mes paroles, il me rassura sur ce dernier point et me promit solennellement de se conduire en présence d'Hélène comme s'il ne savait rien, comme si son cœur ne débordait pas de joie et de bonheur.

Sur sa promesse d'être calme, je satisfis à son désir impatient d'aller remercier de leur généreuse complaisance les parents de sa future fiancée, s'ils étaient seuls.

Nous ne trouvâmes au salon que madame Spronck, qui accueillit mon ami Gustave avec un regard plein d'affection. Le sensible jeune homme ne put résister à la douceur de ce regard maternelle; il sauta au cou de la vieille femme en poussant un cri de joie, et la pressa sur son cœur. Tous deux étaient émus jusqu'aux larmes, pendant que les mots: « Ma mère, ma bonne mère!... Gustave, ah! si je pouvais vous appeler mon fils bien-aimé! » tombaient de leurs lèvres.

L'arrivée de M. Spronck interrompit ces épanchements; car l'expression sérieuse et même à demi irritée de la figure du vieillard fit tomber leur exaltation, et rappeler Gustave à sa véritable situation et à ses promesses de prudence.

Le maître de la maison tendit bien la main à mon ami et écouta un instant ses témoignages de gratitude; mais il commença immédiatement à répéter quelles conditions il avait mise à son consentement. Ces conditions il voulait les voir respectées. Avant tout, il exigeait que le secret de ce projet de mariage demeurât caché pour tout le monde; car, s'il était connu, et que le mariage ne pût se réaliser, sa fille pourrait en souffrir dans sa réputation. C'était leur devoir à tous de prévenir pareille chose.

Après qu'il eut, par ses froides précautions, singulièrement refroidi l'enthousiasme et la joie de mon ami, il prononça également quelques bonnes paroles d'encouragement qui fortifièrent ses espérances, et chassèrent le doute de son cœur.

Hélène descendit... C'était un moment solennel et difficile pour nous tous. Personne ne parlait ni ne faisait un mouvement.

Mais la jeune fille avait un si clair sourire, et sa voix était si naturelle lorsqu'elle nous adressa son salut, qu'elle nous tira subitement de notre embarras en nous montrant comment nous devions nous conduire.

Elle nous dit qu'elle avait été très souffrante, mais que, depuis une heure, elle se sentait tout à fait remise; elle parlait avec la plus grande gaieté de toute sorte de choses indifférentes, comme si elle ne savait rien de notre départ, et exprima bientôt le désir de chanter au piano avec Gustave.

Une pareille force de volonté, et un si grand empire sur soi-même m'étonna au plus haut point chez une jeune fille.

Pour ce qui regarde mon camarade, il devait avoir à moitié perdu la tête, car il ne faisait que balbutier, et tenait continuellement, avec une sorte d'esclavage, les yeux fixés sur sa future fiancée, qui ne paraissait pas remarquer son extrême émotion.

Aidé, et quelquefois grondé amicalement par son aimable professeur, il essayait de chanter aussi bien que possible; mais à chaque instant son attention était distraite, et il perdait la mesure, ou poussait une note fausse qui paraissait égayer singulièrement Hélène.

Je remarquai avec déplaisir qu'elle s'amusait du trouble et de l'embarras qui faisait perdre contenance au pauvre Gustave, tandis qu'elle restait complètement maîtresse d'elle-même. Quel étrange et inexplicable caractère avait donc cette jeune fille?

La soirée se passa ainsi sans qu'on parlât de notre départ. On eût dit qu'on s'était donné le mot : nous nous comportions tous vis-à-vis les uns des autres comme si aucun changement n'était survenu dans notre situation respective.

A la fin Hélène se leva et, nous tirant une belle révérence, elle nous dit :

— Bonne nuit, messieurs, à demain!

Mon ami la regarda d'un air suppliant. J'essayai vainement de deviner ce qu'il voulait lui demander; mais Hélène le comprenait, sans doute : elle lui fit de la main un signe amical, approcha sa tête de l'épaule de mon ami, et lui souffla quelque chose à l'oreille. Ce qui lui fit assurément une impression profonde, car Hélène avait déjà disparu, qu'il était encore immobile, cloué sur place pour ainsi dire et le visage rayonnant d'une joie intérieure, et d'une admiration sans bornes.

Quand nous fûmes retirés dans notre chambre, je lui demandai ce que Hélène avait bien pu lui dire pour le rendre si heureux en apparence.

— Paroles bénies! s'écria-t-il. Elles résonneront à mes oreilles jusqu'à mon dernier jour. Ce qu'elle m'a dit, Bernard? Écoutez ce qu'elle m'a dit : « Prenez courage, mon bon Gustave, me souffla sa voix chanteresse. Que votre départ ne nous afflige pas. Qu'importe une séparation passagère, quand l'espoir d'un prompt revoir et d'une réunion durable nous sourit? » Comprenez-vous, Bernard? elle a l'espoir d'une réunion durable!

Je reconnus qu'il pouvait avec raison considérer ces paroles comme un consentement d'Hélène, mais j'ajoutai qu'il ne devait pas oublier que la décision souveraine restait subordonnée au sentiment des principaux membres de sa famille.

Il était impossible de le calmer. J'étais déjà au lit depuis longtemps qu'il continuait toujours à manifester sa joie par toute sorte d'exclamations...

Le lendemain matin, à peine le soleil avait-il paru à l'horizon que nous nous levâmes et fîmes notre sac, que nos ordonnances devaient bientôt venir prendre pour le charger sur le fourgon à bagages.

Une demi-heure avant notre départ, nous entrâmes au salon, presque certains que mademoiselle Hélène, quoi qu'il fût encore bien matin, serait descendue pour nous dire adieu; mais madame Spronck nous dit que sa fille, à son grand regret, ne pouvait pas se lever, à cause d'une violente migraine qui ne lui avait pas permis de fermer l'œil de toute la nuit.

Cette contrariété arracha à mon ami un profond soupir, mais nous ne pouvions pas faire autre chose que de nous y soumettre avec résignation. Les violents efforts qu'Hélène avait dû faire la veille au soir pour cacher son trouble et sa joie, devaient en effet avoir fatigué considérablement ses nerfs et son cerveau.

Nous serrâmes les mains aux deux vieilles gens, La mère échangea encore quelques paroles à voix basse avec Gustave, pour le consoler et lui donner courage; M. Spronck nous répéta qu'avant huit jours, il nous ferait connaître par lettre sa résolution définitive.

Un quart d'heure plus tard, nos deux tambours firent retentir les airs de leurs roulements précipités, et nous prîmes un chemin de terre qui courait à travers la bruyère, pour nous rendre à Raevels, lieu de notre nouvelle destination.

V

A Raevels, on ne nous logea pas dans la même maison. Cela n'empêcha pas cependant Gustave de passer presque toute la journée dans mon logement. Il éprouvait constamment besoin d'épancher le bonheur dont son cœur débordait, et ne parlait pas d'autre chose que de son prochain mariage, de ses projets d'avenir, et de la vie heureuse qui lui souriait. Cette bonne et noble Hélène! Elle si richement douée de tout ce qui peut rendre une femme aimable, avec une grande fortune pardessus le marché, elle avait donné son affection à un modeste sous-lieutenent, et elle consentait à devenir sa fiancée! Ah! comme il saurait l'entourer de respect, de prévenances et d'amour! Comme il la rendait heureuse!

J'étais naturellement moins exalté que lui; mais comme de mon côté j'envisageais avec confiance la probabilité de son mariage avec Hélène, je ne fis aucun effort pour tempérer sa joie.

Mais quand le huitième jour et même les deux jours suivants se furent écoulés sans qu'aucune lettre de M. Spronck fût arrivée, mon ami fut pris petit à petit par une inquiétude si profonde, que j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher de tomber dans un affreux désespoir.

Quoique je fusse très inquiet moi-même, j'essayai de faire comprendre à Gustave que M. Spronck n'avait probablement pas pu consulter, dans le délai fixé par lui, le sentiment de tous ses parents, et que nous devions attendre avec patience la lettre qu'il ne manquerait pas de nous adresser.



Je fis deux pas en arrière. (Page 35.)

La troisième semaine approchait déjà de sa fin sans que nous eussions reçu la moindre nouvelle.

Le pauvre Gustave ne put supporter plus longtemps ce doute cruel, et un soir il exprima l'intention d'aller lui-même au village de M. Spronck pour savoir ce qu'il devait craindre ou espérer.

Cette résolution de sa part m'effraya. Si, par malheur, un refus définitif allait l'atteindre chez le père Spronck, ne se laisserait-il pas emporter, dans l'égarement de sa douleur, à des actes de désespoir, ou du moins ne compromettrait-il pas sa dignité d'officier?

Je lui persuadai que ce n'était pas lui, mais moi qui devais tenter cette épreuve. Comme je n'avais pas d'intérêt direct dans l'affaire, je pouvais plaider en toute liberté en sa faveur, et combattre, par des raisons que Gustave lui-même ne pouvait pas faire valoir, la décision défavorable des parents, à supposer que ce fut dans cette décision qu'il fallait chercher la cause du silence de M. Spronck.

Il finit par accepter ma proposition et me pria, me supplia d'employer tous les moyens possibles pour lui rapporter des nouvelles rassurantes; car s'il en était autrement, la vie lui viendrait insupportable...

J'obtins de notre capitaine la permision de m'absenter et je me mis en route dès le lendemain après l'appel du matin.

Chemin faisant, j'eus assez de temps pour réfléchir sur cette affaire qui ne me paraissait pas claire. Hélène avait dit à Gustave qu'elle ne s'affligerait pas trop de son départ, soutenue qu'elle était par l'espoir d'une réunion prochaine et durable. Par cette « réunion durable » elle ne pouvait vouloir dire que le mariage. Par conséquent, elle avait donné son consentement exprès et, si un

obstacle était venu se mettre en travers, cet obstacle ne pouvait pas venir d'elle. Sans doute, tout dépendait de la décision de son oncle le notaire. Celui-ci n'avait-il pas encore fait connaître son sentiment, ou avait-il positivement refusé de donner son approbation à l'union projetée?

Quoi qu'il en fût, le vœu et la volonté de l'énergique jeune fille étaient des alliés puissants, et je ne croyais pas impossible, avec leur appui, de vaincre même la résistance du notaire.

S'il était nécessaire, je ne reculerais pas devant un voyage à Anvers pour aller trouver le notaire chez lui, et lui persuader que, s'il ne voulait pas condamner sa nièce, d'une nature si frêle et si délicate, à mourir de chagrin et de consomption, il devait se hâter d'approuver son mariage avec mon ami. J'avais bien pesé ce que, dans ce cas, j'aurais à dire au notaire.

Il pouvait être un peu plus de dix heures du matin lorsque, entrant dans le village, j'aperçus la demeure de M. Spronck.

Si je n'avais pas su qu'une autre compagnie de volontaires nous avait remplacés là, j'en aurais été averti par le salut militaire obligé que me fit la sentinelle qui se promenait devant la maison communale.

Jusqu'à ce moment, j'étais resté assez calme; mais maintenant je commençais à sentir les battements de mon cœur. Encore quelques minutes et j'entendrais peut-être prononcer sur le sort de Gustave. Qu'allais-je apprendre?

Je m'arrêtai tout à coup à quelques pas de la porte; je tremblais de surprise et n'osais en croire mes oreilles... Les sons du piano résonnaient dans la maison. La voix d'Hélène et celle d'un jeune homme — la voix de Gustave! — chantaient avec un joyeux élan le duo :

Joyeux matelots,
Vers la douce Cythère
Voguons sur l'azur argenté des flots!

Qu'est-ce que cela signifiait. Mon camarade m'avait-il devancé par un autre chemin? Cela ne se pouvait pas : j'avais fait la plus grande diligence pour arriver... D'ailleurs, cette voix me semblait beaucoup plus éclatante que celle de Gustave! Non, non, je m'étais trompé, ce n'était pas Gustave. Mais qui alors?

Un sentiment d'indignation, de jalousie pour le compte de mon ami s'empara de moi, et j'entrai dans la maison, comme précédemment, sans sonner ni frapper.

Je surpris mademoiselle Hélène, assise au piano à côté d'un officier, tandis que le père et la mère écoutaient le chant avec une visible satisfaction.

Quoique l'officier eût le dos tourné de mon côté, je remarquai qu'il était jeune et d'un extérieur agréable... Il n'y avait donc rien de changé ici depuis notre départ, si ce n'est qu'un autre avait pris la place où mon camarade avait passé tant d'heures délicieuses.

C'était un signe de mauvais augure; mais enfin je pouvais m'y tromper; aussi en entrant saluai-je tout le monde, sans trahir ma préoccupation.

Les parents paraissaient embarrassés; sur le visage de la mère s'étendait comme un voile de tristesse; les lèvres du père se plissaient en une expression de mécontentement. Ils se levèrent tous les deux cependant, et répondirent à mon salut.

A peine mademoiselle Hélène eut-elle entendu prononcer mon nom par sa mère qu'elle interrompit son chant et s'avança en me disant en français :

— Ah! Dieu soit loué! Voici notre bon ami, M. Bernard. Quel plaisir de le revoir? Et comment se porte maintenant M. Gustave? Toujours aussi sentimental, toujours gai et bien portant? Comme votre départ m'a attristée! J'avais peur de rester encore une fois toute seule; mais le ciel a eu pitié d'une pauvre fille maladive et nous a envoyé quelqu'un qui véritablement me ferait oublier mes meilleurs amis, s'il était possible.

Je serrai la main du jeune officier, car je l'avais rencontré auparavant et je crus devoir, par politesse, échanger quelques paroles avec lui.

— Ah! ah! ces messieurs se connaissent? s'écria joyeusement Hélène. Tant mieux, nous allons bien nous amuser! Oui, car M. Dalgrin n'a pas seulement une voix charmante et d'une puissance peu ordinaire; mais, en outre, il est excellent musicien et il joue parfaitement du piano... Vous restez dîner avec nous, n'est-ce pas, monsieur Bernard?

L'abandon, la franche gaieté de la jeune fille, tandis que j'étais sur des charbons ardents et ne savais que croire ou que penser, me stupéfiaient et me mettaient dans un grand embarras. Je balbutiai que je n'aurais probablement pas le temps d'accepter son aimable invitation, et, comme je remarquais que son père venait de sortir, j'ajoutai que j'étais venu pour avoir un court entretien avec madame Spronck.

Elle pouvait facilement deviner de quoi j'avais à causer avec sa mère; je lisais dans ses yeux qu'elle ne se méprenait pas sur mon but. Cependant elle ne montrait pas la moindre inquiétude et elle dit en flamand :

— Mère, M. Bernard désirerait causer quelques instants avec vous. Voulez-vous le conduire dans la chambre vers le jardin? Là, personne ne viendra vous déranger.

En effet, la vieille femme m'invita à la suivre et, après avoir fermé la porte derrière elle, me dit en soupirant :

— Ah! monsieur Bernard, je sais bien de quoi vous voulez m'entretenir. Ce pauvre Gustave n'est-ce pas? Combien il doit être triste!

— Triste et affligé jusqu'au fond de l'âme, madame. Et cela peut-il nous étonner? Une sympathie profonde, un amour sincère naît entre deux jeunes gens, on leur donne la ferme espérance d'un prochain mariage : c'est comme si le ciel s'ouvrait devant eux. Mon pauvre camarade part d'ici, emportant la promesse formelle de M. Spronck qu'avant huit jours il recevra de lui la confirmation de son bonheur... Et on nous laisse trois semaines, trois éternelles semaines sans la moindre nouvelle!

— C'est moi seule que vous devez accuser de ce retard, monsieur : par pitié pour Gustave, j'ai retenu la main de mon mari chaque fois qu'il voulait vous écrire.

— Ciel! ce qu'il avait à nous annoncer était donc bien terrible!

— Un refus catégorique, monsieur. J'hésitais à porter ce coup cruel à votre pauvre ami.

Je poussai un gémissement étouffé, et laissai tomber la tête sur ma poitrine, comme écrasé par cette triste nouvelle.

— J'hésitais, poursuivit-elle, parce qu'il me restait encore une faible espérance.

— Ah! c'est donc le notaire, votre beau-frère, qui condamne mon ami à un pareil sort? m'écriai-je.

— Le notaire? Vous vous trompez complètement. Nous n'avons pas encore consulté le notaire, et par conséquent nous ne pouvons pas encore connaître son sentiment :

— Pas consulté? Qui donc alors est la cause de ce fatal refus? Est-ce monsieur votre mari?

— Ce n'est pas lui non plus. C'est notre Hélène qui ne veut pas entendre parler de mariage.

— Mais cela est impossible, madame! Elle-même a dit à mon ami qu'elle consentait à devenir sa fiancée.

— Votre ami le croit-il réellement? En ce cas, il s'est trompé sur le sens de ses paroles.

— Pas du tout, madame. Dans la soirée qui a précédé notre départ, Hélène a murmuré à son oreille qu'une réunion prochaine et durable leur souriait.

— Oui, je le sais, mais elle m'a dit qu'elle n'a prononcé ces paroles que par commisération, pour consoler M. Gustave et lui rendre son départ moins pénible.

Mon front brûlait. Je tremblais d'indignation, non pas contre la vieille mère, qui, sans doute, si elle avait été seule maîtresse, aurait donné à l'affaire une tournure favorable, mais contre mademoiselle Hélène, qui n'avait pas honte de jouer d'une façon si impitoyable avec l'amour et le bonheur d'un noble jeune homme.

Je fis cependant tous mes efforts pour cacher mon agitation et je répondis :

— Madame Spronck, je ne prétends certainement pas avoir le droit de contraindre votre fille à épouser mon ami, mais vous me permettrez néanmoins de vous dire que la conduite de mademoiselle Hélène était bien de nature à faire concevoir à Gustave des espérances dont le renversement va remplir son existence de pénibles regrets. Non, cela n'est pas permis, cela n'est pas juste, cela n'est pas honnête, on a une âme ou on n'en a pas... Mais vous êtes mère, je me tais par respect pour vous... Ah! combien je plains le jeune officier que je viens de rencontrer ici, du moins s'il est candide et sensible, comme mon ami. Lui aussi, pauvre papillon, est attiré par l'éclat décevant de cette lumière, et quand il s'y sera brûlé le cœur et les ailes, il tombera dans l'abîme du désespoir, et un éclat de rire sera sa récompense!

La vieille femme ne comprit pas exactement la signification de mes dures paroles, quoiqu'elle en saisît vraisemblablement le sens général, car elle me répondit sans courroux :

— Ah! monsieur Bernard, vous êtes comme nous et Gustave issus de petits bourgeois, et c'est pour cela que vous jugez si sévèrement des manières et des façons de parler qui ne sont pas de notre état. Quel mal fait notre Hélène? Elle est polie, aimable et douce envers tout le monde. On ne peut pas prendre à la lettre toutes les choses aimables qu'elle dit, surtout quand elle parle français. Ce sont des compliments du grand monde. De pareilles manières nous paraissent, à nous, étranges et quelque peu frivoles; mais Hélène, qui a reçu une éducation choisie...

J'allais donner cours à mon mécontentement par une observation piquante, lorsque le maître de la maison entra à son tour.

— Vous êtes venu, monsieur le lieutenant, pour plaider en faveur de votre camarade, et pour vous plaindre de nous, dit-il. Je vous prie de m'excuser si j'ai négligé de vous écrire, et si je vous ai manqué de parole. C'est la faute de ma femme; mais, puisque vous voici maintenant, cette tâche désagréable m'est épargnée, et j'en suis charmé; car écrire des lettres sur de pareilles affaires, surtout lorsqu'elles ne doivent pas réussir, est toujours chose dangereuse.

— Il serait donc, en effet, résolu définitivement, monsieur, murmurai-je, qu'il ne faut plus penser à un mariage entre votre fille et mon ami Gustave?

— Comme vous dites, monsieur le lieutenant. Définitivement et irrévocablement décidé.

— Et cela suivant la volonté expresse de mademoiselle Hélène? Elle, qui cependant montrait une sympathie si particulière pour Gustave que vous-même, monsieur, et madame Spronck et moi nous étions convaincus qu'un sentiment tendre et profond...

— Eh bien! nous nous trompions: de la part d'Hélène, ce n'était que simple politesse, et peut-être un peu d'amitié. Elle n'a jamais aimé Gustave, du moins comme vous l'entendez Demandez-le lui, elle vous le déclarera franchement.

— Vous me voyez abasourdi et non sans raison, m'écriai-je. Il me semble impossible, monsieur, que le cœur de votre fille ait pu rester froid comme glace à toutes ces épreuves d'affections, à ces émotions si vives, à cette trisstesse causée par la plus courte absence, à ces larmes mêmes.

— C'est ainsi pourtant. D'ailleurs, cette circonstance est sans importance. Hélène ne veut pas se marier. Je vous l'ai déjà dit précédemment, monsieur, et, si alors vous n'aviez pas refusé de me croire, nous ne nous trouverions pas vis-à-vis l'un de l'autre dans cette embarrassante et pénible situation.

Je me remuais sur ma chaise et j'avais une forte envie d'épancher mon indignation en reproches sanglants; mais le calme du vieillard me retint.

— Ciel ! n'y a-t-il donc réellement plus aucun espoir pour mon pauvre ami ! soupirai-je.

— Pas le plus léger espoir, répondit-il avec le même calme.

— Ah! monsieur Spronck, attendez encore quelques jours pour vous décider! Peut-être mademoiselle Hélène, après avoir plus mûrement réfléchi, reviendra-t-elle a de meilleures idées. Elle est changeante...

— Non, cette fois elle ne changera plus. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela pourrait faire à l'affaire? attendu que moi-même, depuis votre départ, j'ai résolu d'empêcher ce mariage.

— Quoi? vous aussi? m'écriai-je avec irritation. N'avez-vous pas dit que vous-même, sauf réserve de l'approbation de votre frère, vous consentiez au mariage de Gustave et d'Hélène?

— Je vous en prie, lieutenant, restez assis et calme! me répondit le vieillard sans s'émouvoir. Si j'ai donné à moitié et conditionnellement mon consentement à ce mariage, ce n'a été que sur les pressantes instances de ma femme; mais vous ne prétendrez pas pour cela, cependant, que j'aie abdiqué mon droit de penser, comme père, au sort de mon enfant, et de décider ce que je crois utile à son bien-être. Et, si j'en suis venu au point de reconnaître maintenant que ce serait une sottise d'accorder la main de notre Hélène, de notre unique héritière, à un jeune homme sans le sou, qui ne possède rien au monde, et qui n'a rien à attendre. Pouvez-vous, au fond de votre conscience, désapprouver une aussi sage résolution?... Mes paroles vous attristent, monsieur le lieutenant; je comprends, et cela me fait réellement de la peine; mais vous êtes un homme raisonnable, et vous reconnaîtrez sans doute en vous-même que j'ai raison. Si vous voulez rendre un véritable service à votre camarade, faites-lui comprendre qu'il doit supporter avec patience cette petite contrariété; conseillez-lui de renoncer à tout espoir, et surtout de ne plus tenter d'inutiles efforts qui auraient pour unique résultat de faire jaser sur le compte de ma fille, et de donner naissance à des bruits désobligeants. Il est d'un caractère généreux et il voudra épargner ce danger à Hélène qui n'a rien à se reprocher... Je vous en prie, lieutenant, ne parlons plus de cette affaire finie, et allons boire ensemble, comme précédemment, un bon verre de vin de Madère.

Jusqu'à ce moment, j'étais resté silencieux et immobile. Vraiment, quoique la douleur et la colère me fissent monter le sang à la tête, je ne me sentais pas la force de me révolter contre ce cruel arrêt. Légalement parlant, M. Spronck était en effet parfaitement maître de disposer de la main de sa fille selon son bon plaisir. Que pouvais-je donc faire d'autre que de me soumettre à l'inexorable fatalité? Mais mon pauvre ami, condamné à une douleur immense, à un désespoir mortel!...

Le vieillard s'était levé et son sourire semblait m'inviter à le suivre au salon.

Je me levai aussi et lui demandai d'une voix altérée :

— Tout est donc fini, monsieur? la plus faible lueur d'espoir est interdite à mon pauvre ami! Pour toujours?

— Pour toujours. Nous n'en parlerons même plus jamais, répondit-il.

— Eh bien, ripostai-je, frémissant de colère croissante, je m'en vais, et vous ne me reverrez plus jamais!

— D'abord un verre de vin, lieutenant.

— Trinquer avec vous, monsieur, qui revenez sur une parole donnée et qui faites si légèrement litière du bonheur d'un brave jeune homme, victime de sa pitié et de sa généreuse sympathie pour votre fille? Non, je ne le ferai point. Je pars sans adieu. Puisse le ciel se montrer miséricordieux pour mon malheureux ami! Son rêve était de sauver votre fille d'une mort prématurée et de transformer sa triste vie en un paradis de bien-être et de béatitude; — son erreur est de s'être laissé égarer par la politesse séduisante et par les sem-

blants d'amitié de mademoiselle Hélène. Je vais lui enfoncer dans le cœur le poignard de la plus amère désillusion. Ce sera la récompense de son pur amour! Adieu !

En achevant ces mots, je sortis de l'appartement.

La mère Spronck me suivit dans le vestibule, me retint un instant, et me dit à l'oreille:

— Non, non, lieutenant, ne plongez pas ce bon Gustave dans un si cruel chagrin. Hélène est changeante dans ses idées; mon mari peut revenir encore sur sa résolution. J'essaierai de vaincre leur refus. Dites cela à votre ami, ne fût-ce que pour le préserver du désespoir. C'est une entreprise difficile, je ne vous le cache pas, mais je ferai tout ce que je pourrai, n'en doutez point.

Après la froide et rude déclaration de son mari, cette promesse de la femme ne me paraissait que raillerie et fausseté.

Je murmurai encore un reproche et sortis de la maison sans ouvrir la porte du salon pour dire adieu à ceux qui s'y trouvaient, et je me trouvai bientôt, presque sans le savoir, dans le village, dans le sentier sablonneux.

J'avais les yeux pleins de larmes. Que dire maintenant au malheureux Gustave? Lui apprendre qu'il ne lui restait plus rien à espérer, qu'Hélène repoussait sa main et affirmait ne l'avoir jamais aimé? Mais il eût été moins cruel de l'assommer d'un coup de marteau! Son cœur sensible se briserait, et peut-être, écrasé par cette affreuse nouvelle, tomberait-il inanimé à mes pieds!...

A la fin, il se fit un peu de lumière dans mon esprit. Mon devoir était d'amortir autant que possible le coup que je devais lui porter dans tous les cas. Je ne pouvais pas le faire autrement qu'en le trompant en partie, et madame Spronck m'avait heureusement indiqué le moyen d'y parvenir. N'avait-elle pas dit qu'elle ferait encore des efforts pour changer la résolution de son mari et de sa fille?

Quoique je ne crusse pas à la sincérité de cette promesse, je m'y raccrochai comme à une planche de salut. Il me suffisait de la corroborer par quelques détails imaginaires pour sauver mon pauvre ami du désespoir.

Ces réflexions me rendirent un peu de courage, et je poursuivis ma route en hâtant le pas; je voyais mon ami devant mes yeux; j'entendais ses plaintes amères, et, dans ma préoccupation, je parlais tou haut pour lui démontrer qu'il avait tort de désespérer, et que tout n'était pas encore perdu.

Lorsque, deux heures plus tard, je vis la tour de l'église de Raevels s'élever au-dessus des arbres, j'entendis tout à coup appeler mon nom dans le lointain. C'était Gustave qui venait à ma rencontre en tout hâte, et en donnant des signes de joie. Son impatience, son espérance l'avaient poussé dans le sentier que je devais suivre pour revenir. Il battait joyeusement des mains, persuadé que je lui apportais de bonnes nouvelles... et j'étais un messager de malheur!

— Eh bien! eh bien! Bernard, s'écria-t-il, en me serrant les mains, le notaire a-t-il donné son consentement? Mais me trompé-je? Vous paraissez si triste! Parlez, parlez, qu'avez-vous appris?

— Soyez calme, Gustave, lui dis-je; la tournure des choses n'est pas favorable là-bas.

— O mon Dieu, il a refusé!... Pauvre Hélène! Notre beau rêve est brisé!

— Mais non, tout espoir n'est pas perdu au contraire. Maîtrisez votre agitation et écoutez-moi. Je vous prouverai qu'il n'y a qu'un simple retard et que dans peu de jours peut-être nous recevrons un avis favorable.

— Ah! j'écoute le cœur serré, dit-il en soupirant. Parlez, mais ayez pitié de moi, Bernard, ne me trompez pas!

Je commençai à lui raconter, avec les réticences que j'avais calculées d'avance, mon entrevue avec Hélène et ses parents, faisant luire une lueur d'espérance à côté de chaque circonstance pénible, pour diminuer l'effet désagréable de mon récit. De cet officier que j'avais trouvé assis au piano à côté d'Hélène et de l'amabilité de celle-ci pour cette nouvelle victime de sa coquetterie, je ne dis pas un mot. Je ne soufflai mot non plus du refus de la jeune fille, ni de son affirmation qu'elle n'avait jamais éprouvé pour Gustave autre chose qu'une bonne amitié... Je m'étais proposé, pour le cas où je ne pourrais pas me soustraire à cette nécessité, de lui faire boire chaque jour une nouvelle goutte de fiel, pour l'habituer peu à peu à l'amertume de son calice. J'imputai toute la faute au vieux père et à son amour immodéré de l'argent; mais je m'empressai d'ajouter que madame Spronck avait promis de faire tout son possible pour faire revenir son mari de sa résolution, et qu'elle était presque certaine d'y parvenir; qu'elle avait même promis de nous écrire dans quelques jours pour nous annoncer le bon résultat de ses efforts.

Soupçonnait-il la vérité, ou bien son esprit inquiet le poussait-il à envisager la chose comme beaucoup plus grave que je la lui dépeignais? Quoi qu'il en soit, tous mes efforts pour relever son courage restèrent infructueux. D'abord il se répandit en plaintes amères; il parlait de désespoir éternel, de folie et mort prochaine; il maudissait avec des grincements de dents l'argent fatal, ce métal infernal qui était son bourreau; il se tordait les bras, s'arrachait les cheveux, et

m'épouvantait vraiment par l'excès de sa douleur.

Mais petit à petit cette tempête s'apaisa; il devint plus calme et marcha à côté de moi, paraissant écouter mes explications et ne me répondant que par des profonds soupirs ou par des exclamations entrecoupées.

Je le ramenai ainsi jusqu'à sa chambre. Je restai avec lui très avant dans la soirée, sans cesser d'employer tous mes efforts, non pas tant pour le consoler que pour le préparer insensiblement à recevoir un coup plus terrible.

Lorsque je me vis enfin forcé de le quitter pour regagner mon logement, je n'étais nullement rassuré sur sa situation d'esprit. Depuis une grosse demi-heure il était assis immobile, le front appuyé dans ses mains, et les yeux obstinément fixés à terre. Et pendant tout ce temps il n'avait pas prononcé une parole.

Quand je me retirai cependant, il me tendit la main et me souhaita une bonne nuit.

VI

Le lendemain je me rendis de très bonne heure au logement de mon ami. Je le trouvai déjà habillé.

Son visage était pâle et tiré; il n'avait pas dormi de toute la nuit. La violente agitation de la veille avait fait place à une tristesse profonde, mais calme.

Je n'osai pas lui révéler la vérité tout entière et je tâchai, au contraire de le consoler et de lui donner courage en exprimant l'espoir que madame Spronck nous enverrait bientôt de meilleures nouvelles.

Gustave était très absorbé et très silencieux. On aurait dit qu'il était constamment plongé dans un rêve, cependant il continuait à remplir son service, mais avec si peu d'attention et avec tant de négligence que, malgré toutes les peines que je pris de l'excuser et même de le remplacer quand la chose était possible, je ne pus empêcher que notre capitaine ne se montrât très mécontent de lui, et même ne le punit de quatre jours d'arrêt dans sa chambre.

Mon ami paraissait insensible à tout. Hélène, son mariage et la lettre de madame Spronck qui ne venait pas, tels étaient les seuls objets dont il s'occupait. Si je lui parlais d'autre chose, de ses devoirs, de son honneur, de son avenir militaire, si je le conjurais, au nom de notre amitié, d'agir en homme, de lutter contre son chagrin et de sortir de l'abattement où je le voyais, il restait sourd à mes prières et à mes conseils.

Son état m'affligeait si profondément que souvent, après l'avoir quitté le soir, j'essuyais une larme et je passais la moitié de la nuit à penser à son chagrin. Et cependant il n'avait pas perdu toute espérance; il se croyait sûr de l'ardent désir d'Hélène de devenir sa fiancée. Souvent ses lèvres articulaient encore les paroles encourageantes qu'elle avait murmurées à son oreille. Il ne doutait pas qu'il ne se livrât là-bas, entre elle et son père, un combat d'où dépendait son bonheur ou son désespoir éternel. Il bénissait madame Spronck, cette excellente femme qui, dans une étreinte maternelle, avait exprimé le vœu de pouvoir le nommer son fils.

Si l'incertitude seule était suffisante pour le plonger dans une si grande tristesse, que fût-il advenu si je lui avais fait part de ma conviction qu'il n'y avait plus rien à espérer? Aussi je n'en fis rien. Plus d'une fois j'avais essayé de diminuer, par des détours adroits, son amour pour Hélène en faisant allusion à sa légèreté, à sa frivolité, à son peu de respect pour ses parents, à son humeur fantasque. Mais sur ce point il était tellement susceptible qu'il me ferma la bouche très durement et avec une colère évidente chaque fois que j'essayais d'aborder ce sujet.

Je supportais patiemment ses accès de colère, parce que j'avais pitié de lui; d'ailleurs, chaque fois, il me demandait presque immédiatement pardon. Il n'avait pas plus de fiel qu'un agneau.

Quinze jours se passèrent ainsi dans une inquiétude croissante.

Alors Gustave écrivit, au mépris de mes conseils, à madame Spronck une lettre pressante dans laquelle il lui dépeignait son amour, ses souffrances et son espoir.

Après avoir attendu vainement la réponse pendant une semaine entière il écrivit une seconde lettre et plus tard une troisième.

Dans l'intervalle, nous partîmes pour un autre village situé à deux lieues plus loin, au delà de Turnhout.

La longue attente d'une réponse à sa lettre pressante désespéra mon ami; son impatience devint une espèce de fièvre chaude. Il voulait, coûte que coûte, aller voir Hélène pour connaître le sort qui lui était réservé; il ne pouvait pas rester dans cette intolérable incertitude. Il en deviendrait fou.

Je tâchai de l'empêcher de faire cette démarche périlleuse; mais il ne voulut pas tenir compte de mes conseils et se rendit chez le capitaine pour lui demander une permission de deux jours.

Le capitaine, qui était déjà mécontent de lui, repoussa impitoyablement sa requête.

Néanmoins Gustave voulut mettre son projet à exécution, même au risque de perdre ses épaulettes. J'étais tellement effrayé de sa résolution

que je le suppliai, les larmes aux yeux, d'attendre encore quelques jours.

Dans l'entre temps je promettais d'écrire à madame Spronck pour lui demander son consentement à une pareille visite. Si elle ne me répondait pas ou si elle exprimait un avis défavorable, eh bien, en ce cas, je me faisais fort d'obtenir du capitaine l'autorisation nécessaire.

Je réussis ainsi pour le moment à obtenir qu'il renonçât à son fatal projet. Mais il me fallut exécuter immédiatement ma promesse en écrivant sous ses yeux une lettre à madame Spronck.

Quatre jours après, il vint une réponse. Elle ne nous apportait aucune nouvelle. La bonne femme nous annonçait que rien n'était changé dans l'état des choses. Elle continuait à espérer qu'elle pourrait avoir raison des refus de son mari et de sa fille, mais elle ajoutait, en appuyant particulièrement sur ce point, que, si Gustave venait les voir en ce moment, tout espoir d'une solution favorable serait perdu, et elle le suppliait d'attendre avec patience en s'abstenant même de leur écrire, car ses lettres n'avaient d'autre résultat que d'aigrir son mari et de contrecarrer ses efforts à elle.

La lecture de cette lettre fit pousser à mon ami un cri de désespoir; madame Spronck parlait de triompher des refus de sa fille : Hélène refusait donc. Oh ciel!

Mais je lui fis comprendre qu'Hélène se soumettrait à la décision de ses parents, comme doit le aire toute jeune fille bien élevée. J'ajoutai, par pitié pure, que mademoiselle Spronck m'avait chargé de donner cette explication de son attitude, chose que j'avais négligée jusqu'à présent pour ne pas l'attrister par de nouvelles incertitudes ou par des suppositions non fondées.

Nous restâmes donc dans la même situation; seulement je pouvais remarquer que l'espoir diminuait beaucoup dans le cœur blessé de mon ami, quoi qu'il ne fût pas entièrement désespéré.

Gustave devenait de plus en plus distrait, absorbé et enclin à la solitude. J'étais triste de voir qu'il commençait même à fuir ma présence, et ce n'était pas sans une certaine frayeur que je l'entendais parfois des paroles décousues. Souvent même, pendant qu'il remplissait ses devoirs d'officier, il paraissait parler à des êtres invisibles, et il arriva plusieurs fois que ses soldats le regardèrent avec un sourire d'étonnement.

Un matin, après la réunion de la compagnie à laquelle mon ami n'avait pas paru sous prétexte d'indisposition, le capitaine m'invita à le suivre : il avait à me parler d'une affaire très grave.

Arrivé dans son logement il m'offrit un siège et me dit d'un ton courroucé :

— Lieutenant, nous sommes soldats et chacun de nous doit remplir son devoir, si désagréable qu'il puisse être quelquefois; moi surtout, car c'est sur moi que pèse la plus grande responsabilité. Jusqu'à présent je n'ai eu que trop de patience avec votre collègue Gustave. Cela ne peut pas durer. Il faut que cela ait une fin. J'ai l'intention d'envoyer aujourd'hui même un rapport au colonel sur sa trop grande négligence. Ce n'est là qu'un moyen pour être bientôt débarrassé de lui, car avant que trois mois se soient écoulés, on se verra forcé de le renvoyer du service.

Comme je lui faisais des objections pour excuser mon ami, il reprit :

— Allons, lieutenant, l'amitié vous aveugle. Vous ne remarquez donc pas qu'il lui manque quelque chose dans la cervelle? Il est pénible d'avoir à le dire; mais chacun le voit, excepté vous peut-être. Le pauvre garçon perd l'esprit... Ce mot vous fait pâlir et vous tremblez, me semble-t-il. Que pouvons-nous y faire? Gustave serait votre frère, que vous ne prendriez sans doute pas plus d'intérêt à lui.

— Ah! mon capitaine, dis-je en soupirant, il a le cœur si bon et si noble! Lui, perdre la tête? Que Dieu dans sa miséricorde le préserve d'un pareil malheur!

— Je forme le même souhait, lieutenant; car c'est vraiment une chose déplorable de voir un jeune homme si bien tourné et si instruit courir ainsi à sa perte; mais, je le répète, au régiment, chacun doit s'acquitter de ses devoirs, et je ne puis pas compromettre mon avenir pour les fautes des autres... Voyez-là, sur la table, mon rapport au colonel déjà commencé. Je ne voulais pas l'envoyer sans vous avertir; mais maintenant que c'est fait, je vous affirme que ce rapport partira aujourd'hui même, à midi, par le courrier.

Je priai, je suppliai, je demandai grâce à mains jointes pour mon malheureux camarade, et, lorsque je vis qu'il n'y avait plus d'autre moyen pour faire renoncer le capitaine à son projet, j'essayai de lui inspirer de la pitié en lui racontant en toute sincérité toute l'histoire de Gustave et d'Hélène, de son amour insensé et de son espérance obstinée dans un mariage qui ne devait pas se faire.

Le capitaine était un soldat sévère et à cheval sur la discipline, mais il n'avait pas le cœur insensible. Aussi je parvins, après une longue insistance à obtenir de lui qu'il ajournât l'envoi de son rapport au colonel. Je lui promis de faire comprendre à mon camarade quel danger était suspendu sur sa tête et j'exprimai le ferme espoir qu'il ne serait pas impossible de le ramener à l'observation rigoureuse de ses devoirs. S'il était prouvé que cet espoir était vain, alors le capitaine donnerait suite à sa résolution, et le pauvre Gustave serait non

seulement changé de compagnie, mais, selon toute apparence, renvoyé du service comme indigne et incapable de porter l'épée d'officier.

Consterné et malade d'inquiétude, je me traînai en chancelant à travers la place pour aller parler à mon ami; mais, comme je devais passer devant mon propre logement et que je pensais que Gustave y serait peut-être, j'entrai chez moi.

Sur ma table, il y avait une lettre apportée par le facteur dans sa distribution du matin; le timbre portait le nom du village de M. Spronck. J'ouvris la lettre d'une main tremblante; elle pouvait contenir une bonne nouvelle, peut-être un moyen de sauver Gustave du sombre chagrin qui menaçait de lui faire perdre l'esprit!

Mais, hélas! j'eus un éblouissement et je tremblai sur mes jambes en lisant les mots suivants :

« *M. et madame Spronck ont l'honneur de vous annoncer le mariage de leur fille Hélène avec M. Adolphe Wykerorst.* »

La lettre me tomba des mains et je m'affaissai sur une chaise en poussant un cri d'angoisse... Le mariage d'Hélène avec Wykevorst! avec cet homme dissipé que, d'après sa propre déclaration, elle repoussait et haïssait!... Une telle femme, sans cœur et sans âme, aurait pu devenir l'épouse de Gustave! Le ciel, dans sa bonté, dans sa justice, l'avait empêché... Mais mon pauvre ami, placé entre deux terribles malheurs, était donc dans tous les cas condamné à tomber sous les coups du sort?... C'était affreux! cet anéantissement brutal de sa dernière espérance allait le plonger pour toujours dans le sombre abîme de la folie.

J'étais à bout d'expédients et ne savait plus que faire. Cependant il fallait bien tenir la promesse que j'avais faite au capitaine; car, si, à la parade de garde, il remarquait que mon conseil était resté sans aucune influence sur l'esprit de Gustave, il enverrait assurément son rapport. Et quelle action pouvais-je exercer sur mon ami, en présence de cette nouvelle du mariage d'Hélène avec M. Wykevorst?

Insensiblement cependant une lueur d'espoir rentra dans mon cœur. Je réfléchis que Gustave n'avait probablement pas reçu la nouvelle. Madame Spronck, par précaution, m'avait envoyé la lettre de faire part, persuadée que je pourrais juger le mieux de quelle manière je devais en faire part à mon ami pour lui épargner un coup trop cruel. Oui, c'était certainement ainsi, car l'envoi direct d'un billet de faire part à Gustave eût été une méchanceté et une ironie, et personne n'avait de raisons pour lui faire un pareil chagrin ou une pareille injure. J'étais donc libre de lui cacher la fâcheuse nouvelle jusqu'à ce que j'eusse réussi à écarter de lui le danger d'être renvoyé du service.

Cette résolution prise, je sortis et me rendis au logement de mon ami.

Les principaux locataires me dirent qu'il était sorti depuis une heure. Ils paraissaient tristes et inquiets.

— Eh bien, pourquoi avez-vous l'air si affligés, qu'est-il arrivé? demandai-je.

— Ah! monsieur, répondit la vieille hôtesse, le pauvre officier doit avoir beaucoup de chagrin. La poste du matin lui a apporté une lettre. Votre camarade l'a ouverte et les larmes lui ont sauté des yeux; puis aussitôt il a poussé un éclat de rire effrayant, et il a couru dans la campagne comme un fou. C'était peut-être la lettre de mort de son père ou de sa mère.

— Par où est-il allé? balbutiai-je.

— Il a disparu à nos regards là-bas, derrière cette ferme. Ah! monsieur, essayez de le consoler, sens cela, bien sûr, il va devenir gravement malade.

Je n'écoutais plus et montai à la chambre de Gustave avec deux battements de cœur.

— Ah! Dieu merci, ses deux pistolets chargés sont encore là, à leur place, au-dessus du lit!

Je m'élançai hors de la chambre et courus dans la direction indiquée avec le ferme espoir de rejoindre mon ami. Mais je me sentis amèrement déçu. J'eus beau courir à travers les champs et les bois et regarder de tous côtés, il me fut impossible de le découvrir.

Gustave avait donc reçu, aussi bien que moi, la lettre de faire part du mariage d'Hélène. Qui pouvait la lui avoir envoyée? Elle-même? Son père? Sa mère? Quel mal leur avait-il fait? C'était à n'y rien comprendre! Ainsi, de propos délibéré, avec préméditation, ils lui enfonçaient dans le cœur ce poignard aigu! Je hurlai d'indignation et de rage. Pendant que j'errais infructueusement à travers les sentiers solitaires et les sapinières sombres pour retrouver mon ami, ah! quelle haine, quel mépris, je ressentais au fond de mon cœur pour cette Hélène sans âme et même pour ses parents qui avaient égaré un noble jeune homme, un officier, par des semblants d'amour et de fausse espérance et qui maintenant le faisaient souffrir cruellement sans même soupçonner qu'il pût être sensible à leur lâche trahison! Mais raisonner ne me servait de rien, il fallait retrouver mon malheureux camarade; car chaque moment qui s'écoulait pouvait le plonger plus profondément dans l'égarement d'esprit contre lequel moi seul je pouvais encore peut-être le protéger.

A la fin, après avoir parcouru dans tous les sens pendant une heure les environs de la commune, je poussai un cri de joie. Oui, c'était bien Gustave que je voyais là-bas, contre la lisière du bois, venir de mon côté. Il tenait encore un papier à la main, probablement la lettre de faire part du mariage d'Hélène.

Je courus à sa rencontre, lui jetai les bras autour du cou et lui dis, les larmes aux yeux :

— Pauvre Gustave, cette affreuse nouvelle, n'est-ce pas? Soyez homme, montrez-vous fort contre une si perfide ironie. Vous voyez bien qu'elle ne mérite ni votre amour ni votre estime. Ah! si vous avez jamais eu un peu d'amitié pour moi, résistez au désespoir, il tuerait votre belle âme... Et pour qui? Pour une personne qui n'est pas même digne d'être aimé par un mendiant qui a du cœur!

Il s'était dégagé de mes bras et souriait en me regardant d'un air si calme et si froid, que je ne savais que penser de son attitude surprenante.

— Non, Bernard, elle ne le mérite pas, dit-il. J'étais aveugle, j'étais fou, et la profondeur, l'immensité de mon amour et de ma douleur m'avaient obscurci le cerveau; mais maintenant le bandeau est tombé de mes yeux. J'ai remercié, chaleureusement remercié Dieu, de sa visible protection. Quel eût été mon sort, auprès de cette femme qui est d'or à l'extérieur et de boue en dedans. Je suis guéri, Bernard, tout à fait guéri.

» Ah! sans doute, la pure et la belle image que j'avais rêvée vivra éternellement dans mon cœur; mais, de la véritable et réelle Hélène, fausse et coquette, je ne veux plus entendre parler. Mon amour pour elle a fait place à la haine et au mépris. Quelle soit heureuse si on peut l'être avec un cœur aussi perverti. Pour moi elle n'existe plus!

J'avais saisi ses deux mains et j'applaudissais avec un étonnement mêlé de joie à ses sages paroles; cependant je feignais d'avoir encore quelques doutes et je les lui exprimai.

— Non, mon bon Bernard, reprit-il : depuis deux heures, je réfléchis à ma situation, et je m'efforce de comprendre ce qui est mon devoir. C'est comme si vingt années avaient passé sur ma tête. Je ne me reconnais plus et peut-être ne me reconnaîtriez-vous plus vous-même; mais vous pouvez être sûr d'une chose, Bernard, quoi qu'il m'arrive, quoi qu'il m'advienne et si longtemps que je vive, jamais je n'oublierai votre noble amitié, votre fraternelle sollicitude pour moi. Le jeune homme candide et léger est mort en moi; mais l'homme sérieux et énergique que je suis devenu, n'aura pour vous ni moins de sympathie, ni moins de reconnaissance. Venez maintenant, Bernard, l'heure de la parade de garde approche. Je veux demander pardon à notre capitaine de ma coupable conduite et lui dire que désormais j'espère mériter par mon exactitude et mon zèle, son estime et peut-être son amitié.

Je ne savais que dire; je tombais des nues. Pendant qu'il parlait je poussais de temps en temps une exclamation joyeuse et je lui serrais la main avec autant de reconnaissance que s'il me gratifiait d'un bienfait inappréciable.

— Bernard, me dit-il, je dois vous faire une demande sérieuse. Je sais bien que vous êtes prêt à me l'accorder, mais je tiens à ce que vous n'oubliez jamais ce que je vais vous demander. Que, dès aujourd'hui, son nom ne soit plus prononcé entre nous. Vous me le promettez, n'est-ce pas?

— Oh! avec le plus grand plaisir, m'écriai-je. Il ne sera plus jamais question d'elle entre nous, et je m'abstiendrai de tout ce qui pourrait vous rappeler les tristes jours que vous venez de passer. Dieu merci, vous voilà sauvé!

Nous entrâmes dans son logement pour lui permettre de s'arranger un peu, puis nous nous rendîmes à la parade de la garde.

Gustave s'approcha du capitaine et fit quelques pas avec lui pour n'être pas entendu de ses soldats et de ses compagnons. Les paroles qu'ils échangèrent ne parvinrent donc pas jusqu'à moi; mais cet entretien devait être sérieux et décisif, car je vis le capitaine écouter d'abord avec étonnement, puis faire des signes d'approbation et enfin serrer chaleureusement la main de mon ami.

En passant devant moi notre chef me dit :

— Je vous remercie de tout cœur, lieutenant. Votre conseil a produit un bon effet. Je crois que j'aurai écrit inutilement mon rapport. . . .

. . . .

A partir de ce jour-là, mon ami Gustave fut un tout autre homme. On eût dit qu'il avait subitement vieilli de dix ans. La vie avait perdu toute poésie pour lui. Il riait rarement, ne plaisantait plus jamais, envisageait toute chose au point de vue le plus sérieux et me fit penser plus d'une fois avec inquiétude qu'il exagérait fatalement cette nouvelle disposition de son esprit.

Cependant ma crainte n'était pas fondée; sa conduite était, il est vrai, pleine de réserve et son caractère d'un calme surprenant; mais il demeura affable pour tout le monde, et gagna l'estime et l'amitié de ceux qui étaient en relation avec lui.

Il montrait un grand amour pour le service militaire, lisait constamment des livres qui traitaient du métier des armes et s'exerçait avec un zèle infatigable à tout ce qui pouvait contribuer à faire de lui un officier instruit et distingué. Aussi,

lorsque, plus tard, pour la réorganisation de l'armée, l'inspecteur général Olivier, à Termonde, fit subir à nos officiers un sévère examen et que beaucoup d'entre eux furent mis à la demi-solde ou congédiés définitivement, mon ami se distingua tellement, par ses capacités et ses connaissances, que le général l'adjoignit à l'état-major général.

Il en résulta qu'il avança plus rapidement que moi; il devint successivement lieutenant, capitaine, adjudant-major et gros major. Il est actuellement lieutenant-colonel.

Il a tenu parole. Il n'y a pas de plus fidèles amis que nous, il vient me voir souvent ou c'est moi qui vais le voir, et alors nous passons chaque fois quelques jours ensemble comme deux frères dévoués.

Qu'est devenue Hélène Spronck, me demandez-vous? Son éducation manquée, son caractère impérieux et sa nature égoïste ont-ils eu pour elle des conséquences fâcheuses? A-t-elle été heureuse? Je vais vous le dire.

VII

Il y a plus de quinze ans, je fus pour la première fois en garnison à Bruxelles.

Un jour que je descendais rapidement la rue de la Madeleine, je vis venir en sens inverse, à quelques pas de moi, une femme tenant par la main deux enfants de six ou sept ans. Je ne savais pas pourquoi la vue de cette femme attirait particulièrement mon attention.

Elle paraissait malade, ses joues étaient pâles et creuses, ses vêtements et ceux de ses enfants attestaient peut-être une aisance passée, mais ils avaient un air de gêne et de pauvreté.

Il me semblait que je devais l'avoir déjà vue quelque part; mais elle passa rapidement en me regardant ave surprise ou avec effroi.

Pendant quelques minutes je me demandai à moi-même où je pouvais bien avoir rencontré cette femme; mais comme j'avais en tête des affaires sérieuses je n'y pensai bientôt plus.

Deux jours plus tard, comme je me trouvais dans mon logement, mon ordonnance vint me dire qu'une femme me faisait prier de lui accorder un moment d'entretien.

Une femme? Que pouvait-elle avoir à me dire? J'étais mécontent d'une pareille visite, et j'avais grande envie de ne pas la recevoir. Mais quand mon ordonnance me décrivit l'extérieur de cette femme en me disant : « C'est une espèce de pauvre madame, » je pressentis que ce devait être la même personne que j'avais rencontrée rue de la Madeleine. Curieux de savoir qui elle pouvait être, je consentis à la recevoir et ordonnai qu'on la fît monter.

Après deux coups frappés timidement à la porte, la femme que j'avais vue l'avant-veille entra dans mon appartement et s'approcha de moi d'un air craintif... Nous nous taisions tous les deux.

Je la regardai d'un air interrogateur et finis par lui dire :

— Eh bien, madame, parlez, qu'avez-vous à me dire?

— Ah! monsieur Bernard, suis-je donc si changée? dit-elle en soupirant. Ne me reconnaissez-vous plus?

— Non, qui êtes-vous?

— Hélène Spronck.

A peine ce nom était-il sorti de sa bouche, que je fis deux pas en arrière sans pouvoir dissimuler mon aversion et même ma colère.

Ces marques de mes dispositions peu favorables à son égard semblèrent la frapper douloureusement; elle poussa un cri de désespoir, cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer si abondamment que ses larmes ruisselaient à travers ses doigts.

Je ne pus pas rester longtemps insensible à ce désespoir, et l'idée me vint que j'avais devant moi une personne qui, quoique grandement coupable, était probablement plus malheureuse qu'elle ne méritait.

Profondément ému je lui offris une chaise; je la fis asseoir et lui dis d'un ton plus doux :

— Comment, madame, c'est vous qui êtes Hélène Spronck? Est-ce bien possible? Si changée! Mon Dieu que vous avez dû souffrir!... Voyons, ne pleurez pas si fort. Assurément vous avez fait bien du chagrin à mon ami et à moi par contrecoup. Mais l'homme n'a pas le droit de manquer de miséricorde. Parlez, et, s'il m'est possible de vous assister ou de vous consoler dans votre malheur, je le ferai.

Elle se mit à me raconter sa vie entière depuis le jour de son mariage, et, chose étonnante, elle s'accusa elle-même et, reconnut ses torts, comme si elle m'avait fait sa confession. Voici en résumé ce qu'elle me raconta.

Quoiqu'elle n'aimât pas M. Wykevorst, elle s'était laissée entraîner à l'épouser par la perspective de la vie brillante qu'il lui promettait à Bruxelles. Il n'avait aussi que peu d'affection pour elle; mais il avait été déterminé par l'appât de sa dot considérable et des grands biens dont elle devait hériter un jour.

Une fois à Bruxelles, ils y avaient meublé luxueusement un hôtel, pris à leur service un nombreux domestique, et mené un train de millionnaires. Monsieur était amateur de chevaux et de belles

voitures; madame aimait à briller et à faire parler de son élégance et de son luxe. Chaque semaine ils donnaient des dîners et des soirées. En un mot, ils jetaient l'argent par portes et fenêtres; mais ils pouvaient bien faire quelques dettes, puisque, avant peu de temps, la grande fortune du père Wykevorst, qui était vieux et usé, devait venir combler le déficit.

Ils continuèrent ainsi à mener une vie de folle dissipation pendant quatre ou cinq ans, jusqu'au moment ou le père Wykevorst s'endormit du dernier sommeil. Mais alors des nuages menaçants se crevèrent sur leur tête : le vieux M. Wykevorst devait avoir eu dans ses derniers temps beaucoup de malheurs dans son commerce et subi de fortes pertes car, lorsque les affaires de sa succession furent liquidées, il ne resta plus qu'une somme de vingt mille francs, à peine suffisante pour payer le tiers des dettes du jeune ménage.

C'est alors surtout qu'il devint visible que ce n'était pas l'amour, mais un sentiment d'égoïsme qui avait scellé les nœuds de ce mariage. A la moindre contrariété, les époux s'accusaient l'un l'autre, et exprimaient leur déception respective par d'amers reproches et même par des injures. Plus d'une fois, la colère de M. Wykevorst alla si loin qu'il osa lever la main sur sa femme et la frapper, elle, la mère de ses enfants; — car ils avaient deux enfants.

Monsieur exigea bien que madame renonçât à ses riches toilettes et à ses soirées; madame prétendit bien que monsieur rompît avec sa manie des chevaux, ses paris sur le turf et le gros jeu qu'il jouait au club, mais, quant à changer de conduite ou de manière de vivre, aucun des deux n'en avait envie, aucun des deux n'en était capable.

Il arriva ainsi que M. Wykevorst, comme beaucoup d'autres en pareil cas, fut poussé à faire violence à la fortune, et à chercher dans des jeux de bourse et des spéculations aventureuses les moyens de satisfaire ses habitudes de dissipation.

La chance lui avait souri au commencement et, grâce à l'intervention de sa femme, il avait entraîné les vieux parents Spronck à s'associer à ses brillantes chances de gain et par conséquent aussi à ses risques et à ses responsabilités.

Après des vicissitudes nombreuses, un jour était venu enfin, jour fatal où M. Wykevorst ne vit plus d'autre moyen pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers, au déshonneur et même à la prison, que de s'embarquer et de traverser l'Océan.

C'est ce qu'il avait fait, ne laissant à sa femme que ses deux enfants et une lettre pleine de malédiction, où il lui reprochait d'être la cause de leur ruine et de leur honte.

On avait tout vendu aux enchères publiques dans la maison de M. Wykevorst, et on avait mis impitoyablement sa femme et ses enfants sur le pavé sans aucun moyen d'existence.

Les malheureux parents d'Hélène, assignés en garantie pour les dettes non payées, furent du même coup dépouillés de leur fortune, et moururent de chagrin peu de temps après. Son oncle le notaire était décédé peu après son mariage.

Les parents des deux côtés, — cultivateurs, boutiquiers, petits commerçants. — que M. Wykevorst, pendant sa vie à outrance, avait refusé de recevoir et de connaître, la méprisèrent à leur tour alors, et semblèrent même se réjouir de son malheur, et elle ne put rien obtenir d'eux, sinon, de loin en loin, une faible et humiliante aumône.

Comme, depuis le départ de son mari, elle avait lutté pour vivre avec ses deux enfants, cette partie de son récit fut tellement poignante qu'elle eût attendri les cœurs les plus insensibles.

Ce qu'elle attendait de moi maintenant, c'était une assistance pécuniaire qui lui permît de s'embarquer pour l'Amérique avec ses enfants. Il y avait deux mois qu'elle avait reçu une lettre de son mari, l'adversité devait l'avoir rendu meilleur, car, après avoir enduré la misère pendant des années, il s'était engagé comme valet dans une grande ferme où il travaillait maintenant. Il aspirait à revoir sa femme et ses enfants dont il implorait le pardon et l'oubli pour les souffrances qu'il leur avait fait endurer. Si elle pouvait obtenir de ses parents de quoi payer ses frais de voyage et si elle voulait venir auprès de lui en Amérique, il lui procurerait de l'ouvrage, à elle et à ses enfants, avec l'espoir fondé de pouvoir exploiter plus tard une petite ferme pour leur propre compte. Si, par malheur, ce secours lui était refusé, il lui conseillait alors d'attendre encore une couple d'années jusqu'à ce qu'il eût pu épargner sur son salaire assez élevé l'argent nécessaire pour les frais de voyage.

Mais cette patience manquait à la pauvre femme. Cet homme était, à tout prendre, le père de ses enfants, et, près de lui, en Amérique, elle échapperait du moins à l'humiliation et à la honte qui, ici, s'attachaient partout à ses pas. Elle avait déjà réuni, à force de privations et de prières, une partie de la somme nécessaire. En me rencontrant rue de la Madeleine elle avait reculé d'abord devant l'idée d'avoir recours à moi, mais Dieu lui-même lui avait donné la hardiesse de risquer la démarche qu'elle faisait en ce moment.

— Ah, monsieur Bernard! s'écria-t-elle en levant vers moi ses mains suppliantes, et d'une voix altérée par l'émotion. Ayez pitié d'une mère infortunée! Je vous en conjure, par mes enfants inno-

cents, par la sympathie imméritée que vous avez témoignée autrefois à Hélène Spronck, agissez en chrétien : faites le bien pour le mal, venez à mon aide et, jusqu'à mon dernier jour, je bénirai le nom de mon bienfaiteur!

— Votre malheureux sort m'émeut profondément, madame, répondis-je. Ayez confiance. Je pourrais, dans la mesure de mes moyens, vous donner quelque chose tout de suite, mais je veux tenter davantage. Vous croyez pouvoir implorer le secours de personnes qui ont souffert pour vous; eh bien, il y a encore quelqu'un...

— Ciel! monsieur Gustave? s'écria-t-elle, effrayée à ce nom. Hélas, non, je l'ai traité trop cruellement, trop profondément outragé.

— Ah! vous ne connaisssz pas ce cœur d'or, madame; vous ne savez pas quel trésor vous avez méprisé!... Allez, et revenez dans trois jours; je vous dirai alors jusqu'à quel point mes efforts auront réussi; mais gardez bon courage : dans tous les cas, vous ne m'aurez pas appelé en vain à votre secours.

. . . .

Quinze jours après, madame Wykevorst et ses enfants s'embarquaient, à Anvers, sur le navire qui devait les transporter en Amérique. Non seulement son voyage était payé, mais elle emportait assez d'argent pour être, pendant quelque temps, à l'abri du besoin dans l'autre partie du monde... Don généreux de l'homme noble qu'elle avait presque rendu fou par sa coquetterie séduisante et sa froide insensibilité.

FIN D'UNE FILLE BIEN ÉLEVÉE



I

L'INTENDANT

Le *Wulfhof* s'élève au sommet d'une haute colline, dans la partie la plus fertile et la plus belle de la Flandre occidentale.

Maintenant il ne forme plus qu'une grande ferme, avec une habitation de maître assez vaste, et qui ne semble pas avoir d'autre destination que de servir de résidence d'été au propriétaire. Des deux côtés de l'entrée, des écuries et des granges; non loin de l'habitation du maître gît un large tas de fumier où des poules, des pigeons, des dindons et même des porcs cherchent quelque nourriture. On voit des domestiques qui reviennent des champs avec les chariots, des servantes qui apportent du fourrage pour le bétail, des ouvriers qui chargent des sacs de grains dans une voiture, on entend le bruit des fléaux, le grincement des meules à grains, le tapotement de la baratte, et, au milieu de tout cela, le hennissement des chevaux, le beuglement des vaches et le bêlement des moutons.

Il règne au Wulfhof une activité et une vie qui indiquent que le propriétaire ou le fermier est sans nulle doute un homme qui sait faire ses affaires avec énergie et bon cœur.

Dans les anciens temps, le Wulfhof a dû cependant être un château seigneurial. On remarque

encore, au côté gauche de la nouvelle maison, une vieille tour encore ornée de meurtrières et couronnée de créneaux ; le pont jeté au-dessus du fossé, et reposant sur trois arches dont les deux dernières sont presque ensevelies sous la terre, témoigne également qu'il se rattachait autrefois à de solides et puissantes constructions.

Cette partie de la Flandre occidentale était jadis couverte de châteaux seigneuriaux dont la magnificence et la force sont très vantées dans les chroniques : mais, à la suite de l'incessant accroissement d'une population industrieuse, les propriétés devinrent peu à peu tellement morcelées et le domaine des seigneurs féodaux tellement resserré, que les vieux châteaux au milieu des champs se trouvaient pour ainsi dire sans domaine, comme des souvenirs d'institutions sociales qui avaient disparu pour toujours.

Enfin la charrue vint creuser ses sillons jusqu'au pied des vieux manoirs abandonnés, et le laboureur, devenu fier de sa richesse, arracha du sol ces inutiles débris et se servit, pour construire ses étables et ses granges, des décombres gigantesques des remparts du moyen âge eux-mêmes.

Que le Wulfhof eût subi le même sort et eût été jadis la demeure d'un chevalier, c'est ce qu'il était facile de reconnaître, d'après sa situation sur la plus haute colline des environs. Celle-ci n'était pas favorable à la culture, tandis qu'on ne pouvait choisir un meilleur emplacement pour y asseoir un manoir seigneurial.

Pour en être convaincu, on n'avait qu'à se placer derrière la maison du maître, sur une plateforme en maçonnerie qui y était construite.

De ce point, on dominait toute la contrée du côté du midi : on voyait le sol se creuser en vallée, puis se relever, et, en ondulations qui allaient toujours diminuant, se mettre peu à peu de niveau avec une plaine verdoyante, dans laquelle l'Escaut promenait ses méandres capricieux.

De tous côtés, des clochers émergeaient au-dessus des arbres : on pouvait, comme un oiseau qui fend l'air, embrasser d'un seul regard les communes d'Avelghem, de Saint-Denis, de Moen, de Bossuyt, d'Autryve et nombre d'autres encore.

Au loin, au delà de l'Escaut, le mont de l'ermitage élevait sa cime couverte de la sombre verdure des sapins ; et enfin, avant de s'égarer aux limites de l'immense horizon, l'œil se reposait sur les doux et indistincts contours du mont de la Trinité, qui, comme un phare, annonce la ville wallonne de Tournai, construite autour du temple le plus imposant de la Belgique.

Si, après avoir contemplé cette contrée pittoresque, on se retourne du côté du nord, on voit d'abord une immense vallée semblable à un cirque au milieu de nombreuses collines. Les flancs de cette vallée sont couvets d'arbres épais, qui s'étagent en amphithéâtre ; mais, au fond, et sur les dernières pentes, le colza étend ses fleurs en tapis d'un jaune d'or ; le lin y montre sa fraîche verdure ; le grain y ondoie sous le doux souffle du vent. On découvre çà et là, sur le chemin gris de poussière, des chevaux, des chariots et des gens de la campagne qui vont à leur travail ou qui en reviennent ; dans les champs, des centaines de femmes rampent en ligne pour arracher de la future moisson la dévorante ivraie ; dans les basses prairies, au fond de la vallée, paissent des troupeaux de vaches à la robe mouchetée, et, au milieu de ce bétail, de petits garçons et de petites filles font retentir la vallée des sons clairs de leurs voix et du claquement joyeux du fouet.

Après avoir vu la vivante scène de travail qui se développait devant lui, si le spectateur levait de nouveau le regard vers le haut de Wulfhof, il découvrait, au delà de la première rangée de collines, une succession d'autres collines qui s'étendaient jusqu'aux dernières limites de l'horizon. Alors se présentait à lui un étrange spectacle : tous les arbres, bien que croissant avec peine dans ce sol ingrat, se fondaient en une seule et immense forêt dont le feuillage, sous la lumière du soleil, se montrait d'abord avec ses contours et ses teintes bien arrêtées, puis peu à peu s'adoucissait en formes affaiblies et indécises, et allait se perdre dans une vapeur bleuâtre jusqu'à ce que l'horizon devînt insaisissable et se confondit avec le ciel, comme si l'immensité même avait seule borné la vue du haut du Wulfhof.

Seulement deux ou trois points plus sombres rompaient la monotonie du nuageux horizon ; une pointe grise, qui se dressait au nord-est ne pouvait être que la tour de Saint-Martin de Courtrai, et, tout à fait au nord, semblait vaciller sur l'horizon la tour séculaire de Harelbeke, qui indique la place où fut le berceau des premiers comtes de Flandre.

Ainsi le Wulfhof dominait la contrée à bien des lieues à la ronde, et le noble manoir, qui jadis y élevait ses tours altières, ressemblait maintenant au nid de l'aigle qui, du haut d'un roc inaccessible, veille sur les vallons environnants, prêt à fondre sur tout ce qui peut exciter sa convoitise ou braver son orgueil.

Heureusement pour l'humanité, la navette, la charrue et le marteau ont remplacé le glaive toujours tiré ; si bien que le Wulfhof et les autres châteaux seigneriaux du moyen âge retentissent du bruit du travail au lieu de trembler sous les farouches chants des guerriers qui n'avaient à

célébrer qu'une gloire chèrement achetée et du sang cruellement versé...

Un certain jour, il peut y avoir de cela trois ou quatre ans, des domestiques, selon leur costume, étaient tous occupés à divers travaux. Les deux vachères et un valet de ferme sortaient justement de l'étable avec un grand chaudron de cuivre qui contenait la nourriture du bétail et dont le contenu devait être fort lourd; car domestique et servantes vacillaient sur leurs jambes et succombaient presque sous le poids de la forte perche à laquelle était suspendu le gigantesque chaudron.

Dès que le fardeau fut déposé dans l'étable, les servantes se mirent à respirer longuement; le domestique, qui paraissait très fâché, ferma la porte intérieure par laquelle ils étaient entrés, et dit d'une voix étouffée :

— Il est allé là-haut, le bourreau d'hommes!

Puis, croisant les bras sur sa poitrine, il dit en murmurant :

— Ah ça! il n'y a plus à tenir au Wulfhof! ce vieil Isegrius est sur notre dos du matin au soir; vous ne pouvez pas lever les yeux de votre ouvrage sans qu'il soit là tout près qui vous suit de son regard vitreux. Je crois qu'il y a là-dessous quelque chose qui n'est pas aussi clair que de l'eau de pluie. Allez dans le taillis là-bas, ou dans les prairies, cachez-vous dans les grains, glissez-vous dans la grange, il est là dès que vous reprenez haleine, il est là, le vieux mangeur de cœurs! Et, ce qui n'est certainement pas clair, il est apparu hier à quatre endroits différents. Dieu nous bénisse! Je n'ose dire ce que je pense; oui, oui, Catherine, tu peux rire, il arrivera des choses étranges.

— Tu es fou, dit l'une des servantes. Depuis quelque temps, tu ne rêves que sorcellerie et revenants. N'a-tu pas mis, lundi soir, tout le Wulfhof sens dessus dessous et crié comme un porc parce que tu croyais avoir vu le diable dans l'écurie?

— Je l'ai vu! affirma le domestique, vu comme je vous vois, avec deux cornes et des yeux ardents. Qui sait si ce n'était pas l'intendant lui-même?

— Allons donc, poltron! dit la servante en souriant. C'était une fourche qui se trouvait dans ce coin de l'écurie; tu as pris ses deux pointes pour les cornes du diable, et la lumière de ta lanterne sur l'acier t'a fait voir des yeux étincelants.

— Oui! vous croyez que, pour si peu, je traverserais le trou du fumier? et, en tout cas, peu importe, je ne reste plus dans cette maudite ferme.

L'autre servante, jeune et florissante paysanne, n'avait pas pris part à l'entretien. Elle était à puiser la provende dans le chaudron pour la verser dans l'auge des vaches.

— Et quand comptes-tu t'en aller? demanda Catherine, qui se mit à aider sa compagne.

— Si je puis y tenir, je resterai jusqu'à la Saint-Pierre, pas plus longtemps.

— Eh bien, j'irai avec toi; cela commence aussi à m'ennuyer terriblement.

— Qui voudrait encore rester au Wulfhof et subir une vie si amère et si pleine de chagrins! reprit le domestique. Lorsque je me louai, il y a six ans, M. Daniel de Hoogeland était encore à la maison. Combien n'était-il pas bon et joyeux! Chacun était content, on n'entendait que des paroles d'amitié, et tout ce qui se faisait était bien fait; mais, depuis que M. de Hoogeland est parti pour Paris, le vieil intendant est devenu tout à coup si sévère et si avare, qu'il faudrait être un ange; pour l'endurer. Il ne nous donne plus un instant de repos; il nous mesure le pain dans la bouche il prend garde au moindre brin de paille qui se perd; toujours levé avant le soleil, toujours veillant bien avant dans la nuit: jamais content, toujours grondeur, avide et sans pitié comme s'il n'avait plus de cœur pour le pauvre ouvrier.

— Vraiment? t'a-t-il maltraité en paroles? demanda la servante étonnée. Cela serait du nouveau, il n'est pas accoutumé à parler beaucoup.

— Ce sont ses yeux que je ne puis supporter! dit le domestique. Lorsqu'il apparaît ainsi à l'improviste et me regarde avec son visage pâle, muet et immobile comme un revenant, il me prend un frisson glacial jusque dans le bas des jambes; mais que l'intendant ait un terrible péché sur l'estomac, vous ne me le mettrez pas loin de la tête, et je ne voudrais pas suivre le chemin que prendra son âme quand il mourra.

La plus jeune des deux servantes quitta son ouvrage, et dit avec une légère indignation dans la voix :

— Thomas, vous faites bien mal en parlant toujours comme vous faites de M. Willibald; on aurait plutôt pitié de lui. Ne voyez-vous pas que le pauvre homme est malade et maigrit davantage de jour en jour; si cela continue ainsi, il ne vivra plus longtemgs!... Et qu'il épargne pour notre jeune M. Daniel, cela n'est-il pas bien et honnêtement agir?

— Oui, Barbe, tu lui frottes la manche en cachette, dit le domestique en l'interrompant, parce que, tous les matins, tu portes du lait frais à la campagne de madame de Berg, et que tu y reçois sans doute un gros pourboire. Tu es aussi avide d'argent, et tu épargnes dans l'espoir de te marier avec ce lourdaud de Josse, qui est parti pour Paris où il va y cirer les bottes de notre jeune monsieur. Tu peux bien l'avoir, le grossier imbécile! Ne rougis pas pour cela, Barbe. Et quant aux économies et aux ladreries des intendants et des receveurs, n'en parlons pas plutôt. Il est étonnant qu'ils

finissent toujours par devenir plus riches que leurs maîtres. Silence! p'st! voilà le loup-garou, je crois!

Ce qui lui faisait penser que l'intendant s'était montré aux ouvriers dans l'avant-cour, c'est que toutes les voix avaient tout à coup fait silence et que la conversation avait complétement cessé.

Les servantes soulevèrent en silence le chaudron vide et rentrèrent; le domestique prit une fourche et se rendit dans la cour, où ses camarades étaient occupés à charger du fumier. Il paraissait trembler et détournait la face pour ne pas voir l'homme dont le froid et sévère regard lui inspirait tant de terreur.

M. Willibald, le vieil intendant de Wulfhof, qui se trouvait en ce moment sur le seuil de la maison du maître, ne méritait assurément pas l'injurieux soupçon du domestique. Son œil brillant semblait bien se promener avec une étrange expression sur les ouvriers; deux rides profondes couraient bien sur ses joues, rides creusées par le chagrin et par de sombres préoccupations; mais, en même temps il y avait dans tout l'ensemble de son état quelque chose de si noble, de si triste, et en même temps de si doux, qu'un spectateur non prévenu eût dû infailliblement, au premier regard, se sentir pris de respect et de sympathie pour le vieillard souffrant. Si on ne l'eût jugé que par son visage maigre et flétri et par les cheveux blancs qui brillaient en boucles de neige le long de ses tempes, on eût facilement donné soixante-dix ans à l'intendant, bien qu'il n'eût pas encore atteint la soixantaine; mais l'éclat de ses yeux et son imposante attitude démentaient les premières suppositions; et il était bien évident que, dans le cœur de cet homme, à côté d'un chagrin cuisant, il y avait un trésor de courage et de force d'âme.

Il resta quelques instants dans une complète immobilité sur le seuil de la maison, suivant d'un air distrait le travail des ouvriers. Ceux-ci chargeaient leur fumier avec activité; mais, chez la plupart, ce pouvait être un sentiment de respect plutôt que de crainte qui les poussait à remplir si consciencieusement leur tâche.

M. Willibald descendit enfin à pas lents dans la cour et se promena silencieusement au milieu des ouvriers. Il ramassa quelques épis que les batteurs de blé avaient laissé tomber; puis il jeta une pomme de terre dans l'auge des porcs pour qu'elle ne fut pas écrasée; plus loin, il aperçut à terre un clou de fer à cheval et le mit dans la poche de son habit. Les ouvriers suivaient d'un regard en dessous ces signes d'un esprit d'économie exagérée et quelques-uns haussaient même les épaules en cachette.

En ce moment, un étranger traversa le pont de Wulfhof. Cette personne, en voyant de loin l'intendant qui cherchait et observait dans la cour, s'arrêta et secoua la tête d'un air moitié souriant, moitié dédaigneux.

Le vieux Willibald l'aperçut de son côté, et une explosion de joie contenue illumina son visage; il alla vers le nouveau venu, lui prit cordialement la main et se hâta de le conduire vers la maison comme s'il eût craint que les ouvriers pussent entendre ce qu'il allait dire.

Arrivé dans une arrière-salle d'où la vue plongeait sur la profonde vallée qui s'étendait au pied de la colline, il offrit à son compagnon une chaise, alla fermer les portes avec soin, puis revint et dit:

— Comme votre arrivée me réjouit, monsieur le notaire. Ce matin, j'étais allé chez vous; on me dit que vous étiez à Courtrai et cela m'avait fort attristé.

— Avez-vous donc reçu de mauvaises nouvelles? S'est-il passé quelque chose de grave à Paris? demanda l'autre avec une certaine surprise.

— Non, monsieur le notaire; mais je voulais vous rappeler que c'est après-demain que la lettre de change de vingt mille francs sera présentée au payement. J'ose espérer que vous ne l'avez pas oublié?

— J'ai rencontré des difficultés, monsieur Willibald. Madame van Everdael, qui a déjà prêté cent mille francs en hypothèque sur le Wulhoff, est d'avis que le gage est trop chargé pour offrir désormais la même garantie pour de nouveaux emprunts.

— Mais madame van Everdael se trompe! s'écria le vieillard. L'estimation que nous avons faite loyalement ensemble, il y a peu de temps, n'a-t-elle pas atteint plus de deux cent mille francs?

— Qu'est-ce que cela fait, si madame van Everdael en doute?

— Elle refuse donc de nous prêter les vingt mille francs?

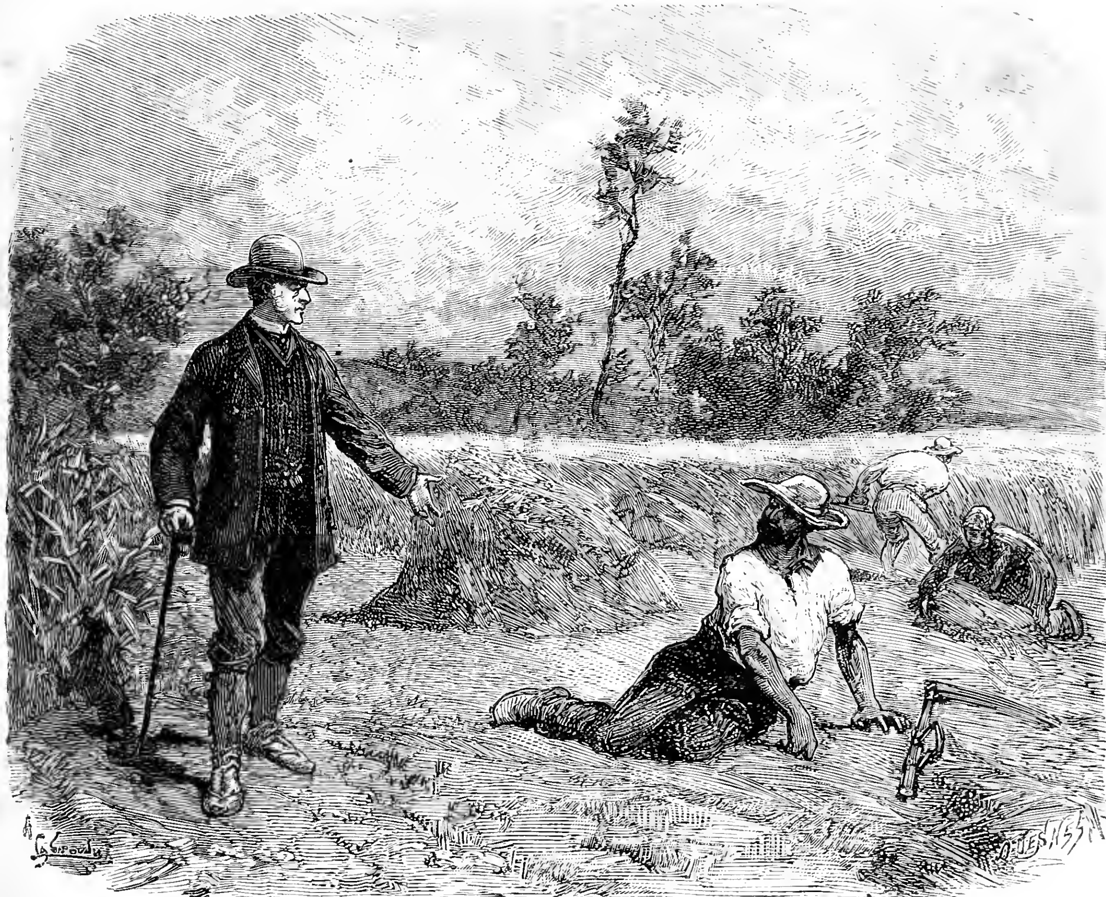
— Non; mais elle demande quatre et demi pour cent. Et comme, en essayant d'emprunter auprès d'autres, j'eusse mis votre secret en péril, j'ai accepté en votre nom la condition de madame van Everdael.

Un soupir s'échappa du sein du vieillard; il laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura à part lui:

— Quatre et demi pour cent! Comment le Wulfhof pourra-t-il produire tous ces intérêts? Hélas! l'avenir commence à m'effrayer!

— Demain, avant midi, la somme sera remise entre vos mains, dit le notaire. Veuillez me confier le plein pouvoir que M. Daniel vous a donné; j'en ai besoin pour dresser l'acte.

M. Willibald se leva de son siége et quitta silencieusement la chambre.



Il est là dès que vous reprenez haleine. (Page 3.)

Il revint un instant après avec un papier plié qu'il remit au notaire. Puis il dit d'une voix triste et profondément émue :

— Je vous remercie du fond du cœur de vos bons soins, monsieur le notaire ; mais je vous suis encore plus profondément reconnaissant de ce qu'en bon ami vous avez fidèlement gardé le secret qui commence à peser si lourdement sur le Wulfhof. Dans le chagrin, l'âme de l'homme sent, plus qu'en d'autres circonstances, la nécessité de chercher des consolations auprès de Dieu ; soyez certain que votre nom ne sera pas oublié dans mes tristes prières.

Il y avait des larmes dans la voix du vieil intendant, tandis qu'il prononçait ces derniers mots et serrait avec effusion la main du notaire.

— Mais, monsieur Willibald, s'écria celui-ci d'un ton à demi fâché, cela va vraiment trop loin ! Si vous étiez son propre père, vous ne vous inquiéteriez pas tant du sort de ce coupable jeune homme. Vous abrégez votre vie par votre sollicitude exagérée pour un insensé qui gaspille dans la débauche l'héritage paternel. Soyez plus avisé : s'il veut courir à sa perte, qu'est-ce que cela vous fait, dès que, pour le reste, vous avez fait votre devoir d'honnête homme?

Un muet et pénible sourire fut la seule réponse de l'intendant.

— Asseyez-vous, monsieur Willibald, reprit l'autre. Je ne puis partir d'ici sans obéir au cri de ma conscience. Par quelle inconcevable erreur de sentiment pouvez-vous vous aveugler au point de douter encore de l'infaillible fin à laquelle aboutira la coupable conduite de M. Daniel? Il dépense chaque année plus de vingt mille francs, comme si son héritage paternel était inépuisable, tandis qu'au contraire encore deux ou trois années d'une pareille vie, et il aura dévoré jusqu'au dernier sou.

Le vieux Willibald avait penché la tête et regardait vaguement à terre.

Le notaire le considéra un instant dans cette attitude. Alors, il rapprocha sa chaise, prit la main du vieillard et dit :

— Écoutez, mon ami, je vous offrirai le moyen d'échapper à ce chagrin et de passer le reste de vos jours heureusement et en paix.

L'intendant regarda le notaire avec une sorte de joyeux étonnement.

— J'aurais dû d'abord vous parler de cela, reprit celui-ci; car c'est justement l'objet pour lequel je suis venu aujourd'hui au Wulfhof. Voici l'affaire : madame van Everdael est vieille et maladive, et a résolu de ne plus quitter sa campagne pendant l'hiver. Elle désire trouver une personne d'un certain âge, de bonne éducation et de bonne maison, pour lui tenir compagnie. Je viens de sa part vous prier d'accepter cette place. Vous serez son intendant, vous aurez un traitement annuel considérable, vous disposerez de tout en liberté, et, dans la société d'une noble, intelligente et vertueuse dame, vous trouverez le repos et le contentement nécessaires pour rétablir votre santé.

— Et Daniel? demanda le vieillard.

— Abandonnez-le au sort qu'il s'est préparé de gaieté de cœur.

— Impossible! impossible! s'écria l'intendant avec indignation. Si j'étais capable de commettre une telle lâcheté, pour qui vivrai-je?... Mille fois merci, monsieur le notaire; témoignez, je vous prie, ma reconnaissance à madame van Everdaels, mais que j'abandonne Daniel maintenant que le malheur le menace! La pensée seule d'une telle cruauté me fait frémir.

Le notaire haussa les épaules en disant, non sans amertume :

— Monsieur Willibald, je pourrais, à bon droit, me trouver blessé de la manière dont vous accueillez mon amicale proposition; mais votre inconcevable amour pour le dissipateur me frappe d'une telle admiration, que je n'ai pas le courage de vous faire un reproche.

Il sembla que le ton de dépit du notaire avait péniblement ému le vieil intendant; car il donna à ses traits une expression suppliante, et dit avec une remarquable douceur, mais avec une expression croissante dans la voix :

— Ah! monsieur, ne m'accusez pas. Qu'y a-t-il d'étonnant dans mon amour pour le pauvre jeune homme égaré? Feu son père était l'ami de mon enfance; plus tard, il fut mon bienfaiteur et mon sauveur. Moi aussi, je courais le monde avec une aveugle confiance dans mes propres forces. Mes années de jeunesse furent orageuses : non seulement je dissipai le patrimoine que m'avaient laissé mes parents, mais encore j'étouffai dans mon cœur le sentiment de la vertu et du devoir, d'une façon si insensée et pendant si longtemps, que, impuissant, désenchanté, épouvanté de moi-même, je ne voyais plus d'autre refuge contre le cri de ma conscience que dans une lâche mort. Le père de Daniel m'a sauvé, son amitié désintéressée m'a peu à peu rendu la foi dans le bien. Je trouvai au Wulfhof consolation, soulagement et repos pour mon âme triste et épuisée. Enfin, réconcilié avec Dieu et avec l'humanité, je naquis en quelque sorte à une nouvelle vie. Je n'étais que depuis quelques mois au Wulfhof, lorsque la femme de mon sauveur mourut, en lui laissant un enfant d'un an à peine, comme gage de son amour. M. Hoogeland fut profondément frappé par ce coup terrible; sa santé était déjà chancelante à la suite de malheurs antérieurs. Il mourut dans mes bras, quatorze mois après la mort de son épouse. Dans son testament, il m'avait désigné comme le tuteur et le père nourricier de son fils... Voyez-vous, monsieur le notaire, ma reconnaissance pour l'homme qui m'avait si généreusement tiré du gouffre de la misère et du désespoir était profonde et ardente; maintenant qu'il est monté au ciel, comment puis-je lui payer ma dette sacrée de gratitude? N'est-ce pas en aimant de toutes les forces de mon âme l'être qui lui était cher par-dessus tout et dans lequel il revivait sous mes yeux? Dieu jugera si j'ai accompli cette tâche avec la sagesse nécessaire; mais le dévouement et l'amour ne m'ont point fait défaut. J'ai appris à Daniel à balbutier ses premières paroles : j'ai veillé sur lui, je l'ai élevé, je l'ai instruit.

— Soit! interrompit le notaire. Je veux bien convenir que vous deviez du dévouement à l'enfant de votre bienfaiteur; mais, puisqu'il méconnait votre amour et court aveuglément à sa perte, pourquoi abrégeriez-vous votre vie au profit d'un ingrat?

— Mais, monsieur, si la faute de ce qui est arrivé revenait à moi?

— A vous, monsieur Willibald?

— Qui sait? Dans mes efforts pour enrichir de science l'esprit de Daniel, n'ai-je pas dépassé le but? En ne lui parlant que de générosité, de sacrifice et de grandeur d'âme, ne l'ai-je pas laissé désarmé contre les séductions du monde? Quoi qu'il en soit, c'est moi qui l'ai fait aller à Paris. Il pouvait passer ses jours dans une heureuse simplicité sur le domaine que lui avait laissé son père, et il ne désirait pas autre chose; mais, dans mon orgueil, je rêvais pour Daniel tous les dons que peut procurer une éducation raffinée et la fréquentation du grand monde. Ne suis-je donc pas la cause première de son égarement? et je l'abandonnerais maintenant à son sort! Qui donc tendrait la main

au pauvre jeune homme pour le sauver de sa perte, si Dieu permet qu'il tombe?

Le notaire avait écouté avec intérêt l'émouvante explication de l'intendant. Il resta un instant pensif; puis il se mit à hocher la tête d'un air de doute et dit enfin :

— J'admire vos généreux sentiments, monsieur Willibald; mais, quelque impression que vos paroles fassent sur mon esprit, elles ne peuvent m'aveugler. Au contraire, plus mon estime pour vous grandit, plus clairement je vois dans l'avenir. Faut-il dire quelle sera pour vous la fin de tout cela? La ruine, le déshonneur, l'infamie! Epuisez vos dernières forces, abrégez votre vie, pour lutter au bénéfice d'un dissipateur contre le sort triomphant. Quelle récompense croyez-vous que sera la vôtre? L'ingrat vous reprochera d'avoir mal administré ses biens. Peut-être vous accusera-t-il d'infidélité, de déloyauté? Et, en tout cas, pour récompense, il ne vous donnera que son mépris et sa haine.

Tandis que le notaire parlait ainsi avec beaucoup d'animation, M. Willibald, tout tremblant, le regardait fixement dans les yeux; il avait levé les mains vers lui, comme s'il voulait détourner ces sinistres prédictions qui lui déchiraient le cœur. Bientôt un sourire convulsif parut sur son visage, et il s'écria plein d'émotion :

— Son mépris, sa haine! Daniel me haïrait? Ah! une pareille crainte, si elle pouvait entrer dans mon âme, me ferait mourir en peu de temps! Mais non, le cœur de Daniel est un trésor de bonté et d'amour! Il peut s'égarer, il peut se laisser entraîner à de folles dépenses par les plaisirs que lui offre la capitale de la France; mais qu'il n'aime plus son vieux père nourricier! Oh! monsieur, vous ne le connaissez pas.

— Mais vous, monsieur Willibald, pouvez-vous savoir ce qu'il est devenu à Paris depuis cinq ou six ans? Une vie aussi orageuse et aussi déréglée n'a-t-elle pas, chez lui, émoussé l'intelligence et étouffé le sentiment?

— Non, monsieur, elle n'a pas produit cet effet sur le cœur aimant de Daniel.

— Quelle certitude en avez-vous?

— Ne suis-je pas allé il y a deux ans à Paris?

— Eh bien, ce que vous y avez vu n'était pas très rassurant.

— C'est vrai, Daniel demeurait dans une maison magnifique, il avait une brillante voiture, des chevaux anglais, des domestiques et des laquais. Il s'était lié avec un nommé Gombert, un railleur incrédule qui me sembla un très dangereux compagnon. J'entendis avec angoisse dans leurs conversations qu'il était question de maisons de jeu et de duels, de courses de chevaux et de paris, et surtout de femmes dont la position dans la société me semblait très suspecte. Tout cela, monsieur le notaire, était bien de nature à m'inspirer des craintes; mais je trouvai avec cela le cœur de Daniel si reconnaissant, si bon, si aimant, que je ne me sentis pas la force de le réprimander avec toute la sévérité nécessaire. Le jour de mon départ de Paris, je m'enhardis cependant à lui faire entendre quelques vives remontrances et de sérieux conseils. Il pouvait ne pas les accepter et avait le droit de se fâcher; car il était majeur et je n'étais que l'administrateur de ses biens. Cependant, il se jeta en pleurant à mon cou, m'appela son père bien-aimé et me promit loyalement de changer de vie et de dire adieu pour toujours à une société qui l'avait entraîné à l'oubli de la vertu et du sentiment du devoir. Cet instant, monsieur, a été le plus beau de ma vie. Le souvenir m'en fait encore venir une larme aux yeux.

— Un pareil retour de son erreur serait, en effet, un bon signe, dit le notaire, s'il n'avait pas immédiatement oublié sa promesse.

— Pas immédiatement; il resta au moins huit mois sans demander d'argent.

— Depuis lors, il s'est doublement rattrapé, dit le notaire d'un ton triste. Le malheureux n'ouvrira les yeux que pour voir sa ruine complète.

— Non, non, je le ramènerai bientôt dans le bon chemin! répondit l'intendant avec une sorte d'enthousiasme triomphant. Dans un mois, quand la plupart des travaux du printemps seront à peu près finis, j'irai encore une fois à Paris. Daniel m'écoutera et reviendra avec moi au domaine paternel. Ici, dans son lieu natal, dans ce beau et calme pays, où tout lui parlera de ses paisibles et heureuses années, les orages de la jeunesse se calmeront en lui; et, si le contact d'un monde trompeur a laissé quelques blessures dans son cœur, elles se guériront ici par l'amitié et le repos, si bien qu'il n'en restera ni cicatrice ni souvenir.

Le notaire haussa les épaules d'un air de doute et murmura :

— Une vie aussi agitée rend le cœur incapable de goûter les émotions douces et calmes. Daniel ne peut plus habiter au Wulfhof...

— Mais supposez que tout cela fût impuissant, dit M. Willibald, en l'interrompant, le doux regard de Céleste, sa beauté, son amour ne le domineraient-ils pas, et n'ouvriraient-ils pas autour de lui un paradis de bonheur qui l'attacherait pour toujours au lieu de sa naissance?

— Céleste Berg? murmura le notaire avec étonnement. Espérez-vous encore qu'elle devienne l'épouse de Daniel?

— Ce mariage n'est-il pas le rêve de tous deux depuis leur enfance?

— Mais Céleste ou sa tante ne savent-elles donc pas que Daniel est presque pauvre ?

— Il n'est pas nécesaire qu'elles le sachent, monsieur.

— Céleste de Berg est une jeune fille de bonne maison ; elle a une fortune passable. Je ne vous comprends pas : je n'ose supposer que votre affection pour Daniel vous rende capable de tromper une innocente et confiante jeune fille sur l'état de sa fortune ?

— Si les choses en venaient aussi loin, murmura l'intendant, il y aurait peut-être moyen de décharger le Wulfhof de la plupart des hypothèques qui pèsent sur lui.

Le notaire, comme frappé par une révélation soudaine, se leva vivement et regarda le vieillard avec surprise.

— Ai-je bien compris ? s'écria-t-il. Comment ! vous sacrifieriez la garantie du repos de vos vieux jours, l'héritage de votre sœur ? C'est impossible : ce serait une trop grande folie.

On frappe à la porte.

— Qui est là ? demanda l'intendant.

— C'est moi, Barbe la vachère, répondit une voix.

— Va à ton ouvrage, Barbe, et laisse-nous en paix.

— Monsieur Willibald, voici une lettre de Paris que le facteur vient d'apporter, dit la servante.

L'intendant ouvrit la porte, prit vivement la lettre et en déchira l'enveloppe. A peine y eut-il jeté les yeux qu'il commença à sourire avec joie, se frotta les yeux comme s'il doutait de la clarté de sa vue, et leva les bras au ciel en s'écriant ;

— Merci, mon Dieu, ma prière est exaucée !

Et, se retournant vers le notaire, il dit, transporté de joie :

— Il vient ! il vient ! Daniel revient de Paris... dans huit jours, la semaine prochaine, jeudi !

— Pour toujours ?

— Il n'en dit rien ; sa lettre est fort courte, elle ne renferme autre chose que l'avis de son retour au Wulfhof... mais cela suffit. Ah ! que je me sens heureux ! Monsieur, pardonnez-moi ; il faut que je sorte, que je coure, que j'aille porter la nouvelle à Céleste. Comme cette bonne et aimante Céleste va être joyeuse ! Adieu, adieu, monsieur ! excusez-moi ! à demain !

Et il s'élança hors de la salle en criant à un maître domestique :

— Jean, donne à chacun de tes camarades une canette de vieille bière. Amusez-vous tous jusqu'à midi.

Les ouvriers et les servantes se regardèrent les uns les autres avec stupéfaction et effroi. Il leur semblait certain que l'intendant était frappé de folie, d'autaut plus qu'il courut vers le pont sans leur donner plus ample explication.

Arrivé à la porte, M. Willibald se retourna, fit quelques pas rapides en revenant vers la cour et dit :

— Amusez-vous : M. Daniel vient de Paris.

Alors les ouvriers comprirent la signification des paroles de l'intendant. Tous jetèrent en l'air leurs casquettes et leurs bonnets en l'air en criant à pleine voix :

— Vive M. de Hoogeland, vive notre maître M. Daniel.

Barbe la vachère dansait et frappait des pieds près de la porte de l'écurie en criant à tue-tête :

— Hourra ! vivat ! Je vais me marier, je vais me marier ; mon Josse revient !

II

PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION

Le jour que Daniel avait fixé pour son retour, une couple d'heures après le diner, l'intendant sortit du Wulfhof et suivit avec une certaine hâte un chemin qui courait sur le dos des collines.

Le vieillard avait mis sa plus belle toilette : il portait un habit noir, une cravate blanche, une chemise garnie de dentelles et des gants glacés tout neufs.

Soit que ce costume de cérémonie rehaussât la noblesse naturelle de ses traits, soit que, sous l'influence d'une joyeuse perspective, il relevât davantage la tête, il y avait en ce moment dans la personne de M. Willibald quelque chose de distingué qui inspirait le respect et attestait qu'il avait jadis fréquenté les plus hauts cercles de la société.

Il était évident que le vieil intendant, tandis qu'il poursuivait son chemin, se trouvait plongé dans une douce rêverie qui berçait son âme ; car il souriait à ses propres pensées, faisait de la tête des signes d'approbation, remuait les lèvres comme s'il parlait à quelqu'un, et se frottait les mains de temps en temps avec un extrême contentement. Il arrivait cependant aussi que son visage prenait une expression d'abattement, comme si un nuage de chagrin y descendait. Peut-être quelques-unes des paroles inquiétantes du notaire murmuraient-elles à ses oreilles ; mais cette émotion disparaissait de sa physionomie avec la rapidité de l'éclair, et, redressant la tête avec l'orgueil du bonheur, il continuait plus rapidement son chemin.

Après avoir, pendant un quart d'heure, suivi le dos des collines, il tourna à gauche, et se dirigea vers une petite campagne qui se montrait au milieu des arbres, au bout d'une avenue. Il ouvrit la barrière de cette campagne et disparut dans un petit

sentier ombragé des deux côtés par des seringats...

Peu de temps après, il reparut dans l'allée avec une vieille dame à un bras et une belle jeune fille à l'autre.

Il relevait plus haut la tête ; son regard rayonnait de bonheur; on eût dit que le vieillard enthousiaste était rajeuni de dix ans.

La vieille dame ne semblait pas moins émue de joie ; bien que sa marche fût difficile et attestât une certaine paralysie, elle s'efforçait de sautiller et tirait l'intendant par le bras pour le forcer à presser le pas. Son visage ridé était illuminé par un doux sourire, et elle poussait de joyeuses exclamations comme une jeune fille qui court au-devant d'un plaisir longtemps désiré.

La jeune fille, au contraire, était remarquablement réservée et silencieuse. L'expression d'une joie profonde rayonnait bien sur son gracieux visage ; la rougeur de l'émotion courait bien comme un nuage sur son front d'une blancheur de lis ; mais soit que l'approche d'un instant solennel la tînt plongée dans ses bienheureuses pensées, soit que, par pudeur virginale, elle s'efforçât de cacher ce qui se passait dans son cœur, elle se taisait et marchait d'un pas presque chanchelant, son brillant œil bleu perdu distraitement dans l'espace.

Tandis que l'intendant était aussi absorbé que la jeune fille dans ses reflexions sur le bonheur attendu, personne n'avait dit un mot depuis qu'on avait gagné la grande chaussée, sinon la vieille dame qui, comme nous l'avons dit, attestait, par toute sorte d'exclamations confuses, la joie qui gonflait son cœur.

— Mais, Céleste, mon enfant, comment est-il possible que tu ne sautes pas de joie? De mon temps les gens s'aimaient avec un peu plus d'ardeur, et on ne craignait pas de le laisser voir quand c'était en tout bien, tout honneur. Comment? Tu passes cinq ans dans la solitude la plus complète, ne songeant à personne qu'à lui ; tu mêles son nom à toutes tes prières; et, lorsque le doux rêve de ta vie va se réaliser, lorsque chaque pas te rapproche de l'homme que Dieu t'a destiné comme époux, tu marches la tête baissée et tu veux te taire?

— Mais, chère tante, murmura la jeune fille, maintenant que l'heure approche où je vais le revoir, tant de pensées inondent mon esprit, et mon cœur bat si fort, que j'en perds presque la tête. Ah ! je suis bien contente ; je remercie Dieu avec ferveur d'avoir permis que Daniel revînt sain et sauf.

— Comme il sera heureux de te revoir ! s'écria la vieille dame d'un ton enthousiaste. Pauvre Daniel, je me rappelle encore, comme si c'était hier qu'il succombait presque à la tristesse, lorsqu'il dut prononcer, pour la dernière fois, ton nom à l'heure des adieux. Comme cette séparation fut déchirante ! Il est encore devant mes yeux l'aimable jeune homme, la tête sur la poitrine, anéanti par la douleur, se tordant de désespoir, et ayant si peu conscience de la situation, qu'on dut employer la force pour le séparer de toi. Les larmes me coulent encore sur les joues lorsque j'y pense...

— Ah ! taisez-vous, taisez-vous, ma bonne tante, dit la jeune fille d'une voix suppliante, ne dites pas de pareilles choses.

— Pourquoi? Il est toujours bon, quand le bonheur vous sourit, de se rappeler les heures tristes de la vie; cela donne plus de force et une sensibilité plus profonde pour goûter la joie.

— Un tel moyen est superflu, madame de Berg, remarqua l'intendant en souriant. Je sens bien en moi-même que mademoiselle Céleste n'a pas besoin d'évoquer de tristes souvenirs pour être joyeuse et émue par la pensée que, dans une demi-heure, peut-être, nous le serrerons dans nos bras.

Il y eut un court silence.

Mais le silence pesait à la vieille dame, son cœur avait besoin de s'épancher et elle devait donner un libre cours à sa joie.

— Oh ! que je suis curieuse de le voir ! s'écria-t-elle. Il sera devenu maintenant un brillant cavalier, plein d'usage du monde, d'esprit, d'expérience et émouvant par sa parole. Lorsqu'il quitta le Wulfhof c'était un beau, bon et affectueux garçon. Qui sait au-devant de quel homme imposant, beau et fier nous allons ? Céleste, Céleste, que tu es heureuse ! je ne sais si je ne te porte pas envie. Ne ris pas, mon enfant ; j'aime Daniel autant que toi. Ne l'ai-je pas porté sur mon bras et bercé sur mon sein, avant qu'il pût parler ? N'ai-je pas aidé le bon Willibald à sauver l'enfant de la maladie et d'autres périls, comme si j'eusse été pour lui une seconde mère ? Ne s'est-il pas montré reconnaissant de mes soins, et ne m'a-t-il pas aimée du plus profond de son cœur ? Oui, je serais destinée à être sa femme que je ne serais pas plus heureuse.

Céleste pressa la main de la vieille dame en murmurant doucement :

— Bonne chère tante, merci, merci, resserrez toujours le lien de l'amitié et de l'amour qui nous embrasse tous ! Que votre doux sourire soit la bénédiction d'une nouvelle famille, comme il a été celle de ma jeunesse !

Le vieil intendant marchait depuis quelque temps, la tête penchée sur sa poitrine ; il était évident qu'il était plongé dans une profonde rêverie et qu'il n'entendait plus ce qu'on disait à côté de lui.

Madame de Berg remarqua seulement alors

son étrange préoccupation, et lui dit d'une voix calme :

— Qu'est-ce que cela, monsieur Willibald? Qu'est-ce qui inquiète votre esprit? Vous avez tous deux une singulière façon d'être heureux.

Le vieillard leva la tête; son visage était éclairé par l'expression d'une joie indicible, et ses yeux, humectés par l'émotion intime qui l'agitait, brillaient d'un éclat rajeuni.

— Qu'est-ce qui vous émeut si fort? répéta madame de Berg surprise.

— Une vision, répondit Willibald, un beau, un magnifique rêve. Et pouvoir, et devoir croire qu'il va être une vérité!

— Qu'avez-vous rêvé, monsieur Willibald?

— Je n'ose presque pas le dire. Mais c'est si doux et si beau, que cela causerait peut-être à la sensible Céleste une émotion trop forte.

— Mon cœur est plus calme, dit la jeune fille; les bonnes paroles de ma chère tante ont un peu détourné mes pensées. Dites franchement, monsieur Willibald, ce qui fait ainsi briller vos yeux de ravissement?

D'une voix contenue, comme s'il voulait diminuer l'impression de ses paroles, le vieil intendant dit :

— Mon esprit était emporté par ses pensées. Je voyais dans la grande salle du Wulfhof une jeune femme et un jeune homme assis la main dans la main. Leurs âmes semblaient s'échanger dans le regard de leurs yeux; quand ils détournaient la vue, c'était pour la faire tomber avec un éclair de bonheur d'une ineffable douceur sur deux petits anges, deux charmants enfants, florissants de santé, qui jouaient à leurs pieds. C'était une petite fille et un petit garçon. Et je vis un vieillard, aux cheveux gris, ramper sur le parquet, et jouer et rire avec les enfants, tout comme s'il eût été enfant comme eux... Et, à un pas plus loin, je vis une vieille dame embrasser la petite fille, la caresser et la choyer, et j'entendais qu'elle apprenait à balbutier les mots sacrés *Dieu, père, mère*. Puis, la touchante scène changea soudain. Je vis un vieillard agonisant, étendu sur le lit de mort, à son chevet se tenaient les mêmes personnes; beaucoup d'enfants pressaient et baisaient ses mains glacées; des larmes d'amour et d'amitié coulaient tout autour de lui; lui seul semblait ne pas s'affliger; avec un bienheureux sourire de reconnaissance, il tint les yeux levés vers le ciel jusqu'à ce qu'il sentit son âme déployer ses ailes. Alors il leva, par un dernier effort sa main, bénit les enfants qui sanglotaient, bénit les parents en pleurs, attira la vieille dame, sa bonne et fidèle amie, sur son cœur, et laissa, après ce tendre adieu, retomber sa tête pour toujours, tandis que son âme, en s'envolant vers le ciel, s'écriait encore : « Merci, merci, ô mon Dieu, de ce que je laisse heureux tous ceux que j'ai aimés sur la terre. »

L'intendant se tut et regarda le sol, comme s'il eût été honteux de l'exaltation avec laquelle il avait dépeint son espérance. Céleste, émue au plus haut point, avait couvert ses yeux de sa main, pour cacher les larmes qui coulaient sur ses joues. Madame de Berg seule resta maîtresse de son émotion, et elle allait probablement réprimander M. Willibald sur la triste fin de son rêve; mais son attention fut tout à coup attirée par des cris bruyants qui retentirent à l'improviste sur le côté de la chaussée.

C'était une jeune paysanne qui débouchait derrière eux d'un sentier sur le grand chemin et qui, tout en marchant, poussait des cris de joie et chantait à gorge déployée.

Elle était très parée et avait visiblement mis ses meilleurs habits de dimanche. Son costume éblouissait presque par ses vives couleurs; mais ce qui brillait le plus en elle, c'était son visage florissant où se lisaient la santé et la force.

Céleste la connaissait bien, car c'était elle qui, chaque jour, apportait du Wulfhof à la campagne de madame de Berg le lait nécessaire.

— Comme tu parais heureuse, Barbe! dit la jeune fille en comprimant ses larmes, lorsque, arrivée tout près, la paysanne balbutia un salut respectueux.

— Sans doute, répondit-elle en hochant la tête, comment ne serais-je pas joyeuse? mon Josse revient aujourd'hui; je vais me marier.

— Sitôt, Barbe? Quittes-tu donc le Wulfhof? Où vas-tu demeurer?

— Ah! voyez-vous, mademoiselle, cela est mon secret; mais à vous qui êtes si bonne pour moi, mademoiselle, je puis le dire. Il faut savoir que, dans deux mois, il y aura une petite ferme vacante; c'est encore assez loin d'ici, derrière Knocke, sous Sweveghem. Mon oncle, le forgeron, nous aidera un peu. Il a obtenu du propriétaire qu'on ne louerait la ferme en question à personne qu'à nous. Cela ne réjouira pas peu Josse, quand il apprendra qu'une jolie petite maison et de bons champs l'attendent. Oui, oui, mademoiselle, je vais me marier. J'ai fait quelques épargnes; votre générosité y a aidé. Josse aura aussi gagné quelque chose; je suis forte et en bonne santé; nous verrons si Barbe ne sait pas labourer!

— Et tu t'es faite aussi belle que possible pour recevoir ton fiancé? demanda la vieille dame en riant.

— Ce n'est que mon devoir, madame de Berg; avec votre permission, les beaux habits ne font pas de mal à une paysanne. Josse ne m'a pas vue

depuis longtemps; il va faire de grands yeux en me voyant si bien habillée. Pour l'éprouver, je n'irai pas au-devant de lui, je me tiendrai au milieu des autres filles. Je gage qu'il courra tout droit à moi!

Tout à coup elle regarda la demoiselle des pieds à la tête; et, tandis que son visage exprimait l'étonnement, elle dit :

— Mais vous, mademoiselle Céleste, vous n'avez pas mis vos plus beaux habits? Vous ne paraissez pas contente! N'allez-vous pas vous marier?

Et, se reprenant, elle s'écria :

— Ah! sotte paysanne que je suis! Vous êtes assez belle de vous-même... et, si vous n'êtes pas si joyeuse que moi, vous ne sentez pas moins de joie dans votre cœur, n'est-ce pas? Oh! écoutez, on bat le tambour là-bas!... Vite, vite, les voilà, sans doute!

A ces mots, elle s'élança en avant, en agitant les mains en l'air.

L'intendant pria Céleste et sa tante de hâter le pas. Tous se rendirent à la hâte dans la direction que la paysanne avait suivie.

Non loin de l'endroit où ils étaient, la chaussée longeait un hameau d'une vingtaine de maisons. C'était là que le jeune Daniel devait être reçu et félicité par les paysans des environs et par une partie de la population du village voisin.

Le hameau était orné pour la circonstance. On avait planté le long de la route une vingtaine de petits arbres verts, et on y avait fixé des drapeaux tricolores en papier; au-dessus de la porte de chaque auberge, — et il y avait là beaucoup d'auberges, — brillaient des félicitations en lettres noires et rouges.

Mais ce qui attirait le plus l'attention, et ce que paysans et paysannes contemplaient comme une œuvre merveilleuse, c'était un haut arc de triomphe fait de gazon d'Espagne et de feuillage d'ifs que la confrérie de Saint-Sébastien avait élevé en l'honneur de M. de Hoogeland.

Il devait y avoir un cortège pour le recevoir, et on était justement occupé à le disposer en ce moment devant une des auberges.

En avant se trouvait le bourgmestre du village, les reins ceints de l'écharpe aux trois couleurs, et accompagné de deux échevins et de quelques membres du conseil communal. Le garde champêtre, le sabre au côté, se tenait dans une fière attitude, à côté du bourgmestre. Puis suivaient les membres de la confrérie de Saint-Sébastien; d'abord la musique, consistant en une flûte traversière, une clarinette et un tambour; puis le porte-drapeau, en costume du moyen âge et tout étincelant de couleurs éclatantes et de clinquant; deux enfants, la figure noircie, qui devaient représenter les esclaves de la confrérie et qui portaient son blason; deux autres enfants, affublés en petits Turcs, qui portaient quelques cuillers et fourchettes d'argent sur une planche décorée, — vraisemblablement les prix remportés par la confrérie, — et enfin une vingtaine de vieillards cassés, les Nemrods de la commune, armés de l'arc et de la flèche, restes vénérables de la race robuste et opiniâtre qui, jadis, sut défendre si héroïquement la Flandre opprimée sur le champ de bataille de Groningue, près de Courtrai.

On était encore en train d'organiser le cortège; le garde champêtre avait quitté sa place, pour repousser les villageois curieux à distance des petits nègres et des petits Turcs; lorsque tout à coup un coup de pistolet retentit au loin comme signal, et tous se mirent à crier :

— Le voilà! le voilà!

Le cortège s'avança, tandis que clarinette, flûte et tambour entonnaient avec une grande force et une grande précipitation une marche guerrière, et remplissaient l'air de sons qui excitaient d'autant plus l'enthousiasme des paysans, que leur dissonance même agaçait les nerfs.

On voyait au loin, sur la chaussée, une voiture attelée de deux chevaux qui s'avançait au grand galop; et, comme il y avait au-dessus de nombreuses malles, on ne doutait pas que M. Daniel ne s'y trouvât.

Chacun dirigeait les yeux sur la voiture.

L'intendant, avec Céleste et sa tante, se tenait auprès de la chaussée, à la tête du cortège, mais à quelque distance. Non loin de là, au milieu d'un groupe de jeunes paysannes, se tenait Barbe, la vachère, qui ouvrait aussi ses yeux tout grands pour reconnaître Josse dans le conducteur de la voiture.

— Catherine, dit-elle, tremblante de crainte, à une de ses compagnes, regarde donc bien, il me semble que ce n'est pas Josse!

— Josse? répondit l'autre. Es-tu donc aveugle, Barbe? C'est Jean, le cocher de Courtrai; je le reconnais bien.

— En effet, Catherine, Josse sera peut-être dans la voiture?

— Innocente! Depuis quand les domestiques vont-ils dans la voiture? Je pense à quelque chose, Barbe; il y a si longtemps que tu n'as plus eu de nouvelles de Josse. S'il était mort?

Barbe donna à son imprudente compagne un violent coup de coude dans le côté et murmura d'une voix altérée :

— Ah! cela me passe dans le cœur comme un couteau!

— Je dis cela pour rire, Barbe.

Mais la jeune fille, affligée, s'éloigna d'elle

sans plus parler, et courut dans la foule pour cacher l'émotion qui l'avait frappée.

La voiture allait être tout près; chacun se pressa en avant pour en voir descendre le jeune homme. La musique commença, aussi bien que possible, l'air de bienvenue :

Où peut-on être mieux, etc.

Sur un signe fait par le garde champêtre au cocher, celui-ci arrêta ses chevaux; de vives acclamations montaient dans l'air et tout le peuple battit des mains.

Le bourgmestre, prêt à souhaiter la bienvenue se trouvait à la portière de la voiture... lorsqu'elle s'ouvrit tout à coup de l'intérieur et il en sauta quelqu'un à l'improviste.

Cette personne portait une longue redingote bleue à boutons dorés. A son chapeau brillait un galon d'or. Son visage rouge et gonflé annonçait la goinfrerie et la stupidité, et ses cheveux roux, qui étaient pour ainsi dire plantés à la naissance de son front, ne contribuaient pas peu à le faire paraître grossier et lourdaud.

Il n'eut pas sitôt mis le pied sur la chaussée, qu'il s'enfonça les doigts dans les oreilles, et s'écria en faisant toute sorte de gestes étranges:

— *Aïe! aïe! c'est pas pour souffrir! musique du diable*[1] *!* Il y a de quoi donner des crampes à tous les diables de l'enfer. Cessez! cessez!

— C'est Josse, le domestique de M. Daniel! murmurèrent quelques assistants.

— Comme il est bien habillé! dit une jeune fille.

— Quel bavardage il fait, le butor de vacher! grommela un paysan.

— Il est ivre! dit brutalement un troisième.

Comme on avait regardé dans la voiture et qu'on n'y avait rien trouvé, le bourgmestre et les échevins regardèrent le domestique d'un air interrogateur.

— Pour l'amour de Dieu, faites cesser à cette clarinette ses affreux canards! s'écria Josse.

Et, quand, sur un signe du bourgmestre, la musique eut fait silence, le domestique reprit :

— Vous me demandez où M. Daniel est resté? A une demi-heure hors de Courtrai, il lui a pris une envie de continuer son chemin à pied, et il m'a envoyé en avant avec la voiture. Faut-il pour cela me regarder comme si vous vouliez me dévorer? Qu'y a-t-il d'étonnant en cela? Vous verrez bien d'autres caprices de M. Daniel.

Il porta la main à son front et dit :

— Il y a une vis détraquée dans son cerveau. A tout instant, c'est une nouvelle affaire avec lui, et il faudrait être un magicien pour pouvoir le servir. Il fait une figure comme si le monde entier était contre lui. Attendez, dans une demi-heure ou trois quarts d'heure, il arrivera avec Gombert son ami. Celui-là est un autre gaillard et vous apprendrez à en parler, soyez en sûr. Celui-là ne s'inquiète ni d'enfer ni de diable, et il ne cesserait pas de rire et de railler quand même le monde entier périrait. Il mange pour quatre et boit pour six. Et de l'esprit! et de la science! Il y en a autant dans son petit doigt que dans tous les curés et les notaires à cinq lieues à la ronde. Eh! *cocher, en avant!* continue ta route vers le Wulfhof; je veux voir le jeu d'enfants qui va se passer ici.

Tous ceux qui entendaient le domestique parler ainsi le regardaient avec une grande surprise; quelques-uns murmuraient d'un ton de désapprobation sur l'impudent bavard; un seul, c'était le maître forgeron, lui cria brusquement:

— Est-ce ainsi qu'à Paris on respecte ses maîtres? Tu es encore devenu plus stupide qu'auparavant, roux maraud que tu es!

Josse entra en colère à ce reproche, et dit un si gros mot, que mainte paysanne fit en silence le signe de la croix. Il remarqua le mauvais effet de son inconvenante sortie et s'écria en riant et en se tournant vers une auberge:

— Bah! avez-vous peur que l'homme noir ne sorte de terre pour me tordre le cou. Rions de cela: mais j'oublie que j'ai soif du voyage. A boire! à boire!

Et il pénétra avec une brutale violence, à travers les spectateurs murmurant, jusqu'à l'intérieur de l'auberge.

Le vieil intendant avait entendu la première repartie de la déclaration du domestique, et appris ainsi que Daniel n'arriverait que plus tard. L'insolent langage et certaines paroles de mauvais augure de Josse l'avaient frappé d'une profonde anxiété, et l'avaient fait trembler dans la crainte que Céleste n'eût compris ce que le domestique disait. Si l'attention de la jeune fille et de sa tante n'eût pas été attirée par ce qui se passait près de la voiture, elles auraient vu comme le vieillard pâlissait, et comment il reprit, en apparence du moins, sa précédente tranquillité en les entraînant en dehors de la foule avec précipitation.

M. Willibald dit qu'il n'était pas convenable d'être ainsi poussé et écrasé par le menu peuple; l'espoir que Daniel était arrivé lui avait, un instant, fait oublier les exigences des convenances, et il s'était souvenu tout à coup de ce qu'il devait à madame de Berg, à Céleste et à lui-même.

Tandis qu'il balbutiait cette explication, il conduisit les dames dans un sentier latéral, et s'efforça, par une conversation dégagée et par de joyeuses

1. En français dans le texte.



Cette personne portait une longue redingote. (Page 12.)

paroles, de dissimuler l'inquiétude qui agitait son âme. Il n'eut pas grand'peine à le faire; car elles n'avaient rien entendu des étranges discours du domestique.

M. Willibald lui-même, consolé et encouragé par ses propres paroles, commença à croire qu'il avait eu tort de se laisser émouvoir par le vain babil d'un imbécile, qui probablement, à son retour dans son pays natal, avait trop bu et ne savait ce qu'il disait. Enfin la confiance redescendit dans l'âme du vieillard. Le sourire qui allumait son visage perdit toute son affectation, pendant qu'il poursuivait sa promenade en s'entretenant joyeusement avec les deux dames.

Barbe, la vachère, se tenait, le visage attristé, à côté de l'auberge, au milieu d'un groupe de paysannes. Elle semblait tout près de pleurer, mais contraignait ses larmes par un sentiment de honte. Depuis que Josse était sorti de la voiture, elle avait, à quelque distance de lui, suivi tous ses mouvements, et s'était placée plusieurs fois de façon à ce que son regard tombât sur elle. N'y réussit-elle pas, ou ne l'avait-il pas reconnue?...

Comme elle exprimait sa crainte, et que Catherine lui donnait à réfléchir si elle n'avait pas eu tort de se faire si belle, parce que Josse ne l'avait jamais vue ainsi auparavant, le domestique à demi ivre sortit de l'auberge en courant, tandis qu'il faisait des grimaces d'aigreur et s'écriait :

— Brrr! quelle boisson de chien! Il n'y a rien d'étonnant à ce que les porcs deviennent si gras ici. Aïe! si je pouvais retourner tout de suite à Paris : voilà un pays! Là, tout le monde, jusqu'aux mendiants, boit du vin.

Il fut interrompu par une voix qui l'appelait par son nom : c'était la vachère Barbe, qui, ne pouvant résister plus longtemps à son impatience, était sortie du groupe de ses compagnes, et, avec

le sourire le plus affectueux sur le visage et des larmes d'émotion dans les yeux, s'écriait :

— Josse, Josse, ne connais-tu plus ta pauvre Barbe ?

Le domestique parut surpris et regarda un instant la jeune paysanne, qui, toute tremblante, attendait la reconnaissance. Il partit d'un grand éclat de rire, fit un bond fou et s'écria d'un ton railleur :

— Ah ! saprebleu ! notre vachère, aussi vrai que je vis ! Quelle séduisante trogne ! C'est comme le soleil qui luit ! Et si jolie, si bien habillée ! Tu as certainement trouvée un mari qui a des écus? *Proficiat !*

La jeune fille si amèrement déçue dans son attente baissa la tête, et laissa couler les larmes sur ses joues sans les cacher.

— Tiens ! elle pleure ! dit Josse surpris. Qu'est-ce que la niaise a maintenant?

Mais la paysanne, les yeux en pleurs, lui prit la main et le tira hors de la foule en lui disant :

— Voyons, Josse, je t'en prie, je t'en supplie, viens un peu de côté avec moi. Je te dirai deux mots seulement... Oh ! mon Dieu, mon Dieu, fallait-il attendre cinq ans pour cela ?

Le domestique étonné du ton navrant de Barbe se laissa conduire hors de la cohue, et parut même curieux de savoir ce qu'elle avait à lui dire.

Lorsqu'au coin d'une maison, ils se trouvèrent isolés, Barbe refoula les larmes dans ses yeux, et dit d'un ton d'une résolution désespérée :

— Tu oses me railler, Josse ! Oh ! c'est cruel et vilain de récompenser ainsi l'amour d'une pauvre fille. Ne ris pas, tu me déchires le cœur !

— Je n'irai certainement pas pleurer, dit le domestique d'une voix ironique. Sont-ce là les deux mots que tu avais à me dire ?

— Non, non, j'abrégerai : je veux savoir si la malheureuse Barbe est condamnée à mourir de chagrin. Josse, tu sais encore, n'est-ce pas, ce que tu m'a promis avant ton départ? Mon oncle nous mettra dans une belle petite ferme, avec cinq bonniers de bonne terre, un cheval, trois vaches... J'ai un peu épargné, il nous avancera le reste. En travaillant bien, nous en sortirons, et nous aurons la vie de deux anges dans le paradis terrestre...

— Ah ! ah ! c'est là le fin mot ? s'écria Josse : se marier, travailler du matin jusqu'au soir, pour un tas d'enfants qui vous mangent les cheveux de la tête. Oh ! cette innocente Barbe qui s'imagine que je suis venu de Paris, pour passer ma vie derrière la charrue et boire du lait de beurre. Allons, allons, mets-toi cette folie-là hors de la tête, Barbe. Ce n'est pas que tu ne sois une jolie petite fillette, et, certainement, si je devais rester longtemps ici, je pourrais bien t'aimer un peu ! mais se marier? allons donc, des hommes comme nous ne se marient jamais !

En disant ces mots, il s'éloigna d'elle et se dirigea vers le centre du hameau. Le sourire, cette fois ironique, était douteux sur son visage, et, le regard fixé vers la terre, il secouait la tête, comme si les paroles de la paysanne affligée lui avaient donné à réfléchir.

Barbe resta un instant écrasée et le tablier devant les yeux; puis il lui échappa tout à coup un cri de désespoir; elle s'enfuit en gémissant par un sentier de traverse et disparut derrière un taillis d'aunes.

III

FAUST ET MÉPHISTOPHÉLÈS

Tandis que les villageois étaient réunis en groupes au milieu du hameau et parlaient de l'impudent bavardage de Josse, deux messieurs suivaient la chaussée à une demi-lieue de là.

Le plus jeune des deux pouvait avoir environ vingt-six ans. Il était de taille moyenne, svelte de corps et très délicat de constitution. Son visage qui, sans cela, remplissait la plupart des conditions de régularité et de beauté, était en ce moment assombri, et, pour ainsi dire, contracté par une amère expression de douleur ou de désespoir. Au fond de ses yeux, bien que ceux-ci semblassent en apparence ternes et sans éclat, brillait l'étincelle cachée d'une incessante préoccupation; le long de sa bouche couraient les sillons amers du chagrin; au-dessus de ses sourcils abaissés s'élevaient, vers le haut du front, deux rides profondes qui parlaient de sombre rêverie et peut-être aussi de cuisants remords.

Le regard dirigé vers la terre, ce jeune homme suivait silencieusement la chaussée, sans qu'aucun autre signe, qu'un tremblement fébrile de ses membres, qui se reproduisait de temps en temps, vînt trahir que son âme était en proie à de déchirantes pensées.

Son compagnon marchait au milieu du chemin, et sifflait distinctement un air du *Prophète*. Il avait presque une tête de plus que le premier et pouvait être plus âgé que lui de dix ans. Il était vêtu avec plus de soin, et même avec une remarquable recherche; bien qu'il ne manquât pas de quelque beauté virile, son visage inspirait la répulsion et la défiance. Il y avait de la dureté et de la présomption dans ses traits fortement accusés; ses grosses lèvres humides parlaient de désirs et d'instincts matériels; un hautain et ironique sourire semblait stéréotypé sur sa bouche,

et, de temps en temps, s'échappaient de ses yeux des regards obliques, qui le faisaient soupçonner d'un méchant caractère ou tout au moins d'une excessive duplicité.

Tandis qu'en faisant tournoyer un léger jonc, et la tête haute, il poursuivait son chemin en sifflant, il jetait de temps en temps un coup d'œil inquisiteur sur son compagnon, et haussait alors les épaules, ou témoignait de quelque autre manière une pitié ironique ou une impatince dépitée. Il y avait aussi des moments où le nuage de la réflexion venait assombrir son visage, comme si la situation du jeune homme l'inquiétait; mais cette expression était immédiatement remplacée par un sourire moqueur qui semblait indiquer qu'il regardait son compagnon comme un être faible et impuissant, dont le chagrin et les souffrances ne méritaient ni compassion ni respect.

Enfin, il s'approcha de plus en plus du jeune homme, et lui dit en français :

— Ah çà, Daniel, tu commences à m'ennuyer terriblement! est-ce ainsi que nous allons nous amuser ici! c'était bien la peine de m'emmener avec toi dans ton pays. Heureusement que nous n'y resterons pas longtemps! J'avais espéré que le changement d'air t'aurait guéri de l'incompréhensible mélancolie qui s'est emparée de toi depuis quelques mois, et voilà que tu cours la tête baissée, comme si tu avais commis un meurtre. A quoi diable penses-tu donc?

— Je n'en sais rien, répondit l'autre d'une voix sourde. Mon âme s'agite et se tourmente en moi; mille pensées assiègent mon cerveau...

— Pour l'amour de Dieu, ne vas pas gagner une attaque de nerfs; tu es déjà assez amusant sans cela!

— Hélas! dit Daniel en soupirant, à quelle profondeur le doute a désséché en moi la source du sentiment! moi aussi, j'ai cru que le changement d'air soulagerait mon esprit. Vain espoir! l'approche du lieu qui m'a vu naître me remplit l'âme d'une terrible conviction. Je le sens pour la première fois bien : c'en est fait de moi, Gombert!

— Ciel! quel beau discours! dit l'autre en riant. Et pourquoi maintenant? Est-ce la vue de ces affreux peupliers, qui semblent avoir chassé d'ici tous les autres arbres, ou seraient-ce les champs, qui sentent tout autre chose que les roses, qui exercent sur toi une influence si imprévue? Si nous étions en Suisse ou sur le Rhin, je le comprendrais; mais ici! Bien que le hasard t'ai fait naître dans cette contrée, tu n'oseras pas nier que tout ici soit maigre, vulgaire et mesquin?

Un pénible sourire, un ricanement d'amère ironie contracta les lèvres de Daniel, tandis qu'il répondait avec une fiévreuse émotion :

— Ah! ah! c'est vrai, tu as raison, Gombert : tout est ici sans impression, vulgaire, mesquin de dimension!... Et, cependant, s'il restait dans mon âme une seule étincelle de poésie, cette contrée, pour moi du moins, devrait être belle et pleine de charmes. Ces arbres ont ombragé mes jeux d'enfant; ils m'ont vu si souvent écouter, rêveur, les sons d'une douce voix, lorsque la voix d'une femme avait encore une puissance magique sur mon âme! Ils étaient, dans le calme du soir, si souvent les confidents de ma foi dans le bien, de mon espérance dans l'avenir, de ma reconnaissance envers Dieu! Et ces champs arrosés par les sueurs de mes compatriotes, ce colza avec sa fleur odorante, ce lin qui ondoie sur le sol, ces clochers à l'ombre desquels habitent les amis de ma belle enfance, ne devraient-ils pas évoquer magiquement mon passé sous mes yeux, me consoler par le souvenir des temps d'innocence et de bonheur. Mais non, ce n'est que mon esprit et ma tête qui évoquent ces souvenirs par la force de la mémoire : mon cœur reste impuissant et froid, et ne sent rien, rien que le dégoût de la vie, et se raille de son propre vide.

Gombert partit d'un long éclat de rire, frappa des mains et s'écria :

—Bravo! bravo! bien dit! très fort d'expression; l'illusion est complète. De quelle tragédie as-tu appris par cœur ces vers sans rime? Tu joues très bien ton rôle, mais ton auditeur ne se laisse pas tromper par ton talent. Quelle inconcevable folie! pourtant tu crois être insensible, et tu exprimes cette opinion en paroles et avec une émotion qui montrent que tu es sensible jusqu'à l'enfantillage.

— Oh! plût à Dieu que tu dises la vérité!

L'autre adoucit le son de sa voix et dit avec une compassion apparente :

— Vraiment, mon cher Daniel, le spectacle de ta fatigue me ferait complètement douter de l'homme, et tu sais combien, en dehors de cela, j'ai conservé peu de foi en sa dignité. Comment! toi, l'audacieux philosophe, l'impitoyable railleur, l'aveugle poursuivant du plaisir et des jouissances de la vie matérielle, te voilà maintenant le jouet d'illusions qui toucheraient à peine le cœur d'une femme! La chute de l'énergie virile en toi me rendrait malheureux si je ne savais, Daniel, que bientôt tu échapperas à cette fièvre qui t'égare avec des forces doublées.

Les paroles demi-railleuses et demi-compatissantes de son compagnon avaient péniblement frappé le jeune homme. La rougeur de la honte sur le front, il répondit :

— Ah! je suis malade, Gombert, je ne sais ce que je dis; il fait nuit dans mon cerveau. Inexplicable énigme qui m'effraie! Mon âme s'est

partagée en deux êtres distincts : l'un est sous les ordres de ma raison et de ma volonté, l'autre est indépendant de moi et pense et agit sans mon intervention. Ces deux âmes luttent en moi pour la victoire ; cette lutte ardente, ces mystérieuses tempêtes de mon cœur, me plongent dans un doute affreux, dans un sombre désespoir, dans une haine implacable de la vie ! et si Dieu me donnait la mort...

Son compagnon lui mit la main sur la bouche et lui dit d'un ton dégagé :

— Encore ? je m'y attendais ; c'est, depuis quelque temps, la conclusion de tout ce que tu dis.

— Mais, s'écria le jeune homme, pourquoi vivre quand tout le monde nous inspire du dégoût, et qu'il ne nous reste aucune puissance de sentir et de jouir ?

— Allons, allons, Daniel, ne te raille pas toi-même. Qu'un pauvre diable, accablé par la misère, recoure à la dernière lâcheté, parce qu'il n'a pas le courage d'attendre de meilleurs jours, on peut le comprendre ; mais, toi qui as peut-être encore plus de trois cent mille francs à dépenser, c'est ridicule ! Tu es malade, dis-tu ; sois donc franc, et avoue que ton mal n'est rien autre chose que le chagrin d'avoir perdu, en une soirée, contre le marquis Dellatrie, tout ce que nous possédions et plus encore. Ah ! bah ! tu n'es pas pauvre pour cela, et ce que le sort nous a ravi, il nous le rendra dans une bonne occasion.

— Tu te trompes, Gombert, ce n'est pas là la cause de mon mal, murmura Daniel.

— Serai-tu devenu malade parce que mademoiselle Aurore a disparu si soudainement de Paris, sans te dire adieu ?

— Mademoiselle Aurore m'était indifférente !

— Cela semblait autrement, Daniel. Pourquoi donc la comblais-tu de cadeaux princiers ?

— Mon orgueil, mon orgueil insensé ! Au fond, je ne ressentais pour elle que dégoût et mépris...

— Peut-être cela t'a-t-il étonné et péniblement affecté, que nos meilleurs amis, nos flatteurs et surtout nos flatteuses, nous ont abandonnés, dès qu'ils ont pensé que les beaux oiseaux avaient perdu leurs plumes.

— C'est tout cela réuni, répondit Daniel avec une sorte de colère fiévreuse : la fausseté, l'égoïsme, la perversité des hommes ; le mensonge, la ruse, l'insensibilité du monde, tout mon espoir anéanti, toutes mes croyances raillées et insultées, tous mes amours morts !

Comme si Gombert renonçait tout à coup à ses tentatives pour remonter le moral de Daniel, il tourna sur ses talons, fouetta l'air de son jonc et commença à chanter un air.

Le jeune homme regarda un instant en silence son joyeux ami, et dit avec un profond soupir :

— Gombert, Gombert, que tu es heureux ! Oh ! si je pouvais descendre la vie, insoucieux et souriant, comme toi !

— Tu le peux, le moyen est bien simple, répondit l'autre en ralentissant le pas. Vois le monde comme il est, et ne lui demande pas ce qu'il ne peut donner. La vérité est une guerre de tous contre tous ; c'est un jeu avec des dés pipés, où chacun trompe et est trompé, et où ceux qui sont trompés trompent à leur tour dès qu'ils le peuvent. Veux-tu savoir ceux qui sont infailliblement dévoués au rôle de victimes ? Ce sont les êtres faibles, qui se laissent tromper par l'apparence des choses, et croient que la vertu et la noblesse constituent à être toujours dupés et à être le jouet éternel de l'égoïsme humain.

— Quel monde ! murmura Daniel. Il n'y aurait donc rien qu'on pût respecter et aimer ? Pas de vérité morale ?

— Il n'y a, sur la terre, rien de vrai que ce qui est palpable et matériel : tout le reste est du vent et une vaine illusion.

Un cri sourd s'échappa de la poitrine du jeune homme ; tous ses membres tressaillirent.

— Pauvre Daniel, dit Gombert, qu'il coûte de peine pour te faire accepter des vérités qui sont bien évidentes pourtant !

— Oh ! ce n'est pas l'impitoyable vérité de tes paroles qui me jette dans le désespoir ! s'écria le jeune homme. Non, c'est parce que je sens cette horrible conviction enracinée dans mon âme à ne pouvoir l'en arracher !

— S'il en était ainsi, je dirais : Réjouis-toi et sois heureux, Daniel, d'avoir vaincu tes faiblesses ; mais ce qui n'est pas encore sera bientôt. Qu'est-ce que le dérangement de ton cerveau, sinon une lutte suprême entre les idées fausses qui te restent de ton enfance, de ta première éducation, et la vérité qui veut prendre pour jamais possession de toi ? Après la lutte, tu auras la paix dans ton cœur ; tu verras les choses comme elles sont réellement, dépouillées de toute illusion et de tout le lustre mensonger que l'égoïsme, le préjugé et la sottise leur ont donnés ; et alors, avec une inaltérable clarté d'esprit, tu te sentiras élevé au-dessus de ce lâche troupeau de moutons qu'on appelle la société, comme un géant au-dessus des nains !

Après un moment de silence, Daniel dit avec un calme surprenant :

— Parlons d'autre chose, Gombert. Probablement nous nous sommes trompés tous deux. Tous ces mouvements violents de l'âme et cet orage qui secoue mes nerfs ne sont peut-être rien que la conséquence d'une indisposition physique.

— Tu m'étonnes ! s'écria Grombert. Si calme,

si raisonnable tout à coup... C'est égal, puisque tu parais maintenant capable de me prêter attention, je te dirai, Daniel, que cela commence à m'ennuyer de trotter à pied. Est-ce encore loin?

— Encore une petite demi-lieue.

— Comment! une petite demi-lieue? Irions-nous en arrière par hasard?

— Mettons un grand quart de lieue.

— C'est encore diablement long. Je voudrais bien abréger le temps en parlant de nos affaires; mais tu vas encore rêver et ne pas écouter?

— Non, parle, j'écouterai; je me sens mieux, mes nerfs se calment.

— Ne sais-tu vraiment pas, Daniel, à combien peut monter la valeur de tes biens? demanda Gombert très sérieusement.

— Je n'en sais rien; mais il est certain, en tout cas, que l'intendant m'en cache la véritable valeur; dans une bonne intention sans doute, pour m'empêcher de dissiper à Paris la plus grande partie de mon héritage.

— Tu as reçu environ cent vingt-cinq mille francs en argent, n'est-ce pas? Tes biens vaudraient-ils un demi-million?

— Peut-être pas autant, Gombert; mais bien près de quatre cent mille francs, ou je devrais me tromper fort dans mon calcul.

— Voyons, partageons la différence en deux, et mettons quatre cent cinquante mille francs. Avec les soixante mille francs que nous devons encore là-bas, ta fortune est diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille francs. Il resterait donc seulement deux cent soixante-cinq mille francs; mais nous devons y ajouter au moins vingt-cinq mille francs, comme produit probable de tes biens pendant ton absence, abstraction faite des intérêts des emprunts. La conclusion du compte est donc que tu dois encore te trouver à la tête de deux cent quatre-vingt-dix mille francs : c'est-à-dire en chiffres ronds, trois cents mille francs. Ah! ah! et tu hais la vie, et tu désespères, et tu n'aurais plus la puissance de jouir! Comment! tu ne ris pas en présence de cette magnifique perspective?

— Que m'importe l'argent, Gombert? S'il pouvait servir à acheter une nouvelle âme?...

— Tu recommences déjà? Essaye de comprimer tes folles pensées ou je ne dis plus un mot... Je ne suis pas sans inquiétude, Daniel. Le vieil intendant me tracasse et me dit que nous n'aurons pas la vie facile avec lui. Le fin gaillard est bien capable d'avoir amassé une petite fortune à ton détriment, et, si le calcul que je faisais tout à l'heure n'est pas juste, ce sera le sien qui l'embrouillera. Laisse-moi faire, Daniel; je lui mettrai le pouce sur la gorge, et bon gré, mal gré, la sangsue rendra jusqu'à la dernière goutte ce qu'elle a sucé de ton héritage.

Daniel secoua la tête négativement.

— Que veux-tu dire? demanda Gombert; ne devrions-nous pas faire rendre de compte à l'intendant sur l'administration et le produit de tes biens?

— Je ne veux pas dire cela, puisque notre voyage a précisément pour but de prendre une connaissance exacte de ce compte.

— Et de procéder à la vente des biens?

— Oui, et la vente des biens; mais, je t'en prie, Gombert, sois poli vis-à-vis de l'intendant, et ne le traite pas avec dureté; il était l'ami de mon père, c'est lui qui m'a élevé...

— Bah! lui ou un autre, c'est le hasard qui a décidé cela. Tu crois donc, innocent, que l'intendant, parce qu'il t'a élevé, n'est pas un homme comme les autres? qu'il n'est pas esclave de l'avarice et de l'intérêt personnel?

— C'est égal, je ne veux pas le voir maltraité! s'écria le jeune homme, avec un ton d'impatience et de colère dans la voix.

— Bien, bien! nous le forcerons donc, avec toute l'urbanité possible, à nous rendre un compte clair. Combien de temps crois-tu, Daniel, que cela puisse durer dans ce pays, pour pouvoir procéder à une vente publique?

— Trois semaines, un mois, je pense.

— C'est long : ce retard me contrarie extrêmement.

— Pourquoi donc?

— Je ne sais pas; j'ai une crainte vague, mystérieuse. Tout à l'heure, tu parlais d'une femme à la douce voix. Si pendant quelques semaines tu te laissais de nouveau séduire par elle?

Un sourire de doute passa sur les lèvres de Daniel.

— Ne crains pas cela, Gombert, depuis que j'ai appris à connaître les femmes, aucune n'éveillera jamais un sentiment d'amour en moi.

— Je n'en jurerais pas. D'après les lettres de ton intendant, ta Dulcinée doit être terriblement amoureuse de toi. Si je ne me trompe, elle n'a plus reçu de toi, depuis des années, que les compliments vulgaires que tu mettais à la fin de tes lettres à l'intendant? Et elle a accepté ces compliments comme la preuve répétée de ta fidélité. Est-ce sottise ou ruse?

— Tais-toi, tais-toi là-dessus, dit Daniel en l'interrompant d'une voix suppliante. Ne me rappelle pas qu'il y a eu un temps où j'étais capable d'un pur et fervent sentiment.

— Ah! ah! murmura l'autre en secouant la tête. Mes caintes seraient-elles fondées par hasard? Ah! ce serait une belle affaire, si je devais retour-

ner seul à Paris, après tous les sacrifices que j'ai faits pour toi. Alors je pourrais dire qu'on ne peut pas même compter sur son ami de cœur, sur son second *moi*.

— Tu railles sans pitié, Gombert. Comment! tu me crois assez ingrat pour trahir le seul homme qui me reste fidèle dans le malheur?

— Quelque fort que soit un sentiment, il doit céder devant un sentiment plus fort. D'ailleurs, quoiqu'il arrive, je n'en pencherai pas la tête pour cela. Seulement, à Paris, je pourrais déplorer que mon malheureux ami...

— Mais que dis-tu là? s'écria Daniel avec aigreur, Céleste m'est indifférente. Je l'ai aimée lorsque mon cœur était simple comme le sien. Maintenant ce sentiment est éteint et mort en moi depuis longtemps. Et, quand toute ma sympathie pour elle serait restée entière, quelle influence pourrait-elle exercer sur notre amitié? Gombert, nous sommes liés l'un à l'autre par le sort; rien, rien ne peut nous séparer que la mort!

— Voilà comme il faut parler, Daniel. Je sais que ton cœur est bien placé.

— Tais-toi quelques instants, je t'en prie, Gombert, dit le jeune homme en soupirant; mon cerveau est troublé, je sens que mes nerfs pourraient s'irriter de nouveau, si je ne donnais un peu de repos à mon esprit...

Ils approchaient de l'endroit où la chaussée prend une nouvelle direction et offre une autre vue. Ils n'avaient pas longtemps marché en silence, lorsque Gombert s'écria tout à coup :

— Vois, vois, qu'est-ce donc là-bas? un arc de triomphe, un drapeau, des arbres ornés, et tout ce peuple? Ah! je comprends: on va te recevoir et te féliciter comme seigneur du village. C'est tout à fait moyen âge, cela! bien, très bien Daniel; sois grave, imposant et hautain comme un vrai baron de village... Quant à moi, si je puis m'empêcher de rire, je t'admirerai.

Daniel regarda au loin, à l'endroit où étaient réunis les paysans, dont quelques-uns agitaient déjà leurs chapeaux en l'air. Il parut embarrassé et mécontent, et s'arrêta sur la chaussée comme un homme mécontent qui hésite sur ce qu'il doit faire.

— Allons, allons, s'écria Gombert lui prenant la main, hâte-toi, nouveau seigneur du pays! accepte la respectueuse bienvenue de tes sujets et vassaux. Tu sembles avoir peur? Allons, ne sois donc pas si enfant. Ris de ces sottes simagrées de paysans et laisse-les faire... Écoute, il y a de la musique! Ciel! qu'est-ce que cela? Y a-t-il des nègres dans ton village, Daniel? Il me semble qu'ils jouent du tamtam. Allons, hâte ton pas; je deviens curieux...

On les avait, en effet, remarqués du hameau, et tandis que le laquais Josse affirmait que c'était M. de Hoogeland et son ami Gombert qui arrivaient, les membres de la confrérie s'étaient précipitamment réunis, et on avait hissé le drapeau et fait jouer la musique.

Beaucoup d'entre les villageois, surtout les enfants et les femmes, voulaient s'avancer sur la chaussée pour voir plus tôt le jeune seigneur attendu; mais le garde champêtre, avec son sabre brillant, les avait tous refoulés sur les côtés du cortège. Comme le bourgmestre et les échevins devaient saluer M. Daniel de Hoogeland par un discours, personne ne pouvait le féliciter avant que cette importante solennité fût terminée.

L'intendant, avec Céleste et sa tante, se trouvaient un peu sur le côté, près du cortège, et hors de la foule. La jeune fille avait peine à comprimer son impatience; elle eût préféré courir en avant pour être la première à envoyer à Daniel un joyeux salut de bienvenue; mais le vieillard lui avait fait comprendre qu'il était convenable d'attendre que la cérémonie officielle fût terminée.

Le jeune homme fut reçu par les sons accélérés de la musique, l'agitation des chapeaux et des mains, accompagnés de mille cris et acclamations.

Daniel était déconcerté, honteux et irrité. Sur ses joues couraient des crispations convulsives; sur ses lèvres flottait un sourire d'ennui et d'impatience, et même il détournait la tête sur le côté, comme si le piquant sourire ironique de Gombert le mettait à la torture.

Sur un signe donné par le garde champêtre, avec son sabre, tous les bruits se turent. Le bourgmestre tira un papier de sa poche, le déploya avec des mains tremblantes et se mit à lire le discours adressé au jeune homme.

Le vieux laboureur, qui remplissait la charge de bourgmestre, était bien un homme estimable; mais ce n'était pas un grand savant, et surtout pas un orateur éloquent; il lut avec beaucoup de peine, et avec de fréquentes interruptions, ce qui était écrit sur le papier; pendant ce temps le sentiment de son insuffisance faisait brûler son visage ridé, et perler des gouttes de sueur sur son front.

L'anxiété du vieillard, son tremblement et son bégaiement amusaient fort Gombert, bien qu'il ne pût comprendre ce que le bourgmestre disait en flamand, sa langue maternelle.

Le pire de tout, c'est que le discours durait extrêmement longtemps.

Sans attention, et visiblement distrait, le jeune homme avait écouté la première partie de la harangue de bienvenue. Les centaines d'yeux

arrêtés immobiles sur lui, et qui semblaient épier ce qui se passait en lui, les traits de gens dont il se rappelait les noms, le sourire amical des jeunes garçons qui avaient été ses compagnons de jeu, tout cela touchait son âme et ébranlait son système nerveux.

Quand le bourgmestre fut arrivé, dans son discours, à l'endroit où il devait parler de la mort prématurée du père de Daniel, la voix du vieillard se mit à trembler, et elle prit un ton de sentiment et de vérité qui pénétra irrésistiblement dans le cœur du jeune homme et fit briller une larme dans ses yeux. Mais, quand, en continuant, il fit l'éloge de la bienfaisance de M. de Hoogeland, rappela sa piété, sa bonté, sa vertu, et dit au jeune homme que les bienfaits de sa mère lui avaient gagné pour toujours l'amour et la reconnaissance des habitants, alors Daniel ne put cacher plus longtemps son émotion. Peut-être se fût-il abandonné sans conscience au sentiment qui triomphait en lui; peut-être eût-il versé des larmes à la vue même de la foule des spectateurs; — mais le regard inquisiteur et ironique de Gombert?

Égaré par l'impatience et la honte, Daniel dit d'une voix sourde :

— Assez! assez! je vous remercie, monsieur le bourgmestre. Vous êtes bien bon; témoignez, je vous en prie, ma reconnaissance à tous les habitants; mais, excusez-moi, je ne suis pas bien; je souffre d'un cruel mal de tête. Pardonnez-moi...

A ces mots, il s'éloigna et laissa là le conseil communal pétrifié de stupéfaction. Suivi de près par Gombert, il fit quelques pas à côté du cortége; mais, soudain, il parut frappé par une vue saisissante et se mit à trembler en détournant le regard et en murmurant en lui-même :

— Céleste! mon Dieu, qu'elle est belle!

— Prends garde, Daniel, tu te rends ridicule, chuchota Gombert à son oreille. Les paysans vont croire que tu t'es échappé d'une maison de fous.

Luttant avec effort contre son émotion, Daniel regarda la jeune fille fixement dans les yeux, et elle s'avança au-devant de lui avec un sourire d'une ineffable douceur... Mais ce sourire lui-même, plein de foi et de confiance dans sa fidélité à lui, le frappa d'un nouveau choc. Pour dissimuler son étrange émotion, il courut droit à l'intendant, lui saisit les deux mains, les lui pressa avec effusion et dit :

— Ah! Willibald! mon bon Willibald! comme je suis content de vous revoir!

— Béni soit Dieu de ce bonheur, s'écria le vieux intendant les larmes aux yeux; merci, merci, Daniel!

— Et moi? ne connaissez-vous plus votre bonne mère? s'écria en souriant la tante de Céleste, qui s'était placée devant le jeune homme pour se faire reconnaître.

— Ah! excusez-moi, madame de Berg, dit-il, je n'oublierai jamais l'amour, l'affection dévouée que vous avez montrée au malheureux orphelin.

Céleste se trouvait de nouveau sous ses yeux avec le même sourire aimant sur le visage. Dans son doux regard, brillait maintenant une prière, comme si elle implorait un mot de sympathie de sa bouche.

Lui, profondément ému, prit sa main et dit, en souriant, et d'un ton calme et triste :

— Céleste! ah! Céleste!

Puis il laissa retomber sa main et resta silencieux, les yeux baissés vers la terre, devant la jeune fille.

— Vous êtes bien profondément ému, n'est-ce pas, Daniel? murmura-t-elle. Votre cœur déborde de bonheur en revoyant ceux que vous aimez. Le retour dans le lieu où s'est trouvé votre berceau, où tout vous sourit par un doux souvenir, vous comble de joie? Cinq années d'absence! je sens moi-même que votre cœur doit battre...

Il semblait que le son de la voix de Céleste sur l'âme du jeune homme produisît une expression violente et pénible; car, à chaque mot, il tressaillait de tout son corps, et un soupir étouffé s'échappait de sa poitrine.

Ne pouvant dominer plus longtemps son émotion, il se tourna tout à coup vers l'intendant, et lui dit d'une voix suppliante et avec une fiévreuse impatience :

— Willibald, mon bon Willibald, pour l'amour de Dieu, conduisez-moi hors de ce peuple, de cette cohue! Venez, allons au Wulfhof... De l'air, de l'air! Le sang me monte à la tête.

En disant ces mots, il marcha d'un pas rapide en avant, sans attendre sa société. Les autres le suivirent pendant quelque temps en silence.

Des larmes brillaient dans les yeux de l'intendant; Céleste contemplait Daniel avec un triste étonnement; la vieille tante murmurait des paroles de pitié; mais tous jetaient des regards interrogateurs sur Gombert, qui souriait et ne montrait pas la moindre inquiétude.

— Mais qu'a donc le pauvre Daniel? demanda madame de Berg. Vous, monsieur, qui êtes venu avec lui comme ami, vous semblez parfaitement rassuré sur son état?

— Bah! bah! ce n'est rien, répondit Gombert. Je ne sais ce que le vieux bourgmestre lui a dit, mais j'ai bien vu que la fin du long discours a très fortement ému Daniel.

— Ah! ce serait là la cause de son émotion!

s'écria l'intendant avec joie. Le bourgmestre lui parlait de sa mère et du souvenir reconnaissant qu'a laissé sa bienfaisance dans la contrée...

— Ce sera cela, dit Gombert d'un ton légèrement railleur, et en interrompant l'intendant. Puis revoir ses anciens et surtout certaine belle jeune fille, cela peut bien avoir contribué à agiter ses nerfs. Mais ne soyez pas inquiet, je connais Daniel. Laissez-lui quelques instants pour débrouiller ses idées et pour laisser se refroidir son sang. Ce sera fini comme si rien n'était arrivé.

— Mais il est donc malade ? demanda Céleste.

— Malade? il n'est pas malade, répondit Gombert. Ce sont des caprices. Daniel est très sensible.

En ce moment, Daniel s'arrêta, comme s'il voulait attendre la société, et bientôt il se retourna tout à fait.

— Voyez, c'est déjà fini, dit Gombert en riant. Maintenant du moins, il aura sa raison. Si j'ai un conseil à vous donner, ne lui parlez pas trop; le silence, le repos seuls peuvent calmer son âme. Tout ce que vous pouvez lui dire aujourd'hui, tout ce que mademoiselle surtout peut lui dire fera infailliblement une profonde impression sur son cœur. C'est pourquoi, soyez indulgents et montrez-lui aussi peu de joie que possible, et, surtout, pas de pitié. Demain, il sera calme.

Soit que l'émotion du jeune homme fût réellement calmée ou que l'éloignement de la foule des villageois lui eût soulagé l'esprit, il semblait beaucoup plus calme. On eût même pu penser qu'il était revenu à sa disposition d'esprit naturelle, si l'étrange et inexplicable expression de son visage n'en eût fait douter. Les rides de son front avaient disparu; ses yeux semblaient exprimer un sentiment d'amitié, et il s'efforçait, par un sourire ouvert, de faire comprendre que la paix était rentrée dans son cœur; mais il restait, dans son regard et sur ses lèvres, je ne sais quoi de pénible, une contraction qui accusait le chagrin et le découragement.

Il dit d'un ton triste, et avec beaucoup de douceur dans la voix, tandis qu'il reprenait sa marche entre Céleste et l'intendant :

— O mes bons amis, excusez-moi ! Je suis impoli, n'est-ce pas ? Vous me croyez ingrat, peut-être? — Non, non, je sais ce que vous avez fait pour moi, Willibald. — Je sais, madame de Berg, que vous avez affectueusement rempli la place de ma mère. — Je sais, Céleste, je sais... Oh ! ces souvenirs tourbillonnent dans ma tête comme une tempête. Si je pouvais les oublier... un instant seulement !

— Restez calme, Daniel, dit la jeune fille d'une voix douce et basse. Ne parlez pas, cela vous excite. Demain, nous remercierons Dieu ensemble de votre heureux retour au pays.

Probablement le jeune homme n'entendit pas ce que la douce voix murmurait à son oreille; car il marchait lentement, profondément préoccupé, et sans donner le moindre signe d'attention.

Pendant quelque temps régna le silence le plus complet. Tous, le cœur palpitant et ému d'une sincère pitié, tenaient les yeux fixés sur le jeune homme rêveur; mais, suivant le conseil donné par l'ami de Daniel, ils cachaient, autant que possible, leur émotion, et ne parlaient pas. Gombert seul souriait et secouait la tête par intervalles. Lui aussi était plus calme et plus silencieux que son caractère ne le comportait. Il avait certainement remarqué des choses qui l'inquiétaient et lui donnaient matière à penser.

Tout à coup, Daniel releva la tête et dit en murmurant à Céleste, bien qu'il ne sût à qui il parlait :

— L'homme est un singulier instrument, n'est-ce pas ? un petit monde qui a aussi sa lumière et ses ténèbres, ses jours sereins et ses tempêtes destructives? mais si compliqué, si fragile, que le moindre ressort qui se dérange dans son intérieur, compromet tout le système. Une simple petite blessure au cœur suffit à le tuer; une seule petite tache sur le cerveau le frappe d'une folie complète. Pauvre âme, qui est condamnée à rester éternellement l'esclave du corps ! Homme, être vide et orgueilleux qui se croit un géant de volonté, de courage et de puissance et qui, hélas ! est le jouet des filets matériels qu'on nomme les nerfs.

Bien que Céleste n'eût rien compris de cette tirade, sinon qu'il se plaignait de l'agitation de ses nerfs, le ton sombre de sa voix fit une si profonde impression sur elle, qu'elle ne put contenir plus longtemps son émotion et dut détourner la tête pour cacher les larmes qui jaillissaient de ses yeux. Le jeune homme ne le remarqua pas.

Ils étaient arrivés assez loin pour voir, à une courte distance du chemin, la campagne de madame de Berg.

La vieille dame regarda silencieusement sa nièce et sembla lui demander, par un triste regard, pourquoi elle s'était mise tout à coup à pleurer.

— Ah ! chère tante, dit-elle d'une voix étouffée, il est si malade ! notre présence l'émeut encore davantage. Voici notre demeure; n'allons pas jusqu'au Wulfhof; donnons-lui, par pitié, le repos, le calme jusqu'à demain.

— Tu as raison, Céleste... Dans quel état nous le revoyons !

Et, s'arrêtant au milieu du chemin, madame de Berg dit à haute voix :

— Monsieur Daniel, nous vous quittons ici. Vous connaissez la campagne fleurie où chaque



— Ce langage, à moi! (Page 22.)

arbre a conservé un doux souvenir de votre présence. N'oubliez pas trop longtemps que là habitent toujours des gens qui ont été vos bons amis. Nous espérons que vous voudrez bien nous honorer de votre visite...

— Je viendrai, je viendrai, répondit le jeune homme.

— Adieu, Daniel, adieu jusqu'à demain ! dit la jeune fille en soupirant.

— Quoi ! des larmes ? des larmes dans vos yeux, Céleste? s'écria le jeune homme ému. La folie, la dureté de mes paroles vous a-t-elle blessée ? malheureux que je suis !

— Non, non, murmura-t-elle, c'est parce que vous êtes souffrant, Daniel. Je n'ai rien à vous reprocher. Soyez sans inquiétude et donnez à votre esprit le repos nécessaire. Pendant ce temps-là, vos amis prieront pour vous. A demain !

— A demain ! répéta Daniel d'un ton presque inintelligible.

Puis il demeura quelques instants rêveur à suivre du regard la jeune fille, jusqu'à ce que Gombert lui frappât sur l'épaule et lui dît d'une voix impatiente et pleine de dépit :

— La tragédie est à sa fin ! A demain la seconde représentation. Nous verrons pourtant... Et maintenant à des affaires plus sérieuses !

Et, se tournant vers l'intendant, il demanda :

— Sommes-nous encore loin du château ?

Mais le vieillard semblait plongé dans une préoccupation qui l'absorbait complètement. On eût dit qu'il avait perdu la conscience du lieu où il se trouvait, et de ce qui s'était passé.

— J'ai eu l'honneur de vous demander, monsieur l'intendant, si nous sommes encore loin du château ? répéta Gombert.

— Dix minutes ! répondit distraitement le vieillard.

— C'est assez pour vous dire ce que nous venons faire ici. — Va en avant, Daniel; nous ferons, tout en marchant, comprendre notre but à M. l'intendant. — Ah ça, monsieur Willibald... vous vous nommez Willibald, je crois?... je vous dirai d'abord que je suis le caissier de mon ami Daniel, ou de nous deux et que j'ai ses pleins pouvoirs. Quant à lui, il n'a pas la moindre connaissance des affaires matérielles; mais moi qui, de bonne heure, me suis occupé de la tenue d'une banque, je m'entends parfaitement en chiffres, et il faudrait un compte terriblement obscur pour que je n'y visse pas clair. Comprenez-vous?

— Non monsieur, je ne vous comprends pas, répondit le vieillard un peu étonné. Pourquoi me dites-vous cela?

— C'est, dit-il, pour que vous ne tentiez pas d'inutiles moyens de me cacher la vérité.

— Moi, cacher la vérité? Pourquoi?

— Allons, j'abrège et je parle plus clairement. Dites-moi, monsieur l'intendant, comment il se fait que vous osiez écrire à M. Daniel que son héritage paternel ne s'élève qu'à deux cent mille francs environ?

Le vieillard regarda Gombert avec une singulière stupéfaction.

— Comment j'ai osé écrire cela? répéta-t-il. Parce que c'est la vérité.

— Allons, allons, faites accroire cela à d'autres, dit Gombert en riant. Ne faites pas d'efforts pour nous tromper; ils sont parfaitement inutiles.

Un éclair d'indignation brilla dans les yeux de Willibald: il releva la tête avec fierté et s'écria tout tremblant d'émotion:

— Ce langage! à moi! Qui êtes-vous donc, monsieur, qui vous croyez le droit d'insulter ainsi à mes cheveux blancs?

— Voyons, n'évitez pas la réponse; il serait beaucoup plus simple de nous dire à combien monte en réalité la fortune de M. Daniel.

— Il n'y a qu'une personne ici à qui je reconnaisse le droit de m'interroger là-dessus, dit le vieillard d'une voix ferme. Quant à vous, monsieur, je suis encore prêt à vous répondre comme le veut la politesse, si vous-même n'en oubliez pas les lois.

Cette leçon prononcée avec une grande dignité blessa très profondément Gombert dans son orgueil. Pour cacher son émotion, il conserva néanmoins son ton railleur et s'écria en riant:

— Ah! ah! c'est ainsi que vous entendez la chose! Nous allons voir. — Viens un peu ici, Daniel! Plus près: ce n'est plus le temps de rêver maintenant, et mets une fin à tes folies, sinon je me sauve d'ici.

— Que veux-tu? demanda le jeune homme très calme en apparence.

— Déclare d'abord à ton intendant que j'ai tes pleins pouvoirs, que je puis commander ici en ton nom et que chacun doit m'y respecter et m'y obéir comme à toi-même

— Il en est en effet ainsi, mon bon Willibald, confirma Daniel. Entre M. Gombert et moi, tout est commun. Je vous serai reconnaissant de tout ce que vous ferez pour lui plaire.

— Demande maintenant à M. l'intendant s'il a bien écrit la vérité en te faisant croire à diverses reprises que ton héritage ne s'élève qu'à deux cent mille francs.

— J'avoue que, comme mon ami, je doute de l'exactitude de cette donnée, balbutia le jeune homme.

— Ne vous laissez donc pas induire à de tels soupçons, Daniel, dit le vieillard d'une voix suppliante.

— Mais il n'y a rien d'insultant pour vous dans cette opinion, mon brave Willibald. Au contraire, je vous suis reconnaissant de la paternelle sollicitude avec laquelle vous avez essayé de me cacher le montant de ma fortune.

— Vous vous trompez, Daniel; ne restez pas dans cette fatale erreur, dit l'intendant. La preuve de ce que je dis est si facile! Toutes les terres qui constituaient votre héritage paternel sont situées autour du Wulfhof; je vous les montrerai demain et vous éclairerai sur leur valeur. Alors vous serez convaincu que je ne vous ai écrit que la vérité.

— Ainsi je serais pauvre? murmura Daniel avec un amer sourire sur les lèvres.

— Pauvre! Comment cela? Il vous reste encore au moins cent mille francs, Daniel. Je veillerai à ce que vous ne vous aperceviez jamais de la diminution de votre fortune, et toujours...

— Mais, monsieur Willibald, dit le jeune homme d'une voix très franche et très calme, lorsque feu mon père vivait, chacun le croyait passablement riche; beaucoup de gens graves, qui devaient bien savoir à quoi s'en tenir, estimaient sa fortune en biens mobiliers et immobiliers à un demi-million.

— Et qu'est devenu ce qui manque? demanda Gombert.

Le vieux Willibald ne répondit pas. Il regarda avec stupéfaction le jeune homme, qui, d'une voix naturelle et avec une suite dans les idées impossible à méconnaitre, venait de lui parler. Durant ce court instant de réflexion, un torrent d'idées de toute sorte passa par la tête du vieillard. Daniel était-il frappé d'égarement intellectuel? Était-ce la présence de Céleste qui l'avait ému au point de troubler ses pensées? Devait-il penser que Daniel était ingrat envers lui parce qu'il avait douté de la loyauté de ses lettres? Cela n'était-il pas naturel,

puisqu'il croyait qui l'avait trompé dans une intention généreuse! Quoi qu'il en soit, les yeux de l'intendant brillaient de larmes contenues avec peine.

— La question de M. Daniel semble vous mettre dans l'embarras? dit Gombert d'un ton railleur. Dites, qu'est devenu ce qui manque?

— Il ne manque rien, monsieur, répondit Willibald. Je vous en prie, épargnez ma sensibilité et ne me soupçonnez pas avant d'avoir examiné les affaires.

— En effet, remarqua Daniel, ce serait injuste. Ne parlons plus de cela aujourd'hui.

— Y a-t-il au moins des livres? demanda Gombert.

— Il y a des livres, monsieur.

— Des livres clairs, sincères?

— Des livres clairs et sincères! répéta l'intendant d'une voix altérée.

— Vous nous les montrerez?

— Je vous les montrerai quand M. Daniel me l'ordonnera ou m'en priera.

— Eh bien, demain. — N'est-ce pas Daniel, demain?

— Oui, monsieur Willibald, dit le jeune homme, il me serait extrêmement agréable de savoir, dès demain, clairement, dans quel état sont mes affaires, si cette obligation n'est pas difficile ou pénible à remplir pour vous?

— Demain, je vous montrerai mes livres, dit l'intendant. A quelle heure monsieur Daniel désire-t-il que je me présente?

— Oh! dit Gombert, pas trop tôt. Nous sommes fatigués; j'aime assez à faire la grasse matinée. Mettons dix heures.

— Soit! à dix heures, monsieur.

Ils apercevaient le Wulfhof, à quelques portées d'arbalète du bout du chemin. A l'entrée se trouvaient les ouvriers du château, qui avaient orné la grande porte de verdoyantes guirlandes de feuillage et de fleurs. Il s'y trouvait en même temps une multitude d'habitants des fermes voisines, et tous faisaient tourner leurs chapeaux à la fois pour souhaiter la bienvenue au jeune homme à son entrée dans le manoir paternel.

Cette vue parut ne pas plaire à Daniel; il fit entendre un murmure de mécontentement et ses lèvres se contractèrent sous une grimace d'impatience.

Mais il fut bien plus vivement ému lorsqu'il approcha de la porte du Wulfhof et entendit les ouvriers et les paysans lui souhaiter à tue-tête la bienvenue.

— Bienvenue à monsieur de Hoogeland! Vive notre maître! vive monsieur Daniel. Hourra! hourra!

Les cris joyeux retentissaient des côtés de la colline et allaient retentir jusqu'au fond du vallon.

Mais Daniel marchait tête baissée au milieu de ces gens en liesse, et traversait la cour d'un pas si rapide, que ses deux compagnons avaient peine à le suivre.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'escalier de la maison, il saisit la main de l'intendant et dit :

— Ce bruit, ces cris me bouleversent. J'ai besoin de repos; ils faut que je cherche le calme dans la solitude. Où est ma chambre?

— Tout est resté tel que cela était lors de votre départ, balbutia le vieillard.

— Eh bien, mon bon Willibald, pardonnez-moi; je désire être seul. A demain, à demain!

Et, à ces mots, il ouvrit une porte et disparut, suivi de son ami Gombert, dans le fond de la maison.

L'intendant resta un instant pétrifié sur la place et se frotta le front de la main pour rappeler son esprit à l'idée de ce qui était arrivé.

Puis il traversa à pas lents et tout rêveur le corridor jusqu'à ce qu'il se trouvât sur l'éminence en maçonnerie construite derrière la maison et d'où, comme le sait le lecteur, on embrasse toute la contrée à plusieurs lieues à la ronde. Il resta là quelques temps, immobile, à regarder dans l'espace. Mais bientôt son courage sembla succomber sous une amère conviction. Il posa la tête sur le bord du balcon et se mit à pleurer abondamment; ses larmes silencieuses tombaient comme de brillantes perles dans les profondeurs de la vallée.

IV

SOUVENIRS D'ENFANCE

La nuit ne devait pas avoir donné beaucoup de repos au pauvre Daniel : car les premières lueurs du matin le surprirent tout vêtu, assis dans un fauteuil, à côté du lit et l'œil immobile, perdu dans la demi-obscurité de la chambre.

Sur son visage se succédaient diverses expressions de dépit et de tristesse et parfois il secouait la tête d'un air de doute et de découragement... Peu à peu cependant son visage se rasséréna et un doux sourire l'illumina pendant longtemps; mais enfin ses traits s'assombrirent de nouveau, et, comme si ses pensées avaient pris une forme plus précise, il dit d'un ton rêveur :

— Que faut-il donc pour pouvoir croire? Douter encore quand l'âme d'une jeune fille, dans sa plus naïve pureté, nous sourit sur un visage angélique? Cruelle expérience de la vie! J'ai rencontré bien d'autres visages qui paraissaient ornés de tous les

charmes de la beauté et du sentiment, et qui n'étaient que des masques pour séduire et tromper! Calomnie! calomnie! Comparer Céleste à de tels êtres venus sur la terre pour tuer tout amour, toute foi, toue espérance! Cette étincelle dans son regard, ce surire d'une sénérité angélique, plein de pitié pour ma douleur, plein d'excuse pour ma folie, ce ne serait rien qu'un sentiment allumé par l'égoïsme? Gombert, Gombert, si tu te trompais, quel horrible meurtre d'une âme tu aurais commis en moi!... Pauvre Willibald, quel amour inquiet ses yeux exprimaient pour moi! Le vieil ami de mon père, l'excellent guide de mon enfance, il ne serait mû que par l'intérêt personnel?

Il se tut un instant et poursuivit ses réflexions en silence; bientôt un amer ricanement courut sur ses lèvres et ce fut d'un ton railleur qu'il dit :

— Qu'est-ce que la vérité? Qu'est-ce que l'erreur? Qui dira où la réalité finit et où l'illusion commence? Impitoyable doute qui tiens mon âme plongée dans un abîme d'idées indécises. Et où est, hélas! l'étoile qui peut illuminer la nuit de mon esprit?

— Oui, oui, je le sais bien, s'écria-t-il après une pause, simplicité de cœur, confiance, foi dans le bien, dons célestes que nous recevons à notre naissance comme de magiques talismans contre l'haleine empoisonnée de la froide réalité... ou faiblesses qui sont propres à l'enfant, à l'homme qui n'a pas pris tout son développement, à l'être qui ne s'est pas encore trouvé aux prises avec l'impitoyable vérité... Ah! si mon âme possédait encore quelque chose de ces salutaires faiblesses! Si je pouvais encore croire aveuglément, comme je serais heureux! Au lieu de sentir un enfer en moi, où d'orageuses pensées se disputent le triomphe comme des démons, j'accepterais, des larmes de reconnaissance dans les yeux, la main de la jeune fille qui n'a connu d'autre espoir que mon amour; je presserais dans mes bras le vieil ami de mon père dont le cœur déborde de tendre sympathie pour moi. Oh oui! je réchaufferais mon cœur glacé au feu de leur affection, j'apprendrais de nouveau à aimer le monde, je me réconcilierais avec l'homme et avec les choses, et je m'élancerais avec joie au-devant d'un avenir plein d'espoir...

Le ricanement triste reparut sur son visage.

— Simplicité, confiance, foi dans le bien, reprit-il, fragiles et délicates fleurs qui vous épanouissez dans le printemps du cœur, comme le souffle de l'expérience vous brise tôt! Et, quand vous gisez flétries, rien ne peut redresser votre tige; le doute s'attache à vous jusqu'à ce que toute vie y soit desséchée. Je voudrais me réconcilier avec l'homme et avec le monde, croire aveuglément à tout ce qui paraît bon au dehors... Impossible! l'œil qui s'est un jour ouvert sur la réalité ne se referme jamais, quand même cette réalité ferait reculer l'âme humaine devant le gouffre menaçant de l'universelle désillusion... Qu'est-ce que la volonté et le désir, là où manque la puissance? Hélas! j'ai perdu, perdu pour toujours la force d'aimer!

Il se promena pendant quelques instants dans la chambre, puis s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine, le regard fixé sur le parquet. Il s'écria alors avec une certaine indignation dans la voix :

— Mais l'ignorance, l'erreur volontaire, la servitude de l'esprit, tout cela serait-il l'unique condition du bonheur sur la terre? N'étais-je pas naïf et croyant lorsque je suis entré dans le monde? Tout ne m'a-t-il pas trompé? N'ai-je pas été le jouet et la victime de l'égoïsme général? C'est la surface des hommes et des choses qui brille : au dedans, il n'y a que perversité... Et, maintenant, je voudrais recommencer cette douloureuse expérience? Je me livrerais avec une aveugle confiance à la chance de recevoir les plus cruelles blessures par la dernière des déceptions?

Après un court silence, il reprit d'une voix sourde :

— Mais si c'était moi qui me trompasse? Si la clarté que je crois découvrir n'était que la fausse lueur de l'orgueil?

Il se laissa tomber sur un siége et resta longtemps sans mouvement, égaré dans ses pensées. Son ricanement amer fit peu à peu place à une expression plus douce, tandis que, dans un plein oubli des idées sombres qui venaient de le préoccuper, il prononçait d'un ton étrange des paroles où le nom de Céleste était seul compréhensible.

On commençait à entendre dans la cour les premiers bruits du travail; les vaches beuglaient, les moutons bêlaient, les chevaux frappaient du pied pour demander leur repas du matin...

Soit que ces bruits troublassent le jeune homme dans sa rêverie, soit qu'un nouveau flot de pensées le poussât au mouvement, il quitta la chambre, descendit l'escalier et entra dans la cour.

Les ouvriers le saluèrent avec des témoignages de respect; mais lui, sans regarder personne, franchit la porte et prit un sentier qui devait le conduire derrière le Wulfhof sur le point le plus élevé de la chaîne des collines.

Arrivé là, il s'assit contre un arbre solitaire, croisa ses bras sur sa poitrine, et contempla le paysage qui s'étendait sous ses yeux jusqu'au majestueux horizon sans bornes.

Le soleil s'est dégagé depuis une demi-heure des brumes nocturnes, et inonde en ce moment le ciel serein d'un torrent de lumière. Là-bas, tout

au loin, au delà de l'Escaut, le mont de l'Ermitage se montre aussi au-dessus du brouillard bleuâtre; son flanc oriental semble en feu et brille d'une teinte jaune d'or, tandis que sa pente, du côté du couchant, reste encore plongée dans une demi-obscurité. Ainsi brillent aussi, sous la plus splendide lumière, les cimes des arbres sur les collines; mais, au fond des vallées, du côté qui reste privé des premiers rayons du soleil, la brume pourprée du matin est encore suspendue sur la terre comme un transparent vêtement de nuit... Les oiseaux, sous l'influence du mois de mai, —temps de doux amour et d'énergie vitale,— folâtrent sous le frais feuillage et envoient à gorge déployée une hymne de reconnaissance au Seigneur des dons duquel ils jouissent; le colza tardif déploie ses fleurs comme des tapis de drap d'or ; le gracieux lin commence à ondoyer sous la fraîche haleine de la brise du matin; le blé secoue ses premières fleurs; et charge l'air d'une agréable odeur de safran. Le long des chemins brillent des fleurs; sur le sol fourmillent les insectes qui s'éveillent; dans l'air voltigent déjà quelques papillons et bourdonnent de laborieuses abeilles : partout joie de vivre, confiance, poésie, excepté peut-être dans le cœur plein de doute de celui qui, du haut de la colline, contemple ce magnifique et riant tableau...

Cependant, il fallait que Daniel fût quelque peu frappé par toutes ces beautés de la nature renaissante; car, tandis qu'il laisse errer lentement son œil sur les collines et les vallées, peu à peu se peint sur ses traits une sereine expression d'admiration et de jouissance. A mesure qu'il était plus longtemps sous l'influence du grandiose spectacle, il semblait de plus en plus tomber dans l'oubli de sa situation et souriait parfois aux doux souvenirs qui affluaient dans son âme. Pas d'arbre, pas de sentier, pas de colline qui ne lui parlent de sa vie antérieure, vie de simplicité, d'amour et de bonheur!

Il voyait au loin l'humble église où des milliers de fois il s'était agenouillé avec une douce foi en la bonté de Dieu; la croix de bois et la chapelle élevées par sa mère au fond de la vallée; le ruisseau au bord duquel, plus tard, il aimait tant à rêver... et, non loin de là, le vieux tilleul, unique témoin de son premier aveu d'amour!

Probablement son esprit se serait laissé entraîner longtemps sans conscience par le torrent des souvenirs; mais les accents d'une joyeuse voix d'homme et le claquement d'un fouet vinrent le troubler dans sa rêverie. Il vit de loin un jeune laboureur sur une charrette qui, suivant le chemin du dos des collines, devait passer devant l'arbre isolé au pied duquel il était assis.

Daniel descendit lentement la pente méridionale de la colline sans autre but apparent que d'éviter la rencontre du laboureur.

Très souvent il s'arrêtait dans le sentier qu'il suivait, écoutait avec plaisir le chant des oiseaux, cueillait çà et là une fleur sans savoir ce qu'il faisait, saluait d'un sourire épanoui les vallées qui se déployaient devant lui et qu'il embrassait d'une large regard, et errait ainsi plongé dans un rêveur oubli de lui-même... jusqu'à ce qu'enfin le rapide tic tac d'un métier de tisserand frappât son oreille et éveillât son attention d'une façon toute particulière.

Il s'arrêta ému et dirigea ses yeux vers une maisonnette qui se trouvait à une portée d'arbalète plus loin, au bord du sentier, et d'où venait le bruit de travail.

— Ah ! dit-il avec une joyeuse surprise, la maisonnette de Jean le tisserand ! Combien de fois j'ai été là, avec mon enfantine curiosité, près de son métier. suivant la rapide navette dans sa promenade sans repos! Combien ne m'étonnais-je pas de voir grandir sous sa main la toile où on devait couper pour moi de fines petites chemises ! Avec quelle rapidité la bonne Lisbeth faisait passer le lin entre ses doigts... et combien de fois j'ai brisé son fil et embrouillé son écheveau !

Cette fois, tout à fait dominé par ses souvenirs, il marcha droit vers la maison de Jean le tisserand. Cependant, lorsqu'il arriva près de la chaumière et qu'il put y jeter les yeux par la porte ouverte, il s'arrêta avec une expression de triste surprise sur le visage.

Derrière la fenêtre, et d'un côté de la chaumière, il voyait bien le métier connu de Jean à la même place qu'autrefois, et le tic tac ne résonnait pas moins vite et moins fort; mais c'était une femme encore jeune qui était assise, et c'était elle qui, sous l'effort de deux bras musculeux, faisait voler comme un éclair la rapide navette. Sur son visage, florissant de santé, brillait un sentiment de courage et de joyeuse ardeur au travail, et il flottait même sur ses lèvres un sourire indécis, tandis que, dans un complet oubli, elle renouvelait les bobines épuisées et poursuivait en toute hâte son travail.

Enfin, à côté du métier, un jeune garçon d'environ douze ans, avec de grands yeux bleus et une tête couverte de cheveux blonds bouclés, était occupé à dévider du fil d'un dévidoir et à préparer les bobines que la femme devait mettre en œuvre.

La vue de cette femme parut frapper Daniel de tristesse; il entra cependant dans la maisonnette et promena silencieusement autour de lui des regards interrogateurs.

Dès que la femme, surprise par son arrivée,

l'eut regardé en face, elle se leva vivement derrière son métier et s'écria avec un élan de joie :

— Vous, vous, monsieur Daniel, dans notre pauvre chaumière ! Ah ! comme j'ai souvent montré à nos enfants, avec orgueil, la place sur ce plancher où vous aviez coutume de vous tenir pendant des heures ! — Karel, c'est le jeune monsieur dont je te parlais toujours. — Oh ! Dieu soit béni, monsieur Daniel, d'avoir permis que vous reveniez sain et sauf au pays !

Le jeune homme regardait avec émotion la femme qui lui souhaitait la bienvenue si cordialement et l'enfant qui lui souriait affectueusement.

— Mais, femme, murmura-t-il, je ne vous connais pas.

— C'est possible, monsieur, répondit-elle, vous étiez si jeune ! Ne vous rappelez-vous plus de la servante du fermier Lambert... qui venait le dimanche ici chez Jean le tisserand, son frère, passer l'après-dîner et qui racontait des histoires et chantait des chansons, pour vous amuser, quand vous y étiez ?

— Ah ! êtes-vous la bonne grosse Rosalie ? s'écria le jeune homme. Oui, je vous reconnais ! Donnez-moi la main, femme. Merci : cela me fait du bien au cœur.

Comme s'il eût eu honte de son émotion, il détourna le visage et murmura d'une voix douloureuse :

— Temps de foi et de bonheur, de confiance et de poésie ! Oh ! si l'homme pouvait rester toujours enfant et ne jamais soulever le voile fatal sous lequel se cache la vérité !

La femme le regarda avec surprise ; mais il ne lui laissa pas le temps de la réflexion, et, tournant de nouveau son regard vers elle, il lui dit d'une voix calme en apparence :

— Dites-moi, Rosalie, où est Jean le tisserand ? Comment se porte sa femme Lisbeth ? Comment se fait-il que vous ayez pris sa place à son métier ?

Une expression de profonde tristesse contracta le visage de la jeune femme, tandis qu'elle sortait de derrière son métier et se rapprochait de Daniel.

— Ah ! monsieur, dit-elle, ce sont de tristes choses ! Mon pauvre frère a, durant les mauvaises années de la famine, gâté sa santé. Il n'y avait pas d'ouvrage, tout était hors de prix, et la femme et les enfants devaient cependant manger. Avec le petit morceau de pain qu'il pouvait gagner encore, et qu'il s'arrachait de la bouche, cela ne faisait que traîner ; mais il était devenu si maigre et si pâle ! et sa pauvre femme avait gagné, de chagrin et de misère, une mauvaise toux sur la poitrine. Lorsqu'il revint de l'ouvrage pour le tisserand, et que de meilleurs temps se trouvaient à la porte, le typhus est venu pour emporter les malheureux dont le sang avait été trop tourné en eau par la famine. Oh ! monsieur, le typhus est un cruel fléau ! Ma belle-sœur est morte d'abord ; huit jours après, mon frère est aussi tombé malade. Je les ai soignés tous deux, nuit et jour, assise seule près de leur lit ; car la terreur était si grande, parmi les gens, qu'il y avait peu de secours à espérer des voisins et des amis. Mon pauvre frère ! il ne parlait de rien autre, dans son délire, que de ses quatre malheureux enfants ; il se plaignait amèrement du ciel qui les allait laisser seuls et abandonnés sans appui dans le monde. Moi, pour le consoler, pour adoucir son agonie, je lui promis que je serais la mère de ses enfants, que je travaillerais pour eux, que je les élèverais comme ma propre chair et mon propre sang, que jamais je ne les abandonnerais. Il mourut dans cette certitude, consolé et bénissant Dieu...

La voix de la femme avait, en prononçant ces derniers mots, tremblé d'émotion et une larme brillante était tombée de chacun de ses yeux.

Daniel la regarda avec une indéfinissable expression. Ses yeux brillaient aussi ; mais ce devait être de joie ou d'admiration, car un doux et radieux sourire illuminait son visage.

Après un cours silence, il demanda :

— Et vous, Rosalie, vous remplissez votre sainte promesse, n'est-ce pas ? C'est pour cela que, de si bon matin, si heureuse de cœur, vous êtes assise devant le métier ? Mais trouvez-vous par votre travail d'affectueux dévouement à gagner assez pour faire ce que vous avez promis à votre frère mourant ?

— D'abord, cela alla difficilement, répondit Rosalie, je n'étais pas très adroite à tisser ; mais nous sommes de père en fils, tous originaires de tisserands ; au bout de peu de temps, je gagnai un bon salaire. La navette volante, voyez-vous, monsieur, c'est une invention du bon Dieu pour le pauvre ouvrier des Flandres. Maintenant il y a du travail en abondance ; les fabricants me confient leur ouvrage le plus avantageux ; je gagne une jolie somme à mon métier. Voyez ma maisonnette, monsieur ; n'est-elle pas propre et nette ? et le bon Dieu en soit béni, ces enfants ne manquent de rien non plus : si seulement ils voulaient, je les ferais gros comme des blaireaux.

— Excellente femme que vous êtes, dit le jeune homme, comme vous devez être heureuse.

— Oui, oui, vous le voyez bien, monsieur, reprit Rosalie, avec contentement d'elle-même. Voyez ce petit vaurien-là, avec sa tête bouclée. Cela va le matin à l'école, cela apprend à lire et à écrire. Et ses deux sœurs et son petit frère, quand ils seront assez âgés, iront à leur tour à l'école, je ne le négligerai pas : dussé-je m'imposer quelques pri-

vations, mon pauvre frère pourra voir du haut du ciel que je remplis la promesse que je lui ai faite.

Le jeune homme paraissait profondément ému. Il ne disait rien, bien que la femme eût cessé de parler; mais il la regardait d'un air d'attente, comme s'il voulait tirer de sa bouche de nouvelles paroles.

— Ils sont si beaux et si bons, mes enfants! reprit Rosalie, avec un joyeux orgueil dans le regard. Ils dorment là, derrière la porte, dans la petite chambre au-dessus de la cave. Je ne veux pas les éveiller, un enfant doit dormir son soûl : il en grandit mieux et en gagne du sang plus rouge. Venez, monsieur, venez! je vais vous faire voir mes trois petits anges.

Daniel était tellement dominé par l'admiration du généreux amour de cette femme, qu'il la suivit silencieusement.

A la porte de la chambre, Rosalie mit le doigt sur la bouche et murmura :

— Je vous en prie, monsieur, ne les éveillez pas, ils pourraient s'effrayer.

Et alors, ouvrant la porte avec une précaution infinie, elle lui montra, les yeux rayonnants d'une maternelle fierté, un propre et petit lit où trois enfants dormaient l'un à côté de l'autre; sur les petits visages flottait un sourire indécis; le soleil lançait un rayon oblique sur leur lit, et dorait leurs têtes blondes et bouclées; ils étaient dans les bras les uns des autres comme s'ils s'étaient endormis avec des paroles d'amour sur leurs lèvres roses.

Ce spectacle alla au cœur du jeune homme, comme si on lui avait permis de jeter un regard dans le ciel : il tremblait d'émotion, et des larmes d'admiration jaillirent par ses joues.

Par un mouvement auquel sa volonté semblait ne pas avoir de part, il tira une brillante bourse de sa poche et la déposa silencieusement sur le lit aux pieds des enfants; mais la femme prit le riche objet et avec des témoignages de reconnaissance voulut le lui faire reprendre.

Daniel sortit de la chambre et voulut quitter la chaumière; la femme le suivit en renouvelant ses efforts.

— Ah! je vous en supplie, dit le jeune homme, permettez-moi de vous aider dans votre œuvre d'amour. C'est moi qui suis reconnaissant envers vous. Adieu, adieu! que Dieu vous bénisse, femme!

A ces mots, Daniel ému se précipita hors de la maisonnette de Jean le tisserand, et courut pendant quelques instants dans un sentier, sans conscience du lieu où il se trouvait.

Il s'arrêta enfin, se frotta les yeux et regarda avec une étrange expression la larme qui brillait sur sa main.

— J'ai pleuré, murmura-t-il. C'est bien une larme qui brille à mes doigts. Il y a donc encore de la simplicité dans mon cœur? Tout sentiment n'est donc pas mort en moi? Ah! j'ai cru à la générosité, à l'amour, au sacrifice de cette femme!

Après un instant de réflexion il reprit :

— Et pourquoi pas! de l'intérêt personnel? Quel intérêt pourrait l'engager à remplir une pareille tâche? Elle est belle, forte, courageuse; elle peut encore inspirer de l'amour, avoir une famille à elle... Mais non, elle verse sa sueur pour les pauvres orphelins. Elle renonce à tout pour abriter de son amour les malheureux enfants de son frère. Oh! ce n'est qu'une paysanne, un être bien humble sur la terre... et cependant elle est l'image de la plus sublime abnégation de soi-même!... Et cependant, qui sait? les ressorts et les mobiles de nos actions sont souvent si profondément cachés... Arrière, doute maudit!

Sous le coup de douloureux mouvements de l'âme, il poursuivit son chemin, se passant la main sur le front, murmurant en lui-même, haussant les épaules, et paraissant lutter contre une idée qui l'attristait. Au bout de quelque temps, son âme s'apaisa; une expression calme et rêveuse flotta sur son visage et ses yeux brillèrent de nouveau d'une sorte de joie naïve.

Il avait presque atteint le fond de la vallée et vit, à une couple de portées d'arbalète de lui, une chapelle et à côté une grande croix au pied de laquelle une jeune paysanne priait, la tête baissée.

— La croix plantée par ma mère! murmura-t-il. Combien de fois ai-je sur ce banc envoyé au ciel mes innocentes prières! Comme la paysanne que voilà épanche en silence ses vœux ou ses actions de grâces devant l'image du Sauveur; j'y priais les mains jointes, pour les âmes de mes parents. Ah! je sais encore combien, chaque fois que je me levais de ce banc, mon cœur battait d'espoir et de confiance! Maintenant, je vois trop bien que l'image a été mutilée; cette sombre couleur rouge est tout à fait contre nature; et quelle barbe et quels yeux impossibles on y a peints! Pour l'homme raffiné, la forme doit s'accorder avec le but... pour ces innocents campagnards, l'intention suffit... N'en sera-t-il pas de même devant Dieu?

Il vit la paysanne qui priait, la tête baissée devant la croix, se lever et essuyer les larmes de ses yeux. C'était une jeune fille, dont le visage florissant et les traits doux ne parurent pas tout à fait étrangers à Daniel. Au moins fit-il un effort pour se rappeler les souvenirs qui pouvaient les lui faire reconnaître.

Comme la jeune fille suivait le sentier où il se trouvait, et devait, par conséquent, passer devant lui, elle ne tarda pas à se rapprocher; elle le salua

avec un muet respect, en baissant les yeux pour ne pas laisser voir qu'elle avait pleuré.

Mais Daniel s'avança vers elle et lui dit en souriant avec affabilité :

— N'êtes-vous pas la petite Barbe? Barbe, la petite gardeuse de vaches du Wulfhof? O mon Dieu ! comme cinq ou six ans changent les gens ! Vous voilà une femme toute faite !

— Oui ! monsieur Daniel, répondit la paysanne, je suis Barbe, votre servante.

— Eh ! eh ! s'écria le jeune homme en s'abandonnant tout à fait à son sentiment, vous rappelez-vous encore comme j'aimais à aller avec vous dans la prairie? comme nous cuisions en cachette des pommes de terre sur un petit feu? Personne ne devait le savoir; mais nous étions bien heureux de notre gentille cuisine, n'est-ce pas?

— C'est une bonté de monsieur de se rappeler ces temps-là, dit Barbe d'une voix respectueuse. Nous étions enfants, monsieur; alors on ne sait pas bien la place qu'on occupe dans le monde. Maintenant, vous êtes le maître de Wulfhof, et Barbe est votre humble vachère.

— Oui, vous demeurez encore au Vulfhof, cela me fait plaisir. En vous voyant, je me rappelle les plus belles années de ma vie. Dites donc, Barbe, vous avez pleuré, je crois? Vous n'avez pourtant pas de chagrin, n'est-ce pas?

— Pas de chagrin? répéta la jeune fille d'une voix sourde avec de nouvelles larmes dans les yeux. Pas de chagrin? On ne peut pas désirer la mort; mais si je pouvais mourir !...

— Pauvre Barbe! dit Daniel d'un ton de pitié. Qu'est-ce qu'il y a? dites-le moi; je serai heureux si je puis vous venir en aide.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur, répondit la jeune fille d'une voix découragée.

— Est-ce par hasard une affaire d'amour? En effet, je me rappelle : il y avait quelque connaissance entre toi et mon domestique Josse; mais il y a cinq ans de cela.

— Oui, oui, c'est Josse qui me rend malheureuse, dit Barbe d'une voix plaintive; mais il y a quelque chose là dedans que vous ne connaissez pas, monsieur. Lorsqu'il allait partir pour Paris, nous nous sommes promis l'un à l'autre de nous marier aussitôt que vous reviendriez. Ce que Josse me dit alors, et comment il me supplia de lui rester fidèle, je ne le répéterai pas. Pendant cinq longues années, je ne suis allée à aucune kermesse; je suis toujours restée à la maison en mémoire de lui, et, tous les jeudis, comme maintenant, je suis venue devant la croix prier Dieu de le garder de tout mal. Je n'ai pensé qu'à lui seul. J'ai épargné et amassé ainsi une assez belle somme; mon oncle veut venir à notre aide, louer pour nous une petite ferme sous Sweveghem et nous mettre en ménage. J'étais si heureuse, lorsque j'ai appris que vous alliez revenir, monsieur; je rêvais nuit et jour de ma ferme, et il me semblait que j'aurais pu travailler pour vingt; je voyais devant mes yeux des vaches grasses, des champs verts, la bénédiction de Dieu, et le bonheur enfin dans ma petite ferme, et, au milieu de tout cela, Josse.

Elle se mit à pleurer tout haut et porta son tablier à ses yeux pour essuyer les larmes qui coulaient sur ses joues.

Daniel, ému à la vue de la sincère douleur de la jeune fille, lui prit la main et dit :

— Calmez-vous, Barbe; dites-moi la cause de votre chagrin : peut-être pourrai-je faire quelque chose pour vous aider.

— Ah! vous êtes bien bon, monsieur, dit la paysanne en soupirant, de vouloir bien avoir pitié d'une vachère! Pensez un peu, j'ai attendu cinq ans... et, lorsque je cours au-devant de lui, dans la pensée qu'il va me revoir avec des larmes,... voilà qu'il se met à se moquer de moi, à m'appeler sotte paysanne, et à crier qu'il ne se mariera jamais! Oui, il a osé dire qu'à Paris il n'avait pas pensé une seule fois à moi ! ainsi sont les hommes; ils partent, ils s'amusent, ils vivent bien, et, quand ils reviennent, ils ont oublié ceux qu'ils ont laissés la tristesse dans le cœur, et, pour toute récompense, ils ne leur rapportent que l'insensibilité et la moquerie !

Daniel parut embarrassé, ou honteux, des paroles de la jeune paysanne, comme s'il eût été le coupable qu'elle accusait. Peut-être une réflexion relative à sa propre situation lui passait-elle par l'esprit; peut-être reconnaissait-il entre Barbe et certaine autre jeune fille une ressemblance qui témoignait contre lui.

Quoi qu'il en fût, il chassa cette pensée de son esprit et dit avec une douce affabilité :

— Retournez consolée à la maison, Barbe. Je ramènerai Josse à de meilleurs sentiments, rien n'est perdu.

— Non, monsieur, c'est inutile, répondit la jeune fille, je n'en veux plus.

— Pourquoi, s'il veut tenir sa promesse?

— Non, non, ce n'est plus le Josse que j'ai aimé pour mon malheur. Il était bon, simple, pieux; maintenant, il est fier, il boit, il jure et il ose se moquer des choses qu'un chrétien doit respecter. Non, je n'en veux plus!

— Ce n'est pas tout à fait comme vous le dites, Barbe, dit le jeune homme d'un ton de douce plaisanterie. Vous avez prié trop ardemment au pied de la croix. Je sais bien ce que vous demandiez à Dieu.

— Peut-être, monsieur, répondit la jeune fille. Je ne veux plus de Josse pour mon mari; mais le



Tous deux disparurent dans le chemin creux. (Page 32.)

véritable amour ne s'éteint pas en un jour. J'étais venue ici prier Dieu pour Josse, et le supplier de ne pas permettre que l'âme de celui que j'ai aimé soit perdue. Je vous remercie mille fois de votre bonté; mon chagrin se passera et se dissipera peu à peu.

En disant ces mots, la paysanne affligée reprit le sentier et s'éloigna de Daniel.

— Mais Barbe, lui cria celui-ci, si Josse revenait à vous? s'il promettait d'être brave et bon et de vous aimer loyalement?

La jeune fille s'arrêta, leva les yeux au ciel, et répondit avec un profond soupir :

— Ah! il me semble que je pourrais encore tout lui pardonner!

Et, sans prendre garde davantage aux encourageantes paroles du jeune homme, et sans doute honteuse de l'aveu qu'elle lui avait fait, elle poursuivit son chemin d'un pas rapide.

Daniel la suivit un instant des yeux et murmura en lui-même :

— Pure image de l'amour désintéressé! l'aimer cinq ans! avoir vécu dans la solitude, esclave d'un sentiment; se voir trompée, raillée, insultée; et prier pour l'infidèle qui lui a déchiré le cœur! être déjà prête à tout pardonner à la première bonne parole! Quel trésor d'attachement renferme le cœur de cette naïve paysanne! Nous, hommes du grand monde, qui nous estimons doués de sentiments délicats et raffinés, de science, de sens de la poésie, comme nous sommes impuissants en comparaison de cette innocente enfant des champs! Serait-ce que le vide se fait dans notre âme, à mesure que notre tête se remplit? mais pourquoi toujours raisonner, demander, examiner? Depuis une heure, il coule du baume sur mon cœur; à tort ou a raison, j'ai cru un instant au bien. Si c'est une illusion, pourquoi la repousser, puis-

qu'elle agit sur moi comme une consolante visite?

Il fut tout à coup tiré de sa préoccupation par une voix qui, de loin, l'appelait par son nom. C'était son ami Gombert qui se hâta de le joindre et murmura d'un ton à demi mécontent :

— Ah çà! je croyais que tu t'étais enfui seul à Paris! Depuis une demi-heure, je suis à ta recherche. As-tu bien dormi Daniel? Quant à moi, je n'ai pour ainsi dire pu fermer l'œil de toute la nuit. Je crois que le vieux coquin a voulu se venger : j'ai entendu des vaches beugler, des cochons grogner et des chevaux frapper du pied, comme si j'eusse été couché au milieu d'une écurie... Mais tu n'écoutes pas, je crois? Pour l'amour de Dieu, sois un peu plus homme aujourd'hui. Sur ma parole, si tu continues ainsi, tu rentreras en enfance ou tu deviendras fou!

— Non, non, je me sens parfaitement bien, répondit le jeune homme; je ne donnerais ma promenade du matin pour rien au monde.

— Comment! qu'est-ce que? dit Gombort en le regardant dans les yeux et en riant. J'ai rencontré là une petite paysanne. Lorsque je lui demandai si elle ne t'avait pas vu, elle me regarda bouche béante et les yeux effarés, et se sauva de moi comme si j'allais la dévorer? Elle avait pleuré; pourquoi?

— Cesse ces plaisanteries, dit Daniel. Voyons, promenons-nous un peu; je te raconterai, chemin faisant, ce qui a ranimé mon âme comme par une force magique et rempli mon cœur d'un doux contentement.

— Mais je venais te prendre pour recevoir les comptes de l'intendant; pour la forme, naturellement : c'est moi qui les recevrai et les examinerai.

— Cela ne presse pas; nous reviendrons là par-derrière, au Wulfhof.

Tout en marchant, le jeune homme commença à raconter à Gombert sa visite à la maisonnette de Jean le tisserand et à peindre et à vanter, l'émotion dans la voix, le noble courage de la pauvre femme.

Son compagnon avait, de temps en temps, fait entendre un incrédule : « Ah bah! » ou laché une plaisanterie. Son penchant à railler parut encore grandir quand Daniel lui raconta son aventure avec la jeune paysanne, en peignant, sous de sombres couleurs, la cruauté de son domestique Josse.

A la fin de son récit, le jeune homme dit :

— Il est possible, Gombert, que les vertus désintéressées et les sentiments purs ne se rencontrent que chez les gens simples et naïfs; mais il suffit qu'il existent quelque part pour consoler l'homme et lui permettre d'espérer. Tu ris? Doutes-tu donc de la loyale sincérité de ces pauvres gens innocents?

— Tu en doutes toi-même, dit Gombert d'un ton railleur.

— Pourquoi me tromperaient-ils?

— Peut-être était-ce en effet leur secrète intention; mais, en tout cas, ils se trompent eux-mêmes.

— Et la preuve?

— Tu dois être aveugle, Daniel, pour ne pas le comprendre. La femme qui tissait à la place de son frère, elle était servante chez un fermier; elle devait obéir comme une esclave et travailler du matin au soir pour un morceau de pain amer. Arrive un accident, elle y voit le moyen d'entrer, comme maîtresse, dans une maisonnette où tout est prêt et qui lui offre, porte ouverte, la liberté et l'indépendance. Pourquoi refuserait-elle? Travailler? N'a-t-elle pas travaillé toute sa vie; et que ce soit au bénéfice d'un fermier ou de ses neveux, cela ne revient-il pas au même? ne gagne-t-elle pas au change la qualité de maîtresse et l'indépendance?

— Pour l'amour de Dieu, tais-toi, murmura Daniel. Si je me suis trompé, laisse-moi ma consolante erreur!

— Encore plus beau! maintenant tu voudrais être aveugle pour ne plus voir la lumière. Il est peut-être triste de ne pouvoir trouver le monde enchanté qu'on a rêvé dans ses années d'enfance; cependant, si on ne pouvait le rencontrer que chez les paysans, des rustres grossiers et des vachères, elle perdrait, j'imagine, bientôt le faux lustre dont la décore notre imagination. Allons, allons, il serait par trop étrange que le bon ne pût exister que là où habitent la stupidité et l'ignorance.

Daniel hocha la tête avec un triste doute; et, soit qu'il ne sût rien répondre aux vives raisons de son ami, soit qu'il fût courbé sous le découragement, il ne dit pas un mot.

— Et la jeune fille aux joues rouges? reprit Gombert. Cette question est plus simple encore. Toutes les jeunes filles veulent se marier; c'est un désir qui dure jusqu'à ce qu'il soit satisfait, dussent-elles attendre jusqu'à ce que leur cheveux grisonnent sur leur tête. La vachère a cru que son vœu de cinq ans allait se réaliser; elle pleure parce qu'elle s'est trompée et qu'elle devra attendre de nouveau, Dieu sait combien de temps. Qu'elle aime notre domestique roux et stupide, cela n'a rien d'étonnant : les femmes ont une prédilection particulière pour les hommes imbéciles et faibles. C'est par un secret égoïsme, dont elles-mêmes n'ont souvent pas conscience, mais qui parle dans le cœur humain. Rien ne flatte plus la vanité des femmes que de pouvoir régner sur un homme. La vachère n'est pas si sotte, et elle a senti, dans ce sens, qu'elle ne pouvait avoir de

meilleur mari que Josse; et elle l'a aimé parce que l'amour était tout à son avantage... Pourquoi soupirer, Daniel? En quoi t'intéresse la vachère et que t'importe sa déception?

— Ne parlons plus de ces choses! dit Daniel du ton d'un douloureux découragement. Je ne sais, Gombert, mais il me semble que ta parole me verse du poison dans l'âme; et tu ne pourrais assurément mieux remplir ta mission quand même tu serais le démon du désenchantement lui-même.

— Ah! ah! dit Gombert en riant, c'est là une amicale comparaison. J'aime cependant mieux te voir faire de l'esprit à mes dépens que livré à une attaque de nerfs. Le désires-tu, Daniel? Par condescendance pour toi, je me laisserai tromper par chaque apparence. Mais cela m'ennuierait cependant de courber volontairement la tête sous l'erreur,comme si j'étais trop lâche pour regarder en face la vérité de la vie.

Gombert devait exercer une domination sans bornes sur l'esprit de Daniel; car, sous l'influence de ses paroles, il s'était fait un revirement complet dans l'expression du visage du jeune homme et dans toute son attitude. Ses yeux étaient devenus ternes et sans éclat, sur ses lèvres grimaçait le ricanement ironique du désespoir, sa tête était penchée sur sa poitrine, et, de temps en temps, un mystérieux frisson parcourait ses membres.

Son ami jeta sur lui un regard d'espion et dit :

— Pauvre philosophe, qui assure chercher la réalité et la vérité et qui tremble au moindre rayon qui essaie d'éclairer la nuit de ses illusions!... Il me semble que tu commences de nouveau à te tordre les bras et à avoir des frissons. Parlons d'autre chose. J'ai vu tout à l'heure l'intendant. Ses livres sont prêts, et il nous attend pour nous exposer ses comptes. Vois à ne pas me contrarier dans mes efforts par une sensibilité mal placée. Il va de soi que le vieil avare tiendra les deux mains sur le sac. Laisse-moi faire, je le forcerai bien à la loyauté; il croit nous tromper, mais il a compté sans son hôte. J'ai jeté un regard aux alentours, et me suis fait montrer les propriétés par Josse du haut du balcon. Sois certain, Daniel, que le tout, pris ensemble, doit valoir quatre ou cinq cent mille francs. Quand les lettres de change que nous avons signées à Paris seront payées, il nous restera encore deux cent cinquante à trois cent mille francs; avec cela, nous pourrons reprendre sans souci notre ancien train de vie. J'ai un projet en tête. Si nous cherchions à fonder une maison de banque? C'est un commerce dans lequel je n'étais pas inexpérimenté autrefois. Je serais le directeur, nous pourrions en même temps jouer dans les fonds. Il y en a de bien plus sots que nous qui ont trouvé à la Bourse une mine d'or; et ce ne serait assurément pas un miracle si nos trois cent mille francs se multipliaient jusqu'à quelques millions...

Il était évident que Daniel n'avait pas prêté la moindre attention aux paroles de son ami. Dans une sorte d'inconscience, le jeune homme avançait, et ne semblait pas même remarquer que Gombert avait cessé de parler.

Celui-ci tint un instant en silence sur lui un regard inquisiteur, lui frappa sur l'épaule avec violence, et dit en plaisantant :

— Quelque rêve enchanteur, n'est-ce pas, te ravit au troisième ciel? Comme tu me regardes, bouche béante! Tu ressembles à un homme qui s'éveille en sursaut d'un profond sommeil. Et, cependant, je parie que je sais à qui ou à quoi tu penses.

— Impossible, murmura Daniel.

— Impossible? Ah! ah! tu penses à Céleste!

Le rouge de l'embarras colora le front de Daniel, et il resta muet comme un accusé qu'on a contraint à l'aveu d'un crime.

Gombert parut accueillir cette révélation avec un sentiment de dépit et de colère; mais il comprima son émotion, s'approcha plus près de son ami et dit en marchant avec un calme remarquable dans la voix :

— En effet, Daniel, cette Céleste n'est pas laide, elle a de beaux yeux bleus et un front qu'on dirait taillé dans l'albâtre. C'est dommage que l'ensemble de ses traits soit immobile comme le visage d'un spectre et que cela fasse présumer que son cœur doit être froid et insensible comme un bloc de glace. Je ne voudrais pas me voir condamné à passer ma vie avec un telle statue de marbre.

Un soupir étouffé échappa au jeune homme. Son ami sourit mystérieusement et reprit :

— Il paraît que mes paroles t'attristent, Daniel? Il est si doux de croire qu'on est aimé, n'est-ce pas? même quand on ne sent pas d'amour réciproque! Pauvre rêveur, ne vois-tu pas que cet amour n'est qu'un piège que l'intendant a tendu sous tes pas? une duperie toute fondée sur l'égoïsme?

— Gombert, Gombert, tu calomnies! s'écria le jeune homme. Je n'aime pas Céleste, mais je rends hommage à la loyauté, à la naïveté, au désintéressement de son penchant pour moi.

— Soit, Daniel! tu es bien heureux que Dieu ait permis un miracle en ta faveur, et ait créé pour toi une femme qui ne soit pas comme les autres, une fille de notre égoïste mère Ève. Et cette perle précieuse serait perdue dans ce désert? Allons, allons, élève ton esprit au-dessus de ce puéril espoir. Si tu n'avais que tes qualités personnelles, assurément une demoiselle Céleste n'aurait pas gardé pendant cinq ans son cœur à ton service. La femme

voit plus profondément que nous, et, quelque innocente et ignorante qu'elle soit en apparence, elle soupçonne avec une merveilleuse clarté ce qui peut blesser son orgueil ou son intérêt. Mademoiselle Céleste a par conséquent su ou pressenti pourquoi tu l'as presque oubliée à Paris. Elle se comporte cependant comme si elle te croyait incapable du moindre faux pas. Les raisons de sa conduite en cette affaire sont très faciles à deviner, tu es d'une vieille et noble race, cela flatte son ambition. Pour une contrée aussi écartée, tu es riche, et elle te croit plus riche encore : cela aiguillonne son avidité. Elle s'ennuie de cette solitaire vie de fille, et elle pense que, toi qui es habitué à fréquenter le grand monde, tu lui donneras occasion d'échapper à ce désert; cela flatte son goût des plaisirs. Et l'amour décrit dans ses lettres par le vieux renard avec tant d'efforts pour le faire atteindre à la poésie et avec tant d'astuce, qu'est-il autre chose qu'un intérêt personnel habilement déguisé? Si tu penses autrement, convaincs-moi que j'ai tort : la vérité doit être facile à prouver.

— Tout, tout en ce monde est intérêt personnel, murmura Daniel avec désespoir. Que m'importe que l'affection de Céleste soit désintéressée ou non? Et pourquoi me dis-tu de telles choses? Ton impitoyable raison n'est pas nécessaire pour étouffer dans mon cœur la dernière étincelle de confiance. C'est fait depuis longtemps; je n'ai plus de foi en l'homme... Cet entretien doit cependant finir, Gombert; et, si tu ne veux pas me convaincre que tu trouves un cruel plaisir à me tourmenter, ne me parle plus jamais de Céleste. Viens, gagnons vite la maison; je me sens très las d'esprit et de corps. Dieu sait ce qui m'attend encore là-bas! Quel jour! Ah! s'il pouvait être le dernier! Viens! viens!

Il hâta le pas tellement que son ami pouvait à le suivre.

Gombert le suivait avec un triomphant sourire ironique sur le visage. Tous deux disparurent dans le chemin creux qui monte vers le Wulfhof.

V

LA REDDITION DES COMPTES

Dans une chambre du Wulfhof, M. Willibald était assis devant un secrétaire à pupitre saillant. A côté de lui, sur une table, gisaient de grands livres entassés les uns sur les autres; toutes les chaises étaient chargées de liasses de papiers et de feuilles détachées : le parquet de la chambre lui-même en était en partie couvert.

Au-dessus du secrétaire étaient suspendus quelques fusils et pistolets au milieu de toute sorte de pièces d'attirail de chasse. Deux portraits ornaient les murailles vis-à-vis l'un de l'autre. L'un était un portrait de femme au visage calme et doux, l'autre représentait un homme dont les traits étaient visiblement flétris et amaigris par le chagrin.

Le coude appuyé sur le pupitre, le vieillard était assis plongé dans ses pensées. Il secouait parfois la tête avec une triste expression de doute, et remuait les lèvres sans que cependant aucun son sortît de sa bouche. Seulement, de temps en temps, sa poitrine se gonflait, pour se rétrécir ensuite par l'expiration d'un profond soupir.

Les portraits tenaient leurs yeux fixes dirigés sur lui et semblaient l'interroger. Soit que l'intendant rêveur sentît la mystérieuse influence de ce regard, ou qu'une nouvelle pensée passât dans son esprit, il leva lentement la tête et contempla les deux portraits pendant quelques instants. Peu à peu, cette vue l'émut à tel point, qu'il poussa un cri d'anxiété, laissa tomber sa tête sur sa main et murmura en frissonnant :

— Ils me demandent ce que j'ai fait de leur enfant! Et moi, hélas! je ne puis, je n'ose leur répondre.

Après cette plainte, le vieillard ému resta longtemps silencieux et immobile, les yeux fixés sur le parquet. Cependant son visage se rasséréna par degrés, une sorte de sourire plein d'espoir flotta même sur ses lèvres, et il murmura :

— Qu'est-ce donc qui m'inquiète ainsi? Pourquoi trembler devant un mal incertain? Mon esprit attristé se crée des fantômes, peut-être... La parole de Daniel, le ton de sa voix, n'est-il pas aussi affectueux qu'autrefois? n'ai-je pas vu son âme aimante me sourire du fond de ses yeux? C'est inconcevable! Me laisser insulter en sa présence, me laisser accuser de fausseté et de tromperie! Et nommer son ami celui qui jette ainsi la calomnie sur mes cheveux blancs! Mais Daniel est malade; il est plus digne de pitié que de blâme... Ah! si le ver du froid égoïsme, de l'orgueil, du doute, avait jamais trouvé le chemin de son cœur? Ce même ver qui jadis a déchiré mon cœur! Non, non, comment alors le regard de Céleste pourrait-il l'émouvoir jusqu'au fond du cœur? Sa maladie semble, au contraire, la conséquence d'une surexcitation de la sensibilité. Que dois-je craindre? Que dois-je espérer? Gombert ne serait-il pas le démon qui assiége l'âme de Daniel? Les explications que Josse m'a données me le font croire. Peut-être le mal de Daniel n'est-il pas autre chose que le chagrin de savoir sa fortune si diminuée? Si je lui donnais l'héritage de ma sœur! cela l'arracherait peut-être au désespoir qui l'accable... Non, il ne

faut pas briser cette dernière planche de salut! S'il retourne à Paris avec son ami, il dépensera tout ce qui lui appartient. Si c'est une fatalité et qu'elle doive s'accomplir, eh bien, il trouvera toujours ici un cœur pour l'aimer et un petit trésor pour le sauver de la détresse et de l'humiliation. Je dois parler à Daniel seul, lui ouvrir les yeux sur son dangereux ami; mais ce Gombert ne l'a pas quitté hier un seul instant. Puissé-je être plus heureux aujourd'hui! J'entends leurs pas en bas. Au compte maintenant! Quel nouvel outrage me réserve cet impudent étranger? Outrage, calomnie, que m'importe! Mais mon pauvre malheureux Daniel, que Dieu le protège!

Le domestique Josse frappa à la porte, et dit après qu'on lui eût ouvert, que M. Daniel attendait l'intendant pour la reddition des comptes.

Le vieillard chargea les grands livres sur les bras du domestique, et descendit l'escalier avec lui.

Willibald entra dans la salle en saluant. Il dirigea d'abord les yeux sur Daniel avec un éclair de joie mêlée de tristesse; mais, lorsqu'il vit Gombert s'avancer, il releva la tête et regarda l'étranger avec une expression froide et hautaine.

Josse, haletant de fatigue, déposa le tas de livres sur la table et quitta la salle.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela? s'écria Gombert étonné. Vous n'espérez pas que nous allons examiner tous ces livres, n'est-ce pas? il faudrait plus d'une semaine.

— Ce sont les comptes de mon administration, répondit Willibald. Dans le premier registre sont inscrites les dépenses pour l'entretien et l'amélioration des bâtiments; le second renferme les dépenses pour le ménage et la nourriture des domestiques et ouvriers. Ceci est le livre des recettes et des dépenses relatives à la culture des terres et à la vente des fruits. De ces deux lourds registres, l'un est mon journal, où toutes les dépenses et les recettes, sans exception, sont inscrites au moment même où elles ont lieu; le second est le grand-livre, où les dépenses et les recettes sont réunies, et où, à la fin de chaque année, la clôture général est faite. J'ai au moins trois fois autant de livres encore, qui se rapportent aux premières années de mon administration. J'irai les chercher, si vous le désirez. Mais, dans ces derniers registres, vous trouverez le résumé et la conclusion de tout.

En murmurant quelques paroles de dépit, Gombert avait pris le livre supérieur et l'avait ouvert sur la table. Daniel s'était levé et s'était approché de son ami.

— Parbleu! s'écria Gombert, voilà une bonne manière de faire les comptes où le diable lui-même ne verrait pas clair! « Quatre livres de clous de grenier à *vingt-cinq* centimes, *un* franc; *six* livres de couleur verte à *quatre-vingt-quinze centimes*; une brosse... » Si nous devions chercher ainsi la justification d'une dépense de cent mille francs, il y aurait moyen d'y passer six mois!

— C'est possible, répondit le vieux Willibald très froidement; mais, puisque monsieur a l'expérience de semblables affaires, ce ne sera pas la première fois qu'il aura reconnu que ce n'est pas dans ces annotations particulières qu'on peut trouver la conclusion des comptes. Voilà le grand-livre.

Gombert ouvrit le registre indiqué et resta longtemps à en contempler les pages.

— En effet, cela devient plus clair, dit-il. Je trouve ici consignées des sommes beaucoup plus fortes; mais qui dit que cela a été réellement dépensé?

L'intendant frissonna, et le rouge de la colère lui monta au front. Il ne répondit pas à la question de Gombert, mais le regarda dans les yeux avec une expression de fierté blessée.

— Vous pouvez le prendre comme vous voulez, dit Gombert. Je le répète : tout cela est bel et bon, et les livres sont écrits avec soin; mais qui me dit que ces sommes sont vraiment dépensées?

— Ainsi, monsieur, s'écria Willibald avec un sourire amer, vous osez me croire capable de falsification? C'est un outrage que je ne supporterais pas, si mon respect et mon attachement pour une autre personne ne me retenaient.

— Quel ton prenez-vous là? dit Gombert d'un ton railleur. Êtes-vous donc plus qu'un domestique?

Le vieux Willibald eut peine à contenir son indignation; il tremblait visiblement, et des larmes tombèrent sur ses joues.

A cette vue, Daniel courut à lui, le prit par la main, et, tendant le poing vers Gombert, il s'écria :

— Ah! c'en est trop! Non, non, je ne laisserai pas insulter le vieil ami de mon père. Gombert, respecte ses cheveux gris ou je fais jeter ces livres au feu et ne veux plus entendre parler de comptes. Ne ris pas, pour l'amour de Dieu, ne raille pas. Ce que tu fais est une odieuse méchanceté!

Le visage de Daniel était pâle comme celui d'un mort et il vacillait sur ses jambes sous le poids de l'émotion qui l'accablait.

— Merci, merci, Daniel, murmura l'intendant ému, avec de nouvelles larmes dans les yeux, larmes de joie et de doux bonheur.

— Je ne comprends plus ce qui arrive, murmura Gombert, avec une véritable surprise et un remarquable sang-froid. Si nous devons accepter sans examen ce que les livres disent alors, je vous de-

mande à quoi les livres servent? En tout cas, puisque mon ami Daniel se montre si tendre à votre égard, il vaut mieux, monsieur l'intendant, que nous mettions fin à cette scène ridicule. Je vous dis adieu à tous deux, et vais faire mes malles. Imbécile que je suis! Venir de si loin pour être ici victime de la duplicité et de la lâcheté.

Ces mots effrayèrent Daniel, d'autant plus qu'il vit son ami se diriger vers la porte. Il se plaça devant lui, le ramena par la main dans la salle, et dit du ton du commandement :

— Allons, Gombert, il faut être indulgent. Je faciliterai l'affaire. Aie un peu de respect pour un vieillard.

Gombert se laissa conduire à la table en grommelant, il y avait cependant une grimace ironique sur ses lèvres comme si ce qui se passait lui faisait pitié.

— Monsieur Willibald, dit le jeune homme, nous ne pouvons rien comprendre à ces livres de comptes sans votre secours; le temps nous manque pour un examen approfondi. Ayez la bonté de nous apprendre ce que nous désirons savoir. Vous m'obligerez, et je vous en serai reconnaissant, Willibald.

La voix suppliante de Daniel dut faire une profonde impression sur le vieillard : car, sur son visage parut un calme sourire qui témoignait que tout ressentiment avait disparu de son cœur.

— Pour vous, Daniel, dit-il, je veux tout faire, tout supporter, répondit-il.

Et, se tournant vers Gombert, il dit avec une certaine affabilité :

— Eh bien, monsieur, puisque Daniel le désire, oublions les paroles désagréables échangées entre nous. J'apporterai ici les quittances de toutes les dépenses; il y en a cependant assez pour couvrir toute cette table.

— Non, non, les quittances ne sont pas nécessaires, dit Daniel en l'interrompant.

— Soit! Je ferai seulement chercher plus tard celles qui auraient trait à des dépenses au sujet desquelles M. Gombert voudrait un supplément de certitude. Veuillez m'écouter; je veux, en peu de mots, vous faire connaître l'état de vos affaires et suis prêt, à la moindre question, à vous donner les explications les plus précises. Permettez-moi de m'asseoir, je parlerai plus facilement.

Les autres suivirent son exemple, et, quand tous trois furent assis à la table, l'intendant dit, tandis qu'il ouvrait le grand-livre et y prenait quelques papiers :

— Du temps où vos parents vivaient encore, Daniel, votre maison avait, en effet, le renom d'être passablement riche; on estimait alors la fortune de votre père, comme vous le disiez hier, à environ un demi-million, mais c'était à tort, soyez-en sûr. Les causes de cette surestimation étaient l'inépuisable bienfaisance de votre mère et la circonstance particulière que la plus grande partie de la fortune de votre père consistait en rentes sur l'État et en actions dans des entreprises industrielles. On fonda, à cette époque, à Anvers, quelques sociétés d'assurances contre les sinistres de mer. Ces entreprises donnèrent d'abord des bénéfices si surprenants, que les capitaux s'offrirent à l'envi pour y prendre part, et qu'on augmenta encore le nombre de ces sociétés. Votre père se laissa séduire par l'espoir d'un intérêt triple, et s'engagea vis-à-vis de ces sociétés pour une somme qui dépassait la valeur de sa fortune mobilière. Il arriva alors une saison qui causa un grand nombre de sinistres maritimes importants. Les sociétés dont votre père était actionnaire perdirent non seulement leurs fonds de réserve, mais aussi le montant total des capitaux souscrits. Beaucoup de bruits étranges couraient sur la façon dont ces entreprises avaient été administrées. Quoi qu'il en fût, votre père y engloutit la plus grande partie de sa fortune. Ce coup le frappa si profondément, que, depuis lors, il commença à languir, et, courbé sous le poids d'un chagrin qui le rongeait sourdement, marcha d'un pas rapide vers une mort prématurée. Je vous donne ces explications pénibles pour vous et pour moi, Daniel, pour vous faire comprendre comment il se fait que ceux-là se trompent qui croient qu'à sa mort la fortune de votre père était encore ce qu'elle avait été auparavant.

Daniel écoutait, immobile et avec une grande attention, les paroles de l'intendant, peut-être plutôt parce qu'il lui parlait de ses parents morts, que par le désir de connaître le véritable état de sa fortune.

Les explications du vieillard produisirent une impression plus forte sur Gombert. Il s'agitait sur son siège et secouait la tête d'un air de doute; sur son visage, il y avait une expression de mécontentement et aussi de crainte. La pensée que lui-même avait pu se tromper, commençait à l'inquiéter sérieusement.

— Maintenant que je vous ai donné ces explications préliminaires, reprit l'intendant d'un ton franc et sûr de lui, qui inspirait le respect, maintenant, je vais vous faire connaître en peu de mots, Daniel, l'état présent de votre fortune. Voici une feuille sur laquelle le calcul est fait avec la plus grande précision; mais, pour être plus clair, je négligerai les sommes inégales dans mon exposé; elles se retrouveront, en tout cas, dans le compte exact. Veuillez m'écouter avec attention, messieurs. Après la mort de M. de Hoogeland, ses biens-fonds furent estimés, par des hommes experts

dans la matière, à cent trente-cinq mille francs.

— Comment? vous vous trompez, monsieur Willibald? balbutia Daniel.

— Comment? seulement cent trente-cinq mille francs! s'écria Gombert effrayé.

— C'est comme je vous le dis, répliqua le vieillard. L'original de la pièce qui constate l'estimation est devant vous avec la valeur de chaque parcelle de terrain et des bâtiments.

— Ah! ah! dit Gombert avec un rire convulsif, si on en déduit les sommes que nous avons reçues à Paris, il ne resterait donc que quinze mille francs? Pas même de quoi vivre misérablement pendant trois mois! Assurément, vous voulez vous moquer de nous!

— Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas possible! s'écria Daniel, comme pétrifié de ce résultat.

— Vous jugez trop vite, messieurs, je vous prie de me laisser continuer, reprit l'intendant; les affaires ne sont pas dans un si mauvais état que vous le croyez.

— Et l'argent, et les actions industrielles qu'on a trouvés dans la maison mortuaire? dit vivement Gombert en l'interrompant.

— On n'a pas trouvé d'actions ni de papiers de valeur, par la raison bien simple qu'il n'y en avait plus, répondit Willibald. Quant au peu d'argent comptant, il fut à peine suffisant pour payer les frais de sépulture et les services de l'église. Ne soyez pas impatients, messieurs, et écoutez-moi avec calme. Durant mon administration, j'ai pu épargner des sommes assez considérables; et, selon l'occasion, j'ai acheté çà et là des pièces de terre autour de Wulfhof. La valeur des terrains dont j'ai accru, de cette manière, la propriété de M. Daniel s'élève à quatre-vingt trois mille francs. Le total des biens-fonds représente donc à l'heure qu'il est environ deux cent dix-huit mille francs, et en y ajoutant les biens mobiliers, les meubles meublants, le bétail, le matériel agricole, etc., de la valeur de quinze mille francs, nous arrivons au chiffre de deux cent trente-trois mille francs. Soustrayez de cette somme les cent vingt mille francs que madame van Everdael a prêtés en hypothèque sur le Wulfhof, et vous reconnaîtrez que le résultat définitif, c'est-à-dire la fortune présente de M. Daniel, s'élève à cent trente mille francs, quelque chose de plus ou de moins.

Le jeune homme baissa les yeux et murmura quelques paroles inintelligibles.

Gombert, surpris et écrasé par l'annonce du chiffre fatal, resta un instant absorbé dans d'amères pensées; mais il releva bientôt la tête, et, croisant les bras sur sa poitrine, il regarda l'intendant fixement dans les yeux, comme s'il voulait, par l'impudence de son regard, l'accuser de fausseté et de tromperie.

Le vieillard supporta cette muette interrogation avec un calme fier qui embarrassa Gombert lui-même et le força de baisser les yeux. Blessé dans son orgueil, il s'élança de son siége et dit avec un sourire amer :

— Nous verrons si les comptes au sujet des dépenses et des recettes sont bien comme vous le dites, j'examinerai aujourd'hui les livres à mon aise. En tout cas, je sais, monsieur l'intendant, sous quelle pierre gît l'anguille. C'est dans l'estimation des immeubles que nous retrouverons ce qui manque. A moins qu'il n'y ait une déloyale coalition entre les enchérisseurs, la vente fera mieux connaître que ce chiffon de papier la véritable valeur des biens. Combien de temps faut-il dans ce pays, monsieur l'intendant, pour pouvoir procéder à la vente publique d'immeubles?

— Comment? Que dites-vous? Une vente publique! s'écria l'intendant : vendre le Wulfhof, ô ciel!

Il regarda Daniel d'un air d'anxieuse interrogation; et, quand il eut reçu de la bouche du jeune homme la confirmation du projet redouté, il s'écria :

— Mais, Daniel, il n'est pas possible que vous ayez résolu un pareil acte. Le berceau de votre père et le vôtre ont reposé sur cette propriété. Tous les souvenirs de votre race, tous les souvenirs de votre enfance s'y rattachent. Aussi longtemps qu'elle reste votre propriété, quelque obérée qu'elle soit, elle peut être un refuge final pour vous, un lieu où vous trouverez la paix et le repos après les orages de la jeunesse. Vous le vendriez, vous le changeriez en une somme d'argent qui aurait disparu en peu de temps! O Daniel, songez à votre père, à votre mère! Songez au nom que vous portez, à l'avenir qui vous menace.

— Assez, assez de ce sermon! s'écria Gombert. Que signifient ces lamentations? On comprend, monsieur l'intendant, que vous ne perdiez pas volontiers votre place ici; mais ne vous appuyez donc pas sur des raisons ridicules. Si chacun devait conserver les biens de ses parents, il n'y aurait jamais de vente possible. Et puis, voyez-vous, je pourrais vous demander qui vous donne le droit de parler à votre maître comme à un enfant insensé et en tutelle.

Un sourire amer crispa les lèvres du vieillard; et ce fut avec une aigreur qui ne lui était pas habituelle qu'il répondit :

— Mon droit? C'est mon attachement à la famille des Hoogeland, prouvé par vingt-sept années de sacrifices et de fidélité. L'action à laquelle vous poussez mon jeune maître m'attriste et m'effraie,

comme si je voyais mon propre fils se précipiter à sa perte. Ah ! j'aime Daniel ; mon affection est désintéressée et pure. Plût à Dieu que tous ses conseillers pussent en dire autant !

— Cela n'est plus supportable, s'écria Gombert d'une voix tonnante en menaçant du poing. Si vous n'étiez pas un vieillard, un domestique, vous auriez à me rendre compte de votre impudence !

Et, se tournant furieux vers Daniel, il dit :

— Et toi, Daniel, tu laisses insulter ton ami par tes domestiques? Tu n'as pas un mot pour le défendre? Décide entre nous à l'instant; venge-moi, je l'exige; sinon laisse-moi partir... et que la vie te soit douce et agréable dans ce désert ! Eh bien?

Le jeune homme ainsi violemment appelé à appuyer les paroles de son ami se leva. Son visage était pâle, il tremblait et des mouvements nerveux couraient sur ses joues.

Ce fut cependant d'un ton presque suppliant qu'il dit :

— Non, non, calmez-vous tous deux, pour l'amour de Dieu. — Monsieur Willibald, vous avez tort de soupçonner la bonne foi de mon ami Gombert. — Toi, Gombert, sois indulgent pour un homme qui a consacré toute sa vie au service de mon père et au mien... — Écoutez, Willibald, je vais vous dire quelle est ma volonté et mon désir; et je vous prie de vous abstenir de conseils à ce sujet : ils n'empêcheraient jamais la réalisation d'une mesure irrévocablement arrêtée. Je ne puis plus habiter au Wulfhof, j'y périrais d'impatience et d'ennui. C'est en France, à Paris seul, que je puis et veux vivre; et, comme pour cela j'ai besoin d'argent, je désire très expressément que ces biens qui forment mon héritage paternel soient vendus le plus tôt possible.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire à cela? demanda Gombert triomphant.

Les mains jointes et des larmes dans la voix, le vieillard dit en soupirant :

— Daniel, Daniel, ah! je vous en supplie, ne me faites pas vendre le Wulfhof!

— Je vous l'ordonne, Willibald! dit le jeune homme frissonnant sous l'effort qu'il se faisait en donnant cet ordre sévère pour complaire à son ami.

L'intendant pencha la tête sur sa poitrine et resta, comme anéanti, les yeux fixés sur le parquet. La vue de sa douleur frappa tellement Daniel, qu'il s'approcha du vieillard et lui dit avec compassion :

— Allons, mon bon Willibald, que ma résolution ne vous afflige pas tant. Je sais quel est votre attachement pour moi, et que vous verriez avec peine le Wulfhof passer dans les mains de nouveaux propriétaires; mais cela est irrévocablement décidé et rien ne peut empêcher que cela ne se réalise. Consolez-vous cependant, je ne vous laisserai pas sans secours. Si je ne me trompe, vous avez oublié dans votre compte un traitement ou quelque autre récompense de vos services. Il ne me reste pas beaucoup, hélas! vous le savez; mais je ferai cependant ce que je puis; et, si la vente réalise quelque peu l'espoir de mon ami Gombert, je vous ferai un don suffisant pour mettre au moins vos vieux jours à l'abri du besoin. Soyez assez bon et assez complaisant maintenant pour prêter la main à la prompte vente des biens.

Gombert trépignait d'impatience et de dépit.

— Willibald, puis-je attendre cette dernière marque de votre sympathie, de votre loyale affection? demanda le jeune homme.

L'intendant se leva. Bien que ses yeux brillassent encore de larmes contenues, une expression de résolution s'était cependant peinte sur son visage. Il répondit d'une voix ferme :

— Vous le voulez, monsieur Daniel? Rien ne peut l'empêcher? Vous demandez mon aide? Eh bien, je suis prêt, quand désirez-vous que la vente ait lieu?

— Aussi tôt que possible. Si tout pouvait être fait en peu de temps, vous m'obligeriez plus que vous ne pouvez penser.

— Le pire de tout, c'est que nous devons encore rester des semaines ici! grommela Gombert.

L'intendant demeura quelques instants à réfléchir, la main sur le front, puis il dit :

— Rester encore ici des semaines? Il y a un moyen de finir l'affaire en quelques jours, et, avec cela, de sauver le nom de Hoogeland du scandale d'une vente publique.

— Ah ! s'écria Gombert, voilà ce qui s'appelle parler ! et quel heureux moyen, s'il vous plaît?

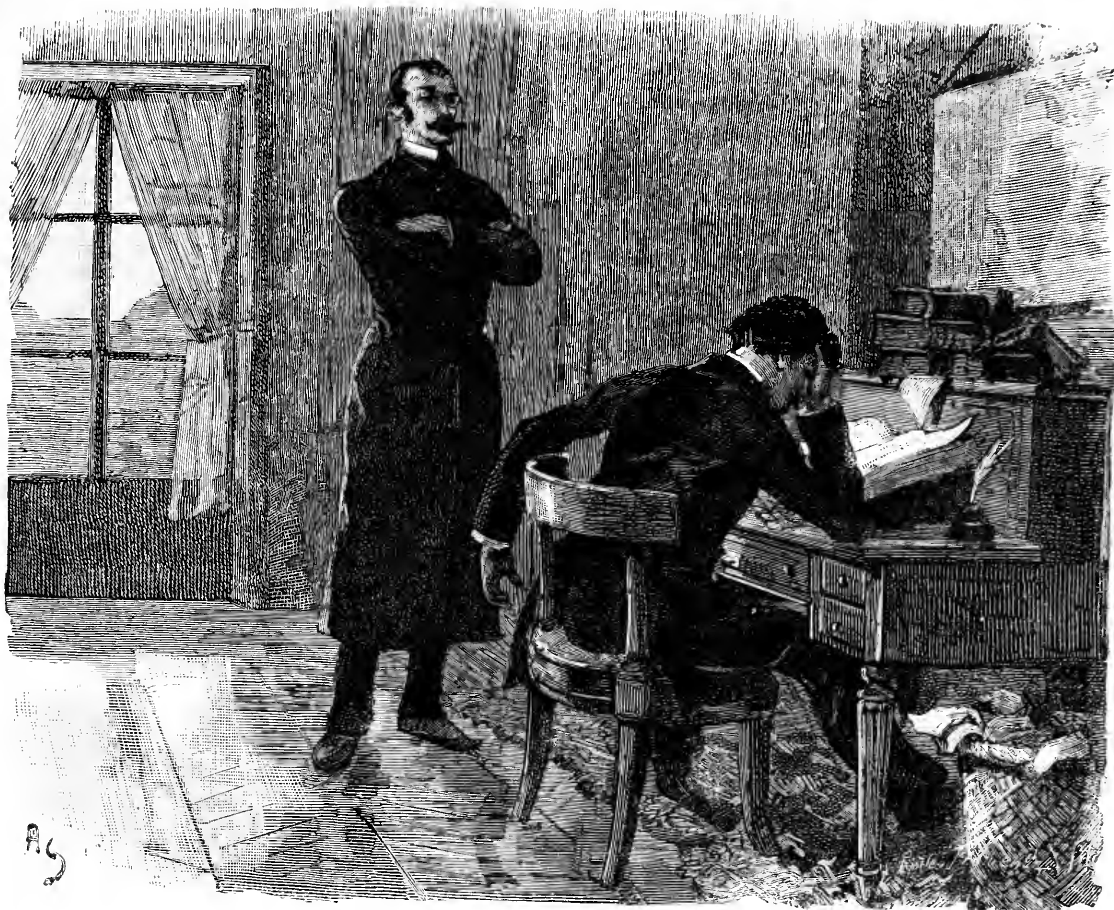
— Le moyen est très simple, répondit le vieillard. Madame van Everdael, qui a déjà prêté sur nos propriétés une somme considérable, m'a exprimé plusieurs fois le désir de posséder tout le Wulfhof en propriété. M. Daniel pourrait le vendre de la main à la main....

— Oui, mais en offrira-t-elle la véritable valeur? demanda Gombert en l'interrompant.

— Certainement, je ne crois pas que personne en offre plus que madame van Everdael. Laissez-moi, en tout cas, essayer. Je vous ferai connaître son offre; et, si elle ne vous paraît pas suffisante, ce ne sera qu'une couple de jours perdus.

— Oui, oui, essayez ce moyen, mon bon Willibald, dit Daniel; mais puisque nous ne sommes pas sûrs que cela réussira, il faudra vous hâter.

— Je me rends à l'instant chez le notaire. Je vais appeler le domestique pour emporter ces livres.



Daniel ne bougea pas. (Page 38.)

— Emporter ces livres? s'écria Gombert. Non, non ; je veux, en plein repos et seul, les examiner attentivement. Il n'y a pas de raison pour vous en formaliser, monsieur l'intendant; les bons comptes font les bons amis, dit le proverbe.

— Faites comme vous voudrez, monsieur, dit l'intendant.

Et il sortit de la salle.

Daniel le suivit jusqu'à la porte, et, lui prenant la main, lui dit :

— Willibald, vous m'accusez de folie, de déraison, de prodigalité, n'est-ce pas? Peut-être n'avez-vous pas tort; mais ne m'accusez jamais d'ingratitude. Quoi qu'il arrive, je garderai toujours avec reconnaissance le souvenir de ce que vous avez fait pour mon père et pour moi.

L'intendant attira doucement le jeune homme hors de la porte et lui dit :

— Daniel, accordez-moi une grâce; permettez-moi de vous parler à vous seul; que la personne qui se dit votre ami ne soit pas présente...

— Ah! ah! je ne puis être présent! s'écria Gombert, qui, par méfiance, s'était approché de la porte. Bien, bien, monsieur l'intendant, la guerre est déclarée entre nous, et vous voulez combattre avec des armes secrètes? Bah! vous pouvez parler à votre maître seul, tant que cela vous plaira. Le croyez-vous assez stupide et assez faible pour changer à chaque instant de résolution? Il doit savoir s'il veut justifier une idée aussi honorable...

Déjà l'intendant s'était éloigné dans le corridor, lorsque Gombert prononça ces dernières paroles et rentra dans la salle suivi par le jeune homme.

— Gombert, Gombert, s'écria Daniel, d'un ton de reproche irrité, ta conduite ne témoigne pas toujours de ton amitié pour moi. Tu vois que je respecte le vieil ami de mon père; pourquoi ne le respectes-tu pas pour l'amour de moi? Bien que

je ne puisse ni ne veuille suivre le conseil qu'il me donne, il témoigne cependant de la loyale affection de Willibald pour moi. Ne l'outrage plus, Gombert, ou je serais capable d'en venir à des extrémités imprévues!

Soit que le jeune homme, en prononçant ces paroles, eût fait un pénible effort sur lui-même, que l'émotion de ses nerfs le vainquit, il se laissa, à la fin de cette sortie, tomber sur une chaise, tandis qu'il disait d'un ton découragé et en soupirant :

— O mon Dieu, combien ce martyre durera-t-il encore? Si nous partions aujourd'hui pour Paris, Gombert? On pourrait faire la vente en notre absence...

— Tu es fou, vraiment, répliqua son compagnon; je croyais avoir le droit d'être furieux de ta pitoyable conduite vis-à-vis du vieux renard qui nous trompe, et voilà que tu tombes sur moi, comme si j'étais le coupable; et voilà que tu parles de partir pour Paris et d'abandonner tout au pillage!

— Gombert, Gombert, que faire? dit le jeune homme surexcité par d'autres pensées. Lorsque notre dette, lorsque les lettres de change de Paris seront payées, il ne nous restera plus que cinquante-trois mille francs!

— Je croyais que l'argent n'avait pas d'intérêt pour toi?

— Oh! qui pouvait s'attendre à un pareil résultat? Je perds la tête, l'avenir m'effraye. Cinquante-trois mille francs! Et puis, et puis?

— Allons, allons, je te prouverai que je suis plus ton ami que ceux qui veulent te séduire ici. Je vois que tu es terriblement ému; tu as besoin de repos et de calme. Va dans ta chambre. En attendant que tes sens reprennent leur assiette, je vais examiner les livres ici dans la solitude; et, sois-en sûr, je découvrirai le nœud. L'intendant n'en a pas encore fini avec moi.

Daniel ne bougea pas et parut absorbé dans une douloureuse préoccupation.

L'autre lui prit la main et lui dit en l'excitant à se lever :

— Va à ta chambre, Daniel; il faut que tu sois seul pour calmer ton esprit; moi, de mon côté, je dois être seul pour pouvoir examiner les comptes sans être troublé. Je t'appellerai lorsque j'aurai fini mon examen; alors seulement, je pourrai te dire comment sont les choses; sois sûr que j'aurai de bonnes nouvelles à te donner.

Le jeune homme murmura quelques mots de doute et, suivant le conseil de son ami, ouvrit une porte au fond de la salle et disparut.

Gombert ferma la porte derrière lui, écouta quelque temps le bruit toujours faiblissant de ses pas; puis il s'approcha de la table, croisa les bras sur sa poitrine et murmura d'un ton irrité :

— Damnation! Quelle amère déception! Cent treize mille francs! et soixante mille francs de dettes! Moi qui croyais qu'il y aurait quatre cent mille francs à râfler. Ah! ah! je dois encore rire malgré mon chagrin. La belle Flore, qui est maintenant à rêver à Paris que nous allons lui apporter un bijou de vingt mille francs. Allons, allons, l'homme propose et le sort dispose.

Il allait prendre un des livres, mais il retomba dans ses pensées et murmura :

— Et ces maigres cent treize mille francs, — ou combien sera-ce en définitive, — qui me garantit que j'en aurai ma part? L'intendant est un ennemi sérieux! Bah! bah! Daniel est en mon pouvoir; il peut bien hésiter un peu; mais à la fin, il doit céder à mon influence. C'est un singulier garçon; je commence à croire qu'une maison de fous sera sa dernière demeure. C'est ridicule! Cela est savant, cela veut parler de tout, examiner tout, savoir la cause de tout, et, pauvre esprit, un enfant verrait plus clair que lui dans les affaires! Cela est plein d'orgueil, cela se croit philosophe, et une femme le ferait rougir par sa force d'âme! Qu'est-ce que l'intelligent personnage fera quand ce peu d'argent sera dépensé? Il y en a qui, après avoir été trompés, ont asssez d'esprit pour tromper à leur tour. Daniel est trop stupide pour cela; il n'a pas même assez de raison pour jouir de son argent, alors qu'il le gaspille. Il se jette à l'aveugle et avec une sorte de rage dans le torrent des plaisirs, pour s'oublier lui-même, et pour échapper à Dieu sait quelles sottes idées, et à quel remords imaginaire! Et ce sentiment puéril qui le fait tomber d'une sottise dans l'autre, il l'appelle un ver qui gît dans son cœur. Le ver est dans son cerveau. Misérable rêveur! Examinons attentivement ces livres. Si je pouvais y trouver un trésor caché? qui sait?

Il approcha une chaise de la table, ouvrit un livre de comptes, posa la tête dans ses mains, et resta immobile, enfoncé dans son examen.

VI

L'ÉPREUVE DE L'AMOUR

A une dizaine de minutes de Wulfhof, à côté du chemin qui conduisait au village, se trouvait une petite campagne qui attirait l'attention du passant par la fraîcheur de ses buissons fleuris et de ses arbres verdoyants et lui souriait par l'atmosphère de joie et de bien-être qui semblait l'envelopper.

Ce petit château moderne, quel que soit le nom qu'on lui donne, devait être une agréable demeure. La maison qui se trouvait au fond du jardin n'était ni très haute ni très large, mais elle était peinte

à l'huile et resplendissante de coquette propreté.

Du balcon au-dessus de la porte et des deux fenêtres situées aux extrémités du premier étage, de vertes plantes grimpantes descendaient en gracieuses guirlandes; la plupart des appuis des autres fenêtres étaient garnis de pots de fleurs et de cages peintes en toutes couleurs. A la droite du bâtiment brillaient les vitres d'une serre destinée à abriter pendant l'hiver les plantes des climats plus chauds; au côté gauche s'élevait une volière en fil de laiton, et l'on pouvait entendre, aux gazouillements et aux sifflements perpétuels qui en sortaient, qu'un grand nombre de chantres ailés y étaient captifs.

Devant la maison, et jusqu'à l'entrée de la campagne, s'étendait un moelleux tapis de gazon, où on avait ménagé certaines places vides pour les remplir de corbeilles des fleurs les plus magnifiques. Un jet d'eau, scintillant comme de l'argent liquide, jaillissait du sein de l'herbe et montrait sous la lumière oblique du soleil toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Malgré le chant retentissant des oiseaux, un remarquable silence régnait sur la verte campagne; car pas un bruit ne venait y trahir la présence des habitants. Le seul signe qu'il s'y trouvât quelqu'un en ce moment, était une tête de femme qui, de temps en temps, se montrait à travers la verdure d'un lointain bosquet de seringas, regardait avec une mystérieuse curiosité vers l'entrée du jardin et puis disparaissait.

Cette femme était Céleste de Berg. Elle était assise à coudre à une petite table, et avait probablemement choisi cette place en plein air, pour jouir de la douce brise de mai et du beau temps. Sur la table, devant un siège plus large, se trouvait un tricot, comme si une autre femme venait de le quitter.

Le jeune fille devait attendre quelque chose ou quelqu'un; car elle semblait surexcitée par l'impatience et le désir, et, chaque fois qu'elle avait regardé vers la barrière du jardin et qu'elle retournait son visage vers sa couture, un nuage de tristesse descendait sur son doux visage.

Elle resta longtemps assise ainsi, rêveuse et pensive, tantôt dirigeant les yeux vers l'entrée de la campagne, tantôt adressant au soleil un regard interrogateur, comme si elle eût voulu mesurer le degré d'avancement du jour; puis encore elle secouait la tête avec doute, comme si elle eût désespéré de la réalisation du désir qui faisait battre son cœur.

Une dame âgée sortit de la maison, et, étant venue s'asseoir près de la jeune fille rêveuse, elle dit :

— Il faut t'en consoler, mon enfant, il ne viendra pas aujourd'hui.

— Il l'a promis pourtant, dit l'autre en soupirant.

— Mais, Céleste, tu dois être raisonnable. Qu'est-ce qu'un jour dans la vie des hommes? Daniel a besoin de repos, tu le sais. Et s'il ne venait ni aujourd'hui ni demain, je n'irais pas pour cela l'accuser d'indifférence.

— Ah! je ne l'accuse pas, chère tante, répondit Céleste; mais, s'il ne vient pas, s'il ne remplit pas sa promesse, que dois-je penser? Que son indisposition est aggravée, n'est-ce pas? Pauvre Daniel!

— Non, ce n'est pas pour cela. L'intendant n'a-t-il pas dit à notre servante que son jeune maître allait un peu mieux?

— Mais les yeux de Willibald n'étaient-ils pas remplis de larmes, lorsqu'il a donné à notre servante ce renseignement douteux?

— Que cela ne t'étonne pas, Hélène : nous aussi, nous avons versé des larmes. Willibald ne l'aime pas mieux que nous. Le bon vieillard croyait aussi que Daniel allait revenir en pleine santé, et il le voit souffrant et incompréhensible. Cette déception de notre espérance nous a péniblement frappés; mais ce n'est pas une raison pour croire que l'indisposition de Daniel soit très sérieuse.

La jeune fille entendit quelque bruit et passa la tête avec une hâte fiévreuse à travers le feuillage des seringas, pour voir du côté de la barrière; mais, lorsqu'elle eut vu que c'était une charrette qui passait sur la chaussée, elle reprit sa première attitude, tandis que les mots: « Ce n'est pas lui! » s'échappaient de sa poitrine avec un profond soupir.

— Ne l'attends plus aujourd'hui, Céleste, dit la vieille dame, sans doute il n'aura pu venir dans la crainte que ta présence ne l'émeuve trop. Je ne puis lui donner tort, mon enfant; car tu dois avouer que ton regard seul a fait sur lui une impression bien profonde. Chaque fois qu'il levait les yeux sur toi, il pâlissait d'émotion et tressaillait de tout son corps. Entre ma compassion et le chagrin de le voir malade, cela m'a pourtant réjoui, parce que cela m'a dit combien le sensible Daniel t'aime toujours d'un amour profond. Cette bienheureuse conviction n'est-elle pas aussi descendue dans ton cœur, Céleste?

Le rouge d'une virginale pudeur et d'une douce émotion, peut-être, colora le front de Céleste, et, comme si elle voulait éviter de répondre à la question de sa tante, elle dit, après un instant de silence :

— Mais quel mal mystérieux a frappé le pauvre Daniel? Elles étaient bien terribles, ses paroles incompréhensibles : le ton de sa voix était si étrange, si douloureux, si désespéré! Chaque fois

que j'entends encore sa plainte amère murmurer à mon oreille, mon cœur se serre d'anxiété.

— Ce sont les nerfs, mon enfant. Tu ne sais pas encore ce que ce mot signifie; peut-être l'apprendras-tu aussi quand tu seras plus âgée. C'est une maladie des âmes sensibles; elle prend les formes les plus singulières et fait dire et faire à l'homme les choses les plus étranges, sans que lui-même le sache; mais c'est un mal qui trouble peu la santé et qui passe et disparait avec le repos de l'âme; Daniel, dans cette calme et paisible contrée, sera bientôt guéri.

Comme frappée par un coup invisible, Céleste tourna la tête, regarda à travers le massif de seringas et bondit debout, en s'écriant d'une voix tremblante :

— Ah! le voilà! Daniel!

La veille dame se leva aussi et fit un pas sur le côté, pour apercevoir vers le sentier jusqu'à l'entrée dans la campagne.

Daniel avait franchi la barrière; mais, dès qu'il eut mis le pied dans le riant jardin, où il avait passé les plus belles années de sa vie, où tout ce qu'il voyait lui parlait de son heureux passé, où chaque objet lui envoyait un doux souvenir, il s'arrêta tout saisi, et, dans une sorte d'inconscience, promenant les yeux autour de lui, il commença à relire une à une ces pages du livre de son enfance et de sa jeunesse.

— Voyons, ne te laisse pas emporter par la joie, Céleste, dit madame de Berg. Daniel est là-bas près de la barrière; il regarde la volière, la serre, le jet d'eau, tous ses vieux amis. Comme son sourire est cordial et heureux! Il est déjà guéri. Viens, allons au devant de lui.

Céleste s'avança avec sa tante dans le sentier.

Un instant après, elles tenaient chacune une des mains de Daniel, et toutes deux l'accablaient de témoignages de joie sur son prompt rétablissement et sur sa visite.

Le jeune homme sembla d'abord embarrassé; mais les douces paroles de Céleste firent cette fois une impression favorable sur son âme; il leva bientôt le regard sur elle, et murmura avec une douce expression de bonheur sur le visage :

— Ah! je vous remercie pour tant de sympathie. Mes nerfs sont en effet un peu calmés; mais je ne vais cependant pas bien pour cela.

— Prenez courage, Daniel, dit la jeune fille. Le changement d'air, la calme nature, la paix, l'amitié vous guériront bientôt. La vie est si belle et si douce ici! Et, maintenant que vous y êtes, Daniel...

Le jeune homme, comme poussé par une autre pensée, marcha en avant sur le tapis de gazon, et se dirigea en souriant vers la volière. Il s'arrêta, contempla les uns après les autres les chanteurs ailés qui, à la vue de Céleste qui s'approchait, commencèrent tous ensemble à gazouiller, à siffler et à se suspendre au treillage de cuivre, comme pour recevoir des mains de la jeune fille leurs friandises accoutumées.

Trompé dans son attente et secouant la tête, Daniel dit aux deux femmes qui l'avaient suivi :

— Je ne les reconnais plus. Mes pauvres oiseaux sont morts, n'est-ce pas?

— De quel temps parlez-vous aussi? s'écria madame de Berg essayant de sourire, comme si elle s'efforçait de détruire la triste impression des paroles de Daniel. Alors vous étiez enfant: les oiseaux ne vivent pas si longtemps.

Céleste prit le bras du jeune homme, et, l'entraînant avec une joie bruyante vers la serre, elle lui dit :

— Ah! il y a encore ici un oiseau qui vous connaît, Daniel. Venez, venez, je vais vous le montrer.

Elle ouvrit la porte de la serre, montra du doigt une grande cage suspendue sous le feuillage rampant d'une passiflore et cria de loin à l'oiseau :

— Annette, Annette, Annette, qui attends-tu?

Une grosse voix rauque répondit de la cage.

— Daniel, Daniel.

Son nom prononcé par la pie dut frapper profondément le jeune homme; car il resta un instant plongé dans ses pensées.

— Ne vous rappelez-vous plus Annette? demanda Céleste avec une joie triomphante. Pour la prendre dans son nid, vous êtes monté sur l'arbre le plus haut qu'il y ait dans le pays. M. Willibald vous enferma pour quatre jours dans une chambre du Wulfhof pour vous punir de votre audace.

— Oh! si je m'en souviens, reprit le jeune homme avec un certain enthousiasme contenu dans la voix. Je sais encore, comme si c'était hier, comment je courais des jours entiers, parcourant les bois et regardant à travers le feuillage de tous les arbres, pour trouver les nids des oiseaux les plus rares. Rien ne pouvait me retenir, ni les remontrances paternelles de M. Willibald, ni le danger imminent de perdre la vie. La chasse aux nids était devenue pour moi comme une fièvre, comme une folie...

— Ah! je vous vois encore accourir avec le nid à la main, dit madame de Berg. Je vois encore la joie et le bonheur briller dans vos yeux, tandis que, le cœur palpitant et haletant de fatigue, vous déposiez la jeune couvée sur les genoux de Céleste enchantée.

— Et moi, innocente enfant, murmura Céleste, j'étais aussi contente du cadeau que si chaque nid d'oiseau eût été un précieux trésor.

— Enfant! remarqua la tante. C'est-à-dire que Daniel était déjà presque un homme, qu'il venait encore, toujours t'apporter des oiseaux ou des fleurs.

— C'est vrai, dit le jeune homme, je suis resté si longtemps simple de cœur. Heureux temps qui, hélas! ne peut revenir!

— Pourquoi? dit la vieille dame. C'était, dans l'enfance, des fleurs et des nids d'oiseaux. Maintenant ce seront des cadeaux plus sérieux; mais en quoi consiste le changement, si le sentiment et les intentions sont restés les mêmes.

Céleste montra un rosier qui se trouvait tout seul près de la porte de la serre, et qui déployait en ce moment dans toute sa luxuriance sa première verdure de printemps.

Le rouge de la pudeur sur les joues, elle demanda :

— Connaissez-vous encore ce beau rosier? Savez-vous encore, Daniel, qui l'a planté?

— Vous n'étiez plus des enfants alors, du moins, ajouta la vieille dame.

Le jeune homme fixa un instaut son regard sur le rosier et fit, en gardant un silence rêveur, un signe affirmatif de la tête. Dans ses yeux brilla une larme.

— Oui, oui, dit-il, c'était un joyeux et heureux jour! Vous alliez atteindre votre quinzième année, Céleste. J'étais allé à Courtrai et j'y avais acheté le plus beau rosier que j'eusse pu trouver; il était cultivé avec un art et un soin extraordinaires, sa cime était couronnée d'au moins vingt fleurs. Nous l'avons tiré de son pot et placé ensemble ici : chacun de nous le tenait d'une main. Il devait être un emblème de notre constance et notre espoir... Je fis des vers à cette occasion; je crois que je m'en rappelle encore quelques-uns...

Oh! puisse ce rosier fleurir longues années,
Et braver les hivers, la tempête et le temps;
Mais plus longtemps encor vivront les sentiments
A Céleste voués.....

Il s'interrompit, et un sourire amer contracta ses lèvres. Il murmura ensuite avec une triste ironie :

— Hélas! le rosier vit encore, et le sentiment dont il devait être l'emblème...

Céleste ne comprit pas le sens de ces paroles désespérées; elle crut voir que le rosier, souvenir d'un des jours les plus marquants de sa vie, l'émouvait profondément. Pour détourner son attention de ce symbole de sa sympathie, elle lui prit la main et, l'entraînant de là, dit :

— Venez, Daniel, les plantes vivent plus longtemps que les oiseaux. Je vous en montrerai beaucoup qui ne seraient pas ici, si votre amitié pour Céleste ne les y eût apportées. Voyez-vous ces deux camélias à haute tige? Lorsque vous me les avez donnés, c'étaient de petites plantes que vous aviez achetées à Gand. Je les ai soignés comme des enfants bien-aimés. Maintenant, ce sont presque des arbres. Là, en bas, se trouvent encore dans leur écorce les deux lettres que vous y avez gravées, en souriant, comme souvenir. Et ces deux yuccas panachés, et ces azalées, et ces mimosas... et toutes ces belles plantes autour de nous, qui me les a apportées? Là-bas, dans le coin, contre le mur, se trouve encore la grotte que vous avez construite en galets, de vos propres mains, pour y mettre mes plantes grasses. Ciel! quel plaisir, quand la jolie grotte commença à montrer des formes! Comme l'affectueux maçon travaillait avec ardeur! Quelle fête lorsque nous dûmes placer les plantes dans les creux des pierres, disputant à l'envi, comme si nous étions occupés à décorer un autel!

Ainsi la confiante Céleste continuait de montrer au jeune homme tout ce qui, dans la campagne, était resté de son enfance et de sa jeunesse. Elle le conduisit autour de la maison, le guida dans le jardin, lui prit affectueusement la main, et semblait vraiment reportée aux années de simplicité et de bonheur dont elle parlait avec tant d'effusion. A mesure qu'elle acquérait la conviction que ces souvenirs ne causaient pas à Daniel une émotion pénible, elle donnait pleine carrière à la joie qui débordait de son cœur : sa voix prit un ton pénétrant de douceur et d'amour, à la puissante influence duquel le jeune homme ne put résister, quoiqu'il luttât en lui-même, pour ne pas être entraîné tout à fait dans le monde de la foi et des doux rêves.

Il ne disait presque rien ou ne répondait que par de courtes phrases; mais sur son visage brillait un radieux sourire et dans ses yeux une étincelle de bonheur tranquille. Il était rare qu'une pensée soudaine vînt jeter un nuage sur son front et assombrît ses traits; et alors encore un nouvel épanchement de la joie de Céleste ramenait immédiatement le confiant sourire sur ses lèvres.

Lorsque, pendant un temps passablement long, on eut ainsi montré à Daniel ce qu'on avait religieusement conservé comme les souvenirs de sa présence, l'entretien prit une tournure moins favorable. Les deux dames peignirent, avec un enthousiasme enfantin, les jouissances de le vie tranquille des champs, sous le ciel bleu, au milieu d'une riante nature, loin des orages du monde et seul avec tout ce que l'on aime.

Le jeune homme pouvait presque comprendre, par chacune de leurs paroles, qu'elles ne doutaient pas qu'il n'eût l'intention de rester jusqu'à la fin de sa vie au Wulfhof. Son départ immédiat était

donc un secret pour elles? et il était venu pour leur dire un éternel adieu! Comment annoncer cela à Céleste? Irait-il briser ce cœur si plein de foi, si débordant de pur amour? et pourtant il ne pouvait échapper à cette fatalité cruelle. Il était bien résolu à quitter un lieu où tout l'accusait, le troublait et lui criait qu'il ne pouvait plus y avoir de repos pour lui, au milieu d'une nature qui était devenue hostile à l'homme désenchanté et privé de sentiment. Gombert se trouvait devant ses yeux, se raillant de sa faiblesse...

Ces réflexions assombrirent son esprit et émurent ses nerfs. Le sourire avait disparu de son visage, et il poussait de temps en temps un soupir comme si quelque chose lui pesait sur le cœur.

Céleste remarqua cet inexplicable changement dans la disposition d'esprit du jeune homme et ne dit plus grand'chose; mais madame de Berg, devenue tout à fait de bonne humeur, continuait le développement de ses joyeuses perspectives. Elle était occupée à faire une esquisse du Wulfhof, comme elle croyait qu'il devait être disposé pour rappeler à Céleste la riante campagne où elle avait passé ses jeunes années. Elle parlait d'un séjour d'hiver à Bruxelles, de voitures et de chevaux, et faisait le calcul de la fortune présumée de Daniel avec la dot de Céleste, pour prouver que leurs revenus seraient suffisants pour leur permettre une vie moins retirée et plus variée. Elle fit allusion à la noce en mots peu couverts, au plaisir d'avoir une famille, et elle alla enfin si loin, qu'elle parla d'enfants, de baptême et d'être marraine.

Alors un violent saisissement frappa tout à coup le jeune homme; tous ses membres se mirent à trembler et un cri étouffé de désespoir s'échappa de son sein.

Céleste murmura des plaintes de pitié pleines d'angoisses; et, comme on s'approchait de la petite table à ouvrage, elle le conduisit à une chaise. Il s'y affaissa, et voulut répondre aux questions de madame de Berg; mais la parole mourut sur ses lèvres.

La vieille dame remarqua qu'il voulait dire quelque chose, qu'un secret errait sur ses lèvres. Elle crut que sa présence empêchait le jeune homme de parler. Elle jeta encore un triste regard sur lui, s'éloigna et dit à haute voix en se dirigeant vers la maison :

— Je viens, Thérèse, je viens, pour faire croire qu'on l'avait appelée.

La jeune fille, se voyant seule avec Daniel, ne savait si elle devait lui parler ou laisser à son émotion le temps de se calmer. Au bout d'un instant, elle murmura d'une voix presque distincte et d'un ton de profonde compassion et d'inquiet amour :

— Daniel, pauvre Daniel, tenez-vous tranquille; cela passera.

Le jeune homme releva la tête, promena autour de lui un regard égaré; puis, joignant les mains comme pour une prière, il dit, surexcité par la fièvre :

— O Céleste, pardon, pardon! Je dois frapper votre cœur sensible d'une sanglante blessure; mais une implacable fatalité me domine. Ame innocente et aimante, toute votre vie, vous avez rêvé un avenir qui, pour nous, transformerait la terre en un paradis de paix et d'amour. Vous avez cru que l'homme peut être destiné à tant de bonheur. Hélas! Céleste, vos rêves étaient vains... Ma bouche se refuse à la cruelle révélation, et cependant je ne puis me soustraire à l'impitoyable nécessité. Céleste, je suis venu ici pour vous dire un éternel adieu : je quitte pour toujours la terre paternelle; mes yeux ne vous reverront jamais!

La jeune fille le regarda toute tremblante; mais elle semblait ne pas comprendre ses sinistres paroles.

Il reprit d'un ton sourd et avec des larmes dans la voix :

— Et cependant, je donnerais tout le reste de ma vie, Céleste, pour pouvoir jouir une seule année de cette félicité que vous avez rêvée pour nous deux, et pouvoir habiter ici une seule année, sous votre doux regard, avec une pleine foi dans la réalité du bonheur... Mais mon cœur est vide, le doute seul y règne, le doute, le désespoir, le dégoût...

Céleste poussa un cri perçant, se mit les mains sur les yeux et s'écria du ton d'un douloureux effroi :

— Mon Dieu, mon Dieu, protégez-le! malheureux Daniel!

— Vous ne pouvez croire à de si tristes choses? dit le jeune homme avec une sorte de sourire convulsif, ce qui prouvait qu'il était presque égaré jusqu'à la folie. Vous me croyez incapable d'une aussi affreuse cruauté? Vous m'accusez d'ingratitude, de perfidie? Mais, Céleste, si j'acceptais le sacrifice de votre vie, de votre être, avec l'espoir que votre cœur pur et croyant pourrait réchauffer mon âme glacée par le doute... alors vous auriez le droit de vous plaindre de moi à Dieu, comme d'un monstre d'égoïsme. Si je ne puis plus vous aimer comme autrefois, votre pur sentiment, votre douce vertu, votre angélique confiance m'inspirent encore assez de respect pour me faire reculer d'effroi devant un crime. Non, je ne ferai pas de vous la martyre de mon désenchantement; vous ne vivrez pas à côté d'un époux qui n'a plus pour vous payer votre amour que l'ennui, le dégoût de la vie et un incurable découragement!

— Taisez-vous, taisez-vous, Daniel, vous me faites mourir! s'écria la jeune fille, d'une voix faible, altérée, dont le ton navrant fit frémir le jeune homme.

Il regarda longtemps Céleste en silence; elle tenait toujours les mains devant son visage et haletait en sanglotant sous le poids de sa douleur. Il vit une des larmes brillantes rouler entre ses doigts... Il baissa lentement la tête et de ses yeux aussi roulèrent des larmes muettes.

Déjà le soir était près de tomber; le soleil allait descendre derrière l'horizon, l'ombre des arbres s'allongeait indéfiniment.

La vieille dame, peut-être inquiétée par le cri de Céleste, sortit de la maison et s'approcha des deux jeunes gens. En les trouvant en pleurs, elle s'écria effrayée :

— Ciel! qu'est-il arrivé? Pourquoi ces larmes?

Céleste, à la voix de sa tante, se leva vivement et se jeta à son cou.

— Ah ! je me sens défaillir ! s'écria-t-elle. Daniel dit qu'il va partir pour toujours; que mes yeux ne le verront plus jamais. Ses terribles paroles ont accablé mon cœur; ma vie est brisée !

— Allons, allons, calme-toi, murmura la dame à son oreille, ce sont les nerfs; il ne sait pas ce qu'il dit. Vois ! il n'entend même pas tes plaintes, le malheureux jeune homme!

Daniel, comme s'il sortait d'un abîme de pensées, se leva avec une énergie fébrile et marcha droit à la jeune fille en pleurs. Il tremblait sur ses jambes et était pâle comme un mort : on eût dit qu'il avait pris une grave et douloureuse résolution. Mais, quand son regard rencontra les yeux en pleurs de Céleste, il comprima violemment son émotion et dit :

— Je m'égare, ma raison se trouble... Céleste, que vous ai-je dit? Ah! je le sais. Que j'allais quitter le Wulfhof pour toujours, n'est-ce pas? La nouvelle vous perce le cœur? Vous m'accusez d'inhumanité? Daniel est-il le bourreau qui devait donner le coup de la mort à Céleste? Non, non, puisque vous voulez sacrifier votre belle âme. Eh bien ! eh bien ! soyez tranquille. Céleste, ne désespérez pas; peut-être accepterai-je le sacrifice; mais, maintenant, j'ai un crêpe devant les yeux. Mes pensées sont indistinctes et sombres comme la nuit. Oh! je vous en prie, laissez-moi m'en aller; laissez-moi partir! Ayez encore confiance, attendez, attendez, tout n'est pas perdu! A demain! à demain!

Il se retourna et marcha en chancelant comme un homme ivre, dans le sentier qui conduisait à l'entrée de la campagne.

— Daniel, ah! mon pauvre Daniel! s'écria la jeune fille en tendant les mains, comme si elle voulait courir après lui.

Mais sa tante la retint, et, bien que d'abondantes larmes tombassent aussi de ses yeux, elle s'efforça de faire comprendre à Céleste que ce qui venait de se passer n'était qu'une conséquence de la maladie du jeune homme. Que Daniel l'aimât encore comme auparavant et même avec une ardeur extraordinaire, cela lui était démontré par tout ce qui s'était passé ce jour-là.

Ainsi, consolant sa nièce et plaignant le triste sort de Daniel, la bonne dame reconduisit la malheureuse jeune fille à la maison.

Daniel s'était mis à courir sur le chemin du Wulfhof. Il murmurait, grommelait, s'arrachait les cheveux, et fouillait avec ses ongles dans la chair de sa poitrine.

Fouetté par ses orageuses pensées, il prit le premier sentier qui se présenta à lui et disparut sous les arbres qui descendaient sur la pente méridionale de la colline, jusqu'au fond des vallées.

VII

L'ORGIE

Dans une salle brillamment éclairée du Wulfhof, M. Gombert était assis devant une table encore couverte des restes d'un souper. Devant lui scintillaient quelques bouteilles demi-vides de différentes formes. En ce moment, son verre était rempli d'un vin jaune qui, sous la lumière oblique des lampes, brillait comme une topaze taillée à facettes; et il fallait que la généreuse liqueur eût déjà versé l'exaltation et la gaieté dans son cœur : car ses joues étaient hautes en couleur, et un sourire ouvert et plein de contentement flottait continuellement sur ses lèvres.

Non loin de lui, contre le mur de la salle, gisaient sur deux ou trois chaises, les livres de comptes qu'il avait examinés ce jour-là. De temps en temps, il dirigeait son regard de ce côté, et haussait les épaules ou murmurait d'ironiques paroles. Sur ces entrefaites, il vidait son verre à mainte reprise, et croquait distraitement quelques bribes du dessert.

Il tourna de nouveau les yeux vers les livres et se dit à part lui :

— Maudit intendant! il a si bien établi et embrouillé ses comptes, que je me suis rendu fou et aveugle à les examiner, sans y pouvoir rien comprendre. Allons, allons, soyons franc : j'y ai bien compris quelque chose, mais cela n'est pas du tout consolant. Cent treize mille francs; d'où il faut déduire soixante mille francs pour le paye-

ment des lettres de change de Paris, restent cinquante-trois mille francs! Quelques mois, et puis!... Mais à quoi bon raisonner? Je serais bien sot si j'allais me désoler pour si peu. Ce sera la sixième fois que je verrai le fond de ma bourse. Et, comme les autres fois, le hasard sera mon banquier. Jusqu'ici, je n'ai pas à me plaindre de la Providence.

Il reporta son regard sur la table et murmura après un instant de réflexion :

— En attendant, je ne dois pas me laisser vaincre par l'intendant. Cinquante mille francs, ce n'est pas beaucoup; mais le sort est un banquier qui ne paye pas à jours fixes les lettres de change qu'on tire sur lui. Avec cinquante mille francs on peut attendre le jour inconnu de l'échéance. Je dois avoir l'œil à la voile; il y a péril à bord. L'air de ce pays exerce une influence nuisible sur Daniel. Si je ne l'arrache pas bientôt d'ici, il pourrait bien gagner envie d'y rester éternellement. Où serait-il maintenant? Il est sorti, disait-il, pour se promener solitairement aux environs du Wulfhof. Il n'est pas avec l'intendant; car j'ai vu celui-ci deux ou trois fois dans la cour. Il est donc près de Céleste, une autre ennemie qui m'offre le combat! L'affaire devient grave, très grave...

Il secoua la tête avec inquiétude; mais, immédiatement après, il éclata de rire et dit :

— N'ai-je pas ressenti là comme un frisson? La ridicule maladie de nerfs me saisirait-elle aussi? Gombert craindre? Quelle ironie! Bah! bah! Daniel est mon esclave; le démon ne tiendrait pas mieux une âme perdue que je ne tiens la sienne; je puis pétrir son cœur entre mes mains comme un morceau de cire; il me suivra jusqu'au bout.

Il saisit la bouteille pour remplir son verre; mais la trouvant vide, il fit retentir la sonnette de table et dit au domestique qui, à cet appel, entra dans la salle :

— Josse, apporte-moi encore une bouteille du dernier vin. Comment s'appelle ce vin?

— Je n'en sais rien, répondit le domestique. L'intendant semblait fâché lorsque, selon vos ordres, j'allais à différentes reprises lui redemander du vin. Il m'a donné la clef, et j'ai pris ce qui m'a paru le meilleur.

— Dis ce que tu as trouvé de meilleur, goinfre! dit Gombert en plaisantant. Tu as la face encore plus rouge qu'à l'ordinaire. Prends garde de faire des sottises... Ah çà, as-tu fait ta paix avec la vachère, comme M. Daniel te l'a ordonné?

— Plus souvent! dit le domestique en riant, elle ne veut entendre parler d'autre paix que du mariage. Je devrais devenir paysan et courir derrière la charrue. Non, non, je retourne avec vous à Paris. M. Daniel a bien une vieille connaissance ici : il la quitte bien.

— Au fond, tu as raison, Josse; le mariage, c'est la fin fatale de toute liberté, de tout plaisir de la vie. Va me chercher encore une bouteille; apportes-en deux; cela t'épargnera une course.

Un instant après, le domestique apporta les deux bouteilles demandées et quitta de nouveau la salle.

— C'est du vin d'Espagne, sans doute; de vieux vin d'Espagne; un peu doux, mais chaud et généreux. Il y a longtemps que je ne me suis senti bien gai. J'ai grande envie ce soir de me venger de ce long jeûne... Qui ouvre la porte de la maison? C'est le pas de Daniel!

Le jeune homme entra et s'approcha silencieusement de la table. Son air était étrange et incompréhensible; ses cheveux étaient ébouriffés, ses vêtements en désordre, ses joues pâles. Cependant sur son visage, il y avait un sourire de contentement de lui-même, et, s'il n'y avait pas eu quelque chose de maladif dans son expression, on eût pu penser qu'il sortait d'une lutte violente et qu'il savourait le plaisir d'être resté vainqueur.

Gombert se méprit sur l'état de l'âme de Daniel, et posant un verre plein devant lui, il s'écria :

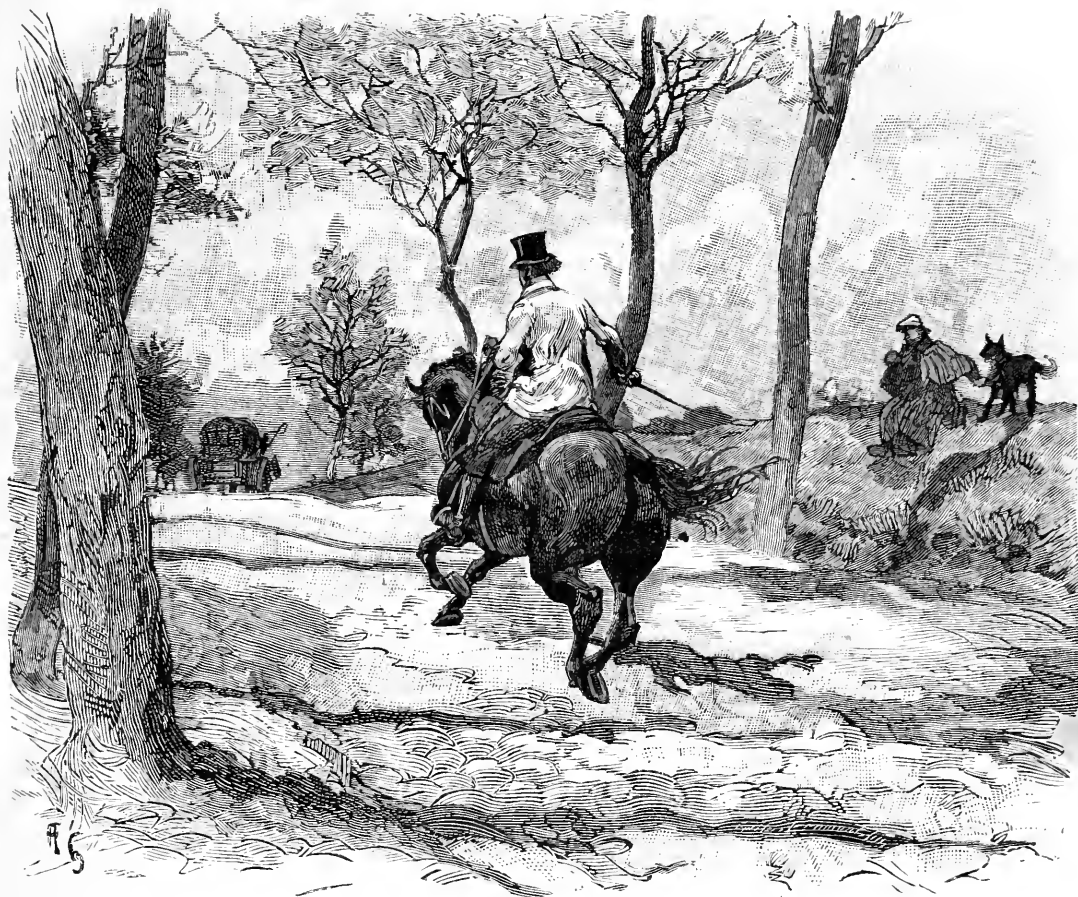
— Ciel! qu'est-il encore arrivé? Tu t'échapperais d'une caverne de voleurs que tu n'aurais pas plus mauvaise mine. Tiens, bois vite ce verre de vin; cela te rafraîchira. Tu refuses?

Sans prendre garde à cette invitation, le jeune homme prit une chaise, et, s'asseyant non loin de son ami, dit avec un calme surprenant dans la voix :

— Gombert, je dois te dire une chose qui t'étonnera sans doute. J'ai résolu de rester ici et de ne pas quitter le Wulfhof, avant d'avoir acquis la conviction que je ne puis y trouver le bonheur ni la paix.

— Tiens, tiens! quel nouveau caprice est-ce là? grommela Gombert, surpris du ton de ferme résolution avec lequel le jeune homme déclarait son dessein.

— Ne plaisante pas, Gombert; cette fois, ce n'est pas un caprice. Je sors d'une lutte de l'esprit, d'une fièvre des nerfs, comme je n'en ai jamais subies; mais du désordre même de mes sens a jailli un rayon de lumière, qui a rempli mon cerveau de clarté. J'ai compris que la vie orageuse et dissipée de Paris n'offre que des plaisirs mensongers; c'est une fièvre qui dévore les forces de l'âme, la source qui dessèche tout sentiment vrai, et ne laisse que le doute, le remords et le dégoût de la vie. Il y a peut-être encore en moi quelques germes de foi et de simplicité de cœur qui ne sont pas tout à fait étouffés. Qui sait si le séjour de



Sur le chemin de Wulfhof. (Page 43.)

cette paisible contrée ne les réveillerait pas? Je veux l'essayer.

— Ah! ah! voilà l'arbre qui montre ses fruits! dit ironiquement Gombert avec un ricanement de colère et de mépris sur les lèvres. Je te remercie du congé que tu me donnes. Pourquoi tourner autour du pot, Daniel? Tu pouvais me dire plus brièvement : « Je n'ai plus besoin de toi, va-t'en au diable, Gombert! » Oh! naïf imbécile que j'étais! avoir été assez stupide pour croire du moins à ton amitié!

Les paroles acerbes de son ami firent une pénible impression sur le jeune homme, et ce fut avec dépit qu'il dit :

— Non, Gombert, tu ne t'es pas trompé sur la sincérité de mon amitié. Cela m'attriste profondément de penser que tu me crois capable d'ingratitude envers le seul homme qui me soit resté fidèle dans le malheur. Si j'ai adopté le projet de ne pas quitter tout de suite le Wulfhof, c'est parce que je pensais pouvoir espérer que, par sympathie pour moi, tu consentirais à rester ici quelques mois. Cela peut me guérir du trouble qui afflige mon cerveau; cela peut me rendre la paix de l'âme que j'ai perdue. Pourquoi me refuserais-tu ce sacrifice, si je te conjurais au nom de notre amitié même de le faire pour mon bien?

Bien que Gombert fût intérieurement inquiet, et que la demande du jeune homme le mît dans l'embarras, il éclata de rire et s'écria :

— Encore plus haut! tu es fou sur ma parole! moi, Gombert, j'irais m'ensevelir dans cette vaste tombe? Ne plus entendre que le grognement des porcs et le beuglement des bœufs? Ne plus rien voir que de stupides paysans et d'affreux peupliers? Et j'irais sacrifier ainsi le peu d'années de force et de jeunesse qui me restent à je ne sais quel sot remords et quelle ridicule espérance?

Pour te plaire, je devrais me consoler en t'aidant à te guérir de ta soi-disant maladie de nerfs; mais je ferais tout, excepté te fortifier dans une erreur qui te coûterait probablement la raison et la vie.

— Tu te trompes, Gombert, sois en sûr, répliqua le jeune homme d'un ton de conviction. La vie à Paris nous a rendus insensibles aux beautés de cette paisible nature; mais c'est une sensibilité de l'âme qui revient bientôt. Sous l'influence de l'œuvre infinie de Dieu, le cœur fatigué retrouve de nouvelles forces, une nouvelle faculté d'aimer et de jouir. Peu à peu, notre âme se met en harmonie avec la création; bientôt nous découvrons, dans ces choses qui vivent et croissent autour de nous, des beautés cachées et de merveilleux secrets, et, enfin, il s'établit entre nous et la nature une source abondante de doux bonheur, d'inaltérable paix de cœur et de poétique enthousiasme.

— Ah! quelle émouvante idylle! Les larmes m'en viennent aux yeux! s'écria l'autre.

Daniel secoua la tête avec tristesse en entendant l'ironique plaisanterie de son ami; mais il resta calme et reprit :

— La vie ne serait pas aussi monotone que tu te l'imagines. Nous irions souvent à la chasse, il y a beaucoup de gibier dans ce pays. Il y a aussi de belles promenades, nous nous entretiendrions de notre vie passée, de questions de philosophie, ou des secrets et des merveilles de la nature. Nous ferions des connaissances dans les villages et les châteaux voisins, et à Courtrai. C'est une belle ville, où on trouve bonne société et des gens affectueux, et qui savent bien vivre. Maintenant qu'on croit au Wulfhof que j'y resterais pour toujours, si tu n'étais pas avec moi, on semble un peu fâché contre toi; mais dès qu'on saura que nous ne partons pas, chacun te respectera et t'aimera. Et ne crains pas, Gombert, de m'être jamais à charge. Si l'épreuve nous réussissait et que tu consentisses à demeurer définitivement ici, sois assuré que tu serais estimé et respecté par moi et par tous les miens, comme un membre de ma famille.

Gombert regardait le parquet et murmurait, à part lui, des paroles inintelligibles.

— Une famille! pensait-il. Le mariage lui trotte en tête, il veut se marier! Diable! cela devient menaçant; nos affaires prennent une dangeureuse tournure.

— Eh bien, que dis-tu? demanda le jeune homme avec une pleine confiance, comme s'il croyait pouvoir voir dans le silence de Gombert le précurseur de son consentement.

— Ce que je dis? Je ne sais que dire, je ne sais que penser, répondit Gombert avec une feinte surprise. Parles-tu sérieusement, Daniel? Comment, tu veux que je passe ma vie dans ce désert?

— Non, non, quelques mois seulement. Ah! je t'en prie, fais-le par amour pour moi!

— Par amour, par amitié pour toi, je devrais m'opposer avec colère à ton inconcevable projet; mais je n'en trouve pas la force. Bien que depuis quelque temps tu sois devenu capable des plus grandes folies, il m'est cependant impossible de croire que tu puisses être décidé à un anéantissement aussi décisif de toi-même.

— Reste au moins quelques semaines! dit Daniel d'une voix suppliante.

— Jusqu'à ce que les biens soient vendus; pas plus longtemps.

— Jusqu'à ce que les biens soient vendus! répéta le jeune homme en soupirant, comme si ce souvenir d'une décision antérieure l'effrayait. Mais il chassa cette idée de son esprit et dit :

— Allons, Gombert, je t'en conjure, donne-moi cette preuve d'amitié.

L'autre haussa les épaules et répondit :

— Daniel, Daniel, j'ai pitié de l'égarement de ta raison. L'air n'est pas bon pour toi; pour m'acquitter de mon devoir, je devrais, dès aujourd'hui, t'arracher, même par la force, de ce lieu fatal.

— Ainsi, tu refuses mon offre? Tu rejettes ma prière? demanda le jeune homme avec une profonde tristesse dans la voix. Tu restes inexorable?

— Inexorable, oui!

Daniel baissa les yeux et secoua la tête, douloureusement préoccupé.

— Je perdrais l'ami éprouvé que j'espérais voir à côté de moi jusqu'à la fin de ma vie! murmura-t-il. Combien m'effraye la pensée de cette séparation. Quel nouveau vide dans mon cœur... Quel pénible sacrifice!

Gombert regardait, muet et chagrin, le jeune homme rêveur; mais, lorsqu'il remarqua qu'il commençait à se tordre les bras, et que de légers frissonnements nerveux parcouraient ses membres, un sourire réprimé parut sur son visage, et, dans ses yeux, brilla une étincelle d'espoir triomphant.

Daniel se leva tout à coup; ses lèvres tremblaient, son visage montrait une expression de terreur, comme si il avait pris une résolution dont la nécessité lui navrait le cœur.

— Gombert, tu le veux? Tu me refuses la faveur que j'implore de ta bonté? s'écria-t-il. Eh bien, tu peux rester avec moi au Wulfhof, ou tu peux partir, tu es libre!

Et, comme si toute l'énergie de son âme lui échappait avec ces mots, il se laissa retomber sur sa chaise, tandis qu'il disait en soupirant :

— Il pèse une malédiction sur moi. Quoi que je fasse ou ne fasse pas, je dois être le malheur de

ceux qui m'aiment. Implacable fatalité ! quand me donneras-tu le repos ? Dans la tombe, dans les bras de la mort, dans l'éternelle...

La parole mourut sur sa bouche, et bien que ses lèvres remuassent encore, elles ne formaient plus sons.

Gombert avait frémi de dépit et de rage, lorsque son ami lui avait dit d'un ton si décidé : « Tu es libre. » Et il répéta ces mots avec une sombre ironie. Il songea à donner l'essor à sa colère par une vive sortie, et à accuser le jeune homme de fausse amitié et d'ingratitude; mais une secrète réflexion le retint. Au bout d'un instant de silence, il s'efforça de donner à son visage une expression de tristesse, et dit, du ton d'une douloureuse émotion :

— C'est bien, je partirai. Perdre un ami, et un ami sur la fidélité duquel on comptait, c'est un rude coup, même quand on sait que cet ami sera heureux sans nous; mais le quitter et rester convaincu que la douleur et le malheur seront infailliblement son partage, c'est une blessure qui doit éternellement saigner au cœur. Demain, Daniel, demain, je te serrerai pour la dernière fois la main. Oh ! cette idée m'accable. Ce n'est pas possible. Dis-moi, Daniel, que je n'ai pas bien compris, que je me trompe, que tu n'es pas assez cruel pour chasser ton ami !

— Ah ! aie pitié de moi ! dit le jeune homme en soupirant et sans lever les yeux.

— Eh bien, dis que tu ne veux pas mourir d'ennui au Wulfhof.

— Je dois... je dois rester.

De nouveau un ricanement de colère crispa les lèvres de Gombert; mais il fit bientôt place à l'expression d'une profonde réflexion. Il régna un instant de silence; après quoi Gombert, d'un ton triste et avec une énergie calculée, parla au jeune homme, tandis qu'il fixait sur lui ses yeux immobiles, comme pour mesurer l'impression produite par ses paroles.

— Soit; je me soumets au sort qui nous frappe tous deux, toi d'égarement, moi du plus douloureux désenchantement que j'aie jamais eu à subir. Ce que tu vas faire, Daniel, me rappelle la triste histoire d'un homme qui m'était aussi cher que toi. Puisse cette histoire ne pas devenir la tienne ! C'était un jeune homme doué de sentiment, de science et d'énergie morale. Il vivait dans le grand monde, et comme, à la noblesse et à la beauté du visage, il joignait un esprit plein d'éclat, il était attiré et fêté partout. Les hommes lui portaient envie, les femmes semaient sur son chemin des fleurs toujours nouvelles. Sa vie n'était qu'une seule partie de plaisir, un long triomphe. Il va de soi qu'un tel enfant gâté de la fortune devait considérer la première petite contrariété comme le plus affreux malheur. Il lui survint une adversité, une de ces vicissitudes ordinaires des choses de ce monde; au lieu de se raidir contre le sort, et d'aller en riant au devant d'une meilleure chance, il se laissa complétement abattre, et s'enfuit de Paris dans un vieux château situé dans une province éloignée; là, il rencontra une jeune fille qu'il avait connue auparavant; il se laissa séduire par la belle solitaire, et, dans l'opinion qu'il avait découvert un trésor de candeur et d'amour, il accepta la chaîne dorée du mariage. Trois années après, le hasard me conduisit dans la province où mon ami demeurait. J'allai le chercher et le trouvai dans un château en ruines, dans une contrée insignifiante, comme celle-ci. Lorsqu'il parut en ma présence, j'eus peine à le reconnaître; il était devenu maigre comme un homme miné par une fièvre lente; ses yeux étaient vagues et sans vie, sa tête penchait sur son épaule; en un mot, il était la véritable image du découragement et du désespoir. Lorsque je lui demandai la cause de sa maladie, — car je croyais qu'une grave maladie menaçait sa vie, — deux larmes tombèrent sur ses joues, et il me confia des choses qui empoisonnent la vie de beaucoup d'hommes, mais qui ne servent de leçon à personne. Pauvre jeune homme ! il avait cru que le sentiment de l'amour est durable et qu'il suffisait toujours au bonheur de la vie. L'illusion ne dura que quelques mois. Alors il remarqua le vide qui régnait autour de lui. Le visage de sa femme n'était pas sans beauté; mais il était toujours le même, et, comme c'était le miroir d'une âme calme, endormie, une expression nouvelle venait si rarement le vivifier, que le mari, en le voyant tous les jours, finit par le trouver insignifiant et insensible. Sa femme, élevée dans la solitude, n'avait pas d'expérience du monde; elle ne pouvait prendre part à une conversation spirituelle ou intéressante, et savait dire peu de chose de plus que les phrases vulgaires sur le bon et le mauvais temps, de l'hiver qui s'approche ou de l'été qui vient, à ce point que les deux époux prirent l'habitude de s'endormir tout en bâillant sur leurs sièges, longtemps avant que l'heure du repos eût sonné. Le mari rêvait de la brillante vie de Paris, de joyeux amis, de conversations spirituelles, de radieuses femmes : sa moitié endormie pleurait, dans son rêve, sur la terrible déception qu'elle subissait. Au lieu du féal chevalier, l'époux éternellement aimant que son imagination solitaire lui avait promis, elle était liée pour la vie à un homme qui bâillait à côté d'elle. L'infortunée femme accusait son mari d'indifférence et s'efforçait, par ses larmes et ses gémissements, d'éveiller en lui un sentiment qui était

déjà mort dans son propre cœur. De là, pour tous deux, encore plus d'ennui et enfin de l'aversion et une haine secrète. Que dirai-je encore ? Le mari chercha des distractions et fit connaissance avec des gens que sa femme n'avait pas choisis pour amis. La jalousie alluma les cerveaux des époux qui se négligeaient, et cette innocente et douce tourterelle devint une cruelle et inquiète harpie qui le poursuivait partout, se vengeait de ses moindres paroles, et l'assaillait chaque jour de scènes de colère et de désespoir. Il restait encore une étincelle d'énergie morale en lui ; il se révolta contre ce qu'il appelait sa servitude. Alors vinrent le beau-père, la belle-mère, la tante, les frères, les sœurs, qui l'accusèrent de vouloir faire mourir sa femme de la mort du martyre, — et lui, doutant enfin de lui-même, vaincu et découragé, courba la tête, feignit la sympathie et le contentement, et fut dévoré vivant par l'affreuse maladie qui se nomme l'ennui. Il est mort, mon pauvre ami. Hélas ! et devoir craindre un tel sort pour toi, Daniel !

Durant le récit de cette histoire habilement combinée, le jeune homme n'avait pas dit un mot, ni levé les yeux sur Gombert ; mais il était visible que ce récit avait fait sur lui une impression profonde, car il s'était agité continuellement sur son siège et s'était de temps en temps tordu convulsivement les bras.

Maintenant que son compagnon l'interpellait directement par son nom, il leva la tête et dit en soupirant et d'un ton d'ironie fiévreuse :

— Et cette histoire deviendrait la mienne ? Ah ! non, non, tu ne connais pas Céleste !

— Ainsi je ne me suis pas trompé ? dit Gombert. C'est mademoiselle Céleste qui t'a mis sur les yeux le bandeau qui t'aveugle ! Je ne la connais pas, crois-tu ? Son portrait n'est-il pas ressemblant dans l'histoire de mon malheureux ami ? Qu'y manque-t-il ?

— Céleste est un ange de sentiment, de bonté et d'amour.

— Eh bien, oui, elles sont toutes des anges, tant que l'illusion dure. Mais parlons un peu raison, Daniel ; il me semble que tu perds de vue une considération importante. L'histoire de mon ami peut, en effet, n'être pas la tienne. Un destin pire t'attend ; l'humiliation doit se joindre à l'ennui pour te faire dépérir plus tôt. Mademoiselle Céleste sait-elle que ton héritage paternel s'est fondu jusqu'à ne plus valoir que cinquante mille francs ?

Un soudain frémissement nerveux saisit le jeune homme, comme si la question de son ami avait jeté un douloureux rayon de lumière dans son esprit.

— Tu te tais, reprit Gombert ; je dois donc croire que ni elle ni ses parents ne connaissent la véritable situation de tes affaires pécuniaires. Ce sera agréable pour toi, quand tu devras faire ta confession et implorer pardon, sans savoir si on repoussera le dissipateur ou non.

Daniel parut accablé d'effroi et de tristesse.

— Mais supposons que tout aille selon ton désir, poursuivit Gombert. Tu deviens l'époux d'une femme dont la fortune, en apparence au moins, est devenue la tienne. Tu vivras de son argent ; tout ce dont tu jouiras sera une faveur d'elle. Tu consulteras ses yeux pour deviner son moindre désir : à la promenade, tu porteras son parasol ; en société, on te traitera comme appartenant à la suite de ta femme. Es-tu assez naïf, Daniel, pour croire que l'amour durera longtemps, là où les rôles sont intervertis contre nature, et où le mari se voit abaissé à la condition de serviteur ou de valet de pied de sa femme ? Je ne parle pas de la lâcheté qu'il peut y avoir à renier ainsi sa grandeur d'homme et à consentir à être jusqu'à la fin de sa vie un être sans mission et sans dignité ? Tu ne dis rien ? Toutes ces prédictions sont impuissantes sur ton âme.

— Mon Dieu, mon Dieu, quelles ténèbres dans mon cerveau ! dit Daniel du ton du plus profond désespoir.

— Allons, dit Gombert d'un ton dégagé, ne décide pas encore. Bois quelques verres de vin ; tu sentiras ton cœur se gonfler, et la clarté se fera dans ton esprit...

Daniel, ému, saisit son verre en poussant un cri étrange, le vida, le remplit de nouveau, le but encore et ainsi trois fois de suite. Il eût encore bu davantage si la bouteille n'eût été vide. Comme saisi par la fièvre, il tendit sa main tremblante vers Gombert et s'écria :

— Donne ! encore, encore ! Étouffons le feu du doute dans notre cœur ! Si la raison me refuse sa clarté, que l'éclair de l'ivresse illumine la nuit de mon esprit ! Du vin, du vin !

Gombert, un sourire de triomphe sur le visage, saisit la sonnette de la table et la fit retentir.

— Apporte encore deux bouteilles, dit-il au domestique qui entra en chancelant dans la salle. Encore deux bouteilles du même vin d'Espagne. Et vois dans la cave si tu ne trouveras pas une bouteille de cognac. Nous en aurons besoin plus tard. . . . .

. . . .

Au moment où Daniel succombait à la séduction de son perfide ami, le vieil intendant était occupé à écrire dans sa chambre. Il était assis, courbé sur une table, à côté d'une petite lampe économique, et alignait en murmurant des colonnes de chiffres sur une feuille de papier ; il

devait s'occuper de dresser un compte compliqué.

Il ne bougeait pas, du reste; il était si profondément enfoncé dans ses additions, qu'il ne se laissait pas même troubler par un certain bruit et certains cris qui, par intervalles, montaient vers lui.

Quelque peu de lumière que reçussent les murailles de la chambre, les portraits semblaient avoir les yeux fixés sur le vieillard; il y avait, dans leur regard immobile, dans le silence qui régnait dans la pièce, et même dans la laborieuse préoccupation de l'intendant, une teinte de sombre solennité.

Longtemps encore, Willibald poursuivit le résultat de son calcul. Puis le bruit s'accrut en bas et des cris plus forts retentirent jusqu'à l'étage. Déjà, plus d'une fois, il avait interrompu son travail, et, secouant la tête avec tristesse, écouté ces cris étranges. Enfin, il entendit les voix s'élever à un diapason si haut et si sauvage, qu'elles semblaient retentir dans tout le Wulfhof. Le vieillard déposa sa plume, jeta un triste regard sur les portraits et quitta la chambre à pas lents. Il descendit les escaliers et traversa un corridor obscur pour arriver derrière le bâtiment dans le petit jardin du Wulfhof. Chemin faisant, il devait traverser une chambre, qui communiquait par une porte avec la salle où le souper de Daniel et de son compagnon avait été servi. Il entendit Gombert parler à Daniel sur un étrange ton d'orgueil et d'ironie. Ce que le vieillard comprit de ses paroles le fit frissonner d'effroi, et, comme cloué au sol, il écouta le cœur palpitant.

— Ah! ah! s'écriait Gombert, élève ton esprit au-dessus de toute faiblesse. Sois un géant au milieu des nains, et regarde avec mépris, surtout ce que l'homme égoïste a inventé pour régner sur l'homme ignorant ou moins fort, comme sur un esclave. Qu'est-ce que l'amour? Un instinct de notre nature animale dissimulé sous l'hypocrite manteau d'une inclination morale. Qu'est-ce que la loyauté? Un masque pour tromper plus sûrement. Qu'est-ce que la générosité? L'orgueil qui triomphe de l'humiliation du prochain. Qu'est-ce que la simplicité de cœur? La reconnaissance de sa faiblesse et la conviction qu'on est né pour vivre en agneau au milieu des loups. Qu'est-ce que la prudence? De la lâcheté et de la duplicité... Et que sont toutes les vertus tant vantées, sinon des inventions de l'égoïsme, de l'avidité et de l'ambition?...

— Oui, oui, des inventions de l'égoïsme et de la fausseté! s'écria Daniel d'une voix bégayante. A boire! à boire!

Un douloureux soupir échappa à l'intendant: tremblant d'anxiété et d'indignation, il quitta la chambre, ouvrit une porte et entra dans le jardin, qu'il traversa dans les ténèbres jusqu'à un berceau où se trouvaient une table et un banc de jardin.

Le vieillard accablé s'y assit et dirigea la vue vers les fenêtres brillamment illuminées de la salle. Les rideaux étaient baissés; mais on pouvait, sur leur face transparente, voir flotter deçà et delà deux ombres les bras en l'air, avec le verre et la bouteille à la main, et se mouvant avec des bonds sauvages et désordonnés; on pouvait entendre les cris et les hurlements retentir; on pouvait même percevoir en partie les chants insensés que les convives faisaient retentir à plein gosier jusqu'au fond du jardin.

Anéanti par cette vue si terrible pour son cœur aimant, l'intendant avec essuyé deux larmes qui mouillaient ses joues et avait baissé la tête.

— Hélas! c'en est fait, dit-il en soupirant, plus d'espoir. S'il est venu ici avec l'intention de vendre son patrimoine paternel, comment pourrait-il y rester après un pareil scandale? Quel rayon peut illuminer son esprit, aussi longtemps que le démon du doute, aussi longtemps que le perfide Gombert est à son côté? Encore un seul remède. La misère! L'ennemi de son repos et de sa foi ne le lâchera pas avant qu'il n'ait tout dissipé; et ainsi l'heure de la pauvreté pourrait être pour Daniel l'heure de la délivrance. Quelle situation! devoir espérer de l'excès du mal!

Soudain un éclat étrange, comme celui d'un incendie, vint interrompre sa triste rêverie. Il bondit en jetant un cri et allait se précipiter à travers les ténèbres; mais il remarqua ce que c'était et se laissa de nouveau retomber sur le banc.

A travers les rideaux on pouvait voir, sur la table, une large coupe où des flammes vertes, bleues et jaunes montaient en l'air en serpentant, et, avec cela deux ombres qui, avec un fou rire, remuaient et attisaient le feu liquide avec de longues cuillers. Le punch et le cognac flambaient sur la table : dans le bol bouillonnait le poison mortel.

Si l'intendant n'eût pas été saisi, jusqu'à la stupéfaction, par cet affreux spectacle, il eût en cet instant entendu que, dans la cour, les voix des ouvriers et des servantes se mêlaient aux hurlements des ombres et même les surpassaient parfois; mais il avait l'œil si fixement arrêté sur le foyer ardent, et toute son intelligence était en proie à un tel sentiment d'angoisse et de chagrin, que ses sens étaient comme paralysés.

Après avoir serpenté et ondoyé pendant longtemps, les flammes diminuèrent sur la table; bientôt elles perdirent leurs tons colorés et leur éclat

se changea en une lueur violette, comme la lumière mourante d'une lampe funéraire.

L'intendant vit une longue ombre humaine, qui prenait sous le bras une ombre de moindre taille, et semblait vouloir l'entraîner de force vers la porte... Les ombres disparurent de la salle et un morne silence remplaça les sauvages hurlements.

Alors l'intendant entendit un bruit de voix dans la cour et en même temps les gémissements d'une femme. Il se leva et suivit, dans l'obscurité, le même chemin par lequel il avait gagné le jardin.

Dans l'escalier de la maison, il s'arrêta et écouta avec douleur les plaintes d'une jeune fille qui, à quelques pas de lui, semblait agenouillée devant la porte de la salle.

— O Seigneur! ô mon Dieu! s'écria-t-elle, il va mourir! mon pauvre Josse! mon pauvre Josse! Au secours! au secours! Voyez comme il se débat! Que faire? Je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir le sauver! C'est bien un grand pécheur; mais la mort! Ah! il ne l'a pas méritée!

Quelques gens qui l'entouraient riaient de sa douleur.

— Laissez le porc là! Barbe, dit l'un d'eux; il n'en mourra pas encore cette fois-ci.

— Verse un seau d'eau sur sa tête rousse, murmura un second.

— Voilà ce que c'est, dit un troisième. Il avait bien besoin de boire du feu avec une cuiller d'argent! maintenant son estomac est brûlé!

Ces observations arrachaient de nouveaux gémissements à la vachère en pleurs.

— Allons! cela dure depuis assez longtemps, dit un des spectateurs d'un ton impérieux, mettez les mains à l'œuvre; nous porterons l'ivrogne à l'écurie; là du moins, il ne se blessera pas en se débattant.

Tous soulevèrent Josse et le transportèrent à travers la cour dans l'étable. Barbe, le tablier sur les yeux, les suivait dans l'obscurité.

Quand les domestiques eurent disparu du vestibule, l'intendant s'approcha de la porte de la salle et l'ouvrit. Il s'arrêta un instant tremblant sur le seuil et regarda, avec une triste stupéfaction, la scène qui s'offrait à lui. Les chaises étaient renversées par terre, des débris de verres et de bouteilles cassés couvraient la table, des torrents de vin coulaient sur la nappe et les rideaux eux-mêmes en étaient souillés.

Le vieillard entra dans la salle, et fit le tour de la table; il secoua la tête en soupirant avec désespoir et arrosa de ses larmes les restes du scandaleux repas. Le nom de l'infortuné qu'il aimait et plaignait tomba plus d'une fois de ses lèvres, et il leva souvent les yeux vers le ciel pour implorer protection et pardon pour l'enfant prodigue.

Avec un lent mouvement, l'intendant éteignit successivement toutes les lumières. Dans l'obscurité il marchait sur des fragments de bouteille; le verre grinçait affreusement sous les pieds.

A la porte, un douloureux soupir s'échappa encore de son sein.

— Daniel! ô pauvre Daniel!

Alors la porte fut fermée et close au dehors à double tour.

Un instant après, le Wulfhof était plongé dans le plus profond silence.

VIII

LA TENTATIVE SUPRÊME

Le lendemain, de bon matin, Daniel arpentait sa chambre avec tous les signes d'une indisposition physique et d'un désespoir sans bornes. Ses joues étaient pâles, ses yeux enflammés et tout son visage contracté et fatigué. Les douloureuses contorsions de ses membres faisaient présumer que son estomac et ses entrailles brûlaient encore du feu de l'orgie.

De temps en temps, il s'arrêtait, portait avec une énergie convulsive la main à son front, comme pour y rappeler un souvenir précis, et il semblait reculer d'horreur devant l'idée de ce qui s'était passé. D'autres fois, il écoutait avec surprise le bruit du calme et profond sommeil de son ami Gombert, qui dormait dans une chambre voisine, et, comme si son repentir et ses angoisses lui faisaient honte en présence de l'insensible indifférence de Gombert, il murmura le mot *Lâche!* contre lui-même, s'arracha les cheveux et reprit sa course à travers la chambre pour fuir les cruelles pensées qui le poursuivaient.

Enfin, peut-être sans bien savoir ce qu'il faisait, il descendit les escaliers et ouvrit la porte de la grande salle. Il frissonna de dégoût en voyant encore une partie des débris de la débauche de la veille sur le parquet; mais ce qui le frappa encore comme un coup de poignard, ce fut le regard inquisiteur et hardi de deux ouvriers qui étaient occupés à ramasser les fragments de verre, et qui, en le saluant, eurent l'air de lui demander comment il se portait après une telle soirée.

Le jeune homme pencha la tête, baissa les yeux et traversa la salle pour gagner une chambre plus retirée.

Accablé par le sentiment de sa honte, il se laissa tomber sur un siège, regarda un instant dans l'es-

pace avec une prunelle fixe, et murmura, avec le rictus sarcastique du désespoir :

— Ah ! la mesure est-elle comble maintenant? Suis-je tombé assez bas? Devoir baisser les yeux devant mes serviteurs ! Trembler de honte sous le regard de mes laquais ! Et j'habiterais désormais le Wulfhof? Non, non, ce sol m'est fatal : chaque pas me conduit plus près de la fin décisive, de la récompense de mon affreuse lâcheté ! Quelle malédiction pèse donc sur moi? Suis-je fou? Il me semble qu'il y a dans ma tête un gouffre plein de ténèbres et d'incertitude... Hier, mon cœur s'était évanoui devant un rayon d'espoir; je sentais l'estime de moi-même, la confiance, l'amour se réveiller dans mon âme et croître comme les fraîches fleurs de la vie; depuis lors, un siècle s'est passé, une longue et orageuse nuit. Le feu de la débauche, l'éclair du doute, le ver du remords ont desséché, consumé, dévoré en moi les derniers germes du sentiment. C'était l'étincelle de la lampe mourante, qui jette encore une brillante lueur avant que toute lumière meure...

Il se tut et secoua la tête, comme si ses pensées étaient dans un désordre complet; mais bientôt le nom de Céleste s'échappa indistinct de ses lèvres. Ce nom le frappa d'une vive émotion; un amer ricanement de dédain parut sur sa bouche.

— Impie ! murmura-t-il. Tu oses vautrer dans la fange de tes pensées maudites, le souvenir de tout ce qui est pur, beau et bon ! Et j'oserais encore lever les yeux en présence de la plus pure image de la foi et de la vertu? Oh ! elle saura comment j'ai répondu à son amour, comment j'ai, le même soir, étouffé le souvenir de ses douleurs dans la plus ignoble débauche... Elle regardera du haut de sa grandeur le misérable ivrogne. Je me sentirai écrasé et ramperai comme un vil insecte sous son regard accusateur. Non, non, si quelqu'un doit voir ma honte, que ce ne soit pas Céleste.

Il interrompit son discours, et promena dans l'espace des yeux égarés. Après une courte réflexion, il sourit à ses propres pensées; une expression de contentement intérieur se peignit sur son visage.

— Fuir son regard : partir dès aujourd'hui ! s'écria-t-il. Persévérer inébranlablement dans cette résolution; rester impitoyable, insensible aux prières et à la raillerie ! C'est dit.

Il se leva vivement et tira le cordon de la sonnette suspendu dans un coin de la chambre. Peu après, un domestique ouvrit la porte.

— Allez prier l'intendant, dit Daniel, de venir ici, à l'instant, sans retard.

Le domestique disparut pour aller remplir l'ordre qu'il venait de recevoir. Le jeune homme resta quelques instants debout, l'œil fixé sur la porte et attendant la venue de l'intendant. Comme celui-ci ne parut pas immédiatement, il retomba peu à peu dans ses pensées et posa les deux mains sur son front.

Lorsque l'intendant entra enfin dans la chambre, il surprit le jeune homme dans cette attitude. Une expression de triste compassion contracta le visage du vieillard; mais, quand, en promenant les yeux autour de lui, il se fut assuré que, cette fois, Daniel était tout seul, une lueur de joie illumina ses yeux.

— M. Daniel m'a fait appeler? dit-il d'une voix douce.

— Eh bien, dit le jeune homme sortant en sursaut de sa préoccupation, madame van Everdael veut-elle, oui ou non, acheter le Wulfhof?

— Elle veut bien l'acheter, répondit Willibald, mais elle ne fait pas d'offre acceptable.

— Il faut accepter son offre, quelle qu'elle soit.

L'intendant s'effraya du ton âpre et impérieux de la voix de Daniel.

— Avec votre permission, monsieur, balbutia-t-il, vous ne pouvez cependant vendre votre patrimoine paternel au-dessous de sa valeur.

— Épargnez-moi les raisonnements, monsieur l'intendant, dit Daniel en l'interrompant avec une remarquable dureté. Le Wulfhof doit être vendu aujourd'hui même, peu importe à quel prix. Si madame van Everdael consentait à me remettre en mains, immédiatament, une bonne partie de ce prix, je ne regarderais pas à quelques milliers de francs de moins. Je veux partir ce soir. Qu'on me donne l'argent; tout le reste m'est indifférent !

Deux larmes brillantes scintillèrent dans les yeux du vieillard, mais il comprima sa douleur et dit avec calme :

— Daniel, je ne puis prêter la main à une vente aussi désavantageuse. Madame van Everdael n'offre que cent mille francs au-dessus des sommes qu'elle a déjà prêtées. Ce serait une perte certaine de plus de quinze mille francs. J'ai trouvé un meilleur moyen, il y a une personne, un ami de feu votre père, qui, par sollicitude pour l'honneur de votre nom, consent à donner, en hypothèque, l'équivalent complet de la valeur non engagée du Wulfhof et des propriétés qui en dépendent, c'est-à-dire cent treize mille francs : de cette façon, du moins, le Wulfhof continue de vous appartenir. Laissez-moi le soin de forcer le sol à produire les intérêts, et le consolant espoir que mon pauvre maître, le malheureux Daniel, reviendra un jour encore, et non en vain, demander à son patrimoine paternel le repos et la paix du cœur.

Le jeune homme était profondément touché par le ton pénétré avec lequel le vieillard avait dit ces

derniers mots. Il lui prit la main, la serra avec effusion et lui dit :

— Bon Willibald ! toujours le même. Rien ne peut altérer votre sympathie pour moi. Eh bien, conservez, du moins en apparence, la propriété du Wulfhof, au nom que je porte si indignement... Mais la personne, l'ami de mon père, qui veut me fournir l'argent, le peut-il immédiatement ?

— Je ne doute pas qu'il ne puisse rendre une partie de la somme disponible en traites sur Paris; mais, pour cela, il faut qu'il aille à Courtrai. Si, pour l'accomplissement décisif et la réalisation de votre désir, il faut une couple de jours, j'espère que vous en prendrez votre parti, n'est-ce-pas ?

— Ah ! je vous en prie, dit le jeune homme, d'une voix suppliante, essayez l'impossible pour me mettre en possession de l'argent. Je ne veux plus passer la nuit au Wulfhof. Rien n'est assez puissant pour me faire chanceler dans ma résolution.

— Vous avez le droit de commander, dit l'intendant avec un triste abattement. Quelque fatale que soit votre résolution, j'obéirai à votre désir. Avant ce soir, vous serez en possession d'une bonne partie de l'emprunt. J'ai vos pleins pouvoirs par écrit, et puis, par conséquent, agir sans votre intervention personnelle. Êtes-vous content de moi, Daniel ?

— Je vous remercie, Willibald. Votre affectueuse complaisance pourrait être pour moi un doux souvenir. Hélas ! elle doit, pour mon cœur insensible, être une accusation et un éternel remords. Si je pouvais seulement vous accorder la récompense que vous avez méritée, une petite compensation pécuniaire; mais matériellement et moralement je suis tombé dans le plus profond découragement.

— Vous pouvez me donner une récompense, dit l'intendant, et je vous prie de me l'accorder.

— Tout, tout ce dont je suis capable.

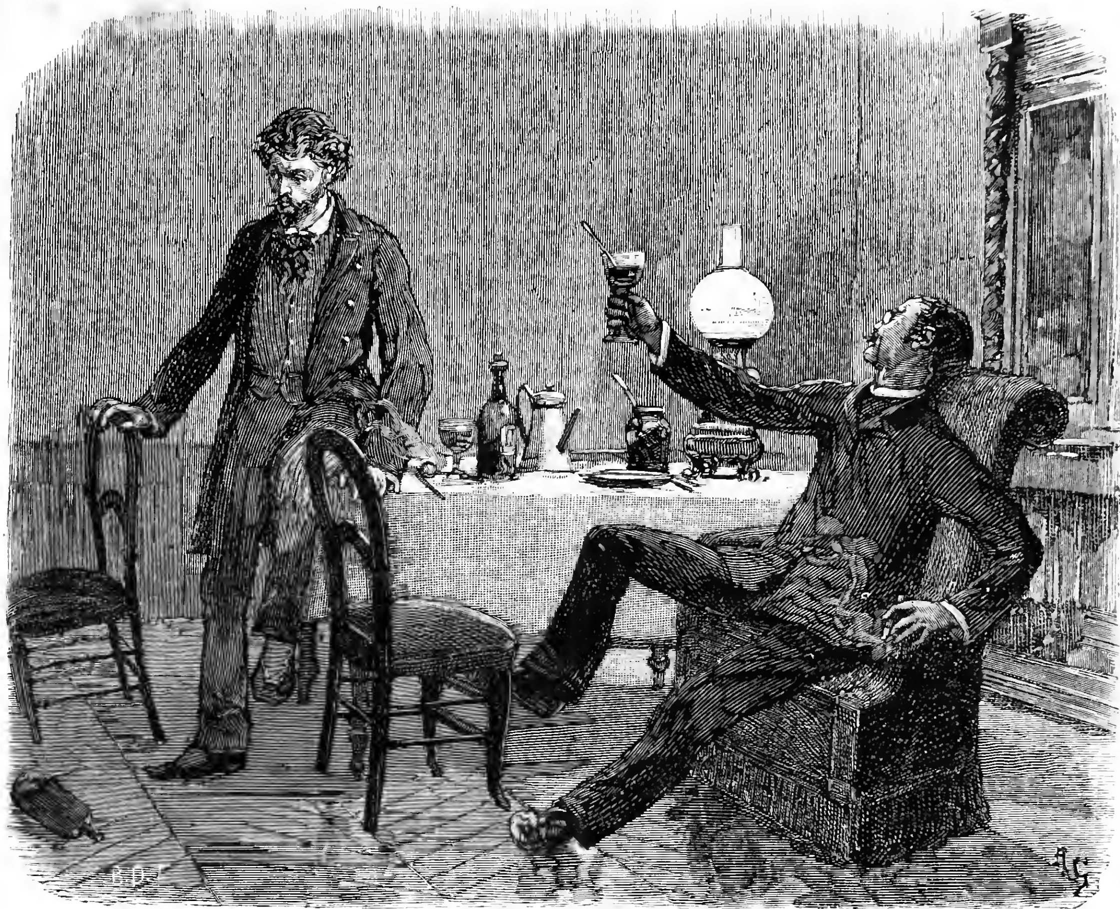
— Depuis que vous êtes revenu de Paris, Daniel, j'ai, du matin jusqu'au soir, épié vainement l'occasion d'être seul avec vous. J'avais espéré que mon expérience, mes services rendus et mon attachement éprouvé seraient assez puissants sur votre âme pour vous faire renoncer à retourner à Paris. Bien que cet espoir soit complètement éteint en moi, je songe cependant à remplir encore un devoir en vous éclairant sur votre situation, et, s'il est possible, en vous préparant à renaître un jour à la vérité et à la paix du cœur. La récompense, la faveur que je vous demande, c'est de vouloir bien m'écouter pendant quelques instants avec indulgence et patience.

— Par pitié, Willibald, n'essayez pas d'empêcher ce départ immédiat : cela ne pourrait rien contre ma résolution et cela me ferait souffrir inutilement... Eh bien, parlez, je vous écouterai puisque vous le désirez.

L'intendant approcha une chaise, s'assit devant le jeune homme, et dit d'un ton calme :

— Daniel, il existe aujourd'hui une maladie que nos ancêtres ne connaissaient pas. Elle est le fruit de notre siècle d'incrédulité et de doute.. Quelques-uns la nomment le *mal du siècle*, mais on pourrait la nommer aussi la *consomption de l'âme*, car elle ronge lentement, elle épuise les forces morales, et dessèche la source même de tout sentiment; mais elle laisse au corps sa force et ne tue que le cœur. Ce mal règne presque exclusivement dans les grandes villes et frappe surtout les jeunes gens les plus sensibles, les plus confiants, les plus richement doués. Pour vous faire comprendre comment cette maladie naît et empire peu à peu jusqu'à devenir incurable, je supposerai un jeune homme simple de cœur et plein de foi dans le bien qui entre dans une grande capitale, — à Paris, par exemple, — pour y passer quelque temps. S'il échappe à la séduction qui se lève à chacun de ses pas, il trouve le vrai, le noble et le beau comme en tout endroit, et le mal dont nous parlons lui reste inconnu; mais, dans un tel centre de civilisation humaine, et aussi de corruption humaine, le vice a réuni tous ses moyens de séduire. Notre jeune homme — nous le supposons — est moins heureux. Désarmé contre les piéges du monde, uniquement conseillé par ses passions, il se laisse entraîner; et, sans le savoir, pour ainsi dire, il est irrésistiblement emporté par le torrent d'aveugles plaisirs. Lui, ange de la loyauté, offre son amour à des femmes sans cœur; il offre son amitié à des hommes sans sentiment; il met sa confiance en des gens qui le regardent comme leur proie et qui ne connaissent d'autres lois que leurs désirs matériels et leur égoïsme sans âme. Au monde corrompu dans lequel il se meut, il demande la vérité, la générosité, l'amour, et ne trouve naturellement que la fausseté, la lâcheté et le vil intérêt personnel. Et quand, par toutes ces tromperies et ces déceptions, il se sent blessé dans sa foi et dans son espoir, il ose dire qu'il n'y a pas de femmes dignes de respect, pas d'amis fidèles, pas de cœurs généreux; alors il blasphème Dieu en s'écriant qu'il n'y a ni vertu, ni vérité sur la terre, parce qu'on ne les trouve pas dans la mare fangeuse des passions déchaînées !

Daniel avait d'abord écouté avec une sorte de condescendance forcée les paroles du vieillard; mais peu à peu le ton calme et imposant de sa voix avait fait impression sur son âme, il avait posé la tête sur sa main et fixait son regard avec attention sur les lèvres de l'intendant.



A boire, à boire! (Page 51.)

— Ce n'est cependant rien, poursuivit celui-ci, que la révolte d'une âme égarée, mais vertueuse, contre le mal. Bientôt il se laisse aller à l'oubli complet de l'honneur et du devoir; et le remords, ce ver rongeur, commence à dévorer son cœur. Poursuivi sans trêve par cet accusateur, il sent par moments une tendance à fuir l'erreur et à sauver sa foi menacée; mais les passions conservent toujours la victoire. Puis il s'efforce de troubler dans son esprit la notion du bien et du mal. Pour échapper à la responsabilité qui l'effraye, il s'efforce de douter de la vérité de la vertu, et cherche une excuse à sa propre erreur dans le prétexte que tout sur la terre est fausseté et vice.

— Willibald, qui vous a dit tout cela? demanda le jeune homme avec stupéfaction.

Sans répondre à la question de Daniel, le vieillard reprit avec plus d'expression.

— Mais on ne renie pas impunément ainsi le sentiment inné de la vertu, et on ne détruit pas par de vaines paroles le besoin de notre nature morale de croire au bien et au vrai. Notre jeune homme remarque bientôt que le vide se fait dans son cœur, que les ténèbres se répandent autour de lui, que sa sensibilité et sa puissance de jouir diminuent, à mesure que le désenchantement se glisse comme un serpent dans son sein. Alors viennent des instants où il recule d'effroi devant le spectre du doute qui grimace devant lui, alors il écoute la voix de sa conscience accusatrice; et, s'il pouvait le faire d'un seul effort, il détournerait ses lèvres de la coupe empoisonnée: mais son orgueil, ses mauvaises idées, les conseils pernicieux des faux amis étouffent chaque fois la bonne inspiration de son cœur. Lui, qui est doué de force d'âme, il tombe sans en reconnaître la véritable cause, dans un état d'incompréhensible faiblesse d'esprit. Entre le cri de sa conscience et le

conseil de son orgueil, il est perpétuellement ballotté dans une accablante incertitude. Il veut faire ce qui est bien, et n'en a pas la puissance ; il veut s'aveugler dans l'erreur et ne fait que des choses qui lui inspirent de l'horreur et aggravent de plus en plus sa situation. Grâce à cette alternative de doute et de résolution, de repentir et de nouveaux faux pas, de conceptions du mal et d'impuissance pour le bien, il s'engage dans son âme une douloureuse lutte, il se produit une sombre tempête de pensées incertaines, une fièvre sans relâche... Et alors, il est possible aussi, Daniel, que le corps de notre jeune homme, grâce aux orageuses secousses de son esprit, tombe malade et que ses nerfs soient frappés d'une sensibilité maladive. Pauvre jeune homme égaré! il possède encore tous ses dons, toutes ses forces morales, toute sa foi. N'est-il pas déplorable que le courage lui manque pour se tirer, par un seul instinct de volonté, de l'abîme de doute et se délivrer de l'affreuse torture qui rend son cerveau malade et obscurcit sa raison. Me tromperais-je, Daniel, en pensant que l'histoire de ce jeune homme a beaucoup d'analogie avec ce qui s'est passé dans votre âme pendant votre séjour dans la capitale de la France ?

— Ah ! s'écria le jeune homme avec une amère ironie, plût à Dieu que je ne fusse pas plus loin sur le chemin du doute. Je comprends votre généreux dessein, Willibald, et vous en suis reconnaissant ; mais, je vous en prie, renoncez à tout espoir: il est trop tard.

Le vieillard frémit en entendant les froides paroles du jeune homme; avec un certain dépit dans la voix, il dit :

— Eh bien, je vais continuer l'histoire du jeune homme, non pour trouver la moindre ressemblance avec l'état de votre âme, mais pour vous faire voir ce qu'on devient, lorsqu'on ne quitte pas à temps ce chemin fatal. J'ai dit que notre jeune homme avait été jusqu'à feindre le doute, et s'était efforcé ainsi de se mettre un bandeau sur les yeux. Et là est la preuve qu'il n'est pas trop tard, comme vous le dites ; car celui qui a besoin d'un bandeau qui l'aveugle pour se livrer au vice, reconnait au moins que le vice lui inspire de l'horreur ; mais il n'écoute pas les avertissements répétés de sa conscience, et continue à jouer avec le feu dévorant du doute. Alors ses dernières forces se perdent pour tout de bon, et bientôt il ne lui reste plus ombre de puissance, sinon pour le mal seul. Il se révolte avec rage contre son sentiment inné; il veut se délivrer de l'inquiétude qui le torture ; il veut tuer le ver qui le mord au cœur. Puis vient la raillerie, cet éclair sorti de la nuit d'une conscience coupable et trop lâche pour revenir à la vertu et à la vérité. La religion, la moralité, les lois du sacrifice, le sentiment du devoir, tout ce qui peut arrêter les passions dans leur essor, doit être jeté en proie à l'ironie. Et ainsi, de sarcasme en sarcasme, — et quand on ne pense qu'à échapper à toute dénégation, — on trouve enfin qu'on n'a raillé que son propre être, qu'on n'a rien étouffé que sa propre âme. Si, ensuite, dans une heure de clarté, on jette un regard dans son cœur, on recule avec horreur, comme devant le vide affreux de l'abîme...

— Taisez-vous! taisez-vous! Willibald, murmura Daniel; vous me faites trembler. Pourquoi me mettre si vivement sous les yeux la fatale vérité? Aussi la cruelle blessure de mon cœur ne se guérira pas parce que vous l'ouvrez violemment et me forcez d'en sonder la profondeur...

— A-t-on une âme remplie d'instincts matériels, poursuivit le vieillard, alors tout est fini ; la tempête a fait rage, la conscience étouffée se met au repos dans une insensibilité animale, et le cœur matérialisé, devient incapable de toute autre émotion, que celles que nous avons en commun avec les animaux sans raison. Hélas ! j'ai bien entendu quelqu'un vous prôner cette situation comme le but vers lequel la philosophie humaine devait tendre, comme vers le faîte de la grandeur morale. Quel affreux blasphème ! celui qui a conservé quelque chose de sa confiance innée, et, avec cette confiance, la puissance de sentir, d'aimer et d'espérer, serait un nain ; mais celui qui ne croit plus, ne sent plus et est incapable de sacrifice et d'amour, celui-là est un géant. Ainsi, pour être grand moralement, il faut d'abord être semblable à la brute. Et insulter au Créateur et cracher à la face de l'humanité, ce serait la sagesse : méprisable raillerie !

Daniel saisit la main du vieillard avec une force convulsive.

— Willibald, ô Willibald, pourquoi m'avez-vous envoyé à Paris? s'écria-t-il. C'est la vérité que vous dites. C'est ainsi qu'on roule sur la pente du doute jusqu'au désenchantement, et, quand on sent le fond de l'abime, notre cœur est glacé et mort pour jamais.

— Cela peut être vrai pour certaines personnes que je connais, dit l'intendant. Pour vous, Daniel, c'est radicalement faux. J'ai poussé cette histoire à l'extrême, pour vous montrer qu'elle est pour un cœur qui s'abandonne aux instincts matériels, et aussi, à la longue, pour les âmes bien donées, le terme du chemin du doute et de l'ironie ; mais, Dieu en soit béni, Daniel, vous êtes encore loin de là ! Croyez-moi, il vous reste encore assez de forces vives, pour vous sauver de la sombre nuit de l'incrédulité.

— A moi? Il me resterait encore des forces vives? Les derniers germes de foi ne seraient pas éteints dans mon cœur? murmura le jeune homme avec un sourire d'incrédulité. Vous vous trompez, Willibald. Qu'est-ce autre chose que la destructions de toute foi et de toute espérance en moi, qui me retient si impitoyablement enseveli dans l'enfer du désespoir?

— Non, Daniel, c'est le cri de détresse de votre âme effrayée qui recule devant le menaçant désenchantement; c'est la voix du sentiment inné de la vertu qui vous crie qu'il est encore temps de vous sauver. Si l'idée du vrai et le penchant pour le bon étaient éteints en vous, pourquoi le doute vous inspirerait-il de l'horreur? Pourquoi la pensée que toute foi est morte en vous, vous accablerait-elle de désespoir?

Le jeune homme se tut et parut chanceler dans sa conviction, ou du moins l'intendant crut remarquer quelque chose de semblable. Cette conjecture remplit de joie la cœur du vieillard.

— O Daniel, dit-il, ayez confiance dans ma longue expérience et dans mon attachement éprouvé! Restez ici, restez ici deux mois seulement, vous verrez comme tout vous sourira bientôt, comme votre esprit sera rafraîchi et fortifié à respirer cet air que ni le vice, ni le doute, ni l'ironie, n'ont souillé. Oui, oui, Daniel, mon fils, mon ami, il n'y a encore rien de perdu! Soyez sûr que toutes les forces de votre cœur refleuriront comme les plantes printanières après un long hiver. Vous aimerez Dieu pour ses bienfaits, la nature pour ses beautés, la vie pour ses douces émotions. Ici, vous trouverez, sur votre sol natal, la paix perdue de l'âme, des gens qui vous estiment, des amis qui vous aiment, une tendre fiancée et enfin aussi une famille bien-aimée. Daniel, cet avenir n'est-il pas assez beau, pour vous exciter à un instant de volonté et de résolution.

Le jeune homme secoua la tête, tandis que ses lèvres murmuraient quelques paroles incompréhensibles. Il semblait livré à un douloureux combat; car déjà ses bras se tordaient visiblement, et sur son visage couraient des frissons de fièvre.

Pendant quelques instants, l'intendant, la lueur de l'espoir sur le visage, contempla le jeune homme rêveur. Puis il dit d'un ton plein d'expression et en suppliant :

— Daniel, j'étais l'ami de votre père, je vous ai élevé comme mon propre fils, j'ai concentré sur vous, avec une naïve confiance, tout mon espoir, tout mon amour. Je suis, vis-à-vis de vos défunts parents, responsable de votre bonheur. Ah! ne condamnez pas mes cheveux blancs à un éternel remords! Ne me faites pas descendre dans la tombe avec la conviction que je suis la cause de votre perte! Oh! faites que je puisse répondre sans effroi à la voix de votre père qui me crie au fond du tombeau : « Willibald, Willibald, qu'astu fais de mon enfant? »

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Daniel d'un ton désespéré, encore l'incertitude et le doute! Que faire? J'ai pitié de votre amour sans bornes, Willibald; je donnerais la moitié de ma vie pour pouvoir faire ce que vous désirez; mais, Gombert? devrai-je l'abandonner, le trahir?

— Non, il partira de son propre mouvement, Daniel. Ah! puisse le Seigneur dans sa bonté vous délivrer bientôt de ce cruel ennemi de votre âme!

Ils entendirent tout à coup, au-dessus de la chambre où ils se trouvaient, quelques lourds pas d'homme qui faisaient craquer le plafond et une voix joyeuse dont les sons retentissaient dans les corridors du premier étage.

— Malheur! malheur, le voilà! s'écria l'intendant en frissonnant de dépit et de tristesse.

— Gombert! c'est Gombert qui vient! murmura le jeune homme.

— Eh bien, Daniel, dit le vieillard, décidez sur votre sort, sur le mien; parlez, résisterez-vous aux perfides conseils de Gombert? Resterez-vous au Wulfhof?

— Non, non, c'est décidé! s'écria le jeune homme, tandis qu'une violente agitation nerveuse s'emparait de lui. Plus un jour! Et, Willibald, si vous faites encore des efforts pour me retenir, je fuis loin d'ici, sans ressources, sans adieu, pour n'y revenir jamais... jamais!

— Hélas! qu'il en soit donc ainsi! dit l'intendant en poussant un douloureux soupir. Je me soumettrai à la fatalité; et, si rien ne peut vous faire renoncer à votre projet, je remplirai ma promesse et vous procurerai de l'argent avant ce soir; mais, je vous en prie, Daniel, accordez-moi encore un instant d'attention et n'oubliez jamais ce que je vais vous dire. L'argent qui vous reste sera un jour à sa fin, alors quelque chose vous renverra vers le lieu de votre naissance; mais vous hésiterez : la honte, l'orgueil, s'efforceront de vous retenir; vous craindrez que la pauvreté ne soit ici, pour vous, une humiliation continuelle. N'écoutez pas cette crainte, elle est fausse. Par mes soins et mon travail, je vous garderai de tout besoin, de tout abaissement. Vous habiterez le Wulfhof en pleine paix. N'en doutez pas, mon amour sera assez puissant pour vous protéger jusque-là. Daniel, promettez-moi qu'un jour, vous viendrez demander à votre patrimoine paternel et à votre vieil ami Willibald, la paix du cœur et le bonheur de votre vie! Promettez-moi que vous me permettrez un jour de faire pour vous ce que votre père a fait jadis pour moi.

— Pourquoi vous tromper? dit le jeune homme en soupirant et avec un triste sourire sur les lèvres.

Les sons de la voix de Gombert retentissaient dans la salle d'en bas, et paraissaient se rapprocher.

Les mains jointes et avec une hâte fiévreuse l'intendant dit :

— Si une aussi consolante perspective ne peut vous vaincre, Daniel, faites cette promesse, par reconnaissance, par générosité. Ayez pitié du vieil ami de votre père, ayez pitié de celle qui n'a vécu que pour vous aimer! Pitié pour la pauvre Céleste!

— Céleste! oui, Céleste! Sort fatal! Je devais être son époux, et je suis son cruel bourreau! murmura le jeune homme avec agitation.

— Et cependant, s'écria-t-il, par un seul mot je puis la combler de bonheur! ce mot...

La porte de la chambre s'ouvrit, et Gombert surprit l'intendant, suppliant encore, les mains jointes, le jeune homme de lui donner une réponse favorable. Le vieillard laissa tomber ses mains et s'efforça de prendre une attitude indifférente.

Le compagnon de Daniel semblait ne pas ressentir les suites de l'orgie de la veille; son visage attestait quelque fatigue; mais le sourire qui se jouait sur ses lèvres était plus ouvert et moins railleur qu'ordinairement.

Il s'approcha de Willibald et dit :

— Il ne faut pas vous cacher pour moi, monsieur l'intendant. Quand on crie certains noms avec tant de force qu'ils retentissent dans la grande salle, on ne peut guère espérer le secret. Ah! ah! vous parliez de Céleste? Et votre jeune maître s'est de nouveau laissé vaincre? Il demeurera désormais au Wulfhof, n'est-ce pas? Quant à moi, il ne me reste qu'à faire mon paquet et à retourner seul à Paris pour y maudire à mon aise les faux amis? Ah! nous verrons bien qui rira le dernier!

— Cesse ce langage, Gombert, s'écria le jeune homme. C'est toi seul qui te trompes ici. Nous quittons le Wulfhof et le pays dès aujourd'hui, avant le soir; et ne raille pas : cette fois, ma résolution est si fermement prise, que ni toi, ni personne, quel qu'il soit, n'aurait la puissance de me faire rester ici jusqu'à demain.

— Ah! ah! murmura Gombert étonné. Le Wulfhof est donc vendu? Combien en a-t-on obtenu?

— Il n'est pas vendu et ne le sera pas.

— Ah çà, Daniel, pas de mauvaise plaisanterie, s'il te plait. Me crois-tu assez sot pour te laisser partir sans argent?

— Il y aura de l'argent.

— Oui, mais combien?

Le jeune homme regarda l'intendant, comme s'il voulait lui répéter la question.

Le vieillard, s'avançant, dit à Gombert :

— Permettez-moi de vous expliquer l'affaire. Madame van Everdael veut bien acheter la propriété avec les champs et les prairies qui en dépendent; mais elle offre treize mille francs de moins que notre estimation. J'ai trouvé quelqu'un qui consent à prêter à M. Daniel le montant total de leur valeur, bien entendu de la valeur non hypothéquée.

— Diable! dit Gombert, celui-là doit être un malin oiseau ou un imbécile. Cette personne nous donnerait donc cent treize mille francs?

— Oui, cent treize mille francs.

— Aujourd'hui? Alors je n'ai pas d'objection à ce que nous partions. Je consens même à ne plus rester une minute, dès qu'on nous aura montré l'argent.

— Si on lui accorde quelques jours, le prêteur pourra probablement réunir toute la somme, remarqua l'intendant. Vous comprendrez, monsieur, qu'on ne garde pas chez soi cent treize mille francs en argent comptant et que, pour faire un payement aussi considérable, il faut vendre beaucoup de rentes sur l'État et d'autres fonds publics.

— Que signifie cette explication préliminaire? s'écria Gombert avec ironie. Vous voulez nous renvoyer d'ici les mains vides? Cela ne réussira pas, intendant.

Le vieux Willibald, bien que blessé de l'insolence de Gombert, garda son calme. Un sourire presque imperceptible de dédain fut le seul signe de son mécontentement.

— Plus longtemps M. Daniel restera, mieux cela vaudra, dit-il. Ce n'est pas moi qui l'excite à retourner à Paris. Mais il veut encore repartir aujourd'hui; sur sa prière, je lui ai promis d'aller trouver le prêteur et j'irai, seul ou avec lui, à Courtrai, pour déposer le papier qui permettra de lever au moins une partie de l'emprunt.

— Oui, tout cela me semble équivoque et louche. Combien nous procureriez-vous donc?

— Probablement environ cinquante mille francs. Cela me paraît suffisant pour attendre le reste pendant quelques semaines.

— Ah! cela vous semble suffisant! dit Gombert en ricanant. Je suis curieux de savoir ce que Daniel en pense.

— Ce n'est pas assez, Willibald, dit le jeune homme. Je vous en prie, tâchez de nous procurer une somme plus considérable.

— Eh bien, je tâcherai de vous apporter soixante mille francs en lettres de change pour Paris, répondit l'intendant. Sera-ce bien ainsi?

Le jeune homme secoua la tête négativement,

mais parut hésiter à demander une somme plus forte.

— Allons, allons, dit Gombert, en lambinant comme cela, nous n'en viendrons jamais où nous devons être. Ce qu'il nous faut pour pouvoir partir, c'est cent mille francs.

— Cent mille francs! répéta le vieillard, que voulez-vous donc faire de cette somme pour que vous la demandiez immédiatement?

— Bah! bah! pourquoi cacher ce qui est ordinaire et naturel? Voyez-vous, intendant, nous avons encore à Paris une dette considérable. La reconnaissance de cette dette est signée par Daniel et par moi. Il ne nous est pas possible de mettre le pied à Paris, si nous n'avons pas l'argent nécessaire pour faire honneur à notre signature. Pour cela seul, il faut soixante mille francs.

— Ciel! vous avez une dette de soixante mille francs! s'écria l'intendant avec une surprise pleine d'anxiété.

— Eh bien, qu'y a-t-il de contre nature et d'étonnant dans ce fait? dit Gombert en riant. N'ayez pas l'air si abattu, intendant; il doit vous être indifférent que nous ayons soixante mille francs de plus ou de moins à dépenser; mais vous aurez sans doute puisé, dans ma révélation, la conviction que nous ne pouvons nous mettre en route avec moins de cent mille francs.

M. Willibald reprit son calme et dit :

— Soit! je ferai tout ce qui dépendra de moi pour obtenir aujourd'hui la plus forte somme possible. Si je ne puis arriver à la réalisation de cent mille francs, je crois pouvoir vous prédire que je trouverai plus de soixante mille francs.

— Plus, beaucoup plus, intendant.

— Laissez-moi essayer, j'espère que M. Daniel sera content de mon zèle à le servir. Je vais partir immédiatement. Si tout réussit à mon gré, je serai de retour dans l'après-dîner avec l'argent. Attendez avec patience mon retour.

Le vieillard quitta la chambre.

— Allons, Daniel, j'ai la tête un peu étourdie; à voir ton visage, le cerveau doit aussi un peu te brûler. L'air frais nous remettra; et puis j'ai encore à te parler sérieusement de nos affaires. Qui diable t'a mis ainsi tout à coup le couteau sur la gorge pour que tu prennes la fuite comme un débiteur qu'on veut incarcérer? Allons, allons, nous causerons tout en nous promenant.

Daniel suivit son ami en silence dans les corridors de la maison et dans la cour : tous deux disparurent au détour d'un sentier ombragé. . .

. . . .

. . . .

Dans l'après-dîner, une voiture attelée de deux chevaux se trouvait dans la cour du Wulfhof, près de la porte de la maison.

Josse se tenait à l'entrée, prêt à abaisser le marchepied. Il regardait par terre et songeait ; seulement parfois il tournait la tête un peu de côté et jetait un rapide regard dans un coin éloigné de la cour, où une jeune fille pleurait, le tablier sur les yeux.

On pouvait voir, aux portes des écuries et des granges, les ouvriers et les servantes passer de temps en temps la tête, et regarder timidement autour d'eux, jeter à Josse un coup d'œil de mépris et un de pitié sur la pauvre vachère Barbe.

— L'innocente et douce brebis, pensaient-ils : elle verse encore des larmes au départ du vaurien qui est la cause de sa douleur!

Tous se taisaient avec une sorte de crainte et de respect. Sur le Wulfhof régnait un solennel silence. Les animaux eux-mêmes, dormant leur somme de midi, ne trahissaient pas leur présence par le moindre bruit...

La porte de la maison s'ouvrit. Daniel et son ami s'avancèrent dans la cour ; Willibald, le visage pâle, mais calme d'expression, les suivit.

— Ainsi, monsieur l'intendant, dit Gombert, vous nous restez redevable de trente-trois mille francs. Et nous pouvons compter que cette somme nous sera remise à notre première demande?

— Au bout d'un mois, à la première demande de M. Daniel, répondit tranquillement Willibald.

— C'est bien. Viens, Daniel, ne traînons pas. Nous partons!

Le jeune homme prit la main du vieillard, la serra avec effusion et dit d'une voix émue :

— Adieu, bon Willibald! Ayez pitié de mon sort... Et, si une femme au noble cœur, qui était ma seconde mère, si l'ange qui a illuminé ma jeunesse de ses purs rayons d'amour vous demandent quel salut je leur ai envoyé en partant, dites-leur que je les supplie de ne pas oublier dans leurs prières le malheureux qui, jusqu'à son dernier soupir, gardera le vivant souvenir de leur admirable bonté... Adieu! adieu!

— Daniel, rappelez-vous mes dernières paroles de ce matin, balbutia l'intendant en soupirant. Je prierai Dieu, des cœurs plus purs le prieront qu'il vous arrête sur le bord de l'abîme. Adieu et ne désespérez pas... mon pauvre, mon malheureux Daniel!

Des larmes silencieuses coulèrent sur les joues du vieillard et il porta les deux mains à ses yeux.

Un cri sourd s'échappa du sein du jeune homme... Mais Gombert le prit en riant par le bras et l'entraîna vers la voiture.

La portière fut fermée.

— Josse, fouette les chevaux! cria Gombert. En avant! Et montre que tu connais ton métier.

Le claquement du fouet retentit dans la cour;

les chevaux, excités, frappèrent du pied la terre avec impatience et s'élancèrent rapidement à travers la porte du Wulfhof. Le sable du chemin vola dans l'air et bientôt la voiture disparut dans un gris nuage de poussière.

L'intendant rentra à pas lents à la maison... Le même silence continua de peser sur le Wulfhof, comme si rien n'était arrivé. Un seul cri s'était fait entendre; c'était un cri de détresse poussé par la vachère Barbe en voyant disparaître sans adieu l'homme qu'elle avait aimé pendant tant d'années.

IX

LA TRISTE NOUVELLE

Dès que Barbe eut trait les vaches et qu'elle eut terminé son premier travail du matin, elle quitta le Wulfhof avec une cruche étincelante, remplie de lait, et prit le grand chemin de la crête des collines.

Le soleil était déjà au-dessus de l'horizon et brillait de tout son éclat sur sa route d'azur foncé. Sous sa fécondante chaleur, les fleurs du printemps déployaient leurs calices; les oiseaux sautillaient et chantaient, heureux de vivre sous le feuillage brillant; la dernière brume de la nuit s'évaporait du fond des bois, comme des tourbillons d'encens dans les airs...

Barbe, la courageuse et joyeuse fillette, laissait maintenant pendre sa tête sur sa poitrine et marchait en chancelant au bord du sentier. Ses yeux étaient rouges et ses joues pâles; et les soupirs qui s'échappaient par intervalles de son sein oppressé attestaient un chagrin profond et un amer désespoir.

Plongé dans une douloureuse rêverie, elle poursuivait son chemin sans faire aucun geste qui vînt trahir les mouvements de son âme.

Une fois seulement elle s'arrêta. Presque à ses pieds tombèrent deux petits oiseaux qui l'effrayèrent par leurs cris. Les pauvres petites bêtes semblaient vouloir se battre : mais ce n'était qu'un jeu; car immédiatement elles s'envolèrent, roulèrent et tournoyèrent dans les airs l'une après l'autre, et firent retentir le feuillage de leurs joyeux gazouillement. Puis un des oiseaux las de folâtrer, se posa sur la plus haute branche d'un saule, et modula un chant si aigu, si courageux et si enthousiaste, que Barbe en fut émue. L'autre oiseau s'abattit sur le chemin, prit un brin de paille dans son bec et s'envola jusqu'au plus profond du taillis.

Deux larmes brillantes tombèrent sur les joues de la jeune fille rêveuse, et elle dirigea un triste regard vers le ciel, comme si elle voulait se plaindre à Dieu; mais elle pencha de nouveau la tête, suspendit le pot de lait à son autre bras, et reprit sa marche avec plus de hâte qu'auparavant. Enfin elle entra dans une allée qui descendait la douce pente de la colline. Quelques instants après, elle franchit une barrière ouverte, traversa un jardin plein de fleurs, jusqu'à la porte d'une petite jolie maison de campagne, où elle sonna.

Une vieille servante, une canette à la main, ouvrit la porte et dit :

— Eh! bonjour, Barbe! Il ne faut pas t'en aller, entends-tu? mademoiselle Céleste a dit qu'elle voudrait bien te parler. Donne-moi le lait et entre; je vais avertir notre demoiselle. Mais je ne me trompe pas! Tu as pleuré, tes yeux sont rouges. Qu'est-ce qu'il y a, ma chère enfant? Josse, n'est-ce pas?

En vidant le lait dans la canette, Barbe dit en soupirant :

— Ah! Thérèse, il est parti.

— Parti? Comment cela? Pour où?

— Pour Paris, Thérèse, pour Paris et pour toujours! Je ne le reverrai plus en ce monde.

La servante lui prit la main et la fit entrer dans la maison.

— Viens dans la cuisine, dit-elle, et explique-moi ce que cela signifie. Je te donnerai une tasse de café, nous causerons un instant. Notre demoiselle n'est pas encore descendue, assieds-toi.

Dès que Barbe eut machinalement satisfait à son désir, et se fut assise près de la table, la servante lui versa une tasse de café et lui demanda avec une vive curiosité :

— Il est parti, dis-tu? seul?

— Non, Thérèse, avec M. Daniel et le monsieur étranger. Tous ensemble sont partis pour Paris et ne reviendront plus jamais.

— Comment? Quoi? M. Daniel est parti pour Paris? Impossible, Barbe; notre demoiselle n'en sait rien!

— N'avez-vous pas vu passer hier au soir une voiture à deux chevaux?

— Oui, les chevaux volaient sur la chaussée, et la poussière tourbillonnait jusqu'au haut des arbres.

— Eh bien, dans cette voiture était M. Daniel avec le monsieur étranger : et c'était Josse qui frappait et animait si fort les chevaux... Pour m'empêcher sans doute de le voir pendant longtemps.

En disant ces mots, elle porta à ses yeux le coin de son mouchoir et se mit à pleurer silencieusement.

— Allons, allons, il ne faut pas pleurer pour ça, Barbe, dit la vieille servante. Une fille comme toi, fraîche, travailleuse et honnête, peut choisir entre

cent qui valent mieux que lui. Plains plutôt notre demoiselle. Pour elle, c'est une triste affaire, mon enfant. Elle est, depuis son enfance, élevée pour devenir la femme de M. Daniel, et maintenant l'espoir de toute sa vie est anéanti! Mais je ne comprends pas : comment M. de Hoogeland peut-il partir pour Paris sans dire adieu à notre demoiselle? Thomas, l'ouvrier de Wulhfof, m'a reconnu très bien lorsque je revenais de l'église; et, parlant de M. Daniel, il portait le doigt à son front, comme s'il voulait dire que son jeune maître est malade du cerveau! Que le Dieu de miséricorde nous en garde! Ce serait un affreux malheur et notre demoiselle en dépérirait certainement. Dis, Barbe, il n'en est rien? M. Daniel a encore toujours toute sa raison?

— Je ne sais ce qu'ils ont, dit la vachère au milieu de ses larmes, ils sont comme ensorcelés; mais, c'est égal, Thérèse, ils n'en sont pas moins partis, et Josse avec eux pour toujours... Ah! comment est-il possible que les gens puissent se faire les uns aux autres tant de chagrin? Il est cependant si facile d'être heureux!

— Allons, Barbe, il faut te consoler, dit la vieille femme avec compassion. Pour parler net, Josse avec sa tête rousse n'était pas si beau que tu doives le regretter longtemps; et, comme je viens de te le dire, tu trouveras bientôt une meilleure occasion d'entrer en ménage.

— J'ai déjà cette occasion, dit Barbe.

— Ah! et une bonne?

— Hier, vers le soir, pleine de tristesse et de désespoir, je suis courue à Sweveghem, pour me plaindre à mon oncle de mon malheur. Il y avait précisément là, un de mes cousins éloignés, François Kenkelaer, qui m'a toujours montré de l'affection et qui m'a demandé si je voulais me marier avec lui.

— Est-ce un gaillard éveillé? Et est-il bon travailleur? Et a-t-il quelque chose pour entrer en ménage?

— Il a une bonne santé et un bon cœur, et ses parents peuvent lui venir en aide.

— Eh bien, pourquoi n'acceptes-tu pas sa proposition, innocente que tu es?

— Oui, Thérèse, c'est facile à dire, dit la jeune fille en soupirant. Quand on a eu pendant des années un sentiment, cela fait beaucoup de chagrin et de la peine d'y renoncer. Et puis, je n'aurais plus de repos dans ma vie. Mon pauvre Josse pourrait revenir un jour avec de meilleures pensées et me trouver mariée. Ne serai-je pas alors la cause de son malheur?

— Oh! oh! tu pousses la générosité trop loin, murmura la servante, avec un homme qui n'a plus le moindre attachement pour toi!

— Non! non! vous vous trompez, s'écria Barbe avec de nouvelles larmes. Josse est séduit; mais il m'aime encore cependant: je l'ai remarqué plus d'une fois dans ses yeux; et, lorsque, hier, il était prêt à partir, il était pâle, et je pouvais voir battre son cœur sous son habit.

Une sonnette retentit à l'intérieur de la maison.

— C'est notre demoiselle qui appelle, dit la servante, elle aura entendu ta voix. Viens avec moi; je vais te conduire au salon, où elle t'attend.

Suivie de la jeune fille en pleurs, elle entra dans un corridor, ouvrit une porte et dit :

— Mademoiselle Céleste, voici Barbe à qui vous désirez parler.

Et, poussant la jeune fille par le bras dans la salle, elle lui chuchota encore à l'oreille :

— Quand ça sera fini, reviens à la cuisine, nous causerons encore un peu ensemble; je te donnerai un bon conseil et te consolerai.

Elle tira la porte derrière la vachère et disparut dans le corridor.

Madame de Berg et Céleste étaient assises à une table où leur déjeuner était servi. Toutes deux se levèrent étonnées en voyant la vachère les yeux pleins de larmes.

— Je voulais te demander des nouvelles du Wulfhof, dit Céleste; mais comme tu as l'air affligée, Barbe! T'est-il arrivé quelque chose de mal?

— Pourquoi verses-tu des larmes si amères, ma chère enfant? demanda la tante de Céleste.

— Ah! madame, ah! mademoiselle, dit la jeune fille en sanglotant, ils sont partis, partis pour toujours!

— Qui est parti? demandèrent à la fois les deux dames, non sans quelque pressentiment de la triste nouvelle.

— M. Daniel, Josse et le monsieur étranger, répondit Barbe. Hier, après midi, ils ont quitté le Wulfhof, pour retourner à Paris. Josse m'a dit qu'ils ne reviendraient jamais, jamais au pays.

— Mais Josse t'a dit cela pour rire, dit Céleste en pâlissant. Tu t'es laissé tromper, Barbe. C'est impossible; ils seront allés à Courtrai, ou peut-être à Gand ou à Bruxelles.

— Ah! ah! cette naïve Barbe qui s'est laissé conter un conte en l'air, dit madame de Berg en plaisantant. Et c'est pour cela que tu pleures?

— Je pleure parce que je suis convaincue de mon malheur, dit la jeune fille en soupirant. Si ce que Josse m'a dit n'était pas vrai, pourquoi le vieil intendant aurait-il versé des larmes lors de leur départ?

— M. Willibald a versé des larmes? s'écria madame de Berg.

— Oui, et j'ai entendu qu'il disait au jeune homme : « Je prierai pour vous, mon pauvre et malheureux Daniel! »

Un cri étouffé échappa à Céleste, et elle s'affaissa sur sa chaise en couvrant ses yeux de ses mains.

La conviction de la surprenante nouvelle fit une autre impression sur madame de Berg. Son visage parut se colorer du rouge de l'indignation, et ses lèvres se contractèrent d'un sourire amer.

— C'est inconcevable! murmura-t-elle. Partir sans adieu! s'il n'est pas complètement fou, il doit avoir perdu la dernière étincelle du sentiment des convenances. — Voyons, Barbe, parle avec clarté. Qu'est-ce qui s'est passé hier au Wulfhof? Quelle peut-être la cause d'un départ si imprévu?

— Je n'en sais rien, madame, répondit la jeune fille. Le soir avant, comme je l'ai dit à votre servante Thérèse, M. Daniel s'était mis en gaieté avec son ami, ils avaient bu beaucoup de vin et chanté de singulières chansons. Hier matin, M. Daniel était levé de très bonne heure; l'intendant est resté longtemps avec lui. Ce qu'ils ont dit, je ne le sais pas, mais l'entendant a fait seller sur-le-champ un cheval et est parti pour Courtrai. Je l'ai vu revenir dans l'après-midi, il était pâle et semblait très chagrin et très inquiet. Tandis qu'il était dans la maison avec M. Daniel, Josse a tiré la vieille voiture de la cour et y a attelé les deux meilleurs chevaux. M. Daniel et son ami y sont montés; l'intendant s'est mis à pleurer et la voiture a disparu dans un nuage de poussière.

— Mon Dieu! quelles choses étranges! murmura madame de Berg suprise. C'est bien, Barbe, nous vous remercions.

La vachère murmura un silencieux adieu et sortit de la salle, la tête baissée.

Pendant un instant, madame de Berg regarda la jeune fille qui s'emblait accablée par l'incroyable nouvelle, et restait toujours muette, les mains sur les yeux. Enfin, elle s'écria d'un ton de colère :

— Oh! cela va vraiment trop loin! C'est un sanglant outrage! Voilà dont la récompense de mon sacrifice et de mon amour, la récompense de vingt années de sollicitude pour son bonheur! Une servante doit venir nous dire: « Il est parti! » Ainsi, il a étouffé dans son cœur le souvenir de toute une vie! Affreuse ingratitude!

La jeune fille leva les deux mains vers sa tante et parut la supplier de pardonner à Daniel; mais la vieille dame, surexcitée par ses paroles mêmes, répondit à cette muette prière :

— Non, non, c'en est fait; plus d'excuse! J'obéirai au cri de ma dignité blessée. Ma résolution est prise irrévocablement. Depuis longtemps, tu le sais, j'avais envie d'aller habiter Bruxelles, auprès de ma sœur. Elle est veuve et sans enfants et s'ennuie dans sa solitude. Si, pendant des années, j'ai résisté à ses prières, c'était uniquement par amour pour lui et pour toi. J'espérais faire partie un jour ici d'une heureuse famille. Maintenant, cet espoir est anéanti pour jamais. Dès aujourd'hui j'écrirai à ma sœur et lui donnerai avis que je vais enfin satisfaire à son désir et habiter avec elle à Bruxelles, jusqu'à la fin de ma vie. Qu'on ne me parle plus de l'ingrat qui nous porte au cœur la sanglante blessure du désenchantement!

— Calmez-vous donc, chère tante, dit Céleste avec un accent de prière; ayez encore un peu de compassion pour le malheureux Daniel!

— De la pitié? répliqua la vieille dame irritée, de la pitié pour celui qui n'a pas même assez de reconnaissance pour être poli à notre égard?

— Soyez au moins miséricordieuse pour moi! dit la jeune fille. Vous le nommez ingrat, vous l'accusez sans pitié; ah! ne comprenez-vous pas que chacune de vos paroles me fait trembler et me perce cruellement le cœur? Daniel est malade; ses nerfs ébranlés lui font commettre les actions les plus inconcevables. Il est si malheureux! Au lieu de le plaindre et d'implorer Dieu pour sa guérison, allons-nous être irritées contre lui et lui reprocher sa maladie même comme un crime?

Tandis que la jeune fille parlait ainsi, des larmes coulaient sur ses joues. Il était évident qu'elle même ne croyait pas à ses propres paroles.

Madame de Berg le voyait bien, aussi ce fut avec un sourire forcé sur les lèvres qu'elle répondit :

— Voyons, Céleste, ne te trompe pas toi-même, mon enfant; malade ou non, ce n'est pas ainsi qu'un homme se comporte quand il lui reste le moindre sentiment.

— Mais, ma chère tante, si Barbe nous avait apporté une nouvelle mal fondée? Vous ne pouvez pas le savoir. M. Willibald nous rendra certainement visite ce matin : attendons avant de condamner le pauvre Daniel.

— Tu fais d'inutiles efforts pour garder encore quelque espérance, Céleste, dit madame de Berg avec une grande froideur; que les choses soient comme elles veulent, M. de Hoogeland est parti sans nous dire adieu, et le vieux Willibald a versé des larmes lors du départ. Cela suffit; d'autres éclaircissements ne sont pas nécessaires pour me convaincre de la vérité de ce que Barbe nous a dit. Quant à toi, Céleste, ne crois pas que mon dépit, à propos de la grossière impolitesse de Daniel, me rende insensible à ta douleur. Je comprends trop combien tu dois être profondément malheureuse, combien ton cœur doit saigner de l'anéantissement de l'espoir de ta vie...

La jeune fille se mit de nouveau les mains devant les yeux en sanglotant.

— Mais, si la fatalité nous frappe, poursuivit la vieille dame, pouvons-nous faire autre chose que



Mes forces m'abandonnent. (Page 64.)

nous courber sous ses coups? Tu dois renoncer à une attente impossible, Céleste; le sentiment de ta dignité te l'ordonne. Maintenant M. de Hoogeland est parti pour Paris. Chacun s'étonnera de ce départ inexplicable, on en parlera, on saura ce qui est arrivé. Oseras-tu encore aller à l'église quand chacun interrogera ton visage et te plaindra comme une malheureuse jeune fille trompée dans son espoir et dans son amour. Tu ne peux rester dans ce pays, Céleste; ton honneur, ton avenir exigent que tu t'éloignes d'un lieu où un tel outrage t'a été fait. Suis mon conseil, viens avec moi habiter à Bruxelles.

— Oh! non, non, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille d'une voix suppliante. Quitter le lieu de ma naissance? Dire un éternel adieu à tout ce que j'ai aimé? non seulement à lui, mais aussi aux choses qui ont vu son heureuse jeunesse. Je vous en prie, chère tante, par pitié pour mon amère douleur, revenez sur votre résolution désespérée.

— Impossible, Céleste, mon dessein est invariable. Tu me connais, je suis bonne et patiente jusqu'à l'excès; mais, quand on me blesse profondément, c'en est fait. Tu es indépendante par ta fortune, et, si tu ne veux pas me suivre, tu peux, à ton choix, demeurer ici ou ailleurs. Cependant, je ne puis croire, Céleste, que tu veuilles quitter ta vieille tante, ta mère adoptive, pour t'attacher au souvenir de celui qui récompense ton amour par l'indifférence.

— Si je pouvais croire à la vérité de cette accusation, dit la jeune fille, moi-même je vous prierais de m'emmener loin d'ici, bien loin, pour que rien ne me parlât de mon bonheur perdu; mais, chère tante, vous vous trompez : Daniel m'aime encore.

— Quelle idée insensée!

— C'est une ferme conviction, reprit Céleste avec un certain enthousiasme dans la voix. Lorsque hier, il se promenait avec nous dans le jardin, il tremblait d'émotion à chacune de mes paroles ; je voyais son âme sourire sous son brillant regard, aussi doux et aussi affectueux que lors de son premier départ pour Paris. Croyez-moi, il y a quelque chose de mystérieux et d'inconcevable en lui; mais, quant à son cœur, il est resté pour vous et pour moi aussi reconnaissant et aussi aimant qu'auparavant. Irai-je demeurer à Bruxelles, pour fuir les souvenirs de notre jeunesse, et avec l'espoir que je pourrai l'oublier? Parce qu'il est malade et malheureux, devrai-je briser ma promesse et le livrer à son triste sort? Ah! s'il revenait rétabli, et cherchait sa fiancée, comment n'accuserait il pas l'infidèle qui n'aurait pas eu assez compassion de sa maladie, pour attendre sa guérison...

La porte de la salle s'ouvrit.

— Willibald! voilà Willibald! s'écria la jeune fille avec une grande joie, tandis qu'elle courait au-devant de l'intendant et lui prenait les deux mains.

Elle le conduisit vers la table, et lui demanda :

— Est-il vrai, monsieur Willibald, que M. Daniel soit parti pour Paris?

— Il est parti, Céleste, dit le vieillard d'un ton triste.

— Pour toujours?

— Non, non. Qui dit cela?

— Vous voyez bien, ma tante! dit la jeune fille, ce n'est pas pour toujours.

Mais madame de Berg resta dépitée et froide ; elle approcha une chaise et dit :

— Veuillez vous asseoir, monsieur l'intendant, et, si c'est possible, essayez d'expliquer la conduite de M. Daniel. Je suis très fâchée, et ce ne sont pas de simples paroles qui me convaincront qu'il ne nous a pas grossièrement insultées, en quittant ainsi le Wulfhof, sans venir nous dire adieu.

Le vieux Willibald parut frémir, au ton âpre de ces paroles. D'une voix calme et triste, il répondit :

— Il est parti hier, vers le soir. Je serais venu immédiatement vous donner avis de ce qui venait d'arriver; mais j'étais trop ému et je ne me portais pas bien.

— Vous avez versé des larmes lors du départ, n'est-ce pas? demanda madame de Berg en l'interrompant.

— En effet, dit l'intendant, ce départ me déchirait le cœur.

— Je le crois bien, une pareille ingratitude!

— Non, madame, pas pour cela, répliqua le vieillard. Cela me déchirait le cœur de voir le pauvre Daniel si malade et si malheureux.

— Mais dites-nous pourquoi il est parti soudainement.

— Je ne le sais pas, madame.

— Comment vous ne le savez pas? Qui donc le saura?

— C'est ainsi pourtant, dit l'intendant. Daniel a une incompréhensible maladie. Ses nerfs se mettent en révolte à la moindre émotion; ses pensées sont confuses et obscures; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il désire; cent fois par jour il change de résolution. Hier, il était terriblement ému. Si vous l'aviez vu, madame, soyez sûre que votre bon cœur n'eût pas résisté à tant de douleurs : vous auriez versé des larmes de compassion. Tantôt il voulait rester au Wulfhof et rêvait une vie tranquille au milieu d'une famille bien-aimée; puis ce bonheur semblait l'effrayer, et, tandis que ce doute lui arrachait des cris de désespoir, il s'écriait qu'il voulait fuir, qu'il devait partir, sans retard, immédiatement. Et, au milieu de tous ces signes de son triste mal, des paroles de reconnaissance et d'amour lui échappaient pour vous, madame, pour mademoiselle Céleste et pour moi. En un mot, c'était comme s'il eût été frappé de folie.

— O mon Dieu, préservez-le d'un pareil malheur! s'écria la jeune fille en levant ses mains au ciel.

— Non, Céleste, ne craignez pas de choses si terribles, dit le vieillard pour la consoler; ses nerfs seuls sont malades; quand ceux-ci sont calmes, Daniel jouit de toute sa plénitude d'esprit.

— Sa tête est peut-être bonne, je n'en doute pas; mais son cœur, monsieur, ne serait-il pas devenu quelque peu ingrat et insensible?

— Insensible, ingrat, son cœur! répéta Willibald, avec surprise. Je crois que sa maladie n'est qu'une sensibilité exagérée. En effet, comment serait il possible qu'un homme insensible fût extraordinairement ému par un seul mot, par un signe, par un souvenir? Vous l'avez vu ici, était-il insensible?

— Oh! non, non, s'écria Céleste, c'est comme vous le dites, bon Willibald, le pauvre Daniel semble souffrir d'une excitation maladive de la sensibilité.

— C'est égal, murmura madame van Berg, je ne lui pardonnerai jamais d'être parti, sans prendre congé de nous. Une telle conduite est indigne d'un homme bien élevé.

— Il ne se dissimulait pas en lui-même, madame, qu'il allait vous donner contre lui des motifs d'irritation; mais le mal qui le domine le faisait frémir en songeant à l'émotion qui l'attendait. Ce fut avec les yeux pleins de larmes, qu'il

me chargea de vous porter son triste salut d'adieu.

— Ah ! il vous a chargé de nous dire adieu en son nom ? murmura la vieille dame.

— Voici ses paroles, madame, et jugez par là s'il est parti comme un ingrat. Pleurant et succombant, pour ainsi dire, sous sa douleur, il dit en sanglotant : « Si la femme au noble cœur qui fut pour moi une seconde mère; si l'ange, qui a éclairé ma jeunesse de ses doux rayons, vous demandent de quel salut je vous ai chargé en m'en allant, dites-leur que je les supplie de ne pas oublier dans leurs prières l'infortuné qui, jusqu'à son dernier soupir, conservera le vivant souvenir de leur admirable bonté. »

— Ah ! le pauvre Daniel ! s'écria Céleste en versant des larmes abondantes.

— A-t-il dit cela ? dit la vieille dame aussi profondément touchée.

— Ce sont ses propres paroles, confirma Willibald.

— Eh bien, chère tante, dit Céleste en sanglotant, lorsque vous entendez ces choses, pouvez-vous encore dire que vous voulez aller habiter à Bruxelles ! Abandonner l'infortuné Daniel ? ce serait cruel et inhumain.

— Que dites-vous, Céleste? s'écria l'intendant surpris. Aller habiter à Bruxelles?

— Oui, c'est mon intention, répondit madame de Berg. Maintenant que M. Daniel est parti, Dieu sait pour combien de temps, j'ignore s'il convient que ma nièce attende son retour.

Le vieillard prit la main de la vieille dame et dit d'un ton doux et avec un accent de prière :

— Vous ne donnerez pas suite à ce projet, n'est-ce pas, ma bonne et noble amie? Depuis vingt ans, nous avons veillé ensemble pour protéger l'orphelin; maintenant qu'il a plus que jamais besoin de notre aide et que l'affreux mal qui le torture doit inspirer au plus insensible de la pitié, me laisseriez-vous seul chargé de l'œuvre de miséricorde et d'amour que nous avons entreprise ensemble? Ah! prenez exemple sur la bonté même de Céleste. J'étais venu avec la pensée que je devrais faire de douloureux efforts pour excuser Daniel auprès d'elle; car, si l'un de nous avait le droit de se sentir insulté ou blessé, ce devait être elle... Et voyez, madame, en présence du malheur de Daniel, elle oublie sa propre douleur et ne pense à rien autre chose que les souffrances de son bien-aimé... Oh ! soyez bénie, mon enfant! Votre générosité remplit mon cœur de consolation et de confiance... et le vieux Willibald a bien besoin de ce soutien pour ne pas succomber sous le chagrin et le désespoir.

— Allons, chère tante, laissez-vous fléchir, dit Céleste d'une voix suppliante. Le pauvre Daniel ne pouvait venir nous dire adieu ici ; vous comprenez bien que la séparation l'eût trop vivement ému; bien que mon cœur saigne de son départ imprévu, je remercie cependant le bon Dieu de lui avoir épargné les souffrances d'un triste adieu.

La vieille dame, à demi vaincue, secoua la tête et dit :

— Tout cela est bien, et je reconnais que j'ai jugé trop sévèrement la conduite de Daniel. Les paroles qu'il a chargé l'intendant de nous porter, prouvent qu'il n'est pas tout à fait ingrat ni insensible. Son mal mystérieux m'inspire une profonde compassion. Mais à quoi cela peut-il nous conduire d'attendre plus longtemps ? Quand reviendra t-il au Wulfhof? Qui peut nous dire que nous le reverrons encore? Il y a dans cette incertitude quelque chose qui, non seulement m'inquiète, mais m'effraye. Si vous pouvez me tranquilliser sur ce point, monsieur Willibald, faites-le, je vous en prie.

— Que répondrai-je? dit le vieillard. Je l'ai interrogé sur ses intentions. L'agitation des nerfs obscurcissait tellement son esprit, il y avait un tel désordre dans ses pensées, que je n'ai rien pu obtenir de lui qui fût clair et intelligible. Il était évident pour moi qu'il ne savait ce qu'il faisait ou disait. Je m'étonnerais aussi peu de le voir revenir demain que de nous laisser pendant six mois sans nouvelles. Cela dépend des mouvements maladifs de son âme. Espérer est mon unique consolation prier, notre seul refuge; et, quand je consulte mon cœur, j'ose ajouter : « Attendre est pour nous un devoir de miséricorde envers le malheureux qui, après la guérison de son terrible mal, ne peut retrouver le repos de l'âme que dans notre amitié et notre amour. »

Madame de Berg resta quelque temps plongée dans une silencieuse méditation, tandis que Willibald et Céleste tenaient les yeux fixés sur elle avec un pressentiment plein d'espoir.

— Eh bien, dit-elle enfin, je renoncerai pour maintenant à l'accomplissement de mon projet; mais, si le mystère qui entoure l'incompréhensible conduite de Daniel ne s'éclaircit pas bientôt, j'y reviendrai et je le mettrai certainement à exécution.

— Oh ! merci, merci, ma chère tante ! s'écria Céleste avec joie.

L'intendant témoigna par quelques paroles sa reconnaissance de la généreuse indulgence de la vieille dame et lui pressa les mains. Quelques instants après, il se leva et dit :

— Que Dieu soit béni de ce que, dans sa bonté, il ait placé deux anges à mes côtés pour me venir en aide et me donner le courage de remplir ma difficile mission. Excusez-moi de vous quitter si tôt aujourd'hui. Le départ de M. Daniel m'impose des devoirs que je ne puis négliger. Ma présence est nécessaire au Wulfhof; les domestiques et les ouvriers sont agités et surpris; il ne convient pas

qu'on leur laisse beaucoup de temps pour jaser sur ce qui est arrivé... Soyez tranquilles, bonnes amies, demain, comme aujourd'hui, je viendrai vous visiter. Ayez confiance, la pénible épreuve aura sa fin, nous verrons encore Daniel heureux.

A ces mots, il se dirigea vers la porte et quitta la salle. Les deux dames l'accompagnèrent jusque dans le jardin. Là, le vieillard dit encore :

— Ah ! n'oublions pas ce cri de détresse qui a échappé à notre pauvre Daniel lors de son départ : « Que ceux qui m'aiment se souviennent de moi dans leurs prières. »

Et il s'éloigna d'un pas rapide par le sentier qui conduisait à la rivière.

Les deux dames le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière la clôture du jardin.

Alors, comme si Céleste arrivait seulement à l'idée claire de la situation, elle porta la main à ses yeux, se mit à pleurer à chaudes larmes et s'écria d'une voix navrante :

— Hélas! hélas! que je suis malheureuse! Venez, venez, ma tante, mes forces m'abandonnent : je me sens défaillir. Ah! est-ce là ce bonheur si longtemps rêvé? Quel avenir me gardez-vous, mon Dieu?

Madame de Berg prit sa nièce affligée par le bras et la conduisit dans la maison en murmurant quelparoles de consolation.

X

LE RETOUR DE GOMBERT

L'intendant était assis sur l'élévation en maçonnerie derrière le Wulfhof, le coude appuyé sur le long du mur de soutènement, la tête sur les mains, et son regard plongeait en silence dans les vallées qui s'étendaient sous ses yeux jusqu'au pied du mont de l'Ermitage.

L'aspect de la campagne avait changé. Le lin avait atteint toute sa croissance et balançait ses fleurs bleu de ciel, en ondes profondes, sous le souffle de la moindre brise; le seigle commençait à montrer les tons jaune d'or de la prochaine maturité, tandis que le froment conservait encore la teinte sombre d'une force végétative qui n'avait pas diminué, et que l'avoine s'étendait çà et là en tissus de velours vert de mer sur la pente des collines. Le colza était déjà moissonné et le foin emporté des prairies.

Il était visible que ni les beautés de la nature ni la richesse des champs, n'éveillaient l'attention de l'intendant, et que, réfléchissant et songeant, il laissait errer sans but son regard incertain dans l'espace. Seulement, parfois, il fixait sa vue plus spécialement sur une troupe d'ouvriers qui, au bas de la colline, non loin de Wulfhof, étaient occupés à battre du colza. Puis il suivait les mouvements des travailleurs pendant quelques instants, quelque triste et abattue que fût l'expression de son visage, un sourire de satisfaction ou une expression de mécontement venait l'émouvoir selon qu'il remarquait plus ou moins de zèle dans le travail. Mais, chaque fois, il retombait dans une rêverie qui l'absorbait et dirigeait son regard sur la cime brumeuse du mont de l'Ermitage, comme si la ressemblance qu'il y avait entre l'immense et vague horizon et l'incertitude de ses pensées, l'attirait par une force impérieuse.

Tandis qu'il était ainsi plongé dans un apparent oubli de lui-même, une personne entra dans le jardin et gravit le haut balcon sans que l'intendant l'aperçut : cette personne resta quelques instants derrière le vieillard, le contempla avec compassion et secoua tristement la tête ; puis elle lui posa doucement la main sur l'épaule et dit :

— Toujours rêveur, toujours à réfléchir ! Je vous plains, mon pauvre ami; il est impossible que votre santé résiste à cette éternelle préoccupation.

Le vieillard se leva et dit avec une douce affabilité :

— Bonjour, monsieur le notaire. Votre arrivée me surprend agréablement : c'était à vous que je pensais. Demain, il y aura un mois que M. Daniel est parti. On doit me présenter à payer une lettre de change de trente-trois mille francs, et il me manque de quoi faire cette somme, vous le savez.

Le notaire tira un portefeuille de la poche de son habit, y prit quelques billets de banque, et les tendit à l'intendant.

— Voici votre affaire, dit-il. Je ne comprends vraiment pas, mon bon Willibald, comment vous pouvez être inquiet à mon égard. Quand donc ai-je manqué au ponctuel accomplisement de mes promesses?

— Jamais, monsieur; mais vous devez me pardonner ce doute. C'est une tendance qui, sous l'influence d'un chagrin prolongé, s'enracine dans notre cœur, à force de craindre toujours et d'avoir sans cesse l'œil fixé sur un sombre avenir : on finit par croire que tout doit fatalement tourner contre nos vœux. Mon intention était d'aller chez vous après midi ; je vous remercie de m'épargner cette longue promenade par votre arrivée. Voulez-vous entrer, monsieur le notaire, et prendre quelque chose? Un verre de vin?

— Non, Willibald, répondit le notaire, je n'ai pas le temps, ma voiture est dans la cour ; je dois aller faire une vente à Saint-Denis. Ainsi, c'est demain que les trente-trois mille francs qui restent de la fortune de M. Daniel seront disponibles ?

— Demain, le 30 juin.

— Et vous attendez-vous, Willibald, à ce que

M. Daniel les veuille toucher immédiatement?

— Je n'en doute pas.

— Cela ne semble pas vous attrister, Willibald?

— Que voulez-vous, monsieur! il ne me reste qu'un espoir dans ma douleur; c'est que ce dernier argent soit bientôt dépensé.

Le notaire parut très étonné de ces paroles.

— Je ne vous comprends pas, dit-il; il me semble qu'il serait plus désirable que Daniel conservât quelque chose de sa fortune, si peut que se fût.

— Les affaires sont maintenant dans un si triste état, répondit le vieillard, que je ne puis encore espérer son salut que de l'excès du mal. Aussi longtemps que Daniel aura assez d'argent à sa disposition pour mener une vie de dissipation, le perfide ami qui domine tous ses instincts, ne le lâchera pas; mais que Daniel tombe dans une vraie pauvreté, le fatal conseiller disparaîtra de son côté, et lui rendra ainsi la liberté d'obéir à l'inspiration de son cœur.

— Et si son cœur était corrompu, à quoi servirait-il que M. Gombert le quittât?

— J'espère que le Dieu de miséricorde aura exaucé mes prières et celles de Céleste, dit l'intendant en soupirant douloureusement.

— Je ne veux pas combattre votre incompréhensible confiance, Willibald, dit le notaire en haussant les épaules; depuis longtemps, il m'est démontré que tous mes efforts demeureraient inutiles. D'ailleurs, je n'ai pas le temps, je dois partir.

Suivi par l'intendant, il descendit du balcon dans le jardin; et, en suivant le sentier, il dit :

— Willibald, j'ai rendu visite hier à madame de Berg : nous avons parlé longtemps de M. Daniel.

— Vous avez gardé mon secret? demanda le vieillard en l'interrompant avec anxiété.

— N'en doutez pas; il ne m'a rien échappé qui puisse inspirer la moindre défiance; mais cela me peinait, de laisser ces âmes généreuses dans l'ignorance de ce qui les intéresse plus que personne. Je ne puis vous exprimer, Willibald, quelle profonde admiration et qu'elle sincère compassion m'ont inspiré la bonté de madame de Berg et l'amour de Céleste.

— Je crois, monsieur, dit l'intendant, que ce sont des anges de sacrifice et de confiance!

— Mais ce que je n'ose presque vous dire, et que je dois vous dire pourtant, c'est que vous vous trompez, Willibald, et que vous ne faites pas du tout bien de cacher à Céleste et à sa tante la coupable conduite de Daniel et surtout la perte de sa fortune.

— La coupable conduite de Daniel! répéta l'intendant. Tant que son cœur reste bon, on peut encore considérer tous ses actes comme des erreurs de jeunesse. S'il revient au Wulfhof et retrouve ici, sous le doux regard de Céleste, la voix de l'âme qu'il a perdue, la reconnaissance changera son amour en un religieux sentiment d'admiration, et Céleste sera plus heureuse que s'il n'eût jamais quitté son patrimoine paternel.

Ils avaient traversé la maison et entraient dans la cour. Le notaire tira l'intendant un peu à part et dit :

— Je ne vous chercherai pas querelle à propos de votre étrange espoir; mais le gaspillage de sa fortune est une perte matérielle qu'on ne répare pas avec du sentiment.

— En effet, dit l'intendant d'une voix contenue; mais si cela en venait jusque-là, qu'il devînt l'époux de Céleste, il lui resterait toujours cent vingt-cinq mille francs. La dot de Céleste ne s'élève pas à cette somme.

— Ainsi vous êtes encore toujours disposé à sacrifier, en sa faveur, tout ce que vous possédez?

— Toujours, monsieur. Ajoutez-y la dot de Céleste. Alors le Wulfhof peut-être dégrevé de toutes ses hypothèques, et Daniel peut trouver dans le revenu de cette propriété les moyens de faire honneur à sa position et de vivre en paix avec sa femme et sa famille. Pour écarter tout soupçon de votre esprit, monsieur, j'ajouterai encore une chose. Dieu m'a institué protecteur d'un orphelin; mais je veillerai en même temps au bonheur de celle dont l'amour a éveillé votre admiration comme la mienne. Laissez revenir Daniel, j'épierai son âme et je sonderai son cœur. Si je trouve qu'il ne possède plus de qualités qui le rendent digne de Céleste, j'empêcherai moi-même le mariage, et prendrai tout entière sur moi la tâche de guérir les blessures de Daniel et d'adoucir sa vie. Êtes-vous rassuré à mon point de vue?

— Je devrais vous parler plus amplement de cette grave affaire, dit le notaire en regardant sa montre, mais mon temps est écoulé. Adieu, Willibald; je dois cependant avouer que vous êtes un modèle de générosité, bien que je ne puisse pas approuver complètement vos résolutions.

Il pressa la main de l'intendant, et allait se diriger vers sa voiture, quand tout à coup le claquement lointain d'un fouet lui fit diriger les yeux sur le chemin qui aboutissait à la porte du Wulfhof.

— Attendez-vous quelqu'un, Willibald? demanda-t-il; je vois là-bas une voiture qui s'approche rapidement d'ici.

L'intendant regarda pendant un instant dans la direction indiquée, bientôt une joyeuse attente parut l'émouvoir, car ses yeux se mirent à briller, et un radieux sourire illumina son visage :

— Ah ! ne me trompé-je point ! s'écria-t-il d'une voix tremblante. A côté du cocher, je vois un homme avec un galon d'or au chapeau. C'est Josse, je crois ! Au-dessus de la voiture, je vois deux malles noires avec des clous de cuivre. Monsieur, mon ami, c'est Daniel qui revient !

— Daniel ? murmura l'autre. S'il revenait ici pour tout de bon, les trente-trois mille francs seraient ainsi sauvés.

— Dieu soit loué ! s'écria l'intendant. Le mal n'aura pas eu le temps d'étouffer son sentiment inné de la vertu ; il revient avec le même cœur aimant ! Vous voyez bien, monsieur, que mon espoir ne m'avait pas trompé.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la voiture franchit la porte, et s'arrêta dans la cour, non loin de la place où se trouvait l'intendant.

Celui-ci fit une couple de pas pour aller au-devant de son jeune maître ; mais la portière de la voiture s'ouvrit vivement, et M. Gombert, qui sauta dehors, saisit la main du vieillard, tandis qu'il disait en riant :

— Ah ! bonjour, monsieur l'intendant ! Comment vous portez-vous depuis notre départ ? Vous n'avez pas cru nous voir sitôt, n'est-ce pas ? Il fait terriblement chaud et étouffant dans ce pays !

M. Willibald dégagea avec une douce violence sa main de celle de Gombert, et, sans l'écouter, regarda dans la voiture derrière lui.

— Je vois ce qui vous distrait ainsi. Vous croyez que Daniel est venu avec moi ? Non, non, il est beaucoup trop fin pour entreprendre un aussi ennuyeux voyage, et charge volontiers ses amis des commissions désagréables.

Accablé par l'amère déception, l'intendant pâlit et trembla visiblement ; puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et murmura une triste plainte.

Gombert lui posa la main sur l'épaule et dit :

— Ah çà, intendant, avant que je vous parle de l'affaire qui me fait venir de Paris, je déjeunerais volontiers et boirais de même une demi-bouteille de ce vieux vin d'Espagne ; car je suis très altéré et affamé. Veuillez donner ordre qu'on me serve. — Toi, Josse, donne aux chevaux un peu de pain et d'eau : nous ne resterons pas ici plus d'une demi-heure, je l'espère du moins. Va ensuite dans la cuisine, et mange aussi à la hâte un morceau.

Le notaire regardait avec une curiosité mécontente l'étranger qui commandait sur le ton hautain d'un maître ; mais, lorsqu'il vit que Gombert fixait son attention sur lui, il salua à haute voix l'intendant et monta dans sa voiture.

— Quel imbécile est-ce là ? grommela Gombert, tandis que la voiture s'éloignait. Il me regarde comme si j'étais un sauvage ; et, quand je veux lui adresser un mot de politesse, il fuit comme si je voulais le dévorer. Mais on est ici comme dans un désert. Le Wulhof est bien désert et bien silencieux, intendant ? Où sont donc les forts gaillards et les grosses servantes que j'y ai vus ?

— Les domestiques sont au travail des champs, répondit Willibald.

— Alors, qui servira le déjeuner ?

— La vieille servante, qui est à la cuisine.

— Eh bien, intendant, entrons ; je vous dirai en deux mots le but de mon voyage ; vous le présumez sans doute ?

— Vous venez pour l'argent ? dit Willibald en le suivant.

— Justement, vous l'avez deviné ; et j'espère qu'il est prêt ?

— Veuillez entrer dans la salle, dit Willibald en ouvrant la porte. Je vais veiller à ce qu'on vous apporte à déjeuner. Désirez-vous du café ?

— Non, de la viande, du pain et du vin.

— Comme vous êtes pressé, monsieur, je ne puis vous offrir que du rôti froid et du jambon.

— C'est assez. N'oubliez pas le vin d'Espagne.

Le vieillard s'éloigna par le corridor tandis que Gombert entrait dans la salle et se laissait aller sur une chaise près de la table. A peine était-il assis depuis quelques minutes qu'il se mit à trépigner des pieds avec impatience et à grommeler sur la longue absence de l'intendant ; mais celui-ci parut dans la salle et dit :

— On va vous servir à l'instant le déjeuner demandé... Vous venez chercher l'argent au nom de M. Daniel ?

— Pourquoi cette question ? Ne vous l'ai-je pas dit ? Et que diable voudriez-vous que je vinsse faire autre que cela ici ?

— Combien désirez-vous, monsieur ?

— Tiens, tiens, le vieux finaud ! Ni plus ni moins que trente-trois mille francs, mon bon intendant.

Les lèvres du vieillard se contractèrent en un sourire de mépris ; il dit cependant avec le même calme :

— Vous avez sans doute des papiers ? un plein pouvoir, une quittance ?

— J'ai tout ce qui est nécessaire, répondit Gombert en tendant à l'intendant un couple de feuilles de papiers couvertes d'écritures. Ah ! ah ! nous connaissons votre exactitude et nous savons que vous ne lâcheriez pas l'argent si on pouvait contester une seule lettre. Aussi, avons-nous pris nos précautions pour ne pas partir d'ici sans avoir terminé l'affaire. Examinez ce plein pouvoir passé par-devant notaire et ce reçu signé. Une seule de ces deux pièces serait suffisante. N'est-ce pas ainsi ?

M. Willibald était encore occupé à lire le plein

pouvoir. Quand il eut examiné cette pièce et aussi la quittance, il murmura :

— Je n'ai pas de remarques à faire; tout est en règle...

En disant ces mots, il tira un lourd portefeuille de la poche de son habit, en tira un paquet de billets de banque, et, le posant devant Gombert, dit :

— Voici la somme, trente-trois mille francs. Veuillez voir s'il n'y manque rien.

— Ah ! cette fois, du moins, vous vous montrez de bonne volonté! s'écria Gombert surpris. Je me comportais comme si je ne doutais pas de la remise immédiate de l'argent; mais j'ose vous avouer, intendant, que je m'attendais à de l'hésitation et de la résistance de votre part. Je vous remercie de tout mon cœur; je crois qu'au fond vous êtes un brave homme. Avec votre permission, je vais compter cette liasse de billets.

Pendant que Gombert faisait passer les billets un à un entre ses doigts, la vieille servante entra dans la salle avec un plateau, et elle déposa le déjeuner sur la table et aussi la bouteille de vin.

— Le compte est juste : trente-trois mille francs! Cela ne fait pas un gros paquet de papier, n'est-ce pas? On pourrait porter sur soi un million comme cela sans en sentir le poids.

— Ce sont des billets de la banque de Belgique, remarqua le vieillard, vous feriez bien de les échanger chez un banquier de Courtrai contre du papier français, afin de perdre moins au change.

— Je ne suis pas embarrassé pour cela, intendant, répondit Gombert, mais je vous remercie de votre conseil amical... Et maintenant, au déjeuner. J'ai une faim d'enragé...

Il se mit à son aise, se coupa quelques morceaux de rôti et commença à dévorer les mets avec un véritable appétit, en arrosant le tout de quelques verres de vin.

— Puis-je à mon tour demander comment Daniel se porte à Paris? demanda Willibald.

— Tout ce que vous voulez; tout à votre service, intendant. J'aime à parler quand je mange. Daniel? Que puis-je vous en dire? C'est un fou qui, depuis longtemps, eût fait les plus énormes sottises si je n'avais veillé sur lui.

— Mais comment va sa maladie nerveuse? Est-il peut-être guéri?

— Guéri? dit Gombert en riant. C'est encore pire qu'auparavant. Sa visite au Wulfhof ne lui a pas fait de bien. Maintenant, il est poursuivi par je ne sais quelles pensées secrètes qui ne lui laissent ni repos ni trève. Parfois il refuse pendant des semaines entières de mettre le pied hors de la maison, il murmure et grommelle sans cesse et se ronge le cœur; puis il éclate comme un sauvage et se jette jusqu'au cou dans le torrent des plaisirs pour perdre la conscience de lui-même. Ah! intendant, j'ai là un ami qui ne me procure guère de plaisir, vous pouvez le croire. Maintenant que nous devons vivre économiquement, non par goût, mais par nécessité, Paris n'est plus un séjour pour nous. J'ai proposé à Daniel d'entreprendre un voyage en Californie...

— En Californie! s'écria Willibald effrayé.

— Oui, intendant, non seulement pour y chercher de l'or; mais San-Francisco est un véritable paradis pour un homme comme moi qui suis doué d'une grande énergie et d'un certain esprit d'industrie.

— Et Daniel a-t-il consenti? demanda l'intendant avec anxiété.

— Non; la pensée seule d'un voyage lointain lui inspire une inconcevable horreur.

— Ah! j'en remercie Dieu! murmura le vieillard avec un profond soupir. Ainsi vous avez renoncé à votre voyage?

— Pas du tout, intendant; si Daniel ne veut pas me suivre, je partirai seul.

— En Californie, un homme comme vous, monsieur, peut en effet faire une rapide fortune, affirma Willibald avec une expression de joie contenue. Avez-vous vraiment envie d'entreprendre le voyage du pays de l'or avant peu? La saison actuelle est la meilleure, si je ne me trompe.

— Je serais déjà depuis deux ou trois semaines en mer, si l'amitié ne m'eût retenu. Je n'ose abandonner Daniel à lui-même; il pourrait se faire un malheur.

— Que voulez-vous dire? dit l'intendant, frappé par le ton profond et mystérieux sur lequel ces derniers mots furent prononcés.

Il semblait que Gombert prît plaisir à dire à l'intendant des choses qui pussent l'émouvoir péniblement, car il fixait sur lui un regard oblique et souriait en lui-même quand le visage de l'intendant annonçait une profonde émotion. Ses paroles étaient probablement feintes et exagérées; puis, comme il parlait tout en mangeant et qu'il tournait très rarement son visage vers l'intendant, celui-ci ne pouvait remarquer l'étincelle de joie maligne qui brillait dans ses yeux.

— Daniel se ferait un malheur, dites-vous, monsieur? balbutia Willibald d'un ton presque suppliant. Vos paroles me font trembler. Mais je me trompe sans doute. Ah! ce serait trop affreux!

— Non, non, vous ne vous trompez pas. Depuis une couple de semaines, il ne parle que de se brûler la cervelle d'un coup de pistolet ou de se délivrer d'une vie qui le dégoûte.

— Oh! malheur, malheur, s'écria Willibald en pâlissant. Cela pourrait être la fin de Daniel? Impossible!

L'emotion extrême du vieillard parut inspirer à Gombert quelque pitié; il se tourna vers lui et dit :

— Tranquillisez-vous là-dessus, intendant, cela n'arrivera pas. Daniel n'a pas le courage nécessaire pour une telle action.

— Le courage? s'écria Willibald indigné, la lâcheté, voulez-vous dire?

— Oui, le courage de la lâcheté, dit l'autre en ricanant. Et puis, ne suis-je pas avec lui pour l'empêcher de commettre une telle sottise? Vous devriez m'être reconnaissant de mes soins; car, si je ne veillais pas sur Daniel avec la sollicitude de l'amitié, depuis longtemps, ce fait, dont la pensée seule vous fait trembler, serait accompli. Que diable, intendant, pourquoi envoyiez vous Daniel à Paris, après lui avoir rempli la tête de puériles illusions et lui avoir donné sur la vertu et le vice des idées qui devaient l'exposer à mille et mille piéges qui sont tendus là aux jeunes gens riches et surtout naïfs. Ce jambon est excellent, intendant, et ce vin a le goût d'un vrai nectar. On peut bien dire que la faim est le meilleur assaisonnement.

M. Willibald entendit à peine les accusations que Gombert lançait contre lui; il se leva, les yeux baissés et égaré par d'amères rêveries. Il releva la tête et dit avec une fiévreuse précipitation :

— Je vais à Paris; je veux parler à Daniel, je veux lui dire des choses qui le délivreront peut-être de ses affreuses pensées. Laissez-moi vous accompagner, je partirai avec vous.

Ces mots parurent frapper Gombert d'une soudaine surprise. Ce fut comme s'il avait tressailli, mais il maitrisa aussitôt son émotion et dit en souriant :

— Ah! ah! je vous le conseille! Vous iriez à Paris; cela suffirait pour pousser Daniel aux plus extrêmes folies. Nous avons parfois parlé de la possibilité de votre arrivée. Le moindre mot sur ce sujet le jette dans de si violentes crampes nerveuses, que c'est terrible à voir. J'en comprends bien la cause. Quand il vous voit, mille souvenirs s'éveillent en lui qui le torturent et secouent son système nerveux. Il se croit coupable de je ne sais quelles erreurs. Pauvre garçon, il est encore à ce point qu'il regarde comme un crime de boire à pleines gorgées le calice de la vie, comme si on pouvait trop user de ce qui est bon et agréable! Voilà le déjeuner fini. Je vais vous dire adieu, intendant.

— Que dois-je faire? Que puis-je tenter? demanda le vieillard avec émotion. Ah! monsieur, donnez-moi donc un bon conseil.

— Vous devez rester ici et attendre, du moins jusqu'à ce que le mal de Daniel ait diminué, répondit Gombert en se levant de table. Votre crainte est sans fondement, je vous le dis. Il y a plus de deux ans que Daniel parle de mettre fin à son prétendu désespoir; mais nous connaissons la chanson; ce sont des paroles en l'air. Quand on est capable d'une chose pareille, on ne le dit pas. Adieu, portez-vous bien; et, pour le reste, fiez-vous à moi!

L'intendant prit la main de Gombert et, la pressant fiévreusement, dit avec des larmes dans les yeux :

— Ah! monsieur, écoutez-moi encore un instant, et laissez-moi implorer une faveur de votre générosité! L'argent que je vous ai mis en mains ne durera pas éternellement. Je ne dois pas vous demander ce que vous ferez quand il sera dépensé. La vie de hasard ne vous effraye pas, et probablement vous trouverez bien les moyens de forcer la fortune à un retour favorable; mais Daniel est trop simple de cœur pour lutter contre un monde aussi impitoyable. Il succombera sous l'humiliation, sous le sentiment de son insuffisance, dès qu'un complet manque d'argent l'aura plongé dans une véritable impuissance. Vous, monsieur Gombert, vous pouvez, comme récompense de son amitié, lui valoir un inestimable bienfait et le garder d'un sort terrible. Par quelques mots, quelques bonnes paroles vous pouvez le sauver et le rendre heureux pour le reste de sa vie.

— Diable! murmura Gombert, vous parlez comme si vous me preniez pour un magicien. Allons, parlez, si faire le bien coûte si peu de peine, pourquoi ne pas l'essayer?

— Voyez-vous, monsieur, le Wulfhof est maintenant chargé d'hypothèques jusqu'à sa pleine valeur; mais, avec du travail et des soins, on peut lui faire produire beaucoup plus de revenus que les intérêts des sommes prêtées n'en exigent. Daniel peut encore ici, sur son patrimoine paternel, vivre en paix. Je vous en supplie, faites-lui comprendre cela; dites-lui que des amis fidèles et dévoués l'attendent ici, prêts à le recevoir les bras ouverts; que jamais un mot de reproche ne tombera de leurs lèvres; qu'ils le garderont de la moindre humiliation; en un mot, que son retour sera le bonheur de tous ceux qui l'aiment et qu'ils l'entoureront de reconnaissance, de respect et d'amour. Vous êtes tout-puissant sur son âme, monsieur, dites-lui cela et répétez-le-lui! qu'il tourne ses regards vers sa patrie; montrez-lui l'étoile du salut et convainquez-le qu'il ne retrouvera que dans son patrimoine paternel la paix de l'âme qu'il a perdue.

Gombert fit un signe de tête affirmatif.

— Oh! monsieur, continua Willibald, si vous



Tous deux se démenaient sur le siège. (Page 70.)

voulez exaucer ma prière, quelle bonne action vous ferez! vous rendrez à la vie votre ami pauvre et malade; il vous devra tout le bonheur de sa vie à venir; et quand, dans bien des années, il se souviendra de vous, ce ne sera que pour bénir le nom de son bienfaiteur! Je vous en prie, monsieur, suivez la bonne inspiration de votre cœur, et ne refusez pas d'accomplir cette œuvre élevée de miséricorde.

— Vous pouvez y compter; je vous donne ma parole d'honneur que je ferai tout ce que je puis, dit Gombert avec un étrange sourire sur les lèvres.

— Loyalement, avec amour, avec bonne volonté? dit Willibald en suppliant les mains jointes.

— Oui, très loyalement et avec la meilleure volonté du monde, intendant.

— Votre influence sur Daniel est toute puissante.

— Je le sais, intendant, et j'ai tout intérêt à me délivrer aussitôt que possible d'un compagnon qui, désormais, à Paris comme en Californie, ne serait qu'un embarras et qui finirait par remplir de fiel ma vie comme la sienne. D'ailleurs, avec toutes ses faiblesses, Daniel est un bon garçon, et, puisqu'il peut être heureux ici, eh bien, je vous le renverrai, intendant... mais sous la condition que vous ne veniez pas à Paris avant que je vous écrive qu'il est prêt à regagner la Belgique avec vous.

— Ah! vous seriez aussi bon et aussi généreux! dit le vieillard tressaillant de joie. J'attendrai avec espoir, avec confiance, et, en attendant, je prierai Dieu qu'il vous fortifie dans votre affectueux projet.

Gombert se dirigea vers la porte de la salle et dit:

— Si l'on s'occupe là-haut de pareilles choses, nous laisserons la question indécise. Il suffit que je vous aie donné ma parole. Vous pouvez mieux compter sur cela.

Arrivé dans la cour, et près de sa voiture, il y trouva le cocher de Courtrai assis sur le siège et prêt à partir; Josse, qui était dans la cuisine, se fit appeler trois fois et parut enfin la bouche encore pleine.

— Adieu ! dit Gombert en pressant de nouveau la main de l'intendant. Fiez-vous à ma promesse. Dans quinze jours, peut-être, je vous écrirai déjà que vous pouvez venir prendre Daniel, ou qu'il veut faire seul le voyage vers sa patrie.

— O monsieur ! Je vous en serai reconnaissant jusque sur mon lit de mort, dit le vieillard en soupirant, tandis que deux larmes tombaient sur ses joues. Adieu ! que Dieu vous protège !

— Cocher, menez vos chevaux bon train ! s'écria Gombert. Il y a un bon pourboire à gagner; mais, si j'arrive, au contraire, trop tard pour le départ du chemin de fer, vous n'aurez rien.

Le fouet retentit dans la cour et les chevaux s'élancèrent en avant.

Au moment où ils allaient atteindre la porte, se montra sur le pont une jeune paysanne, avec une lourde botte d'herbes sur la tête. Elle reconnut le domestique qui était assis à côté du cocher, jeta un cri de joie, laissa tomber à terre la botte d'herbes, tandis qu'elle répétait à plusieurs reprises le nom de Josse.

Le cocher lui cria de se garer du chemin et fit avancer ses chevaux si rapidement qu'ils auraient certainement foulé aux pieds la pauvre fille, si Josse, en prononçant des paroles de colère, ne lui eût arraché la bride et détourné la voiture aussitôt. Le cocher reprit la bride de la main de Josse; et pendant que tous deux se démenaient sur le siège, la voiture passait sous la porte et roulait avec une double rapidité sur la chaussée.

La jeune paysanne resta un instant surprise et alla lentement ramasser la bottes d'herbes pour la recharger sur sa tête; chemin faisant, elle mit le doigt sur son front et murmura avec un doux et tranquille sourire :

— Qu'est-ce que Josse est venu faire ici! il m'a défendue avec colère? il m'aimerait donc encore?

XI

IDYLLE FLAMANDE.

Au moment le plus chaud du jour, deux jeunes paysannes étaient occupées dans la vallée, au pied du Wulfhof, à arracher les mauvaises herbes d'un champ de carottes[1]. Le silence le plus profond régnait autour d'elles; pas le moindre vent n'agitait le feuillage, pas une seule voix de la nature ne se faisait entendre; les oiseaux eux-mêmes s'étaient cachés sous l'ombre la plus épaisse des arbres.

Sous les feux ardents du soleil, les deux jeunes filles rampaient à genoux, arrachant, sans relâche, les herbes parasites d'entre les jeunes carottes, jusqu'à ce qu'elles eussent atteint l'autre côté du champ. Alors, elles allaient s'asseoir à l'ombre des peupliers, essuyaient la sueur de leur visage, prenaient haleine un instant, puis reprenaient leur travail dès que le repos avait rafraîchi leur tête et calmé les battements accélérés de leur cœur.

Chaque fois qu'ainsi rafraîchies, et, avec un nouveau courage, elles commençaient un nouveau sillon dans le champ, elles échangeaient quelques paroles en travaillant et poursuivaient l'entretien qu'auparavant la fatigue et la chaleur les avait forcées d'interrompre.

— Ainsi, Barbe, tu vas te marier avec François Kenkelaer de Swaveghem? demanda cette fois la plus âgée des deux. Est-ce décidé pour de bon?

— C'est après-demain dimanche, répondit l'autre d'un ton triste, et je dois aller, ce jour-là, chez mon oncle pour dire oui ou non. Il ne veut me donner de plus long délai.

— Et tu diras sans doute oui?

— Il le faut bien, Trine; sans cela, mon oncle se fâcherait contre moi; car, si je ne me marie pas tout de suite, la belle petite ferme derrière Knocke nous échappe, et nous ne retrouverons jamais une pareille occasion.

— Tu sembles triste de cela, Barbe? Si j'étais à ta place! François Kenkelaer est un solide et alerte gaillard qui a de bons bras au corps. Tu seras heureuse avec lui.

— Je crois que non, dit la jeune fille en soupirant et en secouant mélancoliquement la tête.

— Mais que te faudrait-il donc?

— Personne ne s'est fait soi-même, Trine; j'ai tort, je le sais; mais les pensées sont maîtresses de moi. Lorsque nous avons su que M. Daniel allait revenir au Wulfhof, mon oncle m'a menée voir la petite ferme qu'il devait louer pour me mettre en ménage. J'y suis restée presque tout un jour, et j'ai mangé et bu avec les gens. Quel beau rêve c'était, Trine! Je me voyais moi-même à la table comme fermière; en face de moi était Josse, qui me remerciait, avec un doux sourire, de mon bon café; je voyais Josse occupé dans le jardin à arranger les carrés de légumes pour notre provision; dans les champs, j'entendais sa voix qui faisait tourner le cheval au bout du sillon; dans l'écurie, je l'entendais chanter de bonheur et de contentement; sous la cheminée, je le voyais

1. En Flandre, l'opération du sarclage ne se borne pas aux jardins potagers, il s'étend à toute la grande culture y compris les céréales.

assis, la pipe à la bouche, tandis que je filais près de la lampe du soir... Ah! Trine, de quelque côté que je me tournais ce jour-là, à la ferme, c'était toujours Josse qui était devant mes yeux; et je disposais si bien mon ménage dans ma tête, que c'était déjà comme si j'avais été mariée depuis longtemps. Je n'ose presque pas le dire tant c'est innocent, mais, pense un peu : j'avais, dans ma simplicité, déjà fixé la place où le berceau serait pour mettre les enfants hors du courant d'air de la porte et de la fenêtre, et je voyais Josse qui tirait la corde du berceau et endormait l'enfant par ses chants, comme un brave et bon père...

Barbe avait parlé ainsi d'abord avec un profond sentiment et à la fin d'une voix douloureusement altérée. Sa compagne dut être frappée; car ce ne fut qu'au bout d'un instant de silence qu'elle dit :

— Eh bien, Barbe, tu auras tout cela aussi bien, sinon mieux, avec François Kenkelaer qu'avec Josse.

— Non, non, répondit l'autre; François Kenkelaer est un honnête et bon garçon, je l'avoue, mais je n'ai jamais songé à lui. Si je vais maintenant habiter avec lui la petite ferme, je n'aurai peut-être pas assez de force sur moi-même pour oublier tout de suite comment j'avais arrangé là mon ménage, et il est bien possible que l'ombre de Josse apparaisse parfois au coin de la cheminée.

— Mais avec le temps, Barbe...

— Oui, avec le temps, Trine, cela passera; et puis je m'efforcerai de chasser ce souvenir de mon esprit. Il me semble que je commence à sentir plus de penchant pour François; sa bonté et son esprit droit m'inspirent de la reconnaissance et de l'estime, mais ce ne sera jamais la même chose, Trine.

— Tu es une singulière fille! remarqua l'autre. Comment peux-tu t'obstiner ainsi à penser à Josse? Il se moque de ton affection : il va et vient dans ce pays et quitte pour la seconde fois le Wulfhof sans s'enquérir de toi. Avec cela, il est devenu un mauvais sujet; il jure, il boit, et il croit qu'il est bien au-dessus des paysans, parce qu'il a un ruban d'or à son chapeau. Je parie que, s'il revenait encore et qu'il te dît une bonne parole tu serais assez innocente pour repousser François et accepter Josse.

— Tu te trompes en cela, dit Barbe d'un ton décidé. Depuis quelque temps, j'ai bien réfléchi à ma situation et j'ai vu qu'avec Josse tel qu'il est devenu, je ne puis plus être heureuse. Ce n'est pas l'espoir qui me fait encore penser à lui; c'est le chagrin et le dépit que la belle vie que j'avais rêvée soit pour toujours devenue impossible.

— Allons, allons, épouse François Kenkelaer; cela t'ira mieux qu'avec ce vaurien de Josse, qui, entre nous soit dit, n'est ni beau ni malin.

Un profond soupir fut la réponse de Barbe.

Elles étaient arrivées à l'autre côté du champ et s'assirent silencieusement au bord du chemin qui se dirige de Heestert vers Avelghem.

A peine étaient-elles là depuis un instant, que l'attention de Trine fut éveillée par l'apparition d'un homme à l'extrémité lointaine du chemin. Elle ne pouvait le reconnaître, car il était au fond de la vallée et encore très éloigné. Comme il avait une blouse bleue et une casquette sur la tête, Trine crut que c'était un ouvrier du Wulfhof, et elle s'efforça de deviner qui ce pouvait être; mais, le bâton à la main et les signes d'extrême fatigue que trahissait sa marche, lui firent abandonner cette opinion.

— Vois donc, Barbe, dit-elle, si tu peux reconnaître qui vient là-bas vers le Wulfhof; je croyais d'abord que c'était Thomas, notre garçon d'écurie.

— Ce sera le marchand de bêtes qu'on attend au Wulfhof pour lui montrer notre bœuf gras, murmura Barbe avec indifférence.

— Mais vois donc comme cet homme doit être fatigué; il laisse pencher la tête sur sa poitrine et traîne les jambes avec peine. Est-ce un temps aussi pour voyager sous un soleil aussi brûlant? La graisse en fondrait sur le corps!

— Allons, ne perdons pas notre temps, Trine, dit la jeune fille en se levant. Tu sais que l'intendant nous a ordonné de nous presser.

— Attends un peu, Barbe. Cet homme-là a des cheveux roux...

— Qu'est-ce que cela fait?

— Oui, mais ce sont des cheveux roux juste comme ceux de Josse. Tiens, vois, il lève la tête. C'est Josse lui-même!

— Tu te trompes, Trine, tu veux m'effrayer, balbutia la jeune fille profondément émue.

— Non, non, je ne me trompe pas, il vient de rebaisser la tête; sans cela, tu l'eusses reconnu également.

— Josse avec une blouse bleue? C'est impossible!

Mais elle parlait assurément contre sa propre idée, car, tandis que ses yeux se fixaient sur l'homme qui approchait, elle se mit à trembler de plus en plus et dit enfin :

— Ah! Trine, c'est Josse, en effet! Viens; allons-nous-en d'ici; qu'il ne me voie pas.

— Pourquoi? Je suis curieuse de savoir comment il se fait que Josse revienne au Wulfhof avec une casquette et une blouse de paysan. Quant à toi, Barbe, fais comme si tu ne t'en souciais plus. Sois indifférente et forte.

Les deux jeunes filles se turent et regardèrent, l'une demi-souriante, l'autre tremblante, l'homme qui gravissait le chemin avec hâte, bien qu'avec une visible lassitude. Il marchait toujours la tête penchée, et ne se doutait certainement pas qu'on l'épiait attentivement.

Bientôt il eût passé devant les jeunes filles sans les remarquer, si Trine ne lui eût crié :

— Eh! Josse, mon garçon, où vas-tu si vite que tu ne connais plus les gens?

— Barbe! s'écria Josse en pâlissant et en levant les mains au ciel, comme si l'apparition imprévue de la jeune fille l'eût frappé d'effroi et de saisissement.

La jeune fille, muette, le regarda, tandis qu'il essuyait la sueur de son front; mais alors elle détourna les yeux pour comprimer son émotion et chercher de la force contre le sentiment qui voulait s'emparer d'elle.

— D'où viens-tu, pour l'amour de Dieu? demanda Trine en riant. Tu ressembles à un échappé de prison. Tes cheveux sont en désordre; il y a un pouce de poussière sur tes épaules. Où sont tes beaux habits et ton chapeau avec un galon d'or?

— Ah! ne te moque pas de moi, Trine, je suis si malheureux! dit Josse d'une voix plaintive et en joignant des mains suppliantes. Tout est perdu; mes habits, le peu d'argent que j'avais épargné, et jusqu'à mon linge! Je n'ai plus au monde que ce que j'ai sur le corps; je suis pauvre et misérable comme un ver.

— Est-ce que M. Daniel t'a chassé?

— Je n'ai pas encore vu M. Daniel depuis que je suis parti de Paris avec ce vaurien de Gombert pour prendre le dernier argent au Wulfhof.

— Le dernier argent? Que dis-tu? D'où viens-tu? Tu n'es cependant pas tombé du ciel?

— C'est une terrible histoire. Nous devions aller avec l'argent à Paris retrouver M. Daniel; mais le traître Gombert me fit accroire qu'il devait aller à Anvers pour faire à la Bourse une affaire d'argent pour M. Daniel. A Anvers, nous restâmes quelques jours logés dans un grand hôtel. Un certain matin, M. Gombert me fit habiller à la hâte, me donna une lettre cachetée et me dit que je devais immédiatement aller à Bruxelles pour remettre cette letre à la personne même dont le nom se trouvait écrit dessus. Il saute avec moi dans un omnibus; il prend à la station un billet pour moi et reste à regarder jusqu'à ce que le cornet ait fait entendre le signal du départ. J'aurais dû sentir qu'on était en train de me trahir; mais je n'avais pas plus de soupçon qu'un enfant qui vient de naître. A Bruxelles, je cherche pendant toute la journée; je cours de rue en rue, de montagne en montagne : je montre la lettre à cinquante personnes; on n'a jamais entendu parler de l'individu à qui la lettre est adressée. Je reviens à Anvers; j'arrive à l'hôtel, et pensez un peu combien je fus déconcerté et effrayé. On me dit que M. Gombert était parti le même jour avec le bateau à vapeur anglais pour Londres.

— Avec l'argent de M. Daniel? dit Trine étonnée en l'interrompant.

— Oui, avec tout l'argent, dit douloureusement Josse en soupirant, avec les malles, avec mon linge et avec le peu d'argent que j'avais épargné à si grand'peine.

Barbe avait relevé les yeux sur Josse et écoutait avec une pitié cachée ce qu'il disait.

— Je crus mourir de chagrin, reprit-il; je m'arrachai les cheveux et me plaignis à Dieu de ma stupidité; mais mes larmes ne servirent de rien. A peine voulut-on m'héberger encore une nuit dans l'hôtel par compassion. Le lendemain, je courais la ville comme un fou. Qu'allais-je faire? J'avais vu à Bruxelles un grand nombre de laquais qui étaient vêtus comme moi, et je crus que je pourrais peut-être y trouver une place. Dans cette pensée, je repartis vers le soir pour Bruxelles. Je m'offris dans vingt grandes maisons au moins. Partout je fus refusé. Le peu d'argent que j'avais était dépensé; j'ai vendu mon chapeau et mon habit de livrée pour ne pas mourir de faim. Je suis venu à pied de Bruxelles par Ninove et Audenaerde, presque sans manger ni me reposer; et me voici fatigué, malheureux et si désespéré, que je voudrais être mort.

Barbe tourna la tête de côté, pour essuyer une larme de ses yeux.

— Mais quelles sottises sont-ce là? murmura Trine. Pourquoi partir pour Bruxelles, pour y chercher une place? Ta place est à Paris près de M. Daniel.

— Oui! oui! répondit Josse, avec une triste ironie : M. Daniel n'a plus besoin de domestiques. Il est encore plus pauvre que moi; car il ne possède plus un centime et a, de plus, des dettes.

— Bah! je crois que tu rêves. Et le Wulfhof?

— Chargé d'hypothèques pour plus que sa valeur, le Wulfhof n'appartient plus à M. Daniel.

— Ciel! ciel! quelles terribles choses sont-ce là? s'écria Trine avec un profond étonnement. Es-tu bien sûr de ce que tu dis?

— M. Gombert m'a tout expliqué, pendant notre séjour à Anvers. Je savais déjà depuis longtemps que les affaires de notre jeune maître étaient en mauvais état; car, dépenser comme cela l'argent à pleines mains, cela ne pouvait pas durer.

Il régna un instant de silence.

Josse s'approcha timidement de Barbe et lui dit du ton d'un pénible repentir :

— Tu ne veux plus me regarder. Barbe. Oh! tu as bien des raisons de me mépriser. J'ai cruellement agi vis-à-vis de toi; j'ai récompensé ton pur amour par la moquerie et l'impudence. Lâche imbécile que j'étais! Pour singer le mauvais Gombert, j'ai, par orgueil, feint que je ne t'aimais plus... Et cependant tu étais toujours, toujours devant mes yeux : ne sois pas fâchée, Barbe; je ne dis pas cela dans l'espoir que tu puisses me pardonner encore. J'ai mérité mon sort et tu aurais grand tort si tu ne me haïssais et ne me méprisais pas toute ta vie.

La jeune fille était à demi tournée vers Josse, et cachait ainsi les larmes qui une à une coulaient de ses yeux. Ellle était profondément émue et luttait avec effort contre le sentiment d'amour qui la poussait à tout pardonner au malheureux Josse.

— Mais, dis donc, que vas-tu faire? demanda Trine. Tu ne peux rester au Wulfhof. Depuis le soir où tu t'y es enivré, l'intendant est très fâché contre toi. Il te chassera.

— Je le sais bien, répondit Josse. Si je suis venu au Wulfhof, c'est uniquement pour faire connaître à l'intendant que Gombert s'est enfui en Angleterre, avec l'argent. M. Daniel attend sans doute son ami avec chagrin et inquiétude; l'intendant verra comment notre maître doit être instruit de tout cela, et s'il peut lui envoyer quelque secours. Dès que j'aurai rempli ce dernier devoir, je pars d'ici pour ne plus jamais y revenir.

Il se dirigea de nouveau vers la jeune fille, et lui dit, d'une voix altérée :

— Adieu, Barbe; je vais me faire soldat pour me punir du mal que je t'ai fait. O mon Dieu, quand je serai en sentinelle, je te verrai toujours passer devant mes yeux, et je n'aurai plus de repos en ce monde. Oublie le méchant lourdaud qui a méconnu ton amour, mais songe parfois au pauvre soldat dans tes prières.

Il se mit les mains devant les yeux, laissa tomber sa tête sur sa poitrine et s'éloigna à pas lents.

Barbe resta encore quelque temps irrésolue et immobile; mais comme si tout à coup elle avait succombé dans la lutte contre son sentiment, elle s'élança du bord du champ dans le chemin, et s'écria d'un ton douloureux en courant après lui :

— Josse! Josse! arrête!

Il parut ne pas l'entendre et accéléra encore son pas. Cependant la jeune fille l'eut bientôt rejoint. Elle marcha à côté de lui, comprima ses larmes, et demanda :

— Tu vas être soldat, dis-tu, Josse?

— Oui, oui, dit-il en sanglotant, soldat pour ma vie! Je serai malheureux, mais je l'ai mérité.

— Pourquoi désespérer de mon affection, Josse? Si je te pardonnais tout, ne resterais-tu pas?

— Ah! tais-toi, Barbe; tu es la bonté même, je le sais bien; et peut-être serais-tu encore assez miséricordieuse pour vouloir me consoler; mais je dois être puni, je dois souffrir pour mon crime. Laisse-moi aller; abandonne-moi à mon sort; je ne suis pas digne que tu me parles encore.

— Josse, demanda la jeune fille d'une voix presque inintelligible, n'as-tu pas, au milieu de tes moqueries et malgré ta feinte froideur, continué d'aimer un peu Barbe?

— Cette question me perce le cœur comme un couteau, dit Josse avec désespoir. Quel sot orgueil m'avait aveuglé? Chaque fois que je te voyais, mon cœur commençait à battre; si j'étais seul avec mes chevaux, je te voyais devant moi; la nuit je me réveillais en sursaut, parce que je pensais que tu m'appelais par mon nom. Oh! c'est inconcevable! Pour paraître grand et fort, pour imiter, comme un singe que j'étais, le moqueur Gombert, je feignais de l'aversion et de l'insensibilité! Si je n'y renonçais pas pour le salut de mon âme, j'irais là bas, derrière la chapelle, me noyer dans le marais.

Barbe saisit sa main, et dit avec une douceur indicible dans la voix :

— Josse, si je voulais oublier quel chagrin j'ai souffert par toi; si je t'aimais encore comme autrefois et si nous remplissions la promesse que nous nous sommes faite avant ton départ pour Paris, serais-tu plus brave, plus travailleur et plus craignant Dieu? Travaillerais-tu, remplirais-tu tes devoirs comme il convient à un sage père de famille? ne jureras-tu plus? ne boiras-tu plus? me respecteras-tu et m'aimeras-tu?

— Oh! Seigneur! Seigneur! s'écria Josse les larmes aux yeux, je succombe presque en entendant seulement ta douce voix. Si je ne devais pas commettre un nouveau crime pour accepter ton généreux pardon, si le bonheur était encore possible pour moi, je travaillerais à m'user les doigts; je regarderais tes yeux pour deviner tes moindres vœux; je te respecterais comme mon ange gardien... Mais cela ne peut être. Laisse-moi aller, Barbe, je suis un scélérat, un lâche.

— Reste et écoute-moi, dit Barbe en le retenant par la main. La petite ferme derrière Knocke sera libre dans un mois. C'est une jolie demeure avec toute sorte d'attirails de labour et cinq bouniers de bonnes terres fertiles; et, avec cela, un fermage assez bon marché pour se tirer d'affaire tout doucement. Mon oncle est tellement convaincu qu'une pareille occasion ne se présentera pas deux fois, qu'il a irrévocablement résolu de me faire fermière de la petite ferme..., et il veut pour cela me marier avec François Kenkelaer, de Sweveghem.

— Il veut te marier, répéta Josse en faisant de

douloureuses contorsions, avec François Kenkelaer?

Sa tête retomba sur sa poitrine, tandis qu'il poussait un soupir et murmurait avec découragement :

— Ton oncle a raison; François est un bon garçon; tu seras heureuse avec lui, Barbe...

— Veux-tu être le fermier de la petite ferme, Josse? demanda la jeune fille.

— Moi, fermier de la petite ferme? Si c'était possible, ton oncle ne serait pas aussi généreux que toi.

— Mon oncle ne me forcera à rien, Josse. S'il s'est aujourd'hui mis en tête que je dois me marier avec François Kenkelaer, c'est seulement parce que tu m'avais repoussée et que tu étais parti. Allons, Josse, que tout soit oublié; redeviens brave et craignant Dieu comme auparavant, et remplissons la promesse que nous nous sommes faite là-bas devant la chapelle au pied de la croix.

Comme accablé par l'infinie bonté de l'excellente fille, Josse demeurait muet devant elle.

— Oh! Josse, nous serons si heureux! dit Barbe avec joie; tout ce que nous avons rêvé autrefois sera encore vérité; tu travailleras dans les champs, je soignerai le bétail. Nous sommes forts et bien portants, Dieu bénira notre travail; nous en sortirons tout doucement et nous épargnerons pour le temps où le ménage s'augmentera. Il y aura toujours de la joie; nous travaillerons et remercierons le ciel de sa bonté. Ah! il me semble que je te vois déjà après le travail, assis à côté de moi au coin de la cheminée, avec la pipe à la bouche et aussi content et aussi joyeux qu'un roi dans son palais... Voilà ma main, Josse, tout t'est pardonné. Dis oui, et, avant que six semaines se passent, nous serons devant l'autel comme mari et femme.

Josse tomba à genoux dans le sable du chemin, et, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses joues, il levait, muet, les bras vers la jeune fille.

Barbe lui prit les mains et voulut le relever, mais il résista à ses efforts et dit en sanglotant :

— Oh! laisse-moi te remercier à genoux! Barbe, Barbe, tu serais un ange du ciel que tu ne pourrais avoir un meilleur cœur. Je n'ai pas beaucoup d'esprit, je le sais bien, mais je sens pourtant et comprends avec clarté que je ne suis pas digne de baiser le sable où tu as posé ton pied.

Elle réussit à le faire lever; il semblait épuisé et restait muet, comme si la force lui manquait pour parler.

— Eh bien, Josse, demanda la jeune fille, es-tu content? Veux-tu être mon mari?

— Je serai ton domestique, ton domestique soumis pendant toute ma vie! dit Josse en soupirant.

— Non, non : mon ami, mon compagnon, mon époux. Réjouis-toi, Josse; au lieu d'être soldat, tu seras fermier et maître de la plus belle petite ferme qu'il y ait à cinq lieues à la ronde. Et, si tu restes travailleur et brave, Barbe te respectera et t'aimera comme si jamais il ne s'était rien passé.

— Ah! si je puis encore faire du bien dans le monde, — et je l'essayerai, — puisse le bon Dieu en reporter sur toi tous les mérites, Barbe!

— Tu parles si tristement, murmura la jeune fille d'un ton de reproche. Pourquoi ne ris-tu pas?

— Cela m'est impossible, Barbe; je dois pleurer, beaucoup pleurer; les larmes m'étouffent, mais c'est de reconnaissance, de trop de joie, d'excès de bonheur!

— Écoute, Josse, dit la jeune fille : je ne puis rester plus longtemps ici avec toi, l'ouvrage doit être fait, sans cela l'intendant serait fâché. Ce soir, je lui demanderai la permission d'aller avec toi à Sweveghem. Il ne me le refusera pas. Demain, de très bonne heure, nous serons chez mon oncle et lui demanderons son consentement. Ne crains rien, je suis sûre d'avance de ce consentement. Allons, donne-moi la main, Josse, et sois courageux et tranquille jusqu'à ce que je vienne au Wulfhof. A quatre heures, nous aurons fini ici. A tout à l'heure, Josse, à tout à l'heure!

— Que Dieu te bénisse, murmura Josse, tandis que Barbe retournait à pas lents vers le chant de carottes.

Trine était restée assise au bord du chemin à regarder sa compagne et Josse.

— Tu es restée bien longtemps là-bas, Barbe, dit-elle. Je le comprends, un éternel adieu, n'est-pas? Cet imbécile ne mérite pas grande pitié, et cependant son malheur me fait peine. Devenir soldat pour la vie! mais tu sembles toute joyeuse?

— Josse ne sera pas soldat, répondit Barbe avec un sourire de bonheur.

— Ah! tu lui a mis cette idée hors de la tête.

— Il sera mon mari, et, dans deux mois, le fermier de la belle petite ferme derrière Knocke! s'écria la jeune fille.

— Et François Kenkelaer?

— Cela me fait peine, je suis reconnaissante, mais il n'habitera pas la petite ferme.

— Tu vas te marier avec Josse? avec un stupide bavard qui jure et qui boit?

— A tout péché miséricorde, Trine; tu ne connais pas Josse; au fond, c'est un brave et bon garçon. Viens un peu voir dans deux ans s'il ne sait pas cultiver comme le meilleur fermier... Continuons vite notre travail; et regagnons le temps perdu. Tout en travaillant nous pourrons encore parler un peu de ces étranges événements.

— Attends un peu, dit Trine en retenant sa compagne. Vois un peu là-bas! Josse est encore

dans le chemin; madame de Berg et mademoiselle Céleste parlent avec lui.

— Il leur raconte sans doute comment M. Gombert s'est enfui en Angleterre avec l'argent de notre maître.

— Je crois plutôt qu'il est à se vanter parce qu'il va se marier.

— Tant mieux; c'est un signe qu'il est content.

— Fais attention, Barbe, ne te semble-t-il pas que madame de Berg est fâchée? elle remue si fortement les bras! si je ne me trompe, elle piétine dans le sable à faire voler la poussière autour d'elle.

— En effet, Trine, elle paraît fâchée. Qui est-ce qui peut l'émouvoir ainsi?

Elles restèrent longtemps, muettes et surprises, à épier les gestes de madame de Berg.

— Vois, vois, murmura Trine, mademoiselle Céleste porte un mouchoir blanc à ses yeux! Pleurerait-elle?

— Oui, elle pleure!

— Madame de Berg savait-elle que notre jeune maître a dépensé tout son argent, et que le Wulfhof ne lui appartient plus?

— Non, elle ne savait rien, Trine; sans cela, la vieille servante m'en eût dit quelque chose.

— Oh! ce stupide Josse! je parie qu'il est en train de leur raconter ces belles choses tout au long... Vois, madame de Berg prend mademoiselle Céleste par le bras et l'entraîne dans le sentier. Josse continue son chemin.

— Allons ne perdons plus un instant. A l'ouvrage, et vite! dit Barbe.

Toutes deux s'agenouillèrent au milieu des carottes et commencèrent un nouveau sillon.

XII

DEUX DÉVOUEMENTS

Barbe et Trine, après le départ de Josse, avaient poursuivi leur travail avec tant de zèle, qu'elles avaient atteint la fin du champ peu après trois heures, et s'en retournèrent, le cœur joyeux et avec une vive impatience au Wulfhof.

Lorsqu'elles approchèrent de la porte et purent voir dans la cour, Barbe arrêta sa compagne et lui montra, avec un sourire muet, une chose dont la vue semblait la remplir d'une joie extraordinaire.

La cour était déserte, car les domestiques et les ouvriers étaient aux travaux des champs. On ne pouvait y voir personne en ce moment, si ce n'est un homme fortement musclé, aux cheveux roux, qui était occupé à vider l'écurie des chevaux et à mettre en tas la litière fumante. Il avait retroussé les manches de sa blouse et travaillait avec une joyeuse activité : la sueur perlait sur son front et il haletait de fatigue; cependant un sourire de satisfaction brillait sur son visage, et, par moments, il faisait entendre quelques mesures d'un joyeux air.

— Eh bien, qu'en dis-tu? dit Barbe d'un ton de triomphe. Josse n'est pas encore manchot.

— Non, en effet, répondit Trine; mais que peut-il avoir? il agite et enfonce sa fourche comme un fou. On dirait qu'il veut se battre avec le fumier.

— Ne vois-tu pas que c'est de joie, Trine? le pauvre garçon est si heureux, qu'il ne se contient plus. Ah! sois sûre que Josse sera un mari laborieux et que je n'aurai pas à me plaindre de lui avoir pardonné au lieu de le laisser partir pour se faire soldat.

— L'intendant lui aura peut-être donné une tâche. Cela m'étonne de le voir si gaiement et si tranquillement travaillé au Wulfhof; Barbe, nous lui demanderons en passant comment l'intendant l'a reçu.

Elles franchirent la porte et entrèrent dans la cour. Josse était tellement absorbé dans son travail, ou dans ses pensées, qu'il ne remarqua pas l'arrivée des jeunes filles avant qu'elles fussent près de lui et s'écriassent en même temps :

— Ah! le vaillant ouvrier! Bravo! Josse, bravo!

Josse tressaillit et ses joues et son front devinrent encore plus rouges. Il fixa des yeux pleins de reconnaissance sur la jeune fille et dit :

— Barbe, Barbe, je ne sais pas ce que ta bonté m'a fait; mais il me semble que je pourrais travailler ainsi tout un mois sans me reposer; mes bras me semblent de fer ou d'acier. Que sera-ce donc quand je verserai ma sueur pour toi? Vois-tu, chère Barbe, tu me croiras ou non, mais je suis si heureux que je me mettrais à danser si j'osais. Pourvu que je ne perde pas la tête!

Barbe sentit des larmes couler de ses yeux en entendant cette expression de la reconnaissance de Josse envers elle. Mais ses dernières paroles l'inquiétèrent cependant comme si elle n'avait pas eu grande foi dans la solidité de sa raison.

— Il faut être calme, Josse, dit-elle d'un ton de remontrance. Un homme doit pouvoir supporter le bonheur comme le chagrin.

— Ah! Barbe, s'écria-t-il, je disais cela pour rire. Que j'aie été un imbécile, et que je le resterai peut-être, je ne le conteste pas; mais sois sûre que ta bonté m'a ouvert l'esprit, du moins pour me faire pénétrer tout ce que je dois faire pour te montrer mon affection. Que la miséricorde de Dieu me laisse seulement la santé, et tu verras!

— Ce qu'il dit là n'est pas si sot, murmura Trine surprise à l'oreille de sa compagne. Je commence à croire, Barbe, qu'il y a encore beaucoup de bon en lui.

Barbe était émue et ne parlait pas; mais son regard était attaché sur Josse avec satisfaction.

— Mais dis-nous donc, demanda Trine, comment l'intendant t'a reçu? comment se fait-il que tu sois déjà à l'ouvrage, comme si tu n'avais jamais quitté le Wulfhof.

— L'intendant m'a d'abord reçu très froidement; c'était à prévoir, répondit Josse; mais, peu à peu, il est devenu moins sévère; il a été, en dernier lieu, si bienveillant, que j'en ai eu les larmes aux yeux. J'ai eu tous les bonheurs aujourd'hui.

— Et qu'a-t-il dit lorsque tu lui as raconté la fuite de M. Gombert en Angleterre? il a sans doute été très saisi?

— Non Trine; il a fait un signe de tête, comme si l'affaire ne l'étonnait pas du tout.

— Et que le Wulfhof n'appartenait plus à M. Daniel? A-t-il pris cela aussi de sang-froid?

— Je n'avais pas à lui dire cela; il le sait mieux que personne... Mais Trine, et toi, Barbe, ne parlez, pour l'amour de Dieu, de cela à âme qui vive. L'intendant m'a instamment prié de garder le secret de ce que j'en sais.

— Oui, et je parie, Josse, que tu as raconté tout, cet après-midi, à madame de Berg et à mademoiselle Céleste.

— C'est vrai, dit Josse en soupirant, c'était une terrible sottise de ma part; mais je ne savais pas mal faire.

— L'intendant est-il au Wulfhof? demanda Barbe.

— Non, il est sorti.

— Il est allé chez mademoiselle Céleste, sans doute. Oh! Josse il apprendra que tu as trop parlé! Il faut être plus prudent, Josse!

— Oui, oui, je le sais bien. Par exemple, je pourrais vous dire ce que je pense des intentions de l'intendant; mais ferais-je bien ou mal?

— Crois-tu que nous ne savons pas nous taire, murmura Trine.

— Tu peux bien le dire à nous, ajouta Barbe, et puis ce ne sont que des idées, n'est-ce pas?

Josse s'approcha plus près des deux jeunes filles et dit d'une voix contenue:

— Voyez-vous, l'intendant s'est montré calme et sans inquiétude vis-à-vis de moi, mais ce n'était qu'en apparence. Je remarquai bien qu'intérieurement il devait être vivement ému. Il me demanda des renseignements si précis sur la rue et la maison où demeure M. Daniel à Paris; il m'a ordonné de donner l'avoine au cheval gris... Que croyez-vous que cela signifie?

Les deux jeunes filles regardaient bouche béante.

— Cela signifie, dit Josse, qu'il veut aller dès aujourd'hui à Courtrai avec le cheval gris, et qu'il a l'intention d'aller chercher notre jeune maître à Paris.

— Mais le cheval gris est encore dans l'écurie, dit Trine.

— L'intendant a couru en toute hâte là derrière, par le chemin qui conduit au village. J'oserais parier qu'il est allé parler au notaire.

— Pourquoi au notaire?

— Ne comprends-tu pas, Trine, pour prendre de l'argent pour M. Daniel. Il a bien raison, car il y a encore là-bas plus d'un gros compte à payer.

— Mais, Josse, n'as-tu pas dit à M. Willibald un petit mot sur notre intention d'aller demain matin à Sweveghem, chez mon oncle? demanda la jeune fille.

— Je lui ai tout dit, Barbe, et je lui ai fait entendre que désormais je voulais vivre comme un simple enfant depaysan, travailler, et me bien conduire, afin de pouvoir me montrer reconnaissant envers toi de ton affection. Il m'a félicité et m'a permis de rester au Wulfhof comme ouvrier, jusqu'au jour de notre mariage. L'intendant est aussi un ange de bonté. Si tu savais, Barbe, avec quel respect et quelle estime il parle de toi!

— Et pouvons-nous aller demain à Sweveghem?

— M. Willibald nous laisse pleine liberté, et il a dit que, s'il pouvait nous rendre quelque service, il nous aiderait toujours avec joie par des actes et par des conseils.

— Oh! le bon, le brave homme! dit Barbe touchée. Nous prierons ensemble pour lui, n'est-ce pas?

Au lieu de répondre, Josse prit sa fourche, continua son travail, et murmura effrayé :

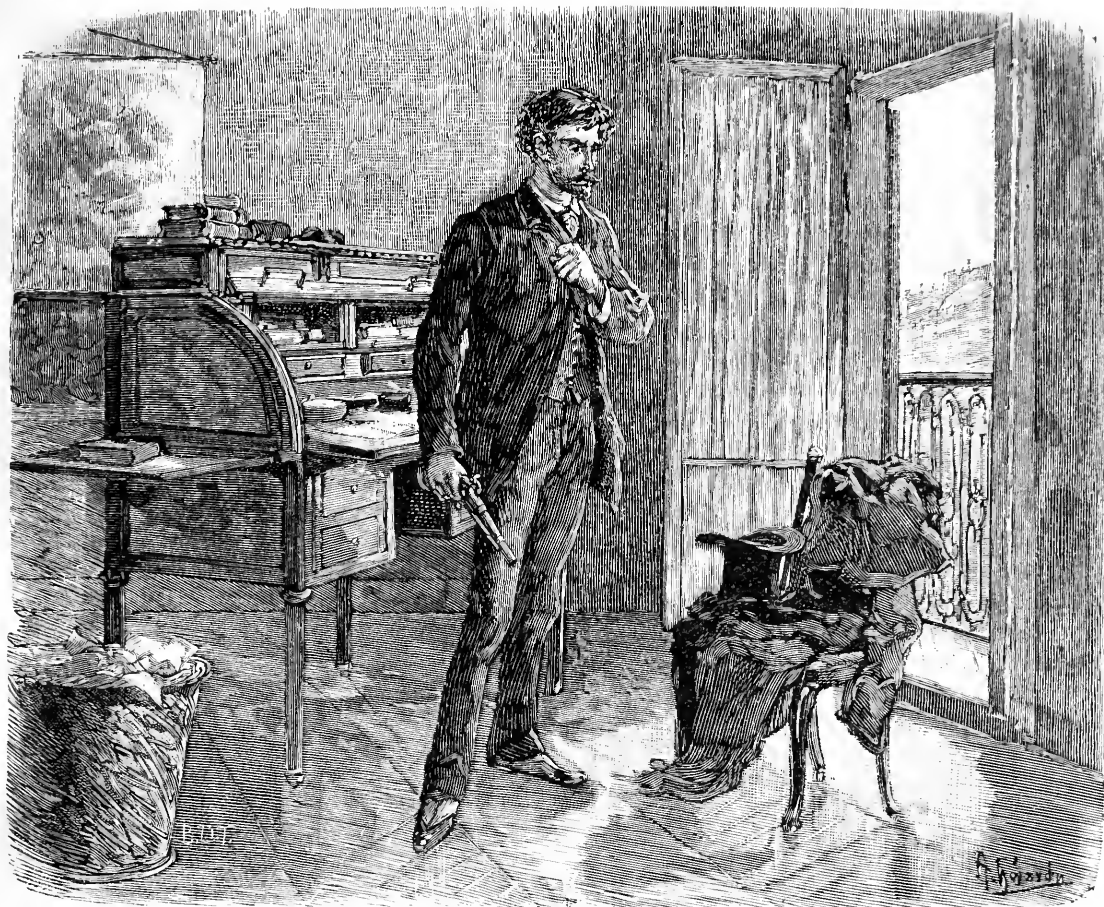
— Laisse-moi seul, Barbe! L'intendant est derrière toi!

Les jeunes filles surprises voulurent s'éloigner; mais M. Willibald leur fit signe de la main de rester, et, consultant sa montre, il dit à Josse :

— Dans trois quarts d'heure, la voiture avec le cheval gris doivent être prêts. Tu me conduiras à Courtrai.

Et, se tournant vers Trine, il lui dit rapidement :

— Va au champ, derrière la chapelle, et dis au contre-maître de venir au Wulfhof, j'ai besoin de lui parler. — Barbe, dit-il, tandis que Trine s'éloignait déjà, j'ai une prière à te faire, mon enfant. Il est probable que je serai absent trois ou quatre jours, peut-être davantage. Je puis me fier sur toi, n'est-ce pas, et être sûr que tu surveilleras et soigneras bien le bétail?



Il étreignit convulsivement le pistolet. (Page 81.)

— Ah ! monsieur l'intendant, s'écria Barbe avec une sorte de fierté blessée, que me demandez-vous ! J'aimerais mieux souffrir la faim et le besoin plutôt que de laisser manquer de quelque chose ces pauvres bêtes.

— Je le sais, Barbe; mais, lorsque le contremaître est aux champs avec les travailleurs, tu dois surveiller, toi, les autres domestiques, et dire de temps en temps une bonne parole pour que chacun fasse loyalement sa besogne. De toi, on reçoit tout avec amour. Tu vas te marier, Barbe? Josse me l'a dit. C'est une perte pour le Wulfhof; mais, comme j'ai des raisons de croire que tu seras heureuse...

— Ah ! c'est votre opinion, monsieur Willibald? s'écria la jeune fille joyeuse.

— Oui, mon enfant. Josse est encore simple de cœur, et le bienfait que tu lui apportes lui inspirera assez de reconnaissance et de respect à ton égard, pour lui faire suivre en tout ton conseil. Tu as ramené dans le bon chemin une brebis égarée, Dieu t'en récompensera. Ainsi, Barbe, tu tiendras l'œil à l'ouvrage, n'est-ce pas ?

— Ah! monsieur Willibald, s'écria la jeune fille, si je pouvais me couper en quatre pour vous plaire, je n'hésiterais pas un instant.

L'intendant s'éloigna en souriant et rentra dans la maison.

Arrivé dans sa chambre, il alla droit à une haute armoire et en tira une malle de cuir qu'il posa sur une table et qu'il remplit de linge et de petits objets d'habillement, comme un homme qui se prépare à un long voyage.

Quand il parut avoir fini cette besogne, il porta le doigt à son front pour réfléchir s'il n'avait rien oublié. Il tira un portefeuille de sa poche, compta quelques billets de banque qui y étaient renfermés, et les déposa dans le double fond de la malle.

Puis il s'assit sur une chaise, contempla un instant le parquet, et murmura en lui-même :

— Cinq mille francs! Cela suffira-t-il? Josse ne croit pas qu'il y a de grosses dettes à payer. Si Daniel refusait de me suivre, ou s'il ne le pouvait avant d'avoir tout payé à Paris! Quelle pensée! J'ai là encore les diamants de ma sœur; ils peuvent bien valoir dix à douze mille francs. Sacrifier ce cher souvenir? Le seul souvenir visible qui me reste d'elle! A quelle plus belle fin puis-je l'employer qu'à un bienfait? Ah! si les joyaux qui lui ont appartenu pouvaient contribuer à sauver de la ruine un pauvre jeune homme, ma sœur ne s'en réjouirait-elle pas dans le ciel? Qu'est-ce qu'un souvenir matériel en comparaison avec l'âme, le bonheur et la joie de la vie d'un homme! Le père de Daniel a-t-il hésité dans ses sacrifices pous me tirer de l'abîme du désespoir?

Il alla au secrétaire, ouvrit un tiroir, y prit une boîte en cuir, la mit dans la malle, avec les billets de banque, puis la ferma, mit la clef dans sa poche, consulta sa montre et se rassit sur la chaise. Il resta pendant quelque temps absorbé dans de profondes réflexions, et hochait, par moments, la tête avec découragement. Bientôt, cependant, il sembla vaincre sa tristesse et dit avec un sourire tranquille sur les lèvres :

— Mais pourquoi prêter l'oreille à des pensées si inquiétantes? Si Gombert a fui avec l'argent, ne dois-je pas considérer cela plutôt comme une grâce du Seigneur, comme un bonheur? Eût-il mieux valu qu'ils dissipassent cet argent à Paris? L'instant longtemps désiré est arrivé : Daniel est délivré du mauvais génie qui le dominait et étouffait tous ses bons instincts; maintenant il écoutera le conseil, la prière du vieil ami de son père. Il reviendra au Wulfhof; il retrouvera peu à peu la paix de l'âme, son sentiment inné de confiance se développera sous l'influence d'une nature calme, et peut-être le bel avenir que j'ai rêvé pour lui se réalisera-t-il encore complètement. Pauvre Céleste, pure image de la bonté et de l'amour! Si le cœur de Daniel était vraiment refroidi, si la vie de Paris avait laissé dans son cœur des racines indestructibles d'incrédulité et de doute? Ah! alors je ne pourrais sans crime attacher un ange à une âme flétrie. Encore cette triste crainte! Mais je ne me suis pas trompé; le cœur de Daniel est encore bon, et toutes ses souffrances, sa maladie, son égarement, ne sont rien autre chose qu'une pénible lutte contre le mal qui l'effraye.

Malgré ces paroles encourageantes que l'intendant s'adressait pour chasser les pensées qui le tourmentaient, il semblait de plus en plus succomber à la tristesse. Après qu'il eut, pendant quelques instants, poursuivi sa méditation, un frisson le prit et ce fut avec anxiété qu'il murmura :

— Pauvre Daniel! il attend à Paris l'argent qui doit peut-être le préserver d'amères humiliations; il attend l'ami auquel il avait accordé sa confiance. S'il apprenait à l'improviste que l'argent est perdu, que son faux ami a été assez cruel et assez perfide pour lui voler ses dernières ressources? Oh! qui sait à quoi le désespoir pourrait porter l'infortuné? Mais comment pourrait-il l'apprendre? Non, non, j'arriverai encore à temps pour le protéger contre ce coup fatal...

On frappa à la porte et une voix de femme cria du dehors :

— Monsieur l'intendant, êtes-vous là?

— Entre, Barbe, répondit le vieillard.

La jeune fille ouvrit la porte et présenta à l'intendant un paquet soigneusement fermé par trois ou quatre cachets.

— La servante de mademoiselle Céleste a apporté ce paquet, dit-elle. Mademoiselle lui a ordonné de le remettre immmédiatement entre vos mains. Thérèse attend en bas l'assurance que je vous l'ai donné moi-même.

L'intendant parut extrêmement surpris de ce message, tourna et retourna quelquefois le paquet sous ses yeux.

— C'est bien, Barbe, répondit-il. Dis au maître domestique que je l'attends dans la cour, je vais à l'instant descendre.

Dès que la jeune fille eut quitté la chambre, l'intendant ouvrit le paquet et y trouva, à son grand étonnement, toute une liasse de titres d'emprunts de l'État et de rentes avec quelques billets de banque d'une haute valeur. Par un coup d'œil, il put juger que le paquet contenait une somme considérable. Il remarqua en même temps qu'une lettre y était jointe.

Tremblant d'émotion, il ouvrit cette lettre qui devait lui donner le mot de l'énigme de ce surprenant envoi. Il y tint un instant les yeux fixés sans parler; mais bientôt il se frotta le front et les yeux comme un homme dont la vue est troublée et qui ne peut croire à ce qu'il voit.

— De Céleste! est-ce bien possible? s'écria-t-il. Ces taches! la trace de ses larmes! non, non, ce n'est pas une illusion.

Et, portant de nouveau la lettre sous son regard, il lut à haute voix pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un rêve :

« Mon bon Willibald,

» Josse m'a révélé un douloureux secret. Depuis lors, mon cœur saigne de compassion et mes larmes coulent sans cesse. Daniel, pauvre et sans fortune, trompé par un perfide ami! Quitter Paris

en proie à l'humiliation et au besoin! Oh! cette pensée me déchire le cœur; une mystérieuse terreur me fait trembler; l'angoisse trouble ma raison! mais ce ne sont pas des plaintes qui peuvent le sauver. Élevons, en présence de son malheur, notre courage à la hauteur de notre amour pour lui. Il faut vous hâter de courir à son secours. Willibald, ne perdez pas une heure; sauvez-le du désespoir; dites-lui que le cœur de ses amis est assez riche en sympathie pour lui faire oublier ce malheur! Trompez-le, par pitié, sur le véritable état de ses affaires; consolez-le en lui laissant penser qu'il lui reste encore une partie de sa fortune. Je vous envoie ce que j'ai pu rendre disponible de mon héritage, emportez-le à Paris, et, s'il est nécessaire de tout sacrifier pour le protéger contre une seule humiliation, je vous supplie de ne pas hésiter un instant! mais qu'il ne sache jamais la source de ce secours. Vous douterez peut-être si vous pouvez accepter mon offre. Oh! je vous en supplie, Willibald, ne refusez pas cette offrande de l'amour! Si cela était en votre pouvoir, ne feriez-vous pas avec joie ce que je vous prie de me laisser faire, ne l'avons-nous pas aimé également. Je pars pour Bruxelles; ma tante est très irritée; elle reste insensible à mes larmes, je dois la suivre; elle se calmera. Partez immédiatement pour la capitale de la France, ramenez le pauvre Daniel au Wulfhof. Je reviendrai aussi; nous travaillerons ensemble à le consoler et à guérir les blessures de son cœur... Partez pour Paris, Willibald. Adieu! adieu! que Dieu vous conduise.

» CÉLESTE DE BERG. »

Des larmes tombèrent des yeux du vieillard.

— Ame admirable! murmura-t-il. Ange de générosité et de dévouement! Elle offre son héritage paternel pour le sauver de l'humiliation, sans hésiter, comme si c'était une action toute ordinaire, toute naturelle! mais elle me croit impuissant et elle ne sait pas que Willibald peut faire et a fait ce que son amour lui inspire. Elle a bien raison de penser que je refuserai ce secours. Entre Daniel et Céleste, il ne faut pas d'argent dont il puisse rougir un jour.

Il se tut un instant, puis dit :

— Que faire? Comment lui rendre ces papiers? Elle va partir; je dois me hâter pour arriver à Courtrai de manière à ne pas manquer le train de Paris. Je ne puis garder cet argent : Céleste pourrait croire que je veux en faire usage... J'enverrai le paquet par Barbe. Écrivons à la hâte une lettre...

Il alla à son secrétaire, et, tandis qu'il tirait d'un tiroir une feuille de papier, il dit :

— Je ne cacherai plus rien à la généreuse fille; je lui déclarerai tout franchement, je lui dirai que, moi-même, j'ai placé l'héritage de ma sœur en hypothèque sur le Wulfhof, et que la fortune de Daniel s'élève encore au moins à cent quarante mille francs. Cela ne l'étonnera pas. Elle sait que je n'ai pas d'héritiers et que tout ce qui m'appartient ne peut être destiné qu'à Daniel.

Il se mit à écrire : d'abord sa plume courut avec rapidité sur le papier et la lettre avança vite; mais, ensuite, il hésita souvent et s'interrompit de temps en temps avec mécontentement. Cependant, quelque difficile que ce travail lui parût, il s'efforçait chaque fois de le poursuivre, jusqu'à ce qu'enfin il prît de la table la lettre inachevée et la relut depuis le commencement en secouant la tête d'un air de doute.

— Non, non, dit-il, on n'écrit pas de telles choses. On ne sait pas dans quelles mains un papier peut tomber... Mais je dois prendre une résolution; le temps s'écoule...

Il tira sa montre, et, l'œil fixé dessus, il dit :

— Peut-être n'est-il pas encore trop tard; je puis être de retour en moins d'une demi-heure; en pressant un peu le cheval, je pourrais regagner le temps perdu; mais, si madame de Berg allait me retenir? Il n'y a pas d'autre moyen... et je pourrais toujours, au pis aller, être à huit heures à Courtrai et partir pour Paris par le dernier convoi.

Il se hâta de cacher la lettre de Céleste et la sienne dans le grand tiroir de son secrétaire et descendit les escaliers.

Dans la cour, le contre-maître accourut d'une grange à sa rencontre; mais le vieillard agité lui fit signe de s'arrêter.

Il dit en passant à Josse, qui travaillait encore au fumier :

— Dans une petite demi-heure la voiture doit être attelée. Je cours à la campagne de madame de Berg et je reviens à l'instant. Tiens-toi prêt et fais que rien ne manque pour que nous fassions le chemin rapidement.

En disant ces derniers mots, il avait déjà franchi la porte et s'avançait.

XIII

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE

Après le départ de l'intendant, Josse n'avait pas déposé sa fourche; il travaillait avec une nouvelle hâte à mettre le fumier en tas avec autant de soin que possible. Par la quantité d'ouvrage fait, il voulait montrer que la vie facile ne lui

avait ôté ni les forces ni le courage au travail. Seulement, il levait parfois la tête et regardait vers la porte de l'écurie d'où Barbe lui avait déjà souri deux fois en passant. Mais, depuis longtemps, il n'avait plus remarqué de mouvement dans l'écurie; il crut que son amie était occupée dans le fond des bâtiments et il ne détourna plus les yeux de son travail.

Tandis que, muet, il jetait sur le tas les dernières parcelles du fumier, un monsieur apparut à la porte de la cour. Cette personne semblait pressée et fatiguée; son visage était pâle, ses lèvres avaient une vive expression de mécontentement et l'ensemble de ses traits attestait le chagrin, l'inquiétude et même la colère. Il était visible, à la poussière blanche dont ses habits étaient couverts, qu'il venait de loin et avait voyagé à pied.

La solitude du Wulfhof le frappa d'étonnement; il promena les yeux autour de lui avec un amer sourire; mais, dès qu'il eut aperçu Josse, il marcha droit à lui et lui demanda d'un ton brusque :

— Que fais-tu ici?

Le son de cette voix parut frapper le domestique d'un saisissement soudain; il laissa tomber sa fourche et bondit en arrière, tandis qu'il levait les mains au ciel et s'écriait :

— Ciel! monsieur Daniel!

— Tiens-toi tranquille, et ne fais pas tant de bruit! ordonna l'autre.

Mais le domestique regarda son maître de la tête aux pieds et s'écria à haute voix :

— Mon pauvre maître! il a voyagé à pied par ce soleil brûlant! Ah! monsieur, je plains votre malheur!

— Gombert est-il au Wulfhof? demanda Daniel.

— Gombert? Gombert est en Angleterre, balbutia le domestique.

— En Angleterre? répéta Daniel pâlissant. Parle clairement : que veux-tu dire?

— Nous sommes venus chercher ici le dernier argent. M. Gombert est parti pour Anvers, et, de là, il s'est enfui en Angleterre avec l'argent et même avec mes habits et mes épargnes.

— Tu es fou, tu rêves! s'écria le jeune homme d'une voix rauque.

— Je voudrais bien rêver! dit Josse en soupirant; alors je n'aurais pas dû vendre mes habits de livrée pour ne pas mourir de faim. Avec votre permission, monsieur, vous ne pouvez le croire, mais Gombert est le plus grand scélérat et le plus vilain trompeur qui soit sous le ciel.

— Et a-t-il reçu l'argent de l'intendant? demanda Daniel.

— Certainement; tout un paquet de billets de banque; je les lui ai vu changer à Anvers contre je ne sais quels autres papiers blancs.

— Combien l'intendant lui a-t-il donné?

— Tout, jusqu'au dernier centime qui se trouvait encore ici. Gombert, lui-même, m'a dit qu'il ne vous reste plus rien.

Daniel pencha la tête sur sa poitrine et murmura des paroles incompréhensibles. Il lutta un instant avec de pénibles efforts contre la conviction du cruel égoïsme et de l'odieuse déloyauté de Gombert; mais il ne put résister longtemps à une évidente clarté. Un cri sombre et rauque s'échappa de son sein oppressé; tous ses membres furent pris de contorsions convulsives, une pâleur mortelle décolora son visage, et il porta les mains à ses cheveux avec une sorte de rage insensée.

Effrayé de la terrible émotion de son maître, Josse balbutia quelques paroles pour le consoler; mais Daniel ne l'entendait pas et semblait avoir perdu la conscience de sa situation.

— Calmez-vous, monsieur, dit le domestique. L'intendant est allé chez mademoiselle Céleste, je cours le chercher. Il vous dira des choses qui vous tranquilliseront.

Daniel avait tressailli sous l'impression du nom de Céleste, et un cri de désespoir lui avait échappé.

Avec un signe impérieux et un regard étincelant, il se remit à grommeler en se tournant vers la porte.

— Reste ici! C'en est fait, je n'ai plus besoin de rien, adieu!

Le domestique suivit son maître avec des yeux pleins de larmes et secoua tristement la tête. Poussé par l'effroi et la pitié, il voulut même courir à lui pour le retenir : mais il vit le jeune homme se retourner près de la porte et s'arrêter, comme s'il avait changé de dessein.

Un instant, Daniel tint son regard fixé sur la maison; une mystérieuse pensée semblait lui sourire, et cependant il faisait entendre de sombres plaintes, et fouillait sa poitrine de ses ongles. Puis, avant que le domestique pût l'approcher, il s'élança, traversa la cour, ouvrit vivement une porte et disparut dans l'intérieur de la maison.

Josse jeta un cri de joie, courut vers la porte et prit le chemin qui conduisait à la campagne de la tante de Céleste.

Daniel s'était assis sur une chaise dans la grande salle. Il tremblait, tous ses membres semblaient frissonner, une expression insensée et maladive de joie ironique flottait sur ses lèvres, et il finit même par rire si haut, que ses éclats retentissaient dans la chambre; mais, sous le coup d'une cruelle pensée, il se leva vivement, se mit à marcher rapidement dans la salle, et se dit avec une ironie amère :

— Ah! le monde! le monde! Quel bourbier! quel enfer de fausseté, d'égoïsme, de froide

cruauté : Gombert, mon fidèle compagnon, mon ami de cœur, mon frère dévoué! Un lâche trompeur, un vaurien sans honneur, un misérable voleur! Et moi, naïf que j'étais, qui lui avait confié mon bonheur, ma vie! ah! ah! et après une telle preuve, je pourrais encore croire à l'homme! Et je n'éclaterais pas de rire en entendant prononcer les mots hypocrites d'amitié, de dévouement, de fidélité? Je consentirais à rester le jouet d'une société où le plus innocent a plus de venin dans le cœur que le serpent le plus venimeux. Désanchanté et trompé dans tous les instincts de mon cœur, irais-je traîner une misérable vie jusqu'à la tombe? A quoi puis-je être bon désormais? Quel but mon existence peut-elle encore avoir sur la terre? Coupable à mes propres yeux, impuissant jusqu'à la lâcheté, tombé au dernier degré de la misère matérielle et morale, que ferai-je? Implorer la pitié de gens qui me feraient payer un avare secours par la plus sanglante humiliation! De la générosité! de l'amour! Ne sont-ce pas des hommes? Gombert ne m'a-t-il pas trahi, lui, le seul en qui je crusse encore? Accepterais-je l'aide de ceux dont j'ai méconnu les preuves d'amitié? de l'estime desquels je me suis moi-même rendu indigne? J'irais mendier? Non, non, la coupe de la vie est pleine de fiel, pourquoi y boire pendant un siècle de dégoût et de désespoir? Ah! vidons-la d'un seul coup!

Il arpenta de nouveau la chambre et promena son regard autour de lui. Ce regard était farouche, ses mouvements fiévreux, et, de temps en temps, il était saisi d'une convulsion qui lui arrachait un affreux cri de douleur et de désespoir.

Tout à coup il se frappa le front de la main, une étrange clameur, comme s'il s'était souvenu de quelque chose. Il s'élança hors de la salle, traversa le corridor, monta l'escalier, ouvrit la porte d'une chambre et se précipita avec une aveugle hâte vers le secrétaire, au-dessus duquel était appendu l'attirail de chasse de l'intendant Il arracha avec un cri de joie un lourd pistolet de la muraille, recula d'une couple de pas, mit la baguette dans le canon et s'assura que l'arme était chargée.

Puis il resta immobile et sembla, en ce suprême et solennel instant, rassembler une dernière fois toute l'énergie de sa pensée. Il redressa la tête et leva les yeux au ciel, comme s'il voulait se plaindre au Créateur de son sort; mais son regard rencontra les portraits appendus au loin contre le mur. Cette vue lui causa une vive émotion.

— Ma mère! murmura-t-il d'une voix tremblante. Ah! je ne l'ai jamais connue! La confiance, l'amour, rayonnent dans ses yeux calmes et tranquilles. Elle, elle a cru! Si Dieu lui avait donné une plus longue vie, elle aurait protégé son enfant contre la connaissance de la désenchantante vérité!... Mon pauvre père! Comme ses yeux sont ternes et sans éclat, comme son visage est flétri, comme le pli du chagrin est amer sur ses lèvres! Lui, il a connu l'homme! Lui, il a été la proie de l'égoïsme général; lui aussi est mort avec le serpent du désenchantement dans son cœur desséché, patiemment, avec résignation, avec l'abandon d'un martyr.

Il avait prononcé ces derniers mots d'un ton de doute, et il avait tremblé comme si un douloureux rayon de lumière avait tout à coup pénétré dans son esprit.

Il détourna les yeux des portraits de ses parents en poussant un cri sourd, garda un moment le silence, et, les yeux fixés sur le parquet, il étreignait convulsivement le pistolet du poing. Bientôt il sembla revenir à l'idée de sa situation. La pensée qui avait été interrompue par la vue des portraits se réveilla dans son esprit. Il tomba lentement à genoux, leva les yeux au ciel et dit :

— O mon Dieu, pardonnez à votre malheureuse créature sa folie et son désespoir. Vous avez mis dans mon âme l'instinct du bon, la soif de la vérité, l'aspiration ardente vers l'amitié et vers l'amour. Si seulement j'avais pu croire à quelque chose d'humain; si un sentiment du cœur m'avait paru pur et désintéressé dans quelque homme que ce soit; si une seule espérance m'était restée, j'aurais supporté avec soumission le poids de la vie... Mais non, mon cœur saigne des mille blessures de la désillusion; toute foi, tout espoir est mort en moi; rien que le dégoût, l'impuissance et le doute! Il y a une voix qui crie en moi que je vais commettre une affreuse lâcheté, que je vais attirer sur moi votre juste colère. Ah! je n'ai plus le courage de vivre, mon cerveau est malade; je suis fou. Pardon, pardon, pour un pauvre et faible être qui recule d'effroi devant le mal et qui, harassé et épuisé de force, cherche un dernier asile dans la mort!

Il se leva et porta les deux mains au pistolet; le chien grinça lugubrement dans la chambre.

— C'en en fait! La lutte est à sa fin. Adieu à la vie! Adieu au monde pervers, lâche et sans âme! murmura-t-il en élevant le pistolet.

Mais une soudaine émotion s'empara de lui, et un amer et maladif sourire fit trembler ses lèvres.

Il venait seulement de remarquer que son pistolet, bien que chargé, n'était pas muni d'une capsule et que le chien frapperait en vain la cheminée.

Il s'élança vers le secrétaire en s'écriant :

— Ah! ah! encore un instant de vie! Ce n'est rien, je trouverai ce qui est nécessaire...

Les mains tremblantes et avec des mouvements brusques, il ouvrit un à un tous les petits tiroirs du secrétaire et y fouilla fiévreusement pour y trouver une boîte de capsules. L'inutilité de ses recherches le fit gémir d'impatience; ses mains tremblaient de plus en plus fort, ses cheveux se dressaient sur sa tête, une froide sueur perlait sur son front, et il semblait frappé d'une complète folie.

Il ouvrit enfin le grand tiroir et y regarda avec le faible espoir d'y trouver peut-être l'objet qu'il cherchait.

Mais, comme si dans le tiroir un objet terrible avait frappé sa vue, il s'arrêta soudain, immobile, pas un soupir ne s'échappa de son sein, sa respiration même parut suspendue. Il était là, le regard fixé dans le tiroir immobile comme une statue.

Peu à peu un frémissement nerveux commença à parcourir ses membres; ses jambes s'affaissèrent sous le poids de son corps, le pistolet tomba de sa main sur le parquet.

Sentant ses forces défaillir, il se retourna et alla, en chancelant, à une chaise où il s'affaissa.

Dans chaque main, il tenait une feuille de papier couverte d'écriture : les deux lettres que l'intendant avait déposées dans le tiroir.

Comme si les lettres tracées sur ces feuilles exerçaient sur lui une influence magique, il y tenait son regard fixement attaché et les regardait tour à tour sans que son visage attestât autre chose qu'un affreux égarement d'esprit. Peu à peu, cependant, le jour parut se faire dans ses idées, et son regard prit plus clairement l'expression d'une surprise sans bornes.

Sans savoir en apparence ce qu'il faisait ici, peut-être sans comprendre les sons qui tombaient lentement de ses lèvres, il lisait çà et là dans ces deux lettres des mots isolés qui, plus que les autres, le frappaient de stupéfaction.

« Élevons notre courage à la hauteur de notre amour pour lui! murmura-t-il, l'œil sur la lettre de Céleste. S'il est nécessaire de tout sacrifier pour le sauver d'une seule humiliation, n'hésitez pas un instant... Nous travaillerons ensemble à guérir les blessures de son cœur... »

Et, portant les regards sur la lettre de l'intendant, il poursuivait d'un ton rêveur :

« Daniel n'a pas besoin de votre généreuse aide. Je possède une fortune personnelle, l'héritage de ma sœur. Elle servira à payer au fils malheureux ma dette envers le père. Ne vous en étonnez pas; de ma part, ce n'est pas un sacrifice, je ne vis que pour Daniel; une seule pensée occupe mon esprit : le sauver, le voir encore heureux sur la terre... Daniel est trop confiant, trop croyant, la simplicité de son cœur l'a fait tomber sous les séductions d'hommes faux et égoïstes. Je le ramènerai au Wulfhof; nous l'entourerons d'amitié, d'amour; nous lui ferons oublier ce qu'il a souffert... Je pars à l'instant... Oh! Céleste, âme aimante et pure, votre prière doit-être puissante auprès de Dieu; suppliez-le, en mon absence, qu'il nous donne pour récompense le bonheur de Daniel... »

Les deux lettres échappèrent à sa main et tombèrent à terre; sa tête s'affaissa sur sa poitrine, tandis que des larmes abondantes commençaient à couler de ses yeux. Longtemps il pleura en silence; mais son esprit était sans doute en proie à de pénibles réflexions, car, de temps en temps, ses membres tressaillaient encore légèrement et un profond soupir s'échappait de son sein. Il était engagé dans une lutte entre toutes ses pensées égarées et une nouvelle conviction qui prenait possession de lui irrésistiblement, mais non sans violence.

Enfin, l'ardeur de cette lutte parut diminuer, et un sourire de bonheur éclaira son visage, tandis qu'il murmurait en lui-même.

— J'ai cruellement méconnu son affection; je l'ai outragée et blessée. Je ne mérite que sa haine. Elle pleure, elle tremble, elle succombe sous l'anxiété à la pensée de mon malheur! Elle sacrifie son héritage paternel pour me sauver d'une seule humiliation! Elle veut consacrer sa vie, tous les instincts de son âme angélique à guérir les blessures de mon cœur ingrat! Et le vieux Willibald? Il a entouré mes jeunes années de plus d'amour, de plus de soins, qu'une tendre mère n'eût pu en donner à son enfant chéri. Quelle récompense pour tant de bonté! Je ne lui ai donné que du chagrin; j'ai altéré sa santé et abrégé sa vie, et, c'est cruel! j'ai exposé ses cheveux blancs aux outrages d'un hâbleur sans âme; je l'ai vu humilié devant ce vil Gombert... et je ne l'ai pas protégé! Il veut se dépouiller de tout pour me sauver. Il doit savoir que, dans une vie aussi orageuse, l'argent du bienfait peut aussi être dissipé. Qu'est-ce que cela lui fait? Il acceptera la misère pour ses vieux jours, pourvu qu'il puisse penser qu'il souffre pour Daniel!

Il se passa vivement la main sur le front.

— Mais c'est un rêve peut-être? dit-il en soupirant. Tout un monde de pensées ont traversé ma tête depuis quelques instants. Si j'étais le jouet d'un obscurcissement de l'intelligence!

Et, fixant sa vue sur les lettres, il dit avec un sourire de bonheur :

— Non, c'est la vérité. Comment douter avec ces mots étonnants sous les yeux : « Je ne vis que pour Daniel; une seule pensée remplit mon esprit : le sauver, le voir heureux sur la terre. »

Bien que ses traits parussent illuminés par l'es-

pérance et par la joie de la foi qui lui revenait, des larmes tombaient encore de ses yeux. Il resta un instant plongé dans ses réflexions, et se laissa glisser de la chaise à genoux sur le sol. Il leva les yeux au ciel et s'écria :

— O mon Dieu ! je vous ai blasphémé dans votre œuvre ! Je vous ai blasphémé dans l'homme, dans le monde, dans la nature ! Et, tandis que je vous outrageais par mon doute orgueilleux, par mon désespoir insensé, vous mettiez deux de vos anges sur mon chemin, pour me retenir sur le bord de l'abîme, pour me sauver de la plus affreuse lâcheté, pour ne pas me laisser paraître devant vous chargé du crime d'un suicide ! Ah ! pardon, pardon, mon Dieu, j'expierai...

Un cri perçant, une sinistre clameur retentit derrière lui.

Reconnaissant la voix, il se leva vivement, ouvrit les bras, et se jeta en avant avec un crie de joie.

— Willibald, Willibald, mon ami, mon bienfaiteur, mon père ! s'écria-t-il.

Et il se jeta sur le sein du vieillard, tandis qu'un torrent de larmes inondait ses yeux.

L'intendant, muet et plein d'anxiété, tenait le regard fixé sur le pistolet qui se trouvait par terre devant le secrétaire. La vue de cet instrument de mort l'effrayait tellement, qu'il semblait indifférent aux démonstrations affectueuses du jeune homme, et celui-ci sentait le vieillard trembler dans ses bras.

Après une longue étreinte, Daniel lâcha l'intendant, et, péniblement affecté par sa froideur, le regarda avec une douloureuse anxiété.

M. Willibald désigna le pistolet d'un geste muet.

— Ce n'est rien, rien que la dernière tache de mon passé, s'écria Daniel. Détournez les yeux de ce maudit souvenir. Je suis régénéré par une nouvelle vie. Votre âme, l'âme de Céleste, m'ont parlé par ces pages. Ce sont les sources de ma foi regagnée. Ne craignez plus pour Daniel ; il est réconcilié avec la vie, avec l'humanité et avec Dieu.

Un cri de bonheur retentit dans la chambre ; et le vieux Willibald serra étroitement le jeune homme sur son cœur. Des larmes coulaient aussi sur les joues du vieillard. Il levait les yeux, avec une expression d'adoration, pour remercier le ciel de sa miséricorde, et il dirigea un regard de triomphe vers les portraits, comme s'il voulait dire : « Oh ! ne m'accusez plus : votre enfant est sauvé. »

Et, se dégageant des bras du jeune homme, il dit d'une voix qui tremblait d'une bienheureuse émotion :

— Daniel, mon cher fils, jette un regard d'espoir dans l'avenir : ton apparent malheur est une faveur du Seigneur. Tout ce que tu as rêvé dans ton heureuse jeunesse va devenir une vérité. Le Wulfhof sera un paradis de confiance, de paix et d'amitié. Ah ! maintenant, tu ne le quitteras plus ce lieu béni, où une jeune fille d'élite t'entourera de l'auréole d'un éternel amour.

Le jeune homme, muet, regardait le parquet et il secoua négativement la tête.

Il sentit la main du vieillard trembler dans la sienne, et dit d'un ton triste :

— Je dois vous quitter de nouveau, Willibald.

— Vous retournez à Paris ? s'écria l'intendant. O malheur ! je me suis trompé.

— Non, répondit Daniel, j'ai pour toujours renoncé à l'erreur ; mais je me reconnais indigne de tant de bonheur. J'ai promis à Dieu que j'expierais mes coupables folies.

— Daniel, Daniel, tu m'effrayes ? Quelle est ta résolution ?

Montrant l'une des deux lettres, le jeune homme dit avec un calme mélancolique dans la voix :

— Dans cet écrit, Willibald, j'ai non seulement appris jusqu'à quel point le cœur humain peut être généreux et aimant ; j'y ai appris aussi qu'il me reste quelque chose de mon héritage paternel. Donnez-moi quelques milliers de francs ; je veux aller dans le monde me rendre utile, m'éprouver moi-même, me purifier par le travail. Croyez-moi, Willibald, la pensée de votre bonté infinie m'accompagnera sans s'affaiblir.

— Et Céleste ? dit le vieillard en soupirant.

— Et Céleste ? répéta Daniel. Oh ! ce serait un orgueil insensé de ma part, que de nourrir l'espoir que vous faites briller à mes yeux par excès d'amour. Céleste est tant au-dessus de moi ; je sens si bien ma petitesse et mon infériorité, que je n'oserais sans honte et sans trembler, élever les yeux jusqu'à elle. Je l'admire ; je puis l'adorer comme l'image de la bonté infinie de Dieu ; mais, indigne comme je le suis, je ne puis accepter le sacrifice de cet être pur et angélique.

M. Willibald, un peu rassuré, prit de nouveau la main du jeune homme et dit :

— Mon pauvre Daniel, l'erreur, le doute, ont laissé quelque obscurité dans ton esprit. Comment, tu admires la grandeur d'âme de Céleste ? Tu devrais pouvoir rendre hommage à la bonté du Seigneur, dis-tu ? Et, par excès de reconnaissance, pour récompenser son amour, tu irais briser son espoir, la rendre malheureuse et changer sa vie en une longue et triste désolation ! Et, pour prouver à ton vieil ami Willibald que tu es sensible à son attachement, tu veux le frapper d'un éternel désespoir et charger ses vieux jours de chagrin !

Le jeune homme se tut, et, pour toute réponse, pressa avec effusion la main du vieillard.

— Ne te laisse pas séduire par l'orgueil, par ce faux sentiment de dignité personnelle qui t'a si longtemps aveuglé, reprit Willibald d'un ton doux. La vraie dignité consiste à accepter les faveurs de Dieu, sans s'insurger avec l'orgueil du doute contre le bienfait. O Daniel! j'ai tressailli de bonheur quand je t'ai entendu t'applaudir d'une nouvelle vie, de ta foi reconquise, de ta réconciliation avec les hommes. Hélas! je me suis trompé; le doute habite encore ton cœur.

— Non, non, s'écria le jeune homme effrayé de cette accusation, je crois, j'ai confiance, toute incertitude a disparu de mon esprit.

— Pourquoi ne le prouves-tu donc pas?

— Qu'exigez-vous? que dois-je faire, Willibald?

— Il faut te livrer sans résistance au bonheur que le ciel t'offre et ne pas gâter ton salut par les hésitations de l'orgueil. Tu dois, avec une fervente reconnaissance, accepter la main de celle que Dieu t'a destinée pour épouse; la respecter, l'aimer et la récompenser de son amour.

Daniel luttait encore contre l'idée de paraître en la présence de Céleste. C'était un sentiment de honte qui le troublait.

— Tu peux me prouver, Daniel, que tu as triomphé du doute, reprit l'intendant. Josse est venu m'annoncer chez Céleste ton retour au Wulfhof. Ton émotion, ta pâleur, tes paroles étranges avaient effrayé le pauvre garçon. Il me parla d'un malheur qui pouvait arriver et me supplia de courir au Wulfhof pour empêcher la catastrophe, s'il en était encore temps. J'ai quitté Céleste au moment où un torrent de larmes jaillissait de ses yeux, où elle remplissait sa demeure de ses cris d'angoisse et où elle allait défaillir d'épouvante. Songe à ce qu'elle doit souffrir dans sa mortelle incertitude sur ton sort! sonde sa douleur, vois-la frémir de crainte qu'on ne vienne lui dire « Daniel n'est plus sur la terre! » sais-tu ce qui serait un acte de reconnaissance, de justice et d'amour? sais-tu comment tu pourrais me prouver que la foi, le courage et le vrai sentiment du bien sont vraiment revenus en toi? Dis-moi qu'à l'instant tu veux aller trouver Céleste; dis-moi que tu ne connais ni l'humiliation ni la honte quand il s'agit d'abréger de pareilles douleurs. O Daniel! je t'en conjure, n'hésite pas!

— Allons! allons! s'écria le jeune homme, je me soumets; s'il y a quelque chose dans mon indignité qui m'humilie, l'amour de Céleste m'élèvera à mes propres yeux. Allons, mon généreux ami, faites à votre volonté.

Le vieux Willibald leva les yeux au ciel et s'écria avec une joie triomphante :

— Béni, béni soit le Seigneur, l'esprit du doute est vaincu!

Et, saisissant la main du jeune homme, il l'attira hors de la chambre et descendit à la hâte avec lui les escaliers.

Justement, en ce moment, Céleste et sa tante apparaissaient sous la grande porte : sans doute les deux femmes n'avaient pu résister plus longtemps à leur anxiété et étaient venues au Wulfhof pour apprendre ce qui s'était passé.

Céleste marchait d'un pas chancelant au bras de sa tante; la jeune fille, effrayée, était pâle et des larmes inondaient ses joues. Devant la porte de l'écurie se trouvait Barbe, qui, à la vue des larmes de Céleste, leva les mains au ciel de compassion et s'écria :

— Pauvre demoiselle, comme elle est malheureuse!

En ce moment, Daniel et l'intendant parurent dans la cour...

Céleste s'arrêta tremblante; Daniel, profondément ému, retint également son pas.

Des yeux de tous deux rayonnait un pénétrant regard; sur les deux visages apparut un sourire d'une indicible douceur, et, — comme si leurs âmes, avec la rapidité de l'éclair, avaient échangé l'assurance d'un éternel amour, — des deux poitrines s'échappa un cri de triomphe, et, ouvrant les bras, ils coururent au-devant l'un de l'autre et tombèrent, poitrine contre poitrine, dans une longue étreinte.

— Céleste!

— Daniel!

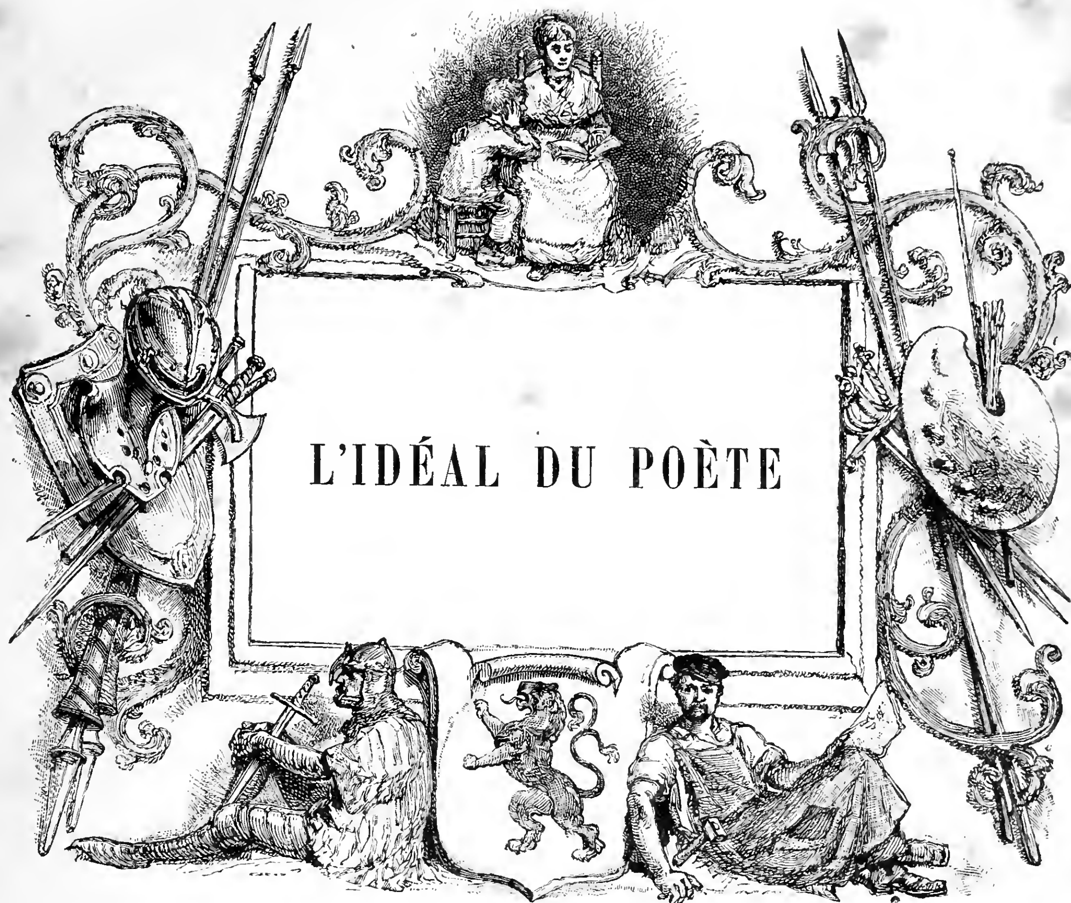
L'intendant pressa la main de madame de Berg dans la sienne et dit d'une voix altérée :

— Ah! chère amie, je succombe à la bienheureuse émotion. Réjouissez-vous, nous sommes récompensés!

Barbe était devant la porte de l'écurie à battre des mains et à danser comme un enfant en s'écriant :

— Hourra! hourra! mademoiselle Céleste va aussi se marier : je ne serai pas seule heureuse!

FIN DU MAL DU SIÈCLE.



PERSONNAGES

LE POÈTE.
MUNDUS, génie de la Terre.
IDEA, l'Idéal.
DELICIA, la Joie terrestre.
Filles de la Terre.
Les Plaisirs et les Passions.
Pèlerins arabes.
Esprits célestes.
Le Peuple.

ACTE PREMIER

La scène représente un désert d'Arabie. A gauche, un monticule de sable ou un rocher qui peut servir de siège. Au fond, à l'horizon lointain, quelques arbres au-dessus du sable.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE POÈTE, *découragé et plaintif.*

Que ma vie désolée est pénible dans ce désert! la dernière espérance m'a abandonné; plus de salut pour moi.

Qu'est-ce qui calmerait l'ardeur de mes idées? Qui adoucirait les maux du poète? Personne ne comprend son langage; chacun hait le pauvre rêveur.

C'est ainsi que je porte seul mes douleurs incurables dans mon cœur oppressé, et j'erre sur ce sol sauvage, repoussé comme un banni.

Nature, on vante ta beauté et ta magnificence; pour moi, tu es incomplète et sombre. Mon esprit veut monter dans des sphères plus hautes et aspire à un monde meilleur.

Ce qui peut guérir mon désespoir n'existe pas sur terre. Par la volonté de Dieu, je suis condamné à une éternelle tristesse!

SCÈNE II.

LE POÈTE, UNE CARAVANE DE PÈLERINS ARABES.

LES PÈLERINS, *dans le lointain.*

Allah est grand! Invoquez-le dans la détresse. Allah est grand! Allah est grand!

LE POÈTE, *surpris et écoutant.*

Ce chant!... Ce sont des hommes, des cœurs froids, insensibles aux douleurs du poète.

Il s'assied et détourne la tête avec dégoût.

LES PÈLERINS, *entrant en scène.*

Allah est grand! Invoquez-le dans la détresse. Sa main préserve des dangers et des malheurs les pèlerins pieux qui vont à la Mecque. Il règne sur la vie et sur la mort. Allah est grand!

Ils aperçoivent le Poète, en ont pitié et lui offrent à boire.

LE POÈTE.

Il approche la coupe de ses lèvres, puis la repousse avec dégoût.

Arrière ce breuvage, il a le goût du limon de la terre.

LES PÈLERINS, *étonnés.*

O folie! il repousse la source toujours fraiche, le trésor de vie, bien plus précieux que l'or dans ce désert.

LE POÈTE, *avec mépris.*

Je ne vous demande ni soulagement ni consolations à mes chagrins. Passez votre chemin et ne troublez pas mes souffrances.

Les Pèlerins s'éloignent lentement, avec des signes de mécontentement.

SCÈNE III.

LE POÈTE

Il rêve, pose sa tête sur sa main et s'endort jusqu'à la fin de la scène IV.

O paradis de l'imagination! tout votre éclat, toute votre splendeur me paraissent sombres et tristes tant que la douce vierge après laquelle je soupire ne me sourit pas du sein de votre magnificence. O ange! qui éclaires comme une étoile d'amour les beaux rêves de ma jeunesse et tiens mon regard levé vers le ciel, mon âme t'appelle: viens! viens! Ah! la voilà: ou bien ne serait-ce qu'une ombre vaine?

SCÈNE IV.

LE POÈTE, IDEA, *sortant lentement de terre, enveloppée de voiles de gaze, comme un esprit.*

IDEA.

Me voici, moi la pure image qui respire dans tes chants et qui vit dans tes désirs. Ton génie crée comme Dieu et m'appelle à l'existence.

LE POÈTE.

Est-ce une illusion de mes yeux? Je vois la sœur de mon âme. Génie devant qui je me prosterne, par pitié, accepte mon amour.

IDEA.

Tant que tu aspires à tout ce qui est beau et bon, l'enfant de ton esprit te restera fidèle. Mon berceau, ô poète! est dans ton propre cœur. Je suis née de ta passion pure; de moins purs désirs me perdraient.

LE POÈTE.

O cher ange! prends pitié de ma douleur. Laisse-moi entendre la douce parole qui charme et rend heureux tout ce qui existe.

IDEA.

Poète, cesse tes plaintes et goûte la douce joie de l'âme. Mon doux ami, tu es aimé.

LE POÈTE.

Je suis aimé?

IDEA.

Tu es aimé.

ENSEMBLE.

LE POÈTE.

O ange! réjouis mon cœur et fortifie-moi contre la souffrance. Répète la douce parole qui exalte mon âme. Je suis aimé! Je suis aimé!

IDEA.

Si mon amour peut réjouir ton cœur et te fortifier contre la souffrance, écoute encore la douce parole qui ravit ton âme. Tu es aimé! Tu es aimé!

LE POÈTE.

Ah! quel bonheur pour moi rayonne! quelle divine jouissance. A moi!

Il fait mine de la serrer dans ses bras.

IDEA, *poussant un cri de détresse.*

Ah! cher poète, tu vas me tuer...

LE POÈTE.

A moi!

IDEA.

La possession terrestre t'est interdite.

LE POÈTE, *avec force.*

A moi!

IDEA.

Ah! tu es impitoyable pour toi-même!

Elle disparaît.

SCÈNE V.

LE POÈTE, *s'éveillant et se frottant le front.*

L'âme du poète plane dans des sphères élevées, se baignant dans les rayons célestes. Il serre un ange sur son cœur et étanche son ardente soif d'amour; mais il doit descendre de ces hauteurs et retombe dans la nuit terrestre, où l'amer désespoir l'étouffe. Hélas! combien longue est ma souffrance!

SCÈNE VI.

LE POÈTE, MUNDUS.

MUNDUS, *dans la coulisse.*

Oui, il doit descendre ici-bas. Pourquoi donc souffrir par ces aspirations vaines?

LE POÈTE, *écoutant.*

Quels accents grossiers! Qui vient là?

MUNDUS, *entrant en scène.*

Qui méprise et dédaigne les œuvres de Dieu pour se consumer dans de vains rêves, celui-là se prépare sur terre un sort déplorable et ses désirs resteront toujours inassouvis.

LE POÈTE, *avec mépris.*

La terre est la sombre vallée de larmes, pleine de chagrins, de maux et de soupirs.

MUNDUS.

La terre est la joyeuse vallée de vie, charmante partout, pleine de plaisirs, exempte de soucis.

ENSEMBLE.

LE POÈTE.

Ses jeunes filles, insensibles, au cœur froid, se moquent de la douleur du poète; ses fleurs sont fanées et ses fruits inspirent le dégoût. Ses joies sont pénibles et ses jouissances sont âcres.

MUNDUS.

Ses jeunes filles, au cœur ardent et plein d'amour, guérissent les maux du poète. Ses fleurs sont belles et ses fruits savoureux, consolantes sont ses joies et douces ses jouissances.

LE POÈTE.

Oh! si je pouvais nager sans cesse dans l'éther et me baigner dans le courant enchanteur de mes rêves dorés!

MUNDUS.

Insensés et téméraires sont les vœux de ton cœur. Tu brûles et tu te consumes pour des ombres vaines. Jamais la divinité n'adoucira tes douleurs insensées. Tu fais du monde un triste désert.

LE POÈTE, *découragé.*

Hélas! quel don fatal et triste le Tout-Puissant a fait au cœur du poète! Espérances folles, passions inassouvies, sources d'éternelle souffrance. Quoique les désirs enflamment son cerveau, pour lui, ni plaisirs ni jouissances, car chaque fois qu'il veut saisir le bonheur rêvé, ce bonheur échappe à ses mains et il ne saisit que le vide.

MUNDUS, *lui prenant la main.*

Viens, pauvre poète, tu as souffert assez longtemps. Je te conduis dans ma demeure; mes filles sont belles comme des anges; ne me résiste point, suis mes pas.

LE POÈTE.

Non, je ne te suis pas; mes rêves me sont chers.

MUNDUS, *montrant le fond de la scène.*

Vois, là-bas, à l'horizon, les frontières de mon paradis.

LE POÈTE.

Laisse-moi, je ne te suis pas.

MUNDUS.

Plus belles que les imaginations de tes rêves sont les jeunes filles qui t'attendent.

LE POÈTE.

Et mon idéal?

MUNDUS.

Il t'attend aussi.

LE POÈTE.

Réel, vivant?

MUNDUS.

Oui, réel, en pleine vie et doué de tous les dons qui parent le fantôme de ton imagination.

LE POÈTE.

Mais c'est une enfant de la Terre, froide comme la matière, sombre et grossière comme tout ce que la Terre produit.

MUNDUS.

La plus belle que la Terre ait portée.

ENSEMBLE.

LE POÈTE, *hésitant.*

Mon cœur flotte dans le doute; tu veux m'entraîner dans les jouissances matérielles, me faire ramper dans les réalités terrestres et me détourner de ma mission divine.

MUNDUS, *avec joie.*

Son cœur flotte dans le doute. Viens, livre-toi aux jouissances matérielles, plonge-toi dans les réalités terrestres : laisse là tes rêves insensés.

MUNDUS.

Écoute-moi, poète; suis mes conseils, ne repousse pas ainsi ton bonheur. Viens, jeune homme! viens.

LE POETE.

Non! non!

MUNDUS.

Suis mes pas, te dis-je.

LE POETE, *avec force.*

Oh! non, non!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LES PÈLERINS, *accourant.*

LES PELERINS.

Quel bruit étrange! quelle vie dans le désert!

LE POÈTE, *irrité.*

Qui vous appelle ici?

LES PELERINS.

Tu nous fais trembler. Nous croyions voir des pèlerins tombés sous les griffes des lions ou sous les coups des Bédouins.

LE POÈTE.

Poursuivez votre chemin.

LES PÈLERINS.

Racontc-nous qui a besoin d'aide ou qui de vous afflige son semblable. Il le payera cher.

MUNDUS.

Au nom d'Allah, votre Seigneur, soyez nos juges, ô étrangers. Ce jeune homme a l'âme malade; l'espoir est banni de son cœur; la douleur est un joug qui l'écrase. Je veux le sauver; je veux le conduire où la joie, la gaieté et le bonheur attendent les favoris de la Terre.

LES PÈLERINS.

Ce sort est beau. Comment pouvez-vous hésiter? Vos sens s'égarent.

LE POÈTE.

Je méprise le monde et toutes ses beautés. Le trône de mon âme est là-haut. Je ne gaspille pas ainsi les dons célestes.

MUNDUS.

Ah! viens étancher la soif du poète dans les jouissances terrestres.

LES PELERINS.

Sa parole n'est que raillerie. Il calomnie les œuvres de son Dieu. Abandonnez-le à son sort.

MUNDUS, *au Poete.*

Chasse de ton cœur ce coupable orgueil; tu es à plaindre. Ta fierté blesse les règles de la raison. L'homme sage essaie ce qu'il ne connaît pas encore.

LE POETE, *réfléchissant.*

L'homme sage essaie, dis-tu?

MUNDUS.

Oui, oui, le sage essaie.

LE POÈTE, *avec resolution.*

Eh bien, je veux goûter aux fruits de la Terre. Partons sans retard.

ENSEMBLE.

LE POÈTE.

Je ne refuse pas plus longtemps d'accepter la lutte; j'acquerrai de la renommée et je triompherai de la matière et de la volupté.

MUNDUS.

Que ce beau jour te soit propice! la magnificence du monde réjouira ton âme. Ton cœur s'abreuvera des voluptés terrestres.

MUNDUS.

Eh bien, abandonne-toi à ton destin. Viens, partons.

Tandis que le Poète, hésitant, fait quelques pas en arrière, les Pèlerins s'éloignent en répétant la fin de l'hymne à Allah.

MUNDUS, *au Poete.*

Viens, partons.

LE POÈTE.

Oui, partons.

Ils s'éloignent.

ACTE II

Une oasis dans un pays enchanté. Au deuxième plan, un banc de gazon, ou un berceau de verdure entouré de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

DELICIA, LES FILLES DE LA TERRE.

LES FILLES DE LA TERRE.

Servantes de l'aimable Nature, éprises de son éclat, à toute heure nous dansons et nous chantons sans cesse. Nous n'avons qu'une vie; courte est la jeunesse et douce la gaieté.

DELICIA.

Les soucis du triste sort des hommes nous sont inconnus. Chaque matin est beau comme la veille; nous nous baignons dans la volupté. Bien fou celui qui, après cette vie, attend encore joie ou plaisir! La terre est constellée de joies. Là-haut, il fait nuit.

SCÈNE II.

LES MÊMES, IDEA. *Elle vient du fond du théâtre, les mains jointes et priant.*

IDEA.

Hélas! la lutte terrible approche. La matière luttera contre l'esprit. Fortifie mon courage, ô Père céleste! Mon espérance est grande et pourtant j'ai peur.

DELICIA, *aux filles de la Terre.*

Qui voyons-nous venir là? C'est l'ange du poète.

LES FILLES DE LA TERRE.

Le génie des rêves! notre ennemie.

IDEA, *s'avançant et continuant.*

Il honore votre nom et aime le bien. Ne le laisse pas tomber, assiste-le. L'homme est faible; mais lui, que le feu sacré de la poésie le garde!

DELICIA.

Fille des idées, que cherches-tu dans cette contrée?

IDEA.

Mon amant vient; il appelle au combat la matière et défie le monde.

DELICIA.

La matière se vengera et t'enlèvera ton amant.

LES FILLES DE LA TERRE.

Faibles sont les hommes; leurs vœux sont immenses, leurs sens troublés et leur cœur avide.

IDEA.

Que sont les biens terrestres pour lui qui, sans cesse, élève vers le ciel ses yeux et son cœur? qui, pareil à l'aigle, contemple dans son vol hardi le soleil radieux, source d'éternelle lumière, et cherche son bonheur dans un avenir meilleur?

DELICIA.

Mais ton fier poète est homme aussi.

IDEA.

Oui, mon doux poète est homme aussi.

DELICIA.

Ne compte pas plus longtemps sur sa fidélité. Il succombera aujourd'hui même.

IDEA.

Non, il se rit de vos ruses. L'homme est faible et ses désirs immenses; mais le cœur du noble barde est fort. (*Écoutant.*) Il vient, ô joie! Écoutez, le vent murmure son nom.

LES FILLES DE LA TERRE.

Voyez là-bas à travers le feuillage, il approche. Courons ensemble.

Elles courent; Idea les suit lentement.

SCÈNE III.

MUNDUS, LE POÈTE.

MUNDUS.

Eh bien, cette journée n'est-elle pas un vrai triomphe pour toi? Ton cœur n'est-il pas charmé de toutes les merveilles et de toutes les splendeurs de la Terre?

LE POÈTE, *regardant autour de lui avec admiration.*

Belle Nature, que tu souris doucement au mortel! Que ton éclat est enchanteur! Qui peut résister à tes charmes? Que tes couleurs sont riches, que tes parfums sont suaves! Ah! mon cœur coupable, qui t'a méprisée, vient confesser sa faute devant tes splendeurs!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, IDEA, *paraissant au fond.*

IDEA.

Même chez le poète, la nature humaine peut faillir et succomber aux voluptés de la terre. Mais il se relèvera de l'esclavage par le feu sauveur de la poésie!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LES FILLES DE LA TERRE.

LES FILLES DE LA TERRE, *entrant.*

Père, cher père, nous vous saluons. A vous honneur et gloire, seigneur et roi de la matière!

MUNDUS, *à ses filles.*

Mes filles, soyez joyeuses; je vous amène un fiancé dont l'âme, éprise jusqu'aujourd'hui du vain monde des esprits, n'y trouvait que douleurs et souffrances. Montrez-lui que le plaisir ne vit que sur la terre; celle qui le charmera aura sa récompense aujourd'hui même. Elle sera la fiancée de son cœur.

Idea s'approche.

MUNDUS.

Eh bien! poète, qu'éprouve ton cœur?

LE POETE, *ému.*

Il bat violemment. Admirable est la beauté qui rayonne ici.

MUNDUS.

Très bien; mais fais un choix.

LE POÈTE.

Mon hésitation doit se prolonger.

MUNDUS.

Décide.

LE POETE, *s'approchant et regardant les filles de la Terre l'une après l'autre.*

A quel ange adresser mon hommage?

ROMANCE.

O blonde vierge! le feu du tendre amour brille dans tes yeux bleus. Ton cou, ombragé de boucles d'or, rendrait jaloux le cygne blanc. Mais ne me laisse pas dans mon incertitude. Vous êtes toutes si belles que je voudrais donner la palme à chacune de vous.

O vierge brune! dans tes yeux profonds étincelle la flamme d'un amour durable. Le rire de la joie éclate sur tes lèvres! Le ciel n'a point créé de vierge plus belle. Mais que mon incertitude ne te blesse pas. Vous êtes toutes si belles que je voudrais donner la palme à chacune de vous.

O vierge fière! dans tes yeux noirs brille l'étincelle d'un amour enchanteur. Ton regard pénètre au fond du cœur. Qui mieux que toi peut rendre heureux le bien-aimé? Mais que mon incertitude ne te blesse pas. Vous êtes toutes si belles que je voudrais donner la palme à chacune de vous.

DELICIA.

Mes sœurs, qui de nous charmera le bien-aimé promis à la plus belle? Myrrhe d'amour, odorant parfum, embaume son front.

Les filles de la Terre conduisent le Poète au banc de repos, apportent des cassolettes et parfument ses cheveux. Il semble ébranlé.

LES FILLES DE LA TERRE, *au Poète.*

Donne ton bon et tendre cœur. Celle de nous qui gagnera tes faveurs t'aimera d'un amour tendre et fidèle, et te préservera de toute peine.

DELICIA.

Ornez son front de fleurs éclatantes et faites-lui aimer et vanter les séductions du monde.

Elles couronnent le Poète de roses.

LES FILLES DE LA TERRE.

Maintenant, cher poète, prends un parti. Ah! qu'un regard d'amour me touche! Dis, qui rendras-tu heureuse et choisiras-tu pour fiancée?

LE POETE *porte la main à sa couronne. Les fleurs tombent.*

Que ces fleurs sont fragiles!

MUNDUS.

C'est la couronne des plaisirs terrestres qui, par leur variété, ne te laisseront plus de repos.

LE POETE.

Sont-ce là les joies de la Terre, à peine goûtées et déjà disparues?

IDEA.

O poète! n'étouffe pas le feu sacré et la noble nature que Dieu t'a donnés. Laisse l'enthousiasme embraser de nouveau ton âme; soit fort et libre, par amour pour moi. Je suis la douce Poésie.

LE POÈTE, *au Chœur, avec mépris.*

Est-ce là, ô monde, le bonheur que tu peux donner? Ta couronne de volupté me blesse le front; elle n'a plus ni couleur ni odeur; les épines seules sont restées.

Il arrache la couronne et la jette par terre.

LES FILLES DE LA TERRE, *s'éloignant.*

Repousser ainsi nos attraits! Nous sommes éconduites avec honte. La puissance des plaisirs terrestres faiblit. Notre ennemie triomphe. Nous nous envelopperons de voiles de crêpe, et que ces bords résonnent de chants de deuil.

Elles disparaissent.

SCÈNE VI.

LE POÈTE, IDEA.

IDEA.

Gloire et honneur à toi, poète!

LE POÈTE.

Je suis resté fidèle à l'esprit; j'ai vaincu la matière; me repousseras-tu encore? A moi, ô doux rêve! Non, tu ne m'échapperas pas.

Il veut la saisir, mais il en paraît empêché par une puissance surnaturelle.

IDEA.

Cesse tes tentatives téméraires, tes désirs sont vains. La matière ne peut m'atteindre, moi, figure immatérielle. Je suis un ange et tu n'es qu'un homme.

LE POÈTE, *suppliant.*

Ne me condamne pas à des douleurs incurables. Trop longtemps j'ai bercé d'un vain espoir mon esprit torturé. Pitié! le courage m'abandonne. Soupirer, désirer, c'est ma vie...

IDEA.

Pourquoi te plaindre? Si le poète doit porter en lui un monde de souffrances, il porte aussi un monde de joies, confondu dans la divine harmonie. N'envie pas le repos des êtres matériels, esclaves de leurs grossiers désirs. Non, élève tes regards vers le ciel et ne cesse pas d'aspirer au but de tes souffrances poétiques; la sainte espérance est le baume de la vie.

LE POÈTE, *suppliant.*

O destin cruel qui trouble mon bonheur!

IDEA.

Donne-moi ta parole. Domine ta passion, n'essaye pas de m'atteindre.

LE POÈTE.

Quoi qu'il m'en coûte, je le ferai. Reçois ma parole.

IDEA.

Ton esprit agité est-il assez fort? L'ardeur de tes sens ne te vaincra-t-elle pas?

LE POÈTE.

Quoi que je souffre, je te respecterai.

IDEA.

Alors je reste auprès de toi.

Elle se rapproche.

ENSEMBLE.

Amour des âmes, feu divin, puissant et pur! Étincelle sortie des yeux, rayon échappé au foyer de la lumière céleste! Plaisirs terrestres, qui désenchantez le cœur, vous ne laissez après vous que des épines. O amour pur, à ceux qui croient en toi tu donnes des joies ineffables et une éternelle jeunesse!

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MUNDUS.

MUNDUS. *Il entre en riant.*

Ah! ah! tu crois avoir vaincu le monde entier? Les passions sont prêtes et te défient au combat.

IDEA.

Poète, reprends la lutte avec courage.

LE POÈTE, *hésitant.*

Si je succombe, je te perds pour toujours.

IDEA.

Par les luttes et les souffrances, la nature de l'homme s'épure et se trempe comme l'acier dans le fer.

MUNDUS, *à part.*

Lorsqu'une passion, un désir ardent et aveugle,

se glisse dans le cœur de l'homme, elle le rend faible comme un enfant.

LE POÈTE, *avec résolution.*

La lutte est pleine de dangers et d'accidents; mais lâche est celui qui, sans combattre, se dit un héros et triomphe en paroles...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LES FILLES DE LA TERRE.

MUNDUS, *à ses filles qui entrent.*

Ah! réjouissez-vous, la matière va triompher aujourd'hui ; l'esprit succombe. (*Au Poète.*) Viens, suis-moi dans les salons de mon palais, séjour des passions.

LE POÈTE.

Allons! je veux, sans tarder, éprouver ma force et mon courage. A moi la palme!

ENSEMBLE.

Une lutte nouvelle va commencer. Qui triomphera? L'esprit des nuages ou la matière palpable? Qui succombera et attestera sa faiblesse? Un rayon lumineux descend du ciel. A nous, à nous la victoire!

ACTE III

Un palais enchanté de la Terre. Au fond, une espèce de trône royal. Au troisième plan, sur le côté, une grande banquette richement couverte, qui peut être portée comme un palanquin, mais dont les bras sont cachés par des tentures ou des guirlandes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PASSIONS ET LES PLAISIRS.
(*Chœur d'hommes et de femmes.*)

Honneur et gloire aux Passions, dons précieux départis par Dieu et le destin aux mortels pour ranimer leur vie! Nous sommes la source du bien et du mal, des nobles luttes, de la haine, de l'envie, de la crainte lâche, de l'amour du travail, du courage et de l'héroïsme.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LE POÈTE, IDEA, MUNDUS, DELICIA.

MUNDUS, *au Poète.*

Voici les Passions, forces indomptables, que personne ne peut étouffer dans son cœur. Ton courage n'est-il pas ébranlé?

LE POÈTE, *hésitant.*

Le périlleux combat jette le doute et l'hésitation dans mon cœur.

IDEA, *au Poète, d'un ton encourageant.*

Hésiterais-tu? Celui dont l'âme se nourrit de purs désirs, dont les aspirations s'élèvent vers les régions éthérées, ne peut faillir, ne peut errer et doit finir par triompher.

LE POÈTE, *à Mundus.*

Eh bien, j'accepte l'épreuve, plein de confiance et sans peur. (*A Idea.*) Sois mon soutien, ô doux esprit!

Quelques femmes conduisent le Poète au fauteuil.

MUNDUS, *appelant.*

Où es-tu, richesse, toi qui achètes les âmes et qui étouffes les esprits? Force ce jeune homme à s'incliner devant ton éclat magique.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SERVITEURS DE LA RICHESSE.

Des hommes et des femmes entrent en scène avec des objets précieux, des joyaux et des trésors qu'ils déposent aux pieds du Poète. Il paraît frappé d'admiration et de désirs.

MUNDUS.

O or, noble or, sur ta possession l'homme bâtit son espérance; tu es la source de toute-puissance ici-bas : de l'estime, du respect, de l'honneur, de la renommée, de la dignité.

LE CHŒUR.

Tu rends fort et hardi le plus faible, ô bienfaisant or!

O argent, éblouissant argent, qui compte tes trésors par millions est honoré, flatté, respecté, adoré comme un dieu par chacun ici-bas!

LE CHŒUR.

Oui, tout plie sous ton pouvoir, argent tout-puissant!

IDEA, *au Poète.*

Détourne tes yeux du métal séducteur : il dessèche ton cœur. L'or est la source de tous les maux : de la ruse, de la haine; il obscurcit les âmes qui s'agenouillent devant son éclat magique.



— Laisse-moi, je ne te suis pas. (Page 3.)

Par soif de l'or on vend, d'une main infâme, son Dieu, son roi et sa patrie.

LE POÈTE.

Non, non, cet éclat ne me séduit pas. Je sens la haine et l'avarice descendre dans ma poitrine; mon cœur devient froid. Arrière! je ne vends pas mon âme pour de l'or!

IDEA, *triomphante.*

O bonheur, la matière n'a pas pu vaincre son noble génie!

MUNDUS, *ricanant.*

Il est encore trop tôt pour chanter son triomphe. Sans doute son cœur a soif de gloire et de grandeurs. (*Appelant.*) Prosterne-toi, Peuple, devant ton souverain.

Le Peuple paraît, portant sur un riche coussin un sceptre et une couronne.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Vivat! vivat! un nouveau prince nous est donné pour la gloire et l'honneur de la patrie. Les peuples trembleront devant lui; il les soumettra à son joug de fer. Il affermira son trône par son courage, son intelligence, ses exploits, et nous fera régner sur des esclaves. Versons pour lui tout notre sang.

DELICIA, *s'agenouillant devant le Poète.*

O grand prince! nous sommes les organes du Peuple. Entre tes mains nous remettons notre sort. Tes ordres sont pour nous une loi sacrée; tu es la véritable image de Dieu.

Le Peuple s'agenouille et se prosterne.

LE POÈTE, *ébranlé.*

Mon cœur bat; mes yeux sont éblouis... l'image du Dieu qui vit là-haut!

MUNDUS, *lui mettant la couronne sur la tête.*

Sois notre sultan; reçois la brillante couronne et monte avec orgueil sur le trône souverain.

Le Poète gravit les marches du trône.

IDEA, *au Poète, avec reproche.*

Ah! tu te laisses égarer par la louange hypocrite; le sultan est homme et faillible.

LE POÈTE, *au Peuple agenouillé.*

Levez-vous, mes amis, laissez-moi vous serrer la main. Pourquoi vous prosterner ainsi dans la poussière devant votre frère? Sont-ce tous des esclaves que je vois autour de moi? L'homme libre ne plie le genou que devant Dieu.

LE PEUPLE, *se courbant plus bas.*

O prince! nous n'osons pas contempler ton visage; nous pourrions nous en repentir. Ton regard d'aigle nous remplit d'effroi. Un froncement de tes sourcils peut nous élever à la renommée ou nous accabler de douleurs et de peines. Grand et tout puissant comme Dieu, tu règnes sur la vie et sur la mort.

LE POÈTE, *jetant sa couronne avec dépit.*

Arrière ce pouvoir souverain que je méprise! Comment mon âme pourrait-elle s'accommoder d'un sort qu'elle ne pourrait partager avec d'autres? Ne plus pouvoir serrer une main cordiale; ne plus voir briller un doux sourire; ne plus pouvoir étancher sa soif d'amour! Être encensé par de vils esclaves! Non! non! trop effrayante est une position si haute, qui ne nous laisse ni ami ni frère.

IDEA, *joyeuse.*

Mon amant triomphe!

DELICIA.

Pas encore. Le laurier n'est pas conquis. La lutte ne fait que commencer.

IDEA.

Son noble cœur résiste à ta puissance.

MUNDUS.

Oui, jusqu'à présent; mais elles sont nombreuses, les rudes épreuves, conditions nécessaires d'un véritable triomphe.

IDEA.

Éprouvez-le encore.

LE POÈTE.

La couronne pesait trop lourdement sur mon front. J'ai soif d'amour, de joie, de vie intellectuelle.

MUNDUS.

Ma volonté suprême va te donner tout cela.

Des jeunes filles jonchent le banc de fleurs; d'autres y conduisent le Poète: d'autres apportent des coupes d'or et des corbeilles de raisins; elles pressent les grappes et en font couler le jus dans les coupes, qu'elles présentent au poète.

CHŒUR GÉNÉRAL, *sauf Idea.*

Noble fruit de la vigne, fille des rayons féconds du soleil, breuvage céleste, jus écumeux qui mousse dans les coupes, toi qui fais chanter et porter de joyeux toasts; source de joie donnée à l'homme pour le consoler en cette vie, combien tu adoucis notre destin, bienfait de Dieu!

LE POÈTE, *levant sa coupe.*

Vive la joie!

DELICIA.

Il se laisse charmer par le breuvage capiteux.

LE POÈTE.

Vive le vin!

IDEA, *à Mundus.*

Rien n'est encore perdu!

LE POÈTE.

Du vin, encore du vin!

MUNDUS.

Ses yeux s'allument; sa force succombe.

IDEA.

Pauvre poète, jette cette coupe fatale. Qui sait chercher sa joie factice dans la boisson s'enfoncera dans la nuit de l'abrutissement; son intelligence et son âme se noieront dans le vin.

MUNDUS.

Bah! la raison reste sourde quand les verres se choquent.

LE POÈTE, *tendant son verre avec une animation croissante.*

Versez! que le nectar coule à flots et que le feu de l'enthousiasme embrase mon cœur! Du vin, encore du vin! Ambroisie, baume de toutes les blessures, remède de toutes les souffrances! Tu cherches le bonheur au ciel? Aveugle! on ne le trouve qu'au fond du verre. Qu'il est doux, qu'il est bon le sang généreux et pétillant de la vigne!

(*A Delicia.*) Vierge enchanteresse, verse encore jusqu'au bord. Du vin, encore du vin, toujours du vin !

LE CHŒUR.

Victoire ! sa raison se perd. Il appartiendra à la terre. Du vin ! versez-lui du vin.

LE POÈTE.

Du vin, des flots de vin !

IDEA, *sévèrement au Poète.*

Insensé, la liqueur qu'on t'a versée est le poison des âmes ; car les étincelles qui brillent dans le vin pétillant sont des éclairs qui laissent après eux les ténèbres dans notre cerveau et qui nous rendent aveugles et grossiers. Feu trompeur, que ta source soit tarie !

LE POÈTE, *égaré.*

Laisse choquer les verres. A boire ! à boire !

IDEA, *suppliante, au Poète.*

O poète, pauvre ami que j'ai aimé comme la lumière de mes yeux, à qui j'ai consacré les moindres battements de mon cœur dans la joie et dans la douleur, dans le repos comme dans la lutte, pitié, écoute mes tristes plaintes !

DELICIA, *ricanant.*

Hélas ! il n'entend pas ta voix ; il ne t'écoute pas.

IDEA, *au Poète.*

Aie pitié de mon profond chagrin ! Ah ! ne tue pas la sœur de ton âme.

LE POÈTE, *la repoussant.*

Je vis de tes soupirs et de tes plaintes ; qu'on emplisse mon verre jusqu'au bord ! Arrière ! toi qui troubles ma joie. Porte ailleurs tes plaintes importunes.

LE CHŒUR, *raillant.*

Ah ! ah ! ah !

IDEA, *au Poète.*

Malheureux ! tu me livres aux risées du vice. Ah ! si je pouvais appeler sur toi la colère de Dieu !... Tu m'as quittée pour des plaisirs grossiers. Que ne puis-je te haïr? Mais non, non, tu as beau me repousser honteusement, infidèle, je ne peux pas te haïr. Hélas ! perdre ton amour est pire que la mort.

LE POÈTE, *se levant, remué.*

Quelle est cette voix qui chante si doucement l'amour ? C'est comme un rayon qui pénètre dans mon cœur.

IDEA.

Oh ! Dieu soit loué !

DELICIA.

Eh bien ! que peux-tu espérer encore ?

IDEA.

Sa conscience se réveille ; oui, ses yeux s'ouvrent.

LE CHŒUR, *avec angoisse.*

Qui est-ce qui a soudain touché son âme et dirigé ses idées vers le ciel ? Alerte ! il rêve et secoue ses liens d'esclave. Alerte ! il menace de s'échapper de nos mains.

DELICIA.

Malheur ! notre triomphe est compromis.

MUNDUS.

Cette faible lueur est déjà étouffée. (*Élevant la voix, au Chœur.*) A moi, mes enfants ! Qu'on l'entoure d'un nuage de volupté si épais qu'aucun rayon d'en haut ne puisse pénétrer jusqu'à lui.

Le Chœur entoure le Poète en criant :
Vive la vie !

LE POÈTE, *se rasseyant et tendant sa coupe avec un nouvel abandon.*

Remplissez ce cristal d'ambroisie. Tout n'est qu'une vaine fumée, hormis le vin !

IDEA, *au Poète.*

Grâce ! grâce ! ne reste pas insensible à mes ardentes prières. Ne tue pas ton génie, ta pureté, la vive lumière de ta raison. Souviens-toi du bonheur que tu éprouvais à rêver à côté de moi et à laisser ton âme planer sur les ailes de la fantaisie, idées qui brillent comme des étoiles dans l'azur sans fond du firmament du poète. Brise ta chaîne ; que ton esprit soit libre. Grâce pour toi et grâce pour moi !

LE POÈTE, *tout à fait hors de lui.*

Qui ose encore parler de Dieu et du ciel ? Qui rêve follement de sphères plus hautes ? Mon ciel est ici ; je ne veux pas d'autre sort. Mon dieu pétille dans ma coupe.

IDEA, *poussant un cri de détresse.*

Ah ! je succombe !

Elle tombe et disparaît.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté Idea.*

LE CHŒUR.

Victoire ! nous triomphons : à nous les lauriers de fête !

Le Poète, vaincu par le vin, tombe sur le côté, la coupe à la main, et s'endort.

DELICIA, *raillant, prend la main du Poète.*

Eh! l'ami, réveille-toi. (*A Mundus.*) Il a noyé son esprit et dort profondément.

MUNDUS, *au Chœur.*

Mes enfants, conduisez-le dans la chambre à coucher jusqu'à ce qu'il revienne à lui.

Le Chœur se range en cortège. On lève le palanquin sur lequel le Poète est endormi.

MUNDUS ET DELICIA.

Chantons les louanges de la matière. Elle règne sur la terre. Tout le monde est soumis à sa puissance, les plus forts comme les plus faibles, les lâches comme les courageux. Personne ne résiste au pouvoir du mal.

Le cortège, qui doit ressembler quelque peu au cortège de Bacchus, dans l'ancienne Grèce, se met en marche.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Frères, que nos chants retentissent en ce beau jour! Nous avons gagné la bataille. Le fier et orgueilleux rêveur a succombé. Maintenant il connaît le pouvoir de la matière. Il a noyé son esprit hardi dans des flots de vin; la lumière est sortie de son âme. Il sera l'esclave de la Terre.

Ils sortent en poussant des cris de triomphe.

ACTE IV

Une chambre à coucher dans le palais de la Terre. Il fait nuit. Le Poète dort sur un banc de repos, la coupe d'or, tombée de sa main, gît par terre. Mundus et Delicia sont debout à côté de lui et le regardent en souriant. Le Poète fait un mouvement; le jour vient peu à peu.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE POÈTE, MUNDUS, DELICIA.

DELICIA, *à voix basse.*

Le jour paraît... il va s'éveiller.

MUNDUS.

Un nouveau plaisir l'attend à son réveil.

LE POÈTE, *d'un air sombre, en se levant lentement.*

Hélas! comme la tête me brûle. Je n'ai plus la force de penser. L'image de rêves ténébreux m'effraye encore comme un pécheur coupable. Mais ce qui m'est arrivé aujourd'hui, mon esprit troublé n'en a point conscience.

Il passe sa main sur son front et s'avance vers la rampe. Il fait tout à fait jour.

Mes sens sont troublés et sombres. Quelle tempête gronde là-dedans? Que ma tête me fait souffrir!

DELICIA.

Guéris-toi par le vin.

LE POÈTE.

Oh! non! c'est un poison infernal.

MUNDUS.

Remède infaillible contre la tristesse et le découragement.

LE POÈTE, *pensif et distrait.*

J'ai peur... quel mal ai-je donc fait pour trembler ainsi comme un lâche? Je l'entends, ma pauvre âme se plaint : un ver ronge ma conscience!

MUNDUS, *avec inquiétude à Delicia.*

Sa conscience lutte encore; la lumière veut pénétrer dans son esprit.

DELICIA, *appelant à la cantonade.*

Accourez, mes sœurs, il veut se soustraire à notre puissance!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES FILLES DE LA TERRE.

LES FILLES DE LA TERRE.

Qui veut fuir les doux plaisirs de la Terre, la sagesse le rend vieux avant l'âge. Nous ornons la vie; nous chassons le noir chagrin; nos charmes ravissent, enchantent, ensorcellent le cœur.

Elles entourent le Poète, qui, toujours absorbé dans ses pensées, ne fait pas attention à elles.

DELICIA, *au Poète.*

La volupté nouvelle va chasser tous tes maux. Pourquoi donc rester triste?

LE POÈTE, *sortant de sa rêverie.*

Laisse-moi; un rayon éclaire la nuit de ma pensée obscurcie. Impossible, ô mon Dieu!

MUNDUS.

Qu'est-ce qui t'effraye?

LE POÈTE.

Je n'ose regarder dans l'abîme de ma conscience. Quel rêve affreux!

MUNDUS.

Non, pas de vaine apparence. Tu goûteras dans le vin plaisir et bonheur.

LE POÈTE.

Dans mon sommeil, j'entendais retentir un cri de détresse qui faisait descendre l'effroi dans mon âme. Qui donc m'appelait?

DELICIA.

L'image qui remplit tes rêves; elle reste éternellement devant toi dans un brouillard sombre.

LE POETE.

Où est-elle?

MUNDUS.

Tu l'as perdue pour jamais.

LE POÈTE.

Ah! ne me perce pas le cœur!

DELICIA.

Trop tard; elle est morte!

LE POÈTE.

Qu'ai-je entendu?

DELICIA, *triomphante.*

Tuée par toi, par la main de son amant.

LE POÈTE, *cachant sa tête dans ses mains.*

Trop tard! Elle est morte? Et c'est moi qui l'ai tuée?

LES FILLES DE LA TERRE, *riant.*

Il se débat pour se dégager de nos mains. Le désespoir serrera plus étroitement ses liens d'esclave. Il a perdu toute force, toute puissance, toute ardeur, tout courage. L'étoile du Poète est éteinte.

MUNDUS, *au Chœur.*

Vos railleries sont téméraires; la lutte n'est pas finie. Continuez à le charmer, il pourrait encore s'échapper de nos filets.

DELICIA, *au Poète.*

Ne perds pas courage. Cesse, mon doux ami, ces plaintes inutiles. Puise de nouveaux plaisirs dans nos rires d'amour.

LE POÈTE, *avec amertume.*

Éloigne-toi; c'est par tes charmes perfides que je suis plongé dans le limon de la terre. Tu as tué mon âme.

MUNDUS.

Elle t'aime! la jeune fille que tu repousses.

LES FILLES DE LA TERRE, *s'approchant.*

Ah! sèche tes inutiles larmes. C'est insensé de se croire perdu. Le bonheur est pour celui qui le cherche.

LE POÈTE, *avec colère.*

Arrière! Plus d'espoir pour moi; je suis maudit! Je me suis livré à la matière. Mon cœur est froid, mon esprit obscurci; la lumière céleste est cachée à mes yeux. Vous, fausses joies qui m'avez fait tomber, je vous hais! Et ma haine restera éternelle pour vous, sources du mal.

LES FILLES DE LA TERRE.

Ah! sèche tes inutiles larmes. C'est insensé de se croire perdu.

LE POÈTE, *furieux, les chasse avec violence.*

Engeance qui excites l'homme au mal, fuis ma colère; sois maudite pour toujours.

Tous sortent, sauf le Poète.

SCÈNE III.

LE POÈTE, *après une sombre réflexion, avec horreur.*

Hélas! ainsi ma vie amère n'a plus de but et mon âme devient insensible à toute joie! Le monde est pour moi une nuit ténébreuse, où le chagrin seul attend le lâche!

Il s'assied, désespéré; puis, au bout d'un instant, il lève les mains vers le ciel, comme s'il parlait à une créature invisible.

ROMANCE.

O ange, doux esprit dont le pur amour était ma consolation sur terre, et qui guérissais mon cœur souffrant chaque fois que le mal poétique me prenait! Tu étais l'étoile de ma vie; et moi, par mes infâmes railleries, je t'ai donné froidement le coup mortel! Ah! je mérite mon sort affreux!

Hélas! plus d'espoir, regrets inutiles, mon crime était trop grand. Mon regard ne te contemplera plus jamais. Je t'ai tuée dans ma démence! Que tu étais belle! Rien que te regarder était le plus grand bonheur. Désormais ton sourire manquera à mes tristes années. Que ma punition est cruelle, ô Dieu!

SCÈNE IV.

LE POÈTE, IDEA. *Elle sort de terre, comme au premier acte et chante à demi-voix.*

IDEA.

Oui, Poète, toi qui fais vibrer si fort les cordes de l'âme, tu me rappelles à un destin plus beau.

LE POÈTE, *surpris, sans la voir.*

Hélas! ironie amère, la brise m'apporte les accents de sa voix angélique.

IDEA, *à demi-voix.*

Si ton bonheur passé s'est évanoui par ta faute,

tu renais à un bonheur plus grand. Des feux du repentir, nos âmes, semblables au phénix, renaissent avec plus d'éclat.

LE POÈTE, *l'apercevant, se lève.*

O ciel! me trompé-je? Est-ce une illusion magique?

IDEA *jette son voile et s'avance.*

Ta douce amie; me reconnais-tu?

LE POÈTE.

Mon idéal!

IDEA.

Ton idéal. C'est Dieu qui m'envoie. Tu es purifié par ton profond repentir.

LE POÈTE.

Avec quelle lâcheté j'ai trahi ma foi!

IDEA.

Accepte mon amour.

LE POÈTE.

Je me défie de mes sens... O ange, tu pourrais encore m'aimer?

IDEA.

J'aurai double bonheur à t'aimer. Nous marcherons ensemble vers notre but céleste.

LE POÈTE.

O doux espoir! tu fais trembler mon cœur d'incertitude et de bonheur. Merci, ô Dieu qui as soulagé mes épaules du joug pesant du péché! Aimé d'elle et rêvant à ses côtés, je renais à l'amour, à l'enthousiasme, à la poésie.

IDEA.

O doux espoir! une meilleure vie t'attend, vie de joie et de bonheur. Merci, ô Dieu qui as soulagé ses épaules du joug pesant du péché! Aimé de moi et rêvant à mes côtés, il renait à l'amour, à l'enthousiasme, à la poésie.

LE POÈTE, *enflammé, veut la saisir.*

Rien désormais ne peut nous arracher l'un à l'autre. Tu m'appartiens, tu est ma fiancée; je veux t'étreindre dans mes bras, te presser sur mon cœur palpitant.

IDEA.

Contiens; ah! contiens ton agitation; tant que ton âme n'est pas tout à fait purifiée, tes efforts resteront vains.

LE POÈTE, *levant les mains au ciel.*

Ah! grand Dieu, aie pitié de moi? jette sur moi un regard clément! Être réduit à espérer toujours, toujours lutter, désirer et craindre; un pareil sort, plein d'angoisses et de dangers, est trop cruel pour moi! Si je dois, jusqu'au tombeau, rester privé de cet ange, oh! laissez-moi mourir! Dieu! laissez-moi mourir!

VOIX D'ESPRITS CÉLESTES INVISIBLES.

Non, ne souhaite pas de mourir. Dieu a donné la vie terrestre à sa créature comme une épreuve. Pas de lâche découragement, pas d'apathie inerte. Vivre et souffrir, espérer et lutter, voilà la destinée de l'homme, voilà son devoir.

Lumière mystérieuse.

IDEA, *au Poète.*

Victoire! victoire! sois joyeux : la lumière céleste rayonne devant tes yeux.

LE POÈTE ET IDEA, *ensemble.*

LE POÈTE.

Dieu, dans sa bonté, m'aurait-il vraiment pardonné le crime dont je fus coupable? Ma longue souffrance serait guérie? Mon cœur bat d'une douce espérance. T'aimer avec mon âme et mes sens et ne jamais te quitter, et vivre en joie, la main dans la main, dans une éternelle chaîne d'amour!

IDEA.

Dieu, dans sa bonté, t'a pardonné aujourd'hui le crime que tu avais commis. Ta longue souffrance est guérie. Mon cœur bat d'une douce joie. Ne jamais te quitter, t'aimer avec mon âme et mes sens et vivre la main dans la main, dans une éternelle chaîne d'amour!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MUNDUS, DELICIA, LES FILLES DE LA TERRE, *entrant.*

LES FILLES DE LA TERRE.

La nuit a disparu. Après le doux repos, les Plaisirs renaissent avec plus de force. Reprends la coupe de volupté. Une nouvelle soif brûle sans doute dans ta poitrine?

IDEA, *fièrement, au Chœur.*

Oui, approchez pour assister à votre honte : mon amant triomphe.

MUNDUS.

Tu te réjouis trop tôt; nous allons te montrer qui de nous l'orgueil égare ici.

LE POÈTE, *au Chœur.*

Arrière! engeance perfide! que venez-vous chercher près de moi?

IDEA, *au Chœur.*

Téméraires! qu'espérez-vous encore!

LE POÈTE.

Arrière! Dois-je maudire pour la seconde fois votre fausseté, votre perfidie?

LES FILLES DE LA TERRE, *entourant le Poète.*

Aime-nous, nous te donnerons la plus belle, la plus joyeuse vie. Nous sèmerons ta route de fleurs et nous comblerons ton cœur de voluptés.

LE POÈTE, *avec mépris et colère.*

Disparaissez dans la nuit qui vous a créée, engeance maudite qui ne vivez que pour le mal. Désormais mon regard reste fixé au ciel; je ne veux vivre que pour la vérité, la vertu, le devoir. Mon cœur voue un amour fidèle et constant à l'ange qui m'a aimé dans la joie comme dans la tristesse. Je me ris de votre faux éclat et je consacre mon esprit à la poésie, mon cœur à Dieu!

On entend un roulement de tonnerre.

LES FILLES DE LA TERRE, *effrayées.*

Le ciel s'émeut, les nuages s'enflamment! Écoutez : le tonnerre gronde.

LE POÈTE.

Le sol tremble!

DELICIA.

Quel danger nous menace? J'ai peur.

LES FILLES DE LA TERRE.

O Dieu des cieux! épargne-nous.

IDEA, *solennellement.*

Les desseins du Seigneur vont se révéler.

Le rideau du fond se lève. On voit le paradis des Esprits. Un autel grec est au milieu; près de l'autel, trois grands prêtres. Les Esprits sont les ombres d'Homère, de Virgile, de Dante, de Milton, de Camoëns, etc., etc.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ESPRITS CÉLESTES.

LES ESPRITS CÉLESTES.

Celui qui vécut pur vers nous est le favori du Seigneur. Qu'il prenne place parmi les élus. Mais au-dessus de toutes les autres, et plus près de Dieu, sont les âmes qui, après une chute, se sont relevées, fidèles et courageuses, purifiées par le feu du repentir.

LE POÈTE ET IDEA.

O bonheur! le ciel s'ouvre pour moi. / lui. Bénies soient les souffrances que j'ai / qu'il a endurées!

MUNDUS ET DELICIA.

O rage! le ciel s'ouvre pour lui. Il a lutté victorieusement contre la matière.

LES ESPRITS CÉLESTES.

Couple heureux, sois uni. C'est l'arrêt de Dieu.

IDEA.

O cher époux!

LE POÈTE.

Ma fiancée chérie!

Ils s'approchent de l'autel. Un des grands prêtres lève les mains sur leurs têtes et les bénit.

LES FILLES DE LA TERRE.

Maudit soit le bien! Maudit soit le Barde! La haine et la fureur nous rongent le cœur!

LES ESPRITS CÉLESTES.

La vérité et la vertu ont vaincu le mensonge. Gloire à Dieu au plus haut des cieux! C'est lui qui récompense les cœurs purs. C'est lui qui couronne les œuvres du génie. Il dispense sa gloire céleste à ceux qui ont souffert ou lutté courageusement pour la vérité et l'humanité.

LES FILLES DE LA TERRE.

Nous sommes vaincues! Quel sort honteux!

Le mariage spirituel est accompli. Le Poète et Idea se jettent dans les bras l'un de l'autre. Apothéose.

CHŒUR FINAL.

La vérité et la vertu ont triomphé du mensonge. Gloire à Dieu au plus haut des cieux! Gloire à Dieu! Gloire à Dieu!

FIN DE L'IDÉAL DU POÈTE



Assise sur le seuil de la maisonnette. (Page 5:)

LA PRÉFÉRÉE

I

Au milieu d'une contrée boisée de la Flandre Occidentale, entre Thourout et Ypres, s'élevait encore au xve siècle, avec son architecture antique, le vieux château de Staden, siège d'une seigneurie franche d'où dépendaient différents fiefs seigneuriaux tels que Wallenaere, Wankaude, Labbekensakker, Westwalle, et autres.

Staden était entouré de murailles épaisses et de fossés profonds d'où quatre hautes tours s'élançaient vers le ciel. Un pont-levis, le plus souvent baissé à cette époque, donnait accès dans une vaste cour intérieure dont un des côtés était entièrement occupé par la splendide habitation des maîtres, tandis que sur les trois autres, s'élevaient les logements des domestiques, des piqueurs et des hommes d'armes, les écuries, les remises, les magasins et les salles d'armes.

Par une belle journée de mai de l'année 1467, un jeune homme était assis sous le large manteau de la cheminée d'une des salles de ce château, les pieds sur les chenets, bien qu'il n'y eût pas de feu, car le temps était très chaud.

Il ne paraissait guère avoir plus de vingt ans; et son beau visage, malgré des traits accentués, avait encore la douceur et la fraicheur de la première jeunesse.

Une expression de regret se lisait sur sa phy-

sionomie. Tantôt il fixait sur le foyer sans feu un regard immobile, tantôt il tournait les yeux vers les fenêtres dont les vitraux peints représentaient les armoiries des seigneurs de Staden, puis encore vers la cour où des valets d'écurie étaient en train de seller quatre chevaux pleins d'ardeur; mais de quelque côté qu'il le dirigeât, ce regard demeurait vague comme celui d'un homme absorbé dans de tristes pensées.

On n'eût pas deviné à son costume qu'il appartenait à une famille noble et puissante; car il portait un pourpoint noir bordé d'un simple galon, et un chaperon de la même couleur, sans le moindre ornement.

Et cependant ce jeune homme était le dernier rejeton de la vieille et noble maison de Staden, et tout ce qui respirait dans la contrée environnante lui devait respect et obéissance.

Son père, Hugo Van Staden, avait, deux ans auparavant, perdu la vie dans la bataille de Monthléry, sous les yeux du comte de Charolais, fils aîné et héritier présomptif du duc Philippe de Bourgogne qui régnait sur la Flandre et sur la plus grand partie des Pays-Bas.

Il y avait alors deux partis à la cour du duc; le premier avait pour chef le duc lui-même et ses favoris les sires de Croy; les autres obéissaient aux inspirations du comte de Charolais. Ces deux partis étaient sans cesse en lutte, et plus d'une fois la cour avait été témoin de scènes violentes, non seulement entre les partisans des deux princes, mais même entre le duc et son fils Charles.

A la fin le duc avait, en apparence du moins, réduit son fils à la soumission. Après avoir banni de la cour, et même de ses États, quelques-uns des partisans les moins importants du comte de Charolais, il tenta de gagner les autres par des présents ou des dignités.

Hugo Van Staden avait été l'ami de cœur du comte Charles, et ce prince, après la bataille de Monthléry, avait pleuré longtemps la mort de son fidèle compagnon d'armes. Il s'empressa d'appeler auprès de lui, en qualité de page, le jeune Walter Van Staden, et il est probable que, sous sa conduite, Walter fût devenu un vaillant homme de guerre, si le vieux duc, à la volonté duquel il n'y avait pas à résister, n'eût imaginé un moyen d'enlever au parti de son fils le jeune seigneur de Staden.

A deux heures de marche de Staden, s'élevait le château de Laugemarck, dont le châtelain, Wilhem, était chaud partisan du duc, et, par suite, ennemi du comte Charles. Il avait une fille, nommée Judith, âgée de vingt-six à vingt-sept ans.

Malgré cette notable différence d'âge, le duc résolut de marier Judith Van Laugemarck à Walter Van Staden.

Les amis du jeune Walter, qui étaient hostiles aux Laugemarck, firent tout leurs efforts pour décider le duc à revenir sur sa résolution; le comte Charles lui-même supplia son père d'y renoncer; mais le vieux duc, dont on connaissait le caractère de fer, demeura inébranlable dans sa résolution Il consentit seulement, eu égard à la jeunesse de Walter, à retarder d'un an son mariage; mais il menaça de sa colère et de sa disgrâce tous ceux qui essaieraient de lutter contre sa volonté.

Walter Van Staden, par respect pour son souverain parrain, se soumit à la loi qui lui était imposée, et quitta la cour du comte de Charolais pour aller, en attendant le délai fixé, habiter le château paternel.

Il avait espéré qu'avec le temps il pourrait concevoir de l'amour ou du moins de l'affection pour Judith de Laugemarck, car son visage n'était pas sans beauté, mais plus il la vit, plus il ressentit d'éloignement pour elle; car elle lui paraissait orgueilleuse, violente même, et ambitieuse; et cependant il devait l'épouser; l'arrêt du duc était irrévocable!

II

Voilà ce qui préoccupait le jeune seigneur de Staden, pendant qu'il était assis sous le manteau de la cheminée, les pieds sur les chenets.

Un autre jeune homme, plus âgé que lui de trois ou quatre ans, entra dans la salle et dit, après s'être incliné respectueusement :

— Le seigneur Van Staden me permet-il de lui rappeler qu'il a promis d'aller aujourd'hui à Laugemarck? Les chevaux sont sellés.

Walter le regarda avec un vague étonnement, puis, comme s'il revenait soudain à la réalité des choses, il courut au-devant du nouveau venu, et lui prit les mains en lui disant :

— Daniel, Daniel, tu t'inclines devant moi ? Tu m'appelles seigneur Van Staden ! Ah ! je t'en prie, ne te venge pas si cruellement!... Oui, hier au soir j'ai eu des torts envers toi, mais je le regrette; pardonne-moi.

— Votre humble serviteur n'a rien à vous pardonner, seigneur, répondit Daniel, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

— Mon serviteur? s'écria le jeune chevalier. Non, jamais! Tu fus autrefois mon compagnon de jeux, plus tard mon professeur, et maintenant mon ami, mon bon et fidèle ami...

» La seigneurie de ton père est sous ma dépendance, il est vrai, mais Daniel Van Callenaere n'est-il pas de vieille et noble race, comme moi ? Tu es

la seule personne avec qui je puisse parler en toute confiance, à qui je puisse ouvrir mon cœur. Que me fait le respect? Je ne puis vivre sans amitié. Pardonne-moi mon emportement, et redeviens mon frère bien-aimé.

En achevant ces mots, il sauta au cou de son camarade. Celui-ci, vaincu par tant de cordialité, le serra dans ses bras à son tour en disant :

— Dieu soit loué, me voilà soulagé d'un grand chagrin. Walter, Walter, que ta violente sortie d'hier m'a fait souffrir! Je croyais avoir perdu pour toujours ton amitié.

— Quelle erreur, mon bon, mon cher Daniel! Sois indulgent; aie pitié de ma pénible situation et songe que, sous l'empire de mes amères réflexions, de la frayeur que m'inspire l'avenir dont je suis menacé, la patience peut quelquefois m'échapper sans qu'il en faille accuser mon cœur... Mais aussi pourquoi, en ma présence, exalter les mérites de Judith Van Laugemarck? Pourquoi vanter sa beauté?...

— N'est-elle pas réellement belle?

— Oui, oui ; mais cette beauté — je ne sais comment l'expliquer — ne réalise pas à mes yeux l'idéal de la femme, telle que la rêve mon imagination. Et cependant, abstraction faite de ces rêves de mon esprit, ne soutenais-tu pas en outre que Judith est douce, aimable, spirituelle, et qu'elle est douée de toutes les qualités du cœur ? Ah! Daniel, tu ne crois certainement pas toi-même ce que tu disais. Pourquoi donc m'exciter ainsi jusqu'à la colère, jusqu'à l'injustice?

Ce reproche parut attrister Daniel. Il répondit après un instant de silence :

— Si j'exagère peut-être les qualités de ta future femme, Walter, ne m'en fais pas un crime, car je ne le fais que par amitié pour toi, et par devoir.

— Par devoir?

— Oui, Walter. Tu deviendras certainement l'époux de Judith Van Laugemarck, n'est-il pas vrai?

— Hélas! le duc l'a décidé ainsi; et qui peut résister à sa volonté toute-puissante?

— Eh bien, si j'allais médire de ta fiancée en ta présence et t'inspirer de l'aversion pour elle, ne rendrais-je pas ton sort plus amer, au risque d'empoisonner ta vie pour toujours?

— En effet, tu as raison, Daniel. Je lutte en vain contre ma destinée. Pardonne et oublie ma vivacité d'hier au soir.

— Viens, maintenant, Walter, et prends courage. Crois-en ton ami dévoué : Judith n'est dépourvue ni de grâces ni de séduction. Tu finiras par éprouver de l'affection pour elle.

— Ah! si cela se pouvait, comme j'en bénirais le ciel! Car se voir obligé de vivre avec une femme qu'on ne peut pas aimer, quel sombre avenir!

— Partons, Walter. Si nous arrivons à Laugemarck avant l'heure fixée, notre empressement fera bon effet, et l'on nous en saura gré.

— Il est encore trop tôt, répondit le jeune homme en se détournant avec embarras.

— Quoi! sérieusement tu redoutes cette visite à Laugemarck? demanda Daniel étonné.

— Je l'avoue, c'est avec une sorte de crainte que j'aborde Judith.

— Mais pourquoi?

— Tu le sais bien, Daniel. Ses manières impérieuses, son langage altier, la conviction où je suis qu'elle veut dès à présent m'imposer toutes ses volontés... mais il y a quelque chose encore qui m'effraie. Le duc m'a accordé un délai d'une année pour me marier, et tu comprends que je désire conserver ma liberté jusqu'au dernier moment; eh bien, lors de ma dernière visite à Laugemarck, Judith s'autorisant de l'éclat donné à ce mariage n'a pas craint d'en réclamer la célébration immédiate, et, comme je refusais de me prononcer, elle s'est exaltée peu à peu, outrée et dépitée de me voir lui tenir tête. Quoique cette violence m'affligeât beaucoup et blessât ma dignité d'homme, j'ai promis de réfléchir mûrement à ce qu'elle me demandait... Mais sois-en bien certain, elle aura beau faire, je ne me marierai qu'à l'expiration du terme que le duc lui-même a fixé.

— Je le comprends, mon bon Walter, soit; résiste à son désir, mais sans impatience et avec douceur. Elle y renoncera, j'y pense ; et ne fais pas un grief à la pauvre demoiselle d'un empressement qui prouve sa vive affection et son amour pour toi.

— Ainsi, tu crois vraiment qu'elle m'aime? répondit le jeune seigneur Van Staden avec un sourire ironique.

— J'en suis convaincu, Walter.

— Pourquoi donc ne parle-t-elle jamais que de notre haute naissance, de nos richesses, des dignités et du luxe de la cour?

— N'est-ce pas le propre de toutes les demoiselles nobles d'aspirer après cette vie d'honneurs et de plaisirs?... Peut-être croit-elle te plaire en vantant tous ces avantages, mais sois persuadé, mon ami, qu'elle t'aime de toutes les forces de son âme.

— Il est possible que je me trompe, dit le jeune chevalier avec un soupir. En tous cas, la résistance est impossible, il faut que je l'épouse. Eh bien, Daniel, je tâcherai de subir mon sort avec courage. Viens, mon ami, partons pour Laugemarck!

III

Ils sortirent, montèrent à cheval, et prirent la route de Laugemarck, suivis à quelques pas de deux piqueurs à cheval.

Il faisait un temps délicieux; le soleil rayonnait dans le ciel bleu, et le feuillage frais et lumineux exhalait des senteurs printanières qui dilataient les poumons en réjouissant le cœur.

Depuis près d'une demi-heure, ils chevauchaient en silence sur une belle route, lorsque Walter fit prendre à son cheval un étroit sentier qui traversait le bois.

— Oui, Daniel, répondit-il à une observation de son ami, je sais bien que ce chemin est un peu plus long, mais écoute ces milliers d'oiseaux qui envoient au ciel leur chanson mélodieuse. Tout chante dans la nature; tout respire la joie et l'amour; le printemps est au cœur de tout ce qui vit!... Traversons la forêt; nous avons tout le temps d'arriver à Laugemarck.

Son ami le suivit sans répondre.

Ils marchèrent assez longtemps en silence, le chemin était trop étroit pour que l'on pût y chevaucher deux de front; au bout d'une demi-heure ils s'aperçurent avec étonnement que le sentier qu'ils suivaient s'arrêtait tout à coup à la lisière d'un bois épais. Ils s'étaient égarés.

Walter n'en parut ni surpris ni contrarié; mais Daniel, craignant qu'ils n'arrivassent trop tard à Laugemarck, appela les deux piqueurs et les consulta sur la direction à suivre pour retrouver leur chemin. Aucun des deux ne le savait, mais en s'orientant d'après le soleil, et en marchant vers le sud, ils ne pouvaient manquer le but de leur voyage.

Ils se remirent donc en route d'après ces indications, et s'avancèrent aussi rapidement que le permettait l'épaisse forêt qu'ils avaient à traverser.

Ils ne firent que s'égarer davantage, car, après une marche longue et pénible, ils s'arrêtèrent devant un fourré presque impénétrable.

Tout à coup, ils entendirent à quelque distance le chant d'un coq. Il y avait donc, non loin de l'endroit où ils se trouvaient, une ferme ou une maison de paysan. Mais il paraissait impossible d'y arriver à cheval.

Walter sauta à terre en disant :

— Que les piqueurs restent ici avec les chevaux. Je serai enchanté de marcher un peu. Viens, Daniel, allons à la découverte de la ferme; nous saurons où nous sommes, et les gens de la ferme nous remettront dans le bon chemin.

— Dieu soit loué; nous allons trouver une habitation, répondit Daniel. J'en serai ravi, car je meurs de soif.

— Moi de même, répondit Walter. Nous boirons un bon coup, et nous mangerons un morceau. Le voyage m'a affamé. Dabarrasse-toi comme moi de ton épée, Daniel, et confions-les à nos gens jusqu'à notre retour.

Son ami obéit, et ils marchèrent à travers le taillis en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas se meurtrir le visage ou déchirer leurs vêtements.

— Ne serions-nous pas ici sur le territoire de la seigneurie de Merchem? demanda Walter.

— C'est possible, répondit son compagnon. Peut-être aussi sommes-nous, sans le savoir, sur les terres de Laugemarck.

— Quoi qu'il en soit, Daniel, nous ne dirons pas d'où nous venons ni qui nous sommes.

— Quelle folie!

— C'est une bonne précaution. Si l'on sait que je suis le châtelain de Staden, on va me recevoir avec toute sorte de cérémonies. Et cela me contrarie de ne jamais voir un visage souriant. Puis, les paysans n'oseront pas m'offrir leur modeste collation. S'ils nous interrogent, nous dirons que nous sommes les fils de marchands de Thourout, qui allons à Ypres pour les affaires de notre commerce, et que nous sommes égarés. Nous échapperons ainsi aux témoignages de respect que je redoute. C'est pour cela que j'ai voulu laisser nos épées à nos gens. On ne soupçonnera pas que nous sommes des chevaliers.

— Et si on demande nos noms?

Walter réfléchit un instant.

— J'ai trouvé, dit-il : Je m'appelle Walter Siebrechts et toi Daniel Houtmans. Ce sont les noms de deux de mes hommes d'armes. Ne les oublie pas; Siebrechts et Houtmans.

— Étrange fantaisie! murmura Daniel; mais puisque tu le veux...

Il fut interrompu par un brusque mouvement de son ami. Celui-ci s'arrêta, mit un doigt sur ses lèvres, et de l'autre montra à Daniel une petite maison située à une centaine de pas au milieu d'une clairière.

IV

C'était une charmante maisonnette, d'un aspect souriant et coquet; bien qu'elle n'annonçât qu'une habitation de paysans, à en juger par la propreté extérieure de cette demeure, ses habitants devaient jouir d'une certaine aisance.

La nature, d'ailleurs, semblait avoir fait beaucoup pour rendre ce séjour agréable. La maisonnette s'abritait sous l'ombrage d'un énorme tilleul dont les gigantesques branches s'étendaient

par-dessus le toit, comme pour le préserver de la chaleur du soleil. Des milliers d'abeilles, de papillons et de mouches aux ailes transparentes voltigeaient et bourdonnaient dans les fleurs blanches dont l'arbre était couvert.

Tout autour de la maisonnette s'étendait un pré verdoyant où croissaient çà et là des bouquets d'arbustes odoriférants, et des groupes d'arbres fruitiers. D'innombrables oiseaux gazouillaient leurs chansons amoureuses dans les arbres et les buissons, et des milliers de fleurs étoilaient le tapis vert de la prairie.

Le soleil versait sur cette riante nature le doux éclat de ses rayons printaniers, et, pour des gens qu'une longue marche à travers la sombre forêt devait avoir fatigués, cet endroit était une véritable oasis.

Telle fut du moins l'impression que ressentirent Walter et Daniel à l'aspect de ce délicieux asile; mais leur surprise et leur admiration redoublèrent lorsqu'ils virent, assise sur le seuil de la maisonnette, une jeune fille occupée à tricoter une espèce d'écharpe en soie rouge. Elle devait avoir vu fleurir seize ou dix-sept fois au plus le grand tilleul, car elle avait encore l'air d'une enfant, tant ses membres étaient délicats, tant son visage angélique respirait la fraîcheur de la jeunesse.

Pour toute parure elle portait une robe de toile blanche serrée à la taille par une ceinture bleue. Les boucles rebelles de son abondante chevelure noire, s'echappant de son chaperon couleur pourpre, faisaient ressortir l'éclatante blancheur de son cou.

Autour d'elle un coq au brillant plumage se promenait fièrement au milieu de ses poules, de leurs poussins, et d'une dizaine de pigeons qui se rengorgeaient en se poursuivant. Un agneau blanc comme la neige posait sa tête sur les genoux de la jeune fille, et semblait implorer une caresse de sa petite main.

Assise ainsi dans la pénombre, les joues animées par les rayons du soleil qui se jouaient à travers le feuillage, et tournant autour de son doigt, d'un mouvement rapide, le fil rouge de son écharpe, la jeune fille avait l'air d'une création échappée du cerveau de quelque grand poète, personnifiant la jeunesse, la candeur et la pureté.

Walter et son ami contemplèrent un instant en silence cette vision enchanteresse, puis murmurèrent d'une voix à peine intelligible :

— Est-ce une illusion? Où sommes-nous? Oh! qu'elle est belle! qu'elle est ravissante! C'est l'ange de ce paradis terrestre!

Daniel se remit en marche le premier, Walter le suivit, ému et presque tremblant.

A peine avaient-ils fait quelques pas que la jeune fille les aperçut et se leva toute surprise. Le rouge lui monta aux joues, et elle considéra les étrangers avec stupeur; mais lorsqu'elle vit qu'ils hésitaient à s'approcher, un doux sourire entr'ouvrit ses lèvres; les jeunes gens, encouragés, s'avancèrent vers elle, ayant peine à contenir leur admiration.

— Excusez notre hardiesse, dit Daniel, nous nous sommes égarés dans la forêt; nous avons soif et faim, et nous vous supplions de nous aider à réparer nos forces. Nous paierons ce qu'il faudra.

— Payer? murmura-t-elle d'un air blessé. Le « Repos de la forêt » n'est pas une auberge, et nous ne vendons rien. Veuillez entrer, messires. Mon père n'est pas à la maison; mais ma bonne tante Kathelyne vous offrira tout ce que nous avons.

— Grand merci pour votre bonté! répondit Walter. Je ne sais comment vous nommer; vous semblez être la fille d'un laboureur, et peut-être êtes-vous une noble demoiselle.

— Vous vous trompez, messire; mon père est bien un homme libre; mais nous ne sommes pas de race noble. Je m'appelle Bertine Jacobszone. Appelez-moi Bertine.

— Ah! quel joli nom!... Nous aussi nous sommes des bourgeois, les fils de marchands de Thourout. Nous allons à Ypres pour affaires de commerce. Je m'appelle Walter Siebrechts, et mon ami Daniel Houtmans.

Ils étaient entrés dans la maison.

La jeune fille approcha deux chaises de la table. Je vais appeler ma tante et lui dire ce que vous désirez, car ici, au « Repos de la forêt, » il ne vient presque jamais personne. Et ce n'est pas toujours agréable de vivre ainsi solitaire...

Elle disparut dans une autre pièce.

— Sommes-nous le jouet d'une illusion de nos sens? murmura Walter. Peut-on rêver une créature plus douce et plus charmante?

— C'est une aimable et jolie fille, en effet, dit Daniel d'un ton plus calme; mais regarde donc cette chambre, Walter. A quelle classe peuvent appartenir les habitants de ce logis tranquille? Cette épée pendue à la muraille, ce casque, cette cotte de mailles! Ce sont les armes d'un chevalier. Bertine nous a-t-elle trompés, et cacherait-elle comme toi la noblesse de son origine? Cette énigme m'intrigue.

— Ce ne sont pas des nobles, Daniel. Les vêtements de Bertine son trop simples, trop humbles. Et regarde le mobilier qui nous entoure : il est convenable et propre, mais il n'a rien de riche... La voici! J'entends sa douce voix.

Bertine rentra avec une vieille femme grison-

nante, habillée comme une vraie paysanne, qui salua les jeunes gens avec un sourire amical.

— Voilà nos hôtes, Kathelyne, dit la jeune fille. Voici M. Walter Siebrechts, et l'autre est M. Daniel Bout... Zout... Ah! Je l'ai oublié.

— Houtmans, dit Walter, tout joyeux de ce que la jeune fille eût mieux retenu son nom que celui de son ami.

— Ces messieurs désirent manger quelque chose? demanda la vieille femme. Dans un instant. Nous n'avons pas grand'chose; mais ce peu est tout à leur service.

Elle se dirigea vers la porte et cria de toutes ses forces.

— Jean! Jean!

Un grognement étrange, pareil à celui d'une bête sauvage, répondit de loin à cet appel. Sans attendre le domestique, elle ouvrit un buffet, et plaça sur la table, du pain, du beurre, du fromage, et même un pigeon rôti.

Un homme puissamment musclé, au visage grêlé, au dos voûté, et aux mains calleuses, entra dans la chambre. Il revenait sans doute du travail des champs, car il portait une bêche. Sans regarder les étrangers et sans prononcer une parole, il demanda du regard à Kathelyne ce qu'elle voulait.

La vieille femme lui montra la porte de derrière et lui dit à l'oreille quelques mots dont les jeunes chevaliers ne distinguèrent que les suivants :

— Sous le sable, dans le coin à gauche.

— Et maintenant, messires, permettez que je vous serve, dit Bertine.

— C'est trop de bonté.

— N'est-il pas de mon devoir de servir les hôtes de mon père? Ah! Voilà Jean avec sa bouteille. Mon père dit que c'est un vin exquis, âgé de plus de quinze ans. Il l'appelle Beaune.

— On boit ici du vin? du vin fin? dit Daniel étonné.

— Pas du tout, répondit Bartine. Ce vin ne parait jamais sur la table excepté quand le hasard nous amène comme aujourd'hui des étrangers; et cela arrive si rarement! Parfois aussi, quand mon père est indisposé, il en boit un gobelet; mais, Dieu merci, voilà longtemps qu'il n'a été malade.

Lorsque Jean eut débouché la bouteille, il reprit sa bêche et sortit sans prononcer une parole.

— Il est muet, dit Bertine.

Les jeunes chevaliers le suivirent un instant des yeux, puis ils vidèrent leurs verres et affirmèrent qu'ils n'avaient jamais rien bu de meilleur.

— C'est dommage, ajoutèrent-ils, que le maître du logis soit absent. Nous eussions été heureux de le remercier ainsi que vous de sa gracieuse hospitalité.

— Mon père est en chasse dans la forêt avec son arbalète. Nous ne savons à quel endroit le chercher maintenant, et notre Jean ne le trouverait pas. Mais si vous avez le temps d'attendre un peu, messires, vous le verrez certainement, car l'heure habituelle de son retour est proche...

— Pardonnez mon indiscrétion, interrompit Daniel. Ces armes, cette cotte de mailles, à qui appartiennent-elles?

— Mon père est un vieux soldat qui a assisté à beaucoup de batailles.

— Et maintenant, il ne fait plus la guerre?

— Non, il se repose des fatigues d'une vie laborieuse.

— Et sous quel chef a-t-il fait la guerre?

— Ah! ceci... ceci...

Et la jeune fille hésitante regarda la vieille femme qui répondit d'un ton bref :

— Nous l'ignorons, messires; il y a beaucoup de choses que nous ne savons pas.

Les jeunes gens comprirent qu'ils avaient poussé trop loin leurs questions, et continuèrent pendant quelque temps à manger en silence.

Bertine reprit la première l'entretien interrompu en parlant du beau temps, des fleurs nouvelles et des oiseaux qui commençaient à faire leurs nids. La vieille Kathelyne finit par s'y mêler, et ainsi les jeunes gens apprirent que leur hôte, Segher Jacobszone, était un homme libre de Wulpen, entre Furnes et Nieuport; que Bertine, jusqu'à l'année précédente, avait été élevée à Bruges, dans un couvent; que Kathelyne, la sœur de sa défunte mère, n'avait cessé de veiller sur elle comme une mère véritable et que leur maison, quoique enclavée dans le territoire de Woumen, appartenait au couvent des Bénédictins de Merchem.

Les jeunes gens, mis en belle humeur par l'amabilité de Bertine et de sa tante, et sans doute aussi par le bon vin qu'ils avaient bu, racontèrent tout ce qu'ils savaient de la cour du duc et des événements qui s'étaient passés depuis peu dans le pays et à l'étranger. Si Daniel parlait plus que Walter c'est qu'il avait l'esprit plus libre; le jeune châtelain de Staden ne quittait pas Bertine des yeux et l'écoutait de toutes ses oreilles, non pour comprendre ce qu'elle disait, mais pour s'enivrer de la douce musique de sa voix.

L'innocente jeune fille le regardait de même de temps en temps avec une sorte d'étonnement tranquille. Car lui aussi était beau et jeune comme elle; lui aussi avait des yeux noirs et un sourire aimable qui trahissait la bonté de son âme.

Une grande demi-heure se passa ainsi : Daniel s'était levé et affirmait qu'ils devaient, pour des

motifs urgents, se remettre immédiatement en route. Walter et les deux femmes essayèrent de le retenir, dans l'espoir que le père de Bertine allait rentrer, mais Daniel, convaincu que l'on devait être fort blessé, à Laugemarck, de leur long retard, insista vivement pour partir.

— Mon père ne vous verra donc pas? Il en aura de grands regrets, messires, dit Bertine.

— Nous manquerions à nos devoirs envers notre hôte, si nous partions sans l'avoir remercié, ajouta Walter.

— Mais nous n'allons pas au bout du monde, répliqua Daniel. Nous repasserons par ici, et nous remercierons alors M. Segher Jacobszone.

— Mais si mon père est encore à la chasse cette fois-là, objecta Bertine. Quand repasserez-vous par ici, monsieur Daniel.

— Dans huit jours peut-être.

— Ce sera donc samedi prochain? demanda Kathelyne.

— Oui, samedi.

— Au revoir donc.

— Veuillez nous indiquer la route qui mène à Ypres.

Des explications de la vieille femme il résulta qu'ils n'étaient qu'à une heure de marche de Laugemarck. La grand'route passait à quelques portées de flèche de la lisière du bois. Un sentier y conduisait tout droit. Kathelyne leur offrit de leur donner pour guide le domestique muet, mais les jeunes gens refusèrent, puisqu'ils n'avaient qu'à suivre le sentier qui passait devant la porte.

— N'oubliez pas vos promesses, messires, dit Bertine. Samedi, mon père vous attendra toute la journée, et si vous ne veniez pas, il en serait désolé, et nous aussi. Au revoir donc, et que Dieu vous conduise, messires.

— Merci, et au revoir, dirent les jeunes gens profondément touchés de la cordialité de cet accueil.

V

Ils se mirent en route et suivirent le chemin indiqué aussi longtemps qu'ils furent en vue des habitants de la maisonnette; mais, dès qu'ils eurent tourné derrière d'épaisses broussailles, ils rentrèrent dans le bois pour retrouver l'endroit où ils avaient laissé leurs piqueurs et leurs montures.

— De braves gens, n'est-ce pas? aimables et bien élevés, dit Daniel. On dirait vraiment qu'ils sont de race noble, ou du moins qu'ils ont vécu avec des nobles.

— Quelle douce et charmante fille! s'écria Walter, comme sortant d'un rêve; quelle simplicité, quelle candeur, quelle innocence! voilà la femme telle que je l'ai rêvée.

— Ciel, que dis-tu? Bertine aurait-elle fait une si profonde impression sur ton esprit? Tu me fais craindre qu'une seconde visite au « Repos de la forêt » ...

— Tu te trompes, mon ami. Le sort et le duc de Bourgogne ont décidé de ma vie; il faut que j'épouse Judith Van Laugemarck. J'accomplirai mon devoir en loyal chevalier.

— Cependant cette émotion, cet enthousiasme... Si jamais un sentiment secret pour cette naïve jeune fille...

— Un sentiment d'amour, veux-tu dire? c'est impossible, Daniel, non seulement parce que je ne veux pas oublier ce que je me dois à moi-même et à ma future femme, mais parce que l'innocence et la bonté d'âme de Bertine l'entourent à mes yeux d'une auréole qui la défend contre toute pensée égoïste. Elle m'inspire tant de respect que je me croirais coupable si je pouvais éprouver pour elle un autre sentiment qu'une sympathie désintéressée.

— C'est égal. Je regrette que nous ayons promis de revenir. Ces visites sous un faux nom m'inquiètent.

— Eh bien, Daniel, pour te prouver que tes craintes sont vaines, je te promets de ne plus y retourner lorsque nous aurons remercié Jacobszone. Bertine ne sera pour moi qu'un doux souvenir que je conserverai au fond de ma mémoire.

— Alors ma crainte n'a plus de raison d'être. Ces braves gens nous oublieront bientôt, et leur souvenir ne te suivra pas longtemps... Il y a dans cette jeune fille quelque chose qui pique ma curiosité. Elle parle si bien, avec tant d'esprit, elle sait tant de choses de la cour, que je me demande encore si elle ne me cache pas sa véritable naissance.

— Mais non, Daniel. Tu oublies qu'elle a été élevée à Bruges dans un couvent. C'est là qu'elle a appris ce qu'elle sait.

— Quoi que tu dises, Walter, je soupçonne que le séjour de ces gens-là au plus profond de la forêt cache quelque secret... Voilà nos chevaux. Hâtons-nous. On sera peut-être contrarié à Laugemarck de notre retard.

Ils ceignirent leurs épées, sautèrent à cheval, et ne tardèrent pas à trouver le chemin que Kathelyne leur avait indiqué.

— Maintenent au trot! dit Daniel. Pourquoi ris-tu ainsi tout seul?

— Je n'en sais rien. Je me sens tout en joie. La nature me paraît plus belle... Mais tu as raison, hâtons-nous, en avant!

Les chevaux volaient sur la grande route en soulevant un nuage de poussière.

VI

Une demi-heure plus tard le pont de Laugemarck résonna sous les fers de leurs sabots, et ils pénétrèrent dans la cour.

Les gens descendus de cheval se dirigèrent vers le vestibule. En chemin ils rencontrèrent Otto Van Laugemarck, le frère de Judith, qui leur dit d'un ton aigre :

— Il n'est pas permis, messeigneurs, de traiter avec si peu d'égards des gens de notre sorte ! J'ai peine à contenir mon indignation. Et, si le duc, notre souverain, n'avait pas formé le projet de nous unir par les liens du sang, je ne supporterais pas un pareil affront. Il y a deux heures que nous attendons. La table est mise depuis une heure. Un tel oubli des convenances !... Mon père est profondément blessé ; ma pauvre sœur pleure de chagrin. Ah ! vous oubliez qui nous sommes !

Otto avait les yeux enflammés de colère, et son regard semblait vouloir transpercer Walter.

Celui-ci le considérait froidement et sans s'émouvoir.

— Messire Otto, répondit-il, je n'oublie ni qui vous êtes, ni qui je suis. Comme vous le dites, si le duc ne m'avait pas destiné votre sœur pour femme, je ne vous permettrais pas, si jeune que je sois, de me parler deux fois sur ce ton d'autorité... Mais voilà votre père qui vient vers nous. Je lui dirai les causes de notre retard.

Et, en effet, il raconta au père de Judith qu'ils s'étaient perdus dans la forêt.

Le vieux chevalier eut l'air d'accepter l'excuse comme satisfaisante et dit :

— C'est un accident qui peut arriver à tout le monde. N'y pensons plus. Entrez, messieurs. Je vais dire qu'on serve le dîner. Mon heure est passée, et j'ai grand'faim. Les jeunes chevaliers entrèrent dans la grande salle du château.

Walter aperçut Judith qui pleurait, assise dans un coin. Ému d'une compassion sincère, il s'avança vers elle, et lui prit la main en disant :

— Judith, Judith, pourquoi pleurez-vous ainsi ? me croyez-vous capable de vous faire volontairement de la peine ? Nous nous sommes perdus dans les bois. Il n'y a pas de notre faute. Vraiment vos larmes me déchirent le cœur.

Peut-être Walter n'avait-il jamais parlé à Judith d'un ton si aimable et si doux. Elle se leva avec une joyeuse surprise et s'écria :

— Walter, puis-je vous croire ? Dites-vous vrai ?

— Certes : demandez plutôt à mon ami Daniel.

— Et mes larmes vous font de la peine ?

— Elles m'affligent profondément, Judith.

— Dieu soit loué, je me trompais donc ! mon inquiétude, ma méfiance ne sont pas fondées ? Allons, Walter, plus de chagrin ! Ah ! je crois que le bonheur trouble mes sens à présent.

Et elle conduisit le jeune homme, avec des exclamations et des gestes qui témoignaient d'une vive exaltation, vers la table où son frère avait déjà pris place.

Les valets et les servantes apportèrent les premiers plats, et l'on commença à les entamer en silence. Judith s'était mise en grande toilette pour recevoir son futur. Elle portait une robe jaune avec une immense traîne, et une ceinture de pourpre enrichie d'or et de pierreries. De la pointe de son haut chaperon en velours rouge, un long voile de gaze descendait sur ses épaules... En vérité elle était parée comme une reine.

Assise en face de Walter, elle ne le quittait pas des yeux.

Dans leurs précédentes entrevues, les façons impérieuses de Judith avaient désagréablement affecté l'esprit du jeune homme. Mais aujourd'hui il paraissait de meilleure humeur, il regardait parfois avec un sourire celle qui devait être la compagne de sa vie.

Elle était réellement belle, il devait en convenir. Ses yeux noirs pleins de feu, son front haut et pur, sa fine bouche, devaient faire impression sur les plus difficiles ; mais dans ces traits nobles et fermement accusés il y avait quelque chose de sévère qui commandait l'admiration plutôt que l'amour ; aussi Walter ne pouvait s'empêcher d'évoquer à côté d'elle la douce image de Bertine.

Quoi qu'il en soit, ce jour-là le jeune chevalier ne parut pas éprouver le même éloignement pour Judith, et même il se prêta complaisamment à une conversation gaie et presque cordiale. Ce changement heureux parut de bon augure à la jeune fille, qui se montra de son côté plus gracieuse et plus prévenante, malgré les rêveries passagères dans lesquelles Walter paraissait quelquefois s'absorber et dont il s'éveillait en souriant doucement. Elle était persuadée qu'elle était l'unique objet de ces distractions, et qu'il pensait à leur prochain mariage.

L'affection que Judith et Walter semblaient se témoigner mutuellement faisait aussi une impression favorable sur le vieux chevalier et sur son fils Otto. La conversation devint générale et resta très animée jusqu'à la fin du repas.

Judith proposa ensuite une promenade dans le parc, Walter lui offrit le bras, et toute la compagnie quitta le château en causant gaiement.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans le parc



Bertine fit irruption dans mon cachot. (Page 14.)

que Walter s'aperçut que le sire de Laugemarck, son fils et Daniel étaient restés en arrière, comme pour lui ménager un tête-à-tête avec Judith.

Il en conçut une certaine inquiétude. Car il craignait que la jeune fille ne profitât de l'occasion pour renouveler ses précédentes demandes; mais comme, de son côté, il appréhendait de la blesser, il n'osa point ralentir le pas pour rester à côté des autres promeneurs.

Lorsqu'elle se crut assez éloignée du reste de la compagnie, Judith s'arrêta et lui dit :

— Walter, je lis dans vos yeux que vous avez exaucé ma prière. Notre mariage ne sera pas différé plus longtemps? Donnez-m'en je vous prie l'assurance.

— Je ne le puis, Judith, répondit le jeune homme. Notre mariage sera célébré selon la volonté du duc.

— Hélas! vous refusez toujours. Que vont dire nos amis? Ne sentez-vous pas, Walter, qu'il y a là quelque chose d'humiliant pour moi?

— Je suis si jeune, Judith. Mon éducation de chevalier n'est même pas terminée. Le mariage est un lien qui dure jusqu'à la mort. Le duc, dans sa sagesse, m'a donné un an pour m'y préparer. Accordez-moi le même délai, et je vous conduirai avec joie à l'autel. Encore dix mois!

— Dix mois! et cela ne vous paraît pas une éternité? Ah! c'est dans votre indifférence cruelle que vous puisez la force de résister à mes prières. Ayez égard à ma situation; elle explique mon impatience; abrégez, je vous en supplie, les longueurs de l'attente, et dans ma reconnaissance je vous servirai comme une esclave fidèle...

— Craignez-vous donc, Judith, demanda le jeune homme, qu'il survienne quelque empêchement à notre mariage?

— Oui, je le crains; pourquoi? Je l'ignore, mais

j'en tremble nuit et jour. Ne le comprenez-vous pas? Ayez pitié de moi, Walter. Promettez-moi que notre mariage aura lieu dans trois mois.

Il secoua la tête d'un air de doute.

— Insensible, impitoyable à ma douleur! s'écria Judith, qui se mit à pleurer.

Cette explosion si vive d'un sentiment exagéré déplut à Walter. L'espèce de contrainte que Judith voulait exercer sur lui le blessait. Mais sa bonté naturelle conserva le dessus. Touché par les larmes de la jeune fille, il lui dit :

— Si vous souhaitez si ardemment que notre mariage soit avancé, Judith, soyez satisfaite. Dans six mois je vous conduis à l'autel.

— Six mois! soupira-t-elle. Oh! ne soyez pas bon à demi, je vous en conjure.

Et elle fixa sur lui ses yeux noirs pleins de larmes.

— Puisque votre bonheur semble en dépendre, murmura Walter ému, eh bien, soit! Dans trois mois.

— Merci, ô merci! s'écria Judith avec un élan de joie triomphante.

Puis elle se mit à parler avec une volubilité fiévreuse du bel avenir qui les attendait, et bien que cette agitation fût désagréable au jeune homme, il écouta avec complaisance les tirades enthousiastes de sa fiancée, quoiqu'il eût entrevu de tout autres rêves de bonheur.

Lorsque le vieux seigneur Van Langemarck et son fils Otto apprirent la résolution de Walter, ils lui serrèrent les mains avec effusion, et Daniel le félicita de tout cœur.

Walter leur répondit qu'il allait appeler à Staden des brigades d'artistes et d'ouvriers, afin de rendre son château digne de recevoir sa nouvelle maîtresse.

Il parlait ainsi en toute sincérité, car, une fois décidé à déférer au désir de Judith, il s'était dit qu'il valait autant en finir tout de suite, et étouffer en son cœur des espérances vaines.

On n'essaya pas de le retenir à Langemarck, Judith lui fit répéter dix fois sa promesse, et l'impatienta en secret par les témoignages exagérés de sa joie.

Lorsque le jeune chevalier, suivi de Daniel et de ses deux hommes d'armes, eut traversé le pont-levis et vit déployer devant lui la grand'route, il dit à son ami :

— Daniel, mon esprit fatigué aspire au repos. Il se peut que Judith soit belle et même bonne, mais elle n'est pas la femme qui me rendra heureux.

Il enfonça l'éperon dans les flancs de son cheval et partit à fond de train, d'une allure si précipitée, que son ami Daniel eut peine à ne pas le perdre de vue.

VII

Huit jours plus tard, Daniel et Walter, dès qu'ils eurent dîné, montèrent à cheval et, suivis de deux domestiques, prirent le chemin qui en une heure devait les conduire à la demeure de Segher Jacobszone.

Daniel s'était demandé plus d'une fois s'il n'était pas de son devoir de détourner son maître et ami de cette seconde visite au « Repos de la forêt »; mais il avait fini par se dire qu'une simple démarche de politesse ne présentait aucun danger; ce qui le confirmait dans cette idée, c'est que, depuis que le hasard les avait conduits à la petite maison isolée, Walter était resté d'excellente humeur et envisageait même sans appréhension son union avec mademoiselle Van Langemarck.

Ils avaient eu un instant l'idée de révéler leurs vrais noms et leurs positions sociales à Segher Jacobszone et à sa fille; mais, réflexion faite, ils s'était dit que mieux valait les leur laisser ignorer.

Arrivés à cinq minutes du « Repos de la forêt », ils descendirent de cheval, débouclèrent leurs épées et marchèrent dans la direction du nord à travers le bois jusqu'à ce qu'ils atteignissent la route d'Ypres non loin du sentier qui aboutissait à la petite maison isolée. Ils étaient impatients d'y arriver : Walter, parce qu'il se sentait attiré par une sympathie secrète, et Daniel, parce qu'il espérait découvrir le secret qui le préoccupait depuis huit jours.

Au premier tournant du sentier ils aperçurent le doux visage de Bertine dont l'aimable sourire attestait la joie qu'elle éprouvait à les revoir.

— Ciel! vous nous attendiez! s'écria le jeune seigneur Van Staden.

— Sans doute; pourquoi vous en étonner? dit-elle avec candeur; j'ai déjà été deux ou trois fois jusqu'au grand chemin pour voir si vous ne veniez pas. J'ai tant parlé de vous à mon père qu'il est curieux de vous voir. Venez, messires. Ma bonne tante Kathelyne a passé toute la journée d'hier à cuire des tartes pour vous, mais ne faites pas semblant de le savoir.

Elle marcha en avant, toujours occupée de son tricot rouge, comme si elle avait peur de perdre une minute.

— Vous travaillez bien assidûment, bonne Bertine, dit Daniel.

Elle se retourna et répondit d'un air de mystère :

— Je le crois bien, messires. Quand mon père est là, je ne peux pas travailler, car c'est une sur-

prise que je lui ménage : une gibecière que je lui tricote pour sa fête. Mais ne perdons pas de temps à bavarder. Entrez dans la maison ; tenez, voyez-vous là-bas, bien loin dans les champs, mon père avec ma tante qui fait paître notre vache près du fossé? je cours avertir mon père.

Et, cachant son ouvrage, elle s'éloigna légère comme une biche.

Les jeunes chevaliers s'arrêtèrent devant la maisonnette, prêts à saluer leur hôte qui s'approchait tenant sa fille par la main.

C'était un homme de haute taille, avec des cheveux gris, des traits fortement marqués et une démarche imposante. Une profonde cicatrice sillonnait son front et sa joue droite, tout en lui trahissait le vaillant homme de guerre vieilli avant l'âge au service de son prince. Une expression de découragement et de douleur répandue sur son visage faisait supposer qu'il avait beaucoup souffert.

C'est avec un sentiment de respect que Walter et son ami virent approcher le vieux soldat.

Après les premiers saluts, le jeune seigneur Van Staden lui dit :

— Monsieur Jacobszone, nous remplissons un devoir agréable en venant vous remercier de la généreuse hospitalité que votre aimable fille nous a offerte la semaine dernière. Nous n'avons pas eu le bonheur de vous voir alors ; mais aujourd'hui recevez les témoignages sincères de notre reconnaissance.

— Qui refuserait l'hospitalité à d'honnêtes gens, messires ? le « Repos de la forêt » est ouvert à tous les voyageurs qui ont besoin d'aide ou qui sont égarés. Ma fille n'a fait pour vous que ce qu'elle aurait fait pour d'autres.

En achevant lentement ces mots, le vieux soldat tenait son regard perçant et inquisiteur fixé sur les deux étrangers. Il remarqua que le plus jeune paraissait embarrassé et baissait les yeux. Ce signe de timidité ou de simplicité lui plut probablement, car il tendit la main à Walter en disant :

— Soyez les bienvenus, mes jeunes amis ; je sais par Bertine qui vous êtes et toutes les nouvelles intéressantes que vous lui avez racontées. Naturellement vous voyagez beaucoup et vous venez souvent à Bruges. Moi, depuis près de deux ans, je vis isolé dans cette forêt et je suis curieux de savoir ce qui se passe dans le monde. Veuillez entrer, messires, nous causerons en vidant un verre.

— Vous êtes vraiment trop bon, murmura Walter.

— Assez de remerciements, messires, acceptez sans cérémonie ce que je vous offre de même, interrompit Segher Jacobszone.

Au moment où ils se disposaient à entrer, Bertine s'écria :

— Mon père, il fait si chaud à l'intérieur, et ici il fait si frais! Souffrez que ma tante Kathelyne et moi nous placions une table et des chaises sous les tilleuls.

— Excellente idée, mon enfant, répondit Jacobszone ; mais je ne veux pas que tu te fatigues.

Il saisit son sifflet d'argent, et en tira deux sons perçants.

Jean ne tarda point à paraître et se posta devant Jacobszone dans une attitude si respectueuse, que les deux chevaliers supposèrent aussitôt que leur hôte était quelque chose de plus qu'un vieil homme d'armes, et qu'il avait l'habitude du commandement.

Jean s'empressa d'exécuter les ordres de son maître. La vieille Kathelyne, après avoir ramené sa vache à l'étable, échangea un salut amical avec les jeunes gens, puis, aidée de Bertine, elle dressa la table, et y posa quelques viandes froides, deux gâteaux, et deux bouteilles de vin.

Quoique les deux amis sortissent à peine de dîner, ils se mirent en devoir de faire honneur au repas qui leur était offert, surtout lorsqu'ils apprirent que Bertine et sa tante l'avaient préparé à leur intention.

— Jean, prenez une chaise, et placez-vous à côté de moi, dit Jacobszone, mangez un morceau de tarte, et buvez un verre de vin.

Le valet obéit, et comme les jeunes gens avaient l'air de s'en étonner :

— Il a été mon compagnon d'armes et presque mon ami, messires. Voyez cette balafre qu'il a aux deux joues, presque sous les oreilles, c'est un coup d'épée qui lui a en même temps coupé la langue, et l'a privé de l'usage de la parole.

Segher Jacobszone remplit les verres, et reprit :

— A votre santé, messires, et donnez-moi, je vous prie, quelques nouvelles du dehors.

— Serait-il indiscret de vous demander, messire hôte, où votre malheureux serviteur a reçu ce terrible coup ? reprit Daniel avec intérêt.

— Non certes. A la bataille de Montlhéry, près de Paris.

— A Montlhéry? s'écria Walter avec une émotion soudaine.

Jacobszone et Jean le regardèrent avec étonnement.

— Ah! ce nom éveille en moi de pénibles souvenirs, balbutia Walter, mais continuez je vous prie ; à la bataille de Montlhéry, disiez-vous ?

— Oui, au plus fort de la lutte, Jean essaya de sauver son commandant, en l'emportant sur ses épaules. Mais un soldat ennemi lui porta le terrible coup d'épée dont vous voyez la cicatrice.

— Et cet acte d'héroïsme a-t-il du moins sauvé son chef? demanda Daniel.

— Hélas! non, on le retrouva mort sur un monceau de cadavres.

— Quel était donc ce chef?

— Le plus noble et le plus intrépide des chevaliers : Sir Hugo Van Staden.

— Hugo Van Staden! Est-il possible? s'écria Walter.

Il se leva, saisit les mains du valet, et, les serrant avec feu, il lui dit les larmes aux yeux.

— Vous, vous avez voulu le sauver? Et c'est pour cela que vous avez reçu cette terrible blessure? Vous l'avez porté sur vos épaules, lui, mon pauvre père!

— Son père! s'écrièrent tout d'une voix Jacobszone, Bertine et Cathelyne. Ciel, lui, le puissant seigneur Van Staden!

Tous se levèrent, s'éloignèrent de quelques pas, et restèrent inclinés, dans une attitude pleine de respect.

— Oui, je suis le seigneur de Staden, et mon ami Daniel est le seigneur de Vallenare. Ah! Jean, Jean, mon ami, mon père n'a pas pu vous récompenser, mais moi, son héritier, je veux vous payer sa dette. Vous pouvez me demander tout ce que vous voudrez. Beaucoup d'argent peut-il vous rendre heureux?

Il était visible que le muet était profondément ému. Mais il secoua la tête en signe de refus et fit entendre par ses gestes qu'il n'avait besoin de rien et ne désirait que de rester auprès de son maitre.

Alors Walter rencontra le regard de Segher Jacobszone et y lut un reproche muet parce qu'il s'était introduit chez lui sous un faux nom.

Walter expliqua ses raisons, et comme son hôte semblait douter, il ajouta :

— Pourquoi ne me croiriez-vous pas? Tenez, vous voilà tous loin de moi, et inclinés comme devant votre maitre. Vous ne souriez plus; Bertine n'ose plus me regarder; Kathelyne semble avoir peur de moi. Oh! rendez-moi votre bonne amitié! Oubliez pour quelques instants qui je suis, et rappelez-vous ce que vous êtes. D'héroïques soldats qui ont versé leur sang pour leur pays et pour leur prince ne sont-ils pas nobles aussi? Croyez-moi, je ne me crois pas au-dessus de vous, Jacobszone, dont le visage témoigne d'une si noble intrépidité, ni de vous, Jean, qui eussiez sauvé mon père au prix de votre vie, si c'eût été possible. Je vous en prie, reprenez place à table, et ne me faites pas regretter de vous avoir dit mon nom.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils se rendirent à son désir, et Bertine seule semblait avoir repris son entière liberté d'esprit.

— Sire Walter, dit enfin le vieux Jacobszone, votre noble père m'a plus d'une fois serré la main. Voulez-vous me faire le même honneur?

— Vous avez aussi connu mon père?

— Pendant vingt ans, seigneur. Il était en dernier lieu commandant des archers du comte Charles; moi, qui n'étais qu'un humble sergent sous ses ordres, je ne commandais qu'une vingtaine d'hommes; mais son digne cœur avait une excellente mémoire, il aimait ses vieux compagnons d'armes et les connaissait presque tous par leur nom. Il m'appelait son vieil ami Jacobszone.

— Oh! laissez-moi vous nommer de même! s'écria Walter en lui serrant la main avec émotion. Quel bonheur! Depuis que je sais que vous avez connu et aimé mon père, il me semble que je suis ici en famille.

Il n'y avait pas à douter de la sincérité du jeune homme dont les yeux étaient humides. Le visage de Bertine exprimait une joie profonde et son doux sourire disait à Walter toute la reconnaissance qu'elle éprouvait pour les marques d'amitié données à son père.

— Seigneur Walter, reprit Jacobszone après un moment de réflexion, permettez-moi une seule question. Je n'ai pas à vous apprendre que votre père fut un chaud partisan du comte de Charolais?

— Non certes.

— Et un ennemi des sires de Croy, les méchants conseillers de notre vieux duc Philippe?

— Je le sais.

— Mais vous, seigneur Walter? Peut-être, depuis la mort de votre père, les sires de Croy ont-ils cessé de persécuter votre race? Probablement vous êtes dans les bonnes grâces du duc?

— Hélas! je suis une victime de son caprice, de sa tyrannie! répondit avec un soupir le jeune chevalier, en songeant à l'hymen qu'on lui imposait.

— Vous n'aimez donc pas le vieux duc?

— Comme souverain je dois le respecter et lui obéir; comme homme, je puis le juger au fond de mon cœur. Il a laissé persécuter mon père; il me fait du mal : je ne lui dois pas de reconnaissance.

— Peut-être votre ami, le seigneur de Vallenare, pense-t-il autrement?

— Pour ce qui me regarde, s'écria Daniel, j'ai toujours été et je reste un partisan dévoué de notre comte Charles, qu'on a si méchamment calomnié auprès de son père, quoiqu'il soit un noble cœur et un vaillant chevalier.

— Un noble cœur, le comte de Charolais? grommela Jacobszone en secouant la tête d'un air de doute.

Les jeunes chevaliers le regardèrent avec étonnement.

— Oui, le comte Charles fut autrefois juste et généreux, ajouta le vieillard. Je le sais mieux que d'autres, car le peu de bien-être dont je jouis, c'est à sa bonté que je le dois, mais maintenant il oublie même ceux qui lui ont par deux fois sauvé la vie et qui souffrent encore pour lui. Quand je parle de pareilles choses, la douleur est plus forte que moi et je sens les larmes me monter aux yeux, car malgré son ingratitude j'aime toujours le comte Charles, et je verserais avec joie pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Vous, messire, vous avez sauvé la vie au comte de Charolais? s'écria Daniel. Qui êtes-vous donc? Connaissons-nous votre vrai nom?

— Oui, messires; mon nom est bien Segher Jacobzsone; je suis le fils d'un laboureur libre du pays de Furnes. Depuis vingt-cinq ans, je suivais avec honneur la carrière des armes, lorsque je devins la victime de la haine des seigneurs de Croy... et, puisque je me trouve en présence d'amis de notre cher comte Charles, j'ai envie de leur faire le récit des événements qui m'ont contraint de choisir pour résidence cet endroit isolé... à moins que les femmes, et vous-mêmes, seigneurs, ne préfériez causer de choses moins sérieuses?

— Mais, mon père, s'écria Bertine, vous voyez bien que nos hôtes vous écoutent avec curiosité... et nous, nous sommes tout oreilles. Vous avez si rarement l'occasion de parler à des personnes qui peuvent vous comprendre.

Les jeunes chevaliers joignirent leurs instances à celles de la jeune fille.

— Eh bien, messires, buvez encore un coup, et écoutez-moi avec patience, dit Jacobszone.

VIII

— Comme je vous le disais, j'ai porté les armes depuis ma jeunesse. Depuis longtemps j'étais connu pour ma bravoure, lorsque j'eus le bonheur de pouvoir me distinguer sous les yeux du comte de Charolais. Il me prit dans sa garde, me mit à la tête de vingt hommes, et plus d'une fois il montra publiquement qu'il me considérait comme un guerrier qui avait fait ses preuves. Je lui en étais profondément reconnaissant... Avant d'aller plus loin, je dois vous rappeler en quelques mots les causes de la désunion qui existe depuis nombre d'années entre le vieux duc et son fils Charles. Il y a plus de douze ans que les sires de Croy se sont complétement emparés de l'esprit du duc Philippe; il les comble de faveurs et ne voit que par leurs yeux. Ces seigneurs de Croy, ennemis déclarés du comte de Charolais, sont les alliés du roi de France, le perfide Louis, qui leur paie une pension annuelle. Il y a quatre ans, ils ont décidé le duc, malgré la résistance de son fils, à vendre à la France une douzaine de villes, entre autres Saint-Quentin, Amiens et Abbeville. Une pareille diminution de son héritage paternel excita la fureur du comte contre les sires de Croy; mais ces favoris, plus puissants auprès du duc que son fils même, firent bannir le comte Charles de la cour de son père. Plus tard les deux princes se réconcilièrent plus d'une fois; mais les sires de Croy, qui craignaient l'influence du comte Charles, le noircirent tellement aux yeux de son père, que celui-ci en vint, pour ainsi dire, à ne plus pouvoir supporter sa présence. C'est ainsi qu'à la cour et dans le pays entier il se forma deux partis qui tenaient l'un, pour le duc et ses favoris; l'autre, pour le comte de Charolais, victime des plus odieuses intrigues. Quiconque se montrait dévoué au comte, ou favorisé de ses bonnes grâces, était assuré d'être haï et persécuté par le duc et ses conseillers. Aussi moi, qui ne perdais aucune occasion de témoigner au comte ma profonde gratitude, j'étais particulièrement en défaveur auprès des partisans des sires de Croy. Si M. de Charolais ne m'avait pas protégé, il y a longtemps qu'ils se seraient vengés de moi.

Tous les auditeurs, hormis Walter, prêtaient une religieuse attention au récit du conteur. Le jeune seigneur de Staden s'était laissé entraînre peu à peu au cours de ses pensées, et ses yeux ne quittaient pas Bertine. La jeune fille ne s'en apercevait pas, suspendue qu'elle était aux lèvres de son père.

Segher Jacobszone poursuivit :

— La guerre était déclarée entre le roi de France et le duc. Celui-ci s'était, du moins en apparence, réconcilié de nouveau avec son fils, et lui avait confié le commandement en chef de l'armée. Nous parvînmes avec des forces considérables presque sous les murs de Paris sans rencontrer de résistance, et là nous trouvâmes en campagne quelques seigneurs français qui voulaient combattre avec nous contre leur souverain. Nous nous étions établis dans la plaine de Montlhéry. Bref, le roi de France, qui avait rassemblé en toute hâte une armée de troupes choisies, tomba sur nous à l'improviste dans la matinée du 17 juillet 1465. Le comte de Charolais monta à cheval et se mit à notre tête. Nous culbutâmes tout devant nous, et, semant sur notre passage les morts et les blessés, nous poursuivîmes les Français pendant plus d'une demi-heure. Mais sur les deux ailes, les chances étaient bien différentes, nos troupes y succombaient sous l'attaque des bandes fran-

çaises. Un gentilhomme luxembourgeois, nommé Antoine le Breton, vint avertir le comte Charles que l'armée ennemie triomphante allait l'envelopper, et qu'il était perdu s'il poussait plus loin sa poursuite. Il n'en voulut rien croire, mais un autre de ses amis, le sire de Contay, lui ayant confirmé cette mauvaise nouvelle, il donna l'ordre de regagner Montlhéry. Cette brusque retraite jeta le désordre dans nos rangs. Nous fûmes attaqués par un corps d'archers et de lansquenets et ce fut dans cette mêlée, qui tourna bientôt en déroute, que notre vaillant chef Hugo Van Staden, votre illustre père, fut frappé mortellement, malgré le dévouement héroïque du brave Jean. Notre prince, le comte de Charolais, arrivé devant le château, ne fut pas peu surpris de voir les portes gardées par les archers du roi, il tourna aussitôt à gauche pour gagner la campagne; mais un gros d'hommes d'armes se lança à sa poursuite. Déjà une partie de sa troupe s'était dispersée; à peine étions-nous trente avec lui. Le choc fut vif. « Mes amis, criait le comte, défendons-nous bravement, je suis ici pour vivre et mourir avec vous. » Son écuyer fut tué près de lui. Lui-même fut blessé d'un coup d'épée qui pénétra par la jointure de son casque et de sa cuirasse mal attachée. On le serrait de si près qu'un homme d'armes ennemi mit la main sur lui. Il était pris si un Bruxellois, Robert Cottereau, fils de son médecin, ne s'était jeté entre le Français et lui. Au même instant j'aperçus l'éclair d'une épée qui étincelait au-dessus de la tête du prince, et allait peut-être briser son casque. Plus prompt que l'éclair, j'abattis d'un coup de hache le bras qui menaçait mon bienfaiteur, mais j'avais moi-même reçu un coup d'épée dans la joue, et mon sang ruisselait sur mon épaule. « Merci, merci, Jacbszone, me cria le comte Charles, si j'en réchappe, je ne vous oublierai pas!... » La bataille se prolongea longtemps encore, mais pour l'intelligence de mon récit, je n'ai pas besoin de vous raconter la fin...

— Et comment le comte de Charolais se tira-t-il de ce terrible danger? demanda Daniel.

— Une partie de son armée qui avait conservé ses positions vint à son secours. Il rallia peu à peu le reste de ses soldats, et enfin la journée se termina par une victoire douteuse pour nos armes... Vous savez, messires, que peu après la paix fut conclue, et qu'elle fut très honorable pour notre duc.

— Et le comte Charles a sans doute récompensé généreusement ses sauveurs? dit Daniel.

— En effet, repondit le vieillard, Robert Cottereau fut anobli et fait chevalier. Quant à moi, j'étais de naissance trop basse pour désirer ou espérer un pareil honneur, bien qu'il m'ait été dit que le comte Charles insistât auprès de son père pour qu'il me donnât la même récompense. Mais la haine des sires de Croy s'y opposa. Pendant longtemps je crus, avec tous mes amis, que je ne serais pas récompensé du tout, lorsque le comte de Charolais, pour mettre fin à toutes ces intrigues, me donna de sa propre autorité un commandement dans sa garde particulière, avec charge de le suivre partout. Cette grande faveur m'attira beaucoup d'inimitiés. Les sires de Croy accusèrent le comte d'avoir méconnu les lois de la chevalerie en me nommant officier dans sa garde. Cependant, pour cette fois, l'orage n'éclata point sur ma tête, et je conservai mes fonctions... Nous approchons de l'événement qui devait devenir la cause de mon malheur. La haine mutuelle du comte de Charolais et des sires de Croy était arrivée à son comble. Un jour, le comte me donna l'ordre de l'accompagner au palais de son père, où il voulait aller se plaindre de ses ennemis. Je m'arrêtai sur l'escalier, tandis que mon maître montait dans les appartements. Bientôt j'entendis avec effroi le bruit d'une violente altercation entre les deux princes. Tout à coup le comte redescendit en courant et en appelant du secours, car son père le poursuivait l'épée nue. Hors de moi, je me jette entre le père et le fils, et oubliant les règles de l'étiquette, je saisis le duc par la taille et lui arrache son épée; il écumait de rage, et menaçait son fils de le tuer s'il osait reparaître en sa présence. Je croyais avoir rendu un grand serivec à mes souverains; mais les sires de Croy, qui étaient devenus tout-puissants, m'accusèrent de lèse-majesté. On vint me saisir dans mon lit pendant la nuit, on m'enchaîna comme un vil malfaiteur et l'on me jeta dans un sombre cachot. Huit jours après on vint me lire mon arrêt de mort. Au bout de quarante-huit heures je devais être décapité dans ma prison... Un vieux soldat a vu trop souvent la mort en face pour en avoir peur; mais j'avais une enfant, une fille unique, que j'aimais comme la lumière de mes yeux : ma pauvre Bertine, élevée dans un couvent de la ville. Je pleurais amèrement; mon âme oppressée aspirait à revoir encore une fois ma chère fille, et je n'osais pas implorer cette grâce. Ne valait-il pas mieux épargner à mon enfant les douleurs d'une si cruelle séparation?... Mais elle, encouragée et aidée par les religieuses de son couvent et par sa tante Katheline, avait fait des efforts pour être admise à voir son père avant sa mort. Ah! mon cœur se brise quand j'y pense! Le bourreau était debout près du billot, le glaive à la main, lorsque Bertine, poussant des cris déchirants, fit irruption dans mon cachot et me

sauta au cou en versant un torrent de larmes... Ce souvenir me navre... Je n'ai pas la force de continuer...

Ses auditeurs n'étaient pas moins émus que lui. Personne ne disait mot; Bertine appuyait sa tête sur l'épaule de son père et le caressait tendrement.

— Excusez mon émotion, messires, dit-il enfin. C'est un souvenir déjà lointain. J'échappai à la mort. Qui me sauva? je l'ignore. Peut-être ma fille; car elle s'était jetée aux pieds du sire Antoine de Croy, qui passe pour être moins impitoyable que ses frères : quoi qu'il en soit, le bourreau reçut l'ordre de surseoir, et le lendemain on me lut une sentence du duc qui me faisait grâce de la vie, mais me bannissait de toutes les places fortes de ses États, et de toutes les lieux où je pouvais rencontrer le duc ou le comte. Je fus dépouillé de mon grade et remis en liberté... C'est pour cela, messieurs, que je vis solitaire au milieu d'un bois : je dois respecter la sentence qui m'a banni, et en même temps il faut que je me fasse oublier; car, si l'attention des sires de Croy était de nouveau attirée sur moi, je n'échapperais pas longtemps à leur vengeance; et qu'adviendrait-il alors de ma pauvre enfant?

— Mais comment cette sentence inique n'a-t-elle pas été révoquée? demanda Walter. Le comte de Charolais est aujourd'hui tout à fait réconcilié avec son père. Il me connaît, et me porte beaucoup d'intérêt, j'ai été son page pendant plus d'un an. Dès qu'il reviendra en Hollande, j'irai lui parler en votre faveur, et je n'aurai point de repos que je n'aie obtenu votre grâce.

— Inutile, seigneur, tout à fait inutile, dit Jacobszone en secouant la tête. Beaucoup de puissants chevaliers l'ont essayé, mais le comte lui-même les a priés de ne plus lui parler de moi. Les sires de Croy m'ont fait savoir que les efforts faits en ma faveur n'auraient d'autre résultat que d'aigrir le duc contre moi et de mettre ma vie en danger. Le vieux duc, à ce qu'il paraît, m'a voué une haine à mort. Pour moi, messires, je supporterais avec patience mon isolement et la perte de mon commandement; mais ce qui m'afflige et empoisonne mon existence, c'est que ma pauvre et innocente Bertine, qui est encore si jeune, doive partager une solitude qu'elle déplore.

— Père, voulez-vous encore me faire pleurer? dit Bertine avec un accent de reproche. Je refuserais le sort le plus beau, fût-ce même à la cour, s'il devait me séparer de vous. Ne le savez-vous pas?

— Oui, oui, ma chère enfant, répondit le vieillard ému. Sans toi, je serais déjà mort d'ennui et de chagrin.

IX

Il se leva et secoua la tête comme pour chasser sa tristesse.

— Assez de ces cruels souvenirs, dit-il. Faisons une petite promenade, messires, je veux vous montrer notre jardin et nos champs. Cette vue nous récréera, et dissipera la triste impression de mon récit. Pendant ce temps Kathelyne desservira la table avec Jean.

Les jeunes chevaliers le suivirent.

Bertine marchait à côté de Walter, tandis que Daniel avait engagé une conversation animée avec son hôte.

— Pauvre Bertine, passer ainsi sa vie dans la retraite! disait Daniel. N'avez-vous réellement plus d'espoir?

— Aucun! répondit Jacobszone en soupirant.

— Vous oubliez que le duc a soixante-dix ans et qu'il est atteint d'une maladie grave. On dit qu'il s'affaiblit de plus en plus et qu'il a parfois des attaques d'apoplexie.

— Ne vous y fiez pas, dit le vieillard. Le duc Philippe, que ses flatteurs appellent *le bon*, est un vieux loup qui se retire dans sa tannière et qui feint d'être malade, mais qui veille toujours pour perdre ceux qu'il a pris en aversion. L'année dernière, n'a-t-on pas répandu le bruit qu'il était à la mort? Et n'est-ce pas dans cette même année qu'il a, par une cruelle vengeance, fait massacrer tous les hommes valides de Dinant?

— En effet, dit Daniel, j'ai vu un chevalier qui avait assisté au sac de cette malheureuse ville. Le vieux duc ne voulait épargner personne. Ce n'est qu'à la prière du comte de Charolais qu'il a fait grâce de la vie aux femmes et aux enfants, à condition qu'ils quitteraient immédiatement la ville. Le chevalier m'a dit qu'il n'avait jamais assisté à plus lamentable spectacle. Les hommes d'armes les plus durs pleuraient eux-mêmes de pitié, et ce jour-là le ciel entendit plus d'une malédiction contre ce prince impitoyable.

— Oui, dit Jacobszone, il est inexorable, plein de haine et sans cœur, même pour son propre fils.

Pendant ce temps Bertine et Walter, à quelques pas en arrière, causaient aussi de choses fort intéressantes.

— Messire Walter, disait la jeune fille en joignant les mains, essayez je vous en supplie d'obtenir, par le comte Charles, que le duc révoque la condamnation qui pèse sur mon père. Je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

Et elle levait les yeux sur Walter en souriant si doucement que le jeune homme, pénétré d'admi-

ration, sentait battre son cœur, et oubliait de répondre.

Bertine continua :

— A vous j'ose le dire, seigneur; vous êtes si bon! mon père prétend que la solitude à laquelle je suis condamnée est la seule cause de son chagrin; mais il y en a d'autres. Il a mené une vie active. Sa bravoure lui avait fait donner un commandement. La perte de ce grade, son inaction forcée, l'idée qu'il a perdu la faveur et l'estime du comte Charles, tout cela lui ronge le cœur. Il pense à ses compagnons; il voudrait porter encore les armes pour ses princes. Si vous pouviez faire lever son bannissement, vous lui rendriez la vie, et moi je mêlerais votre nom à toutes mes prières.

— Ayez confiance en ma promesse, Bertine, répondit le jeune chevalier, je ferai tout ce qui sera possible, mais je dois attendre le retour du comte de Charolais.

— Merci, merci, messire Walter!

— Et si je réussis, Bertine, je vous apporterai moi-même la bonne nouvelle, sans perdre une minute.

— Venez dans tous les cas, seigneur. Vos visites donneront de l'espoir à mon pauvre père. L'idée que de nobles chevaliers tels que vous s'intéressent à son sort le consolera et le fortifiera contre le chagrin qui mine sa santé. Vous viendrez, n'est-ce pas?

Walter lui jeta un regard si étrange, qu'elle baissa les yeux pour la première fois. Alors seulement le jeune seigneur de Staden répondit :

— Oui, Bertine, je viendrai... dès que j'aurai vu le comte. Peut-être cela tardera-t-il encore un peu. En attendant, je voudrais reconnaitre la fidélité et le dévouement dont M. Segher Jacobszone et son serviteur Jean ont fait preuve envers mon père. Je suis riche; l'argent est souvent une source de patience et de contentement...

— De l'argent? répéta Bertine. Ne parlez pas d'argent à mon père; ce serait le blesser et l'humilier. D'ailleurs nous ne manquons pas d'argent...

— Mais Jean?

— Jean non plus; il semble bien être notre serviteur, mais tout ce que mon père possède est aussi à lui.

— Ah! ah! J'ai trouvé, s'écria tout à coup Walter après avoir réfléchi un moment. Vous m'avez dit que la fête de votre père approche, et que vous voulez lui faire un cadeau. Si je profitais de cette occasion pour lui apporter aussi le mien?

— Oh! la bonne idée! s'écria joyeusement Bertine en battant des mains. Mon père sera bien heureux de cette attention. Mais, seigneur, que votre présent ne soit pas trop riche. Mon père en serait mécontent.

— Cela, c'est mon affaire, Bertine. Et quel jour tombe cette fête?

— Dans deux semaines, le jour de Saint-Ludgard.

— Nous viendrons à la même heure qu'aujourd'hui, sera-ce bien?

— Si j'osais vous demander quelque chose...

— Parlez, Bertine.

— C'est à midi que nous fêtons mon père, seigneur. Nous ferons de notre mieux pour avoir un repas choisi : mais il ne sera jamais digne de vous...

— Grande est votre erreur, Bertine. Vous m'invitez? J'accepte avec joie; à quelle heure faudra-t-il être ici?

— A onze heures, seigneur. Comme mon père sera heureux!

Walter avait encore des questions à lui adresser; mais Jacobszone et Daniel étaient revenus sur leurs pas, et celui-ci fit remarquer à son ami qu'il était temps de retourner à Staden. La journée était déjà fort avancée, et comme personne ne savait où ils étaient allés, leur longue absence aurait pu inspirer des inquiétudes.

Ils retournèrent à la maisonnette pour prendre congé de Kathelyne et de Jean.

Au moment où les jeunes gens leur disaient adieu, Bertine adressa à Walter un coup d'œil significatif. Il la comprit à merveille. Elle lui recommandait de n'oublier aucune de ses promesses, et elle l'en remerciait d'avance.

Après les dernières poignées de main échangées, les deux jeunes chevaliers s'éloignèrent, et disparurent bientôt derrière les arbres de la forêt.

X

Après sa seconde visite au « Repos de la forêt », le jeune seigneur de Staden était devenu de plus en plus pensif et mélancolique. Il recherchait la solitude; la présence même de son ami Daniel l'importunait.

En outre, son prochain mariage avec Judith semblait de nouveau inspirer à Walter une vive répugnance. Il était retourné une seule fois à Laugemarck, par pure politesse, mais il avait échangé avec Judith et son frère Otto des paroles vives et désagréables, parce qu'il les avait priés de remettre le mariage à six mois, en affirmant que c'était contre son gré qu'il avait promis à Judith d'en rapprocher la date.

Daniel devinait bien la cause de cette sombre humeur, et plus d'une fois il avait essayé d'en



Un cri déchirant retentit. (Page 22.)

parler sérieusement à son ami, mais Walter qui pénétrait ses intentions montrait une humeur morose et irritable, et éludait sèchement les explications.

Le huitième jour après leur visite à Segher Jacobszone, Daniel entra un matin à l'improviste et de très bonne heure dans la chambre de son ami. Il le trouva assis devant sa table, la tête dans les mains et les yeux pleins de larmes.

A cette vue, la pitié le prit, et il s'approcha en disant :

— Walter, Walter, ton cœur est donc bien profondément troublé? Pourquoi me cacher la cause de ton chagrin? Te méfies-tu de mon amitié? souffrir seul n'est-ce pas souffrir deux fois? Laisse-moi te consoler.

— Me consoler! s'écria le jeune chevalier d'un ton désespéré. Rien ne peut me consoler. Je suis condamné à un chagrin éternel. Une fatalité inexorable pèse sur moi.

— Quelle fatalité, Walter?

— Ne le sais-tu pas?

— Bertine, n'est-ce pas, pauvre ami?

— Eh bien, oui, Bertine, son image me poursuit sans cesse et ne me laisse aucun repos. La nuit, même au sein des ténèbres, je vois rayonner son sourire enchanteur. Et je me débats contre moi-même, car je suis d'une naissance illustre et je ne veux pas ternir le blason de mes pères. Je ne veux pas l'aimer, et cette lutte cruelle me fait saigner le cœur.

— Qu'est-ce donc qu'elle t'a dit quand tu t'es promené avec elle dans le jardin de son père? demanda Daniel étonné.

— Elle ne m'a rien dit, rien de ce que tu penses. Elle ne soupçonne même pas, dans son innocence, que son doux regard ait pu me faire une blessure mortelle. Elle m'a seulement supplié avec instance de parler au comte de Charolais en faveur

de son père. Mais Daniel, ces yeux noirs et profonds, brillants comme le ciel et par lesquels sa belle âme semblait prête à s'élancer vers moi... tiens, je frémis encore quand j'y pense.

— Calme-toi, mon ami.

— Si elle était de noble race, elle serait ma femme, malgré le duc et le monde entier.

— Mais puisqu'elle est de naissance obscure...

— Ah! s'il était possible, comme je donnerais ma noblesse et toutes mes seigneuries pour vivre à ses côtés!

— Tu m'affliges profondément, Walter. Tes sens s'égarent. Ce que tu dis est si déraisonnable que j'en rougis pour toi. Oublierais-tu ce que tu dois à tes ancêtres? Il y a un abîme entre toi et la fille de Jacobszone.

— Je le sais. Inutile de me le démontrer, murmura le chevalier avec un mouvement d'impatience.

— Tu es homme, Walter; tu connais ton devoir; que vas-tu faire pour y rester fidèle?

— Ce que je vais faire? Résister au sentiment qui me domine, jusqu'à ce que j'en sois victorieux. Oui, Daniel, je connais mon devoir. Je souffre, je me meurs de chagrin, mais puisque mon rêve ne peut pas se réaliser, il faut bien prendre une résolution, et cesser d'espérer, comme un enfant, que l'impossible devienne possible.

— Dieu merci, mon bon Walter, le trouble de ton cœur n'est que passager, et tu en triompheras.

— Sans doute, il le faut, répondit Walter avec une amère ironie.

— Cette conviction te rendra plus fort, cesse donc de fournir un nouvel aliment au sentiment qui te consume... Dans huit jours c'est la fête de Jacobszone, n'est-ce pas?

— J'y ai bien pensé! répondit Walter et maintenant ma résolution est prise. Je ne veux pas revoir Bertine. J'irai à Bruges acheter deux cadeaux de prix, mais c'est toi, Daniel, qui iras les porter en mon nom. Tu diras à Jacobszone et à sa fille que je suis parti pour Bruxelles à la rencontre du comte de Charolais. Répète à Bertine que je ferai tout pour obtenir la grâce de son père si je puis réussir auprès du comte lorsqu'il sera de retour; c'est encore toi, Daniel, qui en porteras la bonne nouvelle au « Repos de la Forêt ». Oui, oui, je dois rompre, rompre violemment avec ces rêves douloureux qui me poursuivent, sinon j'en perdrai la santé ou la raison.

Daniel, ne doutant pas de sa sincérité, le loua de sa courageuse résolution et ne chercha plus qu'à le consoler.

XI

Quelques jours plus tard, Walter se rendit à Bruges, où il acheta, dans la boutique de l'orfèvre du duc, deux objets d'un prix considérable.

Le premier était une chaîne d'or ornée de perles d'Orient, avec le portrait sur émail du comte de Charolais, destiné au vieux Jacobszone, comme un souvenir de son maître et bienfaiteur.

L'autre objet était un hanap d'or, sur lequel étaient ciselés quelques faits militaires. Ce cadeau devait faire grand plaisir à Jean, car outre sa valeur artistique, il avait une valeur intrinsèque considérable, et pouvait en cas de besoin, le mettre à l'abri de la misère.

Lorsque Walter revint à Staden avec ces deux objets, Daniel en admira la richesse princière, et fut sur le point de gronder son ami sur sa prodigalité; mais il s'en abstint, pour applaudir à la sage résolution de Walter, qui lui affirna de nouveau qu'il ne voulait plus revoir Bertine.

Cependant bientôt il commença à craindre que cette résolution ne s'affaiblît. En effet, Walter avait placé les deux cadeaux en évidence sur sa table, et s'était opposé avec une sorte d'impatience à ce que Daniel les enfermât dans une armoire.

Walter passait des journées entières devant cette table, contemplant d'un air rêveur ces riches présents. En vain affirmait-il qu'il ne faisait qu'en admirer l'éclat et la richesse. La fixité de son regard, le sourire de ses lèvres, les soupirs qui soulevaient sa poitrine, tout trahissait l'émotion à laquelle il était en proie. Sans doute des images connues voltigeaient autour des objets qu'il avait l'air de contempler.

La vérité est que son imagination le transportait dans la maison de Jacobszone; il le voyait recevant son cadeau avec des larmes de reconnaissance, tandis que Bertine adressait au jeune homme un de ces sourires enchanteurs auxquels sa raison n'avait pas la force de résister.

Sous l'empire de ces visions, Walter commença à exprimer le désir d'aller pour la dernière fois au « Repos de la Forêt » le jour de la fête de Jacobszone, et, malgré les représentations de Daniel, ce désir se changea peu à peu en une inébranlable volonté. Daniel cessa de lutter lorsqu'il vit que son ami s'emportait, et c'est ainsi qu'il fut décidé que Walter irait une fois encore — la dernière positivement, — au « Repos de la Forêt ».

Quand à Judith Van Langemarck, il était naturellement peu question d'elle, et si parfois Walter

prononçait son nom, c'était pour affirmer avec une sorte d'irritation fiévreuse qu'il ne se marierait pas avant l'expiration de six mois.

On était arrivé à la veille du jour où l'on devait célébrer la fête de Segher Jacobszone.

Daniel représentait à son ami que les habitants de Laugemarck devaient être profondément blessés de la rareté de ses visites, et qu'il ferait bien, le lendemain de la fête de Jacobszone, d'aller le matin à Laugemarck, afin de tranquilliser Judith.

Walter promit du suivre son conseil puisqu'il n'était pas possible, d'ailleurs, de faire autrement.

A ce moment, la porte s'ouvrit et un valet présenta à Walter un papier plié sur un plat d'argent.

— Seigneur, dit-il, un messager de Laugemarck vient d'apporter cette lettre. Il attend une réponse.

— C'est bien, qu'il attende, dit Walter en prenant la lettre avec un geste d'impatience.

Il y jeta un instant les yeux, puis la tendant à son ami :

— Lis, Daniel, dit-il, le sire de Laugemarck m'invite à dîner pour demain, et il insiste en des termes qui n'ont rien de cordial.

— Ciel ! demain ! qu'allons-nous faire ? s'écria Daniel.

— Ce que nous allons faire ? Rien du tout.

— Comment, rien ? Laisserais-tu la lettre du père de Judith sans réponse ? Un pareil affront ? Ce serait, même envers des étrangers, un grave oubli des convenances.

— Crois-tu donc, Daniel, que, parce qu'il plaît à M. de Laugemarck de m'écrire, je me priverai de porter demain mes cadeaux au « Repos de la Forêt ? » Après-demain j'irai faire une visite à Judith, et l'annonce de cette visite est la seule réponse que le messager emportera avec lui.

— Et pas d'excuse ?

— Quelle excuse ?

— Je ne sais pas, moi, n'importe laquelle ; cela serait du moins plus poli qu'un simple refus.

— Eh bien, Daniel, écris toi-même la réponse, et mets-y ce que tu voudras.

— Si je donnais pour prétexte que tu es indisposé, et que tu iras la voir dès que tu seras rétabli ?

— C'est bien.

Daniel écrivit la lettre et la soumit à son jeune maître. Celui-ci la signa, la scella de son sceau, et pria son ami de la remettre lui-même au messager.

XII

Le lendemain, le jeune seigneur de Staden était levé de très bonne heure. Lorsque son ami vint le rejoindre, il y avait longtemps qu'il se promenait dans sa chambre avec impatience.

— Daniel, j'ai pensé à notre visite à Jacobszone ; maintenant qu'il nous connaît, nous n'avons plus besoin de nous cacher, et nous pouvons aller avec nos chevaux jusque-là.

— En effet ; mais nos gens ?

— Nous n'avons pas besoin de suite ; nous irons seuls. Tu porteras le hanap et moi la chaîne d'or. Les chevaux sont-ils sellés ?

— Il est encore beaucoup trop tôt, répondit son ami en souriant. En partant un peu avant dix heures, nous arriverons bien à temps.

— Tu crois, Daniel ? mais nous pourrons causer un peu avec nos hôtes avant de nous mettre à table.

— Mon pauvre Walter, dit Daniel en secouant la tête, que tu oublies légèrement tes promesses ! Ne m'as-tu pas répété plusieurs fois que tu voulais abréger autant que possible ta dernière visite au « Repos de la Forêt » ? Et maintenant, si je t'écoutais, nous partirions deux heures trop tôt !

— C'est vrai, je suis déraisonnable, mon ami.

— Tu m'inquiètes, Walter, cette visite est bien la dernière n'est-ce, pas ? si je devais en douter, je refuserais fermement de t'accompagner.

— Voici ma main, Daniel ; je te donne ma parole que ma résolution est irrévocable.

— Merci, mon ami, tu me tranquillises.

— Maintenant, Daniel, veille à nos apprêts et ne manque pas de m'avertir dès que le moment sera venu.

Si longue que l'attente parût à notre héros, l'heure du départ sonna enfin. Daniel vint lui dire que les chevaux étaient prêts.

Walter le suivit. Tous deux sautèrent en selle et sortirent du château.

A peine avaient-ils atteint la grande route d'Ypres, qu'ils virent venir de loin un carrosse escorté par un cavalier. Ils ne pouvaient, à pareille distance, distinguer les personnes qui étaient dans la voiture ; mais un pressentiment désagréable poussa Walter à s'arrêter pour regarder.

— Ciel ! s'écria-t-il bientôt, c'est le carrosse du sire de Laugemarck. Le cavalier est Otto, et vois dans la voiture, ce chaperon rouge. C'est celui de Judith. Ils n'ont pas ajouté foi à ma réponse, et ils viennent s'assurer de mon indisposition.

— Allons à leur rencontre, Walter, il nous ont peut-être reconnus.

— Non, non, dans le bois ! En avant, en avant !

Il éperonna son cheval et s'élança, suivi de son ami, dans un chemin de traverse qui se perdait, après de nombreux circuits, dans la profondeur de la forêt.

Lorsque la voiture fut arrivée à cet endroit de la route, le cavalier d'escorte arrêta son cheval et regarda, avec une attention particulière, dans la direction qu'avaient prise les deux amis.

Cette halte le retint un peu en arrière.

Une voix lui cria du fond de la voiture :

— Otto, que vois-tu donc, pour regarder avec tant de soins de ce côté?

Le cavalier revint près du carrosse qui continuait à rouler.

— Mon père, répondit-il, n'avez-vous pas aperçu deux cavaliers sur des chevaux noirs?

— Non, mon fils.

— Et vous, Judith?

— J'ai vu en effet deux paysans à cheval traverser la route, répondit la jeune fille, mais en quoi cela peut-il vous intéresser?

— Des paysans, dites-vous, ma sœur? Fasse Dieu que vous ne vous trompiez pas. Un de ces paysans m'a paru ressembler fort à Walter Van Staden, et l'autre à son ami Daniel Van Vallenare.

— Quelle idée folle! s'écria Judith en souriant avec ironie, mais pâlissant cependant sous le coup d'une secrète inquiétude. Le croyez-vous capable de faire un pareil affront à notre père?

— Qui sait? ma sœur; sa conduite envers nous justifie presque cette supposition blessante.

— Mais Walter peut être rétabli, objecta le vieux chevalier, et dans ce cas il aura pu se mettre en route pour Laugemarck.

— Pourquoi, alors, nous éviterait-il comme un malfaiteur? riposta Otto.

— Allons, allons, ce que vous vous imaginez est impossible, mon fils. C'étaient sans doute des paysans, comme dit Judith.

— Je ne suis pas bien certain de les avoir reconnus, dit Otto; c'est une pure supposition, qui ne laisse pourtant pas de m'inquiéter; mais nous le saurons bientôt...

— Fouettez vos chevaux et marchez plus vite, dit-il au cocher.

— Moins d'un quart d'heure après, la voiture traversait le pont de Staden et s'arrêtait dans la cour d'honneur.

Plusieurs valets, le majordome en tête, accoururent pour aider les arrivants à descendre.

Immédiatement Otto demanda si Walter était au château.

— N'avez-vous donc pas vu mon maître, seigneurs? Il vient de sortir à cheval avec messire Daniel, dans la direction de la route d'Ypres, et il devait nécessairement vous rencontrer.

— N'a-t-il pas dit où il allait?

— Non, seigneur; sans doute il est allé faire une courte promenade, car il n'a voulu aucune suite.

Otto éloigna d'un geste les domestiques, et prit à part son père et sa sœur.

Le vieux seigneur de Laugemarck baissa la tête avec découragement; Judith avait les larmes aux yeux, mais ses lèvres tremblaient de dépit. Otto grinçait des dents, et serrait convulsivement les poings.

— Je vous en conjure, mon père, dit-il d'une voix rauque et étranglée, contenez votre colère, et vous ma sœur, votre chagrin. Ne vous trahissez pas en présence de ces valets, ils s'amuseraient de notre confusion. Il y a dans l'incompréhensible conduite de messire Walter un mystère que je veux pénétrer. Suivez mon conseil; faites bon visage, remontez en voiture et retournez à Laugemarck. Je suivrai les traces de Walter et le découvrirai, fût-il en enfer! Je saute à cheval; ne vous inquiétez pas de moi; dans une heure ou deux je viendrai vous dire si nous nous sommes trompés, ou si nous devons tirer vengeance d'un affront. A bientôt.

Il remonta sur son cheval d'un air souriant, donna une pièce d'argent au valet qui l'avait tenu, et franchit la porte, très calme en apparence.

XIII

Mais une fois dehors il piqua des deux et partit comme un trait, jusqu'à l'endroit de la route d'Ypres où il avait vu disparaître les deux cavaliers.

Là, il examina un instant le sentier qui semblait se perdre dans la forêt entre les arbres. Sur le sol humide et sablonneux, deux chevaux avaient laissé des empreintes profondes qui permettaient de les suivre sans peine.

Otto poussa un cri de joie farouche, et poussa son cheval dans le sentier en se baissant de temps en temps pour voir s'il ne perdait pas la piste.

Il avança ainsi pas à pas, car à certains endroits le sentier était couvert d'une herbe épaisse où les sabots des chevaux avaient laissé des traces moins visibles; aussi fut-il plus d'une fois obligé de mettre pied à terre pour explorer le terrain de plus près.

Plus loin, à un carrefour de la forêt, il remarqua que les cavaliers s'étaient arrêtés et avaient tourné plusieurs fois leur chevaux, comme pour retrouver leur chemin. Enfin, après une exploration plus minutieuse, il découvrit qu'ils avaient pris la direction du sud-ouest. Cette nouvelle piste le mena sur une grande route, où les empreintes des pas, plus éloignées les unes des

autres, lui prouvèrent que les cavaliers, débarrassés des branches et des broussailles, avaient pris une allure plus rapide. Poussé par son impatience, il mit aussi son cheval au trop, et courut pendant une demi-heure. Mais alors il s'aperçut tout à coup qu'il avait perdu leurs traces.

Il rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où il crut retrouver les empreintes du sabot des chevaux. Il les suivit de nouveau, mais avec plus de difficultés, car les traces laissées par sa propre monture le faisaient souvent hésiter.

Il finit par se convaincre qu'à l'endroit où il se trouvait les deux cavaliers avaient quitté subitement la grande route. Mais par où? Nul sentier ne l'indiquait; le chemin était bordé des deux côtés par un bois épais.

Il était là, indécis et dépité, se frappant le fron pour trouver un moyen de sortir d'embarras, lorsqu'il entendit tout à coup, à une courte distance, le bruit d'une hache sur un arbre. Il y avait donc des bûcherons dans le voisinage.

Tenant son cheval par la bride il pénétra dans le fourré et appela l'homme qu'il voyait de loin à l'ouvrage.

Celui-ci s'approcha, ôta respectueusement son bonnet, et demanda :

— Que désirez-vous, seigneur?

— Dites moi, mon brave homme, sur quelle seigneurie suis-je ici?

— Sur la seigneurie de Woumen, messire.

— Dans le silence de la forêt on perçoit les moindres bruits; n'avez-vous pas entendu tout à l'heure deux cavaliers passer sur cette route?

— Sans doute, messire; je les ai même vus, car j'étais tout près du chemin. Je les connais bien.

— Vous les connaissez? s'écria Otto sans chercher à dissimuler sa joie.

— C'est-à-dire, messire, je ne connais pas le nom de ces chevaliers, mais je les ai déjà vus deux ou trois fois passer ici.

— Ah ! ce sont des chevaliers?

— Tenez, messire, si vous aviez comme eux pénétré dans la forêt là-bas, par ce sentier qu'on voit à peine, vous auriez infailliblement atteint l'endroit où ils laissent d'ordinaire leurs chevaux et leurs gens pour aller à pied au « Repos de la Forêt ».

— Le « Repos de la Forêt? » qu'est-ce que c'est que cela? demanda Otto de plus en plus intrigué.

— C'est une petite métairie qui appartient aux bénédictins de Merchem. Là demeure un vieil homme d'armes qui vit séparé du monde entier.

— Seul?

— Non, il a une sœur avec lui, et...

— Une sœur? Une jeune sœur?

— De cinquante ou soixante ans, messire... puis encore un vieux domestique muet, et une fille de seize ou dix-sept ans, peut-être davantage; mais elle est délicate comme la fille d'un seigneur.

— Et jolie?

— Ce mot n'en dit pas assez, messire, il ne lui manque que des ailes pour être un ange... et bonne, et aimable!...

Un sourire aigre contracta les lèvres d'Otto; mais il contint la rage qui le possédait, et demanda avec un calme apparent :

— Comment sont ces deux chevaliers? Vieux et forts, n'est-ce pas?

— Oh! non, messire, il sont tous deux encore jeunes. L'un des deux, le plus jeune, a des yeux noirs très brillants, et une figure ouverte.

— C'est lui! grommela Otto à part lui. Et ces deux chevaliers sont en se moment à la métairie du « Repos de la Forêt » ?

— Je n'en suis pas certain, messire, mais si vous désirez le savoir, ce n'est qu'à cinq minutes d'ici. Voulez-vous que j'y aille? Je viendrai vous dire sur-le-champ s'ils y sont. Les habitants ont très bon cœur. Ils me connaissent, car je vais souvent leur demander à boire, et jamais ils ne me refusent.

Après un moment de réflexion Otto mit la main dans sa poche et en retira une poignée d'argent qu'il montra au bûcheron en disant :

— Tenez, l'homme, tout cela est pour vous si vous voulez faire ce que je vais vous dire. Vous irez jusque-là : vous entrerez sans frapper; vous demanderez à boire; mais remarquez bien tout ce qui s'y passera et ce que chacun fera. Puis revenez me dire fidèlement et en secret ce que vous aurez vu.

— Est-ce bien tout, messire? demanda le bûcheron en jetant un regard de convoitise sur les pièces d'argent. Et vous me donnerez tout ça?

— Tout.

— Je cours. Attendez-moi, messire, je reviens à l'instant.

Lorsque Otto se trouva seul, il donna un libre cours à sa fureur.

— Perfide, lâche, traître! s'écria-t-il d'une voix altérée par la colère, et il tira même son épée du fourreau, comme pour frapper son ennemi invisible.

Au bout d'un quart d'heure le bûcheron revint.

— Eh bien, sont-ils là? cria Otto de loin.

— Ils y sont, messire.

— Et qu'avez-vous vu?

— Des choses que je ne comprends vraiment pas, répondit l'homme en secouant la tête.

— Parlez, j'écoute.

— Je suis entré sans frapper, comme vous me l'aviez dit, messire. Il y avait fête à la métairie. La table était couverte de mets choisis et de gobelets de vin. Toutes les personnes présentes étaient en joie et riaient...

— Mais le jeune chevalier?

— Le plus jeune était assis à côté de Bertine...

— Ah! elle s'appelle Bertine?

— Et il était en train de lui attacher autour du cou une chaine d'or si belle, si riche!...

— Et elle, que faisait-elle?

— Bertine? Elle riait, messire, elle était joyeuse. Je le crois bien : un cadeau princier!

— Voilà l'argent promis, dit Otto; j'en sais assez, ne dites rien de ce qui s'est passé entre nous. Si vous savez vous taire, je vous en donnerai encore plus tard. Où demeurez-vous?

— A Merchem, messire, près de l'Église Martin, dit le bûcheron; mais je travaille presque toute l'année dans le bois.

— C'est bien. Taisez-vous, et vous me reverrez.

Otto ramena son cheval sur la route, s'élança en selle, et donna un si furieux coup d'éperon que l'animal partit en hennissant.

Au bout d'une heure, après avoir demandé son chemin à différentes reprises, il arriva enfin à Langemarck, trempé de sueur, le visage contracté, et parut à l'improviste dans le salon où son père et sa sœur l'attendaient avec anxiété.

— Honte! Honte sur nous! s'écria-t-il. Messire Walter Van Staden oublie sa naissance, son honneur, son devoir. Malheur, malheur sur vous, ma pauvre sœur! le lâche vous oublie, vous, sa fiancée, auprès d'une créature de basse extraction, et il lui a fait un présent dont une princesse serait fière.

— Quoi! que dites-vous? s'écria Judith en levant ses mains tremblantes. Une créature de basse extraction?

— Oui, oui, l'amour qu'il vous refuse, il le donne a une fille du peuple!

Un cri déchirant retentit, et Judith tomba évanouie sur sa chaise.

Son père et son frère oublièrent un instant leur colère, pour lui porter secours. Otto accourut avec un bassin d'eau froide et voulut lui mouiller le front. Mais au même instant la jeune fille rouvrit les yeux et murmura d'une voix sourde :

— Vengeance, vengeance!

— Oh! consolez-vous, ma sœur, vous serez vengée, dit Otto; je provoquerai le perfide en champ clos, je suis fort et adroit, je lui fendrai la tête; tout son sang ne suffit pas pour laver notre injure.

Judith se mit à sangloter et des torrents de larmes ruisselèrent sur ses joues.

— O ciel! s'écria-t-elle. Walter, mourir par vos mains? lui qui doit devenir mon époux, non, non, je veux, je veux être sa femme.

Otto allait essayer de lui faire comprendre l'insanité de ses paroles, lorsque tout à coup un valet entra dans l'appartement.

On lui montra la porte avec colère, mais il dit, les larmes aux yeux :

— Messire, il vient d'arriver de la cour un héraut d'armes qui désire vous parler sur-le-champ. Hélas! il apporte une terrible nouvelle : notre gracieux duc Philippe est mort hier!

Et ces mots : « Le duc est mort! le duc est mort! » résonnèrent comme un cri de deuil à travers le salon.

XIV

Ce jour-là et le lendemain on ne parla, au « Repos de la Forêt », que de la douceur et de l'amabilité du jeune seigneur de Staden, et, à la prière de Bertine, on tira vingt fois de l'armoire ses riches cadeaux, pour les admirer de nouveau.

La joie exaltée de sa fille et la chaleur avec laquelle elle ne cessait de chanter les louanges de Walter finirent par inquiéter Jacobszone. Il se rappela que pendant le repas de fête il avait surpris plusieurs fois les regards du jeune homme fixés sur Bertine avec une expression rêveuse qui trahissait peut-être un sentiment plus vif et plus profond que l'amitié.

Cette supposition, si vague qu'elle fût, le fit réfléchir; elle ne blessait pas seulement sa juste fierté, elle effrayait son cœur de père, car une pareille inclination, si elle existait réellement, ne pouvait apporter à son enfant que le chagrin ou le le déshonneur.

Petit à petit cette idée s'était fortifiée en lui, et elle eût troublé son repos, si une nouvelle inattendue ne fût venue tout à coup imprimer à ses pensées une autre direction.

Un chasseur de Merchem, passant auprès de sa maisonnette, apprit à Jacobszone que, depuis deux jours, le duc Philippe était mort. Il n'y avait pas à en douter, des messagers de la cour parcouraient le pays pour répandre cette nouvelle.

Il est facile de comprendre l'effet qu'elle produisait chez Jacobszone et sa famille... Il faisait nuit noire depuis plus d'une heure qu'ils étaient encore assis tous ensemble autour d'une table, causant et délibérant à la lumière d'une petite lampe.

Kathelyne était d'avis que Jacobzone se rendit

immédiatement à Bruges pour parler au comte Charles qui allait monter sur le trône. Les méchants sires de Croy allaient sans doute être chassés de la cour, et le nouveau souverain rendrait ses faveurs à tous ceux qui avaient souffert pour l'amour de lui.

Mais, pour différentes raisons, Jacobszone était d'avis de se tenir tranquille pendant quelque temps encore. En effet, son bannissement n'était pas levé, et, s'il se montrait à Bruges, en ce moment, on pouvait le punir, même de mort; les cérémonies funèbres en l'honneur du duc défunt devaient durer plusieurs jours, pendant lesquels on ne pourrait approcher du comte de Charolais. Qui sait si ce n'était pas au cœur de la Hollande qu'il recevrait la nouvelle de la mort de son père? Dans cette dernière supposition, le chercher à Bruges maintenant était une peine inutile, et peut-être les sires de Croy y étaient-ils encore tout puissants.

Bertine, qui n'avait plus de raisons de cacher les promesses qu'elles avaient obtenues du châtelain de Staden leur affirma que Walter ne manquerait pas de faire tous ses efforts auprès du nouveau duc pour obtenir la grâce de Jacobszone et lui faire rendre son commandement.

— Tu comptes probablement trop sur le seigneur Walter, mon enfant, dit Segher Jacobszone. Il est si jeune encore ! A-t-il bien assez d'influence pour obtenir du nouveau duc une si complète réparation?

— Mais, mon père, avez-vous donc oublié qu'il a été le page du comte Charles, qui lui témoignait beaucoup d'affection? et ne savez-vous pas mieux que personne que le père de messire Walter était un ami particulier du comte?

— J'ai un doute, Bertine! le seigneur Walter prendra-t-il ma défense avec assez de chaleur?

— O mon père, quelle pensée! s'écria la jeune fille. Messire Walter se jetterait dans le feu pour vous, s'il le fallait, tellement il vous estime et vous aime. Il n'aura point de repos qu'il ne vous ait fait rétablir dans votre commandement. Dieu soit loué, tous nos chagrins sont passés; l'existence la plus heureuse nous sourit... mais vous semblez douter encore?

— C'est que je me demande, Bertine, pourquoi la sire Van Staden ne nous a pas apporté lui-même la nouvelle qn'il sait si importante pour nous. Il est venu ici nous parler de choses bien moins intéressantes.

— En effet, c'est ce que j'ai pensé aussi, dit la vieille Kathelyne.

— Cependant, murmura Bertine, je suis convaincue de la parfaite sincérité de messire Walter. Ce qu'il m'a promis, il le tiendra.

— Dieu veuille que tu ne te trompes pas, mon enfant!

— C'est mal à vous, mon père, de vous défier de lui. J'avoue que je m'étais demandé aussi pourquoi il n'est pas venu nous annoncer le grand événement. Mais peut-être n'en a-t-il pas eu le temps. Qui sait si demain il ne reviendra pas nous apprendre...

Elle se tut tout à coup, comme pour écouter un bruit lointain.

— Eh! qu'est-ce que cela? murmura-t-elle; et ses yeux s'animèrent.

— Des pas de chevaux! dit Jacobszone.

— C'est lui, s'écria Bertine. Il est si pressé qu'il vient pendant la nuit.

On frappa à la porte.

— Walter, messire Walter! s'écria la jeune fille en s'élançant pour le recevoir... mais à peine eût-elle ouvert la porte qu'elle recula en poussant un cri de terreur.

XV

Une douzaine d'hommes masqués ou le visage noirci, armés des pieds à la tête, firent irruption dans la chambre. Jacobszone sauta sur sa hache, mais avant qu'il eût le temps de la lever, il fut saisi par une foule de mains, et jeté à terre. Jean, malgré sa résistance désespérée, fut également terrassé, et, en un clin d'œil, les deux vieillards furent garottés et réduits à immobilité, Katelyne fut laissée libre; la pauvre femme s'était évanouie de frayeur.

Aucun des hommes masqués n'avait prononcé une parole; on n'entendait que les cris : mon père ! mon père ! au secours ! à l'aide... mon enfant, ma pauvre enfant! et les sons inarticulés du domestique muet.

Pendant que les uns réduisaient les deux vieillards à l'impuissance, les autres s'étaient emparés de Bertine et l'entraînaient dehors malgré sa résistance. On la plaça sur un cheval devant un cavalier qui la tint si serrée qu'elle ne pouvait bouger.

Pour plus de sûreté on la lia à la selle avec des cordes; et comme elle faisait retentir la forêt de ses cris, on lui enfonça un bâillon dans la bouche. Après quelques efforts convulsifs pour rompre ses liens, elle tomba en syncope. Alors le cavalier qui la tenait lui retira son bâillon.

Les autres ravisseurs conduisaient leurs chevaux par la bride, car il faisait si noir qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi, et le chemin qu'ils suivaient traversait le plus épais de la forêt.

Ils avaient marché pendant cinq ou six minutes dans le plus profond silence, lorsqu'ils s'arrêtèrent tout à coup et tirèrent leurs épées en entendant un

bruit qui ressemblait au grognement d'une bête fauve.

L'un d'eux reçut à l'improviste un coup de hache sur l'épaule, et poussa un cri de terreur, mais immédiatement après on entendit une sorte de rugissement sourd, pareil à un râle, et l'agresseur tomba sans mouvement sur le sol.

Les ravisseurs entourèrent leur camarade et examinèrent sa blessure autant que le permettait l'obscurité de la nuit. Mais il leur fut aisé de s'assurer que la hache n'avait pas traversé la cotte de mailles de l'homme d'armes et qu'il n'avait qu'une forte contusion à l'épaule.

Ils jetèrent de côté le corps de l'inconnu et continuèrent leur chemin à travers le bois.

Un peu plus loin, ils s'arrêtèrent à un endroit moins couvert d'arbres, et délibérèrent à voix basse sur ce qu'il leur restait à faire.

— Vous comprenez, dit l'un d'eux, que si nous continuons à marcher en troupe, on suivra facilement demain la trace des pas de nos chevaux, et nous serons découverts tout de suite. C'est pourquoi je vais poursuivre ma route avec Stephen et Didier; vous autres, dipersez-vous à droite et à gauche dans les bois, et revenez chacun par des chemins différents. Il n'y a plus de danger maintenant, nous conduirons bien la prisonnière où elle doit être.

Cet ordre fut exécuté. Trois cavaliers suivirent le chemin commencé, avec la jeune fille évanouie. Les autres se dispersèrent en silence dans des directions opposées.

Bientôt Bertine reprit l'usage de ses sens; le premier signe de vie qu'elle donna fut un cri de détresse : « Mon père, mon père, mon pauvre père!.. »

Son cavalier lui mit sa main rude sur la bouche et lui dit à l'oreille :

— Écoute bien, ma belle, ce que je vais te dire : Ne crie plus, ou je te remets le bâillon, au risque de t'étouffer! Si tes cris pouvaient t'amener du secours ou nous mettre en danger, je te percerais sans pitié de mon épée... Ne crains rien, nous ne te ferons pas de mal. Mais si tu recommences à faire du bruit, le bâillon!

La malheureuse Bertine, portant ses mains à ses yeux, se mit à pleurer amèrement.

En entendant ses sanglots, l'homme qui la tenait finit par être pris de pitié; il se pencha à son oreille et lui dit d'un ton qu'il s'efforçait de rendre consolant :

— Allons, pauvre fille, ne te désespère pas ainsi. Peut-être ton lot ne sera pas aussi cruel que tu sembles le craindre.

Bertine ne répondit pas.

— Tu peux parler à voix basse. Mais au moindre cri, je te l'ai dit... tu comprends? c'est mon devoir.

— Ah! quelle faute ai-je commise? que veut-on faire de moi! Où me conduisez-vous? balbutia-t-elle.

— Ce sont des questions auxquelles je ne puis répondre. Mais ne pleure pas si amèrement, cela ne peut te servir à rien.

— Ah! que m'importe à moi? mais j'ai un vieux père... hélas! il mourra d'inquiétude et de douleur. On ne l'a pas blessé, n'est-ce pas, messire?

— Non, non, on l'a garroté, voilà tout.

— Et ma tante Kathelyne?

— La vieille femme? Elle est tombée en syncope. Quand elle reviendra à elle, elle délivrera ton père.

— O Dieu protégez mon pauvre père! s'écria-t-elle, Seigneur, Seigneur! ne le laissez pas mourir de désespoir.

— Paix, paix! tais-toi ou sinon le bâillon!

A cette nouvelle menace, la malheureuse jeune fille frémit de tous ses membres; car elle avait été presque étouffée, et le bâillon lui inspirait une frayeur extrême. Elle se tut et comprima ses sanglots, mais ses larmes continuèrent à couler avec abondance.

Parfois elle ouvrait les yeux, et tâchait de distinguer quelque chose dans les ténèbres qui l'enveloppaient.

Il faisait si noir qu'elle ne se fût pas même aperçue qu'on s'enfonçait de plus en plus dans le bois, si les cris des oiseaux de nuit et le bruissement des branches ne le lui avaient laissé deviner.

Elle pensait moins au sort qui l'attendait qu'à l'anxiété de son pauvre père.

De temps en temps l'image de Walter s'offrait à son esprit, et elle se demandait s'il ne verserai pas aussi quelques larmes lorsqu'il apprendrait son malheur.

Après une marche d'une couple d'heures, les cavaliers s'arrêtèrent, et celui qui portait Bertine lui dit :

— Fais attention à mes paroles : notre voyage touche à sa fin. Je devrais te remettre ce mouchoir sur la bouche, mais j'ai pitié de toi. Promets-moi, sur ta vie, de garder le silence comme si tu étais muette.

— Je le promets! bégaya la jeune fille épouvantée.

— Si tu manques à ta promesse, j'ai ordre de t'enfoncer ma dague dans la gorge, et ton pauvre père pleurera ta mort.

— Ah! je serai muette.

— Eh bien, tiens ta promesse, et ne t'effraie pas tout à l'heure quand on te mettra un bandeau sur les yeux, car tu ne dois pas savoir où tu passeras le reste de la nuit.



Les autres s'étaient emparés de Bertine. (Page 23).

Bertine frémit d'une angoisse mortelle et ne souffla plus mot.

Pendant quelque temps les chevaux continuèrent leur route; puis la jeune fille à demi morte fut détachée et posée à terre.

XVI

On lui banda les yeux, et deux hommes la soulevèrent dans leurs bras et la portèrent très loin. Elle sentit qu'ils montaient des degrés, puis qu'ils redescendaient. Au bruit des pas de ses porteurs elle devina qu'ils traversaient un long couloir voûté, au bout duquel ils descendirent encore un très grand nombre de marches.

Enfin une lourde porte grinça sur ses gonds; les porteurs s'arrêtèrent et lui ôtèrent son bandeau. Mais elle eut beau promener ses regards à droite à gauche pour tâcher de reconnaître où elle était, elle ne vit rien. Il faisait noir comme au fond d'une tombe.

Celui qui l'avait portée sur son cheval lui prit la main et la mena quelques pas plus loin en disant :

— Tâte avec ton pied. Il y a de la paille par terre. Cette nuit personne ne troublera ton repos. Tâche donc de dormir jusqu'au matin. Adieu, pauvre fille; Dieu ait pitié de toi!

La porte grinça de nouveau sur ses gonds, le pène de la serrure s'enfonça dans la pierre, et les hommes disparurent.

Bertine demeura longtemps le front appuyé contre la froide muraille du caveau en pleurant à chaudes larmes. Elle soupirait, elle gémissait, elle appelait son père, elle invoquait le secours du ciel, mais sa voix n'avait aucun écho, et ne dépassait pas les murs de sa prison. Alors elle s'affaissa sur la paille humide en poussant un cri de désespoir, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Pendant de longues heures elle resta immobile dans les ténèbres. Des visions effrayantes passaient devant ses yeux. Elle voyait son père en pleurs errant autour de sa maisonnette et redemandant sa fille à grands cris; elle le voyait s'arrachant les cheveux, se livrant au désespoir, et l'entendant crier: « Bertine! Bertine, mon enfant! » et sa voix déchirante la faisait frémir d'effroi et de pitié.

Les forces humaines ont des bornes. Il vint un moment où l'infortunée jeune fille épuisée et n'ayant plus de larmes, s'étendit sur la paille et tomba dans un profond mais pénible sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, il devait faire jour depuis longtemps, car une vive lumière passait à travers l'étroite meurtrière pratiquée dans la muraille de son cachot à une quinzaine de pieds du sol.

Elle put voir alors dans quelle espèce de prison elle se trouvait, et cette vue la fit frissonner.

La pièce était vaste et ronde, comme si elle formait la base d'une tour. Une eau boueuse suintait le long des murs, qu'elle rayait de taches vertes; mais ce qui l'effraya surtout, c'étaient des chaînes avec des colliers de fer, suspendus çà et là aux murailles. Elle en compta six, et sous chacune d'elles une pierre carrée qui avait servi de siège et peut être de lit aux malheureux prisonniers. Ces pierres étaient visiblement creusées par un long usage.

D'autres victimes avaient donc habité avant elle cet affreux cachot et mouillé le sol de leurs larmes... qu'étaient-elles devenues, et qu'allait-on faire d'elle-même?

Cette pensée lui arracha un cri d'angoisse. Elle tomba à genoux, leva les mains au ciel, et s'écria :

— Dieu juste, Dieu miséricordieux, du haut du ciel jetez un regard sur moi. Qu'ai-je fait contre vous ou contre mon prochain, pour souffrir ainsi? Je n'en sais rien. Toute ma vie j'ai béni votre saint nom et observé vos commandements. Oh! pitié, pitié pour un pauvre vieillard, pour mon malheureux père! grâce pour son innocente enfant!

Elle entendit mettre la clef dans la serrure et se leva, convaincue qu'un grand danger approchait.

La porte s'ouvrit et une vieille femme entra, portant une cruche d'eau et un morceau de pain noir. Cette femme était misérablement vêtue; les traits de son visage étaient durs, et ses joues creusées de rides profondes; de petits yeux noirs brillaient sous ses épais sourcils.

Bertine dressée sur son séant la regardait avec étonnement, ne sachant ce qu'elle devait espérer ou craindre d'elle.

Sans dire un mot, la vieille s'approcha du lit de paille, posa la cruche à côté et le pain dessus et toujours silencieuse, reprit le chemin de la porte. Mais Bertine s'élança à ses pieds, et leva les bras vers elle en s'écriant :

— Qui que vous soyez, prenez pitié de moi! Vous êtes femme, mère peut-être. Si vous voyiez votre enfant jetée ainsi au fond d'un cachot, votre cœur n'en serait-il pas déchiré? J'ai un pauvre père, je suis innocente...

— Innocente? grommela la vieille femme en secouant la tête; innocente! vous? Non; non, vous devez avoir commis quelque méfait qui crie vengeance! Demandez pardon à Dieu, et espérez que vos souffrances vous feront trouver grâce devant lui.

— Mais oui, je suis innocente, femme! Je n'ai fait aucun mal! soupira Bertine. Je vous en conjure, dites-moi de quoi l'on m'accuse.

— Je n'en sais rien, mais il faut que ce soit quelque chose d'affreux.

— Va-t-on me laisser dans cet horrible cachot? Oh! la nuit, l'épouvantable nuit!

Et en parlant, elle se tordait les mains de désespoir.

— Il m'est défendu de vous parler, dit la vieille. Tenez-vous tranquille. Tous ces gémissements ne peuvent changer votre sort. Je reviendrai ce soir vous apporter de la paille fraîche, car j'ai compassion de vous. Vous êtes si jeune!

Elle sortit après ce peu de mots.

Bertine se jeta sur la paille en sanglotant.

— Ne plus revoir le soleil!... Ne plus revoir mon père ni ma tante Kathelyne, ni Jean... ni messire Walter... Mourir dans cette noire prison, sans qu'ils en sachent rien! Ne les retrouver qu'au ciel!... J'ai commis un crime! Quel crime! O mon père, si vous pouviez voir votre pauvre Bertine... mais non, non, vous en mourriez de douleur.

Elle continua à pleurer et à gémir jusqu'au moment où la porte de la prison se rouvrant avec bruit livra de nouveau passage à la vieille femme.

— Grande nouvelle, dit-elle.

— Vous venez me délivrer?

— Non, pas cela. Mais peut-être serez-vous libre, on ne peut pas savoir. Vous allez paraître devant une personne qui peut beaucoup pour votre salut, si elle veut vous être favorable.

— Dieu soit loué! Est-ce une femme?

— C'est mademoiselle Van Langemarck.

— Langemarck? A deux heures de marche de la maison de mon père? Suis-je donc à Langemarck?

— Vous êtes sous une tour du château... Écoutez, malheureuse jeune fille; par pitié, je veux vous donner un bon conseil : mademoiselle Judith Van Langemarck est très bonne et très douce pour

qui sait gagner ses bonnes grâces. Essayez de lui plaire, montrez-vous humble, flattez-la si vous en trouvez l'occasion. Si elle veut dire un mot en votre faveur à son père, on vous pardonnera beaucoup de choses, peut-être sortirez-vous de ce cachot, qu'on ne quitte pas ordinairement sans... mais je suis une bavarde. De quoi vais-je parler, au lieu de vous consoler? Venez, suivez moi, les choses se passseront peut-être mieux que vous ne croyez.

Bertine la suivit et monta derrière elle l'étroit escalier de pierre qui s'élevait en spirale du fond du souterrain. Elles traversèrent un long corridor au bout duquel la vieille ouvrit une porte, et elles pénétrèrent dans une salle où une noble dame somptueusement vêtue était assise dans un fauteuil.

XVII

— Approchez-vous de mademoiselle; moi je reste à la porte, dit la geôlière.

Bertine vit avec joie qu'un sourire entr'ouvrait les lèvres de la noble dame. Ce sourire avait bien quelque chose d'amer, mais la pauvre fille se raccrochait à chaque lueur d'espérance comme à une planche de salut. Elle s'avança vers la noble demoiselle, se laissa tomber à genoux et tendit les mains vers elle en s'écriant :

— O madame, soyez miséricordieuse; je vous bénirai toute ma vie. Je suis une malheureuse innocente! Des hommes cruels m'ont arrachée cette nuit de la maison de mon père. Vous seule, madame, êtes mon espoir et mon refuge. Voyez, je me traîne à vos pieds. Ayez pitié de moi, de mon triste sort! Grâce, grâce!

Judith jeta sur Bertine agenouillée un regard d'une expression étrange. Sans doute, la rare beauté de la jeune fille l'étonnait. Un frisson de colère et d'envie pacourut ses membres; mais elle cacha son trouble et dit d'une voix presque douce :

— Levez-vous, prenez cette chaise, asseyez-vous en face de moi. Plus près. On vous accuse d'un crime qui serait indigne de tout pardon, si vous l'aviez réellement commis.

— O madame, cette accusation est fausse; on vous a trompée.

— C'est précisément ce que je désire savoir. Êtes-vous prête à répondre à mes questions.

— Parlez, madame, je suis votre humble servante.

— Et vous serez franche et sincère?

— Franche comme si vous étiez ma mère, sincère comme la vérité même.

— Ma faveur est à ce prix, ne l'oubliez pas.

— Comment pourrais-je l'oublier? Je n'ai d'espoir qu'en vous.

— Eh bien, répondez-moi donc... Vous habitez une petite métrairie dans la forêt, sous Merchem, et vous vous nommez Bertine?

— Oui, madame.

— Deux jeunes chevaliers venaient quelquefois vous voir, qui étaient-ils?

— L'un était messire Walter Van Staden...

Les yeux de Judith étincelèrent.

— Je le sais, interrompit-elle. Et son compagnon était messire Daniel Van Vallenare. Mais que venaient faire chez vous ces chevaliers?

Bertine hésita.

— Vous n'osez pas le dire! s'écria Judith avec un sourire de triomphe.

La jeune fille la regarda avec crainte, et balbutia :

— Ce qu'ils venaient faire, madame? La première fois ils s'étaient égarés dans la forêt, et le hasard les conduisit sous notre toit; mais, comme mon père était absent, ils sont revenus une seconde fois pour le remercier de l'hospitalité que ma tante Kathelyne et moi nous leurs avions offerte, comme c'était notre devoir...

— Et la troisième fois?

— Ces seigneurs avaient lié connaissance et amitié avec mon père. C'était sa fête, et ils ont voulu la célébrer.

— Ainsi ils ne venaient que par amitié pour votre père? murmura Judith. Ce jour-là, une précieuse chaîne d'or brillait à votre cou. Où aviez-vous pris ce joyau princier?

— Ah! s'écria Bertine avec un sourire où se confondaient la crainte et la joie, est-ce là mon crime? volé? On me soupçonne d'avoir volé?

— Oui, volé; mais ce qu'on vous soupçonne d'avoir volé, c'est l'honneur d'une noble famille et le bonheur d'une dame de haute naissance dont vous n'êtes pas digne de baiser les pieds.

La pauvre fille tremblait de tous ses membres; l'angoisse lui serra la poitrine. Elle commença à se demander si cette femme n'était pas une impitoyable ennemie.

Judith épiait ces impresssions et dit d'un ton moins aigre :

— Prouvez-moi que vous n'êtes pas coupable; je le souhaite sincèrement. Dites, qui vous a passé au cou cette chaîne d'or?

— Lui, madame.

— Qui, lui?

— Messire Walter Van Staden... Cela paraît vous fâcher, madame? Pourquoi? La chaîne était un cadeau pour mon père... Mon père a servi longtemps sous les ordres du vieux seigneur de Staden, qu'il a accompagné à la guerre et dé-

fendu au péril de sa vie. Et pour l'en récompenser, sir Walter lui a donné cette chaîne à sa fête.

— Et que faisait cette chaine à votre cou?

— C'était une plaisanterie de messire Walter, madame, il voulait voir, disait-il, l'effet qu'elle ferait au cou d'une femme.

— Une plaisanterie? Vous n'êtes pas franche avec moi.

— Que ma mère m'entende du haut du ciel, répondit Bertine. Je vous dis ce que je crois la vérité.

— Vous paraissez bien naïve encore, en effet, reprit Judith en adoucissant sa voix, et peut-être y a-t-il des choses que vous ne comprenez pas. Je vais vous aider. Dites-moi, ne voyez-vous pas venir messire Walter avec plaisir? Ne pensiez vous pas à lui? Votre cœur ne battait-il pas à son approche? son image ne vous poursuivait-elle pas dans vos rêves?... Répondez-moi!

— Mais comment pouvez-vous savoir tout cela, madame? balbutia la jeune fille stupéfaite.

— C'est donc vrai?

— C'est vrai, madame: mais il est si bon, si amical, et sa conversation rend mon père si heureux!

— Naturellement! ricana Judith avec une dépit mal déguisé. Quoi d'étonnant qu'un jeune et beau chevalier comme lui fassent impression sur le cœur d'une jeune fille?... Restez sincère. N'avez-vous jamais remarqué, lorsque vous leviez les yeux par hasard, que son regard était fixé sur vous? N'auriez-vous pas juré que ses yeux parlaient une langue mystérieuse, en harmonie avec votre âme? Vous avez l'air de ne pas comprendre? N'étiez-vous pas émue au son de sa voix? N'avez-vous jamais frissonné sous son regard?

Bertine baissait les yeux, elle ne répondait rien, mais elle inclina la tête en signe d'affirmation.

— Impudente! s'écria Judith en laissant éclater sa fureur. Vous l'aimez donc, et il vous aime! Amour criminel entre un chevalier et une créature de basse origine!

— Il m'aime? sir Walter m'aime? s'écria Bertine en levant les yeux au ciel.

— Ah! cela vous réjouit! que la conscience de son amour soit pour vous un éternel remords; qu'elle vous ronge le cœur comme un serpent; car vous ne le reverrez plus, et il ne saura pas où vous êtes.

La noble demoiselle s'était levée pour sortir, mais Bertine, mortellement effrayée par ces cruelles paroles, tomba à genoux, se traina à ses pieds en pleurant et lui demanda grâce en invoquant son ignorance.

Judith la regarda un instant, les lèvres contractées, puis elle reprit d'un ton sarcastique :

— Vous invoquez ma pitié? Il faudrait vous rendre à la liberté, à son amour! Ne savez-vous pas, insensée, aux pieds de qui vous vous traînez? Je suis Judith Van Laugemark. Messire Walter, à qui vous avez fait oublier les devoirs de son rang, est mon fiancé. Il devait être mon époux. Vous m'avez volé son amour, brisé mon bonheur, empoisonné ma vie! Et j'aurais pitié de vous? Et je vous délivrerais? Non, non, rentrez dans votre cachot, et jetez, en y rentrant, un dernier adieu au soleil, au ciel que vous ne reverrez plus jamais sur votre tête...

Et comme Bertine voulait embrasser ses genoux, Judith exaspérée la repoussa du pied.

— Allez, allez, dit-elle, cacher dans la nuit votre faute et vos remords comme dans une tombe qui ne s'ouvrira plus. Vous qui avez détruit mon bonheur, soyez maudite!

Elle fit un signe à la vieille femme et sortit de la salle.

XVIII

La jeune fille anéantie se laissa ramener en prison sans ouvrir la bouche. La vieille la fit asseoir doucement sur la paille, et, l'embrassant, murmura à son oreille :

— Pauvre enfant, j'ai tout entendu. Que vous êtes malheureuse! Prenez courage; je reviendrai vous consoler.

Lorsque la geôlière eut fermé la porte, Bertine sentit avec étonnement sur sa joue des larmes qu'elle n'avait pas versées. La vieille avait pleuré de compassion. Elle alla s'asseoir sur une des pierres carrées et repassa dans son esprit effrayé tout ce que lui avait dit Judith Van Laugemarck. Une prison éternelle, et pourquoi? quel était son crime? d'être aimée de messire Walter! Cette idée lui faisait battre le cœur, et un sourire rayonnait à travers ses larmes. Il l'aimait, lui, Walter! Était-ce bien possible? N'avait-on pas trompé Judith?... Et pourquoi le jeune chevalier fixait-il sur elle un regard si profond?

La jeune fille resta longtemps assise, immobile, comme plongée dans un rêve où un élan de joie traversait parfois les douleurs les plus cruelles. Mais elle revint bientôt au sentiment de sa position, elle pensa à l'affliction de son père, et laissa tomber sa tête sur sa poitrine avec un découragement profond.

Peu de temps après, la vieille femme rentra, et lui prenant la main :

— Elle est partie, dit-elle, et ne reviendra pas avant le soir. C'est une méchante femme, impi-

toyable pour ceux qu'elle hait. Elle m'a ordonné d'être cruelle et sans pitié pour vous. Je le lui ai promis, mais ne craignez rien, j'adoucirai secrètement votre sort autant que je le pourrai. Oui, car vous êtes innocente; et, si réellement vous lui avez fait du tort, c'était sans le savoir, n'est-ce pas, malheureuse enfant?

— Soyez bénie pour votre pitié, dit Bertine.

— Je suis mère, et j'ai aussi des enfants, des fils et des filles qui sont déjà grands et n'ont plus besoin de mon aide; et votre sort me fait penser avec effroi que pareil malheur pourrait aussi leur arriver.

— Mais, bonne femme, croyez-vous qu'il soit possible que je sois condamnée à mourir dans ce cachot?

La geôlière leva les épaules et répondit :

— C'est une chose grave. Il y a peu d'espoir de délivrance pour vous, car, s'il est vrai que messire Walter Van Staden, son fiancé, vous aime, comment pouvez-vous espérer qu'elle vous rende la liberté, que messire Walter l'épouse ou non? Ah! fille infortunée, vous êtes la victime d'une cruelle fatalité.

— Hélas! hélas! gémit Bertine.

— Mais ne se trompe-t-elle pas? reprit la vieille. Le sire de Staden vous aime-t-il réellement? L'amitié est tout autre chose que l'amour. Comment vous, qui n'êtes pas de sang noble, vous trouvez-vous en relations avec le seigneur Walter?

La jeune fille lui fit le récit sincère et complet de ce qui s'était passé; elle ne lui cacha rien, et laissa lire dans son cœur comme dans un livre ouvert.

La vieille femme hocha la tête et dit tristement :

— Oui, il vous aime, il n'y a pas à en douter. Et ne vous a-t-il jamais parlé d'amour?

— Jamais. Pas un mot. La demoiselle seule m'a révélé ce secret. Je ne puis pas le croire encore.

— C'est un grand malheur pour vous, mon enfant; mais pourquoi fermer les yeux à la vérité? Cet amour, dont vous êtes innocente, n'en doit pas moins être regardé par les sires Van Laugemarck comme un crime impardonnable. Vous ne pouvez donc pas espérer qu'ils vous rendent la liberté. Acceptez votre triste sort avec résignation, et puisez du courage et des consolations dans la conviction que Dieu vous récompensera là-haut.

Ces paroles arrachèrent à Bertine des plaintes si douloureuses qu'elles eussent ému un cœur de pierre. Elle se mit à parler de son père en sanglotant, disant qu'il mourrait de désespoir!

Pendant plus d'une heure elle continua de gémir, et remua si profondément le cœur de la vieille femme, que celle-ci déplora amèrement son impuissance à la secourir.

Tout à coup, comme si une pensée soudaine lui traversait l'esprit, elle demanda avec une expression singulière.

— La maison de votre père est située sur le territoire de la seigneurie de Merchem, n'est-ce pas?

— Oui.

— Messire Walter Van Staden est-il un homme de cœur?

— Oui! un noble et brave cœur, j'en réponds, s'écria-t-elle.

— Et ceux qui hasarderaient quelque chose pour vous, les défendrait-il, et au besoin les prendrait-il sous sa protection?

— Oh! certes, ô, bonne âme, ange envoyé par Dieu, laissez-moi espérer que je ne mourrai pas dans ce cachot! Je prierai pour vous et bénirai votre nom jusqu'à ma dernière heure.

— Non, ne comptez pas trop sur moi. Pour tenter quelque chose en votre faveur, j'ai besoin d'être aidée par d'autres personnes. Et oseront-elles bien le risquer? Prenez courage. Maintenant il faut que je vous quitte; on finirait par se méfier là-haut. Peut-être ne pourrai-je pas sortir du château aujourd'hui ni demain pour chercher l'appui qui m'est nécessaire, mais qu'est-ce que quelques jours quand il s'agit de la délivrance? Ne pleurez pas, ce soir je vous apporterai un peu de viande en cachette.

A ces mots elle sortit, suivie des bénédictions de la jeune fille, revenue tout à coup à l'espérance.

XIX

Lorsque Walter, après la fête de Segher Jacobszone, revint dans son château, il y trouva le messager qui venait lui annoncer la mort du duc.

— Cette nouvelle inattendue lui causa une joie involontaire, car elle lui faisait espérer que le comte de Charolais, qui allait ceindre la couronne ducale, empêcherait son mariage avec Judith Van Laugemarck. Et puis il serait facile maintenant de faire rentrer en grâce le vaillant Jacobszone, pensait-il, et de faire lever l'arrêt de son bannissement.

S'il pouvait obtenir que le vieux soldat fût réintégré dans son grade, comme Bertine serait heureuse, et avec quelle gratitude elle penserait à lui, Walter, le bienfaiteur de son père!

Cette dernière pensée l'émouvait plus encore que l'espoir d'être délié de ses engagements, et elle stimula tellement son impatience, qu'il résolut de partir immédiatement pour Bruges.

Le messager lui apprit que le comte Charles, qui était alors à Gand, avait été averti à temps

pour assister aux derniers moments de son père, auquel il avait fermé les yeux. Par conséquent, le nouveau duc était à Bruges, et Walter voulait aller le rejoindre sans perdre un instant ; car chaque jour de retard était un jour de chagrin et de souffrances pour Segher Jacobzsonne et pour son enfant.

Au bout d'une heure passée en préparatifs, quatre hommes à cheval attendaient dans la grande cour du château, prêts à suivre leur maître.

Alors Walter demanda à son ami Daniel s'il ne conviendrait pas de faire un détour d'une couple de lieues pour annoncer à Jacobszone la mort de duc. Ils passeraient la nuit à Thourout, et le lendemain de très bonne heure ils continueraient leur voyage. Mais Daniel lui rappela qu'il s'était engagé sur son honneur à ne plus faire un pas pour se rapprocher de Bertine.

Ils partirent donc directement pour Bruges, où ils arrivèrent entre huit et neuf heures du soir, dans la rue Saint-Jacques, devant l'auberge renommée du *Singe d'Or*.

Heureusement pour eux, ils n'avaient pas perdu de temps, car les cérémonies des funérailles du duc allaient attirer dans sa capitale un grand concours de chevaliers et de personnages de distinction, et, de toutes les parties du pays on voyait affluer des messagers chargés de retenir toutes les chambres d'hôtel disponibles.

Pendant qu'ils soupaient, Daniel et Walter interrogèrent le vieil hôtelier du *Singe d'Or* sur les circonstances de la mort imprévue du duc Phiippe.

— Je sais mieux que d'autres comment ce malheur est arrivé, messires, et ce qui s'est passé au palais, répondit l'hôtelier avec un air d'importance; car un des médecins du duc, un vieil homme respectable qu'on avait fait venir de Louvain, était logé chez moi. Je puis donc satisfaire complétement votre curiosité, grâce à ma connaissance particulière des faits. Il y a quelques semaines, le vieux duc tomba malade à Lille. Il ne pouvait plus supporter le mouvement de la voiture, et se fit ramener à Bruges en bateau. Le comte de Charolais, qui était revenu de Hollande, s'empressa de prodiguer à son père ses soins et ses consolations. Au bout de quelques jours l'état du malade s'était tellement amélioré, que le comte repartit pour Gand, où il avait plusieurs affaires importantes à traiter avec les magistrats de la commune. A peine son absence avait-elle duré quelques jours, que le vieux duc eut une rechute qui bientôt ne laissa plus d'espoir de guérison. On envoya sur-le-champ prévenir le comte de Charolais, qui monta à cheval et arriva à Bruges hier à midi. Le duc avait déjà perdu la parole et était tout à fait sans connaissance. Agenouillé devant le lit, le comte fondit en larmes et disait d'une voix entrecoupée pas les sanglots : « Mon père, mon cher père, donnez-moi votre bénédiction, et, si je vous ai jamais manqué de respect, pardonnez-le moi. » L'évêque de Bethléem, confesseur du prince, ajouta : « Seigneur duc, si vous pouvez encore nous comprendre, prouvez-le par un signe. » Alors, le mourant tourna un peu les yeux vers son fils; la main que le comte tenait dans les siennes sembla faire un mouvement pour les serrer. Le vieux duc ne put pas donner d'autre marque de sentiment ou de connaissance. Il resta étendu sans revenir à lui, et s'endormit dans le Seigneur vers dix heures du soir.

Walter et son ami avaient appris avec le plus vif intérêt les circonstances de la maladie et de la mort du duc, et ils écoutèrent avec non moins d'attention les explications que leur donna l'aubergiste touchant l'impression que cet événement inattendu avait produite sur le peuple et sur les seigneurs de la cour; puis les jeunes chevaliers, très fatigués de leur rapide voyage, montèrent à leur chambre et se mirent au lit.

Le lendemain, Walter se rendit au palais d'aussi bonne heure que les bienséances le permettaient; mais le premier chevalier de service qu'il rencontra lui dit que le duc en avait sévèrement défendu l'accès à tout visiteur qui ne serait pas en grand deuil.

Walter n'avait pas songé à cette étiquette ; il se rendit avec Daniel chez le principal tailleur de Bruges. Celui-ci, après beaucoup de difficultés, s'engageait à leur fournir deux riches costumes de deuil, à un prix exorbitant, pour le lendemain à dix heures.

Ce retard forcé qui lui faisait perdre une journée entière contraria fort Walter. Il retourna à son hôtel, et quoi que pût lui dire Daniel pour dissiper sa mauvaise humeur, il se renferma dans sa chambre. Son ami devinait bien la cause de sa tristesse. Ce n'était pas la rupture de son projet de mariage avec Judith qui pressait le plus; c'était sa démarche décisive en faveur de Jacobszone. Mais Daniel ne jugea pas à propos de mettre la conversation sur ce sujet.

Vers le soir, Walter, dont l'esprit se rassérénait à mesure que la journée s'avançait, était assis avec son ami dans une des salles de l'hôtel, et lui parlait avec animation des faveurs qu'il espérait obtenir de nouveau duc pour son protégé...

Tout à coup Daniel remarqua que Walter pâlissait, et le regardait fixement avec des yeux tout grands ouverts.

— Que t'arrive-t-il? demanda Daniel avec inquiétude. Ne te sens-tu pas bien?

— N'as-tu rien entendu? interrogea Walter.

— Qu'aurais-je entendu? Il fait nuit au dehors; tout est tranquille.

— Étrange, étrange! s'écria le jeune seigneur de Staden. Un cri, un affreux cri de détresse a retenti dans mon cœur! c'était sa voix. Daniel! J'en frémis encore.

— C'est ton imagination, mon pauvre ami.

— Oui, oui, parfois je me prends à craindre pour ma raison, soupira Walter.

Était-ce simple hasard, coïncidence extraordinaire, ou sympathie mystérieuse entre deux âmes? Quoi qu'il en fût, c'était à ce moment-là même que la pauvre Bertine était arrachée de la maison de son père, et faisait retentir la forêt de ses cris de détresse.

Les jeunes chevaliers attribuèrent cette émotion extraordinaire de Walter à une surexcitation nerveuse, à une sorte de rêve qu'on ferait tout éveillé; et, lorsqu'ils montèrent à leur chambre, ils rirent même de leur folie.

XX

Le lendemain, après qu'ils eurent endossé leurs vêtements de deuil, Walter se dirigea vers le palais, avec le ferme espoir que le duc lui donnerait immédiatement audience. Mais les chevaliers de service avait cette fois la consigne de ne laisser entrer personne. Le duc était si profondément absorbé dans sa douleur qu'il ne voulait recevoir aucune visite, excepté celles des envoyés des puissances étrangères, dont il ne pouvait pas s'affranchir. Ce n'est que le lendemain des funérailles de son père que le nouveau duc donnerait audience aux seigneurs ainsi qu'aux notables de la bourgeoisie.

Comme ces cérémonies funèbres ne devaient avoir lieu que dans trois jours, messire Van Staden ne pouvait que prendre patience, comme cent autres chevaliers.

Walter remarqua avec autant d'inquiétude que de dépit que le service du palais était encore confié aux créatures des sires de Croy, les ennemis de feu son père, et plus encore ceux de Segher Jacobszone.

Pareille remarque n'était pas de nature à lui inspirer de la confiance. Quoiqu'un chevalier du palais lui eût promis de faire part au duc de son désir, il retourna à son hôtellerie le front baissé et le cœur gros.

Il n'y avait rien à faire, pourtant, il fallait attendre. Le jour si impatiemment désiré parut enfin.

La grand'place et toutes les rues avoisinantes étaient, dès le matin, couvertes d'une foule compacte, au milieu de laquelle les archers de la garde avaient grande peine à tenir libre un étroit passage entre le palais du duc, nommé la Cour des Princes, et le Bourg.

Walter et Daniel se tenaient avec d'innombrables chevaliers et bourgeois, à l'entrée de la rue de la Monnaie, attendant le signal de la formation du cortège.

Tout ce peuple et ces gentilshommes parlaient avec plus ou moins de franchise des vertus et des défauts du feu duc.

Walter entendit avec un certain déplaisir un chevalier placé à côté de lui dire à un vieux doyen des bouchers :

— Comment osez-vous, bourgeois téméraire, parler avec si peu de respect de votre prince défunt? Il a été pendant près de cinquante ans votre souverain. Y eut-il jamais prince plus glorieux, et n'était-il pas aussi puissant que le plus puissant des rois? N'a-t-il pas accru la gloire de la Flandre? Ne vous a-t-il pas défendus avec succès contre tous vos ennemis? N'a-t-il pas donné au commerce une prospérité inconnue jusqu'alors, en l'affranchissant d'une foule d'entraves? n'est-ce pas grâce à lui que plus d'une grande nation envie l'étonnante richesse de la Flandre?

— Oui, oui, il a fait des Bruges une ville très riche, répondit le vieux doyen en grommelant; mais l'argent n'est pas tout. Le vieux duc était un tyran, et la loi ni le droit ne pouvaient rien contre sa volonté. N'a-t-il pas dépouillé toutes les villes de la Flandre de leurs plus beaux et de leurs plus anciens privilèges? N'a-t-il pas étouffé la liberté des Flamands? Et quels torrents de sang n'a-t-il pas fait couler pour commettre ces attentats contre les droits de nos pères? Vous parlez de sa puissance, messire? Mais qui oserait approuver devant Dieu les moyens que son insatiable ambition lui a suggérés pour acquérir cette puissance? Par ruse ou par violence, il a dépouillé de leurs biens tous les membres de sa famille. Le Hainaut, la Hollande et la Zélande étaient l'héritage de Jacqueline de Bavière. Il a ravit le Luxembourg à sa tante; il s'est approprié le Brabant aux dépens de ses parents. Ah! si les milliers d'hommes qu'il a sacrifiés pour l'accomplissement de ses projets ambitieux pouvaient sortir de leur tombe!... Vous voyez bien, messire, que nous connaissons aussi notre histoire.

— Taisez-vous, ingrat, répliqua le chevalier. Si Dieu ne vous avait pas accordé un aussi puissant prince, il y a longtemps que la France se serait emparée de votre pays! et alors vous seriez plus libres, sans doute?

— Allez demander aux plaines de Courtrai si

nous savons nous défendre nous-mêmes, riposta le doyen.

Les interlocuteurs furent violemment séparés par une troupe d'archers et de soldats de la garde.

Des hérauts d'armes se glissaient à travers la foule, donnant aux chevaliers et aux bourgeois des instructions pour la formation du cortège, qui se trouva bientôt en bon ordre et se mit en marche. Il ne fut entièrement développé que lorsque sa tête eut traversé la place du marché, et s'approchait déjà du bourg.

Il y avait seize cents hommes portant des torches ardentes; quatre cents étaient envoyés par le nouveau duc, quatre cents par la ville de Bruges, quatre cents par les corps de métiers, et autant par le Franc de Bruges.

Ces hommes formaient de chaque côté une haie entre les deux lignes de laquelle devait passer le cortège proprement dit, dans l'ordre suivant :

Les moines des ordres mendiants;

Le clergé, parmi lequel les évêques de Béthléem, de Cambrai, de Sournai, d'Amiens, et même un prélat Anglais, l'évêque de Salisbury, suivis de tout les abbés de Flandre;

Neuf cents chevaliers et bourgeois notables, tous avec de longs manteaux noirs, et des chaperons noirs;

Toutes les corporations de Bruges avec leurs doyens, et leurs bannières voilées d'un crêpe;

Les *nations* étrangères, ou les marchands étrangers avec leur serviteurs;

Le peuple de Bruges.

Sans exagération, on pouvait comparer ce cortège à une mer humaine, car il ne roulait pas moins de trente milles têtes dans ses flots houleux et pressés.

Le cortège se dirigea vers le bourg, et une si petite partie de ceux qui le composaient put trouver place dans l'église de saint Donat, que l'esplanade du bourg était encore remplie de chevaliers et de notables, tandis que le service funèbre se célébrait dans l'intérieur du temple.

Parmi ces derniers se trouvait Walter Van Staden, auquel on n'avait pas assigné de place réservée dans l'église. Il était évident que tout avait été réglé par les partisans des sires de Croy, et qu'ils avaient encore l'impudence de mettre au premier rang leurs propres amis, au préjudice des seigneurs, qui, par amitié pour le comte de Charolais, s'étaient tenus plus ou moins longtemps éloignés de la Cour.

L'extrême jeunesse de Walter pouvait expliquer jusqu'à un certain point qu'on l'eût oublié, malgré le rang considérable que lui assuraient ses grands domaines; mais cet oubli l'attristait profondément, car il se demandait si le nouveau duc penserait bien à protéger et à favoriser ses plus anciens et ses plus fidèles serviteurs?

Découragé par toutes ces contrariétés, et convaincu qu'il ne pouvait rien gagner à rester là, il retourna à son hôtellerie avec Daniel et passa presque toute la journée à se plaindre de la versatilité des hommes, et des vicissitudes de la faveur des souverains.

Dans l'après-midi, assis près de son ami dans la grande salle de l'hôtel, il l'entretenait de sa démarche inutile du matin; il prévoyait bien qu'il serait reçu par le duc avec une foule d'autres visiteurs, et qu'il ne pourrait lui exposer efficacement l'objet de ses désirs. Daniel essaya de le consoler en lui objectant que dans tous les cas il pouvait demander au duc une audience particulière qui ne lui serait certainement pas refusée; mais Walter ne l'écoutait pas, et secouait la tête avec découragement.

XXI

En ce moment la porte de la salle s'ouvrit toute grande, et l'hôtelier annonça d'une voix forte :

— Un messager de monseigneur le duc!

En effet, un page entra, et demanda, après s'être incliné deux fois :

— Ai-je l'honneur de parler à messire Walter Van Staden?

— Voilà sir Walter, répondit Daniel.

Le page s'inclina de nouveau, et dit à haute voix :

— Notre gracieux seigneur le duc vous fait savoir, messire Van Staden, qu'il désire vous voir, et qu'il vous attendra dans son palais ce soir à sept heures. Que Dieu vous ait en sa sainte garde, seigneurs.

A ces mots il fit un dernier salut, et s'éloigna.

Walter prit joyeusement les mains de son ami, comme si cette nouvelle assurait infailliblement le bonheur de tous ceux qu'il aimait.

Cependant, à mesure que l'heure de son audience approchait, son exaltation tombait peu à peu et lorsque enfin, accompagné de son ami, il prit le chemin du palais, il se demandait si le résultat de sa démarche répondrait à ses espérances.

Cette fois toutes les portes du palais s'ouvrirent devant lui, et on le conduisit, à travers de longs corridors, dans une chambre écartée où le prince, absolument seul, était assis devant une table couverte de lettres.

Le duc Charles était un homme d'un peu plus de trente ans, au regard perçant et aux lèvres minces, le caractère principal de sa physionomie



Bertine se traîna à ses pieds. (Page 27.)

était une expression d'amertume. A le voir ainsi, on n'eût pas eu le moindre doute qu'il ne fût, comme feu son père, ambitieux, dur et despotique.

Cependant, lorsqu'il leva la tête et reconnut le jeune seigneur Van Staden, un doux sourire éclaira son visage sombre, et ce fut d'un ton aimable qu'il lui dit :

— Ah, sir Walter, mon beau page, je suis enchanté de vous voir. Ne vous affligez pas si, depuis quatre jours, vous avez fait de vains efforts pour m'aborder. Les ambassadeurs, les prélats, les grands vassaux m'accablent de leurs condoléances et tâchent, dès à présent, de m'envelopper dans leurs intrigues. J'en suis si fatigué que j'ai fui au fond de mon palais pour trouver un peu de repos.

— Seigneur duc, plaît-il à Votre Grâce de me fixer un autre jour? murmura Walter.

— Non, non, au contraire, je suis heureux de voir des gens qui me montrèrent leur dévouement en des jours moins prospères. Votre père m'a fidèlement servi; mes ennemis l'ont persécuté, et il est tombé en héros à mes côtés sur le champ de bataille. Je veux vous récompenser en souvenir de lui... approchez; asseyez-vous sur ce fauteuil en face de moi... Faites ce que je vous dis... et maintenant, parlez, messire Walter, que désirez-vous?

Le jeune homme obéit et répondit :

— Seigneur, Votre Altesse le sait : votre illustre père avait décidé que j'épouserais mademoiselle Judith Van Laugemarck.

— Dites plutôt les sires de Croy qui comptaient par ce mariage s'assurer l'appui de la maison de Staden. Cette alliance m'était très désagréable, mais je devais me taire pour ne pas irriter mon père. Cependant depuis lors on m'a dit des choses qui m'ont décidé à laisser s'accomplir cette union. Mademoiselle Judith Van Laugemarck est une jolie femme, n'est-ce pas?

— En effet, monseigneur, je ne puis le nier.

— Et, naturellement, vous avez fini par l'aimer?

— Oh! monseigneur, permettez-moi de vous affirmer qu'on ne vous a pas dit la vérité. Mademoiselle Judith peut avoir des charmes extérieurs, mais son caractère est altier et tyrannique; la douceur féminine lui est étrangère.

— De sorte que vous ne l'aimez pas?

— Pas du tout, monseigneur : je suis convaincu que je ne pourrai jamais l'aimer.

— Ainsi vous souhaitez de ne pas l'épouser? Eh bien, cela me réjouit fort, messire Walter. Ce projet de mariage est rompu. Vous êtes tout à fait libre.

— Oh! merci, merci, gracieux duc! s'écria joyeusement Walter.

— Oui, mais, reprit le prince avec un sourire, ceci n'est pas une faveur. Je veux bien, en souvenir de mon père, ne pas me montrer trop sévère envers ceux qui m'ont autrefois calomnié auprès de lui; mais, en revanche, je veux récompenser ceux qui me sont restés fidèles dans le malheur. Je veux vous payer la dette que je dois à votre père. Demandez-moi un accroissement de domaines, ou quelque dignité à ma cour, je vous l'accorderai avec plaisir.

— Monseigneur, j'ai assez de biens, et je désire passer quelques années en paix dans le château de mes pères.

— Vous ne me permettrez donc pas de faire quelque chose pour vous?

— Si fait monseigneur : j'ai une grâce à vous demander, et, si vous daignez me l'accorder, je vous devrai une éternelle gratitude.

— Eh bien, parlez, mon bon Walter, et si vous ne me demandez pas quelque chose d'impossible...

— Monseigneur, non loin de Staden demeure un vieux soldat qui prétend avoir sauvé la vie à Votre Altesse, et lui avoir toujours témoigné un ardent dévouement.

— Segher Jacobszone? interrompit le prince. Et c'est pour lui que vous venez m'implorer?

— Oui, pour lui, monseigneur?

— Le vieux commandant de ma garde du corps croit-il donc que je pourrais l'oublier?

— Ce qui le rend malheureux et malade, monseigneur, c'est la crainte d'avoir perdu vos bonnes grâces.

— Il ose craindre cela de moi? dit le duc Charles avec une expression de mécontentement; l'oublier? Mais le vaillant guerrier m'a sauvé deux fois la vie : la première, sur le champ de bataille de Montlhéry, et la seconde lorsque mon père, excité jusqu'au délire par les sires de Croy, voulut me percer de son épée. Et, bien certainement, cet horrible malheur se serait accompli, si Jacobszone n'avait arraché l'épée des mains de mon père. Ils l'avaient condamné à mort! Je n'ai pu sauver que sa tête et j'ai dû abandonner ensuite l'infortuné et fidèle Jacobszone à son sort pour ne pas déchaîner contre lui une vengeance plus terrible; mais croyez-moi, la première personne à laquelle j'ai pensé depuis la mort de mon père, c'est à lui.

— L'arrêt de son bannissement sera donc levé, monseigneur?

— Que parlez-vous de bannissement? Avant huit jours il aura reçu de ma part l'ordre de venir reprendre son commandement dans ma garde.

— Que Dieu bénisse Votre Altesse pour sa justice et sa magnanimité! s'écria Walter d'une voix émue, et les yeux pleins de larmes. Monseigneur, permettez-vous que quelqu'un lui porte cette bonne nouvelle?

— Faites selon votre désir, mon bon Walter. Vous m'étonnez, vraiment. Si Segher Jacobszone était votre propre père, votre joie ne serait pas plus grande. Vous le connaissez donc intimement?

— Oui, je considérais comme un honneur de pouvoir donner le nom d'ami au vaillant soldat qui a sauvé la vie de mon gracieux prince.

— Comment a-t-il passé le temps de ce bannissement? où demeure-t-il maintenant?

— Il demeure au milieu d'une épaisse forêt, entre Staden et Wouman, dans une petite métairie, loin de toute autre habitation. C'est un séjour étroit et humble, mais riant et agréable comme un paradis terrestre. Sans doute il aurait vécu heureux s'il n'avait été tourmenté par la crainte de votre disgrâce.

— Et demeure-t-il là tout seul, comme un ermite?

— Non, monseigneur, il a auprès de lui sa belle-sœur, un vieux compagnon d'armes qui le sert et puis... et puis sa fille Bertine.

— Bertine? répéta le duc. En effet, je me souviens que le commandant Jacobszone avait un enfant, une fille qu'il aimait à la folie, elle s'appelle Bertine? C'était une charmante enfant avec de grands yeux noirs. Souvent, lorsque je passais dans la chambre où elle jouait à côté de son père, je lui ai pris la main et je l'ai embrassée. Elle doit être devenue une grande fille. Est-elle toujours aussi jolie, aussi aimable?

Walter répondit avec une émotion et une exaltation visibles :

— Oh! monseigneur, elle est si belle, si aimable, si douce qu'elle ferait battre d'admiration le cœur le plus insensible! impossible à l'imagi-

nation la plus poétique de se figurer un ange plus pur, plus séduisant que Bertine, que Dieu a comblée de toutes les beautés du visage et de l'âme !

— Ah ! Ah ! dit le prince en changeant de ton et en secouant la tête. De quel ton chaleureux vous me dites cela ! Seriez-vous amoureux de la fille de mon ancien commandant?

Le jeune chevalier baissa les yeux en rougissant.

— L'ai-je bien compris? demanda le duc d'une voix sévère. Mais un pareil amour serait un coupable oubli de vos devoirs, seigneur chevalier ! Je le sais, du vivant de mon père, les plus nobles seigneurs n'ont pas craint de donner à leurs inférieurs l'exemple du libertinage; mais cette perversité de mœurs va prendre fin ! Segher Jacobszone est un homme qui jouit de mon estime, et qui est digne de toute la vôtre, je pense. Vous respecterez sa fille, sous peine de ma disgrâce ! Vous m'entendez?

Deux larmes tombèrent des yeux de Walter.

— Je vous dois la vérité tout entière, monseigneur, dit-il. Oui, j'aime Bertine de toutes les forces de mon âme; j'ai soutenu une lutte désespérée contre cet amour fatal, impossible; ce fut en vain. Je suis comme ensorcelé... Mais, mon gracieux duc, croyez-en la parole de votre humble serviteur, je considérerais comme une lâcheté, comme un crime, le moindre manque de respect envers la candide et pure enfant de Segher Jacobszone.

— Bertine sait-elle que vous l'aimez?

— Non, monseigneur, excepté un de mes amis, personne au monde ne le sait.

— Bah ! alors l'affaire n'est pas grave, mon pauvre Walter, dit le prince en souriant. C'est un sentiment passager naturel à un jeune cœur. Mais vous oublierez Bertine.

— Jamais, jamais ! s'écria le jeune chevalier.

— Jamais? répéta le prince dont les yeux étincelèrent de colère. Vous poursuivriez d'un fol amour la fille de Jacobszone et vous mettriez son honneur en danger? Je me trompe sans doute sur vos projets?

— En effet, monseigneur, c'est le contraire que je veux dire. Je ne reverrai plus Bertine : c'est une résolution irrévocable. Je renonce même au suprême bonheur d'apprendre à son père la nouvelle de sa rentrée en grâce. Mon ami, le sire de Vallenare, en sera le messager... Mais, seigneur duc, quoi que je fasse, je suis certain que jamais je n'oublierai Bertine, et que son image angélique se dressera devant mes yeux jusqu'à la fin de mes tristes jours.

— Malheureux jeune homme ! Fatal entraînement ! dit le prince avec un accent de pitié. Cet amour est donc bien profond?

— Il est immense, mon gracieux maître, soupira Walter. Je sais qu'un mariage entre moi et la fille de Jacobszone est à tout jamais impossible. Ah ! si Dieu l'avait fait naître de noble race, je ferais tout, tout au monde pour obtenir sa main. Oui, si pareille chose pouvait se faire sans déshonneur, je renoncerais à ma noblesse, à l'héritage de mes ancêtres, pour vivre à ses côtés pauvre mais heureux. Mais ce sont là des rêves insensés d'un cœur malade, monseigneur. Pour moi il n'y a plus au monde que chagrin et désespoir.

Le duc Charles demeura un instant plongé dans ses pensées.

— Si Bertine Jacobzone pouvait devenir votre femme, ce serait donc pour vous un grand bonheur?

— Un inexprimable bonheur, monseigneur; mais je suis d'une naissance illustre tandis qu'elle... Je sais bien, je le répète, que pareille union est impossible.

— En êtes-vous bien sûr, messire Walter?

— Ah ! monseigneur, le devoir est implacable. Jamais Bertine ne peut devenir la douce compagne de ma vie.

— Cela dépend bien un peu de ma volonté, dit le duc en raillant à demi.

— De votre volonté, monseigneur? répéta Walter tremblant.

— Écoutez, mon bon Walter, dit le duc. J'ai pitié de votre désespoir. Le désir de vous accorder une faveur en souvenir de votre père me rappelle un fait dont je me suis déjà préoccupé autrefois. Dans la bataille de Monthléry, deux serviteurs dévoués ont exposé leurs jours pour me sauver la vie. L'un, Robert Cottereau, a été pour cela créé chevalier par mon père. L'autre, Segher Jacobszone, n'eût pas été récompensé du tout si je ne l'avais nommé commandant dans ma garde. Pourquoi cette différence au détriment de celui qui m'a sauvé la vie une seconde fois?

Walter écoutait de toute son âme; le cœur lui battait si violemment qu'il y porta la main pour en comprimer l'agitation.

— Et si je faisais pour Jacobszone ce que mon père fit pour Cottereau? ajouta le duc. Alors Bertine serait de sang noble, et vous pourriez la prendre pour femme...

Walter était déjà prosterné aux pieds du duc et lui embrassait les genoux en murmurant des remerciements confus, et en versant des larmes de reconnaissance.

— Maintenant, surmontez votre émotion, messire Van Staden, lui dit le duc avec bonté. Je sais bien que vous m'êtes reconnaissant. Je ne laisserai pas mon œuvre achevée à demi. Un anobli doit

pouvoir faire honneur à son nom. Je donne à Segher Jacobszone la seigneurie de Ter Heyden. Devenez donc l'heureux époux de Bertine, la noble demoiselle de Ter Heyden.

— Mon Dieu, je me sens faiblir! Je n'ai plus la force de vous remercier, monseigneur, s'écria Walter. Demandez-moi mon sang, ma vie, c'est avec joie que je mourrai pour vous.

— Assez, assez, levez-vous, dit le duc. Maintenant vous voudrez bien aller porter vous-même la bonne nouvelle à Bertine, n'est-ce pas? Venez demain matin au palais. Mon chancelier vous remettra des lettres de noblesse signées de ma main pour Segher Jacobszone. Je pars pour Gand, afin d'y recevoir les hommages de mes fidèles sujets et d'y faire ma joyeuse entrée. Dites à Jacobszone que je l'attends à Gand dans huit jours, et accompagnez-le pour m'apprendre comment mademoiselle Bertine de Ter Heyden aura reçu la bonne nouvelle... Allez, maintenant, sir Walter; le bonheur, je crois, vous enlève la faculté de continuer à causer raisonnablement, au revoir dans huit jours!

Walter recula en chancelant; succombant à l'excès de sa gratitude, il savait à peine ce qu'il disait.

Une fois hors de la présence du duc, il traversa les corridors comme un fou jusqu'à l'antichambre où il sauta au cou de son ami Daniel, en lui criant d'une voix presque inintelligible :

— Merci! Dieu soit loué! Tout, tout! Jacobszone noble... moi... l'époux de Bertine de Ter Heyden. Tu es stupéfait? Tu ne comprends pas? Viens, viens, je vais te l'expliquer. Ah! je suis fou, la tête me tourne. C'est la joie, le bonheur.

Et il entraina violemment son ami hors du palais.

XXII

C'était une sombre matinée; le soleil n'avait pu percer le brouillard. Une lumière grise et triste estompait la nature à son réveil. Pas un oiseau ne chantait sur la maison de Jacobszone; les abeilles restaient dans leurs ruches; les fleurs tenaient leurs calices fermés...

La vieille Kathelyne était assise dans sa demeure, solitaire et immobile, le regard perdu dans l'espace. Ses yeux étaient rouges de pleurer.

De temps en temps elle levait lentement la tête, regardait le ciel, et soupirait d'une voix contenue :

— Ah! seigneur, Dieu miséricordieux, protège la pauvre enfant. Prends pitié de son malheureux père!

Elle entendit du bruit dans une autre partie de la maison. Elle essuya vivement ses larmes et tâcha de donner à son visage une expression plus calme.

Segher Jacobszone se montra dans l'entre-bâillement d'une porte, s'y arrêta un instant, puis s'approcha en chancelant et se laissa tomber sans force sur une chaise.

Le vieux soldat était très pâle; ses yeux étaient ternes et vitreux, sa tête courbée sur sa poitrine, et il avait l'air de ne pas s'apercevoir de la présence de Kathelyne.

Celle-ci lui adressa la parole :

— Il est encore de bien bonne heure, Jacobszone? Vous êtes rentré au milieu de la nuit. Pourquoi ne pas rester plus tard au lit?

— Eh! puis-je dormir? murmura le vieillard. O Bertine, Bertine, mon enfant!

Il y eut un moment de silence.

Kathelyne le considérait avec surprise, car depuis un moment son visage se contractait convulsivement, il grinçait des dents, et ses yeux lançaient des éclairs, comme s'il était en proie à un violent accès de fureur.

— Restez calme, mon pauvre Jacobszone, dit-elle; n'augmentez pas vos souffrances par ces terribles pensées.

— C'était donc vrai! murmura-t-il à part lui. Mon affreuse supposition était fondée! Ah! j'aurais dû le prévoir! qu'est-ce aujourd'hui que l'honneur d'une jeune fille, le bonheur d'une famille, pour ces seigneurs corrompus? Ah! c'est pour cela qu'il lançait à mon innocente enfant des regards pleins d'une flamme criminelle! — Le perfide, le lâche ravisseur, le meurtrier sans âme.

— Mais, mon Dieu! Jacobszone, vos sens s'égarent, s'écria Kathelyne effrayée. Vous soupçonnez toujours messire Walter?

— Oui, il est le ravisseur de mon enfant. Je vous l'ai dit hier au soir. Vous l'avez nié, et vous m'avez fait douter; dans mon lit j'ai lutté pendant des heures contre mes soupçons, mais à présent, à présent je le sais.

— Vous le savez?... sir Walter?

— Dieu lui-même m'a révélé l'horrible vérité.

— Ah! malheureux Jacobszone, vous aviez la fièvre, dit la vieille femme toute en larmes. Allez vous croire à de vains rêves?

— Des rêves? En effet, répondit le vieillard. A peine étais-je endormi, que je vis notre pauvre Jean debout devant mon lit. Il me montra sur sa poitrine la blessure béante qui lui ôta la vie, se pencha vers moi et murmura à mon oreille : « Walter Van Staden est mon meurtrier! » J'ouvris les yeux : la vision avait disparu. Comme vous, je crus qu'elle n'était qu'une illusion de mon esprit

troublé, et je me rendormis. Horreur! Je vis tout à coup une forme de femme, les cheveux épars et les yeux rougis de pleurs, s'avancer vers moi... C'était Bertine! Étendant vers moi ses mains suppliantes, elle s'écria : « Père, père, messire Walter m'arrache de vos bras! Défendez votre malheureuse enfant contre le lâche ravisseur! » La stupeur, la colère me réveillèrent. Je ne vis plus rien...

— Tristes visions de votre imagination! dit Kathelyne.

— Je m'efforçai encore de le croire, dit Jacobszone avec une pénible ironie; mais ces mystérieuses apparitions revinrent plusieurs fois, et ne s'évanouirent que lorsque je fus convaincu de la vérité de ce qu'elles m'apprenaient.

— Mon Dieu! comme la douleur peut égarer les hommes les plus raisonnables! dit Kathelyne. La réalité n'est-ellé pas assez affreuse, et faut-il encore vous laisser épouvanter par des fantômes? Vous reconnaissez vous-même que le sommeil vous avait surpris pendant que vous luttiez contre vos soupçons insensés; ce sont vos propres idées qui ont pris une forme visible dans vos rêves. Messire Walter, le ravisseur de notre pauvre Bertine? Lui, la bonté même? je le verrais que je ne le croirais pas.

Le vieillard avait l'air de ne pas l'entendre, et secouait péniblement la tête.

— Pourquoi n'ai-je pas conçu plus tôt ces soupçons? murmurait-il à part lui. Ah! l'âge affaiblit mes facultés. Voilà déjà bien des jours passés en recherches inutiles... n'avais-je pas déjà remarqué les regards qu'il jetait sur ma fille? N'a-t-il pas quitté son château le même soir où elle a disparu? Depuis lors a-t-on eu des nouvelles de lui ou de son ami? Où sont-ils? Où tiennent-ils mon enfant cachée?

Sous l'influence de la colère qui le dominait, il se leva subitement, ouvrit le tiroir d'une armoire, y prit la chaîne d'or avec le portrait du duc Charles et froissant ce bijou dans sa main contractée, il s'écria avec un ricanement sauvage :

— Ah! ah! c'était là le moyen d'endormir ma vigilance! Ce devait-être là le prix honteux de... de... Maudit soit cet odieux présent.

Et, avant que Kathelyne eût le temps de s'y opposer, il écrasa violemment la chaîne sous son pied et en jeta les débris dans un coin.

— Je les trouverai, ces lâches bandits... s'écriail, et alors, je leur fends la tête, et j'assouvis ma vengeance dans leur misérable sang!

Et furieux, hors de lui, il saisit une hache et la brandit d'un air de menace.

— Les voilà, les voilà! vociféra-t-il, et il allait s'élancer vers la porte; mais Katheleyne se jeta au devant de lui, l'entoura de ses bras, et le retint avec effort.

XXIII

Deux cavaliers se montrèrent devant la fenêtre.

Ils descendirent de cheval, poussèrent la porte, et pénétrèrent joyeusement dans la maison.

— Victoire, victoire! s'écria Walter. Tout a réussi, Jacobszone! Mon cher père, vous êtes libre, vous êtes commandant, vous êtes noble! Notre gracieux duc vous fait seigneur de...

Mais la parole expira sur ses lèvres, lorsqu'il vit le vieux soldat debout, la hache à la main, les yeux enflammés, et les lèvres convulsivement serrées.

— Mon enfant, mon enfant! Meurtriers, lâches voleurs, qu'avez vous fait de mon enfant! s'écria-t-il.

— Votre enfant? Bertine? balbutia Walter pâlissant. O ciel, vous me faites trembler! où est Bertine?

Jacobszone, qui commençait peut-être à concevoir quelques doutes, laissa tomber sa hache et s'affaissa sur une chaise.

— Est-il arrivé un malheur ici? demanda Daniel.

Kathelyne s'avança et répondit en fondant en larmes :

— Un affreux malheur, messires! Ah! notre pauvre, notre innocente Bertine! Des ravisseurs inconnus sont arrivés pendant la nuit. Ils ont arraché Bertine de la maison, et ils ont disparu dans la forêt. Il y a déjà cinq jours! Et nous n'avons rien pu savoir d'elle. Où est-elle? Quel est son sort? Vit-elle encore? Affreux, affreux!

Un cri douloureux retentit. Walter recula jusqu'à la muraille, comme pour chercher un appui et tomba sur un banc. Il était comme anéanti; il mit ses mains sur ses yeux et se mit à pleurer amèrement.

Daniel n'était pas moins troublé. Son visage était pâle, et il regardait Jacobszone d'un œil hagard, comme s'il ne pouvait croire ce que venait de dire Kathelyne.

Tout à coup Walter se leva, et, courant à Jacobszone il lui jeta les bras autour du cou en disant :

— Bertine, la douce Bertine nous est ravie! Quel plus terrible malheur que le nôtre? Ah! si je pouvais donner ma vie pour ramener dans vos bras votre enfant heureuse et pure!.. Et vous, Jacobszone, vous avez pu me croire capable d'un si lâche forfait? Moi, qui respectais votre fille

comme une sainte! Moi, qui l'aimais d'un amour profond, sincère, pur, inaltérable, et de toutes les forces de mon âme!

— Ah! vous aimiez mon enfant? répéta le vieillard avec un coup d'œil sévère et méfiant. Vous, un noble seigneur? Quelle pouvait être l'issue de cet amour impossible? Le malheur et la honte, n'est-ce pas?

— Écoutez-moi et jugez, poursuivit Walter avec une animation fiévreuse. Je suis allé trouver notre gracieux duc Charles, et je lui ai parlé de vous. Il vous rend votre grade, il vous estime et vous aime plus que jamais. Dans huit jours vous devez reprendre vos fonctions.

— Ce bonheur arrive trop tard! soupira le vieillard. Maintenant que j'ai perdu mon enfant, tout m'est indifférent.

— Et alors, Jacobszone, j'ai avoué au duc mon amour pour Bertine, et je lui ai dit que j'étais condamné à un éternel désespoir. Oui, car un mariage entre moi et votre fille était impossible, et l'oublier n'est pas moins impossible pour moi. Dans ma douleur, je m'écriai que je sacrifierais volontiers ma naissance et tous mes biens pour devenir l'époux de votre chère Bertine... Notre gracieux souverain eut pitié de mon chagrin. Se souvenant de vos services signalés, il voulut rendre possible une union entre votre fille et moi.

— La rendre possible? répéta Jacobszone stupéfait. Qui le pourrait?

— Des larmes de bonheur jaillirent de mes yeux, et je tombai aux pieds de notre généreux duc lorsqu'il me dit : « Vous épouserez Bertine, c'est ma volonté. Et pour que vous puissiez contracter cette alliance sans déshonneur, je confère à Segher Jacobszone, mon intrépide sauveur, des lettres de noblesse et je lui donne la seigneurie de Ter Heyden. Devenez donc l'heureux époux de damoiselle Bertine de Ter Heyden... »

Le vieux guerrier paraissait stupéfait à l'annonce d'une si haute faveur de son prince; il considérait Walter avec un étrange sourire d'incrédulité.

Le jeune chevalier tira de la poche de cuir pendue à sa ceinture un parchemin revêtu du sceau du duc.

— Vous croyez que ce n'est pas possible, mon bon et cher père? — car j'ose vous nommer ainsi, poursuivit-il. Voici votre brevet de noblesse, signé et scellé par notre gracieux souverain... Douterez-vous maintenant de mon amour sincère pour votre noble enfant? Douterez-vous que je sois aussi malheureux que vous? hélas! si vous avez perdu une fille adorée, moi j'ai perdu une fiancée chérie, et avec elle tout le bonheur de ma vie!

Le vieux Jacobszone, touché jusqu'au fond de l'âme, attira le jeune homme sur sa poitrine et l'étreignit tendrement; ils confondirent leurs larmes.

— Hélas! oui, le bonheur vient trop tard, bégaya le vieillard. Mais soyez béni néanmoins pour votre amour et pour votre générosité. Ah! si le ciel pouvait nous la rendre!

— Qui sait? s'écria tout à coup Walter. Je ne m'accorderai ni trêve ni repos, et je trouverai Bertine, dussé-je la chercher dans tous les châteaux, dans toutes les forêts du pays; dussé-je fouiller le sol de toute la contrée! J'ai plusieurs centaines d'hommes à mes ordres. Je promettrai une récompense énorme au premier qui m'apportera des nouvelles de Bertine. Malheur, malheur aux ravisseurs! Ils mourront d'une mort affreuse. Viens, viens, Daniel, ne perdons pas un instant! Ayez bon espoir, messire Jacobszone. Fiez-vous à moi, mon père... Que Dieu me conduise!

Le jeune homme tout agité courut vers la porte pour partir sur-le-champ; mais Daniel le ramena dans la chambre en disant :

— Oui, nous chercherons la pauvre Bertine, pleins d'espoir en la bonté de Dieu; nous punirons les ravisseurs, mais pour pouvoir réussir, il nous faut agir avec prudence et réflexion. Assieds-toi, mon ami, contiens tes transports d'indignation. Je t'aiderai avec tout le dévouement dont mon cœur est capable, car certainement c'est un horrible forfait qui crie vengeance au ciel. Que messire Jacobszone ou Kathelyne nous dise comment cette perfide attaque s'est accomplie. Peut-être les circonstances nous donneront-elles un peu de lumière, pour diriger nos recherches.

Le vieux soldat s'était entièrement calmé; il se montra prêt à leur donner les éclaircissements demandés et commença ainsi son explication :

— Il faisait déjà nuit; nous étions assis ensemble près de la lampe, et nous causions de la mort du duc. Votre innocente Bertine obéissant, sans le savoir, à l'impulsion de son cœur, me parlait de vous, messire Walter, et prononçait votre nom... Lorsque tout à coup une dizaine d'hommes firent irruption dans notre maison. Quelques-uns tombèrent sur nous et avant que nous puissions nous défendre, ils nous lièrent bras et jambes, à mon camarade Jean et à moi, de telle sorte que nous ne pouvions plus bouger. Kathelyne s'évanouit en poussant un cri d'angoisse. D'autres hommes entraînèrent mon enfant malgré ses plaintes, et bientôt nous n'entendîmes plus rien que ses cris de détresse qui nous fendaient le cœur.

— Comment les ravisseurs étaient-ils vêtus? avez-vous vu leurs figures? demanda Daniel.

— Ils étaient habillés de toutes façons répondit Jacobszone. Ils avaient évidemment cherché à se

rendre méconnaissables; car quelques-uns étaient masqués, et les autres s'étaient noirci le visage.

— Étaient-ils armés?

— Très bien armés, de dagues et d'épées. La plupart portaient un cotte de mailles sous leurs habits de paysan.

— Ah! ah! dit Daniel. Continuez, je vous prie.

— Nous entendions retentir encore dans le lointain les cris de la malheureuse Bertine. A force de se tordre les membres, Jean, le domestique, qui était sans doute moins solidement garrotté que moi, parvint à se débarrasser de ses liens... Oh! malheur, cela devait lui coûter la vie! Il s'élança à la poursuite des ravisseurs. Les a-t-il rejoints? a-t-il essayé de délivrer mon enfant? Probablement... Kathelyne, qui était tombée en syncope, revint à elle longtemps après et détacha mes liens. Toute la nuit je parcourus la forêt comme un insensé, sans découvrir aucune trace des ravisseurs. Quand le jour vint, je trouvai, non loin d'ici, le cadavre de mon pauvre Jean, la poitrine traversée d'un coup d'épée. Hélas, hélas! vingt années durant, il a bravé à mes côtés tous les dangers de la guerre, et versé son sang pour son prince et son pays. Et c'est par un lâche assassinat qu'il périt!

Sa voix s'altéra et deux larmes roulèrent sur ses joues.

— Ils ont poignardé Jean! s'écria Walter qui avait écouté en pleurant le récit du vieillard. Oh! je le vengerai.

— Et qu'avez-vous fait pour découvrir la trace des ravisseurs? demanda Daniel qui semblait diriger vers un but déterminé les explications de Jacobszone.

— Que fait un malheureux père en pareil cas, messires? répondit tristement le vieillard. D'abord j'ai battu la forêt dans tous les sens, j'ai erré dans toutes les fermes, dans toutes les huttes des environs, partout j'ai demandé des nouvelles de mon enfant. A la fin, convaincu que seul j'étais impuissant, je me suis rendu dans les seigneuries voisines, où j'ai porté plainte au sujet de ce rapt audacieux. Les sénéchaux ont fait des recherches, mais, là-bas! jusqu'à présent, personne n'a découvert la trace des ravisseurs.

— Êtes-vous allé à Laugemarck?

— Certes.

— Au château?

— Oui, au château.

— Ciel! s'écria Walter. Daniel, Daniel, quelle idée?

— Laissez répondre Jacobszone, dit Daniel. A qui avez-vous parlé au château de Laugemarck?

— A un vieux seigneur, à son fils, et à sa fille.

— Une grande femme, avec de grands yeux noirs?

— Oui, une femme imposante et majestueuse. On a prononcé son nom; elle s'appelle Judith.

— Comment vous ont-ils reçu?

— Ils m'ont témoigné de la compassion et se sont montrés profondément indignés d'un pareil attentat.

— Et n'avez-vous pas douté de leur sincérité?

— Pas du tout. Ils appelèrent immédiatement leur sénéchal, et lui ordonnèrent de fouiller avec soin toutes les fermes, maisons, chaumières et forêts de la seigneurie...

— C'est étonnant! Je me serai trompé dans mes soupçons dit Daniel avec dépit.

— Naturellement, dit Walter; je n'ai certainement pas de raisons de chanter les louanges de Judith, mais je la crois incapable d'un tel forfait.

— Et son frère?

— Otto? Certes il est emporté, violent et cruel, mais c'est un chevalier et un homme d'honneur.

— Mais de quoi parlez-vous? demanda Jacobszone. Vous croyez que les seigneurs de Laugemarck auraient...

— Non, je ne le pense plus, dit Daniel. Sachez, messire Jacobszone, que durant plusieurs mois il y a eu un projet de mariage entre sir Walter et Judith Van Laugemarck. L'envie, la jalousie entraînent parfois à de telles violences!...

— Mais, objecta le jeune seigneur Van Staden, comment Judith pourrait-elle être envieuse ou jalouse de personnes dont elle ignorait même l'existence, comment pouvait-elle prendre ombrage d'un sentiment que je gardais caché au plus profond de mon cœur?

— En effet, je me trompais; mais quelle espèce de gens peuvent bien être ces ravisseurs?

— A Woumen, on a parlé à Jacobszone d'une bande de voleurs qui se tenaient cachés dans les bois des environs, dit Kathelyne.

— Mais les voleurs auraient plutôt pensé au butin; ils auraient fait main basse sur les objets de valeur.

— C'est vrai!

— Peut-être quelques-uns de vos anciens ennemis?... dit Daniel.

— Impossible, messire; que leur a fait ma pauvre enfant.

— Qui sait? murmura Daniel. Dès que le vieux duc fut décédé on a pu prévoir que vous seriez rétabli dans votre charge à la cour. Si la haine les avait poussés à vous frapper de ce coup terrible!

Jacobszone réfléchit un moment à cette supposition, mais bientôt il secoua la tête en signe de dénégation.

— Non, fit-il, je n'ai pas d'ennemis personnels. Et si quelqu'un, pour des causes politiques, me voulait tant de mal, pourquoi ne m'aurait-il pas plutôt fait disparaître de ce monde ?

— Partons, Daniel, dit Walter avec impatience. Nous perdons trop de temps ici.

— Mais sans indice nous n'avons aucun espoir de réussir, dit Daniel. Vous entendez bien que Jacobszone a employé tous les moyens.

— C'est égal. Le sol me brûle les pieds. Dans l'activité de nos recherches, je trouverai des forces et des consolations. O Dieu, ma pauvre Bertine, où est-elle ? Quel est son sort ? Viens, viens, mon ami.

Il saisit la main de Daniel et voulut le forcer à le suivre; mais à ce moment, par la porte ouverte, ils virent s'avancer un individu dont l'étrange costume frappa singulièrement leur attention.

XXIV

C'était un homme encore jeune, aux cheveux crépus et au visage d'un brun foncé; tout son corps était couvert de peaux de chèvre; ses pieds mêmes en étaient enveloppés. Une peau de mouton pendait sur son épaule gauche; il tenait à la main un long bâton noueux. C'était probablement un berger.

Il entra sans saluer, en regardant autour de lui d'un air méfiant. Et après avoir examiné tout le monde, il demanda :

— Suis-je bien ici au « Repos de la Forêt » ? Oui ? y a-t-il quelqu'un qui s'appelle Segher Jacobszone ?

— Voilà Segher Jacobszone, dit Daniel.

Le berger s'approcha du vieillard et lui murmura quelques paroles à l'oreille.

Jacobszone devint pâle comme un linge et se mit à trembler; mais un éclair de joie brilla dans ses yeux.

— Ciel ! s'écria Walter, il apporte des nouvelles de Bertine.

Le berger mit la main sur la bouche de Jacobszone pour l'empêcher de répondre, et continua de lui parler à l'oreille.

— Venez, dit le vieillard en se levant, venez, nous serons seuls.

Et tous deux disparurent dans la chambre voisine dont la porte se referma derrière eux.

Pendant assez longtemps, Daniel, Walter et Kathelyne, frémissant d'angoisse et de curiosité, restèrent debout au milieu de la chambre, les yeux fixés sur la porte. Leur cœur battait violemment, et ils n'échangeaient pas une parole.

La porte se rouvrit; le berger, toujours silencieux, traversa rapidement la chambre et sortit de la maison.

Puis le vieux Jacobszone reparut à son tour, les larmes aux yeux, et le visage bouleversé par une expression d'épouvante.

— Que savez-vous, mon père? parlez, dit Walter en lui prenant les mains. Où est Bertine?

— Elle est prisonnière au château de Langemarck, dans un cachot souterrain.

— Ah !

— Voyez-vous bien que je ne me trompais pas? s'écria Daniel, pendant que Walter frémissait d'indignation.

Il bondit vers le vieillard.

— Vous pleurez, mon père, et Bertine vit, et nous savons où elle est !

— Je devrais en effet bénir la Providence, mais ma pauvre enfant est en danger de mort. Ce berger est le fils de la femme chargée de surveiller Bertine dans sa prison. C'est par pitié qu'elle trahit le secret de ses maîtres. Elle nous conjure de chercher en toute hâte les moyens de délivrer Bertine, sans quoi il sera peut-être trop tard. Mon enfant, ma malheureuse enfant! sir Walter, montez à cheval, courez à Bruges, jetez-vous aux pieds de notre gracieux duc, et implorez son secours !

— Le duc? s'écria Walter, mais il est à Gand et n'aurait pas le temps de m'écouter. Il se passerait au moint huit jours. Ah ! maintenant je n'ai plus besoin des conseils de personne ! Demain vous reverrez Bertine dans vos bras ou la mort aura étouffé dans mon cœur ma dernière espérance avec mon dernier chagrin. Je vole à Staden. Rien ne peut me retenir. Venez-y aussi, Jacobszone, et puisque vous êtes un vaillant homme de guerre, prenez votre épée, et aidez-moi à délivrer votre enfant.

En achevant ces mots, il sortit et sauta en selle. Il adressa encore quelques paroles d'encouragement et de consolation à Jacobszone et à la vieille Kathelyne, puis il piqua des deux, et, suivi de son ami, il disparut comme une flèche dans l'étroit sentier.

XXV

Le jour commençait à poindre, le ciel s'éclairait de teintes pâles, tandis que la terre restait enveloppée dans un brouillard gris qui ne donnait aux objets qu'une forme indécise.

La principale tour de Langemarck était en-



Bientôt ils furent défaits. (Page 45.)

tourée, à une grande hauteur, d'une galerie de pierre d'où la vue s'étendait sur tout le pays.

Dans cette galerie se tenait une sentinelle avec un grand cor de chasse. Elle s'appuyait contre le mur extérieur de la tour, laissait pendre sa tête sur sa poitrine, et fermait parfois les yeux comme si elle était accablée de sommeil.

La cloche de l'église du village jeta quelques sons dans les airs. Au premier son, le factionnaire s'éveilla avec un gai sourire. Il ouvrit une petite porte et entra dans la tour, où un autre homme d'armes dormait étendu sur un banc de repos.

Il réveilla le dormeur et lui dit :

— Eh! Norbert, lève-toi. C'est l'heure de ta garde. A mon tour de dormir.

Norbert se frotta les yeux, prit le cor de chasse des mains de son camarade, et grommela, encore à moitié assoupi :

— Quelle sotte fantaisie, n'est-ce pas, André, de nous faire passer la nuit entre ciel et terre! Que craignent donc nos maîtres! Il n'y a pas de guerre dans le pays, et des voleurs ne peuvent pourtant pas traverser le fossé à la nage et grimper le long des murailles. Le pont est levé et la herse est baissée : il n'y a pas une souris qui puisse pénétrer dans le château.

— Oui, mais si les Gantois ou les Brugeois entraient en lutte avec le duc pour leurs libertés, ils se mettraient en campagne par milliers; et, tu le sais dans ce cas, la première chose qu'ils font, c'est d'assiéger les châteaux. Il faut donc veiller. Va vite prendre ton tour de garde, car j'ai grande envie de dormir.

Norbert sortit de la tour, André se laissa tomber sur le banc de bois où il s'étendit avec un soupir de contentement, et ferma les yeux.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il reposait délicieusement, lorsque Norbert rentra, et secoua

son camarade par le bras en lui disant avec un accent singulier :

— André, André, viens vite dehors.

— Laisse-moi tranquille, grogna l'autre ; je venais justement de m'endormir.

— Non, non, il faut te lever, tout de suite ! J'aperçois dans la campagne quelque chose d'incompréhensible. Peut-être les Brugeois et les Gantois révoltés contre le nouveau duc.

— Que diable aperçois-tu donc dans la campagne ?

— Je ne le sais pas moi-même ; il ne fait pas encore clair. Dans le bois, du côté du nord, il me semble que je vois étinceler sous le feuillage les armes brillantes de plusieurs centaines d'hommes.

Tous deux rentrèrent dans la galerie, et Norbert montra la direction dans laquelle il avait cru voir des hommes armés.

— En effet, murmura André. Qu'est-ce que cela peut être ? Les Gantois, sans doute. Ces diables enragés ne nous laisseront donc jamais la paix ?... Je descends au plus vite pour éveiller le sergent. En attendant, continue à observer.

Quelques minutes après, le sergent monta à la tour. Il regarda un moment en silence dans la direction indiquée, puis dit avec surprise :

— Ce sont les Brugeois. Ils ont saisi l'occasion de la mort du duc pour se mettre en révolte. Ah ! mes gaillards, nous allons avoir de la besogne. Norbert, prends le cor d'alarme, et sonne de toute la force de tes poumons ! Aux armes, aux armes !

Aussitôt les sons précipités du cor retentirent dans le château et par toutes les campagnes environnantes.

De tous les bâtiments du château sortirent en courant des hommes armés qui vinrent se ranger sur le large rempart où ils voyaient leur sergent debout.

Le jour s'était tout à fait levé, et l'on pouvait mieux distinguer ce qui avait poussé le sergent à donner le signal d'alarme.

Dans la profondeur encore obscure de la forêt, on voyait aller et venir des centaines d'hommes qui semblaient occupés d'un travail pressé. Leurs armes qui étincelaient aux premières clartés du jour disaient suffisamment qu'ils n'avaient pas d'intentions bienveillantes.

Le vieux seigneur Van Laugemarck monta sur les remparts avec son fils Otto.

Tous deux regardèrent un moment la campagne.

— Sans doute, ce sont des révoltés, dit Otto. Nous savons que ces orgueilleuses et puissantes communes ne cherchent qu'une occasion de courir aux armes contre leurs princes. Cette occasion est la mort de notre vieux duc.

— Ah ! Je vois ce qu'ils font là-bas ! s'écria le sergent. Ils sont occupés à lier ensemble des branches d'arbres. Malheureusement ils sont hors d'atteinte, sans cela nos arbalètes les troubleraient un peu dans leur besogne.

— Des branches d'arbres ? répéta le vieux baron de Laugamarck. Ils veulent donc combler nos fossés et escalader nos murailles ?... Soldats, je me fie à votre bravoure. Il n'est pas facile d'assiéger ce château fort, et, si vous vous défendez courageusement, le nombre ne peut rien contre nous. Remplissez vos carquois de flèches, ramassez des pierres, et, si vous avez le temps, mettez des chaudières d'huile sur le feu...

— Voyez, voyez, un héraut d'armes sort du bois ; il sonne du cor ! dit Otto. Nous allons savoir quels sont nos ennemis, et ce qu'ils osent exiger de nous.

En ce moment, Judith parut à son tour sur les remparts et demanda :

— Mon père, que se passe-t-il ? Sommes-nous menacés d'un danger ?

— Voyez là-bas dans le bois ce fourmillement d'hommes armés, répondit Otto.

— Viennent-ils assiéger notre château, mon frère ?

— Nous ne le savons pas encore. Voyez s'approcher ce héraut d'armes : il va nous apprendre ce qu'on nous veut.

— Allez, Judith, retournez dans votre appartement et tenez-vous en repos, dit le vieux baron de Laugemarck. Ce n'est pas ici la place des femmes. Bientôt peut-être les flèches vont siffler à travers les airs.

— Croyez vous donc que j'aie peur, mon père ? demanda la jeune fille avec un fier sourire.

— N'importe, ma fille. Dès que nous aurons reçu le héraut, vous rentrerez dans votre chambre, du moins si nous avons réellement affaire à des ennemis.

Pendant ce temps-là les hommes étaient occupés à monter sur les murailles des tas de pierres et des poutres. Quelques-uns apportaient de longs crocs et de grandes fourches qui devaient servir à renverser les assaillants de leurs échelles, s'ils osaient réellement tenter une escalade.

— Sergent, allez ouvrir la porte pour recevoir l'envoyé, ordonna le vieux chevalier. Conduisez-le les yeux bandés dans la salle d'armes.

En achevant ces mots, il descendit des remparts et se rendit, suivi d'Otto et de Judith, dans une grande salle, dont les murs étaient couverts de panoplies, d'armures, de cuirasses, de cottes de mailles, de boucliers, de casques et d'épées.

Bientôt le sergent introduisit le héraut d'armes, auquel on ôta son bandeau.

— Qui est votre maître, et quel message nous apportez-vous? demanda le vieux chevalier.

— Mon maître est messire Walter, seigneur de Staden, répondit le héraut.

— O ciel, messire Walter? Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Judith en pâlissant.

— Et mon message, que je ne connais pas, est contenu dans cette lettre, dit le héraut en tendant un papier plié et scellé.

Otto, qui pressentait probablement ce que la lettre pouvait renfermer, grondait à part lui comme une bête fauve et serrait les poings. Les yeux de Judith lançaient des flammes, et un sourire de sarcasme et d'indignation plissait ses lèvres minces.

Elle fixait ses regards, avec une curiosité fébrile, sur son père qui déployait la missive. Elle remarqua qu'à la lecture du contenu il tressaillit, et que ses doigts froissèrent convulsivement le papier.

Le vieux chevalier s'efforça de dominer sa colère, et dit à l'envoyé avec un calme apparent :

— Apprenez à votre impudent maître que je méprise ses menaces. S'il veut verser le sang en l'honneur d'une femme de basse extraction, que ce sang retombe sur sa tête. Je n'ai pas d'autres réponse à lui donner. Sergent, reconduisez le héraut, et préparez tout pour une mâle défense.

Quand le héraut fut parti, Otto et Judith s'écrièrent ensemble :

— Mon père, mon père, qu'y a-t-il dans cette lettre insultante ?

— Écoutez, mes enfants, et contenez votre indignation. C'est inouï, une ruse aussi enfantine. Et il croit nous effrayer avec cela!

Il lut lentement, et avec un accent de sarcasme :

« Walter Van Staden à sir Guillaume, seigneur de Laugemarck. Vous détenez, contre tout droit, dans votre château, une noble demoiselle du nom de Bertine Jacobszone de Ter Heyden... »

— Que nous chante-t-il là d'une noble demoiselle? interrompit Otto.

— Il est fou, où il nous croit stupides, dit Judith.

— Pas encore, écoutez, reprit le vieux seigneur.

« La demoiselle Bertine, dont le père vient d'être anobli par notre gracieux souverain, est ma fiancée par la volonté du duc Charles lui-même. »

— Sa fiancée ? Ah ! ah ! quel ridicule mensonge ! s'écria Judith avec un rire forcé, tandis que la pâleur de ses joues et le frémissement de ses lèvres trahissaient l'angoisse et la jalousie qui la dévoraient.

— Et que dit encore cette misérable lettre? demanda Otto.

— Inutile de vous la lire tout entière; messire Walter, qui devait être votre époux, Judith, messire Walter nous donne un quart d'heure pour lui livrer la vile créature qui est la cause de notre honte, sinon, il assiègera notre château fort, et il affirme qu'il arrachera la prisonnière de son cachot, dût-il pour cela massacrer tout ce qui se trouve dans cette enceinte.

— Qu'il vienne! cria Otto, il mourra de ma main. Je laverai dans son sang l'injure qu'il fait à ma sœur et à nous-mêmes.

— Mais, mon frère, dit Judith les larmes aux yeux, si nous étions impuissants à lui résister ? La méprisable charmeresse triompherait-elle vraiment, et usurperait-elle ma place auprès de lui? Serai-je condamnée à le voir, et à mourir de douleur et de honte ?

— Pourquoi craindre, ma fille? dit le vieux chevalier. Que peut sir Walter contre notre château ?

— Ma sœur a raison, répliqua Otto, nous devons tout prévoir. Si nous succombons, il ne faut pas que la prisonnière vive.

— Voudriez-vous la faire périr tout de suite, mon fils?

— Non, mais que le bourreau se tienne prêt dans son cachot, la hache à la main. S'il arrivait que nous eussions à redouter une défaite, un seul signe suffira pour faire manquer à messire Walter le but de son agrésion.

— C'est bien, donnez au bourreau les ordres nécessaires, dit le vieux seigneur. Maintenant, montons aux remparts, Otto, car le quart d'heure sera bientôt passé. Peut-être messire Walter a-t-il espéré nous intimider par de vaines menaces. Qui sait s'il osera risquer l'attaque ?... Vous, Judith, retirez-vous.

— Laissez-moi vous suivre, mon père. Dès qu'il y aura apparence de danger, je me mettrai à l'abri.

En arrivant sur les remparts, Otto fit signe à un homme de grande taille de s'approcher et lui dit à l'oreille :

— Dans le cachot, sous la tour orientale, une femme est prisonnière. C'est pour la délivrer qu'on tente ce fol assaut. Vous descendrez dans sa prison et vous vous tiendrez prêt à lui trancher la tête. Fermez la porte en dedans, si l'on fait le moindre effort pour l'ouvrir violemment en dehors, ce sera le signal. Frappez alors sans pitié. Puis-je me fier à vous ?

— Vous le savez bien, messire, répondit le prévôt. Vos ordres seront exécutés.

— Je vous accompagnerai, dit Judith, car sans

cela on refuserait peut-être de vous ouvrir le cachot.

Elle se disposait à descendre avec le bourreau. Otto la retint.

— Attendez encore un peu, dit-il. Si l'ennemi renonce à son attaque, il devient inutile de descendre dans le souterrain.

Les hommes qui composaient la garnison du château, sans cesser de se préparer à la défense, ne quittaient pas la forêt des yeux. Il faisait maintenant grand jour, et l'on distinguait nettement les mouvements de l'ennemi, lorsqu'il n'était pas abrité par le feuillage. On pouvait voir les hommes se rassembler et se masser en lignes régulières.

En effet ils sortirent de dessous les arbres, s'avancèrent en rase campagne et déployèrent bientôt leur ordre de bataille.

D'abord une centaine d'hommes armés d'arbalètes avaient pour mission de chasser la garnison des remparts à coups de flèches.

Une autre centaine d'hommes chargés de bottes de branchages étaient chargés de combler le fossé.

Enfin une troupe considérable portait de longues échelles pour escalader le mur d'enceinte et donner l'assaut à la forteresse.

— Messire Walter a rassemblé tous les hommes de son fief, dit le vieux baron de Laugemarck ; à part quelques archers, je ne vois là que des paysans et des vilains, que peuvent faire contre nous ces hordes-là ?

Otto se tourna vers le prévôt et cria :

— Maintenant, plus de doute possible. L'attaque va commencer. Descendez dans le cachot et faites ce que je vous ai dit.

— Il sera fait selon votre volonté, messire, répondit le bourreau.

— Suivez-moi, je vous guiderai, dit Judith en descendant des remparts, et se dirigeant vers un des angles de la cour. Si vous remplissez fidèlement et impitoyablement votre devoir, vous recevrez une riche récompense.

— Commandez, mademoiselle, j'obéis.

XXVI

Lorsqu'ils entrèrent dans le couloir souterrain qui aboutissait au cachot, Judith se fit reconnaître de la geôlière, et la porte s'ouvrit.

A la vue du bourreau, la vieille femme poussa un cri d'angoisse et Bertine recula en frémissant jusqu'à la muraille.

— Donnez-moi la clef, dit Judith à la geôlière. Celle-ci obéit.

— Maintenant, sortez d'ici et remontez. N'entendez-vous pas?

— Ah! mademoiselle Judith! s'écria la vieille femme en joignant les mains. Le bourreau ? le bourreau? Doit-elle mourir, ô Dieu ?

— Que vous importe? sortez!

— Elle est innocente, mademoiselle. Ayez pitié de la pauvre enfant.

— Pitié! ricana Judith! pitié de la misérable créature qui est la cause de mon désespoir et de ma honte! sortirez-vous, à la fin, ou faut-il que je vous fasse enchainer?

La vieille femme sortit en jetant un cri d'épouvante. Judith ferma la porte à l'intérieur et mit la clef dans sa poche.

Bertine se trainant à genoux lui demanda grâce.

— Ayez pitié de mon sort, ma bonne demoiselle, s'écria-t-elle. Dieu vous récompensera. Je suis encore si jeune, et j'ai un père qui en mourra. Oh! ne me tuez pas, ne me tuez pas!

Mais les regards triomphants de Judith, qui lui glaçaient le sang dans les veines, et l'effrayante impassibilité du prévôt qui la regardait, appuyé sur sa hache, firent expirer les paroles sur ses lèvres, et toute espérance s'évanouit dans son cœur. Elle mit ses mains devant ses yeux en poussant un cri de détresse, laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et resta ainsi immobile sur ses deux genoux, se repliant sur elle-même, comme si elle attendait à chaque instant le coup de hache qui devait lui ôter la vie.

Après avoir considéré un moment Bertine tremblante et anéantie, Judith de Laugemarck lui dit :

— Vous croyez que nous venons pour vous tuer? Cela dépend de certaine circonstance...

— Oh! merci, merci! gémit Bertine en levant les mains. Soyez bénie pour cet espoir, mademoiselle!

— Tenez-vous tranquille et écoutez! reprit Judith d'un ton tranchant et impérieux. Je veux vous expliquer à quel fil ténu votre vie est attachée... Entendez-vous au dehors ces sons du cor, ces commandements, ces cris confus et ces hurlements? C'est un combat sanglant, messire Walter est venu pour vous délivrer...

— Pour me délivrer? lui! Oh! que le bon Dieu, dans sa miséricorde, lui donne la victoire!

— Cette nouvelle vous réjouit, insensée? Vous souhaitez donc la mort? Si messire Walter pénétrait dans le château, sa victoire serait scellée par un coup de cette hache, et votre tête roulerait à mes pieds. Oui, oui, tremblez, frémissez d'épouvante; car vous ne sortirez pas vivante de ce cachot... Et il faut que vous sachiez tout, pour que cette idée vous ronge le cœur comme la morsure

d'un serpent; messire Walter nous a écrit une lettre où il prétend que le duc a élevé votre père à la chevalerie. Il n'y aurait donc plus d'obstacle à votre amour. Vous seriez devenue une noble dame et l'heureuse épouse de messire Walter. Il dit, même dans sa lettre que le duc veut ce mariage.

Une étincelle, un éclair de joie irréfléchie brilla dans les yeux de Bertine.

— Oui, oui, réjouissez-vous, impudente, reprit Judith en continuant ses amers sarcasmes. Vous seriez la fiancée, et moi, la dédaignée, l'outragée, je deviendrais la risée de tous ceux qui nous connaissent, et je passerais mes tristes jours dans la honte et le chagrin? oh non! si je ne puis plus être heureuse sur terre, du moins vous ne bâtirez pas l'édifice de votre orgueil sur les ruines du mien...

En entendant ces cruelles paroles, Bertine reprit son attitude désespérée.

Après avoir écouté un moment, Judith dit au bourreau :

— Le bruit diminue au dehors. Nos ennemis seront sans doute repoussés.

Elle n'avait pas encore fini de parler que le cor retentit avec une force nouvelle, et qu'on entendit des cris de combat se croiser dans les airs.

— Ils tentent une nouvelle attaque, mademoiselle, dit le bourreau.

— En tous cas, une mort immédiate pour vous, indigne créature, ou une prison perpétuelle, dit Judith à la jeune fille qui venait de faire encore un mouvement.

— Le combat est acharné, murmura le bourreau. Ils doivent être forts.

— Mais, Dieu me pardonne, dit Judith, je crois qu'on se bat au-dessus de nos têtes. Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais, mademoiselle; peut-être l'ennemi est-il parvenu à escalader les murailles.

— Walter pourrait l'emporter, ô ciel! Alors il descendrait avec ses hommes dans le cachot, et voudrait ouvrir la porte par force?... Levez votre hache... comme cela. A mon premier signe, tranchez lui la tête!

— Je suis prêt, mademoiselle... Voilà que le bruit diminue de nouveau. Ils sont peut-être repoussés une seconde fois.

— C'est égal, tenez toujours votre hache levée.

Le bourreau se trompait complètement sur ce qui se passait au-dessus de sa tête.

XXVII

Après deux furieux assauts, Walter Van Staden et ses hommes avaient réussi à escalader les remparts et à s'y maintenir. Assisté de son ami Daniel et du vieux Jacobszone, il avait attaqué la garnison avec un si irrésistible élan qu'en peu d'instants il l'avait culbutée et faite prisonnière.

On voyait maintenant la plupart des hommes d'armes de Laugemarck désarmés au milieu de la cour intérieure.

A peine quelques-uns s'étaient-ils réfugiés avec leurs maîtres dans une pièce du rez-de-chaussée, où ils se défendaient encore avec l'énergie du désespoir.

Mais bientôt ils furent défaits comme les autres, et mis hors d'état de continuer la lutte.

Daniel avait renversé Otto. Jacobszone avait arraché l'épée des mains du vieux seigneur de Laugemarck.

Walter s'élança en avant en s'écriant :

— Vous êtes mes prisoniers. Je puis faire de vous ce que bon me semble; mais je ne commettrai pas de cruautés inutiles. Subissez votre défaite avec résignation, messire Van Laugemarck. Dites-moi où est Bertine. Conduisez-moi à son cachot, et s'il ne lui est pas arrivé de mal, je me montrerai magnanime.

— Bertine est morte! s'écria Otto en ricanant.

— Morte! mon enfant morte? gémit Jacobszone.

— Le prévôt vient de lui trancher la tête... Ah! ah! elle ne deviendra pas votre femme, messire Walter Van Staden! reprit Otto qui s'était relevé, et bravait les menaces de ses vainqueurs.

— Alors préparez-vous à mourir dans d'affreuses tortures, répondit Walter. Je trouverai parmi mes hommes assez de bourreaux pour vous torturer, monstres que vous êtes!

— Mon fils vous trompe, dit le vieux châtelain de Laugemarck. Bertine vit probablement encore. Voulez-vous me promettre que vous ne ferez de mal ni à mon fils, ni à ma fille, ni à moi-même!

— Tout, je vous accorde tout, si vous nous rendez Bertine saine et sauve, affirma Walter.

— Et quitterez-vous notre château aujourd'hui même?

— Avec Bertine? sur-le-champ, sans butin et sans vengeance.

— Eh bien, écoutez, et faites bien attention à mes paroles. Si l'on vous entend approcher du cachot où Bertine est prisonnière, le bourreau lui tranche la tête... à moins que ce ne soit déjà fait! Donnez-moi donc la liberté pour quelques instants. Laissez-moi descendre seul dans sa prison; et, si elle vit encore, je la ramène dans les bras de son père.

— Mon père, mon père, que voulez-vous faire?

s'écria Otto. Ayez pitié de ma sœur. Vous allez rendre heureuse et fière cette indigne et artificieuse créature! Une si sanglante injure?... Plutôt cent fois mourir!

— Laissez aller en liberté le seigneur de Laugemarck, commanda Walter. S'il nous trompait, ni lui ni aucun des siens n'échapperaient au plus cruel supplice.

Le vieux châtelain, que tout le monde suivait d'un regard anxieux, se dirigea vers l'un des angles de la grande cour, et disparut dans une allée obscure.

Lorsqu'il commença à descendre les degrés, il s'efforça de marcher aussi légèrement que possible, et il s'avança enfin, assourdissant le bruit de ses pas comme un voleur, vers la porte du cachot souterrain.

Là, il dit sans élever la voix :

— Judith, Judith, laissez-moi entrer.

— Sommes-nous vainqueurs, mon père? demanda la jeune fille.

— Oui, répondit-il, tout est fini.

La porte s'ouvrit, et le seigneur de Laugemarck entra.

— Vous, dit-il au prévôt, remontez vite. On a besoin de vous là-haut.

— Ainsi, mon père, nous avons repoussé victorieusement l'assaut? demanda Judith triomphante.

— Donnez-moi la clef.

— Pourquoi?

— Donnez-la moi, vous dis-je.

Le vieux chevalier la lui prit, puis s'approchant de Bertine agenouillée, il la saisit par la main et lui dit :

— Levez-vous, ma fille; vous êtes libre. Votre père vous attend. Je vais vous reconduire auprès de lui.

— O mon Dieu, soyez béni! s'écria Bertine en se levant toute joyeuse. Mon père, mon bon père, où êtes-vous?

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura Judith en grinçant des dents. Et nous sommes vainqueurs? Hélas! mon père, perdez-vous la raison?

— Taisez-vous, Judith, et écoutez-moi. Je n'ai pas beaucoup de temps pour m'expliquer. Notre château est pris. Tous nos hommes sont blessés ou prisonniers. Si l'on ne rend pas Bertine saine et sauve à son père, nous devons tous mourir aujourd'hui : vous, votre frère et moi, et notre race finira avec nous!

— Et vous allez laisser triompher les perfides ennemis de mon honneur et de mon bonheur? hurla Judith tremblante de rage. Vous allez la conduire dans ses bras à lui, à ce Walter qui me condamne à une honte éternelle? Oh! non, non, elle mourra, dussé-je la déchirer en pièces avec mes ongles.

Et elle se débattit violemment contre son père qui s'était placé entre elle et Bertine épouvantée, mais il était fort et la retint si solidement par la taille qu'elle ne put faire un mouvement.

Alors, de la poitrine oppressée de Judith sortit un cri furieux, une malédiction inarticulée; ses muscles se détendirent, et le vieux chevalier la sentit peser plus lourdement sur ses bras.

Elle était évanouie.

Son père la posa doucement sur la paille, et dit à Bertine :

— Maintenant suivez-moi.

Dans la pensée que Judith reviendrait à elle au bout de quelques instants, et qu'elle donnerait un libre cours à sa soif de vengeance, il ferma en dehors la porte du cachot, avec l'intention de revenir la chercher le plus tôt possible, et de lui porter des secours si elle en avait besoin.

Il monta l'escalier le premier, regardant de temps en temps derrière lui pour être certain que la jeune fille le suivait.

Bertine avait à peine la force de gravir les marches. La joie la faisait chanceler; son cœur battait avec violence. Elle avait été condamnée à mort. Le bourreau avait tenu la hache levée au-dessus de sa tête; toute espérance d'ici-bas l'avait abandonnée; elle avait dit un dernier adieu à tous ceux qu'elle aimait... et maintenant, maintenant elle allait embrasser son père! Walter avait peut-être versé son sang pour elle. Il était son sauveur : elle allait le voir!

Une fois entrée dans le corridor voûté, il lui fut impossible de contenir plus longtemps son impatience. Elle dépassa le vieux châtelain et courut, légère comme une biche, jusqu'à l'extrémité où elle apercevait la lumière du jour.

Lorsqu'elle arriva au grand air, elle fut saluée par une longue exclamation, et vit accourir vers elle son père, Walter et Daniel, qui lui tendaient les bras.

Des larmes de joie ruisselaient sur le visage vénérable du vieux Jacobszone lorsqu'il pressa sa fille sur son cœur palpitant, mais elle, après l'avoir embrassé cent fois en poussant mille exclamations, se déroba à son étreinte et se jeta au cou de Walter, en s'écriant :

— O mon noble libérateur, que Dieu, dans sa haute justice, vous comble de bonheur... Et vous aussi Daniel, son bon, son fidèle ami!

Et elle embrassa également Daniel qui pleurait d'attendrissement.

Walter la prit par la main, fit quelques pas avec elle pour la présenter à ses hommes d'armes et à

ses autres compagnons, et s'écria en leur jetant un regard où brillait la joie et la fierté :

— Soldats, vaillants habitants de Staden, saluez votre maîtresse, la noble demoiselle Bertine Jacobszone de Ter Heyden. Par la volonté de notre gracieux duc Charles, elle devient mon épouse bien-aimée.

Et il la prit dans ses bras, et la pressa tendrement sur son cœur.

L'air retentit de nouveau d'acclamations joyeuses.

— Vive, vive la noble dame de Staden ! Honneur, honneur! s'écrièrent tous les assistants en agitant leurs mains au-dessus de leurs têtes.

FIN DE LA PRÉFÉRÉE



Les jeunes gens marchèrent l'un à côté de l'autre. (Page 2.)

LES KERLES DE FLANDRE

I

Par une matinée de septembre de l'an 1126, les voûtes de l'église Notre-Dame, à Bruges, retentissaient de chants de fête; une foule nombreuse et recueillie était agenouillée à l'ombre de ses vastes nefs.

Sur le champ des morts entourant le temple régnait une solitude complète, dont le silence n'était troublé que par les croassements d'une nuée de corbeaux tournoyant autour du gigantesque clocher de l'église, au-dessus duquel la croix se dressait à une hauteur prodigieuse.

Un homme entra lentement dans le cimetière, écouta un instant les accents religieux qui résonnaient près de lui, puis alla s'appuyer sur une croix de pierre, les yeux fixés sur la porte de l'église, comme s'il attendait quelqu'un dont l'apparition devait lui être agréable.

Cet homme avait atteint la trentaine, bien que sa petite taille et sa maigreur le fissent paraître plus jeune. Il avait des traits réguliers et des yeux noirs pleins de vivacité; mais ses sourcils épais et ses lèvres pincées donnaient à son visage quelque chose de dur et de rébarbatif qui, au premier abord, inspirait la méfiance. Ses vêtements de drap fin et le baudrier brodé d'or et d'argent qui retenait son épée annonçaient qu'il appartenait à la chevalerie. L'expression de ses traits passait

successivement de la joie à la colère, et de la colère à la haine; mais elle redevint souriante quand les premiers fidèles sortirent de l'église.

La cérémonie religieuse était finie, et la foule débouchait maintenant sur le cimetière. Les chevaliers se distinguaient des bourgeois par leurs longues épées, par leurs riches habits, par leur suite nombreuse de serviteurs, et surtout par leur attitude hautaine.

Les bourgeois, graves et réservés, portaient un long vêtement de drap foncé, le plus souvent brun ou noir, et une ceinture de cuir à laquelle pendait une poche et un couteau dans sa gaîne.

Les serfs, ou gens de service, — que l'on vendait encore avec le champ sur lequel ils étaient nés, — étaient vêtus de toile écrue ou de drap grossier couleur de rouille. Beaucoup avaient les bras et les pieds nus. Aucun de ces malheureux n'aurait osé porter une arme, car le signe de leur servitude consistait dans la privation de tout moyen de défense, et une peine sévère attendait ceux qui auraient tenté de cacher leur origine.

Beaucoup de fidèles étaient déjà sortis, lorsque parurent sur le seuil, où ils s'arrêtèrent un moment, un chevalier âgé et sa fille, devant lesquels les bourgeois se rangèrent avec un respect mêlé d'admiration. C'était Segher Wulf de Lampernisse et sa fille Dakerlia, qu'il adorait.

Quoique très jeune encore, comme l'indiquaient le tendre incarnat de ses joues, le corail de ses lèvres et le pur regard de ses beaux yeux bruns, Dakerlia était d'une taille très élevée; et la décision de sa parole, l'expression de sa physionomie, la fermeté décente de sa démarche attestaient qu'une âme héroïque animait ce corps de vierge.

Elle portait une tunique de soie blanche à fleurs, avec des manches collantes : par-dessus, un corsage bleu de ciel à larges manches pendantes. Ses cheveux noirs bouclés étaient couverts d'une écharpe blanche, et retenus par un cercle d'or plat qui brillait sur son front comme une couronne.

Son père se disposait à la quitter en la laissant aux soins d'une suivante, lorsque l'homme qui attendait dans le cimetière s'approcha avec force salutations.

— Dieu vous garde, seigneur Wulf, et vous aussi, mademoiselle Dakerlia. Je suis charmé de vous revoir après une si longue absence.

— Une si longue absence? Un mois à peine, mon bon Didier.

— Cela semble bien long à ceux qui vous honorent et vous aiment, répondit l'autre en regardant Dakerlia.

— Merci de vos bonnes paroles, Didier; mais pardonnez-moi de vous quitter, je suis attendu chez le prieur de Saint-Donat. Si vous êtes curieux de savoir comment notre voyage s'est passé, Dakerlia vous le racontera, pendant que vous l'escorterez un bout de chemin.

— Y consentez-vous, Dakerlia? demanda Didier Vos, dont les yeux brillèrent de joie.

— Votre compagnie m'honorera, seigneur Vos, répondit-elle, mais je vous en prie, ne prenez pas cette peine, ma suivante me reconduira.

Son père s'éloigna après avoir serré la main de Didier. Les jeunes gens, accompagnés de la suivante, marchèrent l'un à côté de l'autre, sans rien dire. Le cœur de Didier battait tumultueusement; l'expression anxieuse de son visage et l'écho de ses regards disaient qu'il se préparait à une lutte pénible.

— Dakerlia, dit-il d'une voix altérée par l'émotion, Dakerlia, je suis malheureux : je souffre cruellement. Deux fois déjà je vous ai fait l'aveu de mon amour; la première fois, vous m'avez opposé une amère raillerie; la seconde, un refus sec et net; et cependant mon amour n'a fait que grandir. Votre père, à qui j'ai demandé votre main, me l'a promise à la condition que j'obtienne votre consentement. Dakerlia, ne soyez pas insensible, ayez pitié de moi!

— Je suis trop jeune pour songer au mariage.

— Trop jeune? Plût au ciel!... Dakerlia, je le répète, je vous aime, plus qu'aucun autre homme ne vous aimera jamais; plus que ma part de paradis; plus que le salut de mon âme.

— Vous blasphémez, seigneur!

— Hélas! c'est vrai, je divague, je suis fou! Mais, par grâce, donnez-moi une bonne parole; dites-moi que je puis espérer.

— Je mentirais, Didier!

— Vous mentiriez! malheur à moi! Votre cœur de glace n'a donc aucune sympathie pour moi?

— De l'amitié, oui, Didier; mais le sentiment que vous exigez de moi ne se commande pas. Si votre douleur n'est pas feinte, j'ai pitié de vous, mais je ne peux pas vous donner davantage.

Le chevalier, découragé, baissa la tête, et reprit, après un moment de silence :

— Dakerlia, pendant les quatre mortelles semaines de votre absence, je n'ai pensé qu'à vous, vécu que pour vous; votre image m'a suivi partout. Dakerlia, votre père consent; ne me repoussez pas pour toujours. Trompez-moi, mais laissez-moi l'espoir.

— Je ne sais pas, je ne veux pas tromper.

— Eh bien, soit! répliqua Didier. Amour ou mépris, vous serez ma femme.

— Moi, votre femme! s'écria la jeune fille indignée; quel chevalier voudrait épouser une jeune fille malgré elle?

— Un amour tel que le mien est aveugle et ne connaît pas de lois. Je briserai tous les obstacles.

— Et moi je répéterai à mon père le langage audacieux que vous osez me tenir.

— Il m'a accordé votre main.

— Vous savez bien que c'est faux. Mon père me laisse libre. D'ailleurs, je le répète, je suis trop jeune.

— Dakerlia, dit-il, en la regardant dans les yeux, vous me trompez! Osez dire que vous n'aimez personne!

Une rougeur d'indignation colora le front de la jeune fille.

Elle regarda fièrement Didier et répondit :

— Qui vous donne la hardiesse de m'interroger? Vous oubliez que je suis une femme, et que j'ai droit à votre respect.

— Mais parlez donc!

— Laissez-moi, éloignez-vous, dit la jeune fille d'un ton méprisant.

— Oui, je m'éloignerai. Je sais quel est celui qui occupe votre cœur... Robert Sneloghe, n'est-il pas vrai? C'est un Erembaud, il est riche et puissant comme un prince, et l'espoir de briller à côté de lui...

— Assez, interrompit Dakerlia. Je vous défends de m'adresser encore la parole, et mon père vous forcera bien à respecter ma défense.

— Ah! s'écria Didier en serrant les poings, vous voulez me réduire au désespoir; mais c'est égal, vous serez ma femme!

En achevant ces mots, il s'éloigna rapidement.

La jeune fille avait le cœur serré. De tout ce que le chevalier Vos lui avait dit, une seule chose l'avait frappée : le nom de Robert Sneloghe.

Robert Sneloghe! Elle avait été pour ainsi dire élevée avec lui; ils étaient ensemble comme frère et sœur. Tout enfants, ils avaient partagé les mêmes jeux, quoique Robert fût de quelques années plus âgé qu'elle. Maintenant il était devenu plus sérieux, sans cesser d'être aussi affectueux. Était-ce donc quelque chose de plus que l'amitié fraternelle, ce sentiment intime qui les poussait l'un vers l'autre?

Telle était la question que se posait Dakerlia en entrant dans la rue Haute.

De chaque côté de cette rue on remarquait trois espèces d'habitations. Les plus nombreuses étaient des maisons à la construction desquelles on avait employé en même temps le bois et la brique. Quelques-unes étaient très hautes, et les montants de pierre de leurs portes étroites, de même que l'encadrement de leurs fenêtres cintrées, étaient ornés de nombreuses sculptures. Le rez-de-chaussée de ces maisons était occupé par des boutiques où l'on vendait du drap, de la toile, du cuir, de la quincaillerie, des ustensiles de ménage, des instruments aratoires, des vêtements, et toute espèce d'autres objets de commerce.

Entre ces maisons on voyait, rassemblées par groupes, des huttes en bois très basses et sans étage qui servaient d'asile à des serfs ou à de très pauvres gens.

Plus loin, au bout de la rue, s'élevaient deux donjons seigneuriaux avec leurs tours rondes ou carrées, qui paraissaient dominer et menacer tout ce qui les entourait. Et véritablement, ces nids d'aigle fortifiés comme des cidatelles d'où les chevaliers pouvaient tomber avec leurs hommes d'armes sur les bourgeois et les serfs, devaient inspirer à ceux-ci autant de crainte que de respect.

Il y avait beaucoup de ces manoirs fortifiés dans la ville de Bruges et dans les environs, car elle n'était pas seulement la capitale de l'industrie et du commerce des Flandres; elle était la résidence du comte de Flandre, dont la cour réunissait de nombreux seigneurs et chevaliers, et chacun d'eux s'était réservé le droit d'habiter un de ces châteaux-forts.

Dakerlia tenait les yeux fixés sur une des deux demeures seigneuriales dont les girouettes dorées s'apercevaient de loin. Elle semblait triste et consternée, et ralentissait le pas comme si elle craignait d'atteindre le bout de la rue. Là se trouvait pourtant le manoir de son père, et, presque en face, celui où Robert Sneloghe demeurait seul avec sa jeune sœur Witta; car ils étaient orphelins.

Dakerlia pouvait-elle, après un mois d'absence, ne pas faire visite à son amie Witta?... Mais, si Robert était là, et que son regard rencontrât celui de la jeune fille, ne rougirait-elle pas, et cette rougeur ne trahirait-elle pas son secret? Car, maintenant, elle voyait clair au fond de son âme. Comment avait-elle pu s'y tromper si longtemps? Un mot de Didier Vos lui avait ouvert les yeux. Sous son affection fraternelle pour Robert, un autre sentiment avait germé.

Elle comprenait maintenant pourquoi, plusieurs fois déjà avant son voyage, elle était embarrassée en présence de Robert, et baissait les yeux lorsqu'il la regardait; pourquoi, durant son voyage, l'image de Robert l'avait poursuivie et obsédée.

En ce moment, la suivante souleva le marteau de fer et le laissa retomber sur la porte. Le bruit tira Dakerlia de ses pensées. Elle releva la tête avec fierté et se dit :

— Pourquoi serais-je confuse? Suis-je coupable? Robert ignore ce qui se passe dans mon cœur. Il faut que j'aille voir sa sœur, car elle m'aime comme une véritable amie... Gertrude, dit-elle à la suivante, je n'ai plus besoin de vous. Quand

mon père rentrera, dites-lui que je suis allé voir mon amie Witta.

Puis elle se dirigea vers le manoir qui s'élevait de l'autre côté de la rue, et demanda au valet qui lui ouvrit la porte si Witta Sneloghe était au logis. La réponse fut affirmative, et le valet introduisit Dakerlia dans une grande pièce sombre, dont les fenêtres, garnies de carreaux de vitre verdâtres enchassés dans du plomb, ne laissaient pénétrer qu'un jour discret et tamisé. Le plafond était formé d'épaisses solives de chêne, ornées de sculptures rehaussées d'or. Les meubles étaient également en chêne sculpté; et, au-dessus de la gigantesque cheminée à manteau, étincelait un magnifique trophée d'armes de guerre, heaumes, épées de combat, masses d'armes, cottes de mailles, lances, cuirasse et hache.

Dakerlia se promenait de long en large en attendant son amie. Elle s'arrêta devant une armoire entr'ouverte, sur les rayons de laquelle il y avait trois ou quatre livres. Tout à coup, elle tourna la tête vers la porte du salon, comme une personne qui craint d'être surprise à commettre une action blâmable, puis elle saisit la porte de l'armoire et l'ouvrit toute grande.

Elle poussa un soupir. A côté des livres, il y avait une boite ou plutôt un petit coffret de cuir avec des incrustations d'or, qui devait contenir un bijou ou quelque autre objet précieux.

Après l'avoir contemplé un instant, elle y porta la main en tremblant, et en adressant au ciel une muette prière.

— Ce coffret contient le bonheur d'une femme. Lorsque sa mère sentit sa fin s'approcher, elle lui donna ce joyau précieux, en lui disant en guise d'adieu : « Robert, parez-en le col de votre fiancée en mémoire de moi! » Cette fiancée, qui sera-t-elle, ô mon Dieu?

Elle referma l'armoire, toute confuse, et revint s'asseoir dans son fauteuil, où elle se mit à rêver. La porte ne tarda pas à s'ouvrir, et une jeune fille s'élança, les bras tendus vers elle, en s'écriant :

— Ah! Dieu merci, vous voilà de retour, Dakerlia! Que je suis heureuse de vous voir! J'étais bien triste, ce matin.

— Triste? Pourquoi, ma chère Witta?

— Hier au soir, mon frère m'a dit que vous étiez revenue. Un de nos parents vous avait aperçue en voiture. Alors, comptant vous voir de bonne heure, je me suis levée avec le jour. Vous avez fait la grasse matinée, n'est-ce pas?

— Mais non; c'est toute une histoire : un vœu que j'ai fait en mer, pendant une tempête, à Notre-Dame de Bruges.

— En mer? Une tempête?

— Oui. Écoutez-moi, Witta. Lorsque nous arrivâmes à Lampernisse, à la ferme de ma marraine nous la trouvâmes très malade. Nous la soignâmes pendant près de deux semaines, puis son état s'améliora tout à coup au point qu'elle put se lever et se promener avec moi dans le jardin. Elle paraissait guérie. A Furnes, qui touche presque à Lampernisse, mon père apprit que quelques marchands, hommes libres comme lui, avaient projeté de faire ensemble le voyage de Witzand, un port de mer situé dans le comté de Boonen, près de Boulogne. Mon père voulut profiter de cette occasion pour aller voir son frère qui demeure à Helbedingen, non loin de là, et qu'il n'avait plus vu depuis dix ans. C'était un voyage de trente lieues.

— Trente lieues par mer! Et vous n'avez pas reculé? dit Witta.

— Nous sommes allés à Witzand par terre, en quatre jours. Le pays ressemble au nôtre; on y parle la même langue. Les habitants sont semblables à nos hommes libres, mais il paraît qu'ils vivent dans une demi-servitude, depuis que leurs ancêtres ont été opprimés par les comtes de Gwynen et de Boonen. Ils doivent payer une taxe pour avoir le droit de porter des armes défensives.

— Mais comment êtes-vous allée en mer, Dakerlia?

— C'est bien simple. A Witzand, il y avait un bateau de Bruges, avec un chargement de grains et de peaux de mouton, en destination du Swin. Le patron était un homme libre d'Uitkerke, que mon père connaît bien. Il nous proposa de nous prendre à son bord, et de nous déposer à Sandeshove[1] sur la côte flamande. Comme nous n'avions pas de compagnon pour revenir par la voie de terre, mon père accepta après m'avoir consultée. J'avais bien un peu peur, mais la présence d'un prêtre wallon qui allait à Ardenbourg, et qui devait voyager avec nous, me rassura et me donna du courage. Le cinquième jour de notre arrivée à Witzand, par un vent frais et favorable, nous mîmes à la voile. Le temps était si clair que, tout en longeant la côte d'assez loin, nous pouvions voir le sable des dunes briller au soleil. Le prêtre wallon causait avec moi et me montrait les ports et les villages qu'il reconnaissait dans l'éloignement. Nous passâmes ainsi devant une ville que mon père nommait Rembertsgat, et le prêtre Calais. Plus loin, nous aperçûmes Mardyck et la nouvelle église de Dunkerque. Jusque-là, le temps était resté beau; mais tout à coup, des nuages de couleur de plomb montèrent sur l'horizon et s'étendirent sur tout le ciel qu'ils obscurcirent complètement. Des éclairs commencèrent à briller, et sous prétexte de me mettre à l'abri de la pluie,

1. Aujourd'hui Nieuport.

mon père me fit descendre du pont, où j'étais restée toute la journée, dans la cabine du navire. Alors d'effroyables roulements de tonnerre retentirent, et des éclairs aveuglants se succédèrent sans interruption. Cependant je ne croyais pas courir le moindre danger, car mon père m'assurait qu'il n'y avait aucune raison d'être inquiète... Tout à coup le bateau se mit à danser furieusement. Ballotté par l'ouragan déchaîné sur la mer, tantôt il montait à la crête des lames élevées comme des montagnes, tantôt il retombait avec des craquements effrayants entre deux vagues qui se creusaient en précipice. A chaque instant, nous étions jetés contre les flancs du bâtiment; la grêle, le vent et le tonnerre faisaient rage, et j'adressais au ciel de ferventes prières, pensant que ma dernière heure était venue.

— O mon Dieu, je tremble! dit Witta. Et vous n'êtes pas morte de peur, Dakerlia?

— C'est alors, Witta, que je fis vœu de donner à Notre-Dame de Bruges ma croix d'or avec émeraude, si elle nous préservait, mon père et moi, de cette mort affreuse. Elle exauça ma prière. Et, ce matin, dès le point du jour, je suis allée avec mon père à l'église pour remplir mon vœu. Nous sommes restés longtemps en prière, et c'est pour cela que je suis venue si tard.

Un valet ouvrit la porte et annonça à Witta qu'un écuyer demandait sire Robert Sneloghe, et ne voulait remettre son message qu'à lui-même ou à sa sœur. Witta laissa son amie un moment seule et revint bientôt auprès d'elle en lui disant :

— C'est un page de sire Richard Van Woumen, qui fait savoir à mon frère qu'il l'attend aujourd'hui même avant midi... Mais j'y pense, Dakerlia : vous ne m'avez pas encore demandé comment mon frère se porte.

Dakerlia, troublée, murmura quelques excuses embarrassées.

— Je savais que sire Robert est en bonne santé et en belle humeur. Votre portier me l'a dit quand je suis entrée.

— En belle humeur? Au contraire, mon frère a, depuis trois semaines, l'humeur noire, et paraît profondément triste.

— Il a du chagrin? Pourquoi?

— Je n'en sais rien. C'est un secret qu'il me cache. Et ce doit être un pénible secret, car il est embarrassé et mécontent lorsque je lui demande la cause de sa préoccupation. Il essaie de me faire croire que je me trompe, que rien ne l'inquiète, mais bientôt il retombe dans ses sombres rêveries et se remet à parler tout bas. C'est dès le lendemain de votre départ, Dakerlia, que cette tristesse a commencé. Et depuis, elle n'a fait qu'augmenter, surtout depuis quelques jours. Et je crois en savoir la cause. Figurez-vous, Dakerlia, que nos oncles, le prieur de Saint-Donat et Hacket, le châtelain, se sont mis en tête de marier mon frère avec Placida Van Woumen...

— Mon Dieu !... le marier... que dites-vous, Witta, balbutia Dakerlia en se faisant violence pour cacher la profonde impression que lui causait cette nouvelle.

— Ce serait un brillant mariage, Dakerlia. Messire Richard Van Woumen est un chevalier très estimé et très influent auprès du comte de Flandre.

— Mais cette Placida, la connaissez-vous. Witta?

— Sans doute. On vante sa beauté. On dit bien qu'elle est orgueilleuse, mais cela ne messied pas à une jeune fille bien née. De plus, elle est une des plus riches héritières des Flandres.

— Mais, Witta, son père est un de ceux qui tiennent avec nos ennemis, et qui ont voulu priver les Kerles (hommes libres) de leur liberté.

— Mon oncle, le prieur de Saint-Donat, dit que c'est à tort qu'on l'accuse de cela. Il a, au contraire, défendu les Kerles auprès du comte.

— Mais, Witta, mademoiselle Van Woumen devait épouser Gilbert Tancmar, leur irréconciliable ennemi.

— Il n'est plus question de ce mariage.

— C'est égal! Placida est notre ennemie : le sang des oppresseurs coule dans ses veines.

La sœur de Robert, étonnée de l'aigreur du ton de Dakerlia, la regarda d'un air étrange.

— Vous m'étonnez, dit-elle. Vous êtes donc devenue tout à coup une *Kerline* déterminée? On dirait que vous haïssez cette innocente Placida.

Mademoiselle Wulf ne répondit pas ; elle paraissait irritée, quoiqu'elle fît de visibles efforts pour comprimer ses larmes. Elle se leva et dit :

— Je ne me sens pas bien, et j'ai besoin de repos. Je voudrais retourner.

Witta lui prit la main et lui dit en souriant :

— Restez avec moi. Vous pleurez? Comment une nouvelle aussi insignifiante peut-elle vous émouvoir à ce point?

— Robert sera malheureux.

— S'il épouse mademoiselle Van Woumen? Pourquoi?

— Ah! Witta vous ne connaissez pas son orgueil. Plus tard elle lui reprochera l'honneur qu'elle lui fait en lui accordant sa main.

— Comment cela? Mon frère est plus riche qu'elle.

— Oui, mais elle se croit d'un sang plus noble. Elle consent peut-être à l'oublier pour le moment, mais elle ne manquera pas de le lui reprocher plus tard. Pauvre Robert!

Witta, se méprenant sur la véritable cause de l'affliction de Dakerlia, se sentait prête à partager les craintes de son amie.

— Mais, Dakerlia, ce mariage n'est pas encore fait, dit-elle en manière de consolation. Mon frère n'a pas grande envie de se marier.

— Vous l'a-t-il dit? demanda-t-elle les yeux brillants de joie.

— Pas positivement; il ne me parle guère de cela; je ne suis pas sa confidente; mais s'il était satisfait des efforts que fait le prieur de Saint-Donat pour rendre ce mariage possible, serait-il depuis quinze jours si morose et si taciturne?

— Je comprends, Witta, on veut lui faire violence.

— Vous savez bien qu'il n'est pas de ceux qui se laissent violenter.

— Mais si son oncle le prieur l'ordonne?

— Il refusera tout de même.

— Comment le savez-vous?

— Il l'a dit.

— A vous?

— Non, mais un soir que je passais très tard devant la chambre de mon frère, je l'ai entendu qui criait avec force : « Je ne sais pas, je ne peux pas!... » Mais entendez-vous les aboiements de notre chien-loup? Ils annoncent l'arrivée de mon frère.

Dakerlia regarda autour de l'appartement comme pour chercher un moyen d'échapper à une rencontre redoutée.

— Qu'avez-vous? demanda Witta. Avez-vous peur de mon frère maintenant? Il est trop tard, d'ailleurs, car le voilà.

En effet, à peine avait-elle fini de parler que Robert ouvrait la porte. C'était un élégant et robuste cavalier, d'une taille élancée, dont le beau visage, couronné d'une forêt de cheveux bruns, était éclairé par des yeux noirs et brillants. Son baudrier était incrusté de pierreries, et ses vêtements couverts de broderies d'or. Sa physionomie mâle et ouverte, fière et douce en même temps, respirait la sympathie au premier coup d'œil.

En apercevant Dakerlia, il s'arrêta, comme si sa présence lui causait une surprise pénible. Il lui jeta un regard si profond qu'elle se mit à trembler; mais alors, maîtrisant son émotion, il lui tendit la main et lui dit d'une voix qui trahissait un complet découragement :

— Dakerlia, vous voici de retour? Soyez la bienvenue. J'espérais cependant que vous resteriez plus d'un mois à Furnes.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Vous ne comprenez pas, n'est-ce pas? C'est qu'il va se passer quelque chose qui m'effraie et me fait souffrir; et mon chagrin ne peut que vous affliger. Je vais me marier, Dakerlia!

Elle poussa un cri de douleur.

— Oui, cette douce vie que je passais ici entre une tendre sœur et une douce amie, cette vie est finie pour moi.

— Mais, Robert, vous pouvez refuser! s'écria Witta. Qui a le droit de vous contraindre?

— Refuser? J'ai refusé longtemps. Mais il faut céder. Qui peut me contraindre? Nul homme au monde, mais mon devoir envers mon pays, envers notre race, envers la liberté. Non, non, mon arrêt est prononcé et je l'ai accepté. C'était fatal : je vous l'expliquerai plus tard, ma chère sœur; maintenant on m'attend.

Dakerlia pleurait; des sanglots soulevaient sa poitrine; il alla à elle et lui dit d'une voix émue :

— Vous me plaignez, n'est-ce pas, Dakerlia? Merci, c'est un triste sort de passer sa vie avec une femme qu'on n'aime pas, et qu'on craint de ne pouvoir aimer jamais... Mais consolez-vous; peut-être me trompé-je. Placida est belle; elle a bon cœur; peut-être pourrai-je lui donner l'amour qu'elle mérite...

Les yeux de Dakerlia lancèrent un éclair.

— Placida? s'écria-t-elle, Placida vous rendra malheureux, pauvre Robert. Mon cœur me le dit.

Robert luttait contre lui-même pour ne pas trahir ses sentiments secrets.

— Votre pitié vous égare, Dakerlia, dit-il, Placida est digne d'amour... mais on m'attend, il faut que je sorte encore... Revenez cet après-midi, ou bien j'irai chez vous avec ma sœur pour vous expliquer ce qui me force à ce mariage.

Il marcha vers un buffet, l'ouvrit, et en tira une boite dont le couvercle était incrusté d'or.

Dakerlia poussa un cri d'angoisse, s'élança et lui arracha la boite des mains; mais, comme si elle avait la conscience de son inconvenance, elle la lui rendit sur-le-champ. Puis, succombant à son émotion, elle s'affaissa sur son siège, pleurant et confuse.

Robert frémissant et gardant avec peine son sang-froid lui dit d'une voix altérée :

— Dakerlia, Dakerlia, si vous avez un secret sur le cœur, par pitié, gardez-le toujours. Il y a des choses qui, quand on les sait, nous rendent malheureux pour toute la vie.

Dakerlia se leva, les yeux encore humides de larmes, et dit en sanglotant :

— Je pars; je comprends mon devoir : je ne dois plus franchir le seuil de ce manoir. Le secret qui m'est échappé malgré moi, je le renfermerai dans mon cœur. Soyez heureux, Robert!... Ah! mon Dieu, Placida Van Woumen votre femme, quand moi... adieu, Robert, ne vous inquiétez pas de moi : laissez-moi souffrir, languir, mourir.

Elle se jeta au cou de Witta, et lui dit, en l'embrassant fiévreusement :

— Encore une fois, la dernière!

Et, s'arrachant à son étreinte, elle se dirigea vers la porte. Mais Robert la retint.

— Restez, Dakerlia, je vous en supplie. Tout espoir n'est pas encore perdu. Mon pays ne peut pas exiger le sacrifice de notre bonheur à tous deux. Car nous avons lu dans le cœur l'un de l'autre. Non, non, Placida Van Woumen ne sera pas ma femme; ayez espoir et confiance. Maintenant laissez-moi partir; notre sort peut dépendre d'un seul instant.

Il jeta le coffre à bijoux sur la table et sortit en courant.

Dakerlia le suivit des yeux; puis, comme si elle n'ajoutait aucune foi à ses paroles, elle cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer amèrement.

II

Au milieu de la ville de Bruges, il y avait une puissante forteresse élevée autrefois comme un refuge contre les invasions des terribles Normands. On l'appelait le Burg.

Au sud et à l'ouest, elle était bordée de larges fossés; au nord et à l'est elle était protégée par un grand mur de pierre avec galeries, crénaux et meurtrières. Trois ponts et quatre portes donnaient accès à la vaste place quadrangulaire autour de laquelle s'élevaient les constructions les plus considérables de la ville. Lorsque, venant de la place du Marché, on passait le pont de la Cour, pour pénétrer dans le Burg, on voyait obliquement l'hôtel des Seigneurs, un beau palais avec un vestibule voûté, que l'on appelait la « Loove », et où les comtes de Flandre tenaient leur cour lorsqu'ils se trouvaient à Bruges.

Sur le côté droit, s'élevait une belle maison qu'on nommait le château, et où résidait le châtelain de Bruges, commandant et gardien du Burg, et à côté, la façade postérieure tournée vers le Marché, était la prison.

Le quatrième côté au nord de la place était entièrement occupé par des constructions religieuses : d'abord l'église Saint-Donat, avec sa haute tour carrée, entourée d'une double galerie à créneaux; puis le cloître Saint-Donat, et enfin l'hôtel du prieuré, habité par Bertolphe, prieur de Saint-Donat et chancelier héréditaire de Flandre.

Toutes ces constructions, comprises dans l'enceinte commune du Burg, étaient en outre entourées d'un autre mur, très haut et très épais, avec créneaux et tourelles, afin que l'église, le cloître et le prieuré pussent résister plus longtemps que le reste du Burg à un assaut.

Le Burg était donc le siège de la force publique en Flandre. Le prieur de Saint-Donat et le châtelain de Bruges avaient plus d'influence que le comte de Flandre lui-même sur cette partie occidentale du comté de Flandre, à tel point que les chevaliers de l'entourage du prince supportaient impatiemment l'autorité de ces deux hommes.

En effet, Bertulf, le prieur de Saint-Donat, et son frère Hacket, le châtelain, étaient des Kerles originaires de la seigneurie de Furnes, où ils avaient leurs domaines.

D'autres Kerles, à cause de leur richesse, jouissaient à Bruges d'une grande influence. On les appelait les Erembauts, parce que les principaux d'entre eux descendaient d'Erembaut, le premier Kerle qui occupa la dignité de châtelain, et qui s'éleva par là au-dessus des autres chevaliers. Ceux-ci considéraient tout travail et tout commerce comme déshonorant. Leurs seuls revenus consistaient dans les contributions et taxes qu'ils imposaient aux serfs qui demeuraient sur leurs terres, et dans les droits de passage qu'ils extorquaient aux voyageurs et aux marchands.

Les hommes libres du pays des Kerles considéraient au contraire le travail, l'agriculture et le commerce comme un devoir et un honneur. Toute la navigation des Flandres, et la pêche jusque sur les côtes d'Angleterre, étaient entre leurs mains. S'il manquait du blé dans le pays, ils allaient en Danemarck, et jusque dans les mers du Levant. Rien d'étonnant donc que les plus intelligents et les plus actifs de ces Kerles eussent amassé par le temps de grandes richesses, qui leur avaient permis d'acheter des seigneurs et des princes les plus hautes dignités de l'État. Il en résultait une animosité secrète des comtes et de leurs courtisans, contre les Kerles et leurs chefs.

Ce jour-là, une certaine agitation régnait dans le Burg; les chanoines, les religieux et les bourgeois causaient entre eux à voix basse, par groupes. Devant la porte du prieuré, une dizaine de messagers à cheval attendaient des ordres et des lettres qu'ils devaient aller porter. Ces ordres n'émanaient pas du comte de Flandre qui était parti avec des milliers de chevaliers pour aller guerroyer en Aquitaine sous la bannière de la France.

Un personnage qui attira l'attention et la curiosité de tous parut au milieu du groupe principal. C'était un chevalier de très haute taille et d'une puissante carrure. Il tenait haut sa tête fière, ses yeux noirs lançaient des éclairs, et sa démarche imposante inspirait le respect. Il portait le glaive des hommes libres, et ses vêtements, où le bleu

dominait, étaient d'une simplicité singulière. Les groupes s'ouvrirent respectueusement devant le géant.

— Voici Bouchard Knap, le neveu de notre prieur, le fils de Lambert Van Rodemburg, dit un religieux. Si on osait l'interroger, on saurait vite ce qui se passe.

— Eh, bien, interrogez-le, dit un bourgeois.

— Dieu m'en garde. Ce Bouchard-là est l'homme le plus inabordable et le plus irascible du monde.

— Et vous avez peur qu'il ne vous aplatisse d'un coup de poing?

— Ne riez pas. Il en est bien capable.

— Eh bien, je vais lui demander quelles nouvelles, moi, dit un armurier. Il vient souvent dans ma boutique et me répondra sans colère.

Il s'approcha du géant et balbutia :

— Seigneur Bouchard, excusez ma hardiesse. Quelle nouvelle est donc arrivée ?

— Le savez-vous? demanda le chevalier d'une voix caverneuse, en laissant tomber sur l'audacieux un regard aigre.

— Non, seigneur.

— Moi non plus. Vous m'ennuyez. Au large. Et sans s'arrêter davantage il se dirigea vers la porte du prieuré.

Il traversa un long portique et pénétra dans une salle où une douzaine de chevaliers étaient assis autour d'une table près de laquelle il y avait deux fauteuils vides.

— Eh bien, qu'est-ce qui se prépare? demanda Bouchard après un bref salut circulaire.

— Le comte est revenu d'Aquitaine, répondit Segher Wulf. L'armée française est arrivée à Arras. Nos chevaliers y resteront encore, car le roi de France craint une attaque des Anglais de Normandie, mais le comte arrive après-demain à Bruges.

Une expression de mécontentement pinça les lèvres de Bouchard.

— Où est le prieur? demanda-t-il.

— Il écrit des ordres, et va venir.

— Et le châtelain?

— Avec lui.

Bouchard se laissa tomber sur une chaise de chêne qui craqua sous son poids.

— On dirait que l'arrivée du comte vous contrarie, dit Wulf.

— Elle m'est indifférente.

— Alors pourquoi avez-vous l'air mécontent?

— Les Isengrins viennent avec lui?

— Naturellement.

— Et son diable de Tancmar aussi?

— Messire Bouchard, dit un des chevaliers, n'avez-vous pas promis de laisser votre différend avec le conseiller aulique Tancmar en suspens jusqu'au retour du comte?

— Oui, mais Tancmar en partant pour la guerre avec ses deux fils a confié la direction de ses biens à son neveu Raimbaud. Or, ce Raimbaud sème, moissonne, et bâtit sur mes propriétés. Et je le souffrirais, moi, Bouchard Knap? Si, dès après-demain, le comte ne me fait pas rendre les biens qu'on m'a ainsi volés, par le marteau de Thor, j'écrase quiconque m'ose contredire.

— Monseigneur le comte saura bien tirer l'affaire au clair et vous rendre justice, dit un autre chevalier.

— Charles de Danemarck? demanda Bouchard avec un sourire de mépris. Est-ce là le souverain qui convient à la Flandre? Il rampe devant le roi de France, et ce n'est pas celui-là qui lui apprendra à respecter les droits des hommes libres.

— N'accusez pas notre prince Charles. S'il n'était pas mal entouré, il serait d'une rigoureuse équité; mais ces faux Isengrins qui l'entourent.

— Voilà justement l'affaire. Ces seigneurs féodaux qu'on appelle Isengrins, c'est-à-dire *loups* à cause de leur rapacité, sont les ennemis nés des Kerles, et poussent constamment le comte à l'injustice.

— Vous le verrez, messires, exclama Bouchard, dès qu'ils seront de retour, les Isengrins recommenceront leurs intrigues pour imposer aux Kerles la taxe de la servitude, le joug de l'esclavage.

— Le comte saura l'empêcher!

— Le comte? ricana Bouchard. Cet hypocrite? Il l'a essayé lui-même. La guerre seule...

— Silence, voici le prieur et le châtelain.

Bertolphe, le prieur de Saint-Donat, était un homme de plus de soixante ans, à la figure respectable, intelligent et digne. Malgré son âge, il marchait très droit. Sa longue robe noire descendait en larges plis jusque sur ses pieds. Il portait autour du cou et des épaules des fourrures d'hermine, de sorte que son costume paraissait moitié religieux et moitié civil. Et en effet, il n'était pas prêtre, quoique occupant une haute dignité ecclésiastique.

Il s'assit dans un des fauteuils vides, son frère le châtelain dans l'autre, salua l'assistance et dit :

— Messires, j'ai à vous annoncer que notre comte revient après-demain. Il ne restera pas encore à Bruges, car il doit retourner à l'armée d'Arras. Il convient cependant que nous recevions notre prince, après une si longue absence, avec les honneurs qui lui sont dus. Je vous ai convoqués afin que vous réunissiez à Bruges un nombre suffisant d'hommes libres des métiers et corporations.



Le voici avec mademoiselle. (Page 11.)

Vous comprendrez que cela est nécessaire pour que nos ennemis ne puissent pas accuser les Kerles d'indifférence ou d'irrévérance à l'égard du prince. Nos affaires sont sur un bon pied; pendant l'absence du comte nous avons réussi à maintenir le pays dans un calme absolu. Il doit être content de nous, et cela nous donne le droit d'espérer qu'il nous protégera contre les méchantes attaques des Isengrins.

— Oui, comptez-y! grommela Bouchard. Il est lui-même le plus grand Isengrin.

— Mon neveu a toujours quelque chose de désagréable à dire du prince, répondit le prieur d'un ton de reproche. Ce sont des questions personnelles dont nous n'avons pas à nous occuper. Maintenant, messires, envoyez vos ordres et vos instructions afin que vos hommes se réunissent à Bruges pour le retour du comte. Dites-leur que c'est un devoir patriotique de lui faire un brillant accueil.

Les assistants se montrèrent disposés à déférer à cette invitation. Bouchard Knop seul déclara que ce serait un acte de basse courtisanerie.

En ce moment un chevalier couvert du heaume et vêtu de la cotte de mailles pénétra dans la salle.

— Ah! voilà notre ami Isaac Van Reninghe! Qu'il soit le bienvenu, s'écrièrent les chevaliers en se levant pour lui tendre la main.

— Messires, leur dit-il après avoir soigneusement refermé la porte, j'arrive de l'armée et j'appo te de graves nouvelles. Vous vous bercez de l'espoir que l'on a abandonné le projet de dépouiller les Kerles de leur liberté. Je regrette d'avoir à vous détromper : les Kerles sont, au contraire, ménacés de nouvelles persécutions.

Un cri de surprise et de colère fut la réponse générale. Bouchard frappa violemment du pied en blasphémant, mais le prieur lui ordonna d'être calme et demanda à Isaac Van Reninghe :

— Sur quoi fondez-vous cette supposition? Y a-t-il des preuves?

— Des preuves? Les Isengrins, depuis que nous avons quitté l'Aquitaine, se vantent ouvertement qu'il ne déposeront pas les armes avant que les Kerles ne soient réduits en esclavage et soumis à la taxe.

— Nous sommes habitués à ces menaces des Isengrins, dit le prieur. Cela ne signifie rien.

— Ce ne sont plus les Isengrins seuls. Le roi de France et les principaux seigneurs qui l'entourent s'occupent de l'affaire et disent : « Pas de terre sans seigneur. »

— Par le diable et ses cornes! s'écria Bouchard, le roi de France se mêle de nos affaires? Pas de terre sans seigneur? Notre tyran Charles lui-même serait donc l'esclave d'un prince étranger?

— En ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire, appeller tous les Kerles aux armes, dit Guillaume de Wervick.

— Et brûler tous les châteaux-forts que nos ennemis ont construits pour menacer notre liberté. J'ai dans les bois autour d'Erneghem deux cents Kerles des bois qui n'aspirent qu'à se battre.

— Messires, et vous surtout, Bouchard, je ne puis assez vous recommander le calme et la prudence, dit le prieur; une violence intempestive ne sauve jamais rien, même la plus juste cause. Je reconnais que les nouvelles de notre ami Isaac seraient graves si elles étaient vraies; mais au contraire, j'ai reçu, moi, des informations directes d'un homme qui possède plus que tout autre la confiance du comte de Flandre, et dont personne de vous ne contestera la sincérité, je veux parler du vieux Frumold. Celui-ci m'a écrit que nous avons toutes raisons de croire que les Kerles ne seront plus inquiétés désormais dans leur liberté, et il nous conseille de recevoir le comte avec de grandes marques de dévouement et de respect, afin de le fortifier dans ses bonnes dispositions à notre égard. C'est notre devoir de suivre ce sage conseil. N'est-ce pas l'avis de la majorité de cette assemblée?

La plupart des chevaliers firent un signe d'assentiment.

— Prenons donc une résolution, ajouta le prieur, car mon temps est précieux. Voici mon sentiment. Que ceux d'entre nous qui ne sont pas tenus d'attendre le comte aillent à sa rencontre à cheval.

— Moi? s'écria Bouchard, m'exposer aux regards ironiques des Isengrins? Non, non. Je ferais un un malheur.

— Eh bien! mon neveu, précisément parce que je vous sais si emporté, je voulais vous prier de rester ce jour-là chez vous, à Bethferkerke.

— Ne craignez rien, on ne me verra pas à Bruges.

— Nous ferons donc notre devoir, messires, continua le prieur, et, dans les circonstances où nous sommes, je suis heureux de pouvoir vous apprendre que j'ai réussi à rattacher la puissante maison de Richard Van Woumen a notre lignée par un mariage.

— Vraiment? messire Robert Sneloghe a donc fini par consentir? demanda Manfred Wegel.

— Oui, répondit le prieur; personne de nous n'est plus que Robert, mon neveu, près à se sacrifier à l'intérêt des Kerles. Il m'a suffi d'invoquer cet intérêt pour le décider à ce mariage qui nous assure de hautes influences auprès du prince.

— Et Richard est content de cette union? Un des plus puissants seigneurs féodaux s'allier avec un Kerle!

— Avec le plus riche et le plus puissant des Kerles, corrigea Bertolphe. Qui ne sait que mon neveu possède plus de francs-alleus que messire Richard de fiefs féodaux?

— Mais Gilbert Tancmar prétendait aussi à la main de la jeune Placida. Si son oncle le conseiller aulique revient avec le comte, il pourrait bien empêcher le mariage de messire Robert.

— Impossible, répondit Bertolphe. Ce matin même Placida Van Woumen recevra le présent de fiançailles des mains de Robert. C'est pour cela qu'il n'est point parmi nous.

Un valet annonça au prieur que le chef des échevins de Bruges désirait lui parler.

Tous les chevaliers se levèrent, et Bertolphe les conduisit presque à la porte en leur recommandant encore la prudence. Sur le seuil, le châtelain dit tout bas au prieur :

— Dites-moi, mon frère, pourquoi cachez-vous la véritable situation des choses? Nos informations ne sont pas aussi rassurantes que vous dites.

— Ce que nous avons à craindre, c'est que les Kerles des corporations ne se soulèvent. Ce serait pour le jeu des Isengrins. Avec des enragés comme notre neveu Bouchard, nous ne pouvons pas dire toute la vérité. Soyez sans inquiétude, frère, et dites à l'huissier d'introduire le chef des échevins.

Le châtelain s'éloigna. Un riche et notable bourgeois qui était, en qualité de bourgmestre, à la tête de l'administration de la ville, fut introduit, et s'assit dans le fauteuil que lui désignait Bertolphe.

Lorsqu'ils furent tous deux assis, le prieur lui dit :

— Messire, j'ai à vous apprendre que Monseigneur le comte revient après-demain à Bruges.

— Je le sais, messire.

— Vous le savez? Le comte vous a-t-il aussi dépêché un messager?

— Non; le conseiller Tancmar Van Stracten m'a apporté lui-même la nouvelle.

— Le conseiller Tancmar, répéta le prieur inquiet.

— Oui, et aussi le sommelier de la cour, Gauthier Van Lokeran.

— Ils sont bien pressés de se montrer à Bruges. Vous ont-ils apporté aussi quelques ordres du comte?

— Des ordres, pas précisément; mais ils m'ont conseillé de faire élever une estrade sur la place du Marché afin d'y offrir les clefs de la ville au prince comme s'il faisait sa première entrée en ville. La raison de cela, c'est que quelques illustres chevaliers français accompagneront notre comte, et qu'il désire que sa réception soit aussi solennelle que possible. Je ne vois aucun obstacle à l'accomplissement de ce désir. En outre, j'inviterai les bourgeois à décorer somptueusement leurs façades sur le passage du cortège.

— Je vois que tout est déjà réglé comme il convient, dit le prieur; je regrette seulement de vous avoir fait venir si loin pour vous donner les mêmes conseils, monsieur le bourgmestre.

Le bourgmestre se leva.

— Ainsi le conseiller Tancmar est en ville? reprit Bertolphe.

— Oui, mais il retourne vers Arras, à la rencontre de Monseigneur le comte.

— Quand part-il? ce matin?

— Non, dans l'après-midi.

Le prieur secoua la tête.

— Craignez-vous donc quelque chose de la présence de Tancmar à Bruges? demanda le bourgmestre.

— Quel bien les bourgeois ainsi que les Kerles peuvent-ils attendre de ces meneurs des Isengrins?

— Pas grand'chose, répondit le bourgmestre. Ils sont les ennemis nés du peuple. Ils prétendent maintenant avoir le droit d'imposer la taxe de servitude à un grand nombre de bourgeois de Bruges, sous prétexte qu'ils proviennent de serfs. Or, notre charte, octroyée par les souverains précédents, dit que tout serf qui a habité notre ville pendant un an et un jour, sans que son seigneur l'ait rappelé, acquiert droit de bourgeoisie, et jouit dès lors de la liberté des francs bourgeois.

— Et ceux auxquels les Isengrins veulent faire payer l'impôt habitent Bruges depuis plus d'un an et un jour?

— Depuis des années, monsieur le prieur. Quelques-uns même de temps immémorial.

— Vous ne souffrirez pas cette injustice, n'est-ce pas, monsieur le bourgmestre.

— Nous nous plainderons au comte et demanderons justice.

— Oui, il faut espérer que le comte nous protègera... Mais s'il donnait raison à nos ennemis...

— Les bourgeois sont patients; mais ils n'en ont que plus de sang à donner pour défendre leurs droits, si on les pousse à bout.

— Bien parlé, bourgmestre! dit Bertolphe en lui serrant la main. De la patience tant qu'il est possible : mais être prêts à tout pour repousser la tyrannie. Si les bourgeois sont attaqués avant les Kerles, nous volerons à votre aide, car il s'agit de ce que nos pères nous ont laissé de plus cher. Le même sang coule dans nos veines; nous descendons d'une même souche de Kerles. C'est pour cela que les Isengrins nous enveloppent dans la même haine. Unissons-nous donc en frères.

— Oui, nous nous unirons, messire, et nous lutterons ensemble contre l'ennemi commun. Adieu.

Ils se serrèrent la main, et le prince resta seul et rêveur.

— Tancmar à Bruges? se dit-il. Qu'y vient-il faire? Et s'il apprend quelque chose du mariage projeté? Heureusement les présents de fiançailles doivent être échangés à l'heure qu'il est, et Richard Van Woumen ne pourra plus se dédire.

En relevant la tête il vit devant lui son neveu Robert Snaloghe, dont la physionomie respirait la tristesse.

— Vous, Robert? dit-il. Qu'avez-vous? Mademoiselle Van Woumen a-t-elle reçu votre cadeau?

— Je ne me suis pas encore présenté chez elle.

— Comment? s'écria le prieur inquiet. Quel fatal empêchement vous a retenu?

— Laissez-moi renoncer à cette union, mon oncle.

— Impossible. Vous êtes fou!

— Je vous en conjure, mon oncle, au nom de feu mon père.

— Ce mariage est nécessaire pour le salut des Kerles. Les Isengrins menacent notre liberté!

— N'avons-nous pas notre épée? Je suis prêt à verser mon sang; mais vous me demandez mon âme. La ruse n'a jamais été que la ressource des faibles et des lâches. Nous sommes forts et courageux.

— Vraiment, vous me feriez douter de la solidité de votre bon sens. Pourquoi rompez-vous votre promesse? demanda le prieur frémissant d'indignation.

— Je serai malheureux toute ma vie.

— Avec Placida Van Woumen? N'est-elle pas assez belle, et noble, et riche?

— Je ne saurais l'aimer. Ce mariage me fait horreur.

— Mais pourquoi?

Robert hésita d'abord; puis se faisant violence :

— Parce que j'en aime une autre.

—Une autre? répéta le prieur stupéfait.

— Dakerlia Wulf.

— Allons, c'est impossible, mon neveu. Didier Vos aspire à la main de Dakerlia, et le père consent à la lui donner.

— Le père laisse sa fille libre de son choix et c'est moi qu'elle aime.

— Et vous me le cachiez! Vous m'avez donc trompé?

— C'est aujourd'hui seulement que j'ai reçu son aveu.

— Et c'est à cet amour d'un jour que vous voulez sacrifier les plus grands intérêts de votre patrie? C'est incroyable! Si vous ne voulez pas perdre à jamais mon amitié et mon estime, rendez-vous sur le champ chez Richard Van Woumen.

— Ainsi, pas de grâce pour moi?

— Non! Votre promesse doit vous être sacrée.

Robert hésita un instant; puis, regardant le prieur en face :

— Mon oncle, depuis mon enfance je vous ai aimé et respecté comme un père, mais aujourd'hui je ne puis vous obéir. Je refuse de devenir le fiancé de Placida.

— Vous refusez?

— Oui. Dakerlia Wulf sera la compagne de ma vie.

— Oh! Oh! c'est ce que nous verrons! écoutez-moi bien. Après-demain, le comte rentre à Bruges. Les seigneurs féodaux, les Isengrins, nos ennemis, se vantent ouvertement d'imposer aux Kerles la taxe de servage. L'heure de la grande lutte pour la liberté approche pour nous.

— Dieu soit loué! dit Robert, nous pourrons enfin risquer notre vie pour la liberté.

— Le plus humble de nous peut en faire autant, répliqua le prieur avec chaleur. Mais qui a plus doit sacrifier davantage s'il veut accomplir son devoir. Nos parents et amis, qui étaient réunis ici il n'y a qu'un instant, ont accueilli la nouvelle de votre mariage comme la ruine définitive des projets de nos ennemis, parce qu'il rallie à notre cause une nombreuse et puissante famille. Richard Van Woumen peut tout auprès du comte. S'il décide le prince à être juste envers les Kerles, qu'avons-nous à craindre?

Robert avait pâli, et regardait son oncle en silence.

— Persistez dans votre refus, poursuivit le vieillard avec force, et l'aide de Richard Van Woumen nous échappe. Supposez que la lutte éclate, le sol de la patrie se couvre de cadavres et de ruines, et la liberté de notre race y périt peut-être pour jamais. Et c'est sur vous que retomberait la responsabilité de ces malheurs; c'est votre nom qui serait maudit comme celui de l'homme à qui le courage a manqué pour accomplir le sacrifice qui pouvait sauver sa patrie!

Robert se taisait, écrasé par la fatalité.

— Mon bon Robert, ajouta le prieur en adoucissant sa voix, je ne puis comprendre que vous n'acceptiez pas avec joie la main de Placida. Ce mariage vous élève très haut, et en même temps il rapproche du trône toute notre famille. Messire Wulf, lui, n'est pas riche; si estimable qu'il soit, votre mariage avec sa fille serait une mésalliance.

Robert frémit, mais ne répondit rien.

— Voulez-vous, insista le prieur, que je rappelle nos parents et nos amis pour leur annoncer que vous aimez mieux livrer votre pays à la servitude, que d'accepter la main de la plus belle et de la plus riche héritière des Flandres? Vous invoquez la mémoire de votre père; pensez-vous qu'il approuve de trahir notre cause, et de me désobéir à moi, héritier de son autorité? Vous ne répondez pas? Tout sentiment d'honneur et de devoir est-il éteint en vous? Si Dakerlia était ici, et que je lui demandasse un pareil sacrifice pour sauver notre liberté, pensez-vous qu'elle le refuserait? N'est-elle pas une fille de Kerle?

Robert releva la tête. Une étincelle de résolution brillait à travers sa tristesse.

— Mon oncle, dit-il, cessez vos reproches, je consens: je me soumets à l'implacable loi du devoir. Avant une heure Placida aura reçu mon présent.

— Ah! loué soit Dieu! dit le prieur sans chercher à dissimuler sa joie. Allez, et hâtez-vous, mon bon neveu, car nos ennemis sont vigilants. Mais prenez garde que votre tristesse, ou votre froideur...

— Ne craignez rien, ma résolution est prise et elle est sincère; j'accomplirai mon devoir jusqu'au bout. Je m'efforcerai d'être aimable avec Placida. Elle est jolie et charmante : peut-être pourrai-je l'aimer un jour, quoiqu'à présent...

— C'est bien, mon bon Robert, dit le prieur en lui tapant sur l'épaule avec une bonté paternelle. Allez, et ne perdez pas de temps.

Le jeune Snelogbe sortit, et se dirigea vers la rue de la cour. Mais en route il se rappela qu'il avait laissé chez lui le coffret à bijoux qu'il devait offrir à Placida.

Il secoua la tête d'un air découragé et se rendit rue Haute, en ralentissant le pas. Il rentra en tremblant dans la pièce où il croyait trouver encore Dakerlia, mais sa sœur était seule. Cela lui rendit un peu de courage.

Il essaya de faire comprendre à Witta le sacri-

fice que son devoir lui imposait, et lui fit promettre d'en faire part à Dakerlia, et d'obtenir d'elle son pardon, et sa sœur le lui promit.

Robert mit le coffret dans son aumônière et quitta le manoir en retenant ses larmes à grande peine; il marcha rapidement jusqu'à la place du Marché, où il s'arrêta pour prendre pleine possession de lui-même.

— Adieu, adieu, beau rêve qui m'entr'ouvrais les cieux, dit-il. Tu n'as duré qu'une heure! Mais le devoir est impitoyable. Je suis Kerle; pas de faiblesse.

En achevant ces mots, il reprit sa marche et disparut derrière la chapelle de Saint-Cristophe.

III

Au bout de la rue des Tonneliers s'élevait, au-dessus des maisons bourgeoises, la tour octogone du château de messire Richard Van Woumen. Il se composait de différentes bâtisses encadrant une cour carrée, et d'un jardin dont le mur d'enceinte crénelé regardait, par les trous de ses meurtrières, le faubourg Saint-Pierre. Le château était tout à fait entouré d'eau, et un pont-levis interrompait la nuit, dans les temps de danger, toute communication avec la ville.

Le vaste jardin était ombragé de grands arbres dont le feuillage, en cette saison avancée, se colorait de teintes automnales. Ce jour-là le soleil brillait; et l'air était doux et clair comme une matinée de printemps.

Sous les arbres, assises autour d'une table, trois femmes travaillaient à de riches vêtements. La plus vieille donnait parfois des indications et des conseils aux deux autres. Leur costume trahissait leur condition de servantes. L'une d'elles avait les yeux humides, comme si elle avait pleuré.

— Allons, Brigitte, ne pensez plus à cela, dit la plus vieille. D'ailleurs, notre maîtresse a raison : nous n'avons pas à nous mêler de ses affaires.

— Elle est trop dure pour nous, Marthe. Quel mal ai-je fait en disant du bien de messire Robert Sneloghe?

— Aucun, en effet, mais pourquoi parlez-vous de Gilbert Tancmar sans le respect qui lui est dû? Nous sommes des serves.

— Oui, oui, des esclaves! dit Brigitte en soupirant. Savez-vous ce que je pense, Marthe? ajouta-t-elle en baissant la voix. Je pense que mademoiselle Placida préfère Gilbert, et qu'elle n'accepte la main de Robert Sneloghe que parce que ses parents le veulent. Ne voyez-vous pas...

— Plus bas, interrompit la vieille, si l'on vous entendait.

— Me trompé-je? Qu'en pensez-vous, Amelberge?

— Moi? bégaya l'autre jeune fille. Je pense que nous ferions mieux de ne rien penser du tout. Il y a trois ans, pour quelques paroles un peu hardies, mademoiselle m'a fait battre de verges jusqu'au sang.

— Ah! si pareil affront devait m'arriver...

— Vous le supporteriez comme Amelberge, dit Marthe.

— Moi, moi? Jamais. Je n'y survivrais pas. Je me laisserais plutôt mourir de faim.

— De grands mots, tout cela, répondit Amelberge.

— Vous ne les comprenez pas parce que vous êtes nées en servitude, sur un fief féodal; mais moi je suis née libre, dans le pays des Kerles.

— Qu'importe, puisqu'il y a des Kerles qui servent aussi?

— Il n'y en a pas. Qui perd sa liberté cesse d'être Kerle.

— Alors votre père s'est probablement vendu, ou la punition d'un méfait l'a réduit en servitude, dit Amalberge en se moquant.

— Je vous pardonne parce que vous parlez sans savoir, dit Brigitte. Mon père, qui était un homme libre, vendit ses biens et sa maison pour racheter la liberté de son neveu qui avait tué son adversaire dans une rixe fatale. Peu de temps après, il fut blessé à mort à la chasse par un sanglier et mourut de sa blessure. Ma mère restée veuve avec trois petites filles, sans parents et sans secours, alla s'offrir en esclavage au couvent de Nonnenbosch, près d'Ypres; c'est là que j'ai appris ce que je sais, et c'est ainsi que je suis retombée en servitude. Je n'accuse pas ma pauvre mère, qui est aux cieux maintenant, mais si je pouvais redevenir libre!...

— Ainsi, vous l'avez été réellement? murmura Marthe.

— Je n'ai dit que la vérité. Quand mademoiselle Placida exprima le désir d'avoir une jeune servante habile dans les ouvrages de mains, son père m'a rachetée du couvent et m'a prise à son service.

— Mais que pouvait faire votre mère? Dans tous les cas, en vous mettant en service, vous perdiez votre liberté.

— Pas du tout. Les serviteurs des Kerles ne sont pas des serfs; ce sont des « compagnons » qui louent leurs services à qui et où il veulent. Si j'étais restée libre, j'aurais facilement trouvé un homme libre pour mari. S'il n'avait pas possédé un lopin de terre, nous aurions travaillé dur pour en acheter un, et alors j'aurais été fière et libre chez moi comme la plus noble dame de Flandre. Comprenez-vous maintenant mes regrets?

— Oui; et je comprends aussi vos préférences pour Robert Sneloghe, dit Marthe. C'est la voix du sang qui a parlé en vous, car messire Robert est aussi un Kerle. Il est né dans le cercle d'Ypres.

— Vrai? dit Brigitte. Ah! Marthe, je vous en supplie, vous avez beaucoup d'influence sur mademoiselle Placida. Conseillez-lui de me prendre avec elle si elle quitte le château après son mariage avec messire Robert... mais silence, le voici avec mademoiselle.

Les trois femmes se levèrent, et regardèrent avec une curiosité mêlée de surprise le beau collier de perles d'Orient et d'émeraudes qui brillait au cou de Placida, et la croix de rubis qui pendait sur sa poitrine. C'était sans doute le présent de Robert Sneloghe.

Placida Van Woumen pouvait avoir vingt ans; elle était d'une taille élancée, et marchait la tête haute, ce qui lui donnait un air de fierté renforcée encore par la fixité de son regard. Ses cheveux blonds, qu'elle portait dénoués sur ses épaules comme toutes les jeunes filles, étaient entourés sur sa tête d'un large bandeau d'or. Sa robe était de soie blanche.

Elle répondait par phrases brèves et sèches aux compliments de Robert, et son visage restait froid et impassible. Sans doute elle subissait ce mariage, et ne l'acceptait qu'à regret.

Richard Van Woumen avec sa femme Aldegonde marchait derrière les jeunes gens. Quelques serviteurs suivaient portant des siéges, qu'ils placèrent sous un grand tilleul, où l'on s'assit.

— Ainsi, messsire Robert, dit le père de Placida, c'est bien convenu, vous choisissez Ravenschoot pour résidence d'été? Ce château n'est pas loin de Bruges; il nous serait pénible que notre fille unique s'éloignât fort de nous; mais de cette façon ce sera comme si elle ne nous quittait pas.

— Ah! ma chère Placida, dit la mère, comme pour égayer sa fille, Ravenschoot est un séjour enchanteur renommé dans toute la Flandre par la beauté de ses jardins, de son parc et de ses bois. N'êtes-vous pas contente d'en devenir la châtelaine?

— Oui, ma mère, répondit la jeune fille; mais ce qui me réjouit davantage, c'est que je pourrai vous voir tous les jours.

— J'avais craint un instant, dit Richard à son futur gendre, que vous prissiez pour résidence d'été votre château de Houthem, près d'Ypres. Mais qu'avez-vous? Vous paraissez tout songeur?

Robert releva la tête, jeta en souriant un coup d'œil à Placida, et répondit :

— C'est une idée qui m'est venue, et que je comptais ne vous faire connaître que le lendemain des noces; mais je veux vous en faire part tout de suite pour remercier mademoiselle Placida de son gracieux accueil. Il est convenu, n'est-ce pas, entre vous et mon oncle le prieur, que je constituerai le domaine de Houthem en douaire à ma femme?

— Oui, cela est convenu.

— Eh bien, ce n'est pas Houthem, c'est Rosenschoot que je lui donnerai. C'est donc son domaine à elle que nous habiterons.

Les yeux de Placida brillaient de joie et d'orgueil et elle joignit ses remerciements aux effusions de ses parents.

Un valet s'approcha, annonçant à Richard Van Woumen qu'un chevalier l'attendait au salon.

— Quel est ce visiteur importun? demanda Richard.

— Le conseiller Tancmar Van Stracton, dit le valet.

Le maître du logis se leva avec surprise.

— Tancmar, de retour de l'armée, dit-il. Il m'apporte sans doute d'intéressantes nouvelles. Attendez-moi, je reviens à l'instant.

Il se rendit au salon où l'attendait un vieux chevalier qui lui serra amicalement les mains. C'était Tancmar, qui lui apprit que le comte l'avait envoyé en avant pour lui préparer une rentrée solennelle, parce qu'il revenait accompagné du jeune Guillaume de Normandie, favori du roi de France, et de plusieurs autres gentilshommes français. Puis, passant à un autre objet, Tancmar aborda immédiatement la question du mariage prochain de Placida avec Robert Sneloghe, qu'il venait d'apprendre; il ajouta que sans doute le comte de Flandre désapprouverait cette union et peut-être s'y opposerait.

— Le comte ne sait rien de ce projet, dit Van Woumen; c'est donc vous qui l'y pousseriez?

— Moi, ou d'autres de vos amis, par intérêt pour vous, pour votre fille et pour l'honneur de votre nom.

— L'honneur de mon nom? J'en suis le meilleur gardien. Robert Sneloghe est un chevalier accompli, généreux, riche, honoré, estimé. Son père a été en Terre-Sainte avec notre comte et s'y est distingué par son courage.

— Sneloghe est un Erembaut; donc, un Kerle.

— Eh bien, qu'importe?

— Mais les Kerles ne peuvent pas rester libres; rien ne peut les préserver de la servitude; ce n'est qu'une affaire de temps.

— Expliquez-vous.

— Supposons que, dans les temps les plus barbares, les Kerles aient été des hommes libres, comme, du reste, tous les barbares qui, descendant vers le sud, ont chassé les Romains de la Gaule. Maintenant du moins, par le cours des siècles et les progrès de la civilisation, le peuple,

en France, en Italie, en Allemagne, et dans la plus grande partie des Flandres même, a perdu sa liberté; les villageois, les artisans, les ouvriers sont soumis aux nobles et aux seigneurs. Croyez-vous que les Kerles seuls aient pu conserver leurs institutions que toute la chevalerie doit considérer comme un empiètement sur la puissance souveraine, ou sur l'autorité qui appartient à la noblesse?

— Mais il y a deux siècles que les Kerles ont eu à défendre leur liberté, et ils n'y ont pas failli.

— Elle touche à sa fin. La paix est faite aujourd'hui entre la France et la Flandre. Les chevaliers des deux pays, autrefois divisés, marcheront unis sous un même chef, qui est le roi de France; on étouffera toute velléité d'indépendance populaire; et, s'il survit quelques vestiges de la liberté des temps barbares, nous les anéantirons sous les lois les plus implacables; c'est assez dire que les Kerles seront bientôt réduits en servitude.

— Et vous avez l'intention d'atteindre ce but par violence?

— Par la violence et la ruse.

— Mais c'est une trahison! s'écria Richard. Avant de partir pour la guerre, le comte et ses chevaliers ont laissé croire aux Kerles que leur liberté ne serait plus contestée désormais.

— Quand on va guerroyer en pays lointain, il faut bien laisser la paix chez soi.

— Et Mgr le comte tromperait les Kerles?

— Non; du moins je n'oserais l'affirmer. Mais n'oubliez pas qu'il a dû leur garder rancune d'avoir soutenu — quelques-uns du moins — son compétiteur Guillaume Van Loo au trône de Flandre. Il désire les voir soumis au joug; mais il espère pouvoir y arriver avec le temps, sans effusion de sang. Que les Kerles fassent quelque chose qui lui déplaise particulièrement, — et nous soignerons pour cela, — et il fera immédiatement ce que lui conseillait le roi de France et tous les chevaliers; il les écrasera et les asservira pour toujours.

— Écraser les Kerles? Ce ne sera pas facile.

— Pas facile? Nous sommes dix mille chevaliers et hommes d'arme à l'armée du roi de France. Pensez-vous que les Kerles puissent résister à une pareille force? D'ailleurs, si elle ne suffisait pas, toute l'armée française n'est-elle pas là pour nous aider?

— L'armée française vous aiderait contre les Kerles?

— Oui certainement.

— Mais le comte de Flandre s'y opposerait.

— Maintenant, peut-être. Mais nous connaissons des moyens de pousser les Kerles à des imprudences et d'irriter le comte contre eux. Croyez-moi, mon ami, c'en est fait de la liberté des Kerles.

Richard Van Woumen réfléchissait.

— Eh bien, poursuivit Tancmar, supposez que votre fille épouse Robert Sneloghe. Elle devrait donc partager le sort d'une race condamnée. Vous-même, il vous faudrait prendre parti contre le comte et contre tous les chevaliers de Flandre et de France; les liens du sang vous y obligeraient.

— Une race condamnée, les Erembauts? Pensez-vous avoir assez d'empire sur le comte pour lui faire envelopper les Erembauts dans la chute des Kerles?

— Je n'en doute nullement. C'est une conséquence logique.

— Vous me mettez dans un cruel embarras, messire Tancmar.

— La chose est bien simple pourtant. Cherchez l'un ou l'autre prétexte pour rompre avec Sneloghe. Vous trouverez facilement pour votre fille un parti avantageux. Mon fils Gilbert, par exemple. Il a toute la faveur du prince.

— Votre fils Gilbert? répéta Richard avec un sourire ironique.

— Je sais que vous ne lui êtes pas favorable, mais il aime votre fille et elle l'accepterait volontiers pour époux.

— Est-ce pour cela que vous voulez me faire rompre avec Robert?

— Oh! non, n'en parlons plus. Seulement, persistez-vous à faire entrer votre fille dans une famille qui ne tardera pas à être réduite en servitude?

— C'est une affaire grave. Je veux y réfléchir à loisir.

— Je suis certain de votre décision. Après-demain beaucoup de vos amis rentrent à Bruges avec le comte. Interrogez-les. Et, si vous désirez voir Gauthier Van Lokeren, vous le trouverez chez moi cet après-midi.

— Je viendrai, dit Richard pensif.

Comme ils traversaient la cour, Tancmar dit encore à son hôte qui le reconduisait :

— Quand les Kerles seront asservis, tous leurs biens seront déclarés domaines de la couronne. Le comte les divisera en fiefs et les donnera aux chevaliers qui jouissent de sa faveur. Vos services vous donnent des titres. Voulez-vous perdre la chance d'agrandir ainsi vos domaines?... Réfléchissez aussi à cela. Le bonheur de votre fille et l'honneur de votre race dépendent du parti que vous prendrez.

Richard Van Woumen, en rentrant seul au salon, se laissa tomber sur une chaise.

— Pauvres Kerles! dit-il. Ils travaillent en toute confiance; ils gardent la mer, ils labourent la

terre, ils tissent, ils font le commerce, ils ouvrent pour la Flandre toutes les sources de la richesse et de la prospérité, et, pendant ce temps-là, des ambitieux complotent leur perte. Tancmar est leur ennemi-né; mais le comte, qui est juste, risquera-t-il sa couronne pour exécuter l'injuste projet qu'on lui suggère? D'autre part les chevaliers français tiennent avec Tancmar, et l'esprit d'indépendance des Kerles déplait à notre souverain... Que faire? Cruelle incertitude!

Il retourna au jardin, où il trouva Robert Sneloghe en train de prendre congé de Placida et de sa mère, et il lui sembla que Placida regardait son fiancé avec une tendresse marquée; cela le chagrina, parce qu'une rupture, s'il s'y décidait, en deviendrait plus pénible. Il sortit avec le jeune Sneloghe sous prétexte de donner des ordres pour la réception du comte, et ils se séparèrent au coin de la rue d'Argent, après avoir échangé quelques paroles sur le retour inattendu du comte.

Le jeune homme prit la rue Saint-Jacques, et ralentit insensiblement le pas. Arrivé derrière la chapelle Saint-Christophe, il s'arrêta et regarda autour de lui, comme s'il ne savait quel chemin prendre pour rentrer chez lui. Au lieu de traverser la place du Marché, il prit à gauche et descendit jusqu'au canal où il s'assit sur un banc de pierre, à l'ombre des grands ormes du quai.

Son sort était donc décidé, pour toujours décidé! Il s'était soumis à l'inexorable loi du devoir! Cependant il ne pouvait chasser l'image de Dakerlia et de l'heureuse existence qui se fût ouverte devant lui, s'il avait pu être uni à cette chère compagne de ces premiers jeux! Et Witta, sa pauvre sœur, que deviendrait-elle désormais? elle ne pourrait pas demeurer avec la fière Placida, tandis qu'elle eût vécu avec Dakerlia comme une amie, une tendre sœur. Et maintenant, que deviendrait-elle? Son cœur saignait à cette pensée. Mais il n'y avait rien à faire; le devoir commandait; il ne lui restait plus qu'à arracher de son cœur l'image de Dakerlia, et à tâcher d'aimer celle que la fatalité lui donnait pour femme.

Il poussa un profond soupir, et s'abîma dans ses rêveries. Il en fut tiré par un chevalier qui vint s'asseoir à côté de lui en lui disant :

— Je remercie le ciel qui me fait rencontrer le seul homme qui peut me consoler. Robert, je suis bien malheureux. Dites-moi que toute espoir n'est pas perdu.

— Que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas, Didier.

— Robert, j'aime Dakerlia de toutes les forces de mon âme. Sans son amour je ne puis vivre.

— Et Dakerlia ne vous aime pas?

— Elle en aime un autre. Le connaissez-vous, Robert?

— Pourquoi ces détours? Parlez donc franchement : vous voulez dire que je suis un obstacle à votre bonheur? Vous l'a-t-elle déclaré?

— Non, mais j'ai cru le comprendre par ses paroles. Convenez-en, je vous en prie.

— C'est son secret cela, Didier.

— Je n'avais pas besoin de vous le demander, répondit en soupirant Didier, je le savais depuis longtemps. Mais faut-il que je renonce à tout espoir de gagner son cœur? en d'autres termes l'aimez-vous aussi?

— Didier... je l'ai aimée, en effet...

— O ciel, et maintenant?

— Maintenant cet amour m'est défendu... je vais me marier.

— Vous marier?

— Avec Placida Van Woumen. Les présents sont échangés. La noce se fait dans un mois. C'est mon oncle le prieur qui a arrangé ce mariage.

— Ah! Dieu soit loué! s'écria Didier Vos en serrant avec effusion la main de Robert, vous me rendez la vie. Maintenant j'ai une grâce à vous demander. C'est de dire quelques mots en ma faveur à Dakerlia. Elle vous écoutera...

— C'est impossible, répondit Robert en soupirant. Ne comprenez-vous pas que je dois éviter de la voir, de lui parler?

— Oui, vous avez raison, répondit Didier tout joyeux.

Et au bout d'un instant il ajouta :

— Et votre mariage est fixé? Il n'y a plus à y revenir? Vous renoncez à Dakerlia pour toujours?

— Vos questions sont bien hardies, répondit Robert avec un léger dépit. Certes, si j'étais encore libre, je ne renoncerais pour personne au monde à la main de Dakerlia. Mais je ne le suis plus, et il ne me coûte point de reconnaître que je voudrais la voir mariée. Je souhaite donc que vous réussissiez. Je demanderai même à ma sœur de parler pour vous. Ayez donc bon espoir.

Il serra la main de Didier et s'éloigna sous le arbres.

Didier le suivit des yeux avec un sourire amer.

— Il l'a aimée! Il l'aime encore! Et son cœur, à elle, ne bat que pour lui! ô jalousie!

Lorsque Robert entra chez lui, il trouva sa sœur toute en larmes.

— Qu'avez-vous, ma bonne Witta? demanda-t-il.

— Ah! Robert, cette pauvre Dakerliá!

— Eh bien, Darkerlia?

— Eh bien, depuis que je lui ai appris la fatale nouvelle, elle est comme folle. Elle est au lit, et il a fallu aller chercher le médecin. Je me suis enfuie



L'un des combattants tomba, la tête fendue. (Page 21.)

à son arrivée... Ah! c'est un sort cruel qui nous frappe. Elle ne pourra plus jamais remettre les pieds ici! J'en suis désespérée.

— Écoutez, Witta, dit Robert d'un ton grave, le mariage est un lien sacré. Je vais épouser Placida Van Woumen. A partir de ce moment je ne peux plus penser à Dakerlia; et vous ne pouvez plus prononcer son nom devant moi. Comprenez-vous, Witta?

— Je comprends, frère, et j'obéirai à ce pénible devoir.

— Soyez forte, Witta. Retournez dans la demeure de messire Wulf, et sachez ce qui s'y passe. Moi je me retire dans ma chambre et je désire qu'on ne m'y trouble pas.

IV

Charles de Danemarck, venant d'Arras par Lille et Courtrai avait passé la nuit à Thourout où on lui avait offert l'hospitalité, pour lui et sa suite, dans le riche couvent de Saint-Pierre. Beaucoup de chevaliers flamands, parmi lesquels les principaux Kerles de Bruges, étaient venus à sa rencontre pour lui rendre hommage, et lui avaient donné les nouvelles les plus rassurantes sur le calme dont la Flandre avait joui pendant son absence. Aussi le comte, certain de pouvoir montrer aux chevaliers français qui l'accompagnaient l'excellent accueil que lui préparait son peuple, était-il d'une charmante humeur lorsqu'il monta à cheval pour se rendre à Bruges.

Il marchait en tête de son escorte, ayant à ses côtés le duc Guillaume de Normandie, beau-frère et favori du roi. Longtemps ils marchèrent à travers des bois épais d'où ils apercevaient à peine de loin quelques villageois; mais bientôt la route déboucha dans une plaine où s'élevaient beaucoup d'habitations, et où se croisaient les routes d'Aactryke, de

Ruddewoorde de Wardamone et d'autres villages. Ils remarquèrent que la route vers Bruges était couverte de chaque côté d'une foule d'hommes de haute stature, portant de longues barbes, et de femmes également grandes.

Le duc de Normandie regarda avec curiosité cette population étrange et inconnue pour lui.

— Ce sont les Kerles, dont on vous a parlé souvent, dit le comte.

— Ah! ce sont les Kerles, dit Guillaume. Ces longues barbes leur donnent vraiment l'air de gens à demi-sauvages.

Le bleu dominait dans leurs vêtements. Les femmes portaient des capuchons de toile et se distinguaient surtout par la grande quantité de bijoux d'or et d'argent qui brillaient sur leur tête, à leur cou, à leurs oreilles et sur leur poitrine. Les enfants même en étaient couverts.

Chaque Kerle portait au côté un glaive recourbé; chez quelques-uns la poignée était inscrustée d'argent. A l'approche des princes, les Kerles et leurs femmes agitèrent leurs chaperons et leurs mains, en poussant des vivats retentissants. Le comtes Charles saluait d'un air très satisfait.

— Ce sont des paysans, n'est-ce pas? demanda le duc de Normandie. Pourquoi portent-ils l'épée comme des nobles?

— Oui, se sont des laboureurs, répondit le comte ; mais pas comme on l'entend en France. Ils prétendent être libres depuis les temps les plus reculés. Jamais on ne voit un Kerle sans épée. Mes prédécesseurs et moi avons fait de vains efforts pour leur enlever le droit de porter des armes; ils se feraient plutôt tuer tous jusqu'au dernier, que d'y renoncer.

— Et est-il vrai qu'ils refusent aussi de vous payer taxe?

— En effet, ils considèrent le paiement d'une taxe comme un signe de servitude; mais lorsque je leur demande de me fournir une certaine quantité de marcs d'argent pour leur part dans les frais de guerre ou d'administration du pays, ils délibèrent entre eux et m'apportent la contribution demandée sur ce qu'ils appellent le trésor de leur corporation.

— Et ils pourraient refuser?

— Sans doute, puisqu'ils y voient un don volontaire.

— On dit que ces Kerles n'obéissent à personne, ni à vous, seigneur comte, ni à vos fonctionnaires, ni à leurs seigneurs féodaux.

— Ils me rendent hommage, et ne se croient obligés qu'à me servir avec leurs armes en cas de guerre. Ils n'ont pas de seigneurs, et repoussent toute ingérence d'une autorité supérieure dans leurs affaires.

— Vos châtelains n'ont donc rien à leur commander?

— Dans cette partie de mon comté l'autorité de mes châtelains s'arrête aux limites du territoire des villes fortes. J'y nomme les échevins. Mais les Kerles, dans les campagnes et les villes ouvertes, ont divisé leur pays en cercles. Chaque cercle forme un district qu'ils appellent *Ambact*, et dont les habitants élisent eux-mêmes leurs chefs et leurs juges. Ils vivent dans une indépendance presque complète de la couronne et refusent même de me rendre compte de ce qu'ils décident relativement à l'administration de leurs affaires.

— Et vous supportez un pareil état de choses? dit Guillaume de Normandie avec une indignation mal dissimulée. Messire Tancmar a raison. C'est une injure et une humiliation pour vous et pour les chevaliers, obligés de reconnaître pour leurs égaux ces grossiers paysans.

— Oui, oui, j'y pense souvent, murmura le comte, mais les Kerles ont un droit écrit que j'ai juré de respecter en montant sur le trône.

— Qu'importe? Tout n'est-il pas sujet à changement, et un souverain pourrait-il être tenu de respecter ce qui est scandaleux pour son pays et pour sa légitime autorité?

— Question de temps, seigneur duc, répondit le comte avec un grand calme. J'arriverai à changer les lois du pays des Kerles; c'est même le but principal de mes efforts ; mais je ne veux pas couvrir de sang tous mes États. La chose est plus difficile que vous ne croyez. Peut-être gagnerai-je plus par patience et douceur que par violence.

— Le roi mon frère vous a offert le secours de son armée. En quelques jours on peut réduire cette orgueilleuse engeance et la rejeter dans la servitude d'où elle n'aurait jamais dû sortir.

— Grave question! dit le comte tout songeur. Les Kerles de Flandre ont-ils jamais été serfs?

— Mais de quelle race sont-ils donc, et d'où sont-ils venus?

— Le vieux Littra, le savant chanoine de Saint-Donat, pourrait vous en apprendre là-dessus plus long que moi. D'après lui, ces Kerles habitaient déjà notre pays du temps des Romains, et seraient de la même race que les Anglo-Saxons.

— Il y a donc des peuples de race diverse dans votre comté?

— Non, seigneur duc; tous les habitants des Flandres sont d'origine germanique et parlent la même langue, celle dont on se sert sur toute la côte depuis le Danemarck jusqu'aux frontières de votre duché.

— Et sont-ils si puissants et si nombreux que vous craigniez de les réduire à merci?

— Puissants, oui, à cause de l'intrépidité et de la richesse de certaines familles. Autrefois toute la Flandre occidentale, depuis Boulogne jusqu'à Courtrai, et jusqu'aux îles de la Zélande, n'était habitée que par des Kerles. Par le temps quelques-uns se sont soumis aux lois et aux coutumes de la France. Mais les habitants de la côte, jusque passé Ypres, Thourout et Bruges ont, défendu avec opiniâtreté leurs lois et leurs mœurs et les conservent encore, malgré les efforts incessants des princes et des chevaliers.

— Et n'y a-t-il pas de nobles parmi eux?

— Non, mais il y en a parmi eux qui exercent une grande influence. Nous avons notamment à Bruges une famille de Kerles particulièrement riche et puissante, qu'on appelle les Erembauts. Leurs influence immense est réellement un ombrage pour moi et pour les chevaliers.

— Mais cela ne peut durer! répliqua le duc de Normandie, toute la chevalerie vous accuserait de faiblesse.

— Je le répète, c'est affaire de temps. Les Kerles sont nos meilleurs laboureurs, nos plus industrieux ouvriers et commerçants, nos plus adroits marins. Une guerre avec eux détruirait pour longtemps la prospérité publique en Flandre

— Vous parlez d'eux avec une indulgence excessive. Ce n'est pas ainsi qu'en parle votre conseiller aulique Tancmar.

— Tancmar n'est dévoué, mais il exagère; il est poussé par une vieille haine contre les Kerles.

Le duc de Normandie fit signée à Tancmar d'approcher, et lui répéta les paroles du comte.

— L'extrême bonté de monseigneur l'aveugle, répondit Tancmar; je veux lui prouver...

— Inutile, monsieur le conseiller; je connais vos preuves. Aujourd'hui je ne veux pas voir le côté attristant des choses.

— Comme vous voudrez, monseigneur, dit Tancmar en retenant la bride de son cheval pour le faire rester en arrière.

En ce moment, un cavalier venant de Bruges s'approchait du cortège, et se disposait à rejoindre l'escorte après avoir salué respectueusement les princes; mais le comte Charles l'arrêta au passage, lui serra amicalement la main, et ne le laissa aller qu'après l'échange de quelques paroles aimables.

— Voilà un gentil jeune homme, un fier chevalier, dit Guillaume de Normandie.

— C'est un Kerle, répondit le comte.

— Un Kerle? impossible!

— Un Erembaut de Bruges, Robert Sneloghe. Son père a été châtelain de Bruges et fut mon compagnon d'armes et mon ami intime avant mon avènement au trône. C'est pourquoi j'ai des sympathies pour le fils. Ce jeune homme est peut-être l'homme le plus riche de mes États.

En causant ainsi, les deux princes étaient parvenus à une heure de marche de Bruges.

Dans la ville, on avait fait de grands préparatifs pour les recevoir. Sur la place du Marché, on avait dressé une estrade couverte de tapis, où des fauteuils somptueux attendaient le comte et sa suite. Les façades des maisons étaient ornées de verdure, de tentures et de bannières. Partout le chiffre du comte brillait sur des écussons, La foule était grande partout. Les bourgeois se reconnaissaient à leurs vêtements bruns ou noirs bordés de fourrures, à leurs cheveux courts, et à leurs mentons rasés, tandis que les gentilshommes portaient la chevelure longue et bouclée, et les Kerles, de longues barbes.

A quelques pas de l'estrade, se tenait un Kerle à la barbe grisonnante, qui, bien qu'il fût d'une taille moyenne, étonnaient les bourgeois par la puissance de ses membres. Sur chacune de ses larges épaules était assis un petit garçon de sept à huit ans, et il causait avec sa femme qui se tenait à ces côtés.

— Arnolphe, dit-elle, le comte se fait attendre biein longtemps. Êtes-vous sûr qu'il arrivera avan midi?

— Très sûr, Strena; vous avez vu que le prieur de Saint-Donat avec les chevaliers et les échevins...

Il s'interrompit tout à coup, déposa rapidement ses enfants par terre et se dressa sur ses pointes pour regarder au dessus de la foule. Sa femme le considéra avec étonnement.

— Que voyez-vous de surprenant, Arnolphe? Le comte vient-il?

Le Kerle prit sa femme par la main, l'attira à lui et tendant le bras dans une certaine direction, lui dit à voix basse :

— Strena, voyez-vous là-bas contre cette haute maison cet homme à barbe noire?

— Oui, très bien.

— Le reconnaissez-vous?

— Non, je ne l'ai jamais rencontré, que je sache.

— N'est ce pas Warad Valk, de Dudzeele?

— Quoi? Le meurtrier de votre frère? s'écria la femme effrayée; vous vous trompez. Cet homme n'est pas Warad.

— C'est lui, vous dis-je, Strena.

— Non, non, le ciel nous en garde. Pareille rencontre en ce jour? Ce serait un hasard fatal.

— Malheureux hasard en effet; mais je ne puis pas laisser impunie la mort de mon pauvre frère.

— Qu'allez-vous faire, Arnolphe? dit-elle, en lui serrant le bras avec inquiétude.

— Vous le supposez bien, répondit-il d'un air sombre. Le devoir est le devoir; ne me retenez pas, restez tranquille et veillez sur les enfants. Si cet homme n'est pas Warad, je reviens immédiatement.

Il poussa en avant et disparut dans la foule.

La mère inquiète prit ses deux fils dans ses bras et les serra avec amour contre sa poitrine. Qu'allait-il se passer? Elle était si joyeuse tout à l'heure en entrant à Bruges avec son mari et ses enfants? Comment retournait-elle s'il ne revenait pas?

Mais, pendant qu'elle courbait la tête sous le poids de ces pénibles pensées, Arnolphe était revenu.

— L'homme n'était plus là, dit-il. Peut-être n'était-ce pas Warad Valk. Vous devez le savoir, Strena; vos yeux sont meilleurs que les miens.

— Ce n'était pas lui, vous vous êtes trompé.

— Tant mieux. Je n'aimerais pas exercer ma vengeance aujourd'hui. Mais si je voyais le meurtrier de mon frère...

— Et si vous ajourniez l'accomplissement de votre devoir?

— Impossible, je serais déshonoré, vous le savez. Attention à ce mouvement de la foule. C'est sans doute le cortège qui s'avance. Serrez-vous contre moi, Strena, et vous, mes enfants, donnez-moi la main. Nous résisterons autant que possible à la poussée de la foule pour voir la chose de près.

Un flot de peuple déboucha de la rue du Steer. On entendait au loin les clairons et les trompettes dominant les acclamations de la foule, et bientôt la tête du cortège arriva sur la place.

Au premier rang, marchait le prieur de Saint-Donat avec ses chanoines et le haut clergé de Bruges; ils chantaient alternativement des actions de grâce et des psaumes, pendant que des enfants de chœur agitaient des encensoirs.

Puis, le bourgmestre et douze échevins, suivis de leurs scribes.

Derrière eux, entre deux sonneurs de trompe, un homme portait sur un coussin de velours rouge les clefs de la ville dorées pour la circonstance; puis cinq hérauts d'armes à cheval, avec de longues trompettes, et au milieu d'eux un chevalier portant l'étendard de Flandre. Ensuite, sur un cheval blanc disparaissant presque tout entier sous un drap d'or, le comte de Flandre Charles de Danemark. Il pouvait avoir quarante ans. Son visage majestueux portant les caractères de la fierté, de la volonté, en même temps que de la douceur, justifiait cette opinion populaire que le comte Charles était extrêmement bon pour qui lui plaisait, mais sévère et impitoyable pour qui lui déplaisait.

Le prince avait revêtu, par-dessus sa cotte de mailles, une simarre de velours rouge. Son casque d'or étincelait au soleil, et, autour de son cou et sur sa poitrine, brillaient une lourde chaîne d'or et une croix, incrustées de pierres précieuses et de diamants, qu'il avait pris aux Sarrazins dans sa croisade en Terre-Sainte. A la droite du prince chevauchait le duc de Normandie, et à sa gauche, son camérier Gervais Van Praet, un chevalier renommé par sa sagesse, son courage et son dévouement.

Derrière eux venaient Tancmar Van Straeten, Richard Van Woumen, Hackes, châtelain de Bruges, Baudouin d'Alost, et toute la foule des chevaliers flamands et français. On y remarquait aussi des Kerles, mais ceux-ci faisaient pour ainsi dire bande à part.

Quand le comte Charles monta sur l'estrade, des exclamations enthousiastes partirent de tous les côtés de la place; les plus chaleureuses étaient poussées par les nombreux groupes de Kerles, que le souverain regardait avec une satisfaction visible et une fierté non dissimulée.

Sur un signe du bourgmestre, les trompettes sonnèrent une fanfare de fête. Les conseillers, les échevins et le bourgmestre montèrent sur l'estrade avec l'homme portant les clefs de la ville sur un coussin de velours, et le bourgmestre les offrit au comte en prononçant une harangue pour l'assurer du dévouement des Brugeois, et pour invoquer sa protection contre ceux qui menaceraient les libertés, les droits et les privilèges des citoyens.

Charles de Danemark répondit par quelques mots aimables et rendit les clefs de la ville au bourgmestre en disant qu'elles ne pouvaient être en meilleures mains; mais il ne fit aucune allusion aux libertés ni aux privilèges des citoyens, et cette réticence fut fort remarquée par les échevins qui en furent péniblement affectés.

Puis ce fut le tour du clergé, ayant à sa tête le prieur de Saint-Donat et l'abbé de Ten Eeckhout. Pendant que le comte causait avec eux, il se fit un grand mouvement à l'une des extrémités de la place; on vit quelques bourgeois s'enfuir effrayés, tandis que beaucoup de Kerles se groupaient autour de deux hommes qui venaient de tirer l'épée. L'un d'eux, dont la joue ruisselait de sang, criait d'une voix de Stentor : « A l'aide! au secours! »

Quelques chevaliers accoururent et voulurent s'interposer, mais les Kerles les retinrent en criant : « Lutte! lutte! » voulant dire par là qu'il s'agissait d'un différend dont personne n'avait à se mêler.

Avant que le comte, frémissant de colère, eût pu donner ses ordres, les épées brillèrent de

nouveau, et l'un des combattants tomba, la tête fendue.

— Qu'on saisisse le meurtrier, s'écria Charles de Danemark; et qu'on me l'amène mort ou vif. Je veux, pour exemple, faire prompte justice de ce crime odieux.

Une dizaine de chevaliers s'élancèrent, croyant mettre la main sur le coupable; mais celui-ci, brandissant son arme encore sanglante, s'écriait qu'il abattrait à ses pieds le premier qui oserait le toucher. Beaucoup de Kerles avaient aussi tiré leurs glaives prêts à défendre leur compagnon si quelqu'un voulait lui faire violence.

Hacket, le châtelain de Bruges, s'approcha, et, reconnaissant l'auteur du meurtre, lui dit d'un ton de regret :

— Hélas ! Arnolphe, qu'avez-vous fait?

— Mon devoir. Il est le meurtrier de mon frère, et il m'a refusé l'expiation. Vous, châtelain de Bruges, vous connaissez la loi mieux que moi.

— Mais le comte est hors de lui de colère! Soumettez-vous pour conjurer des maux plus grands.

— Mettre la main sur moi ? s'écria le Kerle. Je suis un homme libre, et je répondrai de mon fait quand et où il faudra.

— Le comte veut que vous comparaissiez immédiatement devant lui. Par prudence montrez-vous obéissant.

— Soit. Conduisez-moi vers lui, mais préservez-moi de tout affront et de toute injustice, répondit Arnolphe.

Il remit son épée au fourreau et s'avança vers l'estrade, suivi d'une cinquantaine de Kerles. Il y monta seul avec le châtelain, et se présenta au prince devant lequel il s'inclina profondément, la tête découverte, mais avec une assurance et une résolution qui excluaient toute idée de peur.

— Misérable! s'écria le comte irrité, comment osez-vous souiller ce jour solennel par un pareil crime. Vous en porterez la peine. Aujourd'hui même le bourreau vous accrochera à la potence pour l'exemple du peuple.

Arnolphe le regarda avec une si profonde expression d'étonnement, que le comte surpris murmura :

— Audacieux, vous ne me croyez pas?

— Partout où règne la justice, répondit le Kerle, personne n'est condamné sans s'être défendu. Messire le comte m'autorisera-t-il à parler ?

— Parlez, dit le prince avec impatience.

— Voici l'affaire, monseigneur. J'avais un frère, un excellent homme, aimé et estimé de tous. Un certain Warad Valk de Dudzeele eut un différend avec lui au sujet d'une pâture, et lui porta un coup mortel. Moi, son plus proche parent, j'ai hérité, d'après nos lois et nos coutumes, de l'obligation de soigner sa veuve et ses enfants, et aussi de poursuivre sa vengeance. Croyant que peut-être le meurtre avait été involontaire, j'offris la paix à son meurtrier en laissant à des arbitres le soin de fixer la rançon qu'il aurait à payer à la veuve de mon frère. Que fit Warad Volk ? Au jour fixé, il ne comparut pas et méprisa la justice. Malgré la trêve, il insulta la pauvre veuve et la menaça de mettre le feu à sa métairie. Depuis lors il a disparu du district. Je l'ai rencontré ici, et j'ai fait mon devoir.

— Et deviez-vous pour cela verser le sang en ma présence? s'écria le comte, plutôt exaspéré que calmé par les paroles d'Arnolphe.

— La loi me l'ordonnait, répondit celui-ci. Qui rompt la paix jurée peut être partout attaqué et puni. Je pouvais tuer Warad Valk sans l'avertir; je l'ai provoqué et appelé au combat. Si je n'avais pas vengé mon frère j'aurais été considéré comme un lâche, et déshonoré. J'ai fait mon devoir; j'ai droit à l'estime de tous.

— Ah! c'est ce que nous verrons! s'écria le comte stupéfait de tant de hardiesse. Châtelain, que l'on conduise cet homme à la prison de Burg, et qu'il y reste jusqu'à ce que nous ayons prononcé son jugement.

— En prison, moi? dit le Kerle avec un rire d'incrédulité. Je suis un homme libre; je n'ai nulle envie de fuir, et j'accourrai à la première citation; mais je ne veux pas aller en prison. Aucun des Kerles qui sont là ne souffrira qu'on m'y conduise, innocent comme je suis. S'il coule encore du sang, Dieu saura qui l'aura fait verser.

Une centaine de Kerles, rangés au bas de l'estrade, témoignaient par leur attitude et leurs murmures qu'ils étaient prêts à prendre parti pour Arnolphe, si on lui faisait quelque injustice. Le comte ne fit que s'en irriter davantage, car la présence des chevaliers français le gênait particulièrement.

— Vous irez en prison ! répéta-t-il. Si le châtelain de Bruges n'a pas le moyen de faire exécuter mes ordres, mes chevaliers et leurs hommes d'armes les exécuteront pour lui.

Arnolphe, voyant qu'effectivement il se faisait un mouvement parmi les chevaliers, fit deux pas pas en arrière et mit la main sur la poignée de son glaive.

— Qu'on porte donc mon corps à la prison ! gronda-t-il, les yeux injectés de sang et lançant des éclairs.

Tout le monde hésitait à l'approcher. Tandis que le châtelain essayait de calmer Arnolphe, Robert Sneloghe était descendu au milieu des Kerles pour les exhorter à rester tranquilles.

Arnolphe ne voulait rien entendre et refusait de se laisser mener en prison. Mais le prieur de Saint-Donat s'approcha de lui, et lui dit à l'oreille :

— Suivez le châtelain, Arnolphe. Si vous ne le faites pas, vous mettez probablement en péril la liberté de tous les Kerles. Nous veillerons sur vous, et ferons en sorte que vous soyez traité selon le droit.

— Eh bien, seigneur comte, je me soumets à votre volonté, dit Arnolphe en s'inclinant profondément, dans la confiance qu'on me donnera des juges comme il convient, et qu'on m'entendra au tribunal en homme libre.

— Des juges? Certes vous en aurez, répondit le comte avec une ironie amère. Avant ce soir, vous comparaîtrez devant le tribunal suprême qui prononcera votre arrêt.

Le Kerle suivit le châtelain, et, après avoir embrassé sa femme et ses enfants et serré la main à quelques amis, il disparut dans la foule. Beaucoup de Kerles le suivirent en murmurant contre l'injustice qu'on lui faisait; mais il les calma en disant qu'il se rendait volontairement en prison.

Le comte Charles était profondément affecté de ce fâcheux incident. Ses chevaliers n'osaient le troubler dans ses réflexions. Seuls Tancmar Van Straeten et Gauthier Van Lokeren paraissaient enchantés, parce qu'ils espéraient que le comte, irrité contre les Kerles, se laisserait pousser à les réduire en servitude.

Charles de Danemark descendit de l'estrade, remonta à cheval avec sa suite et se dirigea vers le Burg. Les acclamations et les vivats retentissaient encore sur son passage, mais avec bien moins de chaleur et d'enthousiasme.

Quand le cortège arriva sur le Burg, environ deux cents Kerles, attroupés devant la prison, se mirent à crier : « Justice! justice! » ce qui blessa profondément le comte. En descendant de cheval, il appela d'un signe le châtelain de Bruges et lui demanda sévèrement :

— Ce maudit Kerle est-il en prison?

— Oui, monseigneur.

— Enchaîné dans le cachot des meurtriers?

— Non. C'est un homme libre, monseigneur.

— Un homme libre, cet enragé? Ah! ma patience est à bout. Je veux être obéi! Vous me répondez du prisonnier. Tenez-vous prêt à me l'amener au premier signe.

Le comte, suivi de tous les chevaliers, entra dans la grande salle du palais. Chacun le regardait en silence. Les chevaliers français surtout semblaient indignés de l'audace des Kerles.

— Messieurs, dit le prince en s'adressant à l'assemblée, vous comprendrez mon chagrin et mon émotion. J'ai besoin de repos, et je veux réfléchir à ce que me commande mon devoir pour punir le coupable et faire un exemple. Que les membres de mon conseil privé me suivent. Quand à vous, messires, ne vous éloignez pas, je vous prie.

Il prit le bras du duc de Normandie et se rendit avec lui dans la salle du conseil où le suivirent Tancmar Van Straeten, Gauthier Van Lokeren, Gervais Van Praet, le vieux Frumold et son neveu, et deux ou trois autres. Quand ils furent tous assis, le comte leur demanda :

— Eh bien, messieurs, que dites-vous de cet événement?

— Un pareil mépris de votre autorité mérite la mort, monseigneur, dit Tancmar. Mais cela ne suffit pas. Ces Kerles maudits, et surtout les Erembauts, qui les instiguent et les encouragent dans leur arrogance, doivent être punis également. Vous avez vu comment le meurtrier, qui refusait obstinément d'obéir à son souverain, s'est soumis docilement au premier mot murmuré à son oreille par le prieur de Saint-Donat. C'est donc le prieur, ce sont les Erembauts qui commandent aux districts et aux Kerles, et dans leur orgueil...

— Parlons du meurtrier, interrompit le comte. Notre dignité exige qu'il meure; mais on ne peut pas le condamner sans l'entendre. Qui prononcera sa sentence?

— Un mot de vous suffit, seigneur comte, dit Gauthier.

— En effet, fit observer Guillaume de Normandie, il me semble qu'on a déjà trop hésité. Si la chose s'était passée en France, le coupable serait déjà pendu haut et court.

— Oui, mais en Flandre nous ne sommes pas si avancés, répondit le comte; mon intention est de donner des juges au coupable et d'écouter sa défense. Le jugement ne pourra être douteux, car je veux traduire le Kerle devant la haute cour des chevaliers : comme cela, du moins, le peuple ne pourra pas m'accuser d'arbitraire ou de tyrannie. Voyez-vous quelque raison, messires, de ne pas convoquer immédiatement la haute cour des chevaliers.

— Aucune, dit Tancmar; l'idée est excellente.

— Mais, objecta Gervais Van Praet, la haute cour des chevaliers n'est instituée que pour juger les nobles et les hommes libres. En traduisant le Kerle devant elle, ne reconnaissez-vous pas qu'il est de naissance libre?

— C'est vrai, répondit Tancmar. Il vaudrait mieux que monseigneur le fit pendre par un décret de sa volonté souveraine.

— Cela ne serait pas moins imprudent, répliqua Van Praet. Voulez-vous aujourd'hui même

pousser à la violence tous les Kerles présents à Bruges? N'allez-vous pas soulever tout leur pays? Et les bourgeois seront-ils avec nous pour défendre ce qu'ils considèrent comme une injustice? Notre armée est à Arras. Seuls, nous exposerions inutilement notre vie.

— Messire le camérier a raison, dit le vieux Frumold. Je connais les bourgeois de Bruges.

— Je n'ai donc qu'une ombre d'autorité? s'écria le comte avec dépit. N'importe, messire Van Praet a raison. Que le coupable reste donc en prison...

— Monseigneur me permet-il une observation? dit Van Praet; en le retenant en prison, nous aurions les mêmes maux à craindre. D'après la loi, aucun Kerle ne peut être incarcéré, si d'autres se portent caution pour lui.

— Que faire alors? dévorer cette honte, cette humiliation?

— C'est une insupportable offense pour qui a du sang noble dans les veines.

— En effet, dit Van Praet, et cette arrogance des Kerles ne peut être tolérée plus longtemps. Mais qui veut la fin doit vouloir les moyens. Je pense qu'il faut mettre le Kerle en liberté. S'il est coupable, les juges de son district le condamneront.

— Mais, s'écria le comte, pareil acte de faiblesse ne fera-t-il pas de moi la risée des Kerles? Si le meurtrier n'est pas punissable d'après les lois de son district, n'a-t-il pas méconnu mon autorité et manqué publiquement de respect à ma personne?

— Oui, monseigneur, mais le grand but que nous voulons atteindre ne doit pas être manqué pour punir un seul homme.

— Monseigneur, dit le vieux Frumold, je sais un moyen de terminer l'affaire à votre honneur, et sans que votre dignité en soit atteinte, au contraire. Que le prisonnier vous demande pardon d'avoir commis ce meurtre en votre présence, et vous lui ferez grâce de votre propre mouvement.

— Mais l'entêté consentira-t-il? demanda Tancmar. L'orgueil de ces Kerles est insurmontable.

— Que monseigneur me permette d'essayer, dit Frumold, on obtient tout par la bonté.

— Allez donc, dit le prince, car cette affaire m'ennuie outre mesure. Plus tard on saura qui je suis.

Frumold sortit et revint au bout d'un quart d'heure avec le châtelain et son prisonnier. Arnolphe exprima le regret d'avoir troublé la solennité du retour du prince en exerçant sa vengeance sous les yeux de son souverain, et Charles de Danemark, feignant une satisfaction qu'il était loin d'éprouver, pardonna au coupable et lui dit qu'il était libre.

Le retour d'Arnolphe au milieu des siens fut salué par les cris répétés de : « Vive le comte de Flandre! »

Et en même temps, cette décision inespérée rassurait le prieur et ses proches sur les intentions du souverain relativement aux Kerles.

V

Dakerlia Wulf était assise à la fenêtre d'une des salles du manoir paternel, tenant sur ses genoux une broderie à laquelle elle oubliait de travailler. Elle était pâle et pensive, et se parlait à elle-même avec des signes visibles de regret et de chagrin.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et une jeune fille accourut vers elle les bras ouverts.

— Ah! chère Witta, dit Dakerlia en se levant et en embrassant tendrement la nouvelle venue, qu'il y a longtemps que je vous attends!

— Un empêchement imprévu, dit Witta en hésitant. Et vous allez bien aujourd'hui? Vous êtes pâle, vous avez pleuré.

— Non, mais je suis d'une tristesse inexprimable. On est si faible contre son propre cœur!

Witta lui prit la main.

— Pauvre amie! dit-elle, je vous plains. Mais il faut vous résigner; à quoi servirait de se révolter contre le sort? Ne craignez-vous pas de faire de la peine à votre pauvre père, qui serait désolé s'il vous voyait dépérir? Avant-hier encore il m'a demandé les causes de votre chagrin. Je n'ai pas osé les lui dire.

— Je les lui ai dites, moi, Witta, et sans rien lui cacher.

— Vous? Et qu'a-t-il dit, Dakerlia?

— Cela lui a fait plaisir. Il a ri de ma peine.

— Je ne puis le croire. Votre père vous aime trop pour rester insensible à vos souffrances

— Il craignait que je fusse menacée d'une grave maladie; maintenant il est rassuré. Affaire d'amour. On ne meurt pas de cela, dit-il.

— Je crois qu'il a raison, Dakerlia.

— Je ne lui ai pas répliqué; je lui aurais fait trop de peine.

— Que voulez-vous dire, Dakerlia?

— Soyez sans crainte, dans trois semaines, quand tout sera irrévocable, je serai forte. Maintenant, parlez-moi de lui. Comment va-t-il?

— Passablement. Il subit son sort avec résignation.

— Oui, il est homme, lui! Il essaiera d'aimer Placida, et il y réussira... Et la pauvre Dakerlia sera oubliée. Ah! Je suis bien malheureuse!...

Et elle cacha sa figure dans ses mains pour ne pas laisser voir ses larmes.

— Vous êtes injuste, dit Witta. Robert souffre

autant et plus que vous; il m'avait recommandé de ne vous en rien dire; mais, devant votre chagrin, je manque à ma promesse.

— Ah! parlez, parlez de grâce.

— Eh bien, en revenant d'Ypres où il était allé faire escorte au comte, mon frère aurait dû rendre visite à Placida Van Woumen; mais il s'est trouvé si las et si triste, qu'il n'en a pas eu le courage et qu'il lui a envoyé un message pour s'excuser. Il s'est mis au lit, et y est resté toute la journée.

— Il est malade? s'écria Dakerlia inquiète.

— Je le craignais : le soir, je suis allée dans sa chambre; il dormait; et j'ai entendu votre nom sortir deux fois de ses lèvres.

— Ah! merci, merci! me voilà toute consolée·

— Ce matin il s'est levé, et m'a dit que, dans l'après-midi, il irait rendre visite à Placida. Cette visite lui est pénible, mais il ne peut la retarder. Messire Richard Van Woumen, qui a accompagné le comte à Lille, doit être revenu ce matin... Maintenant il faut que je m'en retourne; je n'étais venu que pour prendre de vos nouvelles.

— Quoi, déjà me quitter? Restez, je vous en prie, Witta.

— Impossible, mon frère m'attend.

— C'est donc lui qui vous a envoyée? demanda joyeusement Dakerlia.

— Eh bien, oui, c'est lui : il est inquiet de votre santé. Maintenant, laissez-moi partir.

— Allez, allez vite ; rassurez-le ; dites-lui que ma santé n'est nullement menacée. A bientôt.

Witta Sneloghe se hâta de rentrer et de rapporter à son frère, dans ses moindres détails, la conversation qu'elle venait d'avoir avec son amie. Un peu consolé par ce récit, Robert Sneloghe se décida en soupirant à accomplir ce qu'il considérait comme un sacrifice nécessaire, comme le plus impérieux des devoirs. Un moment il avait espéré qu'il pouvait aimer Placida; mais hélas! la désillusion avait été prompte. Maintenant il frémissait à la seule idée de se trouver en face d'elle. Et cependant il le fallait; il l'avait promis, le salut de son pays l'exigeait...

Le valet qui lui ouvrit lui dit que messire Richard était revenu la veille, qu'il était déjà sorti, et que mademoiselle Placida l'attendait.

Robert fut introduit dans un salon où Placida était assise avec sa vieille suivante Martha, près d'une petite table sur laquelle il remarqua avec étonnement le coffret de bijoux qu'il avait donné comme présent de fiançailles. La jeune fille avait un air froid et sévère qui le déconcerta tout d'abord. Il s'inclina profondément, et commença par s'excuser de n'être pas venu la veille : mais son indisposition, sa maladie même ..

— Et aujourd'hui messire Sneloghe est tout à fait guéri? demanda ironiquement Placida, en congédiant sa suivante d'un signe.

Robert, tout interdit, la regarda sans rien dire.

— Pourquoi me tromper? dit-elle. Vous n'étiez pas malade, n'est-ce pas? vous deviez rendre visite à une autre personne.

— Je ne vous comprends pas, répondit Robert. J'ai été si souffrant que je n'ai pas quitté le lit.

— Et vous n'avez vu personne?

— Personne que ma sœur.

Placida le regarda avec un sourire d'incrédulité ironique.

— Votre regard m'accuse, dit-il : si j'ai fait quelque chose qui ait pu vous blesser, c'est sans le savoir, car je ne cherche qu'à vous plaire.

— Voilà votre fausseté, dit Placida, donnant cours à sa colère.

— Ma fausseté? s'écria Robert avec indignation. Si un homme osait me parler ainsi, il le paierait cher. On vous a trompée, c'est sûr. On vous a dit du mal de moi, et vous l'avez cru.

— Oseriez-vous soutenir que vous avez été sincère avec moi? Comment! vous me laissez croire que je posséderai toute votre affection, j'accepte votre main, et vous me condamnez sciemment et volontairement à passer ma triste vie avec un mari dont les pensées sont loin de moi, et qui ne me pardonnerait jamais d'avoir pris la place d'une autre femme!

Profondément atteint par cette attaque inattendue, Robert regarda la jeune fille en silence.

— Vous vous taisez, c'est donc vrai? s'écria-t-elle.

Robert, partagé entre deux sentiments contraires, le désir d'être libéré d'une union qu'il redoutait, et la crainte de faillir à son devoir et à ses promesses, répondit sans amertume :

— Mademoiselle Placida, nos parents ont jugé qu'un mariage entre nous était hautement désirable pour le bien de nos deux races. Ils n'ont pas consulté nos cœurs. Ils ne pouvaient pas le faire, nous nous connaissions à peine. Pour moi, j'ai accepté cette alliance par devoir, avec l'espérance, presque avec la certitude que je pourrais vous aimer. Vous êtes belle...

— Comment pouviez-vous espérer cela, puisque votre cœur est plein de l'amour d'une autre femme. Et comment auriez-vous pu vous croire honoré d'épouser une fille noble? Vous êtes Kerle : une Kerline seule est digne de votre amour. Que Dakerlia habite donc Ravenschoot. Soyez certain que je n'envie pas ce bonheur à la fille de Segher Wulf.

— Je vous en supplie, dit Robert d'une voix al-



Voici le collier que m'a remis ma mère. (Page 26.)

térée, n'insultez pas Dakerlia Wulf en ma présence. Je souffrirai tout excepté cela.

— Il suffit, j'en sais assez ; je vois qu'on m'a dit la vérité ! Que tout soit donc fini entre nous. Reprenez votre présent de fiançailles.

— Hélas ! mademoiselle Placida, que faites-vous ?

— Reprenez votre cadeau ; je vous rends votre promesse. Vous êtes libre.

— Mais que dira votre père ?

— Mon père est prévenu, il regrette ma résolution, mais il me laisse faire, il ne veut pas me contraindre.

— Et il deviendra notre ennemi ?

— Nullement. Reprenez votre présent, messire, Mon père ira parler à votre oncle le prieur et lui fera comprendre que c'est moi qui suis la cause de tout ; que je repousse ce mariage. Reprenez votre présent.

Robert reprit le coffret en soupirant.

— Tout est donc rompu, hélas ? demanda-t-il tristement.

— Tout.

— Irrévocablement et pour toujours ?

— Pour toujours.

— Dieu vous garde donc, mademoiselle Van Woumen, et qu'il vous fasse heureuse, c'est mon vœu le plus sincère.

Ce furent les derniers mots qu'ils échangèrent. Robert salua profondément et sortit. Une fois dans la rue, il releva la tête ; ses yeux rayonnèrent, et il se dit à lui-même d'un ton joyeux :

— Libre, libre ! j'ai fait mon devoir, j'ai supporté l'injure, j'ai accepté le sacrifice, et cependant je suis libre ! Ah ! je bénis le ciel de m'avoir épargné ce triste avenir !

Et, sous l'empire de ces consolantes pensées, il accéléra sa marche. Comme il s'approchait de sa

demeure, il fut abordé par une femme qui lui dit à voix basse :

— Ne me reconnaissez-vous pas, messire?

— Oui, vous êtes Brigitte, la servante de mademoiselle Placida.

— Ne me trahissez pas, j'ai quelque chose à vous dire. Je le fais par dévouement, par respect pour vous. Hier au soir, en rentrant de voyage, mon maître s'est enfermé avec sa fille, et lui a dit qu'il avait appris de messire Tancmar Van Straten que vous aimiez une autre femme, et qu'il fallait vous rendre votre promesse. Que pour qu'il n'encoure pas la colère et le ressentiment de vos parents, ma maîtresse elle-même devait se charger de cette rupture. Mais tout espoir n'est pas perdu, messire; prouvez-lui que vous êtes innocent et mademoiselle Placida reviendra sur sa résolution. Maintenant je m'en retourne au plus vite. Ne me remerciez pas, je suis une ancienne Kerline.

Robert la regarda s'éloigner, puis il dit :

— Ah! c'est à Lille qu'on a comploté de rompre ce mariage? Ma conscience est donc pure et mon oncle n'a rien à me reprocher. Tancmar, toujours Tancmar! Il nous poursuit sans relâche; mais cette fois il a manqué son but. Il croyait m'humilier, et me rend le plus heureux des hommes. Dakerlia sera la compagne de ma vie.

Rentré chez lui, il sauta au cou de sa sœur en s'écriant :

— Witta, je n'épouse plus Placida. C'est elle-même qui a rompu. Je suis libre.

— Ah! Dieu soit loué, il a exaucé mes prières.

— Mais il faut que Dakerlia le sache. Allons la trouver.

— Non, la joie pourrait lui faire mal, la tuer peut-être. Laissez-moi lui parler seule d'abord. Vous viendrez après.

— Oui, c'est cela, allez vite.

Witta trouva son amie assise, comme le matin, près de la fenêtre, plongée dans ses rêveries et essuyant machinalement ses larmes qui coulaient lentement.

— Ne pleurez plus, ma chère, dit Witta...

— Ah! je ne puis surmonter mon chagrin : j'en deviendrai malade, je le sens.

— Je viens vous apprendre une nouvelle, Dakerlia. Il paraît que le mariage de mon frère avec Placida rencontre des obstacles.

Puis, avec toute sorte de précautions pour ménager la sensibilité de son amie, Witta lui apprit que le mariage de Robert était rompu.

Robert parut à son tour, et, après avoir confirmé l'heureuse nouvelle, il dit à Dakerlia :

— Dois-je vous demander, Dakerlia, si votre cœur forme les mêmes vœux que le mien? Je ne peux plus vivre sans vous : nous ne pouvons plus être amis comme auparavant. Nous devons être autre chose l'un pour l'autre. Y consentez-vous?

La jeune fille voulut répondre, mais sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Ah! Robert, Witta, dit-elle enfin, pardonnez-moi. Je suis heureuse.

— Dakerlia, reprit le jeune homme, voulez-vous être ma femme? Voici le collier que m'a remis ma mère à son lit de mort. Laissez-moi le passer à votre cou; c'est le gage de nos fiançailles.

Dakerlia saisit le bijou, le pressa sur ses lèvres, puis, baissant la tête, elle tendit le col pour que Robert y passât le collier.

Après les premières effusions de l'amour partagé, Robert dit à sa fiancée :

— Mon amie, le soin de notre bonheur m'oblige à vous quitter. Je vous laisse avec ma sœur. Il faut que mon oncle sache ce qui s'est passé, et il ne doit apprendre que de ma bouche le nom de celle à qui j'ai donné ce collier. Soyez sans crainte, rien ne pourra plus nous séparer. Votre père m'approuvera; je viendrai remplir mes devoirs envers lui.

Il serra tendrement la main de Dakerlia et prit le chemin du Burg. Arrivé là, il trouva ses oncles Bertolphe, le prieur, et Hacket, le châtelain, causant gaiement ensemble.

— Bonjour, mon cher neveu, dit Bertolphe. Votre sacrifice a porté ses fruits. Je reçois d'Ypres des nouvelles qui m'annoncent que Richard Van Woumen nous a défendus auprès du comte de Flandre. C'est à votre mariage avec sa fille que nous devons sa puissante protection.

— Mon mariage? Il est rompu, dit Robert hésitant.

— Rompu, votre mariage avec Placida?

— Oui, irrévocablement rompu. Elle-même m'a forcé de reprendre mon cadeau de fiançailles.

— Le courage vous a manqué au dernier moment! C'est ce que je craignais, dit Bertolphe d'un ton de reproche.

— Non, je n'ai pas manqué de courage, répondit fièrement Robert; j'ai poussé la patience jusqu'aux dernières limites, pour avoir la conscience du devoir accompli jusqu'au bout. Je me suis laissé insulter...

— Mais quelle raison messire Van Woumen donne-t-il d'une résolution si inattendue? demanda le châtelain.

— Messire Richard n'était pas présent. On s'était arrangé pour que je me trouvasse seul avec Placida. Elle m'a accusé de ne pas l'aimer, d'avoir donné mon cœur à une autre, et elle a rompu notre engagement.

— Fausses inventions de nos ennemis! Et comment n'avez-vous pas anéanti sur-le-champ cette calomnie? demanda Bertolphe.

— Ce n'était pas une calomnie. Je ne sais pas mentir. Vous oubliez, mon oncle, ce que je vous ai dit touchant Dakerlia Wulf.

— Ne m'aviez vous pas promis de chasser cet amour de votre cœur?

— En effet, et j'ai tenu loyalement ma promesse. Dès ma première visite à Placida, je n'ai plus revu Dakerlia, et j'avais même défendu qu'on me parlât d'elle. Je m'étais résigné au sacrifice dans l'intérêt de mon pays. Maintenant je remercie Dieu de m'avoir rendu la liberté; car on ne fait pas violence à son cœur. La contrainte avive l'amour comme le vent avive la flamme. J'aime Dakerlia de toutes les forces de mon âme...

— Taisez-vous! dit le vieux Bertolphe. Voulez-vous donc assurer le triomphe de nos ennemis?

— Maintenant je comprends, dit le châtelain, pourquoi Raimbaud, le neveu de Tancmar, assurait avec tant de confiance que le mariage de Placida avec Robert ne se ferait pas. Il le savait d'avance.

— Non, mon oncle, répondit Robert. C'est à Lille que cela s'est tramé, et c'est le conseiller Tancmar avec les Isengrins de la suite du comte qui y ont décidé le père de Placida. Quoi qu'il en soit, mes chers oncles, maintenant j'ai reconquis ma liberté, je vous le déclare, j'aime Dakerlia Wulf, et je n'aurai jamais d'autre femme.

— Mais la rupture avec la puissante maison des Van Woumen ne peut pas être définitive, objecta le prieur.

— Définitive et irrévocable, dit Robert.

— Nous parlerons à messire Richard, dit le châtelain. Il reconnaîtra qu'il a été le jouet des perfides ennemis des Kerles, et qu'on l'a trompé.

— Inutile, répliqua Robert. On ne changera pas ici ce qu'on à décidé à Lille. D'ailleurs, je refuse absolument toute nouvelle tentative. Pour tout homme qui se respecte, la patience et l'abnégation ont des bornes. On me reproche, chez les Van Woumen, d'être un Kerle. Eh bien, un Kerle ne baisse pas la tête devant l'injure.

— Notre avenir s'assombrit! soupira le prieur avec découragement, Tancmar l'emporte. Richard Van Woumen va devenir notre irréconciliable ennemi.

— Non pas, mon oncle, dit Robert; il a voulu que sa fille prît tout sur elle. Placida elle-même m'a dit que son père viendra vous parler pour s'excuser.

— S'il en est ainsi, laissez-moi faire un nouvel effort.

— Non, mon oncle; je vous l'ai dit, je ne veux plus entendre parler de ce mariage; j'aime Dakerlia Wulf et je l'épouserai. Je lui ai déjà donné mon présent de fiançailles.

— Quoi! que dites-vous? Et elle l'a accepté?

Robert fit un signe affirmatif.

— Ah! tout est contre nous, dit Bertolphe. L'orage s'amasse sur nos têtes. Quand éclatera-t-il? Pouvons-nous encore le détourner? Je n'en sais rien. Il nous faut la prudence et la vigilance du marin qui veut mener sa barque à travers les écueils. A cause de cela, Robert, permettez-moi de tenir secret quelques jours encore votre engagement avec Dakerlia Wulf.

— Je vous le promets, mon oncle.

En ce moment on entendit le pas d'un cheval battre le pavé.

— C'est notre neveu Bouchard, dit le prieur. Que peut nous vouloir ce forcené ?

Il n'avait pas achevé que Bouchard entra, salua en souriant, et se laissa tomber sur un siège en disant :

— Ouf! J'apporte une bonne nouvelle.

— Une bonne nouvelle! répéta le prieur inquiet. C'est étonnant.

— Oui. J'ai été à Oudenburg, à Ghistelles, à Mocré et dans les environs. Les Kerles y sont très montés; ils crient vengeance et demandent la guerre immédiate, parce que je leur ai dit que les Isengrins veulent leur imposer la taxe du servage. Qu'ils viennent, nos ennemis! Le comte lui-même fût-il à leur tête, pas un ne sortira vivant du pays des Kerles.

— C'est cela que vous appelez de bonnes nouvelles? dit le châtelain. Vous feriez mieux de vous tenir tranquille. Nous avons déjà assez de peine à faire respecter la paix par les gens des cercles. Vos imprudences pousseront le comte à suivre les conseils de nos ennemis.

— Oui-dà? Vous préféreriez que je vinsse vous dire: les Kerles ont perdu tout courage et courberont docilement la tête sous le joug? Pour moi, je ne veux pas plier ; j'aime mieux rompre. Rompre les autres ou moi-même. Ah! si j'étais maître!...

— Si vous étiez maître vous attireriez sur le pays tous les malheurs dont notre prudence l'a préservé jusqu'ici.

— Oui, oui, mes chez oncles, vous êtes la patience même, ricana Bouchard; continuez à compter sur la générosité des Isengrins, et un de ces jours les Kerles se réveilleront avec le boulet de l'esclavage au pied. Et alors il sera trop tard.

— Bouchard a raison, dit Robert Sneloghe. Nous sommes trop patients. On finirait par croire que nous n'avons que du lait dans les veines.

— Quoi, vous aussi, Robert, interrompit le prieur : vous vous laissez entraîner par les grandes phrases de Bouchard. Il n'a pas le sens commun. Nous attendrons le retour du comte. Tant qu'il est absent, nous n'avons rien à craindre.

— Eh bien, dit Bouchard, l'avenir prouvera qui à raison de vous ou de nous.

Et, tendant la main à Robert, il le félicita de son brillant mariage avec mademoiselle Van Woumen.

— Mon mariage est rompu, définitivement rompu.

— Pardieu! s'écria Bouchard, j'avais bien pensé que cela finirait ainsi. Partout où un Tancmar s'approche, un Erembaut ne peut s'attendre qu'à des outrages. Vous êtes victime d'une basse intrigue, Robert. Peut-être ne le saviez-vous pas. Gilbert Tancmar a aussi aspiré à la main de Placida. De là vient votre humiliation.

— En effet, c'est sur le conseil de messire Tancmar que la rupture a eu lieu.

— Je le trouverai, cet odieux Gilbert, grogna Bouchard. Il ne mourra que de ma main.

— Bah! bah! vous dites toujours la même chose, répondit Hacket.

— Je le tuerai, vous dis-je. L'heure de la vengeance sonnera. Je n'aurai de repos qu'après avoir fendu la tête au dernier de ces Tancmar maudits.

— Vous parlez comme un enragé dépourvu de raison, dit le prieur. Tuer, massacrer, égorger, écraser, vous n'avez que ces mots-là dans la bouche. Quel droit avons-nous de nous plaindre de nos ennemis, si nous sommes plus violents qu'eux?

— Vous n'avez aucune vengeance à exercer à cause de la rupture de mon mariage, dit Robert. Si Gilbert Tancmar en est la cause, je lui en sais gré, car il m'a rendu un inappréciable service.

Bouchard se tut un instant; puis, se frappant le front :

— J'oubliais, dit-il; je voulais parler d'une affaire qui m'est personnelle, mais que je tiens à vous faire connaître, pour que vous ne m'accusiez pas de cachotteries.

— Qu'est-ce encore? demanda le prieur inquiet.

— De puis peu de jours Raimbaut Tancmar est venu habiter le château de Stracten avec son père. Il y avait là une menace pour moi : elle ne tardera pas à se réaliser. Pendant que j'étais allé voir mon père à Rodenbourg, Raimbaut Tancmar, accompagné de nombreux ouvriers, est venu à Bethferkerke, entourer d'une palissade un terrain qui m'est injustement contesté. Mes compagnons ont voulu s'opposer à cette usurpation, mais ils ont été maltraités, et obligés de céder à la force du nombre, d'autant plus que je leur avais strictement défendu de se commettre avec les Tancmar. Vous savez que j'ai avec moi à Bethferkerke un jeune fils de feu ma sœur, un enfant de quatorze ans qui a du sang de Kerle dans les veines, car c'est lui qui a le plus longtemps résisté aux Tancmar. On a si cruellement battu le petit Eric qu'il en garde le lit.

— Lâche cruauté! s'écria Robert. Et vous avez vengé le pauvre enfant, n'est-ce pas?

— Et qu'avez-vous fait? demandèrent ensemble le prieur et le châtelain.

— Vous croyez que j'ai écrasé les auteurs de ce méfait? demanda Bouchard. Ç'a été ma première idée, mais je me suis retenu par égard pour vous, mes oncles.

— Dieu soit loué! J'en tremblais déjà, dit le prieur.

— Et vous avez renoncé à la vengeance? dit Robert étonné.

— Je me suis contenté de renverser la palissade, j'ai repris possession de mon terrain, après avoir chassé les envahisseurs, et j'ai envoyé un messager à Raimbaud Tancmar pour l'avertir que dorénavant je défendrais mon bien par la force des armes.

— Vous avez bien fait, dit Robert.

— Mais c'est une déclaration de guerre, dit le châtelain.

— Il le prendra comme il voudra, je suis prêt.

— Et qu'a répondu Raimbaud? demanda le prieur.

— Rien. Pas de nouvelles. Vous voyez qu'il n'y a rien à gagner par la longanimité.

— Ces Tancmar sont nés pour notre malheur, dit le prieur. Vous croyez qu'ils laisseront la chose ainsi, et vous quittez Bethferkerke comme si vous jugiez le retour de Raimbaud impossible.

— Ma propriété est bien gardée, répondit Bouchard avec un fier sourire. Je ne crains plus Raimbaud Tancmar.

La porte s'ouvrit, et un valet parut, portant un lourd panier.

— Messire Bouchard, dit-il, un messager de Raimbaud Tancmar vient d'apporter pour vous ce panier. C'est un présent de son maître, contenant des fruits d'une espèce nouvelle dont la vue vous réjouira, dit-il.

Bouchard découvrit le panier.

— Des pommes, dit-il, de belles pommes. Je les connais, elles ont poussé sur mon terrain.

Tout à coup il pâlit et poussa un cri terrible. Sous, les pommes, il venait d'apercevoir un pied humain tout couvert de sang. Il vida le panier par terre : il contenait encore d'autres pieds humains fraîchement coupés; il en compta quatre; et, tout au fond, un autre pied plus petit portant encore une chaussure bleue...

Un cri d'horreur retentit dans la pièce. Bouchard, le Kerle indomptable, s'affaissa sur un siège et se mit à pleurer comme un enfant.

— Eric, Eric, l'enfant de ma sœur! gémit-il. Mort, mort, assassiné sans défense!

— C'est horrible, s'écria Robert frémissant d'indignation et de colère. La vengeance est un devoir. Quoi qu'il doive arriver, la patience serait une lâcheté.

— Et bien, mes oncles, qu'en pensez-vous? demanda Bouchard. Direz-vous encore; soyez patient, soyez prudent, supportez tout?

— Non, non, c'en est trop! dit le vieux prieur. Il faut que Raimbaud Tancmar soit puni; mais n'agissez pas du moins sans réflexion.

Bouchard hésita un instant, puis, se levant tout à coup et repoussant ses oncles, il sortit en criant d'une voix tonnante :

— Mon cheval ! mon cheval !

Le chapelain, qui l'avait suivi, le ramena au salon et le supplia de ne pas se donner en spectacle et de ne pas provoquer une émeute. Le prieur de son côté essaya de lui faire comprendre que, pour assurer sa vengeance, il fallait prendre certaines précautions et ne pas agir à l'aveugle. Il promettait d'ailleurs d'aider son neveu, mais le lendemain seulement.

Bouchard n'écoutait rien; il rugissait comme un lion en fureur.

— Consolez-vous, Bouchard; et prenez courage, lui dit Robert Sneloghe. J'irai chercher mes hommes de Ravenschoot, et nous irons ensemble à Stracten.

— Non, non, répondit Bouchard; vous n'êtes pas assez cruel. Je veux agir seul... Ah!... mon cheval !

Il ramassa le pied d'enfant qui était resté par terre, le serra dans son escarcelle, et s'élança dehors. Ses oncles le suivirent, mais ils n'arrivèrent sur l'esplanade du Burg que pour le voir disparaître au galop sous la porte.

VI

Au sud et à l'est de Bruges, le pays était couvert autrefois d'une vaste forêt, coupée seulement de loin en loin par des tourbières et des marécages sablonneux.

Une population robuste et laborieuse avait, depuis des siècles, pris possession de ce sol abandonné, avait érodé beaucoup de bois et créé des cultures fertiles, débarrassé les bords des cours d'eau de toute végétation encombrante, donné un écoulement aux eaux stagnantes, et, à force de patience et de travail, transformé le désert en un terrain fécond, où les bêtes à cornes, les brebis et les animaux de basse-cour trouvaient une pâture abondante et savoureuse.

C'étaient les Kerles des bois, dont les demeures éparses s'élevaient jusque sur la lisière de la forêt, et même parfois dans les clairières cachées dans son sein.

Ils avaient peu de relations avec les bourgeois des villes et avec les étrangers; ils avaient conservé presque intactes les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres. Quoique chrétiens, ils mêlaient au culte de leur religion des pratiques païennes, vestige du culte de Wodan, de Thor et de Freya.

Comme ils vivaient très isolés, ils avaient senti le besoin d'un centre commun; tous les habitants d'une contrée déterminée formaient une communauté qu'on nommait *gilde* ou *amitié*. Au milieu de cette Gilde, ordinairement près d'un cours d'eau, s'élevait une grande maison habitée par un brasseur, et flanquée d'une vaste grange où se tenaient des assemblées de toute espèce. On y choisissait à la majorité des voix les administrateurs et les juges; on y délibérait sur les affaires communes; on y apportait la contribution pour la caisse de la Gilde; on y célébrait les naissances, mariages et funérailles.

Devant la porte, au milieu d'une pelouse, se dressait la haute perche où l'on tirait l'oiseau à l'arc ou à l'arbalète.

Un peu sur le côté, contre une haie demi-circulaire, il y avait quatre bancs de gazon sur lesquels les juges, suivant la coutume germanique, rendaient la justice.

Parmi ces Kerles des bois, il n'y avait que des hommes libres, avec cette seule différence entre eux que, pour avoir droit de vote dans les assemblées, il fallait être propriétaire d'une terre. A cause de cela, le sol y était très morcelé, et presque tous les hommes valides étaient propriétaires d'un champ.

Entre Zedelghem et Aartryke il y avait une grande brasserie qui portait le nom de Krekaarzele. Un soir, beaucoup de Kerles des bois y étaient réunis pour célébrer une noce. La vaste grange était pleine d'hommes de tout âge, de femmes et d'enfants, tous en habits de fête. La mariée était reconnaissable à sa toilette blanche, tranchant sur le bleu des autres, à ses cheveux relevés, et à sa couronne de fleurs blanches.

Au bout de la salle, sur une table, étaient assis trois mucisiens : deux sonneurs de cornemuse et un tambour de basque. Après chaque danse, on remplissait les canettes de bière d'orge, et on les vidait à longs traits, puis la danse reprenait de plus belle.

Tout à coup, au milieu du vacarme des muciciens, des exclamations joyeuses et des trépignements des danseurs, une voix forte cria : « Silence, silence! » comme si quelque danger imminent menaçait l'assistance.

La danse cessa; les hommes sautèrent sur les glaives qu'ils avaient déposé sur le banc régnant

autour de la muraille. Les femmes et les enfants se tassèrent dans un coin, et tous les regards se tournèrent vers la porte, sur le seuil de laquelle parut un homme d'une taille colossale.

— Messire Bouchard Knop! fut le cri général.

Il s'avança au milieu de la salle, tira de son escarcelle un pied d'enfant ensanglanté, et ouvrit la bouche pour haranguer les assistants, mais les larmes qui jaillirent malgré lui de ses yeux lui coupèrent la parole.

En voyant pleurer ce colosse dont ils connaissaient la rare intrépidité, la plupart des assistants pressentirent un grand malheur. Bouchard s'essuyait vivement les yeux, et, surmontant son émotion, dit d'une voix étranglée :

— Mes amis, vous connaissez mon neveu Eric, ce bel adolescent qui m'accompagnait parfois à la chasse. Je l'aimais comme un fils, et il promettait de faire honneur à la race des Kerles. Eh bien, mon pauvre Eric, ils me l'ont tué! Voilà son pied.

— Tué! répétèrent les assistants.

— Tué, le jeune Eric! gémirent les femmes.

— Tué, par qui, par qui? demandaient les hommes.

— Par les Isengrins, répondit Bouchard.

Des cris de vengeance retentirent de toutes parts.

— Mes amis, reprit Bouchard en élevant la voix, plus d'une fois vous m'avez offert votre aide. Aujourd'hui je viens la réclamer, ainsi que tous les Kerles de notre Gilde. Que ceux qui ont charge de femme et d'enfants restent chez eux; je ne requiers que les célibataires, et il y en a assez. Retournez chez vous; convoquez en passant vos amis et convoquez-les ici ; dites-leur d'apporter leurs vans. Les Isengrins, qui ont assassiné mon pauvre Eric, habitent un château fortifié. Ce repaire doit être pris d'assaut, pour que nous y écrasions cette engeance maudite. Nous trouverons sur place des échelles et des arbres qui nous serviront de béliers. Hâtez-vous! Nous allons allumer le feu de détresse et sonner du cor. A bientôt, compagnons.

Il sortit, suivi de la foule des Kerles qui se dispersèrent dans toutes les directions; et bientôt après on entendit retentir dans les bois le son plaintif du cor donnant le signal de détresse.

Bouchard s'approcha de la perche qu'on avait abaissée. Trois ou quatre jeunes gens étaient en train d'attacher aux branches de fer de grandes touffes de chanvre qu'on avait préalablement trempées dans de la résine fondue.

— Pas encore prêt, Vigbert? demanda Bouchard.

— Tout de suite, messire Knop. Le feu de détresse ne tardera pas à briller, et les Kerles accourront en foule.

— Bien ; quand ils arriveront, dites-leur d'attendre dans la grange et faites-leur donner à boire. Moi, je tombe de fatigue et vais me reposer un instant. Quand ils seront en nombre, venez m'appeler.

Il entra dans la maison du brasseur, où il se laissa tomber sur une chaise. La femme qui s'y trouvait avec ses trois enfants, en train de manger une bouillie au lait dans une grande écuelle, le laissa reposer en paix et dit à ses enfants :

— Mais enfants, il faut aller vous coucher. Mais n'oubliez pas le Malin.

Un des enfants prit la cuiller à pot, et laissa tomber une cuillerée de bouillie par terre, dans un coin de la vaste cheminée où l'on avait ménagé, à hauteur d'homme, une cavité semblable à une petite chapelle, où il y avait eu autrefois, sans doute, quelque idole païenne, et où il y avait maintenant une petite image de la Vierge.

— Maintenant le Malin ne troublera pas votre sommeil, dit la mère. Dites vos prières du soir.

Les enfants obéirent, puis la mère les emmena. Quand elle revint, Bouchard paraissait un peu reposé.

— Femme Moerenck, où est votre mari? demanda-t-il.

— Il est aller sonner de la trompe dans le chemin d'Emeghem, pour réveiller les Kerles.

— Et votre père, le vieux Balderic?

— Le voici qui vient, je l'entends tousser.

Un vieillard à barbe blanche entra et s'assit à côté de Bouchard en disant :

— On a chassé les dieux de nos ancêtres et remplacé partout leurs images par celles des saints et des martyrs chrétiens. Mais je sais encore un vieux chêne dédié à Thor, le dieu de la vengeance. Il vous protégera.

— Le croyez-vous, Balderic?

— J'en suis sûr. J'ai consulté le sort.

En ce moment, on vint avertir Bouchard qu'une soixantaine de Kerles étaient réunis dans la grange, ainsi que deux des juges, tous jurant de venger Eric.

Bouchard s'empressa de se rendre au milieu d'eux. La plupart étaient armés de lourdes arbalètes. Quelques-uns portaient des arcs, des fléaux, et des vans pour s'en servir comme de boucliers. Tous sans exception portaient un glaive recourbé, une espèce de faux.

Bouchard serra la main à quelques-uns, et dit à haute voix :

— Compagnons, vous savez tous, n'est-ce pas, que vous êtes réunis ici pour venger la mort de mon neveu Eric, assassiné par les Isengrins, nos éternels ennemis, sous les ordres de Raimbaud Taucmar. Dix Kerles ont été lâchement massacrés

en même temps que mon neveu. Les assassins sont réfugiés au burg de Straeten. Il faut qu'il ne reste pas pierre sur pierre de ce nid d'Isengrins.

— Nous le brûlerons et nous le raserons! s'écrièrent les Kerles en agitant leurs armes en l'air.

— Eh bien, amis, marchons en silence, pour les surprendre. Que notre vengeance les frappe à l'improviste.

— Qui devons-nous épargner? demanda un jeune homme.

— Épargner? Ont-ils épargné un pauvre enfant innocent?

— Raimbaut Tancmar surtout ne doit pas nous échapper, dit Bouchard. Que n'a-t-il un fils! En avant, mes amis, à Straeten. Il y a près de deux lieues d'ici là. Ne marchons pas trop vite, afin de conserver nos forces pour l'assaut.

Ils partirent. Bouchard et les deux juges sautèrent à cheval, et la bande, composée d'une centaine d'hommes, se mit en route dans les ténèbres. Lorsque, après avoir suivi d'étroits sentiers à travers les bois, ils arrivèrent à une route plus large, en pleine campagne, Bouchard leur donna l'explication suivante :

— Je possède à Straeten, du chef de ma mère, un verger et une prairie que notre comte, poussé par les Isengrins au mépris de nos droits, a donnés en fief à Tancmar. J'ai naturellement voulu m'opposer à cette usurpation. En partant pour la guerre, le comte à décrété une trêve générale, et, par respect pour mes oncles, le prieur de Saint-Donat et le châtelain de Bruges, j'ai consenti à laisser mon terrain inoccupé jusqu'au retour de Charles de Danemark. Mais les Tancmar n'ont pas respecté la trêve de leur côté; ils m'ont humilié et bravé de toutes manières, et, ces jours derniers, ils ont entouré ma propriété d'une palissade et maltraité mes compagnons. J'ai renversé la palissade, confié la garde de mon terrain à une vingtaine d'hommes armés. Raimbaut Tancmar les a attaqués avec des forces considérables, et a coupé le pied droit aux blessés et aux prisonniers, puis il m'a envoyé ces témoignages sanglants de sa cruauté. Mon pauvre neveu Eric a été une de ses victimes. Ne les vengerons-nous pas ?

— Oui, nous leur appliquerons la loi du talion, dit un des juges.

— Non, non, dit l'autre, nous réduirons leur burg en cendres; et nous les ensevelirons tous sous ses ruines.

— Mais Raimbaut, Raimbaut! grinça Bouchard. Il me faut son pied droit. Je veux que son oncle le reçoive de moi.

Et, s'excitant ainsi les uns les autres, ils arrivèrent bientôt à proximité de Bethferkerke. Là Bouchard et les juges descendirent de cheval. On fit halte et, après avoir reçu les instructions de leur chef, les Kerles marchèrent un à un dans le taillis pour se dissimuler le plus possible aux regards de leurs ennemis si par hasard il y en avait dans les bois.

Tout à coup celui qui marchait en tête s'arrêta et fit signe aux autres d'en faire autant. Il avait cru voir un homme dans les broussailles, et le froissement du feuillage lui prouva qu'il ne s'était pas trompé.

— Qui vive? cria-t-il? Es-tu *Pied bleu?*

N'ayant pas reçu de réponse, le Kerle banda son arc et lança sa flèche au juger. Trois ou quatre de ses compagnons l'imitèrent. Un cri de douleur s'éleva du taillis, et l'on entendit le pas précipité de quelqu'un qui s'enfuit.

Bouchard, à qui l'on raconta ce qui venait de se passer, s'écria avec dépit :

— Nous sommes trahis! c'était un espion ou une sentinelle. On veille dans le burg.

— Il ne courra pas loin, dit un de ceux qui avaient tiré. Ma flèche l'a mortellement frappé.

— Non, dit un autre, il n'est que légèrement blessé. Ne l'avez-vous pas entendu courir? Un homme frappé à mort ne court pas ainsi, croyez-en Ivon, le chasseur de loups.

— Taisons-nous, dit Bouchard. Soyons prudents et marchons en silence.

Il prit la tête et les conduisit par des chemins détournés jusqu'à sa propriété, qui n'était pas à proprement parler un château fort, mais qui était entourée de hautes murailles et de fossés profonds. Il traversa seul le pont, et frappa à la porte à la façon des Kerles, c'est-à-dire deux coups rapides, et un troisième après une seconde d'intervalle.

— Es-tu *Pied bleu?* demanda une voix à l'intérieur.

— Tempête sur mer, répondit Bouchard. Ouvrez, Alain, c'est moi.

La porte grinça sur ses gonds, et toute la bande, sur les pas de Bouchard, pénétra dans la cour intérieure. On alluma des torches et l'on apporta tous les engins nécessaires à un siège : de hautes échelles, un madrier en chêne revêtu à l'une des extrémités d'une tête de bélier en fer, des tas de bottes de chanvre trempées dans la graisse ou dans l'huile, des pioches, des haches, des maillets et des cordes.

Bouchard disposa ses hommes par petits groupes : d'abord les arbalétriers, qui ne portaient que leur arme : puis les porteurs des trois grandes échelles; puis une vingtaine d'hommes sur les épaules desquels reposait le bélier; puis enfin ceux qui portaient les autres engins. Dès que l'on éteignit les torches, on se mit en

marche à travers les ténèbres. Bouchard con duisit sa troupe jusqu'à la lisière du bois, et leur montra, à une bonne portée de flèche devant eux, le burg de Straeten dont les tourelles de pierres se détachaient en noir sur le fond gris du ciel.

— Déposez vos fardeaux, reposez-vous un instant et rassemblez toutes vos forces, dit-il en allant d'un groupe à l'autre.

— On veille là-bas, dit Ivon le chasseur de loups dont les regards perçaient les ténèbres. Je vois d'ici briller l'acier sur les remparts. Ce sont des casques ou des épées.

— Oui, répondit Bouchard, après avoir regardé à son tour, on veille. On nous attend. C'est l'espion de tantôt qui nous a trahis. Ils sont en nombre, et l'assaut sera rude. Tant mieux. Je pourrai tirer du meurtre de mes compagnons une vengeance plus éclatante. Voici ce que nous allons faire. Nous allons coucher nos deux plus courtes échelles par terre, par-dessus le fossé, afin de pouvoir atteindre et briser les chaines du pont-levis. Le pont baissé, nous enfoncerons à coups de bélier la porte du burg, et nous y pénétrerons, Faites part de ces dispositions à nos hommes, chacun en ce qui les concerne. Que le vieux Lambert reste dans le bois avec une dizaine d'hommes pour soigner les blessés.

En quelques instants tout fut prêt pour l'asaut. A côté de chaque porteur d'échelle marchait un homme tenant au-dessus de sa tête, en guise de bouclier, un van, pour le protéger contre les flèches, les pierres et autres projectiles.

Tout alla bien jusqu'au moment où l'on approcha du fossé. Mais alors une grêle de flèches tomba sur les assaillants et un formidable éclat de rire retentit sur les murailles.

— En avant les échelles! cria Bouchard. Archers, visez au-dessus de la porte, et donnez de l'occupation à ces rieurs jusqu'à ce que nous étouffions leur rire dans le sang!

Son ordre fut exécuté, le fossé franchi, et les chaines du pont-levis attaquées à coups de maillet, de hache, de levier et de tenailles. Les flèches et les pierres pleuvaient sans discontinuité du haut des murs. Déjà un Kerle était tombé mort devant le pont. Trois autres, grièvement blessés avaient été portés dans le bois. Tout à coup un des juges qui se tenait à côté de Bouchard, sous un van, poussa un cri de douleur, saisit Bouchard par le bras, et s'écria :

— Soutenez-moi, je vais tomber.

— Qu'est ce donc?

— J'ai mon compte... une flèche dans la poitrine... c'est fini...

— Ciel! vous, Elstrune mon ami! mourir ici!

Il le saisit à bras le corps et l'emporta en courant dans le bois, où il le déposa à côté des autres blessés. Il ne voulait pas le quitter, mais Estrune le renvoya en lui disant que sa présence était plus nécessaire à l'assaut.

En effet, près du burg, les hommes chargés de rompre les chaines du pont-levis se tenaient presque immobiles sous leurs vans, tellement était serrée la grêle de projectiles et d'étoupes enflammées que les assiégés faisaient pleuvoir sur eux. Bouchard, bouillant de colère, poussa un rugissement de lion, traversa le fossé sur une deéchelles, et, écartant les vans qu'on tenait audessus de sa tête, il prit un levier des mains d'un de ses hommes, le passa dans un des chainons et se mit à le tourner avec une telle force que des étincelles jaillirent du métal. Ni projectiles ni étoupes enflammées ne le firent reculer; les chaines tordues furent brisées, et le pont retomba aux cris de joie de tous les Kerles. Maintenant la voie était ouverte pour attaquer la porte à coups de bélier.

Cinquante hommes saisirent la lourde poutre de chêne, et, prenant leur élan, en poussèrent l'extrémité contre la porte du burg avec une telle violence que le coup retentit comme un éclat de la poudre. Mais la porte résista.

Un second coup ne produisit pas plus d'effet. De temps en temps un assaillant, blessé par les projectiles lancés d'en haut, était obligé de quitter son rang et de se retirer dans le bois.

Après le cinquième coup la porte restait toujours inébranlable. Bouchard, transporté de fureur, s'attela lui-même à la poutre, et, soit que sa force fut réellement irrésistible, soit que son aide redoublât le courage de ses hommes, au premier choc la porte résonna comme si elle était jetée à moitié hors de ses gonds.

— Courage, amis, s'écria Bouchard. Encore un effort, et elle tombe!... Mais qu'est-ce que je vois là-bas le long des murs? Des hommes qui s'éloignent? Voudraient-il échapper à notre vengeance? En avant, en avant!

En effet, la porte ne résista pas à un nouvel effort, et elle tomba par terre avec un bruit épouvantable.

— Bas les vans, maintenant, et en avant les épées! exclama Bouchard en s'élançant dans le burg à la tête de ses compagnons.

Les ennemis surpris n'opposèrent qu'une faible résistance et cherchèrent à se dissimuler dans les coins et recoins des bâtiments, espérant trouver plus tard une issue. Mais les Kerles, altérés de vengeance, les poursuivirent et taillèrent impitoyablement en pièces tout ce qui avait vie.

Bouchard qui n'avait qu'un but, se venger sur



Quand il fut en présence du cadavre... (Page 33.)

Raimbaut Tancmar en personne, fit allumer des torches, et fouilla la château dans ses recoins les plus secrets, mais en vain. Raimbaut avait disparu.

— Il m'échappe, le lâche! s'écria-t-il avec un amer désappointement.

— Messire, dit l'un des Kerles, je viens d'apprendre par un blessé que Tancmar, avec une grande partie de ses hommes, est descendu par une échelle du côté opposé à la porte d'entrée; qu'à l'aide de la même échelle ils ont traversé le fossé, et qu'ils nous ont ainsi échappé.

— Damnation! s'écria Bouchard : mes amis sont vengés; mais le meurtre de mon pauvre Éric restera impuni!

— Non, Éric est vengé, dit un des Kerles. J'ai vu, dans une chambre basse, le cadavre de la propre sœur de Tancmar, tuée pendant l'assaut.

— Sa sœur! dit Bouchard! courons voir.

Il saisit une torche et suivit le Kerle qui lui montrait le chemin.

— Oui, dit-il, quand il fut en présence du cadavre. Oui, c'est bien elle. Mon pauvre Éric est vengé.

— Lui couperai-je le pied? demanda le Kerle.

— Une femme?... Non, non, c'est assez. Ma vengeance est satisfaite. Qu'on place tous les cadavres en un tas, et qu'on mette le feu aux bâtiments en cent endroits à la fois.

Il descendit dans la cour, où il s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine. Les flammes ne tardèrent pas à montrer leurs langues rouges, et montèrent bientôt le long des tours qu'elles enveloppèrent jusqu'à ce que le burg, incendié tout entier, et pareil à un volcan en éruption, illuminât de ses lueurs rouges le ciel sombre de la nuit.

— L'œuvre de vengeance est accomplie, dit Bouchard, maintenant songeons aux blessés et rentrons chez nous.

Peu de temps après on entendait retentir dans le bois le chant de victoire des Kerles qui s'affaiblissait peu à peu dans l'éloignement.

VII

Lorsque Raimbaut Tancmar arriva à Arras et raconta au comte de Flandre la prise de son château et la mort de sa sœur et de ses serviteurs, le prince entra dans une terrible colère. Comme Raimbaut eut soin de ne rien dire de son propre méfait, Tancmar et ses amis ne négligèrent pas d'accuser de complicité les Erembauts et tous les Kerles en général. Ils s'efforcèrent de pousser à bout l'indignation du comte et de le décider à tomber immédiatement avec une forte partie de ses troupes.

Charles de Danemark, quoiqu'il fût habitué à réfléchir longuement avant de prendre une résolution importante, leur avait laissé croire que, cette fois du moins, il suivrait leur conseil. Mais, le même jour, il avait reçu, des mains d'un envoyé spécial du prieur de Saint-Donat, une lettre dans laquelle Bertolphe lui exposait l'affaire dans tous les détails, en exprimant l'espoir que le comte prononcerait entre les deux ennemis suivant la raison et le droit.

Cet écrit fit hésiter le comte. Malgré son orgueil, il savait se maîtriser, car il tenait par-dessus tout à passer aux yeux des Flamands pour un prince juste. Aussi en vint-il bientôt à l'idée de faire comparaître publiquement Raimbaut Tancmar et Bouchard Knop devant la haute cour des chevaliers.

Les Tancmar feignirent d'être fort mécontents de cette résolution, car, au fond, ils étaient convaincus que cette haute cour, composée d'ennemis des Erembauts et des Kerles, condamnerait sûrement Bouchard.

On envoya à Bruges et dans les autres villes des lettres du comte de Flandre convoquant à Ypres, dans les cinq jours, la haute cour qui devait juger Raimbaut et Bouchard. Le jour fixé était arrivé. Suivant la coutume du temps, les parents et les amis des accusés devaient les accompagner au tribunal soit pour les défendre, soit pour attester par leur présence l'estime dont ils jouissaient; les Erembauts de Bruges, au nombre d'une trentaine, chevauchaient sur la route d'Ypres, après avoir passé la nuit à Thouront. Bertolphe, le prieur et son frère Hacket le châtelain ne cessaient de recommander le calme et la prudence à leur neveu Bouchard, à tel point que celui-ci, impatienté, retint son cheval en maugréant, pour ne pas rester à côté de ses oncles.

Un autre cavalier retint également sa monture pour rester en arrière avec Bouchard. C'était Didier Vos, le rival malheureux de Robert Sneloghe. Il entama la conversation en se plaignant de la tiédeur des Erembauts et des Kerles en général, et insinua malicieusement que les plus proches parents de Bouchard l'abandonnaient.

— Mes parents? lesquels? demanda Bouchard étonné.

— Mais, Robert Sneloghe. Pourquoi n'est-il pas ici?

— Une affaire importante l'a empêché de partir avec nous; mais il sera à temps à Ypres.

— J'en doute. Ne voyez-vous donc pas qu'il cherche à se rapprocher des Isengrins? Que n'a-t-il pas fait pour obtenir la main de Placida Van Woumen!

— Par Loki, Didier, vous déraisonnez! C'est son oncle le prieur qui désirait cette union et qui l'avait négociée. Mais le mariage est rompu. Robert épouse Dakerlia Wulf.

— Je ne le sais que trop, pour mon malheur!

— Quoi! vous aimez aussi Dakerlia?

— Plus que ma vie.

— Ah! Je vous plains, pauvre Didier!

— Sneloghe a agi envers moi comme un traître; il m'a trompé lâchement. Mais je me vengerai!

— Vous venger, sur Robert? dit Bouchard en souriant. C'est votre affaire; mais par amitié pour vous je dois vous avertir de deux choses. La première, c'est qu'il est plus fort que vous et qu'il est renommé par son adresse dans le maniement des armes. La seconde, c'est qu'il est généralement aimé et estimé; que, si vous réussissiez à le frapper dans un duel, vingt autres à la file viendraient vous prévoquer. Moi-même, peut-être.

— Et cependant je me vengerai, gronda Didier.

Une voix appela Bouchard de l'autre côté de la route.

— Damnation, le voilà! dit Vos avec colère.

En effet, Robert Sneloghe et le père de Dakerlia les dépassèrent pour rejoindre le prieur et le châtelain.

— Vous voyez bien qu'il vous évite, continua-t-il. C'est à peine s'il vous a salué.

— Non, non, répondit Bouchard, je le connais mieux que vous. Tenez, le voilà qui retourne son cheval pour venir vers nous.

En effet, Robert s'approcha de Bouchard, lui tendit la main, et lui exprima l'espoir sincère qu'il gagnerait sa cause, qui était juste et légitime.

Bouchard répondit qu'il n'allait à Ypres que pour donner satisfaction à ses oncles, mais qu'il était convaincu qu'il serait condamné par un tribunal composé d'ennemis des Erembauts et des Kerles, et présidé par Charles de Danemark.

Didier, absorbé dans ses pensées, ne se mêlait pas à la conversation. Au passage d'un pont étroit qui empêchait les trois cavaliers de marcher de front, Robert lui dit en se rapprochant :

— Je voudrais causer un instant avec vous, messire Vos. Accordez-moi un instant d'entretien, je vous prie.

— Tout de suite, si vous voulez.

Bouchard se rapprocha, Robert le pria de les devancer un peu, ayant à causer avec Didier d'affaires particulières.

— Je sais ce que c'est, dit Bouchard. Affaires d'amour. Il s'agit de votre mariage avec Dakerlia Wulf. Didier m'en a parlé. Il paraît qu'il voudrait bien être à votre place.

— Alors il n'y a plus de secret, vous pouvez entendre ce que nous avons à nous dire. Ce ne sera pas long, Bouchard.

Il se tourna vers Didier et lui dit d'un ton calme et grave :

— Messire Vos, je vous ai annoncé solennellement mon mariage avec mademoiselle Wulf, et nous nous sommes quittés bons amis, en apparence du moins. Pourquoi feignez-vous d'avoir oublié ce que je vous ai dit?

— Je suis inhabile à deviner les énigmes, répondit Didier.

— Eh bien, parlons clairement. Tant que vous ignoriez qu'il y avait promesse de mariage entre Dakerlia Wulf et moi, vous avez pu espérer vous faire aimer d'elle. Maintenant vous n'en avez plus le droit : elle s'est plainte à moi de vos poursuites et de vos importunités, en me priant de les faire cesser. Mon devoir est de protéger ma fiancée, et vous comprendrez, je pense, que le votre est de cesser vos démarches, c'est-à-dire de la laisser en paix.

— Je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

— Ainsi, vous avez l'intention de continuer?

— Je ferai ce qui me semblera bon.

— Fort bien, riposta Robert. Je le regrette ; mais puisque vous m'y contraignez, s'il y a du sang versé entre nous, qu'il retombe sur vous. Acceptez donc ce gage.

Il lui tendit son gantelet, Didier pâlit, et lui jeta un regard aigu.

— Vous hésitez? demanda Robert stupéfait.

Mais Bouchard, qui approuvait complètement le refus de Didier, saisit le gantelet, en disant :

— C'est un malentendu. Vous ne vous battrez pas. Didier est triste; mais pouvez-vous lui en vouloir pour cela? Ne le seriez-vous pas si Dakerlia vous repoussait?

— Sans doute. Que Didier promette de respecter ma fiancée, et tout sera oublié.

— Je le promets, dit Vos, et je l'eusse déjà promis, si vous ne m'aviez humilié en me parlant d'un ton si impérieux, à moi, un ami!

— Puisqu'il en est ainsi, Didier, restons amis, et que tout soit oublié, dit Robert d'une voix plus douce.

Ils se serrèrent la main; mais, malgré cette marque de réconciliation, le visage de Didier conservait une expression d'aigreur et d'amertume qui aurait pu faire douter de sa sincérité. Puis Sneloghe prit congé de Bouchard pour rejoindre le prieur et le châtelain de Bruges, à la tête du cortège.

Peu de temps après, les Erembauts atteignirent Ypres. La ville, déjà fort peuplée par elle-même, avait reçu de nombreux visiteurs de Furnes, de Dixmude, de Roesbrugge, de Steenvoorde, de Poperinghe et d'autres cercles voisins. De plus, toute la cour du comte de Flandre, et une centaine de chevaliers avec une suite nombreuse, étaient arrivés dans la matinée, de sorte que les rues étaient pleines de monde. A mesure que l'heure fixée pour la réunion de la haute cour approchait, l'esplanade du bourg se couvrait de monde; mais la foule n'osait pas manifester ses sympathies pour l'un ou l'autre parti, parce qu'il y avait là de nombreux hommes d'armes, l'épée au clair, prêts à faire respecter la loi du prince.

A l'heure dite, les sonneurs de trompe firent le tour de la place, appelant par leurs noms Raimbaut Tancmar et Bouchard Knap. Les appelés, suivis de leurs parents, entrèrent dans la grande salle du bourg et prirent place, les uns à droite, les autres à gauche, sur des bancs qu'on leur désigna au milieu de la salle. Le comte était assis sur une estrade, sous une espèce de dais, derrière une grande table autour de laquelle les membres de la haute cour, le maréchal et les secrétaires, avaient également pris place. Tous étaient des ennemis des Erembauts, ou du moins ils étaient connus comme Isengrins, c'est-à-dire comme tout portés en faveur des seigneurs féodaux, auxquels ils reconnaissaient tous les droits, même au prix du droit et de la liberté des bourgeois et des Kerles.

Un seul chevalier, le châtelain ou burgrave d'Ypres, qui siégeait à côté du prince, était considéré par Bouchard comme un ami et un défenseur. C'était Guillaume Van Loo, descendant des comtes de Flandre, et qu'une guerre malheureuse avait contraint de renoncer à la couronne au profit de Charles de Danemark. Sa présence parmi les juges réjouit les Erembauts, quoique le prieur sût bien qu'il ne leur était pas favorable parce qu'ils avaient pris parti contre lui dans la guerre de succession.

Les trompettes sonnèrent de nouveau, et le

maréchal, portant la parole pour le prince, invita Raimbaut Tanemar à exposer pourquoi il se plaignait et demandait justice.

Avec un calme hypocrite et une modération calculée, Raimbaut raconta ce qui s'était passé à Straeten, omettant tout ce qui lui était défavorable, insistant sur les torts de Bouchard et tournant les choses absolument à son avantage.

Pendant ce récit, Bouchard serrait les poings, frappait du pied, et grommelait des malédictions contre son accusateur. Vainement ses oncles essayaient de le calmer. La voi de son ennemi suffisait pour l'exaspérer.

Invité à s'expliquer à son tour, il s'avança fièrement vers la cour.

— Tout ce que cet homme artificieux vient de vous dire est faux, tout à fait faux! s'écria-t-il avec force. Le sol était à moi; je l'avais hérité de ma mère. On vous a trompé, seigneur comte; si vous aviez su que la prairie et le verger de Straeten ne vous appartenaient pas, vous ne les eussiez certainement pas donnés, car le prince lui-même doit respecter les droits de chacun...

Un mouvement de désapprobation l'empêcha de continuer. Bouchard, blessé, releva la tête avec orgueil et poursuivit:

— Ceux qui osent prétendre que le prince a le droit de faire des injustices sont des courtisans ou des flatteurs. Dieu lui-même n'a pas ce droit-là.

Ces paroles téméraires arrachèrent un cri d'indignation à tous les chevaliers; le visage du comte était sombre et courroucé.

Bertolphe, remarquant le danger, s'approcha de son neveu et lui adressa vivement quelques mots à voix basse. Bouchard retourna à son banc de mauvaise grâce, et le prieur s'inclina profondément devant la cour, demanda la permission de présenter la défense de son neveu, ce qui lui fut accordé après une courte délibération.

— Messires, dit-il, pour décider quel est ici le vrai coupable, il importe peu de savoir à qui appartenaient la prairie et le verger de Straeten. Mgr le comte avait ordonné que, jusqu'à son retour de la guerre, tout restât dans le même état qu'au moment de son départ, et que la trêve fût respectée. Qui a enfreint cet ordre et violé la trêve, si ce n'est Raimbaud Tanemar, en entourant d'une palissade le terrain contesté? Mon neveu n'a-t-il pas usé de son droit en renversant la palissade et en rétablissant les choses en l'état? Raimbaud a chassé à main armée et maltraité les compagnons de Bouchard Knap; il en a égorgé une partie, leur a coupé le pied droit, et, ces débris sanglants, il les a mis dans un panier qu'il a envoyé au prieur de Bruges avec ces mots à l'adresse de mon neveu: « Raimbaud Tanemar fait hommage à Bouchard Knap des fruits d'un nouveau terrain. Il espère que cette vue le réjouira. » Et ce fatal panier contenait aussi le pied du jeune Eric, fils de la défunte sœur de Bouchard, un enfant de quatorze ans qu'il aimait comme la lumière de ses yeux. Je m'adresse à votre cœur, seigneur comte, et à votre conscience, messires: qu'eussiez-vous fait à sa place? Quelle résolution vous eut inspirée cette froide et infernale cruauté? Demander justice au souverain, direz-vous? Oui, c'est cela qu'il eût fallu faire; mais n'oubliez pas que mon neveu est homme, et qu'une patience surhumaine seule aurait pu lui donner la force de renoncer à se venger lui-même.

Le conseiller Tanemar se leva et déclara que son neveu Raimbaut avait été provoqué à commettre cet acte de cruauté par Bouchard lui-même, qui avait menacé publiquement Raimbaud de faire subir le même traitement à quinconque mettrait le pied sur le terrain contesté.

— Celui qui a dit cela en a menti! s'écria Bouchard.

Un coup d'œil impérieux de Bertolphe le réduisit au silence, puis le prieur reprit la défense de son neveu avec une éloquence et une puissance de logique qui eussent convaincu des juges moins prévenus.

Après des répliques fort animées, le comte et les membres de la cour se levèrent pour se retirer dans la salle des délibérations. Elle y resta fort longtemps, et à mesure que les heures s'écoulaient, l'espoir d'une issue favorable grandissait parmi les Erembauts, tandis que chez les amis de Tanemar, convaincus d'ailleurs de sa culpabilité, la confiance allait en s'amoindrissant. Le vieux Bertolphe, qui redoutait une condamnation, exhortait Bouchard à écouter avec calme la sentence, quelle qu'elle fût, et à s'y soumettre, du moins en apparence, tant dans son intérêt que dans l'intérêt de tous les Kerles; il parla avec tant de chaleur, de conviction et d'autorité, que Bouchard promit de suivre son conseil.

Enfin la cour rentra en séance: chacun reprit sa place: les trompettes sonnèrent une fanfare, et le jeune Frumold, comme greffier de la cour, se leva et se mit à lire le jugement. La lecture dura longtemps sans que, du récit détaillé des faits on pût lire le présage de la conclusion finale. Aussi toute l'assistance écoutait avec une attention fiévreuse et le cœur palpitant d'espoir ou de crainte. Tout à coup, un cri d'angoisse échappa au vieux prieur, auquel répondait un cri de rage de Bouchard, tandis que les Tanemar poussaient des exclamations de triomphe. Bouchard était déclaré coupable et condamné à rebâtir à ses frais le château de Straeten; à voir brûler et raser complètement

sa maison de Bethferkerke; de plus il lui était défendu, sous peine de mort, de conserver une habitation dans le cercle de Bruges; enfin, le jugement prononçait contre lui la peine de bannissement pendant dix ans, donnant à tous, nobles, bourgeois et vilains, le droit de le tuer s'il reparaissait dans le comté de Flandre avant l'expiration de ces dix ans. On lui donnait jusqu'au coucher du soleil pour quitter Ypres, et jusqu'à la fin du troisième jour pour quitter la Flandre.

Raimbaud Tancmar était acquitté.

Bouchard, qui s'était contenu jusque-là, se leva tout à coup et montra le poing au comte en proférent d'horribles malédictions; mais le prieur, le châtelain, Robert Sneloghe, Segher Wulf et d'autres amis l'entourèrent, le retinrent, et réussirent enfin à l'entraîner hors de la salle, pendant que les trompettes sonnaient pour annoncer que la séance était levée. Ils le conduisirent, en fendant les flots pressés de la foule des curieux, à l'auberge du Lion d'or, où ils l'introduisirent dans une grande salle dont les portes furent closes.

Bouchard, fou de colère et de rage à cause de l'injustice qui lui était faite, ne parlait de rien moins que de massacrer le comte et tous les juges qui l'avaient condamné et de leur arracher la langue.

Didier Vos allait plus loin encore: il était d'avis qu'il fallait attendre la nuit pour mettre le feu aux quatre coins du burg, afin d'ensevelir le comte et ses odieux Isengrins sous les ruines.

Les Erembauts étaient très montés, et leur chef, le vieux Bertolphe, dut employer toute son autorité et toute son éloquence pour les amener à envisager la situation avec calme, et à ne pas se livrer immédiatement à des actes de révolte et de représailles.

Bouchard, exaspéré et altéré de vengeance, accusait son oncle de lâcheté et criait qu'il n'avait besoin de personne pour faire courir tous les Kerles aux armes; il ne demandait pas huit jours pour mettre le feu à tous les châteaux que les Isengrins possédaient dans le pays, et pour faire tomber la couronne de la tête du comte.

Le prieur ne se découragea pas : il opposa qu'on ne pourrait pas mettre tout le pays à un seul homme. Que d'ailleurs on n'avait pas le droit de rien entreprendre sans consulter les Gildes; que, dans trois semaines, leur assemblée annuelle devait se réunir à Furnes, et qu'alors on y délibérerait mûrement sur ce que les Kerles avaient à faire. Que si l'on y décidait la révolte et la guerre, lui, son frère le chapelain et tous ceux qui tenaient avec eux exécuteraient la décision, même au prix de leur sang. En attendant, Bouchard pouvait trouver un asile chez son père, à Rodenburg, où personne n'oserait le rechercher ni le poursuivre.

A la fin, Bouchard, convaincu, ou plutôt fatigué de lutter, consentit à quitter Ypres le soir même, comme le jugement le lui ordonnait. Déjà le prieur ouvrait la porte pour présider au départ, lorsqu'un chevalier entra, et alla droit à Bouchard, dont il serra les mains avec sympathie.

— Messire Guillaume Van Loo, burgrave d'Ypres, voulez-vous être comte de Flandre? s'écria Bouchard.

— Moi? comte de Flandre, répéta le nouveau venu étonné.

— N'êtes-vous pas l'héritier légitime de nos princes? Charles de Danemark ne vous a-t-il pas ravi la couronne, demanda Bouchard avec une animation singulière.

Guillaume Van Loo fit signe qu'on fermât la porte.

— Messire Knap, dit-il, ne parlez point de pareilles choses.

» Le comte est à Ypres avec beaucoup de chevaliers et de gens armés. Il peut faire de vous ce qu'il veut. Certes, si le droit avait été respecté, je serais sur le trône, et l'on ne verrait pas se passer les faits auxquels nous venons d'assister. Mais le sort s'est déclaré contre moi. J'ai subi la force des armes.

— Les temps sont changés, interrompit Bouchard. La mesure de l'injustice est comble. Voulez-vous être comte de Flandre? Dites un mot!

— Hélas! Qui pourrait me rendre mon héritage.

— Qui? moi.

— Mais quels moyens?

— Ça, c'est mon secret, répondit Bouchard en se frappant le front.

— Bah! dit Guillaume Van Loo, ce sont des rêves, des rêves impossibles. Je vous sais gré de vos bonnes intentions, mais votre indignation vous fait croire à la possibilité de ce qui est tout à fait impossible.

Le prieur interrompit la conversation en pressant son neveu de partir, car le soleil était bien près de son coucher, et qui sait si quelque partisan des Isengrins n'attenterait pas à la vie de Bouchard, puisque le jugement leur en donnait le droit.

Tous suvirent son conseil et quittèrent l'auberge du Lion d'Or. Le burgrave d'Ypres n'avait pas quitté Bouchard.

— Comte, nous nous reverrons bientôt, lui dit Bouchard à l'oreille au moment de monter à cheval.

— Mais vous êtes banni! répondit l'autre; je ne puis pas vous recevoir sous mon toit.

— Quand le comte sera parti. La nuit. Ne craignez rien. J'ai des choses importantes à vous com-

muniquer. Votre bonheur et notre liberté en dépendent.

En achevant ces mots, il sauta à cheval et rejoignit les autres Erembauts qui avaient hâte de sortir de la ville.

VIII

Dakerlia Wulf était seule dans un salon de la maison de son père, contemplant d'un œil ravi et avec un visage rayonnant de bonheur les riches présents de noces étalés sur une table : écrins, coffrets, argenteries, cristaux, ivoires sculptés, objets d'art de toute sorte. Un bruit de pas la tira de sa contemplation.

C'était Robert et sa sœur Witta, suivis d'un valet portant dans ses bras un objet d'art sous le le poids duquel il fléchissait. C'était une châsse en or massif ayant la forme d'une église avec ses tours et ses hautes fenêtres. Ça et là des pierres précieuses étaient enchâssées dans le métal. La double porte de cette église s'ouvrait et laissait voir, sur le maître autel, une petite boîte en argent qui contenait une relique.

A la vue de ce cadeau princier, Dakerlia poussa des cris d'admiration, remercia son fiancé avec les transports de la plus vive reconnaissance. Robert la prit par la main, la conduisit à un fauteuil, et s'assit à côté d'elle en lui disant d'une voix attendrie :

— Chère Dakerlia, encore huit jours et le ciel s'ouvrira pour nous.

Witta, assise de l'autre côté, attira son amie contre son sein, et l'embrassa tendrement en disant :

— Oui, encore huit jours, et vous serez ma sœur pour toujours.

Deux larmes de joie coulèrent sur les joues de Dakerlia.

— Ah! dit-elle, est-ce bien vrai tout ce bonheur-là? Il me semble parfois que je rêve. Pourvu que notre ciel ne soit pas obscurci par quelque orage inattendu!

— Non, non, ne craignez rien, ma chère âme, répondit Robert. Je sais à quoi vous faites allusion; mais, depuis que le comte est rentré à Bruges, son ressentiment contre les Kerles est bien calmé, mes oncles me l'ont dit. D'ailleurs huit jours sont bien vite passés, et notre mariage sera célébré avant que quelque nouveau danger vienne menacer les Kerles. Ainsi, livrez-vous sans aucune pensée à la joie.

Il fut interrompu par l'entrée de Segher Wulf, en habits de cérémonie, et l'épée au côté. Il sourit aux jeunes gens, et, après avoir admiré les magnifiques présents de noce que sa fille lui montra avec complaisance, il dit à son futur gendre :

— Le comte tient aujourd'hui cour plénière. C'est notre devoir de lui rendre hommage par notre présence. N'irez-vous pas, Robert?

— Mais, mon père, Robert ne fait que d'arriver. Nous avons tant de choses à nous dire, et tant de préparatifs à faire. Songez-donc, huit jours c'est si vite passé!

— Et puis, ajouta Robert, parmi tant de seigneurs on ne remarquera pas mon absence. D'ailleurs, les esprits sont bien calmés, et, pour le moment du moins, nous n'avons pas à nous inquiéter.

— Cela n'est pas bien certain, répondit Segher Wulf. Depuis que Bouchard Knap a été banni et sa maison brûlée, on répand des bruits singuliers. On prétend qu'il parcourt les bois la nuit pour exciter les Kerles à la révolte. On assure qu'on l'a vu du côté d'Ypres, près du château de Loo. Serait-il en relations secrètes avec Guillaume Van Loo? Que trament-ils? Le comte de Flandre, s'il apprend ces entrevues mystérieuses, se fâchera, car Guillaume Van Loo, quoiqu'il se soit soumis en apparence, est resté son ennemi mortel, et le comte le sait bien. C'est une malheureuse complication. Les Kerles sont rendus responsables des faits et gestes de Bouchard, et qui peut prévoir quelles nouvelles complications en résulteront pour nous?

— Mais mon oncle le prieur m'a dit qu'il a le ferme espoir d'obtenir du comte la grâce de Bouchard. Lui et le châtelain feront rebâtir à leurs frais la maison de Belhferkerke. Ainsi tout sera réparé, et Bouchard pourra rentrer en paix chez lui.

— Non, non, mon ami, l'avenir n'est pas aussi riant que vous le croyez. Que décidera l'assemblée des Gildes, qui se réunit à Furnes dans quinze jours? Dieu merci, mes enfants, vous serez mariés auparavant, sans cela... Restez donc, Robert. Au besoin, j'excuserai votre absence.

Il serra les mains à Robert et à sa sœur, baisa sa fille au front, et se dirigea vers le burg.

En entrant dans le palais, Selger Wulf trouva une centaine de seigneurs réunis par groupes dans la salle des réceptions, et attendant l'arrivée du comte.

Dans un des groupes, on parlait avec beaucoup d'animation.

— Oui, disait Gilbert Tancmar, le fils aîné du conseiller, ils paieront la taxe de servage, et quatre deniers à leur mort, ou le meilleur meuble au profit du comte.

— De qui parle-t-on? demanda Segher Wulf à Eustache Van Steenvoord, un ami des Erembauts.

Gilbert Tancmar qui avait entendu répondit :

— Je parle des Kerles, messire Wulf, et vous le savez bien.

— Les Kerles sont nés libres; on n'a pas le droit de leur imposer la taxe du servage, répliqua Segher Wulf.

— Nés libres, les Kerles? Ah! ah! ricana Gilbert, avec l'intention visible de provoquer chez les Erembauts quelque mouvement d'indignation qui eût pu leur nuire auprès du comte. Et comment prouveront-ils leur libre naissance?

— Prouve-t-on l'origine des choses qui ont toujours existé? Les Kerles ont été les premiers habitants du pays. Les fils ont reçu intacte de leurs pères cette liberté dont ils sont fiers.

— Qu'on le prouve! Le comte ne demande que des preuves écrites. Mais on ne saurait pas. Avant le départ de nos princes pour délivrer Jérusalem, les Kerles payaient la taxe du servage.

— C'est faux! c'est faux! crièrent plusieurs voix.

— Et pendant l'absence des comtes, et de leurs seigneurs féodaux, les Kerles ont usurpé la liberté qu'ils n'avaient jamais eue.

Segher Wulf bouillait de colère et d'indignation, mais il se contint et dit tristement :

— Ah! messieurs, reconnaissez que j'avais bien prédit quels malheurs préparent à notre pauvre Flandre ceux qui conseillent au comte l'injustice et la violence. Les Tancmar vous égarent : je vous en supplie, ne leur prêtez pas la main. Les Kerles ne désirent que la paix afin de pouvoir travailler librement à enrichir le prince et le pays. Pourquoi les contraindre à verser leur sang pour conserver leur liberté?

Quelques Erembauts et une dizaine de chevaliers vinrent grossir le groupe, les uns pour conseiller le calme, les autres pour attiser le différend. Il était clair que le conseiller Tancmar et son fils exécutaient un plan arrêté d'avance, et ne cherchaient qu'à blesser et à exaspérer les Erembauts.

— Les Kerles ont toujours été des serfs, et ils le sont encore, criait Gilbert. Cela peut déplaire aux Erembauts, qui sont du même sang, mais c'est ainsi. Et vous, messire Wulf, pourquoi les défendez-vous si chaudement, si ce n'est par crainte qu'on ne vous demande aussi la preuve que vous êtes né libre.

— C'en est trop, clama Segher Wulf. Messire Gilbert, vous êtes un calomniateur, vous mentez! Je vous défie en un combat mortel. Dieu décidera entre les Kerles et leurs persécuteurs. Voilà mon gant. Si vous n'êtes pas aussi lâche que méchant, vous le ramasserez.

Gilbert, qui avait atteint son but, jeta sur son ennemi un regard ironique et fit un signe de refus.

— Vous refusez? Vous reconnaissez donc que vous êtes un lâche?

— Ces messieurs jugeront, répondit froidement Gilbert. Un chevalier ne peut, sans honte, se mesurer en champ clos avec un homme qui n'est pas né libre. La libre naissance de Segher Wulf ne m'est pas prouvée; je la nie. Je dois donc repousser son défi.

Segher Wulf écumait! Il accabla Gilbert Tancmar de reproches, d'outrages et d'injures, mais en vain. C'était un parti pris d'avance de refuser le combat.

Cependant les autres Erembauts commençaient à s'agiter; on avait prononcé les mots d'Isengrins et de Pieds bleus, et l'on pouvait craindre quelque rixe sanglante, lorsqu'un chevalier haut comme un géant, qui avait assisté à toute la scène, immobile dans un coin de la salle, s'avança au milieu des adversaires, ramassa le gant, et dit :

— Moi, Jacques Van Waesten, surnommé le Lion, noble de naissance et chevalier, je relève le gant et j'accepte le combat. Je défends l'honneur de ceux qu'on ose appeler Isengrins.

Tancmar et ses amis essayèrent de le dissuader, mais il ne voulut rien entendre. Il se disposait à parler avec calme à Segher Wulf, afin de convenir de l'heure du duel, lorsqu'une porte s'ouvrit à deux battants, et le comte parut.

Tous les chevaliers s'inclinèrent profondément : leurs rangs s'ouvrirent, et le prince traversa lentement la salle et monta sur son trône.

— Messieurs, dit-il d'un ton irrité, ne pourrai-je donc jamais mettre le pied à Bruges sans me voir manquer de respect? Que des villageois se laissent aller à des disputes grossières, cela se comprend; mais des chevaliers, des hommes de sang noble!... Et quelle est la cause de cette discussion?

Le conseiller aulique Tancmar raconta d'abord l'affaire à sa façon, avec une impartialité apparente, mais au fond avec une véritable perfidie qui indigna tous les Erembauts.

Segher Wulf obtint également la parole, pour justifier son défi, et Jacques le Lion sollicita l'autorisation du prince, à l'effet d'accepter le jugement de Dieu.

Le comte Charles, qui avait écouté en silence, se leva et dit à voix haute :

— Nous approuvons, et permettons que notre vassal messire Jacques Van Waesten entre en champ clos contre messire Segher Wulf Van Lampernisse, aujourd'hui à deux heures après midi, dans l'arène de notre burg, à Bruges. Nous chargeons notre châtelain et nos autres fonctionnaires que la chose concerne, de veiller à ce que

le combat ait lieu suivant les règles de la chevalerie. De plus, comme nous avons à délibérer avec calme sur des choses importantes, nous ordonnons que les deux adversaires s'éloignent du palais jusqu'à l'heure du combat.

Segher Wulf et Jacques Van Waesten, suivis de quelques amis, sortirent de la salle. Près de la porte du burg, sous les arbres, le prieur et le châtelain serrèrent tristement la main à leurs amis. Ils étaient en proie aux plus noirs pressentiments, ignorant au fond les dispositions du comte et se demandant si tout ce qui venait de se passer n'avait pas été convenu d'avance avec lui. Et puis, Segher Wulf ne succomberait-il pas dans son duel avec Jacques le Lion dont la force et l'adresse étaient renommés dans toute la Flandre.

Le vieux Bertholphe avait les larmes aux yeux en parlant de tout cela, mais Segher Wulf lui fit comprendre qu'ils devaient, le châtelain et lui, rentrer dans la salle, pour savoir ce qu'on y pouvait dire contre les Kerles. Lui-même avait à se préparer au combat.

En approchant de sa demeure, le père de Dakerlia ralentit le pas. Comment lui annoncerait-il ce duel qui pouvait la rendre orpheline? Ce mariage, si ardemment désiré, il faudrait peut-être le retarder s'il était seulement blessé. Et si l'orage que les Kerles redoutaient venait à éclater, le bonheur de son enfant ne serait-il pas anéanti pour toujours?

Aussi lorsqu'il entra dans le salon où Dakerlia, Witta et Robert étaient encore réunis, il s'était composé un visage souriant. Mais sa fille s'aperçut qu'il avait quelque chose.

— Qu'avez-vous, mon père? demanda-t-elle. Que vous est-il arrivé?

— Rien, mais qui vous a dit?...

— Je lis dans vos yeux, mon père, vous avez quelque chose qui vous inquiète.

— Eh bien! oui, ma chère enfant. Emporté par une légitime indignation, j'ai provoqué Gilbert Tancmar qui osait me braver en face en soutenant que les Kerles, les Erembauts et leurs familles n'étaient pas nés libres.

— O Dieu, le nuage, le sombre nuage, dans notre beau ciel! s'écria tristement Dakerlia.

— Et Gilbert a-t-il relevé votre défi? demanda Robert.

— Non! le lâche a refusé sous prétexte que je ne suis pas né libre, et qu'un noble ne peut se battre avec moi.

— Ah! mon père, que vous m'avez fait peur, dit joyeusement Dakerlia. Il a refusé. Dieu soit loué!

— Vous craignez donc bien de me voir descendre en champ clos, ma fille? Que de fois pourtant j'ai exposé ma vie pour défendre mon honneur ou celui de ma race. Le ciel m'a toujours protégé. Pourquoi m'abandonnerait-il maintenant?

Dakerlia lui jeta les bras autour du cou.

— Oui, mon père, vous avez raison. Le ciel serait avec les défenseurs du droit. Vous avez bien fait. Mais je n'en suis pas moins heureuse du refus de Gilbert! L'idée de vous savoir en danger me ferait trembler comme la feuille.

— Et cependant je me bas aujourd'hui même.

— Quoi! Vous battre? Mais non, c'est impossible puisque...

— Un autre chevalier a ramassé mon gant et accepté le combat.

Dakerlia fondit en larmes.

— Ne pleurez pas, ma chère Dakerlia, dit Robert. Votre père ne se battra pas. Je prendrai sa place. Je suis jeune et fort.

— Vous, Robert, descendre dans la lice! s'écria-t-elle avec un redoublement de frayeur.

— Votre père ou moi; un de nous doit dégager le gant jeté.

— Taisez-vous! Taisez-vous tous les deux! vous me faites mourir.

— Ce que vous proposez est impossible, Robert, dit Segher Wulf. Vous, ma fille, je comprends votre trouble; votre bonheur est menacé; votre mariage...

— Oui, gémit Dakerlia, mon bonheur était trop grand, j'avais le pressentiment qu'il serait troublé... Mais ce qui m'effraie et m'afflige profondément, c'est le danger que vous allez courir.

— Je vous en supplie, insista Robert Sneloghe, confiez-moi le soin de venger votre honneur. Vous avez fait vingt fois vos preuves. Moi, je suis jeune et fort.

— Je vous remercie, mon ami, mais c'est impossible, dit Segher Wulf. Le comte m'a désigné nominativement comme un des combattants. Et que dirait-on si je me retirais, moi qui ai jeté le gant? D'ailleurs, ma fille a tort de s'effrayer ainsi; je suis dans toute ma force, et Dieu combattra avec moi pour le droit et pour la justice.

— Mais quel est donc votre adversaire? demanda Robert.

— Vous ne le connaissez probablement pas.

— Qui est-ce?

Jacques Van Waesten est son nom.

— Jacques le Lion? Juste ciel!

— Le Lion? le chevalier géant dont le regard fait trembler tout le monde? s'écria Dakerlia d'un ton désespéré. Ah! mon pauvre père, malheur à moi!

Elle cacha son visage dans le sein paternel, l'étreignant convulsivement dans ses bras, et s'abandonna au plus violent désespoir, sans écouter les consolations des siens et de son amie Witta.



Déjà le triste cortège était arrivé. (Page 43.)

IX

La nouvelle du combat à mort qui devait se livrer ce jour-là entre deux chevaliers s'était répandue avec la rapidité de la foudre. Aussi, avant l'heure fixée, la foule se pressait sur la place du burg et dans les rues avoisinantes. D'après les ordres du comte, on y avait établi la lice, c'est-à-dire une enceinte carrée formée par de grosses cordes soutenues par des pieux. A chaque bout du parrallélogramme, aux endroits par lesquels les combattants devaient entrer, se tenaient deux hérauts d'armes, accompagnés d'un sonneur de trompe. Derrière eux, dans un espace également réservé, les deux adversaires, à côté de leur cheval de bataille, attendaient le signal du combat. Jacques le Lion était du côté du palais du comte; Segher Wulf du côté de l'église Saint-Donat.

Tous deux étaient entourés de quelques amis et de valets d'armes chargés de contenir leurs chevaux et de porter leurs armes. Autour de l'enceinte, les flots du peuple étaient si serrés qu'on ne voyait qu'une mer de têtes, remuée sans cesse par de nouveaux flots de curieux accourant de tous le points de la ville.

A toutes les fenêtres, les femmes se pressaient en foule; sur les toits, sur les tours, sur les arbres, à toutes les saillies des bâtiments de la place des grappes de curieux étaient accrochées. Seule, la large galerie au-dessus des arbres du palais était encore vide. On y avait placé, autour d'une espèce de trône, quelques fauteuils pour les juges du camp qui ne devaient paraître qu'à l'heure fixée.

En attendant, les deux adversaires s'attachaient les dernière pièces de leur armure. Robert Sneloghe et Eustache Van Steenvoorde aidaient Segher Wulf dans ces préparatifs. D'abord on lui boucla

sa cuirasse par-dessus sa cotte de mailles en anneaux d'acier, puis le gorgerin, les brassards, les cuirasses, les genouillères, les jambards, et enfin le heaume doré dont la visière baissée ne laissait voir que les yeux du guerrier. Il était là, couvert de fer et d'acier de la tête aux pieds, à côté de son gigantesque cheval dont la tête, le poitrail et les épaules étaient également protégés par des plaques de métal. Ses armes consistaient en une longue lance, une large épée à deux mains et un bouclier carré.

D'après les lois du duel, les adversaires devaient d'abord s'attaquer à cheval, à la lance. Si cette épreuve ne donnait pas de résultat décisif, ou si l'un des combattants était désarçonné sans être cependant blessé à mort, la lutte continuait à pied, à l'épée, jusqu'à ce que l'un des deux demandât grâce ou rendît l'âme.

Il y a toujours eu, dans la nature humaine, un inexplicable plaisir, une curiosité odieuse qui pousse l'homme à assister à des scènes de sang, à des spectacles terrifiants. On savait qu'il s'agissait d'un duel à mort; qu'un de ces deux vaillants chevaliers devait mourir sous les yeux de la foule, et cependant, dans les rangs serrés de celle-ci on n'entendait que des propos joyeux, des cris d'impatience, qui se changèrent tout à coup en longues exclamations lorsque le comte parut au balcon et prit place sous le dais de brocard rouge. Deux hérauts d'armes, porteurs de trompettes garnies de bannières, se tenaient auprès de lui. De chaque côté s'assirent les juges du camp, et, au bout du balcon, les chevaliers de la suite du comte. On n'attendait plus que le signal. Segher Wulf prit Robert dans ses bras, et lui dit d'une voix émue :

— Robert, mon fils, nul ne sait ce que Dieu décidera. Cette journée peut être ma dernière. Un guerrier ne craint pas la mort; mais je suis père, et mon cœur tremble à l'idée que ma chère Dakerlia resterait seule au monde. Je vous en prie, promettez-moi, si je meurs, de l'aimer toujours, d'être pour elle un époux fidèle, un ami sûr, un protecteur généreux.

— Le ciel fera triompher le droit, répondit Robert ; mais je vous le jure, messire Wulf, chaque battement de cœur sera consacré au bonheur de votre enfant.

— Cela suffit. J'ai confiance en votre loyauté, mon fils!

Une première sonnerie de clairon avertit les adversaires de se tenir prêts. On les aida à monter à cheval, et on leur mit en main la longue lance. Ils se placèrent devant l'entrée de l'arène. Un silence solennel régnait parmi la foule.

Lorsqu'on les vit assis sur leurs grands chevaux, un sentiment de pitié pour Segher Wulf se manifesta chez beaucoup d'assistants. Il était d'une bonne tête plus petit que son gigantesque adversaire.

— Confiance et espoir, lui dit Robert. Dakerlia prie pour vous.

— Ah! ne me parlez pas de ma fille!

— Au contraire, pensez à elle. Son image doublera votre courage.

— Oui, vous avez raison. Je dois vivre pour elle.

Le clairon retentit pour la seconde fois. Au troisième signal, les gardes du camp firent tomber la barrière devant les pieds des chevaux, et les deux chevaliers, dressés sur leurs étriers, la lance en arrêt, s'élancèrent l'un sur l'autre.

Ce premier choc n'eut pas de résultat; les lances glissèrent sur les boucliers.

Cinq fois de suite les deux combattants reprirent leur élan et s'élancèrent l'un sur l'autre au galop précipité de leurs pesants coursiers. Les lances frappaient les boucliers avec un bruit épouvantable, et les flancs des chevaux, labourés violemment à coups d'éperon, laissaient tomber sur le sable de larges gouttes de sang.

Les Erembauts commençaient à espérer une heureuse issue du combat, car il était évident que, si Segher Wulf était moins grand et moins fort que son adversaire, il rachetait amplement cette infériorité par son adresse et sa souplesse. En effet, il avait évité jusqu'alors tous les coups et, plusieurs fois, il avait atteint son adversaire en pleine cuirasse avec une telle force, que Jacques Van Waesten avait chancelé sur sa selle.

Mais, à la sixième passe, le cheval de Segher Wulf tomba sur ses genoux et parut faire de vains efforts pour se relever. Les Isengrins poussèrent des cris de triomphe. Heureusement Jacques Van Waesten, emporté par l'élan de sa course, ne sut pas se retourner avant que son adversaire eût relevé son cheval et pris du champ pour un nouvel et plus rude assaut.

Ils se ruèrent encore une fois l'un sur l'autre. Segher Wulf frappa Jacques le Lion si violemment au gorgerin, que sa lance ploya et se rompit. Jacques baissa la tête sur le cou de sa monture, et rendit le sang par le nez et par la bouche. Une fanfare retentit. D'après les lois du duel, le combat ne pouvait plus continuer qu'à pied et à l'épée, après que les champions auraient pris quelques moments de repos.

Jacques Van Waesten sortit de la lice, auprès de ses amis, qui lui donnèrent à boire, lui ôtèrent son casque et lui lavèrent le visage, tout couvert de sueur et de sang.

Les Erembauts, de leur côté, reconfortèrent

Segher Wulf et lui communiquèrent leur confiance, car jusqu'à ce moment toutes les chances étaient pour lui : Robert le serra dans ses bras et lui parla de sa fille pour raffermir son courage. Mais le vieux Segher n'avait pas besoin d'encouragement. La lutte l'avait rajeuni et fortifié ; il semblait impatient de reprendre le combat, et exprimait une confiance inébranlable dans l'issue finale. Aussi, quand les trompettes donnèrent le signal de la reprise, saisit-il son épée à deux mains, en s'élançant dans la lice.

Alors commença une lutte acharnée. Les lourdes épées décrivaient des cercles au-dessus de la tête des combattants et s'abattaient avec un bruit terrible sur leurs armures, en faisant jaillir des étincelles. Dans cet assaut formidable l'adresse avait au moins autant à faire que la force, car la victoire définitive devait rester à celui qui frapperait son ennemi au défaut de l'armure. . . .

. . . .

La foule assistait, anxieuse et haletante, aux péripéties du combat, et, chaque fois qu'un des combattants frappait le haubert ou la cuirasse de son adversaire, des cris de joie ou d'angoisse retentissaient autour de l'enceinte.

Enfin, au bout de dix minutes, une immense clameur retentit : les deux champions était étendus par terre. Jacques le Lion avait la tête fendue, et sa cervelle se répandait par l'ouverture de son casque littéralement coupé en deux. Le haubert de Segher Wulf était également brisé, et son sang coulait à flots par une large blessure qu'il avait au défaut de l'épaule.

Une sonnerie de clairon annonça la fin du combat.

A ce signal, les parents et les amis des deux adversaires, accompagnés de médecins, firent irruption dans l'arène afin de porter secours aux blessés s'il en était temps encore et de les emporter sur les civières qui étaient là toutes préparées.

Jacques Van Waesten avait rendu l'âme, mais Segher Wulf vivait encore, quoique ses yeux fussent clos et que son visage fût couvert de la pâleur plombée de la mort. Les Erembauts l'entouraient, muets et consternés, interrogeant du regard le médecin qui le débarrassait de son armure et examinait ses plaies avec une visible inquiétude.

Robert Sneloghe, agenouillé auprès du blessé, lui soulevait la tête en lui parlant de Dakerlia pour le rappeler à lui pendant que le médecin procédait à un premier pansement dont il se montra fort satisfait, bien que le blessé n'eut pas repris connaissance. Par son ordre, on alla chercher un matelas qui fut étendu sur la civière, afin que le transport pût se faire sans secousses.

— Messieurs, dit-il aux amis de Segher qui l'entouraient, la blessure est très dangereuse, mais tout espoir n'est pas perdu. Aucun organe essentiel ne me paraît lésé. La clavicule est brisée, il est vrai, mais cela peut se guérir. S'il ne perd plus de sang, et si l'inflammation ne se met pas dans sa blessure, nous pourrons lui conserver la vie. Ayez donc bon espoir, et aidez-moi à le placer doucement sur cette civière. Le moindre mouvement peut rouvrir sa blessure, et ce serait la mort certaine. Nous le transporterons chez lui ; le grand air lui fait du mal.

On obéit en silence, et l'on se dirigea à pas comptés vers la demeure de Segher Wulf.

Déjà le triste cortège était arrivé à proximité de la rue Haute, lorsque la foule reflua devant une jeune fille qui accourait tout en larmes, les bras levés au ciel. Quelqu'un avait sans doute averti la pauvre Dakerlia du terrible malheur qui venait de lui arriver. Elle s'approcha de la civière, contempla un instant son père inanimé, poussa un cri d'angoisse et tomba évanouie entre les bras de Robert Sneloghe et de son oncle le prieur.

Ce fut un mouvement d'inexprimable angoisse. La jeune fille avait les yeux fermés, et la pâleur de la mort était répandue sur son visage. Robert, la gorge serrée et la larme à l'œil, effleura de ses lèvres le front décoloré de sa fiancée et murmura :

— Dakerlia, Dakerlia ! revenez à vous ! c'est moi, Robert.

Mais elle n'entendit pas et demeura inanimée.

Le médecin ordónna au funèbre cortège de se remettre en route afin que la jeune fille, quand elle reviendrait à elle, n'eût pas sous les yeux le triste spectacle de son père blessé.

Lorsqu'on lui eut mouillé les tempes avec de l'eau fraîche, elle rouvrit les yeux, jeta un regard égaré vers ceux qui l'entouraient, et, n'apercevant plus la civière, elle s'écria :

— Mon père, mon pauvre père ! mort ! Et moi !... Ah ! je veux le suivre dans la tombe !

Et elle se débattit violemment pour se dégager des bras de ceux qui essayaient de la retenir. Robert s'efforça de la calmer en lui adressant de douces paroles d'espérance et de consolation, mais elle ne l'écoutait même pas ; on eût dit que les sons de la voix de son fiancé ne parvenaient plus à son oreille.

A la fin, épuisée par les efforts qu'elle avait faits pour s'échapper, elle entendit et s'écria tout à coup :

— Que dites-vous, Robert ? Mon père vivant ? Ah ! ne me trompez pas ! Ai-je rêvé ? Quel était donc le cadavre que j'ai eu devant mes yeux ?

— Ah ! par pitié, Dakerlia, écoutez-moi. Votre père vit. Sa blessure quoique grave peut se guérir.

Le médecin l'assure. Pourquoi donc désespérer? La bonté de Dieu est infinie. Appuyez-vous sur nous, et rentrons. Votre père guérira, mon cœur me le dit.

Soutenue par Robert Sneloghe et par le vieux Bertolphe, la jeune fille se laissa ramener chez elle. Une fois rentrée, elle voulut se rendre auprès de son père, mais on lui dit que les médecins étaient occupés à poser un nouvel appareil sur sa blessure et qu'on viendrait l'avertir dès qu'elle pourrait le voir.

Dakerlia se mit à pleurer à sanglots, sans vouloir écouter les consolations de Robert. Au bout d'une demi-heure, le châtelain de Bruges vint lui dire qu'elle pouvait voir son père, mais pour quelque minutes seulement. Il était encore sans connaissance, mais le médecin avait beaucoup d'espoir.

— J'y vole, s'écria-t-elle en se levant comme mue par un ressort.

— Pas ainsi, mon enfant! dit le châtelain en la retenant. Soyez raisonnable et écoutez ce que je vous dis. Vous ne pouvez pas dire un mot ni pousser une plainte auprès du lit de votre père. La moindre émotion, le moindre bruit lui seraient funestes.

— Je serai muette, je comprimerai ma douleur.

— Eh bien, alors, suivez-moi.

Segher Wulf était étendu sur son lit sans mouvement, les yeux clos et les lèvres violacées. Surveillée par Robert et par le prieur, Dakerlia s'approcha, le regard fixe et les lèvres tremblantes. Le cœur du père eut-il le sentiment de l'approche de son enfant, ou fût-ce un pur hasard? Il sortit de son long évanouissement, entr'ouvrit les paupières et jeta sur sa fille un coup d'œil d'abord vague, puis brillant de tendresse. Il sembla même à la jeune que ses lèvres faisaient un mouvement, comme pour sourire.

Quoiqu'elle eût promis de respecter l'ordre des médecins, elle ne sut pas contenir l'élan de sa joie; elle se pencha sur son père, le baisa au front, en le mouillant de ses larmes, et murmura à son oreille :

— Mon père, mon cher père, prenez courage, vous guérirez!

Mais le médecin et le chirurgien la tirèrent en arrière et la firent sortir malgré sa résistance.

— Imprudente! Voulez-vous donc le tuer? dit le médecin. La moindre émotion peut rouvrir sa blessure, et alors il est perdu.

— Laissez-moi retourner auprès de lui, supplia-t-elle à mains jointes.

— Non, non, vous ne pouvez pas rester dans sa chambre.

Dakerlia se jeta à genoux devant le médecin, et s'écria en tendant vers lui les mains :

— Pitié, mon bon monsieur, pitié et pardon! Ne m'éloignez pas de mon père. Je veux le veiller, le soigner jour et nuit. Je ne parlerai plus, je ne pousserai plus un soupir. Pitié, je mouille vos pieds de mes larmes.

— Pour l'amour de Dieu, laissez-vous toucher par cette immense douleur, dit Robert. Ne repoussez pas sa prière.

Le médecin, ému, releva la pauvre fille et lui dit :

— Eh bien, mademoiselle, essayons encore. Mais sachez bien que, si vous risquiez encore d'émouvoir votre père, ne fût-ce que par un geste, je vous éloignerais impitoyablement de sa chambre, dussé-je employer la force. Je suis responsable de sa vie.

Dakerlia entra sur la pointe du pied, et jeta un coup d'œil sur son père, qui avait refermé les yeux. Puis elle prit Robert par la main, le conduisit au fond de la chambre, lui montra sans prononcer un mot le prie-Dieu placé devant un grand crucifix attaché à la muraille, et se laissa tomber à genoux.

Le jeune homme s'agenouilla à côté d'elle. Tous deux courbèrent la tête et s'absorbèrent dans une ardente prière.

Un silence, aussi profond que le silence d'une tombe, régna dans l'apparement pendant de longues heures.

X

Après quelques jours d'un temps pluvieux et froid, le soleil s'était levé dans un ciel bleu sans nuages et l'air était très doux pour la saison.

Un chevalier se promenait à pas lents, de long en large, près de l'église du Saint-Sauveur, absorbé dans de profondes réflexions, sous l'empire desquelles son visage s'assombrissait et s'éclairait alternativement. Un autre chevalier déboucha d'une rue latérale sans qu'il l'aperçût et lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Eh! mon ami Didier, qu'est-ce donc qui vous préoccupe à ce point? Vous ressemblez à un somnambule.

— Tiens, répondit Didier, c'est ce cher Guillaume de Wervick. J'ai été malade, et je viens me réchauffer au soleil.

— Malade? Est-ce de cela que vous êtes encore pâle? Mais vous connaissez du moins le duel entre Jacques le Lion et Segher Wulf?

— Oui, je sais, et comment se porte messire Wulf?

— Je l'ai vu avant-hier. Il est resté six jours entre la vie et la mort; et maintenant qu'il a repris connaissance et qu'il tient les yeux ouverts, les

médecins lui interdisent le mouvement et la tension d'esprit.

— Pauvre Dakerlia! dit Didier; quel doit être son chagrin, elle qui aime si tendrement son père!

— Elle le veille jour et nuit; aussi a-t-elle singulièrement maigri. Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Didier pinça les lèvres d'un air ironique.

— Robert Sneloghe était sans doute présent lors de votre visite?

— En effet. Rien d'étonnant à cela. D'ailleurs, il s'occupe beaucoup plus d'elle que de son père; il l'encourage, la console et pleure avec elle...

— Le lâche, pleurer comme une femme! grommela Didier d'un ton haineux.

— Lâche, Robert Sneloghe! répéta Wervick étonné.

— Il me semble, répliqua Didier, qu'un homme, un chevalier ne devrait pas avoir de ces faiblesses... Maintenant le mariage de Robert sera sans doute différé pour longtemps?

— Certes. Si Segher Wulf guérit, il ne pourra quitter le lit d'ici à plusieurs mois.

— Et s'il meurt, le deuil durera un an.

— Cela paraît vous faire plaisir? demanda Wervick en le regardant dans le blanc des yeux.

Didier Vos haussa les épaules sans répondre.

— Je comprends, dit l'autre: vous aussi vous avez aimé Dakerlia Wulf et aspiré à sa main. Mais il faut vous résigner. Elle deviendra certainement la femme de Robert.

— Ce mariage n'est pas encore fait, répondit Didier dont les yeux lancèrent un éclair de joie triomphante.

— Quoi? supposeriez-vous que Dakerlia pourrait vous épouser?

— Qui sait? En un an il passe tant d'eau sous les ponts! Que la guerre éclate en Flandre, que les Kerles courent aux armes contre le prince... Il peut survenir bien des changements.

— Sans doute; mais la guerre n'est pas probable : le comte a accepté le jugement de Dieu, et la victoire de Segher Wulf a préservé les Kerles d'une grande effusion de sang.

— Le croyez-vous? quoique j'aie été malade, je sais peut-être mieux que vous ce qui se passe. Est-il vrai que, depuis ce duel, les Isengrins sont devenus silencieux et réservés, et parlent mystérieusement entre eux, comme s'ils cachaient un secret aux Erembauts.

— C'est vrai.

— Eh bien, le complot qui se trame dans l'ombre éclatera inopinément. Le prieur de Saint-Donat, le châtelain, Robert Sneloghe et tous ceux qui pensent comme eux et qui suivent leurs conseils sont aveugles; ils ne veulent pas voir ce qui se passe. Ils envoient partout des émissaires pour recommander aux Kerles le courage et la patience des poltrons! Ils se réveilleront quand il sera trop tard. Bouchard Knap, voilà l'homme qui seul peut-être peut sauver notre liberté... Et ils l'ont laissé injustement condamner sans rien tenter pour le défendre ou le venger.

— Oui, vous avez raison, dit Wervick, cette sagesse-là mène droit à la servitude. Mais les Kerles ne se laisseront pas faire. Dans six jours, l'assemblée des Gildes se réunit à Furnes; on y décidera du sort du pays, et les Erambauts n'y seront pas les seuls maîtres. J'y serai comme délégué de Proven, où j'ai beaucoup de biens.

— J'y serai aussi comme député par le cercle de Bekeghem.

— Tiens, qui vient donc là-bas?... Quand on parle du loup...

— Robert Sneloghe! grommela Didier d'une voix altérée par la haine.

Mais il se fit violence en voyant Robert s'approcher pour les saluer. Après quelques mots échangés, Didier demanda à Robert si son mariage était indéfiniment reculé.

— Hélas! nous ne pensons plus à cela, soupira Robert. Que le père de Dakerlia guérisse, nous ne souhaitons pas autre chose...

Une lueur de joie brilla dans les yeux de Didier.

— Nous vous verrons sans doute à Furnes dans huit jours, demanda-t-il à Robert. Houthem vous choisit d'ordinaire pour son délégué.

— Je ne pourrai peut-être pas assister à l'assemblée. Vous comprenez, la triste situation de Wulf et de sa fille...

— Et si l'on y décide la guerre?

— Alors nous ferons notre devoir; nous donnerons notre sang pour la liberté du pays. Mais espérons que la sagesse du comte préviendra ce malheur.

— Est-il vrai, demanda Guillaume de Wervick, que vous avez jeté votre gant au visage de Gilbert Tancmar en pleine cour?

— C'est vrai.

— Et il a refusé de se battre avec vous?

— Oui, sous prétexte que lui, gentilhomme, ne peut pas se battre avec quelqu'un dont la libre naissance ne lui est pas prouvée.

— Quelle lâcheté!

— Lâcheté, non. Hypocrisie et méchanceté. Il veut nous pousser à des actes de violence, afin d'irriter le comte contre nous.

— Et vous ne l'avez pas frappé de votre épée? demanda Didier.

— Le comte entrait précisément au moment de la querelle. Il nous a ordonné de faire la paix. J'ai

dû obéir, mais soyez-en certains, tôt ou tard je vengerai sur Gilbert Tanemar le chagrin de Dakerlia.

— Si c'était à moi qu'il refusât le combat, je l'étendrais mort à mes pieds, s'écria Didier Vos.

— Non, non, je le contraindrai par d'autres moyens, répondit Robert avec une nuance de mépris. Un preux chevalier ne se venge point par un meurtre. Au revoir, messire!

Robert Sneloghe s'éloigna et se dirigea sur la place du Marché, où beaucoup de personnes se promenaient pour jouir de la douceur de la température. Il poussa un cri de joyeuse surprise en apercevant sa sœur et Dakerlia qui se tenaient par le bras, et paraissaient de très bonne humeur. Il pressa le pas pour les rejoindre.

— Vous ici, mesdemoiselles? En croirai-je mes yeux? dit-il en les abordant. Qu'est-ce que cela veut dire? Notre père est-il guéri?

— Quel bonheur de vous rencontrer, Robert! dit Dakerlia. Maintenant nous avons un chevalier pour nous mener à la promenade. Mettez-vous entre nous deux, nous causerons en marchant.

— La joie rayonne dans vos yeux. Racontez-moi donc ce qui vous réjouit ainsi.

— Vous êtes venu ce matin, répondit Dakerlia; mon père était encore alourdi par le sommeil et ne paraissait pas beaucoup mieux qu'hier; mais lorsqu'il fut tout à fait réveillé, ses yeux étaient plus vifs, et il demanda à manger. C'était la première fois. Les médecins ont permis de lui donner un peu de bouillon de poule, qui lui a fait tant de bien qu'il semblait revivre. Il s'est mis à parler à voix basse, mais avec une clarté d'esprit qui nous a confondus. Il parlait de vous, Robert.

— De moi?

— Oui. Pendant le temps qu'il est resté sans mouvement, il a dû entendre et voir ce qui se passait autour de lui, car il sait tout. Ah! Robert, si vous aviez pu entendre combien il a d'affection et de reconnaissance pour vous!

— Et vous, Dakerlia, ne vous a-t-il pas remerciée, vous qui avez fait plus qu'on ne peut exiger des forces humaines?

— Je n'ose presque pas le dire, répondit la jeune fille émue. Il a posé sa main sur mon front et m'a bénie en regardant le ciel. Ne parlons plus de cela, car rien qu'en y pensant je sens encore mes larmes qui coulent malgré moi.

Ils marchèrent un instant en silence.

— Ce qui cause notre joie, dit Witta, c'est que les médecins, qui jusqu'à présent n'osaient pas se prononcer, ont déclaré aujourd'hui qu'ils ne doutent plus de la guérison de messire Wulf. Sa blessure n'a plus d'inflammation : elle est fermée.

— Dieu soit loué! dit Robert. C'est une heureuse nouvelle.

— Le prieur et le châtelain sont venus aussi voir le blessé, et ils nous ont dit également que nous n'avons plus rien à craindre.

— Oui, Robert, continua Dakerlia, et votre oncle le prieur a dit à mon père qu'en versant son sang, il avait probablement racheté la liberté des Kerles et préservé le pays d'une guerre désastreuse. Mon père a été heureux et fier.

— Mais tout cela ne m'explique pas comment il se fait que je vous rencontre ici.

— Vos oncles en sont la cause. Ils ont prétendu que je deviendrais malade si je continuais à rester enfermée dans cette chambre de blessé, et que je devais aller me promener au grand air. Les médecins ont dit la même chose, et vos oncles, pour vaincre ma résistance, ont promis de rester une couple d'heures auprès de mon père. J'ai consenti pour une heure, et je m'aperçois qu'ils avaient raison : ce grand air et ce clair soleil me font encore plus de bien que le contentement.

En causant ainsi, ils firent plusieurs fois le tour de la place, jusqu'à ce que Dakerlia, malgré les instances de Robert, exprima la volonté de rentrer.

Au moment où ils se dirigeaient vers la rue Haute, ils furent repoussés tout à coup par un flot de peuple qui faisait irruption sur la place à la suite de deux sonneurs de trompe. De tous côtés la foule accourait, car on savait que ces sonneurs de trompe étaient les hérauts d'armes habituels du comte et l'on prévoyait qu'ils allaient annoncer une résolution du souverain.

Aussi curieux que les autres de connaître ce que l'on allait faire savoir aux bourgeois de Bruges, Robert s'arrêta avec ses deux compagnes.

Les sonneurs entonnèrent une fanfare, et, quand il y eut assez de monde rassemblé autour d'eux, un clerc s'avança et déploya un parchemin au bas duquel on pouvait voir de grands cachets de cire verte, puis il se mit à lire sa proclamation d'une voix haute et claire :

« Nous Charles, comte de Flandre, à tous ceux qui les présentes liront et entendront lire, salut.

» Comme en certaines régions de notre pays de Flandre demeure une race de gens appelés Kerles, qui, sans occuper de libres héritages dits alleux, prétendent être libres de leur personne et de leurs biens, et se permettent de porter des armes, au grand péril de la paix publique, malgré la défense qui leur en a été faite par nos prédécesseurs et renouvelée par nous-mêmes;

» Attendu que ces hommes, qui se donnent le nom de Kerles, n'appartiennent à aucun fief reconnu et refusent de s'y soumettre;

» Attendu que cette situation n'est qu'une

usurpation illégale, contraire aux droits de la couronne et à la paix du comté;

» Savoir faisons qu'après mûre délibération et examen des droits de chacun nous avons résolu et arrêté ce qui suit :

» *Premièrement*. — Chaque habitant du pays de Flandre qui n'appartient pas à un de nos fiefs ou à un abbaye, ou n'est pas possesseur d'un héritage appelé *franc-alleu*, ou qui ne jouit pas du droit de bourgeoisie dans une de nos bonnes villes, sera désormais un serf de la couronne. »

Jusque-là la foule, au milieu de laquelle il n'y avait sans doute que peu ou point de Kerles, avait écouté, muette et la bouche béante, les paroles du lecteur; mais alors s'éleva un tel murmure de surprise et d'indignation, que la voix du crieur ne parvint plus à se faire entendre.

— Silence, silence ! s'écrièrent quelques assistants qui se souciaient sans doute fort peu de la cause des Kerles.

Le crieur continua sa lecture.

« *Deuxièmement*. — Tous ces serfs de la couronne paieront entre les mains des receveurs de nos burgs et chatellenies la taxe nommée *Balfart*, c'est à dire un denier par an, quatre deniers le jour de leur mariage, et quatre le jour de leur décès, ou le meilleur meuble au choix du seigneur.

» *Troisièmement*. — Il reste défendu à tous serfs de porter des armes telles que boucliers, épées, dagues, poignards, massues, sous peine d'amende ou de prison, ainsi qu'il a été décrété par les comtes nos prédécesseurs, et par nous-mêmes. »

Le reste de la proclamation ne consistait qu'en quelques prescriptions pour l'exécution de cet important arrêté.

Les bourgeois se mirent à échanger avec un grand bruit de voix leur sentiment sur cet édit contre les Kerles; mais la plupart suivirent les sonneurs de trompe qui allaient publier l'édit dans un autre quartier. D'autres s'empressèrent d'aller porter la nouvelle à leurs amis et connaissances.

Robert et Dakerlia, frappés de crainte, se regardèrent un instant sans rien dire.

— Hélas, soupira la jeune fille, le sang de mon pauvre père a coulé en vain. L'orage tant redouté éclate sur la Flandre.

— Le droit triomphera, répondit Robert. On nous a joués, trahis, indignement trahis; maintenant la patience et la soumission seraient un crime et une lâcheté. Nous défendrons notre liberté jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

— Malheur, malheur! gémit Witta. Quelque soit le vainqueur, le sol de la Flandre se couvrira de cadavres...

— O mon Dieu ! s'écria tout à coup Dakerlia pâlissant.

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? demanda Robert.

Dakerlia prit la main de son fiancé et de son amie et les entraîna en disant :

— Mon pauvre père ! Venez, venez, courons auprès de lui. Si quelqu'un lui portait cette nouvelle, ce serait pour lui un coup terrible, fatal peut-être. Courons, nous défendrons qu'on laisse approcher personne.

— Calmez votre agitation, Dakerlia, dit Robert; votre père remarquerait que vous lui cachez quelque chose.

— Non, non, il ne verra rien. Je serai forte : je feindrai la gaieté.

En effet, elle souriait en s'approchant du lit de son père; mais, comme il était endormi, elle se tint tranquille et s'assit au chevet de son lit. Robert dit quelques mots à l'oreille de son oncle le prieur, fit un signe au châtelain, et tous trois sortirent de la chambre du blessé.

Le prieur pâlit et le châtelain frémit en apprenant la fatale nouvelle. Tous deux étaient consternés.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites ? demanda le vieux Bertolphe.

— J'ai entendu lire l'édit; je l'ai entendu de mes oreilles, sur la place du marché !

— Quel malheur pour la Flandre ! Les Isengrins triomphent ! dit Robert le châtelain.

— Reconnaissez-vous maintenant que votre patience et votre résignation n'ont servi qu'à exalter l'orgueil de nos ennemis ? Mais il n'est pas trop tard : faites un signe, prieur, et avec votre aide, châtelain, demain tout le pays des Kerles sera sous les armes.

— Une résolution aussi prématurée perdrait tout, dit Bertolphe. Nos ennemis doivent désirer la même chose que vous, Robert. Une révolte non préparée d'avance ne pourrait être que partielle. Or, pour réussir, s'il ne nous reste pas d'autre recours, il faut qu'elle soit générale, et nos forces doivent être organisées pour une longue guerre.

— Mais, mon oncle, la mesure n'est-elle pas comble ? riposta Robert avec une indigation qu'il cherchait en vain à contenir. La nouvelle de cet édit injurieux mettra les Kerles hors d'eux-mêmes, surtout les Kerles des bois.

— En effet, dit le châtelain, je ne serais pas surpris s'ils couraient aux armes, et s'ils commençaient immédiatement à assiéger et à incendier les burgs des seigneurs féodaux.

— Et ne vaudrait-il pas mieux, insista Robert, donner le signal d'une révolte générale ? Croyez-moi, mon oncle, votre longanimité sera la perte du pays des Kerles.

— Modérez-vous, mon neveu, dit sévèrement le prieur. La précipitation perd les meilleurs causes. N'avez-vous plus confiance en ma vieille expérience?

— Sans doute, mon oncle; mais, avec votre permission, il me semble que, dans les circonstances urgentes, énergie et courage valent mieux que sagesse.

— Qu'allons-nous faire, mon frère? Il faut agir pourtant, dit le châtelain.

— Nous devons prévenir tout mouvement dans les Cercles, et obtenir des Kerles qu'ils se tiennent tranquilles jusqu'à ce que l'assemblée des Gildes ait pris une décision. Qu'est-ce que six jours d'attente? Si l'assemblée décide de tenter le sort des armes, on aura là sous la main des délégués de tous les Cercles, et, s'il le faut, soulever d'un mot tout le pays des Kerles comme un seul homme.

— Mais, mon oncle, vous oubliez Bouchard Knap, votre neveu. Quand il apprendra la nouvelle, celui-là!...

— Je sais où il est. Il recevra de moi une lettre particulière et se tiendra en paix, du moins jusqu'au jour de l'assemblée. Il me l'a promis formellement.

— Ainsi, nous devons nous préparer à la guerre? demanda le châtelain.

— Vous préparer, assurément, répondit le prieur. Mais la lutte fatale n'est pas encore absolument inévitable. Qui nous dit que si Mgr le comte a prêté l'oreille aux conseils de nos ennemis, ce n'est pas uniquement parce que la guerre en Aquitaine et maintenant sur les frontières de Normandie la force à chercher les moyens de se procurer de grosses sommes? Si les Kerles lui faisaient l'offre de quelques millions de marcs d'argent...

— Encore des concessions et des prières? murmura Robert. Ne savons-nous donc plus faire autre chose que supplier? Vous savez, mon oncle, combien j'étais dévoué à Mgr le comte malgré l'injustice qui nous a été faite. Le prince Charles a honoré et aimé feu mon père. Je lui en étais reconnaissant. Maintenant je dois étouffer la reconnaissance dans mon cœur. J'ai à choisir entre la guerre contre le comte et l'humiliation de ma patrie, la perte de notre liberté! La conviction que le prince est égaré par les perfides Insengrins me rendait ce choix pénible, je l'avoue; mais la voix de ma conscience...

— Taisez-vous, interrompit le prieur. Vous devenez aussi emporté, aussi inconsidéré que Bouchard. Écoutez d'abord le froide raison. Si, par un pareil sacrifice d'argent, nous pouvions faire retirer l'édit contre les Kerles et détourner les terribles malheurs qui menacent notre race et notre patrie, me blâmeriez-vous d'en avoir donné le conseil?

— Non, non, mon oncle. Mais tout espoir de justice et de paix est mort pour moi.

— Eh bien, je tâcherai de savoir quel serait l'effet d'une telle offre. Dans tous les cas, l'assemblée de Furnes délibèrera sur l'affaire, et nous tous, fidèles à notre serment de Gilde, nous nous soumettrons à sa décision. Retournons au prieuré, maintenant, Hacket; le temps est précieux; nous devons nous hâter de prendre nos précautions pour empêcher tout mouvement des cercles jusqu'à la décision de l'assemblée des Gildes : disons rapidement adieu à Segher Wulf. Il sera peut-être éveillé.

Robert les retint pour leur dire qu'ils ne pouvaient pas parler de l'édit en présence du malade. Segher Wulf qui s'estimait heureux d'avoir risqué sa vie, espérant avoir racheté de son sang la liberté des Kerles, pouvait recevoir un coup fatal en apprenant que les Isengrins n'avaient pas respecté le jugement de Dieu.

Le prieur et le châtelain promirent de n'en rien dire au malade. Comme ils se disposaient à rentrer dans sa chambre, ils entendirent tout à coup des sons de trompe résonner à quelque distance.

— Mon Dieu! s'écria Robert effrayé, voilà qu'on vient publier le fatal édit dans la rue même. Messire Wulf va l'entendre. Quel coup terrible pour lui!

— Les scélérats! grogna le châtelain. Qui sait s'ils n'ont pas donné à cet effet des instructions spéciales aux hérauts d'armes. Ces Tancmar sont implacables, dans leur haine.

— Mais non : le crieur est encore loin; messire Wulf ne peut rien entendre de la proclamation.

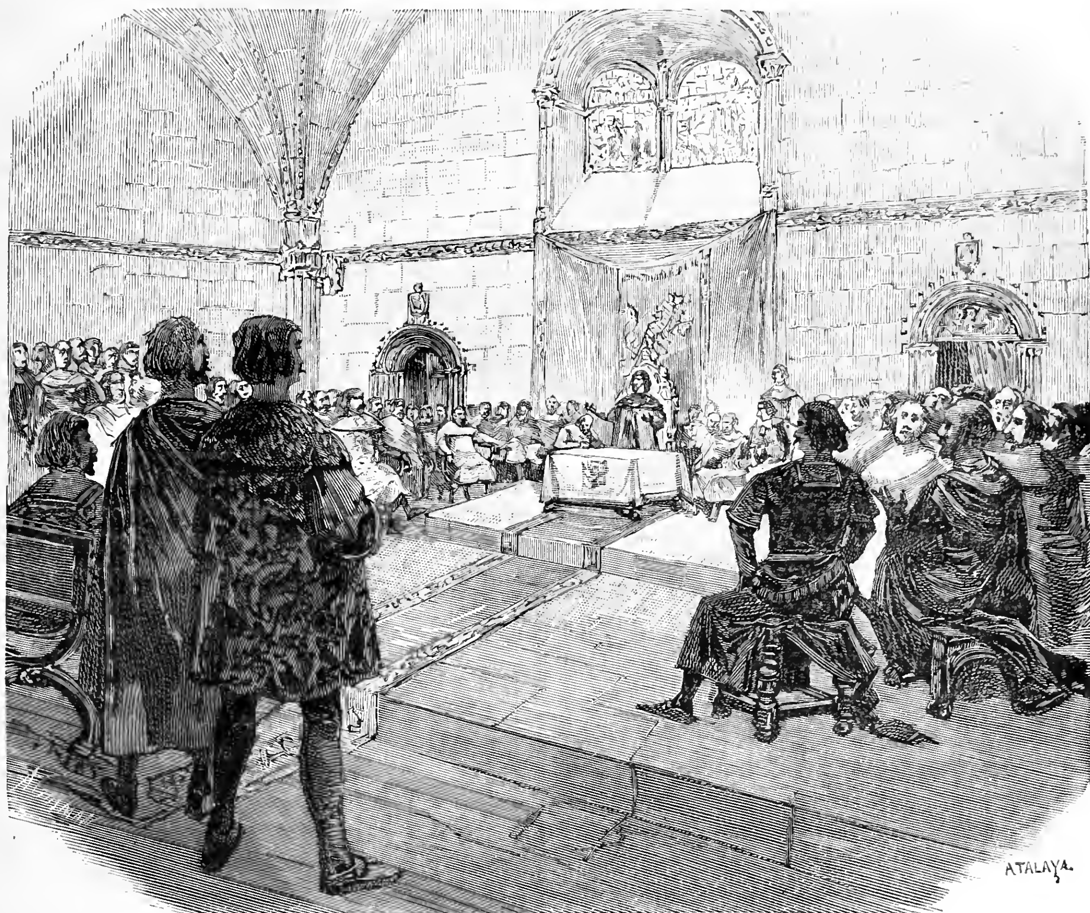
— Ah! Il a l'ouïe si fine, et son lit est près de la fenêtre, vers la rue, dit Robert.

— Bah! vous vous inquiétez à tort, dit le prieur en ouvrant la porte de la chambre du malade.

Segher Wulf tenait encore les yeux fermés. Dakerlia, debout près de son lit, avait la crainte et l'angoisse peintes sur son visage, car elle aussi avait entendu les sons de trompe.

— Ne vous agitez pas ainsi, ma fille, dit le prieur à son oreille, votre père dort, et les sonneurs de trompe sont partis.

Il n'avait pas achevé sa phrase que la voix du héraut d'armes s'éleva sous la fenêtre même. Dakerlia poussa un cri de douleur et étendit ses mains tremblantes au-dessus de la tête de son père comme pour le soustraire à la fatale proclamation. Le malade ouvrit les yeux et écouta. Il resta calme; aucun muscle de son visage ne tressaillit : on aurait pu douter qu'il comprit ce qu'on criait si haut dans la rue.



L'assemblée était fort agitée. (Page 56.)

Déjà le héraut était très loin dans sa lecture, et Segher Wulf n'avait donné aucun signe d'émotion. Mais, lorsqu'il entendit la deuxième disposition de l'édit, il parut frappé d'une violente secousse. Tous ses membres se contractèrent convulsivement et, quoique Dakerlia et les médecins cherchassent à le contenir, il poussa ses deux bras hors du lit, rassembla toutes ses forces, et s'écria en se soulevant avec une étonnante vigueur :

— Serfs ! Les Kerles esclaves ? Vengeance, vengeance, ô Dieu !

Hélas ! Sa clavicule mal ressoudée se rompit de nouveau, sa blessure se rouvrit, le sang déborda sur sa poitrine, et il retomba en arrière en poussant un grand cri.

— Ce n'est rien ; pas de gémissements, pas de lamentations, dit un des médecins en faisant signe au prieur d'emmener immédiatement la jeune fille.

Tous le comprirent. Robert et ses oncles prirent Darkerlia par les bras et les épaules, et malgré sa résistance furieuse ils la conduisirent dans une chambre écartée. Là ils essayèrent de lui faire croire que l'accident n'aurait pas de suites fâcheuses. Le médecin lui-même n'avait-il pas dit qu'il ne fallait pas s'inquiéter. Un nouveau pansement rétablirait tout.

Mais Dakerlia, en proie à une crainte mortelle, ne se laissait ni persuader ni calmer.

— Les barbares ! s'écriait-elle. Ils n'ont pas su le vaincre dans la lutte. Ils devaient le tuer par la ruse, la perfidie, la lâcheté. O mon père, mon pauvre père, qui vous vengera ? Qui rachètera le noble sang que vous avez versé pour votre pays ?

— Soyez tranquille, Dakerlia, répondit Robert Sneloghe, le cor de détresse va retentir sur toute la surface du pays des Kerles. C'est une guerre à mort. Au milieu des batailles je chercherai les

ennemis de votre père, et je les frapperai aussi longtemps que mon bras aura la force de porter une épée.

La jeune fille poussa un gémissement, cacha sa figure dans ses mains et se mit à pleurer à chaudes larmes. Mais elle était si agitée qu'elle se précipita immédiatement sur la porte qu'elle essaya d'ouvrir en se déchirant les ongles. Elle se jeta à genoux devant le prieur et le supplia à mains jointes de la laisser retourner auprès de son père. Il pouvait mourir, son cœur serré le lui disait : pouvait-on refuser à sa fille la consolation suprême de lui dire un dernier adieu et de lui fermer les yeux?

A la fin, le prieur ému de pitié lui dit qu'il prierait son frère le châtelain d'aller demander pour elle au médecin l'autorisation de voir son père si elle promettait de rester calme.

On ouvrit la porte avec précaution, et Hacket se rendit dans la chambre du malade.

Là il ne put retenir un cri d'effroi, quoique le médecin lui recommandât le silence en mettant le doigt sur ses lèvres.

Segher Wulf était étendu sur son lit. Il avait un crucifix sur la poitrine. Son visage exsangue avait la transparence de la cire. Witta, à genoux devant le lit, priait et pleurait amèrement.

Le châtelain s'approcha le cœur battant et regarda le médecin.

— Ce n'est plus qu'un cadavre, dit celui-ci.

— Vous en êtes sûr?

— Comment en serait-il autrement. Il a perdu tout son sang.

— Quel affreux malheur!

— Oui, c'est un terrible événement. Mais rien ne sert de se plaindre, seigneur châtelain. Allez auprès de la jeune fille. Faites-lui d'abord, à demi-mot, pressentir son malheur, et ne le lui annoncez qu'avec les plus grandes précautions.

Le châtelain s'éloigna silencieusement pour aller remplir sa triste mission. Mais à peine était-il sorti qu'on entendit retentir dans le vestibule des plaintes désespérées.

Dakerlia fit irruption dans la chambre et se précipita sur le lit.

Un seul coup d'œil lui apprit tout. Elle poussa un grand cri, un cri de détresse qui résonna dans toute la maison, et tomba inanimée, la tête sur la poitrine de son père.

XI

Le jour où devait se tenir l'assemblée des Gildes était arrivé.

Le matin, de bonne heure, la ville de Furnes fourmillait de monde, accouru de tous les points du pays des Kerles, et on voyait encore à chaque instant de grands chariots couverts s'arrêter devant la porte des principales hôtelleries.

Tous ces visiteurs ne devaient pas siéger dans l'assemblée des Gildes. Il y en avait que leurs affaires particulières appelaient à Furnes, d'autres qui comptaient y rencontrer des amis; mais le plus grand nombre n'avait entrepris le voyage que par curiosité pure.

Autour du mur du cimetière de l'église Sainte-Walburge, il y avait des échoppes où l'on vendait des comestibles, des fruits, des friandises, des ustensiles aratoires, des objets de ménage, des étoffes, des vêtements, de sorte que de ce côté la place avait tout à fait l'air d'une foire ou d'une kermesse.

Il y avait là un grand concours de monde. On reconnaissait les Kerles à leurs longues barbes et à leurs larges épées, semblables à des lames de faux. Les Kerles des bois étaient reconnaissables au bleu plus foncé de leurs vêtements, et à leurs chapeaux dont les bords étaient relevés derrière et sur les côtés en forme de casquette, tandis que les Kerles des champs et les Kerles des dunes portaient des chapeaux à larges bords, ornés d'une plume de laneret (pied bleu) ou d'aigle de mer.

On remarquait encore parmi eux quelques Kerles du comté de Guines qui se distinguaient des autres en ce qu'ils n'avaient pour arme qu'une massue de bois qu'ils portaient sur l'épaule.

Les bourgeois de Furnes avaient le menton glabre et les principaux d'entre eux seulement portaient un court poignard au-dessus de la poche de cuir attachée à leur ceinture. Ils ne se liaient pas beaucoup avec les Kerles qui les traitaient avec hauteur et qui évitaient soigneusement de parler devant eux des affaires des Cercles.

En effet, les Kerles considéraient les bourgeois des villes comme des gens ayant perdu leur indépendance, et ne possédant plus des libertés de leurs ancêtres que ce que le prince, volontairement et par grâce, leur avait permis de conserver.

Auparavant toutes les parties du pays des Kerles jouissaient d'une égale indépendance et n'avaient pas d'autres obligations envers le comte de Flandre que de lui fournir des hommes de guerre pour la défense de la patrie. Ils payaient aussi volontairement toutes les taxes pour passage de marchandises, droits d'ancrage et de pontonnage aux fonctionnaires du comte, pour autant que toutes ces contributions ne pussent pas être considérées comme une taxe de capitation personnelle. D'ailleurs, en temps de guerre, ou en d'autres circonstances graves, lorsque le comte leur adressait une demande, ils lui prêtaient volontairement des sommes importantes, sur les caisses des Gildes.

Mais, depuis deux siècles, les comtes de Flandre,

afin de pouvoir défendre le pays contre les incursions des Normands, avaient, du consentement des Kerles, entouré différentes villes d'une ceinture de murailles et y avaient un burg ou château fort où commandait un châtelain ou burgrave nommé par le comte.

Dès ce moment, les comtes considérèrent le ressort du burg ou château fort comme un fief de la couronne, et les bourgeois comme des vasseaux, avec cette restriction pourtant qu'ils leur laissèrent certaine liberté qu'ils confirmèrent par une concession souveraine. Ils nommèrent des administrateurs de la communauté ou « échevins » chargés de rendre la justice en leur nom sous la haute surveillance du châtelain.

Il en était tout autrement en ce qui concerne les Kerles en dehors de l'enceinte des villes fortes. Ceux-ci avaient conservé les institutions de leurs ancêtres, s'administraient eux-mêmes et rendaient la justice sans aucune intervention d'une autorité supérieure. Un ou plusieurs villages sous une administration commune s'appelaient *Amitié* (Minne), et plusieurs *Amitiés* formaient un cercle (*Ambacht*). Ils n'avaient pas d'échevins. Ils appelaient *Kemmans* (hommes de choix) leurs administrateurs ou juges qu'ils élisaient tous les ans. Ils étaient chargés de débattre les intérêts communs, siégeaient au tribunal et prononçaient sur les contestations civiles et sur les crimes, délits ou méfaits quelconques.

Dans la ville de Furnes même, près d'un coin du marché, il y avait encore un morceau de terre franche qui n'était pas soumis à l'autorité du châtelain. Sur ce terrain, les puissants Kerles du Cercle de Furnes avaient bâti leur grande halle des Gildes (Gildehalle[1]) pour y traiter les affaires communes et y rendre la justice une fois par semaine.

Vue du dehors, cette halle avait l'aspect d'une maison d'une longueur et d'une largeur immense, sans étage, dont les lignes uniformes n'étaient interrompues que par une haute tourelle où étaient suspendues deux cloches de grandeur différente. Les fenêtres percées très haut au-dessus du sol étaient garnies de barreaux de fer.

Ce jour-là, dix ou douze hommes à longues barbes se tenaient l'épée au clair devant la porte d'entrée, et écartaient les bourgeois et les étrangers.

Cette apparence inhospitalière et mystérieuse devait faire croire que les Kerles, en construisant la halle des Gildes, avaient eu pour but d'écarter tout espionnage du dehors et de protéger leur délibérations contre la curiosité des gens qui n'étaient pas liés par le serment des Gildes.

1. Rapprochez de l'anglais *Guildhall*, salle des corporations, hôtel de ville.

A l'intérieur, la halle n'était pas aussi sombre, car les fenêtres qui prenaient jour sur la cour intérieure étaient très larges et aucun grillage ne leur interceptait la lumière. La plus grande longueur était occupée par une vaste salle, dont la voûte, avec ses nombreuses arêtes, reposait ses deux rangées de piliers bas, couverts de sculptures singulières.

On avait, en prévision de l'assemblée, construit une estrade et placé dans la salle un grand nombre de banquettes.

Beaucoup de pièces moins vastes, ayant toutes une destination particulière, suivaient la grande salle. Elles avaient une sortie commune sur la cour, non loin de l'endroit ou étaient disposés en plein air, dans l'hémicycle formé par une haie, les quatre bancs du tribunal.

Jusqu'alors les Kerles s'étaient promenés autour du cimetière ou avaient causé par groupes sur la place et discuté sur les affaires du pays, en ayant soin de ne pas se laisser entendre par les bourgeois.

Dans la halle il n'y avait encore que quelques juges et quelques commis qui préparaient tout pour le service dont ils étaient chargés.

La petite cloche de la tourelle se mit à tinter. Beaucoup de Kerles pénétrèrent dans la halle et se rendirent dans différentes salles, suivant la nature des affaires qu'ils avaient à traiter.

Dans une des grandes pièces, siégeaient les receveurs du trésor de la Gilde avec leurs commis. Les délégués des cercles y vinrent les uns après les autres verser la contribution annuelle qu'ils devaient pour chaque membre de la Gilde.

A côté, et séparés des receveurs, siégeaient les payeurs qui, sur la production des documents délivrés par des experts désignés à cet effet, distribuaient les secours ou indemnités pour incendie des maisons, ou pour perte des navires et des barques, car le trésor de la Gilde était en même temps pour les Kerles une caisse d'assurances mutuelles.

Dans une autre salle, siégeait l'administration des routes, rivières, canaux et digues dont l'entretien était à la charge de plus d'un Cercle.

Là siégeaient les magistrats délégués des grands Cercles, tels que Furnes, Capellebrouck, Berg, Broucburg, Hazebrouck et Dunkerque. Ils formaient ensemble une cour de justice qui devait entendre tout Kerle qui prétendait qu'on lui avait fait tort ou refusé justice dans son Cercle. Ce tribunal jugeait donc comme cour d'appel. Il était indépendant de l'assemlée des Gildes, et siégeait plusieurs jours.

Toutes ces affaires particulières prirent toute la matinée, et ce ne fut qu'à une heure de l'après-

midi, après qu'on eut donné aux délégués le temps de manger un morceau, que la grosse cloche annonça l'ouverture de l'assemblée.

Peu de temps auparavant, on avait fait sortir tout le monde, et l'entrée ne fut plus accordée qu'à ceux qui présentaient une procuration délivrée par les juges des Cercles qui les avaient choisis pour leurs délégués.

La grande salle se remplit peu à peu. Chacun prit place selon sa fantaisie, à côté de ses amis ou de ses connaissances.

Hacket le châtelain était là comme député du Franc de Burges. A côté de lui, Robert Sneloghe représentait Houthem; et plus en arrière dans la salle, Didier Vos, Guillaume de Weiveck et Enguerrand Van Eessen, avec d'autres chevaliers, délégués par différents Cercles.

Comme la séance n'était pas encore ouverte, et que les Kerles exprimaient à haute voix leur sentiment sur la taxe de servage et sur ce qu'il y avait à faire en cette grave conjoncture, il y avait dans toute la salle une rumeur confuse et ronflante... Mais les délégués des grands Cercles parurent sur l'estrade, et pendant qu'ils prenaient place sur les fauteuils qu'on leur avait préparés, tous les assistants s'assirent sur les banquettes.

Le brouhaha recommença de nouveau jusqu'au moment où le président frappa sur la table de chêne un coup de maillet si violent qu'il résonna dans toute la salle comme un coup de tonnerre.

Chacun se tut, et le bruit fit place au plus profond silence.

Le président était un juge d'Hazebrouck, avec une longue barbe blanche. Il promena lentement son regard sur l'assistance, frappa un second coup de maillet, puis il se leva et dit :

— Compagnons, frères des Gildes, lorsque nous, vos mandataires, nous voulions vous réunir il y a quelques semaines, nous avions fait choix de quelques objets de plus ou moins d'importance pour les soumettre à vos délibérations. Depuis lors, Mgr le comte de Flandre a promulgué contre les Kerles un édit qui, s'il devait rester en vigueur, nous réduirait, nous et nos enfants, en une éternelle servitude. Cette affaire est pour nous si importante qu'elle doit passer avant toutes les autres. J'espère que vous délibérerez avec calme, et que vous apporterez à la discussion de ce que nous avons à faire pour sauver la liberté de notre pays non pas seulement l'indignation de gens profondément blessés, mais aussi la maturité et la réflexion de personnes sages et modérées. Et, pour que chacun de vous connaisse bien les termes et la portée de l'édit qui vole nos droits, je prierai le greffier de vous en donner lecture.

Le greffier se leva et commença la lecture de l'édit. Presque à chaque ligne, sa voix fut couverte par les murmures de l'assemblée invitée, et, lorsqu'un passage profondément blessant se présentait, on entendait retentir les cris de : « Aux armes ! A mort les Isengrins ! Vengeance ! »

— Silence donc ! nous n'entendons pas ! criaient les autres.

La lecture continua ainsi, interrompue par les imprécations et les menaces. Quand elle fut terminée, une longue clameur d'indignation s'éleva de tous les rangs. Mais le président donna un si formidable coup de maillet que chacun fit silence.

— Mes amis, dit-il, je comprends et partage votre émotion et votre colère. Mais je vous supplie de les contenir, afin que la discussion qui va commencer puisse se poursuivre avec calme, et surtout avec le respect dû à toutes les opinions. Je ne tolérerai donc plus d'interruptions, et personne ne parlera qu'après avoir obtenu la parole. Quelqu'un désire-t-il que je la lui accorde ?

Tant de mains se levèrent, qu'il ne savait lequel choisir parmi tous ceux qui voulaient parler.

En ce moment, la porte de la salle s'ouvrit et livra passage à un homme de haute taille dont la fière attitude et le regard hardi inspiraient la vénération même à ceux qui ne le connaissaient pas. Il était vêtu comme un chevalier, et des pierres précieuses brillaient à la poignée de son épée.

A son apparition, il s'éleva un murmure général de surprise, surtout lorsque ceux qui le connaissaient prononcèrent son nom.

— Bouchard Knap ! Il est banni. Chacun a le droit de le tuer. Comment ose-t-il se montrer ici en plein jour? A-t-il le droit de siéger dans cette assemblée ? se demandait-on les uns aux autres.

Ce murmure défavorable parut blesser Bouchard.

— Compagnons ! s'écria-t-il avec amertume, c'est donc ainsi que vous saluez une victime de la tyrannie? Si personne de nous n'avait eu peur de se faire bannir par les Isengrins, le pays des Kerles ne serait pas aujourd'hui sur le bord de l'abîme. Tout le monde peut me tuer. Le moindre vilain peut me percer d'une flèche, je le sais, mais quoique la mort me menace, elle ne peut m'empêcher de remplir mon devoir. Je suis délégué de Rodenburg, et comme tel je siègerai parmi vous avec autant de droit que le meilleur de ceux qui sont ici présents.

— Mais vous êtes banni ! cria une voix.

— Qui a parlé? répliqua Bouchard qui contenait avec peine sa colère. Qu'il se lève et qu'il se montre. Je veux savoir quel libre Kerle s'offre comme exécuteur des jugements que nos oppresseurs ont prononcés contre ses frères.

— Personne, personne ! Vive Bouchard Knap ! répondit toute la salle.

Le bruit du maillet résonna.

— Compagnons, dit le président, messire Bouchard Knap de Bethferkerke a été, comme chevalier, condamné au bannissement par la haute cour des barons. Comme Kerle, il ne pouvait être jugé que par les Aldermans de son Cercle; c'est comme Kerle qu'il se trouve parmi nous, non comme chevalier. Nous recevons donc en lui le représentant de Rodenburg.

Cette déclaration fut accueillie par un applaudissement général.

Bouchard, encouragé et enhardi, recommença à parler à l'assemblée; mais le président lui coupa la parole et l'invita à s'asseoir, en lui disant sévèrement que chacun ne pouvait parler qu'à son tour. Et le bouillant jeune homme alla s'asseoir en grommelant auprès de Didier Vos.

— La parole est à messire Hacket, châtelain de Bruges, dit le président.

Hacket commença un long discours pour conjurer les réflexions prématurées et irréfléchies. Il s'attacha à faire peser sur les seuls Isengrins la responsabilité de l'édit du comte, dont il exalta la bonté et la générosité naturelles. Il fit un tableau effrayant des malheurs et des ruines qu'une guerre intestine accumulerait sur le pays, et il supplia l'assemblée de les éviter. Puis il exprima l'espoir de voir le comte retirer son fatal édit si on lui faisait l'offre d'un nombre plus ou moins considérable de marcs d'argent pris sur le trésor des Gildes. Et qu'était-ce qu'un sacrifice d'argent auprès des maux de la guerre? Il annonça que le prieur de Saint-Donat avait engagé des négociations dans ce sens avec la cour, et il finit en proposant de ne prendre qu'une décision provisoire, de ne pas courir aux armes avant qu'on fût certain de l'insuccès de tous moyens moins violents.

Ce discours pacifique fut accueilli par de violents murmures de désapprobation.

— Toujours le même langage de femmes ! s'écria Bouchard. Nous avons déjà la corde au cou; donnez donc à nos ennemis le temps de nous étrangler tout à fait.

— Notre couardise perdra le pays. La liberté veut du sang. Donnons notre sang ! cria Didier Vos plus haut encore que Bouchard qui lui serra les mains pour ces paroles.

— La parole est à Alain de Ghistelles, dit le président.

Un vieillard très âgé se leva. Son discours se résumait en ceci, qu'il fallait se préparer à la guerre, tout en ne négligeant aucun moyen de l'éviter.

L'assemblée ne lui prêta qu'une attention distraite.

Puis ce fut au tour de Robert Sneloghe.

— Compagnons, dit-il, beaucoup d'entre vous savent que je suis proche parent du châtelain de Bruges et du prieur de Saint-Donat. Je suis leur neveu. Je rends ici publiquement hommage à leur ardent et sincère dévouement au pays des Kerles; mais, malgré la peine que j'en souffre, je ne puis me ranger de leur côté dans l'importante question qui nous occupe. Au contraire, le sentiment du devoir me fait exprimer la même conviction qu'à mon ami Didier Vos Van Rekeghem, et de crier avec lui : « Oui, notre longanimité nous réduit en servitude. Plus d'attente, plus d'hésitation! La défense de la liberté exige du sang; donnons notre sang sans tarder ! »

Ces dernières paroles furent chaleureusement acclamées, et le cri de : « Vive Robert Sneloge ! » se fit entendre de différents côtés, car le jeune chevalier était généralement connu, et aimé de tout le monde.

— Non, compagnons, dit-il en reprenant son discours, ne vous laissez pas égarer par l'espoir de la paix. Les Isengrins ont juré de ne pas cesser leurs intrigues avant que les Kerles, réduits à l'impuissance, aient courbé la tête sous le joug. Offrez des trésors, dévorez l'injure et l'injustice, cela ne servira de rien. Si nous reculons davantage devant une guerre désormais inévitable, nous forgeons nous-mêmes, comme des insensés ou des lâches, les chaînes qui doivent nous attacher. Levons-nous donc avec l'orgueil de nos ancêtres, et déchirons avec notre épée l'édit de la servitude. Oui, courons aux armes, plutôt aujourd'hui que demain. Qui hésite est à moitié vaincu. Qu'avons-nous à craindre? Si tous les hommes valides du pays des Kerles se mettent en campagne, qui peut nous soumettre? Nous manque-t-il de l'argent, des armes ou du courage?... Voici ce que je propose, compagnons! Que cette nuit et demain surtout, partout où la décision de l'assemblée sera connue, le feu de détresse s'allume et le cor de détresse résonne. Déterminons un lieu de réunion, soit Dixmude, soit Ghistelles ou Oudenbourg; choisissons aujourd'hui même un général expérimenté et un conseil de guerre. Nous aurons immédiatement sous les armes une force considérable. Avec ces premières troupes nous assaillirions les châteaux forts et nous en prendrions possession sans résistance sérieuse. Appuyés sur ces citadelles, nous pourrions organiser notre armée pour une guerre décisive, et venger la liberté et le pays dans le sang des Isengrins. Notre épée triomphante ne rentrera au fourreau que lorsque le comte Charles aura juré de nouveau et garanti notre liberté, et, lorsque nous aurons obtenu la ferme assurance qu'il éloignera les Isengrins de son conseil, et qu'il sera pour nous un souverain loyal et juste. Quoi que

vous pensiez de cette proposition, compagnons, croyez-moi, attendre et hésiter est une lâcheté, un crime. Que tout le pays coure aux armes comme un seul homme, et surprenons nos ennemis par le déploiement subit de nos forces.

Un tonnerre d'applaudissements couvrit ces paroles; beaucoup d'assistants criaient qu'il fallait choisir Robert Sneloghe comme commandant en chef, mais Robert déclina cet honneur en invoquant l'excuse de sa jeunesse et de son inexpérience.

Plusieurs orateurs prirent encore la parole. Un ou deux seulement proposèrent de suivre les conseils du châtelain Hacket, mais ils ne furent écoutés qu'avec une visible défaveur.

Enfin Bouchard Knap put parler à son tour, et il le fit d'une voix dont la sonorité puissante fit tout d'abord une profonde impression sur l'auditoire.

— Compagnons, j'avais mille raisons toutes prêtes pour vous faire décider une guerre immédiate; mais comme je vois que le sang des Kerles ne bouillonne pas moins impétueusement dans vos veines que dans les miennes, je vous parlerai d'une autre chose qui n'est pas d'une moindre importance. N'avez-vous pas été surpris d'entendre, dans cette assemblée, les louanges de Charles de Danemark, l'hypocrite ennemi des Kerles, qui trame dans l'ombre avec ses Isengrins notre ruine, et qui, tout à coup, arrive au jour avec un édit qui nous condamne tous à la servitude? Je regrette d'avoir à contredire mon oncle Hacket; mais la liberté avant tout. Du respect pour Charles de Danemark? Cet étranger n'a-t-il pas été pour nous un ennemi juré depuis le jour où il est monté sur le trône? n'a-t-il pas commencé par porter un édit pour défendre à tout homme qui n'était pas de libre naissance de porter les armes? N'a-t-il pas essayé pendant des années de vous y soumettre, comme si tous les Kerles sans exception étaient nés dans la servitude? N'a-t-il pas donné à ses abbés et à ses seigneurs féodaux, sans respect pour les droits de propriété, les bois et les prairies qui, depuis des siècles, appartenaient aux pauvres gens de nos Gildes et de nos Cercles? Croyez-moi, la haine des Kerles, que l'on montre ouvertement à la cour, n'est pas seulement dans le cœur des conseillers de Charles de Danemark, elle est plus ardente encore dans son propre cœur...

Messire Hacket et quelques autres murmuraient et criaient tout haut que Bouchard exagérait et qu'il accusait injustement le comte, mais la grande majorité des membres de l'assemblée donnait raison à Bouchard; c'est ainsi qu'une grande rumeur s'éleva dans la salle.

Bouchard reprit en élevant la voix pour dominer le bruit:

— J'ai la parole et la garderai jusqu'à ce que j'aie fini... Charles de Danemark est un étranger pour nous. Toutes ses idées sont étrangères. Pour lui, il ne peut y avoir sur la terre que deux sortes de gens: les dominateurs, qui commandent, et les serfs qui obéissent. Qu'il puisse y avoir des hommes libres qui labourent, qui tissent, qui font le commerce ou gardent la mer, c'est ce qu'il ne comprend pas. Oui, il considère comme une sanglante injure pour tout chevalier de sang noble qu'un autre que lui puisse se vanter qu'il est libre.

— Vous parlez des Isengrins et non du comte, interrompit Robert.

— Oui, oui, nous savons pourquoi messire Sneloghe veut épargner le comte, répliqua Bouchard. C'est un souvenir de feu son père, qui était l'ami de Charles de Danemark. Je considère cela comme une reconnaissance mal comprise, et je répète avec une inébranlable conviction: ce Charles de Danemark est un hypocrite, un trompeur. Il feint d'attacher un grand prix à la réputation d'être juste et sévère; mais, dites-le moi, a-t-il jamais rendu justice à un Kerle? Est-ce parce que nous avons à le remercier de son équité que nous allons verser des flots de sang? Que les seigneurs féodaux chantent ses louanges, quoi d'étonnant à cela? Il est en tout leur protecteur, et par conséquent l'ennemi naturel du peuple... Oui, contestez-le tant que vous voudrez, messire Sneloghe, il cherche à opprimer même les bourgeois de Bruges, qui dépendent de son bon vouloir. Ne va-t-il pas imposer à beaucoup d'entre eux la taxe de servage, quoiqu'ils paient déjà leur part dans les droits de la bourgeoisie?... Voulez-vous que je vous montre le seul moyen de conserver notre liberté et même d'être assurés dans l'avenir contre toute persécution et toute oppression? Nous devons renier le comte des Isengrins et nous choisir un autre comte qui ne sera pas l'ennemi, mais l'ami des Kerles.

Cette proposition inattendue frappa les assistants de stupeur, et, pendant quelques instants il y eut un silence relatif, quoique quelques membres s'élevassent à haute voix contre la témérité de l'orateur.

— Je n'ai pas fini, poursuivit celui-ci, mais je veux bien céder la parole à mes contradicteurs, à la condition qu'elle me soit rendue dès que nous aurons entendu leurs objections.

Des applaudissements unanimes attestèrent que cette proposition était approuvée.

Hacket et deux ou trois autres délégués se levèrent l'un après l'autre et firent des efforts sincères, non pas pour justifier le comte, mais pour le jusfier en disant qu'il subissait la pression des Isengrins qui le circonvenaient, et qui voulaient seuls la ruine des Kerles.

Robert Sneloghe invoqua une autre raison pour rejeter la proposition de Bouchard comme intempestive et dangereuse. Il parla de l'émotion qu'elle provoquerait dans toute la Flandre, et même en France, où Charles de Danemark comptait de nombreux amis. Les Kerles voulaient-ils s'opposer au danger de s'attirer tant d'ennemis à la fois? Ils étaient résolus à défendre leur droit et leur liberté au prix de leur sang; mais fallait-il pour cela chasser le comte de Flandre de son trône?

Bouchard répondit qu'il ne s'inquiétait pas de l'approbation des Français, qui avaient assez à se défendre eux-mêmes en Normandie contre les Anglais. Et, quant aux autres régions de la Flandre, il s'efforça de démontrer que les esprits n'y étaient pas moins mécontents que dans le pays des Kerles.

Qu'est-ce que les Kerles avaient à gagner par une victoire finale, si Charles de Danemark continuait à porter la couronne de Flandre? D'après lui, si l'on voulait mettre définitivement fin à la persécution, il fallait mettre pour enjeu dans cette guerre la couronne du comte contre la liberté des Kerles. Aussi repoussait-il toutes les demi-mesures comme inspirées par la timidité et l'hésitation.

Suivant ce qui se passe d'ordinaire dans les assemblées de cette espèce où les résolutions extrêmes sont le plus applaudies, les paroles de Bouchard obtinrent un succès complet.

Guillaume de Wervick et Enguerrand Van Essen les avaient acclamées avec enthousiasme, et exprimé plus énergiquement encore leur haine contre le comte. Après quelques répliques des deux parts, le président résuma en quelques mots les principaux arguments que l'on avait fait valoir pour et contre, puis, avant de mettre aux voix la question de la paix ou de la guerre, il rappela aux membres de l'assemblée que leur serment les obligeait à accepter ses décisions, et à concourir à les exécuter, même s'ils avaient voté contre.

— Que celui qui n'accepte pas complètement cette obligation, dit-il, se lève et le déclare!... Personne ne répond? C'est bien. Je vais vous soumettre les propositions sous forme de questions. Ceux qui voudront répondre affirmativement lèveront la main. Je pose la première question. Les cercles libres du pays des Kerles prendront-ils les armes et feront-ils la guerre au comte?

Toutes les mains se levèrent à la fois.

Et, lorsque le président proclama que l'assemblée était unanime pour la guerre, il y eut une longue salve d'applaudissements frénétiques mêlée d'exclamations de joie, et de menaces contre les Isengrins.

Le maillet résonna trois fois.

— Deuxième question, dit le président. Les Cercles libres renient-ils Charles de Danemark pour comte de Flandre?

Ici il devint nécessaire de compter les suffrages, car un assez grand nombre de délégués n'avaient pas levé la main. Vérification faite, il se trouva que la grande majorité adoptait la proposition, et le président annonça le résultat en ces termes :

« L'assemblée décide que les Cercles libres ne reconnaissent plus Charles de Danemark pour comte de Flandre. »

Cette résolution fut encore chaleureusement applaudie. Cependant quelques-uns des assistants étaient tristes ou s'effrayaient des conséquences de la décision que l'on prenait si légèrement. Robert Sneloghe secouait la tête en réfléchissant profondément, et le visage assombri d'Hacket trahissait un vif mécontentement.

— Je demande la parole! s'écria Bouchard Knap. Compagnons, dit-il, dès qu'il l'eût obtenue, je vous félicite des résolutions viriles que vous venez de prendre. Vous avez fait ce que le pays pouvait attendre de ses libres et intrépides enfants. Nous n'avons plus de souverain maintenant. Je vous conseille d'en choisir un autre avant de sortir d'ici, et de fixer votre choix sur un homme qui puisse vous commander comme général en chef dans la guerre. Nous n'avons pas de temps à perdre pour nous donner un pareil chef, et je prendrai la hardiesse de vous en proposer un. Un des descendants de nos princes légitimes est messire Guillaume Van Loo.

— Guillaume Van Loo! Vive Guillaume Van Loo, s'écrièrent des voix nombreuses; mais le président frappa un coup de son marteau, et Bouchard reprit :

— Laissez-moi continuer, compagnons; messire Guillaume Van Loo, actuellement burgrave d'Ypres, est un petit-fils de notre illustre comte Robert le Frison. La mère de Guillaume était une libre Kerline. Il a donc du sang de Kerle dans les veines. Il nous connaît, car il a passé toute sa vie au milieu de nous. Il a déjà commandé des armées, et sa réputation d'homme de guerre n'est plus à faire. Ne semble-t-il pas que Dieu même a conservé ce rameau de l'arbre de nos comtes exprès pour nous conduire à la victoire? Eh bien, proclamons d'une voix unanime Guillaume Van Loo comte de Flandre.

Les cris : « Vive Guillaume, comte de Flandre! vive, vive notre comte! » retentirent longuement, et avec une telle majorité de voix que personne ne songea à demander l'épreuve du dénombrement des suffrages.

Lorsque le bruit se fut suffisamment apaisé, quelqu'un demanda si l'on pouvait avoir l'assurance que Guillaume Van Loo voudrait accepter

la couronne de Flandre des mains des Kerles. Cette couronne devrait peut-être s'acheter au prix de beaucoup de sang versé. Messire Guillaume consentirait-il à en courir la chance?

— N'en doutez pas, répondit Bouchard. Guillaume Van Loo consent à associer son sort au sort des Kerles; il triomphera ou succombera avec nous... Et, si l'assemblée veut m'autoriser à quitter la salle pendant quelques instants, je reviendrai avec Guillaume Van Loo, et il vous confirmera lui-même son acceptation.

— Quoi! qu'est-ce que cela signifie? il connaissait donc d'avance notre décision? s'écria une voix.

— Non, répliqua Bouchard, je suis allé à Ypres; et je lui ai fait part de la proposition que j'avais l'intention de faire. Certain de votre décision, parce que seule elle pouvait nous sauver, je l'ai invité à m'accompagner à Furnes. Je vous ai épargné ainsi une grande perte de temps et beaucoup d'allées et venues. N'ai-je pas rendu ainsi un grand service à notre cause?

— Oui, oui, un grand service! s'écria-t-on de tous les côtés.

— Eh bien, dit Bouchard, que le président donne aux gardes et aux huissiers qui se tiennent à la porte de la salle et de la halle l'ordre de laisser entrer avec moi un chevalier qui ne fait point partie de l'assemblée.

Il sortit en achevant ces mots.

L'assemblée était fort agitée; on discutait sur ce choix hâtif, et les conversations étaient fort animées, lorsque la porte se rouvrit pour livrer passage à messire Guillaume Van Loo.

Guillaume Van Loo était un chevalier d'une taille au-dessus de l'ordinaire, au regard fier et imposant, mais aux lèvres minces que deux rides profondes contractaient en un sourire qui donnait à sa figure un air de ruse et de méfiance.

Il fut conduit par Bouchard, au milieu des acclamations de toute l'assistance, jusqu'à l'estrade, où le président lui adressa quelques mots d'hommage et de félicitation, et lui offrit le fauteuil d'honneur.

Comme on continuait à crier : « Vive Guillaume, vive le comte de Flandre! » il s'assit, et attendit pour répondre que les acclamations eussent cessé.

— Amis du pays des Kerles, dit-il alors en se levant, vous m'offrez la couronne de Flandre que mes aïeux ont si glorieusement portée. Je l'accepte de vos mains, c'est-à-dire que nous allons risquer ensemble nos biens et notre vie pour l'arracher à l'usurpateur étranger. Que chacun de vous fasse son devoir comme homme libre et comme Kerle. Je ferai le mien comme prince et comme chef. Si vous exigez de moi une promesse ou un serment, je vous jure que je respecterai vos droits et votre liberté; mais vous me promettrez, vous aussi, de m'obéir en tout pendant la guerre, et de me la laisser conduire comme je le trouverai bon. J'exige cette promesse, non comme souverain, mais comme chef de l'armée... à la guerre on ne peut rien sans une direction unique. Promettez-vous de m'obéir?

Toutes les mains se levèrent, et les cris : « Oui, oui, nous le promettons, nous vous obéirons », répondirent à son appel.

Guillaume Van Loo devait avoir réfléchi à ce qu'il allait dire, car il reprit immédiatement la parole :

— Eh bien, compagnons, dit-il, voici mes premiers ordres. Ainsi que vous l'avez décidé, tous les hommes valides du pays des Kerles sont appelés sous les armes et mis à ma disposition afin que je les conduise à l'ennemi. Il n'est pas prudent qu'ils traversent le pays par petites bandes avant que nous ayons réuni une force considérable. Prenez donc vos mesures pour que, dans la nuit de lundi à mardi prochain, c'est-à-dire dans six jours, ils se trouvent tous dans le bois du Trou du Loup, au-dessus de Keyhem. Mon plan est fait; il est basé sur ma longue expérience de la guerre dans ces contrées. D'abord nous exercerons l'armée en rase campagne, avec le château fort d'Ypres qui est en ma possession pour base d'opérations et de ravitaillement. Qu'on se tienne dans les autres burgs comme si l'on était absolument étranger à la révolte. Lorsque, plus tard, je me présenterai devant chaque burg avec mon armée triomphante, il sera temps assez de nous aider de l'intérieur. En attendant, il ne faut pas éparpiller nos forces. Tel est mon plan, qui pourra être modifié selon les circonstances. Je compte sur une obéissance absolue et j'userai avec une grande sévérité, pour l'heureuse issue de la guerre, du pouvoir que vous me confiez aujourd'hui. Ceux qui refuseront de m'obéir seront punis comme traîtres au pays...

Quelques murmures se firent entendre.

— Cette loi vous déplait-elle? demanda Guillaume mécontent. Que l'assemblée me le dise, et je renonce immédiatement à la tâche que j'avais acceptée.

— Non, non, vive Guillaume, notre comte! cria-t-on.

— Eh bien alors, compagnons, faisons tous résolument et fidèlement notre devoir. Je vois dans l'assemblée beaucoup d'amis auxquels je voudrais serrer la main, et d'autres compagnons avec qui je voudrais faire connaissance. Je prie le président de me conduire à eux et de me dire leurs noms, afin que je les reconnaisse quand nous serons ensemble devant l'ennemi.



Guillaume Van Loo le suivit des yeux. (Page 59.)

Le président déféra à ce désir. Cette fraternisation du nouveau souverain avec les délégués des Cercles dura assez longtemps. Puis Guillaume Van Loo remonta sur l'estrade et reprit :

— Maintenant, mes amis, il est temps de nous séparer et de quitter au plus tôt la ville de Furnes. Nous nous retrouverons dans le bois du Trou du Loup. Jusque-là, tenez aussi secret que possible ce qui s'est passé ici. Nous arrêterons alors nos dernières mesures. Ayez confiance en notre cause, compagnons. J'ai déjà fait la guerre à Charles de Danemark, et je l'ai presque vaincu, quoique je ne fusse soutenu que par une faible partie des Kerles. Aujourd'hui ils vont se lever tous pour défendre leur liberté! Forts d'une pareille union, que pouvons-nous craindre? Nous sommes invincibles!

— Oui, oui, invincibles! Vive Guillaume Van Loo, notre comte! cria-t-on de tous côtés.

— Je vous remercie encore une fois, mes amis, de la confiance que vous m'avez montrée. Au revoir, à bientôt.

Il descendit de l'estrade. Une dernière exclamation le salua lorsqu'il sortit de la salle.

Bouchard, qui ne voulait pas se montrer avec lui dans les rues de Furnes, resta encore quelques instants à causer avec Didier Vos. Puis, en marchant vers la porte, il dit en passant à Robert Sneloghe.

— Les choses ne se sont pas passées ici selon votre désir?

— Pas tout à fait, en effet. Mais je respecte ce qui est décidé et je m'y soumets.

— Et vous obéirez au nouveau comte? Vous lui serez dévoué?

— Certes. Il est le souverain des Kerles.

— Et vous exécuterez ses ordres de bonne grâce?

— Aveuglément. C'est mon devoir. La décision de l'assemblée est une loi souveraine.

— Ainsi, nous pouvons vous attendre au Trou du Loup avec les hommes de Honthem?

— Et avec les hommes de Ravenschoot et d'autres encore; ensemble plus de cinq cents.

— Vous êtes un loyal et généreux chevalier, dit Bouchard en lui tendant la main. Je vous recommanderai à la faveur du comte. Adieu!

— Vous voyez bien que vous vous trompiez sur le compte de Sneloghe,dit Bouchard à l'oreille de Didier Vos qui avait entendu toute cette conversation.

Didier secoua la tête sans rien dire. Bouchard lui serra la main, quitta la salle, et se hâta d'aller rejoindre Guillaume Van Loo dans une hôtellerie à l'extrémité de la ville.

Celui-ci était déjà à cheval, entouré de quatre cavaliers qui lui servaient de garde du corps.

L'un d'eux tenait la bride d'un cheval pour Bouchard. Dès qu'il l'eut enfourché, la petite troupe sortit de la ville et s'éloigna au trot jusqu'à ce qu'elle eut dépassé Bulscamp et approchât de Wulveringhem.

Alors Guillaume Van Loo ralentit l'allure de son cheval et donna à ses hommes l'ordre de rester un peu en arrière.

Il se mit à parler en pleine confiance avec Bouchard des événements de la journée et de ses prévisions relativement à la guerre. Il était probable que le roi de France s'en mêlerait et prendrait parti contre les Kerles; mais dans ce cas Guillaume demanderait secours au roi d'Angleterre, qui ne manquerait pas d'envoyer une flotte. Toutefois l'incertitude au sujet de ce que ferait le roi de France dans cette lutte pour la couronne de Flandre inquiétait fort Guillaume Van Loo, parce que l'armée française se trouvait en ce moment près des frontières. En outre, Charles de Danemark par ses flatteries et sa soumission était devenu le favori du roi de France.

Cela donna occasion à Bouchard Knap de donner libre cours à sa haine contre Charles de Danemark et de dire que le plus beau jour de sa vie serait celui où il le verrait étendu mort.

Ce langage plaisait à Guillaume Van Loo, car lui aussi nourrissait une haine mortelle contre le comte Charles qui lui avait ravi la couronne de Flandre.

Pendant qu'ils épanchaient ainsi leur ressentiment contre l'ennemi commun, ils virent accourir de loin deux cavaliers qui venaient à leur rencontre. Lorsqu'ils se furent rapprochés Guillaume reconnut en l'un d'eux un de ses serviteurs, qui lui dit en arrêtant son cheval :

— Messire le châtelain, voici un homme qui vient d'Arras et qui vous apporte un message pressé de messire Godebert Van Belle.

— Vous venez de l'armée? demanda Guillaume. Savez-vous ce que contient votre message?

Le messager répondit qu'il venait en effet de l'armée et tira de sa poche une lettre close que Guillaume ouvrit avec une certaine inquiétude, et qu'il lut en pâlissant. Il replia la lettre et dit au messager d'aller l'attendre au château de Loo, où il lui remettrait sa réponse. Il fit signe à son escorte de rester en arrière, remit son cheval au pas et dit à Bouchard :

— Mauvaise nouvelle, mon ami. La couronne que je croyais tenir déjà m'échappe.

— Que voulez-vous dire?

— Savez-vous ce que m'annonce cette lettre? Demain, une armée de chevaliers avec leurs hommes d'armes au nombre de deux mille, tous Isengrins, partira d'Arras, pour contraindre les Kerles au respect de l'édit du comte. Ils seront immédiatement suivis de nombreuses bandes de gens de pied, et, quelle que soit la lenteur avec laquelle ces chevaliers voyagent, ils seront chez nous avant que notre armée soit rassemblée.

— Retournons à Ypres en toute hâte, et donnez l'ordre qu'on vous envoie immédiatement les hommes des Cercles, répondit Bouchard. Nous gagnerions ainsi du temps pour le rassemblement de l'armée.

— Impossible. La grande majorité des membres de l'assemblée ont déjà quitté Furnes. Le jour décline: il va bientôt faire nuit. Et d'ailleurs, à quoi bon? Pensez-vous qu'avec quelques hommes ramassés à la hâte, je puisse risquer le combat contre deux mille chevaliers? Oh! cela ne nous est pas propice. Les Isengrins se hâtent d'occuper tous les burgs et châteaux, et alors nos efforts sont paralysés d'avance. Déjà j'ai succombé dans des conditions pareilles. Je ne veux plus jouer une si grosse partie sans quelque espoir de victoire, il faut courber la tête et attendre des temps meilleurs. J'enverrai des messagers à tous les Cercles pour leur recommander de faire provisoirement leur soumission.

Bouchard grommelait et grinçait des dents; mais il ne dit rien, cette grave nouvelle le remplissait d'inquiétude.

— Ce perfide et méchant Charles de Danemark! grogna-t-il enfin. Tout cela était prévu et concerté d'avance.

— Oui, Charles de Danemark est trop rusé pour nous. S'il pouvait se rompre le cou dans quelque accident, le pays serait délivré de l'usurpateur, et les chevaliers eux-mêmes me proclameraient comte de Flandre. Mais il est écrit que je ne le serai jamais. Pourquoi lutter plus longtemps? résignons-nous à la destinée.

Ils marchèrent quelque temps en silence.

Tout à coup, Bouchard releva vivement la tête.

— Et si quelqu'un venait vous dire : Charles de Danemark est mort, recevriez-vous le messager avec faveur? demanda-il en étouffant sa voix.

— Je serais capable de le presser sur mon cœur.

— Et lui demanderiez-vous de quelle manière il est mort?

— Que m'importe, pourvu que la Flandre soit délivrée de l'usurpateur étranger?

— Écoutez-moi avec attention, seigneur comte, dit Bouchard, et ayez confiance en moi. Ne me demandez plus rien, laissez les Kerles se rassembler dans six jours au lieu fixé, et attendez-vous à une grande nouvelle de moi. J'espère que vous m'avez compris. Laissez-moi partir maintenant : je vais à Aartrycke par Beerst et Thourout. Je dois y voir certains Kerles des bois. Demain dans la nuit je serai à Bruges. Ne me retenez pas, comte; il fait presque noir, tout me favorise. Adieu.

Et, sans autre explication, il poussa son cheval dans un chemin de traverse.

Guillaume Van Loo, muet et troublé, le suivit des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu entre les premiers arbres d'un petit bois.

XII

Il faisait déjà nuit depuis longtemps; un silence complet régnait dans les rues de la ville de Bruges.

Dakerlia, toute vêtue de deuil, était assise dans une salle de son château. A la lumière fumeuse d'une lampe de cuivre, son pâle visage se détachait d'une façon singulière sur sa toilette noire. De temps en temps une larme roulait sur sa joue, car, malgré les efforts de son amie Witta assise à côté d'elle, l'image de son père se dressait sans cesse devant ses yeux; elle entendait son dernier cri de détresse résonner à ses oreilles; elle le voyait, les lèvres contractées par l'agonie, et le crucifix sur la poitrine; elle voyait descendre son cercueil dans la fosse au cimetière de l'église Notre-Dame, et le bruit sourd des pelletées de terre que les parents et les amis avaient jetées dessus résonnaient encore au fond de son cœur endolori.

Mais sa tristesse était devenue plus calme et se transformait en une rêverie mélancolique.

Aux consolations de Witta elle répondit avec abandon :

— Ma chère amie, vous vous fatiguez inutilement à changer le cours de mes tristes idées. Je ne saurais oublier mon pauvre père; je le vois toujours étendu sur son lit de mort, jetant sur moi un regard désolé, plein d'une tendresse infinie.

— Voilà que vous pleurez encore, Dakerlia. Votre père est au ciel, et ne peut que voir avec peine que vous vous rendez malade à force de le pleurer.

— Je le sais bien, Witta. Les larmes ne réparent rien. Mais elles soulagent. Le temps me rendra mon courage. Demain, n'est-ce pas? Demain de bon matin nous irons au cimetière, et nous prierons sur sa tombe plus longtemps encore qu'aujourd'hui.

— Tant que vous voudrez, Dakerlia, mais parlons d'autre chose. De mon frère, par exemple.

— De Robert? lui aussi est inconsolable. Quand il est venu cet après-midi avec vous, il avait à peine la force de parler.

— Oui, son chagrin est grand; mais la cause, c'est un secret qui lui pèse sur le cœur.

— Un secret?

— J'en suis sûre. Cette nuit, quand il est revenu de Furnes, il avait le front chargé de soucis. Je l'ai interrogé : il m'a répondu d'une manière évasive. Je le connais, et il m'est facile de deviner qu'une affaire très grave le préoccupe.

— Quelle affaire le préoccuperait? Il est à supposer qu'on a pris connaissance, dans l'Assemblée de Furnes, de l'édit que nous avons entendu lire, et que mon pauvre père... Ah! s'il vivait encore, lui dont chacun vantait le courage!

— Encore, Dakerlia!

— Ah! Je crains bien que nous n'ayons la guerre!

— Peut-être.

— N'en doutez pas. Mon frère a amené ce matin sa meilleure armure, l'a mise dans une voiture, et fait porter à Ravenschoot. Cela signifie quelque chose, n'est-ce pas?

C'est ainsi que, exagérant ses propres inquiétudes, l'excellente Witta faisait tous ses efforts pour distraire l'attention de son amie du souvenir de son père. La soirée se passa ainsi, et la bonne créature qui, depuis la mort de Segher Wulf, couchait dans la demeure de Dakerlia, pour ne pas la laisser seule à sa douleur, parlait déjà d'aller prendre du repos, lorsque la porte s'ouvrit, et Robert entra.

Il alla à sa fiancée, lui pressa tendrement les mains en prononçant quelques douces paroles, puis, après un moment de silence, il dit d'un ton grave :

— Dakerlia, et vous, ma sœur, écoutez-moi. Demain matin, je quitte Bruges. Il se passera peut-être bien des jours, bien des semaines avant que vous me revoyiez.

— Ciel, vous nous quittez! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles.

— Soyez sans crainte, j'ai tout prévu et disposé pour qu'en mon absence, aucun danger ne vous menace. Des serviteurs fidèles et dévoués veilleront sur vous. S'il se passait quelque chose dans

la ville ou dans le pays qui vous fit souhaiter un soutien plus solide ou un abri plus sûr, allez dans le burg; des chambres sont préparées pour vous et vos servantes dans le château de mon oncle Hacket. Le prieur de Saint-Donat vous prendra sous sa protection, et viendra vous voir tous les jours.

— Les jeunes filles le regardèrent avec épouvante.

— La guerre va donc éclater? demanda Dakerlia.

— Nous avons tous juré de garder le secret de l'Assemblée des Gildes, répondit Robert. N'essayez donc pas de savoir de moi pourquoi je vais vous quitter.

Dakerlia et Witta se mirent à pleurer.

— Je comprends la peine que vous cause cette séparation inattendue, et je la partage, dit Robert. Mais il est probable que, dans quelques jours, je serai de retour. Mais quand il s'agit de la liberté du pays, de la liberté de tous les Kerles, rien ne doit nous coûter, et l'hésitation serait un crime. Vous le comprenez toutes deux, j'en suis sûr.

Dakerlia, oubliant un instant sa douleur, releva la tête avec fierté, et répondit :

— Dieu merci, oui, nous sommes des Kerlinnes, et nous montrerons que nos plus profondes douleurs ne peuvent nous le faire oublier. Allez, Robert, allez où le devoir vous appelle. Nous prierons pour vous et pour le pays, et nous attendrons avec confiance ce que le sort décidera... Vous partez demain avant l'aube?

— Non, pas si tôt. J'attendrai qu'il fasse grand jour.

— Eh bien, alors, mon ami, pourquoi prendre congé de nous ce soir? Si quelque chose vous empêche de revenir demain matin, nous nous soumettrons. Mais sinon, nous nous lèverons de très bonne heure.

— Eh bien, soit, Dakerlia. A demain matin.

La jeune fille le conduisit jusqu'à la porte; il lui serra tendrement les mains, pencha la tête sur son épaule, et murmura à son oreille :

— Soyez contente, Dakerlia, nous allons venger votre père. Je penserai à vous toujours; votre image sera mon étoile. L'ennemi qui tombera sous mon épée entendra en même temps votre nom et le nom de votre père. Gardez ce secret.

— Merci, mon ami, merci! Faites votre devoir, répondit la jeune fille en plongeant ses regards dans les siens.

— Bonne nuit, ma sœur, à demain.

Lorsque Robert Sneloghe sortit, après avoir entendu grincer derrière lui les lourds verroux de la grande porte, la nuit était noire. Quand il fut près de sa demeure, il lui sembla qu'une ombre, rasant les murailles, le suivait et cherchait à le rejoindre. Il s'arrêta étonné, mit la main sur la garde de son épée, laissa l'inconnu s'approcher, et demanda d'une voix étouffée :

— Le pied bleu vole-t-il?

— Tempête sur mer, répondit l'ombre sans hésiter.

— Mon oncle Hacket! vous ici, à cette heure!

— Silence! dit le châtelain. J'ai un message à vous confier, entrons chez vous.

— C'est bien par hasard que vous me trouvez encore levé.

— Je vous aurais fait éveiller.

Quand ils furent entrés dans la demeure de Robert, et assis dans une salle basse éclairée par une lampe de cuivre pendue à la voûte, le châtelain alla s'assurer d'abord que la porte était bien fermée : puis, tirant de son escarcelle un pli cacheté, il le tendit au jeune homme en lui disant :

— Le prieur ne veut pas démordre de ses projets. Après que vous nous aviez quittés, il y est revenu, et, à la fin, malgré mes conseils, il a résolu d'écrire à Guillaume Van Loo. C'est vous qui la lui remettrez. Le prieur vous prie de la cacher sous vos habits, car si elle était surprise par les gens de Charles de Danemark, nos ennemis connaîtraient tout le secret de l'assemblée.

— Ne craignez rien. Je remplirai fidèlement ma mission. Puis-je savoir ce que contient la lettre?

— Mon frère exhorte de toutes façons Guillaume Van Loo à différer les hostilités, même après que l'armée des Kerles sera rassemblée. Il lui mande que le comte Charles semble vouloir prêter l'oreille à la proposition de lui payer une somme considérable avancée sur le trésor des Gildes.

— Mon oncle Bertolphe se trompe! répondit Robert avec impatience. Si l'on feint de meilleures dispositions à la cour, c'est uniquement pour gagner du temps et nous endormir.

— Je le pense comme vous. Cependant vous ne pouvez refuser de porter la lettre. Guillaume Van Loo décidera ce qu'il voudra.

— En effet. Je ferai donc ce que le prieur désire.

— Il vous prie en outre d'appuyer ses efforts et de faire tout votre possible auprès de Guillaume Van Loo pour qu'il suive ses conseils.

— Ah! pour cela, non, dit Robert mécontent. Je refuse absolument cette mission. Il n'y a plus à hésiter ni à perdre de temps. Les circonstances sont favorables, il faut en profiter et agir promptement. Mon oncle le prieur sait que je suis d'un autre avis que lui.

— Faites comme vous l'entendrez.

— Mais dites-moi, vous, mon oncle Hacket, connaissez-vous le contenu de la lettre que je vais porter?

— Oui, je l'ai lue.

— Comment le prieur y nomme-t-il messire Guillaume?

— Il l'appelle burgrave.

— Mais cela est dangereux. C'est une violation du serment de la Gilde. L'assemblée a décidé que tous les Kerles reconnaîtront Guillaume Van Loo comme comte de Flandre. Pourquoi le prieur refuse-t-il de lui donner ce titre?

— Vous le savez, Robert; dans la dernière guerre pour la couronne, mon frère a pris parti contre Guillaume. Il existe entre eux une haine cachée, mais invétérée. Je regrette profondément que l'assemblée ait pris une décision si pleine de dangers.

— Moi aussi, mais la soumission aux arrêts de l'assemblée des Gildes est un devoir sacré auquel tous les Kerles doivent obéir. Messire Guillaume, le comte de Flandre, — c'est ainsi que je le nomme, sera fort irrité par la lecture de cette lettre, lorsqu'il verra que le prieur refuse de le reconnaître pour comte de Flandre.

— Ce n'est pas ma faute; le prieur n'a pas voulu suivre mon conseil. Il ne peut pas se décider à le reconnaître dès aujourd'hui pour souverain. Il le fera plus tard. Vous pourriez dire à Guillaume que le prieur n'a pas encore été officiellement avisé des résolutions de l'assemblée.

— Soit, je tâcherai de l'excuser. Mais, si le comte Guillaume lui envoie des ordres, les exécutera-t-il?

— Sans doute. Pour ce qui me concerne. Je vous prie d'avertir messire Guillaume que je prépare tout en secret pour tenir le burg de Bruges à la disposition des Kerles, et que j'attends ses ordres pour les exécuter fidèlement. Allez donc en paix, et n'oubliez pas, quand vous serez à l'armée, de nous donner de vos nouvelles aussi souvent que possible. Bonne nuit et bon voyage!

Hacket partit, Robert déposa son épée et s'assit, les coudes sur la table et les yeux perdus dans le vide. Il réfléchissait à l'étrange conduite de son oncle Bertolphe qui, par la haine cachée qu'il portait à Guillaume Van Loo, ajoutait des complications nouvelles qui pouvaient être funestes aux Erembaults et à tout le pays des Kerles.

Ce jour-là, Didier Vos était venu au Burg et avait parlé longtemps avec le prieur des résolutions de l'assemblée de Furnes. Le vieux Bertolphe n'avait caché ni son mécontentement, ni son aversion pour Guillaume Van Loo. Si le nouveau comte en avait connaissance, soit par Didier, soit par quelqu'un d'autre, ne deviendrait-il pas l'ennemi des Erembauts? Le prieur, d'ordinaire si sage et si prudent, s'est laissé aveugler par sa haine.

Pendant que Robert Sneloghe réfléchissait à la situation périlleuse des choses, deux hommes, debout derrière la chapelle de Saint-Jean, parlaient tout bas, mais avec animation.

— Dites ce que vous voudrez, disait l'un, que le marteau de Thor m'écrase si vous ne nous faites pas faire une dangereuse folie.

— Mais non! répondit l'autre. Il est nécessaire, pour le succès de notre entreprise, que Robert Séeloghe nous aide.

— Il refusera.

— Nullement.

— Il respecte trop ses oncles, qui reculent devant tout acte d'énergie.

— Tout cela est changé. Robert s'insurge contre ses oncles; ce matin même, je l'ai entendu dire au prieur qu'il obéira aveuglément à notre nouveau comte.

— Et cependant je ne puis m'ôter de la tête que nous faisons une sottise.

— Vous avez approuvé mes raisons, vous et nos amis. Pourquoi m'obliger à vous les répéter? Ce que nous allons entreprendre fait peser sur nous une terrible responsabilité. Pour empêcher le prieur et le châtelain de se déclarer contre nous, nous devons avoir avec nous Robert Sneloghe. Alors les chefs des Erembauts nous protégeront et nous défendront. Dites à Robert que notre comte Guillaume Van Loo le désire ou l'ordonne, et vous verrez qu'il obéira immédiatement. En doutez-vous?

— Je ne sais vraiment pas, grommela l'autre avec une nuance d'ironie, pourquoi vous insistez tant pour associer Sneloghe à notre entreprise. Je serais tenté de croire que vous la considérez comme très dangereuse, et que c'est pour cela que vous voudriez voir Robert en courir les risques. Car vous le haïssez.

— Non, j'ai déposé toute inimitié. Je n'ai d'autre mobile que le désir de voir nos efforts réussir, et d'assurer le succès.

— Eh bien, soit. Nous verrons comment il recevra la proposition. S'il l'accepte, il sera fidèle à sa parole, nous pouvons en être certains. Mais il faut agir prudemment avec lui, et ne pas lui faire connaître toute l'affaire chez lui. Lorsqu'il verra Guillaume de Wervick, Isaac Van Reninghe et Enguerrand Van Eessene, il croira mieux que ce n'est pas une chose téméraire que nous nous risquons... Allons maintenant, mais ne parlons plus avant d'être arrivés.

Lorsqu'ils furent devant la porte de Robert Sneloghe, ils laissèrent retomber le marteau à des intervalles calculés, et un valet parut immédiatement derrière le Judas.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Allez dire à votre maître que deux amis dési-

rent lui parler et qu'il vienne les reconnaitre.

Au bout d'un instant une autre voix demanda :

— Le pied bleu vole-t-il?

— Tempête sur mer! Ouvrez-nous, Robert!

— Bonté divine, c'est Bouchard!

— Silence et ouvrez!

La porte s'ouvrit, et Robert, sans rien dire, introduisit les deux visiteurs dans le salon que Hacket venait de quitter. Puis, quand ils furent assis :

— Vous ici, Bouchard! Ne craignez-vous pas pour votre vie? Si l'on vous reconnaissait!

— Étrange question au moment où nous allons tous risquer notre vie pour la liberté! Mon ami Didier Vos craint-il d'accompagner un banni dans les rues de Bruges? Le temps est venu ou chaque Kerle doit braver la mort.

— C'est vrai! Votre visite à cette heure m'annonce que vous avec quelque chose de très important à me communiquer.

— Je viens de la part du comte de Flandre.

— De la part du comte Guillaume? dit Robert d'un air de doute.

— De la part du seul légitime comte de Flandre, répéta Bouchard. Vous le savez, et sinon je vous l'apprends, je jouis de toute sa faveur, et je suis son confident. Il m'a chargé d'une entreprise difficile. Je viens vous demander, Robert, en son nom, si vous êtes prêt à tout risquer, même votre vie, pour le service du pays de Kerles.

— La question est blessante.

— Il a raison, interrompit Didier Vos. Messire Sneloghe a-t-il jamais donné à personne le droit de douter de sa valeur? Dans cette affaire, il y a de la gloire à gagner. Comment pourrait-il refuser?

— Parlons clairement, le temps est précieux, reprit Bouchard. Voici le motif de notre visite : quelqu'un a soumis au comte Guillaume un projet qui, s'il peut s'exécuter, doit sauver pour toujours la liberté des Kerles, et préviendra probablement la guerre. En tout cas, il portera un coup terrible à la puissance de nos ennemis. Le comte approuve ce projet et m'a chargé de chercher à Bruges quelques chevaliers intrépides pour l'exécuter. Je ne vous cache point que l'entreprise est périlleuse. Elle exige de l'audace, de la témérité même. J'ai pensé que je n'avais pas le droit de vous oublier.

— Je vais endosser ma cotte de mailles, dit Robert en se levant.

— Non, non, la précaution est inutile, ce n'est pas pour aujourd'hui. Nous nous rendons seulement à une réunion d'amis qui vous attendent pour délibérer sur les meilleurs moyens de réussir. On vous y expliquera de quoi il s'agit. Dans une heure vous serez de retour.

— Eh bien, je vous suis, messires, dit Robert en bouclant son épée. Vous doutiez de ma bonne volonté! S'il y a un effort à tenter pour la liberté du pays, si téméraire qu'il soit, je vous montrerai que rien ne me fait hésiter. Au contraire, je vous remercie d'avoir pensé à moi en cette circonstance.

— Le comte sait que vous serez des nôtre. C'est lui-même qui vous a désigné.

— Comment est-ce possible; Bouchard? Il me connaît donc?

— Qui ne vous connaît point parmi les chevaliers du pays?

— En tout cas, je prouverai que je suis digne de sa confiance. Partons.

Au moment où ils allaient sortir, Bouchard lui dit :

— Maintenant taisez-vous et suivez-moi.

Ils le conduisirent par des rues détournées, sombres et solitaires, jusqu'à un grand manoir dont la porte s'ouvrit sur un signe de Bouchard. Les trois hommes traversèrent la cour intérieure et pénétrèrent dans une vaste salle située tout au fond du bâtiment. Bouchard ferma la porte et mit la clef dans sa poche sans qu'on le vit.

Il y avait là, assis autour d'une table, trois chevaliers que Robert connaissait comme très courageux, et dont la loyauté et la bonne renommée devaient lui inspirer pleine confiance. C'étaient Enguerrand Van Essene, Isaac Van Reninghe et Guillaume de Wervick. Ils montrèrent une grande joie à la vue de Sneloghe, se levèrent avec empressement et vinrent lui serrer la main avec effusion.

— Mais, messieurs, demanda Robert surpris de ces manifestations qu'il trouvait exagérées, doutez-vous donc de mon courage?

— Nullement, répondit Isaac Van Reninghe, mais l'heure indue, la nature particulière et extraordinaire de notre entreprise...

— Eh bien, soit, messieurs, je me vengerai de vos doutes, en vous montrant que je ne suis pas avare de mon sang.

— C'est Bouchard qui nous disait que vous ne viendriez pas.

— Jusqu'à présent, messire Sneloghe a été plus ou moins de l'avis de ses oncles, qui croient qu'on peut tout sauver en se soumettant à nos tyrans, dit Bouchard. Si je m'en suis trompé, je l'en félicite de tout mon cœur. Mais jamais je n'ai douté de sa vaillance.

— Quant à moi, ajouta Didier, attestez-lui, messire, que, dès le commencement, je me suis porté garant de son courage et de son bon vouloir.

— Je vous en remercie, Didier, répondit Robert, en serrant sans méfiance la main de son ennemi secret.

— Asseyons-nous, messieurs, dit Enguerrand. Notre joie en voyant messire Sneloghe parmi nous doit lui prouver combien nous l'aimons et le respectons. Parlons de l'affaire qui nous réunit... Messire Sneloghe est-il prêt, demanda-t-il quand tout le monde fut assis, à nous jurer de tenir caché ce qu'il va apprendre ici, et de prêter les mains à ce que nous allons entreprendre.

— Je le jure, dit Robert. Voici ma main. Je promets de garder le secret et de vous aider comme un fidèle compagnon.

Tous trois se levèrent et joignirent leur main à celle de Robert. C'était là parmi les Kerles, la forme du serment le plus solennel. Puis chacun reprit sa place autour de la table.

— Maintenant vous allez tout savoir, reprit Enguerrand. L'explication sera courte.

Il raconta le message que Guillaume Van Loo avait reçu d'Arras au sortir de l'assemblée de Furnes, et ajouta :

— La cause des Kerles est donc perdue, si nous ne risquons pas un coup hardi pour la sauver. Ce coup hardi, notre comte l'approuve. Après demain, Charles de Danemark donne un grand banquet en l'honneur de deux envoyés de l'empereur qui sont arrivés à sa cour. Naturellement les principaux Isengrins, les ennemis jurés de Kerles, y seront invités. Le banquet durera tard : les jours sont courts et la nuit vient de bonne heure. Eh bien, une cinquantaine de Kerles des bois, déterminés, plus s'il le faut, sont prêts à se rassembler secrètement à Bruges. Nous nous mettons à leur tête; favorisés par l'obscurité, nous faisons irruption dans la salle du festin, nous tombons sur les Isengrins, et nous tuons tous les convives sauf les envoyés de l'Empereur...

— Et le comte? demanda Robert.

— Nos premiers coups seront pour Charles de Danemark ; lui surtout, le tyran, doit mourir.

Messire Sneloghe se leva, pâle et frémissant.

— Mais c'est un assassinat, un affreux guet-apens, s'écria-t-il. Et vous espérez que je tremperai mes mains dans le sang du prince Charles? Par surprise comme un brigand qui se jette sur une victime sans défense? Jamais, jamais !

— Votre serment! vous êtes lié! s'écria Bouchard.

— Vous m'avez trompé. C'est une perfidie. Moi, meurtrier? Ah! maintenant je comprends votre méfiance, et je m'en glorifie. Oui, messieurs, vous me rendiez justice, quand vous pensiez que je refuserais de prendre part à cet affreux complot.

— Vous avez juré, et vous êtes l'esclave de votre serment, dit Isaac Van Reninghe.

— Vous m'avez arraché ce serment par la ruse. Je le romps. Quoi ! vous venez me demander si je suis prêt à risquer ma vie pour la liberté des Kerles, et maintenant vous exigez que je vous aide à accomplir le plus exécrable forfait? A assassiner? Jamais. Le monde entier se lèverait contre nous. Les Kerles des cercles même reculeront d'horreur. Les armes leurs tomberont des mains. La honte leur fera courber la tête et accepter le joug comme punition d'un pareil crime.

— Vous avez promis à Furnes obéissance aveugle au comte Guillaume, dit Bouchard.

— Ah ! voilà précisément votre tromperie, répliqua Robert indigné. Vous voulez me faire croire que Guillaume Van Loo approuve cet assassinat. Eh bien, cela n'est pas, cela ne peut pas être. Vous voulez le calomnier. Il vous aurait donné l'ordre de tuer Charles de Danemark? Par surprise?

— L'arrêt est prononcé, Charles doit mourir! dit Wervick.

— Eh bien, non, il ne mourra pas, riposta Sneloghe; j'empêcherai votre affreux projet. Demain matin, le prieur de Saint-Donat saura ce qui se trame... Et dussé-je me rendre moi-même auprès du comte Charles pour le prévenir, je ne reculerai pas.

Isaac Van Reninghe s'était levé et avait posé sa main sur l'épaule de Robert.

— Calmez-vous, mon ami, vous vous égarez, dit-il. Il n'y a pas d'autre moyen pour sauver les Kerles d'un éternel esclavage. Charles de Danemark est l'homme le plus faux du monde ; il mérite cent fois la mort. Soumettez-vous donc à la nécessité.

Robert repoussa doucement la main de Van Reninghe et jeta sur les assistants un regard mouillé de larmes.

— Quoi, vous pleurez ! ricana Guillaume de Wervick. Vous aimez donc bien le tyran ?

— Je pleure, répondit Robert, sur notre malheureux pays où vont couler des torrents de sang, et sur les Kerles dont la cause va être souillée par un assassinat.

Il crut remarquer que Didier Vos et Isaac Van Reninghe l'écoutaient avec plus de bienveillance que les autres, et il fit de nouveaux et chaleureux efforts pour combattre le projet dont on venait de lui donner connaissance. La prière, la persuasion, l'indignation, la colère, la menace, il mit tout en œuvre pour les en détourner. Bouchard avait l'air de rêver; mais les efforts de Sneloghe restèrent vains. Il s'approcha de la porte de la salle et essaya de l'ouvrir : mais il la trouva fermée. Il regarda les autres chevaliers avec des yeux enflammés de colère.

— Puisque vous nous abandonnez, promettez-nous du moins de garder notre secret, dit Van Reninghe.

— Non, non, je le ferai connaître. Je tairai vos noms, mais personne ne m'empêchera de prévenir le prince Charles.

— Vous êtes donc un traître ? Un ennemi secret des Kerles ?

— Les ennemis des Kerles sont ceux qui veulent souiller leur cause de la honte d'un assassinat.

— Mais, téméraire, ne savez-vous pas à quoi votre serment vous oblige ? Vous êtes en notre pouvoir. Nous pourrions étouffer dans votre sang le secret que nous vous avons confié.

— Vos menaces ne m'effraient pas, riposta Robert. Rien ne pourra m'empêcher de remplir mon devoir. Je ne crains pas la mort.

— Messires, je vous en prie, dit Didier Vos, gardez un instant votre calme, et permettez-moi d'échanger quelques paroles avec Robert Sneloghe.

Il entraîna Robert dans un coin de la salle et se mit à causer avec lui à voix basse. Pendant ce temps, les autres délibéraient secrètement entre eux sur ce qu'il leur restait à faire, car ils étaient persuadés que Sneloghe maintiendrait sa résolution.

Didier revint vers eux en disant :

— Peine inutile, messires. Je commence à me demander si Robert n'a pas raison. Ne serait-il pas plus raisonnable de renoncer à cette périlleuse entreprise ? Le refus de messire Sneloghe m'afflige ; cependant je veux rester fidèle à mon serment.

Bouchard eut un sourire de mépris.

— Eh bien, messires, demanda Robert, m'ouvre-t-on la porte oui ou non ? Faut-il que je brise la serrure et que je m'ouvre un chemin par la force ?

— C'est inutile, mon ami Sneloghe, dit Bouchard en se levant. J'ai la clef dans ma poche, et je vais ouvrir la porte non seulement pour vous, mais pour nous tous. Et vous, Robert, vous pourrez dormir d'autant plus tranquille que vous pouvez vous vanter de nous avoir convaincus. Ne me regardez pas avec tant de surprise. Je vous dis la vérité. J'ai bien pesé vos raisons et je crois qu'en effet, cette attaque par surprise, même si elle réussissait, ferait plus de mal que de bien à votre cause. Probablement messire Van Reninghe est aussi de cet avis.

— En effet, répondit messire Van Reninghe.

— Et si messire Enguerrand veut consentir à renoncer à l'exécution de notre projet...

— Seul je ne puis rien entreprendre, murmura Enguerrand.

— Didier Vos s'est déjà prononcé, reprit Bouchard : nous ne pouvons donc pas donner suite à nos projets ; et vous avez bien fait de nous en faire voir l'imprudence. Rentrons donc chacun chez nous.

Tous se dirigèrent vers la porte et quittèret la salle.

Robert ne disait rien. Le revirement soudain de ses compagnons l'étonnait singulièrement. Y avait-il quelque ruse là-dessous ? Les conjurés essaieraient-ils d'accomplir le guet-apens prémédité. Il saurait bien l'empêcher et remplir son devoir. Il n'avait qu'à avertir le châtelain Hacket, sans nommer personne, du danger qui menaçait le comte Charles pendant le banquet. Il avait tout le temps pour cela, puisque le banquet ne devait avoir lieu que le surlendemain, et Hacket pourrait prendre d'avance toutes ses mesures.

Mais, lorsqu'il eût quitté ses compagnons après qu'ils l'eurent remercié encore une fois de leur avoir montré la témérité de leur entreprise, il se dit qu'ils étaient peut-être sincères, et il se félicita d'avoir écarté ce danger.

Depuis quelques heures, un sentiment de profonde et inexplicable aversion contre Didier Vos s'était élevé en lui. Pourquoi, il n'aurait pas su le dire ; mais il soupçonnait fortement Didier de fausseté. Aussi, est-ce avec une sorte de joie qu'il prit congé de lui, près de la chapelle Saint-Jean.

Messire Vos, resté seul, se mit à monologuer en regagnant lentement sa demeure.

— Je suis sûr que Bouchard et les autres sont encore réunis, se disait-il. Ils ont voulu se débarrasser de Robert et de moi, qui n'ai jamais eu la moindre envie de prendre part à cette folie. Mais voilà mon coup manqué ! Il était pourtant bien calculé. Si Robert avait consenti au meurtre du comte, je l'aurais fait tomber dans un panneau dont il ne serait pas sorti vivant... Mais patience... le temps de ma vengeance viendra... Ce mariage n'est pas encore fait.

Pendant que Didier continuait son chemin en parlant ainsi, un homme se promenait de long en large sur le quai, non loin de la rue du Chêne, en cherchant à percer du regard l'obscurité de la nuit, pour voir si personne n'approchait. Il attendait depuis longtemps déjà, lorsqu'un bruit de pas parvint à son oreille. Il se blottit dans l'enfoncement d'une porte cochère. Le pas se rapprocha.

— Le Pied bleu vole-t-il ? murmura l'homme.

— Tempête sur mer ! répondit une grosse voix.

Il poussa contre la porte qui céda et s'ouvrit, fit entrer le nouvel arrivant, le suivit, et referma la porte.

— Les amis sont déjà là, dit-il ; nous commencions à craindre qu'il ne vous fût arrivé malheur.

— J'avais perdu mon chemin, et j'ai fait un long détour. Maintenant ne perdons plus de temps. Conduisez-moi vers les amis.

Ils traversèrent la cour et entrèrent dans une salle basse où brûlait une petite lampe.



Le comte tomba, la tête fendue. (Page 67.)

— Les valets pourraient nous espionner, dit celui qui avait introduit l'autre. J'éteins la lumière. Parlez très bas.

Ils étaient maintenant dans une obscurité si complète, que personne ne pouvait voir son voisin.

— Heureusement nous sommes délivrés des hésitants, dit une voix. Personne ne peut nous empêcher d'exécuter notre résolution. Hâtons-nous donc, et pas de paroles inutiles.

— Mais l'occasion du banquet est manquée. Qu'allons-nous faire ?

— J'ai eu le temps de tout peser, répondit l'homme à la grosse voix. Voici mon idée. Nous devons reprendre notre premier projet. Charles de Danemark, on le sait, va tous les jours entendre la première messe dans l'église Saint-Donat. Tout le monde peut y assister. En cette saison, il fait encore presque nuit à cette heure. Mon cheval est à la porte de la ville. Je cours à Bethferkerke. J'ai là sous la main une bande de Kerles des bois qui n'ont peur de rien. Venez demain à la première messe dans le burg; vous nous y verrez, mes hommes et moi, répandus parmi les fidèles, sur les bas-côtés. Peut-être ne nous reconnaîtrez-vous pas. C'est égal, je donnerai le signal en frappant le tyran. Au cri de : « Haro ! haro ! » fermez toutes les issues. Aucun Isengrin ne peut échapper. Si vous acceptez cette proposition, unissons nos mains dans une étreinte solennelle, et jurons de nous prêter aide.

Les mains se joignirent à tâtons et le serment fut prononcé.

— En route, maintenant. Sortons, l'un après l'autre. Moi le premier, car mon temps est précieux. A demain, messires. Je compte sur vous comme sur moi-même.

Il fut escorté jusqu'à la porte extérieure par un

des conjurés, et s'éloigna rapidement, à pas légers, à travers les ténèbres.

XIII

L'église de Saint-Donat, dans le burg, était un grand et beau temple d'architecture romane.

La nef du milieu était très élevée; mais de chaque côté se prolongeait une basse et sombre nef latérale dont la voûte reposait sur de courts piliers. Au-dessus courait autour de toute l'église une galerie ouverte d'où les fidèles pouvaient, aussi bien que d'en bas, voir les officiants et assister aux offices.

Le côté sud de cette galerie avait été séparé du reste, et transformé en une chapelle pour le comte de Flandre.

Cette chapelle était ornée d'un autel somptueux et de belles statues de saints. Au milieu, on voyait un prie-Dieu en bois sculpté, presque au pied de l'autel, et à côté du prie-Dieu des rangées de chaises pour les seigneurs de la cour. Derrière, près de l'entrée commune, des bancs de bois pour les fidèles qui voulaient assister à la messe du comte, mais surtout pour les pauvres gens qui avaient l'habitude d'y venir en foule dans l'espoir de participer aux aumônes du prince.

Cette chapelle élevée, qu'on appelait l'église supérieure, avait pour le peuple une entrée particulière qui débouchait par un étroit escalier de pierre sous la voûte de la nef latérale; mais, près de l'autel, il y avait une deuxième porte exclusivement destinée à l'usage du comte. Un passage voûté conduisait de là jusqu'au palais, de telle sorte que le comte Charles, en sortant de sa chambre à coucher, pouvait se rendre à l'église sans traverser la place du burg.

La nuit avait été exceptionnellement sombre à cause de l'épais brouillard qui, dès la soirée de la veille, était descendu sur la terre comme un voile de deuil.

L'aube allait poindre, mais le brouillard était encore si doux qu'à quelques pas les personnes et les objets n'apparaissaient que comme des ombres indécises.

Dans l'église supérieure de Saint-Donat, les frères et les novices du couvent avaient allumé sur l'autel et à côté un grand nombre de cierges, en attendant que sonnât l'heure de la première messe.

Beaucoup de fidèles, bourgeois des rues avoisinantes, ou indigents, parmi lesquels il y avait aussi quelques femmes, entrèrent sous le sombre porche de l'église, et montèrent lentement l'escalier de pierre pour aller entendre la messe dans la chapelle du comte.

Mais ce que personne ne remarqua, c'est que beaucoup d'hommes enveloppés dans des manteaux bruns, et porteurs de larges chapeaux, passaient dans l'escalier du prince pour aller se cacher dans l'obscurité de la nef latérale de l'église inférieure. Quelques-uns d'entre eux cependant se séparèrent de leurs compagnons près de la porte d'entrée et gravirent l'escalier de pierre en échangeant à voix basse de mystérieuses paroles. Mais, dès qu'ils arrivèrent à la porte de la chapelle supérieure, ils se tinrent comme s'ils étaient étrangers l'un à l'autre, et traversèrent la foule dans des directions différentes pour aller prendre place sur les bancs.

Un homme qui s'appuyait sur un bâton s'avança ainsi jusqu'à l'un des premiers bancs et s'agenouilla entre deux femmes. Elles le regardèrent à la lueur incertaine et vacillante des cierges, et sa haute stature les étonna; mais l'homme devait être malade ou très vieux, car il se tenait très courbé, et son manteau rapiécé et déchiré indiquait assez qu'il était besoigneux. Sans doute il venait, comme beaucoup d'autres indigents, pour avoir sa part des aumônes que le comte avait l'habitude de distribuer pendant la première messe.

Un certain nombre d'indigents du même genre se trouvaient mêlés çà et là à l'assistance; mais quoique le jour naissant envoyât une lumière laiteuse par les fenêtres de la chapelle, l'obscurité y était encore si profonde qu'on ne pouvait pas voir distinctement même les gens à côté desquels on était assis.

L'heure de la messe était venue; tout était prêt sur l'autel. Un enfant de chœur tenait à la main la corde d'une cloche pour sonner le premier coup. Dans l'ouverture de la porte de la sacristie, un prêtre se montra, en costume d'officiant, et regarda avec impatience vers le passage voûté, pour voir si le comte ne venait pas encore.

L'homme au manteau rapiécé paraissait en proie à la même impatience, car bien qu'il fût profondément courbé sur son banc, au moindre bruit il levait la tête, puis la laissait retomber en poussant un grognement étouffé. Les femmes placées à côté de lui croyaient que c'étaient des soupirs de chagrin parce que celui dont il espérait du secours se faisait si longtemps attendre.

Mais leur compassion se trompait, car, dans le cœur qui battait impétueusement sous ce manteau déchiré, brûlaient une haine farouche et une terrible soif de sang. Si le comte, averti par Robert Sneloghe, ou retenu par une indisposition, ne paraissait pas à la première messe, il échappait à la vengeance de son ennemi, et l'attaque si bien concertée échouait! Alors tout espoir était

perdu pour Bouchard, car l'armée d'Arras était peut-être déjà en Flandre; et le comte Charles, entouré et protégé par une pareille force de chevaliers, ne serait plus abordable pour un banni qui devait chercher un asile au fond du pays des Kerles.

Pendant que Bouchard roulait ces pensées dans sa tête, un prêtre qu'il reconnut pour le chapelain de la cour sortit de la sacristie. Ce prêtre entra dans le couloir communiquant avec le palais. Bouchard ne doutait pas qu'il n'allât s'informer des causes de l'absence du comte.

Et, en effet, il ne se trompait pas, car le prêtre se rendit dans les appartements particuliers du comte, où il rencontra son valet de chambre, Jean Cauwenoghe, qui lui dit :

— Monseigneur a très mal dormi cette nuit; il s'est levé plus tard que de coutume, mais maintenant il est habillé et il vient tout de suite. Il n'y a pas d'empêchement; entrez, monsieur le chanoine.

Le prêtre frappa et entra. Il trouva le comte debout au milieu de la pièce, tandis qu'un valet l'aidait à attacher son chaperon.

— Excusez-moi, chapelain, dit le prince; si je vous fais attendre, ce n'est pas ma faute. Encore deux minutes.

— Mais, si Votre Altesse est indisposée, dit le chapelain, elle ferait mieux de se remettre au lit et de prendre encore un peu de repos.

— Non, non, monsieur le chanoine. J'éprouve aujourd'hui, plus encore que d'autres jours, le besoin de prier Dieu. J'ai fort mal dormi : j'ai fait des rêves affreux pendant toute la nuit, j'ai eu la fièvre; mon lit était comme un chevalet de torture. Chanoine, vous connaissez les Kerles. Seraient-ils capables en effet de me tuer par surprise?

— Vous tuer? répéta le prêtre épouvanté. Craignez-vous cela, monseigneur?

— On me l'a dit, et j'en ai rêvé plusieurs fois.

— C'est peut-être un avertissement des cieux, soupira le chanoine. Restez dans votre chambre, monseigneur, la chapelle est pleine de monde. Qui sait?

— N'y a-t-il pas tous les jours du monde dans la chapelle? Dieu tient ma vie entre ses mains, dit le comte en souriant. S'il a décidé de mon sort, un meurtrier peut m'atteindre ici comme dans la chapelle. Négligerai-je de remplir mes devoirs de chrétien parce qu'un mauvais rêve a troublé le repos de ma nuit? Je vous suis, chapelain.

Il ouvrit une autre porte et dit aux chevaliers qui attendaient ses ordres :

— Messieurs, nous sommes prêt et nous allons à la messe. Veuillez-nous suivre.

En achevant ces mots il sortit de la chambre avec le chapelain. Il était suivi de Tancmar Van Straeten, son conseiller intime; de Gervais Van Praet, son chef camérier; de Walter Van Lokeren, sommelier de la cour avec son frère Eustache; de Frumold, d'Arnould et d'Ogier, ses secrétaires et receveurs particuliers, avec trois ou quatre autres fonctionnaires de la cour.

Lorsque le prince parut dans la chapelle, la cloche qui pendait près de la sacristie se mit à tinter... L'homme au manteau déchiré laissa échapper un cri involontaire, mais immédiatement il baissa si profondément la tête que même s'il y avait eu plus de lumière dans la chapelle, il eût été impossible de reconnaître ses traits.

Le comte Charles s'agenouilla à peu de distance de l'autel; les gens de sa suite prirent place sur les chaises à côté. La messe commença...

Les prêtres chantèrent les prières du matin, et le prince, mariant sa voix aux leurs, récita les psaumes de David pendant que dans le reste de l'église régnait le plus profond silence. Lorsque la messe fut assez avancée, et que le comte récita le *pater* à voix haute, Tancmar Van Straeten sortit de la rangée de chaises, tira de sa poche une bourse de soie, et déposa, suivant la coutume de chaque jour, une poignée de deniers sur l'appui du prie-Dieu du prince.

C'était le signal pour les indigents qui, de tous les bancs voisins, se levaient et s'approchaient le plus doucement possible du comte pour recevoir une aumône de sa main.

L'homme à la grande taille et au manteau déchiré se leva comme les autres. Toujours profondément courbé et s'appuyant sur un bâton, comme s'il avait peine à traîner ses jambes raidies, il s'approcha lentement et se rangea derrière le comte parmi d'autres indigents.

Une femme malade, avec un enfant sur les bras, étendit la main la première pour recevoir l'obole que lui tendait le comte Charles... En ce moment Bouchard rejeta son manteau de ses épaules; une épée brilla dans ses mains, et il l'abattit sur le prince avec une si terrible violence, que le pauvre comte, sans jeter une plainte, tomba à la renverse sur le pavé de l'église, la tête fendue...

Les pauvres gens s'enfuirent loin de l'autel et remplirent la chapelle des cris de : « Malheur, malheur! »

Mais, dominant ces cris de détresse, la voix puissante de Bouchard criait : « Vive Guillaume Van Loo, comte de Flandre. Hourrah! Vive Guillaume! Hourrah! »

Dans l'église inférieure les mêmes cris retentirent immédiatement, comme si cent voix confuses répondaient aux cris de meurtre.

Stupéfaits par l'horreur même de ce forfait

inouï, les chevaliers de la suite du comte ne songèrent pas d'abord à une résistance qu'ils considéraient d'ailleurs comme impossible. Ils s'étaient jetés de côté pour éviter les moulinets de l'épée de Bouchard : deux ou trois même avaient fui dans le palais par le passage voûté.

Tancmar Van Straeten voulait les suivre; mais Enguerrand Van Eessene, qui accourait avec cinq ou six hommes, lui porta un furieux coup d'épée qui lui traversa le poumon sous l'épaule. Le conseiller intime tomba sans vie, baigné dans son sang.

Les fidèles se précipitèrent en hurlant vers la sortie, et s'écrasèrent pour passer par l'étroite porte. Un grand nombre descendaient déjà l'escalier de pierre, mais là ils rencontrèrent les hommes de Bouchard qui, pareils à un ouragan, les firent refluer vers le haut et firent irruption derrière eux dans la chapelle en poussant des cris de vengeance.

Dans cette indescriptible bagarre il était impossible de reconnaître ou de poursuivre personne; les meurtriers eux-mêmes étaient bousculés et poussés contre l'autel sans pouvoir résister au mouvement de la foule. Cette circonstance donna à la plupart des gens du comte le temps et le moyen de s'échapper; mais comme Enguerrand Van Eessene gardait la porte de communication avec le palais, ils étaient forcés de prendre un autre chemin, ou de se cacher.

Alors seulement la sortie vers l'église inférieure devint libre. Aussi, un instant après, il ne restait plus personne dans la chapelle, sauf les meurtriers et trois ou quatre prêtres qui, pleurant et priant, regardaient le cadavre sanglant du prince Charles, sans oser y toucher.

Les meurtriers, enivrés par leur triomphe si prompt, criaient à tue-tête .

— Vive Guillaume, vive le nouveau comte de Flandre! Hourrah.

Bouchard, d'une voix retentissante, leur imposa silence en disant :

— Taisez-vous, notre tâche n'est pas achevée. Avec le comte il y avait ici une dizaine d'Isengrins maudits. Ils ne peuvent pas s'être échappés; les issues de la chapelle étaient gardées. Ils sont donc cachés. Cherchez partout, dans tous les coins, et si vous en trouvez un, amenez-le moi. Il y a trois marcs d'argent pour qui me livrera Walther Van Lokeren ou Gervais Van Praet, ou le secrétaire Fromold.

Ses hommes, excités par la vue du sang et par l'espoir de gagner l'importante récompense promise, commencèrent leurs perquisitions, non seulement dans la chapelle, mais aussi dans l'église inférieure.

Walther Van Lokeren, le plus grand ennemi des Kerles après Tancmar, se tenait caché derrière l'orgue. Un sacristain avait jeté sur lui un manteau, et il se tenait accroupi sur le plancher sous ce large vêtement.

Il entendit appeler son nom et menacer ses jours; le cœur lui battait violemment, et une sueur froide mouillait son front. Cependant il n'avait pas perdu toute espérance de salut, car jusqu'alors aucun de ses ennemis n'avait songé à visiter cette cachette.

Mais tout à coup il entendit s'approcher une bande de furieux, qui frappèrent si violemment avec leurs épées sur la caisse de l'orgue, que chaque coup sonnait comme un arrêt de mort à l'oreille du pauvre chevalier.

Certain qu'ils allaient le découvrir, il se redressa d'un bond et se précipita à travers ses ennemis dans la chapelle, en levant les bras au ciel pour implorer du secours, et en demandant grâce de la vie.

Bouchard et Enguerrand le reconnurent. Ils s'élancèrent à sa poursuite en hurlant comme des tigres altérés de sang :

— Tuez-le, tuez-le, le scélérat d'Isengrin.

Van Lokeren tomba à genoux devant l'autel, au moment où Bouchard le rejoignait. Bouchard le saisit d'une main par les cheveux, tandis que de l'autre il levait son épée pour lui donner le coup de la mort. Mais un prêtre retint son bras et le supplia en pleurant de faire grâce au malheureux chevalier, et, lorsqu'il vit, à la réponse de Bouchard, qu'il n'y avait pas moyen de sauver la vie au sommelier de la cour, il supplia le meurtrier de ne pas souiller davantage la chapelle de sang et de ne pas profaner la maison de Dieu.

Bouchard et ses deux compagnons Enguerrand et Isaac traînèrent le chevalier par les cheveux sur le pavé de l'église.

— O mon Dieu, mon Dieu! ayez pitié de moi, gémit Van Lokeren. Épargnez-moi, épargnez-moi!

— Nous vous épargnerons comme vous nous avez épargnés auprès du comte, perfide calomniateur! répondit Bouchard.

Ils le traînèrent par l'escalier de pierre jusque devant la porte de l'église, et là ils le hachèrent avec une telle rage que son corps était méconnaissable lorsqu'ils cessèrent de s'acharner sur lui et qu'ils rentrèrent dans l'église pour chercher de nouvelles victimes.

Pendant ce temps leurs hommes avaient découvert dans la chapelle la véritable cachette, derrière l'autel, des chevaliers et des gens de la cour. De ce trou obscur, où l'on avait l'habitude de cacher les ornements d'église les moins précieux, ils avaient tiré l'une après l'autre sept ou huit

personnes, et les avaient traînées au milieu de la chapelle pour s'assurer si parmi elles il n'y avait pas de chevaliers pour lesquels Bouchard avait promis trois marcs d'argent.

Ces malheureux étaient là tremblants, blêmes, l'angoisse de la mort peinte sur le visage, et contemplant d'un œil hagard le cadavre de leur prince étendu dans son sang. Ils ne doutaient pas du sort cruel qui leur était réservé. Les uns s'agenouillaient; les autres joignaient les mains : quelques-uns suppphaient les prêtres qui se tenaient devant la porte de la sacristie d'écouter leur confession.

Parmi eux se trouvaient Arnould et Ogier, secrétaires du comte, Berton et Baudouin, ses valets de chambre, Godbert, son échanson, et le jeune Fremold, son trésorier.

Ce dernier était un de ceux pour la tête desquels Bouchard avait promis trois marcs d'argent; mais les meurtriers ne le connaissaient pas. C'est pourquoi, tout en agitant leurs épées et leurs poignards au-dessus de la tête de ces malheureux, ils ne les frappaient pas. Ils voulaient attendre l'arrivée de leurs chefs, pour savoir lesquels de ces inconnus ils devaient mettre à mort, et lesquels ils avaient à épargner.

Frumold qui s'était laissé tomber à genoux se confessa à haute voix et obtint d'un prêtre la rémission de ses péchés. Puis, tirant de son doigt une bague, il la tendit à l'ecclésiastique en disant :

— Mon père, je vous en prie, donnez ce dernier souvenir à ma fille Alcidis! Dites à la malheureuse enfant que je la bénis, et que je prierai Dieu pour elle là-haut. Qu'elle se souvienne de la pauvre âme de son père...

Il ne put continuer : les larmes et les sanglots étouffaient sa voix.

Le prêtre, ému de pitié, feignit de vouloir accomplir immédiatement le message dont il venait d'être chargé. Il se dirigea vers la porte de l'escalier sans que personne songeât à le retenir. Il avait encore quelque espoir de sauver le trésorier du comte, et, dans cette intention, il courut au prieuré pour avertir Bertolphe et implorer son assistance.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter. Une demi-obscurité régnait toujours dans la chapelle, quoique déjà une lumière grise se répandit dans l'église inférieure.

Bouchard et ses sanguinaires amis rentrèrent dans la chapelle.

Isaac Van Reninghe reconnut le trésorier du comte. Il s'élança sur lui en proférant d'horribles blasphèmes, lui arracha son chaperon, l'empoigna par les cheveux, et le traîna sur le plancher, pour aller l'égorger hors de l'église.

Mais alors il rencontra le prieur Bertolphe, avec le vieux Frumold, oncle du trésorier. Malgré sa faiblesse, le vieillard prit Isaac à bras le corps et le contraignit à lâcher sa victime.

Bouchard accourut. Le prieur lui dit, les larmes aux yeux :

— Ah! mon neveu, qu'avez-vous fait! Ne craignez-vous pas que pour un pareil crime la vengeance de Dieu ne s'abatte sur nous comme sur une race de Caïns?

— Pas de vaines paroles, dit fièrement Bouchard. Guillaume Van Loo est comte de Flandre. A lui seul je dois compte de mes actes et s'il approuve ce que je fais, qui oserait me blâmer?

— Les plaintes ni les prières ne réveillent pas les morts, soupira Bertolphe; mais par affection pour votre vieil oncle, épargnez la vie de ces pauvres gens.

— Frumold doit mourir, grogna Enguerrand Van Eessene.

— Ah! Isaac, mon ami, supplia Frumold, ayez pitié de moi, de mes pauvres petits enfants qui resteront sans appui sur la terre.

— Pitié de vous? ricana Isaac Van Reninghe. N'est-ce pas vous qui, plus que tous les autres, nous avez calomniés auprès de votre maître? Vous mourrez, quand même vous nous offririez autant d'or que la chapelle peut en contenir. Allons, allons, à la porte de l'église. Moi seul je vous fendrai la tête.

Pendant ce temps le prieur avait échangé quelques paroles avec son neveu. Celui-ci éleva la voix et commanda :

— Arrêtez. On ne fera ici que ce que j'ordonne.

Et se tournant vers Frumold, qui priait encore à genoux, il lui demanda, plus calme en apparence :

— Vous avez les clefs du trésor du comte?

— Les voici, répondit Frumold en tirant un trousseau de clefs de sa poche.

— Il doit y avoir des trésors cachés?

— Oui, il y en a, dit Frumold qui commençait à espérer que l'intervention du prieur lui sauverait peut-être la vie.

— Nous les montrerez-vous? demanda Bouchard.

— Je vous les indiquerai sans rien celer.

— Eh bien, continua Bouchard d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je confie ces clefs à mon oncle le prieur qui les gardera. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de cela. Je mets également sous sa garde tous les prisonniers; il reste garant envers nous et envers le comte de Flandre que pas un d'eux ne sortira du prieuré sans mon ordre.

Les prisonniers étaient au comble de la joie, car

ils échappaient ainsi à une mort immédiate, et ils ne doutaient pas que le prieur, dont l'autorité était grande, ne continuât à les protéger jusqu'à ce que la rage de leurs cruels ennemis fût apaisée. Ils suivirent leur sauveur vers l'escalier de la chapelle.

Les compagnons de Bouchard murmuraient et grommelaient, mais il leur dit :

— Pas de résistance! Il nous faut le trésor du comte. Guillaume Van Loo s'en servira pour faire la guerre à nos ennemis. Nous pouvons décider plus tard du sort de Frumold et des autres. Maintenant nous avons à visiter le palais pour voir si nous n'y découvrirons plus quelques-uns de nos ennemis. Gervais Van Praet nous a échappé. Les deux fils du perfide Tancmar vivent encore! Venez vite, nous avons à travailler toute la journée.

Ils traversèrent le couloir voûté et se mirent à chercher dans le palais; mais, malgré les plus minutieuses recherches, ils n'y découvrirent pas un être vivant. Seulement, au moment de quitter le palais, ils rencontrèrent dans le grand vestibule le châtelain Hacket avec Henri Van Roesbrugge, un chevalier de la cour de Charles, et avec Eustache Van Lokeren le frère de Walter qui venait d'être massacré.

Dès qu'ils aperçurent ce dernier, ils levèrent leurs épées pour le frapper sur place, car ils n'étaient plus en lieu bénit. Mais Hacket s'élança en avant et couvrit les deux chevaliers de son corps en criant :

— Ils sont mes prisonniers. Personne ne touchera à un cheveu de leur tête sans me tuer d'abord.

Soit que la fureur de Bouchard fût refroidie, soit qu'il ne voulût pas entrer en lutte avec son oncle, il ordonna à ses hommes de respecter, pour le moment du moins, ces chevaliers qui ne s'étaient pas, d'ailleurs, montrés particulièrement hostiles aux Kerles; il les mit, comme les autres, sous la garde du prieur et du châtelain qui répondraient d'eux.

En ce moment, quelques-uns des hommes de Bouchard lui amenèrent un vieil homme qu'ils avaient trouvé derrière la porte.

L'homme soutenait qu'il ne s'était pas caché. Qui voudrait faire du mal à Eggar, le vieux portier du palais, qui ne comptait que des amis à Bruges?

En effet, Bouchard se mit à rire de la découverte de ses hommes, et défendit qu'on maltraitât le vieux portier.

— Eh bien, Eggar, demanda-t-il, êtes-vous resté près de la porte depuis ce matin?

— Depuis quatre heures.

— Alors vous avez vu fuir beaucoup de gens, chevaliers et valets?

— Beaucoup.

— Messire Van Praet aussi?

— Il a sellé lui-même son cheval, a sauté dessus, et est parti au galop comme s'il avait vu le diable.

— Et les fils de messire Tancmar?

— Ils ne sont pas venus au palais et dorment probablement encore, si l'infernale tempête qui règne dans le burg ne les a pas réveillés.

— Suivez-moi, compagnons! s'écria Bouchard. Les fils Tancmar sont nos plus grands ennemis. Nous allons les surprendre. Il faut qu'ils meurent.

Ils traversèrent en courant l'esplanade. Il commençait à faire grand jour et, sans doute, la nouvelle s'était déjà répandue en ville, car il y avait beaucoup de monde dans les rues, des gens du peuple surtout. Partout où Bouchard et ses hommes passaient en criant : « Vive Guillaume Van Loo, comte de Flandre! » la foule les acclamait et répétait leur cris.

Nulle part un signe de désapprobation, nulle part une larme sur le sort du comte si misérablement tombé sous le fer des assassins.

Le comte Charles n'était généralement pas aimé à Bruges, si bon qu'il se montrât pour les misérables. Les bourgeois de Bruges, habitués depuis longtemps à une indépendance presque absolue, avaient du sang de Kerles dans les veines, et étaient jaloux de conserver les libertés que les comtes précédents leur avaient laissées. Ils en voulaient à Charles de Danemark qui, conseillé par les Isengrins, semblait vouloir absorber en sa personne tous les pouvoirs et tous les droits. C'était assez qu'il voulût substituer au droit sa propre volonté, pour qu'il eût perdu la sympathie des bourgeois.

Certes il y avait dans les rues beaucoup de gens qui déploraient et blâmaient le meurtre du prince Charles, mais ils n'osaient pas le montrer, par crainte des farouches Kerles des bois, parmi lesquels ils en remarquaient quelques-uns dont les mains étaient teintes de sang.

En face de l'église du Saint-Sauveur, à l'angle de la rue d'Argent, s'élevait un superbe manoir habité par la famille Tancmar.

Bouchard et ses hommes, lorsqu'ils y arrivèrent, se mirent à frapper sur la porte avec la pomme de leurs épées, et à crier qu'on leur ouvrît. Mais ils ne reçurent pas de réponse, et aucun bruit ne se fit entendre à l'intérieur. On eût dit que le manoir était inhabité.

Il n'y avait pas moyen d'y pénétrer de force. Cet obstacle imprévu mit leur fureur à son comble, et elle s'épancha en un torrent d'imprécations.

Mais Enguerrand Van Eessene aperçut une

poutre couchée par terre un peu plus loin devant la porte d'un charron.

Il fit signe à quelques hommes, qui ramassèrent la poutre et qui, prenant leur élan, la poussèrent comme un bélier contre la porte avec un bruit de tonnerre.

La porte était solide ; elle résista à cinq chocs; mais au sixième la partie supérieure sortit de ses gonds. Encore un effort, et la porte allait tomber par terre.

Les hommes qui tenaient la poutre avaient reculé de nouveau, prêts à porter un dernier coup. Bouchard et ses compagnons levaient déjà leurs épées, prêts à s'élancer à l'intérieur et à frapper leurs ennemis... lorsque tout à coup deux hommes sautèrent du haut du mur postérieur du manoir dans la rue d'Argent, cherchant leur salut dans une fuite rapide.

— C'est eux, les fils de Tancmar ! A mort, à mort. Trois marcs d'argent pour chacun ! s'écria Bouchard en s'élançant à la suite des fuyards. Mais ceux-ci avaient une trop grande avance sur ceux qui avaient soif de leur sang, et ils leur auraient probablement échappé, si un obstacle imprévu ne leur avait pas barré le passage.

Cet obstacle, c'était un bourgeois nommé Berakin, qui, au moment où ils allaient atteindre la porte de la ville, se jeta au-devant d'eux en brandissant une hache.

Ils reculèrent pour éviter le coup de l'arme mortelle. Mais voyant accourir derrière eux la bande hurlante de leurs ennemis, ils s'élancèrent de nouveau en avant. Berakin frappa l'un deux d'un si formidable coup de hache, qu'il lui abattit le bras droit près de l'épaule.

Le malheureux chevalier tomba et cria un dernier et plaintif adieu à son frère qui continuait à fuir.

Quelques hommes s'arrêtèrent et achevèrent la victime avec un plaisir barbare, tandis que les autres continuaient à poursuivre le second fugitif.

Bouchard jeta un regard sur le mourant, dont le sang s'écoulait à flots par sa blessure.

— C'en est un, dit-il, c'est Gauthier. Il a son compte. A Gilbert maintenant ! En avant, en avant !

Et reprenant sa course, il s'efforça de rejoindre Gilbert.

Celui-ci avait atteint la porte, et courait en rase campagne, dans la vaste plaine du Sablon. Quoiqu'il eût sur les talons une dizaine d'ennemis, il aurait peut-être échappé à la mort; mais au moment où il allait sauter dans le taillis, il heurta du pied une souche et tomba par terre.

Avant qu'il eût le temps de se relever, il fut saisi par vingt mains à la fois, et entraîné dans la plaine malgré ses prières et ses supplications.

On voulait lui fendre la tête sur-le-champ. Mais celui qui prétendait avoir mis le premier la main sur lui s'y opposa en menaçant les autres de son épée. Il avait, disait-il, gagné les marcs d'argent promis, et voulait livrer le prisonnier à Bouchard Knap, qui ne lui refuserait pas la récompense méritée.

Pendant ce débat, Bouchard arriva sur la plaine avec toute sa bande et s'approcha de ceux qui entouraient le chevalier.

— C'est moi, Batulphe Morlaan, qui l'ai pris. A moi les marcs d'argent ! cria un des compagnons.

— Tous vous les aurez, soyez tranquilles, répondit Bouchard.

— Ah ! ah ! Je te tiens enfin dans mes griffes, toi le plus perfide des Isengrins, dit-il à Gilbert Tancmar avec un ricanement féroce. Recommande ton âme à Dieu : je veux qu'on t'arrache les membres et qu'on les jette aux quatre coins de cette plaine, comme on fait pour les lâches et pour les traîtres.

Gilbert se traîna à genoux devant lui en demandant grâce et en promettant des monceaux d'or.

— Vous êtes fou ! s'écria Bouchard. Vous faire grâce de la vie, à vous, le perfide, le cruel, l'impitoyable ennemi des Kerles ! Qui a calomnié Robert Sneloghe auprès de mademoiselle Van Woumen, et nous a fait faire un sanglant outrage ? Ah ! vous croyez devenir le fiancé de mademoiselle Placide ? Vous épouserez la mort !

— Grâce, grâce, je renonce à la main de Placide !

Mais Bouchard ne les écouta point et continua :

— Qui a osé contester à la cour même la libre naissance des Erembauts ? Qui a été ainsi la cause de la mort du noble Kerle Segher Wulf ? Qui a inspiré à Charles de Danemark son dernier édit ? Ah ! ah ! et je vous épargnerais ? Dites adieu à la vie, votre heure est venue !

— Par le Dieu miséricordieux, ayez pitié de moi, ne me tuez pas ! gémit Gilbert Tancmar.

— Je ne vous tuerai pas, ricana Bouchard, prenant plaisir à prolonger l'agonie de sa victime. Je ne veux pas souiller mes mains de votre sang. Mais vous allez voir ce que vous y gagnerez !

Il porta au malheureux chevalier un si violent coup de poing dans les reins qu'il tomba sur le côté, et alors, faisant signe à ses hommes, il leur dit froidement :

— Écrasez la vipère qui a pendant tant d'années bavé son venin sur les Kerles.

Dix épées à la fois s'abattirent sur Gilbert qui

rendit l'âme sans pouvoir pousser un seul cri. Bientôt ses restes furent méconnaissables, et ses quatre membres dispersés, comme l'avait prédit Bouchard, aux quatre coins de la plaine.

Bouchard accorda un court repos à ses hommes qui étaient hors d'haleine tant ils avaient couru. Mais bientôt il les rassembla et leur dit qu'il voulait se rendre immédiatement à Straeten pour y surprendre Raimbaud Tancmar dans son burg, qui était déjà rebâti en partie. De là, on courrait à Snelteghem pour trouver Gervais Van Praet le camérier du comte. En route, on visiterait les châteaux des chevaliers pour ramassser les armes. Il y avait beaucoup de butin à faire, et ainsi ses hommes trouveraient la récompense de leur dévouement et de leur courage.

Une acclamation joyeuse accueillit ses paroles, et la bande, considérablement grossie par les bourgeois accourus de toute part, quitta la plaine aux cris répétés de : « Vive Guillaume Van Loo, comte de Flandre! Vive Bouchard Knap! » et ne tarda point à disparaître sur la route de Saint-André.

XIV

Robert Sneloghe était encore au lit. Le trouble de son esprit, à la suite des affreuses propositions de Bouchard, l'avait tenu éveillé pendant une partie de la nuit. Vers le matin seulement il s'était assoupi. Il faisait grand jour lorsqu'il ouvrit les yeux.

Un murmure confus parvint à son oreille, quelque chose comme le grondement lointain de la mer, ou comme le sifflement du vent dans les arbres d'une forêt. Robert s'accouda pour mieux écouter.

Bientôt il entendit dans la rue des voix qui paraissaient se disputer. Comme sa chambre à coucher était située au fond de son manoir, il ne distinguait pas fort bien ce qui se disait. Mais, au même instant, il entendit passer dans la rue un cheval lancé au galop.

Cela lui parut singulier. Il se leva et s'habilla à la hâte. N'avait-il pas d'ailleurs promis à sa sœur et à Dakerlia d'aller leur dire adieu avant son départ pour Honthem? Peut-être l'attendaient-elles déjà.

A peine était-il descendu et avait-il fini de boucler sur ses reins le baudrier de son épée, que sa sœur Witta et Dakerlia firent irruption dans le salon en gémissant.

— Malheur! Malheur! Dieu protège le pays des Kerles !

— Qu'est-il arrivé? demanda Robert épouvanté.

— Malheur! Malheur! Le comte est assassiné.

— Le comte? Le comte Charles, assassiné?

— On lui a fendu la tête à Saint-Donat.

— Qui sont les assassins?

— Hélas! c'est horrible. Les Kerles des bois d'Erneghem.

— Et Bouchard Knap?

— Oui, Bouchard... Quel affreux malheur!

— Ah! Je le savais!

— Vous le saviez? répéta Dakerlia en reculant d'un pas, à la seule idée de la complicité de Robert.

— Non, non, dit-il en relevant la tête. Je savais que le sauvage Bouchard avait projeté de tuer le comte. Mon indignation, mes menaces, mes prières l'avaient touché, et il m'assurait qu'il avait renoncé à ce criminel projet! Ah! le malheureux! quelles malédictions, quelles catastrophes il va attirer sur notre pauvre Flandre! ah ! J'aimerais mieux briser mon épée que de l'employer à la défense des meurtriers... Mais mes oncles? Je dois les soutenir, les protéger peut-être. On les rendra responsables; on voudra venger sur eux ce crime dont ils sont innocents. Je cours au burg... Dans son aveugle rage, Bouchard serait capable de les maltraiter...

Les deux jeunes filles voulurent le retenir, mais il s'arracha de leurs bras malgré leurs gémissements, en disant que ce n'était pas dans un pareil moment qu'il pouvait négliger son devoir.

Dans la rue il rencontra un grand nombre de bourgeois qui venaient du burg, un entre autres, nommé Thibaud, qu'il connaissait particulièrement, et qui lui donna tous les détails du meurtre dont il avait été témoin.

— Didier Vos était-il là? demanda-t-il.

— Non. S'il y avait été, je l'aurais vu.

— Et Bouchard est-il encore dans le burg?

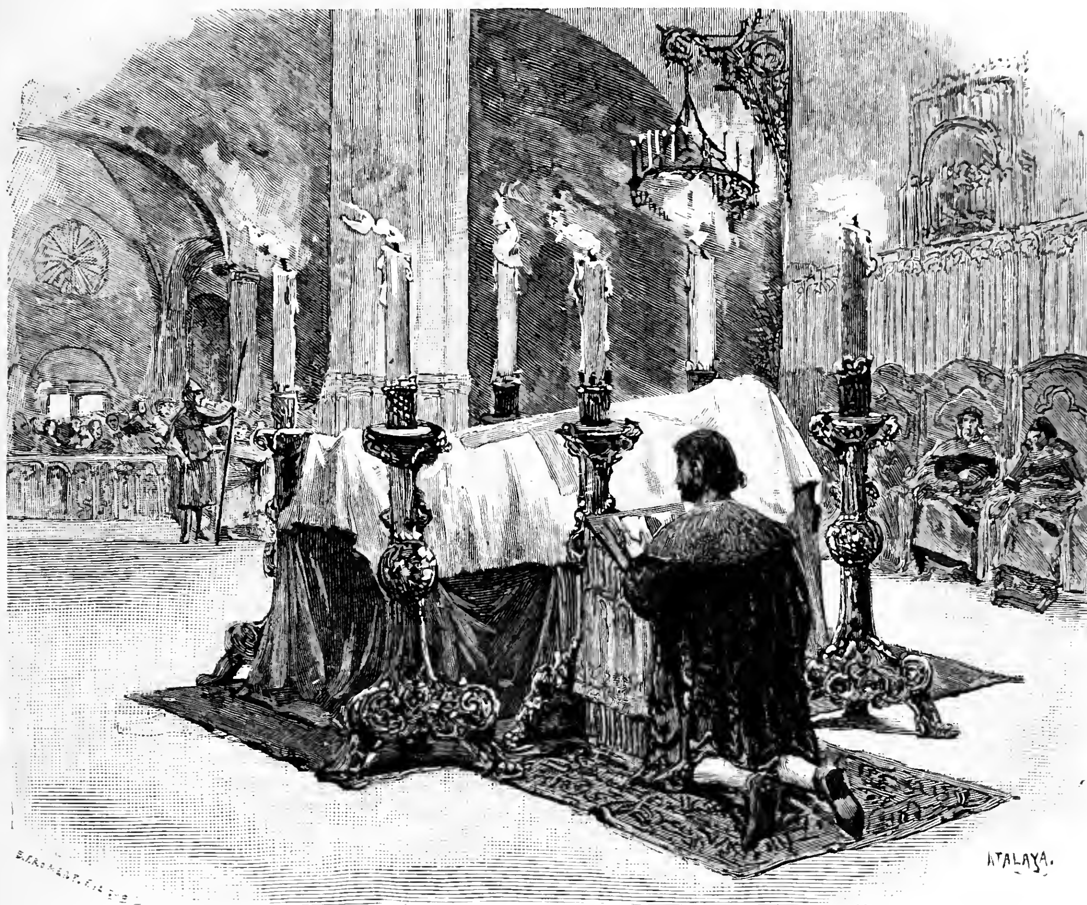
— Non, il vient d'en sortir avec sa bande pour aller à la recherche des fils Tancmar. Malheur sur nous! messire Sneloghe. La vengeance céleste va descendre sur notre ville.

Un autre bourgeois qui s'était approché répliqua :

— Que radotez-vous là, Thibaud? On sait bien que vous êtes un poltron. Quoi, vous plaignez les tyrans? Dieu veuille que tous les Isengrins fussent égorgés avec le comte! La Flandre serait délivrée pour jamais de ses oppresseurs.

— Insensé! Vous ne savez ce que vous dites! répondit Robert.

Il laissa les deux bourgeois aux prises et se dirigea à grands pas vers le burg. Il pénétra dans l'église Saint-Donat, après avoir enjambé en frémissant la mare de sang qu'avait laissée le meurtre du sommelier de la cour, monta dans la chapelle et s'approcha avec horreur de l'autel au pied duquel le cadavre du prince Charles restait toujours



Il s'agenouilla et se mit à prier. (Page 74.)

étendu dans son sang, à la place même où Bouchard l'avait frappé.

Le jeune chevalier ne put retenir ses larmes. Mais bientôt l'indignation reprenant le dessus, il s'approcha des prêtres et leur dit :

— Mais, mes révérends, pourquoi laisse-t-on le corps de notre prince dans ce sang? Rendez-lui du moins les honneurs que l'on doit à tout mort.

Ce langage parut étonner les prêtres.

— Ah! messire Sneloghe, nous n'osons pas, répondit le chanoine Ludgard. Les meurtriers ont juré par les serments les plus terribles de démolir l'église si l'on rendait les honneurs au cadavre du comte, et de massacrer quiconque se permettrait de le plaindre. Ils vont revenir...

— D'ailleurs, nous ne pouvons célébrer aucun office dans un temple profané par un meurtre, dit un autre.

— Soit, dit Robert, mais appelez quelques frères, faites laver ce sang, placez le corps sur une civière, et couvrez la tête d'un linge pour cacher cette horrible blessure.

— Nous serons heureux de le faire, mais qui protégera le temple et nous contre la vengeance des meurtriers ?

— Qui? Moi. Vous direz que vous avez agi par ordre du prieuré.

— Le prieur? Mais il est l'oncle de Bouchard, et ce forfait l'a tellement affecté qu'il n'a plus ni courage ni volonté. Il ne se mêle plus de rien, dit-il, et n'a plus le pouvoir de nous protéger.

— Eh bien, agissez d'après mon ordre à moi, je réponds de tout. Si quelqu'un veut vous mettre obstacle, faites-moi avertir au prieuré.

En achevant ces mots, il quitta la chapelle et courut chez son oncle. Il surprit le vieux Bertolphe assis auprès d'une table, la tête dans les

mains, les yeux rougis par les larmes. Ils se regardèrent un instant en silence.

— Ah! Robert, quel horrible attentat! gémit enfin le vieillard. C'est peut-être notre arrêt de mort à tous. On va nous accuser de complicité, et toute la France poursuivra notre perte comme une juste vengeance!

— Qu'importe la mort, si l'on meurt innocent? répondit Robert. Mais la honte! Nous prétendons être des chevaliers et des hommes libres, et des gens de notre race se conduisent comme de vils assassins. C'est une tache qui ne s'effacera jamais, et dont le nom des Kerles restera souillé.

— Que Dieu nous soit miséricordieux! mon pauvre ami.

— Et où est Bouchard?

— On vient de m'annoncer qu'il est parti pour Straeten avec ses hommes pour surprendre Raimbaud Tancmar. Déjà il a massacré les deux fils du conseiller intime. Nous paierons cher ce sang-là.

— Mais, mon oncle, n'avez-vous pas retenu le bras de Bouchard? Votre autorité sur lui est grande; votre ordre...

— Ah! Robert, ne m'accusez pas... J'étais encore couché et ne me doutais de rien, quand le comte et ses deux conseillers ont été tués. J'ai vainement essayé de détourner Bouchard de nouveaux meurtres; il ne m'a pas écouté. Il agit, dit-il, d'après les ordres de Guillaume Van Loo, et, si cela est vrai, que pouvons-nous contre la volonté de celui que l'Assemblée des Gildes a proclamé comte de Flandre?

— Mais c'est faux! Bouchard nous trompe.

— Qu'en savez-vous? Connaissez-vous le burgrave d'Ypres? Son âme est ulcérée contre Charles de Danemark, qui lui a ravi le trône de Flandre. L'ambition, mon fils, rend capable de bien des crimes. L'histoire fourmille de preuves.

— Quoi! Vous supposez Guillaume Van Loo capable de...

— Je n'en sais rien, interrompit le prieur, mais ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'à Furnes, Bouchard s'était vanté d'être le favori de Guillaume et d'avoir toute sa confiance?

— C'est vrai! Et reconnaîtrons-nous pour souverain le lâche qui commence son règne par un assassinat?

— Silence! pas de paroles imprudentes. Attendons les événements et voyons ce que nous commandera notre propre défense et le salut des Kerles. Nous sommes liés par le serment, ne l'oubliez pas.

— Où est mon oncle Hacket?

— Dans la prison, où il garde Frumold et les autres prisonniers que Bouchard a commis à sa garde.

— J'ai donné des ordres pour qu'on relève le corps du comte et qu'on le place sur une civière. Le peuple va venir. Il ne faut pas qu'il puisse nous accuser d'avoir manqué de respect aux restes de celui qui était notre prince légitime.

— Vous avez bien fait, Robert, et je vous en remercie. Votre présence m'a rendu à moi-même. Je vais écrire à Guillaume Van Loo pour lui apprendre ce qui vient de se passer et invoquer son aide ; aux évêques de Thérouanne et de Noyon, pour leur prouver que je suis entièrement étranger à ce crime, et pour les prier de venir rebénir l'église profanée. Soyez certain, Robert, qu'on nous accusera de complicité. Bouchard est mon neveu ; on sait que j'avais de l'autorité sur lui : on prétendra que, si je n'avais pas approuvé le meurtre, j'aurais pu détourner son bras. Les apparences sont contre nous. Persone ne peut supposer qu'une autorité supérieure à la mienne a ordonné le crime.

— Moi-même je ne puis le croire. Guillaume Van Loo est chevalier!

— Dieu veuille que vous vous trompiez, sans cela l'écrasante responsabilité retombera tout entière sur nous.

— Ne puis-je vous être utile à quelque chose, mon oncle?

— Oui, allez à la chapelle et prenez le commandement des six hommes d'armes que j'y ai envoyés pour veiller sur le corps du comte. Je prierai Hacket de vous en envoyer encore d'autres. Bientôt tout Bruges sera sur pied. La foule curieuse envahira l'église. Il faudra la contenir, empêcher les rixes, protéger le corps du comte. Allez, mon neveu, je compte sur vous.

— C'est bien, mon oncle, dit Robert, comptez sur moi.

Il quitta le prieuré et rentra dans la chapelle, où il n'y avait encore qu'une vingtaine de curieux. Le corps couvert d'un drap blanc était étendu sur une espèce de table autour de laquelle brûlaient des cierges. Les dalles étaient nettoyées, et tout était remis en ordre.

Beaucoup de prêtres et de frères du couvent de Saint-Donat priaient, agenouillés sur des chaises ; ils ne portaient ni surplis ni ornements et ne récitaient pas les prières des morts, car cela était défendu par les lois ecclésiastiques jusqu'au moment où l'église profanée serait rebénite par un évêque.

Robert causa un instant avec le chanoine Ludgard, disposa ses hommes autour de la civière et leur défendit de laisser approcher personne. Ces dispositions prises, il plaça un prie-Dieu devant la porte du couloir communiquant avec le palais, s'y agenouilla et se mit à prier.

Peu à peu la chapelle s'emplit de monde, et bientôt on s'y trouva tellement les uns sur les autres que les gardes avaient peine à empêcher les curieux de heurter le cadavre. Il s'ensuivit une confusion et des murmures qui attirèrent l'attention de Robert. Il se leva, commanda le silence, et plaça quatre gardes devant la porte de l'escalier, avec l'ordre de ne plus laisser entrer personne qu'au fur et à mesure des sorties.

En retournant à sa place, il entendit un bourgeois dire que Charles de Danemark méritait son sort, et insulter à sa mémoire. Après l'avoir vainement invité à se taire, il le fit expulser par deux gardes, et leur donna l'ordre de le conduire à la prison s'il refusait de quitter le burg.

Le calme un instant troublé fut ainsi rétabli. Cet acte d'énergie inspira du respect à chacun, et chacun se tint tranquille.

Robert retourna à son prie-Dieu, et des heures se passèrent sans que son intervention redevînt nécessaire.

Vers midi, il entendit prononcer doucement son nom derrière lui. Il se retourna : c'étaient sa sœur et Dakerlia. Il mit un doigt sur ses lèvres, et plaça deux chaises à côté de la sienne. Les jeunes filles s'agenouillèrent et se mirent à prier.

Peu de temps après, Edgar Van Isendyk, un de ses amis, entra dans la chapelle, et vint lui dire quelques mots à l'oreille. Robert se leva et fit signe à Witta et à Dakerlia de le suivre.

Dès qu'elles furent hors de l'église, elles donnèrent un libre cours à leur douleur, à leurs inquiétudes et à leurs craintes. Robert les consola et les rassura de son mieux, et les engagea à rentrer chez elles. Elles le pouvaient en toute sécurité, car les bourgeois de Bruges n'avaient pour le moment rien à craindre. Quant à lui, il se devait à ses oncles qui pouvaient avoir besoin de lui.

En causant ainsi, il escorta les deux jeunes filles jusqu'à mi-chemin de leur demeure, puis il revint au burg, où entraient en même temps plusieurs chariots chargés d'armes de guerre : casques, cuirasses, cottes de mailles, épées, arbalètes, masse d'armes, épieux et frondes, en un mot tout ce qui s'emploie dans les villes assiégées pour repousser un assaut. Autour de ces chariots, chevauchaient des Kerles des bois, reconnaissables à leurs habits bleu foncé et à leurs grandes barbes. Les chevaux qu'ils montaient avaient évidemment été pris dans les burgs, ou en plein champ, au pâturage, car la plupart n'avaient point de selle, et quelques-uns même n'avaient pour bride qu'une simple corde. Derrière les chariots marchaient des Kerles à pied, portant un butin précieux, jusqu'à des plats d'argent. En débouchant sur la place du burg ils chantaient : « Arrière, chevaliers et tyrans, voici les Kerles de Flandre. Isengrins, prenez garde au pied bleu, où vous sentirez ses serres. Nos ancêtres étaient libres ; libres, nous voulons rester, tant qu'un cœur qui hait la lâcheté battra dans notre poitrine. »

Et, après ce chant, ils poussèrent d'une voix formidable le cri de : « Vive Guillaume Van Loo, comte de Flandre ! » que les bourgeois répétèrent avec enthousiasme.

Ce chant dans la bouche de meurtriers fit à Robert l'effet d'une profanation, et lui sembla odieux.

Tout à coup, il vit, au milieu des Kerles des bois, Didier Vos, qui devait être un de leurs chefs, car il donnait des ordres pour le déchargement des chariots et l'emmagasinage des armes. Didier l'aperçut et vint à lui.

— Ah ! messire Robert, dit-il, ne viendrez-vous pas avec nous dans les burgs des environs ? Nous allons y faire un nouveau butin, et, cette fois, nous serons tous à cheval.

— Je ne veux rien avoir de commun avec des assassins, répondit froidement Robert.

— Mais le coup est porté maintenant. Vos regrets ne rendront pas la vie au tyran.

— Maudits soient ceux qui ont lâchement versé le sang du comte Charles. Moi, du moins, je ne serai pas leur complice.

Didier Vos changea de ton, et dit avec une certaine inquiétude :

— Je n'ai pas pris part au meurtre. J'étais encore au lit quand je l'appris.

— Je le sais. Peut-être avez-vous vu tuer les fils Tancmar ?

— Non, non, on n'a pas versé une goutte de sang en ma présence. J'ai suivi Bouchard à Straeten par curiosité pure. Je l'ai accompagné à Snelloghem, Lophem, Oostcamp et Assebroeck. Partout on était en fuite, et l'on ne nous a opposé aucune résistance. Bouchard croyait y trouver du moins Raimbaud Tancmar, mais l'oiseau était envolé.... Venez avec nous, Robert. Bouchard agit par ordre du comte Guillaume, dont il est le favori, et qui saura quels sont ceux qui l'auront aidé.

Sneloghe sourit avec mépris.

— Vous comprenez, reprit Didier, que les fiefs Issengrins seront partagés entre les chevaliers qui lui auront prêté leur aide. Votre part sera belle si vous vous rangez franchement et hardiment à côté de Bouchard.

— Je ne fraie pas avec des gens dont les mains sont teintes du sang d'un assassinat ! En guerre ouverte, je suis prêt à risquer ma vie pour les Kerles. Mais, en l'occurrence, jamais.

Didier parut vivement contrarié de son insuccès, il salua sèchement et s'éloigna, visiblement dépité.

Robert retourna au prieuré ; il trouva le vieux

Bertolphe moins consterné. Une expression souriante éclairait son visage.

— Ce qui est fait est fait, mon bon Robert, dit-il. Bouchard est de notre famille; si horrible que soit son méfait, nous lui devons assistance.

— Assistance, à un meurtrier. Ah! ne me demandez pas cela.

— Il est au prieuré; j'ai causé longuement avec lui. Si c'était vrai, pourtant, comme il l'affirme, qu'il n'a agi que par ordre de Guillaume Van Loo.

— C'est impossible! s'écria Robert.

— Vous ne connaissez pas Guillaume, mon ami. Votre noble cœur ne comprend pas qu'on achète la couronne au prix de pareils crimes. Hélas! vous en ferez la triste expérience. En tout cas, Bouchard se déclare prêt à se justifier devant le nouveau comte quel qu'il soit. Ne l'abandonnons donc pas, et tâchons que nos ennemis ne profitent pas de l'occasion pour réduire les Kerles en servitude.

— Je suis prêt à tout, mais je ne veux plus rien avoir de commun avec Bouchard: mon aversion pour lui est insurmontable.

— Je comprends ce sentiment, mais il s'affaiblira. Et, d'ailleurs, il faut savoir faire un sacrifice au salut du pays. Je viens de parler aux échevins de Bruges. Ils pensent qu'avant tout, il faut songer à la défense de la ville et à la garde de ses libertés; remplir d'eau les fossés, rétablir les palissades, renforcer les ouvrages en terre, armer les tours et les portes.

Robert secoua la tête, quoiqu'il reconnût qu'au fond son oncle avait raison. En ce moment on entendit un bruit de pas.

— Ciel, serait-ce lui? s'écria-t-il, en se levant pour sortir.

— Pour l'amour du pays et de moi-même, Robert, dit le prieur en lui prenant la main, je vous conjure de cacher votre aversion pour Bouchard.

— Laissez-moi partir, mon oncle, je ne saurais supporter la vue du meurtrier: pas maintenant du moins.

— Nous nous trompions, ce n'est pas Bouchard.

Le chanoine Ludgard entra dans l'appartement.

— Messire Sneloghe, je vous en prie, dit-il, venez à la chapelle. Les Kerles des bois outragent le corps du comte Charles. Ils ont enlevé le linceul, éteint les cierges, chassé les fidèles, et nous ont insulté, nous, les ministres des autels.

Robert indigné mit la main à son épée et se dirigea vers la porte en s'écriant qu'il saurait mettre fin à l'audace des Kerles des bois, dût-il leur fendre la tête. Mais soudain il recula comme terrifié.

Bouchard était sur le seuil de la porte, tout souriant. Un cor d'argent pendait à son côté.

— Qu'est-ce que le chanoine Ludgard vient raconter ici de mes Kerles des bois, mon oncle? demanda-t-il au prieur qui, par précaution, s'était avancé entre lui et Robert.

— Il vient demander du secours contre vos hommes, répondit le prieur irrité. Je ne souffrirai pas plus longtemps leurs profanations.

— N'est-ce que cela? dit Bouchard en saisissant son cor. Vous allez voir comment mes Kerles des bois obéissent au chef qui les commande au nom du comte Guillaume. Voici le cor de chasse du perfide Raimbaud Tancmar. Ils connaissent ces sons.

Il sortit et fit résonner quelques sons aigus.

A cet appel répondirent de tous côtés des voix confuses, et l'on vit accourir, sortant de l'église et des entrepôts, beaucoup de Kerles et même des bourgeois qui s'étaient joints à leur bande.

— Ne craignez plus rien pour votre église, mon oncle, j'emmène de nouveau mes hommes en campagne pour ramasser des armes et faire du butin.... J'aperçois là-bas messire Sneloghe. Il m'évite. Je comprends et je lui pardonne sa susceptibilité; mais dites lui bien, mon oncle, qu'il ne me froisse pas en public, car, par le marteau de Thor...

— Quoi, enragé, vous oseriez défier Robert? Il faudrait me tuer d'abord avant que je permette cette lutte fratricide.

— Eh bien, alors, qu'il se contienne. Je n'ai pas besoin de son amitié, mais je ne supporterai pas son mépris.

— Et qui vous dit que Robert vous méprise?

— J'en ai eu un échantillon cette nuit. Il n'est pas d'injures qu'il ne m'ait jetées à la tête.

— Cette nuit? demanda le prieur étonné.

— Plus tard je vous expliquerai... Maintenant je n'ai pas le temps, adieu.

Le prieur se rendit à la chapelle, où Robert était occupé à faire remettre tout en ordre. Il demanda à son neveu combien il croyait pouvoir réunir d'hommes armés sur son domaine de Ravenschoot.

— Tout de suite, mon oncle? demanda Robert.

— Avant ce soir.

— Une soixantaine, sinon plus.

— Cela suffit. Nous leur confierons la garde du burg, et vous les commanderez. Allez les chercher tout de suite.

— A l'instant, mon cher oncle. Le temps d'aller chez moi faire seller un cheval, et de rassurer ma sœur et mademoiselle Wulf. Avant ce soir, je serai de retour avec mes hommes.

— Encore un mot, mon cher neveu. Il se peut, il est même probable que vous viendrez en contact avec Bouchard. Par amitié pour moi, par dévouement à votre pays, cachez lui votre aversion. Si vous deviez vous battre avec lui, il y aurait de fatales divisions entre les hommes qui doivent vous

défendre. Promettez-moi de vous faire violence.

— Mais j'éprouve pour lui une aversion insurmontable.

— Il le sait. Je lui conseillerai de ne plus parler devant vous de la mort du comte Charles. N'en parlez pas non plus devant lui.

— J'essaierai, mon oncle.

— Merci, mon neveu, et à ce soir.

Ils se séparèrent sur ces mots.

XV

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le meurtre du comte Charles sans qu'aucune force armée se fût montrée devant Bruges pour la venger.

Les Erembauts savaient cependant par des avis reçus que, dans toute la Flandre, les chevaliers s'apprêtaient à attaquer la ville en grande force.

Ils avaient même reçu de leurs plus grands ennemis, notamment des neveux de Tancmar, des lettres de menace pour leur dire qu'ils seraient exterminés tous jusqu'au dernier comme complices de l'assassinat. Mais ces menaces ne les avaient que médiocrement effrayés, car, avant que l'armée des chevaliers pût se présenter devant Bruges, les fortifications de la ville seraient parfaitement remises en état. Et, d'ailleurs, avant d'arriver sous les murs de Bruges, cette armée rencontrerait celle de Guillaume Van Loo qui se rassemblait le lendemain dans le bois du Trou du Loup.

C'était peu après midi. Le prieur de Saint-Donat se promenait tout pensif sur l'esplanade du bourg.

Une activité fiévreuse y régnait. Des centaines de travailleurs y fourmillaient. On entendait les ordres des chefs, le chant des ouvriers, le grincement des poulies, les claquements du fouet des charretiers. A chaque instant, des chariots lourdement chargés s'arrêtaient devant les magasins et les entrepôts, amenant les approvisionnements de denrées et de matériaux de défense en vue d'un siège à soutenir.

Pendant que Bertolphe regardait tous ces apprêts, le chanoine Ludgard vint le prier de venir à la chapelle pour assister à l'enterrement du comte. Bertolphe le suivit.

Dans la chapelle, à l'endroit même où le comte était tombé, on avait creusé une cavité dans laquelle on avait maçonné un tombeau qui s'élevait à trois pieds au-dessus du sol. Le corps avait été embaumé, et mis dans un double cercueil, l'un de plomb, l'autre de chêne.

Quand Bertolphe et le chanoine entrèrent, une dizaine d'ouvriers se tenaient prêts à laisser descendre dans le tombeau ce cercueil posé sur deux tréteaux. Le prieur, après s'être rapidement assuré que la bière était intacte, fit un signe, et elle descendit lentement dans le tombeau. Les prêtres, sans ornements sacerdotaux, baissèrent la tête, mais aucun son ne sortit de leurs lèvres immobiles.

— C'est triste de devoir enterrer ainsi ce pauvre prince sans aucune cérémonie, dit le chanoine Ludgard au prieur, mais dans une église profanée... N'avez-vous pas de nouvelles des évêques?

— Aucune. En tout cas, on a chanté un obit dans la chapelle Saint-Pierre et dans l'église du Saint-Sauveur.

Pendant ce temps, les ouvriers avaient descendu sur le tombeau l'immense dalle de pierre qui devait le sceller. Le prieur resta encore un moment à prier, puis il salua silencieusement les chanoines et se retira. Sur l'esplanade, il rencontra son frère Hacket qui lui annonça que le travail de renforcement des remparts avançait rapidement, et que la défense était assurée.

— Et les bourgeois? demanda Bertolphe.

— Ah! vous le savez, beaucoup s'abstiennent, de peur d'être considérés comme complices; mais le nombre de ceux qui sont avec nous est si grand, que nous pouvons nous passer des autres.

Bertolphe secoua la tête.

— Qu'est-ce qui vous inquiète? demanda Hacket.

— C'est de ne pas recevoir de réponse de Guillaume Van Loo, à qui nous avons envoyé message sur message pour le prier de venir se mettre à notre tête. S'il allait nous trahir? S'il nous laissait sans secours pour faire croire qu'il est resté étranger à la mort de Charles? Je le connais; il est ambitieux, égoïste et rusé.

— Votre méfiance vous rend injuste. C'est demain seulement qu'il sera à la tête d'une force suffisante. Qui sait si, après-demain, il ne sera pas à Bruges avec son armée.

— Oui, mais pourquoi nous laisser sans réponse?

— Les chemins ne sont peut-être pas libres. Ne vous découragez pas, tout ira bien. Soyez certain que les Isengrins n'entreront pas à Bruges. Nous ne manquons ni d'hommes ni de munitions. J'avoue que le meurtre du comte m'avait consterné, mais j'en ai pris mon parti. Nous vendrons chèrement notre vie, et je montrerai que le vieux Hacket a encore du sang de Kerle dans les veines.

— Bouchard est-il encore aigri contre moi? demanda le prieur à demi rassuré.

— Non. Je lui ai fait comprendre que nous ne découvririons le trésor caché de Charles de Danemarck, dont nous avons besoin pour subvenir aux frais de la guerre, qu'en mettant en liberté le jeune Frumold. Quant aux autres prisonniers, il ne s'en inquiète nullement.

— Et comment se comportent Bouchard et Robert vis-à-vis l'un de l'autre?

— Fort bien jusqu'à présent. D'ailleurs, mes précautions sont prises. Pour empêcher tout conflit entre eux, j'ai partagé nos forces en trois divisions. J'ai donné le commandement de l'une à Robert, celui de la deuxième à Bouchard, et à la tête de la troisième j'ai placé Didier Vos...

— Didier Vos? Mais il parait qu'il a, plus que tout autre, participé par ses conseils à la mort du comte, quoiqu'il fût absent lors du meurtre. N'avions-nous pas assez de Bouchard? Pourquoi placer un second complice à la tête de nos hommes? Cela est dangereux.

— Non, non. Plus Didier est coupable, plus énergiquement il se battra pour ne pas tomber entre les mains des Isengrins. Bouchard désirait un commandement pour Didier Vos. Je lui ai donné cette satisfaction.

— Hier Enguerrand Van Eessen, Guillaume de Wervick et Isaac Van Beninghe sont partis pour rassembler une troupe de Kerles. Ne sont-ils pas encore revenus?

— Non. Vous méfiez-vous d'eux aussi?

— Je voudrais qu'ils ne rentrassent plus à Bruges. Moins nous aurons parmi nous de meurtriers du comte, mieux cela vaudra.

— Vous êtes mal disposé aujourd'hui, Bertolphe. Mais je vous quitte. On m'attend sur les remparts où ma présence est nécessaire. A ce soir.

— Ils se séparèrent, et Bertolphe rentra dans son cabinet de travail, au prieuré, où il s'absorba dans ses réflexions. Peu de temps après, son frère Hacket revint le trouver, accompagné de deux chevaliers qu'il lui présenta.

— Mon frère, dit-il, voici messire Godschault Tayhals et Baudoin Spegel, envoyés par le comte Guillaume, dont ils nous apportent la réponse.

Le prieur se leva tout joyeux et serra amicalement la main des deux envoyés en leur souhaitant la bienvenue.

— Le comte Guillaume, dit Godschauts Trayhals, vous mande par notre bouche que vous devez avoir confiance en son assistance. Dès qu'il pourra, il viendra à Bruges avec toute son armée. En attendant nous vous avons amené quatre cents vaillants Kerles. Dans une heure, ils seront à Bruges. Nous les avons laissés à Zedelghem pour accourir de toute la vitesse de nos chevaux.

— Merci de cette bonne nouvelle, dit le prieur. Avec ces Kerles nous pourrons être certains que la ville sera défendue jusqu'à la mort, et que les Isengrins n'y entreront que sur des monceaux de cadavres.

— Ainsi, vous croyez être assez forts pour garder la ville jusqu'à ce que l'armée des Gildes vienne à votre secours? Le comte vous pose cette question, dit Baudoin Spegel.

— J'en réponds! s'écria le châtelain.

— Nous savons qu'une armée de chevaliers et d'hommes d'armes flamands a quitté Arras et traversé Lille. Ils arriveront probablement à Bruges par Courtrai et Thourout; dès demain ils pourraient paraître devant vos murs. Êtes-vous certains de pouvoir tenir pendant quelques jours?

— Pendant des semaines et des mois, répondirent le prieur et son frère.

— Dans trois jours, le comte Guillaume aura complètement organisé son armée, et alors il marchera sur Bruges avec toutes ses forces pour vous débloquer si vous êtes assiégés. Ayez donc bon courage.

Les deux envoyés prirent congé pour aller à la rencontre de leurs hommes. Hacket voulut les accompagner et profiter de l'occasion pour montrer les ouvrages de défense auxquels on se hâtait de mettre la dernière main.

Lorsque les deux chevaliers et le châtelain arrivèrent à la porte de la ville, celui-ci leur montra, non sans fierté, des centaines de bourgeois occupés aux travaux de fortification. Partout on voiturait des terres, on terrassait, maçonnait, charpentait, on montait des pierres, des tonneaux de poix pour jeter sur les assaillants. Robert Sneloghe et ses soixante Kerles amenés de Ravenschoot travaillaient activement à réparer une brèche du mur d'enceinte.

A peine Hacket avait-il présenté son neveu aux deux envoyés du comte, qu'on entendit résonner des sons de trompe. Tout le monde courut aux remparts, et Robert Sneloghe appela ses soixante hommes autour de lui. Mais, dès qu'on vit déboucher dans la plaine du Sablon les quatre cents Kerles, reconnaissables à leurs habits bleu foncé et à leurs longues barbes, une longue exclamation s'éleva des murailles et résonna aux oreilles des arrivants comme un cri de bienvenue. Ils franchirent la porte aux sons du clairon et aux accents guerriers du chant des Kerles. Ils paraissaient familiers avec le maniement des armes de guerre, et marchaient en bon ordre rangés par petits groupes, commandés chacun par un Kerle.

A la tête de tous marchait Benkin, un archer renommé. C'était un homme d'une taille moyenne, mais si large d'épaules et si robuste, qu'on avait raison de dire qu'il paraissait fort comme un ours. Une grande arbalète à l'arc d'acier pendait sur son dos. La plupart de ses compagnons portaient des armes pareilles.

Çà et là, derrière les groupes, marchaient une dizaine de femmes mariées, aussi robustes et aussi fières que leur mari, et qui portaient au bras des

paniers contenant des vivres et des boissons.

Le châtelain et les deux envoyés du comte suivirent les Kerles, dont l'arrivée, l'air intrépide et la fière attitude comblèrent de joie les bourgeois qui travaillaient aux fortifications.

Environ une heure après, quelques gens de la campagne traversèrent la plaine des Sablons et accoururent vers la ville en criant de toutes leurs forces :

—Alarme, alarme! l'ennemi, l'ennemi!

Robert Sneloghe alla à leur rencontre.

— Vite, messire, aux armes! lui crièrent-ils. La route de Thourout, aussi loin que la vue peut s'étendre, est couverte de chevaliers, d'hommes d'armes et de chariots. Une véritable armée.

— C'est bien, répondit Robert, entrez en ville, et ne gémissez point.

Il fit fermer la porte et lever les ponts et envoya des hommes sûrs au burg et aux autres portes, pour avertir les chefs de l'approche de l'ennemi. Les ouvriers déposèrent leurs outils et montèrent sur les remparts, prêts à accueillir les assaillants à coups de flèches et de pierres.

Peu de temps après, Robert, qui avait escaladé une des tours, vit une troupe de cavaliers, suivie de plusieurs autres, déboucher dans la plaine. Après ces cavaliers venait une multitude de gens de pied, puis un long cortège de chariots chargés les uns de sacs à farine, les autres de longues échelles.

Cette force militaire, qu'il évalua à deux ou trois mille hommes, se massa à l'extrémité de la plaine, hors de l'atteinte des archers. Il sembla à Robert qu'on déchargeait les échelles. Avait-on l'intention de tenter sur le champ un assaut? Peut-être croyait-on surprendre les Brugeois par cette attaque soudaine.

Robert descendit à la hâte, dépêcha encore quelques messagers, visita les remparts, s'assura qu'on était prêt à recevoir les Isengrins comme il convenait, et donna du courage à tous.

Il fit part de ce qu'il venait de voir au châtelain Hacket qui l'avait rejoint, et lui demanda s'il ne trouvait pas opportun d'appeler de ce côté de la ville les hommes qui gardaient le rempart du côté opposé. Mais le châtelain lui répondit que les quatre cents Kerles de Guillaume Van Loo qui venaient d'arriver étaient suffisants, et qu'on ne pouvait pas dégarnir les autres portes, puisqu'on ne connaissait pas les intentions de l'ennemi.

Hacket donna l'ordre d'allumer du feu sous les chaudrons pour faire bouillir la poix, la graisse et l'huile destinées à être versées sur l'ennemi lorsqu'il tenterait d'escalader les murailles. Puis il remonta avec Robert sur la tour de la porte, et se mit en observation. Mais sa vue affaiblie par l'âge ne lui permettait plus de distinguer nettement ce qui se passait sur la plaine.

— Beaucoup de chevaliers sont descendus de cheval, dit Robert; on a déchargé les échelles. A cinquante endroits différents on décharge aussi les petits sacs remplis de terre et destinés au comblement des fossés.

—Plus de doute, Robert, ils vont tenter l'assaut; descendons vite pour encourager nos hommes et faire notre devoir.

Les quatre cents hommes envoyés par le comte Guillaume furent rangés sur les remparts, prêts à lancer une nuée de flèches sur les assaillants par les meurtrières et les créneaux. L'huile, la poix et la graisse bouillantes étaient prêtes, et de grosses pierres mises en tas n'attendaient qu'une poussée pour écraser les ennemis en tombant du haut des murailles.

— Robert, voyez-vous encore les chevaliers qui sont descendus de cheval? demanda le châtelain.

— Oui, ils ont de larges boucliers. Les porteurs d'échelles sont à côté d'eux; et, de l'autre côté, les hommes qui portent les sacs de terre.

— C'est bien cela. Les chevaliers vont monter à l'assaut.

— Ah! voici une troupe d'archers qui s'avance et me cache la vue du reste de l'armée.

— Attention, la danse va commencer! cria le châtelain qui avait assisté plus d'une fois à l'assaut d'une forteresse.

En effet, à peine avait-il donné cet avertissement qu'une fanfare de clairons résonna dans la plaine, et qu'une partie de l'armée ennemie, les archers en tête, s'avança vers la ville. Une nuée de flèches et de mangonneaux siffla dans les airs et vint rebondir contre les murailles ou passa par-dessus les crénaux. Les Brugeois répondirent de la même façon, et comme ils tiraient sur des rangs serrés et sans aucune protection, la plupart de leurs flèches atteignirent le but. Beaucoup d'assaillants tombèrent. Quelques hommes tombèrent aussi sur les remparts, mortellement frappés à la tête par les flèches qui avaient franchi les créneaux.

Malgré ses pertes de plus en plus sensibles, l'ennemi avançait toujours; on eût dit que les premiers rangs étaient irrésistiblement poussés en avant par les suivants.

Tout à coup le corps des archers s'ouvrit par le milieu et livra passage à plusieurs centaines d'hommes chargés de sacs, et suivis d'une troupe de chevaliers, le bouclier au bras. Les flèches et les projectiles qui pleuvaient du haut des remparts n'arrêtaient pas leur marche, et ils avançaient toujours, jonchant la plaine de blessés et de morts.

Les porteurs de sacs en vidèrent le contenu dans le fossé plein d'eau à côté du pont-levis, jusqu'à ce

qu'il fût entièrement comblé en cet endroit. Le bord du fossé était couvert de cadavres et de blessés.

Puis d'autres hommes s'approchèrent des murailles en poussant des cris de guerre, et dressèrent des échelles. Les chevaliers s'élancèrent alors et se mirent à gravir les échelons...

Les Kerles se tenaient prêts à leur faire payer cher cette aveugle témérité. Du haut des remparts, ils faisaient tomber de grosses pierres, de l'huile bouillante et de la poix enflammée sur les assiégeants, qui tombaient les uns après les autres, la tête écrasée, les côtes enfoncées, ou les membres atteints de profondes brûlures.

Mais plus il en tombait, plus leurs compagnons s'excitaient à monter à l'assaut. Il fallait emporter ce nid d'assassins et massacrer jusqu'au dernier ces perfides pieds bleus, dût-il en coûter beaucoup de sang noble.

Robert Sncloghe se montrait d'une témérité étonnante. Debout sur les remparts, sans se mettre à l'abri des flèches ennemies, il ne cessait d'encourager ses hommes de la voix et de l'exemple, et, quand un certain nombre de chevaliers arrivèrens sur les murailles, Robert s'élança en avant suivi de ses plus intrépides compagnons, et repoussa les chevaliers avec une telle impétuosité qu'il les rejeta dans le fossé, sanglants et vaincus.

Dans la lutte, il avait été blessé à la joue et le sang lui coulait dans le cou; mais la blessure était peu profonde, et il ne s'en préoccupait pas.

Bouchard et Didier Vos étaient accourus avec une partie de leurs hommes; mais leur secours était inutile, car les remparts n'étaient pas assez larges pour donner accès à de nouveaux combattants.

Il arriva un moment où l'ennemi affaibli par ses pertes, comprit que sa tentative était avortée. L'assaut parut faiblir...

Alors quelques appels de clairon retentirent dans le lointain. A ce signal les chevaliers renoncèrent à leur attaque, ramassèrent leurs blessés sous une grêle de flèches et s'éloignèrent de la plaine pour aller rejoindre le gros de leur armée.

Des cris de triomphe répétés, et des éclats de rire ironiques, poussés du haut des remparts, saluèrent leur retraite. Cependant, comme on était persuadé qu'ils chercheraient à prendre une prompte revanche, on prit toutes les mesures nécessaires pour repousser victorieusement un nouvel assaut.

Robert et les Kerles du comte voulaient qu'on ouvrit les portes afin de poursuivre les Isengrins et de les attaquer en rase campagne. Mais le châtelain leur fit comprendre combien il serait inprudent d'offrir le combat avec une force médiocre à toute une armée de chevaliers dont les chevaux seuls étaient suffisants pour écraser cinq ou six cents hommes.

Au bout de quelque temps, lorsque l'on fut certain que l'ennemi s'était définitivement éloigné, le châtelain fit ouvrir la porte, et envoya un grand nombre d'ouvriers, munis de bêches, de pioches, de crochets et de civières pour enterrer les morts, ramener les blessés et retirer du fossé les sacs de terre qu'on y avait jetés.

Hacket apprit de la bouche d'un chevalier blessé qu'il connaissait bien le nombre et l'intention de l'ennemi. Forte de six mille hommes, y compris les hommes d'armes, l'armée avait quitté Arras. Trois mille environ, commandés par le camérier Gervais Van Praet, avaient pris part à l'assaut de Bruges. Les trois mille autres s'étaient dirigés par Saint-Omer vers le Cercle de Furnes à Courtrai, quelques chevaliers avaient formé le projet de tenter un coup d'audace pour s'emparer de Bruges par surprise. Gervais Van Praet avait énergiquement combattu ce projet hasardeux, d'autant plus qu'il avait décidé de se contenter de tenir Bruges en observation, pour empêcher que la ville ne fût secourue, jusqu'à ce que les Gantois fussent arrivés avec les forces promises pour donner l'assaut. Malheureusement messire Gervais n'avait pas pu retenir la fougue et l'ardeur de ses chevaliers, et il avait fini par consentir à cette fatale tentative. Maintenant il allait reprendre sans doute son projet primitif, c'est à dire camper avec ses hommes dans les environs de Bruges pour y attendre, sans rien entreprendre de nouveau, l'arrivée des chevaliers gantois qui devaient amener un nombreux matériel de siège.

La nouvelle de cette première victoire s'était rapidement répandue en ville. Beaucoup de gens qui s'étaient tenus à l'abri pendant l'assaut accouraient vers les remparts pour s'y réjouir avec les bourgeois armés et avec les Kerles, ou pour s'assurer que leurs parents et amis n'était point parmi les morts ou les blessés.

Bientôt la foule fut si grande près de la porte contre laquelle l'attaque avait eu lieu qu'on avait peine à la traverser.

Le prieur s'y trouvait aussi, accompagné de quelques chanoines et des envoyés du comte Guillaume. Ils entouraient Robert Sneloghe et le comblaient de félicitations sur son intrépidité. Le prieur surtout ne tarissait pas.

Didier Vos se tenait à quelques pas et écoutait, le cœur gonflé de haine et d'envie, ce qui se disait autour de Robert. Il affectait de regarder d'un autre côté, mais un observateur attentif aurait remarqué, à l'amer sourire qui plissait ses lèvres, que chaque mot d'éloge adressé à son heureux rival le frappait comme un coup de poignard.



Il posa sur la table trois gobelets qu'il emplit. (Page 87).

Tout à coup, il éprouva une émotion singulière, il pâlissait et frémissait... Il voyait Dakerlia et Witta se frayer un passage à travers la foule, tendre de loin les mains à Robert, et, un instant plus tard, se jeter à son cou avec des cris de joie.

Son cœur se serra lorsqu'il vit Dakerlia manifester publiquement ses sentiments et pleurer sur la poitrine de Sneloghe en remerciant Dieu de le lui avoir conservé. Un grognement rauque râlait dans sa gorge. Il se perdit dans la foule et s'éloigna pour ne pas être plus longtemps témoin de ce spectacle qui lui crevait le cœur.

Il n'était pas agréable au prieur de voir l'étonnement avec lequel les Kerles et les bourgeois suivirent des yeux les témoignages d'amour et de dévouement que son neveu et Dakerlia ne cessaient de se donner.

— Le jour baisse, mes enfants, dit le vieux Bertolphe, mon frère le châtelain voudra bien faire remplacer mon neveu Robert pour une couple d'heures. Je vous invite à venir souper ce soir au prieuré avec les délégués du comte. Vous aurez tout le temps de causer et de vous réjouir à votre aise.

L'invitation fut acceptée avec joie.

Le prieur reprit le chemin du burg.

Le châtelain demeura sur place pour surveiller l'exécution de ses ordres.

Au bout de deux heures, tout était fini, les morts étaient enterrés, les blessés portés aux hôpitaux, et le fossé déblayé.

De fortes gardes furent placées sur les remparts, et le reste des hommes reçurent la permission d'aller se reposer tout habillés dans les bâtiments du burg, afin d'être sur pied au premier cri d'alarme.

La nuit était venue.

Didier Vos, à la tête d'une cinquantaine de Kerles, gardait une des portes de la ville.

Tandis que les hommes s'amusaient à jouer aux dés et dormaient sur des bottes de paille dans les deux corps de garde placés de chaque côté de la porte, Didier était assis à l'étage supérieur d'une des tours, devant une table qu'éclairait une lampe fumeuse.

La tête appuyée sur sa main, le regard perdu dans le vide, il songeait.

De temps en temps il faisait un geste de colère et les muscles de son visage se contractaient.

L'orage grondait au dedans de lui et se traduisait par des soupirs ou par des exclamations inarticulées.

Tout à coup il se leva, se promena un instant de long en large, et grommela :

— C'est fini, plus d'espoir! Les Kerles l'emporteront. Guillaume Van Loo sera comte de Flandre; Robert, mon ennemi, épousera Dakerlia... Et moi, je me rongerai le cœur de jalousie et de désespoir!...

Il s'arrêta un instant dans sa promenade.

— Damnation! reprit-il. Mon projet était pourtant si bien calculé. Si j'avais pu le décider à prendre part au meurtre du comte Charles, sa tête eût été le prix du crime. Lui disparu, j'aurais épousé Dakerlia, tandis que maintenant...

On frappa à la porte, et un Kerle entra.

— Messire Vos, dit-il, n'avez-vous pas entendu que quelqu'un frappe à la porte de la ville, qui demande à être introduit. Il prétend avoir d'importantes nouvelles à communiquer au châtelain.

— Son nom?

— Lambert Lecoutre, demeurant à Bethferkerke.

— Je le connais. C'est un des hommes de Bouchard.

— C'est cela.

— Mettez vos gardes sous les armes; ouvrez la porte avec précaution, et amenez-le moi, Lanfroi.

Lanfroi sortit.

Un instant après, il revint avec un homme vêtu de toile bleue, mais qui ne portait pas de barbe.

Dès que Lanfroi se fut éloigné, Didier Vos dit au nouveau venu :

— Vous êtes Lambert Lecoutre de Bethferkerke?

— Oui, messire.

— Homme libre, n'est-ce pas?

— Oui.

— Je vous reconnais. Vous êtes venu un jour, avec messire Bouchard et moi, à la chasse dans les bois?

— Près de Bekeghem; en effet.

— Il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas ?

— Tout récemment, messire.

— Vous apportez des nouvelles pour le châtelain.

— Oui, messire.

— Sont-elles secrètes?

— Pas pour vous, messire.

— Ah!

— Si vous le désirez, je vous dirai ce que je sais.

— Parlez, vous me ferez plaisir.

— Eh bien, messire, j'apporte de mauvaises nouvelles...

— Mauvaises? Pour les Kerles?

— Pour Bruges et pour les Kerles.

— Expliquez-vous.

— Voici la chose : les Isengrins m'ont forcé de les suivre avec une charrette et deux chevaux pour transporter leurs chevaux.

— Après?

— Trois heures durant j'ai écouté ce qui se disait autour de moi, et j'ai tout gravé dans ma mémoire.

— Eh bien?

— L'insuccès de l'assaut de Bruges n'a découragé ni les chevaliers, ni les hommes d'armes. Ils en parlent comme d'une échauffourée sans importance, et ils expriment la ferme conviction qu'avant une semaine ils seront à Bruges.

— Allons donc!

— Et que, de plus, tout le pays des Kerles portera le joug de la servitude.

— Vaine menace de gens présomptueux!

— Non, non, messire, leurs paroles m'ont fait trembler, car leur conviction s'appuie sur des faits positifs.

— Quels faits?

— Ces chevaliers ne sont qu'une faible avant-garde d'une armée considérable. Toutes les forces militaires flamandes qui sont à Arras vont descendre dans le pays des Kerles.

— Nous savons cela.

— De plus, sous peu de jours, après-demain peut-être, les chevaliers de la Flandre impériale, avec le matériel de siège dont la forteresse de Gand est si abondamment pourvue, et avec d'innombrables gens de guerre.

— Nous savons cela aussi.

— Oui, mais ce que vous ne savez pas, c'est qu'on a envoyé des chevaliers jusqu'en Hollande et en Frise pour y raccoler des bandes de mercenaires. On estime à vingt mille le nombre des combattants qu'on pourra ramener sous peu dans le pays des Kerles. A pareille force, aidée par les machines de guerre des Gantois, Bruges ne peut résister pendant deux jours. C'est du moins ce qu'ils affirment avec grande apparence de raison.

— Vous oubliez l'armée des Kerles, objecta Didier Vos.

— Elle n'est pas assez nombreuse.

— En convoquant et ban et l'arrière-ban, ne met-

trons-nous pas aussi en ligne des forces considérables?

Le messager haussa les épaules.

— Oui, répondit-il, si nous n'avons à faire qu'aux Isengrins, peut-être tout espoir ne serait-il pas perdu. Mais voulez-vous savoir ce que j'ai entendu de la bouche d'un chevalier blessé?

— Quoi donc?

— Le roi de France a juré à Arras que, si les chevaliers flamands ne peuvent pas venger immédiatement la mort du comte Charles, il tombera sur la Flandre avec toute son armée.

— Le roi de France?

— Oui, messire. En outre, il a engagé sa parole royale de punir d'une mort terrible, sans pitié ni merci, les meurtriers du comte Charles, et tous ceux qui les ont aidés ou conseillés.

— Oui, le roi de France était l'ami et le parent du comte Charles, dit Didier d'un air pensif.

Il garda un instant le silence, puis, relevant la tête :

— Où sont maintenant les chevaliers? Le savez-vous?

— Oui, ma charrette et mon cheval y sont encore. Les malades sont dans les maisons du village d'Oostcamp; les hommes d'armes campent près du bois de Balander; les chefs sont au château fort de messire de Gruuthuse.

— Ne croyez-vous pas qu'à la faveur de la nuit, on pourrait les surprendre et les culbuter?

— Impossible, ils sont trop bien sur leurs gardes; ils ont placé de tous côtés des sentinelles avancées.

— C'est bien, je vous remercie. Allez maintenant porter votre message au châtelain.

Le messager salua et sortit.

Didier Vos écouta un instant le bruit de ses pas dans l'escalier, puis il referma la porte et se laissa tomber sur un siège en poussant un profond soupir.

— Oui, dit-il, les Kerles sont condamnés. Ils doivent succomber... Le roi de France a juré de venger la mort du comte et de faire périr tous ceux qui ont aidé et conseillé les meurtriers. J'en suis, moi... Et Robert? c'est un Erembaut; mourir, moi? Non, non, Robert mourra. Moi, je vivrai.

Il resta quelque temps immobile et songeur.

Petit à petit pourtant un gai sourire éclaira son visage. Il se leva et courut à la porte: mais soudain il s'arrêta et se mit à trembler, comme frappé d'une crainte subite. Il retourna en soupirant s'asseoir à sa table.

— Je suis lâche, murmura-t-il. Il le faut pourtant! O Dakerlia, Dakerlia!

Il frappa trois coups sur latable, du pommeau de son épée.

On entendit quelqu'un monter l'escalier. Il comprima son agitation pour donner à son visage une expression sérieuse et indifférente.

Le Kerle Lanfroi reparut.

— Ami Lanfroi, lui dit Vos, il faut que j'aille immédiatement parler au châtelain au sujet des nouvelles qu'ils a reçues.

— Elles sont donc graves?

— Très graves. Prenez le commandement en mon absence et faites bonne garde. Au revoir, à bientôt.

Il serra la main de Lanfroi avec plus d'amitié que de coutume et descendit.

Mais, au lieu de se diriger vers le burg, il prit une autre direction et ralentit insensiblement le pas, comme un homme qui n'est nullement pressé d'arriver.

Il se promena pendant une demi-heure dans les rues les plus désertes, puis il retourna à son poste, et appela Lanfroi.

Lanfroi sortit du corps de garde.

— Ami, lui dit Vos en étouffant sa voix, le châtelain m'envoie hors de la ville pour une mission importante.

— Tout seul, messire?

— Tout seul.

— Et la nuit?

— La nuit. C'est une mission secrète.

— Mais ne craignez-vous pas que l'ennemi...

— Pour sauver son pays on ne craint aucun danger. Je serai de retour dans une couple d'heures.

— Vous n'allez donc pas loin?

— Non. En tout cas, avant le jour. Veillez à ce qu'on ne me fasse pas attendre à la porte.

— Mais comment saurai-je...?

— Je frapperai trois coups, à la façon des Kerles, et je dirai : *Wolf et Vos*[1]. Faites en part à vos hommes. Qu'on lève la herse et qu'on m'ouvre la porte.

Lanfroi obéit sans observation.

Didier traversa le pont et disparut dans les ténèbres.

XVI

Comme le messager l'avait dit à Didier Vos, après l'insuccès de leur assaut, les chevaliers étaient allés camper à Oostcamp, appuyés contre le bois de Balander.

La plupart des chevaliers étaient logés dans le village, où les blessés reçurent les soins nécessaires. Les hommes d'armes couchaient à la belle étoile, sur la lisière du bois, où ils gardaient les nombreux chevaux qui n'avaient pas pu trouver place dans le village.

1. Loup et Renard.

Fatigués de la longue marche et de la lutte, les hommes d'armes dormaient, quoiqu'il ne fût que neuf heures du soir, et, si le hennissement des chevaux et l'appel des sentinelles n'avaient pas de temps en temps troublé le silence de la nuit, nul n'aurait pu supposer que plus de trois mille guerriers campaient en cet endroit.

Tout n'était pas aussi calme et aussi tranquille au bourg d'Oostcamp, un grand et beau château habité par messire Halewyn de Gruuthuse.

Précédemment ce chevalier n'était pas du parti des Isengrins; au contraire, il avait souvent désapprouvé les dangereux projets des Tancmar et pris à la cour la défense des Kerles; mais, comme c'était le cas de beaucoup de gens, l'assassinat du comte Charles l'avait rempli d'indignation, et il ne demandait pas mieux que de concourir à en tirer vengeance.

Aussi avait-il généreusement offert l'hospitalité aux chefs et aux principaux chevaliers, et les avait-il somptueusement accueillis.

Le souper venait de finir : les vins fins et les joyeux propos circulaient autour de la grande table où étaient assis, à côté de l'amphitryon, Gervais Van Praet, le commandant de la petite armée, Raas Van Gaveren, Jean Van Nevele et Alain de Bouchaut qui commandaient sous ses ordres; puis Gérard d'Audenaerde, Thierry de Ter Baerst et Arnould Van Beveren. Les autres convives avaient pris place selon leur fantaisie.

Lorsque le vin eut échauffé les têtes, chacun se mit à parler tout haut des brillants faits d'armes qu'il projetait d'accomplir, et de l'impitoyable vengeance qu'il voulait tirer des assassins du comte Charles. Tous les Kerles sans exception étaient complices de ce forfait; on les exterminerait jusqu'au dernier, on brûlerait leurs fermes, on dévasterait leurs champs, on massacrerait même leurs femmes et leurs enfants, pour anéantir jusqu'au souvenir de cette race maudite.

Si quelques chevaliers, plus calmes — Gervais Van Praet était parmi ces derniers — se prononçaient contre l'extermination en masse des habitants d'une grande partie du pays, tous étaient cependant d'accord sur un point : c'est qu'il ne fallait épargner ni les Erembauts, ni aucun de leurs amis.

Dans leur exaltation, les convives se lièrent par les serments les plus terribles et s'engagèrent à ne point permettre qu'on fît grâce à un seul Erembaut à quelque condition que ce fût. La chevalerie serait ainsi délivrée de l'affront qu'elle avait trop longtemps souffert d'être humiliée par la richesse exagérée et par l'influence illégitime de ces Kerles orgueilleux.

Pendant qu'ils étaient encore en train de vouer leurs ennemis à un complet anéantissement, et de calculer quelle part des vastes domaines des Erembauts leur serait donnée en fief, une dizaine de ménestrels et de musiciens furent introduits dans la salle.

Les armées traînaient ordinairement de pareilles compagnies à leur suite. Pendant les haltes et pendant les longues heures du soir, elles charmaient les chevaliers qui les rémunéraient généreusement.

Les ménestrels qui venaient d'entrer appartenaient évidemment à deux différentes compagnies, car chacune d'elles se composait d'un joueur de chalumeau, d'un cornemuseur, d'un tambourinaire et de deux chanteurs.

Ils venaient certainement à leur heure, car le choc des coupes est un bon accompagnement pour la musique et le chant.

La première compagnie chanta un lai d'amour en langue d'oil. Les rimes en étaient harmonieuses, et le rhythme entraînant et gai. Cependant, dès que ce chant fut fini, on s'écria de tous côtés : « Le chant des Isengrins! sur les Kerles, sur les Kerles! »

La deuxième compagnie s'avança. Soutenue par la flûte de Pan et la cornemuse, les deux ménestrels élevèrent la voix et chantèrent une chanson dont le refrain, accompagné par le tambourinaire, était celui ci :

De pain, de fromage, et de lait-ribot[1]
Du matin au soir le Kerle se bourre.
Quand il n'en peut plus, encore il s'en fourre;
C'est ça qui le rend si lourd et si sot.

A chaque couplet — il y en avait six — les chevaliers applaudirent bruyamment et finirent par répéter en cœur les quatre vers de ce refrain, accompagnés par le ronflement sonore du tambour de basque et de la cornemuse.

Les éclats de rire et les applaudissements n'avaient pas encore pris fin, lorsqu'un valet d'armes entra et s'inclina profondément devant le commandant en chef, comme s'il apportait un message pressé.

— Parlez, qu'avez-vous à m'apprendre? demanda Gervais Van Praet.

— Faut-il parler devant tout le monde?

— Oui.

— Eh bien, un chevalier brugeois s'est présenté aux avant-postes pour être admis dans le camp.

— Un chevalier? Lequel?

— Il ne veut pas dire son nom. Le commandant en chef le connait très bien, dit-il.

— Que demande-t-il?

— A vous parler sur-le-champ. Il dit qu'il a une

1. Lait caillé.

chose de la plus haute importance à vous apprendre.

— Amenez-le dans cette salle.

— Il veut vous parler seul, messire.

— Seul?

— Oui. Ce qu'il a à vous dire est un secret.

— Alors, conduisez-le dans une autre salle.

— C'est fait. Mes camarades le gardent.

— C'est bien. Marchez devant, je vous suis.

Messire Van Praet s'excusa en quelques mots auprès de ses convives, promit de revenir bientôt, et les engagea à continuer en attendant cette joyeuse orgie si bien commencée; puis il suivit e valet.

A peine eut-il dévisagé, à la lumière de la lampe allumée sur la table, le personnage qui l'attendait, qu'il s'écria avec étonnement :

— Messire Didier Vos! Vous ici? Par quel...

Didier, d'un signe, lui montra qu'il ne pouvait pas parler en présence du valet.

Gervais Van Praet le congédia, offrit un siége à Didier, et lui dit :

— Vous voir ainsi dans mon camp, au milieu de la nuit, voilà une chose à laquelle je ne me serais jamais attendu, messire Vos.

— Je le comprends.

— Les Kerles ou les bourgeois de Bruges vous ont-ils dépêché vers moi?

— Non.

— Je vous préviens que je veux que la ville se rende à merci.

Didier eut un sourire aigu.

—Vous vous méprenez sur le but de ma visite, dit-il.

— Vous n'êtes donc pas un parlementaire ?

— Ni les Brugeois ni les Kerles n'ont l'intention de livrer la ville.

— Ah! vraiment?

— Au contraire, ils ont résolu de la défendre jusqu'à leur dernier homme, le roi de France vînt-il lui-même les assiéger avec toute son armée.

— Quelle présomption !

— Ils sont largement pourvus de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un siége de plusieurs mois.

— Ah ! ah ! quand nous aurons nos machines de siége, Bruges ne tiendra pas une semaine.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Pardonnez-moi de ne pas partager votre confiance. Voici nos raisons : demain tout le pays des Kerles court aux armes, et Guillaume Van Loo, qu'ils ont choisi pour comte de Flandre, entre en campagne avec une armée considérable.

— Vous en êtes sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Continuez.

— Donc, loin de prendre facilement Bruges, il vous faudra faire des prodiges de valeur pour n'être pas défaits par des forces supérieures.

— Est-ce tout? demanda Gervais Van Praet visiblement inquiet.

— De plus, le pays des Kerles tout entier étant menacé par votre présence, on convoquera le ban et l'arrière-ban, et tout ce qui est en état de porter un arc ou une faulx viendra se ranger autour de Guillaume Van Loo. Si vous étiez attaqués par vingt mille Kerles, ne succomberiez-vous pas sous le nombre avant que le secours ait le temps d'arriver?

— Gervais Van Praet regarda son interlocuteur en face.

— Je ne doute pas du courage ni de l'intrépidité de vos chevaliers, dit Didier Vos; mais personne ne peut l'impossible.

— En effet, peut-être serait-il prudent de me retirer avec mon armée du côté du Gand, et d'attendre là des renforts... Merci de vos avis, messire Vos.

— Mais...

— Souffrez cependant que je vous adresse encore une question.

— Laquelle?

— Vous êtes un pied-bleu...

— Oui.

— Et vous dépendiez des Erembauts?

— Sans doute.

— Comment se fait-il que vous leur êtes devenu hostile?

— Quoi! Cela vous étonne? répondit Didier avec un air de fierté blessée. Quel cœur honnête ne haïrait pas les Erembauts après l'horrible meurtre du comte Charles?

— Vous les haïssez?

— Profondément.

— Comment voulez-vous que je le croie? Quelle preuve pouvez-vous m'en donner?

— Vous allez le savoir. C'est précisément le but de ma démarche.

— Expliquez-vous.

— Si vous pouviez vous emparer de la ville sans même attendre le secours des Gantois, ne serait-ce pas là un admirable fait d'armes?

— Un rêve, un rêve insensé.

— Insensé, dites-vous? Eh bien, ce rêve, vous pouvez le réaliser.

— Quand?

— Cette nuit même.

— Allons donc!

— Vous doutez? Je vous donne ma tête pour gage de la vérité de mes paroles.

— Vous me livreriez Bruges?

— Oui.

— Cette nuit?

— Cette nuit même, et probablement sans effusion de sang.

— Voyons vos moyens. Si vous accomplissiez cette promesse, notre reconnaissance serait éternelle.

— Un instant, j'ai à poser mes conditions.

— Tout ce qui sera possible, je vous le promets, messire Vos.

— Je ne demande pas grand'chose. Quand les Erembauts sauront que j'ai introduit leurs ennemis à Bruges, ils essaieront de me calomnier; ils prétendront peut-être que j'ai pris part à leur odieux complot contre Charles de Danemark. J'exige votre parole que vous me défendrez contre ces calomniateurs, quels qu'ils soient.

— Est il bien certain que vous n'ayez trempé en rien, ni en paroles, ni en fait, dans l'assassinat du comte? demanda Gervais Van Praet d'un air de doute.

— Absolument certain. Robert Sneloghe a voulu me faire entrer dans la conjuration.

— Robert Sneloghe? Est-ce possible?

— Lui-même.

— Le seul Erembaut que j'eusse voulu épargner.

— Il est le plus coupable.

— Comment?

— C'est lui qui, sous un faux prétexte, m'a conduit dans un lieu secret où se réunissaient les conjurés.

— Ah! ah!

— J'ai repoussé leurs propositions avec indignation, et je les ai conjurés de renoncer à leur projet. Il me l'ont promis.

— Mais pourtant...

— Je les croyais sincères, et, pendant que je reposais paisiblement, ils trempaient leurs mains criminelles dans le sang du comte.

— S'il en est ainsi, pas de grâce pour les Erembauts. Ils mourront tous jusqu'au dernier.

— Oui, ils sont tous coupables et tous méritent la mort, affirma Didier. Maintenant, messire, donnez-moi votre parole que vous me défendrez contre toute accusation de complicité avec ces odieux Erembauts.

— Et vous nous livrerez Bruges?

— Si je ne le fais pas cette nuit même, vous serez libre d'agir envers moi comme bon vous semblera.

— Et bien, voici ma main. Je vous donne ma parole, messire Vos.

— Encore une condition, ajouta Didier.

— Laquelle.

— Elle n'a pas d'intérêt pour vous.

— Ah!

— Non. Sachez que précédemment j'ai aspiré à la main de la fille de Segher Wulf. Dakerlia ne m'était pas défavorable, et son père consentait au mariage. Robert Sneloghe, jaloux de mon bonheur, a demandé lui-même la main de Dakerlia. Vous connaissez la puissance des Erembauts. Je fus sacrifié. Ma condition, c'est que vous m'aidiez à rendre la liberté à Dakerlia, et que vous me permettiez d'agir vis-à-vis d'elle comme je le jugerai utile afin d'obtenir sa main.

— Une amourette? ricana Gervais Van Praet. N'est-ce que cela?

— C'est beaucoup pour moi.

— Bien, bien. Je vous promets tout ce qu'il vous plaira.

— Eh bien, alors, voici mon projet : la porte Catheline n'est gardée que par un petit nombre de Kerles.

— Combien?

— Cinquante.

— Bon. Après?

— Cette porte, par où je suis sorti, je peux la faire ouvrir par un seul mot. Armez vos hommes en silence, laissez vos chevaux ici, et venez en force, à travers les ténèbres, à une certaine distance de la porte. Je marcherai devant avec un nombre suffisant de vos chevaliers les plus hardis, et me ferai ouvrir la porte. Nous nous précipitons à l'intérieur, nous surprenons la garde: à nos cris vous accourez avec toute votre armée. Les Kerles et les bourgeois sont endormis; quiconque se réveille est massacré avant d'avoir pu songer à se défendre : nous occupons bientôt la place du Marché en rangs serrés. Aucune résistance n'est possible, et vous vous rendez maitre de Bruges presque sans coup férir.

Il se passa quelques instants avant que Gervais Van Praet fit connaître son sentiment sur ce projet. Il réfléchissait. Puis tout à coup.

— Admirable, dit-il. Simple, bien calculé, admirable. Mais...

— Qu'est-ce donc?

— Pouvons-nous nous fier à vous?

— Quoi, vous supposeriez...!

— N'est-ce pas un piége que vous nous tendez?

— Ne tenez vous pas ma vie entre vos mains?

— Je crois que vous êtes sincère, mais...

— Si je vous trahis, vous me ferez périr.

— Comprenez-donc que, comme général, je dois prendre mes mesures contre toute surprise.

— C'est juste.

— Consentez-vous à ce que je vous fasse garder à vue par deux de mes hommes?

— Pourquoi pas, messire?

— A la moindre trahison, à la première tentative de nous quitter sans permission, on vous fend le crâne.

— Soit, j'y consens. Vous prendrez vos précautions.

— Je n'en reconnaîtrai que mieux le service rendu, après la réussite de notre entreprise.

— Je ne demande pas autre chose.

— Eh bien, on va vous apporter du vin. Prenez patience pendant que je vais préparer mes hommes.

Gervais Van Praet sortit, et quelques hommes d'armes vinrent immédiatement se ranger devant la porte.

Didier s'accouda sur la table, souriant ironiquement. Il était triomphant! Le succès était certain, et l'influence qu'il ne pouvait manquer d'acquérir lui permettait d'exiger la mort de Robert Sneloghe, sans pitié ni merci. Alors Dakerlia resterait seule : elle tomberait en son pouvoir. Et qui sait? Peut-être la sympathie qu'il croyait lui avoir inspirée autrefois renaîtrait-elle dans son cœur.

Sa conscience lui reprochait bien par instants la perfidie et la lâcheté de sa trahison; mais la soif de la vengeance étouffait cette voix importune. Il y avait si longtemps que le fiel de la haine s'amassait dans ce cœur mordu par la jalousie! Faire disparaître Robert Sneloghe, obtenir Dakerlia, pour atteindre ce double but, il eût voué son âme à Satan.

Un bruit de pas et un cliquetis d'armes le tira de ses réflexions. Sans doute, le général avait expliqué le projet à ses chevaliers, et ils se rendaient au campement pour exécuter ses ordres.

Didier resta encore longtemps seul. Enfin un valet parut, et posa sur la table un grand broc de vin et trois gobelets qu'il emplit.

— Pour qui? demanda Didier.

Le valet allait répondre, quand deux chevaliers entrèrent.

— Messire Vos, dit l'un deux en souriant, nous sommes chargés par le général de vous tenir compagnie, en attendant que...

— Ah, oui, je sais, répliqua Didier.

— Nous prenons donc la liberté de nous asseoir près de vous.

— Et de trinquer avec vous, si vous le permettez, au succès de notre entreprise.

— Avec plaisir, messire Gheldolphe Van Stalberg, dit Vos en levant son gobelet. Je bois également à la santé de messire...?

— Hugo de Rolleghem, mon ami et frère d'armes.

Les gobelets se vidèrent d'un trait.

— Il serait donc vrai, messire Vos, que vous allez nous livrer la ville de Bruges? demanda Stalberg.

L'accent de sa voix trahissait un certain doute.

— C'est parfaitement vrai.

— Comment?

— Vous le verrez.

— Mais vous êtes un Kerle.

— Qu'importe?

— Pour combien de marcs d'argent avez-vous vendu vos frères?

Les yeux de Didier lancèrent des flammes; mais il se contint.

— Messire Gheldolphe, vous m'outragez sans motif. Si votre chef était ici, je lui dirais que je renonce à mon projet, et jamais plus vous ne prendriez Bruges.

— Ne vous fachez pas, messire. Vous conviendrez qu'on voit rarement quelqu'un trahir sa propre race, sans qu'il sache à quel prix.

— C'est vrai, ajouta Hugo de Rolleghem; mais messire Vos a probablement des raisons d'une autre nature.

— Vous l'avez dit, répondit Didier.

Ses deux interlocuteurs se regardèrent.

— D'ailleurs, continua-t-il, je ne trahis pas ma race; je veux concourir à punir un forfait qui m'a rempli d'horreur et d'indignation.

— Quel forfait?

— Le meurtre du comte de Flandre

— Mais n'est-ce pas les Kerles qui l'ont assassiné?

— Non, ce ne sont pas les Kerles.

— Et qui donc est-ce?

— Les Erembauts.

— Le prieur de Saint-Donat et le chatelain?

— Oui, eux, et Bouchard Knap, et Robert Sneloghe?

— En êtes-vous bien sûr?

— Parfaitement.

— Mais Enguerrand Van Essen et Isaac Van Reninghe qui ont si cruellement massacré Tancmar et le sommelier de la cour ne sont pourtant pas des Erembauts?

— Non, mais ils sont leurs amis. C'est Sneloghe qui les a entraîné dans cette maudite conjuration.

— Que dites-vous? C'est presque incroyable.

— Cela est pourtant.

— Cela n'est pas d'accord avec le récit que nous en ont fait des témoins oculaires. Messire Sneloghe n'était pas présent à l'assassinat. Il a pleuré sur le cadavre, et l'a défendu contre toute injure.

— Qui vous a fait un pareil conte?

— Le vieux chanoine Littro qui est avec nous à l'armée.

— Robert Sneloghe est le plus grand hypocrite de la terre.

— Lui?

— Il a été l'instigateur du crime. Il a trompé le chanoine Littro par sa fausseté. J'en fournirai en temps et l eu d'irrécusables preuves.

— Sur ma foi de chevalier! s'écria Gheldolphe, j'avais beaucoup d'estime pour messire Sneloghe.

Mais maintenant, si je le rencontre, j'aurai plaisir à lui fendre la tête.

— Et vous pourrez alors vous vanter d'avoir puni celui qui fut la cause première de la mort du comte.

Un jeune écuyer entra, dit quelques mots tout bas à Stalberg, et sortit aussitôt.

— Messire Vos, dit Gheldolphe en se levant, le général nous invite à aller le rejoindre passé Oostcamp, sur la route de Bruges. Il nous a chargés de vous garder à vue, et nous avons répondu de ne pas vous quitter. Vous ne trouverez donc pas mauvais que nous vous suivions comme votre ombre.

— Messire Van Praet m'a prévenu.

— Marchons donc.

— Marchons.

Ils sortirent, traversèrent le village d'Oostcamp, et se trouvèrent bientôt sur la route de Coutrai à Bruges.

Ils y rejoignirent la plus grande partie de l'armée. Suivant les ordres qu'ils avaient reçus, les hommes gardaient le plus profond silence.

A une portée de flèche en avant se tenait messire Gervais Van Praet, entouré d'une centaine d'hommes choisis parmi les plus intrépides. Plus de la moitié étaient des chevaliers qui avaient sollicité la faveur de faire partie de l'avant-garde et qui avaient, comme les simples hommes d'armes, ôté leurs cuirasses et leurs armures, pour ne pas faire de bruit. Ils n'avaient gardé que le heaume et les gantelets.

Lorsque Didier se fut fait reconnaitre par le commandant en chef, celui-ci lui dit à l'oreille :

— Tout est prêt. Vous allez marcher devant avec vos deux compagnons, lentement et prudemment. Cent hommes vous suivront jusqu'au pont, alors ils se baisseront et passeront le pont en rampant. Faites ce que vous m'avez promis. Si nous réussissons, non seulement je vous protégerai, mais je vous récompenserai par tout ce qui peut flatter l'orgueil d'un chevalier.

— C'est bien, qu'on me suive! murmura Didier en se mettant en route à pas comptés.

Il faisait si noir, que les deux chevaliers qui l'accompagnaient ne le distinguaient pas même de près, et furent obligés de le tenir chacun par un bras, pour ne pas perdre sa trace.

Ils arrivèrent jusqu'au pont sans que les sentinelles qui montaient la garde sur les remparts eussent entendu le moindre bruit.

Mais tout à coup retentit dans la nuit le cri menaçant:

— Qui va là?

— Tempête sur mer! Wolf et Vos; répondit Didier. Vite, ouvrez moi la porte.

— Aux armes! cria une voix derrière la porte.

Didier reconnut Lanfroi, son lieutenant, qui réveillait ses hommes,

Cette précaution pouvait rendre plus difficile la réussite de sa trahison, mais non l'empêcher tout à fait.

— Est-ce vous, messire Vos? demanda Lanfroi par le judas de la porte.

— C'est moi; ouvrez,

— Je vais ouvrir.

— Pourquoi me faites vous attendre si longtemps?

— Je lève la herse. Un moment de patience.

Les cent hommes qui devaient risquer la première attaque avaient passé le pont en rampant à plat ventre, retenant leur souffle, à quelques pas de Didier.

La porte grinça sur ses gonds...

Prompts comme l'éclair, les cent hommes sautèrent debout, poussèrent les deux battants de la porte avec une force irrésistible, et se ruèrent à l'intérieur comme un torrent furieux, en poussant de grands cris.

Ils tombèrent, l'épée à la main, sur les cinquante Kerles du poste qui, surpris et culbutés, eurent un moment de désarroi. Mais bientôt, encouragés et ramenés par Lanfroi, ils opposèrent une résistance inattendue en criant de toutes leurs forces:

— Trahison, trahison! Alarme, alarme!

En peu de temps, du haut des remparts beaucoup de Kerles accoururent, qui parvinrent à retenir quelque temps les Isengrins. Mais comme ceux-ci étaient maîtres de la porte, le reste de leur armée put pénétrer dans la ville sans obstacle.

Dès qu'un millier de chevaliers et d'hommes d'armes furent entrés, rien ne pouvait leur résister, et ils se précipitèrent vers la Place du Marché.

Les cris d'alarme avaient été entendus jusqu'au Burg. En un clin d'œil, tous les Kerles furent debout, et, sans se rendre compte du danger qui les menaçait, se dirigèrent vers l'endroit de la ville d'où partaient les cris.

Lorsque le gros des Isengrins atteignit la vieille rue du Burg, ils furent pris en flanc avec rage, et les Kerles firent une large trouée dans leurs flancs.

Pour pouvoir se reconnaitre dans l'obscurité, les Kerles poussaient leur cri de ralliement: «Pied bleu, pied bleu!» auquel leurs ennemis répondaient par: «Isengrin, Isengrin!»

Aucun effort ne put empêcher l'armée des chevaliers de se déployer sur la place, et alors commença une boucherie d'autant plus affreuse qu'on avait peine à distinguer les amis des ennemis.

On n'entendait que les cris de vengeance des combattants, les gémissements des mourants, le cliquetis des épées et des haches, et par-dessus tout cela les mots «Pied bleu, pied bleu ! Isengrin. Isengrin!» clamés par des milliers de voix. On



Ils se mirent à frapper. (Page 89.)

trébuchait sur les cadavres, on piétinait sur les blessés, on pataugeait dans des mares de sang.... C'était un égorgement terrible.

Personne ne pouvait juger des chances de la lutte ni en prévoir l'issue. Des deux côtés, le cri de guerre et de ralliement retentissait avec la même force.

Le châtelain Hacket, qui combattait au milieu des Kerles, crut s'apercevoir que ses hommes cédaient peu à peu, sous l'effort irrésistible d'une force supérieure. Il s'éloigna un instant pour mieux juger de la situation, et acquit la triste conviction que les cris des Kerles faiblissaient, tandis que ceux des Isengrins redoublaient de force et d'énergie.

Alors il se rapprocha, et cria de toutes ses forces:

— Retirez vous vers le Burg! Kerles, au Burg! Lentement, lentement, au Burg!

On reconnut sa voix, et son ordre fut répété par beaucoup de Kerles.

Il était temps, car en ce moment une forte bande d'Isengrins débouchait sur la place par une des rues latérales et coupaient à la moitié des Kerles la retraite vers le Burg.

Ceux auxquels la route restait libre se retirèrent vers le Burg sans cesser de combattre, et la plus grande partie réussirent à y rentrer.

On venait de baisser la herse et de verrouiller la porte, lorsque les Isengrins, poussant des hurlements de triomphe, se mirent à frapper dessus du pommeau de leurs épées. Mais ils furent accueillis par une telle grêle de pierres, de madriers, de flèches et de projectiles de toute nature jetés du haut des remparts, que chaque chevalier qui osait approcher tombait écrasé.

C'était comme s'il y avait devant la porte un tombeau sans fond dans lequel chevaliers et hommes d'armes tombaient engloutis les uns après les autres.

En peu d'instants, le pont fut couvert d'un tel amas

de cadavres, qu'ils formaient un nouvel obstacle pour approcher de la porte.

Pendant ce temps, les Kerles sur la place continuaient la lutte et se battaient comme des lions; semant la mort dans les rangs ennemis. Mais leur nombre diminuait toujours, si bien que, n'ayant plus aucun espoir de vaincre, ils tentèrent un effort suprême. A la voix d'Enguerrand Van Eessen, par une poussée désespérée ils firent une trouée dans les rangs des Isengrins, et se réfugièrent, en se battant toujours, dans la rue Saint-Jacques. Par là ils atteignirent, décimés, la porte de la ville, et trouvèrent leur salut dans la plaine.

Messire Gervais Van Praet qui était allé reconnaître lui-même la fatale situation de ses hommes devant la porte du burg fit sonner la retraite, et rassembla son armée du côté de l'église Saint-Christophe.

Là s'éleva un cri de triomphe si long et tant de fois répété, que le commandant fut longtemps avant de pouvoir faire entendre sa voix.

Il ordonna de prendre possession des maisons autour du burg, et organisa de fortes gardes pour qu'aucun des Kerles qui se trouvaient dans le fort ne pût échapper. Le reste de l'armée, les hommes d'armes surtout, devaient rester campés près de l'église Saint-Christophe, et être prêts à la première alerte, car il n'était pas douteux que les Kerles du burg tenteraient une sortie.

Aussi défendit-il strictement qu'on se livrât au pillage. Son intention étant bien de laisser piller les maisons des Erembauts, et de donner le butin à ses hommes d'armes; mais il ne voulait rien décider avant qu'il fît grand jour. La prudence l'exigeait.

Ces ordres donnés, il entra dans une maison bourgeoise toute grande ouverte, à côté de la chapelle, où il aperçut de la lumière. Mais il eut beau appeler, personne ne répondit. Les habitants, surpris et effrayés, avaient pris la fuite.

Il s'assit sur une chaise et s'essuya le front.

Didier Vos parut devant lui, et lui demanda avec un rire de triomphe :

— Eh bien, messire, ai-je tenu parole?

— Oui, messire Vos, mais cela nous a coûté beaucoup, beaucoup de sang.

— Mais plus cette victoire fera de bruit, plus grande sera la gloire pour vous et vos chevaliers, qui avez pris la puissante ville de Bruges sans le secours des Gantois.

— C'est vrai, messire Vos; je vous suis reconnaissant et je tiendrai mes promesses, soyez-en sûr.

— Je viens déjà vous demander quelque chose.

— Parlez hardiment.

— Vous me feriez plaisir en mettant à ma disposition une vingtaine d'homme sûrs. La jeune fille dont je vous ai parlé, Dakerlia Wulf, je voudrais la protéger contre toute violence, contre tout rapt de la part des Erembauts.

— Faites à votre aise. Vous aurez les vingt hommes.

— Il y a encore une autre jeune fille, la sœur de Robert Sneloghe. Si je la prenais sous ma garde, elle pourrait vous servir comme infirmière.

— C'est juste.

— Je les conduirai dans mon manoir de la rue du Marais. Voulez-vous donner ordre qu'on le respecte?

— A l'instant. Appelez messire Van Gaveren, qui se trouve dans la pièce voisine.

Didier obéit, et revint sur-le-champ avec le chevalier désigné.

Gervais Van Praet reprit :

— Messire Van Gaveren, veuillez choisir vingt de vos hommes d'armes et les mettre à la disposition de notre ami Didier Vos. Ils lui obéiront comme à vous-même.

Didier sortit avec Van Gaveren, qui choisit vingt de ses hommes d'armes et leur transmit l'ordre du général.

Ils suivirent leur nouveau chef sans rien dire.

Didier les conduisit au manoir de Segher Wulf.

Il frappa à la porte et demanda qu'on ouvrît.

Il n'obtint aucune réponse.

Au bout d'un certain temps d'attente, il frappa de nouveau, avec violence.

Même silence.

Il allait s'éloigner pour chercher un marteau, quelque chose pour briser la porte, lorsqu'un léger bruit se fit entendre derrière le Judas.

Une voix effrayée demanda :

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Il n'y a personne au logis.

— Je suis Didier Vos. Vous me connaissez bien. Pierre. Ouvrez sur-le-champ. Je viens sauver votre maîtresse.

Le vieux serviteur ouvrit la porte.

— Ah! messire Didier, gémit-il, quelles affreuses choses se passe-t-il? Le monde va-t-il périr? Dieu vous bénisse de venir à notre aide. Tous les autres valets ont pris la fuite.

— Taisez-vous. Où est votre maîtresse?

— Derrière, dans le salon. Elle prie.

— Est-elle seule?

— Mademoiselle Sneloghe est avec elle.

— Tenez-vous coi et restez ici, jusqu'à ce que je revienne.

Il fit entrer les vingt hommes d'armes, en choisit quatre pour l'accompagner, et traversa la cour

avec eux en se dirigeant vers l'endroit où il voyait briller de la lumière.

En entrant dans le salon, il vit les deux jeunes filles encore agenouillées, mais le regard anxieux tourné vers la porte.

En l'apercevant, elles se levèrent d'un bond et se réfugièrent au fond de la pièce.

Cette preuve d'aversion et de méfiance blessa profondément Didier, mais il dissimula son dépit, et s'efforça de donner à son visage une expression triste et amicale à la fois.

Il ordonna aux hommes d'armes qui l'avaient suivi d'aller l'attendre dans la cour, et referma la porte derrière eux. Puis, revenant vers les jeunes filles :

— Ayez confiance en moi, leur dit-il, je viens vous sauver la vie. Les Kerles ont succombé. Les Isengrins sont maîtres de la ville. La grand' place est couverte des cadavres de nos amis.

— O ciel! Et mon pauvre frère? s'écria Witta.

— Que peut-on savoir? répondit tristement Didier. Une partie des nôtres sont réfugiés dans le burg. Robert est-il mort ou sauvé? C'est le secret des ténèbres.

Witta se mit à sangloter. Dakerlia pleurait en silence.

— Il faut me suivre, mademoiselle. Je vous conduirai dans un abri sûr.

Les jeunes filles s'écartèrent en poussant un cri d'angoisse, comme si Didier leur inspirait une profonde terreur.

— Vous préféreriez rester ici, je le comprends, dit-il; mais c'est impossible.

— Impossible? répéta Witta. Pourquoi?

— Parce que demain au point du jour les demeures des Erembauts et de leurs amis seront livrées au pillage.

— Ciel!

— Tous ceux qu'ils trouveront seront passés au fil de l'épée. Ne pleurez pas, je vous sauverai.

— Ah! merci, merci, messire! s'écria Witta en joignant les mains. Dieu vous récompensera.

Elle allait lui tendre la main, mais Dakerlia la retint d'un geste violent.

— Innocente! dit-elle, c'est un piège. Il vient ici avec les Isengrins.

Didier se rapprocha et dit avec un calme affecté :

— Dakerlia, vous êtes injuste, mais je vous pardonne. Ma seule récompense sera de vous avoir sauvée malgré vous. Oui, je viens ici avec les Isengrins; mais c'est justement là la plus grande preuve de dévouement et de sacrifice que je puisse vous donner.

— Qu'osez-vous dire?

— La vérité.

— Je ne vous crois pas.

— Au milieu du combat, je me trouvais à côté de Robert Sneloghe.

— Mon pauvre frère! gémit Witta.

— Nous opposions aux Isengrins une résistance désespérée. Mais bientôt je m'aperçus que les Kerles allaient succomber. Je pensai à vous, Dakerlia, à vos souffrances, à vos dangers. Dieu m'envoya une inspiration soudaine. Je me jetai dans les rangs de nos ennemis; je me mis à crier contre les Kerles, et je fis semblant de les combattre. Après la bataille je flattai les Isengrins, j'insultai nos frères; je gagnai ainsi la confiance du général, Gervais Van Praet. Qu'en résultera-t-il pour moi? Je serai honni par les Kerles comme un traître, et méprisé par les Isengrins comme un lâche. Je perds plus que la vie à ce jeu-là, j'y perds mon honneur et mon renom. C'est pour vous seule, Dakerlia, pour vous sauver, pour vous défendre contre les mauvais traitements des pillards, que j'ai accepté cette honte éternelle. Le général, qui croit que j'ai réellement tourné mes armes contre les miens, m'a demandé quel prix je voulais pour ma trahison. Savez-vous ce que je lui ai demandé à mains jointes? Ah! accordez-moi la vie de mademoiselle Dakerlia Wulf. Je ne veux, je ne souhaite pas autre chose. Et cette chose je l'ai obtenue.

— Mais...

— Ne me demandez pas ce qui m'a poussé à un pareil sacrifice de moi-même. Vous le savez. Ce n'est pas ma faute, et je n'en parle pas. Ma récompense est dans mon cœur et dans ma conscience.

Il avait dit tout cela avec un tel accent de sincérité, il y avait tant de tristesse et de compassion dans sa voix, que Dakerlia sentit se dissiper sa méfiance.

Même, par un retour soudain de son esprit, elle fut prise d'admiration pour cet homme qui, jusqu'alors, ne lui avait inspiré que de l'aversion. Son sacrifice était héroïque.

La jeune fille tendit la main à Didier.

— Je crois en votre générosité, dit-elle. Je vous ai méconnu, pardonnez-moi. Disposez de notre sort, nous vous suivons.

Il les conduisit dans la cour obscure. Là, Dakerlia sentit que la main de Daniel était brûlante et serrait fiévreusement la sienne. Elle essaya de se dégager doucement, mais il la retint jusqu'à ce qu'il eût rejoint ses hommes.

— Ah! Dakerlia, Dakerlia, vous êtes ingrate et cruelle, murmura-t-il. Je donne plus que ma vie pour vous, et vous vous défiez de moi comme si j'étais votre ennemi.

Dakerlia soupira et ne répondit point.

— Respectez ces jeunes filles et veillez sur elles, commanda Didier. Qu'on me suive.

Tous quittèrent le manoir. L'obscurité était profonde.

Pierre, le vieux serviteur, sans songer à refermer la porte derrière eux, alla dans la pièce que venait de quiter sa jeune maîtresse, et s'y laissa tomber sur une chaise en pleurant.

Il était là depuis une demi-heure, perdu dans ses tristes pensées, lorsqu'un pas discret lui fit lever la tête.

En effet, par la porte entr'ouverte il vit se mouvoir quelques ombres et briller des épées.

Il se laissa tomber à genoux pour demander grâce; mais lorsqu'il reconnut le chevalier qui lui recommandait le secret en mettant un doigt sur ses lèvres, il se leva précipitamment, et s'écria d'une voix étouffée :

— Messire Sneloghe! Vous ici, ô ciel ! Fuyez, fuyez, les Isengrins sont maîtres de la ville. Il égorgeront tous les Erembauts, ils massacreront...

Un second chevalier qui était entré avec Robert mit sa main sur la bouche du vieux serviteur et fit cesser ses plaintes.

— Pierre, où est Dakerlia? Où est ma sœur? demanda Robert.

Le valet lui raconta la visite de Didier Vos, et comment il avait emmené les deux jeunes filles.

Robert poussa un cri de rage et d'angoisse.

— Où ? Où ? cria-t-il.

— Je n'en sais rien, monsieur ! Chez les Isengrins sans doute, à la prison peut-être !

Messire Sneloghe serra les poings et se frappa la poitrine.

— Trop tard, trop tard ! s'écria-t-il. Dakerlia, ma sœur, aux mains de Didier Vos. O Dieu, quel coup affreux. Et ne rien pouvoir pour les délivrer!

L'autre chevalier lui prit la main.

— Robert, dit-il, il faut nous hâter de sortir d'ici. C'est un grand malheur qui vous frappe; mais ici nous n'avons rien à faire.

— Partir sans Dakerlia, sans ma sœur !

— Mais puisqu'elles n'y sont plus.

— Ah! que ne suis-je mort cette nuit !

— Les ennemis peuvent venir. Notre vie ne nous appartient pas. Nous la devons à la défense du burg ; l'exposer inutilement ici serait une trahison.

— Une trahison ! répéta Robert en suivant son compagnon ; oui, une trahison, Eggard. Maintenant je comprends tout.

— Que comprenez-vous ?

— Didier Vos avait la garde de la porte Kathelyne. Bouchard l'avait voulu ainsi. Didier nous a vendus et a ouvert la porte aux Isengrins.

— Silence, répondit Eggard; marchez doucement, le long des maisons, et baissez-vous.

Ils marchèrent ainsi dans l'obscurité jusqu'à l'angle de la rue Haute.

Là on les aperçut d'une maison occupée par les Isengrins.

— Qui va là ? cria une voix menaçante.

Ils entendirent siffler cinq ou six flèches au-dessus de leurs têtes.

Ils traversèrent en courant le pont du burg. Une vingtaine de Kerles les attendaient devant la porte, qui s'ouvrit et se referma.

La herse s'abaissa, et un profond silence succéda au léger bruit qu'avait fait leur arrivée.

XVII

Le lendemain, dès qu'il fit grand jour, Hacket, après avoir placé des sentinelles sur les remparts, fit sonner du cor et annoncer à son de trompe que tous les hommes qui étaient dans le burg devaient se réunir sur l'esplanade.

C'était un moyen de mesurer d'un coup d'œil l'étendue de ses pertes et les forces qui lui restaient.

Les Kerles étaient là, sous le commandement de leurs chefs, au nombre de quatre cents tout au plus, y compris les dix ou douze Kerlines qui avaient suivis leurs maris à Bruges.

Une petite troupe de bourgeois armés formait l'aile gauche.

Plus loin, du côté de l'hôpital, il y avait un groupe considérable de bourgeois armés, parmi lesquels un assez grand nombre de femmes.

Devant la porte du cloître, on voyait quelques chanoines et clercs que la curiosité avait attirés dehors.

L'attitude de tous ces gens-là était différente.

Les Kerles, malgré leurs habits troués et déchirés, et quoique beaucoup d'entre eux eussent la tête ou quelque membre entouré d'un bandage, avaient l'air fier et courageux. La défaite de cette fatale nuit, due à une infâme trahison, les avait remplis d'amertume et avait allumé en eux la soif de la vengeance, sans diminuer leur confiance en un triomphe final. Ils savaient que, ce jour même, l'armée des Kerles devait se réunir dans le bois du Trou du Loup. Demain peut-être Guillaume Van Loo descendrait sur Bruges, et alors quinze ou vingt mille Kerles n'auraient-ils pas facilement raison d'une poignée d'Isengrins ?

Les bourgeois sans armes et les femmes étaient loin de partager cette confiance et poussaient des gémissements lamentables. Ils savaient qu'au point du jour on avait dépêché à l'ennemi, pour deman-

der la libre sortie des femmes et des bourgeois sans armes, un parlementaire qui avait rapporté cette affligeante réponse : que les chevaliers considéraient comme des ennemis tous ceux qui se trouvaient dans le burg avec les meurtriers du comte Charles, et qu'ils tueraient sans merci quiconque se montrerait hors d'une porte pour quitter le burg.

Ils avaient même refusé d'excepter de cet arrêt les chanoines et les frères lais de Saint-Donat; tant que l'évêque n'aurait pas décidé de leur sort, car on savait à l'armée que quelques chanoines tenaient avec le prieur.

Robert Sneloghe se tenait devant les rangs de ses Kerles de Ravenschoot. Il avait la tête basse et paraissait indifférent à ce qui se passait autour de lui. Sa fiancée, sa sœur, aux mains de son ennemi, de ce lâche qui avait trahi son pays et ses frères, cette idée le poursuivait comme un cauchemar.

Il était bien malheureux, le pauvre chevalier! Où étaient Dakerlia et sa sœur? Quel sort les menaçait? Les reverrait-il jamais? Cette incertitude lui faisait saigner le cœur.

Les autres chefs et les Kerles respectaient la douleur de Robert dont ils connaissaient la cause.

Un seul le regardait avec ironie et avec un sourire de mépris. C'était Bouchard, qui se disait que c'est une lâcheté de pleurer sur des femmes et de perdre courage quand le pays et la liberté sont en danger.

Bouchard était aigre et furieux : un sentiment de tristesse et d'envie le torturait. Dans le combat de la nuit, il avait perdu plus de la moitié de ses Kerles des bois, tandis que la troupe de Ravenschoot, au contraire, avait été épargnée presque tout entière. Enguerrand Von Eessen et ses compagnons, qui avaient aidé Bouchard à commettre le meurtre, n'étaient pas dans le burg. Le plus grand nombre des hommes du Franc du Nord manquaient également. Avaient-ils péri dans la bataille, ou avaient-ils trouvé leur salut dans la fuite?

La troupe de Bouchard était donc fort amoindrie, et cette infériorité qui devait donner à Robert une influence prépondérante humiliait et blessait profondément Bouchard. Quand la revue et le recensement furent achevés, le châtelain donna ses ordres pour la défense de la place, car il supposait que les Isengrins, encouragés par leur premier succès, risqueraient le jour même une attaque contre le burg. Il termina sa harangue en recommandant à tous la confiance et le courage, et il leur donna l'assurance que le lendemain ou le surlendemain, dans quelques jours à coup sûr, la grande armée des Kerles viendrait disperser leurs ennemis.

Il se rendit ensuite au prieuré pour faire connaître au prieur Bertolphe le résultat du dénombrement de ses forces.

Robert resta sur l'esplanade afin de diriger les travaux de ses hommes, chargés d'élever une digue en terre et en pierres derrière la porte qui s'ouvrait à côté du palais du châtelain.

Il se promenait tout rêveur, ne pensant qu'à sa sœur et à Dakerlia, lorsqu'il fut rejoint par son ami le jeune chanoine Ludgard, qui lui dit pour le consoler :

— Messire Sneloghe, le prieur m'a appris la cause de votre tristesse. Vous êtes bien malheureux, et votre sort est vraiment digne de pitié.

— Ah! soupira Robert, perdre d'un seul coup ma sœur et ma fiancée! Tout ce que j'ai de cher au monde.

— Il ne faut pas désespérer, mon ami.

— Et ne rien pouvoir faire pour les délivrer! s'écria Robert en se frappant le front. Dakerlia au pouvoir de Didier Vos! Mon cœur se serre d'épouvante.

— Que craignez-vous?

— Tout.

— Cependant, un chevalier...

— Le traître est capable de tout. Il ne reculerait pas devant un crime.

— La douleur vous égare.

— Non, je le connais; et je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour arracher ma fiancée de ses griffes. Et je ne puis rien, rien!...

Il se serra convulsivement les poings, en proie au plus profond désespoir.

— Robert, dit le chanoine, n'exagérez pas votre malheur, il est déjà assez grand par lui-même. Qui vous fait croire que votre sœur et votre fiancée sont au pouvoir de Didier Vos?

— Ne les a-t-il pas arrachées de leur demeure?

— En effet, le prieur me l'a dit. Mais Didier était à la tête d'une troupe de gens d'armes.

— Eh bien?

— Eh bien, il agissait donc par ordre de messire Gervais Van Praet?

— Peut-être.

— Croyez-vous que ce chevalier soit capable de souffrir qu'on maltraite des femmes? Non, n'est-ce pas? Vous le connaissez assez pour savoir qu'il ne le permettrait pas, même à Didier.

— Que croyez-vous donc?

— Que le traître Didier, pour se venger sur vous, aura désigné votre sœur et votre fiancée au général comme pouvant lui servir d'otages le cas échéant. Il les aura donc livrées à messire Gervais, et elles sont probablement prisonnières quelque part.

Peut-être les a-t-on conduites hors de Bruges pour empêcher vos amis et vous de risquer quelque tentative de délivrance.

Robert écouta un instant ces suppositions consolantes, puis, secouant la tête avec découragement :

— Je n'espère rien, dit-il. C'est le pis qui m'adviendra.

— Quoi? Je ne vous comprends pas.

— C'est la punition du crime. Elle commence par moi.

— Mais en quoi êtes-vous coupable de la mort du comte?

— En quoi, Lutgard? Le meurtrier Bouchard n'est-il pas du sang des Erembauts? comme moi?

— Mais quel rapport?...

— N'est-ce pas à cause de cela que le prieur, le châtelain et moi nous sommes obligés de le défendre? Le lien du sang nous rend responsables de ses actes.

— Mais, Robert, Dieu, qui est la justice suprême, ne juge pas ainsi. Il récompense chacun selon ses œuvres.

— Hélas!

— Dans peu de jours, quand le comte arrivera avec son armée, il échangera votre sœur et votre fiancée contre des chevaliers prisonniers. Ainsi, prenez courage.

Une sorte de ricanement contracta les lèvres de Robert.

— Du courage? dit-il. Le désespoir donne du courage aussi; un courage aveugle et téméraire. Vienne l'assaut, et je sais bien qui cherchera la mort avec rage.

Le chanoine lui prit la main.

— Non, Robert, dit-il, ne vous abandonnez pas au désespoir. La source en est dans l'incertitude où vous vous trouvez relativement au sort de votre sœur et de son amie.

— C'est vrai.

— Eh bien, fiez-vous à moi pour connaître ce sort.

— A vous? Pensez-vous donc pouvoir quitter le burg.

— Écoutez, c'est encore un secret. Ici nous ne pouvons être d'aucune utilité au prieur ni aux Kerles?

— En effet.

— Nous avons envoyé dans les différents quartiers de la ville des flèches auxquelles des lettres étaient attachées. La réponse nous est parvenue par le même moyen. L'abbé du convent d'Eeckhout se rendra auprès du général des Isengrins et lui demandera pour nous la permission de sortir du burg avec les reliques et les vases sacrés. Il ne peut pas la refuser. Dès que je serai dans la ville, je m'informerai du lieu où les deux jeunes filles sont prisonnières, et je trouverai bien un moyen de vous en avertir. Je connais beaucoup de chevaliers, et j'ai assez d'influence sur messire Gervais Van Praet pour protéger les infortunées contre le traître Didier.

Robert saisit les deux mains du chanoine et les serra chaleureusement; il semblait que ce peu de mots lui eût rendu la confiance et l'espoir.

Il causa encore quelque temps avec le chanoine, puis voyant que ses hommes avaient fini leur travail, il prit congé de son ami et monta avec ses Kerles sur le mur d'enceinte, d'où il surveilla les mouvements de l'ennemi, qui se tenait hors de l'atteinte des flèches.

Il ne remarqua pas beaucoup d'activité chez les Isengrins; et il pensa que probablement ils n'entreprendraient rien ce jour-là.

Il fut confirmé dans cette supposition par le châtelain qui vint le trouver et qui lui dit :

— L'ennemi ne nous attaquera pas aujourd'hui, ni peut-être demain.

— Il me le semble aussi, répondit Robert. Mais comment pouvez-vous connaître leurs intentions, mon oncle?

— Par une lettre qui m'est parvenue attachée à une flèche. Elle me dit que les Isengrins attendront l'arrivée des Gantois avec leurs machines de guerre.

— Les Gantois? répéta Robert en secouant la tête. Autrefois les bourgeois de Gand étaient nos amis. Eux aussi haïssaient les Isengrins qui menaçaient leurs franchises. Hélas! la mort du comte Charles a fait d'eux nos ennemis.

— Vous vous trompez. Aucun bourgeois ne marchera contre nous. Mais les machines de guerre appartiennent au burg de Gand dont le châtelain dispose de tous les hommes d'armes de la couronne. Ce sont eux qui accompagneront les machines. En tout cas, je les plains; ils trouveront ici la grande armée des Kerles.

— Mais, mon oncle, l'avis que vous avez reçu ne serait-il pas une ruse pour endormir notre vigilance?

— Non, j'ai reconnu l'écriture. Elle est d'un ami dévoué des Kerles. Voyez, la lettre est signée.

Il tendit à son neveu un morceau de parchemin déplié. Robert le regarda un instant et demanda :

— Que signifie ce gril dessiné sous la lettre E?

— Vous ne comprenez pas? Elfrid Legril, le marchand de grains qui demeure au Maalberg. De son toit, il peut lancer des flèches dans le bourg. Quoique Kerle fidèle il est bourgeois de Bruges. Nous pouvons avoir confiance en son avis. Aussi j'ai l'intention de renvoyer une partie de nos hommes prendre du repos.

— Voyez, voyez! s'écria tout à coup Robert,

qu'est-ce qui se passe là-bas près de la chapelle Saint-Christophe ? Un grand concours de chevaliers et d'hommes d'armes !

— Il me semble que je vois deux sonneurs de trompe, dit le châtelain.

— En effet, je les vois aussi.

— J'aperçois également un héraut d'armes.

— Ils viennent ici sans doute apporter quelque message.

— Ils arborent un drapeau blanc pour demander la suspension des hostilités. Hissez-le pareillement pour montrer que nous acceptons.

Messire Sneloghe exécuta l'ordre, et revint reprendre sa place à côté de son oncle.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda-t-il. Cinq ou six prêtres derrière le héraut d'armes ? Peut-être une réponse de l'évêque aux lettres du prieur? maintenant qu'il y a armistice, nous n'avons rien à craindre de l'ennemi. Je cours prévenir mon oncle Bertolphe.

La nouvelle de l'arrivée des prêtres s'était immédiatement répandue dans le burg, et tout le monde accourut sur l'esplanade; même les Kerles qui ne montaient pas la garde sur les remparts.

Bientôt la porte s'ouvrit et le héraut fut introduit avec sa suite.

Le prieur et les chanoines reconnurent en celui qui paraissait être à la tête des prêtres l'abbé du couvent de Saint-Pierre à Thourout. Ils le saluèrent et l'invitèrent à entrer au prieuré. Ils espéraient qu'il était envoyé par l'évêque pour rebénir l'église profanée; mais ils ne tardèrent pas à être détrompés.

L'abbé, sans répondre à personne, resta debout au milieu de l'esplanade, et lut à haute voix une lettre en latin par laquelle Simon, évêque de Noyon, mettait au ban de la sainte Église et rejetait de la communauté des chrétiens tous ceux qui avaient conseillé ou perpétré le meurtre du comte Charles, ceux qui y avaient aidé et ceux qui avaient pris les armes pour défendre les meurtriers.

Puis, élevant la voix davantage de façon que tout le monde pût l'entendre, il dit en langue vulgaire :

— Apprenez que Sa Grandeur messire Simon, évêque de Noyon, excommunie et met au ban de l'Église tous ceux qui se trouvent dans le burg pour la défense des assassins du comte Charles de Danemark, et qu'il maudit le lieu où le crime a été perpétré. Il ne s'y célébrera plus de cérémonies religieuses, on n'y dira plus la messe, on n'y écoutera plus la confession; personne ici n'aura plus part aux mérites des saints ni aux prières des chrétiens; et ceux qui meurent sont voués aux flammes éternelles de l'enfer.

Les femmes et les bourgeois, qui se trouvaient dans le burg contre leur gré, levèrent les bras au ciel au milieu d'un concert de plaintes et de lamentations.

La proclamation de l'abbé fit moins d'effet sur les Kerles; ils paraissaient sombres et irrités, mais ils écoutèrent respectueusement l'ordre de l'évêque.

Le coup était rude, mais ils le reçurent sans plier.

L'abbé déclara qu'il avait reçu du général l'aurisation de laisser tous les chanoines et les autres membres du clergé quitter le bourg, Bertolphe seul excepté. Il exigea comme un droit l'enlèvement par les chanoines des vases sacrés, des ornements d'église, et de tout ce qui servait à la célébration du service divin.

Lorsque les femmes et les bourgeois sans armes apprirent que les ecclésiastiques pouvaient sortir du burg, ils se traînèrent aux pieds de l'abbé pour implorer sa protection auprès du général, disant que c'était par surprise et contre leur volonté qu'ils étaient enfermés dans le burg.

Ils étaient complètement innocents.

C'était une suprême injustice, une inqualifiable cruauté de les comprendre dans l'excommunication et de les livrer à la vengeance des chevaliers, comme s'ils étaient complices de l'assassinat du comte.

Leurs femmes, leurs parents pleuraient sur leur sort.

Ils béniraient l'abbé jusqu'à leur dernier jour s'il voulait agir auprès du commandnt de l'armée pour obtenir la délivrance de tant de braves et malheureux chrétiens.

L'abbé eut pitié de ces pleurards et promit de parler pour eux, et lorsque le prieur et les chefs des Kerles lui eurent donné l'assurance qu'ils n'empêcheraient pas l'enlèvement des objets du culte, il quitta le burg avec sa suite. Dès qu'il fut parti, le châtelain fit entrer secrètement au prieuré un bourgeois nommé Harinc, qu'il savait tout dévoué à la cause des Kerles.

— Mon ami Jean, lui dit-il, l'abbé obtiendra sans doute pour les bourgeois sans armes l'autorisation de quitter le burg. Vous feriez bien de les suivre.

— Moi, messire ! Mais c'est de ma propre volonté que je suis ici. J'ai choisi le parti des Kerles, et je tiens à partager leurs dangers jusqu'à ce que le nouveau comte vienne les délivrer.

— C'est très bien, ami Harinc, mais vous pouvez nous être beaucoup plus utile hors du burg que dedans.

— Comment cela ?

— En surveillant secrètement les agissements de nos ennemis et en épiant leurs projets.

— Oui, mais comment vous en instruire ?

— Par un moyen bien simple.

— Que faudra-t-il faire?

— Rapporter à Elfrid Legril, le marchand de grains, tous les renseignements que vous pourrez recueillir.

— Ça, c'est facile.

— Legril sait écrire : du toit de sa maison il peut lancer, sans être vu, des flèches contre la haute muraille de l'Église Saint-Donat. Aucune de ces flèches ne peut se perdre, et elles doivent tomber infailliblement dans le cimetière.

— C'est juste.

— Eh bien, ces flèches nous apporteront des lettres d'Elfrid Legril. Consentez-vous à faire ce que je vous demande?

— J'aurais mieux aimé rester ici; mais puisque c'est pour vous rendre service...

— Un grand service, et dont vous serez richement récompensé.

— C'est dit alors, je consens.

Le Brugeois déposa ses armes et alla rejoindre le groupe de bourgeois gémissants qui attendaient tremblants de peur le résultat des efforts que l'abbé allait tenter en leur faveur.

Pendant ce temps les prêtres et les frères du couvent accomplissaient le transport des vases sacrés et des ornements d'église.

Le chanoine Ludgard qui les assistait, et qui était déjà sorti plusieurs fois, rentra dans le burg et fit signe à Robert Snelogue de venir lui parler.

Robert le suivit jusqu'au milieu de l'esplanade, et lui demanda à voix basse :

— Eh bien, chanoine, m'apportez vous quelque nouvelle?

Ludgard fit un signe affirmatif.

— Vous savez où elles sont?

— Oui.

— Où donc? Parlez vite.

— Elles sont enfermées, tenues prisonnières, dans une chambre basse du manoir de Didier Vos.

— Ciel! elles sont donc réellement en son pouvoir?

— Hélas, oui!

— Les a-t-il maltraitées?

— Je n'en sais rien; elles pleurent et gémissent tout le temps.

— Elles pleurent et gémissent? Oh! le lâche.

— Peut-être ne les a-t-il pas maltraitées : leur désespoir me paraît avoir une autre cause.

— Laquelle?

— Elles vous croient tué dans le combat de cette nuit.

— Ah! le traître!

— Que voulez-vous dire?

— Vous ne comprenez pas, chanoine? Il a annoncé ma mort à Dakerlia dans l'espoir qu'elle se décidera à lui accorder sa main. Mais il ne connaît pas Dakerlia! Vous lui avez dit, n'est-ce pas, que je suis vivant, et que je ne cesse de penser à elle?

— Vous vous trompez, je n'ai vu ni votre sœur ni Dakerlia. Écoutez et ne m'interrompez pas, car il pourrait être dangereux qu'on nous vît causer si longtemps ensemble en secret.

— J'écoute.

— Dès que je fus sorti du burg je m'occupai de tenir ma promesse. Je me dirigeai naturellement vers la demeure de Didier Vos. Il y a là une vieille servante qui est ma pénitente. Elle m'a appris ce que je vous ai dit! Je ne pouvais pas approcher des jeunes filles. Elles sont gardées par vingt hommes d'armes qui les tiennent séquestrées...

Un bruit d'acclamations joyeuses l'interrompit.

— Qu'est-ce que cela? demanda Sneloghe.

— Ah! les pauvres bourgeois peuvent quitter le burg.

C'était cela en effet.

Un héraut d'armes envoyé par Gervais Van Praet avait apporté l'autorisation.

Ils sortirent lentement et silencieusement, selon la condition imposée par le héraut, et traversèrent d'un air craintif les rang des chevaliers et des hommes d'armes qui avaient mission de les passer attentivement en revue.

Le héraut d'armes, au nom de messire Gervais Van Praet, annonça que l'armistice allait prendre fin et que conséquemment quiconque essaierait encore de sortir du burg serait mis à mort et pendu comme complice de l'assassinat du comte Charles.

— Il faut que je vous quitte sans retard, Robert dit le chanoine en lui serrant la main à la dérobée. Bon courage. Je veillerai autant que je le pourrai sur votre sœur et sur son amie.

— Merci de votre généreuse amitié, je vous serai éternellement reconnaissant...

— De quoi? Je n'ai rien fait jusqu'à présent.

— Vous avez fait beaucoup. Vous m'avez rendu le courage et l'espoir.

— Au revoir donc.

— Adieu, peut-être.

Ludgard s'éloigna avec le héraut d'armes.

Derrière lui la porte se referma, et la herse fut levée.

La trêve avait pris fin.

. . . .

Le soir, le vieux Bertolphe était assis devant une table, dans une salle du prieuré.

Un grand nombre de pièces d'or, quelques joyaux précieux et même une couronne de prince étaient étalés devant lui, et il en faisait attentivement l'inventaire d'après les indications d'une liste qu'il



Ils se sont provoqués. (Page 98.)

avait tirée d'un petit coffret de fer, puis il prenait des notes sur une feuille de parchemin.

C'était le trésor des comtes de Flandre, que lui avait livré le jeune Frumold, que le prieur inventoriait et évaluait ainsi, afin que ni le comte Guillaume ni personne ne pût accuser les Kerles d'en avoir recélé ou détourné la moindre partie.

Depuis quelque temps déjà, une rumeur lointaine le troublait dans son travail, et il levait souvent la tête pour écouter. Il croyait entendre des voix confuses, un bavardage entremêlé de cris, comme si quelque dispute se fût élevée entre les Kerles de la garnison.

Puis le bruit avait cessé. Le prieur remit l'argent et les bijoux dans le coffret et prit un sac fermé pour en verser le contenu sur la table, lorsque son frère Hacket entra, grommelant et visiblement courroucé.

— Eh bien, châtelain, qu'est-ce qui se passe là dehors? demanda Bertolphe. J'ai cru un instant que le burg était assailli par les Isengrins.

— Nous venons d'échapper à un danger plus grand, mon frère.

— En effet, vous avez l'air tout troublé.

— Il y a bien de quoi.

— Quel danger?

— Vous savez que notre neveu Robert a formé le projet de risquer une sortie nocturne, dans l'espoir de délivrer Witta et Dakerlia Wulf?

— Oui, oui, je le sais.

— C'est un peu dangereux.

— C'est vrai, mais puisque nous y avons consenti, il n'y a plus à y revenir. Robert a promis de ne prendre avec lui pour sa téméraire entreprise que des hommes de bonne volonté. A-t-il manqué à cette promesse?

— Non, ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc, alors?

— Nous avons eu tort de ne pas consulter Bouchard sur cette sortie. Robert lui a également caché son projet, et, quand Bouchard a remarqué au mouvement des Kerles de Ravenschoot qu'il se préparait quelque chose, quand il a appris le plan de Robert, il s'est mis à blâmer la sortie comme une folie.

— Il n'a peut-être pas tort.

— Robert a défendu son projet, et Bouchard est devenu furieux, disant qu'on allait risquer la possession du burg pour deux femmes. Robert a répliqué sur le même ton, et Bouchard, exaspéré, s'est permis des plaisanteries blessantes sur Dakerlia Wulf.

— Toujours le même! dit le prieur.

— Alors Robert l'a accusé d'avoir trahi les Kerles et la liberté de sa patrie en les sacrifiant à sa haine personnelle pour Charles de Danemark, qu'il a assassiné. Un mot vif en a amené un autre, et de réplique en riposte la querelle est devenue si violente que nos deux neveux ont tiré leur épée et se sont provoqués à un combat mortel.

— Ciel! que dites-vous?

— Ils étaient prêts à commencer ce duel fratricide, quand je me jetai entre eux, et serrai Bouchard dans mes bras. Edgard Van Isendyk en fit de même pour Robert. Pendant ce temps, les Kerles des bois menaçaient les hommes de Ravenschoot, et je voyais avec une angoisse mortelle approcher l'instant où nos Kerles allaient se massacrer les uns les autres. Ce danger rappela nos deux neveux à la raison et les fit prêter l'oreille aux conseils de leurs amis. La rixe s'est terminée par un accord. Dès que le siége du burg sera levé, Robert et Bouchard se battront jusqu'à ce que l'un d'eux reste sur le carreau.

— Mais c'est impossible, cela! s'écria Bertolphe.

— N'en parlez plus et ne soyez pas inquiet. Nous avons le temps de faire nos efforts pour détourner nos neveux de ce fatal projet. Je vous promets que leur querelle n'aura pas de suite funeste.

— Et Robert fera-t-il la sortie tout de même?

— Certes. Il est occupé en ce moment à chercher les hommes qui voudront l'aider dans sa téméraire entreprise. Edgard Van Isendyk et Yorg Koevoet l'accompagneront.

— Et Bouchard?

— Il est monté sur les remparts en grognant, et il a dit qu'il ne se mêlerait plus de rien.

Le prieur secoua tristement la tête et réfléchit un instant. Puis il dit à son frère :

— Hacket, annoncez à Robert, je vous prie, que je veux lui parler à l'instant. Il m'écoutera. Par affection, par respect pour moi, il renoncera à sa haine contre Bouchard, ou, du moins, il la dissimulera. Peut-être pourrai-je aussi décider Sneloghe à ne pas donner suite à son hasardeux projet, de sorte que Bouchard serait satisfait. Allez, mon frère, et qu'il vienne vite.

Hacket sortit et traversa l'esplanade.

Il trouva Robert en conversation avec son ami Koevoet et lui fit part de son message.

Le jeune homme lui répondit d'un air maussade :

— Oui, je sais bien ce que mon oncle veut me dire. Je dois être calme et endurer patiemment les reproches de Bouchard.

— C'est cela.

— Mais ma patience est à bout. Je ne supporterai plus un mot de lui; plus un seul. Il est le meurtrier de notre patrie. Je le méprise et je tirerai vengeance, oui une vengeance sanglante de la moindre insulte qu'il oserait encore me faire.

— Refusez-vous donc de satisfaire à la prière de mon frère Bertolphe?

— Non, mon oncle, je ne refuse pas.

— Qu'attendez-vous, alors?

— J'y vais tout de suite.

Puis, se tournant vers ses amis, il ajouta :

— Mes bons amis, Sorg, et vous Edgard, préparez tout le mieux possible; rassemblez nos hommes et instruisez chacun d'eux de ce qu'il aura à faire. Vous connaissez mes intentions. Ne croyez pas que je me laisserai détourner de mon projet. Si votre assistance ne me fait pas défaut, nous tenterons la sortie quoi que puisse me dire mon oncle le prieur.

En achevant ces mots il fit un signe au châtelain et tous deux, retraversant l'esplanade plongée dans les ténèbres, entrèrent au prieuré.

XVIII

Le même soir, presque à la même heure, Dakerlia et Witta étaient assises l'une près de l'autre dans une pièce du manoir de Didier Vos.

Leurs yeux étaient rougis par les larmes. Elles restaient là, épuisées, la tête basse, immobiles et silencieuses.

De temps en temps, un frisson secouait Dakerlia, lorsque les accents de voix rudes ou menaçantes parvenaient distinctement à son oreille.

Dans une pièce contiguë, se tenaient les hommes d'armes chargés de la garde des jeunes filles : ils étaient probablement échauffés par la boisson, car ils parlaient et ils riaient très haut.

Dakerlia entendit un pas lourd dans le vestibule et s'écria toute tremblante :

— Witta, Witta, le voilà.

Elles continuèrent à regarder du côté de la porte d'un air anxieux, jusqu'à ce que le bruit s'éteignit dans la pièce voisine, et qu'elles enten-

dissent souhaiter la bienvenue au nouvel arrivant en ces termes :

— Vive Dieu, voici Raoul.

— Dakerlia, demanda Witta au bout d'un instant, pourquoi vous montrez-vous si amère et si impitoyable envers messire Vos? C'est pourtant bien lui qui nous a sauvées, n'est-ce pas, au péril de sa vie et de son honneur? Maintenant encore il nous défend contre les Isengrins.

— C'est plus fort que moi, mon amie, répondit tristement Witta. Je voudrais lui témoigner ma reconnaissance, mais mon cœur se méfie de sa sincérité, et mon âme le méprise et le hait malgré ma volonté.

— Oui, je comprends, Dakerlia; mais maintenant que mon pauvre frère est certainement tué...

Elle fondit en larmes et se mit à sangloter.

Quoique péniblement atteinte par les paroles de son amie, Dakerlia se disposait à la consoler, lorsque son attention fut subitement attirée par une conversation très animée qui se tenait dans la pièce voisine.

Les mots « la porte Kathelyne » et « le chevalier Vos » y revenaient à chaque instant.

— Paix, Paix, taisez-vous, dit-elle à l'oreille de Witta. Laissez-moi écouter.

Et, marchant sur la pointe du pied jusqu'à l'autre bout de la chambre, elle mit son oreille contre le panneau de la porte. Ce qu'elle entendit devait la surprendre et l'émouvoir singulièrement, car son visage exprimait tantôt le mépris et la haine, tantôt la colère et l'ironie.

Un éclat de rire suivi d'un bruit de gobelets entrechoqués mit fin à l'entretien des hommes d'armes.

Dakerlia revint auprès de Witta, et lui dit d'une voix altérée :

— C'est horrible ! Quel monstre ! Comment Dieu peut-il laisser vivre un si détestable traître? Pourquoi ne foudroie-t-il pas ce reptile venimeux?

— Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous entendu? demanda Witta, effrayée de l'éclat des yeux de son amie.

— Ce que j'ai entendu ? C'est épouvantable.

— Mais quoi donc?

— Un des hommes d'armes racontant comment on s'était emparé de la porte Kathelyne. Savez-vous qui a vendu la ville aux Isengrins? Qui les a introduits à Bruges comme un traître?

— Qui donc?

— Qui? Didier Vos. Il est cause de la mort de nos pauvres Kerles.

— Lui?

— Il est la cause de la mort de Robert.

— Lui, Didier Vos, ô ciel?

— Qu'il vienne, maintenant! qu'il m'outrage encore par ses lâches protestations d'amour!

Elle regarda tout autour de la pièce, comme si elle cherchait quelque chose, et continua :

— Moi, faible femme, je me sens capable de venger ma patrie sur ce traître! Je suis une Kerlinne; la haine me rend forte... Et n'avoir pas d'armes!

— Des armes? Vous voulez des armes?

— Le lâche les a toutes enlevées; il a peur. Ah! il me connaît! Mon père mort, mon fiancé mort, que m'importe la vie?

Elle se laissa tomber sur une chaise, épuisée par l'accès de colère auquel elle s'était laissé emporter.

Witta lui prit la main.

— Dakerlia, dit-elle, je vous en prie, calmez-vous. Vous me faites mourir de peur.

Dakerlia ne répondit pas.

Witta continua :

— Messire Vos va venir sans doute. Si vous lui reprochez sa trahison, si vous le menacez, il nous laissera aux Isengrins.

Dakerlia se taisait toujours.

— Mon Dieu, mon Dieu, si nous sommes abandonnées sans défense à la grossièreté de ces hommes d'armes, nous deviendrons leurs victimes. Dakerlia, ne craignez-vous point un pareil sort?

Pas de réponse.

— Dakerlia, je vous en conjure, au nom de l'amour que mon pauvre frère avait pour vous, au nom de votre amitié pour moi, maîtrisez votre juste haine pour le traître... Ah ! le ciel nous protège, le voilà !

En effet, la porte s'ouvrit, et Didier Vos entra, casque en tête et armé de toutes pièces.

Les deux jeunes filles effrayées se serrèrent l'une contre l'autre. Witta cachait sa figure dans ses mains, mais Dakerlia fixait sur Didier un regard chargé de mépris.

— Pardonnez-moi, mesdemoiselles, si je me présente devant vous tout armé, dit-il. Je quitte à l'instant le général en chef. Les chevaliers ont tenu conseil. Tous ceux des nôtres qui tombent vivants entre les mains des Isengrins sont condamnés à mort, comme complices de l'assassinat du comte de Flandre.

Witta poussa un gémissement. Dakerlia ne bougea point.

— Le conseil de guerre a prononcé aussi sur votre sort, poursuivit Didier. Comme sœur et comme promise d'un Erembant, d'un Kerle qui, dans leur idée, a coopéré au meurtre du comte Charles, vous êtes condamnées toutes les deux à être décapitées...

Il se tut pour observer l'effet que cette terrible

nouvelle allait produire sur les deux jeunes filles.

Un cri d'angoisse fut la réponse de Witta. Dakerlia le regarda au contraire avec un sourire d'incrédulité et de défi.

— Il n'y a qu'un moyen de sauver votre vie, reprit Didier. Que mademoiselle Wulf accepte ma main, et le général vous fait grâce à toutes deux. Sans cela, demain avant midi, on vous traînera sur la plaine du Sablon, et le bourreau fera rouler sur le billot vos têtes sanglantes.

Il s'arrêta encore, attendant une réponse.

— Dakerlia, si vous ne voulez rien faire pour votre propre salut, ayez du moins pitié de votre pauvre amie. Sauvez-la, par un faible sacrifice, d'un douloureux supplice. Tant que Robert Sneloghe vivait, je pouvais comprendre votre refus. Mais aujourd'hui qu'il est descendu dans la tombe, son âme, du haut des cieux, attend votre décision. Aurez-vous la cruauté de vouer sa sœur et vous-même à une mort ignominieuse? Vous ne répondez pas? La raillerie étincelle dans vos yeux, insensée! Vous ne croyez donc pas?

Irrité par son silence obstiné et par son expression méprisante, Didier Vos marcha vers elle d'un air menaçant et voulut la saisir par le bras. Mais elle se redressa et le repoussa avec force en s'écriant :

— Vous croire? Le mensonge seul coule des lèvres de celui qui est la fausseté même.

— Qu'osez-vous dire?

— Arrière, ne me touchez pas. Votre contact salit.

— Dakerlia!...

— Votre femme, moi? Quand vous diriez vrai, ma main deviendrait le prix de votre trahison. Dakerlia passerait sa vie avec le monstre qui a livré notre ville aux Isengrins. Non, non, plutôt mille fois la mort.

— Au nom du ciel, que voulez-vous dire? balbutia Didier. Vous parlez de trahison? Vous m'accusez d'avoir livré la ville?

— Inutile de feindre, je sais tout. Vous êtes allé, la nuit, trouver messire Gervais Van Praet, vous lui avez vendu la ville, et ma main était comprise dans le prix du crime. Ah! vous croyiez cela? Eh bien, allez, appelez vos bourreaux, je mourrai en vous maudissant. Et, jusqu'à ma dernière, heure je haïrai et je mépriserai le lâche qui a vendu sa patrie et ses frères!

Didier Vos, atterré, avait reculé de quelques pas. Mais à la fin, exaspéré, poussé à bout par les paroles méprisantes de Dakerlia, il s'écria :

— Ah! c'est ainsi! Vous ne me laissez aucun espoir, même pour l'avenir? Vous prenez plaisir à me défier? Insensée, vous apprendrez à me connaître. Je retourne auprès du général. Je vous abandonne à votre sort. Préparez-vous à la mort : le soleil de demain éclairera vos deux cadavres.

Witta, terrifiée, se jeta aux pieds de Didier en demandant grâce.

Didier, qui n'avait pas perdu tout espoir, releva la jeune fille et lui dit :

— Pauvre demoiselle! la crainte de la mort vous agite. J'ai pitié de vous et je voudrais vous sauver. Essayez d'inspirer à votre amie des idées plus justes. Je vous donne deux heures. Je demanderai un délai de deux heures au général. Vous avez à choisir : le bonheur ou l'échafaud.

Il sortit vivement et referma la porte avec violence.

Witta joignit les mains, et s'écria en pleurant à chaudes larmes :

— O Dakerlia, ayez pitié de moi, mourir, mourir si jeune, sur l'échafaud. J'ai peur, je tremble. Soyez moins cruelle. Donnez une bonne parole à messire Vos.

— Moi, reculer lâchement devant la mort qui doit me délivrer? répondit avec exaltation la fille de Segher Wulf. Moi, devenir la fiancée de celui qui par sa trahison a causé la mort de votre pauvre frère et la ruine de mon pays. Jamais! Vienne la mort, elle me rapprochera de mon père et de Robert.

Convaincue de l'inutilité de ses efforts, reconnaissant peut-être tout ce qu'il y aurait de monstrueux dans une union entre Dakerlia et l'ennemi de Robert, Witta se jeta au cou de son amie et cacha en pleurant sa tête dans son sein...

Pendant que cette scène se passait entre Didier Vos et les deux jeunes filles, Robert Sneloghe était auprès de son oncle le prieur, qui employait toute son éloquence pour détourner son neveu de son projet. Mais le jeune chevalier résistait à toutes ses prières, et le quitta enfin en lui disant :

— Priez pour moi, mon oncle! Nous avons encouru la colère céleste; mais qu'une fois encore le ciel vous protège, et ma reconnaissance sera éternelle.

Il traversa l'esplanade d'un trait.

Son ami Edgard Van Ysendyk lui dit :

— Tout est prêt. Nous attendons vos ordres.

— Chacun sait-il ce qu'il a à faire?

— Oui.

— Quelles sont les dispositions prises?

— Yorg Koevoet tiendra la tête.

— Bon.

— Ceux qui ne peuvent pas vous quitter et qui doivent, en cas de réussite, protéger votre sœur et votre amie, sont au milieu.

— Très bien.

— Je vous suivrai avec les autres et, si quelque

danger vous menace, je tiendrai ferme et donnerai de l'ouvrage à l'ennemi, pour favoriser votre fuite.

— Parfait. Et les hommes avec le bélier?

— Ils l'ont déjà sur les épaules.

— Tout est bien, Edgard, commandez le silence. Une fois hors du bourg, sans nous soucier des flèches, nous marcherons en avant par le Maalberg et la rue des Armuriers. Qu'on me suive sans bruit.

Toute la petite troupe, forte d'une centaine d'hommes, s'ébranla dans l'obscurité et marcha jusqu'à la porte, qui fut ouverte tout doucement.

Robert, qui était en avant, donna à voix basse le signal du départ.

D'abord les Kerles, courbés et ramassés sur eux-mêmes, traversèrent presque en rampant le pont qui venait d'être baissé; mais ils furent aperçus par les sentinelles ennemies qui poussèrent le cri d'alarme, et de quatre ou cinq côtés à la fois on leur envoya des flèches.

— En avant, courez, courez, en avant! cria Robert.

Les Kerles, obéissant à son commandement, culbutèrent quelques ennemis qui voulaient leur barrer le passage, et se précipitèrent par le Maalberg dans la rue des Armuriers.

Ils arrivèrent, sans rencontrer aucune résistance, jusque dans le manoir de Didier Vos; et, comme on refusait de leur ouvrir la porte, ils se mirent sur-le-champ à la battre à coups de bélier avec une telle violence qu'on eût dit que toute la ville en tremblait.

Mais c'était une besogne difficile, la porte résistait à tous les coups et demeurait inébranlable, comme si elle avait été doublée d'un mur de fer.

Robert était en proie à d'affreuses souffrances : l'angoisse, la crainte d'un insuccès, lui mouillaient le front d'une sueur froide. Serait-ce inutilement qu'il aurait fait verser le sang de ses compagnons? Sa sœur et sa promise resteraient-elles au pouvoir du traître?

Déjà le cor d'alarme retentissait sur la place. Déjà beaucoup d'ennemis accouraient, attirés par le fracas des coups de bélier; Edgard Van Ysendyk et Yorg étaient engagés dans une lutte acharnée; les flèches sifflaient dans la rue, et déjà quelques Kerles jonchaient le sol, la tête fendue ou la poitrine trouée.

Robert s'attela lui-même au bélier et enflamma le courage de ses hommes par ses excitations fiévreuses; il leur promit une récompense considérable s'ils parvenaient à jeter la porte par terre.

Un cri de triomphe, un hurlement de joie retentit. La serrure avait sauté, et les deux battants s'étaient ouverts au large.

Robert, suivi de ses hommes, s'élança à l'intérieur. Dans l'avant-cour, ils rencontrèrent les vingt hommes d'armes à qui la garde du logis était confiée; mais Robert s'escrima si bien de son épée qu'il en abattit deux ou trois; puis il courut, sans regarder derrière lui, vers la partie éclairée des bâtiments où il crut voir se mouvoir l'ombre de Didier Vos.

D'un violent coup d'épaule il enfonça la porte et leva son épée pour fendre le crâne à son mortel ennemi.

Mais un double cri d'angoisse l'arrêta, et il vit, dans un des angles de la pièce, sa sœur et sa fiancée qui se tenaient embrassées.

— Witta, Dakerlia, levez-vous, suivez-moi, je viens vous sauver.

— Merci, mon Dieu, il vit! mon frère vit! Robert, Robert! s'écrièrent-elles ensemble en lui sautant au cou. Vous vivez! Didier nous a trompées! Quel bonheur!

— Plus un mot! s'écria Sneloghe. Venez, venez!

Et comme affolées par la joie, elles n'avaient pas l'air de le comprendre, il les prit par les épaules et les poussa dehors.

— Ici, mes hommes, dit-il. Voici les dames que vous avez à protéger et à défendre.

Son ordre fut entendu et exécuté. Une trentaine de Kerles l'entourèrent, tandis que les autres, sous la conduite d'Edgard Van Ysendik et d'Yory Coevoet, se défendaient entre une troupe nombreuse d'ennemis.

— Et maintenant, en avant, en avant vers le burg! dit Robert d'une voix forte, à laquelle la joie donnait un accent de commandement tout particulier.

Les Kerles poussèrent en avant et essayèrent de se frayer un libre chemin à la pointe de l'épée à travers les rangs de leurs ennemis; mais ils rencontrèrent une résistance acharnée et n'avançaient que lentement, en faisant des pertes sérieuses.

Le cœur de Robert se remplissait de nouveau d'une angoisse mortelle. Allait-il succomber avec ses vaillants amis au moment même où il remerciait le ciel de son assistance? Sa sœur et sa fiancée retomberaient-elles au pouvoir de Didier Vos? N'entendait-il pas du côté de la place du Marché comme le grondement d'un orage qui s'approche? Allait-il être assailli par des milliers d'ennemis?

Jusque-là il avait veillé de près sur sa sœur et sur Dakerlia sans prendre part au combat; mais ces pensées attristantes lui arrachèrent un cri de désespoir. Il tira son épée, se porta à la tête de ses hommes et enflamma leur courage et leurs forces par son exemple et sa parole.

Les ennemis furent repoussés, culbutés et dispersés.

Les Kerles, sans que rien pût les arrêter dans leur course, rentrèrent dans le burg dont la porte fut immédiatement refermée.

L'air retentit d'acclamations de joie et de cris de victoire.

Robert, heureux de la réussite de sa téméraire entreprise, pressa sur son cœur ses deux fidèles amis Van Isendyck et Coevoet, serra chaleureusement la main à tous ses hommes, et promit de les récompenser richement.

Puis il prit le bras de sa sœur et de sa fiancée et les entraîna vers le prieuré.

— Venez, venez auprès de mes oncles, leur dit-il. Ils seront bien heureux de vous revoir saines et sauves !

Il ouvrit la porte de l'appartement du prieur. Witta se jeta au cou de son oncle, et Robert s'écria avec enthousiasme :

— Dieu m'a protégé. Ma bonne sœur et ma chère Dakerlia sont délivrées toutes les deux.

— Allons rendre grâces au ciel, dit le prieur.

XIX

Quelques jours après leur délivrance, Dakerlia et Witta étaient assises le matin de bonne heure dans une des salles du rez-de-chaussée dans le palais du châtelain de Bruges, où Hacket leur avait donné l'hospitalité, tandis que Robert avait son logement au prieuré.

Edgard Van Isendyk, le jeune et vaillant ami de messire Sneloghe, tenait compagnie aux deux jeunes filles et causait gaiement avec elles.

Il se tournait de préférence vers Witta, qui semblait prendre beaucoup de plaisir à sa conversation, et ne négligeait aucune occasion de le louer et de le remercier de son héroïsme, auquel elles devaient la vie.

— Oui, mademoiselle, répondait Edgard à une question de Dakerlia, hier encore, on a trouvé dans le cimetière de Saint-Donat, attachée à une flèche, une lettre qui nous engage, au nom du comte Guillaume Van Loo, à tenir bon, l'armée des Kerles devant arriver bientôt à Bruges pour nous délivrer.

— Il me semble qu'elle tarde bien !

— Ce léger retard ne doit pas nous étonner. Le comte Guillaume est un général prudent et expérimenté qui ne veut rien laisser au hasard. D'ailleurs, on ne conduit pas une armée nombreuse comme une petite troupe.

— C'est égal, c'est long.

— Les Isengrins n'attendent-ils pas depuis huit jours l'arrivée des Gantois, qui ne paraissent pas ?

— Et, dès qu'ils seront arrivés, on attaquera le burg ? demanda Witta en soupirant.

— Sans doute, mademoiselle.

— Ah ! et vous devez encore vous battre, mon frère aussi !

— A moins que l'armée des Kerles n'entre à Bruges avant les Gantois. En tous cas, ne soyez pas inquiètes. Le burg est solide, et les Isengrins n'y entreront pas avant l'arrivée de notre armée, dussions-nous soutenir le siège pendant plusieurs semaines.

— Et s'il y avait encore un traître parmi vous ? objecta Dakerlia.

— Non, de pareils monstres sont rares. Dans le burg, nous ne comptons que des amis fidèles et éprouvés.

Une femme de grande taille, au visage mâle et fortement coloré, entra en ce moment. C'était une des deux Kerlines qui avaient consenti à prêter leurs services, comme camarades, aux jeunes filles, car elles ne voulaient pas entendre le mot de domestiques ou de servantes, étant de libre naissance.

Elle mit une nappe blanche sur la table et y posa des verres et des assiettes.

— Mesdemoiselles, le déjeuner est prêt, faut-il le servir ?

— Oui, Elswinde, dit Witta. Mais veuillez faire appeler mon frère ; il est probablement au prieuré.

— Il se promène sur les remparts, je l'ai vu de loin tout à l'heure.

Elswinde sortit et rentra bientôt, accompagnée d'une autre femme, une Kerline comme elle.

Toutes deux servirent le déjeuner.

Messire Sneloghe entra quelques minutes après. Après les premiers compliments échangés, on se mit à table.

Robert prit place à côté de Dakerlia.

Le déjeuner, très frugal, se composait de lait chaud et de pain de gruau.

— Nous avons reçu des lettres d'Elfrid Legril, le marchand de graines et d'autres encore, dit Robert à son ami Van Ysendyk.

— Et que disent-elles ?

— Une chose assez surprenante, dont la nouvelle est arrivée en ville hier.

— Qu'est-ce donc ?

— Le roi de France a envoyé des messagers à messire Gervais van Praet et aux échevins de Bruges pour leur ordonner d'élire sans retard un autre comte. La ville de Gand a reçu également le même ordre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Le roi de France s'imagine-t-il avoir à se mêler des affaires de Flandre ?

— C'est sans doute dans l'assassinat du feu comte qu'il prétend puiser ce droit. Vous savez qu'il s'est constitué son vengeur ; il était son pa-

rent; les liens du sang l'obligent à poursuivre ses meurtriers.

— Mais les échevins et les bourgeois de Bruges refuseront bien certainement de procéder à ce choix sur l'ordre ou l'invitation d'un prince étranger?

— Non, Edgard, vous vous trompez.

— Je me trompe?

— Oui. Dans trois jours, les bourgeois se réuniront sur la plaine du Sablon, pour choisir un nouveau comte.

— Je comprends, dit Dakerlia : les bourgeois et les échevins voteront pour Guillaume Van Loo; et ainsi le roi de France sera déçu dans ses espérances.

— Espérons-le, dit Van Isendyk.

— Cependant, dit Robert, les bourgeois sont très divisés sur cette question. Le meurtre du comte nous a aliéné plus de la moitié des Brugeois. D'autres chercheront peut-être dans cette élection le moyen d'écarter une guerre longue et ruineuse.

— C'est à craindre en effet, dit Edgard.

— Déjà trois princes ont envoyé des émissaires à Bruges pour s'offrir au choix des chevaliers et des bourgeois.

— Trois compétiteurs, déjà?

— Ni plus ni moins.

— Et quels sont-ils?

— Le premier est Thierry d'Alsace; le second est le comte de Hainaut, et le troisième est le fils de la comtesse de Hollande.

— Tous les trois descendants de nos anciens comtes?

— Précisément.

— Et ils prétendent avoir des droits héréditaires sur la couronne?

— Tous les trois.

— Le seul qui ait des chances d'obtenir un certain nombre de voix, c'est Thierry d'Alsace, dit Edgard. Il est connu comme un prince vaillant et ami de la liberté. S'il était élu, il en pourrait résulter de graves complications pour notre cause.

— Que non, Edgard. Ce choix est tout à fait indifférent pour nous.

— Comment cela?

— Quoi qu'il arrive, Guillaume Van Loo doit gagner sa couronne par des combats et des victoires. Malheureusement Bouchard Knap, par son déplorable méfait, a détruit l'accord qui existait entre les bourgeois et les Kerles, sans cela la chose serait déjà décidée et finie. Toute la Flandre aurait acclamé Guillaume Van Loo comme comte. Comment cette lutte finira-t-elle pour lui? Dieu seul le sait.

Comme il disait ces mots, Yorg Koevoet entra.

Après avoir salué les deux jeunes filles, il dit à ses compagnons d'armes :

— Mes amis, venez voir. Les Gantois sont arrivés. Du haut des remparts, on peut les voir passer. Ils sont très nombreux. La partie va maintenant s'engager pour tout de bon.

Robert et Edgard se levèrent pour suivre Yorg. Poussées par la curiosité, les deux jeunes filles demandèrent à les accompagner sur les remparts; mais on leur fit comprendre qu'il était dangereux de se promener derrière les créneaux, parce que l'ennemi lançait continuellement des flèches.

Elles se laissèrent persuader, et recommandèrent la prudence aux trois chevaliers.

Robert voulut monter du côté gauche de la porte; mais Yorg Koevoet le retint en disant :

— Non, pas par là. C'est là que se tient Bouchard. Évitons ce fou furieux. Il n'y a pas une demi-heure que j'ai encore eu avec lui une violente querelle.

— Ah! Pourquoi?

— Il vous accusait, Robert.

— Moi? de quoi?

— Il prétendait que, dans votre sortie nocturne, vous aviez sacrifié plus de trente vaillants compagnons pour une entreprise qui était sans intérêt pour la défense des Kerles.

Robert fit entendre un grondement de colère et fit un pas pour monter du côté de Bouchard : mais Yorg le prit par le bras et lui dit en riant :

— Allons, allons, messire Sneloghe, ne vous fâchez pas pour quelques mots inconsidérés de Bouchard. Tout le monde l'évite aujourd'hui. Il se promène sur les murs, isolé, sombre et farouche. La peine de son crime a commencé pour lui.

— Vous avez raison, mon ami, dit Robert. Je dois tenir la promesse que j'ai faite à mes oncles, quoiqu'il m'en coûte beaucoup. Venez, nous monterons derrière le prieuré.

Lorsqu'ils furent derrière les créneaux, ils regardèrent avec étonnement les rangs de leurs nouveaux ennemis.

Les Gantois, pour trouver un chemin large, étaient descendus de la porte de Gand vers la rue du Château, et leurs premières troupes longeaient maintenant le côté est du Marché, passé la chapelle Saint-Christophe et la rue Saint-Jacques, pour faire place à ceux qui devaient suivre.

A leur tête chevauchaient : Segher, châtelain de Gand, leur chef; Yvan d'Alost, Daniel de Termonde, Baudier de Deynze, Walther de Lillers, et quelques autres chevaliers flamands.

Pendant quelque temps, on ne vit défiler que des arbalétriers, des porteurs d'épieux et de massues; mais alors parurent enfin les fameux engins de siége du burg de Gand.

Près de soixante chariots et lourds véhicules de toute espèce vinrent se placer sur deux rangs devant les maisons de la place.

Quoique beaucoup de ces engins fussent démontés, on pouvait cependant les reconnaître; il y avait d'abord des machines à lancer des flèches, puis les balistes, pour jeter sur les assiégés de grosses pierres et des quartiers de rocher; puis des béliers, des catapultes et des tours de siége du haut desquelles un pont volant s'abattait sur les murs des forteresses assiégées et livrait passage aux assaillants; puis une centaine de *tortues* ou de grands boucliers tressés de solide osier et recouverts de peaux de bœufs; plus loin des chariots chargés d'échelles de toute dimension, de poutres, de piques, de marteaux, de haches, de treuils, de bêches, de cordes, de poulies et de tout ce qui peut servir au siége des villes fortes.

Cette nouvelle armée pouvait être forte de deux mille hommes. Y avait-il parmi eux beaucoup de bourgeois de Gand? Cela semblait fort douteux, car la plupart portaient des vêtements sordides et déchirés, d'une forme étrangère, et avaient l'air d'une bande de vagabonds et de mendiants.

En même temps, on pouvait reconnaître des bandes composées d'hommes ramassés parmi la population frisonne du pays de Waes.

Il était à supposer que les bourgeois de Gand, qui savaient bien que les Kerles défendaient la masse des populations flamandes contre le despotisme des seigneurs féodaux, avaient refusé de marcher contre eux.

Le châtelain de Gand disposait des engins de siége et des hommes qui appartenaient aux fiefs de la couronne. Probablement aussi avait-il, à force de promesses, décidé un certain nombre de bourgeois à le suivre à Bruges.

Quoi qu'il en soit, tous ces hommes paraissaient animés d'un furieux désir de se battre, car ils faisaient retentir la place du marché de leurs cris, en dirigeant vers le burg, d'un air de menace, leurs poings fermés et leurs épées nues.

De leurs cris, il résultait qu'ils croyaient le burg rempli de richesses incalculables, rassemblées par les Kerles; quelques-uns prétendaient qu'il y avait des caves sur le sol desquelles on remuait les sacs d'argent à la pelle. Certes, c'était bien plus la cupidité et l'espoir du pillage que la haine des Kerles qui enflammait leur courage, et leur faisait désirer le combat.

Dès que ses hommes furent rangés sur la place du marché, le châtelain de Gand entra avec quelques-uns des chevaliers qui l'accompagnaient dans une maison voisine de la chapelle Saint-Christophe qu'on lui avait indiquée comme étant le logis de Gervais Van Praet.

— Nous sommes restés assez longtemps en route, n'est-ce pas, général? dit-il au chevalier. Les chemins sont mauvais, et nous avancions difficilement avec ces lourds engins de siége. Ainsi aujourd'hui nous avons fait à peine une lieue de chemin. Nos chevaux ont eu de la peine, mais nos hommes sont frais et dispos comme s'ils sortaient du bivouac. Ils aspirent après la lutte, et demandent à monter immédiatement à l'assaut, dès qu'ils seront prêts.

— Combien de temps faut-il pour cela? demanda le général?

— Trois ou quatre heures. Peu de temps après midi nous serons prêts.

— Eh bien, mes chevaliers et mes hommes d'armes se plaignent de leur inaction. Faites tout préparer, châtelain. Nous attaquerons le burg avec toutes nos forces et de tous les côtés à la fois. Aujourd'hui même, les meurtriers du comte de Flandre tomberont entre nos mains morts ou vifs. Je vais sortir avec vous pour désigner les endroits où l'on peut placer les balistes et les catapultes.

— Je dois vous dire une chose, général, dit Segher le châtelain, pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. Nous autres, chevaliers, qui avons réuni en grande hâte ces bandes de gens sans feu ni lieu, nous avons dû leur promettre de leur donner le burg à piller, avec tout ce qu'il contient. Il est bien entendu, n'est-ce pas, que personne n'essayera d'empêcher le pillage?

Cette demande parut déplaire fort à Gervais Van Praet et à ses chevaliers. Gervais secoua la tête d'un air pensif.

— Mais, messire, s'écria le châtelain mécontent, les hommes qui nous ont suivis ne sont pas même des Flamands pour la plupart. Nous avons dû leur promettre de grands avantages. Si vous ne voulez pas consentir au pillage, c'est votre affaire; il aura lieu tout de même, car je ne crois pas que vous seriez assez forts pour l'empêcher.

— Eh bien, que vos hommes pillent librement dans le burg! dit Gervais Van Praet, à condition, châtelain, que vous leur fassiez respecter les bourgeois de Bruges, et leurs biens.

Un chevalier objecta :

— Mais, général, si on abandonne ainsi tout le butin aux Gantois, que restera-t-il pour nous et pour nos hommes d'armes?

— Nos hommes d'armes, s'ils entrent dans le burg avec les Gantois, auront le droit de piller comme eux. Quant à nous, nous trouverons une rémunération suffisante dans le partage des grands biens des Kerles. Venez maintenant, châtelain, et hâtez autant que possible le travail de vos hommes.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place du Marché, ils distribuèrent leurs ordres après une courte délibération. Les chariots devaient conduire les ma-



Ils escaladèrent les premiers échelons. Page 106.)

chines de siège devant le burg par deux voies différentes, afin que l'assaut fût donné de deux côtés à la fois, ce qui rendrait la défense plus difficile, vu le petit nombre des Kerles.

Peu de temps après on entendait résonner les coups de marteau et l'on voyait s'élever peu à peu de gigantesques machines, tandis que des échelles étaient dressées de tous côtés contre les murs du fort.

Dans les rues aboutissant au burg les chefs disposaient les chevaliers et les hommes d'armes prêts à monter à l'assaut dès que les échelles et les machines seraient dressées.

Dans l'intérieur du burg, les Kerles, à la vue de ces formidables apprêts, ne restaient pas inactifs et faisaient de leur côté tous les préparatifs nécessaires pour repousser l'assaut.

La fumée noire qui, à différents endroits, s'élevait de dessus les murailles attestait que le feu était allumé sous les chaudières remplies d'huile et de poix.

De tout cela on pouvait conclure que la résistance serait vive, d'autant plus qu'une dizaine de femmes se montraient derrière les créneaux, et travaillaient comme les hommes.

Peu après midi tout était prêt pour l'attaque.

Alors, sur le commandement du général répété à son de trompe, les balistes et les autres engins commencèrent à lancer par-dessus les murailles du burg une grêle de grosses flèches et de pierres; l'air en était obscurci.

Cela dura pendant plus d'une heure, et, durant tout ce temps, les Kerles furent obligés de se tenir à l'abri derrière leurs créneaux, de sorte que les assiégeants eurent tout le loisir de dresser leurs échelles.

A un nouveau signal donné à son de trompe, les chevaliers et les hommes d'armes se préparèrent à grimper sur les échelles.

Le premier assaut devait être tenté par les bandes gantoises. Protégées par les tortues et les boucliers, elles escaladèrent rapidement les premiers échelons. De toute l'armée s'élevait un long cri de triomphe, car personne ne doutait que le burg, assailli de quatre côtés à la fois, ne succombât au premier assaut.

Mais les Isengrins furent singulièrement déçus dans leur attente. Les Kerles, n'ayant plus à redouter les projectiles du dehors, car l'ennemi ne pouvait plus tirer sans risquer de frapper ses propres hommes, pouvaient de leur côté lancer leurs flèches avec d'autant plus de certitude, qu'ils avaient à faire à des hommes dépourvus d'armures, et sur lesquels, par conséquent, chaque coup portait.

Aussi les Kerles, malgré leur petit nombre, semblaient se multiplier aux endroits que l'ennemi pouvait attaquer directement.

Les uns, armés de longs crochets, renversaient les échelles; les autres harponnaient les assiégeants, d'autres encore versaient l'huile et la poix bouillantes ou jetaient des étoupes enflammées, et si quelques chevaliers ou hommes d'armes réussissaient à monter sur les remparts, ils étaient immédiatement taillés en pièces à coups d'épée ou de hache.

Après une demi-heure de cette attaque furieuse, plusieurs centaines de cadavres jonchaient les ponts ou remplissaient les fossés, et à chaque instant on en voyait tomber par grappes du haut des échelles.

Les Gantois rugissaient de fureur et de soif de vengeance, et recommençaient constamment l'assaut avec un acharnement incroyable; les chevaliers qui ne voulaient pas se laisser dépasser en intrépidité par les aventuriers et les vagabonds montaient aux échelles comme de simples hommes d'armes. Mais aucun d'eux ne réussissait à prendre pied sur les remparts.

Le côté du burg qui regardait la place du Marché était l'endroit les plus dangereux pour les assaillants. C'est là que se tenaient les dix ou douze Kerlinnes qui ne cessaient de verser sur l'ennemi de la poix et de l'huile bouillantes. C'est là aussi que se trouvait le plus affreux amoncellement de morts et de blessés.

L'assaut dura tout l'après-midi, avec de courtes suspensions employées à approcher de nouveaux engins de siège. Les fossés étaient remplis de cadavres, et l'eau était rouge de sang.

Il vint un moment où les plus intrépides reconnurent l'impossibilité de prendre le burg de cette façon et obéirent à l'appel du clairon qui sonnait la retraite. Les assiégeants se retirèrent sur la place du Marché, hors de la portée des flèches.

Le siège paraissait abandonné, car aucun Isengrin n'était resté au pied des remparts, et les échelles, incendiées par l'huile et la poix bouillantes et le chanvre enflammé, flambaient pour la plupart.

Du haut de leurs murailles les Kerles poussaient de formidables acclamations de triomphe qu'on entendait de tous les quartiers de la ville.

Le général Gervais Van Praet et ses chevaliers étaient d'avis qu'il fallait, ce jour-là du moins, renoncer à recommencer le siège; mais les Gantois, honteux de l'insuccès de leur effort, et furieux de la perte du butin promis, ne voulaient pas entendre parler de retard. D'après eux il fallait faire avancer la haute tour de bois et en abaisser le pont-levis sur les remparts, pendant qu'on renouvellerait encore une fois l'assaut général. Les Kerles, fatigués et réduits à un petit nombre par les pertes qu'ils avaient faites ne résisteraient pas à cet effort suprême.

Les chevaliers consentirent, et une demi-heure plus tard, tous les préparatifs terminés, Gervais Van Praet donna de nouveau le signal de l'assaut.

Les Kerles, de leur côté, n'étaient pas restés inactifs et les tourbillons de fumée noire qu'on voyait s'élever des remparts disaient assez aux assiégeants quelle réception on leur préparait.

La tour de bois fut roulée assez près des remparts pour que le pont-levis pût s'abaisser dessus.

Des centaines de Gantois et quelques chevaliers entrèrent dans la tour et se mirent à monter l'escalier intérieur, mais avant qu'ils n'arrivassent à la plate-forme supérieure, les Kerles avaient tellement couvert la lourde machine de poix enflammée, de résine, d'huile, de paille et de bottes de chanvre brûlant qu'on eût dit qu'un feu liquide coulait le long de ses flancs.

Animés par l'ardeur de la lutte et la soif du pillage, les Gantois continuèrent néanmoins à monter et réussirent même à faire tomber le pont-levis et à se battre un instant sur les remparts avec les Kerles; mais bientôt, activé par le vent, le feu allumé par la poix enflammée se déclara dans l'intérieur de la tour, et les flammes ne tardèrent pas à monter au-dessus de la plate-forme.

Les Gantois aventurés sur les remparts ne pouvaient plus recevoir de secours et furent taillés en pièces. Les autres furent étouffés où brûlés vifs dans la tour.

Ce fut le dernier effort que l'ennemi tenta contre le burg. Repoussé de toute part, et affaibli par la perte d'un millier d'hommes, il renonça définitivement à l'assaut. Le combat avait duré jusqu'à la nuit tombante.

Une suspension d'armes fut conclue jusqu'au lendemain matin pour permettre aux deux partis

d'enterrer leurs morts et de soigner leurs blessés.

. . . .

Vers minuit, pendant que, sur les remparts, les sentinelles, épuisées par les fatigues de la journée, s'endormaient malgré elles autour des grands feux allumés, Robert Sneloghe dormait étendu sur un grand fauteuil dans une pièce du palais du châtelain. Edgard Van Isendyk dormait sur un lit dans la même chambre. Il était blessé; sa tête était couverte de linges ensanglantés, et il était livide comme un cadavre.

Dakerlia et Witta étaient assises à côté de son lit, les larmes aux yeux, épiaient les moindres mouvements du jeune homme. La sœur de Robert surtout semblait particulièrement affectée; elle tenait une des mains du blessé, et lorsqu'une contraction nerveuse de ses membres trahissait une souffrance plus vive, elle murmurait à son oreille quelques douces paroles de pitié, ou rafraîchissait ses lèvres par quelques gouttes d'eau froide.

Il vint un moment où le malheureux Edgard se mit à remuer violemment et, dans son délire, appela au secours en prononçant à diverses reprises le nom de Robert.

Witta, épouvantée, et craignant que la dernière heure du pauvre jeune homme ne fût venue, réveilla son frère.

Robert Sneloghe s'étira, se leva, et se dirigea, encore tout ensommeillé, vers le lit de son ami.

— Pauvre Edgard, dit-il après l'avoir regardé un instant, comme il doit souffrir! Pourquoi m'avez-vous appelé, Witta?

— Ah! j'en tremble encore, répondit Witta. On eût dit qu'il allait mourir dans une dernière convulsion, et il prononçait votre nom comme pour vous dire un adieu suprême.

— Vous savez, Dakerlia, ce que le médecin a prescrit, dit Robert d'un ton de reproche. On ne peut point parler autour du malade. Faites en sorte que ma sœur se tienne tranquille.

— Ah! Robert, gémit Witta...

— Paix! les larmes et les plaintes ne servent de rien.

— Mais il va mourir.

— Non. Le médecin a beaucoup d'espoir. Demain peut-être il ira mieux.

— Prions, alors.

— Priez, mais tout bas.

Il retourna s'étendre sur son fauteuil. Un instant encore il contempla le malade, mais insensiblement ses yeux se fermèrent, sa tête se pencha sur son épaule, et il se rendormit profondément.

Si Robert Sneloghe et les Kerles avaient su ce qui se passait en dehors du burg, ils ne se seraient certes pas livrés au repos avec tant d'insouciance.

Pendant que tout dormait, quelques-uns des Gantois les plus hardis avaient en l'idée de tenter un dernier effort pendant la nuit pour s'emparer du burg. Leur projet était de monter sur les murs à l'aide de deux ou trois de leurs plus longues échelles, en prenant toutes les précautions pour ne pas faire de bruit, de surprendre les sentinelles endormies, puis de descendre doucement sur l'esplanade et d'ouvrir la porte au reste de l'armée. Si cette ruse réussissait, avant le point du jour le burg serait en leur pouvoir, et les Kerles seraient anéantis.

Lorsque ce projet fut soumis à Gervais Van Praet il le désapprouva et voulut empêcher les Gantois de rompre traîtreusement l'armistice convenu, mais les chevaliers eux-mêmes blâmaient ces scrupules de délicatesse envers les assassins mis au ban de la sainte église.

Et comme il persistait toujours dans son refus, les chefs des Gantois lui déclarèrent que leurs hommes seuls tenteraient le coup de main, que le général l'approuvât ou non.

Messire Gervais, pour ne pas introduire la division dans son armée, donna son assentiment à contre cœur, et défendit à ses hommes de prendre part à l'entreprise.

Immédiatement les Gantois avaient commencé leurs préparatifs. Une centaine d'hommes choisis parmi les plus hardis et les plus intrépides s'étaient approchés du burg en silence avec deux des plus légères échelles, sans que leur approche fût remarquée.

C'était précisément au moment où Robert Sneloghe, harassé de fatigue, s'endormait pour la seconde fois dans son fauteuil.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était assoupi lorsque le cri répété de : « alarme, alarme! » poussé de différents côtés, l'éveilla en sursaut. Avant d'être parfaitement réveillé, il entendit le fracas de lourds marteaux, le cliquetis des armes, les cris de détresse des Kerles et les cris de triomphe des Isengrins.

— Restez, restez, dit-il aux jeunes filles épouvantées. Nous sommes attaqués par trahison. Ce ne sera rien; attendez mon retour et tenez-vous coites!

Il s'élança dehors l'épée nue à la main.

Il trouva ses compagnons engagés dans une lutte acharnée du côté de la porte. L'ennemi était dans le burg.

Aux cris de « Isengrin, Isengrin! Pied bleu, pied bleu! » que l'on poussait de chaque côté, Robert crut pouvoir juger que les Kerles étaient en forces supérieures, et que l'ennemi ne tarderait pas à être écrasé par eux. Il se jeta en avant en criant : « Kavenschoot, Ravenschoot! et en tombant sur l'ennemi à grands coups d'épée.

Mais quoique la plupart des Gantois qui avaient

escaladé les murailles fussent déjà tombés sous les coups des Kerles, les survivants réussirent à ouvrir la porte.

Alors un flot d'assiégeants avides de pillage fit irruption dans le burg et tant d'autres y pénétrèrent à leur tour, que les Kerles, malgré leur résistance acharnée, furent contraints de reculer et de céder le terrain pied à pied.

Robert Sneloghe pensa à sa sœur et à Dakerlia. L'idée qu'elles n'étaient pas en sûreté dans le palais du châtelain lui traversa l'esprit comme un éclair.

Il courut les retrouver et leur cria :

— Vite, vite, suivez moi : alerte, ou il est trop tard!

— Ah! ce pauvre Edgard, notre libérateur, dit Witta, l'abandonnez-vous sans pitié, Robert? Ils le feront souffrir.

En ce moment, le blessé se remua, éleva les mains et murmura d'un ton plaintif :

— Robert! Robert!

Sneloghe remué jusqu'au fond de l'âme par cet appel prit son ami à bras le corps, le chargea sur son épaule d'un effort énergique, et courut vers la porte en disant aux deux jeunes filles :

— Suivez-moi de près, ne me quittez pas. Au couvent, au prieuré, nous serons en sûreté. Venez, venez!

Dehors, du côté du couvent, il trouva encore une troupe assez nombreuse de Kerles qui se défendaient furieusement, quoique la plus grande partie de l'esplanade fût couverte de gens qui criaient : « Isengrin! Isengrin! »

Robert, toujours suivi des jeunes filles, allait atteindre le couvent, il n'avait plus qu'une dizaine de pas à faire. Une fois là, il était en sûreté, car le couvent était solidement fortifié et pouvait, même après la prise du burg, soutenir encore un long siège.

Mais tout à coup les Kerles qui luttaient encore furent culbutés par une force dix fois supérieure, et écrasés contre les murs du couvent.

Ceux qui étaient encore libres de leurs mouvements se précipitèrent comme un torrent vers l'entrée du couvent, entraînant, ou plutôt poussant devant eux Robert et son fardeau.

Immédiatement, la porte fut refermée, verrouillée et barricadée.

Robert courut déposer son ami sur un lit dans une des chambres du couvent, puis revint sur ses pas, plein d'inquiétude et d'angoisse.

— Ah! Dieu soit loué, Dakerlia, vous êtes sauvée, s'écria-t-il en serrant sa fiancée sur son cœur.

Puis, regardant autour de lui :

— Mais où donc est ma sœur? vous pleurez? O ciel, où donc est-elle?

— Pauvre Witta! Pauvre Witta! gémit mademoiselle Wulf.

— Elle n'est pas avec vous? s'écria Robert, frémissant d'épouvante. Elle est restée dehors? Hélas, hélas!

Et, écrasé par le désespoir, il se laissa tomber sur un banc.

XX

Les bourgeois de Bruges, convoqués pour élire un nouveau comte en assemblée publique, couvraient la plaine du Sablon.

Au milieu on avait élevé une grande estrade sur laquelle les échevins de la ville et les principaux chevaliers flamands avec leur général Gervais Van Praet se tenaient pour présider à la cérémonie et veiller à la sincérité des opérations électorales.

Didier Vos, le traître, qui depuis la surprise nocturne de la ville paraissait jouir de la confiance particulière du général, se tenait également derrière lui.

Devant l'estrade, un grand nombre de bourgeois, âgés pour la plupart et vêtus avec un certain luxe, étaient rassemblés en un groupe à part. C'étaient les chefs des sections ou des corporations ou gildes qui venaient entendre ce que les échevins et les chevaliers avaient à dire au peuple, afin d'en faire part ensuite à leurs hommes rangés autour de la plaine; ils devaient aussi recueillir les suffrages et porter aux échevins les résultats de l'élection.

Ces chefs parlaient très haut et avec beaucoup d'animation de l'affaire qui les réunissait. Quelques-uns auraient voulu refuser le vote par la raison que le roi de France n'avait à se mêler en rien du gouvernement des Flandres, et que c'était lui qui avait envoyé aux bourgeois de Bruges, non seulement le conseil, mais même l'ordre d'élire un nouveau comte.

La plupart étaient d'avis qu'il fallait exécuter sans tarder et sans rechigner l'ordre du roi, de crainte que, mieux conseillé, il ne le retirât. En effet, autrefois, leurs ancêtres avaient joui du droit d'élire leurs princes. Ce droit, qui leur avait été ravi pendant des siècles, venait de leur être rendu. Seraient-ils assez fous pour le repousser uniquement parce qu'ils le recouvraient par l'intervention d'un prince étranger. Pourquoi les bourgeois qui avait envie de voter pour Guillaume Van Loo se montraient-ils si mécontents? N'étaient-ils pas aussi libres dans leur choix que les partisans de Thierry d'Alsace, ou du jeune comte de Hollande?

Ces raisons et d'autres encore avaient ramené au calme la plupart des doyens et des quarteniers mécontents. Mais le bruit de leurs conversations

animées ne s'apaisait point, car chacun d'eux s'efforçait de convertir les autres à la cause de son propre candidat.

En ce moment un héraut d'armes sonna une fanfare pour commander le silence et l'attention.

Le général Gervais Van Praet s'avança sur l'estrade, tenant en main un parchemin scellé, et, se tournant vers les chefs des métiers, il leur dit :

— Voici, mes amis, ce que Louis, le puissant roi de France, écrit aux chevaliers et aux habitants des bonnes villes de Flandre :

Il fixa les yeux sur le parchemin et lut :

« Chers et fidèles chevaliers et bourgeois du comté de Flandre,

» Il ne me paraît pas utile d'aller vous voir maintenant. Je viendrai avec quelques-uns de mes gens lorsque je connaîtrai le résultat du siège du burg de Bruges. Car, d'après mon sentiment, je n'agirais pas sagement en allant me fier aux mains de ceux qui trahissent votre pays, sachant bien qu'il y a encore beaucoup de gens qui plaignent le sort des meurtriers assiégés, qui défendent leurs méfaits, et qui sont prêts à les délivrer. Votre malheureux pays est troublé ; déjà une conspiration s'est ourdie pour faire monter sur le trône Guillaume Van Loo, fût-ce par la violence ; mais la plupart des habitants des villes ont juré de ne jamais l'accepter pour souverain, parce qu'il n'est pas noble de naissance, c'est-à-dire parce qu'il est né d'un père noble et d'une mère serve qui, tant qu'elle a vécu, n'a pas cessé de carder de la laine. Je veux et j'ordonne que les chevaliers et les bourgeois de Flandre se réunissent sans retard pour choisir un comte capable. Le pays ne peut pas rester privé plus longtemps d'un souverain légitime sans être exposé à des dangers plus grands que ceux qui le menacent maintenant.

» Gloire à Dieu.

» LOUIS. »

Cettre lettre excita une certaine émotion parmi les doyens et quarteniers. C'étaient les partisans de Guillaume Van Loo qui criaient tout haut que le roi s'était laissé tromper par des calomnies. Guillaume n'était pas de sang douteux. Sa mère était une Kerline, par conséquent de naissance libre, et non serve comme le prétendait la lettre. Toutes les Kerlinnes en dehors des villes, fussent-elles nobles et riches comme des princesses, avaient l'habitude et le devoir de travailler, et parce que la mère de Guillaume Van Loo avait filé la laine, elle n'était pas moins noble que si elle avait passé sa vie dans une inutile oisiveté.

Messire Gervais Van Praet et les échevins descendirent de l'estrade et se mêlèrent aux notables. Ils les avertirent d'avoir à respecter la lettre du roi, et leur firent comprendre que, si quelque chose dans cette lettre ne leur paraissait pas fondé, ils n'en restaient pas moins libres dans leur choix, fût-il en faveur de Guillaume Van Loo.

Les doyens, plus ou moins satisfaits, se rendirent auprès de leurs compagnons pour faire commencer le vote. On entendit bientôt sur toute la plaine un grand bruit de voix confuses, à mesure que les chefs faisaient part à la foule du contenu de la lettre du roi.

Pendant ce temps, le scrutin fut ouvert, et cette animation dura fort longtemps. Elle n'avait pas encore cessé lorsqu'on entendit tout à coup sur le chemin de Thourout les sons de quelques trompes qui semblaient annoncer l'approche de gens de guerre.

Bientôt après on vit déboucher sur la plaine et se diriger vers l'estrade une vingtaine de chevaliers montés, suivi d'une assez nombreuse troupe d'hommes d'armes.

Chacun suivit ces chevaliers d'un œil curieux, mais comme on pensait qu'ils venaient prendre part au siège, ainsi que beaucoup d'autres qui arrivaient chaque jour à Bruges, on reprit le dépouillement des votes après une courte interruption.

Les chevaliers arrivants montèrent sur l'estrade. Baudouin d'Alost, qui paraissait être leur guide, se mit à parler à voix basse avec Germain Van Praet et les échevins. Sans doute, il leur apprenait des choses graves, car le général semblait irrité et son mécontentement s'exprimait en paroles amères.

— Irions-nous nous plaindre, général, dit Baudouin d'Alost, parce que le roi veut décharger les bourgeois de la taxe de servage et de quelques autres? Lui, et d'un autre côté le nouveau comte, promettent de donner en récompense aux chevaliers tous les biens des Erembauts et de leurs partisans. Vous trouverez là une large compensation de la perte des contributions que vous payaient certains bourgeois. Venez, messieurs, la chose requiert célérité ; respectons la volonté du roi. Donnez aux sonneurs de trompe l'ordre de réunir les doyens et les quarteniers. Le vote n'est pas fini, heureusement ; sans cela nous pourrions rencontrer des difficultés que notre devoir est de prévenir.

Peu de temps après, les doyens et notables étaient rassemblés de nouveau devant l'estrade et se regardaient d'un air étonné en se demandant quelle nouvelle si grave avait fait interrompre l'élection.

Baudouin d'Alost s'avança, une fanfare de clairons commanda le silence et il dit :

— Bourgeois de Bruges, je vous suis envoyé par le roi de France. Écoutez ce qu'il vous écrit.

Il déplia un parchemin et lut :

« Louis, roi de France, salue amicalement tous ses bons fils les habitants du comté de Flandre, et leur annonce qu'il est parti d'Arras pour venir à eux à la tête de ses armées royales pleines de vaillance, et avec l'aide toute puissante de Dieu. Affligé du meurtre de votre comte, et prévoyant que ce crime va conduire votre pays à sa perte, nous avons résolu d'exercer notre vengeance avec une inexorable rigueur, par des supplices inouïs jusqu'à ce jour. Pour préserver votre pays de plus grands malheurs, nous vous avons choisi un comte. Afin que celui-ci puisse rétablir la paix dans le comté et faire refleurir la prospérité perdue, obéissez et faites ce que vous conseillera et vous ordonnera mon envoyé et ami, messire Baudouin d'Alost, qui connaît mes volontés. »

Un grand silence régnait parmi les auditeurs de cete lecture. Ils regardaient sans rien dire l'envoyé royal de qui ils semblaient attendre l'explication de cette étrange communication.

Baudouin d'Alost prit la parole.

— Écoutez, bourgeois de Bruges, dit-il, ce que le roi de France m'a chargé de vous apprendre. Les chevaliers de France et les chevaliers de Flandre, sur l'ordre et le conseil du roi, ont choisi pour comte de Flandre Guillaume le Jeune, duc de Normandie.

Un violent murmure et quelques cris de protestation accueillirent cette déclaration.

Un des doyens dit à haute voix :

— Quoi! Un Normand comte de Flandre? Les Isengrins nous ont encore trahis. C'était à prévoir : ils ont toujours été les flatteurs et les serviteurs des étrangers.

Une nouvelle fanfare de clairon commanda le silence et Baudoin d'Alost continua son discours.

« ... Nous tous, nous chevaliers, qui venons à vous, nous avons élu Guillaume de Normandie, et nous lui avons engagé notre foi et rendu hommage en cette qualité. Lui, pour nous récompenser, a fait présent aux chevaliers flamands de toutes les terres et propriétés qui ont appartenu jusqu'ores aux meurtriers du comte Charles et à ceux qui dépendent d'eux ou qui les défendent. Les traîtres sont condamnés par le roi à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, et aucun d'eux ne sera épargné. Au nom du roi, je vous conseille et vous ordonne, bourgeois de Bruges, d'accepter pour votre souverain légitime Guillaume de Normandie élu par nous, et couronné comte par le roi. »

Les murmures recommencèrent, mais Baudouin d'Alost éleva la voix et poursuivit :

« ... Le roi et le nouveau comte, pour montrer leur bon vouloir aux gens de Bruges, ont résolu que désormais aucun bourgeois ne paiera plus de taxe personnelle. Toutes les contributions quelconques, de quelques chef que ce soit, sont et restent abolies à perpétuité! De plus, les bourgeois de Flandre auront désormais la liberté et le pouvoir de conserver leurs lois et coutumes, ou de les changer selon qu'ils le jugeront bon.

Cette libération complète de toute taxe et de tout signe de servage était un don et un bienfait auquel les bourgeois pouvaient d'autant moins s'attendre de la part du roi, que leurs propres comtes n'avaient pas cessé, depuis longtemps, d'appliquer tous leurs efforts à faire rentrer les bourgeois des villes dans la servitude. Aussi cette résolution du roi fut accueillie par la plupart des doyens des métiers avec une joie manifeste.

Il y en avait quelques-uns, cependant, qui ne cachaient pas leur mécontentement, et qui criaient tout haut qu'il ne croyaient pas à ces belles promesses, attendu que le roi et le comte, qui les leur faisaient bénévolement, pouvaient les retirer de même.

Baudoin d'Alost, pour avoir raison de ces dernières résistances, commanda encore une fois le silence et dit :

« ... Le roi de France est en route pour la Flandre, à la tête de vingt mille hommes d'élite. Dans quelques jours il viendra à Bruges avec le nouveau comte, et vous confirmera publiquement ses promesses en s'engageant par serment à les accomplir. Quiconque résistera à sa volonté et refusera de reconnaître Guillaume de Normandie pour souverain sera considéré comme un partisan des meurtriers et puni de la même peine, c'est-à-dire qu'il sera mis à mort, et ses biens confisqués. Allez maintenant, faites part à vos hommes du message dont le roi m'a chargé pour vous. Commandez-leur de rentrer paisiblement chez eux. Quant à vous, qui avez autorité sur eux, vous restez responsables du repos et de la tranquillité de la ville. Si l'ordre était troublé, il serait immédiatement rétabli par les armes. »

Ces promesses d'une part et ces menaces de l'autre eurent pour effet de décider les chefs de la bourgeoisie à s'éloigner de l'estrade en silence, pour annoncer à leurs amis et connaissances la surprenante nouvelle de la nomination d'un nouveau comte.

Les chevaliers restèrent sur l'estrade regardant de tous côtés. Ils voulaient, avant de quitter la place, s'assurer par eux-mêmes de l'attitude des bourgeois et des métiers devant le message royal.

Au commencement, ils remarquèrent une certaine agitation et ils entendirent des cris de protestation; mais cela ne dura pas longtemps; bien-

tôt ils virent les bourgeois et les gens de métier se former en rangs et retourner gaiement en ville.

Alors les chevaliers descendirent de l'estrade pour suivre le même chemin.

Le général, qui marchait en avant avec Baudouin d'Alost, dit après quelques instants de réflexion :

— Entre nous, je le confesse, messire Baudouin, le message du roi m'afflige profondément.

— Regretteriez-vous le choix que nous avons fait? dit Baudouin.

— Non, messire Guillaume de Normandie est un jeune prince qui maintiendra l'honneur de la chevalerie. C'est pour cela que je m'étonne qu'il octroie aux bourgeois des villes une complète liberté. Ignore-t-il donc que le comte Charles n'a été assassiné que parce qu'il voulait rehausser la chevalerie, et tenir la plèbe en servage?

— Ces réflexions, je les ai faites aussi, répondit Baudoin d'Alost; je me suis même permis d'en faire part au roi; mais il m'a répondu qu'il faut bien sacrifier quelque chose pour gagner les voix des bourgeois des villes; et que pour ce qui regarde la taxe du servage que les chevaliers prétendent avoir le droit de lever sur beaucoup de bourgeois de Bruges, elle sera dix fois compensée par le partage des bien considérables des Erembauts et de leur partisans.

— C'est vrai.

— D'ailleurs, messire Gervais, quoi de plus facile que de reprendre ces libertés aux bourgeois, s'ils en font un mauvais usage?

Le général ne répondit pas ; il songeait.

— Le roi m'a chargé encore d'une autre mission, reprit Baudouin d'Alost au bout d'un instant.

— Laquelle?

— Une chose importante, et que j'avais presque oubliée.

— Parlez donc.

— Charles de Danemark était riche : qu'est devenu son trésor?

— Les Kerles ont forcé l'argentier du comte de le leur remettre.

— Et ils le possèdent encore?

— Certes; beaucoup de milliers de marcs d'argent, et des joyaux.

— Le roi exige qu'on lui livre ce trésor.

— Impossible pour le moment; il faut que nous ayons d'abord réduit complètement les Kerles qui tiennent encore dans le burg.

— Comment? On m'avait dit que vous l'aviez pris d'assaut.

— En effet. Mais les Kerles y occupent encore le prieuré, le couvent et l'église Saint-Donat.

— Cela m'étonne.

— Pourquoi donc?

— Si vous avez pu entrer de force dans le burg, pourquoi n'avez-vous pas achevé votre victoire? Qui vous en empêchait?

— Vous avez raison. Une regrettable circons- nous a arrêtés au milieu de notre triomphe. On avait promis aux Gantois et à nos hommes de leur laisser piller le burg.

— Eh bien?

— Eh bien, une fois entrés, au lieu de pousser la lutte jusqu'au bout et d'assurer définitivement la victoire, ils se sont mis à piller immédiatement les maisons déjà conquises. La cupidité les poussant, il nous fut impossible de les faire obéir. Les Kerles ont profité de ce répit pour se fortifier dans le bâtiments ecclésiastiques, entourés de remparts, de tours et de galeries comme une véritable forteresse.

— Mais si vous ordonniez un nouvel assaut général?

— Impossible, messire Baudouin. Nous avons essuyé des pertes terribles; mes hommes ont besoin de repos. Les machines de siège et les échelles ne peuvent plus servir sans être réparées.

— Le roi m'a cependant chargé de vous dire qu'il faut faire sans retard tous les efforts possibles pour reprendre le trésor du comte à ses meurtriers. Il sait qu'ils le possèdent, et il craint qu'ils ne le fassent disparaître. Il vous promet la châtellenie de Bruges et des fiefs considérables s'il est mis, grâce à vous, en possession de ce trésor.

— Je ne puis cependant pas l'impossible, soupira le général.

Après un instant de réflexion, Baudouin d'Alost reprit :

— Ces enragés Pieds-bleus, qu'espèrent-ils? N'ont-ils pas montré la moindre velléité de se rendre?

— Se rendre, les Kerles? Ce sont des lions indomptables. Ils se feront tuer jusqu'au dernier sur leurs remparts. Rien à obtenir d'eux par la violence.

— Et si vous leur promettez la liberté à condition qu'ils vous livrent intact le trésor du comte?

— C'est impossible. Je le voudrais, que je ne le pourrais pas.

— Pourtant...

— Jugez vous-même. Lorsque nous avons pris les armes, nous chevaliers, pour venger la mort de notre prince, nous nous sommes juré solennellement de ne pas souffrir qu'un seul des meurtriers, de leurs amis ou partisans, fût épargné. Tous doivent mourir.

— Mais le roi désire si ardemment ce trésor qu'il vous approuverait si vous laissiez en liberté ces Kerles...

— Impossible, je vous le répète; mes chevaliers se révolteraient contre moi, et le roi lui-même ne serait pas assez puissant pour les décider à violer leur serment.

Ils étaient arrivés sur la place du Marché, et approchaient de la maison que messire Gervais Van Praet avait choisie pour son quartier général.

— Voici ma demeure, dit-il. Veuillez me suivre, messire Baudoin. Il est midi passé; vous devez avoir faim et soif. Soyez mon hôte.

Baudouin l'arrêta et répondit, comme s'il n'avait pas entendu l'invitation :

— Il doit cependant y avoir un moyen de tirer de leurs mains le trésor du comte.

— Lequel? Je n'en connais pas.

— On remuerait ciel et terre pour satisfaire le roi

— Mais comment?

— Nous y penserons, général. On m'a désigné un des chevaliers qui nous suivent comme un. homme ingénieux et rusé.

— Didier Vos?

— Oui, je crois. Il connaît peut-être un moyen... Allons, j'accepte votre invitation, car vraiment je meurs de faim.

Ils entrèrent dans la maison du général, suivis de quelques chevaliers...

Deux heures plus tard, Didier Vos en sortait, accompagné d'un héraut d'armes et de deux sonneurs de trompe.

Baudouin d'Alost et cinq ou six chevaliers vinrent le rejoindre; le général leur souhaita de réussir dans leur entreprise, puis ils s'arrêtèrent au milieu du marché et déployèrent un drapeau blanc, pendant que les trompettes sonnaient une fanfare.

Quelques minutes plus tard les chefs des Kerles se montrèrent sur les murailles; Bertolphe le prieur, son frère le châtelain, son neveu Bouchard Knap, Yorg Koevoet et quelques autres.

Robert Sneloghe n'était pas avec eux, quoiqu'on lui eût annoncé l'arrivée du héraut d'armes.

Depuis la perte de sa sœur, dont il ignorait le sort, le jeune chevalier était fort triste et paraissait indifférent à tout. Il se tenait bien, à la vérité, prêt à voler aux remparts au premier signal et à risquer sa vie; mais dès que sa présence n'y était plus nécessaire, il allait dans la pièce où Dakerlia soignait Eggard blessé, et y restait des heures entières à causer avec sa fiancée de sa sœur disparue.

Lorsque le châtelain Hacket demanda aux chevaliers l'objet de leur mission, Baudouin d'Alost lui cria :

— Je vous parle comme envoyé du roi de France, qui s'avance vers Bruges, à la tête d'une armée forte de vingt mille hommes. Il m'a chargé de vous demander la restitution du trésor du comte, et m'a donné le pouvoir de vous offrir à cet effet telles conditions que je trouverais bonnes. Ouvrez une des portes et laissez-moi entrer pour que je traite avec vous de l'objet de ma mission.

Les Kerles répondirent, du haut de leurs murailles, qu'ils voulaient bien écouter ce qu'il avait à leur dire, mais qu'il leur était tout à fait impossible d'ouvrir une porte, attendu que toutes les issues étaient tellement barricadées à l'intérieur, qu'il faudrait une journée pour les débarrasser. Si le messager du roi avait quelque chose de particulier à leur communiquer, ils l'entendraient d'en haut.

— Soit! dit Baudouin. Avez-vous le trésor du comte?

— Oui, nous l'avons, fut-il répondu.

— Tout entier?

— Tout entier, conforme à l'inventaire que nous a remis l'argentier Frumold.

— Eh bien, écoutez ce que je vous propose au nom du roi et du nouveau comte qu'il a nommé. Si vous me livrez le trésor du comte sans en rien retenir, vous pourrez tous quitter librement le burg et la ville, avec la seule obligation de vous présenter devant la justice, lorsque vous y serez appelés.

Cette proposition surprit et étonna tellement les Kerles qu'ils se regardèrent un moment entre eux sans rien dire. Mais, dès qu'ils se furent formé une idée nette de l'affaire, les uns éclatèrent de rire, et les autres grommelèrent un refus indigné. Mais le prieur Bertolphe imposa silence à son entourage et demanda à l'envoyé du roi :

— N'excluez-vous personne? Sommes-nous tous compris dans votre proposition?

— Tous.

— Et messire Bouchard Knap?

— Lui aussi. S'il veut quitter la terre de Flandre pour toujours, il en est libre. Sinon il répondra de ses actes après la guerre.

— Nous examinerons votre proposition et nous en délibérerons, cria Bertolphe. Donnez-nous le temps.

— J'attendrai. Réfléchissez que, dans peu de jours, l'armée française sera à Bruges, et qu'il ne vous reste d'autre perspective qu'une défaite certaine et une mort affreuse.

Baudouin se retira avec ses compagnons.

Les Kerles, sur les remparts, commencèrent à discuter la proposition de l'envoyé. Un grand nombre s'en moquaient comme d'une chose risible; d'autres voulaient l'examiner à fond, persuadés qu'elle cachait quelque ruse.

Bertolphe était d'un tout autre sentiment. Il ne supposait aucune tromperie, car il lui paraissait



Et tous deux furent descendus. (Page 120.)

impossible que le roi de France manquât à sa parole. Un si puissant monarque aurait-il recours à des ruses viles et ternirait-il ainsi son renom de féal et preux chevalier? Certainement si l'on entrevoyait quelque chance de tenir, jusqu'à l'arrivée de Guillaume Van Loo, la partie du burg que les Kerles occupaient encore, Bertolphe lui-même conseillerait de repousser toute proposition de capitulation. Mais cette chance, il ne la voyait pas. Il avait déjà reçu avis de ce qui s'était passé le matin sur la plaine de Sablon, et il savait positivement d'autre part qu'une armée française de vingt mille hommes se dirigeait vers Bruges. Attaqués par une pareille force, les Kerles devaient nécessairement succomber, et seraient massacrés jusqu'au dernier. Leur mort serait sans utilité pour la patrie. Au contraire, s'ils sortaient librement du burg, ils pouvaient rejoindre l'armée de Guillaume Van Loo, et ceux qui, comme le prieur et son frère, possédaient de vastes propriétés, pouvaient lever des hommes et amener des défenseurs à leur cause.

D'abord, ses raisons ne furent accueillies que par des murmures; l'idée de livrer sans lutte à l'ennemi le prieuré et le couvent blessait l'orgueil des Kerles. Bouchard surtout grognait et protestait-mais le prieur lui dépeignit avec des couleurs effrayantes la mort terrible qui l'attendait s'il venait à tomber au pouvoir des Français, et il lui fit comprendre en même temps qu'il pourrait rendre de plus grands services à son pays en combattant à côte de Guillaume Van Loo qu'en restant enfermé derrière des murailles fatalement destinées à tomber au pouvoir de l'enneni.

A la fin Bouchard, consentit à tout, et ses compagnons l'imitèrent.

En ce moment arriva Robert Sneloghe que le prieur avait fait appeler.

On lui fit connaître les propositions du roi de France. Il les repoussa avec indignation, et affirma qu'il aimait mieux mourir sur les remparts, que de flétrir le nom des Kerles par un acte de faiblesse, de lâcheté même. Si messire Guillaume Van Loo arrivait à Bruges avec l'armée des Kerles, et apprenait qu'on avait livré le burg à l'ennemi, que dirait-il?

Bertolphe et Hacket unirent leurs efforts pour faire partager leur sentiment par Robert; ils répétèrent les motifs qu'ils avaient déjà fait valoir, et invoquèrent tour à tour leur amitié pour lui, leur autorité, l'intérêt du pays et de la liberté, auxquels il fallait sacrifier même l'honneur du nom et la gloire des armes.

Ils plaidèrent leur cause avec tant d'éloquence que Robert finit par leur répondre :

— Je ne suis pas assez maître de mes esprits pour approuver la proposition et en accepter volontairement la honte. Mais, mes oncles, puisque vous croyez que j'ai tort, laissez-moi mon opinion, et agissez comme vous le trouverez bon. Je me soumettrai, quelque chagrin que j'en éprouve.

Alors le prieur et le châtelain se retournèrent vers les autres Kerles qui commençaient à murmurer.

Robert, en regardant vers le pied des murailles, aperçut le traître Didier Vos qui, enhardi par l'inaction des assiégés, s'était avancé de quelques pas vers les murailles, et regardait Sneloghe d'un air ironique.

— Ah! vous êtes là, Didier Vos, qui avez vendu votre pays! lui cria Robert; c'est vous qui avez conseillé le meurtre du comte, et, maintenant que vous nous voyez dans la détresse, vous riez de notre malheur. Ah! que ne puis-je pas vous atteindre! Je vous contraindrais à un duel à mort, et, soyez en sûr, j'écraserais la tête du vil serpent qui a bavé son venin immonde sur notre pauvre pays. Car, d'abord, vous avez trahi votre prince, et maintenant vous trahissez votre patrie et votre propre race.

Ces reproches sanglants furent entendus de tous, et beaucoup de chevaliers et d'hommes d'armes jetèrent sur Didier Vos un regard de mépris. Il n'eut pas l'air d'y faire attention et répondit par quelques mots d'injure et d'ironie auxquels il entremêla le nom de la sœur de Robert.

Celui-ci, qui n'avait pas bien saisi le sens des menaces vagues de Didier, fut frappé d'une inquiétude sourdaine, et s'écria :

— Ma sœur, ma pauvre sœur, il l'a tuée! O Dieu juste, pourquoi ne foudroyez-vous pas un pareil monstre?

— Non, non, vous vous trompez, messire Sneloghe! s'écria d'en bas un chevalier poussé sans doute par un sentiment de pitié. Ne désespérez pas : votre sœur est prisonnière dans le château de messire Jacobs.

— Elle vit! ma sœur vit! dit Robert fou de joie en se jetant au cou de son ami Jorg Koevoet.

Le vieux Bertolphe avait entendu une partie de ce dialogue. Un joyeux sourire éclaira son visage, et, comme frappé d'une idée subite, il donna à un Kerle placé à côté de lui l'ordre de sonner de la trompe.

Lorsque Baudoin d'Alost se retrouva au pied des remparts, le prieur lui cria :

— Le général tient prisonnière une jeune fille du nom de Witta Sneloge, qui est ma nièce. Acceptez-vous pour condition de notre capitulation qu'elle sera mise aussi en liberté?

Messire Beaudoin fit semblant de délibérer sur ce point avec ses chevaliers. On pouvait voir que Didier Vos s'opposait furieusement à l'acceptation de cette nouvelle condition. Mais il se laissa probablement convaincre par l'envoyé du roi, car celui-ci répondit au prieur :

— Oui, nous prenons l'engagement de mettre votre nièce en liberté, et de vous la laisser emmener avec vous.

Robert serra avec effusion les mains de son oncle et le remercia chaleureusement.

Le prieur se retourna vers Beaudoin d'Alost et demanda :

— Nous remettrez-vous, avant que nous quittions le burg, un sauf-conduit signé par vous au nom du roi de France et de tous les chevaliers Flamands!

— Livrez-nous le trésor du comte sans rien retenir. Dès que nous aurons constaté qu'il n'y manque rien, on vous fera parvenir le sauf-conduit dûment signé et scellé, et vous pouvez quitter librement la burg et la ville, avec tout ce qui vous appartient personnellement.

Les Kerles, sur l'ordre du prieur, apportèrent quelques caisses, cassettes et ballots, et les descendirent le long des murailles au moyen de cordes.

Lorsqu'ils en eurent descendu une vingtaine, le prieur cria que tout le trésor du comte y était renfermé, et pour preuve de son affirmation il fit descendre un parchemin contenant une liste, signée par le trésorier de Charles de Danemark, de tous les objets qu'il avait remis au prieur de Saint-Donat.

— C'est bien, répondit Baudouin. Je vais faire porter tout cela chez le général; nous collationnerons les objets avec la liste, et si nous trouvons que rien n'y manque, je reviendrai avec le sauf-conduit. Attendez donc patiemment, nous nous hâterons autant que possible.

Robert descendit des remparts et courut à l'appartement où Dakerlia veillait Eggard Van Isendyk.

— Dakerlia, bonne nouvelle! s'écria-t-il, ma sœur vit.

— Juste ciel, que dites-vous? L'ai-je bien entendu? Witta vit?

— Oui, elle est saine et sauve.

— Dieu soit loué, s'écria Dakerlia. Et où est-elle?

— Elle est prisonnière dans le château de messire Jacobs.

— Prisonnière, hélas!

— Oui, mais elle sera délivrée aujourd'hui même.

— Qui vous a apporté cette heureuse nouvelle?

— J'en ai encore d'autres, plus pénibles. Nous allons quitter librement le burg tout à l'heure.

— Quoi! quitter le burg? et Guillaume Van Loo arrive?

— C'est le prieur et le châtelain qui l'ont décidé. Vous irez à Lampernisse ou à Houthem, et je rejoindrai l'armée à Ypres.

— Et ce malheureux Eggard?

— S'il peut être transporté, nous l'emmenerons à Ypres. Si c'est impossible, je chercherai à Bruges un bourgeois qui s'engagera à le bien soigner. En attendant, Dakerlia, apprêtez-vous pour le départ. Ma présence peut être nécessaire sur les remparts; je retourne auprès de mes oncles.

Lorsqu'il fut remonté auprès du prieur et du châtelain, il vit sur la place du Marché une grande foule d'hommes d'armes et de chevaliers qui, voyant flotter le drapeau parlementaire, s'étaient approchés du burg par curiosité, et causaient vivement avec les bourgeois.

Ce qui parut étrange au vieux Bertolphe, c'est qu'on voyait du côté du la chapelle de Saint-Christophe une grande troupe d'archers en rangs serrés, l'arbalète sur l'épaule, comme s'ils étaient prêts à marcher au combat.

Enfin les Kerles entendirent retentir un commandement et les archers, ayant à leur tête Baudoin d'Alost et quelques chevaliers, s'avancèrent sur la place, jusqu'à une faible distance des murs du prieuré.

Une sonnerie de clairon annonça que l'envoyé du roi voulait parler aux Kerles.

Peut-être avait-on trouvé le trésor du comte incomplet, et demandait-on des explications.

Baudoin d'Alost, élevant la voix, cria aux Kerles :

— Pas de grâce pour vous, assassins! Vous vous êtes attiré la malédiction de toute la chrétienté; vous mourrez tous jusqu'au dernier. La parole donnée aux scélérats ne lie point. Nous reprenons vos promesses, et nous combattrons sans trêve jusqu'à ce que vous ayez subi la peine de votre crime!

Et, joignant l'action aux paroles, il ordonna aux archers de lancer leurs flèches contre les Kerles. Mais ce n'était guère qu'une démonstration, car aussitôt il les fit reculer pour se mettre hors d'atteinte.

Il ramassa une paille et la rompit ostensiblement par le milieu. Les chevaliers l'imitèrent.

C'était signe que désormais ils rompaient toute trêve, toute relation d'amitié avec les Kerles, et leur juraient une haine mortelle.

Les Kerles restèrent un instant stupéfaits de cette infâme trahison, comme s'ils ne pouvaient pas y croire.

Le prieur et le châtelain paraissaient consternés. Mais les autres, altérés de vengeance, se réjouirent de ce résultat, et jurèrent de vendre chèrement leur vie aux perfides Isengrins.

— Et bien, mes oncles, s'écria Robert, nous savons maintenant que nous ne pouvons compter que sur nos propres forces. Le sort en est jeté; l'ennemi n'entrera ici qu'à travers des ruisseaux de sang, et sur le cadavre du dernier des Kerles.

Et, pour montrer aux Isengrins que leurs menaces, ne les effrayaient pas, les Kerles entonnèrent leur chant de guerre d'une voix si retentissante qu'il résonna sur toute la ville.

XXI

Depuis qu'on avait trompé les Kerles, une semaine s'était écoulée sans que les Isengrins eussent rien tenté pour les réduire; mais on les voyait construire sur la place du Marché de nouvelles machines de siège et préparer tout pour un assaut définitif.

De leur côté les Kerles, sous le commandement de Hacket et de Sneloghe, déployaient une activité fiévreuse pour mettre le prieur et l'église Saint-Donat en état de soutenir un siège, et quoiqu'ils fussent réduits au nombre de deux cents, ils étaient fermement décidés à ne pas se rendre.

Un matin, une flèche tombée dans le cimetière apporta une lettre avertissant le prieur Bertholphe qu'un chevalier se présenterait avec un héraut d'armes pour traiter de nouveau de la capitulation. La lettre ajoutait : « Ne refusez pas d'entendre ce chevalier; il vous a toujours été fidèle et bon. Laissez-le monter auprès de vous, il a des choses importantes à vous communiquer, il voudrait vous sauver. Sa vie répond de sa sincérité. »

L'après-midi, le prieur, le châtelain, Robert et les autres chefs étaient sur les remparts et regardaient curieusement du côté de la ville pour voir ce qui allait se passer de ce côté.

Que devaient-ils faire? Cette lettre n'était-elle pas aussi tromperie et fausseté? Laisser pénétrer un ennemi dans le prieuré? Un espion peut-être qui venait observer leurs moyens de défense et chercher le point vulnérable?

Mais ce pouvait être aussi un véritable ami qui leur apportait des nouvelles importantes, peut-être de Guillaume Van Loo? D'ailleurs on pouvait le faire rester sur les remparts, où la plupart des Kerles étaient constamment réunis pour déjouer toute tentative. Puis, quelle crainte un seul homme pouvait-il inspirer?

Ils avaient donc décidé de déférer au désir exprimé dans la lettre.

Après une longue attente, ils virent s'approcher un héraut d'armes; mais il était suivi de nombreux chevaliers, de sorte que les Kerles ne purent reconnaître lequel leur avait envoyé l'avertissement.

Lorsque le parlementaire eut demandé un armistice à son de trompe, et qu'on lui eut répondu en arborant le drapeau blanc, les envoyés s'avancèrent sur l'esplanade du burg, et l'un d'eux vint jusqu'au pied du prieuré, d'où il cria :

— Je viens au nom de messire Baudouin d'Alost, envoyé du roi de France, vous offrir de nouvelles conditions de capitulation. Notre négociation peut être longue et difficile. Laissez-moi donc monter près de vous, je me fie à votre honneur. Consentez-vous?

— C'est Gautier de Lillers, dit le prieur à son frère Hacket. En effet, il était précédemment un de nos amis dévoués.

— Nous consentons, lui fut-il répondu; mait vous seul pouvez monter.

Gautier de Lillers fit approcher une longue échelle, et, quelques minutes plus tard, il atteignit la crête du mur et s'avança parmi les chefs des Kerles.

Comme ils l'entouraient en exprimant le désir de savoir ce qu'il avait à leur apprendre, il demanda à être conduit dans une des salles du prieuré; on lui fit comprendre qu'il devait d'abord exposer l'objet de sa mission. Alors il leur dit d'un ton qui manquait de conviction que, si l'envoyé du roi avait refusé de leur rendre la liberté après qu'ils lui avaient remis le trésor du comte, ce n'était pas par tromperie, mais uniquement parce qu'il manquait deux objets de prix au trésor, notamment un calice de sept marcs d'argent. Si un des deux objets lui était remis, messire Baudouin d'Alost exécuterait immédiatement les conditions convenues.

Les assistants firent entendre un sourd murmure et déclarèrent tout haut qu'ils n'avaient aucune confiance dans les promesses des Isengrins, et qu'ils ne voyaient dans cette négociation qu'une nouvelle tentative de trahison.

Au lieu de s'en montrer étonné ou blessé, Gautier de Lillers haussa les épaules comme pour dire :

— Cela ne me regarde pas; croyez-en ce que vous voudrez.

— Ces objets signalés comme manquants, dit le prieur, ont été remis au curé-doyen Hélias, comme destinés au service de la chapelle du comte. Il les a probablement cachés dans la chapelle Saint-Cristophe. Que l'envoyé du roi les lui demande.

Gautier de Lillers parut prêter peu d'attention à cette explication, et essaya de faire comprendre au prieur, à force de clins d'œil et de gestes, qu'il avait un secret à lui confier.

Il réitéra sa demande d'être introduit dans une des salles du prieuré; il consentait même à ce qu'on lui bandât les yeux.

A la prière de Bertolphe, les Kerles accordèrent à Gautier de Lillers l'objet de sa demande. On lui banda les yeux, et on l'introduisit dans une des salles basses du prieuré. Le prieur lui ôta son bandeau et lui demanda ce qu'il avait à lui confier.

— D'abord, répondit Gautier, j'ai un conseil à vous donner : quelques conditions de capitulation que l'on vous fasse, repoussez les énergiquement; elles ne peuvent être que tromperie. Le roi de France et tous les chevaliers ont juré que tous les Erembauts périraient jusqu'au dernier de la mort la plus affreuse. Si notre général n'avait pas empêché Baudouin d'Alost de pousser la perfidie à son comble, aucun de vous ne serait encore vivant. Après la remise du trésor du comte, on vous eût laissés sortir, attaqués par trahison, et tués le jour même.

— C'est horrible! dit Bertolphe. Ne peut-on donc même plus croire à la parole des rois?

— Je crois que le roi de France ignore cette trahison.

— Et le bon conseil que vous m'avez donné est-il la seule chose que vous ayez à me dire?

— Non. Je vais vous révéler la véritable cause de ma venue. Quand Baudouin d'Alost a parlé de la perte des deux objets précieux, je me suis fait fort de vous les reprendre par une nouvelle ruse, et c'est pour cela que l'on m'a dépêché vers vous. Mon but est de vous sauver, monsieur le prieur. Vous savez que je vous ai toujours porté beaucoup d'amitié et de respect; depuis le premier jour du siège, je n'ai songé qu'à vous préserver de la mort, et, en ce moment même, je ne suis ici que pour vous demander si vous voulez être conduit sous ma garde hors de la ville et du burg.

— En plein jour, à travers les Isengrins? demanda le prieur incrédule.

— Non, nuitamment.

— Impossible. Je serais découvert et attaqué vingt fois.

— Je ne serais pas seul pour vous sauver. La chose est bien préparée. Nous viendrons à onze heures juste, sous prétexte de faire une ronde autour des murs du burg. En guise de signal nous agiterons une petite lanterne. A ce moment, laissez-vous descendre au moyen d'une corde. Sans faire de bruit, nous vous recevrons et vous conduirons à la prison, c'est-à-dire hors de la porte de la Forge, qui sera gardée cette nuit par un de mes amis. Je vous accompagnerai jusqu'à ce que vous soyez hors de toute atteinte. Vous marcherez toute la nuit, et demain vous vous trouverez en sûreté au milieu des Kerles. Que dites-vous de ce projet?

— Ce n'est vraiment pas mal imaginé, dit Bertolphe après un moment de réflexion. Je vous suis reconnaissant du fond du cœur pour cette preuve d'amitié; mais je ne puis accepter votre offre : je resterai ici avec mes compagnons.

— Mais il n'y a pas d'espoir pour vous : le roi de France s'approche avec une armée considérable. On vous fera périr au milieu des plus affreuses tortures.

— Hélas! soupira Bertolphe, peut-être ditesvous vrai, messire Gautier, mais cette fuite serait une trahison envers mon frère et mon neveu. J'aime mieux partager leur sort et mourir avec eux.

— Le désespoir vous aveugle, répliqua Gautier de Lillers avec impatience. A quoi pouvez-vous leur être utile ici, vous qui n'avez probablement jamais manié une arme? Nous nous étonnons, nous chevaliers, que Guillaume Van Loo, qui tient la campagne à la tête d'une armée, ne soit pas encore venu à votre secours. Et vous, cela ne vous étonne-t-il pas?

— En effet.

— Savez-vous les causes de son inaction?

— Nullement.

— Nous non plus. Nous attendons tous les jours son approche et nous avons pris nos précautions en conséquence. S'il se hâtait d'accourir à votre secours avant que le roi n'arrive à Bruges, il vous resterait du moins quelque espoir de la délivrance.

— Comment l'entendez-vous, messire Gautier?

— C'est bien simple : Guillaume Van Loo ne sait probablement pas que vous avez déjà perdu une partie du burg. Il vous croit assez forts pour l'attendre en toute sécurité. Si vous étiez libre, vous pourriez aller à lui, lui faire connaître la situation vraie, et le décider à venir immédiatement à Bruges avec toutes ses forces.

— C'est vrai, vous avez raison, approuva le prieur. Je devrais consulter mon frère et mes neveux, sur cette importante proposition. M'en laissez-vous le temps?

— Oui, mais il y a une circonstance que je ne pouvais pas vous faire connaître plus tôt, répondit Gautier. J'étais autrefois un de vos amis, et j'agis dans cette affaire sans aucun intérêt. Vous comprenez cependant, monsieur le prieur, que, pour décider à trahir une troupe de Gantois et leur chef... car ce que nous allons faire, c'est trahir, — pour acheter quelques chevaliers et beaucoup d'hommes d'armes, nous devons leur promettre de grosses sommes d'argent.

— De grosses sommes? répéta le prieur devenu méfiant.

— Oui, quatre cents marcs d'argent au moins, et si une seconde personne veut fuir avec vous, cent marcs de plus.

Le vieux Bertophe s'effraya à l'idée d'acheter sa liberté au prix d'une si grande masse d'argent. Mais Gautier de Lillers lui objecta que, dans la situation critique où se trouvaient les Kerles, l'argent n'avait plus grande valeur pour eux. D'ailleurs, quand il s'agissait du salut d'une cause presque désespérée, fallait-il regarder à un sacrifice d'argent?

Il fut convenu que le prieur communiquerait la proposition à son frère et à ses neveux, et que, s'ils consentait, les Kerles arboreraient du côté du marché une bannière de Saint-Donat. Cela signifierait que le prieur se tiendrait la nuit sur le rempart, prêt à descendre.

Bertolphe renoua le bandeau sur les yeux de Gautier, et le ramena sur les remparts. Gautier redescendit l'échelle, qui fut enlevée, et le drapeau parlementaire fut amené.

Alors Bertolphe fit signe aux principaux chefs de le suivre, et, quand ils furent tous réunis, il leur fit part de la proposition qu'il avait reçue et demanda leur avis.

Tous, hormis Bouchard Knap, s'y montrèrent très favorables. Ils aimaient et respectaient le vieux prieur. Ce n'était pas sa place au milieu d'eux. Il y exposait inutilement sa vie. Il fallait le sauver, si considérable que fût la somme exigée pour cela. Il se rendrait beaucoup plus utile en allant trouver Guillaume Van Loo, pour lui exposer le véritable état des choses à Bruges.

Ils applaudirent donc au projet, et avec joie. Bouchard seul murmurait, alléguant qu'on s'était juré les uns aux autres de rester ensemble jusqu'à la fin. Cette fuite nocturne était une preuve de crainte qui découragerait les Kerles. Dans tous les cas, en acceptant la proposition, on ferait une sottise, car Gautier de Lillers était un Isengrin, donc

un trompeur; son unique but était de livrer le prieur au général.

Les autres combattirent cette opinion, et avaient pleine confiance en la sincérité de Gautier. Ils voulaient saisir cette occasion favorable d'envoyer à Guillaume Van Loo un personnage influent.

Le prieur, qui croyait pénétrer les causes secrètes de l'opposition de Bouchard, ajouta :

— J'ai encore oublié quelque chose; messire Gautier consent à me laisser emmener une seconde personne, contre paiement de cent marcs d'argent. Je propose à mon neveu Bouchard de m'accompagner je paierai les cent marcs pour lui.

— Oui, oui, c'est bien! s'écrièrent les autres, ravis à l'idée d'être délivrés du sombre et farouche Bouchard, le meurtrier du comte, dont la présence au milieu d'eux les affligeait et les blessait.

Mais Bouchard rejeta cette offre avec mépris, et, comme on insistait et qu'on ne lui épargnait même pas les reproches un peu verts, il sortit en blasphémant.

Depuis un instant, Robert Sneloghe était absorbé dans de profondes réflexions. Il en sortit pour s'écrier en souriant :

— Mes oncles, et vous, mes amis, accordez-moi une grande faveur. Permettez à Dakerlia Wulf de partir cette nuit avec le prieur.

Cette demande inattendue surprit tout le monde.

— Je paierai les cent marcs d'argent, poursuivit Sneloghe. J'en paierai même trois fois autant s'il le faut.

— Une femme! Est-ce bien possible? demanda Hacket. Les vêtements blancs la feraient reconnaître même dans l'obscurité.

— Non, non; vêtue de couleurs sombres, enveloppée d'un manteau noir... Ne me refusez pas! Une pauvre jeune fille, enfermée dans une forteresse assiégée, menacée à chaque instant d'être mise à mort, ou maltraitée par une soldatesque triomphante, cela ne peut, cela ne doit pas durer plus longtemps. Je vous en supplie, puisque cette chance unique se présente, consentez à ce que je vous demande; je vous en aurai une reconnaissance éternelle.

On acquiesça à la prière de Robert Sneloghe, et il pria ses oncles de se rendre avec lui auprès de Dakerlia pour lui faire part de cette bonne nouvelle, et pour lui persuader au besoin qu'elle devait profiter de cette occasion de salut.

Ils la trouvèrent agenouillée entre les Kerlines qui priaient auprès du cadavre d'Eggard Van Issendyk. Ce jeune chevalier avait succombé la veille à ses blessures, et devait être inhumé le lendemain dans le cimetière de Saint-Donat.

A son entrée, le visage de Robert était tellement éclairé par la joie que Dakerlia poussa un cri de surprise et se leva avec empressement. Le prieur lui fit signe de les suivre dans la pièce voisine.

Là Robert lui dit d'une voix que la joie faisait trembler :

— Dakerlia, vous allez être libre et hors de danger. Cette nuit, mon oncle le prieur sera conduit hors du burg et de la ville par quelques amis dévoués, et se rendra à Ypres. Vous pouvez l'accompagner.

La jeune fille, étonnée, le regarda, ne comprenant pas.

— Ne craignez rien, Dakerlia, poursuivit-il. Vous atteindrez le pays des Kerles en compagnie de mon oncle. Vous irez à Furnes, à Lampernisse, vous y resterez en sûreté au milieu de vos compagnes, jusqu'à ce que des circonstances plus favorables me permettent d'aller vous rejoindre. Ah! vous savoir délivrée me comble de joie. Et vous, n'êtes vous pas joyeuse aussi, Dakerlia?

— Moi! vous quitter? répondit Dakerlia; m'éloigner de vous, ne plus vous voir, mourir mille fois de l'incertitude où je serais de votre sort? Ah! Robert, vous ne connaissez pas encore Dakerlia!

— Quoi, vous repoussez le seul moyen d'échapper à une mort presque certaine?

— Oui, certes, je refuse, répondit la jeune fille avec fermeté. Où vous serez, je veux être: la mort seule peut nous séparer. Je suis seule au monde avec vous; vous êtes tout pour moi, et quoi qu'il arrive, Dakerlia ne vous quittera pas.

Robert poussa un cri d'angoisse. Il avait bien prévu vaguement la résistance de sa fiancée, mais il avait espéré pouvoir la vaincre. Sa froide résolution faisait évanouir cette espérance.

Son oncle le prieur vint à son secours et s'efforça de faire comprendre à mademoiselle Wulf qu'elle avait tort de repousser si témérairement le seul moyen de délivrance que lui offrait la miséricorde divine. Elle ne pouvait pas se dissimuler que les Kerles retranchés dans le burg étaient menacés à chaque instant d'un assaut victorieux. L'arrivée prochaine du roi de France avec son armée devait fatalement les faire succomber, et alors ils n'avaient à attendre qu'une mort affreuse. De quelle utilité pouvait être pour la patrie le sacrifice de sa vie à elle? Si elle refusait de quitter le burg avec lui, ne se rendrait-elle pas coupable d'une sorte de suicide? D'ailleurs, la place d'une jeune fille était-elle bien dans une forteresse assiégée? Ses sentiments de pudeur ne lui disaient-ils pas que la prise du burg par des soldats français l'exposerait à des périls bien pires que la perte de la vie?

Le châtelain Hacket joignit ses efforts à ceux de

son frère, mais en vain; Dakerlia Wulf ne voulut rien écouter, et répéta qu'elle voulait partager jusqu'à la fin le sort de Robert.

Messire Sneloghe lui prit les mains, et lui dit d'un ton suppliant :

— Dakerlia, je vous en conjure, laissez-vous fléchir. Par amour, par dévouement pour moi, vous voulez vous sacrifier; mais votre générosité vous égare; votre présence ici n'est pas une consolation pour moi. Au contraire, elle me rend malheureux.

— Malheureux! répéta la jeune fille.

— Oui, Dakerlia. Vous avez vu combien, depuis plusieurs jours, le chagrin m'accable et le découragement m'envahit. Vous croyez que la disparition de ma sœur en est la seule cause? Non, votre présence dans cette forteresse, le sort qui vous paraît réservé sont les principales sources de ma douleur. Vous savez que je vous aime de toutes les forces de mon âme; ne comprenez-vous pas le chagrin que me cause votre refus d'accepter l'unique moyen de salut qui s'offre à vous? Ah! je vous en supplie, donnez-moi cette preuve d'amour, suivez mon oncle à Lampernisse.

Dakerlia secoua la tête en signe de refus.

— Vous restez sourde à ma prière? demanda tristement Sneloghe.

— Robert; et vous, messieurs, répondit Dakerlia avec un calme étonnant, avez-vous réellement cru que je pourrais consentir à quitter le burg en disant à mon fiancé un égoïste et froid adieu? Vous agitez devant mes yeux le fantôme de dangers effrayants. Si ces dangers n'existaient pas, je ferais ce que vous exigez de moi; mais, dans la situation actuelle, je dois et je veux rester. Vous m'annoncez l'arrivée d'une armée française; Robert peut être blessé dans l'assaut. Qui le soignera et le consolera? Laisserai-je cette tâche à des mains étrangères pour aller me réfugier à Lampernisse? Non, non, c'est impossible. Ne m'en parlez donc plus.

Personne ne trouva rien à répondre. Mais Robert, ému jusqu'au fond de l'âme, crut devoir insister en signalant à Dakerlia le danger qu'elle pourrait courir de tomber au pouvoir de Didier Vos, si les Kerles étaient vaincus.

Les yeux de Dakerlia lançaient des flammes.

— Oui, s'écria-t-elle, d'une voix sombre; ce danger, pire que la mort, j'y ai pensé; je l'ai prévu... Mais je ne le crains pas...

Elle mit la main dans son corsage et en tira lestement un poignard qu'elle montra sans ajouter un mot.

Les assistants reculèrent en poussant un cri d'angoisse.

Dakerlia, serrant l'arme dans sa main, poursuivit froidement :

— Tant que Robert sera à côté de moi, il me défendra. S'il me fait défaut, ce poignard me protégera. Didier Vos? Que peut-il contre moi? Ne suis-je pas une Kerline?

Elle cacha de nouveau l'arme dans sa poitrine et ajouta avec un sourire tranquille :

— Robert, si par amour pour moi vous vouliez me voir éloignée d'ici, moi, par amour pour vous, je ne veux pas vous quitter. C'est une lutte entre nous deux, et je vous assure que je ne céderai pas. Cessez donc vos efforts, messires, ils sont inutiles.

Robert, les yeux pleins de larmes, serra avec force les mains de Dakerlia. Il admirait l'énergie et le profond amour de la jeune fille, bien que son refus de quitter le burg le remplît de chagrin et d'inquiétude. Mais il fallait bien se résigner, puisque sa résolution était inébranlable.

Il passa avec elle et avec ses oncles dans une pièce voisine où le corps de messire Eggard, couvert de son armure et l'épée à la main, était étendu sur un lit de repos. Des cierges étaient allumés près d'un crucifix et, vestige des usages païens encore en usage chez les Kerles, des coupes remplies de la bouillie de gruau et un bock de bière étaient placés aux pieds du cadavre.

Robert et Dakerlia s'agenouillèrent sur un banc pour prier quelques instants en silence.

Le prieur sortit avec son frère; il était temps de faire les derniers préparatifs de départ, car le jour commençait à baisser, et la nuit était proche.

Enfermés dans une salle du prieuré, ils pesaient de l'or et des pierreries, afin de réunir sous le plus petit volume la somme qu'ils avaient promise à Gauthier de Lillers. Puis ils délibérèrent sur le déguisement que prendrait le vieux Bertolphe pour se dérober aux regards des ennemis, et sur les efforts qu'il devait tenter pour décider Guillaume Van Loo à arriver immédiatement avec son armée.

Enfin, lorsqu'ils examinèrent quel chemin il devrait suivre pour atteindre sans accident le libre pays des Kerles, ils se heurtèrent à une grande difficulté. Autour de Bruges il fallait éviter les grandes routes, couvertes de gens de guerre; il était donc nécessaire de suivre les sentes et les chemins de traverse à travers les champs et les bois. Seulement Bertolphe n'avait jamais voyagé à pied, et ces chemins lui étaient tout à fait inconnus. Il lui fallait donc un guide. On se souvint fort à propos que, parmi les hommes envoyés par Guillaume Van Loo, il y avait un Kerle surnommé le chasseur de loups. Ce Kerle avait passé sa vie à parcourir les champs et les bois, et mieux que personne il en connaissait tous les chemins. Il était, de plus, intelligent, dévoué et intrépide.

On fit donc appeler Ivon, le chasseur de loups, et on lui expliqua ce qu'on attendait de lui. Après

quelque résistance, et la promesse d'une bonne récompense, il consentit à servir de guide au prieur.

L'heure du départ approchant, Bertolphe assembla ses neveux et les principaux chefs, pour prendre congé d'eux. Il leur promit de se rendre immédiatement au camp de Guillaume Van Loo, et d'employer tous les moyens possibles, même l'offre de sommes considérables, pour le décider à venir immédiatement à Bruges avec toutes ses forces. Il s'efforça d'inspirer confiance à ses compagnons et amis, et les encouragea à défendre le burg avec acharnement, dans la certitude qu'un prompt secours viendrait les tirer de leur situation périlleuse.

Après ces derniers adieux, il monta sur les remparts accompagné seulement de son frère le châtelain, de son neveu Robert, d'Ivon le chasseur de loups, et de quatre robustes Kerles, qui devaient le descendre, lui et Ivon, jusqu'au pied des murailles.

Ils se dissimulaient le plus possible, pour ne pas être aperçus des sentinelles ennemies.

— Je ne sais, mon oncle, murmura Robert Sneloghe à l'oreille du prieur, mais une crainte étrange m'agite. Si vous alliez être victime de quelque trahison?

— Paix, paix, vous avez tort, répondit le prieur à voix basse. D'ailleurs, le sort en est jeté.

Ils attendaient depuis longtemps, et il commençaient à croire que le projet avait manqué par suite de quelque obstacle imprévu, car l'heure fixée était passée, lorsqu'ils entendirent dans le lointain les pas pesants d'une groupe d'hommes d'armes et un bruit de voix confuses. Ils regardèrent par les meurtrières et virent la lumière d'une lanterne qu'on agitait de droite à gauche et qui fut éteinte au bout d'un instant.

C'était le signal.

Bertolphe embrassa son frère et son neveu.

Puis il mit le pied dans un nœud coulant, et saisit à deux mains le câble qui devait servir à le descendre. Ivon le chasseur de loups l'imita, et tous deux furent descendus jusqu'au pied des remparts.

Arrivés là, ils furent saisis rudement, et traités comme de véritables prisonniers. Ils auraient certainement redouté quelque guet-apens, si le calme évidemment calculé des hommes d'armes ne leur eût donné confiance.

Gautier de Lillers, qui tenait le prieur par l'épaule et le poussait en avant, lui souffla à l'oreille :

— Laissez-vous faire et soyez muet. Tous mes hommes ne sont pas avec nous. Une partie seulement est dans le secret. Les autres croient que nous vous avons attirés dans un piège. Feignez donc comme nous.

Près de la chapelle Saint-Jean, Gautier de Lillers arrêta sa troupe en disant :

— Nous n'avons pas besoin d'être aussi nombreux pour conduire ces deux Kerles à la prison. Messire Daneel, retournez au burg avec dix hommes d'armes, du côté de Maalberg : d'autres Pieds bleus nous y tomberont encore entre les mains.

Messire Daveel devait être prévenu, car il choisit sans hésiter les dix hommes qui devaient l'accompagner, et reprit avec eux le chemin de la place d'armes.

Puis, Gauthier de Lillers se rendit, par des rues écartées, à la porte de la Forge, et dit à ses deux prisonniers :

— Maintenant, prenez un air délibéré et exempt d'inquiétude; parlez haut et gesticulez comme si vous n'aviez aucun danger à redouter.

Cela dit, il se dirigea vers la porte où le commandant du poste semblait l'attendre.

— Messire Ogier, dit-il, voici deux bourgeois qui doivent sortir de la ville avec moi. Le général...

— Je le sais, j'ai reçu des instructions à cet effet, interrompit le commandant. La herse est levée et voilà qu'on ouvre la porte. Adieu et bon voyage.

Quelques instants après, ils se trouvaient en rase campagne. Gauthier de Lillers leur avait de nouveau commandé le silence, et ils le suivirent sans rien dire pendant près d'une demi-lieue.

Alors il s'arrêta et leur dit :

— Nous voilà hors du rayon des éclaireurs et des patrouilles. Nous allons nous quitter ici?

— Vous rentrez à Bruges? demanda Bertolphe.

— Oui : j'ai tenu ma promesse; à vous de tenir la vôtre.

Bertolphe déboucla la poche de cuir attachée à sa ceinture et la tendit à Gauthier.

— Elle est lourde, dit joyeusement celui-ci, Combien contient-elle?

— Cinq cents marcs.

— En or?

— En or et en joyaux précieux.

— Le compte y est bien?

— Il y a plus que le compte; mais je vous promets en outre, si je survis, cinquante marcs d'argent comme témoignage de ma gratitude.

— Adieu donc, monsieur le prieur, et bon voyage.

Ils se serrèrent la main et se quittèrent.

— Par où nous diriger maintenant? demanda Bertolphe à son compagnon.

— A deux portées de flèche d'ici, répondit Yvon le chasseur de loups, il y a un chemin de terre



Beaucoup d'hommes s'étaient endormis. (Page 125.)

qui mène droit à Aertryke par la forêt; de là nous nous dirigerons sur Thourout, et, sans entrer en ville, nous prendrons la route vers Staden et Ypres...

— Mais il fait noir comme dans un four.

— Donnez-moi la main, monsieur le prieur. Nous avons un fossé à enjamber pour quitter la grande route.

Le prieur se laissa conduire.

Yvon l'entraîna dans une épaisse forêt.

Alors seulement Bertolphe se crut en sûreté :

— Dieu soit loué! s'écrie-t-il en respirant longuement. Je craignais une trahison. Nous voilà sauvés.

XXII

Le lendemain de la fuite du prieur, les Kerles, du haut de leurs murailles, avaient remarqué en ville un mouvement extraordinaire de bourgeois de chevaliers et d'hommes d'armes, et entendu des sonneries lointaines de clairons.

Ils s'imaginèrent d'abord que Guillaume Van Loo s'était approché de la ville avec son armée, et que les Isengrins faisaient une sortie contre lui.

Mais leur erreur ne dura pas longtemps, et ils ne tardèrent pas à apprendre, par des avis envoyés au moyen de flèches, que le roi de France et le duc Guillaume de Normandie étaient arrivés à Bruges avec l'avant-garde de leur armée, et que les chevaliers et les bourgeois avaient été invités à se réunir sur la plaine du Sablon afin de rendre hommage et de leur jurer fidélité.

On leur apprenait également que l'assaut du prieuré avait été retardé pour attendre l'arrivée de l'armée française, mais que maintenant, sous peu de jours, l'attaque décisive aurait lieu.

Ces avis n'émurent pas beaucoup les Kerles. Ils

avaient appris, de la part de Ganthier de Lillers, que le prieur était heureusement en route pour Ypres sans avoir rencontré d'obstacle.

Donc, à cette heure, Bertolphe devait avoir vu Guillaume Van Loo, et on pouvait espérer que la grande armée des Kerles serait à Bruges demain ou après-demain.

Dans tous les cas, les assiégés étaient prêts à une résistance acharnée. Ils n'étaient que deux cents à la vérité, mais l'espace qu'ils avaient à défendre était fort restreint, ce qui devait rendre leur résistance redoutable à l'assaillant.

Le lendemain, lorsque le soleil parut sur l'horizon, ils acquirent la certitude que la journée ne se passerait pas sans qu'ils eussent à subir un assaut.

Une activité extraordinaire régnait dans les rangs ennemis. Des bandes considérables de troupes, composées principalement de Français, traversaient continuellement la place du Marché pour aller se ranger dans les rues aboutissant au bourg. En même temps les Gantois s'occupaient de dresser leurs machines de siège et de les approcher du burg.

Une partie de la matinée se passa à ces préparatifs.

Les Kerles, de leur côté, préparaient tout pour leur défense : l'huile bouillante, la poix et les blocs de pierre. Ils faisaient retentir l'air de leur chant de guerre en signe de défi, et les Français regardaient avec étonnement cette poignée d'hommes qui chantaient au moment où ils allaient être attaqués et inévitablement vaincus par le nombre.

Tout à coup, à l'entrée de la rue des Pierres, parut une troupe de chevaliers montés, vêtus de riches habits, et couverts de magnifiques armures, étincelantes d'or et d'argent.

Ils tournèrent le coin et continuèrent le long des maisons de la place du Marché, hors de l'atteinte des flèches des Kerles. C'était une garde du corps, car immédiatement après eux marchait le roi de France, monté sur un grand cheval de bataille.

Ce prince, du nom de Louis, surnommé le Gros, était en effet si corpulent et si gras que les assistants étonnés se demandaient comment un homme aussi obèse pouvait monter à cheval. Néanmoins, malgré sa corpulence, le roi paraissait assez leste et très vif, car ses mouvements et ses gestes ne trahissaient pas la moindre pesanteur.

A côté de lui chevauchait le nouveau comte, Guillaume, duc de Normandie, dont la jeunesse et la taille mince lui donnaient l'air d'un enfant à côté de ce gros monarque.

Celui-ci, avec sa suite, parcourut toutes les rues autour du burg, explora du regard la solidité des murailles, s'assura que tout était prêt, donna quelques ordres, puis retourna sur la place du Marché.

Là, il rassembla tous les chefs des forces flamandes et françaises, leur adressa quelques paroles, puis les renvoya à leur poste pour attendre le signal de l'attaque générale.

Enfin le roi donna l'ordre de commencer l'assaut. Les trompes et les clairons firent retentir leurs fanfares éclatantes presque dans les rues les plus écartées.

Contre tous les murs de la partie du burg encore au pouvoir des Kerles, des échelles furent appliquées, et les chevaliers et les hommes d'armes, protégés par leurs boucliers, montèrent à l'assaut.

Mais avant d'être parvenus au sommet des murailles, ils furent écrasés par des quartiers de pierre, percés de flèches, brûlés par l'huile bouillante, ou rejetés sur le sol au moyen de longs crochets de fer. Mais ce premier insuccès, qui fit de nombreuses victimes, ne refroidit pas le courage et la fureur des assaillants. Au contraire, l'idée qu'une si petite poignée d'hommes pouvait résister à deux armées, à la fleur de la chevalerie française combattant sous les yeux de son roi, porta leur fureur à son comble.

Les chevaliers et les hommes d'armes se pressaient et se bousculaient pour monter aux échelles, et cette ardeur même leur était fatale, car tous les coups des Kerles portaient et les assaillants retombaient par grappes sur le sol. Au bout d'une demi-heure d'assaut, des centaines de morts et de blessés étaient étendus autour des murs de l'église et du prieuré.

L'armée royale et celle des chevaliers flamands n'avaient obtenu aucun avantage. Quelques chevaliers flamands étaient bien parvenus à monter sur les remparts, mais ils avaient été immédiatement fauchés ou assommés à coup de massue, et les Kerles avaient rejeté leurs cadavres dans le vide.

Les chefs des Français excitaient et encourageaient leurs hommes de la voix et de l'exemple; l'attaque continuait, toujours sanglante et infructueuse, et les Kerles triomphants répétaient de temps en temps le refrain de leur chant de guerre :

« Isengrins, gardez-vous du Pied bleu,
Vous sentirez l'étreinte de sa serre. »

Peut-être le roi de France, ému des grandes pertes subies inutilement par son armée, aurait-il fait suspendre l'assaut pour chercher d'autres moyens, lorsqu'il se passa dans le burg même quelque chose qui devait rendre la défense presque impossible pour les Kerles.

Tandis qu'on se battait au dehors, une partie des Gantois, munis de puissants outils, étaient entrés dans le palais des comtes, pour essayer de percer

ou de renverser la muraille qui séparait ce palais du couvent.

Ils l'avaient trouvée très peu solide, et étaient parvenus à y pratiquer une large ouverture qui leur livrait l'entrée du couvent et des bâtiments encore au pouvoir des Kerles. Ils pénétrèrent par là, suivis de quelques hommes d'armes français, pendant que les Kerles se battaient comme des lions sur les remparts.

Aux cris poussés par les Gantois, une partie des assiégés descendirent, et se ruèrent sur ces nouveaux ennemis avec une impétuosité si désespérée qu'ils les repoussèrent de l'autre côté de la brèche pratiquée dans la muraille mitoyenne.

Mais ce ne fut qu'un héroïsme inutile. Sur les remparts, dégarnis de quelques-uns de leurs défenseurs, des chevaliers français réussirent à prendre pied et à se maintenir, bientôt suivis par d'autres dont le nombre augmentait de minute en minute.

Alors, entourés de toute part, les Kerles s'acharnèrent cependant à défendre le terrain pied à pied, jusqu'à ce que le châtelain Hacket, voyant qu'il était désormais impossible de garder le cloître et le prieuré, donnât l'ordre de cesser le combat. Les Kerles survivants se réfugièrent dans l'église, dont l'entrée principale était barricadée.

Là Dakerlia se jeta dans les bras de son fiancé et remercia Dieu de les avoir sauvés tous deux dans cette affreuse tuerie.

Mais Robert, qui avait conscience du danger qu'ils couraient, s'arracha de ses bras et cria aux Kerles :

— Fermez, bouchez, barricadez la porte ! Puis montez, montez là-haut, dans la tour.

Ils barricadèrent immédiatement la porte de la sacristie, par où ils étaient entrés.

Dans l'église, il y avait un grand approvisionnement de vivres, d'armes et de projectiles, dont une partie fut portée dans la tour.

Dès qu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait plus pénétrer dans le temple par en bas, ils montèrent dans la tour d'où ils se remirent à faire pleuvoir de nouveau sur leurs ennemis une grêle de projectiles de toute espèce, qui firent encore de nombreuses victimes.

Pendant ce temps les bandes mercenaires gantoises et a leur exemple beaucoup d'hommes d'armes français avaient abandonné la lutte pour se livrer au pillage du prieuré et du couvent.

Les chevaliers ne voyaient plus aucun moyen de s'emparer de l'église ce jour-là, car la tour était si élevée qu'aucune échelle n'était assez haute pour en atteindre les galeries, et les murs étaient, suivant la coutume de l'époque, construits en quartiers de roche si épais et si durs qu'il eût été impossible d'y pratiquer une brèche, même si les assiégés n'en avaient pas défendu l'approche par leurs projectiles.

Le roi donna l'ordre de cesser cet assaut si meurtrier pour les siens.

Les Français se retirèrent pour aller se loger soit dans l'intérieur de la ville de Bruges, soit dans les villages environnants. Les Flamands en firent autant, et il ne resta autour du burg que les forces nécessaires pour surveiller l'ennemi et pour garder les bâtiments déjà pris.

Alors seulement les Kerles purent mesurer l'étendue de leurs pertes, et prendre leurs précautions contre une nouvelle attaque.

Il leur manquait une soixantaine d'homme y compris une dizaine de blessés que l'on soignait dans une des nefs latérales de l'église inférieure.

Cette perte pouvait être considérée comme faible après une si longue lutte ; mais pour eux elle était énorme. car ils voyaient leur petite troupe fondre à vue d'œil, et ils n'avaient aucun moyen de combler les vides.

Ils étaient donc encore cent quarante. Tout bien calculé, ce nombre était suffisant pour défendre longtemps encore l'église du haut de la tour.

Ils s'encourageaient et se réconfortaient d'ailleurs les uns les autres en se disant que l'armée des Kerles viendrait à leur secours, et que leur défense héroïque les couvrirait de gloire.

Malgré les fières paroles que leur adressèrent tour à tour Robert Sneloghe, Bouchard et Hacket, quelques-uns de leurs hommes paraissaient abattus par un sombre désespoir. Ils comprenaient bien qu'il ne leur restait presque plus d'espoir de délivrance ; la mort seule, une mort cruelle, les attendait. Cependant cette défaillance fut courte, L'amour de la vie reprit le dessus, et ils jurèrent, plus énergiquement encore que leurs compagnons, de se défendre jusqu'à la fin et de mourir l'épée au poing.

Les chefs résolurent de calculer leurs moyens de défense comme s'ils pouvaient perdre encore l'église inférieure avant l'arrivée des secours. En conséquence, de fortifier l'église supérieure qui servait autrefois de chapelle au prince Charles, et d'y rassembler des armes et des provisions de bouche en quantité suffisante.

Dans un angle de la chapelle il y avait une porte très étroite par où l'on pouvait monter à la tour ; or, comme ils avaient de quoi barricader solidement cette porte, et celle qui s'ouvrait sur l'escalier menant à la chapelle inférieure, les Kerles pouvaient encore supporter trois assauts avant de succomber définitivement.

Dès que les ordres eurent été donnés pour les préparatifs de cette triple défense, Robert Sneloghe

commença à soigner une chose qu'il avait personnellement à cœur. Il explora la chapelle et les deux étages de la tour pour y trouver des retraits ou des réduits séparés où Dakerlia et les quatre ou cinq femmes qui étaient encore avec les Kerles pourraient se tenir et passer la nuit.

Il fit pourvoir ces réduits de quelques meubles et de literies, et descendit en compagnie de Dakerlia qui était restée constamment à côté de lui pendant ces préparatifs.

Plus d'une fois Robert avait exprimé à sa fiancée son profond regret du refus qu'elle avait fait d'accompagner le prieur dans sa fuite. Il n'avait pas de repos en songeant au danger qui menaçait Dakerlia, si jeune et si frêle, au milieu de ces terribles événements.

Dakerlia n'exprimait qu'une crainte, c'est que dans ces combats sanglants il n'arrivât malheur à Robert. Elle ne craignait rien pour elle-même, et elle était heureuse et fière de pouvoir rester auprès de lui; s'ils devaient succomber, ils mourraient ensemble, et ainsi la mort même n'aurait pas le pouvoir de séparer ce que l'amour avait uni.

Elle avait tant d'enthousiasme dans ses paroles, tant de joie dans son accent, que Robert finit par se laisser consoler et reprit confiance.

Lorsqu'ils vinrent dans l'église, ils y trouvèrent le châtelain Hacket entouré de beaucoup de Kerles qui essayaient de le convaincre d'une chose à laquelle il ne voulait pas croire.

Quelques-uns de ceux qui avaient précédemment habité Bruges soutenaient qu'un bourgeois avait passé avec eux du couvent dans l'église; qu'après avoir barricadé la porte de la sacristie, ils avaient vainement cherché ce bourgeois dans la chapelle et dans la tour. Ils l'avaient pourtant bien reconnu; cet intrus s'appelait David Snoeck, le messager de la corporation des tisserands, connu dans toute la ville comme un colporteur de nouvelles.

Le châtelain, malgré son incrédulité, donna l'ordre de fouiller toutes les cachettes, tous les coins et recoins, et d'amener le bourgeois en sa présence, si on le trouvait.

Il allait descendre dans l'église inférieure, auprès des blessés, lorsqu'un Kerle dévala de la tour, criant qu'on massacrait et qu'on martyrisait cruellement sur le Maalberg leurs frères blessés.

Tout le monde monta dans la tour.

Spectacle désolant : ils aperçurent sur le Moalberg, reconnaissables à leurs longues barbes et à leurs habits bleus, une cinquantaine de Kerles, les mains liées derrière le dos, entourés de bourreaux l'épée nue.

Trois ou quatre cadavres étaient étendus dans une mare de sang, et les bourreaux se tenaient auprès des autres, prêts à frapper au premier signe.

L'œuvre de sang semblait suspendue. On amena deux chevaliers, et on les traîna violemment du côté du burg, afin que les Kerles pussent mieux voir ce qui allait se passer.

— Ciel! Enguerrand Van Essene et Guillaume de Wervick! s'écria Bouchard avec angoisse, et douloureusement ému pour la première fois depuis la mort du comte. Mes pauvres amis, quelle mort!

— Hélas! Dieu est juste! murmura Dakerlia à l'oreille de Robert. Sa main vengeresse s'est étendue sur les meurtriers du comte Charles!

Robert fit un signe affirmatif, suivi bientôt d'un cri d'horreur arraché par le lugubre spectacle étalé devant ses yeux.

D'abord les bourreaux coupèrent les mains à Enguerrand et à Guillaume, puis ils les criblèrent de coups de poignards, jusqu'à ce que leurs cadavres sanglants tombassent aux pieds des hommes d'armes qui marchèrent dessus.

Les Kerles, du haut de la tour, assistaient à ce supplice, les larmes aux yeux. Bouchard, pâle comme un mort, blasphémait et grinçait des dents.

Un héraut d'armes s'approcha du burg et cria de toute la force de ses poumons :

— Voilà la justice du roi et du comte. C'est ainsi, et plus cruellement encore que vous mourrez tous, Pieds bleus maudits, qui avez assassiné votre prince légitime ou assisté des assassins. Pas de grèce pour vous.

Pendant qu'il parlait, les bourreaux avaient repris leur sanglante besogne, et coupaient les mains et les têtes.

Les Kerles, montés sur les galeries de la tour, virent massacrer ainsi leur cinquante compagnons et piétiner leurs cadavres en signe de mépris. A ce désolant spectacle, ils ne purent retenir leurs larmes.

Ils restèrent sur la tour jusqu'à ce que l'enlèvement des corps et le départ des hommes d'armes vinssent leur prouver que, pour ce jour-là du moins, la vengeance du roi était satisfaite, faute de victimes.

Leurs chefs, maîtrisant leur propre douleur, faisaient tous leurs efforts pour relever le courage de leurs hommes; mais quoi qu'ils fissent, à partir de ce moment, une sombre tristesse régna parmi les Kerles. La plupart avaient un père, un frère, un fils, un ami parmi les victimes. Ils juraient bien de mourir pour les venger, mais leur cœur était rempli de tristesse, et leurs larmes coulaient malgré eux.

La nuit vint enfin. Les Kerles, assis par groupes dans la chapelle ou dans l'église inférieure, autour de quelques cierges allumés, parlaient tristement

de leurs amis égorgés, ou jetaient des regards sombres dans la noire obscurité de l'église.

Messire Robert Sneloghe et Dakerlia se tenaient auprès des blessés. Cette dernière aidait les femmes dans le pansement des malheureux que le fer ennemi avait frappés.

Hacket, le châtelain, se tenait dans la chapelle, où il essayait de prendre un peu de repos.

Quant à Bouchard, il se tenait, comme d'habitude, farouche et bourrelé de remords, dans quelque coin obscur avec ses Kerles des bois.

Il pouvait être environ dix heures, et, malgré leur agitation et leur tristesse, beaucoup d'hommes s'étaient endormis de fatigue, quand, tout à coup, dans l'église inférieure, un bruit de voix semblable à une querelle se fit entendre derrière l'autel.

Le bruit se rapprocha du milieu de l'église, et beaucoup de Kerles saisirent leurs armes et accoururent pour savoir ce que c'était.

C'était David Snoeck, le messager des tisserands qui, enhardi par le silence de la nuit, avait quitté sa cachette dans l'espoir de pouvoir s'échapper; mais le bruit qu'il avait fait l'avait trahi. On l'avait saisi, accusé d'espionnage et on parlait de le mettre immédiatement à mort.

Le pauvre homme, qui paraissait très naïf, tremblait comme la feuille et demandait grâce à mains jointes.

Lorsque Robert Sneloghe lui demanda pourquoi il s'était faufilé dans l'église, il balbutia quelques paroles embrouillées auxquelles on ne put rien comprendre. Robert ordonna de rengaîner les épées et de lâcher le pauvre diable. Il l'assura, en même temps, que, s'il était innocent de toute trahison, il ne lui serait fait aucun mal.

Daniel Snoeck, rassuré, retrouva la voix.

— Dieu vous bénira, messire Sneloghe, dit-il, d'avoir eu pitié d'un infortuné. Vous savez tous, vous qui me connaissez, que David Snoeck a toujours été un fidèle ami des Kerles, et même que dans cette terrible bataille nocturne, il a combattu avec vous contre les Isengrins.

— Voyons, poltron, pas tant de vaines paroles, gronda Bouchard qui s'était approché. Dites-nous ce que vous veniez faire ici : nous espionner, nous trahir?

— Non, non, mes bons messieurs, écoutez-moi sans colère, gémit le prisonnier. Comment je me trouve ici, je ne le sais pas moi-même, hélas! Je me suis laissé entraîner, moi qui suis pauvre, par l'espoir du riche butin qu'on disait devoir trouver dans le couvent et le prieuré. J'espérais en avoir ma part, et j'ai pénétré avec les Gantois dans le couvent. Ce qui s'y est passé, je n'en sais plus rien; cela tourne dans ma tête comme un tourbillon. Les Kerles sont arrivés et nous ont repoussés, puis les Français sont survenus qui nous ont poussés en avant, de sorte que bousculé, heurté, poussé dans tous les sens, je suis arrivé, sans le savoir, dans cette église. Puis, à demi-mort de frayeur, je me suis caché derrière l'autel sous un tas de vieux bois et de solives. Voilà la pure vérité, mes bons messieurs. Faites de moi ce que vous voudrez, mais soyez miséricordieux, car, loin de vous trahir, je voudrais, si c'était possible, vous sauver de l'affreuse mort qui vous menace.

— Le sire châtelain a ordonné d'amener immédiatement le prisonnier en sa présence, dit un Kerle.

— Eh bien, ne lui faites pas de mal, et conduisez-le dans la chapelle.

— Dans la chapelle, moi? gémit David Snoeck en reculant d'un pas. C'est là que gît le cadavre du comte! Non, non, je vous en conjure, tuez-moi plutôt.

— Il tremblait si fort, et sa voix altérée trahissait une telle frayeur, que les Kerles le regardèrent tout ébahis.

— Croyez-vous donc que ce Danois maudit sortira de sa tombe pour vous tordre le cou? ricana Bouchard.

Le prisonnier fit un signe affirmatif et se signa en soupirant.

— Expliquez-vous, que voulez-vous dire? lui demanda-t-on.

— Ah! messieurs, répondit David Snoeck en joignant les mains, vous ne savez pas ce qui se passe en ville. C'est épouvantable, et, depuis que je le sais, je ne dors plus la nuit. Oserai-je vous le dire? Ne vous fâcherez-vous pas?

— Parlez, parlez.

— Eh bien, l'esprit du comte Charles revient toutes les nuits dans les villes et apparaît dans les manoirs où les chevaliers sont logés, criant ce seul mot : « Vengeance, vengeance, vengeance! »

Les Kerles l'écoutaient haletants. Trois ou quatre seulement firent entendre un rire ironique.

— Pour l'amour de Dieu, ne riez pas, messieurs, reprit le prisonnier. Ce que je vous dis est la pure vérité. Il y a deux jours l'esprit du comte Charles est apparu devant le lit du roi, et a crié vengeance tant que le roi ne lui eût pas promis de mettre à mort tous ceux qui ont contribué à son assassinat. La nuit suivante, le nouveau comte Guillaume de Normandie a vu également le spectre devant son lit, et lui a fait les mêmes promesses. C'est pour cela qu'on vous a si furieusement assiégés aujourd'hui et si cruellement massacré les prisonniers. Le spectre du feu comte l'a exigé lui-même.

Quand il eut fini, il se fit un grand silence. Tous ces rudes et intrépides Kerles, peu accessibles à la peur tant qu'il s'agissait de dangers matériels,

tremblaient maintenant devant la menace de la vengeance d'un esprit, de l'apparition duquel leur crédulité ne leur permettait pas de douter. Le christianisme et le paganisme s'accordaient pour autoriser pareille croyance.

Le récit de David Snoeck pouvait être vrai ; bien plus, il devait être vrai, croyaient-ils, puisque l'on n'avait pas accompli autour du corps du comte les cérémonies de l'expiation, ni même les cérémonies religieuses.

Après avoir pesé cette grave affaire avec une angoisse croissante, la plupart des Kerles prirent la résolution d'apaiser l'esprit du comte Charles, pour obtenir qu'il cessât de les poursuivre. Quand il sonnerait minuit, ils accompliraient les cérémonies païennes appelées Dodsisas.

Comme Robert Sneloghe et d'autres se prononçaient contre ce projet, et soutenaient qu'il valait mieux passer la nuit à prier pour les âmes des trépassés, suivant la coutume des Kerles, il fut décidé que chacun agirait selon l'inspiration de sa conscience; que David Snoeck resterait à soigner les blessés jusqu'au lendemain matin; que si cependant on trouvait le moyen de le descendre à l'aide d'une corde, et s'il voulait en courir la chance, on le lui permettrait sans difficulté.

A l'heure de minuit, la chapelle présentait un étrange coup d'œil. Toute la nef était éclairée par un certain nombre de lampes fumeuses, appendues le long des murs. Autour de la dalle de marbre du tombeau où reposait le corps du comte Charles, brûlaient des cierges de cire jaune. A la tête il y avait un crucifix et un tonnelet d'eau bénite où trempait un rameau de buis. De l'encens brûlait dans une coupe de cuivre et lançait dans l'air des nuages odorants. Là se tenaient le châtelain Hacket, Robert Sneloghe, Yorg Koevoet, Dakerlia Wulf, et beaucoup de Kerles. Ils étaient à genoux, la tête baissée, les mains jointes, et priaient en silence, sans prendre aucune part aux cérémonies païennes qui s'accomplissaient à l'autre extrémité du cénotaphe.

Là se tenaient Bouchard et la plus grande partie des Kerles, qui semblaient avoir plus de confiance dans les usages païens que dans les prières chrétiennes. Quand tout fut prêt, ils posèrent sur la pierre du tombeau des plats avec du pain, de la viande froide, des poissons séchés, du gruau, ainsi qu'un certain nombre de bouteilles de vin et de cruches de bière.

Bouchard Knap, qui faisait l'office de prêtre, prononça quelques paroles pour faire connaître l'intention des assistants et invita l'âme du comte Charles à prendre place à ce repas de mort célébré en son honneur.

Là-dessus, il rompit le pain et en donna un morceau à chacun de ses compagnons. Tous se mirent à manger, et de tout ce qu'ils mangeaient ils mettaient un morceau ou une cuillerée sur la pierre du tombeau.

Robert Sneloghe, de son côté, trempa le rameau de buis dans l'eau bénite, et en aspergea l'autre extrémité de la pierre tombale, en récitant avec Dakerlia les prières habituelles des Kerles.

Le repas de mort étant fini, Bouchard remplit de bière une grande corne, en versa quelques gouttes sur la pierre, puis la fit passer de main en main. Chacun de ses Kerles en but une gorgée en disant :

— Je bois en l'honneur de Charles de Danemark.

La même cérémonie se répéta avec le vin, et Robert Sneloghe recommença ses aspersions d'eau bénite.

A la fin, Bouchard Knap se courba sur la pierre et y posa ses lèvres en disant :

— Voici le baiser de réconciliation en l'honneur de Charles de Danemark; que son ombre soit apaisée, et qu'elle renonce à toute haine et à toute vengeance contre moi.

Chacun de ses hommes vint après lui baiser la pierre et prononcer les mêmes paroles.

Pendant ce temps, Robert aspergea le tombeau pour la troisième fois, agita l'encensoir tout autour, et dit d'un ton solennel :

— *Requiescat in pace!*

Les deux cérémonies, la païenne et la chrétienne, étaient terminées.

On éteignit les lumières, et les Kerles, comme délivrés de leurs inquiétudes et complètement rassurés par ces cérémonies, descendirent pour chercher un lieu de repos, ou s'étendirent par terre autour du tombeau.

Une heure plus tard, on n'entendait plus dans l'église Saint-Donat que le ronflement des dormeurs, le pas cadencé des sentinelles et les plaintes des blessés.

XXIII

Le lendemain, les Kerles, qui s'attendaient à un nouvel assaut, étaient prêts dès le point du jour à le repousser de toute leur énergie, et à vendre chèrement leur défaite.

Mais, ce jour-là et les deux jours suivants, ils ne furent inquiétés que par les flèches que les hommes d'armes ennemis lançaient de temps en temps contre la tour, et qui forçaient les sentinelles à s'abriter derrière les garde-fous.

Une lettre arrivée par la voie ordinaire leur avait appris la cause de cette suspension d'hostilités. Le roi de France, averti probablement de l'approche de l'armée des Kerles, était parti avec le gros de ses forces, dans la direction d'Ypres,

pour y rencontrer Guillaume Van Loo et lui offrir le combat.

Le salut du pays des Kerles et des assiégés dépendait donc du sort d'une seule bataille. Si Guillaume Van Loo était vainqueur, rien ne résisterait plus à l'intrépidité des Kerles ; ils forceraient les Français à quitter la Flandre, et ils accourraient immédiatement à Bruges pour écraser les Isengrins et délivrer leurs amis.

Cette nouvelle rendit quelque confiance aux assiégés et ils employèrent l'espèce de trêve qui leur était accordée à multiplier leurs moyens de défense.

Craignant que les Isengrins ne voulussent tenter de pénétrer dans l'église par les fenêtres, ils élevèrent derrière chaque fenêtre une sorte d'échafaudage sur lequel dix hommes pouvaient monter la garde, non seulement pour surveiller les mouvements de l'ennemi et pour épier ses intentions, mais pour s'opposer à l'entrée des assiégeants.

Sous les fenêtres, sur le pavé de l'église, ils placèrent des poutres hérissées de pointes de fer et d'acier sur lesquelles viendrait s'empaler chaque assiégeant qui entrerait par les fenêtres.

La porte extérieure du temple était très lourde. Pour empêcher qu'elle ne fût enfoncée à coups de bélier, les Kerles remplirent de pierres et de grosses pièces de bois tout l'espace compris entre cette grand'porte et les portes intérieures.

Ils avaient employé trois ou quatre jours à ces travaux de défense sans être sérieusement inquiétés. Mais, dans la nuit du cinquième jour, ils entendirent un bruit sourd et lointain de coups de bélier, de marteau et de pioche dans la direction du couloir par lequel le comte Charles avait coutume de passer de son palais dans la chapelle. Il semblait donc que l'on voulût percer un mur du côté du couvent pour pénétrer par là dans la galerie supérieure de l'église.

Hacket et Robert réunirent dans la chapelle tous les hommes disponibles, et se tinrent prêts à recevoir comme il convenait ceux qui travaillaient à pratiquer une ouverture dans la muraille.

Le bruit ne cessa que vers le matin, et, croyant que l'ennemi avait renoncé à son projet, ils se disposaient à redescendre au rez-de-chaussée, lorsqu'une des sentinelles de la tour vint annoncer que de gros nuages de fumée montaient vers le ciel, et qu'ils craignaient qu'on n'eût mis le feu à l'église.

Les chefs des Kerles montèrent en toute hâte dans la tour, pour constater le fait.

Les coups de bélier et les coups de marteau n'avaient-ils été qu'une ruse pour détourner l'attention pendant qu'on préparait une attaque d'un autre côté? C'était probable, car ils s'aperçurent que, pendant la nuit on avait construit, devant la porte extérieure de l'église, avec de grosses solives, une espèce de toit sur lequel les plus grosses pierres rebondissaient inutiles. Sous ce toit un grand nombre d'ennemis s'abritaient. Mais qu'y faisaient-ils et que signifiaient ces nuages de fumée qui s'élevaient en tourbillonnant le long de la tour ? Le jour n'était pas encore assez clair pour permettre aux Kerles de distinguer quel nouveau danger les menaçait.

En partant, le roi de France avait chargé Gervais Van Praet de continuer le siège et de venir ensuite, le burg une fois pris, prendre sa place dans le pays des Kerles, si ces derniers n'étaient pas définitivement vaincus en une seule bataille.

Après avoir donné quelques jours de repos à ses hommes, le général ordonna un nouvel assaut, afin de prendre l'église Saint-Donat coûte que coûte. Les Gantois profitèrent de la nuit pour amasser contre la porte de l'église toutes sortes de matières combustibles auxquelles ils mirent le feu. La massive porte de chêne se consuma petit à petit, et quand vint le jour, elle tomba, détachée de ses gonds rougis, et la masse de terre et de pierres que les assiégeants avaient accumulée sous le porche s'écroula également, laissant à découvert les portes intérieures qui, moins épaisses, furent aisément enfoncées par les Gantois à coups de bélier.

Ils s'élancèrent dans le temple en poussant un cri de triomphe; mais leur joie dura peu. Ils y furent reçus par une centaine de Kerles qui les assommèrent à coups de massue, ou leur fendirent la tête à coups d'épée.

La trompe retentit sur l'esplanade du burg, et de tous les bâtiments environnant l'église des nuées d'assiégeants s'élancèrent pour écraser les Kerles, mais ceux-ci se tenaient comme un mur vivant derrière l'étroite ouverture pratiquée par les Gantois, et abattaient tous ceux qui tentaient de s'approcher. En un instant le porche fut jonché de cadavres, et le sang coulait à flots sous les pieds des assaillants. Ceux qui se trouvaient encore sur l'esplanade et qui essayaient de pénétrer dans l'église ne soupçonnaient pas combien de leurs compagnons avaient perdu la vie dans cet espace resserré.

Les Kerles tinrent bon pendant plus d'une demi-heure, mais à la fin, débordés par le nombre sans cesse croissant de leurs ennemis, ils furent contraints de battre en retraite, et se retirèrent, toujours en bon ordre et sans cesser de combattre, vers l'escalier conduisant à la chapelle du premier étage. Leur nombre était considérablement réduit.

A un signal du châtelain Hacket la porte de l'escalier s'ouvrit, livrant passage à la petite troupe des assiégés survivants, et se referma immédia-

tement. Aussitôt elle fut barricadée à l'intérieur, et du haut des galeries on fit pleuvoir sur les flots assaillants une grêle de flèches, de pierres, et des de poix et d'huile bouillantes. La place n'était plus tenable pour les Isengrins, tant ils y perdaient de monde.

Un appel de clairon les appela dans l'autre nef de l'église où les projectiles de leurs ennemis ne pouvaient pas les atteindre.

Dakerlia accourut à bras ouverts vers son fiancé en se félicitant de le revoir sain et sauf; mais elle poussa un cri déchirant lorsque Robert, muet et les yeux pleins de larmes, lui montra du doigt, dans l'église inférieure, un cadavre gisant sur le sol, la tête fendue.

— Hélas, hélas! Yorg Koevoet! gémit Dakerlia. Il a donné son sang pour son pays. Que Dieu ait son âme.

Robert osait à peine regarder autour de lui dans la chapelle, tant il manquait de Kerles à l'appel. La châtelain lui-même était blessé à la tête et avait perdu beaucoup de sang; mais il avait noué un linge autour de sa blessure, et il rassura ses compagnons en leur disant, avec un sourire, que sa blessure n'était que légère.

Les Isengrins envoyèrent un héraut d'arme pour proposer un armistice afin d'emporter les morts, et les chefs des Kerles y ayant consenti, on fit le dénombrement des survivants. Il leur restait soixante-dix hommes valides, parmi lesquels Robert Sneloghe et Bouchard Knap, la cause première de tous les malheurs qui étaient venus fondre sur la malheureuse ville de Bruges.

Ils n'avaient plus d'espoir que dans une victoire de Guillaume Van Loo, et encore fallait-il qu'elle fût annoncée bien promtement.

Tout à coup ils entendirent une voix étouffée qui paraissait venir de l'extérieur des galeries.

— Tempête sur mer! Silence, je suis un ami, un Pied bleu.

Robert fit signe à ses compagnons de demeurer immobiles.

Il vit une tête humaine s'élever au-dessus des galeries.

— Ciel! en croirai-je mes yeux? s'écria-t-il tout bas, Ivon le chasseur de loups! sans barbe et vêtu comme un valet d'armes.

Ivon mit un doigt sur ses lèvres et enjamba la balustrade de la galerie. Il tira après lui une légère échelle, la posa par terre, puis se laissa tomber sur un banc en disant d'un ton désolé :

— Amis, laissez-moi reprendre haleine. J'ai prits ce déguisement et couru mille dangers pour arriver jusqu'à vous.

— Qu'est-il donc arrivé? demanda Hacket.

— Ah! c'est un triste devoir que je remplis. Je suis un messager de malheur.

— Qu'est-ce donc?

— Le vieux prieur Bertolphe est mort.

— Mort! le prieur de Saint-Donat?

— Oui, mort, supplicié, martyrisé.

L'anxiété se peignit sur tous les visages. On fit cercle autour du chasseur de loups; on le pressa de questions. Ivon continua :

— Fidèle à sa promesse, Gautier de Lillers nous avait conduits sains et saufs hors de la ville, et nous commençâmes avec courage et confiance notre long voyage à pied à travers les ténèbres. Le vieux prieur, qui n'était pas habitué à marcher, et qui trébuchait à chaque instant, commença bientôt à se plaindre de la fatigue.

— Mon pauvre oncle! dit Robert.

— Cependant nous ne pouvions pas nous arrêter, car, si nous n'atteignions pas avant l'aube l'armée des Kerles, nous courions grand risque de tomber entre les mains des rôdeurs français. Je soutins le prieur tant que je pouvais, je le portai pour ainsi dire pendant les deux dernières lieues, car ses pieds étaient meurtris et saignants...

Le châtelain poussa un soupir étouffé.

— Quand le ciel s'éclaira des premières lueurs du jour, nous quittâmes la route aux environs de Roosebeke, et nous entrâmes dans une ferme où demeure un de mes bons amis, un Pied bleu dévoué, un Kerle intrépide. Il était sans doute à l'armée; mais sa femme et ses enfants devaient être là, et le prieur trouverait auprès d'eux un lit pour se reposer, et un bon repas pour réparer ses forces. A ma grande surprise je trouvai mon ami à sa ferme, et quand je lui eus dit que mon compagnon n'était autre que le prieur de Saint-Donat de Bruges, il recula, et s'éloigna avec une colère mêlée de mépris : « Un Erembaut, un meurtrier, un traître! » — Je le calmai non sans peine, et j'excitai sa pitié pour messire Bertolphe. Mais pendant que celui-ci prenait une légère collation, j'appris des choses affligeantes sur la situation du pays. La nouvelle de la mort du comte avait jeté la discorde parmi les métiers. Beaucoup ont refusé de prendre les armes pour ne pas accepter, même en apprence, la responsabilité du meurtre. On accuse généralement les Erembauts de Bruges d'avoir trahi la liberté et le pays des Kerles, car ils ont rendu inexcusables et vaines les décisions prises par l'assemblée de Furnes. — Ce sont les propres paroles de mon ami. — Même dans les Cercles qui ont mis leurs hommes à la disposition de Guillaume Van Loo, beaucoup de Kerles sont restés chez eux. Et ceux qui sont allés rejoindre l'armée ne maudissent pas moins les Erembauts, qu'ils accusent d'avoir attiré sur leur pays des calamités effroyables.



— Ah! c'en est trop! (Page 130.)

— Haïs et maudits de tous comme de vils meurtriers! soupira Robert.

— Continuez donc; laissez de côté tout ce bavardage, et dites-nous ce qu'est dèvenu notre oncle! dit Bouchard dont le sang s'échauffait.

Les autres, consternés, écoutaient en silence Ivon, le chasseur de loups, poursuivit :

— Les paroles de mon ami nous firent douter du succès de notre mission. Cependant il n'y avait pas à hésiter, et le prieur, quoiqu'il pût à peine marcher, voulut continuer son pénible voyage.

— Brave cœur!

— Dans la matinée, nous atteignîmes Zonnebek; mais là, le prieur à bout de forces s'affaissa sur un banc dans une auberge. Toutes les voitures et véhicules quelconques, tous les chevaux des environs avaient été réquisitionnés par l'armée qui se trouvait à Ypres et tout autour de la ville. Je résolus d'y aller seul, afin d'annoncer à Guillaume Van Loo l'arrivée du prieur, et d'obtenir de lui une voiture pour le transporter à Ypres.

— Et votre demande vous fut accordée?

— Oui; on me donna une voiture et une vingtaine de Kerles sous le commandement d'un chef pour m'accompagner à Zonnabeke. — Là, les Kerles tombèrent sur moi, m'arrachèrent mon épée, garrottèrent le prieur et le jetèrent rudement dans la voiture.

— Les misérables!

— On fouetta les chevaux, et nous partîmes pour Ypres. En approchant de la ville, nous trouvâmes une foule de bourgeois et de Kerles qui nous attendaient sur la route. Ils accablèrent le malheureux Bertolphe d'injures et de malédictions, et l'accompagnèrent jusque sur la grand'place en criant : « A mort, à mort, l'assassin! Étouffez-le dans la boue, le traître! » On le força de descendre

de voiture et de marcher à pieds; on lui jeta de la boue et des pierres!...

Un murmure d'horreur et d'angoisse remplissait la chapelle. Le châtelain Hacket, écrasé par ce récit, cachait sa tête dans ses mains. Robert et Dakerlia regardaient fixement Bouchard, et semblaient lui reprocher le triste sort de Bertolphe.

Absorbés et distraits par le poignan récit d'Ivon, les Kerles n'entendirent pas les coups de marteau qui recommençaient à résonner sourdement du côté du cloître.

Le chasseur de loups reprit :

— Le prieur, quoique malade et harassé de fatigue, traversa la tête haute les rangs de cette foule furieuse. Nous arrivâmes au milieu de la grand'place où nous trouvâmes Guillaume Van Loo, entouré des chefs des Kerles. Guillaume reprocha avec colère au prieur d'avoir aidé au meurtre du comte Charles, et d'avoir ainsi causé la ruine de son pays. Bertolphe, de son côté, accusa Guillaume Van Loo d'avoir chargé Bouchard Knop d'assassiner le comte. Guillaume le nia et jura qu'il n'en avait rien su; et, comme le prieur maintenait son accusation, Guillaume entra dans une fureur terrible, et donna l'ordre de le mettre à mort.

— Que dites-vous? s'écria Robert.

— Hélas! cet épouvantable spectacle est toujours devant mes yeux. Cloué sur une croix, déchiré avec des tenailles, honni, insulté, maudit, couvert de boue par une foule en délire, c'est ainsi que périt l'infortuné prieur de Saint-Donat en priant Dieu pour ses bourreaux!

Ivon pleurait à chaudes larmes en finissant son affreux récit. Un silence de mort régna pendant quelque temps dans la chapelle.

— Ah! Bouchard, Bouchard! qu'avez-vous fait? gémit le châtelain. Vous n'êtes pas seulement la cause de la mort de mon pauvre frère, mais de la ruine de votre patrie. Toute votre race sera anéantie pour expier votre crime. Pourquoi nous avez-vous dit que Guillaume Van Loo vous avait ordonné de tuer le comte?

— Guillaume Van Loo est un perfide; il ment! s'écria Bouchard. Il a eu le premier connaissance du projet et il l'a approuvé. Et maintenant il ose le nier, comme un lâche qu'il est. On m'accuse d'avoir perdu notre cause? C'est visible. Non, celui qui a tué notre liberté, qui a fait de nous la proie des Isengrins, ce n'est autre que le prieur Bertolphe lui-même...

— Ah! c'en est trop! outrager son pauvre oncle, sa malheureuse victime jusque dans la tombe! s'écria Robert hors de lui en menaçant Bouchard du poing.

— Je n'ai pas peur de vos menaces, s'écria l'autre. Ce sont les concessions, les hésitations, les faiblesses, la timidité du prieur qui ont perdu la cause des Kerles.

— Non, riposta Robert, c'est vous seul qui nous avez trahis. Si le monde entier nous maudit, c'est parce que vous avez trempé vos mains criminelles dans le sang de Charles de Danemark. Vous ne vous laverez jamais de cette tache, assassin que vous êtes!

Bouchard avait tiré son épée, et Sneloghe de son côté voulait s'élancer sur lui. Leurs compagnons ne purent les retenir qu'en employant toutes leurs forces.

En ce moment, ils entendirent derrière l'autel le fracas d'un tas de pierres qui s'écroulent, et immédiatement après le son bref d'une trompe qui retentit dans les ténèbres de l'église.

— Alarme, alarme! l'ennemi, l'ennemi! crièrent les Kerles en s'élançant vers l'autel pour défendre leur vie.

Une lutte sanglante s'engagea de nouveau. Par une ouverture pratiquée dans le mur, les Gantois avaient pénétré en grand nombre dans la chapelle, et ils attaquaient les Kerles en poussant de grands cris. Mais ils payèrent cher leur témérité, car les premiers furent immédiatement taillés en pièces, et ceux qui se présentèrent ensuite devant la brèche furent massacrés avant d'avoir pu mettre le pied sur le pavé de la chapelle.

Les Kerles auraient repoussé sans peine et victorieusement cette attaque des Gantois, qui ne pouvaient pénétrer dans la chapelle qu'en traversant un étroit et long couloir, si, pour la repousser, ils ne s'étaient pas tous portés du même côté... Mais les chevaliers et les hommes d'armes qui se trouvaient au rez-de-chaussée profitèrent de ce moment pour escalader les galeries à l'aide de légères échelles, et pour en franchir la balustrade sans rencontrer de résistance.

Ils tombèrent sur les Kerles par derrière. Ceux-ci, cernés de toute part, devaient infailliblement succomber. Ils se défendirent encore quelque temps avec le courage de lions, et jonchèrent le sol de leurs cadavres, jusqu'à ce que, voyant leur petite troupe diminuer d'instant en instant, ils se dirigèrent en colonne serrée vers l'escalier de la tour. Là, ils exécutèrent pour la seconde fois la manœuvre qui leur avait déjà réussie à l'étage inférieur. La porte s'ouvrit, leur livra passage et se referma immédiatement. Et comme tout était préparé d'avance, elle fut barricadée en un clin d'œil à l'aide de poutres, de barres de fer et de pierres.

Lorsqu'ils se comptèrent, une fois parvenus dans la galerie de la tour, ils n'étaient plus que quarante; trente-sept hommes et trois femmes!

Le châtelain Hacket n'était plus parmi eux!

XXIV

Robert était animé d'une haine profonde contre Bouchard qui, seul cause de tous leurs malheurs, avait osé en accuser le malheureux prieur, et l'injurier même après sa mort.

D'autre part, Bouchard était tellement furieux qu'il ne pouvait pas jeter un regard sur messire Sneloghe et Dakerlia sans frémir de rage et de soif de vengeance.

Ils avaient encore échangé dans la tour des reproches et des défis; mais l'intervention de leurs compagnons, et la certitude qu'au jour naissant ils seraient attaqués de nouveau les calma, du moins en apparence.

Ils ne pouvaient cependant pas rester ensemble, car au moindre mot ils se jetteraient l'un sur l'autre.

La perte du châtelain laissait les Kerles sans chef. Qui les commanderait? Robert? Bouchard? Aucun des deux ne voudrait obéir à l'autre.

La nécessité, la fatigue générale, et la disposition des lieux amenèrent la solution de ce difficile problème.

Il y avait deux galeries à la tour; la première était grande et large; l'autre, à cinquante pieds plus haut, étroite et resserrée. La tour se trouvait ainsi partagée en deux étages de dimension différente.

Bouchard, avec la douzaine de Kerles des bois qui, par devoir, étaient restés avec lui, prit possession de la galerie supérieure, dont il dirigerait la défense sans avoir d'ordres à recevoir de personne. Parmi ces Kerles des bois, il n'en restait pas un seul de ceux qui l'avaient accompagné dans la chapelle le jour de la mort du comte. Tous étaient morts ou prisonniers.

Le reste des hommes valides demeura avec Robert Sneloghe à l'étage inférieur de la tour où ils construisirent, avec des planches et des tapis, une chambre qui pût servir d'asile aux trois femmes.

Apres avoir placé aux quatre côtés de la tour des sentinelles chargées de sonner l'alarme à la première alerte, les Kerles allèrent prendre un peu de repos.

De la hauteur où elles étaient postées les sentinelles avait vue sur toute la ville, et rien de ce qui s'y passait sur la voie publique ne pouvait échapper à leur attention.

Ils remarquèrent un grand mouvement de bourgeois et d'hommes d'armes, mais tous se dirigeaient, vers l'église du Saint-Sauveur, comme s'ils allaient assister à quelque cérémonie religieuse.

La cause de ce mouvement ne tarda pas à s'expliquer.

Une grande foule sortit de l'église et se dirigea vers la place du marché par la rue des Pierres. C'étaient des chevaliers, des bourgeois et des hommes d'armes, pêle-mêle, et qui voulaient manifestement se former en cortège.

Puis ils virent sortir de l'église un grand nombre d'ecclésiastiques avec des bannières et des encensoirs, qui prirent la tête du cortège en entonnant un chant funèbre.

Les sentinelles de la tour comprirent que ces clercs avaient pour but d'aller chercher le corps de Charles de Danemark dans la chapelle Saint-Donat, afin de lui donner une sépulture en terre bénite.

Elles éveillèrent leurs compagnons; mais les Kerles, assoupis et accablés de fatigues, ne voulurent pas se déranger. Seuls, Robert et quatre ou cinq de ces hommes vinrent sur la galerie de la tour observer le cortège, pénétrer dans l'église Saint-Donat, et en ressortir peu de temps après au milieu de la fumée des ensensoirs, en chantant des psaumes. Derrière les membres du clergé en costume d'officiants venaient quelques chevaliers portant sur une civière le corps du comte Charles renfermé dans un cercueil couvert d'un drap parsemé de larmes d'agent.

Les bourgeois suivaient la tête découverte; quelques-uns s'essuyaient les yeux, et les gémissements des femmes montaient jusqu'au balcon où se tenaient les Kerles.

Jusqu'alors tout s'était passé paisiblement; mais les Kerles de la galerie supérieure se mirent à lancer des flèches sur le cortège, et quelques bourgeois tombèrent grièvement blessés.

Un long cri de vengeance s'éleva dans la foule; mais, comme la tête du cortège était déjà loin, cette agression des hommes de Bouchard ne troubla pas sérieusement la cérémonie expiatoire.

Quelques instants plus tard, le cortège avait quitté le burg, et le corps du feu comte fut déposé en l'église Saint-Cristophe, en attendant le retour du roi.

Robert Sneloghe, exaspéré de l'attaque des Kerles des bois contre le cortège funèbre, voulait monter à l'étage supérieure de la tour, pour demander compte à Bouchard de son inutile férocité. Mais Dakerlia et ses amis le retinrent.

Dans l'après-midi, Robert, accompagné de sa fiancée, s'efforçait de donner confiance à ses hommes en leur faisant entrevoir la possibilité d'une victoire de Guillaume Van Loo en rase campagne. Pendant qu'il parlait, un des Kerles l'interrompit en disant :

— Voyez, voyez là-bas, au bout de la place du

marché ! On va nous attaquer ; beaucoup d'hommes d'armes, d'archers...

Sur l'ordre de Robert on s'empressa d'allumer le feu sous les chaudières contenant de l'huile, et d'amasser du côté du sud de la tour des tas de pierres destinées à servir de projectiles.

Tout à coup l'attention des Kerles fut attiré par un mouvement de la foule débouchant de la rue des Pierres, et entourant un groupe d'hommes d'armes.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Que vont-ils faire ? demanda Robert.

— Ils vont supplicier quelqu'un sous nos yeux, dit Dakerlia. Votre oncle Hacket, peut-être.

— Mon oncle ! Ah ! ce serait affreux !

— Non, messire, dit un des Kerles qui se trouvait à côté de lui ; ce n'est pas le châtelain Hacket, c'est une femme.

— Une femme, grand Dieu ! Une femme ! s'écrièrent ensemble Robert et Dakerlia, saisis d'une même crainte.

Ils s'efforcèrent, mais en vain, de reconnaitre la victime.

Bientôt la foule envahit l'esplanade du burg.

Dakerlia se jeta au cou de son fiancé en poussant un cri d'angoisse et de désespoir.

— Ah ! pauvre Robert ! s'écria-t-elle. Malheur, malheur sur nous ! C'est Witta, notre bonne Witta. Didier Vos, le traitre, la pousse en avant et la maltraite.

— Ma sœur ! Elle aussi paierait pour ce crime ? Oh ! non ; mon Dieu, prenez ma vie, mais épargnez une pauvre et innocente enfant.

Witta Sneloghe marchait au milieu d'une vingtaine d'hommes d'armes qui, de temps en temps, la poussaient en avant. Didier Vos n'était plus avec elle : sans doute il s'était abrité sous le porche de l'église de peur d'être frappé de quelque flèche par les Kerles qui l'auraient reconnu.

Dès que Witta avait mis le pied sur l'esplanade du burg, elle avait levé les mains vers son frère et vers Dakerlia comme pour implorer leur aide.

Robert avait le cœur si serré qu'il regardait en frissonnant ce terrible spectacle, sans faire entendre d'autre plainte qu'un râle sourd. Dakerlia surmonta sa propre douleur pour tâcher de lui donner du courage.

Un héraut d'armes s'approcha de la tour et cria :

— Au nom de messire Gervais Van Praet, commandant en chef des forces flamandes, je vous fais savoir qu'il vous est accordé une demi-heure pour vous rendre à merci. Si dans ce délai vous ne vous êtes pas rendus à discrétion, cette jeune damoiselle, Witta Sneloghe, sœur d'un des meurtriers, sera décapitée sous vos yeux par la main du bourreau, pour venger la mort du comte Charles. Voyez donc ce qu'il vous reste à faire, nous attendons votre réponse.

Robert poussa un cri déchirant et ne pouvait détourner les yeux de sa pauvre sœur qui tendait vers lui ses mains suppliantes. Dakerlia cachait son visage dans ses mains et pleurait à chaudes larmes.

L'excès du malheur qui le menaçait et l'horreur de la situation donnèrent à Robert la force de surmonter sa douleur et de se montrer homme. Il n'y avait pas de temps à perdre.

— Mes amis, dit-il, en se tournant vers ses compagnons, que faire ? Si nous refusons de nous rendre, on massacre ma sœur, innocente comme l'agneau qui vient de naître. Si nous nous rendons sans condition, comme on l'exige, c'est la mort pour nous tous. Conseillez-moi, que faire ?

Les Kerles se taisaient : il était évident qu'ils n'avaient aucune envie de se rendre à merci à leurs plus cruels ennemis. Mais, par pitié pour le malheur de leur chef, ils n'exprimaient pas tout haut leur refus.

— Mes amis, leur dit Robert, je conserve un faible espoir. Pourquoi sacrifier inutilement ma pauvre sœur ? Mourir pour mourir, si Dieu l'a décidé ainsi, nous mourrons tous sur cette tour fatale. Laissez-moi faire un essai. Si l'on veut nous promettre de ne pas nous massacrer immédiatement, et nous permettre de prouver que nous sommes étrangers au meurtre du comte, alors, je vous en conjure, rendons-nous. Ma pauvre sœur sera sauvée, et peut-être nous épargnera-t-on nous-mêmes.

Bouchard Knap, qui était descendu dans la galerie inférieure pour mieux entendre les paroles du héraut d'armes, interrompit Robert en ricanant.

— Paroles insensées ! ne voyez-vous pas que c'est une nouvelle ruse des Isengrins pour nous avoir à merci et nous martyriser comme ils ont fait de nos frères. Dès que vous vous rendrez, vous serez massacrés et foulés aux pieds. Quant à moi, je ne me rendrai point, et si je dois mourir, ce sera l'épée au poing.

— Ah ! Bouchard, je vous en prie, ne m'ôtez pas cette dernière ressource, dit Robert. Ne condamnez pas ma sœur sans espoir.

— Les femmes n'ont que trop entravé notre défense, dit Bouchard. Pour sauver votre sœur, vous sacrifieriez tous nos vaillants camarades ! C'est risible.

Robert se préparait à répondre vertement, lorsqu'un cri d'angoisse, parti du bas, l'attira près de la balustrade de la galerie. Il vit l'infortunée Witta agenouillée au milieu des chevaliers et des hommes

d'armes, avec un bourreau, l'épée nue, à côté d'elle, prêt à la frapper au premier signal.

Robert, tremblant comme la feuille et blême de terreur, fit signe qu'il voulait parler. Le héraut d'armes s'approcha et Sneloghe lui annonça que les Kerles étaient prêts à se rendre, à condition qu'on les conduisît tous en prison, et qu'on les fît juger par un tribunal, et punir suivant leur degré de culpabilité.

Le héraut d'armes retourna vers les chevaliers qui se mirent à délibérer entre eux, avec une certaine vivacité, sur l'offre qui leur était faite.

Pendant ce temps, Didier Vos, enhardi par la tournure des négociations, était sorti de sa cachette, et se tenait debout à côté de Witta agenouillée, où il se mit à causer avec un chevalier qui paraissait être le commandant des hommes d'armes.

Bouchard remarqua le traître du haut de la tour. Sans dire un mot, il prit l'arc des mains d'un de ses hommes, y mit une flèche et visa... Dakerlia poussa un cri d'angoisse et s'élança vers lui pour lui arracher son arme en criant :

— Arrêtez ! votre flèche serait un arrêt de mort pour Witta.

Mais lui, de la main gauche, repoussa violemment la jeune fille et tira.

La flèche fendit l'air en sifflant, glissa sur l'armure de Didier Vos et ricocha sur le chef des hommes d'armes qu'elle frappa au cou. Celui-ci, se sentant mortellement atteint, chancela, et eût encore la force de crier en tombant :

— Frappez, frappez !

A ces mots, l'épée du bourreau brilla comme un éclair et s'abattit sur la malheureuse Witta dont la tête roula dans la poussière.

Un long cri d'horreur retentit en même temps sur l'esplanade et sur la tour.

Robert Sneloghe était comme pétrifié. Ses yeux hagards ne pouvaient se détacher de cet épouvantable spectacle; il n'articulait pas une parole, et ne répondait rien aux consolations ni aux gémissements de sa fiancée.

Tout à coup cependant il parut revenir au sentiment de ce qui venait de se passer. Il sauta en arrière, tira son épée, et cria à Bouchard, tandis que beaucoup de Kerles, devinant son intention, essayaient de le retenir.

— Meurtrier du comte, meurtrier de Bertolphe, meurtrier de ma sœur, meurtrier de ton pays, il me faut ton sang ! Que mon bras soit l'exécuteur de la vengeance céleste. Je veux te fendre la tête, démon; tu es né pour le malheur et la honte de ta race.

Il était tellement aveuglé par la fureur qu'il renversa quelques-uns de ses hommes, repoussa violemment Dakerlia, et se rua en rugissant vers Bouchard qui l'attendait l'épée au poing et l'ironie aux lèvres.

— Place, place, bataille ! bataille ! crièrent ensemble les deux adversaires.

A ce cri, les Kerles s'écartèrent pour laisser le champ libre aux combattants.

Mourant de peur et sentant son impuissance, Dakerlia s'était laissée tomber à genoux, et, les mains levées vers le ciel, implorait la protection divine. Les épées étincelaient au soleil et tombaient avec un cliquetis retentissant sur les casques ou sur les cuirasses. La fureur même des combattants rendaient leurs coups incertains. Après quelques poses brillantes, messire Sneloghe reçut sur l'épaule un coup tellement violent, qu'il fléchit le genou, Dakerlia poussa un cri d'angoisse mortelle, croyant que c'en était fait de son fiancé. Mais avant que Bouchard eût levé de nouveau sa formidable épée, Robert s'était redressé et avait sauté en arrière.

Il se précipita de nouveau sur son ennemi en poussant de furieux cris de vengeance et l'atteignit si violemment au défaut de l'armure, sous le casque, qu'il lui trancha à moitié le col.

Bouchard vociféra une malédiction étouffée; un flot de sang tomba de sa blessure, et il tomba en arrière sans mouvement.

Les Kerles des bois s'approchèrent de leur chef et débouclèrent son casque pour lui porter secours; mais la largeur de sa blessure et la pâleur livide qui se répandait sur son visage leur laissait peu d'espoir. — Bouchard avait perdu la vie, et son âme était montée vers son créateur pour répondre de ce qu'elle avait fait pendant sa vie terrestre.

D'abord, Robert avait contemplé avec un sourire de satisfaction le corps de son ennemi abattu; mais bientôt le sentiment de la terrible réalité lui revint et il s'élança vers la galerie.

Penchés sur la balustrade, il regarda au-dessous de lui. Il vit qu'on ramassait le corps sanglant de sa pauvre sœur pour le porter ailleurs et qu'un homme d'armes ramassait par les cheveux la tête séparée du tronc et la portait derrière la pauvre morte.

Cet affreux spectacle le frappa au cœur comme un coup de poignard. Il tomba sans force sur la balustrade et se mit à pleurer à sanglots, comme un enfant.

— Morte, morte, ma pauvre Wita !... Innocente et pure comme l'agneau pascal ! Ah ! Dieu nous a maudits. Mais pourquoi ma sœur ?... Malheur ! malheur !... que ne suis-je mort le premier !

Dakerlia, non moins abattue que lui, essaya pourtant de le consoler; mais il ne paraissait pas

l'entendre et restait plongé dans un muet désespoir. A la fin cependant le sentiment du devoir reprit le dessus, et il comprit que son abattement décourageait les Kerles. Il se leva, prit Dakerlia par la main, et se retira avec elle dans l'intérieur de la tour pour dérober à ses compagnons le spectacle de sa douleur et de ses larmes.

Pendant ce temps, la plupart des Kerles étaient restés auprès du corps de Bouchard Knap, et avaient détaché son casque et sa cuirasse pour s'assurer s'il ne donnait plus signe de vie.

Ivon le chasseur de loups leur dit :

— Il est mort, tout à fait mort ! C'est lui qui a assassiné le comte Charles de Danemark. Aucun de nous n'a pris une part effective à ce forfait. Les compagnons de Bouchard qui l'ont aidé à l'accomplir ont tous péri. Les Isengrins voulaient nous supplicier uniquement parce que Bouchard se trouvait avec nous. Annonçons maintenant au héros d'armes la mort de l'assassin ; et peut-être nos ennemis nous accorderont-ils des conditions de capitulation acceptables.

Cette proposition souleva les murmures de quelques-uns, mais le plus grand nombre l'approuva.

Ivon le chasseur de loups s'avança vers le côté sud de la galerie, fit signe qu'il voulait parler, et cria de toute la force de ses poumons aux chevaliers.

— Messires, il n'y avait plus parmi nous qu'un seul homme coupable du meutre du comte. C'était Bouchard Knap. Je vous annonce qu'il a cessé de vivre, messire Robert Sneloghe vient de le tuer en duel.

Un murmure de surprise et de doute s'éleva du groupe des chevaliers.

— Nous voulons nous rendre à vous, poursuivit Ivon, aux conditions que messire Sneloghe vous fera connaître tout à l'heure. Nous ne sommes pas coupables, et nous prouverons notre innocence devant les juges.

— C'est une ruse ! Vous voulez nous tromper ? Le meurtrier du comte Charles n'est pas mort ! lui répondit-on de tous côtés.

— Eh bien, messires, vous serez convaincus de la vérité de mes paroles, cria Ivon. Nous allons, à l'aide d'une cable, descendre jusqu'à vous le corps de messire Knap. Faites le visiter par les chevaliers qui l'ont connu, et délibérez ensuite sur la résolution que vous voulez prendre à notre égard. Nous attendrons votre réponse avec confiance.

En effet, avec l'aide de ses compagnons, il passa sous les bras du cadavre de Bouchard une des grosses cordes qui faisaient parti de leur matériel de défense, le passa par-dessus la balustrade, le laissa descendre jusqu'au bas, et jeta la corde après le cadavre.

Immédiatement une foule de chevaliers, d'hommes d'armes et de bourgeois se dirigèrent vers le pieds de la tour pour contempler le corps du criminel qui avait frappé le malheureux comte de Charles au pied des saints autels.

— C'est lui ! Je le connais.

— Ce n'est pas lui.

— On veut nous tromper.

— Ça, Bouchard ? Jamais.

— C'est un Kerle qui lui ressemble.

— Non, non, c'est lui.

— Ce n'est pas Bouchard.

— Si.

— Non.

— Oui, c'est bien lui, le brutal, le féroce Bouchard !

Tels furent les cris confus et contradictoires qui s'élevèrent du sein de la foule.

Mais, quel que fût le sentiment qui finit par dominer, les discussions ne furent pas de longue durée ; les bourgeois et les hommes d'armes se mirent à assouvir sur le cadavre leur haine et leur soif de vengeance : ils le percèrent de coups et le foulèrent aux pieds, jusqu'au moment où s'éleva une voix puissante qui cria :

— A la voirie, l'assassin ! A la roue, la charogne ! A la potence, le monstre ! A la potence !

— A la potence ! hurla la foule tout d'une voix.

Et bourgeois et valets d'armes, saisissant le bout de la corde, s'y attelèrent et partirent en courant et en vociférant du côté de la place du Marché, traînant par terre le cadavre sanglant et défiguré de Bouchard Knap.

Quand ce flot du peuple eut disparu, une tranquilité relative régna de nouveau dans le burg.

Ivon le chasseur de loups vit du haut de la galerie de la tour que les chefs des Isengrins se consultaient entre eux, et il ne douta point qu'ils ne délibérassent sur les propositions des Kerles.

Après avoir attendu quelques minutes, il leur cria :

— Eh bien, Messires, quelle est votre décision? Donnez-nous une réponse.

Les chevaliers se séparèrent ; plusieurs d'entre eux crièrent aux Kerles :

— La mort ! La mort pour vous tous.

Immédiatement après on entendit des appels de clairon, et la voix de messire Gervais résonna sur l'esplanade, d'un ton de commandement.

Les hommes d'armes bandèrent leurs arcs, et une minute après une nuée de flèches vola vers la tour. L'air en fut obscurci.

Comme les Kerles avaient vu le mouvement et pénétré le dessein de leurs ennemis, ils avaient eu le temps de se mettre à l'abri derrière les créneaux de la galerie, de sorte que, sauf un seul, lé-

gèrement touché à la joue, personne ne fut blessé.

Cette attaque inutile se renouvela plusieurs fois sans que les Kerles jugeassent nécessaire de riposter.

Alors Robert Sneloghe s'avança sur la galerie; il était calme, et une étincelle de fierté brillait dans ses yeux, quoique son visage portât encore les traces de larmes versées.

Il jeta un regard sur l'esplanade; puis, se tournant vers ses compagnons, il leur dit avec un sourire amer :

— Debout, Kerles! Si nous sommes réellement condamnés à mourir, mourons du moins vengés. L'occasion est favorable. Faisons payer par ces bourreaux le prix du sang de ma sœur, le prix du sang de nos frères! Vite, des flèches, des pierres, de l'huile bouillante. Ils sont impitoyables pour nous; plus de grâce pour eux!

Et, joignant l'exemple aux paroles, il lança une lourde pierre qui, en tombant, écrasa la tête d'un chevalier.

Les Kerles, obéissant à la voix de leurs chefs, se mirent à jeter des pierres et à lancer des flèches. Les femmes elles-mêmes sortirent de leurs cachettes pour asperger les Isengrins d'huile bouillante et de poix enflammée.

En peu d'instant, le sol de la plaine fut jonché de chevaliers, de bourgeois et d'hommes d'armes écrasés, transpercés ou couverts d'affreuse brûlures et des hurlements de douleur s'élevaient vers le ciel.

Le général Gervais Van Praet, qui ne s'attendait pas à une défense aussi acharnée et surtout aussi sanglante, frémit à l'idée qu'il allait perdre là, sans avantage aucun, un nombre d'hommes considérable. Il fit aussitôt sonner la retraite.

Les hommes d'armes se massèrent et coururent presqu'en désordre vers la rue de la cour.

Et, quelques instants après, le burg était aussi tranquille que si rien s'y était passé.

XXV

Il s'était écoulé cinq ou six jours depuis la mort de Witta Sneloghe et de Bouchard Knap, sans que les Kerles réfugiés dans la tour eussent reçu la moindre nouvelle de l'extérieur.

Les Isengrins avaient remarqué que, d'une maison située à l'angle du Maalberg, on tirait des flèches avec des lettres du côté des Kerles. Ils avaient alors emmené de sa demeure et emprisonné le marchand de grains Elfrid Rooster comme coupable d'intelligences avec l'ennemi. En même temps, ils avaient doublé les sentinelles autour de l'église et du burg, et fait proclamer que tout bourgeois, homme d'armes ou chevalier qui parlerait aux Kerles ou leur enverrait des avis ou des nouvelles, subirait la peine des traîtres.

A partir de ce moment, les Kerles demeurèrent dans une ignorance complète de tout ce qui se passait dans la ville de Bruges.

Ils ne pouvaient s'expliquer que, pendant une semaine presque tout entière, on les eût laissés en repos sans tenter contre eux aucune attaque nouvelle. Peut-être avait-on résolu de les réduire par la famine. Cela n'était pas tout à fait invraisemblable. En effet, les Kerles possédaient bien encore quelques provisions de bouche, mais ils voyaient approcher le moment où elles deviendraient insuffisantes, et où il leur faudrait rationner les vivres, s'ils ne voulaient pas se trouver réduits à la dure nécessité de capituler sans condition.

En attendant, ils s'efforçaient de rassembler tous les moyens de se défendre avec acharnement; ils avaient même tiré des murs de la tour des pierres et des poutres à jeter sur les assaillants à la première alerte.

Que les Français et les Isengrins risquassent un assaut par l'escalier, cela n'était guère probable. En effet cet escalier en colimaçon était si étroit que deux hommes ne pouvaient pas y monter de front. Si les ennemis essayaient de monter par là, il serait facile aux Kerles de les tuer un à un, à mesure que leurs têtes émergeraient de la trappe bouchant l'ouverture.

Cependant, pour se garantir contre toute surprise, les Kerles avaient couvert cette trappe qui s'ouvrait dans la galerie de grosses poutres et de lourdes pierres.

Plus d'une fois Robert Sneloghe, lorsqu'il se trouvait seul dans la tour, avait versé des larmes sur la triste fin de sa sœur, et sur la triste fin qui menaçait aussi sa fiancée. Mais soit que la force d'âme de Dukerlin et ses paroles réconfortantes lui donnassent du courage, soit que la certitude de la mort même le fit s'insurger contre la fatalité, il ne respirait plus que la vengeance, et ne montrait à ses compagnons d'autre but que celui de vendre chèrement leur vie, et d'étonner les Isengrins par l'énergie, l'opiniâtreté et l'intrépidité de leur résistance.

Bien peu d'entre eux nourrissaient encore un faible espoir de délivrance. Quel serait le résultat de la première rencontre entre l'armée française et l'armée des Kerles. Guillaume Van Loo paraissait bien haïr les Erembauts; mais, s'il était vainqueur, l'ennemi quitterait Bruges, et alors rien ne pourrait empêcher les Kerles de descendre de la tour et de retourner librement chez eux.

Dans la matinée du sixième jour, le général Gervais Van Praet vint dans le burg avec ses princi-

paux chevaliers et fit sommer les Kerles par un héraut d'armes de se rendre à merci, les menaçant, s'ils refusaient, de la mort la plus terrible.

Les Kerles renouvelèrent leurs propositions précédentes, mais refusèrent absolument de se rendre à merci.

Gervais Van Praet fut profondément irrité de se sentir ainsi impuissant contre une poignée d'hommes. L'idée qu'ils pourraient tenir dans la tour jusqu'au retour du roi de France l'humiliait d'autant plus qu'il avait à redouter le mécontentement du roi.

Ses chevaliers le poussaient à accepter, du moins en apparence, les conditions des Kerles; mais ceux-ci exigeaient un sauf-conduit portant la signature et le sceau du général, et Gervais Van Praet était trop preux chevalier pour commettre une trahison qui flétrirait son nom comme une tache indélébile.

Pendant qu'il délibérait sur ce point avec ses chevaliers, on vient l'avertir qu'un messager, porteur d'une lettre du roi avec d'importantes nouvelles, venait d'arriver et l'attendait dans sa demeure.

Le chevalier qui opportait ce message ajouta :

— Réjouissez-vous, messires; le roi a battu l'armée des Kerles; Ypres a succombé, et Guillaume Van Loo est en son pouvoir.

Une rumeur joyeuse se fit parmi les chevaliers, et, comme ils voyaient leur chef s'éloigner, ils quittèrent également le burg pour aller répandre l'heureuse nouvelle.

Gervais Van Praet trouva chez lui l'envoyé du roi de France. Il ouvrit curieusement la lettre qui racontait en quelques mots la défaite de Guillaume Van Loo, et ajoutait seulement que le porteur, messire Pierre de Bohain, donnerait de plus amples détails.

— Ainsi, le roi votre maître a vaincu les Kerles? Dieu soit loué! Je craignais qu'il n'en eût pas si facilement raison, dit Gervais Van Praet. C'est à Ypres que la bataille s'est livrée?

— Oui, général, à Ypres. Mais vous vous trompez si vous croyez que la victoire a été facile. Ces Kerles sont une espèce de géants ou de diables. Ils se battent comme des lions furieux et se font tuer jusqu'au dernier plutôt que de rompre d'une semelle. Heureusement ils n'étaient pas nombreux, et, de plus, ils ont été trahis par leurs propres compatriotes.

— Trahis, messire de Bohain? Ah! je vous en prie, racontez-moi comment l'affaire s'est passée. N'omettez aucun détail.

— C'est précisément là l'objet de ma mission général. Écoutez donc.

— Je suis tout oreilles.

— Je serai aussi bref que possible.

— Ne craignez pas de vous étendre, je tiens à tout savoir.

— Je n'ometterai rien. Nous étions donc partis avec le roi et le nouveau comte de Flandre pour le pays des Kerles. C'est seulement aux environs d'un endroit découvert nommé Staden que nous trouvâmes d'abord un millier d'ennemis.

— Une avant-garde sans doute?

— Nous les attaquâmes immédiatement avec toutes nos forces. C'est incroyable, la résistance acharnée que ces démons nous opposèrent. Il nous fallut donner l'assaut à chaque maison de Staden, à chaque pli du terrain, à chaque bouquet d'arbres. Ce combat sanglant dura jusqu'au soir, et ne finit que lorsque le dernier de ces Kerles sauvages fut écrasé.

— Ah! Je connais bien leur indomptable courage.

— Nous passâmes le jour suivant à enterrer nos morts et à panser nos blessés, car nous avions fait des pertes si considérables que le roi hésita un moment à conduire son armée plus loin dans une contrée inconnue habitée par des hommes si intrépides et si exercés à la lutte. C'est alors que nous reçumes l'avis que Guillaume Van Loo, le faux comte de Flandre, s'était campé devant Ypres avec une faible armée, et avait l'intention de défendre cette ville contre le roi. L'ordre de marcher en avant nous fut donné.

— Le roi n'hésitait donc plus?

— Non. Devant Ypres nous eûmes à livrer encore un combat acharné, et la tombée de la nuit nous contraignit à suspendre la lutte, avec la certitude qu'elle recommencerait le lendemain à l'aube, plus sanglante, plus acharnée et plus furieuse.

— Ces Kerles sont indomptables! dit Gervais Van Praet en soupirant. Ce sont des hommes héroïques, messire chevalier, et ils mériteraient un meilleur sort s'ils n'étaient pas rebelles à toute autorité et à toute domination. Hélas! Pourquoi ne veulent-ils pas se soumettre? Maintenant nous sommes obligés de l'anéantir, cette race superbe, la plus robuste et la plus vaillante des Flandres... Et, le lendemain, vous avez remporté sur eux une victoire décisive?

— Avant de poursuivre mon récit, il est nécessaire que je vous dise quelque chose, répondit le sire de Bohain.

— Quoi donc?

— Il faut savoir qu'à Ypres même, depuis l'assassinat du comte Charles, plus de la moitié des bourgeois sont devenus les ennemis des Kerles.

— Vraiment?

— C'est positif.



Il fut traîné au pied de la tour. (Page 138.)

— Mais pourquoi?

— Ils sont convaincus que, malgré leurs protestations, Guillaume Van Loo et les autres chefs des Kerles ont connu d avance, encouragé et peut-être favorisé le meurtre de Charles de Danemark.

— Cela paraît, en effet, vraisemblable.

— Nous étions donc campés devant Ypres, nous préparant au combat du lendemain, lorsque quelques bourgeois vinrent nous trouver, et offrirent au roi de lui livrer une des portes de la ville ainsi que le burg. Pendant que nous attaquerions les Kerles de front, ils prendraient les armes et les attaqueraient par derrière, et nous ouvriraient une des portes de la ville dont ils avaient la garde.

— Mais c'était une trahison!

— Sans doute, mais nous aurions été bien sots de n'en pas profiter. Nous acceptâmes donc leurs propositions, quoiqu'ils ne nous inspirassent qu'une médiocre confiance... Les choses se passèrent comme ils l'avaient promis... Aux premiers feux du jour, le combat fut repris et continua pendant deux heures avec une fureur et un acharnement terribles. Mais alors les bourgeois armés se jetèrent sur les Kerles par derrière, et ceux-ci, attaqués de tous côtés, enfermés dans un cercle d'ennemis et coupés de leur point d'appui, le burg faillirent insensiblement et succombèrent enfin sous le nombre, laissant entre nos mains une cinquantaine de prisonniers, parmi lesquels se trouvait leur chef.

— Guillaume Van Loo est donc réellement prisonnier du roi?

— Oui, général. Vous le verrez sans doute aujourd'hui même.

— On l'amène donc à Bruges?

— Le roi vient à Bruges avec une petite partie de son armée. Votre comte Guillaume de Norman-

die parcourt avec la plus grande partie le pays des Kerles, car il paraît que Guillaume Van Loo s'était déjà emparé de beaucoup de villes fortes et de châteaux forts. Si nos renseignements sont exacts, les Kerles occupent Furnes, Vormezeelen, Cassel, Arien, Berghe, Rodenburg et d'autres places fortes. Aujourd'hui que leur principale armée est écrasée, ils ne peuvent plus opposer de résistance sérieuse. Il paraît d'ailleurs qu'il y a des divisions entre eux, et qu'ils se reprochent les uns aux autres le meurtre du comte Charles.

— Mais, messire de Bohain, si le roi vous a envoyé pour m'annoncer son arrivée, il désire peut-être qu'on le reçoive solennellement en triomphateur? Il faut que je me hâte de donner des ordres à cet effet et d'avertir les échevins et le clergé.

— Non, général, le roi ne désire pas cela. Il suffira de répandre en ville la nouvelle de sa victoire. Il aime mieux, comme la guerre n'est pas encore terminée, qu'on laisse au peuple le libre épanchement de sa joie et de son dévouement. Si vous voulez, à la tête d'une vingtaine de chevaliers, vous porter à cheval à la rencontre du roi, cela lui fera plaisir.

— Je le ferai volontiers.

— Maintenant permettez-moi de vous quitter; je retourne sur la route d'Ypres.

— Un instant! s'écria Gervais Van Praet. Je me hâte de donner les ordres nécessaires et d'avertir mes chevaliers. Nous partirons avec vous. Je ne vous demande qu'une demi-heure.

— Soit! Je serai heureux et honoré de voyager en votre compagnie.

La nouvelle de la victoire du roi et de son retour à Bruges se répandit avec la rapidité de l'éclair. Bientôt les Kerles virent, du haut de la tour, une multitude de bourgeois armés ou non armés, même des femmes et des enfants, se diriger vers la rue des Pierres et vers la rue de Saint-Amand, probablement pour aller assister, sur le Sablon, à quelque cérémonie solennelle.

Quoique de toutes les rues avoisinant le burg on fit aux Kerles des signes d'intelligence et qu'on parût les plaindre, en levant les mains au ciel, d'un grand malheur qui les menaçait, ils ne purent parvenir à comprendre ce qu'on leur voulait.

Dans l'attente d'un nouvel assaut, ils préparèrent leurs projectiles, et allumèrent le feu sous les chaudières contenant l'huile et la poix.

Une grande partie de la journée se passa sans qu'ils fussent inquiétés. La ville et le burg étaient aussi paisibles que si la plupart des bourgeois et des Isengrins étaient sortis de l'enceinte.

Vers les deux heures de l'après-midi les Kerles entendirent, dans le lointain, un bruit de clairons interrompu ou couvert par moments par de formidables acclamations.

Ce bruit se rapprocha en augmentant d'intensité, jusqu'au moment où les flots du peuple débouchèrent sur la place du Marché par la rue des Pierres et la rue de Saint-Amand.

Les Kerles ne devinaient pas encore ce que signifiaient ces fanfares et ces acclamations. Ils voyaient bien le roi de France, monté sur un cheval blanc, escorté d'une suite brillante de chevaliers et d'hommes d'armes, et d'une foule enthousiaste; ils apercevaient bien, derrière le roi, sur un chariot découvert, un chevalier enchaîné que l'on insultait et qu'on menaçait du poing; mais ce cortège était encore trop éloigné d'eux pour qu'ils pussent savoir exactement ce qui se passait.

Ils remarquaient seulement que les hommes d'armes et la populace seuls poussaient des acclamations sur le passage du roi, et que la grande majorité des bourgeois aisés se rangeaient le long des façades et bornaient leurs manifestations à un salut respectueux.

Mais dès que le roi était passé de quelques pas, un murmure désapprobateur s'élevait des rangs de ces bourgeois, et même quelques-uns d'entre eux poussaient la hardiesse jusqu'à manifester leur indignation par des cris ou par des gestes.

La cause de ce mécontentement était que Raimbaud Tancmar et d'autres neveux ou compagnons du conseiller aulique, massacré en même temps que le comte Charles, marchaient à la suite du roi. Jusqu'alors, aucun d'eux n'avait osé se montrer à Bruges; mais, depuis la défaite de l'armée des Kerles, ils ne craignaient plus rien, et bravaient même les bourgeois par leurs regards insolents et leurs ricanements.

Le cortège se dirigea au son des fanfares vers le Maalberg, comme si le roi avait pour but de rendre les Kerles témoins de son entrée triomphale.

Là on fit halte, le chariot fut arrêté, et le chevalier enchaîné fut traîné aussi près que possible du pied de la tour. Le chevalier s'agita convulsivement, parvint à se dresser à demi, et cria aux Kerles d'une voix forte :

— Assassins, vils et lâches assassins, vous avez causé la perte de votre pays et la mienne. Soyez maudits!

Les Kerles reconnurent alors en lui Guillaume Van Loo, qu'ils avaient élu comte de Flandre dans la séance du couvent de Furnes.

On le traînait enchaîné à la suite du roi triomphant! Le pays des Kerles était donc conquis. Dès lors tout espoir de salut leur était ravi. Ils n'avaient plus qu'à mourir.

Cette triste certitude les remplit d'angoisse. Mais quand le prisonnier répéta son injurieuse apostrophe, ils lui répondirent avec colère :

— Le lâche, le traître, c'est vous, chevalier félon qui avez ordonné le meurtre du comte, et fait supplicier le prieur de Saint-Donat, innocent de tout méfait. C'est vous qui nous avez laissés sans secours, pour faire croire que vous êtes étranger au crime.

— Vous mentez, répliqua Guillaume Van Loo.

— Oui, l'assassinat commis par Bouchard Knap a été la cause de notre perte ; mais c'est vous qui avez armé le bras de Bouchard... Soyez maudit, vous aussi !

Pendant que ces cris s'échangeaient, le roi et ses chevaliers étaient descendus de cheval, pour exdlorer de plus près l'église et la tour. Gervais Van Praet et Baudouin d'Alost se tenaient à ses côtés.

Au bout d'un instant, le roi dit à Gervais :

— On m'avait dit qu'ils étaient bien encore une centaine sur la tour. Il me semble qu'ils ne sont pas si nombreux.

— Vous avez raison, sire, répondit le général. D'après les calculs les plus précis, ils ne doivent pas être plus d'une cinquantaine. Mais quand nos hommes, pour les inquiéter, feignent une attaque, ils se démènent avec tant d'énergie et d'animation, que l'on croirait qu'ils sont plus de cent.

— Et ils vous tuent beaucoup de monde ?

— Oui, sire, ils nous ont fait subir des pertes considérables. C'est pour cela que, depuis plusieurs jours, nous avons renoncé à toute hostilité contre eux, attendant vos ordres.

— Ce sont des enragés, des fous furieux, ces Kerles ? Qu'espèrent-ils ?

Gervais Van Praet ne répondit que par un haussement d'épaules.

— Mais, général, dit le roi, avec une certaine irritation, il vous a été possible de prendre l'église et la chapelle d'assaut ; pourquoi n'avez-vous rien tenté contre la tour ? Il me semble qu'il était facile d'arracher de là cette poignée d'hommes harassés de fatigue.

— Permettez-moi, sire, de vous donner quelques explications sur la situation des choses. On ne peut atteindre la galerie de la tour que par un escalier en pierre, en colimaçon, si raide et si étroit qu'un seul homme peut y monter à la fois. Vous comprenez que si on essayait de les attaquer par là, les Kerles auraient le temps de fendre la tête à un millier d'assaillants... Il me semble donc qu'il vaut mieux laisser nos ennemis mourir de faim et de soif sur leur perchoir, que de sacrifier inutilement tant de précieuses existences.

— Mais ils veulent se rendre, dit Baudoin d'Alost.

— Oui, à condition qu'on leur garantisse la vie sauve, répondit le général.

— Eh bien, pourquoi n'acceptez-vous pas ? demanda le roi ; vous m'avez dit vous-même tout à l'heure que l'assassin du comte est mort, et qu'on a traîné son cadavre à travers les rues.

— Oui, sire, mais nous, chevaliers de Flandre, avons juré qu'aucun Erembaut — c'est la race à laquelle appartient le meurtrier, — n'obtiendra grâce de la vie. Or, il y a encore des Erembauts sur la tour, entre autres le plus riche et le plus puissant d'entre eux, Robert Sneloghe. Que Votre Majesté veuille se souvenir que notre nouveau comte Guillaume de Normandie a promis de récompenser les chevaliers flamands en leur distribuant les vastes domaines de ce Kerle. Si l'on épargne Robert Sneloghe, l'accomplissement de cette promesse du comte devient impossible. D'ailleurs, le jeune chevalier Robert est très aimé et très estimé parmi les Kerles. Ils le choisiraient infailliblement pour leur chef suprême, et à peine notre comte Guillaume de Normandie aurait-il pris possession du trône qu'une nouvelle et dangereuse révolution le menacerait.

— Si c'était affaire à moi, dit Baudouin d'Alost, j'en aurais bientôt fini.

— Par quel moyen ? demanda le roi.

— Il est permis par les lois divines et humaines de trahir lee traîtres. Acceptez leurs conditions... et, aussitôt qu'ils seront descendus, emparez-vous des scélérats et mettez les à mort.

— Je refuse de m'associer à une pareille perfidie, dit le général. Je ne veux pas qu'on puisse dire de moi que, me trouvant à la tête d'une puissante armée, j'ai eu recours à la ruse et à la trahison pour surprendre et pour massacrer cinquante malheureux ennemis.

— Vous avez raison d'être si pointilleux sur votre honneur militaire, dit le roi avec impatience : mais c'est aussi une grande honte pour vous, général, et pour moi, roi de France, de rester impuissants devant cette tour avec nos deux armées pendant des semaines entières, pour nous emparer de cinquante malheureux ennemis, comme vous les appelez.

Le général courba la tête sans rien dire.

— Si nous mettions le feu au couvent et à l'église ? murmura le roi. Les Kerles seraient forces de se rendre, à moins de se laisser anéantir par le feu.

— Oh ! sire, ne pensez pas à cela ! répondit Gervais Van Praet d'un ton suppliant. Les Brugeois verseraient leur sang pour défendre le plus ancien de leurs temples, et pour en venger la destruction. Aussi le clergé des Flandres en déplorerait la perte comme un terrible malheur.

— Mais, général, je ne veux pas que ces Kerles du haut de leur tour continuent à braver et à insulter mes chevaliers. Il doit y avoir un moyen de réduire leur orgueil. Dussé-je renverser la tour, ils en sortiront avant que la semaine soit terminée. Mes ingénieurs et mes mineurs sont malheureusement avec Guillaume de Normandie, sans cela !

— Que le roi ne s'en afflige point, dit Baudouin d'Alost; parmi nos gens de Gand il y a aussi des ingénieurs habiles, un entre autres, maître Arnold, renommé dans toute le Flandre et jusqu'en Allemagne.

Le roi se tourna vers les chefs qui attendaient ses ordres et fit un signe.

Un grand mouvement se fit parmi les chevaliers et les hommes d'armes. Chacun monta à cheval et se mit à son rang.

Le roi marcha également vers son destrier en disant à Gervais Van Praet :

— Général, m'avez-vous fait préparer maintenant un meilleur gîte ?

— Oui, Sire. Les échevins vous ont préparé un palais. Il est situé près de la place du Marché, et on l'appelle le manoir de Gherwyn.

— C'est bien, général. Veuillez donner des ordres afin qu'on m'amène cet après-midi l'ingénieur gantois Arnold. Je veux lui parler.

En achevant ces mots il monta à cheval, et fit un nouveau signe. Les clairons sonnèrent; le cortège se mit en marche et descendit le Maalberg. Les Kerles les suivirent du regard jusqu'au moment où ils disparurent derrière la chapelle Saint-Jean.

Alors ils se mirent à causer entre eux de la défaite probable de l'armée des Kerles et de la capture de Guillaume Van Loo. Leur sort était terrible; aucun espoir de salut ne leur restait. Dieu les avait-il réellement maudits et voués à une mort affreuse, pour expier le meurtre du comte Charles? D'après les lois et les usages des Kerles, tous les amis et les compagnons d'un assassin étaient considérés comme responsables du crime. Ils se demandaient pourquoi il n'en serait pas du même au ciel.

Ces tristes réflexions assombrissaient leurs esprits; mais bientôt ils puisèrent un nouveau courage dans leur situation désespérée même, et ils s'exhortèrent les uns les autres à montrer à l'ennemi, en face de la mort inévitable, leur indomptable intrépidité.

Tout à coup ils entendirent le clairon retentir de nouveau, et ils virent une dizaine de chevaliers, suivis d'une bande de gens d'armes, s'approcher du burg en passant par la rue Haute. L'étendard qu'ils déployaient devant eux indiquait ce qu'ils étaient.

En effet, cet étendard portait l'écusson des Tancmar, les mortels ennemis des Erembauts.

Que venaient faire dans le burg ces cruels persécuteurs des Kerles? S'ils osaient s'approcher jusqu'à la portée de leurs flèches, avec quelle joie Robert Snelogbe et ses compagnon vengeraient sur eux la ruine du pays des Kerles!

Mais les Tancmar tournèrent à droite et pénétrèrent avec leurs hommes d'armes dans les bâtiments des cloîtres.

Beaucoup de bourgeois les avaient suivis jusquelà en proférant des paroles de désapprobation et même de menace. Mais les Tancmar, forts de la protection du roi, se contentaient de faire repousser les bourgeois par leurs hommes d'armes, sans s'inquiéter de leur attitude hostile.

Pendant que la foule grossissait devant le cloître et que les bourgeois s'excitaient les uns les autres contre Raimbaud Tancmar, comme étant la cause première du trépas tragique du comte, l'étendard des Tancmar fut arboré tout à coup à la fenêtre supérieure de la façade du prieuré.

Alors seulement les bourgeois, ainsi que les Kerles qui se trouvaient sur la tour, comprirent ce qui se passait. Les Tancmar prenaient possession du prieuré comme de leur propriété. Le roi le leur avait-il abandonné, ou bien était-ce une usurpation de leur part?

Les Kerles serraient les poings et faisaient retentir l'air de leurs cris d'indignation; les bourgeois murmuraient et injuriaient de loin les Tancmar.

Alors Raimbaud Tancmar se montra sur le seuil du couvent, et commanda à ses hommes d'armes de repousser et de disperser par la force ces audacieux et grossiers bourgeois.

Le peuple recula en murmurant. Un seul bourgeois refusa de faire un pas en arrière, et blessa même un homme d'armes avec son couteau. Il fut percé de coups d'épée et tomba baigné dans son sang.

Les autres bourgeois, voyant cela, s'enfuirent en hurlant et se répandirent sur la place du Marché et dans les rues, en criant :

— Alarme! alarme! Les Tancmar sont dans le prieuré. Ils ont égorgé Hant Bout le boucher. Malheur! malheur!

En ce moment même, les Brugeois qui avaient suivi le cortége du roi regagnaient leurs demeures. Les rues étaient pleines de monde. Immédiatement la ville entière retentit de cris de détresse et d'alarme, et peu de temps après on vit déboucher sur la place, par toutes les rues qui y aboutissaient, une multitude de bourgeois armés et de gens des métiers, rangés autour des étendards des Gildes et des corporations.

On eût dit que tous ces gens s'étaient entendus longtemps d'avance pour prendre les armes ce jour-là. Cependant il n'en était pas ainsi. Leur haine commune contre les Tancmar était la seule cause de cette unanimité.

Tant que les Kerles étaient puissants, et pouvaient faire espérer qu'ils sauraient se défendre eux-mêmes, la plupart des bourgeois avaient approuvé intérieurement que l'on vengeât sur eux le meurtre du comte; mais maintenant que les Kerles avaient succombé, les bourgeois sentaient que désormais ils auraient à défendre seuls, et sans le secours de personne, leurs libertés contre la tyrannie des seigneurs féodaux, et qu'ils succomberaient probablement dans cette lutte inégale. Ils étaient aigris par la conscience de ce danger. Ils ne pouvaient rien contre le roi ni contre l'armée des chevaliers. Les Tancmar, auxquels ils portaient depuis des siècles une profonde haine, venaient s'offrir eux-mêmes à leur colère.

A peine furent-ils réunis sur la place du Marché au nombre de quelques centaines, qu'ils coururent vers le burg, assiégèrent la porte du couvent et abattirent les hommes d'armes comme dans une véritable guerre.

Du haut de la tour, les Kerles ne virent pas seulement ce combat, mais ils remarquèrent avec joie que de toutes les rues de la ville débouchaient une multitude de bourgeois armés se dirigeant vers le burg. Croyant que le peuple de Bruges s'était révolté contre le roi et contre les Isengrins pour les délivrer, ils encourageaient vivement ces bourgeois en les interpellant par leurs noms.

Tout à coup, le général Gervais Van Praet parut dans le burg avec quelques chevaliers flamands. Sans souci du danger, il se jeta avec ses compagnons devant la porte du couvent et conjura, les larmes aux yeux, les bourgeois de cesser cette lutte sanglante. Quelle était la cause de ce mouvement? Qu'exigeaient-ils? On leur donnerait satisfaction.

Échauffés par l'ardeur du combat, les bourgeois refusèrent d'abord d'écouter sa voix et menacèrent même de le frapper, lui et ses chevaliers, s'ils persistaient à défendre contre leur fureur les infâmes et odieux Tancmar. Mais, à la fin, ils se calmèrent un peu, et alors quelques-uns de leurs chefs s'avancèrent vers le général pour lui expliquer ce que voulaient les bourgeois.

— Messire Van Praet, dit l'un d'eux encore tout frémissant de colère, les Tancmar sont la cause de la misérable fin du comte Charles et de tous les malheurs qui, à cause de cette mort, menacent notre malheureuse Flandre. Ils ont constamment conseillé au comte de ravir leurs libertés aux Kerles et en même temps aux bourgeois des villes. Lorsque tout était tranquille, et que nous bénissions le prince à cause de la paix et de la prospérité dont nous jouissions, les Tancmar ne pensaient jour et nuit qu'à aigrir par des perfidies et des embûches les Erembauts, les Kerles et les bourgeois. Ils ont poussé le comble à l'injustice et à l'oppression, et c'est ainsi qu'ils ont été les véritables meurtriers de notre pauvre prince.

— Que leur voulez-vous? demanda le général effrayé. Vous n'exigez pas leur mort, n'est-ce pas?

— Si, si, leur mort! cria la foule.

— Mais c'est impossible. Vous perdez la raison. N'oubliez pas que le roi de France est à Bruges, et que j'ai une puissante armée à ma disposition. Voulez-vous me contraindre à vous massacrer tous? Je vous en prie, calmez-vous et soyez raisonnables.

— Non, non, général, reprit le chef qui avait parlé le premier, nous ne demandons pas la vie de ces perfides ennemis du peuple. Ils ont paru à Bruges avec une insolence pleine de défi; ils ont pris possession du prieuré et fait poignarder un bourgeois...

— Un valet d'armes qui se défendait; c'est un malheur, murmura Gervais.

— En effet; mais nous ne voulons pas être humiliés, bravés et nargués par ceux qui sont la cause de la mort du comte. Nous exigeons que les Tancmar quittent immédiatement le burg et même la ville. Et si l'on ne nous donne pas tout de suite cette satisfaction, alors, arrive que pourra, ils ne sortiront pas vivants de nos mains.

Le général engagea les bourgeois à attendre quelques instants sa réponse, et pénétra dans le couvent.

Lorsqu'il revint, il dit au chef :

— J'ordonnerai aux Tancmar de quitter Bruges. Consentez-vous à leur laisser le passage libre, à eux et à leurs hommes d'armes?

— Nous y consentons.

— Et vous ne les suivrez pas?

— Jusqu'à la porte de la ville seulement.

— Pas plus loin?

— Pas plus loin.

— Reculez-vous donc un peu, et donnez-nous libre passage.

Les chefs des Gildes et des métiers firent reculer leurs hommes et leur recommandèrent de rester calmes. Ils ne pouvaient exiger plus que l'éloignement, le bannissement en quelque sorte, des Tancmar. S'il n'y avait pas de ruse ni de tromperie, et si l'on donnait aux bourgeois cette satisfaction, ils n'avaient plus aucune raison de se livrer à une effusion de sang inutile.

Les Tancmar, honteux et tremblants, sortirent du couvent chacun entre deux chevaliers qui

devaient les protéger contre la fureur du peuple.

On leur fit traverser la place du Marché dans la direction de la porte de la Bouverie.

Partout sur leur passage on leur adressait des injures et des gestes de menaces; mais, lorsqu'on les eut vus sortir de la ville et s'en éloigner, chacun regagna son logis paisible et satisfait.

XXVI

Le roi de France était resté longtemps en conférence avec l'ingénieur gantois Arnold et avait discuté avec lui sur les moyens qu'on pourrait imaginer pour s'emparer, morts ou vifs, des Kerles qui se tenaient encore sur la tour, sans sacrifier, pour y parvenir, un trop grand nombre de chevaliers ou de gens d'armes.

Le résultat de cette déclaration fut qu'il n'y avait pas d'autre moyen que de faire tomber la tour, ou du moins d'en préparer la chute d'une façon tellement imminente que, certains d'être ensevelis sous ses ruines, les Kerles se rendissent à merci.

Il s'agissait donc de miner le pied de la tour, et de construire un bélier d'une puissance extraordinaire. Pour mettre les travailleurs et les hommes d'armes à l'abri des flèches des Kerles, on pouvait dresser cette grande machine à l'intérieur du cloître, à l'endroit où le réfectoire touchait au mur de la tour.

Ce projet obtint l'approbation du roi. Il chargea maître Arnold de mettre à l'œuvre un grand nombre de charpentiers et de forgerons, pour que le bélier pût être prêt en quelques jours. Si les Kerles s'obstinaient à refuser de se rendre à merci, eh bien, alors, on ferait tomber la tour qui, en s'écroulant, les écraserait sous ses ruines.

En peu de jours, maître Arnold eut préparé les grandes pièces de bois qui devaient servir à son échafaudage, et il les fit porter au couvent.

Lorsqu'enfin la poutre gigantesque, armée de sa tête de bélier en fer, fut amenée à son tour, les Kerles comprirent ce que l'ennemi méditait contre eux. Mais cette entreprise leur parut tellement extraordinaire, tellement insensée, qu'ils ne firent qu'en rire. Quoi qu'il en fût, ils s'encourageaient les uns les autres à ne pas céder. Ils avaient, jusqu'à présent, tenu bon malgré tout, bravé deux puissantes armées et confondu leurs ennemis; il était plus beau et plus glorieux de succomber libres jusqu'au dernier moment et l'épée au poing que de mourir dans les tortures, raillés et méprisés par les Isengrins.

Quoiqu'ils ne possédassent plus que quelques flèches, et qu'ils eussent fait de grands trous dans la tour pour se procurer des projectiles, ils ne manquaient jamais de viser à coups de flèche ou de pierre chaque ennemi qui passait à leur portée.

Chaque jour ils tuaient ou blessaient ainsi quelques ennemis français ou flamands, chevaliers ou valets d'armes. Cette perte irrita vivement le roi de France et surexcita tellement son impatience, qu'il se rendit tous les jours au couvent pour stimuler et hâter les ouvriers.

Quand la construction du bélier fut achevée, il contempla avec une visible satisfaction l'immense machine qui devait probablement contraindre les Kerles à se rendre sous peu, ou mettre fin à leur orgueilleuse bravade par une mort affreuse.

Le réfectoire du couvent était presque aussi élevé que la voûte d'une église. On y voyait, suspendue entre les montants d'un immense échafaudage, une poutre taillée dans un tronc de chêne à peine dépouillé de son écorce, et garnie à l'une de ses extrémités d'une tête de bélier en fer.

A l'autre extrémité étaient attachées de grosses cordes que tenaient des ouvriers et des gens d'armes, et qu'ils devaient tirer en arrière, pour laisser ensuite la poutre, entraînée par son propre poids, battre violemment le mur de la tour et l'ébranler dans ses fondements en brisant les pierres par la force du choc.

Quant tout fut prêt, le roi lui-même donna le premier signal. Le choc fut formidable, et les étincelles jaillirent sur la tête du bélier de fer; mais les fragments de pierre qu'il fit tomber de la muraille furent si peu considérables que le roi secoua la tête avec impatience et avec découragement. Il fit donner encore cinq ou six coups en sa présence, et le résultat en fut très médiocre.

Alors il témoigna son mécontentement à maître Arnold; celui-ci, par ses explications respectueuses, fit comprendre au roi que la pierre de la tour était d'une dureté exceptionnelle, et que le bélier, malgré sa puissance, ne produisait que peu d'effet à chaque coup. Ce n'était donc qu'une question de temps, et il pouvait donner l'assurance qu'au bout de deux ou trois jours la tour serait couchée par terre, si les Kerles ne se rendaient pas avant cela.

Le roi s'éloigna à demi satisfait de cette déclaration, et maître Arnold poursuivit avec ardeur l'ouvrage commencé; pour donner du courage à ses hommes, il leur fit verser du vin à pleins brocs, et leur chanta une chanson dont le rhythme réglait l'unisson de leurs efforts. Complètement protégés par le toit du réfectoire, et excités par le vin, ils se mirent bientôt à chanter tous ensemble comme s'ils étaient à la kermesse.

Mais, dans l'après-midi, leur gaieté fut troublée tout à coup d'une manière sanglante. Un coup vio-

lent et un craquement formidable se firent entendre, et un bloc de pierre trouant la voûte du toit, tomba avec fracas au milieu des travailleurs. Lorsqu'ils purent, à travers le nuage de poussière qui remplissait le réfectoire, distinguer les effets de cette effroyable chute, ils virent que trois de leurs compagnons avaient été tués sur le coup, et que quatre autres, les membres brisés, criaient lamentablement à l'aide.

Pendant qu'ils s'approchaient pour ramasser les morts et les blessés, un second bloc de pierre tomba en rebondissant sur le toit; mais cette fois la voûte résista et la pierre rebondit sur le toit de la cuisine qu'elle enfonça, en tuant ou en blessant une dizaine d'hommes d'armes.

Un cri général de détresse s'éleva du sein du couvent, et tous les chevaliers et les valets d'armes qui s'y trouvaient se saisirent de leurs armes comme s'ils craignaient d'être attaqués et surpris par un ennemi puissant et nombreux.

Quelques instants après, le général Gervais Van Praet pénétra dans le couvent pour se rendre compte de ce qui s'y passait. Il trouva maître Arnold, les bras croisés, stupéfait et consterné, regardant d'un air désolé une grosse masse de fer couchée par terre.

A la question que lui adressa Gervais Van Praet, Arnold répondit :

— Ce sont de vrais démons là-haut, messire; ils ont brisé en deux morceaux une des cloches de la tour et les ont jetés sur nous comme des aérolithes. Voyez ce trou dans la voûte : comment ont-ils pu jeter par-dessus la balustrade de la galerie de pareils blocs de métal, Dieu seul le sait.

— Et qu'allez-vous faire maintenant?

— Ah! général, le plus prudent est d'abandonner notre travail pour aujourd'hui et d'aviser pendant la nuit aux moyens de reboucher la toiture avec des poutres.

— C'est à en rougir de honte, murmura le général. Cinquante hommes nous bravent et nous causent autant de pertes qu'une armée entière! Le roi sera bien mécontent, maître Arnold, s'il apprend que vous voulez suspendre le travail du bélier.

— En ce qui me concerne, je suis prêt à continuer, général; mais le roi m'a recommandé d'exposer les hommes le moins possible.

Un chef accourut, et dit à Arnold d'un ton courroucé :

— Eh bien, maître, pourquoi suspendez-vous le travail? Continuez, continuez, coûte que coûte, le roi le veut; il vous enverra un renfort de valets d'armes; il faut que le bélier ne chôme ni jour ni nuit.

— Il en sera fait selon la volonté du roi, répondit l'ingénieur.

Il quitta les chevaliers, rassembla les travailleurs et leur indiqua un moyen de mettre le bélier en mouvement en se tenant un peu sur le côté, loin de l'ouverture du toit.

Quelques minutes après ils étaient de nouveau à l'ouvrage et le bélier recommençait à battre la tour en brèche à de courts intervalles.

Probablement les Kerles n'avaient plus de cloches à briser et à faire tomber sur les assaillants, ou bien celles qui restaient étaient trop lourdes, car il se passa plus de deux heures sans que les hommes de maître Arnold fussent menacés ou troublés dans leur travail.

Quelqu'un était bien venu leur dire qu'on voyait sur la galerie de la tour s'élever une épaisse fumée et briller des flammes, mais, comme on ne pouvait deviner qu'elles étaient les intentions de l'ennemi, ils n'interrompirent pas pour cela les mouvements du bélier.

A l'extérieur du couvent on était moins tranquille. Les chevaliers qui se trouvaient dans le prieuré et le roi lui-même regardaient avec inquiétude vers la galerie de la tour et se demandaient à quelle nouvelle invention diabolique l'inépuisable imagination de ces Kerles enragés pouvait avoir recours pour retarder encore leur chute définitive.

La chose était pourtant fort simple. Lorsque les Kerles, après la chute de la cloche, entendirent le bélier recommencer son œuvre, ils comprirent que le moyen qu'ils avaient employé n'était pas suffisant pour ruiner et démolir complétement le toit qui protégeait les Isengrins contre leurs flèches; aussi, après y avoir réfléchi, résolurent-ils d'essayer d'y mettre le feu.

A cet effet, ils rassemblèrent toute la cire, toute la poix, toutes les matières grasses ou résineuses qui leur restaient. Ils hachèrent en pièces les cordes des cloches, les détordirent, les effilochèrent, déchirèrent en morceaux des sacs et des toiles, et joignirent des étoupes et plongèrent le tout dans les chaudières où ils faisaient fondre la résine et la graisse. Les bois de la charpente de la tour leur servait à alimenter le feu. C'étaient ces feux et ces allées et venues que le roi et les chevaliers regardaient d'en bas avec l'appréhension d'un nouveau danger.

Les Kerles étaient prêts à exécuter leur projet.

Ils tirèrent des chaudières les matières incendiaires, y mirent le feu, et quand elles furent bien enflammées, il les laissèrent tomber sur le toit du couvent en si grande quantité qu'en un instant le toit, tout couvert de flammes, présenta l'aspect d'un brasier ardent.

Alors les chevaliers comprirent l'intention et le but de leurs intraitables ennemis; ils voulaient

détruire par le feu tous les bâtiments du couvent et priver ainsi de tout abri les travailleurs et les hommes d'armes.

Un grand bruit de voix s'éleva. Les commandements s'entrecroisèrent confusément, et les chefs des Isengrins et des Français s'efforcèrent de faire comprendre à leurs hommes qu'il fallait, quel que fût le danger, mettre tout en service pour éteindre l'incendie, si l'on ne voulait pas voir réduire tout le burg en cendres.

Les gens d'armes, à cet appel, saisirent tout ce qui pouvait contenir de l'eau, et montèrent sur le toit avec une témérité héroïque.

Mais les Kerles, qui avaient prévu cet effort, firent partir sur eux une telle quantité de pierres et de flèches, qu'ils en tuèrent et en blessèrent un grand nombre, qui tombèrent en poussant de grands cris dans le feu qu'ils voulaient éteindre.

Le vent soufflait avec violence et attisait les flammes.

Grâce à des efforts désespérés, et au prix de nombreuses victimes, les gens d'armes réussirent néanmoins à éteindre l'incendie au-dessus du réfectoire; mais au même moment les flammes jaillirent avec une violence nouvelle d'une autre partie de la toiture du couvent.

Cela recommença plusieurs fois. Lorsque enfin on se fut rendu maître de l'incendie, plusieurs toitures s'étaient effondrées; mais les Kerles avaient manqué leur but principal, car le toit du réfectoire où fonctionnait le bélier avait été éteint le premier et par conséquent préservé.

Le roi de France, d'une des fenêtres du palais, avait assisté avec amertume à toute cette scène. Son excitation contre les Kerles monta à son paroxysme lorsqu'il vit emporter sous ses yeux tant de morts et tant de blessés, comme si l'on avait livré une bataille rangée contre toute une armée.

Il jura de se venger cruellement et de ne pas épargner un seul de ces ennemis. Tous seraient mis à mort!

Lorsqu'il quitta le palais vers le soir, il répéta cette impitoyable sentence, à la grande satisfaction des Isengrins qui obtinrent ainsi l'assurance qu'ils pourraient se partager tous les biens de Robert Sneloghe et des autres Erembants.

Les Français et les Isengrins continuèrent à travailler toute la nuit pour réparer tous les dommages qu'ils avaient soufferts, et pour se garantir contre de nouveaux dommages du même genre. Le toit du réfectoire fut couvert de peaux de bœuf fraîches et humectées et étayé çà et là par-dessous au moyen de puissants étançons. Beaucoup de valets d'armes furent encore blessés par les projectiles des Kerles; mais c'était le sort de la guerre.

Dès l'aube du lendemain, le bélier recommença son œuvre.

Les Kerles s'efforcèrent d'inquiéter leurs ennemis en leur jetant de lourdes pierres et des matières enflammées, mais tout cela rebondissait ou glissait sur les peaux mouillées sans produire aucun effet. A la fin, après avoir tenté tous les moyens possibles, ils reconnurent leur impuissance et cessèrent leurs efforts. Sauf trois ou quatre qui montaient la garde, les Kerles ne donnaient plus signe de vie. Ils écoutaient, silencieux et sombres, les coups sourds du bélier battant les murs, et regardaient, par-dessus le burg et le ville, du côté de leur pays natal, comme s'ils avaient encore le vague espoir que la délivrance pouvait venir de là.

Le troisième jour, l'œuvre du bélier devait être bien avancée, car à chaque coup la tour tremblait sur ses fondements. Lorsqu'on regardait en l'air, on voyait vaciller sur la pointe du clocher la croix et le coq.

Les Kerles commençaient à soupçonner quelle était l'intention de leurs ennemis. L'effrayante pensée qu'on pouvait renverser la tour pour les écraser tous sous ses ruines les émut vivement d'abord; mais ils doutaient encore de la possibilité d'un pareil projet; et, s'il devait s'accomplir, eh bien, ils étaient résignés à subir sans se plaindre cette terrible mort. Mourir tous ensemble était encore une consolation dans leur situation désespérée.

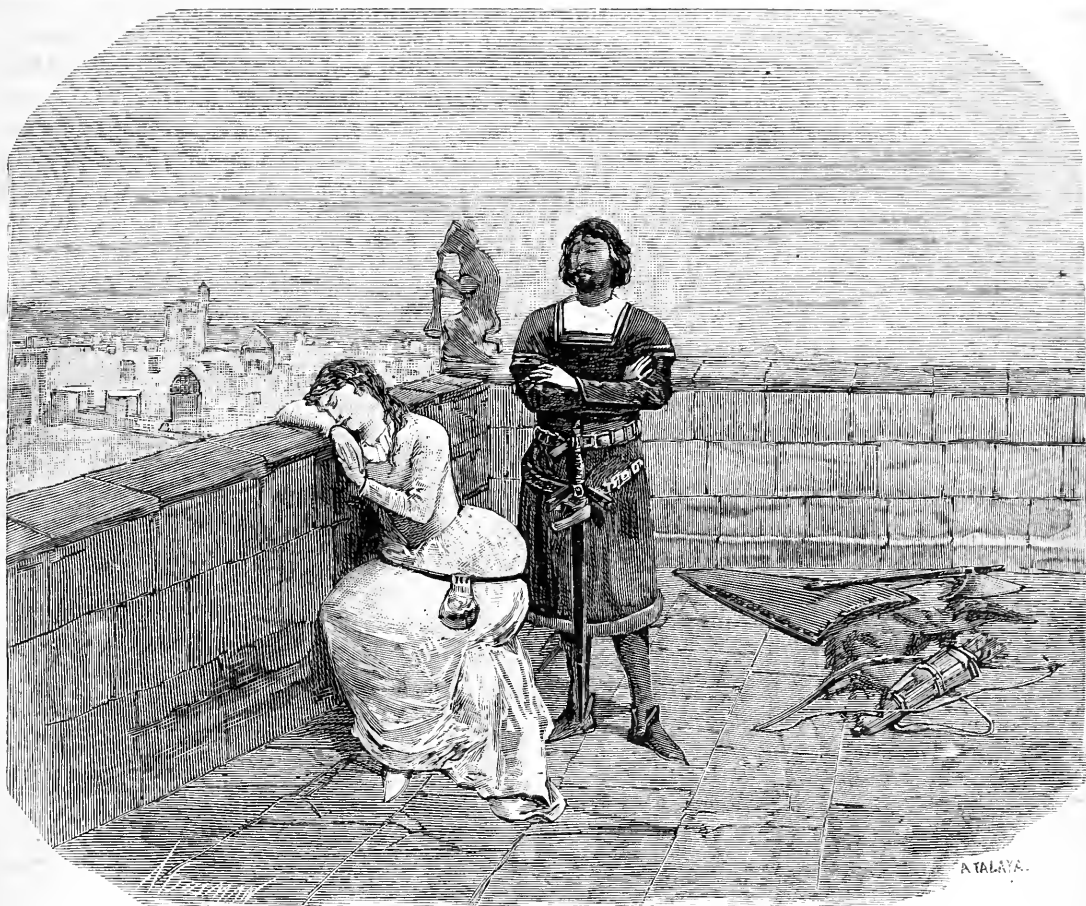
Vers le soir, l'ennemi lui-même les tira d'incertitude. Un héraut du roi de France les avertit que le bélier avait entamé la majeure partie des fondements de la tour, qui tomberait bientôt en ruines, en ensevelissant les Kerles sous ses décombres. S'ils voulaient se rendre à merci, on les laisserait descendre. Ils avaient un quart d'heure pour se décider.

Ils répondirent fièrement qu'ils refusaient absolument de se rendre, à moins que le roi et les chevaliers ne leur assurassent la vie sauve. Dans le cas contraire, ils préféraient s'ensevelir en hommes libres sous les ruines de la tour.

Le héraut d'armes rentra au palais, et immédiatement après, le bélier recommença son œuvre avec une violence nouvelle, jusque bien avant dans la soirée. Puis on s'arrêta, probablement parce qu'on ne voulait point que la tour tombât pendant la nuit.

Malgré l'horreur du sort qui les menaçait, les Kerles se livrèrent au repos, et, comme les chocs du bélier avaient cessé d'ébranler la tour, ils dormirent profondément jusque bien avant dans la matinée du lendemain.

Il y avait plus d'une heure que le soleil avait paru sur l'horizon, lorsque Robert Sneloghe s'é-



Elle tenait les yeux fermés. (Page 145.)

veilla. Il sentait son esprit alourdi par ce long et pénible sommeil, et sortit pour aller prendre le frais sur la galerie.

Il vit tout à coup, du côté sud de la tour, Dakerlia assise sur un banc de bois dans la clarté rayonnante du matin. La jeune fille avait posé sa tête sur la rampe de la balustrade et tenait les yeux fermés. S'était-elle assoupie sous la chaleur du soleil, ou bien rêvait-elle à son bonheur perdu, et pensait-elle à l'affreuse mort qui devait moissonner sa jeunesse dans sa fleur?

Robert Sneloghe s'approcha et s'arrêta à deux pas d'elle, les bras croisés sur sa poitrine et la regardant d'un œil attendri et apitoyé.

Tout un monde d'idées et de souvenirs lui tourbillonnaient dans le cerveau. Qu'était-ce que l'homme dans la main de Dieu? Un atôme, un grain de sable que le vent emporte et balaie. Lui, Robert, avait été le chevalier le plus riche de toute la Flandre, le plus estimé, le plus populaire, le plus honoré. Chef d'un pays libre et d'une race noble, il avait eu une sœur aimable, douce et pure comme une colombe. Il avait rencontré une fiancée digne de son amour, la bénédiction nuptiale, sur le point d'être prononcée, devait mettre le comble à ses vœux et lui ouvrir un paradis de félicités terrestres... Quelques jours avaient passé sur ce rêve, et tout était anéanti, de tout ce bonheur espéré il ne restait rien, rien! Le pays des Kerles avait succombé; la liberté, noble héritage légué par les ancêtres, était perdue! Il allait trouver une mort tragique sous les ruines de la tour du burg, et sa fiancée devait y périr avec lui... Et des Erembauts même il ne resterait dans l'histoire qu'un souvenir maudit! Et tout cela en expiation d'un crime auquel ils étaient restés étrangers, en paiement de la dette de sang contractée par le meurtrier Bouchard Knap!

Petit à petit cependant ces tristes pensées firent place à des pensées plus douces; un sourire entrouvrit les lèvres du jeune homme, et son regard se fixa avec une admiration mélancolique sur le beau visage de Dakerlia.

Elle était si belle et si imposante, sa fiancée qui dormait là sur le bord de cette tour ébranlée et chancelante, comme un enfant qui sommeille au sommet d'un volcan! Si Robert et ses compagnons étaient pâles, émaciés, blessés, déchirés et sordides, Dakerlia avait conservé toutes les apparences de la santé et du bien-être. Elle avait été entourée de tant de soins, de prévenances et d'attentions, qu'elle n'avait pour ainsi dire pas éprouvé de privations; tous les Kerles s'étaient sacrifiés pour elle.

Les joues de Dakerlia n'avaient point perdu leur tendre incarnat; son visage avait conservé sa fraîcheur et sa pureté. En la voyant reposer ainsi sous la lumière du soleil sur la balustrade de la galerie, on l'aurait prise pour une rose détachée de sa tige par l'orage et portée sur le flanc nu d'un rocher.

Le cœur de Robert palpitait d'amour et d'admiration, tandis qu'il la regardait, arraché pour un instant au sentiment de la triste réalité; mais l'illusion fut de courte durée, et bientôt il frémit sous le coup d'affligeantes penséss.

Elle aussi, elle, Dakerlia, allait mourir d'une mort affreuse. De cette beauté, de cette jeunesse, de tout cet espoir et de ce bonheur, il ne resterait bientôt plus qu'un corps écrasé, mutilé, défiguré... c'était horrible à penser!

Des pleurs jaillirent des yeux du chevalier; mais il comprima violemment ces marques de faiblesse et vint s'assseoir doucement à côté de sa fiancée.

Dakerlia s'éveilla et ouvrit les yeux. Elle regarda un instant Robert avec une sorte d'inconscience et sourit gaiement comme à un souvenir réjouissant.

— Vous riez Dakerlia? murmura le jeune chevalier stupéfait; votre âme forte est donc au-dessus de toute crainte?

— Quel beau spectacle! s'écria la jeune fille avec enthousiasme. Robert, j'ai vu mon père et votre sœur... Je les ai vus, je leur ai parlé, je les ai embrassés!

— Un rêve, ma chérie, une illusion!

— Non, non, mieux que cela! Une inspiration de Dieu, une consolation dans nos souffrances, un présage de l'avenir!

Robert haussa les épaules avec découragement et dit en soupirant :

— Écoutez, écoutez comme le bélier frappe làdessous. Entendez-vous? Sentez-vous trembler la tour? Voilà la triste réalité.

— Vous ne me croyez pas? dit la jeune fille dont le visage rayonnait de joie. J'ai déjà vu tomber la tour. J'étais assise ici, près de la rampe de la galerie; le bélier battait plus violemment encore qu'en ce moment, la tour tremblait sur ses fondements et allait tomber. J'avais peur, et je tendais vers le ciel mes mains suppliantes. Un ange parut à côté de moi. « Ne craignez rien, Dakerlia, dit-il; pour qui est malheureux ou souffre injustement, la mort est une délivrance et le commencement d'une vie meilleure. » Le bon ange me donna du courage et de la force. La tour se renversa avec un craquement épouvantable: mais, tandis que je tombais avec les ruines et les décombres, il me prit dans ses bras et vola avec moi vers le ciel. Dans une salle où la lumière et l'or jetaient un éclat aveuglant, mon père et votre sœur accoururent à ma rencontre et m'embrassèrent avec d'ineffables démonstrations de joie. Des larmes de bonheur coulaient de mes yeux; nos amis Edgard Van Ysendyke, Yorg Koevoet, votre vieil oncle le prieur et beaucoup d'autres vaillants Kerles, moissonnés dans la lutte, m'entouraient et me serraient les mains.

Robert écoutait, la croyant en proie à quelque hallucination.

Dakerlia continua :

— Une seule tristesse assombrissait notre joie; tous me demandaient : « Où est Robert Sneloghe? où reste le noble Robert? » Et je vous vis venir à votre tour, nous vous tendimes les bras et vous serrâmes sur notre cœur. Alors une lumière éblouissante nous inonda, et, du centre de ce foyer rayonnant, la voix de Dieu parvint jusqu'à nous, qui disait : « Robert, Dakerlia, âmes pures qui avez aimé et souffert sur la terre, soyez unies et heureuses jusqu'à la fin des siècles! » Et alors, Robert, je me suis réveillée et je vous ai vu à côté de moi. C'est un rêve; oui, oui, un rêve; mais il deviendra une réalité. Là-haut nous serons réunis pour toujours dans le sein de Dieu avec mon père, avec votre sœur et avec tous nos amis.

Le jeune chevalier secoua tristement la tête.

— Quoi! s'écria la jeune fille, cet heureux présage ne vous réjouit pas? Craindriez-vous la mort, Robert?

— Ah! ce n'est pas pour moi que je la crains, vous le savez bien, répondit-il. Mais vous voir mourir, Dakerlia, vous, si jeune, si innocente, si belle! Hélas, c'est une idée affreuse!

— Puisque j'accepte ce sort sans trembler!...

— Il y a encore un moyen, Dakerlia, et nos malheureux compagnons y consentiraient par amitié pour vous et pour moi...

— Encore une proposition, que j'ai déjà dix fois repoussée.

— Je vous en conjure, acceptez-la, par pitié

pour ma douleur! Si je pouvais vous savoir sauvée, je mourrais avec bonheur, et je bénirais la mort comme un bienfait. Laissez-moi faire : j'obtiendrai du roi qu'il vous laisse libre.

— Jamais, jamais je refuse!

— Dakerlia!

— Je veux vivre et mourir avec vous. Mon rêve deviendra une vérité.

— Ne soyez pas impitoyable : votre refus est pour moi un calice d'amertume.

— Ah! Robert, comment est-il possible? s'écria la jeune fille indignée. Vous voulez que je reste vive quand vous ne serez plus? M'aimez-vous réellement? Et, si vous m'aimez, pourquoi voulez vous que je reste exposée aux poursuites du traître Didier Vos? Et, si je devenais la victime de sa méchanceté, ne devriez-vous pas vous accuser d'avoir été la cause de mon malheur et de ma honte? Je suis une Kerline, je paraîtrai pure devant Dieu, je veux conserver le droit de serrer dans mes bras mon père, ma sœur et vous-même...

Jusqu'à ce moment, les Kerles qui se trouvaient dans la galerie avaient, suivant leur habitude, respecté l'entretien de leur chef avec mademoiselle Wulf, et ils étaient restés de l'autre côté de la tour; mais alors Ivon le chasseur de loups s'approcha en disant :

— Messire Sneloghe, si je ne me trompe, il va se passer là-dessous quelque chose d'important. Beaucoup de bourgeois viennent dans la rue du Burg. Ils se dirigent vers le burg en cortège, sans doute pour parler au roi. Nous ne pouvons deviner quelle est leur intention, mais il nous font signe comme pour vous faire comprendre qu'il vont traiter de nous.

En ce moment, les bourgeois arrivaient sur l'esplanade de burg, et Robert n'eut qu'à pencher la tête par-dessus la balustrade de la galerie pour apercevoir le cortège. On lui fit signe aussi, mais il ne put y attacher d'autre signification que celle-ci : qu'on allait tenter un dernier effort auprès du roi de France, afin d'obtenir grâce de la vie pour les malheureux Kerles que la chute de la tour devait infailliblement écraser.

En effet, il ne se trompait pas. Des échevins de la ville, accompagnés d'une quarantaine de doyens des Gildes et des corporations, se présentaient à cette heure même à la porte du palais et demandaient à parler au roi.

Admis en présence du prince, et interrogés sur les causes de leur démarche, les échevins répondirent :

— Seigneur roi, la triste nouvelle que l'on va faire tomber la tour de Saint-Donat a profondément ému nos bourgeois. Sur leurs instances nous venons vous implorer, et vous supplier humblement de vouloir bien épargner le plus aucien édifice religieux de notre ville. Si cette tour doit tomber, elle n'écrasera pas seulement l'église et le prieuré, mais elle ensevelira infailliblement beaucoup d'innocents sous ses ruines.

— Nous comprenons, messieurs, que vous préféreriez voir la tour épargnée, répliqua le monarque. Mais vous ne pouvez cependant pas espérer que nous, roi de France, nous laisserons insulter impunément notre puissance, ni que nous partirons avant d'avoir réduits ces Kerles insolents à capituler? Il y a trop longtemps que ce jeu-là dure, et, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de le faire cesser, nous ferons tomber la tour!

— Le roi veut-il me permettre de lui soumettre humblement une réflexion? reprit le chef des échevins. Le nombre des Kerles qui sont dans la tour ne s'élève pas à cinquante : nous croyons être certains qu'ils ne sont plus qu'une trentaine. Ces pauvres gens ont été entraînés dans la guerre à la suite d'un meurtre affreux dont aucun d'eux n'est coupable.

— Et Robert Sneloghe? s'écria Didier Vos qui se tenait derrière le roi avec le général Gervais et plusieurs autres chevaliers.

— Que le roi me permette de le lui dire, répondit l'échevin, messire Robert Sneloghe a prouvé par tous ses actes qu'il est resté étranger au crime et qu'il le déplore autant que qui que ce soit. Il a versé des larmes sur le cadavre du comte Charles, et il l'a défendu au péril de sa vie contre les outrages. N'est-ce pas lui qui a tué le meurtrier? De tous ceux que l'on connaît comme ayant pris part au crime, il n'y en a plus un seul sur la tour : ils sont suppliciés, tués dans la lutte ou en fuite. O puissant roi de France, la mort immédiate de ces pauvres gens peut-elle ajouter quelque chose à l'éclat de votre gloire? Oh! seigneur roi, dans votre cœur magnanime, le sentiment de la vengeance ne peut trouver accès que pour autant qu'elle soit nécessaire, juste et légitime.

— Quoi! riposta le roi étonné. Notre vengeance contre ces Kerles arrogants ne serait pas légitime? N'ont-ils pas tué et blessé assez de nos chevaliers et de nos hommes d'armes?

— En effet, puissant prince; mais daignez considérer qu'ils ne l'ont fait que pour se défendre...

— Ah ça? si je vous comprends bien, dit le roi en l'interrompant avec colère, vous auriez la témérité de souhaiter et d'espérer que nous ferions grâce à tous ces gens qui ont été du moins les complices et les amis des meurtriers?

— Non, pas grâce entière, mais nous osons vous supplier de leur accorder les conditions

qu'ils mettent à leur capitulation. Ils veulent se rendre à la prison et se soumettent d'avance à la peine que les juges prononceront contre chacun d'eux après les avoir entendus. Ils ne veulent pas de grâce; ils ne demandent que justice. Certes ils sont vos ennemis dans cette guerre, ô prince magnanime, leur sort est entre vos mains et chacun doit se soumettre respectueusement à votre volonté, quoi qu'il vous plaise de décider. Mais, s'ils n'ont pas de droits à votre indulgence, soyez du moins favorable aux bourgeois de la ville de Bruges, et faites pour ceux-ci ce que vous refuseriez aux Kerles. Nous vous en prions à genoux, épargnez la tour et le temple de notre grand saint Donat.

Le roi parut sensible à cette prière respectueuse, il se tourna vers les chevaliers, pour les consulter sur la décision à prendre. Les Isengrins murmuraient sourdement; on pouvait voir à leurs gestes qu'ils poussaient le roi à repousser complètement la prière des bourgeois.

Le roi se retourna vers les échevins, et leur dit d'un ton bienveillant :

— Relevez-vous, messieurs. Ce que vous nous demandez est difficile à accorder. Épargner les Kerles? Tous nos compagnons qu'ils ont massacrés devraient-ils donc rester sans vengeance? Cependant, s'il nous était possible de conserver la tour, nous serions heureux de saisir cette occasion de donner aux bonnes gens de la ville de Bruges une marque de notre bienveillance particulière. Retournez auprès de vos hommes, rassurez-les, et dites-leur que nous ferons suspendre l'œuvre du bélier jusqu'à ce que nous ayons pesé mûrement ce qu'il nous est possible de faire pour donner satisfaction aux bourgeois de la bonne ville de Bruges. Ayez confiance; j'espère que nous pourrons conserver la tour de l'église Saint-Donat.

Les échevins et leur suite quittèrent le palais en exprimant toute leur reconnaissance.

L'esplanade du burg pullulait de monde, jusqu'au pied même de la tour; car chacun savait que, depuis la mort de Bouchard Knap, les Kerles ne tiraient plus jamais sur des bourgeois sans armes.

Les échevins firent part au peuple des bonnes paroles du roi, et les cris répétés de : « Vive le roi! » témoignaient de la joie de la foule. Quelques-uns des plus hardis bourgeois s'efforcèrent de faire comprendre aux Kerles de la tour, par la voix et le geste, qu'il y avait encore pour eux certaines chances de salut.

Mais quelques hommes d'armes s'avancèrent à leur tour sur l'esplanade et menacèrent les bourgeois de les emmener en prison s'ils enfreignaient les ordres du roi en adressant la parole aux assiégés.

Il se passa un temps assez long avant que l'on apprît quelque nouvelle. La foule grossissait d'instant en instant et chacun attendait avec impatience la résolution du roi.

A la fin, un murmure joyeux s'éleva du sein de la foule qui s'entr'ouvrit pour livrer passage à un sonneur de trompe accompagné d'un héraut d'armes.

Le sonneur fit entendre une courte fanfare, puis le héraut d'armes cria aux Kerles :

— A la prière des bourgeois de la bonne ville de Bruges, et pour épargner le tour de l'église Saint-Donat, Notre Seigneur le roi de France vous accorde les conditions auxquelles vous avez offert de vous rendre. Vous serez conduits en prison et vous y attendrez que des juges y aient prononcé sur votre sort. Faites-moi savoir si vous acceptez cette grande faveur. J'attends votre réponse.

Après s'être consultés un instant, les Kerles répondirent :

— Nous acceptons, car nous avons confiance dans la parole du roi.

— Descendez donc, dit le héraut. On dégagera la porte extérieure de l'escalier, et l'on prendra vos armes dans l'église inférieure.

— Qu'il en soit ainsi, répondirent les Kerles.

Un long murmure de joie s'éleva de l'esplanade, et le nom du roi fut répété avec de vives acclamations.

Sans doute, les Kerles avaient un travail difficile à accomplir afin de se frayer un passage à travers tous les obstacles qu'ils avaient accumulés pour protéger leur dernière retraite, car il se passa près d'une heure avant qu'on entendît dans l'escalier le bruit de leur descente. Enfin la porte de l'église s'ouvrit, et derrière une forte garde d'hommes d'armes, on vit paraître les survivants des Kerles, au nombre de vingt-sept hommes et trois femmes.

Il y avait plus de quarante jours qu'ils étaient enfermés dans le burg, et seize jours qu'ils étaient montés dans la tour. Pendant tout ce temps, ils s'étaient défendus avec un courage héroïque contre deux armées, et contre tous les engins de siège de la ville de Gand.

Aussi leur aspect misérable disait assez tout ce qu'ils avaient enduré et souffert. Ils étaient tous maigres et blêmes, avec des joues creuses et des yeux enfoncés dans l'orbite. La plupart portaient sur le visage et les mains les cicatrices encore rouges de blessures à peine fermées. Leurs vêtements étaient déchirés et sordides. Et n'eût été leur attitude fière et l'étincelle d'indomptable orgueil qui brillait dans leur œil sombre, on les eût pris pour une bande de mendiants affamés.

Dakerlia seule, avec sa haute taille, son pur et

charmant visage, sa robe immaculée, avait l'air d'une reine au milieu d'un tas de misérables. Elle marchait à côté de Robert, et étonnait tout le monde par la douceur de son regard tranquille, et par le sourire qui éclairait sa physionomie calme et fière.

Les chevaliers et les hommes d'armes ouvrirent avec respect un libre passage à cette poignée d'héroïques ennemis, et les regardèrent passer sans prononcer une syllabe.

Maint bourgeois, en les voyant défiler devant lui, défaits et en haillons, essuya une larme de pitié ou d'admiration.

Les prisonniers n'eurent pas loin à aller. La prison où l'on allait les enfermer était située sur l'esplanade, presque en face du prieuré.

Lorsque les Kerles y furent entrés, le chef de la garde ordonna d'enfermer les hommes dans les cachots de droite, et les femmes dans les cellules de gauche.

Un cri d'angoisse échappa en même temps à Dakerlia et à Robert, et des larmes jaillirent de leurs yeux, comme s'ils craignaient que cette séparation ne fût éternelle.

Dakerlia d'un geste solennel montra du doigt le ciel et dit à son fiancé :

— Robert, Robert; il y a une vie meilleure. Adieu, ou plutôt au revoir... Là-haut... mon père, Witta...

— Adieu, que Dieu vous protège! murmura le jeune chevalier, accablé de douleur.

Les hommes d'armes prirent les prisonniers par le bras, et les conduisirent aux cachots qui leur étaient destinés.

XXVII

Dakerlia était captive dans la prison du burg. Une seule petite fenêtre haute laissait descendre un faible rayon de lumière dans son étroite cellule, et il fallait habituer ses yeux au jour douteux qui y régnait avant de pouvoir distinguer nettement les objets.

Sans doute, les princes et les chevaliers qui disposaient du sort de la jeune Kerline ne voulaient pas la traiter avec la dernière rigueur; peut-être y avait-il quelqu'un qui la protégeait secrètement, car il y avait dans son cachot une table et une couple de chaises, et, dans le coin le plus éloigné de la lucarne, on avait dressé une sorte de lit pour lui permettre de prendre son repos.

Il y avait quatre jours que les Kerles étaient descendus de la tour et s'étaient livrés aux mains de leurs ennemis, à condition d'être entendus et jugés dans les formes légales par un tribunal régulier.

Dakerlia était assise devant la table de sa cellule et, la tête appuyée sur sa main, elle songeait, le regard perdu dans le vide. Son visage changeait d'expression selon les idées qui lui passaient par l'esprit. Tantôt un sourire, entr'ouvrant ses lèvres, éclairait sa physionomie; tantôt un frisson parcourait tous ses membres, un pleur mouillait ses yeux, et elle joignait ses mains en une ardente prière. On eût dit que son âme était partagée entre l'espérance, la terreur et la pitié.

— Si les juges étaient impartiaux, se disait-elle, ils infligeraient une peine légère à Robert, parce qu'il avait aidé à défendre Bouchard Knap en acquit d'une dette de famille : peut-être confisqueraient-ils ses biens pour satisfaire la cupidité et la haine des Isengrins; mais ils n'exigeraient pas sa mort et le laisseraient libre, ou se contenteraient de le bannir du comté. Avaient-ils besoin d'être riches pour être heureux? Que Robert fût pauvre et proscrit, elle ne lui en consacrerait pas moins sa vie avec bonheur. Peut-être réussirait-elle à lui faire oublier les biens perdus, et la bonté de Dieu leur réservait-elle encore des jours heureux et paisibles.

Puis des pensers plus sombres artristaient son esprit et mouillaient ses yeux. Les perfides Isengrins, dans leur implacable soif de vengeance, ne composeraient-ils pas le tribunal d'ennemis des Kerles? Et si alors ils prononçaient contre Robert une sentence capitale? Si cette tête chérie devait tomber sous le glaive du bourreau?

Pensées terribles qui faisaient frémir la malheureuse Dakerlia et lui arrachaient des cris d'angoisse... Cependant son esprit courageux se raidissait contre le découragement et le désespoir, et elle levait les yeux au ciel pour chercher la place où son âme et celle de Robert seraient réunies aux âmes de ceux qui leur étaient chers.

Elle maîtrisa son agitation, et une expression joyeuse éclaira sa physionomie. Un bruit de clefs et de pas pesants lui annonçait que Reimbert, le guichetier, allait lui apporter, avec son déjeuner, des nouvelles de Robert Sneloghe.

Le guichetier était un homme déjà vieux, dont le visage ne dénotait guère la sensibilité; mais il avait fait la guerre sous les ordres de messire Wulf, et il se rappelait avec reconnaissance la bonté de son ancien chef. C'est pour cela qu'il traitait la jeune prisonnière avec une douceur mêlée de respect, et lui annonçait, non sans péril pour lui-même, ce qui pouvait adoucir son sort en ce triste séjour.

— Mademoiselle Wulf, dit-il en entrant, je vous apporte du lait chaud et le meilleur pain qu'on peut trouver dans toute la ville de Bruges. A midi je...

Dakerlia, poussée par son impatience, l'interrompit en disant :

— Merci, merci! Dieu vous bénisse, Reimbert, pour votre bon cœur. Avez-vous déjà vu messire Sneloghe aujourd'hui?

— Je l'ai vu, mademoiselle.

— Et comment va-t-il?

— Bien, passablement bien.

— Vous dites cela d'un ton douteux. Souffre-t il?

— Oui et non, mademoiselle. Lorsqu'il parle à ses compagnons, ses yeux brillent de mâle fierté et il inspire à tous le mépris de la mort avec une irrésistible éloquence. Mourir, afin de faire admirer jusqu'au bout l'invincible héroïsme des Kerles, semble être son seul rêve et son unique but. Mais, dès qu'il m'adresse la parole à moi, il devient triste, et souvent ses yeux se mouillent de larmes.

— Mais pourquoi? Lui disiez-vous des choses affligeantes, Reimbert?

— Non, mademoiselle.

— Alors quoi?

— Il parle toujours de vous, de vous seule.

— Eh bien?

— Votre sort actuel, le sort que vous avez à attendre, l'épouvante. Les larmes qu'il essaie en vain de comprimer sont des larmes de pitié et d'amour.

Dakerlia resta un instant muette. Elle était attendrie, et poussa un profond soupir.

— Reimbert, demanda-t-elle, messire Sneloghe croit-il donc, les autres Kerles croient-ils que l'on prononcera contre nous la peine de mort?

— Ils semblent conserver peu d'espoir, dit le geôlier, et ils ont des raisons de s'attendre à ce qu'il y a de pis de la part de leurs cruels ennemis. Pauvres Kerles, leur incertitude ne durera plus longtemps.

Dakerlia effrayée leva les mains au ciel et s'écria :

— Grâce, grâce pour lui, ô Dieu tout-puissant! Il est innocent! Ne vengez pas sur lui le meurtre du comte. Laissez-le vivre, je bénirai votre saint nom jusqu'à mon dernier soupir.

— Mademoiselle Wulf, ne vous désespérez pas ainsi, dit le guichetier. Écoutez-moi, je vous en prie. Si les autres Kerles sont condamnés à mort, selon toute apparence on fera grâce de la vie à messire Sneloghe.

— Vous voulez me consoler et vous essayez de me tromper par bonté d'âme, répondit Dakerlia incrédule.

— Non, mademoiselle; je vous ai déjà dit que les échevins et les principaux bourgeois ne cessent de faire tous leurs efforts auprès du roi afin d'obtenir la grâce de messire Sneloghe. Hier au soir, dans la grande salle du Gyselhuis, j'ai entendu deux chevaliers, messire Gervais Van Praet, actuellement châtelain de Bruges et un des chefs français qui fait partie du conseil du roi, discuter sur cette affaire. J'ai pu augurer de leurs paroles que le roi est disposé à recevoir messire Sneloghe à merci, et qu'il l'aurait déjà fait, si les Isengrins ne l'avaient pas retenu jusqu'à présent. Qui l'emportera, des bourgeois ou des Isengrins?

— La justice ou la haine? demanda Dakerlia.

— Nous le saurons probablement aujourd'hui, mademoiselle.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui même.

— Ah! je tremble.

— Le bruit court que ce matin un tribunal de chevaliers désignés à cet effet par le roi se réunira dans le palais pour juger les Kerles.

— Ah! mon Dieu!

— Il est certain qu'il va se passer quelque chose d'important.

— Comment cela?

— Depuis une couple d'heures, le burg est plein de gens d'armes, et une foule de chevaliers se sont rendus au palais.

— Vous les avez vus?

— Oui, même l'esplanade est pleine de Français revenus hier du pays des Kerles avec le nouveau comte.

— Notre malheureux pays est entièrement subjugué, soupira la jeune fille.

— C'était à prévoir, mademoiselle. Attaqué à la fois par les forces de toute la Flandre et de la France...

— Oui, oui, et abandonné par Dieu en expiation d'un horrible forfait...

— Le pays des Kerles ne pouvait que prouver son héroïsme et succomber.

— Hélas!

— Mais, pour ce qui regarde messire Sneloghe, mademoiselle, vous avez mille raisons d'espérer.

— Je n'ai pas d'espoir.

— Il saura prouver au tribunal des chevaliers qu'il n'est pas coupable.

— Cela ne suffira pas.

— Et le roi, disposé à l'indulgence par les supplications des bourgeois, lui fera grâce.

— Je n'ose y croire.

— Qui sait? Peut-être vivrez vous encore des jours heureux et paisibles avec messire Robert.

— Dieu vous entende!

— Au revoir, mademoiselle Wulf; si j'apprends quelque chose d'important, je tâcherai de trouver une minute pour venir vous l'annoncer.

Dakerlia l'accompagna jusqu'à la porte en lui exprimant toute sa reconnaissance.

Lorsque la porte se fut refermée derrière le

guichetier, Dakerlia resta longtemps debout, au milieu de sa cellule, réfléchissant à ce qu'il lui avait dit.

Ses réflexions l'amenèrent à cette conviction, qu'il y avait réellement beaucoup d'espoir d'obtenir une solution favorable, et cette conviction fit renaître le calme dans son esprit.

Elle prit place devant la petite table, se versa une jatte de lait que Reimbert venait d'apporter, et se mit à déjeuner...

Bientôt elle entendit de nouveau le grincement de la clef dans la serrure. Elle se leva toute joyeuse et fit quelques pas en avant.

Elle s'attendait à revoir le guichetier lui apportant une nouvelle intéressante de Robert.

Hélas! sa déception fut cruelle.

Quand la porte fut ouverte, elle poussa un cri d'épouvante, et elle recula, avec une expression d'horreur, jusqu'à la table, où elle s'affaissa tremblante sur une chaise.

Didier Vos était devant elle.

Sur un signe de lui, le geôlier se retira.

Didier Vos, regardant Dakerlia bien en face, avec un sourire amer, lui dit :

— Je viens à vous par générosité, par compassion. Et vous, Dakerlia, je le vois bien, vous haïssez toujours avec la même opiniâtreté l'homme qui, par amour pour vous, s'est exposé à perdre à la fois la vie et l'honneur.

— Traître, vendeur de votre pays, répliqua la jeune fille avec indignation, accomplissez votre œuvre infâme ; faites-le périr, le Kerle dont la noblesse, dont la fidélité à son pays et à la liberté, doivent remplir de honte votre âme basse et vile!

— C'est lui, c'est Robert, n'est-ce pas, riposta Didier Vos avec une froide ironie, qui m'a accusé auprès de vous.

— N'avez-vous pas trahi?

— Rien ne pouvait sauver les Kerles et leur pays de la chute. La véritable, la seule cause de ce malheur, c'est l'irrésolution, l'indolence, la lenteur passive du prieur Bertolphe, du châtelain Hacket, de Robert Sneloghe, et de tous ceux qui, comme lui, ont empêché les Kerles de courir aux armes contre le comte, lorsqu'il en était encore temps.

— C'est faux, c'est faux! s'écria Dakerlia indignée.

— C'est la vérité pure.

— C'est faux, vous dis-je. La véritable cause de ce malheur, c'est le meurtre du comte Charles, un horrible forfait auquel vous avez contribué par vos conseils, et qui a tourné contre nous Dieu et l'univers entier.

— Je ne suis pas venu pour discuter sur ces choses-là, dit Didier en s'asseyant.

— Pourquoi donc êtes-vous venu?

— Je vais vous le dire. Mon temps est précieux ; écoutez avec attention ce que j'ai à vous apprendre, mademoiselle Wulf.

— Je vous écoute.

— Les chevaliers désignés par le roi de France pour juger Robert Sneloghe et ses compagnons vont se réunir dans le palais.

— Je le sais.

— Ce jugement ne sera qu'une comédie, pour satisfaire en apparence aux conditions posées par les Kerles à leur capitulation.

— Quoi, ce jugement?...

— Il est prononcé d'avance. On ne se donnera pas même la peine de les interroger. Tous seront condamnés aux plus cruels supplices. Vous avez l'air de ne pas me croire ?

— Si vous disiez vrai, ce que je ne veux pas croire, ils mourraient sans trembler.

— Nous verrons bien.

— Mais un pareil jugement n'est pas certain. Vous pourriez bien vous tromper dans votre implacable haine.

— Tous les Isengrins la partagent.

— Et, si le roi de France voulait faire grâce à Robert?

— Le roi de France ?

— Oui, le roi.

— Ainsi, l'on vous a fait connaître ici ce qui se passe dans le palais? murmura Didier Vos, en secouant la tête d'un air mécontent.

— Eh bien, quand cela serait?

— Vous vous bercez d'un vain espoir, Dakerlia. Le roi, il est vrai, paraît enclin à écouter les supplications des échevins et des bourgeois; mais le général Gervais Van Praet, au nom de tous les chevaliers flamands, exige la mort de messire Sneloghe, et le roi lui-même s'est engagé sur parole à ne faire grâce de la vie à aucun Kerle sans leur consentement. Il y est obligé par son propre serment. Robert périra donc dans les plus cruels supplices ; et son cadavre sera foulé aux pieds des valets d'armes.

— Mon Dieu, mon Dieu, quelles affreuses souffrances, quelle humiliation dans la mort! s'écria la jeune fille épouvantée.

— Oui, insista Didier, c'est une fin terrible.

— Et rien, rien ne peut-il prévenir cet issue fatale?

— Si, Dakerlia.

— Il y a donc un moyen ?

— Un seul. Et il dépend de vous.

— De moi?

— Vous seule pouvez sauver la vie à Robert.

— Moi, juste ciel?

— Vous-même. Vous pouvez lui sauver la vie et lui rendre la liberté.

— Ah ! vous me trompez encore par un faux espoir.

— Non, non, rien de plus vrai.

— Que faudrait-il donc faire ?

— Écoutez-moi, Dakerlia. J'ai rendu au général Gervais Van Praet de grands services dont il me doit encore le prix.

— Eh bien?

— Eh bien, si je lui demande pour récompense la vie de Robert Sneloghe, il me l'accordera sans aucun doute, et conseillera la clémence au roi de France.

— Vous feriez cela?

— Je le ferais, si j'étais sûr de pouvoir compter sur votre reconnaissance.

Dakerlia se leva et fit un pas en avant.

Elle regarda Didier Vos avec un sourire plein de supplications, respirant à la fois l'amitié et la gratitude.

Lui, étonné et ému à la fois, par le premier rayon d'une sympathie inespérée, saisit la main de la jeune fille.

Mais, rappelée par cette étreinte abhorrée au véritable sentiment de sa situation, Dakerlia retira sa main en frémissant.

— Vous restez inexorable pour moi ! grommela Didier blessé. C'est vous qui le voulez, et votre aversion pour moi vous fait verser le sang de Robert Sneloghe.

— Quoi, vous osez?

— Je pars, je vais prononcer le mot qui sera son arrêt de mort. Dans une heure, son cadavre sera traîné sur la plaine des Sablons et foulé aux pieds des valets de l'armée...

Ils se disposait à sortir de la cellule ; mais Dakerlia courut à lui et le retint en disant d'une voix tremblante :

— Didier, Didier, soyez miséricordieux ! Grâce, grâce pour lui !

— Grâce pour lui ? répéta Didier Vos en se retournant. Vous seule, Dakerlia, vous seule pouvez lui sauver la vie. Un mot de vous suffit pour cela.

— Un mot? Quel mot? bégaya la jeune fille anxieuse, et prévoyant quelque condition impossible.

— Dites qu'après le départ de Robert Sneloghe, — car si on lui fait grâce de la vie, il sera certainement banni, — dites que vous consentez à m'accepter pour époux.

Dakerlia poussa un cri d'horreur, et elle recula en chancelant jusqu'à la table où elle chercha un appui pour ne pas tomber.

— Je n'exige pas, poursuivit Didier, que cet hymen soit célébré dès le premier mois. Je veux vous laisser le temps de vous habituer à l'idée de cette nouvelle destinée. Promettez-moi seulement en ce moment que vous renoncez à votre amour pour messire Sneloghe, et permettez-moi d'espérer que je pourrai vous conduire à l'autel dès que le souvenir de vos épreuves actuelles sera suffisamment affaibli pour faire place dans votre cœur à un autre sentiment. Vous le voyez, je suis on ne peut plus accommodant.

— Oh ! oui.

— Je ne peux pas rester plus longtemps dans votre cellule.

— Ah ! Je le regrette !

— Prenez une résolution, la vie de Robert dépend de votre réponse. Serez-vous ma femme oui ou non?

Dakerlia le regarda bien en face, avec un sourire amer. Ses yeux brillaient d'un éclat singulier, mais elle demeura muette.

— Vous ne répondez pas, Dakerlia?

Même silence.

— Vous condamnez donc Robert au dernier supplice?

— Votre femme, moi ! s'écria la jeunefille.

— Sans doute.

— Moi, Dakerlia Wulf, moi, une Kerline, votre femme. Jamais, jamais !

— Alors, c'est sa mort.

— Eh bien, faites-nous mourir tous. Dieu m'unira pour l'éternité avec mon fiancé. Ah ! vous me croyez accessible à la crainte. Vous verrez si les Kerles ont peur de mourir.

— Vous vous trompez dans vos folles espérances, répliqua Didier, dont le cœur se gonflait de dépit et de rage. On m'a déjà accordé votre grâce.

— Je la refuse.

— Vous et les autres Kerlines prisonières, vous ne mourrez point. Vous êtes condamneé à vivre, à vivre pour être ma femme.

— Jamais!

— Vous resterez en mon pouvoir. Débattez-vous tant que vous voudrez contre une fatalité inéluctable, vous la subirez bon gré mal gré ; je l'ai juré, et j'en renouvelle ici le serment.

— Jamais, vous dis-je !

— Au revoir, Dakerlia; que le sang de Robert Sneloghe retombe sur celle qui n'aurait qu'un mot à prononcer, et qui refuse. Quand vous me reverrez ici, ce sera pour vous annoncer la mort de Robert.

Il sortit de la cellule, et, lorsque la porte fut refermée derrière lui, il entendit encore la voix de Dakerlia qui répétait : « Jamais, jamais ! »

Une expression de colère et de haine fit trembler ses lèvres minces, et, tout en traversant l'esplanade du burg, il proférait tout bas de sombres menaces contre Robert Sneloghe et même contre Dakerlia.

Devant la porte du palais, Didier Vos tira son



Robert étendit le bras. (Page 155.)

épée et se disposait à se mettre à la tête d'une partie de la garde; mais son remplaçant lui dit que le tribunal était réuni depuis quelque temps déjà, et que le roi lui-même venait d'envoyer messire Gérard d'Audenarde, avec quelques hommes d'armes pour amener Robert Sneloghe devant le tribunal.

Cette nouvelle inquiéta Didier. Allait-on interroger les Kerles?

Le roi avait-il l'intention de faire grâce à Robert Sneloghe, et espérait-il trouver dans les paroles du preux chevalier un moyen de satisfaction aux supplications des bourgeois. En tout cas, il devait être survenu un changement dans les résolutions des chevaliers. Si l'on allait épargner Robert Sneloghe?

Didier rengaîna son épée, remit le commandement à son lieutenant, et entra dans le palais?

Dans la grande salle où siégeait le tribunal, une partie était réservée aux chevaliers pour leur permettre d'assister au prononcé du jugement.

Il fut facile à Didier Vos de s'approcher de la balustrade qui séparait le public du tribunal; mais la présence du roi le contraignait au respect et au silence, et, malgré tout son désir de s'approcher de Gervais Van Praet qui siégeait parmi les juges, il ne put y parvenir, et dut se contenter de lui faire des gestes et des signes répétés pour l'engager à être d'une sévérité impitoyable.

Au fond de la salle, sous un magnifique dais de soie rouge, était assis le roi de France, Louis le Gros; à sa droite, Guillaume de Normandie, le nouveau comte nommé par lui, et à sa gauche messire Gervais Van Praet, qui avait été élevé à la dignité de châtelain de Bruges à cause de ses importants et éminents services.

De chaque côté du trône siégeaient les juges. On pouvait reconnaître parmi eux les plus ardents Isengrins, les plus incapables ennemis des Kerles,

même Raimbaud Tanemar qui était revenu à Bruges rappelé par le roi.

Certes il n'y avait point de jugement impartial à attendre de pareils juges, à moins pourtant que la volonté du roi, nettement exprimée, ne les eût ramenés à l'indulgence; car ils étaient assez soumis au monarque français pour prononcer, même contre leur gré, un jugement d'une apparente douceur.

En ce moment un frisson parcourut les membres de Didier Vos. A ses signes et gestes répétés, messire Gervais Van Praet avait répondu tristement par un haussement d'épaules, comme pour indiquer que l'affaire avait pris une tournure défavorable, mais qu'il se sentait impuissant à résister plus longtemps à la volonté du roi.

Didier se disposait à manifester son improbation par de nouveaux signes et à rappeler le général à l'énergie, lorsqu'une porte latérale s'ouvrit, et Robert Sneloghe, amené pas quelques hommes d'armes, parut au milieu de la salle.

Chacun contempla en silence le jeune chevalier dont les vêtements déchirés et les joues émaciées attestaient tout ce qu'il avait souffert durant le siége de l'église et de la tour.

Il tenait la tête levée et regardait le roi et les chevaliers d'un œil calme et fier, mais où se lisait en même temps une douce résignation.

Un chevalier, assis à côté du comte de Flandre, et qui remplissait les fonctions de maréchal, procéda, sur un signe du roi, à l'interrogatoire de l'accusé.

— Vous vous nommez Robert Sneloghe?

Le jeune chevalier fit un signe d'affirmation.

— Vous êtes un Kerle?

— Oui, je suis un Kerle, répondit fièrement Robert.

— Et vous prétendez être un homme libre?

— Nos ancêtres étaient nés libres, et comme eux, leurs fils sont venus au monde libres.

— Vous appartenez à la famille des Erembauts?

— Le prieur de Saint-Donat était mon oncle.

— Un Erembaut, Bouchard Knap, a commis le plus horrible assassinat sur la personne du comte Charles de Danemark, souverain légitime de la Flandre.

— C'est vrai.

— Vous êtes accusé d'avoir, tout au moins par vos conseils, aidé à commettre ce forfait?

— C'est faux! s'écria Robert.

— Cependant...

— Celui qui dit cela est un menteur.

— La preuve?

— Je respectais le comte Charles comme un ami de feu mon père, et je n'ai jamais perdu l'espoir de le voir un jour rendre justice aux Kerles. A sa mort, j'ai versé des larmes de regret et de pitié, et je n'ai pas cessé de manifester mon aversion pour les meurtriers.

— Les faits sont là qui démentent votre réponse.

— Quels faits?

— N'avez-vous pas, au contraire, défendu le meurtrier contre les chevaliers flamands et contre le roi de France?

— En effet.

— Vous voyez donc bien.

— Mais c'est pour les Kerles un devoir sacré de défendre leurs parents contre toute violence, tant qu'un tribunal régulier n'a pas prononcé sur le fait.

— C'est tout ce que vous avez à alléguer pour votre défense?

— C'est tout. Je suis innocent du meurtre du comte Charles, et même j'aurais voulu, au prix de tout mon sang, empêcher ce meurtre qui a causé la perte de ma patrie.

Le maréchal regarda le roi pour l'avertir que l'interrogatoire était terminé, et pour demander ses ordres.

Après avoir échangé quelques mots avec le comte et messire Gervais Van Praet, le prince français éleva la voix et, se tournant vers Robert Sneloghe:

— Vous avez mérité vingt fois la mort, lui dit-il. A Furnes, vous avez pris une part active à une conspiration dont vous étiez un des chefs, pour vous insurger contre votre souverain légitime. Ici même, dans ce burg, vous avez défendu pendant plusieurs semaines le meurtrier du comte et ses complices, et vous avez été, plus qu'aucun autre, la cause de l'effusion de tant de sang innocent, pour venger la mort du comte Charles.

Robert Sneloghe ne répondit point.

— Si nous n'écoutions que notre devoir, il nous faudrait vous condamner sur l'heure à la mort la plus cruelle; mais les prières et les supplications des bonnes gens de Bruges nous ont déterminé à user d'indulgence envers vous. Nous sommes prêts à vous faire grâce de la vie, à la condition que vous reconnaissiez ici publiquement que les Kerles ne sont pas nés libres, et que vous déclariez en tout cas que vous renoncez à cette liberté pour vous et pour votre race.

Un sourire entr'ouvrit les lèvres du jeune chevalier.

— Moi? répliqua-t-il, reconnaître que je suis un serf! Accepter le joug de la servitude pour moi et ma race! Impossible, seigneur roi, tout à fait impossible; plutôt cent fois la mort qu'une pareille humiliation, qu'une pareille honte! Mes aïeux me contemplent du haut des cieux. Ils ont

les yeux fixés sur moi. Ils n'auront pas à rougir de la lâcheté de leur fils.

— Insensé ! s'écria le roi, stupéfait de cette froide énergie; vous voulez donc me forcer à vous livrer aux mains du bourreau?

Robert ne répondit rien.

— Dites une bonne parole, le roi ne demande qu'à épargner votre vie, dit Guillaume de Normandie.

— Le roi ne peut pas me sauver, répondit Robert Sneloghe. Il y a un pouvoir supérieur au sien.

— Pourquoi? que voulez-vous dire? demanda le comte avec étonnement.

— Parce que Dieu lui-même a décidé que mes vaillants compagnons et moi nous devons mourir pour expier le forfait de Bouchard Knap. Après notre mort, le roi des cieux sera peut-être apaisé, et retirera sa main vengeresse du pays des Kerles.

— Le pays des Kerles a perdu définitivement sa liberté et ne se relèvera jamais du servage, murmura Raimbaud Tancmar avec un ricanement de triomphe.

Robert redressa tout à coup la tête, étendit le bras et dit d'une voix forte, tandis que ses yeux lançaient des éclairs.

— Les hommes peuvent succomber; un peuple peut être subjugué pendant un certain temps, — nous avons subi plus d'une fois ce sort fatal, nous autres, Kerles — mais il y a une chose qui ne peut être étouffée, qui ne peut périr, c'est la liberté!

— Insensé!

— Quoi que vous fassiez, quoi que vous tentiez pour extirper ce besoin inné des habitants de la Flandre, la liberté, pareille à un feu inextinguible, se rallumera toujours, et finira par dévorer ses ennemis. Du sang même des martyrs surgira la délivrance, et un jour les fils de ce peuple que vous foulez aux pieds aujourd'hui vous forceront à respecter le droit qu'ils trouvent dans leur berceau... Faites de moi ce que vous voudrez, je suis prêt.

A peine avait-il achevé ces paroles, que de toute part s'élevèrent des cris de vengeance. La plupart des chevaliers criaient :

— A mort, à mort, l'insolent!

Mais le roi leur imposa silence d'un geste, et dit :

— Messieurs, c'est à moi qu'il appartient de décider du sort de l'accusé après la délibération du tribunal. Qu'on le reconduise dans sa prison.

Robert Sneloghe fut emmené par les hommes d'armes dans la grande cellule de la prison où les autres Kerles se demandaient, depuis son départ, non sans une curiosité anxieuse, ce qu'il adviendrait de sa comparution devant le tribunal.

Il leur raconta comment le roi de France lui avait offert de lui faire grâce de la vie sous la seule condition qu'il reconnaîtrait que les Kerles n'étaient pas nés libres et qu'il déclarerait renoncer, tant pour lui-même que pour sa race, à toute prétention à la liberté.

— C'est donc la mort .. la mort inévitable! murmurèrent ses compagnons.

La plupart de ceux-ci ne semblaient nullement émus de cette terrible conviction. A peine quelques-uns, songeant sans doute à leur femme, à leurs enfants, ou aux autres personnes chères qu'ils allaient laisser derrière eux, courbèrent tristement la tête, et se plongèrent dans une sombre rêverie.

Cependant, aucun d'eux ne parut disposé à sauver sa vie et celle de ses proches en acceptant un éternel servage. S'ils étaient appelés devant le tribunal, ils feraient au roi de France et aux Isengrins la même réponse calme et fière que Robert Sneloghe.

Ils savaient bien que se serait probablement leur arrêt de mort, mais leur sang, ainsi que disait Robert, devait couler pour expier le crime de Bouchard, et pour réconcilier le pays des Kerles avec le ciel en courroux.

Ils résolurent, en vrais Kerles, d'affronter la mort le front haut et le sourire aux lèvres, sans proférer une plainte, sans s'émouvoir des reproches ou des injures de leurs ennemis.

Ils s'y engagèrent les uns envers les autres par une promesse solonnelle.

Ils attendaient maintenant avec impatience qu'on vînt les chercher pour comparaître devant le tribunal : mais plus d'une heure s'écoula sans qu'ils vissent paraître personne.

Robert Sneloghe allait et venait fiévreusement pour maîtriser la tumultueuse agitation de son cœur. Dakerlia était toujours devant ses yeux, ses lèvres murmuraient un triste adieu. Peut-être ne la reverrait-il plus avant de mourir! A cette pensée il sentait les larmes lui monter aux yeux et il adressait à ses compagnons quelques chaleureuses paroles, afin de détourner de son esprit ces désolantes images, et de trouver dans le son de sa propre voix la force de supporter sa douleur.

Enfin la clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit, et un chef accompagné de quelques hommes d'armes appela les noms d'Ivon le chasseur de loups et de Benkin l'archer pour paraître devant le tribunal.

On serra les mains des deux appelés et on leur rappela leur promesse de montrer un inébranlable courage.

Ivon et Benkin suivirent les hommes d'armes, bien résolus à montrer au roi et aux Isengrins, par

leur langage viril, qu'entre la mort et l'esclavage, un Kerle n'hésite pas dons son choix.

Arrivés à la porte extérieure de la prison, ils trouvèrent d'autres hommes d'armes à la tête desquels se tenait Didier Vos. Ils furent placés au milieu de cette garde et on leur fit traverser l'esplanade.

Il leur parut étrange que les portes du burg fussent fermées, et qu'on n'aperçût pas un seul bourgeois. L'esplanade était couverte presque tout entière de bandes armées.

Qu'allait-il se passer? Allait-on, le jour même, les mettre à mort dans le burg même? Tout semblait l'annoncer.

Cette idée les rendit muets, et même, lorsque Didier Vos poussa brutalement Ivon le chasseur de loups pour le faire avancer, Ivon ne dit pas un mot, quoiqu'il connût celui qui avait vendu le pays des Kerles, et que son cœur débordât de mépris et d'indignation.

On conduisit les deux prisonniers dans l'église de Saint-Donat; ils se figuraient que le roi et les chevaliers étaient assemblés dans le temple, comme cela se pratiquait dans ce temps-là; mais, à peine eurent-ils franchi le seuil que, sur un signe de Didier, une dizaine d'hommes les saisirent et leur lièrent les mains derrière le dos.

D'une des nefs latérales sortirent quatre hommes sans armes, dont les manches retroussées jusqu'au coude de leurs bras musculeux indiquaient qu'ils étaient prêts à accomplir une œuvre fatigante, et qui ne se terminerait peut-être pas sans violence.

Étaient-ce les bourreaux qui devaient supplicier les Kerles?

En effet, celui qui paraissait être leur chef prit Ivon le chasseur par l'épaule et le poussa dans l'escalier qui conduisait à la tour en disant :

— Camarades, toute résistance est inutile, vous êtes condamnés à mort et vous allez mourir.

Un sourire méprisant fut la seule réponse des Kerles et ils suivirent leurs bourreaux sans faire aucune résistance. Ils étaient résignés à leur sort.

Lorsqu'ils eurent atteint la grande galerie, on les rangea tout contre la balustrade, du côté de la place découverte qui s'étendait devant le couvent.

— Recommandez votre âme à Dieu et dépêchez-vous, grommela le bourreau.

Il montra le sol de la place et leur dit :

— Voilà pour vous le chemin de l'éternité.

On allait donc jeter les malheureux Kerles du haut en bas de la tour, et ils iraient se briser sur les pierres et la terre de l'esplanade. Quelle horrible fin!

Un frisson de glace courut dans les veines des prisonniers, lorsqu'ils jetèrent un regard sur l'abîme où ils allaient trouver leur tombeau. Mais ils domptèrent cette révolte de la faiblesse humaine contre la mort, levèrent les mains vers le ciel, et prononcèrent tout bas une courte prière pour s'offrir en victimes expiatoires pour la patrie et pour la liberté.

Le bourreau se pencha par-dessus la balustrade de la galerie et regarda dans le vide.

Il vit quelques valets d'armes aller et venir sur la place, et leur cria de toute la puissance de sa voix :

— Parez-vous par-dessous! par-dessous!

Alors, avec l'aide de ses trois robustes valets, il saisit Benkin l'archer à bras le corps, l'éleva au-dessus de la balustrade et le jeta dans l'espace...

— A vous, maintenant, murmura-t-il en étendant les bras vers Ivon le chasseur de loups pour le saisir à son tour.

Mais Ivon poussa un grand éclat de rire et, d'un vigoureux élan, sauta par-dessus la balustrade en criant :

— Libre! Libre jusque dans la mort!

Son corps s'écrasa sur le pavé après avoir tournoyé dans l'espace.

Didier Vos qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu à l'écart et avait assisté à cette cruelle exécution sans y prendre part, s'approcha jusqu'au bord de la balustrade et se pencha pour regarder dans la cour du couvent.

Les cadavres des deux Kerles gisaient là, brisés. Aucun membre ne remuait plus.

Les valets du bourreau qui vinrent les enlever pour faire place à d'autres les traînaient sur le sol comme des objets qu'aucun souffle de vie n'a jamais animé.

Un bruit lointain et des cris dont le sens lui échappait attirèrent les regards de Didier Vos du côté de la ville. Il vit la place du Marché et toutes les rues avoisinantes couvertes de soldats français, et derrière eux, dans le lointain, des bourgeois qui levaient les mains au ciel, comme pour demander la grâce des malheureux Kerles, courageux défenseurs de la liberté du peuple menacée.

A peine quelques minutes se furent-elles écoulées que l'on amena dans la tour deux autres Kerles qui furent précipités aussi, après une très courte prière, par-dessus la balustrade... Puis deux autres, puis encore deux; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'une dizaine de malheureuses victimes eussent rougi de leur sang le sol de la cour du cloître.

Tous étaient morts comme ils avaient promis à leurs compagnons de mourir : sans résistance, muets, intrépides, stoïques, le sourire aux lèvres. Si quelques-uns avaient pleuré au souvenir de leur femme et de leurs enfants, leurs larmes avaient coulé au fond de leur cœur déchiré, et rien n'avait trahi leur émotion aux yeux de leurs bourreaux.

En ce moment un serviteur du gardien en chef de la prison se présenta sur la galerie. S'approchant de Didier Vos, il lui souffla quelque chose à l'oreille qui parut le surprendre et l'émouvoir profondément; émotion agréable, car elle amena sur ses lèvres un joyeux sourire.

Didier appela d'un signe un des chefs qui commandaient la garde sous ses ordres, et lui dit quelque chose concernant Robert Sneloghe. Puis il suivit le messager, descendit avec lui l'escalier, et se dirigea à grands pas vers la prison, où il se fit ouvrir la cellule de Dakerlia Wulf.

— Vous m'avez fait appeler, mademoiselle? dit-il...

La jeune fille avait les yeux rougis par les larmes.

Elle accourut vers lui, et lui dit en joignant les mains.

— Didier, Didier, est-il mort?

— Pas encore, mademoiselle.

— Oh! sauvez-le, sauvez-le!

— Impossible. L'arrêt est prononcé; je suis impuissant.

— Il doit mourir?

— Tout à l'heure.

— Mon Dieu, mon Dieu! on le précipitera du haut de la tour, n'est-ce pas?

— Qui vous a dit cela, mademoiselle?

— Ah! je le sais; déjà dix de nos malheureux frères sont morts.

— Déjà vingt, Dakerlia; il est trop tard.

— Ainsi, plus de grâce pour lui?

— Non. Le roi lui-même l'a condamné.

Dakerlia recula de deux pas.

La pâleur de la mort décolorait son visage, et elle frissonnait de tous ses membres.

Peut-être s'effrayait-elle de ses propres pensées, car elle faisait de visibles efforts pour maîtriser son agitation.

Tout à coup elle tomba à genoux, et levant les mains vers Didier Vos, elle s'écria :

— Ah! je vous en conjure, ayez pitié de moi. Accordez-moi une grâce, une seule; je vous en serai reconnaissante jusqu'à mon dernier jour.

— Quelle grâce? Il est trop tard vous dis-je!

— Non, non! Qu'il meure, puisque la fatalité implacable exige qu'il meure; mais, Didier, laissez-moi l'accompagner, le consoler jusqu'à la fin!

Étonné de cette étrange supplique, Didier secoua la tête en signe de refus.

— Ah! qu'il me soit permis de remplir auprès de lui ce suprême devoir d'affection! insista Dakerlia en se traînant à genoux devant Didier. Je vous resterai éternellement reconnaissante de ce bienfait,... et qui sait!... qui peut savoir?... Si j'acquiers ainsi la conviction que votre cœur est bon, que vous avez pour moi...

En prononçant ces paroles, elle regardait Didier au fond des yeux avec une expression si suppliante et si douce qu'il en fut remué jusqu'au fond de l'âme.

Dakerlia pourrait donc l'aimer? Ses paroles ne lui en donnaient-elles pas l'espoir? Dans ses yeux noyés de pleurs ne voyait-il pas rayonner la promesse qu'elle tâcherait de transformer sa reconnaissance en un sentiment plus doux?

Il tendit la main à la jeune fille, la releva, et lui dit :

— Dakerlia, je veux, quoi qu'il en puisse résulter du danger pour moi, vous accorder la grâce que vous me demandez avec une séduction si éloquente.

— Merci, Didier, merci! murmura-t-elle.

— Mais sous la condition expresse que vous vous tiendrez tranquille et ne ferez point de bruit. Accompagnez Robert jusque dans la tour, puisque vous le désirez si ardemment : parlez-lui; soutenez son courage, mais restez calme, et n'éveillez pas trop l'attention des hommes d'armes. A la moindre exagération dans l'épanchement de votre douleur, je me verrais obligé de vous faire ramener dans votre cachot.

— Je resterai calme. Ah! merci, Didier, de votre compassion; merci de votre complaisance.

— Suivez-moi donc, Dakerlia, et soyez fidèle à vos promesses, aujourd'hui et dans l'avenir.

La jeune fille le suivit au dehors. Son extrême tristesse avait-elle été une feinte? Peut-être, car maintenant elle souriait mystérieusement, et une étincelle de joie triomphante brillait dans ses yeux.

Cependant, lorsqu'elle mit le pied sur l'esplanade, elle réprima un cri d'angoisse et pâlit d'épouvante.

Elle voyait son fiancé, les bras liés derrière le dos, debout au milieu de quelques hommes de garde. Elle alla à lui d'un pas chancelant, le regarda bien au fond des yeux, et voulut lui adresser la parole. Mais sa voix s'étrangla au fond de sa gorge.

— Dakerlia, ô Dakerlia! soupira Robert, je vous en conjure, épargnez-moi le spectacle de votre douleur. Laissez-moi la force de mourir en vrai Kerle! Adieu, mon heure est venue...

La jeune fille laissa tomber sa tête sur la poitrine du jeune homme et murmura d'une voix si faible que lui seul put l'entendre :

— Soyez fort, Robert. Mourir n'est rien. La mort est pour nous l'aurore d'une vie nouvelle. Aujourd'hui même nous serons unis pour toujours dans le sein de Dieu.

— Que dites-vous, ma chérie?

— Je veux vous suivre jusqu'à votre dernier moment. Ne vous opposez pas à mon désir... Courage ! Il faut que les ennemis des Kerles vous admirent jusque dans la mort !

Elle fit un pas en arrière, car, sur un ordre de Didier Vos, les valets d'armes avaient pris Robert Sneloghe par les épaules et le poussaient à travers l'esplanade.

Dakerlia marchait à côté de lui, et, lorsqu'il tournait vers elle un regard chargé de tristesse, elle levait vers le ciel ses yeux humides et brillants d'enthousiasme, comme pour lui montrer la libre patrie des âmes.

Robert marchait au milieu de ses gardes, la tête droite, et le visage animé d'une froide résolution. Mais son regard était incertain et vacillant, et il paraissait tellement étranger à tout ce qui se passait autour de lui, qu'il ne paraissait pas faire plus d'attention à la présence de Didier Vos que s'il ne l'avait jamais connu.

Toute sa pensée était concentrée sur un seul point : Dakerlia avait dit : « Aujourd'hui même, nous serons unis là-haut. » La pauvre enfant voulait donc mourir par amour pour lui ? Il la voyait en idée s'enfoncer dans la poitrine le poignard qu'elle portait toujours sur elle pour se défendre au besoin contre Didier Vos.

Il voulait même, lorsqu'on l'eut conduit dans l'église, conseiller à Dakerlia, la supplier au besoin, de renoncer à ce projet et d'épargner sa vie; mais ses gardes ne lui en laissèrent pas le temps; ils le poussèrent rudement dans l'escalier de la tour, et le tirèrent vers la plate-forme.

Tandis qu'on l'approchait de la balustrade, et que les bourreaux lui annonçaient que sa dernière heure avait sonné, Didier Vos fit arrêter la jeune fille à quelques pas de distance.

Dakerlia, maintenant que le moment fatal était venu, se laissa tomber à genoux, et, comme si la vue de Robert l'épouvantait, elle mit ses mains sur ses yeux en poussant un cri étouffé.

— Dites votre dernière prière, vous allez mourir, grogna brutalement le bourreau.

Sneloghe leva les yeux au ciel, et dit :

— Dieu miséricordieux, je remets mon esprit entre vos mains. Acceptez mes souffrances et mon sang comme un sacrifice expiatoire. Ne laissez point périr la liberté en Flandre. Protégez le pays des Kerles.

Ses lèvres n'avaient pas fini de prononcer le nom de son cher pays natal, que déjà les mains des bourreaux avaient balancé son corps par-dessus la balustrade et l'avaient lancé dans le vide...

Dakerlia, toujours immobile, et le visage caché dans ses mains entendit, par le bruit de la chute, et par les cris de triomphe qui retentirent au pied de la tour, que le sacrifice était consommé.

Elle découvrit ses yeux et vit Didier Vos penché par-dessus la balustrade, probablement pour s'assurer que son rival avait cessé de vivre, et pour se réjouir de sa mort.

Elle se dressa sur ses pieds, ouvrit les bras comme pour une étreinte, et s'écria d'une voix claire et pleine d'enthousiasme :

— Didier, Didier, recevez votre récompense; je veux être votre compagne. La mort même ne peut plus nous séparer !

Il leva la tête et la considéra, surpris, avec un sourire plein de joie et d'espérance.

La jeune fille le prit à bras le corps, et le serra contre elle avec une force irrésistible. Ses muscles semblaient de fer. En vain Didier essaya de résister et de se débattre; en vain il cria au secours. D'un effort surhumain, Dakerlia le leva de terre et le fit tomber avec elle de l'autre côté de la balustrade dans le vide, en s'écriant :

— C'est ainsi qu'une Kerlinne venge sa patrie, Dieu nous jugera !

Un formidable cri d'angoisse s'éleva de la tour. Bourreaux et gardes se penchèrent en frémissant au-dessus de la balustrade pour regarder les trois cadavres étendus sur le sol...

Alors un silence de mort régna sur la tour et sur tout le burg, comme si cette terrible catastrophe avait frappé tout le monde d'épouvante et de stupeur.

CONCLUSION

Les Kerles de Flandre, jusqu'alors invincibles, étaient domptés. Leurs plus puissants protecteurs, leurs chefs naturels, les Erembauts étaient morts.

On avait prévenu leur justification en les exterminant; c'était la voie la plus sûre pour en avoir raison : les morts ne parlent pas. Ils avaient demandé des juges; on leur avait donné des bourreaux.

Les Isengrins pouvaient donc être contents, car le régime féodal triomphait en Flandre, et ils avaient maintenant un prince qui, entièrement pénétré de leurs idées ambitieuses, ne permettrait pas que le peuple relevât de nouveau la tête.

En effet, Guillaume de Normandie commença à exercer des persécutions sanglantes contre les Kerles et contre quiconque était soupçonné d'être sympathique à leur cause; non seulement il chercha ses victimes dans le plat pays, mais même dans les villes. A Bruges seule cent vingt-cinq bourgeois furent condamnés comme complices des Kerles.

Se croyant assez puissant pour ne reculer devant

rien, Guillaume de Normandie rétablit la taxe du servage, le *Balfaart*, quoiqu'il eût juré solennellement à son avènement que pareille taxe ne serait plus jamais exigée.

Pour le reste, il se comporta dans toutes les affaires d'administration en prince qui n'entend prendre pour règle que son bon plaisir sans aucun souci des droits et des coutumes du peuple.

A peine quelques mois s'étaient-ils écoulés depuis qu'il avait reçu la couronne comtale des mains du roi de France, que toute la Flandre s'insurgea contre lui.

Thierry d'Alsace fût proclamé comte de Flandre par le peuple, et se mit à la tête des révoltés.

Alors commença une guerre sanglante qui se poursuivit avec des chances diverses, jusqu'au moment où Guillaume de Normandie reçut, au siège d'Alost, une blessure qui lui coûta la vie.

Thierry d'Alsace gouverna la Flandre pendant près de cinquante ans dans la paix et dans la prospérité. Il fut le protecteur des libertés populaires, et ne laissa pas seulement les Kerles conserver leurs institutions, mais restitua à un grand nombre de villes leurs anciens privilèges.

C'est à lui que la plupart des communes flamandes doivent non seulement leur création, mais leur prodigieux développement et plus tard leur puissance.

C'est sous son règne enfin que fut inscrit dans les chartes des villes flamandes le principe de la plupart des libertés que consacre aujourd'hui la Constitution belge.

FIN DES KERLES DE FLANDRE ET DU TOME ONZIÈME ET DERNIER.